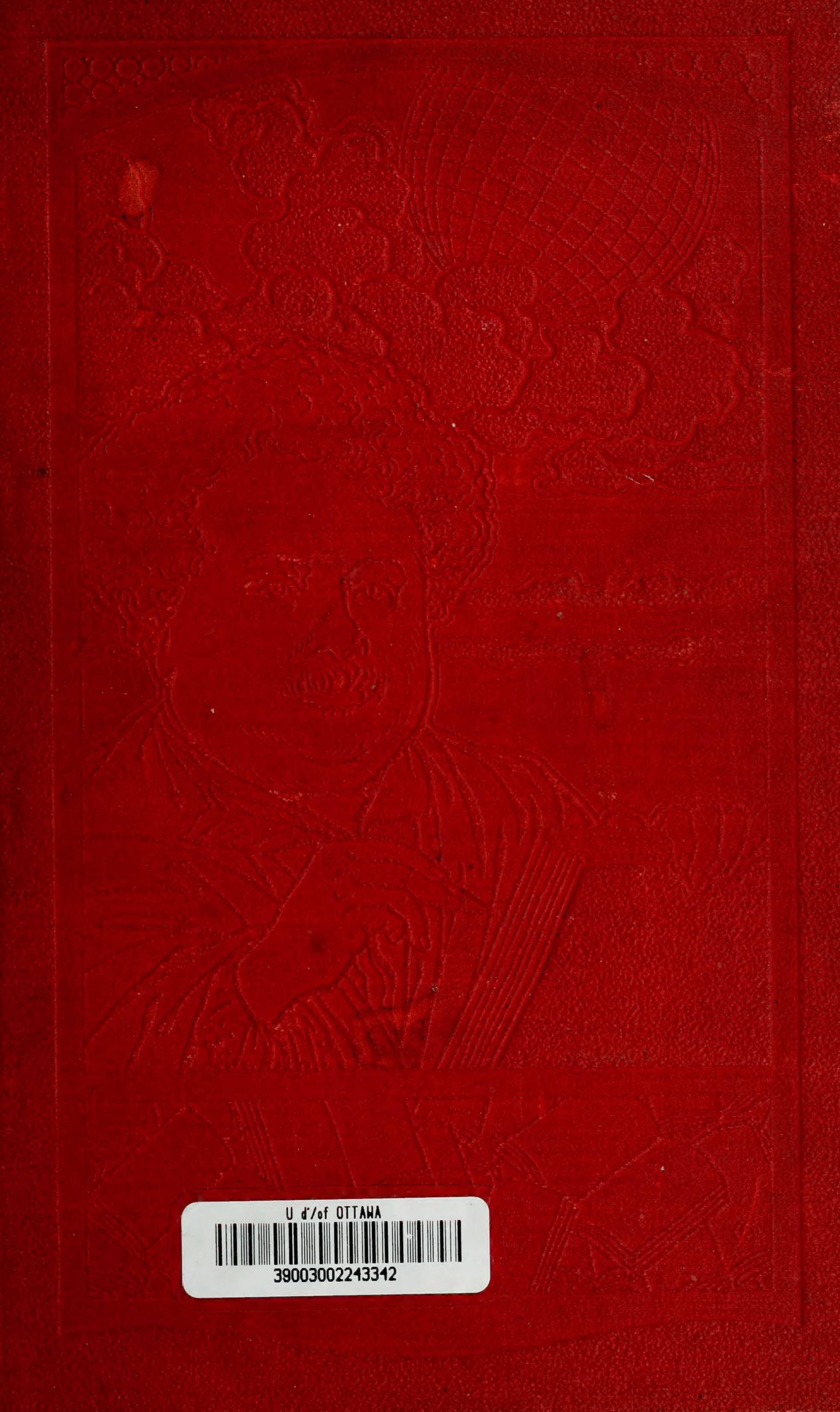
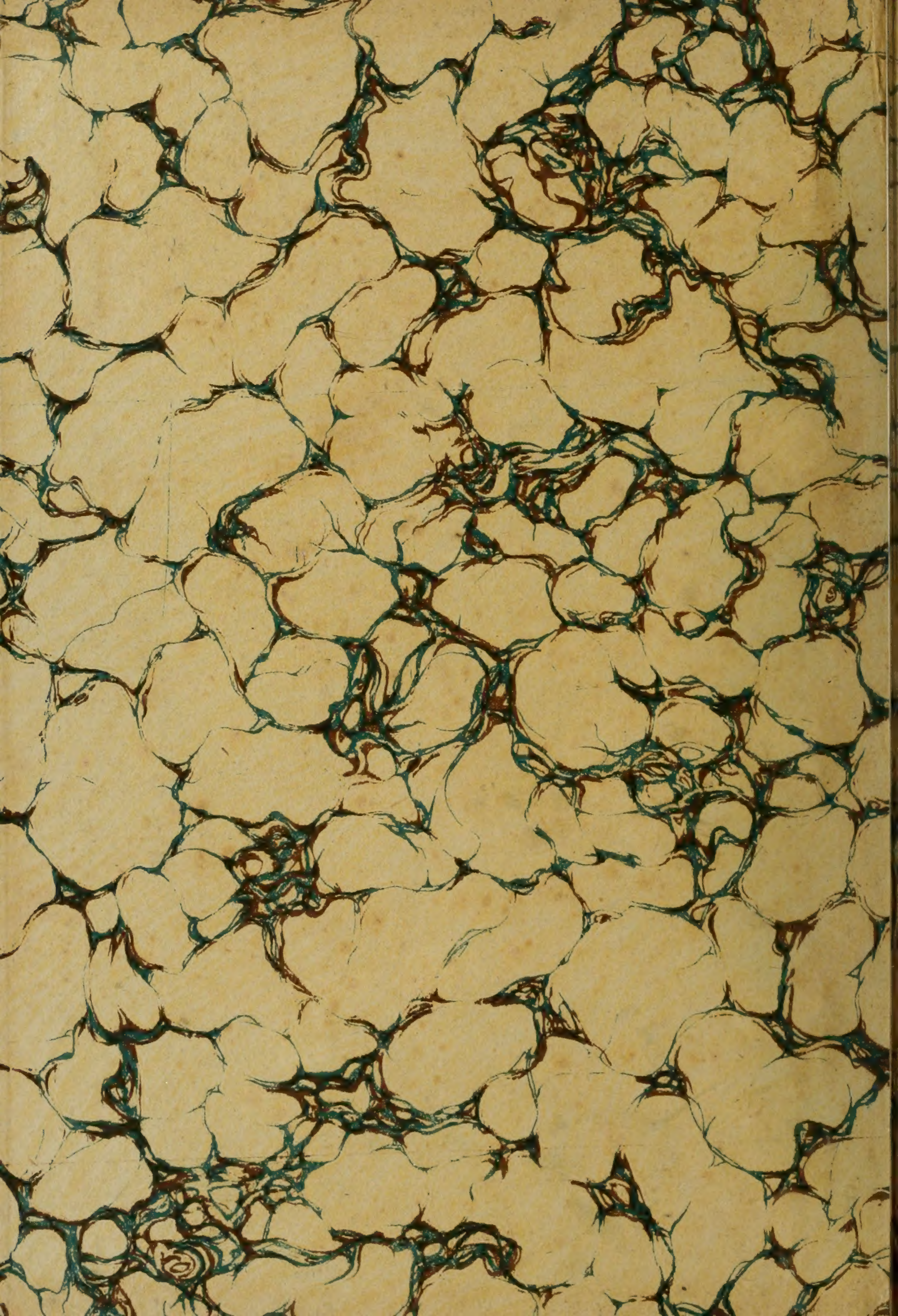
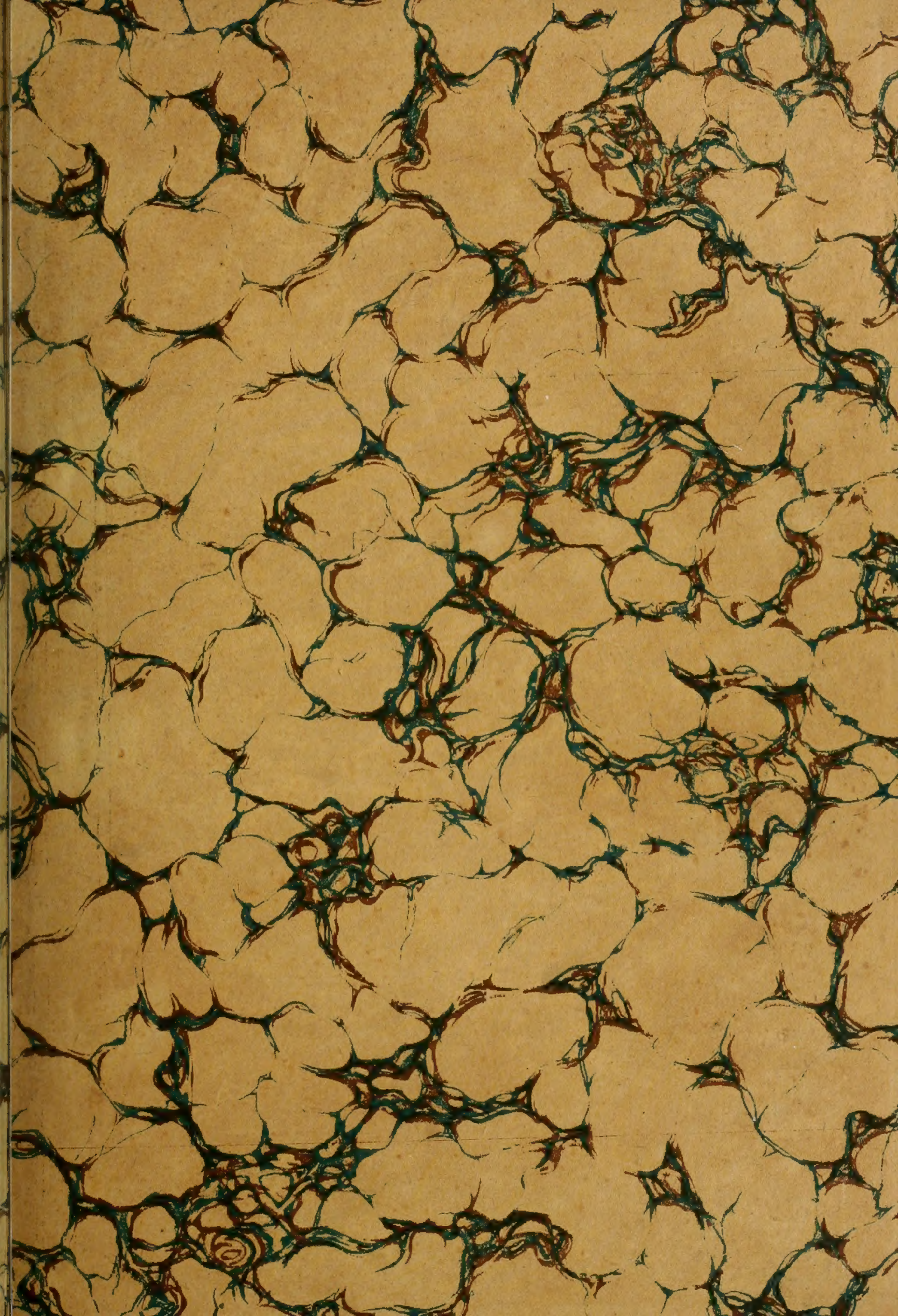
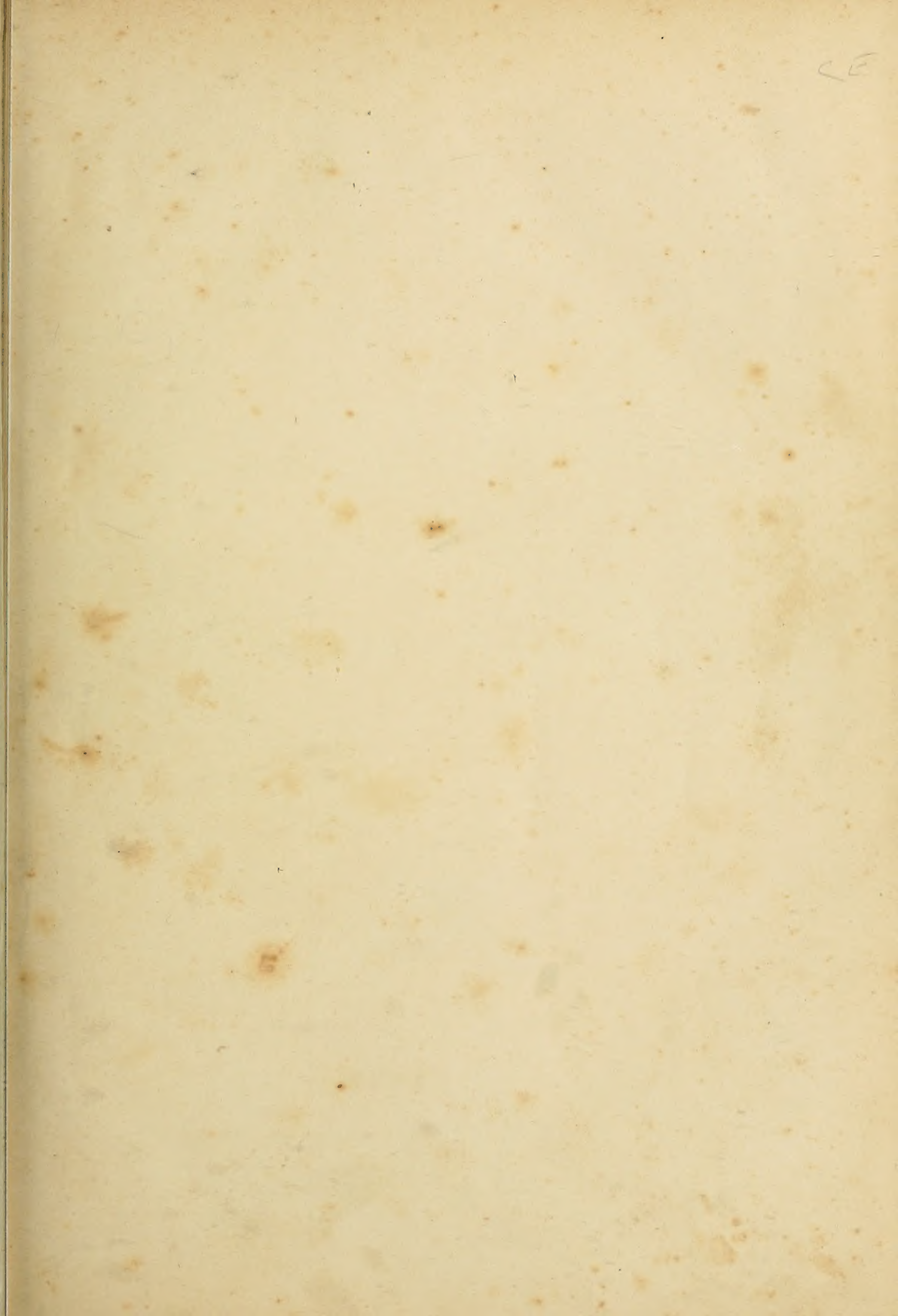








ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Le Speronare

ILLUSTRATIONS

DE

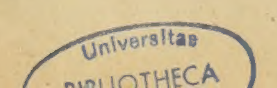
Jules LEFEBVRE, BERTALL, JANET-LANGE, PHILIPPOTEAUX, ROUX, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET C[ie] ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33





LE SPERONARE

LA SANTA-MARIA DIE PIE DI GROTTA

Le soir même de notre arrivée à Naples, nous courûmes sur le port, Jadin et moi, pour nous informer si par hasard quelque bâtiment, soit à vapeur, soit à voiles, ne partait pas le lendemain pour la Sicile. Comme il n'est pas dans les habitudes ordinaires des voyageurs d'aller à Naples pour y rester quelques heures seulement, disons un mot des circonstances qui nous forçaient de hâter notre départ.

Nous étions partis de Paris dans l'intention de parcourir toute l'Italie, Sicile et Calabre comprises ; et mettant religieusement ce projet à exécution, nous avions déjà visité Nice, Gênes, Milan, Florence et Rome, lorsqu'après un séjour de trois semaines dans cette dernière ville, j'eus l'honneur de rencontrer chez monsieur le marquis de T..., chargé des affaires de France, monsieur le comte de Ludorf, ambassadeur de Naples. Comme je devais partir dans quelques jours pour cette ville, le marquis de T... jugea convenable de me présenter à son honorable confrère, afin de me faciliter d'avance les voies diplomatiques qui devaient m'ouvrir la barrière de Terracine. Monsieur de Ludorf me reçut avec ce sourire vide et froid qui n'engage à rien, ce qui n'empêcha point que deux jours après je ne me crusse dans l'obligation de lui porter mes passeports moi-même. Monsieur de Ludorf eut la bonté de me dire de déposer nos passeports dans ses bureaux, et de repasser le surlendemain pour les reprendre. Comme nous n'étions pas autrement pressés, attendu que les mesures sanitaires en vigueur, à propos du choléra, prescrivaient une quarantaine de vingt-huit jours, et que nous avions par conséquent près d'une semaine devant nous, je pris congé de monsieur de Ludorf, me promettant bien de ne plus me laisser présenter à aucun ambassadeur que je n'eusse pris auparavant sur lui les renseignemens les plus circonstanciés.

Les deux jours écoulés, je me présentai au bureau des passeports. J'y trouvai un employé qui, avec les meilleures façons du monde, m'apprit que quelques difficultés s'étant élevées au sujet de mon visa, il serait bon que je m'adressasse à l'ambassadeur lui-même pour les faire lever. Force me fut donc, quelque résolution contraire que j'eusse prise, de me présenter de nouveau chez monsieur de Ludorf.

Je trouvai monsieur de Ludorf plus froid et plus compassé encore que d'habitude ; mais comme je pensai que ce serait probablement la dernière fois que j'aurais l'honneur de le voir, je patientai. Il me fit signe de m'asseoir ; je pris un siège. Il y avait progrès sur la première fois : la première fois il m'avait laissé debout.

— Monsieur, me dit-il avec un certain embarras, et en tirant les uns après les autres les plis de son jabot, je suis désolé de vous dire que vous ne pouvez aller à Naples.

— Comment cela ? demandai-je, bien décidé à imposer à notre dialogue le ton qui me plairait : est-ce que les chemins seraient mauvais, par hasard ?

— Non, monsieur, les routes sont superbes, au contraire ; mais vous avez le malheur d'être porté sur la liste de ceux qui ne peuvent pas entrer dans le royaume napolitain.

— Quelque honorable que soit cette distinction, monsieur l'ambassadeur, repris-je en assortissant le ton aux paroles, comme elle briserait à la moitié le voyage que je compte faire, ce qui ne serait pas sans quelque désagrément pour moi, vous me permettrez d'insister, je l'espère, pour connaître la cause de cette défense. Si c'était une de ces causes

légères comme il s'en rencontre à chaque pas en Italie, j'ai quelques amis de par le monde, qui, je le crois, auraient la puissance de les faire lever.

— Ces causes sont très graves, monsieur, et je doute que vos amis, si haut placés qu'ils soient, aient l'influence de les faire lever.

— Mais enfin, sans indiscrétion, monsieur, pourrait-on les connaître ?

— Oh ! mon Dieu, oui, répondit négligemment monsieur de Ludorf, et je ne vois aucun inconvénient à vous les dire.

— J'attends, monsieur.

— D'abord vous êtes le fils du général Mathieu Dumas, qui a été ministre de la guerre à Naples pendant l'usurpation de Joseph.

— Je suis désolé, monsieur l'ambassadeur, de décliner ma parenté avec l'illustre général que vous citez ; mais vous êtes dans l'erreur, et malgré la ressemblance du nom, il n'y a même entre nous aucun rapport de famille. Mon père est, non pas le général Mathieu, mais le général Alexandre Dumas.

— Du général Alexandre Dumas ? reprit monsieur de Ludorf, en ayant l'air de chercher à quel propos il avait déjà entendu prononcer ce nom.

— Oui, repris-je ; le même qui, après avoir été fait prisonnier à Tarente au mépris du droit de l'hospitalité, fut empoisonné à Brindisi avec Mauscourt et Dolomieu, au mépris du droit des nations. Cela se passait en même temps que l'on pendait Caracciolo dans le golfe de Naples. Vous voyez, monsieur, que je fais tout ce que je puis pour aider vos souvenirs.

Monsieur de Ludorf se pinça les lèvres.

— Eh bien ! monsieur, reprit-il après un moment de silence, il y a une seconde raison : ce sont vos opinions politiques. Vous nous êtes désigné comme républicain, et vous n'avez quitté, nous a-t-on dit, Paris, que pour affaires politiques.

— A cela je répondrai, monsieur, en vous montrant mes lettres de recommandation : elles portent presque toutes le cachet des ministères et la signature de nos ministres. Voyez, en voici une de l'amiral Jacob, en voici une du maréchal Soult. et en voici une de M. Villemain ; elles réclament pour moi l'aide et la protection des ambassadeurs français dans les cas pareils à celui où je me trouve.

— Eh bien ! dit monsieur de Ludorf, puisque vous aviez prévu le cas où vous vous trouvez, faites-y face, monsieur, par les moyens qui sont en votre pouvoir. Pour moi, je vous déclare que je ne viserai pas votre passeport. Quant à ceux de vos compagnons, comme je ne vois aucun inconvénient à ce qu'ils aillent où ils voudront, les voici. Ils sont en règle, et ils peuvent partir quand il leur plaira ; mais, je suis forcé de vous le répéter, ils partiront sans vous.

— Monsieur le comte de Ludorf a-t-il des commissions pour Naples ? demandai-je en me levant.

— Pourquoi cela, monsieur ?

— Parce que je m'en chargerais avec le plus grand plaisir.

— Mais je vous dis que vous ne pouvez point y aller.

— J'y serai dans trois jours.

Je saluai monsieur de Ludorf, et je sortis le laissant stupéfait de mon assurance.

Il n'y avait pas de temps à perdre si je voulais tenir ce que j'avais promis. Je courus chez un élève de l'école de Rome, vieil ami à moi, que j'avais connu dans l'atelier de monsieur Lethierre, qui était, lui, un vieil ami de mon père.

— Mon cher Guichard, il faut que vous me rendiez un service.

— Lequel ?

— Il faut que vous alliez demander immédiatement à monsieur Ingres une permission pour voyager en Sicile et en Calabre.

— Mais, mon très cher, je n'y vais pas.

— Non, mais j'y vais, moi ; et comme on ne veut pas m'y laisser aller avec mon nom, il faut que j'y aille avec le vôtre.

— Ah ! je comprends. Ceci est autre chose.

— Avec votre permission, vous allez demander un passeport à notre chargé d'affaires. Suivez bien le raisonnement. Avec le passeport de notre chargé d'affaires, vous allez prendre le visa de l'ambassadeur de Naples, et, avec le visa de l'ambassadeur de Naples, je pars pour la Sicile.

— A merveille. Et quand vous faut-il cela ?

— Tout de suite.

— Le temps d'ôter ma blouse et de monter à l'Académie

— Moi, je vais faire mes paquets.

— Où vous retrouverai-je ?

— Chez Pastrini, place d'Espagne.

— Dans deux heures j'y serai.

En effet, deux heures après, Guichard était à l'hôtel avec un passeport parfaitement en règle. Comme on n'avait pas pris la précaution de le présenter à monsieur de Ludorf, l'affaire avait marché toute seule.

Le même soir, je pris la voiture d'Angrisani, et le surlendemain j'étais à Naples. Je me trouvais de trente-six heures en avant sur l'engagement que j'avais pris avec monsieur de Ludorf. Comme on voit, il n'avait pas à se plaindre. Mais ce n'était pas le tout d'être à Naples ; d'un moment à l'autre je pouvais y être découvert. J'avais connu à Paris un très illustre personnage qui y passait pour marquis, et qui se trouvait alors à Naples, où il passait pour mouchard. Si je le rencontrais, j'étais perdu. Il était donc urgent de gagner Palerme ou Messine.

Voilà pourquoi, le jour même de notre arrivée, nous accourions, Jadin et moi, sur le port de Naples pour y chercher un bâtiment à vapeur ou à voiles qui pût nous conduire en Sicile.

Dans tous les pays du monde l'arrivée et le départ des bateaux à vapeur sont réglés : on sait quel jour ils partent et quel jour ils arrivent. A Naples, point. Le capitaine est le seul juge de l'opportunité de son voyage. Quand il a son contingent de passagers, il allume ses fourneaux et fait sonner la cloche. Jusque-là il se repose, lui et son bâtiment.

Malheureusement nous étions au 22 août, et comme personne n'était curieux d'aller se faire rôtir en Sicile par une chaleur de trente degrés, les passagers ne donnaient pas. Le second, qui par hasard était à bord, nous dit que le paquebot ne se mettrait certainement pas en route avant huit jours, et encore qu'il ne pouvait pas même pour cette époque nous garantir le départ.

Nous étions sur le môle à nous désespérer de ce contretemps, tandis que Milord furetait partout pour voir s'il ne trouverait pas quelque chat à manger, lorsqu'un matelot s'approcha de nous, le chapeau à la main, et nous adressa la parole en patois sicilien. Si peu familiarisés que nous fussions avec cet idiome, il ne s'éloignait pas assez de l'italien pour que je ne pusse comprendre qu'il nous offrait de nous conduire où nous voudrions. Nous lui demandâmes alors sur quoi il comptait nous conduire, disposés que nous étions à partir sur quelque chose que ce fût. Aussitôt il marcha devant nous, et, s'arrêtant près de la lanterne, il nous montra, à cinquante pas en mer, et dormant sur son ancre, un charmant petit bâtiment de la force d'un chasse-marée, mais si coquettement peint en vert et en rouge, que nous nous sentîmes pris tout d'abord pour lui d'une sympathie qui se manifesta sans doute sur notre physionomie, car, sans attendre notre réponse, le matelot fit signe à une barque de venir à nous, sauta dedans, et nous tendit la main pour nous aider à y descendre.

Notre *speronare*, c'est le nom que l'on donne à ces sortes de bâtimens, n'avait rien à perdre à l'examen, et plus nous nous approchions du navire, plus nous voyions se développer ses formes élégantes et ressortir la vivacité de ses couleurs. Il en résulta qu'avant de mettre le pied à bord, nous étions déjà à moitié décidés.

Nous y trouvâmes le capitaine. C'était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, à la figure ouverte et décidée. Il parlait un peu mieux italien que son matelot. Nous pûmes donc nous entendre, ou à peu près. Un quart d'heure plus tard, nous avions fait marché à huit ducats par jour. Moyennant huit ducats par jour, le bâtiment et l'équipage nous appartenaient corps et âme, planches et toiles. Nous pouvions le garder tant que nous voudrions, le mener où nous voudrions, le quitter où nous voudrions : nous étions libres ; seulement tant tenu, tant payé. C'était trop juste.

Je descendis dans la cale ; le bâtiment n'était chargé que de son lest. J'exigeai du capitaine qu'il s'engageât positivement à ne prendre ni marchandises ni passagers ; il me donna sa parole. Il avait l'air si franc, que je ne lui demandai pas d'autre garantie.

Nous remontâmes sur le pont, et je visitai notre cabine. C'était tout bonnement une espèce de tente circulaire en bois, établie à la poupe, et assez solidement amarrée à la membrure du bâtiment pour n'avoir rien à craindre d'une rafale de vent ou d'un coup de mer. Derrière cette tente était un espace libre pour la manœuvre du gouvernail. C'était le département du pilote. Cette tente était parfaitement vide. C'était à nous de nous procurer les meubles nécessaires, le capitaine de la *Santa-Maria di Piè di Grotta* ne logeant point en garni. Au reste, vu le peu d'espace, ces meubles devaient se borner à deux matelas, à deux oreillers et à quatre paires de draps. Le plancher servait de couchette. Quant aux matelots, le capitaine compris, ils dormaient ordinairement pêle-mêle dans l'entrepont.

Nous convînmes d'envoyer les deux matelas, les deux oreillers et les quatre paires de draps dans la soirée, et

le moment du départ fut fixé au lendemain huit heures du matin.

Nous avions déjà fait une centaine de pas, en nous félicitant, Jadin et moi, de notre résolution, lorsque le capitaine courut après nous. Il venait nous recommander pardessus tout de ne pas oublier de nous munir d'un cuisinier. La recommandation me parut assez étrange pour que je voulusse en avoir l'explication. J'appris alors que, dans l'intérieur de la Sicile, pays sauvage et désolé, où les auberges, quand il y en a, ne sont que des lieux de halte, un cuisinier est une chose de première nécessité. Nous promîmes au capitaine de lui en envoyer un en même temps que notre *roba*.

Mon premier soin, en rentrant, fut de m'informer à monsieur Martin Zir, maître de l'hôtel de la *Vittoria*, où je pourrais trouver le cordon-bleu demandé. Monsieur Martin Zir me répondit que cela tombait à merveille, et qu'il avait justement mon affaire sous la main. Au premier abord, cette réponse me satisfit si complètement, que je montai à ma chambre sans insister davantage; mais, arrivé là, je pensai qu'il n'y avait pas de mal à prendre quelques renseignemens préalables sur les qualités morales de notre futur compagnon de voyage. En conséquence, j'interrogeai un des serviteurs de l'hôtel, qui me répondit que je pouvais être d'autant plus tranquille sous ce rapport, que c'était son propre cuisinier que me donnait monsieur Martin. Malheureusement cette abnégation, loin de me rassurer de la part de mon hôte, ne fit qu'augmenter mes craintes. Si monsieur Martin était content de son cuisinier, comment s'en défaisait-il en faveur du premier étranger venu? S'il n'en était pas content, si peu difficile que je sois, j'en aimais autant un autre. Je descendis donc chez monsieur Martin, et je lui demandai si je pouvais réellement compter sur la probité et la science de son protégé. Monsieur Martin me répondit en me faisant un éloge pompeux des qualités de Giovanni Cama. C'était, à l'entendre, l'honnêteté en personne, et, ce qui était bien de quelque importance aussi pour l'emploi que je comptais lui confier, l'habileté la plus parfaite. Il avait surtout la réputation du meilleur *friteur*, qu'on me passe le mot, je n'en connais pas d'autre pour traduire *fritatore*, non seulement de la capitale, mais du royaume. Plus monsieur Martin enchérissait sur ses éloges, plus mon inquiétude augmentait. Enfin je me hasardai à lui demander comment, possédant un tel trésor, il consentait à s'en séparer.

— Hélas! me répondit en soupirant monsieur Martin, c'est qu'il a, malheureusement pour moi qui reste à Naples, un défaut qui devient sans importance pour vous qui allez en Sicile.

— Et lequel? m'informai-je avec inquiétude.

— Il est *appassionato*, me répondit monsieur Martin.

J'éclatai de rire.

C'est qu'en passant devant la cuisine, monsieur Martin m'avait fait voir Cama à son fourneau, et Cama, dans toute sa personne, depuis le haut de sa grosse tête jusqu'à l'extrémité de ses longs pieds, était bien l'homme du monde auquel me paraissait convenir le moins une pareille épithète; d'ailleurs, un cuisinier *passione*, cela me paraissait mythologique au premier degré. Cependant, voyant que mon hôte me parlait avec le plus grand sérieux, je continuai mes questions.

- Et passionné de quoi? demandai-je.

— De Roland, me répondit monsieur Martin.

— De Roland? répétai-je, croyant avoir mal entendu.

— De Roland, reprit monsieur Martin avec une consternation profonde.

— Ah çà! dis-je, commençant à croire que mon hôte se moquait de moi, il me semble, mon cher monsieur Martin, que nous parlons sans nous entendre. Cama est passionné de Roland: qu'est-ce que cela veut dire?

— Avez-vous jamais été au Môle? me demanda monsieur Martin.

— A l'instant où je suis rentré, je venais de la lanterne même.

— Oh! mais ce n'est pas l'heure.

— Comment, ce n'est pas l'heure?

— Non. Pour que vous compprissiez ce que je veux dire, il faudrait que vous y eussiez été le soir quand les improvisateurs chantent. Y avez-vous jamais été le soir?

— Comment voulez-vous que j'y aie été le soir? je suis arrivé ici depuis ce matin seulement, et il est deux heures de l'après-midi.

— C'est juste. Eh bien! vous avez quelquefois, parmi les proverbes traditionnels sur Naples, entendu dire que, lorsque le lazzarone a gagné deux sous, sa journée est faite?

— Oui.

— Mais savez-vous comment il divise ses deux sous?

— Non. Y a-t-il indiscrétion à vous le demander?

— Pas le moins du monde.

— Contez-moi cela, alors.

— Eh bien! il y a un sou pour le macaroni, deux liards pour le cocomero, un liard pour le *sambuco*, et un liard pour l'improvisateur. L'improvisateur est, après la pâte qu'il mange, l'eau qu'il boit et l'air qu'il respire, la chose la plus nécessaire au lazzarone. Or, que chante presque toujours l'improvisateur? il chante le poème du divin Arioste, *l'Orlando Furioso*. Il en résulte que, pour ce peuple primitif aux passions exaltées et à la tête ardente, la fiction devient réalité; les combats des paladins, les félonies des géants, les malheurs des châtelaines, ne sont plus de la poésie, mais de l'histoire; il en faut bien une au pauvre peuple qui ne sait pas la sienne. Aussi s'éprend-il de celle-là. Chacun choisit son héros et se passionne pour lui: ceux-ci pour Renaud, ce sont les jeunes têtes; ceux-là pour Roland, ce sont les cœurs amoureux; quelques-uns pour Charlemagne, ce sont les gens raisonnables. Il n'y a pas jusqu'à l'enchanteur Merlin qui n'ait ses prosélytes. Eh bien! comprenez-vous maintenant? cet animal de Cama est passionné de Roland.

— Parole d'honneur?

— C'est comme je vous le dis.

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

— Ce que cela fait?

— Oui.

— Cela fait que, lorsque vient l'heure de l'improvisation, il n'y a pas moyen de le retenir à la cuisine, ce qui est assez gênant, vous en conviendrez, dans une maison comme la nôtre, où il descend des voyageurs à toute heure du jour ou de la nuit. Enfin, cela ne serait rien encore; mais attendez donc, c'est qu'il y a ici un valet de chambre qui est renaudiste, et que si, sans y penser, j'ai le malheur de l'envoyer à la cuisine au moment du dîner, alors tout est perdu. La discussion s'engage sur l'un ou sur l'autre de ces deux braves paladins, les gros mots arrivent, chacun exalte son héros et rabaisse celui de son adversaire; il n'est plus question que de coups d'épée, de géants occis, de châtelaines délivrées. De la cuisine, plus un mot; de sorte que le pot-au-feu se consume, les broches s'arrêtent, le rôti brûle, les sauces tournent, le dîner est mauvais, les voyageurs se plaignent, l'hôtel se vide, et tout cela parce qu'un gredin de cuisinier s'est mis en tête d'être fanatique de Roland! Comprenez-vous maintenant?

— Tiens, c'est drôle.

— Mais non, c'est que ce n'est pas drôle du tout, surtout pour moi; mais, quant à vous, cela doit vous être parfaitement égal. Une fois en Sicile, il n'aura plus là son damné improvisateur et son enragé valet de chambre qui lui font tourner la tête. Il rôtira, il fricassera à merveille, et de plus, il fera tout pour vous, si vous lui dites seulement une fois tous les huit jours qu'Angélique est une drôlesse et Médor un polisson.

— Je le lui dirai.

— Vous le prenez donc?

— Sans doute, puisque vous m'en répondez.

On fit monter Cama. Cama fit quelques objections sur le peu de temps qu'il avait pour se préparer à un pareil voyage, et sur les dangers qu'il pouvait y courir; mais, dans la conversation, je trouvai moyen de placer un mot gracieux pour Roland. Aussitôt Cama écarquilla ses gros yeux, fendit sa bouche jusqu'aux oreilles, se mit à rire stupidement, et, séduit par notre communauté d'opinion sur le neveu de Charlemagne, se mit entièrement à ma disposition.

Il en résulta que, comme je l'avais promis au capitaine, j'envoyai Cama le même soir coucher à bord, avec les malles, les matelas et les oreillers, que nous allâmes rejoindre le lendemain à l'heure convenue.

Nous trouvâmes tous nos matelots sur le pont et nous attendant. Sans doute ils avaient aussi grande impatience de nous connaître que nous de les voir. Ce n'était pas une question moindre pour eux que pour nous, que celle de savoir si nos caractères sympathiseraient avec les leurs; il y allait pour nous de presque tout le plaisir que nous nous promettions du voyage; il y allait pour eux de leur bien-être et de leur tranquillité pendant deux ou trois mois.

L'équipage se composait de neuf hommes, d'un mousse et d'un enfant, tous nés ou du moins domiciliés au village *della Pace*, près de Messine. C'étaient de braves Siciliens dans toute la force du terme, à la taille courte, aux membres robustes, au teint basané, aux yeux arabes, détestant les Calabrais, leurs voisins, et exécrant les Napolitains, leurs maîtres; parlant ce doux idiome de Méli qui semble un chant, et comprenant à peine la langue florentine si fière de la suprématie que lui accorde son académie de la Crusca; toujours complaisans, jamais serviles, nous appelant excellence et nous baisant la main, parce que cette formule et cette action, qui chez nous ont un caractère de bassesse, ne sont chez eux que l'expression de la politesse et du dévoûment. A la fin du voyage, ils arrivèrent à nous aimer comme des frères tout en continuant

à nous respecter comme des supérieurs, distinction subtile où l'affection et le devoir avaient gardé leur place ; et ils nous rendaient juste ce que nous avions le droit d'attendre en échange de notre argent et de nos bons procédés.

Leurs noms étaient : Giuseppe Arena, capitaine ; Nunzio, premier pilote ; Vicenzo, second pilote ; Pietro, frère de Nunzio ; Giovanni, Filippo, Antonio, Sieni, Gaëtano. Le mousse et le fils du capitaine, gamin âgé de six ou sept ans, complétaient l'équipage.

Maintenant, que nos lecteurs nous permettent, après avoir embrassé avec nous du regard l'équipage en masse, de jeter un coup d'œil particulier sur ceux de ces braves qui se distinguent par un caractère ou une spécialité quelconques : nous avons à faire avec eux un assez long voyage ; et pour qu'ils prennent intérêt à notre récit, il faut qu'ils connaissent nos compagnons de route. Nous allons donc les faire apparaître tout à coup à leurs yeux tels qu'ils se découvrirent à nous successivement.

Le capitaine Giuseppe Arena était, comme nous l'avons dit, un bel homme de vingt-huit ou trente ans, à la figure franche et ouverte dans les circonstances habituelles, à la figure calme et impassible dans les momens de danger. Il n'avait que très peu de connaissances en navigation ; mais comme il possédait quelque fortune, il avait acheté son bâtiment, et cet achat lui avait naturellement valu le titre de capitaine. Quant au droit ou au pouvoir que ce titre lui donnait sur ses hommes, nous ne le vîmes pas une seule fois en faire usage. A part une légère nuance de respect qu'on lui accordait sans qu'il l'exigeât, et qu'il fallait les yeux de l'habitude pour bien distinguer, l'équipage vivait avec lui sur un pied d'égalité tout à fait patriarcale.

Nunzio le pilote était après le capitaine le personnage le plus important du bord : c'était un homme de cinquante ans, court et robuste, au teint de bistre, aux cheveux grisonnans, au visage rude, et qui naviguait depuis son enfance. Il était vêtu d'un pantalon de toile bleue et d'une chemise de bure ; dans les temps froids ou pluvieux, il ajoutait à ce strict nécessaire une espèce de manteau à capuchon qui tenait à la fois du paletot de l'occident et du burnous méridional. Ce manteau, qui était de couleur brune, brodé de fil rouge et bleu aux poches et aux ouvertures des manches, tombait raide et droit et donnait à sa physionomie un admirable caractère. Au reste, Nunzio était l'homme essentiel ou plutôt indispensable : c'était l'œil qui veillait sur les rochers, l'oreille qui écoutait le vent, la main qui guidait le navire. Dans les gros temps, le capitaine redevenait simple matelot et lui remettait tout le pouvoir. Alors du gouvernail, que d'ailleurs quelque temps qu'il fît il ne quittait jamais que pour la prière du soir, il donnait ses ordres avec une fermeté et une précision telles, que l'équipage obéissait comme un seul homme. Son autorité avait la durée de la tempête. Lorsqu'il avait sauvé le navire et la vie de ceux qui le montaient, il se rasseyait simple et calme à l'arrière du bâtiment, et redevenait Nunzio le pilote ; mais, quoiqu'il eût abandonné son autorité, il conservait son influence : car Nunzio, religieux comme un vrai marin, était considéré à l'égal d'un prophète. Ses prédictions, à l'endroit du temps qu'il prévoyait d'avance à des signes imperceptibles à tous les autres yeux, n'avaient jamais été démenties par les événemens, de sorte que l'affection que lui portait l'équipage était mêlée d'un certain respect religieux qui nous étonna d'abord, mais que nous finîmes bientôt par partager, tant est grande sur l'homme, quelle que soit sa condition, l'influence d'une supériorité quelconque.

Vicenzo, que nous plaçons le troisième plutôt pour suivre la hiérarchie des rangs qu'à cause de son importance réelle, avait titre de second pilote ; c'était lui qui remplaçait Nunzio dans les rares et courts momens où celui-ci abandonnait le gouvernail. Pendant les nuits calmes ils veillaient chacun à son tour. Presque toujours au reste, même dans les momens où son aide était inutile à la direction du navire, Vicenzo était assis près de notre vieux prophète, échangeant avec lui des paroles rares, et le plus souvent à voix basse. Cette habitude l'avait isolé du reste de l'équipage et rendu silencieux ; aussi paraissait-il rarement parmi nous et ne répondait-il que lorsque nous l'interrogions ; il accomplissait alors cet acte comme un devoir, avec toutes les formules de politesse usitées parmi les matelots. Au reste, brave et excellent homme, et après Nunzio, qui était un prodige sous ce rapport, résistant d'une manière merveilleuse à l'insomnie et à la fatigue.

Après ces trois autorités venait Pietro. Pietro était un joyeux compagnon qui remplissait parmi l'équipage l'emploi d'un loustic de régiment ; toujours gai, sans cesse chantant, dansant et grimaçant ; parleur éternel, danseur enragé, nageur fanatique, adroit comme un singe dont il avait les mouvemens, entremêlant toutes les manœuvres d'entrechats grotesques et de petits cris bouffons qu'il jetait à la manière d'Auriol ; toujours prêt à tout, se mêlant à tout, comprenant tout ; plein de bon vouloir et de familiarité : le plus privé avec nous de tous ses compagnons. Pietro s'était lié tout d'abord avec notre boule-dogue. Celui-ci, d'un caractère moins facile et moins sociable, fut longtemps à ne répondre à ses avances que par un grognement sourd, qui finit par se changer à la longue en un murmure amical, et finalement en une amitié durable et solide, quoique Pietro, gêné dans sa prononciation par l'accent sicilien, n'ait jamais pu l'appeler que Melor au lieu de Milord ; changement qui parut blesser d'abord son amour-propre, mais auquel il finit cependant par s'habituer au point de répondre à Pietro comme si ce dernier prononçait son véritable nom.

Giovanni, garçon gros et gras, homme du Midi avec le teint blanc et le visage joufflu d'un homme du Nord, s'était constitué notre cuisinier du moment où notre ami Cama s'était senti pris du mal de mer, ce qui lui était arrivé dix minutes après que le speronare s'était mis en mouvement ; il joignait au reste à la science culinaire un talent qui s'y rattachait directement, ou plutôt dont elle n'était que la conséquence : c'était celui de harponneur. Dans les beaux temps, Giovanni attachait à la poupe du bâtiment une ficelle de quatre ou cinq pieds de longueur, à l'extrémité de laquelle pendait un os de poulet ou une croûte de pain. Cette ficelle ne flottait pas dix minutes dans le sillage qu'elle ne fût escortée de sept ou huit poissons de toute forme et de toute couleur, pour la plupart inconnus à nos ports, et parmi lesquels nous reconnaissions presque toujours la dorade à ses écailles d'or, et le loup de mer à sa voracité. Alors Giovanni prenait son harpon, toujours couché à bâbord ou à tribord près des avirons, et nous appelait. Nous passions alors avec lui sur l'arrière, et, selon notre appétit ou notre curiosité, nous choisissions parmi les cétacés qui nous suivaient celui qui se trouvait le plus à notre convenance. Le choix fait, Giovanni levait son harpon, visait un instant l'animal désigné, puis le fer s'enfonçait en sifflant dans la mer ; le manche disparaissait à son tour, mais pour remonter au bout d'une seconde à la surface de l'eau : Giovanni le ramenait alors à lui à l'aide d'une corde attachée à son bras ; puis, à l'extrémité opposée, nous voyions reparaître dix fois sur douze le malheureux poisson percé de part en part ; alors la tâche du pêcheur était faite, et l'office du cuisinier commençait. Comme sans être réellement malades nous étions cependant constamment indisposés du mal de mer, ce n'était pas chose facile que d'éveiller notre appétit. La discussion s'établissait donc aussitôt sur le mode de cuisson et d'assaisonnement le plus propre à l'exciter. Jamais turbot ne souleva parmi les graves sénateurs romains de dissertations plus savantes et plus approfondies que celles auxquelles nous nous livrions, Jadin et moi. Comme pour plus de facilité nous discutions dans notre langue, l'équipage attendait, immobile et muet, que la décision fût prise. Giovanni seul, devinant à l'expression de nos yeux le sens de nos paroles, émettait de temps en temps une opinion, qui, nous annonçant quelque préparation inconnue, l'emportait ordinairement sur les nôtres. La sauce arrêtée, il saisissait le manche du gril ou la queue de la poêle ; Pietro grattait le poisson et allumait le feu dans l'entrepont ; Milord, qui n'avait aucun mal de mer et qui comprenait qu'il allait lui revenir force arêtes, remuait la queue et se plaignait amoureusement. Le poisson cuisait, et bientôt Giovanni nous le servait sur la longue planche qui nous servait de table, car nous étions si à l'étroit sur notre petit bâtiment que la place manquait pour une table réelle. Sa mine appétissante nous donnait les plus grandes espérances ; puis, à la troisième ou quatrième bouchée, le mal de mer réclamait obstinément ses droits, et l'équipage héritait du poisson, qui passait immédiatement de l'arrière à l'avant, suivi de Milord qui ne le perdait pas de vue depuis le moment où il était entré dans la poêle ou s'était couché sur le gril, jusqu'à celui où le mousse en avalait le dernier morceau.

Venait ensuite Filippo. Celui-là était grave comme un quaker, sérieux comme un docteur, et silencieux comme un fakir. Nous ne le vîmes rire que deux fois dans tout le courant du voyage, la première lorsque notre ami Cama tomba à la mer dans le golfe d'Agrigente ; la seconde fois lorsque le feu prit au dos du capitaine, qui, d'après mes conseils et pour la guérison d'un rhumatisme, se faisait frotter les reins avec de l'eau-de-vie camphrée. Quant à ses paroles, je ne sais pas si nous eûmes une seule fois l'occasion d'en connaître le son ou la couleur. Sa bonne ou sa mauvaise disposition d'esprit se manifestait par un sifflottement triste ou gai, dont il accompagnait ses camarades chantant, sans jamais chanter avec eux. Je crus longtemps qu'il était muet, et ne lui adressai pas la parole pendant près d'un mois, de peur de lui faire une nouvelle peine en lui rappelant son infirmité. C'était du reste le

plus fort plongeur que j'eusse jamais vu. Quelquefois nous nous amusions à lui jeter du haut du pont une pièce de monnaie : en un tour de main il se déshabillait, pendant que la pièce s'enfonçait, s'élançait après elle au moment où elle était prête de disparaître, s'enfonçait avec elle dans les profondeurs de la mer, où nous finissions par le perdre de vue malgré la transparence de l'eau ; puis, quarante, cinquante secondes, une minute après, montre à la main, nous le voyions reparaître, remontant parfaitement calme



L'improvisateur est, après l'air qu'il respire, la chose la plus nécessaire au lazzarone.

et sans effort apparent, comme s'il habitait son élément natal et qu'il vînt de faire la chose la plus naturelle. Il va sans dire qu'il rapportait la pièce de monnaie et que la pièce de monnaie était pour lui.

Antonio était le ménétrier de l'équipage. Il chantait la tarentelle avec une perfection et un entrain qui ne manquaient jamais leur effet. Parfois nous étions assis, les uns sur le tillac, les autres dans l'entrepont ; la conversation languissait, et nous gardions le silence : tout à coup Antonio commençait cet air électrique qui est pour le Napolitain et le Sicilien ce que le ranz des vaches est pour le Suisse. Filippo avançait gravement hors de l'écoutille la moitié de son corps et accompagnait le virtuose en sifflant. Alors Pietro commençait à battre la mesure en balançant sa tête à droite ou à gauche, et en faisant claquer ses pouces comme des castagnettes. Mais à la cinquième ou sixième mesure l'air magique opérait ; une agitation visible s'emparait de Pietro, tout son corps se mettait en mouvement comme avaient fait d'abord ses mains ; il se soulevait sur un genou, puis sur les deux, puis se redressait tout à fait. Alors, et pendant quelques instans encore il se balançait de droite à gauche, mais sans quitter la terre ; ensuite, comme si le plancher du bâtiment se fût échauffé graduellement, il levait un pied, puis l'autre ; et enfin, jetant un de ces petits cris que nous avons indiqués comme l'expression de sa joie, il commençait la fameuse danse nationale par un mouvement lent et uniforme d'abord, mais qui, s'accélérant toujours, pressé par la musique, se terminait par une espèce de gigue effrénée. La tarentelle ne prenait fin que lorsque le danseur épuisé tombait sans force, après un dernier entrechat dans lequel se résumait toute la scène chorégraphique.

Enfin venaient Sieni, dont je n'ai gardé aucun souvenir, et Gaëtano, que nous vîmes à peine, retenu qu'il fut à terre, pendant tout notre voyage, par une ophtalmie qui se déclara le lendemain de notre arrivée dans le détroit de Messine. Je ne parle pas du mousse ; il était tout naturellement ce qu'est partout cette estimable classe de la société, le souffre-douleur de tout l'équipage. La seule différence qu'il y eût entre lui et les autres individus de son espèce, c'est que, vu le bon naturel de ses compagnons, il était de moitié moins battu que s'il se fût trouvé sur un bâtiment génois ou breton.

Et maintenant nos lecteurs connaissent l'équipage de la *Santa-Maria di Piè di Grotta* aussi bien que nous-même.

Comme nous l'avons dit, tout l'équipage nous attendait sur le pont, et, amené sur son ancre, le navire était prêt à partir. Je fis un dernier tour dans l'entrepont et dans la cabine pour m'assurer qu'on avait embarqué toutes nos pro-

visions et tous nos effets. Dans l'entrepont, je trouvai Cama joyeusement établi entre les poulets et les canards destinés à notre table, et mettant en ordre sa batterie de cuisine. Dans la cabine, je trouvai nos lits tout couverts, et Milord déjà installé sur celui de son maître. Tout était donc à sa place et à son poste. Le capitaine alors s'approcha de moi et me demanda mes ordres : je lui dis d'attendre cinq minutes.

Ces cinq minutes devaient être consacrées à donner de mes nouvelles à monsieur le comte de Ludorf. Je pris dans mon album une feuille de mon plus beau papier, et je lui écrivis la lettre suivante :

« Monsieur le comte,

« Je suis désolé que Votre Excellence n'ait pas jugé à propos de me charger de ses commissions pour Naples ; je m'en serais acquitté avec une fidélité qui lui eût été une certitude de la reconnaissance que j'ai gardée de ses bons procédés envers moi.

« Veuillez agréer, monsieur le comte, l'hommage des sentimens bien vifs que je vous ai voués, et dont un jour ou l'autre j'espère vous donner une preuve (1).

« ALEX. DUMAS.

« Naples, ce 23 août 1835. »

Pendant que j'écrivais, l'ancre avait été levée, et les rameurs s'étaient mis à bâbord et à tribord, leurs avirons à la main, et se tenant prêts à partir. Je demandai au capitaine un homme sûr pour remettre ma lettre à la poste ; il me désigna un des spectateurs que notre départ avait attirés, et qui était de sa connaissance. Je lui fis passer, par l'entremise d'une longue perche, ma lettre, accompagnée de deux carlini, et j'eus la satisfaction de voir aussitôt mon commissionnaire s'éloigner à toutes jambes dans la direction de la poste.

Lorsqu'il eut disparu, je donnai le signal du départ. Les huit rames que nos hommes tenaient en l'air retombèrent ensemble et battirent l'eau à la fois. Dix minutes après, nous étions hors du port, et un quart d'heure plus tard nous ouvrions toutes nos petites voiles à un excellent vent de terre qui promettait de nous mettre rapidement hors de la portée de tous les agens napolitains que monsieur le comte de Ludorf pourrait lancer à nos trousses.

Ce bon vent nous accompagna pendant quinze ou vingt milles à peu près, mais, à la hauteur de Sorrente, il mollit, et bientôt tomba tout à fait, de sorte que nous fûmes obligés de marcher de nouveau à la rame. Cela nous donna le temps de nous apercevoir que la brise de mer nous avait ouvert l'appétit. En conséquence, parfaitement disposés à apprécier les qualités du protégé de monsieur Martin Zir, nous prîmes notre plus belle basse-taille, et nous appelâmes Cama. Personne ne répondit. Inquiets de ce silence, nous envoyâmes Pietro et Giovanni à sa recherche, et cinq minutes après, nous le vîmes apparaître à l'orifice de l'écoutille, pâle comme un spectre, et soutenu sous chaque bras par ceux que nous avions envoyés à sa recherche, et qui l'avaient trouvé étendu sans mouvement entre ses canards et ses poules. Il était évidemment impossible au pauvre diable de se rendre à nos ordres. A peine s'il pouvait se soutenir sur ses jambes, et il tournait les yeux d'une façon lamentable. Pensant que le grand air lui ferait du bien, nous fîmes aussitôt apporter un matelas sur le pont, et on le coucha au pied du mât ; c'était très bien pour lui ; mais pour nous, cela ne nous avançait pas à grand'-chose. Nous nous regardions, Jadin et moi, d'un air assez déconcerté, lorsque Giovanni vint se mettre à nos ordres, s'offrant de remplacer, pour le moment du moins, notre pauvre *appassionato*.

On juge si nous acceptâmes la proposition. Le capitaine, qui n'était pas fier, reprit aussitôt la rame que Giovanni venait d'abandonner. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que nous entendîmes les gémissemens d'une poule que l'on égorgeait ; bientôt nous vîmes la fumée s'échapper par l'écoutille ; puis nous entendîmes l'huile qui criait sur le feu. Un quart d'heure après, nous tirions chacun notre part d'un poulet à la provençale, auquel il manquait peut-être bien quelque chose selon la *Cuisinière bourgeoise*, mais que, grâce à ce susdit appétit qui s'était toujours maintenu en progrès, nous trouvâmes excellent. Dès lors nous fûmes rassurés sur notre avenir ; Dieu nous rendait d'une main ce qu'il nous ôtait de l'autre.

Vers les deux heures, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'île de Caprée. Comme en perdant notre temps nous ne perdions pas grand'chose, attendu que, malgré le travail incessant de nos rameurs, nous ne faisions guère plus d'une demi-lieue à l'heure, je proposai à Jadin de descendre à terre pour visiter l'île de Tibère, et de monter jusqu'aux ruines de son palais, que nous apercevions au tiers à peu près de la hauteur du mont Solaro. Jadin accepta de tout son cœur, pensant qu'il y aurait quelque beau point de vue à croquer. Nous fîmes part aussitôt de nos intentions au capitaine, qui mit le cap sur l'île, et, une heure après, nous entrions dans le port.

CAPRÉE

Il y a peu de points dans le monde qui offrent autant de souvenirs historiques que Caprée. Ce n'était qu'une île comme toutes les îles, plus riante peut-être, voilà tout, lorsqu'un jour Auguste résolut d'y faire un voyage. Au moment où il y abordait, un vieux chêne dont la sève semblait à tout jamais tarie releva ses branches desséchées et déjà penchées vers la terre, et dans la même journée l'arbre se couvrit de bourgeons et de feuilles. Auguste était l'homme aux présages ; il fut si fort enchanté de celui-ci, qu'il proposa aux Napolitains de leur abandonner l'île d'Œnarie s'ils voulaient lui céder celle de Caprée. L'échange fut fait à cette condition. Auguste fit de Caprée un lieu de délices, y demeura quatre ans, et lorsqu'il mourut, légua l'île à Tibère.

Tibère s'y retira à son tour, comme se retire dans son antre un vieux tigre qui se sent mourir. Là seulement, entouré de vaisseaux qui nuit et jour le gardaient, il se crut à l'abri du poignard et du poison. Sur ces roches où il n'y a plus aujourd'hui que des ruines, s'élevaient alors douze villas impériales, portant les noms des douze grandes divinités de l'Olympe ; dans ces villas, dont chacune servait durant un mois de l'année de forteresse à l'empereur, et qui étaient soutenues par des colonnes de marbre dont les chapiteaux dorés soutenaient des frises d'agate, il y avait des bassins de porphyre où étincelaient les poissons argentés du Gange, des pavés de mosaïque dont les dessins étaient formés d'opale, d'émeraudes et de rubis ; des bains secrets et profonds, où des peintures lascives éveillaient des désirs terribles en retraçant des voluptés inouïes. Autour de ces villas, aux flancs de ces montagnes nues aujourd'hui, s'élevaient alors deux forêts de cèdres et des bosquets d'orangers où se cachaient de beaux adolescens et de belles jeunes filles, qui, déguisés en faunes et en dryades, en satyres et en bacchantes, chantaient des hymnes à Vénus, tandis que d'invisibles instrumens accompagnaient leurs voix amoureuses ; et quand le soir était venu, quand une de ces nuits transparentes et étoilées comme l'Orient seul en sait faire pour l'amour, s'était abaissée sur la mer endormie ; quand une brise embaumée, soufflant de Sorrente ou de Pompéia, venait se mêler aux parfums que des enfans, vêtus en amours, brûlaient incessamment sur des trépieds d'or ; quand des cris voluptueux, des harmonies mystérieuses, des soupirs étouffés, frémissaient vagues et confus comme si l'île amoureuse tressaillait de plaisir entre les bras d'un dieu marin, un phare immense s'allumait, qui semblait un soleil nocturne. Bientôt, à sa lueur, on voyait sortir de quelque grotte et marcher le long de la grève, entre son astrologue Thrasylle et son médecin Chariclès, un vieillard vêtu de pourpre, au cou raide et penché, au visage silencieux et morne, secouant de temps en temps une forêt de cheveux argentés qui retombaient sur ses larges épaules, ondulant comme la crinière d'un lion. Le vieillard laissait tomber de ses lèvres quelques mots rares et tardifs, tandis que sa main aux gestes efféminés caressait la tête d'un serpent privé qui dormait sur sa poitrine. Ces mots, c'étaient quelques vers grecs qu'il venait de composer, quelques ordres pour des débauches secrètes dans la villa de Jupiter ou de Cérès, quelque sentence de mort, qui, le lendemain, allait, sur les ailes d'une galère latine, aborder à Ostie et épouvanter Rome : car ce vieillard, c'était le divin Tibère, le troisième César, l'empereur aux grands yeux fauves, qui, pareils à ceux du chat, du loup et de la hyène, voyaient clair dans l'obscurité.

Aujourd'hui, de toutes ces magnificences il ne reste plus que des ruines ; mais, plus vivace que la pierre et le marbre, la mémoire du vieil empereur est demeurée tout entière. On dirait, tant son nom est encore dans toutes les bouches, que c'est d'hier qu'il s'est couché dans la tombe parricide que lui avait préparée Caligula, et où le poussa Macron. On dirait qu'à défaut de son corps, on

(1) Cette preuve s'est fait attendre jusqu'en 1841, époque où j'ai publié la première édition de ce livre ; mais, comme on le voit, j'ai rattrapé le temps perdu, et j'espère que M. le comte de Ludorf, qui a pu m'accuser d'oubli, reviendra de son erreur sur mon compte, si par hasard ces lignes ont l'honneur de passer sous ses yeux.

tremble encore devant son ombre, et les habitans de Capri et d'Anacapri, les deux cités de l'île, montrent encore les restes de son palais avec la même terreur qu'ils montreraient un volcan éteint, mais qui à chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, peut se ranimer plus mortel et plus dévorant que jamais.

Ces deux cités sont situées, Capri, en amphithéâtre en face du port, et Anacapri au haut du mont Solara. Un escalier de cinq ou six cents marches, rude et creusé dans le roc, conduit de la première à la seconde de ces deux villes ; mais la fatigue de cette rapide ascension est largement rachetée, il faut le dire, par le panorama splendide que l'œil embrasse une fois arrivé au sommet de la montagne. En effet, le voyageur, en faisant face à Naples, a d'abord à sa droite Pœstum, cette fille voluptueuse de la Grèce, dont les roses, qui fleurissaient deux fois l'an dans un air mortel à la virginité, allaient se faner au front d'Horace et s'effeuiller sur la table de Mécène ; puis Sorrente, où le vent qui passe emporte avec lui la fleur des orangers qu'il disperse au loin sur la mer ; puis Pompeïa, endormie dans sa cendre, et qu'on réveille comme une vieille ruine d'Egypte, avec ses peintures ardentes, ses urnes lacrymales et ses bandelettes mortuaires ; enfin Herculanum, qui, surprise un jour par la lave, cria, se tordit et mourut comme Laocoon étouffé aux nœuds de ses serpens. Alors commence Naples, car Torre di Greco, Resina et Portici ne sont, à vrai dire, que des faubourgs ; Naples, la ville paresseuse, couchée sur son amphithéâtre de montagnes, et allongeant ses petits pieds jusqu'aux flots tièdes et lascifs de son golfe ; Naples, dont Rome, la reine du monde, avait fait sa maison de plaisance, tant alors comme aujourd'hui la nature avait versé autour d'elle tous ses enchantemens. Puis, après Naples, l'œil découvre Pouzzoles et son temple de Sérapis à moitié caché dans l'eau ; Cumes et son antre sibyllin, où descendit le pieux Enée ; puis le golfe où Caligula jeta, pour surpasser Xerxès, un pont d'une lieue, dont on aperçoit encore les ruines ; puis Bauli, d'où partit la galère impériale préparée par Néron et qui devait s'ouvrir sous les pieds d'Agrippine ; puis Baïa, si mortelle aux chastes amans ; puis enfin Misène, où est enterré le clairon d'Enée, et d'où Pline l'ancien alla mourir, étouffé dans sa litière par les cendres de Stabia.

Figurez-vous le tableau que nous venons de décrire éclairé par ce phare immense qu'on appelle le Vésuve, et dites-moi s'il y a dans le monde entier quelque chose qui puisse se comparer à un pareil spectacle.

Au milieu de ces souvenirs antiques surgit sous les pieds un souvenir tout moderne. C'est un épisode de cette épopée gigantesque qui commença en 1789 et qui finit en 1815. Depuis deux ans déjà les Français étaient maîtres du royaume de Naples, depuis quinze jours Murat en était roi, et cependant Caprée appartenait encore aux Anglais. Deux fois son prédécesseur Joseph en avait tenté la conquête, et deux fois la tempête, cette éternelle alliée de l'Angleterre, avait dispersé ses vaisseaux.

C'était une vue terrible pour Murat que celle de cette île qui lui fermait sa rade comme avec une chaîne de fer ; aussi le matin, lorsque le soleil se levait derrière Sorrente, c'était cette île qui attirait tout d'abord ses yeux ; et le soir, lorsque le soleil se couchait derrière Procida, c'était encore cette île qui fixait son dernier regard.

A chaque heure de la journée, Murat interrogeait ceux qui l'entouraient à l'endroit de cette île, et il apprenait sur les précautions prises par Hudson Lowe, son commandant, des choses presque fabuleuses. En effet, Hudson Lowe ne s'était point fié à cette ceinture inabordable de rochers à pic qui l'entoure, et qui suffisait à Tibère ; quatre forts nouveaux avaient été ajoutés par lui aux forts qui existaient déjà ; il avait fait effacer par la pioche et rompre par la mine les sentiers qui serpentaient autour des précipices, et où les chevriers eux-mêmes n'osaient passer que pieds nus ; enfin il accordait une prime d'une guinée à chaque homme qui parvenait, malgré la surveillance des sentinelles, à s'introduire dans l'île par quelque voie qui n'eût point été ouverte encore à d'autres qu'à lui.

Quant aux forces matérielles de l'île, Hudson Lowe avait à sa disposition deux mille soldats et quarante bouches à feu, qui, en s'enflammant, allaient porter l'alarme dans l'île de Ponza, où les Anglais avaient à l'ancre cinq frégates toujours prêtes à courir où le canon les appelait.

De pareilles difficultés eussent rebuté tout autre que Murat, mais Murat était l'homme des choses impossibles. Murat avait juré qu'il prendrait Caprée, et quoiqu'il n'eût fait ce serment que depuis trois jours, il croyait déjà avoir manqué à sa parole, lorsque le général Lamarque arriva, Lamarque venait de prendre Gaëte et Maratea, Lamarque venait de livrer onze combats et de soumettre trois provinces, Lamarque était bien l'homme qu'il fallait à Murat ; aussi, sans lui rien dire, Murat le conduisit à la fenêtre, lui remit une lunette entre les mains et lui montra l'île.

Lamarque regarda un instant, vit le drapeau anglais qui flottait sur les forts de San-Salvador et de Saint-Michel, renfonça avec la paume de sa main les quatre tubes de la lunette les uns dans les autres, et dit : Oui, je comprends ; il faudrait la prendre.

— Eh bien ? reprit Murat

— Eh bien ! répondit Lamarque, on la prendra. Voilà tout.

— Et quand cela ? demanda Murat.

— Demain, si Votre Majesté le veut

— A la bonne heure, dit le roi, voilà une de ces réponses comme je les aime. Et combien d'hommes veux-tu ?

— Combien sont-ils ? demanda Lamarque.

— Deux mille, à peu près

— Eh bien ! que Votre Majesté me donne quinze à dix-huit cents hommes ; qu'elle me permette de les choisir parmi ceux que je lui amène ; ils me connaissent ; je les connais. Nous nous ferons tous tuer jusqu'au dernier, ou nous prendrons l'île.

Murat, pour toute réponse, tendit la main à Lamarque C'était ce qu'il aurait dit étant général ; c'était ce qu'il était prêt à faire étant roi. Puis tous deux se séparèrent, Lamarque pour choisir ses hommes, Murat pour réunir les embarcations.

Dès le lendemain tout était prêt, soldats et vaisseaux. Dans la soirée, l'expédition sortit de la rade Quelques précautions qu'on eût prises pour garder le secret, le secret s'était répandu : toute la ville était sur le port, saluant de la voix cette petite flotte, qui partait gaîment et pleine d'insoucieuse confiance pour une chose que l'on regardait comme impossible.

Bientôt le vent, favorable d'abord, commença de faiblir : la petite flotte n'avait pas fait dix milles qu'il tomba tout à fait. On marcha à la rame ; mais la rame est lente, et le jour parut que l'on était encore à deux lieues de Caprée. Alors, comme s'il avait fallu lutter contre toutes les impossibilités, vint la tempête. Les flots se brisèrent avec tant de violence contre les rochers à pic qui entourent l'île, qu'il n'y eut pas moyen, pendant toute la matinée, de s'en approcher. A deux heures la mer se calma. A trois heures les premiers coups de canon furent échangés entre les bombardes napolitaines et les batteries du port ; les cris de quatre cent mille âmes, répandues depuis Margellina jusqu'à Portici, leur répondirent.

En effet, c'était un merveilleux spectacle que le nouveau roi donnait à sa nouvelle capitale : lui-même, avec une longue-vue, se tenait sur la terrasse du palais. Des embarcations on voyait toute cette foule étagée aux différens gradins de l'immense cirque dont la mer était l'arène. César, Auguste, Néron, n'avaient donné à leurs sujets que des chasses, des luttes de gladiateurs ou des naumachies, Murat donnait aux siens une véritable bataille.

La mer était redevenue tranquille comme un lac. Lamarque laissa ses bombardes et ses chaloupes canonnières aux prises avec les batteries du fort, et avec ses embarcations de soldats il longea l'île : partout des rochers à pic baignaient dans l'eau leurs murailles gigantesques ; nulle part un point où aborder. La flottille fit le tour de l'île sans reconnaître un endroit où mettre le pied. Un corps de douze cents Anglais, suivant des yeux tous ses mouvemens, faisait le tour en même temps qu'elle.

Un moment on crut que tout était fini et qu'il faudrait retourner à Naples sans rien entreprendre. Les soldats offraient d'attaquer le fort ; mais Lamarque secoua la tête c'était une tentative insensée En conséquence, il donna l'ordre de faire une seconde fois le tour de l'île, pour voir si l'on ne trouverait pas quelque point abordable, et qui eût échappé au premier regard.

Il y avait dans un rentrant, au pied du fort Sainte-Barbe, un endroit où le rempart granitique n'avait que quarante à quarante-cinq pieds d'élévation. Au-dessus de cette muraille, lisse comme un marbre poli, s'étendait un talus si rapide, qu'à la première vue on n'eût certes pas cru que des hommes pussent l'escalader. Au-dessus de ce talus, à cinq cents pieds du roc, était une espèce de ravin, et douze cents pieds plus haut encore, le fort Sainte-Barbe, dont les batteries battaient le talus en passant par-dessus le ravin dans lequel les boulets ne pouvaient plonger.

Lamarque s'arrêta en face du rentrant, appela à lui l'adjudant général Thomas et le chef d'escadron Livron. Tous trois tinrent conseil un instant ; puis ils demandèrent les échelles.

On dressa la première échelle contre le rocher : elle atteignait à peine au tiers de sa hauteur ; on ajouta une seconde échelle à la première, on l'assura avec des cordes, et on les dressa de nouveau toutes deux : il s'en fallait de douze ou quinze pieds, quoique réunies, qu'elles atteignissent le talus on en ajouta une troisième, on l'assu-

jettit aux deux autres avec la même précaution qu'on avait prise pour la seconde, puis on mesura de nouveau la hauteur : cette fois les derniers échelons touchaient à la crête de la muraille. Les Anglais regardaient faire tous ces préparatifs d'un air de stupéfaction qui indiquait clairement qu'une pareille tentative leur semblait insensée. Quant aux soldats, ils échangeaient entre eux un sourire qui signifiait : « Bon, il va faire chaud tout à l'heure. »

Un soldat mit le pied sur l'échelle.

« Tu es bien pressé ! » lui dit le général Lamarque en le tirant en arrière, et il prit sa place. La flottille tout entière battit des mains. Le général Lamarque monta le premier, et tous ceux qui étaient dans la même embarcation le suivirent. Six hommes tenaient le pied de l'échelle, qui vacillait à chaque flot que la mer venait briser contre le roc. On eût dit un immense serpent qui dressait ses anneaux onduleux contre la muraille.

Tant que ces étranges escaladeurs n'eurent point atteint le talus, ils se trouvèrent protégés contre le feu des Anglais par la régularité même de la muraille qu'ils gravissaient ; mais à peine le général Lamarque eut-il atteint la crête du rocher, que la fusillade et le canon éclatèrent en même temps : sur les quinze premiers hommes qui abordèrent, dix retombèrent précipités. A ces quinze hommes, vingt succédèrent, suivis de quarante, suivis de cent. Les Anglais avaient bien fait un mouvement pour les repousser à la baïonnette, mais le talus que les assaillans gravissaient était si rapide qu'ils n'osèrent point s'y hasarder. Il en résulta que le général Lamarque et une centaine d'hommes, au milieu d'une pluie de mitraille et de balles, gagnèrent le ravin, et là, à l'abri comme derrière un épaulement, se formèrent en peloton. Alors les Anglais chargèrent sur eux pour les débusquer ; mais ils furent reçus par une telle fusillade qu'ils se retirèrent en désordre. Pendant ce mouvement, l'ascension continuait, et cinq cents hommes à peu près avaient déjà pris terre.

Il était quatre heures et demie du soir. Le général Lamarque ordonna de cesser l'ascension : il était assez fort pour se maintenir où il était ; et effrayé du ravage que faisaient l'artillerie et la fusillade parmi ses hommes, il voulait attendre la nuit pour achever le périlleux débarquement. L'ordre fut porté par l'adjudant général Thomas, qui traversa une seconde fois le talus sous le feu de l'ennemi, gagna contre toute espérance l'échelle sans accident aucun, et redescendit vers la flottille, dont il prit le commandement, et qu'il mit à l'abri de tout péril dans la petite baie que formait le rentrant du rocher.

Alors l'ennemi réunit tous ses efforts contre la petite troupe retranchée dans le ravin. Cinq fois, treize ou quatorze cents Anglais vinrent se briser contre Lamarque et ses cinq cents hommes. Sur ces entrefaites la nuit arriva : c'était le moment convenu pour recommencer l'ascension. Cette fois, comme l'avait prévu le général Lamarque, elle s'opéra plus facilement que la première. Les Anglais continuaient bien de tirer, mais l'obscurité les empêchait de tirer avec la même justesse. Au grand étonnement des soldats, cette fois l'adjudant général Thomas monta le dernier ; mais on ne tarda point à avoir l'explication de cette conduite : arrivé au sommet du rocher, il renversa l'échelle derrière lui : aussitôt les embarcations gagnèrent le large et reprirent la route de Naples. Lamarque, pour s'assurer la victoire, venait de s'enlever tout moyen de retraite.

Les deux troupes se trouvaient en nombre égal, les assaillans ayant perdu trois cents hommes à peu près ; aussi Lamarque n'hésita point, et mettant la petite armée en bataille dans le plus grand silence, il marcha droit à l'ennemi sans permettre qu'un seul coup de fusil répondit au feu des Anglais.

Les deux troupes se heurtèrent, les baïonnettes se croisèrent, on se prit corps à corps ; les canons du fort Sainte-Barbe s'éteignirent, car Français et Anglais étaient tellement mêlés qu'on ne pouvait tirer sur les uns sans tirer en même temps sur les autres. La lutte dura trois heures ; pendant trois heures on se poignarda à bout portant. Au bout de trois heures le colonel Hausel était tué, cinq cents Anglais étaient tombés avec lui ; le reste était enveloppé. Un régiment se rendit tout entier : c'était le Royal-Malte. Neuf cents hommes furent faits prisonniers par onze cents. On les désarma, on jeta leurs sabres et leurs fusils à la mer ; trois cents hommes restèrent pour les garder ; les huit cents autres marchèrent contre le fort.

Cette fois il n'y avait même plus d'échelles. Heureusement les murailles étaient basses : les assiégeans montèrent sur les épaules les uns des autres. Après une défense de deux heures, le fort fut pris : on y retira les prisonniers et on les y enferma.

La foule qui garnissait les quais, les fenêtres et les terrasses de Naples, curieuse et avide, était restée malgré la nuit ; au milieu des ténèbres, elle avait vu la montagne s'allumer comme un volcan ; mais, sur les deux heures du matin, les flammes s'étaient éteintes sans que l'on sût qui était vainqueur ou vaincu. Alors l'inquiétude fit ce qu'avait fait la curiosité : la foule resta jusqu'au jour ; au jour, on vit le drapeau napolitain flotter sur le fort Sainte-Barbe. Une immense acclamation, poussée par quatre cent mille personnes, retentit de Sorrente à Misène, et le canon du château Saint-Elme, dominant de sa voix de bronze toutes ces voix humaines, vint apporter à Lamarque les premiers remercîmens de son roi.

Cependant la besogne n'était qu'à moitié faite ; après être monté il fallait descendre, et cette seconde opération n'était pas moins difficile que la première. De tous les sentiers qui conduisaient d'Anacapri à Capri, Hudson Lowe n'avait laissé subsister que l'escalier dont nous avons parlé : or, cet escalier, que bordent constamment des précipices, large à peine pour que deux hommes puissent le descendre de front, déroulait ses quatre cent quatre-vingts marches à demi-portée du canon de douze pièces de trente-six et de vingt chaloupes canonnières.

Néanmoins, il n'y avait pas de temps à perdre, et cette fois Lamarque ne pouvait attendre la nuit ; on découvrait à l'horizon toute la flotte anglaise, que le bruit du canon avait attirée hors du port de Ponza. Il fallait s'emparer du village avant l'arrivée de cette flotte, ou sans cela elle jetait dans l'île trois fois autant d'hommes qu'en avait celui qui était venu pour la prendre ; et, obligés devant des forces si supérieures de se renfermer dans le fort Sainte-Barbe, les vainqueurs étaient forcés de se rendre ou de mourir de faim.

Le général laissa cent hommes de garnison dans le fort Sainte-Barbe, et, avec les mille hommes qui lui restaient, tenta la descente. Il était dix heures du matin. Lamarque n'avait moyen de rien cacher à l'ennemi ; il fallait achever comme on avait commencé, à force d'audace. Il divisa sa petite troupe en trois corps, prit le commandement du premier, donna le second à l'adjudant général Thomas, et le troisième au chef d'escadron Livron ; puis, au pas de charge et tambour battant il commença de descendre.

Ce dut être quelque chose d'effrayant à voir que cette avalanche d'hommes se ruant par cet escalier jeté sur l'abîme, et cela sous le feu de soixante à quatre-vingts pièces de canon. Deux cents furent précipités qui n'étaient que blessés peut-être, et qui s'écrasèrent dans leur chute ; huit cents arrivèrent au bas et se répandirent dans ce qu'on appelle la *grande marine*. Là on était à l'abri du feu ; mais tout était à recommencer encore, ou plutôt rien n'était achevé : il fallait prendre Capri, la forteresse principale, et les forts Saint-Michel et San-Salvador.

Alors, et après l'œuvre du courage, vint l'œuvre de la patience ; quatre cents hommes se mirent au travail. En avant des thermes de Tibère, dont les ruines puissantes les protégeaient contre l'artillerie de la forteresse, ils commencèrent à creuser un petit port, tandis que les quatre cents autres, retrouvant dans leurs embrasures les canons ennemis, tournaient les uns vers la ville et préparaient des batteries de brèche, tournaient les autres vers les vaisseaux qu'on voyait arriver luttant contre le vent contraire, et préparaient des boulets rouges.

Le port fut achevé vers les deux heures de l'après-midi ; alors on vit s'avancer de la pointe du cap Campanetta les embarcations renvoyées la veille et qui revenaient chargées de vivres, de munitions et d'artillerie. Le général Lamarque choisit douze pièces de vingt-quatre ; quatre cents hommes s'y attelèrent, et à travers les rochers, par des chemins qu'ils frayèrent eux-mêmes à l'insu de l'ennemi, les traînèrent au sommet du mont Solaro qui domine la ville et les deux forts. Le soir, à six heures, les douze pièces étaient en batterie. Soixante à quatre-vingts hommes restèrent pour les servir ; les autres descendirent et vinrent rejoindre leurs compagnons.

Mais, pendant ce temps, une étrange chose s'opérait. Malgré le vent contraire, la flotte était arrivée à portée de canon et avait commencé le feu. Six frégates, cinq bricks, douze bombardes et seize chaloupes canonnières assiégeaient les assiégeans, qui à la fois se défendaient contre la flotte et attaquaient la ville. Sur ces entrefaites, l'obscurité vint ; force fut d'interrompre le combat ! Naples eut beau regarder de tous ses yeux, cette nuit-là le volcan était éteint ou se reposait.

Malgré la mer, malgré la tempête, malgré le vent, les Anglais parvinrent pendant la nuit à jeter dans l'île deux cents canonniers et cinq cents hommes d'infanterie. Les assiégés se trouvaient donc alors près d'un tiers plus forts que les assiégeans.

Le jour vint ; avec le jour la canonnade s'éveilla entre la flotte et la côte, entre la côte et la terre. Les trois forts répondaient de leur mieux à cette attaque qui, divisée, était moins dangereuse pour eux, quand tout à coup quelque chose comme un orage éclata au-dessus de leurs têtes : une pluie de fer écrasa à demi-portée les canonniers sur leurs pièces. C'étaient les douze pièces de 24 qui tonnaient à la fois.

En moins d'une heure, le feu des trois forts fut éteint : au bout de deux heures, la batterie de la côte avait pratiqué une brèche. Le général Lamarque laissa cent hommes pour servir les pièces qui devaient tenir la flotte en respect, se mit à la tête de six cents autres et ordonna l'assaut.

En ce moment un pavillon blanc fut hissé sur la forteresse. Hudson Lowe demandait à capituler. Treize cents hommes, soutenus par une flotte de quarante à quarante-cinq voiles, offraient de se rendre à sept cents, ne se réservant que la retraite avec armes et bagages. Hudson Lowe s'engageait en outre à faire rentrer la flotte dans le port de Ponza. La capitulation était trop avantageuse pour être refusée ; les neuf cents prisonniers du fort Sainte-Barbe furent réunis à leurs treize cents compagnons. A midi, les deux mille deux cents hommes d'Hudson Lowe quittaient l'île, abandonnant à Lamarque et à ses huit cents soldats la place, les forts, l'artillerie et les munitions.

Douze ans plus tard, Hudson commandait dans une autre île, non point cette fois à titre de gouverneur, mais de geôlier, et son prisonnier, comme une insulte qui devait compenser toutes les tortures qu'il lui avait fait souffrir, lui jetait à la face cette honteuse reddition de Caprée.

Je visitai le talus et l'escalier, c'est-à-dire l'endroit par lequel quinze cents hommes étaient montés et mille étaient descendus ; rien qu'à les regarder, on a le vertige ; chaque marche de l'escalier porte encore la trace de quelque mitraille.

J'avais fait toute cette excursion seul. Jadin avait trouvé une vue à croquer, et s'était arrêté au tiers de la montée. Je le rejoignis en descendant, et nous regagnâmes ensemble le port. Là, nous fûmes entourés de vingt-cinq bateliers qui se mirent à nous tirer chacun de son côté : c'étaient les ciceroni de la Grotte d'azur. Comme on ne peut pas venir à Caprée sans voir la Grotte d'azur, j'en choisis un et Jadin un autre, car il faut une barque et un batelier par voyageur, l'entrée étant si basse et si resserrée qu'on ne peut y pénétrer qu'avec un canot très étroit

La mer était calme, et cependant elle brise, même dans les plus beaux temps, avec une si grande force contre la ceinture des rochers qui entoure l'île, que nos barques bondissaient comme dans une tempête, et que nous étions obligés de nous coucher au fond et de nous cramponner aux bords pour ne pas être jetés à la mer. Enfin, après trois quarts d'heure de navigation pendant lesquels nous longeâmes le sixième à peu près de la circonférence de l'île, nos bateliers nous prévinrent que nous étions arrivés. Nous regardâmes autour de nous, mais nous n'apercevions pas la moindre apparence de la plus petite grotte, lorsqu'ils nous montrèrent un point noir et circulaire que nous apercevions à peine au-dessus de l'écume des vagues : c'était l'orifice de la voûte.

La première vue de cette entrée n'est pas rassurante : on ne comprend pas comment on pourra la franchir sans se briser la tête contre le rocher. Comme la question nous parut assez importante pour être discutée, nous la posâmes à nos bateliers, lesquels nous répondirent que nous avions parfaitement raison, en restant assis, mais que nous n'avions qu'à nous coucher tout à fait, et que nous éviterions le danger. Nous n'étions pas venus si loin pour reculer. Je donnai le premier l'exemple ; mon batelier s'avança en ramant avec des précautions qui indiquaient que, tout habitué qu'il était à une pareille opération, il ne la regardait cependant pas comme exempte de tout danger. Quant à moi, dans la position où j'étais, je ne voyais plus rien que le ciel ; bientôt je me sentis soulever sur une vague, la barque glissa avec rapidité, je ne vis plus rien qu'un rocher qui sembla pendant une seconde peser sur ma poitrine. Puis, tout à coup, je me trouvai dans une grotte si merveilleuse, que j'en jetai un cri d'étonnement, et je me relevai d'un mouvement si rapide pour regarder autour de moi, que je manquai d'en faire chavirer notre embarcation.

En effet, j'avais devant moi, autour de moi, dessus moi, dessous moi et derrière moi, des merveilles dont aucune description ne pourrait donner l'idée, et devant lesquelles le pinceau lui-même, ce grand traducteur des souvenirs humains, demeure impuissant. Qu'on se figure une immense caverne toute d'azur, comme si Dieu s'était amusé à faire une tente avec quelque reste du firmament ; une eau si limpide, si transparente, si pure, qu'on semblait flotter sur de l'air épaissi ; au plafond, des stalactites pendantes comme des pyramides renversées ; au fond, un sable d'or mêlé de végétations sous-marines ; le long des parois qui se baignent dans l'eau, des pousses de corail aux branches capricieuses et éclatantes ; du côté de la mer un point, une étoile, par lequel entre le demi-jour qui éclaire ce palais de fée ; enfin, à l'extrémité opposée, une espèce d'estrade ménagée comme le trône de la somptueuse déesse qui a choisi pour sa salle de bains l'une des merveilles du monde.

En ce moment toute la grotte prit une teinte foncée, comme la terre lorsqu'au milieu d'un jour splendide un nuage passe tout à coup devant le soleil. C'était Jadin qui entrait à son tour, et dont la barque fermait l'orifice de la caverne. Bientôt il fut lancé près de moi par la force de la vague qui l'avait soulevé, la grotte reprit sa belle couleur d'azur, et sa barque s'arrêta tremblotante près de la mienne, car cette mer, si agitée et si bruyante au dehors, n'avait plus au dedans qu'une respiration douce et silencieuse comme celle d'un lac.

Selon toute probabilité, la Grotte d'azur était inconnue des anciens. Aucun poète n'en parle, et certes, avec leur imagination merveilleuse, les Grecs n'eussent point manqué d'en faire le palais de quelque déesse marine au nom harmonieux, et dont ils nous eussent laissé l'histoire. Suétone, qui nous décrit avec tant de détails les thermes et les bains de Tibère, eût bien consacré quelques mots à cette piscine naturelle que le vieil empereur eût choisie sans aucun doute pour théâtre de quelques-unes de ses monstrueuses voluptés. Non, la mer peut-être était plus haute à cette époque qu'elle n'est maintenant, et la merveille marine n'était connue que d'Amphitrite et de sa cour de sirènes, de naïades et de tritons.

Mais parfois, comme Diane surprise par Actéon, Amphitrite se courrouce contre ces indiscrets voyageurs qui la poursuivent dans cette retraite. Alors, en quelques instans la mer monte et ferme l'orifice, de sorte que ceux qui sont entrés ne peuvent plus sortir. En ce cas, il faut attendre que le vent, qui a sauté tout à coup de l'est à l'ouest, passe au sud ou au septentrion ; et il est arrivé que des visiteurs venus pour passer vingt minutes dans la Grotte d'azur, y sont restés deux, trois et même quatre jours. Aussi les bateliers, dans la prévoyance de cet accident, emportent-ils toujours avec eux une certaine quantité d'une espèce de biscuit destiné à nourrir les prisonniers Quant à l'eau elle filtre en deux ou trois endroits de la grotte, assez abondamment pour que l'on n'ait rien à craindre de la soif. Nous fîmes quelques reproches à notre batelier d'avoir attendu si tard à nous raconter un fait aussi peu rassurant ; mais il nous répondit avec une naïveté charmante :

— Dame ! excellence, si l'on disait cela tout d'abord aux voyageurs, il y en a la moitié qui ne voudraient pas venir, et ça ferait du tort aux bateliers.

J'avoue que depuis cette circonstance accidentelle j'étais pris d'une certaine inquiétude, qui faisait que je trouvais la Grotte d'azur infiniment moins agréable qu'elle ne m'avait paru d'abord. Malheureusement notre batelier nous avait raconté ces détails au moment où nous nous déshabillions pour nous baigner dans cette eau si belle et si transparente qu'elle n'a pas besoin, pour attirer le pêcheur, des chants de la poétique ondine de Goëthe. Nous ne voulûmes point perdre les préparatifs faits, nous achevâmes ceux qui restaient à faire en toute hâte, et nous piquâmes chacun une tête.

C'est seulement lorsqu'on est à cinq ou six pieds au-dessous de la surface de l'eau, qu'on peut en apprécier l'incroyable pureté. Malgré le voile qui enveloppe le plongeur, aucun détail ne lui échappe ; on aperçoit aussi clairement qu'au travers de l'air le moindre coquillage du fond ou la moindre stalactite de la voûte ; seulement, chaque chose prend une teinte encore plus foncée.

Au bout d'un quart d'heure nous remontâmes chacun dans notre barque, et nous nous rhabillâmes sans avoir séduit, à ce qu'il paraît, aucune des nymphes invisibles de cet humide palais, qui n'eussent point manqué, dans le cas contraire, de nous retenir au moins vingt-quatre heures. La chose était humiliante ; mais, comme nous n'avions la prétention ni l'un ni l'autre d'être des Télémaques, nous en prîmes notre parti. Nous nous recouchâmes au fond de notre canot respectif et nous sortîmes de la Grotte d'azur avec les mêmes précautions et le même bonheur que nous y étions entrés ; seulement nous fûmes six minutes sans pouvoir ouvrir les yeux ; la clarté ardente du soleil nous aveuglait. Nous n'avions pas fait cent pas que déjà ce que nous venions de voir n'avait plus pour nous que la consistance d'un rêve.

Nous abordâmes de nouveau au port de Caprée. Pendant que nous réglions nos comptes avec nos bateliers, Pietro nous montra un homme couché au grand soleil et étendu la face contre le sable. C'était le pêcheur qui, neuf ou dix ans auparavant, avait découvert la Grotte d'azur en cherchant des fruits de mer le long des rochers. Il était venu aussitôt faire part de sa découverte aux autorités de l'île, et leur avait demandé ou le privilège de conduire seul les voyageurs dans le nouveau monde qu'il avait découvert, ou une remise sur le prix que se feraient payer ceux qui les conduiraient. Les autorités, qui avaient vu dans cette découverte un moyen d'attirer les étrangers dans leur île, avaient accédé à la seconde proposition, de sorte que depuis ce temps le nouveau Christophe Colomb vivait de ses rentes après lesquelles il ne se donnait pas même la peine de courir, et qui, on le voit, lui arrivaient en dormant. C'était le personnage de toute l'île dont le sort était le plus envié.

Comme nous avions vu tout ce que Caprée pouvait nous

offrir de curieux, nous remontâmes dans notre chaloupe, et nous regagnâmes le speronare, qui, profitant de quelques bouffées de vent de terre, remit à la voile et s'achemina tout doucement dans la direction de Palerme.

GAETANO SFERRA

Bientôt nous fûmes de nouveau surpris par le calme. Après nous avoir fait faire huit à dix milles, la brise tomba, démentant le proverbe qui dit que c'est en mer qu'on trouve le vent. Nos matelots alors reprirent leurs avirons, et nous nous remîmes à marcher à la rame.

En tout autre lieu du monde, cette manière de voyager nous eût paru insupportable ; mais, sur cette magnifique mer Tyrrhénienne, sous ce ciel éclatant, en vue de toutes ces îles, de tous ces promontoires, de tous ces caps aux doux noms, la traversée, au contraire, devenait une longue et douce rêverie. Quoique nous fussions au 24 août, la chaleur était tempérée par cette brise délicieuse et pleine de saveur marine, qui semble porter la vie avec elle. De temps en temps nos matelots, pour se dissimuler à eux-mêmes la fatigue de l'exercice auquel le calme les contraignait, chantaient en chœur une chanson en patois sicilien, dont la mesure, comme réglée sur le mouvement de la rame, semblait s'incliner et se relever avec eux. Ce chant avait quelque chose de doux et de monotone, qui s'accordait admirablement avec le léger ennui que, dans son impatience d'atteindre l'avenir et de franchir l'espace, l'homme éprouve chaque fois que le mouvement qui l'emporte n'est point en harmonie avec la rapidité de sa pensée. Aussi ce chant avait-il un charme tout particulier pour moi. C'est qu'il était parfaitement d'accord avec la situation ; c'est qu'il allait au paysage, aux hommes, aux choses ; c'est qu'il était pour ainsi dire une émanation mélodieuse de l'âme, dans laquelle l'art n'entrait pour rien ; quelque chose comme un parfum ou comme une vapeur qui, flottant au-dessus d'une vallée ou s'élevant aux flancs d'une montagne, complète le paysage au milieu duquel on se trouve, et va éveiller un sens endormi, qui croyait n'avoir rien à faire dans tout cela, et se trouve au contraire tout à coup charmé au point de croire que cette fête de la nature est pour lui seul et de s'en regarder comme le roi.

La journée s'écoula ainsi sans que nous eussions fait plus de douze ou quinze milles, et sans que nous pussions perdre de vue ni les côtes de l'ancienne Campanie, ni l'île de Caprée ; puis vint le soir, amenant quelques souffles de brise, dont nous profitâmes pour faire à la voile un mille ou deux, mais qui, en tombant bientôt, nous laissèrent dans le calme le plus complet. L'air était si pur, la nuit si transparente, les étoiles avaient tant de lumière, que nous traînâmes nos matelas hors de notre cabine et que nous nous étendîmes sur le pont. Quant à nos matelots, ils ramaient toujours, et de temps en temps, comme pour nous bercer, ils reprenaient leur mélancolique et interminable chanson.

La nuit passa sans amener aucun changement dans la température ; les matelots s'étaient partagé la besogne ; quatre ramèrent constamment, tandis que les quatre autres se reposaient. Enfin le jour vint, et nous réveilla avec ce petit sentiment de fraîcheur et de malaise qu'il apporte avec lui. A peine si nous avions fait dix autres milles dans la nuit. Nous étions toujours en vue de Caprée, toujours en vue des côtes. Si ce temps-là continuait, la traversée promettait de durer quinze jours. C'était un peu long. Aussi, ce que la veille nous avions trouvé admirable commençait à nous paraître monotone. Nous voulûmes nous mettre à travailler ; mais, sans être indisposés nullement par la mer, nous avions l'esprit assez brouillé pour comprendre que nous ne ferions que de médiocre besogne. En mer, il n'y a pas de milieu ; il faut une occupation matérielle et active qui vous aide à passer le temps, ou quelque douce rêverie qui vous le fasse oublier.

Comme nous nous rappelions avec délices notre bain de la veille, et que la mer était presque aussi calme, presque aussi transparente et presque aussi bleue que celle de la Grotte d'azur, nous demandâmes au capitaine s'il n'y aurait pas d'inconvénient à nous baigner tandis que Giovanni préparait notre déjeuner. Comme il était évident que nous irions en nageant aussi vite que le speronare et que le plaisir que nous prendrions ne retiendrait en rien notre marche, le capitaine nous répondit qu'il ne voyait d'autre inconvénient que la rencontre possible des requins, assez communs à cette époque dans les parages où nous nous trouvions, à cause du passage du *pesce spado* (1), dont ils sont fort friands, quoique celui-ci, à l'aide de l'épée dont la nature l'a armé, leur oppose une rude défense. Comme la nature n'avait pas pris à notre endroit les mêmes précautions qu'elle a prises pour le *pesce spado*, nous hésitions fort à donner suite à notre proposition, lorsque le capitaine nous assura qu'en nageant autour du canot, et en plaçant deux hommes en sentinelle, l'un à la poupe et l'autre à la proue du bâtiment, nous ne courions aucun danger, attendu que l'eau était si transparente, que l'on pouvait apercevoir les requins à une grande profondeur, et que, prévenus aussitôt qu'il en paraîtrait un, nous serions dans la barque avant qu'il ne fût à nous.

Ce n'était pas fort rassurant : aussi étions-nous plus disposés que jamais à sacrifier notre amusement à notre sûreté, lorsque le capitaine, qui vit que nous attachions à la chose plus d'importance qu'elle n'en avait réellement, nous offrit de se mettre à l'eau avec Filippo en même temps que nous. Cette proposition eut un double effet : d'abord elle nous rassura, ensuite elle piqua notre amour-propre. Comme nous avions à faire avec notre équipage un voyage qui n'était pas sans offrir quelques dangers de différentes espèces, nous ne voulions pas débuter en lui donnant une mauvaise idée de notre courage. Nous ne répondîmes donc à la proposition qu'en donnant l'ordre aux sentinelles de prendre leur poste, et à Pietro de mettre le canot à la mer. Lorsque toutes ces précautions furent prises, nous descendîmes par l'escalier. Quant au capitaine et à Filippo, ils ne firent pas tant de façons, et sautèrent tout bonnement pardessus le bord ; mais, à notre grand étonnement, nous ne vîmes reparaître que le capitaine ; Filippo était passé pardessous le bâtiment, afin d'explorer les environs, à ce qu'il paraît. Un instant après, nous l'aperçûmes qui revenait par la proue, en nous annonçant qu'il n'avait absolument rien découvert qui pût nous inquiéter. Le capitaine, sans être de sa force, nageait aussi admirablement bien. Je fis remarquer à Jadin qu'il avait au côté droit de la poitrine une blessure qui ressemblait fort à un coup de couteau. Comme le capitaine était beau garçon, et qu'en Sicile et en Calabre les coups de couteau s'adressent plus particulièrement aux beaux garçons qu'aux autres, nous pensâmes que c'était le résultat de la vengeance de quelque frère ou de quelque mari, et je me promis d'interroger à la première occasion le capitaine là-dessus.

Au bout de dix minutes, nous entendîmes de grands cris ; mais il n'y avait pas à s'y tromper, c'étaient des cris de joie. En effet, Giovanni venait de piquer une magnifique dorade, et s'avançait de l'arrière à bâbord, la portant triomphalement au bout de son harpon, pour nous demander à quelle sauce nous désirions la manger. La chose était trop importante pour être résolue ainsi sans discussion ; nous remontâmes donc immédiatement à bord pour examiner l'animal de plus près et pour arrêter une sauce digne de lui. Le capitaine et Filippo nous suivirent ; on amarra de nouveau la chaloupe à son poste, et nous entrâmes en délibération. Quelques observations qui nous parurent assez savantes, émises par le capitaine, nous déterminèrent pour une espèce de matelote. Ce n'était pas sans motifs que j'avais appelé le capitaine au conseil ; je ne perdais pas de vue la cicatrice de sa poitrine, et je voulais en connaître l'histoire. Je l'invitai donc à déjeuner avec nous, sous prétexte que, si son avis à l'endroit de la dorade était erroné, je voulais le punir en le forçant de la manger tout entière. Le capitaine se défendit d'abord de ce trop grand honneur que nous voulions lui faire ; mais, voyant que nous insistions, il finit par accepter. Aussitôt il disparut dans l'écoutille, et Pietro s'occupa des préparatifs du déjeuner.

Le couvert était bientôt dressé. On posait une longue planche sur deux chaises, c'était la table ; on tirait nos matelas de cuir sur le pont, c'étaient nos sièges. Nous nous couchions, comme des chevaliers romains, dans notre *triclinium* en plein air, et, sur le moindre signe que nous faisions, tout l'équipage s'empressait de nous servir.

Au bout de dix minutes, le capitaine reparut, orné de ses plus beaux habits et portant à la main une bouteille de muscat de Lipari, qu'après force circonlocutions il se hasarda à nous offrir. Nous acceptâmes sans aucune difficulté, et il parut on ne peut plus touché de notre condescendance.

C'était un excellent homme que le capitaine Arena, et qui n'avait à notre avis qu'un seul défaut, c'était de garder pour Jadin et pour moi une trop respectueuse obséquiosité. Cela empêchait entre lui et nous cette communication rapide et familière de pensées à l'aide de laquelle j'espérais descendre un peu dans la vie sicilienne. Je ne faisais aucun doute que tous ces hommes endurcis aux fatigues, habitués aux tempêtes, parcourant la Méditerranée en tous sens depuis leur enfance, n'eussent force récits de traditions natio

(1) Espadon.

nales ou d'aventures personnelles à nous faire, et j'avais compté sur les récits du pont pour défrayer ces belles nuits orientales, où la veille est plus douce que le sommeil ; mais avant d'en arriver là, nous voyions bien qu'il y avait encore du chemin à faire, et nous commencions par le capitaine, afin d'arriver plus tard et par degrés jusqu'aux simples matelots.

Notre dorade ne se fit pas attendre. Du plus loin que nous l'aperçûmes, l'odeur qu'elle répandait autour d'elle nous prévint en sa faveur ; et bientôt, à notre satisfaction, son goût justifia son parfum. Dès lors, nous reconnûmes que le capitaine était doublement à cultiver, et nous redoublâmes d'attentions.

Nous avions pris le soin, en partant de Naples, de faire une certaine provision de vin de Bordeaux. Quoique le capitaine fût d'une sobriété extrême, nous parvînmes à lui en faire boire deux ou trois verres. Le vin de Bordeaux a, comme on le sait, des qualités essentiellement conciliantes A la fin du déjeuner, nous étions parvenus à lui faire à peu près oublier la distance qu'il avait mise lui-même entre lui et nous : une dernière attention finit par nous le livrer pieds et poings liés ; Jadin lui offrit de faire pour sa femme le portrait de son petit garçon. Le capitaine devint fou de joie ; il appela monsieur Peppino, qui se roulait à l'avant au milieu des tonneaux et des cordages avec son ami Milord. L'enfant accourut sans se douter de ce qui l'attendait ; son père lui expliqua la chose en italien, et, soit curiosité, soit obéissance, il s'y prêta de meilleure grâce que nous ne nous y attendions.

J'envoyai à l'équipage, qui continuait de ramer de toute sa force, deux bouteilles de vin de Bordeaux ; nous débouchâmes le cruchon de muscat, nous allumâmes les cigares, et Jadin se mit à la besogne.

Ce n'était pas tout, il fallait diriger la conversation du côté de la fameuse cicatrice qui avait attiré mes regards. J'en trouvai l'occasion en parlant de notre bain et en félicitant le capitaine sur la manière dont il nageait.

— Oh ! quant à cela, excellence, ce n'est point un grand mérite, me répondit-il. Nous sommes de père en fils, depuis deux cents ans, de véritables chiens de mer, et, étant jeune homme, j'ai traversé plus d'une fois le détroit de Messine, du village Della Pace au village de San-Giovanni, d'où est ma femme.

— Et combien y a-t-il ? demandai-je.

— Il y a cinq milles, dit le capitaine ; mais cinq milles qui en valent bien huit à cause du courant.

— Et depuis que vous êtes marié, repris-je en riant, vous ne vous hasardez plus à faire de pareilles folies.

— Oh ! ce n'est point depuis que je suis marié, répondit le capitaine ; c'est depuis que j'ai été blessé à la poitrine : comme le fer a traversé le poumon, au bout d'une heure que je suis à l'eau, je perds mon haleine, et je ne peux plus nager.

— En effet, j'ai remarqué que vous aviez une cicatrice. Vous vient-elle d'un duel ou d'un accident ?

— Ni de l'un ni de l'autre, excellence. Elle vient tout bonnement d'un assassinat.

— Et un drôle d'assassinat, encore, dit Pietro, profitant de ses privilèges et se mêlant de la conversation sans cesser de ramer.

L'exclamation, comme on le comprend bien, n'était point de nature à diminuer ma curiosité.

— Capitaine, continuai-je, est-ce qu'il y a de l'indiscrétion à vous demander quelques détails sur cet événement ?

— Non, plus maintenant, répondit le capitaine, attendu qu'il n'y a que moi de vivant encore des quatre personnages qui y étaient intéressés ; car, quant à la femme, elle est religieuse, et c'est comme si elle était morte. Je vais vous raconter la chose, quoique ce ne soit pas sans un certain remords que j'y pense.

— Un remords ! Allons donc, capitaine, vous n'avez, pardieu ! rien à vous reprocher là-dedans ; vous vous êtes conduit en bon et brave Sicilien.

— Je crois que j'aurais cependant mieux fait, reprit le capitaine en soupirant, de laisser le pauvre diable tranquille.

— Tranquille ! Un gaillard qui vous avait fourré trois pouces de fer dans l'estomac. Vous avez bien fait, capitaine, vous avez bien fait !

— Capitaine, repris-je à mon tour, vous doublez notre curiosité, et maintenant, je vous en préviens, je ne vous laisse pas de repos que vous ne m'ayez tout raconté.

— Allons, jeune enfant, dit Jadin à Peppino, ne bouge pas. Nous en sommes aux yeux, capitaine.

Je traduisis l'invitation à Peppino, et le capitaine reprit :

— C'était en 1825, au mois de mai, il y a de cela un peu plus de dix ans, comme vous voyez ; nous étions allés à Malte pour y conduire un Anglais qui voyageait pour son plaisir, comme vous. C'était le deuxième ou troisième voyage que nous faisions avec ce petit bâtiment-ci, que je venais d'acheter. L'équipage était le même à peu près, n'est-ce pas, Pietro ?

— Oui, capitaine, à l'exception de Sienni ; vous savez bien que nous étions entrés à votre service après la mort de votre oncle, de sorte que ça n'a quasi pas changé.

— C'est bien cela, reprit le capitaine ; mon pauvre oncle est mort en 1823.

— Oh ! mon Dieu, oui ! le 15 septembre 1823, reprit Pietro avec une expression de tristesse dont je n'aurais pas cru son visage joyeux susceptible.

— Enfin, la mort de mon pauvre oncle n'a rien à faire dans tout ceci, continua le capitaine en soupirant. Nous étions à Malte depuis deux jours ; nous devions y rester huit jours encore, de sorte qu'au lieu de me tenir sur mon bâtiment comme je devais le faire, j'étais allé renouveler connaissance avec de vieux amis que j'avais à la Cité-Villette. Les vieux amis m'avaient donné à dîner, et après le dîner nous étions allés prendre une demi-tasse au café Grec. Si vous allez jamais à Malte, allez prendre votre café là, voyez-vous ; ce n'est pas le plus beau, mais c'est le meilleur établissement de toute la ville, rue des Anglais, à cent pas de la prison.

— Bien, capitaine, je m'en souviendrai.

— Nous venions donc de prendre notre tasse de café ; il était sept heures du soir, c'est-à-dire qu'il faisait tout grand jour. Nous causions à la porte, quand tout à coup je vois déboucher, au coin d'une petite ruelle dont le café fait l'angle, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, pâle, effaré, sans chapeau, hors de lui-même enfin. J'allais frapper sur l'épaule de mon voisin pour lui faire remarquer cette singulière apparition, quand tout à coup le jeune homme vient droit à moi, et avant que j'aie eu le temps de me défendre, me donne un coup de couteau dans la poitrine, laisse le couteau dans la blessure, repart comme il était venu, tourne l'angle de la rue, et disparaît.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde. Personne n'avait vu que j'étais frappé, moi-même je le savais à peine. Chacun se regardait avec stupéfaction, et répétait le nom de Gaëtano Sferra. Moi, pendant ce temps-là, je sentais mes forces qui s'en allaient.

— Qu'est-ce qu'il t'a donc fait, ce farceur-là, Giuseppe ? me dit mon voisin ; comme tu es pâle !

— Ce qu'il m'a fait ? répondis-je ; tiens. — Je pris le couteau par le manche, et je le tirai de la blessure. — Tiens, voilà ce qu'il m'a fait. Puis, comme mes forces s'en allaient tout à fait, je m'assis sur une chaise, car je sentais que j'allais tomber de ma hauteur.

— A l'assassin ! à l'assassin ! cria tout le monde. C'est Gaëtano Sferra. Nous l'avons reconnu, c'est lui. A l'assassin !

— Oui, oui, murmurai-je machinalement ; oui, c'est Gaëtano Sferra. A l'assassin ! à l'assas... Ma foi ! c'était fini, j'avais tourné l'œil.

— C'est pas étonnant, dit Pietro, il avait trois pouces de fer dans la poitrine ; on tournerait l'œil à moins.

— Je restai deux ou trois jours sans connaissance, je ne sais pas au juste. En revenant à moi, je trouvai Nunzio, le pilote, celui qui est là, à mon chevet ; il ne m'avait pas quitté, le vieux cormoran. Aussi, il le sait bien, entre nous c'est à la vie, à la mort. N'est-ce pas, Nunzio ?

— Oui, capitaine, répondit le pilote en levant son bonnet comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il répondait à quelqu'une de nos questions.

— Tiens, lui dis-je, pilote, c'est vous ?

— Oh ! il me reconnaît, cria le pilote, il me reconnaît. Alors ça va bien.

— Vous le voyez, Nunzio : il n'est pas bien gai, n'est-ce pas ?

— Non, le fait est qu'il n'en a pas l'air.

— Eh bien ! le voilà qui se met à danser comme un fou autour de mon lit.

— C'est que j'étais content, dit le pilote.

— Oui, reprit le capitaine, tu étais content, mon vieux, ça se voyait. Mais d'où est-ce que je reviens donc ? lui demandai-je. — Ah ! vous revenez de loin, me répondit-il. En effet, je commençais à me rappeler. Oui, oui, c'est juste, dis-je. Je me souviens, c'est un farceur qui m'a donné un coup de couteau ; eh bien ! au moins est il arrêté, l'assassin ?

— Ah bien, oui, arrêté ! dit le pilote : il court encore.

— Cependant on savait qui, repris-je. C'était, c'était, attends donc, ils l'ont nommé ; c'était Gaëtano Sferra, je me rappelle bien.

— Eh bien ! voilà ce qui vous trompe, capitaine, c'est que ce n'était pas lui. Tout cela, c'est une drôle d'histoire, allez.

— Comment ce n'était pas lui ?

— Ah ! non, ça ne pouvait pas être lui, puisque Gaëtano Sferra avait été condamné le matin à mort pour avoir donné un coup de couteau ; qu'il était en prison où il attendait le prêtre, et qu'il devait être exécuté le lendemain. C'en est un autre qui lui ressemble, à ce qu'il paraît, quelque frère jumeau, peut-être.

— Ah ! dis-je. Moi, au fait, je ne sais pas si c'est lui, je ne le connais pas.

— Comment, pas du tout ?

— Pas le moins du monde.

— Ce n'est pas pour quelque petite affaire d'amour, hein ?

— Non, parole d'honneur, vieux, je ne connais personne à Malte.

— Et vous ne savez pas pourquoi il vous en voulait, cet enragé-là ?

— Je n'en sais rien.

— Alors n'en parlons plus.

— C'est égal, repris-je, c'est embêtant tout de même d'avoir un coup de couteau dans la poitrine, et de ne pas savoir pourquoi on l'a reçu ni qui vous l'a donné. Mais, si jamais je le rencontre, il aura affaire à moi, Nunzio, je ne te dis que cela.

— Et vous aurez raison, capitaine. En ce moment Pietro ouvrit la porte de ma chambre.

— Eh ! pilote, dit-il, c'est le juge.

— Tiens, tu es là aussi, Pietro, m'écriai-je.

— Un peu, capitaine, que je suis là, et que je n'en ai pas quitté, encore.

C'est vrai tout de même ; il était dans l'antichambre pour empêcher qu'on ne fît du bruit ; et comme il entendait que nous devisions, Nunzio et moi, il avait ouvert la porte.

— Ça va donc mieux ? dit Vicenzo en passant la tête à son tour.

— Ah çà ! mais, repris-je, vous y êtes donc tous ?

— Non, il n'y a que nous trois, capitaine, les autres sont au speronare ; seulement, ils viennent voir deux fois par jour comment vous allez.

— Et comme je vous le disais capitaine, reprit Pietro, c'est le juge.

— Eh bien ! fais-le entrer, le juge.

— Capitaine, c'est qu'il n'est pas seul.

— Avec qui est-il ?

— Il est avec celui qu'on prenait pour votre assassin.

— Ah ! ah ! dis-je.

— Je vous demande pardon, monsieur le juge, dit Nunzio, c'est que le capitaine n'est pas encore bien crâne, attendu qu'il n'y a qu'un quart d'heure qu'il a ouvert les yeux, et qu'il n'y a que dix minutes qu'il parle, et nous avons peur.

— Alors nous reviendrons demain, dit une voix.

— Non, non, répondis-je ; puisque vous voilà, entrez tout de suite, allez.

— Entrez, puisque le capitaine le veut, reprit Pietro en ouvrant la porte.

Le juge entra ; il était suivi d'un jeune homme qui avait les mains liées et qui était conduit par des soldats ; derrière le jeune homme marchaient deux individus habillés de noir ; c'étaient les greffiers.

— Capitaine Arena, dit le juge, c'est bien vous qui avez été frappé d'un coup de couteau à la porte du café Grec ?

— Pardieu ! oui, c'est bien moi, et la preuve (je relevai le drap et je montrai ma poitrine), c'est que voilà le coup.

— Reconnaissez-vous, continua-t-il en me montrant le prisonnier, ce jeune homme pour celui qui vous a frappé ?

Mes yeux se rencontrèrent en ce moment avec ceux du jeune homme, et je reconnus son regard comme j'avais déjà reconnu son visage ; seulement, comme je savais que ma déclaration le tuait du coup, j'hésitais à la faire.

Le juge vit ce qui se passait en moi, alla au crucifix suspendu à la muraille, le prit, et me l'apportant : — Capitaine, me dit-il, jurez sur le Christ de dire toute la vérité, rien que la vérité.

J'hésitais.

— Faites le serment qu'on vous demande, dit le prisonnier, et parlez en conscience.

— Eh bien ! ma foi ! repris-je, puisque c'est vous qui le voulez...

— Oui, je vous en prie.

— En ce cas-là, repris-je en étendant la main sur le crucifix, je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Bien, dit le juge. Maintenant, répondez. Reconnaissez-vous ce jeune homme pour être celui qui vous a frappé d'un coup de couteau ?

— Parfaitement.

— Alors vous affirmez que c'est lui ?

— Je l'affirme.

Il se retourna vers les deux greffiers. — Vous le voyez, dit-il, le blessé lui-même est trompé par cette étrange ressemblance.

Quant au jeune homme, un éclair de joie passa sur son visage. Je trouvai cela un peu étrange, attendu qu'il me semblait que ce que je venais de déposer ne devait pas le faire rire.

— Ainsi, vous persistez, reprit le juge, à affirmer que ce jeune homme est bien celui qui vous a frappé ?

Je sentis que le sang me montait à la tête ; car, vous comprenez, il avait l'air de dire que je mentais.

— Si je persiste ? je le crois pardieu bien ! et à telle enseigne qu'il était nu-tête, qu'il avait une redingote noire, un pantalon gris, et qu'il venait par la petite ruelle qui conduit à la prison.

— Gaetano Sferra, dit le juge, qu'avez-vous à répondre à cette déposition ?

— Que cet homme se trompe, répondit le prisonnier, comme se sont trompés tous ceux qui étaient au café.

— C'est évident, dit le juge en se retournant une seconde fois vers les greffiers.

— Je me trompe ! m'écriai-je en me soulevant malgré ma faiblesse ; ah bien ! par exemple, en voilà une sévère ! Ah ! je me trompe !

— Capitaine, s'écria Nunzio, capitaine ! O mon Dieu ! mon Dieu !

— Ah ! je me trompe ! repris-je. Eh bien ! je vous dis, moi, que je ne me trompe pas.

— Le médecin, le médecin ! cria Pietro.

En effet, l'effort que j'avais fait en me levant avait dérangé l'appareil, et ma blessure s'était rouverte, de sorte qu'elle saignait de plus belle. Je sentis que je m'en allais de nouveau ; toute la chambre valsait autour de moi, et, au milieu de tout cela, je voyais les yeux du prisonnier fixés sur moi avec une expression de joie si étrange, que je fis un dernier mouvement pour lui sauter au cou et l'étrangler. Ce mouvement épuisa ce qu'il me restait de force ; un nuage sanglant passa devant mes yeux ; je sentis que j'étouffais, je me renversai en arrière, puis je ne sentis plus rien : j'étais retombé dans mon évanouissement.

Celui-là ne dura que sept ou huit heures, et j'en revins comme du premier. Cette fois le médecin était auprès de moi : Pietro l'avait amené, et Nunzio n'avait pas voulu le laisser partir. J'essayai de parler, mais il me mit un doigt sur la bouche en me faisant signe de me taire. J'étais si faible, que j'obéis comme un enfant.

— Allons, ça va mieux, dit le médecin. Du silence, la diète la plus absolue, et humectez-lui de temps en temps la blessure avec de l'eau de guimauve. Tout ira bien. Surtout ne lui laissez voir personne.

— Ah ! quant à cela, vous pouvez être tranquille. Quand ce serait le Père éternel lui-même qui frapperait à la porte, je lui répondrais : Vous demandez le capitaine ? — Oui. — Eh bien ! Père éternel, il n'y est pas.

— Et puis, d'ailleurs, dit Pietro, nous étions là, nous autres, pour veiller à la porte et envoyer promener les juges et les greffiers, s'ils se représentaient.

— Si bien, pour en finir, reprit le capitaine, que personne ne vint que le médecin, que je ne parlai que quand il m'en donna la permission, et que tout alla bien, comme il l'avait dit. Au bout d'un mois je fus sur mes jambes ; au bout de six semaines je pus regagner le bâtiment. Quant à l'Anglais, il était parti ; mais c'était un brave homme tout de même. Il avait payé à Nunzio le prix convenu, comme s'il avait fait tout le voyage, et il avait encore laissé une gratification à l'équipage.

— Oui, oui, dit Pietro, qui n'était pas fâché sans doute de me donner la mesure de la générosité de l'Anglais, trois piastres par homme. Aussi nous avons joliment bu à sa santé, n'est-ce pas les autres ?

— Dame ! il l'avait bien mérité, répondit en chœur l'équipage.

— Et vous, capitaine, que fîtes-vous ?

— Moi ? eh bien ! la mer me remit. Je respirais à pleine poitrine, j'ouvrais la bouche que l'on aurait cru que je voulais avaler tout le vent qui venait de la Grèce : un fameux vent, allez. Si nous l'avions seulement pour nous conduire à Palerme, nous y serions bientôt ; mais nous ne l'avons pas.

— Peut-être bien que nous ne tarderons pas à en avoir un autre, dit le pilote ; mais celui-là ce ne sera pas la même chose.

— Un peu de siroco, hein ? n'est-ce pas, vieux ? demanda le capitaine.

Nunzio fit un signe de tête affirmatif.

— Et puis ? repris-je, voulant la suite de mon histoire.

— Eh bien ! je revins au village Della Pace, où ma femme, que j'avais laissée grosse de Peppino avait eu une si grande peur, qu'elle en était accouchée avant terme. Heureusement que ça n'avait fait de mal ni à la mère ni à l'enfant ; et depuis ce temps-là je me porte bien, à l'exception, comme je vous le disais, que quand je nage trop longtemps, la respiration me manque.

— Mais ce n'est pas tout, dis-je au capitaine, et vous avez fini par avoir l'explication de ce singulier quiproquo ?

— Attendez donc, reprit-il, nous ne sommes qu'à la moitié de l'histoire, et encore c'est le plus beau qui me reste à vous raconter. Malheureusement je crois que c'est là que j'ai eu tort !

— Mais non, mais non, dit Pietro ; mais je vous dis que non.

— Heu ! heu ! dit le capitaine.

— Je vous écoute, repris-je.

— Il y avait déjà un an que l'aventure était arrivée, lors-

que je retrouvai l'occasion de retourner à Malte. Ma femme ne voulait pas m'y laisser aller ; pauvre femme ! elle croyait que cette fois-là j'y laisserais mes os ; mais je la rassurai de mon mieux. D'ailleurs c'était justement une raison puisqu'il m'était arrivé du mal à un premier voyage, pour qu'il m'arrivât du bien au second ; tant il y a que j'acceptai le chargement. Cette fois il n'était pas question de voyageurs, mais de marchandises.

En effet, la traversée fut excellente ; c'était de bon augure. Cependant, je l'avoue, je n'avais pas grand plaisir à rentrer à Malte ; aussi, mes petites affaires faites, je revenais bien vite sur le speronare. Bref, j'allais partir le lendemain, et j'étais en train de faire un somme dans la cabine, quand Pietro entra.

— Capitaine, me dit-il, pardon de vous réveiller ; mais c'est une femme qui dit qu'elle a besoin de vous parler pour affaires.

— Une femme ! et où est-elle, cette femme ? demandai-je en me frottant les yeux.

— Elle est en bas, dans un petit canot.

— Toute seule ?

— Avec un rameur.

— Et quelle est cette femme ?

— Je lui ai demandé son nom, mais elle m'a répondu que cela ne me regardait pas, qu'elle avait affaire à vous, et non pas à moi.

— Est-elle jeune ? est-elle jolie ?

— Ah ! ceci, c'est autre chose ; je ne peux pas dire, car elle a un voile, et il est impossible de rien voir au travers.

— C'est vrai ça, elle avait l'air d'une religieuse, interrompit Pietro.

— Alors, fais-la monter, repris-je.

Pietro sortit. Je me mis derrière une table, et j'ouvris tout doucement mon couteau. J'étais devenu défiant en diable depuis mon aventure ; et comme je ne connaissais pas de femmes, je pensais que ça pourrait bien être un homme déguisé. Mais, une fois prévenu, c'est bon. Un homme prévenu, comme on dit, en vaut deux. Puis, sans me vanter, je manie assez proprement le couteau moi aussi.

— Je crois bien, dit Pietro : vous êtes modeste, capitaine. Voyez-vous, excellence, le capitaine, c'est le plus fort que je connaisse. A un pouce, à deux pouces, à toute la lame, il se bat comme on veut ; cela lui est égal, à lui.

— Mais au premier coup d'œil, continua le capitaine, je vis bien que je m'étais trompé, et que c'était bien une femme ; et une pauvre petite femme qui avait grand'peur encore, car on voyait sous son voile qu'elle tremblait de tous ses membres. Je remis mon couteau dans ma poche, et je m'approchai d'elle.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ? lui demandai-je.

— Vous êtes le capitaine de ce petit bâtiment ? répondit-elle.

— Oui, madame.

— Avez-vous quelque affaire qui vous retienne dans le port ?

— Je comptais partir demain matin.

— Avez-vous des passagers maltais ?

— Aucun.

— Faites-vous voile plus particulièrement pour un point de la Sicile que pour l'autre ?

— Je comptais rentrer dans le port de Messine.

— Voulez-vous gagner quatre cents ducats ?

— Belle demande ! Je crois pardieu bien que je le veux ! si toutefois, vous le comprenez bien, la chose ne peut pas me compromettre.

— En aucune façon.

— Que faut-il faire ?

— Il faut venir cette nuit avec votre speronare à la pointe Saint-Jean, à une heure du matin. Vous enverrez votre canot à terre. Un passager attendra sur le rivage ; il vous dira *Sicile*, vous lui répondrez *Malte*. Vous le ramènerez à bord, et vous le déposerez dans l'endroit de la Sicile qui vous conviendra le mieux. Voilà tout.

— Dame ! c'est faisable, répondis-je ; et vous dites que pour cela...

— Il y a une prime de quatre cents ducats, deux cents ducats comptant : les voilà (l'inconnue tira une bourse et la jeta sur la table) ; deux cents ducats qui vous seront remis par le passager lui-même en touchant la terre.

— Eh ! mais, dites donc, repris-je, il faut au moins que je vous fasse une obligation, moi, une reconnaissance, quelque chose, un petit papier enfin.

— A quoi bon ? Vous êtes honnête homme ou vous ne l'êtes pas. Si vous êtes honnête homme, votre parole suffit ; si vous ne l'êtes pas, vous comprenez, aux précautions que je prends, au secret que je vous demande, que votre papier ne peut me servir à rien, et que je ne suis pas en mesure de le faire valoir devant les tribunaux.

— Par quel hasard vous êtes-vous adressée à moi, alors ?

— Je me promenais aujourd'hui sur le port, ne sachant à qui m'adresser pour le service que je réclame de vous. Je vous ai vu passer, votre figure ouverte m'a plu, vous avez monté dans votre canot, vous êtes venu droit au petit bâtiment où nous sommes, j'ai deviné que vous en étiez le capitaine ; j'ai attendu la nuit ; la nuit venue, je m'y suis fait conduire à mon tour, j'ai demandé à vous parler, et me voilà.

— Oh ! quant à ce qui est d'être franc et honnête, répondis-je, vous ne pouviez pas mieux vous adresser.

— Eh bien ! c'est tout ce qu'il me faut, répondit l'inconnue en me tendant la main ; une jolie petite main, ma foi ! que j'avais même grande envie de la prendre et de la baiser ; c'est chose convenue.

— Vous avez ma parole.

— Vous n'oublierez pas le mot d'ordre ?

— Sicile et Malte.

— C'est bien : à une heure, à la pointe Saint-Jean.

— A une heure.

L'inconnue redescendit dans le bateau et regagna la terre ; à dix heures nous levâmes l'ancre. La pointe Saint-Jean est une espèce de cap qui s'avance dans la mer vers la partie méridionale de Malte, à une lieue et demie de la ville, ce qui, par mer, faisait une distance de cinq ou six milles à peu près. Mais comme le vent était mauvais, il fallait franchir cette distance à la rame ; comme vous comprenez, il n'y avait pas de temps à perdre.

A minuit et demi, nous étions à un demi-mille de la pointe Saint-Jean. Ne voulant pas m'approcher davantage, de peur d'être vu, je mis en panne, et j'envoyai Pietro à terre avec le canot. Je le vis s'enfoncer dans l'obscurité, se confondre avec la côte et disparaître ; un quart d'heure après il reparut. Le passager était assis à l'arrière du canot, tout s'était donc bien passé.

J'avais fait préparer la cabine de mon mieux : j'y avais fait transporter mon propre matelas ; d'ailleurs, comme avec le vent qui soufflait nous devions être le lendemain à Messine, je pensais que, si difficile que fût notre hôte, une nuit est bientôt passée. Puis, il y a des circonstances où les gens les plus délicats passent volontiers sur certaines choses, et, il faut le dire, notre passager me paraissait être dans une de ces circonstances-là.

Ces réflexions firent que, par délicatesse, et pour ne point paraître trop curieux, je descendis dans l'entrepont, tandis qu'il montait à bord. De son côté, le passager alla droit à la cabine sans regarder personne et sans dire une seule parole ; seulement il laissa deux onces (1) dans la main que Pietro lui tendit pour l'aider à monter l'escalier. Au bout de cinq minutes, quand le canot fut amarré, Pietro vint me rejoindre.

— Tenez, capitaine, me dit-il, voici deux onces à ajouter à la masse.

— Ils n'ont, voyez-vous, interrompit le capitaine, qu'une bourse pour eux tous ; seulement je suis le caissier : à la fin du voyage je fais les comptes de chacun et tout est dit.

— Eh bien ! demandai-je à Pietro, comment cela s'est-il passé ?

— Mais à merveille, répondit-il ; il était là qui attendait avec la femme voilée qui était venue à bord, et il paraît même qu'il était impatient de me voir ; car, à peine m'eut-il aperçu, qu'il embrassa l'autre, et qu'il vint au-devant de moi, ayant de l'eau jusqu'aux genoux ; alors nous avons échangé le mot d'ordre, et il est monté à bord. Tant que la femme a pu le voir, elle est restée sur la côte à nous regarder et à nous faire des signes avec son mouchoir. Puis, quand nous avons été trop loin, nous avons entendu une voix qui nous criait bon voyage ; c'était encore elle, la pauvre femme !

— Et as-tu vu notre passager ?

— Non, il s'est caché la figure dans son manteau, seulement, à sa voix et à sa tournure, ça m'a l'air d'un jeune homme, l'amant de l'autre probablement.

— C'est bien : va dire aux camarades de déployer la voile, et à Nunzio de gouverner sur Messine.

Pietro remonta sur le pont, transmit l'ordre que j'avais donné, et dix minutes après nous marchions que c'était plaisir. Je ne tardai pas à le suivre sur le pont ; je ne sais pourquoi je ne pouvais dormir. D'ailleurs, le temps était si beau, il ventait un si bon vent, il faisait un si magnifique clair de lune, que c'était péché que de s'enfermer dans un entrepont avec une pareille nuit.

Je trouvai le pont solitaire ; tous les camarades étaient rentrés dans leur écoutille et dormaient à qui mieux mieux ; il n'y avait que Nunzio qui veillait comme d'habitude mais, attendu qu'il était caché derrière la cabine, on ne le voyait pas, si bien qu'on aurait cru que le bâtiment marchait tout seul.

Il était deux heures et demie du matin à peu près, nous avions déjà laissé Malte bien loin derrière nous, et je me promenais de long en large sur le pont, pensant à ma petite

(1) L'once est une monnaie sicilienne qui vaut 12 francs.

femme et aux amis que nous allions retrouver, quand tout à coup je vis s'ouvrir la cabine et paraître le passager. Son premier coup d'œil fut pour s'assurer de l'endroit où nous étions. Il vit Malte, qui ne paraissait plus que comme un point noir et il me sembla qu'à cette vue il respirait plus librement. Cela me rappela les précautions qu'il avait prises en montant à bord, et craignant de le gêner en restant sur le pont, je m'acheminai vers l'écoutille de l'avant pour pénétrer dans l'entrepont, lorsque, à peine à deux ou trois pas de mon côté

— Capitaine, me dit-il.

Je tressaillis, il me sembla que j'avais déjà entendu cette voix quelque part comme dans un rêve. Je me retournai vivement.

— Capitaine, reprit-il en continuant de s'avancer vers moi, pensez-vous, si ce vent-là continue, que nous soyons demain soir à Messine?

Et à mesure qu'il s'approchait, je croyais reconnaître son visage, comme j'avais cru reconnaître sa voix. A mon tour, je fis quelques pas vers lui; alors il s'arrêta en me regardant fixement et comme pétrifié. A mesure que la distance devenait moindre entre nous, mes souvenirs me revenaient, et mes soupçons se changeaient en certitude. Quant à lui, il était visible qu'il aurait mieux aimé être partout ailleurs qu'où il était; mais il n'y avait pas moyen de fuir, nous avions de l'eau tout autour de nous, et la terre était déjà à plus de trois lieues. Néanmoins, il recula devant moi jusqu'au moment où la cabine l'empêcha d'aller plus loin. Je continuai de m'avancer jusqu'à ce que nous nous trouvassions face à face. Nous nous regardâmes un instant sans rien dire, lui pâle et hagard, moi avec le sourire sur les lèvres, et cependant je sentais que moi aussi je pâlissais, et que tout mon sang se portait à mon cœur; enfin, il rompit le premier le silence.

— Vous êtes le capitaine Giuseppe Arena, me dit-il d'une voix sourde

— Et vous l'assassin Gaëtano Sferra, répondis-je.

— Capitaine, reprit-il, vous êtes honnête homme, ayez pitié de moi, ne me perdez pas.

— Que je ne vous perde pas: comment l'entendez-vous?

— J'entends que vous ne me livriez point: en arrivant en Sicile, je doublerai la somme qui vous a été promise.

— J'ai reçu deux cents ducats pour vous conduire à Messine: vous devez m'en donner deux cents autres en débarquant; je toucherai ce qui est promis, pas un grain de plus.

— Et vous remplirez l'obligation que vous avez prise, n'est-ce pas, de me mettre à terre sain et sauf?

— Je vous mettrai à terre sans qu'il soit tombé un cheveu de votre tête; mais, une fois à terre, nous avons un petit compte à régler: je vous redois un coup de couteau pour que nous soyons quittes.

— Vous m'assassinerez, capitaine?

— Misérable! lui dis-je; c'est bon pour toi et pour tes pareils d'assassiner.

— Eh bien! alors, que voulez-vous dire?

— Je veux dire, que, puisque vous jouez si bien du couteau, nous en jouerons ensemble; toutes les chances sont pour vous, vous avez déjà la première manche.

— Mais je ne sais pas me battre au couteau, moi.

— Bah! laissez donc, répondis-je en écartant ma chemise et en lui montrant ma poitrine, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela: d'ailleurs, ce n'est pas difficile: on se met chacun dans un tonneau, on se fait lier le bras gauche autour du corps, on convient de se battre à un pouce, à deux pouces ou à toute la lame, et on gesticule. Quant à ce dernier point, c'est vous qui réglerez; et, sauf votre plaisir, nous nous battrons à toute lame, car vous avez si bien frappé, qu'il n'en était pas resté une ligne hors de la blessure.

— Et si je refuse?

— Ah! si vous refusez, c'est autre chose; je vous mettrai à terre comme je l'ai dit, je vous donnerai une heure pour gagner la montagne; puis je préviendrai le juge, alors c'est à vous de bien vous cacher, parce que, si vous êtes pris, voyez-vous, vous serez pendu.

— Et si j'accepte le duel et que je vous tue?

— Si vous me tuez, eh bien! tout sera dit.

— Ne me poursuivra-t-on pas?

— Qui cela? mes amis?

— Non, la justice.

— Allons donc! est-ce qu'il y a un seul Sicilien qui déposerait contre vous parce que vous m'auriez tué loyalement? Pour m'avoir assassiné, à la bonne heure.

— Eh bien! je me battrai, c'est dit.

— Alors, dormez tranquille: nous reparlerons de cela à Contessi ou à la Scaletta. Jusque-là, le bâtiment est à vous puisque vous le payez; promenez-vous-y en long et en large. Moi, je rentre chez moi.

Je descendis dans l'écoutille, je réveillai Pietro, et je lui racontai tout ce qui venait de se passer. Quant à Nunzio, il était inutile de lui rien raconter à lui: il avait tout entendu.

— C'est bon, capitaine, dit Pietro: soyez tranquille, nous ne le perdrons pas de vue.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la Scaletta: je consignai l'équipage sur le bâtiment; et nous descendîmes dans le canot, Gaëtano Sferra, Pietro, Nunzio et moi.

En mettant pied à terre, Nunzio et Pietro se placèrent l'un à droite, l'autre à gauche de notre homme, de peur qu'il ne lui prît envie de s'échapper; il s'en aperçut.

— Vos précautions sont inutiles, capitaine, me dit-il: du moment où il s'agit d'un duel, que ce soit au pistolet, à l'épée ou au couteau, cela ne fait rien, je suis votre homme.

— Ainsi, repris-je, vous me donnez votre parole d'honneur que vous ne chercherez pas à vous échapper?

— Je vous la donne.

Je fis un signe à Nunzio et à Pietro, et ils le laissèrent marcher seul.

— C'est égal, dit Pietro se mêlant de nouveau à la conversation, nous ne le perdrons pas de vue, tout de même.

— N'importe. Tant il y a, reprit le capitaine, qu'à partir de ce moment-là il n'y a rien à dire sur lui.

— Aussi, je ne dis rien, reprit Pietro.

Nous continuâmes de suivre le chemin, et au bout de dix minutes nous étions chez le père Matteo, un bon vieux Sicilien dans l'âme, celui-là, et qui tient une petite auberge à l'*Ancre d'or*.

— Bonjour, père Matteo, lui dis-je. Voilà ce que c'est: nous avons eu des mots ensemble, monsieur et moi, nous voudrions nous régaler d'un petit coup de couteau; vous avez bien une chambre à nous prêter pour cela, n'est-ce pas?

— Deux, mes enfans, deux, dit le père Matteo.

— Non pas; deux, ce serait de trop, mon brave, une seule suffira. Puis, s'il s'ensuivait quelque chose (nous sommes tous mortels, et un malheur est bien vite arrivé), enfin, s'il s'ensuivait quelque chose, vous savez ce qu'il y a à dire. Nous étions à dîner, monsieur et moi, nous nous sommes pris de dispute, nous avons joué des couteaux, et voilà; bien entendu que, s'il y en a un de tué, c'est celui-là qui aura eu tous les torts.

— Tiens, cela va sans dire, répondit le père Matteo.

— Si je tue monsieur, je n'ai pas de recommandation à vous faire, on l'enterrera décemment et comme un bourgeois doit être enterré; c'est moi qui paie. Si monsieur me tue, il y a de quoi faire face aux frais dans le speronare. D'ailleurs, vous me feriez bien crédit, n'est-ce pas, père Matteo?

— Sans reproche, ça ne serait pas la première fois, capitaine.

— Non, mais ça serait la dernière. Dans ce cas-là, père Matteo, comprenez bien ceci: moi tué, monsieur est libre comme l'air, entendez-vous bien? il va où il veut et comme il veut; et si on l'arrête, c'est moi qui lui ai cherché noise; j'étais en train, j'avais bu un coup de trop, et il ne m'a donné que ce que je méritais: vous entendez?

— Parfaitement.

— Maintenant, prépare le dîner, vieux. Toi, Pietro, va-t'en acheter deux couteaux exactement pareils; tu sais comme il les faut. Toi, Nunzio, tu t'en iras trouver le curé. A propos, repris-je en me retournant vers Gaëtano qui avait écouté tous ces détails avec une grande indifférence, je dois vous prévenir que je commande une messe: elle ne sera dite que demain matin, mais c'est égal, l'intention y est. Si vous voulez en commander une de votre côté pour que je n'aie pas d'avantage sur vous, et que Dieu ne soit ni pour l'un ni pour l'autre, vous en êtes le maître; c'est fra Girolamo qui dit les meilleures.

— Merci, me répondit Gaëtano; vous ne pensez pas, j'espère, que je crois à toutes ces bêtises.

— Vous n'y croyez pas! vous n'y croyez pas, dites-vous? tant pis, moi j'y crois, monsieur. Nunzio, tu iras commander la messe chez fra Girolamo, entends-tu, pas chez un autre.

— Soyez tranquille, capitaine.

Pietro et Nunzio sortirent pour s'acquitter chacun de la mission dont il était chargé. Je restai seul avec Gaëtano Sferra et le vieux Matteo.

— Maintenant, monsieur, dis-je en m'approchant de Gaëtano, si au moment où nous sommes arrivés, vous n'avez rien à faire avec Dieu, vous avez sans doute quelque chose à faire avec le monde. Vous avez un père, une mère, une maîtresse, quelqu'un enfin qui s'intéresse à vous et que vous aimez. Matteo, du papier et de l'encre. Faites comme moi, monsieur, écrivez à cette personne et si je vous tue, foi d'Arena! la lettre sera fidèlement remise.

— Ceci, c'est autre chose, et vous avez raison, dit Gaëtano en prenant le papier et l'encre des mains du vieux Matteo, et en se mettant à écrire.

Je m'assis à la table qui était en face de la sienne, et je me mis à écrire de mon côté. Il va sans dire que la lettre que j'écrivais était pour ma pauvre femme.

Comme nous finissions, Nunzio et Pietro rentrèrent.

— La messe est commandée, dit Nunzio.

— A fra Girolamo?

— A lui-même.

— Voici les deux couteaux, dit Pietro, c'est une piastre les deux.

— Chut! dis je.

— Non, non, dit Gaëtano: il est juste que je paie le mien et vous le vôtre. D'ailleurs, nous avons un compte à régler, capitaine. Je vous redois deux cents ducats, car vous m'avez, selon nos conventions, fidèlement remis à terre.

— Que cela ne vous inquiète pas, rien ne presse.

— Cela presse fort, au contraire, capitaine. Voici les deux cents ducats. Quant à vous, mon ami, continua-t-il en s'adressant à Pietro, voici deux onces pour l'achat du couteau.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Pietro; le couteau coûte cinq carlins, et non pas deux onces. Je ne reçois pas de bonne main pour une pareille chose.

— Je crois bien! dit Pietro interrompant encore; un couteau qui pouvait tuer le capitaine!

— Maintenant, reprit Gaëtano Sferra, quand vous voudrez; je vous attends.

— Vous êtes servis, dit le vieux Matteo en rentrant de sa cuisine.

— Montons donc, dis-je à Gaëtano.

Nous montâmes. Je suivais Gaëtano par derrière; il marchait d'un pas ferme: je demeurai convaincu que cet homme était brave. C'était à n'y plus rien comprendre.

Comme l'avait dit Matteo, nous étions servis. Un bout de la table, couvert d'une nappe et de tout l'accompagnement nécessaire, supportait le dîner. L'autre bout était resté vide, et un tonneau défoncé par un bout était disposé de chaque côté pour nous recevoir quand il nous plairait de commencer.

Pietro déposa un couteau de chaque côté de la table.

— Si vous connaissez ici quelqu'un, et que vous désiriez l'avoir pour témoin, dis-je à Gaëtano, vous pouvez l'envoyer chercher, nous attendrons.

— Je ne connais personne, capitaine. D'ailleurs ces deux braves gens sont là, continua Gaëtano en montrant Pietro et le pilote; ils serviront en même temps pour vous et pour moi.

Ce sang-froid m'étonna. Depuis que j'avais vu cet homme de près, j'avais perdu une partie de mon désir de me venger. Je résolus donc de faire une espèce de tentative de conciliation.

— Ecoutez, lui dis-je au moment où il venait de passer de l'autre côté de la table, il est évident qu'il y a dans tout ceci quelque mystère que je ne connais pas et que je ne puis deviner. Vous n'êtes point un assassin. Pourquoi m'avez-vous frappé? dans quel but moi plutôt qu'un autre? Soyez franc, dites-moi tout; et si je reconnais que vous avez été poussé par une nécessité quelconque, par une de ces fatalités plus fortes que l'homme, et à laquelle il faut que l'homme obéisse, eh bien! tout sera dit et nous en resterons là.

Gaëtano réfléchit un instant; puis, d'un air sombre:

— Je ne puis rien vous dire, reprit-il, le secret n'est pas à moi seul; puis voyez-vous, ce n'est point le hasard qui nous a conduits face à face. Ce qui est écrit est écrit, et il faut que les choses s'accomplissent: battons-nous!

— Réfléchissez, repris-je, il en est encore temps. Si c'est la présence de ces hommes qui vous gêne, ils s'en iront, et je resterai seul avec vous, et ce que vous m'aurez dit, je vous le jure! ce sera comme si vous l'aviez dit à un confesseur.

— J'ai été près de mourir, j'ai fait venir un prêtre, je me suis confessé à lui, croyant que cette confession serait la dernière; au risque de paraître devant Dieu chargé d'un péché mortel, je ne lui ai pas révélé le secret que vous voulez savoir.

— Cependant..., monsieur, repris-je, insistant d'autant plus qu'il se défendait davantage.

— Ah! interrompit-il insolemment, est-ce que c'est vous qui, après m'avoir fait venir ici, ne voudriez plus vous battre? Est-ce que vous auriez peur, par hasard?

— Peur! m'écriai-je; et d'un bond je fus dans le tonneau et le couteau à la main.

— N'est-ce pas, Pietro, continua le capitaine en s'interrompant, n'est-ce pas que je fis tout cela pour l'amener à me dire la cause de sa conduite envers moi?

— Oui, vous l'avez fait, répondit Pietro, et j'en étais même bien étonné, car vous le savez bien, capitaine, ce n'est pas votre habitude, et quand nous avions de ces choses-là avec les Calabrais, ça allait comme sur des roulettes.

— Enfin, reprit le capitaine, il ne voulut rien entendre, il entra à son tour dans son tonneau. Seulement, quand on voulut lui lier le bras gouche derrière le dos comme on venait de me le faire à moi, il prétendit que cela le gênait, et demanda qu'on lui laissât le bras libre. On le lui délia aussitôt.

Alors nous commençâmes à nous escrimer; comme malgré lui et naturellement il parait les coups que je lui portais avec le bras gauche, cela retarda un peu la fin du combat. Il me déchira même un tant soit peu l'épaule avant que je l'eusse touché, car je regardais comme au dessous de moi de le frapper dans les membres. Mais, ma foi! quand je vis mon sang couler, et Pietro qui se mangeait les poings jusqu'aux coudes, je lui allongeai une si rude botte, que, du coup de poing encore plus que du coup de couteau, il s'en alla rouler, lui et son tonneau, jusqu'auprès de la fenêtre. Quand je vis qu'il ne se relevait pas, je pensai qu'il avait son compte. En effet, en regardant la lame du couteau, je vis qu'elle était rouge jusqu'au manche. Nunzio courut à lui.

— Eh bien! eh bien! lui dit-il, qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que nous demanderons un prêtre ou un médecin?

— Un prêtre, répondit Gaetano d'une voix sourde, le médecin serait inutile.

— Va donc pour le prêtre, dit Nunzio. Eh! vieux, continua-t-il en appelant.

Une porte s'ouvrit et Matteo parut.

— Une chambre et un lit pour monsieur qui se trouve mal!

— C'est prêt, dit Matteo.

— Alors, aidez-moi à le porter pendant qu'ils vont casser quelques bouteilles, eux autres pour faire croire que ça est venu comme ça petit à petit.

— Un prêtre! un prêtre! murmura Gaëtano plus sourdement encore que la première fois; vous voyez bien que si vous tardez, je serai mort avant qu'il vienne. — En effet, le sang coulait de sa poitrine comme d'une fontaine.

— Vous, mort! ah! bien oui, dit Matteo en le prenant par-dessous les épaules, tandis que Nunzio le prenait par les jambes; vous avez encore pour plus de quatre ou cinq heures à vivre, allez, je vois ça dans vos yeux; je vais vous mettre là-dessus une bonne compresse, et vous aurez le temps de faire une fameuse confession.

La porte se referma, et je me retrouvai seul avec Pietro.

— Eh bien, me dit-il, que diable avez-vous donc, capitaine? est-ce que vous allez vous trouver mal pour cette écorchure que vous avez là à l'épaule?

— Ah! ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, lui répondis je mais j'aimerais mieux ne pas avoir rencontré cet homme j'étais payé pour le mener sain et sauf ici.

— Eh bien! mais il me semble, répondit Pietro, que, quand nous l'avons débarqué, il se portait comme un charme.

— Cet argent me portera malheur, Pietro; et s'il meurt je n'en veux pas garder un sou, et je l'emploierai à faire dire des messes

— Des messes! c'est toujours bon, dit Pietro, et la preuve, c'est que celle que vous avez commandée tout à l'heure ne vous a pas mal réussi; mais l'argent n'est pas méprisable non plus.

— Et cette pauvre femme, Pietro, cette pauvre femme qui est venue me trouver à mon bâtiment, et qui l'a conduit jusque sur le rivage! Hein! quand elle va savoir cela.

— Ah! dame! il y aura des larmes, ça c'est sûr; mais, au bout du compte, il vaut mieux que ce soit elle qui pleure que la patronne. D'ailleurs, vous n'avez fait que lui rendre ce qu'il vous avait donné il y a un an, voilà tout; avec les intérêts, c'est vrai, mais écoutez donc, il n'y a que des banqueroutiers qui ne paient pas leurs dettes.

— C'est égal, repris-je, je voudrais bien savoir pourquoi il m'a donné ce coup de couteau.

En ce moment, la porte de la chambre où l'on avait porté Gaëtano Sferra s'ouvrit.

— Capitaine Arena, dit une voix, le moribond vous demande.

Je me retournai, et je reconnus fra Girolamo.

— Me voilà, mon père, répondis-je en tressaillant.

— Allons, dit Pietro, vous allez probablement savoir la chose; si cela peut se dire, vous nous la raconterez.

Je lui fis signe de la tête que oui, et j'entrai.

— Mon frère, dit fra Girolamo en montrant Gaëtano Sferra, pâle comme les draps dans lesquels il était couché voici un chrétien qui va mourir, et qui désire que vous en tendiez sa confession.

— Oui, venez, capitaine, dit Gaëtano d'une voix si faible qu'à peine pouvait-on l'entendre; et puisse Dieu me donner la force d'aller jusqu'au bout!

— Tenez, tenez, dit le père Matteo en entrant et en posant une fiole remplie d'une liqueur rouge comme du sang, sur la table qui était près du lit du mourant; tenez, voilà qui va vous remettre le cœur; buvez-moi deux cuillerées de cela et vous m'en direz des nouvelles. Vous savez, capitaine, continua-t-il en s'adressant à moi, c'est le même élixir que faisait cette pauvre Julia, qu'on appelait la sorcière, et qui a fait tant de bien à votre oncle.

— Oh! alors, dis je en versant la liqueur dans une cuillère, et en approchant la cuillère des lèvres du blessé, buvez Matteo a raison, cela vous fera du bien.

Gaëtano avala la cuillerée d'élixir, tandis que fra Gi

lamo refermait la porte derrière Matteo, qui ne pouvait rester plus longtemps, le moribond allait se confesser. A peine l'eut-il bue, que ses yeux brillèrent, et qu'une vive rougeur passa sur son visage.

— Que m'avez-vous donné là, capitaine? s'écria-t-il en me saisissant la main; encore une cuillerée, encore une, je veux avoir la force de tout vous raconter.

Je lui donnai une seconde gorgée de l'elixir: il se souleva alors sur une main et appuya l'autre sur sa poitrine.

— Ah! voila la première fois que je respire depuis que j'ai reçu votre coup de couteau, capitaine; cela fait du bien de respirer.

— Mon fils, dit fra Girolamo, profitez de ce que Dieu vous secourt pour nous dire ce secret qui vous étouffe plus encore que votre blessure.

— Mais si j'allais ne pas mourir, mon père, s'écria Gaëtano: si j'allais ne pas mourir! il serait inutile que je me confessasse. J'ai déjà vu la mort d'aussi près qu'en ce moment-ci, et cependant j'en suis revenu.

— Mon fils, dit fra Girolamo, c'est une tentation du démon qui, à cette heure, dispute votre âme à Dieu. Ne croyez pas les conseils du maudit. Dieu seul sait si vous devez vivre ou mourir; mais agissez toujours comme si votre mort était sûre.

— Vous avez raison, mon père, dit Gaëtano en essuyant avec son mouchoir une écume rougeâtre qui humectait ses lèvres; vous avez raison: écoutez, et vous aussi, capitaine.

Je m'assis au pied du lit, fra Girolamo s'assit au chevet, prit dans ses deux mains les deux mains du moribond, qui commença:

— J'aimais une femme; c'est celle à laquelle est adressée la lettre que je vous ai donnée, mon père, pour qu'elle lui fût remise en cas de mort. Cette femme, je l'avais aimée jeune fille; mais je n'étais pas assez riche pour être agréé par ses parens: on la donna à un marchand grec, jeune encore, mais qu'elle n'aimait pas. Nous fûmes séparés. Dieu sait que je fis tout ce que je pus pour l'oublier. Pendant un an je voyageai, et peut-être ne fussé-je jamais revenu à Malte, si je n'eusse reçu la nouvelle que mon père était mourant.

Trois jours après mon retour, mon père était mort. En suivant son convoi, je passai devant la maison de Lena. Malgré moi je levai la tête, et à travers la jalousie j'aperçus ses yeux. De ce moment, il me sembla ne l'avoir pas quittée un instant, et je sentis que je l'aimais plus que jamais.

Le soir, je revins sous cette fenêtre. J'y étais à peine, que j'entendis le petit cri que faisaient en s'écartant les planchettes des persiennes; au même moment une lettre tomba à mes pieds. Cette lettre me disait que dans deux jours son mari partait pour Candie, et qu'elle restait seule avec sa vieille nourrice. J'aurais dû partir, je le sais bien, mon père, j'aurais dû fuir aussi loin que la terre eût pu me porter, ou bien entrer dans quelque couvent, faire raser mes cheveux, et m'abriter sous quelque saint habit qui eût étouffé mon amour; mais j'étais jeune, j'étais amoureux: je restai.

Mon père, je n'ose pas vous parler de notre bonheur, c'était un crime. Pendant trois mois nous fûmes Lena et moi, les êtres les plus heureux de la création. Ces trois mois passèrent comme un jour, comme une heure, ou plutôt ils n'existèrent pas: ce fut un rêve.

Un matin Lena reçut une lettre de son mari. J'étais près d'elle quand sa vieille nourrice l'apporta. Nous nous regardâmes en tremblant; ni l'un ni l'autre de nous ne l'osait ouvrir. Elle était là sur la table. Deux ou trois fois, et chacun à notre tour, nous avançâmes la main. Enfin, Lena la prit, et me regardant fixement:

— Gaëtano, dit-elle, m'aimes-tu?

— Plus que ma vie, répondis-je.

— Serais-tu prêt à tout quitter pour moi, comme je serais prête à tout quitter pour toi?

— Je n'ai que toi au monde, où tu iras, je te suivrai.

— Eh bien! convenons d'une chose: si cette lettre m'annonce son retour, convenons que nous partirons ensemble, à l'instant même, sans hésiter, avec ce que tu auras d'argent et moi de bijoux.

— A l'instant même, sans hésiter; Lena, je suis prêt.

Elle me tendit la main, et nous ouvrîmes la lettre en souriant. Il annonçait que ses affaires n'étant point terminées, il ne serait de retour que dans trois mois. Nous respirâmes. Quoique notre résolution fût bien prise, nous n'étions pas fâchés d'avoir encore ce délai avant de le mettre à exécution.

En sortant de chez Lena, je rencontrai un mendiant que depuis trois jours je retrouvais constamment à la même place. Cette assiduité me surprit, et tout en lui faisant l'aumône, je l'interrogeai; mais à peine s'il parlait l'italien, et tout ce que j'en pus tirer, c'est que c'était un matelot épirote dont le vaisseau avait fait naufrage, et qui attendait une occasion de s'engager sur un autre bâtiment.

Je revins le soir. Le temps nous était mesuré d'une main trop avare pour que nous en perdissions la moindre parcelle. Je trouvai Lena triste. Pendant quelques instans je l'interrogeai inutilement sur la cause de cette tristesse; enfin elle m'avoua qu'en faisant sa prière du matin devant une madone du Pérugin, qui était dans sa famille depuis trois cents ans et à laquelle elle avait une dévotion toute particulière, elle avait vu distinctement couler deux larmes des yeux de l'image sainte. Elle avait cru d'abord être le jouet de quelque illusion, et elle s'en était approchée, afin de regarder de plus près. C'étaient bien deux larmes qui roulaient sur ses joues, deux larmes réelles, deux larmes vivantes, deux larmes de femme! Elle les avait essuyées alors avec son mouchoir, et le mouchoir était resté mouillé. Il n'y avait pas de doute pour elle, la madone avait pleuré, et ces larmes, elle en était certaine, présageaient quelque grand malheur.

Je voulus la rassurer, mais l'impression était trop profonde. Je voulus lui faire oublier par un bonheur réel cette crainte imaginaire; mais pour la première fois je la trouvai froide et presque insensible, et elle finit par me supplier de me retirer, et de lui laisser passer la nuit en prières. J'insistai un instant, mais Lena joignit les mains en me suppliant, et à mon tour je vis deux grosses larmes qui tremblaient à ses paupières. Je les recueillis avec mes lèvres; puis, moitié ravi, moitié boudant, je m'apprêtai à lui obéir.

Alors nous soufflâmes la lumière; nous allâmes à la fenêtre pour nous assurer si la rue était solitaire, et nous soulevâmes le volet. Un homme enveloppé dans un manteau était appuyé au mur. Au bruit que nous fîmes, il releva la tête; mais nous vîmes à temps le mouvement qu'il allait faire; nous laissâmes retomber le volet, et il ne put nous apercevoir.

Nous restâmes un instant muets et immobiles, écoutant les battemens de nos cœurs qui se répondaient en bondissant et qui troublaient seuls le silence de la nuit. Cette terreur superstitieuse de Lena avait fini par me gagner, et si je ne croyais pas à un malheur, je croyais au moins à un danger. Je soulevai le volet de nouveau, l'homme avait disparu.

Je voulus profiter de son absence pour m'éloigner; j'embrassai une dernière fois Lena, et je m'approchai de la porte. En ce moment il me sembla entendre dans le corridor qui y conduisait le bruit d'un pas. Sans doute Lena crut l'entendre comme moi, car elle me serra les mains.

— As-tu une arme? me dit-elle si bas, qu'à peine je compris.

— Aucune, répondis-je.

— Attends. Elle me quitta. Quelques secondes après, je l'entendis ou plutôt je la sentis revenir. Tiens, me dit-elle, et elle me mit dans la main le manche d'un petit yatagan qui appartenait à son mari.

— Je crois que nous nous sommes trompés, lui dis-je, car on n'entend plus rien.

— N'importe! me dit-elle, garde ce poignard, et désormais ne viens jamais sans être armé. Je le veux, entends-tu? Et je rencontrai ses lèvres qui cherchaient les miennes pour faire de son commandement une prière.

— Tu exiges donc toujours que je te quitte.

— Je ne l'exige pas, je t'en prie.

— Mais à demain, au moins.

— Oui, à demain.

Je serrai Lena une dernière fois dans mes bras, puis j'ouvris la porte. Tout était silencieux et paraissait calme.

— Folle que tu es! lui dis-je.

— Folle tant que tu voudras, mais la madone a pleuré.

— C'est de jalousie, Lena, lui dis-je en l'enlaçant une dernière fois dans mes bras et en approchant sa tête de la mienne.

— Prends garde! s'écria Lena avec un cri terrible et en faisant un mouvement pour se jeter en avant. Le voila! le voila!

En effet un homme s'élançait de l'autre bout de l'appartement. Je bondis au-devant de lui, et nous nous trouvâmes face à face. C'était Morelli, le mari de Lena. Nous ne dîmes pas un mot, nous nous jetâmes l'un sur l'autre en rugissant. Il tenait d'une main un poignard et de l'autre un pistolet, Le pistolet partit dans la lutte, mais sans me toucher. Je ripostai par un coup terrible, et j'entendis mon adversaire pousser un cri. Je venais de lui enfoncer l'yatagan dans la poitrine. En ce moment le mot de halte retentit en anglais: une patrouille qui passait dans la rue, prévenue par le coup de pistolet, s'arrêtait sous les fenêtres. Je me précipitais vers la porte pour sortir; Lena me saisit par le bras, me fit traverser sa chambre, m'ouvrit une petite croisée qui donnait sur un jardin. Je sentis que ma présence ne pouvait que la perdre.

— Ecoute, lui dis-je, tu ne sais rien, tu n'as rien vu, tu es accourue au bruit, et tu as trouvé ton mari mort.

— Sois tranquille

— Où te reverrai-je?

— Partout où tu seras.

— Adieu.

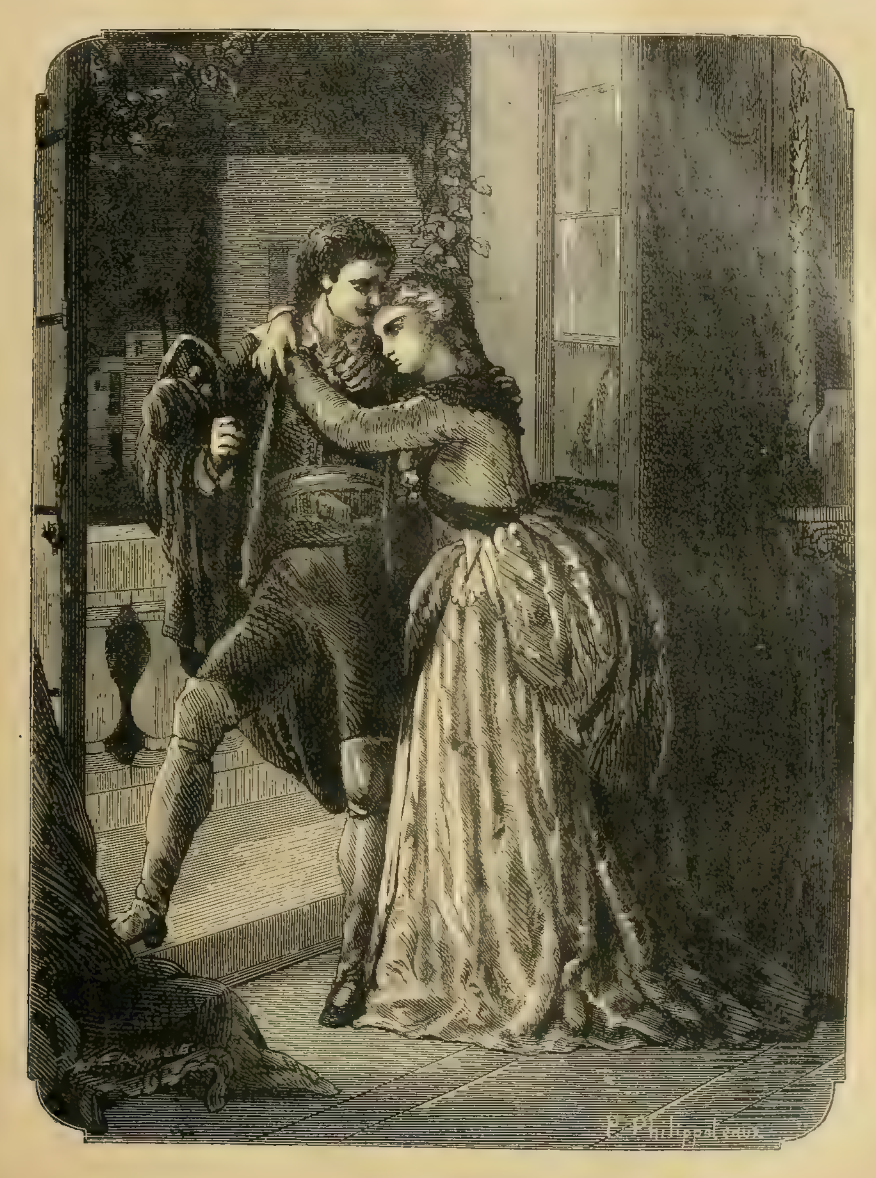
— Au revoir.

Je m'élançai comme un fou à travers le jardin, j'escaladai le mur, je me trouvai dans une ruelle. Je n'y voyais plus, je ne savais pas où j'étais, je courus ainsi devant moi jusqu'à ce que je me trouvasse sur la place d'Armes ; là, je m'orientai, et rappelant à mon aide un peu de sang-froid, je me consultai sur ce que j'avais de mieux à faire. C'était de fuir ; mais à Malte on ne fuit pas facilement ; d'ailleurs j'avais sur moi quelques sequins à peine ; tout ce que je possédais était chez moi, chez moi aussi étaient des lettres je les connaissais tous. L'important était donc de gagner le port.

Je redescendis vivement dans cette intention ; mais au moment où je rouvrais la porte de la rue pour sortir, quatre soldats anglais se jetèrent sur moi ; en même temps un homme s'approcha, et m'éclairant le visage avec une lanterne sourde :

— C'est lui, dit-il.

De mon côté, je reconnus le mendiant épirote à qui j'avais fait l'aumône le matin même. Je compris que j'étais perdu



Adieu. — Au revoir.

de Lena qui pouvaient être saisies et dénoncer notre amour. La première chose que j'eusse à faire était donc de rentrer chez moi.

Je repris en courant le chemin de la maison. A quelques pas de la porte était un homme accroupi, la tête entre ses genoux : je crus qu'il dormait, comme cela arrive parfois aux mendians dans les rues de Malte ; je n'y fis point attention, et je rentrai.

En deux bonds je fus dans ma chambre ; je courus d'abord au secrétaire dans lequel étaient les lettres de Lena, et je les brûlai jusqu'à la dernière ; puis, quand je vis qu'elles n'étaient plus que cendres, j'ouvris le tiroir où était l'argent, je pris tout ce que j'avais. Mon intention était de courir au port, de me jeter dans une barque, de troquer mes habits contre ceux d'un matelot, et le lendemain de sortir de la rade avec tous les pêcheurs qui sortent chaque matin. Cela m'était d'autant plus facile que vingt fois j'avais fait des parties de pêche avec chacun d'eux, et que si je ne surveillais pas chacune de mes paroles. Je demandai, de la voix la plus calme que je pus prendre, ce qu'on me voulait et où l'on me conduisait ; on me répondit en prenant le chemin de la prison, et arrivé à la prison, en m'enfermant dans un cachot.

A peine fus-je seul que je réfléchis à ma situation. Personne ne m'avait vu frapper Morelli, j'étais sûr de Lena comme de moi-même. Je n'avais point été pris sur le fait, je résolus de me renfermer dans la dénégation la plus absolue.

J'aurais bien pu dire qu'en sortant de chez Lena j'avais été attaqué et que je n'avais fait que me défendre. Ainsi peut-être je changeais la peine de mort en prison, mais je perdais Lena. Je n'y songeais même point

Le lendemain, un juge et deux greffiers vinrent m'interroger dans ma prison. Morelli n'était pas mort sur le coup ; c'était lui qui avait dit mon nom au chef de la patrouille survenue pendant notre lutte ; il avait affirmé sur le cruci-

fix m'avoir parfaitement reconnu, et il avait rendu le dernier soupir.

Je niai tout ; j'affirmai que je ne connaissais Lena que pour l'avoir rencontrée comme on rencontre tout le monde, au spectacle, à la promenade, chez le gouverneur ; j'étais resté chez moi toute la soirée, et je n'en étais sorti qu'au moment où j'avais été arrêté. Comme nos maisons ont rarement des concierges, et que chacun entre et sort avec sa clef, personne sur ce point ne put me donner de démenti.

Le juge donna l'ordre de me confronter avec le cadavre. Je sortis de mon cachot, et l'on me conduisit chez Lena. Je sentis que c'était là où j'aurais besoin de toute ma force ; je me fis un front de marbre, et je résolus de ne me laisser émouvoir par rien.

En traversant le corridor, je vis la place de la lutte : une petite glace était cassée par la balle du pistolet, le tapis avait conservé une large tache de sang ; elle se trouvait sur mon chemin, je ne cherchai point à l'éviter, je marchai dessus comme si j'ignorais ce que c'était.

On me fit entrer dans la chambre de Lena : le cadavre était couché sur le lit, la figure et la poitrine découvertes ; une dernière convulsion de rage crispait sa figure ; sa poitrine était traversée par la blessure qui l'avait tué. Je m'approchai du lit d'un pas ferme ; on renouvela l'interrogatoire, je ne m'écartai en rien de mes premières réponses. On fit venir Lena.

Elle s'approcha pâle, mais calme ; deux grosses larmes silencieuses roulaient sur ses joues, et pouvaient aussi bien venir de la douleur qu'elle éprouvait d'avoir perdu son mari, que de la situation où elle voyait son amant.

— Que me voulez-vous encore ? dit-elle ; je vous ai déjà dit que je ne sais rien, que je n'ai rien vu ; j'étais couchée, j'ai entendu du bruit dans le corridor, j'ai couru ; j'ai entendu mon mari crier à l'assassin. Voilà tout.

On fit monter l'Épirote, et on nous confronta avec lui, Lena dit qu'elle ne le connaissait point. Je répondis que je ne me rappelais pas l'avoir jamais vu.

Je n'avais donc réellement contre moi que la déclaration du mort. Le procès se poursuivit avec activité : le juge accomplissait son devoir en homme qui veut absolument avoir une tête. A toute heure du jour et de la nuit, il entrait dans mon cachot pour me surprendre et m'interroger. Cela lui était d'autant plus facile, que mon cachot avait une porte qui donnait dans la chambre des condamnés, et qu'il avait la clef de cette porte ; mais je tins bon, je niai constamment.

On mit dans ma prison un espion qui se présenta comme un compagnon d'infortune, et qui m'avoua tout. Comme moi, il avait tué un homme, et comme moi il attendait son jugement. Je plaignis le sort qui lui était réservé, mais je lui dis que, quant à moi, j'étais parfaitement tranquille, étant innocent. L'espion, un matin, passa dans un autre cachot.

Cependant, à l'accusation du mort, à la déposition de l'Épirote s'était jointe une circonstance terrible : on avait retrouvé dans le jardin la trace de mes pas ; on avait mesuré la semelle de mes bottes avec les empreintes laissées, et l'on avait reconnu que les unes s'adaptaient parfaitement aux autres. Quelques-uns de mes cheveux aussi étaient restés dans la main du moribond ; ces cheveux, comparés aux miens, ne laissaient aucun doute sur l'identité.

Mon avocat prouva clairement que j'étais innocent, mais le juge prouva plus clairement que j'étais coupable, et je fus condamné à mort.

J'écoutai l'arrêt sans sourciller : quelques murmures se firent entendre dans l'auditoire. Je vis que beaucoup doutaient de la justice de la condamnation. J'étendis la main vers le Christ :

— Les hommes peuvent me condamner, m'écriai-je ; mais voilà celui qui m'a déjà absous.

— Vous avez fait cela, mon fils, s'écria fra Girolamo, qui n'avait pas sourcillé à l'assassinat, mais qui frissonnait au blasphème.

— Ce n'était pas pour moi, mon père, c'était pour Lena. Je n'avais pas peur de la mort ; et vous le verrez bien, puisque vous allez me voir mourir ; mais ma condamnation la déshonorait, mon supplice en faisait une femme perdue. Puis, je ne sais quelle vague espérance me criait au fond du cœur que je sortirais de tout cela. D'ailleurs, en vous avouant tout comme je le fais, à vous et au capitaine, est-ce que Dieu ne me pardonnera pas, mon père ? Vous m'avez dit qu'il me pardonnerait ! Mentiez-vous aussi, vous ?

Fra Girolamo ne répondit au moribond que par une prière mentale. Gaëtano regardait en pâlissant ce moine qui s'agenouillait sur les péchés d'autrui ; et je vis la fièvre de ses yeux qui commençait à s'éteindre ; il sentit lui-même qu'il faiblissait.

— Encore une cuillerée de cet élixir, capitaine, dit-il. Et vous, mon père, écoutez-moi d'abord ; nous n'avons pas de temps à perdre : vous prierez après.

Je lui fis avaler une gorgée de l'élixir, qui produisit le même effet que la première fois. Je vis reparaître le sang sur ses joues, et ses yeux brillèrent de nouveau.

— Où en étions-nous ? demanda Gaëtano.

— Vous veniez d'être condamné, lui dis-je.

— Oui. On me conduisit dans mon cachot : trois jours me restaient : trois jours séparent, comme vous savez, la condamnation du supplice.

Le premier jour, le greffier vint me lire l'arrêt, et me pressa d'avouer mon crime, m'assurant que, comme il y avait des circonstances atténuantes, peut-être obtiendrais-je une commutation de peine. Je lui répondis que je ne pouvais avouer un crime que je n'avais pas commis, et je vis qu'il sortait du cachot, ébranlé lui-même de la fermeté de mes dénégations.

Le lendemain ce fut le tour du confesseur. C'était un crime plus grand que le premier peut-être, mais je niai tout, même au confesseur. — Fra Girolamo fit un mouvement. — Mon père, reprit Gaëtano, Lena m'avait toujours dit que, si je mourais avant elle, elle entrerait dans un couvent et prierait pour moi pendant tout le reste de sa vie. Je comptais sur ses prières.

Le confesseur sortit convaincu que je n'étais pas coupable, et sa bouche, en me donnant le baiser de paix, laissa échapper le mot martyr. Je lui demandais si je ne le reverrais pas, il promit de revenir passer avec moi la journée et la nuit du lendemain.

A quatre heures du soir, la porte de ma prison, celle qui donnait dans la chapelle des condamnés, s'ouvrit, et je vis paraître le juge.

— Eh bien ! lui dis-je en l'apercevant, êtes-vous enfin convaincu que vous avez condamné un innocent ?

— Non, me répondit-il ; je sais que vous êtes coupable ; mais je viens pour vous sauver.

Je présumai que c'était quelque nouvelle ruse pour m'arracher mon secret, et je me pris à rire dédaigneusement.

Le juge s'avança vers moi, et me tendit un papier ; je lus :

« Crois à tout ce que te dira le juge, et fais tout ce qu'il t'ordonnera de faire.

« TA LENA. »

— Vous lui avez arraché ce billet par quelque ruse infâme ou par quelque atroce torture, répondis-je en secouant la tête. Lena n'a point écrit ces paroles volontairement.

— Lena a écrit ces paroles librement ; Lena est venue me trouver : Lena a obtenu de moi que je te sauvasse et je viens te sauver. Veux-tu m'obéir et vivre ? veux-tu t'obstiner et mourir ?

— Eh bien ! que faut-il faire ? repris-je.

— Écoute, dit le juge en se rapprochant de moi et en me parlant d'une voix si basse, qu'à peine je pouvais l'entendre ; suis aveuglément les instructions que je vais te donner ; ne réfléchis pas, obéis, et ta vie est sauvée, et l'honneur de ta maîtresse est sauvé.

— Parlez.

Il détacha mes fers.

— Voici un poignard, prends-le ; sors par cette porte, dont j'ai seul la clef, cours au café Grec proche ; laisse-toi hardiment reconnaître par tous ceux qui seront là ; enfonce ton couteau dans la poitrine du premier venu ; laisse-le dans la blessure ; fuis, et reviens. Je t'attends ici, et Lena, enfermée chez moi, me répond de ton retour.

Je compris tout. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, je sentis une sueur froide poindre à leur racine et ruisseler sur mon visage. Le juge, cet homme nommé par la loi pour protéger la société, s'était laissé séduire à prix d'argent, et n'avait rien trouvé de mieux que de m'absoudre d'un premier meurtre par un second.

Un instant j'hésitai : mais je pensai à la liberté, à Lena, au bonheur. Je lui pris le couteau des mains, je sortis comme un fou, je courus au café Grec ; il était plein de gens de ma connaissance : il n'y avait que vous dont la figure me fût étrangère, capitaine. J'allai à vous, je vous frappai. Selon les instructions du juge, je laissai le couteau dans la blessure, et je m'enfuis. Quelques secondes après, j'étais rentré dans mon cachot ; le juge rattacha mes fers, referma la porte de la prison, et disparut. Dix minutes avaient suffi pour ce terrible drame. J'aurais cru avoir fait un rêve, si je n'avais vu ma main pleine de sang. Je la frottai contre la terre humide du cachot ; le sang disparut, et j'attendis.

Le reste de la journée et de la nuit s'écoulèrent sans que, comme vous le comprenez bien, je fermasse l'œil un seul instant. Je vis le jour s'éteindre et le jour revenir, ce jour qui devait être mon dernier jour. J'entendis l'horloge de la chapelle sonner les quarts d'heures, les demi-heures, les heures. Enfin, à six heures du matin, au moment où je songeais que j'avais juste encore vingt-quatre heures à vivre, la porte s'ouvrit, et je vis entrer le confesseur.

— Mon fils, me dit le brave homme en entrant vivement dans mon cachot, ayez bon espoir, car je viens vous apporter une étrange nouvelle. Hier, à quatre heures du soir,

un homme mis comme vous, de votre âge, de votre taille, et vous ressemblant tellement que chacun l'a pris pour vous, a commis un assassinat, au café Grec, sur un capitaine sicilien, et a fui sans qu'on pût l'arrêter.

— Eh bien ! repris-je, comme si j'ignorais le parti que le juge pourrait tirer du fait, mon père, je ne vois là qu'un meurtre de plus, et je ne comprends pas comment ce meurtre peut m'être utile.

— Vous ne comprenez pas, mon fils, que tout le monde est convaincu maintenant que ce n'est pas vous qui avez assassiné Morelli ? que vous êtes victime de votre ressemblance avec son meurtrier, et que déjà le juge a ordonné de surseoir à votre exécution ?

— Dieu soit loué ! répondis-je ; mais j'aurais préféré que mon innocence fût reconnue par un autre moyen.

Toute cette journée se passa en interrogatoires nouveaux. Je n'avais qu'une chose à répondre, c'est que je n'avais pas quitté mon cachot. Mes gardiens le savaient mieux que personne. Le confesseur déposa m'avoir quitté à quatre heures moins quelques minutes ; le geôlier affirma n'avoir pas même détaché mes fers. Le juge me quitta le soir, avouant devant tous ceux qui étaient là qu'il devait y avoir dans cet événement quelque fatale méprise, et déclarant que son impartialité ne lui permettait pas de laisser exécuter le jugement.

Le lendemain, on vint me chercher pour me confronter avec vous. Vous vous rappelez cette scène, capitaine ? Vous me reconnûtes : rien ne pouvait m'être plus favorable que l'assurance avec laquelle vous affirmiez que c'était moi qui vous avais frappé. Plus votre déposition me chargeait, plus elle me faisait innocent.

Cependant on ne pouvait me mettre en liberté ainsi ; il fallait une nouvelle enquête, et quoiqu'il fût pressé chaque jour par Lena, chaque jour le juge hésitait à la faire. L'important, disait-il, était que je vécusse ; le reste viendrait à son temps.

Une année s'écoula ainsi, une année éternelle. Au bout de cette année, le juge tomba malade, et le bruit se répandit bientôt que sa maladie était mortelle.

Lena alla le trouver au lit d'agonie, et lui demanda impérieusement ma liberté. Le juge voulut encore éluder sa promesse, Lena le menaça de tout révéler. Il avait un fils pour lequel il sollicitait la survivance de sa place ; il eut peur, il donna à Lena la clef de la chapelle.

Au milieu de la nuit je la vis paraître. Je crus que c'était un rêve : depuis un an je ne l'avais pas vue. La réalité faillit me tuer de joie.

Elle me dit tout en deux mots, et comment nous n'avions pas un instant à perdre ; puis elle marcha devant moi, et je la suivis, elle me conduisit chez elle. Je repassai par le corridor où j'avais vu une tache de sang, je rentrai dans cette chambre où j'avais été confronté avec le cadavre. Le lendemain, elle me cacha toute la journée dans l'oratoire où était la madone du Pérugin. Les domestiques allèrent et vinrent comme d'habitude dans la maison, et nul ne se douta de rien. Lena passa une partie de la journée avec moi ; mais comme elle avait habitude de s'enfermer dans son oratoire, et qu'elle se retirait là ordinairement pour prier, personne n'eut le plus petit soupçon.

Le soir venu, elle me quitta ; vers les dix heures je la vis rentrer.

— Tout est arrangé, me dit-elle, j'ai trouvé un patron de barque qui se charge de te conduire en Sicile. Je ne puis partir avec toi : en nous voyant disparaître à la fois, ce que nous avons pris tant de peine à cacher serait révélé aux yeux de tous. Pars le premier : dans quinze jours je serai à Messine. Ma tante est supérieure aux Carmélites, tu me retrouveras dans son couvent.

J'insistai pour qu'elle partît avec moi, j'avais je ne sais quel pressentiment. Cependant elle insista avec tant de fermeté, m'assura avec des promesses si solennelles qu'avant trois semaines nous serions réunis, que je cédai.

Il faisait nuit sombre ; nous sortîmes sans être vus, et nous nous acheminâmes vers la pointe Saint-Jean. Là, selon la promesse qu'on lui avait faite, une chaloupe vint me prendre. Nous nous embrassâmes encore. Je ne pouvais la quitter, je voulais l'emporter avec moi, je pleurais comme un enfant. Quelque chose me disait que je ne la reverrais plus, c'était la vengeance divine qui me parlait ainsi.

Je m'embarquai sur votre bâtiment ; mais, comme vous le comprenez bien, je ne pouvais dormir. Je sortis de la cabine pour prendre l'air sur le pont, et je vous rencontrai.

A partir de ce moment vous savez tout. J'ai mieux aimé me battre que de vous faire alors l'aveu que je vous fais maintenant, vous auriez cru que je faisais cet aveu parce que j'avais peur, et puis, cet aveu fait, vous aviez mon secret, c'est-à-dire ma vie. Je ne risquais pas davantage en acceptant le duel que vous me proposiez. Dieu vous a choisi pour l'exécuteur de sa justice. Il n'a pas voulu qu'une fois adultère et deux fois assassin, je jouisse en paix de l'impunité légale que ma maîtresse avait achetée pour moi à prix d'or. Venez ici, capitaine, voici ma main. Pardonnez-moi comme je vous pardonne.

Il me donna la main et s'évanouit.

Je lui fis avaler deux autres cuillerées d'élixir, et il rouvrit les yeux, mais avec le délire. A partir de ce moment, il ne prononça plus que des paroles sans suite entremêlées de prières et de blasphèmes, et le soir, à neuf heures, il expira, laissant à fra Girolamo la lettre destinée à [illegible] Morelli.

— Et qu'est devenue cette jeune femme ? demandai-je au capitaine.

— Elle n'a survécu que trois ans à Gaetano Sferra, me répondit-il, et elle est morte religieuse au couvent des Carmélites de Messine.

— Et combien y a-t-il de temps, demandai-je au capitaine, que cet événement a eu lieu ?

— Il y a..., dit le capitaine en cherchant dans sa mémoire.

— Il y a aujourd'hui neuf ans jour pour jour, répondit Pietro.

— Aussi, ajouta le pilote, voilà notre tempête qui nous arrive.

— Comment, notre tempête ?

— Oui. Je ne sais pas comment cela s'est fait, dit Pietro ; mais depuis ce temps-là, toutes les fois que nous sommes en mer l'anniversaire de ce jour-là, nous avons eu un temps de chien.

— C'est juste, dit le capitaine en regardant un gros nuage noir qui s'avançait vers nous venant du midi ; c'est pardieu vrai ! Nous n'aurions dû partir de Naples que demain.

L'ANNIVERSAIRE

Pendant le récit que nous venions d'entendre, le temps s'était pris peu à peu, et le ciel paraissait couvert comme d'une immense tenture grise sur laquelle se détachait par une teinte brune plus foncée le nuage qui avait attiré l'attention du capitaine. De temps en temps de légères bouffées de vent passaient, et l'on avait ouvert notre grande voile pour en profiter, car le vent, venant de l'est, eût été excellent pour nous conduire à Palerme s'il avait pu se régler. Mais bientôt, soit que ces bouffées cessassent d'être fixes, soit que déjà les premières haleines d'un vent contraire nous arrivassent de Sicile, la voile commença à battre contre le mât, de telle façon, que le pilote ordonna de la carguer. Lorsque le temps menaçait, le capitaine résignait aussitôt, je crois l'avoir dit, ses pouvoirs entre les mains du vieux Nunzio, et redevenait lui-même le premier et le plus docile des matelots. Aussi, à l'injonction faite par le pilote de débarrasser le pont, le capitaine fut-il le plus actif à enterrer notre table, et à aider Jadin à rentrer dans sa cabine son tabouret et ses cartons. Du reste, le portrait était fini, et de la plus exacte ressemblance, ce qui avait combattu chez le capitaine par un sentiment de plaisir l'impression douloureuse que lui avait causé le souvenir sur lequel nous l'avions forcé de s'arrêter.

Cependant le temps se couvrait de plus en plus, et l'atmosphère offrait tous les signes d'une tempête prochaine. Sans qu'ils eussent été prévenus le moins du monde du danger qui nous menaçait, nos matelots, pour qui l'heure de dormir était venue, s'étaient réveillés comme par instinct, et sortaient les uns après les autres, et le nez en l'air, par l'écoutille de l'avant ; puis ils se rangeaient silencieusement sur le pont, clignant de l'œil, et faisant un signe de tête qui voulait certainement dire : — Bon, ça chauffe ; — puis, toujours silencieux, les uns retroussaient leurs manches, les autres jetaient bas leurs chemises. Filippo seul était assis sur le rebord de l'écoutille, les jambes pendantes dans l'entrepont, la tête appuyée sur sa main, regardant le ciel avec sa figure impassible, et sifflotant par habitude l'air de la tarentelle. Mais cette fois, Pietro était sourd à l'air provocateur, et il parut même que cette mélodie monotone parut quelque peu intempestive au vieux Nunzio ; car, montant sur le bastingage du bâtiment sans lâcher le timon du gouvernail, il passa la tête par-dessus la cabine, et s'adressant à l'équipage comme s'il ne voyait pas le musicien :

— Avec la permission de ces messieurs, dit-il en ôtant son bonnet, qui est-ce donc qui siffle ici ?

— Je crois que c'est moi, vieux, répondit Filippo ; mais c'est sans y faire attention, en vérité de Dieu !

— A la bonne heure ! dit Nunzio, et il disparut derrière la cabine. Filippo se tut.

La mer, quoique calme encore, changeait déjà visiblement de couleur. De bleu d'azur qu'elle était une heure auparavant, elle devenait gris de cendres. Sur son miroir

terne venaient éclore de larges bulles d'air qui semblaient monter des profondeurs de l'eau à la surface. De temps en temps ces légères rafales que les marins appellent des pattes de chat, égratignaient sa nappe sombre, et laissaient briller trois ou quatre raies d'écume, comme si une main invisible l'eût battue d'un coup de verges. Notre speronare, qui n'avait plus de vent, et que nos matelots ne poussaient plus à la rame, était sinon immobile du moins stationnaire, et roulait balancé par une large houle qui commençait à se faire sentir, il y eut alors un quart d'heure de silence d'autant plus solennel, que la brume qui s'étendait autour de nous nous avait peu à peu dérobé toute terre, et que nous nous trouvions sur le point de faire face à une tempête qui s'annonçait sérieusement, non pas avec un vaisseau, mais avec une véritable barque de pêcheurs. Je regardais nos hommes, ils étaient tous sur le pont, prêts à la manœuvre et calmes, mais de ce calme qui naît de la résolution et non de la sécurité

— Capitaine, dis-je au patron en m'approchant de lui, n'oubliez pas que nous sommes des hommes ; et si le danger devient réel, dites-nous-le.

— Soyez tranquille, répondit le capitaine.

— Eh bien ! pauvre Milord ! dit Jadin en donnant à son boule-dogue une claque d'amitié qui aurait tué un chien ordinaire ; nous allons donc voir une petite tempête : ça vous fera-t-il plaisir, hein ?

Milord répondit par un hurlement sourd et prolongé, qui prouva qu'il n'était pas tout à fait indifférent à la scène qui se passait, et qu'instinctivement lui aussi pressentait le danger.

— Le mistral ! cria le pilote en levant sa tête au-dessus de la cabine.

Aussitôt chacun tourna ses yeux vers l'arrière : on voyait pour ainsi dire venir le vent ; une ligne d'écume courait devant lui, et derrière cette ligne d'écume on voyait la mer qui commençait à s'élever en vagues. Les matelots s'élancèrent, les uns au beaupré et les autres au petit mât du milieu, et déployèrent la voile de foc, et une voile triangulaire dont j'ignore le nom, mais qui me parut correspondre à la voile du grand hunier d'un vaisseau. Pendant ce temps le mistral arrivait sur nous comme un cheval de course, précédé d'un sifflement qui n'était pas sans quelque majesté. Nous le sentîmes passer : presque aussitôt notre petite barque frémit, ses voiles se gonflèrent comme si elles allaient rompre ; le bâtiment enfonça sa proue dans la mer, la creusant comme un vaste soc de charrue, et nous nous sentîmes emportés comme une plume au vent.

— Mais, dis-je au capitaine, il me semble que dans les gros temps, au lieu de donner prise à la tempête, comme nous le faisons, on abaisse toutes les voiles. D'où vient que nous n'agissons pas comme on agit d'habitude ?

— Oh ! nous n'en sommes pas encore là, me répondit le capitaine ; le vent qui souffle maintenant est bon, et si nous l'avions seulement pendant douze heures, à la treizième nous ne serions pas loin, je ne dis pas de Palerme, mais de Messine. Tenez-vous beaucoup à aller à Palerme plutôt qu'à Messine ?

— Non, je tiens à aller en Sicile, voilà tout. Et vous dites donc que le vent que nous avons à cette heure est bon ?

— Excellent ; mais c'est que par malheur il a un ennemi mortel, c'est le siroco, et que comme le siroco vient du sud-est et le mistral du nord-ouest, quand ils vont se rencontrer tout à l'heure, ça va être une jolie bataille. En attendant, il faut toujours profiter de celui que Dieu nous envoie pour faire le plus de chemin possible.

En effet, notre speronare allait comme une flèche, faisant voler sur ses deux flancs de larges flocons d'écume ; le temps s'assombrissait de plus en plus, les nuages semblaient se détacher du ciel et s'abaisser sur la mer, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber.

Nous fîmes ainsi, en moins d'une heure, huit à dix milles à peu près ; puis la pluie devint si violente, que, quelque envie que nous eussions de rester sur le pont, nous fûmes forcés de rentrer dans la cabine. En repassant près de l'écoutille de l'arrière, nous aperçûmes notre cuisinier qui roulait au milieu d'une douzaine de tonneaux ou de barriques, aussi parfaitement insensible que s'il était mort. Depuis le moment où nous avions mis le pied à bord, le mal de mer l'avait pris, et nous n'avions pu, à l'heure des repas, en tirer autre chose que des plaintes déchirantes sur le malheur qu'il avait eu de s'embarquer.

Nous rentrâmes dans la cabine et nous nous jetâmes sur nos matelas. Milord, devenu doux comme un agneau, suivait son maître la queue et la tête entre les jambes. A peine étions-nous dans la cabine, que nous entendîmes un grand remue-ménage sur le pont, et que les mots : *Burrasca ! burrasca !* prononcés à haute voix par le pilote, attirèrent notre attention. Au même moment, notre petit bâtiment se mit à danser de si étrange sorte, que je compris que le siroco et le mistral s'étaient enfin rejoints, et que ces deux vieux ennemis se battaient sur notre dos. En même temps, le tonnerre se mit de la partie, et nous entendîmes ses roulemens au-dessus du tapage infernal que faisaient les vagues, le vent et nos hommes. Tout à coup, et au-dessus du bruit de nos hommes, du vent, des vagues et du tonnerre, nous entendîmes la voix du pilote criant, avec cet accent qui veut l'obéissance immédiate : *Tutto a basso !* Tout à bas.

Le pont retentit des pas de nos matelots et de leurs cris pour s'exciter l'un l'autre ; mais, malgré cette bonne volonté qu'ils montraient, le speronare s'inclina tellement à bâbord, que, ne pouvant me maintenir sur une pente de 40 à 45 degrés, je roulai sur Jadin ; nous comprîmes alors qu'il se passait quelque chose d'insolite, et nous nous précipitâmes vers la porte de la cabine ; une vague, qui venait pour y entrer comme nous allions pour en sortir, nous confirma dans notre opinion ; nous nous accrochâmes à la porte, et nous nous maintînmes malgré la secousse. Quoiqu'il ne fût que cinq à six heures du soir à peu près, on ne voyait absolument rien, tant la nuit était noire, et tant la pluie était épaisse. Nous appelâmes le capitaine pour savoir ce qui se passait ; on nous répondit par des cris confus ; en même temps un roulement de tonnerre effroyable se fit entendre, le ciel parut s'enflammer et se fendre, et nous vîmes tous nos hommes, depuis le capitaine jusqu'aux mousses, occupés à tirer la grande voile dont les cordes mouillées ne voulaient pas rouler dans les poulies. Pendant ce temps, le bâtiment s'inclinait toujours davantage ; nous marchions littéralement sur le flanc, et le bout de la vergue trempait dans la mer.

— Tout à bas ! tout à bas ! continuait de crier le pilote, d'une voix qui indiquait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. — Tout à bas, au nom de Dieu !

— Taillez ! coupez ! criait le capitaine. Il y a de la toile à Messine, pardieu !

En ce moment nous vîmes pour ainsi dire voler un homme au-dessus de notre tête : cet homme, ou plutôt cette ombre, sauta du toit de la cabine sur le bastingage, du bastingage sur la vergue. Au même instant on entendit le petit cri d'une corde qui se rompt. La voile, de tendue et de gonflée qu'elle était, devint flottante, et s'arracha elle-même aux liens qui la retenaient tout le long de la vergue : un instant encore arrêtée par le dernier lien, elle flotta comme un énorme étendard au bout de la vergue. Enfin ce dernier obstacle se rompit à son tour, et la voile disparut comme un nuage blanc emporté par le vent dans les profondeurs du ciel. Le speronare se releva. Tout l'équipage jeta un cri de joie.

Quant au pilote, il était déjà retourné à son poste et assis à son gouvernail.

— Ma foi ! dit le capitaine en s'approchant de nous, nous l'avons échappé belle, et j'ai cru un instant que nous allions tourner cap dessus cap dessous ; et, sans le vieux qui s'est trouvé là à point nommé, je ne sais pas comment ça allait se passer.

— Dites donc, capitaine, demandai-je, il me semble qu'il a bien mérité une bouteille de vin de Bordeaux : si nous la lui faisions monter ?

— Demain, pas ce soir ; ce soir pas un seul verre, nous avons besoin qu'il ait toute sa tête, voyez-vous ; c'est Dieu qui nous pousse et c'est lui qui nous conduit.

Pietro s'approcha de nous.

— Que veux-tu ? lui demanda le capitaine.

— Moi, rien, capitaine, rien ; seulement, sans indiscrétion, est-ce que vous avez oublié de lui faire dire sa messe à cet animal-là ?

— Silence ! dit le capitaine ; ce qui devait être fait a été fait, soyez tranquille.

— Mais alors de quoi se plaint-il ?

— Tiens, Pietro, veux-tu que je te dise, reprit le capitaine, tant qu'il me restera un sou de son maudit argent, je crois que ce sera comme cela. Aussi, en arrivant à la Pace, je porte le reste à l'église des Jésuites, et je fais une fondation annuelle, parole d'honneur.

— Ils y tiennent, dit Jadin.

— Que diable voulez-vous, mon cher ? repris-je. Le moyen de ne pas être superstitieux, quand on se trouve sur une pareille coquille de noix, entre un ciel qui flambe, une mer qui rugit, et un tas de vents qui viennent on ne sait d'où. J'avoue que je suis comme le capitaine, tout prêt à faire dire aussi une messe pour l'âme de ce bon monsieur Gaëtano.

— Ne vous engagez pas trop, me dit Jadin, il me semble que voilà le calme qui revient.

En effet, il y avait en ce moment entre le siroco et le mistral une espèce de trêve, de sorte que le bâtiment était redevenu un peu tranquille, quoiqu'il eût encore l'air de frémir comme un cheval effrayé. Le capitaine alors monta sur un banc, et par-dessus le toit de la cabine échangea quelques paroles avec le pilote.

— Oui, oui, dit celui-ci, il n'y aura pas de mal, quoique

nous n'ayons pas pour bien longtemps à être tranquilles. Oui, cela nous fera toujours gagner un mille ou deux.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je.

— Profiter de ce moment de bonace pour marcher un peu à la rame. Ohé ! les enfans, continua-t-il, aux rames ! aux rames !

Les matelots s'élancèrent sur les avirons, qui s'allongèrent par-dessus les bastingages, comme les pattes de quelque animal gigantesque, et qui commencèrent à battre la mer.

Au premier coup, le chant habituel de nos matelots commença ; mais à cette heure, après le danger que nous venions de courir, il me sembla plus doux et plus mélancolique que d'habitude. Il faut avoir entendu cette mélodie en circonstance pareille, et dans une nuit semblable, pour se faire une idée de l'effet qu'elle produisit sur nous. Ces hommes qui chantaient ainsi entre le danger passé et le danger à venir, étaient une sainte et vivante image de la foi.

Cette trêve dura une demi-heure à peu près. Puis la pluie commença à retomber plus épaisse, le tonnerre à gronder plus fort, le ciel à s'ouvrir plus enflammé, et le cri déjà si connu : *La burrasca ! la burrasca !* retentit de nouveau derrière la cabine. Aussitôt les matelots tirèrent les avirons, les rangèrent le long du bord, et se tinrent de nouveau prêts à la manœuvre.

Nous eûmes alors une nouvelle répétition de la scène que j'ai racontée, moins l'épisode de la voile, plus un événement qui le remplaça avec un certain succès.

Nous étions au plus fort de la bourrasque, bondissant, virant, tournant au bon plaisir du vent et de la vague, lorsque tout à coup une tête monstrueuse, inconnue, fantastique apparut à l'écoutille de l'arrière, absolument à la manière dont sort un diable par une trappe de l'Opéra, et après avoir crié deux ou trois fois : *Aqua ! aqua ! aqua !* s'abîma de nouveau dans les profondeurs de la cale. Je crus reconnaître Giovanni.

Cette apparition n'avait pas été vue seulement de nous seuls, mais de tout l'équipage. Le capitaine dit deux mots à Pietro, qui disparut à son tour par l'écoutille. Une seconde après il remonta avec une émotion visible, et s'approchant du capitaine :

— C'est vrai, murmura-t-il.

Le capitaine vint aussitôt à nous.

— Ecoutez, dit-il, il paraît qu'il vient de se faire une voie d'eau dans la cale ; si la voie est forte, comme nous n'avons pas de pompes, nous sommes en danger : ne gardez donc, de tout ce que vous avez sur vous, que vos pantalons pour être plus à votre aise au cas où il vous faudrait sauter à la mer. Alors, saisissez une planche, un tonneau, une rame, la première chose venue. Nous sommes sur la grande route de Naples à Palerme, quelque bâtiment passera, et nous en serons quittes, je l'espère pour un bain de douze ou quinze heures.

Et le capitaine, pensant que ces mots n'avaient pas besoin de commentaire, et que le danger réclamait sa présence, descendit à son tour dans l'écoutille, tandis que Jadin et moi nous rentrions dans la cabine, et, nous munissant chacun d'une ceinture contenant tout ce que nous avions d'or, nous mettions bas habits, gilets, bottes et chemises.

Lorsque nous reparûmes sur le pont dans notre costume de nageurs, chacun attendait silencieusement le retour du capitaine, et l'on voyait la tête du pilote qui dépassait le toit de la cabine, ce qui prouvait qu'il n'attachait pas moins d'importance que les autres à la nouvelle que le capitaine allait rapporter.

Il remonta en éclatant de rire.

La voie d'eau était tout bonnement occasionnée par un tonneau de glace que nous avions emporté de Naples, afin de boire frais tout le long de la route, et que nous avions mis au plus profond de la cale : une secousse l'avait renversé, la glace avait fondu, et c'était cette eau gelée qui, envahissant le matelas de notre pauvre cuisinier, l'avait un instant tiré de sa torpeur, et lui avait fait pousser les cris qui avaient tant effrayé tout l'équipage.

Cette bourrasque passa comme la première. Un peu de calme reparut, et avec le calme le chant de nos matelots. Nous étions écrasés de fatigue. il devait être à peu près onze heures ou minuit. Nous n'avions rien pris depuis le matin, ce n'était pas le moment de parler de cuisine. Nous rentrâmes dans notre cabine, et nous nous jetâmes sur nos matelas. Je ne sais pas ce que devint Jadin ; mais, quant à moi, au bout de dix minutes j'étais endormi.

Je fus éveillé par le plus effroyable sabbat que j'eusse jamais entendu de ma vie. Tous nos matelots criaient en même temps, et couraient comme des fous de l'avant à l'arrière, passant sur le toit de la cabine qui craquait sous leurs pieds comme s'il allait se défoncer. Je voulus sortir, mais le mouvement était si violent que je ne pus tenir sur mes pieds, et que j'arrivai à la porte en roulant plutôt qu'en marchant ; là, je me cramponnai si bien que je parvins à me mettre debout.

— Que diable y a-t-il donc encore ? demandai-je à Jadin qui regardait tranquillement tout cela les mains dans ses poches, et en fumant sa pipe.

— Oh ! mon Dieu, me répondit-il, rien, ou presque rien ; c'est un vaisseau à trois ponts qui, sous prétexte qu'il ne nous voit pas, veut nous passer sur le corps, à ce qu'il paraît.

— Et où est-il ?

— Tenez, me dit Jadin en étendant la main à l'arrière, là, tenez.

En effet, je vis à l'instant même grandir, du milieu de la mer où il semblait plongé, le géant marin qui nous poursuivait. Il monta au plus haut d'une vague, de sorte qu'il nous dominait, comme de sa montagne un vieux château domine la plaine. Presque au même instant, par un jeu de bascule immense, nous montâmes et lui descendit, au point que nous nous trouvâmes de niveau avec ses mâts de perroquet. Alors seulement il nous aperçut sans doute, car il fit à son tour un mouvement pour s'écarter à droite, tandis que nous faisions un mouvement pour nous écarter à gauche. Nous le vîmes passer comme un fantôme, et de son bord ces mots nous arrivèrent lancés par le porte-voix : — Bon voyage ! — Puis le vaisseau s'élança comme un cheval de course, s'enfonça dans l'obscurité, et disparut.

— C'est l'amiral Mollo, dit le capitaine, qui va sans doute à Palerme avec *le Ferdinand* ; ma foi ! il était temps qu'il nous vit ; sans cela nous passions un mauvais quart d'heure.

— Où donc sommes-nous maintenant, capitaine ?

— Oh ! nous avons fait du chemin, allez ! nous sommes au milieu des îles. Regardez de ce côté, et d'ici à cinq minutes vous verrez la flamme de Stromboli.

Je me tournai du côté indiqué, et, en effet, le temps fixé par le capitaine n'était pas écoulé, que je vis tout l'horizon se teindre d'une lueur rougeâtre, tandis que j'entendais un bruit assez pareil à celui que ferait une batterie de dix ou douze pièces de canon éclatant les unes après les autres. C'était le volcan de Stromboli.

Ce fut pour nous un phare, et il pouvait nous indiquer avec quelle rapidité nous marchions. La première fois que je l'avais entendu, il était à l'avant du bâtiment, bientôt nous l'eûmes à notre droite, bientôt enfin derrière nous. Sur ces entrefaites, nous atteignîmes trois heures du matin, et le jour commença à se lever.

Je n'ai vu de ma vie plus splendide spectacle. Peu à peu la tempête avait cessé, quoique le mistral continuât toujours de se faire sentir. La mer était redevenue d'un bleu d'azur, et offrait l'image d'Alpes mouvantes, avec leurs vallées sombres, avec leurs montagnes nues et couronnées d'une écume blanche comme la neige. Notre speronare, léger comme la feuille, était balayé à cette surface, montant, descendant, remontant encore pour redescendre avec une rapidité effrayante, et en même temps une intelligence suprême. C'est que le vieux Nunzio n'avait pas quitté le gouvernail, c'est qu'au moment où quelqu'une de ces montagnes liquides se gonflait derrière nous, et se précipitait pour nous engloutir, d'un léger mouvement il jetait le speronare de côté, et nous sentions alors la montagne, momentanément affaissée, bouillonner au-dessous de nous, puis nous prendre sur ses robustes épaules, nous élever à son plus haut sommet, de sorte qu'à deux ou trois lieues autour de nous nous revoyions tous ces pics et toutes ces vallées. Tout à coup la montagne s'affaissait en gémissant sous notre carène, nous redescendions précipités par un mouvement presque vertical, puis nous nous trouvions au fond d'une gorge, où nous ne voyions plus rien que de nouvelles vagues prêtes à nous engloutir, et qui, au contraire, comme si elles eussent été aux ordres de notre vieux pilote, nous reprenaient de nouveau sur leur dos frémissant pour nous reporter au ciel.

Deux ou trois heures se passèrent à contempler ce magnifique spectacle au milieu duquel nous cherchions toujours les côtes de la Sicile, dont nous devions cependant approcher, puisque nous venions de laisser derrière nous Lipari, l'ancienne Méliganis, et Stromboli, l'ancienne Strongyle ; mais devant nous un immense voile s'étendait comme si toute la vapeur chassée par le mistral s'était épaissie pour nous cacher les côtes de l'antique Trinacrie. Nous demandâmes alors au pilote si nous naviguions vers une île invisible, et s'il n'y avait pas espérance de voir tomber le nuage qui nous cachait la déesse. Nunzio se tourna vers l'ouest, étendit la main au-dessus de sa tête, puis se tournant de notre côté :

— Est-ce que vous n'avez pas faim ? dit-il.

— Si fait, répondîmes-nous d'une seule voix. Il y avait vingt heures que nous n'avions mangé.

— Eh bien ! déjeunez, je vous promets la Sicile pour le dessert.

— Vent de Sardaigne ? demanda le patron.

— Oui, capitaine, répondit Nunzio.

— Alors nous serons à Messine aujourd'hui ?

— Ce soir, deux heures après l'*Ave Maria*.

— C'est sûr? demandai-je.

— Aussi sûr que l'Évangile, dit Pietro en dressant notre table. Le vieux l'a dit.

Ce jour-là il n'y avait pas moyen de faire la pêche. En revanche on tordit le cou à deux ou trois poulets, on nous servit une douzaine d'œufs, on nous monta deux bouteilles de vin de Bordeaux, et nous invitâmes le capitaine à prendre sa part du déjeuner. Comme il avait grand'faim, il se fit moins prier que la veille. Au reste, quand je dis que Pietro mit la table, je parle métaphoriquement. La table, à peine dressée, avait été renversée, et nous étions forcés de manger debout en nous adossant à quelque appui, tandis que Giovanni et Pietro tenaient les plats. Le reste de l'équipage, entraîné par notre exemple, commença à en faire autant. Il n'y avait que le vieux Nunzio qui, toujours à son gouvernail, paraissait insensible à la fatigue, à la faim et à la soif.

— Dites donc, capitaine, demandai-je à notre convive, est-ce qu'il y aurait encore du danger à envoyer une bouteille de vin au pilote?

— Hum! dit le capitaine en regardant autour de lui, la mer est encore bien grosse, une vague est bientôt embarquée.

— Mais un verre, au moins?

— Oh! un verre, il n'y a pas d'inconvénient. Tiens, dit le capitaine à Peppino qui venait de reparaître, tiens, prends ce verre-là, et porte-le au vieux, sans en répandre, entends-tu?

Peppino disparut dans la cabine, et un instant après nous vîmes au-dessus du toit la tête du pilote qui s'essuyait la bouche avec sa manche, tandis que l'enfant rapportait le verre vide.

— Merci, excellences, dit Nunzio. Hum! hum! merci. Ça ne fait pas de mal, n'est-ce pas, Vicenzo?

Une seconde tête apparut. — Le fait est qu'il est bon, dit Vicenzo en ôtant son bonnet, et il disparut.

— Comment! ils sont deux? demandai-je.

— Oh! dans le gros temps ils ne se quittent jamais, ce sont de vieux amis.

— Alors un second verre?

— Un second verre, soit! mais ce sera le dernier.

Peppino porta à l'arrière notre seconde offrande, et nous vîmes bientôt une main qui tendait à Nunzio le verre scrupuleusement vidé jusqu'à la moitié. Nunzio ôta son bonnet, nous salua, et but.

— Maintenant, excellences, dit-il en rendant le verre vide à Vicenzo, je crois que si vous voulez vous retourner du côté de la Sicile, vous ne tarderez pas à voir quelque chose.

Effectivement, depuis quelques minutes nous commencions à sentir des bouffées de vent qui venaient du côté de la Sardaigne, et dont nous avions profité en ouvrant une petite voile latine qui se hissait au haut du mât placé à l'avant. Au premier souffle de ce vent, les vapeurs qui pesaient sur la mer se soulevèrent comme une fumée détachée de son foyer, puis découvrirent graduellement les côtes de Sicile et les montagnes de Calabre, qui semblèrent d'abord ne faire, depuis le cap Blanc jusqu'à la pointe du Pizzo, qu'un même continent dominé par la tête gigantesque de l'Etna. La terre fabuleuse et mythologique d'Ovide, de Théocrite et de Virgile, était enfin devant nos yeux, et notre navire, comme celui d'Énée, voguait vers elle à pleines voiles, non plus protégé par Neptune, l'antique dieu de la mer, mais sous les auspices de la madone, étoile moderne des matelots.

MESSINE LA NOBLE

Nous approchions rapidement, dévorant des yeux l'horizon circulaire qui s'ouvrait devant nous comme un vaste amphithéâtre. À midi, nous étions à la hauteur du cap Pelore, ainsi appelé du pilote d'Annibal. Le général africain fuyant en Asie les Romains qui l'avaient poursuivi en Afrique, lorsque arrivé au point où nous étions, et d'où il est impossible de distinguer le détroit, il se crut trahi et acculé dans une anse où les ennemis allaient le bloquer et le prendre. Annibal était l'homme des résolutions rapides et extrêmes; il regarda sa main : l'anneau empoisonné qu'il y portait toujours n'avait pas quitté son doigt. Sûr alors d'échapper à la honte de l'esclavage par la rapidité de la mort, il voulut que celui qui l'avait trahi allât annoncer son arrivée à Pluton; et sans lui accorder les deux heures qu'il demandait pour se justifier, il le fit jeter à la mer. Deux heures plus tard il s'aperçut de son erreur, et nomma du nom de sa victime le cap qui, en se prolongeant, lui avait dérobé la vue du détroit; tardive expiation qui, consacrée par les historiens, s'est conservée jusqu'à nos jours.

De moment en moment, au reste, tous les accidens de la côte nous apparaissaient plus visibles; les villages se détachaient en blanc sur le fond verdâtre du terrain; nous commencions à apercevoir l'antique Scylla, ce monstre au buste de femme et à la ceinture entourée de chiens dévorans, si redoutée des anciens matelots, et que le divin Hélénus avait tant recommandé à Énée de fuir. Quant à nous, nous fûmes moins prudens que le héros troyen, quoique nous vinssions comme lui d'échapper à une tempête. La mer était redevenue tout à fait calme, les aboiemens des chiens avaient cessé pour faire place au bruit de la mer, qui se brisait contre le rivage; la Scylla moderne nous apparaissait dans son pittoresque développement, avec ses roches antiques surmontées d'une forteresse bâtie par Murat, et sa cascade de maisons qui descend du haut de la montagne jusqu'à la mer, comme un troupeau qui court à l'abreuvoir. Je demandai alors au capitaine si l'on ne pourrait pas diminuer la rapidité de notre course pour me laisser le temps de reconnaître, ma carte à la main, toutes ces villes aux noms sonores et poétiques; ma demande cadrait à merveille avec ses intentions. Notre speronare, trop fier et trop coquet pour entrer à Messine tout endolori qu'il était encore par l'orage, avait besoin de s'arrêter lui-même un instant pour qu'on rajustât son antenne brisée et qu'on le couvrît de voiles neuves. On mit en panne pour que les matelots fissent plus tranquillement leur besogne. Je pris mon album et jetai mes notes; Jadin prit son carton et se mit à croquer la côte. Deux ou trois heures se passèrent ainsi, rapides et occupées; puis, chacun ayant fini son affaire, on remit le cap sur Messine, et le petit bâtiment fendit de nouveau la mer avec la rapidité d'un oiseau qui regagne son nid.

La journée s'était écoulée au milieu de tous ces soins, et le soir commençait à descendre. Nous nous approchions de Messine, et je me souvenais de la prophétie du pilote, qui nous avait annoncé que deux heures après l'*Ave Maria* nous serions arrivés à notre destination. Cela me rappela que depuis notre départ je n'avais vu aucun de nos matelots remplir ostensiblement les devoirs de la religion, que ces enfans de la mer regardent cependant comme sacrés. Il y avait plus : une petite croix de bois d'olivier incrusté de nacre, pareille à celles que fabriquent les moines du Saint-Sépulcre, et que les pèlerins rapportent de Jérusalem, avait disparu de notre cabine, et je l'avais retrouvée à la proue du bâtiment, au-dessous d'une image de la *Madone du pied de la grotte*, sous l'invocation de laquelle notre petit bâtiment était placé. Après m'être informé s'il y avait eu un motif particulier pour changer cette croix de place, et avoir appris que non, je l'avais reprise où elle était, et l'avais rapportée dans la cabine, où elle était restée depuis lors; or qui vu comment la madone, reconnaissante sans doute, nous avait protégés à l'heure du danger.

En ce moment je me retournai, et j'aperçus le capitaine près de nous.

— Capitaine, lui dis-je, il me semble que, sur tous les bâtimens napolitains, génois ou siciliens, lorsque vient l'heure de l'*Ave Maria*, on fait une prière commune : est-ce que ce n'est pas votre habitude à bord du speronare?

— Si fait, excellence, si fait, reprit vivement le capitaine; et s'il faut vous le dire, cela nous gêne même de ne pas la faire.

— Eh! qui diable vous en empêche?

— Excusez, excellence, reprit le capitaine; mais comme nous conduisons souvent des Anglais qui sont protestans, des Grecs qui sont schismatiques, et des Français qui ne sont rien du tout, nous avons toujours peur de blesser la croyance ou d'exciter l'incrédulité de nos passagers, par la vue de pratiques religieuses qui ne seraient pas les leurs. Mais quand les passagers nous autorisent à agir chrétiennement, nous leur en avons une grande reconnaissance; de sorte que, si vous le permettez...

— Comment donc, capitaine! je vous en prie; et si vous vous voulez commencer tout de suite, il me semble que, comme il est près de huit heures...

Le capitaine regarda sa montre; puis, voyant qu'il n'y avait effectivement pas de temps à perdre :

— L'*Ave Maria*, dit-il à haute voix.

À ces mots, chacun sortit des écoutilles, et s'élança sur le pont. Plus d'un sans doute avait déjà commencé mentalement la Salutation angélique, mais chacun s'interrompit aussitôt pour venir prendre sa part de la prière générale.

D'un bout à l'autre de l'Italie, cette prière, qui tombe à une heure solennelle, clôt la journée et ouvre la nuit. Ce moment de crépuscule, plein de poésie partout, s'augmente encore sur la mer d'une sainteté infinie. Cette mystérieuse immensité de l'air et des flots, ce sentiment profond de la faiblesse humaine comparée au pouvoir omnipotent de Dieu, cette obscurité qui s'avance, et pendant laquelle le danger, présent toujours, va grandir encore, tout cela prédispose

le cœur à une mélancolie religieuse, à une confiance sainte qui soulève l'âme sur les ailes de la foi. Ce soir-là surtout, le péril auquel nous venions d'échapper, et que nous rappelaient de temps en temps une vague houleuse ou des mugissements lointains ; tout inspirait à l'équipage et à nous-mêmes un recueillement profond. Au moment où nous nous rassemblions sur le pont, la nuit commençait à s'épaissir à l'orient ; les montagnes de la Calabre et la pointe du cap de Pelore perdaient leur belle couleur bleue pour se confondre dans une teinte grisâtre qui semblait descendre du ciel comme s'il en fût tombé une fine pluie de cendres, tandis qu'à l'occident, un peu à droite de l'archipel de Lipari, dont les îles aux formes bizarres se détachaient avec vigueur sur un horizon de feu, le soleil élargi et barré de longues bandes violettes commençait à tremper le bord de son disque dans la mer Tyrrhénienne, qui, étincelante et mobile, semblait rouler des flots d'or fondu. En ce moment le pilote se leva derrière la cabine, prit dans ses bras le fils du capitaine qu'il posa à genoux sur l'estrade qu'elle formait, et, abandonnant le gouvernail comme si le bâtiment était suffisamment guidé par la prière, il soutint l'enfant afin que le roulis ne lui fît pas perdre l'équilibre. Ce groupe singulier se détacha aussitôt sur un fond doré, pareil à une peinture de Giovanni Fiesole, ou de Benozzo Gozzoli ; et d'une voix si faible, qu'elle arrivait à peine jusqu'à nous, et qui cependant venait de monter jusqu'à Dieu, commença de réciter la prière virginale que les matelots écoutaient à genoux, et nous inclinés.

Voilà de ces souvenirs pour lesquels le pinceau est inhabile et la plume insuffisante ; voilà de ces scènes qu'aucun récit ne peut rendre, qu'aucun tableau ne peut reproduire, parce que leur grandeur est tout entière dans le sentiment intime des acteurs qui l'accomplissent. Pour le lecteur de voyages ou l'amateur de marines, ce ne sera jamais qu'un enfant qui prie, des hommes qui répondent et un navire qui flotte ; mais pour quiconque aura assisté à une pareille scène, ce sera un des plus magnifiques spectacles qu'il aura vus, un des plus magnifiques souvenirs qu'il aura gardés ; ce sera la faiblesse qui prie, l'immensité qui regarde, et Dieu qui écoute.

La prière finie, chacun s'occupa de la manœuvre. Nous approchions de l'entrée du détroit ; après avoir côtoyé Scylla, nous allions affronter Charybde. Le phare venait de s'allumer au moment même où le soleil s'était éteint. Nous voyions, de minute en minute, éclore comme des étoiles les lumières de Solano, de Scylla et de San-Giovanni ; le vent, qui, selon la superstition des marins, avait suivi le soleil, nous était aussi favorable que possible, de sorte que, vers les neuf heures, nous doublâmes le phare et entrâmes dans le détroit. Une demi-heure après, comme l'avait prédit notre vieux pilote, nous passions sans accident sur Charybde et nous jetions l'ancre devant le village *Della Pace*.

Il était trop tard pour prendre la patente, et nous ne pouvions descendre à terre sans avoir rempli cette formalité. La crainte du choléra avait rendu la surveillance des côtes très active : il ne s'agissait de rien moins que d'être pendu en cas de contravention ; de sorte qu'arrivés à peine à cinquante pas de leurs familles, nos matelots ne pouvaient, après deux mois d'absence, embrasser ni leurs femmes ni leurs enfants. Cependant la vue du pays natal, notre heureuse arrivée malgré la tempête, le plaisir promis pour le lendemain, avaient chassé les souvenirs tristes, et presque aussitôt les cœurs naïfs de ces braves gens s'étaient ouverts à toutes les émotions joyeuses du retour. Aussi, à peine le speronare était-il à l'ancre et les voiles étaient-elles carguées, que le capitaine, qui l'avait fait arrêter juste en face de sa maison, et le plus près possible du rivage, poussa un cri de reconnaissance. Aussitôt la fenêtre s'ouvrit ; une femme parut ; deux mots furent échangés seulement à terre et à bord : Giuseppe ! Maria !

Au bout de cinq minutes le village était en révolution. Le bruit s'était répandu que le speronare était de retour, et les mères, les filles, les femmes et les fiancées, étaient accourues sur la plage, armées de torches. De son côté, tout l'équipage était sur le pont ; chacun s'appelait, se répondait ; c'étaient des questions, des demandes, des réponses qui se croisaient avec une telle rapidité et une telle confusion, que je ne comprenais pas comment chacun pouvait distinguer ce qui lui revenait en propre de ce qui était adressé à son voisin. Et cependant tout se démêlait avec une incroyable facilité ; chaque parole allait trouver le cœur auquel elle était adressée ; et comme aucun accident n'avait attristé l'absence, la joie devint bientôt générale et se résuma dans Pietro, qui commença, accompagné par le sifflement de Filippo, à danser la tarentelle, tandis qu'à terre sa maîtresse, suivant son exemple, se mit à se trémousser de son côté. C'était bien la chose la plus originale que cette danse exécutée, moitié à bord, moitié sur le rivage. Enfin, les gens du village s'en mêlèrent ; l'équipage, de son côté ne voulut pas demeurer en reste, et, à l'exception de Jadin et de moi, le ballet devint général. Il était en pleine activité, lorsque nous vîmes sortir du port de Messine une véritable flotte de barques portant toutes à leurs proues un foyer ardent. Une fois au delà de la citadelle, elles s'étendirent en ligne sur un espace d'une demi-lieue à peu près, puis, rompant leurs rangs, elles se mirent à sillonner le détroit en tous sens, n'adoptant aucune direction, aucune allure régulière ; on eût dit des étoiles qui avaient perdu leur route et qui se croisaient en filant. Comme nous ne comprenions absolument rien à ces évolutions étranges, nous profitâmes d'un moment où Pietro épuisé reprenait des forces, assis les jambes croisées sur le pont, et nous l'appelâmes. Il se leva d'un seul bond et vint à nous.

— Eh bien ! Pietro, lui dis-je, nous voilà donc arrivés ?

— Comme vous voyez, excellence, à l'heure que le vieux a dite ; il ne s'est pas trompé de dix minutes.

— Et nous sommes content ?

— Un peu. On va revoir sa petite femme.

— Dites-nous donc, Pietro, repris-je, ce que c'est que toutes ces barques.

— Tiens, dit Pietro, qui ne les avait pas aperçues, tant ses yeux étaient attirés d'un autre côté ; tiens, la pêche au feu ! Au fait, c'est le bon moment. Voulez-vous la faire ?

— Mais certainement, m'écriai-je, me rappelant l'excellente partie de ce genre que nous avions faite sur les côtes de Marseille avec Méry, monsieur Morel et toute sa charmante famille ; est-ce qu'il y a moyen ?

— Sans doute ; il y a tout ce qu'il faut à bord pour cela.

— Eh bien ! deux piastres de bonne main à partager entre le harponneur et les rameurs.

— Giovanni ! Filippo ! Ohé ! les autres, voilà du macaroni qui nous tombe du ciel.

Les deux matelots accoururent. Giovanni, comme on se le rappelle, était le harponneur en titre. Lorsque Pietro leur eut dit ce dont il s'agissait, il cria deux ou trois paroles explicatives à sa maîtresse, et disparut sous le pont.

En effet, à mesure que les barques se rapprochaient de nous, nous commencions à distinguer, tout couvert d'un reflet rougeâtre, et pareil à un forgeron près d'une forge, le harponneur, son arme à la main, et derrière lui, dans l'ombre, les rameurs pressant ou ralentissant le mouvement de leurs avirons, selon le commandement qu'ils recevaient. Presque toutes ces barques étaient montées par des jeunes gens et des jeunes femmes de Messine ; et, pendant les mois d'août et de septembre, le détroit illuminé *a giorno*, comme on dit en Italie, est tous les soirs témoin de ce singulier spectacle. De son côté, Reggio ouvre quotidiennement aussi son port à de pareilles expéditions, de sorte que, des côtes de la Sicile aux côtes de la Calabre, la mer est littéralement couverte de feux follets qui, vus du haut des montagnes bordant chaque rive, doivent former les évolutions les plus bizarres et les dessins les plus fantastiques qu'il soit possible d'imaginer.

Au bout de dix minutes, la chaloupe était prête et portait fièrement à sa proue un grand réchaud de fer dans lequel brûlaient des morceaux de bois résineux. Giovanni nous attendait armé de son harpon, et Pietro et Filippo, leurs rames à la main. Nous descendîmes, et nous prîmes place le plus près possible de l'avant. Quant à Milord, comme nous nous rappelions la scène qu'en pareille circonstance il nous avait faite à Marseille, nous le laissâmes à bord.

Il n'y avait au reste aucune variété dans la manière de faire cette pêche. Les poissons, attirés par la lueur de notre feu, comme à la chasse des alouettes par le reflet du miroir, montaient du fond de la mer et venaient à la surface regarder avec une curiosité stupide cette flamme inaccoutumée. C'était ce moment de badauderie que saisissait Giovanni avec une admirable agilité et une adresse parfaite. Nous avions déjà cinq ou six pièces magnifiques, lorsque nous nous joignîmes à la flotte messinoise, et que nous nous perdîmes au milieu d'elle.

La merveilleuse chose que cette mer, qui, la veille, avait voulu nous engloutir dans des gouffres sans fond, qui, à cette heure, nous berçait mollement sur son miroir uni ; qui, après un danger, nous offrait un plaisir, et qui feignait elle-même l'oubli, pour nous ôter, à nous, le souvenir ! Aussi, comme l'on comprend bien que les marins ne puissent se séparer longtemps de cette capricieuse maîtresse, qui finit presque toujours par les dévorer !

Nous errions depuis une demi-heure à peu près au milieu de ces cris de joie, de ces chants, de ces éclats de rire, de ces démonstrations bruyantes que prodiguent si volontiers les Italiens méridionaux, lorsque d'une barque sans foyer, sans harponneur, et qui venait à nous voilée et mystérieuse, nous entendîmes sortir une harmonie douce et tendre, et qui n'avait rien de commun avec les sons qui nous entouraient. Une voix de femme chantait en s'accompagnant d'une guitare, non plus la mélodieuse chanson sicilienne mais la naïve ballade allemande. Pour la première fois peut-être depuis la chute de la maison de Souabe, le pays habitué aux refrains vifs et gracieux du midi entendait le chant poétique du nord. Je reconnus les stances de

Marguerite attendant Faust. D'une main, je fis signe aux rameurs de s'arrêter ; de l'autre, à Giovanni de suspendre son exercice, et nous écoutâmes. La barque s'approchait doucement de nous, nous apportant plus distincte, à chaque coup d'aviron, cette ballade allemande si célèbre par sa simplicité :

Rien ne console
De son adieu
Je deviens folle.
Mon Dieu ! mon Dieu !

Mon âme est vide,
Mon cœur est sourd ;
J'ai l'œil livide
Et le front lourd.

Ma pauvre tête
Est à l'envers :
Adieu la fête
De l'Univers !

En sa présence
Le monde est beau,
En son absence
C'est un tombeau.

A la fenêtre
Son œil distrait
Me voit paraître
Dès qu'il paraît.

Sa voix m'emporte
Dedans, dehors ;
Qu'il entre ou sorte,
J'entre ou je sors.

Joyeux ou sombre,
Selon sa loi
Je suis son ombre
Et non plus moi.

Et dans ma fièvre
Je crois parfois
Sentir sa lèvre,
Ouïr sa voix.

Et murmurante
De mots d'amour,
Pâle et mourante,
J'attends qu'un jour

Sa bouche en flamme
Vienne épuiser
Toute mon âme
Dans un baiser !

Rien ne console
De son adieu :
Oh ! je suis folle
Mon Dieu ! mon Dieu !

La barque passa près de nous, nous jetant cette suave émanation germanique. Je fermai les yeux, et je crus descendre encore le cours rapide du Rhin ; puis la mélodie s'éloigna. On avait fait silence pour la laisser passer ; une fois perdue dans le lointain, la bruyante hilarité italienne se ranima. Je rouvris les yeux, et je me retrouvai en Sicile, croyant avoir fait, comme Hoffmann, quelque songe fantastique. Le lendemain, le songe me fut expliqué, lorsque je vis sur l'affiche du théâtre de l'Opéra le nom de mademoiselle Schulz.

Cependant la nuit s'avançait, les barques devenaient de plus en plus rares. A chaque instant il en disparaissait quelques-unes derrière l'angle de la citadelle; les lumières éparses sur la rive s'éteignaient elles-mêmes comme s'étaient éteintes les lumières errantes sur la mer. Nous commencions à sentir nous-mêmes toute la fatigue de la nuit et de la journée de la veille : nous reprîmes donc la route de notre bâtiment, et, lorsque nous y arrivâmes, nous pûmes voir, du haut du pont, le détroit entier rentré dans l'obscurité, depuis Reggio jusqu'à Messine, et tout s'éteindre, à l'exception du phare, qui, pareil au bon génie de ces parages, veille incessamment jusqu'au jour, une flamme au front.

Le lendemain nous nous éveillâmes avec le jour : ses premiers rayons nous montrèrent la reine du détroit, la seconde capitale de la Sicile, Messine la Noble, que sa situation merveilleuse, ses sept portes, ses cinq places, ses six fontaines, ses vingt-huit palais, ses quatre bibliothèques, ses deux théâtres, son port et son commerce, qui impriment le mouvement à une population de soixante-dix mille âmes, rendent, malgré la peste de 1743 et le terrible tremblement de terre de 1783, une des plus florissantes et des plus gracieuses cités du monde. Cependant, de l'endroit où nous étions, c'est-à-dire à vingt-cinq ou trente pas du rivage, en face du village Della Pace, nous ne pouvions avoir de cette vue qu'une idée imparfaite ; mais, dès que nous eûmes levé l'ancre et gagné le milieu du détroit, Messine nous apparut dans toute sa majesté.

Peu de situations sont pareilles à celle de Messine, porte puissante de deux mers, par laquelle on ne peut passer de l'une à l'autre que sous son bon plaisir royal. Adossée à des coteaux merveilleusement accidentés, couverts de figues d'Inde, de grenadiers et de lauriers-roses, elle a en face d'elle la Calabre. Derrière la ville se levait le soleil qui, à mesure qu'il montait sur l'horizon, colorait le panorama qu'il éclairait des plus gracieuses couleurs. A la droite de Messine s'étend la mer d'Ionie, à sa gauche la mer Tyrrhénienne.

Nous continuions toujours d'avancer, sans plus de mouvement que si nous voguions sur un large fleuve ; et à mesure que nous avancions, Messine s'offrait à nous dans ses moindres détails, développant à nos yeux son quai magnifique, qui se recourbe comme une faulx jusqu'au milieu du détroit, et forme un port presque fermé. Cependant, au milieu de cette splendeur, une chose singulière donnait un aspect étrange à la ville : toutes les maisons de la Marine, c'est ainsi que l'on nomme le quai qui sert en même temps de promenade, étaient uniformes de hauteur et, comme les maisons de la rue de Rivoli, bâties sur un même modèle, mais inachevées et élevées de deux étages seulement. Les colonnes, coupées à moitié, sont veuves du troisième, qui semble avoir été d'un bout à l'autre de la ville enlevé par un coup de sabre. J'interrogeais alors Pietro, notre cicerone maritime. Il m'apprit que le tremblement de terre de 1783 ayant abattu toute la ville, les familles ruinées par cet accident ne faisaient rebâtir que ce qui leur était strictement nécessaire, et que peu à peu, d'ici à cinquante autres années, la rue s'achèverait. Je me contentai de cette réponse, qui me parut au reste assez plausible.

Notre bâtiment jeta l'ancre en face d'une fontaine d'un rococo magnifique, et représentant Neptune enchaînant Charybde et Scylla. En Sicile, tout est encore mythologique, et Ovide et Théocrite y sont regardés comme des novateurs.

A peine l'ancre avait-elle mordu, et les voiles étaient-elles abaissées, que nous reçûmes l'invitation de nous rendre à la douane, c'est-à-dire à la police. Je mettais déjà le pied sur l'échelle, afin de nous rendre dans la barque, lorsque je fus retenu par un cri lamentable ; c'était mon cuisinier napolitain, que j'avais complètement perdu de vue depuis son apparition pendant la tempête, qui commençait à se dégourdir, comme une marmotte qui se réveille après l'hiver. Il sortait de l'écoutille tout chancelant, soutenu par deux de nos matelots, et regardant tout autour de lui d'un air hébété. Le pauvre garçon, quoique n'ayant ni bu ni mangé depuis notre départ, était parfaitement bouffi, et avait les yeux gonflés comme des œufs, et les lèvres grosses comme des saucisses. Cependant, malgré l'état déplorable où il était réduit, l'immobilité du bâtiment, qui déjà la veille avait amené un mieux sensible, venait de le rendre peu à peu à lui-même, de sorte qu'il se tenait debout ou à peu près, lorsque le bateau vint nous prendre pour nous conduire à terre. Voyant que j'allais y descendre sans lui, il avait compris alors que je l'oubliais, et avait rassemblé toutes ses forces pour jeter le cri lamentable qui m'avait fait retourner. J'avais trop de pitié dans le cœur pour abandonner le pauvre Cama dans une pareille situation, aussi je fis signe à la barque de l'attendre ; on l'y descendit en le soutenant par dessous les épaules ; enfin il y prit pied, mais ne pouvant encore supporter le mouvement de la mer, si calme et si inoffensif qu'il fût, il tomba à l'arrière, affaissé sur lui-même.

Arrivé à la douane, et au moment de paraître devant les autorités messinoises, une autre épreuve attendait le pauvre Cama. Il s'était tant pressé de partir en apprenant qu'il allait avoir pour maître un appréciateur de Roland, qu'il n'avait oublié qu'une chose, c'était de se munir d'un passeport. Je crus d'abord que j'allais sur ce point tout arranger à sa satisfaction. En effet, lorsque Guichard avait été prendre à l'ambassade de France le passeport avec lequel je voyageais, sachant que je comptais emmener un domestique en Sicile, il avait fait mettre sur son passeport : *Monsieur Guichard et son domestique* ; puis il était allé porter le susdit papier au visa napolitain. Là, par mesure de sûreté gouvernementale, on lui avait demandé le nom de ce domestique ; il avait dit alors le premier qui lui était venu à l'esprit, de sorte qu'on avait ajouté à ces cinq mots : *Monsieur Guichard et son domestique*, ces deux autres mots : *nommé Bajocco*. J'offris donc à Cama de s'appeler momentanément Bajocco, ce qui me paraissait un nom tout aussi respectable que le sien ; mais, à mon grand étonnement, il refusa avec indignation, disant qu'il n'avait jamais rougi de s'appeler comme son père, et que pour rien au monde

il ne ferait l'affront à sa famille de voyager sous un nom supposé, et surtout sous un nom aussi hétéroclite que celui de Bajocco. J'insistai, il tint bon; malheureusement, en touchant la terre ferme, ses forces lui étaient revenues comme à Antée, et avec ses forces son entêtement habituel. Nous étions donc au plus fort de la discussion, lorsqu'on vint nous prévenir qu'on nous attendait dans la chambre des visa. Peu sûr moi-même de la validité de mon passeport, je n'avais nullement envie encore de compliquer ma situation de celle de Cama; je l'envoyais donc à tous les diables, et j'entrai.

Contre mon attente, l'examen, pour notre part, se passa sans encombre; on me fit seulement observer que mon passeport ne portait pas de signalement: c'était une précaution qu'avait prise Guichard, son signalement s'accordant médiocrement avec le mien. Je répondis courtoisement à l'employé qu'il était libre de combler cette lacune; ce qu'il fit effectivement. Puis cette formalité, qui mettait mon passeport parfaitement en règle, remplie à notre satisfaction à tous les deux, il nous donna à haute voix, à Janin et à moi, l'autorisation de passer à terre. J'aurais bien voulu attendre encore un instant Cama, pour savoir comment il s'en tirerait: mais comme, aux yeux de l'aimable gouvernement auquel nous avions affaire, tout est suspect, hâte et retard, je me contentai de le recommander au capitaine, et je sautai avec Jadin dans la barque, qui nous conduisit enfin sur le quai. Nous entrâmes aussitôt dans la ville par une porte percée dans les bâtiments du port.

Ce fut le 5 février 1783, une demi-heure environ après midi, que, par un jour sombre et sous un ciel chargé de nuages épais et de formes bizarres, les premiers signes du désastre dont Messine porte encore les traces se firent sentir. Les animaux, à qui tous les cataclysmes se révèlent par l'instinct avant d'arriver à l'homme, furent les premiers à donner les marques d'une frayeur dont on cherchait vainement les causes apparentes. Les oiseaux s'envolèrent des arbres où ils étaient perchés et des toits où ils s'abritaient, et commencèrent à décrire des cercles immenses, sans oser se reposer sur la terre; les chiens furent pris d'un tremblement convulsif et hurlèrent tristement: les bœufs, répandus dans la campagne, mugissans et effrayés, se dispersèrent çà et là et comme poursuivis par un danger invisible. Dans ce moment, on entendit une détonation profonde, pareille à un tonnerre souterrain, et qui dura trois minutes: c'était la grande voix de la nature qui criait à ses enfans de songer à la fuite ou de se préparer à la mort. Au même moment, les maisons commencèrent à trembler comme prises de fièvre, quelques-unes s'affaissèrent sur elles-mêmes, et de tous les points de la ville un nuage de poussière et de fumée monta vers le ciel, qu'il rendit plus sombre et plus menaçant encore; puis un frémissement courut par toute la terre, pareil à celui d'une table chargée que l'on secouerait par les pieds, et une partie de la ville s'abîma. Toutes les maisons restées debout vomirent à l'instant même leurs habitans par les portes et les fenêtres, tout ce qui n'avait pas été tué par la première secousse se sauva vers la grande place; mais, avant que cette foule épouvantée y parvînt, un autre tremblement de terre se fit sentir, la poursuivant dans les rues, l'écrasant sous les débris des maisons, qui formèrent à l'instant même d'immenses barricades de décombres et de ruines, au haut desquelles on vit bientôt apparaître comme des spectres ceux qui, pour fuir, foulaient aux pieds ceux qui avaient été ensevelis. Les deux tiers de la ville étaient déjà abattus.

La grande place était couverte d'une foule immense, qui, tout éloignée qu'elle était des bâtimens, était loin cependant de se trouver à l'abri de tout danger. De seconde en seconde, des crevasses s'ouvraient, dévorant une maison, un palais, une rue, puis refermaient leurs gueules fumantes, comme des monstres rassasiés. Un de ces abîmes pouvait s'ouvrir sous les pieds des citoyens, et, comme ils engloutissaient les maisons, engloutir leurs habitans. Enfin la terre parut se calmer, comme fatiguée de son propre effort; une pluie orageuse et pressée tomba de ce ciel épais et lourd: la torpeur de la nature gagna les hommes; tout parut s'engourdir dans l'extrême douleur; la nuit vint, nuit terrible, tempêtueuse, obscure, et pendant laquelle nul n'osa rentrer dans le peu de maisons qui restaient debout; ceux qui avaient une voiture s'y couchèrent, les autres attendirent le jour dans les rues ou dans la campagne. A minuit, la terre, qui s'était momentanément calmée, recommença à frémir, puis à trembler, mais cette fois sans direction aucune; si bien qu'il eût été difficile de dire laquelle était la plus agitée, d'elle ou de la mer. En ce moment, on vit un clocher détaché de sa base et emporté dans l'air, tandis que la coupole du dôme s'affaissait, et que le palais royal, les maisons de la Marine, douze couvens et cinq églises, étaient comme sapés à leurs bases et s'abîmaient du faîte aux fondemens. La durée des deux premiers tremblemens de terre avait été de quatre et de six secondes, la dernière fut de quinze.

Au milieu de cette désolation nocturne et obscure, certaines parties de la ville s'éclairèrent insensiblement, des sifflemens se firent entendre. Bientôt, au sommet des débris, on vit briller des flammes pareilles au dard d'un serpent enseveli qui tenterait de se tirer d'un monceau de ruines. Comme le cataclysme avait eu lieu à l'heure du dîner, dans presque toutes les maisons il y avait du feu dans les cheminées ou dans les cuisines; c'était ce feu couvert de débris qui avait mordu aux poutres et aux lambris, avait d'abord couvé comme dans un fourneau souterrain, et qui demandait à sortir, trop comprimé dans sa fournaise. Vers les deux heures du matin, sur presque tous les points, la ville était en flammes. La journée du 6 fut une journée de triste et lugubre repos; au jour, la terre redevint immobile. A peine quelques bâtimens restaient-ils debout de toute cette ville, florissante la veille. Les habitans commençaient à reprendre quelque espérance, non plus pour leurs maisons, mais pour leur vie, car ils avaient passé la nuit éclairés par l'incendie qui courait avec acharnement de ruines en ruines. Cependant chacun avait commencé à s'appeler, à se reconnaître, à faire une part de joie pour les vivans et de larmes pour les morts, lorsque le 7, vers les trois heures de l'après-midi, les secousses diminuèrent insensiblement, et, néanmoins, il leur fallut plus d'un an pour disparaître.

Cependant, depuis trois jours personne n'avait mangé; tous les magasins étaient détruits; quelques bâtimens entrèrent dans le port, qui partagèrent leurs provisions avec les plus affamés. Bientôt les villes voisines vinrent au secours de leur sœur. La Calabre elle-même, malgré sa vieille haine, se montra ennemie généreuse, et envoya du pain, du vin, de l'huile. Le vice-roi expédia un officier de Palerme à Messine avec pleins pouvoirs pour faire le bien; les chevaliers de Malte envoyèrent quatre galères, 60.000 écus, un chargement de lits et de médicamens, quatre chirurgiens pour panser les blessés, et sept cents esclaves d'Afrique pour rebâtir les maisons. Le gouvernement n'accepta de tout cela que quatre cents onces, les lits, les médicamens et les médecins, le tout pour l'hôpital. On construisit des baraques en bois pour les bâtimens d'absolue nécessité, et dont ne peut se passer un peuple, tels que les tribunaux, les collèges et les églises. Tous les droits sur le savon, l'huile et la soie, qui étaient le principal commerce de la ville furent abolis. On distribua des aumônes aux plus pauvres, des consolations et des promesses soutinrent les autres. Peu à peu la crainte diminua avec la violence des secousses, quoique de temps en temps encore la terre continuât de frémir comme un être animé. Au bout de quinze jours on commença de fouiller les ruines, afin d'en tirer tout ce qui pouvait avoir échappé au double désastre mais le feu avait été si violent que les métaux avaient fondu; l'or et l'argent monnayés furent retrouvés en lingots. Les plus riches étaient pauvres.

Voilà comment rien ou presque rien des anciens monumens qu'y élevèrent successivement les Grecs, les Sarrasins, les Normands et les Espagnols, n'existe à Messine. Les murailles de la cathédrale résistèrent cependant, quoique, comme nous l'avons dit, la coupole fût tombée. Le couvent des Franciscains, bâti en 1435 par Ferdinand le Magnifique, échappa miraculeusement au désastre. Deux fontaines aussi, l'une située sur la place du Dôme, l'autre sur le port, restèrent debout. La première, datant de 1547, avait été élevée en l'honneur de Zancle, le prétendu fondateur de Messine; la deuxième, bâtie en 1558, et représentant, comme nous l'avons dit, Neptune enchaînant Charybde et Scylla. Toutes deux étaient sculptées par frère Giovanni Agnolo. Nous avions vu, en passant sur le port, la fontaine de Neptune; nous nous acheminâmes vers la cathédrale.

La façade de ce monument, telle qu'on la voit aujourd'hui, est un singulier mélange des architectures différentes qui se sont succédé depuis le XIe siècle. La partie de la façade qui s'élève depuis le sol jusqu'à la hauteur des bas-côtés remonte à son fondateur, Roger II; ses assises de marbre rouge, que séparent, ainsi qu'aux mosquées du Caire et d'Alexandrie, des lambeaux enrichis d'incrustations en marbres de différentes couleurs, portent l'empreinte du goût arabe modifié par le ciseau byzantin. Quant aux trois portes exécutées en marbre blanc, leurs contours se détachent harmonieusement sur les chaudes et riches parois qui leur servent de fond: celle du milieu, beaucoup plus élevée que les autres, porte les armes du roi d'Aragon, qui en fixe l'exécution à l'an 1350 à peu près.

A l'intérieur, comme presque toutes les églises de cette époque, la cathédrale est bâtie sur le plan de la basilique romaine. Les colonnes qui soutiennent la voûte sont de granit, inégales en hauteur, différentes en diamètre, et réunies entre elles par des arcades qui soutiennent des murs percés de croisées, et ensuite des combles dont les charpentes en relief sont encore peintes et dorées en certaines parties; c'étaient les colonnes d'un temple de Neptune, jadis placées au Phare, et transportées à Messine lorsque

la Sicile passa de la domination vagabonde des Sarrasins sous celle des pieux aventuriers normands. On les reconnait au premier coup d'œil pour antiques, à leurs élégantes proportions, quoiqu'elles soient surmontées de chapiteaux grossiers, d'un dessin moitié mauresque, moitié byzantin. Quelques belles parties de mosaïque brillent encore à la voûte du chœur et dans les chapelles attenantes : le reste fut détruit dans l'incendie de 1232.

En sortant de la cathédrale, nous nous trouvâmes en face de la fontaine du Dôme. Celle-ci, que je préfère infiniment à celle du port, est une de ces charmantes créations du XVIe siècle, qui réunissent le style gothique à la suavité grecque : sur sa pointe la plus élevée est Zancle, fondateur de la ville, contemporain d'Orion et de tous les héros des époques fabuleuses. Devant lui, un chien, symbole de la fidélité, lève la tête et le regarde ; cette figure est soutenue par un groupe de trois amours adossés les uns aux autres, dont les pieds trempent dans une barque supportée elle-même par quatre femmes ravissantes de *morbidezza*, entre lesquelles des têtes de dauphins lancent des jets d'eau qui retombent dans une barque plus grande encore, et de là enfin, dans un bassin gardé par des lions, entouré par les dieux marins, et orné de sculptures représentant les principales scènes de la mythologie.

Les points principaux examinés, nous nous lançâmes au hasard dans la ville : si modernes que soient les constructions et si médiocres architectes que soient les constructeurs, ils n'ont pu ôter à la situation ce qu'elle offrait d'accidenté et de grandiose. Deux choses qui me frappèrent entre toutes furent : la première, un escalier gigantesque qui conduit tout bonnement d'une rue à une autre, et qui semble un fragment de la Babel antique ; la seconde, le caractère étrange que donnent à toutes les maisons leurs balcons de fer uniformes, bombés, et chargés de plantes grimpantes qui en dissimulent les barreaux, et retombent le long des murs en longs festons que le vent fait gracieusement flotter. Pardon, j'en oublie une. A la porte d'un corps de garde de gendarmerie, je vis un brigadier qui, en chemise et le bonnet de police sur la tête, confectionnait une robe de tulle rose à volans. Je m'arrêtai un instant devant lui, et émerveillé de la manière dont il jouait de l'aiguille, je pris des informations sur ce brave militaire. J'appris alors qu'à Messine l'état de couturière était en général exercé par des hommes ; mon brigadier cumulait : il était en même temps gendarme et tailleur pour femmes.

Il n'y a à Messine ni parc royal ni jardin public ; de sorte que chacun, le soir venu, se porte vers le quai de la Palazzata, plus vulgairement appelé la Marine, afin d'y respirer l'air de la mer. Le port est donc le rendez-vous de toute l'aristocratie messinoise, qui se promène à cheval ou en voiture depuis une porte jusqu'à l'autre, c'est-à-dire sur une longueur d'un quart de lieue.

Peut-être, si l'on pouvait franchir d'un seul bond la Méditerranée, et sauter du boulevard des Italiens sur le port de Messine, peut-être, dis-je, trouverait-on quelque différence notable entre les personnages qui peuplent ces deux promenades ; mais, en sortant de Naples, la transition est trop douce pour être sensible. La seule chose qui donne à la Marine un air particulier, ce sont ses charmans abbés galans, coquets, pomponnés, portant des chaînes d'or comme des chevaliers, et montés sur de magnifiques ânes venant de Pantellerie, ayant leur généalogie comme des coursiers arabes, et des harnais qui le disputent en élégance à ceux des plus magnifiques chevaux.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes notre capitaine qui nous attendait. Nous lui demandâmes des nouvelles de Cama. Le pauvre diable était en prison et se réclamait de nous. Malheureusement il était trop tard pour faire des démarches le soir même, les autorités napolitaines étant de toutes les autorités que je connaisse celles qu'il est le plus imprudent de déranger hors des heures qu'elles daignent employer à la vexation des voyageurs. Force nous fut, en conséquence, de remettre la chose au lendemain. D'ailleurs, j'avais pour le moment une préoccupation bien autrement sérieuse. Jadin, qui s'était trouvé souffrant dans la journée, et qui m'avait quitté au milieu de mes courses à travers la ville pour rentrer à l'hôtel, était réellement indisposé. J'appelai le maître de l'hôtel, je lui demandai l'adresse du meilleur médecin de la ville, et le capitaine courut le chercher.

Un quart d'heure après, le capitaine revint avec le docteur. C'était un de ces bons médecins comme je croyais qu'il n'en existait plus que dans les comédies de Dorat et de Marivaux, avec une perruque toute tirebouchonnée, et un jonc à pomme d'or. Notre Esculape reconnut immédiatement tous les symptômes d'une fièvre cérébrale parfaitement constituée, et ordonna une saignée. Je fis aussitôt apporter linge et cuvette, et voyant qu'il se levait pour se retirer, je lui demandai s'il ne pratiquerait pas l'opération lui-même ; mais il me répondit, avec un air plein de dignité, qu'il était médecin et non barbier, et que je n'avais qu'à aller chercher un *saigneur* pour exécuter son ordonnance. Heureux pays où il y a encore des Figaro autre part qu'au théâtre !

Je ne tardai point à trouver ce que je cherchais. Outre les deux plats à barbe pendus au-dessus de la porte, et le *consilio manuque* qui devait guider le comte Almaviva, le frater messinois avait une enseigne spéciale représentant un homme saigné aux quatre membres, dont le sang rejaillissait symétriquement dans une énorme cuvette, et qui se renversait sur sa chaise en s'évanouissant. Le prospectus n'était pas attrayant ; et si c'eût été Jadin lui-même qui eût été en quête de l'honorable industriel que réclamait sa position, je doute qu'il eût donné la préférence à celui-là ; mais comme je comptais bien ne le laisser saigner que d'un membre, je pensai qu'il en serait quitte pour un quart de syncope.

En effet, tout alla à merveille, la saignée fit grand bien à Jadin, qui ne commença pas moins pendant la nuit à battre la campagne, et qui le lendemain matin avait le délire. Le médecin revint à l'heure convenue, trouva le malade à merveille, ordonna une seconde saignée et l'application de linges glacés autour de la tête. La journée se passa sans que je visse clairement, je l'avoue, qui du malade ou de la maladie l'emporterait. J'étais horriblement inquiet. Outre mon amitié bien réelle pour Jadin, j'avais à me reprocher, s'il lui arrivait malheur, de l'avoir entraîné à ce voyage. J'attendis donc le lendemain avec grande impatience.

Le docteur avait ordonné d'exposer le malade à tous les vents, d'ouvrir portes et fenêtres, et de le placer le plus possible entre des courans d'air. Si étrange que me parût l'ordonnance, je l'avais religieusement appliquée le jour et la nuit précédente. Je fis donc tout ouvrir comme d'habitude ; mais, à mon grand étonnement, l'obscurité, au lieu d'amener cette douce brise, fraîche haleine de la nuit, plus fraîche encore dans le voisinage de la mer que partout ailleurs, ne nous souffla qu'un vent aride et brûlant qui semblait la vapeur d'une fournaise. Je comptais sur le matin : le matin n'apporta aucun changement dans l'état de l'atmosphère.

La nuit avait beaucoup fatigué mon pauvre malade. Cependant l'exaltation cérébrale me paraissait avoir tant soit peu disparu pour faire place à une prostration croissante. Je sonnai pour avoir de la limonade, seule boisson que le docteur eût recommandée, mais personne ne répondit. Je sonnai une seconde, une troisième fois ; enfin, voyant que la montagne ne voulait pas venir à moi, je me décidai à aller à la montagne. J'errai dans les corridors et les appartemens, sans trouver une seule personne à qui parler. Le maître et la maîtresse de la maison n'étaient point encore sortis de leur chambre, quoiqu'il fût neuf heures du matin ; pas un domestique n'était à son poste. C'était à n'y rien comprendre.

Je descendis chez le concierge, je le trouvai couché sur un vieux divan tout en loques qui faisait le principal ornement de sa loge, et je lui demandai pourquoi la maison était déserte. « Ah ! monsieur, me dit-il, ne sentez-vous pas qu'il fait siroco ? »

— Mais quand il ferait siroco, lui dis-je, ce n'est pas une raison pour qu'on ne vienne pas quand j'appelle.

— Oh ! monsieur, quand il fait siroco, personne ne fait rien.

— Comment ! personne ne fait rien ? Et les voyageurs, qui est-ce donc qui les sert ?

— Ah ! ces jours-là, ils se servent eux-mêmes.

— C'est autre chose. Pardon de vous avoir dérangé, mon brave homme. — Le concierge poussa un soupir qui m'indiquait qu'il lui fallait une grande charité chrétienne pour m'accorder le pardon que je lui demandais.

Je me mis aussitôt à la recherche des objets nécessaires à la confection de ma limonade ; je trouvai citron, eau et sucre, comme le chien de chasse trouve le gibier au flair. Nul ne me guida ni ne m'inquiéta dans mes recherches. La maison semblait abandonnée, et je songeai à part moi qu'une bande de voleurs qui se mettrait au-dessus du siroco ferait sans aucun doute d'excellentes affaires à Messine.

L'heure de la visite du docteur arriva, et le docteur ne vint point. Je présumai que lui comme les autres avait le siroco ; mais comme l'état de Jadin était loin d'avoir subi une amélioration bien visiblement rassurante, je résolus d'aller relancer mon Esculape jusque chez lui et de l'amener de gré ou de force à l'hôtel. Je me rappelai l'adresse donnée au capitaine ; je pris donc mon chapeau, et je me lançai bravement à sa recherche. En passant dans le corridor, je jetai les yeux sur un thermomètre : à l'ombre il marquait trente degrés.

Messine avait l'air d'une ville morte, pas un habitant ne circulait dans ses rues, pas une tête ne paraissait aux fenêtres. Ses mendians eux-mêmes, et qui n'a pas vu le mendiant sicilien ne se doute pas de ce que c'est que la misère ; ses mendians eux-mêmes étaient étendus au coin

des bornes, roulés sur eux-mêmes, haletans, sans force pour étendre la main, sans voix pour demander l'aumône, Pompeï, que je visitai trois mois après, n'était pas plus muette, pas plus solitaire, pas plus inanimée.

J'arrivai chez le docteur. Je sonnai, je frappai, personne ne répondit ; j'appuyai ma main contre la porte, elle n'était qu'entr'ouverte ; j'entrai, et me mis en quête du docteur.

Je traversai trois ou quatre appartemens ; il y avait des femmes couchées sur des canapés, il y avait des enfans étendus par terre. Rien de tout cela ne leva même la tête pour me regarder. Enfin, j'avisai une chambre dont la porte était entre-bâillée comme celle des autres, je la poussai, et j'aperçus mon homme étendu sur son lit.

J'allai à lui, je lui pris la main, et je lui tâtai le pouls.

— Ah ! dit-il mélancoliquement, en tournant avec peine la tête de mon côté, vous voilà, que voulez-vous ?

— Pardieu ! ce que je veux ? Je veux que vous veniez voir mon ami, qui ne va pas mieux à ce qu'il me semble.

— Aller voir votre ami ! s'écria le docteur avec un mouvement d'effroi, mais c'est impossible.

— Comment, impossible !

Il fit un mouvement désespéré, prit son jonc de la main gauche, le fit glisser dans sa main droite, depuis la pomme d'or qui ornait une de ses extrémités, jusqu'à la virole de fer qui garnissait l'autre.

— Tenez, me dit-il, ma canne sue.

En effet il en tomba quelques gouttes d'eau, tant ce vent terrible a d'action, même sur les choses inanimées.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ? lui demandai-je.

— Cela prouve, monsieur, que, par un temps pareil, il n'y a plus de médecin, il n'y a que des malades.

Je vis que je n'obtiendrais jamais du docteur qu'il vînt à l'hôtel, et que, si je demandais trop, je n'aurais rien ; je pris donc la résolution de me réduire à l'ordonnance ; je lui expliquai les changemens arrivés dans la situation du malade, et comment la fièvre avait disparu pour faire place à l'abattement. A mesure que j'exposais les symptômes le docteur se contentait de me répondre : il va bien, il va bien, il va très bien ; de la limonade, beaucoup de limonade, de la limonade tant qu'il en voudra, j'en réponds. Puis, écrasé par cet effort, le docteur me fit signe qu'il était inutile que je le tourmentasse plus longtemps, et se retourna le nez contre le mur.

— Eh bien ; me dit Jadin en me revoyant, le docteur ne vient-il pas ?

— Ma foi ! mon cher, il prétend qu'il est plus malade que vous, et que ce serait à vous de l'aller soigner.

— Qu'est-ce qu'il a donc ? la peste ?

— Bien pis que cela, il a le siroco.

Au reste, le docteur avait raison, et je reconnaissais moi-même dans mon malade un mieux sensible. Comme la chose lui était recommandée, il passa sa journée à boire de la limonade, et le soir le mal de tête même avait disparu. Le lendemain, à part la faiblesse, il était à peu près guéri. Je lui laissai régler ses comptes avec le docteur, et je sortis pour faire à pied une petite excursion jusqu'au village Della Pace, patrie de nos mariniers, et qui est situé à trois ou quatre milles au nord de Messine.

LE PESCE SPADO

Je trouvai la route de la Pace charmante ; elle côtoie d'un côté la montagne, et de l'autre la mer. C'était jour de fête : on promenait la châsse de saint Nicolas, je ne sais dans quel but, mais tant il y a qu'on la promenait, et que cela causait une grande joie parmi les populations. En passant devant l'église des Jésuites, qui se trouve à un quart de lieue du village Della Pace, j'y entrai. On disait une messe. Je m'approchai de la chapelle, et je retrouvai tous nos matelots à genoux, le capitaine en tête. C'était la messe promise pendant la tempête, et qu'ils acquittaient avec un scrupule et une exactitude bien méritoires pour des gens qui sont à terre. J'attendis dans un coin que l'office divin fût fini ; puis, quand le prêtre eut dit l'*Ite missa est*, je sortis de derrière ma colonne et je me présentai à nos gens.

Il n'y avait point à se tromper à la façon dont ils me reçurent : chaque visage passa subitement de l'expression du recueillement à celle de la joie ; à l'instant même mes deux mains furent prises, et bon gré mal gré baisées et rebaisées. Puis, je fus présenté à ces dames, et à la femme du capitaine en particulier. Elles étaient plus ou moins jolies, mais presque toutes avaient de beaux yeux, de ces yeux siciliens, noirs et veloutés, comme je n'en ai vu qu'à Arles et en Sicile, et qui, pour Arles comme pour la Sicile, ont, selon toute probabilité, une source commune : l'Arabie.

J'arrivais bien : le capitaine allait partir pour Messine à mon intention. Il voulait me ramener à la Pace pour me faire voir la fête ; je lui avais épargné les trois quarts du chemin.

Nous arrivâmes chez lui : il habitait une jolie petite maison pleine d'aisance et de propreté. En entrant dans un petit salon, la première chose que j'aperçus fut le portrait de monsieur Peppino, qui faisait face à celui du comte de Syracuse, ex-vice roi de Sicile. C'étaient, avec sa femme, les deux personnes que notre capitaine aimait le mieux au monde. Ce grand amour d'un Sicilien pour un vice-roi napolitain m'étonna d'abord, mais plus tard il me fut expliqué, et je le retrouvai chez tous les compatriotes du capitaine.

Je vis le capitaine en grande conférence avec sa femme, et je compris qu'il était question de moi. Il s'agissait de m'offrir à déjeuner, et ni l'un ni l'autre n'osait porter la parole. Je les tirai d'embarras en m'invitant le premier.

Aussitôt tout fut en révolution ; monsieur Peppino fut envoyé pour ramener le pilote, Giovanni et Pietro. Le pilote devait déjeuner avec nous, et c'était moi qui l'avais demandé pour convive ; Giovanni devait faire la cuisine, et Pietro nous servir. Maria courut au jardin cueillir des fruits, le capitaine descendit dans le village pour acheter du poisson, et je restai maître et gardien de la maison.

Comme je présumais que les apprêts dureraient une demi-heure ou trois quarts d'heure, et que ma personne ne pouvait que gêner ces braves gens, je résolus de mettre le temps à profit, et de faire une petite excursion au-dessus du village. La maison du capitaine était adossée à la montagne même. Un petit sentier, aboutissant à une porte de derrière, s'y enfonçait presque aussitôt, paraissant et disparaissant à différens intervalles, selon les accidens du terrain. Je m'engageai dans le sentier, et commençai à gravir la montagne au milieu des cactus, des grenadiers et des lauriers roses.

A mesure que je montais, le paysage, borné au sud par Messine, et au nord par la pointe du Phare, s'agrandissait devant moi, tandis qu'à l'est s'étendait, comme un rideau tout bariolé de villages, de plaines, de forêts et de montagnes, cette longue chaîne des Apennins, qui, née derrière Nice, traverse toute l'Italie et s'en va mourir à Reggio. Peu à peu, je commençai à dominer Messine, puis le Phare : au delà de Messine apparaissait, comme une vaste nappe d'argent étendue au soleil, la mer d'Ionie ; au delà du Phare, se déroulait plus étroite, et comme un immense ruban d'azur moiré, la mer Tyrrhénienne ; à mes pieds j'avais le détroit que j'embrassais dans toute sa longueur, dont le courant était sensible comme celui d'un fleuve, et qui m'indiquait, par un bouillonnement parfaitement visible, ces gouffres de Charybde, si redoutés des anciens, et qu'Homère dans l'Odyssée place à un trait d'arc de Scylla, quoiqu'ils en soient effectivement à treize milles.

Je m'assis sous un magnifique châtaignier, avec cette singulière sensation de l'homme qui se trouve dans un pays qu'il a désiré longtemps parcourir, et qui doute qu'il y soit réellement arrivé ; qui se demande si les villages, les caps et les montagnes qu'il a sous les yeux sont réellement ceux dont il a si souvent entendu parler, et si c'est bien à eux surtout que s'appliquent tous ces noms poétiques, sonores, harmonieux, dont l'ont bercé dans sa jeunesse le grec et le latin, ces deux nourrices de l'esprit, sinon de l'âme.

C'était bien moi, et j'étais bien en Sicile. Je revoyais les mêmes lieux qu'avaient vus Ulysse et Enée, qu'avaient chantés Homère et Virgile. Ce village pittoresque, près d'une roche élevée et surmontée d'un château fort, c'était Scylla qui avait tant effrayé Anchise. Cette mer bouillonnant à mes pieds, et qu'il avait fallu tant de siècles pour calmer, c'était le voile qui me couvrait l'implacable Charybde, où Frédéric II jeta cette coupe d'or, que tenta vainement d'aller ressaisir, élancé pour la troisième fois dans le gouffre, Colas il Pesce, poétique héros de la ballade du *Plongeur* de Schiller. Enfin, j'étais adossé à ce fabuleux et gigantesque Etna, tombeau d'Encelade, qui touche le ciel de sa tête, lance des pierres brûlantes jusqu'aux étoiles, et fait trembler la Sicile lorsque le géant, enseveli vivant dans son sein, essaie de changer de côté. Seulement l'Etna comme Charybde, était fort calme ; et de même que le gouffre, au lieu d'engloutir l'eau, de la rejeter au ciel, toute soulevée de son sable noir, n'a plus que le léger bouillonnement dont j'ai parlé, l'Etna n'a plus qu'une légère fumée qui annonce que le géant est encore vivant, qui prévient en même temps qu'il n'est pas mort.

J'en étais là de ma rêverie, lorsque je vis, à la fenêtre de sa maison, le capitaine, qui me fit signe que le couvert était mis, et que l'on n'attendait plus que moi. Je lui répondis de même que je montais jusqu'à une espèce de petit monument que j'apercevais à une cinquantaine de pas au-dessus de ma tête, et que je redescendais aussitôt

Il me répondit par un geste qui signifiait que j'étais le maître de me passer cette fantaisie. Je profitai aussitôt de la permission.

C'était une petite colonne ronde, de huit ou dix pieds de haut et de trois ou quatre pieds de tour ; elle était évidée par le milieu, et des tablettes de pierre la partageaient en trois ou quatre niches superposées. Dans ces niches je croyais voir de grosses boules, et je ne comprenais pas le moins du monde ce que cela pouvait être, lorsqu'en m'approchant je m'aperçus peu à peu que sur ces boules étaient dessinés des yeux, un nez, une bouche. Je fis quelques pas encore, et je reconnus que c'étaient tout simplement trois têtes d'hommes proprement détachées de leur tronc, et qui séchaient au soleil. Un instant je voulus douter, mais il n'y avait pas moyen : elles étaient au grand complet, avec cheveux, dents, barbe et sourcils. C'étaient bien trois têtes.

On comprend que ma première parole en descendant fut pour demander au capitaine ce que faisaient là ces trois têtes. L'histoire était on ne peut plus simple. Un équipage calabrais s'était approché des côtes de Sicile pour faire la contrebande, quoiqu'on fût en temps de choléra, et qu'il fût défendu de mettre pied à terre sans patente. Trois de ces malheureux avaient été pris, jugés, condamnés à mort, décapités, et leurs têtes avaient été mises là pour servir d'épouvantail à ceux qui seraient tentés de faire comme eux. Cela me rappela que, moi aussi, j'étais en Sicile en contrebandier, qu'au lieu de dix-huit jours que j'aurais dû passer à Rome pour achever ma quarantaine, j'en étais parti au bout de quatorze, et qu'il restait une quatrième niche vide.

Mon pauvre capitaine s'était mis en frais, et Giovanni avait fait des merveilles. Il y avait surtout un certain plat de poisson qui me parut un chef-d'œuvre ; je demandai le nom de cet honorable cétacé, que je ne connaissais point encore, et qui cependant me paraissait si digne d'être connu : j'appris que j'avais affaire au *pesce spado*.

Je me rappelais avoir lu dans ma jeunesse de fort belles descriptions de la manière dont le poisson à épée, autrement dit l'espadon, profitant de l'arme effroyable dont la nature avait armé le bout de son nez, attaquait parfois la baleine, lui livrait de rudes combats, puis, bondissant hors de l'eau et se laissant retomber sur elle la tête la première, la transperçait de son dard, qui ordinairement a quatre ou cinq pieds de long ; mais là s'arrêtaient les renseignements du naturaliste. Je m'étais donc contenté jusque-là d'estimer l'espadon sous le rapport de son aptitude à l'escrime, et voilà tout ; mais je vis que monsieur de Buffon lui avait fait tort, qu'il possédait, comme poisson, des qualités inconnues non moins estimables que celles dont son historien s'était fait l'apologiste, et qu'il méritait d'avoir dans la *Cuisinière bourgeoise* un article nécrologique aussi important que l'article biographique qu'il possédait déjà dans l'histoire naturelle.

Le dessert n'était pas moins remarquable que le déjeuner : il se composait de grenades et d'oranges magnifiques, auxquelles était joint un fruit qui ne m'était pas moins inconnu que le poisson sur lequel je venais de recueillir de si précieux renseignemens. Ce fruit était la figue d'Inde, cette manne éternelle que la Sicile offre si largement à la sensualité du riche et à la misère du pauvre. En effet, dès qu'on sort des portes d'une ville, on voit surgir de tous côtés d'immenses cactus tout chargés de ces fruits. La figue d'Inde est de la grosseur d'un œuf de poule, enveloppée d'une pulpe verte, et défendue par de petits bouquets d'épines dont la piqûre amène une longue et douloureuse démangeaison ; aussi il faut une certaine étude pour arriver à éventrer le fruit sans accident. Cette opération faite, il sort de la blessure un globe à la chair jaunâtre, doux, frais et fondant, qu'on commence d'abord par déguster avec une certaine froideur, mais dont, au bout de huit jours, on finit par se faire une nécessité. Les Siciliens adorent ce fruit, qui est pour eux ce que le cocomero est pour les Napolitains, avec cette différence que le cocomero a besoin d'une certaine culture, et qu'on ne peut se le procurer gratuitement, tandis que la figue d'Inde pousse partout, dans le sable, dans les terres grasses, dans les marais, dans les rochers, et jusque dans les fentes des murs, et ne donne que la peine de la cueillir.

Ce déjeuner, l'un des plus instructifs que j'aie certainement faits de ma vie, terminé, le capitaine m'offrit de venir voir la fête de la châsse de saint Nicolas. On comprend que je me gardai bien de refuser une pareille proposition. Nous nous mîmes en route en continuant de remonter le chemin qui conduit au phare. Bientôt nous nous engageâmes, à gauche, dans de petits mouvements de terrain qui nous firent perdre de vue la mer ; enfin, nous nous trouvâmes au bord d'un petit lac isolé, bleu, clair, brillant comme un miroir, encadré, à gauche, par une rangée de maisons, à droite, par une suite de montagnes qui empêche cette jolie coupe de s'épancher dans le détroit. C'était le lac de Pantana. Ses bords présentaient l'aspect d'une fête de campagne réduite à sa plus naïve simplicité, avec ses jeux où il est impossible de gagner, ses petites boutiques chargées de fruits, et ses tarentelles.

Ce fut là que j'eus pour la première fois l'occasion d'examiner cette danse dans tous ses détails. C'est une merveilleuse danse, et la plus commode que je connaisse, pourvu qu'on ait le musicien, et encore, à la rigueur, on peut chanter ou siffler l'air soi-même. Elle se danse seul, à deux, à quatre, à huit, et indéfiniment, si l'on veut, homme à homme, femme à femme, qu'on se connaisse ou qu'on ne se connaisse pas : la chose n'y fait rien, à ce qu'il paraît, et ce ne semblait nullement inquiéter les danseurs. Quand un des spectateurs a envie de danser à son tour, il sort du cercle des assistans, entre dans l'espace réservé au ballet, saute alternativement sur un pied et sur un autre, jusqu'à ce qu'une autre personne se détache et se mette à sauter vis-à-vis de lui. Si le partenaire tarde et que le monologue ennuie l'acteur, il s'approche en mesure du couple qui danse déjà, donne un coup de coude à l'homme ou à la femme qui danse depuis le plus longtemps, l'envoie se reposer et prend sa place, sans que la galanterie lui fasse faire aucune différence de sexe. Il est vrai de dire aussi que les Siciliens apprécient tous les avantages d'une gigue si indépendante : la tarentelle est une véritable maladie chez eux. J'étais arrivé sur les bords du lac avec le capitaine, sa femme, Nunzio, Giovanni, Pietro et Peppino. Au bout de dix minutes, je me trouvai absolument seul, et libre de me livrer à toutes les réflexions que je jugeais convenable de faire. Chacun sautillait à qui mieux mieux, et il n'y avait pas jusqu'au fils du capitaine qui ne se trémoussât en face d'une espèce de géant, qui n'offrait d'autre différence avec les cyclopes, dont il me paraissait descendre en droite ligne, que l'accident qui lui avait donné deux yeux.

Quant à la musique qui donnait le branle à toute cette population, elle n'était pas, comme chez nous, réunie sur un seul point, mais disséminée au contraire sur les bords du lac ; l'orchestre se composait en général de deux musiciens, l'un jouant de la flûte, et l'autre d'une espèce de mandoline. Ces deux instrumens réunis formaient une mélodie assez semblable à celle qui chez nous a le privilège de faire exclusivement danser les chiens et les ours. Les musiciens étaient mobiles et cherchaient la pratique, au lieu de l'attendre. Lorsqu'ils avaient épuisé les forces du groupe qui les entourait, et que la recette, abandonnée à la généreuse appréciation du public, était épuisée, ils se mettaient en marche, jouant l'air éternel, et ils n'avaient pas fait vingt pas, que sur leur passage un autre groupe se formait et les forçait de faire une nouvelle halte chorégraphique. Je comptai soixante-dix de ces musiciens, qui tous avaient plus ou moins d'occupation.

Au plus fort de la fête, et vers les trois heures à peu près, la châsse de saint Nicolas sortit de l'église où elle était enfermée ; aussitôt les danses cessèrent ; chacun accourut, prit sa place dans le cortège, et la procession commença de faire le tour du lac, accompagnée de l'explosion éternelle d'un millier de boîtes.

Ce nouvel exercice dura à peu près une heure et demie, puis la châsse rentra dans l'église avec les prêtres, et la foule s'éparpilla de nouveau autour du lac.

Comme il se faisait tard et que j'avais vu de la fête tout ce que j'en voulais voir, je pris congé du capitaine, qui fit un signe à Pietro et à Giovanni, lesquels aussitôt quittèrent leurs danseuses sans leur dire un seul mot et accoururent : leur intention était de me faire reconduire par mer avec la barque du speronare, afin de m'épargner les deux lieues qui me séparaient de Messine. J'essayai de me défendre, mais il n'y eut pas moyen, et Giovanni fit tant d'instances et Pietro tant de cabrioles, tous deux mirent à un si haut prix l'honneur de reconduire Son Excellence, que Son Excellence, qui, au fond du cœur, n'était aucunement fâchée de s'en aller coucher dans une bonne barque au lieu de piétiner sur des jambes assez fatiguées de l'avoir portée, par une chaleur de 35 degrés, depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, finit par accepter, se promettant, il est vrai, de dédommager Pietro et Giovanni du plaisir perdu. Nous nous en allâmes donc tout en bavardant jusqu'au village Della Pace, eux me parlant sans cesse le chapeau à la main et moi n'ayant d'autre occupation que de leur faire mettre le chapeau sur la tête. Arrivés en face de la porte du capitaine, ils détachèrent une barque, je sautai dedans, et comme le courant était bon, nous commençâmes, sans grande fatigue pour ces braves gens, à descendre le détroit, tout en laissant à notre droite des bâtimens d'une forme si singulière qu'ils finirent par attirer mon attention.

C'étaient des chaloupes à l'ancre, sans cordages et sans

vergues, du milieu desquelles s'élevait un seul mât d'une hauteur extrême : au haut de ce mât, qui pouvait avoir vingt-cinq ou trente pieds de long, un homme, debout sur une traverse pareille à un bâton de perroquet, et lié par le milieu du corps à l'espèce d'arbre contre lequel il était appuyé, semblait monter la garde, les yeux invariablement fixés sur la mer ; puis, à certains momens, il poussait des cris et agitait les bras ; à ces clameurs et à ces signes, une autre barque plus petite, et comme la première d'une forme bizarre, ayant un mât plus court à l'extrémité duquel une seconde sentinelle était liée, montée par quatre rameurs qui la faisaient voler sur l'eau, dominée à la proue par un homme debout et tenant un harpon à la main, s'élançait rapide comme une flèche et faisait des évolutions étranges, jusqu'au moment où l'homme au harpon avait lancé son arme. Je demandai alors à Pietro l'explication de cette manœuvre : Pietro me répondit que nous étions arrivés à Messine juste au moment de la pêche du *pesce spado*, et que c'était cette pêche à laquelle nous assistions. En même temps, Giovanni me montra un énorme poisson que l'on tirait à bord d'une de ces barques, et m'assura que c'était un poisson tout pareil à celui que j'avais mangé à dîner et dont j'avais si bien apprécié la valeur. Restait à savoir comment il se faisait que des hommes si religieux, comme le sont les Siciliens, se livrassent à un travail si fatigant le saint jour du dimanche ; mais ce dernier point fut éclairci à l'instant même par Giovanni, qui me dit que le *pesce spado* étant un poisson de passage, et ce passage n'ayant lieu que deux fois par an et étant très court, les pêcheurs avaient dispense de l'évêque pour pêcher les fêtes et dimanches.

Cette pêche me parut si nouvelle, et par la manière dont elle s'exécutait et par la forme et par la force du poisson auquel on avait affaire, qu'outre mes sympathies naturelles pour tout amusement de ce genre, je fus pris d'un plus grand désir encore que d'ordinaire de me permettre celui-ci. Je demandai donc à Pietro s'il n'y aurait pas moyen de me mettre en relation avec quelques-uns de ces braves gens, afin d'assister à leur exercice. Pietro me répondit que rien n'était plus facile, mais qu'il y avait mieux que cela à faire : c'était d'exécuter cette pêche nous-mêmes, attendu que l'équipage était à notre service dans le port comme en mer, et que tous nos matelots étant nés dans le détroit, étaient familiers avec cet amusement. J'acceptai à l'instant même, et comme je comptais, en supposant que la santé de Jadin nous le permît, quitter Messine le surlendemain, je demandai s'il serait possible d'arranger la partie pour le jour suivant. Mes Siciliens étaient des hommes merveilleux qui ne voyaient jamais impossibilité à rien ; aussi, après s'être regardés l'un l'autre et avoir échangé quelques paroles, me répondirent-ils que rien n'était plus facile, et que, si je voulais les autoriser à dépenser deux ou trois piastres pour la location ou l'achat des objets qui leur manquaient, tout serait prêt pour le lendemain six heures ; bien entendu que, moyennant cette avance faite par moi, le poisson pris deviendrait ma propriété. Je leur répondis que nous nous entendrions plus tard sur ce point. Je leur donnai quatre piastres, et leur recommandai la plus scrupuleuse exactitude. Quelques minutes après ce marché conclu, nous abordâmes au pied de la douane.

La vue de ce bâtiment me rappela le pauvre Cama, que j'avais parfaitement oublié. Je demandai à mes deux rameurs s'ils en savaient quelque chose, mais ni l'un ni l'autre n'en avait entendu parler : c'était jour de fête, il était donc inutile de s'en occuper le même jour. Le lendemain matin, nous nous mettions de trop bonne heure en mer pour espérer que les autorités seraient levées. Je dis à Pietro de prévenir le capitaine de m'attendre à l'hôtel vers onze heures du matin, c'est-à-dire au retour de notre pêche, attendu qu'en ce moment nous ferions ensemble les démarches nécessaires à la liberté du prisonnier. Au reste, ayant payé à Cama en partant de Naples son mois d'avance, j'étais moins inquiet sur son compte ; avec de l'argent on se tire d'affaire, même en prison.

Je trouvai Jadin aussi bien qu'il était permis de le désirer ; il avait renvoyé son médecin, en lui donnant trois piastres et en l'appelant vieil intrigant. Le médecin, qui ne parlait pas français, n'avait compris que la partie de la harangue qui se traduisait par la vue, et avait pris congé de lui en lui baisant les mains.

J'annonçai à Jadin la partie de pêche arrangée pour le lendemain, puis je fis mettre les chevaux à une espèce de voiture que notre hôtelier eut l'audace de nous faire passer pour une calèche, et nous allâmes faire un tour sur la Marine.

Il y a vraiment dans les climats méridionaux un espace de temps délicieux ; c'est celui qui est compris entre six heures du soir et deux heures du matin. On ne vit réellement que pendant cette période de la journée ; au contraire de ce qui se passe dans nos climats du Nord, c'est le soir que tout s'éveille. Les fenêtres et les portes des maisons s'ouvrent, les rues s'animent, les places se peuplent. Un air frais chasse cette atmosphère de plomb qui a pesé toute la journée sur le corps et sur l'esprit. On relève la tête, les femmes reprennent leur sourire, les fleurs leurs parfums, les montagnes se colorent de teintes violâtres, la mer répand son âcre et irritante saveur ; enfin, la vie, qui semblait près de s'éteindre, renaît, et coule dans les veines avec un étrange surcroît de sensualité.

Nous restâmes deux heures à faire *corso* à la Marine ; nous passâmes une autre heure au théâtre pour y entendre chanter la *Norma*. Je me rappelai alors ce bon et cher Bellini, qui, en me remettant au moment de mon départ de France des lettres pour Naples, m'avait fait promettre si je passais à Catane, sa patrie, d'aller donner de ses nouvelles à son vieux père. J'étais bien décidé à tenir religieusement parole, et fort loin de me douter que celles que je donnerais à son père seraient les dernières qu'il en devait recevoir.

Pendant l'entr'acte, j'allai remercier mademoiselle Schutz du plaisir qu'elle m'avait fait le soir de mon arrivée à Messine, lorsqu'elle était passée près de ma barque, en jetant à la brise sicilienne cette vague mélodie allemande que Bellini a prouvé ne lui être pas si étrangère qu'on le croyait.

Il était temps de rentrer. Pour un convalescent, Jadin avait fait force folies ; il voulait absolument repasser par la Marine, mais je tins bon, et nous revînmes droit à l'hôtel. Nous devions nous lever le lendemain à six heures du matin, et il était près de minuit.

Le lendemain, à l'heure dite, nous fûmes réveillés par Pietro, qui avait quitté ses beaux habits de la veille pour reprendre son costume de marin. Tout était prêt pour la pêche, hommes et chaloupes nous attendaient. En un tour de main, nous fûmes habillés à notre tour ; notre costume n'était guère plus élégant que celui de nos matelots ; c'était, pour moi, un grand chapeau de paille, une veste de marin en toile à voiles, et un pantalon large. Quant à Jadin, il n'avait pas voulu renoncer au costume qu'il avait adopté pour tout le voyage, il avait la casquette de drap, la veste de panne taillée à l'anglaise, le pantalon demi-collant et les guêtres.

Nous trouvâmes dans la chaloupe Vincenzo, Filippo, Antonio, Sieni et Giovanni. A peine y fûmes-nous descendus, que les quatre premiers prirent les rames : Giovanni se mit à l'avant avec son harpon. Pietro monta sur son perchoir, et nous allâmes, après dix minutes de marche, nous ranger au pied d'une de ces barques à l'ancre qui portaient au bout de leurs mâts un homme en guise de girouette. Pendant le trajet, je remarquai qu'au harpon de Giovanni était attachée une corde de la grosseur du pouce, qui venait s'enrouler dans un tonneau scié par le milieu, qu'elle remplissait presque entièrement. Je demandai quelle longueur pouvait avoir cette corde, on me répondit qu'elle avait cent vingt brasses.

Tout autour de nous se passait une scène fort animée : c'étaient des cris et des gestes inintelligibles pour nous, des barques qui volaient sur l'eau comme des hirondelles ; puis, de temps en temps, faisaient une halte pendant laquelle on tirait à bord un énorme poisson muni d'une magnifique épée. Nous seuls étions immobiles et silencieux ; mais bientôt notre tour arriva.

L'homme qui était au haut du mât de la barque à l'ancre poussa un cri d'appel, et en même temps montra de la main un point de la mer qui était, à ce qu'il paraît, dans nos parages à nous. Pietro répondit en criant : Partez ! Aussitôt nos rameurs se levèrent pour avoir plus de force, et nous bondîmes plutôt que nous ne glissâmes sur la mer, décrivant, avec une vitesse dont on n'a point d'idée, les courbes, les zigzags et les angles les plus abrupts et les plus fantastiques, tandis que nos matelots, pour s'animer les uns les autres, criaient à tue-tête : *Tutti do! tutti do!* Pendant ce temps, Pietro et l'homme de la barque à l'ancre se démenaient comme deux possédés, se répondant l'un à l'autre comme des télégraphes, indiquant à Giovanni qui se tenait raide, immobile, les yeux fixes et son harpon à la main, dans la pose du Romulus des *Sabines*, l'endroit où était le *pesce spado* que nous poursuivions. Enfin, les muscles de Giovanni se raidirent, il leva le bras ; le harpon, qu'il lança de toutes ses forces, disparut dans la mer ; la barque s'arrêta à l'instant même dans une immobilité et un silence complets. Mais bientôt le manche du harpon reparut. Soit que le poisson eût été trop profondément enfoncé dans l'eau, soit que Giovanni se fût trop pressé, il avait manqué son coup. Nous revînmes tout penauds prendre notre place auprès de la grande barque.

Une demi-heure après, les mêmes cris et les mêmes gestes

recommencèrent et nous fûmes emportés de nouveau dans un labyrinthe de tours et de détours ; chacun y mettait une ardeur d'autant plus grande, qu'ils avaient tous une revanche à prendre et une réhabilitation à poursuivre. Aussi, cette fois, Giovanni fit-il deux fois le geste de lancer son harpon, et deux fois se retint-il ; à la troisième, le harpon s'enfonça en sifflant ; la barque s'arrêta, et presque aussitôt nous vîmes se dérouler rapidement la corde qui était dans le tonneau ; cette fois, l'espadon était frappé, et emportait le harpon du côté du Phare, en s'enfonçant rapidement dans l'eau. Nous nous mîmes sur sa trace, toujours indiquée par la direction de la corde. Pietro et Giovanni avaient sauté dans la barque, et avaient saisi deux autres rames qui avaient été rangées de côté ; tous s'animaient les uns les autres avec le fameux *tutti do*. Et cependant, la corde, en continuant de se dérouler, nous prouvait que l'espadon gagnait sur nous : bientôt elle arriva à sa fin, mais elle était arrêtée au fond du tonneau ; le tonneau fut jeté à la mer, et s'éloigna rapidement, surnageant comme une boule. Nous nous mîmes aussitôt à la poursuite du tonneau, qui bientôt, par ses mouvemens bizarres et saccadés, annonça que l'espadon était à l'agonie. Nous profitâmes de ce moment pour le rejoindre. De temps en temps de violentes secousses le faisaient plonger, mais presque aussitôt il revenait sur l'eau. Peu à peu les secousses devinrent plus rares, de simples frémissemens leur succédèrent, puis ces frémissemens même s'éteignirent. Nous attendîmes encore quelques minutes avant de toucher à la corde. Enfin Giovanni la prit et la tira à lui par petites secousses, comme fait un pêcheur à la ligne qui vient de prendre un poisson trop fort pour son hameçon et pour son crin. L'espadon ne répondit par aucun mouvement, il était mort.

Nous nageâmes jusqu'à ce que nous fussions à pic au-dessus de lui. Il était au fond de la mer, et la mer, nous en pouvions juger par ce qu'il restait de corde en dehors, devait avoir, à l'endroit où nous nous trouvions, cinq cents pieds de profondeur. Trois de nos matelots commencèrent à tirer la corde doucement, sans secousses, tandis qu'un quatrième la roulait au fur et à mesure dans le tonneau pour qu'elle se trouvât toute prête au besoin. Quant à moi et Jadin, nous faisions, avec le reste de l'équipage, contrepoids à la barque, qui eût chaviré si nous étions restés tous du même côté.

L'opération dura une bonne demi-heure ; puis Pietro me fit signe d'aller prendre sa place et vint s'asseoir à la mienne. Je me penchai sur le bord de la barque, et je commençai à voir, à trente ou quarante pieds sous l'eau des espèces d'éclairs. Cela arrivait toutes les fois que l'espadon qui remontait à nous, roulait sur lui-même, et nous montrait son ventre argenté. Il fut bientôt assez proche pour que nous pussions distinguer sa forme. Il nous paraissait monstrueux ; enfin il arriva à la surface de l'eau. Deux de nos matelots le saisirent, l'un par le pic, l'autre par la queue, et le déposèrent au fond de la barque. Il avait de longueur, le pic compris, près de dix pieds de France.

Le harpon lui avait traversé tout le corps, de sorte qu'on dénoua la corde, et qu'au lieu de le retirer par le manche, on le retira par le fer, et qu'il passa tout entier au travers de la double blessure. Cette opération terminée et le harpon lavé, essuyé, hissé, Giovanni prit une petite scie et scia l'épée de l'espadon au ras du nez ; puis il scia de nouveau cette épée six pouces plus loin, et me présenta le morceau ; il en fit autant pour Jadin ; et aussitôt, lui et ses compagnons scièrent le reste en autant de parties qu'ils étaient de rameurs, et se les distribuèrent. J'ignorais encore dans quel but était faite cette distribution, quand je vis chacun porter vivement son morceau à sa bouche, et sucer avec délices l'espèce de moelle qui en formait le centre. J'avoue que ce régal me parut médiocre ; en conséquence, j'offris le mien à Giovanni, qui fit beaucoup de façons pour le prendre, et qui enfin le prit et l'avala. Quant à Jadin, en sa qualité d'expérimentateur, il voulut savoir par lui-même ce qu'il en était ; il porta donc le morceau à sa bouche, aspira le contenu, roula un instant les yeux, fit une grimace, jeta le morceau à la mer, et se retourna vers moi en me demandant un verre de muscat de Lipari, qu'il vida tout d'un trait.

Je ne pouvais me lasser de regarder notre prise. Nous étions assurement tombés sur un des plus beaux espadons qui se puissent voir. Nous regagnâmes la grande barque avec notre prise, nous la fîmes passer d'un bord à l'autre, puis nous nous apprêtâmes à une nouvelle pêche. Après deux coups de harpon manqués, nous prîmes un second *pesce spado*, mais plus petit que le premier. Quant aux détails de sa capture, ils furent exactement les mêmes que ceux que nous avons donnés, à une seule exception près : c'est que, le harpon ayant frappé dans une portion plus vitale et plus rapprochée du cœur, l'agonie de notre seconde victime fut moins longue que celle de la première, et qu'au bout de soixante-dix ou quatre-vingts brasses de corde le poisson était mort.

Il était onze heures moins un quart, j'avais donné rendez-vous à onze heures au capitaine ; il était donc temps de rentrer en ville. Nos matelots me demandèrent ce qu'ils devaient faire des deux poissons. Nous leur répondîmes qu'ils n'avaient qu'à nous en garder un morceau pour notre dîner, que nous reviendrions faire à bord sur les trois heures, après quoi, sauf le bon plaisir du vent, nous remettrions à la voile pour continuer notre voyage. Quant au reste du poisson, ils n'avaient qu'à le vendre, le saler ou en faire cadeau à leurs amis et connaissances. Cet abandon généreux de nos droits nous valut un redoublement d'égards, de joie et de bonne volonté qui, joint au plaisir que nous avions pris, nous dédommagea complètement des quatre piastres de première mise de fonds que nous avions données.

Nous trouvâmes le capitaine, qui nous attendait avec son exactitude ordinaire. Jadin se chargea de régler les comptes avec notre hôte, et de faire approvisionner par Giovanni et Pietro le bâtiment de fruits et de vin. Je m'en allai ensuite avec le capitaine faire ma visite au chef de la police messinoise.

Nous trouvâmes, contre l'habitude, un homme aimable et de bonne compagnie. Il était d'ailleurs lié avec le docteur qui avait traité Jadin, et qui lui avait parlé de nous très favorablement. Nous lui racontâmes l'aventure de Cama, comment il avait oublié son passeport pour me suivre plus vite dès qu'il avait su que j'étais un digne appréciateur de Roland, et comment enfin son refus de changer de nom, qui indiquait au reste la droiture de son âme, avait amené son arrestation. Le chef de la police fit alors donner au capitaine sa parole d'honneur que Cama, pendant tout le voyage, resterait à bord du speronare et ne descendrait point à terre. Je me permis de faire observer à l'autorité que j'avais pris un cuisinier pour me faire la cuisine, et non comme objet de luxe. J'ajoutai que comme du moment où il mettait le pied à bord du bâtiment, il était pris du mal de mer, sa société me devenait parfaitement inutile tout le temps que durait la navigation, et je lui avouai que j'avais compté me rattraper de ce sacrifice pendant notre voyage de terre ; mais j'eus beau faire valoir toutes ces raisons, en appeler de Philippe endormi à Philippe éveillé, la sentence était portée, et le juge n'en voulut pas démordre. Il est vrai qu'il m'offrait un autre moyen ; c'était de laisser Cama en prison pendant tout le voyage, et de ne le reprendre qu'à mon retour, époque à laquelle il me donnerait un certificat qui, constatant que mon cuisinier était resté à Messine par une cause indépendante de ma volonté, et qui ne pouvait être attribuée qu'à sa propre faute, me dispenserait de le payer. Mais j'eus pitié du pauvre Cama. Le capitaine donna sa parole, et le chef de la police en échange me remit l'ordre de mise en liberté du prisonnier. Je laissai au capitaine le soin de faire sortir Cama de prison ; je lui recommandai d'être à trois heures juste en face de la Marine, et je rentrai à l'hôtel.

Je trouvai Jadin en grande discussion avec l'aubergiste, qui voulait lui faire payer les déjeuners qu'il n'avait pas pris, sous prétexte que nos chambres étaient de deux piastres chacune, nourriture comprise ; en outre, il présentait un compte de dix-huit francs pour limonade, eau de guimauve, etc. Après une menace bien positive d'aller nous plaindre à l'autorité d'un pareil vol, il fut convenu que tout ce qui avait été pris, de quelque façon que l'absorption se fût faite, passerait pour nourriture. Il en résulta que Jadin paya son eau de guimauve et sa limonade comme si c'eût été des côtelettes et des beefsteaks, moyennant quoi notre hôte voulut bien nous tenir quittes, et nous pria de le recommander à nos amis.

A trois heures, nous vîmes arriver Pietro et Giovanni, qui s'étaient constitués nos serviteurs, et qui venaient chercher nos malles. Le vent était bon, et le bâtiment n'attendait plus que nous pour mettre à la voile. La première personne que nous aperçûmes en montant à bord fut Cama. La prison lui avait été à merveille ; ses yeux étaient débouffis et ses lèvres désenflées, de sorte qu'il avait retrouvé un visage à peu près humain. L'incarcération, au reste, l'avait rendu on ne peut plus traitable, et il était prêt désormais à prendre tous les noms qu'il me plairait de lui donner. Malheureusement cette abnégation patronymique lui venait un peu tard.

Au reste, avec sa santé, Cama réclamait ses droits ; il s'était revêtu de son costume des grands jours pour imposer à quiconque tenterait d'usurper ses fonctions. Il avait la toque de percale blanche, la veste bleue, le pantalon de nankin, le tablier de cuisine coquettement relevé par un coin, et il appuyait fièrement la main gauche sur le

manche du couteau passé dans sa ceinture. Giovanni n'avait ni toque de percale, ni veste bleue, ni pantalon de nankin, ni tablier drapé, ni couteau de cuisine coquettement passé au côté, mais il avait des antécédens respectables, et parmi ces antécédens, le déjeuner qu'il nous avait fait faire la veille chez le capitaine. Aussi ne paraissait-il aucunement disposé à faire la moindre concession. Il avait d'ailleurs un auxiliaire puissant : c'était Milord, qui l'avait reconnu jusqu'à présent pour le véritable distributeur d'os et de pâtée, et qui était parfaitement disposé à le soutenir. Je vis que la chose tournait tout doucement à mal ; j'appelai le capitaine, et ne voulant mécontenter ni l'un ni l'autre de ces fidèles serviteurs, je lui dis que nous ne dînerions que dans une heure et demie, et que, puisque le vent était bon, je le priais de ne pas perdre de temps pour mettre à la voile. Aussitôt tous les hommes furent appelés à la manœuvre, Giovanni comme les autres. Nous levâmes l'ancre, nous dépliâmes la voile, et nous commençâmes à marcher. Quant à Cama, il descendit triomphalement sous le pont.

Un quart d'heure après, Giovanni, en descendant à son tour, le trouva étendu tout de son long près de ses fourneaux. Ce que j'avais prévu était arrivé. Le mal de mer avait fait son effet. Cama ne réclamait plus rien qu'un matelas et la permission de se coucher sur le pont.

L'exigence du chef de la police, qui avait fait promettre au capitaine que Cama ne mettrait point pied à terre, lui promettait, comme on le voit, un voyage bien agréable.

Giovanni triompha sans ostentation. A l'heure où nous l'avions demandé, le dîner fut prêt et se trouva excellent. Le capitaine le partagea avec nous, et il fut convenu, une fois pour toutes, qu'il en serait ainsi tous les jours. Au dessert, je m'aperçus que monsieur Peppino n'avait point encore paru, et je m'informai de lui. J'appris que sa mère l'avait gardé près d'elle. En outre, Gaëtano, retenu par une espèce d'ophtalmie, était resté à terre.

Pendant le dîner, le capitaine nous donna des nouvelles de la tempête. Ce n'est pas sans raison qu'elle avait effrayé sa femme ; six bâtimens s'étaient perdus pendant les dix-huit heures qu'elle avait duré.

Jusqu'à la nuit, nous suivîmes le milieu du détroit à égale distance à peu près des côtes de Sicile et des côtes de Calabre. Des deux côtés, une végétation luxuriante, qui venait baigner ses racines jusque dans la mer, luttait de force et de richesse. Nous passâmes ainsi devant Contessi, Reggio, Pistorera, Sainte-Agathe ; enfin, dans les brumes du soir, nous vîmes apparaître le pittoresque village de la Scaletta, dont le nom indique l'aspect, et où le capitaine avait eu son duel avec Gaëtano Sferra. Puis la nuit vint, une de ces nuits délicieuses, limpides et parfumées, comme on n'a point d'idée qu'il en puisse exister nulle part quand on n'a pas quitté le Nord.

Nous tirâmes nos matelas sur le pont, nous nous jetâmes dessus, et nous nous endormîmes, bercés à la fois par le mouvement des vagues et par le chant de nos matelots, qui, sur les dix heures, sentant tomber le vent, s'étaient remis bravement à la rame.

Lorsque nous ouvrîmes les yeux, il était quatre heures du matin, et nous étions à l'ancre dans le port de Taormine.

CATANE

L'aspect de Taormine nous plongea en extase. A notre gauche, et ornant l'horizon, s'élevait l'Etna, cette colonne du ciel, comme l'appelle Pindare, découpant sa masse violette dans une atmosphère rougeâtre tout imprégnée des rayons naissans du soleil. Au second plan, en se rapprochant de nous, étaient accroupies au pied du géant deux montagnes fauves, qu'on eût dit recouvertes d'une immense peau de lion, tandis que, devant nous, au fond d'une petite crique, et se dégageant à peine de l'ombre, s'élevaient au bord de la mer pareille à un miroir d'acier bruni, quelques chétives maisons dominées à droite par l'ancienne ville naxienne de Tauromenium. La ville est dominée elle-même par une montagne, ou plutôt par un pic au haut duquel se groupe et se dresse le village sarrasin de la Mola, auquel on n'arrive que par une échelle de pierre.

Lorsque nous eûmes bien considéré ce spectacle si grand, si magnifique, si splendide, que Jadin ne pensa pas même à en faire une esquisse, nous nous retournâmes vers l'est. Le soleil se levait lentement et majestueusement derrière la pointe de la Calabre, et enflammait le sommet de ses montagnes, tandis que tout leur versant occidental demeurait dans la demi-teinte, et que, dans cette demi-teinte, on distinguait les crevasses, les vallées et les ravins à leur ombre plus foncée, et les villes et les villages, au contraire, à leur teinte blanche et mate. A mesure qu'il s'élevait dans le ciel, tout changeait de couleur, montagnes et maisons ; la mer brune devint éclatante, et lorsque nous nous retournâmes, le premier paysage que nous avions vu avait perdu lui-même sa teinte fantastique pour rentrer dans sa puissante et majestueuse réalité.

Nous mîmes pied à terre, et après une montée d'une demi-heure, assez rapide, et par un chemin étroit et pierreux, nous arrivâmes aux murailles de la ville, composées de laves noires, de pierres jaunâtres et de briques rouges. Quoique au premier aspect la ville semble mauresque, l'ogive de la porte est normande. Nous la franchîmes, et nous nous trouvâmes dans une rue sale et étroite, aboutissant à une place au milieu de laquelle s'élève une fontaine surmontée d'une étrange statue ; c'est un buste d'ange du XIVe siècle greffé sur le corps d'un taureau antique. L'ange est de marbre blanc, et le taureau de granit rouge. L'ange tient de la main gauche un globe dans lequel on a planté une croix, et de l'autre un sceptre. Une église placée en face présente deux ornemens remarquables : d'abord les six colonnes en marbre qui la soutiennent, ensuite les deux lions gothiques qui, couchés au pied des fonts baptismaux, supportent les armes de la ville, qui sont une centauresse ; cette seconde sculpture donne l'explication de celle de la place.

En sortant de l'église, nous rencontrâmes un malheureux qui, de son état, était tailleur, et que la munificence du roi de Naples avait élevé aux fonctions de cicerone. Aux premiers mots que nous échangeâmes avec lui, nous vîmes à qui nous avions affaire ; mais comme nous avions besoin d'un guide, nous le prîmes à ce titre, afin de ne pas être volés. En effet, il nous conduisit assez directement au théâtre, tout en nous faisant passer devant une maison qu'une ceinture de lettres gothiques faisant corniche désignait comme ayant servi de retraite à Jean d'Aragon après la défaite de son armée par les Français. A quatre-vingts pas de cette maison à peu près, sont les ruines d'un couvent de femmes, dont il ne reste qu'une tour carrée percée de trois fenêtres gothiques et dominée par un mur de rochers, au pied duquel poussent des grenadiers, des orangers et des lauriers-roses. Du milieu de ce groupe d'arbres s'élancent deux palmiers qui donnent à toute cette petite fabrique un air africain qui ne manque pas d'une certaine apparence de réalité sous un soleil de trente-cinq degrés.

Nous arrivâmes enfin aux ruines du théâtre ; avant qu'on eût découvert ceux de Pompeïa et d'Herculanum, et quand on ne connaissait pas celui d'Orange, c'était, disait-on, le mieux conservé. Comme à Orange, on a profité de l'accident du terrain en faisant une incision demi-circulaire dans une montagne, pour tailler dans le granit les degrés sur lesquels étaient assis les spectateurs ; le théâtre de Tauromenium pouvait en contenir vingt-cinq mille.

Au reste, ce théâtre bâti en briques n'offre que des ruines sans grandeur : le voyageur venu là pour visiter ces ruines, s'assied, et ne voit plus que l'immense horizon qui se déroule devant lui.

En effet, à droite, l'Etna se développe dans toute l'immensité de sa base, qui a soixante-dix lieues de tour, et dans toute la majesté de sa taille, qui a dix mille six cents pieds de hauteur, c'est-à-dire deux mille pieds de moins seulement que le mont Blanc, et six mille deux cents pieds de plus que le Vésuve. A gauche, la chaîne des Apennins va s'abaissant derrière Reggio, et, pareille à un taureau agenouillé, étend sa tête et présente ses cornes à la mer qui se brise au cap dell'Armi. A l'horizon, la mer et le ciel se confondent ; puis, en ramenant, par la droite, ses regards de l'horizon le plus éloigné à la base du théâtre, on découvre un rivage échancré de ports, tout parsemé de villes, et de villes qui s'appellent Syracuse, Augusta et Catane.

Quand on a vu ce magnifique spectacle une heure, la curiosité, je l'avoue, manque pour tout le reste ; aussi, fut-ce par acquit de conscience que, pendant que Jadin faisait un croquis du théâtre et du paysage, je visitai la naumachie, les piscines, les bains, le temple d'Apollon et le faubourg du *Raballo*, mot sarrasin qui constate l'occupation arabe en lui survivant.

Après deux heures de course dans les rochers, les vignes, et qui pis est dans les rues de Taormine, après avoir compté cinquante-cinq couvens, tant d'hommes que de femmes, ce qui me parut fort raisonnable pour une population de quatre mille cinq cents âmes, je revins à Jadin, tourmenté d'une faim féroce, et le retrouvai dans une disposition qui, malgré sa maladie récente, ne le cédait en rien à la mienne. Comme il ne me restait à visiter, pour compléter mon excursion archéologique, que la voie des tombeaux, et que la voie des tombeaux était juste au-dessus de nous, au lieu de retraverser toute la ville, nous descendîmes moitié glissant, moitié roulant, par une espèce de précipice couvert d'herbes desséchées sur lesquelles il était aussi difficile de se maintenir que sur la glace ; contre toute attente,

nous arrivâmes au bas sans accident, et nous nous trouvâmes sur la voie sépulcrale.

C'est le même système d'enterrement que dans les catacombes : des sépulcres de six pieds de long et de quatre pieds de profondeur sont creusés horizontalement, et de petits murs en façon de contrefort séparent ces propriétés mortuaires les unes des autres ; il y a quatre étages de tombeaux.

On comprend qu'il n'était nullement question de déjeuner dans les infâmes bouges qui s'élèvent, sous le nom de maisons, au bord de la mer. Nous fîmes signe au capitaine, que nous reconnaissions sur le pont, et qui ne nous avait pas perdus de vue, de nous envoyer la chaloupe. Nous soldâmes notre cicerone, et nous retournâmes à bord.

Décidément Giovanni était un grand homme : il avait deviné qu'après une excursion de cinq heures dans des régions fort apéritives, nous ne pouvions manquer d'avoir faim. En conséquence, il s'était mis à l'œuvre ; et notre déjeuner était prêt.

Voyageurs qui voyagez en Sicile, au nom du ciel prenez un speronare ! Avec un speronare, surtout, si cela est possible, celui de mon ami le capitaine Arena, dans lequel on est mieux que dans aucun autre. avec un speronare, vous mangerez toutes les fois que vous n'aurez pas le mal de mer ; dans les auberges, vous ne mangerez jamais. Et que l'on prenne ceci à la lettre : en Sicile on ne mange que ce qu'on y porte ; en Sicile ce ne sont point les aubergistes qui nourrissent les voyageurs, ce sont les voyageurs qui nourrissent les aubergistes.

En attendant, et tandis que le capitaine allait chercher à terre sa patente, nous fîmes un excellent déjeuner. A midi, le capitaine étant de retour, nous levâmes l'ancre. Nous avions un joli vent qui nous permettait de faire deux lieues à l'heure, de sorte qu'au bout de trois heures à peu près, nous nous trouvâmes à la hauteur d'Aci-Reale, où j'avais dit au capitaine que je comptais m'arrêter. En conséquence, il mit le cap sur une espèce de petite crique d'où partait un chemin en zigzag qui conduisait à la ville, laquelle domine la mer d'une hauteur de trois à quatre cents pieds.

Ce fut une nouvelle patente à prendre, et un retard d'une heure à souffrir ; après quoi nous fûmes autorisés à nous rendre à la ville. Jadin me suivit de confiance sans savoir ce que j'allais y faire.

Aci me parut assez belle et assez régulièrement bâtie. Ses murailles lui donnent un petit air formidable dont elle semble toute fière ; mais je n'étais pas venu pour voir des murailles et des maisons, je cherchais quelque chose de mieux, je cherchais le fils de Neptune et de Thoosa. Je pensais bien qu'il ne viendrait pas au-devant de moi, je m'adressai à un monsieur qui suivait la rue dans un sens opposé au mien. J'allai donc à lui : il me reconnut pour étranger, et pensant que j'avais quelques renseignemens à lui demander, il s'arrêta.

— Monsieur, lui dis-je, pourrais-je sans indiscrétion vous demander le chemin de la grotte de Polyphème ?

— Le chemin de la grotte de Polyphème ? Ho, ho ! dit le monsieur en me regardant, le chemin de la grotte de Polyphème ?

— Oui, monsieur.

— Vous vous êtes trompé, monsieur, de trois quarts de lieue à peu près. C'est au-dessous d'ici en allant à Catane. Vous reconnaîtrez le port aux quatre roches qui s'avancent dans la mer et que Virgile appelle *cyclopea saxa* et Pline *scopulos cyclopum*. Vous mettrez pied à terre dans le port d'Ulysse, vous marcherez en droite ligne en tournant le dos à la mer, et entre le village d'Aci-San-Filippo et celui de Nizeti, vous trouverez la grotte de Polyphème.

Le monsieur me salua et continua son chemin.

— Eh bien ! mais voilà un monsieur qui me semble posséder assez bien son cyclope, me dit Jadin, et ses renseignemens me paraissent positifs.

— Aussi, à moins que vous n'ayez quelque chose de particulier à faire ici, nous retournerons à bord, si vous le voulez bien.

— Apprenez, mon cher, me dit Jadin, que je n'ai rien à faire là où il y a quarante degrés de chaleur, que je ne suis venu que pour vous suivre, et que désormais, quand vous ne serez pas plus sûr de vos adresses, vous me rendrez service de nous laisser où nous serons, moi et Milord. N'est-ce pas, Milord ?

Milord tira d'un demi-pied une langue rouge comme du feu, ce qui, joint à la manière active dont il se mit à souffler, me prouva qu'il était exactement de l'avis de son maître.

Nous redescendîmes vers la mer, et nous nous rembarquâmes. Au bout d'une demi-heure, je reconnus parfaitement, à ses quatre rochers cyclopéens, le lieu indiqué ; d'ailleurs je demandai au capitaine si la rade que je voyais était bien le port d'Ulysse, et il me répondit affirmativement. Nous jetâmes l'ancre au même endroit que l'avait fait Enée.

Telle est la puissance du génie, qu'après trois mille ans ce port a conservé le nom que lui a donné Homère, et que là, pour les paysans, l'histoire d'Ulysse et de ses compagnons, perpétuée comme une tradition, non seulement à travers les siècles, mais encore à travers les dominations successives des Sicaniens d'Espagne, des Carthaginois, des Romains, des empereurs grecs, des Goths, des Sarrasins, des Normands, des Angevins, des Aragonais, des Autrichiens, des Bourbons de France et des ducs de Savoie, semble aussi vivante que le sont pour nous les traditions les plus nationales du moyen âge.

Aussi le premier enfant auquel je demandai la grotte de Polyphème se mit à courir devant moi pour me montrer le chemin. Quant à Jadin, au lieu de me suivre, il se jeta galamment à la mer, sous le prétexte d'y chercher Galathée.

Au reste, on retrouve tout, avec des proportions moins gigantesques sans doute que dans les poèmes d'Homère, de Virgile et d'Ovide ; mais la grotte de Polyphème et de Galathée est encore là après trente siècles ; le rocher qui écrasa Acis est là, couvert et protégé par une forteresse normande qui a pris son nom. Acis, il est vrai, fut changé en un fleuve qu'on appelle aujourd'hui le *Aque-grandi*, et que je cherchai vainement : mais on me montra son lit, ce qui revenait au même. Je supposai qu'il était allé coucher autre part, voilà tout. Quand il fait 35 à 40 degrés de chaleur, il ne faut pas être trop sévère sur la moralité des fleuves.

Je cherchai aussi la forêt dont Enée vit sortir le malheureux Achéménide, oublié par Ulysse, et qu'il recueillit quoique Grec ; mais la forêt a disparu ou à peu près.

La nuit commençait à descendre, et le soleil que j'avais vu lever derrière la Calabre disparaissait peu à peu derrière l'Etna. Un coup de fusil tiré à bord du speronare, et qui me parut s'adresser à moi, me rappela que, passé une certaine heure, on ne pouvait plus s'embarquer. Je me souciais peu de coucher dans une grotte, fût-ce dans celle de Galathée ; d'ailleurs je ressemblais trop peu au portrait du beau berger Acis pour qu'elle s'y trompât. Je repris le chemin du speronare.

Je trouvai Jadin furieux. Le dîner était brûlé ; il m'assura que, si je continuais à voir aussi mauvaise compagnie que les cyclopes, les néréides et les bergers, il se séparerait de moi et voyagerait de son côté.

Nous étions écrasés de fatigue ; entre Taormine, Aci-Reale et le port d'Ulysse, nous avions fait une rude journée ; aussi la veillée ne fut pas longue. Le souper fini, nous nous jetâmes sur nos lits et nous endormîmes.

Notre réveil fut moins pittoresque que la veille : je me crus en face d'une église tendue de noir pour un enterrement. Nous étions dans le port de Catane.

Catane se lève comme une île entre deux rivières de lave. La plus ancienne, et qui enveloppe sa droite, est de 1381 ; la plus moderne, et qui presse sa gauche, est de 1669. Saisie par l'eau, qu'elle a commencé par refouler à la distance d'un quart de lieue, cette lave a enfin fini par se refroidir comme une immense falaise pleine d'excavations bizarres et sombres, qui semblent autant de porches de l'enfer, et qui, par un contraste bizarre, sont toutes peuplées de colombes et d'hirondelles. Quant au fond du port, il a été comblé, et les petits bâtimens seuls peuvent maintenant y entrer.

Pendant que le capitaine allait prendre patente, nous montâmes dans la barque, et, nos fusils à la main, nous allâmes faire une excursion sous ces voûtes. Il en résulta la mort de cinq ou six colombes qui furent destinées à servir de rôti à notre dîner.

Le capitaine revint avec notre permission d'aller à terre ; nous en profitâmes aussitôt, car je comptais employer la journée du lendemain et du surlendemain à gravir l'Etna, ce qui, au dire des gens du pays même, n'est point une petite affaire, dix minutes après, nous étions à la Corona d'Oro, chez le seigneur Abbate, que je cite par reconnaissance ; contre l'habitude, nous trouvâmes quelque chose à manger chez lui.

Catane fut fondée, suivant Thucydide, par les Chalcidiens, et selon quelques autres auteurs, par les Phéniciens, à une époque où les éruptions de l'Etna étaient non seulement rares mais encore ignorées, puisque Homère, en parlant de cette montagne, ne dit nulle part que ce soit un volcan. Trois ou quatre cents ans après sa fondation, les fondateurs de la ville en furent chassés par Phalaris, celui, on se le rappelle, qui avait eu l'heureuse imagination de mettre ses sujets dans un taureau d'airain, qu'il faisait ensuite rougir à petit feu, et qui, juste une fois dans sa vie, commença l'expérience par celui qui l'avait inventé. Phalaris mort, Gelon se rendit maître de Catane, et, mécontent de son nom, qui, en supposant qu'il soit tiré du mot phénicien *caton*, veut dire petite, il lui substitua celui d'Etna, peut-être pour la recommander par cette flatterie à son terrible parrain, qui à cette époque commençait à se réveiller de son long sommeil ; mais bientôt les anciens habitans, chassés par Phalaris, étant revenus dans leur

patrie, grâce aux victoires de Ducetius, roi des Siciles, la religion du souvenir l'emporta, et ils lui rendirent son premier nom. Ce fut alors que les Athéniens rêvèrent de conquérir cette Sicile qui devait être leur tombeau. Alcibiade les commandait ; sa réputation de beauté, de galanterie et d'éloquence, marchait devant lui. Il arriva devant Catane, et demanda à être introduit seul dans la ville, et à parler aux Catanais : peut-être, s'il n'y eût eu que les Catanais, sa demande lui eût-elle été refusée, mais les Catanaises insistèrent. On conduisit Alcibiade au cirque, et tout le monde s'y rendit. La l'élève de Socrate commença une de ces harangues ioniennes si douces, si flatteuses, si éloquentes, si terribles, si colorées, si menaçantes. Aussi les gardes des portes eux-mêmes abandonnèrent leur poste pour venir l'écouter. C'est ce qu'avait prévu Alcibiade, qui ne péchait point par excès de modestie, et c'est ce dont profita Nicias, son lieutenant : il entra avec la flotte athénienne dans le port, qui, à cette époque, n'était point comblé par la lave, et s'empara de la ville sans que personne s'y opposât. Cinquante ou soixante ans plus tard, Denis l'Ancien, qui venait de traiter avec Carthage et de soumettre Syracuse, atteignit le même but, non point par l'éloquence, mais par la force. Mamercus, mauvais poète tragique et tyran médiocre, lui succéda, fournissant à la postérité des sujets de drame dont Timoléon devait être le héros. Puis vinrent les Romains, ces grands envahisseurs, qui apparurent à leur tour vers l'an 549 de la fondation, et qui commencèrent par piller ; Valérius Messala fut sous ce point de vue le prédécesseur de Verrès. Seulement, du temps de Valérius Messala, on pillait pour la République, tandis que, du temps de Verrès, la chose s'était perfectionnée, on pillait pour soi. Le vainqueur envoya donc les dépouilles à Rome ; c'était encore la Rome pauvre, la Rome de terre et de chaume ; aussi fut-elle on ne peut plus sensible au présent. Il y avait surtout dans le butin une horloge solaire que l'on plaça près de la colonne rostrale, et à laquelle, pendant un demi-siècle, le peuple roi vint regarder l'heure avec admiration. Chacune de ces heures était alors comptée par des conquêtes. Ces conquêtes enrichissaient Rome, et Rome commençait à devenir généreuse. Marcellus résolut alors de faire oublier aux Siciliens la façon dont les Romains avaient débuté avec eux. Marcellus avait la manie de bâtir : il bâtissait, partout où il se trouvait, des fontaines, des aqueducs, des théâtres. Catane avait déjà deux théâtres ; Marcellus y ajouta un gymnase, et probablement des bains. Aussi Verrès trouva-t-il la ville dans un état assez florissant pour qu'il daignât jeter les yeux sur elle : il s'informa de ce qu'il y avait de mieux dans ce qu'y avait laissé Messala et dans ce qu'y avait ajouté Marcellus. On lui parla d'un temple de Cérès, bâti en lave et élevé hors de la ville, lequel renfermait une magnifique statue, connue seulement des femmes, car il était défendu aux hommes d'entrer dans ce temple. Verrès, qui de sa nature était peu galant, prétendit que les femmes avaient déjà bien assez de privilèges sans qu'on respectât encore celui-là, puis il entra dans le temple et prit la statue. Quelque temps après, Sextus Pompée pilla Catane à son tour, sous prétexte qu'elle avait été fort fidèle pour son père dans ses discussions avec César, de sorte qu'il était grand temps que vînt Auguste, lorsque effectivement Auguste vint.



Ce théâtre, bâti en briques, n'offre que des ruines sans grandeur.

Celui-là, c'était le réédificateur général et le pacificateur universel. Dans sa jeunesse, emporté par l'exemple, il avait bien proscrit quelque peu, pour faire comme Lépide et

Antoine : mais il avait pris de l'âge, s'était fait nommer tribun du peuple et non pas *imperator*, comme le disaient les républicains du temps. Il aimait les bucoliques, les géorgiques et les idylles, les chants des bergers, les combats de flûte et le murmure des ruisseaux. C'était enfin le dieu qui faisait le repos du monde. Catane ressentit les bienfaits de ce doux règne. Auguste releva ses murs et lui envoya une colonie qui, sous Théodose encore, était restée une des plus florissantes de la Sicile ; mais, à partir de la mort de ce dernier, les tribulations de Catane recommencèrent. Les Grecs, les Sarrasins et les Normands se succédèrent les uns aux autres, et la traitèrent à peu près comme avait fait Messala, Verrès et Sextus Pompée. Enfin, pour couronner toutes ces déprédations successives, un tremblement de terre arriva en 1169, la renversa sans lui laisser une seule maison ; quinze mille habitans y périrent. Le tremblement de terre calmé, ceux qui s'étaient sauvés revinrent à leurs ruines comme des oiseaux à leurs nids, et, avec l'aide de Guillaume le Bon, reconstruisirent une ville nouvelle. Elle était à peine sur pied, que Henri VI, dans un moment de mauvaise humeur, y mit le feu et passa les habitans au fil de l'épée. Heureusement, il s'en sauva quelques-uns. Ceux qui étaient échappés au père conspirèrent contre le fils. Frédéric Barberousse était dans les principes de son digne père : il rebrûla de rechef, et repassa de nouveau au fil de l'épée. Après Henri et Frédéric, il n'y avait de pis que la peste ; elle vint en 1348, et dépeupla Catane. Cette ville commençait enfin à se remettre de tous les fléaux successifs qui l'avaient dévastée, lorsque en 1669, un fleuve de lave de dix lieues de longueur et d'une lieue de large sortit du Monte-Rosso, descendit jusqu'à elle, couvrant trois villages dans sa course, et, la sapant dans sa base, la poussa dans son port, qu'il combla avec ses ruines.

Voilà l'histoire de Catane pendant vingt-six siècles ; et cependant la ville obstinée a constamment repoussé au même endroit, enfonçant chaque fois davantage dans ce sol mouvant et infidèle ses racines de pierre. Il y a plus : Catane est, avec Messine, la ville la plus riche de la Sicile.

Aussitôt le déjeuner terminé, nous nous mîmes en route à travers la ville. Notre cicerone nous mena tout droit à ses deux places ; j'ai remarqué que ce sont les places que les cicerone vous font généralement voir tout d'abord. Je leur en sais gré, en ce qu'une fois qu'on les a vues, on en est débarrassé.

Les places de Catane sont, comme toutes les places, de grands espaces vides entourés de maisons ; plus l'espace est grand, plus la place est belle : c'est convenu dans tous les pays du monde. Une de ces places est entourée d'insignifiantes constructions. Je ne sais pas comment s'appellent ces sortes de fabriques : ce ne sont point des maisons, ce ne sont point des monumens ; on prétend que ce sont des palais : grand bien leur fasse !

L'autre place est un peu plus pittoresque, en ce qu'elle est un peu plus irrégulière. Au milieu s'élève une fontaine de marbre, surmontée d'un éléphant de lave, qui porte lui-même sur son dos un obélisque de granit. Cet obélisque est-il ou n'est-il pas égyptien ? Telle est la grave question qui partage les archéologues de la Sicile. Tel qu'il est, égyptien ou non, un point sur lequel il n'y a pas de conteste, c'est qu'il servait de *spina* au cirque découvert en 1820.

Ce fut sur cette place que je demandai à mon guide s'il connaissait monsieur Bellini père. A cette demande, il se retourna vivement, et, me montrant un vieillard qui passait dans une petite voiture attelée d'un cheval :

— Tenez, me dit-il, le voilà qui va à la campagne.

Je courus à la voiture, que j'arrêtai, pensant qu'on n'est jamais indiscret quand on parle à un père de son fils, et d'un fils comme celui-là surtout. En effet, au premier mot que je lui en dis, le vieillard me prit les mains en me demandant s'il était bien vrai que je le connusse. Alors je tirai de mon portefeuille une lettre de recommandation qu'au moment de mon départ de Paris Bellini m'avait donnée pour la duchesse de Noja, et je lui demandai s'il connaissait cette écriture. Le pauvre père ne me répondit qu'en me la prenant des mains et en baisant l'adresse ; puis, se retournant de mon côté :

— Oh ! c'est que vous ne savez pas, dit-il, comme il est bon pour moi ! Nous ne sommes pas riches ; eh bien ! à chaque succès je vois arriver un souvenir de lui, et chaque souvenir a pour but de donner un peu d'aisance et de bonheur à ma vieillesse. Si vous veniez chez moi, je vous montrerais une foule de choses que je dois à sa piété. Chacun de ses succès traverse les mers et m'apporte un bien-être nouveau. Cette montre, c'est de *Norma* ; cette petite voiture et ce cheval, c'est une partie du produit des *Puritains*. Dans chaque lettre qu'il m'écrit, il me dit toujours qu'il viendra ; mais il y a si loin de Paris à Catane, que je ne crois pas à cette [illegible], et que j'ai bien peur de mourir sans le revoir. Vous le reverrez, vous ?

— Oui, lui répondis-je, car je croyais le revoir ; et si vous avez quelque commission pour lui.

— Non. Que lui enverrais-je, moi ? ma bénédiction ? Pauvre enfant : je la lui donne le matin et le soir. Vous lui direz que vous m'avez fait passer un jour heureux en me parlant de lui ; puis, que je vous ai embrassé comme un vieil ami. Le vieillard m'embrassa. Mais vous ne lui direz pas que j'ai pleuré. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, c'est de joie que je pleure. Et c'est donc vrai qu'il a de la réputation, mon fils ?

— Mais une très grande, je vous assure.

— Quelle étrange chose ! Et qui m'aurait dit cela quand je le grondais de ce qu'au lieu de travailler, il était là, battant la mesure avec son pied, et faisant chanter à sa sœur tous nos vieux airs siciliens ? Enfin, tout cela est écrit là-haut. C'est égal, je voudrais bien le revoir avant de mourir. Est-ce que votre ami le connaît aussi, mon fils ?

— Certainement.

— Personnellement ?

— Personnellement. Mon ami est lui-même le fils d'un musicien distingué.

— Appelez-le donc alors ; je veux lui serrer la main aussi, à lui.

J'appelai Jadin, qui vint. Ce fut son tour alors d'être choyé et caressé par le pauvre vieillard, qui voulait nous ramener chez lui, et voulait passer la journée avec nous. Mais c'était chose impossible : il allait à la campagne, et l'emploi de notre journée était arrêté. Nous lui promîmes d'aller le voir si nous repassions à Catane ; puis il nous serra la main, et partit. A peine eut-il fait quelques pas qu'il me rappela. Je courus à lui.

— Votre nom ? me dit-il ; j'ai oublié de vous demander votre nom.

Je le lui dis, mais ce nom n'éveilla en lui aucun souvenir. Ce qu'il connaissait de son enfant même, ce n'était pas l'artiste, c'était le bon fils.

— Alexandre Dumas, Alexandre Dumas, répéta-t-il deux ou trois fois. Bon, je me rappellerai que celui qui portait ce nom-là m'a donné de bonnes nouvelles de mon … Alexandre Dumas, adieu, adieu ! Je me rappellerai votre nom ; adieu !

Pauvre vieillard ! je suis sûr qu'il ne l'a pas oublié, car les nouvelles que je lui donnais, c'étaient les dernières qu'il devait recevoir !

En le quittant, notre guide nous conduisit au musée. Ce musée, tout composé d'antiquités, est de fondation moderne. Il se trouva pour le bonheur de Catane un grand seigneur riche à ne savoir que faire de sa richesse, et de plus artiste. C'était don Ignazio de Patarno, prince de Biscari. Le premier, il se souvint qu'il marchait sur un autre Herculanum, et des fouilles royales commencèrent, faites par un simple particulier. Ce fut lui qui retrouva un temple de Cérès, qui découvrit les thermes, les aqueducs, la basilique, le forum et les sépultures publiques. Enfin, ce fut lui qui fonda le musée, et qui recueillit et classa les objets qui en font partie ; ces objets se divisent en trois classes : les antiquités, les produits d'histoire naturelle et les curiosités.

Parmi les antiquités, on compte des statues, des bas-reliefs, des mosaïques, des colonnes, des idoles, des pénates et des vases siciliens.

Les statues appartiennent presque toutes à une époque de mauvais goût ou de décadence, et n'offrent de réellement remarquable qu'un torse colossal qui vient, dit-on, d'une statue de Jupiter Eleuthère, une Penthésilée mourante, un buste d'Antinoüs, et une centauresse ; encore ce dernier morceau est-il plus précieux comme curiosité que comme art, toutes les statues de centaures que l'on a trouvées étant des statues mâles, et les centauresses n'existant ordinairement que sur les bas-reliefs et les médailles.

Les vases siciliens composent, sans contredit, la collection la plus intéressante du musée, en ce qu'ils sont de formes variées à l'infini, et presque tous d'une élégance parfaite.

Quant aux idoles, pénates, lampes, etc., c'est ce qu'on voit partout.

Les produits d'histoire naturelle appartiennent aux trois règnes de la Sicile, et demandent des appréciateurs spéciaux. Ce qui me parut curieux et remarquable pour tout le monde, c'est une collection des laves de l'Etna. Ces laves, beaucoup moins belles et beaucoup moins variées que celles du Vésuve, sont presque toutes rousses ou mouchetées de gris ; cela tient à ce que l'Etna renferme le fer et le sel ammoniac en quantité beaucoup plus grande que le soufre, les marbres et les matières vitrifiables, tandis que le Vésuve, au contraire, contient ces derniers objets en grande abondance.

Enfin, la collection des *curiosités* consiste en armures, cuirasses, épées sarrasines, normandes et espagnoles, dont quelques-unes sont fort riches et d'un très beau travail.

On montrait aussi autrefois un médaillier dans lequel était renfermée une collection complète des médailles de la Sicile ; mais, à force de le montrer, le gardien s'aperçut un beau jour qu'il en manquait cinq des plus précieuses ; depuis ce temps, le médaillier est fermé.

Du musée nous allâmes à la cathédrale en traversant la

rue Saint-Ferdinand. J'appelai vivement Jadin : il se retourna.

— Retenez Milord, lui dis-je.

— Pourquoi ?

— Retenez-le d'abord, je vous dirai pourquoi ensuite.

Jadin appela Milord, et lui passa son mouchoir dans son collier.

— Maintenant, lui dis-je, regardez sur la fenêtre de cet opticien.

Sur la fenêtre de l'opticien, il y avait un chat dressé à regarder les passans à travers une paire de lunettes, qu'il portait fort gravement sur son nez.

— Peste ! dit Jadin, vous avez eu là une bonne idée : celui-là rentre dans la classe des chats savans, et nous aurait coûté plus de deux pauls.

Milord, en sa qualité de boule-dogue, était en effet un si grand étrangleur de chats, que nous avions jugé utile, on se le rappelle, de prendre des mesures à ce sujet. En conséquence, à partir de Gênes, ville dans laquelle Milord avait commencé à exploiter en Italie la race féline, nous avions débattu le prix d'un chat bien conditionné, et il avait été arrêté avec les propriétaires des deux premiers étranglés, qu'un chat de race ordinaire, gris pommelé, gris blanc, ou moucheté de feu, valait deux pauls, au maximum ; étaient exceptés de ce tarif, bien entendu, les angoras, les chats savans, enfin les chats à deux têtes ou à six pattes. Nous nous étions fait donner un reçu en règle des deux chats génois ; nous avions fait ajouter successivement à ce reçu les reçus subséquens, de manière à nous faire un titre indiscutable. Toutes les fois que Milord commettait un assassinat nouveau, et qu'on nous demandait pour la victime plus de deux pauls, nous tirions notre titre de notre poche, nous prouvions que deux pauls étaient le dédommagement que nous étions habitués à donner en pareil cas, et il était bien rare alors que le propriétaire ne se contentât point de l'indemnité dont s'étaient contentées la plupart des personnes à qui nous avions eu affaire. Mais, comme nous l'avons dit, il y avait des exceptions à notre tarif, et un chat qui portait des lunettes d'une façon si majestueuse devait naturellement rentrer dans les exceptions. Jadin avait donc dit une chose pleine de sens, lorsqu'il avait dit qu'on nous ferait payer le chat de l'opticien plus de deux pauls, et il avait agi avec une louable prudence lorsqu'il avait fait une laisse de son mouchoir.

Grâce à cette précaution, nous traversâmes la rue Saint-Ferdinand sans encombre, et sans que Milord eût paru s'apercevoir autrement que par sa captivité d'un instant de notre inquiétude momentanée. En entrant dans l'église, nous le lâchâmes. Il n'y avait plus rien à craindre.

L'église est sous l'invocation de sainte Agathe, qui y est enterrée, comme on le sait. Son martyre fut d'avoir la gorge coupée et tenaillée ; aussi, comme Didon, la sainte a appris à compatir aux maux qu'elle a soufferts, elle est surtout miraculeuse pour les maladies de sein. Une multitude d'ex-voto en argent, en marbre et en cire, représentant tous des mamelles, font foi de son pouvoir sanitaire et de la confiance que la population catanaise a dans la belle et chaste vierge qu'elle a choisie pour sa patronne.

Dans le chœur, de beaux bas-reliefs de chêne, qui datent du XV[e] siècle, représentent toute l'histoire de la sainte depuis le moment où elle refusa d'épouser Quintilien, jusqu'à celui où l'on rapporta son corps de Constantinople. Les plus curieux de ces bas-reliefs sont ceux où la sainte est frappée de barres de fer, où on lui coupe les seins, où on la brûle, et où, visitée dans sa prison par saint Pierre, elle est guérie par lui. Puis vient la seconde période de la légende : après la martyre l'élue, après le supplice les miracles. Alors, et en suivant toujours les bas-reliefs, on voit la sainte apparaître à Guibert, et lui ordonner d'aller chercher son corps à Constantinople. Guibert obéit et trouve son tombeau. Embarrassé alors pour emporter cette précieuse relique, il coupe le cadavre par morceaux et en met un morceau dans le carquois de chacun de ses soldats, et le rapporte ainsi jusqu'à Catane sans qu'il s'en égare autre chose qu'un sein, qui heureusement est retrouvé et rapporté par une petite fille, de sorte que la bienheureuse Agathe à la honte des infidèles, se retrouve au grand complet.

Tous ces bas-reliefs sont charmans de naïveté. Personne n'y fait attention, aucun livre n'en parle, nul cicerone ne pense à les faire voir, et cependant c'est à coup sûr une des choses les plus curieuses que renferme l'église.

J'oubliais le voile de sainte Agathe que l'on conserve dans la cathédrale. Ce précieux tissu, comme on dit dans les tragédies classiques, a le privilège d'arrêter les laves qui descendent de l'Etna : on n'a qu'à leur présenter le voile, et le torrent s'arrête, se refroidit et se coagule. Malheureusement il faut que cette action soit accompagnée d'une foi tellement forte, que presque jamais le miracle ne réussit complètement : mais alors ce n'est pas la faute du voile, c'est la faute de celui qui le porte.

En sortant de l'église, notre guide nous conduisit à l'amphithéâtre, dont il est presque impossible de mesurer la grandeur, enterré qu'il est presque entièrement dans la lave. C'est de cet amphithéâtre que fut tiré, comme nous l'avons dit, en 1820, l'obélisque qui s'élève sur la place de l'Éléphant ; mais les fouilles nécessitaient des dépenses énormes, et l'on fut obligé de les cesser.

Au-dessus de l'amphithéâtre se trouve un bâtiment qu'on nous assura être la prison où mourut la sainte. A la porte de cette prison est une pierre qui conserve l'empreinte de deux pieds de femme. Au moment où sainte Agathe marchait à la mort, Quintilien lui fit offrir une fois encore la vie si elle consentait à abjurer et à devenir sa femme. Ma volonté, répondit la sainte, est plus ferme que cette pierre. Et la pierre s'affaissa sous ses pieds, dont, depuis cette époque, elle a gardé la marque.

De l'amphithéâtre nous allâmes au théâtre. Mais, pour reconnaître l'un et l'autre, il faut encore plus de foi que pour présenter le voile de la sainte à la lave. Nous avons déjà dit que c'était dans ce théâtre qu'Alcibiade haranguait les Catanais lorsque Catane fut prise par Nicias.

Si l'on veut au reste voir de près et dans toute sa terrible variété l'effet des laves, il faut monter sur une des tours du château Orsini, bâti par l'empereur Frédéric II, roi de Sicile. L'irruption de 1669 a enveloppé ce château comme une île, mais l'océan de feu battit vainement le géant de granit ; le géant est resté debout au milieu des ruines qui l'entourent.

Nous revenions à l'hôtel, où nous comptions manger un morceau avant de visiter le couvent des Bénédictins, la seule chose qui nous restât à voir, lorsqu'en regardant autour de moi, je m'aperçus que Milord était devenu invisible. Chaque fois que pareille chose nous arrivait, nous connaissions d'avance les suites de cette disparition. Au bout d'un instant nous le voyions ressortir par quelque porte ou quelque fenêtre, se léchant le museau, et suivi d'un indigène mâle ou femelle tenant son chat par la queue, et venant réclamer ses deux pauls. Mon premier regard m'apprit que nous étions dans la rue Saint-Ferdinand, et le second que nous étions en face de la boutique de l'opticien ; en même temps j'entendis un sabbat de possédés, derrière un tonneau qui se trouvait à la porte. Je saisis le bras de Jadin et lui montrai la fenêtre où le chat manquait. Il comprit tout à l'instant même, courut au tonneau, ramassa une paire de lunettes qu'il mit à l'instant sur son nez comme si c'étaient les siennes qu'il eût égarées, et revint suivi de Milord. Quant au malheureux chat, il avait trépassé obscurément dans le coin où il était imprudemment descendu, et où Jadin laissa prudemment son cadavre. Or, nous étions à cette heure du jour où, comme le disent dédaigneusement les Italiens, il n'y a dans les rues que les chiens et les Français. Personne ne fut donc témoin de l'assassinat, pas même les grues du poète Ibicus, non seulement l'assassinat resta parfaitement impuni, mais Jadin même hérita des lunettes du défunt.

Ces lunettes sont dans l'atelier de Jadin, où il les montre comme étant celles du fameux abbé Meli, l'Anacréon de la Sicile. Il en a déjà refusé cent écus qu'un Anglais lui a offerts ; il ne les donnera, à ce qu'il assure, que pour vingt-cinq louis.

LES BÉNÉDICTINS DE SAINT-NICOLAS-LE-VIEUX

Le couvent de Saint-Nicolas, le plus riche de Catane, et dont la coupole dépasse en hauteur tous les monumens de la ville, a été bâti, vers le milieu du siècle passé, sur les dessins de Contini. On y remarque l'église et le jardin ; l'église pour ses colonnes de vert antique et pour un très bel orgue, ouvrage d'un moine calabrais, qui demanda pour tout paiement d'être enterré sous son chef-d'œuvre ; le jardin, pour la difficulté vaincue ; effectivement le fond est en lave, et toute la terre qui le couvre a été apportée à main d'homme.

La règle du couvent de Saint-Nicolas était autrefois très sévère ; les moines devaient demeurer sur l'Etna, aux limites des terres habitables, et à cet effet, leur premier monastère était bâti à l'entrée de la seconde région, à trois quarts de lieue au-dessus de Nicolosi, dernier village que l'on rencontre en montant au cratère. Mais comme tout s'affaiblit à la longue, la règle perdit peu à peu de sa rigueur, et on commença à ne pas réparer le couvent. Bientôt une ou deux salles s'étant affaissées sous le poids des neiges, les bons pères firent bâtir la magnifique succursale de Catane, qui prit le nom de Saint-Nicolas-le-Neuf, et ne demeurèrent que pendant l'été à Saint-Nicolas-le-Vieux.

Plus tard, Saint-Nicolas-le-Vieux fut abandonné été comme hiver ; on parla pendant trois ou quatre ans d'y faire des réparations qui le rendraient de nouveau habitable, mais on s'en garda bien. Enfin, une bande de voleurs, gens beaucoup moins difficiles sur leurs aises que les moines, s'en étant emparés et y ayant élu domicile, il ne fut plus aucunement question de remonter à Saint-Nicolas-le-Vieux, et les bons pères, qui ne se souciaient pas d'avoir des discussions avec de pareils hôtes, leur abandonnèrent la tranquille jouissance du couvent.

Cela donna lieu à une méprise assez curieuse.

En 1806, le comte de Weder, Allemand de vieille roche, comme son nom l'indique, partit de Vienne pour visiter la Sicile ; il s'embarqua à Trieste, prit terre à Ancône, visita Rome, s'y arrêta ainsi qu'à Naples, pour y prendre quelques lettres de recommandation, se remit de nouveau en mer, et débarqua à Catane.

Le comte de Weder connaissait de longue date l'existence du couvent de Saint-Nicolas, et la réputation qu'avaient les bons pères de posséder parmi leurs frères servans le meilleur cuisinier de toute la Sicile. Aussi le comte de Weder, qui était un gastronome très distingué, n'avait-il point manqué de se faire donner à Rome, par un cardinal avec lequel il avait dîné chez l'ambassadeur d'Autriche, une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Saint-Nicolas. La lettre était pressante : on recommandait le comte comme un pieux et fervent pèlerin, et l'on réclamait pour lui l'hospitalité pendant tout le temps qu'il lui plairait de rester au monastère.

Le comte était savant à la manière des Allemands, c'est-à-dire qu'il avait lu une grande quantité de bouquins parfaitement oubliés ; de sorte qu'il pouvait, à l'appui de ses assertions, si erronées et si ridicules qu'elles fussent, citer un certain nombre de noms inconnus qui donnaient une sorte de majesté pédantesque à ses paradoxes. Or, parmi ces bouquins, se trouvait un catalogue des couvens de bénédictins répandus sur la surface du globe, et il avait vu et retenu, avec la ténacité d'un esprit d'outre-Rhin, que la règle des bénédictins de Saint-Nicolas de Catane leur enjoignait, comme je l'ai dit, de demeurer sur la dernière limite de la *reggione coltivata*, et sur la première de la *reggione nemorosa*. Aussi, lorsqu'il fit venir un muletier pour qu'il le conduisît à Saint-Nicolas, et que le muletier lui eût demandé si c'était à Saint-Nicolas-le-Neuf ou à Saint-Nicolas-le-Vieux, le comte répondit sans hésiter :

— *A San-Nicolo sull' Etna.*

C'était tout ce que le comte savait d'italien.

Il n'y avait pas à s'y tromper, et l'indication était précise : cependant le muletier hasarda quelques observations ; mais le comte lui ferma la bouche en lui disant : *Je bairai pien*. On connaît la puissance habituelle d'un pareil argument : le muletier salua le comte, et une demi-heure après revint avec une mule.

— Eh pien ? dit le comte.

— Eh bien ! Excellence ? répondit le muletier qui, en sa qualité de guide, comprenait toutes les langues.

— Eh pien ! ma pagache ?

— Votre Excellence emporte son bagage ?

— Partieu !

— Oh ! dit le muletier, c'est que Votre Excellence eût pu le laisser à l'auberge ; c'eût été plus sûr.

— Che ne guitte jamais ma pagache, entendez-fous, dit l'Allemand.

Le muletier répondit par un signe imperceptible qui voulait dire : Chacun est libre — et s'en alla chercher le second mulet. Cependant, lorsque le mulet fut chargé, l'honnête guide crut devoir à sa conscience de faire une dernière observation.

— Ainsi Votre Excellence est décidée ?

— Certainement, répondit le comte en fourrant une énorme paire de pistolets dans les fontes de sa monture.

— Elle va à Saint-Nicolas-le-Vieux ?

— J'y fais.

— Votre Excellence a donc des amis à Saint-Nicolas-le-Vieux ?

— Chai ein lettre pour la cheneral.

— Pour le capitaine ? veut dire Votre Excellence.

— Pour la cheneral, que je tis !

— Hum ! hum ! dit le Sicilien.

— D'ailleurs, je bairai pien, je bairai pien, entends-tu, maraud ?

— Pardon, continua le guide ; mais, puisque Votre Excellence est dans de si bonnes dispositions, lui serait-il égal de me payer d'avance ?

— D'afance ! et pourquoi ça ?

— Parce qu'il est déjà trois heures, que nous n'arriverons pas avant la nuit, et que je voudrais revenir tout de suite.

— A la nuit ? dit le comte. Au moins soupe-t-on au coufent.

— Au couvent ?

— Oui, à San-Nicolo.

— Oh ! certainement, qu'on y soupe ; on est même plus sûr d'y trouver la table mise la nuit que le jour.

— Les farceurs ! dit le comte dont un éclair gastronomique illumina le visage. Tiens, foilà pour la ponne noufelle que tu me donnes.

Et il lui remit deux piastres, qu'il tira d'une bourse admirablement garnie.

— Merci, Excellence, répondit le muletier qui, une fois payé, n'avait plus rien à dire.

— Eh pien ! bartons-nous maintenant ? reprit le comte.

— Quand vous voudrez, Excellence.

Le guide aida le comte à monter sur sa mule, et se mit en route en chantant une espèce de cantique qui ressemblait beaucoup plus à un *miserere* qu'à une tarentelle ; mais le comte était trop préoccupé du dîner qu'il allait faire pour remarquer tout ce que ce prélude avait de mélancolique.

La route se fit assez silencieusement. Le guide avait fini par croire, en voyant la confiance du comte appuyée des deux énormes pistolets qu'il avait logés dans ses fontes, qu'il était au mieux avec les hôtes de Saint-Nicolas-le-Vieux, et que même peut-être il faisait partie de quelque bande de la Bohême qui était en relation d'intérêts avec celles de la Sicile. Quant à lui, il savait que personnellement il n'avait rien à craindre, les muletiers étant généralement sacrés pour les voleurs, et doublement, comme on le comprend bien, lorsqu'ils leur amènent une si bonne pratique que paraissait être le comte.

Cependant, à chaque village qu'il rencontrait sur la route, le muletier s'arrêtait sous un prétexte ou sous un autre. C'était une espèce de transaction qu'il faisait avec sa conscience, pour donner au comte le temps de faire ses réflexions et de retourner en arrière si bon lui semblait. Mais à chaque halte, le comte reprenait d'une voix que la faim rendait de plus en plus pressante :

— En afant ; allons, en afant, der teufel ! nous n'arriferons chamais.

Et il repartait suivi par les regards ébahis des paysans qui venaient d'apprendre du guide le but de cet étrange pèlerinage, et qui ne comprenaient pas que, sans y être conduit de force, on eût l'idée de faire le voyage de Saint-Nicolas-le-Vieux.

Ils traversèrent ainsi Gravina, Santa-Lucia-di-Catarica, Mananunziata et Nicolosi. Arrivés à ce dernier village, le guide fit un dernier effort.

— Excellence, dit-il, à votre place je souperais et je coucherais ici, puis demain, j'irais, en me promenant, comme cela, tout seul, à Saint-Nicolas-le-Vieux.

— Est-ce que tu ne m'as pas dit que che trouferais un pon souper et un pon lit au coufent ?

— Pardieu si, répondit le guide, s'ils veulent vous bien recevoir.

— Mais quand che té tis que chai ein lettre pour la cheneral.

— Pour le capitaine ?

— Non, pour la cheneral.

— Enfin, dit le guide, puisque vous le voulez absolument.

— Certainement, que je le feux.

— En ce cas, allons.

Et les deux voyageurs se remirent en route.

Comme l'avait dit le muletier, la nuit était venue ; il ne faisait pas de lune, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais comme le muletier connaissait parfaitement le terrain, il n'y avait pas de risque de se perdre. Il prit un petit sentier à peine tracé, et qui s'écartait à droite dans les terres ; puis, commençant à quitter la région cultivée, il entra dans celle des forêts. Au bout d'une heure de marche, on vit se dessiner une masse noire, aux fenêtres de laquelle on n'apercevait aucune lumière.

— Voilà Saint-Nicolas-le-Vieux, dit à voix basse le muletier.

— Oh ! oh ! dit le comte, foilà un coufent dans ein situation pien mélangolique.

— Si vous voulez, repartit vivement le guide, nous pouvons retourner à Nicolosi, et si vous ne voulez pas coucher à l'auberge, il y a un excellent homme qui ne vous refusera pas un lit, monsieur Gemellaro.

— Che ne le connais bas. T'ailleurs, c'est à Saint-Nigolas que je feux aller, et non à Nicolosi.

— *Zerebello da tedesco*, murmura le Sicilien.

Puis, fouettant ses deux mules, il se remit en marche. Cinq minutes après ils étaient à la porte du couvent.

Le couvent n'avait rien de plus rassurant pour être vu de plus près. C'était une vieille fabrique du XIIe siècle, où il était facile de lire les ravages de chaque irruption qui avait eu lieu depuis le temps de sa fondation. La date de tous les incendies et de tous les tremblemens de terre était là sculptée sur la pierre. A certaines dentelures qui se détachaient en vigueur sur un ciel bleu-foncé, tout brillant d'étoiles, il était facile de reconnaître qu'une partie des bâtimens tombait en ruines. Cependant les murailles

qui entouraient l'édifice paraissaient assez bien entretenues, et l'on y avait pratiqué des meurtrières, ce qui donnait à Saint-Nicolas-le-Vieux plutôt l'apparence d'une forteresse que l'aspect d'un monastère.

Le comte regarda tout cela d'un air fort calme, et ordonna au muletier de frapper. Celui-ci, qui en avait pris son parti, souleva un vieux marteau de fer tout rongé par la rouille et le temps, et le laissa retomber de toute sa pesanteur. Le coup retentit dans les profondeurs du couvent, et une cloche au son aigre répondit. Presque en même temps, une petite fenêtre, pratiquée à dix pieds de hauteur, s'ouvrit. Il en sortit un long tube de fer, qui se dirigea vers la poitrine du comte; une tête barbue se montra à l'ouverture, et une voix qui n'avait rien de l'onction monacale demanda :

— *Qui va là?*

— Ami, répondit le comte en écartant de la main le canon du fusil ; ami.

En même temps il lui sembla sentir arriver par la fenêtre ouverte une odeur de rôti qui lui réjouit l'âme.

— Ami, hum ! ami, dit l'homme de la fenêtre. Et qui nous prouvera que vous êtes un ami?

Et il ramena le canon de fusil dans la direction première.

— Mon très gère frère, répondit le comte en écartant de nouveau et avec le même sang-froid l'arme qui le menaçait, che combrends très pien que fous breniez vos brécauzions afant de recefoir les édranchers, et chan ferais autant à vodre blace, moi; mais chai ein lettre du gardinal Morosini pour la cheneral à fous.

— Pour notre capitaine? reprit l'homme au fusil.

— Eh ! non, non, pour la cheneral.

— Enfin, ça ne fait rien. Vous êtes tout seul? continua l'interlocuteur.

— Dout zeul.

— Attendez, on va vous ouvrir.

— Hum ! ça sent pon, la rôdi, dit l'Allemand en descendant de sa mule.

— Excellence, demanda le muletier, qui pendant ce temps avait déchargé le bagage du comte, vous n'avez plus besoin de moi?

— Tu ne feux donc pas resder? reprit le comte.

— Non, dit le muletier; avec votre permission, j'aime mieux aller coucher ailleurs.

— Et pien ! fas, dit le comte.

— Faudra-t-il vous venir chercher? demanda le Sicilien.

— Non, la cheneral me fera recontuire.

— Très bien. Adieu, Excellence.

— Atieu.

En ce moment la clef commença à grincer dans la serrure le guide sauta sur une de ses mules, prit la bride de l'autre, et s'éloigna au trot. Il était déjà à une cinquantaine de pas quand la porte s'ouvrit.

— Ça sent pon, dit l'Allemand en humant l'odeur qui venait de la cuisine ; ça sent très pon.

— Vous trouvez? demanda l'étrange portier.

— Oui, dit le comte, oui, che troufe.

— C'est le souper du chef, qui est en route et que nous attendons d'un moment à l'autre.

— Alors j'arrife pien, dit le comte en riant.

— Est-ce qu'il vous connaît, notre chef? demanda le portier.

— Non ; mais chai ein lettre hour lui.

— Ah ! c'est autre chose. Voyons?

— La foilà.

Le portier prit la lettre et lut :

« *Al reverendissimo generale dei Benedettini; al convento di San-Nicolo di Catania.* »

— Ah ! je comprends, dit le portier.

— Ah ! fous combrenez ; c'est pien heureux, dit le comte en lui frappant sur l'épaule. En ce cas, mon ami, si fous combrenez, charchez-vous de ma pagache, et brenez garte surtout au borde-mandeau : c'est là où est mon pourse.

— Ah ! c'est là où est votre bourse. C'est bon à savoir, dit le portier en prenant le porte-manteau avec un empressement tout particulier.

Puis, s'étant emparé du reste du bagage :

— Allons, allons, continua-t-il, je vois bien que vous êtes un ami ; venez.

Le comte ne se le fit pas dire deux fois, et suivit son guide.

L'aspect intérieur du couvent n'était pas moins étrange que son aspect extérieur. Partout des ruines : beaucoup de futailles défoncées ; nulle part de crucifix ni de saintes images. Le comte s'arrêta un instant, car il était de ces causeurs qui ont la mauvaise habitude de s'arrêter quand ils parlent, et il exprima son étonnement à son guide d'une pareille dévastation.

— Que voulez-vous? lui répondit son guide ; nous sommes un peu isolés, comme vous avez pu le voir ; et comme la montagne est pleine de mauvais sujets qui ne craignent ni Dieu ni diable, nous ne laissons pas traîner le peu que nous possédons. Tout ce que nous avons d'objets précieux est sous clef dans les caves. D'ailleurs, vous savez que nous avons un autre monastère dans la plaine, tout près de Catane?

— Non, che ne le safais bas. Ah ! fous afez un audre monazdère ! Diens, diens, diens !

— Maintenant, examinez vous-même votre bagage, pour que vous puissiez attester au chef qu'il n'en a rien été détourné.

— Oh c'être pien fazile : ein malle, ein sag dé nuit et ein borde-manteau. Che fous la récommante, la borde-mandeau ; c'est là qu'est mon bourse.

— Ainsi, trois objets seulement, n'est-ce pas? Ce n'est guère.

— C'être assez.

— Vous trouvez, vous?

— Oui, je troufe.

— Eh bien ! attendez là, dit le portier en faisant entrer le comte dans une espèce de cellule, et je ne doute pas que d'ici à une demi-heure le chef ne soit de retour. Et il fit mine de s'en aller.

— Dides donc, dides donc ! Est-ce qu'en l'attendant che ne bourrai bas descentre à la guisine? Je donnerais beut-être de pons conseils au guisinier, moi.

— Ma foi ! dit le portier, je n'y vois pas d'inconvénient : attendez ici, je vais mettre votre bagage en sûreté, et je viens vous reprendre. A propos, combien y a-t-il dans votre bourse?

— Trois mille six cent vingt tucats.

— Trois mille six cent vingt ducats, bon, reprit le portier.

— Ça m'a l'air t'un pien honnête homme, murmura le comte en regardant s'éloigner le frère qui emportait toute sa *robba* ; ça m'a l'air t'un pien honnête homme.

Dix minutes après, son guide était de retour.

— Si vous voulez descendre à la cuisine, dit le Sicilien, vous êtes libre.

— Oui, che le feux. Où est-delle la guisine?

— Venez.

Le comte suivit de nouveau son guide, qui le conduisit dans les cuisines du couvent. La broche était garnie, tous les fourneaux étaient allumés, et des casseroles bouillaient partout.

— Pon, dit l'Allemand s'arrêtant sur la dernière marche, et embrassant d'un coup d'œil ce spectacle succulent ; pon, il barait que che ne suis bas tompé chour de cheûne. Ponchour, guisinier, ponchour.

Le cuisinier était prévenu ; il reçut en conséquence le comte avec toute la déférence qu'il devait à un gourmet. Le comte en profita pour aller lever le couvercle de toutes les casseroles et goûter à toutes les sauces. Tout à coup il s'élança sur le cuisinier qui allait verser du sel dans une omelette, et lui arracha des mains le vase où étaient les œufs.

— Eh pien ! eh pien ! Qu'est-ce que tu fais donc? s'écria le comte.

— Comment, qu'est-ce que je fais? demanda le cuisinier.

— Foui, qu'est-ce que tu fais? je te le temante.

— Je mets du sel dans l'omelette.

— Mais, malheureux, on ne met bas de sel dans l'omelede. On met du sugre et des confidures, de ponnes confidures de croseilles.

— Allons donc, reprit le cuisinier en essayant de lui arracher le vase des mains.

— Non bas ! non bas ! dit le comte, c'est moi qui la ferai, l'omelede ; tonne-moi tes confidures.

— Ah ! dit le cuisinier en s'échauffant, nous allons voir un peu qui est-ce qui est le maître ici.

— C'est moi ! dit une voix forte ; qu'y a-t-il?

Le comte et le cuisinier se retournèrent : un homme de quarante à quarante-cinq ans, vêtu d'une robe de moine, se tenait debout sur l'escalier ; il était de haute taille et avait cette physionomie dure et impérieuse de ceux qui sont habitués à commander.

— Le capitaine ! s'écria le cuisinier.

— Ah ! dit le comte, c'est le cheneral, pon. Cheneral, continua-t-il en s'avançant vers le moine, che vous temante bardon mais fous avez un guisinier qui ne sait bas faire les omeledes.

— Vous êtes le comte de Weder, monsieur? dit le moine en très bon français.

— Oui, ma cheneral, répondit le comte sans lâcher les œufs ni la fourchette avec laquelle il s'apprêtait à les battre ; che suis le gonde de Weter en bersonne.

— Alors c'est vous qui m'avez apporté la lettre de recommandation que m'a remise le frère portier?

— Moi-même.

— Soyez le bienvenu, monsieur le comte.

Le comte s'inclina.

— Seulement, continua le moine, je regrette que la situation écartée de notre couvent, son éloignement de tout lieu habité, ne nous permettent pas de vous mieux recevoir ; mais nous sommes de pauvres solitaires des montagnes, et vous nous pardonnerez, je l'espère, si notre table n'est pas mieux garnie.

— Comment, comment, bas mieux garnie ! Mais la souber, elle me semble excellente au gontraire, et quand chaurai fait de l'omelede aux gonfidures...

— Mais, capitaine, dit le cuisinier.

— Donnez des confitures à monsieur, et qu'il fasse son omelette comme il l'entendra, dit le moine.

Le cuisinier obéit sans souffler mot.

— Maintenant, dit le moine, ne vous gênez pas, monsieur le comte, faites comme chez vous, et lorsque votre omelette sera finie, remontez, nous vous attendons.

— C'est l'affaire de zinq minutes, et che remonde ; faites douchours serfir.

— Vous entendez, dit le moine au cuisinier, faites servir. Et il remonta l'escalier. Un instant après, deux frères descendirent et se mirent aux ordres du cuisinier. Pendant ce temps, le comte triomphant confectionnait son omelette ; lorsqu'elle fut finie, il remonta à son tour.

Le supérieur l'attendait avec toute la communauté, qui se composait d'une vingtaine de frères, dans un réfectoire bien éclairé, et où l'on avait dressé une table parfaitement servie. Le comte fut frappé du luxe d'argenterie que cette table étalait, ainsi que de la finesse des nappes et des serviettes. Le couvent avait tiré de son trésor et de sa lingerie ce qu'il avait de mieux pour faire honneur à son hôte. Quant à l'appartement, il contrastait singulièrement, par son aspect délabré, avec le luxe du couvert qui y était dressé. C'était une grande salle qui avait dû être autrefois une chapelle, et dans l'autel de laquelle on avait pratiqué une cheminée ; les parois n'avaient pour tout ornement que les toiles d'araignées qui les couvraient, et quelques chauves-souris attirées par la lumière voletaient au plafond, entrant et sortant, selon leur caprice, par les fenêtres brisées.

En outre, un arsenal complet de carabines était pittoresquement disposé contre la muraille.

Le comte embrassa cet aspect d'un coup d'œil, et admira l'abnégation religieuse des bons pères, qui, possédant des trésors tels que ceux qui étaient étalés à ses yeux, vivaient cependant exposés aux intempéries du ciel comme les anciens solitaires du mont Carmel et de la Thébaïde. Le supérieur remarqua son étonnement.

— Monsieur le comte, dit-il en souriant, je vous demande encore une fois pardon du mauvais dîner et du mauvais gîte que vous trouverez ici. Peut-être vous avait-on peint l'intérieur de notre couvent comme un lieu de délices. Voilà comme la société nous juge, monsieur le comte. Aussi une fois rentré dans le monde, j'espère que vous nous rendrez justice.

— Ma foi ! cheneral, répondit le comte, je ne sais bas drop ce qui mangue à la tiner, et j'ai fu en pas une patterie de guisine assez bien organisée ; et à moins que ce ne zoit le fin ?

— Oh ! répondit le supérieur, soyez tranquille sous ce rapport ; le vin est bon.

— Eh pien ! si le fin est pon, c'est tout ce qu'il faut.

— Seulement, ajouta le supérieur, je crains que nos façons ne vous paraissent peu monacales. Par exemple, nous avons l'habitude de ne jamais souper sans avoir à côté de nous chacun une paire de pistolets ; c'est une précaution contre les accidens qui peuvent arriver à chaque minute dans un lieu aussi isolé que celui-ci. Vous voudrez donc bien nous excuser si, malgré votre présence, nous ne nous écartons pas de nos habitudes.

Et à ces mots le supérieur releva sa robe, tira de sa ceinture une paire de superbes pistolets qu'il déposa près de son assiette.

— Faides, faides, cheneral, faides, répondit l'Allemand ; les bisdolets, c'est l'ami de l'homme ; chen ai aussi, moi, des bisdolets. Oh ! mais ! c'est edonnant comme les vodres leur ressemblent, c'est edonnant !

— Cela se peut, répondit le supérieur en réprimant un sourire ; ce sont de très bonnes armes, que j'ai fait venir d'Allemagne, des Kukenreiter.

— Des Kukenreiter ? C'est justement ça. Faites donc brendre les miens, qui sont avec ma pagache, cheneral, pour les gombarer un peu.

— Après le dîner, comte, après le dîner. Mettez-vous en face de moi, là, très bien. Savez-vous votre *Benedicite ?*

— Je l'ai su autrefois, mais che l'ai un peu oublié.

— Tant pis, tant pis, dit le général, car je comptais sur vous pour le dire ; mais si vous l'avez oublié, on s'en passera.

— On zen bassera, répondit le comte, qui était de bonne composition ; on zen bassera.

Et le comte, effectivement, avala son potage sans *Benedicite*, ce que firent les autres moines. Lorsqu'il eut fini, le capitaine lui passa une bouteille.

— Goûtez-moi ce vin-là, lui dit-il.

Le comte, se doutant qu'il avait affaire à un vin de choix, emplit un petit verre qui était devant lui, le prit par le pied, examina un instant, à la lueur de la lampe la plus rapprochée, le liquide jaune comme de l'ambre, puis il le porta à sa bouche, et le dégusta avec la voluptueuse lenteur d'un gourmet.

— C'est edonnant, dit le comte, moi qui groyais gonnaître tous les fins, che ne gonnais pas celui-là ; à moins que ce ne soit du matère d'un noufeau gru.

— C'est du marsala, monsieur le comte, un vin qui n'est pas connu et qui mérite cependant de l'être. Oh ! notre pauvre Sicile, elle renferme comme cela une foule de trésors oubliés.

— Comment tides-fous qu'il s'abbelle ? demanda le comte en se versant un second verre.

— Marsala.

— Marzala !... Eh pien ! c'est un pon fin ; ch'en achèterai. Se fend-il cher ?

— Deux sous la bouteille.

— Fous tides ? reprit le comte qui croyait avoir mal entendu.

— Deux sous la bouteille.

— Teux sous la pouteille ! Mais fous habidez le baradis derrestre, cheneral ; che ne m'en fas blus d'izi, moi, je me fais pénédictin.

— Merci de la préférence, comte ; quand vous voudrez, nous vous recevrons.

— Teux sous la pouteille ! reprit le comte en se versant un troisième verre.

— Seulement, je dois vous prévenir qu'il a un défaut, dit le supérieur.

— Il n'a bas de téfauts, répondit le comte.

— Je vous demande pardon : il est très capiteux.

— Gabiteux, gabiteux, dit le comte avec mépris ; j'en poirais une binte qu'il n'y baraîtrait bas blus que si j'afais afalé un ferre de zirop de crozeille.

— Alors, ne vous gênez pas, dit le supérieur, faites comme chez vous ; seulement, je vous préviens que nous en avons d'autres.

En vertu de la permission qui lui était accordée, le comte se mit à boire et à manger en véritable Allemand. Mais, il faut l'avouer, il soutint admirablement la réputation dont jouissent ses compatriotes. Les moines, excités par leur supérieur, ne voulurent pas, de leur côté, laisser un étranger en arrière, de sorte que bientôt on rompit le silence religieux qui avait régné au commencement du repas, chacun commença à parler à voix basse à son voisin, puis plus haut à tout le monde. Au second service, chacun criait de son côté et commençait à raconter les aventures les plus étranges qu'il fût possible d'entendre. Le comte, si peu qu'il comprît le sicilien, crut s'apercevoir qu'il était question surtout de coups hardis exécutés par des brigands, de couvens pillés, des gendarmes pendus, de religieuses violées. Mais il n'y avait rien là d'étonnant ; la situation isolée des dignes bénédictins, leur éloignement de la ville, devaient les avoir rendus plus d'une fois témoins de pareilles scènes. Le marsala allait toujours, sans préjudice du syracuse sec, du muscat de Calabre et du malvoisie de Lipari. Si forte que fût la tête du comte, ses yeux commencèrent à se couvrir d'un brouillard et sa langue à s'épaissir. Alors les monologues succédèrent peu à peu aux conversations, et les chansons aux monologues. Le comte, qui voulait rester à la hauteur de ses hôtes, chercha dans son répertoire anacréontique, et, n'y trouvant rien pour le moment que la chanson des brigands de Schiller, il se mit à entonner à tue-tête le fameux *Stehlen, morden, huren, balgen*, auquel il lui sembla que les convives répondaient par des applaudissemens universels. Bientôt tout parut tourner autour de lui ; il lui sembla que les moines jetaient bas leurs habits religieux et se transformaient peu à peu en bandits. Ces figures ascétiques changeaient de caractère et s'illuminaient d'une joie féroce ; le dîner dégénérait en orgie. Cependant on buvait toujours, et chaque fois qu'on buvait, c'étaient des vins nouveaux, des vins plus capiteux, des vins pris dans la cave du prince de Paterno ou dans la cantine des dominicains d'Aci-Reale. On frappait sur la table avec des bouteilles vides pour en demander d'autres, et en frappant on renversait les lampes ; le feu alors se communiquait à la nappe, et de la nappe à la table, et au lieu de l'éteindre on y jetait les chaises, les bancs, les stalles. En un instant la table ne fut plus qu'un immense bûcher, autour duquel les moines devenus bandits se mirent à danser comme des démons. Enfin, au milieu de tout ce sabbat infernal, la voix du capitaine retentit, demandant : *Le monache ! le monache !* Un hourra général accueillit cette demande. Un instant après, une porte s'ouvrit, et quatre religieuses parurent, traînées par cinq ou six bandits ; des hurlemens de joie et de luxure les accueillirent. Le comte voyait tout cela comme dans un rêve ; comme dans un rêve il lui semblait qu'une force

supérieure clouait son corps à sa place, tandis que son esprit était emporté ailleurs. En un instant les vêtemens des pauvres filles furent en lambeaux : les bandits se ruèrent sur elles ; le capitaine voulut faire entendre sa voix, mais sa voix fut couverte par les clameurs générales. Il sembla alors au comte que le capitaine prenait ses fameux Kukenreiter, qui ressemblaient si fort aux siens. Il crut entendre retentir deux coups de feu ; il ferma les yeux, tout ébloui de la flamme. En les rouvrant, il vit du sang, deux brigands qui se tordaient en hurlant dans un coin, la plus belle des religieuses dans les bras du capitaine, puis il ne vit plus rien ; ses yeux se fermèrent une seconde fois sans qu'il eût la puissance de les rouvrir, ses jambes manquèrent sous lui, enfin il tomba comme une masse ; il était ivre-mort.

Lorsque le comte s'éveilla, il était grand jour ; il se frotta les yeux, se secoua et regarda autour de lui ; il était couché sous un arbre à la lisière du bois, avait à sa droite Nicolosi, à sa gauche Pedara, devant lui Catane, et derrière Catane la mer. Il paraissait avoir passé la nuit à la belle étoile, couché sur un doux lit de sable, la tête appuyée sur son porte-manteau, et sans autre dais de lit que l'immense azur du ciel. D'abord, il ne se rappela rien, et demeura quelque temps comme un homme qui sort de léthargie ; enfin sa pensée, par une opération lente et confuse d'abord, se reporta en arrière, et bientôt il se rappela son départ de Catane, les hésitations de son muletier, son arrivée au couvent, son altercation avec le cuisinier, l'accueil que lui avait fait le général, le dîner, le vin de Marsala, les chansons, l'orgie, le feu, les religieuses et les coups de pistolet. Il regarda de nouveau autour de lui, et vit sa malle, son sac de nuit et son porte-manteau ; il ouvrit ce dernier, y retrouva son portefeuille, sa pipe d'écume de mer, son sac à tabac et sa bourse, sa bourse qui, à son grand étonnement, lui parut aussi ronde que si rien ne lui était arrivé ; il l'ouvrit avec anxiété ; elle était toujours pleine d'or, et de plus il y avait un billet ; le comte l'ouvrit vivement et lut ce qui suit :

« Monsieur le Comte,

« Nous vous faisons mille excuses de nous séparer de vous d'une façon aussi brusque ; mais une expédition de la plus haute importance nous attire du côté de Cefalu J'espère que vous n'oublierez pas l'hospitalité que vous ont donnée les bénédictins de Saint-Nicolas-le-Vieux, et que, si vous retournez à Rome, vous demanderez à monsignor Morosini de ne point oublier de pauvres pécheurs dans ses prières ?

« Vous retrouverez tout votre bagage, à l'exception des Kukenreiter, que je vous demande la permission de garder comme un souvenir de vous.

« DOM GAETANO,

« Prieur de Saint-Nicolas-le-Vieux

« 16 octobre 1806. »

Le comte de Weder compta son or, il n'y manquait pas une obole.

Lorsqu'il arriva à Nicolosi, il trouva tout le village en révolution : la veille, le couvent de Sainte-Claire avait été forcé, l'argenterie du monastère pillée, et les quatre plus jeunes et plus belles religieuses enlevées, sans qu'on pût savoir ce qu'elles étaient devenues.

Le comte retrouva son muletier, remonta sur sa mule revint à Catane, et, ayant appris qu'un bâtiment était prêt à mettre à la voile pour Naples, il s'y embarqua et quitta la Sicile la même nuit.

Deux ans après il lut dans l'*Allgemeine Zeitung* que le fameux chef de bandits Gaetano, qui s'était emparé du couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux, sur l'Etna, pour en faire un repaire de brigands, après un combat terrible soutenu contre un régiment anglais, avait été pris et pendu, à la grande joie des habitans de Catane, qu'il avait fini par venir rançonner jusque dans la ville.

L'ETNA

Le lendemain de notre arrivée à Catane, nous devions, on se le rappelle, tenter une ascension sur l'Etna. Je dis tenter, car c'est surtout à l'occasion des projets que les voyageurs font à l'endroit de cette montagne qu'on peut appliquer le proverbe : L'homme propose et Dieu dispose. Rien de plus commun que les curieux partis de Catane pour gravir le Ghibello, comme on appelle l'Etna en Sicile ; rien de plus rare que les privilégiés arrivés jusqu'à son cratère. C'est que, pendant neuf ou dix mois de l'année, la montagne est véritablement inaccessible : jusqu'au 15 juin, il est trop tôt ; passé le 1er octobre il est trop tard.

Nous étions sous ce rapport dans les conditions voulues, car nous étions arrivés à Catane le 4 septembre, de plus, toute la journée avait été magnifique ; aucune vapeur, aucun brouillard, ne voilaient l'Etna. De toutes les rues qui y conduisaient, nous l'avions vu, la veille, calme et majestueux La légère fumée qui s'échappait du cratère suivait la direction du vent, flottant comme une banderole ; enfin, le soleil, que nous avions vu se coucher du haut de la coupole des Bénédictins, avait glissé dans un ciel sans nuage et disparu derrière le village d'Aderno, promettant pour le lendemain une journée non moins belle que celle qui venait de s'écouler.

Aussi, à cinq heures du matin, notre guide nous éveilla-t-il en nous annonçant un temps fait exprès pour nous Nous courûmes aussitôt à nos fenêtres qui donnaient sur l'Etna, et nous vîmes le géant baignant sa tête colossale dans les blondes vapeurs du matin. On distinguait parfaitement les trois régions qu'il faut franchir pour arriver au sommet, la région cultivée, la région des bois, la région déserte. Contre l'ordinaire, son cône était entièrement dépouillé de neige.

Ce n'est que vers les quatre heures ordinairement que l'on part ; mais nous voulions nous arrêter quelques heures à Nicolosi, et visiter le Monte-Rosso, un de ces cent volcans secondaires dont se hérisse la croupe de l'Etna. D'ailleurs il y avait, m'avait-on dit, à Nicolosi, un certain monsieur Gemellaro, savant modeste et aimable, qui demeurait là depuis cinquante ans, et qui se ferait un plaisir de répondre à toutes mes questions. J'avais demandé une lettre pour lui ; on m'avait répondu que c'était chose inutile son obligeante hospitalité s'étendant à tout voyageur qui entreprenait l'ascension, toujours pénible et souvent dangereuse, que nous allions tenter.

A cinq heures donc, après nous être munis d'une bouteille du meilleur rhum que nous pûmes trouver, nous enfourchâmes nos mules, et nous partîmes pour Nicolosi, où nous devions compléter nos provisions. Nous étions chacun dans notre costume ordinaire, auquel, malgré les recommandations de notre hôte, nous n'avions rien ajouté, ne pouvant croire qu'après avoir joui dans la plaine d'une température à cuire un œuf, nous trouverions dix degrés de froid sur la montagne

Je ne sais rien de plus beau, de plus original, de plus accidenté, de plus fertile et de plus sauvage à la fois que le chemin qui conduit de Catane à Nicolosi, et qui traverse tour à tour des mers de sable, des oasis d'orangers, des fleuves de lave, des tapis de moissons, et des murailles de basalte. Trois ou quatre villages sont sur la route, pauvres, chétifs, souffreteux, peuplés de mendians, comme tous les villages siciliens ; avec tout cela, ils ont des noms sonores et poétiques, qui résonnent comme des noms heureux : ils s'appellent Gravina, Santa-Lucia, Massanunziata ; ils sont élevés sur la lave bâtis avec de la lave recouverte de lave, ils sortent tout entiers des entrailles de la montagne, où ils rentreront un jour Ils éclosent à la surface du volcan, comme de pauvres fleurs flétries avant de naître, et qu'un vent d'orage doit emporter

Entre Massanunziata et le mont Miani, à droite de la route, est la fosse de la Colombe D'où vient ce doux nom à une excavation noire, ténébreuse profonde de deux cents pieds, large de cent cinquante ? Notre guide ne put nous le dire.

Nous arrivâmes à Nicolosi, espèce de petit bourg bâti sur les confins du monde habitable Deux ou trois milles avant Nicolosi, on commence à entrer dans une région désolée, et cependant, un demi-mille au-dessus de Nicolosi, on voit encore de belles plantations et un coteau couvert de vignes Quelque feu intérieur remplace-t-il partiellement la chaleur du soleil qui déjà à cette hauteur commence à se tempérer ? C'est encore là un de ces mystères dont le guide ignare et le voyageur savant ne peuvent dire le mot.

Nous descendîmes dans un de ces bouges que la Sicile seule a l'audace de baptiser du nom d'auberge, et comme il était encore de bonne heure, nous envoyâmes pendant qu'on préparait notre déjeuner, nos cartes à monsieur Gemellaro, en lui demandant la permission de lui faire notre visite. Monsieur Gemellaro nous fit répondre qu'il allait se mettre à table, et que, si nous voulions partager sa collation, nous serions les bienvenus Quel que fût, à l'aspect du déjeuner qui nous attendait, notre désir d'accepter une offre si gracieuse nous eûmes la discrétion de la refuser, et nous poussâmes la sobriété jusqu'à nous contenter du repas de l'auberge. C'était une action méritoire et digne d'être mise en parallèle avec les jeûnes les plus rudes des pères du désert

Ce maigre déjeuner terminé, nous ordonnâmes à notre guide de se mettre en quête d'une paire de poulets ou d'une demi-douzaine de pigeons quelconques, de leur tordre le cou, de les plumer et de les rôtir. C'étaient nos provisions de bouche pour le déjeuner du lendemain ; cette précaution prise, nous nous acheminâmes vers la maison de monsieur Gemellaro, la plus imposante de tout le village. La domestique était prévenue et nous introduisit dans le cabinet de travail, où son maître nous attendait. En apercevant monsieur Gemellaro, je jetai un cri de surprise mêlé de joie : c'était le même qui, à Aci-Reale, m'avait si obligeamment indiqué le chemin de la grotte de Polyphème.

— Ah ! c'est vous, nous dit-il en nous apercevant ; je me doutais que j'allais revoir d'anciennes connaissances. Tout voyageur qui met le pied en Sicile m'appartient de droit ; il faut qu'il passe par ici, et je le happe au passage. Avez-vous trouvé votre grotte ?

— Parfaitement, monsieur, grâce à votre obligeance, que nous venons de nouveau mettre à l'épreuve.

— A vos ordres, messieurs, répondit monsieur Gemellaro en nous faisant signe de nous asseoir ; et j'oserai dire que, si vous voulez des renseignemens sur le pays, vous ne pouvez pas vous adresser mieux qu'à moi.

En effet, monsieur Gemellaro habitait depuis soixante ans le village de Nicolosi, où il était né, et l'occupation de toute sa vie avait été d'observer le volcan qu'il avait sans cesse devant les yeux. Depuis soixante ans, la montagne n'avait pas fait un mouvement que monsieur Gemellaro ne se fût mis aussitôt à l'étudier ; le cratère n'avait pas changé pendant vingt-quatre heures de forme, que monsieur Gemellaro ne l'eût dessiné sous son nouvel aspect ; enfin la fumée ne s'était pas épaissie ou volatilisée une seule fois, que monsieur Gemellaro n'eût tiré de son assombrissement ou de sa ténuité des augures que le résultat n'avait jamais manqué de confirmer. Bref, monsieur Gemellaro est l'Empédocle moderne ; seulement, plus sage que l'ancien, j'espère qu'on l'enterrera avec ses deux pantoufles. Aussi monsieur Gemellaro connaît-il son Etna sur le bout du doigt. Depuis trois mille ans, la montagne n'a pas jeté une gorgée de lave que monsieur Gemellaro n'en ait un échantillon ; il n'est pas jusqu'à l'île Julia dont monsieur Gemellaro ne possède un fragment.

Nos lecteurs ont sans nul doute entendu parler de l'île Julia, île éphémère qui n'eut que trois mois d'existence, il est vrai, mais qui fit autant et plus de bruit pendant son passage en ce monde que certaines îles qui existent depuis le déluge.

Un beau matin du mois de juillet 1831, l'île Julia sortit du fond de la mer et apparut à sa surface. Elle avait deux lieues de tour, des montagnes, des vallées comme une île véritable ; elle avait jusqu'à une fontaine ; il est vrai que c'était une fontaine d'eau bouillante.

Elle était à peine sortie des flots, qu'un vaisseau anglais passa ; en quelque endroit de la mer qu'apparaisse un phénomène quelconque, il passe toujours un vaisseau anglais en ce moment-là. Le capitaine, étonné de voir une île à un endroit où sa carte marine n'indiquait pas même un rocher, mit son vaisseau en panne, descendit dans une chaloupe, et aborda sur l'île. Il reconnut qu'elle était située sous le 38e degré de latitude, qu'elle avait des montagnes, des vallées, et une fontaine d'eau bouillante. Il se fit apporter des œufs et du thé, et déjeuna près de la fontaine ; puis, lorsqu'il eut déjeuné, il saisit un drapeau aux armes d'Angleterre, le planta sur la montagne la plus élevée de l'île, et prononça ces paroles sacramentelles : « Je prends possession de cette terre au nom de Sa Majesté britannique. » Puis il regagna son vaisseau, remit à la voile, et reprit le chemin de l'Angleterre où il arriva heureusement, annonçant qu'il avait découvert dans la Méditerranée une île inconnue, qu'il avait nommée Julia en honneur du mois de juillet, date de sa découverte, et dont il avait pris possession au nom de l'Angleterre.

Derrière le bâtiment anglais était passé un bâtiment napolitain, lequel n'avait pas été moins étonné que le bâtiment anglais. A la vue de cette île inconnue, le capitaine qui était un homme prudent, commença par carguer ses voiles afin de s'en tenir à une distance respectueuse. Puis il prit sa lunette, et à l'aide de sa lunette il reconnut qu'elle était inhabitée, qu'elle avait des vallées et une montagne, et qu'au sommet de cette montagne flottait le pavillon anglais. Il demanda aussitôt quatre hommes de bonne volonté pour aller à la découverte. Deux Siciliens se présentèrent, descendirent dans la chaloupe et partirent. Un quart d'heure après, il revinrent, rapportant le drapeau anglais. Le capitaine napolitain déclara alors qu'il en prenait possession au nom du roi des Deux-Siciles, et la nomma île Saint-Ferdinand, en l'honneur de son gracieux souverain. Puis il revint à Naples, demanda une audience au roi, lui annonça qu'il avait découvert une île de dix lieues de tour, toute couverte d'orangers, de citronniers et de grenadiers, et dans laquelle se trouvaient une montagne haute comme le Vésuve, une vallée comme celle de Josaphat, et une source d'eau minérale où l'on pouvait faire un établissement de bains plus considérable que celui d'Ischia. Il ajouta comme en passant, et sans s'appesantir sur les détails, qu'un vaisseau anglais ayant voulu lui disputer la possession de cette île, il avait coulé bas le susdit vaisseau, en preuve de quoi il rapportait son pavillon. Le ministre de la marine, qui était présent à l'audience, trouva le procédé un peu leste ; mais le roi de Naples donna raison entière au capitaine, le fit amiral, et le décora du grand cordon de Saint-Janvier.

Le lendemain, on annonçait dans les trois journaux de Naples que l'amiral Bonnacorri, duc de Saint-Ferdinand, venait de découvrir, dans la Méditerranée, une île de quinze lieues de tour, habitée par une peuplade qui ne parlait aucune langue connue, et dont le roi lui avait offert la main de sa fille. Chacun de ces journaux contenait en outre un sonnet à la gloire de l'aventureux navigateur. Le premier le comparait à Vasco de Gama, le second à Christophe Colomb, et le troisième à Améric Vespuce.

Le même jour, le ministre d'Angleterre alla demander des explications au ministre de la marine de Naples touchant les bruits injurieux pour l'honneur de la nation britannique qui commençaient à se répandre au sujet d'un vaisseau anglais que l'amiral Bonnacorri prétendait avoir coulé bas. Le ministre de la marine répondit qu'il avait entendu vaguement parler de quelque chose de pareil, mais qu'il ignorait lequel, du vaisseau napolitain ou du vaisseau anglais, avait été coulé bas. Loin de se contenter de cette explication, le ministre prétendit qu'il y avait insulte pour sa nation dans la seule supposition qu'un vaisseau anglais pût être coulé bas par un autre vaisseau quelconque, et demanda ses passeports. Le ministre de la marine en référa au roi de Naples, qui lui ordonna de signer à l'ambassadeur tous les passeports qu'il lui demanderait, et fit de son côté écrire à son ministre à Londres de quitter à l'instant même la capitale de la Grande-Bretagne.

Cependant le gouvernement britannique poursuivait la prise de possession de l'île Julia avec son activité ordinaire. C'était le relais qu'il cherchait depuis si longtemps sur la route de Gibraltar à Malte. Un vieux lieutenant de frégate, qui avait eu la jambe emportée à Aboukir, et qui depuis ce temps sollicitait une récompense quelconque auprès des lords de l'amirauté, fut nommé gouverneur de l'île Julia, et reçut l'ordre de s'embarquer immédiatement pour se rendre dans son gouvernement. Le digne marin vendit une petite terre qu'il tenait de ses ancêtres, acheta tous les objets de première nécessité pour une colonisation, monta sur la frégate le *Dard*, avec sa femme et ses deux filles, doubla la pointe de la Bretagne, traversa le golfe de Gascogne, franchit le détroit de Gibraltar, entra dans la Méditerranée, longea les côtes d'Afrique, relâcha à Pantellerie, arriva sous le 38e degré de latitude, regarda autour de lui, et ne vit pas plus d'île Julia que sur sa main. L'île Julia était disparue de la veille, et je n'ai pas entendu dire que jamais, au grand jamais, personne en ait entendu parler depuis.

Les deux puissances belligérantes, qui avaient fait des armemens considérables, continuèrent à se montrer les dents pendant dix-huit mois ; puis leur grimace dégénéra en un sourire rechigné ; enfin, un beau matin, elles s'embrassèrent, et tout fut dit.

Cette querelle d'un instant, qui en définitive raffermit l'amitié de deux nations faites pour s'estimer, n'eut d'autre résultat que la création d'un nouvel impôt dans les royaumes des Deux-Siciles et de la Grande-Bretagne.

Laissons l'île Julia, ou l'île Saint-Ferdinand, comme on voudra l'appeler, et revenons à l'Etna, qu'on pourrait bien supposer l'auteur de cette mauvaise plaisanterie qui faillit troubler la tranquillité européenne.

Le mot *Etna* est, à ce que prétendent les savans, un mot phénicien qui veut dire *mont de la fournaise*. Le phénicien était, on le voit, une langue dans le genre de celle que parlait Covielle au bourgeois gentilhomme, et qui exprimait tant de choses en si peu de mots. Plusieurs poètes de l'antiquité prétendent que ce fut le lieu où se réfugièrent Deucalion et Pyrrha pendant le déluge universel. A ce titre, monsieur Gemellaro, qui est né à Nicolosi, peut certes réclamer l'honneur de descendre en droite ligne d'une des premières pierres qu'ils jetèrent derrière eux. Cela laisserait bien loin, comme on voit, les Montmorency, les Rohan et les Noailles.

Homère parle de l'Etna, mais sans le désigner comme un volcan. Pindare l'appelle une des colonnes du ciel. Thucydide mentionne trois grandes explosions, depuis l'époque de l'arrivée des colonies helléniques jusqu'à celle

où il vivait. Enfin, il y eut deux éruptions à l'époque des Denis ; puis elles se succédèrent si rapidement, qu'on ne compta désormais que les plus violentes (1).

Depuis l'éruption de 1781, l'Etna a bien eu quelques petites velléités de bouleverser encore la Sicile ; mais, comme ces caprices n'ont pas de suites sérieuses, il est permis de penser que ce qu'il en a fait, c'est uniquement par respect pour lui-même, et pour conserver sa position de volcan.

De toutes ces éruptions, une des plus terribles fut celle de 1669. Comme l'éruption de 1669 partit du Monte-Rosso, et que le Monte-Rosso n'est qu'à un demi-mille à gauche de Nicolosi, nous nous mîmes en route, Jadin et moi, pour visiter le cratère, après avoir promis à monsieur Gemellaro de venir dîner chez lui.

Il faut avant tout savoir que l'Etna se regarde comme trop au-dessus des volcans ordinaires pour procéder à leur façon : le Vésuve, le Stromboli, l'Hécla même, versent la lave du haut de leur cratère, comme le vin déborde d'un verre trop plein ; l'Etna ne se donne pas tant de peine. Son cratère n'est qu'une espèce de cratère d'apparat, qui se contente de jouer au bilboquet avec des rocs incandescens gros comme des maisons ordinaires, et qu'on suit dans leur ascension aérienne, comme on pourrait suivre une bombe qui sortirait d'un mortier ; mais, pendant ce temps, le fort de l'éruption se passe réellement ailleurs. En effet, quand l'Etna est en travail, il lui pousse alors tout bonnement sur le dos, à un endroit ou à un autre, une espèce de furoncle de la grosseur de Montmartre ; puis le furoncle crève, et il en sort un fleuve de lave qui suit sa pente, descend, brûle ou renverse tout ce qui se rencontre devant lui, et finit par aller s'éteindre dans la mer. Cette façon de procéder est cause que l'Etna est couvert d'une quantité de petits cratères qui ont forme d'immenses meules de foin ; chacun de ces volcans secondaires a sa date et son nom particulier, et tous ont fait, dans leur temps, plus ou moins de bruit et plus ou moins de ravage.

Le Monte-Rosso est, comme nous l'avons dit, au premier rang de cette aristocratie secondaire ; ce serait, dans tout autre voisinage que celui des Andes, des Cordillères ou des Alpes, une fort jolie petite montagne de neuf cents pieds d'élévation, c'est-à-dire trois fois haute comme les tours de Notre-Dame. Le volcan doit son nom à la couleur des scories terreuses dont il est formé ; on y monte par une pente assez facile, et, au bout d'une demi-heure d'ascension à peu près, on se trouve au bord de son cratère.

C'est une espèce de puits séparé dans le fond comme une salière, et qui s'offre maintenant aux regards avec un air de bonhomie et de tranquillité parfaite. Quoiqu'il n'y ait pas de chemin pratiqué, on y descendrait, à la rigueur, avec des cordes ; sa profondeur peut être de deux cents pieds, et sa circonférence de cinq ou six cents.

C'est de cette bouche, aujourd'hui muette et froide, que sortit, en 1669, une telle pluie de pierres et de cendres, que littéralement, pendant trois mois, le soleil en fut obscurci, et que le vent la porta jusqu'à Malte. La violence de l'éjaculation était telle, qu'un rocher de cinquante pieds de longueur fut lancé à mille pas du cratère d'où il était sorti, et s'enfonça en retombant à vingt-cinq pieds de profondeur. Enfin, la lave parut à son tour, monta en bouillonnant jusqu'à l'orifice, déborda sur la pente méridionale, et, laissant Nicolosi à sa droite et Boriello à sa gauche, commença de s'écouler, non pas comme un torrent, mais comme un fleuve de feu, couvrit de ses vagues ardentes le village de Campo-Rotondo, de San-Pietro, de Gigganeo, et alla se jeter dans le port de Catane, en y poussant devant elle une partie de la ville. Là commença une lutte horrible entre l'eau et le feu, la mer repoussée d'abord céda la place, et recula d'un quart de lieue, découvrant à l'œil humain ses profondeurs. Des vaisseaux furent brûlés dans le port, de gros poissons morts vinrent flotter à la surface de l'eau ; puis, comme furieuse de sa défaite, la mer à son tour revint attaquer la lave. La lutte dura quinze jours ; enfin, la lave vaincue s'arrêta, et de l'état fusible commença de passer à l'état compact. Pendant quinze autres jours, la mer bouillonna encore, occupée à refroidir ce nouveau rivage qu'elle était forcée d'accepter ; puis, peu à peu, le bouillonnement s'effaça. Mais la campagne tout entière était dévastée, trois villages étaient anéantis. Catane était aux trois quarts détruite, et le port à moitié comblé.

Du haut du Monte-Rosso ou plutôt des *Monte-Rossi* (car la montagne se partage en deux sommets comme le Vésuve), on voit cette traînée de lave, longue de cinq lieues, large parfois de trois, et que près de deux siècles n'ont recouverte encore que de deux pouces de terre. Du point où j'étais, à ma droite et à ma gauche, devant et derrière moi, dans l'horizon que mon œil pouvait embrasser, je comptai en outre vingt-six montagnes, toutes produites par des éruptions volcaniques, et pareilles de forme et de hauteur à celle sur laquelle j'étais monté.

En promenant ainsi mes regards autour de moi, j'avais aperçu, au pied d'un autre volcan éteint, les ruines de ce fameux couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux, où le comte de Weder avait été si bien reçu par dom Gaëtano ; un lieu qui conservait de pareils souvenirs méritait à tous égards notre visite. Aussi, à peine descendus des Monte-Rossi, nous acheminâmes-nous vers le couvent.

C'est une construction élevée, selon Farello, par le comte Simon, petit-fils du Normand Roger, le conquérant le plus populaire de toute la Sicile, et connu encore aujourd'hui de tout paysan sous le nom *del conte Ruggieri*. Quelques savans prétendent que ce monastère est situé sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Inesse ; il est vrai que d'autres savans prétendent que l'ancienne ville d'Inesse s'élevait sur le revers opposé de l'Etna ; il s'est échangé là-dessus force volumes entre les érudits de Catane, de Taormine et de Messine, et le fait est resté un peu plus obscur qu'auparavant, tant chacun avait apporté d'excellentes preuves à l'appui de son opinion. A mon retour à Catane, l'un d'eux me demanda ce qu'en pensait l'Académie des Sciences de Paris Je lui répondis que l'Académie des Sciences, après s'être longtemps occupée de cette grave question, avait reconnu qu'il devait exister deux villes d'Inesse, bâties en rivalité l'une de l'autre, l'une par les Naxiens, et l'autre par les Sicaniens d'Espagne ; l'une sur le revers méridional, l'autre sur le revers septentrional du mont Etna. Le savant se frappa le front, comme s'il se sentait illuminé d'une idée nouvelle, courut à son bureau, prit la plume, et commença un volume qui, à ce que j'ai appris depuis, a jeté un grand jour sur cette importante question.

Ce couvent, où, selon les intentions de leur pieux fondateur, les bénédictins étaient condamnés à vivre exposés les premiers aux ravages du volcan que devaient conjurer leurs prières, n'est plus qu'une ruine. Ce qu'il y a de mieux conservé est la chapelle et la fameuse salle où le comte de Weder, nouveau Faust, assista au sabbat de Gaëtano-Méphistophélès. Un plateau qui domine le monastère n'est autre chose qu'une masse de lave déchirée en gouffres profonds, et du haut de laquelle on domine un amphithéâtre de cratères éteints.

Il était quatre heures du soir ; nous devions dîner à quatre heures et demie chez notre excellent hôte, monsieur Gemellaro ; nous reprîmes donc le chemin de sa maison avec d'autant plus de hâte, que le déjeuner du matin nous avait admirablement prédisposés à un second repas. Nous trouvâmes la table toute dressée, nous avions admirablement saisi ce moment si rapide et si rare où l'on n'attend pas, et où cependant l'on n'a pas fait attendre.

Monsieur Gemellaro était un de ces savans comme je les aime, savans expérimentateurs, qui détestent toute théorie, et ne parlent que de ce qu'ils ont vu. Pendant tout le dîner, la conversation roula sur la montagne de notre hôte. Je dis la montagne de notre hôte, car monsieur Gemellaro est bien convaincu que l'Etna est à lui, et il serait fort étonné si un jour Sa Majesté le roi des Deux-Siciles lui en réclamait quelque chose.

Après l'Etna, ce que monsieur Gemellaro trouvait de plus grand et de plus beau, c'était Napoléon, cet autre volcan éteint, qui, pendant une éruption de quatorze ans, a causé tant de tremblemens de trônes et de chutes d'empires. Son rêve était de posséder une collection complète des gravures qui avaient été faites sur lui ; je le désespérai en lui disant qu'il faudrait en charger quatre vaisseaux, et qu'elles ne tiendraient pas dans le cratère des Monte-Rossi.

Après le dîner, monsieur Gemellaro s'informa des précautions que nous avions prises pour monter sur l'Etna ; nous lui répondîmes que les précautions se bornaient à l'achat d'une bouteille de rhum, et à la cuisson de deux ou trois poulets. Monsieur Gemellaro jeta alors les yeux sur nos costumes, et, voyant Jadin avec sa veste de panne, et moi avec ma veste de toile, nous demanda en frissonnant si nous n'avions ni redingotes, ni manteaux. Nous lui répondîmes que nous ne possédions absolument pour le moment que ce que nous avions sur le corps. Voilà bien les Français, murmura monsieur Gemellaro en se levant ; ce n'est pas un Allemand ou un Anglais qui s'embarquerait ainsi. Attendez, attendez. Et il alla nous chercher deux grosses capotes à capuchon, pareilles à nos capotes militaires, qu'il nous remit en nous assurant que nous n'aurions pas plutôt fait deux lieues au delà de Nicolosi, que nous rendrions hommage à sa prévoyance.

La causerie se prolongea jusqu'à neuf heures du soir ; notre guide vint alors frapper à la porte avec nos mulets.

(1) Les principales eruptions de l'Etna eurent lieu l'an 662 de Rome et, pendant l'ère chrétienne, dans les années 225, 420, 812, 1169, 1285, 1329, 1333, 1408, 1444, 1446, 1447, 1536, 1603, 1607, 1610, 1614, 1619, 1634, 1669, 1682, 1688, 1689, 1702, 1766 et 1781.

Nous lui demandâmes s'il était parvenu à se procurer quelques comestibles ; il nous répondit en nous montrant quatre de ces malheureux poulets comme il n'en existe qu'en Italie, et qui, à eux quatre, ne valaient pas un bon pigeon de pied. En outre, il avait acheté deux bouteilles de vin, du pain, du raisin et des poires ; avec cela il y avait de quoi faire le tour du monde.

Nous enfourchâmes nos montures, et nous nous mîmes en route par une nuit qui nous parut, au sortir d'une chambre bien éclairée, d'une effroyable obscurité ; mais peu à peu, nous commençâmes à distinguer le paysage, grâce à la lueur des myriades d'étoiles qui parsemaient le ciel. Il nous parut d'abord, à la façon dont nos mulets s'enfonçaient sous nous, que nous traversions des sables. Bientôt nous entrâmes dans la seconde région, ou région des forêts, si toutefois les quelques arbres, éparpillés, malingres et tortus, qui couvrent le sol méritent le nom de forêt. Nous y marchâmes deux heures à peu près, suivant de confiance le chemin où nous engageait notre guide, ou plutôt nos mulets, chemin qui, au reste, à en juger par les descentes et les montées éternelles, nous paraissait effroyablement accidenté. Déjà, depuis une heure, nous avions reconnu la justesse des prévisions de monsieur Gemellaro, relativement au froid, et nous avions endossé nos houppelandes à capuchon, lorsque nous arrivâmes à une espèce de masure sans toit, où nos mulets s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Nous étions à la *casa del Bosco* ou *della Neve*, c'est-à-dire du Bois ou de la Neige, noms qu'elle mérite successivement l'été et l'hiver. C'était, nous dit notre guide, notre lieu de halte. Sur son invitation, nous mîmes pied à terre et nous entrâmes. Nous étions à moitié chemin de la casa Inglese ; seulement, comme disent nos paysans, nous avions mangé notre pain blanc le premier.

La casa della Neve était comme un prélude à la désolation qui nous attendait plus haut. Sans toit, sans contrevens et sans porte, elle n'offrait d'autre abri que ses quatre murs. Heureusement notre guide s'était muni d'une petite hache : il nous apporta une brassée de bois ; nous fîmes jouer immédiatement le briquet phosphorique, et nous allumâmes un grand feu. On comprendra qu'il fut le bien venu, lorsqu'on saura qu'un petit thermomètre de poche que nous portions avec nous était déjà descendu de 18 degrés depuis Catane.

Une fois notre feu allumé, notre guide nous invita à dormir, et nous abandonna à nous-mêmes pour prendre soin de nos mulets. Nous essayâmes de suivre son conseil, mais nous étions éveillés comme des souris, et il nous fut impossible de fermer l'œil. Nous suppléâmes au sommeil par quelques verres de rhum, et par force plaisanteries sur ceux de nos amis parisiens qui, à cette heure, prenaient tranquillement leur thé sans se douter le moins du monde que nous étions à courir la pretantaine dans les forêts de l'Etna. Cela dura jusqu'à minuit et demi ; à minuit et demi, notre guide nous invita à remonter sur nos mulets.

Pendant notre halte, le ciel s'était enrichi d'un croissant qui, quelle qu'en fût la ténuité, suffisait cependant pour jeter un peu de lumière. Nous continuâmes à marcher un quart d'heure encore à peu près au milieu d'arbres qui devenaient plus rares de vingt pas en vingt pas, et qui finirent enfin par disparaître tout à fait. Nous venions d'entrer dans la troisième région de l'Etna, et nous sentions, au pas de nos mulets, quand ils passaient sur des laves, quand ils traversaient des cendres, ou quand ils foulaient une espèce de mousse, seule végétation qui monte jusque-là. Quant aux yeux, ils nous étaient d'une médiocre utilité, le sol nous apparaissant plus ou moins coloré, voilà tout, mais sans que nous pussions, au milieu de l'obscurité, distinguer aucun détail.

Cependant, à mesure que nous montions, le froid devenait plus intense, et, malgré nos houppelandes, nous étions glacés. Ce changement de température avait suspendu la conversation, et chacun de nous, concentré en lui-même comme pour y conserver sa chaleur, s'avançait silencieusement. Je marchais le premier, et, si je ne pouvais voir le terrain sur lequel nous avancions, je distinguais parfaitement à notre droite des escarpemens gigantesques et des pics immenses, qui se dressaient comme des géans, et dont les silhouettes noires se dessinaient sur l'azur foncé du ciel. Plus nous avancions, plus ces apparitions prenaient des aspects étranges et fantastiques ; on comprenait bien que la nature n'avait point fait ces montagnes ainsi, et que c'était une longue lutte qui les avait dépouillées. Nous étions sur le champ de bataille des Titans ; nous gravissions Pélion entassé sur Ossa.

Tout cela était terrible, sombre, majestueux ; je voyais et je sentais parfaitement la poésie de ce nocturne voyage, et cependant j'avais si froid que je n'avais pas le courage d'échanger un mot avec Jadin pour lui demander si toutes ces sensations n'étaient point le résultat de l'engourdissement que j'éprouvais, et si je ne faisais pas un songe. De temps en temps des bruits étranges, inconnus, qui ne ressemblaient à aucun des bruits que l'on entend habituellement, s'éveillaient dans les entrailles de la terre, qui semblait alors gémir et se plaindre comme un être animé. Ces bruits avaient quelque chose d'inattendu, de lugubre et de solennel, qui faisait frissonner. Souvent, à ces bruits, nos mulets s'arrêtaient tout court, approchaient leurs naseaux ouverts et fumans du sol, puis relevaient la tête en hennissant tristement, comme s'ils voulaient faire entendre qu'ils comprenaient cette grande voix de la solitude, mais que ce n'était point de leur propre mouvement qu'ils venaient troubler ses mystères.

Cependant nous montions toujours, et de minute en minute le froid devenait plus intense ; à peine si j'avais la force de porter ma gourde de rhum à ma bouche. D'ailleurs, cette opération était suivie d'une opération plus difficile encore, qui consistait à la reboucher ; mes mains étaient tellement glacées, qu'elles n'avaient plus la perception des objets qu'elles touchaient, et mes pieds étaient tellement alourdis, qu'il me semblait porter une enclume au bout de chaque jambe. Enfin, sentant que je m'engourdissais de plus en plus, je fis un effort sur moi-même, j'arrêtai mon mulet, et je mis pied à terre. Pendant cette évolution, je vis passer Jadin sur sa monture. Je lui demandai s'il ne voulait pas en faire autant que moi ; mais, sans répondre, il secoua la tête en signe de refus et continua son chemin. D'abord il me fut impossible de marcher ; il me semblait que je posais mes pieds nus sur des milliers d'épingles. J'eus alors l'idée de m'aider de mon mulet, et je l'empoignai par la queue ; mais il appréciait trop l'avantage qu'il avait d'être débarrassé de son cavalier pour ne pas tenter de conserver son indépendance. A peine eut-il senti le contact de mes mains, qu'il rua des deux jambes de derrière ; un de ses pieds m'atteignit à la cuisse et me lança à dix pieds en arrière. Mon guide accourut et me releva.

Je n'avais rien de cassé ; de plus la commotion avait quelque peu rétabli la circulation du sang ; je n'éprouvais presque pas de douleur, quoique, par ma chute, il me fût clairement prouvé que le coup avait été violent. Je me mis donc à marcher, et me sentis mieux. Au bout de cent pas, je trouvai Jadin arrêté ; il m'attendait. Le mulet, qui l'avait rejoint sans moi ni le guide, lui avait indiqué qu'il venait de m'arriver un accident quelconque. Je le rassurai, et nous continuâmes notre route, lui et le guide à mulet, moi à pied. Il était deux heures du matin.

Nous marchâmes trois quarts d'heure encore à peu près dans des chemins raides et raboteux, puis nous nous trouvâmes sur une pente doucement inclinée, où nous traversions de temps en temps de grandes flaques de neige dans lesquelles j'enfonçais jusqu'à mi-jambes, et qui finirent par devenir continues. Enfin cette sombre voûte du ciel commença à pâlir, un faible crépuscule éclaira le terrain sur lequel nous marchions, amenant un air plus glacé encore que celui que nous avions respiré jusque-là. A cette lueur terne et douteuse, nous aperçûmes devant nous quelque chose comme une maison ; nous nous en approchâmes, Jadin au trot de son mulet, et moi en courant de mon mieux. Le guide poussa une porte, et nous nous trouvâmes dans la *casa Inglese*, bâtie au pied du cône pour le plus grand soulagement des voyageurs.

Mon premier cri fut pour demander du feu, mais c'était là un de ces souhaits instinctifs qu'il est plus facile de former que de voir s'accomplir ; les dernières limites de la forêt sont à deux grandes lieues de la maison, et dans les environs, entièrement envahis par les laves, par les cendres ou par la neige, il ne pousse pas une herbe, pas une plante. Le guide alluma une lampe qu'il trouva dans un coin, ferma la porte aussi hermétiquement que possible, et nous dit de nous réchauffer de notre mieux en nous enveloppant dans nos houppelandes, et en mangeant un morceau, tandis qu'il conduirait ses mulets dans l'écurie.

Comme, à tout prendre, ce qu'il y avait de mieux à faire était de sortir de l'état de torpeur où nous nous trouvions, nous nous mîmes à battre la semelle de notre mieux, Jadin et moi. Enfermé dans la maison, le thermomètre marquait 6 degrés au-dessous de zéro : c'était une différence de 41 degrés avec la température de Catane.

Notre guide rentra, rapportant une poignée de paille et des branches sèches, que nous devions sans doute à la munificence de quelque Anglais, notre prédécesseur. En effet, il est arrivé quelquefois que ces dignes insulaires, toujours parfaitement renseignés à l'égard des précautions qu'ils doivent prendre, louent un mulet de plus, et, en traversant la forêt, le chargent de bois. Si peu anglomane que je sois, c'est un conseil que je donnerai à ceux qui voudraient faire le même voyage. Un mulet coûte une piastre, et je sais que j'aurais donné de grand cœur dix louis pour un fagot.

L'aspect de ce feu, de si courte durée qu'il dût être, nous

rendit notre courage. Nous nous en approchâmes comme si nous voulions le dévorer, étendant nos pieds jusqu'au milieu de la flamme ; alors, un peu dégourdis, nous procédâmes au déjeuner.

Tout était gelé, pain, poulet, vin et fruits ; il n'y avait que notre rhum qui était resté intact. Nous dévorâmes deux de nos poulets comme nous eussions fait de deux alouettes ; nous donnâmes le troisième à notre guide, et nous gardâmes le quatrième pour la faim à venir. Quant aux fruits, c'était comme si nous eussions mordu dans de la glace ; nous bûmes donc un coup de rhum au lieu de dessert, et nous nous trouvâmes un peu restaurés.

Il était trois heures et demie du matin ; notre guide nous rappela que nous avions encore trois quarts d'heure de montée au moins, et que si nous voulions être arrivés au haut du cône pour le lever du soleil, il n'y avait pas de temps à perdre.

Nous sortîmes de la casa Inglese. On commençait à distinguer les objets ; tout autour de nous s'étendait une vaste plaine de neige, du milieu de laquelle, figurant un angle de quarante-cinq degrés à peu près, s'élevait le cône de l'Etna. Au-dessous de nous, tout était dans l'obscurité ; à l'orient seulement, une légère teinte d'opale colorait le ciel sur lequel se découpaient en vigueur les montagnes de la Calabre.

A cent pas au delà de la maison anglaise, nous trouvâmes les premières vagues d'un plateau de lave, qui tranchait par sa couleur noire avec la neige, du milieu de laquelle il sortait comme une île sombre. Il nous fallut monter sur ces flots solides, sauter de l'un à l'autre, comme j'avais déjà fait à Chamouny sur la Mer de glace, avec cette différence que des arêtes aiguës coupaient le cuir de nos souliers et nous déchiraient les pieds. Ce trajet, qui dura un quart d'heure, fut un des plus pénibles de toute la route.

Nous arrivâmes enfin au pied du cône, qui, quoique s'élevant de treize cents pieds au-dessus du plateau où nous nous trouvions, était complètement dépouillé de neige, soit que l'inclinaison en soit trop rapide pour que la neige s'y arrête, soit que le feu intérieur qu'il recèle ne laisse pas les flocons séjourner à sa surface. C'est ce cône, éternellement mobile, qui change de forme à chaque éruption nouvelle, s'abîmant dans le vieux cratère, et se reformant avec un cratère nouveau.

Nous commençâmes à gravir cette nouvelle montagne, toute composée d'une terre friable mêlée de pierres qui s'éboulait sous nos pieds et roulait derrière nous. Dans certains endroits, la pente était si rapide, que, du bout des mains et sans nous baisser, nous touchions le talus ; de plus, à mesure que nous montions, l'air se raréfiait et devenait de moins en moins respirable. Je me rappelai tout ce que m'avait raconté Balmat lors de sa première ascension au mont Blanc, et je commençais à éprouver juste les mêmes effets. Quoique nous fussions déjà à mille pieds à peu près au-dessus des neiges éternelles, et que nous dussions monter encore à une hauteur de huit cents pieds, la houppelande que j'avais sur les épaules me devenait insupportable, et je sentais l'impossibilité de la porter plus longtemps : elle me pesait comme une de ces chapes de plomb sous lesquelles Dante vit, dans le sixième cercle de l'enfer, les hypocrites écrasés. Je la laissai donc tomber sur la route n'ayant pas le courage de la traîner plus loin, et laissant à mon guide le soin de la reprendre en passant ; bientôt il en fut ainsi pour le bâton que je portais à la main et pour le chapeau que j'avais sur la tête. Ces deux objets, que j'abandonnai successivement, roulèrent jusqu'à la base du cône, et ne s'arrêtèrent qu'à la mer de lave, tant la pente est rapide. De son côté, je voyais Jadin qui se débarrassait aussi de tout ce que son costume lui paraissait offrir de superflu, et qui de cent pas en cent pas s'arrêtait pour reprendre haleine.

Nous étions au tiers de la montée à peu près, nous avions mis près d'une demi-heure pour monter quatre cents pieds ; l'orient s'éclaircissait de plus en plus ; la crainte de ne pas arriver au haut du cône à temps pour voir le lever du soleil nous rendit tout notre courage, et nous repartîmes d'un nouvel élan, sans nous arrêter à regarder l'horizon immense qui, à chaque pas, s'élargissait encore sous nos pieds ; mais plus nous avancions, plus les difficultés s'augmentaient ; à chaque pas la pente devenait plus rapide, la terre plus friable, et l'air plus rare. Bientôt, à notre droite, nous commençâmes à entendre des mugissemens souterrains qui attirèrent notre attention ; notre guide marcha devant nous et nous conduisit à une fissure de laquelle sortait à grand bruit, et poussée par un courant d'air intérieur, une fumée épaisse et soufrée. En nous approchant des bords de cette gerçure, nous voyions, à une profondeur que nous ne pouvions mesurer, un fond incandescent rouge et liquide ; et, quand nous frappions du pied, la terre résonnait au loin comme un tambour. Heureusement le temps était parfaitement calme, car si le vent eût poussé cette fumée de notre côté, elle nous eût asphyxiés, tant elle portait avec elle une effroyable odeur de soufre.

Après une halte de quelques minutes au bord de cette fournaise, nous nous remîmes en route, montant de biais, pour plus de facilité ; je commençais à avoir les tintemens dans la tête, comme si le sang allait me sortir par les oreilles, et l'air, qui devenait de moins en moins respirable, me faisait haleter comme si la respiration allait me manquer tout à fait. Je voulus me coucher pour me reposer un peu, mais la terre exhalait une telle odeur de soufre, qu'il fallut y renoncer. J'eus l'idée alors de mettre ma cravate sur ma bouche, et de respirer à travers le tissu ; cela me soulagea.

Cependant, petit à petit, nous étions arrivés aux trois quarts de la montée, et nous voyions à quelques centaines de pieds seulement au-dessus de notre tête le sommet de la montagne. Nous fîmes un dernier effort, et moitié debout, moitié à quatre pattes, nous nous remîmes à gravir ce court espace, n'osant pas regarder au-dessous de nous de peur que la tête ne nous tournât, tant la pente était rapide. Enfin Jadin, qui était de quelques pas plus avancé que moi, jeta un cri de triomphe il était arrivé et se trouvait en face du cratère ; quelques secondes après, j'étais près de lui. Nous nous trouvions littéralement entre deux abîmes.

Une fois arrivés là, et n'ayant plus besoin de faire des mouvemens violens, nous commençâmes à respirer avec plus de facilité ; d'ailleurs le spectacle que nous avions sous les yeux était tellement saisissant, qu'il dissipa notre malaise si grand qu'il fût.

Nous nous trouvions en face du cratère, c'est-à-dire d'un immense puits de huit milles de tour et de neuf cents pieds de profondeur ; les parois de cette excavation étaient depuis le haut jusqu'en bas recouvertes de matières scarifiées de soufre et d'alun ; au fond, autant qu'on pouvait le voir de la distance où nous nous trouvions, il y avait une matière quelconque en ébullition, et de cet abîme montait une fumée ténue et tortueuse, pareille à un serpent gigantesque qui se tiendrait debout sur la queue. Les bords du cratère étaient découpés irrégulièrement et plus ou moins élevés. Nous étions sur un des points les plus hauts.

Notre guide nous laissa un instant tout à ce spectacle, en nous retenant de temps en temps cependant par notre veste quand nous nous approchions trop près du bord, car la pierre est si friable qu'elle pourrait manquer sous les pieds, et qu'on recommencerait la plaisanterie d'Empédocle ; puis il nous invita à nous éloigner d'une vingtaine de pieds du cratère, pour éviter tout accident, et à regarder autour de nous.

L'orient, qui de la teinte opale que nous avions remarquée en sortant de la casa Inglese était passé à un rose tendre, était maintenant tout inondé des flammes du soleil, dont on commençait à apercevoir le disque au-dessous des montagnes de la Calabre. Sur les flancs de ces montagnes d'un bleu foncé et uniforme, se détachaient, comme de petits points blancs, les villages et les villes. Le détroit de Messine semblait une simple rivière, tandis qu'à droite et à gauche on voyait la mer comme un miroir immense. A gauche, ce miroir était tacheté de plusieurs points noirs : ces points noirs étaient les îles de l'archipel lipariote. De temps en temps une de ces îles brillait comme un phare intermittent ; c'était Stromboli, qui jetait des flammes. A l'occident, tout était encore dans l'obscurité. L'ombre de l'Etna se projetait sur toute la Sicile.

Pendant trois quarts d'heure, le spectacle ne fit que gagner en magnificence. J'ai vu le soleil se lever sur le Righi et sur le Faulhorn, ces deux titans de la Suisse : rien n'est comparable à ce qu'on voit du haut de l'Etna. La Calabre, depuis le Pizzo jusqu'au cap delle Armi, le détroit depuis Scylla jusqu'à Reggio, la mer de Tyrrhene et la mer d'Ionie ; à gauche, les îles Eoliennes, qui semblent à portée de la main ; à droite Malte, qui flotte à l'horizon comme un léger brouillard ; autour de soi, la Sicile tout entière, vue à vol d'oiseau, avec son rivage dentelé de caps, de promontoires, de ports, de criques et de rades ; ses quinze villes, ses trois cents villages ; ses montagnes qui semblent des collines, ses vallées, qu'on croirait des sillons de charrue, ses fleuves, qui paraissent des fils d'argent, comme pendant l'automne il en descend du ciel sur l'herbe des prairies ; enfin, le cratère immense, mugissant, plein de flammes et de fumée ; sur sa tête le ciel, sous ses pieds l'enfer ; un tel spectacle nous fit tout oublier, fatigues, danger, souffrance. J'admirai entièrement, sans restriction, de bonne foi, avec les yeux du corps et les yeux de l'âme. Jamais je n'avais vu Dieu de si près, et par conséquent si grand.

Nous restâmes une heure ainsi dominant tout le vieux monde d'Homère, de Virgile, d'Ovide et de Théocrite, sans

qu'il vint à Jadin ni à moi l'idée de toucher un crayon, tant il nous semblait que ce tableau entrait profondément dans notre cœur et devait y rester gravé sans le secours de l'écriture ou du dessin. Puis nous jetâmes un dernier coup d'œil sur cet horizon de trois cents lieues qu'on n'embrasse qu'une fois dans sa vie, et nous commençâmes à redescendre.

A part le danger de rouler du haut en bas du cône, la difficulté de la descente ne peut se comparer à celle de la montée. En dix minutes, nous fûmes sur l'île de lave, et, un quart d'heure après à la casa Inglese.

Le froid, toujours piquant, avait cessé d'être pénible ; nous entrâmes dans la maison anglaise pour nous rajuster tant soit peu, car, ainsi que nous l'avons dit, notre toilette avait subi pendant l'ascension une foule de modifications.

La maison anglaise, que l'ingratitude des voyageurs finira par réduire à l'état de *casa della Neve*, est encore un don précieux, quoique indirect, de la philanthropie scientifique de notre excellent hôte, monsieur Gemellaro. Il avait vingt ans à peine qu'il avait déjà calculé de quel inappréciable avantage serait pour les voyageurs qui montent sur l'Etna afin d'y faire des expériences météorologiques, une maison dans laquelle ils pussent se reposer des fatigues de la montée et se soustraire au froid éternel qui rend cette région inhabitable. En conséquence, il s'était adressé dix fois à ses concitoyens, soit de vive voix, soit par écrit, afin d'obtenir d'eux à cet effet une souscription volontaire ; mais toutes ses tentatives avaient été sans succès.

Vers cette époque, monsieur Gemellaro fit un petit héritage ; alors il n'eut plus recours à personne, et éleva par ses propres moyens une maison qu'il ouvrit gratis aux voyageurs. Cette maison était située, d'après son propre calcul, confirmé par celui de son frère, à 9,219 pieds au-dessus du niveau de la mer. Un voyageur reconnaissant écrivit au-dessus de la porte ces mots latins :

Casa hæc quantula Etnam perlustrantibus gratissima.

Et la maison fut appelée dès lors *la Gratissima*.

Mais en bâtissant *la Gratissima*, monsieur Gemellaro n'avait fait que ce que ses moyens individuels lui permettaient de faire, c'est-à-dire qu'il avait offert un abri au savant. Ce n'était point assez pour lui : il voulut donner des moyens d'études à la science en meublant la maison de tous les instrumens nécessaires aux observations météorologiques que les voyageurs de toutes les parties du monde venaient journellement y faire. C'était l'époque où les Anglais occupaient la Sicile. Monsieur Gemellaro s'adressa à lord Forbes, général des armées britanniques.

Lord Forbes adopta non seulement le projet de monsieur Gemellaro, mais il résolut même de lui donner un plus grand développement. Il ouvrit une souscription en tête de laquelle il s'inscrivit pour 71,000 francs. La souscription ainsi patronisée atteignit bientôt le chiffre nécessaire, et lord Forbes, près de la petite maison de monsieur Gemellaro, qui depuis sept ans déjà, comme nous l'avons dit, appelée *la Gratissima*, fit élever un bâtiment composé de trois chambres, de deux cabinets, et d'une écurie pour seize chevaux. C'est cette maison, qui était un palais en comparaison de sa chétive voisine, qui fut appelée du nom de ses fondateurs :

Casa Inglese, ou Casa degli Inglesi

Pendant tout le temps qu'on bâtit cette maison nouvelle, monsieur Gemellaro, qui, grâce aux ouvriers, pouvait faire venir tous les jours de Nicolosi les choses qui lui étaient nécessaires, demeura dans l'ancienne, occupé à faires des observations thermométriques trois fois par jour. D'après ces observations, la température moyenne, dans le mois de juillet fut, le matin, + 3,37, à midi, + 7 ; le soir, + 3 ; moyenne + 4,9 et dans le mois d'août, le matin, + 2,7 ; à midi, + 8,2 ; et le soir + 3,1 ; moyenne, + 4,7 ; la plus grande chaleur monta jusqu'à + 12,4 ; le plus grand froid descendit jusqu'à − 0,9. Ces expériences comme nous l'avons dit, étaient faites à 9,219 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Aujourd'hui, *la Gratissima* est en ruines, et la maison anglaise, dégradée chaque jour par les voyageurs qui y passent, menace de ne leur offrir bientôt d'autre abri que ses quatre murs.

Après une nouvelle halte d'un quart d'heure pendant laquelle nous expédiâmes notre poulet et le reste du pain, nous partîmes de nouveau de la maison anglaise, et nous nous trouvâmes sur le plateau qu'on appelle, par antiphrase sans doute, la plaine du Froment. Il était entièrement couvert de neige, quoique nous fussions au temps le plus chaud de l'année. Une trace, visiblement battue, indiquait le chemin suivi par les voyageurs. Nous nous écartâmes pour aller visiter à gauche la vallée *del Bue*. A chaque pas que nous faisions sur cette neige vierge, nous enfoncions de six pouces à peu près.

La vallée del Bue ferait à l'Opéra une magnifique décoration pour l'enfer de la *Tentation* ou du *Diable amoureux*. Je n'ai jamais rien vu de plus triste et de plus désolé que ce gigantesque précipice avec ses cascades de lave noire, figées au milieu de leur cours sur ce sol incandescent. Pas un arbre, pas une herbe, pas une mousse, pas un être animé. Absence totale de bruit, de mouvement et d'existence.

Aux trois régions qui divisent l'Etna, on pourrait certes en ajouter une quatrième plus terrible que toutes les autres, la région du feu.

Au fond de la vallée del Bue, on voit, à trois ou quatre mille pieds au-dessous de soi, deux volcans éteints qui ouvrent leurs gueules jumelles. On dirait deux taupinières. Ce sont deux montagnes de quinze cents pieds chacune.

Il fallut toutes les instances de notre guide pour nous arracher à ce spectacle. Rien ne pouvait nous faire souvenir que nous avions une trentaine de milles à faire pour retourner à Catane. D'ailleurs Catane était là sous nos pieds ; nous n'avions qu'à étendre la main, nous y touchions presque. Comment croire à ces dix lieues dont nous parlait notre guide ?

Nous remontâmes sur nos mulets, et nous partîmes. Quatre heures après, nous étions de retour chez monsieur Gemellaro. Nous l'avions quitté avec un sentiment d'amitié, nous le retrouvions avec un sentiment de reconnaissance.

Et voilà cependant un de ces hommes que les gouvernemens oublient, que pas un souvenir ne va chercher, que pas une faveur ne récompense. Monsieur Gemellaro n'est pas même correspondant de l'Institut. Il est vrai qu'heureusement ce bon et cher monsieur Gemellaro ne s'en porte ni mieux ni plus mal.

Nous étions de retour à Catane à onze heures du soir, et le lendemain, à cinq heures du matin, nous remettions à la voile.

SYRACUSE

Notre retour fut une joie pour tout l'équipage. A part le coup de pied que j'avais reçu de ma mule, et dont j'éprouvais, il est vrai, une douleur assez vive, le voyage s'était terminé sans accident. Chaque matelot nous baisa les mains, comme si, pareils à Enée, nous revenions des enfers. Quant à Milord qui, depuis l'aventure du chat de l'opticien, était, autant que possible, consigné à bord sous la garde de ses deux amis Giovanni et Pietro, il était au comble du bonheur.

Le temps était magnifique. Depuis notre tempête, nous n'avions pas vu un nuage au ciel ; le vent venait de la Calabre, et nous poussait comme avec la main. La côte que nous longions était peuplée de souvenirs. A une lieue de Catane, quelques pierres éparses indiquent l'emplacement de l'ancienne Hybla ; après Hybla, vient le Symèthe, qui a changé son vieux nom classique en celui de Giaretta. Autrefois, et au dire des anciens, le Symèthe était navigable, aujourd'hui, il ne porte pas la plus petite barque. En échange, ses eaux, qui reçoivent les huiles sulfureuses, les jets de naphte et de pétrole de l'Etna, ont la faculté de condenser ce bitume liquide, et enrichissent ainsi son embouchure d'un bel ambre jaune, que les paysans recueillent et qui se travaille à Catane.

On rencontre ensuite le lac de Pergus, sur lequel, au dire d'Ovide, on ne voyait glisser moins de cygnes que sur celui de Caystre ; lac tranquille, transparent et recueilli, qui est voilé par un rideau de forêts, et qui réfléchit dans ses ondes les fleurs de son printemps éternel. C'était sur ses bords que courait Proserpine avec ses compagnes, remplissant son sein et sa corbeille d'iris, d'œillets et de violettes, lorsqu'elle fut aperçue, aimée et enlevée par Pluton, et que, chaste et innocente jeune fille, elle versa, en déchirant sa robe dans l'excès de sa douleur, autant de pleurs pour ses fleurs perdues que pour sa virginité menacée.

Après le lac viennent les champs de Lestrigons ; Lentini, qui a succédé à l'ancienne Léontine, dont les habitans conservaient la peau du lion de Némée, qu'Hercule leur avait donnée pour armes lorsqu'il fonda leur ville ; Augusta, bâti sur l'emplacement de l'ancienne Mégare, Augusta, de sanglante et infâme mémoire, qui a égorgé dans

son port trois cents soldats aveugles qui revenaient d'Egypte en 1799. Puis enfin, après Mégare, on trouve Thapse, qui est couchée aux bords des flots

Pantagiæ Megarosque sinus, Thapsumque jacentem.

Tout en poursuivant notre voyage, nous remarquions le changement d'aspect de la côte. Au lieu de ces champs fertiles et mollement inclinés, qui, en s'approchant de la mer, se couvraient des roseaux qui fournissaient sa flûte à Polyphème, et abritaient les amours d'Acis et de Galathée, se dressaient de grandes falaises de rochers, d'où s'envolaient des milliers de colombes. Vers les quatre heures du soir, un écueil surmonté d'une croix nous rappela le naufrage de quelques navires. Enfin nous vîmes pointer un pan des murailles de Syracuse, et nous entrâmes dans son port au bruit que fait en s'exerçant une école de tambours. C'était le premier désenchantement que nous gardait la fille d'Archias le Corinthien.

Sortie de l'île d'Ortygie pour bâtir sur le continent Acradine, Tychè, Neapolis et Olympicum, Syracuse, après avoir vu tomber en ruines l'une près l'autre ses quatre filles, est rentrée dans son berceau primitif. C'est aujourd'hui tout bonnement une ville d'une demi-lieue de tour, qui compte cent seize mille âmes, et qui est entourée de murailles, de bastions et de courtines bâtis par Charles V.

Du temps de Strabon, elle avait cent vingt mille habitans, autant qu'en renferme la ville moderne, et cent quatre-vingts stades de tour. Puis, comme sa population s'augmentait encore de jour en jour, et que ses murailles et ses cinq villes ne pouvaient plus la contenir, elle fondait Acre, Casmène, Camérine et Enna.

Du temps de Cicéron, et toute déchue qu'il la trouva de son ancienne prospérité, voilà ce qu'était encore Syracuse :

« Syracuse, dit Cicéron, est bâtie dans une situation à la fois forte et agréable. On y aborde facilement de tous côtés, soit par terre, soit par mer ; ses ports, renfermés pour ainsi dire dans l'enceinte de ses murs, ont plusieurs entrées, mais ils sont joints les uns aux autres. La partie séparée par cette jonction forme une île ; cette île est enfermée dans cette ville, si vaste qu'on peut réellement dire qu'elle renferme un tout composé de quatre grandes villes. Dans l'île est le palais d'Acron, dont les prêteurs se servent ; là aussi s'élèvent parmi d'autres temples, ceux de Diane et de Minerve ; ce sont les plus remarquables. A l'extrémité de cette île est une fontaine d'eau douce nommée Aréthuse, d'une grandeur surprenante, riche en poissons, et qui serait envahie par les eaux de la mer, sans une digue qui l'en garantit. La deuxième ville est Acradine, où l'on trouve une grande place publique, de beaux portiques, un prytanée très riche d'ornemens, un très grand édifice qui sert de lieu de réunion pour traiter les affaires publiques, et un magnifique temple consacré à Jupiter Olympien. La troisième est Tyché. Elle a reçu ce nom d'un temple de la Fortune qui existait autrefois ; elle renferme un lieu très vaste pour les exercices du corps, et plusieurs temples. Ce quartier de Syracuse est très peuplé. Enfin la quatrième ville est nommée Neapolis. Au haut de cette ville est un très grand théâtre ; en outre, elle possède deux beaux temples, le temple de Cerès et le temple de Proserpine ; on y remarque de plus une statue d'Apollon qui est fort grande et fort belle. »



Vue de Syracuse.

Voilà la Syracuse de Cicéron telle que l'avaient faite les guerres d'Athènes, de Carthage et de Rome, telle que l'avaient laissée les déprédations de Verrès. Mais la vieille Syracuse, la Syracuse d'Hiéron et de Denys, la véritable Pentapolis enfin était bien autrement belle, bien autrement riche, bien autrement splendide. Elle avait huit lieues de tour ; elle avait un million deux cent mille habitans dont la richesse excessive était devenue proverbiale, au point qu'on disait à tout homme qui se vantait de sa fortune : Tout cela ne vaut pas la dixième partie de ce que possède un Syracusain. Elle avait une armée de cent mille hommes et de dix mille chevaux répartie derrière ses murailles ; elle avait cinq cents vaisseaux qui sillonnaient la Méditerranée du détroit de Gadès à Tyr, et de Carthage à Marseille. Elle avait enfin trois ports ouverts à tous les navires du monde ; Trogyle, que dominaient les murailles d'Acradine, et que longeait la voie antique qui conduisait d'Ortygie à Catane : le grand port, le *Sicanum sinus* de Virgile, qui contenait cent vingt vaisseaux ; le petit port, *portus marmoreus*, qu'Hiéron avait fait entourer de palais et Denys paver de marbre ; et puis, pour que Syracuse n'eût rien à envier aux autres villes, elle eut Athènes pour rivale, Carthage pour alliée, Rome pour ennemie, Archimède pour défenseur, Denys pour tyran et Timoléon pour libérateur.

A six heures nous mîmes pied à terre à Ortygie. On nous fit subir force formalités à la porte, ce qui nous fit perdre

une demi-heure encore, de sorte qu'une fois entrés à Syracuse, nous n'eûmes que le temps de chercher un hôtel, de dîner et de nous coucher, remettant nos visites au lendemain matin.

J'avais une lettre pour un jeune homme, dont un ami commun, qui me recommandait à lui, m'avait promis merveille. C'était le comte de Gargallo, fils du marquis de Gargallo, auquel Naples doit la meilleure traduction d'Horace qui existe en Italie. Le comte était, m'avait-on dit, spirituel comme un Français moderne et hospitalier comme un vieux Syracusain. L'éloge m'avait paru exagéré tant que je ne vis pas le comte; il me parut faible quand je l'eus connu.

A huit heures du matin, je me présentai chez le comte de Gargallo. Il était encore couché. On lui porta ma lettre et ma carte. Il sauta à bas du lit, accourut, et nous tendit la main avec une telle cordialité, qu'à partir de ce moment je sentis que nous étions amis à toujours.

Le comte de Gargallo n'était, à cette époque, jamais venu à Paris, et cependant il parlait français comme s'il eût été élevé en Touraine, et connaissait notre littérature en homme qui en fait une étude particulière. Aux premiers mots qu'il prononça, au premier geste qu'il fit, il me rappela beaucoup, pour l'accent, l'esprit et les façons, mon bon et cher Méry, qu'il n'avait jamais vu et qu'il ne connaissait que de nom; il pouvait, comme on le voit, choisir plus mal.

Le comte mit à notre disposition sa maison, sa voiture et sa personne; nous le remerciâmes pour la première offre, et nous acceptâmes les deux autres. Il fut convenu que, pour mettre de l'ordre dans nos investigations, nous commencerions par Ortygie, qui, ainsi que nous l'avons dit, est maintenant Syracuse, puis, que nous visiterions successivement Neapolis, Acradine, Tyché et Olympicum.

Pendant que nous établissions notre plan de campagne, on dressait la table, et, pendant que nous déjeunions, on mettait les chevaux à la voiture. C'était, comme on le voit, de l'hospitalité intelligente au premier degré: au reste, le comte aurait pu, à la rigueur, offrir aux étrangers les soixante lits d'Agathocle, car il avait cinq maisons à Syracuse.

Notre première visite fut pour le musée; il est de création moderne et date de vingt-cinq à vingt-six ans: d'ailleurs, Naples a l'habitude d'enlever à la Sicile ce qu'on y trouve de mieux. Il n'en reste pas moins au musée de Syracuse une belle statue d'Esculape, et cette fameuse Vénus Callipyge dont parle Athénée. La statue de la déesse me parut digne de la réputation européenne dont elle jouit.

Du musée nous allâmes à l'emplacement de l'ancien temple de Diane: c'est le plus ancien monument grec de Syracuse. Cette ville devait un temple à Diane, car Ortygie appartenait à cette déesse. Elle l'avait obtenue de Jupiter, dans le partage qu'il avait fait de la Sicile entre elle, Minerve et Proserpine, et lui avait donné ce nom en souvenir du bois d'Ortygie à Délos, où elle était née; aussi célébrait-on à Syracuse une fête de trois jours en son honneur. Ce fut pendant une de ces fêtes que les Romains, arrêtés depuis trois ans par le génie d'Archimède, s'emparèrent de la ville. Deux colonnes d'ordre dorique, enchâssées dans un mur mitoyen de la rue Trabochetto, sont tout ce qui reste de ce temple.

Le temple de Minerve, converti en cathédrale au XII[e] siècle, est mieux conservé que celui de sa sœur consanguine, et doit sans doute cette conservation à la transformation qu'il a subie; les colonnes qui en sont demeurées debout, sont d'ordre dorique, cannelées et saillantes à l'extérieur de la muraille qui les réunit, et fort inclinées d'un côté depuis le tremblement de terre de 1542.

J'avais réservé ma visite à la fontaine Aréthuse pour la dernière. La fontaine Aréthuse est, pour tout poète, une vieille amie de collège: Virgile l'invoque dans sa dixième et dernière églogue, adressée à son ami Gallus, et Ovide raconte d'elle des choses qui font le plus grand honneur à la moralité de cette nymphe. Il est vrai qu'il met le récit dans la bouche de la nymphe elle-même, qui, comme toutes les faiseuses de mémoires, aurait bien pu ne se peindre qu'en buste. Quoi qu'il en soit, voici ce que le bruit public disait d'elle:

Aréthuse était une des plus belles et des plus sauvages nymphes de la suite de Diane. Chasseresse comme la fille de Latone, elle passait sa journée dans les bois, poursuivant les chevreuils et les daims, et ayant presque honte de cette beauté qui faisait la gloire des autres femmes. Un jour qu'elle venait de poursuivre un cerf, et qu'elle sortait tout échevelée et haletante de la forêt de Stymphale, elle rencontra devant elle une eau si pure, si calme et si doucement fugitive, que, quoique le fleuve eût plusieurs pieds de profondeur, on en voyait le gravier comme s'il eût été à découvert. La nymphe avait chaud, elle commença par tremper ses beaux pieds nus dans le fleuve, puis elle y entra jusqu'aux genoux, puis enfin, invitée par la solitude, elle détacha l'agrafe de sa tunique, déposa le chaste vêtement sur un saule, et se plongea tout entière dans l'eau. Mais à peine y fut-elle, qu'il lui sembla que cette eau frémissait d'amour, et la caressait comme si elle eût eu une âme. D'abord Aréthuse, certaine d'être seule, y fit peu d'attention; bientôt cependant il lui sembla entendre quelque bruit: elle courut au bord; malheureusement elle était si troublée, qu'au lieu de gagner la rive où était sa tunique, la pauvre nymphe se trompa et gagna la rive opposée. Elle y était à peine, qu'un beau jeune homme éleva la tête du milieu du courant, secoua ses cheveux humides, et, la regardant avec amour, lui dit: — Où vas-tu, Aréthuse? Belle Aréthuse, où vas-tu?

Peut-être une autre se fût-elle arrêtée à ce doux regard et à cette douce voix; mais, nous l'avons dit, Aréthuse était une vierge sauvage qui, n'accompagnant Diane que le jour, n'avait jamais vu la prude meurtrière d'Actéon s'humaniser de nuit pour le beau berger de la Carie. Aussi, au lieu de s'arrêter, elle se prit à fuir nue et toute ruisselante comme elle était. De son côté, Alphée ne fit qu'un bond du milieu de son cours sur sa rive, et se mit à sa poursuite et ruisselant comme elle; ils traversèrent ainsi, et sans qu'il la pût atteindre, Orchomène, Psophis, le mont Cyllène, le Ménale, l'Erymanthe et les campagnes voisines d'Elis, franchissant les terres labourées, les bois, les rochers, les montagnes, sans que le dieu pût gagner un pas sur la nymphe. Mais enfin, quand vint le soir, la belle fugitive sentit qu'elle commençait à s'affaiblir; bientôt elle entendit les pas du dieu qui pressaient ses pas; puis, aux derniers rayons du soleil, elle vit son ombre qui touchait la sienne, elle sentit une haleine ardente brûler ses épaules. Alors elle comprit qu'elle allait être prise, et que, brisée de cette longue course, elle n'aurait plus de force pour se défendre: — A moi! cria-t-elle, à moi, ô divine chasseresse: Souviens-toi que souvent tu m'as jugée digne de porter ton arc et tes flèches: Diane, déesse de la chasteté, prends pitié de moi!

Et, à ces mots, la nymphe se vit enveloppée d'un nuage; Alphée, quoique près de l'atteindre, la perdit à l'instant de vue. Au lieu de s'éloigner découragé il resta obstinément à la même place. Mais, quand le nuage disparut, où était la nymphe, il n'y avait plus qu'un ruisseau; Aréthuse était métamorphosée en fontaine.

Alors Alphée redevint fleuve, et changea le cours de ses eaux pour les mêler à celles de la belle Aréthuse: mais Diane, la protégeant jusqu'au bout, lui ouvrit un voie souterraine. Aréthuse prit aussitôt son cours au-dessous de la Méditerranée, et ressortit à Ortygie. Alphée, de son côté, s'engouffra près l'Olympie, et, toujours acharné à la poursuite de sa maîtresse, reparut à deux cents pas d'elle dans le grand port de Syracuse.

Aréthuse soutint toujours qu'elle n'avait pas rencontré Alphée dans son voyage sous-marin, mais, quelque serment que fit la pauvre nymphe, un pareil voisinage ne laissait pas d'être tant soit peu compromettant. Depuis cette époque, toutes les fois qu'on parlait de la chasteté d'Aréthuse devant Neptune et Amphitrite, les deux augustes époux souriaient de façon à faire croire qu'ils en savaient plus qu'ils ne voulaient en dire sur le passage du fleuve et de la fontaine à travers leur liquide royaume.

Cependant, si problématique que fût la virginité de la nymphe, nous n'en réclamâmes pas moins l'honneur de lui être présentés. On nous conduisit devant un lavoir immonde où une trentaine de blanchisseuses, les manches retroussées jusqu'aux aisselles et les robes relevées jusqu'aux genoux, tordaient les chemises des Syracusains. On nous dit: Saluez, voici la fontaine demandée. Nous étions en face de la belle Aréthuse. Ce n'était pas la peine de faire tant la prude pour en arriver là.

Nous fûmes curieux néanmoins de goûter cette eau miraculeuse: nous prîmes un verre, et nous le plongeâmes à l'endroit même où elle sort du rocher: elle est, à l'œil, d'une limpidité parfaite, mais un peu saumâtre au goût. C'est une preuve de plus contre la pauvre nymphe, et qui porterait à penser qu'elle ne s'en est pas même tenue, comme le dit Ausone, aux purs baisers de son amant; *incorruptarum miscentes oscula aquarum.*

Voyez où conduit l'incrédulité: si l'on en croit les apparences, non seulement Aréthuse ne serait plus vierge, mais encore elle serait adultère.

A quelques pas de la fontaine et sur la pointe méridionale de l'île, s'élevait le palais de Verrès; ses ruines ont servi à bâtir un fort normand au XI[e] siècle; ce fort occupe la place où était la roche de Denys, rasée par Timoléon.

En face, et de l'autre côté de l'ouverture du grand port, surgissait le Plemmyrium, dont les derniers vestiges ont disparu; c'était une forteresse bâtie par Archimède: quatre animaux en bronze, un taureau, un lion, une chèvre et un aigle ornaient ses quatre angles tournés chacun vers un des quatre points cardinaux. Lorsqu'il faisait du vent, le vent s'engouffrait dans la gueule ou dans le bec de

l'animal qui était tourné de son côté, et lui faisait pousser le cri qui lui était propre. C'était surtout, à ce qu'on assure, ce chef-d'œuvre *éolique* qui rendait Rome si fort jalouse de Syracuse.

Nous retraversâmes toute la ville pour visiter Neapolis; mais, à la porte, il nous fallut quitter notre voiture, la voie antique, qui conserve la trace des chars anciens, étant on ne peut plus incommode pour les calèches modernes.

Nous côtoyâmes le port de marbre, ayant à notre droite la mer, à notre gauche quelques masures. C'est dans ce port, le plus précieux joyau de Syracuse, que stationnait la flotte de la république. Xénagore y construisit la première galère à six rangs de rames, et Archimède y fit confectionner le merveilleux vaisseau qu'Hiéron II envoya à Ptolémée, roi d'Egypte, et qui, s'il faut en croire Athénée, avait vingt rangs de rameurs, et renfermait des bains, une bibliothèque, un temple, des jardins, une piscine et une salle de festins.

La route que nous suivions conduit droit au couvent des capucins. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes chez les bons pères, introduits par deux moines de la communauté que nous avions rejoints à mi-chemin, et avec lesquels nous avions fait route tout en causant. Le couvent était tenu avec une propreté admirable et qui contrastait avec l'effroyable saleté dont le spectacle nous poursuivait depuis notre entrée en Sicile. Cela affermit Jadin dans un dessein qu'il avait depuis longtemps : c'était de se mettre en pension dans un couvent pendant une huitaine de jours, pour y travailler à son aise, tout en examinant de près la vie du cloître. Il fit alors demander par monsieur de Gargallo aux bons pères s'ils ne voudraient point le recevoir pour hôte pendant une semaine. Les capucins répondirent que ce serait avec grand plaisir, et fixèrent le prix de la pension à quarante sous par jour, logement et nourriture. Jadin était dans l'extase de pareilles conditions, et allait arrêter le marché avec le frère trésorier, lorsque monsieur de Gargallo lui dit tout bas d'attendre, avant de rien conclure, l'heure du dîner. Jadin demanda alors si ce dîner n'était point suffisamment copieux pour soutenir un estomac mondain. Monsieur de Gargallo lui répondit qu'au contraire les capucins passaient pour avoir des repas splendides et surtout très variés, mais que c'était dans la préparation de ces repas qu'existerait peut-être l'obstacle. Jadin pensa en frissonnant que, pour maintenir plus facilement son vœu de chasteté, la communauté mêlait peut-être au jus des viandes le suc du nymphea, ou de quelque autre plante réfrigérante. Il remercia monsieur de Gargallo, et quitta le trésorier sans rien conclure, et après ne s'être avancé que tout juste assez pour faire une honorable retraite.

Au moment où nous nous présentâmes à la porte, elle était encombrée de mendians. C'était l'heure à laquelle les capucins font chaque jour une distribution de soupe, et une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants attendaient ce moment, la bouche béante et l'œil ardent, comme une meute attendant la curée.

Je n'ai point encore parlé du mendiant sicilien, l'occasion ne s'étant pas présentée ; et cependant on ne peut pas passer sous silence une classe qui forme en Sicile le dixième à peu près de la population. Qui n'a pas vu le mendiant sicilien ne connaît pas la misère. Le mendiant français est un prince, le mendiant romain un grand seigneur, et le mendiant napolitain un bon bourgeois, en comparaison du mendiant sicilien. Le pauvre de Callot avec ses mille haillons, le *fellah* égyptien avec sa simple chemise, paraîtraient des rentiers à Palerme ou à Syracuse. A Syracuse et à Palerme, c'est la misère dans toute sa laideur, avec ses membres décharnés et débiles, ses yeux caves et fiévreux. C'est la faim avec ses véritables cris de douleur, avec son râle d'éternelle agonie ; la faim, qui triple les années sur la tête des jeunes filles ; la faim, qui fait qu'à l'âge où dans tous les pays toute femme est belle, de jeunesse au moins, la jeune fille sicilienne semble tomber de décrépitude ; la faim, qui, plus cruelle, plus implacable, plus mortelle que la débauche, flétrit aussi bien qu'elle, sans offrir même la grossière compensation sensuelle de sa rivale en destruction.

Tous ces gens qui étaient là n'avaient point mangé depuis la veille. La veille, ils étaient venus recevoir leur écuelle de soupe, comme ils venaient aujourd'hui, comme ils viendraient demain. Cette écuelle de soupe, c'était toute leur nourriture pour vingt-quatre heures, à moins que quelques-uns d'entre eux n'eussent obtenu quelques *grani* de la compassion de leurs compatriotes ou de la pitié des étrangers. Mais le cas est presque inouï : les Syracusains sont familiarisés avec la misère, et les étrangers sont rares à Syracuse.

Quand parut le distributeur de la bienheureuse soupe, ce furent des hurlemens inouïs, et chacun se précipita vers lui sa sébile à la main. Il y en avait qui étaient trop faibles pour hurler et pour courir, et qui se traînaient en gémissant sur leurs genoux et sur leurs mains.

Avec le potage était restée la viande qui avait servi à le faire, et que le cuisinier avait coupée en petits morceaux, afin que le plus grand nombre en pût avoir. Celui à qui ce bonheur venait à échoir rugissait de joie, et se retirait dans un coin, prêt à défendre sa proie si quelque autre, moins bien traité du hasard, voulait la lui enlever.

Il y avait, au milieu de tout cela, un enfant vêtu, non pas d'une chemise, mais d'une espèce de toile d'araignée à mille trous, qui n'avait pas d'écuelle et qui pleurait de faim. Il tendit ses deux pauvres petites mains amaigries et jointes pour remplacer autant qu'il était en lui par le récipient naturel le vase absent. Le cuisinier y versa une cuillerée de potage. Le potage était bouillant et brûla les mains de l'enfant ; il jeta un cri de douleur et ouvrit malgré lui les doigts, le pain et le bouillon tombèrent par terre sur une dalle. L'enfant se jeta à quatre pattes et se mit à manger à la manière des chiens.

— Et si ces bons pères interrompaient cette distribution, demandai-je à monsieur de Gargallo, que deviendraient tous ces malheureux ?

— Ils mourraient, me répondit-il.

Nous laissâmes à un des frères deux piastres pour qu'il les convertît en *grani* et les distribuât à ces misérables, puis nous nous sauvâmes.

Le jardin des capucins s'étend sur l'emplacement des anciennes latomies ou carrières. C'est de ces carrières et de celles qui sont près de l'amphithéâtre que sortit toute la Syracuse antique avec ses murailles, ses temples, ses palais.

Nous descendîmes par une espèce de rampe jusqu'à une profondeur de cinquante pieds à peu près, nous passâmes sous un vaste pont, puis nous nous trouvâmes en face d'un tombeau moderne : c'est celui d'un jeune Américain nommé Nicholson, âgé de dix-huit ans, et tué en duel à Syracuse ; comme hérétique et à cause aussi du genre de sa mort, les portes de toutes les églises se fermèrent pour lui. Non moins hospitaliers pour les morts que pour les vivans, les bons capucins prirent le cadavre, l'emportèrent, et lui donnèrent la sépulture dans leurs jardins.

Ces jardins, comme ceux des bénédictins de Catane, sont un miracle d'art et de patience. A Catane il fallait recouvrir la lave, ici le roc. La tâche était la même, elle fut remplie avec un tel courage qu'on appelle aujourd'hui *il paradiso* ce labyrinthe de pierres où autrefois il ne poussait pas un brin d'herbe, et qui aujourd'hui est tapissé d'orangers, de citronniers, de nopals. Ces murailles gigantesques sont devenues des espaliers, et dans les moindres interstices les aloès épanouissent leurs puissantes feuilles, du milieu desquelles s'élancent leurs fleurs séculaires.

C'est dans ces latomies que furent renfermés les Athéniens prisonniers après la défaite de Nicias. Les onze latomies de Syracuse étaient tellement encombrées, qu'une maladie épidémique se mit parmi ces malheureux, et que les Syracusains, craignant qu'elle ne s'étendît jusqu'à eux, renvoyèrent à Athènes tous ceux qui purent citer de mémoire douze vers d'Euripide. C'est encore dans une de ces latomies que fut renvoyé le fameux philosophe qui, pour toute louange aux vers que lui lisait Denys, fit cette réponse devenue proverbiale : *Qu'on me ramène aux carrières.* Dans ce pays où aucune tradition ne se perd, eût-elle trois mille ans, on appelle cette latomie *la latomie de Philoxène.*

Au milieu de ces carrières dont le ciel forme la seule voûte s'élèvent des espèces de colonnes isolées, frustes, abruptes, capricieusement tordues, sur lesquelles s'appuient des ruines. C'était, dit-on, au haut de ces colonnes, dont le sommet arrive au niveau de la plaine, qu'on plaçait, prisonnières elles-mêmes, des sentinelles chargées de veiller sur les prisonniers, et auxquelles on faisait passer leur nourriture à l'aide d'un panier attaché au bout d'une corde.

Nous parcourûmes en tous les sens cet étrange labyrinthe, avec ses aqueducs antiques qui lui portent encore de l'eau comme au temps des Hiéron et des Denys, avec ses cascades de verdure qui ont l'air de se précipiter du haut des murailles, et dont le moindre vent fait onduler les riches festons, avec ses vieilles inscriptions illisibles, dans lesquelles les voyageurs cherchent à reconnaître un hommage à Euripide-Sauveur ; puis nous entrâmes dans la petite église de Saint-Jean par un portique couvert, formé de trois arceaux gothiques. Une inscription gravée dans une chapelle souterraine réclame pour ce petit temple l'honneur d'être la plus ancienne église catholique de la Sicile. La voici :

Crux superior recens,
Cæteræ vero antiquiores sunt,
Et antiquissima consecrationis
Signa referunt templi hujus,
Quo non habet tota Sicilia aliud
Antiquiùs.

Près de cette église sont les catacombes, catacombes bien autrement conservées que celles de Paris, de Rome et de Naples. Leur fondation est attribuée au tyran Hiéron II, mais aucune preuve n'appuie cette assertion. Selon toute probabilité, elles datent de différentes époques, et furent creusées au fur et à mesure qu'un plus grand nombre de morts réclamèrent un plus grand nombre de couches sépulcrales. Quelques tombeaux contiennent encore des ossemens ; dans aucun, à ce qu'on assure, on n'a trouvé d'urnes, ni de vases, mais seulement quelquefois des lampes.

Là aussi il y avait distinction entre les riches et les pauvres ; les riches avaient de magnifiques *colombaires* à la manière des Romains ; les pauvres avaient, non pas une fosse commune, mais en commun leurs sépultures, simplement creusées dans le rocher, sont superposées les unes aux autres, et indiquent par leurs dimensions si elles renfermaient des hommes, des femmes ou des enfans.

Cette ville souterraine était bâtie, au reste, à l'instar des villes vivantes et éclairée par le soleil : elle avait ses rues et ses carrefours ; le jour y pénètre par des ouvertures rondes comme celles du Panthéon, et au moyen desquelles on aperçoit le ciel à travers un réseau de lierre et de broussailles. C'est près de ces catacombes et dans un bain antique que furent découvertes, il y a quelque vingt ans, les statues d'Esculape et de la Vénus Callipyge, qui font le principal ornement du musée de Syracuse.

En rentrant au couvent, nous nous croisâmes avec le frère quêteur ; il revenait porteur d'une besace rondement garnie. Monsieur de Gargallo nous fit signe de le suivre jusqu'à la cuisine ; nous demandâmes alors négligemment la permission de voir cette importante partie de l'établissement, elle nous fut immédiatement accordée.

Le cuisinier attendait le pourvoyeur, ayant en face de lui sur une grande table une demi-douzaine de casseroles de toute dimension qu'attendaient autant de réchauds allumés. Aux quelques mots qu'il échangea avec le frère quêteur, je crus comprendre qu'il lui reprochait de venir un peu tard ; le frère quêteur s'excusa comme il put et ouvrit sa besace, doublée d'un côté d'une espèce de grand bidon en fer-blanc. Le bidon fut tiré de son enveloppe, ouvert immédiatement, et présenta à la vue son gros ventre tout farci d'ailes de poulets, de cuisses de canards, de moitiés de pigeons, de tranches de gigots, de côtelettes de mouton, et de râbles de lapins. Le cuisinier jeta un œil satisfait sur la récolte du jour, puis, avec une agilité admirable, il distribua à l'aide de ses doigts, les différens échantillons dans les casseroles, à la manière dont un prote décompose une forme, mettant les cuisses avec les cuisses, les ailes avec les ailes, assortissant les espèces entre elles, et formant un tout complet des différentes parties qui avaient appartenu à des individus du même genre ; puis, ayant fait à chaque espèce une sauce assortie au sujet, il servit à la sainte communauté un dîner qui ne laissait pas d'offrir un fumet fort tentateur et une mine des plus succulentes, et que le prieur nous invita fort gracieusement à partager. Malheureusement c'était à nous surtout qu'était applicable le proverbe gastronomique, que, pour trouver la cuisine bonne il ne faut pas la voir faire. Nous remerciâmes donc, avec une reconnaissance non moins sentie que si nous n'avions pas assisté à l'étrange préparation qui nous avait pour le moment ôté l'appétit ; quant à Jadin il était à tout jamais guéri de l'idée de se mettre en pension chez aucun des quatre ordres mendians.

Comme il se faisait tard et que nous étions en course depuis le matin, nous revînmes chez le comte de Gargallo, où nous trouvâmes un dîner qui nous fit glorifier le Seigneur, qui nous avait envoyé l'idée de refuser celui des capucins.

Le soir, nous courûmes tous les cabarets de la ville, afin de déguster les meilleurs vins, et d'en faire une provision, que nous envoyâmes à bord du speronare *Lucrèce Borgia*. venait de mettre à la mode le vin de Syracuse, et je ne voulais pas perdre une si belle occasion d'en meubler ma cave ; le plus cher nous coûta 17 sous le *fiasco* ; c'était du vin qui rendu à Paris valait 20 francs la bouteille.

Le lendemain nous reprîmes notre excursion interrompue la veille, mais cette fois avec un simple cicerone de place : le comte restait en ville pour organiser une promenade en bateau sur l'Anapus. J'avais d'abord offert, avec tout le faste et l'orgueil d'un propriétaire, la chaloupe du speronare et deux de nos matelots ; mais, comme les guides suisses, les mariniers de Syracuse ont des privilèges que tout voyageur doit respecter.

Nous reprîmes la même route que la veille ; mais, à moitié chemin du couvent des capucins, nous reprîmes le bord de la mer, et nous coupâmes à travers Neapolis. Notre guide prévenu que nous avions vu les latomies ainsi que les catacombes de Saint-Jean, et que nous désirions ne pas faire de double emploi, nous conduisit droit aux ruines du palais d'Agathocle, appelées encore aujourd'hui la *maison des soixante lits*. De ce palais il reste trois grandes chambres ; si, comme me l'assura mon guide, c'était dans ces trois chambres qu'étaient les soixante lits, l'hospitalité du magnifique Syracusain devait fort ressembler à celle de l'Hôtel-Dieu.

L'amphithéâtre est à quelques pas seulement de la maison d'Agathocle, c'est une construction romaine ; les Grecs, comme on sait, n'ayant jamais apprécié autant que le peuple-roi les combats de gladiateurs, il est petit et d'un médiocre intérêt pour quiconque a vu les arènes d'Arles et de Nîmes, et le Colisée de Rome.

Entre l'amphithéâtre et le théâtre sont les latomies des Cordiers, ainsi appelées parce qu'aujourd'hui on y file le chanvre ; c'est dans ces latomies que se trouve la fameuse carrière intitulée l'Oreille de Denys. Je ne sais quel degré de parenté existait entre le roi Denys et le roi Midas ; mais, j'en suis fâché pour le tyran de Syracuse, la carrière qui porte le nom de son appareil auditif a fort exactement la forme que l'on attribue généralement aux oreilles que le roi de Phrygie avait reçues de la munificence d'Apollon.

Ce qui a fait donner à cette carrière dont on ignore au reste l'origine (car elle est polie et taillée avec trop de soin et dans une forme trop étrange pour que l'existence en soit due à une simple extraction de la pierre), ce qui, dis-je, a fait donner à cette carrière le nom qu'elle porte, c'est la faculté de transmettre le moindre bruit qui se fait dans son intérieur, à un petit réduit pratiqué à l'extrémité supérieure de son ouverture. Ce réduit passe généralement pour le cabinet de Denys. Le tyran, qui se livrait à une étude toute particulière de l'acoustique, venait, dit-on, écouter là les plaintes, les menaces et les projets de vengeance de ses prisonniers. A moins de se faire mépriser souverainement par son cicerone, je ne conseille à aucun voyageur de révoquer en doute ce point historique.

L'Oreille de Denys est creusée dans un bloc de rocher taillé à pic, d'une hauteur de cent vingt pieds environ ; l'extrémité supérieure de l'ouverture se trouve à soixante-dix pieds d'élévation à peu près, ce qui rendait, à mon avis, une conspiration ou ne peut plus facile à Syracuse ; on n'avait qu'à attendre le moment où le tyran était dans son cabinet et retirer l'échelle. J'ai pris, je l'avoue, une fort médiocre idée des anciens habitans de Syracuse, depuis qu'après avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de cette ville, je me suis assuré que jamais cette idée ne leur était venue.

Notre guide nous offrit de vérifier par nous-mêmes la vérité de ce qu'il avait dit sur la transmission des sons. Aux premiers mots qu'il en dit, et avant que nous eussions encore répondu oui ou non, nous vîmes trois ou quatre gaillards, dont l'industrie consiste à guetter les étrangers qui s'aventurent sur leurs domaines, se mettre en mouvement pour préparer les moyens d'ascension ; au bout de dix minutes, deux d'entre eux descendaient une corde du haut des rochers. Presque immédiatement, la corde fut assujettie à une poulie, un siège fixé à la corde, et l'un d'eux commença à s'élever, tiré par les trois autres, pour nous familiariser par son exemple avec cet étrange mode de locomotion.

Comme l'exemple, si attrayant qu'il fût, n'avait pas sur nous une grande puissance d'attraction, et que cependant nous désirions que l'expérience fût faite par l'un de nous, nous tirâmes à la courte-paille à qui aurait l'honneur de monter dans la cellule aérienne du tyran. Le sort favorisa Jadin, il fit une grimace qui prouvait qu'il n'appréciait pas tout son bonheur, mais il ne s'en assit pas moins bravement sur son siège. A peine assis, et comme si nos guides avaient peur qu'il ne revînt sur sa décision, il s'éleva majestueusement dans les airs, où il commença à tourner comme un peloton de fil qu'on dévide. Milord poussa de grands cris en voyant son maître prendre cette route inusitée, et moi, je l'avoue, je le suivis des yeux avec une certaine inquiétude jusqu'à ce que je le visse logé solidement et confortablement dans son pigeonnier. Cependant, rassuré par Jadin lui-même sur la façon dont il se trouvait casé, j'entrai dans la carrière pour me livrer aux différentes expériences d'usage en pareil cas.

La carrière s'enfonce en tournant, mais en conservant toujours la même forme, à trois cent quarante pieds à peu près de profondeur. Des anneaux de fer, attachés de distance en distance, furent longtemps considérés comme ayant servi à enchaîner les prisonniers ; mais l'abbé Capodieci démontra que ces anneaux étaient modernes et avaient servi, selon toute probabilité, à attacher des chevaux. Cela n'empêcha point notre guide, qui n'était nullement de l'avis de l'illustre abbé, de nous les donner pour des instrumens de torture. Nous ne voulûmes pas le contrarier pour si peu de chose et nous nous apitoyâmes avec lui sur le sort des malheureux qui étaient si incommodément rivés à la muraille.

Arrivé au fond de la carrière, notre guide, après s'être

assuré que Jadin avait l'oreille appliquée au petit trou si précieux pour le tyran, m'invita à dire aussi bas que je le voudrais, mais d'une manière intelligible cependant, une phrase quelconque, me promettant que mes paroles seraient immédiatement transmises à mon camarade. J'invitai alors Jadin à battre le briquet et à allumer son cigare.

Après lui avoir donné le temps de se conformer à l'invitation que je venais de lui faire, et dont l'exécution devait me prouver qu'il m'avait entendu, nous déchirâmes une feuille de papier ; puis notre guide, qui avait gardé cette expérience pour la dernière, tira un coup de pistolet, dont le bruit, par le même effet d'acoustique, sembla celui d'un coup de canon. Nous courûmes aussitôt à l'extrémité extérieure de la carrière pour nous rendre compte des effets produits. Je trouvai Jadin qui fumait à pleine bouche et qui sautait sur un pied en se frottant l'oreille. Il avait parfaitement entendu le son de ma voix et le bruit du papier. Quant au coup de pistolet, qui était une surprise inattendue, il l'avait rendu parfaitement sourd de l'oreille droite. Notre guide triomphait.

Jadin descendit par le même procédé qu'il avait employé pour monter, et toucha la terre sans autre accident que la permanence de sa demi-surdité, qui dura tout le reste de la journée.

Nous reprîmes la voie antique toute garnie de tombeaux, et après une visite au prétendu sépulcre d'Archimède, du haut duquel, à ce que nous assura notre guide, l'illustre savant s'amusait, par la combinaison de ses miroirs, à brûler les vaisseaux romains avec autant de facilité que les enfans en ont à allumer de l'amadou avec un verre de lunette, nous traversâmes un carrefour sur le pavé duquel on voit parfaitement la trace des chars. Nous nous acheminâmes ainsi vers le théâtre, chassant devant nous des myriades de lézards de toutes couleurs, seuls habitans modernes de la vieille Neapolis.

Le théâtre est avec les latomies le monument le plus curieux de Syracuse. Il fut bâti par les Grecs, mais l'on ignore entièrement l'époque de sa construction. Cette inscription, que l'on retrouva sur une pierre

ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ

avait mis tout d'abord les savans sur la voie, et leur avait fait décider, avec leur certitude ordinaire, qu'il remontait au règne de la reine Philistis. Mais, arrivés à cette découverte, les savans se trouvèrent dans une impasse, l'histoire ne faisant aucune mention de ladite reine, et la chronologie, depuis Archias jusqu'à Hiéron II, ne leur offrant pas la plus petite lacune où on pût encadrer un règne féminin. Aussi ces deux mots grecs font-ils le désespoir de tous les savans siciliens ; lorsqu'ils élèvent la voix sur une question quelconque, on n'a qu'à prononcer clairement ces deux mots magiques, ils baissent l'oreille, soupirent profondément, prennent leur chapeau et s'en vont.

Quoi qu'il en soit, le théâtre est là, il existe, on ne peut le nier ; c'est bien le même où Gélon réunit le peuple en armes et vint, seul et désarmé, lui rendre compte de son administration. Agathocle y assembla les Syracusains après le meurtre des premiers de la ville, et Timoléon, vieux et aveugle, y vint souvent, à ce qu'assure Plutarque, pour soutenir, par les conseils de son génie, ceux qu'il avait délivrés par la force de son bras.

Rien de plus pittoresque d'ailleurs que cette admirable ruine, dont un meunier s'est emparé et que personne ne lui conteste. Là il fait tranquillement son ménage, sans songer le moins du monde aux respectables souvenirs qu'il foule aux pieds. Les eaux de l'ancien aqueduc de Neapolis, détournées de leur cours, sortent avec fracas de trois arceaux, et viennent, après s'être brisées en cascatelles sur les deux premiers étages du théâtre, faire tourner prosaïquement la roue de son moulin ; cette opération accomplie, le trop-plein se répand à travers l'édifice, ruisselle en se brisant contre les pierres, et s'échappe par mille petits canaux argentés qu'on voit reluire au milieu des caroubiers, des aloès et des opiuntas. Au fond, et au delà d'une plaine où moutonnent des oliviers, on aperçoit Syracuse ; au delà de Syracuse la mer.

La vue est magnifique. Jadin s'y arrêta pour en faire un croquis. Je l'aidai à faire son établissement, puis je le quittai pour continuer mes courses, et en promettant de le venir reprendre à l'endroit où je le laissais.

Je suivis le chemin de Syracuse à Catane, qui sépare Acradine de Tychè, sans trouver trace d'autres ruines que de celles adhérentes à la roche elle-même. Les maisons étaient bâties sans fondations, la pierre adhérant à la pierre, voilà tout ; on suit les lignes qu'elles décrivaient, avec une certaine peine cependant. Les rues sont beaucoup plus faciles à reconnaître, les ornières creusées par les roues servent de ligne conductrice et dirigent l'œil avec certitude. Outre les débris des maisons, outre les ornières des chars, le sol est encore criblé de trous irréguliers, qui devaient être des puits, des citernes, des piscines, des bains et des aqueducs.

Arrivés à la *scala Pupagglio*, au lieu de descendre au port Trogyle, aujourd'hui le *Stentino*, qui n'offre rien de curieux, nous remontâmes vers l'*Epipoli*, en suivant les débris de cette ancienne muraille, que Denys, à ce qu'on assure, fit bâtir en vingt jours par soixante mille hommes.

L'Epipoli, comme l'indique son nom, était une forteresse élevée sur une colline, et qui dominait les quatre autres quartiers de Syracuse. L'époque de sa fondation est ignorée ; tout ce qu'on sait, c'est qu'elle existait du temps des guerres du Péloponèse. Les Athéniens, conduits par Nicias, s'en étaient emparés, et y avaient établi leurs magasins ; mais ils en furent chassés presque aussitôt par leurs vieux ennemis les Spartiates, qui de leur côté avaient traversé la mer pour venir au secours des Syracusains. Lors de l'expulsion des tyrans, Dion s'en empara, et ajouta de nouvelles fortifications aux anciennes. Au pied de l'Epipoli sont les latomies de Denys le Jeune.

Nous montâmes au sommet de l'Epipoli, aujourd'hui enrichi d'un télégraphe qui, pour le moment, se reposait avec un air de paresse qui faisait plaisir à voir, malgré les gestes multipliés du télégraphe correspondant. Nous poussâmes doucement la porte, et nous trouvâmes les employés qui faisaient tranquillement un somme. Cela nous expliqua l'immobilité de leur instrument. Nous nous gardâmes bien de les réveiller.

Du haut de l'Epipoli, et en tournant le dos à la mer, on domine, à droite, la plaine où campa Marcellus, et, à gauche, tout le cours de l'Anapus. Au fond du tableau s'élève en amphithéâtre le Belvédère, joli petit village qui nous parut dormir à l'ombre de ses oliviers avec autant de
mon guide me fit remarquer une petite chapelle gothique
volupté que les employés à l'ombre de leur télégraphe.

A cinq cents pas du village et près du fleuve Anapus, qu'il me proposa de visiter, attendu qu'il s'y était passé, il y avait quelque cinquante ans, une histoire terrible. Je lui répondis que je voyais parfaitement la chapelle, et que je me contenterais de l'histoire terrible, s'il me la voulait bien raconter. Mon guide me fit remarquer que l'histoire étant longue et éminemment intéressante, ne devait pas en conscience être comprise dans le tarif de sa journée, qui était d'une demi-piastre. Je le tranquillisai en lui assurant qu'il aurait une demi-piastre pour sa journée et une demi-piastre pour l'histoire. Dès lors il ne fit plus aucune difficulté, et commença un récit auquel nous reviendrons dans un autre chapitre.

L'heure était plus qu'écoulée. Nous approchions de midi ; le soleil était à son zénith et m'inondait libéralement d'une chaleur de quarante degrés reflétée par les dalles de Tychè. Je pensai qu'il était temps de revenir à Jadin, et de reprendre avec lui le chemin de Syracuse. Je m'acheminai donc vers le théâtre, où, à mon grand étonnement, je ne trouvai plus que son siège sans carton et sans parasol. Je commençais à craindre que Jadin n'eût été victime de quelque histoire terrible dans le genre de celle que venait de me raconter mon guide, lorsque je l'aperçus à cheval sur la branche majeure d'un superbe figuier qui lui donnait à la fois de l'ombre et de la nourriture. Je m'approchai de lui, et lui fis observer que le meunier auquel appartenait l'arbre pourrait trouver fort étrange la liberté qu'il prenait ; mais Jadin me répondit fièrement qu'il était chez lui, et que, moyennant dix grains, il avait acheté le droit de manger des figues à discrétion, et même d'en remplir ses poches. Le marché me parut médiocre pour le meunier, la veste de panne de Jadin contenant onze poches de différentes grandeurs.

Nous revînmes vers la ville au pas de course, et trempés comme si l'on nous eût plongés dans l'un des trois ports de Syracuse. Cela m'expliqua la métamorphose en fontaine d'Aréthuse et de Cyané ; une heure de plus à ce délicieux soleil, et nous passions évidemment à l'état de fleuves.

Monsieur de Gargallo avait prévu que, par cette grande chaleur, nous serions peu disposés à nous remettre immédiatement en route. Il avait en conséquence retenu la barque pour trois heures seulement, ce qui nous laissait une demi-heure de bain et une heure et demie de sieste. Aussi, lorsque les mariniers vinrent nous dire que tout était prêt, étions-nous frais et dispos comme si nous n'avions pas quitté nos lits depuis la veille.

Nous nous embarquâmes cette fois dans le grand port. C'est là qu'eut lieu la fameuse bataille navale entre les Athéniens et les Syracusains, dans laquelle les Athéniens eurent vingt vaisseaux brûlés et soixante coulés à fond. Dix ou douze barques dans le genre de celle sur laquelle nous étions montés composent aujourd'hui toute la marine des Syracusains.

Notre première visite fut pour le fleuve Alphée. A tout seigneur tout honneur. Ce fleuve Alphée, comme nous

l'avons dit, après avoir disparu à Olympie, reparaît dans le grand port à deux cents pas de la fontaine Aréthuse ; le bouillonnement de ses flots est visible à la surface de la mer, et on prétend qu'en plongeant une bouteille à une certaine profondeur, on la retire pleine d'eau douce et parfaitement bonne à boire. Malheureusement nous ne pûmes vérifier le fait, les objets d'expérimentation nous manquant.

Nous nous dirigeâmes alors en traversant le port en droite ligne vers l'embouchure de l'Anapus, autre fleuve qui ne manque pas non plus d'une certaine distinction mythologique, quoiqu'il soit plus connu par la rivière Cyané qu'il épousa que par lui-même. En effet, la rivière Cyané, qui se joint à lui à un quart de lieue à peu près de son embouchure, était ce qu'il y avait de mieux dans l'aristocratie des nymphes, des nayades et des hamadryades. On ne connaît précisément ni son père ni sa mère, mais on sait de source certaine qu'elle était cousine de cette autre Cyané, fille du fleuve Méandre, changée en rocher pour n'avoir pas voulu écouter un beau jeune homme qui l'aimait passionnément, et qui se tua en sa présence sans que sa mort lui causât la moindre émotion. Hâtons-nous de dire que sa cousine n'était point de si dure trempe : aussi fut-elle changée en fontaine, ce qui autrefois était la métamorphose usitée pour les âmes sensibles. Voici à quelle occasion cet accident mémorable arriva. Nous le laisserons raconter à monsieur Renouard, traducteur des *Métamorphoses d'Ovide*. Ce morceau, qui date de 1628, donnera une idée de la manière dont on comprenait l'antiquité vers le milieu du règne de Louis XIII, dit le Juste, non pas comme on pourrait le croire pour avoir fait exécuter messieurs de Marsillac, de Bouteville, de Cinq-Mars, de Thou et de Montmorency, mais parce qu'il était né sous le signe de la balance.

Pluton vient d'enlever Proserpine, et l'emporte sur son char sans trop savoir lui-même où il la conduit ; enfin il arrive dans les environs d'Ortygie. Voici le texte du traducteur :

« C'est là qu'était Cyané, la nymphe la plus renommée qui fût alors en Sicile, et qui a laissé dans ce pays-là son nom aux eaux qui le portent encore. Elle parut hors de l'eau environ jusqu'au ventre, et reconnaissant Proserpine, se présenta pour la secourir. — Vous ne passerez pas plus avant, dit-elle à Pluton. Comment voulez-vous être par force le gendre de Cérès ? La fille méritait bien d'être gagnée par de douces paroles, non pas d'être enlevée. Pour l'avoir vous la deviez prier et non pas la forcer. Quant à moi, je vous dirai bien, s'il m'est permis de mettre en comparaison ma bassesse avec sa grandeur, que j'ai été autrefois aimée du fleuve Anape, mais il ne m'eut pas de la façon en mariage. Il rechercha longtemps mon amitié, et il ne jouit point de mon corps qu'il n'eût premièrement acquis mes volontés. — En faisant de telles remontrances elle étendait les bras d'un côté et d'autre tant qu'elle pouvait pour empêcher le chariot de passer outre ; dont Pluton irrité donna de son trident, sceptre de son empire, un si grand coup contre terre qu'elle se fendit et fit une ouverture à ses effroyables chevaux, par laquelle ils se rendirent incontinent dans le sombre palais des ombres avec la proie qu'ils traînaient. Cyané en eut tel crève-cœur, tant d'avoir vu enlever ainsi Proserpine que d'avoir été méprisée, qu'elle en conçut un deuil en son âme dont elle ne put jamais être consolée. Nourrissant de larmes ses peines secrètes, elle se consuma si bien qu'elle fondit en pleurs et se convertit en ces ondes desquelles elle avait été [illegible]. On vit peu à peu ses membres s'amollir, ses os perdirent leur dureté et se rendirent ployables, comme firent aussi ses ongles. Tous les membres les plus faibles [illegible], les cheveux, les doigts, les pieds et les cuisses [illegible] premièrement liquides, car un corps menu [illegible] plus tôt il est changé en eau. Puis [illegible] les reins, les côtes et l'estomac s'écoulèrent [illegible] en ses veines corrompues, au lieu de sang [illegible] que d'eau, et de tout son corps rien [illegible] arrêter avec la main. »

Cette traduction eut le plus grand succès à l'hôtel de Rambouillet. Mademoiselle de Scudéry tenait ce que nous avons cité pour un morceau capital, Chapelain en faisait ses délices, et mademoiselle Paulet [illegible] elle-même en fontaine toutes les fois qu'on lisait ce passage devant elle.

Le mariage de l'Anapus et de Cyané fut heureux, s'il faut en croire les apparences, car les bords du lit où ils coulent ensemble sont ravissants. Ce sont de véritables murailles de verdure qui se recourbent en berceaux pour former une voûte fraîche et sombre. De temps en temps des échappées de vue que l'on croirait ménagées par l'art, et qui cependant ne sont rien autre chose que des accidens de la nature, permettent de découvrir sur la rive gauche les ruines de l'Epipoli, et sur la rive droite celles du temple de Jupiter Urius construit par Gelon, et dont il ne reste que deux colonnes. C'était dans ce temple qu'était la fameuse statue couverte d'un manteau d'or que Denys s'appropria, sous l'ingénieux prétexte qu'il était trop lourd en été et trop froid en hiver. Verres, qui était amateur, n'en apprécia que mieux la statue pour la voir sans manteau, et l'envoya à Rome. C'était une des trois plus belles de l'antiquité ; les deux autres étaient, comme on sait, la Vénus Callipyge et l'Apollon.

Du temps de Mirabella, auteur sicilien qui écrivait vers le commencement du XVII[e] siècle, il restait encore debout sept colonnes de ce temple : elles étaient d'une seule pièce et avaient vingt-cinq palmes de hauteur.

En face de ces colonnes, à peu près, on passe sous un pont d'une seule arche, jeté sur l'Anapus, et, cent pas après, on se trouve à la jonction du fleuve et de la rivière. Par galanterie nous laissâmes le fleuve à notre droite, et nous continuâmes notre route sur la rivière Cyané.

Rien de plus charmant, au reste, que les mille tours et détours de cette gracieuse rivière, entre ses deux bords tout chargés de papyrus, ce roi des roseaux. Ce sont tantôt de délicieux petits lacs dont on voit le fond, tantôt un courant resserré et rapide, qui se plaint comme si la voix de la nymphe elle-même racontait encore à Ovide sa triste métamorphose ; tantôt de petites îles habitées par des milliers d'oiseaux aquatiques, qui s'envolaient à notre approche ou bien plongeaient dans les roseaux, où nous pouvions suivre leur fuite par le mouvement qu'ils imprimaient à cette forêt de joncs flexibles et mouvans. Nous remontâmes ainsi pendant une heure à peu près, puis nous arrivâmes à la source de la fontaine, grand bassin d'une centaine de pieds de tour. C'est là que Pluton frappa la terre de son trident et disparut dans l'enfer. Aussi prétend-on que cette source est un abîme dont on n'a jamais pu trouver le fond. Les gens du pays l'appellent Lapisma. C'est autour de cette source que les Carthaginois avaient établi leur camp.

En revenant, le comte Gargallo ordonna à nos mariniers de s'arrêter un instant dans un délicieux réduit ombragé de tous côtés par d'énormes touffes de papyrus, qui, au moindre vent, balancent avec grâce leurs têtes chevelues. C'est là que la tradition veut que se soit passée la scène des sœurs Callipyges.

Les sœurs Callipyges étaient, comme on sait, Syracusaines. C'étaient non seulement les deux plus riches héritières de la ville, mais encore les deux plus belles personnes qui se pussent voir de Mégare au cap Pachinum. Parmi les dons que la nature libérale s'était plu à leur prodiguer, était cette richesse de formes dont elles tiraient leur nom. Or, un jour que les deux sœurs se baignaient ensemble, à l'endroit même où nous étions, elles se prirent de dispute, chacune d'elles prétendant l'emporter en beauté sur l'autre. Le procès était difficile à juger par les intéressées elles-mêmes, aussi appelèrent-elles un berger qui faisait paître ses troupeaux dans les environs. Le berger ne se fit pas faire signe deux fois, il accourut, et les deux sœurs, sortant de l'eau et se montrant à lui dans toute leur éblouissante nudité, le firent juge de la question. Le nouveau Pâris regarda longtemps indécis, portant ses yeux ardens de l'une à l'autre ; enfin il se prononça pour l'aînée. Enchantée du jugement, celle-ci lui offrit sa main et son cœur, que le berger, comme on le comprend bien, accepta avec reconnaissance. Quant à la plus jeune, elle fit la même offre au frère cadet du juge, qui, arrivé au moment où il venait de prononcer son jugement, avait déclaré s'inscrire en faux contre lui. Les quatre jeunes gens élevèrent alors un temple à la Beauté, et comme chacun continuait de soutenir son opinion, les deux rivales se décidèrent à en appeler à la postérité : elles firent faire par les deux meilleurs statuaires de l'époque les deux Vénus qui portent encore leur nom, et dont l'une est à Naples et l'autre à Syracuse. Deux mille trois cents ans sont écoulés depuis cette époque, et la postérité n'a point encore porté son jugement : *Adhuc sub judice lis est*, comme dit Horace.

Heureux temps où les bergers épousaient des princesses ! Et quelles princesses, encore !

LA CHAPELLE GOTHIQUE

On se rappelle cette petite chapelle gothique que me montra mon guide du haut de l'Epipoli, et que je ne voulus pas aller voir, retenu par la chaleur sénégalienne qu'il faisait en ce moment. Cette chapelle appartenait à la famille San-Florido. Bâtie par un ancêtre du marquis actuel, elle ser-

vait surtout de lieu de sépulture à la famille. Il y avait une vieille tradition sur cette chapelle, qui ne contenait pas seulement, disait-on, des caveaux mortuaires ; on parlait de souterrains inconnus, dans lesquels un comte de San-Floridio se serait réfugié à l'époque des guerres avec les Aragonais d'Espagne, guerres pendant lesquelles son patriotisme l'aurait fait condamner à mort. La tradition ajoutait qu'il était resté dans cette retraite pendant dix ans, et y avait été régulièrement nourri par de vieux serviteurs, qui, au risque de leur propre vie, lui portaient toutes les deux nuits, dans ce souterrain, de quoi boire et de quoi manger. Vingt fois le comte de San-Floridio aurait pu se sauver et gagner Malte ou la France ; mais il ne voulut jamais consentir à quitter la Sicile, espérant toujours que l'heure de la liberté sonnerait pour elle, et pensant qu'il devait être là au premier signal.

En 1783, il y avait encore deux rejetons mâles de cette famille, le marquis et le comte de San-Floridio. Le marquis habitait Messine, et le comte Syracuse. Le marquis était veuf et sans enfans, et n'avait près de lui que deux serviteurs : une jeune fille de Catane, nommée Teresina, qui avait appartenu à sa femme, et pouvait avoir dix-huit ou vingt ans à peu près ; puis un homme de trente ans au plus, qu'on appelait Gaëtano Cantarello, le dernier descendant de cette race de serviteurs fidèles qui avaient donné à l'ancien marquis une si grande preuve de dévouement, et qui, de père en fils, étaient demeurés dans la maison de l'aîné de la famille. Cet aîné connaissait seul le secret du souterrain, secret qu'il transmettait à son fils, et qui était d'autant mieux gardé, que d'un jour à l'autre les marquis de San-Floridio, qui étaient restés constamment dans le parti patriote, pouvaient avoir besoin de recourir de nouveau à cet introuvable asile.

Nous avons raconté, à propos de Messine, le tremblement de terre de 1793 et ses déplorables suites. Le marquis de San-Floridio fut une des victimes de ce triste événement. La toiture de son palais s'enfonça, et il fut tué par la chute d'une poutre ; ses deux serviteurs, Teresina et Gaëtano, échappèrent sans blessures au désastre, quoique Gaëtano, pour essayer de sauver son maître, disait-on, fut resté plus d'une heure sous les décombres de la maison. Le comte de San-Floridio, qui représentait la branche cadette, se trouva ainsi le chef de la famille, et hérita du titre et de la fortune de son aîné. Le marquis étant mort au moment où il s'y attendait le moins, avait emporté avec lui le secret de la chapelle ; mais, il faut le dire, ce ne fut pas ce secret que le comte de San-Floridio regretta le plus ; ce fut une somme de 50 ou 60.000 ducats d'argent comptant que l'on savait exister dans les coffres du défunt, et que, malgré des fouilles multipliées, on ne parvint pas à retrouver. Le pauvre Cantarello était au désespoir de cette disparition, qu'on pouvait, disait-il en s'arrachant les cheveux, lui imputer, à lui. Le comte le consola de son mieux, en lui disant que la fidélité des serviteurs de la famille était trop connue pour qu'un pareil soupçon le put atteindre, et comme preuve de ce qu'il avançait, il lui offrit près de lui la place qu'il occupait près de son frère : mais Cantarello répondit qu'après avoir perdu un si bon maître, il ne voulait plus appartenir à personne. Le comte lui demanda alors s'il connaissait le secret de la chapelle ; Cantarello assura que non. Une somme assez ronde, offerte à la suite de cette conversation par le comte, fut refusée par ce digne serviteur, qui se retira dans les environs de Catane, et dont on n'entendit plus parler. Le comte de San-Floridio se mit en possession de la fortune de son frère, qui était immense, et prit le titre de marquis.

Dix ans s'étaient écoulés depuis cet événement, et le marquis de San-Floridio, qui avait fait rebâtir le palais de son frère, habitait l'été Messine et l'hiver Syracuse ; mais qu'il fût à Syracuse ou à Messine, il ne manquait jamais de faire dire, à la chapelle de la famille, une messe pour le repos de l'âme du défunt. Cette messe était célébrée à l'heure même où l'événement avait eu lieu, c'est-à-dire à neuf heures du soir.

On en était arrivé au dixième anniversaire, qui devait se célébrer avec la pompe habituelle, mais auquel devait assister un nouveau personnage, qui joue le principal rôle dans cette histoire. C'était le jeune comte don Ferdinand de San-Floridio, qui, ayant atteint sa dix-huitième année, venait de finir ses classes, et arrivait du collège de Palerme depuis quelques jours seulement.

Don Ferdinand savait parfaitement qu'il portait un des plus beaux noms, et qu'il devait hériter d'une des plus grandes fortunes de la Sicile. Aussi avait-il tourné au vrai gentilhomme. C'était un beau garçon aux cheveux d'un noir d'ébène, qui disparaissait malheureusement sous la poudre qu'on portait à cette époque, aux yeux noirs, au nez grec et aux dents d'émail, portant le poing sur la hanche, le chapeau un peu de côté, et plaisantant fort, comme c'était la mode à cette époque, aux dépens des choses saintes ; au reste, excellent cavalier, fort sur l'escrime, et nageant comme un poisson ; toutes choses qui s'apprenaient au collège des nobles. Seulement on disait qu'à ces leçons classiques les belles dames de Palerme en avaient ajouté d'autres, auxquelles le comte Ferdinand n'avait pas pris moins de goût qu'à celles dont il avait si bien profité, quoique ces leçons féminines ne fussent pas portées sur le programme universitaire. Tant il y a enfin que le comte revenait à Syracuse, jeune, beau, brave, et dans cet âge aventureux où chaque homme se croit destiné à devenir le héros de quelque roman.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva le jour anniversaire de la mort du marquis. Le père et la mère du comte prévinrent trois jours d'avance leur fils de se tenir prêt pour cette funèbre cérémonie. Don Ferdinand, qui hantait peu les églises, et qui, ainsi que nous l'avons dit, était on ne peut plus voltairien, aurait fort désiré pouvoir se dispenser de cette corvée : mais il comprit qu'il n'y avait pas moyen de se soustraire à ce devoir de famille, et que toute escapade de ce genre, à l'endroit d'un oncle dont on avait hérité cent mille livres de rentes, serait on ne peut plus inconvenante. D'ailleurs il espérait que la cérémonie attirerait à la petite chapelle, si isolée qu'elle fût, quelque belle dame de Syracuse ou quelque jolie paysanne de Belvedere, et qu'ainsi la toilette qu'il était obligé de faire, à cette triste occasion, ne serait pas tout à fait perdue. Don Ferdinand se prêta donc d'assez bonne grâce à la circonstance, et, après avoir mis son père et sa mère dans leur litière, sauta aussi résolument dans la sienne que s'il se fût agi pour lui d'aller figurer dans un quadrille.

Disons un mot en passant de cette charmante manière de voyager. Il n'y a en Sicile que trois modes de locomotion : la voiture, le mulet ou la litière.

La voiture est dans la vieille Trinacrie ce qu'elle est partout, si ce n'est qu'elle a conservé une forme de carrosse qui réjouirait on ne peut plus les yeux de ce bon duc de Saint-Simon, si, pour punir les péchés de notre époque, Dieu permettait qu'il revînt en ce monde. Les carrosses sont faits pour les rues où l'on peut passer en carrosse, et pour les routes où l'on peut voyager en voiture ; il y a plus ou moins de rues praticables dans chaque ville, et je n'en pourrais dire le nombre. Quant aux routes, elles sont plus faciles à compter : il y en a une qui se rend de Messine à Palerme, *et vice versa*. Il en résulte que, quand on voyage partout ailleurs que sur cette ligne, il faut aller à mulet ou en litière.

Tout le monde sait ce que c'est que d'aller à mulet, je n'ai donc pas besoin de m'étendre sur ce mode de voyage ; mais on ignore assez généralement ce que c'est que d'aller en litière, du moins comme on l'entend en Sicile.

La litière est une grande chaise à porteurs, construite généralement pour deux personnes, qui, au lieu d'être assises côte à côte, comme dans nos coupés modernes, sont placées face à face, comme dans nos anciens *vis-à-vis*. Cette litière est posée sur un double brancard, qui s'adapte au dos de deux mulets : un serviteur conduit le premier et le second n'a qu'à suivre. Il en résulte que le mouvement de la litière, surtout dans un pays aussi accidenté que l'est la Sicile, correspond assez exactement au mouvement de tangage d'un vaisseau, et donne de même le mal de mer. Aussi prend-on généralement en exécration les personnes avec lesquelles on voyage de cette manière. Au bout d'une heure de cette locomotion, on se dispute avec son meilleur ami, et, à la fin de la première journée, on est brouillé à mort. Damon et Pythias, ces antiques modèles d'amitié, partis de Catane en litière, se seraient battus en duel en arrivant à Syracuse, et se seraient égorgés fraternellement, ni plus ni moins qu'Étéocle et Polynice.

Le marquis et la marquise descendirent de leur litière en se disputant, et sans que l'un songeât à offrir la main à l'autre, de sorte que la marquise fut obligée d'appeler ses domestiques pour qu'ils l'aidassent à descendre. Quant au jeune comte, il sauta lestement de la sienne, tira un beau miroir de sa poche pour s'assurer que sa coiffure n'était pas dérangée, rajusta son jabot, jeta aristocratiquement son chapeau sous son bras gauche, et entra dans la petite église à la suite de ses nobles parens.

Contre l'attente du jeune comte, il n'y avait, à l'exception du prêtre, du sacristain et des enfans de chœur, absolument personne dans la chapelle. Il jeta donc un regard assez maussade de tous côtés, fit mondainement trois ou quatre tours dans l'église, et finit, se trouvant fort durement à genoux, par s'asseoir dans le confessionnal, où, préparé comme il l'était au sommeil par le mouvement de la litière, il ne tarda pas à s'endormir.

Le comte dormait comme on dort à dix-huit ans. Aussi l'office des morts s'écoula-t-il sans que serpent, orgue, ni *De Profundis* le réveillassent. L'office terminé, la marquise le chercha de tous côtés et l'appela même à voix basse ;

mais le marquis, aigri encore par son voyage, se retourna vers sa femme, et lui dit que son fils n'était qu'un libertin qu'elle gâtait par son excessive faiblesse maternelle, et qu'il voyait bien que, quand il était perdu, ce n'était pas à l'église qu'il fallait le chercher. La pauvre mère n'avait rien à répondre à cela : l'absence du jeune homme, dans une circonstance aussi solennelle, déposait contre lui ; elle baissa la tête et sortit de la chapelle. Derrière elle, le marquis en ferma la porte à clef, et tous deux remontèrent dans leur litière pour revenir à Syracuse. La marquise avait jeté un instant les yeux dans la litière de son fils, espérant l'y trouver ; elle se trompait, la litière était parfaitement vide. Elle ordonna alors aux porteurs d'attendre jusqu'à ce que son fils revînt ; mais le marquis passa la tête par la portière disant que, puisque son fils avait trouvé bon de s'éloigner sans dire où il allait, il reviendrait à pied, ce qui au reste n'était pas une grande punition, la chapelle étant éloignée d'une lieue à peine de Syracuse. La marquise, qui était habituée à obéir, monta passivement dans la litière conjugale, qui se mit aussitôt en route, suivie par la litière vide.

En rentrant au palais, elle s'informa tout bas du comte, et apprit avec une certaine inquiétude qu'il n'avait pas reparu ; cependant cette inquiétude se calma bientôt lorsqu'elle songea que le marquis avait une maison de campagne à Belvédère, et que, selon toute probabilité, son fils, réfléchissant que, passé onze heures, Syracuse fermait ses portes sous prétexte qu'elle est ville de guerre, irait coucher à cette maison de campagne.

Mais, comme le lecteur le sait, il n'était rien arrivé de tout cela. Le comte de San-Floridio ne battait pas la campagne comme l'en accusait le marquis, et n'était point allé coucher à Belvédère comme l'espérait la marquise. Il dormait bel et bien dans son confessionnal, rêvant que la princesse de M..., la plus jolie femme de Palerme, lui donnait, tête à tête, une leçon de natation dans les bassins de la Favorite, et ronflant joyeusement à ce doux rêve.

A deux heures du matin il s'éveilla, étendit les bras, bâilla, se frotta les yeux, et, se croyant dans son lit, voulut changer de côté ; mais il se cogna rudement la tête à l'angle du confessionnal. Le choc avait été si rude que le jeune comte en ouvrit les yeux tout grands et se trouva réveillé du coup. Au premier abord, il regarda avec étonnement autour de lui, n'ayant aucune idée du lieu où il se trouvait : peu à peu le souvenir lui revint ; il se rappela le voyage de la veille, son désappointement en rentrant dans la chapelle, et enfin le moment de lassitude et d'ennui qui l'avait conduit dans le confessionnal, où il s'était endormi et où il se réveillait. Dès lors il devina le reste ; il comprit que son père et sa mère, ne le voyant plus auprès d'eux, étaient retournés à Syracuse, et l'avaient laissé, sans s'en douter, derrière eux dans la chapelle. Il alla à la porte, la trouva hermétiquement fermée, ce qui le confirma dans cette supposition ; alors il tira de son gousset une montre à répétition, la fit sonner, s'assura qu'il était deux heures et demie du matin, jugea fort judicieusement que les portes de Syracuse étaient fermées, et que tout le monde était couché au château de Belvédère, ce qui ne lui laissait d'autre chance que de passer la nuit à la belle étoile. Trouvant qu'à tout prendre, si on était moins bien dans un confessionnal que dans son lit, on y était toujours mieux que dans un fossé, il se réintégra donc dans son alcôve improvisée, s'y accouda du mieux qu'il put, et referma les yeux afin d'y reprendre au plus tôt ce bon sommeil dont le fil avait été momentanément interrompu.

Le comte était peu à peu retombé dans cette sorte de crépuscule du sommeil qui n'est déjà plus le jour, et qui n'est pas encore la nuit de la pensée, lorsque l'ouïe, ce dernier sens qui s'endort en nous, lui transmit vaguement le bruit d'une porte qui s'ouvrait, et qui en s'ouvrant, criait sur ses gonds. Le comte se redressa aussitôt, plongea ses regards dans l'église et aperçut à la lueur de la lanterne qu'il portait à la main un homme incliné devant l'autel latéral le plus rapproché du confessionnal où il se trouvait. Presque aussitôt cet homme se releva, approcha la lanterne de sa bouche et la souffla ; puis, s'enveloppant de ce manteau moitié italien moitié espagnol que les Siciliens appellent un ferraiolo, il traversa l'église dans toute sa longueur, assourdissant autant que possible le bruit de sa marche ; il passa si près du comte que don Ferdinand eût pu le toucher en étendant la main. Il alla droit vers la porte de sortie, l'ouvrit, et disparut en la refermant à clef derrière lui.

Don Ferdinand était resté muet et immobile à sa place, non pas de crainte, mais de surprise. Notre jeune comte n'était pas une de ces âmes de fer comme on en rencontre dans les romans, un de ces héros qui [illegible] demandent à quinze ans ce que c'est que la peur. Non, c'était tout bonnement un jeune homme brave et aventureux, mais superstitieux comme on l'est en Sicile, ou comme on le devient partout ailleurs, quand on se trouve de nuit seul dans une chapelle isolée, avec des tombes sous ses pieds, un autel devant soi, Dieu au-dessus de sa tête, et le silence partout. Aussi, quoique don Ferdinand eût porté la main tout d'abord à son épée, afin de se défendre contre cette apparition quelle qu'elle fût, il vit sans déplaisir, pris comme il l'était, à l'improviste, au beau milieu de son demi-sommeil, cette apparition passer près de lui sans faire mine de le remarquer. Au premier aspect, il avait cru avoir affaire à quelque être fantastique, à quelqu'un de ses aïeux qui, mécontent de la partialité avec laquelle on accordait une messe annuelle au feu marquis, sortait tout doucement de sa tombe pour venir réclamer la même faveur. Mais quand l'être mystérieux avait approché, pour la souffler, la lanterne de sa bouche, la lueur qu'elle projetait avait éclairé son visage, et le comte avait parfaitement reconnu dans le personnage au manteau un homme de haute taille, âgé de quarante à quarante-cinq ans, auquel sa barbe et ses moustaches noires donnaient, ainsi que la préoccupation intérieure qui l'agitait sans doute, une physionomie sombre et sévère. Il savait donc à quoi s'en tenir sur ce point, et était convaincu qu'il venait de se trouver en face d'un être de la même espèce, sinon du même rang, que lui. Cette conviction était bien déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour tranquilliser tout à fait le comte ; un homme inconnu ne pénétrait pas ainsi dans une chapelle, où il n'avait évidemment que faire, sans quelque mauvaise intention. Nous devons donc avouer que le cœur du jeune comte battit fortement lorsqu'il vit passer cet homme à deux pas de lui ; et ces battemens qui prouvaient, quelle qu'en fût la cause, une surexcitation violente, ne cessèrent que dix minutes après que la porte se fut refermée, et que don Ferdinand se fut assuré qu'il était bien seul dans la chapelle.

On comprend qu'il ne fut plus question pour le jeune homme de se rendormir ; perdu dans un monde de conjectures, il passa le reste de la nuit l'œil et l'oreille au guet, cherchant à donner une base quelque peu solide aux édifices successifs que bâtissait son imagination. Ce fut alors qu'il se rappela cette tradition de famille où il était question d'un souterrain dans lequel un marquis de San-Floridio, proscrit et condamné à mort, était resté caché près de dix ans ; mais il savait aussi que son oncle était mort sans avoir le temps de léguer le secret du souterrain à personne. Néanmoins, ce souvenir, tout incomplet et incohérent qu'il fût, jeta comme un rayon de lumière dans la nuit qui enveloppait le jeune comte ; il pensa que ce secret, qu'il croyait scellé dans une tombe, avait bien pu être découvert par le hasard. La première conséquence de cette nouvelle idée fut que le souterrain était devenu le repaire d'une bande de brigands, et qu'il avait eu l'honneur de se trouver en face de leur capitaine ; mais bientôt don Ferdinand réfléchit que, depuis assez longtemps, on n'avait entendu parler dans les environs d'aucun vol considérable ou d'aucun meurtre important. Il y avait bien, comme toujours, quelques petites filouteries de bourses et de tabatières, quelques coups de couteau échangés par-ci par-là, et qui tiraient une ou deux fois la semaine le capitaine de nuit de son sommeil ; mais rien de tout cela n'indiquait une bande organisée, permanente, et commandée par un chef aussi résolu que paraissait l'être l'homme au manteau : il fallait donc abandonner cette hypothèse.

Cependant, tandis que le jeune comte faisait et défaisait mille conjectures, le temps s'était écoulé, et les premiers rayons du jour commençaient à paraître : il pensa que, s'il voulait approfondir plus tard cette étrange aventure, il ne fallait pas qu'il se laissât voir aux environs de la chapelle. En conséquence, profitant du demi-crépuscule qui régnait encore, il monta, à l'aide de plusieurs chaises, sur une fenêtre, l'ouvrit, se laissa glisser en dehors, tomba sans accident d'une hauteur de huit ou dix pieds, rentra à Syracuse au moment de l'ouverture des portes et, moyennant deux onces, le concierge lui promit de dire au marquis et à la marquise qu'il était rentré la veille une demi-heure après eux.

Grâce à cette précaution, les choses se passèrent comme le jeune comte l'avait désiré ; et lorsqu'il descendit pour le déjeuner, le marquis se contenta si facilement de l'excuse que son fils lui donna pour sa disparition de la veille, que celui-ci vit bien que son père, trompé par le concierge sur le temps qu'elle avait duré, n'y attachait qu'une médiocre importance.

Il n'en fut pas ainsi de la marquise : elle avait veillé jusqu'au jour et avait entendu rentrer son fils, mais elle se garda bien de souffler le mot sur cette escapade, de peur que son bien aimé don Ferdinand ne fût grondé. D'ailleurs il y a toujours dans les premières absences nocturnes de son fils quelque chose qui fait sourire l'amour-propre d'une mère.

En se retrouvant dans sa chambre et bientôt dans son lit, don Ferdinand avait d'abord espéré se dédommager de

l'interruption causée dans son sommeil par l'apparition de l'homme mystérieux ; mais à peine avait il eu les yeux fermés, que cette apparition s'était reproduite dans son souvenir, et, malgré la fatigue dont ce jeune homme était accablé, avait constamment chassé loin de lui le sommeil. Don Ferdinand n'avait donc fait que penser à son aventure nocturne lorsque l'heure du déjeuner arriva, et qu'il fut forcé de descendre.

Nous avons dit que le déjeuner se passa pour don Ferdinand aussi bien qu'il avait pu espérer ; aussi, enhardi par l'indulgence de son père, le comte parla-t-il avec une apparente indifférence d'aller chasser dans les Pantanelli. Le marquis ne mit aucun empêchement à ce projet, et, après le déjeuner, le comte, armé de son fusil, suivi de son chien et muni de la clef de la chapelle, partit, promettant à sa mère de lui rapporter un plat de bécassines pour son dîner.

Le comte traversa les Pantanelli pour l'acquit de sa conscience, et afin de crotter ses guêtres et son chien, tira deux ou trois bécassines qu'il manqua ; arrivé à la hauteur de la chapelle, il piqua droit à la porte, l'ouvrit et la referma derrière lui sans avoir été vu. La chose n'était point étonnante ; il était une heure de l'après-midi, et à une heure de l'après-midi, à moins d'avoir été changé en lézard comme Stellio par Cérès, il n'est point d'usage, en Sicile, de courir les champs.

Malgré l'exiguïté des fenêtres et l'assombrissement du jour extérieur, qui ne pénétrait qu'à travers des vitraux coloriés, l'intérieur de la chapelle était suffisamment éclairé pour que don Ferdinand pût se livrer à ses recherches. Il commença par marcher droit au confessionnal où il s'était endormi ; de là il reporta les yeux vers l'autel devant lequel il avait vu s'incliner l'homme au manteau. Alors il alla à l'autel, et chercha des deux côtés s'il ne trouverait pas une issue quelconque, mais sans rien voir. Cependant, à la droite du tabernacle, son chien flairait obstinément la muraille, comme s'il eût reconnu une piste, et il regardait son maître en poussant des gémissemens sourds et prolongés. Don Ferdinand, qui connaissait l'instinct de ce fidèle animal, ne douta plus dès lors que l'inconnu ne fût sorti de cette partie de la muraille ; mais il eut beau regarder, il ne vit aucune trace d'une issue quelconque, de sorte qu'après une heure de recherches inutiles, don Ferdinand sortit de la chapelle, désespérant de découvrir par les moyens ordinaires le mystère qu'elle renfermait.

En sortant de la chapelle, le jeune comte s'était déjà arrêté au seul parti qui lui restât à prendre : c'était de s'enfermer de nouveau nuitamment dans la chapelle, d'y guetter l'homme au manteau, et, à l'aide de l'obscurité, de surprendre son secret. Ce projet nécessitait certains arrangemens préparatoires et une somme d'indépendance et de liberté que don Ferdinand ne pouvait espérer à Syracuse, placé comme il l'était sous la double surveillance du marquis et de la marquise ; aussi son plan fut-il promptement arrêté.

En revenant, il passa de nouveau par les marais, qui fourmillaient de gibier, et comme le jeune homme était bon tireur quand il n'était surpris par aucune distraction au moment de mettre en joue, il eut bientôt fait une collection honorable de bécassines, de sarcelles et de râles. En rentrant il déposa le produit de sa chasse aux pieds de sa mère, et déclara qu'il s'était si fort amusé dans l'excursion qu'il venait de faire, qu'avec la permission du marquis et de la marquise, il comptait aller passer quelques jours à Belvédère afin d'être plus à même de se livrer tout à son aise au plaisir de la chasse. Le marquis, qui était fort accommodant toutes les fois qu'il ne devait pas



Litière sicilienne.

aller, qu'il n'allait pas ou qu'il n'avait pas été en litière, répondit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient ; la marquise essaya de faire quelques observations sur cet amusement ; mais le marquis répondit qu'au contraire la chasse était un plaisir tout aristocratique, et qui lui paraissait merveilleusement convenir à un gentilhomme. Lui-même, ajouta-t-il, s'y était fort livré dans son temps, et ses ancêtres en avaient fait leur exercice favori. D'ailleurs, dans l'antiquité même, la chasse était spécialement réservée aux gentilshommes des meilleures maisons, témoin Méléagre, qui était fils d'Œnée et roi de Calydon ; Hercule, qui était fils de Jupiter et de Sémélé, et enfin Apollon, qui, fils de Jupiter et de Latone, c'est-à-dire de dieu et de déesse, n'avait aucune tache dans ses quartiers paternels et maternels, de telle sorte qu'il eût pu, comme lui, marquis de San-Floridio, être chevalier de Malte de justice. Le marquis savait bien qu'il y avait loin du serpent Python, du lion de Némée et du sanglier de Calydon, à des bécassines, à des râles et à des sarcelles ; mais, à tout prendre, son fils, si brave qu'il fût, ne pouvait tuer que ce qu'il rencontrait, et, si par hasard son chien faisait lever un monstre quelconque, il était bien certain que don Ferdinand le mettrait à mort.

La pauvre mère n'avait rien à répondre à une harangue si savante ; aussi se contenta-t-elle de soupirer, d'embrasser son fils, et de lui recommander d'être prudent.

Le même soir, don Ferdinand était installé dans la maison de campagne du marquis de San-Floridio, laquelle était située à cinq cents pas à peine de la chapelle gothique, qui en était une dépendance.

Quelque envie qu'eût le jeune homme de renouveler incontinent son expérience nocturne, force lui fut d'attendre au lendemain. Il lui fallait faire connaissance avec les localités,

se procurer la clef de la porte du parc et prendre quelques informations dans le voisinage.

Les informations furent sans résultat. On se rappelait bien avoir vu venir de temps en temps à Belvédère un homme dont le signalement répondait à celui que donnait le comte, mais on ne connaissait pas cet homme. Cependant le jardinier promit de prendre des renseignemens plus positifs sur cet étranger.

La nuit venue, don Ferdinand sortit par la porte du jardin, armé de son épée et d'une paire de pistolets, s'achemina seul vers la chapelle, s'y enferma, gagna le confessionnal, s'y installa comme une sentinelle dans sa guérite, et veilla jusqu'au jour sans voir se renouveler l'apparition ni aucun autre événement qui y eût trait.

Le lendemain, le surlendemain et la troisième nuit, le comte renouvela la même expérience, sans en obtenir aucun résultat. Don Ferdinand commença à croire qu'il avait fait un rêve et que son chien avait flairé la piste de quelques rats.

Don Ferdinand ne se tenait cependant point pour battu, et comptait passer encore la nuit suivante à son poste ordinaire, lorsque sa mère lui fit dire qu'ayant appris que sa sœur, abbesse du couvent des Ursulines à Catane, était fort malade, elle désirait lui faire une visite, et le priait de lui servir de chevalier. Don Ferdinand, tout absolu dans ses volontés qu'il était, avait été élevé dans des traditions de respect aristocratique pour ses parens. Il recommanda au jardinier de bien remarquer en son absence, si l'homme à la barbe noire ne revenait pas à Belvédère, et partit aussitôt pour aller se mettre à la disposition de la marquise.

La marquise partait le lendemain matin ; elle comptait que son fils et elle feraient route en litière ; mais don Ferdinand, qui exécrait ce mode de locomotion, demanda la permission d'accompagner sa mère à cheval. La permission lui fut accordée, l'équitation, au dire du marquis, n'étant point un exercice moins aristocratique que la chasse, et faisant partie de ceux qui conviennent essentiellement à l'éducation d'un gentilhomme.

La marquise et le comte partirent à l'heure fixée, accompagnés de leurs *campieri*. Comme ils approchaient de Millili, le comte en vit sortir un homme à cheval, qui, par le chemin qu'il suivait, devait nécessairement le croiser. A mesure que cet homme approchait, don Ferdinand le regardait avec une attention plus grande ; il lui semblait reconnaître l'homme au manteau ; lorsqu'il fut à vingt pas de lui, il n'eut plus de doute.

Vingt projets plus insensés les uns que les autres passèrent à l'instant dans l'esprit du jeune homme : il voulait marcher droit à l'inconnu, lui mettre le pistolet sur la gorge et lui faire avouer ce qu'il était venu faire dans la chapelle de sa famille ; il voulait le suivre de loin, et, en arrivant à Belvédère, le faire arrêter ; il voulait attendre le soir, revenir de nuit à franc étrier et se cacher de nouveau dans le confessionnal, espérant le surprendre ; puis il examinait l'une après l'autre les difficultés ou plutôt les impossibilités de ces divers plans, et reconnaissait que non seulement ils étaient impraticables, mais encore qu'ils lui enlevaient toute chance d'arriver à son but. Pendant ce temps, l'homme au manteau était passé.

Don Ferdinand, qui était resté en arrière, immobile sur la grande route, comme si lui et son cheval étaient pétrifiés, fut tiré de ses réflexions par un des *campieri* de sa mère qui venait lui demander, de la part de la marquise, la cause de cette étrange station sous un soleil de trente degrés. Don Ferdinand répondit qu'il examinait le paysage, qui du point où il était parvenu lui paraissait [illegible] plus pittoresque ; et, donnant un coup d'éperon à son cheval, il rejoignit la litière de la marquise.

[illegible] chose tranquillisait don Ferdinand, c'est que les visites de l'inconnu à la chapelle de sa famille étaient [illegible] périodiques, et que, six jours s'étant écoulés depuis la visite qu'il avait faite jusqu'à celle qu'il [illegible] sans doute le soir même, il n'avait qu'à attendre six autres jours encore pour le voir reparaître. Il continua donc sa route, un peu tranquillisé par cette probabilité, qui [illegible] imagination de la jeunesse ne tarda point à [illegible] chez lui en certitude.

En arrivant à Catane, la marquise trouva sa sœur infiniment mieux. La vénérable abbesse ayant reçu l'archevêque de Palerme à son passage à Catane, lui avait offert un dîner splendide, et s'était donné, pour lui faire honneur, une indigestion de meringues aux confitures. L'intensité du mal avait été si grande qu'on avait cru d'abord les jours de l'abbesse en danger, et qu'on s'était empressé d'écrire à la marquise ; mais la maladie avait bientôt cédé aux attaques réitérées que la science avait dirigées contre elle, et la digne abbesse était à cette heure tout à fait hors de danger.

En sa qualité de neveu de la supérieure, don Ferdinand avait été reçu dans l'enceinte interdite aux profanes et réservée aux seules brebis du Seigneur. Jamais le jeune comte n'avait vu pareille réunion d'yeux noirs et de blanches mains ; il en fut d'abord ébloui au point de ne savoir auxquels entendre ; de leur côté, jamais les nonnes n'avaient vu, même à travers la grille du parloir, un si élégant cavalier, et les saintes filles en étaient tout en émoi. Enfin, au bout de deux ou trois jours, il y avait déjà force œillades échangées avec les plus jolies, et force billets glissés dans les mains des moins sévères, lorsque la marquise annonça à son fils qu'il eût à se tenir prêt à repartir le lendemain avec elle pour Syracuse. La nouvelle de ce départ vint arracher le comte à ses rêves d'or, et fit verser force larmes dans le couvent. Mais don Ferdinand promit bien à sa tante, qu'il voyait pour la première fois, et qu'il ayait prise en affection dès la première vue, de venir lui rendre visite aussitôt que la chose lui serait possible. Cette promesse se répandit à l'instant dans la sainte communauté, et changea les désespoirs du départ en une douce mélancolie.

A Catane, dans le couvent dirigé par sa vénérable tante, au milieu de tous ces yeux siciliens, les plus beaux yeux du monde, don Ferdinand aurait peut-être oublié le mystère de la chapelle ; mais une fois de retour à Syracuse, il ne pensa plus à autre chose, prétexta une recrudescence de passion pour la chasse, et courut de nouveau s'installer au château de Belvédère.

L'homme au manteau y avait reparu, et le jardinier, sur ses gardes cette fois, s'était mis à sa piste et avait pris des informations nouvelles ; ces informations, au reste, se réduisaient à de bien vagues éclaircissemens. Du nom de l'homme au manteau on ne savait absolument rien ; seulement, on le connaissait pour un personnage fort charitable, qui, chaque fois qu'il passait à Belvédère, y répandait de nombreuses aumônes. Il s'arrêtait d'ordinaire chez un paysan nommé Rizzo. Le jardinier s'était rendu chez ce paysan, et avait interrogé toute la famille, mais il n'en avait rien appris, sinon que l'homme au manteau leur avait, à différentes reprises, rendu quelques visites sous prétexte de s'informer de la demeure des plus pauvres habitans de Belvédère. Bien souvent il les avait chargés aussi d'acheter des alimens de toute sorte, comme du pain, du jambon, des fruits, qu'il distribuait lui-même aux nécessiteux. Deux ou trois fois seulement, il était venu accompagné d'un jeune garçon enveloppé d'un long manteau, et qui, chaque fois, était fort triste. Malgré le soin qu'il prenait de le cacher, les paysans avaient cru, dans ce jeune garçon, reconnaître une femme, et avaient plaisanté l'homme au manteau sur sa bonne fortune ; mais l'inconnu avait pris la plaisanterie du mauvais côté, et avait répondu, d'un ton qui n'admettait point de réplique, que celui qui l'accompagnait, et qu'on prenait pour une femme, était un jeune prêtre de ses parens qui ne pouvait s'habituer au séjour du séminaire, et qu'il faisait sortir de temps en temps pour le distraire un peu.

Il y avait quinze jours à peu près que l'inconnu avait amené chez les Rizzo ce jeune garçon ou cette jeune femme ; car, malgré l'explication donnée par l'homme au manteau, ils continuaient à conserver des doutes sur le sexe de ce personnage.

Tout cela, comme on le comprend bien, loin d'éteindre la curiosité du jeune comte, ne fit que l'exciter de plus en plus ; aussi dès la nuit suivante, était-il à son poste ; mais ni cette nuit ni le lendemain il ne vit paraître celui qu'il attendait. Enfin, pendant la troisième nuit, la septième qui se fût écoulée depuis sa rencontre sur la grande route, il entendit la porte d'entrée rouler sur ses gonds, puis se refermer ; un instant après, une lanterne brilla tout à coup, comme si on l'eût allumée dans l'église même ; cette lanterne, comme la première fois, s'approcha du confessionnal, et à sa lueur don Ferdinand reconnut l'homme au manteau. Cet homme marcha droit à l'autel, souleva le degré qui formait la dernière de ses trois marches, y prit un objet que don Ferdinand ne put distinguer, s'approcha de la muraille, parut introduire une clef dans une serrure, entr'ouvrit une porte secrète qui, pratiquée entre deux pilastres, faisait mouvoir un pan de pierres, referma cette porte derrière lui et disparut.

Cette fois, don Ferdinand était bien éveillé ; il n'y avait pas de doute, ce n'était pas une vision.

Don Ferdinand réfléchit alors sur la conduite qu'il allait tenir. S'il eût fait grand jour, s'il eût eu des témoins pour applaudir à son courage, s'il eût été excité par un mouvement d'orgueil quelconque, il eût attendu cet homme à sa sortie, aurait marché à lui, et, l'épée à la main, lui aurait demandé l'explication du mystère. Mais il était seul, il faisait nuit, personne n'était là pour applaudir à la façon cavalière dont il se mettait en garde ; don Ferdinand écouta la voix de la prudence. Or, voici ce que la prudence lui conseilla.

L'inconnu s'était agenouillé devant l'autel, avait soulevé une pierre ; sous cette pierre, il avait pris un objet, qui devait être une clef, puisqu'avec cet objet il avait ouvert une porte. Sans doute, en sortant, il déposerait la clef à

l'endroit où il l'avait prise, et s'éloignerait de nouveau pour sept ou huit jours. Ce qu'il y avait de mieux à faire pour le jeune comte était donc d'attendre qu'il fût éloigné, de prendre la clef, d'ouvrir la porte à son tour, et de pénétrer dans le souterrain.

Ce plan était si simple qu'on ne doit point s'étonner qu'il se soit présenté à l'esprit de don Ferdinand, et que son esprit s'y soit arrêté. Cela n'empêchait pas, comme pourraient le présumer quelques imaginations aventureuses, que don Ferdinand ne fût un très brave et très chevaleresque jeune homme ; mais, comme nous l'avons dit, personne ne le regardait, et la prudence l'emporta sur l'orgueil.

Il attendit près de deux heures ainsi, sans voir paraître personne. Quatre heures du matin venaient de sonner lorsqu'enfin la porte se rouvrit ; l'homme au manteau sortit sa lanterne à la main, s'approcha de nouveau de l'autel, leva la pierre, cacha la clef, rajusta le degré de façon à ce qu'il fût impossible de voir qu'il se levait ou s'abaissait à volonté, passa de nouveau à deux pas de don Ferdinand, souffla sa lanterne comme il avait fait la première fois, et sortit, refermant la grande porte d'entrée et laissant don Ferdinand seul dans l'église et à peu près maître de son secret.

Quelque impatience qu'éprouvât le jeune comte de donner suite à cette étrange aventure, comme il n'avait pas eu la précaution de se munir d'une lanterne, force lui fut d'attendre le jour. D'ailleurs, chaque minute de retard donnait à l'homme au manteau le temps de s'éloigner, et apportait à don Ferdinand une chance de plus de ne pas être surpris.

Les premiers rayons du jour glissèrent enfin à travers les vitraux coloriés de la chapelle : don Ferdinand sortit de son confessionnal, s'approcha de l'autel, souleva la marche, qui céda pour lui comme elle avait cédé pour l'inconnu ; mais d'abord il ne vit rien qui ressemblât à ce qu'il cherchait. Enfin dans un enfoncement, il aperçut une cheville de bois qu'il tira à lui et qui laissa tomber dans sa main une petite clef ronde, pareille à une clef de piano ; il la prit, l'examina avec soin, replaça le degré à sa place, s'approcha à son tour du mur, et, guidé cette fois par une certitude, finit par découvrir dans l'angle du pilastre un petit trou rond, presque invisible à cause de l'ombre que projetait la colonne. Il y introduisit aussitôt la clef, et la porte tourna sur ses gonds avec une facilité que sa lourdeur rendait surprenante ; il aperçut alors un corridor sombre, dont l'humidité vint au-devant de lui et le glaça. Au reste, pas un rayon de lumière, pas un bruit.

Don Ferdinand s'arrêta. Il était par trop imprudent de s'aventurer ainsi sous cette voûte ; quelque trappe ouverte sur le chemin pouvait punir cruellement de sa curiosité l'indiscret visiteur. Ayant refermé la porte, et satisfait de ce commencement de découverte, il rentra au château, décidé à se munir d'une lanterne pour la nuit suivante ; et à pousser son investigation jusqu'au bout.

Don Ferdinand passa toute la journée dans une agitation facile à comprendre ; vingt fois il fit venir le jardinier et l'interrogea ; chaque fois, comme s'il eût eu quelque chose à lui apprendre qu'il ne sût point déjà, le brave homme lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit, en ajoutant cependant que l'homme au manteau avait été vu la veille dans le village. Cela s'accordait à merveille avec l'apparition de la nuit, et affermit don Ferdinand dans l'opinion qu'il avait déjà que c'était le même homme qu'il avait vu dans la chapelle.

A dix heures, don Ferdinand sortit du château avec une lanterne sourde ; il était armé d'une paire de pistolets et d'une épée. Il entra dans la chapelle sans avoir rencontré personne sur sa route, leva de nouveau la marche, retrouva la clef à sa place, ouvrit la porte et vit le corridor sombre. Cette fois, armé de sa lanterne, il s'y aventura bravement. Mais à peine eut-il fait vingt pas qu'il trouva un escalier, et au bas de cet escalier une porte fermée dont il n'avait pas la clef. Don Ferdinand, irrité de cet obstacle inattendu, secoua la porte pour voir si elle ne s'ouvrirait point. La porte demeura inébranlable, et le jeune comte comprit que, sans une lime et une tenaille, il n'y avait pas moyen de faire sauter la serrure. Un instant il eut l'idée d'appeler ; mais, en historien véridique que nous sommes, nous devons avouer qu'au moment de crier il s'arrêta avec un frémissement involontaire : tant, dans une pareille situation, tout lui paraissait mystérieux et terrible, même le bruit de sa propre voix !

Il sortit donc lentement du corridor, referma la porte derrière lui, remit la clef à sa place accoutumée, et reprit le chemin du château pour s'y procurer une lime et une tenaille.

Sur la route, il rencontra un homme, qu'il ne put reconnaître dans l'obscurité ; d'ailleurs, en l'apercevant, cet homme avait pris l'autre côté du chemin, et lorsque don Ferdinand s'avança vers lui, au lieu de l'attendre, le passant se jeta à droite, et disparut comme une ombre dans les papyrus et les joncs qui bordaient la route.

Don Ferdinand continua son chemin, sans trop réfléchir à cette rencontre, fort naturelle d'ailleurs : il y a par toutes les routes, en Sicile, une foule de gens qui, la nuit, quand ils n'abordent pas, n'aiment point être abordés. Cependant, autant qu'avait pu le voir le jeune comte, cet homme qu'il venait de rencontrer était enveloppé d'un grand manteau pareil à celui que portait l'homme de la chapelle. Mais ce doute, en s'offrant à l'esprit de don Ferdinand, ne fut qu'un aiguillon de plus pour le pousser à mener la même nuit cette affaire à bout. Don Ferdinand s'était fait depuis quelques jours à lui-même une foule de petites concessions que de temps en temps il regardait comme par trop prudentes : il résolut donc d'en finir cette fois et de ne reculer devant rien.

Don Ferdinand ne trouva ni lime ni tenaille, mais il mit la main sur une pince, ce qui revenait à peu près au même, si ce n'est qu'au lieu d'ouvrir la seconde porte, il lui faudrait tout simplement l'enfoncer. Au point où il en était arrivé, peu lui importait, on le comprend bien, de quelle manière céderait cette porte, pourvu qu'elle cédât. Armé de ce nouvel instrument, et après avoir renouvelé la bougie de sa lanterne, don Ferdinand reprit le chemin de la chapelle.

Tout paraissait dans le même état où il l'avait laissé. La porte d'entrée était fermée à double tour comme il l'avait fermée. Le comte entra dans l'église, s'approcha de l'autel, leva la marche, tira la cheville, la secoua, mais inutilement : il n'y avait plus de clef. Sans doute l'inconnu était revenu en son absence et était à cette heure dans le souterrain.

Cette fois, nous l'avons dit, don Ferdinand était décidé à ne plus reculer devant rien ; il se releva, pâle, mais calme ; il examina les amorces de ses pistolets, s'assura que son épée sortait librement du fourreau, et s'avança vers la muraille pour écouter s'il n'entendrait pas quelque bruit ; mais, au moment où il approchait son oreille du trou, la porte s'ouvrit, et don Ferdinand se trouva face à face avec l'homme au manteau.

Tous deux firent d'instinct un pas en arrière en s'éclairant mutuellement avec la lanterne que chacun d'eux tenait à la main. L'homme au manteau vit alors que celui à qui il avait affaire était presque un enfant, et un sourire dédaigneux passa sur ses lèvres. Don Ferdinand vit ce sourire, en comprit la cause, et résolut de prouver à l'inconnu qu'il se trompait à son égard, et qu'il était bien un homme.

Il y eut un moment de silence pendant lequel tous deux tirèrent leurs épées, car l'inconnu avait une épée sous son manteau ; seulement il n'avait pas de pistolets.

— Qui êtes-vous, monsieur ? demanda impérieusement don Ferdinand, rompant le premier le silence, et que venez-vous faire à cette heure dans cette chapelle ?

— Mais qu'y venez-vous faire vous-même, mon petit monsieur ? répondit en ricanant l'inconnu ; et qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour me parler de ce ton ?

— Je suis don Ferdinand, fils du marquis de San-Floridio, et cette chapelle est celle de ma famille.

— Don Ferdinand, fils du marquis de San-Floridio ! répéta l'inconnu avec étonnement. Et comment êtes-vous ici à cette heure ?

— Vous oubliez que c'est à moi d'interroger. Comment y êtes-vous vous-même ?

— Ceci, mon jeune seigneur, reprit l'inconnu en sortant du corridor, en fermant la porte et en mettant la clef dans sa poche, c'est un secret qu'avec votre permission je conserverai pour moi seul, car il ne regarde que moi.

— Tout ce qui se passe chez moi me regarde, monsieur, répondit don Ferdinand. Votre secret ou votre vie !

Et à ces mots il porta la pointe de son épée au visage de l'inconnu, qui, voyant briller le fer du jeune homme, l'écarta vivement avec le sien.

— Oh ! oh ! reprit le jeune comte, qui, si rapide qu'eût été ce mouvement, avait reconnu à la manière insolite dont la parade avait été faite que son adversaire était parfaitement ignorant dans l'art de l'escrime. Vous n'êtes point gentilhomme, mon cher ami, puisque vous ne savez pas manier une épée ; vous êtes tout simplement un manant, c'est autre chose. Votre secret, ou je vous fais pendre.

L'homme au manteau poussa un rugissement de colère ; cependant, après avoir fait un pas en avant comme pour se jeter sur le jeune comte, il s'arrêta et se contint.

— Tenez, dit-il alors avec assez de sang-froid, tenez, monsieur le comte, j'ai bonne envie de vous épargner à cause du nom que vous portez, mais cela me sera impossible si vous insistez encore pour savoir ce que je suis venu faire ici. Retirez-vous à l'instant même, oubliez ce que vous avez vu, cessez vos visites dans cette chapelle, jurez-moi sur cet autel que personne ne saura jamais que vous m'y avez rencontré. Les San-Floridio, je le sais, sont gens d'honneur, et vous tiendrez votre serment. A cette condition, je vous laisse vivre.

Ce fut au tour de don Ferdinand de rire.

— Misérable ! s'écria-t-il, tu me menaces quand tu devrais

trembler ! tu m'interroges quand tu devrais répondre. Qui es-tu ? que viens-tu faire ici ? où conduit cette porte ? Réponds, ou tu es mort.

Et le comte porta une seconde fois son épée sur la poitrine de l'inconnu.

Cette fois l'homme au manteau ne se contenta point de parer, mais il riposta, jetant loin de lui sa lanterne pour se dérober autant que possible aux regards de son adversaire ; mais don Ferdinand, le bras gauche tendu vers lui, l'éclairait avec la sienne et une lutte terrible s'engagea entre la force d'un côté et l'adresse de l'autre. En face du danger, don Ferdinand avait retrouvé tout son courage pendant quelques secondes il se contenta de parer avec autant d'adresse que de sang-froid les coups inexpérimentés que lui portait son ennemi ; puis l'attaquant à son tour avec la supériorité qu'il avait dans les armes, il le força à reculer, l'acculant à une colonne, et le voyant enfin dans l'impossibilité de rompre davantage, il lui porta au travers de la poitrine un si rude coup d'épée, que la pointe de son fer non seulement traversa le corps de l'inconnu, mais alla s'émousser contre la colonne. Il fit aussitôt un pas de retraite en ramenant son épée à lui et en se remettant en garde.

Il y eut de nouveau un moment de silence mortel, pendant lequel don Ferdinand, éclairant l'inconnu de sa lanterne, le vit porter sa main gauche à sa poitrine, tandis que sa main droite qui n'avait plus la force de soutenir son épée s'abaissait lentement et laissait échapper son arme ; enfin le blessé s'affaissa lentement sur lui-même, et tomba sur ses genoux, en disant :

— Je suis mort !

— Si vous êtes frappé aussi grièvement que vous le dites, reprit don Ferdinand sans bouger de crainte de surprise, je crois que vous ne ferez pas mal de vous occuper de votre âme qui ne me paraît pas dans un état de grâce parfaite. Je vous conseille donc, si vous avez quelque secret à révéler, de ne pas perdre de temps ; si c'est un secret que je puisse entendre me voilà ; si c'est un secret qui ne puisse être confié qu'à un prêtre, dites un mot, et j'irai vous en chercher un.

— Oui, dit le mourant, j'ai un secret, et un secret qui vous regarde même, en supposant que comme vous l'avez dit, vous soyez le fils du marquis de San-Floridio.

— Je vous le dis et je vous le répète, je suis don Ferdinand, comte de San-Floridio, le seul héritier de la famille.

— Approchez-vous de l'autel et faites-m'en le serment sur le crucifix.

Le comte se révolta d'abord à l'idée qu'un manant refusât de le croire sur sa parole ; mais, songeant qu'il devait avoir quelque indulgence pour un homme qui allait mourir de son fait, il s'approcha de l'autel, monta sur les marches, et prêta le serment demandé.

— C'est bien, dit le blessé ; maintenant approchez-vous de moi, monsieur le comte, et prenez cette clef.

Le jeune homme s'avança vivement, tendit la main, et le mourant y déposa une clef. Le comte sentit au toucher que ce n'était pas la clef de la porte secrète.

— Qu'est-ce que cette clef ? demanda-t-il.

— Vous vous en irez à Carlentini, reprit le mourant, évitant de répondre à la question, vous demanderez la maison de Gaetano Cantarello, vous entrerez dans cette maison seul, entendez-vous ? Dans la chambre à coucher vous trouverez au pied du lit un carreau sur lequel est gravée une croix ; sous ce carreau est une cassette, dans cette cassette sont soixante mille ducats ; vous les prendrez, ils sont à vous.

— Qu'est-ce que toute cette histoire ? demanda le comte ; est-ce que je vous connais ? est-ce que je veux hériter de vous ?

— Ces soixante mille ducats vous appartiennent, monsieur le comte, car ils ont été volés à votre oncle, le marquis San-Floridio de Messine. Ils ont été volés par moi, Gaetano Cantarello, son domestique ; et ce n'est point un héritage, c'est une restitution.

— Héritage ou restitution, peu m'importe, s'écria le jeune homme, ce ne sont point ces soixante mille ducats que je cherche ici, et ce n'est pas là le secret que je veux savoir. Tenez, continua le comte en rendant la clef à Cantarello, voici la clef de votre maison ; donnez-moi en échange celle de cette porte.

Et il montra du bout du doigt la porte du corridor.

— Venez donc la prendre, dit Cantarello d'une voix mourante, car je n'ai plus la force de vous la donner ; là, là, dans cette poche.

Don Ferdinand s'avança sans défiance et se pencha sur le moribond ; mais celui-ci le saisit tout à coup de la main gauche avec la force désespérée de l'agonie, et reprenant son épée de la main droite, il lui en porta un coup qui, heureusement, glissa sur une côte et ne lui fit qu'une légère blessure.

— Ah ! misérable traître ! s'écria le comte en saisissant un pistolet à sa ceinture et en le déchargeant à bout portant sur Cantarello, meurs donc comme un réprouvé et comme un chien, puisque tu ne veux pas te repentir comme un chrétien et comme un homme.

Cantarello tomba à la renverse. Cette fois il était bien mort.

Don Ferdinand s'approcha de lui, son second pistolet à la main, de peur d'une nouvelle surprise ; puis, bien certain qu'il n'avait plus rien à craindre, il le fouilla de tous côtés ; mais dans aucune poche il ne retrouva la clef de la porte secrète. Sans doute, dans la lutte, Cantarello l'avait jetée derrière lui, espérant de cette façon la dérober à son adversaire.

Alors don Ferdinand ramassa sa lanterne qu'il avait laissé tomber, et se mit à chercher cette clef qui lui échappait toujours d'une façon si étrange. Au bout de quelques instans, affaibli par le sang qu'il perdait, il sentit sa tête bourdonner comme si toutes les cloches de la chapelle sonnaient à la fois ; les piliers qui soutenaient la voûte lui parurent se détacher de la terre et tourner autour de lui ; il lui sembla que les murs se rapprochaient de lui et l'étouffaient comme ceux d'une tombe. Il s'élança vers la porte de la chapelle pour respirer l'air pur et frais du matin ; mais à peine avait-il fait dix pas dans cette direction, qu'il tomba lui-même évanoui.

CARMELA

Lorsque don Ferdinand revint à lui, il était couché dans sa chambre au château de Belvédère, sa mère pleurait à côté de lui, le marquis se promenait à grands pas dans la chambre, et le médecin s'apprêtait à le saigner pour la cinquième fois. Le jardinier auquel le jeune comte avait demandé de si fréquens renseignemens sur l'homme au manteau, s'était inquiété en voyant sortir son maître si tard ; il l'avait suivi de loin, avait entendu le coup de pistolet, était entré dans l'église, et avait trouvé don Ferdinand évanoui et Cantarello mort.

Le premier mot de don Ferdinand fut pour demander si l'on avait retrouvé la clef. Le marquis et la marquise échangèrent un regard d'inquiétude.

— Rassurez-vous, dit le médecin ; après une blessure aussi grave, il n'y a rien d'étonnant à ce que le malade ait un peu de délire.

— Je suis parfaitement calme, et je sais à merveille ce que je dis, reprit don Ferdinand ; je demande si l'on a retrouvé la clef de la porte secrète, une petite clef faite comme une clef de piano.

— Oh ! mon pauvre enfant ! s'écria la marquise en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

— Tranquillisez-vous, madame, répondit le docteur, c'est un délire passager, et avec une sixième saignée...

— Allez-vous-en au diable avec votre saignée, docteur ! Vous m'avez tiré plus de sang avec votre mauvaise lancette, que le misérable Cantarello avec son épée.

— Mais il est fou ! il est fou ! s'écria le marquis.

— Dans tous les cas, reprit le jeune comte, dans tous les cas, mon très cher père, ma folie n'aura pas été perdue pour vos intérêts, car je vous ai retrouvé soixante mille ducats que vous croyiez perdus, et qui sont à Carlentini, au pied du lit de Cantarello, sous un carreau marqué d'une croix ; vous pouvez les envoyer prendre et vous verrez si je suis un fou. Eh ! laissez-moi donc tranquille, docteur, j'ai besoin d'un bon poulet rôti et d'une bouteille de vin de Bordeaux, et non pas de vos maudites saignées.

Ce fut à son tour le médecin qui leva les yeux au ciel.

— Mon enfant, mon cher enfant ! s'écria la marquise, tu veux donc me faire mourir de chagrin ?

— Une saignée est-elle absolument indispensable ? demanda le marquis.

— Absolument.

— Eh bien ! il n'y a qu'à faire entrer quatre domestiques, qui le maintiendront de force dans son lit pendant que vous opérerez.

— Oh ! mon Dieu, dit le comte, il n'y a pas besoin de tout cela. Cela vous fera-t-il grand plaisir, madame la marquise, que je me laisse saigner ?

— Sans doute, puisqu'ils disent que cela te fera du bien.

— Alors, tenez, docteur, voilà mon bras ; mais c'est la dernière, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le docteur ; oui, si elle dégage la tête et fait disparaître le délire.

— En ce cas, soyez tranquille, reprit le comte, la tête sera dégagée et le délire ne reparaîtra plus ; allez, docteur, allez.

Le docteur fit son opération ; mais, comme le blessé était déjà horriblement affaibli, il ne put supporter cette

nouvelle perte de sang, et s'évanouit une seconde fois ; seulement, ce nouvel évanouissement ne dura que quelques minutes.

Pendant qu'on le saignait si fort contre son gré, don Ferdinand avait fait ses réflexions : il comprenait que, s'il parlait de nouveau de la clef du piano, d'argent enterré et de porte secrète, on le croirait encore dans le délire, et qu'on le saignerait et resaignerait jusqu'à extinction de chaleur naturelle. En conséquence, il résolut de ne parler de rien de tout cela, et de se réserver à lui-même de mettre seul à fin une entreprise qu'il avait commencée seul.

Le jeune comte revint donc de son évanouissement dans les dispositions les plus pacifiques du monde ; il embrassa sa mère, salua respectueusement le marquis, et tendit la main au docteur, en disant qu'il sentait bien que c'était à son grand art qu'il devait la vie. A ces mots le docteur déclara que le délire avait complètement disparu, et répondit du malade.

Alors don Ferdinand se hasarda à demander des détails sur la façon dont on l'avait retrouvé ; il apprit que c'était le jardinier qui l'avait suivi, et qui, étant entré dans l'église, l'avait découvert à dix pas de son adversaire, dans un état qui ne valait guère mieux que celui de Cantarello. Ces questions de la part du blessé en amenèrent d'autres, comme on le pense bien, de la part du marquis et de la marquise ; mais don Ferdinand se contenta de répondre qu'étant entré dans l'église par pure curiosité, et parce qu'en passant devant la porte il avait cru y entendre quelque bruit, il avait été attaqué par un homme de haute taille qu'il croyait avoir tué. Il ajouta qu'il serait bien désireux de remercier le bon jardinier de son zèle, et qu'il priait que l'on permît à Peppino de le venir voir. On lui promit que, si le lendemain il continuait d'aller mieux, on lui donnerait cette distraction.

Le soir même, comme le marquis et la marquise, profitant d'un instant de sommeil de leur fils, étaient allés souper, et que don Ferdinand, en se réveillant, venait de se trouver seul, il entendit à la porte de sa chambre la voix de Peppino, qui venait s'informer de la santé de son jeune maître. Aussitôt don Ferdinand appela et ordonna de faire entrer le jardinier. Le laquais qui était de service hésitait, car la marquise avait défendu de laisser entrer personne ; mais don Ferdinand réitéra son ordre d'une voix tellement impérative, que, sur la promesse que lui fit le comte qu'il ne le garderait qu'un instant près de lui, le laquais fit entrer le jardinier.

— Peppino, lui dit don Ferdinand aussitôt que la porte fut refermée, tu es un brave garçon, et je regrette de n'avoir pas eu plus de confiance en toi. Il y a cent onces à gagner si tu veux m'obéir, et n'obéir qu'à moi.

— Parlez, notre jeune seigneur, répondit le jardinier.

— Qu'a-t-on fait de l'homme que j'ai tué ?

— On l'a transporté dans l'église du village, où il est exposé, pour qu'on le reconnaisse.

— Et on l'a reconnu ?

— Oui.

— Pour qui ?

— Pour l'homme au manteau qui venait de temps en temps chez les Rizzo.

— Mais son nom ?

— On ne le sait pas.

— Bien. L'a-t-on fouillé ?

— Oui ; mais on n'a trouvé sur lui que de l'argent, de l'amadou, une pierre à feu et un briquet. Tous ces objets sont exposés chez le juge.

— Et parmi ces objets il n'y a pas de clef ?

— Je ne crois pas.

— Va chez le juge, examine ces objets dans le plus grand détail, et, s'il y a une clef, reviens me dire comment cette clef est faite. S'il n'y en a pas, va-t'en dans la chapelle, et, tout autour de la colonne près de laquelle on a retrouvé le mort, cherche avec le plus grand soin : tu retrouveras deux clefs.

— Deux ?

— Oui ; l'une, pareille à peu près à la clef de ce secrétaire ; l'autre lève le dessus de ce clavecin ; bon, et donne-moi un instrument de fer qui doit se trouver dans un des compartimens ; bien, c'est cela ; l'autre pareille à peu près à celle-ci. Tu comprends ?

— Parfaitement.

— Que tu en trouves une ou que tu en trouves deux, tu m'apporteras ce que tu auras trouvé, mais à moi, rien qu'à moi, entends-tu ?

— Rien qu'à vous ; c'est dit.

— A demain, Peppino.

— A demain, Votre Excellence.

— A propos ! viens au moment où mon père et ma mère seront à déjeuner, afin que nous puissions causer tranquillement.

— C'est bon ; je guetterai l'heure.

— Et tes cinquante onces t'attendront.

— Eh bien ! Votre Excellence, elles seront les bienvenues, vu que je vais me marier avec la fille aux Rizzo, un joli brin de fille.

— Chut ! voilà ma mère qui revient. Passe par ce cabinet, descends par le petit escalier, et qu'elle ne te voie pas.

Peppino obéit. Quand la marquise entra, elle trouva son fils seul et parfaitement tranquille.

Le lendemain, à l'heure convenue, Peppino revint. Il avait exécuté sa commission avec une intelligence parfaite. Parmi les objets déposés chez le juge était une clef ordinaire, et pareille à celle du sanctuaire. On l'avait trouvée près du mort. Après s'être assuré de ce fait, Peppino s'était rendu à la chapelle et avait si bien cherché que, de l'autre côté de la chapelle, il avait trouvé la seconde clef, qui était faite comme celle du piano. Sans doute Cantarello l'avait jetée loin de lui. Le jeune comte s'en empara avec empressement, la reconnut pour être bien la même qu'il avait trouvée sous la première marche de l'autel, et qui ouvrait la porte du corridor noir, et la cacha sous le chevet de son lit. Puis, se retournant vers Peppino :

— Écoute, lui dit-il, je ne sais encore quand je pourrai me lever ; mais, à tout hasard, tiens prêtes chez toi, pour le moment où nous en aurons besoin, deux torches, des tenailles, une lime et une pince, et tâche de ne pas découcher d'ici à quinze jours.

Peppino promit au comte de se procurer tous les objets désignés et se retira.

Resté seul, don Ferdinand voulut voir jusqu'où allaient ses forces, et essaya de se lever. A peine fut-il sur son séant, qu'il sentit que tout tournait autour de lui. Sa blessure était peu grave, mais les saignées du docteur l'avaient fort affaibli, de sorte que, voyant qu'il allait s'évanouir de nouveau, il se recoucha promptement, comprenant qu'avant de rien tenter, il devait attendre que les forces lui fussent revenues.

Aussi resta-t-il toute cette journée et celle du lendemain fort tranquille, et ne donnant plus d'autre signe de délire que de demander de temps en temps du poulet et du vin de Bordeaux, en place des déplorables tisanes qu'on lui présentait. Mais, comme on le pense bien, ces demandes parurent au docteur exorbitantes et insensées ; selon lui, elles dénotaient un reste de fièvre qu'il fallait combattre. Il ordonna donc de continuer avec acharnement le bouillon aux herbes, et parla d'une sixième saignée si les symptômes de cet appétit désordonné, qui indiquait la faiblesse de l'estomac du malade, se représentaient encore. Don Ferdinand se le tint pour dit, et, voyant qu'il était sous la puissance du docteur, il se résigna au bouillon aux herbes.

Le soir, comme le malade venait de s'endormir, la marquise entra dans sa chambre avec quatre laquais qui, sur un signe qu'elle leur fit, restèrent auprès de la porte. Don Ferdinand, qui crut qu'on venait pour le saigner, demanda à sa mère, avec une crainte qu'il ne chercha pas même à cacher, ce que signifiait cet appareil de force que l'on déployait devant lui. La marquise alors lui annonça, avec tous les ménagemens possibles, que, la justice ayant fait une enquête, et l'aventure de la chapelle étant restée jusqu'alors fort obscure, elle venait d'être prévenue à l'instant même que don Ferdinand devait être arrêté le lendemain ; qu'en conséquence elle venait de faire préparer une litière pour emporter son fils à Catane, où il resterait tranquillement chez sa tante, la vénérable abbesse des Ursulines, jusqu'au moment où le marquis serait parvenu à assoupir cette malheureuse affaire. Contre l'attente de la marquise, don Ferdinand ne fit aucune difficulté. Il avait du premier coup jugé que le docteur ne le poursuivrait pas jusque dans le saint asile qui lui était ouvert : il espérait que, vu la distance, ses ordonnances perdraient un peu de leur férocité, et il apercevait dans l'éloignement, à travers un nuage couleur de rose, ce bienheureux poulet et cette bouteille de bordeaux tant désirés, qui, depuis trois jours, étaient l'objet de sa plus ardente préoccupation. D'ailleurs, il espérait que la surveillance qui l'entourait serait moins grande à Catane qu'à Syracuse, et qu'une fois sur ses pieds, il s'échapperait plus facilement du couvent de sa tante que du château maternel. Ajoutons qu'au milieu de tout cela, il se rappelait ces jolis yeux noirs qui avaient tant pleuré à son départ, et ces petites mains qui lui promettaient de si adroites gardes-malades. Un instant l'idée était bien venue au comte, lorsque sa mère lui avait parlé d'arrestation, d'aller au-devant de la justice, en racontant aux juges tout ce qui s'était passé ; mais il connaissait les juges et la justice siciliennes, et il jugea avec une grande sagacité que les moyens dont comptait se servir le marquis pour étouffer cette affaire valaient mieux que toutes les raisons qu'il pourrait donner pour l'éclaircir. En conséquence, au lieu de s'opposer le moins du monde à ce voyage, comme l'avait d'abord craint la marquise, il s'y prêta de son mieux ; et après avoir pris sous son oreiller la clef mystérieuse, il se laissa emporter par les quatre laquais, qui le déposèrent mollement dans la litière qui l'attendait à la porte. La seule chose que demanda don Ferdinand fut

que sa mère lui donnât le plus tôt possible de ses nouvelles par l'entremise de Peppino. La marquise, qui ne vit là qu'un souhait fort naturel, et surtout très filial, le lui promit sans aucune difficulté.

Un courrier avait été envoyé par avance à la digne abbesse, de sorte qu'en arrivant au couvent le blessé trouva toutes choses préparées pour le recevoir. Le courrier, on le comprend bien, avait été interrogé avec toute la curiosité claustrale; mais il n'avait pu dire que ce qu'il savait lui-même, de sorte que l'accident qui amenait don Ferdinand à Catane, n'étant connu que par son terrible résultat, était loin d'avoir rien perdu de son mystérieux intérêt. Aussi le jeune comte apparut-il aux jeunes religieuses comme un des plus aimables héros de roman qu'elles eussent jamais rêvé.

De son côté, don Ferdinand ne s'était pas tout à fait trompé sur l'amélioration hygiénique que le changement de localité devait amener, selon lui, dans sa situation. Dès le premier jour le bouillon aux herbes fut changé en bouillon de grenouilles, et il lui fut permis de manger une cuillerée de confitures de groseilles. Ce ne fut pas tout. Après l'office du soir, une des plus jolies religieuses fut introduite dans sa chambre pour être sa garde de nuit. Peut-être une pareille tolérance était-elle un peu bien contre les règles de la sévérité monastique, mais le pauvre malade était vraiment si faible, qu'à la première vue elle ne paraissait, en conscience, présenter aucun inconvénient.

L'événement justifia la supérieure. Si jolie que fût sa garde-malade, le blessé n'en dormit pas moins profondément toute la nuit. Aussi le lendemain, grâce à ce bon sommeil, avait-il le visage meilleur: c'était un avertissement à la bonne abbesse de lui continuer le même régime, auquel on se contenta, dans la journée, d'ajouter comme une noix de conserve aux violettes.

Le soir, don Ferdinand vit entrer dans sa chambre une figure nouvelle. La surveillante désignée pour cette nuit n'était pas moins jolie que celle à laquelle elle succédait. Le malade causa un instant avec elle, et lui fit quelques complimens sur son gracieux visage; mais bientôt la fatigue l'emporta sur la galanterie, il tourna le nez contre le mur, et ferma les yeux pour ne les rouvrir qu'au matin.

Comme le blessé allait de mieux en mieux, il obtint, le troisième jour, outre les bouillons aux grenouilles, les confitures et la conserve, un peu de gelée de viande qu'il avala avec une reconnaissance extrême pour les belles mains qui la lui servaient. Il en résulta qu'il leva les yeux des mains au visage, et se trouva en face de la plus délicieuse figure qu'il eût encore vue. Le comte demanda alors à cette belle personne si son tour ne viendrait pas bientôt d'être sa garde-malade: elle lui répondit qu'elle était désignée pour la nuit prochaine. Le comte s'informa alors comment elle s'appelait, ne doutant pas, disait-il, qu'un doux nom n'appartînt à une si belle personne. La religieuse répondit qu'elle s'appelait Carmela. Don Ferdinand trouva que c'était le nom le plus délicieux qu'il eût jamais entendu, aussi le prononça-t-il tout bas plus de vingt fois, pendant l'intervalle qui s'écoula entre le léger dîner qu'il venait de faire et l'heure à laquelle la religieuse qui était de garde près de son lit venait lui apporter sa potion du soir.

Carmela arriva à l'heure fixe, et même un peu avant l'heure. Don Ferdinand la remercia de son exactitude. La pauvre jeune fille jeta les yeux sur la pendule, et, voyant qu'elle était en avance de plus de vingt minutes, elle rougit le plus gracieusement du monde.

La potion avalée, Carmela alla s'asseoir dans un grand fauteuil qui était à l'autre bout de la chambre. Le malade lui demanda alors, avec la voix la plus caressante qu'il put prendre, pourquoi elle s'éloignait ainsi de lui. Carmela répondit que c'était pour ne point troubler son sommeil. Don Ferdinand assura qu'il ne se sentait aucunement envie de dormir, et supplia Carmela de lui faire la grâce de venir causer avec lui. La jeune fille approcha son fauteuil en rougissant.

Les deux jeunes gens demeurèrent un instant muets, Carmela les yeux baissés, et don Ferdinand les yeux fixés, au contraire, sur Carmela. Il en profita pour la voir tout à son aise. C'était dans son ensemble une des plus délicieuses créatures que l'on pût imaginer, avec des cheveux noirs qui montraient l'extrémité de leurs anneaux sous sa coiffe blanche, des yeux bleus assez grands pour s'y mirer à deux à la fois, un nez droit et fin comme celui des statues grecques ses aïeules, une bouche rose comme le corail que l'on pêche au cap Passaro, une taille de nymphe antique et un pied d'enfant. Le seul reproche que l'on pouvait faire à cette beauté si parfaite était la pâleur un peu trop mate de son teint, qui faisait ressortir davantage plus le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux comme un signe d'insomnie et de douleur.

Au bout d'un quart d'heure de contemplation, don Ferdinand rompit tout à coup le silence.

— Comment se fait-il qu'une aussi belle personne que vous ne soit pas heureuse? demanda-t-il à Carmela. Et comment se peut-il qu'il y ait sous le ciel un être assez barbare pour faire couler des larmes de ces beaux yeux, pour un regard desquels on serait trop heureux de donner sa vie?

La jeune fille tressaillit comme si cette demande eût répondu à ses propres pensées, et don Ferdinand vit deux perles liquides et brillantes se balancer au bout de longs cils, et tomber l'une après l'autre sur les genoux de Carmela.

— Dieu l'a voulu ainsi, répondit la jeune fille, en me donnant un frère et une sœur aînés, auxquels mon père réserve toute notre fortune. Alors, comme il ne restait pas de dot pour moi, on m'a fiancée à Dieu qui semblait m'avoir réservée ainsi pour lui.

— Et c'est votre père qui a exigé de vous un pareil sacrifice? demanda don Ferdinand.

— C'est mon père, répondit Carmela en levant ses beaux yeux au ciel.

— Et comment appelle-t-on ce barbare?

— Le comte don Francesco de Terra-Nova.

— Le comte de Terra-Nova! s'écria don Ferdinand; mais c'est l'ami de mon père.

— Oh! mon Dieu, oui; et tout ce que j'ai pu obtenir de lui, à ce titre, c'est que j'entrerais au couvent de votre tante.

— Et c'est sans regret que vous avez renoncé au monde? demanda don Ferdinand.

— Je n'avais encore vu du monde que ce qu'on peut en apercevoir à travers les grilles d'une jalousie, lorsque je suis entrée dans ce couvent, répondit Carmela; aussi je n'avais aucun motif de le regretter, et j'espérais que la solitude serait pour moi le bonheur ou du moins la tranquillité. Quelque temps je demeurai dans cette croyance, mais hélas! j'ai reconnu mon erreur, et c'est avec une crainte mortelle, je l'avoue, que je vois arriver le moment où je prononcerai mes vœux.

— Oh! oui, dit don Ferdinand, cela se voit facilement; vous n'étiez pas née pour vivre dans un cloître. Il faut pour cela un cœur inflexible, et vous, vous avez le cœur humain et pitoyable, n'est-ce pas?

— Hélas! murmura la jeune fille.

— Vous ne pourriez pas voir souffrir, vous, sans vous laisser émouvoir par celui qui souffre; aussi, dès que je vous ai vue, j'ai senti mon cœur plein d'espérance.

— Mon Dieu! demanda la jeune fille, que puis-je donc faire pour vous?

— Vous pouvez me rendre la vie, dit don Ferdinand avec une expression qui pénétra jusqu'au fond de l'âme de la jeune fille.

— Que faut-il faire pour cela?... Parlez.

— Oh! vous ne voudrez pas, continua don Ferdinand; vous avez reçu des recommandations trop sévères, et vous me laisserez mourir pour ne pas manquer à vos devoirs.

— Mourir! s'écria Carmela.

— Oui, mourir, reprit le comte d'un ton languissant et en se laissant aller sur son oreiller, car je sens que je m'en vais mourant.

— Oh! parlez, et si je puis quelque chose pour vous...

— Certes, vous pouvez tout ce que vous voulez, car nous sommes seuls, n'est-ce pas? et, excepté nous, personne ne veille dans le couvent?

— Mais c'est donc bien difficile, ce que vous désirez? demanda en rougissant la belle garde-malade.

— Vous n'avez qu'à vouloir, répondit don Ferdinand.

— Alors dites, balbutia Carmela.

La prière de don Ferdinand était loin de répondre à celle qu'attendait la belle religieuse.

— Procurez-moi un poulet rôti et une bouteille de vin de Bordeaux, dit don Ferdinand.

Carmela ne put s'empêcher de sourire.

— Mais, dit-elle, cela vous fera mal.

— Me faire mal! s'écria don Ferdinand; figurez-vous bien que je n'attends que cela pour être guéri. Mais il y a pour me faire mourir une conspiration à la tête de laquelle est cet infâme docteur, et vous êtes de cette conspiration aussi, vous, je le vois bien; vous si bonne, si jolie, vous pour laquelle je me sens, en vérité, si bonne envie de vivre.

— Mais vous n'en mangerez que bien peu?

— Une aile.

— Mais vous ne boirez qu'une goutte de vin?

— Une larme.

— Eh bien! je vais aller chercher ce que vous désirez.

— Ah! vous êtes une sainte! s'écria don Ferdinand en saisissant les mains de la novice et en les lui baisant avec un transport moins éthéré que ne le permettait la dénomi-

nation qu'il venait de lui donner. Aussi Carmela retira-t-elle sa main comme si, au lieu des lèvres de Ferdinand, c'était un fer rouge qui l'eût touchée.

Quant au comte, il regarda s'éloigner la belle religieuse avec un sentiment de reconnaissance qui touchait à l'admiration, et pendant sa courte absence, il fut obligé de s'avouer que, même à Palerme, il n'avait vu aucune femme qui, pour la beauté, la grâce et la candeur, pût soutenir la comparaison avec Carmela.

Ce fut bien autre chose, lorsqu'il la vit reparaître portant d'une main, sur une assiette, cette aile de volaille si désirée, et de l'autre un verre de cristal à moitié rempli de vin de Bordeaux. Ce ne fut plus pour lui une simple mortelle, ce fut une déesse ; ce fut Hébé servant l'ambroisie et versant le nectar.

— Je n'ai pu tout apporter du même voyage, dit la belle pourvoyeuse en déposant l'assiette et le verre sur une table qu'elle approcha du lit du malade ; mais je vais vous aller chercher du pain pour manger avec votre poulet, et des confitures pour votre dessert. Attendez-moi.

— Allez, dit don Fernand, et surtout revenez bien vite : tout cela me semblera bien meilleur encore quand vous serez là.

Mais, quelque diligence que fît Carmela, la faim du pauvre Ferdinand était si dévorante, qu'il ne put attendre son retour, et que, lorsqu'elle rentra, elle trouva l'aile de poulet dévorée et le verre de vin de Bordeaux entièrement vide. Ce fut alors le tour du pain et des confitures ; tout y passa.

Le souper fini, il fallut en faire disparaître les traces, et Carmela reporta à l'office tout ce qu'elle venait d'en tirer, se réservant de dire, si l'on s'apercevait de la soustraction, que c'était elle qui avait eu faim. Ainsi la pauvre enfant était déjà prête à commettre pour le beau malade un des plus gros péchés que défende l'Eglise.

Comme on le pense bien, l'excellent repas que venait de faire don Ferdinand n'avait servi qu'à accroître les sentimens, encore vagues et flottans, qu'il avait, à la première vue, senti naître dans son cœur pour la belle novice. Aussi, pendant qu'elle était descendue à l'office, songeait-il en lui-même que c'était une loi bien cruelle que celle qui condamnait à un éternel célibat une aussi belle enfant, et cela parce qu'elle avait le malheur d'avoir un frère qui, pour soutenir l'honneur de son rang, avait besoin de toute la fortune paternelle. C'était une réflexion, au reste, toute nouvelle pour lui, car il avait vingt fois entendu parler de sacrifices pareils, et n'y avait jamais fait attention. D'où venait donc que cette fois le comte de Terra-Nova lui semblait un tyran près duquel Denys l'Ancien était, à ses yeux, un personnage débonnaire et plein d'humanité ?

Lorsque Carmela rentra dans la chambre du malade, la première chose qu'elle remarqua, ce fut l'expression à la fois attendrie et passionnée de son regard. Aussi s'arrêta-t-elle après avoir fait trois ou quatre pas, comme si elle hésitait à venir reprendre la place qu'elle occupait près de son lit ; mais le comte l'y invita avec un geste si suppliant, qu'elle n'eut pas la force de lui résister.

Si haut que l'homme soit emporté par son imagination, il y a toujours en lui un côté matériel que ne peuvent soulever pour longtemps les ailes de l'amour, de la poésie ou de l'ambition. Le côté matériel tend à la terre, comme l'autre tend au ciel ; mais, plus lourd que l'autre, il ramène sans cesse l'homme dans la sphère des besoins physiques. C'est ainsi que, près d'une femme charmante, le pauvre don Ferdinand avait d'abord pensé à sa faim, et que, ce besoin de sa faiblesse éteint, il se retrouva incontinent attaqué par le sommeil. Cependant, il faut le dire à sa gloire, au lieu de céder à ce second adversaire comme au premier, il essaya de lutter contre lui. Mais la lutte fut courte et malheureuse, force lui fut de se rendre ; il rassembla les deux petites mains de Carmela dans les siennes, et s'endormit les lèvres dessus.

Il fit un long, doux et bon sommeil, plein de rêves charmans, et se réveilla le sourire sur les lèvres et l'amour dans les yeux. La pauvre enfant l'avait regardé longtemps dormir, puis le sommeil était venu à son tour. Elle avait alors voulu retirer ses mains pour s'accommoder de son mieux dans son fauteuil, mais sans se réveiller, le blessé les avait retenues, et s'était plaint doucement, tout en les retenant. Alors Carmela ne s'était pas senti le courage de le contrarier, elle s'était tout doucement appuyée au traversin, et ces deux charmantes têtes avaient dormi sur le même oreiller.

Don Ferdinand se réveilla d'abord ; la première chose qu'il vit, en ouvrant les yeux, fut cette belle jeune fille endormie, et faisant sans doute aussi de son côté quelque rêve, mais probablement moins doux et moins riant que les siens, car des larmes filtraient à travers ses paupières fermées ; un frisson contractait ses joues pâles, et un léger tremblement agitait ses lèvres. Bientôt ses traits prirent une expression d'effroi indicible, tout son corps sembla se raidir pour une lutte désespérée, quelques mots sans suite s'échappèrent de sa bouche. Enfin, avec un grand cri elle porta si violemment les mains à sa tête, qu'elle en abattit sa coiffe de novice, et que ses longs cheveux tombèrent sur ses épaules ; en même temps ce paroxysme de douleur la réveilla, elle ouvrit les yeux et se trouva dans les bras de don Ferdinand. Alors elle jeta un second cri, mais de joie, et parut si heureuse, que, lorsque le convalescent appuya ses lèvres sur ses beaux yeux encore humides, elle n'eut point la force de se défendre et lui laissa prendre un double baiser.

La pauvre enfant rêvait que son père la forçait de prononcer ses vœux, et elle ne s'était réveillée que lorsqu'elle avait vu les ciseaux s'approcher de sa belle chevelure. Elle raconta, toute haletante de douleur encore, ce triste rêve à don Ferdinand, qui, pendant ce temps, baisait ces longs cheveux qu'elle avait eu si grand'peur de perdre, en jurant tout bas que, tant qu'il serait vivant, il n'en laisserait pas tomber un seul de sa tête.

L'heure était venue où Carmela devait quitter le malade. Comme, selon toute probabilité, le blessé devait être guéri avant que son tour de garde ne revînt, elle le quittait pour ne plus le revoir : ce fut une douleur réelle à ajouter à la douleur imaginaire qu'elle venait d'éprouver. Don Ferdinand aurait pu la rassurer ; mais avec sa santé revenait son égoïsme, il ne voulut rien perdre du bénéfice de cette séparation que la jeune fille croyait éternelle : elle avait déjà laissé les lèvres de Ferdinand toucher ses mains et ses yeux, elle ne chercha pas même à défendre ses joues pâles et brûlantes ; d'ailleurs, jusque-là, qu'étaient-ce que tous ces baisers, sinon des baisers d'ami, des baisers de frère ?

La jeune fille venait de sortir quand parut la digne abbesse ; mais, au lieu d'avouer ce retour de bien-être et ce sentiment de puissance qu'il éprouvait, don Ferdinand se plaignit d'une faiblesse plus grande que la veille. Sa tante effrayée lui demanda s'il n'avait point été bien soigné par sa garde de nuit, don Ferdinand répondit qu'au contraire, depuis qu'il était au couvent, il n'avait point encore été l'objet de soins aussi intelligens et aussi assidus, et que même il priait sa tante de lui laisser la même jeune fille pour garde-malade les nuits suivantes. Don Ferdinand prononça cette prière d'une voix si suppliante et si langoureuse, que la bonne abbesse, craignant de contrarier un malade dans un pareil état de faiblesse, s'empressa de le rassurer en lui disant que, puisque cette garde lui convenait, elle entendait qu'il n'en eût point d'autre ; elle ajouta que, si ces veilles continues fatiguaient trop la jeune fille, on la dispenserait des matines et même des offices de jour.

Rassuré sur ce point, don Ferdinand en attaqua un autre : il dit à sa tante que cette grande faiblesse qu'il éprouvait venait sans doute du manque absolu de nourriture. La bonne abbesse reconnut qu'effectivement un jeune homme de vingt ans ne pouvait pas vivre avec du bouillon de grenouilles, des confitures et des conserves ; elle promit d'envoyer, outre cela, dans la journée, un consommé et un filet de poisson. Puis, comme ses devoirs l'appelaient à l'église, elle quitta le malade, le laissant un peu réconforté par cette double promesse.

A peine eut-elle laissé don Ferdinand seul, que le malade voulut faire l'essai de ses forces. Six jours auparavant la même tentative lui avait mal réussi, mais cette fois il s'en tira fièrement et à son honneur. Après avoir fermé la porte avec soin pour ne pas être surpris dans une occupation qui eût prouvé qu'il n'était point si malade qu'il voulait le faire croire, il fit plusieurs fois le tour de sa chambre sans éblouissement aucun et avec un reste de langueur seulement, qui devait sans nul doute disparaître, grâce au traitement fortifiant qu'il avait adopté. Quant à sa blessure, elle était complètement refermée, et pour ses saignées il n'y paraissait plus. Cette investigation achevée, don Ferdinand se mit à sa toilette avec un soin qui prouvait qu'il se reprenait à d'autres idées qu'à celles qui l'avaient exclusivement préoccupé jusqu'à ce jour, peigna et parfuma ses beaux cheveux noirs que son valet de chambre n'avait ni coiffés ni poudrés depuis la nuit où il avait reçu sa blessure, et qui n'allaient pas moins bien à son visage pour être rendus à leur couleur naturelle ; puis il rouvrit la porte, se remit au lit, et attendit les événemens.

La supérieure tint avec une fidélité scrupuleuse la promesse qu'elle avait faite, et don Ferdinand vit arriver à l'heure convenue, le consommé, le filet de poisson et même un petit verre de muscat de Lipari, dont il n'avait pas été question dans le traité. Tout cela, il est vrai, était distribué avec la parcimonie de la crainte ; mais le peu qu'il y en avait était d'une succulence parfaite. Cette ombre de repas était loin cependant d'être suffisante pour apaiser la faim de don Ferdinand, mais c'était assez pour le soutenir jusqu'à la nuit, et à la nuit n'avait-il pas sa bonne Carmela pour mettre tout l'office à sa disposition ?

Carmela entra cette fois encore à une plus meilleure heure

que la veille. La pauvre enfant ne cachait point la joie qu'elle avait eue lorsqu'elle avait appris que l'abbesse sur la demande de don Ferdinand la désignait [illegible] l'avenir pour la seule garde du malade. Dans sa reconnaissance elle courut droit au lit du jeune homme et, [illegible] elle-même, et comme si c'était une chose qui lui [illegible], elle lui présenta ses deux joues. Ferdinand [illegible] ses lèvres, prit les deux mains de Carmela et la regarda avec un si doux et si tendre sourire, que la [illegible] enfant, sans savoir ce qu'elle disait, murmura [illegible] suis bien heureuse ! et tomba assise, près du [illegible] renversée sur le dossier du fauteuil qui l'attendait.

Et Ferdinand aussi [illegible] bien heureux, car c'était la première fois qu'il [illegible] véritablement. Toutes ses amours de Palerme ne lui paraissaient plus maintenant que de fausses amours. [illegible] avait qu'une femme au monde, c'était Carmela. [illegible] devons avouer toutefois que, pour être tout entier [illegible] sentiment délicieux dont il commençait seulement à apprécier la douceur, il comprit qu'il lui fallait se débarrasser d'abord de ce reste de faim qui le tourmentait. Regardant donc Carmela le plus tendrement qu'il put, il lui renouvela sa prière de la veille, en la conjurant seulement cette fois d'apporter le poulet intact et la bouteille pleine.

Carmela était dans cette disposition d'esprit où les femmes ne discutent plus, mais obéissent aveuglément. Elle demanda seulement un délai, afin d'être certaine de ne rencontrer personne sur les escaliers ou dans les corridors. L'attente était facile. Les jeunes gens parlèrent de mille choses qui voulaient dire clair comme le jour qu'ils s'aimaient ; puis, lorsque Carmela crut l'heure venue, elle sortit sur la pointe du pied, une bougie à la main, et légère comme une ombre.

Un instant après elle rentra, portant un plateau complet ; mais cette fois, il faut le dire en l'honneur de don Ferdinand, ses premiers regards se portèrent sur la belle pourvoyeuse et non sur le souper qu'elle apportait. Ce souper en valait cependant bien la peine : c'était une excellente poularde, une bouteille à la forme élancée et au long goulot, et une pyramide de ces fruits que Narses envoya comme échantillon aux Barbares qu'il voulait attirer en Italie.

— Tenez, dit Carmela en posant le plateau sur la table, je vous ai obéi parce que, je ne sais pourquoi, je ne trouve point de paroles pour vous refuser ; mais maintenant, au nom du ciel ! soyez sage, et songez comme je serais malheureuse si ma complaisance pour vous allait tourner à mal.

— Écoutez, dit Ferdinand, il y a un moyen de vous assurer que je ne ferai pas d'excès.

— Lequel ? demanda la jeune fille.

— C'est de partager la collation. Ce sera une œuvre charitable, puisque vous empêcherez un pauvre malade de tomber dans le péché de la gourmandise ; et, si j'en crois les apparences, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur la poularde, eh bien ! ce ne sera pas une pénitence trop rude pour les autres péchés que vous aurez commis.

— Mais je n'ai pas faim, moi, dit Carmela.

— Alors l'action n'en sera que plus méritoire, reprit Ferdinand, vous vous sacrifierez pour moi, voilà tout.

— Mais, reprit encore la religieuse un peu plus disposée à donner au malade cette nouvelle preuve de dévouement, c'est aujourd'hui mercredi, jour maigre, et il ne nous est pas permis de faire gras sans dispense.

— Tenez, répondit don Ferdinand en étendant le doigt vers la pendule qui marquait justement minuit, et en donnant par une pause d'un moment, le temps aux douze coups de tinter ; tenez, nous sommes à jeudi, jour gras ; vous n'avez donc plus besoin de dispense, et vous aurez la conscience riche d'un péché de moins et d'une bonne action de plus.

Carmela ne répondit rien, car, nous l'avons dit, elle n'avait déjà plus d'autre volonté que celle de Ferdinand ; elle prit donc une chaise et s'assit de l'autre côté de la table en face de lui.

— Oh ! que faites-vous là ? demanda le jeune homme. Ne voyez-vous pas que vous êtes trop éloignée de moi, et que je ne pourrai atteindre à rien sans risquer de faire un effort qui peut faire rouvrir ma blessure ?

— Vraiment ! s'écria Carmela avec effroi ; mais dites-moi alors où il faut que je me mette et je m'y mettrai.

— Là, dit Ferdinand en lui indiquant le bord de son lit, là, près de moi ; de cette manière je n'aurai aucune fatigue, et vous n'aurez rien à craindre.

Carmela obéit en rougissant et vint s'asseoir sur le bord du lit du jeune homme, sentant qu'elle faisait mal, peut-être ; mais cédant à ce principe de la charité chrétienne qui veut que l'on ait pitié des malades et des affligés. L'intention était bonne, mais, comme le dit un vieux proverbe, l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Et cependant c'était un tableau digne du paradis, que ces deux beaux jeunes gens rapprochés l'un de l'autre comme deux oiseaux au bord d'un même nid, se regardant avec amour et souriant de bonheur. Jamais ni l'un ni l'autre n'avait fait un souper si charmant, ni compris même qu'il y eût tant de mystérieuses délices cachées dans un acte aussi simple que celui auquel ils se livraient. Don Ferdinand lui-même, quelque plaisir qu'il eût eu la veille à apaiser cette faim effroyable qui le tourmentait depuis si longtemps, n'avait senti que la jouissance matérielle du besoin satisfait ; mais cette fois c'était toute autre chose, il se mêlait à cette jouissance matérielle une volupté inconnue et presque céleste. Tous deux étaient oppressés comme s'ils souffraient, tous deux étaient heureux comme s'ils étaient au ciel. Carmela sentit le danger de cette position ; un dernier instinct de pudeur, un dernier cri de vertu lui donna la force de se lever pour s'éloigner de don Ferdinand ; mais don Ferdinand la retint, et elle retomba sans force et sans résistance. Il sembla alors à Carmela qu'elle entendait un faible cri, et que le froîement de deux ailes effleurait son front. C'était l'ange gardien de la chasteté claustrale qui remontait tout éploré vers le ciel.

Le lendemain, la supérieure, en entrant dans la chambre de son neveu, lui annonça un message de sa mère, et derrière elle don Ferdinand vit apparaître Peppino.

Don Ferdinand avait tout oublié depuis la veille pour se replier sur lui-même et pour vivre dans son bonheur ; cette vue lui rappelait tout ce qui s'était passé, et il y eut un instant où tout cela ne lui sembla plus qu'un rêve ; sa vie réelle n'avait commencé que du jour où il avait vu Carmela, où il avait aimé et été aimé. Mais Peppino, apparaissant tout à coup comme un fantôme, était cependant une sérieuse et terrible réalité ; sa présence rappelait à don Ferdinand qu'il lui restait à approfondir le mystère de la chapelle. Aussi, en présence de sa tante, jeta-t-il les yeux sur la lettre maternelle qu'il lui apportait. Cette lettre annonçait que tout allait au mieux à l'endroit de la justice ; avant un mois, la marquise espérait que son fils pourrait revenir librement à Syracuse. Dès que don Ferdinand fut seul avec Peppino, il s'informa s'il ne s'était rien passé de nouveau à Belvédère depuis la nuit où il avait été blessé.

Tout était resté dans le même état ; on ignorait toujours le nom du mort que l'on avait enterré après procès-verbal constatant ses blessures ; personne n'était entré depuis cette époque dans la chapelle, et des paysans qui étaient passés près de ce lieu la nuit, disaient avoir entendu des gémissemens et des bruits de chaînes qui semblaient sortir de terre, preuve bien évidente que le trépassé était mort en état de péché mortel, et que son âme revenait pour demander des prières à celui qui l'avait ainsi violemment et inopinément fait sortir de son corps.

Toutes ces données rendirent à Ferdinand son premier désir de mener à bout cette étrange aventure. Blessé et retenu dans son lit, il n'avait pas volontairement du moins perdu un temps qui pouvait être précieux ; mais, maintenant qu'il se sentait à peu près guéri, maintenant que ses forces étaient revenues, maintenant qu'il n'y avait plus d'autre cause de retard que sa volonté, il résolut de tenter l'entreprise aussitôt que cela lui serait possible. En conséquence, il ordonna à Peppino le garder le secret, et de revenir, dans la nuit du surlendemain, avec deux chevaux et une échelle de corde. Don Ferdinand, comme on le comprend, voulait éviter toute contestation avec la tourière du couvent, qui sans doute avait l'ordre formel de ne pas le laisser sortir ; il avait donc résolu de passer pardessus les murs du jardin, à l'aide de l'échelle que lui jetterait Peppino.

Peppino promit tout ce que le jeune comte voulut. Selon les ordres qui lui avaient déjà été donnés, il tenait toutes prêtes, dans le pavillon qu'il habitait, torches, tenailles, limes et pinces. Tout fut donc convenu pour la nuit du surlendemain : les chevaux attendraient près du mur extérieur, Peppino frapperait trois fois dans ses mains, et, au même signal répété par don Ferdinand, il jetterait l'échelle pardessus le mur.

Malgré ce projet et même à cause de ce projet, don Ferdinand ne feignit pas moins d'être toujours accablé par une grande faiblesse ; d'ailleurs il gagnait deux choses à cette feinte : la première de prolonger près de lui les veilles de Carmela, et la seconde d'ôter à sa tante tout soupçon qu'il eût l'idée de fuir. La ruse réussit complètement : la pauvre femme l'avait trouvé si languissant le matin, qu'elle revint vers le soir pour savoir de lui comment il se trouvait ; don Ferdinand lui dit qu'il avait essayé de se lever, mais que, ne pouvant se tenir debout, il avait été forcé de se recoucher aussitôt. La bonne abbesse gronda fort son neveu de cette imprudence, et lui demanda s'il était toujours satisfait de sa garde-malade ; le comte répondit qu'il avait dormi toute la nuit et ne pouvait par conséquent lui rien dire à ce sujet ; que, cependant, s'étant réveillé une fois, il se rappelait l'avoir vue éveillée elle-même et faisant sa prière ; l'abbesse leva les yeux au ciel, et se retira tout édifiée. Il ré-

sulta de cette information, que Carmela reçut la permission de venir près du malade une heure plus tôt que d'habitude.

Ce fut une grande joie pour les jeunes gens que de se revoir, et cependant Carmela avait pleuré toute la journée. Quant à don Ferdinand, il n'avait éprouvé ni chagrins ni remords ; et Carmela lui trouva le visage si joyeux, qu'elle n'eut point la force de l'attrister de sa propre tristesse. D'ailleurs, à peine la main du jeune homme eut-elle touché sa main, à peine leurs yeux eurent-ils échangé un regard, à peine les lèvres de Ferdinand se furent-elles posées sur ses lèvres pâles et cependant brûlantes, que tout fut oublié.

La journée qui suivit cette nuit se passa comme les autres journées ; seulement jamais Ferdinand ne s'était senti l'âme si pleine de bonheur ; il aimait autant qu'il était aimé. Puis la nuit revint, puis le jour succéda encore à la nuit ; c'était le dernier que don Ferdinand devait passer dans le couvent. La nuit suivante Peppino devait venir le chercher avec les chevaux.

Don Ferdinand n'avait eu le courage de rien dire à Carmela ; d'ailleurs il craignait que, par douleur ou par faiblesse, elle ne le trahît. Lorsqu'il vit s'avancer l'heure où il crut que Peppino devait s'approcher de Catane, il alla vers la fenêtre, l'ouvrit, et, montrant à Carmela ce beau ciel étoilé, il lui demanda si elle n'aurait point du bonheur à descendre avec lui au jardin et à respirer ensemble cet air pur tout imprégné de saveur marine. Carmela voulait tout ce que voulait Ferdinand. Son bonheur à elle était non point d'être à tel endroit, ou de respirer tel ou tel air ; son bonheur était d'être près de lui et de respirer le même air que lui. Elle se contenta donc de sourire et de répondre : Allons.

Don Ferdinand s'habilla, mit dans sa poche la clef du corridor sombre, et descendit dans le jardin, appuyé sur le bras de Carmela. Ils allèrent s'asseoir sous un berceau de lauriers roses. Alors don Ferdinand demanda à Carmela si elle connaissait les détails de l'événement auquel il devait le bonheur de la voir. Carmela n'en savait que ce qu'en savait tout le monde, mais elle lui dit qu'elle aurait bien du bonheur à les lui entendre raconter à lui-même. Puis elle lui passa un bras autour du cou, et appuyant sa tête sur son épaule, comme ces pauvres fleurs qui se penchent après une trop chaude journée, elle attendit ses paroles comme la douce brise, comme la fraîche rosée qui devaient lui faire relever la tête.

Don Ferdinand lui raconta tout, depuis sa premièrè rencontre avec Cantarello jusqu'au duel. Pendant ce récit, la pauvre Carmela passa par toutes les angoisses de l'amour et de la terreur. Don Ferdinand la sentit se rapprocher de lui, frissonner, trembler, frémir. Au moment où le jeune homme parla du coup d'épée reçu, elle jeta un cri et faillit perdre connaissance. Enfin, au moment où il venait de terminer son récit, et où il la tenait tout éplorée dans ses bras, trois battemens de main retentirent de l'autre côté du mur. Carmela tressaillit.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-elle.

— M'aimes-tu, Carmela ? demanda don Ferdinand.

— Qu'est-ce que ce signal ? répéta de nouveau la jeune fille. Ne me trompe pas, Ferdinand, je suis plus forte que tu ne le crois. Seulement dis-moi toute la vérité ; que je sache ce que j'ai à espérer ou à craindre.

— Eh bien ! dit Ferdinand, c'est Peppino qui vient me chercher.

— Et tu pars ? demanda Carmela. Et elle devint si pâle, que don Ferdinand crut qu'elle allait mourir.

— Écoute, lui dit-il en se penchant à son oreille, veux-tu partir avec moi ?

Carmela tressaillit et se leva vivement ; mais elle retomba aussitôt.

— Écoute, Ferdinand, dit-elle, tu m'aimes ou tu ne m'aimes pas ; si tu ne m'aimes pas, que je reste ici ou que je te suive tu ne m'en abandonneras pas moins, et je serai perdue à la fois aux yeux du monde et aux yeux de Dieu ; si tu m'aimes, tu sauras bien venir me rechercher avec la permission et l'aveu de mon père, n'est-ce pas ? Et, le jour où je te reverrai, Ferdinand, où je te reverrai pour t'appeler mon mari, je tomberai à genoux devant toi, car tu m'auras rendu l'honneur et sauvé la vie. Si je ne te revois pas, je mourrai, voilà tout.

Ferdinand la prit dans ses bras.

— Oh ! oui ! oui ! s'écria-t-il en la couvrant de baisers, oui, sois tranquille, je reviendrai.

Le signal se renouvela.

— Entends-tu ? dit Carmela, on t'attend.

Ferdinand répondit en frappant à son tour trois coups dans ses mains, et un rouleau de cordes, lancé par-dessus le mur, tomba à ses pieds.

Carmela poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement, et sa douleur s'échappa de sa poitrine en sanglots si profonds et si sourds, que Ferdinand, qui avait déjà fait un pas vers l'échelle de corde, revint à elle, et, lui passant le bras autour du corps, puis la rapprochant de lui :

— Écoute, Carmela, lui dit-il, dis un mot, et je ne te quitte pas.

— Ferdinand, répondit la jeune fille en rappelant tout son courage, tu l'as dit, il y a quelque mystère étrange caché dans ce souterrain, peut-être quelque créature vivante y est-elle ensevelie, et songes-y, Ferdinand, songes-y, il y a quatorze jours que Cantarello est mort et que tu es blessé, et depuis quatorze jours, ô mon Dieu ! c'est effroyable à penser. Pars, pars Ferdinand ; car, si je retardais ton départ d'une seconde, peut-être te verrais-je reparaître avec un visage sévère et accusateur, peut-être pour la première parole me dirais-tu : Carmela ! c'est ta faute. Pars, pars !

Et la jeune fille s'était élancée sur le paquet de cordes, et déroulait l'échelle qui devait lui enlever tout ce qu'elle aimait au monde. Cette double vue, qui n'appartient qu'au cœur de la femme, lui avait fait deviner qu'il se passait dans la chapelle quelque douloureuse catastrophe. Don Ferdinand, qui d'abord ne s'était arrêté qu'à l'idée que le souterrain renfermait quelque trésor soustrait, quelque amas d'objets volés, commençait à entrevoir une autre probabilité. Ces cris de douleur, ces bruits de chaînes que les paysans avaient pris pour les plaintes de Cantarello, lui revenaient à l'esprit, et à son tour il se reprochait d'avoir tant tardé, comprenant tout ce qu'il y avait d'admirable force et de sublime charité de la part de Carmela dans cette abnégation d'elle-même qui faisait qu'au lieu de le retenir, elle pressait son départ. Il sentit qu'il l'en aimait davantage, et, la pressant dans ses bras :

— Carmela, lui dit-il, je te jure en face de Dieu qui nous entend...

— Pas de serment ! pas de serment ! dit la jeune fille en lui fermant la bouche avec sa main ; que ce soit ton amour qui te ramène, Ferdinand, et non la promesse que tu m'auras faite. Dis-moi : Sois tranquille, Carmela, je reviendrai. Voilà tout, et je te croirai, car je crois en toi comme je crois en Dieu.

— Sois tranquille, je reviendrai, murmura le jeune homme en appuyant ses lèvres sur celles de sa maîtresse ; oh ! oui, je reviendrai ; et, si je ne reviens pas, c'est que je serai mort.

— Alors, dit en souriant la jeune fille, sois tranquille, nous ne serons pas séparés longtemps.

Peppino répéta une seconde fois le signal.

— Oui, oui, me voilà ! s'écria Ferdinand en s'élançant sur l'échelle de corde et en montant rapidement sur le couronnement du mur.

Arrivé là, il se retourna et vit la jeune fille à genoux, et les bras tendus vers lui.

— Adieu, Carmela ! lui cria-t-il, adieu, ma femme devant Dieu et bientôt devant les hommes.

Et il sauta de l'autre côté de la muraille.

— Au revoir, murmura une voix faible, au revoir, je t'attends.

— Oui, oui, répondit Ferdinand. Il sauta sur le cheval que lui avait amené Peppino, lui enfonça ses éperons dans le ventre, et s'élança, suivi du jardinier, sur la route de Syracuse. Ferdinand sentait qu'il n'avait plus le temps de n'avoir plus la force de partir.

LE SOUTERRAIN

Deux heures après, don Ferdinand et Peppino, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre et au grand galop, ils arrivèrent à Belvédère.

Sans entrer au village, ils se dirigèrent à l'instant vers la petite porte du jardin, enfermèrent les chevaux dans l'écurie, prirent les torches, la pince, les tenailles et la lime, et s'avancèrent vers la chapelle. Comme des craintes superstitieuses continuaient d'en écarter les visiteurs, ils ne rencontrèrent personne sur la route et y entrèrent sans être vus.

L'impression fut profonde pour don Ferdinand quand il se retrouva là où il avait éprouvé de si violentes émotions et couru un si terrible danger ; il ne s'en avança pas moins d'un pas ferme vers la porte secrète, mais sur sa route il reconnut les traces du sang desséché de Cantarello, qui rougissait encore les dalles de marbre dans toute la partie du pavé voisine de la colonne au pied de laquelle il était tombé. Don Ferdinand se détourna avec un frémissement involontaire, désigna au jardinier en regardant de côté et en silence cette trace que la mort avait laissée en passant, puis il alla droit à la porte secrète qui s'ouvrit sans difficulté. Arrivés là, les deux jeunes gens

allumèrent chacun une torche, continuèrent leur chemin, descendirent l'escalier, et trouvèrent la seconde porte ; en un instant elle fut enfoncée ; mais, en s'ouvrant, elle livra passage à une odeur tellement méphitique, que tous deux furent obligés de faire quelques pas en arrière pour respirer. Don Ferdinand ordonna alors au jardinier de remonter et de maintenir la première porte ouverte, afin que l'air extérieur pût pénétrer sous ces voûtes souterraines. Peppino remonta, fixa la porte et redescendit. Déjà don Ferdinand, impatient, avait continué son chemin, et de loin Peppino voyait briller la lumière de sa torche ; tout à coup le jardinier entendit un cri, et s'élança vers son maître. Don Ferdinand se tenait appuyé contre une troisième porte qu'il venait d'ouvrir ; un spectacle si effroyable s'était offert à ses regards, qu'il n'avait pu retenir le cri qui lui était échappé et auquel était accouru Peppino.

Cette troisième porte ouvrait un caveau à voûte basse qui renfermait trois cadavres : celui d'un homme scellé au mur par une chaîne qui lui ceignait le corps, celui d'une femme étendue sur un matelas, et celui d'un enfant de quinze ou dix-huit mois, couché sur sa mère.

Tout à coup les deux jeunes gens tressaillirent ; il leur semblait qu'ils avaient entendu une plainte.

Tous deux s'élancèrent aussitôt dans le caveau : l'homme et la femme étaient morts, mais l'enfant respirait encore ; il avait la bouche collée à la veine du bras de sa mère et paraissait devoir cette prolongation d'existence au sang qu'il avait bu. Cependant il était d'une faiblesse telle, qu'il était évident que, si de prompts secours ne lui étaient prodigués, il n'y avait rien à faire ; la femme paraissait morte depuis plusieurs heures, et l'homme depuis deux ou trois jours.

La décision de don Ferdinand fut rapide et telle que le commandait la gravité de la circonstance ; il ordonna à Peppino de prendre l'enfant : puis, s'étant assuré qu'il ne restait dans ce fatal caveau aucune autre créature ni morte, ni vivante, à l'exception de l'homme et de la femme qui leur étaient inconnus à tous deux, il repoussa la porte, sortit vivement du souterrain, referma l'issue secrète, et, suivi de Peppino, s'achemina vers le village de Belvédère. Le long du chemin, Peppino cueillit une orange, et en exprima le jus sur les lèvres de l'enfant, qui ouvrit les yeux et les referma aussitôt en y portant les mains et en poussant un gémissement, comme si le jour l'eût douloureusement ébloui ; mais, comme en même temps il ouvrait sa bouche haletante, Peppino renouvela l'expérience, et l'enfant, quoique gardant toujours les yeux fermés, sembla revenir un peu à lui.

Don Ferdinand se rendit droit chez le juge, et lui raconta mot pour mot ce qui venait d'arriver, en lui montrant l'enfant près d'expirer comme preuve de ce qu'il avançait, et en le sommant de le suivre à la chapelle pour dresser procès-verbal et reconnaître les morts ; puis, accompagné du juge, il se rendit chez le médecin, laissa l'enfant à la garde de sa femme, et tous quatre retournèrent à la chapelle.

Tout était resté dans le même état depuis le départ de Ferdinand et de Peppino. On commença le procès-verbal.

Le cadavre enchaîné au mur était celui d'un homme de trente-cinq à trente-six ans, qui paraissait avoir effroyablement lutté pour briser sa chaîne, car ses bras crispés étaient encore étendus dans la direction de la bouche de sa femme ; ses bras étaient couverts de ses propres morsures, mais ces morsures étaient des marques de désespoir plus encore que de faim. Le médecin reconnut qu'il devait être mort depuis deux jours à peu près. Cet homme lui était totalement inconnu ainsi qu'au juge.

La femme pouvait avoir vingt-six à vingt-huit ans. Sa mort à elle paraissait avoir été assez douce ; elle s'était ouvert la veine avec une aiguille à tricoter, sans doute pour prolonger l'existence de son enfant, et était morte d'affaiblissement, comme nous l'avons déjà dit. Le médecin jugea qu'elle était expirée depuis quelques heures seulement. Ainsi que l'homme, elle paraissait étrangère au village, et ni le médecin ni le juge ne se rappelèrent avoir jamais vu sa figure.

Auprès de la tête de la femme, et contre la muraille, était une chaise brisée et recouverte d'un jupon. Le juge leva cette chaise, et l'on s'aperçut alors qu'elle avait été mise là pour cacher un trou pratiqué au bas de la muraille. Ce trou était assez large pour qu'une personne y pût passer, mais il s'arrêtait à quatre ou cinq pieds de profondeur. Examen fait de ce trou, il fut reconnu qu'il avait dû être creusé à l'aide d'un instrument de bois que les femmes siciliennes appellent *mazzarello* ; c'est le même que nos paysannes placent dans leur ceinture et qui leur sert à soutenir leur aiguille à tricoter. Au reste, telle est la puissance de la volonté, telle est la force du désespoir, que l'on retrouva sous le matelas plusieurs pierres énormes arrachées des fondations du mur, et qui en avaient été extraites par cette femme sans autre aide que celle de ses mains et de cet outil. La terre était, ainsi que les pierres, recouverte par le matelas, afin sans doute de les cacher aux yeux de ceux qui gardaient les prisonniers.

La visite continua. On trouva dans un enfoncement de la muraille une bouteille où il y avait eu de l'huile, une jarre où il y avait eu de l'eau, une lampe éteinte et un gobelet de fer-blanc. Un autre enfoncement du mur était noirci par la calcination, et annonçait que plusieurs fois on avait dû allumer du feu en cet endroit, quoiqu'il n'y eût aucun conduit par lequel pût s'échapper la fumée.

Une table était dressée au milieu de ce caveau. En s'asseyant devant cette table pour écrire, le juge vit un second gobelet d'étain dans lequel était une liqueur noire ; près du gobelet était une plume, et par terre trois ou quatre feuillets de papier. On s'aperçut alors que ces feuillets étaient écrits d'une écriture fine et menue, sans orthographe, et cependant assez lisible. Aussitôt on se mit à la recherche des autres morceaux de papier que l'on pourrait trouver encore, et l'on en découvrit deux nouveaux dans la paille qui était sous le cadavre de l'homme. Ces feuillets de papier ne paraissaient point avoir été cachés là avec intention, mais bien plutôt être tombés par accident de la table, et avoir été éparpillés avec les pieds. Comme les feuillets étaient paginés, on les réunit, on les classa, et voici ce qu'on lut :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

J'ai écrit ces lignes dans l'espérance qu'elles tomberont entre les mains de quelque personne charitable. Quelle que soit cette personne, nous la supplions, au nom de ce qu'elle a de plus cher en ce monde et dans l'autre, de nous tirer du tombeau où nous sommes enfermés depuis plusieurs années, mon mari, mon enfant et moi, sans avoir mérité aucunement cet effroyable supplice.

Je me nomme Teresa Lentini, je suis née à Taormine, je dois avoir maintenant vingt-huit ou vingt-neuf ans. Depuis le moment où nous sommes enfermés dans le caveau où j'écris, je n'ai pu compter les heures, je n'ai pu séparer les jours des nuits, je n'ai pu mesurer le temps. Il y a bien longtemps que nous y sommes ; voilà tout ce que je sais.

J'étais à Catane, chez le marquis de San-Floridio, où j'avais été placée comme sœur de lait de la jeune comtesse Lucia. La jeune comtesse mourut en 1798, je crois ; mais la marquise, à qui je rappelais sa fille bien-aimée, voulut me garder près d'elle. Elle mourut à son tour, cette bonne et digne marquise ; Dieu veuille avoir son âme, car elle était aimée de tout le monde.

Je voulus alors me retirer chez ma mère, mais le marquis de San-Floridio ne le permit pas. Il avait près de lui, à titre d'intendant, un homme dont les ancêtres, depuis quatre ou cinq générations, avaient été au service de ses aïeux, qui connaissait toute sa fortune, qui savait tous ses secrets ; un homme dans lequel il avait la plus grande confiance enfin. Cet homme se nommait Gaëtano Cantarello. Il avait résolu de me marier à cet homme, afin, disait-il, que nous puissions tous deux demeurer près de lui jusqu'à sa mort.

Cantarello était un homme de vingt-huit à trente ans, beau, mais d'une figure un peu dure. Il n'y avait rien à dire contre lui ; il paraissait honnête homme ; il n'était ni joueur ni débauché. Il avait hérité de son père, et reçu des bontés du marquis une somme considérable pour un homme de sa condition ; c'était donc un parti avantageux, eu égard à ma pauvreté. Cependant, lorsque le marquis de San-Floridio me parla de ce projet, je me mis malgré moi à frémir et à pleurer ; il y avait dans le froncement des sourcils de cet homme, dans l'expression sauvage de ses yeux, dans le son âpre de sa voix, quelque chose qui m'effrayait instinctivement. J'entendais dire, il est vrai, à toutes mes compagnes que j'étais bien heureuse d'être aimée de Cantarello, et que Cantarello était le plus bel homme de Messine. Je me demandais donc intérieurement si je n'étais pas une folle de juger seule ainsi mon fiancé, tandis que tout le monde le voyait autrement. Je me reprochais donc d'être injuste pour le pauvre Cantarello. Et, à mes yeux, le reproche que je me faisais était d'autant plus fondé, que, si j'avais un sentiment de répulsion instinctive pour Cantarello, je ne pouvais me dissimuler que j'éprouvais un sentiment tout contraire pour un jeune vigneron des environs de Paterno, nommé Luigi Pollino, lequel était mon cousin. Nous nous aimions d'amitié depuis notre enfance, et nous n'aurions pas pu dire nous-mêmes depuis quelle époque cette amitié s'était changée en amour.

Notre désespoir à tous deux fut grand, lorsque le marquis m'eut fait part de ses projets sur moi et Cantarello ; d'autant plus grand que ma mère, qui voyait là un mariage comme je ne pouvais jamais espérer d'en faire un, disait-elle, abandonna entièrement les intérêts du pauvre Luigi

pour prendre ceux du riche intendant, et me signifia de renoncer à mon cousin pour ne plus penser qu'à son rival.

Nous étions arrivés au commencement de l'année 1783, et le jour de notre mariage était fixé pour le 15 mars, lorsque le 5 février, de terrible mémoire, arriva. Toute la journée du 4, le siroco avait soufflé, de sorte que chacun était endormi dans la torpeur que ce vent amène avec lui. Le marquis de San-Floridio était retenu par la goutte dans son appartement, où il était couché sur une chaise longue. Je me tenais dans la chambre voisine, afin d'accourir à sa première demande, si par hasard il avait besoin de quelque chose, lorsque tout à coup un bruit étrange passa dans l'air, et le palais commença de vaciller comme un vaisseau sur la mer. Bientôt le mur qui séparait ma chambre de celle du marquis se fendit à y passer la main, tandis que le mur parallèle s'écroulait et que le plafond cessant d'être soutenu de ce côté, s'abaissait jusqu'à terre. Je me jetai du côté opposé pour éviter le coup, et je me trouvai prise comme sous un toit; en même temps, paraissait mort. Cantarello était debout devant un secrétaire que chacun de nous savait être plein d'or et de billets, car jamais on n'y laissait la clef, et nous n'ignorions pas que cette clef ne quittait pas le marquis. L'intendant prenait l'or et les billets à pleines mains, et les entassait confusément dans les poches de son habit; puis, lorsqu'il eut tout pris, il arracha du lit du marquis le matelas en paille de maïs, renversa le secrétaire sur le matelas, entassa les chaises sur le secrétaire, et, tirant un tison du poêle, il mit le feu à ce bûcher. Bientôt, voyant la flamme grandir, il s'élança par la porte par laquelle il était entré.

Comme ceci est une accusation mortelle que je porte contre une créature humaine, je jure devant Dieu et devant les hommes que mon récit est exact, et que je ne retranche ni n'ajoute rien aux faits qui se sont passés devant moi.

Le marquis était mort; la flamme faisait des progrès effrayans; les secousses ébranlaient le palais à faire croire à chaque instant qu'il allait s'écrouler. L'instinct de la conservation se réveilla en moi: je me traînai hors des



Cette troisième porte ouvrait un caveau qui renfermait trois cadavres.

j'entendis un grand cri dans la chambre du marquis. J'étais près de cette gerçure qui s'était faite dans la muraille; j'y appliquai mon œil. Une poutre en tombant avait frappé le marquis à la tête, et il avait roulé de sa chaise longue à terre, tout étourdi. J'allais essayer de courir à son aide lorsque, par la porte de la chambre opposée à celle où je me trouvais, je vis entrer Cantarello dans l'appartement du marquis. A la vue de son maître évanoui, sa figure prit une expression si étrange, que j'en frémis de terreur. Il regarda tout autour de lui s'il était bien seul; puis, assuré que personne n'était là, il s'élança sur son maître; je crus d'abord que c'était pour le secourir, mais bientôt je fus détrompée. Il détacha la cordelière qui nouait la robe de chambre du marquis, la roula autour de son cou; puis, lui appuyant le genou sur la poitrine, il l'étrangla. Dans son agonie, le marquis rouvrit les yeux, et sans doute il reconnut son assassin, car il étendit vers lui les deux mains jointes. Je poussai un cri involontaire Cantarello leva la tête. — Y a-t-il quelqu'un ici? dit-il d'une voix terrible. C'est alors que je vis dans toute leur expression de férocité ce froncement de sourcil, ce regard, qui m'avaient, même sur son visage calme, toujours effrayée. Tremblante et presque morte de peur, je me tus et m'affaissai sur moi-même. Au bout d'un instant, ne voyant paraître personne, je me relevai, je rapprochai de nouveau mon œil de l'ouverture, car j'avais oublié le danger que je courais moi-même en restant dans un palais qui pouvait achever de s'écrouler d'un moment à l'autre, tant j'étais retenue et fascinée en quelque sorte par la scène terrible qui venait de se passer devant moi. Le marquis était étendu par terre sans mouvement et décombres qui m'environnaient de tous côtés, je gagnai un escalier que je descendis, comme en un rêve, sans en toucher les marches en quelque sorte. Derrière moi l'escalier s'abîma. Sous le vestibule, je me trouvai face à face avec Cantarello: je jetai un cri; il voulut me prendre par dessous le bras pour m'entraîner, je m'élançai dans la rue en criant au secours. Les rues étaient pleines de fuyards; je me mêlai à la foule, je me perdis dans ses flots, et je fus poussée par elle et avec elle sur la grande place. J'avais perdu Cantarello de vue, c'était la seule chose que je voulais pour le moment.

Le jour s'écoula au milieu de transes effroyables, puis la nuit vint. La plupart des maisons de Messine étaient en flammes, et l'incendie éclairait les rues et les places d'un jour sombre et effrayant. Cependant, comme avec la nuit un peu de tranquillité était revenue, on comptait les morts par leur absence, on cherchait les vivans; quiconque avait un père, une mère, un frère ou un ami, l'appelait par son nom. Moi, je n'avais personne; ma mère était à Taormine. J'étais assise en silence, ma tête sur mes deux genoux, et revoyant sans cesse l'effroyable scène à laquelle j'avais assisté dans la journée, quand tout à coup j'entendis mon nom prononcé avec un accent indicible. Je levai la tête, je vis un homme qui courait de groupe en groupe comme un insensé: c'était Luigi. Je me levai, je prononçai son nom; il me reconnut, poussa un cri de joie, bondit jusqu'à moi, me prit dans ses bras et m'emporta comme un enfant. Je me laissai faire; je jetai mes bras autour de son cou, et je fermai les yeux. Tout autour de nous j'entendis des cris de terreur; à travers mes paupières je voyais des lueurs rougeâtres, parfois je sentais la chaleur

des flammes ; enfin, après une demi-heure environ, le mouvement qui m'emportait se ralentit peu à peu, s'arrêta tout à fait. Je rouvris les yeux : nous étions hors de la ville ; Luigi, écrasé de fatigue, était tombé sur un genou et me soutenait sur l'autre. A l'horizon, Messine brûlait et s'écroulait avec d'immenses gémissemens. J'étais donc sauvée, j'étais dans les bras de Luigi, j'étais hors de la puissance de cet infâme Cantarello, je le croyais du moins !

Je me relevai vivement. [illegible] je puis marcher, dis-je à Luigi ; fuyons, fuyons !

Luigi avait repris [illegible] était aussi ardent à m'emmener que [illegible] son bras autour du corps pour me soutenir [illegible] primes notre course. En arrivant à [illegible] un homme qui chassait hors du village [illegible] ou six mulets. Luigi s'approcha de lui, lui proposa de lui en acheter un qui était tout sellé [illegible] à l'instant. Le mulet payé, Luigi monta dessus ; je m'élançai en croupe. Au point du jour, nous [illegible] à Taormine.

Je [illegible] ma mère : elle me croyait perdue, pauvre femme. Je lui dis que le marquis était tué, le palais consumé ; je lui dis que je serais morte vingt fois sans Luigi ; [illegible] à ses pieds, et lui jurai que je mourrai plutôt que d'appartenir à Cantarello.

Elle m'aimait ; elle céda. Luigi entra, elle l'appela son [illegible] il fut convenu que le lendemain je deviendrais sa femme.

Ce qui avait surtout rendu ma mère plus facile, c'est que j'avais tout perdu par l'événement qui avait causé la mort du marquis. La position que j'occupais chez lui était au-dessus de celle des serviteurs ordinaires ; aussi n'avais-je pas d'appointemens fixes. De temps en temps seulement le marquis me faisait quelque cadeau d'argent, que j'envoyais aussitôt à ma mère ; puis, outre cela, comme je l'ai dit, il s'était réservé de me doter. Cette dot, je le savais, devait être de 10,000 ducats, mais rien ne constatait cette intention ; le marquis n'avait point fait de testament. Cette somme, toute promise qu'elle fût, n'était point une dette. La famille ignorait cette promesse, et pour rien au monde je n'aurais voulu la faire valoir auprès d'elle comme un droit. J'avais donc réellement tout perdu à la mort du marquis, et ma mère, qui avait refusé si opiniâtrément de m'unir à Luigi, était à cette heure, au fond de l'âme, je crois, fort contente qu'il n'eût point changé de sentimens à mon égard, ce qui pouvait fort bien arriver de la part de Cantarello. D'ailleurs elle m'aimait réellement, et elle avait vu mon éloignement pour lui se changer en une insurmontable aversion, elle m'avait entendue lui jurer avec un profond accent de vérité que je mourrais plutôt que d'appartenir à cet homme. Cantarello eût donc été là pour me réclamer qu'elle m'aurait, je crois, laissée à cette heure libre de choisir entre lui et son rival.

La journée se passa à accomplir, chacun de notre côté, nos devoirs de religion. Le prêtre fut invité à se tenir prêt pour le lendemain dix heures du matin ; nos parens et nos amis furent prévenus que nous devions recevoir la bénédiction nuptiale à cette heure. Quant à Luigi, il n'avait plus depuis longtemps [illegible] et il ne lui restait après eux aucun parent assez proche pour qu'il eût cru devoir le faire prévenir.

C'étaient de tristes auspices pour un mariage. Quoique le tremblement de terre se fût senti moins vivement à Taormine, assise comme elle est sur un roc, qu'à Messine et à [illegible] la ville cependant n'était point exempte de secousses [illegible] de moment en moment pouvaient devenir plus violentes [illegible] Dieu nous garda pour cette fois, et le jour [illegible] qu'il fût survenu un accident sérieux.

D[illegible] ; nous nous rendîmes à l'église, accompagnés [illegible] tout le village. En entrant il me sembla [illegible] derrière un pilier, dans la partie la plus [illegible] reculée de la chapelle. Si simple et si [illegible] la présence d'un curieux de plus [illegible], à partir de ce moment mes yeux ne [illegible] de cet homme.

[illegible] l'instant où nous nous agenouill[illegible] se détacha du pilier, s'avan[illegible] entre le prêtre et moi.

— Ce[illegible], dit-il.

— C[illegible] la main à sa poche pour y [illegible] lui saisis le bras avec force [illegible] même.

— Ne [illegible] dit le prêtre, et qui que vous soyez [illegible]

— C[illegible] d'une voix plus [illegible] Cantarello.

[illegible]

[illegible] la mienne, [illegible] Cantarello [illegible] du doigt.

[illegible] de cet homme ! m'écriai-je [illegible] il est fou !

— [illegible] vous, Teresa, qui êtes folle, reprit froidement Cantarello, ou plutôt qui avez volontairement perdu la mémoire. Ne vous souvenez-vous plus que le marquis de San-Floridio nous avait, depuis longtemps, fiancés l'un à l'autre, et que, la veille même du tremblement de terre, c'est-à-dire le 4 à minuit, nous avons été mariés dans sa chapelle, où il a voulu nous servir de témoin lui-même ; mariés par son propre chapelain ?

Je jetai un cri de terreur, car je savais que le marquis et le chapelain étaient morts tous deux, et que ni l'un ni l'autre par conséquent ne pouvait porter témoignage en ma faveur.

— Avez-vous commis ce sacrilège, ma fille ? demanda avec un dernier air de doute le prêtre en s'avançant vers moi.

— Mon père, m'écriai-je, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous affirme...

— Et moi, dit Cantarello en étendant la main vers l'autel, je vous affirme...

— Pas de parjure, m'écriai-je, pas de parjure ! N'avez-vous point déjà assez de crimes dont il vous faudra répondre devant Dieu ?

Cantarello tressaillit et me regarda fixement, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de mon âme ; mais cette fois, au lieu de me troubler, son regard me donna une force nouvelle, car dans son regard je voyais apparaître un sentiment de terreur. Je profitai de ce moment d'hésitation.

— Mon père, dis-je au prêtre, cet homme est un pauvre fou qui m'a aimée, et je ne puis attribuer le crime dont il a voulu se rendre coupable aujourd'hui qu'à l'excès de son amour. Laissez-moi lui parler, je vous prie, tout bas, près de l'autel, mais en face de vous tous, et j'espère qu'il se repentira et qu'il avouera la vérité.

Cantarello éclata de rire.

— La vérité, s'écria-t-il, je l'ai dite, et il n'y a pas de puissance au monde qui puisse me faire dire autre chose.

— Silence, répondis-je, et suivez-moi.

Dieu me donnait une force inouïe, inconnue, et dont je ne me serais jamais crue capable. Le prêtre était descendu de l'autel ; je fis signe à Cantarello de me suivre ; il me suivit. Tous les assistans formaient autour de nous un large cercle ; Luigi seul se tenait en avant, la main sur son couteau, et ne nous perdant pas des yeux.

— Teresa, me dit Cantarello à voix basse et m'adressant la parole le premier, comme s'il eût craint ce que j'allais dire, pourquoi avez-vous manqué à la parole que vous avez donnée au marquis de San-Floridio ? pourquoi m'avez-vous forcé de recourir à ce moyen ?

— Parce que, lui répondis-je en le regardant fixement à mon tour, parce que je ne voulais pas être la femme d'un voleur ni d'un assassin.

Cantarello devint pâle comme la mort ; mais cependant, à l'exception de cette pâleur, rien n'indiqua que le coup dont je venais de le frapper eût porté si avant.

— D'un voleur et d'un assassin ! répéta-t-il en riant ; vous m'expliquerez ces paroles, je l'espère ?

— Je n'ai qu'une seule explication à vous donner, répondis-je : j'étais dans la chambre voisine, et à travers une fente de la muraille j'ai tout vu.

— Et qu'avez-vous vu ? me demanda Cantarello.

— Je vous ai vu entrer dans la chambre du marquis au moment où il venait d'être blessé par la chute d'une poutre ; je vous ai vu vous précipiter sur lui, je vous ai vu l'étrangler avec la cordelière de sa robe de chambre ; je vous ai vu forcer le secrétaire et tout prendre, or et billets ; puis tirer la paillasse du lit, renverser secrétaire, chaises et canapé, et y mettre le feu avec un tison du poêle. C'est moi qui ai jeté le cri qui vous a fait lever la tête ; et quand vous m'avez rencontrée en bas, sous le vestibule, et que je vous ai fui, vous avez cru que j'étais pâle d'effroi, n'est-ce pas ? C'était d'horreur.

— Le conte n'est point mal imaginé, reprit Cantarello. Et sans doute vous espérez qu'on le croira ?

— Oui ; car ce n'est point un conte, mais une terrible réalité.

— Mais la preuve ?

— Comment ! la preuve ?

— Oui, il faudra donner la preuve. Le palais est en feu, le cadavre est consumé, le secrétaire qui contenait cet or prétendu et ces billets supposés est réduit en cendres. Oui, la preuve ! la preuve !

Sans doute ce fut Dieu qui m'inspira.

— Vous ignorez donc ce qui s'est passé ? lui demandai-je.

— Que s'est-il passé ?

— Après votre départ, après que vous eûtes quitté la ville pour aller cacher votre vol dans quelque retraite sûre, les domestiques du marquis se sont réunis et, dans un moment de tranquillité, sont montés à sa chambre. Le cadavre a été retrouvé intact, déposé dans la chapelle, et la trace de la strangulation peut sans doute encore se voir autour de son cou. Le secrétaire est en cendres, oui ; les billets sont brûlés, oui ; mais l'or se fond et ne se consume pas. Les domestiques savaient que ce secrétaire était plein d'or ; on cher-

chera les lingots, et les lingots seront absens. Alors, moi, je dirai où ils doivent se trouver, et peut-être, en cherchant bien dans les caves ou dans les jardins de votre maison de Catane, on les trouvera.

Cantarello poussa une espèce de rugissement sourd que moi seule je pus entendre, et je vis qu'il hésitait s'il ne me poignarderait pas tout de suite, au risque de ce qui pourrait en résulter

— Si vous faites un mouvement, lui dis-je en reculant d'un pas, j'appelle au secours, et vous êtes perdu. Voyez plutôt.

En effet, Luigi et trois autres jeunes gens de nos parens et de nos amis se tenaient tout prêts à s'élancer sur Cantarello au premier signe que je ferais. Cantarello jeta sur eux un regard de côté, vit ces dispositions hostiles, et parut réfléchir un instant.

— Et si je me retire, si je quitte la Sicile, si je vous laisse être heureuse avec votre Luigi?

— Alors je me tairai

— Qui m'en répondra?

— Mon serment.

— Et votre mari lui-même ignorera ce qui s'est passé?

— Tant que vous nous laisserez tranquilles et que vous ne tenterez pas de troubler notre bonheur.

— Jurez, alors.

— J'étendis la main vers l'autel.

— O mon Dieu! dis-je à demi-voix, recevez le serment que je fais de ne jamais dire à âme vivante au monde ce que j'ai vu au palais San-Floridio pendant la journée du 5. Ecoutez le serment que je fais au meurtrier et au voleur de cacher son crime à tout le monde, comme si j'étais sa complice, et de ne jamais, ni directement ni indirectement, le révéler à personne.

— Même en confession.

— Même en confession; à moins, ajoutai-je, que lui-même ne me dégage de mon serment par quelque persécution nouvelle.

— Jurez par le sang du Christ!

— Par le sang du Christ! je le jure.

— Mon père, dit Cantarello en descendant des marches de l'autel et en s'adressant au prêtre, je suis un pauvre pécheur, pardonnez-moi et priez pour moi; j'avais menti, cette femme est libre.

Puis, ces paroles prononcées du même ton que si le repentir seul les avait fait sortir de sa bouche, Cantarello passa près du groupe de jeunes gens; Luigi et l'intendant échangèrent un regard, l'un de mépris et l'autre de menace; puis, s'enveloppant de son manteau, Cantarello gagna la porte d'un pas ferme et disparut.

La cérémonie nuptiale, si étrangement et si inopinément interrompue, s'acheva alors sans autre incident

En rentrant à la maison, Luigi m'interrogea sur ce qui s'était passé entre moi et Cantarello, et me demanda par quelle puissance j'avais pu le faire obéir ainsi; mais je lui répondis que, comme il avait pu le voir, j'avais fait un serment, et que ce serment était celui de me taire. Luigi n'insista point davantage, il savait qu'aucune prière ne pouvait me faire manquer à une promesse si solennellement faite, et je ne m'aperçus jamais qu'il eût gardé de mon refus un mauvais souvenir

Nous allâmes demeurer dans la maison de Luigi. C'était une jolie petite maison isolée au milieu d'une vigne, à trois quarts de lieue de Paterno, de l'autre côté de la Giavetta, et sur la route Censorbi. Quant à Cantarello, il avait quitté, disait-on, la Sicile, et personne ne l'avait revu depuis le jour où il était entré dans l'église de Taormine. Rien n'avait transpiré, au reste, ni de l'assassinat, ni du vol, et nul ne soupçonnait que le marquis de San-Floridio n'eût pas été tué accidentellement

Pendant trois ans, nous fûmes, Luigi et moi, les créatures les plus heureuses de la terre; le seul chagrin que nous eussions éprouvé était la perte de notre premier enfant; mais Dieu nous en avait envoyé un second plein de force et de santé, et nous commencions à oublier cette première perte, quelque douloureuse qu'elle fût. Notre enfant était en nourrice à Feminamorta, petit village situé à deux lieues à peu près de notre maison, et, tous les dimanches, ou nous allions le voir, ou sa nourrice nous l'amenait.

Une nuit, c'était la nuit du 2 au 3 décembre 1787, on frappa violemment à notre porte: Luigi se leva et demanda qui frappait: — Ouvrez, dit une voix; je viens de Feminamorta, et je suis envoyé par la nourrice de votre enfant. — Je poussai un cri de terreur, car un messager envoyé à cette heure ne présageait rien de bon.

Luigi ouvrit. Un homme vêtu en paysan était debout sur le seuil.

— Que voulez-vous? demanda Luigi. Notre enfant serait-il malade?

— Il a été surpris aujourd'hui à cinq heures par des convulsions, dit le paysan, et la nourrice vous fait dire que, si vous n'accourez pas bien vite, elle a peur que le pauvre innocent ne trépasse sans que vous ayez la consolation de l'embrasser.

— Et un médecin! criai-je, un [illegible] ne devrions-nous pas aller chercher un médecin à [illegible]?

— C'est inutile, répondit le paysan, cela ne ferait que vous retarder, et celui du village est près [illegible]

Et, comme si le paysan eût été pressé lui-même, il reprit en courant le chemin de Feminamorta.

— Si vous arrivez avant nous, cria Luigi au [illegible]ager, annoncez à la nourrice que nous vous suivons

— Oui, dit le paysan dont la voix commençait à se perdre dans l'éloignement

Nous nous habillâmes à la hâte et tout en pleurant, puis, fermant la porte derrière nous, nous prîmes à notre tour la route de Feminamorta; mais, à moitié chemin à peu près, et comme nous traversions un endroit resserré par des rochers, quatre hommes masqués s'élancèrent sur nous, nous renversèrent, nous lièrent les mains, et nous mirent un bâillon dans la bouche et un bandeau sur les yeux. Puis, ayant fait avancer une litière portée à dos de mulets, ils nous firent entrer dedans, Luigi et moi, fermèrent à clef les portières et les volets, et se remirent aussitôt en chemin au grand trot des mules. Nous marchâmes ainsi quatre ou cinq heures à peu près, puis nous nous arrêtâmes; un instant après, la porte de notre litière s'ouvrit, et nous sentîmes, à la fraîcheur qui venait jusqu'à nous, que nous devions être dans quelque [illegible]; alors on nous débâillonna.

— Où sommes-nous et où nous menez-vous? m'écriai-je aussitôt, tandis que de son côté Luigi faisait à peu près la même question.

— Buvez et mangez, dit une voix qui nous était parfaitement inconnue, tandis qu'on nous déliait les mains, en nous laissant les jambes enchaînées; buvez et mangez, et ne vous occupez pas d'autre chose.

J'arrachai le bandeau qui me couvrait les yeux. Comme je l'avais prévu, nous étions dans une caverne, deux hommes masqués se tenaient chacun à une portière un pistolet à la main, tandis que deux autres nous tendaient du vin et du pain

Luigi repoussa le vin et le pain qu'on lui offrait, et fit un mouvement pour délier la corde qui retenait ses jambes; un des hommes lui appuya un pistolet sur la poitrine.

— Encore un mouvement pareil, lui dit-il, et tu es mort

Je suppliai Luigi de ne faire aucune résistance

On nous présenta de nouveau du pain et du vin.

— Je n'ai pas faim, je n'ai pas soif, dit Luigi.

— Ni moi non plus, ajoutai-je

— Comme vous voudrez, nous dit l'homme qui nous avait déjà parlé et dont la voix nous était inconnue; mais alors vous trouverez bon qu'on vous lie les mains, qu'on vous bâillonne et qu'on vous bande les yeux de nouveau.

— Faites ce que vous voulez, dis-je, nous sommes en votre puissance

— Infâmes scélérats! murmura Luigi.

— Au nom du ciel! m'écriai-je, au nom du ciel! Luigi, pas de résistance, tu vois bien que ces messieurs ne veulent pas nous tuer. Ayons patience, et peut-être qu'ils auront pitié de nous.

A cette espérance, exprimée avec l'accent de l'angoisse, un seul éclat de rire répondit; mais à cet éclat de rire je tressaillis jusqu'au fond de l'âme. Je le reconnaissais pour l'avoir déjà entendu dans l'église de Taormine. Sans aucun doute nous étions au pouvoir de Cantarello, et il était au nombre des quatre hommes masqués qui nous escortaient.

Je tendis les mains et j'avançai la tête avec soumission. Il n'en fut pas de même de Luigi, une lutte s'engagea entre lui et l'homme qui voulait le garrotter, mais les trois autres vinrent au secours de leur compagnon, et il fut de nouveau lié et bâillonné de force, puis on lui banda les yeux, et l'on referma sur nous les portières et les volets de la litière.

Je ne puis dire combien d'heures nous restâmes ainsi, car il est impossible de mesurer le temps dans une pareille situation. Seulement, il est probable que nous passâmes la journée cachés dans cette grotte, nos conducteurs n'osant sans doute marcher que la nuit. Je ne sais ce qu'éprouvait Luigi, mais pour moi, je sentais que la fièvre me brûlait, et que j'avais une faim et surtout une soif extrêmes. Enfin, notre litière s'ouvrit de nouveau, cette fois on ne [illegible] point, on se contenta de nous ôter le bâillon de [illegible]. A peine pus-je parler, que je demandai à [illegible] cha un verre de ma bouche; je le vidai d'un [illegible]sitôt je sentis qu'on me rebâillonnait comme [illegible]

Je n'avais pas pris le temps de goûter la liqueur qu'on m'avait donnée, et qui ressemblait fort [illegible], quoiqu'elle eût un goût étrange et que [illegible] pas; mais, quelle que fût cette liqueur, je sentis au bout d'un instant qu'elle rafraîchissait ma [illegible]. Il y a plus

bientôt j'éprouvai un calme que je croyais impossible dans une situation pareille à la mienne. Ce calme même n'était pas exempt d'un certain charme. Je crus, tout bandés que fussent mes yeux, voir passer devant moi des fantômes lumineux qui me saluaient avec un doux sourire; peu à peu je tombai dans un état d'apathie qui n'était ni le sommeil ni la veille. Il me semblait que des airs oubliés depuis ma jeunesse bruissaient à mes oreilles; de temps en temps je voyais de grandes lueurs qui traversaient comme des éclairs l'obscurité de la nuit, et j'apercevais alors des palais richement éclairés ou de belles prairies toutes couvertes de fleurs. Bientôt je crus sentir qu'on me prenait et qu'on m'emportait sous un berceau de chèvrefeuille et de lauriers-roses, qu'on me couchait sur un banc de gazon, et que je voyais au-dessus de ma tête un beau ciel tout étoilé. Alors je me mettais à rire de la frayeur que j'avais eue lorsque je m'étais crue prisonnière; puis je revoyais mon enfant, qui accourait en jouant vers moi; seulement ce n'était pas celui qui vivait encore, chose étrange! c'était celui qui était mort. Je le pris dans mes bras, je l'interrogeai sur son absence, et il m'expliqua qu'un matin il s'était réveillé avec des ailes d'ange et était remonté vers le ciel; mais alors il m'avait vu tant pleurer, qu'il avait prié Dieu de permettre qu'il redescendît sur la terre. Enfin tous ces objets devinrent peu à peu moins distincts, et finirent par se confondre ensemble et disparaître dans la nuit. Je tombai alors, presque sans transition, dans un sommeil lourd, profond, obscur et sans rêves.

Quand je me réveillai, nous étions dans le caveau où nous sommes encore aujourd'hui, moi libre, Luigi scellé à la muraille par une chaîne. Une table était dressée entre nous; sur cette table était une lampe, quelques provisions de bouche, du vin, de l'eau, des verres, et contre la muraille un reste de feu qui avait servi à river les fers de Luigi.

Luigi était assis, la tête sur les deux genoux, et plongé dans une si profonde douleur, que je me réveillai, me levai et allai à lui sans qu'il m'entendît. Un sanglot, qui s'échappa malgré moi de ma poitrine, le tira de son accablement. Il leva la tête, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

C'était la première fois depuis notre enlèvement que nous pouvions échanger nos pensées. Comme moi, quoiqu'il n'eût pas précisément reconnu Cantarello, il était convaincu que nous étions ses victimes; comme à moi, on lui avait donné une boisson narcotique qui lui avait fait perdre tout sentiment, et il venait de se réveiller seulement lorsque je me réveillai moi-même.

Le premier jour nous ne voulûmes pas manger. Luigi était sombre et muet; j'étais assise et je pleurais près de lui. Bientôt, cependant, notre douleur s'adoucit de ce que nous étions ensemble. Enfin le besoin se fit sentir si violemment, que nous mangeâmes, puis le sommeil vint à son tour. La vie continuait pour nous, moins la liberté, moins la lumière.

Luigi avait une montre: pendant notre voyage elle s'était arrêtée à minuit ou à midi; il la remonta; elle ne nous indiquait pas l'heure réelle; mais elle nous faisait du moins une heure fictive à l'aide de laquelle nous pouvions mesurer le temps.

Nous avions été enlevés dans la nuit du mardi au mercredi. Nous calculâmes que nous nous étions réveillés le jeudi matin. Au bout de vingt-quatre heures, nous fîmes une ligne sur le mur avec un charbon. Un jour devait être écoulé; nous étions à vendredi. Vingt-quatre heures après, nous tirâmes une seconde ligne pareille; nous étions à samedi. Au bout du même temps, nous tirâmes encore une ligne qui dépassait en longueur les deux premières; cette ligne indiquait le dimanche.

Nous passâmes en prières tout le saint jour du Seigneur.

Huit jours s'écoulèrent ainsi. Au bout de huit jours, nous entendîmes des pas qui semblaient venir d'un long corridor; ces pas se rapprochèrent de plus en plus; notre porte s'ouvrit et un homme enveloppé d'un grand manteau parut, tenant une lanterne à la main: c'était Cantarello.

Je tenais Luigi dans mes bras; je le sentais frémir de colère. Cantarello s'approcha de nous, et je sentis tous les muscles de Luigi successivement se contracter et se tendre. Je compris que, si Cantarello s'approchait à la portée de sa chaîne, il bondirait sur lui comme un tigre, et qu'il y aurait une lutte mortelle entre ces deux hommes. Il me vint alors une pensée que j'aurais crue impossible, c'est que je pouvais devenir encore plus malheureuse que je ne l'étais. Je lui criai donc de ne pas s'approcher. Il comprit la cause de ma crainte; sans me répondre, il releva son manteau et me montra qu'il était armé. Deux pistolets étaient passés à sa ceinture, et une épée était pendue à son côté.

Il déposa sur la table des provisions nouvelles; ces provisions se composaient, comme les premières, de pain, de viandes fumées, de vin, d'eau et d'huile. L'huile surtout nous était précieuse; elle entretenait la lumière de notre lampe. Je m'aperçus alors que la lumière était un des premiers besoins de la vie.

Cantarello sortit et referma la porte sans que je lui eusse adressé d'autres paroles que celles qui avaient pour but de l'empêcher de s'approcher de Luigi, et sans qu'il eût répondu par un autre geste que par celui qui indiquait qu'il avait des armes. Ce fut alors seulement que, certaine par sa présence même d'être relevée de mon serment, qui ne m'engageait que s'il tenait lui-même la promesse qu'il avait faite de s'éloigner de nous, je racontai tout à Luigi. Lorsque j'eus fini, Luigi poussa un profond soupir

— Il a voulu s'assurer notre silence, dit-il. Nous sommes ici pour le reste de notre vie.

Un éclat de rire affirmatif retentit derrière la porte. Cantarello s'était arrêté là, avait écouté et avait tout entendu. Nous comprîmes que nous n'avions plus d'espoir qu'en Dieu et en nous-mêmes.

Nous commençâmes alors à faire une inspection plus détaillée de notre cachot. C'est une espèce de cave de dix pas de large sur douze de long, sans autre issue que la porte. Nous sondâmes les murs: partout ils nous parurent pleins. J'allai à la porte, je l'examinai; elle était de chêne et retenue par une double serrure. Il y avait peu de chances de fuite; d'ailleurs Luigi était enchaîné par le milieu du corps et par un pied.

Néanmoins, pendant un an à peu près, l'espoir ne nous abandonna point tout à fait; pendant un an nous rêvâmes tous les moyens possibles de fuir. Chaque semaine, exactement, Cantarello reparaissait et nous apportait nos provisions hebdomadaires; chose étrange, peu à peu nous nous étions habitués à sa visite, et, soit résignation, soit besoin d'être distraits un instant de notre solitude, nous avions fini par attendre le moment où il devait venir avec une certaine impatience. D'ailleurs, l'espoir, qui ne s'éteint jamais, nous faisait toujours croire qu'à la visite prochaine, Cantarello aurait pitié de nous. Mais le temps s'écoulait, Cantarello reparaissait avec la même figure sombre et impassible, et s'éloignait le plus souvent sans échanger avec nous une seule parole. Nous continuions à tracer les jours sur la muraille.

Une seconde année s'écoula ainsi. Notre existence était devenue toute machinale; nous restions des heures entières comme anéantis, et, pareils aux animaux, nous ne sortions de cet anéantissement que lorsque le besoin de boire ou de manger nous tirait de notre torpeur. La seule chose qui nous préoccupât sérieusement, c'est que notre lampe ne s'éteignît, et ne nous laissât dans l'obscurité; tout le reste nous était indifférent.

Un jour, au lieu de monter sa montre, Luigi la brisa contre la muraille; à partir de ce jour nous cessâmes de mesurer les heures, et le temps cessa d'exister pour nous: il était tombé dans l'éternité.

Cependant, comme j'avais remarqué que Cantarello venait régulièrement tous les huit jours, chaque fois qu'il venait, je faisais une marque sur la muraille, et cela remplaçait à peu près notre montre; mais je me lassai à mon tour de ce calcul inutile, et je cessai de marquer les visites de notre geôlier.

Un temps indéfini s'écoula: ce durent être plusieurs années. Je devins enceinte.

Ce fut une sensation bien joyeuse et bien pénible à la fois. Devenir mère dans un cachot, donner la vie à un être humain sans lui donner le jour ni la lumière, voir l'enfant de ses entrailles, une pauvre créature innocente qui n'est point née encore, condamnée au supplice qui vous tue!

Pour notre enfant nous revînmes à Dieu, que nous avions presque oublié. Nous l'avions tant prié pour nous, sans qu'il nous répondît, que nous avions fini par croire qu'il ne nous entendait pas; mais nous allions le prier pour notre enfant, et il nous semblait que notre voix devait percer les entrailles de la terre.

Je ne dis rien à Cantarello. J'avais peur, je ne sais pourquoi, que cette nouvelle ne lui inspirât quelque sombre projet contre nous ou contre notre enfant. Un jour il me trouva assise sur mon lit et allaitant la pauvre petite créature.

A cette vue il tressaillit, et il me sembla que sa sombre figure s'adoucissait. Je me jetai à ses pieds.

— Promettez-moi que mon enfant n'est point enseveli pour toujours dans ce cachot, lui dis-je, et je vous pardonne.

Il hésita un instant, puis, passant la main sur son front:

— Je vous le promets! dit-il.

A la visite suivante il m'apporta tout ce qu'il fallait pour habiller mon enfant.

Cependant je dépérissais à vue d'œil. Un jour, Cantarello me regarda avec une expression de pitié que je ne lui avais pas encore vue.

— Jamais, me dit-il, vous n'aurez la force d'allaiter cet enfant.

— Ah ! répondis-je, vous avez raison, et je sens que je m'éteins. C'est l'air qui me manque.

— Voulez-vous sortir avec moi ? demanda Cantarello.

Je tressaillis.

— Sortir ! et Luigi, et mon enfant !

— Ils resteront ici pour me répondre de votre silence.

— Jamais ! répondis-je, jamais !

Cantarello reprit en silence sa lanterne, qu'il avait posée sur la table, et sortit.

Je ne sais combien d'heures nous restâmes sans parler, Luigi et moi.

— Tu as eu tort, me dit enfin Luigi.

— Mais pourquoi sortir ? répondis-je.

— Tu aurais vu où nous sommes, tu aurais remarqué où il te conduisait. Tu aurais pu trouver quelque moyen de révéler notre existence et d'appeler à nous la pitié des hommes. Tu as eu tort, te dis-je.

— C'est bien, lui répondis-je ; s'il m'en parle encore, j'accepterai.

Et nous retombâmes dans notre silence habituel.

Les huit jours s'écoulèrent. Cantarello reparut ; outre nos provisions habituelles, il portait un assez gros paquet.

— Voici des habits d'homme, dit-il ; quand vous serez décidée à sortir, mettez-les, je saurai ce que cela veut dire, et je vous emmènerai.

Je ne répondis rien ; mais, à la visite suivante, Cantarello me trouva vêtue en homme.

— Venez, me dit-il.

— Un instant, m'écriai-je, vous me jurez que vous me ramènerez ici.

— Dans une heure vous y serez.

— Je vous suis.

Cantarello marcha devant moi, ferma la première porte, et nous nous trouvâmes dans un corridor. Dans ce corridor était une seconde porte qu'il ouvrit et qu'il ferma encore, puis nous montâmes dix ou douze marches, et nous nous trouvâmes en face d'une troisième porte.

Cantarello se retourna vers moi, tira un mouchoir de sa poche et me banda les yeux. Je me laissai faire comme un enfant ; je me sentais tellement en la puissance de cet homme, qu'une observation même me semblait inutile.

Lorsque j'eus les yeux bandés, il ouvrit la porte, et il me sembla que je passais dans une autre atmosphère. Nous fîmes quarante pas sur des dalles, quelques-unes retentissaient comme si elles recouvraient des caveaux, et je jugeai que nous étions dans une église. Puis Cantarello lâcha ma main et ouvrit une autre porte.

Cette fois je jugeai, par l'impression de l'air, que nous étions enfin sortis, et du caveau et de l'église, et sans donner le temps à Cantarello de me découvrir les yeux, sans songer aux suites que pouvait avoir mon impatience, j'arrachai le mouchoir !

Je tombai à genoux, tant le monde me parut beau ! Il pouvait être quatre heures du matin, le petit jour commençait à poindre ; les étoiles s'effaçaient peu à peu du ciel, le soleil apparaissait derrière une petite chaîne de collines ; j'avais devant moi un horizon immense : à ma gauche des ruines, à ma droite des prairies et un fleuve ; devant moi une ville, derrière cette ville la mer.

Je remerciai Dieu de m'avoir permis de revoir toutes ces belles choses, qui, malgré le crépuscule dans lequel elles m'apparaissaient, ne laissaient pas de m'éblouir au point de me forcer de fermer les yeux, tant mes regards s'étaient affaiblis dans mon caveau. Pendant ma prière, Cantarello referma la porte. Comme je l'avais pensé, c'était celle d'une église. Au reste cette église m'était tout à fait inconnue, et j'ignorais parfaitement où je me trouvais.

N'importe, je n'oubliai aucun détail ; et ce me fut chose facile, car le paysage tout entier se reflétait dans mon âme comme dans un miroir.

Nous attendîmes que le jour fût tout à fait levé, puis nous nous acheminâmes vers un village. Sur la route nous rencontrâmes deux ou trois personnes qui saluèrent Cantarello d'un air de connaissance. En arrivant au village, nous entrâmes dans la troisième maison à droite. Il y avait au fond de la chambre et près d'un lit une vieille femme qui filait ; près de la fenêtre, une jeune femme, de mon âge à peu près, était occupée à tricoter ; un enfant de deux ou trois ans se roulait à terre.

Les femmes paraissaient habituées à voir Cantarello ; pourtant je remarquai que pas une seule fois elles ne l'appelèrent par son nom. Ma présence les étonna. Malgré mes habits, la jeune femme reconnut mon sexe, et fit à demi-voix quelques plaisanteries à mon conducteur. C'est un jeune prêtre, répondit-il d'un ton sévère ; un jeune prêtre de mes parens qui s'ennuie au séminaire, et que, de temps en temps, pour le distraire, je fais sortir avec moi.

Quant à moi, je devais paraître comme abrutie à ceux qui me regardaient. Mille idées confuses se pressaient dans mon esprit ; je me demandais si je ne devais pas crier au secours, à l'aide, raconter tout, accuser Cantarello comme voleur, comme assassin. Puis je m'arrêtais, en songeant que tout le monde paraissait le connaître et le vénérer, tandis que moi j'étais inconnue ; on me prendrait pour quelque folle échappée de sa loge, et l'on ne ferait pas attention à moi ; ou, dans le cas contraire, Cantarello pouvait fuir, repasser par l'église, égorger mon enfant et mon mari. Il l'avait dit, mon enfant et mon mari répondaient de moi. D'ailleurs, où et comment les retrouverais-je ? La porte par laquelle nous étions entrés dans l'église ne pouvait-elle être si secrète et si bien cachée qu'il fût impossible de la découvrir ? Je résolus d'attendre, de me concerter avec Luigi, et d'arrêter sans précipitation ce que nous devions faire.

Au bout d'un instant, Cantarello prit congé des deux femmes, passa son bras sous le mien, descendit par une petite ruelle jusqu'au bord d'un fleuve, suivit pendant un quart de lieue son cours, qui nous rapprochait de l'église ; puis, par un détour, il me ramena sous le porche par lequel j'étais sortis, me banda les yeux et rouvrit la porte, qu'il referma derrière nous. Je comptai de nouveau quarante pas. Alors la seconde porte s'ouvrit ; je sentis l'impression froide et humide du souterrain, je descendis les douze marches de l'escalier intérieur ; nous arrivâmes à la troisième porte, puis à la quatrième ; elle cria à son tour sur ses gonds. Enfin Cantarello me poussa, les yeux toujours bandés, dans le caveau, et referma la porte derrière moi. J'arrachai vivement le bandeau, et je me retrouvai en face de Luigi et de mon enfant.

Je voulais raconter aussitôt à Luigi tout ce que j'avais vu, mais il me fit, en portant un doigt à sa bouche, signe que Cantarello pouvait écouter derrière la porte, et entendre ce que nous dirions. J'allai m'asseoir sur le matelas qui me servait de lit, et je donnai le sein à mon enfant.

Luigi ne s'était pas trompé : au bout d'une heure à peu près, nous entendîmes des pas qui s'éloignaient doucement. Ennuyé de notre silence, Cantarello, sans doute, s'était décidé à partir. Cependant nous ne nous crûmes pas encore en sûreté, malgré ces apparences de solitude ; nous attendîmes quelques heures encore ; puis, ces quelques heures écoulées, je m'approchai de Luigi, et, à voix basse, je lui racontai tout ce que j'avais vu, sans omettre un détail, sans oublier une circonstance.

Luigi réfléchit un instant ; puis, me faisant à son tour quelques questions auxquelles je répondis affirmativement.

— Je sais où nous sommes, dit-il ; ces ruines sont celles de l'Epipoli, ce fleuve, c'est l'Anapus ; cette ville, c'est Syracuse ; enfin, cette chapelle, c'est celle du marquis de San-Floridio.

— O mon Dieu ! m'écriai-je en me rappelant cette vieille histoire d'un marquis de San-Floridio qui, du temps des Espagnols, avait passé dix ans dans un souterrain, souterrain si bien caché que ses ennemis les plus acharnés n'avaient pu le découvrir.

— Oui, c'est cela, dit Luigi, comprenant ma pensée ; oui, nous sommes dans le caveau du marquis Francesco, et aussi bien cachés aux yeux des hommes que si nous étions déjà dans notre tombe.

Je compris alors combien il était heureux que je n'eusse pas cédé à ce mouvement qui m'avait portée à appeler au secours.

— Eh bien ! me demanda Luigi après un long silence, as-tu conçu quelque espérance ? as-tu formé quelque projet ?

— Ecoute, lui dis-je. Parmi ces deux femmes, il y en avait une, la plus jeune, qui me regardait avec intérêt ; c'est à elle qu'il faudrait parvenir à faire savoir qui nous sommes et où nous sommes.

— Et comment cela ?

J'allai à la table et je pris deux feuilles de papier blanc dans lesquelles étaient enveloppés quelques fruits.

— Il faut, dis-je à Luigi, mettre à part et cacher tout le papier que désormais nous pourrons nous procurer ; j'écrirai dessus toute notre malheureuse histoire, et un jour où je sortirai, je la glisserai dans la main de la jeune femme.

— Mais si malgré tout cela on ne retrouve pas l'entrée du caveau, si Cantarello arrêté se tait, et si, Cantarello se taisant, nous restons ensevelis dans ce tombeau ?

— Ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre ainsi ?

— Et notre enfant ? dit Luigi.

Je jetai un cri et je me précipitai sur mon enfant. Dieu me pardonne ! je l'avais oublié, et c'était son père qui s'en était souvenu.

Il fut convenu cependant que je suivrais le plan que j'avais proposé ; seulement, je ne devais oublier rien de ce qui pourrait guider les recherches. Puis nous laissâmes de nouveau couler le temps, mais cette fois avec plus d'impatience, car, si éloignée qu'elle fût, il y avait une lueur d'espérance à l'horizon.

Cependant, pour ne point éveiller les soupçons de Can-

tarello, il fallait, si ardent qu'il fût, cacher le désir que j'avais de sortir une seconde fois ; lui, de son côté, semblait avoir oublié ce qu'il m'avait offert. Quatre mois s'écoulèrent sans que j'en ouvrisse la bouche ; mais je retombais dans un marasme tel que, me voyant un jour couchée sans mouvement et pâle comme une morte, il me dit le premier :

— Si dans huit jours vous voulez sortir, tenez-vous prête ; je vous emmènerai.

J'eus la force de ne point laisser voir la joie que j'éprouvai à cette proposition, et je me contentai de lui faire signe de la tête que j'obéirais.

Pendant le temps qui s'était écoulé, nous avions mis de côté tout le papier que nous avions pu recueillir, et il y en avait déjà assez pour écrire l'histoire détaillée de tous nos malheurs.

Le jour venu, Cantarello me trouva prête. Comme la première fois, il marcha devant moi jusqu'à la seconde porte, et là, comme à la première sortie, il me banda les yeux ; puis tout se passa comme tout s'était déjà passé. A la porte de l'église, j'ôtai mon bandeau.

Nous sortîmes à peu près à la même heure que la première fois ; c'était le même spectacle, et cependant, chose étrange ! déjà je le trouvais moins beau.

Nous nous acheminâmes vers le village ; nous entrâmes dans la même maison. Les deux femmes y étaient encore, l'une filant, l'autre tricotant. Sur une table étaient un encrier et des plumes. Je m'appuyai contre cette table, et je glissai une plume dans ma poche. Pendant ce temps, Cantarello parlait à voix basse avec la jeune femme. C'était de moi encore qu'il était question, car elle me regardait en parlant. J'entendis qu'elle lui disait : — Il paraît qu'il ne s'habitue pas au séminaire, votre jeune parent, car il est encore plus pâle et plus triste que la première fois que vous nous l'avez amené. — Quant à la vieille femme, elle ne disait pas un mot, elle ne levait pas la tête de son rouet ; elle paraissait idiote.

Au bout de dix minutes à peu près, Cantarello, comme la première fois, mit mon bras sous le sien, reprit la même route et descendit aux bords du petit fleuve. Tout en suivant ce chemin, je dis à Cantarello que je voudrais bien avoir aussi des aiguilles et du coton pour tricoter, et il me promit qu'il m'en apporterait.

Tout en revenant vers la chapelle, je m'aperçus que nous devions être à la fin de l'automne ; les moissons étaient faites, ainsi que les vendanges. Je compris alors pourquoi Cantarello avait été quatre mois sans me parler de sortir. Il attendait que les travailleurs eussent quitté les champs.

A la porte de la chapelle, il me banda de nouveau les yeux. Je rentrai conduite par lui, et sans faire la moindre résistance. Je comptai de nouveau les quarante pas, et nous nous arrêtâmes. Je compris pendant cette pause que Cantarello fouillait à sa poche pour en tirer la clef. J'entendis qu'il cherchait contre la muraille l'ouverture de la serrure. Je songeai qu'il devait alors avoir le dos tourné. Je levai vivement mon bandeau et je l'abaissai aussitôt. Ce ne fut qu'une seconde, mais cette seconde me suffit. Nous étions dans la chapelle à gauche de l'autel. La porte doit se trouver entre les deux pilastres.

C'est là qu'il faudra chercher cette entrée, chercher jusqu'à ce qu'on la trouve, car c'est là précisément et positivement qu'elle est.

Cantarello ne vit rien. Les deux portes s'ouvrirent successivement devant nous, et, la troisième refermée derrière moi, je me retrouvai dans notre cachot.

Luigi et moi, nous observâmes le même silence que la première fois, et ce ne fut que lorsque je jugeai qu'il était impossible que Cantarello fût encore là, que je tirai la plume de ma poche et que je la montrai à Luigi. Il me fit signe de la cacher, et je la glissai sous mon matelas.

Puis j'allai m'asseoir près de lui, et, comme la première fois, je lui racontai les moindres détails de ma sortie. C'était une circonstance précieuse que la découverte que j'avais faite de la porte secrète qui donnait dans l'église, et avec des renseignements aussi exacts que ceux que je pouvais donner maintenant, il était certain qu'on finirait par découvrir la serrure, et qu'une fois la serrure découverte, on parviendrait jusqu'à nous.

Je laissai un jour se passer à peu près avant d'essayer d'écrire ; alors je pris un des gobelets d'étain, je délayai dans de l'eau un peu de ce noir qui était resté à la muraille depuis le jour où on y avait fait du feu, je pris ma plume, je la trempai dans ce mélange, et je m'aperçus avec joie qu'il pouvait parfaitement me tenir lieu d'encre.

Le même jour, je commençai à écrire, sous l'invocation du Dieu et de la Madone ces mémoires, qui contiennent le récit exact de nos malheureuses aventures, et de bien humble et bien pressante prière à tout chrétien dans les mains duquel il tomberait, de venir le plus tôt possible à notre secours.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Une croix était dessinée au-dessous de ces mots, puis le manuscrit continuait ; seulement, la forme du récit était changée : elle était au présent au lieu d'être au passé. Ce n'étaient plus des souvenirs de dix, de huit, de six, de quatre ou de deux ans ; c'étaient des notes journalières, des impressions momentanées, jetées sur le papier à l'heure même où elles venaient d'être ressenties.

Aujourd'hui Cantarello est venu comme d'habitude ; outre les provisions ordinaires, il a apporté le coton et les aiguilles à tricoter qu'il m'avait promis ; le manuscrit et la plume étaient cachés, les deux gobelets étaient propres et rincés sur la table, il ne s'est aperçu de rien. O mon Dieu ! protégez-nous.

Trois semaines sont passées, et Cantarello ne parle pas de me faire sortir. Aurait-il des soupçons ? Impossible. Aujourd'hui il est resté plus longtemps que d'habitude, et m'a regardée en face : je me suis sentie rougir, comme s'il avait pu lire mon espérance sur mon front : alors j'ai pris mon enfant dans mes bras, et je l'ai bercé en chantant, tant j'étais troublée.

— Ah ! vous chantez, a-t-il dit ; vous ne vous trouvez donc pas si mal ici que je le croyais ?

— C'est la première fois que cela m'arrive depuis que je suis ici.

— Savez-vous depuis combien de temps vous êtes dans ce souterrain ? a demandé Cantarello.

— Non, ai-je répondu ; les deux ou trois premières années, j'ai compté les jours ; mais j'ai vu que c'était inutile, et j'ai cessé de prendre cette peine.

— Depuis près de huit ans, a dit Cantarello.

J'ai poussé un soupir, Luigi a fait entendre un rugissement de colère. Cantarello s'est retourné, a regardé Luigi avec mépris, et a haussé les épaules ; puis, sans parler de me faire sortir, il s'est retiré.

Ainsi il y a huit ans que nous sommes enfermés dans ce caveau. O mon Dieu ! mon Dieu ! vous l'avez entendu de sa propre bouche : il y a huit ans ! Et qu'avons-nous fait pour souffrir ainsi ? Rien ; vous le savez bien, mon Dieu !

Sainte Madone du Rosaire, priez pour nous !

Oh ! écoutez-moi, écoutez, vous dont je ne sais pas le nom ; vous, mon seul espoir ; vous qui, femme comme moi, mère comme moi, devez avoir pitié de mes souffrances ; écoutez, écoutez !

Cantarello sort d'ici. Deux mois et demi s'étaient écoulés sans qu'il parlât de rien ; enfin, aujourd'hui, il m'a offert de sortir dans huit jours ; j'ai accepté. Dans huit jours il viendra me prendre ; dans huit jours mon sort sera entre vos mains ; vos yeux, vos paroles, toute votre personne a paru me porter de l'intérêt. — Ma sœur en Jésus-Christ, ne m'abandonnez pas !

Vous trouverez toute cette histoire chez vous après mon départ. Sur mon salut éternel, sur la tombe de ma mère, sur la tête de mon enfant ! c'est la vérité pure, c'est ce que je dirai à Dieu quand Dieu m'appellera à lui, et à chacune de mes paroles l'ange qui accompagnera mon âme au pied de son trône dira en pleurant de pitié :

— Seigneur, c'est vrai !

Écoutez donc : aussitôt que vous aurez trouvé ce manuscrit, vous irez chez le juge, et vous lui direz qu'à un quart de lieue de chez lui, il y a trois malheureux qui gémissent ensevelis depuis huit ans : un mari, une femme, un enfant. Si Cantarello est votre parent, votre allié ou votre ami, ne dites au juge rien autre chose que cela, et sur la madone ! je vous jure qu'une fois hors d'ici, pas un mot d'accusation ne sortira de ma bouche ; je vous jure sur cette croix que je trace, et que Dieu me punisse dans mon enfant si je manque à cette sainte promesse !

Vous ne lui direz donc rien autre chose que ceci : — Il y a près d'ici trois créatures humaines plus malheureuses que jamais aucune créature ne l'a été ; nous pouvons les sauver : prenez des leviers, des pinces ; il y a quatre portes, quatre portes massives à enfoncer avant d'arriver à eux. Venez, je sais où ils sont, venez. — Et s'il hésitait, vous tomberiez à ses genoux comme je tombe aux vôtres, et vous le supplieriez comme je vous supplie.

Alors il viendra, car quel est l'homme, quel est le juge qui refuserait de sauver trois de ses semblables, surtout lorsqu'ils sont innocents ? Il viendra, vous marcherez devant lui, et vous le conduirez droit à l'église.

Vous ouvrirez la porte, vous conduirez le juge à la chapelle droite, celle où il y a au-dessus de l'autel un saint Sébastien tout percé de flèches ; lorsque vous serez arrivés à l'autel, écoutez bien, il y a deux pilastres à gauche. La porte doit être pratiquée entre ces deux pilastres. Peut-être ne la verrez-vous point d'abord, car elle est admirablement cachée, à ce qu'il m'a paru ; peut-être, en frappant contre le mur, le mur ne trahira-t-il aucune issue ; car, comprenez bien, c'est le mur même qui forme l'entrée du

souterrain ; mais l'entrée est là, soyez-en sûre, ne vous laissez pas rebuter. Si elle échappait d'abord à vos recherches, allumez une torche, approchez-la de la muraille, je vous dis que vous finirez par trouver quelque serrure imperceptible, quelque gerçure invisible, ce sera là. Frappez, frappez : peut-être vous entendrons-nous, nous saurons que vous êtes là, cela nous donnera l'espoir du courage. Vous saurez que nous sommes derrière à vous attendre, à prier pour vous, oui, pour vous, pour le juge, pour tous nos libérateurs quels qu'ils soient ; oui, je prierai pour eux tous les jours de ma vie comme je prie en ce moment.

C'est bien clair, n'est-ce pas, tout ce que je vous dis là? Dans l'église des marquis de San-Floridio, la chapelle à droite, celle de saint Sébastien, entre les deux pilastres. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! je tremble tellement en vous écrivant, ma libératrice, que je ne sais pas si vous pourrez me lire.

Je voudrais savoir comment vous vous appelez, pour répéter cent fois votre nom dans mes prières. Mais Dieu, qui sait tout, sait que c'est pour vous que je prie, et c'est tout ce qu'il faut.

Oh ! mon Dieu ! il vient d'arriver ce qui n'était jamais arrivé depuis que nous sommes ici. Cantarello est venu deux jours de suite. Avait-il été suivi? Se doutait-il de quelque chose? Quelqu'un a-t-il quelque soupçon de notre existence et cherche-t-il à nous découvrir ? Oh ! quel que soit cet être secourable, cet être humain, secourez-le, Seigneur, venez-lui en aide !

Cantarello était entré au moment où nous nous y attendions le moins. Heureusement le papier était caché. Il est entré et a regardé de tous côtés, a frappé contre tous les murs ; puis, bien assuré que chaque chose était dans le même état :

— Je suis revenu, a-t-il dit en se retournant vers moi, parce que j'avais oublié de vous dire, je crois, que, si vous vouliez, je vous ferais sortir à ma première visite.

— Je vous remercie, lui répondis-je, vous me l'aviez dit.

— Ah ! je vous l'avais dit, reprit Cantarello d'un air distrait, très bien ; alors j'ai pris en revenant une peine inutile.

Puis il regarda encore autour de lui, sonda la muraille en deux ou trois endroits, et sortit. Nous l'entendîmes s'éloigner et fermer l'autre porte. Dix minutes environ après son départ, une espèce de détonation se fit entendre comme celle d'un coup de pistolet ou d'un coup de fusil. Est-ce un signal qu'on nous donne, et, comme nous l'espérons, quelqu'un veillerait-il pour nous?

Depuis quatre ou cinq jours, rien de nouveau ne s'est passé ; autant qu'il m'est permis de me fier à mon calcul, c'est demain que Cantarello va venir me prendre. Je n'ajouterai probablement rien à ce récit d'ici à demain, rien qu'une nouvelle supplication que je vous adresse pour que vous ne nous abandonniez pas à notre désespoir.

O âme charitable, ayez pitié de nous !

O mon Dieu ! mon Dieu ! que s'est-il passé? Ou je me trompe (et il est impossible que je me trompe de deux jours), ou le jour est passé où Cantarello devait venir, et Cantarello n'est pas venu. J'en juge d'ailleurs par nos provisions, qu'il renouvelait tous les huit jours ; elles sont épuisées, et il ne vient pas. Mon Dieu ! étions-nous donc réservés à quelque chose de pire qu'à ce que nous avions souffert jusqu'à présent? Mon Dieu ! je n'ose pas même dire à vous ce dont j'ai peur, tant que je crains que l'écho de cet abîme ne me réponde : Oui !

Oh ! mon Dieu, serions-nous destinés à mourir de faim?

Le temps se passe, le temps se passe, et il ne vient pas, et aucun bruit ne se fait entendre. Mon Dieu ! nous consentons à rester ici éternellement, à ne jamais revoir la lumière du ciel. Mais il avait promis de faire sortir mon enfant, mon pauvre enfant !

Où est-il, cet homme que je ne voyais jamais qu'avec effroi, et que maintenant j'attends comme un dieu sauveur? Est-il malade? Seigneur, rendez-lui la santé. Est-il mort sans avoir eu le temps de confier à personne l'horrible secret de notre tombe? Oh ! mon enfant ! mon pauvre enfant !

Heureusement il a mon lait, et souffre moins que nous ; mais, sans nourriture, mon lait va se tarir ; il ne nous reste plus qu'un seul morceau de pain, un seul. Luigi dit qu'il n'a pas faim, et me le donne. Oh ! mon Dieu ! soyez témoin que je le prends pour mon enfant, pour mon enfant à qui je donnerai mon sang quand je n'aurai plus de lait.

Oh ! quelque chose de pire ! quelque chose de plus affreux encore ! l'huile est épuisée, notre lampe va s'éteindre ; l'obscurité du tombeau précédera la mort ; notre lampe, c'était la lumière, c'était la vie ; l'obscurité, ce sera la mort, plus la douleur.

Oh ! maintenant, puisqu'il n'y a plus d'espoir pour nos corps, qui que vous soyez qui descendrez dans cet effroyable abîme, priez... Dieu ! la lampe s'éteint... Priez pour nos âmes !

Le manuscrit se terminait là ; les quatre derniers mots étaient écrits dans une autre direction que les lignes précédentes : ils avaient dû être tracés dans l'obscurité. Ce qui s'était passé depuis, nul ne le savait que Dieu, seulement l'agonie devait avoir été horrible.

Le morceau de pain abandonné par Luigi avait dû prolonger la vie de Teresa de près de deux jours, car le médecin reconnut qu'il y avait eu trente-cinq ou quarante heures d'intervalle à peu près entre la mort du mari et la mort de la femme. Cette prolongation de la vie de la mère avait prolongé la vie de l'enfant ; de là venait que de ces trois malheureuses créatures la plus faible seule avait survécu.

La lecture du manuscrit s'était faite dans le caveau même témoin de l'agonie de Teresa et de Luigi : il ne laissait aucun doute ni aucune obscurité sur tous les événemens qui s'étaient passés ; et, lorsque don Ferdinand y eut ajouté sa déposition, toutes choses devinrent claires et intelligibles aux yeux de tous.

A son retour dans le village, don Ferdinand trouva l'enfant déjà mieux ; il envoya aussitôt un messager à Feminamorta pour s'informer de ce qu'était devenu le premier enfant de Luigi et de Teresa, et il apprit qu'il était toujours chez les braves gens à qui il avait été confié : sa pension, au reste, avait été exactement payée par une main inconnue, sans doute par Cantarello. Don Ferdinand déclara qu'à l'avenir, c'était sa famille qui se chargeait du sort de ces deux malheureux orphelins, ainsi que des frais funéraires de Luigi et de Teresa, pour lesquels il fonda un obit perpétuel.

Puis, lorsqu'il eut pensé à la vie des uns et à la mort des autres, don Ferdinand songea qu'il lui était bien permis de s'occuper un peu de son bonheur à lui ; il revint à Syracuse avec le juge, le médecin et Peppino, et, tandis que ces trois derniers racontaient au marquis de San-Floridio tout ce qui s'était passé dans la chapelle de Belvédère, don Ferdinand prenait sa mère à part, et lui racontait tout ce qui s'était passé dans le couvent des Ursulines de Catane. La bonne marquise leva les mains au ciel, et déclara en pleurant que c'était la main de Dieu qui avait conduit tout cela, et que ce serait fâcher le Seigneur que d'aller contre ses volontés. Comme il est facile de le penser, don Ferdinand se garda bien de la contredire.

Aussitôt qu'elle sut le marquis seul, la marquise lui fit demander un rendez-vous ; le moment était bon, le marquis se promenait en long et en large dans sa chambre, répétant que son fils s'était conduit à la fois avec la valeur d'Achille et la prudence d'Ulysse. La marquise lui exposa combien il serait fâcheux qu'une race qui promettait de reprendre, grâce à ce jeune héros, un nouvel éclat, s'arrêtât à lui et s'éteignît avec lui. Le marquis demanda à sa femme l'explication de ces paroles, et la marquise déclara en pleurant que don Ferdinand, chez qui les événemens survenus depuis un mois avaient provoqué un élan de piété inattendu, était décidé à se faire moine. Le marquis de San-Floridio éprouva une telle douleur en apprenant cette détermination, que la marquise se hâta d'ajouter qu'il y aurait un moyen de parer le coup : c'était de lui accorder pour femme la jeune comtesse de Terra-Nova, qui était sur le point de prononcer ses vœux au couvent des Ursulines de Catane, et de laquelle don Ferdinand était amoureux comme un fou. Le marquis déclara à l'instant que la chose lui paraissait à la fois non seulement on ne peut plus facile, mais encore on ne peut plus sortable, le comte de Terra-Nova étant non seulement un de ses meilleurs amis, mais encore un des plus grands noms de la Sicile. On fit, en conséquence, venir don Ferdinand, qui, ainsi que l'avait prévu sa mère, consentit, moyennant cette condition, à ne pas se faire bénédictin. Le marquis lâcha, en se grattant l'oreille, quelques mots de doute sur la dot de Carmela, laquelle dot, si ses souvenirs ne le trompaient pas, devait être assez médiocre, la famille de Terra-Nova ayant été à peu près ruinée pendant les troubles successifs de la Sicile. Mais sur ce point don Ferdinand interrompit son père, en lui disant que Carmela avait un parent inconnu qui lui faisait don de soixante mille ducats. Dans un pays où le droit d'aînesse existait, c'était un fort joli douaire pour une fille, et pour une fille qui avait un frère aîné surtout ; aussi le marquis ne fit-il aucune objection, et comme il était un de ces hommes qui n'aiment pas que les affaires traînent en longueur, il ordonna de mettre les chevaux à la litière, et se rendit le jour même chez le comte de Terra-Nova.

Le comte aimait fort sa fille ; il ne l'avait mise au couvent que pour ne point être forcé de rien faire en sa faveur le patrimoine de son fils, qui, étant destiné à soutenir le

nom et l'honneur de la famille, avait besoin, pour arriver à ce but, de tout ce que la famille possédait. Il déclara donc que, de sa part, il ne voyait aucun empêchement à ce mariage, si ce n'était que Carmela ne pouvait avoir de dot ; mais à ceci le comte répondit en souriant que la chose le regardait. Séance tenante, parole fut donc échangée entre ces deux hommes qui ne savaient pas ce que c'était de manquer à leur parole.

Le marquis revint à Syracuse. Don Ferdinand l'attendait avec une impatience dont on peut se faire une idée, et tout en l'attendant, et pour ne point perdre de temps il avait fait seller son meilleur cheval. En apprenant que tout était arrangé selon ses désirs, il embrassa le marquis, il embrassa la marquise, descendit les escaliers comme un fou, sauta sur son cheval, et s'élança au galop sur la route de Catane. Son père et sa mère le virent de leur fenêtre disparaître dans un tourbillon de poussière.

— Le malheureux enfant ! s'écria la marquise, il va se rompre le cou.

— Il n'y a point de danger, répondit le marquis ; mon fils monte à cheval comme Bellérophon.

Quatre heures après, don Ferdinand était à Catane. Il va sans dire que la supérieure pensa s'évanouir de surprise et Carmela de joie.

Trois semaines après, les jeunes gens étaient unis à la cathédrale de Syracuse, don Ferdinand n'ayant point voulu que la cérémonie se fît à la chapelle des marquis de San-Floridio, de peur que le sang qu'il avait vu coagulé sur les dalles ne lui portât malheur.

On enleva le carreau marqué d'une croix, qui était au pied du lit de Cantarello, et l'on y trouva les soixante mille ducats.

C'était la dot que don Ferdinand avait reconnue à sa femme.

UN REQUIN

Nous avions vu à Syracuse tout ce que Syracuse pouvait nous offrir de curieux ; il ne nous restait plus qu'à y faire la provision de vin obligée ; nous consacrâmes toute la soirée à cette importante acquisition ; le même soir, nous fîmes porter nos barriques au speronare, où nous les suivîmes immédiatement, après avoir embrassé notre savant et aimable cicerone, qui, en nous quittant, nous donna des lettres pour Palerme.

Nous trouvâmes comme toujours l'équipage joyeux, dispos et prêt au départ ; il n'y avait pas jusqu'à notre cuisinier qui n'eût profité de ces deux jours de repos pour se remettre ; il nous attendait sur le pont, prêt à nous faire à souper, car le pauvre diable, il faut le dire, était plein de bonne volonté, et, dès qu'il pouvait se tenir sur ses jambes, il en profitait pour courir à ses casseroles. Malheureusement, nous avions dîné avec Gargallo, ce qui ne nous laissait aucune possibilité de profiter de sa bonne disposition à notre égard. A notre refus, il se rabattit sur Milord, qui était toujours prêt, et qui avala à lui seul, avec adjonction convenable de pain et de pommes de terre, le macaroni destiné à Jadin et à moi, circonstance qui, j'en suis certain, a laissé dans sa mémoire un bon souvenir de la façon dont on mange à Syracuse.

Nous avions laissé le capitaine un peu souffrant d'un rhumatisme dans les reins ; bon gré, mal gré, il m'avait fallu faire le médecin, et j'avais ordonné des frictions avec de l'eau-de-vie camphrée. Le capitaine avait déjà usé du remède ; soit imagination, soit réalité, il prétendait se trouver mieux à notre retour et se promettait de suivre l'ordonnance.

Le temps était magnifique ; je l'ai déjà dit, rien n'est beau, rien n'est poétique comme une nuit sur les côtes de Sicile, entre ce ciel et cette mer qui semblent deux nappes d'azur brodées d'or ; aussi restâmes-nous sur le pont assez tard à jouer à je ne sais quel jeu inventé par l'équipage, et dans lequel le perdant était forcé de boire un verre de vin. Il va sans dire qu'en deux ou trois leçons nous étions devenus plus forts que nos maîtres, et que nos matelots perdaient toujours. Pietro surtout était d'un malheur désespérant.

Vers minuit, nous nous retirâmes dans notre cabine, laissant le pont à la disposition du capitaine, qui venait d'y dresser une espèce de plate-forme sur laquelle il se couchait à plat ventre afin de donner plus de facilité à Giovanni d'exécuter la prescription que je lui avais faite à l'endroit des rhumatismes de son patron ; mais à peine étions-nous au lit, que nous entendîmes jeter un cri perçant. Nous nous précipitâmes, Jadin et moi, vers la porte, nous y arrivâmes à temps pour voir le pont couvert de flammes, et du milieu de ces flammes se dégager une espèce de diable tout en feu, qui, d'un bond, s'élança par-dessus le bastingage, et alla s'enfoncer dans la mer, tandis que son compagnon, dont le bras seul brûlait, courait en jetant des hurlemens de damné et en appelant au secours. Nous demeurâmes un instant sans rien comprendre non plus que l'équipage à toute cette aventure, lorsque la tête de Nunzio apparut tout à coup au-dessus de la cabine, et que cet ordre se fit entendre :

— A bas la voile, et attendons le capitaine, qui est à la mer.

L'ordre fut exécuté sur-le-champ et avec cette ponctualité passive qui forme le caractère particulier de l'obéissance des matelots. La voile glissa le long du mât, et s'abattit sur le pont ; presque aussitôt le petit bâtiment s'arrêta comme un oiseau dont on briserait l'aile, et l'on entendit la voix du capitaine, qui demandait une corde ; un instant après, grâce à l'objet demandé, le capitaine était remonté à bord.

Alors tout s'expliqua.

Pour plus d'efficacité, Giovanni avait fait tiédir l'eau-de-vie camphrée, et armé d'un gant de flanelle, il en frottait les reins du capitaine, lorsque, dans le voyage qu'elle faisait du plat où était le liquide à l'épine dorsale du patron, sa main avait pris feu à la lampe qui éclairait l'opération ; le feu s'était communiqué immédiatement de la main de l'opérateur à la nuque du patient, et de la nuque du patient à toutes les parties du corps humectées par le spécifique. Le capitaine s'était senti tout à coup brûlé des mêmes feux qu'Hercule ; pour les éteindre, il avait couru au plus près, et s'était élancé dans la mer. C'était lui qui avait poussé le cri que nous avions entendu, c'était lui que nous avions vu passer comme un météore. Quant à son compagnon d'infortune, c'était le pauvre Giovanni, dont le bras, emprisonné dans son gant de flanelle, brûlait depuis le bout des ongles jusqu'au coude, et qui n'ayant aucun motif de faire le Mucius Scévola, courait sur le pont en criant comme un possédé.

Visite faite des parties lésées, il fut reconnu que le capitaine avait le dos rissolé, et que Giovanni avait la main à moitié cuite. On gratta à l'instant même toutes les carottes qui se trouvaient à bord, et de leurs raclures on fit une compresse circulaire pour la main de Giovanni, et un cataplasme de trois pieds de long pour les reins du capitaine ; puis le capitaine se coucha sur le ventre, Giovanni sur le côté, l'équipage comme il put, nous comme nous voulûmes, et tout rentra dans l'ordre.

Nous nous réveillâmes comme nous doublions le promontoire de Passero, l'ancien cap Pachinum, l'angle le plus aigu de l'antique Trinacrie. C'était la première fois que je trouvais Virgile en faute. Ses *altas cautes projectaque saxa Pachini* s'étaient affaissées pour offrir à la vue une côte basse, et qui s'enfonce presque insensiblement dans la mer. Depuis le jour où l'auteur de l'Enéide écrivait son troisième chant, l'Etna, il est vrai, a si souvent fait des siennes, que le nivellement qui donne un démenti à l'harmonieux hexamètre de Virgile pourrait bien être son ouvrage, cette supposition soit faite sans l'offenser : on ne prête qu'aux riches.

Le vent était tout à fait tombé, et nous ne marchions qu'à la rame, longeant les côtes à un quart de lieue de distance, ce qui nous permettait d'en suivre des yeux tous les accidens, d'en parcourir du regard toutes les sinuosités. De temps en temps nous étions distraits de notre contemplation par quelque goéland qui passait à portée, et à qui nous envoyions un coup de fusil, ou par quelque dorade qui montait à la surface de l'eau, et à laquelle nous lancions le harpon. La mer était si belle et si transparente, que l'œil pouvait plonger à une profondeur presque infinie. De temps en temps au fond de cet abîme d'azur, brillait tout à coup un éclair d'argent ; c'était quelque poisson qui fouettait l'eau d'un coup de queue, et qui disparaissait effrayé par notre passage. Un seul, qui paraissait de la grosseur d'un brochet ordinaire, nous suivait à une profondeur incalculable, presque sans mouvement, et bercé par l'eau. J'avais les yeux fixés sur ce poisson depuis près de dix minutes, lorsque Jadin, voyant ma préoccupation, vint me rejoindre, en s'informant de ce qui la causait. Je lui montrai mon cétacé qu'il eut d'abord quelque peine à apercevoir, mais qu'il finit par distinguer aussi bien que moi. Bientôt il arriva ce qui arrive à Paris lorsqu'on s'arrête sur un pont et qu'on regarde dans la rivière. Pietro, qui passait avec une demi-douzaine de côtelettes qui devaient faire le fonds de notre déjeuner, s'approcha de nous, et, suivant la direction de nos regards, parvint aussi à voir l'objet qui les attirait ; mais à notre grand étonnement, cette vue parut lui faire une impression si désagréable, que nous nous hâtâmes de lui demander quel était ce poisson qui nous suivait si obstinément. Pietro se contenta de hocher

la tête ; après nous avoir répondu : C'est un mauvais poisson, il continua son chemin vers la cuisine, et disparut dans l'écoutille. Comme cette réponse était loin de nous satisfaire, nous appelâmes le capitaine, qui venait de faire son apparition sur le pont, et sans prendre le temps de lui demander comment allait son rhumatisme, nous renouvelâmes notre question. Il regarda un instant, puis laissant échapper un geste de dégoût :

— *Ce un cane marino*, nous dit-il, et il fit un mouvement pour s'éloigner.

— Peste, capitaine ! dis-je en le retenant, vous paraissez bien dégoûté. *Un cane marino?* Mais c'est un requin, n'est-ce pas ?

— Non pas précisément, reprit le capitaine, mais c'est un poisson de la même espèce.

— Alors, c'est un diminutif de requin, dit Jadin.

— Il n'est pas des plus gros qui se puissent voir, répondit le capitaine, mais il est encore de six à sept pieds de long.

— Farceur de capitaine ! dit Jadin.

— C'est l'exacte vérité.

— Dites donc, capitaine, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de le pêcher ? demandai-je.

Le capitaine secoua la tête.

— Nos hommes ne voudront pas, dit-il.

— Et pourquoi cela ?

— C'est un mauvais poisson.

— Raison de plus pour en débarrasser notre route.

— Non, il y a un proverbe sicilien qui dit que tout bâtiment qui prend un requin à la mer rendra un homme à la mer.

— Mais enfin, ne pourrait-on le voir de plus près ?

— Oh ! cela est facile ; jetez-lui quelque chose, et il viendra.

— Mais quoi ?

— Ce que vous voudrez ; il n'est pas fier. Depuis un paquet de chandelles jusqu'à une côtelette de veau, il acceptera tout

— Jadin, ne perdez pas l'animal de vue ; je reviens.

Je courus à la cuisine, et, malgré les cris de Giovanni, qui était en train de passer nos côtelettes à la poêle, je pris un poulet qu'il venait de plumer et de trousser à l'avance pour notre dîner. Au moment de mettre le pied sur l'échelle, j'entendis de si profonds soupirs, que je m'arrêtai pour regarder qui les poussait. C'était Cama, que le mal de mer avait repris, et qui, ayant su qu'un requin nous suivait, se figurait, selon la superstition des matelots, qu'il était là à son intention. J'essayai de le rassurer ; mais, voyant que je perdais mon temps, je revins à mon squale.

Il était toujours à la même place, mais le capitaine avait quitté la sienne et était allé causer avec le pilote, nous laissant le champ libre, curieux qu'il était d'assister à ce qui allait se passer entre nous et le requin. Au reste, les quatre matelots qui ramaient avaient quitté leurs avirons, et appuyés sur le bastingage, à quelques pas de nous, ils paraissaient s'entretenir de leur côté de l'important événement qui nous arrivait.

Le requin était toujours immobile et se tenait à peu près à la même profondeur.

J'attachai une pierre de notre lest au cou du poulet, et je le jetai à l'eau dans la direction du requin.

Le poulet s'enfonça lentement, et était déjà parvenu à une vingtaine de pieds de profondeur sans que celui auquel il était destiné eût paru s'en inquiéter le moins du monde, lorsqu'il nous sembla néanmoins voir le squale grandir visiblement. En effet, à mesure que le poulet descendait, il montait de son côté pour venir au-devant de lui. Enfin, lorsqu'ils ne furent qu'à quelques brasses l'un de l'autre, le requin se retourna sur le dos et ouvrit sa gueule, où disparut incontinent le poulet. Quant au caillou que nous y avions ajouté pour le forcer à descendre, nous ne vîmes pas que notre convive s'en inquiétât autrement ; bien plus, alléché par ce prélude, il continua de monter, et par conséquent de grandir. Enfin, il arriva jusqu'à une brasse ou une brasse et demie au-dessous de la surface de la mer, et nous fûmes forcés de reconnaître la vérité de ce que nous avait dit le capitaine : le prétendu brochet avait près de sept pieds de long.

Alors, malgré toutes les recommandations du capitaine, l'envie nous reprit de pêcher le requin. Nous appelâmes Giovanni, qui, croyant que nous étions impatiens de notre déjeuner, apparut au haut de l'échelle les côtelettes à la main. Nous lui expliquâmes qu'il s'agissait de toute autre chose, et lui montrâmes le requin en le priant d'aller chercher son harpon, et en lui promettant un louis de bonne main s'il parvenait à le prendre ; mais Giovanni se contenta de secouer la tête, et, posant nos côtelettes sur une chaise, il s'en alla en disant : Oh ! excellence, c'est un mauvais poisson.

Je connaissais déjà trop mes Siciliens pour espérer parvenir à vaincre une répugnance si universellement manifestée ; aussi, ne me fiant pas à notre adresse à lancer le harpon, n'ayant point à bord de hameçon de taille à pêcher un pareil monstre, je résolus de recourir à nos fusils. En conséquence, je laissai Jadin en observation, l'invitant, si le requin faisait mine de s'en aller, à l'entretenir avec les côtelettes, près desquelles Milord était allé s'asseoir, tout en les regardant de côté avec un air de concupiscence impossible à décrire, et je courus à la cabine pour changer la charge de mon fusil ; j'y glissai des cartouches à deux balles par chaque canon ; quant à la carabine, elle était déjà chargée à lingots, puis je revins sur le pont.

Tout était dans le même état : Milord gardant les côtelettes, Jadin gardant le requin, et le requin ayant l'air de nous garder.

Je remis la carabine à Jadin, et je conservai le fusil ; puis nous appelâmes Pietro pour qu'il jetât une côtelette au requin, afin que nous profitassions du moment où l'animal la viendrait chercher à la surface de l'eau pour tirer sur lui ; mais Pietro nous répondit que c'était offenser Dieu que de nourrir des chiens de mer avec des côtelettes de veau, quand nous n'en donnions que les os à ce pauvre *Melord*. Comme cette réponse équivalait à un refus, nous résolûmes de faire la chose nous-mêmes. Je transportai le plat de la chaise sur le bastingage ; nous convînmes de jeter une première côtelette d'essai, et de ne faire feu qu'à la seconde, afin que le poisson parfaitement amorcé, se livrât à nous sans défiance, et nous commençâmes la représentation.

Tout se passa comme nous l'avions prévu. A peine la côtelette fut-elle à l'eau, que le requin s'avança vers elle d'un seul mouvement de sa queue, et, renouvelant la manœuvre qui lui avait si bien réussi à l'endroit du poulet, tourna son ventre argenté, ouvrit sa large gueule meublée de deux rangées de dents, puis absorba la côtelette avec une gloutonnerie qui prouvait que, s'il avait l'habitude de la viande crue, quand l'occasion s'en présentait il ne méprisait pas non plus la viande cuite.

L'équipage nous avait regardé faire avec un sentiment de peine, visiblement partagé par Milord, qui avait suivi le plat de la chaise au bastingage, et qui se tenait debout sur le banc, regardant par-dessus le bord ; mais nous étions trop avancés pour reculer, et, malgré la désapprobation générale que le respect qu'on nous portait empêchait seul de manifester hautement, je pris une seconde côtelette ; mesurant la distance pour avoir le requin à dix pas et en plein travers, je la jetai à la mer, reportant du même coup la main à la crosse de mon fusil pour être prêt à tirer.

Mais à peine avais-je accompli ce mouvement que Pietro jeta un cri, et que nous entendîmes le bruit d'un corps pesant qui tombait à la mer. C'était Milord qui n'avait pas cru que son respect pour les côtelettes devait s'étendre au delà du plat, et qui, voyant que nous en faisions largesse à un individu qui, dans sa conviction, n'y avait pas plus de droit que lui, s'était jeté par-dessus le bord pour aller disputer sa proie au requin.

La scène changeait de face ; le squale, immobile, paraissait hésiter entre la côtelette et Milord ; pendant ce temps Pietro, Philippe et Giovanni avaient sauté sur les avirons, et battaient l'eau pour effrayer le requin ; d'abord nous crûmes qu'ils avaient réussi, car le squale plongea de quelques pieds ; mais, passant à trois ou quatre brasses au-dessous de Milord qui, sans s'inquiéter de lui le moins du monde, continuait de nager en soufflant vers sa côtelette qu'il ne perdait pas de vue, il reparut derrière lui, remonta presque à fleur d'eau, et d'un seul mouvement s'élança en se retournant sur le dos vers celui qu'il regardait déjà comme sa proie. En même temps nos deux coups de fusil partirent ; le requin battit la mer d'un violent coup de queue, faisant jaillir l'écume jusqu'à nous, et sans doute dangereusement blessé, s'enfonça dans la mer, puis disparut, laissant la surface de l'eau jusque-là du plus bel azur troublée par une légère teinte sanglante.

Quant à Milord, sans faire attention à ce qui se passait derrière lui, il avait happé sa côtelette, qu'il broyait triomphalement, tout en revenant vers le speronare, tandis qu'avec le coup qui me restait à tirer je me tenais prêt à saluer le requin s'il avait l'audace de se montrer de nouveau ; mais le requin en avait assez à ce qu'il paraît, et nous ne le revîmes ni de près ni de loin.

Là s'élevait une grave difficulté pour Milord : il était plus facile pour lui de sauter à la mer que de remonter sur le bâtiment ; mais, comme on le sait, Milord avait un ami dévoué dans Pietro ; en un instant la chaloupe fut à la mer, et Milord dans la chaloupe. Ce fut là qu'il acheva, avec son flegme tout britannique, de broyer les derniers os de la côtelette qui avait failli lui coûter si cher.

Son retour à bord fut une véritable ovation : Jadin avait bien quelque envie de l'assommer, afin de lui ôter à l'avenir le goût de la course aux côtelettes ; mais j'obtins que rien ne troublerait les joies de son triomphe, qu'il supporta au reste avec sa modestie ordinaire.

Toute la journée se passa à commenter l'événement de la

matinée. Vers les trois heures, nous nous trouvâmes au milieu d'une demi-douzaine de petites îles ou plutôt de grands écueils qu'on appelle les Formiche. L'équipage nous proposait de descendre sur un de ces rochers pour dîner, mais j'avais déjà jeté mon dévolu sur une petite île que j'avais relevée à trois milles à peu près de nous, et sur laquelle je donnai l'ordre de nous diriger : elle était indiquée sur ma carte sous le nom de l'île [illegible].

C'était le jour des rébellions ; à peine avais-je donné cet ordre, qu'il s'établit une conférence entre Nunzio, le capitaine et Vincenzo ; puis le capitaine vint nous dire qu'on gouvernerait, si je continuais de l'exiger, vers le point que je désignais, mais qu'il devait d'abord nous prévenir que trois ans auparavant, ils avaient trouvé sur cette île le cadavre d'un matelot que la mer y avait jeté ; de lui demander alors ce qu'était devenu le cadavre ; il me répondit que lui et ses hommes lui avaient creusé une fosse, l'avaient enterré proprement comme il convenait à un chrétien, après quoi ils avaient jeté sur la fosse toutes les pierres qu'ils avaient trouvées dans l'île et qui formait la petite élévation que nous pouvions voir d'ici ; en outre, de retour au village Della Pace, ils lui avaient fait dire une messe. Comme le cadavre n'avait rien à réclamer de plus, je maintins l'ordre donné, et l'appétit commençant à se faire sentir, j'invitai nos hommes à prendre leurs avirons ; un instant après six rameurs étaient à leur poste, et nous avancions presque aussi rapidement qu'à la voile.

Pendant ce temps Nunzio leva la tête au-dessus de sa cabine ; c'était ordinairement le signe qu'il avait quelque chose à nous dire. Nous nous approchâmes et il nous raconta qu'avant la prise d'Alger cette petite île était un repaire de pirates qui s'y tenaient à l'affût, et qui de là fondaient comme des oiseaux de proie sur tout ce qui passait à leur portée. Un jour que Nunzio s'amusait à pêcher, il avait vu une troupe de ces barbaresques enlever un petit yacht qui appartenait au prince de Paterno, et dans lequel le prince était lui-même.

Cet événement avait donné lieu à un fait qui peut faire juger du caractère des grands seigneurs siciliens.

Le prince de Paterno était un des plus riches propriétaires de la Sicile ; les barbaresques, qui savaient à qui ils avaient affaire, eurent donc pour lui les plus grands égards et, l'ayant conduit à Alger, le vendirent au dey pour une somme de 100.000 piastres ; 600.000 fr. C'était pour rien. Aussi le dey ne marchanda aucunement, sachant d'avance ce qu'il pouvait gagner sur la marchandise, paya les 100.000 piastres, et se fit amener le prince de Paterno pour traiter avec lui de puissance à puissance.

Mais, au premier mot que le dey d'Alger dit au prince de Paterno de l'objet pour lequel il l'avait fait venir, le prince lui répondit qu'il ne se mêlait jamais d'affaires d'argent, et que, si le dey avait quelque chose de pareil à régler avec lui, il n'avait qu'à s'en entendre avec son intendant.

Le dey d'Alger n'était pas fier, il renvoya le prince de Paterno et fit venir l'intendant. La discussion fut longue ; enfin il demeura convenu que la rançon du prince et de toute sa suite serait fixée à 600.000 piastres, c'est-à-dire à près de 4 millions, payables en deux paiemens égaux : 300.000 piastres à l'expiration du temps voulu pour que l'intendant retournât en Sicile et rapportât cette somme, 300.000 piastres à six mois de date. Il était arrêté, en outre, que, le premier paiement accompli, le prince et toute sa suite seraient libres ; le second paiement avait pour garant la parole du prince.

Comme on le voit, le dey d'Alger avait fait une assez bonne spéculation : il gagnait 3.500.000 francs de la main à la main.

L'intendant partit et revint à jour fixe avec ses 300.000 piastres. [illegible] le dey d'Alger, fidèle observateur de la [illegible] touché la somme, qu'il déclara au prince qu'il [illegible] lui rendit son yacht, et pour plus de sécurité lui donna un laissez-passer.

Le prince revint heureusement en Sicile, à la grande joie de ses vassaux qui [illegible] tort, et auxquels il donna des fêtes dans lesquelles il dépensa encore 1.500.000 francs à peu près. Puis il donna l'ordre à son intendant de s'occuper à réunir les [illegible] qu'il restait devoir au dey d'Alger.

Les 300.000 piastres étaient réunies et allaient être acheminées à leur destination, lorsque le prince de Paterno reçut un paquet [illegible] qu'il [illegible] comme d'habitude, à son intendant. C'était une dépêche [illegible] du roi de Naples mettant entre ses [illegible] et lui [illegible] de verser la somme destinée au dey d'Alger dans le trésor de sa majesté napolitaine.

L'intendant vint annoncer cette nouvelle au prince de Paterno. Le prince de Paterno demanda à son intendant ce que cela voulait dire.

Alors l'intendant apprit au prince que le roi de Naples, ayant déclaré, il y avait quinze jours, la guerre à la régence d'Alger, avait jugé qu'il serait d'une mauvaise politique de laisser enrichir son ennemi, et compris qu'il serait d'une politique excellente de s'enrichir lui-même. De là l'ordre donné au prince de Paterno de verser le reste de sa rançon dans les coffres de l'État.

L'ordre était positif, et il n'y avait pas moyen de s'y soustraire. D'un autre côté, le prince avait donné sa parole et ne voulait pas y manquer. L'intendant, interrogé, répondit que les coffres de son excellence étaient à sec, et qu'il fallait attendre la récolte prochaine pour les remplir.

Le prince de Paterno, en fidèle sujet, commença par verser entre les mains de son souverain les 300.000 piastres qu'il avait réunies ; puis il vendit ses diamans et sa vaisselle, et en réunit 300.000 autres, que le dey reçut à heure fixe.

Quelques-uns prétendirent que le plus corsaire des deux monarques n'était pas celui qui demeurait de l'autre côté de la Méditerranée.

Quant au prince de Paterno, il ne se prononça jamais sur cette délicate appréciation, et, toutes les fois qu'on lui parla de cette aventure, il répondit qu'il se trouvait heureux et honoré d'avoir pu rendre service à son souverain.

Cependant, tout en causant avec Nunzio, nous avancions vers l'île. Elle pouvait avoir cent cinquante pas de tour, était dénuée d'arbres, mais toute couverte de grandes herbes. Lorsque nous n'en fûmes plus éloignés que de deux ou trois encablures, nous jetâmes l'ancre, et l'on mit la chaloupe à la mer. Alors seulement une centaine d'oiseaux qui la couvraient s'envolèrent en poussant de grands cris. J'envoyai un coup de fusil au milieu de la bande ; deux tombèrent.

Nous descendîmes dans la barque, qui commença par nous mettre à terre, et qui retourna à bord chercher tout ce qui était nécessaire à notre cuisine. Une espèce de rocher creuse, et qui avait servi à cet usage, fut érigé en cheminée ; cinq minutes après, il présentait un brasier magnifique, devant lequel tournait une broche confortablement garnie.

Pendant ces préparatifs, nous ramassions nos oiseaux, et nous visitions notre île. Nos oiseaux étaient de l'espèce des mouettes ; l'un d'eux n'avait que l'aile cassée. Pietro lui fit l'amputation du membre mutilé, puis le patient fut immédiatement transporté à bord, où l'équipage prétendit qu'il s'apprivoiserait à merveille.

La barque qui le conduisait ramena Cama. Le pauvre diable, chaque fois que le bâtiment s'arrêtait, reprenait ses forces, et tant bien que mal se redressait sur ses jambes. Il avait aperçu l'île, et comme ce n'était enfreindre qu'à moitié la défense qui lui était faite d'aller à terre, Pietro avait eu pitié de lui, et nous le renvoyait une casserole à chaque main.

Pendant ce temps, nous faisions l'inventaire de notre île. Les pirates qui l'avaient habitée avaient sans doute une grande prédilection pour les ognons, car ces hautes herbes que nous avions vues de loin, et dans lesquelles nous nous frayions à grand'peine un passage, n'étaient rien autre chose que des ciboules montées en graines. Aussi, à peine avions-nous fait cinquante pas dans cette espèce de potager, que nous étions tout en larmes. C'était acheter trop cher une investigation qui ne promettait rien de bien neuf pour la science. Nous revînmes donc nous asseoir auprès de notre feu, devant lequel le capitaine venait de faire transporter une table et des chaises. Nous profitâmes aussitôt de cette attention, Jadin en retouchant des croquis inachevés, et moi en écrivant à quelques amis.

A part ces malheureux ognons, j'ai conservé peu de souvenirs aussi pittoresques que celui de notre dîner dressé près de ce tombeau d'un pauvre matelot noyé, dans cette petite île, ancien repaire de pirates, au milieu de tout notre équipage, joyeux, chantant et empressé. La mer était magnifique, et l'air si limpide, que nous apercevions jusqu'à deux ou trois lieues dans les terres, les moindres détails du paysage ; aussi demeurâmes-nous à table jusqu'à ce qu'il fût nuit tout à fait close.

Vers les neuf heures du soir, une jolie brise se leva, venant de terre ; c'était ce que nous pouvions désirer de mieux. Comme la côte de Sicile, du cap Passero à Girgenti, ne présente rien de bien curieux, j'avais prévenu le capitaine que je comptais, si la chose était possible, toucher à l'île de Pantellerie, l'ancienne Cossyre. Le hasard nous servait à souhait ; aussi le capitaine nous invita à nous hâter de remonter à bord. Nous ne perdîmes d'autre temps à nous rendre à son invitation que celui qu'il nous fallait pour mettre le feu aux herbes sèches dont l'île était couverte. Aussi en un instant fut-elle tout en flammes.

Ce fut éclairés par ce phare immense que nous mîmes à la voile, en saluant de deux coups de fusil le tombeau du pauvre matelot noyé.

IL SIGNOR ANGA

Le lendemain, quand nous nous réveillâmes, les côtes de Sicile étaient à peine visibles. Comme le vent avait continué d'être favorable, nous avions fait une quinzaine de lieues dans notre nuit. C'était le tiers à peu près de la distance que nous avions à parcourir. Si le temps ne changeait pas, il y avait donc probabilité que nous arriverions avant le lendemain matin à Panthellerie.

Vers les trois heures de l'après-midi, au moment où nous fumions, couchés sur nos lits, dans de grandes chibouques turques, d'excellent tabac du Sinaï que nous avait donné Gargallo, le capitaine nous appela. Comme nous savions qu'il ne nous dérangeait jamais à moins de cause importante, nous nous levâmes aussitôt et allâmes le joindre sur le pont. Alors il nous fit remarquer, à une demi-lieue de nous, à peu près vers notre droite et à l'avant, un jet d'eau qui, pareil à une source jaillissante, s'élevait à une dizaine de pieds au-dessus de la mer. Nous lui demandâmes la cause de ce phénomène. C'était tout ce qui restait de la fameuse île Julia, dont nous avons raconté la fantastique histoire. Je priai le capitaine de nous faire passer le plus près possible de cette espèce de trombe. Notre désir fut aussitôt transmis à Nunzio, qui gouverna dessus, et au bout d'un quart d'heure nous en fûmes à cinquante pas.

A cette distance, l'air était imprégné d'une forte odeur de bitume, et la mer bouillonnait sensiblement. Je fis tirer de l'eau dans un seau ; elle était tiède. Je priai le capitaine d'avancer plus près du centre de l'ébullition, et nous fîmes encore une vingtaine de pas vers ce point ; mais arrivé là, Nunzio parut désirer ne pas s'en approcher davantage. Comme ses désirs en général avaient force de loi, nous déférâmes aussitôt ; et, laissant l'ex-île Julia à notre droite, nous allâmes nous recoucher sur nos lits et achever nos pipes, tandis que le bâtiment, un instant détourné de sa direction, remettait le cap sur Panthellerie.

Vers les sept heures du soir, nous aperçûmes une terre à l'avant. Nos matelots nous assurèrent que c'était la notre île, et nous nous couchâmes dans cette confiance. Ils ne nous avaient pas trompés. Vers les trois heures, nous fûmes réveillés par le bruit que faisait notre ancre en allant chercher le fond. Je sortis le nez de la cabine, et je vis que nous étions dans une espèce de port.

Le matin, ce furent, comme d'habitude, mille difficultés pour mettre pied à terre. Il était fort question du choléra, et les Panthelleriotes voyaient des cholériques partout. On nous prit nos papiers avec des pincettes, on les passa au vinaigre, on les examina avec une lunette d'approche ; enfin il fut reconnu que nous étions dans un état de santé satisfaisant, et l'on nous permit de mettre pied à terre.

Il est difficile de voir rien de plus pauvre et de plus misérable que cette espèce de bourgade semée au bord de la mer, et environnant d'une ceinture de maisons sales et décrépites le petit port où nous avions jeté l'ancre. Une auberge où l'on nous conduisit nous repoussa par sa malpropreté ; et, sur la promesse de Pietro, qui s'engagea à nous faire faire un bon déjeuner à la manière des gens du pays, nous passâmes outre, et nous nous mîmes en chemin à jeun.

Les principales curiosités du pays sont les deux grottes que l'on trouve à une demi-lieue à peu près dans la montagne, et dont l'une, appelée le Poêle, est si chaude, qu'à peine y peut-on rester dix minutes sans que les habits soient imprégnés de vapeur. L'autre, qu'on appelle la Glacière, est au contraire si froide qu'en moins d'une demi-heure une carafe d'eau y gèle complètement. Il va sans dire que les médecins se sont emparés de ces deux grottes comme d'une double bonne fortune, et y tuent annuellement, les uns par le chaud et les autres par le froid, un certain nombre de malades.

En sortant du Poêle, nous vîmes Pietro qui était en train d'écorcher un chevreau qu'il venait d'acheter dix francs. Deux troncs d'oliviers transformés en chenets, et une broche en laurier rose, devaient, avec l'aide d'un feu cyclopéen préparé dans l'angle d'un rocher, amener l'animal tout entier à un degré de cuisson satisfaisant. Sur une pierre plate étaient préparés des raisins secs, des figues et des châtaignes, dont, à défaut de truffes, on devait bourrer le rôti. Cama, qui avait voulu dépecer le chevreau pour en faire des côtelettes, des gigots, des éclanches et des filets, avait eu le dessous, et servait, tout en déplorant l'infériorité de sa position, d'aide de cuisine à Pietro.

Nous nous acheminâmes vers la glacière, où nous entrâmes après avoir, sur la recommandation de notre guide, eu le soin de nous laisser refroidir à point. La précaution n'était pas inutile, la température y étant très certainement à huit ou dix degrés au-dessous de zéro. J'en sortis bien vite, mais je donnai l'ordre qu'on y laissât notre eau et notre vin.

Quelques questions, que nous fîmes à notre guide sur les causes géologiques qui déterminaient ce double phénomène restèrent sans réponse ou amenèrent des réponses telles que je ne pris pas même la peine de les consigner sur mon album.

En sortant de la glacière, notre cicerone nous demanda si notre intention n'était pas de monter au sommet de la montagne la plus élevée de l'île et au haut de laquelle nous apercevions une espèce de petite église. Nous demandâmes ce qu'on voyait du haut de la montagne ; on nous répondit qu'on voyait l'Afrique. Cette promesse, jointe à la certitude que le déjeuner ne serait prêt que dans deux heures au moins, nous ayant paru une cause déterminante, nous répondîmes affirmativement. Aussitôt, du groupe qui nous environnait et qui nous avait suivis depuis la ville, nous regardant avec une curiosité demi-sauvage, se détacha un homme d'une trentaine d'années, qui, se glissant entre les rochers disparut bientôt derrière un accident de terrain. Comme cette disparition, qui avait suivi immédiatement notre adhésion, m'avait frappé, je demandai à notre guide quel était cet homme qui venait de nous quitter ; mais il nous répondit qu'il ne le connaissait pas, et que c'était sans doute quelque pâtre. J'essayai d'interroger deux autres Panthelleriotes, mais ces braves gens parlaient un si singulier patois qu'après dix minutes de conversation réciproque, nous n'avions pas compris un seul mot de ce que nous nous étions dit. Je ne les en remerciai pas moins de leur obligeance, et nous nous mîmes en route.

Le sommet de la montagne est à deux mille cinq cents pieds à peu près au-dessus du niveau de la mer ; un chemin fort distinctement tracé et assez praticable, surtout pour des gens qui descendaient de l'Etna, indique que la petite chapelle dont j'ai déjà parlé est un lieu de pèlerinage assez fréquenté. Aux deux tiers de la montée à peu près, j'aperçus un homme que je crus reconnaître pour celui qui nous avait quittés et qui courait à travers torrens, rochers et ravins. Je le montrai à Jadin, qui se contenta de me répondre :

— Il paraît que ce monsieur est fort pressé.

Notre cortège avait continué de nous suivre, quoique évidemment il n'attendît rien de nous. Comme, au reste, il ne nous demandait rien, et que nous n'en éprouvions d'autre importunité que l'ennui d'être regardés comme des bêtes curieuses, nous ne nous étions aucunement opposés à l'honneur qu'on nous faisait. Notre escorte arriva donc avec nous au sommet de la montagne où était située la chapelle. Sur le seuil de la porte, un homme, revêtu d'un costume de moine, nous attendait en s'essuyant le front. Au premier coup d'œil, je reconnus notre escaladeur de rochers ; alors tout me fut expliqué : il avait pris les devans pour revêtir son costume religieux, et il se disposait à nous offrir une messe. Comme la messe, à mon avis, tire sa valeur d'elle-même et non pas de l'officiant qui la dit, je fis signe que j'étais prêt à l'entendre. A l'instant même nous fûmes introduits dans la chapelle. En un tour de main, les préparatifs furent faits, deux des assistans s'offrirent pour remplir les fonctions d'enfant de chœur, et l'office divin commença.

La religion est une si grande chose par elle-même, que, quel que soit le voile ridicule dont l'enveloppe la superstition ou la cupidité, elle parvient toujours à en dégager sa tête sublime dont elle regarde le ciel, et ses deux mains dont elle embrasse la terre. Je sais, quant à moi, qu'aux premières paroles saintes qu'il avait prononcées, le moine spéculateur avait disparu pour faire place, sans qu'il s'en doutât certes lui-même, à un véritable ministre du Seigneur. Je me repliais sur moi-même, et je pensais à mon isolement, perdu que j'étais sur le sommet le plus élevé d'une île presque inconnue, jetée comme un relai entre l'Europe et l'Afrique, au milieu de gens dont je comprenais à peine le langage, et n'ayant pour me remettre en communication avec le monde qu'une frêle barque, que Dieu, au milieu de la tempête, avait prise dans une de ses mains, tandis que de l'autre il brisait autour de nous, comme du verre, des frégates et des vaisseaux à trois ponts. Pendant un quart d'heure à peine que dura cette messe, je me retrouvai par le souvenir en contact avec tous les êtres que j'aimais et dont j'étais aimé, quel que fût le coin de la terre qu'ils habitassent. Je vis en quelque sorte repasser devant moi toute ma vie, et à mesure qu'elle se déroulait devant mes yeux, tous les noms aimés s'illuminaient les uns après les autres dans mon cœur. Et j'éprouvais à la fois une mélancolie profonde et une douceur intime à songer que je priais pour eux, tandis qu'ils ignoraient même dans quel lieu du monde je me trouvais. Il résulta de cette disposition que, la messe finie, le moine, à son grand étonnement, ainsi

qu'à celui de l'assemblée qui avait entendu l'office divin par-dessus le marché, vit, au lieu de deux ou trois carlins qu'il comptait recevoir, tomber une piastre dans son escarcelle. C'était, certes, la première fois qu'on lui payait une messe ce prix-là.

En sortant de la petite chapelle, je regardai autour de moi. A gauche s'étendait la Sicile pareille à un brouillard. Sous nos pieds était l'île, qu'enveloppait de tous côtés la Méditerranée, calme et transparente comme un miroir. Vue ainsi, Panthellerie avait la forme d'une énorme tortue endormie sur l'eau. Comme en tout l'île n'a pas plus de dix lieues de tour, on en distinguait tous les détails, et à la rigueur on en aurait pu compter les maisons. La partie qui me parut la plus fertile et la plus peuplée est celle qui est connue dans le pays sous la désignation d'Oppidolo.

Cependant, comme la faim commençait à se faire sentir, nos yeux, après avoir erré quelque temps au hasard, finirent par se fixer sur l'endroit où se préparait notre déjeuner. Quoiqu'il y eût trois quarts de lieue de distance au moins du point où nous nous trouvions jusqu'à cet endroit, l'air était si limpide, que nous ne perdions aucun des mouvemens de Pietro et de son acolyte. Lui, de son côté, s'aperçut sans doute que nous le regardions, car il se mit à danser une tarentelle, qu'il interrompit au beau milieu d'une figure pour aller visiter le rôti. Sans doute le chevreau approchait de son point de cuisson, car, après un examen consciencieux de l'animal, il se retourna vers nous et nous fit signe de revenir.

Nous trouvâmes notre couvert mis au milieu d'un charmant bois d'azeroliers et de lauriers-roses, tout entrelacés de vignes sauvages. Il consistait tout bonnement en un tapis étendu à terre, et au-dessus duquel s'élevait un beau palmier dont les longues branches retombaient comme des panaches. Notre vin glacé nous attendait; enfin, des grenades, des oranges, des rayons de miel et des raisins, formaient un dessert symétrique et appétissant au milieu duquel Pietro vint déposer, couché sur une planche recouverte de grandes feuilles de plantes aquatiques, notre chevreau rôti à point et exhalant une odeur merveilleusement appétissante.

Comme le chevreau pouvait peser de vingt-cinq à trente livres, et que, quelque faim que nous eussions, nous ne comptions pas le dévorer à nous deux, nous invitâmes Pietro à en faire part à la société, qui, depuis notre débarquement, nous avait fait l'honneur de nous suivre. Comme on le devine bien, l'offre fut acceptée sans plus de façon qu'elle était faite. Nous nous réservâmes une part convenable, tant de la chair de l'animal que des accessoires dont on lui avait bourré le ventre, et le reste, accompagné d'une demi-douzaine de bouteilles de vin de Syracuse, fut généralement offert à notre suite. Il en résulta un repas homérique des plus pittoresques; et, pour que rien n'y manquât, au dessert, le berger qui nous avait vendu le chevreau, et qui sans remords aucun en avait mangé sa part, joua d'une espèce de musette au son de laquelle, tandis que nous fumions voluptueusement nos longues pipes, deux Panthelleriotes, par manière de remerciement sans doute, nous dansèrent une gigue nationale qui tenait le milieu entre la tarentelle napolitaine et le bolero andalou. Après quoi nous prîmes chacun une tasse de café bouilli et non passé, c'est-à-dire à la turque, et nous redescendîmes vers la ville.

En arrivant sur le port, nous aperçûmes le capitaine qui causait avec une sorte d'argousin gardant quatre forçats; nous nous approchâmes d'eux, et, à notre grand étonnement, nous remarquâmes que le capitaine parlait avec une sorte de respect à son interlocuteur, et l'appelait Excellence. De son côté, l'argousin recevait ces marques de considération comme choses à lui dues, et ce fut tout au plus si, lorsque le capitaine le quitta pour nous suivre, il ne lui donna pas sa main à baiser. Comme on le comprend bien, cette circonstance excita ma curiosité, et je demandai au capitaine quel était le respectable vieillard avec lequel il avait l'honneur de faire la conversation quand nous l'avions interrompu. Il nous répondit que c'était Son Excellence il signor Anga, ex-capitaine de nuit à Syracuse.

Maintenant, comment le signor Anga, de capitaine de nuit, était-il devenu argousin? C'était une histoire assez curieuse que voici.

Pendant les années 1810, 1811 et 1812, les rues de Syracuse se trouvèrent tout à coup infestées de bandits si adroits et en même temps si audacieux, que l'on ne pouvait, la nuit venue, mettre le pied hors de chez soi sans être volé et même quelquefois assassiné. Bientôt ces expéditions nocturnes ne se bornèrent pas à dévaliser ceux qui se hasardaient nuitamment dans les rues, mais elles pénétrèrent dans les maisons les mieux gardées, jusqu'au fond des appartemens les mieux clos, de sorte que la forêt de Bondy, de picaresque mémoire, était devenue un lieu de sûreté auprès de la pauvre ville de Syracuse.

Et tout cela se passait malgré la surveillance du signor Anga, capitaine de nuit, auquel du reste on ne pouvait faire que le seul reproche d'arriver cinq minutes trop tard car, à peine une maison venait-elle d'être pillée, qu'il accourait avec sa patrouille pour prendre le signalement des voleurs; à peine un malheureux venait-il d'être assassiné, qu'il était là pour le relever lui-même, recevoir ses derniers aveux s'il respirait encore, et dresser procès-verbal du terrible événement.

Aussi chacun admirait-il la prodigieuse activité du signor Anga, tout en déplorant, comme nous l'avons dit, qu'un magistrat si actif ne poussât pas l'activité jusqu'à arriver dix minutes plus tôt au lieu d'arriver cinq minutes plus tard. La ville tout entière ne s'en applaudissait pas moins d'être si bien gardée, et pour rien au monde n'aurait voulu qu'on lui donnât un autre capitaine de nuit que le signor Anga.

Cependant les vols continuaient avec une effronterie toujours croissante. Un jeune officier, logé dans le couvent de Saint-François, venait de recevoir un solde arriéré en piastres espagnoles; il déposa son petit trésor dans un tiroir de son secrétaire, prit la clef dans sa poche, et s'en alla dîner en ville, se reposant sur la double sécurité que lui offraient la sainteté du lieu où il logeait, et le soin qu'il avait pris de cadenasser ses trois cents piastres.

Le soir en rentrant, il trouva son secrétaire forcé et le tiroir vide.

De plus, comme il tombait ce soir-là des torrens de pluie, et que rien n'est antipathique au Sicilien comme d'être mouillé, le voleur avait pris le parapluie du jeune officier.

L'officier, désespéré, courut à l'instant même chez le capitaine Anga, qu'il trouva, malgré le temps abominable qu'il faisait, revenant d'une de ses expéditions nocturnes, si dévouées et malheureusement si infructueuses. Malgré la fatigue du signor Anga, et quoiqu'il fût mouillé jusqu'aux os et crotté jusqu'aux genoux, il ne voulut pas faire attendre le plaignant, reçut sa déposition séance tenante, et lui promit de mettre dès le lendemain toute sa brigade à la poursuite de ses piastres, de son parapluie et de ses voleurs.

Mais trois mois s'écoulèrent sans que l'on retrouvât ni voleurs, ni parapluie, ni piastres.

Au bout de ces trois mois, un jour qu'il faisait un temps pareil à celui pendant lequel son vol avait eu lieu, le jeune officier, propriétaire d'un parapluie neuf, traversait la grande place de Syracuse, lorsqu'il crut voir un parapluie si exactement pareil à celui qu'il avait perdu, que le désir lui prit aussitôt de lier connaissance avec l'individu qui le portait. En conséquence, au détour de la première rue, il arrêta l'inconnu pour lui demander son chemin; l'inconnu le lui indiqua fort poliment. L'officier s'informa du nom de celui chez qui il avait trouvé une si gracieuse obligeance, et il apprit que son interlocuteur n'était autre que le domestique de confiance de la signora Anga, femme du capitaine de nuit.

Cette découverte devenait d'autant plus grave, que le jeune officier avait acquis une preuve irrécusable que le parapluie en question était bien le sien. Tout en causant avec le domestique, il avait retrouvé ses deux initiales gravées sur un petit écusson d'argent qui ornait la pomme du parapluie, que le voleur n'avait pas voulu priver de cet ornement.

L'officier courut, par le chemin le plus court, chez le capitaine de nuit; le signor Anga était absent pour affaire de service; l'officier se fit conduire chez madame, et lui raconta comment elle avait un voleur ou tout au moins un recéleur à son service. Madame Anga jeta les hauts cris, jurant que la chose était impossible; en ce moment même, le domestique rentra; le jeune officier, qui commençait à s'impatienter de dénégations qui ne tendaient à rien moins qu'à le faire passer pour fou ou pour imposteur, prit le domestique par une oreille, l'amena devant sa maîtresse, lui arracha des mains le parapluie qu'il tenait encore, montra l'écusson, et fit reconnaître les deux initiales pour être les siennes. Il n'y avait rien à répondre à cela; aussi maîtresse et domestique étaient-ils fort embarrassés, lorsque la porte s'ouvrit, et que le signor Anga parut en personne.

L'officier renouvela aussitôt son accusation, soutenant que, les piastres ayant disparu en même temps que le parapluie, et le parapluie étant retrouvé, les piastres ne pouvaient être loin. Le signor Anga, surpris par un dilemme aussi positif, se troubla d'abord, puis, s'étant bientôt remis, répondit insolemment au jeune officier, et finit par le mettre à la porte.

C'était une faute: cette colère donna au volé des soupçons qu'il n'eût jamais eus sans cela. Il courut chez le colonel anglais qui tenait garnison dans la ville: le colonel requit le juge, et le juge, suivi du greffier et du commissaire, fit une descente chez le signor Anga, qui, à sa grande humiliation, fut forcé de laisser faire perquisition chez lui.

On avait déjà visité toute la maison sans que cette visite amenât le moindre résultat, lorsque le jeune officier, qui en sa qualité de partie intéressée, dirigeait les recherches, s'aperçut, en traversant le rez-de-chaussée, que ce rez-de-chaussée était parqueté, chose très rare en Sicile. Il frappa du pied, et il lui sembla que le parquet sonnait plus fort le creux qu'un honnête parquet ne devait le faire. Il appela le juge, lui fit part de ses doutes; le juge fit venir deux charpentiers. On leva le parquet, et l'on trouva, les unes à la suite des autres, quatre caves pleines, non seulement de parapluies, mais de vases précieux, d'étoffes magnifiques, d'argenterie portant les armes de ses propriétaires, enfin un bazar tout entier.

Alors tout fut expliqué, et cette longue impunité des voleurs n'eut plus besoin de commentaires. Il signor Anga était à la fois le chef et le recéleur de ces industriels. Le sous-prieur du couvent où était logé le jeune homme était son associé. L'affaire de ce digne moine était surtout l'écoulement des objets volés. Le signor Anga était, au reste, un homme remarquable, qui avait organisé son commerce en grand, et qui avait des espèces de comptoirs à Lentini, à Calata-Girone et à Calata-Nisetta, c'est-à-dire dans toutes les villes où il y avait de grandes foires; et cependant, comme on le voit, malgré cette active industrie, malgré ces débouchés nombreux, le signor Anga opérait si en grand, que, lorsqu'on les découvrit, ses magasins étaient encombrés.

Le moine arrêté échappa, par privilège ecclésiastique, à la justice séculière, et fut remis à son évêque. Comme depuis cette époque nul ne le revit, on présume qu'il fut enterré dans quelque *in pace*, où l'on retrouvera un jour son squelette.

Quant au signor Anga, il fut condamné aux galères perpétuelles. Envoyé d'abord simple forçat à Vallano, de là, au bout de cinq ans de bonne conduite, il fut transporté à Panthellerie, où, pendant cinq autres annees, n'ayant donné lieu à aucune plainte, il fut élevé au grade d'argousin, qu'il occupe honorablement depuis douze années, avec l'espoir de passer incessamment garde-chiourme.

C'est ce que lui souhaitait notre capitaine en prenant congé de lui.

Avant de quitter Panthellerie, je fus curieux de me faire une expérience: j'y mis à la poste des lettres que j'avais écrites à mes amis, et qui étaient datées de l'île de Porri; elles parvinrent à leur destination un an après mon retour; il n'y a rien à dire.

GIRGENTI LA MAGNIFIQUE

Il était sept heures du soir lorsque nous remîmes à la voile; par un bonheur extrême, le vent qui, pendant deux jours, avait soufflé de l'est, venait de tourner au sud. Cependant ce bonheur n'était pas sans quelque mélange; ce vent tout africain était chargé de chaudes bouffées du désert libyen; c'était le cousin-germain de ce fameux siroco dont nous avions eu un échantillon à Messine, et comme lui il apportait dans toute l'organisation physique un découragement extrême.

Nous fîmes porter nos lits sur le pont. La cabine était devenue étouffante. Il passait comme une poussière de cendres rouges entre nous et le ciel, et la mer était si phosphorescente qu'elle semblait rouler des vagues de flammes; à un quart de lieue derrière le bâtiment notre sillage semblait une traînée de lave.

Lorsqu'il en était ainsi, tout l'équipage disparaissait, et le bâtiment, abandonné à Nunzio, dont le corps de fer résistait à tout, semblait voguer seul. Cependant je dois dire qu'au moindre cri du pilote, cinq ou six têtes sortaient des écoutilles, et qu'au besoin les bras les plus alanguis retrouvaient toute leur vigueur.

Quoique nous fussions moins sensibles que les Siciliens à l'influence de ce vent, nous n'en éprouvions pas moins un certain malaise dont le résultat était de nous ôter tout appétit; la nuit se passa donc tout entière à dormir d'un mauvais sommeil, et la journée à boire de la limonade.

Le surlendemain de notre départ de Panthellerie, et comme nous étions à huit ou dix lieues encore des côtes de Sicile, le vent tomba, et il fallut marcher à la rame; mais comme chacun avait dans les bras un reste de siroco, à peine fîmes-nous trois lieues dans la matinée. Vers les cinq heures, une petite brise sud-ouest se leva: le pilote en profita pour faire hisser nos voiles, et le bâtiment, qui était plein de bonne volonté, commença à marcher de façon à nous donner l'espoir d'entrer le soir même dans le port de Girgenti.

En effet, vers les neuf heures du soir, nous jetions l'ancre dans une petite rade au fond de laquelle on apercevait les lumières de quelques maisons; mais à peine cette opération était-elle terminée que l'on nous héla de la forteresse qu'on appelle la Santé, et qu'on nous donna l'ordre d'aller prendre une autre station. Comme tous les ordres de la police napolitaine, celui-ci n'admettait ni retard ni explication; il fallut en conséquence obéir à l'instant même; on essaya de lever l'ancre; mais, dans la précipitation que l'on mit à cette manœuvre, toutes les précautions, à ce qu'il paraît, n'ayant point été prises, le câble se brisa. On jeta à l'instant même une bouée pour reconnaître la place, et, comme sans s'inquiéter des causes de notre retard, le chef de la Santé continuait de nous héler, nous allâmes, à grande force d'avirons, prendre la place qui nous était désignée.

Cet événement nous tint sur pied jusqu'à minuit: nous étions fatigués de la traversée que nous venions de faire, et nous dormîmes tout d'une traite jusqu'à neuf heures du matin; la journée était belle et l'eau du port parfaitement calme, si bien que Cama, déjà levé, s'apprêtait à passer à terre, d'abord pour achever de se remettre, comme Antée en touchant sa mère, ensuite pour acheter du poisson aux petits bâtimens que nous voyions revenir de la pêche. Inspection faite des deux ou trois maisons qui, à l'aide d'une enseigne, se qualifiaient d'auberges, nous reconnûmes que la précaution de notre brave cuisinier n'était pas intempestive, et qu'il était prudent de déjeuner à bord avant de nous risquer dans l'intérieur des terres. En conséquence, Cama, que nous autorisâmes à faire ce que bon lui semblerait à l'égard de notre nourriture, se hasarda sur la planche qui conduisait comme un pont de notre speronare au bateau voisin, et, arrivé sur celui-ci, gagna de proche en proche le rivage. Un instant après, nous le vîmes reparaître, portant sur sa tête une corbeille pleine de poisson.

J'allai annoncer cette nouvelle à Jadin, qui, en pareille circonstance, levait toujours, au profit de ses natures mortes, une dîme sur notre provision. Cette fois surtout j'avais aperçu de loin certains rougets gigantesques qui, convenablement placés sur une raie et à côté d'une dorade, devaient faire à merveille, comme opposition de couleur. Quelque envie qu'il eût de paresser une demi-heure encore, Jadin, dans la crainte que ses poissons ne lui échappassent, se hâta donc de passer un pantalon à pied. Pendant qu'il accomplissait cette opération, je lui montrai de loin Cama qui, s'avançant avec sa corbeille, mettait déjà le pied sur la planche, quand tout à coup nous entendîmes un grand cri, et poisson, corbeille et cuisinier disparurent comme par une trappe. Le pied encore mal assuré du pauvre Cama lui avait manqué, et il était tombé dans la mer; aussitôt, et par un mouvement plus rapide que la pensée, Piétro s'était élancé après lui.

Nous courûmes à l'endroit où l'accident venait d'arriver, lorsqu'à notre grand étonnement nous vîmes Piétro qui, au lieu de s'occuper de Cama, repêchait avec grand soin les poissons et les remettait les uns après les autres dans la corbeille qui flottait sur l'eau: l'idée ne lui était pas venue un seul instant que Cama ne savait pas nager; en conséquence, ne doutant pas qu'il ne se tirât d'affaire tout seul, il ne s'occupait que de la friture, dont la perte d'ailleurs lui paraissait peut-être beaucoup plus déplorable que celle du cuisinier.

En ce moment nous vîmes surgir, à quelques pas du bâtiment, le pauvre Cama, non point en homme qui fait sa brassée ou qui tire sa marinière, mais en noyé qui bat l'eau de ses deux mains, et qui la rejette déjà par le nez et par la bouche. Le temps était précieux: il n'avait fait que paraître et disparaître. Nous jetâmes bas nos habits pour nous élancer après lui; mais, avant que nous fussions à la fin de la besogne, Philippe sauta par-dessus bord avec sa chemise et son pantalon, donnant une tête juste à l'endroit où Cama venait de s'enfoncer, et quatre ou cinq secondes après il reparut tenant son homme par le collet de sa veste blanche. Nous voulûmes lui jeter une corde, mais il fit dédaigneusement signe qu'il n'en avait pas besoin, et, poussant Cama vers l'échelle, il parvint à lui mettre un des échelons entre les mains: Cama s'y cramponna en véritable noyé, et d'un seul bond, par un effort inouï, il se trouva sur le pont. Tout cela s'était fait si rapidement qu'il n'avait pas eu le temps de perdre connaissance, mais il avait avalé deux ou trois pintes d'eau qu'il s'occupa immédiatement de rendre à la mer. Comme il faisait, au reste, une chaleur étouffante, le bain n'eut d'autre suite que la petite évacuation que nous avons men-

tionnée, laquelle même, au dire de tout l'équipage, ne pouvait être que très profitable à la santé de Cama.

Le capitaine avait rempli les formalités voulues, nos passeports étaient déposés à la police, rien ne s'opposait donc à ce que nous fissions l'excursion projetée; en conséquence, nous nous aventurâmes sur le pont tremblant qui avait failli être si fatal à Cama, et, plus heureux que lui, nous gagnâmes le bord sans accident.

A peine avions-nous mis pied à terre qu'un homme, qui nous observait depuis plus d'une heure, s'avança vers nous et s'offrit d'être notre cicerone. Trois ou quatre autres individus, qui s'étaient approchés sans doute dans la même intention, n'essayèrent pas même de soutenir la concurrence en lui voyant tirer de sa poche une médaille qu'il nous présenta. Cette médaille portait d'un côté les armes d'Agrigente, qui sont trois géans chargés chacun d'une tour avec cette devise: *Signat Agrigentum mirabilis aula gigantum*, et de l'autre le nom d'Antonio Ciotta. En effet, il signor Antonio Ciotta était le cicerone officiel de l'endroit, et il commença immédiatement son entrée en fonctions en marchant devant nous et en nous invitant à le suivre.

Girgenti est située à cinq milles à peu près de la côte; on y arrive par une montée assez rapide, qui élève d'abord le voyageur à un millier de pieds au-dessus de la mer. Tout le long de la route nous rencontrions des mulets chargés de ce soufre qui devait, quelques années après, amener entre Naples et l'Angleterre ce fameux procès dans lequel le roi des Français fut choisi pour arbitre. Le chemin se ressentait du commerce dont il était l'artère. Comme les sacs qui contenaient la marchandise n'étaient point si bien fermés qu'il ne s'échappât de temps en temps quelque parcelle de leur contenu, la route, à la longue, s'était couverte d'une couche de soufre qui, dans quelques endroits, avait jusqu'à trois ou quatre pouces d'épaisseur. Quant aux muletiers qui accompagnaient les sacs, ils étaient parfaitement jaunes depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui leur donnait un des aspects les plus étranges qui se puissent voir.

Nous n'étions point encore entrés dans la ville que nous savions déjà que penser de l'épithète que, dans leur emphatique orgueil, les Siciliens ont ajoutée à son nom. En effet, Girgenti la magnifique n'est qu'un sale amas de maisons bâties en pierres rougeâtres, avec des rues étroites où il est impossible d'aller en voiture, et qui communiquent les unes aux autres par des espèces d'escaliers dont, sous peine des plus graves désagrémens, il est absolument nécessaire de toujours tenir le milieu. Comme il était évident que le reste de la journée ne suffirait pas à la visite des ruines, nous nous mîmes en quête d'une auberge où passer la nuit. Malheureusement une auberge n'était pas chose facile à découvrir à Girgenti la magnifique. Notre ami Ciotta nous conduisit dans deux bouges qui se donnaient insolemment ce nom; mais, après une longue conversation avec l'hôte de l'un et l'hôtesse de l'autre, nous découvrîmes qu'à la rigueur nous trouverions à nous nourrir un peu, mais pas du tout à nous coucher. Enfin, une troisième hôtellerie remplit les deux conditions réclamées par nous, à la grande stupéfaction des Agrigentins, qui ne comprenaient rien à une pareille exigence. Nous nous hâtâmes en conséquence d'arrêter la chambre et les deux grabats qui la meublaient, et, après avoir commandé notre dîner pour six heures du soir, nous secouâmes les terres dont nos pantalons étaient couverts, et nous nous remîmes en chemin pour visiter les ruines de la ville de [illegible]

Je [illegible] sur la foi de Diodore de Sicile; entendons-nous bien, [illegible] les savants ultramontains il faut mettre [illegible]. Une erreur de date, une faute de [illegible] si graves inconvéniens dans la patrie de [illegible] qu'il faut y faire attention. Un pauvre [illegible] inoffensif met sans penser à mal ou [illegible], tout à coup il disparaît, on n'en [illegible], la famille s'inquiète, le gouvernement [illegible] enseveli sous une masse d'[illegible] les boucliers des Sabines [illegible] à toutes jambes et on ne l'y [illegible] le plus souvent il est mort, à moins que [illegible] il ne soit de force à se [illegible] comme je dirais autre chose sans la [illegible] faire autorité.

Cocalus régnait à Agrigente lorsque Dédale vint s'y réfugier avec tous les [illegible] qu'il [illegible] de Crète. Ces trésors étaient si considérables que [illegible] architecte [illegible] pour les renfermer. Cocalus [illegible] de reste, lui [illegible] de choisir l'endroit qui lui conviendrait le mieux, et [illegible] sur cet endroit [illegible]. L'ancien [illegible] choisit un rocher [illegible] sur un seul point et encore [illegible] de [illegible] façon que quatre hommes suffisaient pour le défendre contre une armée.

Ceci se passait quelques années avant la guerre de Troie. Mais, comme ces ruisseaux qui s'enfoncent sous terre en sortant de leur source pour reparaître fleuves quelques lieues plus loin, la ville naissante disparaît pendant deux ou trois siècles dans l'obscurité des temps, pour briller dans les vers de Pindare, sous le nom de reine des cités. Alors, si l'on en croit Diogène de Laerce, sa population était de huit cent mille âmes, et si l'on s'en rapporte à Empédocle, cette population, entre autres défauts, portait ceux de la gourmandise et de l'orgueil si loin, qu'elle mangeait, disait-il, comme si elle devait mourir le lendemain, et qu'elle bâtissait comme si elle devait vivre toujours. Aussi, comme Empédocle était un philosophe, c'est-à-dire un personnage probablement fort insociable, il quitta cette ville de cuisiniers et de maçons pour aller s'installer sur le mont Etna, où il vécut de racines, dans une petite tour qu'il se bâtit lui-même. On sait qu'un beau matin, dégoûté sans doute de cette nouvelle résidence comme il avait été de l'ancienne, il disparut tout à coup, et qu'on ne retrouva de lui que sa pantoufle.

Une centaine d'années auparavant, comme chacun sait, Phalaris, chargé par ses concitoyens de la construction du temple de Jupiter Polien, avait profité des sommes énormes mises à sa disposition pour réunir une petite armée et surprendre les Agrigentins. Ce projet liberticide, exécuté avec succès pendant la célébration des fêtes de Cérès, mit les Agrigentins au désespoir. Aussi firent-ils quelques tentatives pour se délivrer de leur tyran. Mais celui-ci, qui était homme d'imagination, commanda à un artiste de l'époque un taureau d'airain deux fois grand comme nature, et dont la partie postérieure devait s'ouvrir à l'aide d'une clef. Au bout de trois mois le taureau fut fini; au bout de quatre une révolte éclata. Phalaris fit arrêter les chefs, ordonna d'amasser une grande quantité de bois sec entre les jambes du taureau, y fit mettre le feu, et, lorsqu'il fut rouge, on ouvrit le monstre, et on y enfourna les rebelles. Comme il avait eu le soin d'ordonner que la gueule du taureau fût tenue ouverte, le peuple, qui assistait à l'exécution, put entendre par cette issue les cris que poussaient les patiens et qui semblaient les mugissemens du taureau lui-même. Ce genre d'exécutions, renouvelé cinq ou six fois dans l'espace de dix-huit mois, eut un résultat des plus satisfaisans. Bientôt les révoltes devinrent de plus en plus rares; enfin, elles cessèrent tout à fait, et Phalaris régna, grâce à son ingénieuse invention, tranquille et respecté pendant l'espace de trente et un ans. Après sa mort, quelques critiques, jaloux de sa gloire, disent bien que son taureau d'airain n'était qu'une contrefaçon du cheval de bois; mais il n'en est pas moins vrai que, malgré cette accusation, qui au fond ne manquait peut-être pas de quelque vérité, la gloire de l'invention finit par lui en rester tout entière.

L'époque qui suivit le règne de Phalaris fut l'ère brillante des Agrigentins. C'était à qui parmi eux ferait assaut de luxe et de magnificence. Un simple particulier nommé Exenétus, vainqueur aux jeux, rentra dans la ville suivi de trois cents chars, traînés chacun par deux chevaux blancs élevés dans ses pâturages. Un autre, nommé Gellias, avait des domestiques stationnant à chaque porte de la ville, et dont la mission était d'amener tous les voyageurs qui passaient par Agrigente dans son palais, où les attendait une splendide hospitalité. Cinq cents cavaliers de Gela ayant traversé Agrigente dans le mois de janvier, et ayant été amenés à Gellias par ses domestiques, furent logés et nourris par lui pendant trois jours, et reçurent au moment de leur départ chacun un manteau. Gellias était en outre, s'il faut en croire la tradition, un homme de beaucoup d'esprit, ce qui, on le comprend bien, ne gâtait rien à l'hospitalité qu'on recevait chez lui. Aussi les Agrigentins, ayant eu quelques intérêts à régler avec la petite ville de Centuripe, le chargèrent de se rendre auprès d'eux et de terminer l'affaire. Gellias partit aussitôt et se présenta à l'assemblée des Centuripes. Mais comme, à ce qu'il paraît, il était haut à peine de quatre pieds et demi et en outre assez mal pris dans sa petite taille, des éclats de rire accueillirent son apparition, et un des assistans, plus impertinent que les autres, se chargea même de lui demander, au nom de l'assemblée, si tous ses concitoyens lui ressemblaient. — Non pas, messieurs, répondit Gellias. Il y a à Agrigente de fort beaux hommes; seulement on les réserve pour les grandes républiques et pour les villes illustres; aux petites villes et aux républiques de peu de considération on envoie des hommes de ma taille. — Cette réponse abasourdit tellement les railleurs, que Gellias obtint de l'assemblée tout ce qu'il désirait, et eut la gloire de régler les intérêts d'Agrigente au plus grand avantage de sa chose publique.

Cependant Carthage, qui de l'autre côté de la mer voyait

Agrigente grandir en richesse et en population, comprit qu'elle devait l'avoir pour amie fidèle ou pour ennemie déclarée dans la longue lutte qu'elle venait d'entreprendre contre Rome. Non seulement les Agrigentins refusèrent l'alliance des Carthaginois, mais encore ils se déclarèrent leurs ennemis. Aussitôt Annibal et Amilcar traversèrent la mer, et vinrent mettre le siège devant la ville. Les Agrigentins jugèrent alors qu'il serait à propos de réformer quelque chose de ce luxe devenu proverbial dans l'univers entier, et décidèrent que les soldats de garde à la citadelle ne pourraient avoir plus d'un matelas, d'une couverture et de deux oreillers. Malgré cette ordonnance lacédémonienne, Agrigente fut forcée de se rendre après huit ans de siège.

Alors toutes ses richesses devinrent la proie du vainqueur : tableaux, statues, vases précieux, tout fut envoyé à Carthage. Il n'y eut pas jusqu'au fameux taureau d'airain de Phalaris qui ne traversât la mer pour aller embellir la ville de Didon. Il est vrai que, deux cent soixante ans plus tard, lorsque Scipion à son tour eut pris et pillé Carthage, comme Amilcar avait pris et pillé Agrigente, le taureau repassa la mer et fut vendu aux Agrigentins, qui avaient pour lui une affection dont on se rend difficilement compte, quand on examine les rapports peu agréables que Phalaris les avait forcés d'avoir ensemble.

Malgré cette restitution et la protection dont la couvrit Rome, Agrigente ne se releva jamais de sa chute, et ne fit que décroître jusqu'au moment où elle perdit jusqu'à son nom. Aujourd'hui, Girgenti, pauvre fille mendiante d'une race royale, ne couvre guère que la vingtième partie du sol que couvrait sa gigantesque aïeule, et compte treize mille âmes végétant à grand peine là où florissait un million d'habitans ; ce qui n'empêche pas, comme je l'ai déjà dit, qu'entre Messine la Noble et Palerme l'Heureuse, elle ne s'intitule pompeusement Girgenti la Magnifique.

La première chose qui nous frappa en sortant de la ville, fut la porte même sous laquelle nous passions, et qui est évidemment une construction sarrasine. Je voulus commencer, en face de ce monument de la conquête arabe, à mettre à l'épreuve la science patentée de notre guide, et je lui demandai s'il savait à quel siècle remontait cette porte ; mais le brave Ciotta se contenta de me répondre qu'elle était fort vieille, et que, comme elle faisait mauvais effet, on allait l'abattre par l'ordre de monsieur l'intendant, et la remplacer par une autre d'ordre dorique grec. Je m'informai alors du nom du digne intendant, et j'appris qu'il s'appelait Vaccari. Dieu lui fasse la paix.

Nous laissâmes à notre gauche la roche Athénienne, la plus élevée des montagnes qui dominaient l'antique Agrigente, et au sommet de laquelle étaient bâtis les temples de Jupiter Atabyrius et de Minerve. Un instant nous eûmes l'intention d'y monter ; mais notre guide nous ayant appris qu'il n'y avait rien autre chose à y voir qu'un assez beau panorama, nous remîmes l'ascension à un autre voyage, et nous nous acheminâmes vers le temple de Proserpine, à laquelle les Agrigentins avaient voué une grande dévotion. Ce temple est à peu près aussi invisible que celui de Jupiter Atabyrius ; seulement, sur ses fondations a poussé une petite église. A cent pas d'elle coule un *fiumicello*, qui, après s'être appelé l'Acragas et le Dragon, se nomme tout modestement aujourd'hui la rivière Saint-Blaise : c'est la même, au reste, qui, dans l'antiquité, séparait l'antique Agrigente de Néapolis, ou la ville neuve.

Nous suivîmes l'enceinte des murs encore fort visibles, et nous nous trouvâmes bientôt à l'angle du rempart où était bâti le temple de Junon-Lucine, qui s'élève, soutenu par trente-quatre colonnes d'ordre dorique, au-dessus d'un précipice taillé à pic. Une tradition, accréditée par Fazzello, veut que ce soit dans ce temple que s'était retiré, lors de la prise d'Agrigente, Gellias avec sa famille et ses trésors. Selon la même tradition, la teinte rougeâtre qui colore les pierres viendrait du feu mis par Gellias lui-même, et qui le brûla, lui et tous les siens. Il est vrai que Diodore, qui rapporte le même fait, dit qu'il se passa dans le temple de Jupiter-Atabyrius.

C'était dans ce temple qu'était suspendu le fameux tableau de Xeuxis, mentionné par Pline, chanté par l'Arioste, et pour lequel l'artiste avait fait passer devant lui cent femmes nues, afin de choisir parmi elles les cinq plus parfaites qui devaient lui servir de modèles. Il en résulta que la figure de la déesse était la quintessence de toutes les perfections différentes réunies en une seule. Au reste, comme Xeuxis avait pris goût à cette manière de travailler, il renouvela l'expérience pour son Hélène de Crotone et pour sa Vénus de Syracuse.

Malgré le soleil véritablement africain qui dardait d'aplomb sur nos têtes, Jadin s'assit pour me faire un dessin du temple, tandis que je me mis à la recherche des grenades. Je ne tardai pas à trouver un buisson au milieu duquel il en restait deux ou trois magnifiques ; mais, au moment où j'y enfonçai la main, il me sembla entendre un sifflement, et voir se balancer une tête illuminée de deux yeux ardens. En effet, c'était un serpent, qui s'était enroulé autour du tronc principal, et qui, nouveau dragon des Hespérides, s'apprêtait à défendre les fruits que je convoitais. Un coup de bâton frappé sur le buisson lui fit quitter son poste pour se réfugier dans de grandes herbes qui poussaient à quelques pas de là ; mais, avant qu'ils les eût atteintes, Milord, qui m'avait suivi, avait sauté dessus, et lui avait cassé les reins d'un coup de dent. Comme, tout blessé à mort qu'il était, il se redressait encore pour mordre Milord, je lui cassai la tête d'un coup de fusil. Nous le mesurâmes alors, Ciotta et moi : il avait un peu plus de cinq pieds de long. Le digne cicerone m'assura, sans doute pour me flatter, que c'était un des plus grands qu'il eût jamais vus. Je revins à mes grenades, que je rapportai en triomphe à Jadin, tandis que Ciotta me suivait, traînant le monstre par la queue.

Du temple de Junon-Lucine, nous passâmes à celui de la Concorde, le plus beau et le moins endommagé des deux. Une pierre retrouvée parmi les ruines, et que l'on conserve dans la maison commune de Girgenti, lui a fait donner ce nom. Voici l'inscription qu'elle portait, et que j'ai copiée en laissant aux mots leur disposition :

Concordiæ Agrigenti-
norum Sacrum.
Respublica lylibitano-
rum Dedicantibus
M. Haterio Candido Procos
Et L. Cornelio Marcello Q.
PR. PR

Nous commençâmes par visiter l'intérieur de ce monument vraiment magnifique, et dans lequel on entre par une porte ouverte au centre du *pronaos*. La *cella*, large de trente pieds et longue de quatre-vingt-dix, est parfaitement conservée : deux escaliers sont pratiques dans l'intérieur des murailles, et, par l'un d'eux, on peut encore monter facilement jusqu'aux combles.

En 1620 le temple de la Concorde fut converti en église chrétienne et dédié à San-Gregorio della Rupe, évêque de Girgenti. Alors on appropria le temple à sa nouvelle destination et l'on perça les six portes cintrées qui donnent sur le péristyle ; mais vers la fin du dernier siècle, on regarda ce mariage de la mythologie et du christianisme comme une double profanation artistique et religieuse ; toute trace de l'église moderne disparut, et si le dieu antique revenait, il trouverait, à peu de choses près, son temple tel qu'il est sorti des mains de son architecte inconnu.

Lorsque je descendis des combles, je trouvai Jadin à la besogne. Je profitai de la station pour me laisser glisser au bas des remparts et aller visiter les tombeaux creusés dans les murailles : c'étaient ceux des guerriers que les Agrigentins avaient l'habitude d'enterrer ainsi pour que, quoique morts, ils gardassent encore la ville. Pendant le siège, les Carthaginois les ouvrirent et jetèrent aux vents les cendres qu'ils renfermaient ; mais, quelque temps après, la peste s'étant déclarée, et Annibal leur chef étant mort, Amilcar attribua l'apparition du fléau à cette profanation, et, pour apaiser les dieux sacrifia un enfant à Saturne et plusieurs prêtres à Neptune. Les dieux furent satisfaits de cette réparation et la peste s'en alla un beau matin comme elle était venue.

Je voulus remonter par le même chemin que j'avais suivi en descendant, mais la chose était impossible ; je fus forcé de côtoyer les remparts sur une longueur de cinq cents pas à peu près et de rentrer par l'ouverture qui a gardé le nom de Porte-Dorée et qui est située entre le temple d'Hercule et celui de Jupiter Olympien. Comme la nuit s'avançait, je remis la visite de ces deux merveilles au lendemain. A moitié chemin du temple de la Concorde, je rencontrai Jadin qui avait plié bagage et qui venait au-devant de moi. Nous nous engageâmes dans une rue de la vieille ville toute bordée de tombeaux, et nous nous acheminâmes vers Girgenti, dont nous étions éloignés d'une demi-lieue à peu près.

Avec le changement de lumière, la ville avait changé d'aspect : le soleil, prêt à s'abaisser à l'horizon, se couchait derrière Girgenti, qui, assise au haut de son rocher, se détachait en vigueur sur un ciel de feu, pareille à une de ces villes babyloniennes que rêve Martyn. A gauche était la mer d'Afrique, calme, azurée, immense ; derrière nous les temples de Junon-Lucine et de la Concorde ; enfin, sous nos pieds, conservant la trace des chars, la voie antique, la même qui avait été foulée, il y a deux mille ans, par ce peuple disparu dont nous côtoyions les tombeaux.

A mesure que nous approchions de la ville, le grandiose s'effaçait et Girgenti nous réapparaissait telle qu'elle est réellement, c'est-à-dire comme un amas confus de maisons sales et mal bâties. Cependant, à trois cents pas de la porte, une autre illusion nous attendait. De jeunes filles du peuple venaient puiser de l'eau à une fontaine, et remportaient sur leurs têtes ces belles cruches d'une forme longue, comme on en retrouve dans les dessins d'Herculanum et dans les fouilles de Pompeïa; c'étaient, comme je l'ai dit, des filles du peuple couvertes de haillons, mais ces haillons étaient drapés d'une manière simple et grande, mais le geste avec lequel elles soutenaient l'amphore était puissant, mais enfin, telles qu'elles étaient, à moitié nues, non point par coquetterie, mais par misère, c'étaient encore les filles de la Grèce, dégénérées, abâtardies, sans doute, dans lesquelles cependant il était facile de retrouver encore quelque trace du type maternel. Deux d'entre elles, sur notre invitation transmise par Ciotta, posèrent complaisamment pour Jadin, qui en fit deux croquis qu'on croirait des copies de peintures antiques.

Nous trouvâmes à l'hôtel un moderne Gellias qui, ayant appris notre arrivée, nous attendait pour nous offrir l'hospitalité : c'était l'architecte de la ville, monsieur Politi, homme fort aimable, dont la vie tout entière est consacrée à l'étude des antiquités au milieu desquelles il vit. Quelque envie que nous eussions de profiter de son offre, nous la refusâmes : pour ne point faire trop de peine à notre hôte, qui avait visiblement fait de grands frais à l'endroit de notre réception ; mais nous déclarâmes à monsieur Politi que, pour tout le reste, nous réclamions son obligeance.

Monsieur Politi nous répondit en se mettant à notre entière disposition. Nous en profitâmes à l'instant même en lui demandant des renseignemens sur la manière dont nous devions gagner Palerme.

Il y avait deux moyens d'arriver à ce but : le premier était celui des côtes avec notre speronare ; le second était de couper diagonalement la Sicile de Girgenti à Palerme. Le premier nécessitait quinze ou dix-huit jours de navigation, le second trois jours seulement de cavalcade. De plus, il nous montrait l'intérieur de la Sicile dans toute sa solitude et sa nudité ; il n'y avait donc pas à balancer comme économie de temps et gain de pittoresque. Nous choisîmes le second. Un seul inconvénient y était attaché. La route, nous assura monsieur Politi, était infestée de voleurs, et, quinze jours auparavant, un Anglais avait été assassiné entre Fontana-Fredda et Castro-Novo. Nous nous regardâmes, Jadin et moi, et nous nous mîmes à rire.

Depuis que nous étions en Italie, nous avions sans cesse entendu parler de bandits sans jamais avoir aperçu l'ombre d'un seul. D'abord, je l'avouerai, ces récits terribles de voyageurs dévalisés, mis à rançon, assassinés, que nous avaient faits les conducteurs de voitures pour ne pas marcher la nuit, ou les maîtres d'auberge pour nous engager à prendre une escorte sur laquelle on leur fait une remise, avaient produit sur nous quelque sensation. En conséquence, les premières fois, nous nous étions prudemment arrêtés où nous nous trouvions ; puis, les autres, nous étions partis avec quelque crainte ; enfin, voyant qu'on parlait toujours d'un danger qui ne se réalisait jamais, nous avions fini par rire et voyager à toute heure, sans prendre d'autre précaution que de ne jamais quitter nos armes. Plus tard, à Naples, on nous avait promis positivement que nous ne quitterions pas la Sicile sans rencontrer ce que nous avions cherché inutilement ailleurs, et, depuis que nous étions en Sicile comme à Naples, comme à Rome, comme à Florence, nous n'avions encore trouvé de véritables détrousseurs de grand chemin que les aubergistes. Il est vrai qu'ils faisaient la chose en conscience.

La crainte de monsieur Politi nous parut donc tant soit peu exagérée, et nous lui dîmes que, ce qu'il nous présentait comme un obstacle étant un attrait de plus, nous choisissions définitivement la route de terre. Comme cette réponse, pour ne point paraître une espèce de forfanterie, nécessitait une explication, nous lui dîmes ce qui nous était arrivé jusque-là, le bonheur que nous avions eu de ne faire aucune mauvaise rencontre, et le désir que nous aurions, ne fût-ce que pour donner à notre voyage le charme de l'émotion, de faire connaissance avec quelque bandit.

— Pardieu ! nous dit monsieur Politi, n'est-ce que cela ? J'ai votre affaire sous la main.

— Vraiment ?

— Oui ; seulement c'est un voleur en retraite, un bandit réconcilié, comme on dit. Il est muletier à Palerme, il vient d'amener ici deux Anglais. Si vous voulez le prendre, il a deux bonnes mules de retour, et avec lui vous aurez au moins l'avantage, si vous rencontrez des bandits, de pouvoir traiter. En sa qualité d'ancien confrère, ces messieurs lui font des avantages qu'ils ne font à personne.

— Et cet honnête homme est-il visible ? m'écriai-je.

— Il y était ce matin encore, et, à moins qu'il ne soit parti depuis ce moment, ce dont je doute, nous pouvons l'envoyer chercher.

— A l'instant même, je vous en prie.

Monsieur Politi appela le garçon et lui dit d'aller chercher Giacomo Salvadore de sa part et de l'amener à l'instant même. Dix minutes après, le garçon reparut, suivi de l'individu demandé.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, qui, sous son costume de paysan sicilien, avait conservé une certaine allure militaire. Il avait sur la tête un bonnet de laine grise brodé de rouge de forme phrygienne ; quant au reste de son accoutrement, il se composait d'un gilet de velours bleu, duquel sortaient des manches de chemise de grosse toile dont les poignets étaient bordés de rouge comme le bonnet, d'une ceinture de laine de différentes couleurs qui lui ceignait la taille, d'une culotte courte de velours pareil à celui du gilet ; enfin il avait pour chaussure des espèces de bottes à retroussis ouvertes sur le côté. Le tout se détachait sur un manteau de couleur rougeâtre brodé de vert, qui, jeté sur une de ses épaules seulement, pendait derrière lui et donnait à son aspect quelque chose de pittoresque.

Monsieur Politi nous avait priés de ne faire aucune allusion à la première profession du signor Salvadore et de nous contenter purement et simplement, dans cette première entrevue, de débattre nos prix et de faire notre accord. Nous lui avions promis de nous tenir dans les bornes de la plus stricte convenance.

Comme l'avait pensé monsieur Politi, le muletier, en voyant débarquer le matin deux étrangers, s'était dit qu'il ne perdrait pas son temps à attendre. Il est vrai que quelquefois, il l'avouait lui-même, il avait été trompé dans un calcul pareil, et qu'il avait rencontré des âmes timorées qui avaient préféré, pour traverser trois jours de désert, une autre compagnie que celle d'un ex-voleur ; mais aussi, dans d'autres circonstances, comme par exemple dans celle où nous nous trouvions, il avait été dédommagé de sa peine. Somme toute, il était presque sûr de son affaire quand les voyageurs étaient Anglais ou Français ; les chances se balançaient quand le voyageur était Allemand ; mais, si le voyageur était Italien, il ne prenait pas même la peine de se présenter et de faire ses ouvertures : il savait d'avance qu'il était refusé.

La discussion ne fut pas longue. D'abord Salvadore, fier comme un roi, avait l'habitude d'imposer les conditions et non de les recevoir. Comme ces conditions se bornaient à deux piastres par mule et à deux piastres pour le muletier, en tout, et y compris la mule qui portait le bagage, huit piastres, ces arrangemens nous parurent si raisonnables, que nous arrêtâmes immédiatement mules et muletier pour le surlendemain matin, moyennant lequel accord Salvadore nous donna deux piastres d'arrhes.

Ceci est encore une chose remarquable, que, par toute l'Italie, ce sont les *vetturini* qui donnent des arrhes aux voyageurs, et non les voyageurs qui donnent des arrhes aux *vetturini*.

Monsieur Politi demanda alors à Salvadore s'il croyait qu'il y eût quelque danger pour nous sur la route. Salvadore répondit que, quant au danger, il n'y en avait pas, et qu'il pouvait en répondre. A un seul endroit peut-être, c'est-à-dire à une lieue et demie ou deux lieues de Castro-Novo, nous aurions quelque négociation à entamer avec une bande qui avait fait élection de domicile dans les environs ; mais, en tout cas, Salvadore répondait que le droit de passage qu'on exigerait de nous, en supposant même qu'on l'exigeât, ne s'élèverait pas à plus de dix ou douze piastres. C'était, comme on le voit, une misère qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât.

Ce point posé, nous remplîmes un verre de vin que nous présentâmes à Salvadore, et nous trinquâmes à notre heureux voyage.

Tout était arrêté : il ne s'agissait plus que de donner avis au capitaine Arena de la résolution que nous avions prise, afin qu'il fît le tour de la Sicile avec son bâtiment et vînt nous rejoindre à Palerme. En conséquence, on me chercha un messager qui, moyennant une demi-piastre, se chargea de porter ma dépêche jusqu'au port. Elle contenait l'invitation à notre brave patron de venir nous parler le lendemain avant neuf heures, et la désignation de quelques objets de première nécessité qui devaient constituer notre bagage de voyageurs, et à l'aide desquels nous attendrions tant bien que mal, à Palerme, le reste de notre roba.

Sur ce, monsieur Politi, voyant que nous paraissions fort désireux de gagner notre chambre, prit congé de nous en s'offrant d'être en personne notre cicerone pour le lendemain, et en nous priant de prévenir notre hôte que nous dînions ce jour-là en ville.

LE COLONEL SANTA-CROCE

Grâce à la discrétion de monsieur Politi, qui nous avait permis de nous retirer de bonne heure, nous étions le lendemain sur pied et prêts à le suivre, lorsqu'il vint nous prendre à six heures. La chaleur, répercutée par les rochers nus sur lesquels nous marchions, avait été si étouffante la veille, que nous avions résolu d'y échapper autant que possible en nous mettant en campagne dès le matin.

Nous sortîmes par la même porte que la veille, accompagnés de monsieur Politi et suivis de notre ami Ciotta, dont nous avions été bien tentés de nous débarrasser, mais qui, pareil au jardinier du *Mariage de Figaro*, n'avait pas été si sot que de renvoyer de si bons maîtres. En attendant qu'il nous donnât des preuves de son érudition, il nous donnait des marques de sa bonne volonté en portant le parasol, le tabouret et la boîte à couleurs de Jadin.

La première trace d'antiquités que nous rencontrâmes fut des sépulcres creusés dans le roc même, comme j'en avais déjà rencontré de pareils à Arles et au village de Baux : je laissai Jadin s'enfoncer avec monsieur Politi dans une profonde discussion scientifique, et je m'acheminai avec Ciotta vers un petit édifice carré d'une construction assez élégante, porté sur un soubassement et orné de quatre pilastres. Après avoir inutilement essayé de me rendre compte, par ma propre science archéologique, de l'ancienne destination de cet édifice, force me fut de recourir à l'érudition de Ciotta et je lui demandai s'il avait une opinion sur cette ruine.

— Certainement, Excellence, me dit-il, c'est la chapelle de Phalaris.

— La chapelle de Phalaris ! répondis-je assez étonné de cette singulière alliance des mots. Vous croyez ?

— J'en suis sûr, Excellence.

— Mais de quel Phalaris ? demandai-je, car, au bout du compte, il pouvait y en avoir eu deux, et la réputation du premier pouvait avoir nui à l'illustration du second.

— Mais, reprit Ciotta étonné de la question, mais du fameux tyran qui avait inventé le taureau d'airain.

— Ah ! ah ! pardon, je ne le croyais pas si dévot.

— Il avait des remords, Excellence, il avait des remords : et comme le palais qu'il habitait était à quelques pas d'ici, il fit élever cette chapelle à proximité du susdit palais, pour n'avoir pas trop à se déranger quand il voulait entendre la sainte messe.

— Pardon, signor cicerone, mais l'explication me paraît si judicieuse, que je vous demanderai la permission de l'inscrire séance tenante sur mon album.

— Faites, Excellence, faites.

En ce moment, Jadin nous rejoignit ; comme je ne voulais pas le priver de l'explication lumineuse que m'avait donnée Ciotta, je le laissai avec lui, et je pris à mon tour monsieur Politi pour visiter le temple des Géans, tandis que Jadin faisait en quatre coups de crayon un croquis de la chapelle de Phalaris.

Le temple des Géans n'est, à l'heure qu'il est, qu'un monceau de ruines, et si, comme le dit Biscari, on n'avait retrouvé un triglyphe parmi ces ruines, on ne saurait pas même à quel ordre d'architecture cet édifice appartenait.

Selon toute probabilité, ce temple, qui semblait bâti pour l'éternité, fut renversé par les barbares. En 1401, Fazello, le chroniqueur de la Sicile, dit avoir encore vu debout trois des géans qui formaient les cariatides. Ce sont ces trois géans que la Girgenti moderne, en fille fière de sa race, a pris pour armes. Quelque temps après, un tremblement de terre les renversa, et aujourd'hui, de toute cette *cour de colosses*, comme dit la devise de la ville, il ne reste qu'un pauvre géant couché dont on a rapproché les morceaux, et qui peut donner encore, avec un tronçon des fameuses colonnes de ce temple, dans les cannelures desquelles un homme pouvait se cacher, une idée de la grandeur du monument.

Nous mesurâmes le géant de pierre ; il avait de 24 à 25 pieds, y compris ses bras ployés au-dessus de sa tête. Au reste, les contours en sont très frustes, ces cariatides, selon toute probabilité, ayant été revêtues de stuc, et dans leur partie postérieure se trouvant adossées à des pilastres.

Notre ami Ciotta avait bâti sur cette figure un système non moins ingénieux que celui qu'il nous avait développé sur la chapelle de Phalaris ; il pensait que ce géant était un des anciens habitans de la Sicile, qui ayant eu l'imprudence de se laisser tomber dans une fontaine pétrifiante, avait eu le bonheur de s'y conserver intact jusqu'au jour où la fontaine ayant été mise à sec par un tremblement de terre, on l'y avait retrouvé tel qu'il était encore aujourd'hui.

Du temple des Géans, nous n'eûmes qu'à traverser la voie antique pour nous trouver à celui d'Hercule. Celui-ci est encore plus maltraité que son voisin. Une colonne seule est restée debout. C'est le temple dont parle Cicéron à propos de la fameuse statue du fils d'Alcmène, si magnifique, qu'il était difficile de rien voir de plus beau ; — *Quo non facile dixerim quidquid vidisse pulchrius.* — Aussi lorsque Verrès, qui l'avait trouvée à sa convenance, voulut s'en emparer, il y eut émeute, et les habitans d'Agrigente chassèrent à coups de pierres les messagers du proconsul romain.

Ces ruines visitées, nous descendîmes par la porte d'or, et, franchissant l'enceinte des murs, nous nous avançâmes vers un petit monument carré, que les uns assurent être le tombeau de Théron, et les autres celui d'un célèbre coursier. Au reste, les uns et les autres donnent de si puissantes preuves à l'appui de leur assertion, que notre cicerone, embarrassé de se prononcer entre eux, nous dit, pour tout concilier, que ce sépulcre était celui d'un ancien roi agrigentin qui s'était fait enterrer avec un cheval qu'il aimait beaucoup.

Trois cents pas plus loin sont deux colonnes enchâssées dans les murs d'une petite cassine : c'est tout ce qui reste du temple d'Esculape. La plaine au milieu de laquelle s'élève cette cassine s'appelle encore *il Campo romano*. En effet, c'était à cette place que, dans la première guerre punique, campait, au dire de Polybe, une partie de l'armée romaine.

Comme le soleil, avec lequel nous avions fait la veille une si intime connaissance, recommençait à nous faire les honneurs de la ville, qu'au dire de Pindare il ne dédaignait pas autrefois de chanter lui-même, nous nous privâmes des temples de Vulcain, de Castor et Pollux, et de la piscine creusée par les prisonniers carthaginois dans la vallée d'Acragas. Ciotta insista beaucoup pour nous y conduire, mais nous lui promîmes de le payer comme si nous l'avions vue, ce qui le ramena à l'instant même à notre sentiment.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes le capitaine Arena qui nous attendait avec notre cuisinier. Nous nous étonnâmes de cette infraction aux lois de la police napolitaine, qui défendait, on se le rappelle, au susdit Cama de mettre pied à terre. Mais le pauvre diable avait tant prié qu'on l'éloignât de l'élément sur lequel il n'avait pas un instant de repos, et qui la veille encore avait pensé lui être si fatal, que le capitaine, touché de ses supplications, nous l'amenait pour nous demander si, malgré la défense faite à son endroit, nous voulions prendre sur nous de l'emmener par terre à Palerme. Le patient attendait notre décision avec une figure si piteuse, que nous n'eûmes pas le courage de lui refuser sa requête. Au risque de ce qui pouvait en résulter, Cama fut donc, à sa grande satisfaction, réinstallé sur la terre ferme. Cinq minutes après, notre hôte accourut pour nous demander si nous étions mécontens de notre dîner de la veille. Comme nous n'avions aucun motif de désobliger ce brave homme, qui avait véritablement fait ce qu'il avait pu, nous lui dîmes que, loin de nous en plaindre, nous en étions au contraire très satisfaits ; alors il nous pria de venir mettre le holà dans sa cuisine, où Cama mettait tout sens dessus dessous. Nous y courûmes aussitôt, et nous trouvâmes effectivement Cama au milieu de cinq ou six casseroles, et demandant à grands cris de quoi mettre dedans. C'était cette demande indiscrète qui avait blessé notre hôte. Nous fîmes comprendre à Cama que ses exigences étaient exorbitantes, et nous l'invitâmes à laisser le cuisinier de la maison nous apprêter à son goût les douze ou quinze œufs qu'il était parvenu à grand'peine à se procurer. Cama se retira en grommelant, et nous ne pûmes le consoler qu'en lui promettant qu'il prendrait sa revanche pendant notre voyage d'Agrigente à Palerme.

Le capitaine avait apporté tous nos effets, et à tout hasard une centaine de piastres. Mais, comme ce que monsieur Politi nous avait dit de la route ne nous invitait pas à nous surcharger d'argent, nous le priâmes de remporter la susdite somme au bâtiment, où elle serait beaucoup plus en sûreté que dans nos poches. Nous avions, Jadin et moi, une cinquantaine d'onces, c'est-à-dire sept ou huit cents francs, et cela nous paraissait d'autant plus suffisant dans les circonstances actuelles, que le capitaine nous promettait de nous avoir rejoints dans une dizaine de jours. Il avait bien eu un instant la crainte qu'un accident arrivé au speronare ne le forçât de s'arrêter quelques jours à Girgenti pour se procurer une ancre qui remplaçât celle restée au fond de la mer ; mais Philippe avait tant et si bien plongé, qu'il avait fini par dégager la dent de fer du rocher sous lequel elle avait mordu, et alors, après avoir plongé sept fois à la profondeur de vingt-cinq pieds, il était revenu à la surface de l'eau avec son ancre. Aussitôt Pietro et Giovanni, qui l'attendaient, s'étaient jetés à la mer

avec un câble ; on avait passé le câble dans l'anneau, et l'ancre avait été triomphalement hissée sur le bâtiment.

Tout allant donc pour le mieux, nous prîmes congé du capitaine, en lui donnant rendez-vous à Palerme.

Aussitôt après le déjeuner, qui, d'après le prospectus qu'on en a vu, ne devait pas nous tenir longtemps, nous nous mîmes en quête des choses remarquables que pouvait nous offrir Girgenti elle-même. La liste en était courte : un magasin de vases étrusques fort incomplet, et dont chaque pièce nous était offerte pour un prix triple de celui qu'elle nous eût coûté à Paris ; un petit tableau prétendu de Raphaël, mais tout au plus de Jules Romain, qui avait été volé, puis rendu par l'entremise d'un confesseur, et qui était déposé chez le juge, qui pourra bien en devenir le propriétaire définitif ; enfin l'église cathédrale, privée pour le moment d'évêque, attendu que, le dernier prélat étant mort, le roi de Naples, touchant provisoirement ses revenus, qui sont de trente mille onces, sa majesté sicilienne ne se pressait pas de pourvoir au bénéfice vacant.

Ces différentes visites, tout insignifiantes qu'elles étaient, ne nous en conduisirent pas moins jusqu'au dîner, qui nous fut servi avec une profusion que nous avions rencontrée chez notre bon Gemellaro, mais que nous n'avions pas retrouvée depuis. Au dessert, la conversation retomba sur les voleurs ; ce sujet nous ramena tout naturellement à Salvadore, notre futur guide, et nous demandâmes à monsieur Politi quelques renseignemens sur la façon dont la grâce de Dieu l'avait touché. Mais, au lieu de nous répondre, notre hôte nous offrit de nous raconter une anecdote arrivée il y avait sept ou huit ans à Castro-Giovanni. Ne voulant pas lâcher la réalité pour l'ombre, nous acceptâmes aussitôt, et sans autre préambule que de nous faire servir le café et d'ordonner qu'on ne vînt nous déranger sous aucun prétexte, monsieur Politi commença l'histoire suivante :

« Le 20 juillet 1826, à six heures du soir, la salle du tribunal de Castro-Giovanni était non seulement encombrée de curieux, mais encore les rues avoisinantes regorgeaient d'un flot d'hommes et de femmes qui, n'ayant pu trouver place dans l'enceinte où l'on rendait la justice, attendaient dehors le résultat du jugement. C'est que ce jugement était de la plus haute importance pour toute la population du centre de la Sicile. L'accusé qui comparaissait à cette heure devant ses juges faisait, à ce qu'on assurait, partie de la bande du fameux capitaine Luigi Lana, qui, se tenant tantôt sur la route de Catane à Palerme, tantôt sur celle de Catane à Girgenti, et quelquefois même sur les deux, dévalisait scrupuleusement tout voyageur qui avait l'imprudence de prendre l'une ou l'autre de ces deux routes.

Le seigneur Luigi Lana était un de ces chefs de voleurs comme on n'en trouve plus qu'en Sicile et à l'Opéra-Comique, et qui s'élancent sur les grands chemins pour redresser les abus de la société et remettre un peu d'égalité entre les faveurs et les disgrâces de la fortune. Vingt personnes avaient eu affaire à lui ; mais, sur les vingt signalemens donnés par elles, il n'y en avait pas deux qui se ressemblassent. Au dire des uns, c'était un beau jeune homme blond de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et qui avait l'air d'une femme ; au dire des autres, c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux traits fortement accentués, au visage olivâtre et aux cheveux noirs et crépus. Il y en avait qui disaient l'avoir vu entrer dans les églises et y dire ses prières avec une componction à faire honte aux moines les plus fervens ; d'autres lui avaient entendu proférer des blasphèmes à faire fendre le ciel, et le tenaient pour un impie et pour un réprouvé. Enfin il y en avait encore, mais c'était le plus petit nombre, il faut l'avouer, qui disaient qu'il était plus honnête homme au fond que ceux qui le poursuivaient pour le faire pendre, et plus rigide observateur d'une simple promesse verbale que beaucoup de commerçans ne le sont d'une obligation écrite ; ceux-là s'appuyaient sur un fait qui prouvait qu'effectivement maître Luigi Lana ne plaisantait pas à l'endroit de ses engagemens. Voici l'événement sur lequel ils basaient la bonne opinion qu'ils avaient conçue et qu'ils émettaient touchant ce singulier personnage.

Un jour qu'il était poursuivi, il avait trouvé asile chez un riche seigneur sicilien nommé le marquis de Villalba ; en le quittant, Luigi, reconnaissant, lui avait promis que lui et les siens pouvaient désormais voyager en Sicile en toute sûreté. Confiant en cette promesse, le marquis de Villalba avait envoyé quelques jours après cet événement son intendant faire un paiement à Cefalu ; mais, entre Polizzi et Collesano, l'intendant avait été arrêté par un voleur. Le pauvre diable avait eu beau dire qu'il appartenait au marquis de Villalba, et que le marquis de Villalba avait pour lui et les siens un sauf-conduit du capitaine ; le bandit n'avait point écouté ses réclamations et avait laissé le pauvre intendant nu comme un ver. Se voyant dans l'impossibilité de continuer sa route, l'intendant était revenu sur ses pas et avait demandé l'hospitalité dans la première maison de Polizzi ; de là il avait écrit à son maître l'accident qui lui était arrivé, lui demandant ses instructions sur ce qui lui restait à faire. Le marquis de Villalba, qui ne se souciait pas d'aller sommer Lana de tenir la promesse qu'il lui avait faite et à laquelle il avait manqué si promptement, était en train d'écrire au pauvre intendant qu'il eût à revenir au château, lorsqu'on lui remit deux sacs qu'un inconnu venait d'apporter pour lui de la part du capitaine Luigi Lana. Le marquis ouvrit les deux sacs. Le premier contenait la somme qui avait été volée à l'intendant, le second la tête du voleur.

En même temps l'intendant recevait dans la maison où il s'était réfugié, et par un autre messager inconnu, les habits dont il avait été dépouillé.

A partir de ce jour, aucun bandit ne s'avisa plus de se frotter ni au marquis de Villalba, ni à personne de sa maison.

Or, comme nous l'avons dit, le 20 juillet 1826, on jugeait au tribunal de Castro-Giovanni un homme accusé de faire partie de la bande de Luigi Lana, et que l'on soupçonnait d'avoir assassiné un voyageur anglais trois mois auparavant, c'est-à-dire le 18 mai, entre Centorbi et Paterno. Comme l'Anglais était mort deux jours après des quatre coups de poignard qu'il avait reçus, il n'y avait pas moyen de convaincre le coupable par la confrontation. Mais avant d'expirer, le moribond, qui avait gardé pendant tout cet événement un sang-froid digne du pays où il était né, avait donné de son meurtrier un signalement tellement exact, que grâce à ce signalement, on avait arrêté six semaines après le coupable.

Quand nous disons le coupable, nous devrions dire simplement l'accusé, car les avis étaient fort partagés sur l'individu qui comparaissait devant le seigneur Bartolomeo, juge de Castro-Giovanni. En effet, malgré la déposition de l'Anglais mourant, malgré l'identité du signalement avec les traits de son visage, le prisonnier soutenait qu'il était victime d'une erreur de ressemblance, et que, le jour même où avait eu lieu l'assassinat, il était sur le port de Palerme, où pour le moment il exerçait le métier de facchino. Malheureusement le seigneur Bartolomeo, juge de Castro-Giovanni, paraissait s'être rangé au nombre des personnes peu disposées à croire à cette dénégation, ce qui laissait, la chose était facile à voir, infiniment peu d'espoir au pauvre diable, qui, pour toute défense, arguait d'un alibi qu'il ne pouvait pas prouver.

Les choses en étaient donc là, et l'on attendait de minute en minute le prononcé du jugement, lorsqu'un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, revêtu d'un uniforme de colonel anglais, et suivi de deux domestiques comme lui à cheval, entra à Castro-Giovanni, venant du côté de Palerme, et s'arrêta à l'hôtel du *Cyclope*, tenu par maître Gaetano Pacca. Comme les voyageurs de cette qualité étaient rares à Castro-Giovanni, maître Gaetano accourut lui-même à la porte, et ne voulut céder à personne l'honneur de tenir la bride du cheval de l'étranger, tandis que l'étranger mettait pied à terre. L'officier, qui, comme nous l'avons dit, était suivi de deux domestiques, voulut d'abord s'opposer à cet excès de politesse, mais, voyant que son hôte futur insistait, il ne voulut pas le contrarier pour si peu, mit pied à terre dans toutes les règles de l'équitation, et entra dans l'hôtel en fouettant légèrement avec sa cravache la poussière amassée sur ses bottes et sur son pantalon.

— Je suis le très humble serviteur de Votre Excellence, dit au colonel maître Gaetano, qui, ayant jeté la bride du cheval aux mains d'un des domestiques, était entré derrière l'étranger, et je serai éternellement fier de ce qu'un seigneur du rang de Votre Excellence se soit arrêté à l'hôtel du *Cyclope*. Votre Excellence vient sans doute de faire une longue route, et une longue route ouvre l'appétit. Que ferai-je servir à Votre Excellence pour son dîner ?

— Mon cher monsieur Pacca, dit l'étranger avec un accent maltais fortement prononcé, et d'un air de hauteur qui arrêta tout court la politesse un peu familière de maître Gaetano, faites-moi d'abord le plaisir de répondre à une question que j'aurais à vous adresser, puis nous en reviendrons à la proposition que vous avez la bonté de me faire.

— Je suis aux ordres de Votre Excellence, dit l'hôte du *Cyclope*.

— Très bien. Je voudrais savoir combien il y a de milles de Castro-Giovanni au château de mon honorable ami le prince de Paterno.

— Votre Excellence ne compte sans doute pas faire une si longue route aujourd'hui, et surtout à l'heure qu'il est.

— Pardon, mon cher Pacca, reprit l'étranger avec le même ton railleur qu'on avait déjà pu remarquer dans l'accent qui accompagnait ses paroles. Mais vous ne vous apercevez pas que vous répondez à ma question par une autre question. Je vous demande combien il y a de milles d'ici au château du prince de Paterno ; comprenez-vous ?

— Dix-sept milles, Votre Excellence.

— Très bien : avec mon cheval c'est l'affaire de trois heures, et pourvu que je parte à huit heures du soir, je serai encore arrivé avant minuit : préparez mon dîner et celui de mes gens, et faites donner à manger à nos montures.

— Seigneur Dieu ! s'écria l'aubergiste. Votre Excellence aurait-elle donc l'intention de voyager de nuit ?

— Et pourquoi pas ?

— Mais Votre Excellence doit savoir que les routes ne sont pas sûres ?

— Et sans doute ce drôle sera condamné ?

— J'en ai peur, Excellence.

— Et pourquoi en avez-vous peur, maître Gaetano ?

— Pourquoi, Excellence ? parce que Luigi Lana est un homme à mettre, pour se venger, le feu aux quatre coins de Castro-Giovanni.

L'étranger éclata de rire

— Puis-je savoir de quoi rit Votre Excellence ? demanda l'aubergiste tout stupéfait.

— Je ris de ce qu'un homme de cœur fait trembler huit



Le premier sac contenait la somme volée à l'intendant, le second la tête du voleur

ou dix mille lâches comme vous, répondit l'étranger avec un air plus méprisant que jamais. Et, continua-t-il après une pause d'un instant, vous croyez donc que cet homme sera condamné ?

— Je n'en fais pas de doute, Excellence.

— Je suis fâché de n'être pas arrivé plus tôt, reprit l'étranger, comme s'il se parlait à lui-même ; je n'aurais pas été fâché de voir la figure que fera le drôle en entendant prononcer son jugement.

— Peut-être est-il encore temps, dit maître Gaetano ; et si Votre Excellence veut se distraire à cela en attendant que son dîner soit servi, j'écrirai un petit mot au juge Bartolomeo dont j'ai l'honneur d'être le compère, et je ne doute pas que sur ma recommandation il ne fasse placer Votre Excellence dans l'enceinte même des avocats.

— Merci, mon cher monsieur Pacca, dit l'étranger en se levant et s'avançant vers la porte ; merci, mais ce serait probablement trop tard. J'entends un grand bruit de monde qui revient, et sans doute le jugement est prononcé

En effet, la foule qui, dix minutes auparavant, se pressait autour du tribunal, se répandait à cette heure dans les

L'étranger se mit à rire avec une indéfinissable expression de mépris ; puis, après un instant de silence :

— Qu'y a-t-il donc à craindre ? demanda-t-il en continuant de fouetter la poussière de son pantalon avec sa cravache.

— Ce qu'il y a à craindre ? Votre Excellence le demande !

— Oui, je le demande.

— Votre Excellence n'a-t-elle point entendu parler de Luigi Lana ?

— De Luigi Lana ? qu'est-ce que cet homme ?

— Cet homme, Excellence, c'est le plus terrible bandit qui ait jamais paru en Sicile.

— Vraiment ? dit l'étranger de son même ton goguenard.

— Sans compter qu'en ce moment il est exaspéré, continua l'aubergiste, et je réponds bien qu'il ne fera quartier à personne.

— Et de quoi est-il exaspéré, maître Gaëtano ? Voyons, contez-moi cela.

— De ce qu'on juge en ce moment un des hommes de sa bande.

— Où cela ?

— Ici même, Excellence.

rues ; et, comme un orage planant sur la ville, les mots : à mort ! à mort ! grondaient répétés par quatre ou cinq mille voix.

L'accusé, malgré ses dénégations réitérées, n'ayant pu produire aucun témoin à décharge, venait d'être condamné à être pendu.

Le jeune colonel resta sur la porte jusqu'à ce que cette foule qu'il regardait en fronçant le sourcil et en mordant sa moustache fût écoulée ; puis lorsque la rue fut, à l'exception de quelques groupes semés çà et là, redevenue solitaire, il se retourna vers l'aubergiste, qui se tenait respectueusement derrière lui, se haussant sur la pointe des pieds, et essayant de voir par-dessus son épaule.

— Et quand croyez-vous que cet homme soit exécuté, mon cher monsieur Pacca ? demanda l'étranger.

— Mais après-demain matin, sans doute, répondit maître Gaetano ; aujourd'hui le jugement, cette nuit la confession, demain la chapelle ardente, après-demain la potence.

— Et à quelle heure ?

— Vers les huit heures du matin, c'est l'heure ordinaire.

— Ma foi ! il me prend une envie, dit le colonel.

— Laquelle, Excellence ?

— C'est, n'ayant pu voir juger ce drôle, de le voir au moins pendre.

— Rien de plus facile. Votre Excellence peut partir demain matin, faire sa visite à son ami le prince de Paterno, et être de retour ici demain soir.

— Vous parlez comme saint Jean Bouche-d'or, mon cher monsieur Pacca, répondit le colonel en tirant hors de son uniforme rouge son jabot de batiste ; et je ferai comme vous dites. Ainsi donc occupez-vous de mon dîner et de ma chambre ; tâchez que tout cela soit, je ne dirai pas bon, mais passable, comme vous m'en donnez le conseil, je partirai demain matin et je reviendrai demain soir. Pendant ce temps-là, occupez-vous donc de m'avoir une bonne place pour regarder l'exécution ; une fenêtre, par exemple ; je la paierai ce qu'on voudra.

— Je ferai mieux que cela, Excellence.

— Que ferez-vous, mon cher monsieur Pacca ?

— Votre Excellence sait qu'il est d'habitude que le juge assiste au supplice sur une estrade ?

— Ah ! c'est l'habitude ? non, je ne le savais pas. Mais qu'importe, allez toujours.

— Eh bien ! je demanderai au juge, dont, comme je l'ai déjà dit, je crois, j'ai l'honneur d'être compère, une place près de lui pour Votre Excellence.

— A merveille ! maître Gaetano ; et moi je vous promets, si vous me l'obtenez, de ne pas vérifier l'addition de votre carte, et de m'en rapporter au total.

— Allons, allons, dit maître Gaëtano, je vois que tout cela peut s'arranger, et Votre Excellence, je l'espère, quittera ma maison satisfaite de l'hôte et de l'hôtel.

— J'en ai l'espoir, mon cher monsieur Pacca ; mais, en attendant le dîner, qui, j'en ai peur, se fera attendre, n'avez-vous rien à me donner à lire pour me distraire ?

— Si fait, Excellence, si fait, reprit maître Gaetano en ouvrant une armoire où moisissaient quelques mauvais bouquins dépareillés. Voici le *Guide du voyageur en Sicile*, par l'illustre docteur Francesco Ferrara ; voici deux volumes des *Poésies légères*, de l'abbé Meli ; voici le *Traité de la Jettature*, par maître Nicolao Valetta ; voici l'*Histoire du terrible bandit Luigi Lana*, ornée de son portrait dessiné d'après nature...

— Ah ! diable ! mon cher hôte, donnez-moi ce livre ; donnez vite, je vous prie, je suis curieux de voir quelle figure où Lana a faite.

— Voilà, Excellence, voilà.

— Peste ! mais savez-vous que c'est un fort vilain monsieur que votre ami Luigi Lana, avec ses grosses moustaches, ses yeux à fleur de tête, ses cheveux mal peignés, son chapeau en pain de sucre et ses pistolets à la ceinture ?

— Eh bien ! cette copie, si terrible qu'elle soit, n'est encore rien auprès de l'original.

— Vraiment ?

— Je puis l'affirmer à Votre Excellence.

— Vous l'avez donc vu, mon cher monsieur Pacca ? demanda le jeune colonel en se balançant sur sa chaise, et en regardant l'aubergiste de son air le plus goguenard.

— Non, Excellence, non, pas moi ; mais j'ai logé de pauvres diables de voyageurs qui l'avaient rencontré pour leur malheur, eux, et qui m'en ont fait le portrait depuis les pieds jusqu'à la tête.

— Bah ! la peur leur aura troublé la vue et ils auront exagéré. En tout cas, mon cher hôte, maintenant que j'ai ce que je désirais, occupez-vous de mon dîner, je vous prie, tandis que je verrai si les actions de ce terrible personnage correspondent à sa figure.

— A l'instant, Excellence, à l'instant.

Le voyageur fit un signe de la tête indiquant qu'il savait parfaitement ce qu'il devait penser du *subito* italien, et, s'allongeant sur deux chaises, il s'apprêta avec une nonchalance toute méridionale à commencer sa lecture.

Sans doute, malgré l'espèce de mépris avec lequel il avait ouvert le livre, les aventures qu'il contenait présentèrent quelque intérêt à l'esprit du colonel, car, lorsque maître Gaëtano rentra au bout d'une demi-heure, il le retrouva dans la même posture et livré à la même occupation.

Si le colonel avait bien employé son temps, maître Gaëtano n'avait pas perdu le sien. Après avoir causé avec le maître, il avait fait causer les domestiques, et il avait appris d'eux que le voyageur qu'il avait l'honneur d'héberger en ce moment était un jeune Maltais qui, jouissant d'une fortune de cent mille livres de rentes, avait acheté un régiment en Angleterre. Restait à savoir le nom de cet étranger. Mais le propriétaire de l'hôtel du *Cyclope* avait trouvé un moyen tout simple de le connaître ; il apportait, selon l'habitude italienne, son registre à signer au jeune voyageur.

Le colonel, entendant quelqu'un qui s'arrêtait près de lui, leva les yeux et aperçut son hôte ; en voyant le registre, il devina l'intention, tendit la main, prit une plume, et, à l'endroit que lui indiquait le doigt de maître Gaetano, il écrivit ces trois mots : *Colonel Santa-Croce*.

Maître Gaetano était très satisfait, il savait tout ce qu'il désirait savoir.

— Maintenant, dit-il, quand Votre Excellence voudra se mettre à table, la soupe est servie.

— Ah ! ah ! dit le jeune colonel, que ne m'avez-vous dit cela plus tôt, mon cher monsieur Pacca ! je vous aurais épargné la peine de déranger votre couvert.

— Comment, déranger mon couvert, Excellence ! n'est-il point dressé à votre goût ?

— Si fait, mon cher monsieur Pacca, si fait ; mais j'ai l'habitude de m'essuyer les mains avec de la toile de Hollande, et de manger dans de l'argenterie ; ce n'est point que vos torchons ne soient fort propres, et vos couverts d'étain parfaitement étamés ; mais, avec votre permission, je ne m'en servirai pas. Appelez mon domestique.

Maître Gaetano obéit à l'instant même, quoique un peu humilié de l'affront que lui faisait le colonel ; mais comme il lui avait promis de ne pas vérifier l'addition, il se promit à part lui de porter l'affront sur sa carte.

Cinq minutes après, le valet de chambre entra avec un nécessaire grand comme une malle, et en tira de la vaisselle plate, deux, ou trois couverts d'argent et un gobelet de vermeil, le tout aux armes du colonel.

Le colonel attaqua le dîner de maître Gaëtano avec l'air dédaigneux d'un prince, goûta à peine de chaque plat, puis, après le repas, voyant que le temps était beau et qu'il faisait un clair de lune superbe, il s'apprêta à aller faire un tour par la ville. Maître Gaetano offrit de l'accompagner, mais le colonel lui répondit qu'il préférait être seul.

Néanmoins, comme maître Gaëtano était fort curieux de sa nature, il sortit dix minutes après le colonel, sous prétexte d'aller se promener lui-même, mais, dans le fait, pour voir s'il ne le rencontrerait pas. Cependant, quoiqu'il n'y eût que deux ou trois rues principales à Castro-Giovanni, l'attente du digne aubergiste fut trompée, et il ne vit rien qui ressemblât à l'allure décidée et hautaine du jeune voyageur. En passant devant la prison, il vit entrer un pauvre moine de l'ordre de saint François ; l'homme de Dieu venait pour préparer le condamné à la mort.

Le colonel ne rentra qu'à minuit. Maître Gaëtano eût bien voulu lui demander ce qu'il avait trouvé d'assez curieux à Castro-Giovanni pour être resté dehors jusqu'à une pareille heure. Mais, comme il ouvrait la bouche pour faire cette question, le jeune homme laissa tomber sur lui, d'un air si dédaigneux, l'ordre de le faire éveiller à six heures du matin, que maître Gaëtano sentit la voix s'éteindre dans sa bouche et s'inclina en signe d'obéissance, sans répondre une seule parole. Quant au colonel, il s'enferma avec son valet, qui ne sortit de sa chambre qu'à une heure du matin.

A sept heures du matin, le colonel, après avoir pris une tasse de café noir seulement, partait, disait-il, pour le château du prince de Paterno, n'emmenant avec lui que son valet de chambre, et laissant le second domestique pour garder les bagages et rappeler à maître Gaëtano la promesse qu'il lui avait faite de lui retenir une place près du juge pour voir l'exécution.

Ce n'était pas chose commune à Castro-Giovanni qu'une exécution : aussi la journée qui précéda la mort du pauvre condamné fut-elle fort agitée ; chacun courait par les rues, tandis que les cloches sonnaient, et c'était à qui aurait quelque nouvelle par le juge ou par le geôlier. On pensait que le coupable, n'ayant plus d'espérance d'adoucir la rigueur de son supplice que par le repentir qu'il montrerait, ferait des révélations, et que l'on saurait ainsi quelque chose de positif et sur lui, et sur ce terrible Luigi Lana, son capitaine. L'attente fut trompée ; non seulement le condamné ne fit aucune révélation, mais au contraire, il continuait à protester de son innocence, répétant sans cesse que le jour même de l'assassinat, il était à Palerme, c'est-

à-dire à près de cent cinquante milles du lieu où il avait été commis

Le confesseur lui-même n'avait pas pu en tirer autre chose, et le vénérable moine était sorti de la prison en disant qu'il avait bien peur que la justice des hommes, croyant punir un coupable, ne fît un martyr

La journée s'écoula ainsi au milieu des discussions les plus animées sur la culpabilité ou l'innocence du condamné, puis le soir vit s'illuminer les fenêtres de la chapelle ardente dans laquelle il devait passer la nuit. A dix heures du soir, le même moine qui était déjà venu le consoler dans sa prison, fut introduit dans la chapelle, et ne quitta le prisonnier qu'à onze heures et demie. Après son départ, le condamné, qui avait été fort agité toute la journée, parut tranquille.

A minuit, le colonel rentra avec son valet de chambre à l'hôtel du *Cyclope*, et, trouvant maître Gaëtano qui l'attendait, recomanda d'abord qu'on eût grand soin de ses chevaux qui venaient de faire une longue course; puis il s'informa si la commission dont son hôte s'était chargé était faite à sa satisfaction. Maître Gaëtano répondit que son compère le juge avait été trop heureux de faire quelque chose qui fût agréable à Son Excellence, et qu'il aurait pour le lendemain, près de lui et sur l'estrade même, la place qu'il désirait.

Durant toute la nuit, les cloches sonnèrent pour rappeler aux bonnes âmes qu'elles devaient prier pour le patient.

Le lendemain, dès cinq heures, les rues qui conduisaient de la prison au lieu du supplice étaient encombrées de curieux: les fenêtres présentaient une muraille de têtes, et les toits même craquaient sous les spectateurs.

A sept heures, le juge vint prendre place sur l'estrade avec les deux greffiers, le capitaine de nuit et le commissaire; comme le lui avait promis maître Gaëtano, un siège était réservé près du juge pour le colonel. A sept heures et demie il arriva, remercia fort gracieusement, et d'un air qui sentait d'une lieue son grand seigneur, le juge de sa complaisance, et, ayant regardé, pour voir s'il n'aurait pas trop de temps à attendre, l'heure à une magnifique montre tout enrichie de diamans, il s'assit à la place d'honneur, au milieu des autorités de la ville de Castro-Giovanni.

A huit heures, les cloches sonnèrent avec un redoublement d'onction; elles indiquaient que le condamné sortait de la prison.

Au bout de quelques minutes, une rumeur croissante annonça l'approche du condamné. En effet, bientôt on vit paraître le bourreau qui le précédait à cheval, puis quatre gardes qui marchaient derrière le bourreau, puis le condamné lui-même, à cheval sur un âne, la tête tournée vers la queue, et marchant à reculons, afin qu'il ne perdît point de vue le cercueil que portaient derrière lui les frères de la Miséricorde, puis enfin toute la population de Castro-Giovanni qui fermait la marche

Le condamné semblait écouter d'une façon fort distraite les exhortations du moine qui l'accompagnait. On disait généralement que cette distraction venait de ce que le moine n'était pas le même qui l'était venu visiter dans sa prison. En effet, au moment où l'on s'attendait à voir arriver ce moine, il n'avait point paru, et l'on avait été obligé d'en courir chercher un autre pour que le condamné ne mourût pas privé des secours de la religion.

Quoi qu'il en soit, comme nous l'avons dit, le pauvre diable paraissait fort inquiet, et jetait à droite et à gauche sur la foule des regards qui indiquaient la situation de son esprit. De temps en temps même, contre l'habitude des condamnés, qui s'épargnent ce spectacle le plus longtemps possible, il se retournait vers la potence, sans doute pour calculer le temps qui lui restait à vivre Tout à coup, arrivé devant l'estrade du juge, et au moment où le confesseur l'aidait à descendre de son âne le condamné jeta un grand cri, et, montrant d'un signe de tête, car ses mains étaient liées, le colonel assis près du juge:

— Mon père, s'écria-t-il en s'adressant au moine, mon père voilà un seigneur qui, s'il le veut, peut me sauver.

— Lequel? demanda le moine avec étonnement.

— Celui qui est près du juge, mon père; celui qui a un uniforme rouge et des épaulettes de colonel C'est le bon Dieu qui l'a mis sur ma route, mon père Miracle, miracle!

Et chacun se mit à répéter Miracle! après le condamné sans savoir encore de quoi il s'agissait; ce qui n'empêcha pas le bourreau de s'approcher du patient, afin de commencer son office Mais le confesseur se plaça entre eux deux.

— Arrêtez dit-il au nom de Dieu arrêtez! — Juge, continua le moine, le patient dit qu'il reconnaît assis près de toi un témoin qui peut lui sauver la vie en attestant qu'il est innocent Juge, je t'adjure d'entendre ce témoin.

— Et quel est ce témoin? demanda le juge en se levant sur l'estrade

— Le colonel Santa-Croce! le colonel Santa-Croce! cria le patient.

— Moi? dit avec étonnement le colonel en se levant à son tour; moi, mon ami? Vous vous trompez assurément, et, quoique vous sachiez mon nom, moi je ne vous connais pas

— Vous ne le connaissez pas, hein? demanda le juge

— Aucunement, répondit le colonel après avoir regardé avec plus d'attention encore que la première fois le condamné

— Je m'en doutais, reprit le juge en secouant la tête, c'est une des ruses habituelles de ces misérables

Puis il se rassit, en faisant signe au bourreau de continuer son office.

— Colonel, s'écria le patient, colonel, vous ne me laisserez pas mourir ainsi, quand d'un mot vous pouvez me sauver! Colonel, laissez-moi seulement vous adresser une question.

— Oui, oui, cria la foule, c'est juste, laissez parler le condamné, laissez-le parler!

— Monsieur le juge, dit le colonel, je crois que l'humanité exige que nous nous rendions à la prière de ce malheureux S'il veut nous tromper, au reste, nous nous en apercevrons bien, et alors il n'aura retardé sa mort que de quelques minutes.

— Je n'ai rien à refuser à Votre Excellence, dit le juge; mais, vraiment, ce n'est pas la peine, croyez-moi, colonel, de lui donner cette satisfaction.

— Je vous la demande pour ma propre conscience, monsieur, dit le colonel.

— J'ai déjà dit à Votre Excellence que j'étais à ses ordres, reprit le juge.

Puis se levant:

— Gardes, ajouta-t-il, amenez le condamné

On amena ce malheureux. Il était pâle comme la mort, et tremblait de tous ses membres.

— Eh bien! coquin, dit le juge, te voilà en face de Son Excellence; parle donc.

— Excellence, dit le condamné, ne vous souvient-il pas que le 18 mai dernier, vous avez débarqué à Palerme, venant de Naples?

— Je ne saurais préciser le jour aussi exactement que vous le faites, mon ami; mais la vérité est que c'est vers cette époque que j'abordai en Sicile.

— Ne vous souvient-il pas, Excellence, du facchino qui porta vos malles sur une petite charrette du port à l'*Hôtel des Quatre-Cantons*, où vous logeâtes?

— Je logeais effectivement *Hôtel des Quatre-Cantons*, répondit le colonel; mais j'ai, je l'avoue, entièrement oublié la figure de l'homme qui m'y a conduit

— Mais ce que vous n'avez pu oublier, Excellence, c'est qu'en passant devant la porte d'un serrurier, un de ses apprentis qui sortait, tenant une barre de fer sur son épaule, m'en donna un coup contre la tête, et me fit cette blessure. Tenez.

Et le condamné, avançant la tête, montra effectivement une cicatrice à peine fermée encore, et qui lui marquait le front.

— Oui, vous avez raison, parfaitement raison, dit le colonel, et je me rappelle cette circonstance comme si elle venait d'arriver à l'instant même.

— Et à preuve, continua avec joie le condamné, qui, se voyant reconnu, commençait à reprendre espoir, à preuve que, comme un généreux seigneur que vous êtes, au lieu de me donner six carlins que je vous avais demandés, vous me donnâtes deux onces.

— Tout cela est l'exacte vérité, dit le colonel en se retournant vers le juge; mais nous allons être mieux renseignés encore. J'ai sur moi le portefeuille où j'inscris jour par jour ce que je fais; ainsi, il me sera facile de m'assurer si cet homme ne nous donne pas une fausse date.

— Cherchez, cherchez, colonel, dit le condamné; maintenant je suis sûr de mon affaire

Le colonel ouvrit son portefeuille, puis, arrivé à la date indiquée, il lut tout haut.

« Aujourd'hui 18 mai, j'ai abordé à Palerme à onze heures du matin. — Pris sur le port un pauvre diable qui a été blessé en portant mes malles. — Logé à l'*Hôtel des Quatre-Cantons* »

— Voyez-vous? voyez-vous? s'écria le condamné.

— Ma foi! monsieur le juge, dit le colonel en se retournant vers maître Bartolomeo, si c'est vraiment le 18 mai que l'assassinat dont ce pauvre homme est accusé a été commis, je dois affirmer sur mon honneur que le 18 mai il était à Palerme, où, comme le constate mon album il a été blessé à mon service Or, comme il ne pouvait être à la fois à Palerme et à Centorbi, il est nécessairement innocent.

— Innocent! innocent! cria la foule

— Oui, innocent, mes amis, innocent! dit le condamné. Je savais bien que Dieu ferait un miracle en ma faveur.

— Miracle! miracle! cria la foule

— Eh bien! dit le juge, nous allons le faire reconduire en prison, et nous procéderons à une autre enquête.

— Non, non, libre! libre à l'instant même! cria le peuple

Et, à ces mots, une partie de la foule, se ruant vers l'estrade, enleva le condamné et lui délia les mains, tandis que l'autre renversait la potence et poursuivait le bourreau à coups de pierres.

Quant au colonel, il fut reporté en triomphe à l'*Hôtel du Cyclope*.

Toute la journée, Castro-Giovanni fut en fête; et lorsque le colonel quitta la ville vers midi, il lui fallut fendre à grand'peine avec son cheval les flots du peuple, qui lui baisait les mains en criant : Vive le colonel Santa-Croce ! Vive le sauveur de l'innocent !

Quant au condamné, comme chacun voulait lui parler et entendre de sa propre bouche le récit de son aventure, ce ne fut que vers le soir qu'il se trouva, avoir quelque peu de liberté. Il en profita aussitôt pour enfiler une ruelle que son peu de largeur rendait plus sombre encore ; puis, par cette ruelle, il atteignit la porte de la ville ; puis, une fois hors de la ville, il gagna à toutes jambes une gorge de la montagne.

Le lendemain, le juge reçut de Luigi Lana une lettre dans laquelle le chef de bandits le remerciait de la complaisance qu'il avait eue de lui offrir un siège sur sa propre estrade : il le priait en outre de présenter ses complimens à son compère, maître Gaetano, propriétaire de l'hôtel du *Cyclope*.

Mais, tout libre qu'était redevenu le condamné, l'impression produite sur son esprit par l'aspect de la potence, à laquelle il avait pour ainsi dire touché du doigt, avait été si réelle, qu'il résolut, malgré les exhortations de ses camarades, d'abandonner la vie qu'il avait menée jusque-là et de se réconcilier avec la police.

Le religieux qui l'avait accompagné dans le trajet de la prison à l'échafaud fut l'intermédiaire entre lui et l'autorité. La prière fut transmise au vice-roi, et comme le bandit ne demandait que la vie sauve, promettant d'être à l'avenir un modèle de probité, après quelques pourparlers entre le moine et le vice-roi, sa demande lui fut accordée, à cette seule condition qu'il ferait amende honorable pieds nus et le corps ceint d'une corde.

Cette cérémonie eut lieu à Palerme, à la grande édification des fidèles.

Voilà ce qui arriva à Castro-Giovanni, le 20 juillet de l'an de grâce 1826.

— Et depuis lors, demandai-je à monsieur Politi, qu'est devenu, s'il vous plaît, cet honnête homme?

— Il a pris le nom de Salvadore, sans doute en mémoire de la façon miraculeuse dont il a été sauvé, s'est fait muletier, afin, comme il s'y était engagé, de gagner sa vie d'une façon honorable ; et, si ce que je vous ai raconté ne vous donne pas une trop grande défiance, il aura l'honneur d'être demain matin votre guide de Girgenti à Palerme.

L'INTERIEUR DE LA SICILE

Le lendemain, quelque diligence que nous fîmes, nous ne parvînmes à nous mettre en route que vers les neuf heures du matin. Nous avions demandé d'abord une mule de renfort pour Cama ; mais, lorsqu'il se vit pour la première fois de sa vie juché au haut d'une selle, sans autre support que deux étriers d'inégale longueur, il déclara que la bride lui paraissait un point d'appui trop insuffisant pour qu'il lui confiât la conservation de sa personne. En conséquence, avec l'aide de Salvadore, il mit pied à terre, et la mule fut renvoyée.

Pendant ce temps, on chargeait toute notre *roba* sur la mule de transport. Comme ce bagage était assez considérable, Cama remarqua qu'il formait sur le dos de l'animal une surface plane de trois ou quatre pieds de diamètre. Cette terrasse parut à Cama un véritable lieu de sûreté, comparée à l'extrémité aiguë de la selle, et il demanda à s'établir, comme il l'entendrait, sur cette petite plate-forme. Salvadore, consulté pour savoir si sa mule pouvait porter ce surcroît de charge, répondit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient ; au bout d'un instant, Cama se trouva donc placé au centre de notre roba, assis à la manière des tailleurs, et s'élevant pyramidalement au milieu de son domaine.

On nous avait recommandé de visiter les Maccaloubi. Nous priâmes donc Salvadore de prendre le chemin qui y conduisait ; mais, habitué à de pareilles demandes, il avait de lui-même prévenu notre désir, et nous n'en étions déjà plus qu'à un demi-mille lorsque nous lui dîmes de nous y conduire.

Les Maccalouhi sont tout bonnement de petits volcans de vase, au nombre de trente ou quarante, qui s'élèvent sur une plaine boueuse. Chacun de ces volcans en miniature a un pied ou dix-huit pouces de haut ; la matière qui s'échappe de ces taupinières est une espèce d'eau pâteuse, couleur de rouille, très froide, et, à ce que l'on assure, très salée. Lorsque nous les visitâmes, les volcaneaux se reposaient, c'est-à-dire qu'à grand'peine, et avec des efforts qui devaient singulièrement les fatiguer, ils poussaient leur lave humide hors de leur cratère. Salvadore nous assura qu'il y avait des époques où ils jetaient de la boue à cent ou cent cinquante pieds de hauteur, et où toute cette plaine de vase tremblait comme une mer. Nous ne vîmes rien de pareil. Elle était au contraire fort tranquille, comme nous l'avons dit, et assez sèche pour qu'en marchant dans les intervalles des volcans, on n'enfonçât que de deux ou trois pouces. Comme la chose, malgré la recommandation, nous parut médiocrement curieuse, et que nous n'étions pas assez forts en géologie pour étudier la cause de ce phénomène, nous ne fîmes aux Maccaloubi qu'une assez courte station, et nous continuâmes notre chemin.

Vers les onze heures, nous nous trouvâmes sur le bord d'un petit fleuve. Comme nous suivions un chemin à peine tracé, et praticable seulement pour les litières, les mulets et les piétons, il n'y avait pas, on le pense bien, d'autre moyen de traverser le fleuve que d'y pousser bravement nos mulets. Ils y entrèrent jusqu'au ventre, et nous conduisirent sans accident à l'autre bord. J'avais invité Salvadore à monter en croupe derrière moi ; mais, comme il faisait très chaud, il n'y fit point tant de façons, et passa tranquillement à la manière de ses mulets, c'est-à-dire en se mettant dans l'eau jusqu'à la ceinture.

A quelques pas au delà du fleuve, nous trouvâmes une espèce de petit bosquet de lauriers-roses qui ombrageait une fontaine. C'était une halte tout indiquée pour notre déjeuner. Nous sautâmes, en conséquence, à bas de nos mules ; Cama se laissa glisser du haut de son bagage, Salvadore battit les buissons pour en chasser deux ou trois couleuvres et une douzaine de lézards, et nous déjeunâmes.

Comme nous avions invité Salvadore à déjeuner avec nous, honneur qu'après quelques façons préliminaires il avait fini par accepter, il était devenu vers la fin du repas un peu plus communicatif qu'il ne l'avait été au moment de notre départ. Jadin profita de ce commencement de sociabilité pour lui demander la permission de faire son portrait. Salvadore y consentit en riant, drapa son manteau sur son épaule gauche, s'appuya sur le bâton pointu dont il se servait pour sauter par-dessus les ruisseaux et pour piquer les mules, croisa une de ses jambes sur l'autre, et se tint devant lui avec l'immobilité et l'aplomb d'un homme habitué à accéder à de pareilles demandes.

Pendant ce temps, je pris mon fusil et je battis les environs : un malheureux lapin qui s'était aventuré hors de son terrier, et qui eut l'imprudence de vouloir le regagner, au lieu de rester tranquillement à son gîte où je ne l'eusse pas découvert, fut le trophée de cette expédition.

Ce fut une occasion pour Salvadore de nous demander la permission d'examiner nos fusils, ce qu'il n'avait point encore osé faire, malgré l'envie qu'il en avait. Il les prit et les retourna en homme à qui les armes sont familières ; mais, comme c'étaient des fusils du système Lefaucheux, le mécanisme lui en était parfaitement inconnu. Je n'étais pas fâché, tout en ayant l'air de satisfaire sa curiosité, de lui montrer qu'à une distance honnête, je ne manquerais pas mon homme ; je fis donc jouer la bascule, je changeai mes cartouches de plomb à lièvre pour des cartouches de plomb à perdrix, et, jetant deux piastres en l'air, je les touchai toutes les deux. Salvadore alla ramasser les piastres, reconnut sur elles la trace du plomb, et secoua la tête de haut en bas, en digne appréciateur du coup que je venais de faire. Je lui proposai de tenter le même essai ; il me dit tout simplement qu'il n'avait jamais été grand tireur au vol, mais que, si mon camarade voulait lui prêter sa carabine, il nous montrerait ce qu'il savait faire à coup posé. Comme elle était toute chargée à balles, Jadin la lui mit aussitôt entre les mains. Salvadore prit pour but une pierre blanche de la grosseur d'un œuf, qui se trouvait à cent pas de nous au milieu du chemin, et, après l'avoir visée avec une attention qui indiquait l'importance qu'il attachait à réussir, il lâcha le coup et brisa la pierre en mille morceaux.

Cela nous fit faire, à Jadin et à moi, la réflexion médiocrement rassurante que, dans l'occasion, Salvadore non plus ne devait pas manquer son homme.

Quant à Cama, il ne pensait à rien autre chose qu'à envelopper son lapin dans les herbes qu'il avait cueillies au bord de la fontaine, afin de le maintenir frais jusqu'à l'heure du dîner.

Nous nous remîmes en route ; le misérable *fiumicello* que nous venions de traverser faisait plus de tours et de détours que le fameux Méandre. Nous le rencontrâmes douze fois sur

notre route en moins de trois lieues : chaque fois nous le passâmes à gué comme la première.

Pendant toute cette route, nous n'apercevions aucune terre cultivée, mais des plaines immenses couvertes de grandes herbes, brûlées par le soleil, au milieu desquelles s'élevait parfois, comme une île de verdure, une petite cabane entourée de cactus, de grenadiers et de lauriers-roses. A cent pas, tout autour de la cabane, le sol était défriché, et l'on apercevait quelques légumes qui perçaient la terre et qui, selon toute probabilité, étaient la seule nourriture des malheureux perdus dans ces solitudes.

Nous marchâmes jusqu'à cinq heures du soir, apercevant de temps en temps une espèce de village juché à la cime de quelque rocher, sans qu'on pût distinguer le moins du monde par quel chemin on y arrivait. Enfin, du haut d'une petite colline, Salvadore nous montra une ferme placée sur notre chemin, et nous dit que c'était là que nous passerions la nuit. Une lieue à peu près au delà de cette ferme, et à droite de la route, s'élevait sur le penchant d'une montagne une ville de quelque importance, nommée Castro-Novo. Nous demandâmes à Salvadore pourquoi nous ne gagnions pas cette ville, au lieu de nous arrêter dans une misérable auberge où nous ne trouverions rien ; Salvadore se contenta de nous répondre que cela nous écarterait trop de notre route. Comme une plus longue insistance de notre part eût pu faire croire à notre guide que nous nous défiions de lui, ce qui eût été fort ridicule après notre choix volontaire, nous n'ajoutâmes point d'autres observations, et nous résolûmes, puisque nous avions tant fait que de le prendre, de nous en remettre entièrement à lui : seulement nous lui demandâmes, pour savoir au moins où nous allions passer la nuit, quel était le nom de cette baraque. Il nous répondit qu'elle s'appelait Fontana-Fredda.

C'était bien, du reste, le plus magnifique coupe-gorge que j'aie vu de ma vie, isolé dans un petit défilé, sans aucune muraille de clôture, et n'ayant pas une seule porte ou une seule fenêtre qui fermât. Quant à ceux qui l'habitaient, notre présence ne leur parut probablement pas un événement assez digne de curiosité pour qu'ils se dérangeassent, car nous nous arrêtâmes à la porte, nous descendîmes de nos mules, et nous entrâmes dans la première pièce sans voir personne ; ce ne fut qu'en ouvrant une porte latérale que j'aperçus une femme qui berçait son enfant sur ses genoux en chantonnant une chanson lente et monotone. Je lui adressai la parole : elle me répondit, sans se déranger, quelques mots d'un patois si étrange, que je renonçai à l'instant même à lier conversation avec elle, et que j'en revins à Salvadore, qui, faute de garçon d'écurie, déchargeait ses mules lui-même, le priant de s'occuper en personne de notre dîner et de notre coucher. Il me répondit, en secouant la tête, qu'il ne fallait pas trop compter ni sur l'un ni sur l'autre, mais qu'il ferait de son mieux.

En rentrant dans la première pièce, je trouvai Cama désespéré ; il avait déjà fait sa visite, et n'avait trouvé ni casserole, ni gril, ni broche. Je l'invitai à se procurer d'abord de quoi griller, bouillir ou rôtir ; nous verrions ensuite comment remplacer les ustensiles absens.

Après avoir attaché ses mules au râtelier, Salvadore apparut à son tour, et entra dans la chambre voisine ; mais un instant après il en sortit en disant que, le maître de la maison se trouvant à Secocca, et sa femme étant à moitié idiote, nous n'avions qu'à agir comme nous ferions dans une maison abandonnée. Les provisions se bornaient, nous dit-il, à une cruche d'huile rance et à quelques châtaignes : pour du pain, il n'en avait pas.

Si ce langage n'était pas rassurant, il avait au moins le mérite d'être parfaitement clair. Chacun se mit donc en quête de son côté, et s'occupa de rassembler ce qu'il put ; Jadin, après une demi-heure de course dans les rochers, rapporta une espèce de colombe ; Salvadore avait tordu le cou à une vieille poule ; j'avais, dans un hangar bâti en retour de la maison, trouvé trois œufs ; enfin, Cama avait dépouillé le jardin, et réuni deux grenades et une douzaine de figues d'Inde. Tout ceci, joint au lapin heureusement mis à mort pendant que Jadin faisait le portrait de Salvadore, présentait tant bien que mal l'apparence d'un dîner. Il ne restait plus qu'à l'apprêter.

Ne trouvant pas de casserole, et forcés d'employer de l'huile rance au lieu de beurre, nous arrêtâmes que notre menu se composerait d'un potage à la poule, d'un rôti de gibier, de trois œufs à la coque en entremets, et de nos grenades flanquées de nos figues d'Inde en dessert ; les châtaignes, cuites sous la cendre, devaient remplacer le pain.

Tout cela n'eût rien été, absolument rien, sans l'odieuse saleté du bouge où nous nous trouvions.

A peine nous étions-nous mis à l'œuvre, que deux enfans couverts de haillons, maigres, hâves et fiévreux, étaient venus s'accroupir de chaque côté de la cheminée, suivant avec des yeux avides nos maigres provisions dans toutes les transformations qu'elles éprouvaient. Nous avions voulu les chasser d'abord de leur poste, afin de n'avoir pas sous les yeux ce dégoûtant tableau ; mais la harangue que je leur avais faite et le coup de pied dont à mon grand regret l'avait accompagnée Cama, n'avaient produit qu'un grognement sourd assez semblable à celui d'un marcassin qu'on veut tirer de son trou. Je m'étais alors retourné vers Salvadore, en lui demandant ce qu'ils avaient et ce qu'ils voulaient, et Salvadore m'avait répondu en jetant sur eux un regard d'indicible pitié. — Ce qu'ils ont et ce qu'ils veulent ? Ils ont faim et voudraient manger.

Hélas ! c'est le cri du peuple sicilien, et je n'ai pas entendu autre chose pendant trois mois que j'ai habité la Sicile. Il y a des malheureux dont la faim n'a jamais été apaisée depuis le jour où, couchés dans leur berceau, ils ont commencé de sucer le sein tari de leur mère, jusqu'au jour où, étendus sur leur lit de mort, ils ont expiré, essayant d'avaler l'hostie sainte que le prêtre venait de poser sur leurs lèvres.

Dès lors on comprend que ces deux pauvres enfans eurent droit à la meilleure part de notre dîner ; nous restâmes sur notre faim, mais au moins ils furent rassasiés.

Quelle horrible chose de penser qu'il y a des misérables pour lesquels avoir mangé une fois sera un souvenir de toute la vie !

Le dîner terminé, nous nous occupâmes de notre gîte. Salvadore nous découvrit une espèce de chambre au rez-de-chaussée, sur la terre de laquelle étaient jetées dans deux auges deux paillasses sans draps ; c'étaient nos lits.

Cela, joint aux insectes qui couvraient déjà le bas de nos pantalons, et qui couraient impunément le long des murs, ne nous promettait pas un sommeil bien profond ; aussi résolûmes-nous d'en essayer le plus tard possible, et allâmes-nous, nos fusils sur l'épaule, faire une promenade par la campagne.

Rien n'était doux, calme et tranquille comme cette solitude : c'étaient le silence et la poésie du désert ; l'air brûlant de la journée avait fait place à une petite brise nocturne qui apportait un reste de saveur marine pleine de voluptueuse fraîcheur ; le ciel était un vaste dais de saphir tout étoilé d'or ; des météores immenses traversaient l'espace sans bruit, tantôt sous l'aspect d'une flèche qui file vers son but, tantôt pareils à des globes de flammes descendant du ciel sur la terre. De temps en temps une cigale attardée commençait un chant tout à coup interrompu et tout à coup repris ; enfin les lucioles scintillaient, étoiles vivantes, pareilles à ces étincelles éphémères que font naître les caprices des enfans en frappant sur un foyer à demi éteint.

C'eût été fort doux de passer la nuit ainsi, mais nous avions le lendemain une quarantaine de milles à faire, mais nous avions fait vingt-cinq milles dans la journée, mais là enfin, comme toujours, comme partout, quand l'âme disait oui, le corps disait non.

Nous rentrâmes vers les dix heures, et nous nous jetâmes tout habillés sur nos lits.

D'abord la fatigue l'emporta sur toute autre chose, et je m'endormis ; mais, au bout d'une heure, je me réveille, transpercé d'un million d'épingles ; autant aurait valu essayer de dormir dans une ruche d'abeilles. Je me remuai, je changeai de place, je me tournai, je me retournai ; impossible de me rendormir.

Quant à Jadin, soit fatigue plus grande, soit sensibilité moins exaltée, il dormait comme Epiménide.

Je me souvins alors de ce hangar plein de paille où j'avais été dénicher des œufs, et il me parut un lieu de délices, comparé à l'enfer où je me trouvais. En conséquence, comme rien ne s'opposait à ce que j'en usasse à mon plaisir, je pris mon fusil couché à côté de moi sur mon matelas, j'ouvris doucement la fenêtre, je sautai dehors, et j'allai m'étendre sur cette paille tant désirée.

J'y étais depuis dix minutes à peu près, et je commençais à entrer dans cet état qui n'est plus la veille mais qui n'est pas encore le sommeil, lorsqu'il me sembla que j'entendais parler à quelques pas de moi. Quelques instans encore je doutai, et par conséquent j'essayai de m'enfoncer davantage dans mon assoupissement, lorsque le bruit devint si distinct, que j'ouvris les yeux tout grands, et qu'à la lueur des étoiles je vis trois hommes arrêtés à l'angle de la maison. Mon premier mouvement fut de m'assurer si mon fusil était toujours près de moi. Je le sentis à la place où je l'avais posé, et, plus tranquille, je reportai les yeux sur mes trois individus.

Comme j'étais caché dans l'ombre que projetait le toit du hangar, ils ne pouvaient m'apercevoir, tandis que moi, au contraire, à mesure que mes yeux s'habituaient à l'obscurité, je les distinguais parfaitement. Ils étaient enveloppés de longs manteaux ; l'un d'eux avait un fusil, les deux autres étaient seulement armés de bâtons.

Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles ils restèrent immobiles en parlant à voix basse, celui des trois qui avait le fusil s'approcha de la fenêtre par laquelle j'étais

sorti, entr'ouvrir le contrevent et passer sa tête avec précaution de manière à regarder dans la chambre. Comme nous avions laissé brûler une lampe sur la cheminée, il pouvait voir un de nos deux matelas occupé et l'autre vide. Sans doute cette circonstance le préoccupa, car il revint aussitôt à ses deux compagnons et leur parla vivement. Tous trois alors s'approchèrent. Je vis que le moment était venu ; je me levai sur mon séant et j'armai les deux chiens de mon fusil. Comme les intentions de trois drôles qui entrent par la fenêtre, à minuit, ne peuvent être douteuses, ma résolution était bien arrêtée : au premier acte d'infraction qu'ils tentaient, je faisais coup double, et, si le troisième ne s'enfuyait pas, Jadin, réveillé par le bruit, avait sa carabine.

En ce moment la trappe du grenier s'ouvrit et je vis passer la tête de Salvadore.

A cette apparition, je l'avoue, je crus que notre guide en revenait à son ancien métier, et que nous allions avoir affaire à quatre bandits au lieu d'avoir affaire à trois seulement. Mais avant que ce doute eût eu le temps de changer en certitude, j'entendis une voix qui demandait impérieusement en sicilien :

— Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

— Salvadore ! dirent à la fois les trois hommes.

— Oui, Salvadore. Attendez-moi, je descends.

Dix secondes après, la porte s'ouvrit et Salvadore parut.

Il marcha droit aux trois hommes, et entama avec eux une conversation qui, pour avoir lieu à voix basse, ne m'en parut pas moins vive. Pendant dix minutes ils semblèrent disputer, eux parlant avec insistance, lui répondant avec fermeté. Bientôt les trois hommes reculèrent de quelques pas, comme pour tenir conseil entre eux ; Salvadore resta où il était, les bras croisés et le regard fixé sur eux. Enfin celui qui avait un fusil se détacha du groupe, revint à Salvadore, lui donna une poignée de main, et, rejoignant ses camarades, s'éloigna avec eux. Au bout de cinq minutes ils étaient perdus tous trois dans l'obscurité, et je n'entendais plus que le bruit de leurs pas sur les herbes sèches.

Salvadore resta encore un quart d'heure à peu près à la même place, dans la même attitude ; puis, certain que les visiteurs nocturnes s'étaient retirés réellement, il rentra à son tour et referma la porte derrière lui.

On comprend que la scène dont je venais d'être témoin m'avait ôté, du moins pour le moment, toute envie de dormir. Je restai une demi-heure immobile comme une statue, dans l'attitude où j'étais, et le doigt sur la gâchette de mon fusil ; puis, au bout d'une demi-heure, comme rien ne reparaissait, et comme je n'entendais plus aucun bruit, je repris une position un peu moins incommode.

Une autre demi-heure s'était à peine écoulée que, telle est la puissance étrange du sommeil, je m'étais déjà rendormi.

Le froid du matin me réveilla. Si belle que doive être la journée, il tombe toujours en Sicile, quelques minutes avant que le soleil se lève, une rosée fine, pénétrante et glacée. Heureusement le toit sous lequel je m'étais mis à couvert m'en avait garanti, mais je n'en ressentais pas moins ce malaise matinal bien connu de tous les voyageurs.

J'allais rentrer dans la chambre comme j'en étais sorti, lorsque je vis Jadin ouvrir la fenêtre ; il venait de se réveiller, et, ne me voyant pas sur mon matelas, il avait conçu quelque inquiétude de ce que j'étais devenu, et me cherchait. Je lui racontai ce qui s'était passé ; il n'avait rien entendu. Cela faisait honneur à son sommeil, car non seulement il n'avait pas été plus ménagé que moi par les insectes, mais encore, moi absent, il avait dû payer pour nous deux. C'est au reste ce que prouvait la simple inspection de sa personne : il était tatoué des pieds à la tête comme un sauvage de la Nouvelle-Zélande.

Nous appelâmes Salvadore, qui nous répondit de l'écurie où il apprêtait ses mules ; puis, attendu, comme on le pense bien, qu'il n'était pas question de déjeuner, et qu'il n'y avait sur notre route que la seule ville de Corleone, je crois, où nous puissions faire un repas quelconque, nous fîmes provision de châtaignes afin d'amuser notre appétit tout le long de la route.

Quant à la carte à payer, à notre grand étonnement, elle se trouvait ne se monter qu'à trois piastres ; nous les donnâmes, mais en recommandant à Salvadore de ne les remettre [illegible].

Nous nous mîmes en route dans le même ordre que la veille, si ce n'est que je me mis à pied pour deux raisons : la première, c'est que j'avais besoin de me réchauffer ; et la seconde, c'est que je n'étais pas fâché de causer avec Salvadore de ce qui s'était passé pendant la nuit. Au premier mot qui m'en échappa, il se mit à rire, voyant que j'avais assisté à ce petit drame depuis le lever de la toile jusqu'au baisser du rideau. — Ah ! oui, oui, me dit-il, ce sont d'anciens camarades qui travaillent la nuit au lieu de travailler le jour. Si vous n'aviez pas un autre guide que moi, il est probable qu'il y aurait eu quelque chose entre vous et que, d'après ce que vous me dites, cela se serait mal passé pour eux ; mais vous avez vu que, quoiqu'ils se soient fait un peu tirer l'oreille, ils n'en ont pas moins fini par nous laisser le champ de bataille. Maintenant nous n'entendrons plus parler de rien avant le passage de Mezzojuso.

— Et au passage de Mezzojuso ? demandai-je.

— Oh ! là il faudra le voir.

— N'avez-vous point sur ceux que nous rencontrerons la même influence que vous avez eue sur ceux que nous avons déjà rencontrés ?

— Dame ! répondit Salvadore avec un geste sicilien que rien ne peut rendre, c'est une nouvelle troupe qui vient de se former.

— Et vous ne les connaissez pas beaucoup ?

— Non, mais ils me connaissent.

Nous étions arrivés au bord d'un torrent qui, après avoir fait tourner une espèce de moulin qu'on appelle le moulin de l'Olive, coulait d'un mouvement assez doux, et qu'il fallait bien entendu, comme notre fleuve de la veille dont il était peut-être la source, traverser à gué. Je remontai donc sur ma mule. Salvadore me demanda la permission de sauter en croupe, ce que je lui accordai, et nous tentâmes le passage, qui s'opéra à notre satisfaction, quoique, malgré nos précautions, nous ne pussions nous empêcher d'être mouillés jusqu'aux genoux. Jadin vint ensuite et gagna comme nous le bord sans accident ; mais il n'en fut pas de même du pauvre Cama, qui était évidemment destiné à nous servir de bouc émissaire. A peine son mulet fut-il arrivé au milieu du torrent que, mal dirigé par son conducteur, il dévia de quelques pieds et s'enfonça dans un trou ; au cri que jeta Cama nous nous retournâmes, et nous l'aperçûmes dans l'eau jusqu'à la ceinture, tandis que nous ne voyions plus que la tête du mulet. La figure que faisait ce malheureux était si grotesque, il était, dans tous les événemens funestes qui lui arrivaient, si profondément comique, que nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire.

Cette hilarité intempestive réagit sur Cama, qui voulut faire reprendre à son mulet la route qu'il avait perdue ; mais, dans les efforts que l'animal fit lui-même, il rencontra une pierre et butta ; la violence du coup fit rompre la sangle, et nous vîmes immédiatement Cama et notre bagage s'en aller au fil de l'eau. Si utile que nous fût le premier, et si nécessaire que nous fût le second, nous courûmes à notre cuisinier, tandis que Salvadore courait à notre bagage. Au bout de cinq minutes, homme et roba étaient hors de l'eau, mais tellement mouillés, tellement ruisselans, qu'il n'y avait pas moyen de continuer la route sans faire sécher le tout.

Nous allumâmes un grand feu avec des herbes sèches et des oliviers morts ; nous-mêmes en avions besoin ; l'air du matin nous avait glacés, et nous nous chauffâmes avec un indicible plaisir à un de ces feux libres et gigantesques comme en allument les bûcherons dans les forêts et les pâtres dans les montagnes ; en outre nous y fîmes rôtir chacun une douzaine de châtaignes. Ce fut notre déjeuner.

Pendant que nous faisions cette halte obligée, nous vîmes paraître une litière portée sur deux mules, menée par un conducteur et accompagnée de quatre *campieri*. Elle renfermait un digne prélat, gros, gras et frais qui, plus prudent que nous, m'eut tout l'air, au regard de mépris qu'il jeta sur notre collation, de porter ses provisions avec lui. Les quatre campieri, armés de fusils et enveloppés de manteaux, donnaient à sa marche un aspect assez pittoresque. Malgré la difficulté du passage où nous avions échoué, grâce à l'adresse de son conducteur, il traversa la petite rivière sans accident.

Au bout d'une heure à peu près nous levâmes le camp. Mais, quelques instances que nous fissions à Cama, il ne voulut jamais remonter sur son mulet. Salvadore profita de ce refus pour s'y installer à sa place ; nous nous remîmes en route, Cama nous suivant à pied.

Les plaines que nous traversions, si toutefois des terrains si bouleversés peuvent s'appeler des plaines, offraient toujours un aspect des plus grandioses ; chaque fois que nous arrivions au sommet de quelque monticule, nous apercevions de ces lointains immenses et fantastiques comme on en voit en rêves, et [illegible] dorés par le soleil, qu'ils semblaient marquer quelqu'un de ces pays féeriques que les pas de l'homme ne peuvent atteindre. De temps en temps nous apercevions dans la plaine où il se recourbait comme un serpent de verdure quelque ruisseau desséché par la canicule, dont un long ruban de lauriers-roses, protégés par un reste de fraîcheur, marquait toutes les sinuosités ; puis, çà et là, une de ces petites îles verdoyantes que nous avons déjà décrites, s'élevant sur ce désert d'herbes rougeâtres, au milieu desquelles chantaient désespérément des millions de cigales.

Après six ou huit heures de marche sous un soleil tellement ardent que le cuir de nos bottes nous brûlait les pieds, nous aperçûmes la ville où nous devions dîner : c'étaient deux ou trois rangées de maisons n'ayant que des rez-de-chaussée, bâties à des distances égales les unes des autres, et qui de loin ressemblaient, à s'y méprendre, à des joujoux d'enfans.

En descendant à la porte de la principale auberge, nous remarquâmes avec plaisir qu'elle contenait quelques instrumens de cuisine qui ne paraissaient pas trop abandonnés ; mais Salvadore vint calmer la joie que nous causait cette vue, en nous invitant à en faire le plus prompt usage qu'il nous serait possible, attendu qu'ayant perdu une heure à nous réchauffer le matin, il fallait rattraper cette heure à notre dîner, afin de ne point arriver trop tard aux rochers de Mezzojuso. Si affamés que nous fussions, nous comprîmes l'importance de l'avis, et nous pressâmes notre hôte le plus qu'il nous fut possible. Cela n'empêcha point que nous ne perdissions deux heures à faire un exécrable dîner. Un chat, porté sur notre carte au compte de Milord, nous prouva qu'il avait été plus heureux que nous.

Nous nous remîmes en route vers les cinq heures. Comme le défilé qu'il nous fallait franchir n'était guère éloigné que de six milles de Corleone, où nous avions dîné, nous commençâmes à l'apercevoir vers six heures un quart. C'était tout bonnement un passage entre deux montagnes, l'une coupée à pic, l'autre s'inclinant par une pente assez rapide, toute couverte de rocs qui avaient roulé du sommet, et s'étaient arrêtés à différentes distances. Nous devions y être arrivés vers sept heures, c'est-à-dire en plein jour encore. Salvadore nous montra ce passage du bout de son bâton ; puis, nous regardant comme pour voir l'effet que ce qu'il allait nous annoncer produirait sur nous :

— S'il y a quelque chose à craindre, dit-il, ce sera là.

— Hâtons donc le pas, répondis-je, car, s'il y a vraiment quelque danger, mieux vaut l'aller chercher au grand jour que d'attendre qu'il vienne nous surprendre pendant la nuit.

— Allons, dit Salvadore.

Et, appuyant la main sur le pommeau de ma selle, il excita de la voix nos mules, qui prirent le trot.

Nous approchâmes rapidement. Cama, pour ne point nous retarder, avait repris sa place au milieu du bagage, et nous suivait, cramponné aux cordes qui le liaient. Il avait entendu quelques mots des craintes émises par Salvadore, et avait paru fort inquiet. Je lui avais alors offert, comme Jadin avait une carabine et moi un fusil à deux coups, de prendre les pistolets, afin de nous donner un coup de main si l'occasion se présentait ; mais cette offre avait failli le faire tomber de frayeur du haut de sa mule. Jadin les avait donc gardés dans ses fontes.

A trois cents pas du passage à peu près, Salvadore arrêta ma mule. Comme c'était elle qui tenait la tête du cortège, les deux autres suivirent immédiatement son exemple ; puis, nous disant de demeurer à l'endroit où nous étions, attendu qu'il venait d'apercevoir le bout d'un fusil derrière un rocher, Salvadore nous quitta et marcha droit vers le point indiqué.

Nous profitâmes de cette petite halte pour voir si nos armes étaient en état. J'avais dans chaque canon de mon fusil deux balles mariées, et Jadin en avait autant dans celui de sa carabine et dans ceux de ses pistolets. Comme les pistolets étaient doubles, cela nous faisait sept coups à tirer, sans compter que nos fusils, étant à système, pouvaient se recharger assez promptement pour qu'en cas de besoin une seconde décharge succédât presque immédiatement à la première.

Nous suivions Salvadore des yeux avec une attention que l'on comprendra facilement. Il s'avançait d'un pas ferme et rapide, sans montrer aucune hésitation ; bientôt nous vîmes poindre un homme à l'angle d'une pierre : Salvadore l'aborda, et tous deux, après quelques paroles échangées, disparurent derrière le rocher.

Au bout de dix minutes, Salvadore reparut seul et revint vers nous. Nous cherchâmes de loin à lire sur son visage quelles nouvelles il nous apportait, mais c'était chose impossible. Enfin, lorsqu'il fut à quelques pas de nous :

— Eh bien ! lui dis-je, qu'y a-t-il ?

— Il y a que, comme je l'avais prévu, ils ne veulent pas nous laisser passer.

— Comment ! ils ne veulent pas nous laisser passer ?

— C'est-à-dire à moins que vous ne payiez le passage.

— Et sont ils bien exigeans ?

— Oh ! non. A ma considération, ils n'exigent que cinq piastres.

— Ah ! dit Jadin, en riant, à la bonne heure ! voilà des gens raisonnables, et j'aime presque mieux avoir affaire à eux qu'aux aubergistes.

— Et combien sont-ils, demandai-je, pour avoir la prétention de nous mettre ainsi à contribution ?

— Ils sont deux.

— Comment ! deux en tout ?

— Oui, les autres sont sur la route d'Armianza à Polizzi.

— Que dites-vous de cela, Jadin ?

— Eh bien ! mais je dis que puisqu'ils ne sont que deux, et que nous sommes quatre, c'est à nous de leur faire donner cinq piastres.

— Mon cher Salvadore, repris-je alors, faites-moi le plaisir de retourner vers ces messieurs, et de leur dire que nous les invitons à se tenir tranquilles.

— Ou sinon, continua Jadin, que je les fais manger par Milord. N'est-ce pas, le chien ? Veut-il manger un voleur, le chien ? Hein ?

Milord fit deux ou trois bonds fort joyeux en signe de parfait consentement.

— C'est votre dernier mot ? dit Salvadore.

— Le dernier.

— Eh bien ! vous avez raison. Seulement, mettez pied à terre, et marchez de l'autre côté des mules, afin que, si dans un moment de mauvaise humeur il leur prenait l'envie de vous envoyer un coup de fusil, vous leur présentiez le moins de prise possible.

Le conseil était bon ; nous le suivîmes aussitôt. Quant à Salvadore, soit qu'il pensât n'avoir rien à craindre, soit qu'il méprisât le danger, il marcha, en sifflant, quatre pas en avant de la première mule, tandis que nous étions chacun derrière la nôtre, et entièrement abrités par elle.

Nous vîmes poindre le chapeau pointu de nos bandits au-dessus du rocher, nous vîmes s'abaisser les deux canons de fusil dans notre direction ; mais quoique, à l'endroit où la route était la plus rapprochée du lieu où ils étaient embusqués, il n'y eût guère plus de soixante pas d'eux à nous, toute leur hostilité se borna à cette démonstration, peut-être aussi défensive qu'offensive. Au bout de dix minutes, nous étions hors de portée.

— Eh bien ! Cama, dis-je en me retournant vers notre malheureux cuisinier, qui, pâle comme la mort, marmottait ses prières en baisant une image de la madone qu'il portait au cou, que penses-tu maintenant des voyages par terre ?

— Oh ! monsieur, s'écria Cama, j'aime encore mieux la mer, parole d'honneur !

— Tenez, dis-je à Salvadore, vous êtes un brave homme ; voici les cinq piastres pour boire à notre santé.

Salvadore nous baisa les mains, et nous remontâmes sur nos mules.

Une heure après, nous étions arrivés sans autre accident à l'auberge de San-Lorenzo, où nous devions coucher. Nous y trouvâmes un souper et un lit détestables, pour lesquels on nous demanda le lendemain quatre piastres.

Décidément Jadin avait raison : les véritables voleurs, ceux surtout auxquels il n'y avait pas moyen d'échapper, c'étaient les aubergistes.

PALERME L'HEUREUSE

Plus favorisée du ciel que Girgenti, Palerme mérite encore aujourd'hui le nom qu'on lui donna il y a vingt siècles ; aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, elle est toujours Palerme l'heureuse.

En effet, s'il est une ville au monde qui réunisse toutes les conditions du bonheur, c'est cette insoucieuse fille des Phéniciens qu'on appelle *Palermo Felice*, et que les anciens représentaient assise comme Vénus dans une conque d'or. Bâtie entre le monte Pellegrino qui l'abrite de la *tramontana*, et la chaîne de la Bagherie qui la protège contre le sirocco ; couchée au bord d'un golfe qui n'a que celui de Naples pour rival, entourée d'une verdoyante ceinture d'orangers, de grenadiers, de cédrats, de myrtes, d'aloès et de lauriers-roses, qui la couvrent de leurs ombres, qui l'embaument de leurs parfums ; héritière des Sarrasins, qui lui ont laissé leurs palais, des Normands, qui lui ont laissé leurs églises ; des Espagnols, qui lui ont laissé leurs sérénades, elle est à la fois poétique comme une Sultane, gracieuse comme une Française, amoureuse comme une Andalouse. Aussi son bonheur à elle est-il un de ces bonheurs qui viennent de Dieu, et que les hommes ne peuvent détruire. Les Romains l'ont occupée, les Sarrasins l'ont conquise, les Normands l'ont possédée, les Espagnols la quittent à peine, et à tous ces différens maîtres, dont elle a fini par faire ses amans, elle a souri du même sourire molle [illegible] qui n'a jamais eu de force que pour une éternelle volupté.

L'amour est la principale affaire de Palerme, partout

ailleurs on vit, on travaille, on pense, on spécule, on discute, on combat à Palerme, on aime. La ville avait besoin d'un protecteur céleste, on ne pense pas toujours à Dieu, il faut bien un fondé de pouvoir qui y pense pour nous. Ne croyez pas qu'elle ait été choisir quelque saint morose, grondeur, exigeant, sévère, ride, désagréable. Non pas; elle a pris une belle vierge, jeune, indulgente, fleur sur la terre, étoile au ciel; elle en a fait sa patronne. Et pourquoi cela? Parce qu'une femme, si chaste, si sainte qu'elle soit, a toujours un peu de la Madeleine; parce qu'une femme, fût-elle morte vierge, a compris l'amour; parce que enfin c'est d'une femme que Dieu a dit: « Il lui sera beaucoup remis parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Aussi, lorsque après une route rude, fatigante, éternelle, au milieu des solitudes brûlées par le soleil, dévastées par les torrens, bouleversées par les tremblements de terre, sans arbres pour se reposer le jour, sans gîte pour dormir la nuit, nous aperçûmes, en arrivant au haut d'une montagne, Palerme, assise au bord de son golfe, se mirant dans cette mer azurée comme Cléopâtre aux flots du Cyrénaïque, on comprend que nous jetâmes un cri de joie; c'est qu'à la simple vue de Palerme, on oublie tout. Palerme est un but; c'est le printemps après l'hiver, c'est le repos après la fatigue, c'est le jour après la nuit, l'ombre après le soleil, l'oasis après le désert.

A la vue de Palerme toute notre fatigue s'en alla; nous oubliâmes les mules au trot dur, les fleuves aux mille détours; nous oubliâmes ces auberges dont la faim et la soif sont les moindres inconvéniens, ces routes dont chaque angle, chaque rocher, chaque carrière, recèlent un bandit qui vous guette; nous oubliâmes tout pour regarder Palerme, et pour respirer cette brise de la mer qui semblait monter jusqu'à nous.

Nous descendîmes par un chemin bordé d'un côté d'immenses roseaux, et baigné de l'autre par la mer; le port était plein de bâtimens à l'ancre, le golfe plein de petites barques à la voile; une lieue avant Palerme, les villas couvertes de vignes se montrèrent, les palais ombragés de palmiers vinrent au-devant de nous; tout cela avait un air de joie admirable à voir. En effet, nous tombions au milieu des fêtes de sainte Rosalie.

A mesure que nous approchions de la ville, nous marchions plus vite; Palerme nous attirait comme cette montagne d'aimant des *Mille et une Nuits*, que ne pouvaient fuir les vaisseaux. Après nous avoir montré de loin ses dômes, ses tours, ses coupoles, qui disparaissaient peu à peu, elle nous ouvrait ses faubourgs. Nous traversâmes une espèce de promenade située sur le bord de la mer, puis nous arrivâmes à une porte de construction normande; la sentinelle, au lieu de nous arrêter, nous salua, comme pour nous dire que nous étions les bien-venus.

Au milieu de la place de la Marine, un homme vint à nous:

— Ces messieurs sont Français? nous demanda-t-il.

— Nés en pleine France, répondit Jadin.

— C'est moi qui ai l'honneur de servir particulièrement les jeunes seigneurs de votre nation qui viennent à Palerme.

— Et en quoi les servez-vous? lui demandai-je.

— En toutes choses, Excellence.

— Peste! vous êtes un homme précieux. Comment vous appelez-vous?

— J'ai bien des noms, Excellence; mais le plus communément on m'appelle *il signor Mercurio*.

— Ah! très bien, je comprends. Merci.

— Voilà les certificats des derniers Français qui m'ont employé; vous pouvez voir qu'ils ont été parfaitement satisfaits de mes services.

Et en effet il signor Mercurio nous présenta trois ou quatre certificats fort circonstanciés et fort indiscrets qu'il tenait de la reconnaissance de nos compatriotes. Je les parcourus des yeux et les passai à Jadin, qui les lut à son tour.

— Ces messieurs voient que je suis parfaitement en règle?

— Oui, mon cher ami, mais malheureusement nous n'avons pas besoin de vous.

— Si fait, Excellence, on a toujours besoin de moi; quand ce n'est pas pour une chose, c'est pour une autre: êtes-vous riches, je vous ferai dépenser votre argent; êtes-vous pauvres, je vous ferai faire des économies; êtes-vous artistes, je vous montrerai des tableaux; êtes-vous homme du monde, je vous mettrai au courant de tous les arrangemens de la société. Je suis tout, Excellence: cicerone, valet de chambre, antiquaire, marchand, acheteur, historien, — et surtout...

— *Ruffiano*, dit Jadin.

— *Si signore*, répondit notre étrange interlocuteur avec une expression d'orgueilleuse confiance dont on ne peut se faire aucune idée.

— Et vous êtes satisfait de votre métier?

— Si je suis satisfait, Excellence! c'est-à-dire que je suis l'homme le plus heureux de la terre.

— Peste! dit Jadin, comme c'est agréable pour les honnêtes gens!

— Que dit votre ami, Excellence?

— Il dit que la vertu porte toujours sa récompense. Mais pardon, mon cher ami, vous comprenez, il fait un peu chaud pour causer d'affaires en plein soleil; d'ailleurs nous arrivons, comme vous voyez, et nous sommes fatigués.

— Ces messieurs logent sans doute à l'hôtel des Quatre-Cantons?

— Je crois que oui.

— J'irai présenter mes hommages à ces messieurs.

— Merci, c'est inutile.

— Comment donc, ce serait manquer à mes devoirs; d'ailleurs j'aime les Français, Excellence.

— Peste! c'est bien flatteur pour notre nation.

— J'irai donc à l'hôtel.

— Faites comme vous voudrez, seigneur Mercurio; mais vous perdrez probablement votre temps, je vous en préviens.

— C'est mon affaire.

— Adieu, seigneur Mercurio.

— Au revoir, Excellence.

— Quelle canaille! dit Jadin.

Et nous continuâmes notre route vers l'hôtel des Quatre-Cantons. Comme je l'ai dit, Palerme avait un air de fête qui faisait plaisir à voir. Des drapeaux flottaient à toutes les fenêtres, de grandes bandes d'étoffes pendaient à tous les balcons, des portiques et des pyramides de bois recouvertes de guirlandes de fleurs se prolongeaient d'un bout à l'autre de chaque rue. Salvadore nous fit faire un détour, et nous passâmes devant le palais épiscopal. Là était une énorme machine à quatre ou cinq étages, haute de quarante-cinq à cinquante pieds, de la forme de ces pyramides de porcelaine sur lesquelles on sert les bonbons au dessert; toute drapée de taffetas bleu avec des franges d'argent, surmontée d'une figure de femme tenant une croix et entourée d'anges. C'était le char de sainte Rosalie.

Nous arrivâmes à l'hôtel; il était encombré d'étrangers. Par le crédit de Salvadore nous obtînmes deux petites chambres que l'hôte réservait, disait-il, pour des Anglais qui devaient arriver de Messine dans la journée, et qui d'avance les avaient fait retenir. Peut-être n'était-ce qu'un moyen de nous les faire payer le triple de ce qu'elles valaient; mais, telles qu'elles étaient, et au prix qu'elles coûtaient, nous étions encore trop heureux de les avoir.

Nous réglâmes nos comptes avec Salvadore, qui nous demanda un certificat que nous lui donnâmes de grand cœur. Puis j'ajoutai deux piastres de bonne main aux cinq que je lui avais déjà données en sortant du défilé de Mezzojuso, et nous nous quittâmes enchantés l'un de l'autre.

Nous interrogeâmes notre hôte sur l'emploi de la journée; il n'y avait rien à faire jusqu'à cinq heures du soir, qu'à nous baigner et à dormir; à cinq heures, il y avait promenade sur la Marine; à huit heures, feu d'artifice au bord de la mer; toute la soirée, illuminations et danses à la Flora; à minuit, corso.

Nous demandâmes deux bains, nous fîmes préparer nos lits, et nous arrêtâmes une voiture.

A quatre heures, on nous prévint que la table d'hôte était servie; nous descendîmes, et nous trouvâmes une table autour de laquelle étaient réunis des échantillons de tous les peuples de la terre. Il y avait des Français, des Espagnols, des Anglais, des Allemands, des Polonais, des Russes, des Valaques, des Turcs, des Grecs et des Tunisiens. Nous nous approchâmes de deux compatriotes, qui, de leur côté, nous ayant reconnus, s'avançaient vers nous; c'étaient des Parisiens, gens du monde, et surtout gens d'esprit, le baron de S... et le vicomte de R...

Comme il y avait déjà plus de huit jours qu'ils étaient à Palerme, et qu'une de nos prétentions, à nous autres Français, c'est de connaître au bout de huit jours une ville, comme si nous l'avions habitée toute notre vie, leur rencontre, en pareille circonstance, était une véritable trouvaille. Ils nous promirent, dès le soir même, de nous mettre au courant de toutes les habitudes palermitaines. Nous leur demandâmes s'ils connaissaient il signor Mercurio: c'était leur meilleur ami. Nous leur racontâmes comment il était venu au-devant de nous et comment nous l'avions reçu; ils nous blâmèrent fort et nous assurèrent que c'était un homme précieux à connaître, ne fût-ce que pour l'étudier. Nous avouâmes alors que nous avions commis une faute, et nous promîmes de la réparer.

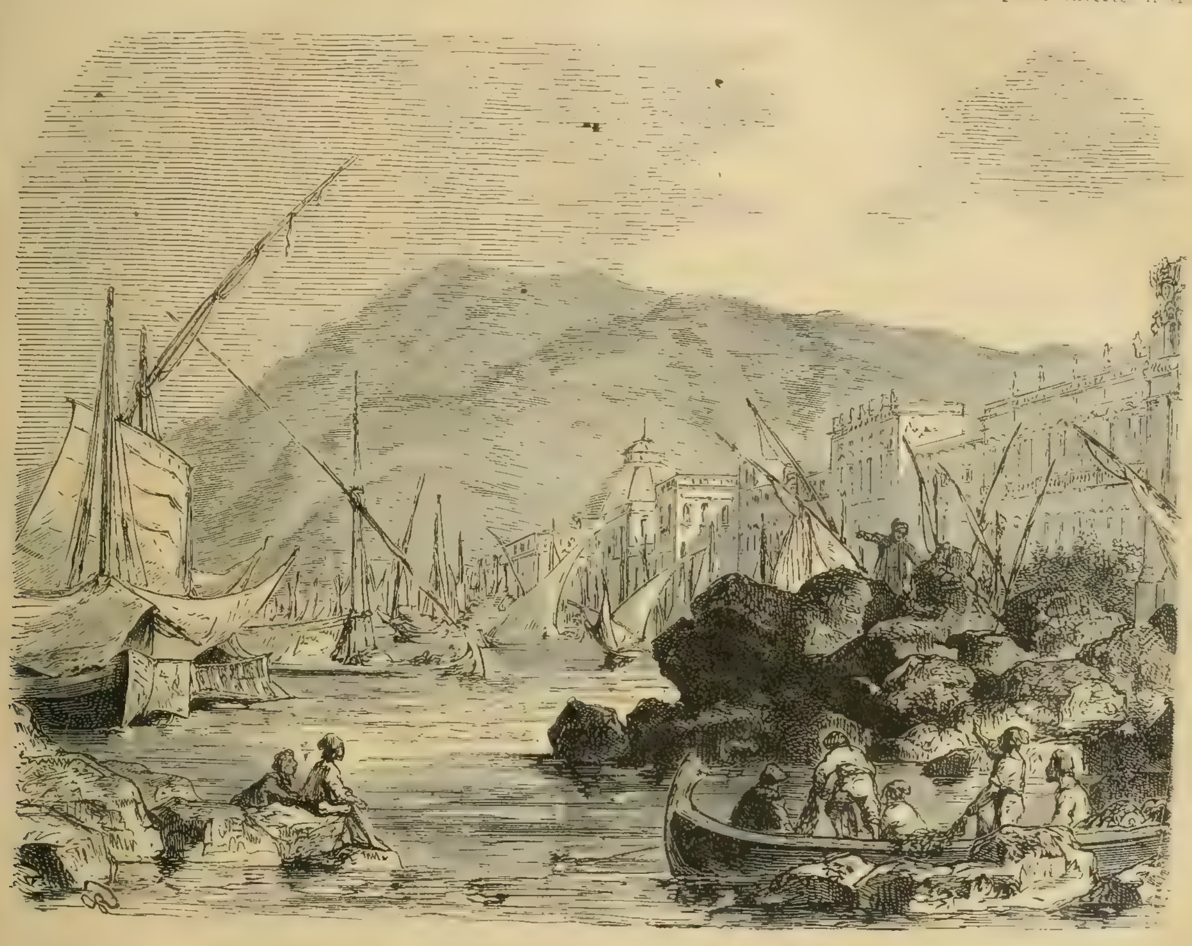
Après le dîner, que nous trouvâmes remarquablement bon, on nous annonça que nos voitures nous attendaient; comme ces messieurs avaient la leur, et que nous ne voulions pas cependant nous séparer tout à fait, nous nous dédoublâmes. Jadin monta avec le vicomte de R... et le baron de S... monta avec moi.

Il était arrivé à ce dernier, la veille même, une aventure trop caractéristique pour que, malgré cette grande dif-

ficulté que l'on éprouve dans notre langue à dire certaines choses, je n'essaie pas de la raconter. Qu'on se figure d'ailleurs qu'on lit une historiette de Tallemant des Réaux, ou un épisode des *Dames galantes* de Brantôme.

Le baron de S... était à la fois un philosophe et un observateur ; il voyageait tout particulièrement pour étudier les mœurs des peuples qu'il visitait ; il en résultait que dans toutes les villes d'Italie il s'était livré aux recherches les plus minutieuses sur ce sujet.

Comme on le pense bien, le baron de S... n'avait pas fait la traversée de Naples à Palerme pour renoncer, une fois arrivé en Sicile, à ses investigations habituelles. Au contraire, cette terre, nouvelle pour le baron de S..., lui ayant



Le golfe était plein de petites barques à voiles

paru présenter sous ce rapport de curieuses nouveautés, il n'en était devenu que plus ardent à faire des découvertes.

Il signor Mercurio, qui, ainsi qu'il nous l'avait dit, était versé dans toutes les parties de la science philosophique que pratiquait le baron de S..., s'était trouvé sur son chemin comme il s'était trouvé sur le nôtre ; mais, mieux avisé que nous, le baron de S... avait tout de suite compris de quelle utilité un pareil cicerone pouvait être pour un homme qui, comme lui, voulait connaître les effets et les causes. Il l'avait dès le jour même attaché à son service.

Le baron de S... avait commencé ses études dans les hautes sphères de la société ; de là, pour ne point perdre le piquant de l'opposition, il avait passé au peuple. Dans l'une et l'autre classe, il avait recueilli des documents si curieux, que, ne voulant pas laisser ses notes incomplètes, il avait demandé l'avant-veille à il signor Mercurio s'il ne pourrait lui ouvrir quelque porte de cette classe moyenne qu'on appelle en Italie le *mezzo ceto*. Il signor Mercurio lui avait répondu que rien n'était plus facile, et que dès le lendemain il pourrait le mettre en relations avec une petite bourgeoise fort bavarde, et dont la conversation était des plus instructives. Comme on le pense bien, le baron de S... avait accepté.

La veille au soir, en conséquence, il signor Mercurio était venu le chercher, à l'heure convenue, et l'avait conduit dans une rue assez étroite, en face d'une maison de modeste apparence ; le baron avait, à l'instant même et du premier coup d'œil, rendu justice à l'intelligence de son guide, qui avait ainsi trouvé tout d'abord ce qu'il lui avait dit de chercher. Il allait tirer le cordon de la sonnette, pressé qu'il était de voir si l'intérieur de la maison correspondait à l'extérieur, lorsque il signor Mercurio lui avait arrêté le bras, et, lui montrant une petite clef, lui avait fait comprendre qu'il était inutile d'initier un concierge ou un domestique aux secrets de la science. Le baron avait reconnu la vérité de la maxime, et avait suivi son guide, qui, marchant devant lui, le conduisit, par un escalier étroit, mais propre, à une porte qu'il ouvrit comme il avait fait de celle de la rue. Cette porte ouverte, il traversa une antichambre et, ouvrant une troisième porte qui était celle d'une salle à manger, il y introduisit le baron en lui disant qu'il allait prévenir la dame à laquelle il avait désiré être présenté.

Le baron, qui s'était plus d'une fois trouvé dans des circonstances pareilles, s'assit sans demander d'explications. La pièce dans laquelle il était répondait à ce qu'il avait déjà vu de la maison ; c'était une chambre modeste avec une petite table au milieu et des gravures enfermées dans ces cadres noirs pendus aux murs ; ces gravures représentaient *la Cène* de Léonard de Vinci, *l'Aurore* du Guide, l'*Endymion* du Guerchin, et *la Bacchante* de Carrache.

Il y avait en outre, dans cette salle à manger, deux portes en face l'une de l'autre.

Au bout de dix minutes qu'il était assis, le baron, commençant de s'ennuyer, se leva et se mit à examiner les gravures ; au bout de dix autres minutes, s'impatientant un peu plus encore, il regarda alternativement l'une et l'autre des deux portes, espérant à chaque instant que l'une ou l'autre s'ouvrirait. Enfin, comme dix nouvelles minutes s'étaient écoulées encore sans qu'aucune des deux s'ouvrît, il résolut, toujours plus impatient de se présenter lui-même, puisque il signor Mercurio tenait tant à faire sa présentation. Au moment où il venait de prendre cette décision, et comme il hésitait entre les deux portes, il crut entendre quelque bruit derrière celle de droite. Il s'en approcha

aussitôt et prêta l'oreille ; sûr qu'il ne s'était pas trompé, il frappa doucement.

— Entrez, dit une voix.

Il sembla bien au baron que la voix avait de quoi répondre avec un timbre tant soit peu masculin ; mais il avait remarqué qu'en Italie les voix de soprano étaient assez communes chez les hommes ; il ne s'arrêta point à cette idée, et, tournant la clef, il ouvrit la porte.

Le baron se trouva en face d'un homme de trente à trente-deux ans, vêtu d'une robe de chambre de bazin, assis devant un bureau et prenant des notes dans de gros livres. L'homme à la robe de chambre tourna la tête de son côté, releva ses lunettes, et le regarda.

— Pardon, monsieur, dit le baron tout étonné de rencontrer un homme là où il s'attendait à trouver une femme ; mais je crois que je me suis trompé.

— Je le crois aussi, monsieur, répondit tranquillement l'homme à la robe de chambre.

— En ce cas, mille pardons de vous avoir dérangé, reprit le baron.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur, répondit l'homme à la robe de chambre.

Alors ils se saluèrent réciproquement, et le baron referma la porte, puis il se remit à regarder les gravures.

Au bout de cinq minutes, la seconde porte s'ouvrit, et une jeune femme de vingt à vingt-deux ans fit signe au baron d'entrer.

— Pardon, madame, dit le baron à voix basse, mais peut-être ignorez-vous qu'il y a quelqu'un là, dans la chambre en face de celle-ci.

— Si fait, monsieur, répondit la jeune femme sans se donner la peine de changer le diapason de sa voix.

— Et sans indiscrétion, madame, demanda le baron, peut-on vous demander quel est ce quelqu'un ?

— C'est mon mari, monsieur.

— Votre mari ?

— Oui.

— Diable !

— Cela vous contrarie-t-il ?

— C'est selon.

— Si vous l'exigez, je le prierai d'aller faire un tour par la ville ; mais il travaille, et cela le dérangera.

— Au fait, dit le baron en riant, si vous croyez qu'il reste où il est, je ne vois pas trop...

— Oh ! monsieur, il ne bougera pas.

— En ce cas, dit le baron, c'est autre chose, vous avez raison, il ne faut pas le déranger.

Et le baron entra chez la jeune femme, qui referma la porte derrière lui. Au bout de deux heures, le baron sortit après avoir fait sur les mœurs de la bourgeoisie sicilienne les observations les plus intéressantes, et sans que personne, comme la promesse lui en avait été faite, vînt le troubler dans ses observations. Aussi se promettait-il de les reprendre au premier jour.

Comme le baron achevait de me raconter cette histoire, nous arrivions à la Marine.

C'est la promenade des voitures et des cavaliers, comme la Flora est celle des piétons. Là comme à Florence, comme à Messine, tout ce qui a équipage est forcé de venir faire son *giro* entre six ou sept heures du soir ; au reste, c'est une fort douce obligation ; rien n'est ravissant comme cette promenade de la Marine adossée à une file de palais, avec son golfe communiquant à la haute mer, qui s'étend en face d'elle, et sa ceinture de montagnes qui l'enveloppe et la protège. Alors, c'est-à-dire depuis six heures du soir jusqu'à deux heures du matin, souffle le *greco*, fraîche brise du nord-est qui remplace le vent de terre, et vient rendre la force à toute cette population qui semble destinée à dormir le jour et à vivre la nuit ; c'est l'heure où Palerme s'éveille, respire et sourit. Réunie presque entière sur ce beau quai, sans autre lumière que celle des étoiles, elle croise ses voitures, ses cavaliers et ses piétons ; et tout cela parle, babille, chante comme une volée d'oiseaux joyeux, échange des fleurs, des rendez-vous, des baisers ; tout cela se hâte d'arriver, les uns à l'amour, les autres au plaisir ; tout cela boit la vie à plein bord, s'inquiétant peu de cette moitié de l'Europe qui l'envie et de cette autre moitié de l'Europe qui la plaint.

Naples la tyrannise, c'est vrai ; peut-être parce que Naples en est jalouse. Mais qu'importe à Palerme la tyrannie de Naples ? Naples peut lui prendre son argent, Naples peut stériliser ses terres, Naples peut lui démolir ses murailles, mais Naples ne lui prendra pas sa Marine baignée par la mer, son vent de greco qui la rafraîchit le soir, ses palmiers qui l'ombragent le matin, ses orangers qui la parfument toujours, et ses amours éternelles qui la bercent de leurs songes quand ils ne l'éveillent pas dans leur réalité.

On dit : « Voir Naples et mourir. » Il faut dire : « Voir Palerme et vivre. »

A neuf heures, une fusée s'élança dans l'air, et la fête s'arrêta. C'était le signal du feu d'artifice, qui se tire devant le palais Butera.

Le prince de Butera est un des grands seigneurs du dernier siècle qui ont laissé le plus de souvenirs populaires en Sicile, où, comme partout, les grands seigneurs commencent à s'en aller.

Le feu d'artifice tiré, il y eut scission entre les promeneurs ; les uns restèrent sur la Marine, les autres tirèrent vers la Flora. Nous fûmes de ces derniers, et au bout de cinq minutes nous étions à la porte de cette promenade, qui passe pour un des plus beaux jardins botaniques du monde.

Elle était magnifiquement illuminée, des lanternes de mille couleurs pendaient aux branches des arbres, et dans les carrefours étaient des orchestres publics, où dansaient la bourgeoisie et le peuple. Au détour d'une allée, le baron me serra le bras ; une jeune femme et un homme encore jeune passaient près de nous. La femme était la petite bourgeoise avec laquelle il avait philosophé la veille ; son cavalier était l'homme à la robe de chambre qu'il avait vu dans le cabinet. Ni l'un ni l'autre ne firent mine de le reconnaître, ils avaient l'air de s'adorer.

Nous restâmes à la Flora jusqu'à dix heures ; à dix heures les portes de la cathédrale s'ouvrent pour laisser sortir des confréries, des corporations, des châsses de saints, des reliques de saintes, qui se font des visites les uns aux autres. Nous n'avions garde de manquer ce spectacle ; nous nous acheminâmes donc vers la cathédrale, où nous arrivâmes à grand'peine à cause de la foule.

C'est un magnifique édifice du XIIe siècle, d'architecture moitié normande, moitié sarrasine, plein de ravissans détails d'un fini miraculeux, et tout découpé, tout dentelé, tout festonné comme une broderie de marbre ; les portes en étaient ouvertes à tout le monde, et le chœur, illuminé du haut en bas par des lustres pendus au plafond et superposés les uns aux autres, jetait une lumière à éblouir : je n'ai nulle part rien vu de pareil. Nous en fîmes trois ou quatre fois le tour, nous arrêtant de temps en temps pour compter les quatre-vingts colonnes de granit oriental qui soutiennent la voûte, et les tombeaux de marbre et de porphyre où dorment quelques-uns des anciens souverains de la Sicile (1). Une heure et demie s'écoula dans cette investigation ; puis, comme minuit allait sonner, nous remontâmes dans notre voiture, et nous nous fîmes conduire au Corso, qui commence à minuit et qui se tient dans la rue del Cassero.

C'est la plus belle rue de Palerme, qu'elle traverse dans toute sa longueur ; ce qui fait qu'elle peut bien avoir une demi-lieue d'une extrémité à l'autre. Lorsque les émirs se fixèrent à Palerme, ils choisirent pour leur résidence un vieux château situé à l'extrémité orientale, qu'ils fortifièrent et auquel ils donnèrent le nom de *el Cassaer* ; de là la dénomination moderne de *Cassaro*. Elle s'appelle aussi, à l'instar de la rue fashionable de Naples, la rue de Tolède.

Cette rue est coupée en croix par une autre rue, ouvrage du vice-roi Macheda, qui lui a donné son nom, qu'elle a perdu depuis pour prendre celui de Strada-Nova. Au point où les deux rues se croisent, elles forment une place dont les quatre faces sont occupées par quatre palais pareils, ornés des statues des vice-rois.

Qu'on se figure cette immense rue del Cassero, illuminée d'un bout à l'autre, non pas aux fenêtres, mais sur ces portiques et ces pyramides de bois que j'avais déjà remarqués dans la journée ; peuplée d'un bout à l'autre des carrosses de tous les princes, ducs, marquis, comtes et barons dont la ville abonde ; dans ces carrosses, les plus belles femmes de Palerme sous leurs habits de grand gala ; de chaque côté de la rue, deux épaisses haies de peuple, cachant sous la toilette des dimanches les haillons quotidiens ; du monde à tous les balcons, des drapeaux à toutes les fenêtres, une musique invisible partout, et on aura une idée de ce que c'est que le Corso nocturne de sainte Rosalie.

Ce fut pendant de pareilles fêtes qu'éclata la révolution de 1820. Le prince de la Cattolica voulut la réprimer et fit marcher contre le peuple quelques régimens napolitains qui formaient la garnison de Palerme. Mais le peuple se rua sur eux, et avant qu'ils eussent eu le temps de faire une seconde décharge, il les avait culbutés, désarmés, dispersés, anéantis. Alors les insurgés se répandirent dans la ville en criant : Mort au prince de la Cattolica ! A ces cris, le prince se réfugia à trois lieues de Palerme, chez un de ses amis qui avait une villa à la Bagherie ; mais le peuple l'y poursuivit. Le prince, traqué de chambre en chambre, se glissa entre deux matelas. Le peuple entra dans la chambre où il était, le chercha de tous côtés, et sortit sans l'avoir

(1) Ces tombeaux sont ceux du roi Roger et de Constance impératrice et reine ; de Frédéric II et de la reine Constance, sa femme ; de Pierre II d'Aragon et de l'empereur Henri VI. En 1784, on ouvrit ces divers monuments pour y constater la présence des ossements royaux qu'ils devaient renfermer. Le corps de Henri, revêtu de ses ornements impériaux et d'un costume brodé d'or, était parfaitement intact et à peine défiguré.

vu. Alors le prince de la Cattolica, n'entendant plus aucun bruit, et croyant être seul, se hasarda à sortir de sa retraite, mais un enfant, qui était caché derrière une porte, le vit, rappela les assassins et le prince fut massacré.

C'était, comme le prince de Butera, un des grands seigneurs de Palerme, mais il était loin d'être populaire et aimé comme celui-ci. Tous deux étaient ruinés par les prodigalités sans nom que tous deux avaient faites, mais le prince de Butera ne s'en aperçut jamais, et très probablement mourut sans s'en douter, car ses fermiers, d'un accord unanime, continuèrent de lui payer une énorme redevance, et quand, malgré cette énorme redevance, l'intendant du prince leur écrivait ces seules paroles : « Le prince manque d'argent, » les caisses se remplissaient comme par miracle, ces braves gens vendant dans cette circonstance jusqu'à leurs joyaux de mariage. Le prince de la Cattolica, tout au contraire, était toujours aux prises avec ses créanciers, de sorte qu'à la suite d'une fête magnifique qu'il venait de donner à la cour, le roi Ferdinand, voyant qu'il ne savait où donner de la tête, lui accorda, par ordonnance royale, quatre-vingts années pour payer ses dettes. Muni de cette ordonnance, le prince de la Cattolica envoya promener ses créanciers.

Comme le prince de Butera était mort depuis quelques années, il ne fallut rien moins que le vieux prince de Paterno, l'homme le plus populaire de la Sicile après lui, pour apaiser les esprits et arrêter les massacres. Bien plus, comme le général Pepe et ses troupes s'étaient présentés, au nom du gouvernement provisoire, pour entrer à Palerme, le prince fit tant que, de part et d'autre, il obtint qu'un traité serait signé. Les Palermitains, pour conserver à cet acte la forme d'un traité, et afin qu'il ne pût jamais passer pour une capitulation, exigèrent que le traité fût rédigé et signé hors de l'île. En effet, les conditions furent discutées, arrêtées et signées sur un vaisseau américain à l'ancre dans le port. Un des articles portait que les Napolitains entreraient sans battre le tambour. A la porte de la ville, le tambour-major, comme par habitude, fit le signe ordinaire, et aussitôt la marche commença ; en même temps, un homme du peuple qui se trouvait là, se jeta sur le tambour le plus proche de lui et creva sa caisse d'un coup de couteau. On voulut arrêter cet homme, mais en un instant la ville entière fut prête à se soulever de nouveau. Le général Pepe ordonna aussitôt de remettre les baguettes au ceinturon, et l'article imposé par les Palermitains eut, moins cette infraction de quelques secondes, son entière exécution.

Mais le traité ne tarda pas à être violé, non seulement dans un de ses articles, mais dans toutes ses parties ; d'abord le parlement napolitain refusa de le ratifier, puis bientôt, les Autrichiens étant rentrés à Naples, le cardinal Gravina fut nommé lieutenant général du roi en Sicile, et, le 5 avril 1821, publia un décret qui annulait tout ce qui s'était passé depuis que le prince héréditaire avait quitté l'île ; alors les extorsions commencèrent pour ne plus s'arrêter, et l'on vit des choses étranges. Nous citerons deux ou trois exemples qui donneront une idée de la façon dont les impôts sont établis et perçus en Sicile.

La ville de Messine avait un droit sur les contributions communales, et sur ce revenu elle payait un excédent de contributions foncières ; le roi s'empara de ce droit et exigea que la ville continuât de payer l'excédent, quoiqu'elle n'eût plus la propriété.

Le prince de Villa-Franca avait une terre qu'il avait mise en rizière, et qui, rapportant 6 000 onces (72.000 francs à peu près), avait été taxée sur ce revenu ; le gouvernement s'aperçut que les irrigations que l'on faisait pour cette culture étaient nuisibles à la santé des habitans ; il fit défense au prince de Villa-Franca de continuer cette exploitation ; le prince obéit, mit sa terre en froment et en coton, mais, comme cette exploitation est moins lucrative que l'autre, le revenu de la terre tomba de 72 000 francs à 6 000. Le prince de Villa-Franca continue de payer le même impôt, 900 onces c'est-à-dire 3 000 francs de plus que ne lui rapporte la terre.

En 1831, des nuées de sauterelles s'abattirent sur la Sicile ; les propriétaires voulurent se réunir pour les détruire ; mais, les réunions d'individus au-dessus d'un certain nombre étant défendues, le roi fit savoir qu'il se chargeait, moyennant un impôt qu'il établissait, de la destruction des sauterelles. Malgré les réclamations, l'impôt fut établi. Le roi ne détruisit pas les sauterelles, qui disparurent toutes seules après avoir dévoré les récoltes, et l'impôt resta.

Ce sont ces exactions dont nous venons de raconter les moindres qui ont produit cette haine profonde qui existe entre les Siciliens et les Napolitains, haine qui surpasse celle de l'Irlande et de l'Angleterre, celle de la Belgique et de la Hollande, celle du Portugal et de l'Espagne.

Cette haine avait, quelque temps avant notre arrivée à Palerme, amené un fait singulier.

Un soldat napolitain avait, je ne sais pour quel crime, été condamné à être fusillé.

Comme les soldats napolitains, et ceci des Siciliens surtout, ne jouissent pas d'une grande réputation de courage, les Siciliens attendaient avec une vive impatience le jour de l'exécution pour savoir comment le Napolitain mourrait.

Les Napolitains, de leur côté, n'étaient pas sans inquiétude : braves autant que peuple qui soit au monde lorsque la passion les exalte, les Napolitains ne savent pas attendre la mort de sang-froid ; si leur compatriote mourait lâchement, les Siciliens triomphaient, et ils étaient tous humiliés dans sa personne. La situation était grave, comme on le voit, si grave, que les chefs écrivirent au roi de Naples pour obtenir une commutation de peine. Mais il s'agissait d'une grave faute de discipline, d'insulte à un supérieur, je crois, et le roi de Naples, bon d'ailleurs, est sévère justicier de ces sortes de délits : il répondit donc qu'il fallait que la justice eût son cours.

On se réunit en conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire en pareille circonstance. On proposa bien de fusiller l'homme dans l'intérieur de la citadelle, mais c'était tourner la difficulté et non la vaincre, et cette mort cachée et solitaire, loin de faire taire les accusations que l'on craignait, ne manquerait pas au contraire de les motiver. Dix autres propositions du même genre furent faites, débattues et rejetées ; c'était une impasse dont il n'y avait pas moyen de sortir.

Il est vrai de dire que le malheureux se conduisait, de son côté, non seulement de manière à augmenter cette appréhension, mais encore de façon à la changer en certitude. Depuis que son jugement avait été lu, il ne faisait que pleurer, que demander grâce, et que se recommander à saint Janvier. Il était évident qu'il faudrait le traîner au lieu du supplice, et qu'il mourrait comme un capucin.

Sous différens prétextes on avait reculé le jour de l'exécution ; mais enfin tout sursis nouveau était devenu impossible. Le conseil était réuni pour la troisième fois, cherchant toujours un moyen et ne le trouvant pas. Enfin on allait se séparer, en remettant tout à la Providence, lorsque l'aumônier du régiment, se frappant le front tout à coup, déclara que ce moyen si longtemps et si vainement cherché par les autres, il venait de le trouver, lui.

On voulut savoir quel était ce moyen ; mais l'aumônier déclara qu'il n'en dirait pas le premier mot à personne, la réussite dépendant du secret. On lui demanda alors si le moyen était sûr ; l'aumônier dit qu'il en répondait sur sa tête.

L'exécution fut fixée au lendemain, à dix heures du matin. Elle devait avoir lieu entre Monte-Pellegrino et Castellamare, c'est-à-dire dans une plaine qui pouvait contenir tout Palerme.

Le soir, l'aumônier se présenta à la prison. En l'apercevant, le condamné jeta les hauts cris, car il comprit que le moment de faire ses adieux au monde était venu. Mais, au lieu de le préparer à la mort, l'aumônier lui annonça que le roi lui avait accordé sa grâce.

— Ma grâce ! s'écria le prisonnier, ma grâce ! en saisissant les mains du prêtre.

— Votre grâce.

— Comment ! je ne serai pas fusillé ? comment ! je ne mourrai pas ? j'aurai la vie sauve ? demanda le prisonnier ne pouvant croire à une pareille nouvelle.

— Votre grâce pleine et entière, reprit le prêtre ; seulement Sa Majesté y a mis une condition pour l'exemple.

— Laquelle ? demanda le soldat en pâlissant.

— C'est que tous les apprêts du supplice devront être faits comme si le supplice avait lieu. Vous vous confesserez ce soir comme si vous deviez mourir demain, on viendra vous chercher comme si vous n'aviez pas votre grâce, on vous conduira au lieu de l'exécution comme si on allait vous fusiller ; enfin, pour conduire la chose jusqu'au bout et que l'exemple soit complet, on fera feu sur vous, mais les fusils ne seront chargés qu'à poudre.

— Est-ce bien sûr ce que vous me dites là ? demanda le condamné, à qui cette représentation semblait au moins inutile.

— Quel motif aurais-je de vous tromper ? répondit le prêtre.

— C'est vrai, murmura le soldat. Ainsi, mon père, reprit-il, vous me dites que j'ai ma grâce, vous m'assurez que je ne mourrai pas ?

— Je vous l'affirme.

— Alors, vive le roi ! vive saint Janvier ! vive tout le monde ! cria le condamné en dansant tout autour de sa prison.

— Que faites-vous, mon fils ? que faites-vous ? s'écria le moine ; oubliez-vous que ce que je viens de vous découvrir était un secret qu'on m'avait défendu de vous dire, et qu'il est important que tout le monde ignore que je vous l'ai ré-

vélé, le geôlier surtout? A genoux donc, comme si vous deviez toujours mourir, et commencez votre confession.

Le condamné reconnut la vérité de ce que lui disait le prêtre, se mit à genoux et se confessa.

L'aumônier lui donna l'absolution.

Avant que le prêtre ne le quittât, le prisonnier lui demanda encore de nouveau l'assurance que tout ce qu'il lui avait dit était vrai.

Le prêtre le lui affirma une seconde fois ; puis il sortit.

Derrière le prêtre le geôlier entra et trouva le prisonnier sifflottant un petit air.

— Tiens, tiens, dit-il, est-ce que vous ne savez pas qu'on vous fusille demain, vous ?

— Si fait, répondit le soldat ; mais Dieu m'a accordé la grâce de faire une bonne confession, et maintenant je suis sûr d'être sauvé.

— Oh ! alors, c'est différent, dit le geôlier. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Je mangerais bien, dit le soldat.

Il y avait deux jours qu'il n'avait rien pris.

On lui apporta à souper ; il mangea comme un loup, but deux bouteilles de vin de Syracuse, se jeta sur son grabat, et s'endormit.

Le lendemain il fallut le tirer par les bras pour le réveiller. Depuis qu'il était en prison, le pauvre diable ne dormait plus.

Jamais le geôlier n'avait vu un homme si déterminé.

Le bruit se répandit par la ville que le condamné marcherait au supplice comme à une fête. Les Siciliens doutaient fort de la chose, et avec ce geste négatif qui n'appartient qu'à eux, ils disaient : Nous verrons bien.

A sept heures, on vint chercher le prisonnier. Il était en train de faire sa toilette. Il avait fait blanchir son linge, il avait brossé à fond ses habits : il était aussi beau qu'un soldat napolitain peut l'être.

Il demanda à marcher jusqu'au lieu de l'exécution, et à garder ses mains libres. Les deux choses lui furent accordées.

La place de la Marine, sur laquelle est située la prison, était encombrée de monde. En arrivant sur le haut des degrés, il salua fort gracieusement le peuple. Il n'y avait point sur son visage la moindre marque d'altération. Les Siciliens n'en revenaient pas.

Le condamné descendit les escaliers d'un pas ferme et commença de s'acheminer par les rues, gardé par le caporal et les neuf hommes chargés de l'exécution. De temps en temps, sur sa route, il rencontrait des camarades, et, avec la permission de son escorte, leur tendait la main ; et quand ceux-ci le plaignaient, il répondait par quelque maxime consolante comme : la vie est un voyage ; ou bien par quelque vers équivalent à ces beaux vers du *Déserteur :*

> Chaque minute, chaque pas,
> Ne mène-t-il pas au trépas ?

puis il reprenait sa route.

Les Napolitains triomphaient.

A la porte d'un marchand de vin, il aperçut deux de ses camarades montés sur une borne pour le regarder passer ; il alla à eux. Ils lui offrirent de boire un dernier verre de vin ensemble. Le condamné accepta, tendit son verre et le laissa remplir jusqu'au bord ; puis, le levant sans que sa main tremblât, sans qu'il se répandît une seule goutte de la précieuse liqueur qu'il contenait :

— A la longue et heureuse vie de Sa Majesté le roi Ferdinand ! dit-il d'une voix ferme et dans laquelle il n'y avait pas le plus léger tremblement.

Et il vida le verre.

Cette fois Siciliens et Napolitains applaudirent, tant le courage est chose puissante, même sur un ennemi.

On arriva au lieu de l'exécution.

Là, pensaient les Siciliens, ce courage factice, résultat d'une exaltation quelconque, s'évanouirait sans doute. Tout au contraire, en voyant le lieu marqué, le condamné parut redoubler de courage. Il s'arrêta de lui-même au point désigné ; seulement il demanda à n'avoir pas les yeux bandés et à commander le feu lui-même.

Ces deux dernières faveurs se refusent rarement, comme on le sait ; aussi lui furent-elles accordées.

Alors son confesseur s'approcha de lui, l'embrassa, lui fit baiser le crucifix, lui offrit quelques paroles de consolation qu'il parut recevoir fort légèrement ; puis il lui donna l'absolution et s'écarta pour laisser achever l'œuvre mortelle.

Le condamné se posa debout, le visage regardant Palerme, et le dos tourné au monte Pellegrino. Le caporal et les neuf hommes reculèrent jusqu'à ce qu'ils fussent à dix pas de lui ; alors le mot halte se fit entendre, et ils s'arrêtèrent.

Aussitôt le condamné, au milieu de ce silence profond, religieux, solennel, qui plane toujours au-dessus des choses suprêmes, commanda la charge, et cela d'une voix calme, ferme, parfaitement divisée dans ses commandemens.

Au mot Feu ! il tomba percé de sept balles sans dire un mot, sans pousser un soupir ; il avait été tué raide.

Les Napolitains jetèrent un grand cri de triomphe : l'honneur national était sauvé.

Les Siciliens se retirèrent la tête basse, et profondément humiliés qu'un Napolitain pût mourir ainsi.

Quant au prêtre, son parjure resta une affaire à régler entre lui et Dieu.

Cependant cette grande haine entre les deux peuples s'était un peu calmée dans les derniers temps. Je parle des années 1833, 1834 et 1835. Le roi de Naples, lors de son avénement au trône, était venu en Sicile et avait fait précéder son arrivée à Messine de la grâce de vingt condamnés politiques ; aussi, lorsqu'il mit le pied sur le port, les vingt graciés l'attendaient vêtus de longues robes blanches, et tenant chacun une palme à la main. La voiture qui devait conduire le roi au palais fut alors dételée, et le roi traîné en triomphe au milieu d'un enthousiasme général.

Quelque temps après, il acheva d'accomplir les espérances des Siciliens en envoyant son frère à Palerme avec le rang de vice-roi.

Le comte de Syracuse était non seulement un jeune homme, mais même presque un enfant ; il avait, à ce que je crois, dix-huit ans à peine. D'abord cette extrême jeunesse effraya ses sujets ; quelques espiègleries augmentèrent les inquiétudes ; mais bientôt, au frottement des affaires, l'enfant se fit homme, comprit quelle haute mission il avait à remplir en réconciliant Naples et Palerme ; il rêva pour cette pauvre Sicile ruinée, abattue, esclave, une renaissance sociale et artistique. Deux ans après son arrivée, l'île respirait comme si elle sortait d'un sommeil de fer. Le jeune prince était devenu l'idole des Siciliens.

Mais il arriva ce qui arrive toujours en pareille circonstance : les hommes qui vivaient du désordre, de la ruine et de l'abaissement de la Sicile, virent que leur règne était fini si celui du prince continuait. La bonté naturelle du vice-roi devint dans leur bouche un calcul d'ambition, la reconnaissance du peuple une tendance à la révolte. Le roi, entouré, circonvenu, tiraillé, conçut des soupçons sur la fidélité politique de son frère.

Sur ces entrefaites, le carnaval arriva. Le comte de Syracuse, jeune, beau garçon, aimant le plaisir, était de toutes les fêtes, et saisit avec empressement l'occasion de profiter de celles qui se présentaient. Napolitain, et par conséquent habitué à un carnaval bruyant et animé, il organisa une magnifique cavalcade dans laquelle il prit le costume de Richard-Cœur-de-Lion, et invita tous les seigneurs siciliens qui voudraient lui être agréables à se distribuer les autres personnages du roman d'Ivanhoë. Le comte de Syracuse n'était point encore en disgrâce, par conséquent chacun se hâta de se rendre à son invitation. La cavalcade fut si magnifique, que le bruit en arriva jusqu'à Naples.

— Et comment était déguisé mon frère ? demanda le roi.

— Sire, répondit le porteur de la nouvelle, Son Altesse Royale le comte de Syracuse représentait le personnage de Richard-Cœur-de-Lion.

— Ah ! oui, oui, murmura le roi, lui Richard-Cœur-de-Lion, et moi Jean-Sans-Terre ! Je comprends.

Huit jours après, le comte de Syracuse était rappelé.

Cette disgrâce lui avait donné une popularité nouvelle en Sicile, où chacun, l'ayant vu de près, rendait justice à ses intentions, et où personne ne le soupçonnait du crime dont on l'avait accusé près de son frère.

De son côté le roi Ferdinand, sachant qu'il avait perdu par cet acte une partie de sa popularité en Sicile, boudait ses sujets insulaires. Pour la première fois depuis son avénement au trône, il laissait passer la fête de sainte Rosalie sans venir assister dans la cathédrale à la messe solennelle qu'on célèbre à cette époque.

Voilà au milieu de quels sentimens je trouvais la Sicile, sans que ces préoccupations politiques nuisissent cependant d'une manière ostensible à sa propension vers le plaisir.

Le Corso dura jusqu'à deux heures. A deux heures du matin, nous rentrâmes au milieu des illuminations à moitié éteintes, et des sérénades à moitié étouffées.

Le lendemain, à neuf heures du matin, on frappa à ma porte. Je sonnai le garçon de l'hôtel qui entra par un escalier particulier.

— Ouvrez mes volets, et voyez qui frappe, lui dis-je.

Il obéit, et entr'ouvrant la porte :

— C'est il signor Mercurio, me dit-il après avoir regardé, et en se retournant de mon côté.

— Dites-lui que je suis au lit, répondis-je, un peu impatienté de cette insistance.

— Il dit qu'il veut attendre que vous soyez levé, répondit le domestique.

— Alors, dites-lui que je suis fort malade.

— Il dit qu'il veut savoir de quelle maladie.

— Dites-lui que c'est de la migraine.
— Il dit qu'il veut vous proposer un remède infaillible.
— Dites-lui que je suis à l'extrémité.
— Il dit qu'il veut vous dire adieu.
— Dites-lui que je suis mort.
— Il dit qu'il veut vous jeter de l'eau bénite.
— Alors faites-le entrer.

Il signor Mercurio entra avec un assortiment de pipes de Tunis, une collection de produits sulfureux des îles Éoliennes, une foule d'ouvrages en lave de Sicile, et, enfin, une partie, comme on dit en termes de commerce, d'écharpes de Messine, le tout posé en équilibre sur sa tête, appendu à ses mains, ou roulé autour de son cou. Je ne pus m'empêcher de rire.

— Ah çà ! lui dis-je, savez-vous, seigneur Mercurio, que vous avez un grand talent pour forcer les portes ?
— C'est mon état, Excellence.
— Et cela vous réussit-il souvent ?
— Toujours.
— Mais enfin, chez les gens qui tiennent bon ?
— J'entre par la fenêtre, par la cheminée, par le trou de la serrure.
— Et une fois entré ?
— Oh ! une fois entré, je vois à qui j'ai affaire, et j'agis en conséquence.
— Mais à ceux qui, comme moi, ne veulent rien acheter ?
— Je leur vends toujours quelque chose, quoique avec Votre Excellence je ne veuille pas avoir de secrets. Ces pipes, ces échantillons, ces écharpes, toute cette roba enfin n'est qu'un prétexte ; ma vraie profession, Excellence...
— Oui, oui, je la connais ; mais je vous ai dit que je n'en ai que faire.
— Alors, Excellence, voyez ces pipes.
— Je ne fume pas.
— Voyez ces écharpes.
— J'en ai six.
— Voyez ces échantillons de soufre.
— Je ne suis pas marchand d'allumettes.
— Voyez ces petits ouvrages en lave.
— Je n'aime que les chinoiseries.
— Je vous vendrai pourtant quelque chose ?
— Oui, si tu veux.
— Je veux toujours, Excellence.
— Vends-moi une histoire : tu dois en savoir de bonnes, au métier que tu fais.
— Allez demander cela aux confesseurs des couvens.
— Pourquoi me renvoies-tu à eux ?
— Parce que la discrétion fait mon crédit, et que je ne veux pas le perdre.
— Donc tu n'as pas d'histoire à me raconter ?
— Si fait, j'en ai une.
— Laquelle ?
— J'ai la mienne ; comme elle est à moi, j'en peux disposer. En voulez-vous ?
— Tiens, au fait, elle doit être assez curieuse ; je te donne deux piastres de ton histoire.
— Je dois prévenir Votre Excellence qu'il n'est pas le premier auquel je la raconte.
— Et combien de fois l'as-tu déjà racontée ?
— Une fois à un Anglais, une fois à un Allemand, et deux fois à des Français.
— Mets-tu la même conscience dans toutes tes fournitures, signor Mercurio ?
— La même, Excellence.
— Alors, comme tu es un homme précieux, je ne rabattrai rien de ce que j'ai dit ; voilà tes deux piastres.
— Avant d'avoir l'histoire ?
— Je m'en rapporte à toi.
— Oh ! si Votre Excellence voulait m'honorer d'une confiance pareille à l'endroit de...
— L'histoire, signor Mercurio, l'histoire !
— La voilà, Excellence.

Je sautai en bas de mon lit, je passai un pantalon à pieds, je chaussai mes pantoufles, je m'assis à une table où l'on venait de me servir des œufs frais et du thé, et je fis signe au signor Mercurio que j'étais tout oreilles.

GELSOMINA

Il signor Mercurio était né au village de Carini, et il espérait bien qu'en commémoration de l'honneur qui revenait à ce village d'avoir donné naissance à un homme tel que lui, il lui serait érigé après sa mort, sur la montagne qui domine Carini, une statue de la taille de celle de saint Charles Borromée à Arona.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, quoique à ses cheveux grisonnans et à sa barbe parsemée de poils argentés, on pût lui en donner hardiment quarante-cinq à cinquante ; mais, comme il disait lui-même, ces marques de vieillesse prématurée tenaient beaucoup moins à l'âge qu'à la fatigue de l'esprit et au travail de l'imagination. C'était, en effet, un rude métier, et demandant une éternelle tension de la pensée que celui qu'il faisait depuis sa jeunesse ; nous disons depuis sa jeunesse, car l'état qu'il avait embrassé était le résultat, non pas d'une suggestion étrangère, mais d'une vocation personnelle.

A vingt-cinq ans, il signor Mercurio était un beau garçon, jouissant déjà d'une réputation méritée par toute la Sicile, quoiqu'il se nommât encore tout simplement Gabriello, du nom de l'ange Gabriel, auquel sa mère avait eu une dévotion toute particulière pendant sa grossesse ; aussi prétendait-il que plus d'une grande dame avait regretté parfois qu'il ne lui présentât point pour son compte les déclarations qu'il faisait pour le compte d'autrui.

Un jour, c'était le lendemain des fêtes de sainte Rosalie, le prince de G... le fit demander. Comme le prince de G... était une des meilleures pratiques de Gabriello, celui-ci se hâta de se rendre au palais ; à peine arrivé, il fut introduit.

— Gabriello, dit le prince mettant de côté toute circonlocution inutile et entrant de plein saut en matière, il y avait hier sur le char de sainte Rosalie une jeune fille de seize ans à peu près, belle comme un ange, avec des yeux superbes et des cheveux magnifiques. Ne pourrais-tu pas lui dire deux mots de ma part ?
— Quatre, Excellence, répondit Gabriello ; mais dépeignez-moi un peu la personne à laquelle il faut que je m'adresse. Où était-elle placée ? était-ce parmi les anges qui portent des guirlandes au premier étage, ou parmi ceux qui jouent de la trompette au second ?
— Mon cher, il n'y a pas à s'y tromper : c'était celle qui représentait la Sagesse, qui tenait une lance à la main droite, un bouclier à la main gauche, et qui était debout derrière le cardinal.
— Diamine ! Excellence, vous n'avez pas mauvais goût.
— Tu la connais ?
— Est-ce que je ne connais pas toutes les femmes de Palerme ?
— Qui est-elle.
— C'est la fille unique du vieux Mario Capelli.
— Et comment l'appelle-t-on ?
— On l'appelle Gelsomina.
— Eh bien ! Gabriello, je veux Gelsomina.
— Ce sera long, Excellence ! ce sera cher !
— Combien de jours ?
— Huit jours.
— Combien d'onces ?
— Cinquante onces.
— Va pour huit jours et pour cinquante onces. Nous sommes aujourd'hui le 19 juillet, je t'attends le 27.

Et le prince, qui savait qu'on pouvait se reposer sur l'exactitude de Gabriello, attendit tranquillement le moment fixé.

Le même jour, Gabriello se mit à l'œuvre ; sa première visite fut pour le capucin qui confessait Gelsomina, et qui se nommait Fra Leonardo.

C'était un vieillard de soixante-quinze ans, à la barbe blanche et au visage sévère ; aussi Gabriello vit-il, avant d'ouvrir la bouche, que la négociation entreprise serait plus difficile à mener à fin qu'il n'avait cru. Il lui dit qu'il venait au nom d'un oncle de la jeune fille, qui, ayant du bien voulait l'avantager, si ce que l'on disait de sa sagesse était la vérité. Le résultat des renseignemens donnés par le capucin fut que Gelsomina était un ange.

Au reste, comme c'est toujours par là que débutent les confesseurs, Gabriello ne s'inquiéta pas trop des mauvais renseignemens que celui de Gelsomina venait de lui donner. Il se déguisa en juif, prit les plus beaux bijoux qu'il put se procurer, s'en forma une espèce d'écrin, et, au moment où le vieux Mario était dehors, il entra chez la jeune fille pour lui offrir sa marchandise. Quand Gelsomina sut que c'étaient des pierreries qu'on allait lui montrer, elle refusa même de les voir, en disant qu'elle n'était pas assez riche pour désirer de pareilles choses. Gabriello lui dit alors que, quand on avait seize ans et qu'on était belle comme elle l'était, on pouvait tout désirer et tout avoir ; à ces mots il ouvrit l'écrin et lui mit sous les yeux assez de diamans pour tourner la tête à une sainte ; mais Gelsomina jeta à peine un coup d'œil sur l'écrin, et comme Gabriello insistait, elle entra dans la chambre voisine, en sortit un instant après avec une couronne de jasmin et de daphnés, et se mirant avec coquetterie dans une glace : — Tenez, lui dit-elle, voilà mes diamans à moi : Gaetano dit que je suis belle comme cela, et, tant qu'il me trouvera belle ainsi, je ne désirerai pas autre chose. Maintenant mon père va

rentrer, il trouverait peut-être mauvais que je vous eusse reçu en son absence ; ainsi, croyez-moi, retirez-vous.

Gabriello n'insista pas ; pour la première visite, il ne voulait pas l'effaroucher. D'ailleurs il savait ce qu'il voulait savoir. Gelsomina n'était pas coquette et elle aimait un jeune homme nommé Gaetano.

Il retourna chez le prince de G...

— Excellence, lui dit-il, je viens de voir Gelsomina : c'est plus difficile et plus cher que je ne croyais : il me faut quinze jours et cent onces.

— Prends le temps et l'argent que tu voudras, mais réussis, voilà tout ce que je te demande.

— Je réussirai, Excellence.

— Je puis donc y compter.

— C'est comme si vous l'aviez, monseigneur.

Gabriello connaissait assez son monde pour comprendre qu'il n'y avait rien à faire du côté de la jeune fille. Il se retourna donc de l'autre côté.

Il s'agissait de découvrir monsieur Gaëtano. La chose n'était pas difficile : Gabriello loua une petite chambre au premier, dans la maison située en face de celle qu'habitait Gelsomina, et le soir même il se mit en sentinelle derrière la jalousie.

A mesure que l'heure s'avançait, la rue devint de plus en plus déserte. A minuit, elle était complètement solitaire ; à minuit et demi, un grand garçon passa et repassa plusieurs fois ; enfin, voyant que tout était tranquille, il s'arrêta, tira une petite mandoline de dessous son manteau, et se mit à chanter la chanson de Méli :

Occhiuzzi neri.

A la fin du couplet, la jalousie du premier se souleva doucement, et Gabriello en vit sortir la jolie tête de Gelsomina avec sa couronne de jasmin et de daphnés. Le jeune homme monta aussitôt sur une borne et lui prit la main qu'il baisa ; mais tout se borna là. Après deux heures des protestations de l'amour le plus chaste et le plus pur, la jalousie retomba. Le jeune homme resta encore un instant à prier ; mais la petite main repassa seule à travers les planchettes, puis, après avoir été baisée et rebaisée vingt fois, elle se retira à son tour. Ce fut vainement alors que Gaëtano pria et implora. Gabriello entendit le bruit de la fenêtre qui se refermait. Le jeune homme, au lieu d'être reconnaissant de ce qu'on avait fait pour lui, sauta à terre avec un mouvement de dépit. Gabriello pensa qu'il allait se retirer ; il descendit vivement. En effet, au moment où il ouvrait la porte, le jeune homme tournait le coin de la rue. Gabriello marcha derrière lui.

Il prit la rue de Tolède, qu'il suivit jusqu'à la place de la Marine, puis il longea le quai et entra dans une petite maison située au bord de la mer. Gabriello fit, pour la reconnaître, une croix sur la maison avec de la craie rouge, et il rentra tranquillement chez lui.

Le lendemain il connaissait Gaetano comme il connaissait Gelsomina. C'était un beau garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, pêcheur de son état, d'un caractère froid et retiré en lui-même, et si préoccupé d'assortir sa toilette à sa figure que ses camarades ne l'appelaient que le Glorieux.

De ce moment le plan de Gabriello fut arrêté.

Il alla trouver la plus adroite et la plus jolie fille qu'il pût rencontrer à Palerme ; c'était une Catanaise qu'un marquis syracusain avait séduite, puis abandonnée après avoir vécu près d'un an avec elle. Pendant cette année, elle avait pris certaines façons de grande dame ; c'était tout ce qu'il fallait à Gabriello.

Il prit un appartement petit, mais élégant, dans un des plus beaux quartiers de la ville. Il loua pour un mois les plus beaux meubles qu'il put trouver ; il alla chercher sa Catanaise, la conduisit dans l'appartement, lui donna pour femme de chambre une fille qui était sa maîtresse ; puis, une fois installée, il lui fit sa leçon. Tout cela lui prit huit jours.

Le neuvième était un dimanche ; ce dimanche amenait la fête d'un village voisin de Palerme nommé Belmonte ; Gelsomina vint à cette fête avec trois ou quatre de ses jeunes amies. Gaetano n'était point encore arrivé, mais, en cherchant de tous côtés celui pour qui elle était venue, les yeux de Gelsomina s'arrêtèrent sur une petite barque tout enrubannée, et à la poupe de laquelle flottait un pavillon de soie ; c'était la barque de Gaetano qui traversait le golfe et qui venait de Castellamare à la Bagnera. Arrivé à la côte, Gaetano amarra sa barque et sauta sur le rivage ; il avait un simple habit de pêcheur, mais son bonnet phrygien était du pourpre le plus vif ; sa veste de velours était brodée comme un cafetan arabe ; sa ceinture aux mille couleurs était de la plus belle soie de Tunis ; enfin, son pantalon plissé était de la plus fine toile de Catane. Toutes les jeunes filles, en apercevant le beau pêcheur, poussèrent un cri d'admiration ; Gelsomina seule resta muette, mais elle rougit d'orgueil et de plaisir.

Gaëtano fut tout à Gelsomina ; et cependant, quoiqu'il parût fier d'elle comme elle était fière de lui, les regards du beau jeune homme ne laissaient pas de s'égarer de la modeste jeune fille aux nobles dames qui étaient venues, des villas voisines, voir cette fête populaire à laquelle elles dédaignaient de prendre part. Plusieurs d'entre elles remarquèrent même Gaëtano, et se le montrèrent du doigt avec cette naïveté des femmes italiennes, qui s'arrêtent devant un beau garçon, et qu'elles regardent comme elles regardaient un beau chien ou un beau cheval. Gaëtano répondit à leurs regards par un regard de dédain ; mais, dans ce regard de Gaëtano, il y avait pour le moins autant d'envie que d'orgueil, et l'on comprenait facilement qu'il donnerait bien des choses pour être l'amant d'une de ces fières beautés qu'en apparence il semblait haïr.

Gelsomina ne voyait qu'une chose ; c'est que son Gaëtano était le roi de la fête, c'est qu'on l'enviait d'être aimée par le beau pêcheur ; et, jugeant le cœur de son amant par le sien, elle était heureuse.

Gaëtano proposa à Gelsomina et à ses amies de les ramener dans sa barque. Les jeunes filles acceptèrent, et tandis qu'un jeune frère de Gaëtano, enfant de douze ans, tenait le gouvernail, le beau pêcheur s'assit à la proue, prit sa mandoline, et, au milieu de cette belle nuit, sous ce ciel magnifique, sur cette mer d'azur, il se mit à chanter les plus douces chansons de Méli, l'Anacréon sicilien.

On aborda ainsi près de la cabane de Gaëtano ; puis il amarra sa barque. Les jeunes filles descendirent. Le beau pêcheur conduisit Gelsomina et deux de ses compagnes qui demeuraient dans le même quartier qu'elle jusqu'au coin de la rue qu'elle habitait ; puis, arrivé là, il les quitta, et Gelsomina rentra avec une de ses amies, qui, un instant après, sortit, accompagnée à son tour de la vieille Assunta, la nourrice de Gelsomina.

Gabriello s'était remis à son poste à la même heure que la veille ; il vit Gaëtano passer, repasser, s'arrêter et faire le signal. Comme la veille, les deux amans causèrent jusqu'à deux heures du matin ; mais, comme la veille encore, leur entretien demeura chaste et pur, et leurs caresses se bornèrent à quelques baisers déposés sur la main de Gelsomina.

Gabriello ne douta plus qu'ils ne se vissent ainsi chaque nuit ; mais il ne douta pas non plus que, malgré ces entretiens, Gelsomina ne fût digne en tout point de représenter la déesse de la Sagesse sur le char de sainte Rosalie.

Le lendemain, comme Gaëtano venait à son rendez-vous habituel, une femme, couverte d'un long voile noir, l'accosta et lui glissa un petit billet dans la main. Gaëtano voulut l'interroger, mais la femme voilée appuya par-dessus son voile son doigt sur sa bouche en signe de silence, et Gaetano étonné la laissa se retirer sans faire un seul mouvement pour la retenir.

Gaetano resta un instant immobile à la place où il était, reportant ses yeux du billet à la femme voilée et de la femme voilée au billet ; puis, s'approchant vivement d'une madone devant laquelle brûlait une lampe, il lut ou plutôt il dévora les quelques lignes que le papier contenait. C'était une déclaration d'amour, qui n'avait pour signature que ces mots, dont l'effet, au reste, fut magique sur Gaetano : *Une des plus grandes dames de la Sicile.*

On lui disait en outre que, s'il était disposé à répondre à cet amour, il retrouverait le lendemain, à la même heure et à la même place, la même femme voilée, qui le conduirait près de l'inconnue que la violence de sa passion forçait à faire près de lui cette étrange démarche.

A cette lecture, le visage de Gaetano s'éclaira d'une orgueilleuse joie. Il releva le front, secoua la tête, et respira comme un homme qui arrive tout à coup et au moment où il s'en doutait le moins, à un but longtemps poursuivi ; puis, quoiqu'il fût minuit passé, il resta encore un instant pensif, debout et les bras croisés, devant la madone, relut une seconde fois le billet, le glissa dans la poche de côté de sa veste, et prit la rue qui conduisait à la maison de Gelsomina.

Quoique aucun signal n'eût été fait, la pauvre enfant était à sa fenêtre ; c'était la première fois, depuis que Gaetano lui avait dit qu'il l'aimait, que Gaetano se faisait attendre.

Enfin il parut, non point tendre et empressé comme d'habitude, mais contraint, gêné, inquiet. Dix fois, Gelsomina, s'apercevant de sa préoccupation, lui demanda quelle pensée le tourmentait. Gaetano dit qu'il était indisposé, souffrant, et que si le lendemain il ne se sentait pas mieux, il était possible qu'il ne vînt même pas.

En face de cette crainte, Gelsomina oublia toute autre chose ; il fallait en effet que Gaetano fût bien malade pour n'avoir point la force de venir voir sa Gelsomina, que depuis un an il venait voir, en lui disant lui-même que peut-être l'habitude qu'il avait d'une inaltérable santé faisait qu'il exagérait les douleurs qu'il éprouvait, et qu'en tout cas il ferait tout au monde pour venir à l'heure ordinaire.

Les jeunes gens se séparèrent ; pour la première fois Gelsomina referma sa fenêtre avec un serrement de cœur inconnu pour elle jusque-là. Gaetano, au contraire, a

mesure qu'il s'éloignait de Gelsomina, se sentait soulagé et respirait plus librement. Mal accoutumé encore à feindre, sa dissimulation l'étouffait.

Le lendemain, à la même heure et à la même place, Gaëtano rencontra la même femme : en l'apercevant, tout son sang reflua vers son cœur, et il crut qu'il allait étouffer. La femme s'approcha de lui.

— Eh bien ! lui dit-elle, es-tu décidé ?

— Ta maîtresse est-elle jeune ? demanda Gaëtano.

— Vingt-deux ans.

— Ta maîtresse est-elle belle ?

— Comme un ange.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le bon et le mauvais génie de Gaëtano se livrèrent en lui un combat terrible ; enfin le mauvais génie l'emporta.

— Je te suis, dit Gaëtano.

Aussitôt la femme voilée marcha la première, et Gaëtano la suivit.

Le guide de Gaëtano prit la rue Magueda, qu'il parcourut aux trois quarts de sa longueur ; puis il s'arrêta devant un délicieux palazzino, tira une clef de sa poche, ouvrit une porte donnant sur un escalier, dont on avait éteint avec soin toutes les lumières, dit à Gaëtano de le suivre en tenant le bout de son voile, monta avec lui une vingtaine de marches, l'introduisit dans une antichambre faiblement éclairée, traversa un riche salon ; puis, ouvrant une porte qui laissa arriver jusqu'au beau pêcheur cet air tiède et parfumé qui s'échappe du boudoir d'une jolie femme :

— Madame, dit-elle, c'est lui.

— O mon Dieu ! Teresita, répondit une douce voix avec un accent plein de crainte, je n'oserai jamais le voir.

— Et pourquoi cela, madame ? dit Teresita entrant et laissant la porte ouverte pour que Gaëtano pût voir sa maîtresse à demi couchée sur une chaise longue, et dans le plus délicieux déshabillé qui se pût voir ; pourquoi cela ?

— Il n'aurait qu'à ne pas m'aimer !

— Ne pas vous aimer, madame ! s'écria Gaëtano en se précipitant dans la chambre ; ne pas vous aimer ! Le croyez-vous vous-même, et n'est-ce pas impossible quand on vous a vue ? Oh ! ne craignez rien, ne craignez rien, madame ! Je suis tout à vous.

Et Gaëtano tomba aux pieds de la jeune femme, qui cacha sa tête dans ses mains comme par un dernier mouvement de pudeur.

Teresita sortit et les laissa ensemble.

Gelsomina attendit jusqu'à quatre heures du matin, mais inutilement. Gaëtano ne vint pas.

La journée du lendemain fut une triste journée pour la pauvre enfant ; c'était sa première douleur d'amour. Il lui sembla que le soleil ne se coucherait jamais ; enfin, le soir arriva, la nuit vint, les heures passèrent, lourdes et éternelles, mais elles passèrent. Minuit sonna.

La pauvre enfant n'osait ouvrir sa fenêtre ; enfin le signal se fit entendre, elle s'élança contre sa jalousie, et y passa à la fois les deux mains pour chercher celles de Gaëtano. Gaëtano était à son poste, mais froid et contraint. Il sentit lui-même qu'il se trahissait, il voulut lui reparler ce même langage d'amour auquel il l'avait habituée, mais il manquait à sa voix cet accent de conviction qui subjugue, il manquait à ses paroles cette chaleur de l'âme qui entraîne ; Gelsomina sentit instinctivement que quelque grand malheur la menaçait, et ne répondit qu'en pleurant. A la vue de ces larmes qui roulaient du visage de Gelsomina sur le sien, Gaëtano retrouva un instant son ancien amour. Gelsomina trompée s'y laissa reprendre. Ce fut elle alors qui demanda pardon à Gaëtano, qui s'accusa d'être inquiète, exigeante, jalouse. Gaëtano tressaillit à ce dernier mot prononcé pour la première fois entre eux ; car il sentit qu'il ne pourrait longtemps tromper Gelsomina, habituée qu'elle était à le voir chaque nuit.

Alors il lui chercha une querelle.

— Vous vous plaignez de moi, lui dit-il, Gelsomina, quand ce serait à moi à me plaindre de vous.

— A vous ! à vous plaindre de moi ! s'écria la jeune fille ; mais que vous ai-je donc fait ?

— Vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas ! vous dites que je ne vous aime pas, moi ! Il dit que je ne l'aime pas, mon Dieu !

Et la jeune fille leva ses beaux yeux tout humides de pleurs vers le ciel, comme pour le prendre à témoin que, si jamais accusation avait été injuste, c'était celle-là.

— Du moins, reprit Gaëtano, embarrassé de soutenir lui-même une assertion dont, au fond de son cœur, il reconnaissait la fausseté ; du moins, vous ne m'aimez pas comme je voudrais que vous m'aimassiez.

— Et comment pourrais-je vous aimer plus que je ne le fais ? demanda la jeune fille.

— Est-ce aimer véritablement, dit Gaëtano, que de refuser quelque chose à l'homme qu'on aime ?

— Que vous ai-je jamais refusé ? demanda naïvement Gelsomina.

— Tout, dit Gaëtano ; c'est tout refuser que de n'accorder qu'à demi.

Gelsomina rougit, car elle comprit ce que lui demandait son amant.

Puis, après un moment de silence réfléchi de la part de la jeune fille, impatient de la part du jeune homme :

— Écoutez, Gaëtano, lui dit-elle. Vous savez ce qui a été convenu entre mon père et vous. Il me donne mille ducats en mariage, et il a exigé de vous que vous apportassiez une pareille somme ; vous lui avez dit que deux ans vous suffiraient pour l'amasser, et vous avez accepté la condition qu'il vous a faite d'attendre deux ans. Moi, de mon côté, vous le voyez, Gaëtano, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous rendre l'attente moins longue. Voilà un an que nous nous aimons, et, pour moi du moins, cette année a passé comme un jour. Eh bien ! si vous craignez la lenteur de l'année qui nous reste à attendre, si, comme vous le dites, vous croyez, lorsqu'une jeune fille a donné son cœur, qu'il lui reste encore quelque chose à accorder, eh bien ! prévenez le prêtre de Sainte-Rosalie, venez me prendre demain à dix heures du soir, au lieu de minuit ; munissez-vous d'une échelle pour que je puisse descendre de cette fenêtre, et alors je me rends à l'église de la sainte, le prêtre nous unit secrètement (1), et alors... la femme n'aura plus rien à refuser à son mari.

Gaëtano avait écouté cette proposition en silence et en pâlissant ; enfin, voyant que Gelsomina attendait avec anxiété sa réponse :

— Demain ! dit-il, demain ! je ne puis pas demain, c'est impossible.

— Impossible ! et pourquoi ?

— J'ai fait marché avec deux Anglais pour les conduire aux Iles : c'est cela qui me rendait triste. Je suis forcé de te quitter pour sept ou huit jours, Gelsomina.

— Toi, me quitter pour sept ou huit jours ! s'écria Gelsomina en lui saisissant la main comme pour le retenir.

— Ils m'ont offert quarante ducats pour cette course, et j'avais une telle hâte de compléter la somme qu'exige ton père, que j'ai accepté.

— Ce que tu me dis là est-il bien vrai ? demanda la jeune fille, doutant pour la première fois des paroles de son amant.

— Je te le jure, Gelsomina ; et, à mon retour, eh bien ! nous verrons à faire ce que tu me demandes.

— Ce que je te demande ! s'écria la jeune fille étonnée ; grand Dieu ! mais est-ce moi qui te prie ? est-ce moi qui te presse ? Tu dis que je demande, quand je croyais accorder... Mais nous ne nous comprenons donc plus, Gaëtano ?

— Si fait, Gelsomina ; seulement tu te défies de ma parole, et tu ne veux rien accorder qu'à ton mari. Eh bien ! soit ; à mon retour je ferai ce que tu exiges.

— Ce que j'exige ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Gelsomina ; que s'est-il donc passé entre nos deux cœurs ?

Puis, comme deux heures sonnaient, elle tendit sa main à Gaëtano, espérant qu'il la retiendrait encore. Mais Gaëtano, coupable envers Gelsomina, se trouvait mal à l'aise en face d'elle ; et, baisant la main de la jeune fille, il sauta à terre en lui disant :

— A huit jours, Gelsomina.

— A huit jours, murmura la jeune fille en laissant retomber la jalousie avec un profond soupir, et en regardant Gaëtano s'éloigner.

Deux fois Gaëtano, sans doute repentant au fond du cœur, s'arrêta pour revenir dire un adieu plus tendre à Gelsomina, deux fois la jeune fille, dans cette espérance, porta vivement la main à la jalousie toute prête qu'elle était pour le pardon. Mais, cette fois comme la première, le mauvais génie de Gaëtano l'emporta, et, continuant de s'éloigner de Gelsomina, il disparut enfin à l'angle de la rue.

La jeune fille resta debout derrière la jalousie, jusqu'à ce qu'elle vît paraître le jour ; alors seulement elle se jeta tout habillée sur son lit.

Vers les trois heures de l'après-midi, au moment où le vieux Mario venait de sortir, le juif qui était déjà venu offrir des diamans à Gelsomina entra avec un autre écrin. La jeune fille était assise, les mains sur ses genoux, la tête inclinée sur la poitrine, en proie à une si profonde rêverie, qu'elle ne le vit point entrer, et qu'elle ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il fut tout près d'elle. Elle le regarda, le reconnut, et tressaillit, comme si elle eût touché un serpent.

— Que demandez-vous ? s'écria-t-elle.

— Je demande, dit le juif, si votre couronne de jasmin et de daphnés suffit toujours à Gaëtano ?

— Que voulez-vous dire ? s'écria la jeune fille.

— Je dis que c'est un garçon plein d'ambition et d'orgueil ; il se pourrait qu'il se lassât de cette simple parure, et qu'il se mît un beau matin en quête d'une couronne plus précieuse.

(1) En Sicile, et même dans tout le reste de l'Italie, où il n'y a pas d'actes de l'état civil, les mariages faits ainsi, même sans le consentement des parents, sont parfaitement valides.



— Gaëtano m'aime, dit la jeune fille en pâlissant, et je suis sûre de lui comme il est sûr de moi. D'ailleurs, il ne voudrait pas me tromper, il a le cœur trop grand pour cela.

— Si grand, dit le juif en riant, qu'il y a dans ce cœur de la place pour deux amours.

— Vous mentez, dit la jeune fille en essayant de donner à sa voix une assurance qu'elle n'avait pas ; vous mentez, laissez-moi.

— Je mens ! dit le juif et si au contraire je te donnais la preuve que je dis la vérité ?

Gelsomina le regarda avec des yeux où se peignaient toutes les angoisses de la jalousie ; puis, secouant la tête comme pour donner un démenti à la voix de son propre cœur :

— Impossible, dit-elle, impossible.

— Et cependant, dit le juif, il ne vient pas ce soir ; il ne viendra pas demain, il ne viendra pas après-demain.

— Il part aujourd'hui pour les Iles.

— Il te l'a dit ?

— N'était-ce point la vérité, mon Dieu ! s'écria la jeune fille avec l'expression de la plus profonde douleur.

— Gaëtano n'a point quitté Palerme, dit le juif.

— Mais il part ce soir ? demanda avec anxiété Gelsomina.

— Il ne part ni ce soir, ni demain, ni après-demain, il reste.

— Il reste ! Et pourquoi faire reste-t-il ?

— Pourquoi faire ? Je vais vous le dire. Pour faire l'amour avec une belle marquise.

— Quelle est cette femme ! où est cette femme ! Je veux la voir ! je veux lui parler !

— Qu'as-tu à faire à cette femme ? C'est Gaëtano qui te trahit, c'est de Gaëtano qu'il faut te venger.

— Me venger ! Et comment ?

— En lui rendant infidélité pour infidélité, trahison pour trahison.

— Sortez ! s'écria Gelsomina, vous êtes un infâme !

— Vous me chassez ? dit le juif. Je m'en vais, mais vous me rappellerez.

— Jamais !

— Je me nomme Isaac ; je demeure Salita Sant'Antonio, nº 27. J'attendrai vos ordres pour revenir.

Et il sortit, laissant Gelsomina écrasée sous la nouvelle qu'elle venait d'apprendre.

Toute la journée, toute la nuit se passèrent dans une lutte incessante. Ce que Gelsomina souffrit pendant cette nuit et pendant cette journée ne peut se décrire. Vingt fois elle prit la plume, vingt fois elle la rejeta. Enfin, le lendemain à trois heures, on frappa à la porte du juif ; il alla ouvrir. Une femme couverte d'un voile noir entra ; puis, aussitôt que la porte se fut refermée derrière elle, cette femme leva son voile. C'était Gelsomina.

— Me voilà, dit-elle.

— Vous avez fait plus que je n'espérais, dit le juif. Je comptais que c'était moi que vous feriez venir, et c'est vous qui êtes venue.

— Il était inutile de mettre quelqu'un dans la confidence, dit Gelsomina.

— En effet, c'est plus prudent, répondit le juif. Que voulez-vous de moi ?

— Savoir la vérité.

— Je vous l'ai dite.

— La preuve ?

— Vous pourrez l'avoir quand vous voudrez.

— Comment ?

— En vous cachant rue Magueda, en face du nº 140. Il y a là un palais avec des colonnes, qui semble fait exprès pour cela.

— Eh bien ! après ?

— Après ? A minuit, vous verrez Gaetano entrer ; à deux heures, vous le verrez sortir.

— A minuit, rue Magueda, en face du nº 140 ?

— Parfaitement.

— Et la nuit prochaine ira-t-il ?

— Il y va toutes les nuits.

— Tout service mérite récompense, reprit en souriant avec amertume Gelsomina. Vous venez de me rendre un service ; à combien l'estimez-vous ?

Le juif ouvrit son écrin, et le présenta à Gelsomina.

— Choisissez celui de tous ces diamans qui vous conviendra le mieux, dit-il, et je serai payé.

— Taisez-vous, dit la jeune fille.

Et, jetant sur une chaise une bourse dans laquelle il y avait cinq ou six onces et autant de piastres :

— Tenez, lui dit-elle, voilà tout ce que j'ai, prenez-le. Je vous remercie.

Et elle sortit sans vouloir rien écouter de ce que lui disait le juif.

Le soir, à dix heures, elle alla embrasser comme d'habitude le vieux Mario dans son lit, rentra chez elle, s'enveloppa d'un grand voile noir, puis, à onze heures, elle se glissa doucement dans le corridor, regarda à travers le trou de la serrure de la chambre de son père, et s'assura que la lampe était éteinte. Pensant que cette obscurité était une preuve que le vieillard était endormi, elle ouvrit alors doucement la porte de la rue, prit la clef pour pouvoir rentrer quand elle voudrait, et sortit.

Dix minutes après, elle était dans la rue Magueda, cachée derrière une colonne du palais Giardinelli, en face du nº 140.

A minuit moins quelques minutes, elle vit s'avancer un homme enveloppé d'un manteau. Au premier coup d'œil elle le reconnut : c'était Gaëtano. Elle s'appuya contre la colonne pour ne pas tomber.

Gaëtano passa et repassa, comme il avait l'habitude de le faire pour elle. Bientôt, à ce même signal qui avait tant de fois fait battre son cœur, Gelsomina vit la porte s'ouvrir, et Gaëtano disparut.

Gelsomina crut qu'elle allait mourir ; mais la jalousie lui rendit les forces que la jalousie lui avait ôtées. Elle s'assit sur les marches du palais, et, cachée dans l'ombre projetée par les colonnes, elle attendit.

Les heures passèrent ; elle les compta les unes après les autres. Comme trois heures venaient de sonner, la porte se rouvrit ; Gaëtano reparut, une femme vêtue d'un peignoir de mousseline blanche l'accompagnait. Il n'y avait plus de doute. Gelsomina était trahie.

D'ailleurs, comme si Dieu eût voulu d'un seul coup lui ôter toute espérance, les deux amans lui donnèrent le temps de s'assurer de son malheur. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se quitter. Leur adieu dura près d'une demi-heure.

Enfin Gaëtano s'éloigna ; la porte se referma derrière lui. Gelsomina, debout sur les degrés du palais, semblait une statue de marbre. Enfin, comme si elle s'arrachait de sa base, elle fit quelques pas en avant, mais ses genoux se dérobèrent sous elle ; elle voulut crier, mais la voix lui manqua, et, jetant un cri étouffé, qui ne parvint pas même jusqu'à Gaëtano, elle tomba de toute sa hauteur sur le pavé.

Quand elle revint à elle, elle se retrouva assise sur les marches du palais Giardinelli. Un homme lui faisait respirer des sels : cet homme, c'était le juif.

Gelsomina regarda cet homme avec terreur : il semblait un démon acharné à sa perte. Elle fouilla dans ses poches pour voir si elle avait quelque argent pour lui payer ses soins ; puis, sa recherche ayant été inutile :

— Je n'ai rien sur moi, lui dit-elle. Je vous ferai récompenser.

— J'irai demain chercher ma récompense moi-même, dit le juif.

— Ne venez pas ! s'écria Gelsomina en se reculant de lui, vous me faites horreur !

Le juif, jugeant que le moment serait mal choisi pour renouveler ses propositions, se mit à rire, et laissa Gelsomina maîtresse de se retirer.

Gelsomina profita de la liberté que lui donnait le juif, et s'éloigna d'un pas rapide. Bientôt elle se retrouva à la porte de sa maison. Elle était arrivée là sans retourner la tête en arrière, sans regarder ni à droite ni à gauche. Toutes les hallucinations de la fièvre passaient devant ses yeux, toutes les rumeurs du délire bruissaient à ses oreilles.

Elle voulut ouvrir la porte, mais elle ne put jamais retrouver la serrure ; elle crut qu'elle allait devenir folle, et se coucha, en criant miséricorde à Dieu, sur le banc de pierre qui était sous sa fenêtre.

A cinq heures du matin, en sortant pour ouvrir les volets, son père la retrouva là.

Elle n'était pas évanouie ; mais elle avait les yeux fixes, les mains crispées, et ses dents claquaient l'une contre l'autre comme si elle sortait de l'eau glacée.

Son père voulut l'interroger, mais elle ne répondit point. Comme il faisait jour à peine, personne encore ne l'avait vue. Il la prit dans ses bras, l'emporta comme un enfant, et la remit à la vieille Assunta, qui lui ôta ses habits et la coucha sans qu'elle fît la moindre résistance, sans qu'elle prononçât un seul mot.

A peine couchée, la fièvre la prit : Mario voulait envoyer chercher un médecin, mais Gelsomina dit qu'elle ne voulait voir que son confesseur Fra Leonardo.

Fra Leonardo vint, et s'entretint plus d'une heure avec la jeune fille. Lorsqu'il sortit de la chambre de Gelsomina, son vieux père l'attendait pour l'interroger ; mais le confesseur ne pouvait rien dire ; il secoua la tête tristement, et, à toutes les questions que lui fit le vieillard, il se contenta de dire que Gelsomina était une sainte.

Derrière le confesseur arriva le juif ; il dit à Mario qu'il avait appris que sa fille était malade, et que, comme il avait une foule de secrets pharmaceutiques, il se faisait fort de la guérir si on voulait l'introduire auprès d'elle.

Le vieillard fit demander à Gelsomina si elle voulait recevoir un juif qui se disait médecin ; Gelsomina se fit faire son portrait par la vieille Assunta, et, ayant reconnu son persécuteur : — Nourrice, répondit elle, va dire à cet homme qu'il repasse demain à la même heure.

Le lendemain le juif n'eut garde de manquer au rendez-vous ; mais, lorsqu'il demanda au vieux Mario où était sa fille, celui-ci lui répondit en pleurant que, le matin

même. Gelsomina était entrée comme novice au couvent de Notre-Dame-du-Calvaire.

Gabriello avait compté sur le désespoir pour perdre Gelsomina ; mais, en cette occasion, prières, menaces, argent, tout fut inutile ; il avait affaire à une tourière incorruptible.

Cinq jours s'écoulèrent sans rien amener de nouveau. Le terme demandé par Gabriello au prince de G... arriva ; il se présenta chez lui tout confus. C'était la première fois qu'il échouait aussi complètement.

— Votre Excellence est décidée à me faire cet affront ?

— Parfaitement décidée.

— Mais si je n'avais pas perdu tout espoir ?

— Alors, c'est autre chose.

— Si je demandais trois mois à Votre Excellence pour tenter un nouveau moyen ?

— Je t'en donne six.

— Et pendant ces six mois, Votre Excellence gardera le secret sur ce premier échec ?

— Je serai muet ; tu vois que je te fais beau jeu.



A cinq heures du matin, son père la retrouva là.

— Eh bien ! dit le prince de G..., où est cette jeune fille ?

— Ma foi : monseigneur, dit Gabriello, voici douze jours que Dieu et le diable la jouent aux dés ; mais cette fois Dieu a été le plus fin, et il a gagné.

— Ainsi, tu y renonces ?

— Elle s'est réfugiée dans le couvent de Notre-Dame-du-Calvaire, et, à moins que nous ne l'enlevions de force, je ne vois pas trop moyen de l'en faire sortir.

— Merci du conseil, mais je ne veux pas me brouiller avec l'archevêque ; d'ailleurs c'était ton affaire et non la mienne. Tu t'étais chargé de m'amener cette jeune fille ici, tu as échoué, c'est sur toi que la honte en retombera.

— J'espère que monseigneur me gardera le secret, dit Gabriello profondément humilié.

— Le secret ! s'écria le prince, ah bien oui, le secret ! Je dirai partout au contraire que je voulais une fille de rien, une grisette, une petite ouvrière, que je t'ai laissé carte blanche pour l'argent, et que, malgré tout cela, tu as échoué.

— Mais monseigneur veut donc me perdre ! s'écria Gabriello désespéré.

— Non, mais je veux qu'on sache le fonds qu'on peut faire sur ta parole ; c'est un petit dédommagement que je me réserve.

— Oui, Excellence ; aussi maintenant ce n'est plus une affaire d'argent, c'est une question d'honneur ; j'y réussirai ou j'y perdrai mon nom.

— Ainsi donc, dans six mois ?

— Peut être avant, mais pas plus tard.

— Adieu, seigneur Gabriello.

— Au revoir, Excellence.

Gabriello rentra chez lui ; il lui était venu, tout en causant avec le prince de G..., une idée lumineuse qu'il avait besoin de mûrir. Toute la journée et toute la nuit, il la retourna dans sa tête ; le lendemain il commença à la mettre à exécution.

Dès le matin, il alla trouver Fra Leonardo dans sa cellule, se jeta à ses pieds en lui disant qu'il était un grand pêcheur, mais que la grâce de Dieu l'avait touché, et qu'il s'adressait à lui pour qu'il le soutînt dans la bonne voie, hors de laquelle il avait si longtemps marché.

Il lui confessa ensuite l'infâme métier qu'il exerçait, se frappant la poitrine avec tant de componction et de remords, à chaque nouvel aveu qui sortait de sa bouche, que Fra Leonardo, voyant dans cet homme un miracle de conversion, ne put s'empêcher de lui demander comment le repentir lui était venu.

Alors Gabriello lui raconta qu'il avait été chargé par un

grand seigneur de perdre Gelsomina, mais qu'à peine l'avait-il vue qu'il était devenu amoureux d'elle, et n'avait pas même osé lui parler. Longtemps il avait combattu cet amour, sachant bien qu'il était indigne d'une si chaste jeune fille ; mais enfin il avait pensé qu'il n'y a pas de crime si grand que le repentir n'efface, pas de conduite si souillée que l'absolution ne lave. Il avait donc pris la résolution d'aller se jeter aux genoux du père de Gelsomina, et de lui tout dire, lorsqu'il avait appris que celle qu'il aimait venait d'entrer dans un couvent. Alors, dans son désespoir, il était venu à Fra Leonardo pour lui dire que son parti était pris, et que, si Gelsomina se faisait religieuse, lui, de son côté, était décidé à entrer en religion, en abandonnant la moitié de ce bien si mal acquis aux pauvres, et en faisant de l'autre moitié un fonds pour marier quelque fille pauvre et sage qui aurait refusé de s'enrichir aux dépens de son honneur.

Une pareille détermination toucha le bon capucin jusqu'aux larmes ; il dit à son pénitent que tout n'était pas encore perdu, et que Gelsomina ne persisterait peut-être point dans une résolution prise en un moment d'exaltation, et qui mettait son vieux père au désespoir. En outre il promit d'user de toute son influence sur elle pour la déterminer à ne point prendre pour une vocation sérieuse ce vertige religieux qui l'avait saisie lorsqu'elle avait regardé le monde du haut de sa douleur. Gabriello se jeta aux pieds du moine, et lui baisa les genoux en lui demandant la permission de revenir tous les jours.

Fra Leonardo raconta tout au père de Gelsomina ; le pauvre vieillard, compatissant à une douleur qu'il partageait, demanda à voir ce pauvre jeune homme afin de pleurer avec lui. Le moine promit de le lui amener le lendemain.

Le lendemain, à l'heure convenue, le père de Gelsomina vit arriver Fra Leonardo et son pénitent. Les deux affligés se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; Gelsomina était le lien qui les unissait : aussi, ne parlèrent-ils que d'elle : c'étaient les premiers momens de consolation que le vieux Mario eût goûtés depuis que sa fille était au couvent. Aussi, lorsque Gabriello le quitta, fit-il promettre au jeune homme qu'il reviendrait le voir le lendemain.

Non seulement Gabriello n'avait garde de manquer à un pareil rendez-vous, mais encore il y vint longtemps avant l'heure indiquée. Le vieillard lui sut gré d'être plus qu'exact, et ils passèrent une partie de la journée ensemble.

Quant à Gaëtano, on n'en entendait pas même parler ; il avait la tête plus que jamais affolée de sa prétendue marquise.

Fra Leonardo voyait Gelsomina tous les jours. Il lui raconta d'abord, sans qu'elle y fît grande attention, la conversion miraculeuse qu'elle avait faite ; puis il lui peignit le désespoir de Gabriello en la perdant. Gelsomina savait ce que c'était que les douleurs de l'amour, elle plaignait au fond du cœur le jeune homme qui les éprouvait.

Quelques jours après, Gelsomina consentit à voir son père, mais à condition qu'il n'essaierait pas de la dissuader de sa résolution de se faire religieuse ; le vieux Mario promit tout ce que l'on voulut, et ne lui parla tout le temps que de Gabriello, qui avait pour lui tous les soins qu'un fils aurait pour son père. Gelsomina remercia Dieu de ce qu'il rendait au vieillard l'enfant qu'il avait perdu.

Quelque temps après, comme Fra Leonardo vit Gelsomina plus tranquille, il commença à l'entretenir des véritables devoirs d'une chrétienne. Le premier de ces devoirs, selon lui, était d'honorer ses parens et de leur obéir en tous points, un père et une mère étant en ce monde la divinité visible pour leurs enfans.

Vers la même époque, le vieux Mario se hasarda à reparler à sa fille de ses anciens rêves paternels, comment il avait songé parfois au bonheur qu'il éprouverait à mourir entre les bras de ses petits-fils ; puis il demanda à Gelsomina, les larmes aux yeux, s'il lui fallait renoncer pour toujours à cet espoir. Gelsomina pleura, mais ne répondit rien.

Une fois, Gelsomina hasarda de demander à Fra Leonardo ce qu'était devenu Gaëtano. Fra Leonardo répondit qu'il était toujours le même, mais qu'il devenait de plus en plus orgueilleux, et qu'on le voyait à toutes les fêtes avec des rubans à son chapeau, des bagues à ses doigts et des ceintures magnifiques autour du corps. Gelsomina soupira du plus profond de son cœur ; il était évident qu'elle était complètement oubliée.

Comme Fra Leonardo sortait de la cellule de la novice, le vieux Mario y entrait. Chaque jour il était plus reconnaissant à Gabriello de ses soins pour lui, soins d'autant plus désintéressés qu'une seule récompense était digne d'eux, et que cette récompense, la résolution de Gelsomina la rendait impossible.

Quatre mois s'écoulèrent ; ces quatre mois avaient amené une grande amélioration dans l'état des choses. Gelsomina sentait qu'elle ne serait jamais heureuse elle-même, mais elle comprenait qu'elle pouvait beaucoup pour le bonheur des autres ; or, pour un cœur comme celui de Gelsomina, c'était presque être heureuse elle-même que de rendre les autres heureux.

Aussi, la première fois qu'elle vit son père pleurer en songeant que l'époque où elle devait prendre le voile arrivait, ce fut elle qui le consola en lui disant de prendre courage, qu'elle commençait à sentir que Dieu lui donnerait la force de surmonter son amour, et que, comme la seule crainte de revoir Gaëtano l'avait déterminée à fuir le monde, peut-être rentrerait-elle dans le monde du moment où elle pourrait le revoir sans crainte. A cette seule espérance, le vieillard éprouva une si grande joie, que Gelsomina eut presque des remords d'avoir causé à son père une si grande douleur.

Quelques jours après, Fra Leonardo se hasarda à parler à la novice de Gabriello et de l'amour profond qu'il conservait pour elle. Gelsomina ne put s'empêcher de comparer cet amour sans espérance à celui de Gaëtano, qui pouvait tout espérer, et elle plaignit le pauvre garçon plus tendrement qu'elle ne l'avait encore fait.

Cela rendit quelque courage au pauvre père : à la première entrevue qu'il eut avec sa fille, il lui ouvrit son cœur tout entier ; il ne manquait à Gabriello que d'être l'époux de Gelsomina pour que Mario vît en lui un véritable enfant ; le lien social seul manquait, car Gabriello avait depuis cinq mois, pour le vieillard, les soins, l'amour et le respect que le fils le plus tendre pourrait avoir pour son père.

Gelsomina tendit la main au vieillard, et lui demanda huit jours pour interroger son cœur.

Ces huit jours, Gelsomina les passa dans la prière et dans la solitude ; elle aimait toujours Gaëtano, mais d'un amour qui n'avait plus rien de terrestre, et à la manière dont les enfans du ciel aiment les fils de la terre. Elle sentait en elle, sinon le désir, du moins la force d'appartenir à un autre, et d'être une digne femme et une digne mère, comme elle avait été une sainte jeune fille.

Lorsque son père revint au jour indiqué, elle lui dit donc que, si son bonheur dépendait de son consentement, elle donnait ce consentement, sinon avec joie, du moins avec résignation. Le vieux Mario tomba presque aux genoux de sa fille, mais elle le prit dans ses bras et sourit à le voir si heureux.

Alors il lui demanda la permission de lui amener Gabriello le lendemain, mais elle lui répondit qu'elle n'avait pas besoin de le voir, qu'elle recevrait un mari des mains de son père, et que ce mari, quel qu'il fût, avait droit à son estime et à son dévouement : que ces deux sentimens étaient les seuls que l'on pouvait exiger d'elle, et que ce serait au temps d'en faire naître un autre.

Le mariage fut fixé à quinze jours ; ces quinze jours, Gelsomina les passa en prières et en exercices religieux ; puis, le matin du quinzième, elle quitta le couvent pour aller à l'église, où l'attendait son fiancé. Ce fut au pied de l'autel seulement qu'elle rencontra Gabriello, et comme elle ne l'avait vu que déguisé en juif, avec une barbe et une perruque, elle ne le reconnut pas.

Au retour, chacun félicita Gabriello sur son bonheur, chacun lui dit qu'il avait épousé une véritable sainte

Mais lui se déroba à toutes ces félicitations : il avait une visite à faire.

On annonça au prince de G. que Gabriello l'attendait dans son antichambre.

— Faites entrer, dit le prince.

Gabriello entra.

— Eh bien ! demanda le prince, où en sommes-nous ? C'est demain que le terme expire.

— Et c'est ce soir que je vous livre Gelsomina, dit Gabriello.

— Et comment as-tu fait cela, démon ? s'écria le prince.

— Monseigneur, c'est tout simple : voyant qu'elle était incorruptible, je l'ai épousée.

— Et ?

— Et ce soir vous prendrez ma place, voilà tout. Un honnête homme n'a que sa parole ; j'avais engagé la mienne à Votre Excellence, et je la tiens.

Le soir il fut fait ainsi qu'il avait été dit.

Gelsomina ignora toujours cet infâme traité, ce qui ne l'empêcha pas de mourir au bout de trois ans de mariage, en laissant à Gabriello une fille qui a maintenant douze ans, et qu'il est prêt à vendre comme il a vendu sa mère.

On voit que l'honnête homme n'a pas volé son surnom d'*il Signor Mercurio*, dont il est si fier qu'il a complètement abandonné son nom de baptême et son nom de famille.

Quant à Gaëtano, lorsqu'il sut qu'il avait été trompé, et qu'en prenant une courtisane pour une marquise, il avait perdu ce trésor d'amour qu'on appelait Gelsomina, il entra dans une telle colère, qu'il donna à la Catanaise un coup de couteau dont elle faillit mourir.

Il en résulta pour lui une condamnation de vingt ans aux galères.

Nous le retrouvâmes un mois après à Vulcano, où, comme on dit en style de bagne, il faisait son temps.

SAINTE ROSALIE

Comme il signor Mercurio achevait son récit, Jadin, le baron S... et le vicomte de R... entrèrent ; le garçon de l'hôtel leur avait procuré une fenêtre dans la rue del Cassero, et ils venaient me chercher pour l'occuper avec eux.

Ils sourirent en me voyant en tête à tête avec le signor Mercurio, qui, de son côté, à leur aspect, se retira le plus discrètement du monde, emportant les deux piastres dont j'avais payé son abominable histoire.

De mon côté, comme j'avais le sourire de ces messieurs sur le cœur, et que j'éprouvais pour cet homme un dégoût qu'ils ne pouvaient comprendre, puisqu'ils n'en connaissaient pas la cause, j'appelai le garçon, je lui déclarai que, si le signor Mercurio rentrait dans ma chambre, je quitterais à l'instant l'hôtel.

Cet ordre a porté ses fruits, et je suis certain qu'encore aujourd'hui je passe à Palerme pour un puritain de première classe.

Je ne demandai à ces messieurs que le temps de m'habiller. Comme la maison dans laquelle nous avions loué une fenêtre était à cinq cents pas à peine, nous ne jugeâmes pas à propos de faire atteler pour cela, et nous nous y rendîmes à pied.

La ville avait le même air de fête ; les rues étaient encombrées de monde, il nous fallut près d'une heure pour faire ces cinq cents pas.

Enfin, nous atteignîmes la maison, nous montâmes au second étage, nous entrâmes en possession de notre fenêtre. Il y en avait deux dans la chambre, mais l'autre était occupée par une famille anglaise ; le locataire auquel nous avions sous-loué se tenait debout et prêt à en faire les honneurs.

La première chose qui me frappa en jetant les yeux sur la rue fut, au troisième étage de la maison en face de nous, un énorme balcon, en manière de cage, tenant toute la largeur de la maison ; sa forme était bombée comme celle d'un vieux secrétaire, et les grilles qui le composaient étaient assez serrées pour qu'on ne pût voir que fort confusément au travers.

Je demandai au maître de la maison l'explication de cette singulière machine, que j'avais déjà au reste remarquée à plusieurs autres maisons : c'était un balcon de religieuses.

Il y a aux environs de Palerme, et à Palerme même, une vingtaine de couvens de filles nobles : en Sicile comme partout ailleurs les religieuses sont censées n'avoir plus aucun commerce avec le monde ; mais en Sicile, pays indulgent par excellence, on leur permet de regarder le fruit défendu auquel elles ne doivent pas toucher. Elles peuvent donc, les jours de fête, venir prendre place, je ne dirai pas à ces balcons mais dans ces balcons, où elles se rendent de leur couvent, si éloigné qu'il soit, par des passages souterrains et par des escaliers dérobés. On m'a assuré que, lors de la révolution de 1820, quelques religieuses, plus patriotes que les autres, avaient, emportées par leur enthousiasme national, versé du haut de ce fort imprenable de l'eau bouillante sur les soldats napolitains.

A peine cette explication nous était-elle donnée, que la volière se remplit de ses oiseaux invisibles, qui se mirent aussitôt à caqueter à qui mieux mieux. Autant que j'en pus juger par le bruit et par le mouvement, le balcon devait bien contenir une cinquantaine de religieuses.

L'aspect qu'offrait Palerme était si vivant et si varié, que, quoique nous fussions venus au moins deux heures trop tôt, ces deux heures s'écoulèrent sans un seul moment d'ennui ; enfin, au bruit d'une salve d'artillerie qui se fit entendre, à la rumeur qui courut par la ville, au mouvement qui se fit parmi les assistans, nous jugeâmes que le char se mettait en route.

Effectivement, nous commençâmes bientôt à l'apercevoir à l'extrémité de la rue del Cassero, au tiers de laquelle à peu près nous nous trouvions ; il s'avançait lentement et majestueusement, traîné par cinquante bœufs blancs aux cornes dorées ; sa hauteur atteignait celle des maisons les plus élevées, et outre les figures peintes ou modelées en carton et en cire dont il était couvert, il pouvait contenir sur ces deux différens étages, et sur une espèce de proue qui s'élançait en avant, pareille à celle d'un vaisseau, de cent quarante à cent cinquante personnes, les unes jouant de toutes sortes d'instrumens, les autres chantant, les autres enfin jetant des fleurs.

Quoique cette énorme masse ne fût composée en grande partie que d'oripeaux et de clinquant, elle ne laissait point que d'être imposante. Notre hôte s'aperçut de l'effet favorable produit sur nous par la gigantesque machine ; mais, secouant la tête avec douleur, au lieu de nous maintenir dans notre admiration, il se plaignit amèrement de la foi décroissante et de la lésinerie croissante de ses compatriotes. En effet, le char, qui aujourd'hui égale à peine en hauteur les toits des palais, dépassait autrefois les clochers des églises ; il était si lourd, qu'il fallait cent bœufs au lieu de cinquante pour le traîner ; il était si large et si chargé d'ornemens, qu'il défonçait toujours une vingtaine de fenêtres. Enfin, il s'avançait au milieu d'une telle foule, qu'il était bien rare qu'en arrivant à la place de la Marine, il n'y eût pas un certain nombre de personnes écrasées. Tout cela, on le comprend, donnait aux fêtes de sainte Rosalie une réputation bien supérieure à celle dont elles jouissent aujourd'hui, et flattait fort l'amour-propre des anciens Palermitains.

En effet, le char passa devant nous ; nous nous aperçûmes que les autorités municipales ou ecclésiastiques de Palerme, je ne saurais trop dire lesquelles, avaient fort tiré à l'économie : ce que nous avions pris de loin pour de la soie était du simple calicot, les gazes des draperies étaient singulièrement fanées, et les ailes des anges avaient grand besoin d'être remplumées, vers leurs extrémités surtout, qui avaient fort souffert des ravages du temps et du frottement de la machine

Immédiatement après le char, venaient les reliques de sainte Rosalie, enfermées dans une châsse d'argent et posées sur une espèce de catafalque porté par une douzaine de personnes qui se relayent et affectent de marcher cahin caha, à la manière des oies. Je demandai la cause de cette singulière façon de procéder, et l'on me répondit que cela tenait à ce que sainte Rosalie avait un léger défaut dans la tournure.

Derrière cette châsse, un spectacle bien plus étrange et bien plus inexplicable encore nous attendait : c'étaient les reliques de saint Jacques et de saint Philippe, je crois, portées par une quarantaine d'hommes, qui vont sans cesse courant à perdre haleine et s'arrêtant court. Ce temps d'arrêt leur sert à laisser former un intervalle d'une centaine de pas entre eux et les reliques de sainte Rosalie ; aussitôt cet intervalle formé, ils se remettent à courir de nouveau, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils ne peuvent aller plus loin ; alors ils s'arrêtent encore pour repartir un instant après, et ce transport des reliques des deux saints s'exécute ainsi, par courses et par haltes, depuis le moment du départ jusqu'au moment de l'arrivée. Cette espèce de mythe gymnastique fait allusion à un fait tout en l'honneur des deux élus : un jour qu'on transportait leur châsse, je ne sais pour quelle cause, d'un lieu à un autre, elle passa par hasard dans une rue que dévorait un incendie ; les porteurs s'aperçurent qu'à mesure qu'ils s'avançaient, le feu s'éteignait ; afin que le feu fît le moins de dégât possible, ils se mirent à courir ; cette ingénieuse idée fut couronnée du plus entier succès. Partout où ce n'était qu'un incendie ordinaire, la flamme disparut aussitôt, seulement, là où l'incendie était le plus acharné, il fallut s'arrêter une ou deux minutes. De là les courses, de là les haltes. Comme on le comprend bien, cette aptitude des deux saints à combattre les incendies rend inutile à Palerme le corps royal des sapeurs-pompiers.

Après les reliques de saint Jacques et de saint Philippe venaient celles de saint Nicolas, portées par une dizaine d'hommes dansant et valsant. Cette façon de rendre hommage à la mémoire d'un saint nous ayant aussi paru assez étrange, nous en demandâmes l'explication ; ce à quoi on nous répondit que, saint Nicolas étant de son vivant d'un naturel fort jovial, on n'avait rien trouvé de mieux que cette marche chorégraphique, qui rappelait parfaitement la gaieté de son caractère.

Derrière saint Nicolas ne venait rien autre chose que le peuple, lequel marchait comme il l'entendait.

Cette marche triomphale, qui avait commencé vers midi, ne fut guère achevée que sur les cinq heures. Alors les voitures circulèrent de nouveau dans les rues ; la promenade de la Marine commençait.

La soirée offrit les mêmes délices que la veille. En général les plaisirs italiens ne sont point variés : on fait aujourd'hui ce qu'on a fait hier, et l'on fera demain ce qu'on a fait aujourd'hui. Nous eûmes donc feu d'artifice, danses à la Flora, corso à minuit, et illuminations jusqu'à deux heures.

Tout en assistant aux honneurs rendus à sainte Rosalie à Palerme, nous avions lié, pour le lendemain, la partie d'aller faire un pèlerinage à sa chapelle, située au sommet du mont Pellegrino. En conséquence, nous avions commandé à la fois une voiture et des ânes : une voiture, pour aller tant que la route serait carrossable, et les ânes pour faire le reste du chemin.

Le mont Pellegrino n'est, à vrai dire, qu'un squelette de

montagne ; toute la terre végétale qui le couvrait autrefois a été successivement emportée dans la plaine par le vent ou par la pluie. Une route magnifique posée sur des arcades, et digne des anciens Romains, conduit à la moitié de sa hauteur, à peu près. Là, nous trouvâmes, comme nous l'avions ordonné d'avance, un relais de ces magnifiques ânes de Sicile qui, s'ils étaient transportés chez nous, feraient honte non seulement à leurs confrères, mais encore à beaucoup de chevaux : c'est cette supériorité dans l'espèce qui leur vaut sans doute l'honneur de servir de montures aux dandys et aux lions de Palerme, quand ils vont faire leurs visites du matin.

Après une heure de montée nous arrivâmes à la chapelle de Sainte-Rosalie, qui n'est rien autre chose que la grotte dans laquelle la sainte retirée du monde a vécu loin de ses séductions. Au-dessus de l'entrée de la grotte est son arbre généalogique parfaitement en règle, depuis Charlemagne jusqu'à Simbaldo, père de la sainte.

Sainte Rosalie était fiancée au roi Roger, lorsqu'au lieu d'attendre tranquillement dans la maison paternelle son royal époux, elle s'enfuit un matin, et disparut pour ne plus revenir. Elle avait alors quatorze ans.

Sainte Rosalie se réfugia dans la caverne du mont Pellegrino, où elle vécut solitaire et mourut ignorée, se livrant à la méditation et conversant avec les anges. Au mois de juillet 1624, au milieu d'une peste terrible qui dévastait la ville de Palerme, un homme du peuple eut une vision. Il lui sembla qu'il se promenait hors des portes de Palerme, lorsqu'une colombe, descendant du ciel, se posa à quelques pas de lui ; il alla à la colombe, mais la colombe reprit son vol et alla se poser à quelques pas plus loin ; il la suivit de nouveau, et de vols en vols la colombe finit par entrer sous la grotte de sainte Rosalie, où elle disparut ; alors le songeur se réveilla. Comme on le pense bien, il comprit qu'un pareil rêve n'était autre chose qu'une révélation. A peine fit-il jour, qu'il se leva, sortit de Palerme, et aperçut la colombe conductrice. Alors se renouvela en réalité la vision de la nuit. Le brave homme suivit la colombe sans la perdre de vue, et entra un instant après elle dans la grotte. La colombe avait disparu, mais il y trouva le corps de la sainte.

Ce corps était parfaitement conservé, et il semblait, quoique cinq siècles se fussent écoulés depuis le moment de sa mort, que l'élue du Seigneur vint d'expirer à l'instant même ; elle avait dû mourir à l'âge de vingt-huit ou trente ans.

L'entrée de la grotte est demeurée dans sa simplicité Palerme, et fit part à l'archevêque du songe qu'il avait fait et de la précieuse trouvaille qui en avait été la suite. L'archevêque assembla aussitôt tout le clergé, puis, croix et bannières en tête, on alla chercher le corps de sainte Rosalie à la caverne qui lui avait servi de tombeau, et après l'avoir posé sur un catafalque on l'amena à Palerme, où on le fit promener par les rues porté sur les épaules de douze jeunes filles, vêtues de blanc, couronnées de fleurs et tenant des palmes à la main. Le même jour la peste cessa : c'était le 15 juillet 1625.

Dès lors il devint impossible de douter que la fille de Sinibaldo ne fût une sainte ; et comme cette sainte avait sauvé la ville, on mit la ville sous sa protection. Depuis ce temps son culte s'est maintenu avec une fleur de jeunesse et de poésie qui est le partage de bien peu d'élues.

L'entrée de la grotte est demeurée dans sa simplicité primitive : c'est une espèce de vestibule taillé en plein roc et décoré de médaillons de Charles III, de Ferdinand Ier et de Marie-Caroline. Ce vestibule est séparé du sanctuaire par une ouverture qui va de la voûte au sommet de la montagne, et par laquelle pénètre le jour ; des plantes et des fleurs grimpantes ont poussé dans cette gerçure et retombent en guirlande dans l'intérieur de la caverne ; à un certain moment de la journée les rayons du soleil pénètrent par cette ouverture, et séparent le vestibule de la chapelle par un ardent rayon de lumière.

Le sanctuaire renferme deux autels.

Le premier à gauche est dédié à sainte Rosalie. Il s'élève à l'endroit même où l'on retrouva le corps de la sainte. Une statue en marbre, ouvrage de Caggini, a remplacé les reliques qu'on a enfermées dans une châsse. Cette statue représente une belle vierge couchée dans l'attitude d'une jeune fille qui dort ; elle a la tête appuyée sur une de ses mains, et de l'autre tient un crucifix. La robe dont elle est enveloppée et qui est un don du roi Charles III a coûté 5,000 piastres ; elle porte de plus un collier de diamans au cou, des bagues à tous les doigts, et sur la poitrine, pendues à un ruban rouge et à un ruban bleu, les croix de Malte et de Marie-Thérèse. Près de la sainte sont une tête de mort, une écuelle, un bourdon, un livre et une discipline d'or massif ; comme la robe, ces différens objets sont un don du roi Charles III.

Le second autel, situé au fond de la grotte et en face de son ouverture, est placé sous l'invocation de la Vierge ; mais il faut le dire à la gloire de sainte Rosalie, tout dédié qu'il est à la mère du Christ, il est infiniment moins riche, infiniment moins beau, et surtout infiniment moins fréquenté que le premier. Derrière cet autel se trouve la source où buvait la sainte.

La chapelle de Sainte-Rosalie est, comme nous l'avons dit, le refuge des amours persécutés. Si les amans qu'on veut séparer parviennent un beau matin à se réunir, et qu'on ne les rattrape pas dans le trajet qui sépare Palerme de la montagne, ils sont sauvés ; une fois entrés dans la caverne, les droits des parens cessent, et ceux de la sainte commencent. Le prêtre leur demande s'ils veulent être unis, et sur leur réponse affirmative leur dit une messe ; la messe finie, ils sont mariés ; ils peuvent revenir au grand jour, et bras dessus, bras dessous, à Palerme. Les parens n'ont plus rien à dire.

Au moment où nous arrivions dans la chapelle, le prêtre accomplissait, selon toute probabilité, une union de ce genre ; un jeune homme et une jeune fille étaient agenouillés devant l'autel sans autre témoin de leur union que le sacristain qui servait la messe. Notre arrivée parut d'abord leur causer quelque inquiétude, mais nous ayant reconnus pour étrangers, ils ne firent plus attention à nous. Nous nous agenouillâmes à quelques pas d'eux en attendant que la messe fût dite.

La messe achevée, ils se levèrent, remercièrent le prêtre, sortirent de la grotte, montèrent sur leurs ânes et disparurent. Ils étaient mariés.

Nous interrogeâmes le prêtre, qui nous dit qu'il ne se passait guère de semaines sans qu'une cérémonie pareille s'accomplît.

En rentrant chez nous, nous trouvâmes pour le lendemain une invitation à dîner de la part du vice-roi, le prince de Campo-Franco ; nous lui avions fait remettre la veille nos lettres de recommandation, et, avec cette politesse parfaite qu'on ne rencontre guère que chez les grands seigneurs italiens, il leur faisait honneur à l'instant même.

Le prince de Campo-Franco a quatre fils ; c'est le second de ses fils, le comte de Lucchesi Palli, qui a épousé madame la duchesse de Berry ; il était momentanément en Sicile pour y amener dans le caveau de sa famille le corps de la petite fille née pendant la captivité de Blaye, et qui venait de mourir.

Comme cette invitation à dîner était pour la maison de campagne du prince, située, comme presque toutes les villas des riches Palermitains, à la Bagherie, nous partîmes deux ou trois heures plus tôt qu'il n'était nécessaire, afin d'avoir le temps de visiter le fameux palais du prince de Palagonia, modèle de grotesque et miracle de folie.

La route que l'on prend pour se rendre à la Bagherie est la même que nous avions déjà suivie pour venir à Palerme. A un quart de lieue de la ville, on passe l'Orethe, l'ancien Eleuthère de Ptolémée, et aujourd'hui le *Fiume del Ammiraglio*. Ce fleuve, déjà majestueusement décoré du nom de fleuve, traversait autrefois la ville et se jetait dans le port ; mais il a été détourné de son ancien lit, sur l'emplacement duquel on a bâti la rue de Tolède.

C'est aux environs de la Bagherie que Roger, comte de Sicile et de Calabre, remporta sur les Sarrasins, vers 1072, la grande bataille qui lui livra Palerme.

Notre voiture s'arrêta en face du palais du prince de Palagonia, que nous reconnûmes aussitôt aux monstres sans nombre qui garnissent les murailles, qui surmontent les portes, qui rampent dans le jardin ; ce sont des bergers avec des têtes d'âne, des jeunes filles avec des têtes de cheval, des chats avec des figures de capucin, des enfans bicéphales, des hommes à quatre jambes, des solipèdes à quatre bras, une ménagerie d'êtres impossibles, auxquels le prince à chaque grossesse de sa femme priait Dieu de donner une réalité, en permettant que la princesse accouchât de quelque animal pareil à ceux qu'il avait soin de lui mettre sous les yeux pour amener cet heureux événement. Malheureusement pour le prince, Dieu eut le bon esprit de ne pas écouter sa prière, et la princesse accoucha tout bonnement d'enfans pareils à tous les autres enfans, si ce n'est qu'ils se trouvèrent ruinés un beau jour par la singulière folie de leur père.

Un autre caprice du prince était de se procurer toutes les cornes qu'il pouvait trouver : bois de cerf, bois de daim, cornes de bœufs, cornes de chèvre, défenses d'éléphant même. Tout ce qui avait forme recourbée et pointue était bien venu au château et acheté par le prince presque sans marchander. Aussi, depuis l'antichambre jusqu'au boudoir, depuis la cave jusqu'au grenier, le palais était hérissé de cornes : les cornes avaient remplacé les patères, les porte-manteaux, les pitons ; les lustres pendaient à des cornes, les rideaux s'accrochaient à des cornes, les buffets, les ciels de lit, les bibliothèques étaient surmontés de cornes. On aurait donné vingt-cinq louis d'une corne, que dans tout Palerme on ne l'aurait pas trouvée.

L'art n'a rien à faire dans une pareille débauche d'imagination : palais, cours, jardin, tout cela est d'un goût détestable, et ressemble à une maison bâtie par une colonie de fous. Jadin ne voulut pas même compromettre son crayon jusqu'à en faire un croquis.

Pendant que nous visitions le palais Palagonia, nous fûmes joints par le comte Alexandre, troisième fils du prince de Campo-Franco ; il avait appris notre arrivée, et venait au-devant de nous, afin que nous eussions quelqu'un pour nous présenter à son père et à ses frères aînés que nous n'avions point encore vus.

La villa du prince de Campo-Franco est sans contredit, pour la situation surtout, une des plus délicieuses qui se puissent voir : les quatre fenêtres de la salle à manger s'ouvrent sur quatre points de vue différens : un de mer, un de montagne, un de plaine et un de forêt.

Le dîner fut magnifique, mais tout sicilien, c'est-à-dire qu'il y eut force glaces et quantité de fruits, mais fort peu de poisson et de viande. Nous dûmes paraître des ichthyophages et des carnivores de première force, car nous fûmes, Jadin et moi, à peu près les seuls qui mangèrent sérieusement.

Après le dîner on nous servit le café sur une terrasse couverte de fleurs ; de cette terrasse on apercevait tout le golfe, une partie de Palerme, le monte Pellegrino, et enfin au milieu de la mer, au large, comme un brouillard flottant à l'horizon, l'île d'Alcudi. L'heure que nous passâmes sur cette terrasse, et pendant laquelle nous vîmes le soleil se coucher et le paysage traverser toutes les dégradations de lumière, depuis l'or vif jusqu'au bleu sombre, est une de ces heures indescriptibles qu'on retrouve dans sa mémoire en fermant les yeux, mais qu'on ne peut ni faire comprendre avec la plume, ni peindre avec le crayon.

A neuf heures du soir, par une nuit délicieuse, nous quittâmes la Bagherie et nous revînmes à Palerme.

LE COUVENT DES CAPUCINS

La journée du lendemain était consacrée à des courses par la ville : un jeune homme, Aramni, camarade de collège du marquis de Gargallo et pour lequel ce dernier m'avait remis une lettre, devait nous accompagner, dîner avec nous, et de là nous conduire au théâtre, où il y avait opéra.

Nous commençâmes par les églises : le Dôme avait droit à notre première visite ; nous l'avions déjà parcouru le jour de notre arrivée ; mais, préoccupés de la scène qui s'y passait, nous n'avions pu en examiner les détails. Ces détails sont au reste peu importans et peu curieux, l'intérieur de la cathédrale ayant été remis à neuf ; nous en revînmes donc bientôt aux sépulcres royaux qu'elle renferme.

Le premier est celui de Roger II, fils du grand comte Roger, et qui fut lui-même comte de Sicile et de Calabre en 1101, duc de Pouille et prince de Salerne en 1127, roi de Sicile en 1130, qui mourut enfin en 1154 après avoir conquis Corinthe et Athènes.

Le second est celui de Constance, à la fois impératrice et reine : reine de Sicile par son père Roger ; impératrice d'Allemagne par son mari Henri VI, roi de Sicile lui-même en 1194 et mort en 1197.

Le troisième est celui de Frédéric II, père de Manfred et grand-père de Conradin, qui succéda à Henri VI et mourut en 1250.

Enfin les quatrième et cinquième sont ceux de Constance, fille de Manfred, et de Pierre, roi d'Aragon.

En sortant du Dôme nous traversâmes la place et nous nous trouvâmes en face du Palais-Royal.

Le Palais-Royal est bâti sur les fondemens de l'ancien Al Cassar sarrasin. Robert Guiscard et le grand comte Roger entourèrent de murailles la forteresse arabe, et s'en contentèrent momentanément : Roger, son fils, deuxième du nom, y éleva une église à saint Pierre et fit construire deux tours nommées, l'une, la Pisana, et l'autre la Greca. La première de ces deux tours renfermait les diamans et le trésor de la couronne ; la seconde servait de prison d'Etat. Guillaume Ier trouva la demeure incommode et commença le Palazzo-Nuovo, qui fut achevé par son fils vers l'an 1170.

Nous venions voir principalement deux choses au Palazzo-Nuovo : les fameux béliers syracusains, qui y ont été transportés, et la chapelle de Saint-Pierre, qui, malgré ses sept cents ans d'existence, semble sortir de la main des mosaïstes grecs.

Nous cherchions de tous côtés les béliers, lorsqu'on nous les montra coquettement badigeonnés en bleu de ciel : nous demandâmes quel était l'ingénieux artiste qui avait eu l'idée de les peindre de cette agréable couleur ; on nous répondit que c'était le marquis de Forcella. Nous demandâmes où il demeurait, pour lui envoyer nos cartes.

Il n'en est point ainsi de l'église de Saint-Pierre ; elle est restée à la fois un miracle d'architecture et d'ornementation : sans doute le respect qu'on a eu pour elle tient à la tradition, tradition respectée et transmise par les Sarrasins eux-mêmes, et qui veut que saint Pierre, en se rendant de Jérusalem à Rome, ait consacré lui-même une petite chapelle souterraine qui sert aujourd'hui de caveau mortuaire à l'église.

C'est dans cette chapelle que Marie-Amélie de Sicile épousa Louis-Philippe d'Orléans. C'est encore dans cette chapelle que fut baptisé le premier-né de leurs fils, le duc d'Orléans actuel. En versant l'eau sainte sur le front de l'enfant, l'archevêque dit tout haut :

— Peut-être qu'en ce moment je baptise un futur roi de France.

— Ainsi soit-il ! répondit le marquis de Gargallo, qui tenait au nom de la ville de Palerme l'enfant royal sur les fonts baptismaux.

Le roi Louis-Philippe n'a point oublié sur le trône de France la petite chapelle de Saint-Pierre, et lors de son voyage en Sicile, le prince de Joinville lui fit don, au nom de son père, d'un magnifique ostensoir de vermeil, incrusté de topazes.

De cette chapelle presque souterraine on nous fit monter sur l'Observatoire : c'est du haut de cette terrasse que, grâce à l'instrument de Ramsden, Piazzi découvrit pour la première fois, le 1er janvier 1801, la planète de Cérès. Comme nous y allions dans un dessein beaucoup moins ambitieux, nous nous contentâmes, à l'orient, de voir les îles Lipari, pareilles à des taches noires et vaporeuses flottant à la surface de la mer, et, à l'occident, le village de Montreale, surmonté de son gigantesque monastère que nous devions visiter le lendemain.

Près du palais est la Porte Neuve, arc de triomphe élevé à Charles V, à l'occasion de ses victoires en Afrique.

Pour en finir avec les monumens, nous ordonnâmes à notre cocher de nous conduire aux deux châteaux sarrasins de Ziza et de Cuba : ces deux noms, à ce que nous assura notre cocher, habitué à conduire les voyageurs aux différentes curiosités de la ville, et par conséquent tout disposé à trancher du cicerone, étaient ceux des fils du dernier émir ; mais Aramni, auquel nous avions une confiance infiniment plus grande, nous dit qu'aucune tradition importante ne se rapportait à ces deux monumens.

Le palais Ziza est le mieux conservé des deux : on y voit encore une grande salle mauresque à plafond en ogive, décorée d'arabesques et de mosaïques. Une fontaine qui jaillit dans deux bassins octogones continue de rafraîchir cette salle, impondérable, solitaire et abandonnée. Dans les autres pièces, l'ornementation arabe a disparu sous de mauvaises fresques. Quant au château de Cuba, c'est aujourd'hui la caserne de Bourgognoni.

Près des deux châteaux mauresques s'est élevé un monastère, chrétien, en grande réputation, non seulement à Palerme, mais encore dans toute la Sicile : c'est le couvent des Capucins. Ce qui lui a valu cette renommée, c'est surtout la singulière propriété qu'ont ses caveaux de momifier les cadavres et de les conserver ainsi exempts de corruption jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière.

Aussi, dès que nous arrivâmes au couvent, le père gardien, habitué aux visites quotidiennes qu'il reçoit des étrangers, nous conduisit-il à ses catacombes : nous descendîmes trente marches, et nous nous trouvâmes dans un immense caveau souterrain, taillé en croix, éclairé par des ouvertures pratiquées dans la voûte, et où nous attendait un spectacle dont rien ne peut donner une idée.

Qu'on se figure deux ou trois quinze cents cadavres réduits à l'état de momies, grimaçant à qui mieux mieux, les uns semblant rire, les autres paraissant pleurer, ceux-ci ouvrant la bouche démesurément pour tirer une langue noire entre deux mâchoires édentées, ceux-là serrant les lèvres convulsivement ; tous rabougris, tordus, luxés, caricatures humaines, cauchemars palpables, spectres mille fois plus hideux que les squelettes pendus dans un cabinet d'anatomie, tous revêtus de robes de capucins, que trouent leurs membres disloqués, et portant aux mains une étiquette sur laquelle on lit leur nom, la date de leur naissance et celle de leur mort. Parmi tous ces cadavres est celui d'un Français nommé Jean d'Esachard, mort le 4 novembre 1831, âgé de cent deux ans.

Le cadavre le plus rapproché de la porte, et qui, de son vivant, s'appelait Francesco Tollari, porte à la main un bâton. Nous demandâmes au gardien de nous expliquer ce symbole ; il nous répondit que, comme le susdit Francesco Tollari était le plus près de la porte, on l'avait élevé à la dignité de concierge, et qu'on lui avait mis un bâton à la main pour qu'il empêchât les autres de sortir.

Cette explication nous mit fort à notre aise ; elle nous indiquait le degré de respect que les bons moines portaient eux-mêmes à leurs pensionnaires : dans les autres pays, on rit de la mort ; eux riaient des morts : c'était un progrès.

En effet, il faut avouer que, dans cette collection de momies, celles qui ne sont pas hideuses sont risibles. Il est difficile à nous autres, gens du Nord, avec notre culte sombre et poétique pour les trépassés, de comprendre qu'on se fasse un jeu de ces pauvres corps dont l'âme est partie, qu'on les habille, qu'on les coiffe, qu'on les farde comme des mannequins ; que lorsque quelque membre se déjette par trop, on casse ce membre, et on le raccommode avec du fil de fer, sans craindre, avec ce sentiment éternel qui réagit en nous contre le néant, que le cadavre n'éprouve une souffrance physique, ou que l'âme qui plane au-dessus de lui ne s'indigne aux transformations qu'on lui fait subir. J'essayai de faire part de toutes ces sensations à notre compagnon ; mais Aram, était Sicilien, habitué dès l'enfance à regarder comme un honneur rendu à la mémoire ce que nous regardions comme une profanation du tombeau.

Il ne comprit pas plus notre susceptibilité que nous son insouciance. Alors nous en prîmes notre parti ; et comme la chose était curieuse au fond, convaincus que ce qui ne blessait pas les vivans ne devait pas blesser les morts, nous continuâmes notre visite.

Les momies sont disposées, tantôt sur deux et tantôt sur trois rangs de hauteur, alignées côte à côte, sur des planches en saillie, de manière à ce que celles du premier rang servent de cariatides à celles du second, et celles du second, au troisième. Sous les pieds des momies du premier rang sont trois étages de coffres en bois, plus ou moins précieux, décorés plus ou moins richement d'armoiries, de chiffres, de couronnes. Ils renferment les morts pour lesquels les parens ont consenti à faire la dépense d'une bière ; ces bières ne se clouent pas comme les nôtres, pour l'éternité, mais elles ont une porte, et cette porte a une serrure dont les parens possèdent la clef. De temps en temps les héritiers viennent voir si ceux dont ils mangent la fortune sont toujours là : ils voient leur oncle, leur grand-père ou leur femme, qui leur fait la grimace, et cela les rassure.

Aussi feriez-vous le tour de la Sicile sans entendre raconter une seule de ces poétiques histoires de fantômes qui font la terreur des longues veillées septentrionales. Pour l'habitant du midi, l'homme mort est bien mort ; pas d'heure de minuit à laquelle il se lève, pas de chant du coq auquel il se recouche : le moyen de croire aux revenans, quand on tient les revenans sous clef, et qu'on a cette clef dans sa poche !

Parmi ces morts, il y a des comtes, des marquis, des princes, des maréchaux de camp dans leurs cuirasses ; le plus curieux de tous ceux qui composent cette société aristocratique est sans contredit un roi de Tunis qui, poussé à Palerme par un coup de vent, tomba malade au couvent des capucins et y mourut ; mais avant de mourir, touché par la grâce, il se convertit et reçut le baptême. Cette conversion, comme on le pense bien, fit grand bruit, l'empereur d'Autriche lui-même ayant consenti à être son parrain. — Aussi les capucins, afin de perpétuer l'honneur qui en rejaillissait sur leur couvent, se sont-ils mis en frais pour le royal néophyte. Sa tête et ses mains sont posées sur une espèce de tablette surmontée d'un dais en calicot ; la tête porte une couronne de papier, et la main gauche tient en guise de sceptre un bâton de chaise doré ; au-dessous de cette singulière châsse, on lit cette inscription, qui renferme toute l'histoire du roi de Tunis :

Nacqui in Tunisi re, venuto a sorte in Palermo.
Abbraciai la santa fede.
La fede e il viver bene salva mi in morte.
Don Filippo d'Austria, re di Tunizzi,
Mori a Palermo — 20 settembre 1622 (1).

Outre ces niches destinées au commun des martyrs, outre les caisses réservées à l'aristocratie, il y a encore un des bras de cette immense croix funéraire qui forme une espèce de caveau particulier : c'est celui des dames de la haute aristocratie palermitaine.

C'est là peut-être que la mort est la plus hideuse, car c'est là qu'elle est la plus parée ; les cadavres, couchés sous des cloches de verre, y sont habillés de leurs plus riches habits : les femmes, en parures de bal ou de cour ; les jeunes filles, avec leurs robes blanches et avec leurs couronnes de vierges. On peut à peine supporter la vue de ces visages coiffés de bonnets enrubanés, de ces bras desséchés sortant d'une manche de satin bleu ou rose, pour allonger leurs doigts osseux dans des gants quatre fois trop larges, de ces pieds chaussés de souliers de taffetas et dont on aperçoit les nerfs et les os à travers des bas de soie à jour. L'un de ces cadavres, horrible à voir, tenait à la main une palme, et avait cette épitaphe écrite sur la plinthe de son lit mortuaire :

Saper vuoi dichi giacce, il senso vero : Antonia
Pedoche fior
Passaggiero visse anni xx e mori a xxv
Settembre 1834.

Un autre cadavre non moins affreux à voir, enseveli avec une robe de crêpe, une couronne de roses et un oreiller de dentelles, est celui de la signora D. Maria Amaldi e Ventimiglia, marchesina di Spataro, morte le 7 août 1834, à l'âge de vingt-neuf ans. Ce cadavre était tout jonché de fleurs fraîches ; le gardien des capucins, que nous interrogeâmes, nous dit que ces fleurs étaient renouvelées tous les jours, par le baron P..., qui l'avait aimée. C'était un terrible amour que celui qui résistait depuis deux ans à une pareille vue.

Nous étions dans ces catacombes depuis deux heures à peu près, et nous pensions avoir tout vu, lorsque le gardien nous dit qu'il nous avait gardé pour la fin quelque chose de plus curieux encore. Nous lui demandâmes avec inquiétude ce que ce pouvait être, car nous croyions avoir atteint les bornes du hideux, et nous apprîmes qu'après avoir vu les cadavres arrivés à un état complet de dessiccation, il nous restait à voir ceux qui étaient en train de sécher. Nous étions allés trop loin déjà pour reculer en si beau chemin ; nous lui dîmes de marcher devant nous, et que nous étions prêts à le suivre.

Il alluma donc une torche, et, après avoir fait une douzaine de pas dans un des corridors, il ouvrit un petit caveau entièrement privé de jour, et y entra le premier son flambeau à la main. Alors, à la lueur rougeâtre de ce flambeau, nous aperçûmes un des plus horribles spectacles qui se puissent voir ; c'était un cadavre entièrement nu, attaché sur une espèce de grille de fer, ayant les pieds nus, les mains et les mâchoires liées, afin d'empêcher autant que possible les nerfs de ces différentes parties de se contracter ; un ruisseau d'eau vive coulait au-dessous de lui et opérait cette dessiccation, dont le terme est ordinairement de six mois ; ces six mois écoulés, le défunt passe à l'état de momie, est rhabillé et remis à sa place, où il restera jusqu'au jour du jugement dernier. Il y a quatre de ces caveaux qui peuvent contenir chacun trois ou quatre cadavres ; on les appelle les *pourrissoirs*.

Les hôtes de cet ossuaire ont, comme les autres morts, leur jour de fête ; alors on les habille avec leurs habits du dimanche, du linge blanc, des bouquets au côté, et l'on ouvre les portes des catacombes à leurs parens et à leurs amis. Quelques-uns cependant conservent leur robe de bure et leur air morne. Les parens, qui se doutent de ce qui les attriste, se hâtent de leur demander s'ils ont besoin de quelque chose, et si une messe ou deux peut leur être agréable. Les morts répondent par un signe de tête, ou par un signe de main, que c'est cela qu'ils désirent. Les parens paient un certain nombre de messes au couvent, et si ce nombre est suffisant, ils ont la satisfaction l'année suivante de voir les pauvres patiens fleuris et endimanchés, en signe qu'ils sont sortis du purgatoire et jouissent de la béatitude éternelle.

Tout cela n'est-il pas une bien étrange profanation des choses les plus saintes ? Et notre tombe, à nous, ne rend-elle pas bien plus religieusement à la poussière ce corps fait de poussière, et qui doit redevenir poussière ?

J'avoue que je revis avec plaisir le jour, l'air, la lumière et les fleurs ; il me semblait que je m'éveillais après un effroyable cauchemar, et, quoique je n'eusse touché à aucun des habitans de cette triste demeure, j'étais comme poursuivi par une odeur cadavéreuse dont je ne pouvais me débarrasser. En arrivant à la porte de la ville, notre cocher s'arrêta pour laisser passer une litière, précédée d'un homme tenant une sonnette et suivie de deux autres litières : c'était un mort qu'on portait aux Capucins. Cette manière de transporter les trépassés, assis, habillés et fardés, dans une chaise à porteurs, me parut digne du reste. Les deux litières qui suivaient la première étaient occupées, l'une par le curé, l'autre par son sacristain.

Je fis un des plus mauvais dîners de ma vie, non pas que celui de l'hôtel fût mauvais, mais j'étais poursuivi par l'image du mort que je venais de voir sécher sur le gril ; quant à Aram, il mangea comme si de rien n'était.

(1) « Je naquis roi à Tunis. Poussé par le sort à Palerme, j'embrassai la sainte foi. La sainte foi et la bonne vie me sauverent à l'heure de la mort.

Don Philippe d'Autriche, roi de Tunis, mourut à Palerme le 20 septembre 1622. »

Il y a peut-être bien une petite faute de langue à la troisième ligne ; mais, en sa qualité de roi de Tunis, don Philippe d'Autriche est excusable de ne point parler le pur italien.

Après le dîner nous allâmes au théâtre ; deux des principaux seigneurs de Sicile s'étaient faits entrepreneurs et étaient parvenus à réunir une assez bonne troupe : on jouait *Norma*, ce chef-d'œuvre de Bellini.

J'avais déjà beaucoup entendu parler de l'habitude qu'ont les Siciliens de dialoguer par gestes, d'un bout à l'autre d'une place, ou du haut en bas d'une salle : cette science, dont la langue des sourds-muets n'est que l'*a*, *b*, *c*, remonte, s'il faut en croire les traditions, à Denys le Tyran : il avait prohibé sous des peines sévères les réunions et les conversations, il en résulta que ses sujets cherchèrent un moyen de communications qui remplaçât la parole. Dans les entr'actes, je voyais des conversations très animées s'établir entre l'orchestre et les loges ; Arami surtout avait reconnu dans une avant-scène un de ses amis, qu'il n'avait pas vu depuis trois ans, et il lui faisait avec les yeux, et quelquefois avec les mains, des récits qui, à en juger par les gestes pressés de notre compagnon, devaient être du plus haut intérêt. Cette conversation terminée, je lui demandai si sans indiscrétion je pouvais connaître les événemens qui avaient paru si fort l'émouvoir. — Oh ! mon Dieu ! oui, me répondit-il ; celui avec qui je causais est un de mes bons amis, absent de Palerme depuis trois ans, et il m'a raconté qu'il s'était marié à Naples ; puis qu'il avait voyagé avec sa femme en Autriche et en France. Là, sa femme est accouchée d'une fille, que malheureusement il a perdue. Il est arrivé par le bateau à vapeur d'hier ; mais, comme sa femme a beaucoup souffert du mal de mer, elle est restée au lit, et lui seul est venu au spectacle.

— Mon cher, dis-je à Arami, si vous voulez bien que je vous croie, il faudra que vous me fassiez un plaisir.

— Lequel ?

— C'est d'abord de ne pas me quitter de la soirée, pour que je sois sûr que vous n'irez pas faire la leçon à votre ami, et, quand nous le joindrons au foyer, de le prier de nous répéter tout haut ce qu'il vous a dit tout bas.

— Volontiers, dit Arami.

La toile se releva ; on joua le second acte de *Norma*, puis, la toile baissée, les acteurs redemandés selon l'usage, nous allâmes au foyer, où nous rencontrâmes le voyageur.

— Mon cher, lui dit Arami, je n'ai pas parfaitement compris ce que tu voulais me dire, fais-moi le plaisir de me le répéter.

Le voyageur répéta son histoire mot pour mot, et sans changer une syllabe à la traduction qu'Arami m'avait faite de ses signes. C'était véritablement miraculeux.

Je vis six semaines après un second exemple de cette faculté de muette communication ; c'était à Naples. Je me promenais avec un jeune homme de Syracuse, nous passâmes devant une sentinelle ; ce soldat et mon compagnon échangèrent deux ou trois grimaces, que dans tout autre temps je n'eusse pas même remarquées, mais auxquelles les exemples que j'avais vus me firent donner quelque attention.

— Pauvre diable ! murmura mon compagnon.

— Que vous a-t-il donc dit ? lui demandai-je.

— Eh bien ! j'ai cru le reconnaître pour Sicilien, et je me suis informé en passant de quelle ville il était ; il m'a dit qu'il était de Syracuse et qu'il me connaissait parfaitement. Alors je lui ai demandé comment il se trouvait du service napolitain, et il m'a dit qu'il s'en trouvait si mal, que, si ses chefs continuaient de le traiter comme ils le faisaient, il finirait certainement par déserter. Je lui ai fait signe alors que, si jamais il en était réduit à cette extrémité, il pouvait compter sur moi, et que je l'aiderais autant qu'il serait en mon pouvoir. Le pauvre diable m'a remercié de tout son cœur, je ne doute pas qu'un jour ou l'autre je ne le voie arriver.

Trois jours après, j'étais chez mon Syracusain, lorsqu'on vint le prévenir qu'un homme qui n'avait pas voulu dire son nom le demandait ; il sortit, et me laissa seul dix minutes à peu près.

— Eh bien ! fit-il en rentrant, quand je l'avais dit !

— Quoi ?

— Que le pauvre diable déserterait.

— Ah ! ah ! c'est votre soldat qui vient de vous faire demander ?

— Lui-même ; il y a une heure, son sergent a levé la main sur lui, et le soldat a passé son sabre au travers du corps de son sergent. Or, comme il ne se soucie pas d'être fusillé, il est venu me demander deux ou trois ducats ; après-demain il sera dans les montagnes de la Calabre, et dans quinze jours en Sicile.

— Eh bien ! mais une fois en Sicile que fera-t-il ? demandai-je.

— Heu ! dit le Syracusain avec un geste impossible à rendre : il se fera bandit.

J'espère que le compatriote de mon ami n'a pas fait mentir la prédiction susdite, et qu'il exerce à cette heure honorablement son état entre Girgenti et Palerme.

GRECS ET NORMANDS

Le lendemain, nous partîmes pour Ségeste, avec l'intention de nous arrêter au retour à Montreale.

Il y a huit lieues, à peu près, de Palerme au tombeau de Cérès, et cependant on nous prévint de prendre pour faire cette petite course les précautions que nous avions déjà prises pour venir de Girgenti, les voleurs affectionnant singulièrement cette route, déserte pour la plupart du temps, il est vrai, mais immanquablement parcourue par tous les étrangers qui arrivent à Palerme. Les voleurs sont donc sûrs, quand il leur tombe un voyageur sous la main, qu'il en vaut la peine, et, au défaut de la quantité, ils se retirent sur la qualité.

Nous étions cinq hommes bien armés, et Milord, qui en valait bien un sixième ; nous n'avions donc pas grand'chose à craindre. Nous primes place dans la calèche découverte, nos fusils à deux coups entre les jambes, à l'exception d'un seul, qui s'assit près du cocher, sa carabine en bandoulière. Milord suivit la voiture, montrant les dents, et, moyennant ces précautions, nous arrivâmes au lieu de notre destination sans accident.

Jusqu'à Montreale la route est délicieuse : c'est ce que les anciens appelaient la *conque d'or*, c'est-à-dire un vaste bassin d'émeraude tout bariolé de lauriers-roses, de myrtes et d'orangers, au-dessus desquels s'élève de place en place quelque beau palmier balançant son panache africain. Au delà de Montreale, sur le versant de la colline qui regarde Aliamo, tout change d'aspect, la végétation tarit, la verdure s'efface, l'herbe parasite reprend ses droits, et l'on se trouve dans le désert.

Au détour du chemin, dans une des positions les plus pittoresques du monde, seul resté debout entre tous les monumens de l'ancienne ville, on aperçoit le temple de Cérès, situé sur une espèce de plate-forme d'où il domine le désert, triste et mélancolique vestige d'une civilisation disparue.

Un prince troyen, nommé Hippotes, avait une fille fort belle, nommée Egeste, qu'il exposa dans une barque sur la mer, de peur que le sort ne la désignât pour être dévorée par le monstre marin que Neptune avait suscité contre Laomédon, lequel avait oublié de payer au susdit dieu la somme convenue pour l'érection des murailles de Troie. Or, la première victime offerte au monstre avait été Hésione, fille du débiteur oublieux ; mais Hercule, qui l'avait rencontrée sur sa route, l'avait délivrée en passant, et le monstre, resté à jeun, avait fait aux Troyens cette dure condition : qu'on lui donnerait à dévorer une jeune fille tous les ans. Les pères et mères avaient fort crié, mais ventre affamé n'a point d'oreilles ; le monstre avait tenu bon et il avait fallu passer par où il avait voulu.

Hippotès, dans la crainte que le sort ne tombât sur sa fille, et qu'un autre Hercule ne se trouvât pas sur les lieux pour la délivrer, avait donc préféré la mettre dans une barque pleine de provisions, et pousser la barque à la mer. A peine y était-elle, qu'une jolie brise des Dardanelles s'était élevée, et avait poussé le bateau tant et si bien, qu'il avait fini par aborder près de Drépanum, à l'embouchure du fleuve Crynise. Le Crynise était un des fleuves les plus galans de l'époque ; c'était le cousin du Scamandre et le beau-frère de l'Alphée : il n'eut pas plutôt vu la belle Egeste, qu'il se déguisa en chien noir et vint lui faire sa cour. Egeste aimait beaucoup les chiens, elle caressa fort celui qui venait au-devant d'elle ; puis, s'étant assise au pied d'un arbre, elle mangea quelques grenades qu'elle avait cueillies sur le rivage, et s'endormit, le chien à ses genoux.

Pendant son sommeil, elle fit un de ces rêves comme en avaient fait Léda et Europe, et, neuf mois après, elle accoucha de deux fils qu'elle nomma, l'un Eole, qu'il ne faut pas confondre avec le dieu des vents, et l'autre Aceste. L'histoire ne dit pas ce que devint Eole ; quant à Aceste, il bâtit une ville sur le rivage de son père, et, comme c'était un fils pieux, il l'appela Egeste du nom de sa mère.

La ville était déjà presque entièrement construite lorsqu'Enée, chassé de Troie, aborda à son tour à Drepanum. Il envoya quelques-uns de ses lieutenans pour explorer le pays, et ceux-ci lui rapportèrent qu'ils venaient de rencontrer un peuple de la même origine qu'eux, et parlant leur idiome. Enée descendit à terre aussitôt, s'avança vers la ville, et trouva Aceste au milieu de ses ouvriers ; les deux princes se saluèrent, se nommèrent, et reconnurent qu'ils étaient cousins issus de germain.

Tous ceux qui ont expliqué le cinquième livre de l'*Enéide* savent comment le héros troyen, ayant eu le malheur de perdre son père, célébra des jeux en son honneur, sur le mont Erix, et comment le bon roi Aceste fut choisi par lui pour être le juge de ces jeux. C'est à peu près la dernière mention qu'on trouve de lui dans l'histoire.

Ce sage roi mort, ses sujets n'eurent rien de plus pressé que de se disputer avec les Sélinuntins, à propos de quelques arpens de terre qui se trouvaient entre les deux villes. Une guerre acharnée éclata entre les deux peuples. Il est fort difficile de préciser le temps que dura cette guerre. Enfin, Sélinunte s'étant alliée avec Syracuse, Egeste s'allia avec Leontium. Cette alliance ne rassura pas, à ce qu'il paraît, le pauvre petit peuple, car il envoya demander des secours aux Athéniens.

Les Athéniens étaient fort obligeans quand on les payait bien ; ils résolurent de s'assurer d'abord des moyens pécuniaires des Egestains, puis de les secourir après, s'il y avait lieu. Ils envoyèrent des députés, à qui on fit voir une certaine quantité de vases d'or et d'argent renfermés dans le temple de Vénus Erycine : les députés reconnurent qu'Athènes pouvait faire ses frais, et Athènes envoya Nicias, qui commença par demander une avance de trente talens : c'était une vingtaine de mille francs de notre monnaie. Les Egestains trouvèrent la chose raisonnable et payèrent. Nicias joignit alors sa cavalerie à la leur, et s'empara de la ville d'Hycare, dont il fit vendre les habitans : cette vente produisit cent vingt talens, quatre-vingt mille francs à peu près, dont il oublia de donner la moitié aux Egestains. Au nombre des femmes vendues, il y avait une jeune fille de douze ans déjà célèbre par sa beauté. Cette jeune fille, transportée à Corinthe, fut depuis la célèbre Laïs, dont la beauté obtint bientôt une telle réputation, que les peintres, dit Athénée, venaient la trouver en foule pour s'inspirer de cet illustre modèle. Mais tous n'étaient point admis en sa présence, et sa vue coûtait quelquefois si cher, que du prix qu'elle y mettait est venu le proverbe : Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.

Mais le triomphe d'Egeste ne fut pas long ; Nicias fut battu, pris par les Syracusains, et condamné à mort. Egeste retomba sous la domination de Sélinunte, et demeura dans cet état d'asservissement jusqu'à ce que Annibal l'Ancien, petit-fils d'Amilcar, eût détruit Sélinunte après huit jours d'assaut. Egeste fit alors naturellement partie du bagage du vainqueur. Lors de la première guerre punique, elle se souvint qu'elle était du même sang que les Romains et se révolta ; les Carthaginois n'étaient pas pour les demi-mesures : ils rasèrent la ville et transportèrent à Carthage tout ce qu'ils y trouvèrent de précieux.

Les Romains triomphèrent, la malheureuse ville agonisante se reprit alors à la vie. Soutenue par le sénat, qui lui donna avec la liberté un riche et vaste territoire, et qui ajouta un S à son nom pour éloigner de ce nom l'idée du mot *egestas*, qui veut dire *pauvreté*, elle releva ses maisons, ses temples et ses murailles. Mais ses murailles étaient à peine relevées, qu'elle eut l'imprudent courage de refuser à Agathocle le tribut qu'il demandait. Ce fut la fin de Ségeste : le tyran la condamna à mort et l'exécuta comme un seul homme ; un jour suffit à sa destruction ; et pour en perpétuer le souvenir, il défendit aux peuples environnans d'appeler la place où avait été Ségeste autrement que Dicépolis, c'est-à-dire la ville du châtiment.

Un seul temple survécut à l'anéantissement général : c'est celui qui est encore debout et que l'on croit consacré à Cérès. C'est dans ce temple qu'était la fameuse statue en bronze de Cérès, qui, prise par les Carthaginois lorsqu'ils ruinèrent la ville, fut rendue aux Ségestains par Scipion l'Africain, et plus tard enlevée définitivement par Verrès pendant sa préture.

Deux petits ruisseaux, que nous traversâmes à sec et qui roulent un filet d'eau l'hiver, avaient été appelés le Scamandre et le Simoïs, en souvenir des deux fleuves troyens. Le Simoïs est aujourd'hui le *fiume San Bartolo* ; l'autre n'a plus même de nom.

Jadin prit une vue du temple ; nous laissâmes auprès de lui pour le garder un des hommes de notre escorte, armé d'un fusil qui ne le quittait jamais le jour et près duquel il couchait la nuit ; nous nous mîmes ensuite à chasser au milieu d'immenses plaines couvertes de chardons et de fenouil. Malgré l'admirable disposition du terrain pour la chasse, je ne rencontrai que deux couleuvres, que je tuai, l'une d'un coup de talon de botte, et l'autre d'un coup de fusil.

Tout en chassant, nous arrivâmes aux ruines d'un théâtre, mais c'était si peu de chose auprès de ceux d'Orange, de Taormine et de Syracuse, que nous nous occupâmes que de la vue qu'on découvre du haut de ses marches. On domine la baie de Castellamare, l'ancien port de Ségeste.

Il était trop tard pour que notre cocher voulût revenir le même soir à Palerme ; tout ce qu'il consentit à faire pour nous fut de nous donner le choix, d'aller coucher à Calatani, ou à Aliamo. Sur l'assurance que nous donnèrent les gardiens du temple que le curé d'Aliamo tenait auberge, et que cette auberge était habitable, nous nous décidâmes pour cette dernière ville. Je porte trop de respect à l'Eglise pour rien dire de l'auberge du curé d'Aliamo. Nous en partîmes le lendemain matin à six heures : à neuf heures nous étions à Montréale. Nous nous y arrêtâmes pour déjeuner, puis nous allâmes visiter le Dôme.

Le Dôme de Montréale est peut-être le monument qui offre l'alliance la plus précieuse des architectures grecque, normande et sarrasine. Guillaume le Bon le fonda vers l'an 1180, à la suite d'une vision : fatigué de la chasse, il s'était endormi sous un arbre ; la Vierge lui apparut et lui révéla qu'au pied de cet arbre il y avait un trésor ; Guillaume fouilla la terre, il trouva le trésor, et bâtit le Dôme. Les portes furent faites sur le modèle de celles de Saint-Jean, à Florence, en 1186 ; cette inscription, gravée sur l'une d'elles, ne laisse pas de doute sur leur auteur : *Bonanus civis Pisanus me fecit* : « Bonano, citoyen de Pise, me fit. »

Guillaume ordonna que son tombeau serait élevé dans le temple qu'il avait fait bâtir, et y fit transporter ceux de Marguerite sa mère, de Guillaume le Mauvais son père, et de Roger et Henri, ses frères, morts, l'un à l'âge de huit ans, l'autre à l'âge de treize ans. Son vœu fut d'abord accompli, mais d'une étrange sorte, car étant mort tout à coup d'une fièvre qui le prit à son retour de Syrie, âgé de trente-six ans, et après vingt-quatre ans de règne, il fut couché par son successeur, Tancrède le Bâtard, dans une simple fosse creusée au pied du tombeau de son père Guillaume le Mauvais. Ce ne fut qu'en 1575 que ses ossemens furent exhumés par l'archevêque don Luis de Torre et déposés dans une tombe de marbre blanc, élevée sur une estrade de même matière. Une pyramide s'élevait sur ce tombeau, et sur une des faces de la pyramide était gravé ce passage du psaume cent dix-septième, que les rois normands avaient adopté pour leur devise : *Dextera Domini fecit virtutem*.

En 1811, le feu prit au Dôme : une partie de la voûte s'écroula et endommagea plus ou moins les tombeaux. Ceux de Marguerite, de Roger et d'Henri furent entièrement brisés : leurs ossemens, recueillis immédiatement, n'offrirent rien de particulier ; le tombeau de Guillaume II ne contenait qu'un crâne auquel pendait une longue mèche de cheveux roux, ce signe indélébile de la race normande, et quelques autres débris étaient couverts d'un drap de soie couleur d'or. Ces ossemens se trouvaient enfermés dans une caisse en bois peinte en bleu, toute parsemée d'étoiles et marquée d'une croix rouge. Le corps ne paraissait pas même avoir été embaumé, car une relation de sa première exhumation, en 1575, atteste qu'à cette époque il n'était guère en meilleur état que lorsqu'il fut retrouvé en 1811. Mais le tombeau qui attira plus spécialement l'attention des antiquaires fut celui de Guillaume le Mauvais. A l'ouverture du sarcophage, on trouva d'abord une caisse de cyprès enveloppée d'une espèce de drap de satin de couleur feuille morte, et cette caisse ouverte, on découvrit le cadavre du roi parfaitement conservé, quoique six siècles et demi se fussent écoulés depuis son inhumation. Conforme à la description donnée par l'histoire, il avait près de six pieds de long. Le visage et tous les membres étaient intacts, moins la main droite qui manquait ; une barbe rousse, à laquelle se réunissaient des moustaches pendantes, descendait jusque sur sa poitrine ; les cheveux étaient de la même couleur, et quelques mèches, arrachées du crâne, étaient éparpillées dans le côté gauche de la bière. Le cadavre était couvert de trois tuniques superposées : la première était une espèce de longue veste avec des manches, de drap de satin de couleur d'or qui conservait encore un beau lustre ; elle partait du cou et descendait jusqu'aux mollets en bouffant sur les hanches. Sous cette veste était un autre vêtement de lin qui, partant du cou comme le premier, descendait jusqu'à mi-jambe ; il était en tout semblable à une aube de prêtre. Cette espèce d'aube était serrée autour de la taille par une ceinture de soie couleur d'or dont les deux bouts se réunissaient sur l'ombril au moyen d'une boucle. Enfin, sous ce vêtement était une chemise qui partait également du cou, mais qui couvrait tout le corps. Les jambes étaient chaussées de longues bottes de drap qui montaient presque jusqu'au haut des cuisses, et qui, à leur partie supérieure, étaient rabattues sur une largeur de trois pouces. La couleur de ce drap était feuille morte, et il paraissait avoir fait partie du même morceau qui recouvrait la bière. La main gauche, la seule qui restât, était nue, et tout auprès on voyait le gant de la main droite : ce gant était en soie tricotée de couleur d'or, et sans aucune couture.

Vers une des extrémités de la caisse on retrouva une petite monnaie de cuivre : au centre était une aigle couronnée, et au-dessus de cette aigle une croix et quelques lettres dont on ne put retrouver la signification.

Il y avait peu de différence entre le costume de Guillaume et ceux qui revêtaient les cadavres de Henri et de Fredé-

ric II, retrouvés à Palerme, en 1784, ce qui prouve que ce costume était l'habit royal des souverains normands.

Près du Dôme est l'abbaye, et attenant à l'abbaye est le cloître, merveilleuse construction de style arabe, soutenue par deux cent seize colonnes, dont pas une ne présente la même ornementation. Sur l'un des chapiteaux on voit représenté Guillaume II à genoux, offrant son église à la Vierge. C'est ce cloître qui a servi de modèle pour la décoration du troisième acte de *Robert-le-Diable*.

C'étaient de vaillans hommes, il faut l'avouer, que ces Normands. Au VIIe siècle, ils quittent la Norvège, et apparaissent dans les Gaules. Charlemagne passe sa vie à les repousser, et, lorsqu'il croit être débarrassé d'eux à tout jamais, il voit reparaître à l'horizon leurs vaisseaux si nombreux, que découragé, non pas pour lui, mais pour ses descendans, le vieil empereur croise les bras et pleure silencieusement sur l'avenir. En effet, un siècle ne s'est pas écoulé, qu'ils remontent la Seine et viennent assiéger Paris. Repoussés en Neustrie par Eudes, fils de Robert le Fort, ils s'y cramponnent au sol, il est impossible de les en arracher, et Charles le Simple traite avec Rollon, leur chef. A peine le traité est-il fait qu'ils bâtissent les cathédrales de Bayeux, de Caen et d'Avranches. Le reste de la Gaule n'a point une langue encore, et se débat entre le latin, le teuton et le roman, qu'ils ont déjà des trouvères. Les romans du Rou et de Benoît de Saint-Maur précèdent de cent vingt ans les premières poésies provençales. Guillaume le Bâtard, en 1066, a son poète Taillefer, qui l'accompagne, et auquel il donne l'homérique mission de chanter une conquête qui n'est pas encore entreprise. Puis, à peine l'Angleterre conquise (et il ne leur faut qu'une bataille pour cela), les vainqueurs se substituent aux vaincus, brisent l'ancien moule saxon, changent la langue, les mœurs, les arts ; de sorte qu'on ne voit plus qu'eux à la surface du sol, et que la population première disparaît comme anéantie.

Pendant que ces faits s'accomplissent vers l'occident, il s'opère à l'orient quelque chose de plus incroyable encore : une quarantaine de Normands, égarés à leur retour de Jérusalem, où ils ont été faire une croisade pour leur compte, débarquent à Salerne et aident les Lombards à battre les Sarrasins. Serguis, duc de Naples, pour les récompenser de ce service, leur accorde quelques lieues de terrain entre Naples et Capoue ; ils y fondent aussitôt Averse, que Ranulphe gouverne avec le titre de comte. Ils ont un pied en Italie, c'est tout ce qu'il leur faut. Attendez, voici venir Tancrède de Hauteville et ses fils. En 1035, ils abordent sur les côtes de Naples. Deux ans après, ils aident l'empereur d'Orient à reconquérir la Sicile sur les Sarrasins, s'emparent de la Pouille pour leur propre compte, se font nommer ducs de Calabre, flottent un instant indécis entre les deux grands partis qui divisent l'Italie, se font guelfes ; et, investis d'hier par les papes, ils les récompensent à leur tour en les soutenant contre les empereurs d'Occident. Et combien de temps leur a-t-il fallu pour tout cela ? De 1035 à 1060, vingt-cinq ans.

Place à Roger, le grand comte. Ce n'est plus assez pour lui d'être comte de Pouille et duc de Calabre ; il enjambe le détroit, prend Messine en 1061, et Palerme en 1072. Dans l'espace de onze ans, il a anéanti la puissance sarrasine. Mais ce n'est pas tout pour lui que d'être conquérant comme Alexandre, et législateur comme Justinien ; il lui faut encore réunir en lui le pouvoir sacerdotal au pouvoir militaire, la mitre à l'épée : il se fait nommer légat du pape en 1098, et meurt en 1101, léguant à ses descendans ce titre, aujourd'hui encore un des plus précieux du roi de Naples actuel.

Son fils Roger lui succède, mais ce n'est plus assez pour celui-ci d'être comte de Sicile et de Calabre, duc de Pouille et prince de Salerne. En 1130, il se fait nommer roi de Sicile, et en 1146 il s'empare d'Athènes et de Corinthe, d'où il rapporte les mûriers et les vers à soie. En 1154, il meurt, laissant la Sicile à son fils, Guillaume le Mauvais : c'est celui que nous avons trouvé revêtu de ses habits royaux, dans le tombeau brisé de Montreale, et qui, couché dans sa bière, a six pieds de long. Guillaume II, son fils, lui succède, et bâtit le Dôme de Montreale, la cathédrale de Palerme et le palais Royal. Celui-là, c'est Guillaume le Pacifique, Guillaume le poète, Guillaume l'artiste. Il profite à la fois de la civilisation grecque, arabe et occidentale : il prend aux Occidentaux la pensée mystique, aux Arabes la forme, aux Grecs l'ornementation ; trouve le temps de faire une croisade, et revient mourir, à trente-six ans, près de ce Dôme de Montreale qu'il a bâti.

En lui s'éteint la descendance légitime du grand comte. Il a pour successeur un bâtard de Roger, duc de Pouille, nommé Tancrède. Celui-là règne cinq ans sans que l'histoire s'en occupe. Avec lui meurt le dernier des rois normands. Henri VI, qui a épousé Constance, fille de Roger, lui succède. La famille de Souabe est sur le trône de Sicile.

Il nous restait quelques heures pour visiter La Favorite, château royal auquel la prédilection que lui portaient Caroline et Ferdinand a fait donner son nom. Pendant leur long séjour en Sicile, La Favorite était la résidence des deux exilés. C'est de La Favorite que partit lady Hamilton, pour aller obtenir de Nelson la rupture de la capitulation de Naples. Nelson, pour une nuit de plaisir, manqua à la parole donnée, et vingt mille patriotes payèrent de leur tête la défaite d'Emma Lyonna, l'ancienne courtisane de Londres.

La Favorite est un nouveau caprice dans le genre de la folie palagonienne ; seulement, à La Favorite, tout est chinois : intérieur et extérieur, ameublement et jardin. On ne sort pas des kiosques, des pagodes, des ponts, des sonnettes et des grelots. Il est inutile de dire que tout cela est d'un goût détestable et dans le genre du plus mauvais Louis XV.

En rentrant à Palerme, nous trouvâmes tout notre équipage qui nous attendait à la porte de l'hôtel. Le speronare était entré dans le port le matin même, après un excellent voyage. Il apportait avec lui une provision de vin de Marsala achetée sur les lieux. Il fallut nous laisser baiser les mains par tous ces braves gens, auxquels nous donnâmes rendez-vous à bord pour le lundi suivant.

CHARLES D'ANJOU

Il y a, à un mille à peu près de Palerme, sur les bords de l'Orèthe, et près du Campo-Santo actuel, une petite église qu'on appelle l'église du Saint-Esprit. Elle n'a rien de remarquable sous le rapport de l'art, mais elle garde pour les Palermitains un grand souvenir. C'est à la porte de cette église que commença le massacre des Vêpres siciliennes. Aussi n'avions-nous garde de manquer à lui faire notre visite.

Que ceux qui m'ont suivi dans mes excursions pittoresques veuillent bien m'accompagner un instant dans cette excursion historique, la chose en vaut la peine.

Le pape Alexandre IV venait de mourir. La bataille de Monte-Aperto, au succès de laquelle Manfred avait concouru en envoyant mille de ses cavaliers en aide aux gibelins, avait consolidé la puissance impériale en Italie, et avait placé Manfred à la tête du parti aristocratique. Urbain IV, en montant sur le trône pontifical, vit que, s'il voulait rendre à Rome son ancienne suprématie, c'était Manfred qu'il fallait frapper.

La chose était d'autant plus facile que Manfred donnait par sa conduite grande prise à la censure ecclésiastique. On le soupçonnait d'avoir accéléré la mort de son père Frédéric II (1), et de son frère Conrad. En outre, au lieu de combattre les Sarrasins partout où il les rencontrait, comme l'avaient fait ses prédécesseurs normands, il s'était allié avec eux, et il avait un corps d'infanterie et de cavalerie arabe dans son armée.

Urbain IV, de son côté, devait être plus qu'aucun autre de ses prédécesseurs porté à soutenir le parti guelfe de tout son pouvoir. Né à Troyes en Champagne, dans les derniers rangs du peuple, il avait grandi soutenu par son seul génie. Evêque de Verdun d'abord, puis patriarche de Jérusalem, il était revenu en 1261 de la Terre-Sainte, et avait trouvé le saint-siège vacant. Huit cardinaux, dernier reste du sacré collège, étaient réunis en conclave pour élire un successeur à Alexandre IV, et venaient de passer trois mois à essayer inutilement de réunir la majorité sur l'un d'entre eux. Lassé de ces tentatives infructueuses, un des votans mit sur son billet le nom du patriarche de Jérusalem. Au scrutin suivant, ce nom réunit la majorité, et l'élu du sort devint le vicaire de Dieu sous le nom d'Urbain IV.

Il était temps que l'interrègne cessât ; des fenêtres du Vatican le nouveau pape pouvait voir les Sarrasins errans dans la campagne de Rome. Urbain IV non seulement leur ordonna d'en sortir, mais encore, les traitant comme leurs frères d'Afrique et de Syrie, il publia une croisade contre eux. Quelques-uns disent même que, couvert d'une cuirasse

(1) L'excommunication contre la maison de Souabe remontait à Frédéric II. Ce fut à propos de cette excommunication qu'un curé de Paris, chargé de proclamer l'interdit, et ne voulant pas se prononcer entre deux antagonistes aussi puissans, s'acquitta de cette difficile mission en laissant tomber du haut de la chaire ces paroles pleines de sens : « J'ai ordre de dénoncer l'empereur comme excommunié. J'ignore pourquoi. J'ai appris seulement qu'il y avait un grand differend entre lui et le pape. Je ne sais de quel côté est le bon droit. En conséquence, autant que je le puis, je donne ma bénédiction à celui des deux qui a raison, et j'excommunie celui qui a tort.

et le visage voilé par un casque, il prit rang parmi les chevaliers, et, joignant le tranchant du glaive à la force de la parole il les repoussa de sa main au delà des frontières du saint-siège.

Mais Urbain n'était pas homme à s'arrêter là. Manfred apprit en même temps que ses soldats avaient été repoussés et qu'il était cité à comparaître devant le pape, pour rendre compte de ses liaisons avec les Sarrasins, de son obstination à faire célébrer les saints mystères dans les lieux interdits, et des exécutions de deux ou trois de ses sujets, exécutions que la bulle pontificale qualifiait de meurtres. Manfred, comme on le pense bien, se rit de cet ordre et refusa d'obéir.

Alors Urbain IV se tourna vers la France, son pays natal. Le saint roi Louis régnait. Le pape lui offrit le royaume de Sicile pour lui ou pour un de ses fils. Mais Louis avait un cœur d'or ; c'était la loyauté, la noblesse et la justice faites homme. Tout en révérant les décisions du saint-père, il lui sembla instinctivement qu'il n'avait pas le droit de prendre une couronne posée légitimement sur la tête d'un autre, et dont à défaut de cet autre son neveu était héritier. Il exprima des scrupules qu'une longue lettre d'Urbain IV ne put vaincre. Le pape alors se tourna vers Charles d'Anjou, frère du roi, et lui envoya le bref d'investiture.

Charles d'Anjou était une des puissantes organisations du XIIIe siècle, qui a vu naître tant d'hommes de fer. Il pouvait avoir à cette époque quarante-huit ans environ ; c'était le frère puîné de saint Louis, avec lequel il avait fait la croisade d'Egypte, et dont il avait partagé la captivité à Mansourah. Il avait épousé Béatrix, la quatrième fille de Raimond Béranger, qui avait marié les trois autres : l'aînée, Marguerite, à Louis IX, roi de France ; la seconde Léonor, à Henri III, roi d'Angleterre ; et la troisième, à Richard, duc de Cornouailles et roi des Romains. Charles d'Anjou était donc, après les rois régnans, un des plus puissans princes du monde, car, comme fils de France, il possédait le duché d'Anjou, et, comme mari de Béatrix, il avait hérité de la comté de Provence.

En outre, dit Jean Villani, son historien, c'était un homme sage et prudent au conseil, preux et fort dans les armes, sévère et redouté des rois eux-mêmes, car il avait de hautes pensées qui l'élevaient aux plus hautes entreprises ; car il était persévérant dans le bonheur et inébranlable dans l'adversité ; car il était ferme et fidèle dans ses promesses, parlant peu, agissant beaucoup, ne riant presque jamais, ne prenant plaisir ni aux mimes, ni aux troubadours, ni aux courtisans ; décent et grave comme un religieux, zélé catholique, et apte à rendre justice. Sa taille était haute et nerveuse, son teint olivâtre, son regard terrible. Il paraissait fait plus qu'aucun autre seigneur pour la majesté royale, demeurait douze ou quinze heures à cheval, couvert de son harnais de guerre, sans paraître fatigué, ne dormait presque point, et s'éveillait toujours prêt au conseil ou au combat.

Voilà l'homme sur lequel Urbain IV, dans son instinct de haine contre les Gibelins, avait jeté les yeux. Simon, cardinal de Sainte-Cécile, partit pour la France, et, au nom du pape, lui remit le bref d'investiture.

Charles d'Anjou tenait ce bref à la main, lorsqu'en rentrant chez lui, il trouva sa femme en pleurs ; cette douleur l'étonna d'autant plus que Béatrix avait près d'elle, à cette époque, les deux sœurs qu'elle aimait le plus, Marguerite et Léonor. En apercevant son mari, qu'elle n'attendait point, elle essaya de cacher ses larmes ; mais ce fut inutilement. Charles lui demanda ce qu'elle avait ; au lieu de lui répondre, Béatrix éclata en sanglots. Charles insista plus fortement encore, et alors Béatrix lui raconta que quelques minutes auparavant elle avait été faire une visite à ses deux sœurs, et qu'après les avoir embrassées, elle avait voulu s'asseoir auprès d'elles sur un fauteuil pareil au leur, mais qu'alors la reine d'Angleterre lui avait tiré ce fauteuil des mains et lui avait dit : — Vous ne pouvez vous asseoir sur un siège pareil au nôtre ; prenez donc un tabouret ou tout au plus une chaise, car ma sœur est reine de France, et moi je suis reine d'Angleterre ; tandis que vous n'êtes, vous, que duchesse d'Anjou et comtesse de Provence.

Charles d'Anjou laissa errer sur ses lèvres un de ces sourires rares et amers qui assombrissaient son visage au lieu de l'éclairer ; et, ayant embrassé Béatrix, il lui dit :

— Allez retrouver vos sœurs, asseyez-vous sur un siége pareil à leurs siéges ; car, si elles sont reines de France et d'Angleterre, vous êtes, vous, reine de Naples et de Sicile.

Mais ce n'était pas le tout que de prendre un vain titre ; il fallait en réalité conquérir le trône auquel ce titre était attaché. Charles leva un impôt sur ses vassaux d'Anjou et de Provence, Béatrix vendit tous ses bijoux, à l'exception de son anneau de mariage. Saint Louis lui-même, désireux de voir son frère occuper ailleurs qu'en France son esprit actif et entreprenant, vint à son aide ; et Charles, grâce à tous ces moyens réunis, aux promesses qu'il fit, et dont son honneur et son courage étaient les garans, parvint à réunir une armée de cinq mille chevaux, quinze mille fantassins et dix mille arbalétriers. Mais, dans la hâte qu'il avait d'arriver à Rome et de remplir dans la ville pontificale l'office de sénateur, qui lui avait été déféré, il prit avec lui mille chevaliers seulement, s'embarqua sur une petite flotte de vingt galères qu'il tenait prête et fit voile pour Ostie, laissant la conduite de son armée à Robert de Béthune, son gendre.

Manfred plaça à l'embouchure du Tibre le comte Guido Novello, qui commandait pour lui en Toscane. Le comte Guido Novello qui gouvernait les galères réunies de Pise et de Sicile, avait une flotte triple de celle de Charles d'Anjou ; mais Dieu avait décidé que Charles d'Anjou serait roi. Il ouvrit la main et en laissa tomber la tempête ; la tempête faillit jeter la flotte de Charles d'Anjou sur les côtes de Toscane, mais elle éloigna celle de Guido Novello des côtes romaines. Charles d'Anjou poussa en avant avec son vaisseau, aborda seul à Ostie ; puis, se jetant sur une barque avec cinq ou six chevaliers seulement, il remonta le Tibre et vint loger au couvent de Saint-Paul-hors-les-murs, bien plus comme un fugitif que comme un conquérant.

Pendant ce temps, Urbain IV était mort ; mais, poursuivant son projet au delà de sa vie, il avait, avant de mourir, créé une vingtaine de cardinaux auxquels il avait fait jurer de lui donner pour successeur le cardinal de Narbonne, Français comme lui, et de plus sujet immédiat de Charles d'Anjou. Les cardinaux avaient tenu parole, et Guido Fulco, élu presque à l'unanimité pendant le temps même qu'il était en mission près de Charles, était monté sur le trône pontifical en prenant le nom de Clément IV.

Charles avait donc la certitude d'être bien reçu à Rome ; seulement, il n'y voulait faire son entrée qu'avec une suite digne d'un prince tel que lui. Il resta donc au couvent de Saint-Paul-hors-les-murs, au risque d'être enlevé par quelque parti de Gibelins, jusqu'au moment où les galères qu'il avait perdues dans la mer de Toscane arrivèrent à leur tour à Ostie. Charles assembla aussitôt ses chevaliers, et le 24 mai 1265, il fit son entrée dans la capitale du monde chrétien avec le titre solennel de défenseur de l'Eglise.

Pendant ce temps, le reste de l'armée passait les Alpes, descendait dans le Piémont, traversait le Milanais, évitait Florence la gibeline, gagnait Ferrare, et, se recrutant partout des Guelfes qu'elle rencontrait sur son chemin, arrivait devant Rome dans les derniers jours de l'année 1265.

Il était temps. Tous les sacrifices avaient été faits pour l'amener là : Charles d'Anjou et le pape y avaient épuisé leurs trésors ; tous deux manquaient d'argent ; il n'y avait donc pas une minute à perdre, il fallait marcher à l'ennemi, et payer les soldats par une victoire.

Charles d'Anjou ne voulut pas même attendre le retour du printemps ; il se mit à la tête de son armée, et, dans les premiers jours de février, il s'avança vers Naples par la route de Ferentino.

En arrivant à Ceperano, les Français aperçurent les avant-postes ennemis, commandés par le comte de Caserte, beau-frère de Manfred ; il défendait un passage du Garigliano, admirablement fortifié par la nature. Les Français examinèrent la position et reconnurent sa supériorité ; décidés toutefois à traverser le fleuve, ils n'en marchèrent pas moins à l'ennemi ; mais l'ennemi ne les attendit pas, et à leur grand étonnement leur livra le passage. Alors Charles d'Anjou reconnut qu'il y avait folie ou trahison parmi les lieutenans de Manfred, et en remercia Dieu tout haut.

Le fleuve fut donc franchi sans que l'on frappât un coup de lance, et l'on avança vers les deux forteresses de Rocca et de San-Germano ; celles-ci n'étaient point défendues par des Napolitains, mais par des Arabes ; aussi la lutte fut-elle longue et sanglante. Enfin toutes deux furent escaladées, et, comme les Sarrasins qui les défendaient ne purent pas fuir, et dédaignèrent de se rendre, ils furent massacrés jusqu'au dernier.

A la nouvelle de ces deux succès si inattendus, le découragement se mit parmi les Apuliens. Aquino ouvrit ses portes, les gorges d'Alifes furent livrées, et Charles et ses soldats débouchèrent dans les plaines de Bénévent, où les attendaient Manfred et son armée.

On peut dire, sans exagération aucune, que l'Europe tout entière avait les yeux fixés sur ce petit coin de terre, où allait se décider la grande question guelfe et gibeline qui séparait l'Italie et l'Allemagne depuis un siècle et demi ; c'étaient le pape et l'empereur aux mains dans la personne de leurs lieutenans, et ces lieutenans étaient non seulement deux des plus grands princes, mais encore deux des plus braves capitaines qui fussent au monde.

Aussi ni l'un ni l'autre ne faillirent à leur renommée ni à leur destin. Charles d'Anjou, en apercevant les soldats de Manfred, se retourna vers ses chevaliers et dit : — Comtes,

barons, chevaliers et hommes d'armes, voici le jour que nous avons tant désiré : donc, au nom de Dieu et de notre saint-père le pape, en avant !

Et alors il fit quatre brigades de sa cavalerie ; la première, qui était de mille chevaliers français commandés par Guy de Montfort et le maréchal de Mirepoix ; la seconde, qui était de neuf cents chevaliers provençaux et des auxiliaires romains, qu'il se réserva de mener lui-même ; la troisième, qui était de sept cents chevaliers flamands, brabançons et picards, et qui fut mise sous les ordres de Robert de Flandre et de Gilles Lebrun, connétable de France ; enfin la quatrième, qui se composait de quatre cents émigrés florentins, vieux débris de Monte-Aperto, et que conduisait Guido Guerra, cet éternel ennemi des Gibelins.

Lorsque Manfred aperçut de son côté les troupes françaises, il s'arma, à l'exception de son casque, dont il attacha lui-même le cimier, qui était un aigle d'argent, afin de n'avoir plus qu'à le mettre sur sa tête ; puis, montant à cheval, il s'avança au milieu de ses capitaines en disant : — Comtes et barons, c'est ici qu'il me faut vaincre en roi ou mourir en chevalier, quoique ce ne soit pas l'avis de quelques-uns de vous, je le sais ; je ne ferai donc pas un pas pour éviter la bataille. Appareillez-vous sans plus tarder, car voici les Français qui viennent à nous !

Et au même instant il disposa son armée en trois brigades : la première de douze cents chevaux allemands commandés par le comte Giordano Lancia, et la troisième de quatorze cents chevaux apuliens et sarrasins, dont il se réserva le commandement pour lui-même. — On voit que, pour l'un et l'autre parti, les historiens ne font aucun compte de l'infanterie. — Le fleuve Calore, qui coule devant Bénévent, séparait les deux armées.

Au moment où Manfred prit ses dispositions pour soutenir la bataille et où il devint évident pour les Français qu'ils allaient en venir aux mains avec leurs ennemis, le légat du pape monta sur un bouclier que quatre hommes élevèrent sur leurs épaules ; puis il bénit Charles d'Anjou et ses chevaliers, donnant à chacun l'absolution de ses péchés ; et tous la reçurent à genoux, comme devaient le faire des soldats du Christ et des défenseurs de l'Eglise.

Les Français s'avancèrent vers la rivière avec lenteur et précaution, car ils ignoraient par quel moyen ils pourraient la franchir, lorsqu'ils virent les archers sarrasins qui leur en épargnaient la peine en la traversant eux-mêmes et en venant au-devant d'eux. Ces archers sarrasins passaient, avec les anglais, pour les plus adroits tireurs de la terre, et ils étaient bien autrement légers et rapides que ceux-ci. Aussi l'infanterie française, mal armée, sans cuirasses, et ayant à peine quelques jaques rembourrées ou quelques casques en cuir, ne put-elle tenir contre la nuée de flèches que les voltigeurs arabes firent pleuvoir sur elle, et se retira-t-elle en désordre. Alors Guy de Montfort et le maréchal de Mirepoix, craignant que cet échec n'ébranlât la confiance du reste de l'armée, fondirent sur les archers avec la première brigade, en criant : Montjoie, chevaliers ! Les archers n'essayèrent pas même de résister à cette avalanche de fer qui roulait sur eux : ils se dispersèrent dans la plaine, fuyant mais tirant toujours. Les chevaliers français, ardens à leur poursuite, commencèrent à se débander ; alors le comte Galvano, qui commandait la première brigade, pensant que le moment était venu de charger cette troupe en désordre, leva sa lance en criant : Souabe, Souabe, chevaliers ! et, descendant à son tour dans la plaine, vint donner dans le flanc de la brigade française, qu'il coupa presque en deux. Mais aussitôt le comte de Galvano se vit chargé lui-même par Guido Guerra et ses Guelfes : en même temps le cri : Aux chevaux, aux chevaux ! circula dans les brigades française et florentine. Les chevaliers de Charles d'Anjou commencèrent à frapper les animaux au lieu de frapper les hommes ; les chevaux, moins bien armés que les cavaliers, se renversèrent les uns sur les autres ; le trouble commença de se mettre parmi les cavaliers allemands. La seconde brigade de Manfred, commandée par le comte Giordano Lancia, et composée de Toscans et de Lombards, vint à leur secours ; mais leur charge, mal dirigée, rencontra les Allemands qui commençaient à fuir, et, au lieu de rétablir le combat, ne fit qu'augmenter le désordre. En ce moment, Charles d'Anjou fit passer l'ordre à sa troisième brigade de donner. Les Allemands, les Lombards et les Toscans de Manfred se trouvèrent presque enveloppés : au milieu de tout cela, on reconnaissait les Guelfes, qui, ayant à venger la défaite de Monte-Aperto, faisaient merveille et frappaient les plus rudes coups. Les archers sarrasins étaient devenus inutiles, car la mêlée était telle que leurs flèches tombaient également sur les Allemands et sur les Français. Manfred pensa qu'il ne fallait rien moins que sa présence et celle des douze cents hommes de troupes fraîches qu'il s'était réservés pour rétablir la bataille, et ordonna à ses capitaines de se préparer à le suivre. Mais, au lieu de le seconder, les barons de la Pouille, le grand-trésorier comte de la Cerra et le comte de Caserte tournèrent bride et s'enfuirent, entraînant avec eux neuf cents hommes à peu près. C'est alors que Manfred vit que l'heure était venue, non plus de vaincre en roi, mais de mourir en chevalier : ayant regardé autour de lui, et voyant qu'il lui restait encore environ trois cents lances, il prit son casque des mains de son écuyer ; mais, au moment où il le posait sur sa tête, l'aigle d'argent qui en formait le cimier tomba sur l'arçon de sa selle. — C'est un signe de Dieu, murmura Manfred ; j'avais attaché ce cimier de mes propres mains, et ce n'est point le hasard qui le détache. N'importe ! en avant, Souabe, chevaliers ! — Et, abaissant sa visière et mettant sa lance en arrêt, il alla donner dans le plus épais de l'armée française, où il disparut, n'ayant plus rien qui le distinguât des autres hommes d'armes. Bientôt la lutte s'affaiblit de la part des Allemands. Les Toscans et les Lombards lâchèrent pied ; Charles d'Anjou, avec ses neuf cents chevaliers provençaux, se rua sur ceux qui tenaient encore ; les Gibelins, sans chef, sans ordres, appelant Manfred qui ne répondait pas, prirent la fuite ; les vainqueurs les poursuivirent pêle-mêle et traversèrent Bénévent avec eux. Nul n'essaya de rallier les vaincus et en un seul jour, en une seule bataille, en cinq heures à peine, la couronne de Naples et de Sicile échappa aux mains de la maison de Souabe et roula aux pieds de Charles d'Anjou.

Les Français ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent las de tuer. Leur perte avait été grande, mais celle des Gibelins fut terrible. Pierre des Uberti et Giordano Lancia furent pris vivans ; la sœur de Manfred, sa femme Sibylle et ses enfans, furent livrés et s'en allèrent mourir dans les cachots de la Provence ; enfin cette belle armée, si pleine de courage et d'espoir le matin, semblait s'être évanouie comme une vapeur, et il n'en restait que les cadavres couchés sur le champ de bataille.

Pendant trois jours on chercha Manfred, car la victoire de Charles d'Anjou était incomplète si l'on ne retrouvait Manfred mort ou vif. Pendant trois jours on examina un à un les chevaliers qui avaient été tués ; enfin un valet allemand le reconnut, mit son cadavre en travers sur un âne, et l'amena à Bénévent, dans la maison qu'habitait Charles ; mais, comme Charles ne connaissait pas Manfred, et craignait qu'on ne le trompât, il ordonna de coucher ce cadavre tout nu au milieu d'une grande salle, puis il appela près de lui Giordano Lancia. Pendant qu'on obéissait à son ordre, Charles tira une chaise près du cadavre et s'assit pour le regarder ; il avait deux larges et profondes blessures, l'une à la gorge et l'autre au côté droit de la poitrine, et des meurtrissures par tout le corps, ce qui indiquait qu'il avait reçu un grand nombre de coups avant de tomber.

Pendant l'examen que faisait Charles de ce corps tout mutilé, la porte s'ouvrit, et Giordano Lancia parut. A peine eut-il jeté un coup d'œil sur le cadavre, quoiqu'il eût le visage couvert de sang, qu'il s'écria en se frappant le front : — O mon maître ! mon maître ! que sommes-nous devenus ! Charles d'Anjou n'en demanda point davantage, il savait tout ce qu'il désirait savoir : ce cadavre était bien celui de Manfred.

Alors les chevaliers français qui avaient été querir Giordano Lancia, et qui étaient entrés derrière lui, demandèrent à Charles d'Anjou de faire au moins enterrer en terre sainte celui qui trois jours auparavant était encore roi de deux royaumes. Mais Charles répondit : — Ainsi ferais-je volontiers, mais, comme il est excommunié, je ne le puis. Les chevaliers courbèrent la tête, car ce que disait Charles était vrai, et la malédiction pontificale poursuivait l'excommunié jusqu'au delà de la mort. On se contenta donc de lui creuser une fosse au pied du pont de Bénévent, et de rejeter la terre sur lui, sans mettre sur cette tombe isolée aucune marque de ce qu'avait été celui qu'elle renfermait. Cependant, les vainqueurs ne pouvant souffrir que le lieu où reposait un si grand capitaine restât ignoré, chaque soldat prit une pierre, et alla la déposer sur sa fosse ; mais le légat ne voulut pas même permettre que les restes de Manfred reposassent sous ce monument élevé par la pitié de ses ennemis ; il fit exhumer le cadavre, et, ayant ordonné qu'on le portât hors des Etats romains, le fit jeter sur les bords de la rivière Verte, où il fut dévoré par les corbeaux et par les animaux de proie.

Avec Charles d'Anjou, le pape, et par conséquent les Guelfes, triomphaient par toute l'Italie ; c'était à Florence qu'était pour le moment la puissance gibeline. Une révolte qui s'éleva le jour même où l'on apprit la bataille de Bénévent la renversa ; puis, pour ne lui laisser ni le temps, ni les moyens de se reconnaître, Charles d'Anjou envoya un de ses lieutenans en Sicile et marcha sur Florence.

Florence lui ouvrit ses portes, comme elle devait le faire deux cents ans plus tard à Charles VIII ; Florence lui donna

des fêtes ; Florence le conduisit voir, en grande pompe, son tableau de la Madone, que venait d'achever Cimabué.

Pendant ce temps les capitaines français se partageaient le royaume, et les soldats pillaient les villes ; cette conduite, qui devait dépopulariser promptement le nouveau roi, rendit quelque espoir aux Gibelins : ils tournèrent les yeux vers l'Allemagne ; là était la seule étoile qui brillât dans le ciel. Conradin, fils de Conrad, petit-fils de Frédéric, neveu de Manfred, élevé à la cour de son aïeul le duc de Bavière, venait d'atteindre sa seizième année. C'était un jeune homme plein d'âme et de cœur, qui n'attendait que le moment de régner ou de mourir : il bondit de joie et d'espérance lorsque les messagers des Gibelins lui annoncèrent que ce moment était venu.

Sa mère, Elisabeth, l'avait élevé pour le trône ; c'était une femme au noble cœur et à la puissante pensée : elle vit avec douleur arriver ces messagers ; mais, loin de mettre son amour maternel entre eux et son fils, elle laissa les hommes décider de ces choses souveraines dont les hommes seuls doivent être les arbitres.

Il fut décidé que Conradin marcherait à la tête des Gibelins, et, soutenu par l'empereur, tenterait de reconquérir le royaume de ses pères.

Toute la noblesse d'Allemagne accourut autour de Conradin. Frédéric, duc d'Autriche, orphelin comme lui, dépouillé de ses Etats comme lui, jeune et courageux comme lui, s'offrit pour être son second dans ce terrible duel. Conradin accepta. Les deux jeunes gens jurèrent que rien ne les pourrait séparer, pas même la mort, se mirent à la tête de dix mille hommes de cavalerie, rassemblés par les soins de l'empereur, du duc de Bavière et du comte de Tyrol, et arrivèrent à Vérone vers la fin de l'année 1267.

Charles d'Anjou avait d'abord l'intention de fermer le passage de Rome à son jeune rival, et de l'attendre entre Lucques et Pise, appuyé de toute la puissance des Guelfes de Florence. Mais les exactions de ses ministres, les violences de ses capitaines et le pillage de ses soldats, avaient excité une révolte dans ses nouveaux Etats. Il avait bien écrit à Clément IV de l'aider de sa parole et de son trésor ; mais Clément, indigné lui-même de ce qui se passait presque sous ses yeux, lui avait répondu :

« Si ton royaume est cruellement spolié par tes ministres, c'est à toi seul qu'on doit s'en prendre, puisque tu as conféré tous les emplois à des brigands et à des assassins, qui commettent dans tes Etats des actions dont Dieu ne peut supporter la vue. Ces hommes infâmes ne craignent pas de se souiller par des viols, des adultères, d'injustes exactions, et toutes sortes de brigandages. Tu cherches à m'attendrir sur ta pauvreté ; mais comment puis-je y croire ? Eh quoi ! tu peux ou tu ne sais pas vivre avec les revenus d'un royaume dont l'abondance fournissait à un souverain tel que Frédéric, déjà empereur des Romains, de quoi satisfaire à des dépenses plus grandes que les tiennes, de quoi rassasier l'avidité de la Lombardie, de la Toscane, des deux Marches et de l'Allemagne entière, et qui lui donnait en outre les moyens d'accumuler d'immenses richesses ! »

Force avait donc été à Charles d'Anjou de revenir à Naples et d'abandonner le pape, qui l'abandonnait. Quant à la révolte, à peine de retour dans sa capitale il l'avait prise corps à corps, et l'avait vite étouffée entre ses bras de fer.

Clément IV, qui ne pouvait pas compter sur Rome, mal fortifiée et incapable de soutenir un siège, se retira à Viterbe. De là il envoya trois fois à Conradin l'ordre de licencier son armée et de venir pieds nus recevoir, aux genoux du prince des apôtres, la sentence qu'il lui plairait de porter contre lui. Mais le fier jeune homme, tout enivré des acclamations qui l'avaient accueilli à Pise et qui de Pise le suivaient jusqu'à Sienne, n'avait pas même daigné répondre aux lettres du saint-père et Clément, le jour de Pâques, avait prononcé la sentence d'excommunication contre lui et ses partisans, qui le déclarait déchu du titre de roi de Jérusalem, le seul que lui eût laissé son oncle Manfred en le dépouillant de ses Etats, et qui déliait ses vassaux de leur serment de fidélité.

Quelques jours après, on vint annoncer à Clément IV que Conradin venait de battre à Pontavalle Guillaume de Beselve, maréchal de Charles. Clément était en prière ; il releva la tête et se contenta de prononcer ces mots :

— Les efforts de l'impie se dissiperont en fumée.

Le surlendemain, on vint dire au pape que l'armée gibeline était en vue de la ville. Le pape monta sur les remparts et de là il vit Conradin et Frédéric qui, n'osant pas l'attaquer, faisaient du moins passer orgueilleusement leurs dix mille hommes sous ses yeux. Un des cardinaux, effrayé de voir tant de braves hommes d'armes et de fière mine, s'écria alors :

— O mon Dieu ! quelle puissante armée !

— Ce n'est point une armée, répondit Clément IV ; c'est un troupeau que l'on mène au sacrifice.

Clément parlait au nom du Seigneur, et le Seigneur devait ratifier ce qu'il avait dit.

Comme l'avait prévu Clément, Rome ne fit aucune résistance ; le sénateur Henri de Castille vint ouvrir la porte de ses propres mains. Conradin s'arrêta huit jours dans la capitale du monde chrétien pour y faire reposer son armée et retrouver les trésors que son approche avait fait enfouir dans les églises ; puis, à la tête de cinq mille gens d'armes, il passa sous Tivoli, traversa le val de Celle et entra dans la plaine de Tagliacozzo. C'était là que l'attendait Charles d'Anjou.

Malgré le besoin que le prince français aurait eu en pareille occasion de toutes ses bonnes lances, il n'avait pu les réunir autour de lui, forcé qu'il avait été de mettre des garnisons dans toutes les villes de Calabre et de Sicile ; mais il avait tourné les yeux vers un allié tout naturel : c'était Guillaume de Villehardoin, prince de Morée ; il lui avait donc écrit pour lui demander du secours, et Villehardoin, traversant l'Adriatique, était accouru avec trois cents hommes.

Villehardoin était près de Charles d'Anjou, avec son grand connétable Jadie, et messire Jean de Tournay, seigneur de Calavrita, lorsqu'on commença d'apercevoir l'armée de Conradin. Vêtu d'un costume léger, moitié grec moitié français, montant un de ces rapides coursiers d'Elide dont Homère vante la vélocité, il demanda à Charles d'Anjou la permission de partir en éclaireur, pour reconnaître l'armée allemande ; cette permission accordée, Guillaume de Villehardoin lâcha la bride à son cheval, et, suivi de deux des siens, il alla se mettre en observation sur un monticule d'où il dominait toute la plaine.

L'armée de Conradin était d'un tiers plus forte à peu près que celle du duc d'Anjou, et toute composée des meilleurs chevaliers d'Allemagne. Guillaume revint donc trouver Charles avec un visage sérieux, car, si brave prince qu'il fût, il ne se dissimulait pas toute la gravité de la position.

Le roi causait avec un vieux chevalier français, plein de sens et de courage, bon au conseil, bon au combat ; c'était le sire de Saint-Valery. Le sire de Saint-Valery, tout éloigné qu'il était resté des Allemands, n'avait pas moins remarqué la supériorité de leur nombre, et il essayait de calmer l'ardeur du roi, qui, sans rien calculer, voulait s'en remettre à Dieu et marcher droit à l'ennemi, lorsque, comme nous l'avons dit, Guillaume de Villehardoin arriva.

Aux premiers mots que prononça le prince, Saint-Valery vit que c'était un renfort qui lui arrivait, et insista davantage encore pour que Charles d'Anjou se laissât guider par leurs deux avis. Charles d'Anjou alors s'en remit à eux, et Guillaume de Villehardoin et Allard de Saint-Valery arrêtèrent le plan de bataille, qui fut communiqué au roi, et adopté par lui à l'instant même.

On forma trois corps de cavalerie légère, composés de Provençaux, de Toscans, de Lombards et de Campaniens ; on donna à chaque corps un chef parlant sa langue et connu de lui, puis on mit ces trois chefs sous le commandement de Henri de Cosenze, qui était de la taille du roi, et qui lui ressemblait de visage ; en outre, Henri revêtit la cuirasse de Charles d'Anjou et ses ornemens royaux, afin d'attirer sur lui tout l'effort des Allemands.

Ces trois corps devaient engager la bataille, puis, la bataille engagée, paraître plier d'abord et fuir ensuite à travers les tentes que l'on laisserait tendues et ouvertes, afin que les Allemands ne perdissent rien des richesses qu'elles contenaient. Selon toute probabilité, à la vue de ces richesses, les vainqueurs cesseraient de poursuivre les ennemis et se mettraient à piller. En ce moment, les trois brigades devaient se rallier, sonner de la trompette, et à ce signal Charles d'Anjou, avec six cents hommes, et Guillaume de Villehardoin avait trois cents, devaient prendre en flanc leurs ennemis et décider de la journée.

De son côté, Conradin divisa son armée en trois corps, afin que le mélange des races n'amenât point de ces querelles si fatales un jour de combat ; il donna les Italiens à Galvano de Lancia, frère de cet autre Lancia qui avait été fait prisonnier à la bataille de Bénévent ; les Espagnols à Henri de Castille, le même qui avait ouvert les portes de Rome ; enfin il prit pour lui et Frédéric les Allemands, qui l'avaient suivi du fond de l'empire.

Ces dispositions prises de chaque côté, Charles jugea que le moment était venu de les mettre à exécution ; il renouvela à Henri de Cosenze et à ses trois lieutenans les instructions qu'il leur avait déjà données, et cette poignée d'hommes, qui pouvait monter à deux mille cinq cents cavaliers, s'avança au-devant de Conradin.

Les chefs de l'armée impériale, voyant au premier rang l'étendard de Charles d'Anjou, et croyant le reconnaître lui-même à ses ornemens royaux et à son armure dorée, ne

doutèrent point qu'ils n'eussent en face d'eux toute l'armée guelfe. Or, comme il était facile de voir qu'elle était de moitié moins nombreuse que l'armée gibeline, leur courage s'en augmenta ; et Conradin ayant fait entendre le cri de *Souabe, chevaliers !* mit sa lance en arrêt, et chargea le premier sur les Provençaux, les Lombards et les Toscans.

Le choc fut rude ; on avait dit aux chefs de ne tenir que le temps suffisant pour faire croire aux impériaux à une victoire sérieuse ; mais, quand tant de braves chevaliers se virent aux mains, ils eurent honte de lâcher pied même pour faire tomber leurs ennemis dans une embuscade ; ils se défendirent donc avec tant d'acharnement, que Charles d'Anjou, ne comprenant rien à la non-exécution de ses ordres, quitta le petit vallon où il était caché avec ses six cents hommes, et monta sur une colline pour voir ce qui se passait.

La lutte était terrible ; tous les efforts des impériaux s'étaient concentrés sur le point où ils avaient cru reconnaître le roi ; Henri de Cosenze avait été entouré, et craignant, s'il se rendait, qu'on ne reconnût qu'il n'était pas le vrai roi, il voulait se faire tuer. De leur côté, ses lieutenans et ses soldats ne voulaient point l'abandonner, et au lieu de fuir tenaient ferme. En les voyant entourés ainsi et lutter si courageusement contre des forces doubles des leurs, Charles d'Anjou voulait abandonner le plan de bataille et courir à leur secours ; mais Allard de Saint-Valery le retint. En ce moment Henri de Cosenze tomba percé de coups, et les autres lieutenans, perdant l'espoir de le sauver, donnèrent l'ordre de la retraite, qui bientôt se changea en déroute.

Alors ce qui avait été prévu arriva, les soldats de Charles d'Anjou et ceux de Conradin se jetèrent pêle-mêle à travers le camp, les uns fuyant, les autres poursuivant ; mais à peine les impériaux eurent-ils vu les tentes ouvertes, qu'attirés par les étoffes précieuses, par les vases d'argent, par les armures splendides qu'elles renfermaient, croyant d'ailleurs Charles d'Anjou tué et son armée dispersée, ils rompirent leurs rangs et se mirent à piller. Vainement les deux jeunes gens firent-ils tous leurs efforts pour les maintenir ; leur voix ne fut point entendue, ou ceux qui l'entendirent ne l'écoutèrent point, et à peine si de leurs cinq mille hommes d'armes, il en resta autour d'eux cinq cents avec lesquels ils continuèrent de poursuivre les fugitifs ; tous les autres s'arrêtèrent, et, rompant l'ordonnance, s'éparpillèrent par la plaine.

C'était le moment si impatiemment attendu par Charles d'Anjou. Avant même que les fuyards donnassent, en sonnant de la trompette, le signal convenu, il se dressa sur ses arçons, et criant : *Montjoie ! Montjoie, chevaliers !* il vint donner avec ses six cents hommes de troupes fraîches au milieu des pillards, qui étaient si loin de s'attendre à cette surprise, que, le prenant pour un détachement des leurs qui rejoignait le corps d'armée, ils ne se mirent pas même en défense. De son côté Villehardoin arrivait comme la foudre ; en même temps on entendit la trompette des troupes légères ; l'armée de Conradin était prise entre trois murailles de fer.

Avant que les Allemands eussent reconnu le piège dans lequel ils venaient de tomber, ils étaient perdus ; aussi n'essayèrent-ils pas même de résister, et commencèrent-ils à fuir par toutes les ouvertures que leur présentaient entre elles les trois batailles de leurs ennemis. Conradin voulait se faire tuer sur la place ; mais Frédéric et Galvano Lancia prirent chacun son cheval par la bride et l'emmenèrent au galop, malgré ses efforts pour se débarrasser d'eux.

Ils firent quarante-cinq milles ainsi, ne s'arrêtant qu'une seule fois pour faire manger leurs chevaux ; enfin ils arrivèrent à Astur, villa située à un mille de la mer. Là ils furent reconnus pour des Allemands par des gens du seigneur de Frangipani, à qui appartenait cette villa, et qui allèrent prévenir leur maître que cinq ou six hommes, couverts de sang et de poussière, avaient mis pied à terre et venaient de faire prix avec un pêcheur pour les conduire en Sicile ; le départ était fixé à la nuit suivante.

Le seigneur de Frangipani, après quelques questions sur la manière dont les Allemands étaient vêtus, ayant appris qu'ils étaient couverts de cuirasses dorées et portaient des couronnes sur leurs casques, ne douta plus que ce ne fussent d'illustres fugitifs ; il fut encore confirmé dans cette idée lorsqu'il apprit dans la journée que Conradin avait été battu par Charles d'Anjou. Alors, l'idée lui vint que l'un de ces fugitifs était peut-être le prétendant lui-même, et il comprit que si cela était ainsi, et s'il pouvait le livrer à Charles d'Anjou, celui-ci lui paierait son ennemi mortel au poids de l'or.

En conséquence, s'étant informé à quelle heure les fugitifs devaient s'embarquer, il fit préparer une barque du double plus grande que celle qui leur était destinée, y fit coucher une vingtaine d'hommes d'armes, s'y rendit lui-même lorsque la nuit commença de tomber, et, caché dans une petite crique, il attendit que le pêcheur mit à la voile ; à peine y fut-il, qu'il appareilla à son tour, et, comme sa barque était de moitié plus grande que celle qu'il poursuivait, il l'eut bientôt rejointe et même dépassée. Alors il se mit en travers, et, coupant le chemin aux fugitifs, il leur ordonna de se rendre. Conradin essaya de se mettre en défense, mais il n'avait que quatre hommes avec lui, et le seigneur de Frangipani en avait vingt ; il fallut donc céder au nombre, et les deux jeunes gens furent ramenés prisonniers, avec leur suite, à la tour d'Astur.

Le seigneur de Frangipani ne s'était pas trompé : il reçut de Charles d'Anjou la seigneurie de Pilosa, située entre Naples et Bénévent, et livra, en échange, ses prisonniers au roi de Sicile.

Une fois maître du dernier rival qu'il crût devoir craindre, Charles d'Anjou hésita entre la mort et une prison éternelle ; la mort était plus sûre, mais aussi c'était un exemple bien terrible à donner au monde, que de faire tomber la tête d'un jeune roi de dix-sept ans sous la hache du bourreau. Il crut alors devoir en référer au pape, et lui fit demander conseil.

L'inflexible Clément IV se contenta de répondre cette seule ligne, terrible par son laconisme même :

Vita Conradini, mors Caroli. — Mors Conradini, vita Caroli.

Dès lors Charles n'hésita plus ; un crime autorisé par le pape cessait d'être un crime et devenait un acte de justice. Il convoqua donc un tribunal ; ce tribunal se composait de deux députés de chacune des deux villes de la Terre de Labour et de la Principauté. Conradin fut amené devant ce tribunal sous l'accusation de s'être révolté contre son souverain légitime, d'avoir méprisé l'excommunication de l'Église, de s'être allié avec les Sarrasins, d'avoir pillé les couvens et les églises de Rome.

Une seule voix osa s'élever en faveur de Conradin : celui qui donna cette preuve de courage s'appelait Guido de Suzaria ; un seul homme se présenta pour lire la sentence : l'histoire n'a pas conservé le nom de celui qui donna cette preuve de lâcheté. Seulement Villani raconte que ce juge avait à peine fini la lecture régicide que Robert, comte de Flandre, propre gendre de Charles d'Anjou, se leva, et, tirant son estoc, lui en donna un coup à travers la poitrine en s'écriant :

— Tiens, voici pour t'apprendre à oser condamner à mort un aussi noble et si gentil seigneur.

Le juge tomba, en jetant un cri, et expira presque au même instant. Et il n'en fut pas autre chose de ce meurtre, ajoute Villani, le roi et toute sa cour ayant reconnu que Robert de Flandre venait de se conduire en vaillant seigneur.

Conradin n'était pas présent lorsque l'arrêt fut prononcé ; on descendit alors dans sa prison, et on le trouva jouant aux échecs avec Frédéric.

Les deux jeunes gens, sans se lever, écoutèrent la sentence que leur lut le greffier ; puis la lecture achevée, ils se remirent à leur partie.

Le supplice était fixé pour le lendemain, huit heures du matin. Conradin y fut conduit accompagné de Frédéric, duc d'Autriche, des comtes Gualferano et Bartolomeo Lancia, Gérard et Gavano Donoratico de Pise. La seule grâce que Charles d'Anjou lui eût accordée était d'être exécuté le premier.

Arrivé au pied de l'échafaud, Conradin repoussa les deux bourreaux qui voulaient l'aider à monter l'échelle, et monta seul d'un pas ferme.

Arrivé sur la plate-forme, il détacha son manteau, puis, s'agenouillant, il pria un instant.

Pendant qu'il priait, ayant entendu le bourreau qui s'approchait de lui, il fit signe qu'il avait fini ; et, se relevant en effet :

— O ma mère ! ma mère ! dit-il à haute voix, quelle profonde douleur te causera la nouvelle qu'on va te porter de moi !

A ces mots, qui furent entendus de la foule, quelques sanglots éclatèrent. Conradin vit que parmi ce peuple il lui était encore des amis et peut-être des vengeurs.

Alors il tira son gant de sa main, et le jetant au milieu de la place :

Au plus brave ! cria-t-il.

Et il présenta sa tête au bourreau.

Frédéric fut exécuté immédiatement après lui, et ainsi s'accomplit la promesse que les deux jeunes gens s'étaient faite, que la mort même ne pourrait les séparer.

Puis vint le tour de Gualferano et de Bartolomeo Lancia, et des comtes Gérard et Gavano Donoratico de Pise.

Le gant jeté par Conradin au milieu de la foule fut ramassé par Henri d'Apifero, qui le porta à don Pierre d'Aragon, seul et dernier héritier de la maison de Souabe, comme mari de Constance, fille de Manfred.

JEAN DE PROCIDA

Vers la fin de l'année 1268, il y avait à Salerne un noble Sicilien qui s'appelait Jean, et qui était seigneur de l'île de Procida ; aussi était-il généralement connu sous le nom de Jean de Procida. Jean pouvait alors être âgé de trente-quatre ou trente-cinq ans.

Quoique jeune encore, sa réputation était grande, non seulement dans la noblesse, car, outre sa seigneurie de Procida, il était encore seigneur de Tramonte et du Cajano, de son chef et du chef de sa femme seigneur de Pistiglioni, mais dans les armes, car il avait combattu avec Frédéric, et dans l'administration, car il avait fait exécuter le port de Palerme. Enfin son nom n'était pas moins illustre dans les sciences ; en effet, Jean s'était adonné tout particulièrement à la médecine, et il avait guéri des maladies que les plus grands mires de l'époque regardaient comme incurables.

A la mort de Manfred, dont il était grand-protonotaire, il s'était rallié à Charles d'Anjou, qui l'avait fait membre de son conseil ; mais, soit, comme le disent les uns, qu'il se fût aperçu que Charles d'Anjou était l'amant de sa femme Pandolfina, soit que la mort tragique de Conradin l'eût détaché de son nouveau roi, il quitta Salerne et passa en Sicile sans que ce départ fît naître aucun soupçon, car il était déjà absent depuis deux ans lorsque Charles d'Anjou, au moment de partir lui-même pour Tunis avec Louis IX son frère, permit à deux de ses favoris nommés, l'un Gautier Carracciolo, et l'autre Manfredo Commacello, d'aller le consulter sur une maladie dont ils étaient atteints.

On connaît le résultat de la croisade : Louis IX, se fiant au Dieu pour lequel il s'était armé, débarqua sur le rivage d'Afrique au moment des grandes chaleurs, sans attendre, comme le lui avait conseillé son frère, que les pluies les eussent tempérées. La peste se mit dans l'armée, et le héros chrétien mourut martyr le 25 août 1270.

Charles d'Anjou prit le commandement de l'armée, alla assiéger Tunis ; mais, au lieu d'y presser le roi maure à la dernière extrémité, comme le demandaient peut-être et la mémoire de son frère et l'intérêt de l'Eglise, il traita avec lui à la condition qu'il se reconnaîtrait tributaire de la Sicile, et, ramenant ses vaisseaux vers son royaume, au lieu de les conduire à Jérusalem, il débarqua à Trapani au milieu d'une effroyable tempête. Déclarant alors que la croisade était finie, il invita chaque prince à rentrer dans ses Etats, et donna l'exemple lui-même en faisant voile pour Naples, sa capitale.

Cependant Jean de Procida, après avoir parcouru toute la Sicile et s'être assuré que chacun, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, y gardait un cœur sicilien, avait cherché sur tous les trônes d'Europe quel était le prince qui avait à la fois le plus de droits et d'intérêt à renverser Charles d'Anjou du trône de Naples et de Sicile, et il avait reconnu que c'était don Pierre d'Aragon, gendre de Manfred, et cousin du jeune Conradin, qui venait d'être si cruellement mis à mort sur la place du Marché-Neuf, à Naples.

Il s'était donc rendu à Barcelone, où il avait trouvé le roi don Pierre et la reine, sa femme, fort douloureusement attristés de cette destruction qui s'était mise dans leur famille.

Mais don Pierre était un prince sage qui ne faisait rien que gravement et sûrement ; il avait reçu, avec de grands honneurs, Henri d'Apifero, qui lui avait apporté le gant de Conradin, et, quoique dès cette époque sa résolution eût sans doute été prise, il s'était contenté de suspendre ce gant au pied de son lit, entre son épée et son poignard, mais sans rien dire ni sans rien promettre. Au reste, il avait offert à Henri d'Apifero de rester à sa cour, lui promettant qu'il y serait traité à l'égal des plus grands seigneurs de Castille, de Valence et d'Aragon. Henri y était resté trois ans, espérant que le roi don Pierre prendrait quelque parti hostile à l'égard de Charles d'Anjou ; mais, malgré les pleurs de sa femme Constance, malgré la présence accusatrice de Henri, il ne lui avait plus parlé de la cause de son voyage ; et le chevalier, croyant qu'il l'avait oubliée, s'était retiré sans rien dire, et était monté sur un vaisseau qui s'en allait en croisade.

Ce fut quelque temps après son départ que Jean de Procida arriva.

Jean demanda une audience au roi don Pierre, et l'obtint aussitôt, car sa réputation s'était étendue jusqu'en Castille, et l'on savait à la fois que c'était un vaillant homme d'armes, un loyal conseiller et un grand médecin. Il dit à don Pierre tout ce qu'il venait de voir de ses propres yeux, et comment la Sicile était prête à se révolter. Le roi d'Aragon l'écouta d'un bout à l'autre sans rien dire, et, lorsqu'il eut fini, le conduisant dans sa chambre, il lui montra pour toute réponse le gant, de Conradin cloué au pied de son lit, entre son poignard et son épée.

C'était une réponse ; si claire qu'elle fût cependant, elle n'était point assez précise pour Jean de Procida. Aussi, quelques jours après, sollicita-t-il une nouvelle audience, et, plus hardi cette fois que la première, pressa-t-il don Pierre de s'expliquer. Mais don Pierre, qui, comme le dit son historien Ramon de Muntaneo, était un prince qui songeait toujours au commencement, au milieu et à la fin, se contenta de lui répondre qu'avant de rien entreprendre, un roi devait songer à trois choses :

1° Ce qui pouvait l'aider ou le contrarier dans son entreprise ;

2° Où il trouverait l'argent nécessaire à son entreprise ;

3° Ne se fier qu'à des gens qui lui garderaient le secret sur cette entreprise.

Procida, qui était un homme sage, répondit qu'il reconnaissait la vérité de cette maxime, et que des trois choses qu'exigeait don Pierre il faisait sa propre affaire.

En conséquence, rien de plus, pour cette fois, ne fut dit ni fait entre don Pierre d'Aragon et Jean de Procida ; et, le lendemain de cette entrevue, Jean de Procida s'embarqua sur un navire, sans dire où il allait ni quand il reviendrait.

En effet, la position du roi don Pierre était difficile, et il avait raison d'être inquiet sur les trois points qu'il avait indiqués.

L'Occident ne lui offrait point d'allié contre Charles d'Anjou, ses coffres étaient vides, et, s'il transpirait la moindre chose de son projet de détrôner le roi de Sicile, les papes qui le soutenaient ne pouvaient manquer de l'excommunier comme ils avaient fait de Frédéric, de Manfred et de Conradin. Or, tous trois avaient fini fort piteusement : Frédéric par le poison, Manfred par le fer, et Conradin sur l'échafaud.

De plus, il y avait liaison fort intime entre le roi don Pierre et le roi Philippe le Hardi, son beau-frère. Lorsque le premier n'était encore qu'enfant, il était venu à la cour de France, où il avait été reçu avec grand honneur, et où il était resté deux mois, prenant part à tous les jeux et tournois qui avaient été célébrés à l'occasion de son arrivée. Pendant ces deux mois, une telle intimité s'était formée entre les deux princes, qu'ils s'étaient mutuellement prêté foi et hommage, s'étaient juré qu'ils ne s'armeraient jamais l'un contre l'autre en faveur de qui que ce fût au monde, et, en garantie de ce serment, avaient communié tous deux de la même hostie.

Jusque-là, cette amitié s'était maintenue inaltérable, et souvent, en signe de cette amitié, le roi d'Aragon portait à la selle de son cheval, sur un canton, les armes de France, et sur l'autre les armes d'Aragon ; ce que faisait aussi le roi de France.

Or déclarer la guerre à Charles d'Anjou, oncle du roi Philippe le Hardi, n'était-ce pas violer le premier de tous les sermens jurés ?

Cependant, au moment où, comme on le voit, les choses paraissaient impossibles à mener à bien, Dieu permit qu'elles s'arrangeassent pour le plus grand bonheur de la Sicile.

Michel Paléologue, grand connétable et grand domestique de l'empereur grec à Nicée, venait de déposer l'empereur Jean IV, lui avait fait crever les yeux, comme c'était l'habitude, puis, ayant marché sur Constantinople, il en avait chassé les Francs qui y régnaient depuis l'an 1204, c'est-à-dire depuis cinquante-six ans.

C'était Beaudoin II qui était alors empereur, Beaudoin dont le fils Philippe était marié à Béatrix d'Anjou, fille du roi de Naples.

Charles d'Anjou, débarrassé de ses deux rivaux, voyant son double royaume à peu près en paix, avait tourné les yeux vers l'Orient, et, rêvant un immense royaume franc qui ceindrait la moitié de la Méditerranée, il avait fait alliance avec les princes de Morée, et avait résolu de renverser Paléologue. En conséquence, il préparait, à la grande terreur de ce dernier, une foule de vaisseaux, de nefs et de galères, qu'il disait tout haut être destinés à une expédition dont le but était de rétablir son gendre Philippe sur le trône de Constantinople.

L'empereur, de son côté, était occupé à se prémunir contre cette entreprise ; il avait levé des contributions et des troupes par tout l'empire, il faisait construire des vaisseaux, il faisait réparer ses ports, et cependant toutes ces précautions ne le rassuraient pas, car il savait à quel terrible en-

nemi il avait affaire, lorsqu'on lui annonça tout à coup qu'un moine franciscain, arrivant de Sicile, demandait à lui parler pour choses de la plus haute importance.

L'empereur ordonna aussitôt qu'il fût introduit, et cet ordre exécuté, Paléologue et l'inconnu se trouvèrent en face l'un de l'autre.

L'empereur était défiant comme un Grec ; aussi, se tenant à distance du moine :

— Mon père, lui, demanda-t-il, que me voulez-vous ?

— Très noble empereur, répondit le moine, ordonnez ; je vous demande au nom du Seigneur Dieu que je puisse vous accompagner en quelque lieu secret où ce que j'ai à vous dire ne soit entendu de personne.

— Que voulez-vous donc me dire de si particulier ?

— Je veux vous entretenir de la plus grande affaire que vous ayez au monde.

— D'abord, qui êtes-vous ? demanda l'empereur.

— Je suis Jean, seigneur de Procida, répondit le moine.

— Venez donc et suivez-moi, dit l'empereur.

Et ils montèrent aussitôt sur la plus haute tour du palais, et quand ils furent arrivés sur la plate-forme :

— Seigneur Jean de Procida, dit l'empereur en lui montrant le vide qui les environnait de tous côtés, nous n'avons ici que Dieu qui puisse nous entendre ; parlez donc en toute sécurité.

— Très noble empereur, lui répondit Jean, ne sais-tu pas que le roi Charles a juré sur le Christ de t'enlever ta couronne, de te tuer toi et les tiens, comme il a tué le noble roi Manfred et le gentil seigneur Conradin, et qu'en conséquence, avant qu'il soit un an, il va se mettre en route pour conquérir ton royaume, avec cent vingt galères armées, trente gros vaisseaux, quarante comtes et dix mille cavaliers, et une foule de croisés chrétiens ?

— Hélas ! dit l'empereur, messire Jean, que voulez-vous ? Oui, je le sais, et j'en vis comme un homme désespéré : j'ai déjà voulu m'arranger plusieurs fois avec le roi Charles, et jamais il n'a voulu entendre à rien. Je me suis mis au pouvoir de la sainte Eglise de Rome, de nos seigneurs les cardinaux et de notre saint-père le pape ; je me suis mis entre les mains du roi de France, du roi d'Angleterre, du roi d'Espagne et du roi d'Aragon, et chacun me répond verbalement aux lettres que je lui envoie qu'il craint de mourir rien que d'en parler, tant est grande la puissance de ce terrible roi Charles. C'est pourquoi je n'attends ni conseils, ni secours des hommes, et je n'espère plus qu'en Dieu, puisque, malgré tout ce que j'ai pu faire, je ne trouve dans les chrétiens ni aide ni conseil.

— Eh bien ! dit Jean de Procida, celui qui te délivrerait de cette grande crainte qui te tient, le regarderais-tu comme digne de quelque récompense ?

— Il mériterait tout ce que je pourrais faire, s'écria l'empereur. Mais qui serait assez hardi pour penser à moi de sa seule et bonne volonté ? qui serait assez puissant pour faire la guerre pour moi à la puissance du roi Charles ?

— Ce sera moi, répondit Jean de Procida.

Et l'empereur le regarda avec étonnement et lui demanda :

— Comment ferez-vous pour achever, vous, simple seigneur, ce que n'osent même entreprendre les plus puissans rois de la terre ?

— Cela me regarde, répondit Jean ; sachez seulement que je tiens la chose pour sûre et certaine.

— Dites-moi donc alors comment vous comptez vous y prendre ? demanda l'empereur.

— Sauf votre respect, répondit Jean, je ne vous le dirai point que vous ne m'ayez promis 100.000 onces.

— Et, avec les 100.000 onces, que ferez-vous ?

— Ce que je ferai ? dit Procida ; je ferai venir quelqu'un qui prendra la terre de Sicile au roi Charles, et qui lui donnera tant à faire qu'il en aura pour tout le reste de ses jours à se débarrasser de lui.

— Si tu es en état de tenir ce que tu me promets, répondit l'empereur, ce n'est pas 100.000 onces seulement que je te donnerai, mais ce sont tous mes trésors dont tu peux disposer.

Et Jean de Procida dit alors :

— Seigneur empereur, signez-moi donc une lettre par laquelle vous me donnerez créance près de tel souverain qui me conviendra, et dans laquelle vous vous engagerez à me payer 100.000 onces en trois paiemens : le premier pour commencer l'entreprise, le second quand elle sera en son milieu, et le troisième quand elle aura eu bonne fin.

— Descendons dans mon cabinet, répondit l'empereur, et à l'instant même je vous ferai écrire et sceller cette lettre.

— Avec votre permission, très noble empereur, reprit Jean, mieux vaut que vous m'écriviez cette lettre de votre main, et que vous la scelliez vous-même, car outre qu'étant toute de votre écriture elle aura un plus grand crédit, nul ne saura que nous deux ce qui se sera passé entre vous et moi.

— Vous avez raison, dit l'empereur, et je vois que ce n'est point à tort que vous vous êtes fait la réputation d'un sage et vaillant homme.

Alors ils descendirent tous deux dans le cabinet particulier de l'empereur, qui écrivit la lettre de sa main, la scella lui-même, et la remit à messire Jean de Procida.

— Et maintenant, pour plus grande sûreté encore, répondit messire Jean, il faut que vous me fassiez chasser de vos Etats, comme si j'avais commis quelque méchante action, car, de cette façon, personne ne se doutera, même vos plus intimes, qu'il y ait alliance entre vous et moi.

L'empereur approuva ce projet, et le lendemain messire Jean de Procida fut arrêté publiquement et reconduit hors de l'empire. Puis, lorsqu'on demanda ce qu'avait fait ce moine inconnu, on répondit qu'il était venu de la part du roi Charles pour empoisonner l'empereur de Constantinople.

Le vaisseau qui emmenait Jean de Procida le déposa à Malte, d'où il prit une barque et gagna la Sicile.

A peine y eut-il mis le pied, qu'évitant les côtes, qui étaient gardées par les Angevins, il pénétra dans l'intérieur des terres et s'en alla trouver, toujours vêtu en franciscain, messire Palmieri Abbate et plusieurs autres barons de Sicile aussi puissans et aussi patriotes que lui.

Puis, les ayant rassemblés, il leur dit :

— Misérables que vous êtes, vendus comme des chiens et traités comme des chiens, ne vous lasserez-vous donc jamais d'être des esclaves et de vivre comme des animaux, quand vous pouvez être des seigneurs et vivre comme des hommes ? Allez, vous n'êtes pas dignes que Dieu vous regarde en pitié, puisque vous n'avez pas pitié de vous-mêmes.

Alors, tous répondirent d'une seule voix :

— Hélas ! messire Jean de Procida, comment pouvons-nous faire autrement que nous faisons, nous qui sommes soumis à des maîtres puissans comme jamais il n'y en eût au monde ? Tout au contraire, il nous semble que, quelque effort que nous fassions, nous ne sortirons jamais d'esclavage.

— Eh bien donc ! dit Procida, puisque vous n'avez pas le courage de vous délivrer vous-mêmes, je vous délivrerai, moi, pourvu que vous vouliez faire ce que je vous dirai.

Et tous tombèrent à genoux devant Jean de Procida, l'appelant leur sauveur et leur second Christ, et lui demandant ce qu'ils avaient à faire pour le seconder.

— Il faut, dit Jean de Procida, retourner dans vos terres, armer vos vassaux, et leur dire de se tenir prêts à un signal. Quand le temps sera venu, je vous donnerai ce signal, et vous, vous le transmettrez à vos vassaux.

— Mais, dirent les seigneurs, comment pouvons-nous entreprendre une pareille chose sans argent et sans appui ?

— Quant à l'argent, je l'ai déjà, dit Procida ; et quant à l'appui, je l'aurai bientôt, si vous voulez écrire la lettre que je vais vous dicter.

Tous répondirent qu'ils étaient prêts, et Jean de Procida dicta la lettre suivante :

« Au magnifique, illustre et puissant seigneur, roi d'Aragon et comte de Barcelone.

« Nous nous recommandons tous à votre grâce. Et d'abord messire Alaimo, comte de Lentini, puis messire Palmieri Abbate, puis messire Gualtieri de Galata-Girone, et tous les autres barons de l'île de Sicile, nous vous saluons avec toute révérence, en vous priant d'avoir pitié de nos personnes, comme vendus et assujettis à l'égal des bêtes.

« Nous nous recommandons à votre seigneurie et à madame votre épouse, qui est notre maîtresse, et à laquelle nous devons porter allégeance.

« Nous vous envoyons prier de daigner nous délivrer, retirer et arracher des mains de nos ennemis, qui sont aussi les vôtres, de même que Moïse délivra le peuple des mains de Pharaon.

« Croyez donc, magnifique, illustre et puissant seigneur roi, à notre dévouement et à notre reconnaissance, et, pour tout ce qui n'est point porté en cette lettre, rapportez-vous-en à ce que vous dira messire Jean de Procida. »

Puis ils signèrent cette lettre, et, l'ayant scellée de leurs sceaux, ils la remirent à messire Jean de Procida, qui la joignit à celle qu'il avait déjà reçue de Michel Paléologue, et qui, se remettant en voyage, partit aussitôt pour Rome.

Nicolas III de la maison des Ursins régnait alors : c'était un homme d'une volonté forte et persévérante, qui voulait fixer authentiquement le pouvoir temporel de la tiare, et qui, en conséquence, après avoir fait tous ses parens princes, avait cherché pour eux des alliances dans les plus puissantes maisons d'Europe ; il avait donc fait demander à Charles d'Anjou la main de sa fille pour un de ses neveux ; mais Charles d'Anjou avait dédaigneusement refusé.

De là était née dans le cœur du saint-père une haine

se tête, mais profonde qui lui faisait oublier ce qu'il devait à ses prédécesseurs Urbain IV et Clément IV.

Jean de Procida connaissait cette haine, et il comptait sur elle pour rallier le pape au parti de la Sicile.

Arrivé à Rome, toujours sous sa robe de franciscain, il fit donc demander au pape une audience ; le pape, qui le connaissait de réputation, la lui accorda aussitôt.

A peine Procida se vit-il en présence du saint-père, que, reconnaissant à la manière gracieuse dont il le recevait que ses intentions étaient bonnes à son égard, il lui demanda à lui parler dans un lieu plus secret que celui où ils se trouvaient : le pape y consentit volontiers, et, ouvrant lui-même la porte d'une chambre retirée qui lui servait d'oratoire, il y introduisit Jean de Procida.

Puis, y étant entré à son tour, il ferma la porte derrière lui.

Alors Jean de Procida regarda autour de lui et voyant qu'effectivement nul regard ne pouvait pénétrer jusqu'où il était, il tomba aux genoux du pape, qui le voulut relever ; mais lui, n'en voulant rien faire :

— O saint père ! lui dit-il, toi qui maintiens dans ta droite tout le monde en équilibre, toi qui es le délégué du Seigneur en ce monde, toi qui dois désirer avant toute chose la paix et le bonheur des hommes, intéresse-toi à ces malheureux habitans des royaumes de Pouille et de Sicile, car ils sont chrétiens comme le reste des hommes et cependant traités par leur maître au-dessous des plus vils animaux.

Mais le pape répondit :

— Que signifie une pareille demande, et comment veux-tu que j'aille contre le roi Charles, mon fils, qui maintient la pompe et l'honneur de l'Eglise ?

— O très saint-père, s'écria Jean de Procida, oui, vous devez parler ainsi, car vous ne savez pas encore à qui vous parlez ; mais moi je sais au contraire que le roi Charles n'obéit à aucun de vos commandemens.

Alors le pape lui dit :

— Vous savez cela, mon fils ! et dans quel cas n'a-t-il pas voulu nous obéir ?

— Je n'en citerai qu'un, très saint-père, répondit Jean ; ne lui avez-vous pas fait demander une de ses filles pour un de vos neveux, et ne vous a-t-il pas refusé ?

Le pape devint très pâle et dit :

— Mon fils, comment savez-vous cela ?

— Je sais cela, très saint-père, et non seulement je le sais, mais encore beaucoup d'autres seigneurs le savent comme moi et c'était un bruit généralement répandu dans la terre de la Sicile lorsque je l'ai quittée, que non seulement il avait refusé l'honneur de votre alliance, mais encore que, devant votre ambassadeur, il avait dédaigneusement déchiré les lettres de Votre Sainteté.

— Cela est vrai, cela est vrai, dit le pape, n'essayant plus même de dissimuler la haine qu'il portait au roi Charles ; et j'avoue que si je trouvais l'occasion de l'en faire repentir, je la saisirais bien volontiers.

— Eh bien ! cette occasion, très saint-père, je viens vous l'offrir, moi, et plus prompte et plus certaine que vous ne la trouverez jamais.

— Comment cela ? demanda le pape.

— Je viens vous offrir de lui faire perdre la Sicile d'abord, puis, après la Sicile, peut-être bien encore tout le reste de son royaume.

— Mon fils, dit le saint-père, songez à ce que vous dites, et vous oubliez, ce me semble, que ces pays sont à l'Eglise.

— Eh bien ! répondit Procida, je les lui ferai enlever par un seigneur plus fidèle que lui à l'Eglise, qui paiera mieux que lui le cens dû à l'Eglise, et qui se conformera en tous points comme chrétien et comme vassal à ce que lui ordonnera l'Eglise.

— Et quel est le seigneur qui aura tant de hardiesse que de marcher contre le roi Charles ? demanda le pape.

— Promettez-moi, très saint père, quelque parti que vous preniez, de tenir son nom secret, et je vous le dirai.

— Sur ma foi, je te le promets, dit le saint-père.

— Eh bien, ce sera don Pierre d'Aragon, reprit Jean de Procida, et il accomplira cette entreprise avec l'argent du Paléologue et l'appui des barons de Sicile, ainsi que ces lettres peuvent en faire foi à Votre Sainteté.

Le pape lut les lettres, et lorsqu'il les eut lues :

— Et quel sera le chef de la révolte ? demanda-t-il.

— Ce sera moi, répondit Jean de Procida, à moins que Votre Sainteté n'en connaisse un plus digne que moi.

— Il n'en est pas de plus digne que vous, messire, répondit le pape. Accomplissez donc votre projet, et nous le seconderons de nos prières.

— C'est beaucoup, dit messire Jean, mais ce n'est point assez ; il me faut encore une lettre de Votre Sainteté pour la joindre à celle de Michel Paléologue et à celle des barons de Sicile.

— Je vais donc vous la donner, dit le pape, telle que vous la désirez.

Et alors il s'assit devant une table et écrivit la lettre suivante :

« Au très chrétien roi notre fils Pierre, roi d'Aragon, le pape Nicolas III.

« Nous te mandons notre bénédiction avec cette recommandation sainte, que, nos sujets de Sicile étant tyrannisés et non bien gouvernés par le roi Charles, nous te demandons et commandons d'aller dans l'île de Sicile, en te donnant tout le royaume à prendre et à maintenir, comme fils conquérant de la sainte mère Eglise romaine.

« Donne créance à messire Jean de Procida, notre confident, et à tout ce qu'il te dira de bouche ; tiens caché le fait, afin qu'on n'en sache jamais rien, et pour cela je te prie qu'il te plaise de vouloir bien commencer cette entreprise et de ne rien craindre de qui voudrait t'offenser. »

Messire Jean de Procida joignit la lettre du saint-père aux deux lettres qu'il avait déjà, et, pour ne point perdre un temps précieux, il s'embarqua le lendemain au port d'Ostie, afin de toucher en Sicile, et de la Sicile gagner Barcelone.

Messire Jean aborda à Cefalu, et donna ordre à son bâtiment d'aller l'attendre à Girgenti.

Alors il traversa toute la Sicile, pour s'assurer que les sentimens de ses compatriotes étaient toujours les mêmes, et pour annoncer aux seigneurs conjurés qu'ils n'avaient plus qu'à se tenir prêts, et que le signal ne se ferait pas attendre. Puis, messire Jean de Procida ayant doublé leur courage par l'espoir qu'il leur donnait, il gagna Girgenti, monta sur son navire, et s'embarqua pour Barcelone.

Mais le Dieu qui l'avait toujours encouragé et soutenu sembla tout à coup l'abandonner.

Il est vrai que ce que messire Jean de Procida regarda d'abord comme un revers de fortune, n'était rien autre chose qu'une nouvelle faveur de la Providence.

Une tempête terrible s'éleva, qui jeta le navire de messire Jean de Procida sur les côtes d'Afrique, où il fut pris, lui et tout son équipage, et conduit devant le roi de Constantine, qui lui demanda qui il était et où il allait.

Messire Jean, qui était, comme toujours, habillé en franciscain, se garda bien de révéler sa condition, et se contenta de répondre qu'il était un pauvre moine chargé par Sa Sainteté d'une mission secrète pour le roi Pierre d'Aragon.

Alors le roi de Constantine réfléchit un instant, et ayant fait éloigner tout le monde :

— Veux-tu, demanda-t-il, te charger aussi d'une mission de ma part pour le roi don Pierre ?

— Oui, répondit Procida, et bien volontiers, si cette mission n'a rien de contraire à la religion catholique et aux intérêts de notre saint-père le pape.

— Bien au contraire, répondit le roi de Constantine, car voici ce qui nous arrive.

Et il raconta à Jean de Procida que son neveu, le roi de Bougie, étant révolté contre lui et voulant le détrôner, il ne voyait d'autre moyen de conserver son trône qu'en se mettant sous la protection du roi d'Aragon ; et, pour que cette protection fût encore plus efficace, le roi de Constantine ajouta qu'il était prêt à se faire chrétien, lui et tout son royaume, si le roi don Pierre voulait le recevoir pour son filleul et pour son vassal.

Jean de Procida promit de s'acquitter de la mission qui lui était confiée, et, au lieu de le retenir en prison, le roi de Constantine, au grand étonnement de ses ministres et de son peuple, lui fit rendre la liberté, ainsi qu'à tout son équipage. Puis son navire, toujours par l'ordre du roi, lui ayant été rendu avec tout ce qu'il contenait, il s'embarqua aussitôt, et après une heureuse traversée il descendit à Barcelone.

Comme on le pense bien, après ce qui s'était passé au premier voyage de messire Jean de Procida, son retour était un grand événement pour le roi don Pierre ; aussi le mena-t-il comme la première fois dans la chambre la plus secrète de son palais et là il lui demanda avec empressement ce qu'il avait fait depuis son départ.

— Très noble seigneur roi, répondit Procida, vous m'avez dit que pour accomplir la grande entreprise que je vous avais proposée, il fallait trois choses : un appui, de l'argent, et le secret.

— Cela est vrai, répondit don Pierre.

— Le secret a été bien gardé, reprit messire Jean de Procida, puisque vous-même, monseigneur, ignorez d'où je viens. Quant à l'argent, voici la lettre de l'empereur Paléologue, qui s'engage à vous donner 100.000 onces. Enfin, quant à l'appui, voici l'adhésion signée par les principaux seigneurs de la Sicile, qui se révolteront au premier signal que je leur donnerai, et voici le bref de Sa Sainteté qui vous autorise à profiter de cette révolte.

Le roi don Pierre prit les lettres les unes après les autres, et les lut avec attention ; puis, se retournant vers messire Jean de Procida :

— Tout cela est bien, lui dit-il ; et sans doute mieux que

je ne l'espérais ; il reste un obstacle que je ne t'ai pas dit : j'ai fait alliance d'amitié avec le roi de France, et j'ai promis de n'armer ni contre lui, ni contre ses parens, ni contre ses amis. Or, il me va falloir armer, et beaucoup, et, quand le roi de France me fera demander contre qui j'arme, il me faudra donc mentir ou m'exposer à une brouille avec lui. Trouve-moi au moins, toi qui m'as déjà trouvé tant de choses, un prétexte que je puisse donner de cet armement.

— Il est trouvé, monseigneur lui répondit Jean de Procida. Le roi de Constantine, que le roi de Bougie, son neveu, menace de détrôner, vous fait dire, par ma bouche, qu'il est prêt à se faire chrétien, si vous voulez lui servir de parrain et de défenseur. Or, si l'on vous demande pourquoi et contre qui vous armez, vous répondrez que c'est pour soutenir le roi de Constantine contre son neveu le roi de Bougie ; et, comme il se fera chrétien indubitablement, il en rejaillira un grand honneur sur votre règne. Armez donc tranquillement, monseigneur, et faites voile pour l'Afrique ; je me charge du reste.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le roi don Pierre, je vois bien que Dieu veut que la chose s'accomplisse. Va donc, cher ami, fais que ton entreprise vienne à bonne fin, et je t'engage ma parole que, l'occasion échéant, je ne ferai défaut ni à toi, ni aux barons de Sicile, ni à notre saint-père le pape.

Sur cette promesse, Jean de Procida quitta le roi don Pierre et s'en retourna d'abord vers l'empereur Paléologue, qui lui remit avec grande joie les 33.000 onces d'or qu'il avait promises, et que Procida envoya aussitôt au roi don Pierre ; puis, de Constantinople, il s'en revint à Rome ; mais, en abordant à Ostie, il apprit que le pape Nicolas III était mort, et que le pape Martin IV, qui était une créature du duc d'Anjou, venait d'être élu.

Alors il jugea inutile d'aller plus loin, et, remettant aussitôt à la voile, il se dirigea vers la Sicile, où il trouva tout le monde dans la crainte et dans la douleur de cette élection.

Mais il rassura les conjurés en disant qu'à défaut du pape il restait aux Siciliens trois des princes les plus puissans de la terre, qui étaient l'empereur Frédéric, l'empereur Michel Paléologue, et le roi don Pierre d'Aragon.

Or, les barons ayant repris courage, demandèrent à Jean de Procida ce qu'ils devaient faire, et Jean de Procida répondit que chaque seigneur devait s'en retourner dans ses domaines et tenir ses vassaux prêts pour le moment convenu, et qu'à ce moment, à un signal donné, on tuerait tous les Français qui se trouvaient dans l'île. Et tous les barons avaient une telle confiance dans messire Jean de Procida, qu'ils s'en retournèrent chez eux, et se tinrent prêts à agir, lui laissant le soin de fixer l'heure de l'exécution.

Comme l'avait prévu don Pierre d'Aragon, le roi de France et le nouveau pape s'étaient inquiétés de ses armemens, et lui avaient demandé contre qui il les dirigeait. Le roi avait alors répondu que c'était contre les Sarrasins d'Afrique, comme bientôt on pourrait voir.

En effet, ses armemens terminés, ce qui fut promptement fait, grâce à l'or de Michel Paléologue, don Pierre monta sur sa flotte avec mille chevaliers, huit mille arbalétriers, et vingt mille *almogavares*, et, après avoir relâché à Mahon il s'achemina vers le port d'Alcoyll, où il aborda après trois jours de traversée.

Mais là il apprit de bien tristes nouvelles : le projet du roi de Constantine avait été su, et lorsque cette nouvelle était arrivée aux cavaliers sarrasins, comme ceux-ci étaient fort attachés à la religion de Mahomet, ils s'étaient soulevés ; puis, se rendant au palais en grande rumeur ils avaient pris le roi et avaient coupé la tête à lui et à douze de ses plus intimes qui lui avaient donné parole de se faire chrétiens avec lui. Ensuite ils s'étaient rendus près du roi de Bougie, et lui avaient offert le royaume de son oncle, dont celui-ci s'était aussitôt emparé.

Ces nouvelles ne découragèrent point don Pierre ; et comme son entreprise avait un autre but que celui qu'elle paraissait avoir, il n'en résolut pas moins de prendre terre, et d'attendre, tout en combattant les Sarrasins, des nouvelles de la Sicile.

Il fit donc débarquer toute son armée.

Puis, cette armée étant en pays découvert, et rien ne la protégeant contre les attaques des Sarrasins, il mit à l'œuvre tous les maçons qu'il avait amenés avec lui, et fit construire un mur qui entourait toute la ville.

Cependant la conjuration marchait en Sicile.

Le moment était on ne peut mieux choisi les Français s'endormaient dans une sécurité profonde, le roi Charles était à la cour du pape, son fils était en Provence et Jean de Procida avait fixé le jour de la délivrance de la Sicile au premier avril 1282.

En conséquence tous les seigneurs avaient reçu avis du jour fixé et se tenaient prêts à agir, soit à Palerme, soit dans l'intérieur de la Sicile.

On était arrivé au 30 mars : c'était le lundi de Pâques, et, selon l'habitude, toute la ville de Palerme se rendit à vêpres.

Comme le temps était magnifique, beaucoup de dames et de jeunes seigneurs siciliens avaient choisi, plus encore dans un but de plaisir que dans un but religieux, l'église du Saint-Esprit, qui est située, comme nous l'avons dit, à un quart de lieue de Palerme, pour y entendre l'office.

Presque toutes les dames et seigneurs, comme c'était la coutume, étaient vêtus de longues robes de pèlerins, et portaient à la main un bourdon.

Les soldats angevins étaient sortis comme les autres, et on les rencontrait par groupes armés tout le long du chemin, regardant insolemment les femmes, et de temps en temps les faisant rougir par quelque parole cynique ou par quelque geste grossier ; mais, comme les jeunes gens qui les accompagnaient étaient désarmés, une loi de Charles d'Anjou défendant aux Siciliens de porter ni épée ni poignards, ils étaient forcés de supporter tout cela.

Cependant un groupe de Palermitains s'avançait, composé d'une jeune fille, de son fiancé et de ses deux frères : il était suivi depuis les portes de Palerme par un sergent nommé Drouet, et par quatre soldats armés de leurs épées et de leurs poignards, et qui, outre ces armes, portaient en guise de bâtons des nerfs de bœuf à la main. Le groupe venait de franchir le pont de l'Amiral, et allait entrer dans l'église, lorsque Drouet, s'avançant et se plaçant devant la porte de l'église accusa les jeunes gens de porter des armes sous leurs robes de pèlerins. Ceux-ci, qui voulaient éviter une rixe, ouvrirent à l'instant même leurs manteaux, et montrèrent qu'à l'exception du bourdon qu'ils portaient à la main, ils étaient entièrement désarmés.

— Alors, dit Drouet, c'est que vous avez caché vos armes sous la robe de cette jeune fille.

Et en disant ces mots il étendit la main vers elle et la toucha d'une façon si inconvenante, qu'elle jeta un cri et s'évanouit dans les bras d'un de ses frères.

Le fiancé alors, ne pouvant contenir plus longtemps sa colère, repoussa violemment Drouet, qui, levant le nerf de bœuf qu'il tenait à la main, lui en fouetta la figure. Au même instant un des deux frères, arrachant du fourreau l'épée de Drouet, lui en donna un si violent coup de pointe, qu'il lui traversa le corps d'un flanc à l'autre, et que Drouet tomba mort. En ce moment les vêpres sonnèrent.

Aussitôt le jeune homme, voyant qu'il était trop avancé pour reculer, leva son épée toute sanglante en criant

— A moi, Palerme ! à moi ! qu'ils meurent, les Français ! qu'ils meurent !

Et il tomba sur le premier soldat, stupéfait de ce qui venait de se passer, et le renversa près de son sergent.

Le fiancé se saisit aussitôt de l'épée de ce soldat et vint prêter main-forte à son ami contre les deux qui restaient.

En un instant le cri : A mort, à mort les Français ! courut sur les ailes ardentes de la vengeance jusqu'à Palerme.

Messire Alaimo de Lentini était dans la ville avec deux cents conjurés.

Voyant quelles choses se passaient, il comprit qu'il fallait avancer le signal convenu : le signal fut donné, et le massacre, commencé à la porte de la petite église du Saint-Esprit sur la personne du sergent Drouet, gagna Palerme, puis Montréale, puis Cefalu ; des bandes de conjurés s'élancèrent dans l'intérieur de la Sicile en criant vengeance et liberté.

Chaque château devint une tombe pour les Français qu'il renfermait, chaque ville répondit au cri poussé par Palerme, chaque église sonna ses vêpres, et, en moins de huit jours, tous les Français qui se trouvaient en Sicile étaient égorgés, à l'exception de deux qui, contre la règle générale adoptée par leurs compatriotes, s'étaient montrés doux et clémens.

Ces deux hommes étaient le seigneur de Porcelet, gouverneur de Calatafimi, et le seigneur Philippe de Scalembre, gouverneur du val di Noto.

Charles d'Anjou apprit à Rome la nouvelle des vêpres siciliennes par l'entremise de l'archevêque de Montréale, qui lui envoya un courrier pour lui annoncer ce qui venait de se passer. Mais Charles d'Anjou reçut le messager comme un grand cœur reçoit une grande infortune, et se contenta de répondre :

— C'est bien, nous allons partir, et nous verrons la chose par nous-même.

Puis, lorsque le messager fut sorti de sa présence, il leva les deux mains au ciel et s'écria

— Sire Dieu, puisque, après m'avoir comblé de tes dons, il te plaît aujourd'hui de m'envoyer la fortune contraire, fais que je ne redescende du trône que pas à pas et je jure que je laisserai mille de mes ennemis couchés sur chacun de ses degrés.

PIERRE D'ARAGON

Le premier soin des seigneurs siciliens fut de faire partir deux ambassades, l'une pour Messine, l'autre pour Alcoyll : la première adressée à leurs compatriotes, et la seconde à Pierre d'Aragon.

Voici la lettre des Palermitains, conservée encore aujourd'hui dans les archives de Messine (1).

« De la part de tous les habitans de Palerme et de tous leurs fidèles compagnons en armes pour la liberté de la Sicile, à tous les gentilshommes, barons et habitans de la ville de Messine, salut et éternelle amitié.

« Nous vous faisons savoir que, par la grâce de Dieu, nous avons chassé de notre terre et de nos contrées les serpens qui nous dévoraient nous et nos enfans, et suçaient jusqu'au lait du sein de nos femmes. Or, nous vous prions et supplions, vous que nous tenons pour nos frères et pour nos amis, que vous fassiez ce que nous avons fait, et que vous vous souleviez contre le grand dragon, notre commun ennemi, car le temps est venu où nous devons être délivrés de notre servitude et sortir du joug pesant de Pharaon : car le temps est venu où Moïse doit tirer les fils d'Israël de leur captivité : car le temps est venu enfin où les maux que nous avons soufferts nous ont lavés des péchés que nous avions commis. Donc que Dieu le père, dont la toute-puissance nous a pris en pitié, vous regarde à votre tour, et que sous ce regard, vous vous réveilliez et vous leviez pour la liberté.

« Donné à Palerme, le 14 de mai 1282. »

Pendant ce temps, le roi Pierre d'Aragon était aux mains avec Mira-Bosecri, roi de Bougie, et tous les Sarrasins d'Afrique, car à peine avaient-ils vu l'armée aragonaise prendre pied à Alcoyll et s'y fortifier, qu'ils avaient envoyé des cavaliers par tout le pays pour crier la proclamation de guerre : de sorte que Pierre d'Aragon, adossé à la mer et ayant derrière lui sa flotte, commandée par Roger de Lauria, avait devant lui, enveloppant la muraille qu'il avait fait faire, plus de soixante mille hommes, tant Maures et Arabes que Sarrasins.

Il arriva qu'un jour on lui dit qu'un Sarrasin demandait à lui parler à lui-même, refusant de s'ouvrir à aucun autre de la nouvelle importante qu'il prétendait apporter. Le roi ordonna qu'il fût aussitôt introduit devant lui et devant les seigneurs qui l'entouraient ; mais le Sarrasin voyant ce grand nombre de chevaliers, refusa de s'ouvrir en leur présence, et déclara qu'il ne dirait rien qu'au roi et à son aumônier. Le roi, qui était très brave, et qui d'ailleurs ne quittait jamais ses armes offensives et défensives, avec lesquelles il ne craignait ni Arabes, ni Maures, ni Sarrasins, ni qui que ce fût au monde, ordonna aussitôt à chacun de se retirer, et demeura seul avec l'archevêque de Barcelone et l'étranger.

Le Sarrasin alors se jeta aux genoux du roi et lui dit :

— Mon noble roi et seigneur, j'étais du nombre de ceux qui devaient embrasser la religion chrétienne avec le roi de Constantine, à qui le Seigneur fasse paix ! mais, comme heureusement personne ne savait la détermination que j'avais prise, j'échappai au massacre, et, pour qu'on ne se doutât de rien, je me réunis à tes ennemis. Maintenant voici que j'ai un grand secret à te dire ; mais, si je ne me faisais chrétien d'abord, je trahirais, en le disant, les Sarrasins ; car, ayant encore le même Dieu qu'eux, je devrais avoir les mêmes intérêts ; tandis qu'au contraire, une fois baptisé, les chrétiens deviennent mes frères, et ce seraient eux que je trahirais en ne te disant point ce que j'ai à te dire. Ainsi donc, si tu veux savoir la nouvelle que je t'apporte et qui est, je te le répète, de la plus grande importance pour toi et les tiens, consens à être mon parrain, et fais-moi baptiser par le saint archevêque qui est près de toi.

Alors don Pierre se retourna vers l'archevêque, et lui dit en langue catalane :

— Que pensez-vous de cela, mon père ?

— Qu'il ne faut écarter personne de la voie du Seigneur, répondit l'archevêque, et qu'il faut accueillir comme venant de Dieu quiconque veut aller à Dieu.

Alors le roi se retourna vers le Sarrasin et lui demanda :

— D'où es-tu et comment t'appelles-tu ?

— Je suis de la ville d'Alfandech, et je m'appelle Yacoub Ben-Assan.

— Es-tu décidé à renoncer à ta ville et à ta croyance, et à échanger ton nom de Yacoub Ben-Assan contre celui de Pierre ?

— C'est ce que je désire sincèrement, répondit le Sarrasin.

— Faites donc votre office, mon père, dit le roi à l'archevêque.

Et l'archevêque, ayant pris une aiguière d'argent, bénit l'eau qu'elle contenait, et, en ayant versé quelques gouttes sur la tête du Sarrasin, il le baptisa au nom de la Très Sainte Trinité ; puis, lorsqu'il eut fini :

— Maintenant, Pierre, lui dit-il, levez-vous, vous voilà Espagnol et chrétien. Dites donc à votre roi et à votre parrain ce que vous avez à lui dire.

— Monseigneur, dit le néophyte, sachez que le roi Mira-Bosecri et les Sarrasins ont remarqué que, le dimanche étant pour vous et vos soldats un jour de repos et de fête, les murailles du camp étaient moins bien gardées ce jour-là que les autres jours. En conséquence, ils ont résolu dimanche d'attaquer la bastide du comte de Pallars, qu'ils croient la moins forte, et de l'emporter ou d'y périr tous : car ils pensent que pendant ce temps vous et tous vos soldats serez occupés à entendre la messe, et que par ce moyen ils auront bon marché de vous.

Et le roi, ayant réfléchi de quelle importance était l'avis qu'il recevait, se retourna vers celui qui venait de le lui donner, et lui dit :

— Je te remercie, gentil filleul, et je reconnais que tu as le cœur vraiment chrétien. Retourne maintenant parmi ces mécréans maudits, afin que tu demeures au courant de tous leurs projets, et, si celui que tu m'as révélé n'est pas abandonné, reviens me voir et m'en avertir dans la nuit de samedi à dimanche.

— Mais comment traverserai-je les avant-postes ? demanda le messager.

Le roi appela ses gardes.

— Vous voyez bien cet homme, leur dit-il ; toutes les fois qu'il se présentera à une sentinelle et qu'il lui dira : *Alfandech*, j'entends qu'on le laisse entrer librement et sortir de même.

Puis il donna vingt doubles d'or au nouveau chrétien, et, celui-ci lui ayant renouvelé sa foi et son hommage, sortit du camp sans être vu et alla rejoindre les Sarrasins.

Aussitôt le roi assembla tous ses chefs, et leur annonça cette bonne nouvelle que l'ennemi devait attaquer le camp le dimanche matin. Or, on avait tout le temps de se préparer à cette attaque, car on n'était encore que dans la nuit du jeudi au vendredi.

Pendant la journée du samedi, et vers tierce, on vint annoncer au roi don Pierre que l'on apercevait deux grandes barques venant de la Sicile et naviguant sous pavillon noir. Il ordonna aussitôt à l'amiral Roger de Lauria, qui commandait la flotte, de laisser passer ces barques, car il se doutait bien quelles sortes de nouvelles elles apportaient.

La flotte s'ouvrit, les barques passèrent au milieu des nefs, des galères et des vaisseaux, et elles vinrent aborder au rivage, où les attendait le roi.

A peine ceux qui montaient ces barques eurent-ils mis pied à terre et eurent-ils appris que c'était le roi don Pierre qui était devant eux, qu'ils s'agenouillèrent, baisèrent trois fois le sol, et, s'approchant du roi en se traînant sur leurs genoux, ils courbèrent la tête jusqu'à ses pieds, en criant : Merci, seigneur ; seigneur, merci. Et comme ils étaient vêtus de noir ainsi que des supplians, comme leurs larmes coulaient de leurs yeux sur les pieds du roi, comme leurs cris et leurs gémissemens n'avaient point de fin, chacun en eut grande pitié, et le roi tout comme les autres ; car, se reculant, il leur dit d'une voix toute pleine d'émotion.

— Que voulez-vous ? qui êtes-vous ? d'où venez-vous ?

— Seigneur, dit alors l'un d'eux, tandis que les autres continuaient de crier et de pleurer, seigneur, nous sommes les députés de la terre de Sicile, pauvre terre abandonnée de Dieu, de tout seigneur et de toute bonne aide terrestre ; nous sommes de malheureux captifs tout près de périr, hommes, femmes et enfans, si vous ne nous secourez. Nous venons, seigneur, vers votre royale majesté, de la part de ce peuple orphelin, vous crier grâce et merci ! Au nom de la Passion, que Notre Seigneur Jésus-Christ a soufferte sur la croix pour le genre humain, ayez pitié de ce malheureux peuple ; daignez le secourir, l'encourager, l'arracher à la douleur et à l'esclavage auxquels il est réduit. Et vous devez le faire, seigneur, par trois raisons : la première, parce que vous êtes le roi le plus saint et le plus juste qu'il y ait au monde ; la seconde parce que tout le royaume de Sicile appartient et doit appartenir à la reine votre épouse, et après elle à vos fils les infans, comme étant de la lignée du grand empereur Frédéric et du noble roi Manfred, qui étaient nos légitimes ; et la troisième enfin parce que tout chevalier, et vous êtes, sire, le premier chevalier de votre royaume, est tenu de secourir les orphelins et les veuves.

(1) Il est inutile de dire que nous n'inventons rien, et que les lettres sont copiées sur les originaux ou traduites avec la plus grande exactitude.

Or, la Sicile est veuve par la perte qu'elle a faite d'un aussi bon seigneur que le roi Manfred ; or, les peuples sont orphelins parce qu'ils n'ont ni père ni mère qui les puissent défendre, si Dieu, vous et les vôtres, ne venez à leur aide. Ainsi donc, saint seigneur, ayez pitié de nous, et venez prendre possession d'un royaume qui vous appartient à vous et à vos enfans, et, tout ainsi que Dieu a protégé Israël en lui envoyant Moïse, venez de la part de Dieu tirer ce pauvre peuple des mains du plus cruel Pharaon qui ait jamais existé ; car, nous vous le disons, seigneur, il n'est pas de maîtres plus cruels que ces Français pour les pauvres gens qui ont le malheur de tomber en leur pouvoir.

Alors le roi les regarda d'un œil compatissant, puis, tendant les deux mains à ceux des deux messagers qui étaient le plus près de lui :

— Je vous apporte la nouvelle, très puissant seigneur et roi, répondit le nouveau converti, que vous ayez à vous tenir prêts, vous et vos gens, à la pointe du jour, car à la pointe du jour toute l'armée sarrasine sera en campagne.

— J'en suis aise, dit le roi, et je reconnais que tu es un digne messager. Et maintenant, fais comme tu voudras : retourne vers les Sarrasins ou demeure avec nous, à ton choix ; si tu demeures avec nous, en échange des terres et des châteaux que tu pouvais avoir en Afrique, nous te donnerons de telles terres et de tels châteaux en Aragon, qu'en voyant ceux que tu auras acquis, tu ne regretteras en rien ceux que tu auras perdus.

Et le nouveau converti répondit :

— Comme chrétien et comme filleul d'un aussi grand roi que vous, il me semble, sauf votre plaisir, monseigneur, que



En disant ces mots, Drouet étendit la main vers elle.

— Barons, leur dit-il en les relevant, soyez les bienvenus, car ce que vous avez dit est vrai, et ce royaume de Sicile revient légitimement à la reine notre épouse et à nos enfans. Prenez donc courage, nous allons prier Dieu de nous éclairer sur ce que nous devons faire, puis nous vous ferons part de ce que nous avons résolu.

Et ils répliquèrent :

— Que le Seigneur vous ait en sa garde, et vous inspire cette pensée d'avoir pitié de nous, pauvres misérables que nous sommes ! Et, comme preuve que nous venons au nom de vos sujets, voici les lettres de chacune des villes de la Sicile, de chacun des châteaux, de chaque baron, de chaque gentilhomme et de chaque chevalier, par lesquelles chevaliers, gentilshommes, barons, châteaux et villes, s'engagent à vous obéir, comme à leur roi et seigneur, à vous et à vos descendans.

Le roi alors prit ces lettres, qui étaient au nombre de plus de cent, et ordonna de bien loger ces députés et de leur donner, à eux et à leur suite, toutes les choses dont ils auraient besoin.

Pendant ce temps la nuit était venue, et le roi, s'étant retiré dans la maison qu'il habitait, y fut bientôt prévenu que l'homme devant lequel il avait ordonné que toutes les portes s'ouvrissent quand il dirait le mot *Alfandech* était là, et demandait de nouveau à lui parler. Comme le roi l'attendait avec impatience, il ordonna qu'il fût introduit à l'instant.

— Eh bien ! lui dit-il en l'apercevant, nous espérons, cher filleul, que rien n'est changé, et que tu nous apportes une bonne nouvelle ?

je dois rester avec mes frères et combattre sous votre étendard. Quant à mes terres et à mes châteaux, je les abandonne bien volontiers, et je ne demande en échange qu'un bon cheval et de bonnes armes.

— C'est bien, dit le roi ; retirez-vous dans la maison que vous voudrez, et tenez-vous prêt à marcher sous notre étendard dès demain matin.

A ces mots, le filleul de don Pierre se retira, et, dix minutes après, on lui amena dans la maison où il s'était logé un cheval des écuries du roi, sur le dos duquel résonnait une de ses propres armures.

Puis le roi employa le temps qui lui restait à donner les ordres nécessaires pour la bataille du lendemain, ce qui rendit toute l'armée si joyeuse que, sur vingt-cinq mille soldats qui la composaient, il n'y eut certainement pas dix hommes qui fermèrent les yeux un seul instant de toute cette nuit.

Au point du jour, les Sarrasins s'avancèrent silencieusement, croyant surprendre les postes aragonais, et ce ne fut que lorsqu'ils se trouvèrent à deux ou trois cents pas des murailles que, du haut d'une petite colline qui dominait le camp, ils aperçurent toute l'armée, chevaliers, barons, arbalétriers, et jusqu'aux valets de l'armée, rangés derrière les palissades et se tenant prêts à combattre.

Alors ils virent qu'ils avaient été trahis et que leurs ennemis étaient sur leurs gardes.

Aussitôt les chefs délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire, et pour savoir s'il leur fallait continuer d'aller en avant ou tourner le dos ; mais il était déjà trop tard. Le roi, voyant leur hésitation, ordonna d'ouvrir les barrières.

Aussitôt les trompettes commencèrent à sonner ; l'avant-garde, sous la conduite du comte de Pallars et de don Ferdinand d'Ixer, s'élança bannière déployée, et toute l'armée la suivit criant :

— Saint George et Aragon !

L'espace qui séparait chrétiens et Sarrasins fut franchi en un instant ; les deux armées se heurtèrent fer contre fer et le combat commença.

Ce fut un combat terrible, sans tactique militaire, sans plan arrêté, où chacun choisit son homme et frappa jusqu'à ce que, cet homme abattu, il s'en présentât un autre.

Dans cette lutte l'avant-garde sarrasine tout entière disparut écrasée ; puis le roi en tête, son étendard à la main, entra dans le plus épais des bataillons ennemis. Ses chevaliers et ses barons le suivirent, ouvrant cette masse comme aurait fait un coin de fer. Enfin toute cette foule s'écarta, montrant sa blessure ouverte et sanglante.

Tout était fini : les Sarrasins, blessés au cœur, voulurent en vain se rallier ; les terribles épées des chrétiens abattaient tout ce qu'elles touchaient. Les deux ailes séparées ne purent se rejoindre ; l'infanterie arabe, percée par les traits des arbalétriers, commença à fuir ; les Almogavares, légers comme les chamois de la Sierre-Morena, se mirent à leur poursuite.

La cavalerie seule tenait encore ; mais bientôt, abandonnée à sa propre force, il lui fallut fuir à son tour. Le roi voulait la poursuivre et franchir une montagne qui était devant lui ; mais le comte de Pallars et don Ferdinand d'Ixer l'arrêtèrent en criant :

— Au nom de Dieu ! sire, pas un pas de plus. Songez à notre camp, où nous n'avons laissé que des malades, des femmes et des enfans ; que deviendraient-ils s'ils étaient séparés de nous, et que deviendrions-nous nous-mêmes sans camp, sire, au camp !

Et, malgré les efforts du roi, qui ne voulait rien écouter, disant que le jour de l'extermination des Sarrasins était venu, ils le ramenèrent vers les palissades.

Comme le roi était à mi-chemin des barrières, un homme couché parmi les cadavres se souleva sur un genou, et tandis que de la main gauche il tenait fermée une blessure qu'il avait reçue à la poitrine, de l'autre il lui présenta un étendard sarrasin qu'il venait de conquérir. Cet homme c'était le Sarrasin Yacoub Ben-Assan. Don Pierre ordonna qu'on lui portât secours à l'instant même ; mais le blessé fit signe au roi que tout était inutile. Don Pierre prit alors l'étendard, et, comme s'il n'eût attendu pour mourir que le moment de remettre son trophée aux mains de son royal parrain, le blessé se recoucha sur le champ de bataille et, levant la main de sa poitrine, laissa son âme fuir par sa blessure.

Les envoyés de Sicile avaient vu tout le combat du haut des maisons d'Alcoyll, et ils avaient été fort émerveillés des magnifiques faits d'armes qu'avaient accomplis le roi don Pierre et ses gens, si bien que pendant tout le temps de la bataille, ils disaient entre eux :

— Si Dieu permet que le roi vienne en Sicile, les Français seront tous morts ou vaincus ; car depuis le roi jusqu'au dernier soldat, tous marchent au combat comme à une fête.

Le soir, don Pierre donna l'ordre d'enterrer les soldats espagnols et de brûler les corps des Sarrasins, de peur que les cadavres ne corrompissent l'air et que les maladies ne se missent dans son camp comme elles s'étaient mises dans celui du roi saint Louis à Tunis.

Le lendemain et le surlendemain on attendit vainement l'ennemi : il s'était retiré à plus de trois lieues en arrière, tant sa terreur était grande ; et cependant tous les jours il lui arrivait de tous les côtés un tel nombre de gens qu'il eût été impossible de les compter.

Le quatrième jour, on signala deux autres barques venant comme les premières de Sicile, mais portant des envoyés bien plus pressants et bien plus tristes encore que les premiers.

Dans la première étaient deux chevaliers de Palerme, et dans la seconde deux citoyens de Messine ; tous étaient vêtus de noir ; leurs barques avaient des voiles noires et elles naviguaient sous des pavillons noirs. A peine virent-ils le roi que, comme avaient fait les premiers, ils se jetèrent à genoux, mais avec des cris plus lamentables et bien plus supplians que les autres ; car ils venaient annoncer que le roi Charles assiégeait Messine, et bien véritablement en une telle extrémité [illegible] plus de recours qu'en Dieu et dans le roi don Pierre d'Aragon.

Cependant le roi don Pierre d'Aragon paraissait encore hésiter ; mais alors le comte de Pallars s'avança vers lui et, parlant en son nom et au nom des barons et chevaliers qui l'entouraient :

— Seigneur, lui dit-il, pourquoi hésitez-vous et qui vous retient ? Prenez en miséricorde [illegible] vous crier merci, car il n'est [illegible] qu'il soit chrétien ou Sarrasin, qui [illegible]. La voix du peuple est la voix de Dieu, et quand le peuple [illegible] Dieu [illegible]. N'attendez donc pas davantage, seigneur ; n'hésitez plus, sire, car je vous affirme en mon nom et en celui de tous mes compagnons, que, tous tant que nous sommes, nous vous suivrons partout où vous irez, et que nous sommes prêts à périr pour la gloire de Dieu, pour votre honneur et pour la résurrection du peuple de la Sicile.

Aussitôt toute l'armée se mit à crier :

— En Sicile ! en Sicile ! Au nom de Dieu ! sire, ne laissez pas ce pauvre peuple qui vous appartient et qui, après vous, appartiendra à vos enfans. En Sicile, sire ! en Sicile !

Et alors le roi entendant ces choses merveilleuses et voyant la bonne volonté de son armée, leva les mains au ciel et dit :

— Seigneur, c'est en votre nom et pour vous servir que j'entreprends ce voyage ; Seigneur, je me recommande à vous, moi et les miens.

Puis se retournant vers son armée.

— Eh bien ! ajouta-t-il, puisque Dieu le veut et que vous le voulez, partons donc sous la garde et avec la grâce de Dieu, de madame sainte Marie et de toute la cour céleste, et allons en Sicile.

— Et tous s'écrièrent :

— Noël ! Noël ! en Sicile ! en Sicile !

Et toute l'armée s'agenouillant d'un seul mouvement se mit à chanter le *Salve Regina* en signe d'action de grâces.

La même nuit, on expédia les deux premières barques pour la Sicile avec cette bonne nouvelle que le roi don Pierre d'Aragon et toute son armée allaient arriver.

Le lendemain le roi fit tout embarquer, hommes, femmes, enfans, et le dernier qui s'embarqua ce fut lui ; puis, lors que tout l'embarquement fut terminé, les deux autres barques partirent à leur tour pour annoncer qu'elles avaient vu le roi et toute l'armée mettre à la voile.

Dieu nous donne un contentement pareil à celui qu'on éprouva en Sicile lorsqu'on y apprit cette bonne nouvelle !

La traversée du roi d'Aragon fut heureuse, car la Providence ne l'avait point si miraculeusement conduit jusque-là pour l'abandonner en chemin ; de sorte que, sans accident aucun, il débarqua à Trapani, le 3 du mois d'août 1282.

Aussitôt les prud'hommes de Trapani envoyèrent des courriers par toute la Sicile ; et, derrière ces courriers qui passaient disant au peuple : — Le roi don Pierre d'Aragon est arrivé avec une puissante armée, — des cris de joie s'élevaient ; villes, villages et châteaux s'illuminaient, si bien qu'on pouvait deviner la route qu'ils avaient suivie à la traînée de bonheur et de lumière qu'ils laissaient après eux.

Quant au roi, chacun venait au-devant de lui avec de la joie plein le cœur, et des fleurs plein les mains, et chacun s'écriait en le voyant :

— Bon et saint seigneur, que Dieu te donne vie et victoire, afin que tu puisses nous délivrer de ces Français maudits !

Et tout le monde allait ainsi chantant, dansant et s'embrassant, et pendant plus d'un mois, personne ne fit œuvre de ses mains que pour les joindre en remerciant Dieu.

Le quatrième jour de son arrivée, le roi don Pierre vit venir à lui les principaux de la ville de Palerme, qui lui apportaient, au nom de leurs concitoyens, tout l'argent qu'ils avaient pu réunir ; mais le roi don Pierre, après les avoir courtoisement reçus, leur répondit qu'il n'avait pas besoin d'argent, ayant apporté son trésor, et qu'il était venu non pas pour lever sur eux de nouvelles contributions, mais pour les recevoir au nombre de ses vassaux et les défendre contre leurs ennemis.

Le surlendemain, le roi don Pierre partit pour Palerme, et vous pensez bien que, si de pareilles fêtes avaient eu lieu à Trapani, qui est une ville secondaire, il y en eut de bien autrement belles à Palerme, qui est la capitale de toute la Sicile.

Là, toutes les cloches sonnèrent, toutes les processions sortirent des églises avec les croix et les bannières, et chaque jour, tout ce qu'il y avait d'hommes, de femmes et d'enfans dans la ville se réunissait sur la place du Palais-Royal et criait tant et si fort : Vive le roi notre bon seigneur ! que le roi, pour satisfaire tout ce peuple, qui ne pouvait croire à son bonheur, était obligé de se montrer cinq ou six fois le jour au balcon de sa fenêtre.

Pendant ce temps, les prud'hommes de Palerme adressaient des messagers à toutes les autres villes de la Sicile, afin qu'elles envoyassent leurs clefs pour être offertes au roi, et des députés qui lui missent la couronne sur la tête au nom de toute l'île.

De son côté, le roi don Pierre envoya directement quatre barons au roi Charles, qui assiégeait Messine, avec charge de lui dire qu'il lui mandait et ordonnait de sortir de son royaume, attendu qu'il n'ignorait pas que le royaume appartenait à la reine d'Aragon, sa femme, et à ses enfans ; qu'en conséquence il l'invitait à vider sa terre, et, s'il refu-

sait à se tenir pour averti, que le roi don Pierre l'en irait chasser en personne.

Mais le roi Charles répondit qu'il n'entendait renoncer à son royaume ni pour le roi don Pierre ni pour aucun autre qui fût au monde, et que, ce royaume lui ayant été donné par la grâce de Dieu, il saurait bien le reconquérir avec l'aide de son épée.

Le roi don Pierre ne répondit à ce refus qu'en ordonnant à son armée de terre et de mer de marcher sur Messine.

Mais, en lui voyant faire ces grands apprêts, les prud'hommes de Palerme lui demandèrent :

— Sauf votre bon plaisir, monseigneur, voulez-vous bien nous dire où vous allez ?

Et le roi don Pierre répondit :

— Ne le voyez-vous point ? je vais combattre le roi Charles et le mettre hors de la terre de Sicile.

Alors les prud'hommes s'écrièrent :

— Au nom de Dieu ! monseigneur, n'y allez pas sans nous, car, vous le comprenez bien, ce serait une honte pour nous que de ne pas vous aider de tout notre pouvoir dans une occasion qui nous intéresse si fort.

Le roi don Pierre consentit donc à attendre, et l'on fit publier par toute la Sicile que chaque homme âgé de quinze à soixante ans eût à se rendre à Palerme sous quinze jours, avec ses armes et son pain pour un mois. En attendant, et pour donner bon courage aux Messinois, le roi ordonna à deux mille Almogavares de faire la plus grande diligence possible pour se rendre dans la ville assiégée et y annoncer sa prompte arrivée.

Il avait choisi deux mille Almogavares au lieu de deux mille chevaliers, parce que les montagnards, habitués à la fatigue, armés légèrement, n'ayant pour tout bagage qu'une jaquette de drap ou de cuir sur le corps, une résille sur la tête, des espadrilles aux pieds, et portant sur leur dos, dans une besace, autant de pains qu'il y avait de jours de chevauchée, pouvaient franchir la distance plus rapidement qu'aucune autre troupe.

Aussi, quoiqu'il y ait pour tout le monde six journées de marche de Palerme à Messine, les deux mille Almogavares y arrivèrent vers le soir du troisième jour, et cela si secrètement, qu'ils entrèrent par la porte de la Caperna, depuis le premier jusqu'au dernier, sans qu'aucune sentinelle ni vedette de l'armée française s'aperçut de leur arrivée.

Lorsqu'on apprit, à Messine, le renfort que la garnison venait de recevoir, et surtout les bonnes nouvelles que ce renfort apportait, ce fut, comme on le pense bien, une grande joie par toute la ville. Mais les pauvres assiégés rabattirent bien de cette joie le lendemain lorsqu'ils virent leurs protecteurs se préparer au combat.

En effet, l'aspect des Almogavares n'était point rassurant, et pour qui ne les avait point connus à l'œuvre, ils semblaient bien plutôt un amas de bandits et de bohémiens qu'une troupe de soldats.

Aussi les Messinois s'écrièrent-ils :

— Oh ! Seigneur Dieu ! de quelle haute joie sommes-nous descendus, et quels sont ces hommes qui vont ainsi à moitié nus, sans autres armes qu'une épée et un couteau, sans bouclier et sans écu ? Mon Dieu ! si toutes les troupes du roi d'Aragon sont pareilles, nous n'avons pas grand compte à faire sur nos défenseurs.

Et les Almogavares, ayant entendu les paroles qui se murmuraient ainsi autour d'eux, répondirent :

— C'est bon, c'est bon, on verra aujourd'hui même qui nous sommes. Montez seulement sur les tours et sur les remparts, et regardez.

Les Messinois montèrent sur les tours et sur les remparts, mais en secouant la tête, car ils n'avaient pas grande espérance que les Almogavares tiendraient les belles promesses qu'ils faisaient.

Ceux-ci cependant, sans avoir pris d'autre repos que trois ou quatre heures de sommeil, sans avoir mangé autre chose qu'un de leurs pains, et sans avoir bu ni vin ni liqueur, mais seulement l'eau qui coulait aux fontaines de la ville, se firent ouvrir une porte, et, au moment où les assiégeans s'y attendaient le moins, fondirent sur eux avec une telle impétuosité, qu'ils pénétrèrent presque jusqu'à la tente du roi. Et comme avant de sortir ils s'étaient donné les uns aux autres parole de ne point rentrer qu'ils n'eussent tué chacun son homme, lorsqu'ils rentrèrent, il y avait deux mille Français de moins dans l'armée du roi Charles, et cela sans compter les prisonniers qu'ils ramenaient.

Quand les gens de Messine qui, ainsi que nous l'avons dit, étaient montés sur les tours et sur les remparts, virent cette brillante sortie et quel résultat terrible elle avait eu pour les assiégeans, ils revinrent fort de l'opinion désavantageuse qu'ils avaient d'abord conçue sur les Almogavares, et ce fut à qui leur ferait plus de fête et leur rendrait plus d'honneurs ; chaque riche bourgeois en voulut avoir deux chez lui, et les y traita comme s'ils eussent été de la famille, rassurés et tranquillisés qu'ils étaient maintenant par la certitude qu'avec de pareils hommes leur ville était devenue imprenable.

Cependant le roi Charles apprit que le roi don Pierre d'Aragon, après s'être fait couronner à Palerme, s'avançait à grandes journées par terre, tandis que sa flotte, conduite par son amiral, Roger de Lauria, faisait le tour de l'île.

Ces deux armées réunies pouvaient former, avec celle des Siciliens, à peu près soixante à soixante-cinq mille hommes, c'est-à-dire plus de trois fois autant qu'en avait le roi Charles.

Or, ce dernier, qui était un prince très entendu dans les choses de guerre, comprit qu'il pouvait être trahi par les Abruzziens et les Apuliens comme l'avait été Manfred, et que, comme le roi Manfred, il pourrait bien mourir de male mort.

Il prit donc son parti promptement et comme devait le faire un homme aussi prudent que brave.

Par une nuit bien obscure il monta sur ses vaisseaux, traversa le détroit et s'en alla aborder à Reggio de Calabre avec la moitié de son armée ; car ses vaisseaux n'étaient ni assez grands ni assez nombreux pour transporter son armée tout entière. Il devait reprendre le lendemain matin la moitié qui restait encore sur la terre de Sicile.

Mais, au point du jour, le bruit se répandit que le roi Charles s'était embarqué pendant la nuit avec une partie de son monde, et que ce qui restait encore devant Messine était le tiers à peine de son armée. Aussitôt les Almogavares se firent ouvrir deux portes, et, séparés en deux troupes, ils fondirent sur les huit ou dix mille hommes qui restaient encore ; ce que voyant les Messinois, ils s'armèrent de leur côté de tout ce qu'ils purent trouver et sortirent de la ville au nombre de huit ou dix mille.

Les Français essayèrent d'abord de résister, d'autant plus qu'ils voyaient revenir de Reggio les galères qui les devaient emporter.

Cependant, quel que fût leur courage, ils ne purent soutenir le choc acharné de leurs ennemis ; ils se dispersèrent tout le long du rivage, jetant leurs armes pour courir plus vite, tendant les bras vers leurs vaisseaux et criant :

— A l'aide ! à l'aide !

Mais quoique ceux qui montaient les galères fissent force de rames, ils n'arrivèrent que bien tard au gré de ceux qui les appelaient ; car il y en avait déjà plus de trois mille de tués.

Enfin ceux qui restaient étaient si pressés de fuir, qu'ils n'attendirent pas que les vaisseaux abordassent, et qu'ils se jetèrent à la mer pour les aller rejoindre, de sorte que beaucoup périrent dans le trajet, et que de sept ou huit mille hommes que le roi Charles avait laissés après lui, à peine en vit-il revenir cinq cents.

Cette journée fut une riche journée pour les Almogavares, car les Français n'avaient pas même pris le temps de plier leurs tentes et de les emporter ; aussi y gagnèrent-ils un si riche butin, que les florins d'or roulaient le lendemain dans Messine comme de menus deniers.

Deux jours après, le roi Pierre d'Aragon fit son entrée à Messine au milieu des cris de joie et des acclamations de tout le peuple, et les fêtes qu'on lui fit durèrent quinze jours et quinze nuits ; pendant ces quinze nuits, la ville fut illuminée de façon qu'on y voyait à se promener dans ses rues comme à la lumière du soleil.

Ce fut ainsi que la terre de Sicile fut délivrée du dernier Français, et cela se passa l'an de grâce 1282.

Puisse-t-il arriver une pareille joie à tout noble peuple opprimé par l'étranger !

Voilà la véritable chronique des Vêpres siciliennes, telle que je l'ai copiée dans la bibliothèque du Palais-Royal de Palerme.

✻

TABLE DES MATIÈRES

DU

SPERONARE

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Le Capitaine Aréna

ILLUSTRATIONS

DE

GUSTAVE DORÉ, FOULQUIER, A. DE NEUVILLE, ETC



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE CAPITAINE ARÉNA

LA MAISON DES FOUS

A neuf heures du matin, le capitaine Aréna vint nous prévenir que notre bâtiment était prêt et n'attendait plus que nous pour mettre à la voile. Nous quittâmes aussitôt l'hôtel, et nous nous rendîmes sur le port.

La veille, nous avions été visiter la maison des fous : qu'on nous permette de jeter un regard en arrière sur ce magnifique établissement.

La *Casa dei Matti* jouit non seulement d'une immense réputation en Sicile et en Italie, mais encore par tout le reste de l'Europe. Un seigneur sicilien qui avait visité plusieurs établissemens de ce genre, révolté de la façon dont les malheureux malades y étaient traités, résolut de consacrer son palais, sa fortune et sa vie à la guérison des aliénés. Beaucoup de gens prétendirent que le baron Pisani était aussi fou que les autres, mais sa folie à lui était au moins une folie sublime.

Le baron Pisani était riche, il avait une magnifique villa, il était âgé de trente-cinq ans à peine ; il fit le sacrifice de sa jeunesse, de son palais, de sa fortune. Sa vie devint celle d'un garde-malade, son palais fut échangé contre un appartement de quatre ou cinq chambres, et de toute sa fortune il ne se réserva que six mille livres de rente.

Ce fut lui-même qui voulut bien se charger de nous faire les honneurs de son établissement. Il avait choisi pour cette visite le dimanche, qui est un jour de fête pour ses administrés. Nous nous arrêtâmes devant une maison de fort belle apparence, qui n'avait que ceci de particulier, que toutes les fenêtres en étaient grillées, mais encore fallait-il être prévenu pour s'en apercevoir. Ces grillages, travaillés et peints, représentaient, les uns des ceps de vigne chargés de raisins, les autres des convolvuli aux longues feuilles et aux clochettes bleues ; tout cela perdu dans des fleurs et des fruits naturels qu'au toucher seulement on pouvait distinguer des fleurs et des fruits peints.

La porte nous fut ouverte par un concierge en habit ordinaire ; seulement au lieu de l'attirail obligé d'un gardien de fous, armé ordinairement d'un bâton et orné d'un trousseau de clefs, il avait un bouquet au côté et une flûte à la main. En entrant, le baron Pisani lui demanda comment les choses allaient ; il répondit que tout allait bien.

La première personne que nous rencontrâmes dans le corridor fut une espèce de commissionnaire qui portait une charge de bois. En apercevant monsieur Pisani, il vint à lui, et, posant sa charge de bois à terre, il lui prit en souriant sa main, qu'il baisa. Le baron lui demanda pourquoi il n'était pas dans le jardin à s'amuser avec les autres ; mais il lui répondit que, comme l'hiver approchait, il pensait qu'il n'avait pas de temps à perdre pour descendre le bois du grenier à la cave. Le baron l'encouragea dans cette bonne disposition, et le commissionnaire reprit ses fagots et continua sa route.

C'était un des propriétaires les plus riches de Castelvetrano, qui, n'ayant jamais su s'occuper, était tombé dans une espèce de spleen qui l'avait conduit tout droit à la folie. On l'avait alors amené au baron Pisani, qui, l'ayant pris à part, lui avait expliqué qu'il avait été changé en nour-

[illegible]é, et que cette substitution avait été reconnue, il serait désormais obligé de travailler pour vivre. Le fou n'en avait tenu aucun compte et s'était croisé les deux bras, attendant que ses domestiques lui vinssent, comme d'habitude, apporter son dîner. Mais, à l'heure accoutumée, les domestiques n'étant pas venus, la faim avait commencé de se faire sentir. Néanmoins, le [illegible] avait tenu bon et avait passé la nuit à appeler [illegible] à frapper le long des murs et à réclamer son dîner; [illegible] avait été inutile, les murs avaient fait les sourds, et le prisonnier était resté à jeun.

Le matin, le gardien était entré vers les neuf heures, et le fou lui avait demandé impérieusement son déjeuner. Le gardien lui avait [illegible] tranquillement demandé un ou deux grains pour aller acheter en ville. L'affamé avait fouillé dans ses poches, et, n'y ayant rien trouvé, il avait demandé un crédit [illegible]; le gardien avait répondu que le crédit était bon pour les grands seigneurs, mais qu'on ne faisait pas crédit à la canaille comme lui. Alors le pauvre diable avait réfléchi profondément, et avait fini par demander au gardien ce qu'il fallait qu'il fît pour se procurer de l'argent. Le gardien lui dit que s'il voulait l'aider à porter au grenier le bois qui était à la cave, à la douzième brassée, il lui donnerait deux grains; qu'avec ces deux grains il aurait un pain de deux livres, et qu'avec ce pain de deux livres il apaiserait son appétit. Cette condition avait paru fort dure à l'ex-aristocrate; mais enfin, comme il lui paraissait plus dur encore de ne pas déjeuner après s'être passé de dîner la veille, il avait suivi le gardien, était descendu avec lui à la cave, avait porté douze brassées de bois au grenier, avait reçu ses deux grains, et en avait acheté un pain de deux livres qu'il avait dévoré.

A partir de ce moment, la chose avait été toute seule. Le fou s'était remis à porter son bois pour gagner son dîner; comme il en avait porté trente-six brassées au lieu de douze, le dîner avait été trois fois meilleur que le déjeuner. Il avait pris goût à cette amélioration, et le lendemain, après avoir passé une nuit parfaitement tranquille, il s'était mis à faire la chose de lui-même.

Depuis ce temps, on ne pouvait plus l'arracher à cet exercice qu'il continuait de prendre, comme on l'a vu, même les dimanches et les jours de fête; seulement, quand tout le bois était monté de la cave au grenier, il le redescendait du grenier à la cave, et *vice versa*.

Il y avait un an qu'il faisait ce métier, le côté splénétique de sa folie avait complètement disparu; il était redevenu, sinon gris, du moins fort; car sa santé physique était parfaitement rétablie, grâce au travail assidu qu'il faisait. Dans quelques jours, le baron se proposait d'attaquer la partie morale, en lui disant qu'on était à la recherche de papiers qui pourraient bien prouver que l'accusation de substitution dont il était victime était fausse. Mais si bien guéri que son pensionnaire dût jamais être, le baron Pisani nous assura qu'il ne le laisserait sortir que sous la promesse formelle que, quelque part qu'il fût, il monterait tous les jours de la cave au grenier ou descendrait tous les jours du grenier à la cave douze charges de bois, pas une de plus, pas une de moins.

Comme tous les fous étaient dans le jardin, à l'exception de trois ou quatre qu'on n'osait laisser communiquer avec les autres parce qu'ils étaient atteints de folie furieuse, le baron nous conduisit [illegible] l'établissement avant de nous mener [illegible] ceux qui l'habitaient. Chaque malade avait une cellule [illegible] selon son caprice. L'un, [illegible] fils du roi de la Chine, avait une quantité [illegible] de [illegible] chargés de dragons et de serpents [illegible] les formes [illegible] avec toutes sortes d'ornements [illegible] en papier doré. Sa folie était douce et gaie [illegible] baron Pisani espérait le guérir en lui faisant lire un [illegible] que son père venait d'être détrôné, et [illegible] la couronne pour lui et sa postérité. L'autre, [illegible] de se croire mort, avait un lit en forme [illegible] que drapé en fantôme [illegible] sa chambre [illegible] de crêpe noir avec des larmes d'argent. Nous demandâmes au baron comment il comptait guérir [illegible] [illegible] facile, nous répondit-il, j'attendrai [illegible] trois ou quatre mille ans. Une [illegible] de la trompette et je ferai entrer [illegible] de se lever de la part de Dieu [illegible] la maison, et comme [illegible] plus que cinq ou six mois à attendre [illegible] éternelle.

En sortant de [illegible] nous entendîmes de véritables rugissements [illegible] voisine; le baron nous demanda alors [illegible] de quelle façon il traitait ses fous furieux [illegible] qui nous étions [illegible] que nous nous en [illegible] avec nos yeux, il [illegible] prit une clef [illegible] du gardien, et ouvrit la porte.

Cette porte donnait dans une chambre matelassée de tous côtés, et dans laquelle il n'y avait pas de verrous, de peur [illegible] qu'en se jetant [illegible] se blessât [illegible] les carreaux. Cette absence de clôture n'était, au reste, qu'un très médiocre inconvénient, l'exposition de la chambre étant au midi, et le climat de la Sicile étant constamment tempéré.

Dans un coin de cette chambre il y avait un lit, et sur ce lit un homme vêtu d'une camisole de force qui lui serrait les bras autour du corps et lui fixait les reins à la couchette. Un quart d'heure auparavant il avait eu un accès terrible, et les gardiens avaient été obligés de recourir à cette mesure répressive, fort rare au reste dans cet établissement. Cet homme pouvait avoir de trente à trente-cinq ans, avait dû être extrêmement beau de cette beauté italienne qui consiste dans des yeux ardents, dans un nez recourbé, et dans une barbe et des cheveux noirs, et était bâti comme un Hercule.

Lorsqu'il entendit ouvrir la porte, ses rugissements redoublèrent; mais à peine en soulevant la tête ses regards eurent-ils rencontré ceux du baron, que ses cris de rage se changèrent en cris de douleur, qui bientôt eux-mêmes dégénérèrent en plaintes. Le baron s'approcha de lui, et lui demanda ce qu'il avait fait pour qu'on l'attachât ainsi. Il répondit qu'on lui avait enlevé Angélique, et qu'alors il avait voulu assommer Médor. Le pauvre diable se croyait qu'il était Roland, et malheureusement, comme son patron, sa folie était une folie furieuse.

Le baron le tranquillisa tout doucement, lui assurant qu'Angélique avait été enlevée malgré elle, mais qu'à la première occasion elle s'échapperait des mains de ses ravisseurs pour venir le rejoindre. Peu à peu cette promesse, renouvelée d'une voix pleine de persuasion, calma l'amant désolé, qui demanda alors au baron de le détacher. Le baron lui fit donner sa parole d'honneur qu'il ne chercherait pas à profiter de sa liberté pour courir après Angélique. Le fou la lui donna de la meilleure foi du monde. Alors le baron délia les boucles qui l'attachaient, et lui enleva la camisole de force, tout en le plaignant sur le malheur qui venait de lui arriver. Cette sympathie à ses malheurs imaginaires eut son effet: quoique libre, il n'essaya pas même de se lever, mais seulement s'assit sur son lit. Bientôt ses plaintes dégénérèrent en gémissements, et ses gémissements en sanglots, mais malgré ces sanglots, pas une larme ne sortait de ses yeux. Depuis un an qu'il était dans l'établissement, le baron avait fait tout ce qu'il avait pu pour le faire pleurer, mais il n'avait jamais pu y réussir. Il comptait un jour lui annoncer la mort d'Angélique, et le faire assister à l'enterrement d'un mannequin: il espérait que cette dernière crise lui briserait le cœur, et qu'il finirait enfin par pleurer. S'il pleurait, monsieur Pisani ne doutait plus de sa guérison.

Dans la chambre en face était un autre fou furieux, que deux gardiens balançaient dans un hamac où il était attaché. A travers les barreaux de sa fenêtre il avait vu ses camarades se promener dans le jardin, et il voulait aller se promener avec eux; mais comme à sa dernière sortie il avait failli assommer un fou mélancolique, qui ne fait de mal à personne et se promène ordinairement en ramassant les feuilles sèches qu'il trouve dans son chemin et qu'il rapporte précieusement dans sa cellule pour en composer un herbier, on s'était opposé à son désir, ce qui l'avait mis dans une telle colère qu'on avait été obligé de le lier dans son hamac, ce qui est la seconde mesure de répression; la première est l'emprisonnement; la troisième, le gilet de force. Au reste il était frénétique, faisait tout ce qu'il pouvait pour mordre ses gardiens, et poussait des cris de possédé.

— Eh bien! lui demanda le baron, en entrant, qu'y a-t-il? Nous sommes donc bien méchant aujourd'hui?

Le fou regarda le baron, et passa de ses hurlements à de petits cris pareils à ceux d'un enfant qui pleure.

— On ne veut pas me laisser aller jouer, dit-il; on ne veut pas me laisser aller jouer.

— Et pourquoi veux-tu aller jouer?

— Je m'ennuie ici, je m'ennuie; et il se remit à vagir comme un poupard.

— Au fait, dit le baron, Pisani, tu ne dois pas t'amuser, attaché comme cela; attends, attends. Et il le détacha.

— Ah! fit le fou en sautant à terre et en étendant ses bras et ses jambes; ah! maintenant je veux aller jouer.

— C'est impossible, dit le baron, parce que la dernière fois qu'on te l'a permis, tu as été méchant.

— Alors, que vais-je donc faire? demanda le fou.

— Écoute, reprit le baron, pour te distraire un instant, veux-tu danser la tarentelle?

— Ah! oui, la tarentelle, s'écria le fou avec un accent joyeux dans lequel il ne restait pas la moindre trace de sa colère passée, la tarentelle.

— Allez lui chercher Theresa et Gaëtano, dit le baron Pisani en s'adressant à l'un des gardiens; puis se retournant vers nous: — Theresa, continua-t-il, est une folle furieuse.

Gaëtano est un ancien maître de guitare qui est devenu fou. C'est le ménétrier de l'établissement.

Un instant après, nous vîmes arriver Thérésa : deux hommes la portaient, et elle faisait d'incroyables efforts pour s'échapper de leurs mains. Gaëtano la suivait gravement avec sa guitare, mais sans que personne eût besoin de l'accompagner, car sa folie était des plus inoffensives. Mais à peine Thérésa eut-elle aperçu le baron, qu'elle courut dans ses bras en l'appelant son père, puis, l'entraînant dans un coin de la cellule, elle se mit à lui raconter tout bas les tracasseries qu'on lui avait faites depuis le matin.

— C'est bien, mon enfant, c'est bien, dit le baron, j'ai appris tout cela à l'instant même, voilà pourquoi j'ai voulu te récompenser en te donnant un instant d'agrément : veux-tu danser la tarentelle ?

— Ah ! oui, ah ! oui, la tarentelle, s'écria la jeune fille en allant se placer devant son danseur, qui depuis un instant s'était déjà mis en mouvement, et qui pelotait tout seul tandis que Gaëtano accordait son instrument.

— Allons, Gaëtano, allons, presto, presto, dit le baron.

— Un instant, Votre Majesté, il faut que l'instrument soit d'accord.

— Il me croit le roi de Naples, reprit le baron ; il eût été trop fier pour entrer au service d'un particulier, mais je l'ai fait premier musicien de ma chapelle, je lui ai donné le titre de chambellan, je l'ai décoré du grand cordon de Saint-Janvier, de sorte qu'il est fort satisfait. Si vous lui parlez, ayez la bonté de l'appeler Excellence. — Eh bien, maëstro, où en sommes-nous ?

— Voilà, Votre Majesté, dit le musicien en commençant l'air de la tarentelle.

J'ai déjà dit l'effet magique de cet air sur les Siciliens, mais jamais je n'avais vu un résultat pareil à celui qu'il opéra sur les deux fous ; leurs figures se déridèrent à l'instant même, ils firent claquer leurs doigts comme des castagnettes, et ils commencèrent une danse dont le baron pressa de plus en plus la mesure ; au bout d'un quart d'heure, ils étaient en sueur tous deux, et n'en continuaient pas moins, suivant la mesure toujours plus précise, avec une justesse étonnante ; enfin, l'homme tomba le premier épuisé de fatigue ; cinq minutes après, la femme se coucha à son tour ; on mit l'homme sur son lit et l'on emporta la femme dans sa chambre. Le baron Pisani répondait d'eux pour vingt-quatre heures. Quant au guitariste, on l'envoya dans le jardin faire les délices du reste de la société.

Monsieur le baron Pisani nous fit alors passer dans une grande salle, où, quand par hasard il fait mauvais, les malades se promènent : cette salle était pleine de fleurs, et les murs étaient tout couverts de fresques représentant presque toutes des sujets bouffons. C'est là surtout que le bon docteur, qui connaît à fond le genre de folie de chacun de ses pensionnaires, fait les études les plus curieuses ; il les prend par-dessous le bras, les conduit tantôt devant une fresque, tantôt devant une autre, et les explique à ses malades ou se les fait expliquer par eux ; une de ces fresques représente le gentil paladin Astolfe allant chercher dans la lune la fiole qui contient la raison de Roland. Je demandai alors au baron comment il avait osé placer dans une maison de fous un tableau qui fait allusion à la folie.

— Ne dites pas trop de mal de cette fresque, me répondit le baron : elle en a guéri dix-sept.

Outre les fleurs logées dans les embrasures de ses fenêtres et les fresques peintes sur ses murailles, cette salle contenait un certain nombre de tambours à tapisserie, de métiers de tisserand et de rouets à filer ; chacun de ces instrumens portait quelque ouvrage commencé par les fous. Une des premières règles de la maison est le travail ; quiconque ne connaît aucun métier, bêche la terre, tire de l'eau aux pompes ou porte du bois. Les dimanches et les jours de fête, ceux qui veulent se distraire lisent, dansent, jouent à la balle, ou se balancent sur des escarpolettes ; le baron prétendant qu'une occupation quelconque est un des plus puissans remèdes à la folie, et qu'il faut toujours que les fous travaillent ou s'amusent, fatiguent le corps ou occupent l'esprit. L'expérience au reste est pour lui : proportion gardée, il guérit un nombre d'aliénés double de ceux que guérissent les médecins qui appliquent à leurs malades le traitement ordinaire.

De la salle de travail nous passâmes au jardin : c'est un délicieux parterre, arrosé par des fontaines et abrité par de grands arbres, où tous ces pauvres malheureux se promènent presque toujours isolés les uns des autres, chacun s'abandonnant à son genre de folie, et suivant les allées, les uns bruyans, les autres silencieux. Le caractère principal de la folie est le besoin de la solitude ; presque jamais deux fous ne causent ensemble ; ou s'ils causent ensemble chacun suit son idée et répond à sa pensée, mais jamais à celle de son interlocuteur, quoiqu'il n'en soit pas ainsi avec les étrangers qui viennent les voir, et qu'au premier aspect quelques-uns paraissent pleins de sens et de raison.

Le premier que nous rencontrâmes était un jeune homme de 26 ou 28 ans, nommé Lucca. C'était avant sa folie un des avocats les plus distingués de Catane. Un jour il avait eu au spectacle une discussion avec un Napolitain, qui, au lieu de mettre dans sa poche la carte que Lucca lui avait glissée dans la main, était allé se plaindre à la garde ; or, la garde était composée de soldats napolitains qui ne demandaient pas mieux que de chercher noise à un Sicilien. Vinrent signifier à Lucca de sortir du parterre. Lucca qui n'avait en rien troublé la tranquillité publique, les envoya promener. Un Napolitain lui mit la main sur le collet ; un coup de poing bien appliqué l'envoya rouler à dix pas ; mais aussitôt tous tombèrent sur le récalcitrant, qui se débattit quelque temps et finit enfin par recevoir un coup de crosse qui lui fendit le crâne et le renversa évanoui. Alors on l'emporta et on le déposa dans un des cachots de la prison. Lorsque le lendemain le juge vint pour l'interroger, il était fou.

Sa folie était des plus poétiques : tantôt il se croyait Le Tasse, tantôt Shakespeare, tantôt Chateaubriand. Ce jour-là il s'était décidé pour Dante, et suivant une allée, un crayon et du papier à la main, il composait son 33e chant de l'Enfer.

Je m'approchai de lui par derrière, il en était à l'épisode d'Ugolin ; mais sans doute la mémoire lui manquait, car deux ou trois fois il répéta en se frappant le front :

La bocca sollevò dal fiero pasto ;

mais sans pouvoir aller plus loin. Je pensai que c'était un excellent moyen de me mettre dans ses bonnes grâces que de lui souffler les premiers mots du vers suivant ; et comme il se frappait la tête de nouveau en signe de détresse, j'ajoutai

Quel peccator forbendola.

— Ah ! merci, s'écria-t-il, merci ; sans vous je sentais toutes mes idées qui se brouillaient et je crois que j'allais devenir fou. *Quel peccator forbendola*. C'est cela, c'est cela, et il continua :

A'capelli. . . . .

jusqu'à la fin du second tercet.

Alors, profitant du point qui suspendait le sens, et permettait au compositeur de respirer :

— Pardon, monsieur, lui dis-je, mais j'apprends que vous êtes le Dante.

— C'est moi-même, me répondit Lucca ; que voulez-vous ?

— Faire votre connaissance. J'ai d'abord été à Florence pour avoir cet honneur, mais vous n'y étiez plus.

— Vous ne savez donc pas, répondit Lucca avec cette voix brève qui est un des caractères de la folie, ils m'en ont chassé de Florence ; ils m'ont accusé d'avoir volé l'argent de la république. Dante un voleur ! J'ai pris mon épée, les sept premiers chants de mon poëme, et je suis parti.

— J'avais espéré, repris-je, vous joindre entre Feltre et Montefeltro.

— Ah ! oui, dit il, oui, chez Can Grande della Scala.

El gran Lombardo,
Che n su la Scala porta il santo uccello.

Mais je n'y suis resté qu'un instant ; il me faisait payer trop cher son hospitalité ; il me fallait vivre là avec des flatteurs, des bouffons, des courtisans, des poètes, et quels poètes ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu par Ravenne ?

— J'y ai été ; mais je n'y ai trouvé que votre tombeau.

— Et encore je n'étais plus dedans. Vous savez comment j'en suis sorti ?

— Non.

— J'ai trouvé un moyen de ressusciter toutes les fois que je suis mort.

— Est-ce un secret ?

— Pas le moins du monde.

— Peste ! mais c'est que je ne serais pas fâché de le connaître.

— Rien de plus facile ; au moment de mourir je recommande qu'on creuse ma fosse bien profonde, bien profonde ; vous savez que le centre de la terre est un immense lac ?

— Vraiment ?

— Immense. Or, l'eau ronge toujours, comme vous savez ; l'eau ronge, ronge, ronge, jusqu'à ce qu'elle arrive à moi ; alors elle m'emporte jusqu'à la mer. Arrivé au fond de la mer, je me couche, les deux talons appuyés à deux branches de corail. Le corail pousse, car, comme vous le savez,

le corail est une plante ; il pousse, pousse, pousse, passe dans les veines et fait le sang ; alors il monte toujours, monte, monte, monte, et quand il arrive au cœur je ressuscite.

— Mon cher poète, dit vivement le baron interrompant notre conversation, est-ce que vous ne serez pas assez bon pour jouer une contredanse à ces pauvres gens ?

— Si fait, mon cher baron, reprit Lucca en prenant le violon que lui présentait le baron Pisani, et en le mettant d'accord, si fait ; où sont-ils, où sont-ils ? Et il monta sur une chaise, comme ont l'habitude de faire les ménétriers.

— Maestro, dit le baron, en appelant Gaëtano qui accourut avec sa guitare, une contredanse.

— Oui, Majesté, répondit Gaëtano en montant sur une chaise voisine de celle de Lucca, et en lui donnant le *la*.

Et tous deux se mirent à jouer une contredanse.

Aussitôt de tous les coins du jardin accoururent, dans les costumes les plus étranges, une douzaine de fous, hommes et femmes, parmi lesquels je reconnus au premier coup d'œil le fils de l'empereur de la Chine et le prétendu mort ; le premier avait sur la tête une magnifique couronne de papier doré ; l'autre était enveloppé d'un grand drap blanc et marchait d'un pas grave et posé, comme il convient à un fantôme ; les autres étaient le fou mélancolique, qui venait visiblement à regret, et que de temps en temps étaient obligés de pousser deux gardiens ; une femme qui se croyait sainte Thérèse et qui avait des extases, puis enfin une jeune femme de vingt à vingt et un ans, dont on pouvait sous les traits flétris deviner la beauté première ; elle aussi venait péniblement, et plutôt traînée que conduite par une femme qui paraissait chargée de sa garde ; enfin elle se mit en place comme les autres, et la contredanse commença.

Contredanse étrange, où chaque acteur semblait obéir mécaniquement à la pression de quelque ressort secret qui le mettait en mouvement, tandis que son esprit suivait la pente où l'entraînait la folie ; quadrille joyeux en apparence, sombre en réalité, où tout était insensé, musique, musiciens et danseurs ; spectacle terrible à regarder, en ce qu'il laissait voir au plus profond de la faiblesse humaine.

Je m'écartai un instant. J'avais peur de devenir fou moi-même.

Le baron vint à moi.

— J'ai interrompu votre conversation avec ce pauvre Lucca, me dit-il, car je ne permets pas qu'il se perde dans ses systèmes métaphysiques. Les fous métaphysiciens sont les plus difficiles à guérir, en ce qu'on ne peut pas dire où la raison finit, où la folie commence. Qu'il se croie Dante, Le Tasse, Arioste, Shakespeare ou Chateaubriand, il n'y a pas d'inconvénient à cela. J'ai sauvé presque tous ceux qui n'avaient que ce genre d'aliénation, et je sauverai Lucca, j'en suis certain. Mais ceux que je ne sauverai pas, continua le baron en secouant la tête et en étendant la main vers les danseurs, c'est cette pauvre folle qui se débat pour quitter sa place et retourner à l'écart. Et, tenez, la voilà qui se renverse en arrière, sa crise lui prend : jamais elle ne pourra entendre la musique, jamais elle ne pourra voir danser sans retomber dans sa folie. — C'est bien, c'est bien, laissez-la tranquille, cria le baron à la femme qui en avait soin, et qui voulait la forcer de rester à la contredanse. Costanza, Costanza, viens, mon enfant, viens. Et il fit quelques pas vers elle, tandis que la jeune fille, profitant de sa liberté, accourait légère comme une gazelle effarouchée, et, tout en regardant derrière elle pour voir si elle n'était pas poursuivie, venait se jeter toute sanglotante dans ses bras.

— Eh bien ! mon enfant, dit le baron, voyons, qu'y a-t-il encore ?

— O mon père, mon père ! ils ne veulent pas ôter leurs masques ; ils ne veulent dire leurs noms qu'à lui, ils l'emmènent dans la chambre à côté. Oh ! ne le laissez pas aller avec eux, au nom du ciel ! ils le tueront. Albano, Albano ! ah !... ah !... mon Dieu ! mon Dieu ! c'est fini... il est trop tard ! Et la jeune fille se renversa presque évanouie dans les bras du baron, qui, quelque habitué qu'il fût à ce spectacle, ne put s'empêcher de tirer un mouchoir de sa poche et d'essuyer une larme qui roulait le long de sa joue.

Pendant ce temps-là les autres dansaient toujours, sans s'occuper le moins du monde de la douleur de la jeune fille ; et, quoique sa crise eût commencé au milieu de tous, aucun n'avait paru s'en apercevoir, pas même Lucca, qui jouait du violon avec une espèce de frénésie, frappant du pied et criant des figures que personne ne suivait. Je sentis que le vertige me gagnait, c'était une de ces scènes comme en raconte Hoffmann, ou comme on en voit en rêve. Je demandai au baron la permission de lire les règlemens de sa maison, dont on m'avait parlé comme d'un modèle de philanthropie ; il tira de sa poche une petite brochure imprimée ; et je me retirai dans un cabinet d'étude que le baron s'était réservé et dont il me fit ouvrir la porte.

Je citerai deux ou trois articles de ce règlement.

CHAPITRE V

Art. 45.

« On a déjà aboli dans la maison des fous l'usage cruel et abominable des chaînes et des coups de bâton, qui, au lieu de rendre plus calmes et plus dociles les malheureux aliénés, ne font que redoubler leur fureur et leur inspirer des sentimens de vengeance. Néanmoins, si, malgré la douceur qu'on emploie avec eux, ils s'abandonnaient à la violence, on aura recours aux moyens de restriction, en n'oubliant jamais que les fous ne sont point des coupables à punir, mais bien de pauvres malades auxquels il faut porter des secours, et dont la position réclame tous les égards dus au malheur et à la souffrance. »

Art. 46.

« De toutes les méthodes de restriction dont on se sert actuellement dans les hospices et les établissemens des aliénés chez les nations les plus civilisées de l'Europe, il n'en sera adopté que trois : l'emprisonnement dans la chambre, la ligature dans un hamac, et la camisole de force, convaincu qu'est le directeur de la maison des fous de Palerme, non-seulement de l'inefficacité, mais encore du danger réel des machines de rotation, des bains de surprise, des lits de force, moyens de répression plus cruels encore que l'emploi des chaînes, aboli dans quelques établissemens. »

Art. 48.

« Cependant, comme on est quelquefois avec les aliénés contraint d'employer la force, dans les cas extrêmes la force sera employée. Alors la répression se fera, non pas avec bruit et dureté, mais avec fermeté et humanité en même temps, et en faisant comprendre, autant que cela sera possible, aux malades la douleur que leurs gardiens éprouvent d'être contraints de se servir de pareils moyens envers eux. »

Art. 51.

« L'emploi de la camisole de force ne sera jamais ordonné que par le directeur, mais encore toutes les précautions seront prises au moment d'en faire usage, surtout lorsque l'application devra en être faite à une femme, à laquelle le serrement des courroies pourrait faire beaucoup de mal en comprimant les muscles de la poitrine. »

J'achevais la lecture *delle Instruzioni* (c'est le titre de ces règlemens) lorsque le baron rentra accompagné de Lucca, parfaitement calmé par la musique qu'il venait de faire, et qui, ayant appris mon nom, voulut, en sa qualité de confrère en poésie, me faire ses complimens. Il connaissait de moi *Antony* et *Charles VII*, et me pria de lui mettre quelques vers sur son album. Je lui demandai la réciprocité, mais il réclama jusqu'au lendemain matin, voulant me faire ces vers tout exprès. Il était redevenu parfaitement calme, parlait avec douceur et gravité à la fois, et, sauf la conviction qu'il avait gardée d'être Dante, n'avait pour le moment aucune des manières d'un fou.

L'heure était venue de nous retirer ; d'ailleurs, un des spectacles que je supporte le moins longtemps et avec le plus de peine, est celui de la folie. Le baron, qui avait affaire de notre côté, nous offrit de nous reconduire, nous acceptâmes.

En traversant la cour, je revis la jeune fille qui était venue se jeter dans les bras du baron ; elle était agenouillée devant le bassin d'une fontaine, et elle s'y regardait comme dans un miroir, s'amusant à tremper dans l'eau les longues boucles de ses cheveux, dont elle appuyait ensuite l'extrémité mouillée sur son front brûlant.

Je demandai au baron quel événement avait produit cette folie sombre et douloureuse à laquelle lui-même ne voyait aucun espoir de guérison. Le baron me raconta ce qui suit :

— Costanza (on se rappelle que c'est le nom que le baron avait donné à la jeune folle) était la fille unique du dernier comte de La Bruca ; elle habitait avec lui et sa mère, entre Syracuse et Catane, un de ces vieux châteaux d'architecture sarrasine, comme il en reste encore quelques-uns en Sicile. Mais, quelque isolé que fût le château, la beauté de Costanza ne s'en était pas moins répandue de Messine à Trapani ; et plus d'une fois de jeunes seigneurs siciliens, sous le prétexte que la nuit les avait surpris dans leur voyage, vinrent demander au comte de La Bruca une hospitalité qu'il ne

refusait jamais. C'était un moyen de voir Costanza. Ils la voyaient, et presque tous s'en allaient amoureux fous d'elle.

Parmi ces visiteurs intéressés, passa un jour le chevalier Bruni. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, qui avait ses biens à Castro-Giovanni, et qui passait pour un de ces hommes violens et passionnés qui ne reculent devant rien pour satisfaire un désir d'amour, ou pour accomplir un acte de vengeance.

Costanza ne le remarqua pas plus qu'elle ne faisait des autres ; et le chevalier Bruni passa une nuit et un jour au château de la Bruca, sans laisser après son départ le moindre souvenir dans le cœur ni dans l'esprit de la jeune fille.

Il faut tout dire aussi : ce cœur et cet esprit étaient occupés ailleurs. Le comte de Rizzari avait un château situé à quelques milles seulement de celui qu'habitait le comte de La Bruca. Une vieille amitié liait entre eux les deux voisins, et faisait qu'ils étaient presque toujours l'un chez l'autre. Le comte de Rizzari avait deux fils, et le plus jeune de ces deux fils, nommé Albano, aimait Costanza et était aimé d'elle.

Malheureusement, c'est une assez triste position sociale que celle d'un cadet sicilien. A l'aîné est destinée la charge de soutenir l'honneur du nom, et, par conséquent, à l'aîné revient toute la fortune. Cet amour de Costanza et d'Albano, loin de sourire aux deux pères, les effraya donc pour l'avenir. Ils pensèrent que, puisque Costanza aimait le frère cadet, elle pourrait aussi bien aimer le frère aîné ; et le pauvre Albano, sous prétexte d'achever ses études, fut envoyé à Rome.

Albano partit, d'autant plus désespéré que l'intention de son père était visible. On destinait le pauvre garçon à l'état ecclésiastique, et plus il descendait en lui-même, plus il acquérait la conviction qu'il n'avait pas la moindre vocation pour l'Eglise. Il n'en fallut pas moins obéir : en Sicile, pays en retard d'un siècle, la volonté paternelle est encore chose sainte. Les deux jeunes gens se jurèrent en pleurant de n'être jamais que l'un à l'autre ; mais, tout en se faisant cette promesse, tous deux en connaissaient la valeur. Cette promesse ne les rassura donc que médiocrement sur l'avenir.

En effet, à peine Albano fut-il arrivé à Rome et installé dans son collège, que le comte de La Bruca annonça à sa fille qu'il lui fallait renoncer à tout jamais à épouser Albano, destiné par sa famille à embrasser l'état ecclésiastique ; mais qu'en échange, et par manière de compensation, elle pouvait se regarder d'avance comme l'épouse de don Ramiro, son frère aîné.

Don Ramiro était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, brave, élégant, adroit à tous les exercices du corps, et à qui eût rendu justice toute femme dont le cœur n'eût point été prévenu en faveur d'un autre. Mais l'amour est aussi aveugle dans son antipathie que dans sa sympathie. Costanza, à toutes ces brillantes qualités, préférait la timide mélancolie d'Albano ; et, au lieu de remercier son père du choix qu'il s'était donné la peine de faire pour elle, elle pleura si fort et si longtemps, que, par manière de transaction, il fut convenu qu'elle épouserait don Ramiro, mais aussi l'on arrêta que ce mariage ne se ferait que dans un an.

Quelque temps après cette décision prise, le chevalier Bruni fit la demande de la main de Costanza dans les formes les plus directes et les plus positives ; mais le comte de La Bruca lui répondit qu'il était à son grand regret obligé de refuser l'honneur de son alliance, attendu que sa fille était promise au fils aîné du comte Rizzari, et qu'on n'attendait seulement, pour que ce mariage s'accomplît, que Costanza eût atteint l'âge de dix-huit ans.

Le chevalier Bruni se retira sans mot dire. Quelques personnes, qui connaissaient son caractère vindicatif et sombre, conseillèrent au comte de La Bruca de se défier de lui. Mais six mois s'écoulèrent sans qu'on en entendît parler. Au bout de ce temps, on apprit qu'il paraissait non seulement tout consolé du refus qu'il avait essuyé, mais encore qu'il vivait presque publiquement avec une ancienne maîtresse de don Ramiro, que celui-ci avait cessé de voir du moment où son mariage avec Costanza avait été décidé.

Cinq autres mois s'écoulèrent. Le terme demandé par Costanza elle-même approchait ; on s'occupa des apprêts du mariage, et don Ramiro partit pour aller acheter à Palerme les cadeaux de noces qu'il comptait offrir à sa fiancée.

Trois jours après, on apprit qu'entre Mineo et Aulone don Ramiro avait été attaqué par une bande de voleurs. Accompagné de deux domestiques dévoués, et plein de courage lui-même, don Ramiro avait voulu se défendre ; mais après avoir tué deux bandits, une balle qu'il avait reçue au milieu du front l'avait étendu raide mort. Un de ses domestiques avait été blessé ; le second, plus heureux, était parvenu à se dérober aux balles et à la poursuite des brigands, et c'était lui-même qui apportait cette nouvelle.

Les deux comtes montèrent eux-mêmes à cheval avec tous leurs campieri, et le lendemain à midi ils étaient à Mineo. Ce fut dans ce village que, près du cadavre de son maître mort, ils trouvèrent le fidèle domestique blessé. Des muletiers qui passaient par hasard sur la route une heure après le combat, les y avait ramenés tous deux.

Le comte Rizzari, à qui un seul espoir restait, celui de la vengeance, prit aussitôt près du blessé toutes les informations qui le pouvaient guider dans la poursuite des meurtriers ; malheureusement, ces informations étaient bien vagues. Les voleurs étaient au nombre de sept, et, contre l'habitude des bandits siciliens, portaient, pour plus grande sécurité sans doute, un masque sur leur visage. Parmi les sept bandits il y en avait un si petit et si mince que le blessé pensait que celui-là était une femme. Quand le jeune comte eut été tué, l'un des bandits s'approcha du cadavre, le regarda attentivement, puis, faisant signe au plus petit et au plus mince de ses camarades de venir le joindre : — Est-ce bien lui ? demanda-t-il. — Oui, répondit laconiquement celui auquel était adressée cette question. Puis tous deux se retirèrent à l'écart, causèrent un instant à voix basse et sautant sur des chevaux qui les attendaient tout sellés et tout bridés dans l'angle d'une roche, ils disparurent, laissant aux autres bandits le soin de visiter les poches et le porte-manteau du jeune comte ; ce dont ils s'acquittèrent religieusement.

Quant au blessé, il avait fait le mort ; et comme, en sa qualité de domestique, on le supposait naturellement moins chargé d'argent que son maître, les bandits l'avaient visité à peine, satisfaits sans doute de ce qu'ils avaient trouvé sur le comte ; puis, après cette courte visite, qui lui avait cependant coûté sa bourse et sa montre, ils étaient partis, emportant dans la montagne les cadavres de leurs deux camarades tués.

Il n'y avait pas moyen de poursuivre les meurtriers ; les deux comtes confièrent donc ce soin à la police de Syracuse et de Catane : il en résulta que les meurtriers restèrent inconnus et demeurèrent impunis ; quant à don Ramiro, son cadavre fut ramené à Catane, où il reçut une sépulture digne de lui dans les caveaux de ses ancêtres.

Cet événement, si terrible qu'il fût pour les deux familles, avait cependant, comme toutes les choses du monde, son bon et son mauvais côté : grâce à la mort de don Ramiro, Albano devenait l'aîné de la famille ; il ne pouvait donc plus être question pour lui d'embrasser l'état ecclésiastique : c'était à lui maintenant à soutenir le nom et à perpétuer la race des Rizzari.

Il fut donc rappelé à Catane.

Nous ne scruterons pas le cœur des deux jeunes gens ; le cœur le plus pur a son petit coin gangrené par lequel il tient aux misères humaines, et ce fut dans ce petit coin que Costanza et Albano sentirent en se revoyant renaître et revivre l'espoir d'être un jour l'un à l'autre.

En effet, rien ne s'opposait plus à leur union ; aussi cette idée vint-elle aux pères comme elle était venue aux enfans ; on fixa seulement les noces à la fin du grand deuil, c'est-à-dire à une année.

Vers ce même temps, le chevalier Bruni ayant appris que Costanza était, par la mort de don Ramiro, redevenue libre, renouvela sa demande ; malheureusement comme la première fois il arrivait trop tard, d'autres arrangemens étaient pris, à la grande satisfaction des deux amans, et le comte de La Bruca répondit au chevalier Bruni que le fils cadet du comte Rizzari étant devenu son fils aîné, il lui succédait, non seulement dans son titre et dans sa fortune, mais encore dans l'union projetée depuis longtemps entre les deux maisons.

Comme la première fois, le chevalier Bruni se retira sans dire une seule parole, si bien que ceux qui connaissaient son caractère ne pouvaient rien comprendre à cette modération.

Les jours et les mois s'écoulèrent bien différens pour les deux jeunes gens des jours et des mois de l'année précédente ; le terme fixé pour l'expiration du deuil était le 12 septembre : le 15 les jeunes gens devaient être unis.

Ce jour bienheureux, que dans leur impatience ils ne croyaient jamais atteindre, arriva enfin.

La cérémonie eut lieu au château de La Bruca. Toute la noblesse des environs était conviée à la fête ; à onze heures du matin les jeunes gens furent unis à la chapelle. Costanza et Albano n'eussent point échangé leur sort contre l'empire du monde.

Après la messe, chacun se dispersa dans les vastes jardins du château jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure du dîner. Le repas fut homérique : quatre-vingts personnes étaient réunies à la même table.

Les portes de la salle à manger donnaient d'un côté sur le jardin splendidement illuminé, de l'autre dans un vaste salon où tout était préparé pour le bal ; de l'autre côté du salon était la chambre nuptiale que devaient occuper les jeunes époux.

Le bal commença avec cette frénésie toute particulière aux Siciliens : chez eux tous les sentimens sont portés à l'excès : ce qui chez les autres peuples n'est qu'un plaisir

est chez eux une passion ; les deux nouveaux époux donnaient l'exemple, et chacun paraissait heureux de leur bonheur.

A minuit deux masques entrèrent vêtus de costumes de paysans siciliens, et portant entre leurs bras un mannequin vêtu d'une longue robe noire et ayant la forme d'un homme. Ce mannequin était masqué comme eux et portait sur la poitrine le mot *tristizia* brodé en argent : dans ce doux patois sicilien, qui renchérit encore en velouté sur la langue italienne ce mot veut dire *tristesse*.

Les deux masques entrèrent gravement, déposèrent le mannequin sur une ottomane, et se mirent à faire autour de lui des lamentations comme on a l'habitude d'en faire près des morts qu'on va ensevelir. Dès lors l'intention était frappante : après une année de douleur s'ouvrait pour les deux familles un avenir de joie, et les masques faisaient allusion à cette douleur passée et à cet avenir en portant la *tristesse en terre*. Quoique peut-être on eût pu choisir quelque allégorie de meilleur goût que celle-là, les nouveaux venus n'en furent pas moins gracieusement accueillis par le maître de la maison ; et toutes danses cessant à l'instant même, on se réunit autour d'eux pour ne rien perdre du spectacle à la fois funèbre et comique dont ils étaient si inopinément venus réjouir la société.

Alors les masques, se voyant l'objet de l'attention générale, commencèrent une pantomime expressive, mêlée à la fois de plaintes et de danses. De temps en temps ils interrompaient leurs pas pour s'approcher du mannequin de la Tristesse et pour essayer de le réveiller en le secouant ; mais voyant que rien ne pouvait le tirer de sa léthargie, ils reprenaient leur danse, qui de moment en moment prenait un caractère plus sombre et plus funèbre. C'étaient des figures inconnues, des cadences lentes, des tournoiemens prolongés, le tout exécuté sur un chant triste et monotone qui commença à faire passer dans le cœur des assistans une terreur secrète qui finit par se répandre dans toute la salle et devenir générale.

Dans un moment de silence, où le chant venait de cesser et où les assistans écoutaient encore, une corde de la harpe se brisa avec ce frémissement sec et clair qui va au cœur. La jeune mariée poussa un faible cri. On sait que cet accident est généralement regardé comme un présage de mort.

Alors, d'une voix presque générale, on cria aux deux danseurs d'ôter leurs masques.

Mais l'un des deux, levant le doigt comme pour imposer silence, répondit en son nom et en celui de son compagnon qu'ils ne voulaient se faire connaître qu'au jeune comte Albano. Sa demande était juste, car c'est une habitude en Sicile, lorsqu'on arrive masqué dans quelque bal ou dans quelque soirée, de ne se démasquer que pour le maître de la maison. Le jeune comte ouvrit donc la porte de la chambre voisine, pour faire comprendre aux masques que si l'on exigeait qu'ils lui livrassent leur secret, ce secret du moins serait connu de lui seul. Les deux danseurs prirent aussitôt leur mannequin, entrèrent en dansant dans la chambre ; le comte Albano les y suivit, et la porte se referma derrière eux.

En ce moment, et comme si la présence seule des étrangers avait empêché la fête de continuer, l'orchestre donna le signal de la contredanse ; les quadrilles se reformèrent, et le bal recommença.

Cependant près de vingt minutes se passèrent sans qu'on vît reparaître ni les masques ni le comte. La contredanse finit au milieu d'un malaise général, et comme si chacun eût senti qu'un malheur inconnu planait au-dessus de la fête. Enfin, comme la mariée inquiète allait prier son père d'entrer dans la chambre, la porte se rouvrit et les deux masques reparurent.

Ils avaient changé de costume et avaient passé un habit noir ; seulement, sous ce vêtement plus dégagé que l'autre, on put remarquer, à la finesse de la taille de l'un d'eux, que ce devait être une femme. Ils avaient un crêpe au bras, un crêpe à la toque, et portaient leur mannequin comme lorsqu'ils étaient entrés ; seulement le drap rouge qui l'enveloppait montait plus haut et descendait plus bas que lors de leur précédente apparition.

Comme la première fois, ils posèrent leur mannequin sur une ottomane et se mirent à recommencer leurs danses symboliques ; seulement ces danses avaient un caractère plus funèbre encore qu'auparavant. Les deux danseurs s'agenouillaient, poussant de tristes lamentations, levant les bras au ciel, et exprimant par toutes les attitudes possibles la douleur qu'ils avaient commencé par parodier. Bientôt cette pantomime si singulièrement prolongée commença de préoccuper les assistans, et surtout la mariée, qui, inquiète de ne pas voir revenir son mari, se glissa dans la chambre voisine, où elle croyait le retrouver ; mais à peine y était-elle entrée que l'on entendit un cri, et qu'elle reparut sur le seuil, pâle, tremblante, et appelant Albano. Le comte de La Bruca accourut aussitôt vers elle pour lui demander la cause de sa terreur, mais, incapable de répondre à cette question, elle chancela, prononça quelques paroles inarticulées, montra la chambre et s'évanouit.

Cet accident attira l'attention de toute l'assemblée sur la jeune femme ; chacun se pressa autour d'elle, les uns par curiosité, les autres par intérêt. Enfin elle reprit ses sens, et, regardant autour d'elle, elle appela avec un cri de terreur profonde Albano, que personne n'avait revu.

Alors seulement on songea aux masques, et l'on se retourna du côté où on les avait laissés pour leur demander ce qu'ils avaient fait du jeune comte ; mais les deux masques, profitant de la confusion générale, avaient disparu.

Le mannequin seul était resté sur l'ottomane, raide, immobile et recouvert de son linceul de pourpre.

Alors on s'approcha de lui, on souleva un pan du linceul, et l'on sentit une main d'homme, mais froide et crispée ; en une seconde on déroula le drap qui l'enveloppait, et l'on vit que c'était un cadavre. On arracha le masque, et l'on reconnut le jeune comte Albano.

Il avait été étranglé dans la chambre voisine, si inopinément et si rapidement sans doute qu'on n'avait pas entendu un seul cri ; seulement les assassins, avec un sang-froid qui faisait honneur à leur impassibilité, avaient déposé une couronne de cyprès sur le lit nuptial.

C'était cette couronne, plus encore que l'absence de son fiancé, qui avait si fort épouvanté Costanza.

Tout ce qu'il y avait d'hommes dans la salle, parens, amis, domestiques, se précipita à la poursuite des assassins ; mais toutes les recherches furent inutiles : le château de La Bruca était isolé, situé au pied des montagnes, et il n'avait pas fallu plus de deux minutes aux deux terribles masques pour gagner ces montagnes et s'y cacher à tous les yeux.

Costanza, à la vue du cadavre de son bien-aimé Albano, tomba dans d'affreuses convulsions qui durèrent toute la nuit. Le lendemain elle était folle.

Cette folie, d'abord ardente, avait pris peu à peu un caractère de mélancolie profonde ; mais, comme je l'ai dit, le baron Pisani n'espérait pas que la guérison pût aller plus loin.

En 1840 je revis Lucca à Paris, il était parfaitement guéri, et avait conservé un souvenir très présent et très distinct de la visite que je lui avais faite. Ma première question fut pour sa compagne, la pauvre Costanza ; mais il secoua tristement la tête. La double prédiction du baron s'était vérifiée pour elle et pour lui. Lucca avait recouvré sa raison, mais Costanza était toujours folle.

MŒURS ET ANECDOTES SICILIENNES

Le Sicilien est, comme tout peuple successivement conquis par d'autres peuples, on ne peut plus désireux de liberté ; seulement, là comme partout ailleurs, il y a deux genres de liberté : la liberté de l'intelligence, la liberté de la matière. Les classes supérieures sont pour la liberté sociale ; les classes inférieures sont pour la liberté individuelle. Donnez au paysan sicilien la liberté de parcourir la Sicile en tous sens, un couteau à sa ceinture et un fusil sur son épaule, et le paysan sicilien sera content ; il veut être indépendant, ne comprenant pas encore ce que c'est que d'être libre.

Donnons une idée de la façon dont le gouvernement napolitain répond à ce double désir.

Il y a à Palerme une grande place qu'on appelle la place du Marché-Neuf. C'était autrefois un pâté de maisons, sillonné de rues étroites et sombres, et habité par une population particulière, à peu près comme sont les Catalans à Marseille, et qu'on appelait les *Conciapelle*. De temps immémorial ils ne payaient aucune contribution et quoiqu'on n'ait aucun document bien positif sur cette franchise, il y a tout lieu de croire qu'elle remonte à l'époque des Vêpres siciliennes, et qu'elle aura été accordée en récompense de la conduite que les Conciapelle avaient tenue dans cette grande circonstance. Au reste, toujours armés : l'enfant, presque au sortir du berceau, recevait un fusil qu'il ne déposait qu'au moment d'entrer dans la tombe.

En 1821, les Conciapelle se levèrent en masse contre les Napolitains et firent des merveilles ; mais lorsque les Autrichiens eurent replacé Ferdinand sur le trône, le général Nunziante fut envoyé pour punir les Siciliens de ces nouvelles Vêpres. Les Conciapelle lui furent signalés les plus incorrigibles de la ville de Palerme, et il fut décidé que le fouet de la vengeance royale tomberait sur eux.

En conséquence, pendant une belle nuit, et tandis que les Conciapelle, se reposant sur leurs vieilles franchises, dor-

maient à côté de leurs fusils, le général Nunziante fit braquer des pièces de canon à l'entrée de chaque rue, et cerner tout le pâté par un cordon de soldats : en se réveillant, les pauvres diables se trouvèrent prisonniers.

Si braves que fussent les Conciapelle, il n'y avait pas moyen de se défendre ; aussi force leur fut-il de se rendre à discrétion. Le premier soin du général Nunziante fut de leur enlever leurs armes : on chargea trente charrettes de fusils, et on les exila hors des murs de Palerme, avec la permission d'y rentrer seulement dans la journée pour leurs affaires, mais avec défense d'y passer la nuit.

Puis, à peine furent-ils hors des portes, que, sous prétexte d'arriéré de contributions, leurs maisons furent confisquées et mises à bas.

Le lieu qu'elles occupaient forme aujourd'hui, comme nous l'avons dit, la place du Marché-Neuf de Palerme. Souvent je l'ai traversée, et presque toujours j'ai trouvé l'escalier qui conduit dans la Strada Nova couvert de ces malheureux qui, assis sur les degrés, restent des heures entières à regarder, immobiles et sombres, ce terrain vide où étaient autrefois leurs maisons.

Les fêtes de sainte Rosalie excitent un grand enthousiasme en Sicile, où l'on n'est pas très scrupuleux sur Dieu le Père, sur le Christ ou sur la vierge Marie, et où cependant le culte des saints est dégénéré en une véritable adoration : aussi leurs fêtes ressemblent-elles à une suite des saturnales païennes. Chaque ville a son saint de prédilection, pour lequel elle exige que tout étranger ait la même vénération qu'elle ; or, comme les honneurs rendus à ce patron sont quelquefois d'une nature fort étrange, il est en général assez dangereux pour tout homme qui n'entend pas ce patois guttural, criblé de z et de g, que parle le peuple en Sicile, de se hasarder au milieu de la foule les jours où les saints prennent l'air. Il n'y avait pas longtemps, quand j'arrivai à Syracuse, qu'un Anglais avait été victime d'une erreur commise par lui à l'endroit d'un de ces bienheureux.

L'Anglais était un officier de marine descendu à terre pour chasser dans les environs de la ville d'Auguste. Après cinq ou six heures employées fructueusement à cet exercice, il rentrait, son fusil sous le bras, sa carnassière sur le dos ; tout à coup, au détour d'une rue, il voit venir à lui, avec de grands cris, une foule frénétique traînant sur un tréteau mobile, attelé de chevaux empanachés, et entouré d'un nuage d'encens, le colosse doré de saint Sébastien. L'officier, à l'aspect de cette bruyante procession, se rangea contre la muraille, et, curieux de voir une chose si nouvelle pour lui, s'arrêta pour laisser passer le saint : mais, comme il était en uniforme et portait un fusil, son immobilité sembla irrespectueuse à la foule, qui lui cria de présenter les armes. L'Anglais n'entendait pas un mot de sicilien, de sorte qu'il ne bougea non plus qu'un Terme, malgré l'injonction reçue. Alors le peuple se mit à le menacer, hurlant l'ordre, inintelligible pour lui, de rendre les honneurs militaires au bienheureux martyr. L'Anglais commença à s'inquiéter de toute cette rumeur et voulut se retirer ; mais il lui fut impossible de franchir la barrière menaçante qui s'était formée tout autour de lui, et qui, avec des cris toujours croissans et des gestes de plus en plus animés, lui montrait, les uns le fusil, les autres le saint. Bientôt cependant l'Anglais, qui ne comprend pas que c'est à lui que s'adresse toute cette colère, puisqu'il n'a rien fait pour l'exciter, croit que c'est le saint qui en est l'objet ; il a lu dans la relation de mistress Clarke que les Italiens ont l'habitude d'injurier et de battre les saints dont ils sont mécontens. Ce souvenir est un trait de lumière pour lui : saint Sébastien aura commis quelque méfait dont on veut le punir ; comme les démonstrations relatives à son fusil continuent, il croit que pour contenter cette foule il n'a qu'à ajouter une balle aux flèches dont le saint est tout couvert ; en conséquence, il ajuste le colosse et lui fait sauter la tête.

La tête du saint n'était pas retombée à terre que l'Anglais avait déjà reçu vingt-cinq coups de couteau.

Maintenant, il ne faut pas croire que les aventures finissent toujours d'une façon aussi tragique en Sicile, et que si les étrangers y courent quelques périls, ces périls n'aient pas leur compensation.

Un de mes amis visitait la Sicile en 1829, avec deux autres compagnons de route, Français comme lui et aventureux comme lui. Arrivés à Catane à la fin de janvier, nos voyageurs apprennent que, le 5 février, il y aura foire brillante et procession solennelle, à propos de la fête de sainte Agathe, patronne de la ville. Aussitôt le triumvirat s'assemble, et décide que l'occasion est trop solennelle pour la manquer, et que l'on restera.

La semaine qui séparait le jour de la détermination prise du jour de la fête s'écoula à essayer de monter sur l'Etna, chose impossible à cette époque, et à visiter les curiosités de Catane, qu'on visite en un jour. On comprend donc, qu'ayant du temps de reste, les trois compagnons ne manquaient pas une promenade, pas un corso. Toute la ville les connaissait.

La fête arriva. J'ai déjà fait assister mes lecteurs à trop de processions pour que je leur décrive celle-ci ; cris, guirlandes, feux d'artifice, girandoles, chants, danses, illuminations, rien n'y manquait.

Après la procession commença la foire. Cette foire, à laquelle assiste non seulement la ville tout entière, mais encore toute la population des villages environnans, est le prétexte d'une singulière coutume.

Les femmes s'enveloppent d'une grande mante noire, s'encapuchonnent la tête ; et alors, aussi méconnaissables que si elles portaient un domino, et qu'elles eussent un masque sur la figure, ces *tuppanelles*, c'est le nom qu'on leur donne, arrêtent leurs connaissances en quêtant pour les pauvres ; cette quête s'appelle l'*aumône de la foire*. Ordinairement nul ne la refuse ; c'est un commencement de carnaval.

La procession était donc finie et la foire commencée, lorsque mon ami, que j'appellerai Horace, si l'on veut bien, n'ayant pas le loisir de lui faire demander la permission de mettre ici son nom véritable, attendu que je le crois en Syrie maintenant ; lorsque mon ami, dis-je, qui, dans son ignorance de cette coutume, était sorti avec quelques piastres seulement, avait déjà vidé ses poches, fut accosté par deux tuppanelles, qu'à leur voix, à leur tournure et à la coquetterie de leurs manteaux garnis de dentelles, il crut reconnaître pour jeunes. Les jeunes quêteuses, comme on sait, ont toujours une influence favorable sur la quête. Horace, plus qu'aucun autre, était accessible à cette influence ; aussi visita-t-il scrupuleusement les deux poches de son gilet et les deux goussets de son pantalon, pour voir si quelque ducat n'avait pas échappé au pillage. Investigation inutile. Horace fut forcé de s'avouer à lui-même qu'il ne possédait pas pour le moment un seul bajocco.

Il fallut faire cet aveu aux deux tuppanelles, si humiliant qu'il fût : mais, malgré sa véracité, il fut reçu avec une incrédulité profonde. Horace eut beau protester, jurer, offrir de rejoindre ses amis pour leur demander de l'argent, ou de retourner à l'hôtel pour fouiller à son coffre-fort, toutes ces propositions furent repoussées ; il avait affaire à des créancières inexorables, qui répondaient à toutes les excuses : pas de répit, pas de pitié, de l'argent à l'instant même ou bien prisonnier.

L'idée de devenir prisonnier de deux jeunes et probablement de deux jolies femmes, n'était pas une perspective si effrayante qu'Horace repoussât ce mezzo termine proposé par l'une d'elles comme moyen d'accommoder la chose. Il se reconnut donc prisonnier, secouru ou non secouru ; et, conduit par les deux tuppanelles, il fendit la foule, traversa la foire, et se trouva enfin au coin d'une petite rue qu'il était impossible de reconnaître dans l'obscurité, en face d'une voiture élégante, mais sans armoiries, où on le fit monter. Une fois dans la voiture, une de ses conductrices détacha un mouchoir de soie de son cou et lui banda les yeux. Puis toutes deux se placèrent à ses côtés ; chacune lui prit une main, pour qu'il n'essayât pas sans doute de déranger son bandeau, et la voiture partit.

Autant qu'on peut mesurer le temps en situation pareille, Horace calcula qu'elle avait roulé une demi-heure à peu près ; mais, comme on le comprend, cela ne signifiait rien, ses gardiennes ayant pu donner l'ordre à leur cocher de faire des détours pour dérouter le captif. Enfin, la voiture s'arrêta. Horace crut que le moment était venu de voir où il se trouvait ; il fit un mouvement pour porter la main droite à son bandeau ; mais sa voisine l'arrêta en lui disant : Pas encore ! Horace obéit.

Alors on l'aida à descendre ; on lui fit monter trois marches, puis il entra, et une porte se ferma derrière lui. Il fit encore vingt pas à peu près, puis rencontra un escalier. Horace compta vingt-cinq degrés ; au vingt-cinquième, une seconde porte s'ouvrit, et il lui sembla entrer dans un corridor. Il suivit ce corridor pendant douze pas ; et ayant franchi une troisième porte, il se trouva les pieds sur un tapis. Là, ses conductrices, qui ne l'avaient pas quitté, s'arrêtèrent.

— Donnez-nous votre parole d'honneur, lui dit l'une d'elles que vous n'ôterez votre bandeau que lorsque neuf heures sonneront à la pendule. Il est neuf heures moins deux minutes : ainsi vous n'avez pas longtemps à attendre.

Horace donna sa parole d'honneur ; aussitôt ses deux conductrices le lâchèrent. Bientôt il entendit le cri d'une porte qu'on referma. Un instant après, neuf heures sonnèrent. Au premier coup du timbre, Horace arracha son bandeau.

Il était dans un petit boudoir rond, dans le style de Louis XV, style qui est encore généralement celui de l'intérieur des palais siciliens. Ce boudoir était tendu d'une étoffe de satin rose avec des branches courantes, d'où pendaient des fleurs et des fruits de couleur naturelle ; le meuble, recouvert d'une étoffe semblable à celle qui tapissait les murailles, se composait d'un canapé, d'une de ces causeuses adossées comme on en refait de nos jours, de trois ou quatre chaises et fauteuils, et enfin d'un piano et d'une

table chargée de romans français et anglais et sur laquelle se trouvait tout ce qu'il faut pour écrire.

Le jour venait par le plafond, et le châssis à travers lequel il passait se levait extérieurement.

Horace achevait son inventaire, lorsqu'un domestique entra, tenant une lettre à la main : ce domestique était masqué.

Horace prit la lettre, l'ouvrit vivement et lut ce qui suit :

« Vous êtes notre prisonnier, selon toutes les lois divines et humaines, et surtout selon la loi du plus fort.

« Nous pouvons, à notre gré, vous rendre votre prison dure ou agréable, nous pouvons vous faire porter dans un cachot, ou vous laisser dans le boudoir où vous êtes.

« Choisissez. »

— Pardieu ! s'écria Horace, mon choix est fait : allez dire à ces dames que je choisis le boudoir, et que, comme je présume que c'est à une condition quelconque qu'elles me laissent le choix, dites-leur que je les prie de me faire connaître cette condition.

Le domestique se retira sans prononcer une seule parole, et, un instant après, rentra, une seconde lettre à la main : Horace la prit non moins avidement que la première, et lut ce qui suit :

« Voici à quelles conditions on vous rendra votre prison agréable.

« Vous donnerez votre parole de n'essayer, d'ici à quinze jours, aucune tentative d'évasion ;

« Vous donnerez votre parole de ne point essayer de voir, tant que vous serez ici, le visage des personnes qui vous retiennent prisonnier ;

« Vous donnerez votre parole qu'une fois couché, vous éteindrez les bougies, et ne garderez aucune lumière cachée ;

« Moyennant quoi, ces quinze jours écoulés, vous serez libre sans rançon.

« Si ces conditions vous conviennent, écrivez au-dessous :

« Acceptées sur parole d'honneur. » Et comme on sait que vous êtes Français, on se fiera à cette parole. »

Attendu que, au bout du compte, les conditions imposées n'étaient pas trop dures, et qu'elles semblaient promettre certaines compensations à sa captivité, Horace prit la plume et écrivit :

« J'accepte sur parole d'honneur, en me recommandant à la générosité de mes belles geôlières.

« HORACE. »

Puis il rendit le traité au domestique, qui disparut aussitôt.

Un instant après, il sembla au prisonnier entendre remuer de l'argenterie et des verres : il s'approcha d'une des deux portes qui donnaient dans son boudoir, et acquit en y collant son oreille la certitude que l'on dressait une table. La singularité de sa situation l'avait empêché jusque-là de se souvenir qu'il avait faim, et il sut gré à ses hôtesses d'y avoir songé pour lui.

D'ailleurs il ne doutait pas que les deux tuppanelles ne lui fissent compagnie pendant le repas. Alors elles seraient bien fines si à lui, habitué des bals de l'opéra, elles ne laissaient pas apercevoir une main, un coin d'épaule, un bout de menton, à l'aide desquels il pourrait, comme Cuvier, reconstruire toute la personne. Malheureusement cette première espérance fut déçue : lorsque le domestique ouvrit la porte de communication entre le boudoir et la salle à manger, le prisonnier vit, quoique le souper parût, par la quantité des plats, destiné à trois ou quatre personnes, qu'il n'y avait qu'un seul couvert.

Il ne se mit pas moins à table, fort disposé à faire honneur au repas. Il fut secondé dans cette louable intention par le domestique masqué qui, avec l'habitude d'un serviteur de bonne maison, ne lui laissait pas même le temps de désirer. Il en résulta qu'Horace soupa très bien, et, grâce au vin de Syracuse et au malvoisie de Lipari, se trouva au dessert dans une des situations d'esprit les plus riantes où puisse se trouver un prisonnier.

Le repas fini, Horace rentra dans son boudoir. La seconde porte en était ouverte : elle donnait dans une charmante petite chambre à coucher, aux murailles toutes couvertes de fresques. Cette chambre communiquait elle-même avec un cabinet de toilette. La finissait l'appartement, le cabinet de toilette n'ayant point de sortie visible. Le prisonnier avait donc à sa disposition quatre pièces : le cabinet susdit, la chambre à coucher, le boudoir qui faisait salon, et la salle à manger. C'est autant qu'il en fallait pour un garçon.

La pendule sonna minuit : c'était l'heure de se coucher. Aussi, après avoir fait une scrupuleuse visite de son appartement et s'être assuré que la porte de la salle à manger s'était refermée derrière lui, le prisonnier rentra-t-il dans sa chambre à coucher, se mit au lit, et, selon l'injonction qui lui en avait été faite, souffla scrupuleusement ses deux bougies.

Quoique le prisonnier reconnût la supériorité du lit dans lequel il était étendu sur tous les autres lits qu'il avait rencontrés depuis qu'il était en Sicile, il n'en resta pas moins parfaitement éveillé, soit que la singularité de sa position chassât le sommeil, soit qu'il s'attendît à quelque surprise nouvelle. En effet, au bout d'une demi-heure ou trois quarts d'heure à peu près, il lui sembla entendre le cri d'un panneau de boiserie qui glisse, puis un léger froissement comme serait celui d'une robe de soie, enfin de petits pas firent crier le parquet et s'approchèrent de son lit ; mais à quelque distance les petits pas s'arrêtèrent, et tout rentra dans le silence.

Horace avait beaucoup entendu parler de revenans, de spectres et de fantômes, et avait toujours désiré en voir. C'était l'heure des évocations, il eut donc l'espoir que son désir était enfin exaucé. En conséquence il étendit les bras vers l'endroit où il avait entendu du bruit, et sa main rencontra une main. Mais cette fois encore l'espérance de se trouver en contact avec un habitant de l'autre monde était déçue. Cette main, petite, effilée et tremblante, appartenait à un corps, et non à une ombre.

Heureusement le prisonnier était un de ces optimistes à caractère heureux, qui ne demandent jamais à la Providence plus qu'elle n'est en disposition de leur accorder. Il en résulta que le visiteur nocturne, quel qu'il fût, n'eut pas lieu de se plaindre de la réception qui lui fut faite.

En se réveillant, Horace chercha autour de lui, mais il ne vit plus personne. Toute trace de visite avait disparu. Il lui sembla seulement qu'il s'était entendu dire, comme dans un rêve : — A demain.

Horace sauta en bas de son lit et courut à la fenêtre, qu'il ouvrit : elle donnait sur une cour fermée de hautes murailles, par-dessus lesquelles il était impossible de voir ; le prisonnier resta donc dans le doute s'il était à la ville ou à la campagne.

A onze heures la salle à manger s'ouvrit, et Horace retrouva son domestique masqué et son déjeuner tout servi. Tout en déjeunant, il voulut interroger le domestique ; mais, en quelque langue que les questions fussent faites, anglais, français ou italien, le fidèle serviteur répondit son éternel *non capisco*.

Les fenêtres de la salle à manger donnaient sur la même cour que celles de la chambre à coucher. Les murailles étaient partout de la même hauteur ; il n'y avait donc rien de nouveau à apprendre de ce côté-là.

Pendant le déjeuner, la chambre à coucher s'était trouvée refaite comme par une fée.

La journée se partagea entre la lecture et la musique. Horace joua sur le piano tout ce qu'il savait de mémoire, et déchiffra tout ce qu'il trouva de romances, sonates, partitions, etc. A cinq heures le dîner fut servi.

Même bonne chère, même silence. Horace aurait préféré trouver un dîner un peu moins bon, mais avoir avec qui causer.

Il se coucha à huit heures, espérant avancer l'apparition sur laquelle il comptait pour se dédommager de sa solitude de la journée. Comme la veille, les bougies furent scrupuleusement éteintes, et comme la veille effectivement il entendit, au bout d'une demi-heure, le petit cri de la boiserie, le froissement de la robe, le bruit des pas sur le parquet ; comme la veille il étendit le bras, et rencontra une main : seulement il lui sembla que ce n'était pas la même main que la veille ; l'autre main était petite et effilée, celle-ci était potelée et grasse. Horace était homme à apprécier cette attention de ses hôtesses, qui avaient voulu que les nuits se suivissent et ne se ressemblassent point.

Le lendemain il retrouva la petite main, le surlendemain la main potelée, et ainsi de suite pendant quatorze jours ou plutôt quatorze nuits.

La quinzième, il rencontra les deux mains au lieu d'une. Vers les trois heures du matin, ces deux mains lui passèrent chacune une bague à un doigt ; puis, après lui avoir fait donner de nouveau sa parole d'honneur de ne point chercher à lever le mouchoir qu'elles allaient lui mettre devant les yeux, ses deux hôtesses l'invitèrent à se préparer au départ.

Horace donna sa parole d'honneur. Dix minutes après, il avait les yeux bandés, un quart d'heure après, il était en voiture entre ses deux geôlières ; une heure après, la voiture s'arrêtait, et un double serrement de main lui adressait un dernier adieu.

La portière s'ouvrit. A peine à terre, Horace arracha le bandeau qui lui couvrait les yeux : mais il ne vit rien autre chose que le même cocher, la même voiture et les deux tuppanelles : encore à peine eut-il le temps de les voir, car au moment où il enlevait le mouchoir la voiture repartait au galop. Il était déposé, au reste, au même endroit où il avait été pris.

Horace profita des premiers rayons du jour qui commen-

çaient à paraître pour s'orienter. Bientôt il se retrouva sur la place de la foire, et reconnut la rue qui conduisait à son hôtel : en l'apercevant le garçon fit un grand cri de joie.

On l'avait cru assassiné. Ses deux compagnons l'avaient attendu huit jours ; mais voyant qu'il ne reparaissait pas et qu'on n'en entendait pas parler, ils avaient fini par perdre tout espoir ; alors ils avaient fait leur déclaration au juge, avaient mis les effets de leur camarade sous la garde du maître d'hôtel, et avaient, pour le cas peu probable où Horace reparaîtrait, laissé une lettre dans laquelle ils lui indiquaient l'itinéraire qu'ils comptaient parcourir.

Horace se mit à leur poursuite, mais il ne les rattrapa qu'à Naples.

Comme il en avait donné sa parole, il ne fit aucune recherche pour savoir à qui appartenaient la main effilée et la main grasse.

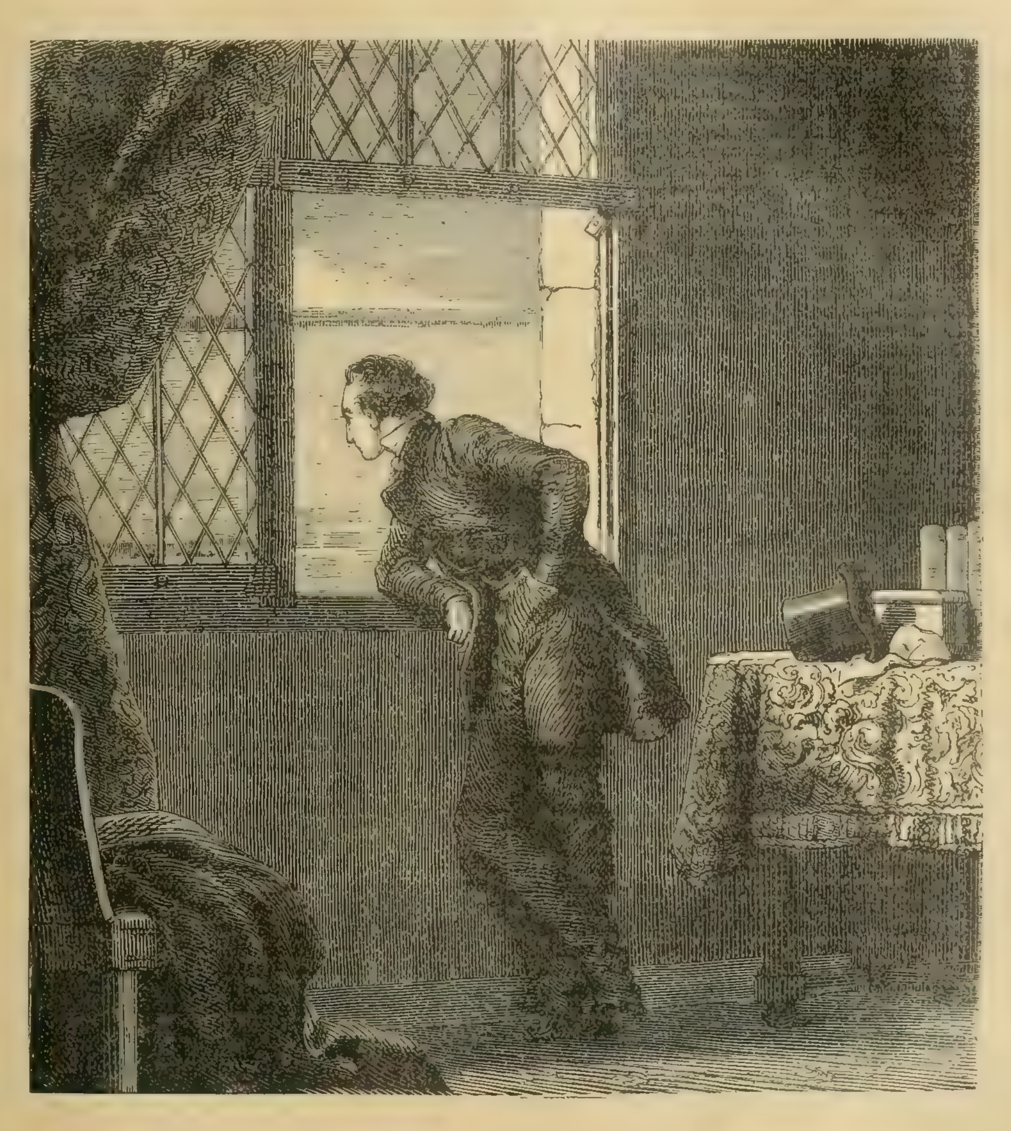
Quant aux deux bagues, elles étaient si exactement pareilles qu'on ne pouvait pas les reconnaître l'une de l'autre.

Quelques années avant notre voyage, un événement était arrivé qui avait amené un grand scandale ; cet événement n'était rien moins qu'une guerre entre deux couvents du même ordre. Cependant l'un était un couvent de capucins, l'autre un couvent du tiers-ordre. La scène s'était passée à Saint-Philippe d'Argiro.

Les deux bâtiments se touchaient ; le mur des deux jardins était mitoyen, et sans doute à cause de cette proximité, les voisins s'exécraient.

Les capucins avaient un très beau chien de garde, nommé Dragon, qu'ils lâchaient la nuit dans leur jardin, de peur qu'on n'en vînt voler les fruits. Je ne sais comment la chose arriva, mais un jour il passa d'un jardin dans l'autre. Quand les moines haïssent, leur haine est bon teint ; ne pouvant se venger sur leurs voisins, ils se vengèrent sur le pauvre Dragon, lequel fut assommé à coups de bâton et rejeté par-dessus la muraille.

A la vue du cadavre, grande désolation dans la communauté, qui jura de se venger le soir même.



Les fenêtres donnaient sur la même cour.

En effet, toute la journée se passa chez les capucins à faire provision d'armes et de munitions; on réunit tout ce que l'on put trouver de sabres, de fusils, de poudre et de balles, et l'on s'apprêta à prendre d'assaut, le soir même, le couvent des frères du tiers-ordre.

De leur côté, les frères du tiers-ordre furent prévenus et se mirent sur la défensive.

A six heures, les capucins, conduits par leur gardien, escaladèrent le mur et descendirent dans le jardin des frères du tiers ordre : ceux-ci les attendaient avec leur gardien à leur tête.

Le combat commença et dura plus de deux heures; enfin le couvent du tiers-ordre fut emporté d'assaut après une résistance héroïque, et les moines vaincus se dispersèrent dans la campagne.

Deux capucins furent tués sur la place : c'étaient le père Benedetto di Pietra-Perzia et il padre Luigi di S. Filippo. Le premier avait reçu deux balles dans le bas-ventre, et le second cinq balles, dont deux lui traversèrent la poitrine de

part en part. Du côté des frères du tiers-ordre, il y eut deux frères lais si grièvement blessés que l'un mourut de ses blessures et que l'autre en revint à grand peine : quant aux blessures légères, on ne les compta même pas ; il y eut peu de combattans des deux partis qui n'en eussent reçu quelqu'une.

Comme on le comprend bien, on étouffa l'affaire ; portée devant les tribunaux, elle était trop scandaleuse.

Remontons un peu plus haut.

Il y avait à Messine, vers la fin du dernier siècle, un juge nommé Cambo ; c'était un travailleur éternel, un homme probe et consciencieux, un magistrat estimé enfin de tous ceux qui le connaissaient, et auquel on ne pouvait faire d'autre reproche que de prendre la législation qui régissait alors la Sicile par trop au pied de la lettre.

Or, un matin que Cambo s'était levé avant le jour pour étudier, il entend crier à l'aide dans la rue, court à son balcon, et ouvre sa fenêtre juste au moment où un homme en frappait un autre d'un coup de poignard. L'homme frappé tombe mort, et le meurtrier, qui était inconnu à Cambo, mais dont il eut tout le temps de voir le visage, s'enfuit, laissant le poignard dans la plaie : cinquante pas plus loin, embarrassé du fourreau, il le jeta à son tour ; puis, se lançant dans une rue transversale, il disparut.

Cinq minutes après, un garçon boulanger sort d'une maison, heurte du pied le fourreau du poignard, le ramasse, l'examine, le met dans sa poche et continue son chemin ; arrivé devant la maison de Cambo, qui était toujours resté caché derrière la jalousie de son balcon, il se trouve en face de l'assassiné. Son premier mouvement est de voir s'il ne peut pas lui porter secours ; il soulève le corps et s'aperçoit que ce n'est plus qu'un cadavre ; en ce moment le pas d'une patrouille se fait entendre, le garçon boulanger pense qu'il va se trouver mêlé comme témoin dans une affaire de meurtre, et se jette dans une allée entr'ouverte. Mais le mouvement n'a point été si rapide qu'il n'ait été vu : la patrouille accourt, voit le cadavre, cerne la maison où elle croit avoir vu entrer l'assassin. Le boulanger est arrêté, l'on saisit sur lui le fourreau qu'il a trouvé ; on le compare avec le poignard resté dans la poitrine du mort, gaine et lame s'ajustent parfaitement. Plus de doute qu'on ne tienne le coupable.

Le juge a tout vu : l'assassinat, la fuite du meurtrier, l'arrestation de l'innocent : et cependant il se tait, n'appelle personne, et laisse conduire, sans s'y opposer, le boulanger en prison.

A sept heures du matin, il est officiellement prévenu par le capitaine de justice de ce qui s'est passé : il écoute les témoins, dresse le procès-verbal, se rend à la prison, interroge le prisonnier, et inscrit ses demandes et ses réponses avec la plus scrupuleuse exactitude : il va sans dire que le malheureux boulanger se renferme dans la dénégation la plus absolue.

Le procès commence : Cambo préside le tribunal ; les témoins sont entendus et continuent de charger l'accusé ; mais la principale charge contre lui, c'est le fourreau trouvé sur lui et qui s'adapte si parfaitement au poignard trouvé dans la blessure ; Cambo presse l'accusé de toutes les façons, l'enveloppe de ces mille questions dans lesquelles le juge enlace le coupable. Le boulanger nie toujours, à défaut de témoins atteste le ciel, jure ses grands dieux qu'il n'est pas coupable, et cependant, grâce à l'éloquence de l'avocat du ministère public, voit s'amasser contre lui une quantité de semi-preuves suffisantes pour qu'on demande l'application de la torture. La demande en est faite à Cambo, qui écrit au-dessous de la demande le mot *accordé*.

Au troisième jour d'estrapade, la douleur est si forte que le malheureux boulanger ne peut plus la supporter, et déclare que c'est lui qui est l'assassin. Cambo prononce la peine de mort.

Le condamné se pourvoit en grâce : le pourvoi est rejeté.

Trois jours après le rejet du pourvoi le condamné est pendu.

Six mois s'écoulent : le véritable assassin est arrêté au moment où il commet un autre meurtre. Condamné à son tour, il avoue alors qu'un innocent a été tué à sa place, et que c'est lui qui a commis le premier assassinat pour lequel a été pendu le malheureux boulanger.

— Seulement, ce qui l'étonne, ajouta-t-il, c'est que la sentence ait été prononcée par le juge Cambo, qui a dû tout voir, attendu qu'il l'a parfaitement distingué à travers sa jalousie.

On s'informe auprès du juge si le condamné ne cherche pas à en imposer à la justice. Cambo répond que ce qu'il dit est l'exacte vérité, et qu'il a été effectivement depuis le commencement jusqu'à la fin spectateur du drame sanglant qui s'est passé sous sa fenêtre.

Le roi Ferdinand apprend cette étrange circonstance ; il était alors à Palerme. Il fait venir Cambo devant lui.

— Pourquoi, lui dit-il, au fait comme tu l'étais des moindres circonstances de l'assassinat, as-tu laissé condamner un innocent, et n'as-tu pas dénoncé le vrai coupable ?

— Sire, répondit Cambo, parce que la législation est positive : elle dit que le juge ne peut être ni témoin ni accusateur ; j'aurais donc été contre la loi si j'avais accusé le coupable ou témoigné en faveur de l'innocent.

— Mais, dit Ferdinand, tu aurais bien pu au moins ne pas le condamner.

— Impossible de faire autrement, sire ; les preuves étaient suffisantes pour qu'on lui donnât la torture, et pendant la torture il a avoué qu'il était coupable.

— C'est juste, dit Ferdinand, ce n'est pas ta faute, c'est celle de la torture.

La torture fut abolie et le juge maintenu.

C'était un drôle de corps que ce roi Ferdinand ; nous le retrouverons à Naples, et nous en causerons.

Une des choses qui m'étonnèrent le plus en arrivant en Sicile, c'est la différence du caractère napolitain et du caractère sicilien : une traversée d'un jour sépare les deux capitales, un détroit de quatre milles sépare les deux royaumes, et on les croirait à mille lieues l'un de l'autre. A Naples vous rencontrez les cris, la gesticulation, le bruit éternel et sans cause ; à Messine ou à Palerme vous retrouvez le silence, la sobriété de gestes, et presque de la taciturnité. Interrogez le Palermitain, un signe, un mot, ou par extraordinaire une phrase vous répond ; interrogez l'homme de Naples, non seulement il vous répondra longuement et prolixement, mais encore bientôt c'est lui qui vous interrogera à son tour, et vous ne pourrez plus vous en débarrasser. Le Palermitain crie et gesticule aussi, mais c'est dans un moment de colère et de passion ; le Napolitain, c'est toujours. L'état normal de l'un c'est le bruit, l'état habituel de l'autre c'est le silence.

Les deux caractères distinctifs du Sicilien sont la bravoure et le désintéressement. Le prince de Butera, qu'on peut citer comme le type du grand seigneur palermitain, donna deux exemples de ces deux vertus dans la même journée.

Il y avait émeute à Palerme ; cette émeute était amenée par une crise d'argent. Le peuple mourait littéralement de faim : or il s'était fait ce raisonnement que mieux valait mourir d'une balle ou d'un boulet de canon, l'agonie, de cette façon, étant moins longue et moins douloureuse.

De leur côté, le roi et la reine, qui n'avaient pas trop d'argent pour eux, ne pouvaient pas acheter du blé et ne voulaient pas diminuer les impôts : ils avaient donc fait braquer un canon dans chaque rue, et s'apprêtaient à répondre au peuple avec cette *ultima ratio regum*.

Un de ces canons défendait l'extrémité de la rue de Tolède, à l'endroit où elle débouche sur la place du Palais-Royal ; le peuple marchait sur le palais, et par conséquent marchait sur le canon ; l'artilleur, la mèche allumée, se tenait prêt, le peuple avançait toujours, l'artilleur approche la mèche de la lumière, en ce moment le prince Hercule de Butera sort d'une rue transversale, et, sans rien dire, sans faire un signe, vient s'asseoir sur la bouche du canon.

Comme c'était l'homme le plus populaire de la Sicile, le peuple le reconnaît et pousse des cris de joie.

Le prince fait signe qu'il veut parler ; l'artilleur, stupéfait, après avoir approché trois fois la mèche de la lumière, sans que le prince ait même daigné s'en inquiéter, l'abaisse vers la terre. Le peuple se tait comme par enchantement ; il écoute.

Le prince lui fait un long discours, dans lequel il explique au peuple comment la cour, chassée de Naples, rongée par les Anglais et réduite à son revenu de Sicile, meurt de faim elle-même ; il raconte que le roi Ferdinand va à la chasse pour manger, et qu'il a assisté quelques jours auparavant à un dîner chez le roi, lequel dîner n'était composé que du gibier qu'il avait tué.

Le peuple écoute, reconnaît la justesse des raisonnemens du prince de Butera, désarme ses fusils, les jette sur son épaule et se disperse.

Ferdinand et Caroline ont tout vu de leurs fenêtres ; ils font venir le prince de Butera, lequel, à son tour, leur fait un discours très sensé sur le désordre du trésor. Alors les deux souverains offrent d'une seule voix, au prince de Butera, la place de ministre des finances.

— Sire, répondit le prince de Butera, je n'ai jamais administré que ma fortune, et je l'ai mangée.

A ces mots, il tire sa révérence aux deux souverains qu'il vient de sauver, et se retire dans son palais de la Marine, bien plus roi que le roi Ferdinand.

Ce fut en 1818, trois ans après la Restauration de Naples, que l'abolition des majorats et des substitutions fut introduite en Sicile ; cette introduction ruina à l'instant même tous les grands seigneurs sans enrichir leurs fermiers ; les créanciers seuls y trouvèrent leur compte.

Malheureusement ces créanciers étaient presque tous des

juifs et des usuriers prêtant à cent et à cent cinquante pour cent à des hommes qui se seraient regardés comme déshonorés de se mêler de leurs affaires ; quelques-uns n'avaient jamais mis le pied dans leurs domaines et demeuraient sans cesse à Naples ou à Palerme. On demandait au prince de P.. où était située la terre dont il portait le nom.

— Mais je ne sais pas trop, répondit il ; je crois que c'est entre Girgenti et Syracuse.

C'était entre Messine et Catane.

Avant l'introduction de la loi française, lorsqu'un baron sicilien mourait, son successeur, qui n'était point forcé d'accepter l'héritage sous bénéfice d'inventaire, commençait par s'emparer de tout ; puis il envoyait promener les créanciers. Les créanciers proposaient alors de se contenter des intérêts ; la demande paraissait raisonnable, et on y accédait : souvent, lorsque cette proposition était faite, les créanciers, grâce au taux énorme auquel l'argent avait été prêté, étaient déjà rentrés dans leur capital ; tout ce qu'ils touchaient était donc un bénéfice clair et net, dont ils se contentaient comme d'un excellent pis-aller.

Mais du moment où l'abolition des majorats et des substitutions fut introduite, les choses changèrent : les créanciers mirent la main sur les terres ; les frères cadets, à leur tour, devinrent créanciers de leurs aînés ; il fallut vendre pour opérer les partages, et du jour au lendemain il se trouva ensuite plus de vendeurs que d'acheteurs ; il en résulta que le taux des terres tomba de quatre-vingts pour cent ; de plus, ces terres en souffrance, et sur lesquelles pesaient des procès, cessèrent d'être cultivées, et la Sicile, qui du superflu de ses douze millions d'habitans nourrissait autrefois l'Italie, ne récolta plus même assez de blé pour faire subsister les onze cent mille enfans qui lui restent.

Il va sans dire que les impôts restèrent les mêmes.

Aussi y a-t-il dans le monde entier peu de pays aussi pauvres et aussi malheureux que la Sicile.

De cette pauvreté, absence d'art, de littérature, de commerce, et par conséquent de civilisation.

J'ai dit quelque part, je ne sais plus trop où, qu'en Sicile ce n'étaient point les aubergistes qui nourrissaient les voyageurs, mais bien au contraire les voyageurs qui nourrissaient les aubergistes. Cet axiome, qui au premier abord peut paraître paradoxal, est cependant l'exacte vérité : les voyageurs mangent ce qu'ils apportent, et les aubergistes se nourrissent des restes.

Il en résulte qu'une des branches les moins avancées de la civilisation sicilienne est certainement la cuisine. On ne voudrait pas croire ce que l'on vous fait manger dans les meilleurs hôtels sous le nom de mets honorables et connus, mais auxquels l'objet servi ne ressemble en rien, du moins pour le goût. J'avais vu à la porte d'une boutique du boudin noir, et en rentrant à l'hôtel j'en avais demandé pour le lendemain. On me l'apporta paré de la mine la plus appétissante, quoique son odeur ne correspondît nullement à celle à laquelle je m'attendais. Comme j'avais déjà une certaine habitude des surprises culinaires qui vous attendent en Sicile à chaque coup de fourchette, je ne goûtai à mon boudin que du bout des dents. Bien m'en prit : si j'avais mordu dans une bouchée entière, je me serais cru empoisonné. J'appelai le maître d'hôtel.

— Comment appelez-vous cela ? lui demandai-je en lui montrant l'objet qui venait de me causer une si profonde déception.

— Du boudin, me répondit il.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr.

— Mais avec quoi fait on le boudin à Palerme ?

— Avec quoi ? pardieu ! avec du sang de cochon, du chocolat et des concombres.

Je savais ce que je voulais savoir, et je n'avais pas besoin d'en demander davantage.

Je présume que les Palermitains auront entendu parler un jour par quelque voyageur français d'un certain mets qu'on appelait du boudin, et que ne sachant comment se procurer des renseignemens sur une combinaison si compliquée, ils en auront fait venir un dessin de Paris.

C'est d'après ce dessin qu'on aura composé le boudin qui se mange aujourd'hui à Palerme.

Une des grandes prétentions des Siciliens, c'est la beauté et l'excellence de leurs fruits ; cependant les seuls fruits supérieurs qu'on trouve en Sicile sont les oranges, les figues et les grenades ; les autres ne sont point même mangeables. Malheureusement les Siciliens ont sur ce point une réponse on ne peut plus plausible aux plaintes des voyageurs ; ils vous montrent le malheureux passage de leur histoire où il est raconté que Narsès a attiré les Lombards en Italie en leur envoyant des fruits de Sicile. Comme c'est imprimé dans un livre, on n'a rien à dire, sinon que les fruits siciliens étaient plus beaux à cette époque qu'ils ne le sont aujourd'hui, ou que les Lombards n'avaient jamais mangé que des pommes à cidre.

EXCURSIONS AUX ILES EOLIENNES

LIPARI

Comme nous l'avait dit le capitaine, nous trouvâmes nos hommes sur le port. A vingt ou trente pas en mer, notre petit speronare se balançait vif, gracieux et fin, au milieu des gros bâtimens, comme un alcyon au milieu d'une troupe de cygnes. La barque nous attendait amarrée au quai : nous y descendîmes ; cinq minutes après nous étions à bord.

Ce fut avec un vif plaisir, je l'avoue, que je me retrouvai au milieu de mes bons et braves matelots sur le parquet si propre et si bien lavé de notre speronare. Je passai ma tête dans la cabine ; nos deux lits étaient à leurs places. Après tant de draps d'une propreté douteuse, c'était quelque chose de délicieux à voir que ces draps éblouissans de blancheur. Peu s'en fallut que je ne me couchasse pour en sentir la fraîche impression.

Tout ceci doit paraître bien étrange au lecteur ; mais tout homme qui aura traversé la Romagne, la Calabre ou la Sicile, me comprendra facilement.

A peine fûmes-nous à bord que notre speronare se mit en mouvement, glissant sous l'effort de nos quatre rameurs, et que nous nous éloignâmes du rivage. Alors Palerme commença à s'étendre à nos yeux dans son magnifique développement, d'abord masse un peu confuse, puis s'élargissant, puis s'allongeant, puis s'éparpillant en blanches villas perdues sous les orangers, les chênes verts et les palmiers. Bientôt toute cette splendide vallée, que les anciens appelaient la *conque d'or*, s'ouvrit depuis Montreale jusqu'à la mer, depuis la montagne Sainte-Rosalie jusqu'au cap Zafarano. Palerme l'Heureuse se faisait coquette pour nous laisser un dernier regret, à nous qu'elle n'avait pu retenir, et qui, selon toute probabilité, la quittions pour ne jamais la revoir.

Au sortir du port, nous trouvâmes un peu de vent, et nous hissâmes notre voile ; mais, vers midi, ce vent tomba tout à fait, et force fut à nos matelots de reprendre la rame. La journée était magnifique : le ciel et les flots semblaient d'un même azur ; l'ardeur du soleil était tempérée par une douce brise qui court sans cesse, vivace et rafraîchissante, à la surface de la mer. Nous fîmes étendre un tapis sur le toit de notre cabine pour ne rien perdre de ce poétique horizon ; nous fîmes allumer nos chibouques et nous nous couchâmes.

C'étaient là les douces heures du voyage, celles où nous rêvions sans penser, celles où le souvenir du pays éloigné et des amis absens nous revenait en la mémoire comme ces nuages à forme humaine qui glissent doucement sur un ciel d'azur, changeant d'aspect, se composant, se décomposant et se recomposant vingt fois en une heure. Les heures glissaient alors sans qu'on sentît ni le toucher ni le bruit de leurs ailes ; puis le soir arrivait nous ne savions comment, allumant une à une ses étoiles dans l'Orient assombri, tandis que l'Occident, éteignant peu à peu le soleil, roulait des flots d'or, et passait par toutes les couleurs du prisme, depuis le pourpre ardent jusqu'au vert clair ; alors il s'élevait de l'eau comme une harmonieuse vapeur ; les poissons s'élançaient hors de la mer pareils à des éclairs d'argent ; le pilote se levait sans quitter le gouvernail, et l'*Ave Maria* commençait à l'instant même où s'éteignait le dernier rayon du jour.

Comme presque toujours, le vent se leva avec la lune seulement ; à sa chaude moiteur nous reconnûmes le siroco ; le capitaine fut le premier à nous inviter à rentrer dans la cabine, et nous suivîmes son avis, à la condition que l'équipage chanterait en chœur sa chanson habituelle.

Rien n'était ravissant comme cet air chanté la nuit et accompagnant de sa mesure la douce ondulation du bâtiment. Je me rappelle que souvent, au milieu de mon sommeil, je l'entendais, et qu'alors, sans m'éveiller tout à fait, sans me rendormir entièrement, je suivais pendant des heures entières sa vague mélodie. Peut-être, si nous l'eussions entendu dans des circonstances différentes et partout ailleurs qu'où nous étions, n'y eussions-nous pas même fait attention. Mais la nuit, mais au milieu de la mer, mais s'élevant de notre petite barque si frêle, au milieu de ces flots si puissans, il s'imprégnait d'un parfum de mélancolie que je n'ai retrouvé que dans quelques mélodies de l'auteur de *Norma* et des *Puritains*.

Lorsque nous nous réveillâmes, le vent nous avait poussés au nord et nous courions des bordées pour doubler Alicudi, que le siroco et le greco qui soufflaient ensemble, avaient grand'peine à nous permettre. Pour les mettre d'accord ou leur donner le temps de tomber, nous ordonnâmes au capitaine de s'approcher le plus près possible de l'île, et de mettre en panne. Comme il n'y a à Alicudi ni port, ni rade, ni anse, il n'y avait pas moyen d'aborder avec le speronare, mais seulement avec la petite chaloupe ; encore la chose était-elle assez difficile, à cause de la violence avec laquelle l'eau se brisait sur les rochers, lesquels, au reste, polis et glissans comme une glace, n'offraient aucune sécurité au pied qui se hasardait à sauter dessus.

Nous n'arrivâmes pas moins à aborder avec l'aide de Pietro et de Giovanni ; il est vrai que Pietro tomba à la mer ; mais, comme nos hommes n'avaient jamais que le pantalon et la chemise et qu'ils nageaient comme des poissons, nous avions fini par ne faire même plus attention à ces sortes d'accidens.

Alicudi est l'ancienne Ericodes de Strabon, qui, au reste, comme les anciens, ne connaissait que sept îles Eoliennes : Strongyle, Lipara, Vulcania, Didyme, Phœnicodes, Ericodes et Evonimos. Cette dernière, qui était peut-être alors la plus considérable de toutes, a tellement été rongée par le feu intérieur qui la dévorait, que ses cratères affaissés ont ouvert différens passages à la mer, et que ses différentes sommités, qui s'élèvent seules aujourd'hui au-dessus des flots, forment les îles de Panaria, de Basiluzzo, de Lisca-Nera, de Lisca-Bianca et de Datoli. De plus, quelques rochers épars, faisant sans doute partie de la même terre, s'élèvent encore noirs et nus à la surface de la mer, sous le nom de Formicali.

Il est difficile de voir quelque chose de plus triste, de plus sombre et de plus désolé que cette malheureuse île, qui forme l'angle occidental de l'archipel Eolien. C'est un coin de la terre oublié lors de la création, et resté tel qu'il était du temps du chaos. Aucun chemin ne conduit à son sommet ou ne longe son rivage ; quelques sinuosités creusées par les eaux de la pluie sont les seuls passages qui s'offrent aux pieds meurtris par les angles des pierres et les aspérités de la lave. Sur toute l'île, pas un arbre, pas un morceau de verdure pour reposer les yeux, seulement, au fond de quelques gerçures des rochers, dans les interstices des scories, quelques rares tiges de ces bruyères qui font que Strabon l'appelle quelquefois Ericusa. C'est le solitaire et périlleux chemin de Dante, où, parmi les rocs et les débris, le pied ne peut avancer sans le secours de la main.

Et cependant, sur ce coin de lave rougie, vivent dans de misérables cabanes cent cinquante ou deux cents pêcheurs, qui ont cherché à utiliser les rares parcelles de terre échappées à la destruction générale. Un de ces malheureux rentrait avec sa barque ; nous lui achetâmes pour 3 carlins (28 sous à peu près) tout le poisson qu'il avait pris.

Nous remontâmes sur notre bâtiment, le cœur serré de tant de misères. Vraiment, quand on vit dans un certain monde et d'une certaine façon, il est des existences qui deviennent incompréhensibles. Qui a fixé ces gens sur ce volcan éteint ? Y ont-ils poussé comme les bruyères qui lui ont donné son nom ? Quelle raison empêche qu'ils ne quittent cet effroyable séjour ? Il n'y a pas un coin du monde où ils ne soient mieux que là. Ce rocher brûlé par le feu, cette lave durcie par l'air, ces scories sillonnées par l'eau des tempêtes, est-ce donc une patrie ? Qu'on y naisse, cela est concevable, on naît où l'on peut ; mais qu'ayant la faculté de se mouvoir, le libre arbitre qui fait qu'on peut chercher le mieux, une barque pour vous porter partout ailleurs, et qu'on reste là, c'est ce qui est impossible à comprendre, c'est ce que ces malheureux eux-mêmes, j'en suis sûr, ne sauraient expliquer.

Une partie de la journée nous courûmes des bordées ; nous avions toujours le vent contraire ; nous passions successivement en revue les Salines, Lipari et Vulcano ; apercevant à chaque passage entre les Salines et Lipari, Stromboli secouant à l'horizon son panache de flammes. Puis, chaque fois que nous revenions vers Vulcano, tout enveloppée d'une vapeur chaude et humide, nous voyions plus distinctement ses trois cratères inclinés vers l'occident, et dont l'un d'eux a laissé couler une mer de lave, dont la couleur sombre contraste avec la terre rougeâtre et avec les bancs sulfureux qui l'entourent. Ce sont deux îles réunies en une seule par une irruption qui a comblé l'intervalle ; seulement, l'une était connue de toute éternité, et c'était Vulcano ; tandis que l'autre ne date que de l'an 550 de Rome. L'irruption qui les joignit eut lieu vers la moitié du seizième siècle ; elle forma deux ports : le port du levant et le port du couchant.

Enfin, après huit heures d'efforts inutiles, nous parvînmes à nous glisser entre Lipari et Vulcano et, une fois abrités par cette dernière île, nous gagnâmes à la rame le port de Lipari, où nous jetâmes l'ancre vers les deux heures.

Lipari, avec son château fort bâti sur un rocher et ses maisons suivant les sinuosités du terrain, présente un aspect des plus pittoresques. Nous eûmes, au reste, tout le temps d'admirer sa situation, attendu les difficultés sans nombre qu'on nous fit pour nous laisser entrer. Les autorités, à qui nous avions eu l'imprudence d'avouer que nous ne venions pas pour le commerce de la pierre ponce, le seul commerce de l'île, et qui ne comprenaient pas qu'on pût venir à Lipari pour autre chose, ne voulaient pas, à toute force, nous laisser entrer. Enfin, lorsqu'à travers une grille nous eûmes passé nos passeports que, de peur du choléra, on nous prit des mains avec des pincettes gigantesques, et qu'on se fut bien assuré que nous venions de Palerme, et non point d'Alexandrie ou de Tunis, on nous ouvrit une grille, et l'on consentit à nous laisser passer.

Il y avait loin de cette hospitalité à celle du roi Eole.

On se rappelle que Lipari n'est autre que l'antique Eolie, où vint aborder Ulysse après avoir échappé à Polyphème. Voici ce qu'en dit Homère :

« Nous parvenons heureusement à l'île d'Eolie, île accessible et connue, où règne Eole, l'ami des dieux. Un rempart indestructible d'airain, bordé de roches polies et escarpées, enferme l'île tout entière. Douze enfans du roi font la principale richesse de son palais, six fils et six filles, tous au printemps de l'âge. Eole les unit les uns aux autres et leurs heures s'écoulent, près d'un père et d'une mère dignes de leur vénération et de leur amour, en festins éternels, et splendides d'abondance et de variété. »

Ce ne fut pas assez pour Eole de bien recevoir Ulysse, et de le festoyer dignement tout le temps que lui et ses compagnons restèrent à Lipari ; au moment du départ, il lui fit encore cadeau de quatre outres, où étaient enfermés les principaux vents : Eurus, Auster et Aquilon. Zéphyr seul était resté en liberté, et avait reçu de son souverain l'ordre de pousser heureusement le roi fugitif vers Ithaque. Malheureusement, l'équipage du vaisseau que montait Ulysse eut la curiosité de voir ce que renfermaient ces outres si bien enflées, et un beau jour il les ouvrit. Les trois vents, d'autant plus joyeux d'être libres que depuis quelque temps déjà ils étaient enfermés dans leurs outres, s'élancèrent d'un seul coup d'aile dans les cieux, où ils exécutèrent par manière de récréation une telle tempête, que tous les vaisseaux d'Ulysse furent brisés, et qu'il s'échappa seul sur une planche.

Aristote parle aussi de Lipari :

« Dans une des sept îles de l'Eolie, dit-il, on raconte qu'il y a un tombeau dont on rapporte des choses prodigieuses ; car on assure qu'on entend sortir de ce tombeau un bruit de tambours et de cymbales, accompagné de cris éclatans. »

Chaque pan fait face à une petite vallée, et est percé à distance égale de trous garnis de tuyaux de terre cuite disposés de façon que le vent qui s'engouffre dans les cavités produit des vibrations pareilles aux frémissemens des harpes éoliennes. Cette construction à moitié enfouie se trouve encore à l'endroit où elle a été retrouvée.

A peine fûmes-nous sur le port de Lipari, que nous nous mîmes en quête d'une auberge ; malheureusement c'était chose inconnue dans la capitale d'Eole. Nous cherchâmes d'un bout à l'autre de la ville : pas la moindre petite enseigne, pas le plus petit bouchon.

Nous en étions là, Milord assis sur son derrière, et Jadin et moi nous regardant, fort embarrassés tous deux, lorsque nous vîmes un attroupement assez considérable devant une porte ; nous nous approchâmes, nous fendîmes la foule, et nous vîmes un enfant de six ou huit ans, mort, sur une espèce de grabat. Cependant sa famille ne paraissait pas autrement affectée ; la grand'mère vaquait aux soins du ménage, un autre enfant de cinq ou six ans jouait en se roulant par terre avec deux ou trois petits cochons de lait. La mère seule était assise au pied du lit, et, au lieu de pleurer, elle parlait au cadavre avec une volubilité qui faisait que je n'en entendais point un mot. J'interrogeai un voisin sur le motif de ce discours, et il me répondit que la mère chargeait l'enfant de ses commissions pour le père et le grand-père, qui étaient morts il y avait l'un un an et l'autre trois ; ces commissions étaient assez singulières ; l'enfant était chargé d'apprendre à l'auteur de ses jours que sa mère était sur le point de se remarier, et que la truie avait fait six marcassins *beaux comme des anges*.

En ce moment deux franciscains entrèrent pour enlever le cadavre. On le mit sur une civière découverte ; la mère et la grand'mère l'embrassèrent une dernière fois ; on tira le jeune frère de ses occupations pour en faire autant, ce qu'il exécuta en pleurnichant, non pas de ce que son frère aîné

était mort, mais de ce qu'on le dérangeait de son occupation ; puis on déposa le corps de l'enfant sur une civière, en jetant seulement sur lui un drap déchiré, et on l'emporta.

A peine le cadavre eut-il franchi le seuil de la porte, que la mère et la grand'mère se mirent à refaire le lit, et à effacer la dernière trace de ce qui s'était passé.

Quant à nous, voulant voir s'accomplir entièrement la cérémonie funéraire, nous suivîmes le cadavre.

On le conduisit à l'église des Franciscains, attenante au couvent des bons pères, sans qu'aucun parent le suivît. On lui dit une petite messe, puis on leva une pierre et on le jeta dans une fosse commune, où tous les mois, sur la couche des cadavres, on laisse tomber une couche de chaux.

La cérémonie achevée, nous étions occupés à examiner la petite église, lorsqu'un moine, s'approchant de nous, nous adressa la parole en nous demandant si nous étions Français, Anglais ou Italiens. nous lui répondîmes que nous étions Français, et la conversation s'étant engagée sur ce point, nous ne tardâmes pas à lui exposer l'embarras où nous nous trouvions à l'endroit d'une auberge. Il nous offrit aussitôt l'hospitalité dans son couvent. On devine que nous acceptâmes avec reconnaissance ; le moine avait d'autant plus le droit de nous faire cette offre qu'il était le supérieur de la communauté.

Notre guide nous fit traverser un petit cloître, et nous nous trouvâmes dans le monastère ; de là il nous conduisit à notre appartement : c'étaient deux petites cellules pareilles à celles des autres moines, si ce n'est qu'elles avaient des draps de toile à leur lit, tandis que les moines ne couchent que dans des draps de laine ; les fenêtres de ces deux cellules ouvertes à l'orient, offraient une vue admirable sur les montagnes de la Calabre et sur les côtes de la Sicile, qui, grâce au prolongement du cap Pelore, semblaient se joindre à angle droit au-dessous de Scylla. A vingt-cinq milles à peu près, tout à fait à notre gauche, au delà de Panaria et des Formicali, dont on distinguait tous les détails, s'élevait la cime fumeuse de Stromboli. A nos pieds se déroulait la ville aux toits plats et blanchis à la chaux, ce qui lui donnait un aspect tout à fait oriental.

Un quart d'heure après que nous fûmes entrés dans notre chambre, un frère servant vint nous demander si nous souperions avec les pères, ou si nous désirions être servis chez nous. nous répondîmes que si les pères voulaient bien nous accorder l'honneur de leur compagnie, nous en profiterions pour les remercier de leur bonne hospitalité. Le souper était pour sept heures du soir, il en était quatre, nous avions donc tout le temps d'aller nous promener par la ville.

L'île de Lipari, qui donne son nom à tout l'archipel, a six lieues de tour, et renferme dix-huit mille habitans : elle est le siège d'un évêché et la résidence d'un gouverneur.

Les événemens sont rares, comme on le comprend bien, dans la capitale des îles Eoliennes : aussi raconte-t-on comme une chose arrivée hier le coup de main que tenta sur elle le fameux pirate Hariadan Barberousse : dans une seule descente et d'un seul coup de filet, il enleva toute la population, hommes, femmes et enfans, et emmena tout en esclavage. Charles-Quint, alors roi de Sicile, envoya une colonie d'Espagnols pour la repeupler, adjoignant à cette colonie des ingénieurs pour y bâtir une citadelle et une garnison pour la défendre. Les Lipariotes actuels sont donc les descendans de ces Espagnols ; car, comme on le comprend bien, on ne vit jamais reparaître aucun de ceux que Barberousse avait enlevés.

Notre arrivée avait fait événement : à part les matelots anglais et français qui viennent y charger de la pierre ponce, il est bien rare qu'un étranger débarque à Lipari. Nous étions donc l'objet d'une curiosité générale ; hommes, femmes et enfans sortaient sur leurs portes pour nous regarder passer, et ne rentraient que lorsque nous étions loin. Nous traversâmes ainsi la ville.

A l'extrémité de la grande rue et au pied de la montagne de Campo-Bianco, se trouve une petite colline que nous gravîmes afin de jouir du panorama de la ville tout entière. Nous y étions depuis un instant, lorsque nous y fûmes accostés par un homme de trente-cinq à quarante ans qui, depuis quelques minutes, nous suivait avec l'intention évidente de nous parler ; c'était le gouverneur de la ville et de l'archipel. Ce titre pompeux m'effraya d'abord ; je voyageais sous un autre nom que le mien, et j'étais entré dans le royaume de Naples par contrebande. Mais je fus bientôt rassuré aux formes toutes gracieuses de notre interlocuteur ; il venait nous demander des nouvelles du reste du monde, avec lequel il était fort rarement en communication, et nous inviter à dîner pour le lendemain : nous lui apprîmes tout ce que nous savions de plus nouveau sur la Sicile, sur Naples et sur la France, et nous acceptâmes son dîner.

De notre côté, nous lui demandâmes des nouvelles de Lipari. Ce qu'il y connaissait de plus nouveau, c'était son orgue éolien dont parle Aristote, et ses étuves dont parle Diodore de Sicile ; quant aux voyageurs qui avaient visité l'île avant nous, les derniers étaient Spallanzani et Dolomieu. Le brave homme, bien au contraire du roi Eole dont il était le successeur, s'ennuyait à crever : il passait sa vie sur la terrasse de sa maison, une lunette d'approche à la main ; il nous avait vus arriver et n'avait perdu aucun détail de notre débarquement ; puis aussitôt il s'était mis à notre piste. Un instant il nous avait perdus, grâce à notre entrée dans la maison de l'enfant mort, et à notre pause au couvent des Franciscains : mais il nous avait rattrapés et nous déclara qu'il ne nous lâchait plus. La bonne fortune étant au moins égale pour nous que pour lui, nous nous mîmes à sa disposition, à part notre souper au couvent, pour jusqu'au lendemain cinq heures, à la condition cependant qu'il monterait séance tenante avec nous sur le Campo-Bianco, qu'il nous laisserait une heure pour dîner chez nos Franciscains, et qu'il nous accompagnerait le lendemain dans notre excursion à Vulcano. Ces trois articles, qui formaient la base de notre traité, furent acceptés à l'instant même.

La montagne était derrière nous, nous n'avions donc qu'à nous retourner et à nous mettre à l'œuvre ; elle était toute parsemée d'énormes rochers blanchâtres, qui lui avaient fait donner son nom de Campo-Bianco. Comme je n'étais pas prévenu et que j'avais pris ces rochers au sérieux, je voulus m'appuyer à l'un d'eux pour m'aider dans ma montée : mais ma surprise fut grande quand, cédant à l'ébranlement que je lui donnai, le rocher, après avoir un instant vacillé sur sa base, se mit à rouler du haut en bas de la montagne, directement sur Jadin qui était resté en arrière. Il n'y avait pas moyen de fuir ; Jadin se crut écrasé et, par un mouvement machinal, il étendit la main en avant. J'éprouvai un instant d'horrible angoisse, quand tout à coup, à mon grand étonnement, je vis cette masse énorme s'arrêter devant l'obstacle qui lui était opposé. Alors Jadin prit le rocher dans sa main, le souleva à la hauteur de l'œil, l'examina avec attention, puis le rejeta par-dessus son épaule.

Le rocher était un bloc de pierre ponce qui ne pesait pas vingt livres ; tous les autres rochers environnans étaient de même matière, et la montagne même sur laquelle nous marchions, avec sa solidité apparente, n'avait pas plus d'opacité réelle : détachée de sa base, le gouverneur nous assura qu'entre nous trois nous pourrions la transporter d'un bout à l'autre de l'île.

Cette explication m'ôta un peu de ma vénération pour les Titans, et je ne les réintégrerai dans mon estime première que lorsque je me serai assuré par moi-même qu'Ossa et Pélion ne sont point des montagnes de pierre ponce.

Arrivés au sommet de Campo-Bianco, nous dominâmes tout l'archipel ; mais autant la vue que nous avions autour de nous était magnifique, autant celle que nous avions au-dessous de nous était sombre et désolée : Lipari n'est qu'un amas de rocs et de scories ; les maisons elles-mêmes, de la distance où nous les voyions, semblaient un amas de pierres mal rangées, et à peine sur la surface de toute l'île distinguait-on deux ou trois morceaux de verdure, qui semblaient, pour me servir de l'expression de Sannazar, des fragmens du ciel tombés sur la terre. Je compris alors la tristesse et l'ennui de notre malheureux gouverneur, qui, né à Naples, c'est-à-dire dans la plus belle ville du monde, était forcé, pour quinze cents francs par an, d'habiter cet abominable séjour.

Nous nous étions laissés attarder à regarder ce splendide panorama qui nous entourait et le lugubre spectacle que nous dominions : six heures et demie sonnèrent ; nous n'avions plus qu'une demi-heure devant nous pour ne pas faire attendre nos hôtes : nous descendîmes tout courans, et, après avoir promis au gouverneur d'aller prendre le café chez lui, nous nous acheminâmes vers le couvent. Nous arrivâmes comme la cloche sonnait.

Heureusement, de peur de nous faire quelque mauvaise affaire avec les Lipariotes, nous avions précautionnellement mis Milord en laisse : en entrant dans le réfectoire nous trouvâmes un troupeau de quinze ou vingt chats. Je laisse à juger au lecteur de l'extermination féline qui aurait eu lieu si Milord s'était trouvé libre.

Toute la communauté consistait en une douzaine de moines ; ils étaient assis à une table à trois compartimens, dont deux en retour comme les ailes d'un château : le supérieur, sans aucune distinction apparente, était assis au centre de la table qui faisait face à la porte : nos deux couverts étaient placés vis-à-vis de lui.

Quoique nous fussions au mardi, la communauté faisait maigre, ne mangeant que des légumes et du poisson ; on nous servit à part un morceau de bœuf bouilli et des espèces de tourterelles rôties dont j'avais vu un certain nombre dans l'île.

Au dessert, et comme les moines, après avoir dit les

grâces se levaient pour se retirer, le supérieur leur fit signe de se rasseoir, et l'on apporta une bouteille de malvoisie de Lipari; c'était bien le plus admirable vin que j'eusse jamais bu de ma vie; il se récoltait et se fabriquait au couvent même.

Le souper achevé, nous prîmes congé du supérieur, en lui demandant jusqu'à quelle heure nous pouvions rentrer: il répondit que le couvent, qui se ferme ordinairement à neuf heures, serait pour nous ouvert toute la nuit.

Nous nous rendîmes chez le gouverneur, il habitait une maison décorée du nom de château, et qui, en effet, comparée à toutes les autres, méritait incontestablement ce titre. Il nous attendait avec impatience, et nous présenta à sa femme; toute sa postérité se composait d'un bambin de cinq ou six ans.

A peine étions-nous assis sur une charmante terrasse toute garnie de fleurs et qui dominait la mer, qu'on nous apporta du café et des cigares; le café était fait à la manière orientale, c'est-à-dire pilé sans être rôti, et bouilli au lieu d'être tassé; les tasses elles-mêmes étaient toutes petites et pareilles aux tasses turques; aussi l'habitude est-elle de les vider cinq ou six fois, ce qui est sans inconvénient aucun, attendu la légèreté de la liqueur. J'aimais beaucoup cette manière de préparer le café, et je fis fête à celui de notre hôte. Il n'en fut pas ainsi des cigares qu'à leur tournure et à leur couleur je soupçonnai indigènes; Jadin, moins difficile que moi, fuma pour nous deux.

C'était, au reste, quelque chose de délicieux que cette mer vaste et tranquille, toute parsemée d'îles, et enfermée dans l'horizon vaporeux que lui faisaient les côtes de Sicile et les montagnes de la Calabre. Grâce à la dégradation du soleil qui s'abaissait derrière le Campo-Bianco, la terre, par un jeu de lumière plein de chaleur et d'harmonie, changea cinq ou six fois de teinte, et finit par s'effacer dans la vapeur; alors, cette délicieuse brise de la Grèce, qui arrive chaque soir avec l'obscurité, vint nous caresser le visage, et je commençai à trouver notre gouverneur un peu moins malheureux. J'essayai, en conséquence, de le consoler en lui détaillant les unes après les autres toutes les délices de sa résidence. Mais il me répondit en soupirant qu'il y avait quinze ans qu'il en jouissait. Depuis quinze ans, le même soir, à la même heure, il avait le même spectacle, et le même vent lui venait rafraîchir le visage; ce qui ne laissait pas à la longue d'être quelque peu monotone, si fort amateur que l'on soit de la belle nature. Je ne pus m'empêcher d'avouer qu'il y avait bien quelque justesse au fond de ce raisonnement.

Nous restâmes sur la terrasse jusqu'à dix heures du soir. En rentrant, nous trouvâmes une salle de billard illuminée, et il nous fallut faire notre partie. Après la partie, la maîtresse de la maison nous invita à passer dans la salle à manger, où nous attendait une collation composée de gâteaux et de fruits. Tout cela était présenté avec une grâce si parfaite que nous résolûmes de nous laisser faire jusqu'au bout.

A minuit cependant, le gouverneur, pensant que nous avions besoin de repos, nous laissa libres. Il y avait dix ans qu'il ne s'était couché à pareille heure, et il n'avait jamais, nous assura-t-il, passé une soirée si agréable.

Je renvoyai tous les honneurs du compliment à Jadin, qui, enchanté de trouver une occasion de parler français, avait été flamboyant d'esprit.

Le lendemain, à six heures du matin, le gouverneur ouvrit la porte de ma chambre; il était désolé: une affaire inattendue le retenait impitoyablement sur le siège de son gouvernement, et il ne pouvait nous accompagner à Vulcano. En échange, il mettait sa barque et ses quatre rameurs à notre disposition. De plus, il nous apportait une lettre pour les fils du général Nunziante, qui exploitent les mines de soufre de Vulcano. L'île tout entière est affermée à leur père.

Nous acceptâmes la barque et la lettre: nous nous engageâmes à être de retour à quatre heures; et, après avoir pris une légère collation que le frère cuisinier avait eu le soin de nous tenir prête, nous descendîmes vers le port, accompagnés de notre gouverneur, et entourés, comme on le comprend bien, du respect et de la vénération de tous les Lipariotes.

EXCURSION AUX ILES EOLIENNES

VULCANO

Un détroit, large de trois milles à peine, sépare Lipari de Vulcano. Nous fîmes ce trajet, grâce à l'habileté de nos rameurs, en moins de quarante minutes.

Vulcano, la Vulcania antique, est l'île dont Virgile fait la succursale de l'Etna et l'atelier de Vulcain (1). Au reste elle est bien digne de cet honneur, car, quoiqu'il soit évident que depuis dix-neuf siècles elle ait perdu un peu de sa chaleur, il a succédé une fort belle fumée au feu qui, sans doute, s'en échappait à cette époque. Vulcano, pareil au dernier débris d'un monde brûlé, s'éteint tout doucement au milieu de la mer qui siffle, frémit et bouillonne tout autour de lui. Il est impossible, même à la peinture, de donner une idée de cette terre convulsionnée, ardente et presque en fusion. Nous ne savions pas, à l'aspect de cette étrange apparition, si notre voyage n'était pas un rêve, et si ce sol fantastique n'allait pas s'évanouir devant nous au moment où nous croirions y mettre le pied.

Heureusement nous étions bien éveillés, et nous abordâmes enfin sur cette terre, si étrange qu'elle fût.

Notre premier soin, en sautant sur le rivage, fut de nous informer auprès de deux ou trois hommes qui étaient accourus à notre rencontre, où nous trouverions les fils du général Nunziante. Non seulement on nous montra à l'instant même la maison qu'ils habitaient, et qui, au reste, est la seule de l'île, mais encore un des hommes à qui nous nous étions adressés, courut devant nous pour prévenir les deux frères de notre arrivée.

Un seul était là pour le moment: c'était l'aîné. Nous vîmes venir au-devant de nous un beau jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, qui, avant même que je lui eusse dit mon vrai nom, commença par nous recevoir avec une charmante affabilité. Il achevait de déjeuner, et nous offrit de nous mettre à table avec lui. Malheureusement, nous venions précautionnellement d'en faire autant il y avait une heure. Je dis malheureusement, attendu que la table était ornée d'une magnifique langouste, qui faisait envie à voir, surtout à des gens qui n'en avaient pas mangé depuis qu'ils avaient quitté Paris. Aussi je ne pus m'empêcher de m'informer auprès de lui dans quelle partie de l'archipel on trouvait cet estimable crustacé. Il nous répondit que c'était aux environs de Panaria, et que si nous avions quelque désir d'en manger, nous n'avions qu'à prévenir notre capitaine d'en faire provision en passant devant cette île.

J'inscrivis cet important renseignement sur mon album.

Comme notre hôte se levait de table, le frère cadet arriva: c'était un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans. Son aîné nous le présenta aussitôt, et il nous renouvela le compliment de bienvenue que nous avions déjà reçu. Tous deux vivaient ensemble, seuls et isolés, au milieu de cette terrible population, car nous apprîmes alors ce que nous avions ignoré jusque-là: c'est qu'à l'exception des deux frères, l'île n'était habitée que par des forçats.

Nos hôtes voulurent nous faire en personne les honneurs de leur domaine; le nouveau venu se hâta donc, moyennant deux œufs frais et le reste de la langouste, de se mettre à notre niveau. Après quoi, les deux jeunes gens nous annoncèrent qu'ils étaient à nos ordres.

La première curiosité qu'ils nous offrirent de visiter était un petit volcan sous-marin, qui chauffait l'eau dans une circonférence de cinquante à soixante pieds à peu près, jusqu'à une chaleur de quatre-vingts à quatre-vingt-cinq degrés; c'était là qu'ils faisaient cuire leurs œufs. Comme à ce détail culinaire ils virent passer sur nos lèvres un sourire d'incrédulité, ils firent signe à l'un de leurs forçats, qui courut à la maison et rapporta aussitôt un petit panier et deux œufs pour faire, séance tenante, la susdite expérience.

Le petit panier tenait lieu de cuiller à pot ou de marmite; on le posait sur l'eau, le poids de son contenu le faisait enfoncer jusqu'à la moitié de sa hauteur; on le laissait trois minutes, la montre à la main, dans la mer, et les œufs étaient cuits à point.

La chose s'exécuta ainsi à notre grande confusion. Un des deux œufs, ouvert avec les précautions d'usage, offrait l'aspect le plus appétissant. On en fit don à un des forçats qui nous accompagnaient, lequel n'en fit qu'une gorgée, au nez de Milord, qui n'avait pris d'intérêt à toute la discussion que dans l'espérance qu'on lui en offrirait les résultats.

Comme j'avais un grand faible pour Milord, j'allais le dédommager de sa déception en lui abandonnant le second œuf, lorsque Jadin s'aperçut qu'il s'était cassé en cuisant, et que l'eau de la mer avait pénétré dans l'intérieur; cette circonstance méritait considération: ce mélange d'eau de mer, de soufre et de jaune d'œuf, pouvait être dangereux;

(1) Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis:
Quam subter specus et Cyclopum exesa caminis
Antra ætnæa tonant, validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum, striduntque cavernis
Stricturæ Chalybum, et fornacibus ignis anhelat:
Vulcani domus, et Vulcania nomine tellus.

quel que fût mon regret de priver Milord de ce qu'il regardait comme son dû, je jetai l'œuf à la mer.

Milord avait suivi la discussion avec cet œil intelligent qui indiquait clairement que, sans entendre parfaitement notre dialogue, il comprenait cependant qu'il roulait sur lui ; aussi, à peine m'eut-il vu jeter l'œuf à la mer, que d'un seul bond il s'élança au milieu de la distance que je lui avais fait parcourir, et qu'il tomba au milieu de l'eau bouillante.

On comprend la surprise du pauvre animal : la théorie des volcans lui étant parfaitement étrangère, il avait cru sauter dans l'eau froide, et il se trouvait dans un liquide chauffé à quatre-vingt-cinq degrés : aussi jeta-t-il un cri perçant, et, sans s'occuper davantage de l'œuf, commença-t-il à nager vers le rivage, en nous regardant avec deux gros yeux ardens, dont l'expression indiquait, on ne peut plus clairement la stupéfaction profonde qui s'était emparée de lui.

Jadin l'attendait sur le rivage : à peine y eut-il mis le pied, qu'il le prit aussitôt dans ses bras et courut de toutes ses forces à cinquante pas de là pour le tremper dans l'eau froide ; mais Milord, en sa qualité de chien échaudé, n'était pas le moins du monde disposé à faire une nouvelle expérience ; une lutte des plus violentes s'engagea entre lui et Jadin, et pour la première fois de sa vie il se permit d'entamer, d'un coup de croc, la main de son auguste maître : il est vrai qu'une fois dans l'eau froide, il comprit si bien l'étendue de ses torts que, soit qu'il éprouvât un grand soulagement au changement de la température, soit qu'il craignît en regagnant la terre de recevoir la correction méritée, il refusa constamment de sortir de la mer.

Comme il n'y avait aucun danger qu'il se perdît, vu qu'il n'était pas assez niais pour essayer de gagner Lipari, Scylla ou Messine en nageant, nous le laissâmes s'ébattre en pleine eau, et nous abandonnâmes le rivage pour nous enfoncer dans l'intérieur de l'île ; mais alors ce que nous avions prévu arriva. A peine Milord nous vit-il à cent pas de lui, qu'il regagna la terre et se mit à nous suivre à distance respectueuse, s'arrêtant et s'asseyant aussitôt que nous nous retournions, Jadin ou moi, pour le regarder ; manœuvre qui indiquait à ceux qui étaient au courant de son caractère la plus suprême défiance ; comme la défiance est la mère de la sûreté, nous perdîmes bientôt toute inquiétude à son endroit, et nous continuâmes d'aller en avant.

Nous commencions à gravir le cratère du premier volcan, et à chaque pas que nous faisions nous entendions la terre résonner sous nos pieds comme si nous marchions sur des catacombes : on n'a point idée de la fatigue d'une pareille ascension, à onze heures du matin, sur un sol ardent et sous un soleil de feu. La montée dura trois quarts d'heure à peu près, puis nous nous trouvâmes sur le bord du cratère.

Celui-là était épuisé, et n'offrait rien d'autrement curieux : aussi nous acheminâmes-nous aussitôt vers le second, situé à un millier de pieds au-dessus du premier, et qui est en pleine exploitation.

Pendant la route nous longeâmes une montagne pleine d'excavations : quelques-unes de ces excavations étaient fermées par une porte, et même par une fenêtre ; d'autres ressemblaient purement et simplement à des tanières de bêtes sauvages. C'était le village des forçats : quatre cents hommes à peu près habitaient dans cette montagne, et, selon qu'ils étaient plus ou moins industrieux ou plus moins sensuels, ils laissaient leur demeure abrupte, ou essayaient de la rendre plus confortable.

Après une seconde ascension, d'une heure à peu près, nous nous trouvâmes sur les bords du second volcan, au fond duquel, au milieu de la fumée, qui s'échappait de son centre, nous aperçûmes une fabrique, autour de laquelle s'agitait une population tout entière. La forme de cette immense excavation était ovale et pouvait avoir mille pas de longueur dans son plus grand diamètre ; on y descendait par une pente facile, de forme circulaire produite par l'éboulement d'une partie des scories, et assez douce pour être praticable à des civières et à des brouettes.

Nous fûmes près de vingt minutes à atteindre le fond de cette immense chaudière : à mesure que nous descendions, la chaleur du soleil, combinée avec celle de la terre augmentait. Arrivés à l'extrémité de la descente, nous fûmes forcés de nous arrêter un instant, l'atmosphère était à peine respirable.

Nous jetâmes alors un coup d'œil en arrière pour voir ce qu'était devenu Milord : il était tranquillement assis sur le bord du cratère, et, craignant sans doute quelque nouvelle surprise dans le genre de celle qu'il venait d'éprouver, il n'avait pas jugé à propos de s'aventurer plus loin.

Au bout de quelques minutes, nous commencions à nous familiariser avec les émanations sulfureuses qui s'exhalent d'une multitude de petites gerçures, au fond de quelques-unes desquelles on aperçoit la flamme ; de temps en temps cependant nous étions forcés de nous percher sur quelque bloc de lave pour aller chercher, à une quinzaine de pieds au-dessus de la terre, un air un peu plus pur. Quant à la population qui circulait autour de nous, elle était parvenue à s'habituer et ne paraissait pas en souffrir. Messieurs Nunziante eux-mêmes étaient parvenus à s'y accoutumer, tant bien que mal, et ils restaient quelquefois des heures entières au fond de ce cratère sans être incommodés de ce gaz qui, au premier abord, nous avait paru presque insupportable.

Il serait difficile de voir quelque chose de plus étrange que l'aspect de ces malheureux forçats : selon qu'ils travaillent dans des veines de terre différentes, ils ont fini par prendre la couleur de cette terre ; les uns sont jaunes comme des canaris, les autres, rouges comme des Hurons ; ceux-ci, enfarinés comme des paillasses, ceux-là bistrés comme des mulâtres. Il est difficile de croire, en voyant toute cette grotesque mascarade, que chacun des hommes qui la composent est là pour quelque vol ou quelque meurtre. Nous nous étions particulièrement attachés à un petit bonhomme d'une quinzaine d'années, à la figure douce comme celle d'une jeune fille. Nous nous informâmes de ce qu'il avait fait : il avait, à l'âge de douze ans, tué, d'un coup de couteau, un domestique de la princesse de la Cattolica.

Après avoir passé en revue les hommes, qui avaient d'abord absorbé toute notre attention, nous examinâmes le sol ; à mesure qu'il se rapprochait du centre du cratère, il perdait de sa solidité, devenait tremblant comme la houille d'un marais, puis enfin menaçait de manquer sous les pieds. Une pierre de quelque pesanteur, jetée au milieu de ce terrain mouvant, s'y enfonçait et disparaissait comme dans de la boue.

Après une heure d'exploration, nous remontâmes, toujours accompagnés de nos deux jeunes et aimables guides, qui ne voulurent pas nous abandonner un seul instant ; seulement, au haut du cratère, ils se séparèrent : l'un nous quitta pour nous aller écrire quelques lettres de recommandation pour la Calabre, l'autre resta avec nous pour nous accompagner à une grotte que notre voisin le gouverneur avait eu le soin de recommander à notre attention.

Cette grotte, effectivement fort curieuse, est située dans la partie de l'île qui fait face à la Calabre ; c'est une étroite ouverture qui, après une quinzaine de pas, va en s'élargissant ; on n'y pénètre qu'en marchant à quatre pattes dans les endroits faciles et en rampant dans les endroits difficiles ; encore est-on bientôt obligé de revenir à l'orifice extérieur pour faire une nouvelle provision d'air respirable. Quelques nouvelles instances que nous fissions à Milord, il refusa obstinément de nous suivre, et j'avoue que je compris son entêtement : je commençais, comme lui, à me défier des surprises.

Après ces essais successifs, nous parvînmes enfin au fond de la grotte, qui s'élève d'une dizaine de pieds et s'élargit d'une quinzaine de pas ; là nous allumâmes les torches dont nous nous étions munis, et, malgré la vapeur qui la remplissait, la caverne s'éclaira. Les parois étaient recouvertes d'ammoniaque et de muriate de soude, et au fond bouillonnait un petit lac d'eau chaude ; un thermomètre pendu à la muraille et qu'y trempa monsieur Nunziante monta jusqu'à soixante-quinze degrés.

J'avais hâte de sortir de cette espèce de four où je respirais à grand'peine ; et je donnai l'exemple de la retraite. J'avoue que je revis le soleil avec un certain plaisir ; je n'étais resté que dix minutes dans la grotte, et j'étais mouillé jusqu'aux os.

Nous regagnâmes notre débarcadère en suivant le rivage de la mer, dont Milord ne s'approcha jamais à plus de vingt-cinq pas. En arrivant à la maison, nous trouvâmes monsieur Nunziante qui achevait sa seconde lettre : la première était pour monsieur le chevalier Alcala, au Pizzo ; la seconde, pour le baron Mollo de Lozensa. On verra plus tard de quelle utilité ces deux lettres nous furent en temps et lieu.

Nous prîmes congé de nos deux hôtes avec une reconnaissance réelle. Ils avaient été pour nous d'une obligeance parfaite ; aussi, ce qui est peu probable, si ces lignes leur tombent jamais sous les yeux, je les prie d'y recevoir l'expression de nos bien sincères remercimens : faits ainsi, à sept ans d'intervalle, ils leur prouveront au moins que nous avons la mémoire du cœur.

Nous retournâmes au rivage, accompagnés par eux, et nous échangeâmes un dernier serrement de main, eux à terre et nous déjà dans notre barque ; un coup d'aviron nous sépara d'eux.

Nous avions le vent pour revenir ; aussi, grâce à la petite voile que nous hissâmes, ne mîmes-nous pas plus d'une demi-heure à exécuter le trajet.

Quand nous fûmes assez près de Lipari pour que les objets devinssent distincts, nous aperçûmes notre gouverneur qui nous suivait du haut de sa terrasse, sa lorgnette à

l'œil. Lorsqu'il nous vit approcher du port, il repoussa d'un coup de paume de la main les différens tubes de son instrument les uns dans les autres, et disparut. Nous présumâmes qu'il venait au-devant de nous, nous ne nous trompions point, nous le trouvâmes au débarquer. Cette fois, il va sans dire que, grâce à la barque et aux rameurs du gouverneur, la grille nous fut ouverte à deux battans.

Il était quatre heures moins un quart, cela me donnait le temps d'aller remercier les bons pères et régler mon compte avec eux ; je laissai Jadin accompagner notre gouverneur, et je me rendis au couvent.

J'y trouvai le supérieur, qui me reprocha doucement d'avoir sans doute trouvé la cuisine mauvaise puisque nous avions accepté à dîner hors de chez lui. Je lui répondis que la cuisine n'eût-elle point été aussi excellente qu'elle était réellement, nous aurions oublié ce petit inconvénient en faveur de la manière toute gracieuse dont elle nous était offerte, mais, loin de là, nous étions à la fois satisfaits de la chère et reconnaissans de l'accueil ; cependant nous n'avions pas pu refuser d'aller dîner chez le gouverneur. Le supérieur parut se rendre à nos raisons, et je lui demandai combien nous lui devions.

Alors la discussion recommença : le supérieur avait entendu nous offrir l'hospitalité gratis. Je craignis de le blesser en insistant. je lui fis mes remerciemens pour moi et Jadin ; seulement, en passant devant le tronc du couvent, j'y glissai deux piastres.

Je me rappellerai toujours ce petit couvent avec son air oriental et son beau palmier, qui lui donnaient bien plus l'aspect d'une mosquée que d'une église : cela avait si fort frappé Jadin de son côté, qu'à cinq heures du matin, tandis que je dormais encore, il s'était levé et en avait fait un croquis.

En arrivant chez notre bon gouverneur, je trouvai le dîner servi et chacun prêt à se mettre à table. Le brave homme avait mis à contribution pour nous recevoir la terre et la mer. Nous le grondâmes de faire de pareilles folies pour des gens qui lui étaient inconnus. Mais il nous répondit que, grâce aux bonnes heures que nous lui avions fait passer, nous n'étions plus des étrangers pour lui, mais bien au contraire des amis dont, dans son exil, il conserverait le souvenir toute sa vie. Nous lui rendîmes compliment pour compliment.

Nous désirions, autant que possible, entrer le lendemain soir, avant la fermeture de la police, dans le port de Stromboli. Aussi avions-nous fixé notre départ à cinq heures et demie. Mais notre hôte insista tant et si fort que nous n'eûmes le courage de le quitter qu'à six heures.

Avant de prendre congé de lui, il nous fit promettre que pendant la soirée nous regarderions de temps en temps du côté de sa terrasse, attendu qu'il nous ménageait une dernière surprise. Nous nous y engageâmes.

Toute la famille vint nous conduire jusqu'au bord de la mer. Le chef de la police avait bien envie de nous chercher noise, attendu l'heure avancée de notre départ ; mais un mot du gouverneur, qui déclara que c'était lui qui nous avait retenus, aplanit toutes les difficultés.

Nous étions déjà sur le speronare, et nous allions lever l'ancre, lorsque nous vîmes un frère franciscain qui accourait en nous faisant de grands signes : nous envoyâmes Pietro à bord avec la barque pour savoir ce que le bon moine nous voulait. Un frère m'avait vu déposer notre offrande dans le tronc et l'avait ouvert ; de sorte que le supérieur, trouvant que nous avions trop largement payé notre hospitalité, nous envoyait une petite barrique de ce malvoisie de Lipari, que nous avions trouvé si bon la veille.

Pendant ce temps-là, l'équipage avait levé l'ancre ; nous saluâmes encore une fois notre gouverneur de la main, et, nos hommes commençant à jouer vigoureusement des avirons, nous nous trouvâmes en un instant hors du port.

Dix minutes après, nous revîmes notre gouverneur sur sa terrasse agitant son mouchoir de toute sa force. Nous lui rendîmes signe pour signe, présumant cependant que ce n'était point encore là la surprise qu'il nous avait annoncée.

Nous fûmes un instant distraits de l'attention que nous portions à notre hôte par l'*Ave Maria*. Nous nous étions fait nous-mêmes une habitude de cette prière, et quoique revenu à terre et séparé de nos matelots, je fus longtemps à ne jamais laisser passer cette heure sans penser à la solennité qu'elle me rappelait.

L'*Ave Maria* fini, nous nous retournâmes vers Lipari. Le soleil s'abaissait derrière le Campo-Bianco, enveloppant de ses rayons toute l'île qui se détachait en vigueur sur un fond d'or. Au reste, comme nous avions le vent contraire, et que nous ne marchions qu'à la rame, nous ne nous éloignions que lentement ; de sorte que nous ne perdions que peu à peu les détails du magnifique horizon que nous avions devant les yeux, et dont Lipari formait le centre.

Tant que les objets demeurèrent visibles, nous distinguâmes le gouverneur sur sa terrasse, puis, lorsque le crépuscule fut enfin devenu assez sombre pour qu'ils commençassent à s'effacer, une lumière s'alluma comme un phare qui nous permit de ne point perdre la direction du château. Enfin, au bout d'une heure à peu près de nuit sombre, nous vîmes une fumée s'élancer de terre et aller s'éteindre dans le ciel.

C'était le signal d'un feu d'artifice que le gouverneur tirait en notre honneur.

Lorsque le dernier soleil fut évanoui, lorsque la dernière chandelle romaine fut éteinte, je pris ma carabine, et, en réponse à sa dernière politesse, je lâchai le coup en l'air.

Nous nous demandions si nous avions été vus ou entendus de la terre, lorsque nous vîmes à notre tour un éclair qui sillonnait la nuit, et que nous entendîmes, mourant sur les flots, la détonation d'un coup de feu.

Puis tout retomba dans le silence et dans l'obscurité.

Comme la journée avait été dure, nous rentrâmes aussitôt dans notre cabine, où nous ne tardâmes point à nous endormir.

EXCURSION AUX ILES EOLIENNES

STROMBOLI

Nous nous réveillâmes en face de Panaria. Toute la nuit le vent avait été contraire, et nos gens s'étaient relayés pour marcher à la rame ; mais nous n'avions pas fait grand chemin, et à peine étions-nous à dix lieues de Lipari. Comme la mer était parfaitement calme, je dis au capitaine de jeter l'ancre, de faire des provisions pour la journée, et surtout de ne pas oublier les homards ; puis nous descendîmes dans la chaloupe et, prenant Pietro et Philippe pour rameurs, nous leur ordonnâmes de nous conduire sur un des vingt ou trente petits îlots éparpillés entre Panaria et Stromboli. Après un quart d'heure de traversée nous abordâmes à Lisca-Bianca.

Jadin s'assit, déploya son parasol, fixa sa chambre claire, et se mit à faire un dessin général des îles. Quant à moi, je pris mon fusil, et, suivi de Pietro, je me mis en quête des aventures ; elles se bornèrent à la rencontre de deux oiseaux de mer de l'espèce des bécassines, que je tuai tous les deux ; c'était déjà plus que je n'espérais, l'îlot étant parfaitement inhabité et ne possédant pas une touffe d'herbe.

Pietro, qui était très familier avec tous ces rochers petits et grands, me conduisit ensuite à la seule chose curieuse qui existe dans l'île, c'est une source de gaz hydrogène sulfureux qui se dégage de la mer par bulles nombreuses : Pietro en recueillit une certaine quantité dans une bouteille dont il s'était muni à cet effet, et qu'il boucha hermétiquement, en me promettant de me faire voir, à notre retour sur le speronare, *una curiosita*.

Au bout d'une heure à peu près de station à Lisca-Bianca, nous vîmes le speronare qui se mettait en mouvement et se rapprochait de nous. Il arriva en face de notre île juste comme Jadin achevait son croquis, de sorte que nous n'eûmes qu'à remonter dans la barque et ramer pendant cinq minutes pour nous retrouver à bord.

Le capitaine avait suivi mon injonction à la lettre : il avait fait une telle récolte de homards ou de langoustes qu'on ne savait où poser le pied, tant le pont en était encombré ; j'ordonnai de les réunir et de faire l'appel : il y en avait quarante.

Je grondai alors le capitaine, et je l'accusai de nous ruiner ; mais il me répondit qu'il prendrait pour lui ceux que je ne voudrais pas, attendu qu'il ne pouvait guère rien trouver à meilleur marché : en effet, ses comptes rendus, il fut établi qu'il y en avait en tout pour la somme de douze francs : il avait acheté toute la pêche d'une barque en bloc et à deux sous la livre.

Notre excursion sur l'île de Lisca-Bianca nous avait donné un appétit féroce ; en conséquence, nous ordonnâmes à Giovanni de mettre dans une marmite les six plus grosses têtes de la société pour notre déjeuner et celui de l'équipage, puis nous fîmes monter six bouteilles de vin de la cantine, afin que rien ne manquât à la collation.

Au dessert Pietro nous gratifia de la tarentelle.

En voyant mes deux bécassines, le capitaine m'avait dénoncé l'île de Basiluzzo comme fourmillant de lapins ; or, comme il y avait longtemps que nous n'avions fait une chasse en règle, et que rien ne nous pressait autrement, il fut convenu que l'on jetterait l'ancre en face de l'île, et que nous y mettrions pied à terre pendant une couple d'heures.

Nous y arrivâmes vers les trois heures, et nous entrâmes dans une petite anse assez commode ; huit ou dix maisons couronnent le plateau de l'île, qui n'a pas plus de trois

quarts de lieue de tour. Comme je ne voulais pas empiéter sur les plaisirs des propriétaires, j'envoyai Pietro leur demander s'ils voulaient bien me donner la permission de tuer quelques-uns de leurs lapins : ils me firent répondre que, bien loin de s'opposer à cette louable intention, plus j'en tuerais plus je leur ferais plaisir, attendu qu'encouragés par l'impunité, ces insolens maraudeurs mettaient au pillage le peu de légumes qu'ils cultivaient, et qu'ils ne pouvaient défendre contre eux, n'ayant pas de fusils.

Nous nous mîmes en chasse à l'instant même, et à peine eûmes-nous fait vingt pas que nous nous aperçûmes que le capitaine nous avait dit la vérité : les lapins nous partaient dans les jambes, et chaque lapin qui se levait en faisait lever deux ou trois autres dans sa fuite ; en moins d'une demi-heure nous en eûmes tué une douzaine. Malheureusement le sol était criblé de repaires, et à chaque coup de fusil nous en faisions terrer cinq ou six ; néanmoins, après deux heures de chasse, nous comptions dix-huit cadavres.

Nous en donnâmes douze aux habitans de l'île, et nous emportâmes les six autres au bâtiment.

Tout en arpentant l'île d'un bout à l'autre, nous avions aperçu quelques ruines antiques ; je m'en approchai, mais au premier coup d'œil je reconnus qu'elles étaient sans importance.

Nous avions perdu ou gagné deux heures, comme on voudra, de sorte que, quoiqu'une jolie brise de Sicile se fût levée quelque temps auparavant, il était probable que nous n'arriverions pas au port de Stromboli à temps pour descendre à terre ; nous n'en déployâmes pas moins toutes nos voiles pour n'avoir rien à nous reprocher, et nous fîmes près de six lieues en deux heures : mais tout à coup le vent du midi tomba pour faire place au gréco, et nos voiles nous devenant dès lors plutôt nuisibles que profitables, nous marchâmes de nouveau à la rame.

A mesure que nous approchions, Stromboli nous apparaissait plus distinct, et à travers cet air limpide du soir nous apercevions chaque détail : c'est une montagne ayant exactement la forme d'une meule de foin, avec un sommet surmonté d'une arête : c'est de ce sommet que s'échappe la fumée, et, de quart d'heure en quart d'heure, la flamme : dans la journée cette flamme a l'air de ne pas exister, perdue qu'elle est dans la lumière du soleil ; mais lorsque vient le soir, lorsque l'Orient commence à brunir, cette flamme devient visible, et on la voit s'élancer au milieu de la fumée qu'elle colore, et retomber en gerbes de lave.

Vers sept heures du soir, nous atteignîmes Stromboli ; malheureusement le port est au levant, et nous venions, nous, de l'occident ; de sorte qu'il nous fallut longer toute l'île où, par un talus rapide, la lave descend dans la mer. Sur une largeur de vingt pas au sommet et de cent cinquante pas à sa base, la montagne sur ce point, est couverte de cendre, et toute végétation est brûlée.

Le capitaine avait prédit juste : nous arrivâmes une demi-heure après la fermeture du port : tout ce que nous pûmes dire pour nous le faire ouvrir fut de l'éloquence perdue.

Cependant toute la population de Stromboli était accourue sur le rivage. Notre speronare était un habitué du port, et nos matelots étaient fort connus dans l'île : chaque automne ils y font quatre ou cinq voyages pour y charger de la passoline : joignez à cela seulement deux ou trois autres voyages dans l'année, et c'est plus qu'il n'en faut pour établir des relations de toute nature.

Depuis que nous étions à portée de la voix, il s'était établi entre nos gens et les Strombolotes une foule de dialogues particuliers coupés de demandes et réponses auxquelles, vu le patois dans lequel elles étaient faites, il nous était impossible de rien comprendre ; seulement il était évident que ce dialogue était tout amical. Pietro paraissait même avoir des intérêts plus tendres encore à démêler avec une jeune fille qui ne nous paraissait nullement préoccupée de cacher les sentimens pleins de bienveillance qu'elle paraissait avoir pour lui. Enfin le dialogue s'anima au point que Pietro commença à se balancer sur une jambe, puis sur l'autre, fit deux ou trois petits bonds préparatoires, et sur la ritournelle chantée par Antonio, commença de danser la tarentelle. La jeune Strombolote ne voulut pas être en reste de politesse et se mit à se trémousser de son côté ; et cette gigue à distance dura jusqu'à ce que les deux danseurs tombassent rendus de fatigue, l'un sur le pont, l'autre sur le rivage.

C'était le moment que j'attendais pour demander au capitaine où il comptait nous faire passer la nuit ; il nous répondit qu'il était à notre disposition, et que nous n'avions qu'à ordonner. Je le priai alors d'aller nous jeter l'ancre en face du volcan, afin que nous ne perdissions rien de ses évolutions nocturnes. Le capitaine dit un mot ; chacun interrompit sa conversation et courut aux rames. Dix minutes après nous étions ancrés à soixante pas en avant de la face septentrionale de la montagne.

C'était dans Stromboli qu'Éole tenait enchaînés *luctantes ventos tempestatesque sonoras*. Sans doute, au temps du chantre d'Énée, et quand Stromboli s'appelait Strongyle, l'île n'était pas encore connue pour ce qu'elle est, et elle préparait dans ses profondeurs ces bouillantes et périodiques éjaculations qui en font le volcan le plus poli de la terre. En effet, avec Stromboli on sait à quoi s'en tenir : ce n'est point comme avec le Vésuve ou l'Etna, qui font attendre au voyageur une pauvre petite éruption quelquefois trois, quelquefois cinq, quelquefois dix ans. On me dira que cela tient sans doute à la hiérarchie qu'ils occupent parmi les montagnes ignivomes, hiérarchie qui leur permet de faire de l'aristocratie tout à leur aise : c'est vrai, mais il ne faut pas moins en savoir gré à Stromboli de ne s'être pas abusé un instant sur sa position sociale, et d'avoir compris qu'il n'était qu'un volcan de poche auquel on ne ferait pas même attention s'il se donnait le ridicule de prendre de grands airs. A défaut de la qualité, Stromboli se retire donc sur la quantité.

Aussi ne nous fit-il pas attendre. A peine étions-nous depuis cinq minutes en expectative, qu'un grondement sourd se fit entendre qu'une détonation pareille à une vingtaine de pièces d'artillerie qui éclateraient à la fois lui succéda, et qu'une longue gerbe de flammes s'élança dans les airs et redescendit en pluie de lave ; une partie de cette pluie retomba dans le cratère même du volcan, tandis que l'autre, roulant sur le talus, se précipita comme un ruisseau de flammes, et vint s'éteindre en frémissant dans la mer. Dix minutes après, le même phénomène se renouvela, et ainsi de dix minutes en dix minutes pendant toute la nuit.

J'avoue que cette nuit est une des plus curieuses que j'aie passées de ma vie ; nous ne pouvions nous arracher, Jadin et moi, à ce terrible et magnifique spectacle. Il y avait des détonations telles que l'air en semblait tout ému, et que l'on croyait voir trembler l'île comme un enfant effrayé : il n'y avait que Milord que ce feu d'artifice mettait dans un état d'exaltation impossible à décrire : il voulait à tout moment sauter à l'eau pour aller dévorer cette lave ardente, qui retombait quelquefois à dix pas de nous pareille à un météore qui se précipiterait dans la mer.

Quant à notre équipage, habitué qu'il était à ce spectacle, il nous avait demandé si nous avions besoin de quelque chose ; puis, sur notre réponse négative, il s'était retiré dans l'entrepont sans que les éclairs qui illuminaient l'air, ni les détonations qui l'ébranlaient eussent l'influence de le distraire de son sommeil.

Nous restâmes ainsi jusqu'à deux heures du matin : enfin, écrasés de fatigue et de sommeil, nous nous décidâmes à rentrer dans notre cabine. Quant à Milord, rien ne put le déterminer à en faire autant que nous, et il resta toute la nuit à rugir et à aboyer contre le volcan.

Le lendemain, au premier mouvement du speronare, nous nous réveillâmes. Avec le retour de la lumière, la montagne avait perdu toute sa fantasmagorie.

On entendait toujours les détonations ; mais la flamme avait cessé d'être visible ; et cette lave, ruisseau ardent la nuit, se confondait pendant le jour avec la cendre rougeâtre sur laquelle elle roulait.

Dix minutes après nous étions de nouveau en face du port. Cette fois on ne nous fit aucune difficulté pour l'entrée. Pietro et Giovanni descendirent avec nous ; ils voulaient nous accompagner dans notre ascension.

Nous entrâmes, non pas dans une auberge : il n'y en a pas à Stromboli, mais dans une maison dont les propriétaires étaient un peu parens de notre capitaine. Comme il n'eût pas été prudent de nous mettre en route à jeun, Giovanni demanda à nos hôtes la permission de nous faire à déjeuner chez eux tandis que Pietro irait chercher des guides : cette permission non seulement nous fut accordée avec beaucoup de grâce, mais encore notre hôte sortit aussitôt et revint un instant après avec le plus beau raisin et les plus belles figues d'Inde qu'il avait pu trouver.

Comme nous achevions de déjeuner, Pietro arriva avec deux Strombolotes qui consentaient, moyennant une demi-piastre chacun, à nous servir de guides. Il était déjà près de huit heures du matin : pour sauver au moins notre ascension de la trop grande chaleur, nous nous mîmes à l'instant même en route.

La cime de Stromboli n'est qu'à douze ou quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer ; mais son inclinaison est tellement rapide qu'on ne peut point monter d'une manière directe, et qu'il faut zigzaguer éternellement. D'abord, et en sortant du village, le chemin fut assez facile ; il s'élevait au milieu de ces vignes chargées de raisins qui font tout le commerce de l'île, et auxquelles les grappes pendaient en si grande quantité que chacun en prenait à son plaisir sans en demander en rien la permission aux propriétaires mais une fois sortis de la région des vignes, nous ne trouvâmes plus de chemins, et il nous fallut mar-

cher à l'aventure, cherchant le terrain le meilleur et les pentes les moins inclinées. Malgré toutes ces précautions, il arriva un moment où nous fûmes obligés de monter à quatre pattes : ce n'était encore rien que de monter ; mais cet endroit franchi, j'avoue qu'en me retournant et en le voyant incliné presque à pic sur la mer, je demandais avec terreur comment nous ferions pour redescendre ; nos guides alors dirent que nous descendrions par un autre chemin : cela me tranquillisa un peu. Ceux qui ont le malheur d'avoir comme moi des vertiges dès qu'ils voient le vide sous leurs pieds comprendront ma question et surtout l'importance que j'y attachais.

Ce casse-cou franchi, pendant un quart d'heure à peu près la montée devint plus facile ; mais bientôt nous arrivâmes à un endroit qui au premier abord me parut infranchissable : c'était une arête parfaitement aiguë qui formait l'orifice du premier volcan, et qui, d'une part, se découpait à pic sur le cratère, et de l'autre descendait par une pente tellement rapide jusqu'à la mer, qu'il me semblait que si d'un côté je devais tomber d'aplomb, de l'autre côté je ne pouvais manquer de rouler du haut jusqu'en bas. Jadin lui-même, qui ordinairement grimpait comme un chamois sans jamais s'inquiéter de la difficulté du terrain, s'arrêta court en arrivant à ce passage, et demanda s'il n'y avait pas moyen de l'éviter. Comme on le pense bien, c'était impossible.

Il fallut en prendre notre parti. Heureusement la pente dont j'ai parlé se composait de cendres dans lesquelles on enfonçait jusqu'aux genoux, et qui, par leur friabilité même, offraient une espèce de résistance. Nous commençâmes donc à nous hasarder sur ce chemin, où un danseur de corde eût demandé son balancier, et, grâce à l'aide de nos matelots et de nos guides, nous le franchîmes sans accident. En nous retournant nous vîmes Milord qui était resté de l'autre côté, non pas qu'il eût peur des vertiges ni qu'il craignît de rouler ou dans le volcan ou dans la mer ; mais il avait mis la patte dans la cendre, et il l'avait trouvée d'une température assez élevée pour y regarder à deux fois ; enfin, lorsqu'il vit que nous continuions d'aller en avant, il prit son parti, traversa le passage au galop, et nous rejoignit visiblement inquiet de ce qui allait se passer après un pareil début.

Les choses se passèrent mieux, pour le moment du moins, que nous ne nous y attendions : nous n'avions plus qu'à descendre par une pente assez douce, et nous parvînmes, après dix minutes de marche à peu près, sur une plate-forme qui domine le volcan actuel. Arrivés sur ce point, nous assistions à toutes ses évolutions ; et quelque envie qu'il en eût, il n'y avait plus moyen à lui d'avoir des secrets pour nous.

Le cratère de Stromboli a la forme d'un vaste entonnoir, au fond et au milieu duquel est une ouverture par laquelle entrerait un homme à peu près, et qui communique avec le foyer intérieur de la montagne ; c'est cette ouverture qui, pareille à la bouche d'un canon, lance une nuée de projectiles qui, en retombant dans le cratère, entraînent avec eux sur sa pente inclinée des pierres, des cendres et de la lave, lesquelles, roulant vers le fond, bouchent cet entonnoir. Alors le volcan semble rassembler ses forces pendant quelques minutes, comprimé qu'il est par la clôture de sa soupape ; mais au bout d'un instant sa fumée tremble comme haletante, on entend un mugissement sourd courir dans les flancs creux de la montagne ; enfin la canonnade éclate de nouveau, lançant à deux cents pieds au-dessus du sommet le plus élevé de nouvelles pierres et de nouvelles laves qui, en retombant et en refermant l'orifice du passage, préparent une nouvelle éruption.

Vu d'où nous étions, c'est-à-dire de haut en bas, ce spectacle est superbe et effrayant ; à chaque convulsion intérieure qui remue la montagne, on la sent frémir sous soi, et il semble qu'elle va s'entr'ouvrir ; puis vient l'explosion pareille à un arbre gigantesque de flamme et de fumée qui secoue ses feuilles de lave.

Pendant que nous examinions ce spectacle, le vent changea tout à coup : nous nous en aperçûmes à la fumée du cratère, qui, au lieu de continuer à s'éloigner de nous comme elle avait fait jusqu'alors, plia sur elle-même comme une colonne qui tombe, et, se dirigeant de notre côté, nous enveloppa de ses tourbillons avant que nous eussions eu le temps de les éviter ; en même temps la pluie de lave et de pierres, cédant à la même influence, tomba tout autour de nous ; nous risquions d'être à la fois étouffés par la fumée, et tués ou brûlés par les projectiles. Nous fîmes donc une retraite précipitée vers un autre plateau, moins élevé d'une centaine de pieds et plus rapproché du volcan, à l'exception de Pietro qui resta un moment en arrière, alluma sa pipe à un morceau de lave, et, après cette fanfaronnade toute française, vint nous rejoindre tranquillement.

Quant à Milord, il fallut le retenir par la peau du cou, attendu qu'il voulait se jeter sur cette lave ardente, comme il avait l'habitude de le faire sur les fusées, les marrons et autres pièces d'artifice.

Notre retraite opérée, nous nous trouvâmes mieux encore dans cette seconde position que dans la première : nous étions rapprochés de l'orifice du cratère, qui n'était plus distant de nous que d'une vingtaine de pas et que nous dominions de cinquante pieds à peine. D'où nous étions parvenus, nous pouvions distinguer plus facilement encore le travail incessant de cette grande machine, et voir la flamme en sortir presque incessamment. La nuit, ce spectacle doit être quelque chose de splendide.

Il était plus de deux heures quand nous songeâmes à partir ; il est vrai que nos gens nous avaient dit qu'il ne nous faudrait pas plus de trois quarts d'heure pour regagner le village. J'avoue que je n'étais pas sans inquiétude sur la façon dont s'exécuterait cette course si rapide ; je sais que presque toujours on descend plus vite qu'on ne monte, mais je sais aussi, et par expérience, que presque toujours la descente est plus dangereuse que la montée. Or, à moins que de rencontrer sur notre chemin des passages tout à fait impraticables, je ne comprenais rien de pire que ce que nous avions vu en venant.

Nous fûmes bientôt tirés d'embarras. Après un quart d'heure de marche sous un soleil dévorant, nous arrivâmes à cette grande nappe de cendres que nous avions déjà traversée à son sommet, et qui descendait jusqu'à la mer par une inclinaison tellement rapide qu'il n'y avait que la friabilité du terrain même qui put nous soutenir. Il n'y avait pas à reculer, il fallait s'en aller par là où par le chemin que nous avions pris en venant. Nous nous aventurâmes sur cette mer de cendres. Outre sa position presque verticale, qui m'avait frappé d'abord, exposée tous les jours au soleil depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, elle était bouillante.

Nous nous y élançâmes en courant ; Milord nous précédait, ne marchant que par bonds et par sauts, ce qui donnait à son allure une apparence de gaieté qui faisait plaisir à voir. Je fis remarquer à Jadin que de nous tous c'était Milord qui paraissait le plus content, lorsque tout à coup nous avisâmes la véritable cause de cette apparente allégresse ; la malheureuse bête, plongée jusqu'au cou dans cette cendre bouillante, cuisait comme une châtaigne. Nous l'appelâmes ; il s'arrêta bondissant sur place ; en un instant nous fûmes à lui, et Jadin le prit dans ses bras.

Le malheureux animal était dans un état déplorable : il avait les yeux sanglants, la gueule ouverte, la langue pendante ; tout son corps, chauffé au vif, était devenu rose-tendre ; il haletait à croire qu'il allait devenir enragé.

Nous-mêmes étions écrasés de fatigue et de chaleur ; nous avisâmes un rocher qui surplombait et qui jetait un peu d'ombre sur ce tapis de feu. Nous gagnâmes son abri, tandis qu'un de nos guides allait à une fontaine, qu'il prétendait être dans les environs, nous chercher un peu d'eau dans une tasse de cuir.

Au bout d'un quart d'heure nous le vîmes revenir : il avait trouvé la fontaine à peu près tarie ; il avait cependant, moitié sable moitié eau, rempli notre tasse. Pendant sa course, le sable s'était précipité ; de sorte qu'en arrivant le liquide était potable. Nous bûmes l'eau, Jadin et moi ; Milord mangea la boue.

Après une halte d'une demi-heure, nous nous remîmes en route toujours courant, car nos guides étaient aussi pressés que nous d'arriver de l'autre côté de ce désert de cendres. Nos matelots surtout, qui marchaient nu-pieds, avaient les jambes excoriées jusqu'aux genoux.

Nous parvînmes enfin à l'extrémité de ce nouveau lac de Sodome, et nous nous retrouvâmes dans une oasis de vignes, de grenadiers et d'oliviers. Nous n'eûmes pas le courage d'aller plus loin. Nous nous couchâmes dans l'herbe, et nos guides nous apportèrent une brassée de raisins, et plein un chapeau de figues d'Inde.

C'était à merveille pour nous ; mais il n'y avait pas dans tout cela la moindre goutte d'eau à boire pour notre pauvre Milord, lorsque nous nous aperçûmes qu'il dévorait la pelure des figues et le reste des grappes de raisin. Nous lui fîmes alors part de notre repas et, pour la première et la dernière fois de sa vie probablement, il dîna moitié figues moitié raisin.

J'ai eu souvent envie de me mettre à la place de Milord, et d'écrire ses mémoires comme Hoffmann a écrit ceux du chat Moar ; je suis convaincu qu'il y aurait eu, vus du point de vue canin (je demande pardon à l'Académie du mot), des aperçus extrêmement nouveaux sur les peuples qu'il a visités et les pays qu'il a parcourus.

Un quart d'heure après cette halte nous étions au village, consignant sur nos tablettes cette observation judicieuse, que les volcans se suivent et ne se ressemblent pas : nous avions manqué geler en montant sur l'Etna, nous avions pensé rôtir en descendant du Stromboli.

Aussi étendîmes-nous, Jadin et moi, la main vers la mon-

tagne, et jurâmes-nous, au mépris du Vésuve, que Stromboli était le dernier volcan avec lequel nous ferions connaissance.

Outre les métiers de vigneron et de marchand de raisins secs qui sont les deux principales industries de l'île, les Strombolioles font aussi d'excellens marins. Ce fut sans doute grâce à cette qualité que l'on fit de leur île la succursale de Lipari et le magasin où le roi Eole renfermait ses vents et ses tempêtes. Au reste, ces dispositions nautiques n'avaient point échappé aux Anglais, qui, lors de leur occupation de la Sicile, recrutaient tous les ans dans l'archipel lipariote trois ou quatre cents matelots.

LA SORCIERE DE PALMA

Le même jour, à quatre heures du soir, nous sortîmes du port. Le temps était magnifique, l'air limpide, la mer à peine ridée. Nous nous retrouvions à peu près à la même hauteur de laquelle nous avions découvert en venant, six semaines auparavant, les côtes de la Sicile avec cette différence, que nous laissions Stromboli derrière nous, au lieu de l'avoir à notre gauche. De nouveau, nous apercevions à la même distance, mais sous un aspect différent, les montagnes bleues de la Calabre et les côtes capricieusement découpées de la Sicile, qui dominaient le cône de l'Etna, qui depuis notre ascension s'était couvert d'un large manteau de neige. Enfin, nous venions de visiter tout cet archipel fabuleux que Stromboli éclaire comme un phare. Cependant, habitués que nous étions déjà à tous ces magnifiques horizons, à peine jetions-nous sur eux, maintenant, un œil distrait. Quant à nos matelots, la Sicile, comme on le sait, était leur terre natale, et ils passaient indifférens et insoucieux au milieu des plus riches aspects de ces mers que depuis leur enfance ils avaient sillonnées dans tous les sens. Jadin, assis à côté du pilote, faisait un croquis de Strombolino, fragment détaché de Stromboli par le même cataclysme peut-être qui détacha la Sicile de l'Italie, et qui achève de s'éteindre dans la mer ; tandis que, debout et appuyé sur la couverture de la cabine, je consultais une carte géographique, cherchant quelle route je pouvais prendre pour revenir à travers les montagnes de Reggio à Cosenza. Au milieu de mon examen, je levai la tête et je m'aperçus que nous étions à la hauteur du cap Blanc ; puis, reportant mes yeux de la terre sur la carte ; je vis indiqué, comme éloigné de deux lieues à peine de ce promontoire, le petit bourg de Bauso. Ce nom éveilla aussitôt un souvenir confus dans mon esprit. Je me rappelai que dans nos bavardages du soir, pendant une de ces belles nuits étoilées que nous passions quelquefois tout entières couchés sur le pont, on avait raconté quelque histoire où se trouvait mêlé le nom de ce pays. Ne voulant pas laisser échapper cette occasion de grossir ma collection de légendes, j'appelai le capitaine. Le capitaine fit aussitôt un signe pour imposer silence à l'équipage, qui, selon son habitude, chantait en chœur ; ôta son bonnet phrygien, et s'avança vers moi avec cette expression de bonne humeur qui faisait le fond de sa physionomie.

— Votre Excellence m'a appelé ? me dit-il.

— Oui, capitaine.

— Je suis à vos ordres.

— Capitaine, ne m'avez-vous point, un jour ou une nuit, je ne sais plus quand, raconté quelque chose, comme une histoire, où il était question du village de Bauso ?

— Une histoire de bandit ?

— Oui, je crois.

— Ce n'est pas moi, Excellence ; c'est Pietro.

Et se retournant, il appela Pietro. Pietro accourut, battit un entrechat, malgré l'état déplorable où les cendres de Stromboli avaient mis ses jambes, et resta devant nous immobile et la main à son front comme un soldat qui salue, et avec une gravité pleine de comique.

— Votre Excellence m'appelle ? demanda-t-il.

Au même instant tout l'équipage, pensant qu'il s'agissait d'une représentation chorégraphique, s'approcha de nous, et je me trouvai former le point central d'un demi-cercle qui embrassait toute la largeur du speronare. Quant à Jadin, comme il avait fini son croquis, il poussa son album dans une des onze poches de sa veste de panne, battit le briquet, alluma sa pipe, monta sur le bastingage, se retenant de chaque main à un cordage, afin, autant que possible, d'être sûr de ne point tomber à la mer, et commença à suivre des yeux chaque bouffée qu'il expectorait avec l'attention grave d'un homme qui tient à acquérir des notions exactes sur la direction du vent. Au même instant, Philippe, le ménétrier de la troupe, qui, pour le moment, était occupé à peler des pommes de terre dans l'entrepont, passa la tête par une écoutille et, faisant trève pour un instant à ses travaux culinaires, se mit à siffler l'air de la tarentelle.

— Il n'est pas question de danse pour le moment, dit le capitaine à Pietro ; c'est Sa Seigneurie qui se rappelle que tu lui as parlé de Bauso.

— Oh ! reprit Peitro, oui, oui ; à propos de Pascal Bruno, n'est-ce pas ? un brave bandit. Je me le rappelle bien. Je l'ai vu quand je n'étais pas plus grand que le gamin du capitaine. Quand il avait peur de ne pas dormir tranquille chez lui, il venait demander l'hospitalité à mon père pour une nuit. Il savait bien que ce n'étaient pas les pêheurs qui le trahiraient. Alors, au moment où nous allions partir pour la pêche, nous le voyions descendre de la montagne ; il nous faisait un signe, nous l'attendions, il se couchait au fond de la barque, sa carabine auprès de lui, ses pistolets à sa ceinture, et il dormait aussi tranquille que le roi dans son château, et pourtant sa tête valait 8.000 piastres.

— Blagueur ! dit Jadin en laissant tomber l'accusation de toute sa hauteur et de tout son poids, entre deux bouffées de fumée.

— Comment ! qu'est-ce qu'il dit ? que c'est pas vrai, votre ami · demandez plutôt au capitaine Aréna.

— C'est vrai, dit le capitaine.

— Est-ce que vous ne pourriez pas nous raconter son histoire ?

— Oh ! son histoire, elle est longue.

— Tant mieux, répondis-je.

— C'est que je ne la connais pas bien, dit Pietro en se grattant l'oreille, et puis, comme je suis prévenu que tout ce que je vous dis sera imprimé un jour dans les livres, je ne voudrais pas vous conter de menteries, voyez-vous. Nunzio, Nunzio ! A l'appel de Pietro, nous nous tournâmes vers le point où nous savions que devait être celui qu'il appelait, et nous vîmes en effet sa tête apparaître de l'autre côté de la cabine.

— Nunzio, lui dis-je, vous qui savez tout, savez-vous l'histoire de Pascal Bruno ?

— Quant à ce qui est de tout savoir, dit le pilote avec le ton de gravité qui ne l'abandonnait jamais, il n'y a guère que Dieu qui, sans amour-propre, puisse se vanter d'en savoir si long, sans l'avoir appris. Mais, relativement à Pascal Bruno, je n'en sais pas grand'chose, si ce n'est qu'il est né à Calvaruso et qu'il est mort à Palerme.

— En ce cas, pilote, j'en sais encore plus que vous, dit Pietro.

— C'est possible, dit Nunzio en disparaissant graduellement derrière la cabine.

— Mais quel moyen y aurait-il donc, continuai-je en insistant, de se procurer des détails exacts sur cet homme ? en connaissez-vous quelques-uns, vous, capitaine ?

— Non, ma foi ! tout ce que je sais, c'est qu'il était enchanté.

— Comment, enchanté ?

— Oui, oui ; il avait fait un pacte pour un temps avec le diable, de sorte que ni balles ni poignards ne pouvaient le tuer.

— Farceur de capitaine ! dit Jadin en crachant dans la mer.

— Comment, repris-je répondant à la chose avec le même sérieux qu'elle avait été dite, vous croyez qu'on peut faire un pacte ?

— Je n'en ai jamais fait pour mon compte, répondit le capitaine ; mais voilà Pietro qui en a fait un.

— Comment, Pietro ! vous avez vendu votre âme ?

— Oh, que non pas ! le diable en avait bonne envie, dit Pietro ; mais le fils de ma mère est aussi fin que lui. Imaginez-vous, j'avais dix-huit ans, j'étais ambitieux comme tout. Je voulais pêcher plus de poisson que n'en pêchaient mes camarades ; j'ai été pêcheur avant d'être matelot : donc, j'allai trouver une vieille sorcière, une stryge de Taormine ; elle me dit que je n'avais qu'à lui donner la moitié du poisson que je prendrais, et qu'elle me préparerait tous les soirs mes appâts. C'était dit. Ça dura un an. Pendant cette année là j'en ai pris, du poisson, quatre fois plein ce bâtiment-ci, voyez-vous. Au bout de l'année, je lui dis : Va toujours, hein ! la mère. — Oui, qu'elle me dit ; mais cette année je veux t'enrichir. L'année passée tu n'as pêché que du poisson, cette année-ci je veux te faire pêcher du corail. — Non, mère, que je lui répondis ; j'ai un de mes camarades qui a été coupé en deux par un chien de mer, et je ne me sens pas de vocation pour ça. — Eh bien ! dit la vieille, tu me signeras un papier, et je te donnerai un onguent avec lequel tu te frotteras, et les chiens de mer ne pourront rien sur toi. — Bon, bon, je lui ai dit ; je connais votre drogue, en voilà assez, n'en parlons plus Je pris mon bonnet, je courus chez le curé, je lui fis chanter une messe, et tout fut dit. Le lendemain, le surlende-

main, je suis retourné à la pêche ; bonsoir, pas un rouget. Alors, quand j'ai vu que ça ne mordait pas, je me suis fait marinier. Voilà quinze ans que je le suis. Et, comme vous le voyez, ça ne m'a pas mal profité puisque j'ai l'honneur d'être au service de Votre Seigneurie.

— Vil flatteur ! dit Jadin en lui donnant un coup de pied d'amitié dans le dos.

— Eh bien, capitaine ! pour en revenir à Pascal Bruno ; il paraît qu'il avait été moins scrupuleux que Pietro, lui.

— Oui, répondit gravement le capitaine ; et la preuve, c'est que, quand on l'a pendu à Palerme, le diable a jeté un si grand cri en lui sortant du corps, que mon père, qui, en sa qualité de capitaine de milice, assistait à l'exécution, s'est sauvé à la tête de sa compagnie, et que dans la bousculade on lui a volé sa giberne et les boucles d'argent de ses souliers. Ça, voyez-vous, par exemple, je peux vous le certifier, car il me l'a bien raconté cent fois.

— Écoutez, dit Pietro, qui, pendant le couplet du capitaine, paraissait avoir profondément réfléchi, voulez-vous des renseignemens sûrs et certains ?

— Mais sans doute, puisqu'il y a une heure que j'en demande.

— Eh bien ! attendez. Nunzio, quand serons-nous à Messine ?

— Ce soir, deux heures après l'Ave-Maria.

— C'est cela, vers les neuf heures, voyez-vous. Eh bien ! nous serons donc ce soir à Messine sur les neuf heures. Ça c'est l'Evangile, puisque le vieux l'a dit. Vous n'irez pas coucher à terre cette nuit, vu qu'il sera trop tard pour que le capitaine fasse viser sa patente ; mais demain, au point du jour, vous pourrez descendre, prendre une voiture, et comme il n'y a que huit lieues de Messine à Bauso, vous y serez en trois heures.

— Pardieu ! fis-je en l'interrompant, vous avez là une merveilleuse idée, mais je crois que j'en ai encore une meilleure.

— Et laquelle ?

— N'allons pas à Messine, et allons directement au cap Blanc ; c'est à peu près la même distance, et le vent est favorable. Hé bien ! qu'avez-vous donc ?

Cette question était motivée par l'effet que ma proposition venait de produire sur l'équipage. Pietro et ses camarades, si gais il n'y avait qu'un instant, se regardaient avec une sorte d'épouvante. Philippe était rentré dans l'entrepont comme si le diable l'eût tiré par les pieds ; le capitaine était devenu pâle comme un mort.

— Nous irons au cap Blanc si Votre Excellence l'exige, dit-il d'une voix altérée ; nous sommes ici pour obéir à ses ordres ; mais si la chose lui était égale, au lieu d'aller au cap Blanc, nous irions, comme nous en étions convenus d'abord, à Messine ; nous lui en serions tous on ne peut plus reconnaissans. N'est-ce pas, les autres ?

Tous les matelots firent silencieusement un signe de tête approbatif.

— Puis-je au moins savoir le motif de votre répugnance ? demandai-je.

— Pietro vous contera cela : il y était, lui.

— Eh bien ! mes enfans, allons à Messine.

Le capitaine me prit la main et me la baisa. Pietro respira comme si on lui eût enlevé le Stromboli de dessus la poitrine, et le reste de l'équipage parut aussi joyeux que si j'avais donné dix piastres de gratification à chaque homme. On rompit aussitôt les rangs, et chacun retourna à son poste, à l'exception de Pietro, qui s'assit sur une barrique.

— En ce cas, dit Jadin en sautant du bastingage sur le pont, je ne vois plus aucun motif de ne pas faire frire des pommes de terre.

Et comme il comprenait assez médiocrement le patois sicilien, il descendit à la cuisine pendant que, pour ne pas perdre un mot de l'intéressant récit qui m'attendait, j'allai m'asseoir près de Pietro.

— Voyez-vous, me dit Pietro, il y a onze ans de cela ; nous étions en 1824. Le capitaine Aréna, pas celui-ci, son oncle, venait de se marier ; c'était un beau jeune homme de vingt-deux ans, qui avait un petit bâtiment à lui avec lequel il faisait le commerce tout le long des côtes. Il avait épousé une fille du village della Pace ; vous le connaissez bien, c'est le pays qui est entre Messine et le Phare, et dont nous sommes quasi tous. Nous avions fait une noce enragée pendant trois jours, et le quatrième, qui était un dimanche, nous étions allés au lac de Pantano. C'était le jour de la procession de Saint-Nicolas, procession à laquelle vous avez assisté cette année, et ce jour-là c'est grande fête. On descend sa chaise comme vous le savez ; on tire des feux d'artifice, des coups de fusil, et l'on danse. Antonio donnait le bras à sa femme, lorsqu'il sent qu'on le coudoie et qu'il entend prononcer son nom. Il se retourna ; c'était une femme couverte d'un voile de taffetas noir, comme vous avez pu voir que les Siciliennes en portent, mais pour sortir dans les rues et non pour aller aux fêtes. Il croit qu'il s'est trompé, il continue sa route. C'est bien. Cinq minutes après, même répétition ; on le coudoie de nouveau et on répète son nom. Cette fois-là il était bien sûr de son fait ; mais comme il était avec sa femme, il ne fait encore signe de rien. Enfin ça recommence une troisième fois. Oh ! pour le coup il perd patience. Tiens, Pietro, qu'il me dit, reste auprès de ma femme ; je vois là-bas quelqu'un à qui il faut que je parle. Je ne me le fais pas dire deux fois ; je prends la menotte de la mariée, je la passe sous mon bras, et me voilà fier comme un paon de promener la femme de mon capitaine. Quant à lui, il était filé.

Tout en marchant, nous arrivons auprès d'un ménétrier qui jouait la tarentelle sur sa guitare. Quand j'entends ce diable d'air, vous savez, je n'y peux tenir ; faut que je saute. Je propose la petite contredanse à la femme du capitaine : nous nous mettons en face l'un de l'autre, et allez. Au bout de cinq minutes, on faisait cercle autour de nous. Tout à coup, parmi ceux qui nous regardent, j'aperçois le capitaine Antonio, mais si pâle, si pâle, que je crus, ma parole d'honneur, que c'était son ombre. J'en perds la mesure, et je tombe d'aplomb les deux talons sur les pieds du pilote. Ah ! je lui dis, je vous demande excuse, Nunzio, c'est une crampe qui me prend. Dansez donc un instant à ma place. Il est très complaisant, tel que vous le voyez, le pilote, et si dur au mal, que c'est un bœuf pour la constance. Il se mit à danser sur un pied ; je lui avais écrasé l'autre. Pendant ce temps, je fais un signe au capitaine ; il vient à moi. — Eh bien ! lui dis-je, qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Je l'ai revue.

— Qui ?

— Giulia.

— La jolie sorcière ?

— Oui.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Rien ; des folies.

— Est-ce qu'elle vous aime toujours ?

— Je ne sais ; mais j'ai eu tort de la suivre. Où est ma femme ?

— Ne la voyez-vous pas ? elle danse la tarentelle avec Nunzio.

— Ah ! oui, c'est vrai. Crois-tu que ce qu'on raconte d'elle soit vrai ?

— De votre femme ?

— Non, de Giulia. Crois-tu qu'elle soit sorcière ?

— Dame ! on dit qu'à Palma elles sont toutes des stryges.

Le capitaine se passa la main sur le front. Il suait à grosses gouttes. Dans ce moment la tarentelle finissait. Sa femme vint reprendre son bras. Antonio lui proposa de revenir à sa maison. Elle ne demandait pas mieux : une nouvelle mariée, vous comprenez, ça ne hait pas le tête-à-tête. Le capitaine me fit un signe qui signifiait : Pas un mot ! Je répondis par un autre signe qui voulait dire : Ça suffit. Et nous nous tournâmes le dos comme si nous ne nous étions jamais vus.

— Mais qu'est-ce que c'était que Giulia ? interrompis-je.

— Ah ! voilà. Vous saurez qu'il y avait un an, à la fête de Palma, où le capitaine Aréna Antonio, toujours l'oncle du nôtre...

— Je comprends bien.

— Était allé malgré nous ; il prit parti pour une jeune fille qu'un matelot calabrais insultait : ça commença par des mots et ça finit par un coup de couteau que reçut le capitaine, mais un mauvais coup : trois pouces de fer. Heureusement c'était du côté droit ; si ça avait été aussi bien du côté gauche le cœur était percé. On l'avait donc porté chez une vieille femme, et on avait fait venir le médecin, un brave médecin. Oh ! oh ! s'il était dans une grande ville il ferait sa fortune ; mais à Palma il n'y a pas assez de malades ; de sorte qu'il est obligé de faire un peu de tout. Il ferre les chevaux, il donne à boire, il...

— Parfaitement, je suis fixé.

— Il vit le capitaine, il l'examina, il fourra le doigt dans la plaie. Il n'y a rien à faire, dit-il ; tous les médecins de Catanzaro et de Cosenza seraient là, qu'ils n'y feraient ni chaud ni froid ; c'est un homme perdu ; tournez-lui le nez du côté du mur, et qu'il meure tranquille. Ce sont les gens qui étaient là qui ont répété depuis ses propres paroles au capitaine. Il n'entendait rien du tout, lui ; il était sans connaissance, et pourtant il souffrait comme un damné. Ce qui fut dit fut fait : on alluma un cierge près de son lit, et la vieille se mit à dire son rosaire dans un coin : on le croyait mort.

Sur la mi-nuit, voilà que le capitaine, qui avait toujours les yeux fermés, sent quelque chose comme du mieux. Il respirait, quoi ! il lui semblait, il m'a raconté ça vingt fois, pauvre capitaine ! il lui semblait qu'on lui ôtait la cathédrale de Messine de dessus la poitrine. Ça lui faisait du bien et puis du bien, tant qu'il ouvrit les yeux et qu'il crut qu'il rêvait. La vieille s'était endormie dans un coin en

marmottant ses prières ; et à la lueur du cierge qui veillait, il vit une jeune fille penchée sur lui ; elle avait la bouche appuyée contre sa poitrine et elle suçait sa plaie. Comme la fenêtre était ouverte et qu'il voyait un beau ciel étoilé, il crut que c'était un ange qui était descendu d'en haut. Alors il ne dit rien et la laissa faire, car il avait peur, s'il parlait, que la jeune fille ne disparût. Au bout d'un instant, elle détacha sa bouche de la plaie, prit dans un petit mortier une poignée d'herbes pilées et en pressa le suc sur la blessure, après quoi elle plia son mouchoir en quatre et le lui posa sur la plaie en guise d'appareil ; enfin, voyant qu'il ne bougeait pas, elle approcha sa figure de la sienne, comme pour sentir s'il respirait. C'est alors seulement que le capitaine reconnut la jeune fille pour laquelle

— Pas de fièvre, dit-il ; qu'est-ce que cela veut dire ? voyons la blessure.

Le capitaine retira sa main qu'il avait constamment tenue sur sa poitrine, le médecin souleva le linge, la blessure était ouverte encore, mais dans le meilleur état possible. Alors il vit qu'il s'était trompé et que le malade en reviendrait. Il envoya aussitôt chercher des drogues, prépara un emplâtre et le lui appliqua sur le cou, en lui disant de se tenir tranquille et que tout irait bien. Deux heures après, le capitaine avait une fièvre de cheval : il souffrait tant qu'un autre en aurait jeté des cris ; mais, comme il était né courageux, il se mordait les poings en disant : C'est pour ton bien, Antonio, il faut souffrir pour guérir, mon bon ami ; ça t'apprendra à te mêler des choses qui ne



La porte s'ouvrit et la jeune fille s'avança vers lui.

il s'était battu ; il voulut parler, mais elle lui mit la main sur la bouche et, portant le doigt à ses lèvres, elle lui indiqua qu'il fallait qu'il gardât le silence puis se retirant sans bruit, comme si elle glissait sur la terre au lieu de marcher, elle ouvrit la porte et disparut. Le capitaine, oh ! il me l'a dit, et ce n'était pas un menteur, crut que c'était un rêve, il mit la main sur sa blessure pour voir si elle était véritable : il sentit le mouchoir mouillé ; il lui sembla alors qu'en le pressant contre sa poitrine il éprouvait du soulagement, et c'était vrai, à ce qu'il paraît, puisqu'il s'endormit d'un sommeil si tranquille qu'il se réveilla le lendemain dans la même position et la main toujours au même endroit.

A peine avait-il ouvert les yeux, que le médecin entra.

— Eh bien ! la mère, dit-il, notre malade est-il mort ?

— Ma foi ! je ne sais pas, dit la vieille ; seulement je sais qu'il n'a pas souffert.

Le capitaine fit un mouvement dans son lit.

— Ah ! le voilà qui remue, dit le médecin ; eh bien ! je vous en réponds, le gaillard a la vie dure ! A ces mots, il s'approcha du lit, le blessé se retourna de son côté. — Diable ! dit le médecin, nous avons bon œil ce me semble ?

— Oui, docteur, dit le capitaine, ça ne va pas mal, et, si ce n'était que je ne sais ce que j'ai fait de mes jambes, je pourrais marcher.

— Ah ! fit le docteur, c'est la fièvre qui se soutient... Voyons un peu cela.

Le capitaine lui tendit le bras, le docteur lui tâta le pouls.

te regardent pas ; puis il disait ses prières pour ne pas jurer. Ça alla comme ça toujours en augmentant jusqu'à la nuit ; enfin, écrasé de fatigue, il s'endormit.

A minuit à peu près (car vous pensez bien qu'il n'avait pas songé à remonter sa montre), il sentit une douleur si vive qu'il se réveilla : c'était la jeune fille de l'autre nuit qui était revenue et qui arrachait l'appareil du docteur. Elle lui fit signe, comme la veille, de se taire ; elle tira de sa poitrine un petit flacon et laissa tomber sur sa plaie quelques gouttes d'une liqueur verdâtre. Ça lui éteignit le feu qu'il avait dans la poitrine, puis, comme la veille, elle prit des herbes pilées, mais cette fois elle les lui mit sur la blessure, les y assujettit avec une bande, et, comme il étendait les bras vers elle, elle lui fit encore signe de ne pas s'agiter, et disparut ainsi que la première fois. Le capitaine se sentait rafraîchi comme si on l'avait mis dans un bain de lait. Plus de douleur, plus de fièvre, rien que la maudite faiblesse. Enfin il se rendormit.

Il n'était pas encore réveillé le lendemain, quand le docteur lui fit sa visite. Au bruit de ses pas, il ouvrit les yeux.

— De mieux en mieux, dit le médecin ; bon œil ; tirez la langue : bonne langue ; donnez la main, bon pouls ; voyons la blessure.

— Ah ! dit le capitaine en levant la compresse d'herbes et la bande qui la retenait, l'appareil s'est dérangé pendant la nuit.

— N'importe, voyons toujours.

La blessure allait à merveille ; elle était presque fermée

Le docteur proposa un second emplâtre pareil à l'autre, et chargea la vieille de l'appliquer sur le côté du malade. Mais à peine eut-il le dos tourné, que le capitaine, qui se rappelait ce qu'il avait souffert la veille, jeta le diable d'emplâtre par la fenêtre, remit sur sa blessure les herbes, toutes sèches qu'elles étaient, et comme il se sentait bien, il demanda à prendre un bouillon : mais la vieille lui dit que c'était chose défendue. Il n'y avait pas à dire, il fallait s'en priver ; il passa par tout ce qu'on voulut, et, comme ça allait de mieux en mieux, le soir il dit à la vieille qu'elle pouvait se coucher, qu'il n'avait plus à faire de personne, qu'elle laissât seulement la lampe allumée, et que s'il avait besoin d'elle il l'appellerait. La vieille ne demandait pas mieux, elle fit ce que désirait le capitaine, et elle le laissa seul.

Cette fois, au lieu de s'endormir, il demeura les yeux ouverts et fixes sur la porte. A minuit elle s'ouvrit comme d'habitude et la jeune fille s'avança vers lui.

— Vous ne dormez pas ? dit-elle au capitaine.

— Non, je vous attends.

— Et comment vous trouvez-vous ?

— Oh ! bien, toute la journée et encore mieux maintenant.

— Votre blessure ?

— Voyez, elle est fermée.

— Oui.

— Grâce à vous, car c'est vous qui m'avez sauvé.

— C'était bien le moins que je vous soignasse ; c'était pour moi que vous aviez été blessé : grâce à Dieu, vous êtes guéri.

— Si bien guéri, répondit le capitaine, qui ne perdait pas de vue son bouillon, que je meurs de faim, je vous l'avouerai.

La jeune fille sourit, tira le flacon de la veille, seulement cette fois la liqueur qu'il contenait était rouge comme du vin ; elle le vida dans une petite tasse qu'elle prit sur la cheminée, et la présenta au capitaine.

Quoique ce ne fût pas cela qu'il demandait, il la prit tout de même, y goûta d'abord du bout des lèvres, mais, sentant que c'était doux comme du miel, il l'avala d'une seule gorgée. Si peu de chose que ce fût, ça lui endormit l'estomac ; c'est unique : à peine la valeur d'un petit verre de rosolio ! Ce n'était pas tout, bientôt il sentit une bonne chaleur qui lui courait par tout le corps, il se croyait dans le paradis. Pauvre capitaine ! il regardait la jeune fille, il lui parlait sans savoir ce qu'il disait ; enfin, sentant que ses yeux se fermaient, il lui prit la main et s'endormit.

— N'était-ce point la même liqueur, demandai-je, que, dans une occasion semblable, l'aubergiste Matteo donna à Gaetano Sferra ?

— Juste la même. Il a habité ces pays-là, le vieux, et il a connu la pauvre fille, qui lui a donné sa recette ; il faut croire, au reste, que c'est une boisson enchantée, car le capitaine fit des rêves d'or : il croyait être à la pêche du corail du côté de Panthellerie, et il en pêchait des branches magnifiques ; il en avait plein son bâtiment, il ne savait plus où en mettre ; enfin il fallait bien se décider à aller le vendre. Il partait pour Naples, et il avait un petit vent de demoiselle qui le poussait par derrière comme avec la main. En arrivant dans le port, ses cordages étaient en soie, ses voiles en taffetas rose, et son bâtiment en bois d'acajou. Le roi et la reine, qui étaient prévenus de son arrivée, l'attendaient et lui faisaient signe de la main. Enfin, il descendait à terre, on l'amenait au palais, et là on lui faisait boire du lacrymachristi dans des verres taillés, et manger du macaroni dans des soupières d'argent ; c'était un rêve enfin : on lui achetait son corail plus cher qu'il ne voulait le vendre, et il revenait riche, *richissime*, et toute la nuit, il n'y a pas à dire, toute la nuit comme ça.

— Il avait pris de l'opium ? interrompis-je.

— C'est possible. Si bien que le lendemain, lorsqu'on le réveilla, il se croyait le grand Turc. Mais quand la vieille entra, il vit bien qu'il se trompait ; il se rappela qu'il était tout bonnement le capitaine Antonio Arena, qu'il avait été blessé, et que ce qu'il prenait pour du vin du Vésuve et du macaroni, c'était tout bonnement quatre gouttes d'une liqueur rouge qu'une jeune fille lui avait versée dans la tasse qui était encore sur la chaise auprès de son lit ; mais il ne dit pas un mot de la chose, il demanda seulement à se lever, on lui mit un fauteuil à côté de sa croisée, il prit un bâton et, ma foi ! tant bien que mal il marcha : c'était crâne, tout de même, trois jours après avoir reçu un coup de couteau pareil ; enfin il avait l'air d'un président quand le docteur entra. Il n'en revenait pas, pauvre cher homme ! c'était la plus belle cure qu'il eût faite de sa vie. Il s'assit auprès de son malade.

— Eh bien ! capitaine, lui dit-il, il paraît que ça va de mieux en mieux ?

— Vous voyez, docteur, parfaitement.

— Oh ! il n'y a pas besoin de vous tâter le pouls, ni de vous regarder la langue : il n'y a plus que patience à avoir, et les forces reviendront. Mais quand elles seront revenues, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne plus vous battre pour toutes les sorcières que vous rencontrerez, parce qu'il y en a quelques-unes en Calabre, voyez-vous.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que celle pour laquelle vous avez reçu le coup de couteau dont ma science vient de vous guérir, ne valait pas la vie qu'elle a failli vous coûter.

— Comment ?

— Vous ne la connaissez pas ?

— Non.

— Eh bien, c'est Giulia.

— Giulia ! c'est son nom ? après ?

— Eh bien après, c'est le nom d'une sorcière, voilà tout.

— Elle ! elle est sorcière ! — Le capitaine pâlit. — Puis, comme il n'était pas convaincu encore : — Sorcière, reprit-il : docteur, en êtes-vous bien sûr ?

— Sûr comme de mon existence ; c'est une fille sans père ni mère d'abord. Puis, voyez-vous, elle a été élevée par un vieux berger, un jeteur de sorts, un empoisonneur enfin.

— Mais ce n'est pas une raison pour que cette pauvre fille...

— Cette pauvre fille est un stryge, vous dis-je ; moi, je l'ai rencontrée dans les champs, la nuit, en temps de pleine lune, cherchant les herbes et les plantes avec lesquelles elle fait les maléfices. Quand il arrive un malheur sur la montagne ou sur la plage, qu'un marinier se noie ou qu'un homme reçoit un coup de couteau, elle va les trouver la nuit ; elle les fait revenir avec des paroles magiques ; elle leur donne des breuvages composés avec des plantes inconnues, et quand les malades sont près de guérir, elle leur fait signer un pacte. — Eh bien ! qu'avez-vous donc, capitaine, vous devenez blanc comme un linge. — Une sueur ! oh ! oh ! c'est de la faiblesse. Voyez-vous, vous vous êtes levé trop tôt. C'est égal, cela ira bien demain, je viendrai vous voir.

— Docteur, dit le capitaine, je voudrais régler mon compte avec vous.

— Bah ! ce n'est pas pressé, répondit le docteur.

— Si fait, si fait.

— Eh bien ! mais vous savez d'où je vous ai tiré : vous me donnerez ce que vous voudrez, ce que vous croyez que ça mérite ; je ne fais jamais de prix, moi.

— Un ducat par visite, est-ce bien, docteur ?

— Va pour un ducat par visite.

Le capitaine lui donna trois ducats, et le docteur sortit.

Un quart d'heure après nous arrivâmes, à trois mariniers de l'équipage du capitaine, Nunzio, mon pauvre frère et moi, nous avions appris l'accident le jour même, et nous avions sauté dans notre barque. Oh ! une petite barque soignée, allez, qui filait comme une hirondelle, et nous avions fait la traversée della Pace à Palma, il y a neuf grandes lieues, il faut vous dire, en trois heures et demie, pas une minute avec ; c'est bien aller, cela, hein !

— Très bien ; mais il me semble que vous vous écartez de votre récit, mon cher Pietro.

— C'est juste. Ah ! dit le capitaine en nous apercevant, soyez les bienvenus. Pauvre capitaine ! nous lui baisions les mains comme du pain. Voyez-vous, on nous avait dit qu'il était mort, et nous le retrouvions non seulement vivant, mais encore levé et avec une bonne mine : c'est-à-dire que nous ne nous tenions pas de joie.

— Ce n'est pas tout cela, mes enfans, qu'il nous dit ; vous êtes venus avec la barque.

— Oui.

— Eh bien ! il faut la tenir prête pour repartir tous ensemble cette nuit.

— Cette nuit ?

— Chut !

— Capitaine, vous n'y pensez pas, blessé comme vous êtes.

— Il le faut, je vous dis ; pas de raisons, pas de propos, pas d'observations ; quand je vous dis qu'il faut partir, c'est qu'il faut partir.

— Mais si le vent est mauvais ?

— Nous irons à la rame, et ça quand je devrais m'y mettre moi-même.

— Vous, capitaine, allons donc ; c'est bon pour vous amuser, quand vous vous portez bien et qu'il y a bonace ; mais quand vous êtes blessé, ça serait beau.

— Ainsi, c'est convenu.

— Convenu.

— Faites venir du vin, et du meilleur ; c'est moi qui paie.

Nous fîmes venir du petit vin de Calabre et des marrons : voyez-vous, quand vous y passez, en Calabre, n'oubliez pas cela ; car il n'y a que cela de bon dans le pays, le muscat, et les châtaignes. Quant aux hommes, de véritables brigands, qui ont trahi Joachim et qui l'ont fusillé après.

— Mais il me semble, repris-je, que vous en voulez beaucoup aux Calabrais.

— Oh ! entre eux et nous c'est une guerre à mort ; je vous en raconterai sur eux, soyez tranquille ; mais pour le moment revenons au capitaine ; il prit plein un dé à coudre de vin ; ça lui fit un bien infini. Il sentait ses forces revenir, que c'était une bénédiction ; enfin, à huit heures, nous le quittâmes pour aller tout préparer. A onze heures nous étions revenus : il s'impatientait beaucoup, le capitaine : il était levé et prêt à partir.

— Ah ! dit-il, j'avais peur que vous ne tardassiez jusqu'à minuit, — filons.

— Sans rien dire à personne ?

— J'ai payé le médecin, et voilà deux piastres pour la vieille.

— Vous faites les choses grandement, capitaine.

— Pourvu qu'il me reste en arrivant à la Pace deux carlins pour faire dire une messe, c'est tout ce qu'il me faut. En route.

— Oh ! avec votre permission, capitaine, vous ne marcherez pas, nous vous porterons.

— Comme vous voudrez ; mais partons

Nunzio le prit sur son dos comme on prend un enfant, et, attendu que nous n'étions pas à plus de cent pas de l'endroit où nous avions amarré le canot, en dix minutes nous fûmes arrivés. Au moment où nous posions le capitaine dans la barque, nous vîmes une figure blanche se lever lentement sur un des rochers du rivage : elle nous regarda un instant, puis elle nous sembla glisser le long de la grande pierre, et elle vint vers nous. Pendant ce temps nous poussions la péniche à la mer, ce qui lui donna le temps de s'approcher ; elle n'était plus qu'à quinze pas à peine, lorsque le capitaine l'aperçut.

— La barque est-elle à flot ? s'écria-t-il en se soulevant, et d'une voix aussi forte que s'il était plein de santé.

— Oui, capitaine, répondîmes-nous tous ensemble.

— Eh bien ! à la rame, mes amis, et au large, vivement au large !

La femme poussa un cri : nous nous retournâmes.

— Qu'est-ce que cette femme ? demanda Nunzio.

— Une sorcière, répondit le capitaine en faisant le signe de la croix.

Le canot bondit sur la mer, emporté comme s'il avait des ailes ; quant à la pauvre créature que nous laissions en arrière, nous la vîmes s'affaisser sur le sable, et elle y resta étendue comme si elle était morte

Quant au capitaine, il était retombé évanoui au fond de la barque

UNE TROMBE

— A table ! dit Jadin en reparaissant sur le pont une langouste d'une main, un plat de pommes de terre de l'autre, et une bouteille de vin de Syracuse sous chaque bras. Mais ce jour-là Jadin mangea seul ; le capitaine était triste, et il était facile de voir que sa tristesse venait des souvenirs que j'avais éveillés en lui par ma proposition d'aller au cap Blanc. Quant à moi, j'étais préoccupé du récit de Pietro, dans lequel je cherchais la réalité sous la teinte trompeuse dont il l'avait recouverte. Du reste, les obscurités jetées sur certaines parties, obscurités que l'esprit superstitieux du narrateur, au lieu d'éclaircir, épaississait à chaque question nouvelle, la difficulté que j'éprouvais même parfois à comprendre le patois dans lequel le récit m'était fait, tout concourait à transporter les individus qui s'agitaient dans ce drame simple sur une scène immense et, dans ce cadre gigantesque, des ombres poétiques qui paraîtraient d'une forme insolite et d'une couleur étrange au milieu de notre civilisation. J'éprouvais, du reste, un charme extrême à voir, aux mêmes lieux qu'habitaient autrefois les croyances profanes, errer aujourd'hui, comme des ombres du moyen âge, les superstitions chrétiennes qui, exilées de nos villes et de nos villages, se réfugient sur l'Océan et enveloppent d'une même atmosphère le vaisseau du matelot breton qui vogue vers le Nouveau Monde, et la barque du marinier de la Méditerranée qui rame vers l'Ancien. Je tenterai donc de faire partager à mes lecteurs les sensations que j'ai éprouvées sans les rationaliser pour eux plus que je ne suis parvenu à le faire pour moi ; afin que, blasés comme ils le sont et comme je l'étais sur ces faits positifs de la politique et sur les découvertes exactes de la science, ils respirent comme moi le souffle de cette atmosphère nouvelle, au milieu de laquelle les hommes et les choses perdent leurs contours secs et arrêtés pour nous apparaître avec le vague, la mélancolie et le charme que répandent sur eux la distance, la vapeur et la nuit.

On comprendra donc facilement qu'aussitôt, et même avant la fin du dîner, je me levai et fis signe à Pietro de me suivre. Nous allâmes nous asseoir à l'avant du bâtiment et, tendant la main vers l'horizon, je lui montrai sur les côtes de la Calabre Palma, qui se dorait aux derniers rayons du soleil.

— Oui, oui, me dit-il, je vous comprends, et je n'ai même rien mangé de peur que mon dîner ne m'étouffe en vous racontant ce qui me reste à vous dire, parce que c'est le plus triste, voyez-vous.

— Vous en étiez à l'évanouissement du capitaine

— Oh ! il ne fut pas long, la fraîcheur de la nuit le fit bientôt revenir. Nous arrivâmes sur les quatre heures au village ; le même matin, Antonio se confessa ; huit jours après, il fit dire une messe, et au bout d'un an, comme je vous l'ai raconté, il épousa sa cousine Francesca

— N'avait-il pas revu Giulia pendant cet intervalle ?

— Non, mais il avait souvent entendu parler d'elle. Depuis l'aventure du coup de couteau, elle était devenue encore plus errante et plus solitaire qu'auparavant ; et on disait qu'elle aimait le capitaine : vous jugez bien l'effet que ça lui fit quand il la rencontra près du lac, et qu'il n'est pas étonnant qu'il soit revenu de son entrevue avec elle si pâle et si effaré.

Il faut vous dire qu'au moment de se marier, le capitaine allait faire un petit voyage ; nous devions transporter à Lipari une cargaison d'huile de Calabre, et le capitaine avait retardé sa traversée afin de pouvoir charger en repassant de la passoline à Stromboli ; de cette manière il n'y avait rien de perdu, ni aller ni retour, et il avait profité du moment qu'il avait à lui pour se marier avec sa cousine qu'il aimait depuis longtemps.

Trois ou quatre jours après sa rencontre avec Giulia, il me fit venir.

— Tiens, Pietro, me dit-il, va-t'en à Palma à ma place, tu t'entendras avec monsieur Piglia sur le jour où l'huile sera envoyée à San-Giovanni, où il est convenu que nous l'irons prendre. Tu comprends pourquoi je n'y vas pas moi-même. — C'est bon, c'est bon, capitaine, répondis-je, j'entends : la sorcière, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! soyez tranquille, la chose sera faite en conscience. En effet, le lendemain, je pris la barque ; je dis à mon frère et à Nunzio de m'accompagner, et nous partîmes Arrivé à Palma, je les laissai à bord et je montai chez monsieur Piglia. Oh ! avec lui les arrangemens sont bientôt faits ; c'est un homme fidèle et sûr, monsieur Piglia. Au bout de cinq minutes tout était fini, et j'aurais pu revenir s'il ne m'avait pas gardé à dîner. Il est comme ça, lui, riche à millions, mais pas fier ; il fait mettre un matelot à sa table, et il trinque avec lui. Dame, nous avions trinqué pas mal. Tout à coup, j'entends sonner neuf heures à la pendule ; ça me rappelle que les autres m'attendent. — Eh bien ! dis-je, c'est convenu, monsieur Piglia ; d'aujourd'hui en huit jours l'huile sera à San-Giovanni. — Oh ! mon Dieu, vous pouvez l'aller prendre, qu'il me répond. — Alors, je me lève, je salue la société, je m'en vas.

Il faisait nuit noire tout à fait ; mais je connaissais mon chemin comme ma poche. Je pris une petite sente qui conduisait droit à la mer, et je me mis en route en sifflant. Tout à coup j'aperçois devant moi quelque chose de blanc, qui était assis sur un rocher ; je m'arrête, ça se lève ; je continue mon chemin, ça se met en travers de ma route. Oh ! oh ! que je dis, il y a du louche là dedans ; les demoiselles qui se promènent à cette heure-ci ne sont pas sorties pour aller à confesse. C'est drôle au moins, moi Pietro, qui n'ai pas peur d'un homme, ni de deux hommes, ni de dix hommes, voilà que je sens mes jambes qui tremblent, et puis une sueur froide qui me prend à la racine des cheveux, que j'en frissonne encore. C'est égal, je vas toujours. — Vous devinez que c'était la sorcière, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien ! elle ne bougeait pas plus qu'une borne ; mais ce n'est pas là l'étonnant ; c'est qu'en arrivant près d'elle : — Pietro, qu'elle me dit — elle savait mon nom, comprenez-vous ? — Eh bien ! oui, Pietro, que je réponds, après ?...

— Pietro, répéta-t-elle, tu fais partie de l'équipage du capitaine Aréna.

— Pardieu ! belle malice ! C'est convenu, ça ; si vous n'avez pas autre chose à m'apprendre, ce n'est pas la peine de m'arrêter.

— Tu l'aimes.

— Oh ! ça, comme un frère.

— Eh bien ! dis-lui de ne faire aucun voyage pendant cette lune-ci ; c'est tout. Ce voyage lui serait fatal, à lui et à ses compagnons.

— Bah ! vous croyez ?

— J'en suis sûre.

— Eh bien ! je lui dirai ça.

— Tu me le promets?

— Ma parole!

— C'est bien, passe.

Alors elle se dérangea: je me fis mince pour ne pas la toucher; je continuai ma route pendant vingt pas, pas plus vite les uns que les autres, pour ne pas avoir l'air d'avoir peur: mais, au premier tournant, je pris mes jambes à mon cou; et je détale un peu vite, allez, quand je m'y mets.

— Oui, oui; je connais vos moyens.

La barque m'attendait; quand Nunzio et mon frère me virent arriver tout essoufflé, ils se doutèrent bien qu'il y avait quelque chose: alors ils me prirent chacun par un bras pour m'aider à monter plus vite, et ils se mirent à ramer comme s'ils faisaient la pêche de l'espadon. Ça n'aurait pas pu durer longtemps comme cela; mais une fois hors de la crique le vent s'éleva, nous hissâmes la voile, et nous arrivâmes vivement au village. J'avais envie d'aller éveiller le capitaine tout de suite, mais je pensai que le lendemain matin il serait temps. D'ailleurs je ne voulais rien dire devant sa femme. Le lendemain j'allai le trouver et je lui contai l'affaire.

— Elle m'a déjà dit la même chose, me répondit-il.

— Eh bien! est-ce que vous n'attendrez pas l'autre lune, capitaine?

— Impossible. On commence déjà à faire sécher la passoline, et si nous attendions plus longtemps nous arriverions derrière les autres, ce qui fait que nous aurions plus mauvais et plus cher.

— Dame, c'est à vous de voir.

— C'est tout vu. Tu dis que samedi prochain les huiles seront à San-Giovanni, n'est-ce pas?

— Samedi prochain.

— Eh bien! samedi prochain nous chargerons, et lundi à la voile.

— C'est bien, capitaine.

Je ne fis pas d'autres observations: je savais qu'une fois qu'il avait arrêté une chose dans sa tête, il n'y avait ni dieu ni diable qui pût le faire changer de résolution; aussi il ne fut plus ouvert la bouche de la chose: le samedi à cinq heures du matin nous allâmes charger à San-Giovanni. A huit heures du soir les cinquante barriques d'huile étaient à bord, et à minuit nous étions de retour à la Pace. Le capitaine trouva sa femme en larmes, il lui demanda pourquoi elle pleurait, et alors elle lui raconta qu'au jour tombant elle était montée dans le jardin pour aller cueillir des figues d'Inde. Le temps d'en ramasser plein son tablier et la nuit était tombée; en revenant, elle avait rencontré sur la route une femme enveloppée d'un grand voile de laine blanche, et cette femme lui avait dit que si son mari partait avant la nouvelle lune il lui arriverait malheur.

— C'était toujours Giulia? demandai-je.

— Vous jugez, pauvre femme! l'état où elle était. Le capitaine la tranquillisa tant bien que mal, car il n'était pas trop rassuré lui-même; et au fait il n'y avait pas de quoi l'être. Mais Francesca eut beau dire et beau faire, Antonio ne voulut entendre à rien: le bâtiment était chargé, le prix était fait, le jour arrêté, c'était fini: tout ce qu'elle put obtenir c'est qu'il entendrait avec elle le lendemain une messe qu'elle avait été commander à l'église des Jésuites à l'intention de son heureux voyage.

Le lendemain, qui était un dimanche, ils allèrent tous les deux à l'église. La messe était pour huit heures: quelques minutes avant qu'elles ne sonnassent ils étaient arrivés; ils se mirent à genoux et commencèrent à dire leurs prières.

Lorsqu'ils eurent fini, ils levèrent la tête, et au milieu du chœur ils virent une bière couverte d'un drap noir avec des cierges tout autour: un enfant de chœur vint les allumer et Antonio lui demanda quelle était la messe qu'on allait dire. L'enfant de chœur répondit que c'était celle commandée par la femme du capitaine, et, comme en ce moment le prêtre montait à l'autel, il ne lui fit pas d'autre question. Au même instant la messe commença.

Aux premières paroles que prononça le prêtre le capitaine et sa femme se regardèrent en pâlissant. Cependant tous deux se remirent à prier; mais lorsque les chantres entonnèrent le *De profundis*, la pauvre Francesca ne put résister plus longtemps à sa terreur, elle jeta un cri et s'évanouit. Ce cri était si douloureux que le prêtre descendit de l'autel et s'approcha de celle qui l'avait poussé.

— Mais, dit le capitaine d'une voix altérée, quelle diable de messe nous chantez-vous là?

— L'office des morts, répondit le prêtre.

— Qui vous l'a commandé?

— Francesca.

— Moi! un office des morts! s'écria la pauvre femme. Oh! non, non! Je vous ai commandé une messe de bon retour et non un service funèbre.

— Alors j'ai mal compris, et je me suis trompé, répondit le prêtre.

— Sainte Vierge, ayez pitié de nous! s'écria Francesca.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit avec résignation le capitaine.

Le surlendemain nous partîmes.

Jamais nous n'avions eu un plus beau temps pour appareiller. Nous passâmes devant le Phare fiers comme si nous avions eu des ailes. Le capitaine avait l'air aussi tranquille que s'il n'avait rien eu au fond du cœur. Mais moi, qui savais la chose, je le vis, quand nous eûmes doublé la tour, jeter deux ou trois coups d'œil du côté de Palma. Enfin il demanda sa lunette, on la lui apporta, il regarda longtemps le rivage, et, sans dire un mot, il me passa l'instrument. Je regardai après lui, et, malgré la distance, je vis Giulia aussi distinctement que je vous vois: elle était assise sur le haut d'un rocher dont la base trempait dans la mer, regardant le bâtiment, et de temps en temps s'essuyant les yeux avec un mouchoir.

— C'est bien elle, dis-je en rendant la longue-vue au capitaine.

— Oui, je l'ai reconnue.

— Est-ce qu'elle va rester longtemps là? c'est qu'elle m'offusque.

— Crois-tu véritablement qu'elle soit sorcière.

— Si elle l'est, capitaine! j'en mettrais ma main au feu!

— Cependant elle ne m'a jamais fait de mal; au contraire, sans elle...

— Après?

— Eh bien! sans elle, je ne naviguerais plus aujourd'hui. Elle ne peut me vouloir du mal, car, lorsque je l'ai vue au bord du lac, elle ne menaçait pas, elle priait, elle pleurait.

— Pardieu! si ce n'est que cela, elle pleure encore, on le voit bien.

Le capitaine reporta la lunette à son œil, regarda plus attentivement encore que la première fois; puis, poussant un soupir, il renfonça sa lunette avec la paume de sa main, et passant son bras sous le mien: — Allons faire un tour sur l'avant, me dit-il.

— Volontiers, capitaine.

L'équipage n'avait jamais été plus gai; on riait, on racontait des histoires: et puis, voyez-vous, quand nous allons dans les îles, c'est une fête: nous y avons des connaissances, comme vous avez pu voir, de sorte que chacun parlait de sa chacune, et il ne faut pas demander si on riait. Aussitôt qu'ils m'aperçurent: — Allons, Pietro, la tarentelle. — Oh! je ne suis pas en train de danser, que je leur réponds.

— Bah! nous te ferons bien danser malgré toi, dit mon pauvre frère. Oh! un bon garçon, voyez-vous, dix ans de moins que moi: je l'aimais comme mon enfant. Alors il se met à siffler, les autres à chanter, et moi, ma foi, je sens la plante des pieds qui me démange; je commence à danser d'une jambe, puis de l'autre, et me voilà parti. Vous savez, quand je m'y mets, ce n'est pas pour un peu; ils allaient toujours, et moi aussi; au bout d'une demi-heure je tombe sur mon derrière, j'étais rendu. — Ah! je dis, un verre de muscat, ça ne fera pas de mal. On me passe la bouteille. — A la santé du capitaine et de son heureux voyage! Où est-il donc, le capitaine? — A l'arrière, me dit Nunzio. — Eh! qu'est-ce que tu fais là, pilote? — Tu vois bien je me croise les bras; le capitaine s'est chargé du gouvernail. — Ah! ah! Sur ce, je me lève, et je vas le rejoindre. Il avait une main sur le timon et il tenait sa lorgnette de l'autre. La nuit commençait à tomber.

— Eh bien! capitaine?

— Elle y est toujours.

Je mis ma main sur mes yeux, je vis un petit point blanc, pas autre chose.

— C'est drôle, que je dis au capitaine, je crois que vous vous trompez, ce n'est pas une femme ça, c'est trop petit, ça m'a l'air d'une mouette.

— C'est la distance.

— Oh! j'ai de bons yeux, je n'ai pas besoin de longue-vue, moi... je m'en tiens à ce que j'ai dit, moi... c'est une mouette.

— Tu te trompes.

— Eh! tenez, la preuve, c'est que la voilà qui s'envole. Le capitaine jeta un cri et s'élança sur le bastingage. — Eh bien! dis-je en le retenant par le fond de sa culotte, qu'est-ce que vous allez donc faire?

— C'est juste, elle aurait le temps de se noyer dix fois avant que j'arrivasse. Et il retomba plutôt qu'il ne redescendit.

— Comment?

— Elle s'est jetée à la mer.

— Bah!

— Regarde.

Je pris sa lorgnette: inutile, il n'y avait plus rien.

— Eh bien! dis-je au capitaine, que voulez-vous! voilà. Il se désolait. Allons, soyez un homme, et que les autres ne s'aperçoivent pas de cela.

— Va les trouver et dis à Nunzio qu'il peut dormir cette

nuit, je resterai au gouvernail Il me tendit la main, je la pris et je la serrai.

— Au bout du compte, lui dis-je, ce n'est qu'une sorcière de moins.

— Est-ce que tu crois qu'elle était sorcière? répéta-t-il.

— Dame! capitaine, vous savez mon opinion là-dessus, voilà trois fois que je vous le dis.

— C'est bien, laisse-moi. Je lui obéis.

— Vous pouvez vous coucher tous, leur dis-je, le capitaine veillera.

Ça faisait l'affaire de tout le monde, de sorte qu'il n'y eut pas de contestation. Le lendemain on se réveilla à Lipari; quant au capitaine, il n'avait pas fermé l'œil.

Nous y restâmes trois jours, non pas à décharger l'huile, ça fut fini en vingt-quatre heures, mais à faire la noce; puis après ça nous partîmes pour Stromboli légers comme lièges. Là nous chargeâmes, comme ça avait été dit, la valeur d'un millier de livres de passoline; non pas que nous eussions assez d'argent pour payer ça comptant, mais le capitaine avait bon crédit et il était sûr de s'en défaire avantageusement rien qu'à Mélazzo; il en avait déjà près de deux cents livres placées d'avance. Alors, vous concevez, au lieu de revenir de Stromboli à Messine, on manœuvra sur le cap Blanc. Voilà que nous arrivons à la chose; voyez-vous, je l'ai retardée tant que j'ai pu, mais ici il n'y a plus à s'en dédire: faut marcher!

— Un verre de rhum, Pietro!

— Non, merci. C'était en plein jour, à midi, il faisait un magnifique soleil de la fin de septembre; le temps à la bonace, un petit courant d'air, voilà tout. Le capitaine fumait; le frère de Philippe, vous savez, le chanteur, il jouait à la morra avec mon pauvre frère Baptiste. Moi, j'étais de cuisine. Je mets par hasard le nez hors de la cantine: — Tiens, je dis, voilà un singulier nuage, et d'une drôle de couleur. Il était comme vert, couleur de la mer, et tout seul au ciel.

— Oui, me répond le capitaine; et il y a déjà dix minutes que je le regarde. Vois donc comme il tourne, Nunzio.

— Vous me parlez, capitaine? dit le pilote en levant la tête au-dessus de la cabine.

— Vois-tu?

— Oui

— Qu'est-ce que tu penses de cela?

— Rien de bon.

— Si nous mettions toutes nos voiles dehors, peut-être arriverions-nous au cap Blanc avant l'orage.

— Ce n'est pas un orage; capitaine: il n'y a pas d'orage en l'air; le temps est au beau fixe, la brise vient de la Grèce; voyez plutôt la fumée de Stromboli qui va contre le vent.

— C'est vrai, dit le capitaine.

— Eh! tenez, tenez, capitaine, voyez donc la mer au-dessous du nuage, comme elle crépite.

— Tout le monde sur le pont, cria le capitaine.

En un moment nous fûmes là tous les douze, les yeux fixés sur l'endroit en question, l'eau bouillonnait de plus en plus. De son côté, le nuage s'abaissait toujours; on aurait dit qu'ils s'attiraient l'un l'autre, que la mer allait monter et que le ciel allait descendre. Enfin, la vapeur et l'eau se joignirent. C'était comme un immense pin dont l'eau formait le tronc, et la vapeur la cime. Alors nous reconnûmes que c'était une trombe; au même moment, l'immense machine commença de se mettre en mouvement. On eût dit un serpent gigantesque aux écailles reluisantes qui aurait marché tout debout sur sa queue, en vomissant de la fumée par sa gueule. Elle hésita un instant comme pour chercher la direction qu'elle devait prendre. Enfin, elle se décida à venir sur nous. En même temps le vent tomba.

— Aux rampes! cria le capitaine.

Chacun empoigna l'aviron; nous n'avions que vingt pas à faire pour que la trombe passât à l'arrière. Il ne faut pas demander si nous ménagions nos bras; nous allions, Dieu me pardonne! aussi vite que quand le vent du diable souffle. Aussi, nous eûmes bientôt gagné sur elle; si bien qu'elle continuait sa route lorsqu'elle rencontra notre sillage. Quant à nous, nous ramions d'ardeur en lui tournant le dos; de sorte que, ne la voyant plus, nous croyions en être quittes. Tout à coup nous entendîmes Nunzio qui criait: — La trombe! la trombe! Nous nous retournâmes.

Soit que notre course rapide eût établi un courant d'air, soit que le sillon que nous creusions lui indiquât sa route, elle avait changé de direction et s'était mise à notre poursuite. On eût dit un de ces géants comme il y en avait autrefois dans les cavernes du mont Etna, et qui poursuivaient jusque dans la mer les vaisseaux qui avaient le malheur de relâcher à Catane ou à Taormine. Nous n'avions plus de bras, nous n'avions plus de voix, nous n'avions que des yeux. Quant à moi, je me rappelle que j'étais comme un hébété; je suivais du regard un grand oiseau de mer qui avait été entraîné dans la trombe, et qui tourbillonnait comme un grain de sable, sans pouvoir sortir du cercle qui l'enfermait. A mesure que la trombe s'approchait nous reculions devant elle; si bien que nous nous trouvâmes tous entassés sur l'avant du navire, excepté le pilote qui, ferme à son poste, était resté à l'arrière. Tout à coup le bâtiment trembla comme si, lui aussi, il avait eu peur. Les mâts plièrent comme des joncs, les voiles se déchirèrent comme des toiles d'araignée; le bâtiment se retourna sur lui-même. Nous étions tous engloutis.

Je ne sais pas le temps que je passai sous l'eau. Autant que je puis calculer, j'ai bien plongé à une trentaine de pieds de profondeur. Heureusement, j'avais eu le temps de faire provision d'air, de sorte que je n'étais pas encore trop ébouriffé en revenant à la surface de la mer. J'ouvris les yeux je regardai autour de moi, et la première chose que je vis, c'était notre pauvre bâtiment flottant cap dessus cap dessous, comme une baleine morte. Au même instant je m'entendis appeler; je me retournai, c'était le capitaine. Allons, allons, courage! que je lui dis; nous ne sommes pas paralytiques, et, avec la grâce de Dieu, nous pouvons nous en tirer.

— Oui, oui, dit le capitaine; mais en voilà encore un qui reparaît derrière toi: c'est Vicenzo.

— A moi! cria Vicenzo; je sens que j'ai la jambe cassée, je ne puis pas me soutenir sur l'eau.

— Poussons-le au bâtiment, capitaine; il se mettra à cheval dessus, et, tant qu'il ne sera pas coulé tout à fait, eh bien! il aura la chance d'être vu par quelque barque de pêche. Courage! Vicenzo, courage

Nous le prîmes chacun par-dessous un bras, et nous le soutînmes sur l'eau; puis, arrivé au bâtiment, il s'y cramponna, et, à l'aide de ses deux mains et de sa bonne jambe, il parvint à se jucher sur la quille. — Ah! dit-il quand il fut assuré sur sa machine, je vois les autres: un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, vous deux ça fait dix, et moi ça fait onze: il n'en manque qu'un Celui qui manquait appelait Jordano; nous n'en entendîmes jamais parler.

— Allons! dis-je au capitaine, il faut nager de concert, et piquer droit au cap. C'est un peu loin, dame! et il y en a quelques-uns qui resteront en route; mais c'est égal, il ne faut pas que cela vous effraie. — Allons, en avant la coupe et la marinière.

— Bon voyage! nous cria Vicenzo.

— Encore un mot, vieux.

— Hein?

— Vois-tu mon frère?

— Oui, c'est le second là-bas.

— Dieu te récompense de ta bonne nouvelle! — Et je me mis à ramer vers celui qu'il m'avait indiqué, que le capitaine en avait peine à me suivre. Au bout de dix minutes, nous étions tous réunis, et nous nagions en ligne comme une compagnie de marsouins. Je m'approchai de mon frère. — Eh bien! Baptiste, que je lui dis, nous allons avoir du tirage.

— Oh! répondit-il, ça ne serait rien si je n'avais pas ma veste; mais elle me gêne sous les bras.

— Eh bien! approche-toi de moi et ne me perds pas de vue; quand tu te sentiras faiblir, tu t'appuieras sur mon épaule. Tu sais bien que je ne suis pas gros, mais que je suis solide.

— Oui, frère.

— Eh bien! pilote, c'est donc vous?

— Moi-même, mon garçon.

— Tiens, tiens, tiens, vous n'êtes pas si bête, vous, vous êtes tout nu.

— Oui, j'ai eu le temps de me déshabiller; mais si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas user ton haleine à bavarder, tu en auras besoin avant une heure.

— Un dernier mot: ne perdez pas de vue le capitaine

— Sois tranquille.

— Maintenant, motus.

Ça alla comme ça une heure. Au bout de ce temps, voyant mon frère inquiet: — Est-ce que tu te fatigues? que je lui dis.

— Non, ce n'est pas ça, mais c'est que je ne vois plus Giovanni. C'était le frère de Philippe.

Je me retournai, je regardai de tous les côtés, peine perdue, il était allé rejoindre Jordano. Et ça, sans dire un mot, de peur de nous effrayer.

Voilà ce que c'est que les marins; pourtant je dis en moi-même un *Ave Maria*, moitié pour lui, moitié pour moi, et je me mis à faire un peu de planche pour me reposer Ça alla comme ça encore une heure; de temps en temps je regardais mon frère, il devenait de plus en plus pâle.

— Est-ce que tu es fatigué, Baptiste?

— Non, pas encore, mais nous ne sommes plus que huit

— Une barque, cria le capitaine

En effet, à l'extrémité du cap, nous voyions pointer une voile qui venait de notre côté; ça nous redonna des forces, et nous nous remîmes à nager bravement. Elle venait à nous, mais elle devait être encore plus d'une heure avant de nous rejoindre.

— Je n'irai jamais jusqu'à elle, dit Baptiste.

— Appuie-toi sur moi.

— Pas encore

— Alors ne te presse pas et respire sur ta brassée.

— C'est ma diable de veste qui me gêne.

— Du courage.

Ça alla bien comme ça trois quarts d'heure. La barque approchait à vue d'œil ; elle ne devait pas être à plus d'une lieue de nous. J'entendis Baptiste qui toussait ; je me retournai vivement. — Ce n'est rien, dit-il, ce n'est rien.

— Si fait, c'est quelque chose, que je lui répondis ; allons, allons, pas de bravade, et mets ta main sur mon épaule, ça soulage.

— Approche-toi de moi, alors, car je sens que je m'engourdis. En deux brassées je l'avais rejoint ; je lui mis la main sur mon cou, ça le soulagea.

— La barque nous a vus, cria le capitaine.

— Entends-tu, Baptiste ? la barque nous a vus ; nous sommes sauvés.

— Pas tous, car voilà Gaëtano qui se noie.

— Allons, allons, ne t'occupe pas des autres, chacun pour soi, frère.

— Alors pourquoi ne me laisses-tu pas là ?

— Parce que toi, c'est moi.

— Taisez-vous donc, dit le pilote, vous vous exténuez.

Il avait dit vrai. Le pauvre Baptiste ! il ne pouvait plus aller ; il me pesait comme un plomb de sorte que je n'allais plus guère non plus, moi. Cependant la barque avançait toujours ; nous voyions déjà les gens qui étaient dedans, nous entendions leurs cris, mais Nunzio seul leur répondait. On aurait dit qu'il avait des nageoires, quoi ! le vieux chien de mer ; il ne se fatiguait pas. Quant à Baptiste, c'était autre chose ; il avait les yeux fermés, et je sentais son bras qui se raidissait autour de mon cou ; je commençais moi-même à siffler en respirant. — Pilote, que je dis, si je n'arrive pas jusqu'à la barque, vous ferez dire des messes pour moi, n'est-ce pas ? Je n'avais pas achevé, que je sens que mon frère entre dans l'agonie. — A moi, pilote ! à... Va te promener ! j'avais de l'eau par dessus la tête. Vous savez, on boit trois bouillons avant d'aller au fond tout à fait. — Bon, que je dis, j'en ai encore deux à consommer. Effectivement, je revins sur l'eau. J'avais le soleil en face des yeux et il me semblait tout rouge ; je voyais la barque dans un brouillard, je ne savais plus si elle était près ou si elle était loin ; je voulais parler, appeler : oui, c'est comme si j'avais eu le cauchemar. Si ce n'avait été Baptiste, j'aurais peut-être encore pu me retourner sur le dos ; mais avec lui, impossible, je sentais qu'il m'entraînait, que j'enfonçais. — Bon, je dis, voilà mon second bouillon, je n'en ai plus qu'un : enfin je rassemble toutes mes forces, je reviens sur l'eau, le soleil était noir. Ah ! vous ne vous êtes jamais noyé, vous ?

— Non. Continuez, Pietro.

— Que diable voulez-vous que je continue ? je ne sais plus rien. Je ne connaissais plus mon frère, qui me tenait au col ; je sentais que je roulais avec une chose qui m'entraînait au fond, avec une chose qui me noyait, et je voulais me débarrasser de cette chose. Je ne sais comment je fis, mais, Dieu me pardonne ! j'y réussis. Alors j'eus un moment de bien-être ; il me sembla que je respirais, qu'on me pressait, puis qu'on me retournait. Quand j'ouvris les yeux ; nous étions à la pointe du cap Blanc, que vous voyez là-bas ; j'étais pendu par les pieds, et je crachais l'eau de mer gros comme le bras. Nunzio était près de moi, qui me frottait la poitrine et les reins.

— Et les autres ?

— Il y en avait quatre de sauvés, et moi et Nunzio ça faisait six.

— Et le capitaine ?

— Le capitaine, il ne s'était pas noyé, lui ; mais des efforts qu'il avait faits en mettant le pied dans la barque sa blessure s'était rouverte. Elle ne voulut jamais se refermer ; pendant trois jours il perdit tout le sang de son corps, et le troisième jour il mourut : preuve que Giulia était une sorcière.

— Et Vicenzo, que vous aviez laissé sur le bâtiment avec une jambe cassée ?

— C'est le même que voilà là, et qui cause avec votre camarade et le cuisinier ; mais c'est égal, vous comprenez maintenant pourquoi nous ne nous soucions plus d'aller au cap Blanc.

En effet, je comprenais.

En ce moment le capitaine s'approcha de nous, et voyant à notre silence que nous avions fini :

— Excellence, me dit-il, je crois que votre intention est de toucher terre seulement à Messine et de retourner immédiatement à Naples par la Calabre.

— Oui. Y aurait-il quelque empêchement ?

— Au contraire, je venais proposer à Votre Excellence de descendre directement à San Giovanni pour ne pas payer deux patentes pour le speronare ; nous traverserons le détroit dans la chaloupe.

— A merveille.

— A San Giovanni, vieux, dit le capitaine en se tournant vers le pilote.

Nunzio fit un signe de tête, imprima un léger mouvement au gouvernail, et le petit bâtiment, docile comme un cheval de manège, tourna sa proue du côté de la Calabre.

A dix heures du soir, nous jetâmes l'ancre à vingt pas de la côte.

LA CAGE DE FER

Si nous avions éprouvé des difficultés pour mettre pied à terre dans la capitale de l'archipel lipariote, ce fut bien autre chose pour descendre sur les côtes de la Calabre ; quoique notre capitaine eût pris la précaution de se rendre à la police dès l'ouverture du bureau, c'est-à-dire à six heures du matin, à huit il n'était pas encore de retour au speronare ; enfin, nous le vîmes poindre au bout d'une petite ruelle, escorté d'une escouade de douaniers, laquelle se rangea en demi-cercle sur le bord de la mer, formant un cordon sanitaire entre nous et la population : cette disposition stratégique arrêtée, on nous fit descendre avec nos papiers, qu'on prit de nos mains avec de longues pincettes, et qu'on soumit à une commission de trois membres choisis sans doute parmi les plus éclairés. L'examen ayant, à ce qu'il paraît, été favorable, les papiers nous furent rendus, et l'on procéda à l'interrogatoire ; c'est à savoir, d'où nous venions, où nous allions, et dans quel but nous voyagions. Nous répondîmes sans hésiter que nous venions de Stromboli, que nous allions à Bauso, et que nous voyagions pour notre plaisir. Ces raisons furent soumises à un examen pareil à celui qu'avaient subi nos papiers ; et sans doute elles en sortirent victorieuses comme eux, car le chef de la troupe, rassuré sur notre état sanitaire, s'approcha de nous pour nous dire qu'on allait nous délivrer notre patente, et que nous pourrions continuer notre route ; une piastre que je lui offris, et qu'il ne crut pas devoir prendre, comme les passeports, avec des pincettes, activa les dernières formalités, de sorte qu'un quart d'heure après, c'est-à-dire vers les dix heures, nous reçûmes notre autorisation de partir pour Messine.

J'en profitai seul : Jadin avait avisé une barque de pêcheurs, et dans cette barque trois ou quatre poissons de formes et de couleurs tellement séduisantes, que le désir de faire une nature morte l'emporta chez lui sur celui de visiter le théâtre des exploits de Pascal Bruno ; en outre, il comptait le lendemain et le surlendemain aller prendre un croquis de Scylla.

Nous montâmes dans une petite barque, tout l'équipage et moi : chacun était pressé de revoir sa femme. Jadin, le mousse et Milord restèrent seuls pour garder le speronare. Ne voulant pas retarder leur bonheur d'un instant, j'autorisai nos matelots à piquer droit sur le village della Pace ; cette autorisation fut reçue avec des hourras de joie : chacun empoigna un aviron, et nous volâmes littéralement sur la surface de la mer.

Dès le matin, d'un côté du détroit à l'autre on avait reconnu notre petit bâtiment à l'ancre sur les côtes de Calabre ; et comme on s'était bien douté que la journée ne se passerait pas sans une visite de son équipage, on ne l'avait pas perdu de vue : aussi, à peine avions-nous fait un mille que nous commençâmes à voir amasser toute la population sur le bord de la mer. Cette vue redoubla l'ardeur de nos mariniers : en moins de quarante minutes nous fûmes à terre.

Comme j'étais le seul qui n'était attendu par personne, je laissai tout mon monde à la joie du retour, et, leur donnant rendez-vous pour le surlendemain à huit heures du matin à l'hôtel de la Marine, je m'acheminai vers Messine, où j'arrivai vers midi.

Il était trop tard pour songer à faire ma course le même jour, il m'aurait fallu coucher dans quelque infâme auberge de village et je ne voulais pas anticiper sur les plaisirs que, sur ce point, me promettait la Calabre ; je me mis donc à courir par les rues de Messine pour voir si je n'aurais pas oublié de visiter quelque chef-d'œuvre à mon premier voyage. Je n'avais absolument rien oublié.

En rentrant à l'hôtel, un grand jeune homme me croisa ; je crus le reconnaître, et j'allai à lui : en effet, c'était le frère de mademoiselle Schulz, avec lequel j'avais ébauché connaissance il y avait deux mois. Je ne croyais pas le retrouver à Messine, mais sa sœur avait du succès au théâtre, et ils étaient restés dans la seconde capitale de la Sicile plus longtemps qu'ils ne le croyaient d'abord.

J'exposai à monsieur Schulz les causes de mon retour à Messine. Aussi curieux de pittoresque que qui que ce soit au monde, il m'offrit d'être mon compagnon de voyage.

L'offre, comme on le comprend bien, fut acceptée à l'instant même, et séance tenante nous allâmes chez l'*affitatore* qui lui louait sa voiture, afin de retenir chez lui un berlingot quelconque pour le lendemain à six heures du matin : moyennant deux piastres nous eûmes notre affaire.

Le lendemain, comme je descendais de ma chambre, je trouvai Pietro au bas de l'escalier ; le brave garçon avait pensé que, pendant ce petit voyage, j'aurais peut-être besoin de ses services, et il avait quitté la Pace à cinq heures du matin, de peur de me manquer au saut du lit.

J'ai parfois des tristesses profondes quand je pense que je ne reverrai probablement jamais aucun de ces braves gens. Il y a des attentions et des services qui ne se paient pas avec de l'argent ; et, comme, selon toute probabilité, l'ouvrage que j'écris à cette heure ne leur tombera jamais entre les mains, ils croiront, chaque fois qu'ils penseront à moi, que moi, je les ai oubliés.

Il y eut alors entre nous un grand débat : Pietro voulait monter avec le cocher ; j'exigeai qu'il montât avec nous ; il se résigna enfin, mais ce ne fut qu'à une lieue ou deux de Messine qu'il se décida à allonger ses jambes.

Comme la route de Messine à Bauso n'offre rien de bien remarquable, le temps se passa à faire des questions à Pietro : mais Pietro nous avait dit tout ce qu'il savait à l'endroit de Pascal Bruno, et tout le fruit que nous retirâmes de nos interrogatoires fut d'apprendre qu'il y avait à Calvaruso, village situé à un mille de celui où nous nous rendions, un notaire de la connaissance de Pietro, et à qui tous les détails que nous désirions savoir étaient parfaitement connus.

Vers les onze heures, nous arrivâmes à Bauso ; Pietro fit arrêter la voiture à la porte d'une espèce d'auberge, la seule qu'il y eût dans le pays. L'hôte vint nous recevoir de l'air le plus affable du monde, son chapeau à la main et son tablier retroussé : son air de bonhomie me frappa, et j'en exprimai ma satisfaction à Pietro en lui disant que son maestro di casa avait l'air d'un brave homme.

— Oh ! oui, c'est un brave homme, répondit Pietro, et il ne mérite pas tout le chagrin qu'on lui a fait.

— Et qui lui a donc fait du chagrin ? demandai-je.

— Hum ! fit Pietro.

— Mais enfin ?

Il s'approcha de mon oreille.

— La police, dit-il.

— Comment, la police ?

— Oui, vous comprenez. On est Sicilien, on est vif ; on a une dispute. Eh bien ! on joue du couteau ou du fusil.

— Oui, et notre hôte a joué ce jeu-là, à ce qu'il paraît ?

— Il était provoqué, le brave homme, car quant à lui, il est doux comme une fille.

— Et alors ?

— Et bien alors ! dit Pietro, accouchant à grand'peine du corps du délit, eh bien ! il a tué deux hommes, un d'un coup de couteau et l'autre d'un coup de fusil : quand je dis tué, il y en a un qui n'était que blessé ; seulement il est mort au bout de huit jours.

— Ah! ah !

— Mais voyez-vous, méchanceté pure : un autre en aurait guéri, mais lui c'était une vieille haine avec ce pauvre Guiga ; et il s'est laissé mourir pour lui faire pièce.

— Ainsi, ce brave homme s'appelle Guiga ? demandai-je.

— C'est-à-dire, c'est un surnom qu'on lui a donné ; mais son vrai nom est Santo-Coraffe.

— Et la police l'a tourmenté pour cette bagatelle ?

— Comment, tourmenté ! c'est-à-dire qu'on l'a mis en prison comme un voleur. Heureusement qu'il avait du bien, car, tel que vous le voyez, il a plus de 300 onces de revenu, le gaillard.

— Eh bien ! qu'est-ce que ces 300 onces ont pu faire là-dedans ? il était coupable ou il ne l'était pas.

— Il ne l'était pas ! il ne l'était pas ! s'écria Pietro, il a été provoqué ! c'est la douceur même, lui, pauvre Guiga ! Eh bien ! alors, quand ils ont vu qu'il avait du bien, ils ont traité avec lui. On a fait une cote mal taillée ; il paie une petite rente, et on le laisse tranquille.

— Mais, à qui paie-t-il une rente ? à la famille de ceux qu'il a tués ?

— Non, non, non ; ah bien ! pourquoi faire ?... non, non, à la police.

— C'est autre chose, alors, je comprends.

Je m'avançai vers notre hôte avec toute la considération que méritaient les renseignemens que je venais de recevoir sur lui, et je lui demandai le plus poliment que je pus s'il y aurait moyen d'avoir un déjeuner pour quatre personnes ; puis, sur sa réponse affirmative, je priai Pietro de monter dans la voiture et d'aller chercher son notaire à Calvaruso.

Pendant que les côtelettes rôtissaient et que Pietro roulait, nous descendîmes jusqu'au bord de la mer. De la plage de Bauso, la vue était délicieuse. De ces côtes, le cap Blanc s'avance plat et allongé dans la mer ; de l'autre côté les monts Pelore se brisent au-dessus des flots à pic comme une falaise. Au fond, se découpent Vulcano, Lipari et Lisca-Bianca, au delà de laquelle s'élève et fume Stromboli.

Nous vîmes de loin la voiture qui revenait sur la route : deux personnes étaient dedans ; Pietro avait donc trouvé son notaire : il eût été malhonnête de faire attendre le digne tabellion qui se dérangeait pour nous ; nous reprîmes donc notre course vers l'hôtel, où nous arrivâmes au moment même où la voiture s'arrêtait.

Pietro me présenta il signor don Cesare Alleto, notaire à Calvaruso. Non seulement le brave homme apportait toutes les traditions orales dont il était l'interprète, mais encore une partie des papiers relatifs à la procédure qui avait conduit à la potence l'illustre bandit dont je comptais me faire le biographe.

Le déjeuner était prêt : maître Guiga s'était surpassé, et je commençai à penser comme Pietro, qu'il n'était pas si coupable qu'on le faisait, et que c'était un *peccato* que d'avoir tourmenté un aussi brave homme.

Après le déjeuner, don Cesare Alleto nous demanda si nous désirions d'abord entendre l'histoire des prouesses de Pascal Bruno, ou visiter avant tout le théâtre de ces prouesses : nous lui répondîmes que, chronologiquement, il nous semblait que l'histoire devait passer la première, attendu que, l'histoire racontée, chaque détail subséquent deviendrait plus intéressant et plus précieux.

Nous commençâmes donc par l'histoire.

Pascal Bruno était fils de Giuseppe Bruno ; Giuseppe Bruno avait six frères.

Pascal Bruno avait trois ans, lorsque son père, né sur les terres du prince de Montcada Paterno, vint s'établir à Bauso, village dans les environs duquel demeuraient ses six frères, et qui appartenait au comte de Castel-Novo.

Malheureusement Giuseppe Bruno avait une jolie femme, et le prince de Castel-Novo était fort appréciateur des jolies femmes ; il devint amoureux de la mère de Pascal, et lui fit des offres qu'elle refusa. Le comte de Castel-Novo n'avait pas l'habitude d'essuyer de pareils refus dans ses domaines, où chacun, hommes et femmes, allaient au-devant de ses désirs. Il renouvela ses offres, les doubla, les tripla sans rien obtenir. Enfin, sa patience se lassa, et, sans songer qu'il n'avait aucun droit sur la femme de Giuseppe, puisqu'elle n'était pas même née sur ses terres, un jour que son mari était absent, il la fit enlever par quatre hommes, la fit conduire à sa petite maison, et la viola. C'était sans doute un grand honneur qu'il faisait à un pauvre diable comme Giuseppe Bruno que de descendre jusqu'à sa femme ; mais Giuseppe avait l'esprit fait autrement que les autres : il ne fit pas un reproche à la pauvre femme, mais il alla s'embusquer sur le chemin du comte de Castel-Novo, et comme il passait auprès de lui, il lui allongea, au-dessous de la sixième côte gauche, un coup de poignard dont il mourut deux heures après, ce qui lui donna peu de temps pour se réconcilier avec Dieu, mais ce qui lui en donna assez pour nommer son meurtrier.

Giuseppe Bruno prit la fuite, et se réfugia dans la montagne, où ses six frères lui portaient à manger chacun à son tour : on sut cela, et on les arrêta tous les six comme complices du meurtre du comte Giuseppe, qui ne voulait pas que ses frères payassent pour lui, écrivit qu'il était prêt à se livrer si l'on voulait relâcher ses frères. On le lui promit, il se livra, fut pendu, et ses frères envoyés aux galères. Ce n'était pas là précisément l'engagement que l'on avait pris avec Giuseppe ; mais s'il fallait que les gouvernemens tinssent leurs engagemens avec tout le monde, on comprend que cela les mènerait trop loin.

La pauvre mère resta donc au village de Bauso avec le petit Pascal Bruno, alors âgé de cinq ans ; mais comme, selon l'habitude, et pour guérir par l'exemple, on avait exposé la tête de Giuseppe dans une cage de fer, et que ce spectacle lui était trop pénible, un jour elle prit son enfant par la main et disparut dans la montagne. Quinze ans se passèrent sans qu'on entendît reparler ni de l'un ni de l'autre.

Au bout de ce temps, Pascal reparut. C'était un beau jeune homme de vingt et un à vingt-deux ans, au visage sombre, à l'accent rude, à la main prompte, et dont la vie sauvage avait singulièrement accru la force et l'adresse naturelles. A part cet air de tristesse répandu sur ses traits, il paraissait avoir complètement oublié la cause qui lui avait fait quitter Bauso : seulement, quand il passait devant la cage où était exposée la tête de son père, il courbait le front pour ne pas la voir, et devenait plus pâle encore que d'habitude. Au reste, il ne recherchait aucune société, ne parlait jamais le premier à personne, se contentait de répondre si on lui adressait la parole, et vivait seul dans la maison qu'avait habitée sa mère et qui était restée fermée quinze ans.

Personne n'avait rien compris à son retour, et l'on se demandait ce qu'il revenait faire dans un pays dont tant de souvenirs douloureux devaient l'éloigner, lorsque le bruit commença de se répandre qu'il était amoureux d'une jeune fille nommée Térésa, qui était la sœur de lait de la jeune comtesse Gemma, fille du comte de Castel-Novo. Ce qui avait donné quelque créance à ce bruit, c'est qu'un jeune homme

du village, revenant une nuit de faire une visite à sa maîtresse, l'avait vu descendre par-dessus le mur du jardin attenant à la maison qu'habitait Térésa. On compara alors l'époque du retour de Térésa, qui habitait ordinairement Palerme, dans la village de Bauso, avec celle de l'apparition de Pascal, et l'on [illegible] que le retour de l'une et l'apparition de l'autre avaient eu lieu dans la même semaine ; mais [illegible] ôta jusqu'au dernier doute sur l'intelligence qui existait entre les deux jeunes gens, c'est que Térésa [illegible] à Palerme, le lendemain de son départ Pascal avait disparu, et que la porte de la maison [illegible] fermée de nouveau, comme elle l'avait été pendant quinze ans.

Trois ans [illegible] sans qu'on sût ce qu'il était devenu, lorsqu'un [illegible] jour était celui de la fête du village de Bauso [illegible] reparaître tout à coup avec le costume des riches paysans calabrais, c'est-à-dire le chapeau pointu avec [illegible] pendant sur l'épaule, la veste de velours à [illegible] d'argent ciselés, la ceinture de soie aux mille couleurs, qui se fabrique à Messine, la culotte de velours avec [illegible] boucles d'argent, et la guêtre de cuir ouverte au mollet. Il avait une carabine anglaise sur l'épaule, et il était suivi de quatre magnifiques chiens corses.

Parmi les divers amusemens qu'avait réunis ce jour solennel, il y en avait un que l'on retrouve presque toujours en Sicile en pareille occasion : c'était un prix au fusil. Or, par une vieille habitude du pays, tous les ans cet exercice avait lieu en face des hautes murailles du château, aux deux tiers desquelles blanchissait depuis vingt ans, dans sa cage de fer, le crâne de Giuseppe Bruno.

Pascal s'avança au milieu d'un silence général. Chacun, en l'apercevant si bien armé et si bien escorté, avait compris, à part soi, qu'il allait se passer quelque chose d'étrange. Cependant rien n'indiqua de la part du jeune homme une intention hostile quelconque. Il s'approcha de la baraque où l'on vendait les balles, en acheta une qu'il mesura au calibre de sa carabine, puis il chargea son arme avec les méticuleuses précautions que les tireurs ont l'habitude d'employer en pareil cas.

On suivait un ordre alphabétique, chacun était appelé à son rang et tirait une balle. On pouvait en acheter jusqu'à six : mais, quel que fût le nombre qu'on achetât, il fallait acheter ce nombre d'une seule fois, sinon il n'était pas permis d'en reprendre. Pascal Bruno, n'ayant acheté qu'une balle, n'avait donc qu'un seul coup à tirer ; mais, quoiqu'il ne se fût fait à lui-même qu'une bien faible chance, l'inquiétude n'en était pas moins grande parmi les autres tireurs, qui connaissaient son adresse devenue presque proverbiale dans tout le canton.

On en était à l'X quand Bruno arriva ; on épuisa donc toutes les lettres de l'alphabet avant d'arriver à lui ; puis on recommença par l'A, puis on appela le B : Bruno se présenta.

Si le silence avait été grand lorsqu'on avait purement et simplement vu Bruno paraître, on comprend qu'il fut bien plus grand encore quand on le vit s'apprêter à donner une preuve publique de cette adresse dont on avait tant parlé, mais sans que personne cependant pût dire qu'il la lui eût vu exercer. Le jeune homme s'avança donc suivi de tous les regards jusqu'à la corde qui marquait la limite, et, sans paraître remarquer qu'il fût l'objet de l'attention générale, il s'assura sur sa jambe droite, fit un mouvement pour bien dégager ses bras, appuya son fusil à son épaule, et commença de prendre son point de mire du bas en haut.

On comprend avec quelle anxiété les rivaux de Pascal Bruno suivirent, à mesure qu'il se levait, le mouvement du canon du fusil. Bientôt il arriva à la hauteur du but, et l'attention redoubla ; mais, au grand étonnement de l'assemblée, Pascal continua de lever le bout de sa carabine, et [illegible] chercher un autre point de mire ; arrivé dans la direction de la cage de fer, il s'arrêta, resta un instant immobile [illegible] si lui et son arme étaient de bronze ; enfin, le coup si longtemps attendu se fit entendre, et le crâne enlevé de sa cage de fer tomba au pied de la muraille. Bruno enjamba aussitôt la corde, s'avança lentement, et sans faire un pas plus [illegible] l'autre, vers ce terrible trophée de son adresse, le ramassa respectueusement, et sans se retourner une seule [illegible] vers ceux qu'il laissait stupéfaits de son action, il [illegible] chemin de la montagne.

Deux jours après, le bruit d'un autre événement, dans lequel Bruno avait joué un rôle aussi inattendu et plus tragique encore que celui qu'il venait de remplir, se répandit dans toute la Sicile. Térésa, cette jeune sœur de lait de la comtesse de Castel-Novo, dont nous avons déjà parlé, venait d'épouser un des [illegible] du vice-roi, lorsque le soir même du mariage et comme les jeunes époux allaient ouvrir le bal par une tarentelle, Bruno, une paire de pistolets à la ceinture, s'était tout à coup [illegible] au milieu des danseurs. Alors il s'était avancé vers la [illegible] et sous prétexte qu'elle lui avait promis de danser avec lui avant de danser avec aucun autre, il avait voulu que le mari lui cédât sa place. Le mari, pour toute réponse, avait tiré son couteau ; mais Pascal, d'un coup de pistolet, l'avait étendu roide mort ; alors, son second pistolet à la main, il avait forcé la jeune femme, pâle et presque mourante, à danser la tarentelle près du cadavre de son mari ; enfin, au bout de quelques secondes, ne pouvant plus supporter le supplice qui lui était imposé en punition de son parjure, Térésa était tombée évanouie.

Alors Pascal avait dirigé contre elle le canon du second pistolet, et chacun avait cru qu'il allait achever la pauvre femme ; mais, songeant sans doute que dans sa situation la vie était plus cruelle que la mort, il avait laissé retomber son bras, avait désarmé son pistolet, l'avait repassé dans sa ceinture, et avait disparu sans que personne essayât même de faire un mouvement pour l'arrêter.

Cette nouvelle, à laquelle on hésitait d'abord à croire, fut bientôt confirmée par le vice-roi lui-même qui, furieux de la mort d'un de ses plus braves serviteurs, donna les ordres les plus sévères pour que Pascal Bruno fût arrêté. Mais c'était chose plus facile à ordonner qu'à faire ; Pascal Bruno s'était fait bandit, mais bandit à la manière de Karl Moor, c'est-à-dire bandit pour les riches et pour les puissans, envers lesquels il était sans pitié ; tandis qu'au contraire les faibles et les pauvres étaient sûrs de trouver en lui un protecteur ou un ami. On disait que toutes les bandes disséminées jusque-là dans la chaîne de montagnes qui commence à Messine et s'en va mourir à Trapani, s'étaient réunies à lui et l'avaient nommé leur chef, ce qui le mettait presque à la tête d'une armée ; et cependant, toutes les fois qu'on le voyait, il était toujours seul, armé de sa carabine et de ses pistolets, et accompagné de ses quatre chiens corses.

Depuis que Pascal Bruno, en se livrant au nouveau genre de vie qu'il exerçait à cette heure, s'était rapproché de Bauso, l'intendant qui habitait le petit château de Castel-Novo, dont il régissait les biens au compte de la jeune comtesse Gemma, s'était retiré à Cefalu, de peur qu'enveloppé dans quelque vengeance du jeune homme irrité il ne lui arrivât malheur. Le château était donc resté fermé comme la maison de Giuseppe Bruno, lorsqu'un jour un paysan, en passant devant ses murailles, vit toutes les portes ouvertes et Bruno accoudé à l'une de ses fenêtres.

Quelques jours après, un autre paysan rencontra Bruno : le pauvre diable, quoique sa récolte eût complètement manqué, portait sa redevance à son seigneur ; cette redevance était de cinquante onces, et, pour arriver à amasser cette somme, il laissait sa femme et ses enfans presque sans pain. Bruno alors lui dit d'aller s'acquitter avant tout envers son seigneur, et de revenir le retrouver, lui Bruno, le surlendemain, à la même place. Le paysan continua sa route à moitié consolé, car il y avait dans la voix du bandit un accent de promesse auquel il ne s'était pas trompé.

En effet, le surlendemain, lorsqu'il se trouva au rendez-vous, Bruno s'approcha de lui et lui remit une bourse ; cette bourse contenait vingt-cinq onces, c'est-à-dire la moitié de la redevance. C'était une remise qu'à la prière de Bruno, et l'on savait que les prières de Bruno étaient des ordres, le propriétaire avait consenti à faire.

Quelque temps après, Bruno entendit raconter que le mariage d'un jeune homme du village ne pouvait se faire avec une jeune fille que le jeune homme aimait, parce que la jeune fille avait quelque fortune et que son père exigeait que son futur époux apportât à peu près autant qu'elle dans la communauté, c'est-à-dire cent onces. Le jeune homme se désespérait. Il voulait s'engager dans les troupes anglaises, il voulait se faire pêcheur de corail, il avait encore mille autres projets aussi insensés que ceux-là, mais ces projets, au lieu de le rapprocher de sa maîtresse, ne tendaient tous qu'à l'en éloigner. Un jour on vit Bruno descendre de sa petite forteresse, traverser le village et entrer chez le pauvre amoureux ; il resta enfermé une demi-heure à peu près avec lui, et le lendemain le jeune homme se présenta chez le père de sa maîtresse avec les cent onces que celui-ci exigeait. Huit jours après, le mariage eut lieu.

Enfin, un incendie dévora une partie du village et réduisit à la mendicité tous les malheureux qui avaient été sa victime. Huit jours après, un convoi d'argent, qui allait de Palerme à Messine, fut enlevé, entre Mistretta et Tortorici, et deux des gendarmes qui l'accompagnaient tués sur la place. Le lendemain de cet événement, chaque incendié reçut cinquante onces de la part de Pascal Bruno.

On comprend que, par de pareils moyens répétés presque tous les jours, Pascal Bruno amassait une somme de reconnaissance qui lui rapportait ses intérêts en sécurité ; en effet, il ne se formait pas une entreprise contre Pascal Bruno, que, par le moyen des paysans, il n'en fût averti à l'instant même, et cela sans que les paysans eussent besoin d'aller au château, ou que Bruno eût besoin de descendre au village. Il suffisait d'un air chanté, d'un petit drapeau arboré au haut d'une maison, d'un si

gnal quelconque enfin, auquel la police ne pouvait rien distinguer, pour que Bruno, averti à temps, se trouvât, grâce à son petit cheval du val de Noto, moitié sicilien, moitié arabe, à vingt-cinq lieues de l'endroit où on l'avait vu la veille et où on croyait le trouver le lendemain. Tantôt encore, comme me l'avait dit Pietro, il courait jusqu'au rivage, descendait dans la première barque venue, et passait ainsi deux ou trois jours avec les pêcheurs qui, largement récompensés par lui, n'avaient garde de le trahir; alors il abordait sur quelque point du rivage où l'on était loin de l'attendre, gagnait la montagne: faisait vingt lieues dans sa nuit et se retrouvait le lendemain, après avoir laissé un souvenir quelconque de son passage à l'endroit le plus éloigné de sa course nocturne, dans sa petite forteresse de Castel-Novo. Cette rapidité de locomotion faisait alors circuler de singuliers bruits: on racontait que Pascal Bruno, pendant une nuit d'orage, avait passé un pacte avec une sorcière, et que, moyennant son âme que le bandit lui avait donnée en retour, elle lui avait donné la pierre qui rend invisible et le balai ailé qui transporte en un instant d'un endroit à un autre. Pascal, comme on le comprend bien, encourageait ces bruits qui concouraient à sa sûreté; mais comme cette faculté de locomotion et d'invisibilité ne lui paraissait pas encore assez rassurante, il saisit l'occasion qui se présenta de faire croire encore à celle d'invulnérabilité.

Si bien renseigné que fût Pascal, il arriva une fois qu'il tomba dans une embuscade; mais, comme ils n'étaient qu'une vingtaine d'hommes, ils n'osèrent point l'attaquer corps à corps, et se contentèrent de faire feu à trente pas contre lui. Par un véritable miracle, aucune balle ne l'atteignit, tandis que son cheval en reçut sept, et, tué sur le coup, s'abattit sur son maître; mais, leste et vigoureux comme il l'était, Pascal tira sa jambe de dessous le cadavre, en y laissant toutefois son soulier, et gagnant la cime d'un rocher presque à pic, il se laissa couler du haut en bas et disparut dans la vallée. Deux heures après il était à sa forteresse, sur le chemin de laquelle il avait laissé sa veste de velours percée de treize balles.

Cette veste, retrouvée par un paysan, passa de main en main et fit grand bruit, comme on le pense: comment la veste avait-elle été percée ainsi sans que le corps fût atteint? c'était un véritable prodige dont la magie seule pouvait donner l'explication. Ce fut donc à la magie qu'on eut recours, et bientôt Pascal passa, non seulement pour posséder le pouvoir de se transporter d'un bout à l'autre de l'île en un instant, pour avoir le don de l'invisibilité, mais encore, et c'était la plus incontestée de ses facultés, attendu que de celle-ci la veste qu'on avait entre les mains faisait foi, pour être invulnérable.

Toutes les tentatives infructueuses faites contre Pascal, et dont on attribua la mauvaise réussite à des ressources surhumaines employées par le bandit, inspirèrent une telle terreur aux autorités napolitaines, qu'elles commencèrent à laisser Pascal Bruno à peu près tranquille. De son côté, le bandit, se sentant à l'aise, en devint plus audacieux encore; il allait prier dans les églises, non pas solitairement et à des heures où il ne pouvait être vu que de Dieu, mais en plein jour et pendant la messe; il descendait aux fêtes des villages, dansait avec les plus jolies paysannes, et enlevait tous les prix du fusil aux plus adroits; enfin, chose incroyable, il s'en allait au spectacle, tantôt à Messine, tantôt à Palerme, sous un déguisement il est vrai; mais chaque fois qu'il avait fait une escapade de ce genre, il avait le soin de la faire savoir d'une façon quelconque au chef de la police ou au commandant de la place. Bref, on s'était peu à peu habitué à tolérer Pascal Bruno comme une autorité de fait, sinon de droit.

Sur ces entrefaites, les événemens politiques forcèrent le roi Ferdinand d'abandonner sa capitale et de se réfugier en Sicile: on comprend que l'arrivée du maître, et surtout la présence des Anglais, devaient rendre l'autorité un peu plus sévère; cependant, comme on voulait éviter, autant que possible, une collision avec Pascal Bruno, auquel on supposait toujours des forces considérables cachées dans la montagne, on lui fit offrir de prendre du service dans les troupes de Sa Majesté avec le grade de capitaine, ou bien encore d'organiser sa bande en corps franc, et de faire avec eux une guerre de partisans aux Français. Mais Pascal répondit qu'il n'avait d'autre bande que ses quatre chiens corses, et que, quant à ce qui était de faire la guerre aux Français, il leur porterait bien plutôt secours, attendu qu'ils venaient pour rendre la liberté à la Sicile comme ils l'avaient rendue à Naples, et que, par conséquent, Sa Majesté, à laquelle il souhaitait toute sorte de bonheur, n'avait que faire de compter sur lui.

L'affaire devenait plus grave par cet exposé de principes: Bruno grandissait de toute la hauteur de son refus: c'était encore un chef de bande, mais il pouvait changer ce nom contre celui de chef de parti. On résolut de ne pas lui en laisser le temps.

Le gouverneur de Messine fit enlever les juges de Bauso, de Saponara, de Rometta et de Spadafora, et les fit conduire à la citadelle. Là, après les avoir fait enfermer tous les cinq dans le même cachot, il prit la peine de leur faire une visite en personne pour leur annoncer qu'ils demeureraient ses prisonniers tant qu'ils ne se rachèteraient pas en livrant Pascal Bruno. Les juges jetèrent les hauts cris, et demandèrent au gouverneur comment il voulait que du fond de leur prison ils accomplissent ce qu'ils n'avaient pu faire lorsqu'ils étaient en liberté. Mais le gouverneur leur répondit que cela ne le regardait point, que c'était à eux de maintenir la tranquillité dans leurs villages comme il la maintenait, lui, à Messine; qu'il n'allait pas leur demander conseil, à eux, quand il avait quelque sédition à réprimer, et que par conséquent il n'avait pas de conseil à leur offrir quand ils avaient un bandit à prendre.

Les juges virent bien qu'il n'y avait pas moyen de plaisanter avec un homme doué d'une pareille logique; chacun d'eux écrivit à sa famille, ils parvinrent à réunir une somme de 250 onces (4,000 francs à peu près); puis, cette somme réunie, ils prièrent le gouverneur de leur accorder l'honneur d'une seconde visite.

Le gouverneur ne se fit pas attendre. Les juges lui dirent alors qu'ils croyaient avoir trouvé un moyen de prendre Bruno, mais qu'il fallait pour cela qu'on leur permît de communiquer avec un certain Placido Tommaselli, intime ami de Pascal Bruno. Le gouverneur répondit que c'était la chose la plus facile, et que le lendemain l'individu demandé serait à Messine.

Ce qu'avaient prévu les juges arriva: moyennant la somme de 250 onces, qui fut remise à l'instant même à Tommaselli, et somme pareille qui lui fut promise pour le lendemain de l'arrestation, il s'engagea à livrer Pascal Bruno.

L'approche des Français avait fait prendre des mesures extrêmement sévères dans l'intérieur de l'île: toute la Sicile était sous les armes comme au temps de Jean de Procida; des milices avaient été organisées dans tous les villages, et les milices, armées et approvisionnées de munitions, se tenaient prêtes à marcher d'un jour à l'autre.

Un soir, les milices de Calvaruso, de Saponara et de Rometta reçurent l'ordre de se rendre vers minuit entre le cap Blanc et la plage de San-Giacomo. Comme le rendez-vous indiqué était au bord de la mer, chacun crut que c'était pour s'opposer au débarquement des Français. Or, comme peu de Siciliens partageaient les bons sentimens de Pascal Bruno à notre égard, toute la milice accourut pleine d'ardeur au rendez-vous. Là, les chefs félicitèrent leurs hommes sur l'exactitude qu'ils avaient montrée, et leur faisant tourner le dos à la mer, ils les séparèrent en trois troupes, leur recommandèrent le silence, et commencèrent à s'avancer vers la montagne, une troupe passant à travers le village de Bauso, et les deux autres troupes le longeant de chaque côté. Par cette manœuvre toute simple, la petite forteresse de Castel-Novo se trouvait entièrement enveloppée. Alors les milices comprirent seulement dans quel but on les avait rassemblées: prévenus du motif, la plupart de ceux qui composaient la troupe ne seraient pas venus; mais une fois qu'ils y étaient, la honte de faire autrement que les autres les retint: chacun fit donc assez bonne contenance.

On voyait les fenêtres du château de Castel-Novo ardemment illuminées, et il était évident que ceux qui l'habitaient étaient en fête; en effet, Pascal Bruno avait invité trois ou quatre de ses amis, au nombre desquels était Tommaselli, et leur donnait un souper.

Tout à coup, au milieu de ce souper, la chienne favorite de Pascal, qui était couchée à ses pieds, se leva avec inquiétude, alla vers une fenêtre, se dressa sur ses pattes de derrière, et hurla tristement. Presque aussitôt les trois chiens qui étaient attachés dans la cour répondirent par des aboiemens furieux. Il n'y avait point à s'y tromper, un péril quelconque menaçait.

Pascal jeta un regard scrutateur sur ses convives: quatre d'entre eux paraissaient fort inquiets; le cinquième seul, qui était Placido Tommaselli, affectait une grande tranquillité. Un sourire imperceptible passa sur les lèvres de Pascal.

— Je crois que nous sommes trahis, dit-il.

— Et par qui trahis? s'écria Placido.

— Je n'en sais rien, reprit Bruno, mais je crois que nous le sommes.

Et à ces mots il se leva, marcha droit à la fenêtre et l'ouvrit.

Au même instant un feu de peloton se fit entendre, sept ou huit balles entrèrent dans la chambre, et deux ou trois carreaux de la fenêtre brisés aux côtés et au-dessus de la tête de Pascal tombèrent en morceaux autour de lui. Quant à lui, comme si le hasard eût pris à tâche d'accréditer les bruits étranges qui s'étaient répandus sur son compte, pas une seule balle ne le toucha.

— Je vous l'avais bien dit, reprit tranquillement Bruno en se retournant vers ses convives, qu'il y avait quelque Judas parmi nous.

— Aux armes! aux armes! crièrent les quatre convives, qui avaient d'abord paru inquiets, et qui étaient des affiliés de Pascal; aux armes!

— Aux armes! et pourquoi faire? s'écria Placido; pour nous faire tuer tous? Mieux vaut nous rendre.

— Voilà le traître, dit Pascal en dirigeant le bout de son pistolet sur Tommaselli.

— A mort! à mort Placido! crièrent les convives en s'élançant sur lui pour le poignarder avec les couteaux qui se trouvaient sur la table.

— Arrêtez, dit Bruno.

Et prenant Placido, pâle et tremblant, par le bras, il descendit avec lui dans une cave située juste au-dessous de la chambre où la table était dressée, et lui montrant, à la lueur de la lampe qu'il tenait de l'autre main, trois tonneaux de poudre, communiquant les uns aux autres par une mèche commune, laquelle, grimpant le long du mur, communiquait à travers le plafond avec la chambre du souper:

— Maintenant, dit Bruno, va trouver le chef de la troupe, et dis-lui que s'il essaie de me prendre d'assaut, je me fais sauter, moi et tous ses hommes. Tu me connais, tu sais que je ne menace pas inutilement; va, et dis ce que tu as vu.

Et il ramena Tommaselli dans la cour.

— Mais par où vais-je sortir? demanda celui-ci, qui voyait toutes les portes barricadées.

— Voici une échelle, dit Bruno.

— Mais ils croiront que je veux me sauver, et ils tireront sur moi, s'écria Tommaselli.

— Dame! ceci, c'est ton affaire, dit Bruno; que diable! quand on fait le commerce, on ne spécule pas toujours à coup sur.

— Mais j'aime mieux rester ici, dit Tommaselli.

Pascal, sans répondre une seule parole, tira un pistolet de sa ceinture, d'une main, le dirigea sur Tommaselli, et de l'autre lui montra l'échelle.

Tommaselli comprit qu'il n'y avait rien à répliquer, et commença son ascension, tandis que Bruno détachait ses trois chiens corses.

Le traître ne s'était pas trompé; à peine eut-il dépassé la muraille de la moitié du corps, que quinze ou vingt coups de fusil partirent, et qu'une balle lui traversa le bras.

Tommaselli voulut se rejeter dans la cour, mais Bruno était derrière lui le pistolet à la main.

— Parlementaire! cria Tommaselli, parlementaire! je suis Tommaselli: ne tirez pas, ne tirez pas.

— Ne tirez pas, c'est un ami, dit une voix qu'à son accent de commandement on n'eut pas de peine à reconnaître pour celle d'un chef.

Il prit alors à Pascal Bruno une terrible envie de lâcher dans les reins du traître le coup de pistolet dont il l'avait déjà trois fois menacé, mais il réfléchit que mieux valait lui laisser accomplir la commission dont il l'avait chargé que d'en tirer une vengeance inutile. Au reste, Tommaselli, qui avait jugé qu'il n'y avait pas pour lui de temps à perdre, sans se donner la peine de tirer l'échelle de l'autre côté du mur, venait de sauter du haut en bas.

Pascal Bruno entendit le bruit de ses pas qui s'éloignaient, et remontant aussitôt vers ses compagnons:

— Maintenant, dit-il, nous pouvons combattre tranquillement, il n'y a plus de traître parmi nous.

En effet, dix minutes après, le combat commença. Grâce à l'avis donné par Tommaselli, les miliciens n'osaient risquer un assaut, dans la crainte qu'ainsi que l'avait dit Bruno, il ne les fît tous sauter avec lui; on se borna donc à une guerre de fusillade: c'était ce que désirait le bandit, qui ainsi gagnait du temps, et qui, grâce à son adresse et à celle de ses compagnons, espérait obtenir une capitulation honorable.

Tous les avantages de la position étaient pour Bruno. Abrités par les murailles, lui et ses compagnons tiraient à coup sûr, tandis que les miliciens essuyaient le feu à découvert: aussi chaque balle portait-elle; et quoiqu'ils répondissent par des feux de peloton à des coups isolés, une vingtaine d'hommes des leurs étaient déjà couchés sur le carreau, que pas un des quatre assiégés n'avait encore reçu une seule égratignure.

Vers les onze heures du matin, un des miliciens attacha son mouchoir à la baguette de son fusil, et fit signe qu'il avait des propositions à faire. Pascal se mit aussitôt à une fenêtre et lui cria d'approcher.

Le milicien approcha: il venait proposer, au nom des chefs assiégeans, à la garnison de se rendre. Pascal demanda quelles étaient les conditions imposées: c'étaient la potence pour lui et les galères pour ses quatre compagnons: il y avait déjà amélioration dans la situation des choses, puisque, s'ils avaient été pris sans capitulation, ils ne pouvaient manquer d'être pendus tous les cinq. Cependant la proposition ne parut pas assez avantageuse à Pascal Bruno pour être reçue avec enthousiasme, et il renvoya le parlementaire avec un refus.

Le combat recommença et dura jusqu'à cinq heures du soir. À cinq heures du soir, les miliciens comptaient plus de soixante des leurs hors de service, tandis que Pascal Bruno et un de ses compagnons étaient encore sains et saufs, et que les deux autres n'avaient encore reçu que de légères blessures.

Cependant les munitions diminuaient: non pas en poudre, il y en avait pour soutenir un siège de trois mois; mais les balles commençaient à s'épuiser. Un des assiégés ramassa toutes celles qui avaient pénétré par les fenêtres dans l'intérieur de l'appartement, et, tandis que les trois autres continuaient de répondre au feu de la milice, il les refondit au calibre des carabines de ses compagnons.

Le même parlementaire se présenta: il venait proposer les galères à temps au lieu des galères à vie, et proposait, séance tenante, de débattre le chiffre. Quant à Pascal Bruno, son sort était fixé, et aucune transaction, comme on le comprend bien, ne pouvait l'adoucir.

Pascal Bruno répondit que c'était déjà mieux que la première fois, et que si l'on voulait promettre liberté à ses compagnons, il y aurait peut-être moyen de s'entendre.

Le parlementaire regagna les rangs des miliciens, et la fusillade recommença.

La nuit fut fatale aux assiégeans. Pascal, qui voyait ses munitions s'épuiser, ne tirait qu'à coup sûr et recommandait à ses compagnons d'en faire autant. Les miliciens perdirent encore une vingtaine d'hommes. Plusieurs fois les chefs avaient voulu les faire monter à l'assaut; mais la perspective qui les attendait dans ce cas, et que leur avait énergiquement dépeinte Tommaselli, les maintint toujours à distance, et ni promesses ni menaces ne parvinrent à les décider à cet acte de courage, qu'ils appelaient, eux, un acte de folie.

Enfin, le matin, vers six heures, le parlementaire reparut une troisième fois: il offrait grâce entière, complète, irrévocable, aux quatre compagnons de Pascal Bruno; quant à lui, il n'y avait rien de changé à son avenir: c'était toujours la potence.

Les compagnons de Pascal voulaient tirer sur le parlementaire, mais Pascal les arrêta d'un geste impérieux.

— J'accepte, dit-il.

— Que fais-tu? s'écrièrent les autres.

— Je vous sauve la vie, dit Bruno.

— Mais toi? reprirent les autres.

— Moi, dit Bruno en riant, ne savez-vous point que je me transporte où je veux, que je me fais invisible? Moi, je sortirai de prison, et dans quinze jours je vous aurai rejoints dans la montagne.

— Parole d'honneur? demandèrent les compagnons de Bruno.

— Parole d'honneur! répondit celui-ci.

— Alors c'est autre chose, dirent-ils, fais comme tu voudras.

Bruno reparut à la fenêtre.

— Ainsi, tu acceptes? lui demanda le parlementaire.

— Oui, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est qu'un de vos chefs me servira d'otage ici même et que je ne le relâcherai que lorsque je verrai mes quatre amis parfaitement libres dans la campagne.

— Puisque tu as la parole des chefs, dit le parlementaire.

— C'est sur une parole semblable que mes six oncles ont été envoyés aux galères; ne vous étonnez donc pas de ce que je prends mes précautions.

— Mais... dit le parlementaire.

— Mais, interrompit Bruno, c'est à prendre ou à laisser.

Le parlementaire retourna vers les assiégeans. Aussitôt les chefs se formèrent en conseil: une délibération eut lieu; cette délibération eut pour résultat que les trois capitaines de milice tireraient au sort, et que celui que le sort désignerait se constituerait l'otage de Bruno.

Les trois billets furent mis dans un chapeau: deux de ces billets étaient blancs, le troisième était noirci intérieurement avec de la poudre. Le billet noir était le billet perdant.

Les Siciliens sont braves, j'ai déjà eu occasion de le dire, et je le répète: le capitaine auquel tomba le billet noir donna une poignée de main à ses camarades, déposa à terre son fusil et sa giberne, et, prenant à son tour la baguette de fusil ornée du mouchoir pacifique, il s'achemina vers la porte du château, qui s'ouvrit devant lui. Derrière la porte il trouva Bruno et ses quatre compagnons.

— Eh bien! dit l'otage, acceptes-tu les conditions proposées? Tu vois que nous les acceptons, nous, et que nous comptons les tenir, puisque me voilà.

— Et moi aussi je les accepte, et je les tiendrai, dit Bruno.

— Et vos quatre compagnons libres, vous vous rendrez à moi?

— A vous, et pas à un autre.

— Sans conditions nouvelles ?

— A une seule.

— Laquelle ?

— C'est que j'irai à pied à Messine ou à Palerme, soit qu'on veuille me pendre dans l'une ou dans l'autre de ces deux villes ; et qu'on ne me liera ni les jambes, ni les bras.

— Accordé.

— A merveille.

Pascal Bruno se retourna vers ses quatre amis, les embrassa les uns après les autres, et, en les embrassant, leur donna à chacun rendez-vous à quinze jours de là, dans la montagne; car, sans cette promesse peut-être, ces braves gens n'eussent-ils pas voulu le quitter. Puis, saisissant l'otage par le poignet pour qu'il n'essayât point de s'échapper, il le fit monter avec lui dans la chambre dont les fenêtres donnaient sur la montagne.

Bientôt les quatre compagnons de Bruno parurent : selon la promesse faite, ils sortaient armés et parfaitement libres. Les rangs des miliciens s'ouvrirent devant eux, et ils franchirent sans empêchement le cordon vivant qui enfermait la petite forteresse ; puis ils continuèrent à s'avancer vers la montagne. Bientôt ils s'enfoncèrent dans un petit bois d'oliviers qui s'étendait entre le château et la première colline de la chaîne des monts Pelore ; puis ils reparurent gravissant cette colline, puis enfin ils arrivèrent à son sommet. Là, tous quatre, les bras enlacés, se retournèrent vers Pascal, qui les avait suivis d'un long regard, et lui firent un signe avec leurs chapeaux. Pascal répondit à ce signe avec son mouchoir. Ce dernier adieu échangé, tous quatre prirent leur course et disparurent de l'autre côté de la colline.

Alors Pascal lâcha le bras de son otage, qu'il avait fortement serré jusque-là, et se retournant vers lui :

— Tenez, lui dit-il, vous êtes un brave ; j'aime mieux que ce soit vous qui héritiez de moi que la justice. Voici ma bourse, prenez-la ; il y a dedans trois cent quinze onces. Maintenant je suis à vos ordres.

Le capitaine ne se fit pas prier ; il mit la bourse dans sa poche, et demanda à Pascal s'il n'avait pas quelque dernière recommandation à lui faire.

— Non, dit Pascal, sinon que je voudrais que mes quatre pauvres chiens fussent bien placés. Ce sont de bonnes et nobles bêtes, qui rendront en services à leur maître bien au delà du pain qu'elles lui mangeront.

— Je m'en charge, dit le capitaine.

— Eh bien ! voilà tout, répondit Pascal. Ah ! quant à ma chienne Lionna, je désire qu'elle reste avec moi jusqu'au moment de ma mort ; c'est ma favorite.

— C'est convenu, répondit le capitaine.

— Voilà. Il n'y a plus rien, que je sache, continua Pascal Bruno avec la plus grande tranquillité. — Maintenant, marchons.

Et montrant le chemin au capitaine, qui ne pouvait s'empêcher d'admirer ce froid et tranquille courage, il descendit le premier ; le capitaine le suivit, et tous deux arrivèrent, au milieu du plus profond silence, au premier rang des miliciens.

— Me voilà, dit Pascal. Maintenant, où allons nous ?

— A Messine, dirent les trois capitaines.

— A Messine, soit, reprit Bruno. Marchons donc.

Et il prit la route de Messine entre deux haies de miliciens, tenant le milieu de la route avec ses quatre chiens corses qui le suivaient la tête basse, et comme s'ils eussent deviné que leur maître était prisonnier.

Comme on le comprend bien, son procès ne fut pas long. Lui-même alla au-devant de l'interrogatoire en racontant toute sa vie. Il fut condamné à être pendu.

La veille de l'exécution, un ordre arriva de transporter le condamné à Palerme. Gemma, la fille du comte de Castel-Novo qui avait été tué par le père de Bruno, était fort bien en cour ; et, comme elle désirait assister à l'exécution, elle avait obtenu que Pascal fût pendu à Palerme.

Comme il était indifférent à Pascal d'être pendu à un endroit ou à un autre, il ne fit aucune réclamation.

Le condamné fut conduit en poste, escorté d'une escouade de gendarmerie, et en deux jours il fut arrivé à sa destination. L'exécution fut fixée au lendemain, qui était un mardi, et l'on donna congé aux collèges et aux tribunaux, afin que chacun pût assister à cette solennité.

Le soir, le prêtre entra dans la prison et trouva Bruno très pâle et très faible. Il ne s'en confessa pas moins d'une voix calme et ferme : seulement, à la fin de la confession, il avoua qu'il venait de s'empoisonner, et qu'il commençait à sentir les atteintes du poison. C'est ce qui causait cette pâleur et cette faiblesse dont le prêtre s'était étonné dans un homme comme lui.

Le prêtre dit à Bruno, qu'il était prêt à lui donner l'absolution de tous ses crimes, mais non de son suicide. Pour que ses crimes lui fussent remis, il fallait l'expiation de la honte. Il avait voulu échapper par orgueil à cette expiation. C'était un tort aux yeux du Seigneur.

Bruno frémit à l'idée de mourir sans absolution. Cet homme auquel aucune puissance humaine n'eût pu faire baisser les yeux, tremblait comme un enfant devant la damnation éternelle.

Il demanda au prêtre ce qu'il fallait faire, et dit qu'il le ferait. Le prêtre appela aussitôt le geôlier, et lui ordonna d'aller chercher un médecin, et de le prévenir qu'il eût à prendre avec lui les contre-poisons les plus efficaces.

Le médecin accourut. Les contre-poisons administrés à temps, eurent leur effet. A minuit, Pascal Bruno était hors de danger ; à minuit et demi, il recevait l'absolution.

Le lendemain, à huit heures du matin, il sortit de l'église de Saint-François-de-Sales, où il avait passé la nuit en chapelle ardente, pour se rendre à la place de la Marine, où l'exécution devait avoir lieu. La marche était accompagnée de tous les accessoires terribles des exécutions italiennes. Pascal Bruno était lié sur un âne marchant à reculons, précédé du bourreau et de son aide, suivi de la confrérie de pénitens qui portaient la bière où il devait reposer dans l'éternité, et accompagné d'hommes revêtus de longues robes trouées aux yeux seulement, tenant à la main une tirelire qu'ils agitaient comme une sonnette, et qu'ils présentaient pour recevoir l'aumône des fidèles, destinée à faire dire des messes pour le condamné.

L'encombrement était tel dans la rue del Cassero, que le condamné devait longer dans toute son étendue, que plus d'une fois le cortège fut forcé de s'arrêter. A chaque fois, Pascal étendait son regard calme sur toute cette foule qui, sentant que ce n'était pas un homme ordinaire qui allait mourir, le suivait avec une curiosité croissante, mais pieuse, et sans qu'aucune insulte fût proférée contre le condamné : au contraire, beaucoup de récits circulaient dans la foule, traits de courage ou de bonté attribués à Pascal, et dont les uns exaltaient les hommes, tandis que les autres attendrissaient les femmes.

A la place des Quatre-Cantons, comme le cortège subissait une de ces haltes nombreuses que lui imposait l'encombrement des rues, quatre nouveaux moines vinrent se joindre au cortège de pénitens qui suivaient immédiatement Pascal. Un de ces moines leva son capuchon, et Pascal reconnut un des braves qui avaient soutenu le siège avec lui ; il comprit aussitôt que les trois moines étaient ses trois autres compagnons, et qu'ils étaient venus là dans l'intention de le sauver.

Alors Pascal demanda à parler à celui des moines avec lequel il avait échangé un signe de reconnaissance, et le moine s'approcha de lui.

— Nous venons pour te sauver, dit le moine.

— Non, dit Pascal, vous venez pour me perdre.

— Comment cela ?

— Je me suis rendu sans restriction aucune, je me suis rendu sur la promesse qu'on vous laisserait la vie, et on vous l'a laissée. Je suis aussi honnête homme qu'eux : ils ont tenu leur parole, je tiendrai la mienne.

— Mais..., reprit le moine, essayant de convaincre le condamné.

— Silence, dit Pascal, ou je vous fais arrêter.

Le moine reprit son rang sans mot dire ; puis, lorsque le cortège se fut remis en marche, il échangea quelques paroles avec ses compagnons, et à la première rue transversale qui se présenta, ils quittèrent la file et disparurent.

On arriva sur la place de la Marine ; les balcons étaient chargés des plus belles femmes et des plus riches seigneurs de Palerme. L'un d'eux surtout, placé juste en face du gibet, était, comme aux jours de fêtes, tendu d'une draperie de brocart ; c'était celui qui était réservé à la comtesse Gemma de Castel-Novo.

Arrivé au pied de la potence, le bourreau descendit de cheval et planta sur la poutre transversale le drapeau rouge, signal de l'exécution ; aussitôt on délia Pascal, qui sauta à terre, monta de lui-même et à reculons l'échelle fatale, présenta son cou pour qu'on y passât le lacet, et, sans attendre que le bourreau le poussât, s'élança lui-même de l'échelle.

Toute la foule jeta un cri simultané ; mais si puissant que fût ce cri, celui que poussa le condamné le domina de telle sorte, que chacun en conçut cette idée, que ce cri était celui que jetait le diable en lui sortant du corps ; si bien qu'il y eut dans la foule une terreur telle que les assistans se ruèrent les uns sur les autres, et que dans la bagarre l'oncle de notre capitaine, qui était chef de milice, perdit, comme nous le raconta celui-ci, ses boucles d'argent et sa cartouchière.

Le corps de Bruno fut remis aux pénitens blancs, qui se chargèrent de l'ensevelir ; mais comme ils l'avaient rapporté au couvent où ils s'occupaient de ce pieux office, le bourreau se présenta et vint réclamer la tête. Les pénitens voulurent d'abord défendre l'intégralité du cadavre, mais

le bourreau tira de sa poche un ordre du ministre de la justice qui décrétait que la tête de Pascal Bruno serait, pour servir d'exemple, exposée dans une cage de fer, le long des murailles du château baronnial de Bauso.

Ceux qui désireront de plus amples renseignemens sur cet illustre bandit, pourront recourir au roman que j'ai publié sur lui en 1837 ou 38, je crois ; ceci étant son histoire pure et simple, telle que me l'a racontée, et telle que je l'ai encore signée de sa main dans mon album, Son Excellence don Cesare Alletto, notaire à Calvaruso.

SCYLLA

Aussitôt cette histoire terminée, écrite sur mon album et revêtue du seing authentique du digne fonctionnaire qui me l'avait racontée, et que la force de son esprit mettait, comme on le voit, au-dessus des traditions superstitieuses auxquelles croyaient si aveuglément les gens de notre équipage, nous nous levâmes et nous acheminâmes vers les lieux où s'était passée une partie des événemens qui viennent de se développer sous les yeux de nos lecteurs.

Le premier point de notre investigation était la maison paternelle de Pascal : cette maison, dont la porte fermée par lui n'a jamais été rouverte par personne, est empreinte d'un cachet de désolation qui va bien aux souvenirs qu'elle rappelle ; les murs se lézardent, le toit s'affaisse, le volet du premier, décroché, pend à un de ses gonds. Je demandai une échelle pour regarder dans l'intérieur de la chambre par un des carreaux brisés ; mais don César me prévint que ma curiosité pourrait être mal interprétée par les habitans du village et m'attirer quelque mauvaise affaire. Comme cette susceptibilité des Bausiens tenait au fond à un sentiment de piété, je ne voulus le heurter en rien, et après avoir, tant bien que mal, et pour mes souvenirs particuliers jeté sur mon album un petit croquis de cette maison, dont les murs avaient enfermé tant de malheurs différens et tant de passions diverses, je repris mon chemin vers le château baronnial.

Il est situé à l'extrémité droite de la rue, si l'on peut appeler rue une suite de jardins, ou plutôt de champs et de maisons que rien ne rattache ensemble, et qui montent sur une petite pente. Cependant, il faut le dire, les touffes énormes de figuiers et de grenadiers semés tout le long du chemin, et du milieu desquelles s'élance le jet flexible de l'aloès, donnent à tout ce paysage un caractère particulier qui n'est pas sans charmes : à mesure que l'on monte, on voit, au-dessus des toits d'une rue transversale, apparaître d'abord le sommet fumant de Stromboli, puis les îles moins élevées que lui, puis enfin la mer, vaste nappe d'azur qui se confond avec l'azur du ciel.

Le château baronnial, en face duquel s'élève une de ces belles croix de pierre du seizième siècle, pleine de caractère dans sa fruste nudité, est une petite bâtisse à qui ses créneaux donnent un air de crânerie qui fait plaisir à voir. Sur la face qui regarde la croix sont deux cages, ou plutôt, et pour donner une idée plus exacte de la chose, deux lanternes sans verres. L'une de ces deux cages est vide ; c'est celle où était la tête du père de Pascal Bruno, et que son fils, dans un moment d'étrange piété, enleva avec la balle de sa carabine ; l'autre contient un crâne blanchi par trente-cinq ans de soleil et de pluie ; ce crâne est celui de Pascal Bruno.

Une fenêtre voisine de la cage a été murée pour que le crâne ne fût point enlevé ; mais Pascal était le seul de sa famille, et aucune tentative ne fut faite pour soustraire ce dernier débris à son dernier châtiment.

Du reste, le souvenir du bandit était aussi vivant dans le village que s'il était mort de la veille. Une douzaine de paysans, ayant appris la cause de notre voyage à Bauso, nous accompagnaient dans notre exploration, et, paraissant tout fiers que la réputation de leur compatriote eût traversé la mer, racontaient chacun selon ses souvenirs personnels ou les traditions orales, quelques traits caractéristiques de cette vie aventureuse et excentrique, et qui venaient se joindre comme une broderie fantasque et bariolée à la sévère esquisse historique tracée sur mon album par le notaire de Calvaruso. Parmi cette suite que nous traînions après nous, était un vieillard de soixante-quatorze ans : c'était le même à qui Pascal Bruno avait fait rendre les 25 onces ; aussi parlait-il du bandit avec enthousiasme, et nous assura-t-il que, depuis l'époque de sa mort, il faisait dire tous les ans une messe pour lui. Non pas, ajouta-t-il, qu'il en ait besoin ; car, à son avis, si celui-là n'était pas en paradis, personne n'avait le droit d'y être.

Du château baronnial nous nous enfonçâmes à gauche et à travers terres, en suivant un sentier tracé au milieu d'une plantation d'oliviers ; au bout d'un quart d'heure de marche à peu près, nous nous trouvâmes dans une petite plaine circulaire dont la forteresse de Castel-Novo formait le centre. C'était là le palais de Pascal Bruno.

La forteresse est dans un état de délabrement qui correspond à peu près à celui où se trouve la maison de Pascal Brunô. Abandonnée par l'intendant du comte, elle ne fut jamais, depuis la mort du bandit, occupée par aucun membre ni aucun serviteur de cette noble famille. Aujourd'hui une pauvre femme en haillons et quelques enfans à moitié nus y ont trouvé un asile et en habitent un coin ; vivant là, comme des animaux sauvages dans leur tanière, de racines, de fruits et de coquillages ; quant à un loyer quelconque, il est bien entendu qu'il n'en est pas question.

La vieille femme nous fit voir l'appartement qu'habitait Pascal et la chambre dans laquelle lui et ses quatre compagnons avaient soutenu un siège de près de trente-six heures : les murs extérieurs étaient criblés de balles : les contrevens de chaque fenêtre, les parois de la chambre étaient mutilés. Je comptai celles qui avaient frappé dans un seul contrevent, il y en avait dix-sept.

En descendant, on me montra la niche où étaient enfermés les quatre fameux chiens corses qui ont laissé dans le village un souvenir presque aussi terrible que celui de leur maître.

Nous retournâmes à l'hôtel : il était trois heures de l'après-midi, je n'avais donc pas de temps à perdre pour revenir à Messine.

A huit heures du soir j'étais à Messine : c'était une demi-heure trop tard pour sortir du port et m'en aller coucher à San-Giovanni ; d'ailleurs mes rameurs n'étaient pas prévenus, et chacun d'eux sans doute avait déjà pris pour sa soirée des arrangemens que ma nouvelle résolution aurait fort contrariés ; je remis donc mon départ au lendemain matin.

A six heures du matin Pietro était à ma porte avec Philippe, le reste de l'équipage attendait dans la barque. Le maître de l'hôtel me remit mon passeport visé à neuf, précaution qu'il ne faut jamais négliger quand on passe de Sicile en Calabre ou de Calabre en Sicile, et nous prîmes congé, probablement pour toujours, de Messine la Noble : nous étions restés un peu plus de deux mois en Sicile.

Notre retour à San-Giovanni fut moins rapide que ne l'avait été notre départ pour La Pace : la traversée était la même, mais elle se faisait d'un cœur bien différent ; j'avais prévenu mes hommes que je les emmenais encore pour un mois à peu près, et, à part Pietro, que sa joyeuse humeur ne quittait jamais, tout l'équipage était assez triste.

En arrivant, je trouvai une lettre de Jadin, laquelle lettre me prévenait qu'ayant commencé la veille un dessin de Scylla, il était parti au point du jour avec Milord et le mousse, afin d'achever, s'il était possible dans la journée, le susdit dessin. Je prévins le capitaine que je désirais partir le lendemain au point du jour ; il me demanda alors mon passeport pour y faire apposer un nouveau visa, et me promit d'être prêt, lui et tout son monde, pour le moment que je désirais. Quant à moi, n'ayant rien de mieux à faire, je pris la route de Scylla pour me mettre en quête de Jadin.

La distance de San Giovanni à Scylla est de cinq milles à peu près, mais cette distance est fort raccourcie par le pittoresque du chemin, qui côtoie presque toujours la mer et se déploie entre des haies de cactus, de grenadiers et d'aloès ; que domine de temps en temps quelque noyer ou quelque châtaignier à l'épais feuillage, sous l'ombre duquel étaient presque toujours assis un petit berger et son chien, tandis que les trois ou quatre chèvres dont il avait la garde grimpaient capricieusement à quelque rocher voisin, ou s'élevaient sur leurs pattes de derrière pour atteindre les premières branches d'un arbousier ou d'un chêne vert. De temps en temps aussi je rencontrais sur la route, et par groupes de deux ou trois, des jeunes filles de Scylla, à la taille élevée, au visage grave, aux cheveux ornés de bandelettes rouges et blanches, comme celles que l'on retrouve sur les portraits des anciennes Romaines, qui allaient à San-Giovanni, portant des paniers de fruits ou des cruches de lait de chèvre sur leur tête ; qui s'arrêtaient pour me regarder passer, comme elles auraient fait d'un animal quelconque qui leur eût été inconnu, et qui, pour la plupart du temps, se mettaient à rire tout haut, et sans gêne aucune, de mon costume, qui, entièrement sacrifié à ma plus grande commodité, leur paraissait sans doute fort hétéroclite en comparaison du costume élégant que porte le paysan calabrais.

A trois ou quatre cents pas en avant de Scylla, je trouvai Jadin établi sous son parasol, ayant Milord à ses pieds, et son mousse à côté de lui ; ils formaient le centre d'un groupe de paysans et de paysannes calabrais, qu'on avait toutes les peines du monde à tenir ouvert du côté de la ville, et

qui, se rapprochant toujours par curiosité, finissait de dix minutes en dix minutes par former un rideau venant entre le peintre et le paysage. Alors Jadin faisait ce que fait le berger : il envoyait Milord dans la direction où il désirait que la solution de continuité s'établît, et les paysans, qui avaient une terreur profonde de Milord, s'écartaient aussitôt, pour se reformer, il est vrai, dix minutes après. Cependant, comme tout cela s'opérait de la façon la plus bienveillante du monde, il n'y avait rien à dire.

La route m'avait aiguisé l'appétit, aussi offris-je à Jadin d'interrompre sa besogne pour venir déjeuner avec moi à la rue, une maison entre les fenêtres de laquelle pendait une enseigne représentant un pélican rouge ; l'emblème de cet oiseau, qui se déchire le sein pour nourrir ses enfans, me sembla une allusion trop directe à l'engagement que prenait le maître de l'auberge vis-à-vis des voyageurs, pour que j'hésitasse un instant à me laisser prendre à cet appât. J'aurais dû cependant songer qu'il y a pélican et pélican, comme il y a fagot et fagot, et qu'un pélican rouge n'est pas un pélican blanc ; mais la prudence du serpent, qu'on m'avait tant recommandée à l'égard des Calabrais, m'abandonna pour cette fois, et j'entrai dans la souricière.



Le château baronnial est une bâtisse à qui ses créneaux donnent un air de crânerie.

ville ; mais Jadin, qui voulait terminer son croquis dans la journée, avait pris ses précautions pour ne point bouger de la place où il était établi : le mousse avait été lui chercher du pain, du jambon et du vin, et il venait d'achever sa *collazione* au moment où j'arrivais. Je me décidai donc à déjeuner seul, et je m'acheminai vers la ville, moins prudent qu'Enée, mais croyant sur la foi de l'antiquité que Scylla n'était à craindre que lorsqu'on s'en approchait par mer. On va voir que je me trompais grossièrement, et que, quoique donnés il y a trois mille ans, et à un autre qu'à moi, j'aurais bien fait de suivre les conseils d'Anchise.

J'arrivai à la ville tout en admirant son étrange situation. Bâtie sur une cime, elle descend comme un long ruban sur le versant occidental de la montagne, puis en tournant comme un S elle vient s'étendre le long de la mer, qui trouve dans le cintre que forme sa partie inférieure une petite rade où ne peuvent guère, à ce qu'il m'a paru, aborder que les bateaux pêcheurs et des bâtimens légers du genre des speronare. Cette rade est protégée par un haut promontoire de rochers, au haut duquel, et dominant la mer, est une forteresse bâtie par Murat. Au pied du rocher, et à une centaine de pas autour de lui, une foule d'écueils aux formes bizarres, et dont quelques-uns ont la forme de chiens dressés sur leurs pattes de derrière, sortent capricieusement de l'eau : de là sans doute la fable qui a donné à l'amante du dieu Glaucus sa terrible célébrité.

J'avais avisé de loin, grâce à la position ascendante de la

J'y fus merveilleusement reçu par l'hôte, qui, après m'avoir demandé des ordres pour le déjeuner et m'avoir répondu par l'éternel *subito* italien, me fit monter dans une chambre où l'on s'empressa effectivement de mettre mon couvert. Une demi-heure après, l'hôte entra lui-même, un plat de côtelettes à la main, et lorsqu'il m'eut vu attablé et piquant en affamé sur la préface de la collation, il me demanda, toujours du même ton mielleux, si je n'avais pas un passeport. Ne comprenant pas l'importance de la question, je lui répondis négligemment que non, que je ne voyageais pas pour le moment, mais me promenais purement et simplement ; qu'en conséquence, j'avais laissé mon passeport à San-Giovanni, où j'avais momentanément élu mon domicile. Mon hôte me répondit par un *benone* des plus tranquillisans, et je continuai d'expédier mon déjeuner, qu'il continua, de son côté, de me servir avec une politesse croissante.

Au dessert, il sortit pour m'aller chercher lui-même, me dit-il, les plus beaux fruits de son jardin. Je fis signe de la tête que je l'attendais avec la patience d'un homme qui a convenablement mangé, et, allumant ma cigarette, je me lançai, tout en suivant de l'œil les capricieuses décompositions de la fumée, dans ces rêves sereins et fantasques qui accompagnent d'ordinaire les digestions faciles.

J'étais au beau milieu de mon Eldorado, lorsque j'entendis trois ou quatre sabres qui retentissaient sur les marches de l'escalier. Je n'y fis point d'abord attention, mais, comme ces sabres s'approchaient de plus en plus de ma chambre, je

finis cependant par me retourner. Au moment où je me retournais, ma porte s'ouvrit, et quatre gendarmes entrèrent : c'était le dessert que mon hôte m'avait promis.

Je dois rendre justice aux milices urbaines de S. M. le roi Ferdinand, ce fut en portant la main à leur chapeau à trois cornes et en m'appelant Excellence, qu'elles me demandèrent le passeport qu'elles savaient bien que je n'avais pas. Je leur fis alors la même réponse que j'avais faite à mon hôte, et, comme si elles ne s'y attendaient pas, les susdites milices se regardèrent d'un air qui voulait dire : Diable ! diable ! voilà une méchante affaire qui se prépare. Puis, ces signes échangés, le brigadier se retourna de mon côté, et, toujours la main au chapeau, signifia à Mon Excellence qu'il était obligé de la conduire chez le juge.

Comme je me doutais bien que ses politesses aboutiraient à cette sotte proposition, et que je ne me souciais pas de traverser toute la ville entre quatre gendarmes, je fis signe au brigadier que j'avais une confidence à lui faire tout bas : il s'approcha de moi, et sans me lever de ma chaise :

— Faites sortir vos soldats, lui dis-je.

Le brigadier regarda autour de lui, s'assura qu'il n'y avait aucune arme à ma portée, et, se retournant vers ses acolytes, il leur fit signe de nous laisser seuls. Les trois gendarmes obéirent aussitôt, et je me trouvai en tête-à-tête avec mon homme.

— Asseyez-vous là, dis-je au brigadier en lui montrant une chaise en face de moi. Il s'assit.

— Maintenant, lui dis-je en posant mes deux coudes sur la table et ma tête sur mes deux mains : maintenant que nous ne sommes que nous deux, écoutez, lui dis-je.

— J'écoute, me répondit mon Calabrais.

— Ecoutez, mon cher maréchal des logis, car vous êtes maréchal des logis, n'est-ce pas ?

— Je devrais l'être, Excellence, mais les injustices...

— Vous le serez ; laissez-moi donc vous donner un titre qui ne peut vous manquer d'un jour à l'autre et que vous méritez si bien sous tous les rapports. Maintenant, dis-je, mon cher maréchal des logis, vous n'êtes pas ennemi, lorsque la chose ne peut en rien vous compromettre, n'est-ce pas, d'un cigare de la Havane, d'une bouteille de Muscato-Calabrese, et d'une petite somme de deux piastres ?

A ces mots, je tirai deux écus de mon gousset, et je les fis briller aux yeux de mon interlocuteur, qui, par un mouvement instinctif, avança la main.

Ce mouvement me fit plaisir ; cependant je ne parus pas le remarquer, et, renfonçant les deux piastres dans ma poche, je continuai.

— Eh bien, mon cher maréchal, tout cela est à votre service, si vous voulez seulement me permettre, avant de me conduire chez le juge, d'envoyer chercher mon passeport à San Giovanni ; pendant ce temps vous me tiendrez une agréable compagnie, nous fumerons, nous boirons, nous jouerons même aux cartes si vous aimez le piquet ou la bataille ; vos hommes, pour plus grande sûreté, resteront à la porte, et, pour qu'ils ne s'ennuient pas trop de leur côté, je leur enverrai trois bouteilles de vin ; ah ! voilà une proposition, j'espère : vous va-t-elle ?

— D'autant mieux, me répondit le brigadier, qu'elle s'accorde parfaitement avec mon devoir.

— Comment donc ! est-ce que vous croyez que je me serais permis une proposition inconvenante ? Peste ! je n'aurais eu garde, je connais trop bien la rigidité des troupes de S. M. Ferdinand. A la santé de S. M. Ferdinand, maréchal ; ah ! vous ne pouvez pas refuser, ou je dirai que vous êtes un sujet rebelle.

— Aussi je ne refuse pas, dit le brigadier.

Et il tendit son verre.

— Maintenant, me dit-il après avoir fait honneur au toast royal proposé par moi, maintenant, Excellence, si on ne vous apportait pas de passeport ?

— Oh ! alors, lui dis-je, vous aurez les deux piastres tout de même, et la preuve c'est que les voilà d'avance, tant j'ai confiance en vous, et vous serez parfaitement libre de me faire reconduire de brigade en brigade jusqu'à Naples.

Et je lui donnai les deux piastres, qu'il mit dans sa poche avec un laisser aller qui prouvait l'habitude qu'il avait de ces sortes de régals.

— Votre Excellence a-t-elle une préférence quelconque pour le messager qui doit aller chercher son passeport ? me demanda alors le brigadier.

— Oui, maréchal, avec votre permission, je désirerais qu'un de vos hommes... Venez ici. Je le conduisis à la fenêtre et lui montrai de loin, sur la grande route, Jadin qui, sans se douter le moins du monde de l'embarras où je me trouvais, continuait à lever son croquis à l'ombre de son parasol. — Je désirerais, continuai-je, qu'un de vos hommes allât me chercher ce mousse que vous apercevez là-bas, près de ce gentilhomme qui peint. Le voyez-vous, là-bas, là-bas, étez ?

— Parfaitement.

— Il a de bonnes jambes, et, s'il y a trois ou quatre carlins à gagner, j'aime mieux qu'il les gagne qu'un autre.

— Je vais l'envoyer chercher.

— A merveille, maréchal ; dites en même temps qu'on nous monte une bouteille du meilleur muscat, qu'on donne trois bouteilles de syracuse sec à vos hommes, et apportez-moi une plume, de l'encre et du papier.

— A l'instant, Excellence.

Cinq minutes après, j'étais servi ; j'écrivis au capitaine :

« Cher capitaine, je suis, faute de passeport, prisonnier dans l'auberge du Pélican-Rouge à Scylla ; ayez la bonté de m'apporter vous-même le papier qui me manque, afin de pouvoir donner aux autorités calabraises tous les renseignemens, moraux et politiques, qu'elles peuvent désirer sur votre serviteur. »

« GUICHARD. »

Au bout de dix minutes, le mousse était introduit près de moi. Je lui donnai ma lettre, accompagnée de quatre carlins, et recommandai d'aller toujours courant jusqu'à San-Giovanni, et surtout de ne pas revenir sans le capitaine.

Le bonhomme, qui n'avait jamais eu une pareille somme à sa disposition, partit comme le vent. Un instant après je le vis de la fenêtre qui gagnait consciencieusement ses quatre carlins ; il passa près de Jadin au pas gymnastique ; Jadin voulut l'arrêter, mais il lui montra la lettre et continua son chemin.

Et Jadin, qui tenait à finir son croquis, se remit à la besogne avec sa tranquillité ordinaire.

Quant à moi, j'entamai avec mon brigadier une conversation morale, scientifique et littéraire, dont il parut on ne peut plus charmé. Cette conversation durait depuis une heure et demie à peu près, ce qui faisait que, si intéressante qu'elle fût, elle commençait à tirer un peu en longueur, lorsque j'aperçus sur la route, non pas le capitaine seul, mais tout l'équipage, qui arrivait au pas de course ; à tout hasard, chacun s'était muni d'une arme quelconque, afin de me délivrer par force si besoin était. Nunzio seul était resté pour garder le bâtiment.

Le groupe fit une halte d'un instant près de Jadin ; mais comme il était infiniment moins instruit de mon aventure que le capitaine qui avait reçu ma lettre, ce fut lui qui se fit interrogateur. Le capitaine alors, pour ne pas perdre de temps, lui remit mon billet et continua sa route ; Jadin le lut, fit un mouvement de tête qui voulait dire : Bon, bon, ce n'est que cela ? mit soigneusement le billet dans une des nombreuses poches de sa veste, afin d'en augmenter sa collection d'autographes, et se remit à piocher.

Cinq minutes après, l'auberge du Pélican-Rouge était prise d'assaut par mon équipage, et le capitaine se précipitait dans ma chambre mon passeport à la main.

Nous étions devenus si bons compagnons, mon brigadier et moi, qu'en vérité je n'en avais presque plus besoin.

Je n'en fus pas moins enchanté de ne pas avoir à mettre son amitié naissante à une trop rude épreuve ; je lui tendis donc fièrement mon passeport. Il jeta négligemment les yeux dessus, puis, ouvrant lui-même la porte

— Son Excellence le comte Guichard est en règle, dit-il, qu'on le laisse passer.

Toutes les portes s'ouvrirent. Moyennant mes deux piastres j'étais devenu comte.

— Dites donc, mon cher maréchal, lui demandai-je, si par hasard je rencontre sur mon chemin le maître de l'hôtel, est-ce que cela vous contrarierait que je l'assommasse ?

— Moi, Excellence ? dit mon brave brigadier, pas le moins du monde, seulement, prenez garde au couteau.

— Cela me regarde, maréchal

Et je descendis dans la douce espérance de régler mon double compte avec l'aubergiste du Pélican Rouge ; malheureusement comme il se doutait sans doute de la chose, ce fut son premier garçon qui me présenta la carte ; quant à lui, il était devenu parfaitement invisible.

Nous reprîmes Jadin en passant, et je rentrai triomphalement à San-Giovanni à la tête de mon équipage.

LE PROPHETE

En arrivant à bord, nous trouvâmes le pilote assis, selon son habitude, au gouvernail, quoique le bâtiment fût à l'ancre, et que par conséquent il n'eût rien à faire à cette place. Au bruit que nous fîmes en remontant à bord il éleva sa tête au-dessus de la cabine, et fit signe au capitaine qu'il avait quelque chose à lui dire. Le capitaine qui partageait la déférence que chacun avait pour Nunzio, passa aussitôt à l'arrière.

La conférence dura dix minutes à peu près : pendant ce temps les matelots de leur côté s'étaient réunis entre eux et formaient un groupe qui paraissait assez préoccupé ; nous crûmes qu'il était question de l'aventure de Scylla, et nous ne fîmes pas autrement attention à ces symptômes d'inquiétude.

Au bout de ces dix minutes le capitaine reparut et vint droit à nous.

— Est-ce que Leurs Excellences tiennent toujours à partir demain ? nous demanda-t-il.

— Mais, oui, si la chose est possible, répondis-je.

— C'est que le vieux dit que le temps va changer, et que nous aurons le vent contraire pour sortir du détroit.

— Diable ! fis-je, est-ce qu'il en est bien sûr ?

— Oh ! dit Pietro, qui s'était approché de nous avec tout l'équipage, si le vieux l'a dit, dame ! c'est l'Evangile. L'a-t-il dit, capitaine ?

— Il l'a dit, répondit gravement celui auquel la question était adressée.

— Ah ! nous avions bien vu qu'il y avait quelque chose sous jeu ; il avait la mine toute gendarmée, n'est-ce pas, les autres ?

Tout l'équipage fit un signe de tête qui indiquait que, comme Pietro, chacun avait remarqué la préoccupation du vieux prophète.

— Mais, demandai-je, est-ce que lorsque le vent souffle il a l'habitude de souffler longtemps ?

— Dame ! dit le capitaine, huit jours, dix jours ; quelquefois plus, quelquefois moins.

— Et alors on ne peut pas sortir du détroit ?

— C'est impossible.

— Vers quelle heure le vent soufflera-t-il !

— Eh ! vieux ! dit le capitaine.

— Présent, dit Nunzio en se levant derrière sa cabine.

— Pour quelle heure le vent ?

Nunzio se retourna, consulta jusqu'au plus petit nuage du ciel ; puis se retournant de notre côté :

— Capitaine, dit-il, ce sera pour ce soir, entre huit et neuf heures, un instant après que le soleil sera couché.

— Ce sera entre huit et neuf heures, répéta le capitaine avec la même assurance que si c'eût été Mathieu Lænsberg ou Nostradamus qui lui eût adressé la réponse qu'il nous transmettait.

— Mais, en ce cas, demandai-je au capitaine, ne pourrait-on sortir tout de suite ? nous nous trouverions alors en pleine mer ; et, pourvu que nous arrivions à gagner le Pizzo, c'est tout ce que je demande.

— Si vous le voulez absolument, répondit directement le pilote, on tâchera.

— Eh bien ! tâchez donc alors.

— Allons, allons, dit le capitaine : on part ! Chacun à son poste.

En un instant, et sans faire une seule observation, tout le monde fut à la besogne ; l'ancre fut levée, et le bâtiment, tournant lentement son beaupré vers le cap Pelore, commença de se mouvoir sous l'effort de quatre avirons : quant aux voiles, il n'y fallait pas songer, pas un souffle de vent ne traversait l'espace.

Cependant il était évident que, quoique notre équipage eût obéi sans réplique à l'ordre donné, c'était à contre-cœur qu'il se mettait en route ; mais, comme cette espèce de nonchalance pouvait bien venir aussi du regret que chacun avait de s'éloigner de sa femme ou de sa maîtresse, nous n'y fîmes pas grande attention, et nous continuâmes d'espérer que Nunzio mentirait cette fois à son infaillibilité ordinaire.

Vers les quatre heures, nos matelots, qui peu à peu, et tout en dissimulant cette intention, s'étaient rapprochés des côtes de Sicile, se trouvèrent à un demi-quart de lieue à peu près du village de La Pace ; alors femmes et enfans sortirent et commencèrent à encombrer la côte. Je vis bien quel était le but de cette manœuvre, attribuée simplement au courant, et j'allai au-devant du désir de ces braves gens en les autorisant, non pas à débarquer, ils ne le pouvaient pas sans patente, mais à s'approcher du rivage à une assez faible distance pour que partans et restans pussent se faire encore une fois leurs adieux. Ils profitèrent de la permission, et en une vingtaine de coups de rames ils se trouvèrent à portée de la voix. Au bout d'une demi-heure de conversation le capitaine rappela le premier que nous n'avions pas de temps à perdre : on fit voler les mouchoirs et sauter les chapeaux, comme cela se pratique en pareille circonstance, et l'on se mit en route toujours ramant ; pas un souffle d'air ne se faisait sentir, et, au contraire, le temps devenait de plus en plus lourd.

Comme cette disposition atmosphérique me portait tout naturellement au sommeil, et que j'avais si longtemps vu et si souvent revu le double rivage de la Sicile et de la Calabre, que je n'avais plus grande curiosité pour lui, je laissai Jadin fumant sa pipe sur le pont, et j'allai me coucher.

Je dormais depuis trois ou quatre heures à peu près, et tout en dormant je sentais instinctivement qu'il se passait autour de moi quelque chose d'étrange lorsqu'enfin je fus complètement réveillé par le bruit des matelots courant au-dessus de ma tête, et par le cri bien connu de : Burrasca ! burrasca ! J'essayai de me mettre sur mes genoux, ce qui ne me fut pas chose facile, relativement au mouvement d'oscillation imprimé au bâtiment ; mais enfin j'y parvins, et, curieux de savoir ce qui se passait, je me traînai jusqu'à la porte de derrière de la cabine, qui donnait sur l'espace réservé au pilote. Je fus bientôt au fait : au moment où je l'ouvrais, une vague qui demandait à entrer juste au moment où je voulais sortir m'attrapa en pleine poitrine, et m'envoya bientôt à trois pas en arrière, couvert d'eau et d'écume. Je me relevai, mais il y avait inondation complète dans la cabine ; j'appelai Jadin pour qu'il m'aidât à sauver nos lits du déluge.

Jadin accourut accompagné du mousse, qui portait une lanterne, tandis que Nunzio, qui avait l'œil à tout, tirait à lui la porte de la cabine, afin qu'une seconde vague ne submergeât point tout à fait notre établissement. Nous roulâmes aussitôt nos matelas, qui heureusement, étant de cuir, n'avaient point eu le temps de prendre l'eau. Nous les plaçâmes sur des tréteaux qui les élevaient au-dessus des eaux comme l'esprit de Dieu ; nous suspendîmes nos draps et nos couvertures aux porte-manteaux qui garnissaient les parois intérieures de notre chambre à coucher ; puis, laissant à notre mousse le soin d'éponger les deux pouces de liquide au milieu duquel nous barbotions, nous gagnâmes le pont.

Le vent s'était levé comme l'avait dit le pilote, et à l'heure qu'il avait dit, et, selon sa prédiction, nous était tout à fait contraire. Néanmoins, comme nous étions parvenus à sortir du détroit, nous étions plus à l'aise, et nous courions des bordées dans l'espérance de gagner un peu de chemin ; mais il résultait de cette manœuvre que la mer nous battait en plein travers, et que de temps en temps le bâtiment s'inclinait tellement que le bout de nos vergues trempait dans la mer. Au milieu de toute cette bagarre et sur un plan incliné comme un toit, nos matelots couraient de l'avant en arrière avec une célérité à laquelle nous autres, qui ne pouvions nous tenir en place qu'en nous cramponnant de toutes nos forces, ne comprenions véritablement rien. De temps en temps le cri : burrasca ! burrasca ! retentissait de nouveau : aussitôt on abattait toutes les voiles, on faisait tourner le speronare, le beaupré dans le vent, et l'on attendait. Alors le vent arrivait bruissant, et, chargé de pluie, sifflait à travers nos mâts et nos cordages dépouillés, tandis que les vagues, prenant notre speronare en dessous, le faisaient bondir comme une coquille de noix. En même temps, à la lueur de deux ou trois éclairs qui accompagnaient chaque bourrasque, nous apercevions, selon que nos bordées nous avaient rapprochés des uns ou des autres, ou les rivages de la Calabre, ou ceux de la Sicile ; et cela toujours à la même distance : ce qui prouvait que nous ne faisions pas grand chemin. Au reste, notre petit bâtiment se comportait à merveille, et faisait des efforts inouïs pour nous donner raison contre la pluie, la mer et le vent.

Nous nous obstinâmes ainsi pendant trois ou quatre heures, et pendant ces trois ou quatre heures, il faut le dire, nos matelots n'élevèrent pas une récrimination contre la volonté qui les mettait aux prises avec l'impossibilité même. Enfin, au bout de ce temps, je demandai combien nous avions fait de chemin depuis que nous courions des bordées ; il y avait de cela cinq ou six heures. Le pilote nous répondit tranquillement que nous avions fait une demie-lieue. Je m'informai alors combien de temps pourrait durer la bourrasque, et j'appris que, selon toute probabilité, nous en aurions encore pour trente-six ou quarante heures. En supposant que nous continuassions à conserver sur le vent et la mer le même avantage, nous pouvions faire à peu près huit lieues en deux jours. le gain ne valait pas la fatigue, et je prévins le capitaine que, s'il voulait rentrer dans le détroit, nous renoncions momentanément à aller plus avant.

Cette intention pacifique était à peine formulée par moi que, transmise immédiatement à Nunzio, elle fut à l'instant même connue de tout l'équipage. Le speronare tourna sur lui-même comme par enchantement ; la voile latine et la voile de foc se déployèrent dans l'ombre, et le petit bâtiment, tout tremblant encore de sa lutte, partit vent arrière avec la rapidité d'un cheval de course. Dix minutes après, le mousse vint nous dire que si nous voulions rentrer dans notre cabine elle était parfaitement séchée, et que nous y retrouverions nos lits, qui nous attendaient dans le meilleur état possible. Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois, et tranquilles désormais sur la bourrasque devant laquelle nous marchions en courriers, nous nous endormîmes au bout de quelques instans.

Nous nous réveillâmes à l'ancre, juste à l'endroit dont

nous étions partis la veille, il ne tenait qu'à nous de croire que nous n'avions pas bougé de place, mais que seulement nous avions eu un sommeil un peu agité.

Comme la prédiction de Nunzio s'était réalisée de point en point, nous nous approchâmes de lui avec une vénération encore plus grande que d'habitude pour lui demander de nouvelles centuries à l'endroit du temps. Ses prévisions n'étaient pas consolantes : à son avis, le temps était complètement dérangé pour huit ou dix jours ; et il y avait même dans l'air quelque chose de fort étrange, et qu'il ne comprenait pas bien. Il résultait donc des observations atmosphériques de Nunzio que nous étions cloués à San-Giovanni pour une semaine au moins. Quant à renouveler l'essai que nous venions de faire, et qui nous avait si médiocrement réussi, il ne fallait pas même le tenter.

Notre parti fut pris à l'instant même. Nous déclarâmes au capitaine que nous donnions six jours au vent pour se décider à passer du nord au sud-est, et que si au bout de ce temps il ne s'était pas décidé à faire sa *saute*, nous nous en irions tranquillement par terre, à travers plaines et montagnes, notre fusil sur l'épaule, et tantôt à pied, tantôt à mulets ; pendant ce temps le vent finirait probablement par changer de direction, et notre speronare, profitant du premier souffle favorable, nous retrouverait au Pizzo.

Rien ne met le corps et l'âme à l'aise comme une résolution prise, fût-elle exactement contraire à celle que l'on comptait prendre. A peine la nôtre fut-elle arrêtée que nous nous occupâmes de nos dispositions locatives ; pour rien au monde je n'aurais voulu remettre le pied à Messine. Nous décidâmes donc que nous demeurerions sur notre speronare ; en conséquence on s'occupa à l'instant même de le tirer à terre, afin que nous n'eussions pas même à supporter l'ennuyeux clapotement de la mer, qui dans les mauvais temps se fait sentir jusqu'au milieu du détroit. Chacun se mit à l'œuvre, et au bout d'une heure le speronare, comme une carène antique, était tiré sur le sable du rivage, étayé à droite et à gauche par deux énormes pieux, et orné à son babord d'une échelle à l'aide de laquelle on communiquait de son pont à la terre ferme. En outre, une tente fut établie de l'arrière au grand mât, afin que nous pussions nous promener, lire ou travailler à l'abri du soleil et de la pluie. Moyennant ces petites préparations, nous nous trouvâmes avoir une demeure infiniment plus confortable que ne l'eût été la meilleure auberge de San-Giovanni.

Le temps que nous avions à passer ainsi ne devait point être perdu. Jadin avait ses croquis à repasser ; et moi, pendant mes longues rêveries nocturnes sous ce beau ciel de la Sicile, j'avais à peu près arrêté le plan de mon drame de *Paul Jones*, dont il ne me restait plus que quelques caractères à mettre en relief et quelques scènes à compléter. Je résolus donc de profiter de cette espèce de quarantaine pour achever ce travail préparatoire, qui devait recevoir à Naples son exécution, et dès le soir même je me mis à l'œuvre.

Le lendemain, le capitaine nous demanda pour lui et ses gens la permission d'aller au village de La Pace pendant tout le temps que le vent soufflerait du nord ; deux hommes resteraient constamment à bord pour nous servir et se relayeraient tous les deux jours. La permission fut accordée à ces conditions.

Le vent était constamment contraire, ainsi que l'avait prédit Nunzio, et cependant le temps, après avoir été deux nuits et un jour à la bourrasque, était redevenu assez beau. La lune était dans son plein et se levait chaque soir derrière les montagnes de la Calabre ; puis elle venait faire du détroit un lac d'argent, et de Messine une de ces villes fantastiques comme en rêve le burin poétique de Martyn. C'était ce moment-là que je choisissais de préférence pour travailler, et, selon toute probabilité, c'est au calme de ces belles nuits silencieuses que le caractère du principal héros de mon drame a dû le cachet religieux et rêveur qui a, plus que les scènes dramatiques peut-être, décidé du succès de l'ouvrage.

Au bout de six jours, le vent soufflait le défi et n'avait pas changé. Ne voulant rien changer à notre décision, nous résolûmes donc de partir le matin du septième, et nous fîmes dire au capitaine de revenir pour arrêter un itinéraire avec nous. Non seulement le capitaine revint, mais encore il ramena tout l'équipage ; les braves gens n'avaient pas voulu nous laisser partir sans prendre congé de nous. Vers les trois heures, nous les vîmes en conséquence arriver dans la chaloupe. Aussitôt je donnai l'ordre à Giovanni de se procurer tout ce qu'il pourrait réunir de vivres, et à Philippe, qui était de garde avec lui, de préparer sur le pont une table ; quant au dessert, je me doutais bien que nous n'aurions pas besoin de nous en occuper, attendu que chaque fois que nos matelots revenaient du village ils rapportaient toujours avec eux les plus beaux fruits de leurs jardins.

Quoique pris au dépourvu, Giovanni se tira d'affaire avec son habileté ordinaire ; au bout d'une heure et demie, nous avions un dîner fort confortable. Il est vrai que nous avions affaire à des convives indulgens.

Après le dîner, auquel assista une partie de la population de San-Giovanni, on enleva les tables et on parla de danser la tarentelle. J'eus alors l'idée d'envoyer Pietro par le village afin de recruter deux musiciens, un flûteur et un joueur de guitare ; un instant après j'entendis mes instrumentistes qui s'approchaient, l'un en soufflant dans son flageolet, l'autre en râclant sa viole ; le reste du village les suivait. Pendant ce temps, Giovanni avait préparé une illumination générale ; en cinq minutes le speronare fut resplendissant.

Alors je priai le capitaine d'inviter ses connaissances à monter sur le bâtiment ; en un instant nous eûmes à bord une vingtaine de danseurs et de danseuses. Nous juchâmes nos musiciens sur la cabine, nous plaçâmes à l'avant une table couverte de verres et de bouteilles, et le raout commença, à la grande joie des acteurs et même des spectateurs.

La tarentelle, comme on se le rappelle, était le triomphe de Pietro ; aussi aucun des danseurs calabrais n'essaya-t-il de lui disputer le prix. On parlait bien tout bas d'un certain Agnolo qui, s'il était là, disait-on, soutiendrait à lui seul l'honneur de la Calabre contre la Sicile tout entière ; mais il n'y était pas. On l'avait cherché partout du moment où l'on avait su qu'il y avait bal, et on ne l'avait pas trouvé : selon toute probabilité, il était à Reggio ou à Scylla, ce qui était un grand malheur pour l'amour-propre national des Sangiovannistes. Il faut croire, au reste, que la réputation du susdit Agnolo avait passé le détroit, car le capitaine se pencha à mon oreille, et me dit tout bas :

— Ce n'est pas pour mépriser Pietro, qui a du talent, mais c'est bien heureux pour lui qu'Agnolo ne soit pas ici.

A peine achevait-il la phrase, que de grands cris retentirent sur le rivage, et que la foule des spectateurs s'ouvrit devant un beau garçon de vingt à vingt-deux ans, vêtu de son costume des dimanches. Ce beau garçon, c'était Agnolo ; et ce qui l'avait retardé, c'était sa toilette.

Il était évident que cette apparition était peu agréable à nos gens, et surtout à Pietro, qui se voyait sur le point d'être détrôné, ou tout au moins d'être forcé de partager avec un rival les applaudissemens de la société. Cependant le capitaine ne pouvait se dispenser d'inviter un homme désigné ainsi à notre admiration par la voix publique ; il s'approcha donc du bordage du speronare, à dix pas duquel Agnolo se tenait debout les bras croisés d'un air de défi, et l'invita à prendre part à la fête. Agnolo le remercia avec une certaine courtoisie, et, sans se donner la peine de gagner l'échelle qui était de l'autre côté, il s'accrocha en sautant avec sa main droite au bordage du bâtiment ; puis, à la force des poignets, il s'enleva comme un professeur de voltige, et retomba sur le pont. C'était, comme on dit en style de coulisses, *soigner son entrée*. Aussi Agnolo, plus heureux sur ce point que beaucoup d'acteurs en réputation, eut-il le bonheur de ne pas manquer son effet.

Alors commença entre Pietro et le nouveau venu une véritable lutte chorégraphique. Nous croyions connaître Pietro depuis le temps que nous le pratiquions, mais nous fûmes forcés d'avouer que c'était la première fois que le vrai Pietro nous apparaissait dans toute sa splendeur. Les gigottemens, les flic-flacs, les triples tours auxquels il se livra, étaient quelque chose de fantastique ; mais tout ce que faisait Pietro était à l'instant même répété par Agnolo comme par son ombre, et cela, il fallait l'avouer, avec une méthode supérieure. Pietro était le danseur de la nature, Agnolo était celui de la civilisation ; Pietro accomplissait ses pas avec une certaine fatigue de corps et d'esprit : on voyait qu'il les combinait d'abord dans sa tête, puis que les jambes obéissaient à l'ordre donné ; chez Agnolo, point : tout était instantané, l'art était arrivé à ressembler à de l'inspiration, ce qui, comme chacun le sait, est le plus haut degré auquel l'art puisse atteindre. Il en résulta que Pietro, haletant, essoufflé, au bout de sa force et de son haleine, après avoir épuisé tout son répertoire, tomba les jambes croisées sous lui en jetant son cri de défaite habituel, sans conséquence lorsque la chose se passait devant nous, c'est-à-dire en famille, mais qui acquérait une bien autre gravité en face d'un rival comme Agnolo.

Quant à Agnolo, comme la fête commençait à peine pour lui, il laissa quelques minutes à Pietro pour se remettre ; puis voyant que son antagoniste avait sans doute besoin d'une trêve plus longue, puisqu'il ne se relevait pas, il redemanda une autre tarentelle et continua ses exercices.

Cette fois, Agnolo, qui n'avait pas de concurrence à soutenir, fut lui-même, c'est-à-dire véritablement un beau danseur, non pas comme on l'entend dans un salon de France, mais comme on le demande en Espagne, en Sicile et en Calabre. Toutes les figures de la tarentelle furent passées en revue, toutes les passes accomplies ; sa ceinture, son chapeau, son bouquet, devinrent l'un après l'autre les accessoires de ce petit drame chorégraphique, qui exprima tour

à tour tous les degrés de la passion, et qui, après avoir commencé par la rencontre presque indifférente du danseur et de sa danseuse, avoir passé par les différentes phases d'un amour combattu, puis partagé, finit par toute l'exaltation d'un bonheur mutuel.

Nous nous étions approchés comme les autres pour voir cette représentation vraiment théâtrale, et, au risque de blesser l'amour-propre de notre pauvre Pietro, nous mêlions nos applaudissemens à ceux de la foule, lorsque les cris de : *La danse du Tailleur ! la danse du Tailleur !* retentirent, proférés d'abord par deux ou trois personnes, puis ensuite répétés frénétiquement non seulement par les invités qui se trouvaient à bord, mais encore par les spectateurs qui garnissaient le rivage. Agnolo se retourna vers nous, comme pour dire que puisqu'il était notre hôte, il ne ferait rien qu'avec notre consentement ; nous joignîmes alors nos instances à celles qui le sollicitaient déjà. Alors Agnolo, saluant gracieusement la foule, fit signe qu'il allait se rendre au désir qu'on lui exprimait. Cette condescendance fut à l'instant même accueillie par des applaudissemens unanimes, et la musique commença une ritournelle bizarre, qui eut le privilège d'exciter à l'instant même l'hilarité parmi tous les assistans.

Comme j'ai le malheur d'avoir la compréhension très difficile à l'endroit des ballets, je m'approchai du capitaine, et lui demandai ce que c'était que la danse du Tailleur.

— Ah ! me dit-il, c'est une de leurs histoires diaboliques, comme ils en ont par centaines dans leurs montagnes. Que voulez-vous ? ce n'est pas étonnant, ce sont tous des sorciers et des sorcières en Calabre.

— Mais enfin, à quelle circonstance cette danse a-t-elle rapport ?

— C'est un brigand de tailleur de Catanzaro, maître Térence, qui a fait *gratis* une paire de culottes au diable, à la condition que le diable emporterait sa femme. Pauvre femme ! Le diable l'a emportée tout de même.

— Bah !

— Oh ! parole d'honneur !

— Comment cela ?

— En jouant du violon. On n'en a plus entendu parler jamais, jamais.

— Vraiment ?

— Oh ! mon Dieu ! oui, il vit encore. Si vous passez à Catanzaro, vous pourrez le voir.

— Qui ? le diable ?

— Non, ce gueux de Térence. C'est arrivé il n'y a pas plus de dix ans, au su et au vu de tout le monde. D'ailleurs, c'est bien connu, ce sont tous des sorciers et des sorcières en Calabre.

— Oh ! capitaine, vous me raconterez l'histoire, n'est-ce pas ?

— Oh ! moi, je ne la sais pas bien, dit le capitaine ; et puis d'ailleurs je n'aime pas beaucoup à parler de toutes ces histoires-là où le diable joue un rôle, attendu que, comme vous le savez, il y a déjà eu dans ma famille une histoire de sorcière. Mais vous allez traverser la Calabre, Dieu veuille qu'il ne vous y arrive aucun accident ! et vous pourrez demander au premier venu l'histoire de maître Térence ; Dieu merci ! elle est connue, et on vous la racontera.

— Vous croyez ?

— Oh ! j'en suis sûr.

Je pris mon album, et j'écrivis dessus en grosses lettres :

« Ne pas oublier de me faire raconter l'histoire de maître Térence de Catanzaro, qui a fait *gratis* une paire de culottes au diable, à la condition que le diable emporterait sa femme. »

Et je revins à Agnolo.

La toile était levée, et, sur une musique plus étrange encore que la ritournelle dont la bizarrerie m'avait déjà frappé, Agnolo venait de commencer une danse de sa composition : car non seulement Agnolo était exécutant, mais encore compositeur ; danse dont rien ne peut donner une idée, et qui aurait eu un miraculeux succès dans l'opéra de la *Tentation*, si on avait pu y transporter tout ensemble les musiciens, la musique et le danseur. Malheureusement, ne connaissant que le titre du ballet, et n'en ayant point encore entendu le programme, je ne pouvais comprendre que fort superficiellement l'action, qui me paraissait des plus intéressantes et des plus compliquées. Je voyais bien de temps en temps Agnolo faire le geste d'un homme qui tire son fil, qui passe ses culottes, et qui avale un verre de vin ; mais ces différens gestes ne me paraissaient constituer, si je puis le dire, que les épisodes du drame, dont le fond me demeurait toujours obscur. Quant à Agnolo, sa pantomime devenait de plus en plus vive et animée, et sa danse bouffonne et fantastique à la fois était pleine d'un caractère d'entraînement presque magique. On voyait les efforts qu'il faisait pour résister, mais la musique l'emportait. Pour le fifreur et le guitariste, le premier soufflait à perdre haleine, tandis que le second grattait à se démancher les bras. Les assistans trépignaient, Agnolo bondissait, Jadin et moi nous nous laissions aller comme les autres à ce spectacle diabolique, quand tout à coup je vis Nunzio qui, perçant la foule, venait dire tout bas quelques paroles au capitaine. Aussitôt le capitaine étendit la main, et me touchant l'épaule :

— Excellence ? dit-il.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Excellence, c'est le vieux qui assure qu'il se passe quelque chose de singulier dans l'air, et qu'au lieu de regarder danser des danses qui révoltent le bon Dieu, nous ferions bien mieux de nous mettre en prières.

— Mais que diable Nunzio veut-il qu'il se passe dans l'air ?

— Jésus ! cria le capitaine, on dirait que tout tremble.

Cette judicieuse remarque fut immédiatement suivie d'un cri général de terreur. Le bâtiment vacilla comme s'il était encore en pleine mer. Un des deux étais qui le soutenaient glissa le long de sa carène, et le speronare, versant comme une voiture à laquelle deux roues manqueraient à la fois du même côté, nous envoya tous, danseurs, musiciens et assistans, rouler pêle-mêle sur le sable.

Il y eut un instant d'effroi et de confusion impossible à décrire ; chacun se releva et se mit à fuir de son côté, sans savoir où. Quant à moi, n'ayant plus aucune idée, grâce à la culbute que je venais de faire, de la topographie du terrain, je m'en allais droit dans la mer, quand une main me saisit et m'arrêta. Je me retournai, c'était le pilote.

— Où allez-vous, Excellence ? me dit-il.

— Ma foi ! pilote, je n'en sais rien. Allez-vous quelque part ? Je vais avec vous, ça m'est égal.

— Nous n'avons nulle part à aller, Excellence ; et ce que nous pouvons faire de mieux, c'est d'attendre.

— Eh bien ! dit Jadin en arrivant à son tour tout en crachant le sable qu'il avait dans la bouche, en voilà une de cabriole !

— Vous n'avez rien ? lui demandai-je.

— Moi, rien du tout ; je suis tombé sur Milord que j'ai manqué d'étouffer, voilà tout. Ce pauvre Milord, continua Jadin en adressant la parole à son chien de son fausset le plus agréable, il a donc sauvé la vie à son maître !

Milord se ramassa sur lui-même et agita vivement sa queue en témoignage du plaisir qu'il éprouvait d'avoir accompli sans s'en douter une si belle action.

— Mais enfin, demandai-je, qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé, dit Jadin en haussant les épaules, que ces imbéciles-là ont mal assuré les pieux, et qu'un des supports ayant manqué, le speronare a fait comme quand Milord secoue ses puces.

— C'est-à-dire, reprit le pilote, que c'est la terre qui a secoué les siennes.

— Comment ?

— Écoutez ce qu'ils crient tous en se sauvant.

Je me retournai vers le village, et je vis nos convives qui couraient comme des fous en criant : *Terre moto, terre moto !*

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que c'est un tremblement de terre ? demandai-je.

— Ni plus ni moins, dit le pilote.

— Parole d'honneur ? fit Jadin.

— Parole d'honneur ! reprit Nunzio.

— Eh bien ! pilote, touchez là, dit Jadin, je suis enchanté.

— De quoi ? demanda gravement Nunzio.

— D'avoir joui d'un tremblement de terre. Tiens ! est-ce que vous croyez que ça se rencontre tous les dimanches, vous ? Ce pauvre Milord, il aura donc vu des tempêtes, il aura donc vu des volcans, il aura donc vu des tremblemens de terre, il aura donc tout vu !

Je me mis à rire malgré moi.

— Oui, oui, dit le pilote ; riez ; vous autres Français, je sais bien que vous riez de tout. Ça n'empêche pas que dans ce moment-ci la moitié de la Calabre est peut-être sens dessus dessous. Ce n'est pas qu'il y ait grand mal, mais enfin, tout Calabrais qu'ils sont, ce sont des hommes.

— Comment, pilote ! demandai-je, vous croyez que pour cette petite secousse que nous avons ressentie...

— Le mouvement allait du nord au midi, voyez-vous, Excellence ; et nous, justement, nous sommes à l'extrémité de la botte, et par conséquent nous n'avons pas ressenti grand'-chose ; mais du côté de Nicastro et de Cosenza, c'est là qu'il doit y avoir le plus d'œufs cassés ; sans compter que nous ne sommes probablement pas au bout.

— Ah ! ah ! dit Jadin, vous croyez que nous allons avoir encore de l'agrément ? Alors bon, bon. En ce cas, fumons une pipe.

Et il se mit à battre le briquet, en attendant une seconde secousse.

Mais nous attendîmes inutilement : la seconde secousse ne vint pas, et au bout de dix minutes notre équipage, qui dans le premier moment s'était éparpillé de tous les côtés, était réuni autour de nous. Personne n'était blessé, à l'exception de Giovanni qui s'était foulé le poignet, et de Pietro qui prétendait s'être donné une entorse.

— Eh bien ! dit le capitaine, voyons, pilote, que faut-il faire maintenant ?

— Oh ! mon Dieu ! capitaine, pas grand'chose, répondit le vieux prophète : remettre le speronare sur sa pauvre quille, attendu que je crois que c'est fini pour le moment.

— Allons, enfans, dit le capitaine, à l'ouvrage ! Puis, se retournant de notre côté : Si Leurs Excellences avaient la bonté... ajouta-t-il.

— De quoi faire, capitaine, dites ?

— De nous donner un coup de main ; nous ne serons pas trop de tous tant que nous sommes pour en venir à notre honneur, attendu que ces fainéans de Calabrais, c'est bon à boire, à manger et à danser ; mais pour le travail il ne faut pas compter dessus. Voyez s'il en reste un seul !

Effectivement, le rivage était complètement désert : hommes, femmes et enfans, tout avait disparu ; ce qui, du reste, me paraissait assez naturel pour qu'on ne s'en formalisât point.

Quoique réduits à nos propres forces, nous n'en parvînmes pas moins, grâce à un mécanisme fort ingénieux inventé par le pilote, à remettre le bâtiment dans une ligne parfaitement verticale. Le pieu qui avait glissé fut rétabli en son lieu et place, l'échelle appliquée de nouveau à bâbord, et au bout d'une heure à peu près tout était aussi propre et aussi en ordre à bord du speronare que si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

La nuit s'écoula sans accident aucun.

TERENCE LE TAILLEUR

Le lendemain, à six heures du matin, nous vîmes arriver le guide et les deux mulets que nous avions fait demander la veille. Aucun dommage important n'était arrivé dans le village ; trois ou quatre cheminées étaient tombées, voilà tout.

Nous convînmes alors de nos faits avec le capitaine : il nous fallait trois jours pour aller par terre au Pizzo. En supposant que le vent changeât, il lui fallait, à lui, douze ou quinze heures, il fut convenu que s'il arrivait le premier au rendez-vous il nous attendrait jusqu'à ce que nous parussions ; si nous arrivions au contraire avant lui, nous devions l'attendre deux jours ; puis, si ces deux jours écoulés, il n'avait point paru, nous lui laissions une lettre dans la principale auberge de la ville, et nous lui indiquions un nouveau rendez-vous.

Ce point essentiel convenu, sur l'invitation du capitaine d'emporter avec nous le moins d'argent possible, nous prîmes chacun six ou huit louis seulement, laissant le reste de notre trésor sous la garde de l'équipage ; et, munis cette fois de nos passeports parfaitement en règle, nous enfourchâmes nos montures et prîmes congé de nos matelots, qui nous promirent de nous recommander tous les soirs à Dieu dans leurs prières. Quant à nous, nous leur enjoignîmes de partir au premier souffle de vent ; ils s'y engagèrent sur leur parole, nous baisèrent une dernière fois les mains, et nous nous séparâmes.

Nous suivions pour aller à Scylla la route déjà parcourue, et sur laquelle par conséquent nous n'avions aucune observation à faire ; mais comme notre guide était forcé de marcher à pied, attendu qu'après nous avoir promis d'amener trois mulets, il n'en avait amené que deux, espérant que nous n'en payerions ni plus ni moins les trois piastres convenues par chaque jour, nous ne pouvions aller qu'un train très ordinaire ; encore en arrivant à Scylla nous déclara-t-il que, ses mulets n'ayant point mangé avant leur départ, il était de toute urgence qu'il les fît déjeuner avant d'aller plus loin. Cela amena un éclaircissement tout naturel : j'avais entendu que la nourriture, comme toujours, serait au compte du muletier, et lui, au contraire, prétendait avoir entendu que la nourriture de ses mulets serait au compte de ses voyageurs. La chose n'était point portée sur le *papier*, mais, comme heureusement il y avait sur le papier que le guide fournirait trois mulets et qu'il n'en avait fourni que deux, je le sommai de tenir ses conventions à la lettre, à défaut de quoi j'allais aller prévenir mon ami le brigadier de gendarmerie. La menace fit son effet : il fut arrêté que, tout en me contentant de deux mulets, j'en payerais un troisième, et que le prix du mulet absent serait affecté à la nourriture des deux mulets présens.

Afin de ne pas perdre une heure inutilement à Scylla, nous montâmes, Jadin et moi, sur le rocher où est bâtie la forteresse. Là, nous relevâmes une petite erreur archéologique : c'est que la citadelle, qu'on nous avait dit élevée par Murat, datait de Charles d'Anjou : il y avait cinq siècles et demi de différence entre l'un et l'autre de ces deux conquérans. Mais le renseignement nous avait été donné par nos Siciliens, et j'avais déjà remarqué qu'il ne fallait pas scrupuleusement les croire à l'endroit des dates.

Ce fut le 7 février 1808 que les compagnies de voltigeurs du 23e régiment d'infanterie légère et du 67e régiment d'infanterie de ligne entrèrent à la baïonnette dans la petite ville de Scylla, et en chassèrent les bandits qui l'occupaient, et qui parvinrent à s'embarquer sous la protection du fort que défendait une garnison du 62e régiment de ligne anglais.

A peine maîtres de la ville, les Français établirent sur la montagne qui la domine une batterie de canons destinée à battre le fort en brèche. Le 9, la batterie commença son feu ; le 15, la garnison anglaise fut sommée de se rendre. Sur son refus, le feu continua ; mais dans la nuit du 16 au 17 une flottille de petits bâtimens partit des côtes de Sicile et vint aborder sans bruit au pied du roc. Le jour venu, les assiégeans s'aperçurent qu'on ne répondait pas à leur feu ; en même temps ils eurent avis que les Anglais s'embarquaient pour la Sicile. Cet embarquement leur avait paru impossible à cause de l'escarpement du roc taillé à pic ; mais il fallut bien qu'ils en crussent leurs yeux lorsqu'ils virent les chaloupes s'éloigner chargées d'habits rouges. Ils coururent aussitôt à l'assaut, s'emparèrent de la forteresse sans résistance aucune, et arrivèrent au haut du rempart juste à temps pour voir s'éloigner la dernière barque. Un escalier taillé dans le roc, et qu'il était impossible d'apercevoir de tout autre côté que de celui de la mer, donna l'explication du miracle. Les canons du fort furent aussitôt tournés vers les fugitifs, et un bateau chargé de cinquante hommes fut coulé bas ; les autres, craignant le même sort, firent force de voiles pour s'éloigner, laissant leurs compagnons se tirer de là comme ils pourraient. Les trois quarts s'en tirèrent en se noyant, l'autre quart regagna la côte à la nage et fut fait prisonnier par les vainqueurs. On trouva dans le fort dix-neuf pièces de canon, deux mortiers, deux obusiers, une caronade, beaucoup de munitions, et cent cinquante barils de biscuit.

La prise de Scylla mit fin à la campagne ; c'était le seul point où le roi Ferdinand posât encore le pied en Calabre ; et Joseph Napoléon, passé roi depuis dix-huit mois, se trouva ainsi maître de la moitié du royaume de son prédécesseur.

J'avoue que ce fut avec un certain plaisir qu'à l'extrémité de la Péninsule italique je retrouvai la trace des boulets français sur une citadelle de la Grande-Grèce.

L'heure était écoulée : nous avions donné rendez-vous à notre muletier de l'autre côté de la ville. Nous revînmes donc sur la grande route, où, après un instant d'attente, nous fûmes rejoints par notre homme et par ses deux bêtes. En remontant sur mon mulet je m'aperçus qu'on avait touché à mes fontes : ma première idée fut qu'on m'avait volé mes pistolets, mais en levant la couverture je les vis à leur place. Notre guide nous dit alors que c'était seulement le garçon d'écurie qui les avait regardés, pour s'assurer qu'ils étaient chargés, sans doute, et donner sur ce point important des renseignemens à qui de droit. Au reste, nous voyagions depuis trop longtemps au milieu d'une société équivoque pour être pris au dépourvu : nous étions armés jusqu'aux dents et ne quittions pas nos armes, ce qui, joint à la terreur qu'inspirait Milord, nous sauva sans doute des mauvaises rencontres dont nous entendions faire journellement le récit. Au reste, comme je ne me fiais pas beaucoup à mon guide, ce petit événement me fut une occasion de lui dire que, si nous étions arrêtés, la première chose que je ferais serait de lui casser la tête. Cette menace, donnée en manière d'avis, et de l'air le plus tranquille et le plus résolu du monde, parut faire sur lui une très sérieuse impression.

Vers les trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Bagnaria. Là, notre guide nous proposa de faire une halte qui serait consacrée à son dîner et au nôtre. La propositio[n] était trop juste pour ne pas trouver en nous un double écho nous entrâmes dans une espèce d'auberge, et nous deman[-]dâmes qu'on nous servît immédiatement.

Comme, au bout d'une demi-heure, nous ne voyions fair[e] aucuns préparatifs dans la chambre où nous attendions no[-]tre nourriture, je descendis à la cuisine afin de presser l[e] cuisinier. Là il me fut répondu qu'on aurait déjà servi le d[î-]ner à Nos Excellences, mais que notre guide ayant dit qu[e] Nos Excellences coucheraient à l'hôtel, on n'avait pas cr[u] devoir se presser. Comme nous avions fait à peine se[pt] lieues dans la journée, je trouvai la plaisanterie médiocr[e] et je priai le maître de la locanda de nous faire dîner [à] l'instant même, et de prévenir notre muletier de se ten[ir] prêt, lui et ses bêtes, à repartir aussitôt après le repas.

La première partie de cet ordre fut scrupuleusement ex

cutée, deux minutes après l'injonction faite, nous étions à table. Mais il n'en fut pas de même de la seconde : lorsque nous descendîmes, on nous annonça que, notre guide n'étant point rentré, on n'avait pas pu lui faire part de nos intentions, et que, par conséquent, elles n'étaient pas exécutées. Notre résolution fut prise à l'instant même : nous fîmes faire notre compte et celui de nos mulets, nous payâmes total et bonne main ; nous allâmes droit à l'écurie, nous sellâmes nos montures, nous montâmes dessus, et nous dîmes à l'hôte que lorsque le muletier reviendrait, il n'avait qu'à lui dire qu'en courant après nous il nous rejoindrait sur le chemin de Palma. Il n'y avait point à se tromper, ce chemin étant la grande route.

Comme nous atteignions l'extrémité de la ville, nous entendîmes derrière nous des cris perçans ; c'était notre Calabrais qui s'était mis à notre poursuite, et qui n'aurait pas été fâché d'ameuter quelque peu ses compatriotes contre nous. Malheureusement, notre droit était clair : nous n'avions fait que six lieues dans la journée, ce n'était point une étape. Il nous restait encore trois heures de jour à épuiser et sept milles seulement à faire pour arriver à Palma. Nous avions donc le droit d'aller jusqu'à Palma. Notre guide alors essaya de nous arrêter par la crainte, et nous jura que nous ne pouvions pas manquer d'être arrêtés deux ou trois fois en voyageant à une pareille heure ; et, à l'appui de son assertion, il nous montra de loin quatre gendarmes qui sortaient de la ville et conduisaient avec eux cinq ou six prisonniers. Or ces prisonniers n'étaient autres, assurait notre homme, que des voleurs qui avaient été pris la veille sur la route même que nous voulions suivre. A ceci nous répondîmes que, puisqu'ils avaient été pris, ils n'y étaient plus ; et que, d'ailleurs, s'il avait besoin effectivement d'être rassuré, nous demanderions aux gendarmes, qui suivaient la même route, la permission de voyager dans leur honorable société. A une pareille proposition, il n'y avait rien à répondre : force fut donc à notre malheureux guide d'en prendre son parti : nous mîmes nos mules au petit trot, et il nous suivit en gémissant.

Je donne tous ces détails pour que le voyageur qui nous succédera dans ce bienheureux pays sache à quoi s'en tenir une fois pour toutes ; faire ses conditions, par écrit d'abord et avant tout ; puis, ces conditions faites, ne céder jamais sur aucune d'elles. Ce sera une lutte d'un jour ou deux ; mais ces quarante-huit heures passées, votre guide, votre muletier ou votre vetturino aura pris son pli, et, devenu souple comme un gant, il ira de lui-même au-devant de vos désirs. Sinon, on est perdu : on rencontrera à chaque heure une opposition, à chaque pas une difficulté ; un voyage de trois jours en durera huit, et là où l'on aura cru dépenser cent écus on dépensera mille francs.

Au bout de dix minutes nous avions rejoint nos gendarmes. A peine eus-je jeté les yeux sur leur chef, que je reconnus mon brigadier de Scylla : c'était jour de bonheur.

La reconnaissance fut touchante ; mes deux piastres avaient porté leurs fruits. Je n'aurais eu qu'un mot à dire pour faire accoupler mon muletier à un voleur impair qui marchait tout seul. Je ne le dis pas, seulement je fis comprendre d'un signe à ce drôle-là dans quels rapports j'étais avec les autorités du pays.

J'essayai d'interroger plusieurs des prisonniers ; mais par malheur j'étais tombé sur les plus honnêtes gens de la terre : ils ne savaient absolument rien de ce que la justice leur voulait. Ils allaient à Cosenza, parce que cela paraissait faire plaisir à ceux qui les y menaient, mais ils étaient bien convaincus qu'ils seraient à peine arrivés dans la capitale de la Calabre citérieure, qu'on leur ferait des excuses sur l'erreur qu'on avait commise à leur endroit, et qu'on les renverrait chacun chez soi avec un certificat de bonne vie et mœurs.

Voyant que c'était un parti pris, je revins à mon brigadier ; malheureusement lui-même était fort peu au courant des faits et gestes de ses prisonniers ; il savait seulement que tous étaient arrêtés sous prévention de vol à main armée, et que parmi eux trois ou quatre étaient accusés d'assassinat.

Malgré la promesse faite à mon guide, je trouvai la société trop peu choisie pour rester plus longtemps avec elle, et, faisant un signe à Jadin, qui y répondit par un autre, nous mîmes nos mules au trot. Notre guide voulut recommencer ses observations ; mais je priai mon brave brigadier de lui faire à l'oreille une petite morale ; ce qui eut lieu à l'instant même, et ce qui produisit le meilleur effet.

Moyennant quoi nous arrivâmes vers sept heures du soir à Palma sans mauvaise rencontre et sans nouvelles observations.

Rien n'est plus promptement visité qu'une ville de Calabre ; excepté les éternels temples, de Pestum qui restent obstinément debout à l'entrée de cette province, il n'y a pas un seul monument à voir de la pointe de Palinure au cap de Spartinento ; les hommes ont bien essayé, comme partout ailleurs, d'y enraciner la pierre, mais Dieu ne l'a jamais souffert. De temps en temps il prend la Calabre à deux mains, et comme un vanneur fait du blé, il secoue rochers, villes et villages. Cela dure plus ou moins longtemps, puis, lorsqu'il s'arrête, tout est changé d'aspect sur une surface de soixante-dix lieues de long et de trente ou quarante de large. Où il y avait des montagnes il y a des lacs, où il y avait des lacs il y a des montagnes, et où il y avait des villes il n'y a généralement plus rien du tout. Alors, ce qui reste de la population, pareil à une fourmilière dont un voyageur en passant a détruit l'édifice, se remet à l'œuvre ; chacun charrie son moellon, chacun traîne sa poutre ; puis, tant bien que mal et autant que possible, à la place où était l'ancienne ville, on bâtit une ville nouvelle qui, comme chacune des villes qui l'ont précédée, durera ce qu'elle pourra. On comprend qu'avec cette éternelle éventualité de destruction, on s'occupe peu de bâtir selon les règles de l'un des six ordres reconnus par les architectes.

Vous pouvez donc, à moins que vous n'ayez quelque recherche historique, géologique ou botanique à faire, arriver le soir dans une ville quelconque de la Calabre, et en partir le lendemain matin : vous n'aurez rien laissé derrière vous qui mérite la peine d'être vu. Mais, ce qui est digne d'attention dans un pareil voyage, c'est l'aspect sauvage du pays, les costumes pittoresques de ses habitans, la vigueur de ses forêts, l'aspect de ses rochers, et les mille accidens de ses chemins. Or, tout cela se voit dans le jour, tout cela se rencontre sur les routes ; et un voyageur qui, avec une tente et des mulets, irait de Pestum à Reggio sans entrer dans une seule ville, aurait mieux vu la Calabre que celui qui, en suivant la grande route par étapes de trois lieues, aurait séjourné dans chaque ville et dans chaque village.

Nous ne cherchâmes donc aucunement à voir les curiosités de Palma, mais bien à nous assurer la meilleure chambre et les draps les plus blancs de l'auberge de l'*Aigle d'or*, où, pour se venger de nous sans doute, nous conduisit notre guide ; puis, les premières précautions prises, nous fîmes une espèce de toilette pour aller porter à son adresse une lettre que nous avait priés de remettre en passant et en mains propres notre brave capitaine. Cette lettre était destinée à monsieur Piglia, l'un des plus riches négocians en huile de la Calabre.

Nous trouvâmes dans monsieur Piglia non seulement le négociant *pas pier* dont nous avait parlé Pietro, mais encore un homme fort distingué. Il nous reçut comme eût pu le faire un de ses aïeux de la Grande Grèce, c'est-à-dire en mettant à notre disposition sa maison et sa table. A cette proposition courtoise, ma tentation d'accepter l'une et l'autre fut grande, je l'avoue ; j'avais presque oublié les auberges de la Sicile, et je n'étais pas encore familiarisé avec celles de Calabre, de sorte que la vue de la lettre m'avait un peu terrifié ; nous n'en refusâmes pas moins le gîte, retenus par une fausse honte ; mais heureusement il n'y eut pas moyen d'en faire autant du déjeuner offert pour le lendemain. Nous objectâmes bien, à la vérité, la difficulté d'arriver le lendemain soir à Monteléone si nous partions trop tard de Palma ; mais monsieur Piglia détruisit à l'instant même l'objection en nous disant de faire partir le lendemain, dès le matin, le muletier et les mules pour Gioja, et en se chargeant de nous conduire jusqu'à cette ville en voiture, de manière que, trouvant les hommes et les bêtes bien reposés, nous pussions repartir à l'instant même. La grâce avec laquelle nous était faite l'invitation, plus encore que la logique du raisonnement, nous décida à accepter, et il fut convenu que le lendemain, à neuf heures du matin, nous nous mettrions à table, et qu'à dix heures nous monterions en voiture.

Une nouvelle surprise nous attendait en rentrant à l'hôtel : outre toutes les chances que nos chambres par elles-mêmes nous offraient de ne pas dormir, il y avait un bal de noce dans l'établissement. Cela me rappela notre fête de la veille si singulièrement interrompue, notre chorégraphe Agnolo, et la danse du Tailleur. L'idée me vint alors, puisque j'étais forcé de veiller, vu le bruit infernal qui se faisait dans la maison, d'utiliser au moins ma veille. Je fis monter le maître de l'hôtel, et je lui demandai si lui ou quelqu'un de sa connaissance savait, dans tous ses détails, l'histoire de maître Térence le tailleur. Mon hôte me répondit qu'il la savait à merveille, mais qu'il avait quelque chose à m'offrir de mieux qu'un récit verbal : c'était la complainte imprimée qui racontait cette lamentable aventure. La complainte était une trouvaille : aussi déclarai-je que j'en donnerais la somme exorbitante d'un carlin si l'on pouvait me la procurer à l'instant même ; cinq minutes après j'étais possesseur du précieux imprimé. Il est orné d'une gravure coloriée représentant le diable jouant du violon, et maître Térence dansant sur son établi.

Voici l'anecdote :

C'était par un beau soir d'automne ; maître Térence, tailleur à Catanzaro, s'était pris de dispute avec la signora Judith sa femme, à propos d'un macaroni que, depuis quinze

ans que les deux conjoints étaient unis, elle tenait à faire d'une certaine façon, tandis que maître Térence préférait le voir faire d'une autre. Or, depuis quinze ans, tous les soirs à la même heure la même dispute se renouvelait à propos de la même cause.

Mais cette fois la dispute avait été si loin, qu'au moment où maître Térence s'accroupissait sur son établi pour travailler encore deux petites heures, tandis que sa femme au contraire employait ces deux heures à prendre un acompte sur sa nuit, qu'elle dormait d'habitude fort grassement : or, dis-je, la dispute avait été si loin, qu'en se retirant dans sa chambre, Judith avait, par manière d'adieu, lancé à son mari une pelote toute garnie d'épingles, et que le projectile, dirigé par une main aussi sûre que celle d'Hippolyte, avait atteint le pauvre tailleur entre les deux sourcils. Il en était résulté une douleur subite, accompagnée d'un rapide dégorgement de la glande lacrymale ; ce qui avait porté l'exaspération du pauvre homme au point de s'écrier : — Oh ! que je donnerais de choses au diable pour qu'il me débarrassât de toi !

— Eh ! que lui donnerais-tu bien, ivrogne ? s'écria en rouvrant la porte la signora Judith, qui avait entendu l'apostrophe.

— Je lui donnerais, s'écria le pauvre tailleur, je lui donnerais cette paire de culottes que je fais pour don Girolamo, curé de Simmari !

— Malheureux ! répondit Judith en faisant un nouveau geste de menace qui fit que, autant par sentiment de la douleur passée que par crainte de la douleur à venir, le pauvre diable ferma les yeux et porta les deux mains à son visage ; malheureux ! tu ferais bien mieux de glorifier le nom du Seigneur, qui t'a donné une femme qui est la patience même, que d'invoquer le nom de Satan.

Et, soit qu'elle fût intimidée du souhait de son mari, soit que, généreuse dans sa victoire, elle ne voulût point battre un homme atterré, elle referma la porte de sa chambre assez brusquement pour que maître Térence ne doutât point qu'il y eût maintenant un pouce de bois entre lui et son ennemie.

Cela n'empêcha point que maître Térence, qui, à défaut du courage du lion, avait la prudence du serpent, ne restât un instant immobile et la figure couverte des deux mains que Dieu lui avait données comme armes offensives, et que, par une disposition naturelle de la douceur de son caractère, il avait converties en armes défensives. Cependant, au bout de quelques secondes, n'entendant aucun bruit et n'éprouvant aucun choc, il se hasarda à regarder entre ses doigts d'abord, et puis à ôter une main, puis l'autre, puis enfin à porter la vue sur les différentes parties de l'appartement. Judith était bien entrée dans son appartement, et le pauvre tailleur respira en pensant que, jusqu'au lendemain matin, il était au moins débarrassé.

Mais son étonnement fut grand lorsqu'en ramenant ses yeux sur les culottes de don Girolamo, qui reposaient sur ses genoux, déjà à moitié exécutées, il aperçut en face de lui, assis au pied de son établi, un petit vieillard de bonne mine habillé tout de noir, et qui le regardait d'un air goguenard, les deux coudes appuyés sur l'établi et le menton dans ses deux mains.

Le petit vieillard et maître Térence se regardèrent un instant face à face, puis maître Térence rompant le premier le silence :

— Pardon, Votre Excellence, lui dit-il, mais puis-je savoir ce que vous attendez là ?

— Ce que j'attends ! demanda le petit vieillard ; tu dois bien t'en douter.

— Non, le diable m'emporte ! répondit Térence.

A ce mot : le diable m'emporte, il eût fallu voir la joie du petit vieillard ; ses yeux brillèrent comme braise, sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles, et l'on entendit derrière lui quelque chose qui allait et venait en balayant le plancher.

— Ce que j'attends, dit-il, ce que j'attends ?

— Oui, reprit Térence.

— Eh bien ! j'attends mes culottes.

— Comment, vos culottes ?

— Sans doute.

— Mais vous ne m'avez pas commandé de culottes, vous.

— Non, mais tu me les as offert, et je les accepte.

— Moi ! s'écria Térence stupéfait ; moi, je vous ai offert des culottes ? lesquelles ?

— Celles-là, dit le vieillard en montrant du doigt celles auxquelles le tailleur travaillait.

— Celles-là ? reprit maître Térence de plus en plus étonné ; mais celles-là appartiennent à don Girolamo, curé de Simmari.

— C'est-à-dire qu'elles appartenaient à don Girolamo il y a un quart d'heure, mais maintenant elles sont à moi.

— A vous ? reprit maître Térence de plus en plus ébahi.

— Sans doute ; n'as-tu pas dit, il y a dix minutes, que tu donnerais bien ces culottes pour être débarrassé de ta femme ?

— Je l'ai dit, je l'ai dit, et je le répète.

— Eh bien ! j'accepte le marché ; moyennant ces culottes je te débarrasse de ta femme.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur !

— Et quand cela ?

— Aussitôt que je les aurai entre les jambes.

— Oh ! mon gentilhomme, s'écria Térence en pressant le vieillard sur son cœur, permettez-moi de vous embrasser.

— Volontiers, dit le vieillard en serrant à son tour si fortement le tailleur dans ses bras, que celui-ci faillit tomber à la renverse étouffé, et fut un instant à se remettre.

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? demanda le vieillard.

— Que Votre Excellence m'excuse, dit le tailleur qui n'osait se plaindre, mais je crois que c'est la joie. J'ai failli me trouver mal.

— Un petit verre de cette liqueur, cela te remettra, dit le vieillard en tirant de sa poche une bouteille et deux verres.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Térence la bouche ouverte et les yeux étincelans de joie.

— Goûtez toujours, dit le vieillard.

— C'est de confiance, reprit Térence. Et il porta le verre à sa bouche, avala la liqueur d'un trait, et fit claquer sa langue en amateur satisfait.

— Diable ! dit-il.

Soit satisfaction de voir sa liqueur appréciée, soit que l'exclamation par laquelle le tailleur lui avait rendu justice plût au petit vieillard, ses yeux brillèrent de nouveau, sa bouche se fendit de rechef, et l'on entendit, comme la première fois, ce petit frôlement qui était évidemment chez lui une marque de satisfaction. Quant à maître Térence, il semblait qu'il venait de boire un verre de l'élixir de longue vie, tant il se sentait gai, alerte, dispos et valeureux.

— Ainsi vous êtes venu pour cela, ô digne gentilhomme que vous êtes ! et vous vous contenterez d'une paire de culottes ! c'est pour rien ; et aussitôt qu'elles seront faites vous emmènerez ma femme, vraiment ?

— Eh bien ! que fais-tu ? dit le vieillard ; tu te reposes ?

— Eh non ! vous le voyez bien, j'enfile mon aiguille. Tenez, c'est ce qui retardera la livraison de vos culottes ; rien qu'à enfiler son aiguille un tailleur perd deux heures par jour. Ah ! la voilà enfin.

Et maître Térence se mit à coudre avec une telle ardeur qu'on ne voyait pas aller la main, si bien que l'ouvrage avançait avec une rapidité miraculeuse ; mais ce qu'il y avait de plus étonnant dans tout cela, ce qui de temps en temps faisait pousser une exclamation de surprise à maître Térence, c'est que, quoique les points se succédassent avec une rapidité à laquelle lui-même ne comprenait rien, le fil restait toujours de la même longueur : si bien qu'avec ce fil, il pouvait, sans avoir besoin de renfiler son aiguille, achever, non seulement les culottes du vieillard, mais encore coudre toutes les culottes du royaume des Deux-Siciles. Ce phénomène lui donna à penser, et pour la première fois il lui vint à l'idée que le petit vieillard qui était devant lui pourrait bien ne pas être ce qu'il paraissait.

— Diable ! diable ! fit-il tout en tirant son aiguille plus rapidement qu'il n'avait fait encore.

Mais cette fois, probablement, le vieillard saisit la nuance de doute qui se trouvait dans la voix de maître Térence, et aussitôt, empoignant la bouteille au collet :

— Encore une goutte de cet élixir, mon maître, dit-il en remplissant le verre de Térence.

— Volontiers, répondit le tailleur, qui avait trouvé la liqueur trop superfine pour ne pas y revenir avec plaisir : et il avala le second verre avec la même sensualité que le premier.

— Voilà de fameux rosolio, dit-il ; où diable se fait-il ?

Comme ces paroles avaient été dites avec un tout autre accent que celles qui avaient inquiété le petit vieillard, ses yeux se remirent à briller, sa bouche se refendit, et l'on entendit de nouveau ce singulier frôlement qu'avait déjà remarqué le tailleur.

Mais cette fois maître Térence était loin de s'en inquiéter ; l'effet de la liqueur avait été plus souverain encore que la première fois, et l'étranger qu'il avait sous les yeux lui paraissait, quel qu'il fût, venu dans l'intention de lui rendre un trop grand service pour qu'il le chicanât sur l'endroit d'où il venait.

— Où l'on fait cette liqueur ? dit l'étranger.

— Où ? demanda Térence.

— Eh bien ! dans l'endroit même où je compte emmener ta femme.

Térence cligna de l'œil et regarda le vieillard d'un air qui voulait dire : Bon ! je comprends. Et il se remit à l'ouvrage ; mais au bout d'un instant le vieillard étendit la main.

— Eh bien ! eh bien ! lui dit-il, que fais-tu ?

— Ce que je fais ?

— Oui, tu fermes le fond de mes culottes.

— Sans doute, je le ferme.

— Alors, par où passerai-je ma queue?

— Comment, votre queue?

— Certainement, ma queue.

— Ah! c'est donc votre queue qui fait sous la table ce petit frôlement?

— Juste : c'est une mauvaise habitude qu'elle a prise de s'agiter ainsi d'elle-même quand je suis content.

— En ce cas, dit le tailleur en riant de toute son âme, au lieu de s'effrayer comme il l'aurait dû d'une si singulière réponse ; en ce cas, je sais qui vous êtes ; et, du moment que vous avez une queue, je ne serais pas étonné que vous eussiez aussi le pied fourchu, hein?

— Sans doute, dit le petit vieillard, regarde plutôt.

Et levant la jambe, il la passa à travers l'établi comme s'il n'eût eu à percer qu'un simple papier, et montra un pied aussi fourchu que celui d'un bouc.

— Bon! dit le tailleur, bon! Judith n'a qu'à bien se tenir. Et il continua de travailler avec une telle promptitude, qu'au bout d'un instant les culottes se trouvèrent faites.

— Où vas-tu? demanda le vieillard.

— Je vais rallumer le feu afin de chauffer mon fer à presser, et de donner un dernier coup aux coutures de vos culottes.

— Oh! si c'est pour cela ce n'est pas la peine de te déranger.

Et il tira de la même poche dont il avait déjà tiré les verres et la bouteille un éclair qui s'en alla en serpentant allumer un fagot posé sur les chenets, et qui, s'enlevant par la cheminée, illumina pendant quelques secondes tous les environs. Le feu se mit à pétiller, et en une seconde le fer rougit.

— Eh! eh! s'écria le tailleur, que faites-vous donc? vous allez faire brûler vos culottes.

— Il n'y a pas de danger, dit le vieillard ; comme je savais d'avance qu'elles me reviendraient, j'ai fait faire l'étoffe en laine d'amiante.

— Alors c'est autre chose, dit Térence en laissant glisser ses jambes le long de l'établi.

— Où vas-tu? demanda le vieillard.

— Chercher mon fer.

— Attends.

— Comment, que j'attende?

— Sans doute ; est-ce qu'un homme de ton mérite est fait pour se déranger pour un fer!

— Mais il faut bien que j'aille à lui, puisqu'il ne peut venir à moi.

— Bah! dit le vieillard : parce que tu ne sais pas le faire venir.

Alors il tira de sa poche un violon et un archet, et fit entendre quelques accords.

A la première note, le fer s'agita en cadence et vint en dansant jusqu'au pied de l'établi ; arrivé là, le vieillard tira de l'instrument un accord plus aigu, et le fer sauta sur l'établi.

— Diable! dit Térence, voilà un instrument au son duquel on doit bien danser.

— Achève mes culottes, dit le vieillard, et je t'en jouerai un air après.

Le tailleur saisit le fer avec une poignée, retourna les culottes, étendit les coutures sur un rouleau de bois, et les aplatit avec tant d'ardeur qu'elles avaient disparu, et que les culottes semblaient d'une seule pièce. Puis lorsqu'il eut fini :

— Tenez, dit-il au vieillard, vous pouvez vous vanter d'avoir là une paire de culottes comme aucun tailleur de la Calabre n'est capable de vous en faire. Il est vrai aussi, ajouta-t-il à demi-voix, que, si vous êtes homme de parole, vous allez me rendre un service que vous seul pouvez me rendre.

Le diable prit les culottes, les examina d'un air de satisfaction qui ne laissait rien à désirer à l'amour-propre de maître Térence. Puis, après avoir eu la précaution de passer sa queue par le trou ménagé à cet effet, il les fit glisser du bout de ses pieds à leur place naturelle, sans avoir eu la peine d'ôter les anciennes, attendu que, comptant sans doute sur celles-là, il s'était contenté de passer simplement un habit et un gilet ; puis il serra la boucle de la ceinture, boutonna les jarretières, et se regarda avec satisfaction dans le miroir cassé que maître Térence mettait à la disposition de ses pratiques pour qu'elles jugeassent incontinent du talent de leur honorable habilleur. Les culottes allaient comme si, au lieu de prendre mesure sur don Girolamo, on l'avait prise sur le vieillard lui-même.

— Maintenant, dit le vieillard après avoir fait trois ou quatre pliés à la manière des maîtres de danse, pour assouplir le vêtement au moule qu'il recouvrait ; maintenant tu as tenu ta parole, à mon tour de tenir la mienne : et, prenant son violon et son archet, il se mit à jouer un cotillon si vif et si dansant, qu'au premier accord maître Térence se trouva debout sur son établi, comme si la main de l'ange qui portait Habacuc l'avait soulevé par les cheveux, et qu'aussitôt il se mit à sauter avec une frénésie dont, même à l'époque où il passait pour un beau danseur, il n'avait jamais eu l'idée. Mais ce ne fut pas tout, ce délire chorégraphique fut aussitôt partagé par tous les objets qui se trouvaient dans la chambre, la pelle donna la main aux pincettes et les tabourets aux chaises, les ciseaux ouvrirent leurs jambes, les épingles et les aiguilles se dressèrent sur leurs pointes et un ballet général commença, dont maître Térence était le principal acteur, et dont tous les objets environnans étaient les accessoires. Pendant ce temps, le vieillard se tenait au milieu de la chambre, battant la mesure de son pied fourchu, et indiquant d'une voix grêle les figures les plus fantastiques, qui étaient à l'instant même exécutées par le tailleur et ses acolytes, et pressant toujours la mesure de façon que non seulement maître Térence paraissait hors de lui-même, mais encore que la pelle et les pincettes étaient rouges comme si elles sortaient du feu, que les chaises et les tabourets s'échevelaient, et que l'eau coulait le long des ciseaux, des épingles et des aiguilles, comme s'ils étaient en nage ; enfin, à un dernier accord plus violent que les autres, la tête de maître Térence alla frapper le plafond avec une telle violence que toute la maison en fut ébranlée, et que la porte de la chambre à coucher s'ouvrant, la signora Judith parut sur le seuil.

Soit que le terme du ballet fût arrivé, soit que cette apparition stupéfiât le vieillard lui-même, à la vue de la digne femme la musique cessa. Aussitôt maître Térence retomba assis sur son établi, la pelle et les pincettes se couchèrent à côté l'une de l'autre, les tabourets et les chaises se raffermirent sur leurs quatre pieds, les ciseaux rapprochèrent leurs jambes, les épingles se renfoncèrent dans leur pelote, et les aiguilles rentrèrent dans leur étui.

Un silence de mort succéda à l'horrible brouhaha qui depuis un quart d'heure se faisait entendre.

Quant à Judith, la pauvre femme, comme on le comprend bien, était stupéfaite de colère en voyant que son mari profitait de son sommeil pour donner bal chez lui. Mais elle n'était pas femme à contenir sa rage et à rester figée en face d'un pareil outrage : elle sauta sur les pincettes afin d'étriller vigoureusement son mari ; mais, comme de son côté maître Térence était familiarisé avec son caractère, en même temps qu'elle saisissait l'arme avec laquelle elle comptait corriger le délinquant, il sautait, lui, à bas de son établi, et saisissant le diable par sa longue queue, il se fit un rempart de son allié. Malheureusement Judith n'était pas femme à compter ses ennemis, et, comme dans certains momens il fallait qu'elle frappât n'importe sur qui, elle alla droit au vieillard qui la regardait faire de son air goguenard, et, levant sur lui la pincette, elle lui en donna de toute sa force un coup sur le front ; mais ce coup, au grand étonnement de Judith, n'eut d'autre résultat que de faire jaillir de l'endroit frappé une longue corne noire. Judith redoubla et frappa de l'autre côté, ce qui fit à l'instant même jaillir une seconde corne de la même dimension et de la même couleur. A cette double apparition, Judith commença de comprendre à qui elle avait affaire, voulut faire retraite dans sa chambre ; mais au moment où elle allait en franchir le seuil, le vieillard porta son violon à son épaule, posa l'archet sur les cordes et commença un air de valse, mais si jovial, si entraînant, si fascinateur, que, si peu que le cœur de la pauvre Judith fût disposé à la danse, son corps, forcé d'obéir, sauta du seuil de la porte au milieu de la chambre, et se mit à valser frénétiquement, bien qu'elle jetât les hauts cris et s'arrachât les cheveux de désespoir ; tandis que Térence, sans lâcher la queue du diable, tournait sur lui-même, et que les pelles, les pincettes, les chaises, les tabourets, les ciseaux, les épingles et les aiguilles reprenaient part au ballet diabolique. Cela dura dix minutes ainsi, pendant lesquelles le vieux gentilhomme eut l'air de fort s'amuser des cris et des contorsions de Judith, qui, à la dernière mesure, finit, comme avait fait Térence, par tomber haletante sur le carreau, en même temps que tous les autres meubles, auxquels la tête tournait, roulaient pêle-mêle dans la chambre.

— Maintenant, dit le musicien avec une petite pause, comme tout cela n'est qu'un prélude et que je suis homme de parole, vous allez, mon cher Térence, ouvrir la porte ; je vais jouer un petit air pour Judith toute seule, et nous allons nous en aller danser ensemble en plein air.

Judith poussa un cri terrible en entendant ces paroles et essaya de fuir ; mais au même instant un air nouveau retentit, et Judith, entraînée par une puissance surnaturelle, se remit à sauter avec une vigueur nouvelle tout en suppliant maître Térence, par tout ce qu'il avait de plus sacré au monde, de ne point souffrir que le corps et l'âme de sa pauvre femme suivissent un pareil guide ; mais le tailleur, sourd aux cris de Judith, comme si souvent Judith

avait été sourde aux siens, ouvrit la porte comme le lui avait commandé le gentilhomme cornu : aussitôt le vieillard s'en alla, sautillant sur ses pieds fourchus, et tirant une langue rouge comme flamme, suivi par Judith, qui se tordait les bras de désespoir tandis que ses jambes battaient les entrechats les plus immodérés et les bourrées les plus frénétiques. Le tailleur les suivit quelque temps pour voir où ils allaient comme cela et il les vit d'abord traver en dansant un petit jardin puis s'enfoncer dans une ruelle qui donnait sur la mer, puis enfin disparaître dans l'obscurité. Quelque temps encore il entendit le son strident du violon, le rire aigre du vieillard et les cris désespérés de Judith : mais tout à coup, musique, rires, gémissemens cessèrent ; un bruit comme celui d'une enclume rougie qu'on plongerait dans l'eau, leur succéda ; un éclair rapide et bleuâtre sillonna le ciel, répandant une effroyable odeur de soufre par toute la contrée, puis tout rentra dans le silence et dans l'obscurité.

Térence rentra chez lui, referma la porte à double tour, remit pelotes, pincettes, tabourets, chaises, ciseaux, épingles et aiguilles à leur place et alla se coucher en bénissant à la fois Dieu et le diable de ce qui venait de lui arriver.

Le lendemain, et après avoir dormi comme cela ne lui était pas arrivé depuis dix ans, Térence se leva, et, pour se rendre compte du chemin qu'avait pris sa femme, il suivit les traces du vieux gentilhomme, ce qui était on ne peut plus facile, son pied fourchu ayant laissé son empreinte d'abord dans le jardin, ensuite dans la petite ruelle, et enfin sur le sable du rivage, où il s'était perdu dans la frange d'écume qui bordait la mer.

Depuis ce moment, Térence le tailleur est l'homme le plus heureux de la terre, et n'a pas manqué, un seul jour, à ce qu'il assure, de prier soir et matin pour le digne gentilhomme qui est si généreusement venu à son aide dans son affliction.

Je ne sais si ce fut Dieu ou le diable qui s'en mêla, mais je fus loin d'avoir une nuit aussi tranquille que celle dont avait joui le bonhomme Térence la nuit du départ de sa femme ; aussi à sept heures du matin étais-je dans les rues de Palma.

Comme je l'avais présumé, il n'y avait absolument rien à voir ; toutes les maisons étaient de la veille et les deux ou trois églises où nous entrâmes datent d'une vingtaine d'années ; il est vrai qu'en échange on a du rivage de la mer, réunie dans un seul panorama, la vue de toutes les îles Ioniennes.

A neuf heures moins un quart nous nous rendîmes chez monsieur Piglia : le déjeuner était prêt, et au moment où nous entrâmes il donna l'ordre de mettre les mules à la voiture. Nous avions cru d'abord que monsieur Piglia nous confierait tout bonnement à son cocher ; mais point : avec une grâce toute particulière il prétendit avoir à Gioja une affaire pressante, et, quelles que fussent nos instances, il n'y eut pas moyen de l'empêcher de nous accompagner.

Monsieur Piglia avait raison de dire que nous réparerions le temps perdu : en moins d'une heure nous fîmes les huit milles qui séparent Palma de Gioja. A Gioja nous trouvâmes notre muletier et nos mulets, qui étaient arrivés depuis une demi-heure et qui étaient repus et reposés. L'étape était énorme jusqu'à Monteleone : nous prîmes congé de monsieur Piglia, nous enfourchâmes nos mules et nous partîmes.

En sortant de Gioja, au lieu de suivre les bords de la mer qui ne pouvaient guère rien nous offrir de nouveau, nous prîmes la route de la montagne, plus dangereuse, nous assura-t-on, mais aussi plus pittoresque. D'ailleurs nous étions si familiarisés avec les menaces de danger qui ne se réalisaient jamais sérieusement, que nous avions fini par les regarder comme entièrement chimériques. Au reste, le paysage était superbe, partout il conservait un caractère de grandeur sauvage qui s'harmoniait parfaitement avec les rares personnages qui le vivifiaient. Tantôt c'était un médecin faisant ses visites à cheval, avec son fusil en bandoulière et sa giberne autour du corps ; tantôt c'était le pâtre calabrais drapé dans son manteau déguenillé, se tenant debout sur quelque rocher dominant la route, et pareil à une statue qui aurait des yeux vivans, nous regardant passer à ses pieds sans curiosité et sans menace, insouciant comme tout ce qui est sauvage, puissant comme tout ce qui est libre, calme comme tout ce qui est fort ; tantôt enfin c'étaient des familles tout entières dont les trois générations émigraient à la fois : la mère assise sur un âne tenant d'un bras son enfant et de l'autre une vieille guitare, tandis que les vieillards menaient l'animal par la bride, et que les jeunes gens portant sur leurs épaules des instrumens de labourage, chassaient devant eux un cochon destiné à succéder probablement aux provisions épuisées. Une fois nous rencontrâmes, à une lieue près d'un de ces groupes qui nous avait paru marcher avec une célérité remarquable, le véritable propriétaire de l'animal nomade, qui nous arrêta pour nous demander si nous n'avions pas rencontré une troupe de bandits calabrais qui emmenaient sa truie. A la description qu'il nous fit de la pauvre bête qui, selon lui, était près de mettre bas, il nous fut impossible de méconnaître les voleurs dans les derniers bipèdes et le cochon dans le dernier quadrupède que nous avions rencontrés ; nous donnâmes au requérant les renseignemens que notre conscience ne nous permettait pas de lui taire, et nous le vîmes repartir au galop à la poursuite de la tribu voyageuse.

Un quart de lieue en avant de Rosarno, nous trouvâmes un si délicieux paysage à la manière du Poussin, avec une prairie pleine de bœufs au premier plan, et au second une forêt de châtaigniers du milieu de laquelle se détachait sur une partie d'azur un clocher d'une forme charmante, tandis qu'une ligne de montagnes sombres formait le troisième plan, que Jadin réclama son droit de halte, ce droit qui lui était toujours accordé sans conteste. Je le laissai s'établir à son point de vue, et je me mis à chasser dans la montagne. Nous gagnâmes à cet arrangement un charmant dessin pour notre album et deux perdrix rouges pour notre souper.

En arrivant à Rosarno notre guide renouvela ses instances habituelles pour que nous n'allassions pas plus avant. Mais comme ses mules venaient de se reposer une heure, et que, grâce à une maison située sur la route et où il s'était procuré à nos dépens un sac d'avoine, elles avaient fait un excellent repas, nous eûmes l'air de ne pas entendre, et nous continuâmes notre route jusqu'à Mileto. A Mileto ce fut un véritable désespoir quand nous lui réitérâmes notre intention irrévocable d'aller coucher à Monteleone : il était sept heures du soir, et nous avions encore sept milles à faire ; de sorte que, comme on le comprend bien, nous ne pouvions cette fois manquer d'être arrêtés. Pour comble de malheur, en traversant la grande place de Mileto, j'aperçus un tombeau antique représentant la mort de Penthésilée. Ce fut moi, à mon tour, qui réclamai un croquis, et une demi-heure s'écoula, au grand désespoir de notre guide, en face de cette pierre, où il assura qu'il ne voyait cependant rien de bien digne de nous arrêter.

Il était nuit presque close lorsque nous sortîmes de la ville, et je dois le dire à l'honneur de notre pauvre muletier, à un quart de lieue au delà des dernières maisons, la route s'escarpait si brusquement dans la montagne et s'enfonçait dans un bois de châtaigniers si sombre, que nous-mêmes nous ne pûmes nous empêcher d'échanger un coup d'œil, et par un mouvement simultané de nous assurer que les capsules de nos fusils et de nos pistolets étaient bien à leurs places. Ce ne fut pas tout ; jugeant qu'il était inutile de faire aussi par trop beau jeu à ceux qui pourraient avoir de mauvaises intentions sur nous, nous descendîmes de nos montures, nous en remîmes les brides aux mains de notre guide, nous fîmes passer nos pistolets de nos fontes à nos ceintures, et, après avoir fait prendre à nos mules le milieu de la route, nous nous plaçâmes au milieu d'elles, de sorte que de chaque côté elles nous tenaient lieu de rempart : mais je dois dire en l'honneur des Calabrais que cette précaution était parfaitement inutile. Nous fîmes nos sept milles sans rencontrer autre chose que des pâtres ou des paysans qui, au lieu de nous chercher noise, s'empressèrent de nous saluer les premiers de l'éternel *buon viaggio*, que notre guide n'entendait jamais sans frissonner des pieds à la tête.

Nous arrivâmes à Monteleone, à nuit close, ce qui fit que notre prudent muletier nous arrêta au premier bouchon qu'il rencontra ; comme on voyait à peine à quatre pas devant soi, il n'y avait pas moyen de chercher mieux.

Dieu préserve mon plus mortel ennemi d'arriver à Monteleone à l'heure où nous arrivâmes, et de s'arrêter chez maître Antonio Adamo.

A Monteleone nous commençâmes à entendre parler du tremblement de terre qui avait, trois jours auparavant, si inopinément interrompu notre bal. La secousse avait été assez violente, et quoique aucun accident sérieux ne fût arrivé, les Montéléoniens avaient eu un instant grand'peur de voir se renouveler la catastrophe qui, en 1783, avait entièrement détruit la ville.

Nous passâmes chez maître Adamo une des plus mauvaises nuits que nous eussions encore passées. Quant à moi, je fis mettre successivement trois paires de draps différentes à mon lit ; encore la virginité de cette troisième paire me parut-elle si douteuse, que je me décidai à me coucher tout habillé.

Le lendemain, au point du jour, nous fîmes seller nos mules et nous partîmes pour le Pizzo. En arrivant au haut de la chaîne de montagnes qui courait à notre gauche, nous retrouvâmes la mer et assise au bord du rivage, la ville historique que nous venions y chercher.

Mais ce qu'à notre grand regret nous cherchâmes inutilement dans le port, ce fut notre speronare. En effet, en consultant la fumée de Stromboli, qui s'élevait à une tren-

taine de milles devant nous au milieu de la mer, nous vîmes que le vent n'avait point changé et venait du nord.

Par un étrange hasard, nous entrions au Pizzo le jour du vingtième anniversaire de la mort de Murat.

LE PIZZO

Il y a certaines villes inconnues où il arrive tout à coup de ces catastrophes si inattendues, si retentissantes et si terribles, que leur nom devient tout à coup un nom européen, et qu'elles s'élèvent au milieu du siècle comme un de ces jalons historiques plantés par la main de Dieu pour l'éternité : tel est le sort du Pizzo. Sans annales dans le passé et probablement sans histoire dans l'avenir, il vit de son illustration d'un jour, et est devenu une des stations homériques de l'Iliade napoléonienne.

On n'ignore pas, en effet, que c'est dans la ville du Pizzo que Murat vint se faire fusiller, là que cet autre Ajax trouva une mort obscure et sanglante, après avoir cru un instant que, lui aussi, il échapperait malgré les dieux.

Un mot sur cette fortune si extraordinaire que, malgré le souvenir des fautes qui s'attachent au nom de Murat, ce nom est devenu en France le plus populaire de l'Empire après celui de Napoléon.

Ce fut un sort étrange que celui-là : né dans une auberge, élevé dans un pauvre village, Murat parvient, grâce à la protection d'une famille noble, à obtenir une bourse au collège de Cahors, qu'il quitte bientôt pour aller terminer ses études au séminaire de Toulouse. Il doit être prêtre, il est déjà sous-diacre, on l'appelle l'abbé Murat, lorsque, pour une faute légère dont il ne veut pas demander pardon, on le renvoie à la Bastide. Là il retrouve l'auberge paternelle, dont il devient un instant le premier domestique. Bientôt cette existence le lasse. Le 12e régiment de chasseurs passe devant sa porte, il va trouver le colonel et s'engage. Six mois après il est maréchal des logis ; mais une faute contre la



Eh bien! que fais-tu? dit le vieillard, tu te reposes!

discipline l'a fait chasser du régiment comme il a été chassé du séminaire. Une seconde fois son père le voit revenir, et ne le reçoit qu'à la condition qu'il reprendra son rang parmi ses serviteurs. En ce moment la garde constitutionnelle de Louis XVI est décrétée, Murat est désigné pour en faire partie ; il part avec un de ses camarades, et arrive avec lui à Paris. Le camarade se nomme Bessières : ce sera le duc d'Istrie.

Bientôt Murat quitte la garde constitutionnelle, comme il a quitté le séminaire, comme il a quitté son premier régiment. Il entre dans les chasseurs avec le grade de sous-lieutenant. Un an après il est lieutenant colonel. C'est alors un révolutionnaire enragé ; il écrit au club des Jacobins pour changer son nom de Murat en celui de Marat. Sur ces entrefaites, le 9 thermidor arrive, et, comme le club des Jacobins n'a pas eu le temps de faire droit à sa demande, Murat garde son nom.

Le 13 vendémiaire arrive. Murat se trouve sous les ordres de Bonaparte. Le jeune général flaire l'homme de guerre. Il a le commandement de l'armée d'Italie. Murat sera son aide de camp.

Alors Murat grandit avec l'homme à la fortune duquel il s'est attaché. Il est vrai que Murat est de toutes les victoires ; il charge le premier à la tête de son régiment ; il monte le premier à l'assaut ; il entre premier dans les villes. Aussi est-il fait successivement, et en moins de six ans, général de divison, général en chef, maréchal de l'empire, prince, grand-amiral, grand-aigle de la Légion d'honneur, grand duc de Berg, roi de Naples. Celui qui voulait s'appeler *Murat* va s'appeler *Joachim Napoléon*.

Mais le roi des Deux Siciles est toujours le soldat de Rivoli et le général d'Aboukir. Il a fait de son sabre un sceptre, et de son casque une couronne ; voilà tout. Ostrowno, Smolensk et la Moscowa le retrouvent tel que l'avaient connu la Corona et le Tagliamento ; et le 16 septembre 1812 il entra le premier à Moscou, comme le 13 novembre 1805 il est entré le premier à Vienne.

Ici s'arrête la vie glorieuse et triomphante. Moscou est l'apogée de la grandeur de Murat et de Napoléon. Mais l'un est un héros, l'autre n'est qu'un homme. Napoléon va tomber, Murat va descendre.

Le 5 décembre 1812, Napoléon remet le commandement de l'armée à Murat. Napoléon a fait Murat ce qu'il est ; Murat lui doit tout, grades, position, fortune ; il lui a donné sa sœur et un trône. A qui se fiera Napoléon, s'il ne se fie point à Murat, ce garçon d'auberge qu'il a fait roi ?

L'heure des trahisons va venir ; Murat la devance, Murat quitte l'armée, Murat tourne le dos à l'ennemi, Murat l'invincible est vaincu par la peur de perdre son trône. Il arrive à Naples pour marchander sa couronne aux ennemis de la France ; des négociations se nouent avec l'Autriche et la Russie. Que le vainqueur d'Austerlitz et de Marengo tombe maintenant, qu'importe ! le fuyard de Wilna restera debout.

Mais Napoléon a frappé du pied le sol, et 300 000 soldats en sont sortis. Le géant terrassé a touché sa mère, et comme Antée il est debout pour une nouvelle lutte. Murat écoute avec inquiétude ce canon septentrional qui retentit encore au fond de la Saxe quand il croit l'étranger au cœur de la France. Deux noms de victoire arrivent jusqu'à lui et le font tressaillir : Lutzen, Bautzen. A ce bruit, Joachim redevient Murat : il redemande son sabre d'honneur et son cheval de bataille. De la même course dont il avait fui, le voilà qui accourt. Il était, disait-on, dans son palais de Caserte ou de Chiaramonte ; non pas, il coupe les routes de Freyberg et de Pyrna ; non pas, il est à Dresde, où il écrase toute une aile de l'armée ennemie. Pourquoi Murat ne fut-il pas tué à Bautzen comme Duroc, ou ne se noya-t-il pas à Leipsick comme Poniatowski ?

Il n'eût pas signé le 11 janvier 1814, avec la cour de Vienne, le traité par lequel il s'engageait à fournir aux alliés 30.000 hommes et à marcher à leur tête contre la France.

Moyennant quoi il resta roi de Naples, tandis que Napoléon devenait souverain de l'île d'Elbe.

Mais un jour Joachim s'aperçoit qu'à son tour son nouveau trône s'ébranle et vacille au milieu des vieux trônes. L'antique famille des rois rougit du parvenu que Napoléon l'a forcée de traiter en frère. Les Bourbons de France ont demandé à Vienne la déchéance de Joachim.

En même temps, un bruit étrange se répand. Napoléon a quitté l'île d'Elbe et marche sur Paris. L'Europe le regarde passer.

Murat croit que le moment est venu de faire contrepoids à cet événement qui fait pencher le monde. Il a rassemblé sourdement 70 000 hommes, il se rue avec eux sur l'Autriche ; mais ces 70 000 hommes ne sont plus des Français. Au premier obstacle auquel il se heurte, il se brise. Son armée disparaît comme une fumée. Il revient seul à Naples, se jette dans une barque, gagne Toulon, et vient demander l'hospitalité de l'exil à celui qu'il a trahi.

Napoléon se contente de lui répondre : — Vous m'avez perdu deux fois ; la première, en vous déclarant contre moi ; la seconde, en vous déclarant pour moi. Il n'y a plus rien de commun entre le roi de Naples et l'empereur des Français. Je vaincrai sans vous, ou je tomberai sans vous.

A partir de ce moment, Joachim cessa d'exister pour Napoléon. Une seule fois, lorsque le vainqueur de Ligny poussait ses cuirassiers sur le plateau du mont Saint-Jean, et qu'il les voyait successivement s'anéantir sur les carrés anglais, il murmura : — Ah ! si Murat était ici !...

Murat avait disparu. Nul ne savait ce que Murat était devenu ; il ne devait reparaître que pour mourir.

Entrons au Pizzo.

Comme on le comprend bien, le Pizzo, ainsi qu'Avignon, était pour moi presque un pèlerinage de famille. Si le maréchal Brune était mon parrain, le roi de Naples était l'ami de mon père. Enfant, j'ai tiré les favoris de l'un et les moustaches de l'autre, et plus d'une fois j'ai caracolé sur le sabre du vainqueur de Fribourg, coiffé du bonnet aux plumes éclatantes du héros d'Aboukir.

Je venais donc recueillir une à une, si je puis le dire, les dernières heures d'une des plus cruelles agonies dont les fastes de l'histoire aient conservé le souvenir.

J'avais pris toutes mes précautions d'avance. A Vulcano, on se le rappelle, les fils du général Nunziante m'avaient donné une lettre de recommandation pour le chevalier Alcala. Le chevalier Alcala, général du prince de l'Infantado, se trouvait en 1817 au Pizzo qu'il habite encore, et il avait rendu à Murat prisonnier tous les services qu'il avait pu lui rendre. Pendant tous les jours de sa captivité il lui avait fait visite, et enfin il avait pris congé de lui dans un dernier adieu, quelques instans avant sa mort.

J'eus à peine remis à monsieur le chevalier Alcala la lettre de recommandation dont j'étais porteur, qu'il comprit l'intérêt que je devais prendre aux moindres détails de la catastrophe dont je voulais me faire l'historien, et qu'il mit tous ses souvenirs à ma disposition.

D'abord nous commençâmes par visiter le Pizzo.

Le Pizzo est une petite ville de 15 ou 1.800 âmes, bâtie sur le prolongement d'un des contreforts de la grande chaîne de montagnes qui part des Apennins, un peu au-dessus de Potenza, et s'étend jusqu'à Reggio en divisant toute la Calabre. Comme à Scylla, ce contrefort étend jusqu'à la mer une longue arête de rochers, sur le dernier desquels est bâtie la citadelle.

Des deux côtés, le Pizzo domine donc la plage de la hauteur d'une centaine de pieds. A sa droite est le golfe de Sainte-Euphémie, à sa gauche est la côte qui s'étend jusqu'au cap Lambroni.

Au milieu du Pizzo est une grande place de forme à peu près carrée, mal bâtie, et à laquelle aboutissent trois ou quatre rues tortueuses. A son extrémité méridionale, cette rue est ornée de la statue du roi Ferdinand, père de la reine Amélie et grand-père du roi de Naples actuel.

Des deux côtés de cette place il faut descendre pour arriver à la mer ; à droite, on descend par une pente douce et sablonneuse ; à gauche, par un escalier cyclopéen, formé, comme celui de Caprée, de larges dalles de granit.

Cet escalier descendu, on se trouve sur une plage parsemée de petites maisons ombragées de quelques oliviers ; mais, à soixante pas du rivage, toute verdure manque, et l'on ne trouve plus qu'une nappe de sable, sur laquelle on enfonce jusqu'aux genoux.

Ce fut de cette petite plage que, le 8 octobre 1815, trois ou quatre pêcheurs, qui venaient de tendre leurs filets, qu'ils ne comptaient pas utiliser de la journée, attendu que ce 8 octobre était un dimanche, aperçurent une petite flottille composée de trois bâtimens, qui après avoir paru hésiter un instant sur la route qu'ils devaient suivre, se dirigèrent tout à coup vers le Pizzo. A cinquante pas du rivage à peu près, les trois bâtimens mirent en panne ; une chaloupe fut mise à la mer ; trente et une personnes y descendirent, et la chaloupe s'avança aussitôt vers la côte. Trois hommes se tenaient debout à la proue : le premier de ces trois hommes était Murat ; le second, le général Franceschetti, et le troisième l'aide de camp Campana. Les autres individus qui chargeaient la chaloupe étaient vingt-cinq soldats et trois domestiques.

Quant à la flottille, dans laquelle était le reste des troupes et le trésor de Murat, elle était restée sous le commandement d'un nommé Barbara, Maltais de naissance, que Murat avait comblé de bontés, et qu'il avait nommé son amiral.

En arrivant près du rivage, le général Franceschetti voulut sauter à terre ; mais Murat l'arrêta en lui posant la main sur la tête et en lui disant :

— Pardon, général, mais c'est à moi de descendre le premier.

A ces mots il s'élança et se trouva sur la plage. Le général Franceschetti sauta après Murat, et Campana après Franceschetti ; les soldats débarquèrent ensuite, puis les valets.

Murat était vêtu d'un habit bleu, brodé d'or au collet, sur la poitrine et aux poches ; il avait un pantalon de casimir blanc, des bottes à l'écuyère, une ceinture à laquelle était passée une paire de pistolets, un chapeau brodé comme l'habit, garni de plumes, et dont la ganse était formée de quatorze diamans qui pouvaient valoir chacun mille écus à peu près ; enfin, sous son bras gauche il portait roulée son ancienne bannière royale, autour de laquelle il comptait rallier de nouveaux partisans.

A la vue de cette petite troupe les pêcheurs s'étaient retirés. Murat trouva donc la plage déserte. Mais il n'y avait pas à se tromper ; de l'endroit où il était débarqué il voyait parfaitement l'escalier gigantesque qui conduit à la place ; il donna l'exemple à sa petite troupe en se mettant à sa tête et en marchant droit à la ville.

Au milieu de l'escalier à peu près, il se retourna pour jeter un coup d'œil sur la flottille ; il vit la chaloupe qui rejoignait le bâtiment ; il crut qu'elle retournait faire un nouveau chargement de soldats, et continua de monter.

Comme il arrivait sur la place dix heures sonnaient. La place était encombrée de peuple : c'était l'heure où l'on allait commencer la messe.

L'étonnement fut grand lorsque l'on vit déboucher la petite troupe conduite par un homme si richement vêtu, par un général et par un aide de camp. Murat pénétra jusqu'au milieu de la place sans que personne le reconnût, tant on était loin de s'attendre à le revoir jamais. Murat cependant était venu au Pizzo cinq ans auparavant, et à l'époque où il était roi.

Mais si personne ne le reconnut, il reconnut, lui, parmi les paysans, un ancien sergent qui avait servi dans sa garde à Naples. Murat, comme la plupart des souverains, avait la mémoire des noms. Il marcha droit à l'ex-sergent, lui mit la main sur l'épaule, et lui dit : — Tu t'appelles Tavella ?

— Oui, dit celui-ci ; que me voulez-vous ?

— Tavella, ne me reconnais-tu pas ? continua Murat.

Tavella regarda Murat, mais ne répondit point.

— Tavella, je suis Joachim Murat, dit le roi. A toi l'honneur de crier le premier *Vive Joachim !*

La petite troupe de Murat cria à l'instant *Vive Joachim !* mais le Calabrais resta immobile et silencieux, et pas un des assistans ne répondit par un seul cri aux acclamations dont leur ancien roi avait donné lui-même le signal ; bien au contraire, une rumeur sourde commençait à courir dans la foule. Murat comprit ce frémissement d'orage, et s'adressant de nouveau au sergent :

— Tavella, lui dit-il, va me chercher un cheval, et, de sergent que tu étais, je te fais capitaine.

Mais Tavella s'éloigna sans répondre, s'enfonça dans une des rues tortueuses qui aboutissent à la place, rentra chez lui et s'y renferma.

Pendant ce temps, Murat était demeuré sur la place, où la foule devenait de plus en plus épaisse. Alors le général Franceschetti, voyant qu'aucun signe amical n'accueillait le roi, et que tout au contraire les figures sévères des assistans s'assombrissaient de minute en minute, s'approcha du roi :

— Sire, lui dit-il, que faut-il faire ?

— Crois-tu que cet homme m'amènera un cheval ?

— Je ne le crois point, dit Franceschetti.

— Alors, allons à pied à Monteleone.

— Sire, il serait plus prudent peut-être de retourner à bord.

— Il est trop tard, dit Murat ; les dés sont jetés, que ma destinée s'accomplisse : A Monteleone !

— A Monteleone ! répéta toute la troupe ; et elle suivit le roi qui, lui montrant le chemin, marchait à sa tête.

Le roi prit, pour aller à Monteleone, la route que nous venions de suivre nous-mêmes pour venir de cette ville au Pizzo ; mais déjà, et dans cette circonstance suprême, il y avait trop de temps perdu. En même temps que Tavella, trois ou quatre hommes s'étaient esquivés, non pas pour s'enfermer chez eux comme l'ex-sergent de la garde napolitaine, mais pour prendre leurs fusils et leurs gibernes, ces éternels compagnons du Calabrais. L'un de ces hommes, nommé Georges Pellegrino, à peine armé, avait couru chez un capitaine de gendarmerie nommé Trenta Capelli, dont les soldats étaient à Cosenza, mais qui se trouvait, lui, momentanément dans sa famille au Pizzo, et lui avait raconté ce qui venait d'arriver, en lui proposant de se mettre à la tête de la population et d'arrêter Murat. Trenta Capelli avait aussitôt compris quels avantages résulteraient immanquablement pour lui d'un pareil service rendu au gouvernement. Il était en uniforme, tout prêt d'assister à la messe ; il s'élança de chez lui, suivi de Pellegrino, courut sur la place, proposa à toute la population, déjà en rumeur, de se mettre à la poursuite de Murat. Le cri : *Aux armes !* retentit aussitôt ; chacun se précipita dans la première maison venue, en sortit avec un fusil, et, guidée par Trenta Capelli et Georges Pellegrino, toute cette foule s'élança sur la route de Monteleone, coupant la retraite à Murat et à sa petite troupe.

Murat avait atteint le pont qui se trouve à trois cents pas à peu près en avant du Pizzo, lorsqu'il entendit derrière lui les cris de toute cette meute qui aboyait sur sa voie ; il se retourna, et, comme il ne savait pas fuir, il attendit.

Trenta Capelli marchait en tête. Lorsqu'il vit Murat s'arrêter, il ne voulut pas perdre l'occasion de le faire prisonnier de sa main ; il fit donc signe à la population de se tenir où elle était, et s'avançant seul contre Murat, qui de son côté s'avançait seul vers lui :

— Vous voyez que la retraite vous est coupée, lui dit-il ; vous voyez que nous sommes trente contre un, et que par conséquent, il n'y a pas moyen pour vous de résister ; rendez-vous donc, et vous épargnerez l'effusion du sang.

— J'ai quelque chose de mieux que cela à vous offrir, dit à son tour Murat ; suivez-moi, réunissez-vous à moi avec cette troupe, et il y a les épaulettes de général pour vous, et pour chacun de ces hommes cinquante louis.

— Ce que vous me proposez est impossible, dit Trenta Capelli, nous sommes tous dévoués au roi Ferdinand à la vie et à la mort ; vous ne pouvez en douter, pas un d'eux n'a répondu à votre cri de *Vive Joachim !* n'est-ce pas ? Ecoutez.

Et Trenta Capelli, levant son épée en l'air, cria :

— *Vive Ferdinand !*

— *Vive Ferdinand !* répéta d'une seule voix toute la population, à laquelle commençaient à se mêler les femmes et les enfans, qui accouraient et s'amassaient à l'arrière-garde.

— Il en sera donc ce que Dieu voudra, dit Joachim, mais je ne me rendrai pas.

— Alors, dit Trenta Capelli, que le sang retombe sur ceux qui le feront couler.

— Dérangez-vous, capitaine, dit Murat, vous empêchez cet homme de m'ajuster.

Et il montra du doigt Georges Pellegrino qui le mettait en joue.

Trenta Capelli se jeta de côté, le coup partit, mais Murat n'en fut point atteint.

Alors Murat comprit que si un seul coup de fusil était tiré de son côté, une boucherie allait commencer, dans laquelle lui et ses hommes seraient mis en morceaux ; il voyait qu'il s'était trompé sur l'esprit des Calabrais ; il n'avait plus qu'une ressource, celle de regagner sa flottille. Il fit un signe à Franceschetti et à Campana, et s'élançant du haut du pont sur la plage, c'est-à-dire d'une hauteur de trente à trente-cinq pieds à peu près, il tomba dans le sable sans se faire aucun mal. Campana et Franceschetti sautèrent après lui et eurent le même bonheur que lui. Tous trois alors se mirent à courir vers le rivage au milieu des vociférations de toute la populace qui, n'osant les suivre par le même chemin, redescendit en hurlant vers le Pizzo pour regagner le large escalier dont nous avons parlé et qui conduit à la plage.

Murat se croyait sauvé car il comptait retrouver la chaloupe sur le rivage et la flottille à la place où il l'avait laissée, mais en levant les yeux vers la mer, il vit la flottille qui l'abandonnait et gagnait le large, emmenant la chaloupe amarrée à la proue du navire amiral que montait Barbara. Ce misérable livrait son maître pour s'emparer de trois millions qu'il savait être dans la chambre du roi.

Murat ne put croire à tant de trahison : il mit son drapeau au bout de son épée et fit des signaux, mais les signaux restèrent sans réponse. Pendant ce temps, les balles de ceux qui étaient restés sur le pont pleuvaient autour de lui, tandis qu'on commençait à voir déboucher par la place la tête de la colonne qui s'était mise à la poursuite des fugitifs. Il n'y avait pas de temps à perdre, une seule chance de salut restait, c'était de pousser à la mer une barque qui s'en trouvait à vingt pas, et de faire force de rames vers la flottille, qui, alors, reviendrait sans doute au secours du roi. Murat et ses compagnons se mirent donc à pousser la barque avec l'énergie du désespoir. La barque glissa sur le sable et atteignit l'eau ; en ce moment, une décharge partit, et Campana tomba mort. Trenta Capelli, Pellegrino et toute leur suite n'étaient plus qu'à cinquante pas de la barque. Franceschetti sauta dedans, et de l'impulsion qu'il lui donna l'éloigna de deux ou trois pas du rivage. Murat voulut sauter à son tour, mais, par une de ces petites fatalités qui brisent les hautes fortunes, les éperons de ses bottes à l'écuyère restèrent accrochés dans un filet qui était étendu sur la plage. Arrêté dans son élan, Murat ne put atteindre la barque, et tomba le visage dans l'eau. Au même instant, et avant qu'il eût pu se relever, toute la population était sur lui ; en une seconde ses épaulettes furent arrachées, son habit en lambeaux et sa figure en sang. La curée royale se fût faite à l'instant même, et chacun en eût emporté son morceau à belles dents, si Trenta Capelli et Georges Pellegrino ne fussent parvenus à le couvrir de leurs corps. On remonta en tumulte l'escalier qui conduisait à la ville. En passant au pied de la statue de Ferdinand, les vociférations redoublèrent. Trenta Capelli et Pellegrino virent que Murat serait massacré s'ils ne le tiraient pas au plus vite des mains de cette populace ; ils l'entraînèrent vers le château, y entrèrent avec lui, se firent ouvrir la porte de la première prison venue, le poussèrent dedans, et la refermèrent sur lui. Murat alla rouler tout étourdi sur le parquet, se releva, regarda autour de lui ; il était au milieu d'une vingtaine d'hommes prisonniers comme lui, mais prisonniers pour vols et pour assassinats. L'ex-grand-duc de Berg, l'ex-roi de Naples, le beau-frère de Napoléon, était dans le cachot des condamnés correctionnels.

Un instant après le gouverneur du château entra ; il se nommait Mattei, et comme il était en uniforme, Murat le reconnut pour ce qu'il était.

— Commandant, s'écria alors Murat en se levant du banc où il était assis et en marchant droit au gouverneur, dites, est-ce que c'est là une prison à mettre un roi ?

A ces mots, et tandis que le gouverneur balbutiait quelques excuses, ce furent les condamnés qui se levèrent à leur tour, stupéfaits d'étonnement ; ils avaient pris Murat pour un compagnon de vol et de brigandage, et voilà qu'ils le reconnaissaient maintenant pour leur ancien roi.

— Sire, dit Mattei, donnant dans son embarras au prisonnier le titre qu'il était défendu de lui donner, sire, si vous voulez me suivre, je vais vous conduire dans une chambre particulière.

— Il re Joachimo ! il re Joachimo ! murmurèrent les condamnés.

— Oui, leur dit Murat en se levant de toute la hauteur de sa grande taille ; oui, le roi Joachim, et qui, tout prisonnier et sans couronne qu'il est, ne sortira pas d'ici, cependant, sans laisser à ses compagnons de captivité, quels qu'ils soient, une trace de son passage.

A ces mots, il plongea la main dans la poche de son gousset, et en tira une poignée d'or qu'il laissa tomber sur le parquet ; puis, sans attendre les remercîmens des misérables dont il avait été un instant le compagnon, il fit signe au commandant Mattei qu'il était prêt à le suivre.

Le commandant marcha le premier, lui fit traverser une petite cour, et le conduisit dans une chambre dont les deux fenêtres donnaient, l'une sur la pleine mer, l'autre sur la plage où il avait été arrêté. Arrivé là, il lui demanda s'il désirait quelque chose.

— Je voudrais un bain parfumé, et des tailleurs pour me refaire des habits.

— L'un et l'autre seront assez difficiles à vous procurer, général, reprit Mattei lui rendant cette fois le titre officiel qu'on était convenu de lui donner.

— Et pourquoi cela ? demanda Murat.

— Parce que je ne sais où l'on trouvera ici des essences, et que parmi les tailleurs du Pizzo, il n'y en a pas un capable de faire à Votre Excellence autre chose qu'un costume du pays.

— Achetez toute l'eau de Cologne que l'on trouvera, et faites venir des tailleurs de Monteleone : je veux un bain parfumé, je le paierai cinquante ducats ; qu'on trouve moyen de me le faire, voilà tout. Quant aux habits, faites venir les tailleurs, et je leur expliquerai ce que je désire.

Le commandant sortit en indiquant qu'il allait essayer d'accomplir les ordres qu'il venait de recevoir.

Un instant après, les domestiques en livrée entrèrent : ils apportaient des rideaux de damas pour mettre aux fenêtres, des chaises et des fauteuils pareils, et enfin des matelas, des draps et des couvertures pour le lit. La chambre dans laquelle se trouvait Murat étant celle du concierge, tous ces objets manquaient, ou étaient en si mauvais état que des gens de la plus basse condition pouvaient seuls s'en servir. Murat demanda de quelle part lui venait cette attention, et on lui répondit que c'était de la part du chevalier Alcala.

Bientôt on apporta à Murat le bain qu'il avait demandé. Il était encore dans la baignoire lorsqu'on lui annonça le général Nunziante : c'était une ancienne connaissance du prisonnier, qui le reçut en ami ; mais la position du général Nunziante était fausse, et Murat s'aperçut bientôt de son embarras. Le général, prévenu à Tropea de ce qui venait de se passer au Pizzo, venait pour remplir son devoir en interrogeant le prisonnier ; et, tout en demandant à son roi pardon des rigueurs que lui imposait sa position, il commença un interrogatoire. Alors Murat se contenta de répondre :

— Vous voulez savoir d'où je viens et où je vais, n'est-ce pas, général ? eh bien ! je viens de Corse, je vais à Trieste, l'orage m'a poussé sur les côtes de Calabre, le défaut de vivres m'a forcé de relâcher au Pizzo ; voilà tout. Maintenant, voulez-vous me rendre un service ? envoyez-moi des habits pour sortir du bain.

Le général comprit qu'il ne pouvait rester plus longtemps sans faire céder tout à fait les convenances à un devoir un peu rigoureux peut-être ; il se retira donc pour attendre des ordres de Naples, et envoya à Murat ce qu'il demandait.

C'était un uniforme complet d'officier napolitain. Murat s'en revêtit en souriant malgré lui de se voir habillé aux couleurs du roi Ferdinand ; puis il demanda plume, encre et papier, et écrivit à l'ambassadeur d'Angleterre, au commandant des troupes autrichiennes, et à la reine, sa femme. Comme il achevait ces dépêches, deux tailleurs qu'on avait fait venir de Monteleone arrivèrent.

Aussitôt Murat, avec cette frivolité d'esprit qui le caractérisait, passa des affaires de vie et de mort qu'il venait de traiter, à la commande, non pas de deux uniformes, mais de deux costumes complets ; il expliqua dans les moindres détails quelle coupe il désirait pour l'habit, quelle couleur pour les pantalons, quelles broderies pour le tout ; puis, certain qu'ils avaient parfaitement compris ses instructions, il leur donna quelques louis d'arrhes, et les congédia en leur faisant promettre que ses vêtemens seraient prêts pour le dimanche suivant.

Les tailleurs sortis, Murat s'approcha d'une de ses fenêtres : c'était celle qui donnait sur la plage où il avait été arrêté. Une grande foule de monde était réunie au pied d'un petit fortin qu'on y peut voir encore aujourd'hui à fleur de terre. Murat chercha vainement à deviner ce que faisait là cet amas de curieux. En ce moment le concierge entra pour demander au prisonnier s'il ne voulait point souper. Murat l'interrogea sur la cause de ce rassemblement.

— Oh ! ce n'est rien, répondit le concierge.

— Mais enfin que font là tous ces gens ? demanda Murat en insistant.

— Bah ! répondit le concierge, ils regardent creuser une fosse.

Murat se rappela qu'au milieu du trouble amené par sa catastrophe il avait effectivement vu tomber près de lui un de ses deux compagnons, et que celui qui était tombé était Campana ; cependant tout s'était passé d'une façon si rapide et si imprévue qu'à peine s'il avait eu le temps de remarquer les circonstances les plus importantes qui avaient immédiatement précédé et suivi son arrestation. Il espérait donc encore qu'il s'était trompé, lorsqu'il vit deux hommes fendre le groupe, entrer dans le petit fortin, et en sortir cinq minutes après portant le cadavre ensanglanté d'un jeune homme entièrement dépouillé de ses vêtemens : c'était celui de Campana.

Murat tomba sur une chaise, et laissa aller sa tête dans ses deux mains : cet homme de bronze, qui avait toujours, exempt de blessures quoique toujours au feu, caracolé au milieu de tant de champs de bataille sans faiblir un seul instant, se sentit brisé à la vue inopinée de ce beau jeune homme, que sa famille lui avait confié, qui venait de tomber pour lui dans une échauffourée sans gloire, et que des indifférens enterraient comme un chien sans même demander son nom.

Au bout d'un quart d'heure, Murat se releva et se rapprocha de nouveau de la fenêtre. Cette fois la plage, à part quelques curieux attardés, était à peu près déserte ; seulement, à l'endroit que couvrait dix minutes auparavant le rassemblement qui avait attiré l'attention du prisonnier, une légère élévation, remarquable par la couleur différente que conservait la terre nouvellement retournée, indiquait l'endroit où Campana venait d'être enterré.

Deux grosses larmes silencieuses coulaient des yeux de Murat, et il était si profondément préoccupé, qu'il ne voyait pas le concierge qui, entré depuis plusieurs minutes, n'osait point lui adresser la parole. Enfin, à un mouvement que le bonhomme fit pour attirer son attention, Murat se retourna.

— Excellence, dit-il, c'est le souper qui est prêt.

— Bien, dit Murat en secouant la tête comme pour faire tomber la dernière larme qui tremblait à sa paupière ; bien, je te suis.

— Son Excellence le général Nunziante demande s'il lui serait permis de dîner avec Votre Excellence.

— Parfaitement, dit Murat. Préviens-le, et reviens dans cinq minutes.

Murat employa ces cinq minutes à effacer de son visage toute trace d'émotion, de sorte que le général Nunziante entra lui-même à la place du concierge. Le prisonnier le reçut d'un visage si souriant, qu'on eût dit que rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Le dîner était préparé dans la chambre voisine ; mais la tranquillité de Murat était toute superficielle : son cœur était brisé, et vainement essaya-t-il de prendre quelque chose. Le général Nunziante mangea seul ; et, supposant que le prisonnier pouvait avoir besoin de quelque chose pendant la nuit, il fit porter un poulet froid, du pain et du vin dans sa chambre. Après être resté un quart d'heure à peu près à table, Murat, ne pouvant plus supporter la contrainte qu'il éprouvait, manifesta le désir de se retirer dans sa chambre, et d'y rester seul et tranquille jusqu'au lendemain. Le général Nunziante s'inclina en signe d'adhésion, et reconduisit le prisonnier jusqu'à sa chambre. Sur le seuil, Murat se retourna et lui présenta la main ; puis il rentra, et la porte se referma sur lui.

Le lendemain, à neuf heures du matin, une dépêche télégraphique arriva en réponse à celle qui avait annoncé la tentative de débarquement et l'arrestation de Murat. Cette dépêche ordonnait la convocation immédiate d'un conseil de guerre. Murat devait être jugé militairement, et avec toute la rigueur de la loi qu'il avait rendue lui-même en 1810 contre tout bandit qui serait pris dans ses Etats les armes à la main.

Cependant cette mesure paraissait si rigoureuse au général Nunziante, qu'il déclara que comme il pouvait y avoir erreur dans l'interprétation des signes télégraphiques, il attendrait une dépêche écrite. De cette façon, le prisonnier eut un sursis de trois jours, ce qui lui donna une nouvelle confiance dans la façon dont il allait être traité. Mais enfin, le 12 au matin, la dépêche écrite arriva. Elle était brève et précise ; il n'y avait pas moyen de l'éluder. La voici :

« Naples, 9 octobre 1815.

« Ferdinand, par la grâce de Dieu, etc.

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« ART. 1er. Le général Murat sera jugé par une commission militaire dont les membres seront nommés par notre ministre de la guerre.

« ART. 2. Il ne sera accordé au condamné qu'une demi-heure pour recevoir les secours de la religion. »

Comme on le voit, on doutait si peu de la condamnation,

qu'on avait déjà réglé le temps qui devait s'écouler entre la condamnation et la mort.

Un second arrêté était joint à celui-ci. Ce second arrêté, qui découlait du premier, contenait les noms des membres choisis pour composer le conseil de guerre.

Toute la journée s'écoula sans que le général Nunziante eût le courage d'avertir Murat des nouvelles qu'il avait reçues. Dans la nuit du 12 au 13, la commission s'assembla ; enfin, comme il fallait que le 13 au matin Murat parût devant ses juges, il n'y eut pas moyen de lui cacher plus longtemps la situation où il se trouvait ; et le 13, à six heures du matin, l'ordonnance de mise en jugement lui fut signifiée, et la liste de ses juges lui fut communiquée.

Ce fut le capitaine Strati qui lui fit cette double signification, que Murat, si imprévue qu'elle fût pour lui, reçut cependant comme s'il y eût été préparé, et le sourire du mépris sur les lèvres ; mais, cette lecture achevée, Murat déclara qu'il ne reconnaissait pas un tribunal composé de simples officiers ; que si on le traitait en roi, il fallait, pour le juger, un tribunal de rois ; que si on le traitait en maréchal de France, son jugement ne pouvait être prononcé que par une commission de maréchaux ; qu'enfin, si on le traitait en général, ce qui était le moins qu'on pût faire pour lui, il fallait rassembler un jury de généraux.

Le capitaine Strati n'avait pas mission de répondre aux interpellations du prisonnier : aussi se contenta-t-il de répondre que son devoir était de faire ce qu'il venait de faire, et que, le prisonnier connaissant mieux que personne les rigoureuses prescriptions de la discipline, il le priait de lui pardonner.

— C'est bien, dit Murat ; d'ailleurs ce n'est pas sur vous autres que l'odieux de la chose retombera, c'est sur Ferdinand, qui aura traité un de ses frères en royauté comme il aurait traité un brigand. Allez, et dites à la commission qu'elle peut procéder sans moi. Je ne me rendrai pas au tribunal ; et si l'on m'y porte de force, aucune puissance humaine n'aura le pouvoir de me faire rompre le silence.

Strati s'inclina et sortit. Murat, qui était encore au lit, se leva et s'habilla promptement : il ne s'abusait pas sur sa situation, il savait qu'il était condamné d'avance, et il avait vu qu'entre sa condamnation et son supplice une demi-heure seulement lui était accordée. Il se promenait à grands pas dans sa chambre, quand le lieutenant Francesco Froyo, rapporteur de la commission, entra : il venait prier Murat, au nom de ses collègues, de comparaître au tribunal, ne fût-ce qu'un instant ; mais Murat renouvela son refus. Alors Francesco Froyo lui demanda quels étaient son nom, son âge et le lieu de sa naissance.

A cette question, Murat se retourna, et avec une expression de hauteur impossible à décrire :

— Je suis, dit-il, Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles, né à la Bastide-Fortunière, et l'histoire ajoutera : assassiné au Pizzo. Maintenant que vous savez ce que vous voulez savoir, je vous ordonne de sortir.

Le rapporteur obéit.

Cinq minutes après, le général Nunziante entra ; il venait à son tour supplier Murat de paraître devant la commission, mais il fut inébranlable.

Cinq heures s'écoulèrent pendant lesquelles Murat resta enfermé seul et sans que personne fût introduit près de lui ; puis sa porte se rouvrit, et le procureur royal La Camera entra dans sa chambre, tenant d'une main le jugement de la commission, et de l'autre la loi que Murat avait rendue lui-même contre les bandits, et en vertu de laquelle il avait été jugé. Murat était assis ; il devina que c'était sa condamnation qu'on lui apportait : il se leva, et, s'adressant d'une voix ferme au procureur royal : Lisez, monsieur, lui dit-il, je vous écoute.

Le procureur royal lut alors le jugement : Murat était condamné à l'unanimité moins une voix.

Cette lecture terminée : — Général, lui dit le procureur royal, j'espère que vous mourrez sans aucun sentiment de haine contre nous, et que vous ne vous en prendrez qu'à vous-même de la loi que vous avez faite.

— Monsieur, répondit Murat, j'avais fait cette loi pour des brigands et non pour des têtes couronnées.

— La loi est égale pour tous, monsieur, répondit le procureur royal.

— Cela peut être, dit Murat, lorsque cela est utile à certaines gens ; mais quiconque a été roi porte avec lui un caractère sacré qui mériterait qu'on y regardât à deux fois avant de le traiter comme le commun des hommes. Je faisais cet honneur au roi Ferdinand de croire qu'il ne me ferait pas fusiller comme un criminel ; je me trompais : tant pis pour lui, n'en parlons plus. J'ai été à trente batailles, j'ai vu cent fois la mort en face. Nous sommes donc de trop vieilles connaissances pour ne pas être familiarisés l'un avec l'autre. C'est vous dire, messieurs, que quand vous serez prêts je le serai, et que je ne vous ferai point attendre. Quant à vous en vouloir, je ne vous en veux pas plus qu'au soldat qui, dans la mêlée, ayant reçu de son chef l'ordre de tirer sur moi, m'aurait envoyé sa balle au travers du corps. Allez, messieurs, vous comprenez que, l'arrêté du roi ne me donnant qu'une demi-heure, je n'ai pas de temps à perdre pour dire adieu à ma femme et à mes enfans. Allez messieurs ; et il ajouta en souriant, comme au temps où il était roi : Et que Dieu vous ait dans sa sainte et digne garde.

Resté seul, Murat s'assit en face de la fenêtre qui regarde la mer, et écrivit à sa femme la lettre suivante, dont nous pouvons garantir l'authenticité, puisque nous l'avons transcrite sur la copie même de l'original qu'avait conservé le chevalier Alcala.

« Chère Caroline de mon cœur,

« L'heure fatale est arrivée, je vais mourir du dernier des supplices : dans une heure tu n'auras plus d'époux, et nos enfans n'auront plus de père ; souvenez-vous de moi et n'oubliez jamais ma mémoire.

« Je meurs innocent, et la vie m'est enlevée par un jugement injuste.

« Adieu mon Achille, adieu ma Lætitia, adieu mon Lucien, adieu ma Louise.

« Montrez-vous dignes de moi ; je vous laisse sur une terre et dans un royaume plein de mes ennemis ; montrez-vous supérieurs à l'adversité, et souvenez-vous de ne pas vous croire plus que vous n'êtes, en songeant à ce que vous avez été.

« Adieu, je vous bénis, ne maudissez jamais ma mémoire ; rappelez-vous que la plus grande douleur que j'éprouve dans mon supplice est celle de mourir loin de mes enfans, loin de ma femme, et de n'avoir aucun ami pour me fermer les yeux.

« Adieu, ma Caroline, adieu mes enfans ; recevez ma bénédiction paternelle, mes tendres larmes et mes derniers baisers.

« Adieu, adieu, n'oubliez point votre malheureux père !

« Pizzo, ce 13 octobre 1815.

« Joachim MURAT. »

Comme il achevait cette lettre, la porte s'ouvrit : Murat se retourna et reconnut le général Nunziante.

— Général, lui dit Murat, seriez-vous assez bon pour me procurer une paire de ciseaux? Si je la demandais moi-même, peut-être me la refuserait-on.

Le général sortit, et rentra quelques secondes après avec l'instrument demandé. Murat le remercia d'un signe de tête, lui prit les ciseaux des mains, coupa une boucle de ses cheveux, puis la mettant dans la lettre et présentant cette lettre au général :

— Général, lui dit-il, me donnez-vous votre parole que cette lettre sera remise à ma Caroline?

— Sur mes épaulettes, je vous le jure ! répondit le général.

Et il se détourna pour cacher son émotion.

— Eh bien ! eh bien ! général, dit Murat en lui frappant sur l'épaule, qu'est-ce donc que cela? que diable ! nous sommes soldats tous les deux ; nous avons vu la mort en face. Eh bien je vais la revoir, voilà tout, et cette fois elle viendra à mon commandement, ce qu'elle ne fait pas toujours, car j'espère qu'on me laissera commander le feu, n'est-ce pas?

Le général fit signe de la tête que oui.

— Maintenant, général, continua Murat, quelle est l'heure fixée pour mon exécution?

— Désignez-la vous-même, répondit le général.

— C'est vouloir que je ne vous fasse pas attendre.

— J'espère que vous ne croyez pas que c'est ce motif.

— Allons donc, général, je plaisante, voilà tout.

Murat tira sa montre de son gousset : c'était une montre enrichie de diamans, sur laquelle était le portrait de la reine ; le hasard fit qu'elle se présenta du côté de l'émail.

Murat regarda un instant le portrait avec une expression de douleur indéfinissable, puis avec un soupir :

— Voyez donc, général, dit-il, comme la reine est ressemblante. Puis il allait remettre la montre dans sa poche, lorsque, se rappelant tout à coup pour quelle cause il l'avait tirée :

— Oh ! pardon, général, dit-il, j'oubliais le principal ; voyons, il est trois heures passées ; ce sera pour quatre heures, si vous voulez bien ; cinquante-cinq minutes, est-ce trop !

— C'est bien, général, dit Nunziante. Et il fit un mouvement pour sortir en sentant qu'il étouffait.

— Est-ce que je ne vous reverrai pas ? dit Murat en l'arrêtant.

— Mes instructions portent que j'assisterai à votre exécution, mais vous m'en dispenserez, n'est-ce pas, général? je n'en aurais pas la force...

— C'est bien ! c'est bien ! enfant que vous êtes, dit Murat ; vous me donnerez la main en passant et ce sera tout.

Le général Nunziante se précipita vers la porte : il sentait lui-même qu'il allait éclater en sanglots. De l'autre côté du seuil, il y avait deux prêtres.

— Que veulent ces hommes ? demanda Murat, croient-ils que j'ai besoin de leurs exhortations, et que je ne saurai pas mourir ?

— Ils demandent à entrer, sire, dit le général, donnant pour la première fois dans son trouble, au prisonnier, le titre réservé à la royauté.

— Qu'ils entrent, qu'ils entrent, dit Murat.

Les deux prêtres entrèrent ; l'un d'eux se nommait Francesco Pellegrino, et était l'oncle de ce même Georges Pellegrino qui était cause de la mort de Murat ; l'autre s'appelait don Antonio Masdea.

— Maintenant, messieurs, leur dit Murat en faisant un pas vers eux, que voulez-vous ? dites vite : on me fusille dans trois quarts d'heure, et je n'ai pas de temps à perdre.

— Général, dit Pellegrino, nous venons vous demander si vous voulez mourir en chrétien ?

— Je mourrai en soldat, dit Murat. Allez.

Pellegrino se retira à cette première rebuffade ; mais don Antonio Masdea resta. C'était un beau vieillard à la figure respectable, à la démarche grave, aux manières simples. Murat eut d'abord un moment d'impatience en voyant qu'il ne suivait pas son compagnon ; mais, en remarquant l'air de profonde douleur empreinte dans toute sa physionomie, il se contint.

— Eh bien ! mon père, lui dit-il, ne m'avez-vous point entendu ?

— Vous ne m'avez pas reçu ainsi la première fois que je vous vis, sire ; il est vrai qu'à cette époque vous étiez roi, et que je venais vous demander une grâce.

— Au fait, dit Murat, votre figure ne m'est pas inconnue : où vous ai-je donc vu ? Aidez ma mémoire.

— Ici même, sire. Lorsque vous passâtes au Pizzo en 1810, j'allai vous demander un secours pour achever notre église : je sollicitais 25.000 francs, vous m'en envoyâtes 40.000.

— C'est que je prévoyais que j'y serais enterré, répondit en souriant Murat.

— Eh bien ! sire, refuserez-vous à un vieillard la dernière grâce qu'il vous demande ?

— Laquelle ?

— Celle de mourir en chrétien.

— Vous voulez que je me confesse ? eh bien ! écoutez : Étant enfant, j'ai désobéi à mes parens qui ne voulaient pas que je me fisse soldat. Voilà la seule chose dont j'aie à me repentir.

— Mais, sire, voulez-vous me donner une attestation que vous mourez dans la foi catholique ?

— Oh ! pour cela, sans difficulté, dit Murat ; et allant s'asseoir à la table où il avait déjà écrit, il traça le billet suivant :

« Moi, Joachim Murat, je meurs en chrétien, croyant à la « sainte église catholique, apostolique et romaine.

« Joachim MURAT. »

Et il remit le billet au prêtre.

Le prêtre s'éloigna.

— Mon père, dit Murat, votre bénédiction.

— Je n'osais pas vous l'offrir de vive voix, mais je vous la donnais de cœur, répondit le prêtre.

Et il imposa les deux mains sur cette tête qui avait porté le diadème.

Murat s'inclina et dit à voix basse quelques paroles qui ressemblaient à une prière ; puis il fit signe à don Masdea de le laisser seul. Cette fois le prêtre obéit.

Le temps fixé entre le départ du prêtre et l'heure de l'exécution s'écoula sans qu'on pût dire ce que fit Murat pendant cette demi-heure. Sans doute il repassa toute sa vie, à partir du village obscur, et qui, après avoir brillé, météore royal, revenait s'éteindre dans un village inconnu. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'une partie de ce temps avait été employée à sa toilette, car lorsque le général Nunziante rentra il trouva Murat prêt comme pour une parade ; ses cheveux peignés étaient régulièrement séparés sur son front et encadraient sa figure pâle et tranquille : il appuyait la main sur le dossier d'une chaise, et dans l'attitude de l'attente.

— Vous êtes de cinq minutes en retard, dit-il ; tout est-il prêt ?

Le général Nunziante ne put lui répondre tant il était ému ; mais Murat vit bien qu'il était attendu dans la cour ; d'ailleurs en ce moment le bruit des crosses de plusieurs fusils retentit sur les dalles.

— Adieu, général, adieu, dit Murat ; je vous recommande ma lettre à ma chère Caroline.

Puis, voyant que le général cachait sa tête entre ses deux mains, il sortit de la chambre et entra dans la cour.

— Mes amis, dit-il aux soldats qui l'attendaient, vous savez que c'est moi qui vais commander le feu ; la cour est assez étroite pour que vous tiriez juste : visez à la poitrine, sauvez le visage.

Et il alla se placer à six pas des soldats, presque adossé à un mur, et exhaussé sur une marche.

Il y eut un instant de tumulte au moment où il allait commencer de commander le feu ; c'étaient les prisonniers correctionnels qui, n'ayant qu'une fenêtre grillée qui donnait sur la cour, se débattaient pour être à cette fenêtre.

L'officier qui commandait le piquet leur imposa silence, et ils se turent.

Alors Murat commanda la charge, froidement, tranquillement, sans hâte ni retard, comme il eût fait à un simple exercice. Au mot Feu, trois coups seulement partirent. Murat resta debout. Parmi les soldats intimidés, six n'avaient pas tiré, trois avaient tiré au-dessus de la tête.

C'est alors que ce cœur de lion, qui faisait de Murat un demi-dieu dans la bataille, se montra dans toute sa terrible énergie. Pas un muscle de son visage ne bougea. Pas un mouvement n'indiqua la crainte. Tout homme peut avoir du courage pour mourir une fois : Murat en avait pour mourir deux fois, lui !

— Merci, mes amis, dit-il, merci du sentiment qui vous a fait m'épargner. Mais, comme il faudra toujours en finir par où vous auriez dû commencer, recommençons, et cette fois pas de grâce, je vous prie.

Et il recommença d'ordonner la charge avec cette même voix calme et sonore, regardant entre chaque commandement le portrait de la reine ; enfin le mot Feu se fit entendre, suivi d'une détonation, et Murat tomba percé de trois balles.

Il était tué raide : une des balles avait traversé le cœur.

On le releva, et en le relevant on trouva dans sa main la montre qu'il n'avait point lâchée, et sur laquelle était le portrait. J'ai vu cette montre à Florence entre les mains de madame Murat, qui l'avait rachetée 2.500 francs.

On porta le corps sur le lit, et, le procès-verbal de l'exécution rédigé, on referma la porte sur lui.

Pendant la nuit, le cadavre fut porté dans l'église par quatre soldats. On le jeta dans la fosse commune, puis, sur lui, plusieurs sacs de chaux ; puis on referma la fosse, et l'on scella la pierre qui depuis ce temps ne fut pas rouverte.

Un bruit étrange courut. On assura que les soldats n'avaient porté à l'église qu'un cadavre décapité ; s'il faut en croire certaines traditions verbales, la tête fut portée à Naples et remise à Ferdinand, puis conservée dans un bocal rempli d'esprit-de-vin, afin que si quelque aventurier profitait jamais de cette fin isolée et obscure pour essayer de prendre le nom de Joachim, on pût lui répondre en lui montrant la tête de Murat.

Cette tête était conservée dans une armoire placée à la tête du lit de Ferdinand, et dont Ferdinand seul avait la clef, si bien que ce ne fut qu'après la mort du vieux roi que, poussé par la curiosité, son fils François ouvrit cette armoire, et découvrit le secret paternel.

Ainsi mourut Murat, à l'âge de quarante-sept ans, perdu par l'exemple que lui avait donné, six mois auparavant, Napoléon revenant de l'île d'Elbe.

Quant à Barbara, qui avait trahi son roi, qui s'était payé lui-même de sa trahison en emportant les trois millions déposés sur son navire, il demande à cette heure l'aumône dans les cafés de Malte.

Après avoir recueilli de la bouche même des témoins oculaires toutes les notes relatives à ce triste sujet, nous commençâmes la visite des localités qui y sont signalées. D'abord notre première visite fut pour la plage où eut lieu le débarquement. On nous montra au bord de la mer, où on la conserve comme un objet de curiosité, la vieille chaloupe que Murat poussait à la mer quand il fut pris, et dont la carcasse est encore trouée de deux balles.

En avant du petit fortin, nous nous fîmes montrer la place où est enterré Campana ; rien ne la désigne à la curiosité des voyageurs ; elle est recouverte de sable comme le reste de la plage.

De la tombe de Campana, nous allâmes mesurer le rocher du sommet duquel le roi et ses deux compagnons avaient sauté. Il a un peu plus de trente-cinq pieds de hauteur.

De là nous revînmes au château ; c'est une petite forteresse sans grande importance militaire, à laquelle on monte par un escalier pris entre deux murs ; deux portes se ferment pendant la montée. Arrivé à sa dernière marche, on a à sa droite la prison des condamnés correctionnels, à sa gauche l'entrée de la chambre qu'occupa Murat, et derrière soi, dans un rentrant de l'escalier, la place où il fut fusillé. Le mur qui s'élève derrière la marche sur laquelle Murat était monté porte encore la trace de six balles. Trois de ces six balles ont traversé le corps du condamné.

Nous entrâmes dans la chambre. Comme toutes les chambres des pauvres gens en Italie, elle se compose de quatre murailles nues, blanchies à la chaux et recouvertes d'une multitude d'images de madones et de saints, en face de la porte était le lit où le roi sua son agonie de soldat. Nous vîmes deux ou trois enfans couchés pêle-mêle sur ce lit. Une vieille femme accroupie, et qui avait peur du choléra, disait son rosaire dans un coin ; dans la chambre voisine, où s'était tenue la commission militaire, des soldats chantaient à tue-tête.

L'homme qui nous faisait les honneurs de cette triste habitation était le fils de l'ancien concierge ; c'était un homme de trente-cinq ou trente-six ans. Il avait vu Murat pendant les cinq jours de sa détention, et se le rappelait à merveille, puisqu'il pouvait avoir à cette époque quinze ou seize ans.

Au reste, aucun souvenir matériel n'était resté de cette grande catastrophe, à l'exception des balles qui trouent le mur.

Je pris à la chambre claire un dessin très exact de cette cour. Il est difficile de voir quelque chose de plus triste d'aspect que ces murailles blanches, qui se détachent en contours arrêtés sur un ciel d'un bleu indigo.

Du château nous nous rendîmes à l'église. La pierre scellée sur le cadavre de Murat n'a jamais été rouverte. A la voûte pend comme un trophée de victoire la bannière qu'il apportait avec lui, et qui a été prise sur lui.

A mon retour à Florence, vers le mois de décembre de la même année, madame Murat, qui habitait cette ville sous le nom de comtesse de Lipona, sachant que j'arrivais du Pizzo, me fit prier de passer chez elle. Je m'empressai de me rendre à son invitation ; elle n'avait jamais eu de détails bien précis sur la mort de son mari, et elle me pria de ne lui rien cacher. Je lui racontai tout ce que j'avais appris au Pizzo.

Ce fut alors qu'elle me fit voir la montre qu'elle avait rachetée, et que Murat tenait dans sa main lorsqu'il tomba. Quant à la lettre qu'il lui avait écrite peu d'instants avant sa mort, elle ne l'a jamais reçue, et ce fut moi qui lui en donnai la première copie.

J'oubliais de dire qu'en souvenir et en récompense du service rendu au gouvernement napolitain, la ville de Pizzo est exemptée pour toujours de droits et d'impôts.

MAÏDA

Comme je l'ai dit, notre speronare n'était point arrivé, et la chose était d'autant plus inquiétante que le temps se préparait à la tempête. Effectivement, la nuit fut affreuse. Nous nous étions logés, séduits par son apparence, dans une petite auberge située sur la plage même où débarqua le roi, et à une centaine de pas du petit fortin où est enterré Campana ; mais nous n'y fûmes pas plutôt établis que nous nous aperçûmes que tout y manquait, même les lits. Malheureusement il était trop tard pour remonter à la ville. L'eau tombait par torrens, et les éclats du tonnerre se succédaient avec une telle rapidité qu'on n'entendait qu'un seul et continuel roulement qui dominait, tant il était violent, le bruit des vagues qui couvraient toute cette plage et venaient mourir à dix pas de notre auberge.

On nous dressa des lits de sangle ; mais, quelques recherches que l'on fît dans la maison, on ne put nous trouver de draps propres. Il en résulta que je fus obligé, comme la veille, de me jeter tout habillé sur mon lit ; mais au bout d'un instant, je me trouvai le but de caravanes de punaises tellement nombreuses, que je leur cédai la place, et que j'essayai de dormir couché sur deux chaises. Peut-être y serais-je parvenu si j'avais eu des contrevens à la chambre, mais il n'y avait que des fenêtres, et les éclairs étaient tellement continus, qu'on eût véritablement dit qu'il faisait grand jour. Le matin j'appelais nos matelots à grands cris, mais à cette heure je priais Dieu qu'ils n'eussent pas quitté le port.

Le jour vint enfin sans que j'eusse fermé l'œil ; c'était la troisième nuit que je ne pouvais dormir ; j'étais écrasé de fatigue. Comme Murat, j'eusse donné cinquante ducats d'un bain ; mais il fut impossible, dans tout le Pizzo, de trouver une baignoire ; le chevalier Alcala seul en avait une, probablement celle qui avait servi au prisonnier. Mais quelque envie que j'eusse d'agir en roi, je n'osai pousser l'indiscrétion jusque-là.

Avec le jour la tempête se calma, mais l'air était devenu très froid, et le temps nuageux et couvert. Dans un tout autre moment je me serais étendu sur le sable de la mer et j'aurais enfin dormi, mais le sable de la mer était tout détrempé, et il était devenu une place de boue pareille aux volcans des Maccalubi. Nous n'en sortîmes pas moins de notre bouge afin de chercher notre nourriture, que nous finîmes par trouver dans une petite auberge située sur la place. Pendant que nous étions à déjeuner, nous demandâmes si l'on ne pourrait pas nous coucher la nuit suivante ; on nous répondit, comme toujours, affirmativement, et on nous montra une chambre où du moins il y avait l'air de n'avoir que des puces. Nous envoyâmes notre muletier payer notre carte à l'auberge de la plage, et nous fîmes transporter notre *roba* dans notre nouveau domicile.

Jadin, qui était parvenu à dormir quelque peu la nuit précédente, s'en alla prendre une vue générale du Pizzo ; pendant ce temps, je fis couvrir mon lit avec l'intention de me reposer au moins si je ne pouvais dormir.

Mais alors se renouvela l'histoire des draps ; les draps sont une grande affaire dans les auberges d'Italie en général, et dans celles de Sicile et de Calabre en particulier. Il est rare que du premier coup on vous donne une paire de draps blancs ; presque toujours on essaie de surprendre votre religion avec des draps douteux, ou avec un drap propre et un drap sale ; chaque soir c'est une lutte qui se renouvelle avec les mêmes ruses et la même obstination de la part des aubergistes, qui, à mon avis, auraient bien plutôt fait de les faire blanchir. Mais sans doute quelque préjugé qui s'y oppose, quelque superstition qui le défende ; les draps blancs, c'est le *rara avis* de Juvénal, c'est le phénix de la princesse de Babylone.

Je passai en revue toute la lingerie de l'hôtel sans en venir à mon honneur. Cette fois, je n'y tins pas ; indiscret ou non, j'écrivis à monsieur le chevalier Alcala pour le prier de nous prêter deux paires de draps. Il accourut lui-même pour nous offrir d'aller coucher chez lui ; mais comme nous comptions partir le lendemain de grand matin, je ne voulus pas lui causer ce dérangement. Il insista, mais je tins bon ; et le garçon de l'hôtel, envoyé chez lui, revint avec les bienheureux draps tant ambitionnés.

Je profitai de cette visite pour arrêter avec lui nos affaires relativement au speronare. Il était évident qu'après la tempête de la nuit, nos gens n'arriveraient pas dans la journée ; il fallait donc continuer notre route par terre. Je laissai trois lettres pour le capitaine : une à l'auberge de la place, l'autre à l'auberge du rivage, et l'autre à monsieur le chevalier Alcala. Tous trois annonçaient à notre équipage que nous partions pour Cosenza, et lui donnaient rendez-vous à San Lucido.

Les nouvelles du tremblement de terre commençaient à arriver de l'intérieur de la Calabre : on disait que Cosenza et ses environs avaient beaucoup souffert ; plusieurs villages, à ce qu'on assurait, n'offraient plus que des ruines ; des maisons avaient disparu, entièrement englouties, elles et leurs habitans. Au reste, les secousses continuaient tous les jours, ou plutôt toutes les nuits, ce qui faisait qu'on ignorait où s'arrêtait la catastrophe. Je demandai au chevalier Alcala si la tempête de la nuit n'avait pas quelques rapports avec le tremblement de terre, mais il me répondit en souriant, moitié croyant, moitié incrédule, que la tempête de la nuit était la tempête anniversaire. Je lui demandai l'explication de cette espèce d'énigme atmosphérique.

— Informez-vous, me dit-il, au dernier paysan des environs, et il vous répondra avec une conviction parfaite : C'est l'esprit de Murat qui visite le Pizzo.

— Et vous, que me répondrez-vous ? lui demandai-je en souriant.

— Moi, je vous répondrai que depuis vingt ans cette tempête n'a pas manqué une seule fois de revenir à jour et à heure fixes ; affirmation de laquelle, en votre qualité de Français et de philosophe, vous tirerez la conclusion que vous voudrez.

Sur quoi le chevalier Alcala se retira, de peur sans doute d'être pressé de nouvelles questions.

Toute la journée se passa sans que nous aperçussions apparence de speronare ; nous restâmes sur la terrasse du château jusqu'au dernier rayon de jour, les yeux fixés sur Tropea, et atteints de quelques légères inquiétudes. Comptant sur le vent, nous étions partis, comme nous l'avons dit, avec quelques jours seulement, et si le temps contraire continuait, nous devions bientôt arriver à la fin de notre trésor. Pour comble de malheur, lorsque nous rentrâmes à l'hôtel, notre muletier nous signifia que nous n'eussions point à compter sur lui pour le lendemain, attendu que nous étions beaucoup trop aventureux pour lui, et que c'était un miracle comment nous n'avions pas été assassinés et lui avec nous, surtout portant le nom de Français, nom qui a laissé peu de tendres souvenirs en Calabre. Nous essayâmes de le décider à venir avec nous jusqu'à Cosenza ; mais toutes nos instances furent inutiles : nous le payâmes, et nous nous mîmes à la recherche d'un autre muletier.

Ce n'était pas chose facile, non pas que l'espèce manquât ; mais au Pizzo l'animal changeait de nom. Partout en Italie

j'avais entendu appeler les mulets, *muli* et je continuais de désigner l'objet sous ce nom : personne ne m'entendait. Je priai alors Jadin de prendre son crayon et de dessiner une mule toute caparaçonnée. Notre hôte, à qui nous nous étions adressés, suivit avec beaucoup d'intérêt ce dessin ; puis quand il fut fini :

— Ah ! s'écria-t-il, *una vettura*.

Au Pizzo une mule s'appelle *vettura*. Avis aux philologues et surtout aux voyageurs.

Le lendemain, à six heures, nos deux *vetture* étaient prêtes. Craignant de la part de notre nouveau conducteur les mêmes hésitations que nous avions éprouvées de la part de celui que nous quittions, nous entamâmes une explication préalable sur ce sujet ; mais celui-ci se contenta de nous répondre en nous montrant son fusil qu'il portait en bandoulière.

— Où vous voudrez, comme vous voudrez, à l'heure que vous voudrez.

Nous appréciâmes ce laconisme tout spartiate ; nous fîmes une dernière visite à notre terrasse pour nous assurer que le speronare n'était point en vue ; puis enfin, désappointés cette fois encore, nous revînmes à l'hôtel, nous enfourchâmes nos mules et nous partîmes.

Cette humeur aventureuse de notre guide nous fut bientôt expliquée par lui-même : c'était un véritable Pizziote. Je demande pardon à l'Académie si je fais un nom de peuple qui probablement n'existe pas. Or, la conduite que tint le Pizzo à l'endroit de Murat fut, il faut le dire, fort diversement jugée dans le reste des Calabres. A cette première dissension, soulevée par un mouvement politique, vinrent se joindre les faveurs dont la ville fut comblée et qui soulevèrent un mouvement d'envie ; de sorte que les habitans du Pizzo, je n'ose répéter le mot, sortent à peine de la circonscription de leur territoire, qu'ils se trouvent en guerre avec les populations voisines. Cette circonstance fait que dès leur enfance ils sortent armés, s'habituent jeunes au danger et, par conséquent habitués à lui, cessent de le craindre. Sur ce point, celui du courage, les autres Calabrais, en les appelant presque toujours *traditori*, leur rendaient au moins pleine et entière justice.

Tout en cheminant et en causant avec notre guide, il nous parla d'un village nommé Vena, qui avait conservé un costume étranger et une langue que personne ne comprenait en Calabre. Ces deux circonstances nous donnèrent le désir de voir ce village ; mais notre guide nous prévint que nous n'y trouverions point d'auberge, et que par conséquent il ne fallait pas penser à nous y arrêter, mais à y passer seulement. Nous nous informâmes alors où nous pourrions faire halte pour la nuit, et notre Pizziote nous indiqua le bourg de Maïda comme le plus voisin de celui de Vena, et celui dans lequel, à la rigueur, des *signori* pouvaient s'arrêter ; nous le priâmes donc de se détourner de la grande route et de nous conduire à Maïda. Comme c'était le garçon le plus accommodant du monde, cela ne fit aucune difficulté ; c'était un jour de retard pour arriver à Cosenza, voilà tout.

Nous nous arrêtâmes sur le midi à un petit village nommé Fundaco del Fico, pour reposer nos montures et essayer de déjeuner puis, après une halte d'une heure, nous reprîmes notre course, en laissant la grande route à notre gauche et en nous engageant dans la montagne.

Depuis trois ou quatre jours, la crainte de mourir de faim dans les auberges avait à peu près cessé ; nous étions engagés dans la région des montagnes où poussent les châtaigniers, et, comme nous approchions de l'époque de l'année où l'on commence la récolte de cet arbre, nous prenions les devans de quelques jours en bourrant nos poches de châtaignes, qu'en arrivant dans les auberges je faisais cuire sous la cendre et mangeais de préférence au macaroni, auquel je n'ai jamais pu m'habituer, et qui était souvent le seul plat qu'avec toute sa bonne volonté notre hôte pût nous offrir. Cette fois, comme toujours, je me gardai bien de déroger à cette habitude, attendu que d'avance je me faisais une assez médiocre idée du gîte qui nous attendait.

Après trois heures de marche dans la montagne, nous aperçûmes Maïda. C'était un amas de maisons, situées au haut d'une montagne, qui avaient été recouvertes primitivement, comme toutes les maisons calabraises, d'une couche de plâtre ou de chaux, mais qui, dans les secousses successives qu'elles avaient éprouvées, avaient secoué une partie de cet ornement superficiel, et qui, presque toutes, étaient couvertes de larges taches grises qui leur donnaient l'air d'avoir eu quelque maladie de peau. Nous nous regardâmes, Jadin et moi, en secouant la tête et en supputant mentalement la quantité incalculable d'animaux de toute espèce qui, outre les Maïdiens, devaient habiter de pareilles maisons. C'était effroyable à penser : mais nous étions trop avancés pour reculer. Nous continuâmes donc notre route sans même faire part à notre guide de terreurs qu'il n'aurait point comprises.

Arrivés au pied de la montagne, la pente se trouva si rapide et si escarpée que nous préférâmes mettre pied à terre et chasser nos mulets devant nous. Nous avions fait à peine une centaine de pas en suivant ce chemin, lorsque nous aperçûmes sur la pointe d'un roc une femme en haillons et tout échevelée. Comme nous étions, s'il fallait en croire nos Siciliens, dans un pays de sorcières, je demandai à notre guide à quelle race de stryges appartenait la canidie calabraise que nous avions devant les yeux : notre guide nous répondit alors que ce n'était pas une sorcière, mais une pauvre folle ; et il ajouta que si nous voulions lui faire l'aumône de quelques grains, ce serait une bonne action devant Dieu. Si pauvres que nous commençassions d'être nous-mêmes, nous ne voulûmes pas perdre cette occasion d'augmenter la somme de nos mérites, et je lui envoyai par notre guide la somme de deux carlins : cette somme parut sans doute à la bonne femme une fortune, car elle quitta à l'instant même son rocher et se mit à nous suivre en faisant de grands gestes de reconnaissance et de grands cris de joie : nous eûmes beau lui faire dire que nous la tenions quitte, elle ne voulut entendre à rien, et continua de marcher derrière nous, ralliant à elle tous ceux que nous rencontrions sur notre route, et qui, éloignés de tout chemin, semblaient aussi étonnés de voir des étrangers qu'auraient pu l'être des insulaires des îles Sandwich ou des indigènes de la Nouvelle-Zemble. Il en résulta qu'en arrivant à la première rue nous avions à notre suite une trentaine de personnes parlant et gesticulant à qui mieux mieux et au milieu de ces trente personnes, la pauvre folle qui racontait comment nous lui avions donné deux carlins, preuve incontestable que nous étions des princes déguisés.

Au reste, une fois entrés dans le bourg, ce fut bien pis : chaque maison, pareille aux sépulcres du jour du jugement dernier, rendit à l'instant même ses habitans ; au bout d'un instant, nous ne fûmes plus suivis, mais entourés de telle façon qu'il nous fut impossible d'avancer. Nous nous escrimâmes alors de notre mieux à demander une auberge ; mais il paraît, ou que notre accent avait un caractère tout particulier, ou que nous réclamions une chose inconnue car à chaque interpellation de ce genre la foule se mettait à rire d'un rire si joyeux et si communicatif que nous finissions par partager l'hilarité générale. Ce qui, au reste, excitait au plus haut degré la curiosité des Maïdiens mâles, c'étaient nos armes, qui, par leur luxe, contrastaient, il faut le dire, avec la manière plus que simple dont nous étions mis, nous ne pouvions pas les empêcher de toucher, comme de grands enfans, ces doubles canons damassés qui étaient l'objet d'une admiration que j'aimais mieux voir se manifester, au reste, au milieu du village que sur une grande route. Enfin nous commencions à nous regarder avec une certaine inquiétude, lorsque tout à coup un homme fendit la foule, me prit par la main, déclara que nous étions sa propriété, et qu'il allait nous conduire dans une maison où nous serions comme les anges dans le ciel. La promesse, on le comprend bien, nous allécha. Nous répondîmes au brave homme que, s'il tenait seulement la moitié de ce qu'il promettait, il n'aurait pas à se plaindre de nous ; il nous jura ses grands dieux que des princes ne demanderaient pas quelque chose de mieux que ce qu'il allait nous montrer. Puis, fendant cette foule qui devenait de plus en plus considérable, il marcha devant nous sans nous perdre de vue un instant, parlant sans cesse, gesticulant sans relâche, et ne cessant de nous répéter que nous étions bien favorisés du ciel d'être tombés entre ses mains.

Tout ce bruit et toutes ces promesses aboutirent à nous amener devant une maison, il faut l'avouer, d'une apparence un peu supérieure à celles qui l'environnaient, mais dont l'intérieur nous présagea à l'instant même les maux dont nous étions menacés. C'était une espèce de cabaret, composé d'une grande chambre divisée en deux par une tapisserie en lambeaux qui pendait des solives, et qui laissait pénétrer de la partie antérieure à la partie postérieure par une déchirure en forme de porte. A droite de la partie antérieure consacrée au public, était un comptoir avec quelques bouteilles de vin et d'eau-de-vie et quelques verres de différentes grandeurs. A ce comptoir était la maîtresse de la maison, femme de trente à trente-cinq ans, qui n'eût peut-être point paru absolument laide si une saleté révoltante n'eût pas forcé le regard de se détourner de dessus elle. A gauche était, dans un enfoncement, une truie qui, venant de mettre bas, allaitait une douzaine de marcassins, et dont les grognemens avertissaient les visiteurs de ne pas trop empiéter sur son domaine. La partie postérieure, éclairée par une fenêtre donnant sur un jardin, fenêtre presque entièrement obstruée par les plantes grimpantes, était l'habitation de l'hôtesse. A droite était son lit couvert de vieilles courtines vertes, à gauche une énorme cheminée où grouillait couché sur la cendre quelque chose qui ressemblait dans l'obscurité à un chien, et que nous reconnûmes quelque temps après pour un de ces crétins hideux, à gros cou et à ventre ballonné, comme on en trouve à chaque pas dans le Valais. Sur le rebord de la croisée étaient rangées sept

ou huit lampes à trois becs, et au-dessous du regard était la table, couverte pour le moment de linge et de chiffons tout haillonnés que l'on eût jetés en France à la porte d'une manufacture de papier. Quant au plafond, il était à claire-voie, et s'ouvrait sur un grenier bourré de foin et de paille.

C'était là [illegible] devions être comme des anges.

Notre conducteur entra le premier et échangea tout bas quelques paroles avec notre future hôtesse ; puis il revint la figure riante nous annoncer que, quoique la signora Bertassi n'eût point l'habitude de recevoir des voyageurs, elle consentait, en faveur de Nos Excellences, à se départir de ses habitudes et à nous donner à manger et à coucher. A entendre notre guide, au reste, c'était une si grande faveur qui nous était accordée, que c'eût été le comble de l'impolitesse de la refuser. La question de paraître poli ou impoli à la signora Bertassi était, comme on s'en doute, fort secondaire pour nous ; mais après nous être informés à notre Pizzote, nous apprîmes qu'effectivement nous ne trouverions pas une seule [illegible] dans tout [illegible], non plus pas une seule maison aussi [illegible] que celle qui nous était offerte. Nous nous décidâmes donc à entrer, et ce fut alors que nous passâmes l'inspection des localités : c'était, comme on l'a vu, à faire dresser les cheveux.

Au reste, notre hôtesse, grâce sans doute à la confidence faite par notre cicerone, était charmante de gracieuseté. Elle accourut dans l'arrière-boutique, qui servait à la fois de salle à manger, de salon et de chambre à coucher, et jeta un fagot dans la cheminée ; ce fut à la lueur de la flamme, qui la força de se retirer devant elle, que nous nous aperçûmes que ce que nous avions pris pour un [illegible] de berger était un jeune garçon de dix-huit à vingt ans. A ce dérangement opéré dans ses habitudes, il se contenta de pousser quelques cris plaintifs et de se retirer sur un escabeau dans le coin le plus éloigné de la cheminée, et tout cela avec les mouvements lents et pénibles d'un [illegible]. Je demandai alors à la signora Bertassi où était la chambre qu'elle nous destinait : elle me répondit que c'était celle-là même ; que nous coucherions, Jadin et moi, dans son lit, et qu'elle et son frère le crétin [illegible] près du feu. Il n'y avait rien à dire à une femme qui nous faisait de pareils sacrifices.

J'ai pour système d'accepter toutes les situations de la vie sans tenter de réagir contre les impossibilités, mais en essayant au contraire de tirer à l'instant même des choses le meilleur résultat possible, or il me [illegible] clair comme le jour que, grâce aux rats du grenier, [illegible] de la boutique et à la multitude d'autres animaux qui devaient peupler la chambre à coucher, je ne dormirais pas un instant : c'était un deuil à faire ; je le fis, et me rabattis sur le dîner.

Il y avait du macaroni [illegible] on pouvait avoir en cherchant [illegible] d'argent, un poulet [illegible] ; enfin [illegible] derrière la maison, renfermait plusieurs espèces de salade. Avec cela et les châtaignes dont nos poches étaient bourrées on ne fait pas un dîner royal, mais on ne meurt pas de faim.

Qu'on me pardonne tous ces détails : j'écris pour les malheureux voyageurs qui peuvent se trouver dans une position analogue à celle où nous étions et qui, instruits par notre exemple, parviendront peut-être à [illegible] mieux que nous ne le fîmes.

Je pensai avec raison que les [illegible] de notre dîner prendraient un certain temps [illegible]. Je résolus donc de ne pas laisser de bras inutiles, je chargeai l'hôtesse de préparer le macaroni, le cicerone de trouver le poulet, le crétin d'aller me chercher pour deux grains de ficelle, Jadin de fendre les châtaignes, et je me chargeai, moi, d'aller cueillir la salade. Il en résulta qu'au bout de dix minutes chacun avait fait son affaire, à l'exception de Jadin, qui avait eu les holà à mettre entre la truie et Milord ; mais, pendant que les autres préparatifs s'accomplissaient, le temps perdu de ce côté se répara.

Le macaroni fut placé sur le feu ; la volaille, mise à mort, malgré ses protestations qu'elle était une poule et non un poulet, fut pendue à une ficelle par les deux pattes de derrière et commença de tourner sur elle-même ; enfin la salade, convenablement lavée et épluchée, attendit l'assaisonnement dans un saladier passé à trois eaux. On verra plus tard comment, malgré toutes ces précautions, j'arrivai à demeurer à jeun, et comment Jadin ne mangea que du macaroni.

Sur ces entrefaites la nuit était venue : on alluma deux lampes, une pour éclairer la table, l'autre pour éclairer le service ; comme on le voit, notre hôtesse faisait les choses splendidement.

On servit le macaroni ; par bonheur pour Jadin, c'était l'entrée ; il en mangea et le trouva fort bon ; quant à moi, j'ai déjà dit ma répugnance pour cette sorte de mets, je me contentai donc de regarder.

C'était au tour du poulet ; il tournait comme un rôti, [illegible] à point, et présentait un aspect des plus appétissants ; je m'approchai pour [illegible] et j'aperçus notre crétin qui, toujours couché [illegible] je ne sais quelle roba au dessous [illegible] un petit [illegible] de terre. J'eus la malheureuse curiosité de jeter un coup d'œil sur sa cuisine particulière [illegible] qu'il [illegible] avec grand soin les intestins [illegible] volaille [illegible] ; c'était fort [illegible] nous à [illegible] je laissai tomber le poulet dans [illegible] [illegible] que je venais de voir il me semblait [illegible] aucune viande. Comme Jadin n'a [illegible] de [illegible] il s'informa de la cause du retard que [illegible] Malheureusement, le [illegible] j'étais [illegible] du côté de la [illegible] répondre pour le moment une seule parole à ses interpellations [illegible] vint lui-même [illegible] et trouva le malheureux crétin mangeant [illegible] si effroyable fricassée. Ce fut sa perte, il se retourna [illegible] tous les [illegible] que cette belle [illegible] lui fournir. Quant au crétin, qui [illegible] ce qu'il [illegible] de cette double explosion, il [illegible] une bouchée de son repas, si bien que quand [illegible] il avait fini.

Nous revînmes nous mettre tristement et silencieusement [illegible] pour un de nous [illegible] les plus [illegible], notre hôtesse voulut [illegible] mais le [illegible] la salade.

Un instant après j'entendis le bruit [illegible] la cuiller et la fourchette contre le saladier [illegible] vive [illegible] qu'il se passait quelque [illegible] contre notre souper ; et [illegible] un cri furieux. Notre hôtesse [illegible] salade [illegible] le morceau de résistance du repas, s'empressait de l'assaisonner elle-même, [illegible] le [illegible] une véritable [illegible] dans le saladier.

[illegible]

[illegible] la [illegible] nous avions vu de bien terribles choses, mais jamais cependant [illegible] se nous [illegible] hôtesse [illegible]

[illegible]

[illegible] nous nous mîmes [illegible] nos meilleurs étaient [illegible] Nous en [illegible] les châtaignes, reprendre le poulet et la salade. Nous [illegible] morceau de pain et nous nous en [illegible] de peur que quelque chose ne nous dégoûtât même du [illegible] par les rues de [illegible]

[illegible] la [illegible] les [illegible] notre hôtesse, notre crétin et un militaire à nous inconnu qui, assis à notre table, [illegible] avec notre souper.

Nous ne voulûmes pas [illegible] et nous attendîmes qu'ils eussent fini [illegible] rentrer.

Le militaire, qui était un carabinier [illegible] dans la maison [illegible] cependant [illegible] qu'il partageait la bienveillance de notre hôtesse pour nous ; bien plus, apprenant que nous étions Français et que nous arrivions du Pizzo, il se mit à vanter avec enthousiasme la révolution de juillet et à déplorer le meurtre de Murat. Cette double explosion de sentiments politiques nous parut on ne plus plus suspecte dans [illegible] soldat de S. M. le roi Ferdinand, qui n'avait [illegible] manifesté de profondes sympathies pour l'un [illegible] pour l'autre. Il était évident que notre carabinier [illegible] dans quel but nous parcourions le pays, n'aurait pas été fâché de nous reconduire à Naples de brigade en brigade comme carbonari, et de se faire les honneurs de notre arrestation. Malheureusement pour le fidèle soldat de S. M. Ferdinand, le piège était trop grossier pour que nous nous y laissassions prendre. Jadin me chargea de lui dire en son nom en italien qu'il était un mouchard ; je le lui dis en son nom et au mien ce qui fit beaucoup rire le carabinier, mais ce qui n'amena pas sa retraite, comme nous l'avions espéré : alors, loin de là, il se mit à regarder nos armes avec la plus minutieuse attention, puis, cet examen fini, il nous proposa de jouer une bouteille de vin aux cartes. La proposition devenait par trop impertinente, et nous appelâmes notre hôtesse pour qu'elle eût la

bonté de mettre le fidèle soldat de S. M. Ferdinand à la porte. Cette invitation de notre part amena de la sienne une longue négociation à la fin de laquelle le carabinier sortit en nous tendant la main, en nous appelant ses amis, et en nous annonçant qu'il se ferait l'honneur de boire la goutte avec nous le lendemain matin avant notre départ.

Nous nous croyions débarrassés des visiteurs, lorsque derrière notre carabinier arriva une amie de notre hôtesse, qui s'établit avec elle au coin de la cheminée. Comme à tout prendre c'était une espèce de femme, nous prîmes patience pendant une heure. Cependant, au bout d'une heure nous demandâmes à la signora Bertassi si son amie n'allait pas nous laisser prendre nos dispositions pour la nuit ; mais la signora Bertassi nous répondit que son amie venait passer la nuit avec elle, et que nous n'avions pas besoin de nous gêner en sa présence. Nous comprîmes alors que l'arrivée de la nouvelle venue était une attention délicate de notre cicerone, qui nous avait promis que nous serions, où il allait nous mener, comme des anges au ciel, et qui voulait, autant qu'il était en lui, nous tenir sa promesse. Nous en prîmes donc notre parti, et nous résolûmes d'agir comme si nous étions absolument seuls.

Au reste, nos dispositions nocturnes étaient faciles à prendre. Comme notre hôtesse, pour nous faire plus grand honneur sans doute, nous avait non seulement cédé son lit, mais encore ses draps, il ne fut pas question de se déshabiller. Je cédai la couchette à Jadin qui s'y jeta tout habillé, et qui prit Milord dans ses bras, afin de diviser les attaques dont il allait incessamment être l'objet, et moi je m'établis sur deux chaises enveloppé de mon manteau. Quant aux deux femmes, elles s'accoudèrent comme elles purent à la cheminée, et le crétin compléta le tableau en faisant son nid, comme d'habitude, dans les cendres.

Il est impossible de se faire une idée de la nuit que nous passâmes. La constitution la plus robuste ne résisterait point à trois nuits pareilles. Le jour nous retrouva tout grelottans et tout souffreteux ; cependant, comme nous pensâmes que le meilleur remède à notre malaise était l'air et le soleil, nous ne fîmes point attendre notre guide qui, à six heures du matin, était ponctuellement à la porte avec ses deux mules : nous réglâmes notre compte avec notre hôtesse, qui, portant sur la carte *tout ce qu'on nous avait servi* comme ayant été *consommé* par nous, nous demanda quatre piastres, que nous payâmes sans conteste, tant nous avions hâte d'être dehors de cet horrible endroit. Quant à notre cicerone, comme nous ne l'aperçûmes même pas, nous présumâmes que sa rétribution était comprise dans l'addition.

Nous nous acheminâmes vers Vena, qui est de cinq milles plus enfoncé dans la montagne que Maida. Mais au bout de vingt minutes de marche, nous entendîmes de grands cris d'appel derrière nous, et en nous retournant nous aperçûmes notre carabinier, armé de toutes pièces, qui courait après nous au grand galop de son cheval. Au premier abord nous pensâmes que, peu flatté de notre accueil de la veille, il avait été faire quelque faux rapport au juge, et qu'il en avait reçu l'autorisation de nous mettre la main sur le collet ; mais nous fûmes agréablement détrompés lorsque nous le vîmes tirer de sa fonte une bouteille d'eau-de-vie, et de sa poche deux petits verres. Esclave de la parole qu'il nous avait donnée de boire avec nous le coup de l'étrier, et étant arrivé trop tard pour avoir ce plaisir, il avait sellé son cheval et s'était mis à notre poursuite. Comme l'intention était évidemment bonne, quoique la façon fût singulière, nous ne vîmes aucun motif de ne pas lui faire raison de sa politesse ; nous prîmes chacun un petit verre, lui la bouteille, et nous bûmes à la santé du roi Ferdinand, à laquelle, toujours fidèle aux principes révolutionnaires qu'il nous avait manifestés, il tint absolument à mêler celle du roi Louis-Philippe. Après quoi, sur notre refus de redoubler, il nous offrit une nouvelle poignée de main, et repartit au galop comme il était venu.

Jadin prétendit que c'était le fidèle soldat de S. M. le roi Ferdinand qui avait eu la meilleure part de nos quatre piastres ; et comme Jadin est un homme plein de sens et de pénétration à l'endroit des misères humaines, je suis tenté de croire qu'il avait raison.

BELLINI

Au bout d'une heure et demie de marche nous arrivâmes à Vena.

Notre guide ne nous avait pas trompés, car aux premiers mots que nous adressâmes à un habitant du pays, il nous fut aussi facile de voir que la langue que nous lui parlions lui était aussi parfaitement inconnue qu'à nous celle dans laquelle il nous répondait ; ce qui ressortit de cette conversation, c'est que notre interlocuteur parlait un patois gréco-italique, et que le village était une de ces colonies albanaises qui émigrèrent de la Grèce après la conquête de Constantinople par Mahomet II.

Notre entrée à Vena fut sinistre : Milord commença par étrangler un chat albanais, qui ne pouvant pas, en conscience, vu l'antiquité de son origine et la difficulté de disputer le prix, être soumis au tarif des chats italiens, siciliens ou calabrais, nous coûta quatre carlins ; c'était un événement sérieux dans l'état de nos finances ; aussi Milord fut-il mis immédiatement en laisse pour que pareille catastrophe ne se renouvelât point.

Ce meurtre et les cris qu'avaient poussés, non pas la victime, mais ses propriétaires, occasionnèrent un rassemblement de tout le village, lequel rassemblement nous permit de remarquer, aux costumes journaliers que portaient les femmes, que ceux réservés aux dimanches et fêtes devaient être fort riches et fort beaux ; nous proposâmes alors à la maîtresse du chat, qui tenait tendrement le défunt entre ses bras comme si elle ne pouvait se séparer même de son cadavre, de porter l'indemnité à une piastre si elle voulait revêtir son plus beau costume, et poser pour que Jadin fît son portrait. La négociation fut longue ; il y eut des pourparlers fort animés entre le mari et la femme ; enfin la femme se décida, rentra chez elle, et une demi-heure après en sortit avec un costume resplendissant d'or et de broderies : c'était sa robe de noces.

Jadin se mit à l'œuvre tandis que j'essayais de réunir les élémens d'un déjeuner ; mais, quelques efforts que je tentasse, je ne parvins pas même à acheter un morceau de pain. Les essais réitérés de mon guide, dirigés dans la même voie, ne furent pas plus heureux.

Au bout d'une heure Jadin finit son dessin. Alors comme, à moins de manger du chat, qui était passé de l'apothéose aux gémonies et que deux enfans traînaient par la queue, il n'y avait pas probabilité que nous trouvassions à satisfaire l'appétit qui nous tourmentait depuis la veille à la même heure, nous ne jugeâmes pas opportun de demeurer plus longtemps dans la colonie grecque, et nous nous remîmes en selle pour regagner le grand chemin. Sur la route nous trouvâmes un bois de châtaigniers, notre éternelle ressource, nous abattîmes des châtaignes, nous allumâmes un feu, et nous les fîmes griller : ce fut notre déjeuner, puis nous reprîmes notre course.

Vers les trois heures de l'après-midi nous retombâmes dans la grande route ; le paysage était toujours très beau, et le chemin, que nous avions quitté montant déjà à Fundaco del Fico, continuait de monter encore : il résulta de cette ascension non interrompue que, au bout d'une autre heure de marche, nous nous trouvâmes sur un point culminant, d'où nous aperçûmes tout à coup les deux mers, c'est-à-dire le golfe de Sainte-Euphémie à notre gauche, et le golfe Squillace à notre droite. Au bord du golfe de Sainte-Euphémie étaient les débris de deux bâtimens qui s'étaient perdus à la côte pendant la nuit où nous-mêmes pensâmes faire naufrage. Au bord du golfe de Squillace s'étendait, sur un espace de terrain assez considérable, la ville de Catanzaro, illustrée quelques années auparavant par l'aventure merveilleuse de maître Terence le tailleur. Notre guide essaya de nous faire voir, à quelques centaines de pas de la mer, la maison qu'habitait encore aujourd'hui cet heureux veuf ; mais quels que fussent les efforts et la bonne volonté que nous y mîmes, il nous fut impossible, à la distance dont nous en étions, de la distinguer au milieu de deux ou trois cents autres exactement pareilles.

Il était facile de voir que nous approchions de quelque lieu habité : en effet, depuis une demi-heure à peu près, nous rencontrions, vêtues de costumes extrêmement pittoresques, des femmes portant des charges de bois sur leurs épaules. Jadin profita du moment où l'une de ces femmes se reposait pour en faire un croquis. Notre guide interrogé par nous sur leur patrie, nous apprit qu'elles appartenaient au village de Triolo.

Au bout d'une autre heure nous aperçûmes le village. Une seule auberge, placée sur la grande route, ouvrait sa porte aux voyageurs ; une certaine propreté extérieure nous prévint en sa faveur : en effet, elle était bâtie à neuf, et ceux qui l'habitaient n'avaient point encore eu le temps de la salir tout à fait.

Nous remarquâmes, en nous installant dans notre chambre, que les divisions intérieures étaient en planches de sapin et non en murs de pierres ; nous demandâmes les causes de cette singularité, et l'on nous répondit que c'était à cause des fréquens tremblemens de terre ; en effet, grâce à cette précaution, notre logis avait fort peu souffert des dernières secousses, tandis que plusieurs maisons de Triolo étaient déjà fort endommagées.

Nous étions écrasés de fatigue, moins de la route parcourue que de la privation de sommeil, de sorte que nous ne nous occupâmes que de notre souper et de nos lits. Notre

souper fut encore assez facile à organiser; quant à nos lits, ce fut autre chose: deux voyageurs qui étaient arrivés dans la journée, et qui dans ce moment-là visitaient les ravages que le tremblement de terre avait faits à Triolo, avaient pris les deux seules paires de draps blancs qui se trouvassent dans l'hôtel, de sorte qu'il fallait nous contenter des autres. Nous nous informâmes alors sérieusement de l'époque fixe où cette disette de linge cesserait, et notre hôte nous assura que nous trouverions à Cosenza un excellent hôtel, où il y aurait probablement des draps blancs, si toutefois l'hôtel n'avait pas été renversé par les tremblemens de terre. Nous demandâmes le nom de cette bienheureuse auberge, qui devenait pour nous ce que la terre promise était pour les Hébreux, et nous apprîmes qu'elle portait pour enseigne: *Al Riposo d'Alarico*, c'est-à-dire: *Au repos d'Alaric*. Cette enseigne était de bon augure: si un roi s'était reposé là, il est évident que nous, qui étions de simples particuliers, ne pouvions pas être plus difficiles qu'un roi. Nous prîmes donc patience en songeant que nous n'avions plus que deux nuits à souffrir, et qu'ensuite nous serions heureux comme des Visigoths.

Je tins donc mon hôte quitte de ses draps, et, tandis que Jadin allait fumer sa pipe, je me jetai sur mon lit, enveloppé dans mon manteau.

J'étais dans cet état de demi-sommeil qui rend impassible, et pendant lequel on distingue à peine la réalité du songe, lorsque j'entendis dans la chambre voisine la voix de Jadin, dialoguant avec celle de nos deux compatriotes. Au milieu de mille paroles confuses je distinguai le nom de Bellini. Cela me reporta à Palerme, où j'avais entendu sa *Norma*, son chef-d'œuvre peut-être: le trio du premier acte me revint dans l'esprit, je me sentis bercé par cette mélodie, et je fis un pas de plus vers le sommeil. Puis il me sembla entendre: « — Il est mort! — Bellini est mort?... — Oui. » Je répétai machinalement: — Bellini est mort! et je m'endormis.

Cinq minutes après, ma porte s'ouvrit et je me réveillai en sursaut: c'était Jadin qui rentrait.

— Pardieu! lui dis-je, vous avez bien fait de m'éveiller, je faisais un mauvais rêve.

— Lequel?

— Je rêvais que ce pauvre Bellini était mort.

— Rien de plus vrai que votre rêve, Bellini est mort.

Je me levai tout debout.

— Que dites-vous là? Voyons.

— Je vous répète ce que viennent de m'assurer nos deux compatriotes, qui l'ont lu à Naples sur les journaux de France. Bellini est mort.

— Impossible! m'écriai-je, j'ai une lettre de lui pour le duc de Noja.

Je m'élançai vers ma redingote, je tirai de ma poche mon portefeuille, et du portefeuille la lettre.

— Tenez.

— Quelle est sa date? — Je regardai.

— 6 mars.

— Eh bien! mon cher, me dit Jadin, nous sommes aujourd'hui au 18 octobre, et le pauvre garçon est mort dans l'intervalle, voilà tout. Ne savez-vous pas que, de compte fait, notre sublime humanité possède 22,000 maladies, et que nous devons à la mort 12 cadavres par minute, sans compter les époques de peste, de typhus et de choléra où elle escompte.

— Bellini est mort! répétai-je sa lettre à la main.

Cette lettre, je la lui avais vu écrire au coin de ma cheminée; je me rappelai ses beaux cheveux blonds, ses yeux si doux, sa physionomie si mélancolique; je l'entendais me parler ce français qu'il parlait si mal avec un si charmant accent; je le voyais poser sa main sur ce papier: ce papier conservait son écriture, son nom: ce papier était vivant et lui était mort! Il y avait deux mois à peine qu'à Catane, sa patrie, j'avais vu son vieux père, heureux et fier comme on l'est à la veille d'un malheur. Il m'avait embrassé, ce vieillard, quand je lui avais dit que je connaissais son fils; et ce fils était mort! ce n'était pas possible. Si Bellini fût mort, il me semble que ces lignes eussent changé de couleur, que son nom se fût effacé; que sais-je! je rêvais, j'étais fou. Bellini ne pouvait pas être mort: je me rendormis.

Le lendemain on me répéta la même chose, je ne voulais pas la croire davantage; ce ne fut qu'en arrivant à Naples que je demeurai convaincu.

Le duc de Noja avait appris que j'avais pour lui une lettre de l'auteur de la *Somnambule* et des *Puritains*, il me la fit demander. J'allai le voir et je la lui montrai, mais je ne la lui donnai point. Cette lettre était devenue pour moi une chose sacrée: elle prouvait que non seulement j'avais connu Bellini, mais encore que j'avais été son ami.

La nuit avait été pluvieuse, et le temps ne paraissait pas devoir s'améliorer beaucoup pendant la journée, qui devait être longue et fatigante, puisque nous ne pouvions nous arrêter qu'à Rogliano, c'est-à-dire à dix lieues d'où nous étions à peu près. Il était huit heures du matin: en supposant sur la route une halte de deux heures pour notre guide et nos mulets, nous ne pouvions donc guère espérer que d'arriver à huit heures du soir.

A peine fûmes-nous partis, que la pluie recommença. Le mois d'octobre, ordinairement assez beau en Calabre, était tout dérangé par le tremblement de terre. Au reste, depuis deux ou trois jours, et à mesure que nous approchions de Cosenza, le tremblement de terre devenait la cause ou plutôt le prétexte de tous ces malheurs qui nous arrivaient. C'était la léthargie du *Légataire universel*.

Vers midi nous fîmes notre halte: cette fois nous avions pris le soin d'emporter avec nous du pain, du vin et un poulet rôti, de sorte qu'il ne nous manqua, pour faire un excellent déjeuner, qu'un rayon de soleil; mais, loin de là, le temps s'obscurcissait de plus en plus, et d'énormes masses de nuages passaient dans le ciel, chassés par un vent du midi qui, tout en nous présageant l'orage, avait cependant cela de bon, qu'il nous donnait l'assurance que notre speronare devait, à moins de mauvaise volonté de sa part, être en route pour nous rejoindre. Or, notre réunion devenait urgente pour mille raisons, dont la principale était l'épuisement prochain de nos finances.

Vers les deux heures, l'orage dont nous étions menacés depuis le matin éclata: il faut avoir éprouvé un orage dans les pays méridionaux, pour se faire une idée de la confusion où le vent, la pluie, le tonnerre, la grêle et les éclairs peuvent mettre la nature. Nous nous avancions par une route extrêmement escarpée et dominant des précipices, de sorte que, de temps en temps, nous trouvant au milieu des nuages qui couraient avec rapidité chassés par le vent, nous étions obligés d'arrêter nos mulets; car, cessant entièrement de voir à trois pas autour de nous, il eût été très possible que nos montures nous précipitassent du haut en bas de quelque rocher. Bientôt les torrens se mêlèrent de la partie et se mirent à bondir du haut en bas des montagnes; enfin nos mulets rencontrèrent des espèces de fleuves qui traversaient la route, et dans lesquels ils entrèrent d'abord jusqu'aux jarrets, puis jusqu'au ventre, puis enfin où nous entrâmes nous-mêmes jusqu'aux genoux. La situation devenait de plus en plus pénible. Cette pluie continuelle nous avait percés jusqu'aux os, les nuages qui passaient en nous enveloppant, chassés par la tiède haleine du siroco, nous laissaient le visage et les mains couverts d'une espèce de sueur qui, au bout d'un instant, se glaçait au contact de l'air; enfin, ces torrens toujours plus rapides, ces cascades toujours plus bondissantes, menaçaient de nous entraîner avec elles. Notre guide lui-même paraissait inquiet, tout habitué qu'il dût être à de pareils cataclysmes; les animaux eux-mêmes partageaient cette crainte: à chaque torrent Milord poussait des plaintes pitoyables, à chaque coup de tonnerre nos mules frissonnaient.

Cette pluie incessante, ces nuages successifs, ces cascades que nous rencontrions à chaque pas, avaient commencé par nous produire, tant que nous avions conservé quelque chaleur personnelle, une sensation des plus désagréables; mais peu à peu un refroidissement si grand s'empara de nous, qu'à peine nous apercevions-nous, à la sensation éprouvée, que nous passions au milieu de ces fleuves improvisés. Quant à moi, l'engourdissement me gagnait au point que je ne sentais plus mon mulet entre mes jambes, et que je ne voyais aucun motif pour garder mon équilibre comme je le faisais, autrement que par un miracle: aussi cessai-je tout à fait de m'occuper de ma monture pour la laisser aller où bon lui semblait. J'essayai de parler à Jadin, mais à peine si j'entendais mes propres paroles, et, à coup sûr, je n'entendis point la réponse. Cet état étrange allait au reste toujours s'augmentant, et la nuit étant venue sur ces entrefaites, je perdis à peu près tout sentiment de mon existence, à l'exception de ce mouvement machinal que m'imprimait ma monture. De temps en temps ce mouvement cessait tout à coup, et je restais immobile: c'était mon mulet qui, engourdi comme moi, ne voulait plus aller, et que notre guide ranimait à grands coups de bâton. Une fois la halte fut plus longue, mais je n'eus pas la force de m'informer de ce qui la causait; plus tard, j'appris que c'était Milord qui n'en pouvant plus avait, de son côté, cessé de nous suivre, et qu'il avait fallu attendre. Enfin, après un temps qu'il me serait impossible de mesurer, nous nous arrêtâmes de nouveau: j'entendis des cris, je vis des lumières, je sentis qu'on me soulevait de dessus ma selle; puis j'éprouvai une vive douleur par le contact de mes pieds avec la terre. Je voulus cependant marcher, mais cela me fut impossible. Au bout de quelques pas je perdis entièrement connaissance, et je ne me réveillai que près d'un grand feu, et couvert de serviettes chaudes que m'appliquaient, avec une charité toute chrétienne, mon hôtesse et ses deux filles. Quant à Jadin, il avait mieux supporté que moi cette affreuse marche, sa veste de panne l'ayant tenu plus longtemps à l'abri que n'avait pu le faire mon manteau de drap et ma veste de toile. Quant à Milord,

il était étendu sur une dalle qu'on [illegible] chauffée avec des [illegible] paraissait absolument [illegible] connaissance : deux [illegible] jouaient entre ses [illegible] je le crus trépassé.

Mes premières sensations [illegible] douloureuses. il fallait que je revinsse sur mes pas [illegible] moins de chemin [illegible] achever [illegible] c'eût été autant de fait.

Je regardai autour [illegible] nous étions dans une espèce de chaumière [illegible] nous étions à l'abri de l'orage et près d'un [illegible] dehors on entendait le tonnerre qui continuait [illegible] et le vent qui mugissait à faire trembler [illegible] aux éclairs je les apercevais à travers une [illegible] de la muraille produite par les secousses du tremblement de terre.

Nous [illegible] le village de Rogliano et cette malheureuse [illegible] en était la meilleure auberge.

Au reste je commençais à reprendre mes forces : j'éprouvais même une espèce de sentiment de bien-être à ce retour [illegible] de la vie et de la chaleur [illegible] immersion de six heures pouvait remplacer un bain et si j'avais eu du linge [illegible] et des habits secs à mettre j'aurais presque béni l'orage et la pluie ; mais toute notre roba était imprégnée d'eau [illegible] tout autour d'un immense brasier allumé au milieu de la chambre, et dont la fumée s'en allait par les mille [illegible] de la maison, je voyais mes chemises, mes pantalons et mes habits qui fumaient de leur côté [illegible] mieux, mais qui, malgré le soin [illegible] avait pris de les tordre, ne [illegible] pas d'être secs [illegible] tôt.

Ce fut alors que j'enviai ces [illegible] draps blancs que, selon toute probabilité, nous devions trouver au *Repos d'Alaric*, dont [illegible] pas même [illegible] à Rogliano. [illegible] matelas, entre la cheminée et le brasero, au milieu de [illegible] une douzaine de [illegible] qui m'enveloppaient de la tête aux pieds [illegible]

[illegible] que la veille, nous parvînmes à dormir quel-[illegible]

[illegible] au [illegible] quatre lieues.

[illegible]

[illegible] nous étions [illegible] et [illegible] à la fin [illegible] notre guide [illegible] resterait une piastre [illegible] carlins.

[illegible] que nous approchions [illegible] des traces [illegible] plus marquées du tremblement de terre. Les [illegible] sur le bord de la [illegible] comme c'est la [illegible] environs des villes [illegible] que les [illegible] lézardées du haut en bas [illegible] quelques-unes [illegible] Au milieu de tout cela [illegible] des Cosentins à cheval [illegible] et leur [illegible] sur des voitures pleines de tonneaux [illegible] plus de lieu en lieu [illegible] entières avec [illegible] et leur inséparable cochon. Enfin, en arrivant [illegible] une montagne nous vîmes Cosenza, s'étendant [illegible] la vallée que nous dominions, et, dans [illegible] la ville une espèce de camp, [illegible] plus habité que la ville elle-même.

Après [illegible] faubourg nous descendîmes par une grande rue assez régulière mais qui ressemblait par sa solitude à une rue d'Herculanum ou de Pompéi ; plusieurs maisons étaient renversées tout à fait, d'autres lézardées depuis le toit jusqu'aux fondations, d'autres enfin avaient toutes leurs fenêtres brisées, et c'étaient les moins endommagées. Cette rue nous conduisit au bord du Busento, où, comme on se le rappelle, fut enterré le roi Alaric. Le fleuve était complètement tari [illegible] avait disparu sans doute dans quelque [illegible] ouvert entre sa source et la ville. Nous vîmes dans son lit desséché une foule de gens qui faisaient des fouilles sur l'autorité de Jornandès, qui raconte les riches funérailles de ce roi. A chaque fois que le même phénomène se renouvelle, on fait les mêmes fouilles, et cela sans que les savans cosentins, dans leur admirable vénération pour l'antiquité, se laissent jamais abattre par les déceptions successives qu'ils ont éprouvées. La seule chose qu'aient jamais produite ces excavations est un petit cerf d'or, qui fut retrouvé à la fin du dernier siècle.

En face de nous et de l'autre côté du Busento était la fameuse auberge du *Repos d'Alaric*, ouvrant majestueusement sa grande porte au voyageur fatigué. Nous avions trop longtemps soupiré après ce but pour ne pas essayer de l'atteindre le plus vite possible ; en conséquence nous traversâmes le pont, et nous vînmes demander l'hospitalité à l'hôtel patronisé par le spoliateur du Panthéon et le destructeur de Rome.

COSENZA

Au premier abord, nous crûmes l'hôtel abandonné comme les maisons que nous avions rencontrées sur la route. Nous parcourûmes tout le rez-de-chaussée et tout le premier sans trouver ni maître ni domestiques à qui adresser la parole : la plupart des carreaux des fenêtres étaient cassés, et peu de meubles étaient à leur place. Nous comprîmes que ce désordre était le résultat de la catastrophe qui agitait en ce moment les Cosentins, et nous commençâmes à craindre de ne point avoir encore trouvé l'Eldorado que nous nous étions promis.

Enfin, après être montés du rez-de-chaussée au premier, et être redescendus du premier au rez-de-chaussée sans rencontrer une seule personne, nous crûmes entendre quelque bruit au-dessous de nous. Nous enfilâmes un escalier qui nous conduisit à une cave, et, après avoir descendu une douzaine de marches, nous nous trouvâmes dans une salle souterraine éclairée par cinq ou six lampes fumeuses, et occupée par une vingtaine de personnes.

Je n'ai jamais vu d'aspect plus étrange que celui que présentait cette chambre, dont les habitans formaient trois groupes bien distincts. Le premier se composait d'un chanoine qui, depuis huit jours que durait le tremblement de terre, n'avait pas voulu se lever ; il était dans un grand lit emboîté à l'angle le plus profond de la salle, et il avait autour de lui quatre capucins qui veillaient sans cesse leur [illegible] à la main. En face du lit était une table où des marchands de bestiaux jouaient aux cartes. Enfin, sur un plan plus rapproché de la porte, un troisième groupe mangeait et buvait ; des provisions de pain et de vin étaient entassées dans un coin, afin que si la maison s'écroulait sur ses habitans ils ne mourussent ni de faim ni de soif en attendant qu'on leur portât secours. Quant au rez-de-chaussée et au premier, ils étaient, comme nous l'avons dit, complètement abandonnés.

A peine les garçons de l'hôtel nous eurent-ils aperçus sur le pas de la porte qu'ils accoururent à nous, non point avec la politesse naturelle de l'espèce à laquelle ils appartiennent, mais au contraire avec un air renfrogné qui ne promettait rien de bon. En effet, au lieu des offres et des promesses ordinaires qui vous accueillent sur le seuil des auberges, c'était un interrogatoire en règle qui nous attendait. On nous demanda d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions, comment nous voyagions, et à l'imprudence que nous eûmes d'avouer que nous arrivions avec un guide et un seul mulet, on nous répondit qu'à l'hôtel du *Repos d'Alaric* on ne logeait pas les voyageurs à pied. J'avais grande envie de rosser vigoureusement le drôle qui nous faisait cette réponse ; mais Jadin me retint, et je me contentai de tirer de ma poche la lettre que le fils du général Nunziante m'avait donnée pour le baron Mollo.

— Connaissez-vous le baron Mollo ? dis-je au garçon.

— Est-ce que vous connaissez le baron Mollo ? demanda celui auquel je m'adressais d'un ton infiniment radouci.

— Il n'est pas question de savoir si je le connais, moi ; il s'agit de savoir si vous le connaissez, vous.

— Oui, monsieur.

— Est-il en ce moment à Cosenza ?

— Il y est, Excellence.

— Portez-lui cette lettre à l'instant même, et demandez-lui à quelle heure il pourra recevoir les deux gentilshommes qui l'ont apportée. Peut-être nous trouvera-t-il un hôtel, lui.

— Mille pardons, Excellence ; si nous eussions su que

Leurs Excellences eussent l'honneur de connaître le baron Mollo, ou plutôt que le baron Mollo eût l'honneur de connaître Leurs Excellences, certainement qu'au lieu de répondre ce que nous avons répondu, nous nous serions empressés.

— En ce cas, ne répondez rien, et empressez-vous. Allez!

Le garçon s'inclina jusqu'à terre, et sortit en courant. Dix minutes après, le maître de l'hôtel rentra et vint à nous.

— Ce sont Leurs Excellences qui connaissent le baron Mollo? nous demanda-t-il.

— C'est-à-dire, lui répondis-je, que Nos Excellences ont des lettres pour lui de la part du fils du général Nunziante.

— Alors je fais mille excuses à Leurs Excellences de la manière dont le garçon les a reçues. En ce temps de malheur, où la moitié des maisons sont abandonnées, nous recommandons à nos gens les mesures les plus sévères à l'endroit des étrangers; et je prierai Leurs Excellences de ne pas se formaliser si au premier abord

— On les a prises pour des voleurs, n'est-ce pas?

— Oh! Excellences.

— Allons, allons, dit Jadin, nous nous ferons des complimens ce soir ou demain matin. En attendant, pourrait-on avoir une chambre?

— Que dit Son Excellence? demanda le maître de l'hôtel. Je lui traduisis le désir de Jadin.

— Certainement, reprit-il. Oh! de chambres, il n'en manque pas; mais il s'agit de savoir si Leurs Excellences voudront coucher dans des chambres.

— Mais certainement, dit Jadin, que nous voulons coucher dans des chambres. Où voulez-vous donc que nous couchions? à la cave?

— Dans les circonstances actuelles ce serait peut-être plus prudent. Voyez ces messieurs, ajouta notre hôte en nous montrant l'honorable société que nous avons décrite, il y a huit jours qu'ils sont ici.

— Merci, merci, dit Jadin; elle infecte, votre société.

— Il y a encore les baraques, nous dit l'hôte.

— Qu'est-ce que les baraques? demandai-je.

— Ce sont de petites cabanes en bois et en paille que nous avons fait bâtir dans la prairie, et sous lesquelles tous les seigneurs de la ville se sont retirés.

— Mais enfin, demanda Jadin, pourquoi avez-vous de la répugnance à nous donner des chambres?

— Mais parce que d'un moment à l'autre le plancher peut tomber sur la tête de Leurs Excellences et les écraser.

— Le plancher tomber! et pourquoi tomberait-il?

— Mais à cause du tremblement de terre.

— Est-ce que vous croyez au tremblement de terre, vous? me dit Jadin.

— Dame! il me semble que nous en avons vu des traces.

— Mais non, c'est un tas de farceurs; leurs maisons tombent parce qu'elles sont vieilles et ils disent que c'est un tremblement de terre pour obtenir une indemnité du gouvernement. Mais l'hôtel est bâti à neuf; il ne tombera pas.

— Est-ce votre avis?

— Je le crois bien.

— Mon cher hôte, avez-vous des baignoires?

— Oui.

— Vous pouvez nous donner à déjeuner?

— Oui

— Vous possédez des draps blancs?

— Oh! oui, monsieur.

— Eh bien! avec des promesses comme celles-là, nous ne quitterons pas l'hôtel, quand il devrait nous tomber sur la tête.

— Vous êtes les maîtres.

— Ainsi vous entendez : deux bains, deux déjeuners, deux lits : tout cela le plus tôt possible.

— Dame! peut-être ferai-je attendre Leurs Excellences; il faut trouver le cuisinier.

— Et pourquoi ce gaillard-là n'est-il pas à ses fourneaux?

— Monsieur, il a eu peur, et il est aux baraques; mais enfin, comme il y a moins de danger le jour que la nuit, peut-être consentira-t-il à venir à l'hôtel.

— S'il ne consent pas, prévenez-nous à l'instant même, et nous ferons notre cuisine nous-mêmes.

— Oh! Excellences, je ne souffrirais jamais.

— Nous verrons tout cela après, nos bains, notre déjeuner, nos lits d'abord.

— Je cours faire préparer tout cela. En attendant, Leurs Excellences peuvent choisir dans l'hôtel l'appartement qui leur convient le mieux.

Nous recommençâmes la visite, et nous nous arrêtâmes à une grande chambre au premier dont les fenêtres s'ouvraient sur le fleuve et sur le faubourg; le faubourg était toujours désert, et le fleuve toujours habité.

Au bout d'une heure et demie nous avions pris nos bains, nous avions fait une excellente [illegible] et nous étions dans nos lits bien confortablement [illegible].

On nous annonça le baron Mollo. [illegible] ne l'avait point trouvé chez lui: on l'avait aussitôt [illegible] aux baraques, et il avait fallu le temps de démêler [illegible] de toutes les cabanes voisines. Alors, avec cette politesse excessive que l'on rencontre chez tous les gentilshommes italiens, il n'avait pas voulu souffrir que nous nous [illegible], [illegible] nous devions l'être, et [illegible] ce qui avait porté [illegible] de la camérière et la vénération [illegible] pour ses voyageurs.

Nous fîmes toutes nos excuses au baron, [illegible] point couché depuis huit jours dans des draps blancs, nous avions été pressés de jouir de cette [illegible] que cependant, s'il voulait passer [illegible] le [illegible] entrer dans notre chambre il nous ferait le plus grand plaisir. Trois minutes après que [illegible] notre réponse, la porte s'ouvrit et le baron entra.

C'était un [illegible] de soixante ans parlant très bien [illegible] et remarquable de bonnes manières. Il avait [illegible] du temps de la domination française et, [illegible] toutes les personnes des classes supérieures, il [illegible] conservé de nous un excellent souvenir.

[illegible] avait produit des [illegible] Nunziante versé dans la [illegible] qui [illegible] sur le [illegible] où il était [illegible] à peu près sa seule distraction, m'avait recommandé [illegible] la plus pressante, en sorte qu'il venait mettre à notre disposition sa personne, sa voiture, ses chevaux et même [illegible] à son palazzo, [illegible] depuis [illegible] chaque soir il s'attendait à ne pas le retrouver [illegible] le lendemain.

Mais il [illegible] qu'il y avait eu un tremblement [illegible]. La première secousse s'était fait sentir dans la soirée du douze et elle avait été [illegible] une secousse qui, à l'extrémité de la Calabre, [illegible] le pont de [illegible] sur le [illegible] du rivage. Toutes les [illegible] se [illegible] cependant, soit que les maisons qui n'étaient pas tombées à la première se fussent ébranlées et ne pussent résister aux autres, quoique moins violentes, [illegible] quelque nouveau [illegible]. Cosenza n'était point [illegible] plusieurs villages, entre autres [illegible] Castiglione, distant de cinq milles de la capitale de la Calabre, étaient entièrement détruits.

A Cosenza [illegible] de maisons étaient renversées, seulement [illegible] de personnes avaient péri.

Le baron [illegible] fort de l'imprudence que nous commettions en restant ainsi à l'hôtel, mais nous nous trouvions si bien dans nos lits que nous lui déclarâmes que puisqu'il s'était si obligeamment mis à notre disposition, nous le chargeons, en cas de malheur, de nous faire faire un enterrement digne de nous, mais que nous ne bougerions pas d'où nous étions. Voyant que c'était une résolution prise, le baron Mollo nous renouvela alors ses offres de services, nous donna son adresse [illegible] et prit congé de nous.

Deux heures après, nous nous levâmes parfaitement reposés, et nous commençâmes à visiter la ville.

C'était le centre qui avait le plus souffert: là, toutes les maisons étaient à peu près [illegible] et offraient un aspect de désolation impossible à décrire; dans quelques-unes, complètement [illegible] et dont les habitans n'avaient pas eu le temps de fuir, on faisait des fouilles pour retrouver les cadavres [illegible] que les parens étaient pleins d'anxiété pour [illegible] ensevelis s'étaient retirés morts ou vivans. Au milieu de tout cela, circulait une confrérie de [illegible] des consolations aux affligés, prodiguant des [illegible] aux blessés, et rendant les derniers secours aux [illegible] partout où je les avais rencontrés, j'avais [illegible] demandé aux autres ordres [illegible] d'admirables exemples de dévouement, et cette fois encore ils n'avaient point failli à leur sainte mission.

Après avoir visité la ville, nous nous rendîmes aux baraques. C'était, comme nous l'avons dit, une espèce de [illegible] camp dressé dans une petite prairie [illegible] entourée de [illegible] une [illegible] de murailles, des baraques et [illegible] couvertes en paille, avaient été construites [illegible] de manière à former deux rues, en dehors [illegible] avaient été se dresser les habitations de ceux qui [illegible] mais faire comme les autres et [illegible] çà et là des espèces de maisons de campagne [illegible] enfin,

qui, au milieu de la désolation générale, avaient voulu conserver leur position aristocratique, s'étaient refusés à descendre à la simple baraque et demeuraient dans leurs voitures dételées, tandis que le cocher habitait sur le siège de devant et les domestiques sur le siège de derrière. Tous les matins, une espèce de marché se tenait dans un coin de la prairie; les cuisiniers et les cuisinières allaient y faire leurs provisions; puis, sur des espèces de fourneaux improvisés situés derrière chaque baraque, chaque repas se préparait tant bien que mal, et se mangeait en général sur une table dressée à la porte, ce qui faisait qu'attendu l'habitude qu'ont gardée les Cosentins de dîner d'une heure à deux heures, ces repas ressemblaient fort aux banquets fraternels des Spartiates.

Au reste, rien, excepté la vue, ne peut donner l'idée de l'aspect de cette ville improvisée, où la vie intérieure de toute une population était mise à découvert depuis les échelons les plus inférieurs jusqu'aux degrés les plus élevés, depuis l'écuelle de terre jusqu'à la soupière d'argent; depuis l'humble macaroni cuit à l'eau, composant le repas complet, jusqu'au dîner luxueux dont il ne forme qu'une simple entrée. Nous étions justement arrivés à l'heure de ce banquet général, et la chose se présentait à nous par son côté le plus original et le plus curieux.

Au milieu de notre course à travers ce double rang de tables, nous aperçûmes à la porte d'une baraque plus spacieuse que les autres le baron Mollo, servi par des domestiques en livrée, et dînant avec sa famille. A peine nous eut-il aperçus, qu'il se leva et nous présenta à ses convives en nous offrant de prendre notre place au milieu d'eux : nous le remerciâmes, attendu que nous venions de déjeuner nous-mêmes. Il nous fit alors apporter des chaises, et nous restâmes un moment à causer de la catastrophe, car on comprend bien que c'était l'objet de la conversation générale, et que le dialogue, détourné un instant de ce sujet, y revenait bientôt, ramené qu'il y était presque malgré lui par la vue des objets extérieurs.

Nous restâmes jusqu'à quatre heures à nous promener aux baraques, qui étaient, au reste, le rendez-vous de ceux mêmes qui n'avaient point voulu quitter leurs maisons, et le nombre, il faut le dire, en était fort minime. C'est là qu'on se faisait et qu'on recevait mutuellement les visites, et que s'étaient renouées les relations sociales, un instant interrompues par la catastrophe, mais qui, plus fortes qu'elle, s'étaient presque aussitôt rétablies. A quatre heures notre dîner nous attendait nous-mêmes à l'hôtel.

Le repas se passa sans accident, et n'eut d'autre résultat que d'augmenter notre vénération pour l'hôtel del Riposo d'Alarico. Ce n'était point que la chère en fût ni fort délicate ni fort variée, puisque je crois que, pendant les huit jours que nous y restâmes, le plat fondamental en fut toujours un haricot de mouton. Mais il y avait si longtemps que nous n'avions pas vu une table un peu proprement couverte de linge blanc, de porcelaine et d'argenterie, que nous nous regardions comme les gens les plus heureux de la terre d'avoir retrouvé ce superflu de première nécessité.

Après le dîner, nous fîmes monter notre Pizziote et nous réglâmes nos comptes avec lui : comme nous l'avions calculé, bêtes et hommes payés, il nous resta à peu près une piastre : c'était momentanément toute notre fortune; aussi jamais négociant hollandais n'attendit vaisseau chargé aux grandes Indes d'une impatience pareille à celle dont nous attendions notre speronare.

A six heures la nuit vint : la nuit était le moment formidable; chaque nuit, depuis la soirée où la première secousse s'était fait sentir, avait été marquée par de nouvelles commotions et par de nouveaux malheurs; c'était ordinairement de minuit à deux heures que la terre s'agitait, et l'on comprend avec quelle anxiété toute la population attendait ce retour fatal.

A sept heures nous retournâmes aux baraques : elles étaient presque toutes éclairées avec des lanternes, dont quelques-unes, empruntées aux voitures des propriétaires, jetaient un jour plus ardent, et brillaient pareilles à des planètes au milieu d'étoiles ordinaires. Comme le temps était assez beau, tout le monde était sorti et se promenait; mais il y avait dans les mouvemens, dans la voix et jusque dans les éclairs de gaîté de toute cette population, quelque chose de brusque, de saccadé et de furieux qui dénonçait l'inquiétude générale. Toutes les conversations roulaient sur le tremblement de terre, et de dix pas en dix pas on entendait ces paroles redites presque en forme d'oraison : — Enfin Dieu nous fera peut-être la grâce qu'il n'y ait pas de secousse cette nuit.

Ce souhait, tant de fois répété qu'il était impossible que Dieu ne l'eût pas entendu, joint à notre incrédulité systématique, fit qu'encore très fatigués de la façon dont nous avions passé les nuits précédentes, nous rentrâmes à l'hôtel vers les dix heures. Nous fûmes curieux de jeter, avant de rentrer chez nous, un second coup d'œil sur la salle basse : tout y était dans la même situation. Le chanoine, couché dans son lit, disait des prières, toujours gardé par ses quatre campieri; les marchands de bestiaux jouaient aux cartes, et un autre groupe continuait à boire et à manger en attendant la fin du monde.

Nous appelâmes le garçon, qui cette fois accourut à notre appel et qui se crut obligé, pour rentrer dans nos bonnes grâces qu'il craignait d'avoir à tout jamais perdues, d'essayer de nous dissuader de coucher dans notre chambre; mais nous ne répondîmes à ses conseils qu'en lui ordonnant de nous éclairer et de venir nous pendre des couvertures devant les fenêtres, veuves en grande partie, comme nous l'avons dit, de leurs carreaux. Il s'empressa d'obéir à cette double injonction, et bientôt nous nous retrouvâmes à peu près à l'abri de l'air extérieur et couchés dans nos excellens lits, ou qui, du moins par comparaison, nous paraissaient tels.

Alors nous agitâmes cette grave question de savoir si nous devions employer la dernière piastre qui nous restait à envoyer un messager à San-Lucido, afin de savoir si le speronare y avait paru, et, dans le cas où il ne serait pas arrivé, pour que le messager y laissât du moins, à l'adresse du capitaine, une lettre qui l'informât de notre situation et l'invitât à venir nous rejoindre avec une vingtaine de louis dans ses poches aussitôt qu'il aurait mis pied à terre. La question fut résolue affirmativement, le garçon se chargea de nous trouver le commissionnaire, et j'écrivis la lettre destinée à lui être remise si on le trouvait au rendez-vous, destinée à l'attendre s'il n'y était pas.

Après quoi, nous priâmes Dieu de nous prendre en sa sainte et digne garde. Nous gardâmes une de nos lampes que nous plaçâmes derrière un paravent, afin d'avoir de la lumière en cas d'accident; nous soufflâmes l'autre et nous nous endormîmes.

Vers le milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par le cri de : Terre moto! terre moto! Une secousse terrible, que nous n'avions pas sentie, venait, à ce qu'il paraît, d'avoir lieu : nous sautâmes au bas de nos lits, qui se trouvaient avoir roulé au milieu de la chambre, et nous courûmes à la fenêtre.

Une partie de la population vaguait par les rues en poussant des cris terribles. Tous ceux qui, comme nous, étaient restés dans les maisons, se précipitaient dehors, dans le costume pittoresque où la commotion les avait surpris.

La foule s'écoula du côté des baraques, et peu à peu la tranquillité se rétablit : nous restâmes une demi-heure à la fenêtre à peu près, et, comme il n'y eut pas de nouvelle secousse, la ville retomba peu à peu dans le silence : quant à nous, nous refermâmes les croisées, nous retendîmes les couvertures, nous repoussâmes nos lits le long de la muraille et nous nous recouchâmes.

Le lendemain, quand nous sonnâmes, ce fut notre hôte lui-même qui entra. La commotion de la nuit avait été si violente, qu'il avait cru que, pour cette fois, son auberge s'était écroulée : il était alors sorti de sa baraque et était accouru, de peur qu'il ne nous fût arrivé quelque accident; mais il nous avait vus à la fenêtre et cela l'avait rassuré.

Trois maisons de plus avaient cédé et étaient complètement en ruines; heureusement, comme c'étaient des plus ébranlées, elles étaient désertes, et personne par conséquent n'avait été victime de cet accident.

Avec le jour revint la tranquillité; par un hasard singulier, les secousses revenaient régulièrement et toujours la nuit, ce qui augmentait la terreur. Dès le point du jour, au reste, nous avions entendu les cloches sonner; et comme nous étions au dimanche, il y avait grand'messe et prêche au couvent des Capucins. Quoique nous nous y fussions pris d'avance, prévenus que nous étions par notre hôte que l'église serait trop petite pour contenir les fidèles, nous arrivâmes encore trop tard; l'église débordait dans la rue, et nous eûmes grand'peine à percer la foule pour pénétrer dans l'intérieur. Enfin nous y parvînmes, et nous nous trouvâmes assez près de la chaire pour ne pas perdre un mot du sermon.

Vu la solennité de la circonstance, la chaire avait été convertie en une espèce de théâtre, d'une dizaine de pieds de long sur trois ou quatre de large, qui faisait absolument l'effet d'un balcon accroché à une colonne. Ce balcon était drapé de noir, comme pour les services funèbres, et à l'une des extrémités était planté un grand christ de bois. Le moment venu, l'officiant interrompit la messe, et un des frères sortit du chœur et monta en chaire. C'était un homme de trente à trente-cinq ans, avec une barbe et des cheveux noirs, qui faisaient encore ressortir son extrême pâleur. Ses grands yeux caves semblaient brûlés par la fièvre, et lorsqu'il mit le pied sur la première marche de l'escalier, ce fut avec une démarche si débile et si chancelante, qu'on n'aurait pas cru qu'il eût la force d'arriver jusqu'en haut; cependant il y parvint, mais avec lenteur et en se traînant plutôt qu'en marchant. Arrivé là, il s'appuya sur la balustrade, comme épuisé de l'effort qu'il venait de faire; puis après avoir promené un long regard sur l'auditoire, il commença à parler d'une voix tellement faible qu'à peine ceux

qui étaient les plus rapprochés de lui pouvaient-ils l'entendre. Mais peu à peu sa voix prit de la force, ses gestes s'animèrent, sa tête se releva, et, sans doute excitée par la fièvre même qui semblait le dévorer, ses yeux commencèrent à lancer des éclairs, tandis que ses paroles, rapides, pressées, incisives, reprochaient à l'auditoire cette corruption générale où le monde était arrivé, corruption qui attirait la colère de Dieu sur la terre, colère dont la catastrophe qui désolait Cosenza était l'expression visible et immédiate. Ce fut alors que je compris ce développement donné à la chaire. Ce n'était plus cet homme faible et souffrant, pouvant se traîner à peine, qui avait besoin de la balustrade pour s'y soutenir ; c'était le prédicateur emporté par son sujet, s'adressant à la fois à toutes les parties de l'auditoire, jetant ses apostrophes, tantôt à la masse, tantôt aux individus ; bondissant d'un bout à l'autre de sa chaire, se lamentant comme Jérémie, ou menaçant comme Ézéchiel ; puis, de temps en temps, s'adressant au christ, baisant ses pieds, se jetant à genoux, le suppliant ; puis, tout à coup, le saisissant dans ses bras et l'élevant plein de menace au-dessus de la foule terrifiée. Je ne pouvais point entendre tout ce qu'il disait, mais cependant je comprenais l'influence que cette parole puissante devait, dans des circonstances pareilles, avoir sur la multitude. Aussi l'effet produit était universel, profond, terrible ; hommes et femmes étaient tombés à genoux, baisant la terre, se frappant la poitrine, criant merci ; tandis que le prédicateur, dominant toute cette foule, courait sans relâche, atteignant du geste et de la voix jusqu'à ceux qui l'écoutaient de la rue. Bientôt les cris, les larmes et les sanglots de l'auditoire furent si violens qu'ils couvrirent la voix qui les excitait ; alors cette voix s'adoucit peu à peu : il passa de la menace à la miséricorde, de la vengeance au pardon. Enfin, il finit par annoncer que la communauté prenait sur elle les péchés de la ville entière, et il annonça que si, le surlendemain, le tremblement de terre n'avait pas cessé, lui et ses frères feraient par la ville une procession expiatoire, qui, il en avait l'espérance, achèverait de désarmer Dieu. Alors, comme un feu qui a consumé tout l'aliment qu'on lui a donné, il sembla s'éteindre ; la rougeur maladive qui avait un instant enflammé ses joues disparut pour faire place à sa pâleur habituelle, une faiblesse plus grande encore que la première sembla briser ses membres, on fut forcé de le soutenir pour descendre de la chaire, et on le porta plutôt qu'on ne le conduisit sur sa stalle, où il s'évanouit.

Cette scène m'avait fait, je l'avoue, une puissante impression. Il y avait dans la conviction de cet homme quelque chose d'entraînant ; je ne sais si son éloquence était selon les règles du langage et de l'art, mais elle était certainement selon les sympathies du cœur et les faiblesses de l'humanité. Né deux mille ans plus tôt, cet homme eût été un prophète.

Je quittai l'église profondément impressionné. Quant à l'auditoire, il resta à prier longtemps encore après que la messe fut finie ; les baraques et la ville étaient désertes : la population tout entière s'était agglomérée autour de l'église.

Il en résulta qu'en revenant à l'hôtel nous eûmes grand'peine à obtenir la collation : notre cuisinier était probablement un des pécheurs les plus repentans de la capitale de la Calabre, car il ne revint de l'église qu'un des derniers, et si consterné et si abattu, que nous pensâmes faire pénitence en son lieu et place en ne déjeunant pas.

Vers les deux heures notre messager revint : il n'avait trouvé aucun speronare à San-Lucido, mais on lui avait dit que, comme depuis trois jours le vent venait de Sicile, il ne tarderait certainement pas à apparaître : il avait en conséquence laissé la lettre à un marinier de ses amis qui connaissait le capitaine Aréna, et qui avait promis de la lui remettre aussitôt son arrivée.

La journée s'écoula, comme celle de la veille, à nous promener aux baraques, cet étrange Longchamps. Le soir venu, nous voulûmes cette fois jouir du tremblement de terre ; comme nous étions à peu près reposés par l'excellente nuit que nous avions passée, au lieu de nous coucher à dix heures nous nous rendîmes au rendez-vous général, où nous trouvâmes tous les habitans dans la terrible expectative qui, depuis dix jours déjà, les tenait éveillés jusqu'à deux heures du matin.

Tout se passa d'une façon assez calme jusqu'à minuit, heure avant laquelle les accidens se manifestaient rarement : mais après que les douze coups, pareils à une voix qui pleure, eurent retenti lentement à l'église des Capucins, les personnes les plus attardées sortirent à leur tour des baraques, les groupes se formèrent et une grande agitation commença de s'y manifester ; à chaque instant, quelques femmes, se figurant avoir senti trembler le sol sous les pieds, jetaient un cri isolé, auquel répondaient deux ou trois cris pareils ; puis on se rassurait momentanément en voyant que la terreur était anticipée, et l'on attendait avec plus d'anxiété encore le moment de crier véritablement pour quelque chose.

Ce moment arriva enfin. Nous nous tenions par-dessous le bras, Jadin et moi, lorsqu'il nous sembla qu'un frémissement métallique passait dans l'air ; presque en même temps, et avant que nous eussions même ouvert la bouche pour nous faire part de ce phénomène ; nous sentîmes la terre se mouvoir sous nos pieds ; trois mouvemens d'oscillation allant du nord au midi, se firent sentir successivement ; puis un mouvement d'élévation leur succéda. Un cri général retentit ; quelques personnes, plus effrayées que les autres, commencèrent à fuir sans savoir où. Un instant de confusion eut lieu parmi cette foule, les clameurs qui venaient de la ville répondirent au cri qu'elle avait poussé ; puis on entendit, dominant tout cela, le bruit sourd, et pareil à un tonnerre lointain, de deux ou trois maisons qui s'écroulaient.

Quoique assez ému moi-même de l'attente de l'événement, j'avais assisté à ce spectacle, dont j'étais un des acteurs, avec assez de calme pour faire des observations exactes sur ce qui s'était passé : le mouvement d'oscillation, venant du nord au midi, et revenant du midi au nord, me parut nous avoir déplacés de trois pieds à peu près ; ce sentiment était pareil à celui qu'éprouverait un homme placé sur un parquet à coulisse et qui le sentirait tout à coup glisser sous ses pieds ; le mouvement d'élévation, semblable à celui d'une vague qui soulèverait une barque, me parut être de deux pieds à peu près et fut assez inattendu et assez violent pour que je tombasse sur un genou. Les quatre mouvemens, qui se succédèrent à intervalles à peu près égaux, furent accomplis en six ou huit secondes.

Trois autres secousses eurent encore lieu dans l'espace d'une heure à peu près ; mais celles-ci, beaucoup moins fortes que la première, ne furent qu'une espèce de frémissement du sol, et allèrent toujours en diminuant. Enfin on comprit que cette nuit ne serait pas encore la dernière et que le monde avait probablement son lendemain. On se félicita mutuellement sur le nouveau danger auquel on venait d'échapper, et l'on rentra petit à petit dans les baraques. A deux heures et demie la place était à peu près déserte.

Nous suivîmes l'exemple qui nous était donné et nous regagnâmes nos lits : ils avaient pris, comme la veille, leur part du tremblement de terre en quittant la muraille et en s'en allant, l'un du côté de la fenêtre, l'autre du côté de la porte ; nous les rétablîmes chacun en son lieu et place, et nous les assurâmes en nous y étendant. Quant à l'hôtel du Repos-d'Alaric, il était resté digne de son patron et demeurait ferme comme un roc sur ses fondations.

A huit heures du matin nous fûmes réveillés par le capitaine Aréna ; il était arrivé la veille au soir avec le speronare et tout l'équipage à San-Lucido, il y avait trouvé notre lettre, et a courait en personne à notre secours les poches bourrées de piastres.

Il était temps : il ne nous restait pas tout à fait deux carlins.

TERRE MOTI

Le baron Mollo nous avait entendus exprimer la veille le désir que nous avions d'aller visiter Castiglione, un des villages des environs de Cosenza qui avaient le plus souffert. En conséquence, à neuf heures du matin, nous vîmes arriver sa voiture, mise par lui à notre disposition pour toute la journée.

Nous partîmes vers les dix heures ; la voiture ne pouvait nous conduire qu'à trois milles de Cosenza. Arrivés là, nous devions prendre par un sentier dans la montagne, et faire trois autres milles à pied avant d'arriver à Castiglione.

A peine fûmes-nous partis qu'une pluie fine commença de tomber, qui, s'augmentant sans cesse, était passée à l'état d'ondée, lorsque nous mîmes pied à terre. Cependant, nous n'en résolûmes pas moins de continuer notre chemin ; nous prîmes un guide et nous nous acheminâmes vers le malheureux village.

Nous l'aperçûmes d'assez loin, situé qu'il est au sommet d'une montagne, et, du plus loin que nous l'aperçûmes, il nous apparut comme un amas de ruines. Au milieu de ces ruines, nous voyions s'agiter toute la population. En effet, en nous approchant, nous nous aperçûmes que tout le monde était occupé à faire des fouilles : les vivants déterraient les morts.

Rien ne peut donner une idée de l'aspect de Castiglione. Pas une maison n'était restée intacte ; la plupart étaient entièrement écroulées, quelques-unes étaient englouties entièrement : un toit se trouvait au niveau du sol et l'on passait dessus ; d'autres maisons avaient tourné sur elles-mêmes, et parmi celles-ci il y en avait une dont la façade, qui était d'abord à l'orient, s'était retrouvée vers le nord ; la portion de terrain sur laquelle le bâtiment était situé avait suivi le même mouvement de rotation, de sorte que cette maison était une

des [illegible] ensevelies. De son côté le rocher situé [illegible] au midi, se trouvait maintenant à l'ouest. Jusqu'à cette heure [illegible] retiré des décombres [illegible] morts, [illegible] trois personnes [illegible] grièvement, et vingt-deux [illegible] devaient être encore ensevelis sous les ruines. Quant aux bestiaux, la perte en [illegible] considérable, mais [illegible] s'évaluer encore, car [illegible] beaucoup [illegible] quoique blessés ou mourant de faim [illegible]. Un paysan occupé aux fouilles [illegible] nous lui répondîmes que [illegible]

— Que [illegible] alors? nous dit-il, vous voyez bien qu'il n'y a [illegible] rien à prendre.

Les [illegible] événemens qu'amène un tremblement [illegible] tellement variés et souvent tellement [illegible] hésite à consigner ici tout ce qu'on nous raconta [illegible] je préfère emprunter la relation officielle que monsieur de Gourbillon fit de la catastrophe dont il [illegible] Calabre. Peut-être le récit a-t-il un peu vieilli [illegible] mais j'aime mieux le laisser tel qu'il est que [illegible] un changement qui pourrait donner lieu à [illegible] d'avoir altéré en rien la vérité.

« Le 4 février 1783, au sud-ouest du village de San-Lucido [illegible] étaient situés le lac et la montagne de Saint-Jean ; le 5, le lac et la montagne disparurent ; une plaine marécageuse prit leur place, et le lac se trouva reporté plus à l'ouest, entre la rivière Cacacieri et le site qu'il avait précédemment occupé. Un second lac fut formé le même jour entre la rivière d'Aqua-Bianca et le bras supérieur de la rivière d'Aqua di Fesce. Tout le terrain qui aboutit à la rivière Leone, et qui longe celle de Torbido, fut également rempli de [illegible] et de petits étangs.

La belle église de la Trinité à Mileto (2), l'une des plus [illegible] villes des deux Calabres, s'engouffra tout à coup le 5 février, de manière à ne plus laisser apercevoir que l'extrémité de la flèche du clocher. Un fait plus inouï encore, c'est que tout ce vaste édifice s'enfonça dans la terre sans qu'aucune de ses parties parût avoir souffert le moindre déplacement.

« De profonds abîmes s'ouvrirent sur toute l'étendue de la route tracée sur le mont Lake, route qui conduit au village de [illegible]

« Le père [illegible], supérieur d'un couvent de carmes dans ce dernier village, était sur cette route au moment d'une des fortes secousses : la terre vacillante s'ouvrit bientôt sous lui ; les crevasses s'entr'ouvraient et se refermaient avec un bruit et une rapidité remarquables. L'infortuné moine cédant à une erreur bien naturelle sans doute, se livre machinalement à la fuite : bientôt l'avide terre le retient par [illegible] qu'elle engloutit et qu'elle enferme. La douleur qu'il éprouve, l'épouvante le saisit ; le tableau affreux qui l'entoure [illegible] peine privé de ses sens, qu'une violente secousse le rappelle à lui : l'abîme qui le retient s'ouvre, et la cause de sa captivité devient celle de sa délivrance.

« Trois habitans de Soriano, Vincent Greco, Paul Feglia et Michel Roviti, parcouraient les environs de cette ville pour visiter le site où onze autres personnes avaient été misérablement englouties la veille ; ce lieu était situé au bord [illegible] Surpris eux-mêmes par un nouveau tremblement de terre, les deux premiers parviennent à se sauver ; Roviti seul est moins heureux que les autres [illegible] la face contre la terre, et la terre s'affaisse sous [illegible] l'attire dans son sein, et tantôt elle le vomit [illegible]. A demi submergé dans les eaux fangeuses d'un [illegible] tout à coup aquatique, le malheureux est [illegible] ballotté par les flots terraqués qui enfin le jettent [illegible] distance, horriblement meurtri, mais encore [illegible]. Le fusil qu'il portait fut huit jours après [illegible] du nouveau lit que la Charybde s'était tracé.

[illegible] maison de la même ville, qui comme toutes les [illegible] avait été détruite de fond en comble, un [illegible] pores résista seul à la ruine commune [illegible] après le tremblement de terre [illegible] au milieu des décombres et au grand [illegible] les deux animaux apparurent sur le sol [illegible] pendant ces trente-deux jours ils n'avaient [illegible] même, et l'air indispensable même à leur [illegible] passer qu'au travers de quelques fissures [illegible] Ces animaux étaient vacillans sur leurs jambes [illegible] maigreur remarquable. Ils refusèrent d'abord toute espèce de nourriture, et se jetèrent si avidement sur l'eau [illegible] qu'on eût dit [illegible] encore [illegible]. Quarante jours après ils étaient [illegible] avant la catastrophe [illegible] dans laquelle ils [illegible] on les tua tous [illegible] en considération [illegible] avaient joué dans cette grande tragédie, ils eussent peut-être dû avoir la vie sauve.

« Sur le penchant d'une montagne qui [illegible] ou plutôt qui menait à la petite ville d'Acena, un précipice immense et escarpé s'entr'ouvrit tout à coup sur la traverse de la route de Saint-Etienne-du-Bois à cette même ville. Un fait très remarquable et qui eût suffi partout ailleurs pour changer les plans ordinaires de construction des bâtimens publics dans un pays qui, comme celui-ci, est incessamment exposé aux tremblemens de terre, c'est qu'au milieu du bouleversement général trois vieilles maisons de figure pyramidale furent les seuls édifices qui demeurèrent sur pied. La montagne est maintenant une plaine.

Les ruines du bourg de Cavida et celles des deux villages de Saint-Pierre et Crepoli présentent un fait tout aussi remarquable : le sol de ces trois différens lieux est aujourd'hui fort au-dessous de son ancien niveau.

Sur toute l'étendue du pays ravagé par le tremblement de terre on remarqua, sans pouvoir cependant s'en expliquer la cause, des espèces de cercles empreints sur le terrain. Ces cercles étaient généralement de la grandeur de la petite roue d'un carrosse ; ils étaient creusés en forme de spirale à onze ou seize pouces de profondeur, et ne montraient aucune trace du passage des eaux, qui les avaient formés sans doute, qu'une espèce de tube ou conduit pour ainsi dire imperceptible, souvent même impossible à voir, et qui en occupait ordinairement le centre. Quant à la nature même des eaux en question, jaillies tout à coup du sein de la terre, la vérité se cache dans la foule des conjectures et des différens rapports : les uns prétendent que des eaux bouillantes jaillirent du fond de ses crevasses, et citent plusieurs habitans qui portent encore les marques des brûlures qu'elles leur ont faites ; d'autres nient que cela soit vrai, et soutiennent que les eaux étaient froides au contraire et tellement imprégnées d'une odeur sulfureuse, que l'air même en fut longtemps infecté ; enfin, quelques-uns démentent l'une et l'autre assertion, et ne voient dans ces eaux que des eaux ordinaires de rivière et de source. Au reste, ces différens rapports peuvent être également vrais, eu égard aux lieux où ces différentes observations furent faites, puisque le sol de la Calabre renferme effectivement ces trois différentes espèces d'eaux.

« La ville de Rosarno fut entièrement détruite : la rivière qui la traversait présenta un phénomène remarquable. Au moment de la secousse qui renversa la ville, cette rivière, fort grosse et fort rapide en hiver, suspendit tout à coup son cours.

« La route qui allait de cette même ville à San-Fici s'enfonça sous elle-même et devint un précipice affreux. Les rocs les plus escarpés ne résistèrent point à ce bouleversement de la nature ; ceux qui ne furent pas entièrement renversés sont encore taillades en tous sens et couverts de larges fissures comme s'ils eussent été coupés à dessein avec un instrument tranchant ; quelques-uns sont pour ainsi dire découpés à jour depuis leur base jusqu'à leur cime, et présentent à l'œil étonné comme autant d'espèces de ruelles qui seraient creusées par l'art dans l'épaisseur de la montagne.

« A Polystene, deux femmes étaient dans la même chambre au moment où la maison s'affaissa ; ces deux femmes étaient mères : l'une avait auprès d'elle un enfant de trois ans, l'autre allaitait encore le sien.

« Longtemps après, c'est-à-dire quand la consternation et la ruine générale permirent de fouiller dans les décombres, les cadavres de ces deux femmes furent trouvés dans une seule et même attitude ; toutes deux étaient à genoux courbées sur leurs enfans tendrement serrés dans leurs bras, et le sein qui les [illegible] les écrasa tous deux sans les séparer de lui.

« Ces quatre cadavres ne furent déterrés que le 11 mars suivant, c'est-à-dire trente-quatre jours après l'événement. Ceux des deux mères étaient couverts de taches livides ; ceux des deux enfans [illegible] de véritables squelettes.

« Plus heureuse que ces deux mères, une vieille fut retirée au bout de sept jours de dessous les ruines de sa maison, on la trouva évanouie et presque mourante. L'éclat du jour la frappa péniblement ; elle refusa d'abord toute espèce de nourriture, et ne soupirait qu'après l'eau. Interrogée sur ce qu'elle avait éprouvé, elle dit que pendant plusieurs jours la soif avait été son tourment le plus cruel ; ensuite elle était tombée dans un état de stupeur et d'insensibilité total, état qui ne lui permettait pas de se rappeler ce qu'elle avait éprouvé, pensé ou senti.

Une délivrance plus extraordinaire encore est celle d'un chat retrouvé après quarante jours sous les ruines de la maison de don Michel Ange Pilogallo ; le pauvre animal fut retrouvé étendu sur le sol dans un état d'abattement et de calme. Ainsi que les cochons dont j'ai parlé plus haut, il était d'une maigreur extrême, vacillant sur les pattes, timide, craintif, et entièrement privé de sa vivacité habituelle. On remarqua en lui le même dégoût d'alimens et la même propension pour toute espèce de breuvage. Il reprit peu à peu ses forces, et dès qu'il put reconnaître la voix de son

(1) [illegible]

(2) [illegible] c'est [illegible] ville où nous avons vu en passant [illegible]

maître, il miaula faiblement à ses pieds, comme pour exprimer le plaisir qu'il avait de le revoir.

« La petite ville des *Cinque-Fronti*, ainsi appelée des cinq tours qui s'élevaient en dehors de ses murs, fut également détruite en entier : église, maisons, places, rues, hommes, animaux, tout périt, tout disparut, tout fut plongé subitement à plusieurs pieds sous terre.

« L'ancienne Tauranium, aujourd'hui Terra-Nova, réunit sur elle seule tous les désastres communs.

« Le 5 février, à midi, le ciel se couvrit tout à coup de nuages épais et obscurs qui planaient lentement sur la ville et qu'un fort vent de nord-ouest eut bientôt dissipés. Les oiseaux parurent voler çà et là comme égarés dans leur route ; les animaux domestiques furent frappés d'une agitation remarquable : les uns prenaient la fuite, les autres demeuraient immobiles à leur place et comme frappés d'une secrète terreur. Les chevaux hennissaient et tremblaient sur leurs jambes, les écartaient l'une de l'autre pour s'empêcher de tomber ; les chiens et les chats, recourbés sur eux-mêmes, se blottissaient aux pieds de leurs maîtres. Tant de tristes présages, tant de signes extraordinaires auraient dû éveiller les soupçons et la crainte dans l'âme des malheureux habitans, et les porter à prendre la fuite ; leur destinée en ordonna autrement : chacun resta chez soi sans éviter ni prévoir le danger. En un clin d'œil la terre, encore tranquille, vacilla sur sa base ; un sourd et long murmure parut sortir de ses entrailles ; bientôt ce murmure devint un bruit horrible : trois fois la ville fut soulevée fort au-dessus de son niveau ordinaire, trois fois elle fut entraînée à plusieurs pieds au-dessous ; à la quatrième, elle n'existait plus.

« Sa destruction n'avait point été uniforme, et d'étranges épisodes signalèrent cet événement. Quelques-uns des quartiers de la ville furent subitement arrachés à leur situation naturelle ; soulevés avec le sol qui leur servait de base, les uns furent lancés jusque sur les bords du Soli et du Marro, qui baignaient les murs de la ville, ceux-là à trois cents pas, ceux-ci à six cents de distance ; d'autres furent jetés çà et là sur la pente de la montagne qui dominait la ville, et sur laquelle celle-ci était construite. Un bruit plus fort que celui du tonnerre, et qui, à de courts intervalles, laissait à peine entendre des gémissemens sourds et confus ; des nuages épais et noirâtres qui s'élevaient du milieu des ruines, tel fut l'effet général de ce vaste chaos, où la terre et la pierre, l'eau et le feu, l'homme et la brute, furent jetés pêle-mêle ensemble, confondus et broyés.

« Un petit nombre de victimes échappa cependant à la mort ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette même nature, qui semblait si avide du sang de tous, sauva ceux-ci de sa propre rage par des moyens si inouïs et si forts qu'on eût dit qu'elle voulait prouver à notre orgueil le peu de cas qu'elle faisait de la vie et de la mort de l'homme.

« La ville de Terra-Nova fut détruite par le quadruple genre de tremblement de terre connu sous les différentes dénominations de secousses, d'*oscillation*, d'*élévation*, de *dépression* et de *bondissement*. Ce dernier genre, le plus horrible, comme le plus inouï de tous, consiste non seulement dans le changement de situation des parties constituantes d'un corps, mais aussi dans cette espèce de mouvement de projection qui lance une de ces mêmes parties vers un lieu différent de celui qu'elle occupe. Les ruines de cette malheureuse ville offrent encore tant d'exemples de ce genre, que l'esprit le plus incrédule serait forcé d'en reconnaître l'existence : j'en rapporterai ici quelques-uns.

« La totalité des maisons situées au bord de la plateforme de la montagne, toutes celles qui formaient les rues aboutissantes aux ports dits du Vent et de Saint-Sébastien, tous ces édifices, dis-je, les uns à demi détruits déjà, les autres sans aucun dommage remarquable, furent arrachés de leur site naturel et jetés soit sur le penchant de la montagne, soit aux bords du Soli et du Marro, soit enfin au delà de cette première rivière. Cet événement inouï donna lieu à la cause la plus étrange sur laquelle un tribunal ait jamais eu à prononcer.

« Après cette étrange mutation de lieux, le propriétaire d'un enclos planté d'oliviers, naguère situé au bas de la plate-forme en question, reconnut que son enclos et ses arbres avaient été transportés au delà du Soli, sur un terrain jadis planté de mûriers, terrain alors disparu et qui appartenait auparavant à un autre habitant de Terra-Nova. Sur la réclamation qu'il fait de sa propriété, celui-ci appuie le refus de la rendre sur ce que l'enclos en question avait pris la place de son propre terrain et l'en avait conséquemment privé. Cette question, aussi nouvelle que difficile à résoudre, en ce que rien ne pouvait prouver en effet que la disparition du sol inférieur n'eût pas été l'effet immédiat de la chute et de la prise de possession du sol supérieur, cette question ne pouvait, comme on le comprend, être résolue que par un accommodement mutuel. Des arbitres furent nommés, et le propriétaire du terrain usurpateur fut tenu de partager les olives avec le maître du terrain usurpé.

« Dans la rue dont il a été parlé plus haut était une auberge située à environ trois cents pas de la rivière Soli ; un moment avant la secousse formidable, l'hôte, nommé Jean Aquilino, sa femme, une de leurs nièces et quatre voyageurs se trouvaient réunis dans une salle basse de l'auberge. Au fond de cette salle était un lit, au pied de ce lit un brasero, espèce de grand vase qui contient de la braise enflammée, seule et unique cheminée de toute l'Italie méridionale ; enfin, autour de la salle, étaient une table, des chaises, et quelques autres meubles à l'usage de la famille. L'hôte était couché sur le lit et plongé dans un profond sommeil ; sa femme, assise devant le brasero et les pieds posés sur sa base, soutenait dans ses bras sa jeune nièce, qui jouait avec elle. Quant aux voyageurs, placés autour d'une table à la gauche de la porte d'entrée, ils faisaient une partie de cartes.

Telles étaient les diverses attitudes des personnages et la disposition même de la scène, lorsqu'en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le théâtre et les acteurs eurent changé de place. Une secousse violente arrache la maison du sol qui lui servait de base, et la maison, l'hôte, l'hôtesse, la nièce et les voyageurs sont jetés tout à coup au delà de la rivière, sans abandonner pour cela leur place.

A peine cet énorme amas de terre, de pierres, de matériaux et d'hommes tombe-t-il de l'autre côté de la rivière, qu'il se creuse de nouveaux fondemens, et le bâtiment même n'est plus qu'un mélange confus de ruines. La destruction de la salle principale offrit des particularités remarquables : le mur contre lequel le lit était placé s'écroula vers la partie extérieure ; celui qui touchait à la porte placée en face du même lit, plia d'abord sur lui-même dans l'intérieur et dans la salle, puis tomba comme l'autre en dehors. Le même effet fut produit par les murailles à l'angle desquelles étaient placés nos quatre joueurs, qui déjà ne jouaient plus. Le toit fut enlevé comme par enchantement et jeté à une plus grande distance que la maison même.

Une fois établie sur son nouveau site et entièrement dégagée de tous les décombres qui en cachaient l'effet, la machine ambulante présenta à la fois une scène curieuse et horrible. Le lit était à la même place et s'était effondré sur lui-même ; l'hôte s'était réveillé et croyait dormir encore. Pendant cet étrange voyage, qu'elle ne soupçonnait pas elle-même, sa femme, imaginant seulement que le brasero glissait sous ses pieds, s'était baissée pour le retenir, et cette action avait sans doute été la seule et unique cause de sa chute sur le plancher ; mais dès qu'elle se fut relevée, dès qu'elle aperçut par l'ouverture de la porte des objets et des sites nouveaux, elle crut rêver elle-même, et faillit devenir folle. Quant à la nièce, abandonnée par sa tante au moment où celle-ci se baissait, elle courut éperdue vers la porte, qui, tombant au moment où elle en touchait le seuil, l'écrasa dans sa chute. Il en était de même des quatre voyageurs : avant qu'ils eussent eu le temps de se lever de leur place, ils étaient tués.

« Cent témoins oculaires de cette catastrophe inouïe existent encore au moment où j'écris ; le procès-verbal, d'où est tiré ce récit, fut dressé, quelque temps après sur les lieux, et appuyé des déclarations de l'hôte et de sa femme, qui sans doute vivent encore.

« Les effets inouïs du tremblement de terre par bondissement ne se font pas sentir aux seuls édifices, les phénomènes qu'ils produisent à l'égard des hommes mêmes ne sont ni moins forts ni moins étonnans, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette particularité qui, en toute autre circonstance, est la cause immédiate de la perte des habitations et des hommes, devient parfois aussi la source du salut des unes et des autres.

« Un médecin de cette ville, monsieur Labbe Tarverna, habitait une maison à deux étages située dans la rue principale, près le couvent de Sainte-Catherine. Cette maison commença par trembler, elle vacilla ensuite ; puis les murs, les toits, les planchers s'élevèrent, s'abaissèrent, et enfin furent jetés hors de leur place naturelle. Le médecin ne pouvant plus se tenir debout, veut fuir et tombe comme évanoui sur le plancher. Au milieu du bouleversement général, il cherche en vain la force nécessaire pour observer ce qui se passe autour de lui ; tout ce dont il se rappelle ensuite, c'est qu'il tomba la tête la première dans l'abîme qui s'ouvrit sous lui. Là, son corps resta suspendu, les cuisses prises entre deux poutres. Tout à coup, au moment où, couvert des décombres de sa maison, il est près d'être étouffé par la poussière qui tombe de toute part sur lui, une oscillation contraire à celle dont il est la victime, écartant les deux poutres qui l'arrêtent, les élève à une grande hauteur et les jette avec lui dans une large crevasse formée par les décombres entassés devant la maison. L'infortuné médecin en fut quitte toutefois pour de violentes contusions et une terreur facile à concevoir.

Une autre maison de la même ville fut le théâtre d'une scène plus touchante, plus tragique encore, et où, grâce à la même circonstance, [illegible] funeste.

« Don François [illegible] et [illegible] furent comme emprisonnés dans l'angle de deux des murs de cette mal-

son, par suite de la chute soudaine des plafonds et des poutres ; l'étroite enceinte qui protégeait encore leurs jours était entourée de manière qu'il devenait aussi impossible d'y respirer l'air nécessaire à la vie que d'en forcer les murs artificiels : la mort, et une mort aussi lente qu'affreuse, fut donc pendant quelque temps, l'unique espoir de cette famille. Déjà chacun l'attendait avec impatience comme le seul remède à ses maux, quand, tout à coup, l'événement le plus heureux comme le plus inespéré mit fin à cette situation affreuse ; une violente secousse rompt les murs de leur prison, et, les soulevant avec elle, les lance à la fois au dehors ; aucun d'eux ne perdit la vie.

« Les arbres les plus forts ne furent point exempts de cette migration étrange. L'exemple suivant en fait foi. Un habitant du bourg de Molochiello, nommé Antoine Avati, surpris par le tremblement de terre aux environs de cette même ville, se réfugie sur un châtaignier d'une hauteur et d'une grosseur remarquables. A peine s'y est-il établi, que l'arbre est violemment agité. Tout à coup, arraché du sol qui couvre ses énormes racines, l'arbre est jeté à deux ou trois cents pas de distance, où il se creuse un nouveau lit, tandis qu'attaché fortement à ses branches, le pauvre paysan voyage avec lui dans les airs, et avec lui voit enfin le terme de son voyage.

« Un autre fait à peu près semblable existe, et, bien que se rattachant à une autre époque, mérite cependant d'être ajouté aux exemples précédemment cités des tremblemens de terre par bondissement. Ce fait se trouve rapporté dans une vieille relation de 1659. Le P. Thomas de Rossano, de l'ordre des Dominicains, dormait tranquillement dans l'intérieur du couvent à Soriano. Tout à coup le lit et le moine sont lancés par la fenêtre au milieu de la rivière Vesco. Le plancher suit heureusement le même chemin que le lit et le dormeur, et devient le radeau qui le sauve. L'historien ne dit pas si le moine se réveilla en route.

« La ville de Casalnovo ne fut pas plus épargnée que celle de Terra-Nova : églises, monumens publics, maisons particulières, tout fut également détruit. Parmi la foule des victimes, on peut citer la princesse de Garane, dont le cadavre fut retiré du milieu des ruines, portant encore la trace de deux larges blessures.

La ville d'Oppido, qui, s'il faut en croire le géographe Cluverius, serait l'ancienne Mamertium, cette ville, dis-je eut le sort de toutes les jolies femmes ; objet d'envie dans leur jeunesse, de dégoût dans leur décrépitude, d'horreur après leur mort.

« Je n'entreprendrai point de peindre ici les ruines et les pertes de tout genre dont ce triste lieu fut la scène ; je me borne à remarquer que tel fut l'état de confusion où ce terrible fléau jeta ici les monumens et les hommes, que le spectacle seul de tant de ruines et de maux serait lui-même un mal terrible ; et qu'enfin tel fut l'état déplorable de cette malheureuse ville, que parmi le très petit nombre de victimes échappées à la mort commune, il ne s'en trouva pas une qui pût parvenir, par la suite, à reconnaître les ruines de sa propre maison dans les ruines de la maison d'un autre. J'en prends au hasard un exemple.

« Deux frères, don Marcel et don Dominique Quillo, riches habitans de cette ville, avaient une fort belle propriété, située à l'un des bouts de la rue Canna-Maria, c'est-à-dire hors de la ville. Cette propriété comprenait plusieurs bâtimens, tels entre autres qu'une maison composée de sept pièces, d'une chapelle et d'une cuisine, le tout au premier étage. Le rez-de-chaussée formait trois grandes caves, au-dessous, un vaste magasin contenait alors quatre-vingts tonnes d'huile ; attenantes à cette même maison étaient quatre autres petites maisons de campagne appartenant à d'autres habitans ; un peu plus loin une espèce de pavillon destiné à servir de refuge aux maîtres et aux domestiques pendant les tremblemens de terre ; ce pavillon contenait six pièces élégamment meublées. Plus loin, enfin, se trouvait une autre maisonnette avec une seule chambre à coucher et un salon d'une longueur immense sur une largeur proportionnée.

« Telle était encore, avant l'époque du 5 février, la situation des lieux en question. Au moment même de la secousse, toute espèce de vestige de tant de différentes maisons, de tant de matériaux, de meubles d'utilité, de luxe et d'élégance, tout avait disparu ; tout jusqu'au sol même avait tellement changé d'aspect et de place, tout s'était effacé tellement et du site et de la mémoire des hommes, qu'aucun de ces propriétaires ne put reconnaître, après la catastrophe, ni les ruines de sa maison, ni l'emplacement où elle avait existé.

« L'histoire des désastres de Sitizzano et Cusoletto offre les deux faits suivans

« Un voyageur fut surpris par le tremblement de terre, qui, en changeant la situation des rochers, des montagnes, des vallons et des plaines, avait nécessairement effacé toute trace de chemin. On sait que dans la matinée du 5 il était parti à cheval pour se rendre de Cusoletto à Sitizzano. Ce fut tout ce qu'on en put savoir, l'homme ni le cheval ne reparurent plus.

« Une jeune paysanne, nommée Catherine Polystène, sortait de cette première ville pour rejoindre son père qui travaillait dans les champs. Surprise par ce grand bouleversement de la nature, la jeune fille cherche un refuge sur la pente d'une colline qui vient de sortir, à ses yeux, de la terre convulsive, et qui, de tous les objets qui l'entourent, est le seul qui ne change point et ne bondisse point à ses yeux. Tout à coup, au milieu du morne silence qui succède par intervalles au bruissement sourd des élémens confondus, la voix d'un être vivant s'élève et parvient jusqu'à elle. Cette voix est celle d'une chèvre plaintive, perdue, égarée ; cette voix ranime le courage de la jeune fille : le pauvre animal fuyait lui-même devant la mort parmi les terres, les rochers et les arbres soulevés, fendus ou fracassés. A peine la chèvre aperçoit-elle Catherine, qu'elle accourt vers elle en bêlant ; le malheur réunit les êtres, il efface jusqu'aux signes apparens des espèces, et, rapprochant l'homme de la brute, il les arme à la fois contre lui du secours de la raison et de l'instinct. La chèvre, déjà moins craintive à la vue de la jeune villageoise, s'approche d'elle ; celle-ci, de son côté, reprend à sa vue un peu plus de courage ; l'animal reçoit avec joie les caresses, puis il flaire en bêlant la gourde que la jeune fille tient à la main : ce langage est expressif, et la jeune fille le comprend. Elle verse de l'eau dans le creux de sa main et donne à boire à la chèvre altérée, puis elle partage avec elle la moitié de son pain bis ; et, le repas fini, toutes deux plus fortes, toutes deux plus confiantes, toutes deux se remettent en route, la chèvre marchant devant comme un guide protecteur ; toutes deux errent longtemps parmi les ruines de la nature sans but déterminé, gravissant les rocs les plus escarpés, se frayant un passage dans les voies les plus difficiles, la chèvre s'arrêtant chaque fois que la fatigue a retenu la jeune fille loin d'elle, et lui permettant de la rejoindre, ou la guidant par ses bêlemens. Enfin, toutes deux, après plusieurs heures de marche, se trouvent au milieu des ruines, ou plutôt sur le sol bouleversé et nu de la ville qui a cessé d'être.

« La petite ville de Seido fut également détruite et devint aussi le théâtre des plus affreux événemens.

« Menacés de la chute de leur maison vacillante, don Antonio Ruffo et sa femme s'oublient eux-mêmes pour ne songer qu'à leur enfant, jeune fille en bas âge. Ils se précipitent vers son berceau, la pressent contre leur poitrine, et essaient de fuir avec elle hors de la maison prête à s'écrouler sur eux. Au milieu d'une foule de décombres, ils gagnent la porte ; mais au moment où ils touchent le seuil, la maison tombe et les écrase. Quelques jours après, en fouillant dans les ruines pour en retirer les cadavres, on reconnut que l'enfant n'était pas encore morte. Ce ne fut qu'avec peine qu'on l'arracha d'entre les bras de son père et de sa mère, qui s'étaient réunis pour la protéger et qui, effectivement, en s'offrant eux-mêmes aux coups, lui avaient sauvé la vie. Cette jeune fille vit encore, et aujourd'hui elle est mariée et a des enfans.

« Au centre d'un petit canton nommé la Conturella, non loin du village de Saint-Procope, s'élevait une vieille tour fermée d'un grillage en bois ; toute la partie supérieure de la tour tomba d'aplomb sur le terrain. Mais quant aux fondemens, d'abord soulevés, puis renversés sur eux-mêmes, ils furent jetés à plus de soixante pas de là. La porte s'en alla tomber à une grande distance ; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les gonds sur lesquels elle tournait, les clous qui réunissaient les poutres et les planches, furent parsemés çà et là sur le terrain comme s'ils eussent été arrachés avec de fortes tenailles. Que les physiciens expliquent s'ils peuvent ce phénomène.

« Une autre ville, nommée Seminara, fut un exemple bien frappant de l'insuffisance de toutes les précautions de l'homme contre la force des élémens qu'il croit dompter et qui le domptent. Toutes les maisons de cette ville, une des plus opulentes des deux Calabres, étaient construites en bois ; les murailles intérieures étaient faites de joncs fortement réunis et recouvertes d'une couche de mastic ou de plâtre, qui, sans rien ôter à l'élégance, donnait juste une solidité suffisante à la sûreté des habitans. Cette espèce de construction semblait donc devoir être le moyen le plus propre à les garantir des périls du tremblement de terre, parce qu'il n'opposait aux oscillations du sol que la force strictement nécessaire pour résister en cédant. Inutile calcul de l'homme contre un pouvoir incalculable ! la terre s'agita, et Seminara ne fut plus. On eût même dit que la nature se plût ici à varier ses horribles jeux : la partie montagneuse devint une vallée profonde, et le quartier le plus bas forma une haute montagne au milieu des murs de la ville.

« A la porte d'une des maisons de cette ville, était placée une meule de moulin : au centre de cette meule, le hasard avait fait croître un énorme oranger. Les maîtres de la maison avaient coutume de venir s'asseoir en été dans ce lieu et la meule en question, soutenue par un fort pilier de pierre, était entourée par un banc semblable. Au moment

de la secousse du 5 février, les branches de l'oranger devinrent le refuge d'un homme qui, fuyant épouvanté, s'y blottit ; le pilier, la meule, le banc, l'arbre et l'homme furent soulevés et portés ensemble à un tiers de lieue au delà.

« La destruction de Bagnara présente au philosophe et au naturaliste des faits moins merveilleux peut-être, mais non moins intéressans : pendant le cours des commotions de la terre, toutes les sources et toutes les fontaines de la ville furent subitement desséchées ; les animaux les plus sauvages furent frappés d'une si grande terreur, qu'un sanglier, échappé de la forêt qui dominait la ville, se précipita volontairement du haut d'un roc escarpé au milieu de la voie publique. Enfin on remarqua que, par un choix sans doute inexplicable, la nature se plut à frapper surtout les femmes, et parmi les femmes toutes les jeunes ; les vieilles seules furent sauvées et survécurent à cette catastrophe.

« Tels sont les traits principaux de l'événement, telle fut la situation des victimes, telle est la destruction fatale qui atteignit les Calabres ; tel est enfin, au bout de trente-cinq années de calme, l'état où le pays se trouve encore aujourd'hui (1). »

Sans que la ville de Castiglione eût été le théâtre d'événemens aussi extraordinaires que ceux que nous venons de raconter, les accidens en étaient cependant assez déplorables et assez variés pour que notre journée s'écoulât rapidement au milieu de cette malheureuse population. Après avoir vu retirer de dessous les décombres deux ou trois cadavres d'hommes et une douzaine de bœufs ou de chevaux tués ou blessés, après avoir nous-mêmes pris part aux fouilles pour relayer les bras fatigués, nous quittâmes vers les cinq heures le village de Castiglione, qui, comme Cosenza, avait sa succursale de baraques ; seulement les baraques des luxueux habitans de la capitale étaient des palais près de ces malheureux paysans, dont quelques-uns étaient entièrement ruinés.

Il avait plu toute la journée sans que nous y fissions autrement attention, tant nous étions préoccupés du spectacle que nous avions sous les yeux ; mais au retour, force nous fut bien de revenir de l'impression morale aux sensations physiques : les moindres ruisseaux étaient devenus des torrens, et les torrens s'étaient changés en rivières. Au premier



Trois fois la ville fut soulevée au-dessus de son niveau ordinaire.

obstacle de ce genre que nous rencontrâmes, nous tranchâmes des sybarites, et nous acceptâmes la proposition que nous fit notre guide, moyennant rétribution, bien entendu, de nous transporter d'un bord à l'autre sur ses épaules ; en conséquence, je traversai le premier et gagnai le bord sans accident. Mais comme j'étais occupé à explorer le paysage pour voir s'il nous restait beaucoup de passages pareils à franchir, j'entendis un cri, et je vis Jadin, qui, au lieu d'être porté comme moi sur les épaules de notre guide, était occupé avec grand'peine à le tirer de l'eau : en retournant à lui, le pied avait manqué au pauvre diable, et la violence du courant était telle qu'il s'en allait roulant Dieu sait où, lorsque Jadin s'était mis à l'eau jusqu'à la ceinture et l'avait arrêté. Je courus à lui pour lui prêter main-forte, et nous parvînmes enfin à amener notre guide à moitié évanoui sur l'autre bord.

A partir de ce moment, il ne fut plus question, comme on le comprend bien, d'employer ce défectueux système de locomotion. D'ailleurs, comme nous étions mouillés par l'eau du torrent depuis les pieds jusqu'à la ceinture, et par l'eau du ciel, qui nous était tombée sur le dos toute la journée depuis la ceinture jusqu'à la pointe de nos cheveux, il n'y avait plus de précautions à prendre que contre l'accident qui venait d'arriver à notre guide. En conséquence, quand

(1) M. de Gourbillon écrivait son voyage en Calabre vers 1818.

de nouvelles rivières se présentèrent, nous nous contentâmes de les traverser fraternellement, chacun de nous prêtant et recevant appui au moyen de nos mouchoirs liés à notre poignet et dont nous fîmes une chaîne. Moyennant cette ingénieuse invention, nous arrivâmes à notre voiture sans accident grave, mais trempés comme des caniches.

On comprend qu'en arrivant à l'hôtel nous éprouvâmes plus que jamais le besoin de nos lits : aussi refusâmes-nous l'offre réitérée de notre hôte de nous en aller coucher aux baraques, et bravâmes-nous encore le futur tremblement de terre qui nous menaçait de minuit à une heure du matin.

Notre courage fut récompensé : nous ne sentîmes aucune secousse, nous n'entendîmes même pas les cris de Terre moto ! et nous nous réveillâmes seulement le lendemain matin, tirés de notre sommeil par le son des cloches.

Nos lits avaient fait leurs évolutions ordinaires et se trouvaient au milieu de la chambre.

Comme on l'a dit, il devait y avoir à Cosenza, deux jours après le prêche si pittoresque et si animé du capucin, une procession expiatoire dans le cas où les tremblemens de terre n'auraient pas cessé. Les tremblemens de terre allaient diminuant, il est vrai, mais ils ne s'arrêtaient pas encore, et les capucins qui s'étaient faits les boucs émissaires de la ville pécheresse s'apprêtaient à tenir leur parole.

Aussi, dès sept heures du matin, les cloches sonnaient-elles à grande volée et les rues de la ville étaient-elles peuplées non seulement de Cosentins, mais encore des malheureux paysans des provinces environnantes, qui avaient encore plus souffert que la capitale, chacun accourant pour prendre part à cette espèce de jubilé, et de tous les villages on avait eu le temps d'arriver : la promesse faite par les capucins avait attiré des fidèles.

Comme le garçon, préoccupé de ces grands préparatifs, ne venait pas prendre nos ordres, nous sonnâmes : il monta, et nous lui demandâmes s'il avait oublié que nous avions pris l'invariable habitude de déjeuner à neuf heures sonnantes. Il nous répondit que comme il y avait jeûne général dans la capitale des Calabres, il n'avait pas cru que les ordres donnés pour les autres jours dussent subsister pour celui-ci. La raison ne nous parut pas extrêmement logique, et nous lui signifiâmes que, n'étant pas de la paroisse, et ayant assez de nos propres péchés, notre intention n'était nullement de prendre notre part de ceux des Cosentins ; qu'en conséquence nous l'invitions à ne faire aucune différence pour nous de ce jour aux autres jours, et à nous servir un déjeuner, non pas exorbitant, mais convenable.

Ce fut une grande affaire à débattre que ce déjeuner : le cuisinier était allé faire ses dévotions, et il fallait attendre qu'il fût revenu ; à son retour il prétendit que, momentanément détaché des choses de la terre par la contrition parfaite qu'il venait d'éprouver, il aurait grand'peine à redescendre jusqu'à ses fourneaux. Quelques carlins levèrent ses scrupules, et à dix heures, au lieu de neuf heures, la table enfin fut servie.

Nous mangeâmes en toute hâte, car nous ne voulions rien perdre du spectacle curieux et caractéristique qui nous attendait. Un redoublement de sonnerie nous annonça qu'il allait commencer. Nous prîmes les morceaux doubles, et, le dernier à la main, nous courûmes vers l'église des Capucins.

Toutes les rues étaient encombrées d'hommes et de femmes en habits de fête, au milieu desquels un simple passage était ménagé pour la confrérie ; ne pouvant et ne voulant pas nous mettre au premier rang, nous montâmes sur des bornes et nous attendîmes.

A onze heures précises l'église s'ouvrit : elle était illuminée comme pour les grandes solennités. Le prieur de la communauté parut le premier : il était nu jusqu'à la ceinture, ainsi que tous les frères ; ils marchaient un à un, chacun tenant de la main droite une corde garnie de nœuds ; tous chantaient le *Miserere*.

A leur aspect une grande rumeur s'éleva parmi la foule : elle se composait d'exclamations de douleur, d'élans de contrition et de murmures de reconnaissance ; d'ailleurs il y avait des pères, des mères, des frères et des sœurs qui reconnaissaient leurs parens au milieu de ces trente ou quarante moines, et qui les saluaient d'un cri de famille, si cela se peut dire ainsi.

Mais ce fut bien pis lorsqu'à peine descendus des degrés de l'église, on les vit tous lever la corde noueuse qu'ils tenaient à la main droite et frapper, sans interrompre leurs chants, chacun sur les épaules de celui qui le précédait, et cela non point avec un simulacre de flagellation, mais à tour de bras et autant que le moine avait de force. Alors les cris, les clameurs et les gémissemens redoublèrent ; les assistans tombèrent à genoux, frappant la terre du front, et se meurtrissant la poitrine à coups de poing ; les hommes hurlaient, les femmes poussaient des sanglots, et, non contentes de s'imposer pénitence à elles-mêmes, fouettaient à tour de bras les malheureux enfans qui étaient accourus comme on va à une fête, et qui de cette façon payaient leur contingent d'expiation pour les péchés que leurs parens avaient commis. C'était une flagellation universelle qui s'étendait de proche en proche, qui se communiquait d'une façon presque électrique, et dans laquelle nous eûmes toutes les peines du monde à empêcher nos voisins de nous faire jouer à la fois un rôle passif et actif. La procession passa ainsi devant nous en marchant au pas, chantant toujours et fouettant sans relâche : nous reconnûmes le prédicateur du dimanche précédent qui remplissait, les yeux levés au ciel, son office de battant et de battu : seulement, à sa recommandation sans doute, celui qui le suivait et qui par conséquent frappait sur lui, avait, outre les nœuds généralement adoptés, armé sa corde de gros clous, lesquels, à chaque coup que recevait le malheureux moine, laissaient sur ses épaules une trace sanglante ; mais tout cela semblait n'avoir sur lui d'autre influence que de le plonger dans une extase plus profonde : quelle que fût la douleur qu'il dût ressentir, son front ne sourcillait pas, et l'on entendait sa voix au-dessus de toutes les autres voix.

Trois fois, en prenant, aussitôt que la procession était passée, notre course par des rues adjacentes, nous nous retrouvâmes sur son nouveau passage ; trois fois, par conséquent, nous assistâmes à ce spectacle ; et chaque fois la foi et la ferveur des flagellans semblaient s'être augmentées : la plupart d'entre eux avaient le dos et les épaules dans un état déplorable ; quant à notre prédicateur, tout le haut de son corps ne faisait qu'une plaie. Aussi chacun criait-il que c'était un saint homme, et qu'il n'y avait pas de justice s'il n'était canonisé du coup.

La procession ou plutôt le martyre de ces pauvres gens dura trois heures. Sortis à onze heures juste de l'église, ils y rentraient à deux heures sonnantes. Quant à nous, nous étions stupéfaits de voir une foi si ardente dans une époque comme la nôtre. Il est vrai que la chose se passait dans la capitale de la Calabre ; mais la Calabre était demeurée huit ans sous la domination française, et j'aurais cru que huit ans de notre domination, surtout de 1807 à 1815, eussent été plus que suffisans pour sécher la croyance dans ses plus profondes racines.

L'église resta ouverte, chacun put y prier toute la journée, et de toute la journée elle ne désemplit pas. J'avoue que pour mon compte, j'aurais voulu voir de près ce moine, l'interroger sur sa vie antérieure, le sonder avec ses espérances à venir. Je demandai au Père gardien si je pouvais lui parler, mais on me répondit qu'en rentrant il s'était trouvé mal, et qu'en revenant à lui il s'était enfermé dans sa cellule et avait prévenu qu'il ne descendrait pas au réfectoire, voulant passer le reste de sa journée en prières.

Nous rentrâmes à l'hôtel vers les quatre heures ; nous y retrouvâmes le capitaine, à qui nous demandâmes s'il avait pris part aux dévotions générales ; mais le capitaine était trop bon Sicilien pour prier pour des Calabrais. D'ailleurs il prétendit que la masse des péchés qui se commettaient de Pestum à Reggio était si grande, que toutes les communautés religieuses de la terre, se fouettassent-elles pendant un an, n'enlèveraient pas à chaque sujet continental de S. M. le roi de Naples la centième partie du temps qu'il avait à rester en purgatoire.

Comme en restant plus longtemps au milieu de pareils pécheurs nous ne pouvions faire autrement que de finir par nous perdre nous-mêmes, nous fixâmes au lendemain matin le moment de notre départ : en conséquence le capitaine partit à l'instant même, afin qu'en arrivant à San-Lucido nous trouvassions notre patente prête et que rien ne retardât notre départ.

Nous employâmes notre soirée à faire une visite au baron Mollo et une promenade aux baraques. Telle est, au reste, en Italie, la puissance de cette loi qu'on appelle l'hospitalité, qu'au milieu des malheurs de la ville qu'il habitait, malheurs dont il avait eu sa bonne part, le baron Mollo ne nous avait pas négligés un seul instant, et s'était montré pour nous le même qu'il eût été dans les temps calmes et heureux.

Je voulus m'assurer par moi-même de l'influence qu'avait eue sur le futur tremblement de terre de la nuit la procession expiatoire de la journée. Jadin désira faire la même expérience. J'avais mes notes à mettre en ordre, et lui ses dessins à achever ; car, depuis une quinzaine de jours, nous étions si malheureux dans nos haltes que nous n'avions eu ni l'un ni l'autre le courage de travailler. A minuit, nous prîmes congé du baron Mollo, nous rentrâmes à l'hôtel et, pour mettre à exécution notre projet, nous nous assîmes chacun d'un côté de la table où nous dînions d'habitude, moi avec mon album, lui avec son carton, et une montre entre nous deux pour ne point être surpris par la secousse.

La précaution fut inutile : minuit, une heure, deux heures arrivèrent sans que nous sentissions le moindre mouvement ni que nous entendissions le moindre bruit. Comme deux heures était l'heure extrême, nous présumâmes que nous attendrions vainement, et qu'il n'y aurait rien pour la

nuit : en conséquence, nous nous couchâmes et nous nous endormîmes bientôt dans notre sécurité.

Le lendemain nous nous réveillâmes à la même place où nous nous étions couchés, ce qui ne nous était pas encore arrivé. Un instant après notre hôte, à qui nous avions dit de venir régler son compte avec nous à huit heures, entra tout triomphant et nous annonça que, grâce aux flagellations et aux prières de la veille, les tremblemens de terre avaient complètement cessé.

Maintenant le fait est positif : l'explique qui pourra.

RETOUR

A neuf heures nous prîmes congé avec une profonde reconnaissance de la locanda del Riposo d'Angelo. Je ne sais si c'était par comparaison que nous en étions devenus si fanatiques, mais il semblait que, malgré les tremblemens de terre auxquels au reste, comme on l'a vu, nous n'avions pris personnellement aucune part, c'était l'endroit de la terre où nous avions trouvé le plus complet repos. Peut-être aussi, au moment de quitter la Calabre, nous rattachions-nous, malgré tout ce que nous y avions souffert, à ces hommes si curieux à étudier dans leur rudesse primitive, et à cette terre si pittoresque à voir dans ses bouleversemens éternels. Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sans un vif regret que nous nous éloignâmes de cette bonne ville si hospitalière au milieu de son malheur, et [illegible] avoir perdue de vue nous revînmes sur nos [illegible] lui dire un dernier adieu.

A une lieue de Cosenza à peu près, nous quittâmes la grande route pour nous jeter dans un sentier qui traversait la montagne. Le paysage était d'une pauvreté terrible, mais en même temps d'un caractère plein de grandeur et de pittoresque. La teinte rougeâtre des roches, leur forme élancée qui leur donnait l'apparence de clochers de granit, les charmantes forêts de châtaigniers que de temps en temps nous rencontrions sur notre route, un soleil presque ardent qui succédait aux orages et aux inondations des jours précédens, tout concourait à nous faire [illegible] le chemin un des plus heureusement accidentés que nous eussions faits.

Joignez à cela le récit de notre guide, qui nous raconta à cet endroit même une histoire que j'ai déjà publiée sous le titre des *[illegible] de la Madone* et qu'on retrouvera dans les *Souvenirs d'Antony*, la vue de deux croix élevées à l'endroit où, l'année précédente, et trois mois auparavant, deux voyageurs avaient été assassinés, et l'on aura une idée de la rapidité avec laquelle s'écoulèrent les trois heures que dura notre course.

En arrivant sur le versant occidental des montagnes, nous nous trouvâmes de nouveau en face de cette magnifique mer Tyrrhénienne tout étincelante comme un miroir, et au milieu de laquelle nous voyions s'élever comme un phare cet éternel Stromboli que nous n'arrivions jamais à perdre de vue, et que, malgré son air tranquille et la façon toute paterne avec laquelle il poussait sa fumée, je soupçonnai d'être pour quelque chose, avec son aïeul l'Etna et son ami le Vésuve, dans tous les tremblemens que la Calabre venait d'éprouver ; peut-être me trompé-je, mais [illegible] des siennes dans ce genre, qu'il porte les fruits de sa mauvaise réputation.

A nos pieds était San Lucido, et dans son port, pareil à un de ces petits navires que les enfans font flotter sur le bassin des Tuileries, nous voyions se balancer notre élégant et gracieux speronare qui nous attendait.

Une heure après nous étions à bord.

C'était toujours un moment de bien-être suprême quand, après une certaine absence, nous nous retrouvions sur le pont au milieu des braves gens qui composaient notre équipage, et que du pont nous passions dans notre petite cabine si propre, et par conséquent si différente des localités siciliennes et calabraises que nous venions de visiter. Il n'y avait pas jusqu'à Milord qui ne fît une fête désordonnée à son ami Pietro et qui ne lui racontât, par les gémissemens les plus variés et les plus expressifs, toutes les tribulations qu'il avait éprouvées.

Au bout de dix minutes que nous fûmes à bord nous levâmes l'ancre. Le vent, qui venait du sud-est, était excellent aussi ; à peine eûmes-nous ouvert nos voiles qu'il emporta notre speronare comme un oiseau de mer.

Alors toute la journée nous rasâmes les côtes, suivant des yeux la Calabre dans toutes les gracieuses sinuosités de ses rivages, et dans tous les âpres accidens de ses montagnes. Nous passâmes successivement en revue Cetraro, Belvedere, Diamante, Scalea et le golfe de Policastro ; enfin, vers le soir nous nous trouvâmes à la hauteur du cap Palinure. Nous recommandâmes à Nunzio de faire meilleure garde que le pilote d'Énée, afin de ne pas tomber comme lui à la mer avec son gouvernail, et nous nous [illegible] sur la foi des [illegible].

Le lendemain, nous nous éveillâmes à la hauteur du cap Licosa, et en vue des ruines de Pestum.

Il était convenu d'avance avec le capitaine que nous prendrions terre une heure ou deux près de ces magnifiques débris, mais au moment de débarquer, nous éprouvâmes une double difficulté : la première en ce que l'on nous prit pour des cholériques qui apportaient la peste des Grandes-Indes, la seconde en ce qu'on nous soupçonna d'être des contrebandiers chargés de cigares de Corse. Ces deux difficultés furent levées par l'inspection de nos passeports visés de Cosenza, et par l'exhibition d'une piastre frappée à Naples, et nous pûmes enfin débarquer sur le rivage où Auguste, au dire de Suétone, était débarqué deux mille ans avant nous pour visiter ces fameux temples grecs qui, de son temps, déjà passaient pour des antiquités.

Un [illegible] a illustré Pestum, comme un vers de Properce [illegible]. Il n'est point de voyageur qui, à l'aspect de cette grande plaine [illegible] ardemment exposée aux rayons du soleil ; qui, à la vue de ces beaux temples à la teinte dorée, ne réclame ces champs de roses qui fleurissaient deux fois l'année et qui ouvrirent les lèvres pour respirer cet air [illegible] les [illegible] avant l'âge de leur puberté. Le voyageur est trompé dans sa double attente : le *Biferique rosaria Paesti* n'est plus qu'un marais [illegible] couvert de grandes herbes dans lequel, au lieu d'une double moisson de roses, on fait une double récolte de [illegible]. Quant à l'air antinuptial qu'on y respirait, il n'y a plus de jeunes filles à demander, car je n'admets pas que les [illegible] qui [illegible] la maison attenante aux temples aient un sexe qui [illegible] et appartiennent à l'espèce humaine.

Et cependant ce petit espace, embrassant huit ou dix milles de circonférence, [illegible] les grands poètes. Et ce n'est pas Virgile seul qui en parle ; c'est Properce qui, au lever de l'aurore, [illegible] les champs de roses (1) ; c'est Ovide qui y conduit Myscèle, fils d'Alemon, et qui lui fait voir Leucosie et les [illegible] tièdes et embaumés de Pestum (2) ; c'est Martial qui compare les lèvres de [illegible] à la fleur qui [illegible] ses prédécesseurs (3) ; enfin, c'est quinze cents ans plus tard le Tasse qui [illegible] le peuple a fait qui est [illegible] le sol où [illegible] les roses vermeilles et où [illegible] du Silaro [illegible] les branches et les [illegible] dans son lit (4).

Voici [illegible] la [illegible] Hérodote [illegible] poète :

« C'était sous le règne d'Atys. Il y avait une grande famine en Lydie, [illegible] de l'Asie Mineure. Les Lydiens [illegible] se diviser en deux parts, et chaque part prit pour chef un des deux fils du roi. Ces deux fils s'appelaient, l'aîné Lydus, et le cadet Tyrrhénus.

Cette division opérée, les deux chefs tirèrent au sort à qui resterait dans les champs paternels, à qui irait chercher d'autres foyers. Le sort de l'exil tomba sur Tyrrhénus, qui partit avec la portion du peuple qui s'était attachée à son sort, et qui aborda avec elle sur les côtes de l'Ombrie, qui devinrent alors les côtes tyrrhéniennes. »

Ce furent les fondateurs de Posidonia, l'aïeule de Pestum.

Aussi les temples de l'ancienne ville de Neptune font-ils le désespoir des archéologues, qui ne savent à quel ordre connu rattacher leur architecture ; quelques-uns y voient une des antiques constructions chaldéennes dont parle la Bible, et les font contemporains des murs cyclopéens de la ville. Ces murs, composés de pierres larges, lisses, oblongues, placées les unes au-dessus des autres et jointes sans ciment, forment un parallélogramme de deux milles et demi de tour. Un débris de ces murs est encore debout ; et des quatre portes de Pestum, placées en angle droit, reste la porte de l'Est, à laquelle un bas-relief, représentant une sirène cueillant une rose, a fait donner le nom de *porte de*

---

(1) Vidi ego odorati victura rosaria Paesti
Sub matutino cocta jacere Noto.
(PROP., liv. IV, *Eleg.* [illegible])

(2) Leucosiam petit tepidique rosaria Paesti.
(OVIDE, liv. XV, vers [illegible])

(3) Paestanis rubeant aemula labra rosis.
(MARTIAL, liv. IV.)

(4) Qui vi insieme venia la gente esperta
Dal suol che [illegible]
[illegible] si nanno, e [illegible]
Silaro impetra con [illegible]
(TASSE, *Ger. lib.*, liv. [illegible], ch. XI)

la Sirène, c'est un arc de quarante six pieds de haut construit en pierres massives.

Quant aux temples, qui sont au nombre de quatre, mais dont l'un est tellement détruit qu'il est inutile d'en parler, ils étaient consacrés, l'un à Neptune et l'autre à Cérès ; quant au troisième, ne sachant à quel dieu en faire les honneurs, on l'a appelé la Basilique.

Le temple de Neptune est le plus grand ; on y montait par trois marches qui régnaient tout à l'entour. Il est long de cent quatre-vingt-douze pieds ; c'est non seulement le plus grand, comme nous l'avons dit, mais encore, selon toute probabilité, le plus ancien de tous. Comme il est construit de pierres provenant en grande partie du sédiment du Silaro, et que ce sédiment se compose de morceaux de bois et d'autres substances pétrifiées, il a l'air d'être bâti en liège, quoique la date à laquelle il remonte puisse faire honte au plus dur granit.

Le temple de Cérès est le plus petit des trois, mais aussi c'est le plus élégant. Sa forme est un carré long de cent pieds sur quarante ; il offre deux façades dont les six colonnes doriques soutiennent un entablement et un fronton. Chaque partie latérale, qui se compose de douze colonnes cannelées, supporte aussi un entablement, et repose sans base sur le pavé.

La Basilique, dont, comme je l'ai dit, on ignore la destination primitive, a cent soixante-cinq pieds de longueur sur soixante-onze de large ; elle offre deux façades dont chacune est ornée de neuf colonnes cannelées d'ordre dorique sans base, ses deux côtés présentent chacun seize colonnes de dix-neuf pieds de hauteur, y compris le chapiteau.

Il existe bien encore aux environs quelque chose comme un théâtre et comme un amphithéâtre, mais le tout si ruiné, si inappréciable, et je dirai presque si invisible, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Quelques jours avant notre arrivée, la foudre, jalouse sans doute de son indestructibilité, était tombée sur le temple de Cérès ; mais elle y avait à peu près perdu son temps : tout ce qu'elle avait pu faire était de marquer son passage sur son front de granit en emportant quelques pierres de l'angle le plus aigu du fronton ; encore l'homme s'était-il mis à l'instant même à l'œuvre pour faire disparaître toute trace de la colère de Dieu, et l'éternelle Babel n'avait-elle plus, à l'époque où nous la visitâmes, qu'une cicatrice qu'on reconnaissait à l'interruption de cette belle couleur feuille-morte qui dorait le reste du bâtiment.

Des paysans nous vendirent des pétrifications de fleurs et de nids d'oiseaux dont ils font un grand commerce, et que le fleuve, qui a conservé son ancienne vertu, leur fournit sans autre mise de fonds que celle de l'objet même qu'ils veulent convertir en pierre. Ce fleuve, qui contient une grande quantité de sel calcaire, s'appelait Silarus du temps des Romains, Silaro à l'époque du Tasse, et est appelé Sele aujourd'hui.

Il était décidé que partout où nous mettrions le pied, nous nous heurterions à quelque histoire de voleurs, sans jamais rencontrer les acteurs de ces formidables drames qui faisaient frémir ceux qui nous les racontaient. Un Anglais, nommé Hunt, se rendant avec sa femme de Salerne à Pestum, quelque temps avant la visite que nous y fîmes nous-mêmes, fut arrêté sur la route par des brigands qui lui demandèrent sa bourse. L'Anglais, voyant l'inutilité de faire aucune résistance, la leur donna, et toutes choses, sauf cet emprunt forcé, allaient se passer amiablement, lorsque l'un des bandits aperçut une chaîne d'or au cou de l'Anglaise ; il étendit la main pour la prendre ; l'Anglais prit ce geste de convoitise pour un geste de luxure, et repoussa violemment le bandit, lequel riposta à cette bourrade par un coup de pistolet qui blessa mortellement monsieur Hunt.

Satisfaits de cette vengeance, et craignant surtout sans doute que l'on ne vînt au bruit de l'arme à feu, les bandits se retirèrent sans faire aucun mal à mistress Hunt, que l'on retrouva évanouie sur le corps de son mari.

Il était trois heures à peu près lorsque nous prîmes congé des ruines de Pestum. Comme pour débarquer, nos marins furent obligés de nous prendre sur leurs épaules pour nous porter à la barque. Nous y étions arrivés, Jadin et moi, à bon port, et il n'y avait plus que le capitaine à transporter, lorsque dans le transport le pied manqua à Pietro, qui tomba entraînant avec lui son camarade Giovanni et le capitaine par-dessus tout. Pour leur prouver qu'il avait été jusqu'au fond, le capitaine revint sur l'eau ayant dans chaque main une poignée de gravier qu'il leur jeta à la figure. Au reste, il était si bon garçon qu'il fut le premier à rire de cet accident, et à donner ainsi toute liberté à l'équipage, qui avait grande envie d'en faire autant.

Nous gouvernâmes sur Salerne où nous devions coucher. J'avais jugé plus prudent de revenir de Salerne à Naples en prenant un calessino, que de rentrer sur notre speronare qui devait naturellement attirer bien autrement les yeux que la petite voiture populaire à laquelle je comptais confier mon incognito. On n'oubliera pas que je voyageais sous le nom de Guichard, et qu'il était défendu à monsieur Alexandre Dumas, sous les peines les plus sévères, d'entrer dans le royaume de Naples, où il voyageait, au reste, fort tranquillement depuis trois mois.

Or, après avoir vu dans un si grand détail la Sicile et la Calabre, il eût été fort triste de n'arriver à Naples que pour recevoir l'ordre d'en sortir. C'est ce que je voulais éviter par l'humilité de mon entrée, humilité qu'il m'était impossible de conserver à bord de mon speronare, qui avait une petite tournure des plus coquettes et des plus aristocratiques. Je fis donc, comme on dit en termes de marine, mettre le cap sur Salerne, où nous arrivâmes vers les cinq heures. La patente et la visite des passeports nous prirent jusqu'à six heures et demie ; de sorte que, la nuit étant presque tombée, il nous fut impossible de rien visiter le même soir. Comme nous voulions visiter à toute force Amalfi et l'église de la Cava, nous remîmes notre départ au surlendemain, en donnant pour le jour suivant rendez-vous à notre capitaine, qui devait nous retrouver à l'hôtel de la Vittoria, où nous étions descendus trois mois auparavant.

Salerne, comme la plupart des villes italiennes, vit sur son ancienne réputation. Son université, si florissante au douzième siècle, grâce à la science arabe qui s'y était réfugiée, n'est plus aujourd'hui qu'une espèce d'école destinée à l'étude des sciences exactes, et où quelques élèves en médecine apprennent tant bien que mal à tuer leur prochain. Quant à son port, bâti par Jean de Procida, ainsi que l'atteste une inscription que l'on retrouve dans la cathédrale, il pouvait être de quelque importance au temps de Robert Guiscard ou de Roger ; mais aujourd'hui celui de Naples l'absorbe tout entier, et à peine est-il cinq ou six fois l'an visité par quelques artistes qui, comme nous, viennent faire un pèlerinage à la tombe de Grégoire le Grand, ou par quelques patrons de barques génoises qui viennent acheter du macaroni.

C'est à l'église de San-Maetto qu'il faut chercher la tombe du seul pape qui ait à la fois mérité le double titre de grand et de saint. Après sa longue lutte avec les empereurs, l'apôtre du peuple vint se réfugier à Salerne, où il mourut en disant ces étranges paroles, qui, à douze cents ans de distance, font le pendant de celles de Brutus. J'ai aimé la justice, j'ai haï l'iniquité ; voilà pourquoi je meurs en exil : *Dilexi justitiam, et odivi iniquitatem ; propterea morior in exilio.*

Une chapelle est consacrée à ce grand homme, dont la mémoire, à peu de chose près, est parvenue à détrôner saint Mathieu, et s'est emparée de toute l'église comme elle a fait du reste du monde. Il est représenté debout sur son tombeau, dernière allusion de l'artiste à l'inébranlable constance de ce Napoléon du pontificat.

A quelques pas de ce tombeau s'élève celui du cardinal Caraffa, qui, par un dernier trait d'indépendance religieuse, a voulu être enterré, mort, près de celui dont, vivant, il avait été le constant admirateur.

Au reste l'église de Saint-Mathieu est plutôt un musée qu'une cathédrale. C'est là qu'on retrouve les colonnes et les bas-reliefs qui manquent aux temples de Pestum, et que Robert Guiscard arracha de sa main à l'antiquité pour en parer le moyen âge ; dépouilles de Jupiter, de Neptune et de Cérès, dont le vainqueur normand fit un trophée à l'historien et à l'apôtre du Christ.

Outre son dôme et son collège, Salerne possède six autres églises, une maison des orphelins, une théâtre, et deux foires ; ce qui en mars et en septembre, rend pendant quelques jours à la Salerne moderne l'existence galvanique de la Salerne d'autrefois.

Nous n'avions pas le temps d'aller jusqu'au monastère de la Trinité ; mais nous voulions visiter au moins la petite église qui se trouve sur la route, et à laquelle se rattache une de ces poétiques traditions comme les souverains normands en écrivaient avec la pointe de leur épée. Un jour que Roger, premier fils de Tancrède et père de Roger II, qui fut roi de Sicile, montait au monastère de la Trinité avec le pape Grégoire VII, le pape, fatigué de la route, descendit de la mule qu'il montait, et s'assit sur un rocher. Alors Roger descendit à son tour de son cheval, et, tirant son épée, il traça une ligne circulaire autour de la pierre où se reposait le souverain pontife, puis, cette ligne tracée, il dit : — Ici il y aura une église. L'église s'éleva à la parole du grand comte, comme on l'appelait, et aujourd'hui, au-devant de l'autel du milieu du chœur, on voit encore sortir la pointe du rocher où s'assit Grégoire le Grand.

Voilà ce que faisait Roger le grand comte pour un pape exilé et fugitif : c'était alors l'ère puissante de l'Eglise. Cent ans plus tard Colonna souffletait Boniface VIII sur le trône pontifical.

En descendant de l'église nous retrouvâmes heureusement notre speronare dans le port de Salerne. Nous nous étions

informés des moyens de nous rendre à Amalfi, et nous avions appris qu'une voiture, fût-ce même un calessino, ne pouvait nous conduire que jusqu'à la Cava, et qu'arrivés là il nous faudrait faire cinq à six milles à pied pour atteindre Amalfi, qui, communiquant habituellement par mer avec Salerne sa voisine de gauche, et Sorrente sa voisine de droite, a jugé de toute inutilité de s'occuper de la confection d'un chemin carrossable pour se rendre à l'une et à l'autre de ces deux villes; nous remontâmes donc à bord, et à la nuit tombante nous sortîmes du port de Salerne pour nous réveiller dans celui d'Amalfi.

Amalfi, avec ses deux ou trois cents maisons éparses sur la rive, ses roches qui la dominent, et son château en ruines qui domine ses roches, est d'un charmant aspect pour le voyageur qui y arrive par mer; elle se dessine alors en amphithéâtre et présente d'un seul coup d'œil toutes ses beautés qui lui ont mérité d'être citée par Bocca e comme une des plus délicieuses villes de l'Italie. C'est que du temps de Boccace Amalfi était presque une reine, tandis qu'aujourd'hui Amalfi est à peine une esclave. Il est vrai qu'elle a toujours ses bosquets de myrtes et ses massifs d'orangers; il est vrai qu'après chaque pluie d'été elle retrouve ses belles cascades, mais ce sont là les dons de Dieu que les hommes n'ont pu lui ôter: tout le reste, grandeur, puissance, commerce, liberté, tout ce reste, elle l'a perdu, et il ne lui reste que le souvenir de ce qu'elle a été, c'est-à-dire ce que le ver du cercueil serait au cadavre, si le cadavre pouvait sentir que le ver le ronge.

En effet, peu de villes ont un passé comme celui d'Amalfi.

En 1135 on y trouve les *Pandectes* de Justinien.

En 1302 Flavio Gioja y invente la boussole.

Enfin, en 1622, Masaniello y voit le jour.

Ainsi, le principe de toute loi, la base de toute navigation, le germe de toute souveraineté populaire, prennent naissance dans ce petit coin du monde qui n'a plus aujourd'hui pour le consoler de toutes ses grandeurs passées que la réputation de faire le meilleur macaroni qui se pétrisse de Chambéry à Reggio, du mont Cenis au mont Etna.

Entre ses cascades est une fonderie où l'on fabrique le fer qui se tire de l'île d'Elbe, cet autre royaume déchu, qui ne subsistera dans l'histoire que pour avoir servi dix mois de piédestal à un géant.

C'est à Atrani, petit village situé à quelques centaines de pas d'Amalfi, que naquit Thomas Aniello, dont par une abréviation familière au patois napolitain, on a fait Masaniello. Outre ce souvenir, auquel nous reviendrons, Atrani offre comme art un des monumens les plus curieux que présente l'Italie: ce sont les bas-reliefs en bronze des portes de l'église de San-Salvatore, et qui datent de 1087, époque où la république d'Amalfi était arrivée à son apogée. Ces portes, consacrées à saint Sébastien, furent commandées par Pantaleone Viaretta, pour le rachat de son âme *pro mercede animæ suæ*. Je m'informai, mais inutilement, du crime qui avait mis l'âme du seigneur Pantaleone en état de péché mortel, on l'avait oublié en songeant sans doute que, quel qu'il fût, il était dignement racheté.

Si populaire que soit en France le nom de Masaniello, grâce au poëme de Scribe, à la musique d'Auber et à la révolution de Belgique, on nous permettra, quand nous en serons là, de nous arrêter sur la place du Marché-Neuf à Naples, pour donner quelques détails, inconnus peut-être sur ce héros des lazzaroni, roi pendant huit jours, insensé pendant quatre, massacré comme un chien, traîné aux gémonies comme un tyran, apothéosé comme un grand homme et révéré comme un saint.

Le château qui domine la ville, et dont nous avons déjà parlé, est un ancien fort romain, des ruines duquel on embrasse un panorama admirable. Nous y étions vers les trois heures de l'après-midi, lorsque, au-dessous de nous, nous vîmes notre speronare qui appareillait, et qui bientôt s'éloigna du rivage pour aller nous attendre à Naples. Nous échangeâmes des signaux avec le capitaine, qui, voyant flotter des mouchoirs au haut de la vieille tour que nous avions gravie à grand peine, pensa qu'il n'y avait que nous qui fussions assez mais pour risquer notre cou dans une pareille ascension, et qui nous répondit de confiance. Nous fûmes aussi remarqués par Pietro, qui se mit aussitôt à danser une tarentelle à notre honneur. C'était la première fois que nous le voyions se livrer à cet exercice depuis le tremblement qu'il avait éprouvé à San Giovanni, le soir du fameux tremblement de terre.

Au reste, par une de ces singularités inexplicables qui se représentent si souvent dans des cas pareils, quoique les sources de ce cataclysme fussent, selon toute probabilité, dans les foyers souterrains du Vésuve et de l'Etna, Reggio voisine de l'une de ces montagnes, et Salerne voisine de l'autre, n'avaient éprouvé qu'une légère secousse, tandis que, comme on l'a vu, Cosenza, située à moitié chemin de ces deux volcans, était à peu près ruinée.

Nous n'eûmes pas besoin de redescendre jusqu'à Amalfi pour trouver un guide: deux jeunes pâtres gardaient quelques chèvres au pied d'une église voisine du fort romain, l'un d'eux mit son petit troupeau sous la garde de l'autre, et, sans vouloir faire de prix, s'en rapportant à la générosité de Nos Excellences, se mit à trotter devant nous sur le chemin présumé de la Cava; je dis présumé, car aucune trace n'existait d'abord d'une communication quelconque entre les deux pays; enfin nous arrivâmes à un endroit où une espèce de sentier commençait à se dessiner imperceptiblement, cette apparence de route était le chemin; deux heures après nous étions dans la ville bien-aimée de Filangieri, qui y composa en grande partie son célèbre traité de la Science de la législation.

En récompense de sa peine, notre guide reçut la somme de cinq carlins, à sa joie nous nous aperçûmes que notre générosité dépassait de beaucoup ses espérances, il nous avoua même que, de sa vie, il ne s'était vu possesseur d'une pareille somme; et peu s'en fallut que la tête ne lui tournât comme à son compatriote Masaniello.

Le même soir nous fîmes prix avec le propriétaire d'un calessino, qui, moyennant une piastre, devait nous conduire le lendemain à Naples. Comme il y a une douzaine de lieues de la Cava à la capitale du royaume des Deux-Siciles, une des conditions du traité fut qu'à moitié chemin, c'est-à-dire à Torre dell'Annunziata, nous trouverions un cheval frais pour achever la route. Notre cocher nous jura ses grands dieux qu'il possédait justement à cet endroit une écurie où nous trouverions dix chevaux pour un, et moyennant cette assurance, nous reçûmes ses arrhes.

Je ne sais pas si j'ai dit qu'en Italie, tout au contraire de la France, ce ne sont point les voyageurs mais les voituriers qui donnent des arrhes, sans cela soit caprice, soit paresse, soit marché meilleur qu'ils pourraient rencontrer, on ne serait jamais sûr qu'ils partissent.

C'est ici peut-être l'occasion de dire quelques paroles de cette miraculeuse locomotive qu'on désigne, de Salerne à Gaëte, sous le nom de *calessino*, et que je ne crois pas que l'on retrouve dans aucun lieu du monde.

Le calessino a, selon toute probabilité, été destiné, par son inventeur, au transport d'une seule personne. C'est une espèce de tilbury peint de couleurs vives, et dont le siége a la forme d'une grande palette de soufflet à laquelle on ajouterait les deux bras d'un fauteuil. Quand le calessino touchait à son enfance, le propriétaire primitif s'asseyait entre ces deux bras, s'adossait à cette palette et conduisait lui-même: voilà du moins ce que semblent m'indiquer les recherches profondes que j'ai faites sur les premiers temps du calessino.

Dans notre époque de civilisation perfectionnée, le calessino charrie d'ordinaire, toujours attelé d'un seul cheval, et sans avoir rien changé à sa forme, de dix personnes au moins à quinze au plus. Voici comment la chose s'opère ordinairement: un gros moine au ventre arrondi et à la face rubiconde occupe le centre de l'agglomération d'êtres humains que le calessino emporte avec lui au milieu du tourbillon de poussière qu'il soulève sur la route. Derrière le moine, auquel tout se rattache et correspond, est le cocher conduisant debout, tenant la bride d'une main et son long fouet de l'autre; sur un des genoux du moine est, presque toujours, une fraîche nourrice avec son enfant, sur l'autre genou, une belle paysanne de Sorrente, de Castellamare ou de Resina. Sur chacun des bras du soufflet où est assis le moine se casent deux hommes, maris, amans, frères ou cousins de la nourrice et de la paysanne. Derrière le cocher se hissent, à la manière des laquais de grande maison, deux ou trois lazzaroni aux jambes et aux bras nus, couverts d'une chemise, d'un caleçon et d'un gilet; leur bonnet rouge sur la tête, leur amulette au cou. Sur les deux brancards se cramponnent deux gamins, guides aspirans, cicerone surnuméraires qui connaissent leur Herculanum à la lettre et leur Pompeïa sur le bout du doigt. Enfin, dans un filet suspendu au-dessous de la voiture, grouille, entre les deux roues, quelque chose d'informe, qui rit, qui pleure, qui chante, qui se plaint, qui tousse, qui hurle: c'est un nid d'enfans de cinq à huit ans, qui appartiennent on ne sait à qui, qui vivent on ne sait de quoi, qui vont on ne sait où. Tout cela, moine, cocher, nourrice, paysanne, paysans, lazzaroni, gamins et enfans, font un total de quinze: calculez et vous aurez votre compte.

Ce qui n'empêche pas le malheureux cheval d'aller toujours au grand galop.

Mais si cette allure a ses avantages, elle a aussi ses désagrémens: parfois il arrive que le calessino passe sur une pierre et envoie tout son chargement sur un des bas-côtés de la route.

Alors chacun ne s'occupe que du moine. On le ramasse, on le relève, on le tâte, on s'informe s'il n'a rien de cassé; et lorsqu'on est rassuré sur son compte, la nourrice s'occupe de son nourrisson, le cocher de son cheval, les parens

de leurs parens, les lazzaroni et les gamins d'eux-mêmes. Quant aux enfans du filet, personne ne s'en inquiète; s'il en manque, tant pis: la population est si riche dans cette bonne ville de Naples, qu'on en retrouvera toujours d'autres.

C'était dans une machine de ce genre que nous devions opérer notre voyage de Pompeïa à Naples; en nous pressant un peu, nous pouvions tenir, Jadin et moi, sur le siége; le cocher devait, comme d'habitude, se tenir derrière nous, et Milord se coucher à nos pieds.

De plus, et pour surcroît de précaution, nous devions, comme nous l'avons dit, changer de cheval à Torre dell'Annunziata: c'étaient les conventions faites, du moins, et pour répondre de l'exécution desquelles le cocher nous avait donné des arrhes.

A sept heures, heure indiquée, le calessino était à la porte de l'hôtel. Il n'y avait rien à dire pour l'exactitude; d'un autre côté, le siége était vide et les brancards solitaires; le malheureux cheval, qui ne pouvait croire à une pareille bonne fortune, secouait ses grelots d'un air de joie mêlé de doute. Nous montâmes, Jadin, moi et Milord; nous prîmes nos places, le cocher prit la sienne, puis il fit entendre un petit roulement de lèvres, pareil à celui dont le chasseur se sert pour faire envoler les perdreaux, et nous partîmes comme le vent.

Au bout d'un instant, Milord manifesta de l'inquiétude: il se passait un frétillement au-dessous de lui quelque chose qui ne lui semblait pas naturel. Bientôt il fit entendre un grognement sourd, suivi d'un froncement de lèvres qui découvrait ses dents blanches depuis les premières canines jusqu'aux dernières molaires. C'était un signe auquel il n'y avait pas à se tromper; aussi, presque aussitôt, Milord fit une volte. Mais, à notre grand étonnement, il tourna sur lui-même comme sur un pivot: sa queue était passée à travers la natte qui formait le plancher du calessino, et une force supérieure l'empêchait de rentrer en possession de cette partie de sa personne, de laquelle, d'ordinaire, il était fort jaloux.

Des éclats de rire, qui suivirent immédiatement le mouvement circulaire de Milord, nous apprirent à qui il avait affaire. Nous avions négligé de visiter le filet qui pendait au-dessous de la voiture, et, pendant qu'elle attendait à la porte, il s'était rempli de son chargement ordinaire.

Jadin était furieux de l'humiliation que venait d'éprouver Milord; mais je le calmai avec les paroles du Christ: Laissez venir les enfans jusqu'à moi. Seulement, on s'arrêta et on fit des conditions avec les usurpateurs: il fut convenu qu'on les laisserait dans leur filet, et qu'ils y demeureraient parfaitement inoffensifs à l'endroit de Milord. Le traité conclu, nous repartîmes au galop.

Nous n'avions pas fait cent pas, qu'il nous sembla entendre notre cocher dialoguer avec un autre qu'avec son cheval; nous nous retournâmes et nous vîmes une seconde tête au-dessus de son épaule: c'était celle d'un marinier de Pouzzoles, qui avait saisi le moment où nous nous étions arrêtés pour profiter de l'occasion qui se présentait de revenir jusqu'à Naples avec nous. Notre premier mouvement fut de trouver le moyen un peu sans gêne, et de le prier de descendre; mais avant que nous eussions ouvert la bouche, il avait, d'un ton si câlin, souhaité le bonjour à Nos Excellences, que nous ne pouvions pas répondre à cette politesse par un affront: nous le laissâmes donc au poste qu'il avait conquis par son urbanité, mais en recommandant au cocher de borner là sa libéralité.

Un peu au delà de Nocera, un gamin sauta sur notre brancard, en nous demandant si nous ne nous arrêtions pas à Pompeïa, et en nous offrant de nous en faire les honneurs. Nous le remerciâmes de sa proposition obligeante, mais comme il entrait dans nos projets de nous rendre directement à Naples, nous l'invitâmes à aller offrir ses services à d'autres qu'à nous; il nous demanda alors de permettre qu'il restât où il était jusqu'à Pompeïa. La demande était trop peu ambitieuse pour que nous la lui refusassions. Le gamin demeura sur son brancard. Seulement, arrivé à Pompeïa, il nous dit, qu'en y réfléchissant bien, c'était à Torre dell'Annunziata qu'il avait affaire, et qu'avec notre permission il ne nous quitterait que là. Nous eussions perdu tout le mérite de notre bonne action en ne la poussant pas jusqu'au bout. La permission fut étendue jusqu'à Torre dell'Annunziata.

A Torre dell'Annunziata nous nous arrêtâmes comme la chose était convenue, pour déjeuner et pour changer de cheval. Nous déjeunâmes d'abord tant bien que mal, le lacrima-christi ayant fait compensation à l'huile épouvantable avec laquelle tout ce qu'on nous servit était assaisonné; puis nous appelâmes notre cocher, qui se rendit à notre invitation de l'air le plus dégagé du monde. Nous ne doutions donc pas que nous ne pussions nous remettre immédiatement en route, lorsqu'il nous annonça, toujours de son même air riant, qu'il ne savait pas comment cela se faisait, mais qu'il n'avait pas trouvé à Torre dell'Annunziata le relais sur lequel il avait cru pouvoir compter. Il est vrai, s'il fallait l'en croire, que cela n'importait en rien, et que le cheval ne se serait pas plutôt reposé une heure, que nous repartirions plus vite que nous n'étions venus. Au reste, l'accident, nous assurait-il, était des plus heureux, puisqu'il nous offrait une occasion de visiter Torre dell'Annunziata, une des villes, à son avis, les plus curieuses du royaume de Naples.

Nous nous serions fâchés que cela n'aurait avancé à rien. D'ailleurs, il faut le dire, il n'y a pas de peuple à l'endroit duquel la colère soit plus difficile qu'à l'endroit du peuple de Naples; il est si grimacier, si gesticulateur, si grotesque, qu'autant vaut chercher dispute à Polichinelle. Au lieu de gronder notre cocher, nous lui abandonnâmes donc le reste de notre fiasco de lacryma-christi; puis nous passâmes à l'écurie, où nous fîmes donner devant nous double ration d'avoine au cheval; enfin, pour suivre le conseil que nous venions de recevoir, nous nous mîmes en quête des curiosités de Torre dell'Annunziata.

Une des choses les plus curieuses du village est le village lui-même. Ainsi nommé d'une chapelle érigée en 1319, et d'une tour que fit élever Alphonse Ier, il fut brûlé je ne sais combien de fois par la lave du Vésuve, et, comme sa voisine, Torre del Greco, rebâti toujours à la même place. De plus, et pour compliquer sans doute encore ses chances de destruction, le roi Charles III y établit une fabrique de poudre; si bien qu'à la dernière éruption les pauvres diables qui l'habitaient, placés entre le volcan de Dieu et celui des hommes, manquèrent à la fois de brûler et de sauter, ce qui, grâce à la prévoyance de leur souverain, offrait du moins à leur mort une variante que les autres n'avaient point.

Le seul monument de Torre dell'Annunziata, à part celui qui lui a fait donner son nom et dont il ne reste d'ailleurs que des ruines, est sa coquette église de Saint-Martin, véritable bonbonnière à la manière de Notre-Dame-de-Lorette. Les fresques qui la couvrent et les tableaux qui l'enrichissent sont de Lanfranc, de l'Espagnolet, de Stanzioni, du chevalier d'Arpino et du Guide; ce dernier, arrêté par la mort, n'eut pas le temps de terminer la toile de la Nativité qu'il peignait pour le maître-autel.

Au-dessus de la porte est la fameuse Déposition de la croix par Stanzioni, laquelle dut sa réputation plus encore à la jalousie qu'elle inspira à l'Espagnolet, qu'à son mérite réel. Cette jalousie était telle, que ce dernier, ayant donné aux moines à qui elle appartenait le conseil de la nettoyer, mêla à l'eau dont ils se servirent une substance corrosive, qui la brûla en plusieurs endroits. Stanzioni aurait pu réparer cet accident, les moines désolés l'en supplièrent, mais il s'y refusa toujours afin de laisser cette tache à la vie de son rival.

Au reste, c'était une chose curieuse que ces haines de peintre à peintre, et qu'on ne retrouve que parmi eux. Masaccio, le Dominiquin et Barroccio meurent empoisonnés; deux élèves de Geni, élève du Guide, attirés sur une galère, disparaissent sans que jamais on ait pu apprendre ce qu'ils étaient devenus; le Guide et le chevalier d'Arpino, menacés d'une mort violente, sont obligés de s'enfuir de Naples en laissant leurs travaux interrompus; enfin le Giorgione dut la vie à la cuirasse qu'il portait sur sa poitrine, et le Titien au couteau de chasse qu'il portait au côté.

Il est vrai aussi que c'était le temps des chefs-d'œuvre.

En revenant à l'hôtel, nous retrouvâmes notre calessino attelé. Le pauvre cheval avait eu un repos de deux heures et double ration d'avoine, mais sa charge s'était augmentée de deux lazzaroni et d'un second gamin.

Nous vîmes qu'il était inutile de protester contre l'envahissement, et nous résolûmes au contraire de le laisser aller sans aucunement nous y opposer. En arrivant à Resina nous étions au complet, et rien ne nous manquait pour soutenir la concurrence avec les nationaux, pas même la nourrice et la paysanne; au reste, soit habitude, soit l'effet de la double ration d'avoine, la charge toujours croissante n'avait point empêché notre cheval d'aller toujours au galop.

A mesure que nous approchions, nous entendions s'augmenter la rumeur de la ville. Le Napolitain est sans contredit le peuple qui fait le plus de bruit sur la surface de la terre: ses églises sont pleines de cloches, ses chevaux et ses mules tout festonnés de grelots, ses lazzaroni, ses femmes et ses enfans ont des gosiers de cuivre; tout cela sonne, tinte, crie éternellement. La nuit même, aux heures où toutes les autres villes dorment, il y a toujours quelque chose qui remue, s'agite et frémit à Naples. De temps en temps une voix puissante fait le second dessus de toutes ces rumeurs, c'est le Vésuve qui gronde et qui prend part au concert éternel; mais quelques efforts qu'il tente, il ne le fait pas taire et n'est qu'un bruit plus terrible et plus menaçant mêlé à tous ces bruits.

Notre suite, au reste, nous quittait comme elle s'était jointe à nous, oubliant de nous dire adieu comme elle avait oublié de nous dire bonjour, ne comprenant pas sans doute que chacun n'eût point sa part au calessino comme chacun a sa part au soleil. Au pont de la Maddalena, les deux gamins sautèrent à bas des brancards ; à la fontaine des Carmes, nous nous arrêtâmes pour laisser descendre la nourrice et la paysanne ; au Môle, nos deux lazzaroni se laissèrent couler à terre ; à Mergellina, notre pêcheur disparut. En arrivant à l'hôtel, nous croyions n'être plus possesseurs que des enfans du filet, lorsqu'en regardant sous la voiture nous vîmes que le filet était vide. Grâce à nous, chacun était arrivé à sa destination.

Grâce à notre équipage et à notre suite, on n'avait pas fait attention à nous, et nous étions rentrés à Naples sans qu'on nous eût même demandé nos passeports.

Comme à notre première arrivée, nous descendîmes à l'hôtel de la Vittoria, le meilleur et le plus élégant de Naples, situé à la fois sur Chiaja et sur la mer ; et le même soir, au clair de la lune, nous crûmes reconnaître notre speronare, qui se balançait à l'ancre à cent pas de nos fenêtres.

Nous ne nous étions pas trompés. Le lendemain, à peine étions-nous levés, qu'on nous annonça que le capitaine nous attendait, accompagné de tout son équipage. Le moment était venu de nous séparer de nos braves matelots.

Il faut avoir vécu pendant trois mois isolés sur la mer, et d'une vie qui n'est pas sans danger, pour comprendre le lien qui attache le capitaine au navire, le passager à l'équipage. Quoique nos sympathies se fussent principalement fixées sur le capitaine, sur Nunzio, sur Giovanni, sur Philippe et sur Pietro, tous au moment du départ étaient devenus nos amis ; en touchant son argent, le capitaine pleurait ; en recevant leur bonne-main les matelots pleuraient, et nous, Dieu me pardonne ! quelque effort que nous fissions pour garder notre dignité, je crois que nous pleurions aussi.

Depuis ce temps nous ne les avons pas revus, et peut-être ne les reverrons-nous jamais. Mais qu'on leur parle de nous, qu'on s'informe auprès d'eux des deux voyageurs français qui ont fait le tour de la Sicile pendant l'année 1835, et je suis sûr que notre souvenir sera aussi présent à leur cœur que leur mémoire est présente à notre esprit.

Dieu garde donc de tout malheur le joli petit speronare qui navigue de Naples à Messine sous l'invocation de la *Madone du Pied de la Grotte*.

———*———

TABLE DES MATIÈRES

DU

CAPITAINE ARÉNA

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Le Corricolo

ILLUSTRATIONS

DE

JANET-LANGE, MORIN, ROUX, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE CORRICOLO

INTRODUCTION

Le *corricolo* est le synonyme de *calessino* ; mais, comme il n'y a pas de synonyme parfait, expliquons la différence qui existe entre le corricolo et le calessino.

Le corricolo est une espèce de tilbury primitivement destiné à contenir une personne et à être attelé d'un cheval ; on l'attelle de deux chevaux, et il charrie de douze à quinze personnes.

Et qu'on ne croie pas que ce soit au pas, comme la charrette à bœufs des rois francs, ou au trot comme le cabriolet de régie ; non, c'est au triple galop ; et le char de Pluton, qui enlevait Proserpine sur les bords du Simèthe, n'allait pas plus vite que le corricolo qui sillonne les quais de Naples en brûlant un pavé de laves et en soulevant une poussière de cendres.

Cependant un seul des deux chevaux tire véritablement : c'est le timonier. L'autre, qui s'appelle *bilancino*, et qui est attelé de côté, bondit, caracole, excite son compagnon, voilà tout. Quel dieu, comme à Tityre, lui a fait ce repos ? C'est le hasard, c'est la Providence, c'est la fatalité : les chevaux, comme les hommes, ont leur étoile.

Nous avons dit que ce tilbury, destiné à une personne, en charriait d'ordinaire douze ou quinze ; cela, nous le comprenons bien, demande une explication. Un vieux proverbe français dit : « Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. » Mais je ne connais aucun proverbe dans aucune langue qui dise : « Quand il y en a pour un, il y en a pour quinze. »

Il en est cependant ainsi du corricolo, tant, dans les civilisations avancées, chaque chose est détournée de sa destination primitive !

Comment et en combien de temps s'est faite cette agglomération successive d'individus sur le corricolo, c'est ce qu'il est impossible de déterminer avec précision. Contentons-nous donc de dire comment elle y tient.

D'abord, et presque toujours, un gros moine est assis au milieu et forme le centre de l'agglomération humaine que le corricolo emporte comme un de ces tourbillons d'âmes que Dante vit, suivant un grand étendard, dans le premier cercle de l'enfer. Il a, sur un de ses genoux, quelque fraîche nourrice d'Aversa ou de Nettuno, et, sur l'autre, quelque belle paysanne de Bauli ou de Procida ; aux deux côtés du moine, entre les roues et la caisse, se tiennent debout les maris de ces dames. Derrière le moine se dresse sur la pointe des pieds le propriétaire ou le conducteur de l'attelage, tenant de la main gauche la bride, et de la main droite le long fouet avec lequel il imprime une égale vitesse à la marche de ses deux chevaux. Derrière celui-ci se groupent à leur tour, à la manière des valets de bonne maison, deux ou trois lazzaroni, qui montent, qui descendent, se succèdent, se renouvellent, sans qu'on pense jamais à leur demander un salaire en échange du service rendu. Sur les deux brancards sont assis deux gamins ramassés sur la route de Torre-del-Greco ou de Pouzzoles, ciceroni surnuméraires des antiquités d'Herculanum et de Pompéi, guides marrons des antiquités de Cumes et de Baïa. Enfin, sous l'essieu de la voiture, entre les deux roues, dans un filet à grosses mailles qui va ballottant de haut en bas, de long en large, grouille quelque chose d'informe, qui rit, qui pleure, qui crie, qui hogne, qui se plaint, qui chante, qui raille, mais qu'il est impossible de distinguer, au milieu de la poussière que soulèvent les pieds des chevaux : ce sont trois ou quatre enfants qui appar-

tiennent on ne sait à qui, qui vont on ne sait où, qui vivent on ne sait de quoi, qui sont là on ne sait comment, et qui y restent on ne sait pourquoi.

Maintenant, mettez au-dessous les uns des autres, moine, paysannes, maris, conducteur, lazzaroni, gamins et enfants, additionnez le tout, ajoutez le nourrisson oublié, et vous aurez votre compte. Total, quinze personnes.

Parfois il arrive que la fantastique machine, chargée comme elle l'est, passe sur une pierre et verse ; alors, toute la carrossée s'éparpille sur le revers de la route, chacun lancé selon son plus ou moins de pesanteur. Mais chacun se relève aussitôt et oublie son accident pour ne s'occuper que de celui du moine ; on le tâte, on le tourne, on le retourne, on le relève, on l'interroge. S'il est blessé, tout le monde s'arrête, on le porte, on le soutient, on le choie, on le couche, on le garde. Le corricolo est remisé au coin de la cour, les chevaux entrent dans l'écurie ; pour ce jour-là, le voyage est fini ; on pleure, on se lamente, on prie. Mais, si, au contraire, le moine est sain et sauf, personne n'a rien ; il remonte à sa place, la nourrice et la paysanne reprennent chacune la sienne : chacun se rétablit, se regroupe, se rentasse, et, au seul cri excitateur du cocher, le corricolo reprend sa course, rapide comme l'éclair et infatigable comme le temps.

Voilà ce que c'est que le corricolo.

Maintenant, comment le nom d'une voiture est-il devenu le titre d'un ouvrage ? C'est ce que le lecteur verra au second chapitre.

D'ailleurs, nous avons un antécédent de ce genre que, plus que personne, nous avons le droit d'invoquer : c'est *le Speronare*.

I

OSMIN ET ZAIDA

Nous étions descendus à l'hôtel de la *Victoire*. M. Martin Zir est le type du parfait hôtelier italien : homme de goût, homme d'esprit, antiquaire distingué, amateur de tableaux, convoiteur de chinoiseries, collectionneur d'autographes. M. Martin Zir est tout, excepté aubergiste. Cela n'empêche pas l'hôtel de la *Victoire* d'être le meilleur hôtel de Naples. Comment cela se fait-il ? Je n'en sais rien. Dieu est parce qu'il est.

C'est qu'aussi l'hôtel de la *Victoire* est situé d'une manière ravissante : vous ouvrez une fenêtre, vous voyez Chiaïa, la Villa-Reale, le Pausilippe ; vous en ouvrez une autre, voilà le golfe, et, à l'extrémité du golfe, pareille à un vaisseau éternellement à l'ancre, la bleuâtre et poétique Caprée ; vous en ouvrez une troisième, c'est Sainte-Lucie avec ses *mollenari*, ses fruits de mer, ses cris de tous les jours, ses illuminations de toutes les nuits.

Les chambres d'où l'on voit toutes ces belles choses ne sont point des appartements : ce sont des galeries de tableaux, ce sont des cabinets de curiosités, ce sont des boutiques de bric-à-brac.

Je crois que ce qui détermine M. Martin Zir à recevoir chez lui des étrangers, c'est d'abord le désir de leur faire voir les trésors qu'il possède ; puis il loge et nourrit les hôtes par circonstance. A la fin de leur séjour à la *Vittoria*, un total de leur dépense arrive, c'est vrai ; ce total se monte à cent écus, à vingt-cinq louis, à mille francs, plus ou moins, c'est vrai encore ; mais c'est parce qu'ils demandent leur compte. S'ils ne le demandaient pas, je crois que M. Martin Zir, perdu dans la contemplation d'un tableau, dans l'appréciation d'une porcelaine ou dans le déchiffrement d'un autographe, oublierait de le leur envoyer.

Aussi lorsque le dey, chassé d'Alger, passa à Naples, charriant ses trésors et son harem, prévenu par la réputation de M. Martin Zir, il se fit conduire tout droit à l'hôtel de la *Vittoria*, dont il loua les trois étages supérieurs, c'est-à-dire le troisième, le quatrième et les greniers.

Le troisième était pour ses officiers et les gens de sa suite ; le quatrième était pour lui et ses trésors ; les greniers étaient pour son harem.

L'arrivée du dey fut une bonne fortune pour M. Martin Zir, non pas, comme on pourrait le croire, à cause de l'argent que l'Algérien allait dépenser dans l'hôtel, mais à raison des trésors d'armes, de costumes et de bijoux qu'il transportait avec lui.

Au bout de huit jours, Hussein-Pacha et M. Martin Zir étaient les meilleurs amis du monde : ils ne se quittaient plus. Qui voyait paraître l'un s'attendait à voir immédiatement paraître l'autre. Oreste et Pylade n'étaient pas plus inséparables ; Damon et Pythias n'étaient pas plus dévoués. Cela dura quatre ou cinq mois. Pendant ce temps, on donna force fêtes à Son Altesse. Ce fut à l'une de ces fêtes chez le prince de Cassaro, qu'après avoir vu exécuter un cotillon effréné, le dey demanda au prince de Tricasie, gendre du ministre des affaires étrangères, comment, étant si riche, il se donnait la peine de danser lui-même.

Le dey aimait fort ces sortes de divertissements, car il était fort impressionnable à la beauté — à la beauté comme il la comprenait, bien entendu. — Seulement, il avait une singulière manière de manifester son mépris ou son admiration. Selon la maigreur ou l'obésité des personnes, il disait :

— Madame une telle ne vaut pas trois piastres. — Madame une telle vaut plus de mille ducats.

Un jour, on apprit avec étonnement que M. Martin Zir et Hussein-Pacha venaient de se brouiller.

Voici à quelle occasion le refroidissement était survenu :

Un matin, le cuisinier de Hussein-Pacha, un beau nègre de Nubie, noir comme de l'encre et luisant comme s'il eût été passé au vernis ; un matin, dis-je, le cuisinier de Hussein-Pacha était descendu au laboratoire et avait demandé le plus grand couteau qu'il y eût dans l'hôtel.

Le chef lui avait donné une espèce de tranchelard de dix-huit pouces de long, pliant comme un fleuret et affilé comme un rasoir. Le nègre avait regardé l'instrument en secouant la tête, puis il était remonté à son troisième étage.

Un instant après, il était redescendu et avait rendu le tranchelard au chef en disant :

— Plus grand, plus grand !

Le chef avait alors ouvert tous ses tiroirs, et, ayant découvert un coutelas dont il ne se servait lui-même que dans les grandes occasions, il l'avait remis à son confrère. Celui-ci avait regardé le coutelas avec la même attention qu'il avait fait du tranchelard, et, après avoir répondu par un signe de tête qui voudrait dire : « Hum ! ce n'est pas encore cela qu'il me faudrait, mais cela se rapproche, » il était remonté comme la première fois.

Cinq minutes après, le nègre redescendit de nouveau et, rendant le coutelas au chef :

— Plus grand encore ! lui dit-il.

— Et pourquoi diable avez-vous besoin d'un couteau plus grand que celui-ci ? demanda le chef.

— Moi en avoir besoin, répondit flegmatiquement le nègre.

— Mais pour quoi faire ?

— Pour moi couper la tête à Osmin.

— Comment, s'écria le chef, pour toi couper la tête à Osmin ?

— Pour moi couper la tête à Osmin, répondit le nègre.

— A Osmin, le chef des eunuques de Sa Hautesse ?

— A Osmin, le chef des eunuques de Sa Hautesse.

— A Osmin que le dey aime tant ?

— A Osmin que le dey aime tant.

— Mais vous êtes fou, mon cher ! Si vous coupez la tête à Osmin, Sa Hautesse sera furieuse.

— Sa Hautesse l'a ordonné à moi.

— Ah ! c'est différent, alors.

— Donnez donc un autre couteau à moi, reprit le nègre, qui revenait à son idée avec la persistance de l'obéissance passive.

— Mais qu'a fait Osmin ? demanda le chef.

— Donnez un autre couteau à moi, plus grand, plus grand !

— Auparavant, je voudrais savoir ce qu'a fait Osmin.

— Donnez un autre couteau à moi, plus grand, plus grand, plus grand encore !

— Eh bien, je te donnerai ton couteau, si tu me dis ce qu'a fait Osmin.

— Il a laissé faire un trou dans le mur ?

— A quel mur ?

— Au mur du harem.

— Et après ?

— Le mur, il était celui de Zaïda.

— La favorite de Sa Hautesse ?

— La favorite de Sa Hautesse.

— Eh bien ?

— Eh bien, un homme est entré chez Zaïda.

— Diable !

— Donnez donc un grand, grand, grand couteau à moi, pour couper la tête à Osmin.

— Pardon ! mais que fera-t-on à Zaïda ?

— Sa Hautesse aller promener dans le golfe avec un sac, Zaïda être dans le sac, Sa Hautesse jeter le sac à la mer... Bonsoir, Zaïda !

Et le nègre montra, en riant de la plaisanterie qu'il venait de faire, deux rangées de dents blanches comme des perles.

— Mais quand cela ? reprit le chef.

— Quand quoi ? demanda le nègre.

— Quand jette-t-on Zaïda à la mer ?

— Aujourd'hui. Commencer par Osmin, finir par Zaïda.

— Et c'est toi qui t'es chargé de l'exécution ?

— Sa Hautesse a donné l'ordre à moi, dit le nègre en se redressant avec orgueil.

— Mais c'est la besogne du bourreau, et non la tienne.

— Sa Hautesse pas avoir eu le temps d'emmener son bourreau, et a pris cuisinier à elle. Donnez donc à moi un grand couteau pour couper la tête à Osmin.

— C'est bien, c'est bien, interrompit le chef ; on va te le chercher, ton grand couteau. Attends-moi ici.

— J'attends vous, dit le nègre.

Le chef courut chez M. Martin Zir, et lui transmit la demande du cuisinier de Sa Hautesse.

M. Martin Zir courut chez Son Excellence le ministre de la police, et le prévint de ce qui se passait à son hôtel.

Son Excellence fit mettre les chevaux à sa voiture et se rendit chez le dey.

Il trouva Sa Hautesse à demi couchée sur un divan, le dos appuyé à la muraille, fumant du latakié dans une chibouque, une jambe repliée sous lui et l'autre jambe etendue, se faisant gratter la plante du pied par un icoglan et éventer par deux esclaves.

Le ministre fit les trois saluts d'usage, le dey inclina la tête.

— Hautesse, dit Son Excellence, je suis le ministre de la police.

— Je te connais, répondit le dey.

— Alors, Votre Hautesse se doute du motif qui m'amène?

— Non. Mais qu'importe, sois le bienvenu.

— Je viens pour empêcher Votre Hautesse de commettre un crime.

— Un crime! Et lequel? dit le dey tirant sa chibouque de ses lèvres et regardant son interlocuteur avec l'expression du plus profond étonnement.

— Lequel? Votre Hautesse le demande! s'écria le ministre. Votre Hautesse n'a-t-elle pas l'intention de faire couper la tête à Osmin?

— Couper la tête à Osmin n'est point un crime, reprit le dey.

— Votre Hautesse n'a-t-elle pas l'intention de jeter Zaïda à la mer?

— Jeter Zaïda à la mer n'est point un crime, reprit encore le dey.

— Comment! ce n'est pas un crime de jeter Zaïda à la mer et de couper la tête à Osmin?

— J'ai acheté Osmin cinq cents piastres et Zaïda mille sequins, comme j'ai acheté cette pipe cent ducats.

— Eh bien, demanda le ministre, où Votre Hautesse en veut-elle venir?

— A ce que, comme cette pipe m'appartient, je puis la casser en dix morceaux, en vingt morceaux, en cinquante morceaux, si cela me convient, et que personne n'a rien à dire.

Et le pacha cassa sa pipe, dont il jeta les débris dans la chambre.

— Bon pour une pipe, dit le ministre ; mais Osmin! mais Zaïda!

— Moins qu'une pipe, dit gravement le dey.

— Comment, moins qu'une pipe? Un homme moins qu'une pipe! une femme moins qu'une pipe!

— Osmin n'est pas un homme... Zaïda n'est point une femme : ce sont des esclaves. Je ferai couper la tête à Osmin, et je ferai jeter Zaïda à la mer.

— Non, dit Son Excellence.

— Comment, non? s'écria le pacha avec un geste de menace.

— Non, reprit le ministre, non ; pas à Naples, du moins.

— Giaour, dit le dey, sais-tu comment je m'appelle?

— Vous vous appelez Hussein-Pacha.

— Chien de chrétien! s'écria le dey avec une colère croissante, sais-tu qui je suis?

— Vous êtes l'ex-dey d'Alger, et, moi, je suis le ministre actuel de la police de Naples.

— Et cela veut dire? demanda le dey.

— Cela veut dire que je vais vous envoyer en prison si vous faites l'impertinent, entendez-vous, mon brave homme? répondit le ministre avec le plus grand sang-froid.

— En prison? murmura le dey en retombant sur son divan.

— En prison, dit le ministre.

— C'est bien, reprit Hussein. Ce soir, je quitte Naples.

— Votre Hautesse est libre comme l'air, répondit le ministre.

— C'est heureux, dit le dey.

— Mais à une condition cependant.

— Laquelle?

— C'est que Votre Hautesse me jurera sur le Prophète qu'il n'arrivera malheur ni à Osmin ni à Zaïda.

— Osmin et Zaïda m'appartiennent, dit le dey : je ferai d'eux ce que bon me semblera.

— Alors, Votre Hautesse ne partira point.

— Comment, je ne partirai point?

— Non, du moins avant de m'avoir remis Osmin et Zaïda.

— Jamais! s'écria le dey.

— En ce cas, je les prendrai, dit le ministre.

— Vous les prendrez? vous me prendrez mon eunuque et mon esclave?

— En touchant le sol de Naples, votre esclave et votre eunuque sont devenus libres. Vous ne quitterez Naples qu'à la condition que les deux coupables seront remis à la justice du roi.

— Et, si je ne veux pas vous les remettre, qui m'empêchera de partir?

— Moi.

— Vous?

Le pacha porta la main à son poignard ; le ministre lui saisit le bras au-dessus du poignet.

— Venez ici, lui dit-il en le conduisant vers la fenêtre ; regardez dans la rue. Que voyez-vous à la porte de l'hôtel?

— Un peloton de gendarmerie.

— Savez-vous ce que le brigadier qui le commande attend? Que je lui fasse un signe pour vous conduire en prison.

— En prison, moi? Je voudrais bien voir cela!

— Voulez-vous le voir?

Son Excellence fit un signe ; un instant après, on entendit retentir dans l'escalier le bruit de deux grosses bottes garnies d'éperons. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit, et le brigadier parut sur le seuil, la main droite à son chapeau, la main gauche à la couture de sa culotte.

— Gennaro, lui dit le ministre de la police, si je vous donnais l'ordre d'arrêter monsieur et de le conduire en prison, y verriez-vous quelque difficulté?

— Aucune, Excellence.

— Vous savez que monsieur s'appelle Hussein-Pacha?

— Non, je ne le savais pas.

— Et que monsieur n'est ni plus ni moins que l'ex-dey d'Alger?

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'ex-dey d'Alger?

— Vous voyez, dit le ministre.

— Diable! fit le dey.

— Faut-il? demanda Gennaro en tirant une paire de poucettes de sa poche et en s'avançant vers Hussein-Pacha, qui, le voyant faire un pas en avant, fit de son côté un pas en arrière.

— Non, il ne le faut pas, dit le ministre. Sa Hautesse sera bien sage. Seulement, cherchez dans l'hôtel un certain Osmin et une certaine Zaïda, et conduisez-les tous deux à la préfecture.

— Comment! comment! dit le dey, cet homme entrerait dans mon harem?

— Ce n'est pas un homme ici, répondit le ministre ; c'est un brigadier de gendarmerie.

— N'importe, il n'aurait qu'à laisser la porte ouverte!

— Alors, il y a un moyen. Faites-lui remettre Osmin et Zaïda.

— Et ils seront punis? demanda le dey.

— Selon toute la rigueur de nos lois, répondit le ministre.

— Vous me le promettez?

— Je vous le jure.

— Allons, dit le dey, il faut bien en passer par où vous voulez, puisqu'on ne peut pas faire autrement.

— A la bonne heure, dit le ministre ; je savais bien que vous n'étiez pas aussi méchant que vous en aviez l'air.

Hussein-Pacha frappa dans ses mains ; un esclave ouvrit une porte cachée dans la tapisserie.

— Faites descendre Osmin et Zaïda, dit le dey.

L'esclave croisa les mains sur sa poitrine, courba la tête et s'éloigna sans répondre un mot. Un instant après, il reparut avec les coupables.

L'eunuque était une petite boule de chair, grosse, grasse, ronde, avec des mains de femme, des pieds de femme, une figure de femme.

Zaïda était une Circassienne, aux yeux peints avec du kohol, aux dents noircies avec du bétel, aux ongles rougis avec du henné.

En apercevant Hussein-Pacha, l'eunuque tomba à genoux, Zaïda releva la tête. Les yeux du dey étincelèrent, et il porta la main à son kandjar. Osmin pâlit, Zaïda sourit.

Le ministre se plaça entre le pacha et les coupables.

— Faites ce que j'ai ordonné, dit-il en se retournant vers Gennaro.

Gennaro s'avança vers Osmin et vers Zaïda, leur mit à tous deux les poucettes, et les emmena.

Au moment où ils quittaient la chambre avec le brigadier, Hussein poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement.

Le ministre de la police alla vers la fenêtre, vit les deux prisonniers sortir de l'hôtel, et, accompagnés de leur escorte, disparaître au coin de la rue Chiatamone.

— Maintenant, dit-il en se retournant vers le dey, Votre Hautesse est libre de partir quand elle voudra

— A l'instant même ! s'écria Hussein, à l'instant même. Je ne resterai pas un instant de plus dans un pays aussi barbare que le vôtre !

— Bon voyage ! dit le ministre.

— Allez au diable ! dit Hussein

Une heure ne s'était pas écoulée, que Hussein avait frété un petit bâtiment ; deux heures après, il y avait fait conduire ses femmes et ses trésors. Le soir même, il s'y rendait à son tour avec sa suite et, à minuit, il mettait à la voile, maudissant ce pays d'esclaves où l'on n'était pas libre de couper le cou à son eunuque et de noyer sa femme.

Le lendemain, le ministre fit comparaître devant lui les deux coupables et leur fit subir un interrogatoire.

Osmin fut convaincu d'avoir dormi quand il aurait dû veiller, et Zaïda d'avoir veillé quand elle aurait dû dormir.

Mais, comme, dans le code napolitain, ces deux crimes de lèze-Hautesse n'étaient point prévus, ils n'étaient passibles d'aucune punition.

En conséquence, Osmin et Zaïda furent, à leur grand étonnement, mis en liberté le lendemain même du jour où le dey avait quitté Naples.

Or, comme tous les deux ne savaient que devenir, n'ayant ni fortune ni état, ils furent forcés de se créer chacun une industrie.

Osmin devint marchand de pastilles du sérail, et Zaïda se fit demoiselle de comptoir.

Quant au dey d'Alger, il était sorti de Naples avec l'intention de se rendre en Angleterre, pays où il avait entendu dire qu'on avait au moins la liberté de vendre sa femme, à défaut du droit de la noyer ; mais il se trouva indisposé pendant la traversée, il fut forcé de relâcher à Livourne, où il fit, comme chacun sait, une fort belle mort, si ce n'est cependant qu'il mourut sans avoir pardonné à M. Martin Zir ; ce qui aurait eu de grandes conséquences pour un chrétien, mais ce qui est sans importance pour un Turc.

II

LES CHEVAUX SPECTRES

J'avais été recommandé à M. Martin Zir comme artiste ; j'avais admiré ses galeries de tableaux, j'avais exalté son cabinet de curiosités, et j'avais augmenté sa collection d'autographes. Il en résultait que M. Martin Zir, à mon premier passage, si rapide qu'il eût été, m'avait pris en grande affection ; et la preuve, c'est qu'il s'était, comme on l'a vu ailleurs, défait en ma faveur de son cuisinier Cama, dont j'ai raconté l'histoire (voir *le Speronare*), et qui n'avait d'autre défaut que d'être *appassionato* de Roland et de ne pouvoir supporter la mer ; ce qui était cause que, sur terre, il faisait fort peu de cuisine, et que, sur mer, il n'en faisait pas du tout.

Ce fut donc avec grand plaisir que M. Martin Zir nous vit, après trois mois d'absence, pendant lesquels le bruit de notre mort était arrivé jusqu'à lui, descendre à la porte de son hôtel.

Comme sa galerie s'était augmentée de quelques tableaux comme son cabinet s'était enrichi de quelques curiosités, comme sa collection d'autographes s'était recrutée de quelques signatures, il me fallut, avant toute chose, parcourir la galerie, visiter le cabinet, feuilleter les autographes.

Après quoi, je le priai de me donner un appartement.

Cependant il ne s'agissait pas de perdre mon temps à me reposer. J'étais à Naples, c'est vrai ; mais j'y étais sous un nom de contrebande ; et, comme, d'un jour à l'autre, le gouvernement napolitain pouvait découvrir mon incognito et me prier d'aller voir à Rome si son ministre y était toujours, il me fallait visiter Naples le plus tôt possible.

Or, Naples, à part ses environs, se compose de trois rues où l'on va toujours et de cinq cents rues où l'on ne va jamais.

Ces trois rues se nomment la rue de Chiaia, la rue de Tolède et la rue de Forcella.

Les cinq cents autres rues n'ont pas de nom. C'est l'œuvre de Dédale ; c'est le labyrinthe de Crète, moins le minotaure, plus les lazzaroni.

Il y a trois manières de visiter Naples :

A pied, en corricolo, en calèche.

A pied, on passe partout.

En corricolo, l'on passe presque partout.

En calèche, l'on ne passe que dans les rues de Chiaia, de Tolède et de Forcella.

Je ne me souciais pas d'aller à pied. A pied, l'on voit trop de choses.

Je ne me souciais pas d'aller en calèche. En calèche, on n'en voit pas assez.

Restait le corricolo, terme moyen, juste milieu, anneau intermédiaire qui réunissait les deux extrêmes.

Je m'arrêtai donc au corricolo.

Mon choix fait, j'appelai M. Martin Zir.

M. Martin Zir monta aussitôt.

— Mon cher hôte, lui dis-je, je viens de décider dans ma sagesse que je visiterais Naples en corricolo.

— A merveille ! dit M. Martin. Le corricolo est une voiture nationale qui remonte à la plus haute antiquité. C'est la biga des Romains, et je vois avec plaisir que vous appréciez le corricolo.

— Au plus haut degré, mon cher hôte. Seulement, je voudrais savoir ce qu'on loue un corricolo au mois.

— On ne loue pas un corricolo au mois, me répondit M. Martin.

— Alors, à la semaine.

— On ne loue pas le corricolo à la semaine.

— Eh bien, au jour.

— On ne loue pas le corricolo au jour.

— Comment donc loue-t-on le corricolo ?

— On monte dedans quand il passe et l'on dit : « Pour un carlin. » Tant que le carlin dure, le cocher vous promène ; le carlin usé, on vous descend. Voulez-vous recommencer, vous dites : « Pour un autre carlin ; » le corricolo repart, et ainsi de suite.

— Mais, moyennant ce carlin, on va où l'on veut ?

— Non, on va où le cheval veut aller. Le corricolo est comme le ballon, on n'a pas encore trouvé moyen de le diriger.

— Mais, alors, pourquoi va-t-on en corricolo ?

— Pour le plaisir d'y aller.

— Comment ! c'est pour leur plaisir que ces malheureux s'entassent à quinze dans une voiture où l'on est gêné à deux ?

— Pas pour autre chose

— C'est original !

— C'est comme cela.

— Mais, si je proposais à un propriétaire de corricolo de louer un de ses berlingots au mois, à la semaine ou au jour ?

— Il refuserait.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas l'habitude.

— Il la prendrait.

— A Naples, on ne prend pas d'habitudes nouvelles : on garde les vieilles habitudes qu'on a.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr

— Diable ! diable ! j'avais une idée sur le corricolo ; cela me vexera horriblement d'y renoncer.

— N'y renoncez pas

— Comment voulez-vous que je la satisfasse, puisqu'on ne loue les corricoli ni au mois, ni à la semaine, ni au jour ?

— Achetez un corricolo.

— Mais ce n'est pas le tout que d'acheter un corricolo, il faut acheter les chevaux avec

— Achetez les chevaux avec.

— Mais cela me coûtera les yeux de la tête.

— Non.

— Combien cela me coûtera-t-il donc ?

— Je vais vous le dire.

Et M. Martin, sans se donner la peine de prendre une plume et du papier, leva le nez au plafond et calcula de mémoire.

— Cela vous coûtera, reprit-il : le corricolo, dix ducats ; chaque cheval, trente carlins ; les harnais, une pistole ; en tout, quatre-vingts francs de France.

— C'est miraculeux ! et, pour dix ducats, j'aurai un corricolo ?

— Magnifique !

— Neuf ?

— Oh ! vous en demandez trop. D'abord, il n'y a pas de corricoli neufs. Le corricolo n'existe pas, le corricolo est mort, le corricolo a été tué légalement

— Comment cela ?

— Oui, il y a un arrêté de police qui défend aux carrossiers de faire des corricoli

— Et combien y a-t-il que cet arrêté a été rendu ?

— Oh ! il y a cinquante ans, peut-être.

— Alors, comment le corricolo survit-il à une pareille ordonnance ?

— Vous connaissez l'histoire du couteau de Jeannot ?

— Je crois bien ! c'est une chronique nationale.

— Ses propriétaires successifs en avaient changé quinze fois le manche.

— Et quinze fois la lame.

— Ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours le même.

— Parfaitement.

— Eh bien, c'est l'histoire du corricolo. Il est défendu de faire des corricoli ; mais il n'est pas défendu de mettre des roues neuves aux vieilles caisses, et des caisses neuves aux vieilles roues.

— Ah ! je comprends.

— De cette façon, le corricolo résiste et se perpétue ; de cette façon, le corricolo est immortel.

— Alors, vive le corricolo, avec des roues neuves et une vieille caisse ! Je le fais repeindre, et fouette cocher ! Mais l'attelage ? Vous dites que, pour trente francs, j'aurai un attelage.

— Superbe ! et qui ira comme le vent.

— Quelle espèce de chevaux ?

— Ah ! dame ! des chevaux morts.

— Comment, des chevaux morts ?

— Oui ; vous comprenez que, pour ce prix-là, vous ne pouvez pas exiger autre chose.

— Voyons, entendons-nous, mon cher monsieur Martin, car il me semble que nous pataugeons.

— Pas le moins du monde.

— Alors, expliquez moi la chose ; je ne demande qu'à m'instruire, je voyage pour cela.

— Vous connaissez l'histoire des chevaux ?

— L'histoire naturelle ? M. de Buffon ? Certainement : le cheval est, après le lion, le plus noble des animaux.

— Non pas, l'histoire philosophique ?

— Je m'en suis moins occupé ; mais n'importe, allez toujours.

— Vous savez les vicissitudes auxquelles ces nobles quadrupèdes sont soumis ?

— Dame, quand ils sont jeunes, on en fait des chevaux de selle ?

— Après ?

— De la selle, ils passent à la calèche ; de la calèche, ils descendent au fiacre ; du fiacre, ils tombent dans le coucou ; du coucou, ils dégringolent jusqu'à l'abattoir.

— Et de l'abattoir ?

— Ils vont où va l'âme du juste ; aux Champs Elysées, je présume.

— Eh bien, ici, ils parcourent une phase de plus.

— Laquelle ?

— De l'abattoir, ils vont au corricolo.

— Comment cela ?

— Voici l'endroit où l'on tue les chevaux, au ponte della Maddalena.

— J'écoute.

— Il y a des amateurs en permanence.

— Bon !

— Et lorsqu'on amène un cheval...

— Lorsqu'on amène un cheval ?

— Ils achètent la peau sur pied trente carlins ; c'est le prix, il y a un tarif.

— Eh bien ?

— Eh bien, au lieu de tuer le cheval et de lui enlever la peau, les amateurs prennent la peau et le cheval, et ils utilisent les jours qui restent à vivre au cheval, sûrs qu'ils sont que la peau ne leur échappera pas. Voilà ce que c'est que des chevaux morts.

— Mais que diable peut-on faire de ces malheureuses bêtes ?

— On les attelle aux corricoli.

— Comment ! ceux avec lesquels je suis venu de Salerne à Naples... ?

— Etaient des fantômes de chevaux, des chevaux spectres.

— Mais ils n'ont pas quitté le galop !

— Les morts vont vite.

— Au fait, je comprends qu'en les bourrant d'avoine...

— D'avoine ? Jamais un cheval de corricolo n'a mangé d'avoine !

— Mais de quoi vivent-ils ?

— De ce qu'ils trouvent.

— Et que trouvent-ils ?

— Toute sorte de choses, des trognons de choux, des feuilles de salade, de vieux chapeaux de paille.

— Et à quelle heure prennent-ils leur aliment ?

— La nuit, on les mène paître.

— A merveille. Restent les harnais.

— Oh ! quant à cela, je m'en charge.

— Et des chevaux ?

— Des chevaux aussi.

— Et du corricolo ?

— Encore, si cela peut vous rendre service.

— Et quand tout cela sera-t-il prêt ?

— Demain au matin.

— Vous êtes un homme adorable !

— Vous faut-il un cocher ?

— Non, je conduirai moi-même

— Très bien ; mais, en attendant, que ferez-vous ?

— Avez-vous un livre ?

— J'ai douze cents volumes.

— Eh bien, je lirai. Avez-vous quelque chose sur votre ville ?

— Voulez-vous *Napoli senza sole ?*

Naples sans soleil ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Un ouvrage à l'usage des gens à pied, et qui vous sera plus utile que tous les Ebels et tous les Richards de la terre.

— Et de quoi traite-t-il ?

— De la manière de parcourir Naples à l'ombre.

— La nuit ?

— Non, le jour.

— A une heure donnée ?

— Non, à toutes les heures.

— Même à midi ?

— A midi surtout. Le beau mérite qu'il y aurait de trouver de l'ombre le soir et le matin !

— Mais quel est le savant géographe qui a exécuté ce chef-d'œuvre ?

— Un jésuite ignorant, que ses confrères avaient reconnu trop bête pour l'occuper à autre chose.

— Et cette besogne l'a occupé combien d'années ?

— Toute sa vie... C'est une publication posthume.

— Moyennant laquelle on peut, dites-vous ?...

— Partir d'où on voudra et aller où cela fera plaisir, à quelque instant de la matinée ou à quelque heure de l'après-midi que ce soit, sans avoir à traverser un seul rayon de soleil.

— Mais voilà un homme qui mériterait d'être canonisé.

— On ne sait pas son nom.

— Ingratitude humaine !

— Alors, ce livre vous convient ?

— Comment donc ! c'est un trésor. Envoyez-le-moi le plus tôt possible.

Je passai la journée à étudier ce précieux itinéraire : deux heures après, je connaissais mon Naples sans soleil, et je serais allé à l'ombre du ponte della Maddalena au Pausilippe, et de la Vicaria à Saint-Elme.

Le soir vint, et avec le soir la fraîcheur. Alors, à cette douce brise de mer, on vit toutes les fenêtres s'ouvrir comme pour respirer. Les portes roulèrent sur leurs gonds, les voitures commencèrent à sortir, Chiaïa se peupla d'équipages, et la Villa-Reale de piétons.

Je n'avais pas encore mon équipage, je me mêlai aux piétons.

La Villa-Reale fait face à l'hôtel de la *Victoire* ; c'est la promenade de Naples. Elle est située, relativement à la rue de Chiaïa, comme le jardin des Tuileries à la rue de Rivoli. Seulement, au lieu de la terrasse du bord de l'eau, c'est la plage de l'Arno ; au lieu de la Seine, c'est la Méditerranée ; au lieu du quai d'Orsay, c'est l'étendue, c'est l'espace, c'est l'infini.

La Villa-Reale est sans contredit la plus belle et surtout la plus aristocratique promenade du monde. Les gens du peuple, les paysans et les laquais en sont rigoureusement exclus et n'y peuvent mettre le pied qu'une fois l'an, le jour de la fête de la Madone du Pied de la Grotte. Aussi, ce jour-là, la foule se presse-t-elle sous ses allées d'acacias, dans ses bosquets de myrtes, autour de son temple circulaire. Chacun, homme et femme, accourt de vingt lieues à la ronde avec son costume national ; Ischia, Caprée, Castellamare, Sorrente, Procida, envoient en députation leurs plus belles filles, et la solennité de ce jour est si grande, si ardemment attendue, qu'il est d'habitude de faire dans les contrats de mariage une obligation au mari de conduire sa femme à la promenade de la Villa-Reale, le 8 septembre de chaque année, jour de la fête della Madonna del Piè-di-Grotta.

Tout au contraire des Tuileries, d'où l'on renvoie le public au moment où il est le plus agréable de s'y promener, la Villa-Reale reste ouverte toute la nuit. Les grandes grilles se ferment, il est vrai ; mais deux petites portes dérobées offrent aux promeneurs attardés une entrée et une sortie toujours praticables à quelque heure que ce soit.

Nous restâmes jusqu'à minuit assis sur le mur que vient battre la vague. Nous ne pouvions nous lasser de regarder cette mer limpide et azurée que nous venions de sillonner en tout sens et à laquelle nous allions dire adieu. Jamais elle ne nous avait paru si belle.

En entrant à l'hôtel, nous trouvâmes M. Martin Zir, qui nous prévint que toutes les commissions dont nous l'avions chargé étaient faites, et que, le lendemain, notre attelage nous attendrait à huit heures du matin à la porte de l'hôtel.

Effectivement, à l'heure dite, nous entendîmes sonner les grelots de nos revenants ; nous mîmes le nez à la fenêtre, et nous vîmes le roi des corricoli.

Il était fond rouge avec des dessins verts. Ces dessins représentaient des arbres, des animaux et des arabesques. La composition générale représentait le paradis terrestre.

Deux chevaux qui paraissaient pleins d'impatience dispa-

raissaient sous les harnais, sous les panaches, sous les pompons dont ils étaient couverts.

Enfin un homme, armé d'un long fouet, se tenait debout près de notre équipage, qu'il paraissait admirer avec toute la satisfaction de l'orgueil.

Nous descendîmes aussitôt, et nous reconnûmes, dans l'homme au fouet, Francesco, c'est-à-dire l'automédon qui nous avait amenés en calessino de Salerne à Naples. M. Martin Zir s'était adressé à lui comme à un homme de l'état. Flatté de la confiance, Francesco avait fait vite et en conscience. Il s'était présenté à la caisse, il avait acheté les chevaux, et il avait trouvé de rencontre des harnais presque neufs ; enfin, malgré la prétention que nous avions manifestée de conduire nous-même, il venait nous offrir ses services comme cocher.

Je commençai par lui demander la note de ses déboursés : il me la présenta. Comme l'avait dit M. Martin Zir, elle se montait à quatre-vingt-un francs.

Je lui en donnai quatre-vingt-dix ; il mit sa croix au-dessous du total en forme de quittance : puis je lui pris le fouet des mains, et je m'apprêtai à monter dans notre équipage.

— Est-ce que ces messieurs ne me gardent pas à leur service ? nous demanda Francesco.

— Et pour quoi faire, mon ami ? répondis-je.

— Mais pour faire tout ce dont je serai capable, et particulièrement pour faire marcher vos chevaux.

— Comment, pour faire marcher nos chevaux ?

— Oui.

— Nous les ferons bien marcher nous-mêmes.

— Il faudra voir.

— J'en ai mené de plus fringants que les tiens !

— Je ne dis pas qu'ils sont fringants, Excellence.

— Et dans une ville où il est plus difficile de conduire qu'à Naples, où, jusqu'à cinq heures de l'après-midi, il n'y a personne dans les rues.

— Je ne doute pas de l'adresse de Son Excellence ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais Son Excellence a peut-être mené jusqu'ici des chevaux vivants, tandis que..

— Tandis que ?... Voyons, parle.

— Tandis que ceux-ci sont des chevaux morts.

— Eh bien ?

— Eh bien, je ferai observer à Son Excellence que c'est tout autre chose.

— Pourquoi ?

— Son Excellence verra.

— Est-ce qu'ils sont vicieux, tes chevaux ?

— Oh ! non, Excellence ; ils sont comme la jument de Roland, qui avait toutes les qualités ; seulement, toutes ces qualités étaient contre-balancées par un seul défaut.

— Lequel ?

— Elle était morte.

— Mais, s'ils ne marchent pas avec moi, ils ne marcheront avec personne.

— Pardon, Excellence.

— Et qui les fera marcher ?

— Moi.

— Je serais curieux de faire l'expérience.

— Faites, Excellence.

Francesco alla, d'un air goguenard, s'appuyer contre la porte de l'hôtel, tandis que je sautais dans le corricolo, où m'attendait Jadin, et que je m'accommodais près de lui.

A peine établi, je rassemblai mes rênes de la main gauche, et j'allongeai de la droite un coup de fouet qui enveloppa le bilancino et le porteur.

Ni le porteur ni le bilancino ne bougèrent ; on eût dit des chevaux de marbre.

J'avais opéré de droite à gauche, je recommençai en opérant cette fois de gauche à droite.

Même immobilité.

Je m'attaquai aux oreilles.

Ils se contentèrent de secouer les oreilles, comme ils auraient fait pour une mouche qui les eût piqués.

Je pris le fouet par la lanière et je frappai avec le manche. Ils se contentèrent de tourner leur peau comme fait un âne qui veut jeter son cavalier à terre.

Cela dura dix minutes.

Au bout de ce temps, toutes les fenêtres de l'hôtel étaient ouvertes, et il y avait autour de nous un rassemblement de deux cents lazzaroni.

Je vis que je donnais la comédie gratis à la population de Naples. Comme je n'étais pas venu pour faire concurrence à Polichinelle, je pris mon parti. A l'instant même, je jetai le fouet à Francesco, curieux de voir comment il s'en tirerait à son tour.

Francesco sauta derrière nous, prit les rênes que je lui tendais, poussa un petit cri, allongea un petit coup de fouet, et nous partîmes au galop.

Après quelques évolutions autour de la place, Francesco parvint à diriger son attelage vers la rue de Chiaïa.

III

CHIAÏA

Chiaïa n'est qu'une rue : elle ne peut donc offrir de curieux que ce qu'offre toute rue, c'est-à-dire une longue file de bâtiments modernes d'un goût plus ou moins mauvais. Au reste, Chiaïa, comme la rue de Rivoli, a dans cette partie un avantage sur les autres rues : c'est de ne présenter qu'une seule ligne de portes, de fenêtres et de pierres plus ou moins maladroitement posées les unes sur les autres. La ligne parallèle est occupée par les arbres taillés en berceau de la Villa-Reale, de sorte qu'à partir du premier étage des maisons, ou plutôt des palais de la rue de Chiaïa, comme on les appelle à Naples, on domine cette seconde partie du golfe que sépare de l'autre le château de l'Œuf.

Mais, si la rue de Chiaïa n'est pas curieuse par elle-même, elle conduit à une partie des curiosités de Naples : c'est par elle qu'on va au tombeau de Virgile, à la grotte du Chien, au lac d'Agnano, à Pouzzoles, à Baïa, au lac d'Averne et aux Champs Elysées.

De plus et surtout, c'est la rue où tous les jours, à trois heures de l'après-midi pendant l'hiver, et à cinq heures de l'après-midi pendant l'été, l'aristocratie napolitaine fait corso.

Nous allons donc abandonner la description des palais de Chiaïa à quelque honnête architecte qui nous prouvera que l'art de la bâtisse a fait de grands progrès depuis Michel-Ange jusqu'à nous, et nous allons dire quelques mots de l'aristocratie napolitaine.

Les nobles de Naples, comme ceux de Venise, n'indiquent jamais de date à la naissance de leur famille. Peut-être auront-ils une fin ; mais, à coup sûr, ils n'ont pas eu de commencement. Selon eux, l'époque florissante de leurs maisons était sous les empereurs romains ; ils citent tranquillement parmi leurs aïeux les Fabius, les Marcellus, les Scipion. Ceux qui ne voient clair dans leur généalogie que jusqu'au XII[e] siècle sont de la petite noblesse, du fretin d'aristocratie.

Comme toutes les autres noblesses européennes, à quelques exceptions près, la noblesse de Naples est ruinée. Quand je dis ruinée, il est bien entendu qu'on doit prendre le mot dans une acception relative, c'est-à-dire que les plus riches sont pauvres comparativement à ce qu'étaient leurs aïeux.

Il n'y a pas, au reste, à Naples quatre fortunes qui atteignent cinq cent mille livres de rente, vingt qui dépassent deux cent mille, et cinquante qui flottent entre cent et cent cinquante mille. Les revenus ordinaires sont de cinq à dix mille ducats. Le commun des martyrs a mille écus de rente, quelquefois moins. Nous ne parlons pas des dettes.

Mais la chose curieuse, c'est qu'il faut être prévenu de cette différence pour s'en apercevoir. En apparence, tout le monde a la même fortune.

Cela tient à ce qu'en général tout le monde vit dans sa voiture et dans sa loge.

Or, comme, à part les équipages du duc d'Eboli, du prince de Sant' Antimo ou du duc de San-Teodo, qui sortent de la ligne, tout le monde possède une calèche plus ou moins neuve, deux chevaux plus ou moins vieux, une livrée plus ou moins fanée, il n'y a souvent, à la première vue, qu'une nuance entre deux fortunes où il y a un abîme.

Quant aux maisons, elles sont presque toujours hermétiquement closes aux étrangers. Quatre ou cinq palais princiers ouvrent orgueilleusement leurs galeries dans la journée, et fastueusement leurs salons le soir ; mais, pour tout le reste, il faut en faire son deuil. Le temps est passé où, comme Ferdinand Orsini, duc de Granina, on écrivait au-dessus de sa porte : *Sibi, suisque et amicis omnibus* (pour soi, pour les siens et pour tous ses amis).

C'est qu'à part ces riches demeures, qui perpétuent à Naples l'hospitalité nationale, toutes les autres sont plus ou moins déchues de leur ancienne splendeur. Le curieux qui, avec l'aide d'Asmodée, lèverait la terrasse de la plupart de ces palais, trouverait dans un tiers la gêne, et dans les deux autres la misère.

Grâce à la vie en voiture et en loge, on ne voit rien de tout cela. On met sa carte au palais, mais on se rencontre au Corso, mais on fait ses visites au Fondo ou à Saint-Charles. De cette façon, l'orgueil est sauvé ; comme François I[er], on a tout perdu, mais, du moins, il reste l'honneur.

Vous me direz qu'avec l'honneur on ne mange malheureusement pas, et qu'il faut manger pour vivre. Or, il est évident que, lorsqu'on prend sur mille écus de rente l'entretien d'une voiture, la nourriture de deux chevaux, les gages d'un cocher et la location d'une loge au Fondo ou à Saint-Charles,

il ne doit pas rester grand'chose pour faire face aux dépenses de la table. A cela je répondrai que Dieu est grand, la mer profonde, le macaroni à deux sous la livre et l'asprino d'Aversa à deux liards le fiasco.

Pour l'instruction de nos lecteurs, qui ne savent probablement pas ce que c'est que l'asprino d'Aversa, nous leur apprendrons que c'est un joli petit vin qui tient le milieu entre la tisane de Champagne et le cidre de Normandie. Or, avec du poisson, du macaroni et de l'asprino, on fait chez soi un charmant dîner qui coûte quatre sous par personne. Supposez que la famille se compose de cinq personnes, c'est vingt sous.

Restent neuf francs pour soutenir l'honneur du nom.

Mais le déjeuner?

On ne déjeune pas. Il est prouvé que rien n'est plus sain que de faire un seul repas toutes les vingt-quatre heures. Seulement, le repas change de nom et d'heure selon la saison où on le prend. En hiver, on dîne à deux heures, et, moyennant ce dîner, on en a pour jusqu'au lendemain deux heures. En été, on soupe à minuit, et, moyennant ce souper, on en a pour jusqu'au lendemain minuit.

Puis il y a encore les élégants, qui mangent du pain sans macaroni ou du macaroni sans pain, pour s'en aller prendre le soir à grand fracas une glace chez Donzelli ou chez Benvenuti.

Il va sans dire que cette hygiène n'est adoptée que par les petites bourses. Ceux qui ont cinq cent mille livres de rente ont un cuisinier français dont la filiation de certificats est aussi en règle que la généalogie d'un cheval arabe. Ceux-là font deux et quelquefois trois repas par jour; pour ceux-là, il n'y a pas de pays: le paradis est partout.

Le premier plaisir de l'aristocratie napolitaine est le jeu. Le matin, on va au Casino et l'on joue; l'après-midi, on va à la promenade, et le soir au spectacle. Après le spectacle, on revient au Casino, et l'on joue encore.

L'aristocratie n'a qu'une carrière ouverte: la diplomatie. Or, comme, si étendues que soient ses relations avec les autres puissances, le roi de Naples n'occupe pas dans ses ambassades et dans ses consulats plus d'une soixantaine de personnes, il en résulte que les cinq sixièmes des jeunes nobles ne savent que faire, et, par conséquent, ne font rien.

Quant à la carrière militaire, elle est sans avenir. Quant à la carrière commerciale, elle est sans considération.

Je ne parle pas des carrières littéraires ou scientifiques, elles n'existent pas: il y a à Naples, comme partout, plus que partout même, une certaine quantité de savants qui disputent sur la forme des pincettes grecques et des pelles à feu romaines, qui s'injurient à propos de la grande mosaïque de Pompéi et des statues des deux Balbus. Mais cela se passe en famille, et personne ne s'occupe de pareilles puérilités.

La chose importante, c'est l'amour. Florence est le pays du plaisir; Rome, celui de l'amour; Naples, celui de la sensation.

A Naples, le sort d'un amoureux est décidé tout de suite. A la première vue, il est sympathique ou antipathique. S'il est antipathique, ni soins, ni cadeaux, ni persistance ne le feront aimer. S'il est sympathique, on l'aime sans grand délai: la vie est courte, et le temps qu'on perd ne se rattrape pas. L'amant préféré s'installe au logis; on le reconnaît malgré la distance respectueuse où il se tient de la maîtresse de la maison, au laisser-aller avec lequel il s'assied et à la manière facile avec laquelle il appuie sa tête contre les fresques. En outre, c'est lui qui sonne les domestiques, qui reconduit les visiteurs et qui ramasse les poissons rouges que les bambins font tomber du bocal sur le parquet.

Quant à l'amant malheureux, il s'en va tout consolé, certain que son infortune ne sera pas constante, et qu'il trouvera bientôt à ramasser des poissons rouges ailleurs.

L'aristocratie napolitaine est peu instruite; en général, son éducation est négligée sous le rapport intellectuel: cela tient à ce qu'il n'y a pas, dans tout Naples, un seul bon collège, celui des jésuites excepté. En compensation, ceux qui savent savent bien: ils ont appris avec des professeurs attachés à leur personne. J'ai vu là des femmes plus fortes en histoire, en philosophie et en politique que certains historiens, que certains philosophes et que certains hommes d'Etat de France. La famille du marquis de Gargallo, par exemple, est quelque chose de merveilleux en ce genre. Le fils écrit notre langue comme Charles Nodier, et ses filles la parlent comme madame de Sévigné.

Les exercices physiques sont, au contraire, fort suivis à Naples; presque tous les hommes montent bien à cheval et tirent remarquablement le fusil, l'épée et le pistolet. Leur réputation sur ce point est même assez étendue et à peu près incontestée. Ce sont des duellistes fort dangereux.

Cette dernière période de notre alinéa nous amène tout naturellement à parler du courage chez les Napolitains.

La nation napolitaine, toute proportion gardée et en raison de l'état politique de l'Italie actuelle, n'est ni une nation militaire comme la Prusse, ni une nation guerrière comme la France: c'est une nation passionnée. Le Napolitain insulté dans son honneur, exalté par son patriotisme, menacé dans sa religion, se bat avec un courage admirable. A Naples, un duel est aussi vite et aussi bravement accepté que partout ailleurs: et s'il varie sur les préliminaires qui appartiennent à des habitudes de localité, le dénoûment en est toujours mené à bout aussi vigoureusement qu'à Paris, à Saint-Pétersbourg ou à Londres. Citons quelques faits.

Le comte de Rocca-Romana, le Saint-Georges de Naples, se prend de querelle avec un colonel; le rendez-vous est indiqué à Castellamare, l'arme choisie est le sabre. Le colonel français se rend sur le terrain à cheval; Rocca-Romana prend un fiacre, arrive au lieu désigné où l'attend son adversaire; le colonel rappelle à Rocca-Romana qu'une des conditions du duel est qu'il aura lieu à cheval.

— C'est vrai, répond Rocca-Romana, je l'avais oublié; mais qu'à cela ne tienne, l'oubli est facile à réparer.

Aussitôt il dételle un des chevaux de son fiacre, saute sur le dos de l'animal, combat sans selle et sans bride, et tue son adversaire.

A l'époque de la Restauration, c'est-à-dire vers 1815, Ferdinand, grand-père du roi actuel, de retour à Naples, qu'il avait quitté depuis dix ou douze ans, voulut rétablir les gardes du corps. En conséquence, on recruta cette troupe privilégiée dans les premières familles des deux royaumes, et on les divisa en cinq compagnies, dont trois napolitaines et deux siciliennes.

J'ai dit dans *le Speronare*, et à l'article de Palerme, quelle est l'antipathie profonde qui sépare les deux peuples. On comprend donc que les Siciliens et les Napolitains ne se trouvèrent pas plus tôt en contact, surtout à cette époque où les haines politiques étaient encore toutes chaudes, que les querelles commencèrent d'éclater. Quelques duels sans conséquence eurent lieu d'abord; mais bientôt on résolut de confier en quelque sorte la cause des deux peuples à deux champions choisis parmi leurs enfants. On y voulait voir non seulement une haine assouvie, mais une superstitieuse révélation de l'avenir. Le choix tomba sur le marquis de Crescimani, Sicilien, et sur le prince Mirelli, Napolitain. Ce choix fait et accepté par les adversaires, on décida qu'ils se battraient au pistolet à vingt pas, et jusqu'à blessure grave de l'un ou de l'autre champion.

Un mot sur le prince Mirelli, dont nous allons nous occuper particulièrement.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, prince de Teora, marquis de Mirelli, comte de Conza, et qui descendait en droite ligne du fameux condottiere Dudone di Conza, dont parle le Tasse. Il était riche, il était beau, il était poète: il avait, par conséquent, reçu du ciel toutes les chances d'une vie heureuse; mais un mauvais présage avait attristé son entrée dans la vie. Mirelli était né au village de Sant' Antimo, fief de sa famille. A peine eut-on su que sa mère était accouchée d'un fils, que l'ordre fut envoyé à la chapelle d'un couvent de mettre les cloches en branle pour annoncer cet heureux événement à toute la population. Le sacristain était absent; un moine se chargea de ce soin; mais, inhabile à cet exercice, il se laissa enlever par la volée de la corde, et, au plus haut de son ascension, perdant la tête, pris par un vertige, il lâcha son point d'appui, tomba dans le chœur et se brisa les deux cuisses. Quoique mutilé ainsi, le pauvre religieux ne se traîna pas moins du chœur jusqu'à la porte, où il appela au secours: on vint à son aide, on le transporta dans sa cellule; mais, quelque soin qu'on prît de lui, il expira le lendemain.

Cet événement avait fait grande sensation dans la famille, et cette histoire, souvent racontée au jeune Mirelli, s'était profondément gravée dans son esprit. Cependant il en parlait rarement.

Voilà l'homme que les Napolitains avaient choisi pour leur champion.

Quant au marquis Crescimani, c'était un homme digne en tout point d'être opposé à Mirelli, quoique les qualités qu'il avait reçues du ciel fussent peut-être moins brillantes que celles de son jeune adversaire.

Au jour et à l'heure dits, les deux champions se trouvèrent en présence: ni l'un ni l'autre n'était animé d'aucune haine personnelle, et ils avaient vécu jusque-là, au contraire, plutôt en amis qu'en ennemis.

En arrivant au rendez-vous, ils marchèrent l'un à l'autre en souriant, se serrèrent la main et se mirent à causer de choses indifférentes, tandis que les témoins réglaient les conditions du combat.

Le moment arrivé, ils s'éloignèrent de vingt pas, reçurent leurs armes toutes chargées, se saluèrent en souriant, puis, au signal donné, tirèrent tous les deux l'un sur l'autre: aucun des deux coups ne porta.

Pendant qu'on rechargeait les armes, Mirelli et Crescimani échangèrent quelques paroles sur leur maladresse mutuelle, mais sans quitter leur place. On leur remit les pistolets chargés de nouveau. Ils firent feu une seconde fois, et, cette fois, comme l'autre, ils se manquèrent tous deux.

Enfin, à la troisième décharge, Mirelli tomba.

Une balle l'avait percé à jour au-dessus des deux hanches ; on le crut mort ; mais, lorsqu'on s'approcha de lui, on vit qu'il n'était que blessé. Il est vrai que la blessure était terrible ; la balle lui avait traversé tout le corps, et avait, en passant, ouvert le tube intestinal.

On fit approcher une voiture pour transporter le blessé chez lui ; on voulut le soutenir pour l'aider à y monter ; mais il écarta de la main ceux qui lui offraient leurs secours, et, se relevant vivement par un effort incroyable sur lui-même, il s'élança dans la voiture en disant :

— Allons donc ! il ne sera pas dit que j'aie eu besoin d'être soutenu pour monter, fût-ce dans mon corbillard !

A peine fut-il entré dans la voiture, que la douleur reprit le dessus, et il s'évanouit. Arrivé chez lui, il voulut descendre comme il était monté ; mais on ne le souffrit point. Deux amis le prirent à bras et le portèrent sur son lit.

On envoya chercher le meilleur chirurgien de Naples, le docteur Penza ; c'était un homme qui s'était fait dans la science un nom européen. Le docteur sonda la blessure et dit qu'il ne répondait de rien, mais qu'en tout cas, la cure serait longue et horriblement douloureuse.

— Faites ce que vous voudrez, docteur, dit Mirelli. Marius n'a pas jeté un cri pendant qu'on lui disséquait la jambe, je serai muet comme Marius.

— Oui, dit le docteur ; mais, lorsque le chirurgien en eut fini avec la jambe droite, Marius ne voulut jamais lui donner la gauche. N'allez pas me laisser entreprendre une opération et m'arrêter au milieu.

— Vous irez jusqu'au bout, docteur, soyez tranquille, répondit Mirelli ; mon corps vous appartient, et vous pouvez l'anatomiser tout à votre aise.

Sur cette assurance, le docteur commença.

Mirelli tint sa parole ; mais, à mesure que la nuit approchait, il parut plus agité, plus inquiet ; il avait une fièvre terrible. Sa mère le gardait avec deux de ses amis. Vers les onze heures, il s'endormit ; mais, au premier coup de minuit, il se réveilla. Alors, sans paraître voir ceux qui étaient là, il s'appuya sur son coude et parut écouter. Il était pâle comme un mort, mais ses yeux étaient ardents de délire. Peu à peu ses regards se fixèrent sur une porte qui donnait dans un grand salon. Sa mère se leva et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— Non, rien, répondit Mirelli ; c'est lui qui vient.

— Qui, lui ? demanda sa mère avec inquiétude.

— Entendez-vous le traînement de sa robe dans le salon ? s'écria le malade. L'entendez-vous ? Tenez, il vient, il s'approche ; voyez ; la porte s'ouvre... sans que personne la pousse. Le voilà ! le voilà ! il entre ; il se traîne sur ses cuisses brisées... il vient droit à mon lit. Lève ton froc, moine, lève ton froc, que je voie ton visage. Que veux-tu ?... Parle !... voyons !... viens-tu pour me chercher ?... D'où sors-tu ? De la terre ?... Tenez, voyez-vous ?... il lève les deux mains ; il les frappe l'une contre l'autre ; elles rendent un son creux, comme si elles n'avaient plus de chair... Eh bien, oui, je t'écoute, parle !

Et Mirelli, au lieu de chercher à fuir la terrible vision, s'approchait au bord de son lit, comme pour entendre les paroles du spectre ; mais, au bout de quelques secondes d'attention, pendant lesquelles il resta dans la pose d'un homme qui écoute, il poussa un profond soupir et tomba sur son lit en murmurant :

— Le moine de Sant' Antimo !

C'est alors seulement qu'on se rappela cet événement arrivé le jour de sa naissance, c'est-à-dire vingt-cinq ans auparavant, et qui, conservé toujours vivant dans la pensée du jeune homme, prenait un corps au milieu de son délire.

Le lendemain, soit que Mirelli eût oublié l'apparition, soit qu'il ne voulût donner aucun détail, il répondit à toutes les questions qui lui furent faites qu'il ignorait complètement ce qu'on voulait lui dire.

Pendant trois mois, l'apparition infernale se renouvela chaque nuit, détruisant ainsi en quelques minutes les progrès que, le reste du temps, le blessé faisait vers la guérison. Mirelli ressemblait à un spectre lui-même. Enfin, une nuit, il demanda instamment à rester seul, avec tant d'insistance, que sa mère et ses amis ne purent s'opposer à sa volonté. A neuf heures, tout le monde ayant quitté sa chambre, il mit son épée sous le chevet de son lit et attendit. Sans qu'il le sût, un de ses amis était caché dans une chambre voisine, voyant par une porte vitrée et prêt à porter secours au malade s'il en avait besoin. A dix heures, il s'endormit comme d'habitude, mais, au premier coup de minuit, il s'éveilla. Aussitôt, on le vit se soulever sur son lit et regarder la porte de son regard fixe et ardent ; un instant après, il essuya son front, d'où la sueur ruisselait ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, un sourire passa sur ses lèvres ; puis, saisissant son épée, il la tira hors du fourreau, bondit hors de son lit, frappa deux fois comme s'il eût voulu poignarder quelqu'un avec la pointe de sa lame, et, jetant un cri, il tomba évanoui sur le plancher.

L'ami qui était en sentinelle accourut et porta Mirelli sur son lit ; celui-ci serrait si fortement la garde de son épée, qu'on ne pût la lui arracher de la main.

Le lendemain, il fit venir le supérieur de Sant'Antimo et lui demanda, pour le cas où il mourrait des suites de sa blessure, à être enterré dans le cloître du couvent, réclamant la même faveur, en supposant qu'il en échappât cette fois, pour l'époque où sa mort arriverait, quelle que fût cette époque et en quelque lieu qu'il expirât. Puis il raconta à ses amis qu'il avait résolu, la veille, de se débarrasser du fantôme en luttant corps à corps, mais que, ayant été vaincu, il lui avait promis enfin de se faire enterrer dans son couvent ; promesse qu'il n'avait pas voulu lui accorder jusque-là, tant il lui répugnait de paraître céder à une crainte, même religieuse et surnaturelle.

A partir de ce moment, la vision disparut, et, neuf mois après, Mirelli était complètement guéri.

Nous avons raconté en détail cette anecdote, d'abord parce que de pareilles légendes, surtout parmi les contemporains, sont rares en Italie, le pays le moins fantastique de la terre ; et ensuite parce qu'elle nous a paru développer dans un seul hommes trois courages bien différents : le courage patriotique, qui consiste à risquer froidement sa vie pour la cause de la patrie ; le courage physique, qui consiste à supporter stoïquement la douleur ; et enfin le courage moral, qui consiste à réagir contre l'invisible et à lutter contre l'inconnu. Bayard eût certainement eu les deux premiers ; mais il est douteux qu'il eût eu le troisième.

Maintenant, passons au courage civil.

Nous sommes en 89 ; les Français ont évacué la ville des délices. Le cardinal Ruffo, parti de Palerme, descendu de la Calabre, et soutenu par les flottes turque, russe et anglaise, qui bloquent le port, a assiégé Naples, et, voyant l'impossibilité de prendre la ville, défendue du côté de la mer par Caracciolo, et du côté de la terre par Manthonet, Caraffa et Schiapani, a signé une capitulation qui assure aux patriotes la vie et la fortune sauves. Près de sa signature, on lit celle de Foote, commandant la flotte britannique, de Kéraudy, commandant la flotte russe, et de Bonnieu, commandant la flotte ottomane. Mais, dans une nuit de débauche et d'orgie, Nelson a déchiré le traité. Le lendemain, il déclare que la capitulation est nulle, que Bonnieu, Kéraudy et Foote ont outrepassé leurs pouvoirs en transigeant avec les rebelles, et il livre à la haine de la cour, en échange de l'amour de lady Hamilton, les troupeaux de victimes qu'on lui demande. Alors il y eut spectacle et joie pour bien des jours, car on avait à peu près vingt mille têtes à faire tomber. Eh bien, toutes ces têtes tombèrent, et pas une seule ne tomba déshonorée par une larme ou par un soupir.

Citons au hasard quelques exemples.

Cirillo et Pagano sont condamnés à être pendus. Comme André Chénier et Roucher, ils se rencontrent au pied de l'échafaud. Là, ils se disputent à qui mourra le premier ; et, comme aucun des deux ne veut céder sa place à l'autre, ils tirent à la courte paille. Pagano gagne, tend la main à Cirillo, met la courte paille entre ses dents, et monte à l'échelle infâme, le sourire sur les lèvres et la sérénité sur le front.

Hector Caraffa, l'oncle du compositeur, est condamné à avoir la tête tranchée ; il arrive sur l'échafaud ; on s'informe s'il n'a pas quelque désir à exprimer.

— Oui, dit-il, je désire regarder le fer de la *mandaïa*.

Et il est guillotiné couché sur le dos, au lieu d'être couché sur le ventre.

Quoique cet article soit consacré à l'aristocratie, un mot sur le courage religieux. Ce courage est celui du peuple.

Au moment où Championnet marchait sur Naples, proclamant la liberté des peuples et créant des républiques sur son passage, les royalistes répandirent le bruit dans la ville que les Français venaient pour brûler les maisons, piller les églises, enlever les femmes et les filles et transporter en France la statue de saint Janvier. A ces accusations d'autant plus accréditées qu'elles sont plus absurdes, les lazzaroni, que les mots d'honneur, de patrie et de liberté n'auraient pu tirer de leur sommeil, se lèvent des portiques des palais dont ils ont fait leur demeure, encombrent les places publiques, s'arment de pierres et de bâtons, et, à moitié nus, sans chefs, sans tactique militaire, avec l'instinct des bêtes fauves qui gardent leur antre, leur femelle et leurs petits, aux cris de « Vive saint Janvier ! vive la sainte foi ! Mort aux jacobins ! » ils combattent soixante heures les soldats qui avaient vaincu à Montenotte, passé le pont de Lodi, pris Mantoue. Au bout de ce temps, Championnet n'était encore parvenu qu'à la porte Saint-Janvier, et sur tous les autres points n'avait pas encore gagné un pouce de terrain.

A tout cela on m'objectera sans doute la révolution de 1820, le passage des Abruzzes abandonné presque sans combat. Je répondrai une seule chose : c'est que les chefs qui com-

mandaient cette armée et qui avaient en face d'eux les baïonnettes autrichiennes, voyaient se relever derrière eux les bûchers, les échafauds et les potences de 99 ; c'est qu'ils se savaient trahis à Naples, tandis qu'eux venaient mourir à la frontière ; c'est qu'enfin c'était une guerre sociale que Pépé et Carrascosa avaient entreprise à leurs risques et périls, et que le peuple napolitain n'avait pas sanctionnée.

Lorsque nous traversons Naples avec nos idées libérales, puisées, non pas dans l'étude individuelle des peuples, mais dans de simples théories émises par des publicistes, et que nous jetons un coup d'œil léger à la surface de ce peuple que qui ne peut écrire, qui a une voix et qui ne peut parler ; c'est cette classe qui calcule qu'elle aura le temps d'être morte de faim avant qu'elle réunisse à elle assez de nobles philosophes et de lazzaroni intelligents pour se faire une majorité constitutionnelle.

Nous reviendrons en temps et lieu sur le *mezzo ceto* et sur les lazzaroni. Cet article nous a déjà entraîné trop loin, puisqu'il ne devait être consacré qu'à la noblesse ; mais, de déduction en déduction, on fait le tour du monde. Que notre lecteur se rassure ; nous nous apercevons à temps de notre erreur, et nous nous arrêtons à Toledo.



Naples.

nous voyons couché presque nu sur le seuil des palais et dans les angles des places où il mange, dort et se réveille, notre cœur se serre à la vue de cette misère apparente, et nous crions dans notre philanthropique élan : « Le peuple napolitain est le peuple le plus malheureux de la terre ! »

Nous nous trompons étrangement.

— Non, le peuple napolitain n'est pas malheureux, car ses besoins sont en harmonie avec ses désirs. Que lui faut-il pour manger ? Une *pizza* ou une tranche de *cocomero* à mettre sous sa dent. Que lui faut-il pour dormir ? Une pierre à mettre sous sa tête. Sa nudité, que nous prenons pour une douleur, est, au contraire, une jouissance dans ce climat ardent où le soleil l'habille de sa chaleur. Quel dais plus magnifique pourrait-il demander aux palais qui lui prêtent leur seuil que le ciel de velours qui flamboie sur sa tête ? Chacune des étoiles qui scintillent à la voûte du firmament n'est-elle pas, dans sa croyance, une lampe qui brûle au pied de la Madone ? Avec deux grains par jour, ne se procure-t-il pas le nécessaire ? et de son superflu ne lui reste-t-il pas encore de quoi payer largement l'improvisateur du môle et le conducteur du corricolo ?

Ce qui est malheureux à Naples, c'est l'aristocratie, qui, à peu d'exceptions près, est ruinée, comme nous l'avons dit à propos de la noblesse de Sicile, par l'abolition des majorats et des fidéicommis ; c'est la noblesse, qui porte un grand nom et qui n'a plus de quoi le dorer, qui possède les palais et qui laisse vendre ses meubles.

Ce qui est malheureux à Naples, c'est la classe moyenne, qui n'a ni commerce ni industrie, qui tient une plume et

IV

TOLEDO

Toledo est la rue de tout le monde. C'est la rue des restaurants, des cafés, des boutiques ; c'est l'artère qui alimente et traverse tous les quartiers de la ville ; c'est le fleuve où vont se dégorger tous les torrents de la foule. L'aristocratie y passe en voiture, la bourgeoisie y vend ses étoffes, le peuple y fait sa sieste. Pour le noble, c'est une promenade ; pour le marchand, un bazar ; pour le lazzarone, un domicile.

Toledo est aussi le premier pas fait par Naples vers la civilisation moderne, telle que l'entendent nos progressistes ; c'est le lien qui réunit la cité poétique à la ville industrielle ; c'est un terrain neutre où l'on peut suivre d'un œil curieux les restes de l'ancien monde qui s'en va et les envahissements du nouveau monde qui arrive. A côté de la classique ostéria aux vieux rideaux tachetés par les mouches, un galant pâtissier français étale sa femme, ses brioches et ses babas. En face d'un respectable fabricant

d'antiquités à l'usage de MM. les Anglais se pavane un marchand d'allumettes chimiques. Au-dessus d'un bureau de loterie s'élève un brillant salon de coiffure ; enfin, pour dernier trait caractéristique de la fusion qui s'opère, la rue de Toledo est pavée en lave comme Herculanum et Pompeï, et éclairée au gaz comme Londres et Paris.

Tout est à voir dans la rue de Toledo ; mais, comme il est impossible de tout écrire, il faut se borner à trois palais qui sont ce qu'elle offre de plus saillant et de plus remarquable : le palais du roi à une extrémité, le palais de la Ville à l'autre extrémité, et, au milieu, le palais de Barbaïa.

Quant au palais du roi de Naples, l'occasion se présentera de nous en occuper. Passons à la Ville. La Ville se compose : 1º d'un carrosse à douze places peint et doré dans le plus beau style espagnol du XVII[e] siècle ; 2º de douze magistrats, élus moitié parmi les nobles, moitié parmi les bourgeois napolitains, portant fièrement la cape et l'épée, chaussés de petits souliers à boucles, et coiffés d'énormes perruques à la Louis XIV ; 3º de six chevaux harnachés, empanachés, caparaçonnés avec la plus grande magnificence. Voici maintenant les fonctions respectives de tout le personnel de la Ville : le carrosse est tenu de sortir deux fois par an de sa remise, les douze magistrats sont chargés de s'asseoir dans le carrosse, et les six chevaux sont obligés de traîner le tout d'un bout à l'autre de Toledo, le plus lentement possible. Tout le monde s'acquitte à merveille de ses devoirs. Reste donc à expliquer à mes lecteurs ce que c'est ou plutôt ce que c'était que Barbaïa ; car, hélas ! au moment où j'écris ces lignes, ce grand homme a disparu, cette grande gloire s'est évanouie, ce grand astre s'est éteint !

Domenico Barbaïa était le véritable type de l'impresario italien. En France, nous connaissons le directeur, le régisseur, le commissaire du roi, le caissier, les contrôleurs ; nous ne connaissons pas l'impresario. L'impresario est tout cela à la fois, mais il est davantage encore. Nos théâtres sont régis constitutionnellement, nos directeurs règnent et ne gouvernent pas, suivant la célèbre maxime parlementaire. L'impresario italien est un despote, un czar, un sultan, régnant par le droit divin dans son théâtre, n'ayant, comme les rois les plus légitimes, d'autres règles que sa propre volonté, et ne devant compte de son administration qu'à Dieu et à sa conscience.

Il est à la fois pour les artistes un exploiteur habile et un père indulgent, un maître absolu et un ami fidèle, un guide éclairé et un juge incorruptible.

C'est un homme faisant la traite des blancs pour son compte et en disposant à son gré, sans reconnaître à qui que ce soit au monde le droit de visite sur ses planches, couvrant sa marchandise de son pavillon, et défendant les droits de son pavillon avec une intrépidité tout américaine.

Au reste, l'impresario n'a pas seulement le droit pour lui, il a aussi la force. Il a à ses ordres un piquet de cavalerie et un peloton d'infanterie, un commissaire de police et un capitaine de place, des sbires, des carabiniers, des gendarmes, pour envoyer immédiatement en prison les chanteurs qui s'aviseraient d'avoir des caprices et le public qui oserait siffler sans raison.

Domenico Barbaïa I[er] a donc régné d'une manière complète et absolue pendant l'espace de quarante ans. C'était un homme de taille moyenne, mais bâti en Hercule, la poitrine large, les épaules carrées, le poignet de fer. Sa tête était assez commune, et ses traits ne se piquaient pas d'une grande régularité ; mais ses yeux pétillaient d'esprit, d'intelligence et de malice.

Goldoni l'avait prévu en écrivant *le Bourru bienfaisant*. Excellent cœur, mais les manières les plus brusques, le caractère le plus violent et le plus emporté du monde. Il est impossible de traduire dans aucune langue le dictionnaire d'injures et de gros mots dont il se servait à l'égard des artistes de son théâtre. Mais il n'en est pas un qui lui ait gardé rancune, tant ils étaient sûrs qu'au moindre succès, Barbaïa serait là pour les embrasser avec effusion ; à la moindre chute, pour les consoler avec délicatesse ; à la moindre maladie, pour les veiller nuit et jour, avec une tendresse et un dévouement paternels.

Parti d'un café de Milan, où il servait en qualité de garçon, il était arrivé à diriger en même temps les théâtres de Saint-Charles et de la Scala, et celui de Vienne, à régner sans contestation et sans contrôle sur le public italien et sur le public allemand, c'est-à-dire sur deux publics dont l'un passe pour être le plus capricieux et l'autre pour être le plus difficile de l'univers. Après avoir amassé sou par sou sa fortune, Barbaïa la dépensait noblement en prodigalités royales et en généreux bienfaits. Il avait un palais pour loger les artistes, une villa pour traiter ses amis, des jeux publics pour amuser tout le monde. Génie vraiment extraordinaire et instinctif, n'ayant jamais su écrire une lettre ni déchiffrer une note et traçant avec un parfait bon sens aux poètes le plan de leurs libretti, aux compositeurs le choix de leurs morceaux ; doué par Dieu de la voix la plus criarde et la plus dissonante, et formant par ses conseils les premiers chanteurs de l'Italie ; ne parlant que son patois milanais, et se faisant comprendre à merveille par les rois et par les empereurs avec lesquels il traitait de puissance à puissance.

Aussi prenait-il ses engagements sur parole et sans jamais accepter la moindre condition. Il fallait se livrer à discrétion à Barbaïa. Il avait toujours sous la main de quoi récompenser largement et de quoi punir avec la dernière sévérité. Une ville se montrait-elle accommodante à l'endroit des décors, un public encourageait-il les débutants avec cette bienveillance qui triple les moyens d'un artiste, un gouvernement ne lésinait-il pas trop sur la subvention : ville, public, gouvernement, étaient aussitôt dans les bonnes grâces de l'impresario ; il leur envoyait Rubini, la Pasta, Lablache, l'élite de sa troupe.

Mais, si une autre ville, au contraire, se montrait par trop exigeante, si un autre public abusait de son droit de siffler acheté à la porte, si un autre gouvernement affichait des prétentions excessives, Barbaïa leur lâchait le rebut de ses chanteurs, ses *chiens*, comme il les appelait par une expression énergique ; leur faisait écorcher les oreilles pendant une entière saison, et écoutait les plaintes et les sifflets des patients avec le même sang-froid qu'un empereur romain assistant au spectacle du cirque.

Il fallait voir le noble impresario assis dans sa belle loge d'avant-scène, en face du roi, un soir de première représentation, grave, impassible, se tournant tantôt vers les acteurs, tantôt vers le public. Si c'était l'artiste qui bronchait, Barbaïa était le premier à l'immoler avec une sévérité digne de Brutus, en lui jetant un *Can de Dio !* qui faisait trembler la salle. Si, au contraire, c'était le public qui avait tort, Barbaïa se redressait comme une vipère, et lui lançait à pleine voix un : *Figli d'una vacca*, voulez-vous vous taire ! vous ne méritez que de la canaille ; » Si c'était le roi par hasard qui manquait d'applaudir à temps, Barbaïa se contentait de hausser les épaules et sortait de sa loge en grommelant.

Barbaïa ne se fiait à personne du soin de former sa troupe ; il avait pour principe d'engager le moins possible les artistes connus, parce qu'une réputation arrivée à son apogée ne pouvait plus que décroître, et qu'avec des talents célèbres il y avait plus à perdre qu'à gagner. Il aimait mieux les créer lui-même, et commençait d'ordinaire ses expériences *in animâ vili*.

Voici quelle était sa manière de procéder :

Il sortait par une belle matinée de mai ou de septembre, et se faisait conduire par son cocher dans les environs de Naples. Arrivé dans la campagne, il descendait de sa calèche, congédiait ses gens, et s'acheminait seul et à pied à la recherche de l'*ut* de poitrine. S'il rencontrait un paysan assez beau, assez bien tourné et assez paresseux pour faire un ténor, il s'approchait de lui amicalement, lui posait la main sur l'épaule, et engageait la conversation à peu près en ces termes :

— Eh bien, mon ami, le travail nous fatigue un peu, n'est-ce pas ? nous n'avons pas la force de lever la bêche ?

— Je me reposais, *Essellenza*.

— Connu ! connu ! le paysan napolitain se repose toujours.

— C'est qu'il fait une chaleur étouffante, et puis la terre est si dure !

— Je parie que tu dois avoir une belle voix ; je ne connais rien qui soulage et qui donne des forces comme un peu de musique ; si tu me chantais une chanson ?

— Moi, monsieur ? Je n'ai jamais chanté de ma vie.

— Raison de plus : tu auras la voix plus fraîche.

— Vous voulez plaisanter !

— Non, je veux t'entendre.

— Et qu'est-ce que je gagnerai à me faire entendre de vous ?

— Mais peut-être que, si ta voix me plaît, tu ne travailleras plus, je te prendrai avec moi.

— Pour domestique ?

— Mieux que cela.

— Pour cuisinier ?

— Mieux, te dis-je.

— Et pour quoi donc ? demandait alors le paysan avec quelque défiance.

— Qu'est-ce que ça te fait ? chante toujours.

— Bien fort ?

— De tous tes poumons, et surtout ouvre bien la bouche.

Si le malheureux n'avait qu'une voix de baryton ou de basse-taille, l'impresario tournait lestement sur ses talons en lui laissant quelque maxime bien consolante sur l'amour du travail et le bonheur de la vie champêtre ; mais, s'il était assez heureux dans sa journée pour mettre la main sur un ténor, il l'emmenait avec lui et le faisait monter derrière sa voiture.

Il ne gâtait pas les artistes, celui-là.

S'agissait-il d'engager un homme :

— Qu'est-ce qu'il te faut, mon garçon ? lui demandait Barbaïa de sa voix brusque et de son ton bourru. Tu auras assez de cinquante francs par mois pour commencer. Des souliers pour te chausser, un habit pour te couvrir, du macaroni pour te régaler, que demandes-tu davantage ? Sois grand artiste d'abord, et ensuite tu me feras la loi comme je te la fais maintenant. Hélas ! ce temps ne viendra que trop tôt ; tu as une belle voix, et la preuve, c'est que je t'ai engagé ; tu as de l'intelligence, et la preuve, c'est que tu voudrais me voler. Attends donc, cher ami, le bien te viendra en chantant. Si je te donnais beaucoup d'argent tout de suite, tu ferais le beau, tu te griserais tous les jours, et tu perdrais ta voix au bout de trois semaines.

Avec les femmes, le raisonnement était beaucoup plus court et plus simple :

— Chère enfant, je ne te donnerai pas un sou ; c'est toi au contraire, qui dois me payer. Je t'offre les moyens de montrer au public tout ce que tu possèdes d'agréments naturels. Tu es jolie ; si tu as du talent, tu arriveras bien vite ; si tu n'en as pas, tu arriveras plus vite encore. Crois-moi, tu m'en remercieras plus tard, lorsque tu auras acquis un peu plus d'expérience. Si tu étais déjà riche à tes débuts tu épouserais un choriste qui te battrait ou un prince qui te réduirait à la misère.

Convaincus par une logique aussi entraînante, les artistes s'engageaient pour cinquante francs par mois ; mais il arrivait le plus souvent qu'après le premier trimestre, ils devaient six mille francs à un usurier. Alors, Barbaïa, pour ne pas les faire aller en prison, payait leurs dettes, et le compte était soldé.

Pendant mon séjour à Naples, on racontait, sur le grand impresario, plusieurs anecdotes qui peignent l'homme tout entier et donnent une exacte mesure de ses connaissances en musique.

Je ne sais plus quel marquis napolitain, dont l'influence était grande à la cour, lui avait recommandé une jeune fille comme ayant pour le théâtre la vocation la plus décidée et annonçant le plus bel avenir. Barbaïa fit une moue significative et enfonça ses deux mains dans les poches de sa veste de nankin, attitude qu'il prenait habituellement quand il ne pouvait pas donner un libre cours à sa colère.

— Vous verrez, mon cher, répliqua le marquis avec un air de suffisance qui échauffait de plus en plus la bile du terrible impresario, c'est un véritable prodige !

— Bien, bien ! qu'elle vienne demain à midi.

Le lendemain, à l'heure dite, la débutante met sa plus belle robe, prend ses cahiers, et, flanquée de l'éternelle mère que vous connaissez, se présente au palais de Barbaïa.

Le directeur de l'orchestre était déjà au piano ; Barbaïa se promenait de long en large dans son salon.

— Signor impresario, dit la vieille femme après une profonde révérence, il est du devoir d'une mère, devoir religieux et sacré, de vous avertir que cette pauvre enfant, étant pure comme le cristal, et timide comme une colombe...

— Nous commençons mal, interrompit brusquement Barbaïa ; au théâtre, il faut être effrontée.

— Ce n'est cependant pas que je veuille entendre..., reprend la mère de sa voix la plus mielleuse.

Mais l'impresario, lui tournant le dos, s'approcha de la jeune fille et lui dit d'un ton passablement impatienté :

— Voyons, ma chère, que veux-tu me chanter ?

Il aurait tutoyé la reine en personne.

— Monsieur, balbutie la débutante, devenue rouge jusqu'au blanc des yeux, j'ai la prière de *Norma*...

— Comment, malheureuse ! s'écrie Barbaïa d'une voix tonnante ; après la Ronzi, oserais-tu aborder la prière de *Norma* ? Quelle audace !

— Je chanterai, si vous le préférez, la cavatine du *Barbier*.

— La cavatine du *Barbier* ! après la Fodor ! Quelle indignité !

— Pardon, monsieur, dit la jeune fille en tremblant ; j'essaierai la romance du *Saule*.

— La romance du *Saule* ! après la Malibran ! Quelle profanation !

— Alors, il ne me reste plus que des solfèges, reprend la pauvre débutante presque en sanglotant.

— A la bonne heure ! Va pour les solfèges !

La jeune fille essuie ses larmes, la mère lui glisse à l'oreille un mot de consolation, l'accompagnateur l'encourage ; bref, elle s'en tire à merveille. Jamais solfèges n'avaient été mieux exécutés.

La physionomie de Barbaïa s'éclaircit, son front se déride, un sourire de satisfaction erre sur ses lèvres.

— Eh bien, monsieur, s'écrie la mère avec la plus grande anxiété, que pensez-vous de ma fille ?

— Eh ! madame, la voix n'est pas mauvaise ; mais du diable si j'ai pu comprendre un seul mot !

Une autre fois on était en plein hiver, on répétait un opéra nouveau, et les chanteurs chargés des premiers rôles, désolés de quitter leur édredon, étaient toujours en retard. Barbaïa, furieux, avait juré la veille de mettre à l'amende pour faire un exemple, le premier qui ne se trouverait pas à l'heure, fût-ce le ténor ou la prima donna elle-même.

La répétition commence, Barbaïa s'éloigne un peu vers le fond d'une coulisse pour gronder le machiniste ; tout à coup, les voix se taisent, l'orchestre s'arrête, on attend quelqu'un.

— Qu'y a-t-il ? s'écrie l'impresario en se précipitant vers la rampe.

— Rien, monsieur, répond le premier violon.

— Qui est-ce qui manque ? Je veux le savoir.

— Il manque un *ré*.

— A l'amende.

Tout cela n'empêche pas que Domenico Barbaïa n'ait créé Lablache, Tamburini, Rubini, Donzelli, la Colbron, la Pasta, la Fodor, Donizetti, Bellini, Rossini lui-même ; oui, le grand Rossini !

Les plus grands chefs-d'œuvre du maître souverain ont été composés pour Barbaïa, et Dieu seul peut savoir ce qu'il en a coûté au pauvre impresario de prières, de violences et de ruses pour forcer au travail le génie le plus libre, le plus insouciant et le plus heureux qui ait jamais plané au beau ciel de l'Italie.

J'en citerai un exemple qui caractérise parfaitement l'impresario et le compositeur.

V

OTELLO

Rossini venait d'arriver à Naples précédé déjà par une grande réputation. La première personne qu'il rencontra en descendant de voiture fut, comme on s'en doute bien, l'impresario de Saint-Charles. Barbaïa alla au-devant du maestro les bras et le cœur ouverts, et, sans lui donner le temps de faire un pas ni de prononcer une parole :

— Je viens, lui dit-il, te faire trois offres, et j'espère que tu ne refuseras aucune des trois.

— J'écoute, répondit Rossini avec ce fin sourire que vous savez.

— Je t'offre mon hôtel pour toi et pour tes gens.

— J'accepte.

— Je t'offre ma table pour toi et pour tes amis.

— J'accepte.

— Je t'offre d'écrire un opéra nouveau pour moi et pour mon théâtre.

— Je n'accepte plus.

— Comment ! tu refuses de travailler pour moi ?

— Ni pour vous ni pour personne. Je ne veux plus faire de musique.

— Tu es fou, mon cher.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et que viens-tu faire à Naples ?

— Je viens manger des macaroni et prendre des glaces. C'est ma passion.

— Je te ferai préparer des glaces par mon limonadier, qui est le premier de Toledo, et je te ferai moi-même des macaroni dont tu me diras des nouvelles.

— Diable ! cela devient grave.

— Mais tu me donneras un opéra en échange ?

— Nous verrons.

— Prends un mois, deux mois, six mois, tout le temps que tu désires.

— Va pour six mois.

— C'est convenu.

— Allons souper !

Dès le soir même, le palais de Barbaïa fut mis à la disposition de Rossini ; le propriétaire s'éclipsa complètement, et le célèbre maestro put se regarder comme étant chez lui dans la plus stricte acception du mot. Tous les amis ou même les simples connaissances qu'il rencontrait en se promenant étaient invités sans façon à la table de Barbaïa, dont Rossini faisait les honneurs avec une aisance parfaite. Quelquefois ce dernier se plaignait de ne pas avoir trouvé assez d'amis pour les convier aux festins de son hôte ; à peine s'il avait pu en réunir, malgré toutes les avances du monde, douze ou quinze. C'étaient les mauvais jours.

Quant à Barbaïa, fidèle au rôle de cuisinier qu'il s'était imposé, il inventait tous les jours un nouveau mets, vidait les bouteilles les plus anciennes de sa cave et fêtait tous les inconnus qu'il plaisait à Rossini de lui amener, comme s'ils avaient été les meilleurs amis de son père. Seulement, vers la fin du repas, d'un air dégagé, avec une adresse

infini et le sourire à la bouche, il glissait entre la poire et le fromage quelques mots sur l'opéra qu'il s'était fait promettre et sur l'éclatant succès qui ne pouvait lui manquer.

Mais quelque précaution oratoire qu'employât l'honnête impresario pour rappeler à son hôte la dette qu'il avait contractée, ce peu de mots tombés du bout de ses lèvres produisait sur le maëstro le même effet que les trois paroles terribles du festin de Balthazar. C'est pourquoi Barbaia, dont la présence avait été tolérée jusqu'alors, fut prié poliment par Rossini de ne plus paraître au dessert.

Cependant les mois s'écoulaient, le libretto était fini depuis longtemps et rien n'annonçait encore que le compositeur se fût décidé à se mettre à l'ouvrage. Aux dîners succédaient les promenades, aux promenades les parties de campagne. La chasse, la pêche, l'équitation, se partageaient les loisirs du noble maître ; mais il n'était pas question de la musique. Barbaia éprouvait vingt fois par jour des accès de fureur, des crispations nerveuses, des envies irrésistibles de faire un éclat. Il se contenait néanmoins, car personne plus que lui n'avait foi dans l'incomparable génie de Rossini.

Barbaia garda le silence pendant cinq mois avec la résignation la plus exemplaire. Mais, le matin du premier jour du sixième mois, voyant qu'il n'y avait plus de temps à perdre ni de ménagements à garder, il tira le maëstro à l'écart et entama l'entretien suivant :

— Ah çà ! mon cher, sais-tu qu'il ne manque plus que vingt-neuf jours pour l'époque fixée ?

— Quelle époque ? dit Rossini avec l'ébahissement d'un homme à qui on adresserait une question incompréhensible en le prenant pour un autre.

— Le 30 mai.

— Le 30 mai ?

Même pantomime.

— Ne m'as-tu pas promis un opéra nouveau qu'on doit jouer ce jour là ?

— Ah ! j'ai promis ?

— Il ne s'agit pas ici de faire l'étonné ! s'écria l'impresario, dont la patience était à bout ; j'ai attendu le délai de rigueur, comptant sur ton génie et sur l'extrême facilité de travail que Dieu t'a accordée. Maintenant, il m'est impossible d'attendre davantage : il me faut mon opéra.

— Ne pourrait-on pas arranger quelque opéra ancien en changeant le titre ?

— Y penses-tu ? Et les artistes qui sont engagés exprès pour jouer dans un opéra nouveau !

— Vous les mettrez à l'amende.

— Et le public ?

— Vous fermerez le théâtre.

— Et le roi ?

— Vous donnerez votre démission.

— Tout cela est vrai jusqu'à un certain point. Mais, si ni les artistes, ni le public, ni le roi lui-même ne peuvent me forcer à tenir ma promesse, j'ai donné ma parole, monsieur, et Domenico Barbaia n'a jamais manqué à sa parole d'honneur.

— Alors, c'est différent.

— Ainsi, tu me promets de commencer demain ?

— Demain, c'est impossible, j'ai une partie de pêche au Fusaro.

— C'est bien, dit Barbaia enfonçant ses mains dans ses poches, n'en parlons plus. Je verrai quel parti il me reste à prendre.

Et il s'éloigna sans ajouter un mot.

Le soir, Rossini soupa de bon appétit et fit honneur à la table de l'impresario en homme qui avait parfaitement oublié la discussion du matin. En se retirant, il recommanda bien à son domestique de le réveiller au point du jour et de lui tenir prête une barque pour le Fusaro. Après quoi, il s'endormit du sommeil du juste.

Le lendemain, midi sonnait aux cinq cents cloches que possède la bienheureuse ville de Naples, et le domestique de Rossini n'était pas encore monté chez son maître : le soleil dardait ses rayons à travers les persiennes. Rossini, réveillé en sursaut, se leva sur son séant, se frotta les yeux et sonna : le cordon de la sonnette resta dans sa main.

Il appela par la croisée qui donnait sur la cour : le palais demeura muet comme un sérail.

Il secoua la porte de sa chambre : la porte résista à ses secousses : elle était murée au dehors !

Alors, Rossini, revenant à la croisée, se mit à hurler au secours, à la trahison, au guet-apens ! Il n'eut pas même la consolation que l'écho répondît à ses plaintes, le palais de Barbaia étant le bâtiment le plus sourd qui existe sur le globe.

Il ne lui restait qu'une ressource, c'était de sauter du quatrième étage, mais il faut dire, à la louange de Rossini, que cette idée ne lui vint pas un instant à la tête.

Au bout d'une bonne heure, Barbaia montra son bonnet de coton à une croisée du troisième étage. Rossini, qui n'avait pas quitté sa fenêtre, eut envie de lui lancer une tuile ; il se contenta de l'accabler d'imprécations.

— Désirez-vous quelque chose ? lui demanda l'impresario d'un ton patelin.

— Je veux sortir à l'instant même.

— Vous sortirez quand votre opéra sera fini.

— Mais c'est une séquestration arbitraire.

— Arbitraire tant que vous voudrez ; mais il me faut mon opéra.

— Je m'en plaindrai à tous les artistes, et nous verrons.

— Je les mettrai à l'amende.

— J'en informerai le public.

— Je fermerai le théâtre.

— J'irai jusqu'au roi.

— Je donnerai ma démission.

Rossini s'aperçut qu'il était pris dans ses propres filets. Aussi, en homme supérieur, changeant de ton, de manières, demanda-t-il d'une voix calme :

— J'accepte la plaisanterie, et je ne m'en fâche pas ; mais puis-je savoir quand me sera rendue ma liberté ?

— Quand la dernière scène de l'opéra me sera remise, répondit Barbaia en ôtant son bonnet.

— C'est bien : envoyez ce soir chercher l'ouverture.

Le soir, on remit ponctuellement à Barbaia un cahier de musique sur lequel était écrit en grandes lettres : *Ouverture d'Otello*.

Le salon de Barbaia était rempli de célébrités musicales au moment où il reçut le premier envoi de son prisonnier. On se mit sur-le-champ au piano, on déchiffra le nouveau chef-d'œuvre, et on conclut que Rossini n'était pas un homme, et que, semblable à Dieu, il créait sans travail et sans effort, et par le seul acte de sa volonté. Barbaia, que le bonheur rendait presque fou, arracha le morceau des mains des admirateurs et l'envoya à la copie. Le lendemain, il reçut un nouveau cahier sur lequel on lisait : *Premier acte d'Otello* ; ce nouveau cahier fut envoyé également aux copistes, qui s'acquittaient de leur devoir avec cette obéissance muette et passive à laquelle Barbaia les avait habitués. Au bout de trois jours, la partition d'*Otello* avait été livrée et copiée.

L'impresario ne se possédait pas de joie ; il se jeta au cou de Rossini, lui fit les excuses les plus touchantes et les plus sincères pour le stratagème qu'il avait été forcé d'employer, et le pria d'achever son œuvre en assistant aux répétitions.

— Je passerai moi-même chez les artistes, répondit Rossini d'un ton dégagé, et je leur ferai répéter leur rôle. Quant à ces messieurs de l'orchestre, j'aurai l'honneur de les recevoir chez moi !

— Eh bien, mon cher, tu peux t'entendre avec eux. Ma présence n'est pas nécessaire, et j'admirerai ton chef-d'œuvre à la répétition générale. Encore une fois, je te prie de me pardonner la manière dont j'ai agi.

— Pas un mot de plus sur cela, ou je me fâche.

— Ainsi, à la répétition générale ?

— A la répétition générale.

Le jour de la répétition générale arriva enfin : c'était la veille de ce fameux 30 mai qui avait coûté tant de transes à Barbaia. Les chanteurs étaient à leur poste, les musiciens prirent place à l'orchestre, Rossini s'assit au piano. Quelques dames élégantes et quelques hommes privilégiés occupaient les loges d'avant-scène. Barbaia, radieux et triomphant, se frottait les mains et se promenait en sifflotant sur son théâtre.

On joua d'abord l'ouverture. Des applaudissements frénétiques ébranlèrent les voûtes de Saint-Charles. Rossini se leva et salua.

— Bravo ! s'écria Barbaia. Passons à la cavatine du ténor.

Rossini se rassit à son piano, tout le monde fit silence, le premier violon leva l'archet, et on recommença à jouer l'ouverture. Les mêmes applaudissements, plus enthousiastes encore, s'il était possible, éclatèrent à la fin du morceau. Rossini se leva et salua.

— Bravo ! bravo ! répéta Barbaia. Passons maintenant à la cavatine.

L'orchestre se mit à jouer pour la troisième fois l'ouverture.

— Ah çà ! s'écria Barbaia exaspéré, tout cela est charmant, mais nous n'avons pas le temps de rester là jusqu'à demain. Arrivez à la cavatine.

Mais, malgré l'injonction de l'impresario, l'orchestre n'en continuait pas moins la même ouverture. Barbaia s'élança sur le premier violon, et, le prenant au collet, lui cria à l'oreille :

— Mais que diable avez-vous donc à jouer la même chose depuis une heure ?

— Dame ! dit le violon avec un flegme qui eût fait honneur à un Allemand, nous jouons ce qu'on nous a donné.

— Mais tournez donc le feuillet, imbéciles !

— Nous avons beau tourner, il n'y a que l'ouverture.

— Comment ! il n'y a que l'ouverture ! s'écria l'impresario en pâlissant : c'est donc une atroce mystification ?

Rossini se leva et salua.

Mais Barbaïa était retombé sur un fauteuil sans mouvement. La prima donna, le ténor, tout le monde s'empressait autour de lui. Un moment, on le crut frappé d'une apoplexie foudroyante.

Rossini, désolé que la plaisanterie prît une tournure aussi sérieuse, s'approcha de lui avec une réelle inquiétude.

Mais, à sa vue, Barbaïa, bondissant comme un lion, se prit à hurler de plus belle.

— Va-t'en d'ici, traître, ou je me porte à quelque excès !

— Voyons, voyons, dit Rossini en souriant, n'y a-t-il pas quelque remède ?

— Quel remède, bourreau ? C'est demain le jour de la première représentation.

— Si la prima donna se trouvait indisposée ? murmura Rossini tout bas à l'oreille de l'impresario.

— Impossible, lui répondit celui-ci du même ton ; elle ne voudra jamais attirer sur elle la vengeance et les citrons du public.

— Si vous vouliez la prier un peu ?

— Ce serait inutile. Tu ne connais pas la Colbron.

— Je vous croyais au mieux avec elle.

— Raison de plus.

— Voulez-vous me permettre d'essayer, moi ?

— Fais tout ce que tu voudras ; mais je t'avertis que c'est du temps perdu.

— Peut-être.

Le jour suivant, on lisait sur l'affiche de Saint-Charles que la première représentation d'*Otello* était remise par l'indisposition de la prima donna.

Huit jours après, on jouait *Otello*.

Le monde entier connaît aujourd'hui cet opéra ; nous n'avons rien à ajouter. Huit jours avaient suffi à Rossini pour faire oublier le chef-d'œuvre de Shakspeare.

Après la chute du rideau, Barbaïa, pleurant d'émotion, cherchait partout le maître pour le presser sur son cœur ; mais Rossini, cédant sans doute à cette modestie qui va si bien aux triomphateurs, s'était dérobé à l'ovation de la foule.

Le lendemain, Domenico Barbaïa sonna son souffleur, qui remplissait auprès de lui les fonctions de valet de chambre, impatient qu'il était, le digne impresario, de présenter à son hôte les félicitations de la veille.

Le souffleur entra.

— Va prier Rossini de descendre chez moi, lui dit Barbaïa.

— Rossini est parti, répondit le souffleur

— Comment, parti ?

— Parti pour Bologne au point du jour.

— Parti sans rien me dire ?

— Si fait, monsieur, il vous a laissé ses adieux

— Alors, va prier la Colbron de me permettre de monter chez elle

— La Colbron ?

— Oui, la Colbron ; es-tu sourd, ce matin ?

— Faites excuse, mais la Colbron est partie.

— Impossible !

— Ils sont partis dans la même voiture.

— La malheureuse ! . elle me quitte pour devenir la maîtresse de Rossini.

— Pardon, monsieur, elle est sa femme.

— Je suis vengé ! dit Barbaïa.

VI

FORCELLA

De même que Chiaïa est la rue des étrangers et de l'aristocratie, de même que Toledo est la rue des flâneurs et des boutiques, Forcella est la rue des avocats et des plaideurs.

Cette rue ressemble beaucoup, pour la population qui la parcourt, à la galerie du palais de justice, à Paris, qu'on appelle salle des Pas-Perdus, si ce n'est que les avocats y sont encore plus loquaces et les plaideurs plus râpés.

C'est que les procès durent à Naples trois fois plus longtemps qu'ils ne durent à Paris.

Le jour où nous la traversions, il y avait encombrement ; nous fûmes forcés de descendre de notre corricolo pour continuer notre route à pied, et nous allions, à force de coups de coude, parvenir à traverser cette foule lorsque nous nous avisâmes de demander quelle cause la rassemblait : on nous répondit qu'il y avait procès entre la confrérie des pèlerins et don Philippe Villani. Nous demandâmes quelle était la cause du procès : on nous répondit que le défenseur, s'étant fait enterrer, quelques jours auparavant, aux frais de la confrérie des pèlerins, venait d'être assigné afin de prouver légalement qu'il était mort. Comme on le voit, le procès était assez original pour attirer une certaine affluence. Nous demandâmes à Francesco ce que c'était que don Philippe Villani. En ce moment, il nous montra un individu qui passait tout courant.

— Le voici, nous dit-il.

— Celui qu'on a enterré il y a huit jours ?

— Lui-même.

— Comment cela se fait-il ?

— Il sera ressuscité.

— Il est donc sorcier ?

— C'est le neveu de Cagliostro.

En effet, grâce à la filiation authentique qui le rattache à son illustre aïeul, et à une série de tours de magie plus ou moins drôles, don Philippe était parvenu à accréditer à Naples le bruit qu'il était sorcier.

On lui faisait tort : don Philippe Villani était mieux qu'un sorcier, c'était un type : don Philippe Villani était le Robert Macaire napolitain. Seulement, l'industriel napolitain a une grande supériorité sur l'industriel français ; notre Robert Macaire à nous est un personnage d'invention, une fiction sociale, un mythe philosophique, tandis que le Robert Macaire ultramontain est un personnage de chair et d'os, une individualité palpable, une excentricité visible

Don Philippe est un homme de trente-cinq à quarante ans, aux cheveux noirs, aux yeux ardents, à la figure mobile, à la voix stridente, aux gestes rapides et multipliés ; don Philippe a tout appris et sait un peu de tout ; il sait un peu de droit, un peu de médecine, un peu de chimie, un peu de mathématiques, un peu d'astronomie ; ce qui fait qu'en se comparant à tout ce qui l'entourait, il s'est trouvé fort supérieur à la société et a résolu de vivre, par conséquent, aux dépens de la société.

Don Philippe avait vingt ans lorsque son père mourut ; ce père lui laissait tout juste assez d'argent pour faire quelques dettes. Don Philippe eut le soin d'emprunter avant d'être ruiné tout à fait, de sorte que ses premières lettres de change furent scrupuleusement payées ; il s'agissait d'établir son crédit. Mais toute chose a sa fin dans ce monde, un jour vint où don Philippe ne se trouva pas chez lui au moment de l'échéance : on y revint le lendemain matin, il était déjà sorti ; on y revint le soir, il n'était pas encore rentré. La lettre de change fut protestée. Il en résulta que don Philippe fut obligé de passer des mains des banquiers aux mains des escompteurs, et qu'au lieu de payer six du cent, il paya douze.

Au bout de quatre ans, don Philippe avait usé les escompteurs comme il avait usé les banquiers ; il fut donc obligé de passer des mains des escompteurs aux mains des usuriers Ce nouveau mouvement s'accomplit sans secousse sensible, si ce n'est qu'au lieu de payer douze pour cent, don Philippe fut obligé de payer cinquante Mais cela importait peu à don Philippe, qui commençait à ne plus payer du tout. Il en résulta qu'au bout de deux ans encore, don Philippe, qui éprouvait le besoin d'une somme de mille écus, eut grand'peine à trouver un juif qui consentit à lui prêter à cent cinquante pour cent. Enfin, après une foule de négociations dans lesquelles don Philippe eut à mettre au jour toutes les ressources inventives que le ciel lui avait données, le descendant d'Isaac se présenta chez don Philippe avec sa lettre de change toute préparée ; elle portait obligation d'une somme de neuf mille francs : le juif en apportait trois mille ; il n'y avait rien à dire, c'était la chose convenue.

Don Philippe prit la lettre de change, y jeta un coup d'œil rapide, étendit négligemment la main vers sa plume, fit semblant de la tremper dans l'encrier, apposa son acceptation et sa signature au bas de l'obligation, passa sur l'encre humide une couche de sable bleu, et remit au juif la lettre de change tout ouverte.

Le juif jeta les yeux sur le papier ; l'acceptation et la signature étaient d'une grosse écriture fort lisible ; le juif inclina donc la tête d'un air satisfait, plia la lettre de change et l'introduisit dans un vieux portefeuille où elle devait rester jusqu'à l'échéance, la signature de don Philippe ayant depuis longtemps cessé d'avoir cours sur la place.

A l'échéance du billet, le juif se présente chez don Philippe Contre son habitude, don Philippe était à la maison ; contre l'attente du juif, il était visible. Le juif fut introduit.

— Monsieur dit le juif en saluant profondément son débiteur, vous n'avez point oublié, j'espère, que c'est aujourd'hui l'échéance de notre petite lettre de change ?

— Non, mon cher monsieur Félix, répondit don Philippe. Le juif s'appelait Félix.

— En ce cas, dit le juif, j'espère que vous avez eu la précaution de vous mettre en règle ?

— Je n'y ai pas pensé un seul instant.

— Mais, alors, vous savez que je vais vous poursuivre ?

— Poursuivez.

— Vous n'ignorez pas que la lettre de change entraîne la prise de corps?

— Je le sais.

— Et, afin que vous ne prétextiez cause d'ignorance, je vous préviens que, de ce pas, je vais vous faire assigner.

— Faites.

Le juif s'en alla en grommelant, et fit assigner don Philippe à huitaine.

Don Philippe se présenta au tribunal.

Le juif exposa sa demande.

— Reconnaissez-vous la dette? demanda le juge.

— Non seulement je ne la reconnais pas, répondit don Philippe, mais je ne sais pas même ce que monsieur veut dire.

— Faites passer votre titre au tribunal, dit le juge au demandeur.

Le juif tira de son portefeuille la lettre de change souscrite par don Philippe et la passa toute pliée au juge.

Le juge la déplia; puis, jetant un coup d'œil dessus:

— Oui, dit-il, voilà bien une lettre de change; mais je n'y vois ni acceptation ni signature.

— Comment! s'écria le juif en pâlissant.

— Lisez vous-même, dit le juge.

Et il rendit la lettre de change au demandeur.

Le juif faillit tomber à la renverse. L'acceptation et la signature avaient effectivement disparu comme par magie.

— Infâme brigand! s'écria le juif en se retournant vers don Philippe. Tu me paieras celle-là.

— Pardon, mon cher monsieur Félix, vous vous trompez; c'est vous qui me le paierez au contraire.

Puis, se tournant vers le juge:

— Excellence, lui dit-il, nous vous demandons acte que nous venons d'être insulté en face du tribunal, sans motif aucun.

— Nous vous l'accordons, dit le juge.

Muni de son acte, don Philippe attaqua le juif en diffamation, et, comme l'insulte avait été publique, le jugement ne se fit pas attendre.

Le juif fut condamné à trois mois de prison et à mille écus d'amende.

Maintenant, expliquons le miracle.

Au lieu de tremper sa plume dans l'encre, don Philippe l'avait purement et simplement trempée dans sa bouche et avait écrit avec sa salive. Puis, sur l'écriture humide, il avait passé du sable bleu. Le sable avait tracé les lettres; mais la salive séchée, le sable était parti et avec lui l'acceptation et la signature.

Don Philippe gagna six mille francs à ce petit tour de passe-passe, mais il y perdit le reste de son crédit: il est vrai que le reste de son crédit ne lui eût probablement pas rapporté six mille francs.

Mais, si bien qu'on ménage mille écus, ils ne peuvent pas éternellement durer; d'ailleurs, don Philippe avait une assez grande foi dans son génie pour ne pas pousser l'économie jusqu'à l'avarice. Il essaya de négocier un nouvel emprunt; mais l'affaire du pauvre Félix avait fait grand bruit, et, quoique personne ne plaignît le juif, chacun éprouvait une répugnance marquée à traiter avec un escamoteur assez habile pour effacer sa signature dans la poche de son créancier.

Sur ces entrefaites, on arriva au commencement d'avril.

Le 4 mai est l'époque des déménagements à Naples: don Philippe devait deux termes à son propriétaire, lequel lui fit signifier que, s'il ne payait pas ces deux termes dans les vingt-quatre heures, il allait, par avance, en se pourvoyant devant le juge, se mettre en situation de le renvoyer à la fin du troisième.

Le troisième arriva, et, comme don Philippe ne paya point, on saisit et l'on vendit les meubles, à l'exception de son lit et de celui d'une vieille domestique de la famille qui n'avait pas voulu le quitter et qui partageait toutes les vicissitudes de sa fortune. La veille du jour où il devait quitter la maison, il se mit en quête d'un autre logement. Ce n'était pas chose facile à trouver; don Philippe commençait à être fort connu sur le pavé de Naples. Désespérant donc de trouver un propriétaire avec qui traiter à l'amiable, il résolut de faire son entrée par force ou par surprise.

Il connaissait une maison que son propriétaire, vieil avare, laissait tomber en ruine plutôt que de la faire réparer. Dans tout autre temps cette maison lui eût paru fort indigne de lui; mais don Philippe était devenu facile dans la fortune adverse. Il s'assura pendant la journée que la maison n'était point habitée et, lorsque la nuit fut venue, il déménagea avec sa vieille servante, chacun portant son lit, et s'achemina vers son nouveau domicile. La porte était close, mais une fenêtre était ouverte: il passa par la fenêtre, alla ouvrir la porte à sa compagne, choisit la meilleure chambre, l'invita à choisir après lui, et, une heure après, tous deux étaient installés.

Au bout de quelques jours, le vieil avare, en visitant sa maison, la trouva habitée. C'était une bonne fortune pour lui: depuis deux ou trois années, elle était dans un tel état de délabrement, qu'il ne pouvait plus la louer à personne; il se retira donc sans mot dire; seulement, il fit constater l'occupation par deux voisins.

Le jour du terme, don Bernardo se présenta, cette attestation à la main, et, après force révérences:

— Monsieur, lui dit-il, je viens réclamer l'argent que vous avez bien voulu me devoir, en me faisant l'agréable surprise de venir loger chez moi sans m'en prévenir.

— Mon cher, mon estimable ami, lui répondit don Philippe en lui serrant la main avec effusion, informez-vous partout où j'ai demeuré si j'ai jamais payé mon loyer; et, si vous trouvez dans tout Naples un propriétaire qui vous réponde affirmativement, je consens à vous donner le double de ce que vous prétendez que je vous dois, aussi vrai que je m'appelle don Philippe Villani.

Don Philippe se vantait; mais il y a des moments où il faut savoir mentir pour intimider l'ennemi.

A ce nom redouté, le propriétaire pâlit. Jusque-là, il avait ignoré quel illustre personnage il avait l'honneur de loger chez lui. Les bruits de magie qui s'étaient répandus sur le compte de don Philippe se présentèrent à son esprit, et il se crut non seulement ruiné pour avoir hébergé un locataire insolvable, mais encore damné pour avoir frayé avec un sorcier.

Don Bernardo se retira pour réfléchir à la résolution qu'il devait prendre. S'il eût été le diable boiteux, il eût enlevé le toit; il n'était qu'un pauvre diable, il se décida à le laisser tomber, ce qui ne pouvait, au reste, entraîner de longs retards, vu l'état de dégradation de la maison. C'était justement dans la saison pluvieuse, et, quand il pleut à Naples, on sait avec quelle libéralité le Seigneur donne l'eau; le propriétaire se présenta de nouveau au seuil de la maison.

Comme nos premiers pères poursuivis par la vengeance de Dieu, à laquelle ils cherchaient à échapper, don Philippe s'était retiré de chambre en chambre devant le déluge. Le propriétaire crut donc, au premier abord, que son locataire avait pris le parti de décamper; mais l'illusion fut courte. Bientôt, guidé par la voix de don Philippe, il pénétra dans un petit cabinet un peu plus imperméable que le reste de la maison, et le trouva sur son lit tenant d'une main son parapluie ouvert, et de l'autre main un livre, et déclamant à tue-tête les vers d'Horace: *Impavidum ferient ruinæ!*

Le propriétaire s'arrêta un instant, immobile et muet, devant l'enthousiaste résignation de son hôte; puis enfin, retrouvant la parole:

— Vous ne voulez donc pas vous en aller? demanda-t-il faiblement et d'une voix consternée.

— Écoutez-moi, mon brave ami, écoutez-moi, mon digne propriétaire, dit don Philippe en fermant son livre. Pour me chasser d'ici, il faut me faire un procès; c'est évident: nous n'avons pas de bail, et j'ai la possession. Or, je me laisserai juger par défaut: un mois; je formerai opposition au jugement: autre mois; vous me réassignerez: troisième mois; j'interjetterai appel: quatrième mois; vous obtiendrez un second jugement: cinquième mois; je me pourvoirai en cassation: sixième mois. Vous voyez qu'en allongeant tant soit peu la chose, car je cote au plus bas, c'est une année de perdue, plus les frais.

— Comment, les frais? s'écria le propriétaire. C'est vous qui serez condamné aux frais.

— Sans doute, c'est moi qui serai condamné aux frais, mais c'est vous qui les paierez, attendu que je n'ai pas le sou, et que, comme vous serez le demandeur, vous aurez été forcé de faire les avances.

— Hélas! ce n'est que trop vrai! murmura le pauvre propriétaire en poussant un profond soupir.

— C'est une affaire de six cents ducats, murmura don Philippe.

— A peu près, répondit le propriétaire, qui avait rapidement calculé les honoraires des juges, des avocats et des greffiers.

— Eh bien, faisons mieux que cela, mon digne hôte, transigeons.

— Je ne demande pas mieux; voyons.

— Donnez-moi la moitié de la somme, et je sors à l'instant de ma propre volonté, je me retire à l'amiable.

— Comment! que je vous donne trois cents ducats pour sortir de chez moi quand c'est vous qui me devez deux termes?

— La remise de l'argent portera quittance.

— Mais c'est impossible!

— Très bien. Ce que j'en faisais, c'était pour vous obliger.

— Pour m'obliger, malheureux!

— Pas de gros mots, mon hôte; cela n'a pas réussi, vous le savez, au papa Félix.

— Eh bien, dit l'avare faisant un effort sur lui-même, eh bien, je donnerai moitié.

— Trois cents ducats, dit don Philippe, pas un grain de plus, pas un grain de moins.

— Jamais! s'écria le propriétaire.

— Prenez garde que, lorsque vous reviendrez, je ne veuille plus pour ce prix-là.

— Eh bien, je risquerai le procès, dût-il me coûter six ·ents ducats!

— Risquez, mon brave homme, risquez.

— Adieu : demain, vous recevrez du papier marqué.

— Je l'attends.

— Allez au diable!

— Au plaisir de vous revoir.

Et, tandis que don Bernardo se retirait furieux, don Phi-lippe reprit son ode au *Justum et tenacem*.

Le lendemain se passa, le surlendemain se passa, la se-maine se passa, et don Philippe, comme il s'y attendait, ne vit apparaître aucune sommation ; loin de là, au bout de quinze jours, ce fut le propriétaire qui revint, aussi doux et ussi mielleux au retour qu'il s'était montré menaçant et errible au départ.

— Mon cher hôte, lui dit-il, vous êtes un homme si per-uasif, qu'il faut en passer par où vous voulez : voici les trois ents ducats que vous avez exigés ; j'espère que vous allez enir votre promesse. Vous m'avez promis, si je vous appor-ais trois cents ducats, de vous en aller à l'instant et à amiable.

— Si vous me les donniez le jour même ; mais je vous ai it que, si vous attendiez, ce serait le double. Or, vous avez ttendu. Payez-moi six cents ducats, mon cher, et je me re-re.

— Mais c'est une ruine!

— C'est la vingtième partie de la somme qu'on vous a fferte hier pour votre maison.

— Comment! vous savez?

— Que milord Blumfild vous en donne dix mille écus.

— Vous êtes donc sorcier?

— Je croyais que c'était connu. Payez-moi mes six cents ucats, mon cher, et je me retire.

— Jamais!

— A votre prochaine visite, ce sera douze cents.

— Eh bien, quatre cent cinquante.

— Six cents, mon hôte, six cents. Et songez que, si vous 'avez pas rendu réponse demain à milord Blumfild, milord lumfild achète la maison de votre digne confrère le papa élix.

— Allons, dit le propriétaire tirant de sa poche une plume du papier, faites-moi votre obligation ; quoiqu'on dise ie votre obligation et rien, c'est la même chose.

— Comment, mon obligation? c'est ma quittance que vous ulez dire?

— Va pour votre quittance, et n'en parlons plus. Signez. oici votre argent.

— Voici votre quittance.

— Maintenant, dit le propriétaire en lui montrant la porte.

— C'est juste, répondit don Philippe en s'apprêtant à se tirer.

— Mais votre domestique?

— Marie! cria don Philippe.

La vieille domestique parut.

— Marie, mon enfant, nous déménageons, dit don Phi-ppe ; prenez mon parapluie ; saluez notre digne hôte et ivez-moi.

Marie prit le parapluie, fit une révérence au propriétaire, suivit son maître.

Le lendemain, le propriétaire attendit toute la journée la ite de milord Blumfild ; il l'attendit toute la journée du rlendemain, il l'attendit toute la semaine ; milord Blumfild parut pas. Le pauvre propriétaire visita tous les hôtels de ples ; on n'y connaissait aucun Anglais de ce nom. Seule-ent, un soir, en allant par hasard aux Fiorentini, don Ber-rdo vit un acteur qui ressemblait comme deux gouttes eau à son introuvable milord : il s'informa à la direction et prit que le ménechme de sir Blumfild jouait à merveille les les d'Anglais. Il demanda si par hasard cet artiste n'était s lié avec don Philippe Villani, et il apprit que non seu-nent ils étaient amis intimes, mais encore que l'artiste vait rien à refuser à l'industriel, l'industriel faisant des icles à la louange de l'artiste dans *le Rat savant*, seul irnal littéraire qui existât dans la ville de Naples.

Grâce à cette recrudescence de fortune, don Philippe par-it à trouver un logement convenable dont il paya, pour r toute méfiance au propriétaire, le premier terme à vance. De plus, il fit l'acquisition de quelques meubles bsolue nécessité.

Cependant six cents ducats dans les mains d'un homme à l'avenir appartenait d'une façon si certaine ne devaient durer longtemps ; mais l'exactitude de ses paiements lui it rendu quelque crédit, et, lorsque ses six cents ducats ent épuisés, il trouva moyen, sur lettre de change, d'en prunter cent cinquante autres.

Ces cent cinquante autres s'usèrent comme les premiers ; ducats disparurent ; la lettre de change resta. Il n'y a deux choses qui ne sont jamais perdues : un bienfait et e lettre de change.

Toute lettre de change a une échéance : l'échéance de la re de change de don Philippe arriva, puis le créancier suivit l'échéance, puis l'huissier suivit le créancier, puis la saisie devait, le surlendemain, suivre le tout.

Le soir, don Philippe rentra chargé de [illegible] porcelaines du plus beau Chine et du plus magnifique [illegible] seulement, la porcelaine était en morceaux. Il est vrai que, comme dit Jocrisse, il n'y avait pas un de ces morceaux [illegible].

Aussitôt, avec l'aide de la vieille servante, il dressa un buffet contre la porte d'entrée, et, sur le buffet, il dressa toute sa porcelaine, puis il se coucha et attendit les événe-ments.

Les événements étaient faciles à prévoir : le lendemain, à huit heures du matin, l'huissier frappa à la porte, personne ne répondit ; l'huissier frappa une seconde fois, même si-lence ; une troisième, néant.

L'huissier se retira et s'en vint requérir l'assistance d'un commissaire de police et l'aide d'un serrurier ; puis tous trois revinrent sur le palier de don Philippe. L'huissier frappa aussi inutilement que la première fois ; le commissaire donna au serrurier l'autorisation d'ouvrir la porte ; le ser-rurier introduisit le rossignol dans la serrure, le pène céda. Quelque chose cependant s'opposait encore à l'ouverture de la porte.

— Faut-il pousser? demanda l'huissier.

— Poussez! dit le commissaire.

Le serrurier poussa.

Au même instant, on entendit un bruit pareil à celui que ferait en tombant un étalage de marchand de bric-à-brac ; puis de grandes clameurs retentirent.

— A l'aide! au secours! on me pille! on m'assassine! Je suis un homme perdu! je suis un homme ruiné! criait la voix.

Le commissaire entra, l'huissier suivit le commissaire, et le serrurier suivit l'huissier. Ils trouvèrent don Philippe, qui s'arrachait les cheveux devant les morceaux de sa porce-laine multipliés à l'infini.

— Ah! malheureux que vous êtes! s'écria don Philippe en les apercevant, vous m'avez brisé pour deux mille écus de porcelaine!

C'eût été au bas prix si la porcelaine n'avait pas été brisée auparavant. Mais c'est ce qu'ignoraient le commissaire de police et l'huissier ; ils se trouvaient en face de débris : le buffet était renversé, la porcelaine en morceaux ; ce mal-heur était arrivé de leur fait, et, si à la rigueur ils n'étaient pas légalement tenus d'en répondre, consciencieusement ils n'en étaient pas moins coupables.

La fausseté de leur situation s'augmenta encore du déses-poir de don Philippe.

On devine que, pour le moment, il ne fut pas question de saisie. Le moyen de saisir pour une misérable somme de cent cinquante ducats les meubles d'un homme chez qui l'on vient de briser pour deux mille écus de porcelaine!

Le commissaire et l'huissier essayèrent de consoler don Philippe, mais don Philippe était inconsolable, non pas pré-cisément pour la valeur de la porcelaine, don Philippe avait fait bien d'autres pertes et de bien plus considérables que celle-là! mais don Philippe n'était que dépositaire : le pro-priétaire, qui était un amateur de curiosités, allait venir réclamer son dépôt ; don Philippe ne pourrait le lui remet-tre ; don Philippe était déshonoré.

Le commissaire et l'huissier se cotisèrent. L'affaire, en s'ébruitant, pouvait leur faire grand tort : la loi accorde à ses agents le droit de saisir les meubles, mais non celui de les briser. Ils offrirent à don Philippe une somme de trois cents ducats à titre d'indemnité, et leur influence près de son créancier pour lui faire obtenir un mois de délai à l'en-droit du paiement de sa lettre de change. Don Philippe, de son côté, se montra large et grand envers l'huissier et le com-missaire : la douleur réelle n'est point calculatrice ; il con-sentit à tout sans rien discuter. Le commissaire et l'huis-sier se retirèrent le cœur brisé de ce muet désespoir.

Le délai accordé à don Philippe s'écoula sans que, comme on s'en doute bien, le débiteur eût songé à donner un sou d'acompte. Il en résulta qu'un matin don Philippe, en regardant attentivement par sa fenêtre ce qui se passait dans la rue, précaution dont il usait toujours lorsqu'il se sentait sous le coup d'une prise de corps, vit sa maison cernée par des gardes du commerce. Don Philippe était philosophe : il résolut de passer sa journée à méditer sur les vicissitudes humaines et de ne plus sortir désormais que le soir. D'ail-leurs, on était en plein été, et qui est-ce qui, en plein été, sort pendant le jour dans les rues de Naples, excepté les chiens et les recors? Huit jours se passèrent donc, pendant lesquels les recors firent bonne mais inutile garde.

Le neuvième jour, don Philippe se leva comme d'habitude, à neuf heures du matin : don Philippe était devenu fort pa-resseux depuis qu'il ne sortait plus. Il regarda par la fenê-tre : la rue était libre, pas un seul recors! Don Philippe con-naissait trop bien l'activité de l'ennemi [illegible], il avait affaire pour se croire ainsi, un beau matin, et sans cause, délivré de lui. Ou ses persécuteurs s'[illegible] pour faire croire à leur absence, et tomber sur lui au moment où,

affamé d'air et de soleil, il sortira pour respirer, et le moyen serait bien faible et bien indigne d'eux et de lui ! ou ils sont chez le président à solliciter une ordonnance pour l'arrêter à domicile. A peine cette idée a-t-elle traversé la tête de don Philippe, qu'il la reconnaît juste, avec la sagacité du génie, et s'y arrête avec la persistance de l'instinct. Le danger devient enfin digne de lui : il s'agit d'y faire face.

Don Philippe était un de ces généraux habiles qui ne risquent une bataille que lorsqu'ils sont sûrs de la gagner, mais qui, dans l'occasion, savent temporiser comme Fabius ou ruser comme Annibal. Cette fois, il ne s'agissait pas de combattre, il s'agissait de fuir ; cette fois, il s'agissait de gagner une retraite inviolable ; cette fois, il s'agissait d'atteindre une église, l'église étant à Naples lieu d'asile pour les voleurs, les assassins, les parricides, et même pour les débiteurs.

Mais gagner une église n'était pas chose facile. L'église la plus proche était distante de six cents pas au moins. Il existe, comme nous l'avons dit, un livre intitulé : *Naples sans soleil*, mais il n'en existe pas qui soit intitulé : *Naples sans recors*.

Tout à coup une idée sublime traverse son cerveau. La veille, il a laissé sa vieille domestique un peu indisposée ; il entre chez elle, la trouve au lit, s'approche d'elle et lui tâte le pouls.

— Marie, lui dit-il en secouant la tête, ma pauvre Marie, nous allons donc plus mal qu'hier ?

— Non, Excellence, au contraire, répond la vieille, je me sens beaucoup mieux, et j'allais me lever.

— Gardez-vous-en bien, ma bonne Marie ! gardez-vous-en bien ! je ne le souffrirai pas. Le pouls est petit, saccadé, sec, profond ; il y a pléthore.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur, qu'est-ce que c'est que cette maladie-là ?

— C'est un engorgement des canaux qui conduisent le sang veineux aux extrémités et qui ramènent le sang artériel au cœur.

— Et c'est dangereux, Excellence ?

— Tout est dangereux, ma pauvre Marie, pour le philosophe ; mais, pour le chrétien, tout est louable : la mort elle-même qui, pour le philosophe, est une cause de terreur, est pour le chrétien un objet de joie ; le philosophe essaie de la fuir, le chrétien se hâte de s'y préparer.

— Monsieur, voudriez-vous dire que l'heure est venue de penser au salut de mon âme ?

— Il faut toujours y penser, ma bonne Marie ; c'est le moyen de ne pas être pris à l'improviste.

— Et qu'il serait temps que je me préparasse ?

— Non, non, certainement vous n'en êtes pas là ; mais, à votre place, ma bonne Marie, j'enverrais toujours chercher le viatique.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Allons, allons, du courage ! si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi, ma bonne Marie ; je suis fort tourmenté, fort inquiet, et cela me tranquillisera, parole d'honneur !...

— Ah ! en effet, je me sens bien mal.

— La ! tu vois !

— Et je ne sais pas s'il est temps encore.

— Sans doute, en se pressant.

— Oh ! le viatique, le viatique ! mon cher maître !

— A l'instant même, ma bonne Marie.

Le petit garçon du portier fut expédié à la paroisse, et dix minutes après, on entendit les clochettes du sacristain : don Philippe respira.

La vieille Marie fit ses dernières dévotions avec une foi et une humilité qui édifièrent tous les assistants ; puis, ses dévotions faites, son pieux maître, qui lui avait donné un si bon conseil et qui ne l'avait pas quittée pendant tout le temps qu'elle l'acomplissait, prit un des bâtons du dais, pour reconduire la procession à l'église.

A la porte, il trouva les gardes du commerce, qui, leur ordonnance à la main, venaient l'arrêter à domicile. A l'aspect du saint sacrement, ils tombèrent à genoux et virent d'abord défiler le sacristain sonnant sa sonnette, puis deux lazzaroni vêtus en anges, puis les ouvriers de la paroisse qui étaient de tour et qui marchaient deux à deux une torche à la main, puis le prêtre qui portait le saint sacrement, puis enfin leur débiteur, qui leur échappait, grâce au bâton du dais qu'il tenait des deux mains, et qui passait devant eux en chantant à tue-tête le *Te Deum laudamus*.

Arrivé dans l'église, et, par conséquent, se trouvant en lieu de sûreté, il écrivit à la bonne Marie qu'elle n'était pas plus malade que lui, et qu'elle eût à le venir rejoindre le plus tôt possible.

Une heure après, le digne couple était réuni.

Le créancier trouva quatre chaises, un buffet et quatre corbeilles de porcelaine cassée ; le tout vendu à la criée pour la somme de dix carlins.

Don Philippe n'avait plus besoin de meubles ; il avait momentanément trouvé un logement garni. Son ami l'artiste, qui contrefaisait si admirablement les Anglais, était devenu millionnaire tout à coup, par un de ces caprices de fortune aussi inouïs que bienvenus. Un Anglais immensément riche, et qui avait quitté l'Angleterre, attaqué du spleen, était venu à Naples comme y viennent tous les Anglais ; il était allé voir Polichinelle, et il n'avait pas ri ; il était allé entendre les sermons des capucins, et il n'avait pas ri ; il avait assisté au miracle de saint Janvier, et il n'avait pas ri. Son médecin le regardait comme un homme perdu.

Un jour, il s'avisa d'aller aux Fiorentini ; on y jouait une traduction des *Anglaises pour rire*, de l'illustrissimo signor Scribe. En Italie, tout est de Scribe. J'y ai vu jouer le *Marino Faliero*, de Scribe ; la *Lucrèce Borgia*, de Scribe ; l'*Antony*, de Scribe ; et, lorsque j'en suis parti, on annonçait *le Sonneur de Saint-Paul*, de Scribe.

Le malade était donc allé voir *les Anglaises pour rire*, de Scribe, et, à la vue de Lélio, qui jouait l'une de ces dames (Lélio était l'ami de don Philippe), notre Anglais avait tant ri, que son médecin avait craint un instant qu'il n'eût comme Bobèche, la rate attaquée.

Le lendemain, il était retourné aux Fiorentini : on jouait *les Deux Anglais*, de Scribe, et le splénique y avait ri plus encore que la veille.

Le surlendemain, le convalescent ne s'était pas fait faute d'un remède qui lui faisait si grand bien : il était retourné, pour la troisième fois, aux Fiorentini : il avait vu le *Grondeur* de Scribe, et il avait ri plus encore qu'il n'avait fait les jours précédents.

Il en était résulté que l'Anglais, qui ne mangeait plus, qui ne buvait plus, avait peu à peu retrouvé l'appétit et la soif, et cela, de telle façon, qu'au bout de trois mois qu'il était au Lélio, il avait pris une indigestion de macaroni et de muscats calabrais qui l'avait joyeusement conduit la nuit suivante au tombeau ; de laquelle fin, plein de reconnaissance pour qui de droit, le digne insulaire avait laissé trois mille livres sterling de rente à Lélio, qui l'avait guéri. Lélio, comme nous l'avons dit, se trouvait donc millionnaire. En conséquence, il s'était retiré du théâtre, s'appelait don Lélio, et avait loué le premier étage du plus beau palais de la rue de Tolède, où, fidèle à l'amitié, il s'était empressé d'offrir un appartement à don Philippe Villani. C'était cette offre faite de la veille seulement, qui rendait don Philippe si insoucieux sur la perte de ses meubles.

On fut un an, à peu près, sans entendre aucunement parler de don Philippe Villani. Les uns disaient qu'il était passé en France, où il s'était fait entrepreneur de chemin de fer ; les autres, qu'il était passé en Angleterre, où il avait inventé un nouveau gaz.

Mais personne ne pouvait dire positivement ce qu'était devenu don Philippe Villani, lorsque, le 15 novembre 1834, la congrégation des pèlerins reçut l'avis suivant :

« Le sieur don Philippe Villani étant décédé du spleen, la vénérable confrérie des pèlerins est priée de donner les ordres les plus opportuns pour ses obsèques. »

Pour que nos lecteurs comprennent le sens de cette invitation, il est bon que nous leur disions quelques mots de la manière dont se fait à Naples le service des pompes funèbres.

Une vieille habitude veut que les morts soient enterrés dans les églises : c'est malsain, cela donne l'*aria cattiva*, la peste, le choléra ; mais n'importe, c'est l'habitude, et, d'un bout à l'autre de l'Italie, on s'incline devant ce mot.

Les nobles ont des chapelles héréditaires enrichies de marbre et d'or, ornées de tableaux du Dominiquin, d'André del Sarto et de Ribeira.

Le peuple est jeté pêle-mêle, hommes et femmes, vieillards et enfants, dans la fosse commune, au milieu de la grande nef de l'église.

Les pauvres sont transportés par deux croque-morts dans une charrette au Campo-Santo.

C'est le plus cruel des malheurs, le dernier des avilissements, la plus cruelle des punitions qu'on puisse infliger à ces malheureux qui ont bravé la misère toute leur vie, et qui n'en sentent le poids qu'après leur mort. Aussi, chacun, de son vivant, prend-il ses précautions pour échapper aux croque-morts, à la charrette et au Campo-Santo. De là les associations pour les pompes funèbres entre citoyens ; de là les assurances mutuelles, non pas sur la vie, mais sur la mort.

Voici les formalités générales de réception pour être admis dans un des cinquante clubs mortuaires de la joyeuse ville de Naples. Un des membres de la société présente le néophyte, qui est élu *frère* par les votes d'un scrutin secret ; à partir de ce moment, chaque fois qu'il veut se livrer à quelque pratique religieuse, il va à l'église de sa confrérie ; c'est sa paroisse adoptive ; elle doit, moyennant une légère contribution mensuelle, le communier, le confirmer, le marier, lui donner l'extrême-onction pendant sa vie, et enfin l'enterrer après sa mort. Le tout gratis et magnifiquement.

Si, au contraire, on a négligé cette formalité, non seulement on est obligé de payer fort cher toutes les cérémonies qui s'accomplissent pendant la vie, mais encore les parents sont forcés de dépenser des sommes fabuleuses pour arriver

à cette magnificence de funérailles qui est le grand orgueil du Napolitain, à quelque classe qu'il appartienne et à quelque degré qu'il ait pratiqué sa religion.

Mais, si le défunt fait partie de quelque confrérie, c'est tout autre chose : les parents n'ont à s'occuper de rien au monde que de pleurer plus ou moins le mort : tous les embarras, tous les frais, toutes les magnificences regardent les confrères. Le défunt est transporté pompeusement à l'église. On le dépose dans une fosse particulière, sur laquelle on écrit son nom, le jour de sa naissance et celui de sa mort ; plus deux lignes de vertus, au choix des parents

Enfin, pendant une année entière, on célèbre tous les jours une messe pour le repos de son âme. Et ce n'est pas tout : le 2 novembre, jour de la fête des trépassés, les catacombes de chaque confrérie sont ouvertes au public ; les parvis sont tendus de velours noir ; des fleurs et des parfums embaument l'atmosphère, et les caveaux mortuaires sont éclairés comme le théâtre Saint-Charles les jours de grand gala. Alors, on hisse les squelettes des frères qui sont morts dans l'année, on les habille de leurs plus beaux habits, on les place religieusement dans les niches préparées à cet effet tout autour de la salle ; puis ils reçoivent les visites de leurs parents qui, fiers d'eux, amènent leurs amis et connaissances, pour leur faire voir la manière convenable dont sont traités après leur mort les gens de leur famille. Après quoi, on les enterre définitivement dans un jardin d'orangers qu'on appelle *Terra Santa*.

Toutes les corporations funèbres ont des rentes, des droits, des privilèges fort respectés ; elles sont gouvernées par un prieur élu tous les ans parmi les confrères. Il y a des confréries pour tous les ordres et pour toutes les classes : pour les nobles et les plébéiens. Chez elle, pas le moindre privilège, pour les ouvriers.

Une seule, la confrérie des pèlerins, qui est une des plus anciennes, admet, avec une égalité qui fait honneur à la manière dont elle a conservé l'esprit de la primitive Eglise, les nobles et les plébéiens. Chez elle, pas le moindre privilége. Tous siègent aux mêmes bancs, tous sont couverts du même costume, tous obéissent aux mêmes lois ; et l'esprit républicain de l'institution est poussé à ce point, que le prieur est choisi une année parmi les nobles, une année parmi les plébéiens, et que, depuis que la confrérie existe, cet ordre n'a pas été une seule fois interverti

C'est de cette honorable confrérie que faisait partie don Philippe Villani ; et il avait si bien senti l'importance d'en rester membre, que, si bas qu'il eût été précipité par la roue de la fortune, il avait toujours pieusement et scrupuleusement acquitté sa part de la cotisation annuelle et générale.

On fut donc affligé, mais non surpris, lorsqu'on reçut au bureau de la confrérie l'avis de la mort de don Philippe et l'invitation de préparer ses obsèques.

Le choix de la majorité était tombé, cette année, sur un célèbre marchand de morue, lequel jouissait d'une réputation de piété qui eût été remarquable en tout temps, et qui, de nos jours, était prodigieuse. Ce fut lui qui, en sa qualité de prieur, eut mission de donner les ordres nécessaires à l'enterrement de don Philippe Villani ; il envoya donc ses ouvriers au nº 15 de la rue de Toledo, dernier domicile du défunt, pour tendre la chambre ardente, convoqua tous les confrères et invita le chapelain à se tenir prêt. Vingt quatre heures après le décès, terme exigé par les règlements de la police, le convoi s'achemina en conséquence vers la maison de don Philippe. Un comte, choisi parmi la plus ancienne noblesse de Naples, tenait le gonfalon de la confrérie ; puis les confrères, rangés deux à deux et habillés en pénitents rouges, précédaient une caisse mortuaire en argent massif richement sculptée et ciselée que recouvrait un magnifique poêle en velours rouge, brodé et frangé d'or, et que soutenaient douze vigoureux porteurs. Derrière la caisse marchait le prieur, seul et tenant en main le bâton d'ébène à pomme d'ivoire, insigne de sa charge ; enfin, derrière le prieur, venait, pour clore le convoi, le respectable corps des pauvres de saint Janvier.

Pardon encore de cette nouvelle digression ; mais, comme nous marchons sur un terrain à peu près inconnu à nos lecteurs, nous allons leur expliquer d'abord ce que c'est que les pauvres de saint Janvier ; puis nous reprendrons cet intéressant récit à l'endroit même où nous l'avons interrompu.

A Naples, quand les domestiques sont devenus trop vieux pour servir les maîtres vivants, qui, en général, sont fort difficiles à servir, ils changent de condition et passent au service de saint Janvier, patron le plus commode qui ait jamais existé. Ce sont les invalides de la domesticité.

Dès qu'un domestique a atteint l'âge ou le degré d'infirmité voulu pour être admis parmi les pauvres de saint Janvier, et qu'il a reçu son diplôme signé par le trésorier du saint, il n'a plus à s'inquiéter de rien que de prier le ciel de lui envoyer le plus grand nombre d'enterrements possible.

En effet, il n'y a pas d'enterrement un peu fashionable sans les pauvres de saint Janvier. Tout mort qui se respecte un peu doit les avoir à sa suite. On les convoque à domicile ; ils se rendent à la maison mortuaire, reçoivent trois carlins par tête et accompagnent le corps à l'église et au lieu de la sépulture, en tenant à la main droite une petite bannière noire flottant au bout d'une lance. Tant qu'ils accompagnent le convoi, le plus grand respect accompagne les pauvres de saint Janvier ; mais, comme il n'est pas de médaille, si bien dorée qu'elle soit, qui n'ait son revers, à peine les malheureux invalides cessent-ils d'être sous la protection du cercueil qu'ils perdent le prestige qui les défendait, et qu'ils deviennent purement et simplement les *lanciers de la mort*. Alors ils sont hués, conspués, poursuivis et reconduits à domicile à coups d'écorces de citron et de trognons de chou, à moins que, par bonheur, il ne passe entre eux et les assaillants un chien ayant une casserole à la queue. On sait que, dans tous les pays du monde, une casserole et un chien réunis par un bout de ficelle sont un grave événement.

Le gonfalonier, les confrères, la caisse mortuaire, les porteurs, le marchand de morue et les pauvres de saint Janvier arrivèrent donc devant le nº 15 de la rue de Toledo : là, comme le convoi était parvenu à sa destination, il fit halte Quatre portefaix montèrent au premier étage, prirent la bière posée sur deux tréteaux, la descendirent et la déposèrent dans la caisse d'argent ; aussitôt le prieur frappa la terre de son bâton, et le convoi, reprenant le chemin par lequel il était venu, rentra lentement dans l'église des pèlerins.

Le lendemain des obsèques, le prieur, selon ses habitudes bourgeoises, qui le tenaient toute la journée à son comptoir, sortait à la nuit tombante pour aller faire son petit tour au môle, récitant mentalement un *De profundis* pour l'âme de don Philippe Villani, lorsque au détour de la rue San-Giacomo, il vit venir à sa rencontre un homme qui lui paraissait ressembler si merveilleusement au défunt, qu'il s'arrêta stupéfait. L'homme s'avançait toujours, et, à mesure qu'il s'avançait, la ressemblance devenait de plus en plus frappante. Enfin, lorsque cet homme ne fut plus qu'à dix pas de distance, tout doute disparut : c'était l'ombre de don Philippe Villani elle-même.

L'ombre, sans paraître s'apercevoir de l'effet qu'elle produisait, s'avança droit vers le prieur Le pauvre marchand de morue était resté immobile ; seulement, la sueur coulait de son front, ses genoux s'entre-choquaient, ses dents étaient serrées par une contraction convulsive ; il ne pouvait ni avancer ni reculer ; il essaya de crier au secours, mais, comme Enée sur la tombe de Polydore, il sentit sa voix expirer dans son gosier, et un son sourd et inarticulé qui ressemblait à un râle d'agonie s'en échappa seul.

— Bonjour, mon cher prieur, dit le fantôme en souriant.

— *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*, murmura le prieur.

— *Amen!* répondit le fantôme.

— *Vade retro, Satanas!* s'écria le prieur.

— A qui donc en avez-vous, mon très cher? demanda le fantôme en regardant autour de lui, comme s'il cherchait quel objet pouvait causer la terreur dont paraissait saisi le pauvre marchand de morue.

— Va-t'en, âme bienveillante ! continua le prieur, et je te promets que je ferai dire des messes pour ton repos.

— Je n'ai pas besoin de vos messes, dit le fantôme ; mais, si vous voulez me donner l'argent que vous comptiez consacrer à cette bonne œuvre, cet argent me sera agréable

— C'est bien lui, dit le prieur ; il revient de l'autre monde pour emprunter. C'est bien lui !

— Qui lui? demanda le fantôme

— Don Philippe Villani.

— Pardieu ! et qui voulez-vous que ce soit?

— Pardon, mon cher frère, reprit le prieur en tremblant, Peut-on sans indiscrétion vous demander où vous demeurez, ou plutôt où vous demeuriez?

— Rue de Toledo, nº 15. A propos de quoi me faites-vous cette question?

— C'est qu'on nous a écrit, il y a trois jours, que vous étiez mort. Nous nous sommes rendus à votre maison, nous avons mis votre bière dans le catafalque, nous vous avons conduit à l'église, et nous vous avons enterré.

— Merci de la complaisance ! dit don Philippe.

— Mais comment se fait-il, puisque vous étiez mort avant-hier et que nous vous avons enterré hier, que je vous rencontre aujourd'hui?

— C'est que je suis ressuscité, dit don Philippe.

Et, donnant au bon prieur une tape d'amitié sur l'épaule, don Philippe continua son chemin. Le prieur resta dix minutes à la même place, regardant s'éloigner don Philippe, qui disparut au coin de la rue de Toledo. La première idée du bon prieur fut que Dieu avait fait un miracle en faveur de don Philippe ; mais, en y réfléchissant bien, le choix fait par Notre-Seigneur lui sembla si étrange, qu'il convoqua le soir même le chapitre pour lui exposer ses doutes. Le chapitre convoqué, le digne marchand de morue lui raconta ce

qui lui était arrivé, comment il avait rencontré don Philippe, comment don Philippe lui avait parlé et comment enfin don Philippe, en le quittant, lui avait annoncé, comme avait fait le Christ à la Madeleine, qu'il était ressuscité le troisième jour.

Sur dix personnes dont se composait le chapitre, neuf parurent disposées à croire au miracle : une seule secoua la tête.

— Doutez-vous de ce qu'il a avancé? demanda le prieur.

— Pas le moins du monde, répondit l'incrédule ; seulement, je crois peu aux fantômes, et, comme tout cela pourrait bien cacher quelque nouveau tour de don Philippe, je serais d'avis, en attendant plus ample information, de le faire assigner en dommages-intérêts, comme s'étant fait enterrer sans être mort.

Le lendemain, on laissa chez le portier de la maison n° 15, rue de Tolède, une sommation conçue en ces termes :

« L'an 1835, le 18 novembre, à la requête de la vénérable confrérie des pèlerins, moi, soussigné, huissier près le tribunal civil de Naples, ai fait sommation à don Philippe Villani, décédé le 15 du même mois, de comparaître dans la huitaine devant le susdit tribunal pour prouver également sa mort, et, dans le cas contraire, se voir condamner à payer à ladite vénérable confrérie des pèlerins cent ducats de dommages-intérêts, plus les frais de l'enterrement et du procès. »

C'était le jour même du jugement du procès que nous nous étions trouvés au milieu du rassemblement qui attendait, rue de Forcella, l'ouverture du tribunal. Le tribunal ouvert, la foule se précipita dans la salle d'audience et nous entraîna avec elle. Tout le monde s'attendait à voir juger le défunt par défaut ; mais tout le monde se trompait : le défunt parut, au grand étonnement de la foule, qui s'ouvrit en le voyant paraître et le laissa passer avec un frissonnement qui prouvait que ceux qui la composaient n'étaient pas bien certains au fond du cœur que don Philippe Villani fût encore réellement de ce monde. Don Philippe s'avança gravement et de ce pas solennel qui convient aux fantômes ; puis, s'arrêtant devant le tribunal, il s'inclina avec respect.

— Monsieur le président, dit-il, ce n'est pas moi qui suis mort, c'est un de mes amis chez lequel je logeais ; sa veuve m'a chargé de son enterrement, et, comme pour le quart d'heure, j'avais plus besoin d'argent que de sépulture, je l'ai fait enterrer à ma place. Au surplus, que demande la vénérable confrérie? J'avais droit à un enterrement pour un : elle m'a enterré. Mon nom était sur le catalogue ; elle a rayé mon nom. Nous sommes quittes. Je n'avais plus rien à vendre ; j'ai vendu mes obsèques.

En effet, le pauvre Lélio, qui avait tant fait rire les autres, venait de mourir du spleen, et c'était lui que la vénérable confrérie des pèlerins avait enseveli aux lieu et place de don Philippe. Celui-ci fut renvoyé de la plainte aux grands applaudissements de la foule, qui le reporta en triomphe jusqu'à la porte du n° 15 de la rue de Tolède.

Au moment où nous quittâmes Naples, le bruit courait que don Philippe Villani allait faire une fin en épousant la veuve de son ami, ou plutôt ses trois mille livres sterling.

VII

GRAND GALA

Avant d'abandonner les rues où l'on passe pour conduire nos lecteurs dans les rues où l'on ne passe pas, disons un mot du fameux théâtre San-Carlo, le rendez-vous de l'aristocratie.

Lorsque nous arrivâmes à Naples, la nouvelle de la mort de Bellini était encore toute récente, et, malgré la haine qui divise les Siciliens et les Napolitains, elle y avait produit, quelles que fussent les opinions musicales des dilettanti, une sensation douloureuse. Les femmes surtout, pour qui la musique du jeune maestro semble plus spécialement écrite et sur le jugement desquelles la haine nationale a moins d'influence, avaient presque toutes dans leur salon un portrait *del gentile maestro*, et il était bien rare qu'une visite si étrangère qu'elle fût y était se terminât sans qu'il y eût échange de regrets entre les visiteurs et les visités sur la perte que l'Italie venait de faire.

Donizetti surtout, qui déjà portait le sceptre de la musique et qui héritait encore de la couronne, était admirable de regrets pour celui qui avait été son rival sans jamais cesser d'être son ami. Cela avait, du reste, terminé les querelles entre les bellinistes et les donizettistes, querelles bien plus promptement terminées que les nôtres, où chacun des antagonistes tient à prouver qu'il a raison, tandis que les Napolitains s'inquiètent peu, au contraire, de rationaliser leur opinion, et se contentent de dire d'un homme, d'une femme ou d'une chose qu'elle leur est sympathique ou antipathique. Les Napolitains sont un peuple de sensation. Toute leur conduite est subordonnée aux pulsations de leur pouls.

Cependant les deux partis s'étaient réunis pour honorer la mémoire de l'auteur de *Norma* et des *Puritains*. Les élèves du conservatoire de Naples avaient ouvert une souscription pour lui faire des funérailles ; mais le ministre des cultes s'était opposé à cette fête mortuaire, sous le seul prétexte, peu acceptable en France, mais suffisant à Naples, que Bellini était mort sans recevoir les sacrements. Alors, ils avaient demandé la permission de chanter à Santa-Chiara la fameuse messe de Winter ; mais, cette fois encore, le ministre était intervenu, disant que ce *Requiem* avait été exécuté aux funérailles de l'aïeul du roi, et qu'il ne voulait pas qu'une messe qui avait servi pour un roi fût chantée pour un musicien. Cette seconde raison avait paru moins plausible que la première. Cependant les amis du ministre avaient calmé l'irritation en faisant observer que Son Excellence avait fait une grande concession au progrès des esprits en daignant instruire le public du motif de son refus, puisqu'il pouvait tout bonnement dire : « Je ne veux pas, » sans prendre la peine de donner la raison de ce non-vouloir. Cet argument avait paru si juste, que le mécontentement des bellinistes s'était calmé en le méditant.

Puis, comme les jours poussent les jours, et comme un soleil fait oublier l'autre, un événement à venir commençait à faire diversion à l'événement passé. On parlait comme d'une chose incroyable, inouïe, et à laquelle il ne fallait pas croire, du reste, avant plus ample informé, de la présomption d'un musicien français qui, lassé des ennuis qu'ont à éprouver les jeunes compositeurs parisiens pour arriver à l'Opéra-Comique ou au Grand Opéra, avait acheté un drame à l'un de ces mille poëtes librettistes qui marchent à la suite de Romani et qui, de plein saut et pour son début, venait s'attaquer au public le plus connaisseur de l'Europe et au théâtre le plus dangereux du monde. A l'appui de cette opinion sur eux-mêmes et sur Saint-Charles, les dilettanti napolitains rappelaient, avec la béatitude de la suffisance, qu'ils avaient hué Rossini et sifflé la Malibran, et ne comprenaient rien à la politesse française, qui se contentait de leur répondre en souriant : « Qu'est-ce que cela prouve? » Une chose encore nuisait on ne peut plus à mon pauvre compatriote, j'aurais dû dire deux choses ; il avait le malheur d'être riche, et le tort d'être noble, double imprudence des plus graves de la part d'un compositeur à Naples, où l'on en est encore à ne pas comprendre le talent qui va en voiture et le nom célèbre qui porte une couronne de vicomte.

Enfin, comme un point plus sombre en ce sombre horizon, une cabale, chose, il faut l'avouer, si rare à Naples, qu'elle y est presque inconnue, menaçait, pour cette fois, de faire infraction à la règle et d'éclater en faveur du compositeur étranger. Voici comment elle s'était formée ; je la raconte moins à cause de son importance que parce qu'elle me conduit tout naturellement à parler des artistes.

La direction du théâtre Saint-Charles avait, sur la foi de ses succès passés, engagé la Ronzi pour soixante représentations, et cela à mille francs chacune. Il était donc de son intérêt de faire valoir une pensionnaire qui lui coûtait par soirée la recette ordinaire d'un théâtre de France. En conséquence, elle avait exigé que le rôle de la prima donna fût écrit pour la Ronzi. Mais, par une de ces fatalités qui rendent les dilettanti de Saint-Charles si fiers de leur supériorité dans l'espèce, la nouvelle prima donna, fêtée, adorée, couronnée six mois auparavant, était venue tomber à plat, et, si j'osais me servir d'un terme de coulisse, fit un fiasco complet à Naples. On avait trouvé généralement qu'il était absurde à l'administration de payer mille francs par soirée pour un reste de talent et un reste de voix, tandis qu'en ajoutant mille francs de plus, on aurait pu avoir la Malibran, qui était le commencement de tout ce dont l'autre était la fin. En conséquence de ce raisonnement, une espèce de bande noire s'était attachée aux ruines de la Ronzi et la démolissait en sifflant chaque soir.

Dès lors, l'administration avait compris deux choses : la première, qu'il fallait obtenir de la nouvelle pensionnaire qu'elle réduisît de moitié le nombre de ses représentations, et les dégoûts qu'elle éprouvait chaque soir rendaient la négociation facile ; la deuxième, que c'était une mauvaise spéculation de soutenir un talent qui n'était pas adopté, par un opéra qui pouvait ne pas l'être. En conséquence, le rôle de la prima donna était passé des mains de la Ronzi dans celles de la Persiani, pour la voix de laquelle, du reste, il n'était pas écrit, celle-ci étant un soprano de la plus grande étendue. De là l'orage dont nous avons signalé l'existence.

Au reste, la troupe de Saint-Charles restait toujours la plus belle et la plus complète d'Italie ; elle se composait de

trois éléments musicaux nécessaires pour faire un tout : d'un ténor mezzo-carattero, d'une basse, d'un soprano. Par bonheur encore, les trois éléments étaient aussi parfaits qu'on pouvait le désirer, et avaient nom : Duprez, Ronconi, Taquinardi.

A cette époque, la France ne connaissait Duprez que vaguement : on parlait bien d'un grand artiste, d'un admirable chanteur qui parcourait l'Italie et commençait à imposer des conditions aux impresarii de Naples, de Milan et de Venise ; mais, des qualités de sa voix on ne savait rien que ce qu'en disaient les journaux ou ce qu'en rapportaient les voyageurs. Quelques amateurs se rappelaient seulement avoir entendu chanter à l'Odéon un jeune élève de Choron, à la voix franche, sonore, étendue ; mais l'identité du grand chanteur était si problématique, qu'on se demandait avec doute si c'était bien celui-là que les étudiants avaient sifflé qui était applaudi à cette heure par les dilettanti italiens. Deux ans après, Duprez vint à Paris, et débuta dans *Guillaume Tell*. Nous n'avons rien de plus à dire de ce roi du chant.

Ronconi était, à cette même époque, un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, inconnu, je crois, en France, et qui se servait d'une magnifique voix de baryton que le ciel lui avait octroyée, sans se donner la peine d'en corriger les défauts ou d'en développer les qualités. Engagé par un entrepreneur qui le vendait trente mille francs et qui lui en donnait six, il puisait dans la modicité de son traitement une excellente excuse pour ne pas étudier, attendu, disait-il, que, lorsqu'il étudiait, on l'entendait, et que, lorsqu'on l'entendait, il ne pouvait pas dire qu'il n'était pas chez lui. Depuis lors, Ronconi, payé à sa valeur, a fait les progrès qu'il devait faire, et c'est aujourd'hui le premier baryton de l'Italie.

La Taquinardi était une espèce de rossignol chantant comme une autre parle : c'était madame Damoreau pour la méthode, avec une voix plus étendue et plus fraîche ; rien n'était comparable à la douceur de cet organe jeune et pur, mais rarement dramatique. Du reste, talent intelligent au suprême degré, sans devenir jamais ni mélancolique ni passionné ; figure froide et jolie : c'était une brune qui chantait blond. La Taquinardi, en épousant l'auteur d'*Inès de Castro*, est devenue la Persiani.

Voilà quels étaient les artistes chargés de représenter le poëme de *Lara*.

Lorsque j'arrivai à Naples, l'ouvrage était en pleines répétitions, c'est-à-dire qu'on l'avait mis à l'étude le 8 du mois de novembre, et qu'il devait passer le 19 dudit ; ce qui faisait onze répétitions en tout pour un ouvrage de premier ordre. Tous les opéras cependant ne se montent pas avec cette rapidité. Il y en a auxquels on accorde jusqu'à quinze et dix-huit répétitions. Mais, cette fois, il y avait ordre supérieur : la reine mère s'était plainte de ne pas avoir cette année pour sa fête une nouveauté musicale, ce qui ne manque jamais d'arriver pour celle de son fils ou de sa fille ; et le roi de Naples, faisant droit à la plainte, avait ordonné qu'on jouerait l'opéra du Français pour faire honneur à l'anniversaire maternel : c'était une espèce de victime humaine sacrifiée à l'amour filial.

Aussi ne faut-il pas demander dans quel état je retrouvai mon pauvre compatriote. Il se regardait comme un homme condamné par le médecin, et qui n'a plus que sept à huit jours à vivre. Le fait est qu'en examinant sa position il n'y avait guère qu'un charlatan qui pût promettre de le sauver. J'essayai cependant de ces consolations banales qui ne consolent pas. Mais à tous mes arguments il répondait par une seule parole : « *Grand gala !* mon ami, *grand gala !* » Je lui pris la main : il avait la fièvre ; je me retournai vers le chef d'orchestre, qui fumait avec une chibouque, et je lui dis en soupirant :

— Il y a un commencement de délire.

— Non, non, dit Festa en ôtant gravement le tuyau d'ambre de sa bouche : il a pardieu raison : grand gala ! grand gala, mon cher monsieur ! grand gala !

J'allai alors vers Duprez, qui faisait dans un coin des boulettes avec de la cire d'une bougie, et je le regardai comme pour lui dire : « Voyons, tout le monde n'est-il pas fou, ici ? » Il comprit ma pantomime avec une rapidité qui aurait fait honneur à un Napolitain.

— Non, me dit-il en s'appliquant la boulette de cire sur le nez, non, ils ne sont pas fous. Vous ne savez pas ce que c'est que le grand gala, vous !

Je sortis humblement. J'allai prendre un dictionnaire, je cherchai à la lettre G : je ne trouvai rien.

— Auriez-vous la bonté, dis-je en rentrant, de m'expliquer ce que veut dire *grand gala?*

— Cela veut dire, répondit Duprez, qu'il y a, ce jour-là, dans la salle, douze cents bougies qui vous aveuglent et dont la fumée prend les chanteurs à la gorge.

— Cela veut dire, continua le chef d'orchestre, qu'il faut jouer l'ouverture la toile levée, attendu que la cour ne peut pas attendre ; ce qui nuit infiniment au chœur d'introduction.

— Cela veut dire, termina Ruolz, que toute la cour assiste à la représentation, et que le public ne peut applaudir que lorsque la cour applaudit, et la cour n'applaudit jamais.

— Diable ! diable ! dis-je ne trouvant pas autre chose à répondre à cette triple explication. Et joignez à cela, ajoutai-je pour avoir l'air de ne pas rester court, que vous n'avez plus, je crois, que sept jours devant vous.

— Et que les musiciens n'ont pas encore répété l'ouverture, dit Ruolz.

— Oh ! l'orchestre cela ne m'inquiète pas, répondit Festa.

— Que les acteurs n'ont pas encore répété ensemble, ajouta l'auteur.

— Oh ! les chanteurs, dit Duprez, ils iront toujours.

— Et je n'aurai jamais ni la force ni la patience de faire la dernière répétition.

— Eh bien, ne suis-je pas là? dit Donizetti en se levant.

Ruolz alla à lui et lui tendit la main.

— Oui, vous avez raison, j'ai trouvé de bons amis.

— Et ce qui vaut mieux encore pour le succès, vous avez fait de la belle musique.

— Croyez-vous? dit Ruolz avec cet accent naïf et modeste qui lui est propre.

Nous nous mîmes à rire.

— Allons à la répétition ! dit Duprez.

En effet, tout se passa comme l'avaient prévu Festa, Duprez et Donizetti. L'orchestre joua l'ouverture à la première vue ; les chanteurs, habitués à jouer ensemble, n'eurent qu'à se mettre en rapport pour s'entendre, et Ruolz, mourant de fatigue, laissa le soin de ses trois dernières répétitions à l'auteur d'*Anna Bolena*.

Je revins du théâtre fortement impressionné. J'avais cru assister à l'essai d'un écolier, je venais d'entendre une partition de maître. On se fait malgré soi une idée des œuvres par les hommes qui les produisent, et, malheureusement, on prend presque toujours de ces œuvres et de ces hommes l'opinion qu'ils en ont eux-mêmes. Or, Ruolz était l'enfant le plus simple et le plus modeste que j'aie jamais vu. Depuis trois mois que nous nous connaissions, je ne l'avais jamais entendu dire du mal des autres, ni, ce qui est plus étonnant encore pour un homme qui en est à son premier ouvrage, du bien de lui. J'ai trouvé en général beaucoup plus d'amour-propre dans les jeunes gens qui n'ont encore rien fait que dans les hommes *arrivés*, et, qu'on me passe le paradoxe, je crois qu'il n'y a rien de tel que le succès pour guérir de l'orgueil. J'attendis donc avec plus de confiance le jour de la première représentation. Il arriva.

C'est une splendide chose que le théâtre Saint-Charles, jour de grand gala. Cette immense et sombre salle, triste pour un œil français pendant les représentations ordinaires, prend, dans les occasions solennelles, un air de vie qui lui est communiqué par les faisceaux de bougies brûlant à chaque loge. Alors, les femmes sont visibles, ce qui n'arrive pas les jours où la salle est mal éclairée. Ce n'est, certes, ni la toilette de l'Opéra ni la fashion des Bouffes ; mais c'est une profusion de diamants dont on n'a pas d'idée en France ; ce sont des yeux italiens qui pétillent comme des diamants, c'est toute la cour avec son costume d'apparat, c'est le peuple le plus bruyant de l'univers, sinon dans la plus belle, du moins dans la plus grande salle du monde.

Le soir, contre l'habitude des premières représentations, la salle était pleine. La foule italienne, tout opposée à la nôtre, n'affronte jamais une musique inconnue. Non : à Naples surtout, où la vie est toute de bonheur, de plaisir, de sensations, on craint trop que l'ennui n'en ternisse quelques heures. Il faut à ces habitants du plus beau pays de la terre une vie comme leur ciel avec un soleil brûlant, comme leur mer avec des flots qui réfléchissent le soleil. Lorsqu'il est bien constaté que l'œuvre est du premier mérite, lorsque la liste est faite des morceaux qu'on doit écouter et de ceux pendant lesquels on peut se mouvoir, oh ! alors, on s'empresse, on s'encombre, on s'étouffe ; mais cette vogue ne commence qu'à la sixième ou huitième représentation. En France, on va au théâtre pour se montrer ; à Naples, on va à l'Opéra pour jouir.

Quant aux claqueurs, il n'en est pas question : c'est une lèpre qui n'a pas encore rongé les beaux succès, c'est un ver qui n'a pas encore piqué les beaux fruits. L'auteur n'a de billets que ceux qu'il achète, de loges que celles qu'il loue. Auteurs et acteurs sont applaudis quand le parterre croit qu'ils méritent de l'être, les jours de grand gala exceptés, où, comme nous l'avons dit, l'opinion du public est subordonnée à l'opinion de la cour ; quand le roi n'y est pas, à celle de la reine ; quand la reine est absente, à celle de don Carlos, et ainsi de suite jusqu'au prince de Salerne.

A sept heures précises, des huissiers parurent dans les loges destinées à la famille royale. Au même instant, la toile se leva, et l'ouverture fit entendre son premier coup d'archet.

Ce fut donc une chose perdue que l'ouverture, si belle

qu'elle fût. Moi-même tout le premier, malgré l'intérêt que je prenais à la pièce et à l'auteur, j'étais plus occupé de la cour, que je ne connaissais pas, que de l'opéra qui commençait. Les aides de camp s'emparèrent de l'avant-scène ; la jeune reine, la reine mère et le prince de Salerne prirent la loge suivante ; le roi et le prince Charles occupaient la troisième, et le comte de Syracuse, exilé dans la quatrième, conserva au théâtre la place isolée que sa disgrâce lui assignait à la cour.

L'ouverture, si peu connue qu'elle fût, parut bien disposer le public. L'ouverture d'un opéra est comme la préface d'un livre ; l'auteur y expose ses intentions, y indique ses personnages et y jette le prospectus de son talent. On reconnut dans celle de *Lara* une instrumentation vigoureuse et soutenue, plutôt allemande qu'italienne, des motifs neufs et suaves qu'on aime à retrouver dans le courant de la partition, enfin une connaissance approfondie du matériel de l'orchestre.

Dès les premiers morceaux, je m'aperçus de la différence qui existe entre l'orchestre de Saint-Charles et celui de l'Opéra de Paris, qui tous deux passent pour les premiers du monde. L'orchestre de Saint-Charles consent toujours à accompagner le chanteur et laisse pour ainsi dire flotter la voix sur l'instrument comme un liége sur l'eau ; il la soutient, s'élève et s'abaisse avec elle, mais ne la couvre jamais. En France, au contraire, le moindre triangle prétend avoir sa part des applaudissements, et alors c'est la voix de l'artiste qui nage entre deux eaux. Aussi, à moins d'avoir dans le timbre une vigueur peu commune, est-il très rare que quelques notes de chant bondissent hors du déluge d'harmonie qui les couvre ; et encore, comme les poissons volants, qui ne peuvent se maintenir au-dessus de l'eau que tant que leurs ailes sont mouillées, à peine la voix redescend-elle dans le médium qu'on n'entend plus que l'instrumentation.

Un très beau duo entre Ronconi et la Persiani passa sans être remarqué. De temps en temps, un général portait son lorgnon à ses yeux, examinait avec grand soin quelques dilettanti, puis appelait un aide de camp, et désignait tel ou tel individu au parquet ou dans les loges. L'aide de camp sortait aussitôt, reparaissait une minute après derrière le personnage désigné, lui disait deux mots, et alors celui-ci sortait et ne reparaissait plus. Je demandai ce que cela signifiait ; on me répondit que c'étaient des officiers qu'on envoyait aux arrêts pour être venus en bourgeois au théâtre. Du reste, la cour paraissait si occupée de l'application de la discipline militaire, qu'elle n'avait encore pensé à donner ni aux musiciens ni aux acteurs un signe de sa présence ; par conséquent l'ouverture et les trois quarts du premier acte avaient passé déjà sans un applaudissement. Ruolz crut son opéra tombé et se sauva.

Le second acte commença, les beautés allèrent croissant ; des flots d'harmonie se répandaient dans la salle ; le public était haletant. C'était quelque chose de merveilleux à voir que cette puissance du génie qui pèse sur trois mille personnes qui se débattent et étouffent sous elle ; l'atmosphère avait presque cessé d'être respirable pour tous les hommes, autour desquels flottaient des vapeurs symphoniques chaudes comme ces bouffées d'air qui précèdent l'orage ; de temps en temps, la belle voix de Duprez illuminait une situation comme un éclair qui passe. Enfin vint le morceau le plus remarquable de l'opéra ; c'est une cavatine chantée par Lara au moment où, poursuivi par le tribunal, abandonné de ses amis, il en appelle à leur dévouement et maudit leur ingratitude. L'acteur sentait qu'après ce morceau tout était perdu ou sauvé ; aussi je ne crois pas que l'expression de la voix humaine ait jamais rendu avec plus de vérité l'abattement, la douleur et le mépris ; toutes les respirations étaient suspendues, toutes les mains prêtes à battre, toutes les oreilles tendues vers la scène, tous les yeux fixés sur le roi. Le roi se retourna vers les acteurs, et, au moment où Duprez jetait sa dernière note, déchirante comme un dernier soupir, Sa Majesté rapprocha ses deux mains. La salle jeta un seul et grand cri : c'était la respiration qui revenait à trois mille personnes.

Le premier torrent d'applaudissements fut, comme d'habitude, pour l'acteur, qui salua ; mais aussitôt trois mille voix appelèrent l'auteur avec une unanimité électrique ; il n'y avait plus de rivalité nationale, il n'était plus question de savoir si le compositeur était Français ou Napolitain ; c'était un grand musicien, voilà tout. On voulait le voir, l'écraser d'applaudissements comme il avait écrasé le public d'émotions ; on voulait rendre ce que l'on avait reçu.

Duprez chercha l'auteur de tous les côtés et revint dire au public qu'il avait disparu. Le public comprit la cause de cette fuite, et les applaudissements redoublèrent. Au bout d'un quart d'heure, on reprit l'opéra.

Le dernier morceau était un rondo chanté par la Taquinardi ; c'était quelque chose de déchirant comme expression. La maîtresse de Lara, après avoir essayé de le perdre par une fausse accusation, se traîne, empoisonnée et mourante, aux pieds de son amant en demandant grâce. La Malibran ou la Grisi, en pareille situation, se serait peu inquiétée de la voix, mais beaucoup du sentiment ; la Taquinardi réussit par le moyen contraire ; elle fila des sons d'une telle pureté, fit jaillir des notes si fleuries, s'évanouit en roulades si difficiles, qu'une seconde fois le roi applaudit et que la salle suivit son exemple. Cette fois, l'auteur était revenu : on l'avait retrouvé, je ne sais où, dans les bras de Donizetti, qui l'assistait à ses derniers moments. Duprez le prit par une main, la Taquinardi par l'autre, et on le traîna plutôt qu'on ne le conduisit sur la scène.

Quant à moi, qui, comme compatriote et comme camarade, par esprit national et par amitié, avais senti dans cette soirée mon cœur passer par toutes les émotions, et qui avais appelé ce triomphe de toute mon âme, je le vis s'accomplir avec une pitié profonde pour celui qui en était l'objet : c'est que je connaissais ce moment suprême et cette heure où l'on est porté par Satan sur la plus haute montagne et où l'on voit au-dessous de soi tous les royaumes de la terre ; c'est que je savais que de ce faîte on n'a plus qu'à redescendre. Riche et heureux jusqu'alors, un homme venait tout à coup de changer son existence tranquille contre une vie d'émotions, sa douce obscurité contre la lumière dévorante du succès. Aucun changement physique ne s'était opéré en lui, et cependant cet homme n'était plus le même homme ; il avait cessé de s'appartenir ; pour des applaudissements et des couronnes, il s'était vendu au public ; il était maintenant l'esclave d'un caprice, d'une mode, d'une cabale ; il allait sentir son nom arraché de sa personne comme un fruit de sa tige. Les mille voix de la publicité allaient le briser en morceaux, l'éparpiller sur le monde ; et maintenant, voulût-il le reprendre, le cacher, l'éteindre dans la vie privée, cela n'était plus en son pouvoir, dût-il se briser d'émotions à trente-quatre ans ou se noyer de dégoût à soixante ; dût-il, comme Bellini, succomber avant d'avoir atteint toute sa splendeur, ou, comme Gros, disparaître après avoir survécu à la sienne (1).

VIII

LE LAZZARONE

Nous avons dit qu'il y avait à Naples trois rues où l'on passait et cinq cents rues où l'on ne passait pas ; nous avons essayé, tant bien que mal, de décrire Chiaïa, Tolède et Forcella ; essayons maintenant de donner une idée des rues où l'on ne passe pas : ce sera vite fait.

Naples est bâtie en amphithéâtre ; il en résulte qu'à l'exception des quais qui bordent la mer, comme Marinella, Sainte-Lucie et Mergellina, toutes les rues vont en montant et en descendant par des pentes si rapides, que le corricolo seul, avec son fantastique attelage, peut y tenir pied.

Puis ajoutons que, comme il n'y a que ceux qui habitent de pareilles rues qui peuvent y avoir affaire, un étranger ou un indigène qui s'y égare avec un habit de drap est à l'instant même l'objet de la curiosité générale.

Nous disons un habit de drap, parce que l'habit de drap a une grande influence sur le peuple napolitain. Celui qui est *vestito di pano* acquiert, par le fait même de cette supériorité somptuaire, de grands privilèges aristocratiques. Nous y reviendrons.

Aussi, l'apparition de quelque Cook ou de quelque Bougainville est-elle rare dans ces régions inconnues, où il n'y a rien à découvrir que l'intérieur d'ignobles maisons, sur le seuil ou sur la croisée desquelles la grand'mère peigne sa fille, la fille son enfant, et l'enfant son chien. Le peuple napolitain est le peuple de la terre qui se peigne le plus : peut-être est-il condamné à cet exercice par quelque jugement inconnu, et accomplit-il un supplice analogue à celui qui punissait les cinquante filles de Danaüs, avec cette différence que, plus celles-ci versaient d'eau dans leur barrique, moins il en restait.

Nous passâmes dans cinquante de ces rues sans voir aucune différence entre elles. Une seule nous parut présenter des caractères particuliers : c'était la rue de la Porta-Capuana, une large rue poussiéreuse, ayant des cailloux pour

(1) Je ne m'étais pas trompé dans ma prévision : le vicomte Ruolz, après avoir eu un succès à l'Opéra de Paris comme il en avait eu un à l'Opéra de Naples, a complètement abandonné la carrière musicale, et, aussi bon chimiste qu'il était excellent compositeur, vient de faire cette admirable découverte dont le monde savant s'occupe en ce moment, et qui consiste à dorer le fer par l'application de la pile voltaïque (1842).

pavés et des ruisseaux pour trottoirs. Elle est bordée à droite par des arbres, et à gauche par une longue file de maisons dont la physionomie n'offre au premier abord rien de bizarre : mais, si le voyageur indiscret, poussant un peu plus loin ses recherches, s'approche de ces maisons ; s'il jette un regard en passant dans les ruelles borgnes et tortueuses, qui se croisent en tous sens dans cet inextricable labyrinthe, il est étonné de voir que ce singulier faubourg, de même que l'île de Lesbos, n'est habité que par des femmes, lesquelles, vieilles ou jeunes, laides ou jolies, de tout âge, de tout pays, de toute condition, sont jetées là, pêle-mêle, gardées à vue comme des criminelles, parquées comme des troupeaux, traquées comme des bêtes fauves. Eh bien, ce

Ce fut le premier pas vers sa perte. Après le premier vêtement vint le gilet, après le gilet viendra la veste. Le jour où le lazzarone aura une veste, il n'y aura plus de lazzarone ; le lazzarone sera une race éteinte ; le lazzarone passera du monde réel dans le monde conjectural ; le lazzarone rentrera dans le domaine de la science, comme le mastodonte et l'ichthyosaurus, comme le cyclope et le troglodyte.

En attendant, comme nous avons eu le bonheur de voir et d'étudier les derniers restes de cette grande race qui tombe, hâtons-nous, pour aider les savants à venir dans leurs investigations anthropologiques, de dire ce que c'est que le lazzarone.

Le lazzarone est le fils aîné de la nature : c'est à lui le



L'Aquaiolo.

n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, des cris, des blasphèmes, des gémissements qu'on entend dans cet étrange pandémonium, ce sont, au contraire, des chansons joyeuses, de folles tarentelles, des éclats de rire à faire damner un anachorète.

Tout le reste est habité par une population qu'on ne peut nommer, qu'on ne peut décrire, qui fait on ne sait quoi, qui vit on ne sait comment, qui se croit fort au-dessus du lazzarone, et qui est fort au-dessous.

Abandonnons-la donc pour passer au lazzarone.

Hélas ! le lazzarone se perd : celui qui voudra voir encore le lazzarone devra se hâter. Naples éclairée au gaz, Naples avec des restaurants, Naples avec ses bazars, effraye l'insouciant enfant du môle. Le lazzarone, comme l'Indien rouge, se retire devant la civilisation.

C'est l'occupation française de 99 qui a porté le premier coup au lazzarone.

A cette époque, le lazzarone jouissait des prérogatives entières de son paradis terrestre ; il ne se servait pas plus de tailleur que le premier homme avant de péché ; il buvait le soleil par tous les pores.

Curieux et câlin comme un enfant, le lazzarone était vite devenu l'ami du soldat français qu'il avait combattu ; mais le soldat français est avant toutes choses plein de convenance et de vergogne ; il accorda au lazzarone son amitié, il consentit à boire avec lui au cabaret, à l'avoir sous le bras à la promenade, mais à une condition *sine quâ non*, c'est que le lazzarone passerait un vêtement. Le lazzarone, fier de l'exemple de ses pères et de dix siècles de nudité, se débattit quelque temps contre cette exigence, mais enfin consentit à faire ce sacrifice à l'amitié.

soleil qui brille ; c'est à lui la mer qui murmure ; c'est à lui la création qui sourit. Les autres hommes ont une maison, les autres hommes ont une villa, les autres hommes ont un palais ; le lazzarone, lui, a le monde.

Le lazzarone n'a pas de maître, le lazzarone n'a pas de lois, le lazzarone est en dehors de toutes les exigences sociales : il dort quand il a sommeil, il mange quand il a faim, il boit quand il a soif. Les autres peuples se reposent quand ils sont las de travailler ; lui, au contraire, quand il est las de se reposer, il travaille.

Il travaille, non pas de ce travail du Nord qui plonge éternellement l'homme dans les entrailles de la terre pour en tirer de la houille ou du charbon ; qui le courbe sans cesse sur la charrue pour féconder un sol toujours tourmenté et toujours rebelle ; qui le promène sans relâche sur les toits inclinés ou sur les murs croulants, d'où il se précipite et se brise ; mais de ce travail joyeux, insouciant, tout brodé de chansons et de lazzi, tout interrompu par le rire qui montre ses dents blanches, et par la paresse qui étend ses deux bras ; de ce travail qui dure une heure, une demi-heure, dix minutes, un instant, et qui dans cet instant rapporte un salaire plus que suffisant aux besoins de la journée.

Quel est ce travail ? Dieu seul le sait.

Une malle portée du bateau à vapeur à l'hôtel ; un Anglais conduit du môle à Chiaia, trois ou quatre poissons échappés du filet qui les emprisonne et vendus à un cuisinier, la main tendue à tout hasard et dans laquelle le *forestiere* laisse tomber en riant une aumône ; voilà le travail du lazzarone.

Quant à sa nourriture, c'est plus facile à dire : quoique le lazzarone appartienne à l'espèce des omnivores, le lazzarone ne mange en général que deux choses : la pizza et le cocomero.

On croit que le lazzarone vit de macaroni : c'est une grande erreur qu'il est temps de relever ; le macaroni est né à Naples, il est vrai ; mais, aujourd'hui, le macaroni est un mets européen qui a voyagé comme la civilisation, et qui, comme la civilisation, se trouve fort éloigné de son berceau. D'ailleurs, le macaroni coûte deux sous la livre, ce qui ne le rend accessible aux bourses des lazzaroni que les dimanches et les jours de fête. Tout le reste du temps, le lazzarone mange, comme nous l'avons dit, des pizze et du cocomero ; du cocomero l'été, des pizze l'hiver.

La pizza est une espèce de talmouse comme on en fait à Saint-Denis ; elle est de forme ronde et se pétrit de la même pâte que le pain. Elle est de différentes largeurs, selon le prix. Une pizza de deux liards suffit à un homme ; une pizza de deux sous doit rassasier toute une famille.

Au premier aspect, la pizza semble un mets simple ; après examen, c'est un mets composé. La pizza est à l'huile, la pizza est au lard, la pizza est au saindoux, la pizza est au fromage, la pizza est aux tomates, la pizza est aux petits poissons ; c'est le thermomètre gastronomique du marché : elle hausse ou baisse de prix, selon le cours des ingrédients susdésignés, selon l'abondance ou la disette de l'année. Quand la pizza aux poissons est à un demi-grain, c'est que la pêche a été bonne ; quand la pizza à l'huile est à un grain, c'est que la récolte a été mauvaise.

Puis une chose influe encore sur le cours de la pizza, c'est son plus ou moins de fraîcheur ; on comprend qu'on ne peut plus vendre la pizza de la veille le même prix qu'on vend celle du jour ; il y a pour les petites bourses des pizze d'une semaine ; celles-là peuvent, sinon agréablement, du moins avantageusement remplacer le biscuit de mer.

Comme nous l'avons dit, la pizza est la nourriture d'hiver. Au 1er mai, la pizza fait place au cocomero ; mais la marchandise disparaît seule, le marchand reste le même. Le marchand, c'est le Janus antique, avec sa face qui pleure au passé, et sa face qui sourit à l'avenir. Au jour dit, le pizzaiolo se fait mellonaro.

Le changement ne s'étend pas jusqu'à la boutique : la boutique reste la même. On apporte un panier de cocomeri au lieu d'une corbeille de pizze ; on passe une éponge sur les différentes couches d'huile, de lard, de saindoux, de fromage, de tomates ou de poissons qu'a laissées le comestible d'hiver, et tout est dit, on passe au comestible d'été.

Les beaux cocomeri viennent de Castellamare ; ils ont un aspect à la fois joyeux et appétissant : sous leur enveloppe verte ils offrent une chair dont les pépins font encore ressortir le rose vif ; mais un bon cocomero coûte cher ; un cocomero de la grosseur d'un boulet de quatre-vingts coûte de cinq à six sous. Il est vrai qu'un cocomero de cette grosseur, sous les mains d'un détailleur adroit, peut se diviser en mille ou douze cents morceaux.

Chaque ouverture d'un nouveau cocomero est une représentation nouvelle ; les concurrents sont en face l'un de l'autre : c'est à qui donnera le coup de couteau le plus adroitement et le plus impartialement. Les spectateurs jugent.

Le mellonaro prend le cocomero dans le panier plat où il est posé pyramidalement avec une vingtaine d'autres, comme sont posés les boulets dans un arsenal. Il le flaire, il l'élève au-dessus de sa tête, comme un empereur romain le globe du monde. Il crie : « C'est du feu ! » ce qui annonce d'avance que la chair sera du plus beau rouge. Il l'ouvre d'un seul coup, et présente les deux hémisphères au public, un de chaque main. Si, au lieu d'être rouge, la chair du cocomero est jaune ou verdâtre, ce qui annonce une qualité inférieure, la pièce fait fiasco ; le mellonaro est hué, conspué, honni ; trois chutes et un mellonaro est déshonoré à tout jamais !

Si le marchand s'aperçoit, au poids ou au flair, que le cocomero n'est point bon, il se garde de l'avouer. Au contraire, il le présente plus hardiment au peuple ; il énumère ses qualités, il vante sa chair savoureuse, il exalte son eau glacée.

— Vous voudriez bien manger cette chair ! vous voudriez bien boire cette eau ! s'écrie-t-il ; mais celui-ci n'est pas pour vous ; celui-ci vous passe devant le nez : celui-ci est destiné à des convives autrement nobles que vous. Le roi me l'a fait retenir pour la reine.

Et il le fait passer de sa droite à sa gauche, au grand ébahissement de la multitude, qui envie le bonheur de la reine et qui admire la galanterie du roi.

Mais, si, au contraire, le cocomero ouvert est d'une qualité satisfaisante, la foule se précipite et le détail commence.

Quoiqu'il n'y ait pour le cocomero qu'un acheteur, il y a généralement trois consommateurs : d'abord son seul et véritable propriétaire, celui qui paie sa tranche un demi-denier, un denier ou un liard, selon sa grosseur ; qui en mange aristocratiquement la même portion à peu près que mange d'un cantaloup un homme bien élevé, et qui le passe à un ami moins fortuné que lui ; ensuite l'ami qui le tient de seconde main, qui en tire ce qu'il peut et le passe à son tour au gamin qui attend cette libéralité inférieure ; enfin le gamin, qui en grignote l'écorce, et derrière lequel il est parfaitement inutile de chercher à glaner.

Avec le cocomero, on mange, on boit et on se lave, a ce qu'assure le marchand ; le cocomero contient donc à la fois le nécessaire et le superflu.

Aussi le mellonaro fait-il le plus grand tort aux aquaioli. Les aquaioli sont les marchands de coco de Naples, à l'exception qu'au lieu d'une exécrable décoction de réglisse, ils vendent une excellente eau glacée, acidulée par une tranche de citron ou parfumée par trois gouttes de sambuco.

Contre toute croyance, c'est l'hiver que les aquaioli font les meilleures affaires. Le cocomero désaltère, tandis que la pizza étouffe ; plus on mange de cocomero, moins on a soif ; on ne peut pas avaler une pizza sans risquer la suffocation.

C'est donc l'aristocratie qui défraye, l'été, les aquaioli. Les princes, les ducs, les grands seigneurs ne dédaignent pas de faire arrêter leurs équipages aux boutiques des aquaioli et de boire un ou deux verres de cette délicieuse boisson, dont chaque verre ne coûte pas un liard.

C'est que rien n'est tentant au monde, sous ce climat brûlant, comme la boutique de l'aquaiolo, avec sa couverture de feuillage, ses franges de citrons et ses deux tonneaux à bascule pleins d'eau glacée. Je sais que, pour mon compte, je ne m'en lassais pas, et que je trouvais adorable cette façon de se rafraîchir sans presque avoir besoin de s'arrêter. Il y a des aquaioli de cinquante pas en cinquante pas ; on n'a qu'à étendre la main en passant, le verre vient vous trouver, et la bouche court d'elle-même au verre.

Quant au lazzarone, il fait la nique aux buveurs en mangeant son cocomero.

Maintenant, ce n'est point assez que le lazzarone mange, boive et dorme ; il faut encore que le lazzarone s'amuse. Je connais une femme d'esprit qui prétend qu'il n'y a de nécessaire que le superflu, et de positif que l'idéal. Le paradoxe semble violent au premier abord, et cependant, en y songeant, on reconnaît qu'il y a, surtout pour les *gens comme il faut*, quelque chose de vrai dans cet axiome.

Or, le lazzarone a beaucoup des vices de l'*homme comme il faut*. Un de ses vices est d'aimer les plaisirs. Les plaisirs ne lui manquent pas. Énumérons les plaisirs du lazzarone.

Il a l'improvisateur du môle. — Malheureusement, nous avons dit qu'à Naples il y avait beaucoup de choses qui s'en allaient, et l'improvisateur est une des choses qui s'en vont.

Pourquoi l'improvisateur s'en va-t-il ? quelle est la cause de sa décadence ? Voilà ce que tout le monde s'est demandé et ce que personne n'a pu résoudre.

On a dit que le prédicateur lui avait ouvert une concurrence : c'est vrai ; mais examinez sur la même place le prédicateur et l'improvisateur, vous verrez que le prédicateur prêche dans le désert, et que l'improvisateur chante pour la foule. Ce ne peut donc être le prédicateur qui ait tué l'improvisateur.

On a dit que l'Arioste avait vieilli ; que la folie de Roland était un peu bien connue ; que les amours de Médor et d'Angélique, éternellement répétées, étaient au bout de leur intérêt ; enfin que, depuis la découverte des bateaux à vapeur et des allumettes chimiques, les sorcelleries de Merlin avaient paru bien pâles.

Rien de tout cela n'est vrai, et la preuve, c'est que, l'improvisateur coupant les séances, comme le poète coupe ses chants, et s'arrêtant chaque soir à l'endroit le plus intéressant, il n'y a pas de nuit que quelque lazzarone impatient n'aille réveiller l'improvisateur pour avoir la suite de son récit.

D'ailleurs, ce n'est pas l'auditoire qui manque à l'improvisateur, c'est l'improvisateur qui manque à l'auditoire.

Eh bien, cette cause de la décadence de l'improvisation, je crois l'avoir trouvée ; la voici. L'improvisateur est aveugle comme Homère ; comme Homère, il tend son chapeau à la foule pour en obtenir une faible rétribution : c'est cette rétribution, si modique qu'elle soit, qui perpétue l'improvisateur.

Or, qu'arrive-t-il à Naples ? C'est que, lorsque l'improvisateur fait le tour du cercle, tenant son chapeau, il y a des spectateurs poétiques et consciencieux qui y plongent la main pour y laisser un sou ; mais il y en a aussi qui, abusant du même geste, au lieu d'y mettre un sou, en retirent deux.

Il en résulte que, lorsque l'improvisateur a fini sa tournée, il retrouve son chapeau aussi parfaitement vide qu'avant de l'avoir commencée, moins la coiffe.

Cet état de choses, comme on le comprend, ne peut durer ; il faut à l'art une subvention ; à défaut de subvention, l'art disparaît. Or, comme je doute que le gouvernement de Naples subventionne jamais l'improvisateur, l'art de l'improvisation est sur le point de disparaître.

C'est donc un plaisir qui va échapper au lazzarone ; mais, Dieu merci ! à défaut de celui-ci, il en a d'autres.

Il a la revue que le roi, tous les huit jours, passe de son armée.

Le roi de Naples est un des rois les plus guerriers de la terre : tout jeune, il faisait déjà changer les uniformes des troupes. C'est à propos d'un de ces changements qui ne s'opéraient pas sans porter quelque atteinte au trésor, que son aïeul Ferdinand, roi plein de sens, lui disait ces paroles mémorables qui prouvent le cas que le roi faisait, non pas sans doute du courage, mais de la composition de son armée

– Mon cher enfant, habille-les de blanc, habille-les de rouge, ils s'enfuiront toujours.

Cela n'arrêta pas le moins du monde le jeune prince dans ses dispositions belliqueuses, il continua d'étudier le demi-tour à droite et le demi-tour à gauche ; il amena des perfectionnements dans la coupe de l'habit et la forme du schako : enfin, il parvint à élargir les cadres de son armée jusqu'à ce qu'il pût y faire entrer cinquante mille hommes à peu près.

C'est, comme on le voit, un fort joli joujou royal que cinquante mille soldats qui marchent, qui s'arrêtent, qui tournent, qui virent à la parole, ni plus ni moins que si chacune de ces cinquante mille individualités était une mécanique.

Maintenant, examinons comment cette mécanique est montée, et cela, sans faire tort le moins du monde au génie organisateur du roi et au courage individuel de chaque soldat.

Le premier corps, le corps privilégié, le corps par excellence de toutes les royautés qui tremblent, celui auquel est confiée la garde du palais, est composé de Suisses ; leurs avantages sont une paye plus élevée ; leurs privilèges, le droit de porter le sabre dans la ville.

La garde ne vient qu'en second, ce qui fait que, quoique jouissant à peu près des mêmes avantages et des mêmes privilèges que les Suisses, elle exècre ces dignes descendants de Guillaume Tell, qui, à ses yeux, ont commis un crime irrémissible, celui de lui avoir pris le premier rang.

Après la garde vient la légion sicilienne, qui exècre les Suisses parce qu'ils sont Suisses, et les Napolitains parce qu'ils sont Napolitains.

Après les Siciliens vient la ligne, qui exècre les Suisses et la garde parce que ces deux corps ont des avantages qu'elle n'a pas et des privilèges qu'on lui refuse, et les Siciliens par la seule raison qu'ils sont Siciliens.

Enfin, vient la gendarmerie, qui, en sa qualité de gendarmerie, est naturellement exécrée par les autres corps.

Voilà les cinq éléments dont se compose l'armée de Ferdinand II, cette formidable armée que le gouvernement napolitain offrait au prince impérial de Russie comme l'avant-garde de la future coalition qui devait marcher sur la France !

Mettez dans une plaine les Suisses et la garde, les Siciliens et la ligne ; faites-leur donner le signal du combat par la gendarmerie, et Suisses, Napolitains, Siciliens et gendarmes s'entr'égorgeront depuis le premier jusqu'au dernier, sans rompre d'une semelle. Echelonnez ces cinq corps contre l'ennemi, aucun d'eux ne tiendra peut-être, car chaque échelon sera convaincu qu'il a moins à craindre de l'ennemi que de ses alliés, et que, si mal attaqué qu'il sera par lui, il sera encore plus mal soutenu par les autres.

Cela n'empêche pas que, lorsque cette mécanique militaire fonctionne, elle ne soit fort agréable à voir. Aussi quand le lazzarone la regarde opérer, il bat des mains ; lorsqu'il entend sa musique, il fait la roue. Seulement, lorsqu'elle fait l'exercice à feu, il se sauve : il peut rester une baguette dans les fusils ; cela s'est vu.

Mais le lazzarone a encore d'autres plaisirs.

Il a les cloches, qui partout sonnent, et qui à Naples chantent. L'instrument du lazzarone, c'est la cloche. Plus heureux que Guildenstern, qui refuse à Hamlet de jouer de la flûte sous prétexte qu'il ne sait pas en jouer, le lazzarone sait jouer de la cloche sans l'avoir appris. Veut-il, après un long repos, un exercice agréable et sain, il entre dans une église et prie le sacristain de lui laisser sonner la cloche ; le sacristain, enchanté de se reposer, se fait prier un instant pour donner de la valeur à sa concession ; puis il lui passe la corde : le lazzarone s'y pend aussitôt, et, tandis que le sacristain se croise les bras, le lazzarone fait de la voltige.

Il a la voiture qui passe, et qui le promène gratis. A Naples, il n'y a pas de domestique qui consente à se tenir debout derrière une voiture, ni de maître qui permette que le domestique se tienne assis à côté de lui. Il en résulte que le domestique monte près du cocher et que le lazzarone monte derrière. On a essayé tous les moyens de chasser le lazzarone de ce poste, et tous les moyens ont échoué. La chose est passée en coutume et comme toute chose passée en coutume, a aujourd'hui force de loi.

Il a la parade des Puppi. Le lazzarone n'entre pas dans l'intérieur où se joue la pièce, c'est vrai. Aux Puppi, les premières coûtent cinq sous, l'orchestre trois sous, et le parterre six liards. Ces prix exorbitants dépassent de beaucoup les moyens des lazzaroni. Mais, pour attirer les chalands, on apporte, sur des tréteaux dressés devant l'entrée du théâtre, les principales marionnettes revêtues de leur grand costume. C'est le roi Latinus avec son manteau royal, son sceptre à la main, sa couronne sur la tête ; c'est la reine Amata vêtue de sa robe de grand gala et le front serré avec le bandeau qui lui serrera la gorge ; c'est le pieux Æneas, tenant à la main la grande épée qui occira Turnus ; c'est la jeune Lavinie, les cheveux ombragés de la fleur d'oranger virginale ; c'est enfin Polichinelle ! Personnage indispensable, diplomate universel, Talleyrand contemporain de Moïse et de Sésostris, Polichinelle est chargé de maintenir la paix entre les Troyens et les Latins ; et, lorsqu'il perdra tout espoir d'arranger les choses, il montera sur un arbre pour regarder la bataille, et n'en descendra que pour enterrer les morts. Voilà ce qu'on lui montre, à lui, cet heureux lazzarone ; c'est tout ce qu'il désire. Il connaît les personnages, son imagination fera le reste.

Il a l'Anglais. Peste ! nous avions oublié l'Anglais.

L'Anglais qui est plus pour lui que l'improvisateur, plus que la revue, plus que les cloches, plus que les Puppi ; l'Anglais, qui lui procure non seulement du plaisir, mais de l'argent ; l'Anglais, sa chose, son bien, sa propriété ; l'Anglais, qu'il précède pour lui montrer son chemin, ou qu'il suit pour lui voler son mouchoir ; l'Anglais, auquel il vend des curiosités ; l'Anglais, auquel il procure des médailles antiques ; l'Anglais, auquel il apprend son idiome ; l'Anglais, qui lui jette dans la mer des sous qu'il rattrape en plongeant ; l'Anglais enfin, qu'il accompagne dans ses excursions à Pouzzoles, à Castellamare, à Capri et à Pompéi. Car l'Anglais est original par système : l'Anglais refuse parfois le guide patenté et le cicerone à numéro ; l'Anglais prend le premier lazzarone venu, sans doute parce que l'Anglais a une attraction instinctive pour le lazzarone, comme le lazzarone a une sympathie calculée pour l'Anglais.

Et, il faut le dire, le lazzarone est non seulement bon guide, mais encore bon conseiller. Pendant mon séjour à Naples, un lazzarone avait donné à un Anglais trois conseils dont il s'était trouvé fort bien. Aussi, les trois conseils avaient rapporté six piastres au lazzarone, ce qui lui avait fait une existence assurée et tranquille pour six mois.

Voici le fait.

IX

LE LAZZARONE ET L'ANGLAIS

Il y avait à Naples, en même temps que moi et dans le même hôtel que moi, un de ces Anglais quinteux, flegmatiques, absolus, qui croient l'argent le mobile de tout qui se figurent qu'avec de l'argent on doit venir à bout de tout, enfin pour qui l'argent est l'argument qui répond à tout.

L'Anglais s'était fait ce raisonnement : « Avec mon argent, je dirai ce que je pense, avec mon argent, je me procurerai ce que je veux ; avec mon argent, j'achèterai ce que je désire. Si j'ai assez d'argent pour donner un bon prix de la terre, je verrai après cela à marchander le ciel. »

Et il était parti de Londres dans cette douce illusion. Il était venu droit à Naples par le bateau à vapeur *le Sphinx*. Une fois à Naples, il avait voulu voir Pompéi ; il avait fait demander un guide ; et, comme le guide ne se trouvait pas là, sous sa main, à l'instant même où il le demandait, il avait pris un lazzarone pour remplacer le guide.

En arrivant la veille dans le port, l'Anglais avait éprouvé un premier désappointement : le bâtiment avait jeté l'ancre une demi-heure trop tard pour que les passagers pussent descendre à terre le même soir. Or, comme l'Anglais avait eu constamment le mal de mer pendant les six jours que le bâtiment avait mis pour venir de Portsmouth à Naples, ce digne insulaire avait supporté fort impatiemment cette contrariété. En conséquence, il avait fait offrir, à l'instant même, cent guinées au capitaine du port ; mais, comme les ordres sanitaires sont du dernier positif, le capitaine du port lui avait ri au nez : l'Anglais alors s'était couché de

fort mauvaise humeur, envoyant à tous les diables le roi qui donnait de pareils ordres, et le gouvernement qui avait la bassesse de les exécuter.

Grâce à leur tempérament lymphatique les Anglais sont tout particulièrement rancuniers ; notre Anglais conservait donc une dent contre le roi Ferdinand ; et, comme les Anglais n'ont pas l'habitude de dissimuler ce qu'ils pensent, il déblatérait tout en suivant la route de Pompéi, et dans le plus pur italien que pouvait lui fournir sa grammaire de Vergani, contre la tyrannie du roi Ferdinand. Le lazzarone ne parle pas italien, mais le lazzarone comprend toutes les langues. Le lazzarone comprenait donc parfaitement ce que disait l'Anglais, qui, par suite de ses principes d'égalité sans doute, l'avait fait asseoir dans sa voiture. La seule distance sociale qui existât entre l'Anglais et le lazzarone, c'est que l'Anglais allait en avant, et que le lazzarone allait en arrière.

Tant qu'on fut sur le grand chemin, le lazzarone écouta impassiblement toutes les injures qu'il plut à l'Anglais de débiter contre son souverain. Le lazzarone n'a pas d'opinion politique arrêtée. On peut dire devant lui tout ce qu'on veut du roi, de la reine ou du prince royal ; pourvu qu'on ne dise rien de la Madone, de saint Janvier ou du Vésuve, le lazzarone laissera tout dire.

Cependant, en arrivant à la rue des Tombeaux, le lazzarone, voyant que l'Anglais continuait son monologue, mit l'index sur sa bouche en signe de silence ; mais, soit que l'Anglais n'eût pas compris l'importance du signe, soit qu'il regardât comme au-dessous de sa dignité de se rendre à l'invitation qui lui était faite, il continua ses invectives contre Ferdinand le Bien-Aimé. Je crois que c'est ainsi qu'on l'appelle.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone en appuyant une de ses mains sur le rebord de la calèche et en sautant à terre aussi légèrement qu'aurait pu le faire Auriol, Lawrence ou Redisha ; pardon, Excellence, mais, avec votre permission, je retourne à Naples.

— Pourquoi toi retourner à Naples ? demanda l'Anglais.

— Parce que moi pas avoir envie d'être pendu, dit le lazzarone empruntant, pour répondre à l'Anglais, la tournure de phrase que celui-ci paraissait affectionner.

— Et qui oserait pendre toi ? reprit l'Anglais.

— Roi à moi, répondit le lazzarone.

— Et pourquoi pendrait-il toi ?

— Parce que vous avoir dit des injures de lui.

— L'Anglais être libre de dire tout ce qu'il veut.

— Le lazzarone ne l'être pas.

— Mais toi n'avoir rien dit.

— Mais moi avoir entendu tout.

— Qui dira toi avoir entendu tout ?

— L'invalide.

— Quel invalide ?

— L'invalide qui va nous accompagner pour visiter Pompéi.

— Moi pas vouloir d'invalide.

— Alors, vous pas visiter Pompéi.

— Moi pas pouvoir visiter Pompéi sans invalide ?

— Non.

— Moi en payant ?

— Non.

— Moi, en donnant le double, le triple, le quadruple ?

— Non, non, non !

— Oh ! oh ! fit l'Anglais.

Et il tomba dans une réflexion profonde.

Tournant au lazzarone, il se mit à essayer de sauter par-dessus son ombre.

— Je veux bien prendre l'invalide, moi, dit l'Anglais au bout d'un instant.

— Prenez l'invalide, alors, répondit le lazzarone.

— Mais je ne veux pas taire la langue à moi.

— En ce cas, je souhaite le bonjour à vous.

— Moi vouloir que tu restes.

— En ce cas, laissez-moi donner un conseil à vous.

— Donne le conseil à moi.

— Puisque vous ne vouloir pas taire la langue à vous, prenez un invalide sourd au moins.

— Oh ! dit l'Anglais émerveillé du conseil, moi bien vouloir le invalide sourd. Voilà une piastre pour toi avoir trouvé le invalide sourd !

Le lazzarone courut au corps de garde et choisit un invalide sourd comme une pioche.

On commença l'investigation habituelle pendant laquelle l'Anglais continua de soulager son cœur à l'endroit de Sa Majesté Ferdinand Ier, sans que l'invalide l'entendît et sans que le lazzarone fît semblant de l'entendre. On visita ainsi la maison de Diomède, la rue des Tombeaux, la villa de Cicéron, la maison du poète. Dans une des chambres à coucher de cette dernière était une fresque fort anacréontique qui attira l'attention de l'Anglais, lequel, sans demander la permission à personne, s'assit sur un siège de bronze, tira son album et commença à dessiner.

A la première ligne qu'il traça, l'invalide et le lazzarone s'approchèrent de lui ; l'invalide voulut parler, mais le lazzarone lui fit signe qu'il allait porter la parole.

— Excellence, dit le lazzarone, il est défendu de faire des copies des fresques.

— Oh ! dit l'Anglais, moi vouloir cette copie.

— C'est défendu.

— Oh ! moi, je paierai.

— C'est défendu, même en payant.

— Oh ! je paierai le double, le triple, le quadruple.

— Je vous dis que c'est défendu ! défendu ! défendu ! entendez-vous ?

— Moi vouloir absolument dessiner cette petite bêtise pour faire rire milady.

— Alors, l'invalide mettre vous au corps de garde.

— L'Anglais être libre de dessiner ce qu'il veut.

Et l'Anglais se remit à dessiner. L'invalide s'approcha d'un air inexorable.

— Pardonnez, Excellence, dit le lazzarone.

— Parle à moi.

— Voulez-vous absolument dessiner cette fresque ?

— Je le veux.

— Et d'autres encore ?

— Oui, et d'autres encore ; moi vouloir dessiner toutes les fresques.

— Alors, dit le lazzarone, laissez-moi donner un conseil à Votre Excellence. Prenez un invalide aveugle.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais, plus émerveillé encore du second conseil que du premier, moi bien vouloir le invalide aveugle. Voilà deux piastres pour avoir trouvé le invalide aveugle.

— Alors, sortons ; j'irai chercher l'invalide aveugle, et vous renverrez l'invalide sourd, en le payant, bien entendu.

— Je paierai le invalide sourd.

L'Anglais renfonça son crayon dans son album, et son album dans sa poche ; puis, sortant de la maison de Salluste, il fit semblant de s'arrêter devant un mur pour lire les inscriptions à la sanguine qui y sont tracées. Pendant ce temps, le lazzarone courait au corps de garde et en ramenait un invalide aveugle, conduit par un caniche noir. L'Anglais donna deux carlins à l'invalide sourd et le renvoya.

L'Anglais voulait rentrer à l'instant même dans la maison du poète pour continuer son dessin ; mais le lazzarone obtint de lui que, pour dérouter les soupçons, il ferait un petit détour. L'invalide aveugle marcha devant, et l'on continua la visite.

Le chien de l'invalide connaissait son Pompéi sur le bout de la patte ; c'était un gaillard qui en savait, en antiquités, plus que beaucoup des membres des inscriptions et belles-lettres. Il conduisit donc notre voyageur de la boutique du forgeron à la maison de Fortunata, et de la maison de Fortunata au four public.

Ceux qui ont vu Pompéi savent que ce four public porte une singulière enseigne, modelée en terre cuite, peinte en vermillon, et au-dessous de laquelle sont écrits ces trois mots : *Hic habitat Felicitas*.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais, les maisons être numérotées à Pompéi ! Voilà le numéro 1.

Puis il ajouta tout bas au lazzarone :

— Moi vouloir peindre le numéro 1 pour faire rire un peu milady.

— Faites, dit le lazzarone ; pendant ce temps, j'amuserai le invalide.

Et le lazzarone alla causer avec l'invalide tandis que l'Anglais faisait son croquis.

Le croquis fut fait en quelques minutes.

— Moi très content, dit l'Anglais ; mais moi vouloir retourner à la maison du poète.

— Castor ! dit l'invalide à son chien ; Castor, à la maison du poète !

Et Castor revint sur ses pas et entra tout droit chez Salluste.

Le lazzarone se remit à causer avec l'invalide, et l'Anglais acheva son dessin.

— Oh ! moi très content ! très content ! dit l'Anglais ; mais moi vouloir en faire d'autres.

— Alors, continuons, dit le lazzarone.

Comme on le comprend bien, l'occasion ne manqua pas à l'Anglais d'augmenter sa collection de drôleries ; les anciens avaient à cet endroit l'imagination fort vagabonde. En moins de deux heures, il se trouva avoir un album fort respectable.

Sur ces entrefaites, on arriva à une fouille : c'était, à ce qu'il paraît, la maison d'un fort riche particulier, car on en tirait une multitude de statuettes, de bronzes, de curiosités plus précieuses les unes que les autres, que l'on portait aussitôt dans une maison à côté. L'Anglais entra dans ce musée improvisé et s'arrêta devant une petite statue de satyre haute de six pouces, et qui avait toutes les qualités nécessaires pour attirer son attention.

— Oh ! dit l'Anglais, moi vouloir acheter cette petite statue.

— Le roi de Naples pas vouloir la vendre, répondit le lazzarone.

— Moi, je paierai ce qu'on voudra, pour faire rire un pèu milady.

— Je vous dis qu'elle n'est point à vendre.

— Moi la paierai le double, le triple, le quadruple.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone en changeant de ton, je vous ai déjà donné deux conseils, vous vous en êtes bien trouvé ; voulez-vous que je vous en donne un troisième? Eh bien, n'achetez point la statue, volez-la.

— Oh ! toi avoir raison. Avec çela, nous avoir l'invalide aveugle. Oh ! oh ! oh ! ce être très original.

— Oui ; mais avoir Castor, qui a deux bons yeux et seize bonnes dents, et qui, si vous y touchez seulement du bout du doigt, vous sautera à la gorge.

— Moi, donner une boulette à Castor.

— Faites mieux : prenez un invalide boiteux. Comme vous avez à peu près tout vu, vous mettrez la statuette dans votre poche et nous nous sauverons. Il criera ; mais nous aurons des jambes, et il n'en aura pas.

— Oh ! s'écria l'Anglais, encore plus émerveillé du troisième conseil que du second, moi bien vouloir le invalide boiteux ; voilà trois piastres pour toi avoir trouvé le invalide boiteux.

Et, pour ne point donner de soupçons à l'invalide aveugle et surtout à Castor, l'Anglais sortit et fit semblant de regarder une fontaine en coquillages d'un rococo mirobolant, tandis que le lazzarone était allé chercher le nouveau guide.

Un quart d'heure après, il revint accompagné d'un invalide qui avait deux jambes de bois ; il savait que l'Anglais ne marchanderait pas, et il ramenait ce qu'il avait trouvé de mieux dans ce genre.

On donna trois carlins à l'invalide aveugle, deux pour lui, un pour Castor, et on les renvoya tous les deux.

Il ne restait à voir que les théâtres, le Forum nundinarium et le temple d'Isis ; l'Anglais et le lazzarone visitèrent ces trois antiquités avec la vénération convenable ; puis l'Anglais, du ton le plus dégagé qu'il put prendre, demanda à voir encore une fois le produit des fouilles de la maison qu'on venait de découvrir ; l'invalide, sans défiance aucunę, ramena l'Anglais au petit musée.

Tous trois entrèrent dans la chambre où les curiosités étaient étalées sur des planches clouées contre la muraille.

Tandis que l'Anglais allait, tournait, virait, revenant sans avoir l'air d'y toucher à sa statuette, le lazzarone s'amusait à tendre, à la hauteur de deux pieds, une corde devant la porte. Quand la corde fut bien assurée, il fit signe à l'Anglais ; l'Anglais mit la statuette dans sa poche, et, pendant que l'invalide ébahi le regardait faire, il sauta par-dessus la corde, et, précédé du lazzarone, il se sauva à toutes jambes par la porte de Stabie, se trouva sur la route de Salerne, rencontra un corricolo qui retournait à Naples, sauta dedans et rejoignit sa calèche, qui l'attendait à la via dei Sepolcri. Deux heures après avoir quitté Pompéi, il était à Torre-del-Greco, et, une heure après avoir quitté Torre-del-Greco, il était à Naples.

Quant à l'invalide, il avait d'abord essayé d'enjamber par dessus la corde ; mais le lazzarone avait établi sa barrière à une hauteur qui ne permettait à aucune jambe de bois de la franchir ; l'invalide avait alors tenté de la dénouer ; mais le lazzarone avait été pêcheur dans ses moments perdus, et savait faire ce fameux nœud à la marinière qui n'est autre chose que le nœud gordien. Enfin l'invalide, à l'exemple d'Alexandre le Grand, avait voulu couper ce qu'il ne pouvait dénouer, et avait tiré son sabre ; mais son sabre, qui n'avait jamais coupé que très peu, ne coupait plus du tout ; de sorte que l'Anglais était à moitié chemin de Resina que l'invalide en était encore à essayer de scier sa corde.

Le même soir, l'Anglais s'embarquait sur le bateau à vapeur *the King George*, et le lazzarone se perdait dans la foule de ses compagnons.

L'Anglais avait fait les trois choses les plus expressément défendues à Naples : il avait dit du mal du roi, il avait copié les fresques, il avait volé une statue, et tout cela, non pas grâce à son argent, son argent ne lui servit de rien pour ces trois choses, mais grâce à l'imaginative d'un lazzarone.

Mais, pensera-t-on, parmi ces choses, il y en a une qui n'est ni plus ni moins qu'un vol. Je répondrai que le lazzarone est essentiellement voleur ; c'est-à-dire que le lazzarone a ses idées à lui sur la propriété, ce qui l'empêche d'adopter à cet endroit les idées des autres. Le lazzarone n'est pas voleur, il est conquérant ; il ne dérobe pas, il prend. Le lazzarone a beaucoup du Spartiate : pour lui, la soustraction est une vertu, pourvu que la soustraction se fasse avec adresse. Il n'y a de voleurs, à ses yeux, que ceux qui se laissent prendre. Aussi, afin de n'être pas pris, le lazzarone s'associe parfois avec le sbire.

Le sbire n'est souvent lui-même qu'un lazzarone armé par la loi. Le sbire a un aspect formidable ; il porte une carabine, une paire de pistolets et un sabre. Le sbire est chargé de faire la police de seconde main ; il veille sur la sécurité publique entre deux patrouilles. En cas d'association, aussitôt que la patrouille est passée, le sbire met une pierre sur une borne pour indiquer au lazzarone qu'il peut voler en toute sûreté.

Quand le lazzarone a volé, le sbire paraît.

Alors, le sbire et le lazzarone partagent en frères.

Seulement, en ce cas, il arrive parfois aussi que le sbire vole le lazzarone ou que le lazzarone escroque le sbire ; notre pauvre monde va tellement de mal en pis, qu'on ne peut plus compter sur la conscience, même des fripons.

Le gouvernement sait cela, et il essaye d'y remédier en changeant les sbires de quartier ; alors, ce sont de nouvelles associations à faire, de nouvelles compagnies d'assurance mutuelle à organiser.

Le sbire se met en embuscade dans la rue de Chiaïa, de Toledo ou de Forcella, et, quand il veut, il est sûr, dès le soir de la première journée, d'avoir déjà établi des relations commerciales qui le dédommagent de celles qu'il vient d'être forcé de rompre.

Comme le lazzarone n'a pas de poches, on le trouve éternellement la main dans la poche des autres.

Le lazzarone ne tarde donc jamais à être pris en flagrant délit par le sbire ; alors, le marché s'établit.

Le sbire, généreux comme Orosmane, propose une rançon.

Le lazzarone, fidèle à sa parole comme Lusignan, dégage sa parole au bout de dix minutes, d'une demi-heure, d'une heure au plus tard.

Parfois cependant, comme je l'ai dit, le sbire abuse de sa puissance ou le lazzarone de son adresse.

Un jour, en passant dans la rue de Toledo, j'ai vu arrêter un sbire. Comme le chasseur de la Fontaine, il avait été insatiable, et il était puni par où il avait péché.

Voici ce qui était arrivé.

Un sbire avait pris un lazzarone en flagrant délit.

— Qu'as-tu volé à ce monsieur en noir qui vient de passer? demanda le sbire.

— Rien, absolument rien, Excellence, répondit le lazzarone.

Le lazzarone appelle le sbire Excellence.

— Je t'ai vu la main dans sa poche.

— Sa poche était vide.

— Comment ! pas un mouchoir, pas une tabatière, pas une bourse?

— C'était un savant, Excellence.

— Pourquoi t'adresses-tu à ces sortes de gens?

— Je l'ai reconnu trop tard.

— Allons, suis-moi à la police.

— Comment ! mais puisque je n'ai rien volé, Excellence.

— C'est justement pour cela, imbécile ! Si tu avais volé quelque chose, on s'arrangerait.

— Eh bien, c'est partie remise, voilà tout ; je ne serai pas toujours si malheureux.

— Me promets-tu, d'ici à une demi-heure, de me dédommager?

— Je vous le promets, Excellence.

— Comment cela?

— Ce qu'il y a dans la poche du premier passant sera pour vous.

— Soit ; mais je choisirai l'individu ; je ne me soucie pas que tu ailles encore faire quelque bêtise pareille à l'autre.

— Vous choisirez.

Le sbire s'appuie majestueusement contre, une borne ; le lazzarone se couche paresseusement à ses pieds.

Un abbé, un avocat, un poète passent successivement sans que le sbire bouge. Un jeune officier, leste, pimpant, paré d'un charmant uniforme, paraît à son tour ; le sbire donne le signal.

Le lazzarone se lève et suit l'officier ; tous deux disparaissent à l'angle de la première rue. Un instant après, le lazzarone revient tenant sa rançon à la main.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda le sbire.

— Un mouchoir, répond le lazzarone.

— Voilà tout?

— Comment, voilà tout? C'est de la batiste !

— Est-ce qu'il n'y en avait qu'un seul (1)?

— Un seul dans cette poche-là.

— Et dans l'autre?

— Dans l'autre, il y avait un foulard.

(1) A Naples, on a toujours deux mouchoirs dans sa poche : un mouchoir de batiste pour s'essuyer, un mouchoir de soie pour se moucher ; il y a même des élégants qui en ont un troisième avec lequel ils époussettent leurs bottes, pour faire croire qu'ils sont venus en voiture.

— Pourquoi ne l'as-tu pas apporté?

— Celui-là, je le garde pour moi, Excellence.

— Comment, pour toi?

— Oui. N'est-il pas convenu que nous partageons?

— Eh bien?

— Eh bien, chacun sa poche.

— J'ai droit à tout.

— A la moitié, Excellence.

— Je veux le foulard.

— Mais, Excellence...

— Je veux le foulard!

— C'est une injustice.

— Ah! tu dis du mal des employés du gouvernement. En prison, drôle! en prison!

— Vous aurez le foulard, Excellence.

— Je veux celui de l'officier.

— Vous aurez celui de l'officier.

— Où le retrouveras-tu?

— Il est allé chez sa maîtresse, rue Foria; je vais l'attendre à la porte.

Le lazzarone remonte la rue, disparaît, et va s'embusquer dans une grande porte de la rue Foria.

Au bout d'un instant, le jeune officier sort; il n'a pas fait dix pas, qu'il fouille à sa poche et s'aperçoit qu'elle est vide.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone, vous cherchez quelque chose?

— J'ai perdu un mouchoir de batiste.

— Votre Excellence ne l'a pas perdu, on le lui a volé.

— Et quel est le brigand?...

— Qu'est-ce que Votre Excellence me donnera si je lui trouve son voleur?

— Je te donnerai une piastre.

— J'en veux deux.

— Va pour deux piastres. Eh bien, que fais-tu?

— Je vous vole votre foulard.

— Pour me faire retrouver mon mouchoir?

— Oui.

— Et où seront-ils tous deux?

— Dans la même poche. Celui à qui je donnerai votre foulard est celui à qui j'ai donné votre mouchoir.

L'officier suit le lazzarone; le lazzarone remet le foulard au sbire, le sbire fourre le foulard dans sa poche. Le lazzarone, rendu à la liberté, s'esquive. Derrière le lazzarone vient l'officier. L'officier met la main sur le collet du sbire, le sbire tombe à genoux. Comme le sbire de cette espèce a été lazzarone avant d'être sbire, il comprend tout: c'est lui qui est le volé. Il a voulu jouer son associé, il a été joué par lui. Tous autres qu'un lazzarone et un sbire se brouilleraient en pareille circonstance; mais le lazzarone et le sbire ne se brouillent pas pour si peu de chose: c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier. Le lazzarone et le sbire se sont reconnus pour deux ouvriers de première force; ils ont pu s'apprécier l'un l'autre. Gare aux poches! ce sera désormais entre eux à la vie à la mort.

X

LE ROI NASONE

Je ne sais pas si les lazzaroni, ennuyés de leur liberté, demandèrent jamais un roi comme les grenouilles de la fable; mais ce que je sais, c'est qu'un jour Dieu leur en envoya un.

Celui-là n'était ni un soliveau ni une grue, c'était un renard, et un des plus fins que la race royale ait jamais produits. Ce roi eut trois noms. Dieu le nomma Ferdinand IV, le congrès le nomma Ferdinand Ier, et les lazzaroni le nommèrent le roi Nasone.

Dieu et le congrès eurent tort: un seul de ces trois noms lui resta, c'est celui qui lui a été donné par les lazzaroni.

L'histoire, il est vrai, lui a conservé indifféremment les deux autres; mais cela n'a pas contribué à la rendre plus claire; mais qui est-ce qui lit l'histoire, si ce n'est les historiens lorsqu'ils corrigent leurs épreuves?

A Naples, personne ne connaît donc ni Ferdinand Ier ni Ferdinand IV; mais en revanche, tout le monde connaît le roi Nasone.

Chaque peuple a eu son roi qui a résumé l'esprit de la nation. Les Écossais ont eu Robert Bruce, les Anglais ont eu Henri VIII, les Allemands ont eu Maximilien, les Français ont eu Henri IV, les Espagnols ont eu Charles V, les Napolitains ont eu *Nasone* (1).

1. Qu'on ne prenne point ce sobriquet en mauvaise part: c'est comme si, au lieu de dire Philippe V, nous disions Philippe le Long.

Le roi Nasone était l'homme le plus fin, le plus fort, le plus adroit, le plus insouciant, le plus indévot, le plus superstitieux de son royaume, ce qui n'est pas peu dire. Grêlé d'Italien, de Français et d'Espagnol, jamais il n'a su un mot d'espagnol, de français, ni d'italien; le roi Nasone n'a jamais su qu'une langue, c'est le patois du môle.

Il a eu pour enfants le roi François, le prince de Salerne, la reine Marie-Amélie, c'est-à-dire un des hommes les plus savants, un des princes les meilleurs une des femmes les plus admirablement saintes qui aient jamais existé.

Le roi Nasone monta sur le trône à six ans, comme Louis XIV, et mourut presque aussi vieux que lui. Il régna de 1759 à 1825, c'est-à-dire soixante-six ans, y compris sa minorité. Tout ce qui s'accomplit de grand en Europe dans la dernière moitié du siècle passé et dans le premier quart du siècle présent s'accomplit sous ses yeux. Napoléon tout entier passa dans son règne. Il le vit naître et grandir, il le vit décroître et tomber. Il se trouva mêlé à ce drame gigantesque qui bouleversa le monde de Lisbonne à Moscou, et de Paris au Caire.

Le roi Nasone n'avait reçu aucune éducation: il avait eu pour gouverneur le prince de San-Nicandro, qui, n'ayant jamais rien su, n'avait pas jugé nécessaire que son élève en apprît plus que lui. En échange, le roi faisait des armes comme Saint-Georges, montait à cheval comme Rocca-Romana, et tirait un coup de fusil comme Charles X. Mais d'arts, mais de science, mais de politique, il n'en fut pas un seul instant question dans le programme de l'éducation royale.

Aussi, de sa vie, le roi Nasone n'ouvrit-il un livre ou ne lut-il un mémoire. Quand il fut majeur, il laissa régner son ministre; quand il fut marié, il laissa régner sa femme. Il ne pouvait se dispenser d'assister aux conseils d'État; mais il avait défendu qu'il y parût un seul encrier, de peur que sa vue n'entraînât à des écritures. Restait son seing, qu'il ne pouvait se dispenser de donner au moins une fois par jour. Napoléon, dans le même cas, avait réduit le sien à cinq lettres d'abord, à trois ensuite, puis enfin à une seule. Le roi Nasone fit mieux, il eut une griffe.

Aussi passait-il le meilleur de son temps à chasser à Caserte ou à pêcher au Fusaro; puis, la chasse finie ou la pêche terminée, le roi se faisait cabaretier, la reine se faisait cabaretière, les courtisans se faisaient garçons de cabaret, et l'on détaillait, au-dessous du cours des comestibles ordinaires, les produits de la chasse ou de la pêche, le tout avec l'accompagnement de disputes et de jurons qu'on aurait pu rencontrer dans une halle. Cela était un des grands plaisirs du roi Nasone.

Le roi Nasone avait de qui tenir son amour pour la chasse. Son père, le roi Charles III, avait fait bâtir le château de Capodimonte par la seule raison qu'il y avait sur cette colline, au mois d'août, un abondant passage de becfigues. Malheureusement, en jetant les fondations de cette villa, on s'était aperçu qu'au-dessous des fondations s'étendaient de vastes carrières d'où, depuis deux mille ans, Naples tirait sa pierre. On y ensevelit trois millions dans des constructions souterraines; après quoi, on s'aperçut qu'il ne manquait qu'une chose pour se rendre au château, c'était un chemin. On comprend que, si Charles III, comme son fils, avait eu le goût du commerce et avait vendu ses becfigues, il eût, selon toute probabilité, en les vendant au prix ordinaire, perdu quelque chose comme un millier de francs sur chacun d'eux.

Le contre-coup de la révolution française vint troubler le roi Nasone au milieu de ses plaisirs. Un jour, il lui prit envie de chasser à l'homme au lieu de chasser au daim ou au sanglier; il lâcha sa meute sur la piste des républicains et vint les attaquer aux environs de Rome. Malheureusement le Français est un animal qui revient sur le chasseur. Le roi Nasone le vit revenir et fut obligé d'abandonner la place et de gouverner au plus vite sur Naples; encore fallut-il qu'il changeât de costume avec le duc d'Ascoli, son écuyer. Il prit la gauche dans la voiture, ordonna au duc de le tutoyer, et le servit tout le long de la route comme si le duc d'Ascoli eût été Ferdinand et que lui eût été le duc d'Ascoli.

Plus tard, un des grands plaisirs du roi était de raconter cette anecdote. L'idée que le duc d'Ascoli aurait pu être pendu à la place du roi mettait la cour en fort belle humeur.

Arrivé à Naples sans accident, le roi jugea qu'il n'était point prudent à lui de s'arrêter là; il s'adressa à son bon ami Nelson, lui demanda un vaisseau, monta dessus avec la reine, son ministre Acton, et la belle Emma Lyonna, à laquelle nous reviendrons bientôt; mais un vent contraire s'éleva, le vaisseau ne put sortir du golfe et fut forcé de revenir jeter l'ancre à une centaine de pas de la terre. Alors, ministres, magistrats, officiers, accoururent pour supplier le roi de revenir à Naples; mais le roi tint bon pour la Sicile et envoya promener officiers, magistrats et ministres, marmottant sans cesse ses meilleures prières pour que le vent changeât de direction. Au premier souffle qui

vint du nord, on leva l'ancre et on s'éloigna à pleines voiles.

Mais la satisfaction du roi ne fut point de longue durée. A peine la flottille avait-elle gagné la haute mer, qu'une tempête terrible s'éleva ; en même temps, le jeune prince Alberto tomba malade. Le roi avait pris pour capitaine de son vaisseau l'amiral Nelson, qui passait à cette époque pour le premier marin du monde, et cependant, comme si Dieu eût poursuivi le roi en personne, le mât de misaine et la grande vergue de son bâtiment furent brisés, tandis qu'il voyait à cent pas de lui la frégate de l'amiral Caracciolo, sur laquelle il avait refusé de monter, se fiant plus à son allié qu'à son sujet, s'avancer au milieu de la tempête, calme et comme si elle commandait aux vents. Plusieurs fois, le roi héla ce bâtiment, qui, pareil à celui du *Corsaire rouge*, semblait un navire enchanté, pour s'informer s'il ne pourrait point passer à son bord ; mais, quoiqu'à chaque signal du roi l'amiral lui-même se fût mis en mer dans une chaloupe et se fût approché du vaisseau royal pour recevoir les ordres de Sa Majesté, le péril du transport était trop grand pour que Caracciolo osât en courir la responsabilité. Cependant, à chaque heure, le danger augmentait. Enfin on arriva en vue de Palerme ; mais le voisinage de la terre augmentait encore le danger ; si habile marin que fût Nelson, il en savait moins pour entrer dans le port par un gros temps que le dernier pilote côtier. Il fit donc un signal pour demander s'il se trouvait sur la flottille un homme plus familier que lui avec ces parages. Aussitôt une barque montée par un officier se détacha d'un des bâtiments, emportée par le vent comme une feuille, et s'approcha du vaisseau royal. Lorsqu'elle fut à portée, on jeta une corde, l'officier la saisit, on le hissa à bord ; c'était le capitaine Giovanni Beausan, élève et ami de Caracciolo ; il répondit de tout. Nelson lui remit le commandement ; une heure après, on entrait dans le port de Palerme, et, le même soir, on débarquait à Castello à Mare.

Le lendemain, au point du jour, le roi chassait à son château de la Favorite, avec autant de plaisir et d'entrain que s'il n'eût pas perdu la moitié de son royaume.

Pendant ce temps, Championnet prenait Naples, et, un beau matin, le roi Nasone apprit que le monde libéral comptait une république de plus. C'était la république parthénopéenne.

Sa colère fut grande ; il ne comprenait pas que ses sujets, abandonnés par lui, ne lui eussent pas gardé plus exactement leur serment de fidélité ; c'était fort triste : le patrimoine de Charles III était diminué de moitié ; le roi des Deux-Siciles n'en avait plus qu'une. Noblesse et bourgeoisie avaient embrassé avec ardeur la cause de la Révolution ; il ne restait plus au roi Nasone que ses bons lazzaroni.

Le roi Nasone s'en rapporta à Dieu et à saint Janvier de changer le cœur de ses sujets, fit vœu d'élever une église sur le modèle de Saint-Pierre s'il rentrait jamais dans sa bonne ville de Naples, et continua de chasser.

Il est vrai que, comme nous l'avons dit, le roi Nasone était un merveilleux tireur. Quoiqu'il ne chassât jamais qu'à balles franches, il était sûr de ne toucher l'animal qu'au défaut de l'épaule ; et, sur ce point, Bas-de-Cuir aurait pu prendre de ses leçons. Mais le curieux de la chose, c'est qu'il exigeait que les chasseurs de sa suite en fissent autant que lui, sinon il entrait dans des colères toujours fort préjudiciables au coupable. Un jour qu'on avait chassé toute la journée dans la forêt de Ficuzza, et que les chasseurs faisaient cercle autour d'un double rang de sangliers abattus, le roi avisa un des cadavres frappé au ventre. Aussitôt le rouge lui monta à la figure, et, se retournant vers sa suite :

— *Che è il porco che a fatto un tal colpo?* s'écria-t-il.

Ce qui voulait dire en toutes lettres : « Quel est le porc qui a fait un pareil coup ? »

— C'est moi, sire, répondit le prince de San-Cataldo. Faut-il me pendre pour cela ?

— Non, dit le roi ; mais il faut rester chez vous.

Et désormais le prince de San-Cataldo ne fut plus invité aux chasses royales.

Un des crimes qui avaient le privilège d'exciter à un degré presque égal la colère de Sa Majesté, était de se présenter devant elle avec des favoris longs et des cheveux courts. Tout homme dont le menton n'était point rasé, dont le crâne n'était point poudré à blanc, et dont la nuque n'était point ornée d'une queue plus ou moins longue, était pour le roi Nasone un jacobin à pendre. Un jour, le prince Peppino Ruffo, qui avait tout perdu au service du prince, qui avait abandonné famille et patrie pour le suivre, eut l'imprudence de se présenter devant lui sans poudre et avec une paire de ces beaux favoris napolitains que vous savez. Le roi ne fit qu'un bond de son fauteuil à lui, et, le saisissant à pleines mains par la barbe :

— Ah ! brigand ! ah ! jacobin ! ah ! septembriseur ! s'écria-t-il. Mais tu sors donc d'un club, que tu oses te présenter ainsi devant moi ?

— Non, sire, répondit le jeune homme, je sors d'une prison où j'ai été jeté il y a trois mois, comme trop fidèle sujet de Votre Majesté.

Cette raison, si péremptoire qu'elle fût, ne calma pas entièrement le roi, qui garda rancune au pauvre Peppino Ruffo, même après qu'il eut rasé ses favoris, poudré ses cheveux, pris une queue postiche, et substitué une culotte courte à ses pantalons.

Il n'y avait par toute la Sicile qu'un homme qui fût aussi colère que le roi ; c'était le président Cardillo, qui, n'ayant pas un seul cheveu sur la tête, et pas un seul poil au menton, était entré, tout d'abord, dans les faveurs de son souverain, grâce à la majestueuse perruque dont son front était orné. Aussi, malgré son caractère emporté, le roi l'avait-il pris en amitié grande, malgré sa haine pour les gens de robe. Il le désignait quelquefois pour faire sa partie de reversi. Alors, c'était un spectacle donné à la galerie. Quand il jouait avec tout autre que le roi, le président lâchait la bride à sa colère, foudroyait son partner de gros mots, faisait voler les jetons, les fiches, les cartes, l'argent, les chandeliers. Mais, lorsqu'il avait l'honneur de jouer avec le roi, le pauvre président avait les menottes, et il lui fallait ronger son frein. Il prenait bien toujours, dans une intention parfaitement claire, chandeliers, argent, cartes, fiches et jetons ; mais, tout à coup, le roi, qui ne le perdait pas de vue, le regardait ou lui adressait une question ; alors, le président souriait agréablement, reposait sur la table là chose quelconque qu'il tenait à la main, et se contentait d'arracher les boutons de son habit, que l'on retrouvait le lendemain semés sur le parquet. Un jour cependant que le roi avait poussé le pauvre président plus loin qu'à l'ordinaire, et que cette plaisanterie lui avait fait négliger son jeu, le prince s'aperçut qu'un as dont il aurait pu se défaire lui était resté.

— Ah ! mon Dieu ! que je suis bête ! s'écria le prince, j'aurais pu donner mon as, et je ne l'ai pas fait.

— Eh bien, je suis plus bête encore que Votre Majesté, s'écria le président ; car j'aurais pu donner le quinola, et il m'est resté dans les mains.

Le prince, au lieu de se fâcher, éclata de rire, la réponse lui rappelant probablement la franchise de ses bons lazzaroni.

Il faut tout dire aussi : le président Cardillo était, comme Nemrod, un grand chasseur devant Dieu, et avait de magnifiques chasses, des chasses royales, auxquelles il invitait son roi, et auxquelles son roi lui faisait l'honneur d'assister. C'était dans son magnifique fief d'Illice que se passait la chose ; et comme, au milieu de la propriété, s'élevait un château digne d'elle, Sa Majesté daignait, la veille des chasses, arriver, souper et coucher dans ce château, où elle demeurait quelquefois deux ou trois jours de suite. Un soir, on y arriva, comme d'habitude, avec l'intention de chasser le lendemain. Quand il s'agissait de chasser, le roi ne dormait pas. Aussi, après s'être tourné et retourné toute la nuit dans son lit, se leva-t-il au point du jour, et allumant son bougeoir, se dirigea-t-il en chemise vers la chambre du seigneur suzerain. La clef était à la porte ; Ferdinand eut envie de voir quelle mine un président avait dans son lit. Il tourna la clef et entra dans sa chambre. Dieu servait le roi à sa guise.

Le président, sans perruque et en chemise, était assis au milieu de sa chambre. Le roi alla droit à lui. Tandis que, surpris à l'improviste, le pauvre président demeurait sans bouger, le roi lui mit le bougeoir sous le nez, pour bien voir la figure qu'il faisait ; puis il commença à faire le tour de la statue et du piédestal avec une gravité admirable, tandis que la tête seule du président, mobile comme celle d'un magot de la Chine, l'accompagnait par un mouvement de rotation centrale égal au mouvement circulaire. Enfin les deux astres qui accomplissaient leur périple se retrouvèrent en face l'un de l'autre. Et, comme le roi continuait de garder le silence :

— Sire, dit le président avec le plus grand sang-froid, le fait n'étant pas prévu par les lois de l'étiquette, faut-il que je me lève, ou faut-il que je reste ?

— Reste, reste, dit le roi, mais ne nous fais pas attendre ; voilà quatre heures qui sonnent.

Et il sortit de la chambre aussi gravement qu'il y était entré.

Bientôt l'honneur que le roi faisait au président Cardillo, en allant ainsi chasser chez lui, éveilla l'ambition des courtisans ; il n'y eut pas jusqu'aux abbesses des premiers couvents de Palerme qui, peuplant leurs parcs de chevreuils, de daims et de sangliers, ne fissent inviter le roi à venir donner aux pauvres recluses dont elles dirigeaient les âmes la distraction d'une chasse. On comprend que Sa Majesté se garda bien de refuser de pareilles invitations. Le roi était quelque peu galant ; il oublia presque sa colonie de San-Leucio. Cette colonie de San-Leucio était cependant quelque chose de fort agréable. C'était un charmant village, situé à trois ou quatre lieues de Naples, appartenant corps et biens au roi ; les âmes seules appartenaient à Dieu, ce qui n'em-

[illegible] pas le diable d'en avoir [illegible] San-Leucio était, moins le turban et le lacet, devenu le sérail du sultan Nasone. Comme le schah de Perse, il aurait pu une fois faire part à ses amis et connaissances de quatre-vingts naissances dans le même mois.

Aussi, la population de San-Leucio a-t-elle encore, aujourd'hui, des privilèges qu'[illegible] autre village du royaume des Deux-Siciles ; ses habitants ne paient pas de contributions et échappent [illegible] du recrutement. En outre, chacun, quel que soit [illegible] son sexe, a la prétention d'être quelque peu parent du roi actuel. Seulement, les plus âgés l'appellent [illegible], et les plus jeunes *mon cousin*.

Le roi Nasone [illegible] était donc là en Sicile, chassant tous les jours, soit dans ses forêts à lui, soit dans celles du président, soit dans [illegible] des abbesses, faisant tous les soirs sa partie [illegible] de whist ou de reversi, et ne regrettant au monde [illegible] château de Capodimonte, où il y avait tant de [illegible] son lac de Fusaro, où il y avait tant de poissons [illegible] du Môle, où il y avait tant de lazzaroni [illegible] un homme de cinquante à cinquante-cinq [illegible] se présenta pour lui demander l'autorisation de reconquérir son royaume : cet homme, c'était le cardinal Ruffo.

Fabrizio Ruffo était né d'une famille noble, mais peu considérable. Seulement, comme il avait le génie de l'intrigue développé à un point fort remarquable, il avait fait, grâce au pape Pie VI, dont il était devenu le favori, un assez beau chemin dans la carrière de la prélature, et il avait été nommé à un haut emploi dans la chambre pontificale. Arrivé là, il eut l'adresse de faire sa fortune en trois ans et la maladresse de laisser voir qu'il l'avait faite. Il en résulta que, son faste ayant fait scandale, Pie VI fut forcé de lui demander sa démission. Ruffo la lui donna, vint à Naples, et obtint l'intendance du château de Caserte. Il y servait de son mieux le roi Nasone dans les plaisirs que Sa Majesté allait chercher dans sa villa, lorsque Sa Majesté se réfugia en Sicile. Le cardinal Ruffo l'y suivit.

Là, tandis que le roi chassait le jour et jouait le soir, Ruffo rêvait de reconquérir le royaume. La face des choses changeait en Italie ; les défaites succédaient aux défaites ; Bonaparte semblait avoir transporté de l'autre côté de la Méditerranée la statue de la Victoire. Les ennemis que le Directoire avait à combattre croissaient chaque jour. La flotte turque et la flotte russe combinées avaient repris quelques-unes des îles Ioniennes, assiégeaient Corfou, et annonçaient hautement que, dès qu'elles se seraient rendues maîtresses de ce point important, elles feraient voile vers les côtes d'Italie. L'escadre anglaise n'attendait qu'un signal pour se réunir à elles. Fabrizio Ruffo espérait qu'en mettant le feu aux Calabres, ce feu, comme une traînée de poudre, gagnerait rapidement Naples et embraserait la capitale. Il vint donc, comme nous l'avons dit, trouver le roi.

Le roi, à qui il ne demandait ni hommes ni argent, mais seulement son autorisation et ses pleins pouvoirs, donna tout ce que le cardinal demandait ; après quoi roi et cardinal échangèrent leur bénédiction. Le cardinal partit pour les montagnes de la Calabre, et le roi pour la forêt de Ficuzza.

Deux mois à peu près s'écoulèrent. Pendant ces deux mois, le roi, tout en chassant à la Favorite, à Montréal ou à Illice, avait vu passer une foule de vaisseaux russes, turcs et anglais se dirigeant vers sa capitale. Un soir même, en rentrant, il avait appris que Nelson avait quitté Palerme pour prendre le commandement général de la flotte. Enfin un matin il reçut un courrier qui lui annonça que le cardinal Ruffo venait d'entrer à Naples, que la république parthénopéenne qui était venue avec Championnet, s'en était allée [illegible] Macdonald, et que les républicains avaient obtenu une capitulation en vertu de laquelle ils rendaient les forts, mais qui leur accordait en échange vie et bagages saufs. Cette capitulation était signée de Foote pour l'Angleterre, de Keraudy pour la Russie, de Bonnieu pour la Porte, et de R[illegible] pour le roi.

T[illegible] contraire de ce à quoi l'on s'attendait, Sa Majesté [illegible] une grande colère : on lui avait reconquis son royaume, [illegible] était fort agréable, mais on avait traité avec des [illegible] qui lui paraissait fort humiliant. Nasone était [illegible] de Louis XIV, et il y avait en lui tout [illegible] beaucoup de l'orgueil et de l'omnipotence du [illegible].

Il s'agissait [illegible] de sauver l'honneur royal en déchirant la capitulation [1].

Cependant on craignait une chose : il y avait à cette heure à Naples un homme qui était plus que le roi lui-même ; cet homme, c'était Nelson. Or, Nelson était arrivé à l'âge de quarante et un ans sans que son plus mortel ennemi eût eu d'autre reproche à lui faire qu'une trop grande intrépidité. Il avait des honneurs autant qu'un vainqueur en pouvait amasser sur sa tête. La ville de Londres lui avait envoyé une épée, et le roi l'avait fait chevalier du Bain, baron du Nil et pair du royaume. Il avait une fortune princière, car le gouvernement lui faisait mille livres sterling de rente ; le roi l'avait doté d'une pension de cinquante mille francs, et la Compagnie des Indes lui avait fait cadeau de cent mille écus. Il y avait donc à craindre que Nelson, reconnu jusqu'alors, non seulement pour brave entre les braves, mais encore pour loyal entre les loyaux, n'eût le ridicule de tenir à cette double réputation, et, n'ayant rien fait jusque-là qui portât atteinte à son courage, ne voulût rien faire qui portât atteinte à son honneur.

Et pourtant il fallait que la capitulation signée par Foote, de Keraudy et Bonnieu fût déchirée. On se rappela que c'était une femme qui avait perdu Adam, et on jeta les yeux sur son amie Emma Lyonna pour damner Nelson.

Emma Lyonna était une femme perdue de Londres. Son père, on ne le connaît pas ; sa patrie, on l'ignore ; on sait seulement que sa mère était pauvre ; on croit qu'elle naquit dans la principauté de Galles, voilà tout. Un charlatan la rencontra et lui offrit de prendre part à une spéculation nouvelle ; c'était de représenter la déesse Hygie. Ce charlatan était le docteur Graham, auteur de la *Mégalanthropogénésie*. Emma Lyonna accepte ; elle est installée dans le cabinet du docteur, à qui elle sert d'explication vivante. Emma Lyonna était belle, on accourut pour la voir ; les peintres demandèrent à la copier ; Rowmirey, l'un des artistes les plus populaires de l'Angleterre, la peignit en Vénus, en Cléopâtre, en Phryné. Dès lors, la vogue d'Emma Lyonna fut établie, et la fortune de Graham fut faite.

Parmi les jeunes gens qui, depuis l'exposition de la déesse Hygie, suivaient avec le plus d'assiduité les cours du docteur, était un jeune homme de la maison de Warwick, nommé Charles Grenville. Du jour où il avait vu Emma Lyonna, il en était devenu amoureux ; il proposa à la belle statue de quitter le docteur pour lui. Emma Lyonna commençait à se lasser de poser pour les curieux et pour les peintres. Sa réputation était faite ; un jeune homme de l'aristocratie allait la mettre à la mode ; elle accepta. En trois ans la fortune de Charles Grenville fut mangée, une place honorable qu'il occupait dans la diplomatie perdue, et il ne lui restait rien que la femme à laquelle il devait sa ruine pécuniaire et sa chute sociale. Alors il offrit à Emma de l'épouser, si grande était la fascination que cette autre Laïs exerçait sur cet autre Alcibiade. Mais Emma Lyonna était trop bonne calculatrice pour épouser un homme ruiné ; elle avait pris l'habitude de l'or et des diamants pendant ces trois années, et elle ne voulait pas la perdre. Sous un prétexte de délicatesse dont le pauvre Charles Grenville fut dupe, elle refusa. Alors, une autre idée lui vint. Il avait à la cour de Naples un oncle riche et puissant, nommé sir William Hamilton. Il était l'héritier du vieillard ; il lui avait fait demander de l'argent et la permission d'épouser Emma Lyonna. L'oncle avait répondu par un double refus à cette double demande. Charles Grenville connaissait le pouvoir d'Emma Lyonna sur les cœurs ; il envoya la belle sirène solliciter pour elle et pour lui.

Il y avait, en effet, un charme fatal attaché à cette femme. Le vieillard vit Emma Lyonna et en devint amoureux. Il offrit de faire à son neveu deux mille cinq cents livres sterling de rente si Emma Lyonna consentait à l'épouser lui-même. Quinze jours après, Charles Grenville recevait son contrat de rente et Emma Lyonna devenait lady Hamilton.

Le scandale fut grand. Toutefois, on ne pouvait refuser de recevoir la nouvelle mariée dans le monde. Tous les salons lui furent donc ouverts. La reine Caroline, cette fière princesse d'Autriche, cette sœur de Marie-Antoinette, plus hautaine qu'elle encore, refusa complètement de lui parler, e[illegible]

1. Voici les termes de cette capitulation :

« 1° Le château Neuf et [illegible] avec armes et munitions, seront remis aux commissaires de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles, et de ses alliés, l'Angleterre, la Russie et la Porte Ottomane.

« 2° Les garnisons républicaines des [illegible] sortiront avec les [illegible] de la guerre et seront respectées dans leurs personnes et dans leurs biens meubles et immeubles.

« 3° Elles pourront choisir de s'embarquer sur des vaisseaux parlementaires pour être transportées à Toulon, ou de rester tranquilles dans le royaume, sans avoir rien à craindre ni pour elles ni pour leurs familles. Les vaisseaux seront fournis par les ministres du roi.

« 4° Ces conditions et ces clauses seront communes aux personnes des deux sexes enfermées dans les forts, aux républicains faits prisonniers dans le cours de la guerre par les troupes royales ou alliées, et au camp de Saint-Martin.

« 5° Les garnisons républicaines ne sortiront des châteaux que quand les vaisseaux destinés au transport de ceux qui auront choisi le départ seront prêts à mettre à la voile.

« 6° L'archevêque de Salerne, le comte Micheroux, le comte Dillon et l'évêque d'Avellino resteront comme otages dans le fort Saint-Elme jusqu'à ce qu'on ait appris à Naples la nouvelle certaine de l'arrivée à Toulon des vaisseaux qui auront transporté dans cette ville les garnisons républicaines. Les prisonniers du parti du roi et les otages retenus dans les forts seront mis en liberté aussitôt après la ratification de la présente capitulation. »

affecta de lui tourner le dos chaque fois que le hasard jeta la reine et l'ambassadrice sur le même chemin.

Sur ces entrefaites, Nelson vint à Naples, le vainqueur de la Vera-Cruz, qui devait être celui d'Aboukir et de Trafalgar, subit l'influence commune et devint amoureux. Nelson pouvait être un Achille, mais ce n'était ni un Hyacinthe, ni un Pâris, il avait perdu un œil à Carvi et un bras à la Vera-Cruz. Mais lady Hamilton était trop habile pour laisser échapper la fortune qui passait à la portée de sa main. Elle comprit tout de suite l'influence que Nelson allait prendre sur les événements et, par conséquent, sur les hommes. L'Angleterre, pour Ferdinand et Caroline, était non seulement une alliée, mais encore une libératrice ; Nelson devenait pour eux non seulement un héros, mais presque un dieu.

L'amour de Nelson changea tout pour Emma Lyonna. La reine descendit de son trône et fit la moitié du chemin qui la séparait de l'aventurière. Emma Lyonna daigna faire l'autre. Bientôt on ne vit plus l'une sans l'autre. A la cour, au théâtre, à Chiaia, à Toledo, dans la voiture comme dans la loge royale, Emma Lyonna eut sa place de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants ; Emma Lyonna fut la favorite de Caroline.

Le jour des désastres arriva : Emma Lyonna, fidèle à l'amitié ou plutôt à l'ambition, accompagna le roi et la reine en Sicile, traînant Nelson à sa suite. Le terrible capitaine de la mer était, avec elle, obéissant et doux comme un enfant.

Ce fut sur cette femme que Caroline jeta les yeux pour perdre Nelson ; ce fut à ces mains étranges que Dieu remit l'existence des hommes et le destin des royaumes.

Emma Lyonna portait une lettre de créance conçue en ces termes :

« La Providence vous remet le sort de la monarchie napolitaine ; je n'ai pas le temps de vous écrire une lettre détaillée sur le service immense que nous attendons de vous. Milady, mon ambassadrice et mon amie, vous exposera ma prière et toute la reconnaissance de votre affectionnée.

« CAROLINE. »

Dans cette lettre était contenu un décret du roi qui portait « que l'intention du roi n'avait jamais été de traiter avec des sujets rebelles ; qu'en conséquence les capitulations des forts étaient révoquées ; que, les partisans de la prétendue république parthénopéenne étant plus ou moins coupables de lèse-majesté, une junte d'Etat serait établie pour les juger, et punirait les plus coupables par la mort, les autres par la prison et l'exil, tous par la confiscation de leurs biens ».

Une autre ordonnance devait faire connaître les volontés ultérieures de Sa Majesté et la manière dont elles seraient exécutées. A la rigueur, le roi et la reine pouvaient écrire ces choses, ils n'avaient rien signé ; ils voyaient les événements accomplis au point de vue de leur pouvoir et de leur dignité. Mais Nelson, l'homme du peuple ; Nelson, le fils d'un pauvre ministre du village de Burnham-Thorp ; Nelson, dont la parole était engagée par la signature de son représentant ; Nelson, qui, dans tous ces démêlés de peuple à roi, devait être calme, impartial et froid comme la statue de la justice ; Nelson, sur lequel l'Europe avait les yeux ouverts et dont le monde n'attendait qu'un mot pour le proclamer le défenseur de l'humanité comme il était déjà l'élu de la gloire ; Nelson, quelle excuse avait-il et que répondra-t-il à Dieu quand Dieu lui demandera compte de l'existence de vingt-cinq mille hommes sacrifiés à un fol amour ? Le navire qui portait Emma Lyonna aborda un soir le navire qui portait Nelson ; une heure après, le navire repartait pour Palerme emportant pour tout message cette seule réponse : « Tout va bien. » Le lendemain, la capitulation était déchirée.

Parmi toutes les victimes, il y en avait une qui devait être sacrée pour Nelson : c'était son collègue l'amiral Caracciolo. Après avoir conduit le roi en Sicile avec un bonheur qui avait fait envie à celui qui passait pour le premier homme de guerre qui existât, Caracciolo avait demandé la permission de revenir à Naples et l'avait obtenue. Là, il avait pris parti pour les républicains, avait combattu avec eux, avait traité comme eux, et, comme eux, eût dû être sous la garde de l'honneur de trois grandes nations.

Caracciolo était parvenu à échapper aux premières recherches, et, par conséquent, aux premiers massacres ; mais trahi par un domestique, il fut pris dans la chambre où il était caché. A peine Nelson eut-il appris son arrestation qu'il le réclama comme son prisonnier. Une action grande et généreuse pouvait servir non pas de contre-poids, mais de palliatif à la trahison de l'amiral anglais ; Nelson pouvait réclamer son collègue pour l'arracher à la junte d'Etat ; on le crut, on l'applaudit : Nelson réclamait son collègue pour le faire pendre sur son propre vaisseau !

Le procès fut court : il commença à neuf heures du matin ; à dix heures, on fit dire à Nelson que la cour venait de décider qu'on accueillerait les preuves et les témoignages en faveur de l'accusé, décision qui, dans tous les pays du monde, est un droit et non une faveur. Nelson répondit que c'était inutile, et la cour passa outre.

A midi, on vint annoncer à Nelson que l'accusé était condamné à la prison perpétuelle.

— Vous vous trompez, dit Nelson au comte de Thurn, qui lui annonçait cette sentence, il a été condamné à la peine de mort.

La cour gratta le mot *prison* et écrivit le mot mort à la place.

A une heure, on vint dire à Nelson que le condamné demandait à être fusillé au lieu d'être pendu.

— Il faut que justice ait son cours, répondit Nelson.

En conséquence, on transporta Caracciolo à bord de *la Minerve* ; c'était le vaisseau sur lequel il combattait de préférence. L'amiral l'avait constamment soigné comme un père soigne son propre fils, et cependant, pendant le temps qu'il était resté à bord du vaisseau anglais, il avait remarqué une foule de ces détails de construction qui faisaient alors et qui font encore de la marine de la Grande-Bretagne une des premières marines du monde ; ces détails, il les expliquait à un jeune officier qui avait servi sous lui, et il en était arrivé à un point important de sa démonstration, lorsque le greffier s'avança vers lui, le jugement à la main. Caracciolo s'interrompit, écouta la sentence avec le plus grand calme ; puis, la lecture terminée :

— Je disais donc..., reprit l'amiral.

Et il continua sa démonstration à l'endroit même où l'arrêt de mort l'avait interrompu.

Dix minutes après, le corps de l'amiral se balançait suspendu au bout d'une vergue. Le soir, on coupa la corde, on attacha un boulet de trente-six aux pieds du cadavre, et on le jeta à la mer. Douze heures avaient suffi pour rassembler la cour, porter le jugement, exécuter la sentence, et faire disparaître jusqu'à la dernière trace du condamné.

Pendant ce temps, les bons lazzaroni faisaient de leur mieux : ils attendaient, en chantant et en dansant au pied de l'échafaud ou de la potence, les cadavres qui sortaient des mains du bourreau, les jetaient dans des bûchers ; puis, lorsqu'ils étaient cuits selon leur goût, ils en grignotaient le foie ou le cœur, tandis que les autres, portés par leur nature à des amusements plus champêtres, se faisaient des sifflets avec les os des bras, et des flûtes avec les os des jambes.

Trois mois de jugements, d'exécutions et de supplices avaient rétabli le calme dans la ville de Naples. Le roi et la reine reçurent donc avis qu'ils pouvaient rentrer dans leur capitale. Pendant ces trois mois, Nelson et Emma Lyonna ne s'étaient point quittés : ce furent trois mois heureux pour ces tendres amants.

D'ailleurs, de nouveaux honneurs pleuvaient sur Nelson et rejaillissaient sur sa maîtresse ; le vainqueur d'Aboukir avait été fait baron du Nil, le lacérateur du traité de Naples fut fait duc de Bronte.

Le surlendemain de l'exécution de Caracciolo, on signala une flottille venant de Sicile ; c'était le roi qui revenait prendre possession de son royaume. Mais le roi ne regardait pas encore le sol de Naples comme bien affermi ; il résolut de stationner quelques jours dans le port, et de recevoir ses fidèles sujets sur son vaisseau.

Bientôt le vaisseau fut entouré de barques ; c'étaient des ministres qui apportaient des ordonnances, c'étaient des députés qui venaient débiter des harangues, c'étaient des courtisans qui venaient mendier des places. Tous furent reçus avec ce visage souriant et paternel d'un roi qui rentre dans son royaume. Quelques barques seulement furent écartées de la cour comme importunes : c'étaient celles qui portaient quelques ennuyeux solliciteurs venant demander la grâce de leurs parents condamnés à mort.

La soirée se passa en fêtes : il y eut illumination et concert sur le vaisseau royal.

Or, écoutez que je vous dise l'étrange spectacle qu'éclaira cette illumination, que je vous raconte l'événement inouï qui troubla ce concert.

C'était dans la nuit du 30 juin au 1er juillet : le roi était fatigué de tout ce bruit, de toutes ces adulations, de toutes ces lâchetés, car Nasone était homme d'esprit avant tout, et son regard voyait tout d'abord le fond de la chose. Il monta seul sur le pont et alla s'appuyer sur le bastingage du gaillard d'arrière, et, tout en sifflotant un air de chasse, il se mit à regarder cette mer infinie, si calme et si tranquille qu'elle réfléchissait toutes les étoiles du ciel. Tout à coup, à dix pas de lui, du milieu de cette nappe d'azur surgit un homme qui sort de l'eau jusqu'à la ceinture, et demeure immobile en face de lui. Le roi fixe les yeux sur l'apparition, tressaille, regarde encore, pâlit, veut reculer, et sent ses jambes qui lui manquent ; il veut appeler, et sent sa voix qui le trahit. Alors, immobile, l'œil fixe, les cheveux hérissés, la sueur au front, il reste cloué par la terreur.

Cet homme qui sort de l'eau jusqu'à la ceinture, c'est l'ancien ami du roi, c'est le condamné de la surveille, c'est l'amiral Caracciolo, qui, la tête haute, la face livide, la che-

velure ruisselante, s'incline et se redresse à chaque mouvement de la houle, comme pour saluer une dernière fois le roi.

Enfin les liens qui retenaient la langue de Ferdinand se brisent, et l'on entend ce cri terrible retentir jusque dans les entrailles du bâtiment

— Caracciolo ! Caracciolo !...

A ce cri, tout le monde accourt ; mais, au lieu de s'évanouir, l'apparition reste visible pour tous. Les plus braves s'émeuvent. Nelson, qui, enfant, demandait ce que c'était que la peur, pâlit d'émotion et d'angoisse, et répète l'ordre donné par le roi de gouverner vers la terre.

Alors, en un clin d'œil, le bâtiment se couvre de voiles, s'incline et glisse doucement vers Sainte-Lucie, poussé par la brise de mer ; mais voilà chose terrible ! que le cadavre, lui aussi, s'incline, suit le sillage, et, mû par la force d'attraction, semble poursuivre son meurtrier.

En ce moment, le chapelain paraît sur le pont : le roi se jette dans ses bras.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-il, que me veut donc ce mort qui me poursuit ?

— Une sépulture chrétienne, répond le chapelain.

— Qu'on la lui donne, qu'on la lui donne à l'instant même ! s'écria Ferdinand en se précipitant par l'écoutille, afin de ne plus voir cet étrange spectacle.

Nelson ordonna de mettre une barque à la mer et d'aller chercher le cadavre ; mais pas un matelot napolitain ne consentit à se charger de cette mission. Dix matelots anglais descendirent dans la yole, huit ramèrent, deux tirèrent le cadavre hors de l'eau. La cause du miracle fut alors connue.

L'amiral, comme nous l'avons dit, avait été jeté à la mer avec un boulet de trente-six seulement attaché aux pieds. Or, le corps s'était enflé dans l'eau, et, le poids étant trop faible pour le retenir au fond, il était remonté à la surface de la mer, et, par un effet d'équilibre, il s'était dressé jusqu'à la ceinture ; puis, poussé par le vent et entraîné par le sillage, il avait suivi le vaisseau.

Le lendemain, il fut enterré dans la petite église de Sainte-Marie-à-la-Chaîne. Après quoi, le roi fit son entrée triomphale dans sa capitale, et régna paisiblement sur son peuple jusqu'au moment où Napoléon lui fit signifier qu'il venait de disposer du royaume de Naples en faveur de son frère Joseph.

Le roi Nasone prit la chose en philosophe, et s'en retourna chasser à Palerme.

Ce nouvel exil dura jusqu'au 9 juin 1815, époque à laquelle Joachim Murat, qui avait succédé à Joseph Bonaparte, étant tombé à son tour, Sa Majesté napolitaine revint chasser à Capodimonte et à Caserte.

XI

ANECDOTES

Quelque temps après le retour du roi à Naples, Charles IV vint l'y rejoindre : celui-là aussi était exilé de son royaume, mais il n'avait pas même une Sicile pour se réfugier, et il venait demander l'hospitalité à son frère.

Celui-là aussi était un grand chasseur et un grand pêcheur : aussi les deux frères, si longtemps séparés, ne se quittaient-ils plus, et chassaient-ils ou pêchaient-ils du matin jusqu'au soir. Ce n'étaient plus que parties de chasse dans le parc de Caserte ou dans le bois de Persano, que parties de pêche au lac Fusaro ou à Castellamare.

On se rappelle la grande tendresse de Louis XIV pour Monsieur. Assez indifférent pour sa femme, assez égoïste envers ses maîtresses, assez sévère pour ses enfants, Louis XIV n'aimait que Monsieur, et cette amitié s'augmentait, disait-on, de son indifférence profonde pour tout autre. Quelques nuages avaient bien de temps en temps passé entre eux ; mais ces nuages s'étaient promptement dissipés au soleil ardent de la fraternité. Aussi, le lendemain de la nuit où mourut Monsieur, personne n'osait se risquer à aborder le grand roi, qui, enfermé dans son cabinet, s'abandonnait à la douleur.

« Enfin, dit Saint-Simon, madame de Maintenon se risqua, et trouva Louis XIV le nez au vent, le jarret tendu, et chantonnant un petit air d'opéra à sa louange. »

Même chose à peu près devait se passer entre Ferdinand I[er] et Charles IV. Une partie avait été liée entre les deux princes pour aller chasser au bois de Persano, lorsqu'au moment du départ du roi, Charles IV se trouva légèrement indisposé ; mais, comme l'auguste malade savait par sa propre expérience quelle contrariété c'est qu'une partie de chasse remise, il exigea que son frère allât à Persano sans lui ; ce à quoi Ferdinand I[er] ne consentit qu'à la condition que, si le roi Charles IV se sentait plus indisposé, il le lui ferait dire. Le malade s'y engagea sur sa parole. Le roi embrassa son frère et partit.

Dans la journée, l'indisposition sembla prendre quelque gravité. Le soir, le malade était fort souffrant. Pendant la nuit, la situation empira tellement que, sur les deux heures du matin, on expédia un courrier porteur d'une lettre de la duchesse de San-Florida, laquelle annonçait au roi que, s'il voulait embrasser une dernière fois son frère, il fallait qu'il revînt en toute hâte. Le courrier arriva comme Sa Majesté montait à cheval pour se rendre à la chasse. Le roi prit la lettre, la décacheta, et, levant lamentablement les yeux au ciel :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! messieurs, quel malheur ! s'écria-t-il, le roi d'Espagne est gravement malade !

Et, comme chacun, prenant une figure de circonstance, allongeait son visage le plus qu'il pouvait :

— Heu ! continua le roi avec cet accent napolitain dont rien ne peut rendre l'expression, je crois qu'il y a beaucoup d'exagération dans le rapport qu'on me fait. Chassons, d'abord, messieurs ; ensuite, on verra.

Les courtisans reprirent leur figure habituelle ; on arriva au rendez-vous et l'on commença à chasser.

A peine avait-on tiré dix coups de fusil, car la chasse que préférait Sa Majesté était la chasse au tir, qu'un second courrier arriva. Celui-ci annonçait que le roi Charles IV était à toute extrémité et ne cessait de demander son frère. Il n'y avait plus de doute à conserver sur la situation désespérée du malade. Aussi, le roi Ferdinand, qui était homme de résolution, prit-il aussitôt son parti ; et, comme les courtisans attendaient les premières paroles du roi pour régler leur visage sur ses paroles :

— Heu ! fit-il de nouveau, mon frère est malade mortellement ou il ne l'est pas. S'il l'est, quel bien lui fera-t-il que je vienne ? S'il ne l'est pas, il sera désespéré de savoir que, pour lui, j'ai manqué une si belle chasse. Chassons donc, messieurs !

Et on se remit à la besogne de plus belle.

Le soir, en rentrant, on trouva un courrier qui annonçait que Charles IV était mort.

La douleur que ressentit le roi fut si profonde, qu'il comprit qu'il devait, avant tout, la combattre par quelque puissante distraction. En conséquence, il donna ses ordres pour qu'une chasse plus belle encore que celle qu'on venait de faire eût lieu le lendemain et le surlendemain. On tua cent cinquante sangliers et deux cents daims dans ces trois chasses. Mais qu'on ne croie point pour cela que Ferdinand avait oublié le défunt. A chaque beau coup qu'il faisait ou voyait faire, il s'écriait :

— Ah ! si mon pauvre frère était là, qu'il serait heureux !

Le troisième jour, le roi revint, ordonna un convoi magnifique et prit le deuil pour trois mois, lui et toute sa cour.

Qu'on ne croie pas non plus que le roi Nasone avait un mauvais cœur. Les cœurs des XVII[e] et XVIII[e] siècles étaient ainsi faits. On vint, un jour, dire à Bassompierre, au moment où il s'habillait pour aller danser un quadrille chez la reine Marie de Médicis, que sa mère, qu'il adorait, était morte.

— Vous vous trompez, répondit tranquillement Bassompierre en continuant de nouer ses aiguillettes, elle ne sera morte que lorsque le quadrille sera dansé.

Bassompierre dansa le quadrille ; il y eut le plus grand succès, et rentra chez lui pour pleurer sa mère.

La sensibilité est une invention moderne. Espérons qu'elle durera.

A côté de cette indifférence, à l'endroit de sa passion dominante, le roi Nasone avait parfois d'excellents mouvements. Un jour, une pauvre femme, dont le mari venait d'être condamné à mort, part d'Aversa sur le conseil de l'avocat qui l'avait défendu, et vient à pied à Naples pour demander au roi la grâce de son mari. C'était chose facile que d'aborder le roi, toujours courant qu'il était, à pied ou à cheval, dans les rues et sur les places de Naples, quand il n'était pas à la chasse. Cette fois, malheureusement ou heureusement, le roi n'était ni dans les rues ni dans les palais ; il était à Capodimonte : c'était la saison des becfigues.

La pauvre femme était écrasée de fatigue : elle venait de faire quatre lieues tout courant : elle demanda la permission d'attendre le roi. Le capitaine des gardes, touché de compassion pour elle, lui accorda sa demande. Elle s'assit sur la première marche de l'escalier par lequel devait monter le roi pour rentrer dans son appartement. Mais, quelles que fussent la gravité de la situation où elle se trouvait et la préoccupation qui agitait ses esprits, la fatigue fut plus forte que l'inquiétude et, après avoir pendant quelque temps lutté en vain contre le sommeil, elle renversa sa tête contre le mur, ferma les yeux et s'endormit. Elle dormait à peine depuis un quart d'heure lorsque le roi rentra.

Le roi avait été, ce jour-là, plus adroit que d'habitude, et

avait trouvé les becfigues plus nombreux que la veille. Il était donc dans une situation d'esprit des plus bienveillantes, lorsqu'en rentrant il aperçut la pauvre femme qui l'attendait. On voulut la réveiller ; mais le roi fit signe qu'on ne la dérangeât point. Il s'approcha d'elle, la regarda avec une curiosité mêlée d'intérêt ; puis, voyant l'angle de la pétition qui sortait de sa poitrine, il la tira doucement et avec précaution, afin de ne pas troubler son sommeil, la lut, et, ayant demandé une plume, il écrivit au bas : *Fortuna e duorme.* Ce qui correspond à peu près à notre proverbe



A peine avait-on tiré dix coups de fusil qu'un second courrier arriva

français : *La fortune vient en dormant.* Puis il signa : *Ferdinand, roi.*

Après quoi, il ordonna de ne réveiller la bonne femme sous aucun prétexte, défendit qu'on la laissât parvenir jusqu'à lui, replaça la pétition dans l'ouverture où il l'avait prise, et remonta joyeusement chez lui, une bonne action sur la conscience.

Au bout de dix minutes, la solliciteuse ouvrit les yeux, s'informa si le roi était rentré, et apprit qu'il venait de passer devant elle pendant qu'elle dormait.

Sa désolation fut grande : elle avait manqué l'occasion qu'elle était venue chercher de si loin et avec tant de fatigue ; elle supplia le capitaine des gardes de lui permettre d'arriver jusqu'au roi ; mais le capitaine des gardes refusa obstinément, en disant que Sa Majesté était renfermée chez elle, déclarant que, de cette journée ni de celle du lendemain, elle ne sortirait de chez elle, ni ne recevrait personne. Il fallut renoncer à l'espoir de voir le roi ; la pauvre femme repartit pour Aversa désolée.

Sa première visite à son retour fut pour l'avocat qui lui avait donné le conseil de venir implorer la clémence du roi : elle lui raconta tout ce qui s'était passé et comment, par sa faute, elle avait laissé échapper une occasion désormais introuvable. L'avocat, qui avait des amis à la cour, lui dit alors de lui rendre la pétition, et qu'il aviserait à quelque moyen de la faire remettre au roi.

La femme remit à l'avocat la pétition demandée. Par un mouvement machinal, l'avocat l'ouvrit ; mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il poussa un cri de joie. Dans la situation où l'on se trouvait, le proverbe consolateur écrit et signé de la main du roi équivalait à une grâce. Effectivement, huit jours après, le prisonnier était rendu à la liberté, et cette fortune qui arrivait à la pauvre femme, ainsi que l'avait écrit le roi Nasone, lui était venue en dormant.

Près de cette action qui ferait honneur à Henri IV, citons des jugements qui feraient honneur au roi Salomon.

La marquise de C... avait été, à l'époque de la mort de son mari, nommée tutrice de son fils, alors âgé de douze ans. Pendant les neuf années qui le séparaient encore de sa majorité, la marquise, femme pleine de sens et d'honneur, avait géré la fortune de son fils de telle façon, que, grâce à la retraite où, quoique jeune encore, elle avait vécu, cette fortune s'était presque doublée. La majorité du jeune homme arrivée, la marquise lui rendit ses comptes ; mais celui-ci, pour tout remercîment, se contenta de faire à sa mère une espèce de pension alimentaire qui la soutenait à peine au-dessus de la misère. La mère ne dit rien, reçut avec résignation l'aumône filiale, et se retira à Sorrente, où elle avait une petite maison de campagne.

Au bout d'un an, la petite pension manqua tout à coup, et, tandis que le fils menait à Naples le train d'un prince, la mère se trouva à Sorrente sans un morceau de pain. Il fallait se résigner à mourir de faim ou se décider à se plaindre

au roi. La pauvre mère épuisa jusqu'à sa dernière ressource avant d'en venir à cette extrémité. Enfin il n'y eut plus moyen d'aller plus avant. La marquise de C... vint se jeter aux pieds de Nasone en lui demandant justice pour elle et [illegible] pour son fils. Le roi reçut la pétition que lui présentait la marquise de C... et dans laquelle étaient consignés les détails de la gestion [illegible]; puis il se fit rendre compte de la situation [illegible], vit que tous ces détails étaient de la plus exacte [illegible] prit une plume et écrivit

Dura la minorità [illegible] la madre. (Dure la minorité du fils tant que vivra la mère.)

De singuliers bruits avaient couru sur le comte de B... son fils avait disparu, et l'on prétendait que, dans une querelle survenue entre le père et le fils pour une femme qu'ils auraient [illegible] tous deux, le père, dans un mouvement d'emportement, aurait tué le fils. Cependant ces bruits vagues n'existaient point à l'état de réalité ; seulement, au dire du père, le jeune homme était absent et voyageait pour son instruction. Sur ces entrefaites, Ferdinand fut relégué en Sicile, et Joseph, puis Murat, vinrent occuper le trône de Naples.

De si graves événements firent oublier les inculpations qui pesaient sur le comte de B..., lequel, ayant pris du service à la cour du frère et du beau-frère de Napoléon, et étant parvenu à une grande faveur, vit s'éteindre jusqu'aux allusions à la sanglante aventure dans laquelle le bruit public l'accusait d'avoir joué un si terrible rôle. Tout le monde avait donc oublié ou paraissait avoir oublié le jeune homme absent, lorsque arriva la catastrophe de 1815. Murat, forcé de fuir de Naples, se réfugia en France, et tous ceux qui l'avaient servi, sachant qu'il n'y avait pas de pardon à espérer pour eux de la part de Ferdinand, n'attendirent point son arrivée et s'éparpillèrent par l'Europe. Le comte de B... fit comme les autres, et alla demander un asile à la Suisse, où il demeura six ans.

Au bout de six ans, il pensa que son erreur politique était expiée par son exil, et écrivit à Ferdinand pour lui demander la permission de rentrer à la cour. La lettre fut ouverte par le ministre de la police, qui, au premier travail, la présenta au roi.

— Qu'est cela? dit Ferdinand.

— Une lettre du comte de B..., Majesté.

— Que demande-t-il?

— Il demande à rentrer en grâce près de vous.

— Comment donc! mais certainement, ce cher comte de B... je le reverrai avec le plus grand plaisir. Passez-moi une plume.

Le ministre passa une plume à Sa Majesté, qui écrivit au-dessous de la demande :

Torni [illegible] col figlio. (Qu'il revienne, mais avec son fils.)

Le comte de B... mourut en exil.

Comme ses amis les lazzaroni, le roi Nasone n'avait pas un grand attachement pour les moines. En revanche, et comme eux encore, il avait un profond respect pour padre Rocco, dont il avait, plus d'une fois, écouté les sermons en plein air. Aussi, padre Rocco — dont nous aurons à parler longuement dans la suite de ce récit — avait-il au palais du roi des entrées aussi faciles que dans les plus pauvres maisons de Naples. De plus, il va sans dire que padre Rocco, aux yeux duquel tous les hommes étaient égaux, avait conservé la même liberté de parole vis-à-vis du roi qu'à l'égard du [illegible] lazzarone.

[illegible] que toute la famille royale était à Capodimonte, on vit [illegible] padre Rocco. Aussitôt, de grands cris de joie re[illegible] dans le palais, et chacun accourut au devant du bon p[illegible] que personne n'avait vu depuis plus de dix-huit mois [illegible] premier retour de Sicile, et après la terrible réa[illegible] avons dit quelques mots.

Padre Rocco [illegible] quêter pour les pauvres prisonniers. Quand [illegible] le prince François, le duc de Salerne, et les [illegible] qui avaient suivi la famille royale [illegible] eurent donné leur aumône, padre Rocco voulut se retirer ; mais Ferdinand l'arrêta.

— [illegible] padre Rocco, dit le roi ; on ne s'en va pas comme cela.

— Et comment [illegible], sire?

— Chacun son impôt. Nous vous devions une aumône, nous vous l'avons donnée. Vous nous devez un sermon : donnez-le-nous.

— Oh! oui, oui, un sermon! [illegible] la reine, le prince François et le duc de Salerne.

— Oh! oui, oui, un sermon! répétèrent en chœur tous les courtisans.

— J'ai l'habitude de prêcher devant les lazzaroni, sire, et non devant des têtes couronnées, répondit padre Rocco : excusez-moi donc si je crois devoir récuser l'honneur que vous me faites.

— Oh! non pas, non pas ; vous ne vous en tirerez point ainsi ; nous vous avons donné votre aumône, il nous faut notre sermon : je ne sors pas de là.

— Mais quel genre de sermon? demanda le prêtre.

— Faites-nous un sermon pour amuser les enfants.

Le prêtre se mordit les lèvres ; puis, s'adressant au roi :

— Vous le voulez donc absolument, sire?

— Oui, certes, je le veux.

— Ce sermon étant fait pour les enfants, ne vous étonnez point qu'il commence comme un conte de fées.

— Qu'il commence comme il voudra, mais que nous l'ayons.

— A vos ordres, sire.

Et padre Rocco monta sur une chaise pour mieux dominer son auguste auditoire.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! commença padre Rocco.

— *Amen!* interrompit le roi.

— Il y avait une fois, continua le prêtre en saluant le roi, comme pour le remercier de ce qu'il avait bien voulu lui servir de sacristain, il y avait une fois un crabe et une crabe...

— Comment dites-vous cela? s'écria Ferdinand, qui croyait avoir mal entendu.

— Il y avait une fois un crabe et une crabe, reprit gravement padre Rocco, lesquels avaient eu en légitime mariage trois fils et deux filles qui donnaient les plus belles espérances. Aussi, le père et la mère avaient-ils placé près de leurs enfants les professeurs les plus distingués et les gouvernantes les plus instruites qu'ils avaient pu trouver à trois lieues à la ronde ; ils avaient surtout recommandé aux instituteurs et aux institutrices d'apprendre à leurs enfants à marcher droit.

« Quand l'éducation des trois enfants mâles fut finie, le père les convoqua devant lui, et, ayant laissé le professeur à la porte, afin que, les élèves n'étant pas soutenus par sa présence, il pût mieux juger de l'éducation qu'ils avaient reçue :

« — Mon cher fils, dit-il à l'aîné, j'ai recommandé, entre autres choses, que l'on vous apprît à marcher droit. Marchez un peu, que je voie comment mes instructions ont été suivies.

« — Volontiers, mon père, dit le fils aîné. Regardez, et vous allez voir.

« Et aussitôt il se mit en mouvement.

« — Mais, dit le père, que diable fais-tu donc là?

« — Ce que je fais? Je vous obéis : je marche.

« — Oui, tu marches, mais tu marches de travers. Est-ce que cela s'appelle marcher? Voyons, recommençons.

« — Recommençons, mon père.

« Et le fils aîné se remit en mouvement. Le père jeta un cri de douleur. La première fois, son enfant avait marché de droite à gauche, la seconde fois, il marchait de gauche à droite.

« — Mais ne peux-tu donc pas aller droit? s'écria le père.

« — Est-ce que je ne vais pas droit? demanda le fils.

« — Il ne voit pas son infirmité! s'écria le malheureux crabe en joignant ses deux grosses pinces, et en les élevant avec douleur vers le ciel.

« Puis, se retournant les larmes aux yeux vers le plus

« — Viens ici, toi, lui dit-il, et montre à ton frère aîné comment on marche.

« — Volontiers, mon père, dit le second.

« Et il recommença exactement la même manœuvre qu'avait faite son frère aîné, si ce n'est qu'au lieu d'aller la première fois de droite à gauche et la seconde fois de gauche à droite, il alla la première fois de gauche à droite et la seconde fois de droite à gauche.

« — Toujours de travers! toujours de travers! s'écria le père au désespoir.

« Puis se retournant les larmes aux yeux vers le plus jeune de ses fils :

« — Voyons, toi, lui dit-il, à ton tour, et donne l'exemple à tes frères.

« — Mon père, reprit le troisième, qui était un jeune crabe plein de sens, il me semble que l'exemple serait bien autrement profitable pour nous si vous nous le donniez vous-même. Marchez donc, et montrez-nous comment il faut faire. Ce que vous ferez, nous le ferons!

« Alors, continua padre Rocco, alors, le père

— Bien, bien, dit Ferdinand, bien, padre Rocco! nous avons notre affaire, la reine et moi ; vous pouvez nous revenir demander l'aumône tant que vous voudrez, nous ne vous demanderons plus de sermons. Adieu, padre Rocco.

— Adieu, sire.

Et padre Rocco se retira, laissant son sermon inachevé, mais emportant son aumône tout entière.

Voilà le roi Nasone, non pas tel que l'histoire l'a fait ou le fera. L'histoire est trop grande dame pour entrer dans la chambre des rois à toute heure du jour et de la nuit, et pour les surprendre dans la position où Sa Majesté napolitaine surprit le président Cardillo. Ce n'est pourtant que lorsqu'on a fait avec un flambeau le tour de leur trône, et avec un bougeoir le tour de leur chambre, qu'on peut porter un jugement impartial sur ceux-là que Dieu, dans son amour ou dans sa colère, a choisis dans le sein maternel pour en faire des pasteurs d'hommes; et encore peut-on se tromper. Après avoir vu le roi Nasone vendre son poisson, détailler son gibier au coin d'un carrefour, écouter le sermon de padre Rocco, s'humaniser avec les vassales dans son sérail de San-Leucio, rire de son gros rire avec le premier lazzarone venu, peut-être ira-t-on croire qu'il était prêt à tendre la main à tout le monde : point ; il y avait entre l'aristocratie et le peuple une classe de la société que le roi Nasone exécrait particulièrement, c'était la bourgeoisie.

Racontons l'histoire d'un bourgeois sicilien qui voulut absolument devenir gentilhomme. Ceux qui voudront savoir le nom de cet autre M. Jourdain pourront recourir aux *Mœurs siciliennes* de mon spirituel ami Palmieri de Micche, qui voyage depuis une vingtaine d'années dans tous les pays, excepté dans le sien, pour expier l'habitude qu'il a prise d'appeler les choses et les hommes par leur nom. Ce qui fait qu'instruit par son exemple, je tâcherai d'éviter le même inconvénient.

XII

LA BÊTE NOIRE DU ROI NASONE

Il y avait à Fermini, vers l'an de grâce 1798, un jeune homme de seize à dix-sept ans, lequel, comme le cardinal Lecada, ne demandait qu'une chose au ciel : être secrétaire d'État et mourir.

C'était le fils d'un honnête fermier nommé Neodad. Le nom est tant soit peu arabe peut-être, mais nos lecteurs voudront bien se souvenir que la Sicile a été autrefois conquise par les Sarrasins. Puis, comme je l'ai dit, ils peuvent recourir pour les racines à mon ami Palmieri de Micche.

Son père lui avait laissé quelque petite fortune; il résolut d'acheter un costume à la mode, de poudrer ses cheveux, de raser son menton, d'attacher un catogan au collet de son habit, et de venir chercher un titre à Palerme. En conséquence, en vertu de l'axiome « Aide-toi, et Dieu t'aidera, » il commença par changer le nom de Néodad en celui de Soval, quoique à mon avis le premier fût bien plus pittoresque que le second. Il est vrai qu'un peu plus tard, il ajouta à ce nom la particule *de*, ce qui le rendit, sinon plus aristocratique, du moins plus original encore.

Ainsi déguisé, et croyant avoir suffisamment caché sa crasse paternelle sous la poudre à la maréchale, le jeune Soval essaya tout doucettement de se glisser à la cour. Mais Sa Majesté Napolitaine n'avait pas reçu le nom de Nasone pour rien. Elle flaira l'intrus d'une lieue, lui fit fermer les portes des palais royaux et des villas royales, lui laissant toute liberté, au reste, de se promener partout ailleurs que chez lui.

Mais le jeune fermier n'était pas venu à Palerme dans la seule intention de faire admirer sa tournure à la Marine ou sa jambe à la Fiora. Il était venu pour avoir ses entrées à la cour. Il résolut de les avoir à quelque prix que ce fût, et, puisque le roi Nasone les lui refusait de bonne volonté, de les enlever de force.

Il y avait plusieurs moyens pour cela. C'était le moment où le cardinal Ruffo cherchait des hommes de bonne volonté pour l'aider à reconquérir le royaume de Naples, que, comme Charles VII, le roi Nasone perdait le plus gaiement du monde. Le jeune Soval, déjà habitué aux métamorphoses, pouvait changer son habit de seigneur contre une casaque de soldat, comme il avait changé sa veste de fermier contre un habit de seigneur ; il pouvait ajouter à cette casaque un fusil, un sabre, une giberne et aller se faire un nom dans le genre de ceux de Mammone et de Fra-Diavolo. Il ne fallait qu'un peu de courage pour cela; mais une des vertus héréditaires de la famille Neodad était la prudence. Les Calabres sont longues, il pouvait arriver un accident entre Bagnara et Naples. Puis notre héros connaissait le vieux proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur. » Il résolut de rester sous les yeux de ses souverains bien-aimés, afin de demeurer le plus près possible de leur cœur.

Comme nous l'avons dit, c'était le roi Nasone qui était roi, mais c'était la reine Caroline qui régnait. Or, la reine Caroline, qui ne pouvait pas, comme le calife Al Raschid, se déguiser en kalender ou en portefaix pour entrer dans les maisons de ses fidèles sujets et savoir ce qu'on y pensait de son gouvernement, suppléait à cet inconvénient en correspondant avec une foule de gens qui y entraient pour elle, et qui, dans un but tout patriotique, lui rendaient un compte exact des choses qu'elle ne pouvait voir par elle-même. Malheureusement, ce dévouement si louable n'était pas tout à fait désintéressé. En échange de ces petits services, la reine donnait à ceux qui les lui rendaient des appointements plus ou moins élevés sur sa cassette particulière. Le jeune Soval, qui avait une écriture magnifique, un style épistolaire des plus lucides, et pas la moindre vocation pour la carrière militaire, eut, un beau matin, la révélation de l'avenir qui lui était réservé : il sollicita l'honneur d'être reçu surnuméraire, obtint l'objet de sa demande, et, au bout de trois mois, il avait fait preuve d'une si haute intelligence dans le choix des discours, pensées et maximes qu'il recueillait çà et là pour les transmettre à Sa Majesté, qu'il fut définitivement reçu au nombre de ses correspondants.

Le pauvre garçon faillit en perdre la tête de joie ; du moment qu'il correspondait avec la reine, il lui semblait que toute difficulté allait s'aplanir. Il redoubla donc de zèle ; et, comme la nature l'avait doué d'une finesse d'ouïe extrême, il rendait vraiment des services incroyables. Aussi, la reine, qui, toute maîtresse qu'elle était des choses politiques, avait cependant conservé l'habitude de consulter son mari pour les choses d'étiquette, demanda-t-elle pour le jeune Soval ses entrées à la cour. Mais Sa Majesté Napolitaine, en entendant ce nom qui lui était devenu si profondément antipathique, bondit comme un chevreuil relancé par les chiens, et refusa tout net. Ni prières, ni supplications, ni menaces, ne purent rien : l'interdit lancé sur le malheureux Soval fut maintenu.

La restauration de 1799 arriva ; c'était l'époque des punitions, mais c'était aussi celle des récompenses ; le jeune Soval résolut de donner une nouvelle et grande preuve de son dévouement à la famille royale et s'expatria à sa suite. Ce fut alors que, pensant qu'il avait assez fait pour s'accorder à lui-même la récompense qu'on lui refusait, il ajouta un *de* à son nom, sans qu'il y eût, au reste, plus d'empêchement à l'adjonction de cette particule que n'en avait trouvé Alfieri, après avoir créé l'ordre d'Homère, à s'en décorer lui-même chevalier. C'est donc à partir de ce moment, et en même temps que Buonaparte retranchait une lettre à son nom, que notre héros ajoutait deux lettres au sien.

Arrivé à Naples, non seulement l'ex-fermier conserva ses anciennes fonctions près de la reine Caroline ; mais, comme on le comprend bien, ces fonctions acquirent une nouvelle importance ; il en résulta que la reine ne se contenta plus de recevoir de simples lettres, mais permit à Soval de lui faire, dans les grandes occasions, des rapports verbaux. C'était ce que notre héros regardait comme le marchepied infaillible de sa grandeur. En effet, pour conférer avec la reine, il fallait qu'il vînt chez le roi. Il est vrai qu'il entrait, pour ces conférences, par une petite porte dérobée par laquelle on n'introduisait que les familiers du premier ministre Ciaffar ; mais c'était toujours un pas de fait. La question était maintenant de passer par la grande porte au lieu de passer par la petite, et d'entrer de jour au lieu d'entrer de nuit. La reine ne désespérait pas d'obtenir cette faveur du roi. Mais, contre toutes les prévisions de sa protectrice, le pauvre Soval ne put rien intervertir dans l'ordre établi, et sept ans de service s'écoulèrent sans qu'il eût pu une seule fois entrer par la porte de devant.

C'était à désespérer un saint ; aussi, le pauvre garçon se désespéra tout de bon, et, un beau jour que la reine venait de lui porter une nouvelle rebuffade qu'elle avait reçue du roi, il résolut de partir à la manière des chevaliers errants, et de chercher à accomplir de par le monde quelque grande action qui forçât le roi à lui donner une récompense éclatante.

Ce fut vers 1808 que le nouveau don Quichotte se mit à chercher aventure. A cette époque, il n'y avait pas besoin d'aller bien loin pour en trouver ; aussi, à son arrivée à Venise, le pauvre de Soval crut-il enfin avoir rencontré ce qu'il cherchait.

Il y avait à cette époque à Venise une madame S***, Allemande de naissance, mais belle-sœur d'un des plus illustres amiraux de la marine anglaise. Cette dame était prisonnière dans sa maison, gardée à vue et conservée par le gouvernement français comme un précieux otage. Le jeune

de Soval vit dans cette circonstance l'aventure qu'il cherchait, et résolut de tenter l'entreprise.

Ce n'était pas chose facile : si adroit, si souple et si retors que fût le paladin, Napoléon était à cette époque un géant assez difficile à vaincre, et un enchanteur assez rebelle à endormir. Cependant notre héros avait une telle habitude des portes dérobées, qu'à force de tourner autour de la maison de madame S***, il en aperçut une qui donnait sur un des mille petits canaux qui sillonnent Venise. Trois jours après, madame S*** et lui sortaient par cette porte ; le lendemain, ils étaient à Trieste ; trois jours après, à Vienne ; quinze jours après, en Sicile. Comme on doit se le rappeler, c'était en Sicile que se trouvait la cour à cette époque ; Joseph Napoléon étant monté en 1806 sur le trône de Naples.

Le chevalier errant se présenta hardiment à la reine. Cette fois, il ne doutait plus que cette grande porte, si longtemps fermée pour lui, ne s'ouvrît à deux battants. La reine elle-même en eut un instant l'espérance. En effet, son protégé venait d'enlever aux Français une prisonnière d'Etat ; cette prisonnière d'Etat appartenait à l'aristocratie d'Allemagne et était alliée à celle d'Angleterre. La reine se hasarda à demander au roi le titre de marquis pour son libérateur.

Malheureusement, le roi était en ce moment-là de très méchante humeur. Il reçut donc la reine de fort mauvaise grâce, et, au premier mot qu'elle dit de son ambassade, il l'envoya promener avec plus de véhémence qu'il n'avait l'habitude de le faire en pareille occasion. Cette fois, la bourrade avait été si violente, que Caroline exprima tous ses regrets à son protégé, mais lui déclara que c'était la dernière négociation de ce genre qu'elle tenterait près de son auguste époux, et que, s'il se sentait décidément une vocation invincible à être marquis, elle l'invitait à trouver quelque autre canal plus sûr que le sien pour arriver à son marquisat.

Il n'y avait rien à dire : la reine avait fait tout ce qu'elle avait pu. Le pauvre Soval ne lui conserva donc aucun ressentiment de son échec ; bien au contraire, il continua de lui rendre ses services habituels : seulement, cette fois, il partagea son temps entre elle et l'ambassadeur d'Angleterre. L'ambassadeur d'Angleterre était, à cette époque, une grande puissance en Sicile, et Soval espérait obtenir par lui ce qu'il n'avait pu obtenir par la reine. La reine, de son côté, ne fut point jalouse de n'occuper plus que la moitié du temps de son protégé ; on prétendit même que ce fut elle qui lui donna le conseil d'agir ainsi.

Cependant, malgré ce redoublement de besogne et ce surcroît de dévouement, l'aspirant marquis était encore bien loin du but tant désiré ; six ans s'écoulèrent sans que sir William A'Court, ambassadeur d'Angleterre, pût rien obtenir du souverain près duquel il était accrédité. Enfin 1815 arriva.

Ce fut l'époque de la seconde restauration : l'Angleterre en avait fait les dépenses ; or, l'Angleterre ne fait rien pour rien, comme chacun sait ; en conséquence, dès que Ferdinand fut rentré dans sa très fidèle ville de Naples, qui a conservé ce titre malgré ses vingt-six révoltes tant contre ses vice-rois que contre ses rois, l'Angleterre présenta ses comptes par l'organe de son ambassadeur. Sir W. A'Court profita de cette occasion, et, à l'article des titres, cordons et faveurs, il glissa, espérant que l'ensemble seul frapperait le roi et qu'il négligerait les détails, cette ligne de sa plus imperceptible écriture :

« M. de Soval sera nommé marquis. »

Mais l'instinct a des yeux de lynx ; Sa Majesté Napolitaine, qui, comme on le sait, avait la haine des rapports, mémoires, lettres, etc., et qui signait ordinairement tout ce qu'on lui présentait sans rien lire, flaira, dans l'arrêté de comptes que lui présentait la Grande-Bretagne, une odeur de roture qui lui monta au cerveau. Il chercha d'où la chose pouvait venir, et, comme un limier ferme sur sa piste, il arriva droit à l'article concernant le pauvre Soval.

Malheureusement, cette fois, il n'y avait pas moyen de refuser ; mais Ferdinand voulut, puisqu'on le violentait, que la nomination même du futur marquis portât avec elle protestation de la violence. En conséquence, au-dessous du mot *accordé*, il écrivit de sa propre main :

« Mais uniquement pour donner une preuve de la grande considération que le roi de Naples a pour son haut et puissant allié le roi de la Grande-Bretagne. »

Puis il signa, cette fois-ci non pas avec sa griffe, mais avec sa plume ; ce qui fit que, grâce au tremblement dont sa main était agitée, la signature du titre était à peu près indéchiffrable.

N'importe, lisible ou non, la signature était donnée, et Soval était enfin marquis de Soval.

Le fils du pauvre fermier Neodad pensa devenir fou de joie à cette nouvelle ; peu s'en fallut qu'il ne courût en chemise dans les rues de Naples, comme, deux mille ans auparavant, son compatriote Archimède avait fait dans les rues de Syracuse. Quiconque se trouva sur son chemin pendant les trois premiers jours fut embrassé sans miséricorde. Il n'y avait plus pour le bienheureux Soval ni ami ni ennemi : il portait la création tout entière dans son cœur. Comme Jacob Ortis, il eût voulu répandre des fleurs sur la tête de tous les hommes.

A son avis, il n'avait plus rien à désirer ; il n'avait, pensait-il, qu'à se présenter avec son nouveau titre à toutes les portes de Naples, et toutes les portes lui seraient ouvertes. Toutes les portes lui furent ouvertes, effectivement, excepté une seule. Cette porte était celle du palais royal, à laquelle le malheureux frappait depuis vingt ans.

Heureusement, le marquis de Soval, comme on a pu s'en apercevoir dans le cours de cette narration, n'était pas facile à rebuter ; il mit le nouvel affront qu'il venait de recevoir près des vieux affronts qu'il avait reçus, et se creusa la tête pour trouver un moyen d'entrer, ne fût-ce qu'une seule fois en sa vie, dans ce bienheureux palais qui était l'Eden aristocratique auquel il avait éternellement visé.

Le carnaval de l'an de grâce 1816 sembla arriver tout exprès pour lui fournir cette occasion. Le nouveau marquis, qui grâce à la faveur toute particulière dont l'honorait la reine, s'était lié avec ce qu'il y avait de mieux dans l'aristocratie des deux royaumes, proposa à plusieurs jeunes gens de Naples et de Palerme d'exécuter un carrousel sous les fenêtres du palais royal. La proposition eut le plus grand succès, et celui qui avait eu l'idée du divertissement, reçut mission de l'organiser.

Le carrousel fut splendide ; chacun avait fait assaut de magnificence, tout Naples voulut le voir. Il n'y eut qu'une seule personne qu'on ne put jamais déterminer à s'approcher de son balcon : cette personne, c'était le roi.

Sa Majesté Napolitaine avait appris que le directeur de l'œuvre chorégraphique en question était le marquis de Soval, et il n'avait pas voulu voir le carrousel afin de ne pas voir le marquis.

Un autre que notre héros se serait tenu pour battu, il n'en fut point ainsi ; c'était un gaillard qui, pareil au renard de La Fontaine, avait plus d'un tour dans son bissac ; il résolut de mettre son antagoniste royal au pied du mur.

Le soir même du carrousel, il y avait à la cour bal costumé. Or, le carrousel n'avait été inventé que dans le but d'attirer une invitation à son inventeur. Le but ayant été manqué, puisque, le carrousel exécuté, l'invitation n'était pas venue, le marquis proposa à ses compagnons d'envoyer une députation au roi pour le prier d'accorder à *tous* les acteurs de la mascarade la permission d'exécuter, le soir, au bal de la cour, et à pied, le ballet qu'ils avaient exécuté le matin sur la place et à cheval. Comme tous les compagnons du marquis avaient leurs entrées au palais et étaient invités à la soirée royale, ils ne virent aucun inconvénient à la proposition et nommèrent une députation pour la porter au roi. Le marquis aurait bien voulu être de cette députation ; mais, malheureusement, de peur d'éveiller quelques-unes de ces susceptibilités ou de ces jalousies qui ne manquent jamais de surgir en pareil cas, on décida que le sort désignerait les quatre ambassadeurs. Notre héros était dans son mauvais jour : son nom resta au fond du chapeau, si ardente que fût sa prière mentale pour qu'il sortît. Les quatre élus se présentèrent à la porte du palais, qui s'ouvrit aussitôt pour eux, et, sur la simple audition de leurs noms et qualités, furent introduits devant le roi Ferdinand, à qui ils exposèrent le but de leur visite. Ferdinand vit d'où venait le coup ; mais, comme nous l'avons dit, c'était un vrai Saint-Georges pour la parade.

— Messieurs, dit-il, tous ceux d'entre vous à qui la naissance donne entrée chez moi pourront y venir ce soir, soit avec leur costume de carrousel, soit avec tel autre costume qui leur conviendra.

La réponse était claire. Aussi arriva-t-elle directement à son adresse. Le pauvre marquis vit que c'était un parti pris, et que, si fin et si entêté qu'il fût, il avait affaire à plus rusé et à plus tenace que lui. Il perdit courage, et de ce moment ne fit plus aucune tentative pour vaincre la répugnance du roi à son égard. Cette répugnance du roi des lazzaroni ne venait point de l'état qu'avait exercé le pauvre marquis, mais de l'infériorité sociale dans laquelle il était né.

Au reste, si le roi Nasone avait son croquemitaine qu'il ne pouvait voir ni de près ni de loin, il avait d'un autre côté son Jocrisse dont il ne pouvait se passer.

Ce Jocrisse était monseigneur Perelli.

XIII

AUTRES ANECDOTES

Chaque pays a sa queue rouge qui résume dans une seule individualité la bêtise générale de la nation : Milan a Girolamo, Rome a Cassandre, Florence a Stentarelle, Naples a monsignor Perelli.

Monsignor Perelli est l'endosseur de toutes les sottises dites et faites à Naples pendant la dernière moitié du dernier siècle. Pendant cinquante ans qu'il a vécu, monsignor Perelli a défrayé de lazzi, d'anecdotes et de quolibets la capitale et la province, et, depuis quarante ans que monsignor Perelli est mort, comme on n'a encore trouvé personne digne de le remplacer, c'est à lui que l'on continue d'attribuer tout ce qui se dit de mieux en ce genre.

Monsignor Perelli, comme l'indique son titre, avait suivi la carrière de la prélature et était arrivé aux bas rouges, ce qui est une position en Italie ; puis, comme, au bout du compte, il était d'une probité reconnue, il avait été nommé trésorier de Saint-Janvier, place que, ses jocrisseries à part, il occupa honorablement pendant toute sa vie.

Monsignor Perelli était de bonne famille. Aussi, comme nous l'avons dit, était-il parfaitement reçu en cour ; il faut dire qu'aux yeux du roi Ferdinand, comme aux yeux du roi Louis XIV, si un homme eût pu se passer d'aïeux, c'eût été un prêtre. Le pape, souverain temporel de Rome, roi spirituel du monde, n'est le plus souvent qu'un pauvre moine. Mais la question n'est point là. Monsignor Perelli était noble, et le roi Nasone n'avait pas même eu la peine de vaincre à son égard les répugnances que nous lui avons vues à l'endroit du pauvre marquis de Soval.

Aussi Sa Majesté Napolitaine, spirituelle et railleuse de sa nature, avait-elle compris tout de suite le parti qu'elle pourrait tirer d'un homme tel que monsignor Perelli. Comme *le Charivari*, qui, tous les matins, raconte un nouveau bon mot de M. Dupin et une nouvelle réponse fine de M. Sauzet, le roi Ferdinand demandait tous les matins, à son lever :

— Eh bien, qu'a dit hier monsignor Perelli ?

Alors, selon que l'anecdote était plus ou moins bouffonne, le roi, pour tout le reste de la journée, était plus ou moins joyeux. Une bonne histoire sur monsignor Perelli était la meilleure apostille présentée au roi Ferdinand.

Une fois seulement, il arriva à monsignor Perelli de rencontrer plus bête que lui : c'était un soldat suisse. Le roi Ferdinand le fit caporal, le soldat bien entendu.

Un ordre avait été donné par l'archevêque de ne laisser entrer dans les églises que les ecclésiastiques en robe et des sentinelles avaient été placées aux portes des trois cents temples de Naples avec ordre de faire observer cette consigne. Justement, le lendemain même du jour où cette mesure avait été prise, monsignor Perelli sortait du bain en habit court, et n'ayant que son rabat pour le faire distinguer des laïques : soit qu'il ignorât l'ordonnance rendue, soit qu'il se crût exempt de la règle générale, il se présenta, avec la confiance qui lui était naturelle, à la porte de l'église del Carmine.

La sentinelle mit son fusil en travers.

— Qu'est-ce à dire ? demanda monsignor Perelli.

— Vous ne pouvez point entrer, répondit la sentinelle.

— Et pourquoi ne puis-je entrer ?

— Parce que vous n'avez point de robe.

— Comment ! s'écria monsignor Perelli, comment ! je n'ai point de robe ? Que dites-vous donc là ? J'en ai quatre chez moi, dont deux toutes neuves.

— Alors, c'est autre chose, répondit le Suisse ; passez.

Et monsignor Perelli passa malgré l'ordonnance.

Monsignor Perelli eut, un jour, un autre triomphe qui ne fit pas moins de bruit que celui-là. Il éclaircit d'un seul mot un grand point de l'histoire naturelle resté obscur depuis la naissance des âges.

Il y avait réunion de savants aux Studi, et l'on discutait, sous la présidence du marquis Arditi, sur les causes de la salaison de la mer. Chacun avait exposé son système plus ou moins probable ; mais aucun encore n'avait été d'une assez grande lucidité pour que la majorité l'adoptât, lorsque monsignor Perelli, qui assistait comme auditeur à cette intéressante séance, se leva et demanda la parole. Elle lui fut accordée sans difficulté ni retard.

— Pardon, messieurs, dit alors monsignor Perelli, mais il me semble que vous vous écartez de la véritable cause de ce phénomène, qui, à mon avis, est patente. Voulez-vous me permettre de hasarder une opinion ?

— Hasardez, monsignor, hasardez, cria-t-on de toute part.

— Messieurs, reprit monsignor Perelli, une seule question.

— Dites.

— D'où tire-t-on les harengs salés ?

— De la mer.

— N'est-il pas dit dans l'histoire naturelle que ce cétacé se trouve dans les mers, et presque toujours par bandes innombrables ?

— C'est la vérité.

— Eh bien donc, reprit monsignor Perelli satisfait de l'adhésion générale qu'avez-vous besoin de chercher plus loin ?

— C'est juste, dit le marquis Arditi. Personne de nous n'y avait jamais songé : ce sont les harengs salés qui salent la mer.

Et cette lumineuse révélation fut inscrite sur les registres de l'Académie, où l'on peut encore la lire à cette heure, quoique je sois le premier peut-être qui l'aie communiquée au monde savant.

Lors du baptême de son fils aîné, le roi Ferdinand fit un cadeau plus ou moins précieux à chacun de ceux qui assistaient à la cérémonie sainte. Monsignor Perelli obtint dans cette distribution générale une tabatière d'or enrichie du chiffre du roi en diamants.

On comprend qu'une pareille preuve de la magnifique amitié de son roi devint on ne peut plus chère à monsignor Perelli. Aussi cette bienheureuse tabatière était-elle l'objet de son éternelle préoccupation. Il était toujours à la poursuivre des poches de sa veste dans les poches de son habit, et des poches de son habit dans celles de sa veste. Un savant mathématicien calcula, en procédant du connu à l'inconnu, que monsignor Perelli dépensait, par jour et par nuit, quatre heures trente-cinq minutes vingt-trois secondes à chercher ce précieux bijou ; or, comme, pendant les quatre heures trente-cinq minutes et vingt-trois secondes qu'il passait par nuit et par jour à cette recherche, monsignor, ainsi qu'il le disait lui-même, ne vivait pas, c'était autant de secondes, de minutes et d'heures à retrancher de son existence. Il en résulta que, tout compte fait, monsignor Perelli eût vécu dix ans de plus si le roi Ferdinand ne lui eût point donné une tabatière.

Un soir que monsignor Perelli était allé faire sa partie de reversi chez le prince de C..., et que, selon son habitude, le digne prélat avait perdu une partie de sa soirée à s'inquiéter de sa tabatière, il arriva qu'en rentrant chez lui, et en fouillant dans ses poches, monsignor s'aperçut que le bijou était pour cette fois bien réellement disparu. La première idée de monsignor Perelli fut que sa tabatière était restée dans sa voiture. Il appela donc son cocher, lui ordonna de fouiller dans les poches du carrosse, de retourner les coussins, de lever les tapis, enfin de se livrer aux recherches les plus minutieuses. Le cocher obéit ; mais, cinq minutes après, il vint rapporter cette désastreuse nouvelle, que la tabatière n'était pas dans la voiture.

Monsignor Perelli pensa alors que, peut-être, comme les glaces de son carrosse étaient ouvertes, et qu'il avait plusieurs fois passé les mains par les portières, il avait pu dans un moment de distraction, laisser échapper sa tabatière ; elle devait donc, en ce cas, se retrouver sur le chemin suivi pour revenir du palais du prince de C... à la maison qu'occupait monsignor Perelli. Heureusement, il était deux heures du matin, il y avait quelque chance que le bijou perdu n'eût point encore été retrouvé. Monsignor Perelli ordonna à son cocher et à sa cuisinière, qui composaient tout son domestique, de prendre chacun une lanterne et d'explorer les rues intermédiaires, pavé par pavé.

Les deux serviteurs rentrèrent désespérés ; ils n'avaient pas trouvé vestige de tabatière.

Monsignor Perelli se décida alors, quoiqu'il fût trois heures du matin, à écrire au prince de C..., pour qu'il fît immédiatement et par tout son palais chercher le bijou dont l'absence causait au digne prélat de si graves inquiétudes. La lettre était pressante et telle que peut la rédiger un homme sous le coup de la plus vive inquiétude. Monsignor Perelli s'excusait vis-à-vis du prince de l'éveiller à une pareille heure, mais il le priait de se mettre un instant à sa place et de lui pardonner le dérangement qu'il lui causait.

La lettre était écrite, signée et pliée, et il n'y manquait plus que le sceau, lorsqu'en se levant pour aller chercher son cachet, monsignor Perelli sentit quelque chose de lourd qui lui battait le gras de la jambe. Or, comme le docte prélat savait qu'il n'y a point dans ce monde d'effet sans cause, il voulut remonter à la cause de l'effet, et il porta la main à la basque de son habit, c'était la fameuse tabatière qui, par son poids, ayant percé la poche avait glissé dans la doublure, et donnait signe d'existence en chatouillant le mollet de son propriétaire.

La joie de monsignor Perelli fut grande. Cependant, il faut le dire, si sa première pensée fut pour lui-même, la seconde fut pour son prochain : il frémit à l'idée de l'in-

quiétude qu'aurait pu causer sa lettre à son ami le prince de C..., et, pour en atténuer l'effet, il écrivit au-dessous le post-scriptum suivant :

« Mon cher prince, je rouvre ma lettre pour vous dire que vous ne preniez pas la peine de faire chercher ma tabatière. Je viens de la retrouver dans la basque de mon habit. »

Puis il remit l'épître à son cocher en lui ordonnant de la porter à l'instant même au prince de C..., que ses gens réveillèrent à deux heures du matin pour lui remettre, de la part de monsignor Perelli, le message qui lui apprenait à la fois qu'il avait perdu et retrouvé sa tabatière.

Cependant monsignor Perelli avait un avantage sur beaucoup de gens de ma connaissance : c'était une bête et non un sot. Il y avait en lui une certaine conscience de son infirmité d'esprit, d'où il résultait qu'il ne demandait pas mieux que de s'instruire. Aussi, un soir, ayant entendu dire au comte de M... que, vers l'*Ave Maria*, il était malsain de rester à l'air, attendu que le crépuscule tombait à cette heure, la remarque hygiénique lui resta dans la tête et le préoccupa gravement. Monsignor Perelli n'avait jamais vu tomber le crépuscule, et ignorait parfaitement quelle espèce de chose c'était.

Pendant plusieurs jours, il eut des velléités de demander à ses amis quelques renseignements sur l'objet en question ; mais le pauvre prélat était tellement habitué aux railleries qu'éveillaient presque toujours ses demandes et ses réponses, qu'à chaque fois que la curiosité lui ouvrait la bouche, la crainte la lui refermait. Enfin, un jour que son cocher le servait à table :

— Gaetan, mon ami, lui dit-il, as-tu jamais vu tomber le crépuscule ?

— Oh ! oui, monseigneur, répondit le pauvre diable, à qui, comme on le comprend bien, depuis vingt-cinq ans qu'il était cocher, une pareille aubaine n'avait pas manqué ; certainement je l'ai vu.

— Et où tombe-t-il ?

— Partout, monseigneur.

— Mais plus particulièrement ?

— Dame, au bord de la mer.

Le prélat ne répondit rien ; mais il mit à profit le renseignement, et, avant de faire sa sieste, il ordonna que les chevaux fussent attelés à six heures précises.

A l'heure dite, Gaetan vint prévenir son maître que la voiture était prête. Monsignor Perelli descendit son escalier quatre à quatre, tant il était curieux de la chose inconnue qu'il allait voir ; il sauta dans son carrosse, s'y accommoda de son mieux, et donna l'ordre d'aller stationner au bout de la Villa Reale, entre le Boschetto et Mergellina.

Monsignor Perelli demeura à l'endroit indiqué depuis sept heures jusqu'à neuf, regardant de tous ses yeux s'il ne verrait pas tomber ce crépuscule tant désiré ; mais il ne vit rien que la nuit qui venait avec cette rapidité qui lui est toute particulière dans les climats méridionaux. A neuf heures, elle était si obscure, que monsignor Perelli perdit toute espérance de rien voir tomber ce soir-là. D'ailleurs, l'heure indiquée pour la chute était passée depuis longtemps. Il revint donc tout attristé à la maison ; mais il se consola en songeant qu'il serait probablement plus heureux le lendemain.

Le lendemain, à la même heure, même attente et même déception ; mais monsignor Perelli avait, entre autres vertus chrétiennes, une patience développée à un haut degré ; il espéra donc que sa curiosité, trompée déjà deux fois, serait enfin satisfaite la troisième.

Cependant Gaetan ne comprenait rien au nouveau caprice de son maître, qui, au lieu de s'en aller passer sa soirée, comme il en avait l'habitude, chez le prince de C... ou chez le duc de N..., venait s'établir au bord de la mer, et, la tête à la portière, restait aussi attentif que s'il eût été dans sa loge de San-Carlo un jour de grand gala ; et puis Gaetan n'était plus tout à fait un jeune homme, et il craignait beaucoup pour lui l'humidité du soir, dont, assis sur son siége, rien ne le garantissait. Le troisième jour arrivé, il résolut de tirer au clair la cause de ces stations inaccoutumées. En conséquence, au moment où commençait à sonner l'*Ave Maria* :

— Pardon, Excellence, dit-il en se penchant sur son siége de manière à dialoguer plus facilement avec monsignor Perelli, qui se tenait à sa portière les yeux écarquillés dans leur plus grande dimension ; mais puis-je, sans indiscrétion, demander à Votre Excellence ce qu'elle attend ainsi ?

— Mon ami, dit le prélat, j'attends que le crépuscule tombe ; j'ai attendu inutilement hier et avant-hier, je ne l'ai pas vu malgré la grande attention que j'y ai faite ; mais, aujourd'hui, j'espère être plus heureux.

— Peste ! dit Gaetan, il est cependant tombé, et solidement tombé, ces deux jours-ci, Excellence, je vous en réponds !

— Comment ! tu l'as donc vu, toi ?

— Non seulement je l'ai vu, mais je l'ai senti !

— On le sent donc aussi ?

— Je le crois bien qu'on le sent !

— C'est singulier, je ne l'ai ni vu ni senti.

— Et tenez, dans ce moment même...

— Eh bien ?

— Eh bien, vous ne le voyez pas, Excellence ?

— Non.

— Voulez-vous le sentir ?

— Je ne te cache pas que cela me serait agréable.

— Alors, rentrez la tête entièrement dans la voiture.

— M'y voilà.

— Étendez la main hors de la portière.

— J'y suis.

— Plus haut... Encore... Là, bien.

Gaetan prit son fouet et en cingla un grand coup sur la main de monsignor Perelli.

Le digne prélat poussa un cri de douleur.

— Eh bien, l'avez-vous senti ? demanda Gaetan.

— Oui, oui, très bien ! répondit monsignor Perelli. Très bien ; je suis content. Revenons chez nous.

— Cependant, si vous n'étiez pas satisfait, Excellence, continua Gaetan, nous pourrions revenir encore demain.

— Non, mon ami, non, c'est inutile ; j'en ai assez. Merci.

Monsignor porta huit jours sa main en écharpe, racontant son aventure à tout le monde, et assurant que, malgré ses premiers doutes, il en était revenu à l'avis du comte de M..., qui avait dit qu'il était fort malsain de rester dehors tandis que le crépuscule tombait, ajoutant que, si le crépuscule lui était tombé sur le visage au lieu de lui tomber sur la main, il n'y avait pas de doute qu'il n'en fût resté défiguré tout le reste de sa vie.

Malgré sa fabuleuse bêtise, et peut-être même à cause de cela, monsignor Perelli avait l'âme la plus évangélique qu'il fût possible de rencontrer. Toute douleur le voyait compatissant, toute plainte le trouvait accessible. Ce qu'il craignait surtout, c'était le scandale ; le scandale, selon lui, avait perdu plus d'âmes que le péché même. Aussi faisait-il tout au monde pour éviter le scandale. Non pas pour lui ; Dieu merci, monsignor Perelli était un homme de mœurs non seulement pures, mais encore austères. Malheureusement, le bon exemple n'est pas celui que l'on suit avec le plus d'entraînement. Monsignor Perelli avait, dans sa maison même, une jeune voisine et, dans la maison en face de la sienne, un jeune voisin qui donnaient fort à causer à tout le quartier. C'était, la journée durant, et d'une fenêtre à l'autre, les signes les plus tendres, si bien que plusieurs fois les âmes charitables de la rue qu'habitait monsignor Perelli le vinrent prévenir des distractions mondaines que donnait aux esprits réservés cet éternel échange de signaux amoureux.

Monsignor Perelli commença par prier Dieu de permettre que le scandale cessât ; mais, malgré l'ardeur de ses prières, le scandale, loin de cesser, alla toujours croissant. Il s'informa alors des causes qui forçaient les jeunes gens à passer à cet exercice télégraphique un temps qu'ils pouvaient infiniment mieux employer en louant le Seigneur, et il apprit que les coupables étaient deux amoureux que leurs parents refusaient d'unir sous prétexte de disproportion de fortune. Dès lors, au sentiment de réprobation que lui inspirait leur conduite se mêla un grain de pitié que lui inspirait leur malheur ; il alla les trouver l'un après l'autre pour les consoler, mais les pauvres jeunes gens étaient inconsolables ; il voulut obtenir d'eux qu'ils se résignassent à leur sort, comme devaient le faire des chrétiens soumis et des enfants respectueux ; mais ils déclarèrent que le mode de correspondance qu'ils avaient adopté étant le seul qui leur restât après la cruelle séparation dont ils étaient victimes, ils ne renonceraient pour rien au monde à cette dernière consolation, dût-elle mettre en rumeur toute la ville de Naples. Monsignor Perelli eut beau prier, supplier, menacer, il les trouva inébranlables dans leur obstination. Alors, voyant que, s'il ne s'en mêlait pas plus efficacement, les deux malheureux pécheurs continueraient d'être pour leur prochain une pierre d'achoppement, le digne prélat leur offrit, puisqu'ils ne pouvaient se voir ni chez l'un ni chez l'autre pour se dire loin de tous les yeux ce qu'ils étaient forcés de se dire ainsi *coram populo*, de se rencontrer chez lui une heure ou deux tous les jours, à la condition que les portes et les fenêtres de la chambre où ils se rencontreraient seraient fermées, que personne ne connaîtrait leurs rendez-vous, et qu'ils renonceraient entièrement à cette malheureuse correspondance par signes qui mettait en rumeur tout le quartier. Les jeunes gens acceptèrent avec reconnaissance cette évangélique proposition, jurèrent tout ce que monsignor Perelli leur demandait de jurer, et, à la grande édification du quartier, parurent avoir, à compter de ce jour, renoncé à leur fatal entêtement.

Plusieurs mois se passèrent, pendant lesquels monsignor Perelli se félicitait chaque jour davantage de l'expédient in-

génieux qu'il avait trouvé à l'endroit des deux amants, lorsqu'un matin, au moment où il rendait grâces à Dieu de lui avoir inspiré une si heureuse idée, les parents de la jeune fille tombèrent chez monsignor Perelli pour lui demander compte de sa trop grande charité chrétienne. Seulement alors, monsignor Perelli comprit toute l'étendue du rôle qu'il avait joué dans cette affaire. Mais, comme monsignor Perelli était riche, comme monsignor Perelli était la bonté en personne, comme toute chose pouvait s'arranger, au bout du compte, avec une niaiserie de deux ou trois mille ducats, monsignor Perelli dota la jeune pécheresse, à la grande satisfaction du père du jeune homme, de la part duquel venait tout l'empêchement, et qui ne vit plus des lors aucun inconvénient à la recevoir dans sa famille. La chose, grâce à monsignor Perelli, finit donc comme un conte de fées : les deux amants se marièrent, furent constamment heureux, et obtinrent du ciel beaucoup d'enfants.

Maintenant, il me resterait bien une dernière histoire à raconter, qui, à l'heure qu'il est, désopile encore immodérément la rate des Napolitains ; mais l'esprit des nations est chose si différente, que l'on ne peut jamais répondre que ce qui fera pouffer de rire l'une ne fera pas sourciller l'autre. Conduisez Falstaff à Naples, et il y passera incompris ; transplantez Polichinelle à Londres, et il y mourra du spleen. Et puis nous avons une malheureuse langue moderne si bégueule, qu'elle rougit de tout, et même de sa bonne aïeule la langue de Molière et de Saint-Simon, à laquelle je lui souhaiterais cependant de ressembler. Il en résulte que, tout bien pesé, je n'ose point vous raconter l'histoire de monsignor Perelli, laquelle fit néanmoins tant rire le bon roi Nasone, lequel, à coup sûr, avait au moins autant d'esprit que vous et moi en pouvons avoir, soit séparément, soit même ensemble. Et pourtant, elle lui avait été racontée un certain jour où il ne fallait pas moins qu'une pareille histoire pour dérider le front de Sa Majesté. On venait d'apprendre à Naples une nouvelle escapade des Vardarelli.

Comme ces honnêtes bandits m'offrent une occasion de faire connaître le peuple napolitain sous une nouvelle face, et qu'on ne doit négliger, dans un tableau, aucun des détails qui peuvent en augmenter la vérité ou l'effet, disons ce que c'était que les vardarelli.

XIV

LES VARDARELLI

Le peuple est, en général, aux mains des rois ce qu'un couteau bien affilé est aux mains des enfants : il est rare qu'ils s'en servent sans se blesser. La reine Louise de Prusse organisa les sociétés secrètes ; les sociétés secrètes produisirent Sand. La reine Caroline protégea le carbonarisme : le carbonarisme amena la révolution de 1820.

Au nombre des premiers carbonari reçus, se trouvait un Calabrais nommé Gaetano Vardarelli. C'était un de ces hommes d'Homère, possédant toutes les qualités de la primitive nature, aux muscles de lion, aux jambes de chamois, à l'œil d'aigle. Il avait d'abord servi sous Murat ; car Murat, dans le projet qu'il conçut un instant de se faire roi de toute l'Italie, avait calculé que le carbonarisme lui serait en ce cas un puissant levier ; puis, s'apercevant bientôt qu'il fallait un autre bras et surtout un autre génie que le sien pour diriger un pareil moteur, Murat, de protecteur des carbonari qu'il était, s'en fit bientôt le persécuteur. Gaetano Vardarelli alors déserta et se retira dans la Calabre, au sein de ses montagnes maternelles, où il croyait qu'aucun pouvoir humain ne serait assez hardi pour le poursuivre.

Vardarelli se trompait : Murat avait alors parmi ses généraux un homme d'une bravoure inouïe, d'une persévérance stoïque, d'une inflexibilité suprême ; un homme comme Dieu en envoie pour les choses qu'il veut détruire ou élever : cet homme, c'était le général Manhès.

Parcourez la Calabre de Reggio à Pæstum : tout individu possédant un ducat et un pied de terrain vous dira que la paisible jouissance de ce pied de terrain et de ce ducat, c'est au général Manhès qu'il la doit. En échange, quiconque ne possède pas, ou désire posséder le bien des autres, a le général Manhès en exécration.

Vardarelli fut donc forcé, comme les autres, de se courber sous la main de fer du terrible proconsul. Traqué de vallée en vallée, de forêt en forêt, de montagne en montagne, il recula, pied à pied, mais enfin il recula ; puis, un beau jour, acculé à Scylla, il fut forcé de traverser le détroit et d'aller demander du service au roi Ferdinand.

Vardarelli avait vingt-six ans ; il était grand, il était fort, il était brave. On comprit qu'il ne fallait pas mépriser un pareil homme, on le fit sergent de la garde sicilienne. C'est avec ce grade et dans cette position que Vardarelli rentra à Naples en 1815, à la suite du roi Ferdinand.

Mais c'était une position bien secondaire que celle de sergent pour un homme du caractère dont était Gaetano Vardarelli. Toute son espérance, s'il continuait sa carrière militaire, était d'arriver au grade de sous-lieutenant ; et cette espérance, le jeune ambitieux n'eut pas même voulu l'accepter comme un pis aller. Après avoir balancé quelque temps, il fit donc ce qu'il avait déjà fait ; il déserta le service du roi Ferdinand, comme il avait déserté celui du roi Joachim, et, la première comme la seconde fois, il s'enfuit dans la Calabre, sentant, comme Antée, sa force s'accroître à chaque fois qu'il touchait sa mère.

Là, il fit appel à ses anciens compagnons. Deux de ses frères, et une trentaine de bandits errants et dispersés y répondirent. La petite troupe réunie élit Gaetano Vardarelli pour son chef, s'engageant à lui obéir passivement, et lui reconnaissant sur tous le droit de vie et de mort. D'esclave qu'il était à la ville, Vardarelli se retrouva donc roi dans la montagne, et roi d'autant plus à craindre que le terrible général Manhès n'était plus là pour le détrôner.

Vardarelli procéda selon la vieille rubrique, grâce à laquelle les bandits ont toujours fait de si bonnes affaires en Calabre et à l'Opéra-Comique, c'est-à-dire qu'il se proclama le grand régularisateur des choses de ce monde, et que, joignant l'effet aux paroles, il commença le nivellement social qu'il rêvait, en complétant le nécessaire aux pauvres avec le superflu dont il débarrassait les riches. Quoique ce système soit un peu bien connu, il est juste de dire qu'il ne s'use jamais. Il en résulta donc qu'il s'attacha au nom de Vardarelli une popularité et une terreur grâce auxquelles il ne tarda pas à être connu du roi Ferdinand lui-même.

Le roi Ferdinand, qui venait d'être réintégré sur son trône, trouvait naturellement que le monde ne pouvait pas aller mieux qu'il n'allait, et appréciait assez médiocrement tout réformateur qui essayait de tailler au globe une nouvelle facette ; il résulta de cette opinion bien arrêtée chez lui, que Vardarelli lui apparut tout bonnement comme un brigand à pendre, et qu'il ordonna qu'il fût pendu.

Mais, pour pendre un homme, il faut trois choses : une corde, une potence et un pendu. Quant au bourreau, il est inutile de s'en inquiéter, cela se trouve toujours et partout.

Les agents du roi avaient la corde et la potence, ils étaient à peu près sûrs de trouver le bourreau ; mais il leur manquait la chose principale : l'homme à pendre.

On se mit à courir après Vardarelli ; mais, comme il savait parfaitement dans quel but philanthropique on le cherchait, il n'eut garde de se laisser rejoindre. Il y a plus : comme il avait fait son éducation sous le général Manhès, c'était un gaillard qui connaissait à fond son jeu de cache-cache. Il en donna donc tant et plus à garder aux troupes napolitaines, ne se trouvant jamais où on s'attendait à le rencontrer, se montrant partout où on ne l'attendait pas, s'échappant comme une vapeur et revenant comme un orage.

Rien ne réussit comme le succès. Le succès est l'aimant moral qui attire tout à lui. La troupe de Vardarelli, qui ne montait d'abord qu'à vingt-cinq ou trente personnes, fut bientôt doublée : Vardarelli devint une puissance.

Ce fut une raison de plus pour l'anéantir : on fit des plans de campagne contre lui, on doubla les troupes envoyées à sa poursuite, on mit sa tête à prix, tout fut inutile. Autant eût valu mettre au ban du royaume l'aigle et le chamois, ses compagnons d'indépendance et de liberté.

Et cependant, chaque jour, on entendait raconter quelque prouesse nouvelle qui indiquait dans le fugitif un redoublement d'adresse ou un surcroît d'audace. Il venait jusqu'à deux ou trois lieues de Naples, comme pour narguer le gouvernement. Une fois, il organisa une chasse dans la forêt de Persano, comme aurait pu le faire le roi lui-même, et, comme il était excellent tireur, il demanda ensuite aux gardes, qu'il avait forcés de le suivre et de le seconder, s'ils avaient vu leur auguste maître faire de plus beaux coups que lui.

Une autre fois, c'était le prince de Lesorano, le colonel Calcedonio Casella et le major Delponte qui chassaient eux-mêmes avec une dizaine d'officiers et une vingtaine de piqueurs dans une forêt à quelques lieues de Bari, quand tout à coup le cri : *Vardarelli ! Vardarelli !* se fit entendre. Chacun alors de fuir le plus vite possible, et dans la direction où il se trouvait. Bien en prit aux chasseurs de fuir ainsi, car tous eussent été pris, tandis que, grâce à la vitesse de leurs chevaux habitués à courre le cerf, un seul tomba entre les mains des bandits.

C'était le major Delponte : les bandits jouaient de malheur, ils avaient fait prisonnier un des plus braves, mais aussi un des plus pauvres officiers de l'armée napolitaine. Lorsque Vardarelli demanda au major Delponte mille ducats de rançon pour l'indemniser de ses frais d'expédition, le major Delponte lui fit des cornes en lui disant qu'il le défiait

bien de lui faire payer une seule obole. Vardarelli menaça Delponte de le faire fusiller si la somme n'était pas versée à une époque qu'il fixa. Mais Delponte lui répondit que c'était du temps perdu que d'attendre, et que, s'il avait un conseil à lui donner, c'était de le faire fusiller tout de suite.

Vardarelli en eut un instant la velléité ; mais il songea que plus Delponte faisait bon marché de sa vie, plus Ferdinand devait y tenir. En effet, à peine le roi eut-il appris que le brave major était entre les mains des bandits, qu'il ordonna de payer sa rançon sur ses propres deniers. En conséquence, un matin, Vardarelli annonça au major Delponte que, sa rançon ayant été exactement et intégralement payée, il était parfaitement libre de quitter la troupe et de diriger ses pas vers le point de la terre qui lui agréait le plus. Le major Delponte ne comprenait pas quelle était la main généreuse qui le délivrait ; mais, comme, quelle qu'elle fût, il était fort disposé à profiter de sa libéralité, il demanda son cheval et son sabre, qu'on lui rendit, se mit en selle avec un flegme parfait, et s'éloigna au petit pas en sifflotant un air de chasse, ne permettant pas que sa monture fît un pas plus vite que l'autre, tant il tenait à ce qu'on ne pût pas même supposer qu'il avait peur.

Mais le roi, pour s'être montré magnifique à l'endroit du major, n'en avait pas moins juré l'extermination des bandits qui l'avaient forcé de traiter de puissance à puissance avec eux. Un colonel, je ne sais plus lequel, qui l'avait entendu jurer ainsi, fit à son tour le serment, si on voulait lui confier un bataillon, de ramener Vardarelli, ses deux frères et les soixante hommes qui composaient sa troupe, pieds et poings liés, dans les cachots de la Vicaria. L'offre, bien entendu, fut acceptée avec empressement ; le ministre de la guerre mit cinq cents hommes à la disposition du colonel, et le colonel et sa petite troupe se mirent en quête de Vardarelli et de ses compagnons.

Vardarelli avait des espions trop dévoués pour ne pas être prévenu à temps de l'expédition qui s'organisait. Il y a plus : en apprenant cette nouvelle, lui aussi, il avait fait un serment : celui de guérir à tout jamais le colonel, qui s'était si aventureusement voué à sa poursuite, d'un second élan patriotique dans le genre du premier.

Il commença donc par faire courir le pauvre colonel par monts et par vaux, jusqu'à ce que lui et sa troupe fussent sur les dents ; puis, lorsqu'il les vit tels qu'il le désirait, il leur fit, à deux heures du matin, donner une fausse indication : le colonel prit le renseignement pour or en barre, et partit à l'instant même afin de surprendre Vardarelli, qu'on lui avait assuré être, lui et sa troupe, dans un petit village situé à l'extrémité d'une gorge si étroite, qu'à peine y pouvait-on passer quatre hommes de front. Quelques âmes charitables, qui connaissaient les localités, firent bien au brave colonel quelques observations ; mais il était tellement exaspéré, qu'il ne voulut entendre à rien, et partit dix minutes après avoir reçu l'avis.

Le colonel fit une telle diligence, qu'il dévora près de quatres lieues en deux heures, de sorte qu'à l'aube du jour il se trouva sur le point d'entrer dans la gorge de l'autre côté de laquelle il devait surprendre les bandits. Quand il fut arrivé là, l'endroit lui parut si effroyablement propice à une embuscade, qu'il envoya vingt hommes explorer le chemin, tandis qu'il faisait halte avec le reste de son bataillon ; mais, au bout d'un quart d'heure, les vingt hommes revinrent, en annonçant qu'ils n'avaient rencontré âme qui vive.

Le colonel n'hésita donc plus et s'engagea dans la gorge, lui et ses cinq cents hommes ; mais, au moment où cette gorge s'élargissait, pareille à une espèce d'entonnoir, entre deux défilés, le cri *Vardarelli ! Vardarelli !* se fit entendre comme s'il tombait des nuages, et le pauvre colonel, levant la tête, vit toutes les crêtes de rocher garnies de brigands qui le couchaient en joue, lui et sa troupe. Cependant il ordonna de se former en peloton ; mais Vardarelli cria d'une voix terrible :

— A bas les armes, ou vous êtes morts !

A l'instant même les bandits répétèrent le cri de leur chef, puis l'écho répéta le cri des bandits : de sorte que les soldats, qui n'avaient pas fait le même serment que leur colonel et qui se croyaient entourés d'une troupe trois fois plus nombreuse que la leur, jetèrent à qui mieux mieux qu'ils se rendaient, malgré les exhortations, les prières et les menaces de leur malheureux chef.

Aussitôt, Vardarelli, sans abandonner sa position, ordonna aux soldats de mettre leurs fusils en faisceaux, ordre qu'ils exécutèrent à l'instant même ; puis il leur signifia de se séparer en deux bandes et de se rendre chacun à un endroit indiqué, nouvel ordre auquel ils obéirent avec la même ponctualité qu'ils avaient fait pour la première manœuvre. Enfin, laissant une vingtaine de bandits en embuscade, il descendit avec le reste de ses hommes, et, leur ordonnant de se ranger en cercle autour des faisceaux, il les invita à mettre les armes de leurs ennemis hors d'état de leur nuire momentanément par le même moyen qu'avait employé Gulliver pour éteindre l'incendie du palais de Lilliput.

C'est le récit de cet événement qui avait mis le roi de si mauvaise humeur, qu'il ne fallut pas moins que l'anecdote nouvelle dont monsignor Perelli était le héros pour le lui faire oublier.

On comprend que cette nouvelle frasque ne remit pas don Gaetano dans les bonnes grâces du gouvernement. Les ordres les plus sévères furent donnés à son égard ; seulement, dès le lendemain, le roi, qui était homme de trop joyeux esprit pour garder rancune à Vardarelli d'un si bon tour, racontait en riant à gorge déployée l'aventure à qui voulait l'entendre ; de sorte que, comme il y a toujours foule pour entendre les aventures que veulent bien raconter les rois, le pauvre colonel n'osa, de trois ans, remettre le pied dans la capitale.

Mais le général qui commandait en Calabre prit la chose d'une façon bien autrement sérieuse que ne l'avait fait le roi. Il jura que, quel que fût le moyen qu'il dût employer, il exterminerait les vardarelli depuis le premier jusqu'au dernier. Il commença par les poursuivre à outrance ; mais, comme on s'en doute bien, cette poursuite ne fut qu'un jeu de barres pour les bandits. Ce que voyant, le général commandant proposa à leur chef un traité par lequel lui et les siens entreraient au service du gouvernement. Soit que les conditions fussent trop avantageuses pour être refusées, soit que Gaetano se lassât de cette vie de dangers sans fin et d'éternel vagabondage, il accepta les propositions qui lui étaient faites, et le traité fut rédigé en ces termes :

« Au nom de la très sainte Trinité !

« Art. 1er. Il sera octroyé pardon et oubli aux méfaits des vardarelli et de leurs partisans.

« Art. 2. La bande des vardarelli sera transformée en compagnie de gendarmes.

« Art. 3. La solde du chef Gaetano Vardarelli sera de quatre-vingt-dix ducats par mois ; celle de chacun de ses trois lieutenants, de quarante-cinq ducats, et celle de chaque homme de la compagnie, de trente. Elle sera payée au commencement de chaque mois et par anticipation (1).

« Art. 4. La susdite compagnie jurera fidélité au roi entre les mains du commissaire royal ; ensuite, elle obéira aux généraux qui commandent dans les provinces, et sera destinée à poursuivre les malfaiteurs dans toutes les parties du royaume.

« Naples, 6 juillet 1817. »

Les conditions ci-dessus rapportées furent immédiatement mises à exécution de part et d'autre ; les vardarelli changèrent de nom et d'uniforme, touchèrent d'avance, comme ils en étaient convenus, le premier mois de leurs appointements ; en échange de quoi, ils se mirent à la poursuite des bandits qui désolaient la Capitanate, ne leur laissant ni paix ni relâche, tant ils connaissaient toutes les ruses du métier ; si bien qu'au bout de quelque temps, on pouvait s'en aller de Naples à Reggio sa bourse à la main.

Mais ce n'était pas là précisément le but que s'était proposé le général ; il avait contre les vardarelli, à cause de l'histoire du colonel, une vieille dent que vint encore corroborer la promptitude avec laquelle les nouveaux gendarmes avaient exécuté au nombre de cinquante ou soixante seulement, des choses qu'avant eux des compagnies, des bataillons, des régiments et jusqu'à des corps d'armée avaient entreprises en vain. Il fut donc résolu que, maintenant que les vardarelli avaient débarrassé la Capitanate et les Calabres des brigands qui les infestaient, on débarrasserait le royaume des vardarelli.

Mais c'était chose plus facile à entreprendre qu'à exécuter, et probablement toutes les troupes que le général avait sous ses ordres, réunies ensemble, n'eussent pas pu y parvenir, si les bandits gendarmisés eussent eu le moindre soupçon de ce qui se tramait contre eux. Mais, à défaut de soupçons positifs, ils étaient doués d'un instinct de défiance qui ne leur permettait pas de donner la moindre prise à leurs ennemis, et près d'une année se passa sans que le général trouvât moyen de mettre à exécution son projet exterminateur.

Mais le général trouva des alliés dans les anciens amis des ex-brigands. Un homme de Porto-Canone, dont Gaetano Vardarelli avait enlevé la sœur, vint le trouver, et, lui racontant les causes de haine qu'il avait contre les vardarelli, lui offrit de le débarrasser au moins de Gaetano Vardarelli et de ses deux frères. L'offre était trop selon les désirs du général pour qu'il hésitât un instant à l'accepter. Il offrit à l'homme qui venait lui faire cette proposition

(1) Ces différents appointements correspondaient à la solde des colonels, des capitaines et des lieutenants.

une somme d'argent considérable ; mais celui-ci, tout en acceptant pour ses compagnons, refusa pour lui-même, disant que c'était du sang et non de l'or qu'il lui fallait ; que, quant aux compagnons qu'il comptait s'adjoindre dans cette expédition, il s'informerait de ce qu'ils demandaient pour le seconder, et qu'il rendrait compte de leurs exigences au général, qui traiterait directement avec eux.

Quelles furent ces exigences ? Nul historien ne l'a dit. Ce qui fut donné, ce qui fut reçu, on l'ignore. Ce qu'on sait seulement, ce sont les faits qui s'accomplirent à la suite de cet entretien.

Un jour, les vardarelli, se croyant au milieu d'amis sûrs, stationnaient, pleins de confiance et d'abandon, sur la place d'un petit village de la Pouille nommé Uriri. Tout à coup, et sans que rien au monde eût pu faire présager une pareille agression, une douzaine de coups de feu partirent d'une des maisons situées sur la place, et, de cette seule décharge, Gaetano Vardarelli, ses deux frères et six bandits tombèrent morts. Aussitôt, les autres, ne sachant pas à quel nombre d'ennemis ils avaient affaire, et soupçonnant qu'ils étaient enveloppés d'une vaste trahison, sautèrent sur leurs chevaux, dont ils ne s'éloignaient jamais, et disparurent en un clin d'œil comme une volée d'oiseaux effarouchés.

Aussitôt que la place fut vide et qu'il n'y eut plus que les morts, l'homme qui était allé trouver le général sortit le premier de la maison d'où était parti le feu, s'avança vers Gaetano Vardarelli, et, tandis que ses compagnons dépouillaient les autres cadavres, s'emparant de leurs armes et de leur ceinture, lui se contenta de tremper ses deux mains dans le sang de son ennemi, et, après s'en être barbouillé le visage :

— Voici la tache lavée, dit-il.

Et il se retira sans rien prendre du pillage commun, sans rien accepter de la récompense promise.

Cependant, ce n'était point assez : Gaetano Vardarelli, ses deux frères et six de ses compagnons étaient morts, c'est vrai ; mais quarante autres étaient encore vivants et pouvaient, en reprenant leur ancien métier et en élisant de nouveaux chefs, donner infiniment de fil à retordre à Son Excellence le général commandant. Celui-ci résolut donc de continuer à jouer le rôle d'ami, et donna l'ordre que les meurtriers d'Uriri fussent arrêtés. Comme ces derniers ne s'attendaient à rien de pareil, la chose ne fut pas difficile ; on s'empara d'eux à l'improviste et sans qu'ils essayassent la moindre résistance ; on les jeta en prison, et l'on cria bien haut qu'on allait leur faire leur procès, et que prompte et sévère vengeance serait tirée du crime qu'ils avaient commis.

Il pouvait y avoir du vrai dans tout cela ; aussi les fugitifs se laissèrent-ils prendre au piège. Comme il était notoire qu'à la tête des meurtriers se trouvait le frère de la jeune fille outragée par Gaetano Vardarelli, on crut généralement dans la troupe que cet assassinat était le résultat d'une vengeance particulière ; de sorte que, lorsque les malheureux qui s'étaient sauvés virent leurs assassins arrêtés et entendirent répéter de tous côtés que leur procès se poursuivait avec ardeur, ils n'eurent aucune idée que le général fût pour quelque chose dans cette trahison. D'ailleurs, eussent-ils conçu quelque doute, qu'une lettre qu'ils reçurent de lui les eût fait évanouir : il leur écrivait que le traité du 6 juillet restait toujours sacré, et les invitait à se choisir d'autres chefs en remplacement de ceux qu'ils avaient eu le malheur de perdre.

Comme ce remplacement était urgent, les vardarelli procédèrent immédiatement à la nomination de leurs nouveaux officiers, et, à peine l'élection achevée, ils prévinrent le général que ses instructions étaient suivies. Alors, ils reçurent une seconde lettre qui les convoquait à une revue dans la ville de Foggia. Cette lettre leur recommandait, entre autres choses importantes, de venir tous tant qu'ils étaient, afin qu'on ne pût douter que les élections faites ne fussent le résultat positif d'un scrutin unanime et incontestable.

A la lecture de cette lettre, une longue discussion s'éleva entre les vardarelli ; la majorité était d'avis qu'on se rendît à la revue ; mais une faible minorité s'opposait à cette proposition : selon elle, c'était un nouveau guet-apens dressé pour exterminer le reste de la troupe. Les vardarelli avaient le droit de nomination entre eux ; c'était chose incontestée et qui, par conséquent, n'avait besoin d'aucune sanction gouvernementale ; on ne pouvait donc les convoquer que dans quelque sinistre dessein. C'était du moins l'avis de huit d'entre eux, et, malgré les sollicitations de leurs camarades, ces huit clairvoyants refusèrent de se rendre à Foggia ; le reste de la troupe, qui se composait de trente et un hommes et d'une femme qui avait voulu accompagner son mari, se trouva sur la place de la ville au jour et à l'heure dits.

C'était un dimanche ; la revue était solennellement annoncée, de sorte que la place publique était encombrée de curieux. Les vardarelli entrèrent dans la ville avec un ordre parfait, armés jusqu'aux dents, mais sans donner aucun signe d'hostilité. Au contraire, en arrivant sur la place, ils levèrent leurs sabres, et d'une voix unanime firent entendre le cri de Vive le roi ! A ce cri, le général parut sur son balcon pour saluer les arrivants, tandis que l'aide de camp de service descendait pour les recevoir.

Après force compliments sur la beauté de leurs chevaux et le bon état de leurs armes, l'aide de camp invita les vardarelli à défiler sous le balcon du général, manœuvre qu'ils exécutèrent avec une précision qui eût fait honneur à des troupes réglées. Puis, cette évolution exécutée, ils vinrent se ranger sur la place, où l'aide de camp les invita à mettre pied à terre et à se reposer un instant, tandis qu'il porterait au général la liste des trois nouveaux officiers.

L'aide de camp venait de rentrer dans la maison d'où il était sorti ; les vardarelli, la bride passée au bras, se tenaient près de leurs chevaux, lorsqu'une grande rumeur commença à circuler dans la foule ; puis à cette rumeur succédèrent des cris d'effroi, et toute cette masse de curieux commença d'aller et de venir comme une marée. Par toutes les rues aboutissant à la place, des soldats napolitains s'avançaient en colonnes serrées. De tous côtés les vardarelli étaient cernés.

Aussitôt, reconnaissant la trahison dont ils étaient victimes, les vardarelli sautèrent sur leurs chevaux et tirèrent leurs sabres ; mais au même instant, le général ayant ôté son chapeau, ce qui était le signal convenu, le cri « Ventre à terre ! » retentit ; et tous les curieux ayant obéi à cette injonction dont ils comprenaient l'importance, les feux des soldats se croisèrent au-dessus de leurs têtes, et neuf vardarelli tombèrent de leurs chevaux, tués ou blessés à mort. Ceux qui étaient restés debout, comprenant alors qu'il n'y avait pas de quartier à attendre, se réunirent, sautèrent à bas de leurs chevaux, et, armés de leurs carabines, s'ouvrirent en combattant un passage jusqu'aux ruines d'un vieux château dans lesquelles ils se retranchèrent. Deux seulement, se confiant à la vitesse de leur monture, fondirent tête baissée sur le groupe de soldats qui leur parut le moins nombreux, et, faisant feu à bout portant, profitèrent de la confusion que causait dans les rangs leur décharge, qui avait tué deux hommes, pour passer à travers les baïonnettes et s'échapper à fond de train. La femme, aussi heureuse qu'eux, dut la vie à la même manœuvre, opérée sur un autre point, et s'éloigna au grand galop, après avoir déchargé ses deux pistolets.

Tous les efforts se réunirent aussitôt sur les vingt vardarelli restants, lesquels, comme nous l'avons dit, s'étaient réfugiés dans les ruines d'un vieux château. Les soldats, s'encourageant les uns les autres, s'avancèrent, croyant que ceux qu'ils poursuivaient allaient leur disputer les approches de leur retraite ; mais, au grand étonnement de tout le monde, ils parvinrent jusqu'à la porte sans qu'il y eût un seul coup de fusil tiré. Cette impunité les enhardit ; on attaqua la porte à coups de hache et de levier, la porte céda ; les soldats se précipitèrent alors dans la cour du château, se répandirent dans les corridors, parcourant les appartements ; mais, à leur grand étonnement, tout était désert ; les vardarelli avaient disparu.

Les assaillants furetèrent une heure dans tous les coins et recoins de la vieille masure ; enfin ils allaient se retirer, convaincus que les vardarelli avaient trouvé quelque moyen, connu d'eux seuls, de regagner la montagne, lorsqu'un soldat, qui s'était approché du soupirail d'un cellier, et qui se penchait pour regarder dans l'intérieur, tomba percé d'un coup de feu.

Les vardarelli étaient découverts, mais les poursuivre dans leur retraite n'était pas chose facile. Aussi résolut-on, au lieu de chercher à les y forcer, d'employer un autre moyen, plus lent mais plus sûr : on commença par rouler une grosse pierre contre le soupirail. Sur cette pierre on amassa toutes celles que l'on put trouver ; on laissa un piquet d'hommes avec leurs armes chargées pour garder cette issue ; puis, faisant un détour, on commença par jeter des fagots enflammés contre la porte du cellier, que les vardarelli avaient fermée en dedans, et sur ces fagots enflammés, tout le bois et toutes les matières combustibles que l'on put trouver ; de sorte que l'escalier ne fut bientôt qu'une immense fournaise, et que, la porte ayant cédé à l'action du feu, l'incendie se répandit comme un torrent dans ce souterrain où les vardarelli s'étaient réfugiés. Cependant, un profond silence régnait encore dans le cellier. Bientôt deux coups de fusil partirent : c'étaient deux frères qui, ne voulant pas tomber vivants aux mains de leurs ennemis, s'étaient embrassés et avaient à bout portant déchargé leurs fusils l'un sur l'autre. Un instant après, une troisième explosion se fit entendre : c'était un bandit qui se jetait volontairement au milieu des flammes et dont la giberne sautait. Enfin, les dix-sept bandits restants, voyant qu'il n'y avait plus pour eux aucune chance de salut, et se voyant près d'être asphyxiés, demandèrent à se rendre. Alors, on déblaya le soupirail, et on les en tira les uns après les autres, et, à mesure qu'ils en sortaient, on leur liait les pieds et les

mains. Une charrette que l'on amena ensuite les transporta tous dans les prisons de la ville.

Quant aux huit qui n'avaient pas voulu venir à Foggia et aux deux qui s'étaient échappés, ils furent chassés comme des bêtes fauves, traqués de caverne en caverne. Les uns furent tués ou débusqués comme des chevreuils, les autres furent livrés par leurs hôtes, les autres enfin se rendirent d'eux-mêmes ; si bien qu'au bout d'un an, tous les vardarelli étaient morts ou prisonniers.

Il n'y eut que la femme qui s'était sauvée un pistolet de chaque main qui disparut, sans qu'on la revît jamais, ni morte ni vivante.

Lorsque le roi apprit cet événement, il entra dans une grande colère : c'était la seconde fois qu'on violait sans l'en prévenir un traité, non pas signé par lui, mais fait en son nom. Or, il savait que l'inexorable histoire enregistre presque toujours les faits sans se donner la peine d'en rechercher les causes, et que, tout au contraire de ce qui se passe dans notre monde, où ce sont les ministres qui sont responsables des fautes du roi, c'est le roi qui, dans l'autre, est responsable des fautes de ses ministres.

Mais on lui répéta tant, et de tant de côtés que c'était une action louable que d'avoir exterminé cette méchante race des vardarelli, qu'il finit par pardonner à ceux qui avaient ainsi abusé de son nom.

Il est vrai que, quelque temps après, arriva la révolution de 1820 qui amena avec elle bien d'autres préoccupations que celle de savoir si on avait plus ou moins exactement tenu un traité fait avec des bandits. Pour la troisième fois, Ferdinand rentra au bout de deux ans d'absence, au milieu des cris de joie de son peuple, qui le chassait sans cesse et qui ne pouvait vivre sans lui.

Malheureusement pour les Napolitains, cette troisième restauration fut de courte durée. Le soir du 31 janvier 1825, le roi se coucha après avoir fait sa partie de jeu et avoir dit ses prières accoutumées. Le lendemain, comme, à dix heures du matin, il n'avait pas encore sonné, on entra dans sa chambre, et on le trouva mort.

A l'ouverture de son testament, dans lequel il recommande à son fils François de continuer les aumônes qu'il avait l'habitude de faire, on trouva que ces aumônes montaient par ans à vingt-quatre mille ducats.

Il avait vécu soixante-seize ans, il en avait régné soixante-cinq ; il avait vu passer sous son long règne trois générations d'hommes, et, malgré trois révolutions et trois restaurations, il mourait le roi le plus populaire que Naples eût jamais eu.

Aussi le peuple chercha-t-il dans la mort imprévue de son roi bien-aimé une cause surnaturelle. Or, pour des hommes d'imagination comme sont les Napolitains, rien n'est difficile à trouver. Voici ce que l'on découvrit.

Le roi Ferdinand, comme on a pu le voir, n'était pas exempt de certains préjugés. Depuis quinze ans, il était persécuté par le chanoine Ojori, qui le tourmentait pour obtenir une audience de lui et lui présenter je ne sais quel livre dont il était l'auteur. Ferdinand avait toujours refusé, et, malgré les instances du postulant, avait constamment tenu bon. Enfin, le 2 janvier 1825, vaincu par les prières de tous ceux qui l'entouraient, il accorda pour le lendemain cette audience si longtemps reculée. Le matin, le roi eut quelque velléité de partir pour Caserte et de rejeter sur une chasse, excuse qui lui paraissait toujours valable, l'impolitesse qu'il avait si grande envie de faire au bon chanoine ; mais on l'en dissuada : il resta donc à Naples, reçut dom Ojori, lequel demeura deux heures avec lui et le quitta en lui laissant son livre.

Le lendemain, comme nous l'avons dit, le roi Ferdinand était mort.

Les médecins déclarèrent d'une voix unanime que c'était d'une attaque d'apoplexie foudroyante ; mais le peuple n'en crut pas un mot. Ce qui fut la véritable cause de sa mort, selon le peuple, ce fut cette audience qu'il donna si à contre-cœur au chanoine Ojori.

Le chanoine Ojori était, avec le prince de***, le plus terrible *jettatore* de Naples. Nous dirons dans un prochain chapitre ce que c'est que la *jettatura*.

XV

LA JETTATURA

Naples, comme toutes les choses humaines, subit l'influence d'une double force qui régit sa destinée : elle a son mauvais principe qui la poursuit, et son bon génie qui la garde ; elle a son Arimane qui la menace, et son Oromaze qui la défend ; elle a son démon qui veut la perdre, elle a son patron qui espère la sauver.

Son ennemie, c'est la jettatura ; son protecteur, c'est saint Janvier.

Si saint Janvier n'était pas au ciel, il y a longtemps que la jettatura aurait anéanti Naples ; si la jettatura n'existait pas sur la terre, il y a longtemps que saint Janvier aurait fait de Naples la reine du monde.

Car la jettatura n'est pas une invention d'hier ; ce n'est pas une croyance du moyen âge ; ce n'est pas une superstition du Bas-Empire : c'est un fléau légué par l'ancien monde au monde moderne : c'est une peste que les chrétiens ont héritée des gentils, c'est une chaîne qui passe à travers les âges, et à laquelle chaque siècle ajoute un anneau.

Les Grecs et les Romains connaissaient la jettatura : les Grecs l'appelaient *alexiana*, les Romains *fascinum*.

La jettatura est née dans l'Olympe ; c'est un fléau d'assez bonne maison, comme on voit. Maintenant, à quelle occasion elle prit naissance, le voici :

Vénus, sortie de la mer depuis la veille, venait de prendre place parmi les dieux ; son premier soin avait été de se choisir un adorateur parmi cette auguste assemblée : Bacchus avait obtenu la préférence, Bacchus était heureux.

Toute déesse qu'elle était, Vénus se trouvait soumise aux lois de la nature comme une simple femme ; en sa qualité d'immortelle, elle était destinée à les accomplir plus longtemps et plus souvent, voilà tout. Vénus s'aperçut un jour qu'elle allait être mère. Comme l'enfant qu'elle portait dans son sein était le premier de cette longue suite de rejetons dont la déesse de la beauté devait peupler les forêts d'Amathonte et les bosquets de Cythère, la découverte de son nouvel état fut accompagnée chez elle d'un sentiment de pudeur qui la détermina à le cacher aux regards de tous les dieux. Vénus annonça donc que sa santé chancelante la forçait d'habiter pendant quelque temps la campagne, et elle se retira dans les appartements les plus reculés de son palais, à Paphos.

Tous les dieux avaient été dupes de cette fausse indisposition ; il n'y avait pas jusqu'à Esculape lui-même qui n'eût déclaré que Vénus n'avait rien autre chose qu'une maladie de nerfs qui se calmerait avec des bains et du petit-lait. Junon seule avait tout deviné.

Junon était experte en pareille matière. Sa stérilité la rendait jalouse ; il ne s'arrondissait pas une taille dans tout l'Olympe que la première ligne de ce changement ne lui sautât aux yeux. Elle avait suivi les progrès de celle de Vénus, et, d'avance, elle voua au malheur l'enfant qui naîtrait de sa rivale en beauté.

En conséquence, elle résolut de ne pas la perdre de vue un instant, afin de jeter un sort sur le malheureux fruit des entrailles de sa belle-fille. Aussi, dès que Vénus sentit les premières douleurs, Junon se présenta-t-elle aussitôt à son chevet, déguisée en sage-femme.

Vénus était fort douillette, comme toute femme à la mode doit être ; elle jeta donc les hauts cris tant que dura le travail ; puis enfin elle mit au jour le petit Priape.

Junon le reçut dans ses mains, et, tandis que Vénus, à moitié évanouie, fermait ses beaux yeux encore tout moites de larmes, elle s'apprêta à lancer sur l'enfant sa malédiction fatale qui devait influer sur le reste de sa vie.

Mais, à l'instant où Junon fixait ses yeux pleins de colère sur le nouveau-né, elle s'arrêta stupéfaite. Jamais elle n'avait vu, même chez les plus grands dieux, rien de pareil à ce qu'elle voyait à cette heure.

Si court que fût ce moment d'hésitation, il sauva Priape. Bacchus, qui, du fond de l'Inde, où il était occupé à apprendre aux Birmans la meilleure manière de coller le vin, avait entendu les cris de Vénus, était accouru en toute hâte : il se précipita dans la chambre de l'accouchée, courut à l'enfant, et, dans son ardeur toute paternelle, l'arracha des bras de Junon.

Junon se crut découverte : elle sortit furieuse, sauta dans son char, et remonta au ciel. Bacchus ignorait cependant que ce fût elle ; mais il la devina, au cri de ses paons d'abord, puis au rayon de lumière qu'elle laissait à sa suite. Il connaissait de longue main le caractère de sa belle-mère : lui-même avait été obligé de rester six mois caché dans la cuisse de Jupiter pour échapper à sa jalousie : il comprit que les choses se passeraient mal pour le pauvre enfant si jamais elle mettait la main sur lui ; il l'emporta tout courant, et s'en alla le cacher dans l'île de Lampsaque.

Mais le bruit de ce qui s'était passé se répandit, ainsi que la circonstance à laquelle le jeune Priape avait dû la vie ; il n'en fallut pas davantage pour faire croire aux anciens qu'ils avaient trouvé un remède contre la jettatura ; de là certains bijoux déterrés à Herculanum et à Pompéi, qui faisaient partie de la toilette des femmes.

Chez les modernes, où ces bijoux ne sont pas de mise, les cornes les ont remplacés. Vous n'entrez pas dans une maison de Naples quelque peu aristocratique sans que le premier

objet qui frappe vos yeux dans l'antichambre soit une paire de cornes : plus ces cornes sont longues, plus elles sont efficaces. On les fait venir en général de Sicile : c'est là qu'on trouve les plus belles. J'en ai vu qui avaient jusqu'à trois pieds de long, et qui coûtaient cinq cents francs la paire.

Outre ces cornes à domicile, qu'on ne peut, vu leur volume, transporter facilement avec soi, on a d'autres petits cornillons que l'on porte au cou, au doigt, à la chaîne de la montre : cela se trouve à tous les coins de rue, chez tous les marchands de bric-à-brac. Ce symbole préservatif est ordinairement en corail ou en jais.

Nescio quis teneros oculos mihi fascinat agnos

dit Virgile.

Maintenant, voulez-vous voir passer cette croyance du monde païen dans le monde chrétien, et dire, saint Paul s'adressant aux Galates :

Quis vos fascinavit non obedire veritati ?

Saint Paul croyait donc à la jettatura.



Dom Ojori demeura deux heures avec le roi et le quitta en lui laissant son livre.

Je voudrais vous dire quelles sont les causes qui ont porté les cornes à ce degré d'honneur chez les Napolitains ; mais, quelque recherche que j'aie faite à ce sujet, j'avoue que je n'ai absolument rien pu découvrir sur quoi on puisse appuyer la moindre théorie ou échafauder le plus petit système. Cela est parce que cela est ; ne me demandez donc point autre chose, car je serais forcé de prononcer ce mot qui coûte tant à la bouche humaine : « Je ne sais pas. »

Les anciens connaissaient trois moyens de jeter les sorts, car la jettatura n'est rien autre chose que la substantivation du verbe *jettare*, — par le toucher, par la parole, par le regard :

Cujus ab attractu variarum monstra ferarum
In juvenes veniunt ; nulli sua mansit imago,

dit Ovide ;

Quæ nec pernumerare curiosi
Possint, nec mala fascinare lingua,

dit Catulle ;

Passons au moyen âge, et ouvrons Erchempert, moine du Mont-Cassin, qui florissait vers l'an 842 :

« J'ai connu, dit le vénérable cénobite, messire Landolphe, évêque de Capoue, homme d'une singulière prudence, lequel avait l'habitude de dire : « Toutes les fois que je « rencontre un moine, il m'arrive quelque chose de malheu- « reux dans la journée. » (*Quotiès monachum visu cerno semper mihi futura dies auspicia tristia subministrat.*)

Or, cette croyance est encore en pleine vigueur aujourd'hui à Naples. Je crois avoir raconté que lorsque nous partîmes pour la Sicile, au moment de nous embarquer, nous rencontrâmes un abbé, et qu'à sa vue le capitaine nous avait proposé de remettre le départ au lendemain. Nous n'en tînmes compte, et nous fûmes assaillis par une tempête qui nous ballotta vingt-quatre heures entre la vie et la mort.

Des trois jettature connues de l'antiquité, deux se sont perdues en route, et une seule est restée : la jettatura du regard. Il est vrai que c'est la plus terrible. *Nihil oculo nequius creatum*, dit l'Ecclésiaste, chap. 21.

Cependant, comme Dieu a voulu que le serpent à sonnettes se dénonçât lui-même par le bruit que font ses anneaux, il a imprimé au front du jettatore certains signes auxquels, avec un peu d'habitude, on peut le reconnaître. Le jettatore est ordinairement maigre et pâle, il a le nez en bec-de-corbin, de gros yeux, qui ont quelque chose de ceux du crapaud et qu'il recouvre ordinairement, pour les dissimuler, d'une paire de lunettes ; le crapaud, comme on le sait, a reçu du ciel le don fatal de la jettatura : il tue le rossignol en le regardant.

Donc, quand vous rencontrez dans les rues de Naples un homme fait ainsi que j'ai dit, prenez garde à vous ! il y a cent à parier contre un que c'est un jettatore. Si c'est un jettatore et qu'il vous ait aperçu le premier, le mal est fait, il n'y a pas de remède, courbez la tête et attendez. Si, au contraire, vous l'avez prévenu du regard, hâtez-vous de lui présenter le doigt du milieu étendu et les deux autres fermés : le maléfice sera conjuré. *Et digitum porrigito medium*, dit Martial.

Il va sans dire que, si vous portez sur vous quelque corne de jais ou de corail, vous n'avez point besoin de prendre toutes ces précautions. Le talisman est infaillible, du moins à ce que disent les marchands de cornes.

La jettatura est une maladie incurable ; on naît jettatore, on meurt jettatore. On peut à la rigueur le devenir ; mais, une fois qu'on l'est, on ne peut plus cesser de l'être.

En général, les jettatori ignorent leur fatale influence : comme c'est un fort mauvais compliment à faire à un homme que de lui dire qu'il est jettatore, et qu'il y en a, d'ailleurs, qui prendraient fort mal la chose, on se contente de les éviter comme on peut, et, si l'on ne peut pas, de conjurer leur influence en tenant sa main dans la position susindiquée. Toutes les fois que vous voyez à Naples deux hommes causant dans la rue, et que l'un des deux garde sa main pliée contre son dos, regardez bien celui avec lequel il cause : c'est un jettatore, ou, du moins, un homme qui a le malheur de passer pour tel.

Lorsqu'un étranger arrive à Naples, il commence par rire de la jettatura, puis peu à peu il s'en préoccupe ; enfin, au bout de trois mois de séjour, vous le voyez couvert de cornes des pieds à la tête, et la main droite éternellement crispée.

Rien ne garantit de la jettatura, que les moyens que j'ai indiqués. Il n'y a pas de rang, il n'y a pas de fortune, il n'y a pas de position sociale qui vous mette au-dessus de ses coups. Tous les hommes sont égaux devant elle.

D'un autre côté, il n'y a pas d'âge, il n'y a pas de sexe, il n'y a pas d'état pour le jettatore : il peut être également enfant ou vieillard, homme ou femme, avocat ou médecin, juge, prêtre, industriel ou gentilhomme, lazzarone ou grand seigneur ; le tout est seulement de savoir si l'un ou l'autre de ces âges, l'un ou l'autre de ces sexes, l'une ou l'autre de ces conditions, ajoute ou ôte de la gravité au maléfice.

Il y a là-dessus, à Naples, un travail extrêmement développé del gentile signor Niccolò Valetta ; il y discute dans un volume toutes les questions qui divisent sur ce point les savants, anciens et modernes depuis vingt-cinq siècles.

Il y est examiné :

1° Si l'homme jette le sort plus terrible que ne le fait la femme ;

2° Si celui qui porte perruque est plus à craindre que celui qui n'en porte pas ;

3° Si celui qui porte des lunettes n'est pas plus à craindre que celui qui porte perruque ;

4° Si celui qui prend du tabac n'est pas plus à craindre encore que celui qui porte des lunettes, et si les lunettes, la perruque et la tabatière, en se combinant, triplent les forces de la jettatura ;

5° Si la femme jettatrice est plus à craindre quand elle est enceinte ;

6° S'il y a peu à craindre encore d'elle quand il y a certitude qu'elle ne l'est pas ;

7° Si les moines sont plus généralement jettatori que les autres hommes, et, parmi les moines, quel est l'ordre le plus à craindre sur ce point ;

8° A quelle distance se peut jeter le sort ;

9° S'il se peut jeter de côté, de face ou par derrière ;

10° S'il y a réellement des gestes, des sons de voix et des regards particuliers auxquels on puisse reconnaître les jettatori ;

11° S'il est des prières qui puissent garantir de la jettatura, et, dans ce cas, s'il est des prières spéciales pour garantir de la jettatura qui vient des moines ;

12° Enfin, si le pouvoir des talismans modernes est égal au pouvoir du talisman ancien, et laquelle est plus efficace de la corne unique ou de la corne double.

Toutes ces recherches sont consignées dans un volume qui est du plus haut intérêt et que je voudrais bien faire connaître à mes lecteurs. Malheureusement, mon libraire refuse de l'imprimer dans mes notes justificatives, sous prétexte que c'est un in-folio de six cents pages. Mais j'invite tout voyageur à se le procurer, en arrivant à Naples, moyennant la modique somme de six carlins.

Maintenant que nous avons examiné la jettatura dans ses effets et ses causes, racontons l'histoire d'un jettatore.

XVI

LE PRINCE DE***

Le prince de***, les lunettes, la perruque et la tabatière exceptées, naquit avec tous les caractères de la jettatura. Il avait les lèvres minces, les yeux gros et fixes, et le nez en bec-de-corbin ; sa mère, dont il était le second enfant, n'eut pas même le bonheur de voir le nouveau-né : elle mourut en couches.

On chercha une nourrice pour l'enfant, et l'on trouva une belle et vigoureuse paysanne des environs de Nettuno. Mais, à peine le malencontreux poupon lui eut-il touché le sein, que son lait tourna.

Force fut de nourrir le principino au lait de chèvre ; ce qui lui donna pour tout le reste de sa vie une allure sautillante à laquelle, grâce au ciel, on le reconnaît à trois cents pas de distance, tandis qu'avec ses gros yeux il ne peut mordre qu'en touchant. Louons le Seigneur, ce qu'il a fait est bien fait.

En apprenant la mort de sa femme et la naissance d'un second fils, le prince de***, qui était ambassadeur en Toscane, accourut à Naples ; il descendit au palais, pleura convenablement la princesse, embrassa paternellement l'enfant et s'en alla faire sa cour au roi. Le roi tourna le dos, il avait trouvé fort mauvais que le prince quittât son ambassade sans autorisation ; celui-ci eut beau faire valoir l'amour paternel, l'amour paternel lui coûta sa place.

Cette catastrophe refroidit un peu le prince de*** pour son fils ; d'ailleurs, il avait, comme nous l'avons dit, un fils aîné, auquel appartenaient de droit titres, honneurs, richesses. Il fut donc décidé que le cadet entrerait dans les ordres. Le principino était trop jeune pour avoir une opinion quelconque à l'endroit de son avenir : il se laissa faire.

Le jour où il entra au séminaire, tous les enfants de la classe dans laquelle il fut mis attrapèrent la coqueluche. Notez qu'au milieu de tout cela, aucun accident personnel n'atteignait le principino ; il grandissait à vue d'œil et prospérait que c'était un charme.

Il fit ses classes avec le plus grand succès, l'emportant sur tous ses camarades. Une seule fois, on ne sait comment cela se fit, il ne remporta que le second prix ; mais l'élève qui avait remporté le premier, en allant recevoir sa couronne, butta sur la première marche de l'estrade et se cassa la jambe.

Cependant l'enfant devenait jeune homme. Si retiré que fût le séminaire, les bruits du monde arrivaient jusqu'à lui. D'ailleurs, dans ses promenades avec ses compagnons, il voyait passer de belles dames dans des voitures élégantes, et de beaux jeunes gens sur de fringants chevaux ; puis, au bout de la rue de Toledo, il apercevait un édifice qu'on appelait Saint-Charles, et de l'intérieur duquel on lui disait tant de merveilles que les palais et les jardins d'Aladin n'étaient rien en comparaison. Il en résultait que le principino avait grande envie de faire connaissance avec les belles dames, de monter à cheval comme les beaux jeunes gens, et surtout d'entrer à Saint-Charles pour voir ce qui s'y passait réellement.

Malheureusement, la chose était impossible ; le prince de***, qui avait toujours sa disgrâce sur le cœur, gardait rancune à son fils cadet. D'un autre côté, le prince Hercule, que l'on faisait voyager afin qu'il n'eût aucun contact avec son frère, devenait de jour en jour un peu plus parfait cavalier, et promettait de soutenir à merveille l'hon-

neur du nom. Raison de plus pour que le pauvre principino restât confiné dans son séminaire.

Cependant les affaires se brouillaient entre le royaume des Deux-Siciles et la France; on parlait d'une croisade contre les républicains; le roi Ferdinand, comme nous l'avons dit ailleurs, voulait en donner l'exemple. On leva des troupes de tous côtés, on assembla une armée, et l'on annonça avec grande solennité que l'archevêque de Naples bénirait les drapeaux dans la cathédrale de Sainte-Claire.

Comme c'était une chose fort curieuse, et que, si grande que fût l'église, il n'y avait pas possibilité que tout Naples y pût tenir, on décida que des députés des différents ordres de l'Etat assisteraient seuls aux cérémonies. En outre, les collèges, les écoles et les séminaires avaient droit d'y envoyer les élèves de chaque classe qui auraient été les premiers dans la composition la plus rapprochée du jour où devait avoir lieu la cérémonie. Le principino fut le premier dans sa triple composition de thème, de version et de théologie; le principino, qui faisait, au reste, des progrès miraculeux, était à cette époque en rhétorique, et pouvait avoir de seize à dix-sept ans.

Le grand jour arriva. La cérémonie fut pleine de solennité; tout se passa avec un calme et un grandiose parfaits; seulement, au moment où les étendards, après la bénédiction, défilaient pour sortir de l'église, un des porte-drapeau tomba mort d'une apoplexie foudroyante en passant devant le principino. Le principino, qui avait un cœur excellent, se précipita aussitôt sur ce malheureux pour lui porter secours, mais il avait déjà rendu le dernier soupir. Ce que voyant, le principino saisit l'étendard, l'agita d'un air martial qui indiquait quel homme il serait un jour, et le remit à un officier en criant: « Vive le roi! » cri qui fut répété avec enthousiasme par toute l'assemblée.

Trois mois après, l'armée napolitaine était battue, le drapeau était tombé au pouvoir des Français avec une douzaine d'autres, et le roi Ferdinand s'embarquait pour la Sicile.

Le principino avait fini ses classes; il s'agissait de faire choix d'un couvent. Le jeune homme choisit les Camaldules. En conséquence, il sortit du séminaire où il avait passé son adolescence. et il entra comme novice dans le monastère où devait s'écouler sa virilité et s'éteindre sa vieillesse.

Le lendemain de son entrée aux Camaldules parut l'ordonnance du nouveau gouvernement qui supprimait les communautés religieuses.

Le jeune homme fut alors forcé de suivre la carrière de la prélature; car, les couvents supprimés, il n'en demeurait pas moins le cadet et n'en était pas plus riche pour cela. Pendant trois mois, il se promena donc dans les rues de Naples avec un chapeau à trois cornes, un habit noir et des bas violets; puis il se décida à recevoir les ordres mineurs.

Le matin du jour fixé pour la cérémonie, la république parthénopéenne, qui venait d'être établie, décida qu'il n'y avait pas d'égalité devant la loi tant qu'il n'y avait pas égalité entre les héritages, et que, par conséquent, le droit d'aînesse était aboli.

Ce nouveau décret enlevait cent mille livres de rente au prince Hercule, frère aîné de notre héros, lequel se trouvait possesseur d'un capital de deux millions.

Comme le principino n'avait pas une grande vocation pour l'Eglise, il fit des bas rouges comme il avait fait de la robe blanche, envoya le tricorne rejoindre le capuchon, fit venir le meilleur tailleur de Naples, acheta la plus belle voiture et les plus beaux chevaux qu'il put trouver, et fit retenir pour le soir même une loge à Saint-Charles.

Saint-Charles était véritablement bien digne du désir qu'avait toujours eu le principino d'y entrer: c'était un des monuments dont Charles VII, pendant sa royauté temporaire, avait doté Naples. Un jour, il avait fait venir l'architecte Angelo Carasale, et, mettant tous ses trésors à sa disposition, il lui avait dit de n'épargner ni frais ni dépenses, mais de lui faire la plus belle salle qui existât au monde. L'architecte s'y était engagé (les architectes s'engagent toujours): puis, profitant de la licence accordée, il avait choisi un emplacement voisin du palais, abattu nombre de maisons, et déblayé un terrain immense sur lequel s'éleva avec une merveilleuse rapidité la féerique construction. En effet, le théâtre, commencé au mois de mars 1737, fut prêt le 1er novembre, et s'ouvrit le 4 du même mois, jour de la Saint-Charles.

Si nous n'avions pas renoncé aux descriptions, par la conviction que nous avons qu'aucune description ne décrit, nous essayerions de relever le nombre de glaces, de calculer le nombre de bougies, d'énumérer le nombre d'arbres en fleurs qui faisaient, pendant cette grande soirée, du théâtre Saint-Charles la huitième merveille du monde. Une grande loge avait été préparée pour le roi et la famille royale; et, au moment où les augustes spectateurs y entrèrent, l'impression fut si grande sur eux-mêmes, qu'ils donnèrent le signal des applaudissements; aussitôt, la salle tout entière éclata en bravos et en cris d'admiration.

Ce ne fut pas tout. Le roi fit venir l'architecte dans sa loge, et, lui posant la main sur l'épaule à la vue de tous, il le félicita sur son admirable réussite.

— Une seule chose manque à votre salle, dit le roi.

— Laquelle? demanda l'architecte.

— Un passage qui conduise du palais au théâtre.

L'architecte baissa la tête en signe d'assentiment.

Le spectacle fini, le roi sortit de sa loge et trouva Carasale qui l'attendait.

— Qu'avez-vous donc fait pendant toute cette représentation? lui demanda le roi.

— J'ai exécuté les ordres de Votre Majesté, répondit Carasale

— Lesquels?

— Que Votre Majesté daigne me suivre, et elle verra

— Suivons-le, dit le roi en se retournant vers la famille royale; quoi qu'il ait fait, rien ne m'étonnera; nous sommes dans la journée aux miracles.

Le roi suivit donc l'architecte; mais, quoi qu'il eût dit, son étonnement fut grand lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui les portes d'une galerie intérieure toute tapissée d'étoffes de soie et de glaces; cette galerie, qui avait deux ponts jetés à une hauteur de trente pieds et un escalier de cinquante-cinq marches, avait été improvisée pendant les trois heures qu'avait duré la représentation.

Voilà donc ce qu'était Saint-Charles depuis soixante ans; depuis soixante ans, Saint-Charles faisait l'admiration et l'envie de toute la terre. Il n'était donc pas étonnant que le principino eût une si grande envie de voir Saint Charles.

Le soir même où le principino avait vu Saint-Charles, et comme le dernier spectateur franchissait le seuil de la salle, le feu prit au théâtre; le lendemain, Saint-Charles n'était plus qu'un monceau de cendres.

Déjà depuis longtemps des bruits alarmants circulaient sur le principino; mais, à partir de ce jour, ces bruits prirent une consistance réelle. On se rappelait avec effroi les différents résultats qu'il avait obtenus, et l'on commença de le fuir comme la peste. Cependant ces bruits trouvaient des incrédules; à Naples, comme partout ailleurs, il y a des esprits forts qui se vantent de ne croire à rien. D'ailleurs, la présence des Français avait mis le scepticisme à la mode, et madame la comtesse de M***, qui aimait fort les Français, déclara hautement qu'elle ne croyait pas un mot de ce que l'on disait sur le pauvre principino, et qu'en preuve de son incrédulité, elle donnerait une grande soirée tout exprès pour le recevoir et pour prouver par l'impunité que tous les bruits qu'on répandait sur lui étaient ridicules et erronés.

La nouvelle du défi porté à la jettatura par la comtesse de M*** se répandit dans Naples; le premier mot de tous les invités fut qu'ils n'iraient certainement pas à cette soirée; mais, le grand jour venu, la curiosité l'emporta sur la crainte, et, dès neuf heures du soir, les salons de la comtesse étaient encombrés. Heureusement, toute cette foule débordait dans de magnifiques jardins éclairés avec des verres de couleur, dans les bosquets desquels étaient disposés des groupes d'instrumentistes et de chanteurs.

A dix heures, le prince de *** arriva: c'était à cette époque un charmant cavalier, qui portait depuis longtemps des lunettes, c'est vrai; qui venait de prendre la tabatière bien plutôt par genre qu'autrement, c'est encore vrai; mais qu'une magnifique chevelure ondoyante et bouclée devait encore longtemps dispenser de recourir à la perruque. Il était d'un caractère charmant, paraissait toujours joyeux, se frottait les mains sans cesse, et ne manquait pas d'esprit; bref, c'était un homme à succès, n'était cette maudite jettatura.

Son entrée chez la comtesse de M*** fut signalée par un petit accident; mais il est juste de dire que cet accident pouvait aussi bien avoir pour cause la maladresse que la fatalité: un laquais, qui portait un plateau de glaces, le laissa tomber juste au moment où le prince ouvrait la porte. Cependant la coïncidence de son apparition avec l'événement fit qu'on remarqua cet événement, si léger qu'il fût.

Le prince se mit en quête de la maîtresse de la maison. Elle se promenait dans ses jardins, ainsi que presque tous les invités. Il faisait une de ces magnifiques soirées du mois de juin dont la chaleur, à Naples, est tempérée par cette double brise de mer qu'on ne connaît que là. Le ciel était flamboyant d'étoiles, et la lune, qui montait au-dessus du Vésuve fumant, semblait un énorme boulet rouge lancé par un mortier gigantesque.

Le prince, après avoir erré dix minutes dans la foule, avoir respiré cet air, avoir savouré ces parfums, avoir admiré ce ciel, rencontra enfin la maîtresse de la maison, à la recherche de laquelle il s'était lancé comme nous l'avons dit

Dès qu'elle aperçut le prince, madame la comtesse de M*** vint à lui: on échangea les compliments d'usage; puis,

pour prouver le mépris qu'elle faisait des bruits répandus. La comtesse quitta le bras de son cavalier et prit celui du prince. Sensible à cette marque de distinction, le prince voulut la reconnaître en homme [illegible].

— Ah ! madame, dit-il, quelle charmante fête vous nous donnez là, et comme on s'en souviendra longtemps !

— Oh ! prince, répondit la comtesse de M***, vous exagérez la valeur d'une petite réunion sans conséquence.

— Non, d'honneur, [illegible] le prince. Il est vrai que tout y concourt, et que Dieu vous a donné le temps le plus magnifique.

Le prince n'avait pas achevé cette phrase, qu'un coup de tonnerre olympien se fit entendre, et qu'un nuage, que personne [illegible] crevant tout à coup, se répandit en épouvantable [illegible]. Chacun se sauva de son côté comme il put : les uns se réfugièrent un abri momentané dans les grottes, [illegible] les kiosques, les autres s'enfuirent vers le palais ; la comtesse de M*** et le prince furent au nombre de [illegible].

On sait que dans le mois de juin Naples est une espèce [illegible] de l'eau, et qu'il y a trois mois dans [illegible] juin, juillet et août, pendant lesquels, la sécheresse [illegible] libyenne, on ne se hasarderait pas, pour la faire cesser, à sortir la châsse de saint Janvier de son tabernacle, de peur de compromettre la puissance du saint.

Le prince n'avait eu qu'un mot à dire, et un autre déluge avait à l'instant même ouvert les cataractes du ciel.

Le salon principal, vaste rotonde autour de laquelle tournaient tous les autres appartements, était éclairé par un magnifique lustre en cristal que la comtesse de M*** avait reçu d'Angleterre trois mois auparavant et qu'elle avait fait allumer pour la première fois. Ce lustre était d'un effet magique, tant la lumière, reflétée par les mille facettes du verre, se multipliait, brillant de tous les feux de l'arc-en-ciel. Aussi, au moment où le prince et la comtesse arrivèrent sur le seuil de la porte, le prince s'arrêta-t-il ébloui.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, prince ? demanda la comtesse de M***.

— Ah ! madame, s'écria le prince, que vous avez là un magnifique lustre !

Le prince avait à peine laissé échapper ces paroles louangeuses qu'un des anneaux dorés qui soutenaient cet autre soleil au plafond se rompit, et que le lustre, tombant sur le parquet, se brisa en mille morceaux.

Par bonheur, c'était juste au moment où chacun prenait place pour la contredanse ; le centre du salon se trouvait donc vide, et personne ne fut blessé.

Madame de M*** commença à se repentir en elle-même d'avoir ainsi tenté Dieu en invitant le prince ; mais l'idée qu'elle reculait devant trois accidents qui pouvaient [illegible] être l'effet du hasard, la crainte des sarcasmes [illegible] si elle semblait céder à cette crainte, la [illegible] de se débarrasser du prince, auquel elle donnait le bras, et qui se confondait en regrets sur les catastrophes aussi incroyables qu'inattendues qui venaient attrister la fête, toutes ces considérations réunies la déterminèrent à faire contre fortune bon cœur, et à suivre jusqu'au bout la route où elle était engagée. La comtesse n'en fut donc que plus aimable avec le prince, et, sauf le plateau renversé, sauf l'orage survenu, sauf le lustre brisé, tout continua d'aller à merveille.

La soirée était entrecoupée de chant ; c'était le moment où Paisiello et Cimarosa, ces deux ancêtres de Rossini, [illegible] les adorations du monde musical. On chantait [illegible] à tour des morceaux de l'un et de l'autre. Une des meilleures interprètes de ces deux grands génies était [illegible] Erminia, prima donna du malheureux théâtre [illegible] Saint-Charles [illegible] de [illegible] étendue, d'une sûreté de voix et de méthode [illegible] ne se rappelait pas, de mémoire de dilettante, [illegible] de pareil.

[illegible] ans que la signora Erminia était [illegible] enrouement jamais le moindre [illegible] pour nous servir du terme [illegible] *chat dans le gosier*. Elle avait [illegible] air *Pria che spunti*, et le moment [illegible] sa promesse.

Aussi [illegible] chacun se rangea-t-il à sa place pour [illegible] la signora Erminia.

L'accompagnateur [illegible] la signora se leva pour [illegible] il lui fallait traverser seule tout [illegible] qui l'avait appréciée à sa valeur [illegible] Saint-Charles, dit un mot [illegible] comtesse de M*** et, s'élançant audevant de la célèbre [illegible], il lui offrit le bras pour la conduire à son [illegible].

Chacun applaudit à cet élan de [illegible] d'autant plus remarquable qu'il venait de la part d'un homme qui, [illegible] encore était au sommet [illegible].

Le prince revint ensuite réclamer le bras de la comtesse de M*** au milieu d'un murmure [illegible] approbation.

Mais bientôt les mots *Chut ! Silence ! Écoutons !* se firent entendre. L'accompagnateur jeta à la foule impatiente son brillant prélude. La cantatrice toussa, essaya de rougir ; puis, ouvrant la bouche, elle fila son premier son.

Elle l'avait pris un demi-ton trop haut, et, à la moitié de la quatrième mesure, elle fit un épouvantable *couac*.

Comme c'était chose miraculeuse, chose inouïe, chose presque impossible à croire, chacun se hâta de rassurer la cantatrice par des applaudissements ; mais le coup était porté : la signora Erminia, sentant qu'elle était dominée par une force néfaste supérieure à son talent, comprit que c'était la jettatura qui agissait ; elle se précipita hors du salon en lançant un regard terrible au pauvre prince, auquel elle attribuait la déconvenue qui venait de lui arriver.

Cette série d'événements commençait à mettre madame de M*** on ne peut plus mal à son aise : tous les yeux étaient fixés sur elle et sur le malencontreux prince, dont la première entrée dans le monde était signalée par de si étranges catastrophes. Mais, comme, de son côté, à part les compliments de condoléance qu'il se croyait obligé de faire à madame de M***, le prince ne paraissait nullement s'apercevoir qu'il fût la cause présumée de tous ces effets, et que, fier de l'honneur d'avoir à son bras le bras de la maîtresse de la maison, il ne semblait pas vouloir s'en dessaisir de toute la soirée, madame de M*** avisa au moyen poli de rentrer en possession d'elle-même en feignant d'être lasse de rester debout et en priant le prince de la conduire dans un charmant petit boudoir donnant sur le salon, et qui n'avait été conservé tout meublé, dans le but justement d'offrir un lieu de repos aux danseurs et aux danseuses fatigués.

Cette charmante oasis était d'autant plus agréable que sa porte à deux battants s'ouvrait sur le salon, et que, tout en cessant de faire partie du bal comme acteur, on continuait, en se retirant dans ce petit boudoir, d'en demeurer spectateur.

Ce fut donc là que le prince de *** conduisit la comtesse ; et, comme c'était un cavalier plein d'attentions, il alla prendre un fauteuil contre la muraille, le traîna en face de la porte, de manière que, tout en se reposant, madame de M*** pût parfaitement voir ; approcha une chaise du fauteuil, afin de n'être point obligé de la quitter, et, en la saluant, il lui fit signe de s'asseoir.

Madame de M*** s'assit ; mais, au moment où elle s'asseyait, les deux pieds de derrière du fauteuil se brisèrent en même temps, de manière que la pauvre comtesse fit une chute des plus désagréables. Aussi, lorsque le prince, se précipitant vers elle, lui offrit la main pour l'aider à se relever, repoussa-t-elle sa main avec une vivacité qui avait cessé de tempérer toute politesse, et, toute rougissante et confuse, se sauva-t-elle dans sa chambre à coucher, où elle s'enferma, et d'où, quelques instances qu'on lui fit à la porte, elle ne voulut plus sortir.

Veuf de la maîtresse de la maison, le bal ne pouvait plus continuer. Aussi chacun se retira-t-il, maudissant le malencontreux invité qui avait changé toute cette délicieuse fête en une série non interrompue d'accidents. Le prince seul ne s'aperçut point des causes de cette désertion prématurée ; il resta le dernier, et s'obstinait encore à essayer de faire reparaître madame de M***, lorsque les domestiques vinrent lui faire observer qu'il n'y avait plus que sa présence qui empêchât qu'on n'éteignît les candélabres et qu'on ne fermât les portes.

Le prince, qui, au bout du compte, était un homme de bon goût, comprit qu'un plus long séjour serait une inconvenance et se retira chez lui, enchanté de son début dans le monde et ne se doutant pas que son ambition n'eût produit sur le cœur de la comtesse le plus désastreux effet pour sa tranquillité à venir.

On comprend que les résultats de cette fameuse soirée produisirent une immense sensation ; on les attendait pour porter une opinion définitive sur le prince de ***. A compter de ce moment l'opinion fut donc fixée.

Sur ces entrefaites, le prince Hercule, dont nous avons déjà dit quelques mots, arriva de ses voyages. Il avait parcouru la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et avait eu partout les plus grands succès. C'était chose juste, car peu d'hommes les eussent mérités à aussi juste titre. C'était un excellent cavalier, un danseur merveilleux et surtout un tireur de première force à l'épée et au pistolet, supériorité qui avait été constatée par une douzaine de duels dans lesquels il avait toujours tué ou blessé ses adversaires, sans qu'il eût attrapé, lui, une seule égratignure. Aussi le prince Hercule était-il dans ces sortes d'affaires d'une confiance qui s'augmentait naturellement encore de la crainte qu'il inspirait.

L'entrevue entre les deux frères fut naturellement un peu froide ; ils ne s'étaient jamais vus, et le prince Hercule, tout en pardonnant à son puîné l'accroc qu'il avait fait [illegible] avait assez de philosophie pour l'eu-

blier entièrement. Néanmoins, le prince aîné était si loyal, le prince cadet si bon enfant, qu'au bout de quelques jours les deux frères étaient devenus inséparables.

Mais le prince Hercule n'avait point passé ces quelques jours dans une ville qui ne s'entretenait que de la fatale influence attachée à son frère cadet, sans attraper par-ci par-là quelques bribes de conversation qui avaient donné l'éveil à sa susceptibilité. Il en résulta que le prince ouvrit l'oreille sur tout ce qui se disait à l'endroit de son frère, et, prenant dans la Villa-Reale un jeune homme en flagrant délit de narration, débuta dans son explication avec lui par lui jeter à la figure un de ces démentis qui n'admettent d'autre réparation que celle qui se fait les armes à la main. Jour et heure furent pris pour le lendemain ; les témoins devaient régler les conditions du combat.

Une provocation aussi publique fit grand bruit par la ville. Si c'eût été du temps du roi Ferdinand, ce bruit eût été un bonheur, car il serait indubitablement parvenu aux oreilles de la police, qui eût pris ses mesures pour que le duel n'eût pas lieu ; mais le régime avait fort changé : la république parthénopéenne était décrétée de Gaëte à Reggio, et elle eût regardé comme une atteinte portée à la liberté individuelle d'empêcher les citoyens qui vivaient sous sa maternelle protection de faire ce que bon leur semblait. La police laissa donc les choses suivre naturellement leur cours.

Or, il était dans le cours de ces choses que notre héros apprît que son frère devait se battre le lendemain, tout en continuant d'ignorer la cause pour laquelle il se battait. Il descendit aussitôt chez son aîné pour s'informer de ce qu'il y avait de vrai dans la nouvelle qui venait de parvenir jusqu'à lui ; le prince Hercule lui avoua alors qu'il devait se battre en effet le lendemain, mais il ajouta qu'attendu que le duel avait lieu à propos d'une femme, il ne pouvait mettre personne dans le secret de cette future rencontre, pas même lui qui était son frère.

Le jeune prince comprit parfaitement cet excès de délicatesse ; mais il exigea de son frère qu'il lui permît d'être son témoin. Celui-ci refusa d'abord, mais le principino insista tellement, que le prince Hercule consentit enfin à ce qu'il lui demandait, à cette condition cependant qu'il ne ferait aucune question sur la cause de la querelle, ni ne consentirait à aucun arrangement.

Quant au choix des armes, le prince Hercule le laissait entièrement à la disposition de son adversaire, le pistolet lui étant aussi familier que l'épée, et *vice versa*.

Deux heures après ce colloque, les témoins avaient arrêté, sans autre explication, que les deux adversaires se rencontreraient le lendemain à six heures du matin, au lac d'Agnano, et que l'arme à laquelle ils se battraient était l'épée.

Là-dessus, le prince Hercule s'endormit avec une telle tranquillité, qu'il fallut que, le lendemain, à cinq heures, son frère le réveillât.

Tous deux partirent dans leur calèche, emmenant avec eux leur médecin, qui devait porter indifféremment secours à celui des deux adversaires qui serait blessé.

A l'entrée de la grotte de Pouzzoles, ils rejoignirent ceux à qui ils avaient affaire et qui venaient à cheval. Les quatre jeunes gens se saluèrent, puis on s'enfonça sous la grotte. Dix minutes après, on était sur les rives du lac d'Agnano.

Les adversaires et les témoins mirent pied à terre : chacun avait apporté des épées. On tira au sort afin de savoir desquelles on devait se servir. Le sort décida qu'on se servirait de celles du prince Hercule.

Les deux jeunes gens mirent le fer à la main, la disproportion était inouïe. A peine si l'adversaire du prince Hercule avait touché un fleuret trois fois dans sa vie, tandis que le prince Hercule, qui avait fait de l'escrime son délassement favori, maniait son épée avec une grâce et une précision qui ne permettaient pas de douter un seul instant que toutes les chances ne fussent en sa faveur.

Mais, à la première passe et contre toute attente, le prince Hercule fut enfilé de part en part, et tomba sans même jeter un cri.

Le médecin accourut : le prince était mort ; l'épée de son adversaire lui avait traversé le cœur.

Le jeune prince voulut continuer le combat : il arracha l'épée des mains de son frère et somma son meurtrier de croiser le fer à son tour avec lui ; mais le docteur et le second témoin se jetèrent entre eux, déclarant qu'ils ne permettraient pas une pareille infraction aux lois du duel, si bien que force fut au principino de se rendre à leurs raisons, quelque envie qu'il eût de venger son frère.

On le ramena chez lui désespéré, quoique ce fatal événement doublât sa fortune.

Le vieux prince, qui vivait fort retiré dans son château de la Capitanate, apprit la mort de son fils aîné le lendemain du jour où il avait expiré. Comme il l'avait toujours fort aimé, et que cette nouvelle lui avait été annoncée sans précaution aucune, elle le frappa d'un coup aussi douloureux qu'inattendu. Le jour même il se mit au lit ; le surlendemain, il était mort.

Le principino se trouva donc le chef de la famille, et maître, à vingt et un ans, d'une fortune de huit millions.

XVII

LE COMBAT

La douleur du prince fut grande ; aussi résolut-il de voyager pour se distraire.

Il y avait justement dans le port une frégate française qui s'apprêtait à faire voile pour Toulon ; le prince demanda une recommandation pour le capitaine et obtint le passage.

Des amis du capitaine lui avaient bien dit, lorsqu'ils avaient appris que le prince de*** allait s'embarquer à son bord, quel était le compagnon de voyage que sa mauvaise fortune lui envoyait ; mais le capitaine était un de ces vieux loups de mer qui ne croient ni à Dieu ni au diable, et il n'avait fait que rire des susceptibilités de ses amis.

Toutes les chances étaient pour une heureuse traversée : le temps était magnifique ; la flotte anglaise, sous les ordres de Foote, croisait du côté de Corfou ; Nelson vivait joyeusement à Palerme auprès de la belle Emma Lyonna ; le capitaine partit, fier comme un conquérant qui court à la recherche d'un monde.

Tout allait bien depuis deux jours et deux nuits, lorsqu'en se réveillant le troisième jour, à la hauteur de Livourne, le capitaine entendit crier par le matelot en vigie :

— Voile à tribord !

Le capitaine monta aussitôt sur le pont avec sa longue vue et braqua l'instrument sur l'objet désigné. Au premier coup d'œil, il reconnut une frégate de dix canons plus forte que la sienne, et, à certains détails de sa construction, il crut être certain qu'elle était anglaise.

Mais dix canons de plus ou de moins étaient une misère pour un vieux requin comme le capitaine ; il ordonna à l'équipage de se tenir prêt à tout hasard, et continua d'examiner le bâtiment. Il manœuvrait évidemment pour se rapprocher de la frégate ; le capitaine, qui aimait fort ce que les marins appellent le *jeu de boules*, résolut de lui épargner la moitié du chemin et mit le cap droit sur le navire ennemi.

Dans ce moment, le matelot en vigie cria :

— Voile à bâbord !

Le capitaine se retourna, braqua sa lunette sur l'autre horizon, et vit un second bâtiment qui, sortant majestueusement du port de Livourne, s'avançait de son côté avec l'intention évidente de faire sa partie. Le capitaine l'examina d'une façon toute particulière, et il reconnut un vaisseau de ligne de première force.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, trois rangées de dents à droite et deux à gauche, cela fait cinq. Nous avons affaire à trop fortes mâchoires.

Et aussitôt, demandant son porte-voix, il donna l'ordre de se diriger sur Bastia et de couvrir la frégate d'autant de voiles qu'elle en pourrait porter. Alors, on vit se déployer comme autant d'étendards les légères bonnettes, et le bâtiment, cédant à l'impulsion nouvelle que lui imprimait ce surcroît de toile, s'inclina doucement et fendit la mer avec une nouvelle vigueur.

Le prince de *** était sur le pont et avait suivi tous ces mouvements avec un intérêt et une curiosité extrêmes. Il était brave et ne craignait pas un combat ; cependant, en voyant les deux bâtiments auxquels le capitaine allait avoir affaire, il comprit qu'il n'y avait d'autre salut pour la frégate que de prendre chasse et de tailler les plus longues croupières qu'elle pourrait à ses ennemis.

Heureusement, le vent était bon. Aussi la frégate, qui n'avait qu'une ligne droite à suivre, tandis que les deux autres bâtiments suivaient la diagonale, gagnait-elle visiblement sur les Anglais. Le capitaine, qui, jusque-là avait tenu le porte-voix à pleine main, commença à le laisser pendre négligemment à son petit doigt et à siffler la *Marseillaise*, ce qui voulait dire clairement : *Enfoncés MM. les Anglais !* Le prince comprit parfaitement ce langage, et, s'approchant du capitaine en se frottant les mains et avec ce sourire qui lui était habituel :

— Eh bien, capitaine, dit-il, nous avons donc de meilleures jambes qu'eux ?

— Oui, oui, dit le capitaine ; et si ce vent-là dure, nous les

aurons bientôt laissés à une telle distance, que nous ne les entendrons plus aboyer.

— Oh ! il durera, dit le prince en fixant ses gros yeux vers le point de l'horizon d'où venait la brise.

— Ohé ! capitaine, cria le matelot en vigie.

— Eh bien ?

— Le vent saute de l'est au nord.

— Mille tonnerres ! s'écria le capitaine, nous sommes flambés !

En effet, une bouffée de mistral, passant aussitôt à travers les agrès, confirma ce que venait de dire le matelot. Cependant ce pouvait n'être qu'une saute de vent accidentelle. Le capitaine attendit donc quelques minutes encore avant de prendre un parti ; mais, au bout d'un instant, il n'y avait plus de doute, le vent était fixé au nord.

Cette impulsion nouvelle fut éprouvée à la fois par les trois bâtiments, le vaisseau à trois ponts en profita pour prendre l'avance et couper à la frégate française la route de la Corse. Quant à la frégate anglaise, elle se mit à courir des bordées afin de ne pas s'éloigner, ne pouvant plus se rapprocher directement.

Le capitaine était homme de tête, il prit à l'instant même une résolution décisive et hardie : c'était de marcher droit sur le plus faible des deux bâtiments, de l'attaquer corps à corps et de le prendre à l'abordage avant que le vaisseau de ligne eût pu venir à son secours.

En conséquence, la manœuvre nécessaire fut ordonnée, et le tambour battit le branle-bas de combat.

On était si près de la frégate anglaise, que l'on entendit son tambour qui répondait à notre défi.

De son côté, le vaisseau de ligne, comprenant notre intention, mit toutes voiles dehors et gouverna droit sur nous.

Les trois bâtiments paraissaient donc échelonnés sur une seule ligne et avaient l'air de suivre le même chemin ; seulement, ils étaient distancés à différents intervalles. Ainsi, la frégate française, qui se trouvait tenir le milieu, était à un quart de lieue à peine de la frégate anglaise, et à plus de deux lieues du vaisseau de ligne.

Bientôt cette distance diminua encore ; car la frégate anglaise, devinant l'intention de son ennemie, ne conserva que les voiles strictement nécessaires à la manœuvre, et attendit le choc dont elle était menacée.

Le capitaine français, voyant que le moment de l'action approchait, invita le prince à descendre à fond de cale, ou du moins à se retirer dans sa cabine. Mais le prince, qui n'avait jamais vu de combat naval et qui désirait profiter de l'occasion, demanda à demeurer sur le pont, promettant de rester appuyé au mât de misaine et de ne gêner en rien la manœuvre. Le capitaine, qui aimait les braves de quelque pays qu'ils fussent, lui accorda sa demande.

On continua de s'avancer ; mais, à peine eut-on fait la valeur d'une centaine de pas, qu'un petit nuage blanc apparut à bord de la frégate anglaise ; puis on vit ricocher un boulet à quelques toises de la frégate française, puis on entendit le coup, puis enfin on vit la légère vapeur produite par l'explosion monter en s'affaiblissant et disparaître à travers la mâture, poussée qu'elle était par le vent qui venait de France.

La partie était engagée par l'orgueilleuse fille de la Grande-Bretagne, qui, provoquée la première par le son du tambour, avait voulu répondre la première par le son du canon. Les deux bâtiments commencèrent à se rapprocher l'un de l'autre ; mais, quoique les canonniers français fussent à leur poste, quoique les mèches fussent allumées, quoique les canons, accroupis sur leurs lourds affûts, semblassent demander à dire un mot à leur tour en faveur de la République, tout resta muet à bord, et l'on n'entendit d'autre bruit que l'air de *la Marseillaise*, que continuait de siffloter le capitaine. Il est vrai que, comme c'était à peu près le seul air qu'il sût, il l'appliquait à toutes les circonstances ; seulement, selon les tons où il le sifflait, l'air variait d'expression, et l'on pouvait reconnaître aux intonations si le capitaine était de bonne ou de mauvaise humeur, content ou mécontent, triste ou joyeux.

Cette fois, l'air avait pris en passant à travers ses dents une expression de menace stridente qui ne promettait rien de bon à MM. les Anglais.

En effet, rien n'était d'un aspect plus terrible que ce bâtiment muet et silencieux s'avançant en droite ligne, et d'une aile aussi ferme que celle de l'aigle, sur son ennemi, qui, de cinq minutes en cinq minutes, virant et revirant de bord, lui envoyait sa double bordée, sans que tout cet ouragan de fer qui passait à travers les voiles, les agrès et la mâture de la frégate française, parût lui faire un mal sensible et l'arrêtât un seul instant dans sa course. Enfin, les deux bâtiments se trouvèrent presque bord à bord ; la frégate venait de décharger sa bordée ; elle donna l'ordre de virer pour présenter celui de ses flancs qui était encore armé ; mais, au moment où elle s'offrait de biais à notre artillerie, le mot *Feu !* retentit, vingt-quatre pièces tonnèrent à la fois, le tiers de l'équipage anglais fut emporté, deux mâts craquèrent et s'abattirent, et le bâtiment frémissant de ses mâtereaux à sa quille, s'arrêta court dans sa manœuvre, tremblant sur place et forcé d'attendre son ennemi.

Alors, la frégate française vira de bord à son tour avec une légèreté et une grâce parfaites, et vint pour engager son beaupré dans les porte-haubans du mât d'artimon ; mais, en passant devant son ennemie, elle la salua à bout portant de sa seconde bordée, qui, frappant en plein bois, brisa la muraille du bâtiment et coucha sur le pont huit ou dix morts et une vingtaine de blessés.

Au même moment, on entendit le choc des deux bâtiments qui se heurtaient, et que les grappins attachaient l'un à l'autre de cette fatale étreinte que suit presque toujours l'anéantissement de l'un des deux.

Il y eut un moment de confusion horrible ; Anglais et Français étaient tellement mêlés et confondus, qu'on ne savait lesquels attaquaient, lesquels se défendaient. Trois fois les Français débordèrent sur la frégate anglaise comme un torrent qui se précipite, trois fois ils reculèrent comme une marée qui se retire. Enfin, à un quatrième effort, toute résistance parut cesser ; le capitaine avait disparu, blessé ou mort. Chacun se rendait à bord de la frégate anglaise ; le pavillon britannique protestait seul encore contre la défaite ; un matelot s'élança pour l'abaisser. En ce moment, le cri « Au feu ! » retentit ; le capitaine anglais, une mèche à la main, avait été vu s'avançant vers la sainte-barbe.

Aussitôt Anglais et Français se précipitèrent pêle-mêle à bord de la frégate française pour fuir le volcan qui allait s'ouvrir sous leurs pieds et qui menaçait d'engloutir à la fois amis et ennemis. Des matelots, la hache à la main, s'élancèrent pour couper les chaînes des grappins et pour dégager le beaupré. Le capitaine emboucha son porte-voix et commanda la manœuvre à l'aide de laquelle il espérait s'éloigner de son ennemie, et la belle et intelligente frégate, comme si elle eût compris le danger qu'elle courait, fit un mouvement en arrière. Au même instant, un fracas pareil à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre ; le bâtiment anglais éclata comme une bombe, chassant au ciel les débris de ses mâts, ses canons brisés et les membres dispersés de ses blessés et de ses morts. Puis un affreux silence succéda à cet effroyable bruit, un vaste foyer ardent demeura quelques secondes encore à la surface de la mer, s'enfonçant peu à peu et en faisant bouillonner l'eau qui l'étreignait, enfin il tourna trois fois sur lui-même et s'engloutit. Presque aussitôt une pluie d'agrès rompus, de membres sanglants, de débris enflammés retomba autour de la frégate française. Tout était fini, son ennemie avait cessé d'exister.

Il y eut un instant de trouble suprême pendant lequel personne ne fut sûr de sa propre existence, où les plus braves se regardèrent en frissonnant, et où l'on ne sut pas, tant la frégate française était proche de la frégate anglaise, si elle ne serait pas entraînée avec elle au fond de la mer ou lancée avec elle jusqu'au ciel.

Le capitaine reprit le premier son sang-froid ; il ordonna de conduire les prisonniers à fond de cale, de descendre les blessés dans l'entre-pont, et de jeter les morts à la mer.

Puis, ces trois ordres exécutés, il se tourna vers le vaisseau à trois ponts, qui, pendant la catastrophe que nous venons de raconter, avait gagné du chemin, et qui s'avançait chassant l'écume devant sa proue comme un cheval de course la poussière devant son poitrail.

Le capitaine fit réparer à l'instant même les avaries qui avaient atteint le corps du bâtiment changea deux ou trois voiles déchirées par les boulets, remplaça les agrès coupés par des agrès neufs ; puis, comprenant que son salut dépendait de la rapidité de ses mouvements, il reprit chasse avec toute la vitesse dont son bâtiment était susceptible.

Mais, si rapidement qu'eussent été exécutées ces manœuvres, elles avaient pris un temps matériel que son antagoniste avait mis à profit, de sorte qu'au moment où la frégate s'inclinait sous le vent, reprenant sa course vers les Baléares, un point blanc apparut à l'avant du bâtiment de ligne, et presque aussitôt, passant à travers la mâture, un boulet coupa deux ou trois cordages et troua la grande voile et la voile de foc.

— Mille tonnerres ! dit le capitaine ; les brigands ont du vingt-quatre.

Effectivement, deux pièces de ce calibre étaient placées à bord du vaisseau, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, de sorte que, lorsque le capitaine de la frégate se croyait encore hors de la portée habituelle, il se trouvait, à son grand désappointement, sous le feu de son ennemi.

— Toutes les voiles dehors ! cria le capitaine, tout, jusqu'aux bonnettes de cacatois ! Qu'on ne laisse pas un chiffon de toile grand comme un mouchoir de poche dans les armoires ! Allez !

Et aussitôt, trois ou quatre petites voiles s'élancèrent et coururent se ranger près des voiles plus grandes qu'elles

étaient destinées à accompagner, et l'on sentit à un accroissement de vitesse que, si chétif que fût ce secours, il n'était cependant pas tout à fait inutile.

En ce moment, un second coup de canon retentit, qui passa comme le premier dans la mâture, mais sans autre résultat que de trouer une ou deux voiles.

On marcha ainsi pendant l'espace de dix minutes, à peu près; pendant ces dix minutes, le capitaine français ne cessa point de tenir sa lunette braquée sur le vaisseau ennemi. Puis, après ces dix minutes d'examen, faisant rentrer les différents tubes de sa lunette les uns dans les autres d'un violent coup de la paume de la main :

— Enfoncés, décidément, messieurs les Anglais! cria-t-il ; nous filons un demi-nœud de plus que vous!

— Ainsi, demanda le prince, qui n'avait pas quitté le pont, ainsi, demain matin, nous serons hors de vue?

— Oh! mon Dieu, oui, répondit le capitaine, si nous allons toujours de ce train-là.

— Et si quelque boulet maudit ne nous brise pas une de nos trois jambes, dit en riant le prince.

Comme il disait ces paroles, le bruit d'un troisième coup de canon retentit, et presque aussitôt on entendit un craquement terrible ; un boulet venait de briser le mât auquel était appuyé le prince, au-dessous de la grande hune.

En même temps, le mât s'inclina comme un arbre que le vent déracine; puis, toute chargée de ses voiles, de ses agrès, de ses cordages, sa partie supérieure s'abattit sur le pont, ensevelissant le prince de *** sous un amas de voiles, mais cela avec tant de bonheur, que le prince n'eut pas même une égratignure.

Un juron à faire fendre le ciel accompagna cet événement comme le roulement du tonnerre accompagne la foudre. C'était le capitaine qui envisageait d'un coup d'œil sa position. Or, cette position était tranchée : maintenant, un combat était inévitable, et le résultat de ce combat avec un navire inférieur, des hommes déjà lassés d'une première lutte, et un équipage de moitié moins fort que l'équipage ennemi, ne présentait pas un instant la moindre chance favorable.

Le capitaine ne se prépara pas moins à cette lutte désespérée avec le courage calme et persévérant que chacun lui connaissait : le branle-bas de combat retentit de nouveau, et la moitié des matelots courut derechef aux armes, qu'on n'avait fait, au reste, que déposer provisoirement sur le pont, tandis que l'autre moitié, s'élançant dans la mâture, se mit à couper à grands coups de hache cordages et agrès, puis on souleva le mât brisé, et agrès, mâts, voiles, cordages, tout fut jeté à la mer.

Ce fut alors seulement qu'on s'aperçut que le prince était sain et sauf. Le capitaine l'avait cru exterminé.

Cependant, si court que fût le temps écoulé depuis la catastrophe, les progrès du vaisseau étaient déjà visibles : continuer la chasse était donc fuir inutilement ; or, fuir est une lâcheté, quand la fuite n'offre pas une chance de salut. C'est ainsi du moins que pensait le capitaine. Aussi ordonna-t-il aussitôt qu'on dépouillât le bâtiment de toutes les voiles qui ne seraient pas absolument nécessaires à la manœuvre, et qu'on attendît le vaisseau.

Mais, comme il pensa que dans cette situation critique une allocution à ses matelots ferait bien, il monta sur l'escalier du gaillard d'arrière, et, s'adressant à son équipage :

— Mes amis, dit-il, nous sommes tous flambés depuis A jusqu'à Z. Il ne nous reste maintenant qu'à mourir le mieux que nous pourrons. Souvenez-vous du *Vengeur*, et vive la République!

L'équipage répéta d'une seule voix le cri de « Vive la République! » puis chacun courut à son poste, aussi léger et aussi dispos que s'il venait d'être convoqué pour une distribution de grog.

Quant au capitaine, il se mit à siffler *la Marseillaise*.

Le vaisseau s'avançait toujours, et, à chaque pas qu'il faisait, ses messagers de mort devenaient de plus en plus fréquents et de plus en plus funestes; enfin il se trouva à portée ordinaire, et, tournant son flanc armé d'une triple rangée de canons, il se couvrit d'un épais nuage de fumée du milieu duquel s'échappa une grêle de boulets qui vint s'abattre sur le pont de la frégate.

En pareille circonstance, mieux vaut courir au-devant du danger que de l'attendre. Le capitaine ordonna de manœuvrer sur le bâtiment anglais et de tenter l'abordage. Si quelque chose pouvait sauver la frégate ; c'était un coup de vigueur qui fît disparaître la supériorité physique de l'ennemi auquel elle avait affaire, en mettant aux prises l'impétuosité française avec le courage anglican.

Mais le vaisseau anglais avait une trop bonne position pour la perdre ainsi. Avec ses canons de trente-six, la frégate pouvait l'atteindre à peine, tandis que lui, avec ses canons de quarante-huit, la foudroyait impunément. Or, comme, dès qu'il vit la frégate mettre le cap sur lui, ce fut lui qui manœuvra pour la tenir toujours à la même distance, à partir de ce moment ce fut, par un étrange jeu, le plus fort qui sembla fuir, et le plus faible qui sembla poursuivre.

La situation du bâtiment français était terrible : maintenu toujours à la même distance par la même manœuvre, chaque bordée de son ennemi l'atteignait en plein corps, tandis que les coups désespérés qu'il tirait se perdaient impuissants dans l'intervalle qui le séparait du but qu'il voulait atteindre ; ce n'était plus une lutte, c'était simplement une agonie ; il fallait mourir sans même se défendre ou amener.

Le capitaine était à l'endroit le plus découvert, se jetant pour ainsi dire au-devant de chaque bordée, et espérant qu'à chacune d'elles quelque boulet le couperait en deux ; mais on eût dit qu'il était invulnérable ; son bâtiment était rasé comme un ponton, le plancher était couvert de morts et de mourants, et lui n'avait pas une seule blessure.

Il y avait aussi le prince de..., qui était sain et sauf.

Le capitaine jeta les yeux autour de lui, il vit son équipage décimé par la mitraille, mourant sans se plaindre, quoiqu'il mourût sans vengeance ; il sentit sa frégate frémissant et se plaignant sous ses pieds, comme si elle aussi eût été animée et vivante : il comprit qu'il était responsable devant Dieu des jours qui lui étaient confiés, et devant la France du bâtiment dont elle l'avait fait roi. Il donna, en pleurant de rage, l'ordre d'amener le pavillon.

Aussitôt que la flamme aux trois couleurs eut disparu de la corne où elle flottait, le feu du bâtiment ennemi cessa ; et, mettant le cap sur la frégate, il manœuvra pour venir droit à elle ; de son côté, la frégate le voyait s'avancer dans un morne silence : on eût dit qu'à son approche les mourants même retenaient leurs plaintes. Par un mouvement instinctif, les quelques artilleurs qui restaient près d'une douzaine de pièces encore en batterie virent à peine le bâtiment à portée, qu'ils approchèrent machinalement la mèche des canons ; mais, sur un signe du capitaine, toutes les lances furent jetées sur le pont, et chacun attendit, résigné, comprenant que toute défense serait une trahison.

Au bout d'un instant, les deux bâtiments se trouvèrent presque bord à bord, mais dans un état bien différent : pas un seul homme du vaisseau anglais ne manquait au rôle de l'équipage, pas un mât n'était atteint, pas un cordage n'était brisé ; le bâtiment français, au contraire, tout mutilé de sa double lutte, avait perdu la moitié de son monde, avait ses trois mâts brisés, et presque tous ses cordages flottaient au vent comme une chevelure éparse et désolée.

Lorsque le capitaine anglais fut à portée de la voix, il adressa, en excellent français, à son courageux adversaire, quelques-uns de ces mots de consolation avec lesquels les braves adoucissent entre eux la douleur de la mort ou la honte de la défaite. Mais le capitaine français se contenta de sourire en secouant la tête ; après quoi, il fit signe à son ennemi d'envoyer ses chaloupes afin que l'équipage prisonnier pût passer d'un bord à l'autre, toutes les embarcations de la frégate étant hors de service.

Le transport s'opéra aussitôt. Le bâtiment français avait tellement souffert, qu'il faisait eau de tout côté, et que, si l'on ne portait un prompt remède à ses avaries, il menaçait de couler bas.

On transporta d'abord les malheureux atteints le plus grièvement, puis ceux dont les blessures étaient plus légères, puis enfin les quelques hommes qui étaient sortis par miracle sains et saufs du double combat qu'ils venaient de soutenir.

Le capitaine resta le dernier à bord, comme c'était son devoir ; puis, lorsqu'il vit le reste de son équipage dans la chaloupe, et que le capitaine anglais faisait mettre sa propre yole à la mer pour l'envoyer prendre, il entra dans sa chambre comme s'il eût oublié quelque chose ; cinq minutes après, on entendit la détonation d'un coup de pistolet.

Deux des matelots anglais et le jeune midshipman qui commandait l'embarcation s'élancèrent aussitôt sur le pont et coururent à la chambre du capitaine. Ils le trouvèrent étendu sur le parquet, défiguré et nageant dans son sang ; le malheureux et brave marin n'avait pas voulu survivre à sa défaite ; il venait de se brûler la cervelle.

Le jeune midshipman et les deux matelots avaient à peine eu le temps de s'assurer qu'il était mort, qu'un coup de sifflet se fit entendre. Au moment où le prince de... mettait le pied à bord du vaisseau anglais, on commença de s'apercevoir que le temps tournait à la tempête : de sorte que le capitaine, voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour faire face à ce nouvel ennemi, avait résolu de regagner en toute hâte le port de Livourne ou celui de Porto-Ferraïo.

Trois jours après, le bâtiment anglais, démâté de son mât d'artimon, son gouvernail brisé, et ne se soutenant sur l'eau qu'à l'aide de ses pompes, entra dans le port de Mahon, poussé par les derniers souffles de la tempête qui avait failli l'anéantir.

Quant à la frégate française, un instant son vainqueur avait voulu essayer de la traîner après lui, mais bientôt il avait été forcé de l'abandonner ; et, en même temps que

le vaisseau anglais entrait dans le port de Mahon, elle allait se briser sur les côtes de France avec le corps de son brave capitaine, auquel elle servait de glorieux cercueil...

Le prince de... avait supporté la tempête avec le même bonheur que le combat, et il était descendu à Mahon sans même avoir eu le mal de mer.

XVIII

LA BÉNÉDICTION PATERNELLE

Pendant cinq ans, on ignora complètement ce que le prince de... était devenu. Son banquier seulement lui faisait régulièrement passer des sommes considérables, tantôt en France, tantôt en Angleterre, tantôt en Allemagne. Enfin, un beau jour, on le vit reparaître à Naples, mari d'une jeune Anglaise qu'il avait épousée, et père de deux jolis enfants que le ciel, dans son éternel sourire pour lui, avait faits, l'un garçon et l'autre fille.

Nous ne dirons qu'un mot du garçon ; puis nous le quitterons pour revenir à la fille, dont les malheurs vont faire à peu près à eux seuls les frais de cet intéressant chapitre.

Le garçon était le portrait vivant de son père. Aussi, à la première vue, n'y eut-il pas de doute à Naples que le don fatal de la jettatura ne dût se continuer dans la ligne masculine du prince.

Quant à la fille, c'était une délicieuse personne, qui réunissait en elle seule les deux types des beautés italienne et anglaise ; elle avait de longs cheveux noirs, de beaux yeux bleus, le teint blanc et mat comme un lis, des dents petites et brillantes comme des perles, les lèvres rouges comme une cerise.

La mère seule se chargea de l'éducation de cette ravissante enfant ; elle grandit à son ombre, gracieuse et fraîche comme une fleur de printemps.

A quinze ans, c'était le miracle de Naples ; la première chose qu'on demandait aux étrangers était s'ils avaient vu la charmante princesse de...

Il va sans dire que, pendant ces quinze ans, l'étoile funeste du prince était constamment restée la même ; seulement, à ses besicles il avait joint une énorme tabatière, ce qui doublait encore, s'il faut en croire les traditions, la maligne influence à laquelle étaient constamment soumis ceux qui se trouvaient en contact avec lui.

Au milieu de tous les jeunes seigneurs qui bourdonnaient autour d'elle, la belle Elena (c'était ainsi que se nommait la fille du prince de...) avait remarqué le comte de F..., second fils d'un des plus riches et des plus aristocratiques patriciens de la ville de Naples. Or, comme le droit d'aînesse était aboli dans le royaume des Deux-Siciles, le comte de F... ne se trouvait pas moins, tout puîné qu'il était, un parti fort sortable pour notre héroïne, puisqu'il apportait en mariage quelque chose comme cent cinquante mille livres de rente, un noble nom, vingt-cinq ans, et une belle figure.

Chose difficile à croire, c'était cette belle figure qui se trouvait le principal obstacle au mariage, non de la part de la jeune princesse, Dieu merci ! elle, au contraire, appréciait ce don de la nature à sa valeur, et même au delà ; mais cette belle figure avait tant fait des siennes, elle avait tourné tant de têtes et elle avait causé tant de scandale par la ville, que toutes les fois qu'il était question du comte de F... devant le prince de..., il s'empressait de manifester son opinion sur les jeunes dissipés, et particulièrement sur celui-là, qui, au dire du prince, avait autant de bonnes fortunes que Salomon.

Malheureusement, il arriva ce qui arrive toujours : ce fut du seul homme qu'il n'aurait pas dû aimer Elena que la belle Elena devint amoureuse. Était-ce par sympathie ou par esprit de contrariété, à la façon d'Ève ? Était-ce parce qu'elle en pensait beaucoup de bien, ou parce qu'on lui en avait dit beaucoup de mal ? Je ne sais. Mais tant il y a qu'elle en devint amoureuse, non pas de cet amour éphémère qu'un léger caprice fait naître et que la moindre opposition fait mourir, mais de cet amour ardent, profond et éternel, qui s'augmente des difficultés qu'on lui oppose, qui se nourrit des larmes qu'il répand et qui, comme celui de Juliette et de Roméo, ne voit d'autre dénouement à sa durée que l'autel ou la tombe.

Mais quoique le prince adorât sa fille, et justement même parce qu'il l'adorait, il se montrait de plus en plus opposé à une union qui, selon lui, devait faire son malheur. Chaque jour il venait raconter à la pauvre Elena quelque tour nouveau à la manière de Faublas ou de Richelieu, dont le comte de F... était le héros ; mais, à son grand étonnement, cette nomenclature de méfaits, au lieu de diminuer l'amour de la jeune fille, ne faisait que l'augmenter.

Cet amour arriva bientôt à un point que ses belles joues pâlirent, que ses yeux, conservant le jour la trace des larmes de la nuit, commencèrent à perdre de leur éclat ; enfin qu'une mélancolie profonde s'emparant d'elle, ses lèvres ne laissèrent plus passer que de ces rares sourires pareils aux pâles rayons d'un soleil d'hiver. Une maladie de langueur se déclara.

Le prince, horriblement inquiet du changement survenu chez Elena, attendit le médecin au moment où il sortait de la chambre de sa fille, et le supplia de lui dire ce qu'il pensait de son état ; le médecin répondit qu'en cette circonstance moins qu'en toute autre, la médecine pouvait se permettre de prédire l'avenir, attendu que la maladie de la jeune fille lui paraissait amenée par des causes purement morales, causes sur lesquelles la malade avait obstinément refusé de s'expliquer ; mais que, malgré ce refus, il n'en était pas moins sûr qu'il y avait, au fond de cette langueur, qui pouvait devenir mortelle, quelque secret dans lequel était sa guérison.

Ce secret n'en était pas un pour le prince. Aussi suivit-il les progrès du mal avec anxiété. Il tint bon encore deux ou trois mois ; mais, au bout de ce temps, le médecin l'ayant prévenu que l'état de la malade empirait de telle façon qu'il ne répondait plus d'elle, le prince, tout en demandant pardon à Dieu et à la morale de confier le bonheur de sa fille à un pareil homme, finit par dire un beau jour à Elena que, comme sa vie lui était plus chère que tout au monde, il consentait enfin à ce qu'elle épousât le comte de F....

La pauvre Elena, qui ne s'attendait pas à cette bonne nouvelle, bondit de joie ; ses joues pâlies s'animèrent à l'instant du plus ravissant incarnat ; ses yeux ternis lancèrent des éclairs ; enfin sa belle bouche attristée retrouva un de ces doux sourires qu'elle semblait à tout jamais avoir oubliés. Elle jeta ses bras amaigris autour du cou de son père, et, en échange de son consentement, elle lui promit non seulement de vivre, mais encore d'être heureuse.

Le prince secoua la tête tristement, la fatale réputation de son futur gendre lui revenant sans cesse à l'esprit.

Cependant, comme sa parole était donnée, il n'en consentit pas moins à ce qu'Elena fît connaître à l'instant même à son prétendu, qui avait été, sinon aussi malade, du moins aussi malheureux qu'elle, le changement inattendu qui s'opérait dans leur position.

Le comte de F... accourut. En apprenant cette nouvelle inespérée, il avait failli devenir fou de joie.

Les deux amants, en se revoyant, ne purent échanger une seule parole, ils fondirent en larmes.

Le prince se retira tout en grommelant : cinq secondes de plus d'un pareil spectacle, il allait pleurer comme eux et avec eux.

Les refus du prince avaient fait tant de bruit, qu'il comprit lui-même que, du moment qu'il cessait de s'opposer à l'union des deux amants, mieux valait que le mariage eût lieu plus tôt que plus tard. Le jour de la cérémonie fut donc fixé à trois semaines ; c'était juste le temps nécessaire à l'accomplissement des formalités d'usage.

Pendant ces trois semaines, le prince de... reçut peut-être dix lettres anonymes, toutes remplies des plus graves accusations contre son futur gendre ; c'étaient des Arianes délaissées qui le représentaient comme un amant sans foi ; c'étaient des mères éplorées qui l'accusaient d'être un père sans entrailles ; c'étaient enfin des deux parts des plaintes amères qui venaient corroborer de plus en plus la première opinion que le prince avait conçue à l'endroit du comte de F... Mais le prince avait donné sa parole ; il voyait son heureuse enfant se reprendre chaque jour à la vie en se reprenant au bonheur. Il renferma toutes ses craintes au fond de son âme, comprenant qu'après avoir cédé aux désirs d'Elena, ce serait la tuer maintenant que de lui retirer la parole donnée.

Tout resta dans le *statu quo*, et, le grand jour arrivé, l'auguste cérémonie eut lieu à la grande joie des jeunes époux et à l'admiration de tous les assistants, qui déclaraient, à l'unanimité, qu'on ferait inutilement tout le royaume des Deux-Siciles pour trouver deux jeunes gens qui se convinssent davantage sous tous les rapports.

Le soir, il y eut un grand bal pendant lequel le jeune époux fut fort empressé, et la belle épouse fort rougissante ; puis enfin vint l'heure de se retirer. Les invités disparurent les uns après les autres : il ne resta plus dans le palais que les nouveaux mariés, le prince et la princesse. En voyant se rapprocher ainsi l'instant d'appartenir à un autre, Elena se jeta dans les bras de sa mère, tandis que le jeune comte secouait en souriant la main du prince.

En ce moment, celui-ci, oubliant tous ses préjugés contre

son gendre, le prit dans un bras, prit sa fille dans l'autre, et les embrassa tous les deux sur le front en s'écriant :

— Venez, chers enfants, venez recevoir la bénédiction paternelle !

A ces mots, tous deux, se laissant glisser de ses bras, tombèrent à ses genoux, et le prince, pour ne pas rester au-dessous de la situation, abaissa sur leurs têtes ses mains qu'il avait levées vers le ciel ; alors, ne trouvant rien de mieux à dire que les paroles que le Seigneur lui-même dit aux premiers époux :

— Croissez et multipliez ! s'écria-t-il.

Puis, craignant de se laisser aller à une émotion qu'il regardait comme indigne d'un homme, il se retira dans son appartement, où, au bout d'un quart d'heure, la princesse vint le rejoindre, en lui annonçant que, selon toute probabilité, les deux jeunes époux étaient occupés à accomplir en ce moment les paroles de la Genèse.

Le lendemain, Elena, en revoyant son père, rougit prodigieusement ; de son côté, le comte de F... n'était pas exempt d'un certain embarras en abordant le prince ; mais, comme cet embarras et cette rougeur étaient assez naturels dans la position des parties, la princesse se contenta de répondre à cette rougeur par un baiser, et le prince à cet embarras par un sourire.

La journée se passa sans que le prince et la princesse essayassent d'entrer dans aucun détail sur ce qui s'était passé entre les jeunes époux hors de leur présence ; seulement, comme ils comprenaient leur situation, ils les laissèrent le plus qu'ils purent en tête-à-tête, et ne furent aucunement étonnés qu'ils passassent une partie de la journée renfermés dans leurs appartements. Néanmoins, on dîna en famille ; mais, comme les époux paraissaient de plus en plus contraints et embarrassés, le prince et la princesse échangèrent un sourire d'intelligence ; et, aussitôt le dessert achevé, ils annoncèrent à leurs enfants qu'ils avaient décidé d'aller passer quelques jours à la campagne, et que, pendant ces quelques jours, ils laissaient le palais de Naples à leur entière disposition.

Ce qui fut dit fut fait, et, le même soir, le prince et la princesse partirent pour Caserte, assez préoccupés tous deux des observations qu'ils avaient faites séparément, mais dont cependant ils n'ouvrirent pas la bouche pendant tout le voyage.

Trois jours après, au moment où le prince et la princesse déjeunaient en tête-à-tête, on entendit le roulement d'une voiture dans la cour du château. Cinq minutes après, un domestique arriva tout courant annoncer que la jeune comtesse venait d'arriver.

Derrière lui Elena parut ; mais, au contraire de ce qu'on aurait pu attendre d'une mariée de la semaine, sa figure était toute bouleversée, et elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

Le prince adorait sa fille ; il voulut donc connaître la cause de son chagrin ; mais plus il l'interrogeait, plus Elena, tout en gardant le silence, versait d'abondantes larmes. Enfin une idée terrible traversa l'esprit du prince.

— Oh ! le malheureux ! s'écria-t-il, il t'aura fait quelque infidélité.

— Hélas ! plût au ciel ! répondit la jeune fille.

— Comment, plût au ciel ? Mais qu'est-il donc arrivé ? continua le prince.

— Une chose que je ne puis dire qu'à ma mère, répondit Elena.

— Viens donc, mon enfant, viens donc avec moi, s'écria la princesse, et conte-moi tes chagrins.

— Ma mère ! ma mère ! dit la jeune femme, je ne sais si j'oserai.

— Mais c'est donc bien terrible ? demanda le prince.

— Oh ! mon père, c'est affreux !

— Je l'avais bien dit, murmura le prince, que cet homme ferait ton malheur !

— Hélas ! que ne vous ai-je cru ! répondit Elena.

— Viens, mon enfant, viens, dit la princesse, et nous verrons à arranger tout cela.

— Ah ! ma mère, ma mère, répondit la jeune mariée en se laissant entraîner presque malgré elle, ah ! je crains bien qu'il n'y ait pas de remède.

Et les deux femmes disparurent dans la chambre à coucher de la princesse.

Là fut révélé un secret inattendu, miraculeux, inouï : le comte de F..., le Lovelace de Naples, ce héros aux mille et une aventures, cet homme dont les précoces paternités avaient causé de si grandes et si longues terreurs au prince de..., le comte de F... n'était pas plus avancé près de sa femme au bout de six jours de mariage que M. de Lignolle, de charadique mémoire, ne l'était près de sa femme au bout d'un an.

Et ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est que la réputation antérieure du comte de F..., loin d'être usurpée, était encore restée au-dessous de la réalité.

Mais la bénédiction paternelle portait ses fruits. Aussi, comme l'avait laissé craindre l'exclamation d'Elena, il n'y avait pas de remède.

Trois ans s'écoulèrent sans que rien au monde pût conjurer le maléfice dont le pauvre comte de F... était victime ; puis, au bout de trois ans, un bruit singulier se répandit : c'est que madame la comtesse de F..., aux termes d'un des articles du concile de Trente, demandait le divorce pour cause d'impuissance de son mari.

Une pareille nouvelle, comme on le comprend bien, ne pouvait avoir grande confiance dans la ville de Naples ; les femmes surtout l'accueillaient en haussant les épaules, en assurant que de pareils bruits n'avaient pas le sens commun. Cependant, un jour, il fallut bien y croire : la comtesse de F... venait de faire assigner son mari devant le tribunal de la rote à Rome.

Alors, chacun voulut entrer dans les moindres détails des événements qui avaient suivi le bal de noces ; mais nul ne pensa à révéler la fatale bénédiction du prince de... et les termes bibliques dans lesquels il l'avait formulée, de sorte que toutes choses restèrent dans le doute, tous les hommes prenant parti pour la comtesse, toutes les femmes se rangeant du côté du comte.

Pendant trois mois, Naples fut aussi pleine de divisions qu'elle l'avait été aux époques des plus grandes discordes civiles. C'étaient, à propos du comte et de la comtesse de F..., d'éternelles discussions entre les maris et les femmes ; les maris soutenaient à leur femme que non seulement le comte de F... était impuissant, mais encore qu'il l'avait toujours été ; les femmes répondaient à leur mari qu'ils étaient des imbéciles et qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient.

Enfin la comtesse comparut devant un tribunal de docteurs et de sages-femmes. Les sages-femmes et les docteurs déclarèrent à l'unanimité qu'il était fort malheureux que Elena, comme Jeanne d'Arc, ne fût pas née dans les marches de Lorraine, attendu que, comme l'héroïne de Vaucouleurs, elle avait, en cas d'invasion, tout ce qu'il fallait pour chasser les Anglais de France.

Les maris triomphèrent, mais les femmes ne se rendirent point pour si peu : elles prétendirent que les sages-femmes ne savaient pas leur métier, et que les médecins ne s'y connaissaient pas.

Les querelles conjugales s'envenimèrent ainsi, et une partie de ces dames, n'ayant pas le bonheur de pouvoir demander le divorce pour cause d'impuissance, demandèrent la séparation de corps pour incompatibilité d'humeur.

Le comte de F... demanda le congrès : c'était son droit. Le congrès fut donc ordonné : c'était sa dernière espérance.

Nous sommes trop chaste pour entrer dans les détails de cette singulière coutume, fort usitée au moyen âge, mais fort tombée en désuétude au XIXe siècle. Au reste, si nos lecteurs avaient quelque curiosité à ce sujet, nous les renverrions à Tallemant des Réaux, *Historiette de M. de Langeais*. Contentons-nous de dire que, contre toute croyance, le résultat tourna à la plus grande honte du pauvre comte de F...

Les maris napolitains se prirent par la main et dansèrent en rond, ni plus ni moins qu'on assure que le firent depuis, au foyer du Théâtre-Français, MM. les romantiques autour du buste de Racine ; ce qui ne me parut jamais bien prouvé, attendu que le buste de Racine est appuyé contre le mur.

On crut les femmes anéanties ; mais, comme on le sait, lorsque les femmes ont une chose dans la tête, il est assez difficile de la leur ôter. Ces dames répondirent qu'elles demeureraient dans leur première opinion sur l'excellent caractère du comte jusqu'à preuve directe du contraire.

Mais, comme le tribunal de la rote n'est pas composé de femmes, le tribunal décida que le mariage, n'ayant point été consommé, était comme nul et non avenu.

Moyennant lequel jugement, les deux époux rentrèrent dans la liberté de se tourner le dos et de contracter, si bon leur semblait, un nouvel hyménée.

Elena ne tarda pas à profiter de la permission qui lui était donnée. Pendant ces trois ans d'étrange veuvage, le chevalier de T... lui avait fait une cour des plus assidues ; mais, moitié par vertu, moitié dans la crainte de fournir au comte de F... de légitimes griefs, Elena n'avait jamais avoué au chevalier qu'elle partageait son amour. Il était résulté de cette réserve une grande admiration de la part du monde, et un profond amour de la part du chevalier de T....

Aussi, le prononcé du jugement à peine connu, le chevalier de T..., qui n'attendait que ce moment pour se substituer au lieu et place du premier mari, accourut-il offrir son cœur et sa main à la belle Elena. L'un et l'autre furent acceptés, et la nouvelle des noces à venir se répandit en même temps que la rupture du mariage passé.

Cette fois, le prince ne mit aucune opposition aux vœux de sa fille, qui, au reste, étant devenue majeure, avait le droit de se gouverner elle-même. Le chevalier de T... n'avait jamais fait parler de lui que de la façon la plus avantageuse : il était d'une des premières familles de Naples, assez riche pour qu'on ne pût pas supposer que son amour pour Elena fût le

résultat d'un calcul, et, en outre, attaché comme aide de camp à l'un des princes de la famille régnante : le parti était donc sortable de tout point.

On décida qu'on laisserait trois mois s'écouler pour les convenances ; que, pendant ces trois mois, le chevalier de T... accepterait une mission que le prince lui avait offerte pour Vienne ; enfin que, ces trois mois expirés, il reviendrait à Naples, où les noces seraient célébrées.

Tout se passa selon les conventions faites : au jour dit, le chevalier de T... fut de retour, plus amoureux qu'il n'était parti ; de son côté, Elena lui avait gardé dans toute sa force le second amour aussi profond et aussi pur que le premier. Toutes les formalités d'usage avaient été remplies pendant cet intervalle ; rien ne pouvait donc retarder le bonheur des deux amants. Le mariage fut célébré huit jours après le retour du chevalier.

Cette fois, il n'y eut ni dîner ni bal ; on se maria à la campagne et dans la chapelle du château : quatre témoins, le prince et la princesse, assistèrent seuls au bonheur des nouveaux époux. Comme la première fois, après la célébration du mariage, le prince les arrêta pour leur faire une petite exhortation que Elena et le chevalier écoutèrent avec tout le recueillement et le respect possibles. Puis, l'allocution terminée, il voulut les bénir. Mais Elena, qui savait ce qu'avait coûté à son bonheur la première bénédiction paternelle, fit un bond en arrière, et, étendant les mains vers son père :

— Au nom du ciel ! mon père, dit-elle, pas un mot de plus ! C'est une superstition peut-être, mais superstition ou non, ne nous bénissez pas.

Le prince, qui ne connaissait pas la véritable cause du refus de sa fille, insista pour accomplir ce qu'il regardait comme un devoir ; mais, la peur l'emportant sur le respect, Elena, au grand étonnement du prince, entraîna son mari dans son appartement pour le soustraire à la redoutable bénédiction, et, d'un mouvement rapide comme la pensée, en faisant des cornes de ses deux mains, afin, s'il était besoin, de conjurer doublement l'influence perturbatrice de son père, elle referma la porte entre elle et lui et la barricada en dedans à deux verrous.

Le souvenir des orages qui avaient éclaté dès le premier jour dans le jeune ménage inspira d'abord de vives inquiétudes à la princesse, qui craignit que le maléfice de son époux ne troublât également ce second ménage. Ses appréhensions ne se calmèrent que lorsque, le troisième jour, sa fille vint rendre visite, comme la première fois, à ses parents, qui s'étaient retirés à la campagne. La jeune femme avait la figure si radieuse, que les craintes de la mère s'évanouirent.

En effet, Elena dit à sa mère que son nouvel époux n'avait pas cessé un seul instant de l'aimer, qu'il était bon, d'un charmant caractère, prévenant, docile même, et plein d'attentions délicates pour elle ; en un mot, qu'elle était parfaitement heureuse.

Le bonheur si chèrement acheté de la jeune fille s'augmenta bientôt du titre de mère. Elle donna le jour à un gros garçon. On choisit, pour allaiter le nouveau-né, une belle nourrice de Procida, aux boucles d'oreilles à rosette de perles, au justaucorps écarlate galonné d'or, à l'ample jupon plissé à franges d'argent, qu'on installa dans la maison et à qui tous les domestiques reçurent l'ordre d'obéir comme à une seconde maîtresse. Le bambino était l'idole de toute la maison, la princesse l'adorait, le prince en était fou ; nous ne parlons pas du père et de la mère, tous les deux semblaient avoir concentré leur existence dans celle de cette pauvre petite créature.

Quinze mois s'écoulèrent ; l'enfant était on ne peut plus avancé pour son âge, connaissant et aimant tout le monde, et surtout le bon papa, auquel il rendait force gentils sourires en échange de ses agaceries. De son côté, bon papa ne pouvait se passer de lui. Il se le faisait apporter à toute heure du jour, si bien que, pour ne pas quitter l'enfant, le prince fut sur le point de refuser une mission de la plus haute importance que le roi de Naples lui avait confiée pour le roi de France. Il s'agissait d'aller complimenter Charles X sur la prise d'Alger.

Cependant tous les amis du prince lui remontrèrent si bien le tort qu'il se ferait dans l'esprit du roi par un pareil refus, sa famille le supplia tellement de considérer que l'avenir de son gendre pourrait éternellement souffrir de son obstination, que le prince consentit enfin à remplir une mission que tant d'autres lui eussent enviée. Il partit de Naples dans les premiers jours de juillet 1830, arriva à Paris le 24, se rendit aussitôt au ministère des affaires étrangères pour demander son audience, et fut reçu solennellement deux jours après par le roi Charles X.

Le lendemain de cette réception, la révolution de juillet éclata.

Trois jours suffirent, comme on sait, pour renverser un trône, huit pour en élever un autre. Mais le prince n'était point accrédité près du nouveau monarque. Aussi ne jugea-t-il pas à propos de rester près de la nouvelle cour ; il quitta la France, sans même mettre le pied aux Tuileries, circonstance à laquelle le roi Louis-Philippe dut, selon toute probabilité, les heureux et faciles commencements de son règne.

Le prince était guéri des voyages par mer : les combats n'étaient plus à craindre, mais les tempêtes étaient toujours à redouter. Aussi prit-il par les Alpes, et traversa-t-il la Toscane pour se rendre à Naples par Rome.

En passant par la capitale du monde catholique, il s'arrêta pour présenter ses hommages au pape Pie VIII, qui, sachant de quelle mission de confiance le prince avait été chargé par son souverain, le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, c'est-à-dire qu'au lieu de lui donner sa mule à baiser, comme Sa Sainteté fait pour le commun des martyrs, le pape lui donna sa main.

Trois jours après, le pape était mort.

Le prince était parti de Rome aussitôt son audience obtenue, tant il avait hâte de revenir à Naples ; il voyagea jour et nuit, et arriva en vue de son palais le lendemain à onze heures du matin, précédé de dix minutes seulement par le courrier qui lui faisait préparer des chevaux sur la route ; mais ces dix minutes suffirent à toute la famille pour accourir sur le balcon du premier étage, élevé, comme tous les premiers étages des palais napolitains, de plus de vingt-cinq pieds de hauteur.

La nourrice y accourut comme les autres, tenant l'enfant dans ses bras.

Malgré sa vue basse, grâce à d'excellentes lunettes qu'il avait achetées à Paris, le prince aperçut son petit-fils et lui fit de sa voiture un signe de la main. De son côté, le bambino le reconnut ; et, comme, ainsi que nous l'avons dit, il adorait son bon papa, dans la joie de le revoir, le pauvre petit fit un mouvement si brusque, en tendant ses deux petits bras vers lui et en cherchant à s'élancer à sa rencontre, que le malheureux enfant s'échappa des bras de sa nourrice, et se précipitant du balcon, se brisa la tête sur le pavé.

Le père et la mère faillirent mourir de douleur ; le prince fut près de six mois comme un fou ; ses cheveux blanchirent, puis tombèrent, de sorte qu'il fut forcé de prendre perruque, ce qui compléta ainsi en lui la triple et terrible réunion de la perruque, de la tabatière et des lunettes.

C'est ainsi que je le vis en passant à Naples ; mais j'étais heureusement prévenu. Du plus loin que je l'aperçus, je lui fis des cornes, si bien que, quoiqu'il me fît l'honneur de causer avec moi près de vingt minutes, il ne m'arriva d'autre malheur, grâce à la précaution que j'avais prise, que d'être arrêté le lendemain.

Je raconterai cette arrestation en son lieu et place, attendu qu'elle fut accompagnée de circonstances assez curieuses pour que je ne craigne pas, le moment venu, de m'étendre quelque peu sur ces détails.

Le jour même de mon départ, le prince avait été nommé président du comité sanitaire des Deux-Siciles.

Huit jours après, j'appris à Rome que, le lendemain de cette nomination, le choléra avait éclaté à Naples.

Depuis, j'ai su que le comte de F..., le premier époux de la belle Elena, ayant suivi l'exemple qu'elle lui avait donné, s'était remarié comme elle, avait été parfaitement heureux de son côté avec sa nouvelle épouse, et comme mari, et comme père ; car il avait eu, de ce second mariage, cinq enfants : trois garçons et deux filles.

Au mois de mars dernier, le prince de... est entré dans sa soixante-dix huitième année ; mais, loin que l'âge lui ait rien fait perdre de sa terrible influence, on prétend, au contraire, qu'elle devient plus formidable au fur et à mesure qu'il vieillit.

Et, maintenant que nous avons fini avec Arimane, passons à Oromaze

XIX

SAINT JANVIER, MARTYR DE L'ÉGLISE

Saint Janvier n'est pas un saint de création moderne ; ce n'est pas un patron banal et vulgaire acceptant les offres de tous les clients, accordant sa protection au premier venu et se chargeant des intérêts de tout le monde : son corps n'a pas été recomposé dans les catacombes aux dépens d'autres martyrs plus ou moins inconnus, comme celui de sainte Philomèle ; son sang n'a pas jailli d'une image de pierre, comme celui de la madone de l'Arc ; enfin les autres saints

ont bien fait quelques miracles pendant leur vie, miracles qui sont parvenus jusqu'à nous par la tradition et par l'histoire ; tandis que le miracle de saint Janvier s'est perpétué jusqu'à nos jours, et se renouvelle deux fois par an, à la grande gloire de la ville de Naples et à la grande confusion des athées !

Saint Janvier remonte, par son origine, aux premiers siècles de l'Eglise. Evêque, il a prêché la parole du Christ et a converti au véritable culte des miliers de païens : martyr, il a enduré toutes les tortures inventées par la cruauté de ses bourreaux, et a répandu son sang pour la foi ; élu du ciel, avant de quitter ce monde où il avait tant souffert, il a adressé à Dieu une prière suprême pour faire cesser la persécution des empereurs.

Mais là se bornent ses devoirs de chrétien et sa charité de cosmopolite

Citoyen avant tout, saint Janvier n'aime réellement que sa patrie : il la protège contre tous les dangers, il la venge de tous ses ennemis : *Civi, patrono, vindici*, comme le dit une vieille tradition napolitaine. Le monde entier serait menacé d'un second déluge, que saint Janvier ne lèverait pas le bout du petit doigt pour l'empêcher ; mais que la moindre goutte d'eau puisse nuire aux récoltes de sa bonne ville, saint Janvier remuera ciel et terre pour ramener le beau temps.

Saint Janvier n'aurait pas existé sans Naples, et Naples ne pourrait plus exister sans saint Janvier. Il est vrai qu'il n'y a pas de ville au monde qui ait été plus de fois conquise et dominée par l'étranger ; mais, grâce à l'intervention active et vigilante de son protecteur, les conquérants ont disparu, et Naples est restée.

Les Normands ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Souabes ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Angevins ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Aragonais ont usurpé le trône à leur tour, mais saint Janvier les a punis.

Les Espagnols ont tyrannisé Naples, mais saint Janvier les a battus.

Enfin, les Français ont occupé Naples, mais saint Janvier les a éconduits.

Et qui sait ce que fera saint Janvier pour sa patrie !...

Quelle que soit la domination, indigène ou étrangère, légitime ou usurpatrice, équitable ou despotique, qui pèse sur ce beau pays, il est une croyance au fond du cœur de tous les Napolitains, croyance qui les rend patients jusqu'au stoïcisme : c'est que tous les rois et tous les gouvernements passeront, et qu'il ne restera en définitive que le peuple et saint Janvier.

L'histoire de saint Janvier commence avec l'histoire de Naples, et ne finira, selon toute probabilité, qu'avec elle : toutes deux se côtoient sans cesse, et, à chaque grand événement heureux ou malheureux, elles se touchent et se confondent Au premier abord, on peut bien se tromper sur les causes et les effets de ces événements, et les attribuer, sur la foi d historiens ignorants ou prévenus, à telle ou telle circonstance dont ils vont chercher bien loin la source ; mais, en approfondissant le sujet, on verra que, depuis le commencement du IVe siècle jusqu'à nos jours, saint Janvier est le principe ou la fin de toutes choses ; si bien qu'aucun changement ne s'y est accompli que par la permission, par l'ordre ou par l'intervention de son puissant protecteur.

Aussi cette histoire présente-t-elle trois phases bien distinctes, et doit-elle être envisagée sous trois aspects bien différents. Dans les premiers siècles, elle revêt l'allure simple et naïve d'une légende de Grégoire de Tours ; au moyen âge, elle prend la marche poétique et pittoresque d une chronique de Froissart ; enfin, de nos jours, elle offre l'aspect railleur et sceptique d'un conte de Voltaire. — Nous allons commencer par la légende.

Comme de raison, la famille de saint Janvier appartient à la plus haute noblesse de l'antiquité ; le peuple qui, en 1647, donnait à sa république le titre de *sérénissime royale république napolitaine*, et qui, en 1799, poursuivait les patriotes à coups de pierre pour avoir osé abolir le titre d'*Excellence*, n'aurait jamais consenti à se choisir un protecteur d origine plébéienne : le lazzarone est essentiellement aristocrate.

La famille de saint Janvier descend en droite ligne des *Januari* de Rome, dont la généalogie se perd dans la nuit des âges. Les premières années du saint sont restées ensevelies dans l'obscurité la plus profonde : il ne paraît en public qu'à la dernière époque de sa vie, pour prêcher et souffrir, pour confesser sa croyance et mourir pour elle. Il fut nommé à l'évêché de Bénévent vers l'an de grâce 304, sous le pontificat de saint Marcelin. Etrange destinée de l'évêché bénéventin, qui commence à saint Janvier et qui finit à M. de Talleyrand !

Une des plus terribles persécutions que l'Eglise ait endurées est, comme chacun sait, celle des empereurs Dioclétien et Maximien : les chrétiens furent poursuivis, en 302, avec un tel acharnement, que, dans l'espace d'un seul mois, dix-sept mille martyrs tombèrent sous le glaive de ces deux tyrans. Cependant, deux ans après la promulgation de l édit qui frappait de mort indistinctement tous les fidèles, hommes et femmes, enfants et vieillards, l'Eglise naissante parut respirer un instant. Aux empereurs Dioclétien et Maximien, qui venaient d'abdiquer, avaient succédé Constance et Galère ; il était résulté de cette substitution que, par ricochet, un changement pareil s'était opéré dans les proconsuls de la Campanie, et qu'à Dragontius avait succédé Timothée.

Au nombre des chrétiens entassés dans les prisons de Cumes par Dragontius se trouvaient Sosius, diacre de Misène, et Proculus, diacre de Pouzzoles. Pendant tout le temps qu'avait duré la persécution, saint Janvier n'avait jamais manqué, au risque de sa vie, de leur apporter des consolations et des secours ; et, quittant son diocèse de Bénévent pour accourir là où il croyait sa présence nécessaire, il avait bravé mainte et mainte fois les fatigues d'un long voyage et la colère du proconsul.

A chaque nouveau soleil politique qui se lève, un rayon d'espoir passe à travers les barreaux des prisonniers de l'autre règne ; il en fut ainsi à l'avènement au trône de Constance et de Galère. Sosius et Proculus se crurent sauvés. Saint Janvier, qui avait partagé leur douleur, se hâta de venir partager leur joie. Après avoir récité si longtemps avec ses chers fidèles les psaumes de la captivité, il entonna le premier avec eux le cantique de la délivrance.

Les chrétiens, relâchés provisoirement, rendaient grâces au Seigneur dans une petite église située aux environs de Pouzzoles, et le saint évêque, assisté par les deux diacres Sosius et Proculus, s'apprêtait à offrir à Dieu le sacrifice de la messe, lorsque tout à coup il se fit au dehors un grand bruit, suivi d'un long silence. Les prisonniers, rendus il y avait peu d'instants à la liberté, prêtèrent l'oreille ; les deux diacres se regardèrent l'un l'autre, et saint Janvier attendit ce qui allait se passer, immobile et debout devant la première marche de l'autel qu'il allait franchir, les mains jointes, le sourire aux lèvres, et le regard fixé sur la croix avec une indicible expression de confiance.

Le silence fut interrompu par une voix qui lisait lentement le décret de Dioclétien, remis en vigueur par le nouveau proconsul Timothée ; et ces terribles paroles, que nous traduisons textuellement, retentirent à l'oreille des chrétiens prosternés dans l'église :

« Dioclétien, trois fois grand, toujours juste, empereur éternel, à tous les préfets et proconsuls du romain empire, salut !

« Un bruit qui ne nous a pas médiocrement déplu est parvenu à nos oreilles divines, c'est-à-dire que l'hérésie de ceux qui s'appellent chrétiens, hérésie de la plus grande impiété *(valdè impiam)*, reprend de nouvelles forces ; que lesdits chrétiens honorent comme dieu ce Jésus enfanté par on ne sait quelle femme juive, insultant par des injures et des malédictions le grand Apollon, et Mercure, et Hercule, et Jupiter lui-même, tandis qu'ils vénèrent ce même Christ, que les Juifs ont cloué sur une croix comme un sorcier ; par suite de quoi, nous ordonnons que tous les chrétiens, hommes ou femmes, dans toutes les villes et contrées, subissent les supplices les plus atroces s'ils refusent de sacrifier à nos dieux et d'abjurer leur erreur. Si cependant quelques-uns parmi eux se montrent obéissants, nous voulons bien leur accorder leur pardon ; au cas contraire, nous exigeons qu'ils soient frappés par le glaive et punis par la mort la plus cruelle *(morte pessimâ punire)*. Sachez enfin que, si vous négligez nos divins décrets, nous vous punirons des mêmes peines dont nous menaçons les coupables. »

Lorsque le dernier mot de la loi terrible fut prononcé, saint Janvier adressa à Dieu une muette prière pour le supplier de faire descendre sur tous les fidèles qui l'entouraient la grâce nécessaire pour braver les tortures et la mort ; puis, sentant que l'heure de son martyre venait de sonner, il sortit de l'église accompagné par les deux diacres et suivi de la foule des chrétiens, qui bénissait à haute voix le nom du Seigneur. Il traversa une double haie de soldats et de bourreaux étonnés de tant de courage, et, chantant toujours au milieu des populations ameutées qui se pressaient pour voir le saint évêque, il arriva à Nola après une marche qui parut un triomphe.

Timothée l'attendait au haut de son tribunal, élevé, dit la chronique, comme de coutume, au milieu de la place. Saint Janvier, sans éprouver le moindre trouble à la vue de son juge, s'avança d'un pas ferme et sûr dans l'enceinte, ayant toujours à sa droite Sosius, diacre de Misène, et à sa gauche Proculus, diacre de Pouzzoles. Les autres chrétiens se rangèrent en cercle et attendaient en silence l'interrogatoire de leur chef.

Timothée n'était pas sans savoir la grande naissance de saint Janvier. Aussi, par égard pour le *civis romanus*, poussa-t-il la complaisance jusqu'à l'interroger, tandis qu'il aurait parfaitement pu, dit le père Antonio Caracciolo, le condamner sans l'entendre.

Quant à Timothée, tous les écrivains s'accordent à le peindre comme un païen fou, cruel, comme un tyran exécrable, comme un préfet impie, comme un juge insensé. A ces traits, déjà passablement caractéristiques, un chroniqueur ajoute qu'il était tellement altéré de sang, que Dieu, pour le punir, couvrait parfois ses yeux d'un voile sanglant qui le privait momentanément de la vue, et qui, tout le temps que durait sa cécité, lui causait les plus atroces douleurs.

Tels étaient les deux hommes que la Providence amenait en face l'un de l'autre pour donner une nouvelle preuve du triomphe de la foi.

— Quel est ton nom ? demanda Timothée.

— Janvier, répondit le saint.

— Ton âge ?

— Trente-trois ans.

— Ta patrie ?

— Naples.

— Ta religion ?

— Celle du Christ.

— Et tous ceux qui t'accompagnent sont aussi chrétiens ?

— Lorsque tu les interrogeras, j'espère en Dieu qu'ils répondront comme moi qu'ils sont tous chrétiens.

— Connais-tu les ordres de notre divin empereur ?

— Je ne connais que les ordres de Dieu.

— Tu es noble ?

— Je suis le plus humble serviteur du Christ.

— Et tu ne veux pas renier ton Dieu ?

— Je renie et je maudis vos idoles, qui ne sont que du bois fragile ou de la boue pétrie.

— Tu sais les supplices qui te sont réservés ?

— Je les attends avec calme.

— Et tu te crois assez fort pour braver ma puissance ?

— Je ne suis qu'un faible instrument que le moindre choc peut briser ; mais mon Dieu tout-puissant peut me défendre de ta fureur et te réduire en cendre au même instant où tu blasphèmes son nom.

— Nous verrons, lorsque tu seras jeté dans une fournaise ardente, si ton Dieu viendra t'en tirer ?

— Dieu n'a-t-il pas sauvé de la fournaise Ananias, Azarias et Mizael ?

— Je te jetterai aux bêtes dans le cirque.

— Dieu n'a-t-il pas tiré Daniel de la fosse aux lions ?

— Je te ferai trancher la tête par l'épée du bourreau.

— Si Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite.

— Soit. Je verrai jaillir ton sang maudit, ce sang que tu déshonores en trahissant la religion de tes ancêtres pour un culte d'esclaves.

— O malheureux insensé ! s'écria le saint avec un inexprimable accent de compassion et de douleur, avant que tu jouisses du spectacle que tu te promets, Dieu te frappera de la cécité la plus affreuse, et la vue ne te sera rendue qu'à ma prière, afin que tu puisses être témoin du courage avec lequel savent mourir les martyrs du Christ !

— Eh bien, si c'est un défi, je l'accepte, répondit le proconsul ; nous verrons si, comme tu le dis, ta foi sera plus puissante que la douleur.

Puis, se tournant vers ses licteurs, il ordonna que le saint fût lié et jeté dans une fournaise ardente.

Les deux diacres pâlirent à cet ordre, et tous les chrétiens qui l'entendirent poussèrent un long et douloureux gémissement ; car, quoique chacun d'eux fût personnellement prêt à subir le martyre, cependant le cœur leur manquait à tous du moment qu'il s'agissait d'assister au supplice de leur saint évêque.

A ce cri de pitié et de douleur qui s'éleva tout à coup dans la foule, saint Janvier se tourna d'un air grave et sévère, et, étendant la main droite pour imposer silence :

— Eh bien, mes frères, dit-il, que faites-vous ? Voulez-vous par vos plaintes réjouir l'âme des impies ? En vérité, je vous le dis, rassurez-vous, car l'heure de ma mort n'est pas venue, et le Seigneur ne me croit pas encore digne de recevoir la palme du martyre. Prosternez-vous et priez cependant, non pas pour moi, que la flamme du brasier ne saurait atteindre, mais pour mon persécuteur, qui est voué au feu éternel de l'enfer.

Timothée écouta les paroles du saint avec un sourire de mépris, et il fit signe aux bourreaux d'exécuter son arrêt.

Saint Janvier fut jeté dans la fournaise, et aussitôt l'ouverture par laquelle on l'avait poussé fut murée au dehors aux yeux de la population entière qui assistait à ce spectacle.

Quelques minutes après, des tourbillons de flamme et de fumée s'élevant vers le ciel avertirent le proconsul que ses ordres étaient exécutés ; et, se croyant vengé à tout jamais de l'homme qui avait osé le braver, il rentra chez lui plein de l'orgueil du triomphe.

Quant aux autres chrétiens, ils furent ramenés dans leur prison pour y attendre le jour de leur supplice, et la foule se dissipa sous l'impression d'une pitié profonde et d'une sombre terreur.

Les soldats, occupés jusqu'alors à écarter les curieux et à maintenir le bon ordre, n'ayant plus rien à faire dès que le peuple se fut écoulé, se rapprochèrent lentement de la fournaise et se mirent à causer entre eux des événements du jour et du calme étrange qu'avait montré le patient au moment de subir une mort si terrible, lorsque l'un d'eux, s'arrêtant tout à coup au milieu de sa phrase commencée, fit signe à son interlocuteur de se taire et d'écouter. Celui-ci écouta en effet et imposa silence à son tour à son voisin ; si bien que, le geste se répétant de proche en proche, tout le monde demeura immobile et attentif. Alors, des chants célestes, partant de l'intérieur de la fournaise, frappèrent les oreilles des soldats, et la chose leur parut si extraordinaire, qu'ils se crurent un instant le jouet d'un rêve.

Cependant les chants devenaient plus distincts, et bientôt on put reconnaître la voix de saint Janvier au milieu d'un chœur angélique.

Cette fois ce ne fut plus l'étonnement, mais bien la frayeur qui saisit les soldats ; et, voyant qu'il devenait urgent de prévenir le préfet de l'événement inattendu, quoique prédit, qui se passait sur la place, ils coururent chez lui, pâles et effarés, et lui racontèrent avec l'éloquence de la peur l'incroyable miracle dont ils venaient d'être témoins.

Timothée haussa les épaules à cet étrange récit, et menaça ses soldats de les faire battre de verges s'ils se laissaient dominer par de si puériles frayeurs. Mais alors ils jurèrent par tous leurs dieux, non seulement d'avoir reconnu distinctement la voix de saint Janvier et l'air qu'il chantait dans la fournaise, mais encore d'avoir retenu les paroles du cantique et les actions de grâces qu'il rendait au Seigneur.

Le proconsul, irrité, mais non pas convaincu par une telle obstination, donna l'ordre immédiatement que la fournaise fût ouverte en sa présence, se réservant de punir avec la dernière rigueur, après leur avoir mis sous les yeux les restes carbonisés du martyr, ces faux rapporteurs qui venaient le déranger pour lui faire de pareils récits.

Lorsque le préfet arriva sur la place, il la trouva de nouveau tellement encombrée par le peuple, qu'il eut peine à se frayer un passage.

Le bruit du miracle ayant rapidement circulé dans la ville, les habitants de Nola, se pressant en tumulte sur le lieu du supplice, demandaient à grands cris la démolition de la fournaise, et menaçaient le proconsul, non point encore par des paroles ou des faits, mais par ces clameurs sourdes qui précèdent l'émeute, comme le roulement du tonnerre précède l'ouragan.

Timothée demanda la parole, et, lorsque le calme fut suffisamment rétabli pour qu'il pût se faire entendre, il répondit que le désir du peuple allait être satisfait sur-le-champ, et qu'il venait précisément donner l'ordre d'ouvrir la fournaise pour offrir un éclatant démenti aux bruits absurdes répandus parmi la foule.

A ces mots, les cris cessent, la colère s'apaise et fait place à une curiosité haletante.

Toutes les respirations sont suspendues, tous les yeux sont fixés sur un point.

A un signe de Timothée, les soldats s'avancent vers la fournaise, armés de marteaux et de pioches ; mais, aux premières briques qui tombent sous leurs coups, un tourbillon de flamme s'échappe subitement du foyer et les réduit en cendre.

A l'instant même, les murs tombent comme par enchantement, et, au milieu d'une clarté éblouissante, le saint évêque apparaît dans toute sa gloire. Le feu n'avait pas touché un seul cheveu de son front, la fumée n'avait pas terni la blancheur de ses vêtements. Un essaim de petits chérubins soutenait au-dessus de sa tête une auréole éclatante, et une musique invisible, dont les accords célestes étaient réglés par la harpe des séraphins, accompagnait son chant.

Alors, saint Janvier se mit à marcher de long en large sur les charbons ardents, afin de bien convaincre les incrédules que le feu de la terre ne pouvait rien sur les élus du Seigneur ; puis, comme on aurait pu douter encore de la réalité du miracle, voulant prouver que c'était bien lui, homme de chair et de sang, et non pas un esprit, pas un fantôme, pas une apparition surhumaine que l'on venait de voir, saint Janvier rentra lui-même dans sa prison et se remit à la disposition du préfet.

A la vue de ce qui venait de se passer, Timothée s'était senti pris d'une telle frayeur, que, craignant quelque révolte, il s'était réfugié dans le temple de Jupiter ; ce fut là qu'il apprit que le saint, qui pouvait, au milieu de

l'enthousiasme général dont ce miracle l'avait fait l'objet, s'éloigner et se soustraire à son pouvoir, était, au contraire, rentré dans sa prison, et y attendait le nouveau supplice qu'il lui plairait de lui infliger.

Cette nouvelle lui rendit toute son assurance, et avec son assurance toute sa colère.

Il descendit dans la prison du martyr pour acquérir la certitude qu'il avait bien affaire à l'évêque de Bénévent lui-même, et non point à quelque spectre que la magie eût fait survivre à son corps.

En conséquence, et pour qu'il ne lui restât aucun doute à ce sujet, après avoir tâté saint Janvier, pour s'assurer qu'il était bien de chair et d'os, il le fit dépouiller de ses vêtements sacerdotaux, le fit lier à une colonne que la vénération des fidèles a conservée jusqu'à nos jours comme un muet témoin du martyre du saint, et le fit fouetter par ses licteurs jusqu'à ce que le sang jaillit. Alors, il trempa dans ce sang le coin de sa toge, et s'assura que c'était bien du sang humain, et non quelque liqueur rouge qui en avait l'apparence ; puis, satisfait de ce premier essai, il ordonna que le patient fût appliqué à la torture.

La torture fut longue et douloureuse ; saint Janvier en sortit les chairs meurtries et les os disloqués ; mais, pendant tout le temps qu'elle dura, les bourreaux ne purent lui arracher une plainte. Lorsque les souffrances devenaient insupportables, saint Janvier louait le Seigneur.

Timothée, voyant que la question n'avait d'autre résultat pour lui que de le faire souffrir, décida que saint Janvier serait jeté dans le cirque et exposé aux tigres et aux lions ; seulement, il hésita quelque temps pour savoir si l'exécution aurait lieu dans le cirque de Pouzzoles ou dans celui de Nola ; enfin, il se décida pour le cirque de Pouzzoles.

Un double calcul présida à cette décision : d'abord, le cirque de Pouzzoles était plus vaste que celui de Nola, et, par conséquent, pouvait contenir un plus grand nombre de spectateurs ; et puis, une telle fermentation s'était manifestée à la suite du premier miracle, qu'il pensait que les bourreaux de saint Janvier auraient tout à craindre si le martyr sortait triomphant d'une seconde épreuve.

Or, tandis que le proconsul avisait au moyen le plus sûr et le plus cruel de transporter le saint d'une ville à l'autre, on vint lui dire que saint Janvier, parfaitement guéri de la torture de la veille, pouvait faire le voyage à pied.

A cette nouvelle, une idée infernale traversa l'esprit de Timothée : il avisa que ce serait faire merveille que d'ajouter la honte à la douleur, et imagina de faire traîner son char, de Nola à Pouzzoles, par le saint évêque et par ses deux compagnons, les diacres Sosius et Proculus.

Il espérait ainsi, ou que les trois martyrs tomberaient d'épuisement et de douleur au milieu de la route, ou qu'ils arriveraient au lieu de leur supplice tellement humiliés et flétris par les huées de la populace, que leur sort n'inspirerait plus ni pitié ni regrets.

La chose fut donc exécutée comme l'avait décidé le proconsul.

On attela saint Janvier au char consulaire, entre Sosius et Proculus ; et Timothée, s'y étant assis, intima à ses licteurs l'injonction de frapper de verges les trois patients chaque fois qu'ils s'arrêteraient ou seulement ralentiraient le pas ; puis il donna l'ordre du départ en levant sur eux le fouet dont lui-même était armé.

Mais Dieu ne permit même pas que le fouet levé sur les martyrs retombât sur eux. Saint Janvier, s'élançant d'un bond, entraîna avec lui ses deux compagnons, renversant sur son passage soldats, licteurs et curieux.

Beaucoup dirent alors avoir vu pousser sur les épaules des trois hommes du Seigneur de ces grandes ailes archangéliques, à l'aide desquelles les messagers du ciel traversent l'empyrée avec la rapidité de l'éclair ; mais la vérité est que le char s'éloigna, emporté avec une telle rapidité, qu'il laissa bientôt derrière lui non seulement la foule des piétons, mais encore les cavaliers romains, qui lancèrent inutilement leurs montures à sa poursuite, et le virent bientôt disparaître au milieu d'un nuage de poussière.

Ce n'était pas à cela que s'était attendu le proconsul ; il ne s'était occupé que des moyens de pousser son saint attelage en avant, et non de le retenir ; aussi, se voyant entraîné avec une rapidité dont les oiseaux de l'air pourraient à peine donner une idée, il ne songea qu'à se cramponner aux rebords du char pour ne point être renversé ; mais bientôt un vertige le prit ; il lui sembla que le char cessait de toucher la terre, que tous les objets, emportés d'une course égale à la sienne, fuyaient en arrière, tandis que lui s'élançait en avant. La lumière manqua à ses yeux, le souffle à sa bouche, l'équilibre à son corps ; il se laissa tomber à genoux au fond du char, pâle, haletant, les mains jointes.

Mais les trois saints ne pouvaient le voir, emportés qu'ils semblaient être eux-mêmes par une puissance surhumaine. Enfin, arrivé à la colline d'Antignano, à l'endroit même où l'on trouve encore aujourd'hui une petite chapelle élevée en mémoire de ce miraculeux événement, le proconsul, rassemblant toutes les forces de son agonie, poussa un tel cri de détresse et de douleur, que saint Janvier l'entendit, malgré le bruissement des roues, et que, s'arrêtant avec ses deux compagnons et se retournant vers son juge, il lui demanda d'une voix fraîche et reposée qui ne trahissait point la moindre lassitude :

— Qu'y a-t-il, maître ?

Mais Timothée resta quelque temps sans pouvoir articuler une seule parole, tandis que les deux diacres profitaient de cet instant de halte pour respirer à pleine poitrine.

Saint Janvier, au bout de quelques secondes, renouvela sa question.

— Il y a que je veux relayer ici, dit le proconsul.

— Relayons, répondit saint Janvier.

Timothée descendit de son char ; mais les trois saints restèrent attachés à leur chaîne, et cependant, à l'émotion du proconsul, à la sueur qui coulait de son front, au souffle précipité qui sortait de sa poitrine, on eût pu croire que c'était lui qui avait jusqu'alors été attelé à la place des chevaux, et que c'étaient les trois saints qui avaient tenu la place du maître.

Mais, dès que le proconsul sentit son pied sur la terre, et que, par conséquent, il se vit hors de danger, sa haine et sa colère le reprirent, et, s'avançant vers saint Janvier, le fouet levé :

— Pourquoi, lui dit-il, m'as-tu conduit de Nola ici avec une si grande rapidité ?

— Ne m'avais-tu pas commandé d'aller le plus vite que je pourrais ?

— Oui ; mais qui allait se douter que tu irais plus vite que ceux de mes cavaliers qui étaient les mieux montés et qui n'ont pu te suivre ?

— J'ignorais moi-même de quel pas j'irais, quand les anges m'ont prêté leurs ailes.

— Ainsi, tu crois que l'assistance que tu as reçue vient de ton Dieu ?

— Tout vient de lui.

— Et tu persistes dans ton hérésie ?

— La religion du Christ est la seule vraie, la seule pure, la seule digne du Seigneur.

— Tu sais quelle mort t'attend à l'autre bout de la route ? reprit le proconsul.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à m'arrêter, répondit saint Janvier.

— C'est juste, observa Timothée : aussi allons-nous repartir.

— A tes ordres, maître.

— Ainsi, je vais remonter dans mon char.

— Remonte.

Mais écoute-moi bien.

— J'écoute.

— C'est à la condition que tu n'iras plus du train que tu as été.

— J'irai du train que tu voudras.

— Le promets-tu ?

— Je le promets.

— Sur ta parole de noble ?

— Sur ma foi de chrétien.

— C'est bien.

— Es-tu prêt, maître ?

— Allons, dit le proconsul.

— Allons, mes frères, dit saint Janvier à ses compagnons, faisons ce qui est ordonné.

Et le char repartit de nouveau ; mais le saint, observant scrupuleusement la promesse qu'il avait faite, ne marcha plus qu'au pas, ou tout au plus au petit trot ; encore se tournait-il de temps en temps vers Timothée pour lui demander si c'était là l'allure qui lui convenait.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent sur la place de Pouzzoles, où pas une âme n'attendait le proconsul ; car ils avaient marché d'un tel train, que la nouvelle de leur arrivée n'avait pu les précéder. Aucun ordre n'était donné pour le supplice ; aussi force fut à Timothée de le remettre à un autre moment. Il se fit donc purement et simplement conduire à son palais, et, appelant ses esclaves, il ordonna que les trois saints fussent dételés et conduits dans les prisons de Pouzzoles, tandis que lui se parfumait dans un bain. Après quoi, brisé de fatigue, il se reposa trois jours et trois nuits.

Le matin du quatrième jour, la foule se pressait sur les gradins de l'amphithéâtre : elle y était accourue de tous les points de la Campanie, car cet amphithéâtre était un des plus beaux de la province, et c'était pour lui qu'on réservait les tigres et les lions les plus féroces, qui, envoyés d'Afrique à Rome, abordaient et se reposaient un instant à Naples.

C'était dans ce même amphithéâtre, dont les ruines existent encore aujourd'hui, que Néron, deux cent trente ans auparavant, avait donné une fête à Tiridate. Tout avait

été préparé pour frapper d'étonnement le roi d'Arménie : les animaux les plus puissants et les gladiateurs les plus adroits s'étaient exercés devant lui ; mais lui était resté impassible et froid à ce spectacle, et, lorsque Néron lui demanda ce qu'il pensait de ces hommes dont les efforts surhumains avaient forcé le cirque d'éclater en tonnerres d'applaudissements, Tiridate, sans rien répondre, s'était levé en souriant, et, lançant son javelot dans le cirque, il avait percé de part en part deux taureaux d'un seul coup.

A peine le proconsul y eut-il pris place sur son trône, au milieu de ses licteurs, que les trois saints, amenés par son ordre, furent placés en face de la porte par laquelle les animaux devaient être introduits. A un signe du proconsul, la grille s'ouvrit, et les animaux de carnage s'élancèrent dans l'arène. A leur vue, trente mille spectateurs battirent des mains avec joie ; de leur côté, les animaux étonnés répondirent par un rugissement de menace qui couvrit toutes les voix et tous les applaudissements. Puis, excités par les cris de la multitude, dévorés par la faim à laquelle, depuis trois jours, leurs gardiens les condamnaient, alléchés par l'odeur de la chair humaine dont on les nourrissait aux grands jours, les lions commencèrent à secouer leur crinière, les tigres à bondir et les hyènes à lécher leurs lèvres. Mais l'étonnement du proconsul fut grand lorsqu'il vit les lions, les tigres et les hyènes se coucher aux pieds des trois martyrs, pleins de respect et d'obéissance, tandis que saint Janvier, toujours calme, toujours souriant, levait la main droite et bénissait les spectateurs.

Au même instant, le proconsul sentit descendre sur ses yeux comme un nuage ; l'amphithéâtre se déroba à sa vue, ses paupières se collèrent, et il fut plongé tout à coup dans les ténèbres. Mais l'aveuglement n'était rien en comparaison de la souffrance ; car, à chaque pulsation de l'artère, il semblait au malheureux qu'un fer rouge perçait ses prunelles. La prédiction de saint Janvier s'accomplissait.

Timothée essaya d'abord de dompter sa douleur et d'étouffer ses plaintes devant la multitude ; mais, oubliant bientôt sa fierté et sa haine, il tendit les mains vers le saint, et le pria à haute voix de lui rendre la vue et de le délivrer de ses atroces souffrances.

Saint Janvier s'avança doucement vers lui au milieu de l'attention générale, et prononça cette courte prière :

— Monseigneur Jésus-Christ, pardonnez à cet homme tout le mal qu'il m'a fait, et rendez-lui la lumière, afin que ce dernier miracle que vous daignerez opérer en sa faveur puisse dessiller les yeux de son esprit et le retenir encore sur le bord de l'abîme où le malheureux va tomber sans retour. En même temps, je vous supplie, ô mon Dieu ! de toucher le cœur de tous les hommes de bonne volonté qui se trouvent dans cette enceinte ; que votre grâce descende sur eux et les arrache aux ténèbres du paganisme.

Puis, élevant la voix et touchant de l'index les paupières du proconsul, il ajouta :

— Timothée, préfet de la Campanie, ouvre les yeux et sois délivré de tes souffrances, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

— *Amen !* répondirent les deux diacres.

Et Timothée ouvrit les yeux, et sa guérison s'opéra d'une manière si prompte et si complète, qu'il ne se souvenait même plus d'avoir éprouvé aucune douleur.

A la vue de ce miracle, cinq mille spectateurs se levèrent, et, d'une seule voix, d'un seul cri, d'un seul élan, demandèrent à recevoir le baptême.

Quant à Timothée, il rentra au palais, et, voyant que le feu était impuissant et les animaux indociles, il ordonna que les trois saints fussent mis à mort par le glaive.

Ce fut par une belle matinée d'automne, le 19 septembre de l'année 305, que saint Janvier, accompagné des deux diacres Proculus et Sosius, fut conduit au forum de Vulcano près d'un cratère à moitié éteint, dans la plaine de la Solfatare, pour y souffrir le dernier supplice. Près de lui marchait le bourreau, tenant dans ses mains une large épée à deux tranchants, et deux légions romaines, armées de fortes piques, précédaient ou suivaient le cortège, pour ôter au peuple de Pouzzoles toute velléité de résistance. Pas un cri, pas une plainte, pas un murmure parmi cette foule avilie et tremblante ; un silence de mort planait sur la ville entière, silence qui n'était interrompu que par le piétinement des chevaux et par le bruit des armures.

Saint Janvier n'avait pas fait une cinquantaine de pas dans la direction du forum où son exécution devait avoir lieu, lorsque, au tournant d'une rue, il fut abordé par un pauvre mendiant qui avait eu toutes les peines du monde à se frayer un passage jusqu'à lui, accablé qu'il était par le double malheur de la cécité et de la vieillesse. Le vieillard s'avançait en levant le menton et en étendant les bras devant lui, se dirigeant vers la personne qu'il cherchait avec cet instinct des aveugles qui les guide quelquefois avec plus de sûreté que le regard le plus clairvoyant. Dès qu'il se crut assez près de saint Janvier pour être entendu, le malheureux, redoublant d'efforts et de zèle, s'écria d'une voix haute et perçante :

— Mon père ! mon père ! où êtes-vous, que je puisse me jeter à vos genoux ?

— Par ici, mon fils, répondit saint Janvier en s'arrêtant pour écouter le vieillard.

— Mon père ! mon père ! pourrai-je être assez heureux pour baiser la poussière que vos pieds ont foulée ?

— Cet homme est fou, dit le bourreau en haussant les épaules.

— Laissez approcher ce vieillard, dit doucement saint Janvier ; car la grâce de Dieu est avec lui.

Le bourreau s'écarta, et l'aveugle put enfin s'agenouiller devant le saint.

— Que me veux-tu, mon fils ? demanda saint Janvier.

— Mon père, je vous prie de me donner un souvenir de vous ; je le garderai jusqu'à la fin de mes jours, et cela me portera bonheur dans cette vie et dans l'autre.

— Cet homme est fou ! dit le bourreau avec un sourire de mépris. Comment ! lui dit-il, ne sais-tu pas qu'il n'a plus rien à lui ? Tu demandes l'aumône à un homme qui va mourir !

— Cela n'est pas bien sûr, dit le vieillard en secouant la tête, ce n'est pas la première fois qu'il vous échappe.

— Sois tranquille, répondit le bourreau, cette fois, il aura affaire à moi.

— Serait-il vrai, mon père ? vous qui avez triomphé du feu, de la torture et des animaux féroces, vous laisserez-vous tuer par cet homme ?

— Mon heure est venue, répondit le martyr avec joie ; mon exil est fini, il est temps que je retourne dans ma patrie. Ecoute, mon fils, interrompit saint Janvier, il ne me reste plus que le linge avec lequel on doit me bander les yeux à mon dernier moment : je te le laisserai après ma mort.

— Et comment irai-je le chercher ? dit le vieillard. Les soldats ne me laisseront pas approcher de vous.

— Eh bien, répondit saint Janvier, je te l'apporterai moi-même.

— Merci, mon père.

— Adieu, mon fils.

L'aveugle s'éloigna et le cortège reprit sa marche. Arrivé au forum de Vulcano, les trois saints s'agenouillèrent, et saint Janvier, d'une voix ferme et sonore, prononça ces paroles :

— Dieu de miséricorde et de justice, puisse enfin le sang que nous allons verser calmer votre colère et faire cesser les persécutions des tyrans contre votre sainte Eglise !

Puis il se leva, et, après avoir embrassé tendrement ses deux compagnons de martyre, il fit signe au bourreau de commencer son œuvre de sang. Le bourreau trancha d'abord les têtes de Proculus et de Sosius, qui moururent courageusement en chantant les louanges du Seigneur. Mais, comme il s'approchait de saint Janvier, un tremblement convulsif le saisit tout à coup, et l'épée lui tomba des mains sans qu'il eût la force de se courber pour la ramasser.

Alors, saint Janvier se banda lui-même les yeux ; puis, portant la main à son cou :

— Eh bien, dit-il au bourreau, qu'attends-tu mon frère ?

— Je ne pourrai jamais relever cette épée, dit le bourreau, si tu ne m'en donnes pas la permission.

— Non seulement je te le permets, frère, mais je t'en prie.

A ces mots, le bourreau sentit que ses forces lui revenaient, et, levant l'épée à deux mains, il en frappa le saint avec tant de vigueur, que non seulement la tête, mais un doigt aussi furent emportés du même coup.

Quant à la prière que saint Janvier avait adressée à Dieu avant de mourir, elle fut sans doute agréée par le Seigneur, car, la même année, Constantin, s'échappant de Rome, alla trouver son père et fut nommé par lui son héritier et son successeur à l'empire. Si donc tout effet doit se reporter à sa cause, c'est de la mort de saint Janvier et de ses deux diacres Proculus et Sosius que date le triomphe de l'Eglise.

Après l'exécution, comme les soldats et le bourreau s'acheminaient vers la maison de Timothée pour lui rendre compte de la mort de son ennemi et de ses deux compagnons, ils rencontrèrent le mendiant à la même place où ils l'avaient laissé. Les soldats s'arrêtèrent pour s'amuser un peu aux dépens du vieillard, et le bourreau lui demanda en ricanant :

— Eh bien, l'aveugle, as-tu reçu le souvenir qu'on t'avait promis ?

— O impies que vous êtes ! s'écria le vieillard en ouvrant les yeux brusquement et fixant sur tous ceux qui l'entouraient un regard clair et limpide, non seulement j'ai reçu le bandeau des mains du saint lui-même, qui vient de m'apparaître tout à l'heure, mais, en appliquant ce bandeau sur mes yeux, j'ai obtenu la vue, moi qui étais aveugle de naissance. Et maintenant, malheur à toi qui as osé porter

la main sur le martyr du Christ ! malheur à celui qui a ordonné sa mort ! malheur à tous ceux qui s'en sont rendus complices ! malheur à vous, malheur !

Les soldats se hâtèrent de quitter le vieillard, et le bourreau les devançait pour avoir la gloire de faire le premier son rapport au tyran. Mais la maison du proconsul était vide et déserte, les esclaves l'avaient pillée, les femmes l'avaient abandonnée avec horreur. Tout le monde s'éloignait de ce lieu de désolation, comme si la main de Dieu l'eût marqué d'un signe maudit. Le bourreau et son escorte, ne comprenant rien à ce qui se passait, résolurent d'avancer hardiment ; mais, au premier pas qu'ils firent dans l'intérieur de la maison, ils tombèrent roides morts. Timothée n'était plus qu'un cadavre informe et pourri, et les émanations pestilentielles qui s'exhalaient de son corps avaient suffi pour asphyxier d'un seul coup les misérables complices de ses iniquités.

Cependant, dès que la nuit fut venue, le mendiant s'en alla au forum de Vulcano pour recueillir les restes sacrés du saint évêque. La lune, qui venait de se lever, répandit sa lumière argentée sur la plaine jaunâtre de la Solfatare, de telle sorte qu'on pouvait distinguer le moindre objet dans tous ses détails.

Comme le vieillard marchait lentement et regardait autour de lui pour voir s'il n'était pas suivi par quelque espion, il aperçut à l'autre bout du forum une vieille femme à peu près de son âge qui s'avançait avec les mêmes précautions.

— Bonjour, mon frère, dit la femme.

— Bonjour, ma sœur, répondit le vieillard.

— Qui êtes-vous, mon frère ?

— Je suis un ami de Janvier. Et vous, ma sœur ?

— Moi, je suis sa parente.

— De quel pays êtes-vous ?

— De Naples. Et vous ?

— De Pouzzoles.

— Puis-je savoir quel motif vous amène ici à cette heure ?

— Je vous le dirai quand vous m'aurez expliqué le but de votre voyage nocturne.

— Je viens pour recueillir le sang de saint Janvier.

— Et moi, je viens pour enterrer son corps.

— Et qui vous a chargé de remplir ce devoir, qui n'appartient d'ordinaire qu'aux parents du défunt ?

— C'est saint Janvier lui-même, qui m'est apparu peu d'instants après sa mort.

— Quelle heure pouvait-il être lorsque le saint vous est apparu ?

— A peu près la troisième heure du jour.

— Cela m'étonne, mon frère ; car, à la même heure, il est venu me voir, et m'a ordonné de me rendre ici à la nuit tombante.

— Il y a miracle, ma sœur, il y a miracle. Ecoutez-moi, et je vous raconterai ce que le saint a fait en ma faveur.

— Je vous écoute : puis je vous raconterai à mon tour ce qu'il a fait en la mienne, car, ainsi que vous le dites, il y a miracle, mon frère, il y a miracle !

— Sachez d'abord que j'étais aveugle.

— Et moi percluse.

— Il a commencé par me rendre la vue.

— Il m'a rendu l'usage des jambes.

— J'étais mendiant.

— J'étais mendiante.

— Il m'a assuré que je ne manquerais de rien jusqu'à la fin de mes jours.

— Il m'a promis que je ne souffrirais plus ici-bas.

— J'ai osé lui demander un souvenir de son affection.

— Je l'ai prié de me donner un gage de son amitié.

— Voici le même linge qui a servi à bander ses yeux au moment de sa mort.

— Voici les deux fioles qui ont servi à célébrer sa dernière messe.

— Soyez bénie, ma sœur ! car je vois bien maintenant que vous êtes sa parente.



Les lions, les tigres et les hyènes se couchèrent aux pieds des trois martyrs.

— Soyez béni, mon frère ! car je ne doute plus que vous ne fussiez son ami.

— A propos, j'oubliais une chose.

— Laquelle, mon frère ?

— Il m'a recommandé de chercher un doigt qui a dû lui être coupé en même temps que sa tête, et de le réunir à ses saintes reliques.

Il m'a dit de même que je trouverais dans son sang un petit fétu de paille, et m'a ordonné de le garder avec soin dans la plus petite des deux fioles.

— Cherchons.

— Cela ne doit pas être bien loin.

— Heureusement, la lune nous éclaire.

— C'est encore un bienfait du saint ; car, depuis un mois, le ciel était couvert de nuages.

— Voici le doigt que je cherchais.

— Voici le fétu dont il m'a parlé.

Et, tandis que le vieillard de Pouzzoles plaçait dans un coffre le corps et la tête du martyr, la vieille femme napolitaine, agenouillée pieusement, recueillait avec une éponge jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux, et en remplissait les deux fioles que le saint lui avait données lui-même à cet effet.

C'est ce même sang qui, depuis quinze siècles, se met en ébullition toutes les fois qu'on le rapproche de la tête du saint, et c'est dans cette ébullition prodigieuse et inexplicable que consiste le miracle de saint Janvier.

Voilà ce que Dieu fit de saint Janvier ; maintenant, voyons ce qu'en firent les hommes.

XX

SAINT JANVIER ET SA COUR

Nous ne suivrons pas les reliques de saint Janvier dans les différentes pérégrinations qu'elles ont accomplies, et qui les conduisirent de Pouzzoles à Naples, de Naples à Bénévent, et les ramenèrent enfin de Bénévent à Naples : cette narration nous entraînerait à l'histoire du moyen âge tout entière, et on a tant abusé de cette intéressante époque qu'elle commence singulièrement à passer de mode.

C'est depuis le commencement du XVIe siècle seulement que saint Janvier a un domicile fixe et inamovible, dont il ne sort que deux fois l'an pour aller faire son miracle à la cathédrale de Sainte-Claire. Deux ou trois fois par hasard, on dérange bien encore le saint ; mais il faut de ces grandes circonstances qui remuent un empire pour le faire sortir de ses habitudes sédentaires ; et chacune de ses sorties devient un événement dont le souvenir se perpétue et grandit, par tradition orale, dans la mémoire du peuple napolitain.

C'est à l'archevêché et dans la chapelle du Trésor que, tout le reste de l'année, demeure saint Janvier. Cette chapelle fut bâtie par les nobles et les bourgeois napolitains : c'est le résultat d'un vœu qu'ils firent simultanément en 1527, épouvantés qu'ils étaient par la peste qui désola cette année la très fidèle ville de Naples. La peste cessa, grâce à l'intercession du saint, et la chapelle fut bâtie comme un signe de la reconnaissance publique.

A l'opposé des votants ordinaires qui, lorsque le danger est passé, oublient le plus souvent le saint auquel ils se sont voués, les Napolitains mirent une telle conscience à remplir vis-à-vis de leur patron l'engagement pris, que dona Catherine de Sandoval, femme du vieux comte de Lemos, vice-roi de Naples, leur ayant offert de contribuer de son côté pour une somme de trente mille ducats à la confection de la chapelle, ils refusèrent cette somme, déclarant qu'ils ne voulaient partager avec aucun étranger, cet étranger fût-il leur vice-roi ou leur vice-reine, l'honneur de loger dignement leur saint protecteur.

Or, comme ni l'argent ni le zèle ne manquèrent, la chapelle fut bientôt bâtie. Il est vrai que, pour se maintenir mutuellement en bonne volonté, nobles et bourgeois avaient passé une obligation, laquelle existe encore, devant maître Vicenzo di Bossis, notaire public : cette obligation porte la date du 13 janvier 1527. Ceux qui l'ont signé s'engagent à fournir pour les frais du bâtiment la somme de treize ducats ; mais il paraît qu'à cette époque il fallait déjà se défier des devis des architectes : la porte seule coûta cent trente-cinq mille francs, c'est-à-dire une somme triple de celle qui était allouée pour les frais généraux de la chapelle.

La chapelle terminée, on décida qu'on appellerait, pour l'orner de fresques représentant les principales actions de la vie du saint, les premiers peintres du monde. Malheureusement, cette décision ne fut pas approuvée par les peintres napolitains, qui décidèrent à leur tour que la chapelle ne serait ornée que par des artistes indigènes et qui jurèrent que tout rival qui répondrait à l'appel fait à son pinceau s'en repentirait cruellement.

Soit qu'ils ignorassent ce serment, soit qu'ils ne crussent pas à son exécution, le Dominiquin, le Guide et le chevalier d'Arpino accoururent : mais le chevalier d'Arpino fut obligé de fuir avant même d'avoir mis le pinceau à la main ; le Guide, après deux tentatives d'assassinat, auxquelles il n'échappa que par miracle, quitta Naples à son tour ; le Dominiquin seul, fait aux persécutions par les persécutions qu'il avait déjà éprouvées, las d'une vie que ses rivaux lui avaient rendue si triste et si douloureuse, n'écouta ni insultes ni menaces et continua de peindre. Il fit successivement la *Femme guérissant les malades avec l'huile de la lampe qui brûle devant saint Janvier*, la *Résurrection d'un jeune homme*, et la coupole, lorsqu'un jour il se trouva mal sur son échafaud ; on le rapporta chez lui, il était empoisonné.

Alors, les peintres napolitains se crurent délivrés de toute concurrence ; mais il n'en était point ainsi : un matin, ils virent arriver Gessi, qui venait avec deux de ses élèves pour remplacer le Guide, son maître ; huit jours après, les deux élèves, attirés sur une galère, avaient disparu, sans que jamais plus depuis, on entendît reparler d'eux ; alors, Gessi, abandonné, perdit courage et se retira à son tour ; et l'Espagnolet, Corenzio, Lafranco et Stanzoni se trouvèrent maîtres à eux seuls de ce trésor de gloire et d'avenir, à la possession duquel ils étaient arrivés par des crimes.

Ce fut alors que l'Espagnolet peignit son *Saint sortant de la fournaise*, composition titanesque ; Stanzoni, *la Possédée délivrée par le saint*, et enfin Lafranco, la coupole, à laquelle il refusa de mettre la main tant que les fresques commencées par le Dominiquin aux angles des voûtes ne seraient pas entièrement effacées.

Ce fut à cette chapelle, où l'art avait eu ses martyrs, que les reliques du saint furent confiées.

Ces reliques se conservent dans une niche placée derrière le maître-autel ; cette niche est masquée par un compartiment de marbre, afin que la tête du saint ne puisse regarder son sang, événement qui pourrait faire arriver le miracle avant l'époque fixée, puisque c'est par le contact de la tête et des fioles que le sang figé se liquéfie. Enfin elle est close par deux portes d'argent massif sculptées aux armes du roi d'Espagne Charles II.

Ces portes sont fermées elles-mêmes de deux clefs dont l'une est gardée par l'archevêque, et l'autre par une compagnie tirée au sort parmi les nobles, et qu'on appelle les députés du Trésor. On voit que saint Janvier jouit tout juste de la liberté accordée aux doges, qui ne pouvaient jamais dépasser l'enceinte de la ville, et qui ne sortaient de leur palais qu'avec la permission du sénat. Si cette réclusion a ses inconvénients, elle a bien aussi ses avantages : saint Janvier y gagne de n'être pas dérangé à toute heure du jour et de la nuit comme un médecin de village ; aussi ceux qui le gardent connaissent bien la supériorité de leur position sur leurs confrères les gardiens des autres saints.

Un jour que le Vésuve faisait des siennes, et que la lave, après avoir dévoré Torre-del-Greco, s'acheminait tout doucement vers Naples, il y eut émeute ; les lazzaroni, qui cependant avaient le moins à perdre dans tout cela, se portèrent à l'archevêché, et commencèrent à crier pour qu'on sortît le buste de saint Janvier et qu'on le portât à l'encontre de l'inondation de flammes. Mais ce n'était pas chose facile que de leur accorder ce qu'ils demandaient : saint Janvier était sous double clef, et une de ces deux clefs était entre les mains de l'archevêque, pour le moment en course dans la Basilicate, tandis que l'autre était entre les mains des députés qui, occupés à déménager ce qu'ils avaient de plus précieux, couraient, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

Heureusement, le chanoine de garde était un gaillard qui avait le sentiment de la position aristocratique que saint Janvier occupe au ciel et sur la terre : il monta sur le balcon de l'archevêché qui dominait toute la place encombrée de monde, il fit signe de la main qu'il voulait parler, et, balançant la tête de haut en bas en homme étonné de l'audace de ceux à qui il avait affaire :

— Vous me paraissez encore de plaisants drôles, dit-il, de venir ici crier saint Janvier, comme vous viendriez crier saint Crépin ou saint Fiacre ! Apprenez que saint Janvier est un monsieur qui ne se dérange pas ainsi pour le premier venu.

— Tiens, dit une voix dans la foule, Jésus-Christ se dérange bien pour le premier venu ; quand je demande le bon Dieu, est-ce qu'on me le refuse ?

— Voilà justement où je vous attendais ! reprit le chanoine. De qui est fils Jésus-Christ, s'il vous plaît ? D'un charpentier et d'une pauvre fille, comme vous et moi pourrions être ; tandis que saint Janvier, c'est bien autre chose.

Saint Janvier est fils d'un sénateur et d'une patricienne ; c'est donc, vous le voyez, un bien autre personnage que Jésus-Christ. Allez donc chercher le bon Dieu si vous voulez ; mais, quant à saint Janvier, c'est moi qui vous le dis, vous aurez beau vous réunir dix fois plus nombreux que vous n'êtes, et crier quatre fois davantage, il ne se dérangera pas ; car il a le droit de ne pas se déranger.

— C'est juste, dit la foule ; allons chercher le bon Dieu.

Et l'on alla chercher le bon Dieu, qui, moins aristocrate que saint Janvier, sortit de l'église Sainte-Claire, et s'en vint, suivi de son cortège populaire, au lieu qui réclamait sa miséricordieuse présence.

En effet, comme le disait le bon chanoine, saint Janvier est un saint aristocrate : il a un cortège de saints inférieurs qui reconnaissent sa suprématie, à peu près comme les clients romains reconnaissaient celle de leurs maîtres ; ces saints le suivent quand il sort, le saluent quand il passe, l'attendent quand il rentre ; ce sont les patrons secondaires de la ville de Naples.

Voici comment se recrute cette armée de saints courtisans :

Toute confrérie, tout ordre religieux, toute paroisse, tout particulier même qui tient à faire déclarer un saint de ses amis patron de Naples, sous la présidence de saint Janvier, bien entendu, n'a qu'à faire fondre une statue d'argent massif du prix de six à huit mille ducats, et à l'offrir à la chapelle du Trésor. La statue, une fois admise, est retenue à perpétuité dans la susdite chapelle ; à partir de ce moment, elle jouit de toutes les prérogatives de sa présentation en règle. Comme les saints, qui au ciel glorifient éternellement Dieu autour duquel ils forment un chœur, eux glorifient éternellement saint Janvier. En échange de cette béatitude qui leur est accordée, ils sont condamnés à la même reclusion que saint Janvier : ceux même qui en ont fait don à la chapelle ne peuvent plus les tirer de leur sainte prison qu'en déposant entre les mains d'un notaire du saint le double de la valeur de la statue à laquelle, soit pour son plaisir particulier, soit dans l'intérêt général, on désire faire voir le jour. La somme déposée, le saint sort pour un temps plus ou moins long. Le saint rentré, son identité constatée, le propriétaire, muni de son reçu, va retirer la somme. De cette façon, on est sûr que les saints ne s'égareront pas, ou que, s'ils s'égarent, ils ne seront du moins pas perdus, puisque, avec l'argent déposé, on en pourra faire fondre deux au lieu d'un.

Cette mesure, qui paraît arbitraire au premier abord, n'a été prise, il faut le dire, qu'après que le chapitre de saint Janvier eut été dupe de sa trop grande confiance : la statue de san Gaetano, sortie sans dépôt, non seulement ne rentra pas au jour dit, mais encore ne rentra jamais. On eut beau essayer de charger le saint lui-même et prétendre qu'ayant toujours été assez médiocrement affectionné à saint Janvier, il avait profité de la première occasion qui s'était présentée pour faire une fugue ; les témoignages les plus respectables vinrent en foule contredire cette calomnieuse assertion, et, recherches faites, il fut reconnu que c'était un cocher de fiacre qui avait détourné la précieuse statue. On se mit à la poursuite du voleur ; mais, comme il avait eu deux jours devant lui, il avait, selon toute probabilité, passé la frontière ; et, si minutieuses que fussent les recherches, elles n'amenèrent aucun résultat. Depuis ce malheureux jour, une tache indélébile s'étendit sur la respectable corporation des cochers de fiacre, qui, jusque-là, à Naples comme en France, avaient disputé aux caniches la suprématie de la fidélité, et qui, à partir de ce moment, n'osèrent plus se faire peindre revenant au domicile de la pratique une bourse à la main. Il y a plus : si vous avez une discussion avec le cocher de fiacre, et que vous croyiez que la discussion vaille la peine d'appliquer à votre adversaire une de ces mortelles injures que le sang seul peut effacer, ne jurez ni par la Pasque-Dieu, comme jurait Louis XI, ni par Ventre-saint-gris, comme jurait Henri IV : jurez tout bonnement par san Gaetano, et vous verrez votre ennemi, atterré, tomber à vos pieds pour vous demander excuse, s'il ne se relève pas, au contraire, pour vous donner un coup de couteau.

Comme on le comprend bien, les portes du Trésor sont toujours ouvertes pour recevoir les statues des saints qui désirent faire partie de la cour de saint Janvier, et cela, sans aucune investigation de date, sans que le récipiendaire ait besoin de faire ses preuves de 1399 ou de 1426 ; la seule règle exigée, la seule condition *sine quâ non*, c'est que la statue soit d'argent pur et qu'elle pèse le poids.

Cependant la statue serait d'or et pèserait le double, qu'on ne la refuserait pas pour cela ; les seuls jésuites, qui, comme on le sait, ne négligent aucun moyen de maintenir ou d'augmenter leur popularité, ont déposé cinq statues au Trésor dans l'espace de moins de trois ans.

Ces détails étaient nécessaires pour nous amener au miracle de saint Janvier, qui, depuis plus de mille ans, fait tous les six mois tant de bruit, non seulement dans la ville de Naples, mais encore par tout le monde.

XXI

LE MIRACLE

Nous nous trouvions heureusement à Naples lors du retour de cette époque solennelle.

Huit jours auparavant, on commença à sentir la ville s'agiter, comme c'est l'habitude à l'approche de quelque grand événement : les lazzaroni criaient plus haut et gesticulaient plus fort ; les cochers devenaient insolents, et faisaient leurs conditions au lieu de les recevoir ; enfin, les hôtels s'emplissaient d'étrangers, qu'amenaient de Rome les diligences, ou apportaient de Civita-Vecchia et de Palerme les bateaux à vapeur.

Il y avait aussi recrudescence de carillons ; tout à coup, une cloche se mettait à sonner hors de son heure ; on courait à l'église d'où partait ce bruit pour s'informer des motifs de ce concert inattendu ; le lazzarone qui s'ébattait en pendillant au bout de sa corde, vous répondait tout bonnement que la cloche sonnait parce qu'elle était joyeuse.

Le Vésuve, de son côté, lançait une fumée plus noire le jour et plus rouge la nuit ; le soir, à la base de cette colonne de vapeur qui montait en tournoyant, et qui s'épanouissait dans le ciel comme la cime d'un pin gigantesque, on voyait surgir des langues de flamme pareilles aux dards d'un serpent. Tout le monde parlait d'une éruption prochaine ; et, à force de l'entendre annoncer comme inévitable, nous avions fini par compter dessus et par la classer dans le programme de la fête.

La surveille, toutes les populations voisines commencèrent à déborder dans la ville : c'étaient les pêcheurs de Sorrente, de Resina, de Castellamare et de Capri, dans leurs plus beaux costumes ; c'étaient les femmes d'Ischia, de Nettuno, de Procida et d'Averse, dans leurs plus riches atours. Au milieu de toute cette foule diaprée, joyeuse, dorée, bruyante, passait de temps en temps une vieille femme, aux cheveux gris, épars comme ceux de la sibylle de Cumes, criant plus haut, gesticulant plus fort que tout le monde, fendant la presse sans s'inquiéter des coups qu'elle donnait ; entourée, au reste, par tout son chemin de respect et de vénération : c'était une des nourrices ou des parentes de saint Janvier ; toutes les vieilles femmes, de Sainte-Lucie à Mergellina, sont parentes de saint Janvier et descendent de celle que l'aveugle guéri rencontra dans le cirque de Pouzzoles, recueillant dans une fiole le sang du bienheureux.

Toute la nuit, les cloches sonnèrent à folles volées : on eût dit qu'un tremblement de terre les mettait en branle, tant elles carillonnaient, isolées les unes des autres et dans une indépendance tout individuelle.

La veille du miracle, nous fûmes réveillés à dix heures du matin par une rumeur effroyable. Nous mîmes le nez à la fenêtre, les rues semblaient des canaux roulant à pleins bords la population de Naples et des environs ; toute cette foule se rendait à l'archevêché pour prendre sa place à la procession. Cette procession va de la chapelle du Trésor, domicile habituel de saint Janvier, à la cathédrale de Sainte-Claire, métropole des rois de Naples, et dans laquelle le saint doit accomplir son miracle.

Nous suivîmes la foule, et nous allâmes gagner la maison de Duprez, qui demeurait justement sur le passage de la procession, et qui nous avait offert place à ses fenêtres.

Nous mîmes plus d'une heure à faire cinq cents pas.

Par bonheur, la procession, qui part de l'archevêché avant le jour, n'arriva à la cathédrale qu'à la nuit fermée ; il lui faut d'ordinaire quatorze ou quinze heures pour accomplir un trajet d'un kilomètre, à peu près.

Elle se compose, comme nous l'avons dit, non seulement de la ville tout entière, mais encore des populations environnantes, divisées par castes et confréries. La noblesse doit marcher la première, puis viennent les corporations. Malheureusement, grâce au caractère parfaitement indépendant de la nation napolitaine, personne ne garde ses rangs : j'étais depuis une heure à la fenêtre, demandant quand viendrait la procession à tous mes voisins, qui, étrangers comme moi, se faisaient les uns aux autres la même question, lorsqu'un Napolitain survint et nous dit que cette foule plus ou moins endimanchée, ces ouvriers poudrés à blanc, habillés de noir, de vert, de rouge, de jaune et de gorge-de-pigeon, avec leurs culottes courtes de mille couleurs, leurs bas chinés, leurs escarpins à boucles, marchant par groupes de quinze ou vingt, s'arrêtant pour causer avec leurs connaissances,

faisant halte pour boire à la porte des cabarets, criant pour qu'on leur apportât des tranches de cocomero et des verres de sambuco, étaient la procession elle-même.

Ce fut un trait de lumière je regardai plus attentivement, et je vis, en effet, une double ligne de soldats placés sur toute la longueur de la rue, portant au bras le fusil orné d'un bouquet, et destinés comme une digue à resserrer le torrent dans son lit ; mission dont malgré toute leur bonne volonté et la rigueur de leur consigne, ils ne pouvaient parvenir à s'acquitter.

La procession, que je reconnaissais maintenant pour telle, s'en allait vagabonde et indépendante, comme la Durance, battant de ses flots les maisons, et de préférence la porte des cabarets ; s'arrêtant tout à coup sans qu'il y eût une cause visible à cette station ; se remettant en marche sans qu'on pût deviner le motif qui lui rendait le mouvement ; pareille, enfin, à ces fleuves aux cours contraires, dont il est, grâce à leur double remous, presque impossible de distinguer la véritable direction.

Au milieu de tout cela, on voyait de temps en temps briller le riche uniforme d'un officier napolitain, marchant nonchalamment, un cierge renversé à la main, et escorté de quatre ou cinq lazzaroni, se heurtant, se culbutant, se renversant, pour recueillir, dans un cornet de papier gris, la cire tombant de son cierge ; tandis que l'officier, la tête haute, sans s'occuper de ce qui se passait à ses pieds, faisait largesse de sa cire, lorgnait des dames amassées aux fenêtres et sur les balcons, lesquelles, tout en ayant l'air de jeter des fleurs sur le chemin de la procession, lui envoyaient leurs bouquets en échange de ses clins d'œil.

Puis venaient, précédés de la croix et de la bannière, mêlés au peuple, dont le flot les enveloppait sans cesse en les isolant les uns des autres, des moines de tous les ordres et de toutes les couleurs : capucins, chartreux, dominicains, camaldules, carmes chaussés et déchaussés : — les uns au corps gras, gros, rond, court, avec une tête enluminée posée carrément sur de larges épaules : ceux-là s'en allaient causant, chantant, offrant du tabac aux maris, donnant des consultations aux femmes enceintes, et regardant, peut-être un peu plus charnellement que ne le permettait la règle de leur ordre, les jeunes filles groupées sur les bornes ou appuyées sur l'épaule des soldats pour les voir passer ; — les autres, amaigris par le jeûne, pâlis par l'abstinence, affaiblis par les austérités, levant au ciel leur front jaune, leurs joues livides et leurs yeux caves ; marchant sans voir où le flot humain les emportait ; fantômes vivants, qui s'étaient fait un enfer de ce monde, dans l'espoir que cet enfer les conduirait droit au paradis, et qui recueillaient en ce moment le fruit de leurs douleurs claustrales, par le respect craintif et religieux dont ils étaient environnés

C'était l'endroit et l'envers de la vie monastique.

De temps en temps, lorsque les stations étaient trop longues, ou lorsque le désordre était trop grand, le *ceremoniere* lâchait sur les traînards ses estafiers armés d'une longue baguette d'ébène, comme fait le berger en envoyant ses chiens après les moutons récalcitrants ; alors, cédant à cette mesure de répression, les buveurs, les causeurs et les priseurs finissaient par reprendre tant bien que mal un rang quelconque, et la processsion faisait quelques pas en avant.

Cependant, comme on le comprend bien, cette procession qui n'avait pas encore de queue avait une tête ; vers les onze heures du matin, cette tête arrivait à la cathédrale, entrait par la porte du milieu, et commençait à déposer ses bouquets et ses cierges devant l'autel où était exposé le buste de saint Janvier ; puis, ressortant par les portes latérales, chacun s'en allait à sa besogne : les moines à leur dîner, les officiers à leurs amours, les corporations à leur sieste, les lazzaroni à de nouveaux cierges.

Et ainsi de suite, au fur et à mesure que les masses se succédaient.

Les masses se succédèrent ainsi jusqu'à six heures du soir ; à six heures du soir, la procession commença à prendre une forme un peu plus régulière.

D'abord, nous vîmes paraître, précédée par des bouffées d'harmonie qui, entre toutes les rumeurs populaires, étaient déjà venues jusqu'à nous, la musique des gardes royales, exécutant les airs les plus à la mode de Rossini, de Mercadante et de Donizetti ; ensuite les séminaristes en surplis, et marchant deux à deux dans le plus grand ordre ; puis enfin les soixante-quinze statues d'argent des patrons secondaires de la ville de Naples, lesquels, comme nous l'avons dit, forment la cour de saint Janvier

A l'approche de ces statues, un autre spectacle nous attendait ; on nous l'avait réservé pour le dernier, sans doute parce qu'il était le plus curieux

Comme nous l'avons dit, les saints qui composent le cortège de saint Janvier ne sont pas choisis dans l'aristocratie du calendrier, mais, au contraire, parmi les parvenus de la finance : il en résulte qu'il y a sur les élus de la Chaussée-d'Antin napolitaine bien des choses à dire et même des cancans de faits ; et, comme le peuple, ainsi que nous l'avons dit, met saint Janvier au-dessus de toute chose, et ne voit rien, ni avant ni après lui, ces saints, subordonnés à leur bienheureux patron, sont, à mesure qu'ils paraissent, exposés aux quolibets les plus piquants et les plus réitérés ; ce qui ne serait pas encore trop grand'chose pour les saints ; mais ce qui devient grave pour eux, c'est qu'il n'y a pas une peccadille de la vie publique ou privée de ces malheureux élus qui échappe à la censure des spectateurs. On reproche à saint Paul son idolâtrie, à saint Pierre ses trahisons, à saint Augustin ses fredaines, à sainte Thérèse son extase, à saint François Borgia ses principes, à saint Antoine son usurpation, à saint Gaetan son insouciance ; et cela, en des termes, avec des cris, avec des vociférations, avec des gestes qui font le plus grand honneur au bon caractère des saints, et qui prouvent qu'en tête des vertus qui leur ont ouvert le paradis figuraient la patience et l'humilité.

Chacune de ces statues s'avançait, portée sur les épaules de six facchini et précédée de six prêtres, et chacune d'elles soulevait tout le long de sa route le hourra toujours prolongé et toujours croissant que nous avons dit.

Puis, ainsi apostrophées, les statues arrivent enfin à l'église Sainte-Claire, font humblement la révérence à saint Janvier, qui est exposé sur le côté droit de l'autel, et se retirent

Après les saints vient l'archevêque, porté dans une riche litière et tenant en main les fioles du sang miraculeux.

L'archevêque dépose ses fioles dans le tabernacle, puis tout est fini pour ce jour-là.

Chacun s'en retourne à ses amours, à ses plaisirs ou à ses affaires ; les cloches seules n'ont point de repos et continuent de sonner avec une allégresse qui ressemble au désespoir.

Ce branle universel et continuel dura toute la nuit.

A sept heures du matin, nous nous levâmes ; Naples se précipitait vers l'église Sainte-Claire : il ne s'agissait, cette fois, ni de demander ses chevaux ni d'appeler sa voiture ; la circulation de tout véhicule était interdite. Nous descendîmes nos deux étages, nous nous arrêtâmes un instant sur la porte, puis nous nous abandonnâmes à la foule et nous laissâmes emporter par le tourbillon.

Le torrent nous mena droit à l'église Sainte-Claire. Le vaste édifice était encombré ; mais, grâce à l'ambassade française, nous avions eu des billets réservés. A la vue de nos *posti distinti*, les sentinelles nous firent faire place et nous gagnâmes nos tribunes.

Voici le spectacle que présentait l'église :

Sur le maître-autel étaient, d'un côté, le buste de saint Janvier ; de l'autre, la fiole contenant le sang.

Un chanoine était de garde devant l'autel.

A droite et à gauche de l'autel, étaient deux tribunes : la tribune de gauche, chargée de musiciens attendant, leurs instruments à la main, que le miracle se fît pour le célébrer ; la tribune de droite, encombrée de vieilles femmes s'intitulant parentes de saint Janvier, et se chargeant d'activer le miracle si par hasard le miracle se faisait attendre.

Au bas des marches de l'autel s'étendait une grande balustrade où venaient tour à tour s'agenouiller les fidèles ; le chanoine alors prenait la fiole, la leur faisait baiser, leur montrait le sang parfaitement coagulé ; puis les fidèles, satisfaits se retiraient pour faire place à d'autres, qui venaient baiser la fiole à leur tour, constater de leur côté la coagulation du sang, puis se retiraient encore, cédant la place à leurs successeurs, et ainsi de suite.

Les mêmes peuvent revenir trois, quatre, cinq et six fois, tant qu'ils veulent enfin ; seulement, ils ne peuvent pas rester deux fois de suite : une fois la fiole baisée, une fois la coagulation du sang constatée, il faut qu'ils se retirent.

Le reste de l'église forme une mer de têtes humaines, au-dessus de laquelle apparaissent comme des îles chargées de femmes, d'hommes, de plumes, de crachats, de rubans, d'épaulettes et d'écharpes, la tribune des princes, la tribune des ambassadeurs et la tribune *dei posti distinti*.

Princes, ambassadeurs, *posti distinti* peuvent descendre de leur échafaudage, aller baiser la fiole, constater la coagulation du sang et revenir à leur place ; seulement, pendant ce trajet, ils risquent d'être étouffés comme de simples mortels.

La première chose que nous fîmes fut de nous agenouiller à la balustrade ; le chanoine de garde nous présenta la fiole, que nous baisâmes ; puis il nous fit voir le sang desséché, qui se tenait collé aux parois

Nous revînmes prendre notre place : Jadin laissa dans le trajet un pan de son habit ; moi, j'y laissai un mouchoir de poche.

Puis nous attendîmes.

Les foules se succédèrent ainsi depuis le moment de notre entrée, c'est-à-dire depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. A trois heures de l'après-midi, des murmures commencèrent à se faire entendre, et quelques malintentionnés répandaient le bruit que le miracle ne se ferait pas.

Vers trois heures et demie, les murmures augmentèrent d'une façon effrayante : cela commençait par une espèce de plainte, et cela montait jusqu'au rugissement. Les parentes de saint Janvier jetèrent quelques injures au saint qui se faisait ainsi prier.

A quatre heures, il y avait presque émeute : on trépignait, on vociférait, on montrait les poings ; le chanoine de garde (on avait renouvelé les chanoines d'heure en heure) s'approcha de la balustrade et dit :

— Il y a sans doute des hérétiques dans l'assemblée. Que les hérétiques sortent, ou le miracle ne se fera pas.

A ces mots, une clameur épouvantable s'éleva de toutes les parties de la cathédrale.

— Dehors, les hérétiques ! à bas les hérétiques ! à mort les hérétiques !

Une douzaine d'Anglais, qui étaient aux tribunes, descendirent alors de leur échafaudage, au milieu des cris, des huées et des vociférations de la foule ; une escouade de fantassins, conduite par un officier, l'épée nue à la main, les enveloppa, afin qu'ils ne fussent pas mis en pièces par le peuple, et les accompagna hors de l'église, où je ne sais pas ce qu'ils devinrent.

Leur expulsion amena un moment de silence, pendant lequel la foule, émue et soulevée, reprit le mouvement qui la reportait vers l'autel pour baiser la fiole, et l'éloignait de l'autel quand la fiole était baisée.

Une heure à peu près s'écoula dans l'attente, et sans que le miracle se fît. Pendant cette heure, la foule fut assez tranquille ; mais c'était le calme qui précède l'orage. Bientôt les rumeurs recommencèrent, les grondements se firent entendre de nouveau, quelques clameurs sauvages et isolées éclatèrent. Enfin, cris tumultueux, vociférations, grondements, rumeurs se fondirent dans un rugissement universel dont rien ne peut donner une idée.

Le chanoine demanda une seconde fois s'il y avait des hérétiques dans l'assemblée ; mais, cette fois, personne ne répondit. Si quelque malheureux Anglais, Russe ou Grec, se fût dénoncé en répondant à cet appel, il eût été certainement mis en morceaux, sans qu'aucune force militaire, sans qu'aucune protection humaine eût pu le sauver.

Alors, les parentes de saint Janvier se mirent de la partie ; c'était quelque chose de hideux que ces vingt ou trente mégères arrachant leur bonnet de rage, menaçant saint Janvier du poing, invectivant leur parent de toute la force de leurs poumons, hurlant les injures les plus grossières, vociférant les menaces les plus terribles, insultant le saint sur son autel, comme une populace ivre eût pu faire d'un parricide sur un échafaud.

Au milieu de ce sabbat infernal, tout à coup le prêtre éleva la fiole en l'air, criant :

— Gloire à saint Janvier, le miracle est fait !

Aussitôt tout changea.

Chacun se jeta la face contre terre. Aux injures, aux vociférations, aux cris, aux clameurs, aux rugissements, succédèrent les gémissements, les plaintes, les pleurs, les sanglots. Toute cette populace, folle de joie, se roulait, se relevait, s'embrassait, criait : « Miracle ! miracle ! » et demandait pardon à saint Janvier, en agitant ses mouchoirs trempés de larmes, des excès auxquels elle venait de se porter à son endroit.

Au même instant, les musiciens commencèrent à jouer et les chantres à chanter le *Te Deum*, tandis qu'un coup de canon tiré au fort Saint-Elme, et dont le bruit vint retentir jusque dans l'église, annonçait à la ville et au monde, *urbi et orbi*, que le miracle était fait.

En effet, la foule se précipita vers l'autel, nous comme les autres. Ainsi que la première fois, on nous donna la fiole à baiser : mais, de parfaitement coagulé qu'il était d'abord, le sang était devenu parfaitement liquide.

C'est, comme nous l'avons dit, dans cette liquéfaction que consiste le miracle.

Et il y avait bien véritablement miracle, car c'était toujours la même fiole ; le prêtre ne l'avait touchée que pour la prendre sur l'autel et la faire baiser aux assistants, et ceux qui venaient de la baiser ne l'avaient pas un instant perdue de vue.

La liquéfaction s'était faite au moment où la fiole était posée sur l'autel, et où le prêtre, à dix pas de l'autel à peu près, apostrophait les parentes de saint Janvier.

Maintenant, que le doute dresse sa tête pour nier, que la science élève sa voix pour contredire ; voilà ce qui est, voilà ce qui se fait, ce qui se fait sans mystère, sans supercherie, sans substitution, ce qui se fait à la vue de tous. La philosophie du XVIIIe siècle et la chimie moderne y ont perdu leur latin : Voltaire et Lavoisier ont voulu mordre à cette fiole, et, comme le serpent de la fable, ils y ont usé leurs dents.

Maintenant, est-ce un secret gardé par les chanoines du Trésor et conservé de génération en génération depuis le IVe siècle jusqu'à nous ?

Cela est possible ; mais alors cette fidélité, on en conviendra, est plus miraculeuse encore que le miracle.

J'aime donc mieux croire tout bonnement au miracle ; et pour ma part, je déclare que j'y crois.

Le soir, toute la ville était illuminée et l'on dansait dans les rues.

XXII

SAINT ANTOINE USURPATEUR

Maintenant, et après ce que nous venons de dire de la popularité de saint Janvier, croirait-on une chose ? C'est que, comme une puissance terrestre, comme un simple roi de chair et d'os, comme un Stuart, ou comme un Bourbon, un jour vint où saint Janvier fut détrôné.

Il est juste d'ajouter que c'était en 99, époque du détrônement général sur la terre comme au ciel ; il est vrai de dire que c'était pendant cette période étrange où Dieu lui-même, chassé de son paradis, eut besoin, pour reparaître en France sous le nom de l'Etre suprême, d'un laissez-passer de la Convention nationale signé par Maximilien Robespierre.

Ceux qui douteront de la chose pourront, en passant dans le faubourg du Roule, jeter les yeux sur le fronton de l'église Saint-Philippe ; ils y liront encore cette inscription mal effacée :

« Le peuple Français reconnaît l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme. »

Or, comme nous le disions, ce fut en 1799, dans le XVIe siècle du patronat de saint Janvier, MM. Barras, Rewbel, Gohier et autres régnant en France sous le nom de directeurs, que la chose arriva.

Voici à quelle occasion :

Le 23 janvier 1799, après une défense de trois jours, pendant lesquels les lazzaroni, armés de pierres et de bâtons seulement, avaient tenu tête aux meilleures troupes de la République, Naples s'étaient rendue à Championnet, et, grâce à un discours que le général en chef avait fait aux Napolitains dans leur propre langue, et par lequel il leur prouvait que tout ce qui s'était passé était un malentendu, l'armée républicaine avait fait son entrée dans la ville, criant : « Vive saint Janvier ! » tandis que, de leur côté, les lazzaroni criaient : « Vivent les Français ! »

Pendant la nuit, on enterra quatre mille morts, victimes de ce malentendu, et tout fut dit.

Cependant, comme on le pense bien, cette entrée, toute fraternelle qu'elle était, avait amené un changement notable dans les affaires du gouvernement : le parti républicain l'emportait ; il se mit donc à établir une république, laquelle prit le nom de république parthénopéenne.

Le jour où elle fut proclamée, il y eut un grand banquet que le général Championnet donna aux membres du nouveau gouvernement, dans l'ancien palais du roi, devenu palais national.

Ce banquet réjouit beaucoup les lazzaroni, qui virent dîner leurs représentants, et qui s'assurèrent que les libéraux n'étaient point des anthropophages, comme on le leur avait dit.

Le lendemain, le général Championnet, suivi de tout son état-major, se transporta en grande pompe dans la cathédrale de Sainte-Claire, pour rendre grâces à Dieu du rétablissement de la paix, adorer les reliques de saint Janvier, et implorer sa protection pour la ville de Naples, malgré son changement de gouvernement.

Cette cérémonie, à laquelle assista autant de peuple que l'église put en contenir, fut fort agréable aux lazzaroni, qui reconnurent, vu le silence du saint et le recueillement du général et de son état-major, que les Français n'étaient point des hérétiques, comme on le leur avait assuré.

Le surlendemain, on planta des arbres de la Liberté sur toutes les places de Naples, au son de la musique militaire française et de la musique civile napolitaine.

Cet essai d'horticulture championnienne mit le comble à l'enthousiasme des lazzaroni, qui aiment la musique et adorent l'ombre.

Alors commença ce que l'on appelle les réformes ; ce fut la pierre d'achoppement de la nouvelle république.

On abolit les droits sur le vin, et le peuple laissa faire sans rien dire.

On abolit les droits sur le tabac, et le peuple toléra encore cette abolition.

On abolit le droit sur le sel, et le peuple commença à murmurer.

On abolit les droits sur le poisson, et le peuple cria plus fort.

Enfin, on abolit le titre d'*excellence*, et le peuple se fâcha tout à fait.

Bon et excellent peuple qui regardait chaque abolition d'impôt comme un outrage fait à ses droits, et qui pourtant ne se révolta réellement que lorsqu'on abolit le titre d'*excellence*, qui cependant, comme il le disait lui-même, n'avait rien fait au nouveau gouvernement.

Malheureusement, le nouveau gouvernement ne tint aucun compte des réclamations des lazzaroni, et continua ses réformes, fier et fort qu'il était de l'appui de l'armée française.

Mais cet appui, comme on le comprend bien, révéla aux Napolitains qu'il y avait connivence entre l'armée française et le gouvernement qui les opprimait en leur enlevant, les uns après les autres, leurs impôts les plus anciens et les plus sacrés. Dès lors les Français, d'abord combattus comme des hérétiques, puis accueillis comme des libérateurs, puis fêtés comme des frères, furent regardés comme des ennemis, et le bruit commença à se répandre, du château de l'Œuf à Capodimonte, et du pont de la Maddalena à la grotte de Pouzzoles, que saint Janvier, pour punir la ville de Naples de la confiance qu'elle avait eue en eux, ne ferait point son miracle le premier dimanche du mois de mai, comme c'est son habitude de le faire, depuis quatorze siècles, au jour susindiqué.

Cette désastreuse nouvelle fit grande sensation ; chacun en s'abordant se demandait :

— Avez-vous entendu dire que saint Janvier ne fera pas son miracle cette année ?

On se répondait :

— Je l'ai entendu dire.

Et les interlocuteurs, regardant le ciel en soupirant, secouaient la tête et se quittaient en murmurant :

— C'est la faute de ces gueux de Français !

Bientôt on commença, aux heures de l'appel, à remarquer des absences dans les rangs. Le rapport en fut fait au général Championnet, qui ne douta point un seul instant que les absents n'eussent été jetés à la mer.

Quelques jours avant celui où le miracle devait avoir lieu, on trouva trois soldats inanimés : un dans la rue Porta-Capuana, le second dans la rue Saint-Joseph, le troisième sur la place du Marché-Neuf.

Un d'eux avait encore dans la poitrine le couteau qui l'avait tué, et au manche du couteau était attachée cette inscription :

Meurent ainsi tous ces hérétiques de Français, qui sont cause que saint Janvier ne fera pas son miracle ! »

Le général Championnet vit alors qu'il était fort important pour son salut et pour le salut de l'armée que le miracle se fît.

Il décida donc que, d'une façon ou de l'autre, le miracle se ferait.

A mesure que le premier dimanche de mai approchait, les démonstrations devenaient plus hostiles et les menaces plus fortes.

La veille du grand jour arriva : la procession eut lieu selon l'habitude, seulement, au lieu de défiler entre deux haies de soldats napolitains, elle défila entre une haie de soldats français et une haie de troupes indigènes.

Toute la nuit, les patrouilles furent faites, moitié par les soldats de la république parthénopéenne, et moitié par les soldats de la république française. Il y avait pour les deux nations un mot d'ordre franco-italien.

La nuit, quelques cloches isolées sonnèrent ; mais, au lieu de ce joyeux carillon qui leur est habituel, elles ne jetèrent dans l'air que de lugubres volées. Ces tintements rappelèrent au général Championnet celui des Vêpres siciliennes, et il promit de ne pas se laisser surprendre comme l'avait fait Charles d'Anjou.

Le matin, chacun s'avança vers l'église Sainte-Claire, morne et silencieux. C'était un trop grand contraste avec le caractère napolitain pour qu'il ne fût pas remarqué. Le général, à l'exception des hommes de service, consigna les soldats dans les casernes, en leur donnant l'ordre de se tenir prêts à marcher au premier appel.

La journée s'écoula sous un aspect sombre et menaçant. Cependant, comme le miracle ne s'accomplit d'ordinaire que [illegible]is à six heures du soir, jusque-là il n'y eut encore trop rien à dire : mais, cette heure arrivée, les vociférations commencèrent, seulement, cette fois, au lieu de s'adresser au saint, c'étaient les Français qu'elles attaquaient. Comme le général assistait à la cérémonie avec son état-major, et qu'il entendait parfaitement le patois napolitain, il ne perdit pas un mot de toutes les menaces qui lui étaient faites.

A six heures, les vociférations se changèrent en hurlements, les bras commencèrent à sortir des manteaux et les couteaux à sortir des poches. Bras et couteaux se dirigeaient vers le général et vers son état-major, qui demeuraient aussi impassibles que s'ils n'eussent rien compris, ou que si la chose ne les eût point regardés.

A huit heures, c'étaient des rugissements à ne plus s'entendre, ceux de la rue répondaient à ceux de l'église ; les grenadiers regardaient le général pour savoir si eux aussi ne tireraient pas la baïonnette ; le général était impassible.

A huit heures et demie, comme le tumulte redoublait, le général se pencha vers un aide de camp et lui dit quelques mots à l'oreille. L'aide de camp descendit de l'échafaudage, traversa la double haie de soldats français et napolitains qui conduisait au chœur, se mêla à la foule des fidèles qui se pressaient pour aller baiser la fiole, arriva jusqu'à la balustrade, se mit à genoux et attendit son tour.

Au bout de cinq minutes, le chanoine prit sur l'autel la fiole renfermant le sang parfaitement coagulé ; ce qui était, vu l'heure avancée, une grande preuve de colère de saint Janvier contre les Français, la leva en l'air, pour que personne ne doutât de l'état dans lequel elle était ; puis il commença à la faire baiser à la ronde.

Lorsqu'il arriva devant l'aide de camp, celui-ci, tout en baisant la fiole, lui prit la main. Le chanoine fit un mouvement.

— Un mot, mon père, dit le jeune officier.

— Que me voulez-vous ? demanda le prêtre.

— Je veux vous dire, de la part du général en chef, reprit l'aide de camp, que, si dans dix minutes le miracle n'est pas fait, dans un quart d'heure vous serez fusillé.

Le chanoine laissa tomber la fiole, que le jeune aide de camp rattrapa heureusement avant qu'elle eût touché la terre, et qu'il lui rendit aussitôt avec les marques de la plus profonde dévotion ; puis il se leva, et revint prendre sa place près du général.

— Eh bien ? dit Championnet.

— Eh bien, dit l'aide de camp, soyez tranquille, général, dans dix minutes le miracle sera fait.

L'aide de camp avait dit la vérité : seulement, il s'était trompé de cinq minutes. Au bout de cinq minutes, le chanoine leva la fiole en criant :

— *Il miracolo è fatto !*

Le sang était en pleine liquéfaction.

Mais, au lieu des cris de joie et des transports d'allégresse qui accueillaient ordinairement cette heure solennelle, toute cette foule, déçue dans son espoir, s'écoula dans un morne silence : la promesse faite au nom de saint Janvier n'avait pas été tenue ; malgré la présence des Français, le miracle s'était accompli. Saint Janvier ne les regardait donc pas comme des ennemis ; c'était à n'y plus rien comprendre ; et, comme ni le chanoine ni le général ne révélèrent pour le moment la petite conversation qu'ils avaient eue ensemble par l'organe du jeune aide de camp, personne, en effet, n'y comprit rien.

Il en résulta que de mauvais soupçons planèrent sur saint Janvier ; on l'accusa tout bas de s'être laissé séduire par de belles paroles et de tourner tout doucement au républicanisme.

Ce bruit fut la première atteinte portée au pouvoir spirituel et temporel de saint Janvier.

Nous avons dit ailleurs comment les choses suivirent un autre cours que celui auquel on s'attendait. Les Français, battus dans l'Italie occidentale, rappelèrent les troupes qui occupaient Naples : le général Macdonald, qui avait remplacé le général Championnet, évacua la capitale, laissant la république parthénopéenne livrée à elle-même. Trois mois après, la pauvre république n'existait plus.

Il y eut alors une réaction terrible contre tout ce qui avait subi l'influence du parti français. Nous avons raconté les supplices de Caracciolo, d'Hector Caraffa, de Cirillo et d'Eleonora Pimentel ; pendant deux mois, Naples fut une vaste boucherie. Que ceux qui en ont le courage ouvrent Coletta et fassent avec lui le tour de cet effroyable charnier.

Cependant, lorsque les lazzaroni eurent tout tué ou tout proscrit, force leur fut de s'arrêter. On regarda alors de tous côtés, pour voir si l'on n'avait oublié personne, avant de déraciner les potences, de démonter les échafauds et d'éteindre les bûchers : tout était muet et désert comme une tombe ; il n'y avait que les bourreaux sur les places, des spectateurs aux fenêtres, mais plus de victimes.

Quelqu'un pensa alors à saint Janvier, lequel avait fait son miracle d'une façon si antinationale et surtout si inattendue.

Mais saint Janvier n'était pas une de ces puissances d'un jour, à laquelle on s'attaque sans s'inquiéter de ce qu'il en résultera : saint Janvier avait vu passer les Grecs, les Goths, les Sarrasins, les Normands, les Souabes, les Angevins, les Espagnols, les vice-rois et les rois, et saint Janvier était toujours debout ; de sorte que ce fut tout bas et presque en tremblant que le premier qui accusa saint Janvier formula son accusation.

Mais, justement à cause de cette longue popularité, saint Janvier avait au fond beaucoup plus d'ennemis qu'on ne lui en connaissait. Si bienveillant, si puissant, si attentif qu'il fût, il lui avait été impossible, au milieu du concert de demandes qui monte éternellement jusqu'à lui, d'entendre et d'exaucer tout le monde ; il avait donc, sans qu'il s'en doutât lui-même, fait une foule de mécontents, lesquels n'osaient rien dire tant qu'ils se croyaient isolés, mais se rallièrent immédiatement au premier accusateur qui éleva la voix ; il en résulta que, contre son attente, celui-ci eut un succès auquel il ne s'était pas attendu.

Du moment qu'on n'avait pas mis l'accusateur en pièces, on l'éleva sur un pavois ; aussitôt, chacun fit chorus ; il n'y eut pas jusqu'au plus petit lazzarone qui ne formulât aussi son accusation. Saint Janvier, d'abord soupçonné d'indifférence, fut bientôt taxé de trahison on l'appela révolutionnaire, on l'appela jacobin. On courut à la chapelle du Trésor, qu'on pilla préalablement ; puis on prit la statue du saint, on lui attacha une corde au cou, on la traîna sur le môle, on la jeta à la mer.

Quelques voix s'élevèrent bien parmi les pêcheurs contre cette exécution, qui sentait son 2 septembre d'une lieue ; mais ces voix furent aussitôt couvertes par les vociférations de la populace, qui criait :

— A bas saint Janvier ! saint Janvier à la mer !

Saint Janvier subit donc une seconde fois le martyre, et fut jeté dans les flots ; il est vrai que, cette fois, il était exécuté en effigie.

Mais saint Janvier ne fut pas plus tôt à la mer, que la ville de Naples se trouva sans patron, et que, habituée comme elle l'était à une protection miraculeuse, elle sentit de la façon la plus déplorable l'isolement dans lequel elle se trouvait.

Son premier mouvement, son mouvement naturel, fut de recourir à l'un de ses soixante-quinze patrons secondaires, et de lui transmettre la survivance de saint Janvier.

Malheureusement, ce n'était pas chose facile à faire ; les saints supérieurs étaient occupés ailleurs : saint Pierre avait Rome, saint Paul avait Londres, saint François avait Assise, saint Charles Borromée, Arona ; chacun enfin avait sa ville qu'il avait toujours protégée comme saint Janvier avait protégé Naples, et il n'y avait pas lieu de croire que, quelque espérance d'avancement que lui donnât cette nouvelle nomination, il abandonnât son peuple pour un peuple nouveau. D'un autre côté, en partageant son patronage, il y avait à craindre que le saint n'eût plus de besogne qu'il n'en pouvait faire, et n'étreignît mal pour trop embrasser. Restaient, il est vrai, les saintes, qui, grâce à l'établissement presque général de la loi salique, ont plus de temps à elles que les saints ; mais c'était un pauvre successeur à donner à saint Janvier qu'une femme, et les Napolitains étaient trop fiers pour laisser ainsi tomber en quenouille le patronage de leur ville.

Pendant ce temps, toute sorte de brigues s'ourdissaient : chacun présentait son saint, exagérait ses mérites, doublait ses qualités, s'engageait pour lui et en son nom, répondait de sa bonne volonté ; il n'y eut pas jusqu'à saint Gaetan qui n'eût ses prôneurs. Mais on comprend que c'était un mauvais antécédent pour le saint que de s'être laissé voler lui-même, et de n'avoir pas pu se retrouver. Aussi san Gaetano n'eut-il pas un instant de chance, et ne fut-il nommé que pour mémoire.

On résolut de faire un conclave où les mérites des prétendants seraient examinés, et d'où sortirait le plus digne. Les noms des soixante-quinze saints furent proclamés ; après chaque proclamation, chacun eut la liberté de se lever et de dire en faveur du dernier nommé tout ce que bon lui semblerait ; la liberté entière du vote fut accordée : et, pour que ces votes fussent essentiellement libres, on décréta que le scrutin serait secret.

Au troisième tour de scrutin, saint Antoine fut élu.

Ce qui avait surtout plaidé en faveur de saint Antoine, c'est qu'il est patron du feu.

Or, Naples, étant incessamment menacée, comme Sodome et Gomorrhe, de périr de combustion instantanée, voyait une certaine sécurité dans le choix d'un patron qui tenait particulièrement sous sa dépendance l'élément mortel et redouté.

Mais Naples n'avait pas songé à une chose, c'est qu'il y a feu et feu, comme il y a fagots et fagots. Saint Antoine était le patron du feu causé par accident, par inadvertance, par maladresse : il était souverain contre tout incendie ayant pour principe une cause humaine ; mais saint Antoine ne pouvait rien contre le feu du ciel ni contre le feu de la terre, saint Antoine était impuissant contre la foudre et contre la lave, contre les orages et contre les volcans. A part le soin avec lequel il s'était gardé jusque-là, saint Antoine n'était donc pas pour Naples un patron de beaucoup supérieur à saint Gaetan.

Saint Antoine n'en fut pas moins proclamé patron de Naples au milieu de l'allégresse générale. Il y eut des danses, des fêtes, des joutes sur l'eau, des distributions gratis, des spectacles en plein air et des feux d'artifice ; de sorte que saint Antoine se crut aussi solide à son poste que l'avaient été tour à tour les vingt-trois empereurs romains successeurs de Charlemagne, ou les deux cent cinquante-sept papes successeurs de saint Pierre.

Saint Antoine comptait sans le Vésuve.

Six mois s'écoulèrent sans qu'aucun événement vînt porter atteinte à la popularité du nouveau patron : deux ou trois incendies avaient même eu lieu dans la ville, qui avaient été miraculeusement réprimés par la seule présence de la châsse du saint : de sorte que non seulement on commençait à oublier saint Janvier, mais qu'il y avait même des courtisans du pouvoir qui proposaient de jeter bas la statue de l'ex-patron de Naples, que, par oubli sans doute, on avait laissée debout à la tête du *ponte della Maddalena*.

Heureusement, l'exaspération était calmée, et cette proposition de vengeance rétroactive n'eut aucun résultat.

Tout semblait donc marcher pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, lorsqu'un beau matin, on s'aperçut que la fumée du Vésuve s'épaississait sensiblement et montait au ciel avec une violence et une rapidité extraordinaires. En même temps, des bruits souterrains commencèrent à se faire entendre ; les chiens hurlaient lamentablement, et de nombreuses troupes d'oiseaux effrayés tournoyaient en l'air, s'abattant pour un instant, puis reprenant leur vol aussitôt, comme s'ils eussent craint de se reposer sur une chose qui avait sa racine dans la terre. De son côté, la mer présentait des phénomènes particuliers tout aussi effrayants ; du bleu d'azur qui lui est habituel sous le beau ciel de Naples, elle était passée à une couleur cendrée qui lui ôtait toute sa transparence ; et, quoique calme en apparence, quoique aucun vent ne l'agitât, de grosses vagues isolées montaient, bouillonnant, et venaient crever à la surface en répandant une forte odeur de soufre. Parfois aussi, comme s'il y eût eu pour la mer méditerranéenne une marée pareille à celle qui agite le vieil Océan, le flot montait au-dessus de son rivage, puis tout à tout reculait, laissant la plage nue, pour revenir bientôt comme il s'était éloigné. Ces présages étaient trop connus pour qu'on doutât un seul instant de ce qu'ils annonçaient une éruption du Vésuve était imminente.

Dans tout autre moment, Naples s'en serait souciée comme de Colin-Tampon ; mais, au moment du danger, Naples se souvint qu'elle n'avait plus saint Janvier, qui, pendant quatorze siècles, l'avait si bien gardée de son redoutable voisin ; que le Vésuve avait eu beau jeter feu et flamme, l'insouciante fille de Parthénope n'avait pas moins continué de se mirer dans son golfe, comme si la chose ne l'eût regardée aucunement. En effet, la Sicile avait été bouleversée, la Calabre avait été détruite Resina et Torre-del Greco rebâties, l'une sept fois et l'autre neuf, s'étaient autant de fois fondues dans un torrent de lave, sans que jamais une seule des maisons enfermées dans l'enceinte des murailles de Naples eût été seulement ébranlée. Aussi la confiance était-elle arrivée à ce point que les Napolitains ne regardaient plus le Vésuve que comme une espèce de phare à la lueur duquel ils voyaient le bouleversement du reste du monde sans qu'eux-mêmes eussent à craindre d'être bouleversés. Mais, cette fois, un vague instinct de malheur leur disait qu'il n'en était plus ainsi. Avec saint Janvier la sécurité avait disparu : le pacte était rompu entre la ville et la montagne.

Aussi, contre l'habitude, une certaine terreur, à la vue de ces signes menaçants, se répandit-elle dans la cité. Au lieu de se coucher aux grondements de la montagne, les nobles et les bourgeois dans leurs lits, les pêcheurs dans leurs barques, les lazzaroni sur les marches de leurs palais, chacun resta debout et examina avec inquiétude le travail nocturne du volcan. C'était à la fois un magnifique et terrible spectacle, car à chaque instant les présages devenaient plus certains et le danger plus imminent. En effet, de minute en minute, la fumée se déroulait plus épaisse, et de temps en temps de longs serpents de flamme, pareils à des éclairs, jaillissaient de la bouche du volcan et se dessinaient sur la spirale sombre qui semblait soutenir le poids du ciel. Enfin, vers les deux heures du matin, une détonation terrible se fit entendre ; la terre oscilla, la mer bondit, et la cime du mont, se déchirant comme une grenade trop mûre, donna passage à un fleuve de lave ardente qui, un instant incertain de la direction qu'il devait prendre, s'ar-

rêta écumant sur un plateau ; puis, comme s'il eût été conduit par une main vengeresse, abandonna son cours accoutumé et s'avança directement vers Naples.

Il n'y avait pas de temps à perdre : une fois sa direction prise, la lave s'avance avec une lente mais impassible inflexibilité ; rien ne la détourne, rien ne la fléchit, rien ne l'arrête : elle tarit les fleuves, elle comble les vallées, elle surmonte les collines, elle enveloppe les maisons, les coupe par leur base, les emporte comme des îles flottantes, et les balance à sa surface jusqu'à ce qu'elles s'écroulent dans ses flots. A son approche, l'herbe se dessèche, les feuilles meurent, jaunissent et tombent ; la sève des arbres s'évapore ; l'écorce éclate et se soulève ; le tronc fume et se plaint ; la lave est à vingt pas de lui encore, que déjà il se tord, s'embrase, se consume, pareil à ces ifs qu'on prépare pour les fêtes publiques ; si bien que, lorsqu'elle l'atteint, le géant foudroyé n'est déjà plus qu'une colonne de cendre qui tombe en poussière, et s'évanouit comme si elle n'avait jamais existé.

La lave s'avançait vers Naples.

On courut à la chapelle du Trésor ; on en tira la statue de saint Antoine : six chanoines la prirent sur leur dos, et, suivis d'une partie de la population, s'avancèrent vers l'endroit où menaçait le danger.

Mais ce n'était plus là un de ces incendies sans conséquence sur lesquels saint Antoine n'avait eu qu'à souffler pour les éteindre ; c'était une mer de feu qui s'avançait ruisselant de rocher en rocher, sur une largeur de trois quarts de lieue. Les chanoines portèrent le saint le plus près de la lave qu'il leur fut possible, et, là, ils entonnèrent le *Dies iræ, dies illa*. Mais, malgré la présence du saint, malgré les chants des chanoines, la lave continua d'avancer. Les chanoines tinrent bon tant qu'ils purent, aussi y eut-il un moment où l'on crut le feu vaincu. Mais ce n'était qu'une fausse joie : saint Antoine fut contraint de reculer.

De ce moment, on comprit que tout était perdu. Si le patron de Naples ne pouvait rien pour Naples, quel serait le saint assez puissant pour la sauver ? Naples, la ville des délices, Naples, la maison de campagne de Rome du temps d'Auguste ; Naples, la reine de la Méditerranée dans tous les temps, Naples allait être ensevelie comme Herculanum et disparaître comme Pompéi. Il lui restait encore deux heures à vivre, puis tout serait dit, Naples aurait vécu !

La lave s'avançait toujours ; elle avait atteint d'un côté le chemin de Portici, et commençait à se répandre dans la mer ; elle avait dépassé de l'autre le Sebetus et commençait à se répandre dans les jardins. Le centre descendait droit sur l'église de Sainte-Marie des Grâces, et allait atteindre le pont della Maddalena.

Tout à coup la statue de marbre de saint Janvier, qui se tenait à la tête du pont les mains jointes, détacha sa main droite de sa main gauche, et, d'un geste suprême et impératif, étendit son bras de marbre vers la rivière de flammes. Aussitôt le volcan se referma ; aussitôt la terre cessa de frémir ; aussitôt la mer se calma. Puis la lave, après avoir fait encore quelques pas, sentant la source qui l'alimentait se tarir, s'arrêta tout à coup à son tour. Saint Janvier venait de lui dire, comme autrefois Dieu à l'Océan : « Tu n'iras pas plus loin ! » Naples était sauvée ! sauvée par son ancien patron, par celui qu'elle avait hué, conspué, détrôné, jeté à l'eau, et qui se vengeait de toutes ces humiliations, de toutes ces insultes, de toutes ces injures, comme Jésus-Christ s'était vengé de ses bourreaux, en leur pardonnant.

Il ne faut pas demander si la réaction fut rapide : à l'instant même les cris de « Vive saint Janvier ! » retentirent d'un bout à l'autre de la ville ; toutes les cloches bondirent, toutes les [illegible] chantèrent. On courut à l'endroit où l'on [illegible] la statue de saint Janvier à la mer ; on l'enveloppa [illegible] on demanda les meilleurs plongeurs pour aller [illegible] où gisait le précieux simulacre. Mais alors [illegible] fit signe qu'on eût à le suivre. Il conduisit [illegible] à sa cabane ; puis, y étant entré seul, il [illegible] un instant après, tenant la statue du saint dans ses bras.

Le même [illegible] avait été précipitée du haut du môle, il l'avait [illegible] et l'avait précieusement emportée chez lui.

La statue fut aussitôt transportée à la cathédrale de Sainte-Claire et, le lendemain, réintégrée en grande pompe dans la chapelle du Trésor.

Quant au pauvre saint Antoine, il fut dégradé de tous ses titres et honneurs, et, à partir de cette heure, classé dans l'esprit des Napolitains un cran plus bas que saint Gaetan.

Depuis ce jour, la dévotion à saint Janvier, loin de subir quelque nouvelle atteinte, a toujours été croissant.

J'ai entendu dans une église la prière d'un lazzarone : il demandait [illegible] Dieu de prier saint Janvier de le faire gagner à la loterie.

XXIII

LE CAPUCIN DE LA RESINA

Le Vésuve, dont nous nous sommes encore assez peu occupé, mais auquel nous reviendrons plus tard, est le juste milieu entre l'Etna et le Stromboli.

Je pourrais donc, en toute sécurité de conscience, renvoyer mes lecteurs aux descriptions que j'ai déjà données des deux autres volcans.

Mais, dans la nature comme dans l'art, dans l'œuvre de Dieu comme dans le travail de l'homme, dans le volcan comme dans le drame, à côté du mérite réel, il y a la réputation.

Or, quoique les véritables débuts du Vésuve dans sa carrière volcanique datent à peine de l'an 79, c'est-à-dire d'une époque où l'Etna était déjà vieux, il s'est tant remué depuis dans ses cinquante éruptions successives, il a si bien profité de son admirable position et de sa magnifique mise en scène, il a fait tant de bruit et tant de fumée, que non seulement il a éclipsé le nom de ses anciens confrères, qui n'étaient ni de force ni de taille à lutter contre lui, mais qu'il a presque effacé la gloire du roi des volcans, du redoutable Etna, du géant homérique.

Il faut aussi convenir qu'il s'est révélé au monde par un coup de maître.

Envelopper la campagne et la mer d'un sombre nuage ; répandre la terreur et la nuit sur une immense étendue ; envoyer ses cendres jusqu'en Afrique, en Syrie, en Egypte ; supprimer deux villes telles que Herculanum et Pompéi ; asphyxier à une lieue de distance un philosophe tel que Pline, et forcer son neveu d'immortaliser la catastrophe par une admirable lettre : vous m'avouerez que ce n'est pas trop mal pour un volcan qui commence, et pour un ignivome qui débute.

A dater de cette époque, le Vésuve n'a rien négligé pour justifier la célébrité qu'il avait acquise d'une manière si terrible et si imprévue. Tantôt éclatant comme un mortier et vomissant par neuf bouches de feu des torrents de lave ; tantôt pompant l'eau de la mer et la rejetant en gerbes bouillonnantes au point de noyer trois mille personnes ; tantôt se couronnant d'un panache de flammes qui s'éleva en 1779, selon le calcul des géomètres, à dix-huit mille pieds de hauteur, ses éruptions, qu'on peut suivre exactement sur une collection de gravures coloriées, ont toutes un caractère différent et offrent toujours l'aspect le plus grandiose et le plus pittoresque. On dirait que le volcan a ménagé ses effets, varié ses phénomènes, gradué ses explosions avec une parfaite entente de son rôle. Tout lui a servi pour agrandir sa renommée : les récits des voyageurs, les exagérations des guides, l'admiration des Anglais, qui, dans leur philanthropique enthousiasme, donneraient leur fortune et leurs femmes par-dessus pour voir une bonne fois brûler Naples et ses environs. Il n'est pas jusqu'à la lutte soutenue avec saint Janvier, lutte, à la vérité, où le saint a remporté tout l'avantage, qui n'ait aussi ajouté à la gloire du Vésuve : il est vrai que le volcan a fini par être vaincu, comme Satan par Dieu ; mais une telle défaite est plus grande qu'un triomphe. Aussi le Vésuve n'est plus seulement célèbre, il est populaire.

On comprend, après cela, qu'il m'était impossible de quitter Naples sans présenter mes hommages au Vésuve.

Je fis donc prévenir Francesco (1) qu'il eût à tenir prêt son corricolo pour le lendemain matin à six heures, en lui recommandant d'être exact, et en joignant à la recommandation six carlins de pourboire, seul moyen de rendre la recommandation efficace.

Le lendemain, à la pointe du jour, Francesco et son fantastique attelage étaient à la porte de l'hôtel. Jadin refusa de m'accompagner dans ma nouvelle ascension, prétendant que son croquis n'en serait que plus exact s'il ne quittait pas sa fenêtre, et m'engageant par toute sorte de raisons à ne pas me déranger moi-même pour si peu de chose. A l'entendre, le Vésuve était un volcan éteint depuis plusieurs siècles.

(1) Je m'aperçois ici que j'ai appelé notre cocher tantôt Francesco, tantôt Gaetano. Cela tient à ce qu'il était baptisé sous l'invocation de ces deux saints, et que nous l'appelions Francesco quand nous étions en bonne humeur, et Gaetano quand nous le boudions.

comme la Solfatare ou le lac d'Agnano ; seulement, le roi de Naples y faisait tirer de temps à autre un petit feu d'artifice à l'intention des Anglais. Quant à Milord, il partagea complètement l'avis de son maître : l'intelligent animal, après son bain dans les eaux bouillantes du Vulcano et son passage dans les sables brûlants du Stromboli, était parfaitement guéri de toute curiosité scientifique.

Je partis donc seul avec Francesco.

Le brave conducteur commença par s'informer très respectueusement si Son Excellence mon camarade n'était pas indisposé. Rassuré sur l'objet de ses craintes, il s'empressa de quitter sa tristesse de commande, reprit son air le plus joyeux, son sourire le plus épanoui, et fit claquer son fouet avec un redoublement de bonne humeur. Soit que la présence de Jadin l'eût intimidé dans nos excursions précédentes, soit qu'il eût avalé littéralemeut son pourboire de la veille, Francesco déploya tout le long de la route une verve sceptique et une incrédulité voltairienne que je ne lui avais nullement soupçonnées, et qui m'étonnèrent singulièrement dans un homme de son âge, de sa condition et de son pays.

Arrivé au *ponte della Maddalena*, il passa fort cavalièrement entre les deux statues de saint Janvier et de saint Antoine, affectant de siffler ses chevaux et de crier gare à la foule, pour ne pas rendre le salut d'usage aux deux protecteurs de la ville.

Comme à la rigueur cette première irrévérence pouvait être mise sur le compte d'une distraction légitime, je fis semblant de ne pas m'en apercevoir.

Mais, en traversant le San Giovanni a Tuducci, village assez célèbre pour la confection du macaroni, un moine franciscain d'une santé florissante et d'une magnifique encolure, par ce droit naturel qu'ont les moines napolitains sur tous les corricoli, comme les Anglais sur la mer, héla le cocher, et lui fit signe impérieusement de l'attendre. Francesco arrêta ses chevaux avec une si parfaite bonne foi, qu'habitué d'ailleurs à de telles surprises, je m'étais déjà rangé pour faire place au compagnon que le ciel m'envoyait. Mais à peine le bon moine s'était-il approché à la portée de nos voix, que Francesco ôta ironiquement son chapeau, et lui dit avec un sourire railleur :

— Pardon, mon révérend, mais je crois que saint François, mon patron et le fondateur de votre ordre, n'est jamais monté dans un corricolo de sa vie. Si je ne me trompe, il se servait de ses sandales lorsqu'il voyageait par terre, et de son manteau lorsqu'il traversait la mer. Or, vos souliers me semblent en fort bon état, et je ne vois pas le plus petit trou à votre manteau : ainsi, mon frère, si vous voulez aller à Sorrente, prenez vos sandales. Adieu, mon révérend.

Cette fois, l'irréligion de Francesco devenait plus évidente. Cependant, si son refus était toujours blâmable dans la forme, on pouvait en quelque sorte l'excuser au fond ; car, m'ayant cédé son corricolo, il n'avait plus le droit d'y admettre d'autres passagers. Je voulus donc attendre une autre occasion pour lui exprimer mon mécontentement.

Comme nous entrions à Portici, à la hauteur d'une petite rue qui mène au port du Granatello, je remarquai une énorme croix peinte en noir, et au-dessous de cette croix une inscription en grosses lettres qui enjoignait aux voitures d'aller au pas, et aux cochers de se découvrir.

Je me retournai vivement vers Francesco pour voir de quelle manière il allait se conformer à un ordre aussi simple et aussi précis : lui donnant l'exemple moi-même, plus encore, je dois le dire, par un sentiment de respect intime que par obéissance aux règlements de Sa Majesté Ferdinand II. Francesco enfonça son chapeau sur sa tête, et fit partir ses chevaux au galop.

Il n'y avait plus de doute possible sur les intentions anticatholiques de mon conducteur. Je n'avais rien vu de pareil dans toute l'Italie. Je pensai qu'il était temps d'intervenir.

— Pourquoi n'arrêtez-vous pas vos chevaux ? Pourquoi ne saluez-vous pas cette croix ? lui demandai-je sévèrement.

— Bah ! me dit-il d'un ton dégagé qui eût fait honneur à un encyclopédiste, cette croix que vous voyez, monsieur, est la croix du mauvais larron. Les habitants de Portici l'ont en grande vénération par une raison toute simple : ils sont tous voleurs.

L'esprit fort de cet homme renversait toutes les idées que je m'étais faites sur la foi naïve et l'aveugle superstition du lazzarone.

Néanmoins, je crus m'être trompé un instant, et j'allais lui rendre mon estime en le voyant revenir à des sentiments plus pieux. Entre Portici et Resina, au point de jonction de deux chemins, dont l'un conduit à la Favorite, et l'autre descend à la mer, s'élève une de ces petites chapelles, si fréquentes en Italie, devant lesquelles les brigands eux-mêmes ne passent pas sans s'incliner. La fresque qui sert de tableau à la petite chapelle de Resina jouit à bon droit d'une immense réputation à dix lieues à la ronde. Ce sont des âmes du purgatoire du plus beau vermillon, se tordant de douleur et d'angoisses dans des flammes si vives et si terribles, que, comparé à leur intense ardeur, le feu du Vésuve n'est qu'un feu follet.

A la vue du brasier surhumain, la raillerie expira sur les lèvres de Francesco ; il porta machinalement la main à son chapeau, et jeta un long regard sur les deux chemins qui se terminaient à angle droit par la chapelle, comme s'il eût craint d'être observé par quelqu'un. Mais ce bon mouvement, inspiré soit par la peur, soit par le remords, ne dura que quelques secondes. Rassuré par son inspection rapide, Francesco redoubla de gaieté et d'aplomb, et, donnant un libre cours à ses moqueries et à ses sarcasmes, il se mit en devoir de me faire sa profession de foi, ou plutôt d'incrédulité, se vantant tout haut qu'il ne croyait ni au purgatoire, ni à l'enfer, ni à Dieu, ni au diable ; et ajoutant, en forme de corollaire, que toutes ces momeries avaient été inventées par les prêtres, à l'effet de presser la bourse des pauvres gens assez simples et assez timides pour se fier à leur promesses ou s'effrayer de leurs menaces.

Francesco me rappelait étonnamment mon brave capitaine Langlé.

J'allais arrêter ce débordement d'épigrammes émoussées et de bel esprit de carrefour, lorsque Francesco, sautant légèrement à terre, m'annonça que nous étions arrivés.

— Comment, déjà ! m'écriai-je en oubliant mon sermon.

— C'est-à-dire nous sommes arrivés à la paroisse de Resina, au pied du Vésuve. Maintenant, il ne reste plus qu'à monter.

— Et comment monte-t-on au Vésuve ?

— Il y a trois manières de monter : en chaise à porteurs, à quatre pattes et à âne. Vous avez le choix.

— Ah ! et laquelle de ces trois manières te semble préférable ?

— Dame, ça dépend. Si vous vous décidez pour la chaise à porteurs, vous n'avez qu'à louer une de ces petites cages peintes que vous voyez là à votre gauche, monter dedans, fermer les yeux et vous laisser faire. Au bout de deux heures, on vous déposera sur le sommet de la montagne, mais...

— Mais quoi ?

— Avec la chaise, on a une chance de plus de se casser le cou ; vous comprenez, Excellence, quatre jambes glissent mieux que deux.

— Alors, parlons d'autre chose.

— Si vous grimpez à quatre pattes, il est clair qu'en vous aidant des pieds et des mains, vous risquez moins de rouler en bas, mais...

— Encore ! qu'y a-t-il ?

— Il y a, Excellence, que vous vous écorcherez les pieds sur la lave, et que vous vous brûlerez les mains dans les cendres.

— Reste l'âne.

— C'est aussi ce que j'allais vous conseiller, vu la grande habitude qu'a cet animal de marcher à quatre pattes depuis sa création, et la sage précaution qu'ont ses maîtres de le chausser de fers très solides ; mais il y a aussi un petit inconvénient.

— Lequel ? repris-je impatienté de ces objections flegmatiques.

— Voyez-vous ces braves gens, Excellence ? me dit Francesco en me montrant du bout de son index un groupe de lazzaroni qui se tenaient sournoisement à l'écart pendant notre entretien, guettant du coin de l'œil le moment favorable pour fondre sur leur proie.

— Eh bien ?

— Ces gens-là vous sont tous indispensables pour monter au Vésuve. Les guides vous montreront le chemin ; les ciceroni vous expliqueront la nature du volcan ; les paysans vous vendront leur bâton ou vous loueront leur âne. Mais ce n'est pas tout que de louer un âne, il faut encore le faire marcher.

— Comment, drôle, tu crois que, quand j'aurai enfourché ma monture, et que je pourrai manier à mon aise un de ces bons bâtons de chêne que je guigne du coin de l'œil, je ne viendrai pas à bout de faire marcher mon âne ?

— Pardon, Excellence : ce n'est pas un reproche que je vous fais ; mais vous aviez cru aussi pouvoir faire aller mes chevaux ; et pourtant un cheval est bien moins entêté qu'un âne !...

— Quel sera donc ce prodigieux dompteur de bêtes que je dois appeler à mon secours ?

— Moi, Excellence, si vous le permettez... Je vais recommander la voiture à Tonio, un ancien camarade, et je suis à vos ordres.

— J'accepte, à la condition que tu me débarrasseras de tout ce monde.

— Vous êtes parfaitement libre de les laisser ici : seulement, que vous les emmeniez ou non, il faudra toujours les payer.

— Voyons, tâche de t'arranger avec eux, et que je sois au moins délivré de leur présence.

En moins d'un quart d'heure, Francesco fit si bien les choses, que le corricolo était remisé, que les chevaux se prélassaient à l'écurie, que les lazzaroni avaient disparu, et

que je montais sur mon âne. Tout cela me coûtait deux piastres.

Pauvre animal ! il suffisait de le voir pour se convaincre qu'on l'avait indignement calomnié. Quand je me fus assuré de la docilité de ma bête et de la solidité de mon bâton, je voulus donner une petite leçon de savoir-vivre à mon impertinent conducteur, et j'appliquai un tel coup sur la croupe de ma monture, que je crus, pour le moins, qu'elle allait prendre le galop. L'âne s'arrêta court ; je redoublai, et il ne bougea pas plus que si, comme le chien de Céphale, il eût été changé en pierre. Je répétai mon avertissement de droite à gauche, comme je l'avais fait une première fois de gauche à droite. L'animal tourna sur lui-même par un mouvement de rotation si rapide et si exact, qu'avant que j'eusse relevé mon bâton il était retombé dans sa position et dans son immobilité primitives. Indigné d'avoir été la dupe de ces hypocrites apparences de douceur, je fis alors pleuvoir une grêle de coups sur le dos, sur la tête, sur les jambes, sur les oreilles du traître. Je le chatouillai, je le piquai, j'épuisai mes forces et mes ruses pour lui faire entendre raison. L'affreuse bête se contenta de tomber sur ses genoux de devant, sans daigner même pousser un seul braiment pour se plaindre de la façon dont elle était traitée.

Haletant, trempé de sueur, je m'avouai vaincu, et je priai Francesco de venir à mon aide. Il le fit avec une modestie parfaite, c'est une justice à lui rendre.

— Rien n'est plus facile, Excellence, me dit-il : règle générale, les ânes font toujours le contraire de ce qu'on leur dit. Or, vous voulez que votre âne marche en avant, il suffit de le tirer par derrière.

Et, joignant la pratique à la théorie, il se mit à le tirer doucement par la queue.

L'âne partit comme un trait.

— Il paraît que l'animal te connaît, mon cher Francesco.

— Je m'en flatte, Excellence. Avant d'être cocher, j'ai travaillé dans les ânes : aussi leur dois-je ma fortune.

— Comment cela, mon garçon ?

— Oh ! mon Dieu ! dit Francesco avec un soupir, ce n'est pas moi qui l'ai cherchée ! Et encore, si j'avais pu prévoir une telle horreur, jamais, au grand jamais ! je n'aurais voulu accepter.

— Mais enfin explique-toi : que t'est-il donc arrivé ?

« Nous nous tenions, mon âne et moi, au bas de la montagne où nous avons laissé la voiture. Un jour se présentent deux Anglais qui me demandent à louer ma bête pour monter au Vésuve.

« — Mais vous êtes deux, milords, que je leur dis, et je n'ai qu'un seul âne.

« — Cela ne fait rien, qu'ils me répondent.

« — Au moins, vous allez monter chacun votre tour ! Je tiens à ma bête, et pour rien au monde je ne voudrais l'éreinter.

« — Soyez tranquille, mon brave, nous ne le monterons pas du tout.

« En effet, ils se mettent à marcher, l'un à droite, l'autre à gauche, respectant mon âne comme s'il eût porté des reliques. Cela ne m'étonnait pas de leur part : j'avais entendu dire que les Anglais avaient un faible pour les bêtes, et il y a dans leur pays des lois très dures contre ceux qui les maltraitent... A preuve qu'un Anglais peut traîner sa femme au marché la corde au cou, tant qu'il lui fait plaisir, mais il n'oserait pas se permettre la plus petite avanie contre le dernier de ses chats. C'est très bien vu, n'est-ce pas, Excellence ?

« Or, comme nous montions toujours, l'âne, les voyageurs et moi, voilà que les deux Anglais, après avoir causé un peu dans leur langue, un drôle de baragouin, ma foi !

« — Mon brave, qu'ils me disent, veux-tu nous vendre ton âne ?

« — C'est trop d'honneur, milords, répondis-je ; je vous ai dit que je l'aimais, cet animal, comme un ami, comme un camarade, comme un frère ; mais, si j'en trouvais le prix, et si j'étais sûr qu'il dût tomber entre les mains d'honnêtes gens comme vous (je les flattais, les Anglais), je ne voudrais pas [illegible] son sort.

« — Et quel prix en demandes-tu, mon garçon ?

« — Cinquante ducats ! leur dis-je d'un seul coup.

« C'était énorme ! Mais je l'aimais beaucoup, mon pauvre âne, et il me fallait de grands sacrifices pour me décider à m'en séparer.

« — C'est convenu, qu'ils me répondent en me comptant mon argent à l'instant même.

« Il n'y avait plus à s'en dédire. Je fis comprendre à mon âne que son devoir était de suivre ses nouveaux maîtres. La pauvre bête ne se le fit pas répéter deux fois : à peine l'eus-je tirée un peu par la queue, qu'elle se mit à grimper bravement après les Anglais. Ils étaient arrivés au bord du cratère et s'amusaient à jeter des pierres au fond du volcan ; l'âne baissait son museau vers le gouffre, alléché par un peu d'écume verdâtre qu'il avait prise pour de la mousse ; moi, j'étais occupé à compter mon argent, lorsque tout à coup j'entends un bruit sourd et prolongé... Les deux mécréants avaient jeté la pauvre bête au fond du Vésuve, et ils riaient comme deux sauvages qu'ils étaient. Je vous l'avoue, dans le premier moment, il me prit une furieuse envie de les envoyer rejoindre ma bête. Mais ça aurait pu me faire du tort, attendu que ces Anglais sont toujours soutenus par la police ; et, d'ailleurs, comme ils m'avaient payé le prix convenu, ils étaient dans leur droit. En descendant, j'eus la douleur de reconnaître au bas du cône, à côté d'un trou qui venait de s'ouvrir pas plus tard que la veille, mon malheureux animal, noir et brûlé comme un charbon. C'était pour voir s'il y avait une communication intérieure entre les deux ouvertures, que les brigands avaient sacrifié mon âne. Je le pleurai longtemps, Excellence ; mais, comme, en définitive, toutes les larmes du monde n'auraient pu le faire revenir, je me mariai pour me consoler, et j'achetai, avec l'argent des Anglais, deux chevaux et un corricolo.

Tout en écoutant ce larmoyant récit, j'étais arrivé à l'Ermitage. Pour distraire Francesco de sa douleur, je lui demandai s'il n'y avait pas moyen de boire un verre de vin à la mémoire du noble animal, et s'il n'y aurait pas d'indiscrétion à réclamer quelques instants d'hospitalité dans la cellule de l'ermite.

A ce nom d'ermite, toute la mélancolie de Francesco se dissipa comme par enchantement ; il fronça de nouveau ses lèvres par un sourire sardonique, et frappa lui-même à la porte à coups redoublés.

L'ermite parut sur le seuil, et nous reçut avec un empressement digne des premiers temps de l'Église. Il nous servit des œufs durs, des saucissons, une salade et des figues excellentes ; le tout arrosé de deux bouteilles de lacryma-cristi de première qualité. Comme je me récriais sur la générosité de notre hôte :

— Attendez la carte, me dit Francesco avec malice.

En effet, le total de cette réfection chrétienne se montait, je crois, à trois piastres : c'était quatre fois le prix des auberges ordinaires.

Après avoir remercié notre excellent ermite, je montai jusqu'à la bouche du volcan, et je descendis jusqu'au fond du cratère. Le lecteur trouvera mes impressions exactes magnifiquement rendues dans trois admirables pages de Chateaubriand, qui avait accompli avant moi la même ascension et la même descente.

Pendant tout le temps que dura notre voyage, Francesco, remis en train par la petite supercherie de notre hôte, ne cessa pas d'exercer sa bonne humeur sur les moines, sur les quêteurs, sur les ermites de toute espèce, répétant avec une nouvelle énergie qu'il se laisserait écorcher vif plutôt que de jeter une obole dans la bourse d'un de ces intrigants.

De retour à Resina, nous remontâmes dans notre corricolo, et ses déclamations reprirent de plus belle à la vue d'un sacristain qui nous souhaita le bon voyage. Je commençais à désespérer réellement de pouvoir lui imposer silence, lorsque au moment où nous passions devant la petite chapelle des âmes du purgatoire, je le vis s'interrompre brusquement au milieu de sa phrase ; ses joues pâlirent, ses lèvres tremblèrent, et il laissa tomber le fouet de sa main.

Je regardai devant moi pour tâcher de comprendre quelle pouvait être l'apparition qui causait à mon vaillant conducteur un effroi si terrible, et je vis un petit vieillard, à la barbe blanche et soyeuse, aux yeux baissés et modestes, à la physionomie douce et souriante, paraissant se traîner avec peine, et portant le costume des capucins dans toute sa rigoureuse pauvreté.

Le saint personnage s'avançait vers nous la main gauche sur la poitrine, la droite élevée pour nous présenter une bourse de fer-blanc, sur laquelle étaient reproduites en miniature les mêmes âmes et les mêmes flammes qui éclataient dans les fresques. Au reste, le pauvre capucin ne prononçait pas une parole, se bornant à solliciter la charité des fidèles par son humble démarche et par son éloquente pantomime.

Francesco descendit en tremblant, vida sa poche dans la bourse du quêteur, et se signa dévotement en baisant les âmes du purgatoire ; puis, remontant promptement derrière la voiture, il fouetta les deux chevaux à tour de bras, comme s'il se fût agi de fuir devant tous les démons de l'enfer.

Je tenais mon incrédule.

— Qu'y a-t-il, mon cher Francesco ? lui dis-je en raillant à mon tour. Expliquez-moi par quel miracle ce bon capucin, sans même ouvrir la bouche, vous a si subitement converti, que, dans votre ardeur de néophyte, vous lui avez versé dans les mains tout ce que vous aviez dans vos poches.

— Lui, un capucin ! dit Francesco en se tournant en arrière avec un reste de frayeur ; c'est le plus infâme bandit de Naples et de Sicile : c'est Pietro ! Je croyais qu'il faisait sa sieste à cette heure ; sans cela, je ne me serais pas risqué à m'approcher de sa chapelle, où il dévalise les passants avec l'autorisation des supérieurs

— Comment ! ce vieillard si doux, si bienveillant, si vénérable ?...

— C'est un affreux brigand.

— Prenez garde, Francesco, votre aversion pour les gens d'Eglise devient révoltante.

— Lui, un homme d'Eglise ? Mais je vous jure, Excellence, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, qu'il n'est pas plus moine que vous et moi. Quand je lui dis : « Brigand ! » je l'appelle par son nom ; c'est la seule chose qu'il n'ait pas volée.

— Mais, alors, par quelle métamorphose se trouve-t-il transformé en capucin ?

— Le diable s'est fait ermite, voilà tout.

— Et comment, dans un pays aussi catholique et aussi religieux que Naples, peut-on lui permettre cette indigne profanation ?...

— Il s'agit bien pour lui de demander une permission ! il la prend.

— Mais la police ?

— Ni vu ni connu.

— Les carabiniers ?

— Votre serviteur..

— Les gendarmes ?

— Enfoncés !

— C'est donc un homme plus déterminé que Marco Brandi, plus rusé que Vardarelli, plus imprenable que Pascal Bruno ?

— C'est à peu près la même force, mais ce n'est plus le même genre.

— Ah ! . Et quelle est sa spécialité, à ce brave coquin ?

— Les autres se contentaient de voler les hommes ; lui il vole le bon Dieu.

— Comment, il vole le bon Dieu ?

— Quand je dis le bon Dieu, c'est les prêtres que je veux dire, ça revient au même. Les autres bandits se donnent la peine de courir la campagne, d'arrêter les fourgons du roi, de se battre avec les gendarmes. Sa campagne, à lui, a toujours été la sacristie, ses fourgons l'autel, ses ennemis les évêques, les vicaires, les chanoines. Croix, chandeliers, missels, calices, ostensoirs, il n'a rien respecté. Il est né dans l'Eglise, il a vécu aux dépens de l'Eglise, et il veut mourir dans l'Eglise.

— C'est donc par des vols sacrilèges que cet homme a soutenu sa criminelle existence ?

— Mon Dieu, oui ; c'est plus qu'une habitude chez lui c'est une vocation, c'est une seconde nature Il est neveu d'un curé ; sa mère l'avait naturellement placé à la paroisse en qualité de sacristain, d'enfant de chœur ou de bedeau, je ne sais pas bien ses fonctions exactes. Quoi qu'il en soit, le premier coup qu'a fait l'affreux garnement a été de voler la montre de son révérend oncle.

— Vraiment !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, Excellence et encore d'une drôle de manière, allez. Le curé disait la messe tous les matins au petit jour, et, pour que rien ne sortît de la famille, il se faisait servir par son neveu Il faut vous dire que dom Gregorio (c'était dom Gregorio que s'appelait le curé) était un homme très exact, assez bon enfant au dehors, mais n'entendant plus plaisanterie dès qu'il s'agissait de ses devoirs, tenant à gagner honnêtement sa vie, et incapable de faire tort à ses paroissiens d'un *Ite missa est*. Or, comme sa messe lui était payée trois carlins, et qu'elle devait durer trois quarts d'heure, dom Gregorio posait sa montre sur l'autel, jetait un coup d'œil sur l'Evangile, un autre sur le cadran, et à l'instant même où l'aiguille touchait à sa quarante-cinquième minute, il faisait sa dernière génuflexion, et la messe était dite. Malheureusement, dom Gregorio avait la vue basse ; aussi à côté de sa montre n'oubliait-il jamais de poser ses lunettes, d'abord pour regarder l'heure, ensuite pour surveiller ses fidèles ; car je ne sais pas si je vous ai dit, Excellence, que dom Gregorio était curé de Portici, et que les habitants de Portici ont une dévotion particulière pour le mauvais larron.

— Oui, oui, continue

— Or, comme c'est l'habitude à la campagne de s'agenouiller tout près de l'autel pour mieux entendre le *Memento*

— Ah ! je ne savais pas cela.

— C'est tout simple, Excellence ; chacun donne quelque chose au prêtre pour qu'il recommande à Dieu son affaire : celui-ci sa récolte, celui-là ses troupeaux, un troisième ses vendanges ; de sorte que l'on n'est pas fâché de savoir comment il s'acquitte de sa commission...

— Eh bien, que faisait dom Gregorio ?

— Dom Gregorio, tout en lisant son missel et en regardant son heure, jetait de temps en temps un petit coup d'œil à ses voisins pour voir s'ils ne s'approchaient pas trop de sa montre.

— Je comprends.

— Vous voyez donc, Excellence, que ce n'était pas chose facile que de voler la montre de dom Gregorio. Or, ce qui eût été un obstacle insurmontable pour tout le monde ne fut qu'un jeu pour le neveu du curé Son oncle était myope ; il s'agissait de le rendre aveugle, voilà tout. Que fait donc le petit brigand ? Au moment où dom Gregorio passait sa chasuble, il colle deux grands pains à cacheter sur les deux verres des lunettes, avec une telle rapidité et une telle adresse, que le digne curé, ne le croyant pas même dans la sacristie, l'appela deux ou trois fois pour lui demander sa barrette On peut deviner le reste. Dom Gregorio sort de la sacristie précédé de son neveu, il monte à l'autel, ouvre son Evangile, relève sa chasuble et sa soutane, tire la montre de son gousset et la pose devant lui, tout en priant ses ouailles de ne pas trop se presser ; en même temps, il fouille dans l'autre poche, prend ses lunettes, et les enfourche majestueusement sur son nez.

« — Jesus Maria ! s'écria le pauvre curé dans son latin, je n'y vois pas clair, je n'y vois plus du tout, je suis aveugle !

« Le tour était fait ; la montre était passée de l'oncle au neveu. Où chercher le voleur quand on a l'avantage d'être curé de Portici, et que, soupçonner un seul, c'est évidemment faire tort à tous les autres ?

— En effet, la chose doit être embarrassante. Mais par quel enchaînement de circonstances le sacristain de Portici est-il devenu le capucin de Resina ?

— Depuis son premier vol, sa vie n'a été qu'un pillage continuel de couvents, de monastères et d'églises. Le diable en personne n'aurait pu imaginer toutes les abominations qu'il a su mettre en œuvre, et toujours avec un succès qui tenait du miracle. Croiriez-vous enfin, Excellence, qu'il s'est servi des choses les plus saintes pour commettre ses crimes les plus audacieux ? Autant de cérémonies religieuses, autant de prétextes d'effraction et d'escalade ; autant de baptêmes, d'enterrements, de mariages, autant de primes prélevées sur la bourse du prochain ; autant de sacrements, autant de vols. Pour vous conter un seul de ses tours, il va se confesser, un jour, au trésorier de la chapelle de Saint-Janvier, qui a le privilège de donner l'absolution des péchés les plus énormes.

« — Mon père, lui dit le brigand en se frappant la poitrine, j'ai commis un crime horrible

« — Mon fils, la miséricorde de Dieu est sans bornes et je tiens de notre saint-père le pape des pouvoirs illimités pour vous absoudre ; avouez-moi donc votre crime, et ayez toute confiance dans la bonté du Seigneur...

« — J'ai volé un bon prêtre au moment même où j'étais agenouillé humblement à ses pieds pour me confesser

« — C'est très grave, mon fils, et vous avez encouru l'excommunication

« — Vous le voyez, mon père

« — Cependant Dieu est miséricordieux, et il veut la conversion, non pas la mort du pécheur

« — Vous croyez donc, mon père, qu'il me pardonnera ?

« — Je l'espère Vous repentez-vous, mon fils ?

« — De tout mon cœur.

« — Alors, je vous absous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« — Ainsi soit-il ! répondit le pécheur en se relevant.

« Et il s'éloigna d'un air humble et contrit.

« Lorsque le brave trésorier voulut se lever à son tour pour monter dans sa chambre, il s'aperçut que les boucles d'argent qui retenaient ses souliers avaient disparu. Vous pensez si le bon prêtre en dut être furieux, et si l'archevêque de Naples a dû solliciter du roi l'arrestation du bandit

— Et jamais on n'en est venu à bout ?

— Jamais ! le diable lui-même y eût perdu sa peine. Enfin le ministre de la police, désespérant de le faire arrêter, l'amnistia, à la condition qu'il eût à choisir un état, et à se conduire désormais en honnête homme. Ce fut alors qu'il demanda impudemment à se faire capucin Mais ce n'était pas assez de la parole du ministre, il fallait l'autorisation de l'archevêque pour revêtir l'habit religieux, et l'archevêque était trop bien renseigné sur ses faits et gestes pour lui accorder une pareille autorisation.

— Diable ! Et comment se tira-t-il de cette nouvelle difficulté ?

— Oh ! ce n'en fut pas une pour lui

« — Ah ! s'écria-t-il en souriant, monseigneur ne veut pas me donner la permission ; eh bien, je la volerai !

« Comme il savait contrefaire différentes écritures, il se fabriqua d'abord un certificat en toute règle, et imita parfaitement la signature de l'archevêque. Restait le point le plus difficile : le certificat était nul sans le sceau pontifical, et ce sceau, monseigneur l'appliquait lui-même et le portait nuit et jour à son doigt, dans une bague enrichie de diamants magnifiques. Il s'agissait donc de voler cette bague. Le brigand ne fut pas longtemps à prendre son parti : il loua une petite chambre à deux pas de l'archevêché, s'étendit sur un grabat comme un homme prêt à rendre son âme, fit appeler un confesseur, et, après avoir reçu avec une humilité profonde et une dévotion exemplaire les sacrements de l'Eglise, il demanda en grâce que l'archevêque en personne vînt lui administrer l'extrême-onction, ajoutant qu'il avait

à lui confier un secret duquel dépendait le salut de son âme.

« Comme le cas était urgent et que le moribond paraissait n'avoir plus que quelques instants à vivre l'archevêque s'empressa de se rendre à la prière du bandit; et, après avoir signé son front, sa bouche et sa poitrine de l'huile bénite, se baissa pour recueillir ses paroles faibles et entrecoupées déjà par le râle de l'agonie. Le mourant se leva sur ses coudes par un suprême effort, et, prenant la main de l'archevêque, murmura ces mots à l'oreille du prélat:

« — Courez chez vous, monseigneur; tandis que j'expire ici, mes complices mettent le feu à votre palais.

« L'archevêque n'en voulut pas entendre davantage; il sauta l'escalier en trois bonds, traversa la rue d'un seul pas, et fit sonner la cloche d'alarme. Il n'y avait ni feu, ni complot, ni voleur: seulement, lorsque Son Eminence fut revenue de son effroi, elle s'aperçut que sa bague avait disparu.

« Le lendemain, l'archevêque reçut une lettre conçue en ces termes:

« Monseigneur, j'ai mon certificat, et je vous rendrai votre bague à la condition que vous ne vous opposerez pas plus longtemps à ma vocation.

« *Signé:* Frère PIETRO LE BANDIT. »

« A dater de ce jour, personne ne songea plus à s'opposer à la vocation de Pietro: il peignit lui-même sa petite chapelle des âmes du purgatoire, et il demanda l'aumône aux voyageurs en leur mettant le couteau ou le pistolet sous la gorge.

— Mais la peur te fait divaguer, mon pauvre Francesco; cet homme me paraît vieux et infirme, et, pour toute arme, il ne nous a montré que sa bourse.

— Oh! le scélérat! s'écria Francesco avec un nouveau frisson; mais c'est là son poignard, ce sont là ses pistolets, c'est là sa carabine. D'abord, âge, infirmités, dévotion, tout cela n'est que comédie. Il vous avalerait en trois bouchées un régiment de dragons. Ensuite, rien qu'en vous montrant sa bourse, il vous dit: « L'argent ou la vie; » c'est sa manière. Il vous la présente d'abord du côté des âmes du purgatoire. Si vous lui faites l'aumône à cette première sommation, tout est dit, il vous remercie et vous laisse aller en paix; mais, si vous lui refusez, il tourne la bourse de l'autre côté: et savez-vous ce qu'il y a de l'autre côté? son propre portrait dans son ancien costume de brigand, armé d'un énorme couteau, et au bas du portrait en lettres rouges PIETRO LE BANDIT.

— Et si on ne tient pas compte des deux avis?

— Alors, on peut faire son paquet et se préparer à partir pour l'autre monde. Mais cela n'est jamais arrivé. Il est trop connu dans le pays.

A ma grande satisfaction, Francesco, toujours sous l'impression de sa terreur, n'osa plus railler les moines qui nous rencontrâmes sur notre route, se découvrit respectueusement devant la croix de Portici, et récita une double prière en repassant devant les statues de saint Janvier et de saint Antoine.

Honneur au capucin de Resina! Il venait de convertir le dernier voltairien de notre époque.

XXIV

SAINT JOSEPH

Nous avons vu le lazzarone dans sa vie publique et dans sa vie privée; nous l'avons vu dans ses rapports avec l'étranger et dans ses rapports avec ses compatriotes. Or, comme l'incrédulité de Francesco pourrait fausser le jugement de nos lecteurs à l'endroit de ses confrères, montrons maintenant le lazzarone dans ses relations avec l'Église.

Un moine prend un batelier au môle.

— Où allons-nous, mon père?

— Au Pausilippe, dit le moine.

Et le batelier se met à ramer de mauvaise humeur: le moine ne paie jamais son passage. Par hasard, il offre une prise de tabac, voilà tout. Cependant il est inouï qu'un batelier ait refusé le passage à un moine.

Au bout de dix minutes, le moine sent quelque chose qui grouille dans ses jambes.

— Qu'est cela? demanda-t-il.

— Un enfant, répond le batelier.

— A toi?

— On le dit.

— Mais tu n'en es pas sûr?

— Qui est sûr de cela?

— Vous autres moins que personne.

— Pourquoi nous autres moins que personne?

— Vous n'êtes jamais à la maison.

— C'est vrai; heureusement que nous avons un moyen de nous assurer de la vérité si l'enfant est à nous.

— Lequel?

— Nous le gardons jusqu'à cinq ans.

— Après?

— A cinq ans, nous lui faisons faire une promenade en mer.

— Et puis?

— Et puis, quand nous sommes à la hauteur de Capri ou dans le golfe de Baïa, nous le jetons à l'eau.

— Eh bien?

— Eh bien, s'il nage tout seul, il n'y a pas de doute sur la paternité.

— Mais s'il ne nage pas?

— Ah! s'il ne nage pas, c'est tout le contraire. Nous sommes sûrs de la chose comme si nous l'avions vue de nos deux yeux.

— Alors, que faites-vous de l'enfant?

— Ce que nous en faisons?

— Oui.

— Que voulez-vous, mon père! comme, au bout du compte, ce n'est pas sa faute, à ce pauvre petit, et qu'il n'a pas demandé à venir au monde, nous plongeons après lui et nous le retirons de l'eau.

— Ensuite?

— Ensuite, nous le rapportons à la maison.

— Et puis?

— Et puis nous lui donnons sa nourriture: c'est ce que nous lui devons. Mais, quant à son éducation, c'est autre chose; cela ne nous regarde pas. De sorte que, vous comprenez, mon père, il devient un affreux garnement sans foi ni loi, ne croyant ni à Dieu ni aux saints, maugréant, jurant, blasphémant; mais, lorsqu'il a atteint sa quinzième année, quand il n'est plus bon à rien au monde, nous en faisons...

— Vous en faites quoi? Voyons, achève.

— Nous en faisons un moine, mon père.

Il ne faut cependant pas croire que le lazzarone soit voltairien, matérialiste ou athée: le lazzarone croit en Dieu, espère en l'immortalité de l'âme, et, tout en raillant le mauvais moine, il respecte le bon prêtre.

Il y en avait un qui faisait faire aux lazzaroni tout ce qu'il voulait. Ce prêtre, c'était le célèbre padre Rocco, dont nous avons déjà parlé à propos de la prédication sur les crabes. Padre Rocco est plus populaire à Naples que Bossuet, Fénelon et Fléchier tout ensemble ne le sont à Paris.

Padre Rocco avait trois moyens d'arriver à son but: la persuasion, la menace, les coups. D'abord, il parlait avec une onction toute particulière des récompenses du paradis; puis, si le moyen échouait, il passait au tableau des souffrances de l'enfer; enfin, si la menace n'avait pas plus de succès que la persuasion, il tirait un nerf de bœuf de dessous sa robe, et frappait à tour de bras sur son auditoire. Il fallait qu'un pécheur fût bien endurci pour résister à un pareil argument.

Ce fut padre Rocco qui réussit à faire éclairer Naples. Cette ville, resplendissante aujourd'hui d'huile et de gaz, de réverbères et de lanternes, de cierges et de veilleuses, était, il y a cinquante ans, plongée dans les plus profondes ténèbres. Ceux qui étaient riches se faisaient éclairer la nuit par un porteur de torche; ceux qui étaient pauvres tâchaient de se trouver sur le chemin des riches, et, s'ils suivaient la même route qu'eux, ils profitaient de leur fanal.

Il résultait de cette obscurité que les vols étaient du double plus fréquents à cette époque qu'ils ne le sont aujourd'hui; ce qui paraît impossible, mais ce qui n'en est pas moins l'exacte vérité.

Aussi la police décida-t-elle, un beau matin, qu'on éclairerait les trois principales rues de Naples: Chiaïa, Toledo et Forcella.

Ce n'étaient peut-être pas ces trois rues qu'il était urgent d'éclairer, attendu que ces trois rues étaient justement celles qui pouvaient le mieux se passer d'éclairage; mais on n'arrive pas du premier coup à la perfection, et, quelque tentance naturelle qu'ait la police à être infaillible, elle est, comme toutes les autres choses de ce monde, soumise aux tâtonnements du progrès.

Une cinquantaine de réverbères furent donc éparpillés dans les trois rues susdites, et allumés un beau soir, sans qu'on eût demandé aux lazzaroni si cela leur convenait.

Le lendemain, il n'en restait pas un seul; les lazzaroni les avaient cassés depuis le premier jusqu'au dernier.

On renouvela l'expérience trois fois. Trois fois elle amena les mêmes résultats.

La police en fut pour ses cent cinquante réverbères.

On fit venir padre Rocco, et on lui expliqua l'embarras dans lequel se trouvait le gouvernement.

Padre Rocco se chargea de faire entendre raison aux récalcitrants, pourvu qu'on lui permît d'opérer sur eux à sa manière.

Le gouvernement, enchanté d'être débarrassé de ce soin, donna carte blanche à padre Rocco, lequel se mit incontinent à l'œuvre.

Padre Rocco avait compris que c'étaient les rues étroites et tortueuses qu'il fallait éclairer d'abord ; et il avait avisé comme un centre la rue Saint-Joseph, qui donne d'un côté dans la rue de Tolède, et de l'autre sur la place de Santa-Medina. Il fit donc peindre sur un beau mur blanc qui se trouvait au milieu de la rue, à peu près, un magnifique saint Joseph.

Les lazzaroni suivirent les progrès de la peinture sur la muraille avec un plaisir visible. Nous avons oublié de dire que le lazzarone est artiste.

Quand la fresque fut achevée, padre Rocco alluma un cierge devant la fresque ; il était dévot à saint Joseph ; il brûlait un cierge en l'honneur du saint ; il n'y avait rien à dire. D'ailleurs, le cierge jetait une fort médiocre clarté. A dix pas du cierge, on pouvait voler, tuer, assassiner ; il fallait des yeux de lynx pour distinguer le voleur du volé, l'assassin de la victime, le meurtrissant du meurtri.

Le lendemain, padre Rocco alluma un second cierge ; sa dévotion s'accroissait ; il n'y avait rien à dire. Seulement, deux cierges produisirent le double de la lumière que produisait un seul ; les lazzaroni commencèrent à remarquer qu'il faisait un peu bien clair dans la rue Saint-Joseph.

Le surlendemain, padre Rocco alluma un troisième cierge. Cette fois, les lazzaroni se plaignirent tout haut. Padre Rocco ne tint aucun compte de leurs plaintes ; et, comme sa dévotion à saint Joseph allait toujours croissant, le quatrième jour, il alluma un réverbère.

Cette fois, il n'y avait pas à se tromper aux intentions de padre Rocco ; il faisait, à minuit, clair dans la rue Saint-Joseph comme en plein jour.

Les lazzaroni cassèrent le réverbère de padre Rocco, comme ils avaient cassé les réverbères du gouvernement.

Padre Rocco annonça qu'il prêcherait le dimanche suivant sur la puissance de saint Joseph.

C'était une grande affaire qu'un sermon de padre Rocco. Padre Rocco prêchait rarement, et toujours dans des circonstances suprêmes ; ce n'était pas un faiseur de phrases, c'était un diseur de faits.

Or, comme les faits racontés par padre Rocco étaient toujours à la hauteur de l'intelligence de son auditoire, les sermons de padre Rocco produisaient habituellement une profonde impression sur ses ouailles.

Aussi, dès que le bruit se répandit que padre Rocco prêcherait, tous les lazzaroni se répétèrent-ils les uns aux autres cette importante nouvelle, de sorte qu'à l'heure indiquée pour le sermon, non seulement l'église Saint-Joseph était pleine, mais encore il y avait une queue qui bifurquait sur les marches de l'église, et qui remontait d'un côté jusqu'au Mercatello, et descendait de l'autre jusqu'à la place du Palais-Royal.

Les derniers, comme on le comprend bien, ne pouvaient rien entendre, mais ils comptaient sur l'obligeance de ceux qui entendraient pour leur répéter ce qu'ils auraient entendu.

Padre Rocco monta en chaire : il ouvrit la bouche, on fit silence.

— Mes enfants, dit-il ; il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai fait peindre le saint Joseph que vous avez pu admirer dans la rue qui porte le nom de ce grand saint.

— Nous le savons, nous le savons, dirent en chœur les lazzaroni.

Padre Rocco, au contraire d'une foule de prédicateurs qui posent d'avance la condition qu'on ne les interrompra point, padre Rocco, dis-je, provoquait ordinairement le dialogue.

— Mes enfants, continua-t-il, il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai mis un cierge devant saint Joseph.

— Nous le savons, reprirent les lazzaroni.

— Que c'est moi qui ai mis deux cierges devant saint Joseph.

— Nous le savons encore.

— Que c'est moi qui ai mis trois cierges devant saint Joseph.

— Nous le savons toujours.

— Enfin, que c'est moi qui ai mis un réverbère devant saint Joseph.

— Mais pourquoi avez-vous mis un réverbère devant saint Joseph, puisqu'on ne met pas de réverbère devant les autres saints ?

— Parce que saint Joseph, ayant plus de puissance que tout autre au ciel, doit, plus que tout autre, être honoré sur la terre.

— Oh ! firent les lazzaroni, un instant, padre Rocco ; nous avons d'abord le bon Dieu qui passe avant lui.

— J'en conviens, dit padre Rocco.

— La Madone !

— Pardon, la Madone est sa femme.

— Jésus-Christ !

— Jésus-Christ est son fils.

— Ce qui veut dire ?

— Que le mari et le père passent avant la mère et l'enfant.

— Ainsi, saint Joseph a plus de pouvoir que la Madone ?

— Oui.

— Il a plus de pouvoir que Jésus-Christ ?

— Oui.

— Quel pouvoir a-t-il donc ?

— Il a le pouvoir de faire entrer au ciel tous ceux qui lui furent dévots sur la terre.

— Quelque chose qu'ils aient faite ?

— Oh ! mon Dieu oui.

— Même les voleurs ?

— Même les voleurs.

— Même les brigands ?

— Même les brigands.

— Même les assassins ?

— Même les assassins.

Il se fit un grand murmure de doute dans l'assemblée. Padre Rocco se croisa les bras et laissa le murmure monter, décroître et s'éteindre.

— Vous doutez ? dit padre Rocco.

— Hum ! firent les lazzaroni.

— Eh bien, voulez-vous que je vous raconte ce qui est arrivé, pas plus tard qu'il y a huit jours, à Mastrilla ?

— A Mastrilla le bandit ?

— Oui.

— Qui a été jugé à Gaëte ?

— Oui.

— Et pendu à Terracine ?

— Oui.

— Racontez, padre Rocco, racontez ! s'écrièrent tous les lazzaroni.

Padre Rocco n'attendait que cette invitation, aussi ne se fit-il point prier.

— Comme vous le savez, Mastrilla était un brigand sans foi ni loi ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que Mastrilla était dévot à saint Joseph.

— Non, c'est vrai, nous ne le savions pas, dirent les lazzaroni.

— Eh bien, je vous l'apprends, moi.

Les lazzaroni se répétèrent les uns aux autres.

— Mastrilla était dévot à saint Joseph.

— Tous les jours, Mastrilla faisait une prière à saint Joseph, et lui disait : « Grand saint, je suis un si formidable pécheur que je ne compte que sur vous pour me sauver à l'heure de ma mort ; car il n'y a que vous qui puissiez obtenir du bon Dieu qu'un réprouvé comme moi puisse entrer dans le paradis. Tout autre élu y perdrait son latin. Je ne compte donc que sur vous, ô grand saint Joseph ! » Voilà la prière qu'il faisait tous les jours.

— Eh bien ? demandèrent les lazzaroni.

— Eh bien, répondit le prédicateur, lorsqu'il fut dans les mains du bourreau, qu'il fut sur l'échelle, qu'il eut la corde au cou, il demanda la permission de dire deux lignes de prières. On la lui accorda. Il répéta alors son oraison habituelle, et, au dernier mot de son oraison, sans attendre que le bourreau le poussât, il sauta de l'échelle en l'air. Cinq minutes après, il était pendu.

— Je l'ai vu pendre, dit un des assistants.

— Eh bien, ce que je dis est-il vrai ? demanda le prédicateur.

— C'est la vérité pure, répondit le lazzarone.

— Après ? après ? crièrent les lazzaroni, qui commençaient à prendre un vif intérêt à la narration de padre Rocco.

— A peine Mastrilla fut-il mort, qu'il vit deux routes ouvertes devant lui, une qui allait en montant, l'autre qui allait en descendant. Quand on vient d'être pendu, il est permis de ne pas savoir ce qu'on fait. Mastrilla prit la route qui allait en descendant.

« Mastrilla descendit, descendit, descendit, pendant un jour, une nuit, et encore un jour ; enfin, il trouva une porte. C'était la porte de l'enfer. Mastrilla frappa à la porte. Pluton parut.

« — D'où viens-tu ? demanda Pluton.

« — Je viens de la terre, répondit Mastrilla.

« — Que veux-tu ?

« — Je veux entrer.

« — Qui es-tu ?

« — Je suis Mastrilla.

« — Il n'y a pas de place ici pour toi : tu as passé ta vie à prier saint Joseph ; va-t'en trouver ton saint.

« — Où est saint Joseph ?

« — Il est au ciel.

« — Par où va-t-on au ciel ?

« — Retourne par où tu es venu, tu trouveras un chemin qui monte : une fois que tu seras sur ce chemin, va toujour tout droit, le ciel est au bout.

« — Il n'y a pas à se tromper ?

« — Non.

« — Bien obligé.

« — Il n'y a pas de quoi.

« Pluton ferma la porte, et Mastrilla prit le chemin du ciel.

« Il monta pendant un jour, une nuit et un jour ; puis monta encore pendant une nuit, un jour et une nuit, et il trouva une porte. C'était la porte du ciel. Mastrilla frappa à la porte. Saint Pierre parut.

« — D'où viens-tu ? demanda saint Pierre.

« — Je viens de l'enfer, répondit Mastrilla.

« — Que veux-tu ?

« — Je veux entrer.

« — Qui es-tu ?

« — Je suis Mastrilla.

« — Comment ! s'écria saint Pierre, tu es Mastrilla le bandit, Mastrilla le voleur, Mastrilla l'assassin, et tu demandes à entrer au ciel !

« — Dame, on ne veut pas de moi en enfer, dit Mastrilla ; il faut bien que j'aille quelque part.

« — Et pourquoi ne veut-on pas de toi en enfer ?

« — Parce que j'ai été toute ma vie dévot à saint Joseph.

« — En voilà encore un ! dit saint Pierre ; cela ne finira donc pas ! Mais tant pis, ma foi ! Je suis las d'entendre toujours la même chanson. Tu n'entreras pas !

« — Comment ! je n'entrerai pas ?

« — Non.

« — Et où voulez-vous que j'aille ?

« — Va-t'en au diable !

« — J'en viens.

« — Eh bien, retournes-y.

« — Ah ! non, non ! Merci ! il y a trop loin ; je suis fatigué. Me voilà ici, j'y reste.

« — Comment, tu y restes ?

« — Oui.

« — Et tu comptes entrer malgré moi ?

« — Je l'espère bien.

« — Et sur quoi comptes-tu pour cela ?

« — Sur saint Joseph.

« — Qui se réclame de moi ? demanda une voix.

« — Moi ! moi ! cria Mastrilla, qui reconnut saint Joseph, lequel, passant par hasard, avait entendu prononcer son nom.

« — Allons, bon, dit saint Pierre, il ne manquait plus que cela !

« — Qu'y a-t-il donc ? demanda saint Joseph.

« — Rien, dit saint Pierre ; absolument rien.

« — Comment, rien ? s'écria Mastrilla ; vous appelez cela rien, vous ? Vous m'envoyez en enfer, et vous ne voulez pas que je crie ?

« — Pourquoi envoyez-vous cet homme en enfer ? demanda saint Joseph.

« — Parce que c'est un bandit, répondit saint Pierre.

« — Mais peut-être s'est-il repenti à l'heure de sa mort ?

« — Il est mort impénitent !

« — Ce n'est pas vrai ! s'écria Mastrilla.

« — A quel saint t'es-tu voué en mourant ? demanda saint Joseph.

« — Mais à vous, grand saint, à vous en personne, à vous, et pas à un autre. Mais c'est par jalousie, ce que saint Pierre en fait.

« — Qui es-tu ? demanda saint Joseph.

« — Je suis Mastrilla.

« — Comment ! tu es Mastrilla, mon bon Mastrilla, qui, tous les jours, me faisait sa prière ?

« — C'est moi-même en personne.

« — Et qui, au moment de ta mort, t'es adressé à moi, directement à moi ?

« — A vous seul.

« — Et il veut t'empêcher d'entrer ?

« — Si vous n'étiez pas passé par là, c'était fini.

« — Mon cher saint Pierre, dit Joseph prenant un air digne, j'espère que vous allez laisser passer cet homme ?

« — Ma foi, non, dit saint Pierre ; je suis concierge ou je ne le suis pas. Si l'on n'est pas content de moi, qu'on me destitue ; mais je veux être maître à ma porte, et ne tirer le cordon que quand il me plaît.

« — Eh bien, alors, dit saint Joseph, vous trouverez bon que nous référions de la chose au bon Dieu. Vous ne lui contesterez pas le droit d'ouvrir le paradis à qui bon lui semble.

« — Soit ! allons au bon Dieu.

« — Mais laissez entrer cet homme, au moins.

« — Qu'il attende à la porte.

« — Que dois-je faire, grand saint ? demanda Mastrilla. Faut-il que je force la consigne ou faut-il que j'obéisse ?

« — Attends, mon ami, dit saint Joseph, et, si tu n'entres pas, c'est moi qui sortirai ; entends-tu ?

« — J'attendrai, dit Mastrilla.

« Saint Pierre referma la porte, et Mastrilla s'assit sur le seuil.

« Les deux saints se mirent à la recherche du bon Dieu. Au bout d'un instant, ils le trouvèrent occupé à faire l'office de la Vierge.

« — Encore ! dit le bon Dieu en entendant le bruit que faisaient les deux saints en entrant ; mais on ne peut donc pas être tranquille dix minutes ? Que me veut-on ? leur dit-il.

« — Seigneur, dit saint Pierre, c'est saint Joseph...

« — Seigneur, dit saint Joseph, c'est saint Pierre...

« — Mais vous vous querellerez donc toujours ! Mais je serai donc éternellement occupé à mettre la paix entre vous !

« — Seigneur, dit saint Joseph, c'est saint Pierre qui ne veut pas laisser entrer mes dévots.

« — Seigneur, dit saint Pierre, c'est saint Joseph qui veut faire entrer tout le monde.

« — Et moi, je vous dis que vous êtes un égoïste ! reprit saint Joseph.

« — Et vous un ambitieux ! reprit saint Pierre.

« — Silence ! dit le bon Dieu. Voyons, de quoi s'agit-il ?

« — Seigneur, demanda saint Pierre, suis-je concierge du paradis ou non ?

« — Vous l'êtes. On pourrait en trouver un meilleur, mais enfin vous l'êtes.

« — Ai-je le droit d'ouvrir ou de fermer la porte à ceux qui se présentent ?

« — Vous l'avez ; mais vous comprenez, il faut être juste... Qui est-ce qui se présente ?

« — Un bandit, un voleur, un assassin.

« — Oh ! fit le bon Dieu.

« — Qui vient d'être pendu.

« — Oh ! oh ! Est-ce vrai saint Joseph ?

« — Seigneur... répondit saint Joseph un peu embarrassé.

« — Est-ce vrai, oui ou non ? Répondez.

« — Il y a du vrai, dit saint Joseph.

« — Ah ! fit saint Pierre triomphant.

« — Mais cet homme m'a toujours été particulièrement dévot, et je ne puis pas abandonner mes amis dans le malheur.

« — Comment s'appelait-il ? demanda le bon Dieu.

« — Mastrilla, répondit saint Joseph avec une certaine hésitation.

« — Attendez donc ! attendez donc ! fit le bon Dieu cherchant dans sa mémoire ; Mastrilla, Mastrilla, mais je connais cela, moi.

« — Un voleur, dit saint Pierre.

« — Un brigand, un assassin ?

« — Oui, oui.

« — Qui se tenait sur la route de Rome à Naples, entre Terracine et Gaëte ?

« — Oui, oui, oui.

« — Et qui pillait toutes les églises ?

« — Comment ! et c'est cet homme-là que tu veux faire entrer ici ? demanda le bon Dieu à saint Joseph.

« — Pourquoi pas ? dit saint Joseph. Le bon larron y est bien.

« — Ah ! tu le prends sur ce ton-là, dit le bon Dieu, à qui ce reproche était d'autant plus sensible que c'était toujours celui que lui faisaient les saints lorsqu'on leur refusait de laisser entrer quelqu'un de leurs protégés.

« — C'est celui qui me convient, dit saint Joseph.

« — Bon ! nous allons voir ! Saint Pierre !

« — Seigneur ?

« — Je vous défends de laisser entrer Mastrilla, dit le bon Dieu. Vous entendez ?

« — Parfaitement, Seigneur. Il n'entrera pas, soyez tranquille.

« — Ah ! il n'entrera pas ? dit saint Joseph.

« — Non, dit le bon Dieu.

« — C'est votre dernier mot ?

« — Oui.

« — Vous y tenez ?

« — J'y tiens.

« — Il est encore temps de revenir là-dessus.

« — J'ai dit.

« — En ce cas-là, adieu, Seigneur.

« — Comment ! adieu ?

« — Oui, je m'en vais.

« — Où ?

« — Je retourne à Nazareth.

« — Vous retournez à Nazareth, vous ?

« — Certainement. Je n'ai pas envie de rester dans un endroit où l'on me traite comme vous le faites.

« — Mon cher, dit le bon Dieu, voilà déjà la dixième fois que vous me faites la même menace.
« — Eh bien, je ne vous la ferai pas une onzième.
« — Tant mieux !
« — Ah ! tant mieux ! Alors, vous me laissez partir ?
« — De grand cœur.
« — Vous ne me retenez pas ?
« — Je m'en garde.
« — Vous vous en repentirez.
« — Je ne crois pas.
« — C'est ce que nous allons voir.
« — Eh bien, voyons.
« — Réfléchissez-y.
« — C'est réfléchi.
« — Adieu, Seigneur.
« — Adieu, saint Joseph.
« — Eh bien, demanda saint Joseph, que faites-vous ?
« — Je vous obéis, monseigneur.
« — Vous me suivez seule ?
« — Je m'en vais comme je suis venue.
« — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : emmenez votre cour, emmenez !
« La Madone fit un signe, et les onze mille vierges marchèrent derrière elle en chantant ; elle fit un autre signe, et les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges et les archanges l'accompagnèrent en jouant de la viole, de la harpe et du luth.
« — C'est bien, dit saint Joseph.
« Et il entra chez Jésus-Christ.
« Jésus-Christ revoyait l'évangile de saint Mathieu, dans lequel s'étaient glissées quelques erreurs de typographie.
« — Psitt ! fit saint Joseph.



Mon cher saint Pierre, dit Joseph, j'espère que vous allez laisser passer cet homme

« — Il est encore temps, dit saint Joseph en revenant.
« — Vous n'êtes pas encore parti ? dit le bon Dieu.
« — Non ; mais, cette fois, je pars.
« — Bon voyage !
« — Merci.
« Le bon Dieu se remit à ses affaires, saint Pierre retourna à sa porte, saint Joseph rentra chez lui, ceignit ses reins, prit son bâton de voyage et passa chez la Madone.
« La Madone chantait le *Stabat Mater* de Pergolèse qui venait d'arriver au ciel. Les onze mille vierges lui servaient de chœur ; les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges et les archanges lui servaient d'instrumentistes ; l'ange Gabriel conduisait l'orchestre.
« — Psitt ! fit saint Joseph.
« — Qu'y a-t-il ? demanda la Madone.
« — Il y a qu'il faut me suivre.
« — Où cela ?
« — Que vous importe ?
« — Mais enfin ?
« — Etes-vous ma femme, oui ou non ?
« — Oui.
« — Eh bien, la femme doit obéissance à son époux.
« — Je suis votre servante, monseigneur, et j'irai où vous voudrez, dit la Madone.
« — C'est bien, dit saint Joseph. Venez.
« La Madone suivit saint Joseph les yeux baissés et avec sa résignation habituelle, toujours prête qu'elle était à donner l'exemple du devoir et de la vertu, au ciel comme sur la terre.
« — Qu'y a-t-il ? demanda Jésus-Christ.
« — Il y a qu'il faut me suivre.
« — Où cela ?
« — Que vous importe ?
« — Mais enfin ?
« — Etes-vous mon fils, oui ou non ?
« — Oui, dit Jésus-Christ.
« — Le fils doit obéissance à son père.
« — Je suis votre serviteur, mon père, dit le Christ, et j'irai où vous voudrez.
« — C'est bien, dit saint Joseph. Venez.
« Le Christ suivit saint Joseph avec cette douceur qui l'a fait si fort, et cette humilité qui l'a fait si grand.
« — Eh bien, demanda saint Joseph, que faites-vous ?
« — Je vous obéis, mon père.
« — Vous me suivez seul ?
« — Je m'en vais comme je suis venu.
« — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : emmenez votre cour, emmenez !
« Jésus fit un signe : les apôtres se rangèrent autour de lui ; Jésus éleva la voix, et les saints, les saintes et les martyrs accoururent.
« — Suivez-moi, dit le Christ.
« Et les apôtres, les saints, les saintes et les martyrs marchèrent à sa suite.
« Il prit la tête du cortège et s'achemina vers la porte. Derrière lui venaient la Madone et toute la population du ciel.

« Ils rencontrèrent le Saint-Esprit, qui causait avec la colombe de l'arche.

« — Où donc allez-vous comme cela? demanda le Saint-Esprit.

« — Nous allons faire un autre paradis, dit saint Joseph.

« — Et pourquoi cela?

« — Parce que nous ne sommes pas contents de celui-ci.

« — Mais le bon Dieu?

« — Le bon Dieu, nous le laissons.

« — Oh! il y a quelque erreur là-dessous, dit le Saint-Esprit. Voulez-vous permettre que j'aille en conférer avec le Seigneur?

« — Allez, dit saint Joseph, mais dépêchez-vous, nous sommes pressés.

« — J'y vole et je reviens, dit le Saint-Esprit.

« Le Saint-Esprit entra dans l'oratoire du bon Dieu et alla s'abattre sur son épaule.

« — Ah! c'est vous? dit le bon Dieu. Quelle nouvelle?

« — Mais une nouvelle terrible!

« — Laquelle?

« — Vous ne savez donc pas?

« — Non.

« — Saint Joseph s'en va.

« — C'est moi qui l'ai mis à la porte.

« — Vous, Seigneur?

« — Oui, moi. Il n'y avait plus moyen de vivre avec lui; c'étaient tous les jours de nouvelles prétentions, de nouvelles exigences. On aurait dit qu'il était le maître ici.

« — Eh bien, vous avez fait une belle chose!

« — Comment?

« — Il emmène la Madone.

« — Bah!

« — Il emmène Jésus-Christ.

« — Impossible!

« — La Madone emmène les onze mille vierges, les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges, les archanges.

« — Que me dites-vous là!

« — Le Christ emmène les apôtres, les saints, les saintes et les martyrs.

« — Mais c'est donc une défection?

« — Générale.

« — Que va-t-il donc me rester, à moi?

« — Les prophètes Isaïe, Ezéchiel, Jérémie.

« — Mais je vais m'ennuyer à mourir, moi!

« — C'est comme cela.

« — Vous vous serez trompé.

« — Regardez.

« Le bon Dieu regarda par cette même fenêtre où notre grand poète Béranger le vit, et il aperçut une foule immense qui se pressait du côté de la porte du paradis: tout le reste du ciel était vide, à l'exception d'un petit coin où causaient les trois prophètes.

« Le bon Dieu comprit d'un seul coup d'œil la situation critique dans laquelle il se trouvait.

« — Que faut-il faire? demanda le bon Dieu au Saint-Esprit.

« — Dame, dit celui-ci, je ne connais pas l'état de la question.

« Le bon Dieu lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et saint Joseph à propos de Mastrilla, et comme quoi il avait donné raison à saint Pierre.

« — C'est une faute, dit le Saint-Esprit.

« — Comment, c'est une faute? s'écria le bon Dieu.

« — Eh! mon Dieu, oui. Il ne s'agit point ici du plus ou moins de mérite du protégé! il s'agit du plus ou moins de puissance du protecteur.

« — Un malheureux charpentier!

« — Voilà ce que c'est que de lui avoir fait une position! il en abuse.

« — Et que faire?

« — Il n'y a pas deux moyens: il faut en passer par ce qu'il voudra.

« — Mais il est capable de m'imposer des conditions nouvelles!

« — Il faut les accepter tout de suite. Plus vous attendrez, plus il deviendra exigeant.

« — Allez donc me le chercher, dit le bon Dieu.

« — J'y vais, dit le Saint-Esprit.

« En un coup d'aile, le Saint-Esprit fut à la porte du paradis; rien n'était changé: saint Joseph avait la main sur la clef, et tout le monde attendait qu'il ouvrît la porte pour sortir avec lui. Quant à saint Pierre, en sa qualité d'apôtre, il avait été forcé de se mettre à la suite du Christ.

« — Le bon Dieu vous demande, dit le Saint-Esprit à saint Joseph.

— Ah! c'est bien heureux! dit celui-ci.

— Il est disposé à faire tout ce que vous voulez.

— Je savais bien qu'il en viendrait là.

— Vous pouvez renvoyer chacun à son poste.

« — Non pas, non pas: je prie, au contraire, tout le monde de m'attendre ici. Si nous ne nous entendions pas, ce serait à recommencer.

« — Nous attendrons, dirent la Madone et le Christ.

« — C'est bien, dit saint Joseph.

« Et, précédé du Saint-Esprit, il alla retrouver le bon Dieu.

« — Seigneur, dit le Saint-Esprit en entrant le premier, voici saint Joseph.

« — Mauvaise tête!

« — Ecoutez, on est saint ou on ne l'est pas; si on est saint, il faut avoir le droit de faire entrer dans le paradis ceux qui se réclament de vous; si on ne l'est pas, il faut s'en aller autre part.

« — C'est bien, c'est bien: n'en parlons plus.

« — Mais, au contraire, parlons-en; c'est fini pour aujourd'hui; mais cela recommencera demain.

« — Que veux-tu? Voyons.

« — Je veux que tous ceux qui auront eu confiance en moi pendant leur vie puissent compter sur moi après leur mort.

« — Diable! Sais-tu ce que tu demandes là?

« — Parfaitement.

« — Si je donnais un pareil privilège à tout le monde...

« — D'abord, je ne suis pas tout le monde, moi.

« — Voyons, transigeons.

« — C'est à prendre ou à laisser.

« — Le quart?

« — Je m'en vais.

« Et saint Joseph fit un pas.

« — La moitié?

« — Adieu.

« Et saint Joseph gagna la porte.

« — Les trois quarts?

« — Bonsoir!

« Et saint Joseph sortit.

« — Est-ce qu'il s'en va tout de bon? demanda le bon Dieu.

« — Tout de bon! répondit le Saint-Esprit.

« — Il ne se retourne point?

« — Pas le moins du monde.

« — Il ne ralentit pas sa marche?

« — Il se met à courir.

« — Volez après lui, et dites-lui qu'il revienne.

« Le Saint-Esprit vola après saint Joseph, et le ramena à grand'peine.

« — Eh bien, dit le bon Dieu, puisque le maître, ici, c'est vous et non pas moi, il sera fait comme vous le voulez.

« — Envoyez chercher le notaire, dit saint Joseph.

« — Comment, le notaire? s'écria le bon Dieu; vous ne vous en rapportez pas à ma parole?

« — *Verba volant*, dit saint Joseph.

« — Appelez un notaire, dit le bon Dieu.

« Le notaire fut appelé et saint Joseph est possesseur aujourd'hui d'un acte parfaitement en règle qui l'autorise à faire entrer dans le paradis quiconque lui est dévot.

« Or, je vous le demande maintenant, un saint comme saint Joseph peut-il se contenter d'un mauvais cierge comme un saint de troisième ou de quatrième ordre, et ne mérite-t-il pas un réverbère?

— Il en mérite dix, il en mérite vingt, il en mérite cent, crièrent les lazzaroni. Vive saint Joseph! vive la mère du Christ! vive le mari de la Madone!.. A bas saint Pierre!

Le même soir, padre Rocco fit allumer dix réverbères dans la rue Saint-Joseph. Le lendemain, il en fit allumer vingt dans les rues adjacentes; le surlendemain, il en fit allumer cent dans les environs; le tout à la plus grande gloire du saint auquel l'histoire qu'il venait de raconter avait improvisé une si grande popularité.

C'est ainsi que les réverbères de la rue Saint-Joseph, débordant d'un côté dans la rue de Tolède et de l'autre sur la place de Sainte-Medina, finirent peu à peu par se glisser, grâce au pieux stratagème de padre Rocco, dans les rues les plus sombres et les plus désertes de Naples.

XXV

LA VILLA GIORDANI

Une violente éruption du Vésuve, miraculeusement calmée par saint Janvier, donna lieu à un étrange épisode.

Sur le penchant du Vésuve, à la source d'une des branches du Sebetus, s'élevait une de ces charmantes villas, comme on en voit blanchir au fond des délicieux tableaux de Léo-

pold Robert. C'était une élégante bâtisse carrée, plus grande qu'une maison, moins imposante qu'un palais, au portique soutenu par des colonnes, au toit en terrasse, aux jalousies vertes, au perron surchargé de fleurs, dont les degrés conduisaient à un jardin tout planté d'orangers, de lauriers-roses et de grenadiers. A l'un des angles de cette coquette habitation s'élevait un bouquet de palmiers dont les cimes, dépassant le toit, retombaient dessus comme un panache, et donnaient à tout l'ensemble du bâtiment un petit air oriental qui faisait plaisir à voir. Toute la journée, comme c'est l'habitude à Naples, la villa muette semblait solitaire et restait fermée ; mais, lorsque le soir arrivait, et avec le soir la brise de la mer, les jalousies s'ouvraient doucement, pour respirer, et alors ceux qui passaient au pied de cette demeure enchantée pouvaient voir, à travers les fenêtres, des appartements aux meubles dorés et aux riches tentures, dans lesquels passaient, appuyés au bras l'un de l'autre, et se regardant avec amour, un beau jeune homme et une belle jeune femme. C'étaient les maîtres de ce petit palais de fée, le comte Odoardo Giordani et sa jeune femme la comtesse Lia.

Quoique les deux jeunes gens s'aimassent depuis longtemps, il y avait six mois seulement qu'ils étaient unis l'un à l'autre. Ils avaient dû se marier au moment où la révolution napolitaine avait éclaté ; mais, alors, le comte Odoardo, que sa naissance et ses principes attachaient à la cause royale, avait suivi le roi Ferdinand en Sicile, était resté à Palerme, comme chevalier d'honneur de la reine, pendant sept à huit mois ; puis, au moment où le cardinal Ruffo avait fait son expédition de Calabre, le comte Odoardo avait demandé à sa souveraine la permission de partir avec lui, et, l'ayant obtenue, avait accompagné cet étrange chef de partisans dans sa marche triomphale vers Naples. Il était entré avec lui dans la capitale, avait retrouvé sa Lia fidèle, et, comme rien ne s'opposait plus à son mariage, il l'avait épousée. Fuyant alors les massacres qui désolaient la ville, il avait emporté sa jeune femme dans le paradis que nous avons essayé de décrire, qu'ils habitaient ensemble depuis six mois, et où le comte eût été, sans contredit, l'homme le plus heureux de la terre, sans un événement qui venait de lui arriver et qui troublait profondément son bonheur.

Tous les membres de sa famille n'avaient point partagé la haine qu'il portait aux Français, et qui lui avait fait quitter Naples à leur approche. Le comte avait une sœur cadette nommée Teresa, belle et chaste enfant qui s'épanouissait comme un lis à l'ombre du cloître. Selon l'habitude des familles napolitaines, l'avenir d'amour et de bonheur de la jeune fille, cet amour que Dieu a permis à toute créature humaine d'espérer, avait été sacrifié à l'avenir d'ambition de son frère aîné. Avant que la pauvre Teresa sût ce que c'était que le monde la grille d'un couvent s'était fermée entre le monde et elle ; et, lorsque son père était mort, lorsque son frère aîné, qui l'adorait, était devenu maître de sa liberté, depuis trois ans déjà ses vœux étaient prononcés.

La première parole du comte Odoardo à sa sœur, en la revoyant après la mort de son père, avait été l'offre de lui faire obtenir du saint-père la rupture d'un engagement pris avant qu'elle connût la valeur du serment prononcé, et qu'elle pût apprécier l'étendue du sacrifice qu'elle allait faire : mais, pour la pauvre enfant, qui n'avait vu le monde qu'à travers le voile insouciant de ses premières années, dont le cœur ne connaissait d'autre amour que celui qu'elle avait voué au Seigneur, le cloître avait son charme, et la solitude son enchantement : elle remercia donc son frère bien-aimé de l'offre qu'il lui faisait, mais elle l'assura qu'elle se trouvait heureuse et qu'elle craignait tout changement qui viendrait donner à son existence un autre avenir que celui auquel elle s'était habituée.

Le jeune homme qui commençait à aimer, et qui savait quel changement l'amour apporte dans la vie, se retira en priant Dieu de permettre que sa sœur ne regrettât jamais la résolution qu'elle avait prise.

Quelques mois s'écoulèrent : puis arrivèrent les événements que nous avons racontés : le comte Odoardo se retira en Sicile, comme nous l'avons dit, laissant la jeune carmélite sous la garde du Seigneur.

Les Français entrèrent à Naples, et la république parthénopéenne fut proclamée : un des premiers actes du nouveau gouvernement fut, ainsi que l'avait fait sa sœur aînée la république française, d'ouvrir les portes de tous les couvents et de déclarer que les vœux prononcés par force étaient nuls.

Puis, comme cette décision était insuffisante pour déterminer les femmes surtout à quitter l'asile où elles étaient habituées à vivre et où elles comptaient mourir, un décret arriva bientôt qui déclarait les ordres religieux complètement abolis.

Force fut alors aux pauvres colombes de sortir de leur nid : Teresa se retira chez sa tante, qui l'accueillit comme si elle eût été sa fille : mais la maison de la marquise de Livello (c'est ainsi que se nommait la tante de Teresa) était mal choisie pour que la jeune religieuse pût retrouver le calme qu'elle regrettait. La marquise, que sa position aristocratique, sa fortune et sa naissance attachaient de cœur à la maison de Bourbon, avait craint d'être compromise par cet attachement bien connu, et elle s'était empressée de recevoir chez elle le général Championnet et les principaux chefs de l'armée française.

Parmi ces officiers, il y avait un jeune colonel de vingt-quatre ans. A cette époque, on était colonel de bonne heure. Celui-ci, sans naissance, sans fortune, était parvenu à ce grade, aidé par son seul courage. A peine eut-il vu Teresa, qu'il en devint amoureux ; à peine Teresa l'eut-elle vu, qu'elle comprit qu'il y a d'autre bonheur dans la vie que la solitude et le repos du cloître.

Les jeunes gens s'aimèrent, l'un avec l'imagination d'un Français, l'autre avec le cœur d'une Italienne. Cependant, dès le premier retour qu'ils avaient fait sur eux-mêmes, ils avaient compris que cet amour ne pouvait être que malheureux. Comment la sœur d'un émigré royaliste pouvait-elle épouser un colonel républicain ?

Les jeunes gens ne s'en aimèrent pas moins, et peut-être ne s'en aimèrent-ils que davantage. Trois mois passèrent comme un jour ; puis cet ordre fatal, qui devait être le signal de si grands malheurs, arriva à l'armée française de battre en retraite, et vint réveiller les amants au milieu de leur songe d'or. Il ne s'agissait point de se quitter : l'amour des jeunes gens était trop grand pour s'arrêter un instant à l'idée d'une séparation. Se séparer, c'était mourir, et tous deux se trouvaient si heureux qu'ils avaient bonne envie de vivre.

En Italie, pays des amours instantanées, tout a été prévu pour qu'à chaque heure du jour et de la nuit, un amour du genre de celui qui liait le jeune colonel à Teresa pût recevoir sa sanctification. Deux amants se présentent devant un prêtre, lui déclarent qu'ils désirent se prendre pour époux, se confessent, reçoivent l'absolution, vont s'agenouiller devant l'autel, entendent la messe, et sont mariés.

Le colonel proposa à Teresa un mariage de ce genre, Teresa accepta. Il fut convenu que, pendant la nuit qui précéderait le départ des Français, Teresa quitterait le palais de sa tante, et que les deux jeunes gens iraient recevoir la bénédiction nuptiale dans l'église del Carmine, située place du *Mercato-Nuovo*.

Tout se fit ainsi qu'il avait été arrêté, à une chose près. Les deux jeunes gens se présentèrent devant le prêtre, qui leur dit qu'il était disposé à les unir aussitôt qu'il les aurait entendus en confession. Il n'y avait rien à objecter, c'était l'habitude : le colonel s'y conforma en s'agenouillant d'un côté du confessionnal, tandis que la jeune fille s'agenouillait de l'autre ; et, quoique sans doute son récit ne fût pas exempt de certaines peccadilles, le prêtre, qui savait qu'il faut passer quelque chose à un colonel, et surtout à un colonel de vingt-quatre ans, lui remit ses péchés avec une facilité toute patriarcale.

Mais, contre toute attente, il n'en fut pas ainsi de la pauvre Teresa. Le prêtre lui pardonna bien son amour ; il lui pardonna sa fuite de chez sa tante, puisque cette fuite avait pour but de suivre son mari ; mais quand la jeune fille lui apprit qu'elle avait autrefois été religieuse, qu'elle était sortie de son couvent lors du décret qui abolissait les ordres religieux, le prêtre se leva, déclarant que, déliée aux yeux des hommes, Teresa ne l'était pas aux regards de Dieu. En conséquence, il refusa positivement de bénir leur union. Teresa supplia, le colonel menaça, mais le prêtre resta aussi insensible aux menaces qu'aux prières. Le colonel avait grande envie de lui passer son épée au travers du corps : mais il réfléchit qu'il n'en serait pas mieux marié après cela, et il emporta Teresa entre ses bras, lui jurant que ce n'était qu'un retard sans importance, et qu'à peine arrivés en France, ils trouveraient un prêtre moins scrupuleux que celui-là, lequel s'empresserait de réparer le temps perdu en les unissant sans aucun délai et sans aucune contestation.

Teresa aimait : elle crut et consentit à suivre son amant. Le lendemain, la marquise de Livello trouva une lettre qui lui annonçait la fuite de sa nièce. Cette nouvelle lui causa une grande douleur. Cependant, cette douleur ne venait pas tout entière de la disparition de Teresa. Nous avons dit les craintes politiques de la marquise. Ces craintes, contre son opinion, avaient été jusqu'à lui faire recevoir comme amis ces Français qu'elle haïssait. Or, elle prévoyait une réaction royaliste, elle avait déjà à répondre aux bourboniens de sa facilité à fraterniser avec les patriotes : que serait-ce donc lorsqu'on apprendrait que la nièce qui lui avait été confiée, la sœur du comte Odoardo, c'est-à-dire d'un des plus ardents sanfédistes de la cour du roi Ferdinand, était partie de Naples avec un colonel républicain ! La marquise de Livello se voyait déjà perdue, guillotinée, prisonnière, ou tout au moins proscrite. Sa résolution fut prise immédiatement : elle annonça que, depuis quelque temps, la santé de sa nièce s'affaiblissait sans cesse, et que, supposant que l'air de Naples lui était contraire, elle allait se retirer dans sa

terre de Livello. Le même soir, elle partit dans une voiture fermée où elle était censée être avec Teresa, et, le lendemain, elle arriva dans son château, situé dans la Terre de Bari, près du petit fleuve Ofanto

C'était un château sombre, isolé, solitaire, et qui convenait parfaitement à la résolution qu'elle avait prise. Au bout d'un mois, le bruit se répandit à Naples que Teresa venait de mourir d'une maladie de langueur. Un certificat d'un vieux prêtre attaché à la maison de la marquise depuis cinquante ans ne laissa aucun doute sur cet événement. D'ailleurs, à qui le soupçon que cette nouvelle était un mensonge pouvait-il venir? On savait que la marquise adorait sa nièce, et elle avait annoncé hautement qu'elle n'aurait pas d'autre héritière; enfin, la marquise avait répandu ce bruit avec d'autant plus de confiance que Teresa lui avait annoncé dans sa lettre qu'elle ne la reverrait jamais.

Le comte Odoardo fut au désespoir. Lia et sa sœur, c'était tout ce qu'il aimait au monde; heureusement, Lia lui restait.

Nous avons dit comment, en rentrant à Naples avec le cardinal Ruffo, Odoardo avait retrouvé Lia plus aimante que jamais; nous avons dit comment ils avaient été unis et comment ils avaient fui Naples pour être tout entiers à leur amour. Ils habitaient donc cette charmante villa que nous avons décrite, située sur le penchant du Vésuve, et des fenêtres de laquelle on voyait à la fois le volcan, la mer, Naples, et toute cette délicieuse vallée de l'antique Campanie qui s'étend vers Acerra.

Les deux nouveaux époux recevaient peu de monde: le bonheur aime le calme et cherche la solitude D'ailleurs, dans les premiers jours de son mariage, une des amies de la comtesse, en venant lui rendre sa visite de noce, l'avait trouvée seule, et s'était empressée de la féliciter, non seulement de son union avec le comte Odoardo, mais encore du triomphe qu'elle avait obtenu sur sa rivale, triomphe dont cette union était la preuve. Alors, sans savoir ce que signifiaient ces paroles, Lia avait pâli et avait demandé de quelle rivale on voulait parler, et de quel triomphe il était question. L'obligeante amie avait aussitôt raconté à la jeune comtesse qu'il n'avait été bruit à la cour de Palerme que de l'amour que le comte avait inspiré à la belle Emma Lyonna, la favorite de Caroline, bruit qui avait fait craindre aux amies de la future comtesse que son mariage ne fût fort aventuré; mais il n'en avait point été ainsi; le nouveau Renaud, égaré un instant, selon la visiteuse, avait enfin rompu les fers de cette autre Armide et, quittant l'île enchantée où s'était un instant perdu son cœur, il était revenu plus amoureux que jamais à ses premières amours.

Lia avait écouté toute cette histoire le sourire sur les lèvres et la mort dans l'âme; puis, satisfaite de la douleur qu'elle avait causée, l'officieuse amie était retournée à Naples, laissant dans le cœur de la jeune épouse toutes les angoisses de la jalousie.

Aussi, à peine la porte se fut-elle refermée derrière la visiteuse, que Lia fondit en larmes. Presque en même temps, une porte latérale s'ouvrit, et le comte entra. Lia essaya de lui cacher ses pleurs sous un sourire; mais, quand elle voulut parler, la douleur l'étouffa, et, au lieu des tendres paroles qu'elle essayait de prononcer, elle ne put qu'éclater en sanglots.

Ce chagrin était trop profond et trop inattendu pour que le comte n'en voulût pas savoir la cause. Lia, de son côté, avait le cœur trop plein pour renfermer longtemps un pareil secret: toute sa douleur déborda, sans reproches, sans récriminations, mais telle qu'elle l'avait éprouvée, pleine d'angoisses et d'amertume.

Odoardo sourit. Il y avait quelque chose de vrai dans ce qu'avait raconté à Lia son obligeante amie La belle Emma Lyonna avait effectivement distingué le comte: mais, à son grand étonnement, sa sympathie n'avait été accueillie que par la froide politesse de l'homme du monde. Enfin, l'occasion s'était présentée pour lui de quitter la Sicile avec le cardinal Ruffo, il s'était empressé de la saisir. Odoardo raconta tout cela à sa femme avec l'accent de la vérité, sans faire valoir aucunement le sacrifice. Lia, rassurée par son sourire, avait fini par oublier cette aventure comme on oublie les soupçons d'amour, c'est-à-dire qu'elle n'y pensait plus que lorsqu'elle était seule.

Un matin qu'Odoardo était sorti dès le point du jour pour chasser dans la montagne, Lia, en traversant sa chambre, vit sur sa table quatre ou cinq lettres, que le domestique venait de rapporter de la ville: elle y jeta machinalement les yeux; une de ces lettres était d'une écriture de femme. Lia tressaillit. Elle avait un trop profond sentiment de son devoir pour décacheter cette lettre; mais elle ne put résister au désir de s'assurer du genre de sensation qu'éprouverait son mari en la décachetant. Aussitôt qu'elle l'entendit rentrer, elle se glissa dans un cabinet d'où elle pouvait tout voir, et attendit, anxieuse et tremblante, comme si quelque chose de suprême allait se décider pour elle.

Le comte traversa sa chambre sans s'arrêter, et entra dans celle de sa femme; on lui avait dit que la comtesse était chez elle, il croyait l'y trouver. Il l'appela Répondre, c'était se trahir. Lia se tut. Odoardo rentra alors dans sa chambre, déposa son fusil dans un coin, jeta sa carnassière sur un sofa; puis, s'avançant nonchalamment vers la table où étaient les lettres, il jeta sur elles un coup d'œil indifférent; mais à peine eut-il vu cette écriture fine qui avait tant intrigué la comtesse, qu'il poussa un cri et que, sans s'inquiéter des autres dépêches, il se saisit de celle-là. La seule vue de cette écriture avait causé au comte une telle émotion, qu'il fut obligé de s'appuyer à la table pour ne pas tomber; puis il resta un instant les regards fixés sur l'adresse, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Enfin il brisa le cachet en tremblant, chercha la signature, la lut avidement, dévora la lettre, la couvrit de baisers; puis il resta pensif quelques minutes, et pareil à un homme qui se consulte. Enfin, ayant relu cette épître, dont l'importance n'était pas douteuse, il la replia soigneusement, regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'avait point été vu, et, se croyant seul, il la cacha dans la poche de côté de sa veste de chasse, de manière que, soit hasard, soit avec intention, la lettre se trouvait reposer sur son cœur.

Cette lettre, c'était une lettre de Teresa. A la vue de l'écriture de celle qu'il croyait morte, Odoardo avait tressailli de surprise et avait cru être le jouet de quelque illusion. C'est alors qu'il avait ouvert cette lettre, et que tout lui avait été révélé. Le jeune colonel avait été tué à la bataille de Genola, et Teresa s'était trouvée seule et isolée dans un pays inconnu. Femme du colonel, elle fût rentrée en France, fière du nom qu'elle portait; mais le mariage n'avait pas encore eu lieu: elle avait droit de pleurer son amant, voilà tout. Mais elle avait pensé à son frère qui l'aimait tant; c'était à lui seul qu'elle confiait sa position; elle le suppliait de lui garder le secret, désirant aux yeux de tous continuer de passer pour morte. Du reste, elle arrivait presque aussitôt que sa lettre: un mot, qu'elle priait son frère de lui jeter poste restante, lui indiquerait où elle pourrait descendre. Là, elle l'attendrait avec toute l'impatience d'une sœur qui avait craint de ne jamais le revoir. Pour plus de sécurité, ce mot ne devait porter aucun nom et être adressé à madame***. Elle terminait sa lettre en lui recommandant de nouveau le secret, même vis-à-vis de sa femme, dont elle craignait la rigidité, et dont elle ne pourrait supporter le mépris.

Odoardo tomba sur une chaise, succombant à l'excès de sa surprise et de sa joie

Nous n'essayerons pas même de décrire les angoisses que la comtesse avait éprouvées pendant la demi-heure qui venait de s'écouler. Vingt fois elle avait été sur le point d'entrer, d'apparaître tout à coup au comte, et de lui demander en face si c'était ainsi qu'il tenait les serments de fidélité qu'il lui avait faits. Mais, retenue chaque fois par ce sentiment qui veut que l'on creuse son malheur jusqu'au fond, elle était restée immobile et sans parole, enchaînée à la même place, comme si elle eût été sous l'empire d'un rêve.

Cependant elle comprit que, si le comte la retrouvait là, il devinerait qu'elle avait tout vu, et, par conséquent, se tiendrait sur ses gardes. Elle s'élança donc dans le jardin, et, par une réaction désespérée sur elle-même, elle parvint, au bout de quelques minutes, à rendre un certain calme à ses traits; quant à son cœur, il semblait à la comtesse qu'un serpent le dévorait.

Le comte aussi était descendu dans le jardin: tous deux se rencontrèrent donc bientôt, et tous deux, en se rencontrant, firent un effort visible sur eux-mêmes, l'un pour dissimuler sa joie, l'autre pour cacher sa douleur.

Odoardo courut à sa femme. Lia l'attendit. Il la serra dans ses bras avec un mouvement si puissant, qu'il était presque convulsif.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? demanda la comtesse

— Oh! je suis bien heureux! s'écria le comte.

Lia se sentit près de s'évanouir.

Tous deux rentrèrent pour dîner. Après le dîner, pendant lequel Odoardo parut tellement préoccupé, qu'il ne fit point attention à la préoccupation de sa femme, il se leva et prit son chapeau.

— Où allez-vous? demanda Lia en tressaillant.

Il y avait, dans le ton avec lequel ces paroles étaient prononcées, un accent si étrange, qu'Odoardo regarda Lia avec étonnement.

— Où je vais? dit-il en regardant Lia.

— Oui, où allez-vous? reprit Lia avec un accent plus doux et en s'efforçant de sourire

— Je vais à Naples. Qu'y a-t-il d'étonnant que j'aille à Naples? continua Odoardo en riant.

— Oh! rien, sans doute; mais vous ne m'aviez pas dit que vous me quittiez ce soir

Une des lettres que j'ai reçues ce matin me force à cette petite course, dit le comte; mais je rentrerai de bonne heure, sois tranquille.

— C'est donc une affaire importante qui vous appelle à Naples?

— De la plus haute importance.

— Ne pouvez-vous la remettre à demain?

— Impossible.

— En ce cas, allez.

Lia prononça ce dernier mot avec un tel effort, que le comte revint à elle; et, la prenant dans ses bras pour l'embrasser au front:

— Souffres-tu, mon amour? lui dit-il

— Pas le moins du monde, répondit Lia

— Mais tu as quelque chose? continua-t-il en insistant.

— Moi? Rien, absolument rien. Que voulez-vous que j'aie, moi?

Lia prononça ces paroles avec un sourire si amer, que, cette fois, Odoardo vit bien qu'il se passait en elle quelque chose d'étrange.

— Ecoute, mon enfant, lui dit-il, je ne sais pas si tu as quelque cause de chagrin; mais ce que je sais, c'est que mon cœur me dit que tu souffres.

— Votre cœur se trompe, dit Lia; partez donc tranquille et ne vous inquiétez pas de moi.

— M'est-il possible de te quitter, même pour un instant, lorsque tu me dis adieu ainsi?

— Eh bien, donc, puisque tu le veux, dit Lia en faisant un nouvel effort sur elle-même, va, mon Odoardo, et reviens bien vite. Adieu!

Pendant ce temps, on avait sellé le cheval favori du comte, et il piétinait au bas du perron. Odoardo sauta dessus et s'éloigna en faisant de la main un signe à Lia. Lorsqu'il eut disparu derrière le premier massif d'arbres, Lia monta dans un petit pavillon qui surmontait la terrasse et d'où l'on découvrait toute la route de Naples.

De là, elle vit Odoardo se dirigeant vers la ville au grand galop de son cheval. Son cœur se serra plus fort; car, au lieu que l'idée lui vînt que c'était pour être plus tôt de retour, elle pensa que c'était pour s'éloigner plus rapidement

Odoardo allait à Naples pour retenir un appartement à sa sœur.

D'abord il eut l'idée de lui louer un petit palais, puis il comprit que ce n'était point agir selon les instructions qu'il avait reçues, et que mieux valait quelque petite chambre bien isolée dans un quartier perdu. Il trouva ce qu'il cherchait, rue San-Giacomo, nº 11, au troisième étage, chez une pauvre femme qui louait des chambres en garni. Seulement, lorsqu'il eut fait choix de celle qu'il réservait pour Teresa, il fit venir un tapissier et lui fit promettre que, le lendemain au matin, les murs seraient couverts de soie et les carreaux de tapis. Le tapissier s'engagea à faire, de cette pauvre chambre, un petit boudoir digne d'une duchesse. Le tapissier fut payé d'avance un tiers en plus de ce qu'il demandait.

En sortant, le comte rencontra son hôtesse: elle était avec sa sœur, vieille mégère comme elle. Le comte lui recommanda tous les soins possibles pour sa nouvelle pensionnaire. L'hôtesse demanda quel était son nom. Le comte répondit qu'il était inutile qu'elle connût ce nom, qu'une femme jeune et jolie se présenterait, demandant le comte Giordani, et que c'était à cette femme que la chambre était destinée. Les deux vieilles échangèrent un sourire que le comte ne vit même pas, ou auquel il ne fit pas attention. Puis, sans même se donner le temps d'écrire, tant il était inquiet de Lia, il reprit le chemin de la villa Giordani, pensant qu'il enverrait la lettre par un domestique.

Lia était restée dans le pavillon jusqu'à ce qu'elle eût perdu son mari de vue. Alors, elle était redescendue dans sa chambre, continuant de le suivre avec les yeux inquiets et perçants de la jalousie. Son cœur était oppressé à ne plus le sentir battre; elle ne pouvait ni pleurer ni crier, c'était un supplice affreux, et il lui semblait qu'on ne pouvait l'éprouver sans mourir. Lia resta deux heures, la tête renversée sur le dos de son fauteuil, tenant à pleines mains ses cheveux tordus entre ses doigts. Au bout de deux heures, elle entendit le galop du cheval: c'était Odoardo qui revenait; elle sentit qu'en ce moment elle ne pourrait pas le voir, il lui semblait qu'elle le haïssait autant qu'elle l'avait aimé; elle courut à la porte, qu'elle ferma au verrou, et revint se jeter sur son lit. Bientôt elle entendit les pas du comte qui s'approchait de la porte; il essaya de l'ouvrir, mais la porte résista. Alors, il parla à voix basse, et Lia entendit ces mots venir jusqu'à elle:

— C'est moi, mon enfant; dors-tu?

Lia ne répondit rien. Elle retourna seulement la tête et regarda du côté par où venait cette voix avec des yeux ardents de fièvre.

— Réponds-moi, continua Odoardo.

Lia se tut.

Elle entendit alors les pas du comte qui s'éloignait. Un instant après, sa voix parvint de nouveau jusqu'à elle: il demandait à sa femme de chambre si elle savait ce qu'avait sa maîtresse; mais celle-ci, qui ne s'était aperçue de rien, répondit que sa maîtresse était rentrée dans sa chambre, et que, sans doute fatiguée de la chaleur, elle s'était couchée et endormie.

— C'est bien, dit le comte, je vais écrire. Quand la comtesse sera éveillée, prévenez-moi.

Et Lia entendit Odoardo qui rentrait dans sa chambre et qui s'asseyait devant une table. Les deux chambres étaient contiguës; Lia se leva doucement, tira la clef de la porte et regarda par la serrure. Odoardo écrivait effectivement; et sans doute la lettre qu'il écrivait répondait à un besoin de son cœur, car une expression infinie de bonheur était répandue sur tout son visage.

— Il lui écrit! murmura Lia.

Et elle continua de regarder, hésitant entre sa jalousie qui la poussait à ouvrir cette porte, à courir au comte, à arracher cette lettre de ses mains, et un reste de raison qui lui disait que ce n'était peut-être point à une femme qu'il écrivait et que mieux valait attendre.

Le comte acheva la lettre, la cacheta, mit l'adresse, sonna un domestique, lui ordonna de monter à cheval et de porter à l'instant la lettre qu'il venait d'écrire.

C'était celle que Teresa devait trouver poste restante.

Le domestique prit la lettre des mains du comte et sortit.

La comtesse courut à une petite porte de dégagement qui donnait de son cabinet de toilette dans le corridor, et descendit au jardin. Au moment où le domestique allait franchir la grille du parc, il rencontra la comtesse.

— Où allez-vous si tard, Giuseppe? demanda la comtesse.

— Porter, de la part de M. le comte, cette lettre à la poste, répondit le domestique.

Et, en disant ces mots, il tendit la lettre vers la comtesse; Lia jeta un coup d'œil rapide sur l'adresse et lut:

« A madame***, poste restante, à Naples. »

— C'est bien, dit-elle. Allez.

Le domestique partit au galop.

Cette fois, il n'y avait plus de doute, c'était bien à une femme qu'il écrivait, à une femme qui cachait son nom sous un signe, à une femme qui, par conséquent, voulait rester inconnue. Pourquoi ce mystère, s'il n'y avait pas là-dessous quelque intrigue criminelle? Dès lors, le parti de la comtesse fut arrêté. Elle résolut de dissimuler, afin d'épier son mari jusqu'au bout, et, avec une puissance dont elle se serait crue elle-même incapable, elle rentra dans sa chambre, et, ouvrant la porte qui donnait dans l'appartement du comte, elle s'avança vers Odoardo, le sourire sur les lèvres.

Le lendemain, Odoardo avait complètement oublié cette préoccupation qu'il avait remarquée la veille sur le visage de Lia, et qui l'avait un instant inquiété. Lia paraissait plus que jamais joyeuse et confiante dans l'avenir.

Le lendemain était un dimanche. La matinée de ce jour-là était consacrée par la comtesse à une grande distribution d'aumônes. Aussi dès huit heures du matin, la grille du parc était-elle encombrée de pauvres.

Après le déjeuner, le comte, qui était habitué à abandonner cette œuvre de bienfaisance à sa femme, prit son fusil, sa carnassière et son chien, et s'en alla faire un tour dans la montagne.

Lia monta au pavillon, elle vit Odoardo s'éloigner dans la direction d'Avellino. Cette fois, il n'allait donc pas à Naples.

Elle respira. C'était, depuis la veille, la première fois qu'elle se retrouvait seule avec elle-même

Au bout d'un instant, sa femme de chambre vint lui dire que les pauvres l'attendaient.

Lia descendit, prit une poignée de carlins et s'achemina vers la grille du parc. Chacun eut sa part: vieillards, femmes, enfants, chacun étendit vers la belle comtesse sa main avide et retira sa main enrichie d'une aumône.

Au fur et à mesure que s'opérait la distribution, ceux qui avaient reçu se retiraient et faisaient place à d'autres. Il ne restait plus qu'une vieille femme assise sur une pierre, qui n'avait encore rien demandé ni rien reçu, et qui, comme si elle eût été endormie, tenait sa tête sur ses deux genoux.

Lia l'appela, elle ne répondit point; Lia fit quelques pas vers elle, la vieille resta immobile; enfin Lia lui toucha l'épaule, et elle leva la tête.

— Tenez, ma bonne femme, dit la comtesse en lui présentant une pièce d'argent, prenez et priez pour moi.

— Je ne demande pas l'aumône, dit la vieille femme, je dis la bonne aventure

Lia regarda alors celle qu'elle avait prise pour une pauvresse, et elle reconnut son erreur.

En effet, ses vêtements, qui étaient ceux des paysannes de Solafra et d'Avellino, n'indiquaient pas précisément la misère: elle avait une jupe bleue bordée d'une espèce de broderie grecque, un corsage de drap rouge une serviette pliée sur le front à la manière d'Aquila, un tablier autour duquel

courait une arabesque, et de larges manches de toile grise par lesquelles sortaient ses bras nus. Sa tête qui eût pu servir de modèle à Schnetz pour peindre une de ces vieilles paysannes qu'il affectionne, était pleine de caractère et semblait taillée dans un bloc de bistre. Les rides et les plis qui la sillonnaient étaient accusés avec tant de fermeté, qu'ils semblaient creusés à l'aide du ciseau. Toute sa figure avait l'immobilité de la vieillesse. Ses yeux seuls vivaient et semblaient avoir le don de lire jusqu'au fond du cœur.

Lia reconnut une de ces bohémiennes à qui leur vie errante a livré quelques-uns des secrets de la nature, et qui ont vieilli en spéculant sur l'ignorance ou sur la curiosité. Lia avait toujours eu de la répugnance pour ces prétendus sorciers. Elle fit donc un pas pour s'éloigner.

— Vous ne voulez donc pas que je vous dise votre bonne aventure, signora? reprit la vieille.

— Non, dit Lia ; car ma bonne aventure, à moi, pourrait bien, si elle était vraie, n'être qu'une sombre révélation.

— L'homme est souvent plus pressé de connaître le mal qui le menace que le bien qui peut lui arriver, répondit la vieille.

— Oui, tu as raison, dit Lia. Aussi, si je pouvais croire en ta science, je n'hésiterais pas à te consulter.

— Que risquez-vous? reprit la vieille. Aux premières paroles que je dirai, vous verrez bien si je mens.

— Tu ne peux pas connaître ce que je veux savoir, dit Lia. Ainsi, ce serait inutile.

— Peut-être, dit la vieille. Essayez.

Lia se sentait combattue par ce double principe dont, depuis la veille, elle avait plusieurs fois éprouvé l'influence. Cette fois encore, elle céda à son mauvais génie, et, se rapprochant de la vieille :

— Eh bien, que faut-il que je fasse? demanda-t-elle.

— Donnez-moi votre main, répondit la vieille.

La comtesse ôta son gant et tendit sa main blanche, que la vieille prit entre ses mains noires et ridées. C'était un tableau tout composé que cette jeune, belle, élégante et aristocratique personne, debout, pâle et immobile devant cette vieille paysanne aux vêtements grossiers, au teint brûlé par le soleil.

— Que voulez-vous savoir? dit la bohémienne après avoir examiné les lignes de la main de la comtesse avec autant d'attention que si elle avait pu y lire aussi facilement que dans un livre. Dites, que voulez-vous savoir? le présent, le passé ou l'avenir?

La vieille prononça ces mots avec une telle confiance, que Lia tressaillit ; elle était Italienne, c'est-à-dire superstitieuse ; elle avait eu une nourrice calabraise, elle avait été bercée par des histoires de stryges et de bohémiens.

— Ce que je veux savoir? dit-elle en essayant de donner à sa voix l'assurance de l'ironie. Je désire savoir le passé : il m'indiquera la foi que je puis avoir dans l'avenir.

— Vous êtes née à Salerne, dit la vieille ; vous êtes riche, vous êtes noble, vous avez eu vingt ans à la dernière fête de la Madone de l'Arc, et vous avez épousé dernièrement un homme dont vous avez été longtemps séparée et que vous aimez profondément.

— C'est cela, c'est bien cela, dit Lia en pâlissant ; et voilà pour le passé.

— Voulez-vous savoir le présent? dit la vieille en fixant sur la comtesse ses petits yeux de vipère.

— Oui, dit Lia après un instant de silence et d'hésitation, oui, je le veux.

— Vous sentez-vous le courage de le supporter?

— Je suis forte.

— Mais, si je rencontre juste, que me donnerez-vous? demanda la vieille.

— Cette bourse, répondit la comtesse en tirant de sa poche un petit filet enrichi de perles, et dans laquelle on voyait briller, à travers la soie, l'or d'une vingtaine de sequins.

La vieille jeta sur l'or un regard de convoitise, et étendit instinctivement la main pour s'en emparer.

— Un instant ! dit la comtesse, vous ne l'avez pas encore gagnée.

— C'est juste, signora, répondit la vieille. Tendez-moi votre main.

Lia tendit sa main à la bohémienne.

— Oui, oui, le présent, murmura la vieille, le présent est une triste chose pour vous, signora ; car voici une ligne qui va du pouce à l'annulaire, et qui me dit que vous êtes jalouse.

— Ai-je tort de l'être? demanda Lia.

— Ah ! cela, je ne puis vous le dire, reprit la bohémienne ; car ici la ligne se confond avec deux autres. Seulement, ce que je sais, c'est que votre mari a un secret qu'il vous cache.

— Oui, c'est cela, murmura la comtesse ; continuez.

— C'est une femme qui est l'objet de ce secret, reprit la bohémienne.

— Jeune? demanda Lia.

— Jeune?... Oui, jeune, répondit la bohémienne après un moment d'hésitation.

— Jolie? continua la comtesse.

— Jolie?... Je ne la vois qu'à travers un voile : je ne puis donc vous répondre.

— Et où est cette femme?

— Je ne sais.

— Comment, tu ne sais?

— Non ! je ne sais pas où elle est aujourd'hui. Il me semble qu'elle est dans une église, et je ne vois pas de ce côté-là ; mais je puis vous dire où elle sera demain.

— Et où sera-t-elle demain?

— Demain, elle sera dans une petite chambre de la rue San-Giacomo, nº 11, au troisième étage, où elle attendra votre mari.

— Je veux voir cette femme ! s'écria la comtesse en jetant sa bourse à la bohémienne. Cinquante sequins si je la vois.

— Je vous la ferai voir, dit la vieille, mais à une condition.

— Parle. Laquelle?

— C'est que, quelque chose que vous voyiez et que vous entendiez, vous ne paraîtrez point.

— Je te le promets.

— Ce n'est pas assez de le promettre, il faut le jurer.

— Je te le jure.

— Sur quoi?

— Sur les plaies du Christ.

— Bien. Ensuite, il faudrait vous procurer un vêtement de religieuse, afin que si vous êtes rencontrée, vous ne soyez pas reconnue.

— J'en ferai demander un au couvent de Sainte-Marie des Grâces, dont ma tante est abbesse ; ou plutôt... attends... J'irai dès le matin sous prétexte de lui faire une visite, viens m'y prendre à dix heures avec une voiture fermée, et attends-moi à la petite porte qui donne dans la rue de l'Arenaccia.

— Très bien, dit la bohémienne ; j'y serai.

Lia rentra chez elle et la vieille s'éloigna en branlant la tête et en comptant son or.

A deux heures, Odoardo rentra. Lia l'entendit demander au valet de chambre si l'on n'avait pas apporté quelque lettre pour lui. Le valet de chambre répondit que non.

Lia fit semblant de n'avoir rien entendu que les pas du comte, pas qu'elle connaissait si bien, et elle ouvrit la porte en souriant.

— Oh ! quelle bonne surprise ! lui dit-elle. Tu es rentré plus tôt que je n'espérais.

— Oui, dit Odoardo en jetant les yeux du côté du Vésuve ; oui, j'étais inquiet. Ne sens-tu pas qu'il fait étouffant? ne vois-tu pas que la fumée du Vésuve est plus épaisse que d'habitude? La montagne nous promet quelque chose !

— Je ne sens rien, je ne vois rien, dit Lia. D'ailleurs, ne sommes-nous pas du côté privilégié?

— Oui, et maintenant plus privilégié que jamais, dit Odoardo, un ange le garde.

Cette soirée se passa comme l'autre, sans que le comte conçût aucun soupçon, tant Lia sut dissimuler sa douleur. Le lendemain, à neuf heures du matin, elle demanda au comte la permission d'aller voir sa tante, la supérieure du couvent de Sainte-Marie. Cette permission lui fut gracieusement accordée.

Le Vésuve devenait de plus en plus menaçant ; mais tous deux avaient trop de choses dans le cœur et dans l'esprit pour penser au Vésuve.

La comtesse monta en voiture et se fit conduire au couvent de Sainte-Marie des Grâces. Arrivée là, elle dit à sa tante que, pour accomplir incognito une œuvre de bienfaisance, elle avait besoin d'un costume de religieuse. L'abbesse lui en fit apporter un à sa taille. Lia le revêtit. Comme elle achevait sa toilette monastique, la vieille la fit demander : elle attendait à la porte avec la voiture fermée. Cinq minutes après, cette voiture s'arrêtait à l'angle de la rue San-Giacomo et de la place Santa-Medina.

Lia et sa conductrice descendirent et firent quelques pas à pied, puis elles entrèrent par une petite porte à gauche, trouvèrent un escalier sombre et étroit, et montèrent au troisième étage. Arrivée là, la vieille poussa une porte et entra dans une espèce d'antichambre, où une autre vieille l'attendait. Les deux bohémiennes alors firent renouveler à Lia son serment de ne jamais rien dire sur la manière dont elle avait découvert la trahison de son mari ; puis, ce serment fait dans les mêmes termes que la première fois, elles l'introduisirent dans une petite chambre, à la cloison de laquelle une ouverture presque imperceptible avait été pratiquée. Lia colla son œil à cette ouverture.

La première chose qui la frappa dans cette chambre, et la seule qui attira d'abord toute son attention, fut une ravissante jeune femme de son âge à peu près, reposant tout habillée sur un lit aux rideaux de satin bleu moiré d'argent : elle paraissait avoir cédé à la fatigue et dormait profondément.

Lia se retourna pour interroger l'une ou l'autre des deux vieilles; mais toutes deux avaient disparu. Elle reporta avidement son œil à l'ouverture.

La jeune femme s'éveillait; elle venait de soulever sa tête, qu'elle appuyait encore tout endormie sur sa main. Ses longs cheveux noirs tombaient en boucles de son front jusque sur l'oreiller, lui couvrant à demi le visage. Elle secoua la tête pour écarter ce voile, ouvrit languissamment les yeux, regarda autour d'elle, comme pour reconnaître où elle était; puis, rassurée sans doute par l'inspection, un léger et triste sourire passa sur ses lèvres; elle fit une courte prière mentale, baisa un petit crucifix qu'elle portait à son cou, et, descendant de son lit, elle alla soulever le rideau de la fenêtre, regarda longtemps dans la rue comme attendant quelqu'un, et, ce quelqu'un ne paraissant pas encore, elle revint s'asseoir.

Pendant ce temps, Lia l'avait suivie de l'œil, et ce long examen lui avait brisé le cœur. Cette femme était parfaitement belle.

La vue de Lia se reporta alors de cette femme aux objets qui l'entouraient. La chambre qu'elle habitait était pareille à celle dans laquelle Lia avait été introduite; mais, dans la chambre voisine, une main prévoyante avait réuni tous ces mille détails de luxe dont a besoin d'être sans cesse accompagnée, comme une peinture l'est de son cadre, la femme belle, élégante et aristocratique; tandis que l'autre chambre, celle où se trouvait Lia, avec ses murs nus, ses chaises de paille, ses tables boiteuses avait conservé son caractère de misère et de vétusté.

Il était évident que l'autre chambre avait été préparée pour recevoir la belle hôtesse.

Cependant, celle-ci attendait toujours, dans la même pose, pensive et mélancolique, la tête penchée sur sa poitrine, celui qui sans doute avait veillé à l'arrangement du charmant boudoir qu'elle occupait. Tout à coup, elle releva le front, prêta l'oreille avec anxiété et demeura soulevée à demi et les yeux fixés sur la porte. Bientôt sans doute le bruit qui l'avait tirée de sa rêverie devint plus distinct; elle se leva tout à fait, appuyant une main sur son cœur et cherchant de l'autre un appui, car elle pâlissait visiblement et semblait près de s'évanouir. Il y eut alors un instant de silence, pendant lequel le bruit des pas d'un homme montant l'escalier arriva jusqu'à Lia elle-même; puis la porte de la chambre voisine s'ouvrit; l'inconnue jeta un grand cri, étendit les bras et ferma les yeux comme si elle ne pouvait résister à son émotion. Un homme se précipita dans la chambre et la retint sur son cœur au moment où elle allait tomber. Cet homme, c'était le comte.

La jeune femme et lui ne purent qu'échanger deux paroles :

— Odoardo !

— Teresa !

La comtesse n'en put supporter davantage; elle poussa un gémissement douloureux et tomba évanouie sur le plancher. Quand elle recouvra ses sens, elle était dans une autre chambre. Les deux vieilles lui jetaient de l'eau sur le visage et lui faisaient respirer du vinaigre.

Lia se leva d'un mouvement rapide comme la pensée, et voulut s'élancer vers la porte de la chambre qui renfermait Odoardo et la femme inconnue; mais les deux vieilles lui rappelèrent son serment. Lia courba la tête sous une promesse sacrée, tira de sa poche une bourse contenant une cinquantaine de louis, et la donna à la bohémienne : c'était le prix de la prophétie faite par elle, et qui s'était si ponctuellement et si cruellement accomplie.

La comtesse descendit l'escalier, remonta dans sa voiture, donna machinalement l'ordre de la conduire au couvent de Sainte-Marie des Grâces, et rentra chez sa tante.

Lia était si pâle, que la bonne abbesse s'aperçut tout aussitôt qu'il venait de lui arriver quelque chose; mais, à toutes les questions de sa tante, Lia répondit qu'elle s'était trouvée mal, et que ce reste de pâleur venait de l'évanouissement qu'elle avait subi.

L'amour de la supérieure s'alarma d'autant plus que, tout en lui racontant l'accident qui venait de lui arriver, sa nièce lui en cachait la cause. Aussi fit-elle tout ce qu'elle put pour obtenir de la comtesse qu'elle restât au couvent jusqu'à ce qu'elle fût remise tout à fait; mais l'émotion qu'avait éprouvée Lia n'était point une de ces secousses dont on se remet en quelques heures. La blessure était profonde, douloureuse et envenimée. Lia sourit amèrement aux craintes de sa tante, et, sans même essayer de les combattre, déclara qu'elle voulait retourner chez elle.

L'abbesse lui montra alors la cime de la montagne tout enveloppée de fumée, et lui dit qu'une éruption prochaine étant inévitable, il serait plus raisonnable à elle de faire dire à son mari de venir la rejoindre et d'attendre les résultats de cette éruption en un lieu sûr. Mais Lia lui répondit en lui montrant d'un geste cette pente verdoyante de la montagne sur laquelle, depuis que le Vésuve existait, pas le plus petit ruisseau de lave ne s'était égaré. L'abbesse, voyant alors que sa résolution était inébranlable, prit congé d'elle en la recommandant à Dieu.

La comtesse remonta en voiture. Dix minutes après, elle était à la villa Giordani.

Odoardo n'était pas encore rentré.

Là, les douleurs de Lia redoublèrent. Elle parcourut comme une insensée les appartements et les jardins : chaque chambre, chaque bouquet d'arbres, chaque allée avait pour elle un souvenir, délicieux trois jours auparavant, aujourd'hui mortel. Partout Odoardo lui avait dit qu'il l'aimait. Chaque objet lui rappelait une parole d'amour. Alors, Lia sentit que tout était fini pour elle et qu'il lui serait impossible de vivre ainsi; mais elle sentit en même temps qu'il lui était impossible de mourir en laissant Odoardo dans le monde qu'habitait sa rivale. En ce moment, il lui vint une idée terrible : c'était de tuer Odoardo et de se tuer ensuite. Lorsque cette idée se présenta à son esprit, elle jeta presque un cri d'horreur; mais peu à peu elle força son esprit de revenir à cette pensée, comme un cavalier puissant force son cheval rebelle à franchir l'obstacle qui l'avait d'abord effarouché.

Bientôt cette pensée, loin de lui inspirer de la crainte, lui causa une sombre joie; elle se voyait le poignard à la main, réveillant Odoardo de son sommeil, lui criant le nom de sa rivale entre deux blessures mortelles, se frappant à son tour, mourant à côté de lui, et le condamnant à ses embrassements pour l'éternité. Et Lia s'étonnait qu'au fond d'une douleur si poignante une résolution pareille pût remuer une si grande joie.

Elle alla dans le cabinet d'Odoardo. Là étaient des trophées d'armes de tous les pays, de toutes les espèces, depuis le crid empoisonné du Malais jusqu'à la hache gothique du chevalier franc. Lia détacha un beau candjar turc, au fourreau de velours, au manche tout émaillé de topazes, de perles et de diamants. Elle l'emporta dans sa chambre, en essaya la pointe au bout de son doigt, dont une goutte de sang jaillit, limpide et brillante comme un rubis, puis le cacha sous son oreiller.

En ce moment, le hennissement d'un cheval lui annonça le retour d'Odoardo, et, comme elle se trouvait devant une glace, elle vit qu'elle devenait pâle comme une morte. Alors elle se mit à rire de sa faiblesse; mais l'éclat de son propre rire l'effraya, et elle s'arrêta toute frissonnante.

Elle entendit les pas de son mari, qui montait l'escalier. Elle courut aux rideaux des fenêtres, qu'elle laissa retomber afin d'augmenter l'obscurité et de dérober ainsi au comte l'altération de son visage.

Le comte ouvrit la porte, et, encore ébloui par l'éclat du jour, il appela Lia de sa plus douce et de sa plus tendre voix. Lia sourit avec dédain, et, se levant du fauteuil où elle était assise dans l'ombre des rideaux de la fenêtre, elle fit quelques pas au-devant de lui.

Odoardo l'embrassa avec cette effusion de l'homme heureux qui a besoin de répandre son bonheur sur tout ce qui l'entoure. Lia crut que son mari s'abaissait à feindre pour elle un amour qu'il n'éprouvait plus. Un instant auparavant, elle avait cru le haïr; dès lors, elle crut le mépriser.

La journée se passa ainsi, puis la nuit vint. Bien souvent Odoardo, en regardant sa femme, qui s'efforçait de sourire sous son regard, ouvrit la bouche comme pour révéler un secret; puis, chaque fois, il retint les paroles sur ses lèvres, et le secret rentra dans son cœur.

Pendant la soirée, les menaces du Vésuve devinrent plus effrayantes que jamais. Odoardo proposa plusieurs fois à sa femme de quitter la villa et de s'en aller dans leur palais de Naples; mais, à chaque fois, Lia pensa que cette proposition lui était faite par Odoardo pour se rapprocher de sa rivale, le palais du comte étant situé dans la rue de Tolède, à cent pas à peine de la rue San-Giacomo. Aussi, à chaque proposition du comte, lui rappela-t-elle que le côté du Vésuve où s'élevait la villa avait toujours été respecté par le volcan. Odoardo en convint; mais il n'en décida pas moins que, si, le lendemain, les symptômes de la montagne étaient toujours les mêmes, ils quitteraient la villa pour aller attendre à Naples la fin de l'événement.

Lia y consentit. La nuit lui restait pour sa vengeance; elle ne demandait pas autre chose.

Par un étrange phénomène atmosphérique, à mesure que l'obscurité descendait du ciel, la chaleur augmentait. En vain les fenêtres de la villa s'étaient ouvertes comme d'habitude pour aspirer le souffle du soir, la brise quotidienne avait manqué, et, à sa place, la mer en ébullition dégageait une vapeur lourde et tiède presque visible à l'œil, et qui se répandait comme un brouillard à la surface de la terre. Le ciel, au lieu de s'étoiler comme à l'ordinaire, semblait un dôme d'étain rougi pesant de tout son poids sur le monde. Une chaleur insupportable passait par bouffées, venant de la montagne et descendant vers la villa; et cette chaleur énervante semblait, à chaque fois qu'elle se faisait sentir, emporter avec elle une portion des forces humaines.

Odoardo voulait veiller. Ces symptômes bien connus l'in

[illegible] Lia, mais Lia le [illegible] en haut de ses [illegible]. Lia paraissait insensible à tous ces phénomènes. Quand le comte se coucha sans [illegible] et les yeux à demi fermés sur un fauteuil, Lia [illegible] debout, ferme, droite et immobile, soutenue par la douleur qui veillait au fond de son cœur. Le comte finit par croire que la faiblesse qu'il éprouvait venait d'une mauvaise disposition de sa part. Il demanda en tendant le bras [illegible] Lia, s'y appuya pour gagner son lit, se jeta dessus tout habillé, lutta un instant encore contre le sommeil, puis tomba enfin dans une espèce d'engourdissement léthargique, et s'endormit la main de Lia dans les siennes.

Lia resta debout près du lit, silencieuse et sans faire un mouvement, tant qu'elle crut que le sommeil n'avait pas encore pris tout son empire. Puis, lorsqu'elle fut à peu près certaine que le comte était devenu insensible au bruit comme au toucher, elle retira doucement sa main, s'avança vers l'antichambre, donna l'ordre aux domestiques de partir à l'instant même pour Naples, afin de préparer le palais à les recevoir le lendemain matin, et rentra dans son appartement.

Les domestiques, enchantés de pouvoir se mettre en sûreté [illegible] accomplissant leur devoir, s'éloignèrent à l'instant [illegible]. La comtesse, appuyée à sa fenêtre ouverte, les entendit sortir, fermer la porte de la villa, puis la grille du jardin. Elle descendit alors, visita les antichambres, les corridors, les offices. La maison était déserte : comme la comtesse le désirait, elle était restée seule avec Odoardo.

Elle rentra dans sa chambre, s'approcha de son lit d'un pas ferme, fouilla sous son oreiller, en tira le candjiar, le sortit du fourreau, examina de nouveau sa lame recourbée et toute diaprée d'arabesques d'or ; puis, les lèvres serrées, les yeux fixes, le front plissé, elle s'avança vers la chambre d'Odoardo, pareille à Gulnare s'avançant vers l'appartement de Séide.

La porte de communication était ouverte, et la lumière laissée par Lia dans sa chambre projetait ses rayons dans celle du comte. Elle s'avança donc vers le lit, guidée par cette lueur. Odoardo était toujours couché dans la même position et dans la même immobilité.

Arrivée au chevet, elle étendit la main pour chercher l'endroit où elle devait frapper. Le comte, oppressé par la chaleur, avait, avant de se coucher, ôté sa cravate et entr'ouvert son gilet et sa chemise. La main de Lia rencontra donc sur sa poitrine nue, à l'endroit même du cœur, un petit médaillon renfermant un portrait et des cheveux qu'elle lui avait donnés au moment où il était parti pour la Sicile, et qu'il n'avait jamais quittés depuis.

La suprême exaltation touche à la suprême faiblesse. A peine Lia eut-elle senti et reconnu ce médaillon, qu'il lui sembla qu'un rideau se levait et qu'elle voyait repasser [illegible] comme de douces et gracieuses ombres, les premières [illegible] de son amour. Elle se rappela, avec cette [illegible] merveilleuse de la pensée qui enveloppe des années dans l'espace d'une seconde, le jour où elle vit Odoardo pour la première fois, le jour où elle lui avoua qu'elle l'aimait, le jour où il partit pour la Sicile, le jour où il revint pour l'épouser ; tout ce bonheur qu'elle avait supporté sans fatigue, disséminé qu'il avait été sur sa vie, brisa sa force en se condensant pour ainsi dire dans sa pensée. Elle plia sous le poids des jours heureux, et, laissant échapper le candjiar de sa main tremblante, elle tomba à genoux près du lit, mordant les draps pour étouffer les cris qui demandaient à sortir de sa poitrine, et suppliant Dieu de leur envoyer à tous deux cette mort qu'elle craignait de n'avoir plus la force de donner et de recevoir.

Au moment même où elle achevait cette prière, un grondement sourd et prolongé se fit entendre, une secousse violente [illegible] le sol, et une lumière sanglante illumina [illegible]. Lia releva la tête : tous les objets qui l'entouraient avaient pris une teinte fantastique. Elle courut à la fenêtre, se croyant sous l'empire d'une hallucination ; mais [illegible] lui fut expliqué.

La [illegible] de se fendre sur une longueur d'un [illegible]. Une flamme ardente s'échappait de cette gerçure [illegible] au pied de cette flamme bouillonnait [illegible] la villa, un fleuve de lave qui [illegible] un quart d'heure, engloutie et dévorée.

Lia, au lieu de [illegible] du temps qui lui était accordé pour sauver Odoardo [illegible] lui, crut que Dieu l'avait entendue et [illegible] ses lèvres pâles murmurèrent ces paroles [illegible] :

— Seigneur, [illegible] miséricordieux, je te remercie !

Puis, les bras croisés [illegible] les lèvres, les yeux [illegible] par ce reflet sanglant [illegible] du regard les progrès dévorants de la [illegible].

Le torrent [illegible] directement sur la villa Giordani, comme s'il [illegible] à une de ces villes maudites, elle était condamnée par la colère de Dieu, et que [illegible] surtout et avant tout que ce feu de la terre, rival du feu du ciel, avait mission d'atteindre et de punir. Mais la course du fleuve de feu était assez lente pour que les hommes et les animaux pussent fuir devant lui ou s'écarter de son passage. A mesure qu'il avançait, l'air, de lourd et humide qu'il était, devenait sec et ardent. Longtemps devant la lave les objets enchaînés à la terre et en apparence insensibles semblaient, à l'approche du danger, recevoir la vie pour mourir. Les sources se tarissaient en sifflant, les herbes se desséchaient en agitant leurs cimes jaunies, les arbres se tordaient en se courbant comme pour fuir du côté opposé à celui d'où venait la flamme. Les chiens de garde qu'on lâchait la nuit dans le parc étaient venus chercher un refuge sur le perron, et, se pressant contre le mur, hurlaient lamentablement. Chaque chose créée, mue par l'instinct de la conservation, semblait réagir contre l'épouvantable fléau. Lia seule semblait hâter du geste sa course et murmurait à voix basse :

— Viens ! viens ! viens !

En ce moment, il sembla à Lia qu'Odoardo se réveillait : elle s'élança vers son lit. Elle se trompait : Odoardo, sur lequel pesait pendant son sommeil cet air dévorant, se débattait aux prises avec quelque songe terrible. Il semblait vouloir repousser loin de lui un objet menaçant. Lia le regarda un instant, effrayée de l'expression douloureuse de son visage. Mais, en ce moment, les liens qui enchaînaient ses paroles se brisèrent. Odoardo prononça le nom de Teresa. C'était donc Teresa qui visitait ses rêves ! c'était donc pour Teresa qu'il tremblait ! Lia sourit d'un sourire terrible, et revint prendre sa place sur le balcon.

Pendant ce temps, la lave marchait toujours et avait gagné du terrain ; déjà elle étendait ses deux bras flamboyants autour de la colline sur laquelle était située la villa. Si à cette heure Lia avait réveillé Odoardo, il était encore temps de fuir ; car la lave, battant de front le monticule et s'étendant à ses deux flancs, ne s'était point encore rejointe derrière lui. Mais Lia garda le silence, n'ayant au contraire qu'une crainte, c'était que le cri suprême de toute cette nature à l'agonie ne parvînt aux oreilles du comte et ne le tirât de son sommeil.

Il n'en fut rien. Lia vit la lave s'étendre, pareille à un immense croissant, et se réunir derrière la colline. Elle poussa alors un cri de joie. Toute issue était fermée à la fuite. La villa et ses jardins n'étaient plus qu'une île battue de tous côtés par une mer de flammes.

Alors la terrible marée commença de monter aux flancs de la colline comme un flux immense et redoublé. A chaque ressac on voyait les vagues enflammées gagner du terrain et ronger l'île, dont la circonférence devenait de plus en plus étroite. Bientôt la lave arriva aux murs du parc, et les murs se couchèrent dans ses flots, tranchés à leur base. A l'approche du torrent, les arbres se séchèrent, et la flamme, jaillissant de leur racine, monta à leur sommet. Chaque arbre, tout en brûlant, conservait sa forme jusqu'au moment où il s'abîmait en cendre dans l'inondation ardente, qui s'avançait toujours. Enfin les premiers flots de lave commencèrent à paraître dans les allées du jardin. A cette vue, Lia comprit qu'à peine il lui restait le temps de réveiller Odoardo, de lui reprocher son crime et de lui faire comprendre qu'ils allaient mourir l'un par l'autre. Elle quitta la terrasse, et, s'approchant du lit :

— Odoardo ! Odoardo ! s'écria-t-elle en le secouant par le bras ; Odoardo ! lève-toi pour mourir !

Ces terribles paroles, dites avec l'accent suprême de la vengeance, allèrent chercher l'esprit du comte au plus profond de son sommeil. Il se dressa sur son lit, ouvrit des yeux hagards ; puis, au reflet de la flamme, aux pétillements des carreaux qui se brisaient, aux vacillements de la maison que les vagues de lave commençaient d'étreindre et de secouer, il comprit tout, et, s'élançant hors de son lit :

— Le volcan ! le volcan ! s'écria-t-il. Ah ! Lia ! je te l'avais bien dit !

Puis, bondissant vers la fenêtre, il embrassa d'un coup d'œil tout cet horizon brûlant, jeta un cri de terreur, courut à l'extrémité opposée de la chambre, ouvrit une fenêtre qui donnait sur Naples, et, voyant toute retraite fermée, il revint vers la comtesse en s'écriant désespéré :

— Oh ! Lia, Lia, mon amour, mon âme, ma vie, nous sommes perdus !

— Je le sais, répondit Lia.

— Comment, tu le sais ?

— Depuis une heure je regarde le volcan ! je n'ai pas dormi, moi !

— Mais, si tu ne dormais pas, pourquoi m'as-tu laissé dormir ?

— Tu rêvais de Teresa, et je ne voulais pas te réveiller.

— Oui, je rêvais qu'on voulait m'enlever ma sœur une seconde fois. Je rêvais que j'avais été trompé, qu'elle était bien réellement morte, qu'elle était étendue sur son lit dans

sa petite chambre de la rue San-Giacomo, qu'on apportait une bière et qu'on voulait la clouer dedans. C'était un rêve terrible, mais moins terrible que la réalité.

— Que dis-tu? que dis-tu? s'écria la comtesse saisissant les mains d'Odoardo et le regardant en face. Cette Teresa, c'est ta sœur?

— Oui.

— Cette femme qui loge rue San-Giacomo, nº 11, au troisième étage, c'est ta sœur?

— Oui.

— Mais ta sœur est morte, tu mens!

— Ma sœur vit, Lia; ma sœur vit, et c'est nous qui allons mourir. Ma sœur avait suivi un colonel français qui a été tué. Moi aussi, je la croyais morte, on me l'avait dit; mais j'ai reçu une lettre d'elle avant-hier, mais hier je l'ai vue. C'était bien elle, c'était bien ma sœur, humiliée, flétrie, voulant rester inconnue. Oh! mais que nous fait tout cela en ce moment? Sens-tu, sens-tu la maison qui tremble? entends-tu les murs qui se fendent? O mon Dieu, mon Dieu, secourez-nous!

— Oh! pardonne-moi, pardonne-moi! s'écria Lia en tombant à genoux. Oh! pardonne-moi avant que je meure!

— Et que veux-tu que je te pardonne? qu'ai-je à te pardonner?

— Odoardo! Odoardo! c'est moi qui te tue! J'ai tout vu, j'ai pris cette femme pour une rivale, et, ne pouvant plus vivre avec toi, j'ai voulu mourir avec toi. Mon Dieu! mon Dieu! n'est-il aucune chance de nous sauver? N'y a-t-il aucun moyen de fuir? Viens, Odoardo! viens! je suis forte; je n'ai pas peur. Courons!

Et elle prit son mari par la main, et tous deux se mirent à courir comme des insensés par les chambres de la villa chancelante, s'élançant à toutes les portes, tentant toutes les issues et rencontrant partout l'inexorable lave qui montait sans cesse, impassible, dévorante, et battant déjà le pied des murs qu'elle secouait de ses embrassements mortels.

Lia était tombée sur ses genoux, ne pouvant plus marcher. Odoardo l'avait prise dans ses bras et l'emportait de fenêtre en fenêtre en criant, en appelant au secours. Mais tout secours était impossible, la lave continuait de monter. Odoardo, par un mouvement instinctif, alla chercher un refuge sur la terrasse qui couronnait la maison: mais, là, il comprit réellement que tout était fini, et, tombant à genoux et élevant Lia au-dessus de sa tête comme s'il eût espéré qu'un ange la viendrait prendre:

— O mon Dieu! s'écria-t-il, ayez pitié de nous!

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il entendit les planchers s'abîmer successivement et tomber dans la lave. Bientôt la terrasse vacilla et se précipita à son tour, les entraînant l'un et l'autre dans sa chute. Enfin les quatre murailles se replièrent comme le couvercle d'un tombeau. La lave continua de monter, passa sur les ruines et tout fut fini.

XXVI

LE MOLE

Il nous restait deux endroits essentiellement populaires à visiter que nous avions déjà vus en passant, mais que nous n'avions pas encore examinés en détail: c'étaient le môle et le Marché-Neuf. Le môle est à Naples ce qu'était le boulevard du Temple à Paris quand il y avait à Paris un boulevard du Temple. Le môle est le séjour privilégié de Polichinelle.

Nous avons peu parlé de Polichinelle jusqu'à présent. Polichinelle est à Naples un personnage fort important. Toute l'opposition napolitaine s'est réfugiée en lui, comme toute l'opposition romaine s'est réfugiée dans Pasquin. Polichinelle dit ce que personne n'ose dire.

Polichinelle dit qu'avec trois F on gouverne Naples. C'était aussi l'opinion du roi Ferdinand, qui, nous l'avons dit, n'avait guère moins d'esprit et n'était guère moins populaire que Polichinelle. Ces trois F sont *festa, farina, forca*: fête, farine, potence. Dix-sept cents ans avant Polichinelle, César avait trouvé les deux premiers moyens de gouvernement: *panem et circenses*. Ce fut Tibère qui trouva le troisième. A tout seigneur tout honneur.

Au reste, il n'y aurait rien d'étonnant que Polichinelle eût entendu dire la chose à César et eût vu pratiquer la maxime par Tibère, car Polichinelle remonte à la plus haute antiquité; une peinture retrouvée à Herculanum, et qui date très probablement du règne d'Auguste, reproduit trait pour trait cet illustre personnage, au-dessous duquel est gravée cette inscription: *Civis atellanus*. Ainsi, selon toute probabilité, Polichinelle était le héros des Atellanes. Que les grands seigneurs viennent à présent nous vanter leur noblesse du XIIᵉ ou du XIIIᵉ siècle! Ils sont de quinze cents ans postérieurs à Polichinelle. Polichinelle pouvait faire triple preuve et avait trois fois le droit de monter dans les carrosses du roi.

La première fois que j'ai vu Polichinelle, il venait de proposer de nourrir la ville de Naples avec un boisseau de blé pendant un an, et cela, à une seule condition. Il se faisait un grand silence sur la place, car chacun ignorait quelle était cette condition et cherchait quelle elle pouvait être. Enfin, au bout d'un instant, les chercheurs, s'impatientant, demandèrent à Polichinelle, qui attendait les bras croisés et en regardant la foule avec son air narquois, quelle était cette condition.

— Eh bien, dit Polichinelle, faites sortir de Naples toutes les femmes qui trompent et tous les maris trompés, mettez à la porte tous les bâtards et tous les voleurs, je nourris Naples pendant un an avec un boisseau de blé, et, au bout d'un an, il me restera encore plus de farine qu'il ne m'en faudra pour faire une galette d'un pouce d'épaisseur et de six pieds de tour.

Cette manière de dire la vérité est peut-être un peu brutale; mais Polichinelle ne s'est pas dégrossi le moins du monde: il est resté ce bon paysan de la campagne tel que Dieu l'a fait, et qu'il ne faut pas confondre avec notre Polichinelle que le diable emporte, ni avec le Punch anglais que le bourreau pend. Non, celui-là meurt chrétiennement dans son lit, ou plutôt celui-là ne meurt jamais; c'est toujours le même Polichinelle, avec son costume, sa chemise de calicot, son pantalon de toile, son chapeau pointu et son demi-masque noir. Notre Polichinelle, à nous, est un être fantastique, porteur de deux bosses comme il n'en existe pas, frondeur, libertin, vantard, bretteur, voltairien, sceptique, qui bat sa femme, qui bat le diable, qui tue le commissaire. Le Polichinelle napolitain est un homme naïf et malin à la fois, comme on dit de nos paysans; il est poltron comme Sganarelle, gourmand comme Crispin, ivrogne comme Gaultier Garguille.

Autour de Polichinelle, et comme des planètes relevant de son système et tournant dans son tourbillon, se groupent l'improvisateur et l'écrivain public.

L'improvisateur est un grand homme sec, vêtu d'un habit noir râpé, luisant, auquel il manque deux ou trois boutons par devant et un bouton par derrière. Il a d'ordinaire une culotte courte qui retient des bas chinés au-dessous du genou, ou un pantalon collant qui se perd dans ses guêtres. Son chapeau bossué atteste les fréquents contacts qu'il a eus avec le public, et les lunettes qui couvrent ses yeux indiquent que son regard est affaibli par ses longues lectures. Au reste, cet homme n'a pas de nom, cet homme s'appelle *l'improvisateur*.

L'improvisateur est réglé comme l'horloge de l'église de Sant'Egidio. Tous les jours, une heure avant le coucher du soleil, l'improvisateur débouche de l'angle du Château-Neuf par la strada del Molo, et s'avance d'un pas solennel et mesuré, tenant à la main un livre relié en basane, à la couverture usée, aux feuillets épaissis. Ce livre, c'est l'*Orlando furioso* du *divin* Arioste.

En Italie, tout est *divin*: on dit le *divin* Dante, le *divin* Pétrarque, le *divin* Arioste, et le *divin* Tasse. Toute autre épithète serait indigne de la majesté de ces grands poètes.

L'improvisateur a son public à lui. A quelque heure que ce public soit occupé, soit qu'il rie aux facéties de Polichinelle, soit qu'il pleure aux sermons d'un capucin, ce public quitte tout pour venir écouter l'improvisateur.

Aussi l'improvisateur est-il comme les grands généraux de l'antiquité et des temps modernes, qui connaissaient chacun de leurs soldats par son nom. L'improvisateur connaît tout son [illegible]; s'il lui manque un auditeur, il le cherche des yeux avec inquiétude, et, si c'est un de ses *appassionati*, il attend qu'il soit venu pour commencer, ou recommence quand il arrive.

L'improvisateur rappelle ces grands orateurs romains qui [illegible] derrière eux une flûte pour leur [illegible] la [illegible]; sa parole n'a ni les variations du chant ni la simplicité du discours. C'est la modulation de la mélopée. Il commence froidement et d'un ton sourd et [illegible]; il s'anime avec l'action: Roland [illegible] sa voix se hausse au ton de la menace [illegible]. Les deux héros se préparent, l'improvisateur [illegible] ses gestes, tire son épée, assure son bouclier. Son épée, c'est le premier bâton venu, et qu'il arrache le plus souvent à son voisin; son bouclier, c'est son livre [illegible] complètement [illegible] son divin *Orlando* que [illegible] la lutte [illegible], il n'aura pas besoin de jeter les yeux sur le texte [illegible] d'ailleurs ont [illegible]

que le génie métromanique des écoutants en soit choqué le moins du monde : c'est alors qu'il fait beau de voir l'improvisateur.

En effet, l'improvisateur devient acteur ; qu'il ait choisi le rôle de Roland ou celui de Ferragus, chacun des coups qu'il doit recevoir ou porter, il les porte ou les reçoit. Alors, il s'anime dans sa victoire ou s'exalte dans sa défaite. Vainqueur, il fond sur son ennemi, le presse, le poursuit, le renverse, l'égorge, le foule aux pieds, relève la tête et triomphe du regard. Vaincu, il rompt, il recule, défend le terrain pied à pied, bondit à droite, bondit à gauche, saute en arrière, invoque Dieu ou le diable, selon que, pour le moment, il est païen ou chrétien, emploie toutes les ressources de la ruse, toutes les astuces de la faiblesse ; enfin poussé par son adversaire, il tombe sur un genou, combat encore, se renverse, se tord, se roule, puis, voyant que cette lutte est inutile, tend la gorge pour mourir avec grâce, comme le gladiateur gaulois, vieille tradition que l'amphithéâtre a léguée au môle.

S'il est vainqueur, l'improvisateur prend son chapeau, comme Bélisaire son casque, et réclame impérieusement son dû. S'il est vaincu, il se glisse jusqu'à son feutre, fait le tour de la société et demande humblement l'aumône : tant les natures du Midi sont impressionnables, tant elles ont de facilité à se transformer elles-mêmes et à devenir ce qu'elles désirent être.

Malheureusement, comme nous l'avons dit, l'improvisateur s'en va ; nos pères l'ont vu ! nous l'avons vu ; nos fils, s'ils se pressent, le verront encore ; mais, à coup sûr, nos petits-fils et nos neveux ne le verront pas.

Il n'en est pas de même de l'écrivain public, son voisin. Bien des siècles se passeront encore sans que tout le monde sache écrire, surtout dans la très fidèle ville de Naples. Puis, lorsque tout le monde saura écrire ; ne restera-t-il donc pas encore la lettre anonyme, ce poison que vend l'écrivain public en se faisant un peu prier, comme le pharmacien de *Roméo et Juliette* vend l'arsenic ? Quant à moi, je reçois, pour mon compte seul, assez de lettres anonymes pour défrayer honorablement un écrivain public ayant femme et enfants.

Le scribe qui peut écrire sur le devant de sa table : *Qui si scrive in francese*, est sûr de sa fortune. Pourquoi ? Apprenez-le-moi, car je n'en sais rien. La langue française est la langue de la diplomatie, c'est vrai ; mais les diplomates n'échangent point leurs notes par la voie des écrivains publics.

Au reste, l'écrivain public napolitain opère en plein air en face de tous, *coram populo*. Est-ce un progrès, est-ce un retard de la civilisation ?

C'est que le peuple napolitain n'a pas de secrets ; il pense tout haut, il prie tout haut et se confesse tout haut. Celui qui sait le patois du môle, et qui se promènera une heure par jour dans les églises, n'aura qu'à écouter ce qui se dit à l'autel ou au confessionnal, et, à la fin de la semaine, il sera initié dans les secrets les plus intimes de la vie napolitaine.

Ah ! j'oubliais de dire que l'écrivain public napolitain est gentilhomme, ou, du moins, qu'on lui donne ce titre.

En effet, interrogez l'écrivain : c'est toujours un *galantuomo* qui a eu des malheurs ; doutez-en, et il vous montrera comme preuve un reste de redingote de drap.

On ne saurait s'expliquer l'influence du drap sur le peuple napolitain : c'est pour lui le cachet de l'aristocratie, le signe de la prééminence. Un *vestido di panno* peut se permettre, vis-à-vis du lazzarone, bien des choses que je ne conseillerais pas de tenter à un *vestido di telo*.

Cependant, le *vestido di telo* a encore une grande supériorité sur le lazzarone, qui, en général, n'est vêtu que d'air !

XXVII

LE TOMBEAU DE VIRGILE

Pour faire diversion à nos promenades dans Naples, nous résolûmes, Jadin et moi, de tenter quelques excursions dans ses environs. Des fenêtres de notre hôtel, nous apercevions le tombeau de Virgile et la grotte de Pouzzoles. Au delà de cette grotte, que Sénèque appelle une longue prison, était le monde inconnu des féeries antiques : l'Averne, l'Achéron, le Styx ; puis, s'il faut en croire Properce, Baïa, la cité de perdition, la ville luxurieuse, qui, plus sûrement et plus vite que toute autre ville, conduisait aux sombres et infernaux royaumes.

Nous prîmes en main notre Virgile, notre Suétone et notre Tacite : nous montâmes dans notre corricolo, et, comme notre cocher nous demandait où il devait nous conduire, nous lui répondîmes tranquillement :

— Aux enfers.

Notre cocher partit au galop.

C'est à l'entrée de la grotte de Pouzzoles qu'est situé le tombeau présumé de Virgile.

On monte au tombeau du poète par un sentier tout couvert de ronces et d'épines ; c'est une ruine pittoresque que surmonte un chêne vert, dont les racines l'enveloppent comme les serres d'un aigle. Autrefois, dit-on, à la place de ce chêne était un laurier gigantesque qui y avait poussé tout seul. A la mort du Dante, le laurier mourut ; Pétrarque en planta un second qui vécut jusqu'à Sannazar. Puis enfin, Casimir Delavigne en planta un troisième, qui ne reprit même pas de bouture... Ce n'était pas la faute de l'auteur des *Messéniennes*, la terre était épuisée.

On arrive au tombeau par un escalier à demi ruiné, entre les marches duquel poussent de grosses touffes de myrtes ; puis on franchit le seuil du columbarium, et l'on se trouve dans le sanctuaire.

L'urne qui contenait les cendres de Virgile y resta, assure-t-on, jusqu'au XIVe siècle. Un jour, on l'enleva sous prétexte de la mettre en sûreté ; depuis ce jour, elle n'a plus reparu.

Après un instant d'exploration intérieure, Jadin sortit pour faire un croquis du monument, et me laissa seul dans le tombeau. Alors, mes regards se reportèrent naturellement en arrière, et j'essayai de me faire une idée bien précise de Virgile et de ce monde antique au milieu duquel il vivait.

Virgile était né à Andes, près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire lorsque César avait trente ans ; et il était mort à Brindes, en Calabre, le 22 septembre de l'an 19, c'est-à-dire lorsque Auguste en avait quarante-trois.

Il avait connu Cicéron, Caton d'Utique, Pompée, Brutus, Cassius, Antoine et Lépide ; il était l'ami de Mécène, de Salluste, de Cornélius Népos, de Catulle et d'Horace. Il fut le maître de Properce, d'Ovide et de Tibulle, qui naquirent tous trois comme il finissait ses *Géorgiques*.

Il avait vu tout ce qui s'était passé dans cette période, c'est-à-dire les plus grands événements du monde antique ; la chute de Pompée, la mort de César, l'avènement d'Octave, la rupture du triumvirat ; il avait vu Caton déchirant ses entrailles, il avait vu Brutus se jetant sur son épée, il avait vu Pharsale, il avait vu Philippes, il devait voir Actium.

Beaucoup ont comparé ce siècle à notre XVIIe siècle ; rien n'y ressemblait moins cependant : Auguste avait bien plus de Louis-Philippe que de Louis XIV. Louis XIV était un grand roi, Auguste fut un grand politique.

Aussi, le siècle de Louis XIV ne comprend-il réellement que la première moitié de sa vie. Le siècle d'Auguste commence après Actium, et s'étend sur toute la dernière partie de son existence.

Louis XIV, après avoir été le maître du monde, meurt battu par ses rivaux, méprisé par ses courtisans, honni par son peuple, laissant la France pauvre, plaintive et menacée, et redevenu un peu moins qu'un homme, après s'être cru un peu plus qu'un dieu.

Auguste, au contraire, commence par les luttes intérieures, les proscriptions et les guerres civiles ; puis, Lépide mort, Brutus mort, Antoine mort, il ferme le temple de Janus, qui n'avait pas été fermé depuis deux cent six ans, et meurt presque à l'âge de Louis XIV, c'est vrai, mais laissant Rome riche, tranquille et heureuse, laissant l'empire plus grand qu'il ne l'avait pris des mains de César, ne quittant la terre que pour monter au ciel, ne cessant d'être homme que pour passer dieu.

Il y a loin de Louis XIV descendant de Versailles à Saint-Denis au milieu des sifflets de la populace, à Auguste montant à l'Olympe par la voie Appia au milieu des acclamations de la multitude.

On connaît Louis XIV, dédaigneux avec sa noblesse, hautain avec ses ministres, égoïste avec ses maîtresses ; dilapidant l'argent de la France en fêtes dont il est le héros, en carrousels dont il est le vainqueur, en spectacles dont il est le dieu : toujours roi pour sa famille comme pour son peuple, pour ses courtisans en prose comme pour ses flatteurs en vers ; n'accordant une pension à Corneille que parce que Boileau parle de lui abandonner la sienne ; éloignant Racine de lui parce qu'il a eu le malheur de prononcer le nom de son prédécesseur Scarron, se félicitant de la blessure de madame la duchesse de Bourgogne, qui donnera plus de régularité désormais à ses voyages de Marly ; sifflotant un air d'opéra près du cercueil de son frère, et voyant passer devant lui le cadavre de ses trois fils sans s'informer qui les a empoisonnés, de peur, de le-

couvrir les véritables coupables dans sa maîtresse ou dans ses bâtards.

En quoi ressemble à cela, je vous le demande, l'écolier qui vient d'Apollonie pour recueillir l'héritage de César?

Voulez-vous voir Octave, ou Thurinus, comme on l'appelait alors? Puis nous passerons à César, et de César à Auguste, et vous verrez si ce triple et cependant unique personnage a un seul trait de l'amant de mademoiselle de la Vallière, de l'amant de madame de Montespan et de l'amant de madame de Maintenon, qui, lui aussi, est un seul et même personnage.

César vient de tomber au Capitole; Brutus et Cassius viennent d'être chassés de Rome par le peuple, qui les a portés la veille en triomphe; Antoine vient de lire le testament de César, qui institue Octave son héritier. Le monde tout entier attend Octave.

C'est alors que Rome voit entrer dans ses murs un jeune homme de vingt et un ans à peine, né sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, le 22 septembre de l'an 689 de la fondation de Rome, c'est-à-dire soixante-deux ans avant Jésus-Christ, qui naîtra sous son règne.

Octave n'avait aucun des signes extérieurs de l'homme réservé aux grandes choses: c'était un enfant que sa petite taille faisait paraître encore plus jeune qu'il n'était réellement; car, au dire même de l'affranchi Julius Maratus, quoiqu'il essayât de se grandir à l'aide des épaisses semelles de ses sandales, Octave n'avait que cinq pieds deux pouces: il est vrai que c'était la taille qu'avait eue Alexandre et celle que devait avoir Napoléon. Mais Octave ne possédait ni la force physique du vainqueur de Bucéphale, ni le regard d'aigle du héros d'Austerlitz: il avait, au contraire, le teint pâle, les cheveux blonds et bouclés, les yeux clairs et brillants, les sourcils joints, le nez saillant d'en haut et effilé par le bas, les lèvres minces, les dents écartées, petites et rudes, et la physionomie si douce et si charmante, qu'un jour qu'il passera les Alpes, l'expression de cette physionomie retiendra un Gaulois qui avait formé le projet de le jeter dans un précipice. Quant à sa mise, elle est des plus simples; au milieu de cette jeunesse romaine qui se farde, qui met des mouches, qui grasseye, qui se dandine; parmi ces beaux et ces *trossuli*, ces modèles de l'élégance de l'époque, qu'on reconnaît à leur chevelure parfumée de baume, partagée par une raie, et que le fer du barbier roule deux fois par jour en longs anneaux de chaque côté de leurs tempes; à leur barbe rasée avec soin, de manière à ne laisser aux uns que des moustaches, aux autres qu'un collier; à leurs tuniques transparentes ou pourprées, dont les manches démesurées couvriraient leurs mains tout entières s'ils n'avaient le soin d'élever leurs mains pour que ces manches, en se retroussant, laissent voir leurs bras polis à la pierre ponce et leurs doigts couverts de bagues; Octave se fait remarquer par sa toge de toile, par son laticlave de laine, et par le simple anneau qu'il porte au premier doigt de la main gauche, et dont le chaton représente un sphinx. Aussi toute cette jeunesse, qui ne comprend rien à cette excentricité qui donne à l'héritier de César un air plébéien, nie-t-elle qu'il soit, comme on l'assure, de sang aristocratique, et prétend-elle que son père Cn. Octavius était un simple diviseur de tribut ou tout au plus un riche banquier. D'autres vont plus loin, et assurent que son grand-père était meunier, et qu'il ne porte cette simple toge blanche que pour qu'on n'y voie pas les traces de la farine: *Materna tibi farina*, dit Suétone; et Suétone, comme on le sait, est le Tallemant des Réaux de l'époque.

Et cependant les dieux ont prédit de grandes choses à cet enfant; mais ces grandes choses, au lieu de les raconter, de les redire, de s'en faire un titre, sinon à l'amour, du moins à la superstition de ses concitoyens, il les renferme en lui-même et les garde dans le sanctuaire de ses espérances. Des présages ont accompagné et suivi sa naissance, et Octave croit aux présages, aux songes et aux augures. Autrefois, les murs de Velletri furent frappés de la foudre, et un oracle a prédit qu'un citoyen de cette ville donnerait un jour des lois au monde. En outre, un autre bruit s'est répandu, qu'Asclépiades et Menédème consigneront plus tard dans leur livre sur les choses divines: c'est qu'Atia, mère d'Octave, s'étant endormie dans le temple d'Apollon, fut réveillée comme par des embrassements, et s'aperçut avec effroi qu'un serpent s'était glissé dans sa poitrine et l'enveloppait de ses replis; dix mois après, elle accoucha. Ce n'est pas tout: le jour de son accouchement, son mari, retenu chez lui par cet événement, ayant différé de se rendre au sénat, où l'on s'occupait de la conjuration de Catilina, et ayant expliqué en y arrivant la cause de son retard, Publius Nigidius, augure très renommé pour la certitude de ses prédictions, se fit dire l'heure précise de la naissance d'Octave, et déclara que, si sa science ne le trompait pas, ce maître du monde promis par le vieil oracle de Velletri venait enfin de naître

Voilà les signes qui avaient précédé la naissance d'Octave. Voici ceux qui l'avaient suivie:

Un jour que l'enfant prédestiné, alors âgé de quatre ans, dînait dans un bois, un aigle s'élança de la cime d'un roc où il était perché, et lui enleva le pain qu'il tenait à la main, remonta dans le ciel, puis, un instant après, rapporta au jeune Octave le pain tout mouillé de l'eau des nuages.

Enfin, deux ans après, Cicéron, accompagnant César au Capitole, racontait, tout en marchant, à un de ses amis, qu'il avait vu en songe, la nuit précédente, un enfant au regard limpide, à la figure douce, aux cheveux bouclés, lequel descendait du ciel à l'aide d'une chaîne d'or, et s'arrêtait à la porte du Capitole, où Jupiter l'armait d'un fouet. Au moment où il racontait ce songe, il aperçut le jeune Octave et s'écria que c'était là le même enfant qu'il avait vu la nuit précédente.

Il y avait là, comme on le voit, plus de promesses qu'il n'en fallait pour tourner une jeune tête; mais Octave était de ces hommes qui n'ont jamais été jeunes et à qui la tête ne tourne pas. C'était un esprit calme, réfléchi, rusé, incertain et habile, ne se laissant point emporter aux premiers mouvements de sa tête ou de son cœur, mais les soumettant incessamment à l'analyse de son intérêt et aux calculs de son ambition. Dans aucun des partis qui s'étaient succédé, depuis cinq ans qu'il avait revêtu la robe virile, il n'avait adopté de couleur; ce qui était une excellente position, attendu que, quelque parti qu'il adoptât, son avenir n'avait point à rompre avec son passé. Plus heureux donc que Henri IV en 1593 et que Louis-Philippe en 1830, il n'avait point d'engagements pris et se trouvait à peu près dans la situation, — moins la gloire passée, ce qui était encore une chance de plus pour lui, — où se trouva Bonaparte au 18 brumaire.

Comme alors, il y avait deux partis, mais deux partis qui, quoique portant les mêmes noms, n'avaient aucune analogie avec ceux qui existaient en France en 99: car, à cette époque, le parti républicain, représenté par Brutus, était le parti aristocratique; et le parti royaliste, représenté par Antoine, était le parti populaire

C'était donc entre ces deux hommes qu'il fallait qu'Octave se fît jour en créant un troisième parti, servons-nous d'un mot moderne, un parti juste-milieu.

Un mot sur Brutus et sur Antoine.

Brutus a trente-trois ou trente-quatre ans, il est d'une taille ordinaire; il a les cheveux courts, la barbe coupée à la longueur d'un demi-pouce, le regard calme et fier, et un seul pli creusé par la pensée au milieu du front: du moins, c'est ainsi que le représentent les médailles qu'il a fait frapper en Grèce avec le titre d'*imperator*; entendez-vous? *Brutus imperator*, c'est-à-dire Brutus général Ne prenez donc jamais le mot *imperator* que dans ce sens et non dans celui que lui ont donné depuis Charlemagne et Napoléon.

Continuons.

Il descend, par son père, de ce Junius Brutus qui condamna ses deux fils à mort, et dont la statue est au Capitole, au milieu de celles des rois qu'il a chassés; et, par sa mère, de ce Servilius Ahala qui, étant général de la cavalerie sous Quintus Cincinnatus, tua de sa propre main Spurius Mélius qui aspirait à la royauté. Son père, mari de Servilie, fut tué par ordre de Pompée pendant les guerres de Marius et de Sylla; et il est neveu de ce même Caton qui s'est déchiré les entrailles à Utique. Un bruit populaire le dit fils de César, qui aurait séduit sa mère avec une perle valant six millions de sesterces, c'est-à-dire douze cent mille francs à peu près. Mais on a tant prêté de bonnes fortunes à César, qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on en dit. Jeune, Brutus a étudié la philosophie en Grèce; il appartient à la secte platonicienne, et il a puisé à Athènes et à Corinthe ces idées de liberté aristocratique qui formaient la base gouvernementale des petites républiques grecques. Officier en Macédoine sous Pompée, il s'est fait remarquer à Pharsale par son grand courage Gouverneur dans les Gaules pour César, il s'est fait remarquer dans la province par sa sévère probité. C'est un de ces hommes qui n'agissent jamais sans conviction, mais qui, dès qu'ils ont une conviction, agissent toujours; c'est une de ces âmes profondes et retirées où les dieux qui s'en vont trouvent un tabernacle: c'est un de ces cœurs couverts d'un triple airain, comme dit Horace, qui tiennent la mort pour amie, et qui la voient venir en souriant. Le regard incessamment tourné vers les vertus des âges antiques, il ne voit pas les vices des jours présents, il croit que le peuple est toujours un peuple de laboureurs; il croit que le sénat est toujours une assemblée de rois. Son seul tort est d'être né après le brutal Marius, le galant Sylla et le voluptueux César, au lieu de naître au temps de Cincinnatus, des Gracques ou des premiers Scipion. Il a été coulé tout de bronze dans une époque où les statues sont

de [illegible], quand un [illegible] commet un crime, c'est [illegible] seule qu'il faut accuser [illegible] pas lui.

Au [illegible] Brutus venait de [illegible] une grande faute, il avait [illegible] Rome oublie [illegible] est sur le lieu même où [illegible] commence une revolution [illegible] qu'il faut l'accomplir.

[illegible] à Antoine, c'est le contraste le plus complet que [illegible] ait pu mettre en opposition avec la figure calme, froide et sévère que nous venons de dessiner.

Antoine a quarante-six ans. Sa taille est haute, ses membres musculeux, [illegible] épaisse, son front large, son nez aquilin. Il prétend [illegible] d'Hercule ; et, comme c'est le plus [illegible] le plus fort discobole, le plus rude lutteur qu'il y [illegible] depuis Pompée, personne ne lui [illegible] cette [illegible] généalogie, si fabuleuse qu'elle paraisse à quelques-uns. [illegible] si grande beauté l'a fait remarquer [illegible] passe avec lui les premières années de [illegible] la débauche et dans l'orgie. Avant de revêtir la robe virile, c'est-à-dire à seize ans à peu près, il [illegible] fait pour un million et demi de dettes ; [illegible] qu'on lui reproche surtout, c'est le cynisme de son [illegible]. Le lendemain des noces du mime Hippias [illegible] rendu à l'assemblée publique si gorgé de vin, qu'il [illegible] obligé de s'arrêter à l'angle d'une rue et de le [illegible] aux yeux de tous, quoique le mime Sergius, avec lequel il vit dans un commerce infâme et qui a, dit-on, [illegible] sur lui, essayât d'étendre son manteau entre lui et les passants. Après Sergius, sa compagnie la plus habituelle, c'est la courtisane Cytheris, qu'il mène partout avec lui dans une litière, et à laquelle il fait un cortége aussi nombreux que celui de sa propre mère. Chaque fois qu'il part pour l'armée, c'est avec une suite d'histrions et de joueurs de flûte. Lorsqu'il s'arrête, il fait dresser ses tentes sur le bord des rivières ou sous l'ombre des forêts. S'il traverse une ville, c'est sur un char traîné par des lions qu'il conduit avec des rênes d'or. En temps de paix, il porte une tunique étroite et une casaque grossière. En temps de guerre, il est couvert des plus riches armes qu'il a pu se procurer, pour attirer à lui les coups les plus rudes et les plus braves ennemis. Car Antoine, avec la force physique, a tout le courage brutal ; ce qui fait qu'il est un dieu pour le soldat et une idole pour le peuple. Du reste, orateur habile dans le style asiatique, par un seul discours il a chassé de Rome Brutus et Cassius. Fastueux et plein de mégalomanie, prétendant être le fils d'un dieu, et descendant parfois au niveau de la bête, Antoine croit imiter César en le singeant à la guerre et à la tribune. Mais entre Antoine et César il y a un abîme. Antoine [illegible] que des défauts, César avait des vertus. Antoine, c'est la prose ; César, c'est la poésie.

Mais, pour le moment, tel qu'il est, Antoine règne à Rome, car il y a réaction pour César, et Antoine représente César : c'est lui qui continue le vainqueur des Gaules et de l'Égypte. Il vend les charges, il vend les places, il vend jusqu'aux trônes ; il vient, pour vingt mille francs, — ce qui n'est pas cher, comme on voit, — de donner un diplôme de roi en Asie, car Antoine a sans cesse besoin d'argent. Cependant il n'y a pas plus de quinze jours, il a forcé la veuve de César à lui remettre les vingt-deux millions laissés par César ; il est vrai que, des ides de mars au mois d'avril, Antoine a payé pour huit millions de dettes ; mais, comme on assure qu'il a pillé le trésor public, qui, au dire de Cicéron, contenait sept cents millions de sesterces, c'est-à-dire cent quarante millions de francs, à peu près ; si [illegible] dépensier que soit Antoine, comme il n'a payé aucun [illegible] de César, il doit bien lui rester encore une centaine de millions ; et un homme du caractère d'Antoine avec cent millions derrière lui est un homme à craindre.

[illegible] oublions une chose : Antoine était le mari de [illegible].

[illegible] contre lequel Octave aura d'abord à lutter.

Octave comprit que le sénat, tout en votant des remerciements à Antoine, détestait d'autant plus ce maître grossier qu'il [illegible] plus bassement. Octave se glissa tout doucement dans le sénat, appela Cicéron son père, demanda humblement [illegible] obtint sans conteste de porter le grand nom de César, [illegible] de son héritage à la [illegible], il [illegible] je va tout doucement et sur sa propre fortune [illegible] que César avait laissés aux vétérans et qu'Antoine [illegible]; joua le citoyen, joua le patriote désintéressé, refusa les faisceaux qu'on lui [illegible] et proposa tout bas, pour faire honneur à Antoine et pour lui donner l'occasion d'achever ce qu'il avait si bien commencé, d'envoyer Antoine chasser Décimus Brutus de la Gaule Cisalpine [illegible] honte d'échapper aux [illegible] des héritiers de César, tout en promettant de [illegible] Décimus Brutus [illegible]. A peine [illegible] que le sénat respire, Octave [illegible] le moment [illegible] il déclare qu'il croit Antoine l'ennemi de la République, met à la disposition du sénat une armée qu'il a achetée, sans que personne s'en doute, de ses propres deniers. Alors, le sénat tout entier se lève contre Antoine. Cicéron embrasse Octave ; il propose de le nommer chef de cette armée ; et, comme cette proposition cause quelque étonnement : *Ornandum tollendum*, dit-il en se retournant vers les vieilles têtes du sénat. Mauvais calembour qu'entend Octave, et qui coûtera la vie à celui qui l'a fait. Mais Octave refuse ; il est faible de corps, ignorant en fait de guerre ; il veut deux collègues pour n'avoir aucune responsabilité à supporter ; et, sur sa demande, un décret du sénat lui adjoint les consuls Hirtius et Pansa.

Antoine a été envoyé pour combattre Décimus Brutus ; Octave est envoyé pour défendre Décimus Brutus contre Antoine.

C'était un conseil d'avocat : aussi venait-il de Cicéron. On perdait ainsi à la fois Antoine et Octave : Antoine, en mettant à jour toutes ses turpitudes ; Octave, en l'envoyant au secours d'un des meurtriers de son père.

Mais patience, Octave ne s'appelle plus Octave : un décret du sénat l'a autorisé à s'appeler César.

Laissons donc de côté l'enfant, voilà l'homme qui commence.

Les deux armées se rencontrent. Antoine est vaincu ; les deux consuls, Hirtius et Pansa, sont tués dans la mêlée, on ne sait par qui ; seulement, comme une simple blessure pourrait n'être pas mortelle, et qu'il faut qu'ils meurent, ils ont été frappés tous deux par des glaives empoisonnés. César seul est sain et sauf. César est trop souffrant pour se battre. César est resté sous sa tente tandis que l'on se battait. C'est, au reste, ce qu'il fera à Philippes et à Actium : pendant toutes les victoires qu'il remportera, il dormira ou sera malade.

N'importe ! Antoine est en fuite, les consuls sont morts et César est à la tête d'une armée.

Pendant ce temps, Cicéron à son tour règne à Rome ; il succède à Antoine comme Antoine a succédé à César. Le sénat a besoin d'être gouverné ; peu lui importe que ce soit par un grand politique, ou par un soldat grossier, ou par un habile avocat.

Le sénat croit que c'est le moment de mettre en pratique le jeu de mots de Cicéron : il n'a plus besoin de *cet enfant*. C'est ainsi que le sénat traite maintenant Octave, et il lui refuse le consulat.

Mais, comme nous l'avons dit, l'enfant s'est fait homme, Octave est devenu César. Attendez.

Au moment où Antoine traverse les Alpes en fuyant, et où Lépide, qui commande dans la Gaule, accourt au-devant de lui, un envoyé de César arrive qui offre à Antoine l'amitié de César. Antoine accepte, en réservant les droits de Lépide.

Le lieu fixé pour la conférence fut une petite île du Reno, située près de Bologne, ainsi que fut, plus tard, à Tilsitt Napoléon et Alexandre. Chacun y arriva de son côté, César par la rive droite, Antoine par la rive gauche. Trois cents hommes de garde furent laissés à chaque tête de pont. Lépide avait d'avance visité l'île. En se joignant, Napoléon et Alexandre s'embrassèrent ; Antoine et César n'en étaient pas là. Antoine fouilla César, César fouilla Antoine, de peur que l'un ou l'autre n'eût une arme cachée. Robert Macaire et Bertrand n'auraient pas fait mieux.

Ce dut être une scène terrible que celle qui se passa entre ces trois hommes, lorsque, après s'être partagé le monde, chacun réclama le droit de faire périr ses ennemis. Chacun y mit du sien. Lépide céda la tête de son frère ; Antoine, celle de son neveu. César refusa, ou fit semblant de refuser trois jours celle de Cicéron ; mais Antoine y tenait. Antoine menaçait de tout rompre si on ne la lui accordait. Antoine, brutal et entêté, était capable de le faire comme il le disait ; César ne voulut point se brouiller pour si peu ; la mort de Cicéron fut résolue. J'essayerais d'écrire cette scène si Shakspeare ne l'avait pas écrite.

Trois jours se passèrent pendant lesquels on chicana ainsi. Au bout de trois jours, la liste des proscrits montait à deux mille trois cents noms : trois cents noms de sénateurs, deux mille noms de chevaliers.

Alors, on rédigea une proclamation. Appien nous a laissé cette proclamation traduite en grec. Tous ces préparatifs hostiles, disaient les triumvirs, étaient dirigés contre Brutus et Cassius ; seulement, les trois nouveaux alliés, en marchant contre les assassins de César, ne voulaient pas, disaient-ils, laisser d'ennemis derrière eux.

Puis on pensa à relier encore Antoine et César par une alliance de sang. Les mariages ont de tout temps été la grande sanction des raccommodements politiques. Louis XIV épousa une infante d'Espagne, Napoléon épousa Marie-Louise ; César épousa une belle-fille d'Antoine, déjà fiancée à un autre. Plus tard, Antoine épousera une sœur d'Auguste ; il est vrai que ce double mariage n'empêchera pas la bataille d'Actium.

Pendant ce temps, le bruit de la réunion de César, d'An-

toine et de Lépide se répand sur toute l'Italie : Rome s'émeut, le sénat tremble. Cicéron fait des discours auxquels le sénat applaudit, mais qui ne le rassurent pas. Les uns proposent de se défendre, les autres proposent de fuir : Cicéron continue de parler sur les chances de la fuite et sur les chances de la défense, mais il ne se décide ni à fuir ni à se défendre ; pendant ce temps, les triumvirs entrent dans Rome.

Voyez Plutarque, *in Cicerone.*

Cicéron mourut mieux qu'on n'aurait dû s'y attendre de la part d'un homme qui avait passé sa vie à avocasser. Il vit qu'il ne pouvait gagner le bateau dans lequel il espérait s'embarquer ; il fit arrêter sa litière, interdit à ses esclaves de le défendre, passa la tête par la portière, tendit la gorge et reçut le coup mortel.

C'était pour sa femme qu'Antoine avait demandé sa tête ; on porta donc cette tête à Fulvie. Fulvie tira une épingle de ses cheveux et lui en perça la langue. Puis on alla clouer cette tête, au-dessus de ses deux mains, à la tribune aux harangues.

Le lendemain, on apporta une autre tête à Antoine. Antoine la prit ; mais il eut beau la tourner et la retourner, il ne la reconnut point.

— Cela ne me regarde pas, dit-il, portez cette tête à ma femme.

En effet, c'était la tête d'un homme qui avait refusé de vendre sa maison à Fulvie. Fulvie fit clouer la tête à la porte de la maison.

Pendant huit jours, on égorgea dans les rues et le sang coula dans les ruisseaux de Rome. Velléius Paterculus écrit à ce propos quatre lignes qui peignent effroyablement cette effroyable époque : « Il y eut, dit-il, beaucoup de dévouement chez les femmes, assez dans les affranchis, quelque peu dans les esclaves, mais aucun dans les fils. » Puis il ajoute, avec cette simplicité antique qui fait frémir : « Il est vrai que l'espoir d'hériter que chacun venait de concevoir, rendait l'attente difficile. »

Ce fut le septième ou le huitième jour de cette boucherie, que Mécène, voyant César acharné sur son siège de proscripteur, lui fit passer une feuille de ses tablettes avec ces trois mots écrits au crayon : « Lève-toi, bourreau ! »

César se leva, car il n'y mettait ni haine ni acharnement : il proscrivait parce qu'il croyait utile de proscrire. Lorsqu'il reçut le petit mot de Mécène, il fit un signe de tête et se leva. Mécène se fit honneur de la clémence de César. Mécène se trompait : César avait son compte, et l'impassible arithméticien ne demandait rien de plus.

Tournons les yeux vers Brutus et Cassius, et voyons ce qu'ils font.

Brutus et Cassius sont en Asie, où ils exigent d'un seul coup le tribut de dix années ; Brutus et Cassius sont à Tarse, qu'ils frappent d'une contribution de quinze cents talents ; Brutus et Cassius sont à Rhodes, où ils font égorger cinquante des principaux citoyens, parce que ceux-ci refusent de payer une contribution impossible. C'est qu'il faut des millions à Brutus et à Cassius pour soutenir l'impopulaire parti qu'ils ont adopté, et pour retenir sous leurs aigles républicaines les vieilles légions royalistes de César.

Aussi les cris des peuples qu'il ruine deviennent-ils le remords incessant de Brutus. Ce remords, c'est le mauvais génie qui apparaît dans ses nuits ; c'est le spectre qu'il a vu à Xanthe et qu'il reverra à Philippes.

Lisez dans Plutarque ou dans Shakspeare, comme il vous plaira, les derniers entretiens de Brutus et de Cassius. Voyez ces deux hommes se séparer un soir en se serrant la main avec un sourire grave, et en disant que, vainqueurs ou vaincus, ils n'ont point à redouter leurs ennemis. C'est que César et Antoine sont là ; c'est qu'on est à la veille de la bataille de Philippes ; c'est que le spectre qui poursuit Brutus a reparu ou va reparaître.

En effet, le lendemain, à la même heure, Cassius était mort, et, deux jours après, Brutus l'avait rejoint. Un esclave, affranchi pour ce dernier service, avait tué Cassius ; Brutus s'était jeté sur l'épée que lui tendait le rhéteur Straton.

On s'étonne de cette mort si précipitée de Brutus et de Cassius, et l'on oublie que tous deux avaient hâte d'en finir.

Les deux triumvirs avaient été fidèles à leur caractère. Nous disons les deux triumvirs, car, de Lépide, il n'en est déjà plus question. Antoine avait combattu comme un simple soldat. César, malade, était resté dans sa litière, disant qu'un dieu l'avait averti en songe de veiller sur lui.

Le combat fini, Lépide écarté, le partage du monde était à refaire. Antoine prit pour lui l'inépuisable Orient ; César se contenta de l'Occident épuisé.

Les deux vainqueurs se séparent : l'un, pour aller savourer toutes les délices de la vie avec Cléopâtre ; l'autre, pour revenir lutter à Rome contre le sénat, qui commence enfin à le comprendre ; contre cent soixante et dix mille vétérans qui réclament chacun un lot de terre et vingt mille sesterces qu'il leur a promis ; contre le peuple, enfin, qui demande du pain, affamé qu'il est par Sextus Pompée, qui tient la mer de Sicile.

Laissez huit ans s'écouler, et les vétérans seront payés ou du moins croiront l'être, et Sextus Pompée sera battu et fugitif, et les greniers publics regorgeront de farine et de blé.

Comment César avait-il accompli tout cela ? En rejetant les proscriptions sur le compte d'Antoine et de Lépide ; en refusant les triomphes qu'on lui avait offerts ; en se contentant de remplir les fonctions d'un simple préfet de police ; en parlant toujours au nom de la République, pour laquelle il avait combattu et qu'il va incessamment rétablir ; enfin, sur le désir des soldats, en donnant sa sœur Octavie à Antoine. Fulvie était morte dans un accès de colère.

Au reste, c'était un rude épouseur que cet Antoine, et il tenait à prouver que de tous côtés il descendait d'Hercule : il avait épousé Fulvie, il venait d'épouser Octavie, il allait épouser Minerve, enfin il devait finir par épouser Cléopâtre.

Ce dernier mariage brouilla tout. Il y avait longtemps que César n'attendait qu'une occasion de se débarrasser de son rival ; cette occasion, Antoine venait de la lui fournir. Cléopâtre avait eu de César, ou de Sextus Pompée, on ne sait pas bien lequel des deux, un fils appelé Césarion. Antoine, en épousant Cléopâtre, avait reconnu Césarion pour fils de César, et lui avait promis la succession de son père, c'est-à-dire l'Italie ; tandis qu'il distribuait aux autres fils de Cléopâtre, Alexandre et Ptolémée, à Alexandre l'Arménie et le royaume des Parthes, qui, il est vrai, n'était pas encore conquis, et à Ptolémée la Phénicie, la Syrie et la Cilicie.

Rome et Octavie demandaient donc ensemble vengeance contre Antoine. La cause de César devenait la cause publique ; aussi jamais guerre plus populaire ne fut entreprise.

Puis tous ceux qui arrivaient d'Orient racontaient d'étranges choses. Après s'être fait satrape, Antoine se faisait dieu. On appelait Cléopâtre Isis, et Antoine Osiris. Antoine promettait à Cléopâtre de faire d'Alexandrie la capitale du monde quand il aurait conquis l'Occident ; en attendant, il faisait graver le chiffre de Cléopâtre sur le bouclier de ses soldats, et soulevait le ban et l'arrière-ban de ses dieux égyptiens contre les dieux du Tibre.

> Omnigenumque deum monstra et latrator Anubis
> Contra Neptunum et Venerem contraque Minervam,

dit Virgile, qui n'avait pas mis la Minerve pour la seule mesure, mais aussi comme ayant sa propre injure à venger. Minerve était, on se le rappelle, une des quatre femmes d'Antoine : il l'avait épousée à Athènes, et s'était fait payer par les Athéniens mille talents pour sa dot, c'est-à-dire près de six millions de notre monnaie actuelle.

N'est-ce pas que c'était un étrange monde que ce monde ? Mais ne vous en étonnez pas trop, vous en verrez bien d'autres sous Néron.

C'était la troisième fois, dans un quart de siècle, que l'Orient et l'Occident allaient se rencontrer en Grèce, et jeter un nouveau nom de victoire et de défaite dans cette éternelle série d'actions et de réactions qui durait depuis la guerre de Troie.

Il régnait une profonde terreur à Rome : Rome ne comptait pas beaucoup sur César comme général ; elle savait, au contraire, ce dont Antoine était capable une fois qu'il était armé ; puis Antoine menait avec lui cent mille hommes de pied, douze mille chevaux, cinq cents navires, quatre rois et une reine.

Il y avait bien encore cent vingt ou cent trente mille Juifs, Arabes, Perses, Egyptiens, Mèdes, Thraces et Paphlagoniens qui marchaient à la suite de l'armée ; mais, ceux-là, on ne les comptait pas, ils n'étaient pas soldats romains.

César avait à peu près cent mille hommes et deux cents vaisseaux. Ce n'était pas tout à fait en navires et en soldats la moitié des forces de son adversaire.

La fortune était pour Octave ; ou plutôt ici le destin change de nom et devient la Providence : il fallait réunir l'Occident et l'Orient dans une main puissante qui contraignît le monde de parler une seule langue, d'obéir à une seule loi, afin que le Christ, en naissant (le Christ allait naître), trouvât l'univers prêt à écouter sa parole. Dieu donna la victoire à César.

On sait tous les détails de cette grande bataille ; comment Cléopâtre, la déesse du naturalisme oriental, s'enfuit tout à coup avec soixante vaisseaux, quoique aucun péril ne la menaçât ; comment Antoine la suivit, abandonnant son armée ; comment tous deux revinrent en Egypte pour mourir tous deux : Antoine se tue en se jetant sur son épée ; Cléopâtre, on ne sait trop de quelle façon. Plutarque croit que c'est en se faisant mordre par un aspic.

Cette fois, il n'y avait pas moyen d'échapper au triomphe : bon gré mal gré, il fallut que César se laissât faire. Le

sénat vint en corps au-devant de lui jusqu'aux portes de Rome ; mais, fidèle à son système, César n'accepta qu'une partie de ce que le sénat lui offrait ; à l'entendre, le seul prix qu'il demandait de sa victoire était qu'on le débarrassât du fardeau du gouvernement. Le sénat se jeta à ses pieds pour obtenir de lui qu'il renonçât à cette funeste résolution ; mais tout ce qu'il put obtenir fut que César resterait encore pendant dix ans chargé de mettre en ordre les affaires de la République. Il est vrai que César se montra moins récalcitrant pour le titre d'*auguste* que le sénat lui offrit, et qu'il accepta sans trop se faire prier.

Auguste avait trente ans. Depuis neuf ans qu'il avait succédé à César, il avait fait bien du chemin, comme on voit, ou plutôt il en avait bien fait faire à la République.

C'est qu'aussi on était bien las à Rome des guerres intestines, des proscriptions civiles et des massacres de partis. A partir de Marius et de Sylla, et il y avait de cela à peu près soixante ans, on ne faisait guère autre chose à Rome que de tuer ou d'être tué, si bien que, depuis un quart de siècle, il fallait chercher avec beaucoup de soin et d'attention pour trouver un général, un consul, un tribun, un sénateur, un personnage notable enfin, qui fût mort tranquillement dans son lit.

Il y avait plus, c'est que tout le monde était ruiné. On supporte encore les massacres, la croix, la potence ; on ne supporte pas la misère. Les chevaliers avaient des places d'honneur au théâtre, mais ils n'osaient venir occuper ces places de peur d'y être arrêtés par leurs créanciers ; ils avaient quatorze bancs au cirque, et leurs quatorze bancs étaient déserts. Les provinces déclaraient ne plus pouvoir payer l'impôt ; le peuple n'avait pas de pain. De l'océan Atlantique à l'Euphrate, du détroit de Gadès au Danube, cent trente millions d'hommes demandaient l'aumône à Auguste.

Qui donc, en pareilles circonstances, eût même eu l'idée de faire de l'opposition contre le vainqueur d'Antoine, qui était le seul riche et qui pouvait seul enrichir les autres ?

Auguste fit trois parts de ses immenses richesses, que venait de quadrupler le trésor des Ptolémée : la première pour les dieux, la seconde pour l'aristocratie, la troisième pour le peuple.

Jupiter Capitolin eut seize mille livres d'or ; c'étaient treize mille livres de plus que ne lui en avait volé César ; et, de plus, pour dix millions de notre monnaie actuelle de pierres et de pierreries.

Apollon eut six trépieds d'argent fondus à neuf, et dont le métal fut fourni par les propres statues d'Auguste.

Enfin, comme les villes envoyaient de tous côtés des couronnes d'or au vainqueur, le vainqueur les répartit entre les autres dieux.

Les dieux furent contents.

Auguste alors s'occupa de l'aristocratie.

Les legs de César furent entièrement payés. Tout ce qui avait un nom, ou tout ce qui s'en était fait un, reçut des secours ; l'aristocratie tout entière devint la pensionnaire d'Auguste.

L'aristocratie fut satisfaite.

Restait le peuple.

Les prédécesseurs d'Auguste lui avaient donné des jeux. Auguste lui donna du pain. Le blé arriva en larges convois de la mer Noire, de l'Égypte et de la Sicile ; en moins de trois mois, un bien-être sensible se répandit jusque dans les derniers rangs de la population.

Le peuple cria : « Vive Auguste ! »

Alors, comme il lui restait encore près de deux milliards, Auguste lança dans la circulation cette masse énorme d'argent ; l'intérêt était à 12 pour 100, il descendit à 4 ; les terres étaient à vil prix, elles triplèrent et quadruplèrent de valeur.

Puis il s'en revint dans sa petite maison du mont Palatin, maison toute de pierres, maison sans marbres, sans peintures, sans pavés de mosaïque ; maison qu'il habitait été comme hiver, et qui ne renfermait qu'une seule chose de prix, la statuette d'or de la Fortune de l'empire.

Il est vrai que, cette maison ayant été brûlée dix-huit ans après, c'est-à-dire vers l'an 748 de Rome, Auguste la rebâtit plus commode, plus élégante et plus belle.

C'est là qu'Auguste vécut encore quarante-six ans, suppliant sans cesse le peuple de lui retirer le fardeau du gouvernement, et sans cesse forcé par lui d'accepter de nouveaux honneurs. Ayant beau dire qu'il n'était qu'un simple citoyen comme les autres, ayant beau se fâcher, quand on l'appelait seigneur, ayant beau répéter que ses noms étaient Caius Julius César Octavianus, et qu'il ne voulait être appelé d'aucun autre nom, il lui fallut se résigner à être prince, grand pontife, consul et régulateur des mœurs à perpétuité. On avait voulu le nommer tribun, mais il avait fait observer qu'en sa qualité de patricien il ne pouvait accepter cette charge. Alors, au lieu du tribunat, il avait reçu la puissance tribunitienne. C'était bien peut-être jouer un peu sur les mots, mais il y avait de l'avocat dans Auguste, et c'était par ce côté-là très probablement que Salluste était devenu si fort son ami.

De cette façon, tout le monde était content à Rome. Les césariens avaient un roi, ou du moins quelque chose qui leur en tenait lieu. Les républicains entendaient sans cesse parler de la République, et, d'ailleurs, le S. P. Q. R. était partout, sur les enseignes, sur les faisceaux, sur la maison même du prince. Enfin les poètes, les peintres, les artistes avaient Mécène, à qui Auguste avait transmis ses pleins pouvoirs, et qui se chargeait de leur assurer cette *aurea mediocritas* tant vantée par Horace.

Au milieu de tous ces honneurs, Auguste restait toujours le même : travaillant six heures par jour, mangeant du pain bis, des figues et des petits poissons, jouant aux noix avec les polissons de Rome, et allant, vêtu des habits filés par sa femme ou par ses filles, rendre témoignage pour un vieux soldat d'Actium.

Nous avons dit que sa maison du mont Palatin brûla vers l'an 748. A peine cet accident fut-il connu, que les vétérans, les décuries, les tribus souscrivirent pour une somme considérable ; car ils voulaient que cette maison, rebâtie aux frais publics, attestât de l'amour public pour l'empereur. Auguste fit venir les uns après les autres tous les souscripteurs, et, pour ne pas dire qu'il refusait leur offrande, prit à chacun d'eux un denier.

Puis, après le tour des dieux, de l'aristocratie, du peuple, du trésor, vint le tour de Rome. La ville républicaine était sale, étroite et sombre ; le *forum Antiquum* était devenu trop petit pour la population toujours croissante de la reine du monde, le forum de César était encombré aux jours de fête ; Auguste fit bâtir un troisième forum entre le Capitolin et le Viminal, un temple de Jupiter Tonnant au Capitole, un temple à Apollon sur le mont Palatin, le théâtre de Marcellus au Champ de Mars, enfin les portiques de Livie et d'Octavie, et la basilique de Lucius et de Caïus. Ce n'est pas tout, en même temps que les obélisques égyptiens s'élevaient sur les places, que des routes magnifiques, partant de la *meta sudans*, s'élançaient vers tous les points du monde comme des rayons d'une étoile, que soixante-sept lieues d'aqueducs et de canaux amenaient par jour à Rome deux millions trois cent dix-neuf mille mètres cubes d'eau, qu'Agrippa, tout en construisant son Panthéon, distribuait en cinq cents fontaines, en cent soixante et dix bassins et en cent trente châteaux d'eau, Balbus bâtissait un théâtre, Philippe des musées, et Pollion un sanctuaire à la Liberté.

Aussi, en présidant à ces immenses travaux, Auguste se sentait-il pris d'un de ces rares mouvements d'orgueil auxquels il permettait de se produire au grand jour.

— Voyez cette Rome, disait-il, je l'ai prise de brique, je la rendrai de marbre.

Auguste eut une de ces longues existences comme le ciel en garde aux fondateurs de monarchie. Il avait soixante-seize ans, lorsqu'un jour qu'il naviguait entre les îles jetées au milieu du golfe de Naples comme des corbeilles de fleurs et de verdure, il fut pris d'une douleur assez forte pour désirer relâcher au port le plus prochain. Cependant il eut le temps d'arriver jusqu'à Nole ; là, il se sentit si mal, qu'il s'alita. Mais, loin de déplorer la perte d'une existence si bien remplie, Auguste se prépara à la mort comme à une fête ; il prit un miroir, se fit friser les cheveux, se mit du rouge ; puis, comme un acteur qui quitte la scène et qui, avant de passer derrière la coulisse, demande un dernier compliment au parterre :

— Messieurs, dit-il en se tournant vers les amis qui entouraient sa couche, répondez franchement, ai-je bien joué la farce de la vie ?

Il n'y eut qu'une voix parmi les spectateurs.

— Oui, répondirent-ils tous ensemble, oui, certes, parfaitement bien.

— En ce cas, reprit Auguste, battez des mains en preuve que vous êtes contents.

Les spectateurs applaudirent, et, au bruit de leurs applaudissements, Auguste se laissa aller doucement sur son oreiller.

Le comédien couronné était mort.

Voilà l'homme qui protégea vingt ans Virgile ; voilà le prince à la table duquel le poète s'assit une fois par semaine avec Horace, Mécène, Salluste, Pollion et Agrippa ; voilà le dieu qui lui fit ce doux repos vanté par Tityre, et en reconnaissance duquel l'amant d'Amaryllis promet de faire couler incessamment le sang de ses agneaux.

En effet, le talent doux, gracieux et mélancolique du cygne de Mantoue devait plaire essentiellement au collègue d'Antoine et de Lépide. Robespierre, cet autre Octave d'un autre temps, ce proscripteur en perruque poudrée à la maréchale, en gilet de basin et en habit bleu-barbeau, a qui heureusement ou malheureusement (la question n'est pas encore jugée) on n'a point laissé le temps de se montrer sous sa double face, adorait les *Lettres à Émilie sur*

la mythologie, les *Poésies du cardinal de Bernis* et les *Gaillardises du chevalier de Boufflers* ; les *Iambes* de Barbier lui eussent donné des syncopes, et les drames d'Hugo des attaques de nerfs.

C'est que, quoi qu'on en ait dit, la littérature n'est jamais l'expression de l'époque, mais tout au contraire, et si l'on peut se servir de ce mot, sa palinodie. Au milieu des grandes débauches de la régence et de Louis XV, qu'applaudit-on au théâtre ? Les petits drames musqués de Marivaux. Au milieu des sanglantes orgies de la Révolution, quels sont les poètes à la mode ? Collin d'Harleville, Demoustier, Fabre d'Eglantine, Legouvé et le chevalier de Bertin. Pendant cette grande ère napoléonienne, quelles sont les étoiles qui scintillent au ciel impérial ? MM. de Fontanes, Picard, Andrieux, Baour-Lormian, Luce de Lancival, Parny. Chateaubriand passe pour un rêveur, et Lemercier pour un fou ; on raille le *Génie du christianisme*, on siffle *Pinto*.

C'est que l'homme est fait pour deux existences simultanées, l'une positive et matérielle, l'autre intellectuelle et idéale. Quand sa vie matérielle est calme, sa vie idéale a besoin d'agitation ; quand sa vie positive est agitée, sa vie intellectuelle a besoin de repos. Si, toute la journée, on a vu passer les charrettes des proscripteurs, que ces proscripteurs s'appellent Sylla ou Cromwell, Octave ou Robespierre, on a besoin le soir, de sensations douces qui fassent oublier les émotions terribles de la matinée. C'est le flacon parfumé que les femmes romaines respiraient en sortant du cirque ; c'est la couronne de roses que Néron se faisait apporter après avoir vu brûler Rome. Si, au contraire, la journée s'est passée dans une longue paix, il faut à notre cœur, qui craint de s'engourdir dans une languissante tranquillité, des émotions factices pour remplacer les émotions réelles, des douleurs imaginaires pour tenir lieu des souffrances positives. Ainsi, après cette suprême bataille de Philippes, où le génie républicain vient de succomber sous le géant impérial ; après cette lutte d'Hercule et d'Antée qui a ébranlé le monde, que fait Virgile ? Il polit sa première églogue. Quelle grande pensée le poursuit dans ce grand bouleversement ? Celle de pauvres bergers, qui, ne pouvant payer les contributions successivement imposées par Brutus et par César, sont obligés de quitter leurs doux champs et leur belle patrie :

> Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;
> Nos patriam fugimus !

de pauvres colons qui émigrent, les uns chez l'Africain brûlé, les autres dans la froide Scythie ;

> At nos hinc alii sitientes ibimus Afros :
> Pars Scythiam......

celle de pauvres pasteurs enfin, pleurant, non pas la liberté perdue, non pas les lares d'argile faisant place aux pénates d'or, non pas la sainte pudeur républicaine se voilant le front à la vue des futures débauches impériales dont César a donné le prospectus ; mais qui regrettent de ne plus chanter, couchés dans un antre vert, en regardant leurs chèvres vagabondes brouter le cytise fleuri et l'amer feuillage du saule.

> ...... Viridi projectus in antro,
> ....
> Carmina nulla canam ; non, me pascente, capellæ,
> Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

Mais peut-être est-ce une préoccupation du poète, peut-être cette imagination qu'on a appelée la folle du logis, et qu'on devrait bien plutôt nommer la maîtresse de la maison, était-elle momentanément tournée aux douleurs champêtres et aux plaintes bucoliques ; peut-être les grands événements qui vont se succéder vont-ils arracher le poète à ses préoccupations bocagères. Voici venir Actium ; voici l'Orient qui se soulève une fois encore contre l'Occident ; voici le naturalisme et le spiritualisme aux prises ; voici le jour enfin qui décidera entre le polythéisme et le christianisme ; que fait Virgile, que fait l'ami du vainqueur, que fait le prince des poètes latins ? Il chante le pasteur Aristée, il chante des abeilles perdues, il chante une mère consolant son fils de ce que ses ruches sont désertes, et n'ayant rien de plus à demander à Apollon, comment avec le sang d'un taureau on peut faire de nouveaux essaims.

Et que l'on ne croie pas que nous citons au hasard et que nous prenons une époque pour une autre, car Virgile, comme s'il craignait qu'on ne l'accusât de se mêler des choses publiques autrement que pour louer César, prend lui-même le soin de nous dire à quelle époque il chante. C'est lorsque César pousse la gloire de ses armes jusqu'à l'Euphrate.

> ... Cæsar dûm magnus ad altum
> Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
> Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

Mais aussi que César ferme le temple de Janus, qu'Auguste pour la seconde fois rende la paix au monde, alors Virgile devient belliqueux ; alors, le poète bucolique embouche la trompette guerrière, alors le chantre de Palémon et d'Aristée va dire les combats du héros qui, parti des bords de Troie, toucha le premier les rives de l'Italie ; il racontera Hector traîné neuf fois par Achille autour des murs de Pergame, qu'il enveloppe neuf fois d'un sillon de sang ; il montrera le vieux Priam égorgé à la vue de ses filles, et tombant au pied de l'autel domestique en maudissant ses divinités impuissantes qui n'ont su protéger ni le royaume ni le roi.

Et autant Auguste l'a aimé pour ses chants pacifiques pendant la guerre, autant il l'aimera pour ses chants belliqueux pendant la paix.

Aussi, quand Virgile mourra à Brindes, Auguste ordonnera-t-il en pleurant que ses cendres soient transportées à Naples, dont il savait que son poète favori avait affectionné le séjour.

Peut-être même Auguste était-il venu dans ce tombeau où je venais à mon tour, et s'était-il adossé à ce même endroit où, adossé moi-même, je venais de voir passer devant mes yeux toute cette gigantesque histoire.

Et voilà cependant l'illusion qu'un malheureux savant voulait m'enlever en me disant que ce n'était *peut-être* pas le tombeau de Virgile !

XXVIII

LA GROTTE DE POUZZOLES. — LA GROTTE DU CHIEN.

Pendant cette exploration, notre cocher, que notre longue absence ennuyait, était entré dans un cabaret pour se distraire. Lorsque nous redescendîmes vers Chiaïa, nous le trouvâmes ivre comme aurait pu l'être Horace ou Gallus. Cette petite infraction aux règles de la tempérance retomba sur nos pauvres chevaux, qui, excités par le fouet de leur maître, nous emportèrent au triple galop vers la grotte de Pouzzoles. Nous eûmes beau dire que nous voulions nous arrêter à l'entrée de cette grotte et la traverser au pas dans toute sa longueur : notre automédon, qui croyait son honneur engagé à nous prouver, par la manière pimpante dont il conduisait, qu'il n'était pas ivre, redoubla de coups, et nous disparûmes dans l'ouverture béante comme si un tourbillon nous emportait.

Malheureusement, à peine avions-nous fait cent pas dans ce corridor de l'enfer, que nous accrochâmes une charrette. Le cocher, qui se tenait debout derrière nous, sauta par-dessus notre tête, nous sautâmes par-dessus celle des chevaux. Les chevaux s'abattirent ; une roue du corricolo continua sa route, tandis que l'autre, engagée dans le moyeu de la charrette, s'arrêta court avec le reste de l'équipage. Je crus que nous étions tous anéantis. Heureusement, le dieu des ivrognes qui veillait sur notre cocher, daigna étendre sa protection jusqu'à nous, si indignes que nous en fussions : nous nous relevâmes sans aucune égratignure ; les traits seuls du bilancino étaient cassés. On se rappelle que le bilancino est le cheval qui galope près du timonier enfermé dans les brancards.

Notre conducteur nous déclara qu'il lui fallait un quart d'heure pour remettre en ordre son attelage ; nous le lui accordâmes d'autant plus volontiers qu'il nous fallait, à nous, le même temps pour visiter la grotte.

Du temps de Sénèque, où il n'y avait pas de chemins de fer, et où, par conséquent, on ne perçait pas les montagnes, mais où l'on montait tout simplement par-dessus, la grotte de Pouzzoles était une grande curiosité. Aussi s'en préoccupe-t-il plus que de nos jours ne le ferait le dernier ingénieur des ponts et chaussées, et, poétisant cette espèce de cave, qui n'est pas même bonne à mettre du vin, l'appelle-t-il une longue prison, et disserte-t-il sur la force involontaire des impressions. Quant à nous, je ne sais si la cabriole que nous venions de faire avait nui à notre imagination ; mais, n'en déplaise à Sénèque, nous ne fûmes impressionnés que par l'abominable odeur d'huile que répandaient les soixante-quatre réverbères allumés dans ce grand terrier.

Malgré ces soixante-quatre réverbères, il y a une telle

obscurité dans la grotte de Pouzzoles qu'[illegible] ne fut que guidés par la voix avinée de notre [illegible] que nous parvînmes à retrouver notre corricolo [illegible] dedans. notre cocher remonta derrière [illegible] pour prouver à nos malheureux chevaux [illegible] lui qui avait tort il débuta par le [illegible] coup de fouet que jamais chevaux aient [illegible] les coursiers d'Achille qui pleurèrent si tendrement leur maître, jusqu'aux mules de dom Miguel, qui [illegible] si [illegible]tueusement cesser le cou au leur.

Le [illegible] et [illegible] firent un bond qui manqua démantibuler la [illegible] mais, à notre grand étonnement, et quoique tous deux parussent faire des efforts inouïs pour remplir leur devoir, nous ne bougeâmes pas de place.

Le cocher redoubla, en accompagnant cette fois le cinglement [illegible] de ce petit sifflement habituel aux cochers [illegible] avec lequel ils semblent galvaniser leurs chevaux. [illegible] à cette double admonestation, redoublèrent de soubresauts et de piétinements, mais ne firent ni un [illegible] avant ni un pas en arrière.

C[illegible] comme, selon toutes les règles de la dignité h[illegible] ce n'est jamais aux animaux à deux pieds à céder aux animaux à quatre pattes, notre homme s'entêta et allongea à son équipage un troisième coup de fouet en accompagnant ce coup de fouet d'un juron à faire fendre le Pausilippe. L'impression fut grande sur les malheureux quadrupèdes, ils se cabrèrent, hennirent, firent des écarts à droite, firent des écarts à gauche; mais, d'un seul pas en avant, il n'en fut pas question.

Il y avait évidemment quelque mystère là-dessous. J'arrêtai le bras de Gaetano, levé pour un quatrième coup de fouet, et je l'invitai à aller s'assurer à tâtons des causes qui nous enchaînaient à notre place; car, de voir avec les yeux, il n'y fallait pas songer. Gaetano voulut résister et prétendit que les chevaux devaient partir et qu'ils partiraient. Mais à mon tour j'insistai en lui disant que, s'il ajoutait un mot, je l'enverrais promener, lui et son attelage. Gaetano, menacé dans ses intérêts pécuniaires, descendit.

Au bout d'un instant, nous l'entendîmes pousser des soupirs, puis des plaintes, puis des gémissements.

— Eh bien, lui demandai-je, qu'y a-t-il?

— *O Eccellenza!*

— Après?

— *O malora!*

— Quoi?

— *Ho perduto la testa del mio cavallo.*

— Comment, vous avez perdu la tête de votre cheval?

— *L'ho perduta!*

Et les plaintes et les gémissements recommencèrent.

— Et duquel des deux avez-vous perdu la tête? demandai-je en éclatant de rire.

— *Del povero bilancino, Eccellenza.*

— Ce gredin-là est ivre mort, dit Jadin.

— Eh bien, demandai-je après un moment de silence, est-elle retrouvée?

— *Non si troverà più, mai! mai! mai!*

— Voyons, attendez, je vais l'aller chercher moi-même.

Je sautai à bas du corricolo, je fis à tâtons le tour de l'attelage et je trouvai mon homme qui serrait désespérément dans ses bras la croupe de son cheval. Il l'avait attaché à l'envers.

On comprend le résultat naturel de cette combinaison: à chaque coup de fouet nouveau, le porteur tirait au nord et le bilancino au midi. Or, comme c'est une règle invariable que deux forces égales opposées l'une à l'autre se [illegible] l'une par l'autre, il en résultait que, plus nos chevaux faisaient d'efforts pour avancer, l'un vers l'entrée de [illegible] l'autre vers la sortie, plus solidement nous restions [illegible] à la même place.

J[illegible] Gaetano que la tête de son cheval était retrouvée [illegible] je lui donnai la preuve en lui mettant la main [illegible] je lui signifiai que, de peur de nouveaux accidents [illegible] pied jusqu'à la grotte du Chien où [illegible] nous rejoindre, si toutefois il en était capable.

Il y a [illegible] les jours où la grotte de Pouzzoles est splendidement [illegible] ce sont les jours d'équinoxe: comme le soleil se couche exactement en face d'elle, il la transperce [illegible] et la dore merveilleusement de l'une [illegible] de ses extrémités.

Il nous était [illegible] dans cette malheureuse grotte, que [illegible] un certain plaisir que nous retrouvâmes la lumière. [illegible] de dédommager le voyageur de la peine qu'il a [illegible] momentanément, la nature, à la sortie de ce [illegible] se présente coquette, animée et pleine de [illegible] accidents [illegible] comme un effroyable [illegible] sur nos têtes, nous ne nous arrêtâmes pas [illegible] et sur l'[illegible] d'un passant [illegible] nous prîmes un petit chemin qui conduit au lac d'Agnano.

Gaetano s'était piqué d'honneur: au bout d'un instant, nous entendîmes derrière nous le bruit des roues d'une voiture et le pétillement des sonnettes de deux chevaux. C'était notre corricolo et notre cocher qui nous rejoignaient, le corricolo parfaitement rafistolé à l'aide de cordes, de ficelles et de chiffons, le cocher à peu près dégrisé.

Comme nous étions en nage, nous ne nous fîmes pas prier pour reprendre nos places; et, cette fois, grâce à l'harmonie de notre attelage, nous reprîmes notre allure habituelle, c'est-à-dire que nous allâmes comme le vent.

Au bout d'un instant, deux chiens se mirent à courir devant notre corricolo, et un homme monta derrière. D'où sortaient-ils? D'une pauvre chaumière située à gauche de la route, je crois. Des deux quadrupèdes, l'un était nankin et l'autre noir.

Au bout d'un instant, le quadrupède nankin donna des signes visibles d'hésitation. Il s'arrêtait, s'asseyait, restait en arrière, puis reprenait son chemin, toujours plus lentement. Son maître commença par le siffler, puis l'appela, puis enfin, voyant des signes de rébellion marquée, descendit, le coupla avec le chien noir, et, au lieu de remonter derrière nous, marcha à pied. Je demandai alors quels étaient cet homme et ces chiens: on nous répondit que c'étaient l'homme qui avait la clef de la grotte, et les deux chiens sur lesquels on faisait successivement les expériences, c'est-à-dire le grand prêtre et les victimes.

Le mot *successivement* m'éclaira sur les terreurs du chien nankin et sur l'insouciance du chien noir. Le chien noir descendait de garde, le chien nankin était de faction. Voilà pourquoi le chien nankin voulait à toute force retourner en arrière, et pourquoi il était indifférent au chien noir d'aller en avant. A la première visite d'étrangers, les rôles changeraient.

A mesure que nous approchions, les terreurs du malheureux chien nankin redoublaient. Il opposait à son camarade une véritable résistance; et, comme ils étaient à peu près de la même taille, et par conséquent de la même force, que l'un n'avait que le désir d'obéir à son maître, tandis que l'autre avait l'espérance de lui échapper, le sentiment de la conservation l'emporta bientôt sur celui du devoir, et, au lieu que ce fût le chien noir qui continuât d'entraîner le chien nankin vers la grotte, ce fut le chien nankin qui commença de ramener le chien noir vers la maison.

Ce que voyant, le propriétaire des deux animaux jugea son intervention nécessaire, et se mit en marche pour les rejoindre. Mais à mesure qu'il approchait d'eux, tandis que le chien nankin redoublait d'efforts pour fuir, le chien noir, qui n'était pas bien sûr d'avoir fait tout ce qu'il pouvait pour retenir son camarade, donnait à son tour des signes d'hésitation, de sorte que, lorsque le maître étendit le bras, croyant mettre la main sur eux, tous deux partirent au grand galop, reprenant la route par laquelle ils étaient venus.

L'homme se mit à trotter après eux en les appelant; inutile de dire que, plus il les appelait, plus ils couraient vite. Au bout d'un instant, homme et chiens disparurent au tournant de la route.

Milord avait regardé toute cette scène avec un profond étonnement; en voyant apparaître deux individus de son espèce, il avait d'abord voulu se jeter dessus pour les dévorer; mais quelques coups de pied de Jadin l'avaient calmé, et il s'était décidé, quoique avec un regret visible, à devenir simple spectateur de ce qui allait se passer.

Ce qui devait arriver arriva: les deux chiens s'arrêtèrent à la porte de leur chenil. Leur maître les y rejoignit, passa une corde au cou du chien nankin, siffla le chien noir, et dix minutes après sa disparition, nous le vîmes reparaître précédé de l'un et traînant l'autre.

Cette fois, il n'y avait pas à s'en dédire, il fallait que le malheureux chien accomplît le sacrifice. En arrivant à la porte de la grotte, il tremblait de tous ses membres; la porte de la grotte ouverte, il était déjà à moitié mort. A la porte de la grotte étaient cinq ou six enfants si déguenillés qu'à part les indiscrétions des vêtements, il était fort difficile de reconnaître leur sexe, chacun tenant un animal quelconque à la main, l'un une grenouille, l'autre une couleuvre, celui-ci un cochon d'Inde, celui-là un chat.

Ces animaux étaient destinés aux plaisirs des amateurs qui ne se contentent pas de l'évanouissement et qui veulent la mort. Les chiens coûtent cher à faire mourir: quatre piastres par tête, je crois, tandis que, pour un carlin, on peut faire mourir la grenouille; pour deux carlins, la couleuvre; pour trois carlins, le cochon d'Inde, et pour quatre carlins, le chat; c'est pour rien, comme on voit. Cependant un vice-roi, qui sans doute n'avait pas d'argent dans sa poche, fit entrer dans la grotte deux esclaves turcs et les vit mourir gratis.

Tout cela est bien hideusement cruel, mais c'est l'habitude. D'ailleurs, les animaux en meurent, c'est vrai, mais aussi les maîtres en vivent, et il y a si peu d'industries à Naples, qu'il faut bien tolérer celle-là.

La grotte peut avoir trois pieds de haut et deux pieds et demi de profondeur. J'introduisis la tête dans la partie supérieure, et je ne sentis aucune différence entre l'air qu'elle contenait et l'air extérieur ; mais, en recueillant dans le creux de la main l'air inférieur et en le portant vivement à ma bouche et à mon nez, je sentis une odeur suffocante. En effet, les gaz mortels ne conservent leur action qu'à la hauteur d'un pied à peu près du sol. Mais, là, en quelques secondes, ils asphyxieraient l'homme aussi bien que les animaux.

Le tour du malheureux chien était venu. Son maître le poussa dans la grotte sans qu'il opposât aucune résistance : mais, une fois dedans, son énergie lui revint, il bondit, se dressa sur ses pieds de derrière pour élever sa tête au-dessus de l'air méphitique qui l'entourait. Mais tout fut inutile : bientôt un tremblement convulsif s'empara de lui, il retomba sur ses quatre pattes, vacilla un instant, se coucha, raidit ses membres, les agita comme dans une crise d'agonie, puis tout à coup resta immobile. Son maître le tira par la queue hors du trou ; il resta sans mouvement sur le sable, la gueule béante et pleine d'écume. Je le crus mort.

Mais il n'était qu'évanoui : bientôt l'air extérieur agit sur lui, ses poumons se gonflèrent et battirent comme des soufflets ; il souleva sa tête, puis l'avant-train, puis le train de derrière, demeura un instant vacillant sur ses quatre pattes comme s'il eût été ivre ; enfin, ayant tout à coup rassemblé toutes ses forces, il partit comme un trait et ne s'arrêta qu'à cent pas de là sur un petit monticule, au sommet duquel il s'assit, regardant autour de lui avec la plus prudente et la plus méticuleuse attention.

Je crus que c'était fini et que son maître ne le rattraperait jamais. Je lui fis même part de cette observation ; mais il sourit de l'air d'un homme qui veut dire : « Allons, allons, vous n'êtes pas encore fort sur les chiens ! » Et, tirant un morceau de pain de sa poche, il le montra au patient, qui parut se consulter quelques secondes, retenu entre la crainte et la gourmandise. La gourmandise l'emporta. Il accourut en remuant la queue et dévora sa pitance comme s'il avait parfaitement oublié ce qui venait de se passer.

Le chien noir avait regardé cette opération gravement assis sur son derrière, en tournant la tête, et ayant l'air de dire à part soi, comme l'ivrogne de Charlet : « Voilà pourtant comme je serai dimanche ! »

Quant à Milord, il était fourré sous la banquette du corricolo, où il paraissait n'avoir qu'une crainte, celle d'être découvert.

Je demandai le nom des deux infortunés quadrupèdes dont la vie était destinée à s'écouler en évanouissements perpétuels : ils s'appelaient Castor et Pollux, sans doute en raison de ce que, pareils aux deux divins gémeaux, ils sont condamnés à vivre et à mourir chacun à son tour.

J'eus quelque envie d'acheter Castor et Pollux. Mais je songeai que, si je leur donnais la liberté, ils deviendraient enragés, et que, si je les gardais, ils ne pouvaient pas manquer d'être dévorés un jour ou l'autre par Milord. Je me décidai donc à ne rien changer à l'ordre des choses, et à laisser à chacun le sort que la nature lui avait fait.

Quant à la grenouille, à la couleuvre, au cochon d'Inde et au chat, nous déclarâmes que nous n'étions aucunement curieux de continuer sur eux les expériences, et que celle que nous avions faite sur Castor nous suffisait.

Cette décision fut accompagnée d'une couple de carlins que nous distribuâmes à leurs propriétaires pour les aider à attendre patiemment des voyageurs plus anglais que nous.

XXIX

LA PLACE DU MARCHÉ

Nous avons dit que le môle est le boulevard du Temple de Naples ; *il Mercato* est sa place de Grève.

Autrefois, quand on pendait à Naples, la potence restait dressée en permanence sur la place du Marché. Aujourd'hui que Naples est éclairée au gaz, qu'elle est pavée d'asphalte et qu'elle guillotine, on élève et l'on démonte la *manaïa* pour chaque exécution.

L'horrible machine se dresse, pendant la nuit qui précède le supplice, en face d'une petite rue par laquelle débouche le condamné, et qu'on appelle pour cette raison *vico del Sospiro*, la ruelle du Soupir.

C'est sur cette place que furent exécutés, le 29 octobre 1268, le jeune Conradin et son cousin Frédéric d'Autriche. Les corps des deux jeunes gens restèrent quelque temps ensevelis à l'endroit même de l'exécution, et une petite chapelle s'éleva sur leur tombe. Mais l'impératrice Marguerite arriva du fond de l'Allemagne ; elle apportait des trésors pour racheter à Charles d'Anjou la vie de son fils. Il était trop tard, son fils était mort. Avec la permission du meurtrier, elle employa ces trésors à faire bâtir une église. Cette église, c'est celle del Carmine.

Si l'on n'est pas conduit par un guide, on sera longtemps à trouver cette tombe, pour laquelle cependant une église fut bâtie : sans doute la susceptibilité de Charles l'exila dans le coin où elle se trouve.

L'église del Carmine fut témoin d'un miracle incontestable et à peu près incontesté.

J'ai acheté à Rome un livre italien intitulé *Histoire de la vingt-septième révolte de la très fidèle ville de Naples* ; cette vingt-septième révolte est celle de Masaniello. Avec les révoltes qui ont eu lieu depuis 1647 et qu'il faut ajouter aux révoltes antérieures, cela fait un total de trente-cinq révoltes. Ce n'est pas trop mal pour une ville fidèle.

Une de ces trente-cinq révoltes eut lieu contre Alphonse d'Aragon. Mais Alphonse d'Aragon n'était pas si bête que d'abandonner Naples, si Naples l'abandonnait. Il fit venir des galères de Sicile et de Catalogne, et, ayant mis le siège devant Naples, s'en alla établir son camp sur les bords du Sébétus position de laquelle il commença à canonner sa très fidèle ville révoltée.

Or, un des boulets envoyés par lui à ses anciens sujets, se trompant probablement de route, se dirigea vers l'église del Carmine, fracassa la coupole, renversa le tabernacle, et allait écraser la tête du crucifix de grandeur naturelle qui, déjà à cette époque, était reconnu comme très miraculeux ; le crucifix baissa la tête sur sa poitrine, et le boulet passant au-dessus de son front, alla faire son trou dans la porte, enlevant seulement la couronne d'épines dont la tête était ceinte.

Chaque année, le lendemain de Noël, le crucifix est exposé à la vénération des fidèles.

C'est sur la place du Mercato qu'éclata la fameuse révolution de Masaniello, devenue si populaire en France depuis la représentation de *la Muette de Portici*. Il est donc presque ridicule à moi de m'étendre sur cette révolution. Mais, comme les opéras, en général, n'ont pas la prétention d'être des œuvres historiques, peut-être trouverai-je encore à dire, à propos du héros d'Amalfi, des choses oubliées par mon confrère et ami Scribe.

Le duc d'Arcos était vice-roi depuis trois ans, et depuis trois ans la ville de Naples avait vu s'augmenter les impôts de telle façon que le gouverneur, ne sachant plus quelle chose imposer, imposa les fruits, qui, étant la principale nourriture des lazzaroni, avaient toujours eu leur entrée dans la ville de Naples sans payer aucun droit. Aussi cette nouvelle gabelle blessa-t-elle singulièrement le peuple de la très fidèle ville, qui commença de murmurer hautement. Le duc d'Arcos doubla ses gardes, renforça la garnison de tous les châteaux, fit rentrer dans la capitale trois ou quatre mille hommes éparpillés dans les environs, redoubla de luxe dans ses équipages, dans ses dîners et dans ses bals, et laissa le peuple murmurer.

On approchait du mois de juillet, mois pendant lequel on célèbre à Naples, avec une dévotion et une pompe toutes particulières, la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il était d'habitude, à cette époque et à propos de cette fête, de construire un fort au milieu de la place du Marché. Ce fort, sans doute en mémoire des différents assauts que dut subir la montagne sainte, était défendu par une garnison chrétienne et attaqué par une armée sarrasine. Les chrétiens étaient vêtus de caleçons de toile, et avaient la tête couverte d'un bonnet rouge ; c'est-à-dire que les chrétiens portaient tout bonnement et tout simplement le costume des pêcheurs napolitains, qui, en 1647, n'avaient pas encore adopté la chemise. Les Sarrasins étaient habillés à la turque, avec des pantalons larges, des vestes de soie et des turbans démesurés. La dépense des costumes des infidèles avait été faite on ne se rappelait plus par qui. On les entretenait avec le plus grand soin, et les combattants se les léguaient de génération en génération.

Les armes des assiégeants et des assiégés étaient de longues cannes en roseau avec lesquelles ils frappaient à tour de bras sans se faire grand mal, et que leur fournissaient en abondance les terres marécageuses des environs de Naples.

Dès le mois de juin, il était d'habitude que ceux qui devaient prendre part à ce combat se rassemblassent pour se discipliner. Alors amis et ennemis, chrétiens et Sarrasins, manœuvraient ensemble et dans la plus parfaite intelligence ; puis ils rentraient dans la ville marchant au pas, portant leurs roseaux comme on porte des fusils, et alignés comme des troupes régulières.

Le chef des chrétiens qui devaient défendre le fort du

Marché, à la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel de l'an de grâce 1647, était un jeune homme de vingt-quatre ans, fils d'un pauvre pêcheur d'Amalfi, et pêcheur lui-même à Naples. On le nommait Thomas Aniello, et par abréviation Masaniello.

Quelques jours auparavant, le jeune pêcheur avait eu gravement à se plaindre de la gabelle Sa femme, qu'il avait épousée à l'âge de dix-neuf ans et qu'il aimait beaucoup, en essayant d'introduire à Naples deux ou trois livres de farine cachée dans un bas, avait été surprise par les commis de l'octroi, mise en prison, et condamnée à y rester jusqu'à ce que son mari eût payé une somme de cent ducats, c'est-à-dire de quatre cent cinquante francs de notre monnaie. C'était, selon toute probabilité, plus que son mari n'en aurait pu amasser en travaillant toute sa vie.

La haine que Masaniello avait vouée aux commis après l'arrestation de sa femme s'étendit, le jugement rendu, des commis au gouvernement. Cette haine était bien connue, car Masaniello disait hautement par les rues de Naples qu'il se vengerait d'une manière ou de l'autre; et, comme le peuple, de son côté, était mécontent, il dut sans doute à ses manifestations hostiles d'être nommé le chef de la plus importante des deux troupes.

Le nom de l'autre chef est resté inconnu.

Le premier acte d'hostilité de Masaniello contre l'autorité du vice-roi fut une étrange gaminerie Comme il passait avec toute sa troupe devant le palais du gouvernement, sur le balcon duquel le duc et la duchesse d'Arcos avaient réuni toute l'aristocratie de la ville, Masaniello, comme pour faire honneur à tous ces riches seigneurs et à toutes ces belles dames qui s'étaient dérangés pour lui, ordonna à sa troupe de s'arrêter, la fit ranger sur une seule ligne devant le palais, lui fit faire demi-tour à gauche afin que chaque soldat tournât le dos au balcon, fit poser toutes les cannes à terre, puis ordonna de les ramasser. Le double mouvement fut exécuté avec un ensemble remarquable et d'une suprême originalité. Les dames jetèrent les hauts cris, les seigneurs parlèrent d'aller châtier les insolents qui s'étaient livrés à cette impertinente facétie avec un imperturbable sérieux; mais, comme la troupe de Masaniello se composait de deux cents gaillards choisis parmi les plus vigoureux habitués du môle, la chose se passa en conversation, et Masaniello et ses acolytes rentrèrent chez eux sans être inquiétés.

Le dimanche suivant, jour destiné à une autre revue, les deux chefs se rendirent dès le matin sur la place du Marché avec leurs troupes, afin de renouveler les manœuvres des dimanches précédents. C'était justement à l'heure où les paysans des environs de Naples apportaient leurs fruits au marché. Pendant que les deux troupes s'exerçaient à qui mieux mieux, une dispute s'éleva, à propos d'un panier de figues, entre un jardinier de Portici et un bourgeois de Naples: il s'agissait du droit nouvellement imposé, que ni l'un ni l'autre ne voulaient payer; le vendeur disant que le droit devait être supporté par l'acquéreur, et l'acquéreur disant, au contraire, que l'impôt regardait le vendeur. Comme cette dispute fit quelque bruit, le peuple, rassemblé pour voir manœuvrer les Turcs et les chrétiens, accourut à l'endroit où la discussion avait lieu et fit cercle autour des discutants. Tirés de leur préoccupation par le bruit qui commençait à éclater, quelques soldats des deux troupes abandonnèrent leurs rangs pour aller voir ce qui se passait Comme la chose prenait de l'importance, ils firent bientôt signe à leurs camarades d'accourir; ceux-ci ne se firent pas répéter deux fois l'invitation, le cercle s'agrandit alors et commença de former un rassemblement formidable. En ce moment, le magistrat chargé de la police, et qu'on nommait l'élu du peuple, arriva, et, interpellé à la fois par les bourgeois et les jardiniers pour savoir à qui appartenait de payer le droit, il répondit que le droit était à la charge des jardiniers. A peine cette décision est-elle rendue que les jardiniers renversent à terre leurs paniers pleins de fruits déclarant qu'ils aiment mieux les donner pour rien au peuple que de payer cette odieuse imposition. Aussitôt le peuple se précipite, se heurte, se presse pour piller ces fruits lorsque tout à coup un homme s'élance au milieu de la foule, se fait jour, pénètre jusqu'au centre du rassemblement, impose silence à la multitude, qui se tait à sa voix, et, là, déclare au magistrat qu'à partir de cette heure le peuple napolitain est décidé à ne plus payer d'impôts Le magistrat parle de moyens coercitifs menace de faire venir des soldats. Le jeune homme se baisse, ramasse une poignée de figues, et, toute mêlée de poussière qu'elle est la jette au visage du magistrat, qui se retire hué par la multitude, tandis que le jeune homme, arrêtant les deux troupes prêtes à poursuivre le fugitif, se met à leur tête fait ses dispositions avec la rapidité et l'énergie d'un général consommé, les distribue en quatre troupes, ordonne aux trois premières de se répandre dans la ville, d'anéantir toutes les maisons de péage, de brûler tous les registres des gabelles, et d'annoncer l'abolition de tous les impôts, tandis qu'à la tête de la quatrième, grossie de la plus grande partie des assistants, il marchera droit au palais du vice-roi. Les quatre troupes partirent au cri de « Vive Masaniello! »

C'était Masaniello, ce jeune homme qui en un instant avait refoulé l'autorité comme un tribun, avait divisé son armée comme un général, et avait commandé au peuple comme un dictateur.

Le duc d'Arcos était déjà informé de ce qui se passait; le magistrat s'était réfugié près de lui et lui avait tout raconté. Masaniello et sa troupe trouvèrent donc le palais fermé. Le premier mouvement du peuple fut de briser les portes. Mais Masaniello voulut procéder avec une certaine légalité. En conséquence il allait faire sommer le vice-roi de paraître ou d'envoyer quelqu'un en son nom, lorsque la fenêtre du balcon s'ouvrit et que le magistrat parut, annonçant que l'impôt sur les fruits venait d'être levé. Mais ce n'était déjà plus assez: la multitude, en reconnaissant sa force et en voyant qu'on pouvait lui céder, était devenue exigeante. Elle demanda à grands cris l'abolition de l'impôt sur la farine. Le magistrat annonça qu'il allait chercher une réponse, rentra dans le palais, mais ne reparut pas.

Masaniello haussa la voix, et, de toute la force de ses poumons, annonça qu'il donnait au vice-roi dix minutes pour se décider.

Ces dix minutes écoulées, aucune réponse n'ayant été faite, Masaniello, d'un geste d'empereur, étendit la main. A l'instant même, la porte fut enfoncée et la multitude se rua dans le palais, criant: « A bas les impôts! » brisant les glaces et jetant les meubles par les fenêtres. Mais, arrivée à la salle du dais, toute cette foule, sur un mot de Masaniello, s'arrêta devant le portrait du roi, se découvrit, salua; tandis que Masaniello protestait à haute voix que c'était non point contre la personne du souverain qu'il se révoltait, mais contre le mauvais gouvernement de ses ministres.

Pendant ce temps, le duc d'Arcos s'était sauvé par un escalier dérobé: il avait sauté dans une voiture et s'éloignait au grand galop dans la direction du Château-Neuf. Mais bientôt, reconnu par la populace, il fut poursuivi et allait être atteint lorsque de la portière de la voiture s'échappèrent des poignées de ducats. La foule se rua sur cette pluie d'or et laissa échapper le duc, qui, trouvant le pont du Château-Neuf levé, fut forcé de se réfugier dans un couvent de minimes.

De là, il écrivit deux ordonnances: l'une qui abolissait tous les impôts quels qu'ils fussent, l'autre qui accordait à Masaniello une pension de six mille ducats, s'il voulait contenir le peuple et le faire rentrer dans le devoir.

Masaniello reçoit ces deux ordonnances, les lit toutes deux au peuple du haut du balcon du duc d'Arcos, déchire celle qui lui est personnelle et en jette les morceaux à la multitude, en criant que, pour tout l'or du royaume, il ne trahira pas ses compagnons. Dès ce moment, pour la multitude, Masaniello n'est plus un chef, Masaniello n'est plus un roi, Masaniello est un dieu.

Alors, c'est lui à son tour qui envoie une députation au duc d'Arcos; cette députation est chargée de lui dire que la révolte n'a point eu lieu contre le roi, mais contre les impôts, qu'il n'a rien à craindre s'il tient les promesses faites, et qu'il peut revenir en toute sécurité à son palais. Chaque membre de la députation répond sur sa vie de la vie du duc d'Arcos. Le vice-roi accepte la protection qui lui est offerte; mais, au lieu de rentrer dans son palais dévasté, il demande à se retirer au fort Saint-Elme. La proposition est transmise à Masaniello qui réfléchit quelques secondes et y adhère en souriant. Le duc d'Arcos se retire au château Saint-Elme. Masaniello est seul maître de la ville

Tout cela a duré cinq heures: en cinq heures, tout le pouvoir espagnol a été anéanti, toutes les prérogatives du vice-roi ont été détruites, en cinq heures, un lazzarone en est venu à traiter d'égal à égal avec le représentant de Philippe IV, qui le fait roi à sa place en lui abandonnant la ville, et cette étrange révolution s'est accomplie sans qu'une goutte de sang ait été versée.

Mais là commençait pour Masaniello une tâche immense. Le pêcheur sans éducation aucune, le lazzarone qui ne savait ni lire ni écrire, le marchand de poisson qui n'avait jamais manié que des rames et tiré que son filet, allait être chargé de tous les détails d'un grand royaume: il allait publier des ordonnances, il allait rendre la justice, il allait organiser une armée, il allait combattre à sa tête.

Rien de tout cela n'effraya Masaniello: il étendit son regard calme sur lui et autour de lui, puis aussitôt il se mit à l'œuvre.

Le premier usage qu'il fit de son autorité fut d'ordonner la mise en liberté des prisonniers qui n'étaient détenus que pour contrebande ou pour amendes imposées par la gabelle. Au nombre de ces derniers, on se le rappelle, était la pro-

pre femme du dictateur. Ces prisonniers délivrés vinrent le joindre immédiatement au palais du vice-roi.

Alors accompagné par eux, escorté par sa troupe, il se rendit sur la place du Marché, fit publier à son de trompe l'abolition des impôts et l'ordre à tous les hommes de Naples, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, de prendre les armes et de se réunir sur la place. Cette ordonnance fut dictée par Masaniello et écrite par un écrivain public, et Masaniello, qui, comme nous l'avons dit, ne savait pas signer, appliqua au-dessous de la dernière ligne, en guise de cachet, l'amulette qu'il portait au cou, et qui de ce moment devint le seing de ce nouveau souverain.

Alors, Masaniello pensa que la première chose à faire dans un bon gouvernement était de vider les prisons en renvoyant les innocents et en punissant les coupables. Le chef des révoltés s'était fait général, le général venait de se faire législateur, le législateur se fit juge.

Masaniello fit dresser une espèce d'échafaud de bois, s'assit dessus en caleçon et en chemise, et, appuyant sa main droite sur une épée nue, il fit comparaître tour à tour devant lui les prisonniers.

Pendant tout le reste de la journée, il jugea : ceux qu'il proclamait innocents étaient mis à l'instant même en liberté ; ceux qu'il reconnaissait coupables étaient à l'instant même exécutés. Et tel était le coup d'œil de cet homme, que, quoique son jugement n'eût, pour la plupart du temps, d'autre base que l'inspection rapide et profonde de la physionomie de l'accusé, il y avait conviction entière, parmi les assistants, que le juge improvisé n'avait condamné aucun innocent et n'avait laissé échapper aucun coupable. Seulement, il n'y avait ni différence entre les jugements ni progression entre les supplices. Voleurs, faussaires et assassins furent également condamnés à mort. Cela ressemblait fort aux lois de Dracon ; mais Masaniello avait compris que le temps pressait, et il n'avait pas pris le loisir d'en faire d'autres.



Une dispute s'éleva, à propos d'un panier de figues, entre un jardinier et un bourgeois de la ville.

Puis, comme sa première milice était déjà divisée en quatre troupes, il donna aux trois troupes qui n'étaient pas sous son commandement des chefs pour se diriger. Ces chefs étaient trois lazzaroni de ses amis, et qui se nommaient Cataneo, Renna et Ardizzone. Ils furent chargés de se rendre chacun dans un quartier opposé, et de veiller à la sûreté de la ville. Les trois troupes se rendirent à leur poste, et Masaniello demeura sur la place du Marché, à la tête de la sienne, attendant le résultat de l'ordre qu'il avait donné pour la levée en masse.

L'exécution de cet ordre ne se fit pas attendre. Au bout de deux heures, cent trente mille hommes armés entouraient Masaniello. Chacun s'était rendu à l'appel, sans discuter un instant le droit de celui qui les appelait. Seulement, la corporation des peintres avait demandé à s'organiser en compagnie particulière sous le nom de compagnie de la Mort, et, comme cette demande avait été faite à Masaniello par un ancien lazzarone qu'il aimait beaucoup, cette demande fut accordée. Ce lazzarone, ami de Masaniello, qui s'était chargé de la négociation, était Salvator Rosa.

Le lendemain au matin, tout était fini : les prisons de Naples étaient vides et tous les jugements exécutés.

Le développement que prenait la révolte, ou plutôt le génie de celui qui la dirigeait, épouvanta le vice-roi. Il envoya le duc de Matalone à Masaniello pour lui demander quel était le but qu'il se proposait et quelles étaient les conditions auxquelles la ville pouvait rentrer sous le pouvoir de son souverain. Masaniello nia que la ville fût révoltée con-

de Philippe IV, et, en preuve de cette assertion, il montra [illegible] sur tous les coins des rues [illegible] portraits du roi d'Espagne, que, pour plus grand honneur, on avait abrités sous des dais. Quant aux conditions qu'il lui plaisait d'imposer, elles se bornaient à une seule : c'était la remise au peuple de l'original [illegible] l'ordonnance de Charles-Quint, laquelle, à partir [illegible] de sa date, excluait pour l'avenir toute imposition [illegible].

Le vice-roi parut se rendre [illegible] fabriquer un faux titre et l'envoya à Masaniello. Mais Masaniello, soupçonnant quelque trahison, fit venir des experts et leur remit l'ordonnance. Ceux-ci [illegible] que c'était une copie et non l'original.

Alors, Masaniello descendit de son échafaud, marcha droit au duc de Mataloné, lui reprocha sa supercherie ; puis, l'ayant arraché de son cheval et fait tomber par terre, il lui appliqua son pied nu sur le visage ; après quoi, il remonta sur son trône et ordonna que le duc fût conduit en prison. La nuit suivante, le duc séduisit le geôlier à force d'or et s'échappa.

Le vice-roi vit alors à quel homme il avait affaire, et, ne [illegible] le tromper, il voulut l'abattre. En conséquence, il donna ordre à toutes les troupes qui se trouvaient au [illegible] à Capoue et à Gaete, au midi, à Salerne et dans ses environs, de marcher sur Naples. Masaniello apprit cet ordre, divisa son armée en trois corps, envoya ses lieutenants avec un de ces corps au-devant des troupes qui venaient de Salerne, marcha avec l'autre au-devant des troupes qui venaient de Capoue, et laissa le troisième corps sous le commandement d'Ardizzone pour garder Naples.

On croit que ce fut pendant cette expédition, qui éloignait momentanément Masaniello de Naples, que les premières propositions de trahison furent faites à Ardizzone, avec autorisation de les communiquer à ses deux collègues, Cataneo et Renna.

Masaniello battit les troupes du vice-roi, tua mille hommes et fit trois mille prisonniers qu'il ramena en grande pompe à Naples et auxquels il donna pleine et entière liberté sur la place du Marché. Ces trois mille hommes pri[illegible] [illegible] les milices napolitaines en criant : « Vive Masaniello ! »

De leur côté, Cataneo et Renna avaient repoussé les troupes qui leur étaient opposées. La compagnie de la Mort, surtout, qui faisait partie de leur corps d'armée, avait fait merveille.

Le duc d'Arcos n'avait plus de ressources ; il avait essayé de la ruse et Masaniello avait découvert la trahison ; il avait essayé de la force, et Masaniello l'avait battu. Il résolut donc de traiter directement avec lui ; se réservant [illegible] de le trahir ou de le briser à la première occasion qui se présenterait.

Cette fois, pour donner plus de poids à la négociation, il choisit pour négociateur le cardinal Filomarino. Le peuple, [illegible] du prélat, voulut un instant s'opposer à cette nouvelle entrevue ; mais Masaniello répondit du cardinal, et l'entrevue eut lieu.

Masaniello venait de donner l'ordre de brûler trente-six palais appartenant aux trente-six seigneurs les plus éminents de la noblesse espagnole et napolitaine. Le cardinal Filomarino supplia Masaniello de révoquer cet ordre, et Masaniello le révoqua.

Comme Masaniello quittait le prélat et se rendait du lieu de la conférence à la place du Marché, on tira sur lui, presque à bout portant, cinq coups d'arquebuse dont aucun ne le toucha : son jour n'était pas encore venu.

[illegible] furent mis en pièces par le peuple [illegible] en mourant qu'ils avaient été payés par le duc [illegible] lequel voulait se venger des mauvais traitements qu'il avait reçus de Masaniello.

Le vice-roi désavoua l'assassinat, le cardinal engagea sa [illegible] d'Arcos ignorait cette trahison, et les [illegible] reprirent leur cours.

[illegible] jamais été mieux faite et, [illegible] Masaniello pas un vol [illegible] la ville de Naples.

[illegible]

et permit en soupirant que le vice-roi lui envoyât le costume qu'il devait revêtir dans cette grande journée. Le même soir, il reçut un costume complet de drap argent avec un chapeau garni d'une plume et une épée à garde d'or. Il accepta le costume, mais, quant à l'épée, il la refusa, n'en voulant point d'autre que celle qui lui avait servi jusque-là de sceptre et de main de justice.

Cette nuit-là, Masaniello dormit mal, et il dit, le lendemain matin, que son patron lui était apparu en songe et lui avait défendu d'aller à cette entrevue ; mais le cardinal Filomarino lui fit observer que sa parole était engagée, que le vice-roi l'attendait au palais, que son cheval était en bas, et qu'il n'y avait pas moyen de manquer à son engagement sans manquer à l'honneur.

Masaniello revêtit son riche costume, monta à cheval et s'achemina vers le palais du vice-roi.

XXX

L'ÉGLISE DEL CARMINE

Masaniello était un de ces hommes privilégiés dont non seulement l'esprit, mais encore la personne semblent grandir avec les circonstances. Le duc d'Arcos, en lui envoyant le riche costume que l'ex-pêcheur venait de revêtir, avait espéré le rendre ridicule. Masaniello le revêtit et Masaniello eut l'air d'un roi.

Aussi s'avança-t-il au milieu des cris d'admiration de la multitude, maniant son cheval avec autant d'adresse et de puissance qu'aurait pu le faire le meilleur cavalier de la cour du vice-roi ; car, enfant, Masaniello avait plus d'une fois dompté, pour son plaisir, ces petits chevaux dont les Sarrasins ont laissé, en passant, la race dans la Calabre, et qui, aujourd'hui encore, errent en liberté dans la montagne.

En outre, il était suivi d'un cortège comme peu de souverains auraient pu se vanter d'en posséder un : c'étaient cent cinquante compagnies, tant de cavaliers que de fantassins, organisées par lui, et plus de soixante mille personnes sans armes [illegible] Vive Masaniello [illegible] de sorte qu'en approchant du palais, il semblait un triomphateur qui va rentrer chez lui.

A peine Masaniello parut-il sur la place, que le capitaine des gardes du vice-roi apparut sur la porte pour le recevoir. Alors, Masaniello, se retournant vers la foule qui l'accompagnait :

— Mes amis, dit-il, je ne sais pas ce qui va se passer entre moi et monseigneur le duc ; mais, quelque chose qu'il arrive, souvenez-vous bien que je ne me suis jamais proposé et ne me proposerai jamais que le bonheur public. Aussitôt ce bonheur assuré et la liberté rendue à tous, je redeviens le pauvre pêcheur que vous avez vu, et je ne demande, comme expression de votre reconnaissance, qu'un *Ave Maria* prononcé par chacun de vous à l'heure de ma mort.

Alors, le peuple comprit bien que Masaniello craignait d'être attiré dans quelque piège, et que c'était à contre-cœur qu'il entrait dans ce palais. Des milliers de voix s'élevèrent pour le prier de se faire accompagner d'une garde.

— Non, dit Masaniello, non : les affaires que nous allons [illegible] demandent à être débattues en tête-à-tête. Laissez-moi donc entrer seul. Toutefois, si je tardais trop à revenir [illegible] sur ce palais et n'en laissez pas pierre sur pierre que vous n'ayez retrouvé mon cadavre.

Tous le lui jurèrent, les hommes armés étendant leurs armes, les hommes désarmés étendant le poing vers le vice-roi. [illegible] de cheval, traversa une [illegible] capitaine des gardes et disparut [illegible] porte du palais. Au moment où il disparut [illegible] rumeur [illegible] que le vice-roi demanda en tressaillant [illegible] nouvelle qui venait d'éclater.

Masaniello trouva le duc d'Arcos qui l'attendait au haut [illegible] Masaniello [illegible]. Le vice-roi lui dit [illegible] si promptement [illegible] organisé [illegible] celle des Espagnols [illegible] contre les [illegible] et qu'ainsi faisant Masaniello [illegible] Philippe IV le plus grand service qu'un [illegible]

[illegible]

roi exposés en grand honneur à tous les coins de rue ; qu'il avait voulu seulement alléger le trésor des appointements que l'on payait à tous ces maltôtiers chargés des gabelles, appointements (Masaniello s'en était fait rendre compte) qui dépassaient d'un tiers les impôts qu'ils percevaient, et que, ce point arrêté que Naples jouirait à l'avenir des immunités accordées par Charles-Quint, il promettait de faire lui-même et de faire faire au peuple de Naples tout ce qui serait utile au service du roi.

Alors, tous deux entrèrent dans une chambre où les attendait le cardinal Filomarino, et là commença entre ces trois hommes si différents d'état, de caractère et de position une discussion approfondie des droits de la royauté et des intérêts du peuple. Puis, comme cette discussion se prolongeait et que le peuple, ne voyant plus reparaître son chef, criait à haute voix : « Masaniello ! Masaniello ! » et que ces cris commençaient à inquiéter le duc et le cardinal, tant ils allaient croissant, Masaniello sourit de leur crainte et leur dit :

— Je vais vous faire voir, messeigneurs, combien le peuple de Naples est obéissant.

Il ouvrit la fenêtre et s'avança sur le balcon. A sa vue, toutes les voix éclatèrent en un seul cri : « Vive Masaniello ! » Mais Massaniello n'eut qu'à mettre le doigt sur sa bouche, et toute cette foule fit un tel silence, qu'il sembla un instant que la cité des éternelles clameurs fût morte comme Herculanum ou Pompéi. Alors, de sa voix ordinaire, qui fut entendue de tous, tant le silence était grand :

— C'est bien, dit-il ; je n'ai plus besoin de vous ; que chacun se retire donc, sous peine de rébellion.

Aussitôt chacun se retira sans faire une observation, sans prononcer une parole et, cinq minutes après, cette place, encombrée par plus de cent vingt mille âmes, se trouva entièrement déserte, à l'exception de la sentinelle et du lazzarone qui tenait par la bride le cheval de Masaniello.

Le duc et le cardinal se regardèrent avec effroi, car de cette heure seulement ils comprenaient la terrible puissance de cet homme.

Mais cette puissance prouva aux deux politiques auxquels Masaniello avait affaire que, pour le moment du moins, il ne fallait rien lui refuser de ce qu'il demandait ; aussi fut-il convenu, avant que le triumvirat qui décidait les intérêts de Naples se séparât, que la suppression des impôts serait lue, signée et confirmée publiquement, en présence de tout le peuple, qui ne s'était révolté, Masaniello le répétait, que pour obtenir leur abolition.

Ce point bien arrêté, comme c'était le seul pour lequel Masaniello était venu au palais, il demanda au duc d'Arcos la permission de se retirer. Le duc lui dit qu'il était le maître de faire ce qui lui conviendrait, qu'il était vice-roi comme lui, que ce palais lui appartenait donc par moitié, et qu'il pouvait à sa volonté entrer ou sortir. Masaniello s'inclina de nouveau, reconduisit le cardinal jusqu'à son palais, chevauchant côte à côte avec lui, mais de manière cependant que le cheval du cardinal dépassât toujours le sien de toute la tête ; puis, le cardinal rentré chez lui, Masaniello regagna la place du Marché, où il trouva réunie toute cette multitude qu'il avait renvoyée de la place du Palais, et au milieu de laquelle il passa la nuit à expédier les affaires publiques et à répondre aux requêtes qu'on lui présentait.

Cet homme semblait être au-dessus des besoins humains : depuis cinq jours que son pouvoir durait, on ne l'avait vu ni manger ni dormir ; de temps en temps seulement, il se faisait apporter un verre d'eau dans lequel on avait exprimé quelques gouttes de limon.

Le lendemain était le jour fixé pour la ratification du traité et la ratification de la paix dans l'église cathédrale de Sainte-Claire. Aussi, dès le matin, Masaniello vit-il arriver deux chevaux magnifiquement caparaçonnés, l'un pour lui, l'autre pour son frère. C'était une nouvelle attention de la part du vice-roi. Les deux jeunes gens montèrent dessus et se rendirent au palais.

Là, ils trouvèrent le duc d'Arcos et toute la cour qui les attendaient. Une nombreuse cavalcade se réunit à eux. Le duc d'Arcos prit Masaniello à sa droite, plaça son frère à sa gauche et, suivi de tout le peuple, s'avança vers la cathédrale, où le cardinal Filomarino, qui était archevêque de Naples, les reçut à la tête de tout son clergé.

Aussitôt chacun se plaça selon le rang qu'il avait reçu de Dieu ou qu'il s'était fait lui-même : le cardinal au milieu du chœur, le duc d'Arcos sur une tribune, et Masaniello, l'épée nue à la main, près du secrétaire qui lisait les articles, et qui, chaque fois qu'il avait lu, faisait silence. Masaniello répétait l'article en en expliquant la portée au peuple et le commentant comme le plus habile légiste eût pu le faire ; après quoi, sur un signe qu'il n'avait plus rien à dire, le secrétaire passait à l'article suivant.

[illegible] commentés ainsi, on commença le service divin, qui se termina par un *Te Deum*.

Un grand repas attendait les principaux acteurs de cette scène dans les jardins du palais. On avait invité Masaniello, sa femme et son frère. D'abord, comme toujours Masaniello, pour qui tous ces honneurs n'étaient point faits, avait voulu les refuser ; mais le cardinal Filomarino était intervenu, et, à force d'instances, avait obtenu du jeune lazzarone qu'il ne ferait pas au vice-roi cet affront de refuser de dîner à sa table. Masaniello avait donc accepté.

Cependant on pouvait voir sur son front, ordinairement si franc et si ouvert, quelque chose comme un nuage sombre, que ne purent éclaircir ces cris d'amour du peuple qui avaient ordinairement tant d'influence sur lui. On remarqua qu'en revenant de la cathédrale au palais, il avait la tête inclinée sur la poitrine, et l'on pouvait d'autant mieux voir la tristesse empreinte sur son front, que, par respect pour le vice-roi et contrairement à son invitation plusieurs fois réitérée de se couvrir, Masaniello, malgré le soleil de feu qui dardait sur lui, tint constamment son chapeau à la main. Aussi, en arrivant au palais et avant de se mettre à table, demanda-t-il un verre d'eau mêlée de jus de limon. On le lui apporta, et, comme il avait très chaud, il l'avala d'un trait ; mais à peine l'eut-il avalé qu'il devint si pâle, que la duchesse lui demanda ce qu'il avait. Masaniello lui répondit que c'était sans doute cette eau glacée qui lui avait fait mal. Alors, la duchesse, en souriant, lui donna un bouquet à respirer. Masaniello y porta les lèvres pour le baiser en signe de respect ; mais presque aussitôt qu'il l'eut touché, par un mouvement rapide et involontaire, il le jeta loin de lui. La duchesse vit ce mouvement, mais elle ne parut pas y faire attention, et, s'étant assise à table, elle fit asseoir Masaniello à sa droite et le frère de Masaniello à sa gauche. Quant à la femme de Masaniello, sa place lui était réservée entre le duc et le cardinal Filomarino.

Massaniello fut sombre et muet pendant tout ce repas ; il paraissait souffrir d'un mal intérieur dont il ne voulait pas se plaindre. Son esprit semblait absent, et, lorsque le duc [illegible] la santé du roi, il fallut lui répéter l'invitation deux fois avant qu'il eût l'air de l'entendre. Enfin, il se leva, prit son verre d'une main tremblante ; mais, au moment où il allait le porter à sa bouche, les forces lui [illegible] et il tomba évanoui.

Cet [illegible]. Le frère de Masaniello se leva en regardant le vice-roi d'un air terrible ; sa femme fondit en larmes. Mais le vice-roi, avec le plus grand calme, fit observer qu'une pareille faiblesse n'était point étonnante dans un homme qui, depuis six jours et six nuits, n'avait presque ni mangé ni dormi, et avait passé toutes ses heures tantôt à des exercices violents, sous un soleil de feu, tantôt à des travaux assidus qui devaient d'autant plus lui briser l'esprit que son esprit y était moins accoutumé. Au reste, il ordonna qu'on eût pour Masaniello tous les soins imaginables, le fit transporter au palais, [illegible] lui-même, [illegible] chercher son propre médecin.

Le médecin [illegible] comme Masaniello revenait à lui, et [illegible] qu'effectivement son indisposition ne provenait que d'une trop longue fatigue, et n'aurait aucune suite s'il consentait à interrompre pour un jour ou deux les travaux de corps et d'esprit auxquels il se livrait depuis quelque temps.

Masaniello sourit amèrement ; puis, du geste dont Hercule arracha de dessus ses épaules la tunique empoisonnée de Nessus, il déchira les habits de drap d'argent dont l'avait revêtu le vice-roi, et, demandant à grands cris ses vêtements de pêcheur, qui étaient restés dans sa petite maison de la place du Marché, il courut aux écuries à demi nu, sauta sur le premier cheval venu et s'élança hors du palais.

Le duc le regarda s'éloigner ; puis, lorsqu'il l'eut perdu de vue :

— Cet homme a perdu la tête, dit-il ; en se voyant si grand, il est devenu fou.

Et les courtisans répétèrent en chœur que Masaniello était fou.

Pendant ce temps, Masaniello courait effectivement les rues de Naples comme un insensé, au grand galop de son cheval, renversant tous ceux qu'il rencontrait sur sa route et ne s'arrêtant que pour demander de l'eau. Sa poitrine brûlait.

Le soir, il revint place du Marché ; ses yeux étaient ardents de fièvre ; il avait le délire, et, dans son délire, il donnait les ordres les plus étranges et les plus contradictoires. On [illegible] aux premiers ; mais bientôt on s'était aperçu qu'il était fou, et l'on avait cessé de les exécuter.

Toute la nuit, son frère et sa femme veillèrent près de lui. Le lendemain, il parut plus calme ; ses deux gardiens le quittèrent pour aller prendre à leur tour un peu de repos ; mais à peine furent-ils sortis, que Masaniello se [illegible] des débris de son brillant costume de la veille, et demanda son cheval d'une voix si impérieuse, qu'on le lui amena. Il sauta aussitôt dessus, sans chapeau, sans veste, [illegible] d'une chemise déchirée et une trousse en lambeaux, puis s'élança au galop vers le palais. La sentinelle, ne le [illegible] pas, voulut l'arrêter, mais il passa sur le ventre de la sentinelle, sauta à bas de son cheval, pénétra jusqu'au vice-roi, lui dit qu'il mourait de faim et lui demanda à manger ; puis, un instant après, il annonça au vice-roi qu'il venait de faire dresser une collation hors de la ville et l'invita à en venir prendre sa part ; mais le vice-roi, qui ignorait ce qu'il y

avait de vrai ou de faux dans tout cela, et qui voyait seulement devant lui un homme dont l'esprit était égaré, prétexta une indisposition et refusa de suivre Masaniello. Alors, Masaniello, sans insister davantage, descendit l'escalier, remonta à cheval, et sortant de la ville, en fit presque le tour au galop sous un soleil ardent, de sorte qu'il rentra chez lui trempé de sueur. Tout le long de la route, comme la veille, il avait demandé à boire, et l'on calcula qu'il avait dû avaler jusqu'à seize carafes d'eau. Écrasé de fatigue, il se coucha.

Pendant ces deux jours de folie, Ardizzone, Renna et Cataneo, qui s'étaient éclipsés pendant la dictature de Masaniello, reprirent leur influence et se partagèrent la garde de la ville.

Masaniello s'était jeté sur son lit et était bientôt tombé dans un profond assoupissement ; mais, vers minuit, il se réveilla, et quoique ses membres musculeux fussent agités d'un dernier frissonnement, quoique son œil brûlât d'un reste de fièvre, il se sentit mieux. En ce moment sa porte s'ouvrit, et, au lieu de sa femme ou de son frère qu'il s'attendait à voir paraître, un homme entra enveloppé d'un large manteau noir, le visage entièrement caché sous un feutre de même couleur, et, s'avançant en silence jusqu'au grabat sur lequel était couché cet homme tout-puissant qui d'un signe disposait de la vie de quatre cent mille de ses semblables :

— Masaniello, dit-il, pauvre Masaniello !

Et, en même temps, il écarta son manteau et laissa voir son visage.

— Salvator Rosa ! s'écria Masaniello en reconnaissant son ami, que, depuis quatre jours, il avait perdu de vue, occupé qu'avait été Salvator, avec la compagnie de la Mort, à repousser les Espagnols qui avaient voulu entrer à Naples du côté de Salerne.

Et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Oui, oui, pauvre Masaniello ! dit le pêcheur-roi en retombant sur son lit. N'est-ce pas, et ils m'ont bien arrangé, et j'ai eu raison de me fier à eux ! Mais j'ai tort de dire que je m'y suis fié ! jamais je n'ai cru en leurs belles paroles, jamais je n'ai eu foi dans leurs grandes promesses. C'est cet infâme cardinal Filomarino qui a tout fait et qui m'a trompé au saint nom de Dieu.

Salvator Rosa écoutait son ami avec étonnement.

— Comment ! dit-il, ce que l'on m'a dit ne serait-il pas vrai ?

— Et que t'a-t-on dit, mon Salvator ? reprit tristement Masaniello.

Salvator se tut.

— On t'a dit que j'étais fou, n'est-ce pas ? continua Masaniello.

Salvator fit un signe de tête.

— Oui, oui, les misérables ! Oh ! je les reconnais bien là ! Non, Salvator, non, je ne suis pas fou, je suis empoisonné, voilà tout.

Salvator jeta un cri de surprise.

— C'est ma faute, dit Masaniello. Pourquoi ai-je mis le pied dans leur palais ? Est-ce la place d'un pauvre pêcheur comme moi ? Pourquoi ai-je accepté leur repas ? L'orgueil, Salvator, le démon de l'orgueil m'a tenté, et j'ai été puni.

— Comment ! s'écria Salvator, tu crois qu'ils auraient eu l'infamie... ?

— Ils m'ont empoisonné, reprit Masaniello d'une voix plus forte encore ; ils m'ont empoisonné deux fois ; lui et elle : lui dans un verre d'eau, elle dans un bouquet. C'est bien la peine de se dire noble, de s'appeler duc et duchesse pour empoisonner un pauvre pêcheur plein de confiance qui croit que ce qui est juré est juré, et qui se livre sans défiance !

— Non, non, dit Salvator, tu te trompes, Masaniello : c'est ce soleil ardent, ce sont ces travaux assidus, c'est cette vie intellectuelle qui dévorent ceux-là mêmes qui y sont habitués, qui auront momentanément fatigué ton esprit, et égaré ta raison.

— C'est ce qu'ils disent, je le sais bien, s'écria Masaniello ; c'est ce qu'ils disent, et c'est ce que les générations à venir diront sans doute aussi, puisque toi, mon ami, toi, mon Salvator, toi qui es là, toi qui es en face de moi, tu répètes la même chose, quoique je t'affirme le contraire ; ils m'ont empoisonné dans un verre d'eau et dans un bouquet : à peine ai-je eu respiré ce bouquet, à peine ai-je eu avalé ce verre d'eau, que j'ai senti que c'en était fait de ma raison. Une sueur froide passa sur mon front, la terre sembla manquer sous mes pieds : la ville, la mer, le Vésuve, tout tourbillonna devant moi comme dans un rêve. Oh ! les misérables ! les misérables !

Et une larme ardente roula sur les joues du jeune Napolitain.

— Oui, oui, dit Salvator, oui, je vois bien maintenant que c'est vrai. Mais, grâce à Dieu, leur complot a échoué ; grâce à Dieu tu n'es plus fou ; grâce à Dieu le poison a sans doute cédé aux remèdes, et tu es sauvé.

— Oui, répondit Masaniello, mais Naples est perdue.

— Perdue, et pourquoi ? demanda Salvator.

— Ne vois-tu donc pas, répondit Masaniello, que je ne suis plus aujourd'hui ce que j'étais avant-hier ? Quand j'ordonne, le peuple hésite. On a douté de moi, Salvator, car on m'a vu agir en insensé. Puis n'ont-ils pas dit tout bas à cette multitude que je voulais me faire roi ?

— C'est vrai, dit Salvator d'une voix sombre, car c'est ce bruit qui m'a amené ici.

— Et qu'y venais-tu faire ? Voyons, parle franchement.

— Ce que j'y venais faire ? dit Salvator. Je venais m'assurer si la chose était vraie ; et, si la chose était vraie, je venais te poignarder !

— Bien, Salvator, bien ! dit Masaniello. Il nous faudrait six hommes comme toi seulement et tout ne serait pas perdu.

— Mais pourquoi désespères-tu ainsi ? demanda Salvator.

— Parce que dans l'état actuel des choses, moi seul pourrais diriger ce peuple vers le but qu'il atteindra probablement un jour, et que, demain, cette nuit, dans une heure peut-être, je ne serai plus là pour le diriger.

— Et où seras-tu donc ?

Masaniello laissa errer sur ses lèvres un sourire profondément triste, leva un instant ses regards au ciel, et, ramenant les yeux sur Salvator :

— Ils me tueront, mon ami, lui dit-il. Il y a quatre jours ils ont essayé de m'assassiner, et ils m'ont manqué parce que mon heure n'était pas venue. Avant-hier, ils m'ont empoisonné, et, s'ils n'ont pas réussi à me faire mourir, ils sont parvenus à me rendre fou. C'est un avertissement de Dieu, Salvator. La prochaine tentative qu'ils feront sur moi sera la dernière.

— Mais pourquoi, averti comme tu l'es, ne te garantirais-tu pas de leurs complots en demeurant chez toi ?

— Ils diraient que j'ai peur.

— En t'entourant de gardes chaque fois que tu sortiras par la ville ?

— Ils diraient que je veux me faire roi.

— Mais on ne le croirait pas.

— Tu l'as bien cru, toi !

Salvator courba son front rougissant, car il y avait tant de douceur dans la réponse de Masaniello, que sa réponse n'était pas une accusation, mais un reproche.

— Eh bien, soit, répondit-il, que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Salvator Rosa s'assit près du lit de son ami.

— Quelle est ton intention ? demanda Masaniello.

— De rester près de toi, et, bonne ou mauvaise, de partager ta fortune.

— Tu es fou, Salvator, répondit Masaniello. Que moi, que le Seigneur a choisi pour son élu, j'attende tranquillement le calice qu'il me reste à épuiser, c'est bien, car je ne puis pas, car je ne dois pas faire autrement ; mais toi, Salvator, qu'aucune fatalité ne pousse, qu'aucun serment ne lie, que tu restes dans cette infâme Babylone, c'est une folie, c'est un aveuglement, c'est un crime.

— J'y resterai pourtant, dit Salvator.

— Tu te perdrais sans me sauver, et tout dévouement inutile est une sottise.

— Advienne que pourra ! reprit le peintre.

— C'est ta volonté ? Le jour où tu m'as reconnu pour chef, tu as fait abnégation de ta volonté pour la subordonner à la mienne. Eh bien, moi, ma volonté est, Salvator, que tu sortes à l'instant même de Naples, que tu te rendes à Rome, que tu te jettes aux genoux du saint-père, et que tu lui demandes ses indulgences pour moi, car je mourrai probablement sans que mes meurtriers m'accordent le temps de me mettre en état de grâce. Entends-tu ? Ceci est ma volonté, à moi. Je te l'ordonne comme ton chef, je t'en conjure comme ton ami.

— C'est bien, dit Salvator, je t'obéirai.

Et alors, il déroula une toile, tira d'une trousse qu'il portait à sa ceinture ses pinceaux, qui, non plus que son épée, ne le quittaient jamais, et, à la lueur de la lampe qui brûlait sur la table, d'une main ferme et rapide, il improvisa ce beau portrait que l'on voit encore aujourd'hui près de la porte dans la première chambre du musée des *Studi*, à Naples, et où Masaniello est représenté avec un béret de couleur sombre, le cou nu et revêtu d'une chemise seulement.

Les deux amis se séparèrent pour ne se revoir jamais. La même nuit, Salvator prit le chemin de Rome. Quant à Masaniello, fatigué de cette scène, il reposa la tête sur son oreiller et se rendormit.

Le lendemain, il se réveilla au son de la cloche qui appelait les fidèles à l'église ; il se leva, fit sa prière, revêtit ses simples habits de pêcheur, descendit, traversa la place et entra dans l'église del Carmine. C'était le jour de la fête de la Vierge du Mont Carmel. Le cardinal Filomarino disait la messe ; l'église regorgeait de monde.

A la vue de Masaniello, la foule s'ouvrit et lui fit place. La messe finie, Masaniello monta dans la chaire et fit signe qu'il voulait parler. Aussitôt chacun s'arrêta, et il se fit un profond silence pour écouter ce qu'il allait dire.

— Amis, dit Masaniello d'une voix triste mais calme, vous étiez esclaves, je vous ai faits libres. Si vous êtes dignes de

cette liberté, défendez-la ; car, maintenant, c'est vous seuls que cela regarde. On vous a dit que je voulais me faire roi : ce n'est pas vrai, et j'en jure par ce Christ qui a voulu mourir sur la croix pour acheter au prix de son sang la liberté des hommes. A cette heure, tout est fini entre le monde et moi. Quelque chose me dit que je n'ai plus que peu d'instants à vivre. Amis, rappelez-vous la seule chose que je vous aie jamais demandée et que vous m'avez promise : au moment où vous apprendrez ma mort, dites un *Ave Maria* pour mon âme.

Tous les assistants le lui promirent de nouveau. Alors, Masaniello, fit signe à la foule de s'écouler, et la foule s'écoula ; puis, quand il fut seul, il descendit, alla s'agenouiller devant l'autel de la Vierge et fit sa prière.

Comme il relevait la tête, un homme vint lui dire que le cardinal Filomarino l'attendait au couvent pour s'entretenir avec lui des affaires de l'Etat. Masaniello fit signe qu'il allait se rendre à l'invitation du cardinal. Le messager disparut.

Masaniello dit encore un *Pater* et un *Ave*, baisa trois fois l'amulette qu'il portait au cou et dont il avait toujours scellé les ordonnances ; puis il s'avança vers la sacristie. Arrivé là, il entendit plusieurs voix qui l'appelaient dans le cloître ; il alla du côté d'où venaient ces voix ; mais, au moment où il mettait le pied sur le seuil de la porte, trois coups de fusil partirent et trois balles lui traversèrent la poitrine. Cette fois, son heure était venue ; tous les coups avaient porté. Il tomba en prononçant ces seules paroles :

— Ah ! les traîtres ! ah ! les ingrats !

Il avait reconnu dans les trois assassins ses trois amis, Cataneo, Renna et Ardizzone.

Ardizzone s'approcha du cadavre, lui coupa la tête, et, traversant la ville tout entière cette tête sanglante à la main, il alla la déposer aux pieds du vice-roi.

Le vice-roi la regarda un instant pour bien s'assurer que c'était la tête de Masaniello ; puis, après avoir fait compter à Ardizzone la récompense convenue, il fit jeter cette tête dans les fossés de la ville.

Quant à Renna et Cataneo, ils prirent le cadavre mutilé et le traînèrent par les rues de la ville sans que le peuple, qui, trois jours auparavant, mettait en pièces ceux qui avaient essayé d'assassiner son chef, parût s'émouvoir aucunement à ce terrible spectacle.

Lorsqu'ils furent las de traîner et d'insulter ce cadavre, comme en passant près des fossés ils aperçurent sa tête, ils jetèrent à son tour le corps dans le fossé, où il resta jusqu'au lendemain.

Le lendemain, le peuple se reprit d'amour pour Masaniello. Ce n'étaient que pleurs et gémissements par la ville. On se mit à la recherche de cette tête et de ce corps tant insultés la veille : on les retrouva, on les rajusta l'un à l'autre, on mit le cadavre sur un brancard, on le couvrit d'un manteau royal, on lui ceignit le front d'une couronne de laurier, on lui mit à la main droite le bâton de commandement, à la main gauche une épée nue ; puis on le promena solennellement dans tous les quartiers de la ville.

Ce que voyant, le vice-roi envoya huit pages avec un flambeau de cire blanche à la main pour suivre le convoi, et ordonna à tous les hommes de guerre de le saluer, lorsqu'il passerait, en inclinant leurs armes. On le porta ainsi à la cathédrale de Saint-Claire, où le cardinal Filomarino dit pour lui la messe des morts.

Le soir, il fut inhumé avec les mêmes cérémonies qu'on avait l'habitude de pratiquer pour les gouverneurs de Naples ou pour les princes des familles royales.

Ainsi finit Thomas Aniello, roi pendant huit jours, fou pendant quatre, assassiné comme un tyran, abandonné comme un chien, recueilli comme un martyr, et depuis lors vénéré comme un saint.

La terreur qu'inspira son nom fut si grande, que l'ordonnance des vice-rois qui défendit de donner aux enfants le nom de Masaniello existe encore aujourd'hui et est en pleine vigueur par tout le royaume de Naples.

Ainsi ce nom a été gardé de toute tache et conservé pur à la vénération des peuples.

XXXI

LE MARIAGE SUR L'ÉCHAFAUD

Un jour, c'était en 1501, on afficha sur les murs de Naples le placard suivant :

« Il sera compté la somme de quatre mille ducats à celui qui livrera, mort ou vif, à la justice, le bandit calabrais Rocco del Pizzo.

« ISABELLE D'ARAGON, régente. »

Trois jours après, un homme se présenta chez le ministre de la police, et déclara qu'il savait un moyen immanquable de s'emparer de celui qu'on cherchait, mais qu'en échange de l'or offert, il demandait une grâce que la régente seule pouvait lui accorder : c'était donc avec la régente seule qu'il voulait traiter de cette affaire.

Le ministre répondit à cet homme qu'il ne voulait pas déranger Son Altesse pour une pareille bagatelle, qu'on avait promis quatre mille ducats et non autre chose ; et que, si les quatre mille ducats lui convenaient, il n'avait qu'à livrer Rocco del Pizzo, et que les quatre mille ducats lui seraient comptés.

L'inconnu secoua dédaigneusement la tête et se retira.

Le soir même, un vol d'une telle hardiesse fut commis entre Resina et Torre-del-Greco, que chacun fut d'avis qu'il n'y avait que Rocco del Pizzo qui pût avoir fait le coup.

Le lendemain, à la fin du conseil, Isabelle demanda au ministre de la police des explications sur ce nouvel événement. Le ministre n'avait aucune explication à donner ; cette fois, comme toujours, l'auteur de l'attentat avait disparu, et, selon toute probabilité, exerçait déjà sur un tout autre point du royaume.

Le ministre alors se souvint de cet homme qui s'était présenté chez lui la veille, et qui lui avait offert de livrer Rocco del Pizzo : il raconta à la régente tous les détails de son entrevue avec cet homme ; mais il ajouta que, comme la première condition imposée par lui avait été de traiter l'affaire avec Son Altesse, à laquelle, au lieu de la prime accordée, il avait, disait-il, une grâce particulière à demander, il avait cru devoir repousser une pareille ouverture, venant surtout de la part d'un inconnu.

— Vous avez eu tort, dit la régente, faites chercher à l'instant même cet homme, et, si vous le trouvez, amenez-le-moi.

Le ministre s'inclina, et promit de mettre, le jour même, tous ses agents en campagne.

Effectivement, en rentrant chez lui, il donna à l'instant même le signalement de l'inconnu, recommandant qu'on le découvrît quelque part qu'il fût, mais qu'une fois découvert on eût pour lui les plus grands égards, et qu'on le lui amenât sans lui faire aucun mal.

La journée se passa en recherches infructueuses.

La nuit même, un second vol eut lieu près d'Averse. Celui-là était accompagné de circonstances plus audacieuses encore que celui de la veille, et il ne resta plus aucun doute que Rocco del Pizzo, pour des motifs de convenance personnelle, ne se fût rapproché de la capitale.

Le ministre de la police commença à regretter sincèrement d'avoir éloigné l'étranger d'une façon aussi absolue, et le regret augmenta encore lorsque deux fois dans la journée du lendemain la régente lui fit demander s'il avait découvert quelque chose relativement à l'inconnu qui avait offert de livrer Rocco del Pizzo. Malheureusement, ce retour sur le passé fut inutile ; cette journée, comme celle de la veille, s'écoula sans fournir aucun renseignement sur le mystérieux révélateur.

Mais la nuit amena une nouvelle catastrophe. Au point du jour, on trouva, sur la route d'Amalfi à la Cava, un homme assassiné. Il était complètement nu et avait un poignard planté au milieu du cœur.

A tort ou à raison, la vindicte publique attribua encore ce nouveau crime à Rocco del Pizzo.

Quant au cadavre, il fut reconnu pour être celui d'un jeune seigneur connu sous le nom de Raymond le Bâtard, et qui appartenait, moins cette faute d'orthographe dans sa naissance, à la puissante maison de Caracciolì, ces éternels favoris des reines de Naples, et dont l'un des membres passait pour remplir alors, près de la régente, la charge héréditaire de la famille.

Cette fois, le ministre fut désespéré, d'autant plus désespéré qu'une demi-heure après que le rapport de cet événement lui eut été fait, il reçut de la régente l'ordre de passer au palais.

Il s'y rendit aussitôt : la régente l'attendait le sourcil froncé et l'œil sévère ; près d'elle était Antoniello Caracciolo, le frère du mort, lequel sans doute était venu réclamer justice.

Isabelle demanda d'une voix brève au pauvre ministre s'il avait appris quelque chose de nouveau relativement à l'inconnu ; mais celui-ci avait eu beau faire courir les places, les carrefours et les rues de Naples, il en était toujours au même point d'incertitude. La régente lui déclara que, si le lendemain l'inconnu n'était point retrouvé ou Rocco del Pizzo pris, il était invité à ne plus se présenter devant elle que pour lui remettre sa démission, le comte Antoniello

Caracciolo ayant déclaré que Rocco del Pizzo seul pouvait avoir commis un pareil crime.

Le ministre rentrait donc chez lui, le front sombre et incliné, lorsqu'en relevant la tête ; il crut voir de l'autre côté de la place, enveloppé d'un manteau et se chauffant au soleil d'automne, un homme qui ressemblait étrangement à son inconnu. Il s'arrêta d'abord comme cloué à sa place, car il tremblait que ses yeux ne l'eussent trompé ; mais plus il le regarda, plus il s'affermit dans son opinion ; il s'avança alors vers lui, et, à mesure qu'il s'avançait, il reconnut plus distinctement son homme.

Celui-ci le laissa approcher sans faire un seul mouvement pour le fuir ou pour aller au-devant de lui. On l'eût pris pour une statue.

Arrivé près de lui, le ministre lui mit la main sur l'épaule, comme s'il eût eu peur qu'il ne lui échappât.

— Ah ! enfin, c'est toi ! lui dit-il.

— Oui, c'est moi, répondit l'inconnu ; que me voulez-vous ?

— Je veux te conduire à la régente, qui désire te parler.

— Vraiment ? C'est un peu tard !

— Comment, c'est un peu tard ? demanda le ministre tremblant que le révélateur ne voulût rien révéler. Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, si vous aviez fait, il y a trois jours, ce que vous faites aujourd'hui, vous compteriez dans les annales de Naples deux vols de moins.

— Mais, demanda le ministre, tu n'as pas changé d'avis, j'espère.

— Je n'en change jamais.

— Tu es toujours dans l'intention de livrer Rocco del Pizzo, si l'on t'accorde ce que tu demandes ?

— Sans doute.

— Et tu en as encore la possibilité ?

— Cela m'est aussi facile que de me remettre moi-même entre vos mains.

— Alors, viens.

— Un instant. Je parlerai à la régente ?

— A elle-même.

— A elle seule ?

— A elle seule.

— Je vous suis.

— Mais à une condition, cependant.

— Laquelle ?

— C'est qu'avant d'entrer chez elle, vous remettrez vos armes à l'officier de service.

— N'est-ce point la règle ? demanda l'inconnu.

— Oui, répondit le ministre.

— Eh bien, alors, cela va tout seul.

— Vous y consentez ?

— Sans doute.

— Alors, venez.

— Je viens.

Et l'inconnu suivit le ministre, qui, de dix pas en dix pas, se retournait pour voir si son mystérieux compagnon marchait toujours derrière lui.

Ils arrivèrent ainsi au palais.

Devant le ministre toutes les portes s'ouvrirent, et, au bout d'un instant, ils se trouvèrent dans l'antichambre de la régente. On annonça le ministre, qui fût introduit aussitôt, tandis que l'inconnu remettait de lui-même à l'officier des gardes le poignard et les pistolets qu'il portait à la ceinture.

Cinq minutes après, le ministre reparut ; il venait chercher l'inconnu pour le conduire près de Son Altesse.

Ils traversèrent ensemble deux ou trois chambres, puis ils trouvèrent un long corridor, et, au bout de ce corridor, une porte entr'ouverte. Le ministre poussa cette porte ; c'était celle de l'oratoire de la régente. La duchesse Isabelle les y attendait.

Le ministre et l'inconnu entrèrent ; mais, quoique ce fût, selon toute probabilité, la première fois que cet homme se trouvait en face d'une si puissante princesse, il ne parut aucunement embarrassé et, après avoir salué avec une certaine rudesse qui ne manquait cependant pas d'aisance, il se tint debout, immobile et muet, attendant qu'on l'interrogeât.

— C'est donc vous, dit la duchesse, qui vous engagez à livrer Rocco del Pizzo ?

— Oui, madame, répondit l'inconnu.

— Et vous êtes sûr de tenir votre promesse ?

— Je m'offre comme otage.

— Ainsi, votre tête...

— Payera pour la sienne si je manque à ma parole.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, dit la régente.

— Je ne puis pas offrir davantage, répondit l'inconnu.

— Dites ce que vous désirez, alors.

— J'ai demandé à parler à Votre Altesse seule.

— Monsieur est un autre moi-même, dit la régente.

— J'ai demandé à parler à Votre Altesse seule, reprit l'inconnu ; c'est ma première condition.

— Laissez-nous, don Luiz, dit la duchesse.

Le ministre s'inclina et sortit.

L'inconnu se trouva tête à tête avec la régente, séparé seulement d'elle par le prie-Dieu, sur lequel était posé un Evangile, et au-dessus duquel s'élevait un crucifix.

La régente jeta un coup d'œil rapide sur lui. C'était un homme de trente à trente-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, au teint hâlé, aux cheveux noirs retombant en boucles le long de son cou, et dont les yeux ardents exprimaient à la fois la résolution et la témérité ; comme tous les montagnards, il était admirablement bien fait, et l'on sentait que chacun de ses membres si bien proportionnés était riche de souplesse et d'élasticité.

— Qui êtes-vous et d'où venez-vous ? demanda la régente.

— Que vous fait mon nom, madame ? dit l'inconnu ; que vous importe le pays où je suis né ? Je suis Calabrais, c'est-à-dire esclave de ma parole... Voilà tout ce qu'il vous importe de savoir, n'est-ce pas ?

— Et vous vous engagez à me livrer Rocco del Pizzo.

— Je m'y engage.

— Et, en échange, qu'exigez-vous de moi ?

— Justice.

— Rendre la justice est un devoir que j'accomplis, et non pas une récompense que j'accorde.

— Oui, je sais bien que c'est là une de vos prétentions, à vous autres souverains : vous vous croyez tous des juges aussi intègres que Salomon : malheureusement, votre justice a deux poids et deux mesures.

— Comment cela ?

— Oui, oui ; lourde aux petits, légère aux grands, continua l'inconnu. Voilà ce que c'est que votre justice.

— Vous avez tort, monsieur, reprit la régente ; ma justice, à moi, est égale pour tous, et je vous en donnerai la preuve. Parlez : pour qui demandez-vous justice ?

— Pour ma sœur, lâchement trompée.

— Par qui ?

— Par l'un de vos courtisans.

— Lequel ?

— Oh ! un des plus jeunes, un des plus beaux, un des plus nobles !... Ah ! tenez, voilà que Votre Altesse hésite déjà !...

— Non ; seulement, je désire savoir d'abord ce qu'il a fait.

— Et, si ce qu'il a fait mérite la mort, aurai-je sa tête en échange de la tête de Rocco del Pizzo ?

— Mais, demanda la duchesse, qui sera juge de la gravité du crime ?

L'inconnu hésita un instant ; puis, regardant fixement la régente

— La conscience de Votre Altesse, dit-il.

— Donc, vous vous en rapportez à elle ?

— Entièrement.

— Vous avez raison.

— Ainsi, si Votre Altesse trouve le crime capital, j'aurai sa tête en échange de celle de Rocco del Pizzo ?

— Je vous le jure.

— Sur quoi ?

— Sur cet Evangile et sur ce Christ.

— C'est bien. Ecoutez alors, madame, car c'est toute une histoire.

— J'écoute.

— Notre famille habite une petite maison isolée, à une demi-lieue du village de Rosarno, situé entre Cosenza et Sainte-Euphémie ; elle se compose de deux vieillards : mon père et ma mère ; de deux jeunes gens : ma sœur et moi. Ma sœur s'appelle Costanza. Tout autour de nous s'étendent les domaines d'un puissant seigneur, sur les terres duquel le hasard nous fit naître, et dont, par conséquent, nous sommes les vassaux.

— Comment s'appelle ce seigneur ? interrompit la régente

— Je vous dirai son crime d'abord, son nom après

— C'est bien ; continuez.

— C'était un magnifique seigneur que notre jeune maître : beau, noble, riche, généreux, et cependant avec tout cela haï et redouté ; car, en le voyant paraître, il n'y avait pas un mari qui ne tremblât pour sa femme, pas un père qui ne tremblât pour sa fille, pas un frère qui ne tremblât pour sa sœur. Mais il faut dire aussi que tout ce qu'il faisait de mal lui venait d'un mauvais génie qui lui soufflait l'enfer aux oreilles. Ce mauvais génie était son frère naturel ; on le nommait Raymond le Bâtard

— Raymond le Bâtard ! s'écria la régente, celui qui a été assassiné cette nuit ?

— Celui-là même.

— Connaissez-vous son assassin ?

— C'esf moi.

— Ce n'est donc pas Rocco del Pizzo ? s'écria la duchesse

— C'est moi, répéta l'inconnu avec le plus grand calme.

— Donc, vous avez commencé par vous faire justice vous-même ?

— Je suis venu la demander il y a trois jours et on me l'a refusée.

— Alors, que venez-vous réclamer aujourd'hui ?

— La meilleure partie de ma vengeance, madame ; Raymond le Bâtard n'était que l'instigateur du crime ; son frère est le criminel.

— Son frère ! s'écria la duchesse, son frère ; mais son frère, c'est Antoniello Caracciolo.

— Lui-même, madame, répondit l'inconnu en fixant son regard perçant sur la régente.

Isabelle pâlit et s'appuya sur le prie-Dieu, comme si les jambes lui manquaient ; mais bientôt elle reprit courage.

— Continuez, monsieur, continuez.

— Et le nom du coupable ne changera rien à l'arrêt du juge ? demanda l'inconnu.

— Rien, répondit la régente, absolument rien, je vous le jure.

— Toujours sur cet Evangile et sur ce Christ ?

— Toujours ! Continuez, j'écoute.

Et elle reprit la même attitude et le même visage qu'elle avait un moment avant que la terrible révélation lui eût été faite, et l'inconnu à son tour reprit, de la même voix qu'il l'avait commencé le récit interrompu.

— Je vous disais donc, madame, que le comte Antoniello Caracciolo était un beau, noble, riche et généreux seigneur, mais qu'il avait un frère qui était pour lui ce que le serpent fut pour nos premiers pères, le génie du mal. Un jour, il arriva, il y a de cela six mois à peu près, madame, il arriva, dis-je, que le comte Antoniello chassait dans la portion de ses forêts qui avoisine notre maison. Il s'était perdu à la poursuite d'un daim, il avait chaud, il avait soif ; il aperçut une jeune fille qui revenait de la fontaine, portant sur son épaule un vase rempli d'eau ; il sauta à bas de son cheval, passa la bride de l'animal à son bras, et vint demander à boire à la jeune fille. Cette jeune fille, c'était Costanza, c'était ma sœur.

Un frisson passa par le corps de la régente ; mais l'inconnu continua sans paraître s'apercevoir de l'effet produit par ses dernières paroles.

— Je vous ai dit, madame, ce qu'était le comte Antoniello ; permettez que je vous dise aussi ce qu'était ma sœur.

« C'était une jeune fille de seize ans, belle comme un ange, chaste comme une madone. On voyait, à travers ses yeux jusqu'au fond de son âme, comme à travers une eau limpide on voit jusqu'au fond du lac ; et son père et sa mère, qui y regardaient tous les jours, n'avaient jamais pu y lire l'ombre d'une mauvaise pensée.

« Costanza n'aimait personne, et disait toujours qu'elle n'aimerait jamais que Dieu ; et, en effet, sa nature fine et délicate était trop supérieure à la matière qui l'entourait, pour que cette fange humaine souillât jamais sa blanche robe de vierge.

« Mais, je vous l'ai dit, madame, et peut-être le savez-vous vous-même, le comte Antoniello est un beau, noble, riche et généreux seigneur. Costanza voyait pour la première fois un homme de cette classe ; le comte Antoniello voyait, pour la première fois sans doute aussi, une femme de cette espèce. Ces deux natures supérieures, l'une par le corps, l'autre par l'âme, se sentirent attirées l'une vers l'autre, et, lorsqu'ils se furent quittés après une longue conversation, Costanza commença à penser au beau jeune homme, et le comte Antoniello ne fit plus que rêver à la belle jeune fille.

Les lèvres de la régente se crispèrent ; mais il n'en sortit pas une syllabe.

— Il faut tout vous dire, madame ; Costanza ignorait que ce beau jeune homme fût le comte Caracciolo ; elle croyait que c'était quelque page ou quelque écuyer de sa suite, qu'elle pouvait, chaste et riche, — car elle est riche pour une paysanne, ma sœur, — qu'elle pouvait, dis-je, regarder en face et aimer.

« Ils se virent ainsi, trois ou quatre jours de suite, toujours sur le chemin de la fontaine et au même endroit où ils s'étaient vus pour la première fois ; mais, une après-midi, ils s'oublièrent, de sorte que mon père, ne voyant pas revenir sa fille, fut inquiet, et, jetant son fusil sur son épaule, il alla au-devant d'elle.

« Au détour d'un chemin, il l'aperçut assise auprès d'un jeune homme.

« A la vue de notre père, Costanza bondit comme un daim effrayé ; le jeune homme, de son côté, s'enfonça dans la forêt. Le premier mouvement de mon père fut d'abaisser son arquebuse et de le mettre en joue ; mais Costanza se jeta entre le canon de l'arme et Caracciolo. Notre père releva son arquebuse, mais il avait reconnu le jeune comte.

— Et c'était bien Antoniello Carocciolo ? murmura la régente.

— C'était lui-même, dit l'inconnu. Le même soir, notre père ordonna à sa femme et à sa fille de se tenir prêtes à partir dans la nuit : toutes deux devaient quitter notre maison et chercher un asile chez une tante que nous avions à Monteleone. Au moment de partir, mon père prit Costanza à part, et lui dit :

« — Si tu le revois, je le tuerai.

« Costanza tomba aux genoux de mon père, promettant de ne pas le revoir ; puis, les mains jointes et les yeux pleins de larmes, elle lui demanda son pardon. Costanza partit avec sa mère, et, lorsque le jour parut, toutes deux étaient déjà hors des terres du comte Antoniello.

La régente respira.

— Le lendemain, mon père alla trouver le comte. Je ne sais ce qui se passa entre eux ; mais ce que je sais, c'est que le comte lui jura sur son honneur qu'il n'avait rien à craindre dans l'avenir pour la vertu de Costanza. Le lendemain de cette entrevue, le comte, de son côté, partit pour Naples.

— Oui, oui, je me rappelle son retour, murmura la régente. Après ? après ?

— Eh bien, après, madame, après... il continua de se souvenir de celle qu'il aurait dû oublier. Les plaisirs de la cour, les faveurs des dames de haut parage, les espérances de l'ambition ne purent chasser de son souvenir l'image de la pauvre Calabraise : cette image était sans cesse présente à ses yeux pendant ses jours, pendant ses nuits ; elle tourmentait ses veilles, elle brûlait son sommeil. Ses lettres à son frère devenaient tristes, amères, désespérées. Son frère, inquiet, partit et arriva à la cour. Il le croyait amoureux de quelque reine, à la main de laquelle il n'osait aspirer. Il éclata de rire lorsqu'il apprit que l'objet de cet amour était une misérable Calabraise.

« — Tu es fou, Antoniello, lui dit-il. Cette fille est ta vassale, ta serve, ta sujette, cette fille est ton bien.

« — Mais, dit Antoniello, j'ai juré à son père...

« — Quoi ? qu'as-tu juré, imbécile ?

« — J'ai juré de ne pas chercher à revoir sa fille.

« — Très bien ! Il faut tenir ta promesse. Un gentilhomme n'a qu'une parole.

« — Tu vois donc que tout est perdu pour moi.

« — Tu as juré de ne pas chercher à la revoir ?

« — Oui.

« — Mais si c'est elle qui vient te trouver ?...

« — Elle ?

« — Oui, elle !

« — Où cela ?

« — Où tu voudras. Ici, par exemple.

« — Oh ! non, pas ici.

« — Eh bien, dans ton château de Rosarno.

« — Mais je suis enchaîné ici ; je ne puis quitter Naples.

« — Pour huit jours ?

« — Oh ! pour huit jours, oui, c'est possible, je trouverai quelque prétexte pour *lui* échapper pendant huit jours. Je ne sais pas de qui il parlait, madame, ni quelle chose le tenait en esclavage ; mais voilà ce qu'il dit.

— Je le sais, moi, dit la régente en devenant affreusement pâle. Continuez, monsieur, continuez.

« — Ainsi, reprit Raymond, quand tu recevras ma lettre tu partiras ?

« — A l'instant même.

« — C'est bien.

« Les deux frères se serrèrent la main en se quittant ; le comte Antoniello resta à Naples, et Raymond le Bâtard partit pour la Calabre.

« Un mois après, le comte Antoniello reçut une lettre de son frère, et, il faut lui rendre justice, c'est un homme fidèle à sa promesse que le comte ! Le jour même, il partit.

« Voici ce qui était arrivé... Ne vous impatientez pas, madame, j'arrive au dénouement.

— Je ne m'impatiente pas, j'écoute, répondit la régente ; seulement je frissonne, en vous écoutant.

— Un homme avait été assassiné près de la fontaine. Mon père, en ce moment, revenait de la chasse : il trouva ce malheureux expirant ; il se précipita à son secours, et, comme il essayait, mais inutilement, de le rappeler à la vie, deux domestiques de Raymond le Bâtard sortirent de la forêt et arrêtèrent mon père comme l'assassin.

« Par un malheur étrange, l'arquebuse de mon père était déchargée, et par une coïncidence fatale, mais dont Raymond pourrait donner le secret s'il n'était pas mort, la balle qu'on retira de la poitrine du cadavre était du même calibre que celles que l'on retrouva sur mon père.

« Le procès fut court ; les deux domestiques déposèrent dans un sens qui ne permettait pas aux juges d'hésiter. Mon père fut condamné à mort.

« Ma mère et ma sœur apprirent tout ensemble la catastrophe, le procès et le jugement ; elles quittèrent Monteleone et arrivèrent à Rosarno, ce jour même où le comte Antoniello, prévenu par la lettre de son frère, arrivait, de son côté, de Naples.

« Le comte Caracciolo, comme seigneur de Rosarno, avait droit de haute et basse justice. Il pouvait donc, d'un signe, donner à mon père la vie ou la mort.

« Ma mère ignorait que le comte fût arrivé ; elle rencontra Raymond le Bâtard, qui lui annonça cette heureuse nouvelle, et lui donna le conseil de venir solliciter avec sa

fille la grâce de notre père et de son mari ; il n'y avait pas de temps à perdre, l'exécution de mon père était fixée au lendemain.

« Elle saisit avec avidité la voie qui lui était ouverte par ce conseil, qu'elle regardait comme un conseil ami ; elle vint prendre sa fille, elle l'entraîna avec elle sans même lui dire où elle la conduisait, et, le jour même de l'arrivée du noble seigneur, les deux femmes éplorées vinrent frapper à la porte de son château.

« Elle ignorait, la pauvre mère, l'amour du comte pour Costanza.

« La porte s'ouvrit, comme on le pense bien, car toutes choses avaient été préparées par l'infâme Raymond pour que rien ne vînt s'opposer à l'accomplissement de son projet ; mais, une fois entrées, la mère et la fille rencontrèrent des valets qui leur barrèrent le passage et qui leur dirent qu'une seule des deux pouvait entrer.

« Ma mère entra seule.

« Elle trouva le comte Antoniello, qui la reçut avec un visage sévère ; elle se jeta à ses pieds, elle pria, elle supplia ; Antoniello fut inflexible : un crime avait été commis, disait-il ; mon père était coupable de ce crime ; il fallait que ce meurtre fût vengé ; il fallait que la justice eût son cours ; le sang demandait du sang.

« Ma pauvre mère sortit de la chambre du comte brisée par la douleur, anéantie par le désespoir, et criant merci à Dieu.

— Mais où étiez-vous donc pendant ce temps ? demanda la régente à l'inconnu.

— A l'autre bout de la Calabre, madame, à Tarente, à Brindisi, que sais-je ? j'étais trop loin pour rien savoir de ce qui se passait. Voilà tout.

« Ma mère sortit donc désespérée et voulut entraîner sa fille ; mais Costanza l'arrêta.

« — A mon tour, ma mère, dit-elle, à mon tour d'essayer de fléchir notre maître. Peut-être serai-je plus heureuse que vous.

« Ma mère secoua la tête et tomba sur une chaise ; elle n'espérait rien.

« Ma sœur entra à son tour.

— Elle savait que cet homme l'aimait, s'écria la régente, et elle entrait chez cet homme ?...

— Mon père allait mourir, madame, comprenez-vous ?

Isabelle d'Aragon grinça des dents ; puis, au bout d'un instant :

— Continuez, continuez !... dit-elle.

— Dix minutes s'écoulèrent dans une mortelle anxiété ; enfin un serviteur sortit un papier à la main.

« — Monseigneur le comte fait grâce pleine et entière au coupable, dit-il ; voici le parchemin revêtu de son sceau.

« Ma mère jeta un cri de joie si profond, qu'il ressemblait à un cri de désespoir.

« — Oh ! merci, merci, dit-elle.

« Et baisant la signature du comte, elle se précipita vers la porte. Puis, s'arrêtant tout à coup :

« — Et ma fille ? dit-elle.

« — Courez à la prison, dit le serviteur ; vous trouverez votre fille en rentrant chez vous.

« Ma mère s'élança, égarée de joie, ivre de bonheur ; elle traversa les rues de Rosarno en criant :

« — Sa grâce ! sa grâce ! j'ai sa grâce !...

« Elle arriva à la porte de la prison, où déjà elle s'était présentée deux fois sans pouvoir entrer. On voulut la repousser une troisième fois ; mais elle montra le papier, et la porte s'ouvrit.

« On la conduisit au cachot de mon père.

« Mon père n'attendait plus que le bourreau ; c'était la vie qui entrait à la place de la mort.

« Il y eut au fond de cet asile de douleur un instant d'indicible joie.

« Puis mon père demanda des détails ; comment ma mère et ma sœur avaient appris l'accusation qui pesait sur lui, comment elles étaient parvenues au comte ; comment, enfin toutes choses s'étaient passées.

« Ma mère commença le récit, mon père l'écouta, l'interrompant à chaque instant par ses exclamations ; peu à peu, il ne dit plus que quelques paroles et d'une voix tremblante. Bientôt il se tut tout à fait, puis sa tête tomba dans ses deux mains, puis la sueur de l'angoisse lui monta au visage, puis la rougeur de la honte lui brûla le front ; enfin, quand ma mère lui eut dit que repoussée par le comte, elle avait permis à ma sœur de prendre sa place, il bondit en poussant un rugissement comme un lion blessé, et s'élança contre la porte ; la porte était fermée.

« Il prit la pierre qui lui servait d'oreiller, et la lança de toutes ses forces contre la barrière de fer qu'il croyait avoir le droit de se faire ouvrir.

« Le geôlier accourut et lui demanda ce qu'il voulait.

« — Je veux sortir ! s'écria mon père, sortir à l'instant même !

« — Impossible ! dit le geôlier.

« — J'ai ma grâce ! cria mon père. Je l'ai, je la tiens, la voilà.

« — Oui ; mais elle porte que vous ne sortirez de prison que demain matin.

« — Demain matin ? fit le captif avec une exclamation terrible.

« — Lisez plutôt, si vous en doutez, ajouta le geôlier.

« — Mon père s'approcha de la lampe, lut et relut le parchemin. Le geôlier avait raison ; soit hasard, soit erreur, soit calcul, le jour de sa sortie était fixé au lendemain matin seulement.

« Le prisonnier ne poussa pas un cri, pas un gémissement, pas un sanglot. Il revint s'asseoir muet et morne sur son lit.

« Ma mère vint s'agenouiller devant lui.

« — Qu'as-tu donc ? demanda-t-elle.

« — Rien, répondit-il.

« — Mais que crains-tu ?

« — Oh ! peu de chose.

« — Mon Dieu ! mon Dieu ! que crois-tu ? que crains-tu ? que penses-tu ?

« — Je pense que Costanza est indigne de son père, voilà tout.

« Ce fut ma mère qui se leva à son tour, pâle et frissonnante.

« — Mais c'est impossible !

« — Impossible ! et pourquoi ?

« — On m'a dit qu'elle allait sortir derrière moi ; on m'a dit qu'elle allait nous attendre à la maison.

« — Eh bien, va voir à la maison si elle y est, et, si elle y est, reviens avec elle.

« — Je reviens, dit ma mère.

« Et elle frappa à son tour et demanda à sortir. Le geôlier lui ouvrit.

« Elle courut à la maison. La maison était déserte. Costanza n'avait point reparu.

« Elle courut au palais et redemanda sa fille. On lui répondit qu'on ne savait pas ce qu'elle voulait dire.

« Elle revint à la maison. Costanza n'était pas rentrée.

« Elle attendit jusqu'au soir. Costanza ne reparut point.

« Alors, elle pensa à son mari et s'achemina de nouveau vers la prison ; mais cette fois, d'un pas lent et aussi morne que si elle eût suivi au cimetière le cadavre de sa fille

« Comme la première fois, les portes s'ouvrirent devant elle.

« Elle retrouva son mari assis à la même place ; quoiqu'il eût reconnu son pas, il ne leva pas même la tête. Elle alla se coucher à ses pieds et posa sans rien dire son front sur ses genoux.

« Comprenez-vous, madame, quelle nuit infernale fut cette nuit pour ces deux damnés !

« Le lendemain, au point du jour, on vint ouvrir la prison et annoncer au condamné qu'il était libre. — Je vous l'ai déjà dit, ajouta l'inconnu en riant d'un rire terrible, oh ! le comte Caracciolo est un noble seigneur, et qui tient religieusement sa parole.

« Les deux vieillards sortirent, s'appuyant l'un sur l'autre. Une seule nuit les avait tous les deux rapprochés de la tombe de dix ans.

« En tournant le coin de la route d'où l'on aperçoit la maison, ils virent Costanza qui les attendait agenouillée sur le seuil.

« Ils ne firent pas un pas plus vite pour aller au-devant de leur fille ; leur fille ne se releva pas pour aller au-devant d'eux.

« Quand ils furent près d'elle, Costanza joignit les mains et ne dit que ce seul mot :

« — Grâce !

« Par un mouvement instinctif, ma mère étendit le bras entre son mari et sa fille.

« Mais celui-ci l'arrêta doucement.

« — Grâce, lui dit-il en tendant la main à Costanza, grâce ? Et pourquoi grâce, mon enfant ? n'es-tu pas un ange ? n'es-tu pas une sainte ? n'es-tu pas plus que tout cela, n'es-tu pas une martyre ?

« Et il l'embrassa.

« Puis, comme la mère, entraînant sa fille au fond de la chaumière, le laissa seul dans la pièce d'entrée, il détacha son arquebuse, la jeta sur son épaule, et s'achemina vers le château.

« Il demanda à remercier le comte.

« Le comte était parti depuis une heure pour Naples.

« Il demanda à remercier Raymond.

« Raymond était parti avec son frère.

« Il revint alors vers la chaumière, accrocha son arquebuse à la cheminée. Puis Costanza et ma mère entendirent comme le bruit d'un corps pesant qui tombait ; elles sortirent toutes deux et trouvèrent le vieillard étendu sans connaissance au milieu de la chambre.

« Elles le posèrent sur le lit ; ma sœur resta près de lui, tandis que ma mère courait chercher un médecin.

« Le médecin secoua la tête ; cependant il saigna mon père. Vers le soir, le vieillard rouvrit les yeux.

« Comme il rouvrait les yeux, je mettais le pied sur le seuil de la porte.

« Il ne vit ni ma mère ni ma sœur, il ne vit que moi.

« — Mon fils, mon fils ! s'écria-t-il, oh ! c'est la vengeance divine qui te ramène.

« Je me jetai dans ses bras.

« — Allez, dit-il à ma mère et à ma sœur, et laissez-nous seuls.

« Ma mère obéit, mais ma sœur voulut rester.

« Alors, le vieillard se souleva sur son lit, et, montrant à Costanza sa mère qui s'éloignait :

« — Suivez votre mère, dit-il avec un de ces gestes suprêmes qui veulent être obéis, suivez votre mère, si vous voulez que ma bénédiction vous suive.

« Pendant ce temps, je passais mes pistolets et mon poignard dans ma ceinture, et, jetant mon arquebuse sur mon épaule, je m'avançais vers la porte.

« — Où vas-tu, frère ? s'écria Costanza.

« — Où Dieu me mène, répondis-je.

« Et, avant qu'elle eût le temps de s'opposer à ma sortie, je franchis le seuil et je disparus dans l'obscurité.

« Je vins droit à Naples.

« On m'avait dit que non seulement vous étiez belle entre les femmes, mais encore juste entre les reines.

« Je vins à Naples avec l'intention de vous demander justice.

— Comment ne vous l'êtes-vous pas faite vous-même ? demanda Isabelle.

— Un coup de poignard n'était point assez pour un pareil crime, madame, c'était l'échafaud que je voulais. Antoniello



Cinquante ouvriers étaient occupés à démolir le palais d'Antoniello Caracciolo

« Costanza baisa la main du moribond, se jeta à mon cou en pleurant et suivit ma mère.

« Je déposai mon arquebuse, mes pistolets et mon poignard sur une table, et j'allai m'agenouiller près du lit du vieillard.

« — C'est la vengeance divine qui te ramène, répéta-t-il une seconde fois. Ecoute-moi, mon fils, et ne m'interromps pas ; car, je le sens, je n'ai plus que quelques instants à vivre. Ecoute-moi.

« Je lui fis signe qu'il pouvait parler.

« Alors, il me raconta tout.

« Et, à mesure qu'il parlait, sa voix s'animait, le sang refluait à son visage, la colère remontait dans ses yeux ; on eût dit qu'il était plein de force, de vie et de santé. Seulement, au dernier mot, lorsqu'il en fut au moment où, rentrant chez lui et remettant son arquebuse à la cheminée, il avait cru qu'il lui faudrait renoncer à sa vengeance, il jeta un cri étouffé et retomba la tête sur son chevet.

« Cette fois, il était mort.

« Je fus longtemps sans le croire, longtemps je lui secouai le bras, longtemps je l'appelai ; enfin je sentis ses mains se refroidir dans les miennes, enfin je vis ses yeux se ternir.

« Je fermai ses yeux, je croisai ses mains sur sa poitrine, je l'embrassai une dernière fois et je jetai par-dessus sa tête son drap devenu un linceul.

« Puis j'allai ouvrir la porte du fond, et, faisant signe à ma mère et à ma sœur de s'approcher :

« — Venez, leur dis-je, venez prier près de votre mari et de votre père mort.

« Les deux femmes se jetèrent sur le lit en s'arrachant les cheveux et en éclatant en sanglots.

Caracciolo a déshonoré ma famille, je veux le déshonneur d'Antoniello Caracciolo.

— C'est juste, murmura la régente.

— Mais, pour plus de sûreté encore, comme, le long du chemin, j'appris que la tête de Rocco del Pizzo était mise à prix, et, comme, en arrivant à Naples, je lus, au coin du Mercato-Nuovo, le placard qui offrait quatre mille ducats à celui qui le livrerait mort ou vif ; pour plus de sûreté, dis-je, je me présentai chez le ministre de la justice, offrant de livrer vivant cet homme que vous cherchez partout et que vous ne pouvez trouver nulle part. Mais le ministre de la police ne voulut point m'accorder ce que je demandais, c'est-à-dire une audience de Votre Altesse. Alors, je résolus d'arriver à mon but par un autre moyen ; je volai sur la route de Resina à Torre-del-Greco.

— Quoi ! c'était donc vous et non pas Rocco del Pizzo ?...

— Alors, je volai sur la route d'Aversa...

— C'était donc encore vous, et non pas celui que l'on croyait ?...

— Alors, j'assassinai sur la route d'Amalfi. La mort de Raymond, c'était le commencement de ma vengeance, car j'avais résolu de recourir à la vengeance puisqu'on me refusait justice.

— C'est bien, dit la régente. Dieu a voulu que je vous retrouve, tout est donc pour le mieux.

— Tout est pour le mieux, dit l'inconnu.

— Et vous vous engagez toujours à livrer Rocco del Pizzo ?

— Toujours.

— Vous savez où il est ?

— Je le sais.

— Vous répondez de mettre la main dessus ?

— J'en réponds.

— Et vous me le livrerez vivant?

— En échange de Caracciolo mort, vous le savez, c'est ma condition, madame.

— C'est chose dite, soyez tranquille. Mais qui me répondra de vous d'ici là?

— C'est bien simple : envoyez-moi en prison ; seulement, vous me ferez conduire, par deux gardes, à quelque fenêtre d'où je puisse assister au supplice de Caracciolo. Puis, Caracciolo mort, je vous livrerai Rocco del Pizzo.

— Mais si vous ne me le livrez pas?

— Ma tête répondra pour la sienne ; je l'ai déjà dit et je vous le répète.

— C'est juste, dit la régente, je l'avais oublié.

Elle frappa dans ses mains, le capitaine des gardes entra.

— Faites écrouer cet homme à la Vicairie, dit-elle.

Le capitaine remit l'inconnu aux mains de deux gardes et rentra.

— Maintenant, continua la régente, faites arrêter le comte Antoniello Caracciolo et conduisez-le au château de l'Œuf.

Le capitaine se présenta au palais de Caracciolo ; mais, soupçonnant sans doute quelque chose du danger qui le menaçait, Caracciolo avait disparu.

La régente, en apprenant cette nouvelle qui lui confirmait la culpabilité de son favori, ordonna aussitôt aux nobles du siège de Capouan, où les Caraccioli étaient inscrits, de lui livrer le coupable, leur donnant trois jours seulement pour obtempérer à cet ordre.

Les trois jours s'écoulèrent, et, comme, à la fin de la troisième journée, le comte n'avait pas reparu, Naples, en se réveillant, trouva, le lendemain, cinquante ouvriers occupés à démolir le palais d'Antoniello Caracciolo, situé en face de la cathédrale.

Quand le palais fut complètement rasé, on amena une charrue, on creusa des sillons à la place où il s'était élevé, et l'on sema du sel dans les sillons.

Puis on commença de démolir le palais situé à la droite du sien : c'était le palais du prince Caracciolo, son père.

Puis on commença de démolir le palais de gauche : c'était le palais du duc Caracciolo, son frère aîné.

Le palais démoli, il en fut fait autant sur son emplacement qu'il en avait été fait sur l'emplacement des deux autres.

La régente ordonna qu'il en serait ainsi des palais de tous les Caraccioli, jusqu'à ce que les Caraccioli eussent livré le coupable.

Dans la nuit qui suivit cette ordonnance, Antoniello Caracciolo se constitua de lui-même prisonnier.

Le lendemain, son père et ses deux frères se présentèrent au palais ; mais la régente fit dire qu'elle n'était pas visible.

Le surlendemain, le prisonnier écrivit à la duchesse pour solliciter d'elle les faveurs d'une entrevue ; mais la duchesse lui fit répondre qu'elle ne pouvait le recevoir.

Les uns et les autres renouvelèrent pendant huit jours leurs tentatives ; mais ni les uns ni les autres n'obtinrent le résultat qu'ils poursuivaient.

Le matin du neuvième jour, les habitants du Mercato-Nuovo, avec un étonnement mêlé d'effroi, virent sur la place un échafaud qui n'y était pas la veille. La funèbre machine avait poussé dans l'ombre, sans que nul la vît croître, sans que personne l'entendît grandir.

Il y avait à l'une des extrémités de cet échafaud un autel, et à l'autre un billot ; entre le billot et l'autel étaient, d'un côté un prêtre, et de l'autre le bourreau.

Nul ne savait pour qui étaient cet échafaud, ce bourreau, ce prêtre, ce billot et cet autel.

Bientôt on vit arriver, par le quai qui va du môle au Mercato-Nuovo, un homme conduit par deux gardes. On crut d'abord que cet homme était le héros du drame qui allait être joué ; mais il entra, suivi de ses deux gardes, dans une des maisons de la place. Un instant après, il reparut, toujours entre ses deux gardes, à la fenêtre de cette maison qui donnait en face de l'échafaud. On s'était trompé sur l'importance de cet homme, qui, selon toute probabilité, devait être un simple spectateur de l'événement.

Un instant après, des cris se firent entendre à la fois sur le quai qui mène du pont de la Maddalena au Mercato-Nuovo et dans la rue du Soupir. Deux cortèges s'avançaient, celui de la rue du Soupir, conduisant un beau jeune homme, celui du quai conduisant une belle jeune fille.

Le beau jeune homme, c'était Antoniello Caracciolo.

La belle jeune fille, c'était Costanza.

Tous deux apparurent sur la place en même temps, tous deux s'approchèrent de l'échafaud du même pas, tous deux y montèrent ensemble ; seulement Costanza y monta du côté du prêtre, et Antoniello du côté du bourreau.

Arrivé sur la plate-forme, Antoniello fit un mouvement pour s'élancer vers Costanza, mais le bourreau l'arrêta ; de son côté, Costanza fit un pas pour s'avancer vers Antoniello, mais le prêtre la retint.

Alors, le greffier déploya un parchemin et le lut à haute voix. C'était le contrat de mariage du comte Antoniello Caracciolo avec Costanza Maselli, contrat par lequel le noble fiancé donnait à sa future épousée, non seulement tous ses titres, mais encore tous ses biens.

Quoique la place fût encombrée par la foule, quoique cette foule refluât dans les rues environnantes, quoique chaque fenêtre de la place parût bâtie de têtes, quoique les toits des maisons semblassent chargés d'une moisson vivante, il se fit, au moment où le greffier déploya le parchemin, un tel silence dans cette multitude, que pas un mot du contrat de mariage ne fut perdu.

Aussi toute cette foule, la lecture achevée, éclata-t-elle en applaudissements. On commençait à comprendre que, malgré la différence des conditions, la régente avait ordonné que le comte rendrait à la paysanne l'honneur qu'il lui avait ôté.

Quant aux deux fiancés, qui jusque-là n'avaient probablement pas su eux-mêmes de quoi il était question, ils parurent reprendre courage ; et, lorsque le prêtre, qui était monté à l'autel, leur fit signe de s'approcher, ils allèrent d'un pas assez ferme s'agenouiller devant lui.

Aussitôt, la messe commença, accompagnée de tous les rites du mariage. Le prêtre demanda à chacun des deux jeunes gens s'il prenait l'autre pour époux, et chacun d'eux, d'une voix intelligible, prononça le oui solennel. Puis l'homme de Dieu remit à Antoniello l'anneau nuptial, et Antoniello le passa au doigt de Costanza.

Alors, tous deux s'agenouillèrent de nouveau et le prêtre les bénit.

Tous les assistants pleuraient de joie et d'émotion à cet étrange spectacle, et bénissaient à leur tour les deux jeunes époux, quand tout à coup le même ministre qui avait prononcé les saintes paroles du mariage entonna d'une voix sourde les prières des agonisants. A ce changement, toute cette multitude frissonna et laissa échapper un murmure de terreur, car elle comprenait qu'on n'en était encore qu'à la moitié de la cérémonie, et qu'une catastrophe terrible allait en faire le dénouement.

En effet, comme Antoniello, ignorant, ainsi que tous les autres, du destin qui l'attendait, jetait autour de lui un regard épouvanté, les deux aides de l'exécuteur s'emparèrent de lui, et, avant qu'il eût eu le temps de faire un mouvement pour se défendre, ils lui lièrent les mains, et, tandis que le bourreau tirait son épée hors du fourreau, ils conduisirent le condamné devant le billot qui, ainsi que nous l'avons dit, s'élevait à l'autre extrémité de l'échafaud en face de l'autel, et le forcèrent de s'agenouiller devant lui.

Costanza voulut s'élancer vers Antoniello ; mais le prêtre arrêta la jeune femme en étendant un crucifix entre elle et son époux.

Antoniello vit alors que tout était fini pour lui, et comprit qu'il était irrévocablement condamné ; il ne songea donc plus qu'à bien mourir. Il releva le front, dit à haute voix une prière ; puis, se retournant vers Costanza à moitié évanouie :

— Au revoir dans le ciel ! lui cria-t-il.

Et il posa son cou sur le billot.

Au même instant, l'épée de l'exécuteur flamboya comme l'éclair, et la foule, jetant un cri terrible, fit un mouvement en arrière ; la tête de Caracciolo, détachée du corps d'un seul coup, avait bondi du billot sur le pavé, et roulait entre les jambes de ceux qui étaient les plus rapprochés de l'échafaud.

Deux confréries religieuses s'approchèrent alors de l'échafaud : une d'hommes, une de femmes.

La première emporta le cadavre de Caracciolo décapité, la seconde emporta le corps de Costanza évanouie.

La foule s'écoula sur leurs traces, et, au bout d'un instant, la place se trouva vide ; il n'y resta plus, solitaire, sanglante et debout, que la terrible machine, demeurée là pour attester sans doute à la population de Naples que tout ce qu'elle venait de voir était une réalité et non un rêve.

Quand la place fut vide, l'homme qui avait assisté à l'exécution entre ses deux gardes descendit avec eux et reprit le chemin du quai. Mais, au lieu de le ramener à la Vicairie, les soldats le conduisirent au palais royal.

Là, il fut introduit dans les mêmes appartements que la première fois, et, conduit au même oratoire, il y retrouva la régente à la même place, debout près du prie-Dieu, et la main étendue sur les Evangiles. Les soldats entrèrent avec lui et demeurèrent de chaque côté de la porte.

— Eh bien, dit Isabelle d'Aragon, ai-je accompli mon serment?

— Religieusement, madame, répondit l'inconnu.

— Maintenant, à vous de tenir le vôtre.

— Je suis prêt.

— Où est l'homme dont la tête est à prix?

— Devant Votre Altesse.

— Ainsi, Rocco del Pizzo?

— C'est moi, madame.
— Je le savais, dit Isabelle.
— Alors, reprit le bandit, qu'ordonne de moi Votre Altesse ?
— Que vous serviez de père à l'orpheline et de protecteur à la veuve.
— Comment, madame ?... s'écria Rocco del Pizzo.
— Je ne sais faire ni justice ni grâce à moitié, reprit la régente.
Puis, se retournant vers les soldats :
— Cet homme est libre d'aller où il voudra, dit-elle ; laissez-le donc sortir.
Et elle rentra dans ses appartements d'un pas calme et assuré, d'un pas de reine.

Costanza retourna en Calabre avec son frère ; car elle avait encore, comme on s'en souvient, sa pauvre mère à Rosarno.
Rocco del Pizzo la suivit.
Mais, lorsque sa mère mourut, ce qui arriva la nuit suivante, elle revint à Naples, entra dans le couvent qui l'avait déjà recueillie, y paya sa dot, et légua les restes de l'immense fortune qu'elle tenait de son mari à la pauvre communauté, qui se trouva enrichie d'un seul coup.
Rocco del Pizzo suivit sa sœur à Naples.
Mais, le jour où elle prononça ses vœux, lorsqu'il comprit qu'elle n'avait plus besoin de lui et que le Seigneur l'avait remplacé près d'elle, il disparut, et personne ne le revit depuis, ni ne sut positivement ce qu'il était devenu.
On croit qu'il s'attacha à la fortune de César Borgia, et qu'il fut tué près de ce grand homme, en même temps que lui.

XXXII

POUZZOLES

Nous montâmes dans notre corricolo, laissant à notre droite le lac d'Agnano, sur lequel il y a peu de choses à dire ; nous gagnâmes l'ancienne voie romaine qui menait de Naples à Pouzzoles, et qu'on appelait la voie Antonia. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'est bien l'ancien pavé en pierres volcaniques, tout bordé de tombeaux ou plutôt de ruines sépulcrales, deux ou trois tombeaux seulement ayant traversé les âges comme des jalons séculaires, et étant restés debout sur la route infinie du temps.
Nous nous arrêtâmes au couvent des Capucins. C'est là qu'a été transportée la pierre où saint Janvier subit le martyre ; cette pierre est encore aujourd'hui tachée de sang, et, lorsque le miracle de la liquéfaction s'opère à la chapelle du Trésor à Naples, le sang qui tache cette pierre, frère de celui que renferment ces deux fioles, se liquéfie, dit-on, et bouillonne de même.
Cette église renferme, en outre, une assez belle statue du saint.
De l'église des Capucins à la Solfatare, il n'y a qu'une enjambée. Nous avions été préparés à la vue de cet ancien volcan par notre voyage dans l'archipel lipariote. Nous retrouvâmes les mêmes phénomènes, ce terrain sonnant le creux et qui, à chaque pas, semble prêt à vous engloutir dans des catacombes de flammes ; ces fumeroles par lesquelles s'échappe une vapeur épaisse et empestée ; enfin, dans les endroits où ces vapeurs sont les plus fortes, ces tuiles et ces briques préparées pour y recevoir le sel ammoniac qui s'y sublime, et qu'on y récolte sans autre frais, chaque matin et chaque soir.
La Solfatare est le *Forum Vulcani* de Strabon.
A quelques pas de la Solfatare sont les restes de l'amphithéâtre appelé en même temps *Carceri*, nom qui a prévalu sur l'autre et qui rappelle les persécutions chrétiennes du deuxième et du troisième siècle. C'est dans cet amphithéâtre que le roi Tiridate, amené par Néron, qui lui faisait remarquer la force et l'adresse de ses gladiateurs, voulant montrer quelle était sa force et son adresse, à lui, prit un javelot de la main d'un prétorien, et, lançant ce javelot dans l'arène, tua deux taureaux du même coup.
C'est encore, selon toute probabilité, dans ce cirque que saint Janvier, échappé à la flamme et aux bêtes fut décapité ; ce que Dieu permit, comme nous l'avons dit, parce que c'était le cours ordinaire de la justice. Une des caves qui ont fait donner au monument le nom de *Carceri*, érigée en chapelle, est celle que la tradition assure avoir servi de prison au martyr.
Près des *Carceri* est la maison de Cicéron, ce martyr d'une petite réaction politique, tandis que saint Janvier fut celui d'une grande révolution divine.
Cette maison était la villa chérie de l'auteur des *Catilinaires*. Il la préférait à sa villa de Gaëte, à sa villa de Cumes, à sa villa de Pompéi, car Cicéron avait des villas partout. En ce temps-là, comme aujourd'hui, l'état d'avocat et celui d'orateur étaient parfois, à ce qu'il paraît, d'un excellent rapport.
Il est vrai qu'ils avaient aussi leurs désagréments, comme par exemple, d'avoir, après sa mort, la tête et les mains clouées à la tribune aux harangues, et la langue percée par une aiguille. Mais, enfin, cela n'arrivait pas à tous les avocats, témoin Salluste. Pourquoi diable aussi Cicéron s'était-il mêlé de ce qui ne le regardait pas, et avait-il tenu des propos sur les faux cheveux de Livie ? En cherchant bien, on finit, d'ordinaire, par découvrir que, dans les grands malheurs qui nous arrivent, il y a toujours un peu de notre faute.
En attendant, Cicéron passa quelques beaux et paisibles jours dans cette villa, qui touchait aux jardins de Pouzzoles, et où il composa ses *Questions académiques*. Il avait de là une vue magnifique que ne gênait pas à cette époque ce stupide monte Nuovo, poussé dans une nuit comme un champignon, pour gâter tout le paysage.
C'est de Pouzzoles qu'Auguste partit pour aller faire la guerre à Sextus Pompée, avec lequel, deux ou trois ans auparavant, Antoine, Lépide et lui avaient fait un traité de paix au cap Misène.
Ce fut un instant avant la signature de ce traité que, voyant les triumvirs réunis sur le vaisseau de son maître, Menas, affranchi et amiral de Sextus, se pencha à son oreille et lui dit tout bas :
— Veux-tu que je coupe le câble qui retient ton vaisseau au rivage et que je te fasse maître du monde ?
Sextus réfléchit un instant ; la proposition en valait bien la peine ; puis, se retournant vers Menas :
— Il fallait le faire sans me consulter, répondit-il. Maintenant, il est trop tard !
Et, se retournant vers les triumvirs le visage souriant, et sans qu'ils se doutassent qu'ils avaient couru un grand danger, il continua de discuter ce traité qui accordait la terre à Octave, à Antoine et à Lépide ; et à lui, fils de Neptune, qui avait changé son manteau de pourpre contre la robe verte de Glaucus, les îles et la mer.
Il y aurait un admirable roman à faire sur ce jeune roi de la mer, qui fut le premier amant de Cléopâtre et le dernier antagoniste d'Auguste, et qui, tandis que Rome promettait cent mille sesterces (vingt mille francs) par tête de proscrit, en promettait, lui, deux cent mille par chaque exilé qu'on amènerait sur ses vaisseaux, le seul lieu du monde où un banni pût alors être en sûreté.
Malheureusement, que font à nos lecteurs, en l'an de grâce 1842, les amours de Cléopâtre, les proscriptions d'Octave et les pirateries de Sextus Pompée, ce galant voleur qui fut à peu près le seul honnête homme de son temps ?
Pouzzoles était le rendez-vous de l'aristocratie romaine. Pouzzoles avait ses sources comme Plombières, ses thermes comme Aix, ses bains de mer comme Dieppe. Après avoir été le maître du monde et n'avoir pas trouvé dans tout son empire un autre lieu qui lui plût, Sylla vint mourir à Pouzzoles.
Auguste y avait un temple que lui avait élevé le chevalier romain Calpurnius. C'est aujourd'hui l'église de saint Procule compagnon de saint Janvier.
Tibère y avait une statue portée sur un piédestal de marbre qui représentait les quatorze villes de l'Asie Mineure qu'un tremblement de terre avait renversées et que Tibère avait fait rebâtir. La statue a disparu sans qu'on ait pu la retrouver. Le piédestal existe encore.
Caligula y fit bâtir ce fameux pont qui réalisait un rêve aussi insensé que celui de Xercès ; ce pont partait du môle, traversait le golfe et allait aboutir à Baïa. Sa construction occasionna la suspension des transports et affama Rome. Vingt-cinq arches le soutenaient en partant du môle ; et, comme la mer devenait au delà trop profonde pour qu'on pût continuer à établir des piles, on avait réuni un nombre infini de galères qu'on avait fixées avec des ancres et des chaînes ; puis, sur ces galères, on avait établi des planches qui, recouvertes de terre et de pierres, formaient le pont. L'empereur passa dessus, revêtu de la chlamyde, armé de l'épée d'Alexandre le Grand, et traînant derrière lui, à son char attelé de quatre chevaux, le jeune Darius, fils d'Arbane, que les Parthes lui avaient donné en otage. — Et tout cela, savez-vous pourquoi ? Parce qu'un jour Thrasylle, astrologue de Tibère, ayant vu le vieil empereur regarder Caligula de cet œil inquiet qu'il connaissait si bien :
— Caligula, avait-il dit, ne sera pas plus empereur qu'il ne traversera à cheval le golfe de Baïa.
Caligula traversa à cheval le golfe de Baïa, et, pour le malheur au monde, à qui Tibère eût rendu un grand service en l'étouffant, Caligula fut quatre ans empereur.

Aujourd'hui, de ces vingt-cinq arches, il reste encore treize gros piliers, dont les uns s'élèvent au-dessus de la surface des flots, et dont les autres sont recouverts par la mer.

Enfin le maître des dieux y avait un temple dans lequel il était adoré sous le nom de Jupiter Sérapis. Envahi, selon toute probabilité, par l'eau et enseveli en même temps sous les cendres, lors du tremblement de terre de 1538, il fut retrouvé en 1750, mais dépouillé aussitôt de toutes les choses premières qu'il contenait et qui furent envoyées à Caserte. Il ne lui reste aujourd'hui que trois des colonnes qui l'entouraient, deux des douze vases qui ornaient le monoptère, et, scellé dans son pavé de marbre grec, un des deux anneaux de bronze qui servaient à attacher les victimes au moment de leur sacrifice.

Ce tremblement de terre de 1538 dont nous venons de parler est le grand événement de Pouzzoles et de ses environs. Un matin, Pouzzoles s'est réveillée, a regardé autour d'elle et ne s'est pas reconnue. Où elle avait laissé la veille un lac, elle retrouvait une montagne ; où elle avait laissé une forêt, elle trouvait des cendres ; enfin, où elle avait laissé un village, elle ne trouvait rien du tout.

Une montagne d'une lieue de hauteur avait poussé dans la nuit, déplacé le lac Lucrin, qui est le Styx de Virgile, comblé le port Jules et englouti le village de Tripergole.

Aujourd'hui, le monte Nuovo (on l'a baptisé de ce nom, qu'il a certes bien mérité) est couvert d'arbres comme une vraie montagne, et ne présente pas la moindre différence avec les autres collines qui sont là depuis le commencement du monde.

Nous avions arrêté que nous irions dîner sur les bords de la mer, pour manger des huîtres du lac Lucrin et boire du vin de Falerne. Nous nous acheminions donc vers le lieu désigné, où des provisions, prudemment achetées à Naples et envoyées d'avance, nous attendaient, lorsque, en arrivant près des ruines du temple de Vénus, nous aperçûmes un groupe de promeneurs qui s'apprêtaient à en faire autant. Nous nous approchâmes et nous reconnûmes, qui ? Barbaïa, l'illustre impresario, Duprez, notre célèbre artiste, et la *diva* Malibran, comme on l'appelait alors à Naples et comme on l'appelle maintenant par tout le monde !

C'était une bonne fortune pour nous qu'une pareille rencontre ; et, comme on voulut bien répondre à notre compliment par un compliment semblable, il fut arrêté à l'instant même et par acclamation que les deux dîners seraient réunis en un seul.

Ce point essentiel arrêté, comme il fallait encore un certain temps pour apprêter le banquet commun, et que nous n'étions qu'à deux cents pas des étuves de Néron, où le gardien nous offrait de faire cuire nos œufs, nous acceptâmes la proposition, nous lui mîmes à la main le panier qui les contenait, et nous marchâmes derrière lui.

Le pauvre homme ressemblait fort aux chiens de la grotte dont j'ai parlé dans un précédent chapitre. A mesure que nous approchions des étuves, son pas se ralentissait. Malheureusement, la curiosité est impitoyable. Nous fûmes donc insensibles aux gémissements qu'il poussait, et, la porte des étuves ouverte, nous nous précipitâmes dedans.

Ces étuves se composent d'abord de deux grandes salles où nous vîmes une douzaine de baignoires dégradées. Dans les intervalles de ces baignoires sont des niches vides : ces niches étaient destinées à des statues qui indiquaient de la main le nom des maladies dont ces eaux thermales guérissaient. Or, leur efficacité était encore si grande au moyen âge, qu'une vieille tradition raconte que trois médecins de Salerne, furieux de voir que les cures opérées par ces eaux nuisaient à leur clientèle, partirent de cette ville, débarquèrent pendant la nuit à Baïa, détruisirent l'établissement de fond en comble, et se rembarquèrent ; mais, soit hasard, soit punition divine, une tempête s'étant élevée, leur bâtiment fit naufrage près de Capri, et tous trois périrent dans les flots. Il y avait dans le palais du roi Ladislas, à ce qu'assure Denis de Sarno, une inscription qui vouait à l'exécration publique les noms de ces trois médecins.

Depuis ce temps, l'eau ne vient plus dans les baignoires, et c'est aux voyageurs à l'aller chercher, ce qui n'est pas chose facile, le corridor par lequel on pénètre jusqu'aux sources donnant juste passage à un homme, et l'air y étant si chaud et si rare, qu'au bout de dix pas, le plus entêté de nous fut forcé de revenir.

Pendant ce temps, le gardien des étuves s'apprêtait, de l'air d'un homme qui va monter à l'échafaud ; puis il prit par l'anse notre panier d'œufs, et, nous écartant de l'ouverture du corridor, il s'y lança et disparut dans ses profondeurs.

Deux ou trois minutes se passèrent, pendant lesquelles nous crûmes que le pauvre diable était véritablement descendu jusqu'en enfer ; puis, au bout de ces trois minutes, nous commençâmes à entendre des plaintes lointaines qui, à mesure qu'elles se rapprochaient, se changeaient en gémissements ; enfin, nous vîmes reparaître notre messager des morts, son panier à la main, ruisselant de sueur, pâle et chancelant. Arrivé à nous, comme s'il n'avait eu de force que juste pour ce trajet, il tomba à terre et s'évanouit.

Notre peur fut grande, et, si nous n'avions pas vu à la porte le fils de ce brave homme, qui, sans s'inquiéter autrement de l'évanouissement paternel, grignotait des noisettes, nous l'aurions cru mort. Nous demandâmes à l'enfant ce qu'il fallait faire pour donner du soulagement à l'auteur de ses jours.

— Ah bah ! rien du tout, répondit-il. Attendez, il va revenir.

Nous attendîmes, et effectivement, le bonhomme reprit ses sens. Il y avait mis de la conscience, et, comme il avait voulu que nos œufs fussent bien cuits, il était resté sept ou huit secondes de plus qu'à l'ordinaire. Or, sept ou huit secondes sont une grande affaire quand il s'agit de respirer un air qui n'est pas respirable. Il en était résulté que, deux secondes de plus, le gardien était cuit lui-même.

Nous demandâmes à ce malheureux ce qu'il pouvait gagner par jour à l'effroyable métier qu'il faisait. Il nous répondit que bon an mal an, il gagnait trois carlins par jour (vingt-six ou vingt-sept sous). Son père et son grand-père avaient fait le même métier et étaient morts avant l'âge de cinquante ans ; il en avait trente-huit et en paraissait soixante, tant il était maigre et décharné par l'effet de cette sueur perpétuelle qui lui découlait du corps. Le gamin que nous avions vu si parfaitement insensible à sa syncope etait son fils unique, et il l'élevait au même métier que lui. De temps en temps, quand cela pouvait être agréable aux voyageurs, il prenait le moutard par la main et l'emmenait avec lui faire cuire ses œufs. Madame Malibran causa un instant en patois napolitain avec ce jeune adepte, lequel lui demanda, entre autres choses, quel était l'imbécile qui avait pu inventer les poules. Le résultat de la conversation fut que le gamin ne paraissait pas avoir une grande vocation pour l'état si glorieusement exercé depuis trois générations dans sa famille.

Nous donnâmes à ce pauvre homme deux colonates, c'est-à-dire ce qu'il gagnait d'ordinaire en une semaine; puis nous voulûmes gratifier son élève d'une couple d'œufs, mais il nous répondit dédaigneusement qu'il ne mangeait pas de pareilles ordures, et que c'était bon pour des rats d'étrangers comme nous. Ce furent les propres paroles de l'enfant.

Nous revînmes en les méditant à l'endroit où nous attendait notre dîner. Je dois dire à la louange de Barbaïa, que, si l'ordinaire qu'il nous servit était celui de ses artistes, il les nourrissait parfaitement bien. A cet ordinaire on avait ajouté d'abord le nôtre, dont il ne faut point parler, puis les huîtres du lac Lucrin et le vin de Falerne tant vanté par Horace.

Les huîtres m'ont paru mériter cette réputation antique qui les a accompagnées à travers les âges ; elles ressemblent beaucoup à celles de Marennes ; leur seul défaut est d'être trop grasses et trop douces. Quant au falerne, c'est un vin jaune et épais qui ressemble, pour le goût, à celui de Montefiascone. Fait par d'habiles manipulateurs, il serait excellent. Tel qu'il est, il ressemble à de bon cidre doux.

On nous apporta ensuite des fruits de Pouzzoles. Pouzzoles est le jardin potager de Naples ; malheureusement, les jardiniers italiens ne sont pas plus forts que les vignerons. Il en résulte que, dans un pays où, grâce à un admirable climat, on pourrait manger les plus beaux fruits de la terre, il faut se contenter de ceux que la main de l'homme ne s'est pas encore avisée de gâter, attendu qu'ils poussent tout seuls, comme les figues, les grenades et les oranges.

Le dîner fini, les opinions se divisèrent : les uns étaient d'avis de monter à l'instant même dans la barque qui nous attendait, et d'aller faire un tour dans le golfe, les autres voulaient profiter de ce qui nous restait de jour pour visiter la grotte de la Sibylle, Cumes, la Piscine merveilleuse, les Cent chambres et le tombeau d'Agrippine. On alla aux voix, et, le parti archéologique l'ayant emporté sur le parti nautique, nous nous acheminâmes aussitôt vers le lac d'Averne. Jadin et moi, nous étions naturellement les chefs du parti archéologique

XXXIII

LE TARTARE ET LES CHAMPS ELYSÉES

Tout au contraire des choses de ce monde, l'Averne s'est fort embelli en vieillissant. S'il faut en croire Virgile, c'était, du temps d'Enée, un lac noir, entouré de sombres bois, au-dessus duquel les oiseaux, si rapide que fût leur vol, ne pouvaient passer sans être frappés de mort. Aujourd'hui, c'est un charmant lac comme le lac de Némi, comme le lac des Quatre-Cantons, comme le lac de Loch-Leven, qui fait

à merveille dans le paysage, et qui semble un beau miroir mis là tout exprès pour réfléchir un beau ciel.

Notre cicerone (en Italie, il n'y a pas moyen d'éviter le cicerone) nous conduisit, Barbaïa, Duprez, madame Malibran, Jadin et moi, aux ruines d'un temple qu'il nous donna pour un temple d'Apollon. Comme, grâce à nos études préliminaires, nous savions à quoi nous en tenir, nous le laissâmes tranquillement barboter dans ses définitions, et nous en revînmes à Pluton, le véritable patron de la localité.

Ce temple, au reste, était fort ancien et fort célèbre. Annibal, arrêté devant Pouzzoles, où les Romains avaient envoyé une colonie sous le commandement de Quintus Fabius, alla visiter ce même temple, et, pour se rendre les habitants des environs favorables, y fit, dit Tite-Live, un sacrifice au roi des enfers.

Nous longeâmes les bords du lac en marchant de l'orient à l'occident, et bientôt nous traversâmes une tranchée antique que nous ne franchîmes qu'en sautant de pierre en pierre : c'était le lit du canal que Néron, ce désireur de l'impossible, comme dit Tacite, fit creuser en allant de Baïa à Ostie, et qui devait avoir vingt lieues de long et être assez large pour que deux galères à cinq rangs de rames pussent y passer de front. Ce canal était destiné, dit Suétone, à remplacer la navigation des côtes, qui alors, comme aujourd'hui, était fort mauvaise. Néron fut un des empereurs les plus prudents qu'il y ait eu : un coup de tonnerre lui fit un jour remettre un voyage de Grèce pour lequel tout était préparé. Malheureusement, il ne put jouir de la voie qu'il avait ouverte à force de bras et d'argent. La révolution de Galba arriva, et, comme le dit Néron lui-même au moment de se couper la gorge, le monde eut le malheur de perdre ce grand artiste.

Cependant nous venions de mettre le pied sur le sol que couvrait autrefois la ville de Cumes. Une seule porte est restée debout, et on l'appelle, je ne sais pourquoi, l'*Arco Felice*. C'est à deux pas de cette porte qu'était le tombeau de Tarquin le Superbe, qui, banni de Rome, vint mourir à Cumes. Pétrarque vit ce tombeau dans son voyage à Naples, et en parle dans son itinéraire. On assure qu'il a été depuis transporté au musée. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a au musée un tombeau qu'on montre pour celui-là.

C'est aussi à Cumes que Pétrone se fit ouvrir les veines, mais, en véritable sybarite qu'il était, dans un bain parfumé, en causant avec ses amis. Il se refermait les veines quand la conversation devenait plus intéressante, il les rouvrait quand elle languissait. Enfin, il se fit apporter les vases murrhins, qu'il brisa pour que Néron n'en héritât point ; puis il changea de lieu, car il fallait que cette mort violente eût l'apparence d'une mort volontaire ; puis il glissa, au moment de mourir, à un ami le manuscrit de *Trimalcion*, cet immortel monument des débauches impériales, dont il avait été le complice avant d'en être l'historien.

C'était une époque curieuse que celle-là ! Le pouvoir suprême s'était tellement perfectionné, que le bourreau était devenu un personnage inutile. Un signe suffisait, un geste disait tout. Le condamné comprenait la sentence, rentrait chez lui, faisait un testament où il léguait la moitié de son bien à César, pour que sa famille pût hériter de l'autre moitié ; remerciait l'empereur de sa clémence, faisait chauffer un bain, se couchait dedans et s'ouvrait les veines. S'ouvrir les veines était la mort à la mode ; un homme comme il faut ne se servait plus de l'épée ni du poignard : c'était bon pour des stoïciens comme Caton, ou pour des soldats comme Brutus et Cassius ; mais à des Romains du temps de Néron il fallait une mort voluptueuse comme la vie, une mort sans douleur, quelque chose de pareil à l'ivresse et au sommeil. Quand on appelait son barbier, il demandait avec la plus grande simplicité du monde : « Faut-il prendre mes rasoirs ou ma lancette ? » et il était arrivé un temps où ces vénérables fraters pratiquaient plus de saignées qu'ils ne faisaient de barbes.

Puis, pour ceux à qui on ne pouvait pas faire signe de se tuer, comme à Pétrone, qui n'était qu'un riche dandy ; comme à Lucain, qui n'était qu'un pauvre poète ; comme à Sénèque, qui n'était qu'un beau parleur ; comme à Burrhus, qui n'était qu'un vieux soldat ; comme à Pallas, qui n'était qu'un misérable affranchi : pour un père qui vivait trop vieux, par exemple ; pour une mère, pour un oncle, on avait Locuste, la Voisin du temps. Il y avait chez elle un assortiment de poisons comme peu de chimistes modernes en possèdent. Chez elle, on achetait de confiance. D'ailleurs, ceux qui avaient peur d'être volés essayaient sur des enfants et ne payaient que s'ils étaient contents.

Peut-on se faire une idée de ce qu'un pareil monde serait devenu si la religion chrétienne n'était pas arrivée pour le purifier !

Cependant, comme Enée, nous nous avancions vers l'antre de la Sibylle. A cinquante pas de la porte, nous trouvâmes le concierge, qui vint à nous la clef à la main, tandis que des porteurs, restés en arrière, nous attendaient sur le seuil avec des torches allumées. L'appareil nous paraissait peu agréable. D'ailleurs, nous avions déjà vu tant de souterrains, de grottes et d'antres, que nous commencions à avoir assez de ces sortes de plaisanteries. Nous échangeâmes un signe qui voulait dire : « Sauve qui peut ! » Mais il était trop tard ; nous étions entourés, nous étions captifs, nous étions la chose des *ciceroni* ; nous étions venus pour voir, nous ne devions pas nous en aller sans avoir vu. En un instant, la porte s'ouvrit, nous fûmes enveloppés, pris, poussés, et nous nous trouvâmes dedans. Il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Nous fîmes à peu près cent pas, non dans cette haute caverne que nous nous attendions à trouver sur la foi de Virgile : *Spelunca alta fuit*, mais dans un corridor assez bas et assez étroit. Ces cent pas faits, nous crûmes que nous en étions quittes, et nous voulûmes retourner en arrière. Bah ! nous n'avions vu encore que le vestibule. En ce moment, Jadin, qui marchait le premier, jeta des cris de paon ; il n'avait pas écouté ce que lui disait son guide, et il était tombé dans l'eau jusqu'au genou. Cette fois, nous crûmes que c'était fini et que nous avions eu assez de plaisirs ; nous nous trompions encore. Comme chacun de nous était entre deux guides, l'un qui portait une torche, et l'autre qui, comme le page de M. Malbrouck, ne portait rien du tout, une manœuvre à laquelle nous ne pouvions nous attendre s'exécuta. Le guide qui était devant nous se baissa, le guide qui était derrière nous se haussa, de sorte que, par un mouvement rapide comme la pensée, chacun de nous, madame Malibran comme les autres, se trouva sur le dos d'un cicerone. Dès lors il n'y eut plus de défense possible, et nous nous trouvâmes à la merci de l'ennemi.

Hélas ! ce que l'on nous fit faire de tours et de détours dans cette affreuse caverne, ce qu'on nous conta de bourdes abominables à l'endroit de cette bonne sibylle qui n'en pouvait mais, la quantité innombrable de coups qu'on nous donna à la tête contre le plafond, et aux genoux contre la muraille, Dieu seul le sait ! Mais ce que je sais, moi, c'est qu'en sortant de ce guêpier, j'avais une envie démesurée de rendre à qui de droit les horions que j'avais reçus. Cependant nous comprîmes que, comme on n'irait pas dans de pareils lieux de son plein gré, et qu'il est convenu qu'on doit les avoir vus, il faut bien qu'il y ait des gens qui vous y portent de force. Le résultat de ce raisonnement fut que nos porteurs se partagèrent deux piastres de pourboire ; moyennant quoi, ils nous reconduisirent, les torches à la main et en nous appelant Altesses, jusqu'aux bords du lac Achéron.

L'Achéron est encore une déception pour les amateurs du terrible. Les eaux en sont toujours bleu foncé. Mais ce n'est plus ce marais de douleur qui lui a fait donner son nom ; c'est, au contraire, un joli lac qui partage avec son ami, le lac Agnano, le monopole de rouir le chanvre, et avec son voisin, le lac Lucrin, le privilège d'engraisser d'excellentes huîtres que l'on va pêcher soi-même à l'aide d'une barque que manœuvre le successeur de Caron. La seule chose qui lui soit restée de son vénérable aïeul, c'est son exactitude à vous demander l'obole.

Au bord du lac est une espèce de casino (lisez guinguette) où les *lions* de Naples viennent faire de petits soupers dans le genre de ceux de la Régence.

Des bords de l'Achéron, on nous montra le Cocyte, qui nous parut moins changé que son terrible voisin. C'est toujours une mare d'eau stagnante. Je crois même qu'elle a conservé l'avantage qu'elle avait dans l'antiquité, de sentir fort mauvais.

L'antre de Cerbère est à l'extrémité du canal qui communique de l'Achéron à la mer. L'antre de Cerbère a son cicerone à lui, comme le moindre trou de cet heureux coin de la terre. Seulement, on a pensé que l'antre de Cerbère n'avait pas assez d'importance pour lui donner un homme tout entier : on lui a donné un bossu auquel il manque une jambe mais à qui heureusement il reste une langue et les deux mains. Il fit de ses deux mains et de cette langue tout ce qu'il put pour nous entraîner vers la localité qu'il exploite ; mais, comme il n'osa pas nous répondre positivement que nous trouverions Cerbère chez lui, la vue de l'antre, dénué de son locataire, nous parut par trop ressembler à celle de la carpe et du lapin, père et mère de ce fameux monstre que l'on montrerait en province si M. de Lacépède ne l'avait fait demander pour le Muséum de Paris.

Nous offrîmes à Milord la survivance de Cerbère : mais Milord n'avait pas assez de confiance dans les grottes depuis qu'il avait vu celle du Chien, pour accepter la position, si avantageuse qu'elle fût.

Il est inutile d'ajouter que le bossu eut son carlin, comme si nous avions visité l'antre de son dogue.

Des bords du Cocyte, nous fûmes en un instant aux ruines du palais de Néron.

Ce palais s'élevait sur le point le plus ravissant du golfe

de Baïa, qui, au dire d'Horace, l'emportait sur les plus doux rivages de l'univers, et où l'air, comme à Pœstum, portait avec lui un tel parfum, un tel enivrement, que Properce prétendait qu'une femme était compromise rien qu'en y restant une semaine. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, tout ce qu'il y avait de riches Romains à Rome avait sa maison à Baïa. Marius, Pompée, César, y venaient passer leur été. C'est dans la maison de ce dernier que mourut le jeune Marcellus, très probablement empoisonné par Livie, et dont la mort devait fournir à Virgile un des hémistiches à la fois les plus beaux et les plus lucratifs de son sixième chant. Byron se vantait de vendre ses poèmes une guinée le vers, demandez à Virgile ce que lui rapporta le *Tu Marcellus eris !*

Mais revenons au palais de Néron, aujourd'hui à moitié écroulé dans les flots, et dont la vague emporte chaque jour quelque sanglante parcelle. C'est dans ce palais qu'il avait appelé sa mère Agrippine ; c'est là qu'il voulait célébrer avec elle les fêtes de la réconciliation.

Voyez, en face l'un de l'autre, la lionne et le lionceau : la lionne, habituée depuis longtemps au carnage ; le lionceau, qui n'a encore goûté qu'une fois le sang : il est vrai que c'est le sang de son frère.

Un coup d'œil en passant sur ce tableau : nous promettons au lecteur que nous allons mettre sous ses yeux une des plus terribles pages qui aient été écrites sur le livre de l'histoire universelle.

D'abord faisons le tour de nos personnages ; voyons ce que c'était qu'Agrippine, car le crime du fils nous a fait oublier les crimes de la mère ; et, comme elle nous est apparue dans son linceul ensanglanté, nous n'avons pas pu distinguer le sang qui était à elle du sang qui appartenait aux autres.

Elle est la fille de Germanicus, et sa mère est cette Agrippine, noble veuve et féconde matrone, qui abordait à Brindes, portant dans ses bras l'urne funéraire de son mari, et suivie de ses six enfants, dont quatre devaient aller promptement rejoindre leur père. Les premiers qui disparurent furent les deux aînés, Néron et Drusus (ne pas confondre ce Néron-là, dernier espoir des républicains, avec le fils de Domitius, dont nous allons parler tout à l'heure). Néron fut exilé à Pontia, où il mourut. Comment ? On ne le sait pas ; probablement comme on mourait alors. Quant à Drusus, il n'y a pas de doute sur lui, et la chose est des plus claires : on l'enferma, un beau matin, dans les souterrains du palais, et, pendant neuf jours, on oublia de lui porter à manger ; le dixième jour, on descendit ostensiblement dans sa prison avec un plateau couvert de viande, de vins et de fruits ; on le trouva expirant : il avait vécu huit jours en dévorant la bourre de son matelas.

Quant à la mère, elle fut punie pour un crime énorme : elle avait pleuré ses enfants. On l'exila *ob lacrymas ;* elle se tua dans l'exil.

Bref, il ne restait plus, de toute la race de Germanicus, que notre Agrippine et Caïus Caligula, ce serpent que Tibère élevait, disait-il, pour dévorer le monde.

Tibère, qui, comme on l'a vu, s'intéressait fort à toute sa race, avait marié Agrippine à un certain Eneus Domitius, dont le vol et l'homicide étaient les moindres crimes. Comme préteur, il avait volé les enjeux des courses. Un jour, en plein Forum, il avait crevé l'œil d'un chevalier. Un autre jour, il avait écrasé sous les pieds de ses chevaux un enfant qui ne se rangeait pas assez vite. Un autre jour, enfin, il avait tué un affranchi à qui il avait donné un verre plein de vin à vider d'un seul coup, et qui, manquant de respiration, avait commis la faute de s'y reprendre à deux fois. Lors de l'agonie de Tibère, il était accusé de lèse-majesté. Tibère mourut étouffé par Macron, et Eneus Domitius fut absous.

Caligula était mort. Des six enfants de Germanicus, Agrippine restait seule. Claude régnait. Claude venait de faire tuer Messaline, sa troisième femme, qui avait eu le caprice d'épouser publiquement, toute femme de l'empereur qu'elle était, son amant Silius. Dégoûté du mariage, l'empereur avait juré à ses prétoriens de vivre désormais sans femme. Mais les affranchis de Claude avaient décidé que Claude se remarierait.

Ils étaient trois : Caliste, Narcisse et Pallas, les premiers personnages de l'État, les véritables ministres de l'empereur. Voulez-vous connaître la fortune de ces trois anciens esclaves ? Pallas avait trois cents millions de sesterces (soixante millions de francs) ; Narcisse était plus riche du quart : il avait quatre cents millions de sesterces (quatre-vingts millions de francs) ; quant à Caliste, c'était le plus pauvre : le malheureux n'avait que quarante millions, à peu près. Au reste, c'était l'époque des fortunes insensées. Un esclave qui avait été *dispensator* (titre qui répond à celui de munitionnaire général, avait, au dire de Pline, acheté sa liberté pour la bagatelle de treize millions. Vous vous rappelez le gourmand Apicius, lequel, après avoir dépensé vingt millions pour sa table, est averti par son intendant qu'il ne lui reste plus que deux millions cinq cent mille francs. Or, que croyez-vous que fera Apicius ? Qu'il placera son argent à dix pour cent, taux légal de Rome, et que, des bribes de son patrimoine, il se fera deux cent cinquante mille livres de rente, ce qui est encore un fort joli denier ? Point. Apicius s'empoisonne : il n'a plus assez pour vivre. Il est vrai que Apicius avait donné jusqu'à mille deux cents francs d'un surmulet de quatre livres et demie que faisait vendre Tibère, trouvant ce poisson trop beau pour sa table. On a de la peine à croire à de pareilles folies. Lisez pourtant Sénèque, épître 93. Mais revenons encore à nos affranchis.

Chacun d'eux avait une femme qu'il protégeait, une impératrice de sa main qu'il voulait donner à Claude, l'empereur imbécile qui dormait à table, à qui on laçait ses sandales aux mains, à qui on chatouillait le nez avec une plume, et qui alors, à la grande joie des convives, se frottait le nez avec ses sandales. Caliste présentait Lollia Paulina, qui avait autrefois été la femme de Caligula ; Narcisse présentait Elia Pétina, qui avait été déjà la femme de Claude, ce qui épargnait la dépense de nouvelles noces ; enfin Pallas présentait Agrippine, dont il était l'amant, et qui apportait en dot à César un petit-fils de Germanicus. On lâcha les trois femmes après Claude. Agrippine l'emporta et fut impératrice.

Agrippine était donc enfin arrivée à une position digne d'elle. Voyons-la à l'œuvre.

Silanus est le fiancé d'Octavie, fille de Claude ; mais Octavie est devenue un parti sortable pour le fils d'Agrippine. Silanus est dépouillé de la préture, accusé du premier crime qu'on imagine, et invité à se donner la mort ; Silanus se tue.

Sa rivale Lollia Paulina, cette veuve de son frère, qui avait failli l'emporter sur elle, était belle comme elle, violente comme elle, débauchée comme elle, capable de tout comme elle, mais plus riche qu'elle, ce qui lui donnait un grand avantage. Un jour, elle était venue à un souper avec une parure d'émeraudes qui valait quarante millions de sesterces (huit millions de notre monnaie[1]). La fortune de Lollia Paulina fut confisquée, Lollia Paulina fut envoyée en exil, et, six mois après, un centurion vint dans son exil annoncer à Lollia Paulina qu'il fallait mourir. Lollia Paulina mourut.

Après Lollia Paulina vint Calpurnie, dont Claude avait vanté imprudemment la beauté ; après Calpurnie, Lépida, tante de Néron. Pourquoi moururent-elles toutes deux ? Demandez à Pline : *Mulieribus ex causis*, pour des raisons de femmes : il ne vous dira pas autre chose. En effet, ces trois mots disent tout.

Nous ne parlons pas d'un Taurus qui avait une villa qu'Agrippine voulait acheter, qu'il refusa de vendre, et qui, trois mois après, mourut en la lui léguant.

Cependant, Claude, qui était devenu méfiant depuis la mort de Messaline, s'apercevait de tout cela et secouait la tête. Puis, dans ses moments d'abandon, quand il réformait la langue avec ses grammairiens, ou le monde avec ses affranchis, il disait :

— J'ai eu tort de me remarier ; mais qu'on y prenne garde ! Je suis destiné à être trompé, c'est vrai, mais je suis destiné aussi à punir celles qui me trompent !

Claude n'avait pas tort de penser cela, mais Claude avait grand tort de le dire. Ces menaces conjugales revinrent aux oreilles d'Agrippine ; le tribun qui avait tué Messaline vivait encore ; il ne fallait qu'un signe de Claude, un mot de Narcisse, pour qu'il en fût de la quatrième femme de Claude comme il en avait été de la troisième. Agrippine prit les devants.

Un soir, elle jeta un voile sur sa tête, sortit du Palatin par une porte de derrière et s'en alla trouver Locuste.

Il s'agissait, cette fois, de trouver le chef-d'œuvre des poisons, quelque chose d'agréable au goût, qui ne tuât ni trop vite ni trop lentement, qui fît mourir, voilà tout, mais sans laisser de traces. Agrippine ne regardait pas au prix.

XXXIV

LE GOLFE DE BAIA

Agrippine emporta ce qu'elle était venue demander à l'empoisonneuse Locuste : c'était une espèce de pâte qu'on pouvait parfaitement délayer dans une sauce. Le lendemain, on servit à l'empereur Claude des champignons farcis ; Claude adorait les champignons ; il dévora le plat tout entier. Il n'y avait rien d'étonnant que Claude mourût d'indigestion après avoir avalé à lui seul un plat de cham-

pignons qui eût pu suffire à six personnes. Mais Claude ne mourait pas ; Claude sentait une grande pesanteur à l'estomac. Il fit venir son médecin, un médecin grec fort habile, ma foi, nommé Xénophon. Ce médecin lui ordonna d'ouvrir la bouche et lui frotta la gorge avec les barbes d'une plume empoisonnée. Claude mourut.

On annonça à Rome que Claude allait mieux.

Après avoir fait de Claude un dieu, il fallait faire de Néron un empereur. Voici ce que c'était que Néron : c'était, à cette époque, un enfant de quinze ans, né, au dire de Pline, les pieds en avant, ce qui était un signe de malheur ; mais, signe de malheur plus certain encore, né de Domitius et d'Agrippine : c'était l'avis de son père lui-même. Comme on le félicitait de la naissance du jeune Lucius et que les courtisans voyaient d'avance en lui d'heureuses destinées pour le monde :

— Vous êtes bien aimables, dit Domitius, mais je doute fort qu'il puisse naître quelque chose de bon d'Agrippine et de moi.

Domitius ne s'était pas trompé : c'était un terrible enfant que ce jeune Néron. L'éducation ne lui avait pas manqué ; au contraire, il avait auprès de lui Sénèque, qui lui avait appris le grec et le latin ; Burrhus, qui lui avait appris la tactique militaire et l'escrime. Il chantait comme l'histrion Diodore, dansait comme le mime Pâris, conduisait un char comme Apollon. Aussi, avait-il, avant toute chose, la prétention d'être artiste. Néron chanteur, Néron danseur, Néron cocher d'abord, Néron empereur ensuite.

Cela n'empêcha pas qu'il n'accueillît avec une grande joie la mort de Claude et qu'il ne fît tout ce qu'il fallait pour souffler le monde à son cousin Britannicus. Il est vrai que pour cela il n'avait pas grand'chose à faire, il n'avait qu'à laisser agir Agrippine ; il se contenta, quand il apprit que le dernier plat qu'avait mangé Claude était un plat de champignons, de dire que les champignons étaient le mets des dieux. Le mot n'était pas tendre pour son pere adoptif, mais il était joli : il fit fortune.

Cependant Néron n'était pas monté sur le trône pour faire des mots : il avait près de lui Narcisse et Tigellus, qui le poussaient à faire autre chose. Puis les passions commencèrent à fermenter dans cette jeune tête, car pour son cœur elles n'en approchèrent jamais. Il avait des amours cachées pour lesquelles Sénèque, son précepteur, lui prêtait le nom d'un de ses beaux-frères. Agrippine le sut, et cela lui donna fort à penser. Elle commençait à comprendre que la lutte serait plus opiniâtre qu'elle ne s'y était attendue d'abord ; elle voulut effrayer Néron par un jeu de bascule, elle se retourna vers Britannicus.

Alors, ce fut Néron qui sortit un soir du Palatin. Avec qui ? On ne sait pas ; avec son ami Othon, peut-être, ce futur empereur de Rome, avec lequel, dans ses orgies nocturnes, Néron allait frapper aux portes et battre les passants. Et, à son tour, il se rendit chez Locuste. Il trouva la pauvre femme toute tremblante : avis lui avait été donné qu'elle devait être arrêtée le lendemain. On commençait à la soupçonner de vendre du poison ; et à qui ce soupçon était-il venu ? A Agrippine !

Néron la rassura et lui promit sa protection, mais à condition qu'elle lui donnerait une eau qui tuerait à l'instant même.

La nuit se passa à faire bouillir des herbes ; le matin, on eut deux petites fioles d'eau claire et limpide comme de l'eau de roche. Locuste proposa d'en faire l'essai sur un esclave ; mais Néron fit observer qu'un homme n'avait pas la vie assez dure, et qu'il fallait chercher quelque animal de résistance. Un sanglier barbotait dans la cour : Locuste le montra à Néron. On versa une des deux fioles dans une assiette pleine de son, et l'on fit manger ce son au sanglier, qui mourut comme s'il était frappé de la foudre.

Néron rentra au palais. Il mangeait ordinairement dans la même chambre que Britannicus, mais non à la même table. Chacun des deux jeunes gens avait un dégustateur qui buvait avant eux de chaque liqueur qu'on leur offrait, qui mangeait avant eux de chaque plat qui leur était servi. Britannicus buvait tiède ; il était un peu souffrant. Son dégustateur, après en avoir bu le tiers à peu près, lui présenta à dessein une boisson que le jeune homme trouva trop chaude.

— Remettez-moi de l'eau froide là-dedans, dit Britannicus en tendant son verre.

On lui versa l'eau préparée par Locuste. Britannicus but sans défiance. Son dégustateur ne venait-il pas de boire devant lui ? Mais, à peine avait-il bu, qu'il poussa un cri et tomba à la renverse.

Agrippine jeta un coup d'œil rapide sur Néron, en même temps que Néron, de son côté, jetait un coup d'œil sur elle : ces deux regards se croisèrent comme deux glaives. La mère et le fils n'avaient plus rien à s'apprendre ; la mère et le fils n'avaient plus rien à se reprocher ; la mère et le fils étaient dignes l'un de l'autre.

Maintenant, tout était dans cette question : Serait-ce la mere qui oserait tuer le fils ? serait-ce le fils qui oserait tuer la mère ?

Ni l'un ni l'autre ne l'eût osé peut être si une troisième femme ne fût venue se mêler à cette haine.

Cette femme, c'était Sabina Poppea, la plus belle femme de Rome depuis qu'Agrippine avait fait tuer Lollia Paulina ; et avec cela coquette, comme si elle eût eu besoin de coquetterie ; ne sortant jamais sans son voile, ne levant jamais son voile qu'à demi, et lorsqu'elle quittait Rome pour aller à Tivoli ou à Baïa, se faisant suivre par un troupeau de quatre cents ânesses, lesquelles lui fournissaient les trois bains de lait qu'elle prenait chaque jour.

Sabina Poppea avait eu ce que nous appellerions, nous autres, une jeunesse orageuse. Othon la trouva momentanément mariée, dit Tacite, à un chevalier romain nommé Rufius Crispinius ; Othon l'enleva à ce mari provisoire, la fit divorcer et l'épousa. Othon, nous l'avons dit, était le camarade de Néron. Celui-ci, en allant chez Othon, vit sa femme ; alors, il envoya Othon en Espagne. Othon partit sans regimber : il connaissait son ami Néron.

Mais ce n'était pas tout que d'éloigner Othon pour devenir l'amant de Poppée. Poppée savait être sage quand son profit y était. Lorsque Othon l'avait aimée, Othon l'avait épousée. César l'aimait, eh bien, que César en fît autant. César était marié avec Octavie : il fallait donc éloigner Octavie. Agrippine s'opposerait à cette nouvelle union : il fallait donc aussi se débarrasser d'Agrippine. D'ailleurs, Poppée ne comprenait pas comment César pouvait garder Octavie, cette pleureuse éternelle, qui ne faisait que gémir sur la mort de Claude et de Britannicus. Poppée ne comprenait pas non plus comment César supportait la domination de sa mère, qui écoutait les délibérations du sénat derrière un rideau, et continuait de régner comme si César était encore un enfant. Cela ne pouvait durer ainsi.

Agrippine était à Antium, elle reçut une lettre de son fils qui l'invitait à venir le rejoindre à Baïa. Il ne pouvait, disait-il, rester plus longtemps loin d'une si bonne mère : il avait des torts envers elle, il voulait les lui faire oublier.

Un devin avait prédit à Agrippine que, si son fils devenait empereur, son fils la tuerait. Agrippine avait méprisé la prophétie du devin, et Néron régnait. Elle méprisa de même les conseils de Pallas, qui lui disait de ne pas aller à Baïa : elle y vint. Elle y trouva Néron plus tendre, plus respectueux, plus soumis que jamais. Elle se reprit à cette idée qu'elle pourrait peut-être l'emporter sur Poppée. C'était chez elle une idée fixe. Agrippine soupa avec Néron. Tous deux avaient bien pensé au poison, mais tous deux aussi avaient pensé au contre-poison.

Le souper fini, Néron dit à Agrippine qu'il ne voulait pas qu'elle retournât à Antium. Elle avait une villa à trois milles de là, près de Bauli ; c'était là que Néron voulait qu'elle allât pour n'être plus éloignée de lui. Ce point était si bien arrêté dans son esprit, qu'il avait fait préparer une galère pour l'y transporter. Agrippine accepta.

A dix heures, le fils et la mère se séparèrent ; Néron conduisit Agrippine jusqu'au bord de la mer ; des esclaves portaient des torches ; les musiciens qui avaient joué pendant le souper venaient derrière eux. Arrivé sur le rivage, Néron embrassa sa mère sur les mains et sur les yeux ; puis il resta non seulement jusqu'à ce qu'il l'eût vue descendre dans l'intérieur de la galère, mais encore jusqu'à ce que la galère eût levé l'ancre et fût déjà loin.

Agrippine était assise dans la cabine : Crépéréius, son serviteur favori, était debout devant elle ; Auronie, son affranchie, était à ses pieds. Le ciel était tout scintillant d'étoiles, la mer était calme comme un miroir. Tout à coup le pont s'écroule : Crépéréius est écrasé, mais une poutre soutient les débris au-dessus de la tête d'Agrippine et d'Auronie ; au même moment, Agrippine sent que le plancher manque sous ses pieds, elle saute à la mer suivie d'Auronie, et criant qu'on la sauve.

— Je suis Agrippine ! Sauvez la mère de César !

A peine a-t-elle dit, qu'une rame se lève et, en retombant, lui fend la tête. Agrippine a tout deviné : elle plonge sans prononcer une parole, ne reparaît à la surface que pour respirer, replonge encore, et, tandis que les assassins la cherchent, vivante pour l'achever, morte pour reporter son cadavre à Néron, elle nage vigoureusement vers la terre, aborde le rivage, gagne à pied sa villa, se fait reconnaître à ses esclaves, et se jette sur son lit.

Pendant ce temps, on la cherche, on l'appelle de la galère ; les gens qui habitent le rivage apprennent qu'Agrippine est tombée à la mer et n'a point reparu ; bientôt toute la population est sur la côte avec des flambeaux ; des barques sont poussées dans le golfe pour aller au secours de la mère de César ; des hommes se jettent à la nage en l'appelant ; d'autres, qui ne savent pas nager, descendent dans l'eau jusqu'à la poitrine ; ils jettent des cordes, ils tendent les mains. Dans ce moment de danger, on s'est souvenu qu'Agrippine est la fille de Germanicus.

Agrippine voit ces témoignages d'amour ; elle se rassure en se sentant au milieu d'une population dévouée ; elle comprend qu'elle ne pourra longtemps cacher sa présence, elle fait dire qu'elle est sauvée. La foule entoure alors la villa avec des cris de joie ; Agrippine se montre, le peuple rend grâces aux dieux.

Néron a tout su presque à l'instant même ; un messager d'Agrippine est venu lui dire, de la part de sa maîtresse, qu'elle était sauvée. Agrippine a voulu, aux yeux de son fils, avoir l'air de croire que tout cela n'était qu'un accident où la volonté de Néron n'avait été pour rien.

Que fera Néron ? Néron conçoit et dirige assez bien un crime ; mais, si, par une circonstance quelconque, le crime avorte, Néron perd facilement la tête et il ne sait pas faire face au danger. Agrippine, les vêtements ruisselants, les cheveux collés au visage, Agrippine racontant le meurtre auquel elle n'a échappé que par miracle, peut soulever le peuple, entraîner les prétoriens, marcher contre Néron. Au moindre bruit, Néron tremble. Seul, il ne prendra aucune décision, il ne saura qu'attendre et trembler. Il envoie chercher Sénèque et Burrhus. A eux deux, le guerrier et le philosophe lui donneront peut-être un bon avis.

— Qui a conseillé le crime ? demandent-ils après s'être consultés.

— Anicétus, le commandant de la flotte de Misène, répond Néron.

— Qu'Anicétus achève donc ce qu'il a commencé, disent Sénèque et Burrhus.

Anicétus ne se le fait pas redire deux fois ; il part avec une douzaine de soldats.

Que vous semble de ces deux braves pédagogues ? Tels que vous les voyez pourtant, c'étaient, après Thraséas, les deux plus honnêtes gens de l'époque. Comment donc ! on avait voulu faire Sénèque empereur — à cause de ses hautes vertus ! Voyez Tacite et Juvénal.

Cependant Agrippine s'est recouchée ; elle a une seule esclave près d'elle. Tout à coup les cris de la foule cessent, le bruit des armes retentit dans les escaliers, l'esclave qui est près d'Agrippine se sauve par une petite porte dérobée ; Agrippine va la suivre, quand la porte de la chambre s'ouvre. Agrippine se retourne et aperçoit Anicétus.

A sa vue et à la manière dont il entre dans la chambre de son impératrice, Agrippine a tout deviné. Toutefois, elle feint de ne rien craindre.

— Si tu viens pour savoir de mes nouvelles de la part de mon fils, retourne vers lui et dis-lui que je suis sauvée

Un des soldats s'avance alors, et, tandis qu'Agrippine parle encore, la frappe d'un coup de bâton à la tête.

— Oh ! dit Agrippine en levant les mains au ciel, oh ! je ne croirai jamais que Néron soit un parricide.

Pour toute réponse, Anicétus tire son épée.

Alors, Agrippine, d'un geste sublime d'impudeur, jette loin d'elle sa couverture, et montrant ses flancs nus, ces flancs qu'elle veut punir d'avoir porté Néron :

— *Feri ventrem* (frappe au ventre) ! dit-elle.

Et elle reçoit aussitôt quatre ou cinq coups d'épée dont elle meurt sans pousser un cri.

N'est-ce pas bien jusqu'au bout la femme que je vous ai dite et n'est-elle pas morte comme elle a vécu ?

Quant à Néron, attendez un moment encore. Néron est incomplet : il n'a encore tué que Britannicus et Agrippine ; il faut qu'il tue Octavie. Mais Octavie était difficile à tuer à cause de sa faiblesse même. Agrippine luttait contre Néron ; pendant la lutte, son pied a glissé dans le sang de Claude, et elle est tombée, c'est bien. Mais Octavie ! comment égorgera-t-on cette douce brebis ? comment étouffera-t-on cette blanche colombe ? C'est la seule femme de Rome dont la calomnie n'ait jamais pu approcher.

On mit ses esclaves à la torture pour savoir si elle n'aurait pas commis quelque crime inconnu dont on pût la punir. Ses esclaves moururent sans oser l'accuser. Il fallut encore recourir à Anicétus. Au milieu d'un dîner, comme Néron, couronné de roses, marquait de la tête la mesure aux musiciens qui chantaient, Anicétus entra, se jeta aux pieds de Néron et s'écria que, vaincu par ses remords, il venait avouer à l'empereur qu'il était l'amant d'Octavie

Octavie, cette chaste créature, la maîtresse d'un Anicétus !

Personne ne crut à cette monstrueuse accusation ; mais qu'importait à César ? il voulait un prétexte, voilà tout Anicétus fut exilé en Sardaigne et Octavie à Pandataria

Puis, quelques jours après, on fit dire à Octavie qu'il fallait mourir.

La pauvre enfant, qui avait eu si peu de jours heureux dans la vie, s'effrayait cependant de la mort ; elle se prit à pleurer, tendant les mains aux soldats, implorant Néron, non plus comme sa femme, mais comme sa sœur, adjurant sa clémence au nom de Germanicus. Mais les ordres étaient positifs : ni prières ni larmes ne pouvaient la sauver de ce crime énorme d'être coupable de trop de vertu. On lui prit les bras, on les lui raidit de force, on lui ouvrit les veines avec une lancette ; puis, comme le sang, figé par la peur, ne voulait pas couler, on les lui trancha avec un rasoir. Enfin, comme le sang ne coulait pas encore, on l'étouffa dans la vapeur d'un bain bouillant.

Poppée, de son côté, avait donné ses ordres aux meurtriers ; elle voulait être sûre qu'Octavie était bien morte : on lui apporta sa tête.

Alors, elle épousa tranquillement Néron.

Néron, dans un moment d'humeur, la tuera quelque jour d'un coup de pied.

Nous étions sur le lieu même où le drame terrible que nous venons de raconter s'était accompli. Ces ruines. c'étaient celles qui avaient vu Agrippine assise à la même table que Néron ; ce rivage, c'était celui jusqu'où César avait reconduit sa mère. Nous montâmes dans la barque : nous étions sur le golfe où Agrippine avait été précipitée. et nous suivions la route qu'elle avait suivie à la nage pour aborder à Bauli.

On montre un prétendu tombeau qui passe pour le tombeau d'Agrippine. N'en croyez rien : ce n'était pas de ce côté-ci de Bauli qu'était situé le tombeau d'Agrippine. c'était sur le chemin de Misène, près de la villa de César. Puis le tombeau d'Agrippine n'avait pas cette dimension. Ses affranchis l'enterrèrent en secret, et, après la mort de Néron, lui élevèrent un monument. Or, ce monument de tardive piété était un tout petit tombeau, *levem tumulum*, dit Tacite.

Le golfe de Baïa devait être une miraculeuse chose quand ses rives étaient couvertes de maisons ; ses collines, d'arbres ; ses eaux, de navires ; puisque, aujourd'hui que ces maisons ne sont plus que des ruines, que ces collines, bouleversées par des tremblements de terre, sont arides et brûlées, que ces eaux sont silencieuses et désertes, Baïa est encore un des plus délicieux points du monde.

La soirée était splendide. Nous nous fîmes descendre à l'endroit même où était la villa d'Agrippine. La mer l'a recouverte ; on en chercherait donc inutilement les ruines. Puis, à la lueur de la lune qui se levait derrière Sorrente, située en face de nous, de l'autre côté du golfe de Naples, nous nous engageâmes dans le chemin bordé de tombeaux qui conduit des bords de la mer au village de Boccola, l'ancienne Bauli. C'était fête, et tout ce pauvre village était en joie ; on chantait, on dansait, et tout cela au milieu des ruines, au milieu des monuments funéraires d'un peuple disparu, sur cette même terre qu'avaient foulée Manlius, César, Agrippine, Néron, sur ce sol où était venu mourir Tibère.

Oui, le vieux Tibère était sorti de son île ; il visitait Baïa, où peut-être il était venu prendre les eaux, lorsque le bruit lui revint que des accusés, dénoncés par lui-même, avaient été renvoyés sans même avoir été entendus. Cela sentait effroyablement la révolte Aussi Tibère se hâta-t-il de regagner Misène d'où il comptait s'embarquer pour Caprée, sa chère île, sa fidèle retraite, son imprenable forteresse. Mais à Misène les forces lui manquèrent, et il ne put aller plus loin. L'agonie fut longue et terrible. Le moribond se cramponnait à la vie, le vieil empereur ne voulait absolument point passer dieu. Un instant, Caligula le crut mort ; il lui avait déjà tiré son anneau du doigt Tibère se redresse et demande son anneau. Caligula se sauve effaré, tremblant Tibère descend de son lit, veut le poursuivre, chancelle. appelle, et, comme personne ne répond, tombe sur le pavé Alors Macron entre, le regarde ; et, comme Caligula lui demande à travers la porte ce qu'il faut faire :

— C'est bien simple, répondit Macron ; jetez-moi un matelas sur cette vieille carcasse ; et que tout soit dit.

Ce fut l'oraison funèbre de Tibère

Comme nous l'avons dit, c'était dans le port de Misène qu'était la flotte romaine Pline commandait cette flotte lors du tremblement de terre de 79 Ce fut de Misène qu'il partit pour aller étudier le phénomène arrivé à Stabie, il y mourut étouffé

XXXV

UN COURANT D'AIR A NAPLES. — LES ÉGLISES DE NAPLES.

Malgré la fatigue de la journée, notre excursion sur la terre classique de Virgile, d'Horace et de Tacite avait eu pour nous un tel attrait, que nous proposâmes, Jadin et

moi, pareille excursion à Pompéi pour le lendemain ; mais, à cette proposition, Barbaïa jeta les hauts cris. Le lendemain, Duprez et la Malibran chantaient, et l'impresario ne se souciait pas de perdre six mille francs de recette pour l'amour de l'antiquité. Il fut donc convenu que la partie serait remise au surlendemain.

Bien nous en prit de n'avoir fait aucune opposition contre le pouvoir autocratique du czar de Saint-Charles !

Nous étions rentrés à minuit dans Naples, par le plus beau temps du monde : pas un nuage au ciel, pas une ride à la mer.

A trois heures du matin, je fus réveillé par le bruit de mes trois fenêtres qui s'ouvraient en même temps, et par celui de leurs dix-huit carreaux qui passaient de leurs châssis sur le parquet.

Je sautai à bas de mon lit et je crus que j'étais ivre. La maison chancelait. Je pensai à Pline l'Ancien, et, ne me souciant pas d'être étouffé comme lui, je m habillai à la hâte, je pris un bougeoir et je m'élançai sur le palier !

Tous les hôtes de M. Martin Zir en firent autant que moi ; chacun était sur le seuil de son appartement, plus ou moins vêtu. Je vis Jadin qui entre-bâillait sa porte, une allumette chimique à la main et Milord entre ses jambes.

— Je crois qu'il y a un courant d'air, me dit-il.

Ce courant d'air venait d'enlever le toit du palais du prince de San-Teodore, avec tous les domestiques qui étaient dans les mansardes.

Tout s'expliqua : nous n'avions pas la joie d'être menacés d'une éruption : c'était tout bonnement un coup de vent, mais un coup de vent comme il en fait à Naples ; ce qui n'a aucun rapport avec les coups de vent des autres pays.

Sur soixante et dix fenêtres, il en était resté trois intactes. Sept ou huit plafonds étaient fendus. Une gerçure s'étendait du haut en bas de la maison. Huit jalousies avaient été emportées ; les domestiques couraient après dans les rues, comme on court après son chapeau.

On se contenta de balayer les chambres, qui étaient pleines de vitres brisées ; car d'envoyer chercher les vitriers, il n'y fallait pas songer. A Naples, on ne se dérange pas à trois heures du matin. D'ailleurs, c'eût été de la besogne à recommencer dix minutes après. Il était donc infiniment plus économique de se borner pour le moment aux jalousies.

J'étais un des moins malheureux : le vent ne m'en avait arraché qu'une. Il est vrai qu'en échange il ne me restait pas un carreau. Je me barricadai du mieux que je pus et j'essayai de me coucher ; mais les éclairs et le tonnerre se mirent de la partie. Je me réfugiai au rez-de-chaussée, où le vent, ayant eu moins de prise, avait causé moins de dégât. Alors commença un de ces orages dont nous n'avons aucune idée, nous autres gens du Nord ; il était accompagné d'une de ces pluies comme j'en avais reçu en Calabre seulement ; je la reconnus pour être du même royaume.

En un instant, la villa Réale ne parut plus faire qu'un avec la mer ; l'eau monta à la hauteur des fenêtres du rez-de-chaussée et entra dans le salon. Aussitôt après, on vint prévenir M. Martin que ses caves étaient pleines et que les tonneaux dansaient une contredanse dans les avant-deux de laquelle il y en avait déjà eu cinq ou six de défoncés.

Au bout d'un instant, un âne chargé de légumes passa, emporté par le torrent ; il s'en allait droit à un égout, suivi de son propriétaire, emporté comme lui. L'âne s'engouffra dans le cloaque et disparut ; l'homme, plus heureux, s'accrocha à un pied de réverbère et tint bon : il était sauvé.

L'eau qui tombe en une heure à Naples mettrait deux mois à tomber à Paris ; encore faudrait-il que l'hiver fût bien pluvieux.

Comme cette histoire d'âne emporté m'ébouriffait singulièrement et que j'y revenais sans cesse, on me raconta deux aventures du même genre.

Au dernier coup de vent, qui avait eu lieu il y avait six ou huit mois, un officier, enlevé de la tête de sa compagnie, avait été emporté par un ruisseau gonflé, dans l'égout d'un immense édifice appelé le Serraglio ; on n'en avait jamais entendu reparler.

A l'avant-dernier, qui avait eu lieu deux ans auparavant, une chose plus terrible et plus incroyable était arrivée. Une Française, madame Conti, revenait de Capoue dans sa voiture. Surprise par un orage pareil à celui dont nous jouissions dans le moment même, elle avait voulu continuer son chemin, au lieu d'abriter sa voiture dans quelque endroit où elle eût pu rester en sûreté. A la descente de Capodichino, elle trouva son chemin coupé par une rue qui descend vers la mer. Cette rue était devenue, non un torrent, mais un fleuve. A cette vue, le cocher s'effraye et veut rétrograder, madame Conti lui ordonne d'aller en avant, le cocher refuse, un débat s'engage, le cocher saute en bas de son siège et abandonne sa voiture. Pendant ce temps, le fleuve avait grossi toujours, il déborde à flots dans la rue transversale où est madame Conti ; les chevaux prennent peur, font quatre pas en avant, sont enveloppés par les vagues qui se précipitent de Capodimonte et de Capodichino ; au bout d'un instant, ils perdent pied et sont emportés, eux et la voiture ; au bout de vingt pas, la voiture est en morceaux. Le lendemain, on retrouva le cadavre de madame Conti.

Au reste, à Naples, il y a un avantage : c'est que, deux heures après ces sortes de déluges, il n'y paraît plus, si ce n'est aux rues qui sont devenues propres, ce qui ne leur arrive jamais qu'en pareille circonstance. Il y a cependant un officier chargé du nettoyage des places ; mais cet officier est invisible : on sait qu'il s'appelle *portulano*, voilà tout.

J'oubliais de dire que, sans doute pour ne point s'exposer aux accidents que nous venons de raconter, dès qu'il tombe une goutte d'eau à Naples, tous les fiacres se sauvent, chacun tirant de son côté. Ni cris, ni prières, ni menaces ne les arrêtent ; on dirait une volée d'oiseaux au milieu desquels on aurait jeté une pierre. Mais aussi, dès qu'il fait beau, c'est-à-dire quand on n'a plus besoin d'eux, ils reviennent s'épanouir à leur place ordinaire.

Une autre habitude des cochers napolitains est de dételer les chevaux pour les faire manger ; ils leur mettent la botte de foin dans la voiture et ouvrent les deux portières ; chaque cheval tire de son côté comme au râtelier. S'il vient une pratique pendant ce temps-là, le cocher lui fait signe que ses chevaux sont à leur repas, et la renvoie à son confrère.

Le temps étant rafraîchi et les rues devenues propres, nous voulûmes profiter de ce double avantage, et nous décidâmes, Jadin et moi, que nous emploierions la matinée à des courses à pied. Nous avions fort négligé les églises, qui sont en général d'une fort médiocre architecture.

Nous commençâmes par la cathédrale : c'était justice. Au-dessus de la grande porte intérieure, suspendu comme celui de Mahomet entre le ciel et la terre, est le tombeau de Charles d'Anjou. J'ai conté son histoire dans le *Speronare*. C'est ce prince qui voulut que sa femme eût un siège pareil à celui des trois reines ses sœurs, et qui, pour arriver à ce but, fit rouler du haut en bas de l'échafaud la tête de Conradin. En face de ce roi meurtrier est un roi meurtri, mais dans un modeste tombeau, comme il convient à un prince hongrois qui se mêle de venir régner sur les Napolitains. Ce tombeau est celui d'André. Le cadavre qui y dort était de son vivant un beau et insoucieux jeune homme qui, un matin, par caprice sans doute, eut la ridicule prétention de vouloir être roi parce qu'il était le mari de la reine. Le lendemain du jour où cette billevesée lui était passée par la tête, il trouva la reine si occupée d'un ouvrage qu'elle exécutait, qu'il s'approcha jusqu'à son fauteuil sans être vu. Elle tressait des fils de soie de différentes couleurs, et, comme André ne pouvait deviner le but de ce travail :

— Que faites-vous donc là, madame ? demanda-t-il.

— Une corde pour vous pendre, mon cher seigneur, répondit Jeanne avec son plus charmant sourire.

De là vient sans doute le proverbe : « Dire la vérité en riant. »

Trois jours après, André était étranglé avec cette charmante petite cordelette de soie que sa femme, comme elle le lui avait dit, avait pris la peine de tresser elle-même à cette intention.

De la cathédrale, nous passâmes à l'église Saint-Dominique. Là, du moins, c'est plaisir : on se retrouve en plein gothique, on sent que le monument est consacré au fondateur de l'inquisition : il est triste, solide et sombre.

C'est dans cette église qu'est le fameux crucifix qui parla à saint Thomas. L'image miraculeuse est de Masuccio Ier. Le saint craignait d'avoir fait quelque erreur dans sa *Somme théologique*, et il était venu au pied du crucifix, tourmenté de cette crainte, quand le Christ, voyant les inquiétudes de son serviteur, voulut le rassurer et lui dit : *Bene scripsisti de me, Thoma ; quam ergo mercedem recipies* (Tu as bien écrit sur moi, Thomas, je te promets que tu en recevras la récompense.)

Quoique le cas fût nouveau et étrange, le saint ne se démonta point.

— *Non aliam nisi te, Domine !* répondit-il. (Je n'en veux pas d'autre que toi-même, Seigneur !)

Et le saint se sentit soulever de terre, en présage que bientôt il devait monter au ciel.

Ce qui m'attirait surtout dans l'église Saint-Dominique,

c'est sa sacristie avec ses douze tombeaux renfermant les douze princes de la maison d'Aragon. Quand je dis ses douze tombeaux, je devrais dire ses douze cercueils : les cadavres sont couchés à visage découvert, aussi bien embaumés que possible par les Gannal de l'époque. Le dernier roi de la dynastie manque à la collection : il est venu, comme on sait, mourir en France.

Au milieu de ces tombeaux, il s'en trouve deux autres qui, pour ne pas être des tombeaux de roi, n'en sont pas moins fort curieux. L'un est celui de Pescaire, qui assiégea Marseille de compte à demi avec le connétable de Bourbon, et qui, chassé par les Marseillais, prit une si sanglante revanche à Pavie. Au-dessus de sa bière est son portrait, ainsi que sa bannière déchirée, et une courte et simple épée de fer, qu'on dit être celle que François Ier lui rendit deux heures avant d'écrire à sa mère le fameux *Tout est perdu fors l'honneur*.

L'autre tombeau, qui est tout bonnement une énorme malle dont le sacristain a la clef dans sa poche, renferme, à ce qu'on assure, le corps d'Antonello Petrucci, pendu dans la conspiration des barons. Que ce soit véritablement Antonello Petrucci, c'est ce que le moindre petit savant, c'est ce que le plus infime *topo litterato*, comme on appelle généralement cette race à Naples, peut nier ; mais ce qui est incontestable, c'est que c'est un pendu, témoin son cou disloqué, sa bouche de travers et tous les muscles de sa figure encore crispés. Quoique mis avec une certaine recherche, le cadavre porte encore l'habit avec lequel il a été exécuté. Je suis forcé de dire que le seigneur Antonello Petrucci m'a paru fort laid. Il est vrai que, de son vivant, il était probablement mieux. La potence n'embellit pas.

De Saint-Dominique, nous passâmes à Sainte-Claire. Sainte-Claire a aussi sa collection de morts illustres. L'église tout entière avait été peinte par Giotto Guitto, qui faisait avec le roi Robert de si bonnes plaisanteries, et qui lui représentait son peuple, non pas comme le cheval sans frein qu'il a choisi pour emblème, mais sous la forme d'un âne qui cherche un bât. Eh bien, cette église peinte par Giotto, il s'est trouvé un autre âne bâté qui l'a fait badigeonner tout entière, afin de lui donner du jour ; tout entière, je me trompe : une belle Vierge, une sainte madone, une de ces figures tristes et candides comme les faisait Giotto, a échappé au vandalisme.

C'est à Sainte-Claire que dorment les Angevins : ce bon vieux roi Robert, qui couronna Pétrarque, le pendant de notre roi René, dort là, une fois en chair et en os, deux fois en marbre : assis et avec son costume royal ; couché et dans son habit de franciscain.

Jeanne est à quelques pas de lui : cette belle Jeanne qui fila la fameuse corde conjugale que vous savez. Elle est là avec une grande robe bien montante, toute parsemée des fleurs de lis de France. Au fait, n'était-elle pas du sang de cette chaste mère de saint Louis, que les indiscrétions poétiques de Thibaut ne purent parvenir à compromettre, tant sa vertu était une croyance publique, populaire et presque religieuse ? Seulement, le sang s'était tant soit peu corrompu en passant des veines de l'aïeule dans celles de la petite-fille.

Malheureusement pour la mémoire de Jeanne, de laquelle on n'est déjà que trop porté à médire, on a eu l'imprudence d'enterrer à quelques pas d'elle le fameux Raymond Cabane, le mari de sa nourrice, ce misérable esclave sarrasin devenu grand sénéchal, et qui payait les honneurs dont l'accablait sa maîtresse en faisant des nœuds coulants aux cordes qu'elle tressait.

Maintenant, si l'on veut continuer de passer cette royale et funèbre revue, il faut aller de Sainte-Claire à Saint-Jean Carbonara. C'est une jolie petite église de Masuccio II, qui, à part ses souvenirs historiques, mériterait encore d'être visitée. Là est le mausolée de Ladislas et de sa sœur Jeanne II. Vous savez comment l'un est mort et comment l'autre a vécu. Pourquoi diable aussi un conquérant, un ambitieux, qui veut être roi d'Italie, s'avise-t-il de devenir amoureux de la fille d'un médecin de Pérouse !

Florence avait peur d'être conquise comme Rome venait de l'être ; elle eut l'idée de s'entendre avec le médecin. Un jour, la fille tout éplorée vint se plaindre à son père de ce que son royal amant commençait à l'aimer moins. C'était une singulière confidence entre un père et une fille. Mais il paraît que cela se passait ainsi en l'an de grâce 1314.

La fille suivit ponctuellement les instructions paternelles ; huit jours après, l'amant et la maîtresse mouraient empoisonnés : c'était alors une belle chose que la médecine.

Près de lui, comme nous l'avons dit, est sa sœur Jeanne II. A Naples, selon toute apparence, ce nom portait malheur, aux maris d'abord, aux femmes ensuite, puis, par-ci par-là, aux amants. Demandez à Gianni Caracciolo, qui est enterré à dix pas de sa maîtresse.

Celui-là, il faut lui rendre justice, fit tout ce qu'il put pour ne pas s'apercevoir que sa souveraine l'aimait, et pour ne pas se trouver seul en présence de Jeanne, dans la crainte d'être amené à lui déclarer ses sentiments. La chose en était devenue impertinente pour la pauvre femme. Aussi n'en voulut-elle pas avoir le démenti. Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le proverbe. Or, Jeanne voulait être aimée et voulait entendre l'aveu de cet amour. Seulement, elle s'y prit singulièrement pour que le proverbe ne mentît pas.

Un soir qu'on parlait, au cercle de la reine, de ces antipathies instinctives que les hommes les plus braves ont pour certains animaux, et que chacun disait la sienne : celui-ci l'araignée, celui-là le lézard, un autre le chat, Caracciolo, interrogé, répondit que l'animal qui lui était le plus antipathique dans la création était le rat. Un rat, il l'avouait, l'eût fait sauver à l'autre bout du monde. Jeanne ne dit rien, mais elle tint compte de la chose.

Le surlendemain, comme Caracciolo se rendait au conseil, et que pour s'y rendre, il traversait un long corridor du palais habité par les dames de la reine, un domestique parut tout à coup à l'extrémité de ce corridor avec une cage pleine de rats. Caracciolo ne fit attention ni à la cage ni aux hôtes qu'elle contenait, et continua de s'avancer ; mais, lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas du valet, celui-ci posa sa cage à terre, ouvrit la porte, et tous les rats en sortirent, courant à droite et à gauche, avec la vélocité que l'on connaît à ce charmant animal.

Caracciolo avait dit vrai : il avait une haine, ou plutôt une terreur profonde pour les rats. Aussi, à peine les vit-il faire irruption hors de leur domicile, qu'il perdit la tête et se sauva comme un fou, frappant à toutes les portes. Mais toutes les portes étaient fermées à l'exception d'une seule qui s'ouvrit. Caracciolo se précipita dans la chambre et se trouva en présence de sa souveraine. Le pauvre courtisan, en fuyant un danger imaginaire, était tombé dans un danger réel.

Il n'eut pas lieu de regretter sa fortune. La reine le fit tour à tour grand sénéchal, duc d'Avellino et seigneur de Capoue. Il avait bien demandé à être prince de cette dernière ville ; mais, comme c'était le titre réservé aux héritiers présomptifs de la couronne, la reine avait refusé. Il s'était alors rabattu sur le duché d'Amalfi et la principauté de Salerne ; mais cette dernière concession souffrait aussi, à ce qu'il paraît, quelque petite difficulté, car, un jour que cette éternelle demande avait amené une discussion plus vive que d'habitude entre Jeanne et Caracciolo, l'amant oublia la distance que Jeanne avait franchie pour arriver jusqu'à lui, et appliqua sur la joue de sa royale maîtresse un soufflet de crocheteur.

Il en est des soufflets de crocheteur comme des baisers de nourrice ; on les entend de loin. Une certaine duchesse de Suessa, ennemie jurée de Caracciolo, entendit le bruit de cet insolent soufflet ; elle entra chez Jeanne comme Caracciolo en sortait, et trouva la reine pleurant de honte et de douleur.

Les deux femmes restèrent enfermées ensemble une partie de la journée. Quand les femmes veulent se mettre à la besogne, elles vont plus vite que nous autres ; aussi, en deux heures, tout fut-il résolu, principal et accessoires, faits et détails.

Le lendemain matin, comme Caracciolo était encore au lit, il entendit frapper à sa porte. Caracciolo, on le comprend très bien, n'était pas sans défiance : c'était la première fois qu'il levait la main sur la reine, et ce malheureux soufflet qui lui était échappé l'avait tracassé toute la nuit. Aussi, avant d'ouvrir, commença-t-il par demander qui frappait.

— Hélas ! répondit un page dont la voix était bien connue de Caracciolo, car c'était le page favori de Jeanne, c'est la reine qui vient d'être atteinte d'apoplexie, et Son Altesse ne veut pas mourir sans vous voir.

Caracciolo calcula à l'instant même qu'au moment de la mort de la reine, il pouvait arracher d'elle ce qu'il n'avait jamais pu obtenir de son vivant, et il ouvrit la porte.

Au même instant, cinq ou six hommes armés se précipitèrent sur lui, et, sans qu'il eût le temps de se mettre en défense, le renversèrent sur son lit et le massacrèrent à coups de hache et d'épée ; et, après s'être assurés qu'il était bien mort, ils sortirent sans que personne fût venu les déranger dans leur sanglante exécution.

Trois heures plus tard, quand on entra chez le grand sénéchal, on le trouva couché à terre, à moitié vêtu, une seule jambe chaussée, les assassins l'ayant laissé juste dans l'état où la mort l'avait saisi.

Prenez les uns après les autres tous ces rois, toutes ces reines et tous ces courtisans, et vous n'en trouverez pas un sur quatre qui soit mort de la façon dont Dieu a destiné l'homme à mourir.

XXXVI

UNE VISITE A HERCULANUM ET A POMPÉI.

Un des malheurs auxquels est exposée cette classe de voyageurs que Sterne désigne sous le nom de voyageurs curieux, c'est qu'en général on ne peut être transporté sans transition d'un lieu à un autre. Si l'on avait la faculté de bondir de Paris à Florence, de Florence à Venise, de Venise à Naples, ou de fermer au moins les yeux tout le long de la route, l'Italie présenterait des sensations tranchées, inouïes, ineffaçables ; mais, au lieu de cela, malgré la rapidité des malles-postes, malgré l'agilité des bateaux à vapeur, il faut bien traverser un paysage, il faut bien aborder dans un port ; les préparations détruisent alors les sensations. Marseille révèle Naples ; la Maison carrée et le pont du Gard dénoncent le Panthéon et le Colisée. Toute impression perd alors son inattendu et, par conséquent, sa force.

Ainsi est-il de Pompéi : on commence par visiter le musée de Naples, on s'appesantit sur toutes ces merveilles d'art ou de formes retrouvées depuis deux cents ans que durent les fouilles ; bronzes et peintures, on se fait raconter l'histoire de chaque chose, comment et quand elle a été retrouvée, à quel usage elle servait, en quel lieu elle était placée ; puis, lorsqu'on s'est bien blasé sur les bijoux, vient le tour de l'écrin.

Nous évitâmes ce premier piège, mais nous ne pûmes en faire autant d'un second : échappés aux Studi, nous retombâmes dans Herculanum.

Herculanum et Pompéi périrent dans la même catastrophe, et cependant d'une façon toute différente. Herculanum fut enveloppée, étreinte, et enfin recouverte par la lave, sur la route de laquelle elle se trouva ; Pompéi, plus éloignée, fut ensevelie sous cette pluie de cendre et de pierres ponces que raconte Pline le Jeune, et dont fut victime Pline l'Ancien. Il en résulte qu'à Herculanum tout ce qui pouvait subir l'action du feu fut dévoré par le feu ; que le fer, le bronze et l'argent résistèrent seuls ; tandis qu'à Pompéi, au contraire, tout fut garanti, conservé, entretenu, si on peut le dire, par cette molle couche de cendres dont le volcan avait recouvert la ville, on pourrait presque le croire, dans un simple but d'art et d'archéologie, afin de conserver aux siècles à venir un vivant échantillon de ce qu'était une ville romaine pendant la première année du règne de Titus.

Au moment où l'on retrouva Herculanum et Pompéi, elles étaient à peu près aussi perdues que le sont aujourd'hui Stabie, Oplonte et Retine. Pour Herculanum, la chose n'était pas étonnante : il fallait presque un miracle pour la retrouver ; Herculanum dormait au fond d'une tombe de lave profonde de cinquante ou soixante pieds. La pauvre ville d'Hercule semblait bien morte et ensevelie à tout jamais. Mais il n'en était pas ainsi de Pompéi.

Pompéi n'était point morte, Pompéi n'était point ensevelie, Pompéi semblait dormir. Seulement, ce qu'on prenait pour le drap de sa couche était le linceul de son tombeau. Pompéi, couverte seulement à la hauteur de quinze ou vingt pieds, élançait hors de la cendre, qui n'avait pu la couvrir entièrement, les chapiteaux de ses colonnes, les extrémités de ses portiques, les toits de ses maisons ; Pompéi enfin demandait incessamment secours, et criait jour et nuit du fond de son sépulcre, où elle n'était ensevelie qu'à moitié : « Fouillez ! je suis là ! » Il y a plus : quelques-uns prétendent que cette éruption dont parle Pline ne fut pas celle qui détruisit Pompéi. Selon Ignarra et Laporte-Dutheil, Pompéi, à moitié ensevelie, aurait pour cette fois secoué sa couche de sable, et, l'écartant, comme la Ginevra de Florence, serait reparue à la lueur du jour, son voile mortuaire à la main et réclamant son nom trop tôt rayé de la liste des villes ; si bien que, selon eux, la ville ressuscitée aurait encore vécu jusqu'en l'an 471, époque à laquelle le tremblement de terre décrit par Marcellin l'aurait définitivement engloutie. Ceux-ci se fondent sur ce que Pompéi se trouve encore indiquée sur la carte de Peutinger, qui est postérieure au règne de Constantin, et ne disparaît entièrement de la surface du sol que dans l'itinéraire d'Antonin.

Rien de plus possible, au bout du compte ; et nous ne sommes pas disposé à chicaner Pompéi sur quatre siècles de plus ou de moins. Cependant il y a un fait incontestable qui s'oppose à la reconnaissance pleine et entière de cette résurrection : c'est qu'aucune monnaie de cuivre, d'argent ou d'or n'a été retrouvée, à Pompéi, postérieure à l'an 79, quoique, incontestablement encore, les empereurs aient continué à faire frapper monnaie, cette haute prérogative du rang suprême à laquelle les souverains tiennent tant. Or, supposez Saint-Cloud enseveli à notre époque et exhumé dans deux mille ans : je suis convaincu qu'on retrouverait dans les fouilles de Saint-Cloud infiniment plus de pièces de cinq, de vingt et de quarante francs à l'effigie de Napoléon, de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe, que de sous parisis et de deniers d'or et d'argent au millésime du XIVe siècle.

Ce qui est probable, c'est que la cendre, en engloutissant la ville tout entière, avait laissé échapper les trois quarts de la population ; que cette population, soit dans l'espoir de mettre à découvert un jour ses anciennes demeures, soit par cet amour du sol si fortement enraciné dans le cœur des habitants de la Campanie, n'aura pas voulu s'éloigner de l'emplacement qu'elle avait déjà habité ; qu'elle aura élevé un village près de la ville ; que le nouveau bourg aura pris le nom de l'ancienne cité, et que les géographes, en retrouvant ce nom sur la carte de Peutinger, auront pris la fille pour la mère, et auront confondu la tombe avec le berceau.

Cela est si vrai, que l'on retrouva entre Bosco-Real et Bosco-Trecase cette nouvelle Pompéi, laquelle gardait aussi des bronzes magnifiques et des statues du meilleur temps, vieux débris arrachés sans doute à son ancienne splendeur. Mais les maisons qui renfermaient ces bronzes et ces statues étaient, comme architecture et comme peinture, d'une époque de décadence tellement en désaccord avec les chefs-d'œuvre de l'art, qu'on peut croire qu'il y avait plusieurs siècles de différence entre les uns et les autres. Cependant, il faut le dire, la distribution intérieure des appartements était absolument la même, quoique, selon toute probabilité, cette seconde Pompéi eût été engloutie quatre siècles après l'ancienne.

Ainsi, comme nous le disions, la renommée de la ville grecque a longtemps survécu à elle-même pour s'éteindre juste au moment où elle allait reparaître plus brillante que jamais.

D'abord un grand nombre des habitants de Pompéi retournèrent, la hache et la pioche à la main, fouiller plus d'une fois cette vaste tombe où était restée enfouie la plus grande partie de leurs richesses. Les antiquaires appellent cela une profanation ; il est évident qu'ils ne se seraient pas entendus sur le mot avec les anciens habitants de Pompéi.

Alexandre Sévère fit fouiller Pompéi, il en tira une grande quantité de marbres, de colonnes et de statues d'un très beau travail, qu'il employa dans les constructions nouvelles qu'il faisait faire à Rome, et parmi lesquelles on les reconnaît comme on reconnaîtrait un fragment de la renaissance au milieu de l'architecture napoléonienne.

Puis vint le flot de la barbarie, qui, comme une nouvelle lave, couvrit non seulement les villes mortes, mais encore les villes vivantes. Que devinrent alors Pompéi et le village qu'elle tenait par la main comme une mère tient son enfant ? Il n'en est plus question, nul ne sait plus rien. Sans doute tout ce qui dépassait cette couche de cendres qui montait, comme nous l'avons dit, plus haut que le premier étage, fut abattu. Chapiteaux, frontons, terrasses se nivelèrent. Quelque temps encore, les ruines indiquèrent la place des tombeaux, puis les ruines elles-mêmes devinrent de la poudre ; la poussière se mêla à la poussière; quelques maigres gazons, quelques arbres rares poussèrent sur cette terre stérile, et tout fut dit : Pompéi avait disparu ; on chercha vainement où avait été Pompéi. Pompéi avait été oubliée !

Dix siècles se passèrent.

Un jour, c'était en 1592, l'architecte Dominique Fontana fut appelé par Mutius Cuttavilla, duc de Sarno. Il s'agissait de creuser un aqueduc pour porter de l'eau à la Torre Fontana se mit à l'œuvre ; et, comme la ligne qu'il avait tracée traversait tout le plan de Pompéi, ses ouvriers allèrent bientôt se heurter contre des fondations de maisons, des bases de colonnes et des degrés de temples. On vint prévenir l'architecte de ce qui se passait ainsi sous terre ; il descendit dans les fouilles, une torche à la main ; reconnut des marbres, des bronzes, des peintures ; traversa des rues, des théâtres, des portiques ; puis, stupéfait de ce qu'il avait vu dans cette nécropole, remonta pour demander au duc de Sarno ce qu'il devait faire. Le duc lui répondit qu'il devait continuer son aqueduc.

Fontana n'était pas assez riche pour entretenir des fouilles à ses frais : il se contenta donc, en artiste pieux qu'il était, de continuer les excavations en réparant à mesure ce qu'il était forcé de détruire ; il passa ainsi sous le temple d'Isis sans le renverser, et, aujourd'hui encore, on peut suivre sa marche par les soupiraux du canal qu'il traça.

Pendant ce temps, Herculanum dormait, plus tranquille

que sa sœur en infortune, car sa tombe à elle était plus sûre et plus profonde ; mais, comme si une loi de ce monde était qu'il n'y aura pas de repos éternel, même pour les morts, l'heure de sa résurrection sonna avant même qu'eût sonné celle de Pompéi.

Ce fut un prince d'Elbeuf, de la maison de Lorraine, qui comprit le premier quel était le trésor que seize siècles avaient dédaigneusement foulé aux pieds. Marié à une fille du prince de Salsa, et désirant embellir une maison de campagne qu'il avait achetée aux environs de Portici, il commença d'acheter aux paysans des environs tous les fragments d'antiquités qu'ils lui apportèrent. D'abord il prit tout ce qu'on lui apporta ; puis, comme avec l'abondance son goût devint plus difficile, il exigea que les choses eussent une certaine valeur pour en faire l'acquisition. Enfin, voyant qu'on lui apportait chaque jour de nouvelles richesses, il résolut de remonter lui-même à cette source, et fit venir un architecte. L'architecte demanda des renseignements aux paysans, reconnut les localités, et prit si bien ses mesures, que, dès sa première fouille, exécutée vers l'an 1720, on retrouva deux statues d'Hercule, on découvrit un temple circulaire, soutenu par quarante-huit colonnes d'albâtre, vingt-quatre extérieures, vingt-quatre intérieures ; et enfin on mit au jour sept nouvelles statues grecques, que le libéral prince d'Elbeuf donna en pur don au prince Eugène de Savoie.

Mais, comme on le comprend, la chose fit grand bruit : on exagéra encore les merveilles de la ville souterraine ; le gouvernement intervint et ordonna au prince d'Elbeuf d'interrompre ses excavations. Les fouilles restèrent quelque temps suspendues.

Enfin, le jeune prince des Asturies, don Carlos, monta sur le trône de Naples sous le nom de Charles III, fit bâtir le palais de Portici, et, achetant la maison du prince d'Elbeuf avec tout ce qu'elle contenait, reprit les fouilles et les fit continuer jusqu'à quatre-vingts pieds de profondeur. Ce ne fut plus alors un monument solitaire ou un temple isolé que l'on rencontra : ce fut une ville tout entière disparue sous la lave, gisante entre Portici et Resina, et que sa position d'abord, puis des inscriptions, les unes grecques, les autres latines, firent reconnaître pour l'ancienne ville d'Herculanum.

Mais l'extraction de cette cité n'était point facile ; la cité était emboîtée dans son moule de lave ; il fallait briser le moule pour arriver à la pierre ; on s'aperçut bientôt des frais énormes que nécessitait ce travail inconnu, et, après quelques années, on y renonça. Ces quelques années avaient cependant produit des trésors.

Il faut dire aussi que l'attention fut tout à coup détournée d'Herculanum et se reporta sur Pompéi. Déjà, vers la fin du siècle précédent, on avait trouvé dans des ruines, sur les bords du fleuve Sarno, un trépied et un petit Priape en bronze ; puis d'autres objets précieux avaient été le résultat d'une fouille particulière faite en 1689, à environ un mille de la mer, sur le flanc oriental du Vésuve ; enfin, en 1748, des paysans creusent un fossé, quelque chose leur résiste ; ils redoublent d'efforts, découvrent des monuments, des maisons, des statues ; la ville ensevelie revoit le jour, la cité perdue est retrouvée ; Pompéi sort de son tombeau, morte il est vrai, mais belle encore, comme au jour où elle y est descendue. Jusqu'à cette heure, on a évoqué l'ombre des hommes ; de ce moment, on va évoquer le spectre d'une ville. L'antiquité, racontée par les historiens, chantée par les poètes, rêvée par les savants, a pris tout à coup un corps : le passé se fait visible pour l'avenir.

Malheureusement, comme nous l'avons dit, une sensation peut être détruite, du moins en partie, par la progression. Ainsi est-il généralement de Pompéi, qui, pour son malheur, a Herculanum sur son chemin. En effet, Herculanum, au lieu d'irriter la curiosité, la fatigue : on descend dans les fouilles d'Herculanum comme dans une mine par une espèce de puits ; ensuite viennent des corridors souterrains où l'on ne pénètre qu'avec des torches ; corridors noircis par la fumée, qui de temps en temps laissent entrevoir, comme par la déchirure d'un voile, le coin d'une maison, le péristyle d'un temple, les degrés d'un théâtre ; tout cela incomplet, mutilé, sombre, sans suite, sans ensemble, et, par conséquent, sans éclat. Aussi, au bout d'une heure passée dans ces souterrains, le plus terrible antiquaire, l'archéologue le plus obstiné, le plus infatigable curieux, n'éprouvent-ils qu'un besoin, celui de revoir la clarté du jour, ne ressentent-ils qu'un désir, celui de respirer l'air du ciel. Ce fut ce qui nous arriva.

Nous nous remîmes en route après avoir visité cette momie de ville, et nous reprîmes la route qui conduit de Naples à Salerne. A une demi-lieue de la tour de l'Annonciation, une route s'offrit tracée sur le sable, s'enfonçant vers la gauche, et présentant à son entrée un poteau avec cette inscription : *Via di Pompei*. Nous la prîmes, et, au bout d'une demi-heure de marche, nous rencontrâmes une barrière qui s'ouvrit devant nous, et nous nous trouvâmes à cent pas de la maison de Diomède, et, par conséquent, à l'extrémité de la rue des Tombeaux.

Là, il faut le dire, malgré le tort qu'Herculanum fait à Pompéi, l'impression est vive, profonde, durable ; cette rue des Tombeaux est un magnifique péristyle pour entrer dans une ville morte ; puis, tous ces monuments funèbres placés aux deux côtés de la route consulaire au bout de laquelle s'ouvre béante la porte de Pompéi, ne dépassant pas la couche de sable qui les recouvrait, se sont conservés intacts comme au jour où ils sont sortis des mains de l'artiste : seulement, le temps a déposé sur eux en passant cette belle teinte sombre, ce vernis des siècles, qui est la suprême beauté de toute architecture.

Joignez à cela la solitude, cette poétique gardienne des sépulcres et des ruines.

Que serait-ce donc, je le répète, si l'on n'avait point passé par Herculanum ! Qu'on se figure, sous un soleil ardent, ou, si l'on aime mieux, sous un pâle rayon de la lune, une rue large de vingt pas, longue de cinq cents, toute sillonnée encore par les roues des chars antiques, toute garnie de trottoirs pareils aux nôtres, toute bordée, à droite et à gauche par des monuments funéraires, au-dessus desquels se balancent quelques maigres et tristes arbustes poussés à grand'peine dans cette cendre ; offrant à son extrémité, comme une grande arche à travers laquelle on ne voit que le ciel, cette porte, par laquelle on allait de la ville des morts à la ville des vivants ; qu'on entoure tout cela de silence, de solitude, de recueillement, et l'on aura une idée, bien incomplète encore, de l'aspect merveilleux que présente le faubourg de Pompéi appelé par les anciens le bourg d'Augustus-Félix, et par les modernes la *rue des Tombeaux*.

Nous nous arrêtâmes, ne songeant plus à ce soleil de trente degrés qui tombait d'aplomb sur nos têtes, moi, pour prendre le nom de tous ces monuments, Jadin, pour faire un croquis de cette vue. On eût dit que nous avions peur de voir disparaître tout ce panorama d'un autre âge, et que nous voulions le fixer sur le papier avant qu'il s'envolât comme un songe ou qu'il s'évanouît comme une vision.

Au commencement de la rue s'ouvre la première maison déterrée. Par un hasard étrange, c'est une des plus complètes : cette maison était celle de l'affranchi Arrius Diomède.

Que notre lecteur se tranquillise, nous ne comptons pas l'emmener dans une excursion domiciliaire ; nous visiterons trois ou quatre des maisons les plus importantes, nous entrerons dans une ou deux boutiques, nous passerons devant un temple, nous traverserons le Forum, nous ferons le tour d'un théâtre, nous lirons quelques inscriptions, et ce sera tout.

XXXVII

LA RUE DES TOMBEAUX

La première, la seule maison même, je crois, de la rue des Tombeaux qui soit découverte, est celle de l'affranchi Arrius Diomède ; vaste tombeau elle-même, car, dans sa galerie souterraine, où l'on descend par le jardin, on retrouve vingt squelettes.

Arrius Diomède ne démentait pas le proverbe : « Riche comme un affranchi. » Sa maison est comme celle d'un millionnaire. A défaut de gravure, essayons de faire comprendre par la description ce que c'était que la maison d'un millionnaire romain.

Quand nous disons que celle-ci appartenait à Arrius Diomède, il ne faut pas prendre à la lettre ce que nous disons : depuis qu'un Florentin a fait contre moi un volume parce que j'avais écrit *Corso* Donati, au lieu de *Cocco* del Donati, et *Jacob* de Pazzi, au lieu de *Jacques* de Pazzi, je deviens méticuleux en diable en matière de noms, et je mets plutôt deux points sur un *i* que de n'en pas mettre du tout.

Ce qui a fait donner à la belle villa que nous allons décrire l'appellation sous laquelle elle est connue, c'est que le tombeau le plus voisin d'elle est consacré à la famille de l'affranchi Diomède. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper, car il portait l'inscription suivante :

M. ARRIUS. I. L. DIOMEDES
SIBI. SUI. MEMORIÆ
MAGISTER. PAG. AUG. FELIC. SUB. URB.

Ce qui voulait dire : « Marcus Arrius Diomède, affranchi

de Julia, maître du bourg Augustus-Felix, près de la ville, a élevé ce tombeau à sa mémoire et à celle des siens. »

Or, après que la maison avait donné un nom au tombeau, le tombeau à son tour en donna un à la maison.

Non seulement c'était une maison de la plus suprême élégance, et bâtie à une des plus heureuses époques de l'art romain, c'est-à-dire sous le règne d'Auguste ; mais encore c'était un des plus grands edifices particuliers de Pompéi. deux étages restent debout : le troisième manque.

On monte quelques degrés, puis on entre par une petite porte dans une cour ouverte, environnée de quatorze colonnes; cette cour, comme toutes les cours antiques, avait la forme

A droite étaient les chambres pour les esclaves ; au milieu de ces chambres, il y avait un petit escalier qui conduisait à l'étage supérieur. On retrouva dans cet étage, qui était probablement un grenier, de la paille et de l'orge. A côté de l'escalier étaient les amphores et une armoire ; à gauche se trouvaient les bains. Les bains faisaient chez les Romains la jouissance suprême de la vie intérieure. Aussi, au contraire de chez nous, où l'on possède à grand'peine un simple cabinet de toilette, les bains, dans une maison romaine, occupaient-ils en général le sixième de l'appartement.

C'est que c'était une très grande affaire que de prendre un bain sous le règne des douze Césars.



Le Forum à Pompéi.

d'un cloître ; ces colonnes soutenaient un toit dont l'inclinaison intérieure versait les eaux dans un petit canal ; aussi cette cour s'appelait-elle l'impluvium.

C'est en côtoyant cette cour et en se promenant à l'abri de ce toit, lorsqu'ils n'étaient pas au forum ou lorsqu'il pleuvait, que les Romains, ces éternels promeneurs, passaient leur vie. Les murs de ces portiques étaient élégamment peints à fresque, ressemblance qu'ils avaient de plus avec les cloîtres du riche couvent de Saint-Marc, à Florence.

Cette cour faisait ordinairement le centre des maisons romaines ; toutes les portes des différents appartements, depuis celles des esclaves jusqu'à celle des maîtres de la maison. s'ouvraient sous ses portiques : le patron, en s'y promenant, voyait à peu près tout ce qui se passait chez lui.

Un petit jardin, qui devait être plein de fleurs, était au milieu de cette cour, traversée par le canal dont nous avons parlé, lequel recevait l'eau de pluie et la conduisait à deux citernes. Ces citernes avaient des margelles de pierre volcanique, et dans l'une de ces pierres on retrouva la cannelure qui fixait la corde à l'aide de laquelle on tirait l'eau. Tout ce qui ne devait pas être planté était pavé avec des morceaux de mosaïque maintenus par un enduit de tuile pilée. Au dehors et sous le portique était une niche contenant une petite statue de Minerve.

Chez nous, on se blottit dans une baignoire plus ou moins courte. Heureux ceux qui ont de petites jambes ou de grandes baignoires !

Puis, après une demi-heure passée à se tourner et à se retourner pour éviter les crampes, on sonne, on s'essuie avec du linge froid ou brûlant, on se rhabille et l'on sort.

Chez les Romains, c'était tout autre chose.

Voyez plutôt les bains de l'affranchi Arrius Diomède.

Il y avait d'abord une première chambre. Dans cette première chambre, on trouva un bassin pour le bain froid. Ce bassin était entouré d'un joli petit portique avec des colonnes octogones, et au fond duquel était un fourneau ; sur ce fourneau était un chaudron et une poêle à deux anses encore noircie par la fumée, un gril de fer, plusieurs pots de terre et une casserole.

Il paraît que, comme nous, les Romains se faisaient quelquefois servir à déjeuner dans leurs bains froids.

Il y avait ensuite une seconde chambre : c'était celle où ceux qui voulaient prendre les bains chauds se déshabillaient; on l'appelait *apodyterium*. Puis il y avait une troisième chambre: c'était celle où étaient à la fois le bain chaud et la fournaise. La fournaise était une construction de briques pareille à un poêle ; seulement, sa forme était longue au lieu d'être élevée. Trois vases de cuivre contenaient de

l'eau portée à des degrés différents : l'eau froide, l'eau tiède et l'eau chaude. Des tuyaux de plomb qui servaient de conducteurs à cette eau, s'ouvraient par des robinets à peu près pareils aux nôtres, et permettaient au baigneur de hausser ou diminuer la température de son bain.

Alors, on quittait le rez-de-chaussée et l'on montait au premier étage. Là, exactement au-dessus de l'autre, se trouvait une petite chambre que l'on appelait l'étuve. On y pénétrait après avoir traversé une autre chambre, où l'on déposait les vêtements dont on s'était couvert pour monter du rez-de-chaussée au premier étage. De cette première chambre, on traversait le tépidarium, où l'on ne s'arrêtait qu'au retour, et l'on entrait dans l'étuve : c'est dans cette étuve, située, comme nous l'avons dit, au-dessus de la fournaise, qu'on prenait le bain de vapeur.

Une fenêtre s'ouvrant sur la petite cour servait à donner de l'air au baigneur quand il était sur le point d'étouffer. Une lampe était posée dans une niche qui donnait à la fois dans l'étuve et dans le tépidarium, et qui, lorsqu'on voulait prendre des bains le soir, éclairait les deux appartements.

Aujourd'hui que les bains russes sont à la mode, il est inutile de décrire cette douleur graduée dont les anciens s'étaient fait une jouissance. Lorsqu'ils avaient passé dans l'étuve le temps qu'ils voulaient consacrer à fondre, ils repassaient dans le tépidarium. Là, un esclave attendait le baigneur ; il tenait d'une main une fiole et de l'autre un frottoir. Le frottoir était composé de petites lames d'ivoire, d'argent ou d'or, pareilles, moins les dents, à celles d'une étrille, et s'appelait *strigilis*. La petite fiole contenait une huile parfumée et se nommait *guttum*. D'abord l'esclave grattait le baigneur avec le strigilis, puis il inclinait au-dessus de sa tête et de ses épaules le guttum, en laissant tomber quelques gouttes d'huile odorante qu'il lui étendait par tout le corps avec la main. Le tépidarium, comme l'étuve, avait une fenêtre ; mais cette fenêtre l'emporte fort en célébrité sur la fenêtre sa voisine. Cela tient à ce que, dans ses châssis de bois réduits en cendre, on retrouva quatre carreaux de vitre.

Or, au moment où on les retrouva, un savant italien venait de prouver, dans un ouvrage en quatre volumes in-quarto, que les anciens ne connaissaient pas le verre.

Le libraire qui avait imprimé l'ouvrage fut ruiné ; mais l'auteur n'en resta pas moins un savantissime.

Outre cette fenêtre, on retrouva dans le tépidarium des sièges en bois, et à terre, à côté de l'un d'eux, le fond d'un panier.

De cette chambre, où se terminait l'opération du bain, on repassait dans l'apodytérium, où l'on se rhabillait avec les vêtements que les esclaves avaient montés, et tout était fini.

L'empereur Commode prenait par jour sept bains dans le genre de celui-ci. Il devait lui rester, comme on le voit, pour le soin de son empire, encore moins de temps qu'il n'en restait à Orosmane, lequel, s'il faut en croire M. de Voltaire, n'y donnait cependant qu'une heure.

Des bains nous passâmes dans une espèce de dépense attenante aux chambres à coucher. Dans cette dépense, on trouva à terre et au pied d'une table de marbre soutenue par la statue d'une jeune prêtresse, plusieurs vases de cuisine.

Dans les chambres à coucher, on ne retrouva rien que des peintures encore fraîches, des mosaïques et des marbres. Au reste, toutes ces chambres à coucher, éclairées par la porte seulement, étaient petites et devaient être fort peu confortables.

Au milieu de ces chambres était une salle à manger bâtie en forme d'hémicycle et dans laquelle on voit encore la place de la table. On y retrouva des vases de terre et de bronze, des moules à pâtisserie de la forme des nôtres, deux petits trépieds destinés à soutenir les lampes quand on dînait ou soupait à la lumière, deux petits bassins à laver les mains ; des couteaux avec des manches d'os ; enfin des anneaux avec de petites plaques pour les armoires. Tout autour des murailles étaient peintes des fresques représentant des poissons de toute espèce et de toute couleur, lesquels, outre la porte, étaient éclairés par trois fenêtres donnant sur la campagne, et s'ouvrant à l'orient et au midi.

Dans l'angle ... du portique s'ouvrait l'*exedra*, ou le salon de réception ; quelques cabinets aboutissaient à ce salon ; dans l'un d'eux, on retrouva une table ronde en marbre blanc ornée de deux têtes de tigre dont chacun faisait jaillir l'eau par sa bouche ; des médaillons de marbre représentant Vulcain près de son enclume ; une femme ailée tenant d'une main un papillon et de l'autre un flambeau qu'elle approche d'un autel auquel elle va mettre le feu ; un Hercule appuyé sur sa massue avec une peau de lion, un carquois et des flèches ; des faunes avec un vase et un thyrse dans les mains ; cinq petits masques troués à la place des yeux et de la bouche ; enfin un lièvre qui grignote des fruits.

Puis, des étages supérieurs étaient tombés dans ce salon et dans les cabinets voisins des vases d'argent sculptés, un vase de cuisine en bronze, des pièces de monnaie dont un ... de Naples antique, c'est-à-dire ayant déjà près de quinze cents ans à cette époque ; enfin, différents morceaux d'ivoire détachés d'une petite statue qu'ils recouvraient, et qui servaient d'ornement à un meuble.

De l'exedra on passe sur une terrasse : cette terrasse domine le quartier des esclaves. Dans ce quartier, on trouva une bouteille suspendue à un clou, des vases de terre cuite, une lampe, quatre bêches et un râteau de fer, un couteau à manche d'os, des vases de verre et des monnaies de bronze : c'était l'ameublement et la richesse de la pauvre petite colonie.

Près d'une porte étaient un squelette d'homme et un squelette de brebis : la brebis avait encore au cou sa clochette.

Outre les pièces que nous avons décrites, il y avait un appartement d'été : on descendait dans cet appartement par un petit escalier ; les pièces en étaient voûtées, ornées de fresques et pavées en mosaïque. Les peintures qui couvraient les murailles de la plus grande de ces pièces représentaient une Uranie, une Melpomène, une Minerve, un pédagogue assis, tenant un bâton à la main et ayant un coffre plein de papyrus à ses pieds ; des génies et des bacchantes qui dansent en pinçant de la sambuca ; ce qui fit croire que cette chambre était une bibliothèque. Un reste de tapis en couvrait le pavé.

De cette chambre, et en traversant le jardin, on descend dans une galerie souterraine ; c'est dans cette galerie que s'étaient réfugiés les habitants de la maison. On y retrouva vingt squelettes appuyés au mur : deux de ces squelettes appartenaient à des enfants ; un troisième était, selon toute probabilité, celui de la maîtresse de maison, car on lui trouva aux bras deux bracelets et aux doigts quatre anneaux. Tous avaient été étouffés par la cendre ; et, comme à cette cendre avaient succédé des torrents d'eau, elle avait été changée en un limon qui s'était séché lentement, enveloppant les cadavres comme un moule. Aussi, lorsqu'on les trouva, ces cadavres étaient-ils parfaitement conservés ; mais à peine les toucha-t-on du bout du doigt, qu'ils tombèrent réduits en poudre, et ne laissèrent debout que leurs ossements. Le limon qui les emboîtait demeura plus solide et l'on conserve au musée de Naples un fragment de cette terre dans lequel était empreint un magnifique sein de femme à la surface duquel on distingue les plis d'une robe de mousseline. Un second fragment garde le moule de deux épaules ; un troisième, les contours d'un bras : tout cela jeune et arrondi, tout cela magnifique de forme.

En outre, on trouva à terre deux colliers d'or, dont l'un était orné de neuf plaques d'émeraudes, et dont l'autre portait une chaînette au bout de laquelle pendaient deux feuilles de pampre ; deux anneaux d'argent, une grosse épingle, un candélabre dont le pied était formé par trois jambes d'homme, un paquet de clefs, deux améthystes sur l'une desquelles était gravée une Vénus Anadyomène, dans la même pose que la Vénus de Médicis ; enfin trente et une pièces de monnaie presque toutes consulaires, et quarante-quatre autres presque toutes impériales, parmi lesquelles étaient plusieurs Galba et plusieurs Vespasien.

Mais dans cette galerie funèbre n'étaient point renfermés tous les cadavres. Un autre squelette fut retrouvé près de la porte qui donnait du côté de la mer : celui-là, sans doute, était le squelette du maître de la maison, car il tenait dans une main une clef et dans l'autre une bague et un rouleau de dix pièces d'or à l'effigie de Néron et d'Agrippine, de Vitellius, de Vespasien et de Titus, quatre-vingt-huit pièces d'argent impériales et consulaires au nombre desquelles étaient un Marc-Antoine et une Cléopâtre, et enfin quelques sous en bronze à l'effigie d'Auguste et de Claude. A quelques pas du cadavre de cet homme, on trouva encore deux autres squelettes auprès desquels étaient cinq médailles de bronze ; puis, hors de la porte et en s'avançant vers la mer, neuf autres squelettes encore, appartenant probablement à la famille d'Arrius Diomède. On sait que les anciens entendaient par famille cette innombrable troupe d'esclaves et de clients attachée à toute riche maison.

Aux angles de ces appartements inférieurs étaient deux cabinets, dans l'un desquels on trouva un squelette ayant au poignet un bracelet de bronze, au doigt un anneau d'argent, à la main une faucille de fer. Près de ces cabinets étaient deux enclos qui, selon toute apparence, avaient été recouverts d'un treillage garni de vigne et qui devaient servir de jeu de boules. Enfin, hors de la maison et s'étendant du côté de la mer, on retrouva un champ labouré à sillons, près duquel était une aire pour battre le blé.

Une vaste enceinte séparait du côté opposé la maison de la rue : elle était entourée d'un mur solide, appuyée à un terre-plein percé de tuyaux. Cette enceinte était le cimetière des esclaves. En la fouillant, on y trouva une grande quantité d'os humains, et les coquilles des limaçons qu'on avait l'habitude de manger aux repas mortuaires.

Quant au tombeau préparé par le maître de la maison pour lui et les siens, et dans lequel reposaient son frère aîné et Arria, sa huitième fille, nous avons déjà dit qu'il s'élevait sur la rue, et que cette demeure des morts riva-

lisait d'élégance et de richesse avec la demeure des vivants.

Parmi ces tombeaux qui bordent les deux côtés de la voie Consulaire, les plus remarquables après celui de la famille Diomède sont les tombeaux des deux Tyché, et le cénotaphe de Calventius.

Le premier que l'on rencontre est celui de Névoléia Tyché, découvert en 1813. C'est un large piédestal formé par cinq rangs de longues pierres volcaniques que surmontent deux degrés soutenant un autel de marbre. Sur cet autel est placé le buste de Névoléia. Au-dessous du buste, on lit une inscription latine de laquelle nous nous contentons de donner une traduction : « Névoléia Tyché, affranchie de Julie, à elle-même, et à Caius Munatius Faustus, augustal, qui, avec le consentement du peuple, reçut des décurions le bisellium pour ses mérites. — Névoléia Tyché, de son vivant, a élevé ce monument à ses affranchis et affranchies et à ceux de Caius Munatius Faustus. »

Ce tombeau est orné de trois bas-reliefs, tous trois assez curieux.

Le premier qui s'offre à la vue du côté de Naples est un navire qui entre dans le port. De petits génies en carguent les voiles ; un homme est au gouvernail : la tête de Minerve orne la proue.

Dans un pays où, comme du temps de Figaro, on ne peut écrire sur rien qui touche au gouvernement, à la politique, à l'administration, à la littérature, ni à quelque chose que ce soit, on comprend combien l'on a écrit de volumes sur cette sculpture. Cette sculpture, c'était une bonne fortune. Les savants n'auraient donné pour rien au monde cette sculpture, c'était leur pain quotidien. Il a peut-être paru cinquante volumes sur cette bienheureuse sculpture. Dieu fasse paix à ceux qui les ont écrits ! Dieu fasse miséricorde à ceux qui les ont lus !

Les uns y ont vu une allégorie, les autres une réalité.

Ceux qui y ont vu une allégorie se sont extasiés sur la pensée qu'elle représentait. Le navire de la vie, conduit par la Sagesse, touche au port de la Tombe, après avoir traversé les écueils des Passions.

Ceux-là se sont appuyés sur un passage de Pope, qui est venu seize siècles plus tard ; mais cela ne fait rien : les grandes vérités sont de tous les temps.

Le passage disait : « Nous faisons voile de différentes manières sur le vaste océan de la vie. La Raison est la carte ; la Passion est le vent. » Cela s'appelle de la science rétrospective.

Ceux qui ont vu une réalité ont dit tout bonnement que, comme Munatius exerçait le commerce maritime, ce bas-relief n'était rien autre chose que le prospectus posthume de sa profession. Ceux-ci se sont appuyés sur ce passage de Pétrone, où Trimalcion, qui était marchand, dit à Albine : « Je te prie aussi que les navires que tu sculpteras sur mon tombeau aillent à pleines voiles, et que je sois assis au tribunal avec ma toge, avec cinq anneaux d'or et avec un sac rempli d'argent pour le jeter au peuple. » Ceci est de la science prospective ; que les savants me permettent de risquer le mot.

On comprend que la question était grave. Aussi la lutte, commencée en 1813, existait-elle encore en 1835, plus acharnée que jamais. Positivistes et allégoristes en appelaient à toutes les académies italiennes, depuis celle de Naples jusqu'à celle de Saint-Martin. L'un d'eux, plus exaspéré que les autres, allait partir pour Paris afin de soumettre cette énigme à l'Institut. Il était venu, trois jours avant son départ, me proposer sérieusement de faire en français la traduction des deux volumes qu'il avait écrits sur cette question européenne. Je mis ce monsieur à la porte.

Le bas-relief opposé, c'est-à-dire celui qui regarde Pompéi, représente le bisellium dont il est question dans l'épitaphe. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que le bisellium ; je vais vous le dire. Depuis que j'habite l'Italie, je deviens savant à mon tour. — Pardonnez-moi mes offenses comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé.

Le bisellium, dont la forme serait encore inconnue sans le précieux bas-relief que nous a conservé la tombe de Névoléia, est un banc oblong garni d'un coussin, orné de franges, avec un tabouret au-dessous. Le citoyen qui avait eu le bonheur d'obtenir le bisellium avait le droit de s'asseoir tout seul dans les assemblées publiques sur ce siège, où cependant on pouvait tenir à deux. Ces honneurs du bisellium étaient fort enviés des Pompéiens, qui, à ce qu'il paraît, aimaient par-dessus toute chose à avoir les coudées franches. Cela ressemblait beaucoup aux gens vertueux de Saint-Just, à qui le jeune conventionnel voulait qu'on accordât le privilège de se promener le dimanche avec un habit gris-perle et un bouquet de roses au côté.

Quant au bas-relief du milieu, c'est-à-dire quant à celui qui donne sur la rue, il représente le sacrifice qui eut lieu aux funérailles mêmes de Munatius Faustus. Un jeune prêtre pose l'urne sur l'autel, tandis qu'un enfant l'assiste. A droite sont les décurions, les officiers du municipium et les *sexviri augustales*, dont Munatius avait l'honneur de faire partie, et qui viennent rendre leurs derniers devoirs à leur collègue. A gauche, un groupe d'hommes et de femmes s'avance vers l'autel et présentent des offrandes. Parmi ces dernières, une jeune fille se renverse accablée de douleur. Les savants, de leur autorité privée, ont décidé que ce personnage était Névoléia elle-même. Je n'ai absolument rien à dire contre cette opinion.

Après avoir fait le tour de ce magnifique tombeau, et tandis que Jadin en faisait un croquis, je descendis dans le columbarium. C'était une petite chambre de six ou huit pieds carrés ; une niche pratiquée dans la muraille contenait une grande urne d'argile, pleine de cendres et d'os. Les mêmes savants ont décidé que c'étaient les restes de Névoléia et de Munatius, sentimentalement réunis les uns aux autres pour l'éternité. D'autres urnes contenaient d'autres ossements, et de plus les pièces de monnaie destinées à Caron. L'Académie de Naples s'occupe à décider en ce moment si ce n'est pas de cette coutume antique que vient l'habitude de payer un sou en traversant le pont des Arts.

En outre, on trouva sur le sol trois vases de terre renfermés dans trois vases de plomb ; un de ces vases contenait de l'eau ; les autres de l'eau, du vin et de l'huile sur laquelle surnageaient des ossements. Au fond, il y avait un précipité de cendres et de substances animales. C'étaient les restes des libations et des essences qu'on répandait d'ordinaire sur les reliques des morts, lorsqu'on les déposait dans le sépulcre après les avoir recueillis du bûcher.

Le sépulcre de la seconde Tyché n'était pas moins curieux que celui de la première. C'est un cénotaphe de la même forme à peu près que celui que nous venons de décrire, surmonté par un cippe que couronne une tête humaine vue de face, portant des cheveux réunis en tresse et noués derrière le cou. Sur cette tête est gravée l'inscription suivante, qui a donné force tablature aux savants, et qui cependant me paraît on ne peut plus simple :

JUNONI

TYCHES JULIÆ

AUGUSTÆ VENER

On voit que les anciens, sous le rapport de la courtisanerie, étaient encore plus avancés que nous. Tout titre qui les rapprochait des princes les honorait, quel que fût ce titre. Ouvrez Tacite, et vous verrez que Pétrone remplissait glorieusement près de Néron l'emploi que Tyché avait accepté près de Julie. Bref, après avoir gagné sa retraite, Tyché se retira à Pompéi, où probablement elle fit pénitence pour sa vie passée, puisqu'en mourant elle se recommandait à Junon, la plus rogue de toutes les déesses. Il est vrai que les savants expliquent cette anomalie en disant que les divinités protectrices des femmes s'appelaient *junons*, et celles des hommes *génies* ; mais, alors, il me semble qu'il y aurait un pluriel au lieu d'un singulier, et qu'on lirait sur l'épitaphe *Junonibus* et non *Junoni*. Je soumets cette observation à MM. les archéologues avec toute l'humilité d'un néophyte.

Le tombeau de Calventius, découvert en 1813, est, comme celui des deux Tyché, du beau temps de l'architecture romaine. Aussi, comme pour le défendre des injures des passants, est-il environné de murailles sans ouverture. Sa matière est de marbre blanc, ses ornements sont d'un beau style, et il se termine par deux enroulements de palmes avec des têtes de bélier. C'était, comme Munatius Faustus, un augustal comme Munatius Faustus, il jouissait des honneurs du bisellium.

Voici son épitaphe :

« A Caius Calventius Quietus, augustal. L'honneur du bisellium lui a été décerné par le décret des décurions, et avec le consentement du peuple, à cause de sa magnificence. »

Le cénotaphe de Calventius est massif, c'est-à-dire que c'est un tombeau honorifique. Le mur qui l'entoure et le protège avait fait croire qu'en pénétrant dans l'intérieur on y trouverait quelque trésor caché. En conséquence, on brisa le monument du côté qui regarde l'ouest. Mais alors on s'aperçut que l'on venait de commettre un sacrilège inutile.

Deux couronnes de chêne indiquent qu'à l'honneur du bisellium Calventius joignait l'honneur plus insigne encore d'avoir reçu la couronne civique.

Outre les quatre tombeaux que nous venons de décrire, il y en a une soixantaine d'autres devant lesquels nous nous contentons de faire passer le lecteur, comme Ruy Gomez de

Sylva fait passer Charles-Quint devant une partie de ses aïeux. Seulement, nous le prévenons, comme le fait le respectable tuteur de doña Sol, que nous en omettons, et des meilleurs, afin d'arriver plus vite à la porte de Pompéi.

XXXVIII

PETITES AFFICHES

Nous suivîmes la voie Consulaire et nous arrivâmes à la porte d'Herculanum. Disons un mot de la voie Consulaire et de la porte d'Herculanum ; puis nous ferons un tour dans la ville même de Pompéi.

La voie Consulaire était un rameau de cette fameuse voie Appienne qui allait de Rome à Naples ; elle la joignait au nord à Capoue, et s'étendait au midi jusqu'à Reggio ; c'était la troisième voie romaine décrite par Strabon, qui passait par le pays des Brutiens, la Lucanie, le Samnium et la Campanie, où elle rejoignait la voie Appienne.

Ces grands chemins étaient sous l'inspection des censeurs, qui devaient les tenir en bon état. Tite-Live trace à ces estimables magistrats les devoirs qu'ils avaient à remplir à cet égard. « Les censeurs, dit-il, doivent, dans l'intérieur des villes, faire construire les chemins avec de la pierre de silex ; mais, dans la campagne et hors des murs, c'est avec des cailloux que les routes et les trottoirs doivent être fabriqués. » Or, qu'était-ce que ces chemins en cailloutis, si ce n'est nos routes ferrées? M. Mac-Adam est un grand plagiaire d'avoir donné la recette comme de lui, tandis qu'elle date, ainsi qu'on le voit, d'une vingtaine d'années avant le Christ.

La ville de Pompéi est encore aujourd'hui pavée selon les règlements de l'époque. Seulement, hors des murs, dans la campagne, les routes se sont un peu détériorées, et il n'y aurait pas de mal que les censeurs s'en occupassent.

Quant à la porte d'Herculanum, il n'y faut rien changer, elle est bien celle qui convient à la nécropole à laquelle elle donne entrée : ruine qui conduit à des ruines, poterne sans gardes qui mène à une ville sans habitants.

Sa voûte s'est écroulée, lassée qu'elle était de porter dix-sept siècles. La herse s'est faite poussière comme la poussière qui la couvrait ; mais les ouvertures latérales plus étroites et plus basses, ont conservé leurs voûtes ; on voit encore la rainure où glissait la barrière disparue.

En arrivant sur le seuil de Pompéi, on s'arrête un instant, on regarde autour de soi, on regarde devant soi, on plonge les yeux devant toutes les courbures des rues, dans tous les angles des ruines, dans tous les plis du terrain ; on ne voit pas un être vivant ; on écoute, on n'entend pas un seul bruit.

Alors se présente un escalier aux larges marches ; cet escalier conduit aux murailles publiques, qui furent découvertes de 1811 à 1814, c'est-à-dire pendant le règne de Murat.

Ces murailles furent bâties, comme celles de Fiesole, de Roselle et de Volterra, avec de grandes pierres de travertin à leur base, et dans leur partie supérieure avec des pierres volcaniques posées les unes sur les autres, sans autre lien que leur propre aplomb, sans autre ciment que leur seul poids. Trois chars pouvaient y passer de front, et aujourd'hui l'on peut s'y promener comme aux jours de Sylla et de Cicéron.

Des lettres osques et étrusques sont gravées sur le revers de chaque pierre ; on suppose que, ces pierres se taillant d'avance dans la carrière d'où on les tirait, les lettres étaient des signes tracés par les ouvriers pour reconnaître la position qu'était destinée à occuper chacune d'elles.

Du haut de cette muraille, on plane, comme Asmodée, sur une ville sans toits.

En redescendant de la muraille, on trouve à gauche la maison du Triclinium ; un banc recouvert d'une treille lui a fait donner ce nom gastronomique. Elle avait été mise par son maître sous la garde de la Fortune, dont on retrouva l'image dans une espèce de petite chapelle.

En face de cette maison est celle de Jules Polybe. Il n'y avait point à se tromper sur celle-là : le nom de JVLIVS POLIBIVS étant écrit sur la porte en lettres noires.

Maintenant, quelle était sa destination? Les savants veulent, les uns que ce soit une auberge, les autres un relais de poste. Ils se fondent sur ce qu'on y a retrouvé des ossements de chevaux et des pièces de fer qui ne pouvaient être que des essieux.

Après cette maison s'élève un grand pilier dont la nature occupa fort l'académie d'Herculanum. Elle prétendit d'abord, entre autres choses, que cette image était un talisman contre la jettatura, et puis elle y reconnut une enseigne de bijoutier. Comme cette opinion était la moins plausible, tout le monde s'y rallia.

Il est vrai que les fouilles exécutées dans la maison attenante produisirent une très grande quantité d'objets pareils en corail, en or et en argent, lesquels se portaient autrefois comme se portent encore aujourd'hui à Naples les mains et les cornes. Il faut dire le pour et le contre.

Mais ce qui nous frappa surtout, c'est la quantité, la variété des inscriptions en lettres noires ou rouges, en caractères osques ou samnites, en latin ou en grec, qui couvrent les murailles. Londres, la ville des puffs par excellence, où chaque coin de muraille blanche est loué, où les affiches, après s'être hissées du premier au second étage, grimpent du second étage au troisième, enjambent le toit et vont se coller à la cheminée, Londres est, sous ce rapport, bien en arrière de Pompéi : qu'est-ce qu'un malheureux lambeau de papier que le premier vent emporte, que la première pluie décolle, que le premier gamin arrache, près de cette encre indélébile qui dure depuis dix-huit cents ans!

Aussi, au lieu d'entrer tout d'abord dans les maisons, nous nous mîmes à courir les rues le nez en l'air comme de véritables badauds, lisant les enseignes des boutiques et les affiches des spectacles, exactement comme ces provinciaux qui se demandent : « Achèterons-nous une canne ou un parapluie? Irons-nous aux Variétés ou à l'Opéra? » N'est-ce pas une chose curieuse, en effet, que de voir encore survivre aux habitants, aux maisons, à la ville, cet intérêt personnel qui, alors comme aujourd'hui, par les plus humbles prières et par les plus belles promesses, essayait d'attirer à lui l'attention du public, les faveurs des puissants, l'argent de tous?

Voulez-vous lire quelques-unes de ces inscriptions? Voici les plus curieuses :

Marcellinum ædilem lignarii et plaustrarii rogant ut faveat.

Ce qui veut dire :

« Les charpentiers et les charretiers se recommandent à l'édile Marcellinus. »

Voulez-vous savoir où vous pouviez loger? Tâchez de déchiffrer cet avis en langue étrusque :

EKSVC. AMVIANVR. EITVNS. ANTER. TIVRRI.
XII. INI. HEIS. ARINV. PVPII PHAAMAT
MR. AARIRIIS. V.

Ce qui signifie, au dire des gens qui parlent étrusque, et je prie le lecteur de ne pas me confondre avec ces messieurs :

« Voyageur, en traversant d'ici à la douzième tour, tu trouveras Sarinus, fils de Publius, qui tient auberge. Salut! »

Maintenant que vous savez où vous loger, voulez-vous aller au spectacle? Appelez le garçon et dites-lui d'aller vous louer une place. Il vous rapportera un billet ainsi conçu :

CAR. II
CUN. III
GRAD. VIII
CASINA
PLAUTI

Vous voilà tranquille : vous avez la *seconde travée*, dans le *troisième coin*, sur le *huitième gradin*, et l'on joue la *Casina* de Plaute.

Au reste, si vous aimez mieux les spectacles du cirque que ceux du théâtre, si vous préférez la réalité à la fiction, faites mieux, allez jusqu'au carrefour de la Fontaine ; c'est là que sont les programmes des spectacles ; il y en a pour tous les goûts. Voyez :

Glad. paria XXX matutini erunt.

« Trente paires de gladiateurs combattront au lever du soleil. »

Car, vous le savez, les combats de gladiateurs étaient si appréciés des Romains, qu'il y avait ordinairement deux combats de ce genre par jour, l'un le matin, l'autre à midi ; il fallait bien faire quelque chose pour les paresseux.

Aimez-vous mieux une chasse? Vous savez ce que les Romains appelaient une chasse? On plantait des arbres dans

l'amphithéâtre pour simuler une forêt, puis dans cette forêt on lâchait deux ou trois lions, quatre ou cinq tigres, cinq ou six panthères, un rhinocéros, un éléphant, un boa et un crocodile ; puis une dizaine de bestiaires entraient, et la lutte de l'instinct et du jugement, de la force et de l'adresse commençait.

Aussi, c'est là que véritablement les Romains se récréaient. Avec les hommes, nature civilisée, combattants sortis de l'école, meurtriers qui se poignardaient avec art, tout était à peu près prévu d'avance. On aurait pu, pour peu qu'on fût un habitué, donner le programme de l'assaut, dire comment tel maître porterait tel coup, comment tel autre le parerait. Mais, avec les lions, avec les tigres, avec les panthères, avec les rhinocéros, avec les boas et les crocodiles, c'était bien différent ; là, tout était imprévu. Chaque animal déployait le courage, la force ou la ruse qui lui était propre : c'était véritablement un combat, c'était plus qu'un combat, c'était un carnage. Les duels entre gladiateurs finissaient tous de la même manière, à peu près : le blessé tombait sur un genou, s'avouait vaincu, tendait la gorge et recevait le coup de la manière la plus gracieuse qu'il lui était possible. Mais on se lasse de tout, même de voir mourir avec grâce. Puis, d'ailleurs, ces diables de gladiateurs s'entendaient entre eux ; ils ne se faisaient pas souffrir le moins du monde : ils coupaient la carotide, et tout était dit. Il y avait si peu d'agonie, que ce n'était pas la peine d'en parler ; tandis que les animaux, peste ! ils n'y mettaient pas de complaisance ; ils frappaient où ils pouvaient et comme ils pouvaient, des dents, des griffes, de la corne ; ils brisaient bras et jambes, faisaient voler des lambeaux de chair jusqu'au trône de l'empereur, jusqu'à la tribune des vestales et des chevaliers ; ils s'acharnaient sur le moribond, lui fouillaient la poitrine, lui rongeaient la tête, lui buvaient le sang ; il n'y avait pas moyen de prendre une pose théâtrale, de choisir une attitude académique : il fallait souffrir, il fallait se débattre, il fallait crier ; cela du moins, c'était amusant à voir, c'était curieux à étudier ! Aussi l'empereur Claude, de grotesque mémoire, ne s'en rassasiait-il pas. Il y venait au point du jour, il y restait jusqu'à midi, et souvent encore, quand le peuple s'en allait pour dîner, il demeurait seul sur son trône, interrogeait l'inspecteur des jeux sur l'heure où ils allaient recommencer. Eh bien, je vous le disais, avez-vous les goûts de l'empereur Claude, voici votre affaire :

N. Popidi
Rufi. fam. glad. IV. H nov. Pompeis
Venatione et XII. H. mai.
Mata et vela erunt
O. Procurator. felicitas

« La troupe des gladiateurs de Numerius Popidius Rufus donnera une chasse à Pompéi, le quatrième jour des calendes de novembre et le douzième jour des calendes de mai. On y déploiera les voiles. Octavius, procurateur des jeux. Salut ! »

Au reste, si vous ne vous trouvez pas bien dans l'auberge de M. Varinus, vous savez que vous pouvez vous loger en ville. Cherchez, il y a des pancartes d'appartements à louer de tous côté. Un second étage vous va-t-il ?

« *Cneus Pompeius Diogenes* louera aux calendes de juillet l'étage supérieur de sa maison. »

Ou bien aimez-vous mieux être principal locataire et gagner quelque chose en détaillant ? Il y a une certaine Julia Felix, fille de Spurius, qui propose de louer, du premier au six des ides d'août, et pour cinq années consécutives, une partie de son patrimoine, se composant d'un appartement de bains, d'un venereum, et de neuf cents boutiques et étaux. Seulement, vous êtes prévenu que c'est une personne honnête et qui tient à ce qu'il ne se passe chez elle que des choses convenables. Autrement, le bail sera résilié de plein droit. Voici les conditions ; c'est à prendre ou à laisser :

In prædiis Juliæ S. P. F. Felicis locantur balneum,
Venereum et nongentum tabernæ, pergulæ.
Cœnacula et idibus Aug. primis, in id.
Aug. sextas, annos continuos quinque
S. Q. D. L. E. N. C.

Je vous avais bien dit qu'elle était très sévère ; sa dernière condition n'est indiquée que par des initiales.

Maintenant, si vous n'êtes venu ni pour louer ni pour sous-louer, si vous ne voulez pas dépenser votre argent au théâtre et au cirque, si votre bourse est vide, ce qui peut arriver aux plus honnêtes gens de la terre, et ce qui arrive même plutôt à ceux-là qu'à d'autres, attendez jusqu'au jour des calendes de juin : l'édile donne spectacle gratis.

Vous savez ce que c'est qu'un édile, n'est-ce pas ? C'est un homme qui a mangé le tiers de sa fortune pour arriver où il est, et qui mangera les deux autres tiers pour devenir préteur. Aussi, quant à la justice qu'il doit rendre, il ne s'en occupe pas le moins du monde. Jugeât-il comme l'empereur Claude depuis le matin jusqu'au soir, personne ne lui en aurait la moindre obligation. Non, son état est d'amuser le peuple ; c'est pour cela que le peuple l'a nommé. Aussi donne-t-il une fête tous les huit jours, un combat de gladiateurs tous les mois, et une chasse tous les semestres. C'est que les animaux coûtent cher ; il faut les faire venir de l'Atlas, du Nil, de l'Inde. Avec le prix d'un lion à crinière, on achète huit gladiateurs. Les panthères coûtent six mille sesterces, et les tigres dix mille. On ne trouve plus de rhinocéros qu'au delà du lac Natron. Il faut remonter jusqu'à la troisième cataracte pour pêcher un crocodile de dix pieds, et le moindre boa est hors de prix.

Aulus Svezius Cerius, qui vous promet une chasse pour le mois de juin, sera ruiné au mois de septembre ; mais qu'importe ? Au mois d'octobre se font les élections, et, si l'édile a bien amusé le peuple, il sera élu préteur, c'est-à-dire roi d'une province, non pas d'une province comme le Languedoc ou le Berry, la Bretagne ou l'Artois, l'Alsace ou la Franche-Comté : ce n'est pas de pareils lambeaux que Rome a pour provinces ; les provinces de Rome, c'est l'Afrique, l'Espagne, la Syrie, l'Egypte, la Grèce, la Cappadoce ou le Pont ; c'est mille lieues carrées de terrain, six cents villes, dix mille villages, vingt millions d'habitants, non pas à gouverner, non pas à régir, non pas à civiliser, mais à piller, à voler, à pressurer, car tout est au préteur ; le préteur a pleins pouvoirs, le préteur a droit de vie et de mort ; c'est au préteur les temples et leurs statues, les hommes et leurs trésors, les femmes et leur honneur. Tous les créanciers de l'édile ont suivi le préteur comme une meute : la province est leur curée : chacun en emporte une bribe, une parcelle, un lambeau ; la province épure les comptes, paye les créanciers, enrichit le débiteur. On donnait à Tibère le conseil de changer les préteurs qu'il avait envoyés en Grèce, en Judée et en Egypte, attendu, disait-on, qu'ils dévoraient ces malheureuses provinces que tant d'autres avaient déjà dévorées avant eux. « Si vous chassez les mouches qui boivent le sang d'un blessé, répondait Tibère, il en reviendra d'autres à jeun, et par conséquent plus affamées. »

Allez donc à la chasse du futur préteur, car il le sera, puisqu'il est assez riche pour donner le spectacle gratis aux soixante et dix mille spectateurs que contient le cirque. Voici son affiche :

La famille de gladiateurs d'Aulus Svezius Cerius, édile,
Combattra dans Pompéi
Le dernier jour des calendes de juin.
Il y aura chasse et velarium.

Le vélarium, comme vous le savez, était une tente qui couvrait l'amphithéâtre. Il y en avait de toutes couleurs, de grises, de jaunes, de bleues. Néron en avait fait faire une en soie azurée avec des étoiles d'or, au milieu de laquelle il s'était fait représenter en Apollon, une lyre à la main et conduisant le char du soleil.

Maintenant, il y a peut-être quelque chose de plus curieux encore pour l'observateur que ces affiches pour ainsi dire officielles : ce sont ces lignes grossières, ces sentences de cabaret, ces refrains de taverne, tracés sur le mur avec la pointe d'un charbon ou l'extrémité d'un couteau. Allez dans la rue qui longe le petit théâtre, et vous y lirez les aventures amoureuses de deux soldats, arrivées sous le consulat de Marcus Messala et de Lucius Lentulus, c'est-à-dire trois ans avant la naissance du Christ. C'est une chose très plaisante.

Puis, pendant que vous y êtes, entrez dans le cabaret même : c'est une de ces riches thermopoles où les anciens passaient la nuit à jouer et à boire. Comme l'établissement de la célèbre commère de l'abbé Dubois, il avait deux faces : l'une visible, et qui s'ouvrait sur la rue ; l'autre voilée, et qui se cachait sur la cour. On passait de la boutique dans l'appartement intérieur.

Il n'y a pas à s'y tromper. Par la seule inspection des murailles, on sait où l'on est. Les peintures représentent des hommes qui boivent et qui jouent. L'un d'eux crie au garçon de lui apporter du vin à la glace : *Da mihi frigidum dusillum*. A une table voisine des jeunes gens boivent avec des dames dont la tête est couverte d'un capuchon. Le capuchon indique que ce sont des femmes honnêtes. C'est le cucullus dont Juvénal couvre la tête de Messaline lorsqu'elle déserte le palais impérial du mont Palatin pour le corps de garde de la porte Flaminia. Aussi,

comme vous le comprenez bien, ces dames ne sont point entrées par la boutique ; il y a une petite porte qui donne dans une rue étroite, solitaire et sombre : c'est par là qu'elles sont venues, c'est par là qu'elles s'en iront. Allez voir cette porte.

Il y avait encore dans cette chambre d'autres peintures non moins curieuses que celles-ci et qu'on a enlevées. On les retrouve dans le Musée de Naples, où on les reconnaît à cette inscription : *Tenete pelle*.

J'ai promis à mes lecteurs de ne pas leur faire faire une trop longue visite domiciliaire. Je vais donc les conduire maintenant à la maison du Faune, et tout sera dit sur Pompéi.

XXXIX

MAISON DU FAUNE

La maison du Faune est une des plus charmantes maisons de Pompéi ; elle est située dans le plus beau quartier de la ville, c'est-à-dire dans la rue qui s'étend de l'arc de Tibère à la porte d'Isis ; elle fut découverte en 1830 par le savant directeur des fouilles, Charles Bonnucci, en présence du fils de Gœthe, le même qui ne précéda que de quelques mois son illustre père dans la tombe. Elle reçut son nom de maison du Faune de la statue d'un de ces demi-dieux qu'on y retrouva.

En franchissant le seuil de l'atrium, on découvre d'un coup d'œil toute la maison. Cet atrium était peint de couleurs vives et variées, et pavé de jaspe rouge, d'agates orientales et d'albâtre fleuri. Des chambres à coucher, des salles d'audience, des salles à manger enveloppent cet atrium.

Derrière est un jardin qui devait être tout parsemé de fleurs ; au milieu de ces fleurs et de ce jardin jaillissait une fontaine qui retombait dans un bassin de marbre. Tout autour s'étendait un portique soutenu par vingt-quatre colonnes d'ordre ionique, au delà desquelles on apercevait encore d'autres colonnes et un second jardin, celui-là planté de platanes et de lauriers, à l'ombre desquels s'élevaient deux petits temples consacrés aux dieux lares.

Au delà, la vue s'étendait jusqu'à la cime du Vésuve, dont on voit monter au ciel l'éternelle fumée.

Malgré cette vue, les propriétaires de cette belle demeure ne furent pas prévenus à temps du danger. On retrouva toute chose à sa place, choses communes comme objets précieux, urnes d'or, coupes d'argent, vases de terre ; les uns dans les armoires, les autres sur les tables servies. La maîtresse de la maison seule essaya en fuyant d'emporter quelques bijoux. Peut-être même, pour les aller prendre, perdit-elle un temps précieux. On reconnut son squelette dans la salle de réception, et, à quelques pas d'elle, dans le gynécée, on trouva deux bracelets d'or très pesants, deux boucles d'oreilles, sept anneaux d'or enchâssant de belles pierres gravées, et enfin un monceau de monnaie d'or, d'argent et de bronze.

Entre le jardin et le bosquet était situé le salon.

Arrêtons-nous au seuil de ce salon, et recueillons-nous. Nous touchons à un chef-d'œuvre antique, dont l'exhumation a failli produire une trente-troisième révolte dans la très fidèle ville de Naples.

Nous voulons parler de la grande mosaïque.

La grande mosaïque a été découverte en 1830 : c'était l'année des révolutions.

Notre lutte, à nous s'est calmée. De loin en loin, quand on entend dans l'enceinte de la ville quelque coup de fusil qui résonne en contravention avec les ordres de la police, on tressaille bien encore, et l'on écoute, inquiet, si l'on n'entendra pas au bout de la rue battre la générale ; mais la générale est muette. Le roulement des voitures qui passent atteste que pour le moment il n'y a pas de barricades dans les environs. Tout s'apaise sous la lente et sourde pression du temps.

Il n'en a pas été ainsi à Naples. Les savants forment une race à part, bien autrement entêtée, bien autrement rancunière, bien autrement ergoteuse que les autres races. Les haines politiques ne sont rien auprès des haines archéologiques, et c'est tout simple : les haines politiques tuent, les haines archéologiques ne font que blesser.

C'est une terrible chose que la grande mosaïque ! La grande mosaïque sera à l'avenir ce qu'a été le Masque de fer au passé. Il y a neuf systèmes sur le Masque de fer, et il y en a déjà dix sur la grande mosaïque, et notez que le Masque de fer date de 1680, tandis que la grande mosaïque ne date que de 1839.

Il va sans dire qu'aucun des systèmes inventés sur la grande mosaïque n'est encore reconnu pour le véritable. On sait ce qu'elle n'est pas, mais on ne sait pas ce qu'elle est.

Je voudrais bien avoir un pinceau au lieu d'une plume, je vous ferais un croquis de la grande mosaïque, et de ce croquis, il résulterait peut-être un onzième système qui serait le bon. *Numero Deus impare gaudet*.

A défaut d'un dessin, il faut donc que le lecteur se contente d'une description.

La grande mosaïque, qui peut avoir seize pieds de large sur huit pieds de haut, représente une bataille. L'artiste a choisi ce moment suprême et décisif où la victoire se déclare pour une des deux armées : cette victoire est amenée par la chute d'un des principaux personnages.

Les deux chefs des deux armées sont en présence : l'un, qui paraît avoir trente ans, à peu près, est monté sur un de ces beaux chevaux héroïques comme en sculptait Phidias sur la frise du Parthénon ; il est nu-tête, porte les cheveux courts et des favoris qui se joignent sous le cou, et a pour armes défensives une cuirasse très richement ornée, avec des manches d'étoffe, et une chlamyde qui, passant par dessus l'épaule gauche, retombe flottante derrière lui. Ses armes offensives sont l'épée qu'il porte à son côté et la lance qu'il tient à la main, et de laquelle il traverse le flanc d'un des généraux ennemis, lequel, embarrassé par son cheval abattu sous lui, n'a pu éviter le coup, et se cramponne, en se tordant de douleur, au bois de la lance de son adversaire. C'est la chute, et surtout la blessure terrible de ce cavalier, qui paraissent décider de la victoire.

Quant au vainqueur, il occupe le premier plan du côté gauche de la grande mosaïque. Il a derrière lui trois ou quatre cavaliers qui, armés comme lui, appartiennent évidemment à la même nation. D'ailleurs, ils viennent d'où il vient et vont où il va.

L'autre chef est monté sur un char traîné par quatre chevaux et occupe le côté opposé du tableau. Il a la tête enveloppée d'une espèce de chaperon qui, après avoir fait le tour du front, passe sous le cou. Il a une tunique à longues manches et un manteau agrafé sur sa poitrine et retombant sur ses épaules ; il tient de la main gauche un arc et étend, dans l'attitude de l'intérêt et de la terreur, sa main droite vers le cavalier blessé. Pendant ce temps, son cocher, qui tient les rênes de l'attelage de la main gauche, force les chevaux à se retourner et presse leur fuite en les fouettant de la main droite.

Un quatrième personnage, placé comme les trois autres sur le premier plan du tableau, tient en bride un cheval qu'il semble offrir au chef monté sur le char ; car, comprenant sans doute la difficulté que ce char éprouvera à passer à travers les morts, les blessés et les armes dont le champ de bataille est jonché, il veut offrir à son chef un plus sûr moyen de salut.

Le fond du tableau est occupé par les soldats du second chef, dont l'un porte un étendard et dont les autres, se sacrifiant pour leur général, s'élancent entre lui et le général ennemi.

Au-dessus de la mêlée s'élève un arbre dépouillé de feuillage.

Il y a en tout vingt-huit combattants et seize chevaux, tous un tiers à peu près plus petits que nature.

Malheureusement, cette belle mosaïque avait été endommagée par le tremblement de terre de l'an 63, et l'on s'occupait de la réparer lors de l'éruption de l'an 79.

Or, voyez ce que c'est que le hasard ! le dégât a justement frappé les endroits qui pouvaient renseigner les antiquaires sur l'époque où avait lieu cette bataille et sur les nations qui se la livraient. Nous avons parlé d'un étendard. Cet étendard devait porter un lion, un aigle, un animal quelconque. Alors, on eût su à qui l'on avait affaire : il n'y avait plus de discussion, tout le monde était d'accord, l'Académie d'Herculanum continuait de vivre dans la concorde. Mais bah ! il ne reste de l'étendard que la pique et le bâton ; de l'animal qu'il portait, pas le moindre vestige, un bout de crête seulement, à ce que prétendent ceux qui désirent y voir un coq. Quant à moi, je sais que je n'y ai rien vu.

Mais c'est justement parce qu'on n'y voit rien que la chose est devenue si formidablement intéressante. Vous comprenez, une énigme scientifique à expliquer, un problème archéologique à résoudre ! Quelle bonne fortune pour les savants !

Aussi, chacun s'est précipité sur la grande mosaïque et y a vu une bataille différente.

L'opinion générale a prétendu que c'était la bataille d'Issus, entre Darius et Alexandre.

Il signor Francesco Avellino a prétendu que c'était la bataille du Granique.

Il signor Antonio Niccolini a prétendu que c'était la bataille d'Arbelles.

Il signor Carlo Bonnucci a prétendu que c'était la bataille de Platée

M. Marchand a prétendu que c'était la bataille de Marathon.

Il signor Luigi Vescorali a prétendu que c'était la défaite des Gaulois à Delphes.

Il signor Filippo de Romanis a prétendu que c'était la rencontre de Drusus et des Gaulois à Lyon

Il signor Pasquale Ponticelli a prétendu que c'était la défaite de Ptolémée par César

Le marquis Arditi prétend que c'est la mort de Sarpedon.

Enfin, il signor Giuseppe Sanchez y voit un combat entre Achille et Hector.

Voilà de quoi choisir, n'est-ce pas? Eh bien, ce n'est rien de tout cela.

— Mais enfin pourquoi n'est-ce rien de tout cela?

Je vais vous le dire. Commençons par l'opinion générale; c'est toujours, comme on le sait, la plus difficile à détrôner, quoiqu'elle soit souvent la plus absurde

L'opinion générale prétend que la bataille représentée dans la grande mosaïque est la bataille d'Issus, qui se livra entre Darius et Alexandre, et, par conséquent, entre les Perses et les Macédoniens.

L'opinion générale est une ignorante.

Hérodote dit que les lances des Perses étaient courtes: or, selon l'opinion générale, les Perses sont les vaincus de la mosaïque, et les lances des vaincus de la mosaïque sont démesurément longues.

Arrien dit que, les soldats mercenaires tués, les Perses prirent la fuite, mais que, comme les chevaux se trouvaient alourdis par le poids de l'armure de leurs cavaliers, ces derniers étaient facilement rejoints et mis à mort par leurs ennemis. Or, pas un des vaincus de la mosaïque ne possède, visiblement du moins, une cuirasse assez lourde pour ralentir la course d'un cheval.

Plutarque dit que les Perses traînaient dans leurs combats un grand nombre de chars ornés d'un grand nombre de faux. Or, il n'y a, dans toute la bataille représentée par la mosaïque, qu'un seul char et pas une seule faux.

Passons des soldats aux chefs.

L'opinion générale prétend que le chef vainqueur est Alexandre.

Dans tous les portraits, dans tous les bustes, dans toutes les médailles que nous possédons d'Alexandre, Alexandre est représenté sans barbe, et le chef vainqueur a des favoris.

Alexandre portait, au dire de tous les biographes, la tête inclinée vers l'épaule gauche, et le chef vainqueur a la tête inclinée sur l'épaule droite

Enfin, il est connu qu'excepté à la bataille du Granique, Alexandre combattait toujours sur Bucéphale, lequel était d'un tiers plus grand que les autres chevaux et avait la tête qui ressemblait à une tête de bœuf, ressemblance d'où lui venait son nom *bous képhalè*. Or, le cheval du chef vainqueur est de taille ordinaire et n'a d'aucune façon cette physionomie bovine que constatent les historiens.

L'opinion générale prétend que le chef vaincu est Darius.

Quinte-Curce dit que le char que montait Darius était tout resplendissant de pierreries, que sur ce char il y avait deux figures d'or massif hautes d'une coudée, lesquelles représentaient la Paix et la Guerre, et qu'au milieu de ces deux figures, un aigle, également d'or, ouvrait ses ailes et semblait prêt à s'envoler. Or, le char du chef vaincu est un char fort élégant, mais sur lequel on ne retrouve aucune trace ni de ces statues de la Paix et de la Guerre, ni de cet aigle aux ailes déployées.

Quinte-Curce dit que Darius portait une tunique de pourpre liserée de blanc, et un manteau frangé d'or que réunissaient sur la poitrine du roi deux éperviers qui semblaient se becqueter. En outre, Darius avait une tiare bleue et blanche, son sceptre à la main et sa couronne sur la tête Ce furent cette couronne, ce sceptre et cette tiare, symboles de sa dignité, que Darius jeta en fuyant, et qui tombèrent au pouvoir d'Alexandre, qui le poursuivait. Or, le manteau du chef vaincu est retenu par deux serpents et non par deux éperviers, sa tiare est jaune et non pas bleue; enfin, il ne tient pas un sceptre à la main, mais un arc

Hérodote dit que les Perses étaient surtout gênés dans le combat par les longues robes qui tombaient jusque sur leurs talons; or, le chef vaincu, vêtu d'habits exactement taillés sur le même modèle que ceux de ses soldats, porte une tunique qui ne dépasse pas le genou.

Enfin Ælianus dit que Darius, voyant le combat perdu, monta sur une jument que lui présenta son frère Artaxerce. Or, la monture qu'offre à son roi le guerrier qui s'approche du char est un cheval et non une jument (1) Sur ce point, il ne peut pas y avoir de discussion.

(1) On se servait particulièrement de juments pour fuir; car les juments allaient plus vite que les chevaux, poussées qu'elles étaient par le désir de retrouver leurs petits.

Or, l'opinion générale est donc parfaitement absurde

Passons au second système.

Il signor Francesco Avellino prétend que c'est la bataille du Granique.

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille du Granique que ce n'est la bataille d'Issus.

La bataille du Granique eut lieu dans les eaux et sur la rive même du fleuve. Les Macédoniens, armés de lances, et Alexandre à leur tête, se précipitèrent dans les flots, repoussèrent les Perses, qui voulaient leur disputer le passage, et s'emparèrent de l'autre bord. Dans cette lutte, Alexandre, qui donnait, par sa témérité, l'exemple du courage, ayant rompu sa lance, demanda à Arétès, général de sa cavalerie, de lui prêter la sienne; puis, cette seconde lance rompue comme la première, il en reprit une troisième des mains de Débatrius de Corinthe. Ce fut alors que le fils de Philippe attaqua Mithridate, gendre de Darius, qui poussait son cheval en avant des bataillons persans, et, l'ayant frappé dans le flanc d'un premier coup de lance qui demeura sans effet, repoussé qu'il fut par sa cuirasse, lui porta au visage un second coup dont il le renversa. Dans ce moment, Alexandre était tellement acharné contre l'ennemi qu'il combattait, qu'il ne vit point Rosacès qui levait une hache au-dessus de sa tête, et qu'il ne put parer le coup, qui ouvrit son casque et lui fit une légère blessure au front. Mais, en se sentant frappé, Alexandre se retourna vers lui et lui traversa la poitrine d'un coup d'épée. Outre cette blessure à la tête, Alexandre en avait une seconde que lui avait faite le javelot de Mithridate, et par laquelle il perdait beaucoup de sang. Enfin, Spiridate, qui s'était glissé jusqu'à la croupe de son cheval, levait sa masse et lui en préparait une troisième, probablement plus terrible que les deux autres, lorsque le bras qui allait frapper fut abattu par Clitus. En ce moment, les Macédoniens restés en arrière rejoignirent leur chef, et les Perses ne pouvant résister aux quarante guerriers d'élite qu'Alexandre appelait ses compagnons, et à la phalange macédonienne qui les suivait, prirent la fuite, et, avec la victoire, abandonnèrent à Alexandre la possession de l'Ionie, de la Carie, de la Phrygie, et des autres portions de l'Asie qui formaient auparavant la puissante monarchie des Lydiens.

Voilà la bataille du Granique telle qu'elle est racontée dans Diodore de Sicile, dans Quinte-Curce et dans Plutarque.

Procédons par ordre.

La bataille du Granique conserva le nom du fleuve, parce qu'elle fut livrée, comme nous l'avons dit, moitié dans l'eau, moitié sur le rivage. Or, il n'y a pas dans la grande mosaïque, trace du plus petit ruisseau

Le guerrier vaincu ne peut être Mithridate, puisque le premier coup que lui porta Alexandre dans le flanc demeura sans effet, et que ce ne fut que du second coup que le héros macédonien lui traversa le visage. Or, le cavalier moribond jouit, au contraire, d'un visage parfaitement sain, mais éprouve le désagrément d'avoir le flanc percé de part en part.

Au moment où Alexandre frappait Mithridate, Rosacès, comme nous l'avons dit, s'apprêtait à le frapper lui-même. Or, dans la grande mosaïque, le chef vainqueur est suivi de ses soldats, et, parmi ces soldats, il n'y a pas plus de Rosacès que de Granique. D'ailleurs, dit l'historien, le coup de hache s'amortit sur le casque d'Alexandre, et le chef vainqueur est nu-tête.

Alexandre, si on se le rappelle, avait deux blessures: celle que lui avait faite Rosacès et celle que lui avait faite Mithridate. Or, le chef vainqueur est, au contraire, parfaitement invulnéré, et l'on n'aperçoit aucune trace de sang sur ses habits. La cuirasse d'Alexandre, raconte Diodore de Sicile, était ouverte en deux endroits. Or, la cuirasse du chef vainqueur est parfaitement intacte. Enfin, le même historien dit que le bouclier d'Alexandre, le même bouclier qu'il avait enlevé au temple de Minerve, était marqué de trois coups terribles qu'Alexandre avait reçus dans la mêlée. Or, le chef vainqueur n'a pas même de bouclier.

Ce n'est donc pas la bataille du Granique.

XL

LA GRANDE MOSAÏQUE

Continuons nos réfutations:

Il signor Antonio Niccolini a prétendu que c'était la bataille d'Arbelles.

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille d'Arbelles que ce n'est la bataille du Granique.

Arbelles est le Marengo d'Alexandre. Les chars garnis de faux des Persans et la terrible charge qu'avait faite leur cavalerie avaient mis les Macédoniens en fuite, lorsque le vainqueur d'Issus et du Granique se jeta à la rencontre de Darius, qui combattait à la tête des siens et, d'un coup destiné au roi des Perses, tua son cocher. Ce coup fut un coup de flèche, disent Plutarque et Diodore de Sicile; un coup de lance, disent d'autres historiens. Mais tant il y a que, de quelque arme qu'il fut frappé, le cocher tomba, et que les Perses, croyant que c'était leur général qui était frappé à mort, perdirent courage et prirent aussitôt la fuite. Ce fut alors que le char de Darius ne pouvant se retourner à cause de la quantité de cadavres amoncelés autour de lui, le roi des Perses sauta sur une jument et, comme à la bataille d'Issus, s'enfuit et disparut bientôt au milieu de la poussière qui s'élevait sous les roues des chars et sous les pas des chameaux et des éléphants, ne s'arrêta de la course que lorsqu'il eut mis le désert tout entier entre lui et son vainqueur.

La victoire d'Arbelles fut donc décidée par la chute du cocher de Darius, qui tomba du char et dont la chute épouvanta les Perses. Or, le cocher de la mosaïque est debout et bien debout; et, à la façon dont il frappe les chevaux, il y a probabilité qu'il se tirera de la mêlée sain et sauf.

La victoire d'Arbelles fut surtout remarquable par la lutte acharnée des deux cavaleries ennemies. Arrien affirme que cette lutte fut si acharnée, que les cavaliers se prenaient corps à corps et tombaient embrassés sous les pieds de leurs chevaux. Or, il n'y a pas, parmi les vingt-huit personnages de la mosaïque, deux cavaliers qui combattent de cette façon.

Plutarque, dans la *Vie de Camille*, raconte que la bataille d'Arbelles eut lieu pendant l'automne. Or, la bataille de la mosaïque a lieu pendant l'hiver, et au plus avancé de l'hiver, ainsi que l'arbre dépouillé de ses feuilles en fait foi.

Tous les historiens racontent que Darius s'enfuit sur une jument et disparut bientôt, grâce à la poussière qui se levait sous les roues des chars et sous les pas des éléphants et des chameaux. Or, il n'y a dans la mosaïque qu'un seul char, c'est le char du roi; de chameaux et d'éléphants, il n'y en a pas plus que sur la main.

Ce n'est donc pas la bataille d'Arbelles.

Il signor Carlo Bonnucci a prétendu que c'était la bataille de Platée.

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille de Platée que ce n'est la bataille d'Arbelles.

Selon l'opinion du savant architecte des fouilles, — et c'est lui, rappelons-le, qui a découvert la maison du Faune, — le chef victorieux de la mosaïque serait Pausanias, roi de Sparte, le guerrier bleu serait Mardonius, gendre du roi des Perses; et le personnage du char serait Artabase, général en second de l'armée barbare.

Certes, nous ne demanderions pas mieux que de nous rallier à l'opinion de M. Charles Bonnucci. M. Charles Bonnucci n'est pas seulement un des hommes les plus savants que nous ayons rencontrés, c'est encore un des hommes les plus aimables que nous ayons vus. Mais, en conscience, nous ne pouvons pas, tout indigne que nous nous reconnaissons de discuter avec un académicien, laisser passer la chose ainsi.

1° Mardonius ne fut pas tué par Pausanias, il fut tué par Aimneste. Écoutez Hérodote, il s'explique positivement sur ce point. « Mardonius, dit-il, fut tué par Aimneste, illustre citoyen de Sparte, qui depuis mourut lui-même dans une bataille contre les Messéniens. »

2° Non seulement ce ne fut pas Pausanias qui tua Mardonius d'un coup de lance, mais Mardonius, dit toujours le même Hérodote, fut tué d'un coup de pierre, et non d'un coup de lance.

3° Le guerrier du char ne peut être Artabase, le second chef de l'armée, puisque avant la bataille de Platée, se trouvant en dissidence avec Mardonius relativement au plan de campagne, il ne voulut pas même assister à la bataille; et, ayant appris que la victoire avait favorisé les Grecs, il se retira en Phocide avec quarante mille hommes qui, ainsi que lui, n'avaient pas assisté au combat.

4° Enfin, ce ne peut pas être la bataille de Platée, attendu qu'avant la bataille de Platée, les Perses ayant été vaincus dans une rencontre et ayant perdu Maniste, un de leurs chefs, Mardonius avait ordonné qu'en signe de deuil tous les soldats de son armée taillassent leurs cheveux et leur barbe, et qu'on coupât les crins aux chevaux et aux bêtes de somme. Voyez plutôt Hérodote : « La cavalerie revenue au camp, toute l'armée exprima la douleur qu'elle ressentait de la mort de Maniste, et Mardonius plus que tous les autres. Aussi les Perses se taillèrent-ils la barbe et les cheveux, et coupèrent-ils les crins de leurs bêtes de somme, et jetèrent-ils des cris qui retentirent dans toute la Béotie; et cela venait de ce qu'ils demeuraient privés d'un personnage qui, après Mardonius, était, de l'avis du roi lui-même, le premier parmi tous les Perses. » Or, les cavaliers perses de la mosaïque sont à toute barbe et les chevaux à tous crins.

Ce n'est donc pas la bataille de Platée.

M. Marchand — car les Français s'en sont mêlés comme les autres, — M. Marchand, dis-je, a prétendu que c'était la bataille de Marathon.

Je voudrais fort ne pas contredire un compatriote, et surtout un compatriote aussi savant que M. Marchand; mais on m'accuserait de partialité si je ne démantibulais pas Marathon comme j'ai démantibulé Platée, Arbelles, le Granique et Issus.

Prouvons donc que ce n'est pas plus la bataille de Marathon que ce n'est la bataille de Platée.

La bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, fut, du côté des Perses, perdue de compte à demi par Datis et Artapherne. M. Marchand voit donc dans Artapherne le général monté sur le char, dans Datis le guerrier blessé, et dans Miltiade le chef vainqueur.

Nous passerons Artapherne à M. Marchand; mais, en conscience, nous ne pouvons lui passer Datis ni Miltiade.

Datis, parce qu'il ne fut ni tué ni blessé en cette occasion, puisque au dire d'Hérodote, il rendit aux vainqueurs, après la bataille, la statue dorée d'Apollon qu'il leur avait enlevée quelques jours auparavant, et se retira sain et sauf en Asie avec le reste de l'armée.

Miltiade, parce qu'il avait cinquante ans à cette époque, et que le chef vainqueur de la mosaïque n'en a que trente.

Quant à l'arbre dépouillé de feuilles, M. Marchand y voit un hiéroglyphe. Selon lui, cet arbre est là pour symboliser la pensée de l'historien, qui dit qu'à Marathon les Athéniens ne furent des hommes ni de chair ni d'os, mais des hommes de bois.

Notre avis est donc, malgré l'arbre symbolique, que ce n'est pas la bataille de Marathon.

Il signor Luigi Vescorali a prétendu que c'était la défaite des Gaulois à Delphes.

Prouvons que ce n'est pas plus la défaite des Gaulois à Delphes que ce n'est la bataille de Marathon.

Selon le signor Luigi Vescorali, les assaillants seraient les Grecs, le guerrier blessé serait le brenn ou général et les soldats vaincus seraient les Gaulois. Quant au personnage du char, comme le signor Luigi Vescorali n'en sait que faire, il n'en fait rien.

D'abord, ce ne sont ni les armes, ni le costume, ni la manière de combattre des Gaulois. Où sont les braies? où sont les longs cheveux blonds? où sont ces lances larges et recourbées? où sont les arcs avec lesquels ils lançaient leurs traits comme la foudre? où sont ces immenses boucliers qui leur servaient de bateaux pour traverser les fleuves? Il n'y a rien de tout cela dans les vaincus de la mosaïque.

Puis écoutez le récit d'Amédée Thierry, récit emprunté à Valère Maxime, à Tite-Live, à Justin et à Pausanias, et jugez.

On était alors en automne, et, durant le combat, il s'était formé un de ces orages soudains, si communs dans les hautes chaînes de l'Hellade; il éclata tout à coup, versant dans la montagne des torrents de pluie et de grêle; les prêtres et les devins attachés au temple d'Apollon, se saisirent d'un incident propre à frapper l'esprit superstitieux des Grecs. L'œil hagard et les cheveux hérissés, l'esprit comme aliéné, ils se répandirent dans la ville et dans les rangs de l'armée, criant que le dieu était arrivé : « Il est ici, » disaient-ils, « nous l'avons vu s'élancer à travers la voûte du temple, elle s'est fendue sous ses pieds; deux vierges armées, Minerve et Diane, l'accompagnent; nous avons entendu le sifflement de leurs arcs et le cliquetis de leurs lances. Accourez, ô Grecs! sur les pas de vos dieux, si vous voulez partager leur victoire. » Ce spectacle, ces discours prononcés au bruit de la foudre, à la lueur des éclairs, remplirent les Hellènes d'un enthousiasme surnaturel; ils se reforment en bataille et se précipitent l'épée haute sur l'ennemi. Les mêmes circonstances agissaient non moins énergiquement, mais en sens contraire, sur les bandes victorieuses : les Gaulois crurent reconnaître le pouvoir d'une divinité, mais d'une divinité irritée. La foudre, à plusieurs reprises, avait frappé leurs bataillons, et ses détonations, répétées par les échos, produisaient autour d'eux un tel retentissement, qu'ils n'entendaient plus la voix de leurs chefs. Ceux qui pénétrèrent dans l'intérieur du temple avaient senti le pavé trembler sous leurs pas, ils avaient été saisis par une vapeur épaisse et méphitique qui les consumait et les faisait tomber dans un délire violent. Les historiens rapportent qu'au milieu de ce désordre on vit apparaître trois

guerriers d'un aspect sinistre, d'une stature plus qu'humaine, couverts de vieilles armures, et qui frappèrent les Gaulois de leurs lances. Les Delphiens reconnurent, dit-on, les ombres de trois héros : Hypérocus et Laodocus, dont les tombeaux étaient voisins du temple, et Pyrrhus, fils d'Achille. Quant aux Gaulois, une terreur panique les entraîna en désordre jusqu'à leur camp, où ils ne parvinrent qu'à grand'peine, accablés par les traits des Grecs et par la chute d'énormes rocs qui roulaient sur eux du haut du Parnasse. »

Voilà le récit d'Amédée Thierry, c'est-à-dire d'un de nos écrivains les plus savants et les plus consciencieux. Or, je vous prie, où est Delphes? où est le temple? où est la foudre? où est le dieu irrité? où sont les trois guerriers spectres qui combattent pour les Delphiens? où sont ces rocs qui poursuivent les fugitifs en bondissant aux flancs du Parnasse? Rien de tout cela n'est dans la mosaïque. Ce n'est donc point la défaite des Gaulois à Delphes.

Il signor Filippo de Romanis a prétendu que c'était la rencontre de Drusus avec les Gaulois, près de la ville de Lyon.

Prouvons que ce n'est pas plus la rencontre de Drusus avec les Gaulois près de la ville de Lyon que ce n'est la défaite des Gaulois à Delphes.

Selon le signor de Romanis, le chef vainqueur de la mosaïque serait Néron Claudius Drusus; le cavalier blessé, un chef gaulois; et le personnage du char, un barde; quant aux noms de ce barde et de ce chef, les noms gaulois sont si barbares et si difficiles à prononcer, que le signor de Romanis ne les indique pas même par une pauvre petite initiale.

Il signor de Romanis est de l'avis du proverbe qui dit que, quand on prend du galon on n'en saurait trop prendre; pendant qu'il était en train d'inventer un système, il a inventé une bataille : en effet, sa bataille n'a pas plus de nom que son chef gaulois et son barde.

Malheureusement, malgré ce vague si favorable aux théories systématiques, il y a deux choses positives. La première, c'est que les médailles qui restent de Drusus ne ressemblent en rien au chef vainqueur de la mosaïque. La seconde, c'est que le prétendu barde monté sur le char tient un arc et non une lyre. Je sais bien qu'un arc est un instrument à corde, mais je doute que jamais les bardes se soient servis d'un arc pour s'accompagner.

J'ai donc grand'peur que la mosaïque ne représente pas la rencontre de Drusus avec les Gaulois près de la ville de Lyon.

Il signor Pasquale Ponticelli a prétendu que c'était la défaite des Egyptiens par César.

Prouvons que ce n'est pas plus la défaite des Egyptiens par César que ce n'est la défaite des Gaulois près de la ville de Lyon.

Selon il signor Pasquale Ponticelli, le chef vainqueur est César, le guerrier blessé est Achille, le roi fugitif est Ptolémée.

Il y a tout bonnement une impossibilité par personne citée à ce que cela soit.

Le chef vainqueur de la mosaïque a trente ans, à peu près, et, à cette époque, César en avait cinquante et un ou cinquante-deux.

Le guerrier blessé ne peut être le général égyptien Achille, puisque le général égyptien Achille fut, avant la bataille tué en trahison par l'eunuque Ganymède.

Enfin, le roi fugitif ne peut être Ptolémée, puisque Ptolémée avait à cette époque dix-sept ans à peine, et que le roi vaincu paraît en avoir de quarante-cinq à cinquante.

Il est vrai que cela pourrait s'arranger si César cédait à Ptolémée les vingt et un ou vingt-deux ans qu'il a de trop; mais resterait encore le malheureux général Achille, que nous ne saurions, en conscience, ressusciter pour faire plaisir au signor Pasquale Ponticelli.

Nous ne parlons pas des costumes, qui ne s'appliquent ni aux Romains du temps de César, ni aux Egyptiens du temps de Ptolémée.

— Mais dira peut-être il signor Pasquale Ponticelli, ce n'est point de la bataille d'Alexandrie que j'ai voulu parler, c'est de la seconde bataille qui rendit César maître de la monarchie égyptienne.

A ceci nous répondrons qu'à cette seconde bataille, le roi Ptolémée, qui, au reste, n'avait que quelques mois de plus qu'à la première, était revêtu d'une cuirasse d'or; puisque, lorsqu'on le retira du Nil, mort et défiguré, ce fut à cette cuirasse qu'on le reconnut.

Or, sur toute la personne du roi fugitif, il n'y a pas la moindre apparence de cette cuirasse d'or, qui cependant était assez importante pour que le peintre ne la laissât point à l'arsenal.

Ce n'est donc point la défaite des Egyptiens par César.

Le marquis Arditi prétend que c'est la mort de Sarpédon.

Prouvons que ce n'est pas plus la mort de Sarpédon que ce n'est la défaite des Egyptiens par César.

Sarpédon eut deux rencontres avec les Grecs, c'est vrai; près du hêtre sacré, c'est encore vrai; mais, quoique fils de Jupiter, Sarpédon n'était pas heureux en guerre : dans la première, Sarpédon fut blessé, dans la seconde, il fut tué.

Traduisons littéralement Homère, et voyons si le sujet de la mosaïque s'applique le moins du monde à l'une ou à l'autre de ces deux rencontres de Sarpédon.

La première de ces deux rencontres eut lieu avec Tlépolème, fils d'Hercule et petit-fils de Jupiter. Sarpédon était, par conséquent, l'oncle de Tlépolème. Voici comment l'oncle parle au neveu :

« Tlépolème! si Hercule détruisit Troie, la ville sacrée, c'était pour punir la perfidie du fier Laomédon, qui paya par des paroles insolentes celui qui avait si bien agi à son égard, et lui refusa les chevaux pour lesquels il était venu d'aussi loin. Eh bien, je te le dis, tu recevras de moi la mort et le noir enfer, et, frappé de mon javelot, tu me donneras, à moi la gloire, et ton âme à Pluton. »

Ainsi parla Sarpédon.

Maintenant, voici comment le neveu répond à l'oncle :

« Tlépolème élève son javelot aigu, et les deux longs javelots des guerriers partent de leurs mains. Sarpédon lança le sien, et la pointe alla frapper Tlépolème à la gorge : la sombre nuit de la mort couvrit ses yeux. Tlépolème frappa Sarpédon à la cuisse de son long javelot, et le fer impétueux écarta les chairs et pénétra jusqu'à l'os. Les amis de Sarpédon l'entraînent loin du combat : il porte encore le javelot long et pesant; aucun de ceux qui se pressent autour de lui ne s'en aperçoit et ne pense à retirer le fer dangereux pour qu'il remonte sur son char, tant ils s'étaient empressés de le tirer de ce danger. »

Le guerrier vainqueur de la mosaïque est armé d'une lance et non d'un javelot. Le guerrier vaincu n'a pas lancé son javelot, mais de douleur a laissé tomber sa lance près de lui. Tlépolème n'est pas le moins du monde frappé à la gorge, et Sarpédon est frappé non pas à la cuisse, mais dans le flanc; et la lance, qui n'a pas trouvé d'os pour l'arrêter, passe d'un pied et demi de l'autre côté du corps; de plus, comme cette lance peut avoir douze pieds de long, il serait difficile que les amis de Sarpédon ne s'aperçussent point que, tout fils de Jupiter qu'il est, le héros doit en être incommodé. De plus, ils sont pressés de faire remonter Sarpédon sur son char, et le guerrier blessé de la mosaïque est à cheval.

L'artiste n'a donc évidemment pas eu l'idée de représenter ce premier combat : passons au second.

Cette fois, la lutte a lieu entre Sarpédon et Patrocle. Voici comment parle Homère. Nous demandons pardon à nos lecteurs de la simplicité de notre traduction littérale; elle ne ressemble ni à celle du prince Lebrun ni à celle de M. Bitaubé, mais ce n'est pas notre faute.

« Lorsque les deux guerriers se furent approchés en face l'un de l'autre, Patrocle frappa le courageux Trasymèle, qui était le meilleur écuyer de Sarpédon, et, lui lançant un trait dans le ventre, il le renversa à terre. Sarpédon, frappant le second, lance à son tour son javelot aigu et atteint le cheval Pédase à l'épaule droite. Le cheval pousse des cris, tombe au milieu des rênes et meurt : les deux autres s'arrêtent, le timon craque, et les chevaux s'embarrassent, car Pédase gît au milieu des rênes; Automédon tire sa longue épée et coupe le trait à la volée. Ils recommencent alors leur périlleux combat; Sarpédon lance de nouveau à son ennemi un trait aigu : le javelot rase l'épaule gauche de Patrocle, mais ne le touche pas; enfin Patrocle lance son trait, qui ne sort pas inutilement de sa main, mais va frapper à l'endroit où le diaphragme embrasse le cœur nerveux et plein de vie. Sarpédon tombe alors comme un chêne, ou comme un pin que sur la montagne les hommes abattent avec des haches tranchantes. »

Or, le combat de la mosaïque ressemble encore moins à la seconde rencontre de Sarpédon qu'à la première.

Où est Trasymèle, le meilleur écuyer de Sarpédon? où est le cheval Pédase, blessé à l'épaule droite? où est Automédon coupant le trait? où est enfin Sarpédon frappé au cœur? à moins que déjà, du temps d'Homère, les médecins n'aient mis le cœur à droite.

Ce n'est donc pas la mort de Sarpédon.

Enfin il signor Giuseppe Sanchez a prétendu que c'était une rencontre entre Achille et Hector.

Prouvons que ce n'est pas plus une rencontre entre Achille et Hector que ce n'est la mort de Sarpédon.

Voici, selon le signor Giuseppe Sanchez, le paragraphe d'Homère auquel le peintre a emprunté son sujet.

Ulysse vient supplier Achille d'oublier l'injure que lui a faite Agamemnon, mais Achille le renvoie plus loin qu'il ne veut aller, et, rappelant les services rendus aux Grecs, il dit

« Tant que je combattis avec les Grecs, Hector n'osa point lutter avec moi ni s'avancer hors de ses murs, toujours il restait à la porte de Scée et sous un hêtre ; cependant un jour il osa me braver, mais il put à peine échapper à mes coups. »

Nous vous y voyons venir, monsieur Sanchez !

Vous n'avez pas voulu choisir un des combats racontés par Homère, car Homère poète, peintre, historien, Homère est trop précis et trop descripteur. Il eût été trop facile, Homère à la main, de vous réfuter. Vous avez préféré prendre quelque chose de vague, et vous avez prétendu que l'artiste avait saisi à la volée les quelques mots de rodomontade jetés au vent par la colère d'Achille, et qu'il en avait fait un tableau. Ce n'est pas probable ; mais, n'importe, admettons votre donnée.

C'est donc la rencontre d'Achille et d'Hector près de la porte de Scée.

D'abord, monsieur Sanchez, Achille avait des chevaux de rechange. Il avait, à cette époque, Xante et Balius, fils de Podarge et du Zéphyr, et par conséquent immortels, il avait de plus Pédase, qu'il avait pris au siége de Thèbes, et qui au dire d'Homère, tout mortel qu'il était, était digne d'être attelé près de ses deux collègues divins.

Mais, quoique Achille dût monter à cheval comme un membre du Jockey Club ou comme un écuyer de Franconi, Achille ne montait jamais à cheval quand il s'agissait de combattre. Et donc ! les héros comme Achille avaient un char, un Automédon pour conduire ce char, et au fond de ce char tout un arsenal de piques et de javelots. Combattre à cheval ! pour qui prenez-vous le divin fils de Thétis et de Pélée ? C'est bon pour des pleutres et des faquins ; mais, du temps d'Homère, les gens comme il faut combattaient en char. Écoutez Nestor :

« Contenez vos chevaux, dit-il, prenez garde qu'ils ne portent le désordre dans nos lignes, qu'aucun de vous ne s'abandonne à sa fougueuse ardeur, qu'aucun ne sorte des rangs pour attaquer l'ennemi, qu'aucun ne recule ; vous seriez bientôt rompus et défaits. Si quelqu'un est forcé d'abandonner son char pour monter sur un autre, qu'il ne se serve plus que de ses javelots. »

Puis, s'il vous plaît, à cette époque, Achille avait encore ses armes, puisque Patrocle n'était pas mort. Où est donc l'immense bouclier sous lequel gémissait le bras de Patrocle ? où est le casque terrible dont le cimier seul, en se balançant, faisait fuir les Troyens ? où Achille dit-il que, lorsque Hector a fui devant lui, lui Achille était nu-tête ? Certes, Achille n'est point assez modeste pour avoir oublié une pareille circonstance.

Donc, le chef vainqueur de la mosaïque ne peut être Achille, puisque le vainqueur de la mosaïque n'est pas sur le char d'Achille et ne porte pas les armes d'Achille.

Passons à Hector.

Maintenant, Hector est sur son char, c'est vrai ; malheureusement, le chef vaincu de la mosaïque non seulement n'a pas les armes d'Hector, mais encore n'a pas l'âge d'Hector.

Où M. Giuseppe Sanchez a-t-il vu que l'élégant fils de Priam, qui dispute le prix de la beauté à Pâris, le prix du courage à Achille, soit un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans ? Franchement, quoique Homère ne dise nulle part l'âge d'Achille, tout ce que je peux faire pour M. Sanchez, c'est d'accorder trente ans à Hector.

Puis, j'en demande pardon à M. Sanchez, j'ai lu et relu l'*Iliade*, et je n'ai vu nulle part qu'Hector se servît d'un arc. C'est Pâris qui est l'archer de la famille ; et Homère est trop adroit pour établir une pareille similitude entre les deux frères. A Hector, il faut les armes offensives du brave ; il lui faut les javelots avec lesquels on se bat à vingt pas de distance ; il lui faut cette lance au cercle d'or avec laquelle on frappe son ennemi en le joignant ; il lui faut l'épée avec laquelle on lutte corps à corps.

Puis comme arme défensive, où est ce casque, présent d'Apollon, dont le panache sème la terreur ? où est ce grand bouclier qu'Hector rejette sur ses épaules quand il tourne le dos à l'ennemi, et qui le couvre tout entier ? où est enfin la cuirasse où s'enfonce si profondément le javelot d'Ajax qu'il déchire jusqu'à sa tunique ?

Or, si le guerrier vaincu de la mosaïque n'a pas l'âge d'Hector et n'a pas les armes d'Hector, ce ne peut pas être Hector.

Il en résulte que, si l'un ne peut pas être Hector et que l'autre ne puisse pas être Achille, la mosaïque doit nécessairement représenter autre chose que la rencontre d'Achille et d'Hector.

J'en demande pardon à mes lecteurs, mais j'ai voulu prendre les dix systèmes les uns après les autres pour leur prouver qu'il ne faut pas croire trop aveuglément aux systèmes.

Maintenant je pourrais comme un autre faire un onzième système, mais je ne donnerai pas ce plaisir à MM. les savants italiens.

Je leur raconterai tout simplement l'histoire d'un pauvre fou que j'ai vu à Charenton, et qui m'a paru non seulement plus sage, mais encore plus logique qu'eux. Sa folie est de se croire un grand peintre, et, à son avis, il venait d'exécuter son chef-d'œuvre.

Ce chef-d'œuvre, recouvert d'une toile verte, était le *Passage de la mer Rouge par les Hébreux*.

Il vous conduisait devant le chef-d'œuvre, levait la toile verte, et l'on apercevait une toile blanche.

— Voyez, disait-il, voilà mon tableau.

— Et il représente ? demandait le visiteur.

— Il représente le *Passage de la mer Rouge par les Hébreux*.

— Pardon, mais où est la mer ?

— Elle s'est retirée.

— Où sont les Hébreux ?

— Ils sont passés.

— Et les Égyptiens ?

— Ils vont venir.

Dites-moi, les savants italiens que nous venons de citer sont-ils aussi sages et surtout aussi logiques que mon fou de Charenton ?

XLI

VISITE AU MUSÉE DE NAPLES

J'en demande bien pardon à mes lecteurs, mais je suis placé, comme narrateur, entre l'omission et l'ennui. Si j'omets, ce sera justement de la chose omise qu'on me demandera compte ; si je passe tous les objets en revue, je risque de tomber dans la monotonie. Au surplus, nous en avons fini ou à peu près avec Naples antique et Naples moderne, et nous touchons à la catastrophe. Un peu de patience donc pour le musée. Que dirait-on, je vous le demande, si je ne parlais pas un peu du musée de Naples ?

Le palais des Studi, dont le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, avait jeté les fondements dans le but d'en faire une vaste école de cavalerie, vit sa destination changée par Ruiz de Castro, comte de Lemos, qui décida qu'il servirait de logement à l'Université, laquelle y fut effectivement instituée sous son fils, en 1616. Mais, en 1770, les palais de Portici, de Caserte, de Naples et de Capodimonte s'étant successivement encombrés des précieux résultats que produisaient les fouilles de Pompéi, le roi Ferdinand résolut de réunir toutes les antiquités provenant de la découverte de ces deux villes dans un seul local, où elles seraient exposées à la curiosité du public et aux investigations des savants. A cet effet, il choisit le palais de l'Université, laquelle Université fut transportée au palais de San-Salvador.

Le roi Ferdinand fut si content de la résolution qu'il venait de prendre, et la trouva si docte et si sage, qu'il résolut d'en perpétuer le souvenir en se faisant représenter en Minerve à l'entrée du nouveau Musée.

Ce fut Canova qu'on chargea de l'exécution de ce chef-d'œuvre.

C'est quelque chose de bien grotesque, je vous jure, que la statue du roi Ferdinand en Minerve ; et, quand il n'y aurait que cela à voir au Musée, on n'aurait, sur ma parole, aucunement perdu son temps à y faire une promenade.

Mais, heureusement, il y a encore autre chose, de sorte que l'on peut faire d'une pierre deux coups. Notre première visite, après notre retour à Naples, fut pour les objets provenant d'Herculanum et de Pompéi ; c'était continuer tout bonnement notre course de la veille : après avoir vu l'écrin, c'était regarder les bijoux ; bijoux merveilleux, d'art souvent, de forme toujours.

Nous commençâmes par les statues ; elles se présentent d'elles-mêmes sur le passage des visiteurs. D'abord ce sont les neuf effigies de la famille Balbus, puis celles de Nonius père et fils, les plus fines, les plus légères, les plus aristocratiques, si on peut le dire, de toute l'antiquité. Ces dernières étaient à Portici. En 1799, un boulet emporta la tête de Nonius fils, mais on en retrouva les débris et on la restaura. Il y a encore là d'autres statues splendides : un faune ivre par exemple ; la Vénus Callipyge, que je trouve, pour mon compte, moins belle que celle de Syracuse ; l'Hercule au repos, colosse du statuaire Glycon, retrouvé sans

jambes dans les Thermes de Caracalla, et que Michel-Ange entreprit de compléter ; mais, les jambes achevées, et lorsque l'auteur de Moïse eut pu comparer son œuvre à celle de l'antiquité, il les brisa, en disant que ce n'était pas à un homme d'achever l'œuvre des dieux. Guillaume de la Porta fut moins sévère pour lui-même : il refit les jambes mais, les jambes faites, on apprit que le prince Borghèse venait de retrouver les véritables dans un puits, à trois lieues de l'endroit où l'on avait retrouvé le corps. Comment étaient-elles allées là ? Personne ne le sut jamais. Or, il était encore plus difficile de faire un corps aux jambes du prince Borghèse que de faire des jambes au corps du roi de Naples. Le prince, qui était généreux comme un Borghèse, fit cadeau de ces jambes au roi. Tant il y a qu'aujourd'hui l'Hercule est au grand complet, chose rare parmi les statues antiques.

Il y a encore le taureau Farnèse, magnifique groupe de cinq à six personnes taillé dans un bloc de marbre de seize pieds sur quatorze ; l'Agrippine au moment où elle vient d'apprendre que Néron menace sa vie ; et enfin l'Aristide, que Canova regardait comme le chef-d'œuvre de la statuaire antique.

De là, on passe dans la salle des petits bronzes. Malgré cette dénomination infime, la salle des petits bronzes n'est pas la moins curieuse. En effet, dans cette salle sont rassemblés tous les ustensiles familiers retrouvés à Pompéi. La vie antique, la vie positive est là ; pour la première fois, on y voit boire et manger les anciens, qui, dans notre théâtre, ne boivent et ne mangent que pour s'empoisonner.

Ce sont des vases pour porter l'eau chaude, des marabouts, des bouilloires, des poêles à frire, des moules à petits patés, des passoires si fines que le fond en semble un voile brodé à jour, des candélabres, des lanternes, des lampes de toute forme et de toute façon : un escargot qui éclaire avec ses deux cornes ; un petit Bacchus qui fuit poursuivi par une panthère ; une souris qui ronge un lumignon ; des lampes consacrées à Isis et au Silence ; d'autres consacrées à l'Amour, et que le dieu éteignait en abaissant la main ; des lampes à plusieurs lumières accrochées à un petit pilastre orné de têtes de taureaux et de festons de fleurs, ou accrochées par des chaînes aux branches d'un arbre effeuillé.

A côté de la salle des petits bronzes est le cabinet des comestibles : ce sont des œufs, des petits pâtés, des pains, des dattes, des raisins secs, des amandes, des figues, des noix, des pommes de pin, du millet, des noyaux de pêches, de l'huile d'Aix, des burettes, du vin dans des bouteilles, une serviette avec un morceau de levain, un œuf d'autruche, des coquilles de limaçons. On y voit aussi des draps, du linge qui était dans un cuvier à lessive, des filets, du fil, enfin toutes ces choses qu'on rencontre à chaque pas dans la vie réelle, et dont il n'est jamais question dans les livres, ce qui fait que les anciens, toujours vus au sénat, au forum ou sur le champ de bataille, ne sont pas pour nous des hommes, mais des demi-dieux. Fausse éducation qu'il faut refaire, fausses idées qu'il faut redresser une fois qu'on est sorti du collège, et qui prolongent les études bien au delà du temps qui devait leur être consacré.

Puis, de là, on passe dans la chambre des bijoux. Voulez-vous des formes pures, suaves, sans reproche, voyez ces anneaux, ces colliers, ces bracelets. C'est comme cela qu'en portaient Aspasie, Cléopâtre, Messaline. Voilà des mains qui se serrent en signe de bonne foi ; voilà un serpent qui se mord la queue, symbole de l'infini ; voilà des mosaïques, des antiques, des bas-reliefs. Voulez-vous écrire, voici un encrier avec son encre coagulée au fond. Voulez-vous peindre, voici une palette avec sa couleur toute préparée. Voulez-vous faire votre toilette, voici des peignes, des épingles d'or, des miroirs, du fard, tout ce *monde de la femme*, *mundus muliebris*, comme l'appelaient les anciens.

Passons à la peinture : c'est la grande question artistique de l'antiquité ; c'était la mystérieuse Isis dont on n'avait pas encore, avant la découverte de Pompéi, pu soulever le voile. On avait trouvé des statues, on connaissait des chefs-d'œuvre de la sculpture, on possédait l'Apollon, la Vénus de Médicis, le Laocoon, le Torse ; on avait les frises du Parthénon et les métopes de Sélinonte ; mais ces merveilles du pinceau tant vantées par Pline, ces portraits que les princes couvraient d'or, ces tableaux pour lesquels les rois donnaient leurs maîtresses, ces peintures que les artistes offraient aux dieux, jugeant eux-mêmes que les hommes n'étaient pas assez riches pour les payer : tout cela était inconnu. Il y avait un piédestal pour les statuaires, il n'y en avait pas pour les peintres.

Il est vrai que les fouilles de Pompéi et d'Herculanum n'ont éclairé la question qu'à demi. Jusqu'à présent, on n'a retrouvé aucun original que l'on puisse attribuer à quelqu'un de ces grands maîtres qui avaient nom Timanthe, Zeuxis ou Apelles. Il y a plus : la majeure partie des peintures d'Herculanum et de Pompéi ne sont rien autre chose que des fresques pareilles à celles de nos théâtres et de nos cafés. Mais n'importe ! par cette œuvre des ouvriers on peut apprécier l'œuvre des artistes, et, parmi ces peintures secondaires, il y a même deux ou trois tableaux tout à fait dignes d'être remarqués.

Mais il ne faut pas courir à ces deux ou trois tableaux, il faut les voir tous, les examiner tous, les étudier tous, car même dans les plus médiocres il y a quelque chose à apprendre.

Les peintures de Pompéi sont à la détrempe, c'est-à-dire exécutées par le même procédé dont se servaient Giotto, Giovanni da Fiesole et Masuccio. Le style, à part deux ou trois œuvres de la décadence exécutées par les Boucher de l'époque, est purement grec. Le dessin en est fin, correct, étudié ; le clair-obscur, quoique compris autrement que par nos artistes, est tout à fait à la manière des graveurs, c'est-à-dire à l'aide de hachures, et bien entendu. La composition est en général douce et harmonieuse. L'expression en est toujours juste et très souvent remarquable. Enfin les vêtements et les plis sont touchés avec cette supériorité qu'on avait déjà reconnue dans la statuaire antique, et qui fait le désespoir des artistes modernes.

Nous ne pouvons pas passer en revue les dix-sept cents peintures qui composent la collection du Musée antique ; nous pouvons seulement indiquer les plus originales ou les meilleures.

D'abord dans les arabesques et dans les natures mortes, on trouvera des choses charmantes : des animaux auxquels il ne manque que la vie ; des fruits auxquels il ne manque que le goût ; un perroquet traînant un char conduit par une cigale, tableau que l'on croit une caricature de Néron et de son pédagogue Sénèque ; une charge représentant Enée sauvant son père et son fils, tous trois avec des têtes de chien ; les trois parties du monde, l'Afrique avec son visage noir, l'Asie avec un bonnet représentant une tête d'éléphant, et au milieu d'elles l'Europe, leur maîtresse et leur reine ; puis au fond la mer, et sur cette mer un vaisseau cinglant à pleines voiles à la recherche de cette quatrième partie du monde promise par Sénèque. Il n'y a pas à s'y tromper, car au-dessous on lit ces vers de *Médée* :

Venient annis
Secula seris quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegel orbes : nec sit terris ultima Thule.

Médée, acta II.

Maintenant, voici un tableau d'histoire ; il est précieux, car c'est le seul qu'on ait retrouvé à Pompéi : c'est *Sophonisbe buvant le poison*. Devant elle est Scipion l'Africain, qu'on peut reconnaître en le comparant à son buste, auquel il ressemble ; puis, derrière Sophonisbe, Massinissa qui la soutient dans ses bras. Le tableau est sans signature. Est-ce une copie ? est-ce l'original ? Nul ne le sait.

Mais en voici un autre sur lequel le même doute n'existe point. Il représente *Phœbé essayant de raccommoder Niobé avec Latone*. Aux pieds de leur mère, Aglaé et Héléna, pauvres enfants qui seront enveloppées dans la vengeance divine, jouent aux osselets avec toute l'insouciance de leur âge. C'est un original ; il est signé : Alexandre l'Athénien.

Puis viennent les fameuses danseuses tant de fois reproduites par la peinture moderne ; des funambules vêtus comme nos arlequins ; les sept grands dieux qui présidaient aux sept jours de la semaine : Diane pour le lundi, Mars pour le mardi, et ainsi de suite, Mercure, Jupiter, Vénus, Apollon et Saturne.

Au milieu de tout cela, le morceau de cendre coagulée qui conserve la forme du sein de cette femme retrouvée dans le souterrain d'Arrius Diomède, comme nous l'avons raconté.

Puis les trois Grâces, que l'on croit copiées de Phidias, et qui furent recopiées par Canova.

Puis le *Sacrifice d'Iphigénie*, que l'on croit une copie de ce fameux tableau de Timanthe dont parle Pline. On se fonde sur ce que, dans l'un comme dans l'autre, Agamemnon a la tête voilée, et que, selon toute probabilité, un artiste n'aurait pas osé faire, à un maître aussi connu que Timanthe, un pareil vol.

Puis *Thésée tuant le minotaure*. A ses pieds est le monstre abattu ; autour de lui sont les jeunes garçons et les jeunes filles qu'il a sauvés et qui lui baisent la main.

Puis *Médée méditant la mort de ses fils*, composition magnifique d'une simplicité terrible. Les enfants jouent, la mère rêve. C'est beau et grand pour tout le monde. Un homme de nos jours qui aurait fait ce tableau serait le rival de nos plus grands peintres. Ne commencez pas par ce tableau, vous ne verriez plus rien. Quant à moi, il y a maintenant sept ans que je l'ai vu, et, en fermant les yeux, je le revois comme s'il était là.

Puis une foule d'autres peintures : l'*Education d'Achille par le centaure Chiron*, tableau imité par un de nos peintres,

et que la gravure a popularisé. — *Ariane s'éveillant sur le rivage d'une île déserte, et tendant les bras au vaisseau de Thésée qui s'éloigne;* — *Phryxus traversant l'Hellespont, monté sur son bélier, et tendant la main à Hellé, qui est tombée dans la mer;* — la Vénus qui sourit, étendue dans une conque; — *Achille rendant Briséis à Agamemnon;* — enfin, *Thétis allant demander vengeance à Jupiter.*

Ces deux derniers sont deux pages de l'*Iliade.*

Puis allez, cherchez et, de, regardez dans tous les coins : vous croirez en avoir pour une heure, vous y resterez tout le jour; puis vous y reviendrez le lendemain et le surlendemain; et, au moment de votre départ, vous ferez arrêter votre voiture pour rendre encore une dernière visite à cette salle, unique dans le monde.

Il ne faut pas s'en aller sans visiter le cabinet des papyrus; ce serait une grande injustice. Dans mon voyage de Sicile, après avoir visité Syracuse, j'ai conduit mes lecteurs aux sources de la Cyanée, à travers les îles charmantes dont les longs roseaux courbaient au-dessus de nous leurs têtes empanachées : ces roseaux, c'étaient des papyrus. On en faisait une espèce de parchemin étroit et long qu'on déroulait à mesure qu'on écrivait, et qu'on roulait à mesure qu'on avait écrit. Eh bien, on trouva cinq ou six mille de ces rouleaux, noircis, brulés, friables; on les prit d'abord pour des morceaux de bois carbonisés et on n'y fit aucune attention; on les jeta ou plutôt on les laissa rouler où il leur plaisait d'aller; puis on reconnut que c'était le trésor le plus précieux de l'antiquité que l'on méprisait ainsi. On recueillit tout ce qu'on put en trouver, et, par un miracle de patience inouï, incroyable, fabuleux, on en a déroulé et lu à cette heure trois mille ou trois mille cinq cents, je crois. Le reste est dans ce cabinet, rangé sur les rayons de vastes armoires; ce sont deux mille cinq cents petits cylindres noirs que vous prendriez pour des échantillons de charbon de bois. Ce fut en 1753 seulement qu'on revint de l'erreur que nous avons dite : on trouva d'un seul coup, au-dessous du jardin du couvent de Saint-Augustin, à Portici, dix-huit cents de ces petits rouleaux, rangés avec tant de symétrie, que l'on commença à y voir quelque chose de mieux que du bois brûlé. D'ailleurs, en même temps et dans la même pièce, on retrouva trois bustes, sept encriers, et des stylets à écrire. On reconnut alors qu'on était dans une bibliothèque, et l'on eut pour la première fois l'idée que les petits rouleaux noirs pouvaient être des papyrus; on les examina avec soin et on y reconnut, comme on la voit sur du papier brûlé, la trace des caractères qui y avaient été écrits. A partir de ce moment, la recommandation fut faite à tous les ouvriers travaillant aux fouilles de mettre précieusement de côté tout ce qui pourrait ressembler à du charbon.

Et, comme je vous le dis, il y a là trois mille manuscrits dans lesquels on retrouvera peut-être ces quatre volumes de Trogue Pompée qui font une lacune dans l'histoire, et ces trois ou quatre livres de Tacite qui font une lacune dans ses *Annales.*

J'avoue que j'avais grande envie de mettre dans ma poche un de ces petits rouleaux de charbon.

Comme nous allions descendre le grand escalier des Studi, le gardien, qui était sans doute satisfait de la rétribution que nous lui avions donnée, nous demanda à voix basse si nous ne voulions pas visiter la galerie de Murat. Nous acceptâmes, en lui demandant comment la galerie de Murat se trouvait aux Studi. Il nous répondit que, lorsque le roi Ferdinand avait repris son royaume, on avait partagé en famille tous les objets abandonnés par le roi déchu. Cette galerie était devenue la propriété du prince de Salerne qui, ayant eu besoin de quelque chose comme cent mille piastres, les emprunta sur gage à son auguste neveu actuellement régnant. Or, le gage fut cette galerie, laquelle, pour plus grande sûreté de la créance, fut transportée au musée Bourbon.

Il y a là, entre autres chefs-d'œuvre, treize Salvator Rosa, deux ou trois Van Dyck, un Pérugin, un Annibal Carrache, deux Gérard des Nuits, un Guerchin, les *Trois Ages* de Gérard, puis, dans un petit coin, derrière un rideau de fenêtre, un tableau de quatorze pouces de haut et de huit pouces de large, une de ces miniatures grandioses comme en fait Ingres quand le peintre d'histoire descend au genre, une petite merveille enfin, comme l'Arétin, comme le Tintoret! C'est Françesca de Rimini et Paolo, au moment où les deux amants s'interrompent et, « ce jour-là, ne lisent pas plus avant ».

Demandez, je vous le répète, à visiter cette galerie, ne fût-ce que pour voir ce charmant petit tableau.

Nous sortîmes enfin, ou plutôt on nous mit à la porte, il était quatre heures et demie, et nous avions outrepassé d'une demi heure le temps fixé pour la visite du musée. Il est vrai qu'à Naples il n'y a rien de fixe et qu'avec une colonate, c'est-à-dire avec cinq francs cinq sous, on fait et l'on fait faire bien des choses.

Nous n'avions pas marché cent pas, qu'au coin de la rue de Tolède, nous nous trouvâmes face à face avec un monsieur d'une cinquantaine d'années, qu'il me sembla, à la première vue, avoir rencontré à Paris dans le monde diplomatique. Probablement que je ne lui étais pas inconnu non plus, car il s'approcha de moi avec son plus charmant sourire.

— Eh! bonjour, mon cher Alexandre, me dit-il d'un ton protecteur; comment êtes-vous à Naples sans que j'en sois averti? Ne savez-vous donc pas que je suis le protecteur-né des artistes et des gens de lettres?

Le faquin! il me prit une cruelle envie de lui briser quelque chose d'un peu dur sur le dos; mais je me retins, me doutant bien qu'il accepterait cette réponse, et que tout serait fini là.

En effet, pour mon malheur, c'était...

A l'autre chapitre, je vous dirai qui c'était.

XLII

LA BÊTE NOIRE DU ROI FERDINAND

C'était ce fameux marquis dont je vous ai parlé comme de la bête noire du roi Ferdinand, et qui, tout protégé qu'il avait été par la reine Caroline, n'avait jamais pu entrer au palais que par la porte de derrière.

En partant de France, j'avais pris quelques lettres de recommandation pour les plus grands seigneurs de Naples les San-Teodoro, les Noia et les Sant-Antimo. De plus, je connaissais de longue date le marquis de Gargallo et les princes de Coppola.

Parmi ces lettres, il s'en était, je ne sais comment, glissé une pour le marquis.

Étant à Rome, je n'avais pu obtenir de l'ambassade des Deux Siciles l'autorisation d'aller à Naples. Afin d'éluder ce refus, j'avais, comme je l'ai raconté ailleurs, passé la frontière napolitaine grâce au passeport d'un de mes amis. Pour tout le monde, je m'appelais donc du nom de cet ami, c'est-à-dire M. Guichard, et, pour quelques personnes seulement, j'étais Alexandre Dumas.

Mais, comme, en arrivant à Naples, j'ignorais à qui je pouvais me fier, j'avais, avec un homme que j'appellerais mon ami si ce n'était pas un très haut personnage, j'avais, dis-je, passé une revue des adresses de mes lettres, afin de savoir de lui quelles étaient les personnes à qui il n'y avait aucun inconvénient que M. Guichard remît les recommandations données à M. Dumas.

Or, à toutes les adresses, ce haut personnage, que je n'ose appeler mon ami, mais à qui j'espère prouver un jour que je suis le sien, avait fait un signe d'assentiment, lorsque, arrivé à la lettre destinée au marquis, il prit cette lettre par un coin de l'enveloppe, et, la jetant, sans même regarder où elle allait tomber, de l'autre côté de la table sur laquelle nous faisions choix :

— Qui vous a donc donné une lettre pour cet homme? me demanda-t-il.

— Pourquoi cela? répondis-je ripostant à sa question par une autre question.

— Mais, parce que... parce que... ce n'est pas un de ces hommes à qui on recommande un homme comme vous.

— Mais n'est-il pas quelque peu homme de lettres lui-même? demandai-je.

— Oh! oui, me répondit mon interlocuteur; oui, il a une correspondance très active avec le ministre de la police. Cela s'appelle-t-il être un homme de lettres en France? En ce cas, c'est un homme de lettres.

— Diable! fis-je; mais il me semble que j'ai rencontré ce gaillard-là dans les meilleurs salons de Paris.

— Cela ne m'étonnerait pas : c'est un drôle qui se fourre partout. Et moi-même, tenez, je ne serais pas surpris, en rentrant, de le trouver dans mon antichambre. Mais vous voilà prévenu. Assez sur cette matière; parlons d'autre chose.

C'est un garçon fort aristocrate que cet ami que je n'ose pas appeler mon ami. Je ne m'en tins pas moins pour averti, et bien averti, car il était en position d'être parfaitement renseigné sur toutes ces petites choses-là, et, à partir de ce jour, je me donnai de garde d'aller en aucun endroit où je pusse rencontrer mon marquis.

Or, j'avais parfaitement réussi à l'éviter depuis trois semaines que j'étais à Naples, lorsque, pour mon malheur, comme je l'ai dit, je me trouvai face à face avec lui en sortant du musée Bourbon.

On devine donc quelle figure je fis lorsque, avec ce char-

mant sourire qui lui était habituel et avec ce ton protecteur qu'il affecte, il me dit :

— Eh ! bonjour, mon cher Alexandre : comment êtes-vous à Naples sans que j'en sois averti ? Ne savez-vous donc pas que je suis le protecteur-né des artistes et des gens de lettres ?

Puis, voyant que je ne répondais rien et que je le regardais des pieds à la tête, il ajouta :

— Comptez-vous rester encore longtemps avec nous ?

— D'abord, monsieur, lui répondis-je, je ne suis pas le moins du monde votre cher Alexandre, attendu que c'est la troisième fois, je crois, que je vous parle, et que, les deux premières, je ne savais pas à qui je parlais. Ensuite, vous n'avez pas été averti de mon arrivée, parce que mon véritable nom n'a pas été déposé à la police. Enfin, et pour répondre à votre dernière question : oui, je comptais rester huit jours encore, mais j'ai bien peur d'être forcé de partir demain.

Après quoi, je pris le bras de Jadin et laissai le protecteur-né des artistes et des gens de lettres fort abasourdi du compliment qu'il venait de recevoir.

A Chiaï, je quittai Jadin ; il s'achemina du côté de l'hôtel, et moi, j'allai droit à l'ambassade française.

A cette époque, nous avions pour chargé d'affaires à Naples un noble et excellent jeune homme ayant nom le comte de Béarn. En arrivant, il y avait quatre mois, j'avais été lui faire ma visite, et je lui avais tout raconté. Il m'avait écouté gravement et avec une légère teinte de mécontentement ; mais presque aussitôt ce nuage passager s'était effacé, et, me tendant la main :

— Vous avez eu tort, me dit-il, d'agir ainsi à votre façon, et vous pouvez cruellement nous compromettre. Si la chose était à faire, je vous dirais : Ne la faites point ; mais elle est faite, soyez tranquille, nous ne vous laisserons pas dans l'embarras.

J'étais peu habitué à ces façons de faire de nos ambassadeurs ; aussi, j'avais gardé au comte de Béarn une grande reconnaissance de sa réception, tout en me promettant, le moment venu, d'avoir recours à lui.

Or, je pensai que le moment était venu, et j'allai le trouver.

— Eh bien, me demanda-t-il, avons-nous quelque chose de nouveau ?

— Non, pas pour le moment, répondis-je ; mais cela pourrait bien ne pas tarder.

— Qu'est-il donc arrivé ?

Je lui dis la rencontre que je venais de faire, et je lui racontai le court dialogue qui en avait été la suite.

— Eh bien, me dit-il, vous avez eu tort cette fois-ci comme l'autre : il fallait faire semblant de ne pas le voir, et, si vous ne pouviez pas faire autrement que de le voir, il fallait au moins faire semblant de ne pas le reconnaître.

— Que voulez-vous, mon cher comte ! lui répondis-je, je suis l'homme du premier mouvement.

— Vous savez cependant ce qu'a dit un de nos plus illustres diplomates ?

— Celui dont vous parlez a dit tant de choses, que je ne puis savoir ce qu'il a dit.

— Il a dit qu'il fallait se défier du premier mouvement, attendu qu'il était toujours bon.

— C'est une maxime à l'usage des têtes couronnées, et il y aurait, par conséquent, de l'impertinence à moi de la suivre. Je ne suis heureusement ni roi ni empereur.

— Vous êtes mieux que cela, mon cher poète.

— Oui ; mais, en attendant, nous ne sommes pas au temps du bon roi Robert ; et je doute que, si son successeur Ferdinand daigne s'occuper de moi, ce soit pour me couronner comme Pétrarque avec le laurier de Virgile. D'ailleurs, vous le savez bien, Virgile n'a plus de laurier, et celui qu'a repiqué sur sa tombe mon illustre confrère et ami Casimir Delavigne lui a fait la mauvaise plaisanterie de ne pas reprendre de bouture.

— Bref, que désirez-vous ?

— Je désire savoir si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions à mon égard.

— Lesquelles ?

— De venir à mon secours si je vous appelle.

— Je vous l'ai promis et je n'ai qu'une parole ; mais savez-vous ce que je ferais si j'étais à votre place ?

— Que feriez-vous ?

— Vous allez bondir !

— Dites toujours.

— Eh bien, je férais viser mon passeport ce soir, et je partirais cette nuit.

— Ah ! pour cela, non, par exemple !

— Très bien ; n'en parlons plus.

— Ainsi je compte sur vous ?

— Comptez sur moi.

Le comte de Béarn me tendit la main, et nous nous séparâmes.

— Faites-moi un plaisir, dis-je à Jadin en rentrant à l'hôtel.

— Lequel ?

— Dites au garçon de vous dresser pour cette nuit un lit de sangle dans ma chambre.

— Pour quoi faire ?

— Vous le verrez probablement.

— Avez-vous besoin de Milord aussi ?

— Eh ! eh ! il ne sera peut-être pas de trop.

— Vous croyez donc qu'ils vont venir vous arrêter ?

— J'en ai peur.

— Satané fat que vous faites, de vous figurer que les gouvernements s'occupent de vous !

— Celui-ci a daigné s'occuper de mon père au point de l'empoisonner, et je vous avoue que ce précédent ne me donne pas de confiance.

— Eh bien, on couchera dans votre chambre, puisqu'il faut vous garder.

Et Jadin donna ordre qu'on lui dressât son lit en face du mien.

Cette précaution prise, nous nous couchâmes et nous endormîmes comme si nous n'avions pas rencontré le moindre marquis dans notre journée.

Le lendemain, vers les quatre heures du matin, j'entendis qu'on ouvrait ma porte.

Si profondément que je dorme et si légèrement qu'on ouvre la porte de ma chambre quand je dors, je m'éveille à l'instant même. Cette fois, ma vigilance habituelle ne me fit pas défaut ; j'ouvris les yeux tout grands, et j'aperçus le valet de chambre.

— Eh bien, Peppino, demandai-je, qu'y a-t-il, que vous me faites le plaisir d'entrer de si bon matin chez moi ?

— J'en demande un million de pardons à Son Excellence, répondit le pauvre garçon ; ce sont deux messieurs qui veulent absolument vous parler.

— Deux messieurs de la police, n'est-ce pas ?

— Ma foi ! s'il faut vous le dire, j'en ai peur.

— Allons, alerte, Jadin !

— Quoi ? dit Jadin en se frottant les yeux.

— Deux sbires qui nous font l'honneur de nous faire visite, mon garçon.

— C'est-à-dire qu'il faut que je me lève et que je coure chez M. de Béarn.

— Vous parlez comme saint Jean Bouche-d'or, cher ami ; levez-vous et courez.

— Vous n'aimez pas mieux que je les fasse manger par Milord ? Cela serait plus tôt fait, et cela ne nous dérangerait pas.

— Non, il en reviendrait d'autres, et ce serait à recommencer.

— Ces messieurs peuvent-ils entrer ? demanda Peppino.

— Parfaitement ; qu'ils entrent.

Ces messieurs entrèrent.

Cela ressemblait beaucoup aux gardes du commerce que nous voyons au théâtre.

— Monsu Guissard ? dit l'un d'eux.

— C'est moi, répondis-je.

— Eh bien, monsu Guissard, il faut nous suivre tout de suite.

— Où cela, s'il vous plaît ?

— A la polize.

Je jetai un coup d'œil triomphant à Jadin.

— Il faut, murmura-t-il, que le gouvernement ait bien du temps de reste pour se déranger ainsi !

— Que dit monsu ? demanda le sbire.

— Moi ? Rien, dit Jadin.

— Monsu a parlé du gouvernement.

— Ah ! j'ai dit que le gouvernement était plein de tendresse pour les étrangers qui viennent ici ; et je le répète, attendu que c'est mon opinion, monsieur. Est-il défendu d'avoir une opinion ?

— Oui, dit le sbire.

— En ce cas, je n'en ai pas, monsieur ; prenons que je n'ai rien dit.

Je me hâtai de m'habiller ; j'avais une peur de tous les diables que les sbires, peu habitués au dialogue de Jadin, ne l'emmenassent avec moi. Je passai donc lestement mon gilet et ma redingote, et leur déclarai que j'étais prêt à les suivre.

Cette promptitude à me rendre à l'invitation du gouvernement parut donner à nos deux sbires une excellente idée de moi ; aussi, lorsque, arrivé à la porte de la rue, je leur demandai la permission de prendre un fiacre, ils ne firent aucune difficulté, et l'un d'eux poussa même la complaisance jusqu'à courir en chercher un qui stationnait devant la grille encore fermée de la villa Réale.

Comme je montais en voiture, je vis apparaître Jadin à la fenêtre, il était tiré à quatre épingles et tout prêt à se rendre à l'ambassade. Seulement, pour ne pas donner de soupçons sur sa connivence avec moi, il attendait, pour sor-

tir, que nous eussions tourné le coin, et fumait innocemment la plus colossale de ses trois pipes.

Cinq minutes après, j'étais à la police. Un monsieur, tout vêtu de noir et de fort mauvaise humeur d'avoir été réveillé de si grand matin, m'y attendait.

— C'est à vous ce passeport? me demanda-t-il aussitôt qu'il m'aperçut, et en me montrant mon passeport au nom de Guichard.

— Oui, monsieur.

— Et cependant Guichard n'est pas votre nom?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi voyagez-vous sous un autre nom que le vôtre?

— Parce que votre ambassadeur n'a pas voulu me laisser voyager sous le mien.

— Quel est votre nom?

— Alexandre Dumas.

— Avez-vous un titre?

— Mon aïeul a reçu de Louis XIV le titre de marquis, et mon père a refusé de Napoléon le titre de comte.

— Et pourquoi ne portez-vous pas votre titre?

— Parce que je crois pouvoir m'en passer.

— Vous méprisez donc ceux qui ont des titres?

— Pas le moins du monde ; mais je préfère ceux qu'on se fait soi-même à ceux qu'on a reçus de ses aïeux.

— Vous êtes donc un jacobin?

Je me mis à rire et je haussai les épaules.

— Il ne s'agit pas de rire ici! me dit le monsieur en noir, d'un air on ne peut plus irrité.

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de trouver la question ridicule.

— Non ; mais je veux vous faire passer l'envie de rire.

— Oh! cela, je vous en défie tant que j'aurai le plaisir de vous voir.

— Monsieur!

— Monsieur!

— Savez-vous qu'en attendant, je vais vous envoyer en prison?

— Vous n'oserez pas.

— Comment! je n'oserai pas? s'écria l'homme noir en se levant et en frappant la table du poing.

— Non.

— Et qui m'en empêchera?

— Vous réfléchirez.

— A quoi?

— A ceci.

Je tirai de ma poche trois lettres.

Le monsieur noir jeta un coup d'œil rapide sur les papiers que je lui présentais, et reconnut des cachets ministériels.

— Qu'est-ce que c'est que ces lettres?

— Oh! mon Dieu, presque rien. Celle-ci, c'est une lettre du ministre de l'instruction publique, qui me charge d'une mission littéraire en Italie, et particulièrement dans le royaume des Deux-Siciles ; il désire savoir quels sont les progrès que l'instruction a faits depuis les vice-rois jusqu'à nos jours. Celle-ci, c'est une lettre du ministre des affaires étrangères qui me recommande particulièrement à nos ambassadeurs, et qui les prie de me donner *en toute circonstance*, voyez, *en toute circonstance* est même souligné ; — de me donner dis-je, en *toute circonstance*, aide et protection. Quant à cette troisième, n'y touchez pas, monsieur, et permettez-moi de vous la montrer à distance ; quant à cette troisième, voyez, elle est signée : « Marie-Amélie, » c'est-à-dire d'un des plus nobles et des plus saints noms qui existent sur la terre. C'est de la tante de votre roi. J'aurais pu m'en servir, mais je ne l'ai pas fait, il aurait fallu la remettre à la personne à qui elle était adressée ; et, quand on a un autographe comme celui-là, lequel, comme vous pouvez le voir, ne dit pas trop de mal du porteur, on le garde, au risque que quelque valet de police vous menace de vous envoyer en prison.

— Mais, qui me dit le monsieur un peu abasourdi, qui me dira que ces lettres sont bien des personnes dont elles portent les signatures?

Je me retournai vers la porte qui s'ouvrait en ce moment, et j'aperçus le comte de Béarn.

— Qui vous le dira? Pardieu! repris-je, M. l'ambassadeur de France qui se dérange tout exprès pour cela. N'est-ce pas, mon cher comte, continuai-je, que vous direz à monsieur que ces lettres ne sont pas de fausses lettres?

— Non seulement je le lui dirai, mais encore je demanderai en vertu de quel ordre vous êtes arrêté, et il me sera fait raison de l'insulte que vous avez reçue. Je réclame monsieur, ajouta le comte de Béarn en étendant la main vers moi, d'abord comme sujet du roi de France, et ensuite comme envoyé du ministère. Si monsieur a commis quelque infraction aux lois de la police ou de la santé (1), j'en réponds, et je suis plus haut que vous. Venez, mon cher Dumas ; je suis désolé qu'on vous ait réveillé si matin, et j'espère que c'est par un malentendu.

Et, à ces mots, nous sortîmes de la police bras dessus bras dessous, laissant le monsieur en noir dans un état de stupéfaction des plus difficiles à décrire.

Jadin nous attendait à la porte.

— Ah çà! maintenant, me dit le comte de Béarn, maintenant que nous sommes entre nous, il ne s'agit plus de faire les fanfarons ; je vous ai tiré de là avec les honneurs de la guerre ; mais je vais avoir sur les bras tout le ministère de la police. Il s'agit pour vous de songer au départ.

— Diable!

— N'avez-vous pas tout vu?

— Si fait. J'ai visité hier la dernière chose qui me restait à voir.

— Eh bien?

— Eh bien, nous tâcherons d'être prêts quand il le faudra, voilà tout.

— A la bonne heure! Maintenant, rentrez à l'hôtel, et attendez-moi dans la journée. J'aurai une réponse.

Je suivis le conseil que me donnait M. de Béarn, et je le vis effectivement revenir vers les cinq heures.

— Eh bien, me dit-il, tout est arrangé de la façon la plus convenable. On savait votre présence ici ; et, comme vous n'y avez commis aucun scandale patriotique, on la tolérait. Mais vous avez été officiellement dénoncé hier au soir, et l'on s'est cru alors dans la nécessité d'agir.

— Et combien de temps me laisse-t-on pour quitter Naples?

— On s'en est rapporté à moi, et j'ai dit que, dans trois jours, vous seriez parti.

— Vous êtes un excellent mandataire, mon cher comte, et non seulement vous représentez admirablement l'honneur de la France, mais encore vous sauvez à merveille celui des Français. Recevez tous mes remercîments. Dans trois jours, j'aurai acquitté votre parole envers le gouvernement napolitain.

Voilà comment je fus obligé de quitter la très fidèle ville de Naples, qui n'en est encore qu'à sa trente-septième révolte ; et cela, pour avoir eu le malheur de rencontrer la bête noire de Sa Majesté le roi Ferdinand.

Cela prouve qu'il y a à Naples quelque chose de pire encore que les jettateurs : ce sont les mouchards.

XLIII

L'AUBERGE DE SAINTE-AGATHE

C'en était fait, je devais quitter Naples. Le rêve était fini, la vision allait s'envoler dans les cieux. Je vous avoue, mes chers lecteurs, que, lorsque je vis disparaître Capodichino à ma gauche et le Champ de Mars à ma droite ; lorsque, étendu sur les coussins de ma voiture, je me mis à songer tristement que, selon toutes les probabilités humaines, et grâce surtout à la bienveillante protection du marquis de Soval et à la justice éclairée du roi Ferdinand, je ne verrais plus ces merveilles, mon cœur se serra par un sentiment d'angoisse indéfinissable, des larmes me vinrent au bord des paupières, et je me rappelai malgré moi le mélancolique proverbe italien : « Voir Naples et mourir! »

En m'éloignant de ce pays enchanté, j'éprouvais donc quelque chose de semblable à ce qui doit se passer dans l'âme de l'exilé disant un dernier adieu à sa patrie. Oui, je m'étais épris de tendresse, de sympathie et de pitié pour cette terre étrangère que Dieu, dans sa prédilection jalouse, a comblée de ses bienfaits et de ses richesses ; pour cette oisive et nonchalante favorite dont la vie entière est une fête, dont la seule préoccupation est le bonheur ; pour cette ingrate et voluptueuse sirène qui s'endort au bruit des vagues et se réveille aux chants du rossignol, et à qui le rossignol et les vagues répètent dans leur doux langage un éternel refrain de joie et d'amour, et traduisent dans leur musique divine les paroles du Seigneur : « A toi, ma bien-aimée, mes plus riches tapis de verdure et de fleurs ; à toi mon plus beau pavillon d'or et d'azur ; à toi mes sources les plus limpides et les plus fraîches ; à toi mes parfums les plus suaves et les plus purs ; à toi mes trésors d'harmonie ; à toi mes torrents de lumière! » Hélas! pourquoi faut-il que l'homme, cet esclave envieux et stérile, s'attache à détruire partout l'œuvre de Dieu! pourquoi tout paradis terrestre doit-il cacher un serpent!

Absorbé par ces idées passablement lugubres, je baissai

(1) On était alors dans le plus fort du choléra, et je n'avais pas fait à Rome la quarantaine de vingt-cinq jours obligée.

la tête sur ma poitrine et je me laissai aller à ma rêverie. Jadin ronflait à mes côtés du sommeil des justes, avec cette différence cependant que la trompette des archanges ne l'aurait pas éveillé. Il avait lancé sa dernière malédiction sur les douaniers de Sa Majesté Sicilienne, avait craché sur la barrière en guise d'adieu, et s'était endormi comme un homme qui n'a plus de comptes à rendre à sa conscience. Je voulus m'assurer si mes regrets bruyants n'avaient pas troublé le repos de mon camarade. J'attendis deux ou trois cahots de première force ; Jadin subit l'épreuve sans sourciller, il aurait subi l'épreuve du canon tiré à bord d'oreille. Alors, je fermai les yeux à mon tour, et je repassai dans mon esprit tous ces riants tableaux que j'avais admirés pour la première et pour la dernière fois de ma vie. Je ne sais combien de temps dura ma méditation ou mon rêve, je ne sais combien d'heures je restai dans cet engourdissement de l'âme qui n'est plus la veille, mais qui n'est pas encore le sommeil ; ce que je sais très bien et dont je me souviens, Dieu merci, avec une grande précision de détails, c'est que j'en fus arraché brusquement par un accident survenu à notre voiture. L'essieu s'était brisé et nous étions dans une mare.

Cette fois, Jadin était éveillé, non point par sa chute, comme on pourrait le croire, mais par la fraîcheur de l'eau qui venait de pénétrer ses vêtements les plus intimes, et il jurait de toute l'indignation de son âme et de toute la force de ses poumons. Il pouvait être environ trois heures : la route était déserte ; le postillon s'en était allé demander du secours.

Lorsque je dis que la route était déserte, je me trompe, car, en tournant la tête à gauche, je vis près de nous une espèce de petit lazzarone de douze à treize ans, crépu, hâlé, doré de reflets changeants, imitant à merveille le bronze florentin, les yeux noirs comme du charbon, les lèvres rouges comme du corail, et les dents blanches comme des perles. Il était fièrement drapé dans des haillons qui auraient fait envie à Murillo, et nous regardait d'un air intelligent et réfléchi, sans daigner nous tendre la main ni pour nous aider, ni pour nous demander l'aumône. Dans un pays où la nudité presque complète est le privilège du mendiant et du lazzarone, et où tout homme du peuple, quels que soient ses besoins, n'aborde jamais l'étranger sans se croire le droit de mettre sa bourse à contribution, ce luxe de guenilles et ce silence de dédain ne furent pas sans me causer un certain étonnement.

— Où sommes-nous ? lui demandai-je en sautant par-dessus la roue qui gisait renversée au milieu du chemin.

— *A Sant'Agata-dei-Goti*, répondit le petit sauvage sans déranger un pli de son bizarre accoutrement.

— Pardieu ! fit Jadin, il s'agit bien de Goths et de Visigoths ! ne voyez-vous pas que nous sommes en Afrique. Voilà de la véritable couleur locale ou je ne m'y connais guère.

Le petit paysan fixa son regard sur Jadin, comme pour deviner le sens de ses paroles, et fronça le sourcil d'un air de défiance et de soupçon, se croyant sans doute offensé par ce peu de mots prononcés devant lui dans une langue inconnue. Je me hâtai de rassurer la susceptibilité du jeune habitant de Sainte-Agathe, en lui faisant comprendre de mon mieux que Jadin s'extasiait sur la qualité de son teint et sur l'originalité de son costume.

L'enfant ne fut pas dupe de ma bienveillante traduction, et se contenta de répondre, en haussant les épaules, que, si les hommes de son pays étaient bronzés par le soleil, les femmes y étaient plus blanches et plus jolies que partout ailleurs, et que, si lui et ses frères n'avaient que des haillons pour tout vêtement, c'était pour que leurs sœurs portassent des jupes brodées et des corsages à galons d'or.

Ces paroles furent dites d'un ton si simple, que je me sentis réconcilié tout à coup avec l'indolence et la misère du petit lazzarone.

— Y a-t-il une auberge, une cabane, un chenil dans ce maudit village ? demanda Jadin en se servant, cette fois, du patois napolitain, dans lequel il avait fait, dans les derniers temps, de rapides progrès.

— *C'è una superba locanda*, répondit l'enfant en regardant Jadin avec une singulière expression de malice.

— Eh bien, mon garçon, lui dis-je, si tu nous mènes à cette *superba locanda*, voici une pièce de six carlins pour la peine.

— Je ne suis pas un mendiant, répondit le jeune homme aux haillons, en me lançant un regard d'une hauteur incroyable.

Je tombai d'étonnement en étonnement. Un enfant de la dernière classe du peuple napolitain, dont l'extérieur annonçait le dénûment le plus complet, refuser une demi-piastre, c'était quelque chose de tellement fabuleux, que, n'en croyant pas mes oreilles, je me tournai vers Jadin pour m'assurer si je n'avais pas mal entendu.

— Comment, drôle ! tu ne veux pas de notre argent ? fit Jadin en lui montrant la monnaie qu'il prit de mes mains.

— Je ne l'ai pas gagné, répondit le petit paysan avec son stoïcisme habituel.

— Tu te trompes, mon garçon, repris-je à mon tour, ce n'est pas à titre d'aumône que nous t'offrons cette somme, c'est pour te récompenser du service que tu vas nous rendre en nous menant à un hôtel.

— Je ne suis pas un guide, répliqua l'étrange garçon avec le plus imperturbable sang-froid.

— Eh bien, quel est donc l'état de Votre Seigneurie ? demanda Jadin en portant respectueusement la main à son chapeau.

— Mon état ? C'est de regarder les voitures qui passent et les passagers qui tombent.

— Hein ! comment le trouvez-vous, Jadin ?

— Je le trouve tout à fait magnifique, et je veux absolument croquer la tête de ce coquin.

Comme nous l'avons dit, le descendant des Goths n'était pas très fort sur le français. Il crut que Jadin le menaçait tout bonnement de lui couper la tête. Sa colère longtemps contenue éclata avec fureur. Il grinça des dents comme un tigre blessé, tira de ses haillons un long poignard à lame triangulaire, et s'éloigna lentement à reculons, en fixant sur Jadin ses fauves prunelles qui lançaient des éclairs. Son intention évidente était d'attirer son adversaire loin de la grande route, dans quelque endroit plus désert ou plus sombre, pour consommer tranquillement sa vengeance.

— Attends-moi, attends-moi, petit brigand ! s'écria Jadin en riant. Je vais t'apprendre à faire usage d'armes prohibées.

Et il fit un pas pour s'élancer à sa poursuite.

Mais, au même instant, le postillon reparut, suivi de cinq ou six paysans de Sainte-Agathe, plus cuivrés les uns que les autres ; et le petit sauvage, en voyant arriver du monde, cacha promptement son poignard et se sauva à toutes jambes.

On mit la voiture sur pied, on constata les dégâts, et nous acquîmes la triste conviction que nous ne pouvions pas nous remettre en route avant la nuit. Je fis part au postillon de notre singulière rencontre, et lui demandai quelques renseignements sur l'étonnant personnage qui venait de s'enfuir à leur approche. Le postillon sourit, et, pour toute réponse, frappa deux ou trois fois son front du bout de son index. Comme je ne comprenais rien du tout à cette pantomime, je le priai de s'expliquer plus clairement. Il me raconta alors que ce méchant gamin, que nous avions pris pour un nègre, n'était pas plus Africain que les autres habitants de Sainte-Agathe, et qu'il ne fallait pas nous étonner de ses manières, car il était un peu fou, ainsi que le reste de sa famille.

— Mais au nom du diable ! s'écria Jadin, exaspéré par toutes ces lenteurs, où pourrais-je enfin trouver une auberge pour sécher mes habits ?

— Tiens ! en effet, reprit le postillon en l'examinant avec curiosité, Son Excellence a versé du côté du ruisseau.

La *locanda* était à deux pas. J'ai abusé si souvent de la patience de mes lecteurs en leur parlant des auberges d'Italie, que je puis me borner, cette fois, à les renvoyer aux descriptions précédentes. J'ajouterai seulement que l'auberge de Sainte-Agathe surpasse en saleté toutes celles que j'ai décrites jusqu'ici. Cet affreux coupe-gorge s'appelle, je crois, la *nobile locanda del Sole*.

Jadin fit allumer un grand feu et se mit en devoir de se sécher de son mieux, trempé qu'il était jusqu'aux os. Moi, je sortis à l'aventure, fort inquiet de savoir comment j'emploierais les trois ou quatre mortelles heures pendant lesquelles on devait réparer notre voiture. De dîner, il n'en était pas question. Comme nous comptions nous arrêter seulement à Mola-di-Gaeta, nous n'avions pas pris de provisions avec nous et, de son côté, l'hôte de Sainte-Agathe s'était empressé de mettre à notre disposition sa cuisine, ses ustensiles ; mais, comme on le pense bien, là se bornèrent ses offres de service ; des objets à mettre sous notre dent, il n'en fut aucunement question. Je pris le premier chemin de traverse qui s'offrit à mes pas, décidé à tuer le temps en parcourant la campagne. J'avais fait à peine un huitième de mille, lorsque au détour d'un buisson je me trouvai nez à nez avec mon sauvage. Il se chauffait tranquillement au soleil, et ne fit pas un mouvement ni pour m'éviter, ni pour marcher à ma rencontre.

— Eh bien, mon enfant, lui dis-je en l'abordant comme une vieille connaissance, vous vous êtes singulièrement mépris sur les intentions de mon camarade. Il ne voulait vous faire aucun mal. Seulement, comme il vous trouvait la tête d'un grand caractère, il eût été charmé de faire votre portrait.

— Comment, c'était un peintre ? s'écria l'enfant ébahi.

— Certainement ; qu'y a-t-il là d'étonnant ?

— C'était un peintre ! répéta le petit paysan comme en se parlant à lui-même.

— Oui, c'était un peintre, et de quelque talent, j'ose vous en répondre.

— Mais, moi, je suis peintre aussi, s'écria le pauvre garçon d'un air exalté, *son pittore anch'io*, ou plutôt je le serai, car je suis trop jeune encore pour avoir un état.

— Eh bien, mon cher, vous voyez que, pour un collègue, vous ne vous êtes pas montré trop aimable, et, si c'eût été en pays civilisé, on eût pu croire que vous vous connaissiez.

— Ah ! pardonnez-moi, monsieur ; si j'avais pu deviner que vous étiez des nôtres, car vous êtes artiste aussi, vous, n'est-ce pas, *Eccellenza* ?

— Artiste... oui... à peu près...

— Si j'avais pu croire cela, au lieu de vous laisser égorger dans cette vilaine auberge, je vous aurais menés chez mon grand-père, qui est peintre aussi, lui, ou plutôt qui l'a été ; il est maintenant trop vieux pour avoir un état.

— Nous sommes encore à temps, mon garçon.

— Vous avez raison, monsieur, dit le futur peintre en faisant quelques pas dans la direction de la *locanda*.

Mais il parut se raviser tout à coup ; et, se tournant vers moi avec un certain embarras :

— Je réfléchis, dit-il, qu'il vaudra peut-être mieux nous passer de votre ami.

— Et pourquoi cela ?

— Dame, c'est qu'il aime à rire, comme j'ai pu m'en apercevoir, et qu'il pourrait avoir du désagrément avec mon grand-père ; car, dans notre famille, nous ne sommes pas endurants. Vous, c'est autre chose ; vous ne vous êtes pas trop moqué de mes haillons, et je crois qu'avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, nous pourrons nous entendre.

— C'est convenu, mon petit Giotto ; et, en attendant que vous reveniez un peu de vos préventions sur le compte de mon ami, je profiterai seul de l'hospitalité que vous voulez bien m'offrir.

— Et vous n'en serez pas fâché, je vous le promets. Vous allez voir d'abord mes trois frères, trois garçons les plus forts et les plus beaux de la province, le premier est vigneron, le second pêcheur, le troisième garde-chasse.

— Je serai flatté de faire leur connaissance.

— Puis mes trois sœurs, trois madones !

— De mieux en mieux, mon cher hôte.

— Et puis enfin...

— Comment ! ce n'est pas tout ?

— Puis enfin, répéta le petit paysan en baissant la voix et regardant autour de lui d'un air mystérieux, vous verrez trois tableaux, trois merveilles, et vous pourrez vous vanter d'avoir une fière chance si vous obtenez que mon grand-père vous les montre.

— Vous piquez furieusement ma curiosité.

— Oui, mais il faut savoir s'y prendre ; car, voyez-vous, mon grand-père tient plus à ses tableaux qu'à tous ses enfants ; il verrait mes trois frères se casser le cou, mes trois sœurs se noyer, qu'il ne pousserait pas un cri, qu'il ne verserait pas une larme ; moi-même, qu'il préfère à tous les autres parce que je porte son nom et que je serai peut-être un jour comme lui, je tomberais dans la gueule d'un ours ou dans le fond d'un précipice, qu'il en serait médiocrement affligé ; mais s'il arrivait malheur à quelqu'un de ses tableaux, je crois qu'il en mourrait du coup, ou que tout au moins il en perdrait la raison.

— Je comprends cette passion d'artiste et d'antiquaire ; mais que faut-il donc que je fasse pour mériter les bonnes grâces de votre respectable aïeul ?

— D'abord, il ne faudra pas trop lui dire du bien de ses tableaux, car il croirait que vous voulez les acheter et il vous ferait mettre à la porte.

— Soyez tranquille ! j'en dirai du mal.

— Gardez-vous-en bien ! il deviendrait furieux et pourrait bien avoir envie de vous faire jeter par la fenêtre.

— Diable ! diable ! Je n'en dirai rien du tout, alors.

— Je vous ai dit, monsieur, que mon grand-père est un vieillard, il faut lui pardonner quelque chose, reprit le petit lazzarone d'un ton grave et sentencieux qui contrastait singulièrement avec sa condition et son âge.

Puis, comme s'il se fût ennuyé de jouer un rôle trop sérieux, il partit d'un grand éclat de rire et mesura en quatre bonds la distance qui nous séparait du sentier que nous devions prendre pour arriver à l'atelier rustique du vieux peintre de Sant'Agathe. Je suivais avec quelque peine mon jeune guide, qui courait devant moi comme un chevreuil, en sautant fossés et barrières, en enjambant torrents et buissons, sans que rien pût arrêter son élan.

Au moment où nous passions sous un de ces berceaux de vigne si communs en Italie, l'enfant leva la tête, et me montra du doigt un très beau garçon de vingt à vingt-cinq ans qui se tenait gracieusement perché au bout d'une longue échelle, et coupant des sarments avec un couteau recourbé qu'on appelle dans le pays *roncello*.

— Bonjour, Vito, s'écria joyeusement mon gamin en secouant le pied de l'échelle.

— Bonjour, flaneur, répondit le personnage aérien sans interrompre sa besogne.

— C'est mon frère le vigneron, dit mon guide avec un sentiment de fierté.

Et il reprit sa course.

Un peu plus loin, il s'arrêta de nouveau au bord d'une petite rivière qui coupait en deux le chemin. Un jeune homme très brun et très robuste se tenait assis sur la berge, les jambes nues et pendantes, les bras tendus, le corps avancé ; d'une main, il jetait de la chaux vive pour troubler le courant ; de l'autre il battait les eaux avec une perche. Il était impossible de passer devant cet homme sans l'admirer. C'était une de ces natures riches et puissantes que Michel-Ange eût souhaitées pour modèle.

— Bonjour, André, fit le futur artiste en lui tapant sur l'épaule ; combien de truites aurons-nous ce soir ?

— Bonjour, gourmand ! répondit l'homme à la perche.

— Ne faites pas attention, monsieur, c'est mon frère le pêcheur.

Enfin, nous étions presque à la porte d'une petite maison blanche et coquette, qu'il m'avait indiquée de loin comme le but de notre promenade artistique, lorsque nous rencontrâmes un troisième paysan, plus remarquable par sa taille et sa bonne mine que les deux autres, quoique à vrai dire son costume ne fût pas moins négligé que celui de ses frères. Le seul luxe qu'il se permît, c'était un beau fusil anglais qu'il portait à l'épaule.

— Bonjour, Orso ! s'écria l'enfant gâté de la famille, en lui sautant au cou.

— Bonjour, mauvais garnement ! s'écria Orso en lui rendant ses caresses.

— C'est mon frère le chasseur, dit, d'une voix triomphante, mon petit Raphaël en herbe.

Et, sans me laisser le temps de prononcer une parole, il me prit lestement par la main, et m'entraîna dans une de ces petites cours italiennes qui ressemblent si bien à un *impluvium*, pavée d'une mosaïque grossière et abritée d'une verte tonnelle. Nous franchîmes un escalier découvert dont les marches étaient tapissées de mousse et émaillées de ces grandes et belles fleurs dans lesquelles la dévotion napolitaine a découvert tous les emblèmes de la passion, et nous nous trouvâmes dans une assez vaste salle haute, aérée, lumineuse, qui devait être la pièce de réception et d'apparat. Là, mon petit nègre aux haillons pittoresques me présenta trois jeunes filles qui s'étaient levées à notre approche, et se serraient dans un seul groupe timides et confuses. La plus jeune n'avait pas encore quinze ans, et l'aînée en avait vingt à peine. Je fus ébloui de leur beauté et de leur fraîcheur. Rien de plus gracieux et de plus charmant que leurs jupes flottantes et leurs étroits corsages brodés de filigrane. On eût dit, sans aucune exagération poétique, trois roses blanches sur le même rosier.

— Voici mes sœurs, monsieur, et j'espère que je ne vous ai pas menti en vous disant qu'elles ne me ressemblaient guère, ni pour le teint, ni pour le costume. Celle-ci s'appelle Concetta, celle-ci Nunziata, celle-ci Assunta, les trois plus beaux noms de la Vierge. Et, à chaque nom qu'il prononçait, le petit démon imprimait un baiser sur le front rougissant de celle de ses sœurs qu'il voulait désigner.

— Et maintenant, dit-il, montons à l'atelier de mon grand-père.

XLIV

LES HÉRITIERS D'UN GRAND HOMME

Je suivis mon jeune guide avec toute la docilité que commandaient les circonstances, mais, je l'avoue, non sans jeter un regard d'admiration et de regret sur le charmant groupe dont je devais me séparer si promptement. Nous traversâmes deux petites chambres dont tout l'ameublement consistait en quatre monceaux d'épis de maïs entassés dans les coins, et dont la tapisserie, formée tout bonnement de bottes d'aulx et d'oignons, se faisait sentir une demi-lieue à la ronde ; puis une cuisine dont le plafond pliait sous les quartiers de lard et les festons de *salami*, et enfin un petit corridor assez mal éclairé, au bout duquel nous trouvâmes un escalier de bois plus roide et plus incommode qu'une échelle. Mon guide le gravit en deux bonds et s'arrêta sur un petit palier carrelé de rouge et de noir, qui n'était pas assez large pour nous contenir tous les deux.

Arrivé là, il colla l'oreille à la porte, mit l'œil à la serrure et frappa trois coups, après m'avoir fait signe de la main d'écouter et de me taire.

J'entendis d'abord le vieillard grogner sourdement comme un dogue dont le sommeil est tout à coup interrompu par une visite importune. Le gamin me regarda en souriant comme pour me donner du courage, hocha légèrement la tête en homme habitué à une semblable réception, et sachant parfaitement que, si la colère du vieillard était facile à allumer, quelques mots suffisaient pour l'éteindre.

— Encore moins, mon grand-père ; croyez-vous que votre petit Salvator soit capable de vous causer du chagrin ?

— Hum ! hum ! fit le vieillard ébranlé dans sa résolution et qui est donc ce monsieur que tu m'amènes ?

— C'est un artiste étranger qui n'a pas le sou pour acheter vos tableaux, mais, en revanche, qui a assez de temps pour écouter votre histoire.

— Ah ! ah ! c'est un confrère, s'écria gaiement le bonhomme en passant rapidement de la colère à la bonne humeur



Salvator Rosa chez les brigands.

En effet, les grognements s'apaisèrent bientôt et furent suivis par un bruit de chaises qu'on dérangeait, et par le craquement d'une porte intérieure qu'on fermait à double tour. Puis les pas se rapprochèrent lentement, et une voix claire et ferme, où perçait cependant un reste de courroux, demanda :

— Qui va là ?

— C'est moi, mon grand-père ; ouvrez.

La voix se radoucit et le vieillard mit la main sur sa clef.

— Es-tu seul ? demanda-t-il après un instant de réflexion

— Je suis avec un monsieur qui demande à visiter votre atelier.

— Va-t'en au diable, méchant coureur ! s'écria le vieux peintre furieux ; c'est encore quelque brocanteur que tu auras ramassé sur la grande route, et qui vient dans l'intention de me marchander mes chefs-d'œuvre.

— Mais je vous jure que non, mon grand-père

— Alors, c'est quelque rustre de Sainte-Agathe qui veut, par ses sottises et par ses âneries, me faire renier le bon Dieu

Et il fit tourner la clef dans la serrure

Je voulus protester par un reste de scrupule ; mais l'enfant me fit signe de me tenir tranquille en mettant son index en croix sur ses lèvres.

La porte s'ouvrit, et je me trouvai en face d'une des plus belles têtes de vieillard que j'aie jamais vues. Une forêt de cheveux blancs ombrageait son front large et sans rides, ses traits étaient calmes et reposés, et son sourire avait quelque chose d'affectueux et de bienveillant qui contrastait fort avec le ton bourru qu'il affectait de prendre dans les grandes occasions pour se débarrasser des fâcheux. Il était vêtu d'une espèce de froc dont le capuchon retombait sur ses épaules, et dont la couleur primitive avait disparu sous les différentes couches de graisse et de peinture qui l'avaient successivement recouvert. Au reste, le plus grand désordre régnait dans l'atelier malgré l'empressement que le bonhomme avait mis à ranger quelques objets qui gênaient trop visiblement le passage. C'était un pêle-mêle inextricable d'outils de paysan et d'instruments de peintre ; des faux, des bêches et des râteaux s'accrochaient bizarrement aux chevalets, aux appuie-main, aux échelles ;

des toiles, des cartons, des esquisses étaient enfouis sous un tas de cordes, de paniers, d'arrosoirs ; des boîtes à couleurs étaient remplies de graines ; des flacons d'essence, à goulot fracassé, servaient de vase et de prison à la tige d'une fleur ; des pinceaux, des brosses et des palettes se prélassaient agréablement sur des cuillers de bois et dans des moules à fromages. Un joyeux rayon de soleil glissait légèrement à travers cette confusion étrange, et posait là-bas une aigrette de diamants au front d'une madone enfumée, caressait ici les racines d'une pauvre plante oubliée et frileuse, et piquait plus loin une paillette au ventre d'un pot de cuivre luisant comme de l'or.

Le vieillard m'observa en silence pendant deux ou trois minutes, pour me juger sans doute d'après l'effet que produirait sur moi la vue de son pandémonium. Mais, comme il s'aperçut que, loin de paraître choqué de ces bizarreries criantes qui eussent irrité les nerfs d'un bourgeois, je les contemplais, au contraire, avec le plus vif intérêt, il se tourna vivement vers son petit-fils et lui dit d'un air satisfait :

— Bien, mon garçon, tu ne m'as pas trompé, monsieur est un brave et digne étranger, et, pourvu qu'il soit aussi pauvre qu'il est raisonnable...

— Rassurez-vous, mon cher hôte, repris-je à mon tour, je n'ai pas une obole à dépenser en tableaux ; et, fussé-je plus riche qu'un nabab, je comprends qu'il y a certains objets qu'on ne cède pas au prix de l'or.

— Alors, soyez le bienvenu, s'écria le vieux peintre avec toute l'expression de son âme, et en me tendant une main calleuse que je m'empressai de serrer dans les miennes. Soyez mille fois le bienvenu, mon hôte et mon confrère. Dieu soit loué ! vous ne traitez pas de fou un pauvre vieillard, parce qu'il tient plus à ses tableaux qu'à la vie. Et, quand vous les aurez vus, ces tableaux, quand vous aurez su comment ma famille les possède depuis tantôt deux cents ans, vous ne serez pas étonné, vous, de m'entendre dire que je consentirais plutôt à mendier, moi et mes enfants, qu'à me laisser enlever mon trésor. Vous voyez en nous de pauvres paysans, monsieur, mais nous sommes les héritiers d'un grand homme ; et, pour garder dignement cet héritage sacré, il y a toujours eu dans notre famille un peintre, bon, médiocre ou mauvais, qui, ne pouvant gagner sa vie par son art sans quitter notre village, a préféré rester fidèle à son poste de gardien et de laboureur, qui a travaillé le jour dans les champs, la nuit dans l'atelier, et a manié de la même main la bêche et les pinceaux. Mon pauvre fils, le père de tous ces enfants que vous avez peut-être vus, s'est tué à la peine. Il était meilleur peintre que moi ; moi, j'ai été meilleur vigneron que lui ; aussi lui ai-je survécu pour élever notre famille. Mais Dieu a bien fait les choses, et il nous a envoyé assez d'enfants pour faire largement la part du travail et de l'étude. J'ai trois petits-fils qui sont les meilleurs garçons de Sainte-Agathe, et dont chacun n'a pas l'égal dans son métier. Quant à ce petit vagabond, ajouta le bonhomme en lui tapant doucement sur la joue, je le destine à la peinture, et il ne manque pas de dispositions. En attendant, je l'ai nommé Salvator : c'est aussi mon nom, vous en saurez bientôt la cause.

— Eh bien, monsieur, interrompit le petit Salvator, impatient de rester si longtemps en place, vous voilà au mieux avec mon grand-père ; il va vous conter son histoire, ou plutôt l'histoire de ses tableaux. Vous en aurez pour une bonne demi-heure. Comme je connais la chose pour l'avoir entendu raconter au moins trois fois par jour, je vous laisse et je m'en vais veiller au repas. Mon frère le garde-chasse va nous apporter du gibier, le pêcheur nous donnera des carpes et des anguilles, et le vigneron songera au fruit ; mes trois petites sœurs font la cuisine à tenter les anges du paradis ; quant à votre serviteur, en ma qualité de futur [illegible] homme, je ne sais que manger pour six ; mais, vu la circonstance, et pour faire honneur à notre hôte, je servirai à table. Seulement, si vous vouliez demander une grâce à mon grand-père...

— Voyons, voyons, laisse-nous donc, bavard ! s'écria brusquement le vieux peintre.

— Si vous voulez, monsieur, continua le gamin sans se déconcerter, m'obtenir la permission d'endosser mes habits de fête...

— Pour [illegible] en lambeaux, vaurien...

— Mais, grand-père, reprit le petit Salvator presque en pleurant, regardez donc comme je suis fait. Puis-je m'approcher d'une table d'honnêtes gens arrangé de la sorte ? C'est pour le coup que monsieur ne voudrait pas toucher au dîner.

— Va te changer, petit misérable, et débarrasse-nous une fois pour toutes de ta présence.

Ma sincérité d'historien m'oblige à faire un aveu, quelque effort qu'il en coûte à mon amitié. Tout ce que je voyais et tout ce que j'entendais me paraissait si nouveau, si étrange, et pourtant si simple, que j'avais complètement oublié Jadin : Jadin avec lequel j'avais jusqu'alors partagé en frère mes plaisirs et mes peines, mes impressions douces et pénibles, ma bonne et ma mauvaise fortune ; Jadin que j'avais laissé dans l'affreux bouge que vous savez, à peu près dans la position d'Ugolin, plus Milord, moins les cadavres de ses enfants. Oui, je l'avais oublié !

Mais je dois le dire aussi à mon honneur : à la seule idée de repas, je me souvins de mon ami, et, me penchant à l'oreille du petit Salvator, je lui dis à voix basse :

— J'ai mille grâces à vous rendre pour votre bonne hospitalité ; je dois cependant vous déclarer que je n'accepterai le dîner que vous m'offrez qu'à la condition que mon camarade aussi en profitera. Songez donc qu'il se morfond à cette heure, un peu par votre faute, dans cette horrible caverne où vous nous avez envoyés. Il peut bien se passer d'admirer vos tableaux, puisque tel est votre bon plaisir, mais je ne puis sans crime et sans remords le laisser mourir de faim là-bas, tandis que je nage ici dans l'abondance.

— Soyez tranquille ; je ne suis pas aussi méchant diable que j'en ai l'air. Votre ami aura sa part du festin. Seulement, comme il s'est un peu trop moqué de mes guenilles, on la lui servira à la *nobile locanda del Sole*.

Et, sans plus m'écouter, il tourna lestement sur ses talons.

— Enfin, dit le vieillard en respirant, il nous laisse un peu en repos ! Venez, venez, *signor forestiere*, mes chefs-d'œuvre vous attendent.

— A vos ordres, *signor pittore*, lui répondis-je en m'inclinant.

Alors, il poussa la porte par laquelle j'étais entré, écarta doucement une vieille tapisserie qui masquait une seconde porte intérieure, celle que nous avions entendu fermer à notre arrivée, tira une clef de sa poche, ouvrit cette seconde porte et me fit passer dans une petite pièce d'une architecture simple et sévère, qui n'avait pour tout ameublement que deux chaises et une armoire.

— Ah çà ! mon cher hôte, lui dis-je en m'asseyant sans façon, mais c'est une véritable chapelle que vous me montrez là, et je commence à croire que vos tableaux pourraient bien être des reliques.

— Vous me rappelez, monsieur, toutes les persécutions que je me suis attirées par ma persistance à garder mes chefs-d'œuvre. On m'a traité tantôt de fou, tantôt d'égoïste, quelquefois de sorcier, quelque autre fois de saint. Tout cela, je vous le répète, parce que j'ai entouré ces peintures d'une espèce de culte, parce que je n'ai jamais pu me décider à les vendre aux juifs ou à les montrer aux sots. J'ai vu passer les habitants de Sainte-Agathe de la curiosité à l'envie, et de l'envie à la superstition. Croiriez-vous qu'ils sont allés jusqu'à prétendre que je devais leur prêter mes tableaux pour guérir les hydropiques et pour exorciser les possédés ? Un soir, il y a longtemps de cela, la femme d'un de mes voisins était en mal d'enfant et souffrait d'atroces douleurs. Quant à cela, je la plains, la pauvre femme ! mais était-ce ma faute, à moi, si elle ne pouvait pas accoucher ? Eh bien, ne voilà-t-il pas que ses parents et ses amis s'avisent de venir me demander une de *mes images* ! De mes images ! monsieur. Et vous allez voir bientôt que, dans mes trois tableaux, il n'y a pas l'ombre d'un saint. C'est égal, il leur fallait un miracle. Je tins bon au commencement ; mais le pays s'ameutait, on menaçait d'enfoncer les portes et de mettre le feu à la maison. Il n'y avait pas de temps à perdre. Illuminé par une idée subite, à la place du chef-d'œuvre demandé, je leur livre une vieille croûte, ouvrage d'un de mes oncles qui a été, après moi, le plus mauvais barbouilleur de la famille. Le tumulte s'apaise, on reçoit avec des cris de joie le vieux tableau tout noirci de fumée et de poussière, on le porte en procession à la maison du voisin, on allume des cierges, on se prosterne et on entonne des litanies. Miracle ! les douleurs cessent, la femme est sauvée : elle accouche de deux jumeaux ! Le mari, tout en larmes, veut savoir à quelle sainte effigie il doit l'heureuse délivrance de sa femme. C'est sans doute la Vierge aux Sept Douleurs ou sainte Élisabeth, ou tout au moins sainte Anne. Dans l'excès de sa reconnaissance, il prend une éponge et commence à laver les nombreuses couches de poussière qui lui cachent les traits de sa céleste protectrice. Tous les yeux sont fixés sur le tableau, toutes les lèvres répètent des prières, lorsque sur la toile mise à nu on voit apparaître tout à coup... Devinez qui, monsieur ?... Le portrait d'un vieil avocat en robe noire ! A dater de ce jour, on m'a laissé tranquille !

— Votre histoire est parfaite, mon cher maître ; mais, en vérité, il me tarde de voir enfin ces tableaux qui vous ont donné tant de mal.

— Vous avez raison, monsieur, je vous fatigue avec mes redites ; mais, à mon âge, il est permis de radoter.

— A Dieu ne plaise, mon hôte, que vous interprétiez si mal mes paroles. Vos récits m'intéressent au plus haut degré, et si j'ai montré quelque impatience...

— Allons, allons, voici la première de mes reliques, comme vous venez de le dire. Ce n'est, à proprement par-

ler, qu'une esquisse, mais vous y verrez le germe d'un grand génie.

Et il tira de l'armoire un petit tableau carré de deux pieds de haut et deux de large, ôta, avec toute sorte de précaution, le morceau de drap dont ledit tableau était enveloppé, et, s'approchant de la croisée, me montra le précieux croquis dans tout son jour.

C'était prodigieux d'éclat, d'originalité, de vigueur. Peut-être un critique méticuleux eût trouvé à redire sur quelques parties de cette esquisse, peut-être les lignes n'en étaient-elles pas très correctes, ni la composition irréprochable : mais il y avait dans cette improvisation de quelques heures une touche si hardie et si franche, une conception si puissante et si naïve, une telle vérité de détails, qu'il était impossible de ne pas y voir le cachet d'un grand maître.

C'était, à coup sûr, un souvenir des Calabres, ou des Abruzzes. Figurez-vous des rochers noirs, dévastés, menaçants, suspendus comme un pont sur l'abîme : une plaine aride et maudite, éclairée par la lumière intermittente et livide d'un ciel orageux ; de vieux troncs séculaires se tordant sous l'étreinte de l'ouragan, ou calcinés par la foudre. Nul vivant n'est témoin de cette scène de désolation et d'horreur ; ou plutôt, dans la lutte affreuse que les éléments livrent à la nature, l'homme a succombé le premier. De quelle mort ? Dieu seul le sait Des os fracturés, des lambeaux de chair humaine sont semés çà et là sur le sol, mais nul indice ne pouvait vous dire si le misérable auquel appartenaient ces tristes débris s'était brisé le crâne en tombant du précipice, ou s'il avait été broyé sous la dent des bêtes féroces. On eût dit une page du Dante traduite en peinture.

Je tournai et retournai le tableau en tout sens ; je l'approchai et l'éloignai de ma vue pour le contempler à mon aise, tandis que le vieillard se frottait les mains de satisfaction et jouissait de ma surprise.

— Savez-vous que ce que vous me montrez là est admirable, lui dis-je en lui rendant son esquisse, et que ce petit chef-d'œuvre, bien qu'il ne soit pas fini, ne déparerait pas le musée des Studi, ou la galerie du prince Borghèse ?

— Ainsi, vous ne trouvez pas que j'aie tort d'en avoir le soin que j'en ai ?

— Bien au contraire

— Et de ne pas jeter mes perles devant... mes compatriotes ?

— Je ne saurais que vous approuver.

— Et d'en avoir refusé six cents ducats du prince de Salerne ?

— J'en eusse fait autant à votre place.

— Cependant, vous n'avez vu jusqu'ici que le moins précieux de mes trois tableaux.

— Je verrai les autres avec le même intérêt ; mais comment sont-ils en votre possession, mon cher hôte, et quel en est l'auteur ?

— Ah ! voilà, vous allez me traiter, vous aussi, de vieux bavard, ni plus ni moins que mes voisins de Sainte-Agathe. Ma foi, tant pis ! je vais vous conter tout cela d'un bout à l'autre, car il faut que vous sachiez que ce n'est pas seulement le prix des tableaux, mais encore, mais surtout le souvenir de celui qui nous les a donnés, qui nous les rend si chers, à moi comme à tous ceux qui m'ont précédé dans ma famille, comme à tous ceux qui viendront après moi. Asseyons-nous là, dit-il en prenant une des chaises, et prêtez-moi quelques moments d'attention.

— Je vous écoute.

— Il y a deux cents ans de cela, comme je crois vous l'avoir dit, que le père du grand-père de mon aïeul, un pauvre paysan comme moi, se tenait sur le pas de sa porte pour prendre un peu le frais après une rude journée de travail. La soirée s'annonçait comme devant être orageuse ; de gros nuages, amoncelés lentement pendant le jour, enveloppaient de toutes parts l'horizon. La lune, qui s'allumait déjà comme un phare, perçait à peine de sa clarté rougeâtre cet épais rideau de vapeurs. Rosalvo Pascoli (c'est ainsi que se nommait le paysan), après avoir regardé le ciel deux fois du côté de Capoue et deux fois du côté de Gaete, s'était levé pour rentrer, lorsqu'il vit s'avancer vers lui un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'une taille au-dessous de la moyenne dont l'extérieur annonçait plutôt un mendiant qu'un voyageur. Son teint était presque aussi brun que celui d'un More ; ses cheveux d'un noir d'ébène flottaient au gré du vent, hérissés et en désordre ; ses vêtements étaient en lambeaux. Figurez-vous, en un mot, le portrait de mon petit Salvator, tel que vous l'aurez rencontré tantôt sur la grande route, mais plus grand, plus maigre et plus déguenillé, si cela est possible.

« Cependant l'inconnu aborda Rosalvo d'un pas ferme, et il demanda d'un ton hardi et cavalier :

« — Saurais-tu, mon brave, m'indiquer une auberge dans les environs où je puisse trouver, pour mon argent, un gîte et du pain ?

« Mon vieux parent le regarda d'abord avec un étonnement mêlé de défiance, tant les manières froides et hautaines du jeune homme contrastaient avec son costume délabré et sa détresse apparente. Mais, rassuré bientôt par l'air de franchise et d'honnêteté qu'il crut lire sur ses traits, il lui répondit, non seulement sans humeur, mais avec une bonté tout à fait paternelle :

« — Il y a bien, à l'autre bout de Sainte-Agathe, un assez mauvais cabaret où l'on te donnera à peu près ce que tu cherches ; mais, comme tu ne pourrais pas y arriver, mon garçon, avant d'être surpris par l'orage, entre ici chez nous, et tu trouveras toujours du pain et un asile.

« — En ce cas, faisons notre prix d'avance, car je ne suis pas bien riche pour le moment, et il n'y a rien que je déteste tant que les discussions après mon dîner et les disputes après mon réveil.

« Le paysan s'approcha du jeune homme, le prit par la main, et, l'attirant vers lui doucement, lui dit de son ton le plus calme :

« — Regarde bien, mon ami, au-dessus de ma porte.

« — Eh bien, après ?

« — Y vois-tu une enseigne ?

« — Qu'est-ce que cela veut dire ?

« — Cela veut dire, mon ami, que je ne tiens pas auberge, et que je ne vends ni ne loue mon hospitalité

« — Alors, merci, mon brave homme, répondit brusquement l'inconnu ; j'irai au bout du village ; j'irai, s'il le faut, jusqu'à Rome sans prendre un instant de repos ; mais je suis bien décidé à ne rien accepter de personne.

« Et il fit un mouvement pour partir.

« Le vieux paysan, blessé par un refus auquel il était loin de s'attendre, eut envie de tourner le dos à cette espèce de mendiant orgueilleux, pour le punir ainsi de son mauvais caractère ; mais il pensa que l'injustice ou la dureté des hommes avait peut-être aigri son cœur, et il n'eut pas le courage de l'abandonner à sa destinée. De larges gouttes d'eau commençaient à tomber sur les feuilles, le vent sifflait avec furie, et le pauvre garçon, malgré la fierté de ses paroles et l'assurance affectée de sa démarche, paraissait tellement à bout de forces, qu'il n'aurait pu faire trois pas sans succomber à son épuisement et à sa fatigue.

« Rosalvo l'arrêta donc par le bras au moment où il allait s'éloigner et lui dit en souriant :

« — Tu es un singulier garçon, sur le salut de mon âme ! et, quand tu serais le vice-roi déguisé, tu n'aurais pas plus de morgue ni plus d'orgueil. C'est égal, je ne veux pas me reprocher un jour de t'avoir laissé partir par une nuit pareille, au risque de te casser le cou ou de mourir de faim sur la route. Tu payeras ton écot, puisque tel est ton bon plaisir. Je n'y mets qu'une condition : c'est que tu t'en rapporteras à ma probité ; et, quoique tu veuilles à toute force transformer ma maison en taverne, je te promets de ne pas trop t'écorcher.

« — Soit, reprit l'inconnu d'un ton d'indifférence, je viderai le fond de ma bourse ; mais il ne sera pas dit qu'un paysan de Sainte-Agathe m'a vaincu en courtoisie et en générosité.

« Rosalvo l'introduisit dans sa maison et le présenta au reste de sa famille. Le jeune étranger fut reçu sous ce pauvre toit avec tant d'égards et tant de cordialité, qu'il passa bientôt de sa froide réserve et de son dédain amer à la plus franche expansion et aux plus vives sympathies.

« On lui donna la meilleure place à table ; le paysan lui servit les meilleurs morceaux, sa femme lui versa à boire, ses enfants l'entourèrent. On ne prit garde à ses haillons que pour le fêter davantage. Point de chuchotements indiscrets, point de curiosité agressive, point de questions importunes. Parlait-il, on l'écoutait avec intérêt ; voulait-il se taire, on respectait son silence. Bref, il fut tellement charmé de cet accueil si affectueux et si simple, qu'à la fin du repas il était de la famille.

« — Eh bien mon enfant, reprit alors le vieux Rosalvo d'un ton sérieux, mais sans colère et sans amertume, voulez-vous encore payer votre compte comme si vous étiez au cabaret ?

« — Pardonnez-moi, mon père, s'écria le jeune homme en lui serrant la main, tandis que ses yeux se mouillaient de larmes, j'ai été dur et injuste envers vous. Mon orgueil a dû vous paraître bien déplacé et bien ridicule dans l'état où je me trouve ; mais j'ai tant souffert depuis mon enfance ! j'ai été si abreuvé d'humiliations et de douleurs dès mes premières années, qu'au moment où les autres ne font qu'entrer dans la vie, je voudrais déjà en sortir. Tenez, mon hôte, vous me disiez tout à l'heure que, si j'étais le vice-roi en personne je ne serais ni plus résolu, ni plus fier... Eh bien, dussiez-vous m'accuser de folie, ajouta-t-il en portant la main à son front, je me sens là quelque chose qui me rend plus orgueilleux que les rois.

« — Calmez-vous, mon jeune homme, reprit le bon Ro-

salvo moitié étonné, moitié attendri par cet étrange discours, vous n'êtes encore qu'un enfant, et vous avez tant d'années devant vous, que vous pouvez bien braver l'injustice du sort et réparer ses erreurs.

« — Ma foi, vous avez bien raison, s'écria gaiement le jeune homme en changeant tout à coup d'expression ; au diable la tristesse et les soucis ! Vous pourriez croire, grand Dieu ! que j'ai le vin morose, ce qui n'est permis que lorsqu'on en a bu de mauvais, tandis que le vôtre est excellent. Mais aussi pourquoi me parlez-vous comme si vous étiez mon père ? pourquoi cette belle enfant est-elle tout le portrait de ma sœur ? pourquoi enfin me faites-vous songer à ma famille ?

« — Comment ! demanda le paysan d'un ton de reproche, vous avez une famille, et vous pouvez la quitter !

« — Hélas ! reprit le jeune homme, j'en avais une ! Mais mon père n'est plus ; et, lorsque le chef est mort, tous les membres se dispersent et se brisent.

« Et son front s'assombrit de nouveau.

« — Allons ! s'écria Rosalvo en frappant du poing sur la table, je ne suis qu'un vieil imbécile ; voilà la deuxième fois que je vous attriste et vous chagrine par mes sottes questions. Vous devez bien m'en vouloir.

« — Mais non, je vous assure ; et, pour que vous n'alliez pas croire, mes amis, que je veuille m'entourer de mystère, je vous dirai en peu de mots qui je suis, d'où je viens, quel est le but de mon voyage ; car, je ne sais pourquoi, jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai éprouvé si vivement le besoin d'épancher mon cœur.

« — Tout ce que nous pouvons faire, répondit le paysan, c'est de prier Dieu, qui vous a amené sous notre toit, de seconder vos projets et de bénir vos espérances.

« — J'accepte vos souhaits, mes amis, et je crois que les vœux de braves gens tels que vous êtes ne pourront que me porter bonheur. J'ai dix-neuf ans passés ; je ne suis ni le dernier des vagabonds comme mes haillons pourraient le faire croire, ni un gentilhomme déguisé voyageant dans cet accoutrement bizarre pour mieux assurer son incognito. Je suis un pauvre artiste ; mais, quoique depuis ma naissance j'aie eu de bons et de mauvais moments, je n'ai jamais été aussi pauvre et aussi malheureux que vous me voyez à cette heure. Je suis né dans un petit village aux environs de Naples, connu sous le doux nom de l'*Aranella*. Mon père était un architecte plein de mérite à qui il n'a jamais manqué qu'une chose : des maisons à bâtir. Mon oncle maternel était peintre, et on n'a pu lui reprocher qu'un défaut, celui de n'avoir jamais eu une commande de sa vie. Aussi, le premier tort de mes parents fut-il de m'éloigner de l'art pour lequel je me sentais un penchant irrésistible.

« — Pauvre garçon ! interrompit Rosalvo, ce n'est pas moi qui aurais jamais empêché mes enfants de suivre leur vocation.

« — D'autant plus que cela ne sert à rien, continua l'étranger en souriant. Pliez jusqu'à terre un jeune arbre plein de sève et de vigueur : quand vous l'avez courbé comme un arc, il vous échappe et se redresse tout à coup vers le ciel. On m'envoya à l'école chez les bons religieux, qui m'ennuyaient à périr. On n'eût pas été fâché de faire de moi un prêtre, voire même un camaldule ; mais, au lieu d'apprendre mon latin et de réciter mes psaumes, je volais tout le charbon qui me tombait sous la main pour tracer des paysages sur les murs des cellules ou dessiner le profil de mon révérend précepteur. Dieu seul peut savoir ce que mes chefs-d'œuvre m'ont coûté de calottes.

« — On allait jusqu'à vous battre ? s'écria le paysan indigné.

« — Et on n'y allait pas de main morte, je vous en réponds ; si bien qu'un jour que la correction m'avait paru un peu rude, je plantai là mon collège et mes maîtres, et je me sauvai au bout du monde, en Pouille, en Calabre, dans les Abruzzes, que sais-je ? J'ai erré de vallée en vallée, de montagne en montagne ; j'ai souffert le froid et la faim. Je suis tombé dans les mains des brigands qui m'ont forcé à être des leurs. Mais, à travers tous mes voyages, au milieu de tous mes malheurs, si je pouvais me procurer un crayon ou des pinceaux, si je pouvais jeter sur le papier ou sur la toile tout ce qui me passait par le cerveau, tout ce qui frappait mes regards, j'oubliais mes chagrins et ma misère, je ne pleurais plus que de joie, et je tombais à genoux pour bénir Dieu, qui m'avait donné des yeux pour admirer la nature, un cœur pour en sentir les merveilles, une main pour en retracer les beautés.

« — Mon Dieu, que votre état doit être sublime ! interrompit le pauvre paysan, animé par le feu de l'artiste.

« — Enfin, je revins à Naples, continua le jeune homme. Mon père était mort ; ma sœur aînée avait épousé Fracanzani, un peintre de talent et de cœur, que la fortune avait traité presque aussi mal que mon père et mon oncle. On dirait que l'indigence est devenue pour nous autres une tradition de famille. Je me mis à travailler nuit et jour pour aider mon beau-frère. Vains efforts ! les marchands me jetaient au nez mes paysages, ou bien le prix que j'en retirais ne suffisait pas pour acheter mes brosses et mes couleurs. On m'appelait, comme par mépris, Salvatoriello, et pourtant, j'en jure Dieu, on me nommera un jour Salvator ! Découragé, avili, dévoré de chagrin et de fièvre, j'allais succomber à mon désespoir, lorsque celui dont je porte le nom a daigné me sauver par un miracle. Je venais de vendre un tableau au plus juif de mes brocanteurs ; le malheureux me reprochait encore les quelques sous qu'il m'avait donnés pour prix de mon œuvre, lorsqu'un beau carrosse armorié s'arrête tout à coup devant sa boutique. La portière s'ouvre et un personnage d'un noble aspect, d'une tournure imposante, fait signe au revendeur, et demande à voir le tableau qu'on vient d'exposer à l'étalage. Tandis que le marchand se confond en révérences, caché derrière les roues de la voiture, je ne perds pas un mot de l'entretien.

« — Quel est le sujet de ce tableau ? » demandait le cavalier en prenant la toile des mains du brocanteur.

« — Vous le voyez, Excellence, c'est une *Agar dans le désert*.

« — Je n'ai jamais rien vu de si profondément senti, » répliqua tout haut le cavalier. « Et quel prix demandes-« tu de cet ouvrage ? »

« — Monseigneur, c'est vingt... c'est vingt-cinq ducats tout « au juste ; c'est le prix qu'il m'a coûté. »

« J'avais envie de l'étrangler de mes mains.

« — Vingt-cinq ducats ! » reprit le cavalier ; « mais c'est « pour rien ; je l'avoue. Et quel en est l'auteur ?

« — L'auteur, Excellence ? » balbutia le marchand. « Mais « qu'est-ce que cela fait, l'auteur, à Votre Excellence ?

« — Comment ! qu'est-ce que cela me fait, imbécile ?

« — Monseigneur, le marché est conclu, et, quel que soit « le nom de l'auteur, il n'y a plus à s'en dédire.

« — Voici tes vingt-cinq ducats, maraud ! parleras-tu « maintenant ?

« — L'auteur, Excellence, est un tout jeune homme qui « s'appelle Salvatoriello.

« — Eh bien, tu diras à ce jeune homme, de ma part, « que, lorsqu'il aura des tableaux à vendre, il vienne chez « le cavalier Lanfranco ; je les lui achèterai au prix qu'il « en voudra ; car, je le dis en vérité, sur mon honneur et « sur mon âme, ce petit Salvator est un grand peintre. »

« Ce peu de mots m'a rendu mon courage ; j'ai quitté Naples, mon ingrate patrie, puisque nul n'est prophète chez soi, et je me suis traîné pas à pas jusqu'ici, les pieds brisés, l'estomac vide, les vêtements en lambeaux, mais le cœur rempli de foi et d'espoir. Il ne me reste plus qu'une demi-piastre pour arriver jusqu'à Rome ; mais Rome, c'est mon pays désormais ; Rome, c'est la fortune ; Rome, c'est la gloire !

« Tandis que le jeune voyageur racontait son histoire, Rosalvo, mon ancêtre, et toute sa famille se serraient autour de lui et l'accablaient de caresses et d'éloges. La parole ardente et fiévreuse de l'artiste avait jeté comme des étincelles dans les cœurs de ces honnêtes paysans. Ils regardaient leur hôte avec un étonnement naïf, et se sentaient attirés vers lui par un charme dont ils ne savaient se rendre compte dans leur ignorance.

« — Ah çà ! mes amis, reprit enfin le jeune homme, quoique je comprenne à présent que votre hospitalité ne peut pas se payer au prix de l'or, vous permettrez que je vous prouve au moins ma reconnaissance. Demain, je quitterai cette maison de bonne heure pour aller où Dieu m'appelle. Mais je ne veux pas me séparer de vous sans vous laisser un souvenir. Je dois avoir ici dans ma besace des pinceaux, des couleurs, des morceaux de toile et d'étoffe, des cordes de luth et des papiers de musique ; en un mot, tout mon bagage de bohémien et d'artiste. Vous voyez que ce n'est pas lourd. Je vais vous faire une esquisse. Cela n'a pas une grande valeur pour le moment, mais plus tard, qui sait ? vous le vendrez peut-être assez bien, si la prophétie du bon Lanfranco vient à s'accomplir.

« Ce fut alors, monsieur, que, d'une main ferme et sûre, il esquissa le beau paysage que vous venez d'admirer. Vous savez maintenant de qui je veux parler, si toutefois le style du tableau ne vous avait déjà révélé le nom de l'auteur. Je vais vous montrer les deux autres, et je vous dirai, le plus brièvement possible, à quelle occasion on en fit cadeau à ma famille. »

Arrivé à ce point de son histoire, le descendant de Rosalvo Pascoli fit une pause et me regarda avec une légère hésitation, partagé qu'il était, l'honnête vieillard, entre la crainte et le désir de continuer son récit.

Vraiment, il s'écoutait lui-même avec tant de bonheur, qu'il eût été dommage de troubler la joie de ce brave homme, moitié paysan, moitié artiste, de cette excellente nature amphibie, si le lecteur veut bien nous passer le mot. Je le

priai donc d'aller toujours ; et c'est une justice à lui rendre, il ne se le fit pas répéter deux fois.

— Où en étions-nous donc restés, monsieur ?

— Le jeune homme était parti pour Rome, afin d'y retrouver le cavalier Lanfranco, et maître Rosalvo, votre trisaïeul, je crois, avait accepté l'esquisse que vous venez de me montrer.

— Eh bien, continua le vieillard, pendant douze ans, on n'entendit plus parler de Salvatoriello. Les paysans de Sainte-Agathe retournèrent à leurs travaux ordinaires, et personne ne songea plus au jeune voyageur qui s'était arrêté par un soir d'orage sous le toit du bon Rosalvo.

« Au bout de la douzième année, un jour, vers midi, par un éclatant soleil de juillet, le village entier fut mis en émoi par l'arrivée d'un étranger de la plus haute distinction. A voir le train qu'il menait, on eût dit un prince du Saint-Empire, ou un grand d'Espagne de première classe. Les postillons faisaient claquer leur fouet comme s'ils eussent conduit le duc d'Arcos en personne. Une nombreuse escorte d'estafiers, de valets et de pages, suivait ou précédait la voiture attelée de six chevaux qui fumaient sous leurs harnais, et blanchissaient leurs mors d'une écume bouillante. L'étranger fit arrêter son équipage devant la porte de Rosalvo, et, sans donner le temps à ses domestiques d'abattre le marchepied, il sauta légèrement à terre. C'était un noble et brillant cavalier de trente-deux à trente-quatre ans, d'une beauté mâle et fière, d'une rare élégance. Ses traits, vivement accusés, ses yeux très noirs, sa peau très brune, sa moustache fine et retroussée, le faisaient ressembler plutôt à un Espagnol qu'à un Napolitain, ou plutôt à un Arabe qu'à un Espagnol.

« Il portait le plus beau costume qu'on puisse voir : cape et pourpoint richement brodés ; toque à médaillon d'or, à plumes flottantes ; épée à fourreau de velours, à poignée de diamants. Tout cela était d'un luxe écrasant, d'une magnificence inouïe. Tandis que le pauvre Rosalvo, les cheveux tout blancs, le dos voûté par les années, s'avançait lentement pour demander quel était l'éminent personnage qui daignait s'arrêter devant sa porte, celui-ci le prévint, et, faisant quelques pas à sa rencontre, lui expliqua en peu de mots l'objet de sa visite.

« — Je suis un amateur de tableaux, lui dit-il, un antiquaire forcené ; pour l'acquisition d'un chef-d'œuvre qui manque à ma galerie, pour l'achat d'un camée qui manque à ma collection, je donnerais la moitié de ma fortune. Souvent je descends de ma voiture, souvent je fais une demi-lieue à pied pour fouiller les villes et les villages, les châteaux et les chaumières, le palais du riche et le taudis du pauvre ; car bien des fois j'ai découvert des meubles rares, des armures de prix, des curiosités d'une grande valeur, là où je m'attendais le moins à en trouver.

« — Seigneur cavalier, répondit le paysan, je suis désolé de la peine que vous avez prise en descendant chez moi, mais vous ne trouverez rien ici qui soit digne de fixer votre attention

« — Peut-être avez-vous quelque objet dont vous ignorez l'importance.

« — Je ne le pense pas, monseigneur.

« — Voyons toujours, répliqua l'étranger.

« Et, sans attendre d'autre réponse, il entra dans la pièce principale, et se mit à regarder attentivement de tous les côtés.

« Tout à coup, ses yeux brillèrent, et il s'écria d'une voix triomphante :

« — Eh bien, que vous avais-je dit, mon brave homme ? Vous avez là un petit tableau dont je m'arrangerai à merveille.

« — Ce tableau n'est pas à vendre, répondit sèchement le vieillard.

« — Bien, bien ; vous ne savez pas que je suis homme à en donner cinquante piastres, s'il le faut.

« — Je vous ai dit, seigneur cavalier, que ce tableau n'était pas à vendre.

« — Alors, je doublerai la somme.

« — C'est inutile.

« — Je la triplerai.

« — Quand vous voudriez m'acheter cette esquisse au poids de l'or, je ne vous la vendrais pas, monseigneur.

« — Ah ! qu'y a-t-il donc de si précieux dans ce tableau pour que vous mettiez un tel acharnement à le garder ?

« — Ce tableau, Excellence, est le souvenir d'un pauvre jeune homme que je n'ai vu qu'une fois, mais que j'aimerai toute ma vie.

« — Son âge ?

« — Il n'avait pas encore vingt ans.

« — Sa patrie ?

« — Naples.

« — Son nom ?

« — Salvatoriello.

« — Viens dans mes bras, bon Rosalvo ! s'écria l'étranger attendri jusqu'aux larmes ; le Salvatoriello que tu aimes tant, c'est moi. Tu vois bien que tes souhaits m'ont porté bonheur ; je suis le premier peintre de mon siècle, mes tableaux sont payés au poids de l'or ; les cardinaux et les princes se disputent l'honneur d'être admis dans mon atelier. Honneurs, plaisirs, richesses, j'ai tout ce qu'on peut désirer. La réalité a dépassé mes rêves. Et pourtant, ajouta-t-il en baissant la voix, pourtant, si tu savais, mon vieux Rosalvo, à quels honteux moyens j'ai dû descendre pour attirer sur moi les regards de la foule, pour saisir dans mes bras ce vain fantôme que nous appelons la gloire, et qui n'est qu'un peu d'air et de fumée, pour fixer ce bruit vague et passager qui se fait tantôt autour d'un nom, tantôt autour de l'autre ; pareil au vent qui souffle tantôt du côté du nord, tantôt du côté du midi ! Si tu savais tout ce que j'ai tenté, tout ce que j'ai souffert ! Je me suis fait comédien, saltimbanque, histrion. Salvator est devenu Coviello. Honte et malédiction sur ce siècle corrompu, sur ces hommes infâmes, sur ces villes maudites !

« — Eh quoi ! mon enfant, toujours triste, toujours irrité contre tout ? Rien ne pourra donc calmer au fond de ton cœur cette bile amère qui fait tourner en fiel tout ce qu'on y verse !

« — C'est vrai, reprit l'artiste en souriant, j'allais te réciter une de mes satires, sans penser qu'il vaut mieux te la traduire en peinture, puisque tu aimes tant les tableaux. La dernière fois que je suis passé par Sainte-Agathe, il y a douze ans, je t'ai esquissé une scène des montagnes au milieu desquelles j'avais vécu jusqu'alors ; cette fois que je viens de Rome, je te dessinerai une scène de la cour que je viens de quitter. Alors, tu t'es contenté d'une esquisse de Salvatoriello ; maintenant, tu auras un tableau de Salvator.

« — Et il me sera doublement cher ; car, maintenant, j'ai dans ma famille un peintre et un savant. Ne croyez pas que je plaisante, seigneur cavalier ; depuis le soir où vous avez dormi sous notre toit, mon plus jeune fils a appris le dessin et la grammaire ; et qui sait si un jour il ne pourra pas copier vos tableaux ou écrire vos Mémoires ! En attendant, que dites-vous de la surprise que je vous ai ménagée ?

« — Je vous ai prévenu, mon hôte, s'écria Salvator ; j'ai aussi un fils, moi, et je l'ai appelé Rosalvo.

« L'artiste et le paysan s'embrassèrent. Chacun des deux avait été fidèle au souvenir d'une noble et touchante amitié.

« Aussitôt, Salvator fit signe à un de ses valets, et, ayant demandé sa palette et ses pinceaux, jeta à larges traits sur la toile l'étrange et merveilleux sujet que vous allez voir. C'est le second chef-d'œuvre de ma collection.

A ces mots, le vieillard de Sainte-Agathe tira de l'armoire son second tableau richement encadré, écarta un rideau de soie qui le couvrait et me le montra en silence.

C'était la reproduction fidèle, ou plutôt la conception première du célèbre tableau de *la Fortune*. La déesse verse de sa corne d'abondance un torrent de mitres, de couronnes, de croix, de pierreries ; tandis que des sénateurs, des cardinaux, des évêques, sous les traits de bêtes immondes ou de reptiles venimeux, se disputent ces trésors. Dire tout ce que l'artiste a jeté de verve, d'imagination et d'esprit dans cette vive et mordante allégorie, ce serait chose impossible. Je me contentai d'assurer mon paysan de Sainte-Agathe qu'il possédait vraiment un chef-d'œuvre.

— Je crois bien ! s'écria mon vieillard, c'est le véritable original de Salvator : celui qui est en Angleterre n'est qu'une copie.

« Or donc, pour vous finir mon histoire, aussitôt que l'illustre peintre eut achevé ce tableau, il prit congé de Rosalvo ; mais, avant de le quitter, il le tira à l'écart, et, tombant à genoux devant lui :

« — Mon père, lui dit-il, lorsque j'allais de Naples à Rome, vos souhaits m'ont suivi ; mais, à présent que je vais de Rome à Naples, il me faut plus que des vœux ; car j'ai une mission sainte et belle à remplir. Bénissez-moi, mon père ! ma patrie m'a renié, je vais me venger de ma patrie, mais en brisant ses fers, en exterminant ses tyrans, en lui rendant la liberté !

« — Que Dieu t'accompagne et te protège, mon enfant ; mais je crains que tes efforts ne soient inutiles. Les fers sont trop entrés dans la chair ; vous pourrez les secouer peut-être, mais les briser, jamais !

« Hélas ! mon pauvre aïeul avait dit vrai. Six mois ne s'étaient pas écoulés après sa dernière entrevue avec l'heureux et brillant Salvator, lorsqu'un soir, à minuit, tandis que les habitants de Sainte-Agathe étaient plongés dans le plus profond sommeil, on entendit frapper à la porte de Rosalvo à coups redoublés.

« Le vieillard se trouva debout le premier ; ses enfants sautèrent sur leurs fusils, les femmes poussèrent un cri d'effroi.

« — Qui va là ? demanda Rosalvo alarmé.

« — C'est moi, Salvator ; ouvrez-moi.

« La porte s'ouvrit et Rosalvo recula de trois pas devant l'apparition d'un fantôme. Salvator, habillé de noir de la tête aux pieds, les cheveux hérissés, la barbe en désordre, l'épée nue à la main, se présenta à ses amis de la campagne comme un spectre sortant du tombeau.

« — Tout est fini dit-il. Naples est retombée plus que jamais sous le joug de ses tyrans. Il s'était trouvé un homme, un pêcheur pour se mettre à notre tête et délivrer son pays. Des traîtres l'ont tué. Fra Anzani, mon beau-frère, est mort empoisonné dans sa prison. Aniello Falcone se sauve en France ; moi, je retourne à Rome pour ne plus revenir ; c'est la troisième et dernière fois que vous me verrez. Je suis le seul qui reste des chevaliers de la Mort.

« — Es-tu poursuivi, mon enfant ? demanda Rosalvo avec cette même tendresse inquiète, cette même sollicitude paternelle qui ne s'étaient pas démenties un seul instant.

« — Poursuivi ? reprit le peintre d'un ton égaré. Oui, je le suis par mes idées qui m'accablent, par le chagrin qui me ronge, par la fureur qui me tue... Vite, vite, des pinceaux, des couleurs, ou je sens que je vais devenir fou.

« Il se promena de long en large dans la chambre, pleura, hurla, s'arracha des poignées de cheveux. Puis, saisissant son pinceau d'une main convulsive, il traça sur la toile le plus affreux carnage qui ait jamais ensanglanté un tableau. Je crois qu'il n'y a pas une bataille au monde qui puisse soutenir la comparaison de ce chef-d'œuvre. Voyez plutôt !

En disant cela, le vieillard, au comble de l'enthousiasme, arrachait son vêtement de brocart à son dernier tableau.

Je ne pus retenir un cri d'admiration. Je n'avais jamais rien vu de plus sublime. Ce n'était plus ni un site agreste et sauvage, ni une éblouissante satire ; c'était une scène atroce, flagrante, épouvantable de destruction, de mort et de vengeance ! Des chevaux nageant dans le sang jusqu'au poitrail ; des têtes séparées de leur tronc roulant comme des boulets refroidis, des blessés gémissants, des vainqueurs hurlant, des mourants qui râlent. Je ne pense pas que la réalité soit plus effrayante.

— Eh bien, que dites-vous de cela, monsieur l'étranger ?

— Je dis que vous avez les trois plus beaux Salvator Rosa qui soient au monde.

— Et moi, je dis que le dîner est servi, s'écria le petit paysan en mettant son nez à la porte de l'atelier.

Quand le repas fut fini, repas gai, aimable et cordial s'il en fut, je quittai mes bons amis de Sainte-Agathe, regrettant jusqu'au fond de mon cœur de ne pouvoir payer royalement leur hospitalité par des chefs-d'œuvre. Tout ce que je puis faire ici, c'est de leur consacrer un souvenir dans ces pages.

Admirable puissance du génie ! Il a suffi du passage d'un grand artiste au milieu d'une pauvre famille de paysans pour y laisser comme une trace lumineuse qui se perpétue à travers les siècles.

Quant au petit Salvator que nous avions pris, Jadin et moi, pour un nègre, je l'ai, à mon dernier voyage, retrouvé à Rome, où il m'a fait les honneurs de la Farnesina. C'est un des pensionnaires les plus distingués du roi de Naples.

XLV

ROUTE DE ROME

En revenant à Sainte-Agathe, nous apprîmes une chose que nous ignorions, c'est que notre conducteur, ayant cru que nous voulions nous en retourner par la route de Bénévent, ce qui allongeait quelque peu notre chemin, nous avait déjà fait faire huit lieues de trop. Nous ne les regrettâmes point, ou plutôt je ne les regrettai point ; car, ainsi qu'on l'a vu, Jadin n'avait rien eu à faire dans l'aventure qui venait de m'arriver, et dont je ne comptais lui parler qu'à distance convenable, de peur de quelque scène fâcheuse entre lui et son confrère.

Il était tard et nous voulions aller coucher à Caserte, pour visiter le lendemain les deux Capoue. Nous arrivâmes à notre gîte vers les sept heures du soir.

Heureusement, ce que nous désirions voir pouvait se voir au clair de la lune. Caserte est le Versailles napolitain. Commandé par Charles III, et bâti par Vanvitelli, ce palais a la prétention d'être le plus grand palais de la terre, ce qui fait que très probablement il en est en même temps le plus triste. Ajoutez que, comme celui de Versailles, il est bâti dans un endroit où ce n'est qu'à force de travaux qu'on a pu lui faire quelques pauvres petits horizons. Il faut, on en conviendra, être bien royalement capricieux, quand on a Naples, Capodimonte et Resina, pour venir habiter Caserte.

Il est vrai que Caserte a des chasses magnifiques, et que, de tout temps, comme nous l'avons dit, les rois de Naples ont été de grands chasseurs devant Dieu. Un des trois parcs, parc fourré, noir, féodal, est encore aujourd'hui fort giboyeux, à ce que l'on assure. Ce beau parc, que nous vîmes à la nuit tombante, et qui n'y perdit certes rien, comme poésie et comme majesté, est flanqué d'un autre parc, bien peigné, bien soigné, bien frisé à la manière de celui de Versailles, avec une cascade assez belle tombant d'un sombre rocher qui me paraît être né sur place, ce qui arrive rarement aux rochers des jardins anglais, et une foule de statues représentant Diane, ses nymphes et le malheureux Actéon, d'indiscrète mémoire, déjà à moitié changé en cerf. Ce parc lui-même est voisin d'un jardin anglais, avec grottes, ruisseaux, ponts chinois, chaumières, serres et magnolias.

Nous soupâmes et nous couchâmes à Caserte, fort bien même, consignons-le en l'honneur de l'aubergiste, cela n'arrive pas souvent sur la route de Naples à Rome ; il est vrai que je me trompe, et que Caserte, placée en dehors des grands chemins, n'est sur aucune route.

Le lendemain matin, un cicérone — où n'y a-t-il pas de cicérone en Italie ? — nous proposa d'aller voir la magnifique filature de San-Leucio. J'ai peu d'enthousiasme en général pour visiter les établissements industriels : les directeurs de ces sortes d'établissements sont presque toujours féroces ; une fois qu'ils vous tiennent, ils ne vous font pas grâce d'un métier, ils ne vous épargnent pas un fil de soie. Aussi, nous serions-nous privés de la magnifique filature, si je ne m'étais point rappelé que San-Leucio était la fameuse colonie du roi Ferdinand : car le roi Ferdinand était non seulement un grand chasseur devant Dieu, mais aussi un grand pêcheur devant les hommes ; or, de son temps, il avait, pour le plaisir de ses yeux sans doute, rassemblé dans cette filature qu'il avait fondée avec une bonté toute paternelle, les plus belles filles des environs ; ces filles étaient fort reconnaissantes à leur fondateur, et lui prouvaient leur reconnaissance de toutes les manières. Enfin, le roi Ferdinand fut si paternel et les belles filles si reconnaissantes, qu'il résulta de ce double échange de sentiments vertueux toute une population de petits fileurs et de petites fileuses qui obtinrent de leur royal protecteur une espèce de constitution beaucoup plus libérale que celle de 1830 : un des articles de cette constitution porte que les garçons seront exempts de tout service militaire, et que les filles auront chacune cinq cents francs de dot : aussi les mariages abondent-ils à San-Leucio.

A onze heures du matin, nous quittâmes Caserte, et nous nous dirigeâmes sur l'ancienne Capoue.

Hélas ! Capoue est de nos jours un de ces noms menteurs comme nous en ont tant légué les menteurs historiens de Rome ; cependant, il faut le dire, aux ruines qui existent encore, il est facile de voir de quelle importance était cette fameuse ville qui, selon Tite-Live, fut le tombeau de la gloire d'Annibal. Capoue, cette ville de la Campanie dont la civilisation étrusque avait de cinq cents ans devancé la civilisation de Rome, et que Rome, la grande jalouseuse de toutes les gloires, traita comme Carthage, avait un magnifique amphithéâtre dont on peut encore admirer les ruines ; car ce fut Capoue, la ville civilisée par excellence, qui inventa les combats de gladiateurs. D'où venait cette férocité instinctive aux féroces habitants de la Campanie ? De l'excès des voluptés mêmes. Quand on est blasé sur les plaisirs doux et humains, il faut bien inventer d'autres plaisirs cruels et sanglants. Cicéron, qui, en sa qualité d'avocat, n'était jamais embarrassé de répondre par un paradoxe ou par une antithèse à une question quelconque, dit que c'était la fertilité du sol qui faisait la férocité des habitants. En tout cas, les Romains se chargèrent de faire oublier par des cruautés plus grandes toutes les cruautés qu'avaient pu commettre les Campaniens. Capoue, prise par eux, fut livrée au pillage, un peu démolie et beaucoup brûlée ; ses habitants, réduits en esclavage, furent vendus à l'encan sur ses places publiques ; enfin, ses sénateurs furent battus de verges et décapités. Il est vrai, à ce que dit le doux et bon Cicéron, que c'était une action commandée par la prudence, et non par l'amour du sang : *Non crudelitate sed consilio.* — Ajoutons qu'un des reproches de mollesse que firent les Romains aux Capouans fut d'avoir inventé le vélarium, grande toile suspendue au-dessus des cirques et des théâtres pour garantir les spectateurs du soleil ; il est vrai que les Romains, s'apercevant bientôt à leur tour que mieux valait être à l'ombre qu'au soleil, adoptèrent le susdit vélarium, si fort reproché à ces pauvres Campaniens. — Voir Suétone, article NÉRON.

Il y a un souvenir qu'éveille encore tout naturellement Capoue : c'est celui d'Annibal. On trouve de par le monde historique une malheureuse phrase de Florus, qui dit, à propos du héros de Cannes, de la Trebbia et de Trasimène : *Cum victoria posset uti, frui maluit*, c'est-à-dire « Lorsqu'il pouvait user de sa victoire, il aima mieux en jouir. » C'est un fort joli concetti antique, nous n'en disconvenons pas, mais, nous en sommes bien sûr, son auteur, en l'écrivant, ne comprenait pas toute la portée qu'il devait avoir. En effet, ce malheureux concetti a été pour Annibal ce que les deux fameuses chansons de M. de la Palisse et de M. Malbrouck, ont été pour les deux grands capitaines de ce nom. Annibal, accusé de s'être endormi dans les délices, a été déshonoré à tout jamais.

Mais ce qu'il y a surtout de remarquable, ce sont les attaques de nos professeurs de collège contre le fils d'Hamilcar, à l'endroit de cette malheureuse Capoue ; comme ils traitent ce fainéant d'Annibal ; comme ils méprisent ce pauvre héros ; comme à sa place ils auraient marché sur Rome ; comme ils auraient pris Rome ; comme ils auraient fait disparaître Rome de la surface de la terre ! Il n'y a pas jusqu'à mon pauvre précepteur, un bon et excellent abbé, qui, à part les férules qu'il nous donnait, n'aurait pas voulu faire de mal à un enfant, qui n'eût établi son plan de campagne pour marcher sur Rome. Quand nous en étions à ce malheureux passage de Florus, il tirait son plan de sa bibliothèque, l'étendait sur notre table d'étude, faisait un compas de ses deux doigts, et nous montrait comme c'était chose facile que de s'emparer de la ville éternelle. Ah ! s'il eût été à la place d'Annibal !

Il est vrai qu'il y a un autre abbé, et celui-là s'appelle l'abbé de Montesquiou, qui prétend qu'Annibal n'a fait qu'une halte de quelques jours pour reposer son armée, fatiguée par une marche de huit cents lieues et par trois victoires successives, ce qui équivaut presque à une défaite. Il est vrai encore qu'il y a d'autres esprits intelligents qui ont été chercher à Carthage même le secret de la temporisation d'Annibal, et qui ont vu que là, comme partout, il y avait de petits rhéteurs qui faisaient la guerre au grand général ; des robes qui morigénaient la cuirasse, des plumes qui calomniaient l'épée. Annibal demandait des secours à cor et à cri. Rome était perdue, disait-il, l'Italie était à lui si on lui envoyait des secours. Mais on lui répondait, ou plutôt les rhéteurs répondaient à ses messages, car à lui ils n'eussent, selon toute probabilité, pas osé répondre ; les rhéteurs répondaient donc : « Ou Annibal est vainqueur, ou Annibal est vaincu. S'il est vainqueur, il est inutile de lui envoyer des secours ; s'il est vaincu, il faut le rappeler. »

C'est à peu près ce que l'on répondait à Bonaparte quand, lui aussi, s'endormait dans les délices du Caire, où il avait à lutter contre une insurrection tous les huit jours, et contre la peste deux fois par an. Mais Bonaparte avait affaire au directoire français et non au sénat carthaginois. Bonaparte répondit en traversant, lui troisième, la Méditerranée, et en venant faire le 18 brumaire.

Il y a encore, il faut le dire, entre les deux opinions que divise cette grande question historique, de savoir si Annibal est resté des mois à Capoue ou s'il n'y a fait qu'une halte de quelques jours, une troisième opinion qui prétend qu'Annibal n'y a jamais mis le pied.

Cette opinion pourrait bien être la vraie.

Cela me rappelle que les Romains, les incrédules s'entend, disent qu'il y a deux hommes qui ne sont jamais venus à Rome. Ces deux hommes, selon eux, sont l'apôtre saint Pierre et le président Dupaty

Comme nous eussions fort mal dîné, et que, selon toute probabilité, nous n'eussions pas dormi du tout dans la ville des délices, nous partîmes, après avoir visité l'amphithéâtre et les quelques ruines qui l'entourent, pour la moderne Capoue.

La moderne Capoue est une fort jolie ville, selon Vauban, Montecuculli et Folard ; elle est murailléé, bastionnée et poternée, elle a des lunes, des demi-lunes, des chemins de ronde, tout cela donnant sur un beau paysage, avec un horizon de montagnes d'un côté, et la mer de l'autre. Au reste, peu de choses à voir, excepté la cathédrale, soutenue presque entièrement par des colonnes enlevées à l'ancien amphithéâtre.

En sortant de Capoue, nous rencontrâmes un premier fleuve, que je crois être le Volturne : pardon, messieurs les savants, si je me trompe, je n'ai sous les yeux ni mes albums qui sont à Florence, ni mes cartes qui sont rue du Gazomètre, et que je serais obligé d'y aller chercher, ce qui n'en vaut pas la peine ; et un second fleuve qui est à coup sûr le Garigliano, c'est-à-dire l'ancien Liris.

Nous traversâmes ce fleuve poétique de la façon la moins poétique de la terre. On nous mit, nous, nos chevaux et notre voiture, dans un bac, et on nous fit filer le long d'une corde, si bien que nous nous trouvâmes de l'autre côté au bout de cinq minutes. Notre passeur, au reste, était désolé ; on méditait un pont en fil de fer, — un pont en fil de fer sur le Liris !

Pourquoi pas? on va bien du Pirée à Athènes en omnibus ; et l'on remonte bien l'Euphrate en bateau à vapeur.

Au reste, c'est, on se le rappelle, sur les bords du Garigliano que notre armée fut défaite par Gonzalve ; ce qui fait que Brantôme, redevenant Français un instant, après avoir passé, il y a trois cents ans le Liris, au même endroit où nous venons de le passer nous-même, s'écrie :

« Hélas ! j'ai veu ces lieux là dernier, et mesme le Garilian, et c'estoit male tard, à soleil couchant, que les ombres et les masnes commencent à se paroistre comme fantosme, plustôt qu'aux autres heures du jour, où il me sembloit que les asmes généreuses de ces braves François là morts s'eslevoient sur la terre et me parloient, et quasi me répondoient sur les plaintes que je leur faisois de leur combat et de leur mort. »

Nous touchions à la voie Appienne, la plus belle des voies antiques, celle sur laquelle les Romains, qui avaient quelque prescience de l'endroit où ils mourraient, ordonnaient de placer leurs tombeaux. Elle existait du temps de la République. César, Auguste, Vespasien, Domitien, Nerva, Trajan et Théodoric la réparèrent successivement.

Arrivés où nous nous trouvions, elle s'élançait vers Bénévent, et s'en allait mourir à Brindes : c'est cette route qu'Horace suivit dans son poétique voyage

Nous traversions les souvenirs antiques, marchant en plein sur l'histoire et sur la table, coudoyant à chaque pas Tacite et Horace. Notre postillon (un postillon romain ou napolitain pourrait parfaitement être reçu, soit dit en passant, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres) nous apprit que quelques ruines, sur lesquelles nous allions sautillant de décombres en décombres, étaient l'ancienne Minturnes.

— Ainsi, les marais que l'on aperçoit d'ici?... demandai-je en étendant le bras dans la direction de la route de San-Germano.

— Sont ceux où se cacha Marius, répondit mon postillon.

Je lui donnai deux pauli.

C'est au même endroit, à peu près, où Marius se cacha que Cicéron fut tué et Conradin trahi.

Nous avons raconté ailleurs comment l'orateur antique et le jeune héros du moyen âge étaient morts.

Nous allâmes dîner à Mola ; on nous conduisit dans une grande salle dont toutes les fenêtres étaient fermées pour maintenir la fraîcheur de l'air ; puis, tout à coup, comme, étendus dans de bonnes chaises, nous nous éventions avec nos mouchoirs, le garçon ouvrit une de ces fenêtres.

Il est impossible d'exprimer la magie du paysage que cette espèce de lanterne magique venait de dévoiler à nos yeux. Nous plongions sur ce golfe si calme qu'il semblait un miroir d'azur, et, de l'autre côté, s'avançant jusqu'à l'extrémité du promontoire, nous apercevions Gaëte ; Gaëte, célèbre par ses vergers d'orangers, ses deux sièges soutenus, l'un en 1501, l'autre en 1806, et surtout par ses femmes blondes.

C'est une fille de Gaëte qui servit de modèle au Tasse pour le portrait d'Armide.

Pardon, nous oublions encore une des célébrités de Gaëte. C'est sur son rivage que Scipion et Lélius s'amusaient à faire des ricochets, comme plus tard Auguste s'amusait à jouer aux noix avec les petits polissons de Rome.

Après le dîner, nous allâmes faire une promenade jusqu'à Castellone de Gaëte, l'ancienne Formies, dont une portion des murs, plus une porte, existent encore. C'est entre ces deux bourgs qu'était située une des villas de Cicéron ; c'est de cette villa qu'il fuyait, caché dans sa litière, lorsqu'il fut rejoint par le tribun Popilius, dont il avait été l'avocat, qui lui coupa la tête et les mains, en manière de reconnaissance ; il est probable que, si Popilius a eu pendant le reste de sa vie quelque autre procès, le tribunal aura été forcé de lui nommer un défenseur d'office.

L'emplacement où était, selon toutes les probabilités, située cette villa, fait partie aujourd'hui de la propriété du prince de Caposele.

Une autre tradition veut qu'une source qui coule dans la même propriété soit la fameuse fontaine Artacia, près de laquelle Ulysse rencontra la fille d'Antiphate, roi des Lestrygons, laquelle allait, comme une simple mortelle, y puiser une cruche d'eau.

La voiture nous suivait par derrière ; nous n'eûmes donc qu'à nous y réinstaller, lorsque nous eûmes vu tout ce que nous voulions voir, et nous repartîmes ; une demi-heure après nous étions à Itri, patrie du fameux Fra Diavolo, si célèbre en Campanie, et surtout à l'Opéra-Comique.

Fra Diavolo était un brave homme de curé, disant son bréviaire comme un autre, confessant tant bien que mal les voleurs des environs, qui venaient lui conter leurs pecca-

dilles, et dont il se faisait des amis en ne les abîmant pas trop de pénitences, lorsqu'un beau matin, quand il fut question de nommer Joseph Napoléon roi de Naples l'envie lui prit de s'opposer à cette nomination. En conséquence, sans changer de costume, il passa une paire de pistolets à sa ceinture, pendit un sabre par-dessus sa soutane, prit une carabine qu'il avait trouvée dans le presbytère et qui lui venait de son prédécesseur et, faisant appel à ses ouailles, au nombre desquelles, comme nous l'avons dit, étaient bon nombre de brigands, il se mit en campagne, gardant les défilés de Fondi, et égorgeant tous les Français isolés qui y passaient. Ces exploits firent bientôt si grand bruit, que l'écho en alla retentir à Palerme, où étaient à cette époque Ferdinand et Caroline. Leurs augustes Majestés invitèrent alors Fra Diavolo à aller les voir, et, comme il se hâta de se rendre à cette gracieuse invitation, elles lui conférèrent le grade de capitaine. Fra Diavolo revint à Itri investi de cette nouvelle dignité ; mais cette nouvelle dignité ne lui porta point bonheur. Masséna, après avoir pris Gaëte, ordonna une battue générale dans les environs : Fra Diavolo fut pris avec deux cents hommes de sa bande, à peu près ; ses deux cents compagnons furent incontinent pendus aux arbres de la route. Mais, comme les Napolitains niaient que Fra Diavolo, qui, selon leur opinion, à eux, opinion que justifie le nom qu'ils lui avaient donné de Frère Diable, avait mille ressources de magie à son service ; comme les Napolitains, dis-je, niaient que Fra Diavolo eût été assez imprudent pour se laisser prendre, on conduisit l'ex-curé à Naples, on le promena pendant trois jours dans les rues de la capitale ; après quoi, on lui trancha la tête sur la place du Marché-Neuf.

Tout cela ne fit point que, pendant tout le règne de Joseph et de Murat, les esprits forts ne niassent la mort de Fra Diavolo.

Qu'une illustration moderne ne nous fasse point perdre de vue un souvenir antique. Itri est l'ancienne *Urbs Mamurrarum* d'Horace ; c'est là que Muréna lui prêta sa maison et Capiton sa cuisine :

Murænâ præbente domum, Capitone culinam.

Nous nous arrêtâmes à Itri. Je me rappelais la nuit qu'à mon premier voyage j'avais passée à Terracine, nuit terrible parmi les terribles nuits que j'ai subies en Italie. Je me rappelais ces malheureux lits recouverts de serge verte, dans lesquels nous nous étions tournés et retournés six heures, sans pouvoir arriver à fermer l'œil une seule minute. Il est vrai que, l'esprit exalté par la menace éternelle d'un seul et même danger, j'avais, à force de chercher, trouvé un costume de nuit qui me mettait à peu près à l'abri des puces : c'était un pantalon à pied aux coutures serrées et pressant la taille, une chemise qui s'ouvrait juste pour laisser passer la tête, et qui se refermait hermétiquement au col, enfin, des gants sur lesquels se boutonnaient des manchettes ; grâce à cette précaution, le visage seul était exposé, et j'ai remarqué que la puce, comme le lion, respecte le visage de l'homme. Restait, il est vrai, la punaise, qui ne respecte rien ; mais au lieu de deux races ennemies, ce n'était plus qu'une seule à combattre.

Encore une fois, défiez-vous, non pas des fièvres des marais Pontins que tout le monde vous signale, mais de leurs puces et de leurs punaises dont personne ne parle.

Le lendemain matin, nous nous abordâmes, Jadin et moi, en disant que nous aurions aussi bien fait de coucher à Terracine.

A l'une des descentes de la route de Fondi, notre postillon s'arrêta et nous raconta que nous étions juste à l'endroit où le *fameux poète français Esménard* s'était tué en tombant de voiture.

En général, les Italiens ne nous abîment pas de louanges ; on peut même dire que, dans leur étroit patriotisme, patriotisme de clocher, dernier reste de l'orgueil des petites républiques, ils sont presque toujours injustes pour les autres nations ; mais comme toute curiosité vaut une rétribution quelconque, et que cette rétribution est variable selon le plus ou moins d'intérêt que présente la susdite curiosité, notre postillon avait pensé que la curiosité et, par conséquent, la rétribution seraient plus grandes, s'il faisait d'Esménard un poète de premier ordre.

La ville de Fondi, que saint Thomas choisit pour y établir une classe, et dans laquelle il fit ce miracle d'horticulture de planter par la tête un oranger qui prit racine et qu'on montre encore, est aujourd'hui un pauvre et bien misérable bourg. Le fameux corsaire Barberousse, qu'il ne faut pas confondre avec l'empereur Barberousse, le souverain des légendes rhénanes, furieux de n'avoir pu enlever la belle Julie Gonzaga, veuve de Vespasien Colonna et comtesse de Fondi, dont il comptait faire cadeau à Soliman II, brûla la ville. Depuis ce temps-là, la pauvre cité n'a pu se remettre de cet accident, et la main de feu du terrible pirate est encore empreinte sur la ville moderne.

Deux heures après, nous étions à Terracine.

Terracine est bien encore, en venant de Naples surtout, l'éclatante Anxur dont parle Horace :

Impositum saxis latè candentibus Anxur,

avec son gigantesque rocher qui fut sa base de toutes les époques, et les restes de son palais de Théodoric, qui ne la couronne que depuis le Ve siècle seulement. Comme il n'était que midi, et que j'avais quelques recherches à faire à Terracine, nous nous arrêtâmes à l'auberge où nous nous étions arrêtés en venant, la seule, au reste, qui soit, je crois, dans toute la ville.

Dix minutes après notre arrivée, nous étions déjà en route, Jadin pour gravir la montagne couverte de ses ruines gothiques, et moi pour courir au bord de la mer, où l'on retrouve encore des vestiges du port, qui, selon toute probabilité, remonte au temps de la République.

En revenant, j'entrai dans la cathédrale. Quelques belles colonnes de marbre blanc qui viennent d'un temple d'Apollon la rendent assez remarquable.

En entrant à l'hôtel, j'avais demandé s'il n'existait pas quelque histoire de Mastrilla. On n'a peut-être pas oublié le nom de ce fameux bandit, que padre Rocco appela si heureusement à son secours, à propos de l'éclairage de Naples, et de cette fameuse histoire de saint Joseph.

L'histoire de Mastrilla se trouvait renfermée dans une espèce de complainte à peu près intraduisible, que l'on me procura à grand'peine, mais dont, à la honte de mon imagination, je l'avoue, je ne pus rien tirer.

Alors, force me fut de me borner aux traditions orales, et de me mettre en quête des rapsodes qui pouvaient, fragment par fragment, me raconter l'Iliade de cet autre Achille.

Les rapsodes me tinrent jusqu'à sept heures du soir à me conter des rapsodies qui n'étaient que les différents couplets puis nous nous décidâmes à traverser les marais Pontins.

Nous avions passé notre journée à la recherche de l'insaisissable Mastrilla. La journée était perdue, ce qui n'était pas un grand malheur ; mais ce qui compliquait notre situation, c'est qu'il fallait ou passer la nuit à Terracine, et l'on sait quelle terreur nous inspirait cette station, ou traverser les marais Pontins pendant l'obscurité. En restant à Terracine, nous étions sûrs d'être dévorés par les puces et par les punaises ; en traversant les marais Pontins, nous risquions d'être dévalisés par les voleurs. Nous balançâmes un instant, puis nous nous décidâmes à traverser les marais Fontins.

Nous fîmes mettre les chevaux, à huit heures du soir ; il faisait un clair de lune magnifique nous chargeâmes nos fusils ; nous montâmes, Jadin et moi, sur le siège de la voiture, et nous partîmes d'un assez bon train.

Les marais Pontins commencent en sortant de Terracine, et presque aussitôt le pays prend un caractère de tristesse particulière que ne contribuent pas peu sans doute à lui donner, aux yeux des voyageurs, la crainte de la fièvre qu'on y rencontre certainement, et celle des voleurs qui vous y attendent peut-être. La route, tracée au beau travers du pays, s'étend par une ligne parfaitement droite, qu'accompagne de chaque côté un canal destiné à l'écoulement des eaux. Malheureusement, à ce qu'on assure, ces eaux, se trouvant au-dessous du niveau de la mer, ne peuvent s'écouler dans la Méditerranée. Au delà du canal est un terrain mouvant et planté de grands roseaux.

Cette vaste solitude, où Pline comptait autrefois jusqu'à vingt-trois villes, n'offre pas aujourd'hui, à part les relais de poste, une seule habitation. Comme dans les Maremmes toscanes, une fièvre dévorante tuerait, en moins d'une année, l'imprudent qui oserait s'y fixer. Les voleurs qui l'exploitent ne font eux-mêmes qu'y passer, et aussitôt leurs expéditions finies, ils se retirent dans les montagnes de Piperno, leur véritable domicile.

A mesure que nous avancions, le pays prenait un caractère de plus en plus mélancolique ; et, comme si nos chevaux et notre postillon eussent partagé l'inquiétude que sa mauvaise réputation pouvait inspirer, ils redoublaient, les uns de vitesse, l'autre de coups.

Après une heure et demie, à peu près, nous aperçûmes à notre droite un grand feu qui jetait une lueur d'incendie à cent pas autour de lui ; ce ne pouvaient être des voleurs, car, par cette imprudence, ils se fussent dénoncés eux-mêmes : nous demandâmes à notre postillon ce que c'était que ce feu ; il nous répondit que c'était le relais de poste.

En effet, à mesure que nous avancions, nous apercevions à la lueur de la flamme une espèce de masure, et, adossés aux murailles de cette masure, éclairés par le reflet du foyer, cinq ou six hommes immobiles et enveloppés de leurs

manteaux. A notre approche et au bruit du fouet de notre postillon, deux se détachèrent du groupe, et, montant eux-mêmes à cheval, ils prirent en main une espèce de lance et disparurent. Les autres continuèrent à se chauffer.

Arrivé en face du hangar, notre postillon s'arrêta, et, à peine arrêté, dételа ses chevaux, demanda le prix de sa course, ainsi que la bonne main qui en était l'accompagnement obligé, et, sautant sur un de ses deux chevaux aussitôt qu'il les eut reçus, il tourna bride et repartit au galop. Au reste, ses chevaux étaient si bien habitués à ce retour précipité, qu'il n'eut pas même besoin d'employer le fouet comme il avait fait en venant ; on eût dit que ces animaux, partageant les inquiétudes de l'homme, avaient hâte de fuir ces contrées méphitiques et cet air pestilentiel.

Cependant, nous étions restés au milieu de la route avec notre voiture dételée ; et, comme nous ne voyions s'avancer aucun quadrupède, comme pas un seul de ces bipèdes grelottants et accroupis autour du feu ne bougeait de sa place, je me décidai, voyant qu'ils ne venaient pas à moi, à aller à eux. En conséquence je descendis de mon siège, je jetai mon fusil en bandoulière sur mon épaule et je m'avançai vers la masure.

Ils me laissèrent approcher sans faire un mouvement.

En m'approchant, je les regardais : ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des spectres.

Ces malheureux, avec leur teint hâve, leurs membres frissonnants, leurs dents qui se choquaient, étaient hideux à voir ; le mieux portant des quatre eût pu poser pour une effrayante statue de la Fièvre.

Je les considérai un instant, oubliant pourquoi je m'étais approché d'eux ; puis, par un retour égoïste, je pensai que j'étais moi-même au milieu de ces marais dont les émanations les avaient faits tels qu'ils étaient.

— Et les chevaux ? demandai-je.

— Ecoutez, me répondit l'un d'eux, les voilà.

En effet, on entendait un piétinement qui allait se rapprochant, puis un hennissement sauvage, puis, mêlés à ce bruit confus, des jurements et des blasphèmes.

Bientôt les hommes qui s'étaient éloignés avec des lances reparurent chassant devant eux une douzaine de petits chevaux, ardents, sauvages, fougueux, et qui semblaient souffler la flamme par les naseaux.

Aussitôt les quatre fiévreux se levèrent, se jetèrent au milieu du troupeau étrange, saisirent chacun un cheval par la longe qu'il traînait, lui passèrent, malgré sa résistance, un misérable harnais, et, tout en me criant : « Remontez ! remontez ! » poussèrent l'attelage récalcitrant vers la voiture.

Je compris qu'il n'y avait pas d'observations à faire, et que, dans les marais Pontins, cela devait se passer ainsi. Je remontai donc vivement sur mon siège, et je repris ma place près de Jadin.

— Ah çà ! me dit Jadin, où allons-nous ? Au sabbat ?

— Cela m'en a tout l'air, répondis-je. En tout cas, c'est curieux.

— Oui, c'est curieux, dit-il ; mais ce n'est point rassurant.

En effet, il se passait une terrible lutte entre les hommes et les chevaux : les chevaux hennissaient, ruaient, mordaient ; les hommes criaient, frappaient, blasphémaient ; les chevaux essayaient, par des écarts qui ébranlaient la voiture, de casser les cordes qui leur servaient de traits ; les hommes resserraient les nœuds de ces cordes, tout en posant sur le dos de deux de ces démons des espèces de selles. Enfin, quand les selles furent posées, tandis que deux hommes maintenaient les chevaux de devant, deux autres sautèrent sur les chevaux sellés ; puis ils crièrent : « Laissez aller ! » puis nous nous sentîmes emportés comme par un attelage fantastique, tandis que, de chaque côté de la route, les deux hommes à cheval nous suivaient, criant un fouet à la main et joignant les gestes aux cris pour maintenir nos coursiers dans le milieu de la route, dont ils voulaient s'écarter sans cesse, et les empêcher d'aller s'abîmer avec notre voiture dans un des canaux qui bordaient chaque côté du chemin.

Cela dura dix minutes ainsi ; puis, les dix minutes écoulées, comme nos chevaux étaient lancés, nos escorteurs nous abandonnèrent, et, sortis un instant, par une crise, de leur apathie, s'en retournèrent attendre d'autres voyageurs, en tremblant la fièvre devant leur feu.

Quand nous pûmes un peu respirer, nous regardâmes autour de nous : nous traversions de grands roseaux tout peuplés de buffles qui, réveillés par le bruit que nous faisions, écartaient bruyamment ces joncs gigantesques pour nous regarder passer, puis effrayés à notre approche, se reculaient en soufflant bruyamment. De temps en temps, de grands oiseaux de marais, comme des hérons ou des butors, se levaient en jetant un cri de terreur, puis s'éloignaient rapidement, traçant une ligne droite, et se perdant dans l'obscurité ; enfin, de temps en temps, des animaux, dont je ne pouvais reconnaître la forme, traversaient la route, parfois isolés, parfois par bandes. J'appris au relais que c'étaient des sangliers.

Nous arrivâmes ainsi en moins d'une heure et demie au second relais. Là, la même scène se renouvela : même feu, hommes semblables, pareils chevaux ; après une demi-heure d'attente, nous repartîmes comme emportés par un tourbillon.

Nous fîmes trois relais de la même manière ; puis, au bout du quatrième, nous aperçûmes une ville : c'était Velletri.

Les fameux marais Pontins étaient traversés, et, cette fois encore, sans que nous eussions rencontré de voleurs. Décidément, les voleurs étaient passés pour nous à l'état de mythe.

Sans nous consulter, nos postillons s'arrêtèrent à la porte d'une auberge, au lieu de s'arrêter à la porte de la poste. Comme la susdite locanda ne paraissait pas trop misérable, je ne leur en voulus pas de la méprise ; nous descendîmes, et nous demandâmes deux chambres pour le soir, et un bon déjeuner, s'il était possible, pour le lendemain.

Trois choses nous faisaient prendre en patience notre station à Velletri. Je méditais pour le lendemain une excursion à Cori, l'ancienne Cora, et à Monte-Circello, l'ex-cap de Circé, tandis que Jadin, attiré par un autre but, m'avait déjà déclaré qu'il demeurerait sur place pour faire quelque portrait de femme, on sait que les femmes de Velletri passent pour les plus belles femmes des Etats romains (1).

Velletri est la patrie, non pas d'Auguste, mais de ses ancêtres : son père y était banquier (lisez usurier) ; les banquiers romains prêtaient à 20 pour 100, c'est à 20 pour 100 que César avait fait pour cinquante-deux millions de dettes. Elle n'offre de remarquable, comme monument, que le bel escalier de marbre de l'ancien palais Lancelloti, bâti par Luighi le Vieux.

Cori, plus heureuse que sa voisine, possède encore deux temples, élevés l'un à Castor et Pollux, l'autre à Hercule : du premier, il ne reste que les colonnes et l'inscription qui atteste qu'il était consacré aux fils de Jupiter et de Léda ; le second, élevé sous Claude, est parfaitement conservé, et on le regarde, merveilleusement posé qu'il est d'ailleurs sur une base de granit entièrement isolée, comme un des plus complets modèles de l'ordre dorique grec.

Quant à Monte-Circello, c'est, comme l'indique son nom, l'antique résidence de la fille du Soleil. Ce fut sur cette montagne, jadis baignée par la mer et qu'on appelait, comme nous l'avons dit, le cap Circé, que parvint Ulysse, lorsque, après avoir échappé au cyclope Polyphème et au Lestrygon Antiphate, il aborda sur une terre inconnue, et, montant sur un cap élevé, ne vit devant lui qu'*une île et une mer sans fin : l'île était perdue au milieu des flots ; puis à travers les buissons et les forêts sortaient de la terre des tourbillons de fumée*.

Je suis monté sur le cap, j'ai cherché l'île volcanique et je n'ai rien aperçu ; mais peut-être aussi ai-je moins bonne vue qu'Ulysse.

Mais ce que j'ai découvert, par exemple, ce sont d'immenses troupeaux de porcs, bien autrement nobles que les cochons de M. de Rohan, puisque, selon toute probabilité, ils descendent de ces imprudents compagnons d'Ulysse, qui, attirés par le bruit de la navette et par l'harmonie des instruments, entrèrent dans le palais de la fille du Soleil malgré les conseils d'Euriloque, qui revint seul aux vaisseaux pour annoncer à leur chef la disparition de ses vingt soldats.

Or, comme je disais, y a-t-il beaucoup de noblesse qui puisse le disputer à celle des cochons de Monte-Circello, dont les ancêtres ont été chantés par Homère ?

Dans la montagne est encore une grotte, appelée *grotta della Maga*, ou grotte de la Magicienne : c'est le seul souvenir que Circé ait laissé dans le pays. Quant à son splendide palais de marbre, il est bien entendu qu'il n'en reste pas plus de traces que de celui d'Armide.

Nous revînmes assez tard à Velletri ; et, comme rien ne nous pressait, que nous n'avions pas été trop mécontents de l'auberge, nous résolûmes d'y passer la soirée. Jadin y était resté dans l'intention de faire un portrait de femme, il avait fait deux paysages. L'homme propose, Dieu dispose.

Le lendemain, nous nous remîmes en route vers les neuf heures du matin, nous arrêtant un instant à Genzano pour boire de son vin, qui a une certaine réputation, un instant

(1) Velletri, c'est l'Arles de l'Italie. Raphaël passant un jour à Velletri, vit une mère qui tenait un enfant dans ses bras ; la beauté de la mère et de l'enfant exalta le peintre à un tel point, qu'il les pria de ne pas bouger, et qu'à défaut de papier et de crayon, il prit un morceau de craie et traça sur le fond d'un tonneau l'esquisse de la *Madone à la seggiola*.

De là, la forme circulaire de cet admirable tableau, un des chefs-d'œuvre du palais Pitti à Florence.

à l'Ariccia pour voir le palais Chigi et l'église de la ville, deux des ouvrages les plus remarquables du Bernin.

Enfin, à deux heures, nous arrivâmes à Albano. C'est à Albano que les riches Romains qui craignent la mal'aria vont passer l'été ; à partir de la porte de Rome, en effet, la route monte jusqu'à Albano, et, comme on le sait, hôte des plaines et des marais, la fièvre n'atteint jamais une certaine hauteur.

Dix ciceroni nous attendaient à la descente de notre voiture pour nous faire voir de force le tombeau d'Ascagne et celui des Horace et des Curiace. Nous ne donnerons pas aux savants italiens le plaisir de nous voir nous enferrer dans une discussion archéologique à l'endroit de ces deux monuments. Nous avons dit tout ce que nous avions à dire là-dessus à propos de la grande mosaïque de Pompéi, à qui Dieu fasse paix.

En sortant d'Albano, on aperçoit Rome à quatre lieues de distance ; ces quatre lieues se font vite, le chemin, comme nous l'avons dit, allant toujours en descendant. Aussi, une heure après notre départ d'Albano, nous entrions dans la ville éternelle, que nous avions quittée quatre mois auparavant.

XLVI

GASPARONE

Je n'avais plus rien à voir dans la ville éternelle que le représentant éternel de notre religion, le vicaire du Christ, le successeur de saint Pierre. Depuis que j'étais en Italie, j'entendais parler de Grégoire XVI comme d'un des plus nobles et des plus saints caractères qui eussent encore illustré la papauté, et ce concert général d'éloges me donnait une plus ardente envie de me prosterner à ses pieds.

Aussi, le lendemain, dès que l'heure d'être reçu fut arrivée, me présentai-je chez M. de Tallenay, pour le prier de demander pour moi une audience à Sa Sainteté : M. de Tallenay me répondit qu'il allait à l'instant même transmettre ma demande au cardinal Fieschi ; mais, en même temps, il me prévint que, comme l'audience ne me serait jamais accordée que trois ou quatre jours après la réception de ma demande, je pouvais, si j'avais quelque course à faire soit dans Rome, soit dans les environs, profiter de ce petit retard.

Cela m'allait à merveille. A mon premier passage, j'avais visité toute la campagne orientale de Rome : Tivoli, Frascati, Subiaco et Palestrine ; mais je n'avais point vu Civita-Vecchia ; Civita-Vecchia, au reste, où il n'y aurait rien à voir, si Civita-Vecchia n'avait point un bagne, et, dans ce bagne, n'avait point l'honneur de renfermer le fameux Gasparone.

En effet, je vous ai bien raconté des histoires de bandits, n'est-ce pas ? je vous ai tour à tour parlé du Sicilien Pascal Bruno, du Calabrais Marco Brandi et de ce fameux comte Horace, ce voleur de grands chemins aux charmantes manières, aux gants jaunes et à l'habit taillé par Humann.

Eh bien, tous ces bandits-là ne sont rien près de Gasparone. Il y a plus, prenez tous les autres bandits, prenez Dieci Nove, prenez Pietro Lancino, cet habile coquin qui vola un million en or et qui, satisfait de la somme, s'en alla vivre honnêtement en Dalmatie, faisant de là la nique à la police romaine ; prenez Giuseppe Mastrilla, cet incorrigible voleur qui, au moment de mourir, ne pouvant plus rien voler à personne, vola son âme au diable ; prenez Gobertineo, le fameux Gobertineo, que vous ne connaissez pas, vous autres Parisiens, mais dont le nom est, au bord du Tibre, l'égal des plus grands noms ; Gobertineo, qui tua de sa main neuf cent [illegible] personnes, dont six enfants, qui mourut avec le [illegible] de n'avoir pas atteint le nombre de mille comme il en [illegible] saint Antoine, et qui, au moment de la [illegible] d'être damné surtout pour n'avoir pas [illegible] vœu ; prenez Oronzo Albeyna, qui tua son père [illegible], sa mère comme Oreste, son frère comme Romulus [illegible] comme Horace ; prenez les Sondino, les Fran[illegible], les [illegible], les Mezza Pinta, et ils n'iront pas au [illegible] de Gasparone. Quant à Lacenaire, ce [illegible] qui a fait tant d'honneur à la littérature, il va sans dire [illegible] meurtrier et comme poète, il n'est pas même [illegible] les cordons du soulier gauche de son illustre [illegible].

On comprend que je ne pouvais pas aller à Rome et passer, par conséquent, à douze lieues de Civita-Vecchia sans aller voir Gasparone.

Cette fois, nous partîmes par la diligence, tout simplement. La diligence, qui n'est même pas trop mauvaise pour une diligence romaine, se transporte en cinq ou six heures de Rome à Civita-Vecchia. Il va sans dire que je m'étais muni d'une carte, carte, du reste, fort difficile à obtenir, pour visiter le bagne, et avoir l'honneur d'être présenté à Gasparone. J'étais donc en mesure.

Je ne dirai rien de la campagne de Rome, la description de ce magnifique désert a sa place ailleurs. Rome est une chose sainte, qu'il faut visiter à part et religieusement.

En descendant de voiture, nous fîmes, pour éviter tout retard, prévenir le gouverneur de la forteresse de l'intention où nous étions de visiter son illustre prisonnier : nous joignîmes notre carte à la lettre, et nous nous mîmes à table.

Au dessert, nous vîmes entrer le gouverneur, il venait nous chercher lui-même.

Comme on le pense bien, je m'emparai exclusivement de Son Excellence, et, tout le long de la route, je le questionnai.

Il y avait dix ans que Gasparone habitait la forteresse à la suite d'une capitulation, dont la principale condition était que lui et ses compagnons auraient la vie sauve.

On rencontre sur le pavé de Rome une quantité de bons vieillards mis comme nos paysans de l'Opéra-Comique, et se promenant une canne à la Dormeuil à la main. Qu'est-ce que ces honnêtes gens ? De bons pères, de bons époux, d'honnêtes citoyens ; de véritables mines d'électeurs, de véritables démarches de gardes nationaux ; vous portez la main à votre chapeau.

Prenez garde ! vous allez saluer un bandit qui a capitulé ; vous allez faire une politesse à un gaillard qui, sur la route de Viterbe ou de Terracine, vous eût, il y a trois ou quatre ans, coupé les deux oreilles si vous n'aviez pas racheté chacune d'elles mille écus romains.

Remarquez que les écus romains ne sont pas démonétisés comme les nôtres et valent toujours six francs.

Il y en a même qui ont stipulé une petite rente, que le gouvernement leur paye trimestre par trimestre, aussi régulièrement que s'ils avaient placé leurs fonds sur l'Etat.

Malheureusement pour Gasparone, il s'était fait une de ces réputations qui ne permettent pas à ceux qui en ont joui de rentrer dans l'obscurité. On craignit, si on le laissait libre, qu'il ne lui reprît, un beau matin, quelque velléité de gloire, et que ce Napoléon de la montagne ne voulût aussi avoir son retour de l'île d'Elbe.

Aussi Gasparone et ses vingt et un compagnons furent-ils étroitement écroués dans la citadelle de Civita-Vecchia.

Pendant les premiers temps, Gasparone jeta feu et flammes, mordant et secouant ses barreaux comme un tigre pris au piège, disant qu'il avait été trahi, et que la liberté était une des conditions de la capitulation ; mais le pape Léon XII, d'énergique mémoire, le laissa se démener tout à son aise, et peu à peu Gasparone se calma.

Tout le long de la route, le gouverneur nous entretint de petites espiègleries attribuées à Gasparone : il y en a quelques-unes qui émanent d'un esprit assez original pour être racontées.

Gasparone était fils du chef des bergers du prince de L... Jusqu'à l'âge de seize ans, sa conduite fut exemplaire ; seulement, peut-être dans son orgueil était-il un peu trop amoureux des beaux habits, des beaux chevaux et des belles armes qu'il voyait aux jeunes seigneurs romains. Cependant il y avait quelque chose que Gasparone préférait aux belles armes, aux beaux chevaux et aux beaux habits, c'était sa belle maîtresse Teresa.

Un dimanche, Gasparone et Teresa étaient chez le prince L..., qui était fort indulgent pour eux ; les filles du prince, dont l'une était du même âge que Teresa, et l'autre un peu plus jeune, s'amusèrent à habiller la jeune paysanne avec une de leurs robes et à la couvrir de leurs bijoux. La jeune fille était coquette, cette riche toilette sous laquelle elle s'était trouvée un instant plus belle que sous son costume pittoresque de paysanne lui fit envie. Sans doute, si elle eût demandé la robe et même quelques-uns des bijoux aux filles du prince, celles-ci les eussent donnés ; mais Teresa était fière comme une Romaine, elle eût eu honte devant les jeunes filles d'exprimer un pareil souhait ; elle renferma son désir au plus profond de son cœur, se laissa dépouiller de sa robe, se laissa reprendre jusqu'à son dernier bijou. Seulement, à peine fut-elle sortie de la chambre des jeunes princesses, que son beau front se pencha soucieux. Gasparone s'aperçut de sa préoccupation ; mais à toutes les demandes qu'il lui fit sur ce qu'elle avait, Teresa se contenta de répondre, de ce ton si significatif de la femme qui désire une chose et qui n'ose dire quelle chose elle désire :

— Que voulez-vous que j'aie ? Je n'ai rien.

Le soir, Gasparone entra à l'improviste dans la chambre de Teresa, et trouva Teresa qui pleurait.

Cette fois, il n'y avait plus à nier le chagrin ; tout ce que pouvait faire Teresa, c'était d'essayer d'en cacher la cause.

Teresa essaya de le faire, mais Gasparone la pressa telle-

ment, qu'elle fut forcée d'avouer que cette belle robe qu'elle avait essayée, que ces beaux bijoux dont on l'avait couverte lui faisaient envie, et qu'elle voudrait les posséder, ne fût-ce que pour s'en parer toute seule dans sa chambre et devant son miroir.

Gasparone la laissa dire ; puis, quand elle eut fini :

— Tu dis donc, demanda-t-il, que tu serais heureuse si tu avais cette robe et ces bijoux ?

— Oh ! oui, s'écria Teresa.

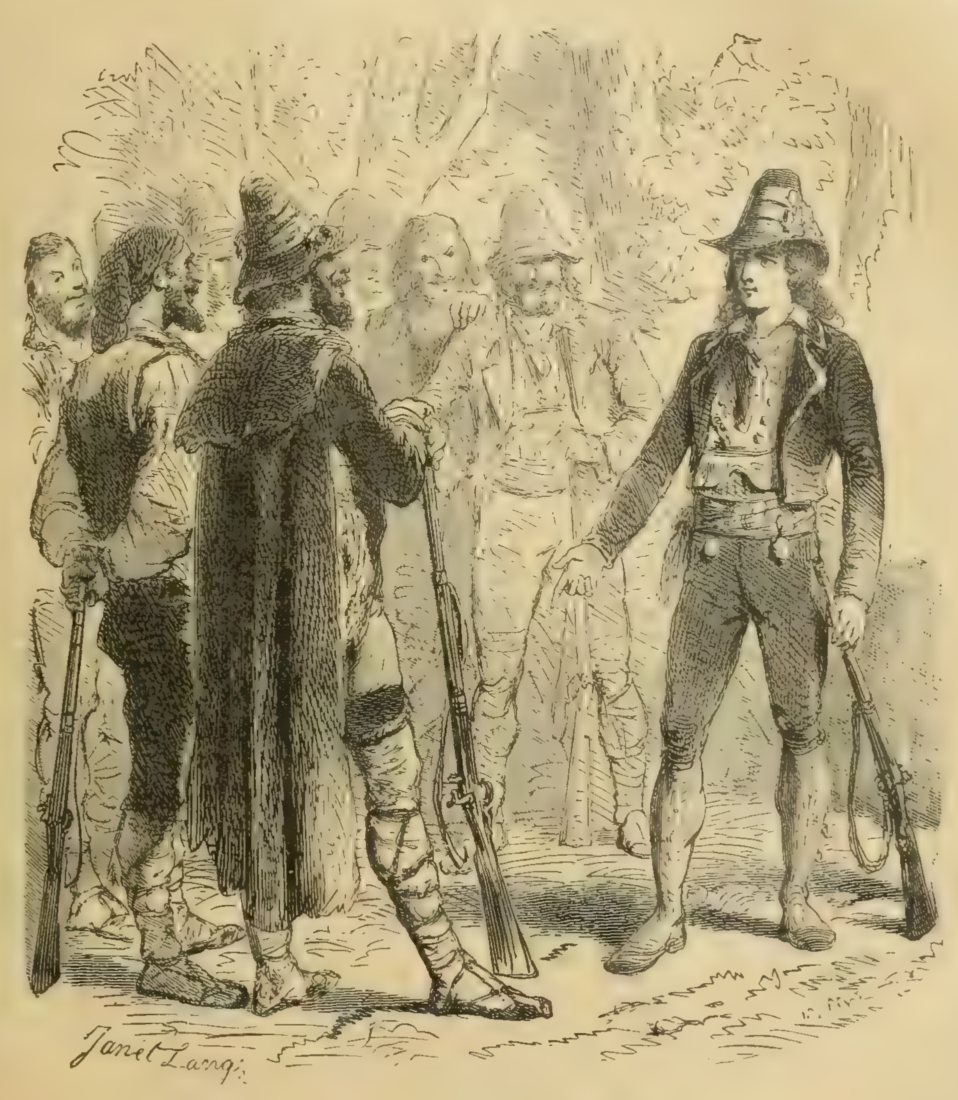
— C'est bien, dit Gasparone. Cette nuit, tu les auras.

Le même soir, le feu prit à la villa du prince L..., juste-

lui refusait l'absolution. Une discussion s'établit alors entre le confesseur et le pénitent ; et comme le confesseur persistait dans son refus d'absoudre le jeune homme, celui-ci, qui ne voulait pas s'en retourner avec une conscience inquiète, tua le curé d'un coup de couteau.

Gasparone, que tout cela n'empêchait point d'être bon chrétien à sa manière, alla s'accuser à un autre prêtre, et du crime qui lui avait valu le refus du premier, et du meurtre de celui-ci.

Le nouveau confesseur, que le sort de son prédécesseur ne laissait pas que d'inquiéter, refusa tout juste pour se



Sur quoi Gasparone alla s'engager comme bandit dans la troupe à Cucumello.

ment dans la partie du bâtiment qu'habitaient les jeunes princesses. Par bonheur, Gasparone, qui rôdait dans les environs, vit l'incendie un des premiers, se précipita au milieu des flammes, et sauva les deux jeunes filles.

Toute cette partie de la villa fut dévorée par l'incendie, et l'intensité du feu était telle, qu'on n'essaya pas même de sauver les meubles ni les bijoux.

Gasparone seul osa se jeter une troisième fois dans les flammes, mais il ne reparut plus : on crut qu'il avait péri ; mais on apprit que, ne pouvant repasser par l'escalier qui s'était abîmé, il avait sauté d'une fenêtre qui donnait dans la campagne.

Le prince fit chercher Gasparone et lui offrit une récompense pour le courage qu'il avait montré ; mais le jeune homme refusa fièrement, et, quelques instances que lui fît Son Altesse, il ne voulut rien accepter.

On approchait de la semaine de Pâques. Gasparone était trop bon chrétien pour ne pas remplir exactement ses devoirs de religion. Il alla, comme d'habitude, se confesser au curé de sa paroisse ; mais, cette fois, le curé, on ne sait pourquoi,

faire valoir, mais finit par donner pleine et entière l'absolution que demandait Gasparone.

Sur quoi, Gasparone, le cœur satisfait, l'âme tranquille, alla s'engager comme bandit dans la troupe de Cucumello,

Ce Cucumello était un bandit assez renommé, quoique de second ordre d'ailleurs ; il était petit, roux et louche, fort laid en somme, défaut capital pour un chef de bande. Cela n'empêchait pas qu'on ne lui obéît au doigt et à l'œil. Mais on lui obéissait, voilà tout : sans entraînement, sans enthousiasme, sans fanatisme.

L'apparition de Gasparone au milieu de la troupe fit grand effet : Gasparone était grand, beau, fort, adroit et rusé ; Gasparone était poète et musicien ; il improvisait des vers comme le Tasse, et des mélodies comme Paesiello. Gasparone fut considéré tout de suite comme un sujet qui devait aller loin.

On lui demanda quels étaient ses titres pour se faire brigand : il répondit qu'il avait mis le feu à la villa du prince L... pour faire cadeau à sa maîtresse d'une robe, d'un collier et d'un bracelet dont elle avait eu envie, et que,

comme le prêtre de sa paroisse lui refusait l'absolution de cette peccadille : il l'avait tué pour l'exemple.

Ce récit [illegible] confirmer la bonne opinion que la vue de Gasparone avait tout d'abord inspirée aux bandits, et il fut reçu par acclamation.

Huit jours après, les carabiniers [illegible] la bande de Cucumello, qui, par un [illegible] du chef, s'était hasardée sur un terrain [illegible] Gasparone, qui marchait le premier, se trouva [illegible] entre deux carabiniers ; [illegible] deux soldats étendirent en même temps la main pour le saisir ; mais, avant qu'ils eussent eu le temps de toucher le collet de son habit, ils étaient tombés tous deux frappés de son stylet. Chacun alors, comme d'habitude, tira de son côté. Gasparone s'enfonça dans le maquis, poursuivi pour son compte par [illegible] ; mais, quoique Gasparone fût bon coureur, Gasparone ne fuyait pas pour fuir : il connaissait son histoire romaine, l'anecdote des Horace et des Curiace lui avait toujours paru des plus ingénieuses, et sa fuite n'avait d'autre but que de la mettre en pratique. En effet, quand il vit les six carabiniers éparpillés dans le maquis et égarés à sa poursuite, il revint successivement sur eux, et, les attaquant chacun à son tour, il les tua tous les six ; après quoi, il regagna le lieu de rendez-vous que par précaution les bandits s'assignent toujours au moment d'une expédition quelconque, et peu à peu ses compagnons le rejoignirent.

Cependant, la nuit venue, quatre hommes manquaient à l'appel, et au nombre de ces hommes était Cucumello.

On proposa de tirer au sort pour savoir lequel des bandits irait chercher à Rome des nouvelles des absents : Gasparone s'offrit comme messager volontaire, et fut accepté.

En arrivant à la porte del Popolo, il aperçut quatre têtes fraîchement coupées qui, rangées avec symétrie, ornaient sa corniche.

Il s'approcha de ces têtes et reconnut que c'étaient celles de ses trois compagnons et de leur chef.

Il était inutile d'aller chercher plus loin d'autres nouvelles, celle qu'il avait à rapporter aux bandits parut suffisante à Gasparone ; il reprit donc le chemin de Tusculum, dans les environs duquel se tenait la bande.

Les bandits écoutèrent le récit de Gasparone avec une philosophie remarquable ; puis, comme il ressortait clairement de ce récit que Cucumello était trépassé, on procéda à l'élection d'un autre chef.

Gasparone fut élu à une formidable majorité ! — Style du *Constitutionnel*.

Alors commença cette série d'expéditions hasardeuses, d'aventures pittoresques et de caprices excentriques qui firent à Gasparone la réputation européenne dont il a l'honneur de jouir aujourd'hui, et qui autorise sa femme à lui écrire avec cette suscription dont personne ne s'étonne :

All' illustrissimo signore Antonio Gasparone,

Ai bagni di Civita-Vecchia

Et, en effet, Gasparone mérite bien le titre d'illustrissime tant prodigué en Italie, et qui se réhabiliterait bien vite si on ne l'appliquait qu'à de pareilles célébrités : car, pendant dix ans, de Sainte-Agathe à Fondi et de Fondi à Spoletto, il ne s'exécuta point un vol, il ne s'alluma point un incendie, il ne se commit point un assassinat — et Dieu sait combien de vols furent exécutés, combien d'incendies s'allumèrent, combien d'assassinats furent commis, — sans que vol, incendie ou assassinat ne fût signé du nom de Gasparone.

Comme on le comprend bien, tous ces récits ne faisaient qu'augmenter singulièrement ma curiosité, qui était portée à son comble lorsque nous arrivâmes à la porte de la forteresse.

À la vue du gouverneur qui nous accompagnait, la porte s'ouvrit comme par enchantement ; le custode accourut, s'inclina, prit l'ordre de Son Excellence, marcha devant nous.

D'abord nous entrâmes dans une grande cour, toute hérissée de pyramides de boulets rouillés et défendue par cinq ou six vieux canons endormis sur leurs affûts ; tout autour de cette cour, [illegible] à un cloître, régnait une grille, et sur l'une des quatre faces de cette grille s'ouvraient vingt-deux portes, dont vingt et une donnaient dans les cellules des compagnons [illegible] et la vingt-deuxième dans celle de Gasparone [illegible].

À un ordre du gouverneur, chacun des bandits se rangea sur la porte de sa cellule, comme pour passer une inspection.

Nous nous étions, à l'avance et [illegible] leur réputation, figuré voir des hommes terribles au regard farouche et au costume pittoresque ; nous fûmes singulièrement détrompés.

Nous vîmes de bons paysans [illegible] comme on en voit à l'Opéra-Comique, avec des figures [illegible] et les regards les plus bienveillants.

Nous avions nos bandits devant les yeux que, ne pouvant croire que ce fussent eux, nous les cherchions encore.

Vous rappelez-vous tous ces Turcs de l'ambassade ottomane, que nous trouvions si beaux, si romanesques, si poétiques, sous leurs robes brodées, sous leurs riches dolimans, sous leurs magnifiques cachemires, et qui, aujourd'hui, avec leur redingote bleue en fourreau de parapluie et leurs calottes grecques, ont l'air de bouteilles à cachet rouge ?

Eh bien, il en était ainsi de nos brigands.

Nous comptions sur Gasparone pour relever un peu le physique de toute la bande ; il était le dernier de ses compagnons, occupant la première cellule en retour, debout comme les autres sur le seuil de la porte, les deux mains dans les goussets de sa culotte, nous attendant d'un air patriarcal.

C'était là cet homme qui, pendant dix ans, avait fait trembler les États romains, qui avait eu une armée, qui avait lutté corps à corps avec Léon XII, un des trois papes guerriers que les successeurs de saint Pierre comptent dans leurs rangs ; les deux autres sont, comme on le sait, Jules II et Sixte Quint.

Il nous invita, d'une voix presque caressante, à entrer dans sa cellule.

Ainsi, c'était cette voix caressante qui avait donné tant d'ordres de mort, c'étaient ces yeux bienveillants qui avaient lancé de si terribles éclairs, c'étaient ces mains inoffensives qui s'étaient si souvent rougies de sang humain.

C'était à croire qu'on nous avait volé nos voleurs.

Gasparone me renouvela, avec la politesse qui m'avait déjà étonné dans ses camarades, l'invitation d'entrer dans sa cellule, invitation que j'acceptai cette fois sans me faire prier. J'espérais qu'à défaut du lion, je trouverais au moins une caverne.

La caverne était une petite chambre assez propre, quoique fort misérablement meublée.

Parmi ces meubles, qui se composaient du reste d'une table, de deux chaises et d'un lit, un seul me frappa tout particulièrement.

Quatre rayons de bois cloués au mur simulaient une bibliothèque, et les rayons de cette bibliothèque à leur tour soutenaient quelques livres.

Je fus curieux de voir quelles étaient les lectures favorites du bandit, et lui demandai la permission de jeter un coup d'œil sur la partie intéressante de son mobilier.

Il me répondit que les livres, la cellule et son propriétaire étaient bien à mon service.

Sur quoi, je m'approchai des rayons, et je reconnus, à mon grand étonnement : d'abord un *Télémaque* ; près du *Télémaque*, un *Dictionnaire français-italien* ; puis, de l'autre côté du *Dictionnaire français-italien*, une pauvre petit édition de *Paul et Virginie*, toute fatiguée et toute crasseuse ; enfin les *Nouvelles morales*, de Soane, et les *Animaux parlants*, de Casti ; puis quelques autres livres qui n'eussent point été déplacés dans une institution de jeunes demoiselles.

— Est-ce votre propre choix, ou l'ordre du gouverneur qui vous a composé cette bibliothèque ? demandai-je à Gasparone.

— C'est mon propre choix, très illustre seigneur, répondit le bandit ; j'ai toujours eu du goût pour les lectures de ce genre.

— Je vois dans votre collection deux ouvrages de deux compatriotes à moi, Fénelon et Bernardin de Saint-Pierre ; parleriez-vous notre langue ?

— Non ; mais je la lis et la comprends.

— Faites-vous cas de ces deux ouvrages ?

— Un si grand cas, que, dans ce moment-ci, je m'occupe à traduire *Télémaque* en italien.

— Ce sera un véritable cadeau que vous ferez à votre patrie que de faire passer dans la langue du Dante l'un des chefs-d'œuvre de notre langue.

— Malheureusement, me répondit Gasparone d'un air modeste, je suis incapable de transporter d'une langue dans l'autre les beautés du style ; mais, au moins, les idées resteront.

— Et où en êtes-vous de votre traduction ?

— À la fin du premier volume.

Et Gasparone me montra sur sa table une pyramide de papiers couverts d'une grosse écriture : c'était sa traduction.

J'en lus quelques passages. À part l'orthographe, sur laquelle, comme M. Marle, Gasparone me parut avoir des idées particulières, ce n'était pas plus mauvais que les mille traductions qu'on nous donne tous les jours.

Plusieurs fois, je fis des tentatives pour mettre Gasparone sur la voie de sa vie passée ; mais, chaque fois, il détourna la conversation. Enfin, sur une allusion plus directe :

— Ne me parlez pas de ce temps, me dit-il ; depuis dix ans que j'habite Civita-Vecchia, je suis revenu des vanités de ce monde.

Je vis qu'en poussant plus loin mes investigations, je serais indiscret, et qu'en restant plus longtemps je serais

importun ; je priai Gasparone d'écrire sur mon album quelques lignes de sa traduction et de me choisir un passage selon son cœur.

Sans se faire prier, il prit la plume et écrivit les lignes suivantes :

« L'innosenza dei costumi, la buona fede, l'obedienza e l'orrore del vizio abitano questa terra fortunata. Egli sembia che la dea Astrea, la quale si dice ritirata nel celo, sia anche costi nacosta fra questi uomini. Essi non anno bisogno di giudici, giacche la loro propria coscienza gle ne tiene luogo.

« Civita-Vecchia, li 25 octobre 1835. »

Je remerciai le bandit, et lui demandai s'il n'avait pas besoin de quelque chose.

A cette demande, il releva fièrement la tête.

— Je n'ai besoin de rien, me dit-il ; Sa Sainteté me donne deux pauli par jour pour mon tabac et mon eau-de-vie ; cela me suffit. J'ai pris quelquefois, mais je n'ai jamais demandé l'aumône.

Je le priai de me pardonner, l'assurant que je lui avais fait cette demande dans une excellente intention et nullement pour l'offenser.

Il reçut mes excuses avec beaucoup de dignité, et me salua en homme qui désirait visiblement en rester là de ses relations avec moi.

Je me retirai assez humilié d'avoir manqué mon effet sur Gasparone ; et, comme Jadin avait fini le croquis qu'il avait fait de lui à la dérobée, je rendis son salut à mon hôte et je sortis de sa cellule.

J'ai cru bien longtemps fermement, et je le crois encore un peu, que c'est un faux Gasparone qu'on m'a fait voir.

XLVII

UNE VISITE A SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XVI

En arrivant à Rome, je trouvai une lettre de M. de Tallenay : mon audience m'était accordée pour le lendemain

Il m'invitait donc à me tenir prêt le lendemain à onze heures, et en uniforme.

Mais là s'élevait une grave difficulté : à cette époque, où j'allais en Italie pour la première fois, je ne connaissais pas la nécessité de l'uniforme, et j'avais négligé de m'en faire faire un : je me trouvais donc tout bonnement possesseur d'un habit noir, encore était-il un peu bien fripé par quatorze mois de voyage. M. de Tallenay exposa mon embarras, qui fut exposé à Sa Sainteté, laquelle répondit qu'en égard à la recommandation dont je m'étais fait précéder, on dérogerait pour moi aux lois de l'étiquette.

Il est vrai que cette recommandation était une lettre de la main de la reine. Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'était pas seulement comme venant de la reine qu'il y était fait droit, c'était aussi comme venant de la plus digne, de la plus noble et de la plus sainte des femmes.

Pauvre mère ! à qui Dieu enfonça sur la tête la couronne d'épines de son propre fils !

Le lendemain, à l'heure dite, j'étais à l'ambassade de France ; M. de Tallenay m'attendait, nous partîmes.

J'éprouvais, je l'avoue, l'émotion la plus profonde que j'eusse éprouvée de ma vie. Je ne sais s'il existe un homme plus accessible que moi aux impressions religieuses ; j'avais déjà été reçu par quelques-uns des rois de ce monde ; j'avais vu un empereur qui en valait bien un autre, et qui s'appelait Napoléon, c'est-à-dire quelque chose comme Charlemagne ou César ; mais c'était la première fois que j'allais me trouver face à face avec la plus sainte des majestés.

Deux fois depuis, j'eus l'honneur d'être reçu par Sa Sainteté, et, la dernière fois même, avec une bonté si particulière, que j'en garderai une reconnaissance éternelle ; mais, chaque fois, l'émotion fut la même, et je ne puis la comparer qu'à celle que j'éprouvai lorsque je communiai pour la première fois.

A moitié de l'escalier du Vatican, je fus forcé de m'arrêter, tant mes jambes tremblaient. Je passais au milieu des merveilles des anciens et des modernes sans les voir. J'étais comme les bergers qui suivaient l'étoile et qui ne regardaient qu'elle.

On nous introduisit dans une antichambre fort simple, meublée en bois de chêne. Nous attendîmes un instant, tandis qu'on prévenait Sa Sainteté. Cet instant fut pour moi presque de l'anxiété, tant mon émotion était grande ; cinq minutes après, la porte s'ouvrit et l'on nous fit signe que nous pouvions passer.

M. de Tallenay m'avait mis au courant de l'étiquette ; le pape reçoit toujours debout : trois fois celui qu'il daigne recevoir s'agenouille devant lui : une première fois sur le seuil de la porte, une seconde fois après être entré dans la chambre, une troisième fois à ses pieds. Alors, il présente sa mule, sur laquelle est une croix brodée, pour que l'on voie bien que l'hommage rendu à l'homme remonte directement à Dieu, et que le serviteur des serviteurs du Christ n'est que l'intermédiaire entre la terre et le ciel.

Le pape ne parle, dans ses audiences, que latin ou italien ; mais on peut lui parler le français, qu'il entend parfaitement.

J'arrivai à la porte du cabinet pontifical, plus tremblant encore que je ne l'avais été sur l'escalier ; je suivais immédiatement l'ambassadeur, et, entre lui et la porte, j'aperçus Sa Sainteté debout et nous attendant.

C'était un beau et grand vieillard, âgé de soixante-sept ou soixante-huit ans, à la fois simple et digne, avec un air de paternelle bonté répandu sur toute sa personne : il portait sur la tête une petite calotte blanche et était vêtu d'une simarre de même couleur, boutonnée du haut jusqu'en bas et tombant jusqu'à ses pieds.

L'ambassadeur s'agenouilla et je m'agenouillai près de lui, mais un peu en arrière ; il lui fit signe alors de s'approcher de lui, indiquant par ce signe qu'il supprimait la seconde génuflexion. Nous nous avançâmes donc alors de son côté ; il fit un pas vers nous, présenta à M. de Tallenay sa main au lieu de son pied, et son anneau au lieu de sa mule. M. de Tallenay baisa l'anneau et se releva

Puis vint mon tour.

Je le répète, j'étais tellement étourdi de me trouver en face de la représentation vivante de Dieu sur la terre, que je ne savais plus guère ce que je faisais ; aussi, au lieu de faire comme milord Stain que Louis XIV invitait à monter le premier dans sa voiture, et qui, calculant que, venant de si haut, toute invitation est un ordre, y monta sans répliquer, lorsque le pape, comme il avait fait pour M. de Tallenay, me présenta son anneau, j'insistai pour baiser le pied : le pape sourit.

— Soit puisque vous le voulez, dit-il.

Et il me présenta sa mule

— *Tibi et Petro !* balbutiai-je en appuyant mes lèvres sur la croix.

Le pape sourit à cette allusion, et, me présentant de nouveau la main, me releva en me demandant, dans la langue de Cicéron, mais avec l'accent d'Alfieri, quelle cause m'amenait à Rome.

Je priai alors Sa Sainteté de vouloir bien me parler italien, la langue latine m'étant trop peu familière pour que je pusse comprendre couramment cette langue, surtout avec l'accent, si différent du nôtre, que lui ont donné les Italiens modernes. Alors, Sa Sainteté me répéta sa question dans la langue de Dante.

Comme cette langue était celle que je parlais depuis plus d'un an, mon embarras passa, et je restai avec ma seule émotion.

Les souverains sont comme les femmes, ils éprouvent toujours un certain plaisir à voir l'effet qu'ils produisent : je ne sais pas si le pape fut accessible à ce petit sentiment d'orgueil ; mais ce que je sais, c'est que pendant toute l'audience, je ne vis luire sur son visage qu'une parfaite sérénité.

Nous parlâmes de toutes choses : du duc d'Orléans, dont il espérait beaucoup ; de la reine, qu'il vénérait comme une sainte ; de M. de Chateaubriand, qu'il aimait comme un ami.

Puis la conversation tomba sur le mouvement qui s'opérait en France Grégoire XVI le suivait des yeux, mais ne se trompait point sur son résultat : il l'envisageait comme un mouvement plus chrétien que catholique, plus social que religieux.

Puis il me parla des missions dans l'Inde, dans la Chine et le Thibet ; me conduisit devant de grandes cartes géographiques sur lesquelles étaient marqués, avec des épingles à tête de cire, toute la route suivie par les missionnaires et les points les plus avancés auxquels ils étaient parvenus. Il me raconta plusieurs des supplices qu'avaient subis les modernes martyrs avec non moins de courage et de résignation que les martyrs antiques. Il me cita tous les noms de ces derniers apôtres du Christ, noms qui, au milieu de nos tourmentes politiques et de nos agitations sociales, ne sont pas même parvenus jusqu'à nous.

Or, pour ce cœur plein d'espérance et de foi, la religion, loin de marcher à sa décadence, n'avait point encore atteint son apogée.

Et, en effet, il est permis de voir ainsi lorsqu'on s'appelle Pie VII ou Grégoire XVI, et que, du haut d'un trône

qui dépasse celui des rois et des empereurs, on donne au monde l'exemple de toutes les vertus.

Après avoir passé en revue les unes après les autres, toutes ces grandes questions. Sa Sainteté voulut bien revenir à moi.

— Mon fils, me dit-elle, vous venez de me parler en homme qui, tout en s'écartant parfois de la religion, comme fait un enfant de celle qui lui a donné son lait le plus pur, n'a point oublié cependant cette mère universelle et sublime. N'avez-vous donc jamais songé que, dans un temps comme le nôtre, où toutes les nobles croyances ont besoin d'être raffermies, le théâtre était une chaire d'où pouvait descendre aussi la parole de Dieu?

— On dirait que Votre Sainteté lit au plus profond de mon cœur, répondis-je. Oui, mon intention est bien celle-là. Mais je ne sais pas si pour notre époque, gangrenée encore par les doctrines de l'*Encyclopédie*, les orgies de Louis XV et les turpitudes du Directoire, le temps est arrivé de prononcer de nouveau sur la scène les paroles sévères et religieuses que firent entendre, au XVIIe siècle, Corneille dans *Polyeucte* et Racine dans *Athalie*. Notre génération les écouterait sans doute; car, chose étrange, ce sont les jeunes gens qui, chez nous, sont les hommes graves. Mais ceux-là qui ont applaudi, depuis quarante ans, les sentences de Voltaire, les concetti de Marivaux et les saillies de Beaumarchais, ont tout à fait oublié la Bible et se souviennent fort peu de l'Evangile. Votre Sainteté m'a parlé tout à l'heure de ses missionnaires. Si je tentais une pareille œuvre, je pourrais bien avoir, à Paris, le sort qu'ils ont dans l'Inde, dans la Chine et dans le Thibet.

— Oui, c'est cela, répondit Sa Sainteté en souriant, et vous ne vous sentez pas assez fort pour le martyre?

— Si fait; mais, je l'avoue, j'ai besoin d'être encouragé par un mot de Votre Sainteté.

— Avez-vous déjà votre sujet?

— Depuis longtemps; et le véritable but de mon voyage à Rome et à Naples était d'étudier l'antiquité, non pas l'antiquité de Tite-Live, de Tacite et de Virgile, mais celle de Plutarque, de Suétone et de Juvénal. J'ai vu Pompéi, et Pompéi m'a raconté tout ce que je voulais savoir, c'est-à-dire tous ces détails de la vie privée qu'on ne trouve dans aucun livre; aussi suis-je prêt.

— Et comment s'appellera votre œuvre?

— *Caligula*.

— C'est une belle époque, mais vous ne pourrez pas y placer les premiers chrétiens: les premiers chrétiens, vous le savez, ne parurent que postérieurement à la mort de cet empereur.

— Je le sais, Votre Sainteté; mais j'ai trouvé moyen d'aller au-devant de cette objection en adoptant la tradition populaire qui veut que Madeleine soit morte à la Sainte-Baume, et faisant remonter la lumière d'Occident en Orient, au lieu de la faire descendre d'Orient en Occident.

— Faites, mon fils; ce que vous ferez dans ce but pourra ne pas réussir peut-être aux yeux des hommes, mais aura le mérite de l'intention à ceux du Seigneur.

— Et si j'ai le sort de vos missionnaires de l'Inde, de la Chine et du Thibet, Votre Sainteté daignera-t-elle se souvenir de moi?

— Il est du devoir de l'Eglise, répondit en riant Sa Sainteté, de prier pour tous ses martyrs.

L'audience avait duré une heure. Je m'inclinai.

— Je vais prendre congé de Votre Sainteté, dis-je au pape, mais avec un regret.

— Lequel?

— C'est de ne rien emporter qui soit béni par elle; si j'avais su la trouver si bonne pour moi, j'eusse acheté deux ou trois chapelets, qui me seraient bien précieux pour ma mère et pour ma sœur.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Sa Sainteté. Je comprends votre désir, et je ne veux pas que vous me quittiez sans qu'il soit accompli.

A ces mots, le pape se dirigea vers une petite armoire qui se trouvait dans l'angle de son cabinet, et en tira deux ou trois chapelets et autant de petites croix en bois et en nacre: puis, les ayant bénis, il me les mit dans la main.

— Tenez, me dit-il, ces chapelets et ces croix viennent directement de la terre sainte, ils ont été travaillés par les moines du Saint-Sépulcre et ils ont touché le tombeau du Christ. Je viens, en outre, d'y attacher, pour les personnes qui les porteront, toutes les indulgences dont l'Eglise dispose.

Je me mis à genoux pour les recevoir.

— Que Votre Sainteté accompagne ce précieux cadeau de sa bénédiction, et je n'aurai plus rien à lui demander que de ne pas me confondre dans sa mémoire avec la foule de ceux qu'elle daigne recevoir.

Je sentis les deux mains de ce digne et saint vieillard se poser sur ma tête, je m'inclinai jusqu'à terre et je baisai une seconde fois sa mule; puis je sortis des larmes plein les yeux et de la foi plein le cœur.

Deux ans après cette audience, *Caligula* parut: ce que j'avais prévu arriva, et, si Sa Sainteté m'a tenu parole, mon nom doit être inscrit au Martyrologe.

XLVIII

COMMENT EN PARTANT POUR VENISE ON ARRIVE A FLORENCE

Rien ne me retenait plus à Rome, que j'avais, ainsi que ses environs, visitée pendant mon premier passage. Tous mes préparatifs étaient faits: je pris donc congé de mon bon et brave Jadin, qui comptait y rester un an avec Milord; et, le cœur tout serré de cette double séparation, je quittai la ville éternelle le jour même, avec l'intention de me rendre à Venise. Mais c'est pour l'Italie surtout qu'a été fait ce proverbe: « L'homme propose et Dieu dispose. »

Le lendemain, comme la voiture s'était arrêtée un instant à Civita-Castellana pour faire reposer notre attelage, et que je profitais de ce moment pour courir la ville, deux carabiniers m'accostèrent dans la rue pendant que j'essayais de déchiffrer une mauvaise inscription, écrite en mauvais latin, au pied d'une mauvaise statue. Ces messieurs m'invitèrent à me rendre au bureau de la police, où notre hôte, esclave des formalités, avait déjà envoyé mon passeport; je m'y rendis assez tranquillement, malgré ce qui venait de m'arriver à Naples, et quoique, en Italie, de pareilles invitations renferment toujours quelque chose de ténébreux et de sinistre. Mais il n'y avait que deux jours que j'avais eu l'honneur d'être reçu, comme je l'ai dit, par Sa Sainteté: j'avais passé une heure avec elle; elle avait eu la bonté de m'inviter à revenir; je l'avais quittée avec sa bénédiction, je me croyais donc en état de grâce.

Je trouvai, dans le bureau où l'on me conduisit, un monsieur qui me reçut assis, le chapeau sur la tête et les sourcils froncés; avant qu'il m'eût adressé une seule parole, j'avais pris un siège, enfoncé ma casquette sur mes oreilles et réglé mon visage à l'unisson du sien. C'est en Italie surtout qu'il faut n'avoir pour les autres que les égards qu'ils ont pour vous. Il resta un instant sans parler, je gardai le silence; enfin il prit, dans une liasse de papiers, un dossier à mon nom, et, se tournant de mon côté:

— Vous êtes M. Alexandre Dumas? me dit-il.

— Oui.

— Auteur dramatique?

— Oui.

— Et vous vous rendez à Venise?

— Oui.

— Eh bien, monsieur, j'ai l'ordre de vous faire conduire hors des Etats pontificaux dans le plus bref délai possible.

— Si vous voulez vous donner la peine de regarder le visa de mon passeport, vous verrez que cet ordre s'accorde merveilleusement avec mon désir.

— Mais votre passeport est visé pour Ancône, et, comme la frontière la plus rapprochée est celle de Pérouse, vous ne vous étonnerez pas que je vous fasse prendre le chemin de cette ville.

— Comme vous voudrez, monsieur; j'irai à Venise par Bologne.

— Oui; mais j'ai encore à vous signifier qu'en remettant les pieds dans les Etats de Sa Sainteté, vous encourez cinq ans de galères.

— Très bien. Alors, j'irai par le Tyrol; j'ai le temps.

— Vous êtes de bonne composition, monsieur.

— J'ai l'habitude de ne discuter les lois qu'avec ceux qui les font, de ne résister aux ordres qu'en face de ceux qui les donnent, de ne me regarder comme insulté que par mon égal, et de ne demander satisfaction qu'à ceux qui se battent.

— En ce cas, monsieur, vous ne me refuserez sans doute pas de signer ce papier?

— Voyons-le, d'abord.

Il me le présenta.

C'était la reconnaissance que l'ordre m'avait été signifié, l'aveu que je faisais d'avoir mérité cette décision, et l'engagement que je prenais de ne jamais remettre le pied dans les Etats romains, sous peine de cinq ans de galères. Je haussai les épaules et rendis le papier.

— Vous refusez, monsieur?

— Je refuse.

— Trouvez bon que j'envoie chercher deux témoins pour constater votre refus.

— Envoyez.

Les deux témoins arrivèrent et servirent à un double emploi : non seulement ils constatèrent mon refus, mais encore ils me donnèrent une attestation que j'avais refusé ; je mis cette attestation dans une lettre à M. le marquis de Tallenay, je la pliai, et, la remettant à l'employé de la police de Civita-Castellana :

— Maintenant, monsieur, lui dis-je, chargez-vous, sur votre responsabilité, de faire parvenir cette lettre ; elle est tout ouverte : la police romaine n'aura pas besoin d'en briser le cachet.

L'employé lut la lettre. Je priais M. le marquis de Tallenay d'aller trouver Sa Sainteté, de lui exposer ce qui venait de m'arriver dans ses Etats, et lui rappeler l'invitation qu'elle m'avait faite elle-même d'y revenir pour la semaine sainte. L'employé me regarda d'un air de doute.

— Vous avez été reçu hier par Sa Sainteté ? me dit-il.

— Voici la lettre de monseigneur Fieschi, qui m'accorde cette grâce.

— Cependant, vous êtes bien M. Alexandre Dumas ?

— Je suis bien M. Alexandre Dumas.

— Alors, je n'y comprends rien.

— Comme ce n'est pas votre état de comprendre, ayez la bonté, monsieur, de vous borner à faire votre état.

— Eh bien, mon état, monsieur, est, pour le moment, de vous faire reconduire hors de la frontière.

— Ordonnez que mes effets soient déchargés de la voiture de Venise et faites venir un vetturino.

— Mais je ne dois pas vous cacher que deux carabiniers vous reconduiront jusqu'à Pérouse, et qu'il ne vous sera permis de vous arrêter ni le jour ni la nuit.

— Je connais déjà la route ; par conséquent, je ne tiens pas à m'arrêter le jour. Quant aux nuits, j'aime autant les passer dans une voiture propre que dans vos auberges sales. Restent donc les voleurs. Vous me donnez une escorte. On n'est pas plus aimable. Je suis prêt à partir, monsieur.

On fit venir mon conducteur, qui me fit payer ma place et mon excédent de bagages jusqu'à Venise, et un vetturino qui, voyant que je n'avais pas le temps de discuter le prix de sa calèche, me demanda deux cents francs pour me conduire jusqu'à Pérouse. C'était cent francs par jour. Je lui comptai les deux cents francs et lui fis signer un reçu. Lorsque je le tins, je lui fis observer qu'il était encore plus bête que voleur, puisqu'il pouvait m'en demander quatre cents, et que j'aurais été obligé de les lui donner de même. Le vetturino comprit parfaitement la chose, et s'arracha les cheveux de désespoir ; mais il n'y avait pas moyen de revenir sur le traité, il était signé.

Un quart d'heure après, je roulais sur la route de Pérouse, installé carrément dans mon voiturin, et ayant mes deux carabiniers dans le cabriolet.

Le lendemain, j'avais établi, à l'aide d'un vasistas qui communiquait de l'intérieur à l'extérieur, et de quelques bouteilles d'orvietto qui étaient sorties pleines et rentrées vides, de si bonnes relations entre le cabriolet et l'intérieur, que mes carabiniers me proposèrent les premiers de faire une station dans la patrie du Pérugin. J'acceptai, sûr que j'étais, par l'expérience que j'en avais faite à mon premier passage, de retrouver là une des premières auberges de l'Italie. Je donnai, en conséquence, l'ordre au vetturino de nous conduire à l'hôtel de la *Poste*.

Je m'attendais à ce que la vue de ma suite changerait quelque peu les dispositions de mon hôte ; mais, au contraire, il vint à moi d'un pas plus leste et avec un visage plus gracieux encore que la première fois : c'est qu'en Italie, ce sont surtout les idées qu'on reconduit aux frontières, et la considération d'un étranger s'accroît en raison du nombre de gendarmes dont il est escorté. J'eus donc le pas sur un Anglais qui avait eu l'imprudence d'arriver tout seul, et la meilleure chambre et le meilleur dîner de l'hôtel furent pour moi. Quant aux carabiniers, qui étaient vraiment d'excellents garçons, je les recommandai à la cuisine.

L'hôte me servit lui-même à table, chose fort rare en Italie où l'on n'aperçoit jamais le maître de l'auberge qu'au moment où il vous montre la carte : encore quelquefois s'épargne-t-il cette peine, et se contente-t-il de vous attendre, le chapeau à la main, près du marchepied de la voiture. Cette formalité a pour but de demander si Sa Seigneurie est contente, et, sur sa réponse affirmative, de se recommander aux amis de Son Excellence.

Cependant, que les voyageurs qui se trouveraient dans la position où je me trouvais fassent attention aux aubergistes qui les serviront eux-mêmes ; tous, peut-être, ne rempliraient pas l'office d'écuyers tranchants avec des intentions aussi désintéressées que l'étaient celles de mon ami l'hôtelier de Pérouse, et quelques paroles imprudentes tombées entre le potage et le macaroni pourraient bien amener pour le dessert un surcroît de gendarmerie locale, avec invitation à l'illustre voyageur de se rendre à la prison de la ville ou de continuer sa route : ce qui n'empêcherait pas Son Excellence de payer le lit, comme je payai l'excédent de bagages.

Mais, pour cette fois, rien de pareil n'était à craindre : nous causâmes bien pendant le dîner, mais de toutes choses étrangères à la politique, et ce furent le Pérugin et Raphaël qui firent tous les frais de la conversation. Au dessert, mon hôte m'apporta l'affiche du théâtre.

— Qu'est-ce que cela ? lui dis-je en souriant.

— La liste des pièces que représentent aujourd'hui les comédiens de l'archiduchesse Marie-Louise.

— Que voulez-vous que je fasse de ce papier si vous ne m'apportez pas de cigares avec ?

— Je pensais que Son Excellence irait peut-être au spectacle.

— Certes, Mon Excellence irait très volontiers ; mais je la crois tant soit peu empêchée de faire pour le moment ce que bon lui semble.

— Et par qui ?

— Mais par les honorables carabiniers qu'elle mène à sa suite.

— Point du tout : ils sont aux ordres qu'elle voudra leur donner, et ils l'accompagneront où il lui plaira d'aller.

— Bah ! vraiment ?

— C'est donc la première fois que Son Excellence est arrêtée depuis qu'elle voyage en Italie ? ajouta avec étonnement mon hôte.

— Je vous demande pardon, c'est la troisième (mon hôte s'inclina) ; mais, les deux premières, je n'ai pas eu le temps de faire d'études, vu que j'ai été relâché au bout d'une heure.

— Je présume que Votre Excellence est dans la disposition de donner à son escorte une bonne main convenable ?

— Deux ou trois écus romains, pas davantage.

— Eh bien, mais, alors, Votre Excellence peut aller où elle voudra : elle paye comme un cardinal.

— Ah ! ah ! ah ! fis-je exprimant ma satisfaction sur trois tons différents.

— Et je vais prévenir les carabiniers.

L'hôte sortit.

Je jetai les yeux sur l'affiche, et je vis qu'on donnait *l'Assassin par amour pour sa mère.*

— Diable ! dis-je, c'eût été fâcheux de ne pas voir un pareil ouvrage. L'assassin par amour pour sa mère, ça doit être traduit du théâtre de Berquin ou de madame de Genlis. Quand cela devrait me coûter un écu de plus de bonne main, il faut que je voie la chose.

En ce moment, mes deux carabiniers entrèrent : mon hôte les suivait par derrière, il s'arrêta sur la porte de ma chambre de manière que sa figure moitié bonasse, moitié goguenarde, fût seule éclairée par la lumière de ma lampe, et annonça les carabiniers de Son Excellence. Quant à mes deux hommes, ils firent trois pas vers la table, s'arrêtant comme devant un de leurs officiers, tenant le chapeau de la main gauche, se frisant la moustache de la main droite, l'œil tendre comme des mousquetaires armés, le jarret tendu comme des gardes-françaises à la parade.

— Ah çà ! mes enfants, dis-je prenant le premier la parole, j'ai pensé qu'il vous serait agréable, à vous qui n'allez pas souvent au spectacle, d'y aller ce soir.

Ils se regardèrent du coin de l'œil.

— En conséquence, je vais faire prendre une loge pour moi, deux parterres pour vous. Nous irons ensemble au théâtre ; j'entrerai dans la loge, vous vous mettrez au-dessous d'elle ; cela vous convient-il ?

— Oui, Excellence, dirent mes deux hommes.

— Que l'un de vous aille donc me chercher une loge, tandis que l'autre me fera monter une fiasque de vin.

Mes carabiniers s'inclinèrent et sortirent.

— Eh bien ? me dit mon hôte en rentrant.

— Eh bien, mon cher ami, je dis que vous connaissez mieux le pays que moi ; vous en êtes ?

— Oui, dit-il avec un air de satisfaction assaisonné d'un grain de suffisance, j'ai rendu, Dieu merci ! quelques petits secours de ce genre, depuis quinze ans que je tiens l'hôtel de la *Poste*. Cela ne fait de tort à personne ; tout le monde, au contraire, s'en trouve bien, voyageurs et carabiniers.

— Et maître d'hôtel, hein ?

— Son Excellence oublie que c'est le vetturino qui paye son dîner et son coucher, et que, par conséquent, je n'ai aucun intérêt.

— Oui, mais la bonne main ?...

— C'est l'affaire de mes domestiques.

Je me levai et m'inclinai à mon tour devant mon hôte. Ce qu'il venait de me dire était littéralement vrai. Le brave homme m'avait rendu service pour le plaisir de me le rendre.

Un quart d'heure après, mon messager rentra avec la clef de ma loge; je pris mon chapeau, mes gants, et je descendis l'escalier suivi par l'un de mes gardes; je trouvai l'autre à dix pas de la porte: dès qu'il m'aperçut, il se mit en route, de sorte que nous nous avancions dans la rue du Cours échelonnés sur trois de hauteur. Au bout de dix minutes, j'étais installé dans ma loge, et mes deux carabiniers dans le parterre.

D'après le titre de l'ouvrage, j'étais venu dans l'intention de rire de la pièce et des acteurs: je fus donc assez étonné de me sentir pris, dès les premières scènes, par une exposition attachante. Je reconnus alors, à travers la traduction italienne, *le faire* allemand; je ne m'étais pas trompé: j'assistais à une pièce d'Iffland.

Au second acte, le rôle principal se développa; celui qui le remplissait était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, ayant dans son jeu beaucoup de la mélancolie et de la grâce de celui de Lockroy. Depuis que j'étais en Italie, je n'avais rien vu qui se rapprochât autant de notre théâtre que la composition et l'exécution scéniques de cet homme. Je cherchai son nom sur l'affiche. Il s'appelait Colomberti.

Lorsque le spectacle fut terminé, je lui écrivis trois lignes au crayon. Je lui disais que, s'il n'avait rien de mieux à faire, je le priais de venir recevoir, dans la loge n° 10, les compliments d'un Français qui ne pouvait les lui porter au théâtre, et je signai.

Cela était d'autant plus facile qu'en Italie, la toile se baisse sans que pour cela les spectateurs évacuent la salle; les conversations commencées continuent, les visites en train s'achèvent; et, une heure après le spectacle, il y a encore quelquefois quinze ou vingt loges habitées.

Colomberti arriva au bout d'un quart d'heure; il avait à peine pris le temps de changer de costume; il connaissait mon nom et avait même traduit *Charles VII;* il accourut donc, selon la coutume italienne, les bras et le visage ouverts. Il était venu à Paris en 1830, y avait étudié notre théâtre, le connaissait parfaitement, et venait d'avoir un succès immense dans *Elle est folle.*

Nous causâmes longtemps de Scribe, qui est l'homme à la mode en Italie comme en France; quant à moi, j'aurais cru que son talent, plein d'esprit et de finesse locale, perdrait beaucoup au milieu d'un pays et d'une société étrangère. Mais point; Colomberti me raconta quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre, et je vis qu'il y restait encore, en dépouillant le style et les mots, une habileté de construction qui leur conservait dans une autre langue, sinon leur couleur, du moins leur intérêt. Les directeurs de théâtre ont si bien compris cela, qu'ils mettent, comme nous l'avons dit, toutes les pièces sous le nom de notre illustre confrère; ce qui a bien aussi quelquefois son inconvénient.

Après avoir passé en revue à peu près toute notre littérature moderne, Colomberti revint à moi. Il me dit que mes ouvrages étaient défendus depuis Pérouse jusqu'à Terracine, et depuis Piombino jusqu'à Ancône. Puis il s'étonna que, dans un pays où ne pouvaient entrer mes œuvres, je voyageasse aussi librement. Je lui montrai alors de ma loge mes deux carabiniers debout au parterre. Colomberti eut un mouvement de physionomie d'un comique admirable.

Je pris congé de lui en lui souhaitant toute sorte de succès, qu'il est homme à obtenir, et, dix minutes après, nous rentrâmes à l'hôtel, moi et mes carabiniers, dans le même ordre que nous étions sortis.

Le lendemain, nous nous mîmes en route au point du jour. Vers les onze heures, nous aperçûmes le lac de Trasimène. A midi, nous atteignîmes la frontière.

« Il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, » disait le roi Dagobert à ses chiens. Quant à moi, le moment était venu de me séparer de la meute pontificale. La voiture s'arrêta juste au milieu de la ligne qui sépare la Toscane des Etats romains. Mes deux carabiniers descendirent tous deux, mirent le chapeau à la main, et, tandis que l'un me montrait la limite des deux territoires, l'autre me lisait l'avis ministériel qui me condamnait à cinq ans de galères si jamais il me reprenait la fantaisie de mettre le pied sur les terres de Sa Sainteté. Je lui donnai quatre écus pour sa peine, à la charge cependant d'en remettre deux à son camarade; et chacun de nous reprit sa route, eux enchantés de moi, moi débarrassé d'eux.

Le lendemain au soir, j'arrivai dans la ville de Florence.

Quatre jours après, je reçus une réponse du marquis de Tallenay. Le pape avait été extrêmement peiné de ce qui venait de m'arriver, et avait eu la bonté de se faire rendre compte à l'instant même des causes de mon arrestation.

Voici ce qui s'était passé:

Au moment de mon départ de Paris quelque Soval romain avait écrit que M. Alexandre Dumas, ex-vice président du comité des récompenses nationales, membre du comité polonais, et, de plus, auteur d'*Antony*, d'*Angèle*, de *Teresa* et d'une foule d'autres pièces non moins incendiaires, était sur le point de partir, avec une mission de la vente parisienne, pour révolutionner Rome. En conséquence, ordre avait été donné à l'instant même de ne pas laisser passer la frontière romaine à M. Alexandre Dumas, et, s'il passait par hasard, de le reconduire en toute hâte de l'autre côté.

Malheureusement, comme on m'attendait par la route de Sienne, l'ordre fut échelonné sur la susdite route.

Mais, comme on l'a vu, j'arrivai par la route de Pérouse; ce qui fit qu'on me laissa tranquillement passer.

A mon arrivée à Rome, on rendit compte à la police de mon arrivée: la police donna ordre de me surveiller; mais, comme je ne commis, pendant le séjour que je fis dans la capitale des Etats pontificaux, aucun attentat, ni contre la morale, ni contre la religion, ni contre la politique, on pensa que je valais probablement mieux que la réputation que l'on m'avait faite, et l'on me laissa tranquille, sans cependant avoir la précaution de révoquer l'ordre donné.

C'était cette négligence dont je devais être victime au départ, et dont j'étais seulement victime au retour.

Cette explication était accompagnée d'une nouvelle invitation de Sa Sainteté de revenir à Rome, et de l'assurance que l'ordre avait été donné de m'en ouvrir les portes à deux battants.

Et voilà comment, en partant pour Venise, j'étais arrivé à Florence.

———*———

TABLE DES MATIÈRES

DU

CORRICOLO

TABLE DU VOLUME



QUINZE JOURS AU SINAI

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Quinze Jours au Sinaï

ILLUSTRATIONS

DE

GIACOMOTTI, BEAUCE, PHILIPPOTEAUX, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



QUINZE JOURS AU SINAÏ

ALEXANDRIE

Le 22 avril 1830, vers six heures du soir, nous fûmes interrompus au milieu de notre dîner par le cri *terre! terre!* poussé à bord du brick le *Lancier*, qui nous conduisait, messieurs Taylor, Mayer et moi, en Egypte. Nous montâmes rapidement sur le pont, et, aux derniers rayons du soleil couchant, nous saluâmes l'antique sol des Ptolémées.

Alexandrie est une plage de sable, un grand ruban doré étendu à fleur d'eau : à son extrême gauche, ainsi que la corne d'un croissant, s'avance la pointe de Canope ou d'Aboukir, selon que l'on veut penser à la défaite d'Antoine ou à la victoire de Murat. Plus près de la ville s'élèvent la colonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre, seules ruines qui restent de la cité du Macédonien. Entre ces deux monumens, près d'un bois de palmiers, est le palais du vice-roi, mauvais et pauvre édifice blanc bâti par des architectes italiens. Enfin, de l'autre côté du port, se détache sur le ciel une tour carrée, bâtie par les Arabes, et au pied de laquelle débarqua l'armée française, conduite par Bonaparte. Quant à Alexandrie, cette antique reine de la Basse-Egypte, honteuse sans doute de son esclavage, elle se cache derrière les vagues du désert, au milieu desquelles elle s'élève comme une île de pierre sur une mer de sable.

Tout cela était sorti successivement de la mer, et comme par magie, à mesure que nous approchions du rivage ; et cependant nous n'avions pas échangé une parole, tant notre esprit était plein de pensées et notre cœur de joie. Il faut être artiste, avoir rêvé longtemps un pareil voyage, avoir touché, comme nous venions de le faire, à Palerme et à Malte, ces deux relais de l'Orient, puis enfin, vers le soir d'un beau jour, par une mer calme, au cri joyeux des matelots, dans un horizon éclairé comme par le reflet d'un incendie, avoir vu apparaître, nue et ardente, cette vieille terre d'Egypte, mystérieuse aïeule du monde, auquel elle a légué, comme une énigme, l'indéchiffrable secret de sa civilisation ; il faut avoir vu tout cela avec des yeux fatigués de Paris, pour comprendre ce que nous éprouvâmes à l'aspect de cette côte, qui ne ressemble à aucun paysage connu.

Nous ne revînmes à nous que pour nous occuper des préparatifs du débarquement ; mais le capitaine Bellanger nous arrêta en souriant de notre hâte. La nuit, si rapide à descendre du ciel dans les climats orientaux, commençait à ternir cet horizon brillant, et, aux dernières lueurs du jour, on voyait écumer, comme des vagues d'argent, l'eau qui se brise contre une chaîne de rochers qui ferme presque entièrement le port. Il eût été imprudent de risquer l'entrée de la rade, même avec un pilote turc, et il était cent



QUINZE JOURS AU SINAÏ

ALEXANDRIE

Le 22 avril 1830, vers six heures du soir, nous fûmes interrompus au milieu de notre dîner par le cri *terre ! terre !* poussé à bord du brick le *Lancier*, qui nous conduisait, messieurs Taylor, Mayer et moi, en Egypte. Nous montâmes rapidement sur le pont, et, aux derniers rayons du soleil couchant, nous saluâmes l'antique sol des Ptolémées.

Alexandrie est une plage de sable, un grand ruban doré étendu à fleur d'eau : à son extrême gauche, ainsi que la corne d'un croissant, s'avance la pointe de Canope ou d'Aboukir, selon que l'on veut penser à la défaite d'Antoine ou à la victoire de Murat. Plus près de la ville s'élèvent la colonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre, seules ruines qui restent de la cité du Macédonien. Entre ces deux monumens, près d'un bois de palmiers, est le palais du vice-roi, mauvais et pauvre édifice blanc bâti par des architectes italiens. Enfin, de l'autre côté du port, se détache sur le ciel une tour carrée, bâtie par les Arabes, et au pied de laquelle débarqua l'armée française, conduite par Bonaparte. Quant à Alexandrie, cette antique reine de la Basse-Egypte, honteuse sans doute de son esclavage, elle se cache derrière les vagues du désert, au milieu desquelles elle s'élève comme une île de pierre sur une mer de sable.

Tout cela était sorti successivement de la mer, et comme par magie, à mesure que nous approchions du rivage ; et cependant nous n'avions pas échangé une parole, tant notre esprit était plein de pensées et notre cœur de joie. Il faut être artiste, avoir rêvé longtemps un pareil voyage, avoir touché, comme nous venions de le faire, à Palerme et à Malte, ces deux relais de l'Orient, puis enfin, vers le soir d'un beau jour, par une mer calme, au cri joyeux des matelots, dans un horizon éclairé comme par le reflet d'un incendie, avoir vu apparaître, nue et ardente, cette vieille terre d'Egypte, mystérieuse aïeule du monde, auquel elle a légué, comme une énigme, l'indéchiffrable secret de sa civilisation ; il faut avoir vu tout cela avec des yeux fatigués de Paris, pour comprendre ce que nous éprouvâmes à l'aspect de cette côte, qui ne ressemble à aucun paysage connu.

Nous ne revînmes à nous que pour nous occuper des préparatifs du débarquement ; mais le capitaine Bellanger nous arrêta en souriant de notre hâte. La nuit, si rapide à descendre du ciel dans les climats orientaux, commençait à ternir cet horizon brillant, et, aux dernières lueurs du jour, on voyait écumer, comme des vagues d'argent, l'eau qui se brise contre une chaîne de rochers qui ferme presque entièrement le port. Il eût été imprudent de risquer l'entrée de la rade, même avec un pilote turc, et il était cent

fois probable que, ne partageant pas notre impatience, aucun de ces guides marins ne se hasarderait de nuit à venir à bord de notre bâtiment.

Il fallut donc prendre patience jusqu'au lendemain. Je ne sais ce que firent mes compagnons de voyage ; quant à moi, je ne dormis pas une minute. Deux ou trois fois pendant la nuit je montai sur le pont, espérant toujours apercevoir quelque chose à la lueur des étoiles ; mais pas une lumière ne s'alluma sur le rivage, pas une rumeur ne nous arriva de la ville : on eût cru que nous étions à cent lieues de toute terre.

Enfin le jour parut. Un brouillard jaunâtre couvrait tout le littoral, qu'on ne reconnaissait que par une longue ligne de vapeurs d'un ton plus mat. Nous n'en manœuvrâmes pas moins vers le port, et peu à peu le voile qui couvrait cette mystérieuse Isis, sans se lever, devint moins épais, et, comme à travers une gaze de plus en plus transparente, nous revîmes peu à peu le paysage de la veille.

Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de pas des brisans, lorsque apparut enfin notre pilote. Il s'approchait sur une barque conduite par quatre rameurs, et ayant à sa proue deux grands yeux peints, dont le regard était fixé sur la mer, comme pour y découvrir ses écueils les plus cachés.

C'était le premier Turc que je voyais, car je ne considérais pas comme de vrais Turcs les marchands de dattes que j'avais rencontrés sur les boulevards, ni les envoyés de la Sublime-Porte que j'avais de temps en temps aperçus au spectacle : aussi je regardai s'approcher ce digne musulman avec cette naïve curiosité du voyageur qui, las des choses et des hommes qu'il a vus, et venant de faire huit cents lieues pour voir de nouveaux hommes et de nouvelles choses, s'accroche au pittoresque aussitôt qu'il le rencontre, et bat des mains d'avoir enfin trouvé cet étrange et cet inconnu qu'il est venu chercher de si loin.

C'était, au reste, un digne fils du prophète, ayant une longue barbe, un habit ample et brillant, des gestes lents et réfléchis, et des esclaves pour bourrer sa pipe et porter son tabac. Arrivé sur notre vaisseau, il monta gravement à l'échelle, salua, en croisant ses mains sur sa poitrine, le capitaine, qu'il reconnut à son uniforme, et alla s'asseoir au gouvernail, à la barre duquel notre pilote lui céda sa place. Comme je marchais à sa suite et ne le quittais pas des yeux, au bout de quelques instans je vis sa figure se contracter, comme s'il avait dans la gorge un corps étranger qu'il ne pût ni rendre ni avaler ; enfin, après des efforts inouïs, il parvint à prononcer ces deux mots : *A droite*. Il était temps qu'ils sortissent : une seconde de plus, ils l'étranglaient. Après une légère pause le même paroxysme le reprit ; mais cette fois ce fut pour dire : *A gauche*. Au reste, c'étaient les deux seules phrases qu'il eût apprises : on voit que son éducation philologique s'était bornée au strict nécessaire.

Ce vocabulaire, si restreint qu'il fût, suffit cependant pour nous faire arriver à un excellent mouillage. Le baron Taylor, le capitaine Bellanger, Mayer et moi, nous nous élançâmes dans la chaloupe, et de la chaloupe à terre. Ce qui se passa en moi lorsque je touchai le sol serait impossible à décrire ; d'ailleurs je n'eus pas le temps d'approfondir mes sensations, un incident inattendu vint me tirer de mon extase.

Sur le port même, ainsi que nous voyons sur les places de Paris nos conducteurs de fiacres, de cabriolets et de coucous, les âniers attendent les arrivans. Il y en a partout où un homme peut mettre pied à terre : à la tour Carrée, à la colonne de Pompée, à l'aiguille de Cléopâtre. Mais, il faut l'avouer à leur louange, ils dépassent encore en prévenance et en ténacité nos cochers de Sceaux, de Pantin et de Saint-Denis. Avant que je n'eusse eu le temps de me reconnaître, j'avais été pris, enlevé, mis à califourchon sur un âne, arraché de ma monture, transporté sur une autre, renversé de selle sur le sable, et tout cela au milieu de cris et de coups échangés si rapidement, que je n'avais pas eu le temps d'opposer la moindre résistance. Je profitai du moment de répit que me donnait le combat qui se livrait sur mon corps pour regarder autour de moi, et j'aperçus Mayer dans une position encore plus critique que la mienne : il était tout à fait prisonnier, et malgré ses cris, emmené au galop par son âne et son ânier. Je courus à son secours, et je parvins à le tirer des mains de son infidèle ; nous nous élançâmes aussitôt dans la première ruelle qui se présenta à nous pour échapper à cette huitième plaie de l'Egypte dont ne nous avait pas prévenus Moïse ; mais nous ne tardâmes point à être rejoints par nos hommes, qui, pour plus grande diligence, ayant enfourché leurs quadrupèdes, avaient sur nous l'avantage de la cavalerie sur l'infanterie. Cette fois je ne sais pas comment la chose se serait passée si de bons musulmans, nous reconnaissant à nos habits pour des Français, n'avaient eu pitié de nous, et, sans nous adresser la parole, sans nous prévenir par un geste de leurs bons sentimens à notre égard, ne fussent venus à notre secours en écartant nos officieux assaillans à grands coups de nerf d'hippopotame. La chose faite à notre satisfaction, ils continuèrent leur chemin sans attendre nos remerciemens.

Nous pénétrâmes alors dans la ville ; mais nous n'y eûmes pas fait cent pas que nous vîmes quelle imprudence nous avions commise en refusant nos montures ; les ânes sont les cabriolets du pays, et il est presque impossible de s'en passer au milieu de la boue. C'est qu'à cause de la chaleur on est obligé d'arroser les rues cinq ou six fois le jour : cette mesure de police est confiée à des fellahs, qui se promènent, une outre sous chaque bras, et les pressent l'une après l'autre, pour en faire jaillir l'eau, accompagnant cette éjaculation alternative d'une double phrase arabe qu'ils prononcent d'un ton monotone, et qui veut dire : *Prends garde à droite, prends garde à gauche*. Grâce à cette irrigation portative, qui donne à ces braves gens l'apparence de nos joueurs de musette, l'eau et le sable forment une espèce de mortier romain, dont les ânes, les chevaux et les dromadaires peuvent seuls se tirer avec honneur ; quant aux chrétiens, ils s'en défendent grâce à leurs bottes ; mais les Arabes y laissent leurs babouches.

Cependant nous n'étions qu'au commencement de nos mésaventures ; en sortant de la rue sale et étroite dans laquelle nous nous étions engagés, nous tombâmes au milieu d'un bazar infect ; c'était un de ces foyers méphitiques dans lesquels la peste vient, une ou deux fois l'an, puiser les miasmes putrides qu'elle répand ensuite sur toute la ville ; mais quelle que fût notre hâte de le traverser, il présentait un tel encombrement de ballots, d'ânes, de marchands et de dromadaires, que pendant quelques instans nous fûmes poussés, rudoyés, collés contre les boutiques sans pouvoir avancer d'un pas. Nous allions prendre le parti de retourner en arrière, lorsque nous aperçûmes le cadi, qui, comme dans les *Mille et une Nuits*, faisait sa ronde, à la tête de ses kaffas. A peine se fut-il aperçu que la voie publique était obstruée, qu'il se dirigea du côté de l'engorgement, et qu'avec une impartialité admirable il se mit lui et ses aides, à frapper à grands coups de bâton sur le dos des bêtes et la tête des gens. Le moyen était efficace, une brèche fut pratiquée : le cadi passa le premier, nous le suivîmes ; la circulation se rétablit derrière nous, comme un fleuve qui reprend son cours. A cent pas de là, le cadi prit à droite et nous à gauche, lui pour dissiper un nouveau rassemblement, et nous pour nous rendre chez le consul.

Nous suivîmes pendant une demi-heure à peu près des rues étroites, irrégulières et tortueuses, dont les maisons ont toutes des avant-toits saillans, qui, partant des premières fenêtres, vont, en empiétant toujours d'étage en étage, jusqu'au faîte du bâtiment ; ce qui resserre tellement l'espace vers le haut, que le jour est presque entièrement intercepté. Sur notre route, nous trouvâmes quelques mosquées en général peu remarquables ; deux ou trois seulement dans toute la ville sont ornées de *madenehs* (1), mais peu élevés et n'ayant qu'une galerie. A leurs portes, que ne franchit jamais un giaour, étaient assis de vrais croyans, qui fumaient ou jouaient au *mauqellah* (2) ; enfin, après avoir mis une heure à peu près à venir du port, c'est-à-dire à faire un quart de lieue, nous arrivâmes chez le consul.

Monsieur de Mimaut nous accueillit avec une grâce parfaite. Homme de lettres distingué, archéologue infatigable, défenseur jaloux non seulement des droits, mais encore de la dignité de notre nation, tout Français était sûr de trouver auprès de lui hospitalité comme voyageur, protection comme compatriote ; il nous reçut dans une grande chambre qui avait autrefois été habitée par Bonaparte, Kléber, Murat, Junot et quelques-uns des généraux les plus braves et les plus renommés de notre expédition. Presque tous avaient adopté, en arrivant, la vie orientale et l'usage du café et des chibouques, qui constituent les plus habituelles distractions. Ils fumaient assis sur les larges divans qui font le tour de la chambre, et l'on nous montra sur le plancher, en différens endroits, les traces que le feu de leurs longues pipes y avait laissées. Je cite ce détail pour prouver combien les moindres particularités de notre séjour en Egypte sont restées dans la mémoire de ses habitans.

Après une conversation animée comme celle qui s'établit entre compatriotes qui se retrouvent à mille lieues de leur pays, et pendant laquelle monsieur Taylor exposa les motifs de son voyage et la mission dont il était chargé près du pacha, nous fîmes venir des guides et des ânes ; car cette fois nous étions guéris des voyages à pied, et nous nous acheminâmes vers la porte Mahmoudié, qui conduit aux ruines de la vieille Alexandrie. Dès lors, à l'abri de la boue

---

(1) Espèce de clocher du haut duquel le muezzin appelle les fidèles à la prière.

(2) Morceau de bois massif, taillé en carré long, ordinairement en cèdre et en chêne ; il est creusé de trous demi-sphériques, incrusté quelquefois de nacre. C'est une espèce de tric-trac auquel chaque partner joue avec trente-six coquillages.

et paisiblement installés sur nos montures, nous pûmes nous livrer à des observations plus curieuses en Egypte que partout ailleurs. Tout était, pour nous autres Parisiens, un objet de surprise : l'ordre physique et social nous semblait bouleversé ; c'étaient un ciel et une terre comme on n'en voit nulle part, une langue qui n'a d'analogie avec aucune langue, des mœurs qui n'existent que là, un peuple qui semble avoir pris notre vie au rebours. Chez nous on porte les cheveux longs, le menton rasé, les musulmans se rasent la tête et laissent pousser leur barbe. Nous punissons la bigamie et flétrissons le concubinage ; ils proclament l'une, et ne mettent aucune borne à l'autre. La femme est, dans notre existence, une épouse, une sœur, une amie ; dans la leur, ce n'est qu'une esclave, esclave plus malheureuse que tous les autres esclaves ; sa vie est celle d'une prisonnière ; nul que son maître n'approche de son habitation. Plus elle est belle, plus elle est malheureuse, car alors son existence est suspendue à un fil : si elle lève son voile, sa tête tombe.

En sortant de la porte Mahmoudié, nous nous détournâmes de quelques pas pour voir un petit monticule qui porte encore aujourd'hui le nom pompeux de fort Bonaparte. Alexandrie est une ville si basse que les ingénieurs français n'eurent qu'à amasser quelques pelletées de terre et à les couronner d'une batterie pour la forcer à se rendre. Nos honneurs et nos devoirs rendus à ce souvenir moderne, nous nous jetâmes tout entiers dans l'antiquité.

La vieille Egypte, l'Egypte descendue de l'Ethiopie avec le Nil, n'existait plus que dans les ruines d'Eléphantine et de Thèbes. Memphis la troyenne leur avait succédé, et sous ses murs avait vu tomber avec Psammenlt l'empire des Pharaons, légué par Cambyse à ses successeurs. Darius régnait ; sa monarchie s'étendait de l'Indus au Pont-Euxin, et du Jaxarte à l'Ethiopie. Continuant l'œuvre de ses prédécesseurs, qui, depuis cent cinquante ans, tenaient en servitude la Grèce d'Asie et attaquaient la Grèce d'Europe tantôt avec des millions d'hommes, tantôt avec de l'or et des intrigues, Darius rêvait une troisième invasion, lorsque dans une province de cette Grèce, bornée à l'orient par le mont Athos, au couchant par l'Illyrie, au nord par l'Hœmus et au midi par l'Olympe, un jeune roi de vingt-deux ans se trouva qui résolut de renverser cet immense empire, et de faire ce que Cimon, Agésilas et Philippe avaient tenté vainement. Ce jeune roi s'appelait Alexandre.

Il lève trente mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents de cavalerie, rassemble une flotte de cent soixante galères, se munit de soixante-dix talens, prend des vivres pour quarante jours, part de Pella, longe les côtes d'Amphipolis, passe le Strymon, franchit l'Hèbre, arrive en vingt jours à Sestos, débarque sans opposition sur les rivages de l'Asie mineure, visite le royaume de Priam, couronne de fleurs le tombeau d'Achille, son aïeul maternel, traverse le Granique, bat les Satrapes, tue Mithridate, soumet la Mysie et la Lydie, prend Sartes, Milet, Halycarnasse, soumet la Galatie, traverse la Cappadoce, subjugue la Cilicie, rencontre dans les plaines d'Issus les Perses, qu'il chasse devant lui comme une poussière, monte jusqu'à Damas, redescend jusqu'à Sidon, prend et saccage Tyr, fait trois fois le tour des murailles de Gaza, traînant à son char son commandant Bœtis, comme fit autrefois Achille à Hector ; va à Jérusalem et à Memphis, sacrifie au dieu des Juifs et aux dieux des Egyptiens, redescend le Nil, visite Canope, fait le tour du lac Mareotis, et arrivé sur son bord septentrional, frappé de la beauté de cette plage et de la force de sa situation, se décide à donner une rivale à Tyr, et charge l'architecte Dynocrates de bâtir une ville qui s'appellera Alexandrie.

L'architecte obéit : il traça une enceinte de quinze mille pas, à laquelle il donna la forme d'un manteau macédonien, coupa sa ville par deux rues principales, afin que les vents étésiens qui viennent du nord pussent la rafraîchir. La première de ces rues s'étendait de la mer au lac Mareotis, et elle avait dix stades ou onze cents pas de longueur ; la seconde traversait la ville dans toute son étendue, et elle avait quarante stades ou cinq mille pas d'une extrémité à l'autre. Toutes deux avaient cent pieds de large.

Et la ville naissante ne s'agrandit pas peu à peu comme les autres villes, mais se leva tout à coup. Alexandre en jeta les fondemens, partit pour le temple d'Ammon, se fit reconnaître pour le fils de Jupiter, et lorsqu'il revint, la nouvelle Tyr était bâtie et peuplée. Alors le fondateur continua sa course victorieuse. Alexandrie, couchée entre son lac et ses deux ports, écouta le retentissement de ses pas qui s'enfonçaient vers l'Euphrate et le Tigre ; une bouffée de vent d'orient lui porta le bruit de la bataille d'Arbelles ; elle entendit comme un écho la chute de Babylone et de Suze ; elle vit rougir à l'horizon l'incendie de Persépolis ; puis enfin cette rumeur lointaine se perdit derrière Ecbatane, dans les déserts de la Médie, de l'autre côté du fleuve Arius.

Huit ans après, Alexandrie vit rentrer dans ses murs un char funèbre, roulant ses deux essieux autour desquels tournaient quatre roues à la persane, dont les rayons et les jantes étaient dorés. Des têtes de lion, d'or massif, dont la gueule mordait une lance, formaient l'ornement des moyeux. Il y avait quatre timons, à chacun desquels était attaché un quadruple rang de jougs, et quatre mulets à chaque joug. Chacun d'eux avait sur la tête une couronne d'or, des sonnettes d'or aux deux côtés de la mâchoire, et autour du cou des colliers chargés de pierres précieuses. Sur ce char était une chambre d'or voûtée, large de huit coudées et longue de douze ; le dôme était orné de rubis, d'escarboucles et d'émeraudes. Au-devant de cette chambre régnait un péristyle d'or, soutenu par des colonnes d'ordre ionique, et dans ce péristyle étaient appendus quatre tableaux. Le premier de ces tableaux représentait un char richement travaillé : un guerrier y était assis tenant en main un sceptre magnifique ; autour de lui marchaient la garde macédonienne tout armée et le bataillon des Perses ; l'avant-garde était formée par les oplites. Le second tableau se composait du train des éléphans armés en guerre, portant sur leur cou les Indiens, et en croupe des Macédoniens couverts de leurs armes. On avait figuré dans le troisième des corps de cavalerie imitant les manœuvres et les évolutions du combat. Enfin le quatrième représentait des vaisseaux en ordre de bataille et prêts à attaquer une flotte que l'on voyait dans le lointain. Au-dessus de cette chambre, c'est-à-dire entre le plafond et le toit, tout l'espace était occupé par un trône d'or carré, orné de figures en relief d'où pendaient des anneaux d'or, et dans ces anneaux d'or étaient passées des guirlandes de fleurs, que l'on renouvelait tous les jours. Au-dessus du faîte était une couronne d'or, d'une assez grande dimension pour qu'un homme de haute taille pût se tenir debout dans le cercle qu'elle formait, et lorsque la lumière du soleil frappait dessus, elle renvoyait au loin ses rayons en éclairs. Enfin dans cette chambre il y avait un cercueil d'or massif dans lequel, sur des aromates, était couché le cadavre d'Alexandre.

C'était un de ces douze capitaines que la mort de leur général avait faits rois qui menait le deuil ; dans ce grand partage du monde qui s'était accompli autour d'un cercueil, Ptolémée, fils de Magus, avait pris pour lui l'Egypte, la Cyrénaïque, la Palestine, la Phénicie et l'Afrique. Puis, comme un palladium qui devait, pendant trois siècles et demi, conserver l'empire chez ses descendants, il avait détourné de sa route le corps d'Alexandre ; il le ramenait demander une tombe à cette ville à laquelle il avait donné un berceau.

A compter de ce jour, Alexandrie fut appelée reine, comme l'avait été Tyr, comme l'était Athènes, comme devait l'être Rome ; ses seize rois et ses trois reines ajoutèrent chacun une pierre précieuse à sa couronne. Ptolémée, appelé Soter ou Sauveur par les Rhodiens, fit bâtir la tour du Phare, joignit par une jetée l'île au continent, transporta de Sinope à Alexandrie les images du dieu Sérapis, et fonda la fameuse bibliothèque qui fut brûlée par César. Ptolémée II, surnommé ironiquement Philadelphe à cause de ses persécutions contre les princes de sa famille, recueille, fait traduire en grec les livres hébreux, et nous lègue la version des Septante ; Ptolémée III, dit le Bienfaisant, va chercher jusqu'au fond de la Bactriane et rapporte aux bouches du Nil les dieux de la vieille Egypte, enlevés par Cambyse. Le théâtre, le musée, le gymnase, le stade, le pannion, les bains, s'élevèrent sous leurs successeurs. Six canaux furent percés à travers des étendues de terrains immenses ; quatre se rendaient du Nil au lac Mareotis ; le cinquième conduisait d'Alexandrie à Canope ; enfin le sixième traversait l'isthme tout entier, coupait le quartier Rhacotis, et, parti du port Kibetos, allait se jeter dans le lac, à côté de la porte du Soleil.

Aujourd'hui il ne reste plus de l'ancienne ville que la jetée, agrandie et solidifiée par des atterrissemens, et sur laquelle est bâtie la nouvelle ville. Au milieu de ruines presque sans formes, qu'on reconnaît cependant pour avoir été celles des bains, de la bibliothèque et des théâtres, il n'est resté debout que la colonne de Pompée et l'une des aiguilles de Cléopâtre, car l'autre est couchée et à moitié ensevelie dans le sable. Toute la partie qui était autrefois une île, au centre et à l'extrémité orientale de laquelle s'élevait la citadelle, et cette fameuse tour du Phare qui éclairait à trente mille pas de distance, n'est plus qu'une plage rase et aride, qui s'avance en forme de croissant pour ceindre la nouvelle cité.

La colonne de Pompée est un jet de marbre surmonté d'un chapiteau corinthien et reposant sur un massif composé de débris antiques et de fragmens égyptiens. Le titre qu'elle porte et qui lui a été donné par les voyageurs modernes n'a aucun rapport avec son origine, qui, si l'on en croit l'inscription grecque qui en dépend, remonterait seulement à Dioclétien ; elle a éprouvé, vers la partie du sud, une inclinaison d'environ sept pouces ; au reste, ni le chapiteau, ni la base n'ont jamais été achevés. Quant à sa hauteur, je ne l'ai pas mesurée ; mais elle dépasse de près de deux tiers les palmiers qui poussent autour d'elle.

Quant aux aiguilles de Cléopâtre, dont l'une, ainsi que

nous l'avons dit, est encore debout et dont l'autre est couchée, ce sont des obélisques de granit rouge à trois colonnes de caractères sur chaque face : ce fut le Pharaon Mœris qui, mille ans avant le Christ, les tira des carrières de la chaîne libyque, ainsi que d'un écrin, et les dressa de sa main puissante devant le temple du Soleil. Alexandrie les envia, dit-on, à Memphis, et Cléopâtre, malgré les murmures de la vieille aïeule, les lui enleva comme des bijoux qu'elle n'était plus assez belle pour posséder. Les dés antiques qui servaient de base à ces obélisques existent encore et reposent sur un socle de trois marches : ils sont de construction gréco-romaine, et viennent appuyer par leur date architecturale la tradition populaire, qui fait remonter leur seconde érection à l'an 38 ou 40 avant le Christ.

Nous errions depuis deux heures à peu près au milieu de ces ruines, notre Strabon et notre Plutarque à la main, lorsque mes yeux tombèrent par hasard sur le pantalon blanc de Mayer : il était noir depuis le dessous des pieds jusqu'au genou, et gris depuis le genou jusqu'au haut de la cuisse. Je crus d'abord que, pressé de visiter les ruines, il avait gardé celui avec lequel il avait traversé les rues boueuses d'Alexandrie ; mais je m'aperçus bientôt, en prêtant une attention plus sérieuse au phénomène, que cette teinte sombre, qui allait en se dégradant à mesure qu'elle s'éloignait du sol, était mouvante et devait tenir à une cause particulière. Je portai immédiatement et par instinct mon regard sur moi-même, et un seul coup d'œil me suffit pour reconnaître l'épouvantable vérité ; nous étions couverts de puces.

Ce qu'il y avait de mieux à faire dans une pareille extrémité, c'était de nous rendre sans retard aux bains dont si souvent nous avions entendu parler comme d'un délicieux délassement ; aussi à peine l'idée fut-elle émise par l'un de nous que la caravane l'adopta à l'unanimité. Nous fîmes signe à nos guides d'amener nos ânes, nous les enfourchâmes avec plus ou moins de dextérité, selon nos études sur l'équitation et nos souvenirs de Montmorency, et nous revînmes au galop vers la ville ; mais à peine eûmes-nous communiqué à notre interprète l'intention qui nous ramenait que son visage prit une expression d'effroi tout à fait inquiétante : les bains nous étaient fermés pour toute la journée, et il y allait de notre tête de nous les faire ouvrir. Voici la cause de cette interdiction.

Le vendredi est le dimanche des Turcs. Or, le Coran enjoint à tout bon musulman de remplir ses devoirs conjugaux pendant la nuit du vendredi au samedi, sous peine de payer en entrant au paradis un chameau par chaque fois qu'il y aurait manqué : il en résulte que le samedi est consacré aux ablutions féminines, et les bains exclusivement réservés à la purification des harems. En conséquence, nous vîmes passer de véritables troupeaux de femmes couvertes d'une mante de soie noire ou blanche, chaussées de brodequins jaunes, le visage voilé d'une petite pièce d'étoffe longue d'un pied et demi et de la largeur du visage ; cette espèce de barbe, pareille à celle d'un masque de domino, et terminée comme elle en pointe, pend devant la figure à partir des yeux, et se rattache au voile qui couvre le front par une chaîne d'or, de perles ou de coquillage, selon la fortune ou le caprice de celle qui le porte. Ces femmes, qui ne sortent jamais à pied, étaient montées sur des ânes et conduites par un eunuque, marchant en tête, un bâton à la main. Nous vîmes de ces escadrons qui montaient à soixante, à quatre-vingts et même à cent femmes : quelques-uns étaient suivis de leurs maîtres, ce qui, vu la circonstance religieuse à laquelle cette sortie faisait allusion, nous parut, de la part de ces derniers, le comble de la fatuité.

LES BAINS

Le lendemain je me présentai aux bains dès qu'ils furent ouverts. Les bains sont, après les mosquées, les plus beaux monuments des villes orientales. Celui auquel on me conduisit était un vaste bâtiment d'une architecture simple et recouverte d'ornemens ingénieux ; on entre d'abord dans un grand vestibule, ayant à droite et à gauche des chambres où l'on dépose le manteau. Au fond et en face de l'entrée est une porte hermétiquement fermée ; on la franchit et l'on se trouve dans une atmosphère plus chaude que l'air extérieur. Arrivé là, il est encore temps de se retirer, mais dès qu'on a mis le pied dans un des cabinets qui sont contigus à cette chambre, on ne s'appartient plus. Deux domestiques s'emparent de vous et vous devenez la chose de l'établissement.

C'est ce qui m'arriva, à mon grand étonnement ; à peine entré, deux vigoureux garçons de bains m'appréhendèrent au corps ; en un instant je me trouvai nu comme la main, puis l'un d'eux me noua un châle de lin autour de la ceinture, tandis que l'autre me bouclait aux pieds une paire de patins gigantesques, qui me grandirent immédiatement d'un pied. Cette chaussure insolite me rendit aussitôt non seulement toute fuite impossible, mais encore, exhaussé démesurément comme je l'étais, je n'aurais pas même pu conserver mon centre de gravité, si mes deux esclaves ne m'eussent soutenu chacun sous une épaule. J'étais pris ; il n'y avait pas à reculer ; je me laissai conduire.

Nous passâmes dans une autre chambre ; mais là, quelle que fût ma résignation, la vapeur était si intense et la chaleur si grande, que je me sentis suffoqué. Je crus que mes guides s'étaient trompés et étaient entrés dans un four ; je voulus me débattre, mais ma résistance avait été prévue ; je n'étais d'ailleurs ni en costume, ni en situation favorable pour soutenir la lutte, aussi m'avouai-je vaincu. Il est vrai qu'au bout d'un instant je fus moi-même étonné de sentir, à mesure que la sueur me coulait le long du corps, ma respiration revenir et mes poumons se dilater. Nous passâmes ainsi dans quatre ou cinq chambres, dont la température suivait une marche progressive si rapide qu'enfin je commençai à croire que depuis cinq mille ans l'homme s'était trompé d'élément, et que sa véritable vocation était d'être bouilli ou rôti. Enfin, nous entrâmes dans l'étuve ; là, le brouillard était si épais, que je ne pus, au premier abord, rien apercevoir à deux pas de moi, et la chaleur si insupportable que je me sentis défaillir. Je fermai les yeux et me laissai aller à la merci de mes guides, qui me firent faire quelques pas encore, m'enlevèrent ma ceinture, me dégrafèrent mes patins et m'étendirent à moitié évanoui sur l'estrade qui s'élevait au milieu de la chambre, et qui ressemblait à la table de marbre d'un amphithéâtre.

Cependant cette fois encore, au bout de quelques instans, je commençai de m'habituer à cette température infernale ; je profitai du retour graduel de mes facultés pour jeter discrètement les yeux autour de moi. Comme mes autres organes, ma vue se familiarisait avec l'atmosphère qui m'enveloppait, si bien que je parvins, malgré le brouillard, à voir assez distinctement les objets environnans. Mes deux bourreaux paraissaient m'avoir momentanément oublié ; je les voyais occupés à l'autre bout de la chambre, et je songeai à mettre à profit le moment de relâche qu'ils voulaient bien me donner.

Je m'orientai donc petit à petit, et je finis par me rendre compte de ma situation : j'étais au centre d'un grand salon carré, incrusté, jusqu'à hauteur d'homme, de marbres de différentes couleurs ; des robinets ouverts versaient incessamment sur les dalles une eau fumante qui allait, aux quatre coins de la salle, se perdre dans quatre bassins pareils à des chaudières, à la surface desquels je voyais s'agiter des têtes rasées qui exprimaient leur béatitude par des expressions de physionomies des plus grotesques. J'étais si occupé de ce tableau que je ne prêtai qu'une attention médiocre au retour de mes deux garçons de bains. Ils revenaient à moi, tenant, l'un une large sébille de bois dans laquelle il avait fait dissoudre du savon, l'autre un paquet de filasse fine. Tout à coup il me sembla que des milliers d'aiguilles m'entraient dans la tête, par les yeux, le nez et la bouche : c'était mon scélérat de baigneur qui venait de m'inonder le visage avec cette préparation, et qui, pendant que son camarade me maintenant par les épaules, me frottait avec rage la figure, les cheveux et la poitrine. La douleur était si insupportable qu'elle me rendit toute mon énergie ; il me parut ridicule de me laisser ainsi torturer sans me défendre, j'écartai l'un d'un coup de pied, je culbutai l'autre d'un coup de poing et, ne voyant pas d'autre remède à mon mal, qu'une immersion complète, je me dirigeai vers celui des quatre bassins qui me parut le mieux habité, et je m'y élançai hardiment ; l'eau était bouillante. Je jetai un cri de brûlé, et m'accrochant à mes voisins, qui ne comprenaient rien à mon agitation, je remontai sur le bord de la cuve presque aussi rapidement que j'y étais descendu. Cependant, si courte qu'eût été l'ablution, elle avait produit son effet ; j'avais le corps rouge comme un homard.

Je restai un instant stupéfait et me crus sous l'empire d'un cauchemar. J'avais devant les yeux des hommes qui cuisaient dans une espèce de court-bouillon, et qui paraissaient prendre le plus grand plaisir à ce supplice. Cela bouleversait toutes mes idées sur le plaisir et sur la douleur, puisque ce qui était douleur pour moi était plaisir pour eux ; aussi pris-je la résolution de ne plus m'en rapporter à moi-même, de ne plus croire à mes sensations, et de me laisser tout bonnement faire, quelque chose qu'on me fît ; mes deux bourreaux me trouvèrent donc parfaitement résigné lorsqu'ils revinrent à moi, et je les suivis sans résistance vers l'un des quatre bassins. Arrivé aux marches, ils me firent signe de descendre ; j'obéis passivement, et je me trouvai dans une eau qui me parut avoir de 35 à 40 degrés. Cela me parut une chaleur fort tempérée.

De ce bassin je passai à un autre d'une température plus élevée, mais supportable encore. J'y restai, comme dans le premier, à peu près trois minutes. Au bout de ce temps, mes hommes me conduisirent dans un troisième, qui pou-

vait avoir 10 ou 12 degrés de plus que le second ; enfin de ce troisième ils me dirigèrent vers le quatrième, qui était celui où j'avais fait mon apprentissage de damné. Je m'en approchai avec la plus grande répugnance, quelque résolution que j'eusse prise de tout supporter. Aussi, arrivé à la descente, je commençai par tâter l'eau du bout du pied ; elle me parut toujours chaude, mais non plus au degré que je lui avais connu. Je risquai une jambe, puis l'autre, enfin tout le corps, et je fus on ne peut plus étonné de ne plus éprouver la même cuisson. C'est que cette fois j'étais arrivé par gradation, et que les autres bassins m'avaient préparé à celui-ci. Au bout de quelques secondes, je n'y pensai plus, et cependant je crois pouvoir répondre que l'eau avait de 60 à 65 degrés de chaleur ; seulement, lorsque je sortis, ma peau avait encore foncé en couleur ; du ponceau j'étais passé au cramoisi.

Mes deux traîtres me reprirent et me renouèrent de nouveau une ceinture autour des reins ; puis ils me roulèrent un châle sur la tête, et me ramenèrent successivement dans les salles où nous étions déjà passés, ayant soin, à chaque changement d'atmosphère, de me mettre une nouvelle ceinture et un nouveau turban. Enfin j'arrivai dans la première chambre, où j'avais laissé mes habits. J'y trouvai un bon tapis et un oreiller, on m'enleva encore une fois ma ceinture et mon turban pour m'envelopper tout le corps d'un grand peignoir de laine, on me coucha comme un enfant, puis on me laissa seul.

J'éprouvai alors un sentiment de bien-être indéfinissable : je me sentais parfaitement heureux, mais d'une faiblesse telle que, lorsqu'on rouvrit, une demi-heure après, la porte de ma chambre, on me retrouva exactement dans la même position où on m'avait laissé.

Le nouveau personnage qui entrait en scène était un jeune Arabe vigoureux et bien découplé ; il s'approcha de mon lit en homme qui avait affaire à moi. Je le regardai s'avancer avec une espèce d'effroi, bien naturel à un homme qui vient de passer à travers de pareilles épreuves ; mais j'étais si faible, que je n'eus pas même l'idée de me soulever ; il commença par me prendre la main gauche, dont il fit craquer toutes les articulations ; puis il passa à la main droite, à laquelle il rendit le même service. Après le tour des mains vint celui des pieds et des genoux ; enfin, par un dernier effort habilement combiné, il me mit dans la position d'un pigeon à la crapaudine, et, comme on donne le coup de grâce à un patient, il me fit craquer l'épine dorsale. Pour cette fois je jetai un véritable cri de terreur, je croyais avoir la colonne vertébrale brisée. Quant à mon masseur, satisfait du résultat qu'il avait obtenu, il abandonna le premier exercice pour passer à un autre, et se mit à me pétrir les bras, les jambes et les cuisses, avec une dextérité admirable ; cela dura environ un quart d'heure, au bout duquel il me quitta. J'étais plus faible encore qu'auparavant ; de plus, toutes les jointures me faisaient mal. Je voulus tirer mon tapis pour me recouvrir ; je n'en eus pas la force.

Un domestique m'apporta du café, une chibouque et des cassolettes ; puis, me voyant nu, il me jeta une couverture de laine sur le corps, et me laissa m'enivrer de parfums et de tabac. Je passai ainsi une demi-heure entre la veille et le sommeil, perdu dans les vagues méditations d'une ivresse délicieuse, éprouvant un sentiment de bien-être inconnu et dans une parfaite insouciance des choses de ce monde. Je fus tiré de mon extase par le barbier, qui commença par me raser, puis me peigna la barbe et les moustaches, et finit par me proposer de m'épiler entièrement ; comme je n'avais aucun goût pour ce genre de cérémonie, la proposition demeura sans résultat.

Le barbier fut remplacé par un enfant de quatorze à quinze ans, qui entra sous le prétexte de me frotter les talons avec de la pierre ponce. Ignorant complètement ses intentions ultérieures, je lui livrai mes pieds ; mais voyant que l'opération terminée, il demeurait debout et comme attendant quelque chose, je lui demandai ce qu'il voulait : il me répondit par une phrase arabe dont je ne compris pas un mot. Je secouai la tête en signe de non intelligence ; il développa alors sa proposition par un geste si expressif qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Je ripostai par un autre qui l'envoya rouler à dix pas de moi.

Au bruit qu'il produisit en tombant, le masseur rentra ; je lui fis signe que je voulais sortir ; il m'apporta mes habits et m'aida à m'en revêtir, car j'étais si faible et si disloqué encore, qu'à peine si je pouvais me tenir debout. Il me reconduisit alors dans la chambre qui s'ouvre sur le vestibule, où je retrouvai mon manteau ; puis je payai pour ce bain, qui avait duré trois heures, pour les domestiques, le masseur, le barbier, la pipe, le café, les parfums, la proposition qu'on m'avait faite, et le coup de pied que j'avais donné, une piastre et demie, c'est-à-dire onze sous de notre monnaie. — C'est merveilleux !

Je trouvai des ânes à la porte, et cette fois je ne me fis pas prier. J'enfourchai ma monture, et m'en allai tranquillement au pas. Quoiqu'il fût dix à onze heures du matin, il me semblait que l'air était très frais. Cela tenait à la comparaison, et je compris dès lors le fanatisme des Turcs pour ce délassement qui m'avait paru, à moi, une fatigue si intolérable.

En rentrant au consulat, j'appris que nous serions reçus le jour même par Ibrahim Pacha, en l'absence de son père, qui était dans le Delta. L'audience était pour midi. J'avais deux heures devant moi, j'en profitai pour me mettre au lit.

A l'heure indiquée, un officier du prince arriva pour prendre la conduite du cortège, et se plaça à sa tête. La caravane se composait de monsieur de Mimaut, du baron Taylor, du capitaine Bellanger, de Mayer et de moi. Elle était éclairée sur ses flancs par deux *kaffas*, dont l'office était d'écarter à coups de bâton les curieux qui auraient pu gêner la marche de l'ambassade.

Un grand changement somptuaire venait d'être fait par le pacha. Depuis six mois à peu près, il avait répudié l'ancien costume militaire et adopté le nouveau, nommé *nizamjedid*. Le cortège rencontra plusieurs corps d'infanterie affublés de cet uniforme, qui consiste dans un tarbouch rouge, une veste rouge, une culotte rouge et des pantoufles rouges. Cet habit est scrupuleusement adopté, et les régimens présentent un ensemble de couleur assez satisfaisant. Il est vrai que les figures des soldats offrent par opposition un assortiment de nuances les plus variées, depuis la peau blanche et mate du Circassien jusqu'au teint d'ébène de l'enfant de la Nubie ; mais tous les efforts du pacha n'ont encore pu remédier à cet inconvénient.

Un autre, qui n'est pas moins grand est celui que j'ai déjà signalé. Ces régimens, qui s'avancent dans les rues boueuses d'Alexandrie au son des tambours qui battent des marches françaises, malgré toute la discipline qu'essaient de maintenir les sergens placés en serre-file, ne peuvent non seulement marquer le pas, mais encore conserver leurs rangs. Cela tient à ce que, de cinq minutes en cinq minutes les babouches rouges des soldats restent dans la boue et que leurs propriétaires sont obligés de s'arrêter pour ne pas les perdre. Cette manœuvre perpétuelle qui n'a point été prévue par l'école du fantassin, met dans les rangs de la milice égyptienne un désordre qui au premier abord, pourrait la faire prendre pour la garde nationale du pays. La méprise serait d'autant plus innocente, que sous ce climat brûlant où tout poids est un fardeau, chacun porte son fusil à volonté, et de la manière qui lui est la plus commode.

Enfin le cortège vainquit tous les obstacles et arriva au palais. Dans la cour nous trouvâmes un régiment des mêmes troupes qui nous attendait sous les armes. Nous passâmes entre deux haies, montâmes l'escalier, et traversâmes une suite de grandes salles blanches sans aucun ameublement, au milieu de chacune desquelles s'élançait un jet d'eau. Dans l'avant-dernière, monsieur Taylor s'arrêta pour disposer les présens destinés au prince Ibrahim. Ils consistaient en armures de colonels de cuirassiers et de carabiniers, en fusils de chasse et en pistolets de combat. Cette disposition faite, nous entrâmes dans la salle de réception.

Elle était en tout pareille aux précédentes, et sans autre meuble qu'un énorme divan, qui en faisait le tour. Dans l'angle le plus obscur de cette salle, une peau de lion était jetée sur le divan et sur cette peau de lion, accroupi, une jambe pendante par dessus l'autre, était Ibrahim, tenant un rosaire de la main gauche et jouant de la droite avec les doigts de son pied.

Monsieur Taylor salua et s'assit à la droite du prince, monsieur de Mimaut à sa gauche, et le reste du cortège ainsi qu'il lui plût. Pas un mot ne fut échangé dans cette première partie de la réception. Aussitôt que chacun eut pris sa place, Ibrahim fit un signe, on apporta des chibouques tout allumées, et l'on fuma. Pendant les cinq minutes que dura cette opération, nous eûmes le temps d'examiner à loisir le prince Ibrahim. Il était coiffé d'un bonnet grec, portait le nouvel uniforme militaire, et paraissait avoir quarante ans. Du reste, il était petit, trapu, robuste, avait les yeux vifs et brillans, le visage rouge, et la moustache et la barbe de la couleur de la peau de lion sur laquelle il était assis.

Lorsque les pipes furent vidées, on apporta le café. La pipe et le café réunis constituent les grands honneurs. Dans les audiences ordinaires, on n'offre généralement que l'un ou l'autre. Le café bu, Ibrahim se leva lentement, marcha vers la porte, et, suivi de monsieur Taylor et de nous tous, entra dans la salle des présens. Il les examina les uns après les autres avec une satisfaction visible ; les armures de carabiniers, ornées de leur soleil d'or, semblèrent surtout lui faire grand plaisir. Cependant l'inspection finie, il parut encore chercher autre chose ; mais ne trouvant point ce qu'il cherchait, il adressa quelques mots à son interprète, qui, se tournant vers monsieur Taylor :

— Son Altesse, dit-il, demande si vous avez pensé à lui apporter du vin de Champagne.

— Oui, dit le prince accompagnant ces trois mots français

d'un geste expressif de la tête : oui, du champagne ! du champagne !

Monsieur Taylor répondit qu'on avait prévenu les désirs de Son Altesse, et que plusieurs caisses remplies de ce liquide devaient déjà être déposées au palais.

Dès ce moment, Ibrahim se montra de l'humeur la plus charmante : il rentra dans la salle de réception, parla beaucoup de la France, qu'il regardait, disait-il, comme une seconde patrie, étant petit-fils d'une Française. Puis, pour dernière marque d'honneur, des esclaves entrèrent avec des cassolettes tout allumées, et, les approchant de nos poitrines, ils en parfumèrent notre barbe et notre visage. Cette cérémonie achevée, monsieur Taylor se leva et prit congé du prince en portant successivement sa main droite au front, à la bouche et à la poitrine, ce qui veut dire, dans le langage figuré et poétique de l'Orient : « Mes pensées, mes paroles et mon cœur sont à toi ! »

Puis l'ambassade rentra au consulat dans le même ordre qu'elle en était sortie.

Le soir, monsieur de Mimaut nous offrit d'aller au spectacle. Il y avait à Alexandrie comédie bourgeoise : l'on jouait deux vaudevilles de Scribe.

DAMANHOUR

Cependant, pour que nous ne perdissions pas à Alexandrie, où il était forcé d'attendre le pacha, un temps précieux, monsieur Taylor nous envoya d'avance, Mayer et moi, dessiner les mosquées de cette ville des *Mille et une Nuits*, que les Arabes nomment *el Masr* et les Français le Caire. Le 2 mai au matin, nous quittâmes Alexandrie, montés chacun sur un âne et suivis de nos deux âniers et de notre domestique Mohammed, qui marchait à pied.

Ce dernier était un Nubien jeune, vigoureux, alerte et intelligent, parlant un peu le français, et portant le costume de son pays ; ce costume, des plus simples et en même temps des plus pittoresques, consistait en un caleçon blanc et une tunique bleue, dont les larges manches étaient relevées et retenues par un cordon de soie qui formait une croix au milieu du dos. Sa tête était couverte du tarbouch et entourée d'un turban blanc ; il portait sur ses épaules le manteau noir, appelé *abbaye*, et sa taille était serrée par une ceinture qui soutenait un poignard à manche d'ivoire ; sa tête, pleine d'expression et de finesse, était encadrée par des cheveux noirs, longs et ondoyants ; sa moustache retombait aux deux côtés de sa bouche parfaitement dessinée, et sa barbe, rare sur les faces, se réunissait plus touffue au menton, où elle se terminait en pointe.

Outre nos deux âniers et notre Nubien, notre escorte était encore renforcée de deux *cavas*, espèces de gardes du corps appartenant à la milice de la ville, et que le gouverneur d'Alexandrie nous avait donnés pour nous faciliter les débuts du voyage : ils portaient un uniforme particulier, ressemblant à celui des mameluks, et avaient mission d'obtenir pour nous aide et protection de la part des autorités turques. Nous ne tardâmes point à avoir besoin de leurs bons offices.

Nous suivions depuis quelques heures le chemin qui conduit d'Alexandrie à Damanhour, lorsque nous rencontrâmes le canal Mahmoudié, qui pourrait bien n'être autre que l'ancienne Fossa, qui conduisait les eaux du Nil de Schedia à Alexandrie ; le défilé était gardé par des troupes turques, auxquelles nous justifiâmes de nos *teherihs* ou passeports. Le chef s'inclina devant les hiéroglyphes dont ils étaient criés, et nous déclara que nous étions parfaitement libres de continuer notre route, mais à pied et sans suite. Nous demandâmes l'explication de cette étrange décision, et nous présentâmes de nouveau nos passeports ; à cette seconde exhibition, le chef répondit, en s'inclinant toujours, que nos laissez-passer étaient parfaitement en règle, portaient à leur centre, il est vrai, le plan et l'élévation du temple de Salomon, et à leurs quatre angles, le sceau de Saladin, le cachet de Soliman, le sabre et la main de justice de Mahomet, mais ne concernait notre domestique, nos ânes et nos âniers. Nous appelâmes alors nos cavas à notre aide ; mais nous les trouvâmes sans aucune opinion sur la question qui nous divisait. Cependant ils nous donnèrent un avis, c'était d'offrir une douzaine de piastres au chef du poste. Comme la piastre égyptienne vaut à peine sept ou huit sous de notre monnaie, nous ne vîmes aucun inconvénient à suivre leur conseil. Au reste, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il était le meilleur. Les barrières du canal s'ouvrirent, et nous passâmes triomphalement, nous, nos bêtes et nos gens ; quant aux cavas, ils n'allèrent pas plus avant, leur mission se bornant à nous faire ouvrir les barrières du canal ; on vient de voir comment ils l'avaient remplie. Nous ne leur en donnâmes pas moins le *bakchis* qui est le pourboire de France, le *trenkgeld* des Allemands, la bonne-main d'Espagne, la clef d'or de tous les pays.

Nous suivîmes les bords du canal, et, après deux heures de marche par un pays monotone et plat, nous fîmes halte à la porte d'un Grec nommé Tuitza, qui nous reçut dans sa petite maison carrée, et nous donna l'autorisation de manger à l'ombre, à condition que nous nous fournirions notre déjeuner et qu'il en prendrait sa part. Cette hospitalité me rappela celle de Sicile, où ce sont les voyageurs qui nourrissent les aubergistes.

Le repas terminé, nous prîmes congé de notre hôte, et nous nous remîmes en route. Le chemin d'Alexandrie à Damanhour n'a de remarquable que sa stérilité ; nous marchions dans une mer de sable où nos ânes et nos hommes enfonçaient jusqu'aux genoux. De temps à autre quelque brûlante rafale de vent mêlée de poussière nous aveuglait en passant, et nous reconnaissions à l'oppression momentanée de notre poitrine que nous venions de respirer la chaude haleine du désert. Parfois, à notre droite et à notre gauche, nous apercevions sur des points élevés, qui, lors des débordemens du fleuve, deviennent des îles, des villages ronds, dont les maisons, de forme conique, bâties de briques et de terre, étaient percées de petits trous carrés destinés à laisser pénétrer dans l'intérieur la lumière strictement nécessaire et le moins de chaleur possible. Enfin, à des intervalles inégaux, mais assez rapprochés, nous rencontrions au bord de la route quelques tombeaux isolés de solitaires ou de derviches, ombragés par un palmier, religieux ami du sépulcre, et au-dessus duquel tournaient avec des cris aigus une nuée rapide d'éperviers.

Il était trois heures à peu près quand nous aperçûmes le loin Damanhour ; c'était la première ville franchement arabe que nous allions visiter, car Alexandrie, avec sa population cosmopolite, n'est qu'un mélange de peuples divers, dont le caractère et l'originalité s'effacent peu à peu par le frottement.

Le mirage nous montrait la ville comme une île entourée d'eau et de brouillards ; à mesure que nous approchions, les vapeurs de ce lac factice s'évaporaient peu à peu, et les objets nous apparaissaient sous leur véritable forme ; nos ombres s'allongeaient aux derniers rayons du soleil couchant, les palmiers balançaient gracieusement leur parasol de verdure au vent frais du soir, lorsque nous mîmes pied à terre aux portes de la ville, dont les élégans *madenehs* s'élançaient au-dessus des murailles des mosquées, peintes alternativement de bandes rouges et blanches.

Nous nous arrêtâmes un instant avant de franchir les portes, pour contempler ce paysage si nouveau pour nous. Un ciel pur, transparent et d'une finesse de tons dont aucun pinceau ne pourrait donner l'idée, des étangs qui bordent réellement un côté de la cité et qui reflètent ses murailles dans leurs eaux dormantes, de longues files de chameaux conduites par les paysans arabes, et se glissant lentement dans la ville, tout donnait à ce merveilleux tableau un air de vie, de calme et de bonheur, plus remarquable encore après cette préface du désert que nous venions de traverser.

Damanhour ne possède qu'une auberge, quoique sa population soit de huit mille âmes. Mohammed, après nous avoir fait traverser des rues d'une sauvage originalité, nous conduisit à ce bienheureux caravansérail, dont nous nous faisions d'avance, et d'après les descriptions des *Mille et une Nuits*, une idée tout à fait féerique. Malheureusement nous ne fûmes point à même de comparer la poésie à la réalité ; l'hôtellerie était pleine à n'y pas loger une souris, et, quoi que nous pussions dire et quelque offre que nous fissions, il nous fallut retourner sur nos pas. Quoique déjà désappointés sur bien des choses, le souvenir de l'hospitalité arabe, si souvent vantée par les voyageurs et célébrée par les poètes, me revint à l'esprit, et j'invitai Mohammed à faire quelque tentative auprès des propriétaires des maisons les plus confortables que nous rencontrâmes sur notre route ; mais toutes furent inutiles, nous en fûmes pour nos avances, et fort humiliés des refus dont nous étions l'objet, force nous fut de rejoindre nos amis, qui plus prudens que nous et ne voulant pas faire des pas inutiles, nous attendaient à la porte de Damanhour. Il n'y avait pas deux partis à prendre ; je regardai autour de nous pour chercher un endroit favorable à notre campement, et, ayant avisé un massif de dattiers, je fis étendre nos tapis sous leur feuillage ; puis je donnai le premier l'exemple de la résignation aux décrets de la Providence, en serrant la ceinture de mon pantalon et en me couchant le dos tourné à la ville inhospitalière qui nous avait repoussés de son sein.

Malheureusement, du côté opposé à la ville, et juste dans le cercle qu'embrassait mon rayon visuel, s'élevait une charmante maison arabe dont les murs blancs se détachaient sur un bosquet de mimosas d'un vert délicieux. Je ne pus résister au désir de faire une dernière tentative, et j'envoyai Mohammed en ambassade au propriétaire de cette oasis. Il était à la ville, et en son absence ses serviteurs n'osaient prendre sur eux de recevoir un étranger.

Une demi-heure après je vis sortir de Damanhour, et s'avancer vers nous un cavalier richement vêtu, monté sur un magnifique cheval blanc et suivi d'une escorte nombreuse ; je présumai que c'était notre homme, et je fis ranger notre petite caravane, en lui recommandant de prendre l'air le plus piteux possible, sur le bord de la route où il devait passer. Lorsqu'il fut à dix pas de nous nous le saluâmes, il nous rendit notre salut, et, nous reconnaissant à nos habits pour des voyageurs francs, il s'informa du motif qui nous retenait hors de la ville à une heure aussi avancée. Nous lui racontâmes alors notre mésaventure dans les termes les plus propres à l'attendrir. Notre récit fit un effet merveilleux, et quoique la traduction eût dû lui faire perdre de son intérêt, il ne nous en invita pas moins à le suivre et à venir passer la nuit dans cette petite maison blanche aux mimosas verts, qui était depuis une heure l'objet de tous nos désirs.

On nous conduisit d'abord dans une grande chambre, autour de laquelle régnait un large divan recouvert de nattes. Nous étendîmes nos tapis par dessus, ce qui, malgré cette précaution, n'en faisait pas un matelas bien moelleux. A peine avions-nous achevé ces préparatifs nocturnes que trois domestiques entrèrent, portant chacun un plat de porcelailaine recouvert d'un dôme d'argent d'un joli travail : l'un contenait une espèce de ragoût de mouton, l'autre du riz, et le troisième des légumes ; ils posèrent ce service à terre. Nous nous accroupîmes Mayer et moi, en face l'un de l'autre. Un esclave nous apporta un bassin à laver les mains, et nous commençâmes notre apprentissage de gastronomes orientaux en nous servant chaçun avec nos doigts ; ce qui, malgré notre appétit, ôta un peu de charme à notre repas. Quant à notre boisson, c'était tout bonnement de l'eau de citerne, dans notre gargoulette à bouchon d'argent. Le souper terminé, le même esclave nous donna de nouveau de quoi nous laver les mains et la bouche ; puis on apporta le café et les chibouques, et on nous laissa libres de veiller ou de dormir.

Nous nous regardâmes quelque temps encore à travers la fumée de nos pipes ; puis, après avoir rendu grâce à l'hospitalité de notre hôte, nous fermâmes les yeux en le recommandant au prophète.

Le lendemain je me réveillai avec le jour ; en deux sauts je fus sur pied et hors de la maison. Je fis le tour de la ville, pour en trouver le meilleur aspect ; puis, après en avoir dessiné une vue générale, je fis deux ou trois croquis de mosquées, et je revins tout courant retrouver ma caravane et donner l'ordre du départ. Avant de quitter la maison, je voulus remercier le maître ; mais notre sage musulman était dans son harem, il n'y eut donc pas moyen de le voir ; je demandai son nom, afin de le transmettre à la postérité : il s'appelait Rustum-Effendi. Je donnai le batchis aux esclaves, nous enfourchâmes nos montures, et à cinq cents pas de Damanhour nous nous retrouvâmes au milieu du désert.



Monsieur Taylor salua et s'assit à la droite du prince

Nous marchâmes six à sept heures dans le sable ; puis enfin nous arrivâmes sur une crête peu élevée, du sommet de laquelle nous aperçûmes tout à coup et sans préparation le Nil.

Aux plaines arides succédaient des paysages délicieux : au lieu de quelques palmiers rares et perdus dans un horizon brûlant, nous rencontrions des forêts d'arbres chargés de fruits et des champs couverts de maïs. L'Egypte est une vallée, au fond de laquelle coule un fleuve, dont les bords sont un immense jardin que des deux côtés le désert ronge : au milieu de ces bosquets de mimosas et de dahlias, au dessus de ces plaines de maïs et de riz, voltigeaient des oiseaux inconnus, au chant brillant, au plumage de rubis et d'émeraude. De grands troupeaux de buffles et de moutons, conduits par des pasteurs maigres et nus, suivaient le cours du Nil, que nous remontions. Deux énormes loups, attirés sans doute par l'odeur du bétail, sortirent d'un massif d'arbres à cinquante pas devant nous, s'arrêtèrent sur la route comme pour nous barrer le passage, et ne prirent la fuite que lorsque nos âniers leur jetèrent des pierres. La nuit descendait rapidement, et le chemin, coupé par les canaux nécessaires à l'irrigation, devenait de plus en plus difficile ; quelquefois il était détrempé au point que nos ânes enfonçaient jusqu'aux genoux et s'arrêtaient court.

Malgré notre répugnance à marcher dans ces espèces de marécages, nous fûmes forcés de mettre pied à terre ; bientôt ce fut de véritables torrens que nous fûmes forcés de traverser ; nous étions mouillés jusque sous les aisselles, et ces bains, quoique plus rafraîchissans que ceux d'Alexandrie, étaient infiniment moins agréables. Alors la lune se leva, et, tout en éclairant quelque peu notre route, donna à ce paysage merveilleux un nouveau caractère. Malgré les difficultés du chemin, nous ne pouvions rester insensibles aux beautés des sites que nous traversions : au sommet des monticules qui séparent la vallée du désert nous voyions se balancer gracieusement des palmiers qui se détachaient en vigueur sur le ciel, tandis qu'à chaque pas nous rencontrions des mosquées dont le Nil baignait la base, et qu'entouraient d'ombre et de verdure des sycomores aux branches longues et inclinées vers le sable. Malheureusement, de cinq minutes en cinq minutes, nous étions arrachés à notre extase par quelque canal où nous devions descendre, par quelque marécage où il nous fallait enfoncer ; de sorte que, lorsque nous aperçûmes Rosette, nous étions si parfaitement trempés, que nos souliers, comme ceux de Panurge, prenaient l'eau par le col de nos chemises.

A mesure que nous approchions de la ville, nos idées reflétaient une teinture plus riante : nous nous voyions d'avance dans une chambre bien close, où nous troquions nos habits mouillés contre ceux de quelque bon musulman, car nos malles étaient à Alexandrie, et notre garde-robe se bornait à ce que nous avions sur le corps. L'estomac, de son côté, commençait à crier famine : nous nous rappelions avec délices notre souper de la veille, et nous en demandions un semblable, dussions-nous le manger avec nos doigts ; quant au lit, nous étions si horriblement fatigués que le premier divan venu eût fait parfaitement notre affaire. Nous étions, comme on le voit, on ne peut plus accommodans. Ce fut dans ces dispositions que nous arrivâmes aux portes de Rosette. Elles étaient fermées !

Ce fut un coup de foudre : de toutes les possibilités, cette fermeture était la seule qui ne se fût pas présentée à notre esprit ; nous frappâmes en désespérés ; mais les gardes ne voulurent rien entendre. Nous parlâmes de batchis, ce grand moyen de conciliation ; malheureusement les fentes de la porte n'étaient point assez larges pour introduire une pièce de cinq francs. Mohammed pria, supplia, menaça ; tout fut inutile. Alors il se retourna et nous dit avec la tranquillité de la conviction qu'il n'y avait pas moyen, ce soir-là, d'entrer à Rosette ; au reste, nous vîmes qu'il disait la vérité à la résignation vraiment musulmane de Mohammed et de nos âniers, qui regardèrent immédiatement autour d'eux afin de chercher l'endroit le plus favorable à un campement. Quant à nous, nous étions si furieux, que nous restâmes seuls à la porte encore plus d'un quart d'heure. Enfin Mohammed revint nous annoncer qu'il avait découvert un bivouac parfaitement convenable. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de le suivre ; nous nous y décidâmes en jurant. Il nous conduisit près d'une mosquée entourée de lilas en fleurs, où nous trouvâmes nos tapis étendus sous deux magnifiques palmiers ; nous nous y couchâmes l'estomac vide et le corps mouillé, mais nous étions si fatigués, qu'après avoir grelotté quelque temps, puis frissonné, nous finîmes par tomber dans un engourdissement qui, pour ceux qui nous auraient vus étendus et sans mouvement, ressemblait assez au sommeil. Le lendemain, quand nous ouvrîmes les yeux, la rosée du matin était venue en aide à l'eau de la veille, de sorte que nous étions raides de froid ; nous voulûmes nous lever, mais pas une jointure ne pliait, nous étions rouillés dans nos habits comme des couteaux dans leur gaîne. Nous appelâmes Mohammed et les âniers à notre secours ; plus familiarisés que nous avec les nuits passées à la belle étoile, ils se secouèrent et accoururent. Nous étions tout d'une pièce : ils nous relevèrent par les épaules comme Paillasse relève Arlequin, et ils nous posèrent contre nos palmiers, le visage tourné vers le soleil levant : au bout de quelques minutes nous éprouvâmes la bienfaisante influence de ses rayons, la vie revenait avec la chaleur ; petit à petit nous dégelâmes ; enfin, vers les huit heures du matin, nous nous trouvâmes assez ingambes de corps et assez secs de vêtemens pour faire notre entrée dans la ville.

LA NAVIGATION SUR LE NIL

Les maisons de Rosette sont en briques, plusieurs ont quatre ou cinq étages ; les arcades du bas sont supportées par des colonnes de granit et de dimensions variées, qui proviennent toutes des ruines de l'ancienne Alexandrie. Le Nil, qui passe au pied de la ville, où il forme un port commode, est encaissé dans de larges et belles rizières, dont la couleur d'un vert tendre contraste gracieusement avec les masses sombres des noirs sycomores et les palmiers élancés qui se perdent à l'horizon.

L'agent consulaire français, monsieur Camps, nous reçut avec empressement, et nous présenta à sa femme et à sa fille. Nous trouvâmes auprès de ces dames un compatriote nommé monsieur Amon ; c'était un artiste vétérinaire, élève de l'Ecole d'Alfort, et engagé depuis cinq ou six ans au service du pacha d'Egypte ; il s'était marié à Rosette et avait épousé une jeune fille cophte. Les Cophtes, comme on le sait, sont chrétiens, de sorte que cette union n'engageait en rien sa conscience religieuse ; cependant il y avait eu quelque peu d'étrangeté dans la manière dont elle s'était accomplie. Lorsque monsieur Amon avait été bien décidé à prendre femme, il s'était informé s'il y avait dans le pays quelque jeune fille à marier. La personne à qui il s'était adressé, et qui faisait la commission en ce genre, s'était alors mise en quête, et deux ou trois jours après était revenue avec une réponse satisfaisante. Elle avait découvert une Cophte jeune, jolie et âgée de quatorze ans. Monsieur Amon demanda à la voir. Comme cette demande était contre tous les usages, on lui répondit que la chose était impossible ; mais qu'au reste il pouvait interroger, et qu'on répondrait fidèlement à toutes ses questions, même à celles qui, au premier abord, paraîtraient les plus indiscrètes. Il paraît que les renseignemens furent parfaitement favorables à la future, car le lendemain une dot convenable fut offerte aux parens et acceptée par eux. En conséquence, le jour fut pris pour la cérémonie et, au moment fixé, monsieur Amon d'un côté, et les parens de la future de l'autre, se réunirent chez le cadi. La somme fut comptée, la jeune fille servit de quittance, et l'époux emmena son épouse. Ce ne fut que chez lui qu'il enleva le voile. On lui avait tenu parole sur tous les points, et monsieur Amon se félicite encore aujourd'hui de ce mariage à la Colin-Maillard.

Cependant que l'on ne croie pas qu'il en est toujours ainsi. Il arrive parfois de cruels désappointemens. Dans ce cas, le mari trompé renvoie tout bonnement l'épouse chez ses parens, en lui donnant une seconde dot de la même valeur que la première. Il conserve encore ce droit lorsque la déception est purement morale, et qu'au bout d'un certain temps les deux conjoints s'aperçoivent que leurs caractères ne peuvent sympathiser. Alors les mariés redeviennent libres, et, le lendemain de ce divorce par consentement mutuel, il leur est loisible de convoler en deuxième, troisième et quatrième noces.

Monsieur Amon nous donnait ces détails en nous menant voir, hors de Rosette, la mosquée d'Abou-Mandour, qui s'élève au bord du Nil. Cet édifice, tout oriental, et placé au milieu d'un paysage charmant, s'avance dans le fleuve, en laissant un étroit passage entre sa base et l'autre rive couverte de petites maisons entourées de rizières. Un dôme en forme de cœur renversé, surmonté d'un croissant, domine les murailles blanches et festonnées ; un madeneh d'une rare élégance élève à l'un des angles ses galeries aux parapets découpés comme une dentelle, tandis que la partie opposée semble soutenir une masse énorme de sable disposée en monticule sur la déclivité de la montagne ; tout autour s'élancent d'un seul jet de hauts palmiers, dont quelques-uns traversent, en le couronnant comme d'une aigrette, le dôme plat et sombre d'un large sycomore.

Les vrais croyans disent que c'est le saint derviche Abou-Mandour qui soutient avec ses épaules les montagnes de sable qui semblent prêtes à engloutir la mosquée et à combler le Nil.

Un spectacle curieux pour des Européens nous attendait en rentrant à Rosette : sur les marches et à l'ombre d'une mosquée, un santon absolument nu était indolemment couché ; il attendait, dans ce costume et dans cette position qui lui étaient habituels, que les dévotes du quartier lui apportassent sa nourriture ; lorsque, parmi ses pourvoyeuses, il en distinguait par hasard une qui lui plaisait, il l'honorait à l'instant de ses caresses, que celle-ci tenait toujours à honneur de recevoir. Ce spectacle étrange ne choquait personne, et l'on citait, comme d'une susceptibilité tout à fait exagérée, un honnête musulman qui, quelques jours auparavant, avait jeté son manteau sur un groupe qui rappelait par trop celui du cynique Cratès et de sa femme Hipparchie.

Monsieur Camps et monsieur Amon nous avaient offert tous deux l'hospitalité ; mais, de peur de les gêner, nous n'acceptâmes point, et nous allâmes nous établir dans une ancienne maison de capucins, édifice vaste et délabré, où il ne restait plus qu'un moine de cet ordre, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes. Le pauvre vieillard avait mangé, comme les soldats d'Ulysse, les fruits du lotos qui font perdre la mémoire ; depuis vingt ans, aucun bruit du monde, qui l'avait oublié, n'était parvenu jusqu'à lui, et il rendait à l'Europe indifférence pour indifférence. Ses mœurs régulières, son vêtement ample, coupé à la manière orientale, lui avaient attiré la considération des Arabes ; j'oubliais sa barbe, qui n'y avait pas peu contribué.

Nous allâmes passer la soirée chez un des amis de monsieur Amon, estimable Turc qui avait sacrifié le précepte le plus connu du Coran à son amour pour le vin. L'appartement où il nous reçut était simple, comme presque tous les

salons orientaux; selon les habitudes de l'ameublement, un grand divan régnait tout autour; un jet d'eau, placé au milieu, retombait d'une belle fontaine de marbre blanc dans un bassin octogone; quelques fleurs rares et brillantes, toutes couvertes de perles liquides, comme si la rosée du matin vînt de s'abaisser sur elles, étaient disposées avec goût autour de ce bassin, et donnaient un aspect joyeux et charmant à cet immense salon. Le Turc nous y reçut au milieu de ses amis, nous fit prendre place dans le cercle, et nous présenta la pipe et le café. Une demi-heure après on nous servit une limonade préparée par ses femmes; cela ne réchauffa que médiocrement la conversation, qui était des plus languissantes, car il fallait que l'on traduisît ce que nous disions et ce que l'on nous répondait. Il n'y a pas de dialogue, si spirituel qu'il soit, qui tienne à cette épreuve: aussi ce travail d'esprit finit par tellement ennuyer interlocuteurs et interprètes, que nous nous levâmes d'un commun accord et nous retirâmes. Le Turc, de son côté, il faut lui rendre cette justice, ne fit aucun effort pour nous retenir.

Le lendemain, nous vîmes arriver d'Alexandrie monsieur Taylor, le commandant Bellanger, et monsieur Eydoux, le chirurgien-major. Ce dernier était venu moins par curiosité que par un sentiment philanthropique, qui lui fit auprès de nous le plus grand honneur. Il avait entendu parler d'une manière effrayante des ophtalmies d'Egypte, et il exposait ses yeux pour sauver les nôtres.

Comme rien ne nous retenait à Abou-Mandour, et que nous avions hâte de voir le Caire, le lendemain, 6 mai, nous nolisâmes une djerme de la plus grande dimension; celle que nous choisîmes pouvait avoir quarante pieds de long, et portait deux voiles latines et triangulaires d'une effroyable grandeur. Au moment du départ, et quand tout fut préparé, il se trouva que le vent était contraire: nous prîmes patience en allant au bain.

Comme à Alexandrie, c'était le plus vaste et le plus beau monument de la ville; comme à Alexandrie, je repassai par les épreuves de la vapeur condensée et de l'eau bouillante; mais soit que mes poumons se fussent dilatés à respirer du sable, soit que ma peau se fût endurcie aux rayons du soleil égyptien, je n'éprouvai plus aucune souffrance: l'opération du massage elle-même se passa à ma plus grande satisfaction, et je pris sans effort, entre les mains de mon baigneur, des positions qui auraient fait honneur à Mazurier et à Auriol.

Le 7 mai au matin on vint nous réveiller en nous annonçant que le vent avait changé: c'était une bonne nouvelle à nous apprendre. Nous commencions à ne pas nous amuser d'une manière fougueuse à Abou-Mandour, et, quelle que fût maintenant ma sympathie pour le bain, je ne pouvais cependant pas renoncer à l'élément qui m'est naturel; il en résulta que nous nous mîmes en route avec une vive satisfaction. Le jour était magnifique: le vent soufflait comme s'il eût été à nos ordres, et nos mariniers, en exécutant leur manœuvre, chantaient pour se donner du courage et pour opérer en mesure. Nous nous fîmes traduire deux de ces chansons: la première était composée de quelques versets à la louange de Dieu; la seconde était un assemblage de sentences et de réflexions philosophiques cousues les unes aux autres, et dont la plus saillante nous parut être celle-ci: « La terre n'est rien, et tout est misère dans ce monde. »

Comme nous étions en gaîté et que ces vérités nous parurent trop sérieuses pour notre disposition d'esprit, nous invitâmes nos Arabes à nous chanter quelque chose de plus jovial. Ils allèrent aussitôt chercher les deux instrumens nécessaires à l'accompagnement: l'un était une sorte de pipeau rappelant la flûte antique; l'autre, un simple tambour dont la caisse en terre cuite s'évasait par le haut; la partie la plus développée était recouverte d'une peau très fine que l'on fit tendre en l'approchant du feu. Alors commença un charivari qui absorba tellement notre attention par sa sauvage étrangeté, que nous ne pensâmes point à demander le sens des paroles, tout occupés que nous étions à tâcher de démêler, au milieu de ce sabbat, une phrase musicale quelconque. Bientôt notre curiosité fut distraite de la poésie et de son accompagnement par un gros Turc à turban vert, descendant de Mahomet, qui, excité par cette mélodie, se leva lentement, se balança alternativement et en cadence sur chacune de ses jambes, puis enfin, prenant son parti, se mit décidément à exécuter une danse grossière et lascive. Quand il eut fini, nous lui adressâmes des complimens sur le plaisir inattendu qu'il nous avait procuré; il nous répondit d'un air dégagé que c'était ainsi que les almées dansaient sur les places publiques du Caire: heureusement, en notre qualité de Parisiens, nous n'avions pas grande foi dans les prospectus, et nous prenions le sien pour ce qu'il valait.

La journée se passa au milieu de ces récréations mélodiques et chorégraphiques. Pendant toute notre navigation, le Nil nous avait offert gracieusement ses deux rives bordées de chaque côté d'une verdure merveilleuse; le soir, le soleil s'abaissa rapidement, et ses derniers rayons éclairèrent de leur chaude teinte un charmant village tout couronné de palmiers.

Nous nous retirâmes à l'arrière de la djerme; nos matelots y avaient construit une tente, ou plutôt une espèce d'arche de pont en toile, soutenue par des roseaux flexibles et arrondis: nous y étendîmes nos tapis, sur lesquels nous ne fîmes qu'un somme.

Lorsque nous nous réveillâmes, le paysage avait le même aspect que la veille; seulement, à mesure que nous remontions le fleuve, les villages devenaient moins considérables et moins nombreux. La journée se passa au milieu des mêmes amusemens; mais le descendant de Mahomet nous parut moins facétieux que la veille, nous nous familiarisions avec le grotesque.

Le lendemain les chants étaient commencés que nous dormions encore; nous crûmes, en ouvrant les yeux, que c'était une sérénade que nous donnait notre équipage; point, le vent était devenu contraire, ce qui forçait les matelots à travailler rudement pour vaincre le courant. Le patron de la barque chantait de toute sa force une litanie, à tous les versets de laquelle les Arabes répondaient: *Eleyson.* A chaque refrain nous avions reculé de cinquante pas!

Comme le patron jugea qu'à ce train là nous serions retournés à Abou-Mandour la nuit suivante, ou le lendemain matin au plus tard, il donna l'ordre d'amarrer près d'un village devant lequel nous passions à reculons. A peine la barque fut-elle fixée, que je sautai à terre et me dirigeai vers la maison la plus proche; j'y obtins à grand'peine un peu de lait dans une jatte; nous nous abritâmes derrière une muraille de terre pour échapper aux tourbillons de poussière ardente que le vent soulevait, et nous nous mîmes à déjeuner.

Une abominabe *santone* s'approcha de nous dans un costume exactement pareil à celui de son confrère de Damanhour: si l'homme nous avait paru médiocrement gracieux, la vieille nous parut atroce. A mesure qu'elle s'avançait, une crainte affreuse s'emparait de mon esprit, c'est qu'il ne lui prît envie, en notre qualité d'étranger, de nous honorer de ses caresses; je me hâtai de communiquer cette idée à la société, qui en frissonna de tout son corps. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur: la vieille se contenta de nous demander l'aumône; nous nous hâtâmes de lui donner du pain, des dattes et quelques pièces de monnaie. Moyennant cette rançon, elle s'éloigna de nous, et nous laissa achever notre repas. Deux heures après, le vent s'étant abaissé, nous nous remîmes en voyage.

Nous avancions lentement: à l'inconvénient du vent contraire avait succédé celui des bas-fonds, et quoique nous tirassions à peine trois pieds d'eau, nous touchions parfois le sable. Nous fîmes ainsi deux ou trois lieues en quatre ou cinq heures, et avec une grande fatigue. Vers le soir, nous vîmes lentement s'élever, sur un horizon rougeâtre, trois monts symétriques dont les contours se dentelaient sur le ciel: c'étaient les pyramides! les pyramides, qui grandissaient à vue d'œil, tandis qu'à notre gauche les premiers mamelons de la chaîne libyque encaissaient le Nil dans ses flancs de granit.

Nous restâmes immobiles; nos yeux ne pouvaient se détacher de ces constructions gigantesques, auxquelles se rattachaient un souvenir antique si grand et un souvenir moderne si glorieux! Là aussi le moderne Cambyse avait eu son champ de bataille, où nous pouvions, comme Hérodote avait vu les cadavres des Perses et des Egyptiens, retrouver à notre tour les ossemens de nos pères! A mesure que le soleil descendait, son reflet montait sur les flancs des pyramides, dont la base se couvrait d'ombre; bientôt le sommet seul étincela comme un coin rougi; puis un dernier rayon sembla flotter à l'extrémité du sommet aigu, pareil à la flamme qui brûle à la pointe d'un phare. Enfin cette flamme elle-même se détacha, comme si elle fût remontée au ciel pour allumer les étoiles, qui, un instant après, commencèrent à briller.

Notre enthousiasme tenait de la folie, nous battions des mains et nous applaudissions à cette décoration magnifique. Nous appelâmes le patron pour lui demander de ne pas avancer d'un pas pendant la nuit, afin que nous ne perdissions rien, le lendemain, du paysage grandiose qui allait se dérouler devant nous. Cela tomba à merveille: il venait, de son côté, nous dire que la difficulté de la navigation exigeait que nous jetassions l'ancre. Nous restâmes encore longtemps sur le pont, regardant du côté des pyramides, quoique l'obscurité ne nous permît plus de les distinguer; puis nous nous retirâmes dans notre tente pour en parler encore, ne pouvant plus les voir.

Le lendemain, je m'éveillai le premier et m'étonnai, quoiqu'il fît grand jour, que tout le monde dormît encore. J'éprouvais un malaise pareil à un cauchemar; je réveillai mes compagnons: le malaise avait atteint tout le monde; nous sortîmes de notre tente: l'air était lourd

et suffocant, le soleil s'élevait triste et blafard derrière un rideau de sable ardent enlevé par le vent du désert. Nous nous sentîmes oppressés comme lorsqu'on descend dans une atmosphère trop épaisse, l'air que nous respirions, brûlait notre poitrine. Ne comprenant rien à ce phénomène, nous regardâmes autour de nous : nos matelots et notre patron étaient assis immobiles sur le pont de la djerme, enveloppés de leurs manteaux, dont un des plis, en leur couvrant la bouche, leur donnait l'apparence de ces figures dantesques dessinées par Flaxman ; leurs yeux seuls semblaient vivans ; ils étaient fixés sur l'horizon, qu'ils interrogeaient avec anxiété. Notre arrivée sur le pont ne parut nullement les distraire de leur préoccupation ; nous leur adressâmes la parole, mais ils restèrent muets ; enfin je m'enquis près du patron lui-même de la cause de cet abattement ; alors il étendit la main vers l'horizon, et sans découvrir sa bouche :

— Le kramsin, dit-il.

Ce mot fut à peine prononcé que nous reconnûmes en effet tous les signes de ce vent désastreux si fort redouté des Arabes. Les palmiers, mus par des souffles capricieux, se balançaient dans des directions différentes, de sorte qu'on eût cru que les courans se croisaient dans le ciel : le sable soulevé fouettait notre visage, et chaque grain nous brûlait comme une étincelle sortie d'une fournaise. Les oiseaux, inquiets, quittaient les régions élevées et rasaient la terre pour l'interroger sur le mal qui la tourmentait ; des nuées d'éperviers aux ailes longues et étroites tournaient avec des cris aigus, puis tout à coup s'abattaient sur la cime des mimosas, d'où ils s'élançaient de nouveau vers le ciel, rapides et perpendiculaires comme des flèches, car ils sentaient les arbres frissonner eux-mêmes, comme si les objets inanimés avaient partagé la terreur des êtres vivans. Aucun de ces symptômes visibles pour nous n'échappait à nos Arabes ; mais, dans leurs yeux impassibles et fixes, et sur leur physionomie impénétrable, il était impossible de distinguer s'ils étaient propices ou inquiétans.

Comme, à une forte oppression près, le kramsin ne paraissait pas devoir amener de malheurs bien terribles, nous descendîmes à terre avec nos fusils, et nous nous mîmes en quête d'oiseaux à longues pattes : nous longeâmes les bords du fleuve, comme de véritables chasseurs de la plaine Saint-Denis, habitués à suivre le canal ; seulement la contrée était plus giboyeuse. Nous tuâmes quelques hérons et une quantité d'alouettes et de tourterelles.

Vers le soir, un cri de rappel suivi de chants nous ramena vers la cange, où nous trouvâmes notre équipage dans la jubilation ; nous étions à la fin du kramsin, et nos matelots sautaient de joie et se trempaient la figure et les bras dans le Nil pour se rafraîchir. Cette manière de se baigner à l'européenne rentrait dans ma spécialité : aussi je ne voulus pas que la fête se terminât sans que j'en prisse ma part. En un tour de main je me mis en costume de santon, et, prenant mon élan de la cange, je piquai par-dessus le bord une tête à la hussarde, qui dénonçait du premier coup son caleçon rouge. Lorsque je revins sur l'eau, je vis tout l'équipage occupé à me regarder avec la plus grande attention : je savais qu'il n'y avait de crocodiles dans le Nil qu'au-dessus de la première cataracte ; de sorte que, ne concevant aucune crainte, je ne pus m'expliquer l'intérêt de la galerie que d'une manière tout à fait flatteuse pour mon amour-propre. Mon agilité et mon adresse en redoublèrent ; tout ce que le répertoire de la natation contient, depuis la simple brasse jusqu'à la double culbute, fut exécuté avec un succès croissant sous les yeux de mes spectateurs basanés. J'en étais à la planche raide, lorsque tout à coup je reçus à la cuisse droite une espèce de décharge électrique si violente que je me sentis toute la moitié du corps paralysée. Je me retournai aussitôt sur le ventre pour nager vers la cange, mais je vis à l'instant que je ne pourrais sans aide atteindre le bâtiment. Moitié riant, moitié buvant, je demeurai à la perche, tendant le bras droit hors de l'eau et essayant de me soutenir avec le bras gauche ; quant à la jambe de ce côté elle était, sans aucune connaissance et refusait tout mouvement. Heureusement Mohammed, comme s'il eût prévu l'accident qui venait de m'arriver, se tenait sur le bord de la djerme avec une corde qu'il me lança. J'en attrapai un bout ; il me tira par l'autre, et j'abordai le bâtiment d'une manière beaucoup moins triomphante que je ne l'avais quitté. Cependant, à l'insouciance presque goguenarde avec laquelle nos Arabes m'entourèrent, je jugeai que l'aventure n'avait rien de bien inquiétant ; je ne désirai pas moins en connaître la cause, ne fût-ce que pour m'en garantir désormais. Mohammed m'apprit qu'outre une foule de poissons fort agréables au goût et fort curieux à étudier, on trouvait dans le Nil une espèce de torpille dont la vertu électrique était si bien connue de nos Arabes que, redoutant la sensation douloureuse que j'avais éprouvée, ils s'étaient contentés, comme je l'avais vu, de se laver avec précaution la figure et les mains dans le fleuve. Ce qui me parut le plus clair dans tout ceci, c'est que, si l'électricité leur était désagréable pour eux-mêmes, ils ne répugnaient pas à étudier ses effets sur l'Européen ; au reste, l'explication n'était pas terminée que la douleur avait cessé, ma jambe et mon bras avaient repris leur service accoutumé.

Le vent était tout à fait tombé. Nous pensâmes à dîner du produit de notre chasse, ce que nous fîmes à bord de la djerme pour nous soustraire plus certainement à la visite de quelque nouvelle santone, puis nous allâmes visiter nos tapis, de peur qu'il ne prît à quelque scorpion l'envie de renouveler la facétie de la torpille, ce qui aurait été infiniment moins drôle ; aussi, cette fois, ce furent nos Arabes qui nous invitèrent à prendre cette précaution. Ce soin accompli, nous nous endormîmes dans le gracieux espoir de voir le lendemain le Caire, dont nous n'étions plus éloignés que de sept ou huit lieues.

LE CAIRE

Le lendemain, au point du jour, on leva l'ancre, et nous approchâmes rapidement des pyramides, qui, de leur côté, semblaient venir au-devant de nous et s'incliner sur nos têtes. Au bas de la chaîne libyque, nue et stérile, à travers les vapeurs sablonneuses qui épaississaient l'atmosphère, nous commencions à apercevoir les tours et les dômes des mosquées, surmontés de leurs croissans de bronze. Peu à peu ce rideau, chassé devant nous par le vent du nord, qui poussait notre barque, s'éleva en fuyant au-dessus du grand Caire, et nous découvrit les hautes dentelures de la ville, dont la base était encore cachée par les rives exhaussées du fleuve. Nous avancions à grands pas, et nous étions déjà presque à la hauteur des pyramides de Ghyzé. Plus loin, et sur la même rive, se balançait gracieusement la forêt de palmiers qui s'élève sur l'emplacement où fut autrefois Memphis, et longe le rivage où se promenait la fille de Pharaon lorsqu'elle sauva Moïse des eaux ; et au-dessus de ces palmiers, dans une brume, non pas de brouillards, mais de sable, nous distinguions les sommets rougeâtres des pyramides de Sakkara, ces vieilles aïeules des pyramides de Ghyzé. Un moment nous croisâmes plusieurs bateaux chargés d'esclaves : l'un d'eux contenait des femmes. Aussitôt que le patron les vit, il planta un couteau dans le grand mât et jeta du sel dans le feu : cette double opération avait pour but de neutraliser le mauvais œil. La conjuration fut efficace : une heure après nous débarquâmes sans accident à Schoubra, sur la rive droite du Nil. On nous montra, à quelque distance, la maison de campagne du pacha : c'était une charmante habitation, entourée de fraîcheur et de verdure.

Nous retrouvâmes là les ânes et les âniers, les uns plus beaux et plus grands que ceux d'Alexandrie, les autres plus empressés et plus batailleurs encore, s'il est possible, que leurs confrères du bord de la mer. Cette fois, instruits par l'expérience, nous nous gardâmes bien de faire les difficiles, et, prenant une délicieuse allée de sycomores dont le dôme sombre interceptait les rayons du soleil, nous nous mîmes en mesure de franchir rapidement la lieue qui nous restait encore à faire.

Toute la différence que le débarquement avait produite dans notre manière de voyager était qu'au lieu de remonter le Nil en bateau, nous suivions sa rive à âne. Au reste, comme nous nous étions élevés d'une trentaine de pieds, l'horizon était plus étendu, nous voyions en face de nous l'île de Roudah, base du monument où l'on conserve le nilomètre, instrument destiné à mesurer la hauteur des inondations du Nil : des lignes tracées indiquent les années où la crue du fleuve, atteignant un niveau inaccoutumé, amena des époques d'une fertilité mémorable. C'est là que, chaque année, les cheiks des mosquées donnent, en publiant l'élévation des eaux, la mesure des réjouissances auxquelles on peut se livrer, ou, en musulmans résignés, annoncent la stérilité prochaine, le jeûne et la famine auxquels la crue insuffisante du fleuve condamne les habitans de ses rives. Alors nous avions à notre droite les pyramides de Ghyzé, que nous découvrions de leur cime à leur base, ainsi que le monticule formé par le grand sphinx qui les garde depuis trois mille ans, et qui tourne vers la tombe des Pharaons son visage de granit, mutilé par les soldats de Cambyse. Enfin notre vue s'étendait, à gauche, sur le champ de bataille d'Héliopolis, illustré par Kléber, et dont l'immense solitude, qui s'étend à perte de vue, n'est animée que par un seul sycomore qui verdit au milieu du sable ardent du désert. Nos guides nous le firent remarquer, car une tradition arabe rapporte que ce fut sous cet arbre

que se reposa Marie lorsque, fuyant le courroux d'Hérode, *Joseph*, dit saint Mathieu, *prit de nuit le petit enfant et sa mère et se retira en Egypte*. C'est donc, selon les Mahométans eux-mêmes, à l'abri qu'il prêta à la mère du Christ que cet arbre sacré doit sa longévité miraculeuse et sa verdure éternelle.

Cependant nous étions arrivés à Boulacq, espèce de faubourg du Caire, sentinelle de la ville chargée de garder le port. Nous n'avions plus qu'une demi-lieue à faire; nous jetâmes un coup d'œil sur la rade animée par une multitude de canges et de djermes, qui apportent en remontant le Nil les récoltes de ses jardins, ou en le descendant les fruits plus savoureux de la Haute-Egypte, que ne peut mûrir le soleil trop pâle du Delta. Dans le village, la population, par son nombre et son activité, dénotait l'approche d'une grande ville; je montrai les murailles à Mohammed: il comprit mon désir. — *El Masr*, s'écria-t-il: et, lançant son âne au galop, il nous invita du geste à le suivre. Nous ne nous fîmes pas répéter l'invitation, et nos montures, qui sentaient qu'elles retournaient chez elles, secondèrent de leur mieux notre impatience. Bientôt nous aperçûmes le Caire parfaitement isolé, dans un océan de sable, dont les vagues brûlantes viennent battre sans cesse ses flancs de granit, ou elles finiraient par faire brèche, si, deux fois l'an, le Nil, puissant auxiliaire, ne délivrait momentanément la ville de cet incommode assiégeant. A mesure que nous approchions, nous distinguions les teintes alternées des édifices et les dessins élégans des coupoles, puis, au-dessus des dents coloriées qui couronnent les remparts, s'élançant pareils aux pièces d'un immense jeu d'échecs, les madenehs de trois cents mosquées; enfin, nous atteignîmes la porte de la Victoire, la plus belle des soixante et onze qui entourent le Caire, et par laquelle Bonaparte entra le lendemain de la bataille des Pyramides, le 29 juillet 1798.

A peine entré dans la ville, monsieur Taylor, qui savait l'inconvénient de se promener au Caire comme un provincial arrivant à Paris, enfila au galop une des rues qui se présentait à nous: force nous fut de le suivre, de peur de nous perdre; effectivement nous voyions que nos habits à l'européenne attiraient sur nous l'attention d'une manière peu favorable. il y a des moments où l'on devine le danger sans le voir, par instinct et comme par pressentiment. L'uniforme des officiers de marine surtout préoccupait singulièrement les serviteurs du prophète. Nous redoublâmes donc de vitesse, coudoyant Turcs et Arabes, qui passaient avec leurs brillans costumes devant nos yeux éblouis, et nous criaient: *yamin* ou *chemal*, c'est-à-dire, à droite ou à gauche, selon que cette manœuvre leur paraissait nécessaire de notre part, pour ne pas les déranger dans la ligne droite et invariable qu'ils suivaient gravement soit à pied, soit à cheval. Enfin, après une de ces courses comme on en fait en songe, au milieu d'êtres inconnus et fantastiques, à travers les rues étroites et tortueuses que monsieur Taylor nous faisait prendre, parce que c'était le chemin le plus court, nous arrivâmes au milieu du quartier franc, et nous descendîmes à la porte d'une auberge italienne.

Notre premier soin fut de faire demander un tailleur; notre aubergiste nous en procura un aussitôt: c'était un Turc pur sang. Il nous fit choisir des étoffes, puis, tirant de la poche de son pantalon un fil auquel pendait un plomb, il suspendit ce plomb de manière à ce qu'il se trouvât au niveau de mon cou-de-pied, appuya le fil sur mon épaule, lut le degré qui était marqué sur le fil, en fit autant à chacun de nous et sortit: la mesure était prise.

Cette opération achevée, nous songeâmes à une autre non moins urgente: la préoccupation des grands souvenirs qui se présentaient à notre esprit, l'aspect grandiose du paysage, le désir immodéré d'arriver au Caire, nous avaient fait oublier le déjeuner; mais à peine fûmes-nous dans nos chambres, où le défaut de vêtement nous consignait jusqu'au soir, que notre estomac réclama d'une manière pressante la double ration qui lui était due. La chose était trop juste pour que nous ne nous empressassions pas de le satisfaire Nous rappelâmes notre hôte, tous enchantés de trouver à qui parler sans interprète, et nous lui commandâmes à diner. Une demi-heure après, un couvert à l'européenne se dressait dans notre chambre; j'avoue que ce ne fut pas une médiocre satisfaction pour moi que de m'asseoir chrétiennement à une table. Cependant notre préoccupation gastronomique ne nous fit pas oublier Mohammed; nous l'appelâmes par la fenêtre de la cour, et, sur notre invitation, il prit place par terre près de nous.

Si nous l'avions amusé au commencement de notre voyage, lorsqu'il nous avait fallu remplacer par nos doigts seulement la cuillère, la fourchette et le couteau, c'était nous, à cette heure, qui triomphions; le pauvre diable était tout ébahi de nous voir jongler aussi adroitement avec des instrumens qui lui étaient inconnus. Il n'essaya pas moins de nous imiter; mais, après s'être piqué les lèvres et les gencives deux ou trois fois, il revint au système naturel, et destitua cuillère, fourchette et couteau. La somptuosité de notre repas n'avait pas non plus médiocrement étonné sa frugalité arabe; mais, sur ce deuxième point, il fut plus accommodant que sur le premier: il mangea de tout et trouva tout parfaitement bon.

Le soir venu, nous profitâmes de l'obscurité pour parcourir les rues qui conduisaient au consulat de France. Le vice-consul, enchanté de voir des compatriotes, voulut nous donner une petite fête: une demi-douzaine de musiciens du pays arrivèrent, s'accroupirent en rond en face du divan sur lequel nous étions assis, accordèrent leurs instrumens avec un sérieux imperturbable, et commencèrent à jouer des airs nationaux interrompus par des chants. Il faut avoir entendu la musique turque ou arabe pour se faire une idée du degré où peut être porté le charivari; le nôtre était des plus complets, et sans la précaution que les musiciens avaient prise de nous bloquer, je crois que mes souvenirs des Bouffes l'emportant sur ma politesse naturelle, j'aurais pris la fuite à la quatrième mesure. Après deux heures des plus atroces que j'aie passées de ma vie, les exécutans se levèrent enfin, toujours graves et raides, malgré la mauvaise plaisanterie qu'ils venaient de nous faire, et sortirent. Le vice-amiral nous dit alors que, pour nous rendre les honneurs qui nous étaient dus, ils nous avaient joué leurs airs les plus graves, mais qu'une autre fois nous entendrions des cavatines plus vives et plus gaies.

Nous revînmes à l'hôtel, conduits par un kaffa, qui marchait devant nous en nous éclairant avec une lanterne de papier collé sur une spirale en fil de fer; les rues étaient parfaitement désertes, nous rentrâmes sans rencontrer âme qui vive, et nous nous couchâmes dans des lits: c'était la première fois depuis Alexandrie.

Cependant, quelque supériorité qu'eussent les couchettes sur les divans, et les matelas sur les tapis, j'avais les nerfs si prodigieusement agacés par la musique infernale dont nous avions été régalés, que je ne pus dormir. Bientôt une cause étrangère et physique vint se joindre à l'irritation nerveuse qui me tenait éveillé: je sentis sauter et courir sur mon lit des animaux que je ne pouvais distinguer dans l'obscurité, et qui, malgré ma promptitude à les poursuivre de la main, aussitôt que je les sentais peser sur quelque partie de mon corps, m'échappaient avec une adresse et une sagacité qui dénonçaient de leur part une grande pratique de ce genre d'exercice; pendant un moment de repos, où je me tenais à l'affût, j'entendis Mayer, couché à l'autre bout de la chambre, faire la même chasse. Dès lors il n'y eut plus de doute, c'était une attaque en règle et combinée, nous nous ralliâmes aussitôt par la parole, et nous étant informés mutuellement de la situation critique dans laquelle nous nous trouvions, nous nous appuyâmes aux dossiers de nos lits pour n'être point surpris par derrière, et nous commençâmes une défense en règle. Mais le geste et la parole étaient impuissans; comme le mamelouck,

Qui charge, combat, fuit, et revient fuir encore.

nos ennemis étaient insaisissables; je pris le parti de faire, ma chandelle éteinte à la main, une sortie jusque dans l'antichambre, où brûlait une lampe, et je rentrai immédiatement avec de la lumière Cette fois, si nous n'avions pas pu toucher nos antagonistes, nous pûmes au moins les voir: c'étaient d'énormes rats, vieux et gras comme des patriarches; à l'aspect de la chandelle allumée, ils opérèrent leur retraite dans le plus grand désordre et avec des cris d'effroi, par-dessous la porte, qui joignait le plancher à quatre pouces près Nous nous ingéniâmes alors à qui mieux mieux pour leur fermer cette issue; après plusieurs moyens proposés sans résultats acceptables, je vis que l'heure était venue d'un grand dévouement, et, nouveau Curtius, je sacrifiai ma redingote que je roulai comme un bourrelet, et avec laquelle je calfeutrai la porte. A peine recouchés et la lumière éteinte, le siège recommença, mais cette fois les issues étaient bouchées, et nous nous endormîmes dans la certitude que ma tactique avait réussi.

J'avais mis, le soir, une redingote sous la porte, le lendemain j'en retirai une veste ronde, irrégulièrement rongée les pans avaient disparu; c'étaient les dépouilles opimes.

Ce déficit dans ma toilette, joint à l'impossibilité de sortir sans avanie du quartier franc, où il n'y a rien de bien curieux à voir, me retint à l'hôtel. Je profitai de ce jour de quarantaine pour jeter sur le papier quelques réflexions architecturales, résultat des anciennes études que j'avais faites avec monsieur Taylor dans le Nord, et des nouvelles que je venais de commencer avec lui en Orient.

L'architecture arabe présente, au premier abord, un caractère d'étrangeté individuelle qui la ferait regarder, ainsi que certaines plantes indigènes poussées sur le sol, comme appartenant essentiellement à la terre, et sans analogue au delà d'un certain rayon oriental. Cependant, si

mystérieusement que cette fille ingrate s'abrite sous sa coupole d'or, ceigne sa tête de versets, écrits dans une langue inconnue, qui lui serrent le front comme les bandelettes hiéroglyphiques d'une momie égyptienne, et enveloppe sa taille de son manteau de marbre aux mille couleurs, une fois que l'œil de l'archéologue, familiarisé avec l'éblouissante richesse de son ornementation, descend des détails particuliers au plan général, une fois qu'on a enlevé la première couche, une fois enfin que le sujet est écorché, on reconnaît aux muscles, aux organes, la famille antique, l'origine commune, la source fraternelle, où le Nord et l'Orient, le christianisme et le mahométisme, ont été chercher ce qui leur manquait à chacun en propre, c'est-à-dire la main qui devait tracer le plan des mosquées du Caire et des basiliques de Venise.

Car voici en quelques mots l'histoire complète de l'architecture. Née avec la civilisation antique de l'Inde, elle commença par creuser des cavernes avant d'élever des palais, et creusa des temples monolithes avant d'avoir des cathédrales aériennes ; puis, peu à peu, ce qui était dessous monta à la surface, et ce jour-là apparut à la lumière l'art des grandes nations et des grandes époques.

L'architecture indienne traversa-t-elle la mer Rouge pour passer en Ethiopie ? c'est ce que l'on ignore. L'Egyptienne est-elle sa sœur ou seulement sa fille ? on ne sait. Seulement elle partit de Méroé, grave et puissante comme une aïeule : elle bâtit Philœ, Eléphantine, Thèbes et Tentyra, puis s'arrêta regardant les remparts des Memphis s'élever sous les mains d'hommes étrangers, qui remontaient le Nil, qu'elle descendait. C'est la seconde époque. C'est l'époque du progrès qui précède l'époque de l'art ; c'est l'époque où l'on élève, par des moyens dynamiques inconnus de nos jours, des masses gigantesques sur des fûts monolithes ; c'est l'époque où l'architrave d'un seul bloc, se rejoignant sur le centre du chapiteau, forme la voûte carrée plate et massive ; c'est l'époque enfin où tous les monumens, quelle que soit leur destination, auront l'air d'avoir été bâtis pour des géans, car le mot grandeur est l'idée dominante de cette époque, et il est écrit de Babylone à Palanqué, et d'Eléphantine aux murs de Sparte, non pas avec des pierres, mais avec des rochers.

La Grèce succède à l'Egypte : la fille gracieuse et coquette à la mère silencieuse et voilée ; l'art à l'idéalité, le beau à la grandeur. Alors naissent des mots inconnus, la pureté, la proportion, l'élégance : Athènes, Corinthe, Alexandrie, éparpillent un peuple joyeux de nymphes sous quatre ordres de colonnes ; la construction reste stationnaire, l'ornementation s'élève à son apogée.

Puis vient Rome la laborieuse, avec son monde de laboureurs et de soldats, pour qui le granit, le porphyre et le marbre sont rares à cause de la dépense qu'en ont faite ses aînées, et qui ne possède que son travertin. Il faut que les petits matériaux succèdent aux grands ; mais la science vient au secours de la pauvreté, et elle invente la voûte semi-circulaire. Le plein cintre forme dès lors le principal caractère de l'art romain, car il l'applique à tout, à ses temples, à ses aqueducs, à ses arcs de triomphe ; seulement, aux extrémités et sur les limites de son empire, il reflète les pays qui l'avoisinent. A Petra, il creuse des palais monolithes comme dans l'Inde ; à Persépolis, il remplace le chapiteau toscan ou corinthien par la tête des éléphans de Darius ou des chevaux de Xerxès.

Tout à coup cette immense Babel est interrompue ; l'Orient pousse le nord sur le couchant, et tous deux viennent rouler ensemble à travers le vieux monde, qu'ils enveloppent comme un serpent, qu'ils inondent comme une mer, qu'ils dévorent comme un incendie. Rome, la reine du monde, prépare à la hâte son arche sainte, qui aborde à Byzance avec la semence de chaque art, comme Noé aborde au mont Ararat avec le germe de chaque race.

Cependant non seulement un monde a succédé à un autre, mais au milieu de ce cataclysme une voix du ciel s'est fait entendre, une idée nouvelle a été formulée, un symbole inconnu a resplendi ; il faut des monumens qui représentent cette idée et une base pour élever ce symbole : les barbares tournent les yeux vers Byzance, et ils reconnaissent la croix sur la coupole de Sainte-Sophie ; le symbole et le monument sont réunis, l'idée chrétienne est complète.

Mais, si la foi est partout, là est l'art, là est la lumière ; c'est là que le chrétien doit aller chercher ses artistes, et l'Arabe ses architectes, car l'Arabe est ignorant, barbare et fervent comme le chrétien. Byzance est donc la source commune : ses fils, appelés à la réédification du monde, viennent, descendans dégénérés de leurs pères, avec leurs souvenirs antiques et leur inhabileté présente ; ils essaient, ils tâtonnent, ils copient ; dans cette première période, la basilique du Christ et la mosquée de Mahomet sont sœurs, et ce n'est que lorsque les exigences de l'Evangile et du Coran ont parlé assez haut pour que les pierres, le granit et le marbre leur obéissent, que les deux filles de la même mère se séparent pour ne plus se rapprocher.

Alors les deux pensées en travail réunissent autour de leur symbole visible tout ce qui peut le compléter ; la basilique prend d'abord la forme de la croix grecque, puis bientôt celle de la croix latine, qui est la croix du Christ ; elle élève un clocher auprès de son porche pour y montrer de son doigt de pierre le ciel à ceux que ses cloches appellent ; elle bâtit douze chapelles en mémoire de ses douze apôtres ; elle incline le chœur à droite, parce que Jésus a incliné la tête sur l'épaule droite en mourant, et elle perce dans ce chœur trois fenêtres, parce que Dieu est triple, et que toute lumière vient de Dieu. Maintenant viennent les vitraux aux mille couleurs, qui, brisant les rayons du jour, feront à toute heure un crépuscule pour la méditation et la prière ; maintenant vienne l'orgue, cette grande voix des cathédrales, qui parle toutes les langues, depuis celle de la vengeance jusqu'à celle de la miséricorde, et la pensée chrétienne tout entière sera arrivée à son plus haut degré de perfection dans la cathédrale gothique du quinzième siècle.

Chez le musulman, au contraire, où tout doit s'adresser à la matière et rien à l'âme, où la récompense des vrais croyans, après le plaisir dans ce monde, sera la volupté du paradis, le monument religieux prend un tout autre caractère. Son premier soin est d'ouvrir la voûte au sourire éternel de son ciel : il fait jaillir, sous le prétexte de ses ablutions, des fontaines d'argent liquide dont le murmure seul rafraîchit ; il les entoure d'arbres touffus et odoriférans, sous l'ombrage desquels il appelle ses rossignols et ses poètes, ne réservant qu'un espace étroit et carré, où reposera le corps du saint musulman abrité par un dôme enrichi d'ingénieuses arabesques, et près duquel s'élèvera le madeneh, tour à plusieurs étages, d'où le muezzin appellera trois fois par jour les fidèles à la prière, en leur rappelant les maximes fondamentales de leur foi. Puis après l'influence religieuse viendra l'influence locale. L'art mahométan, quoique fils de Byzance, ne passera pas impunément si près de Persépolis et de Delhy ; ses arcs, élargis à leur centre, se refermeront à leur base avec une grâce persane, et l'Inde lui fournira des combinaisons légères et déliées avec lesquelles il recouvrira ses murs d'une dentelle de pierre. Alors, à son tour, la pensée mahométane sera complète et se résumera dans sa mosquée, ainsi que la pensée chrétienne en sa cathédrale.

Au reste, les architectes des deux pensées ont eu cela de commun que, chacun de son côté, ils ont détruit pour construire. Tous ont rebâti leur monde nouveau avec les débris de l'ancien. Ils ont trouvé le squelette étendu sur le sable et ils lui ont volé ses ossemens les plus forts, ses merveilles les plus élégantes : aux chrétiens le Parthénon, le Colisée, le temple de Jupiter Stator, la maison dorée de Néron, les thermes de Caracalla, les amphithéâtres de Titus ; aux Arabes les pyramides, Thèbes, Memphis, le temple de Salomon, les obélisques de Carnac et les colonnes de Sérapis. Et cela par cette volonté immuable qui ne permet pas que rien se crée de nouveau, mais qui veut que tout s'enchaîne, et qui, par cet enchaînement, a donné aux hommes l'explication de l'éternité.

Parmi tous ces architectes et ces faiseurs de villes, ce fut Ahmed-Ebd Tayloun, dont le père était le chef de la garde des califes à Bagdad, qui fonda le Vieux-Caire. Ce conquérant nomade l'appela *Fostat*, ou la tente, et y fit bâtir la mosquée de Tayloun. Le Fatimite Djouhaar s'empara, en 969, de ce campement de pierres, traça l'emplacement de la nouvelle ville, et l'appela Mars-el-Kakirah, la *Victorieuse*. Au commencement du douzième siècle, Salah-Eddin, lieutenant de Nour-Eddin, conquit l'Egypte, et enveloppa la *Victorieuse* dans sa conquête. Ce fut sous lui que Caracoush, son capitaine, fit bâtir la citadelle et les murailles d'enceinte. Quelques années plus tard, Beybar, le chef des mamelouks, poignarda le visir et régna à sa place ; enfin ses descendans possédèrent tranquillement le Caire jusqu'à ce qu'en 1517 Sélim fit de l'Egypte une province turque. Ce fut pendant le cours de ces différens règnes que, tandis que tombait la ville d'Ahmed-Ebd-Tayloun, celle de Djouhaar vit successivement s'élever ses splendides édifices.

Le Caire, qui occupe une immense étendue de terrain, et dont la population s'élève à trois cent mille âmes, est divisé en plusieurs quartiers, comme les villes européennes du moyen âge : le quartier des Arabes, des Grecs, des Juifs et des chrétiens ; seulement chaque quartier est séparé par des portes auxquelles veillent la nuit des gardes. Nous étions, comme nous l'avons dit, dans le quartier des chrétiens, qu'on appelle le quartier franc, et dont il est dangereux de sortir avec son costume à l'européenne, danger auquel le lecteur doit cette longue discussion archéologique et chronologique, dont nous lui demandons humblement excuse, mais que nous avons crue nécessaire une fois pour toutes dans un ouvrage de ce genre.

Le lendemain, à l'heure dite, notre marchand d'habits arriva. C'est encore à cette exactitude que je fus forcé, comme sur beaucoup d'autres choses, de reconnaître la supériorité du tailleur turc sur le tailleur français. Quelques compatriotes, attirés par la curiosité de l'opération, étaient venus

pour assister à notre métamorphose. Le tailleur avait amené avec lui un barbier, entre les mains ou plutôt entre les jambes duquel il nous fallut passer avant d'arriver à lui. La cérémonie commença par moi ; monsieur Taylor, qui avait à traiter de sa mission, s'était rendu chez le consul, et nous avait laissés aux soins de notre toilette.

Le barbier se plaça sur une chaise et me fit asseoir à terre. Puis, il tira de sa ceinture un petit instrument de fer que je reconnus pour un rasoir en le lui voyant frotter sur la paume de la main. L'idée que cette espèce de scie allait me courir sur la tête me fit dresser les cheveux, mais presque aussitôt je me trouvai le front pris entre les genoux de mon adversaire, comme dans un étau, et je compris que ce qu'il y avait de mieux à faire était de ne pas bouger. En effet, je sentis courir successivement sur toutes les parties de mon crâne ce petit morceau de fer si méprisé, avec une douceur, une adresse et un velouté qui m'allèrent à l'âme. Au bout de cinq minutes, le barbier desserra les jambes, je relevai le front, j'entendis tout le monde rire ; je me regardai dans une glace, j'étais complètement rasé, et sur tout le crâne il ne me restait de ma chevelure que cette charmante teinte bleuâtre qui décore le menton à la suite des barbes bien faites. J'étais stupéfait de cette promptitude ; puis je ne m'étais jamais vu ainsi, et j'avais quelque peine à me reconnaître. Je cherchai, au-dessus de la bosse de la théosophie, la mèche par laquelle l'ange Gabriel enlève les musulmans au ciel, elle n'y était même pas. Je crus que j'avais le droit de la réclamer : mais, au premier mot que j'en dis, le barbier me répondit que cet ornement n'était adopté que par une secte dissidente, peu vénérée parmi les autres à cause de l'irrégularité de ses mœurs. Je l'arrêtai au milieu de sa phrase en l'assurant que j'avais à cœur de n'appartenir qu'à une secte parfaitement pure, attendu que mes mœurs avaient toujours été, en Europe, l'objet de l'admiration générale. Ce point accordé, je passai sans regret entre les mains du tailleur, qui commença par mettre sur ma tête rase une calotte blanche, sur cette calotte blanche un tarbouch rouge, et sur le tarbouch un châle roulé, qui me transformait presque en vrai croyant. On me passa ensuite ma robe et mon *abbaye ;* la taille, comme la tête, fut serrée avec un châle, et dans ce châle, auquel je suspendis fièrement un sabre, je passai un poignard, des crayons, du papier et de la mie de pain. Dans cet accoutrement, qui ne me faisait pas un pli sur le corps, mon tailleur m'assura que je pouvais me présenter partout. Je n'en fis aucun doute : aussi attendis-je avec la plus grande impatience, et comme un acteur qui va entrer en scène, que le travestissement de mes compagnons fût opéré. Il leur fallut, à leur tour, subir sous mes yeux l'opération que j'avais subie sous les leurs ; et décidément, ce n'était point encore moi qui avais la plus drôle de tête. Enfin, la toilette achevée, nous descendîmes l'escalier, nous franchîmes le seuil de la porte et nous débutâmes.

J'étais assez embarrassé de ma personne : mon front était alourdi par mon turban ; les plis de ma robe et de mon manteau embarrassaient ma marche ; mes babouches et mes pieds, encore mal habitués l'un à l'autre, éprouvaient de fréquentes solutions de continuité. Mohammed marchait sur nos flancs, marquant le pas avec les mots : Doucement, doucement. Enfin, lorsque la pétulance française fut un peu calmée, qu'un peu plus de lenteur cadencée nous eut permis d'observer le balancement du corps nécessaire pour donner la grâce arabe à notre allure, tout alla pour le mieux. En somme, ce costume, parfaitement approprié au climat, est infiniment plus commode que le nôtre, en ce qu'il ne serre que la taille et laisse toutes les articulations parfaitement libres. Quant au turban, il forme autour de la tête une espèce de muraille à l'aide de laquelle celle-ci transpire à son aise, sans que le reste du corps ait à s'en inquiéter, ce qui ne laisse pas que d'être fort satisfaisant.

Une demi-heure passée à nous mahométaniser, nous commençâmes nos investigations. Notre première visite fut pour le palais du pacha ; le chemin qui y conduit était rempli de fragmens d'un goût exquis, à la contemplation desquels il fallait que Mohammed nous arrachât à toute minute. Rien ne peut donner une idée de la finesse et de l'ingéniosité de l'ornementation arabe ; c'est qu'aussi partout le Caire est grand par ses détails comme par son ensemble, lorsqu'il laisse seulement apercevoir le bout d'une rue ou le coin d'une mosquée, comme lorsqu'il découvre dans une vue générale ses trois cents madenehs, ses soixante douze portes, sa ceinture de murailles, ses tombeaux des califes, ses pyramides, son Nil et son désert.

Nous traversâmes rapidement des bazars somptueux et des rues couvertes de tentes ; puis nous arrivâmes à la mosquée géante du sultan Hassan, séparée par une place de la citadelle, vers laquelle est tournée sa principale façade. Nous prîmes le chemin escarpé qui conduit au Divan de Joseph, près duquel était un fameux puits que monsieur Taylor nous avait désigné. C'est un édifice quadrangulaire destiné à fournir de l'eau à la citadelle, et dont la profondeur est, dit-on, égale à celle du fleuve : il est creusé dans le roc, et l'on y descend par des degrés, qu'éclairent d'abord des jours ménagés dans la cage du milieu ; mais, arrivé à une certaine profondeur, il est indispensable d'allumer des flambeaux.

Quant à la mosquée connue sous le nom du *Divan de Joseph*, elle est soutenue sur des colonnes monolithes d'un marbre admirable, qui supportent au-dessus de leurs chapiteaux corinthiens des arcs un peu rentrans dont le contour est orné de lettres arabes indiquant des versets particuliers du Coran. En continuant de gravir, on arrive à la plate-forme ; c'est sur ce point culminant que s'élève le palais du pacha, amas de pierres, de colonnes de bois et de peintures italiennes d'un goût détestable ; le tout fort mal approprié aux exigences du climat.

Ce fut Caracoush, capitaine et premier ministre de Salah Eddin, qui, comme nous l'avons dit, fit bâtir la citadelle, creuser le puits et tracer les murailles de la nouvelle ville ; aussi son souvenir est-il des plus populaires, et, comme il était petit et bossu, on donna son nom à une espèce de polichinelle, qui jouit de la plus grande liberté dans les rues du Caire, où il débite en gestes et en paroles les obscénités les plus prodigieuses. La célébrité de leur nom a valu chez nous quelque chose de pareil à messieurs de Marlborough et de La Palisse.

Nous étions accompagnés dans notre excursion par monsieur Msara, interprète du consulat, ancien drogman des mamelouks de la garde, que nous avions, en arrivant, trouvé établi à notre hôtel ; il joignait à cette antique recommandation une industrie nouvelle, celle du commerce des antiquités ; il possédait, en outre, une foule d'anecdotes qui le rendaient un cicerone des plus intéressans. Ce fut lui qui nous expliqua le magnifique panorama que nous avions sous les yeux du point élevé où nous étions parvenus.

La citadelle domine tout le Caire. En tournant la face à l'orient et le dos au fleuve, on a à sa droite le midi, à sa gauche le nord, et l'on embrasse un demi-cercle immense ; sur les ailes, à nos pieds, s'élevaient les tombeaux des califes, ville morte, silencieuse et inhabitée, mais debout comme une ville vivante : c'est la Nécropolis des géans. Chaque sépulcre est grand comme une mosquée, et chaque monument a son gardien, muet comme le sépulcre. Nous irons la visiter plus tard avec des flambeaux, évoquer ses spectres et effrayer ses oiseaux de proie, qui, tout le jour, se tiennent sur les flèches qui la surmontent, et la nuit rentrent dans les tombeaux, comme pour dire aux âmes des califes que c'est à leur tour de sortir. Derrière cette ville monumentale et mortuaire passe la chaîne du Mocattan, rocher à pic et aride, qui renvoie jusqu'au Caire les rayons ardens du soleil.

En faisant volte-face, on a sous ses pieds la ville vivante au lieu de la ville morte ; en plongeant dans les rues emmêlées et tortueuses, au fond desquelles on voit circuler lentement et gravement quelques Arabes à pied, vêtus de leur magnifique *msallah*, ou quelques Turcs à cheval ; puis des encombremens d'où partent des cris de chameaux et de marchands, et qui sont des bazars ; un toit de coupoles qui semblent des boucliers de géans ; une forêt de madenehs pareils à des mâts ou à des palmiers, à gauche, le Vieux Caire ou la *tente* de Tayloun ; à droite Boulacq, le désert, Héliopolis ; en face, au delà de la ville, le Nil avec son île de Roudah, et sur son autre rive le champ de bataille d'Embabeh ; au delà, le désert ; au sud-ouest, Gyzeh, le sphinx, les pyramides, une forêt de palmiers immenses, où dort le colosse et où fut Memphis ; au-dessus de leurs cimes, des pyramides encore ; puis le désert, le désert à tous ses horizons : un océan de sable, immense comme l'Océan véritable, avec son flux et son reflux ; ses caravanes qui le fendent comme des flottes ; ses dromadaires qui le sillonnent comme des barques ; son simoun qui l'agite comme un ouragan.

C'est sur la plate-forme où nous étions que le pacha d'Egypte fit mitrailler, en 1818, je crois, toute cette vieille milice de mamelouks qu'il avait fait appeler comme pour une fête ; elle était venue, ainsi que d'habitude, revêtue de ses plus beaux costumes, armée de ses plus belles armes, portant avec elle toutes ses richesses. A un signal donné par le pacha, la mort éclata de tous côtés ; les bouches des canons croisèrent leur flamme et leur fer, et chevaux et hommes roulèrent dans le sang. Alors toute cette troupe éperdue se dispersa, heurtant du front les murailles avec des cris insensés de vengeance et de fureur, se mêlant en tourbillons, se divisant en groupes, s'éparpillant comme les feuilles que le vent chasse, se réunissant tout à coup et revenant dans un dernier effort briser le poitrail de ses chevaux aux embouchures grondantes des canons ; puis repartant pareils à des volées d'oiseaux effarouchés poursuivis dans leur course par la pluie de bronze qui les suivait. Plusieurs alors se précipitèrent du sommet de la citadelle, et s'abîmèrent eux et leurs montures ; cependant, parmi ceux-ci, deux se relevèrent ; chevaux et cavaliers, étourdis, frémirent un instant comme des statues équestres dont un tremblement de terre secoue la base ; puis les deux cavaliers et les deux chevaux repartirent avec la rapidité de l'éclair, traversèrent la porte de la ville, qui n'était pas fermée, et se trouvèrent hors du

Caire. Ils se dirigèrent aussitôt vers la ville des califes, traversèrent la cité silencieuse, qui retentit comme une catacombe, puis arrivèrent au pied de la chaîne du Mocattan, au moment où une troupe de cavalerie de la garde du pacha sortait de la ville pour les poursuivre. L'un prit le chemin d'El-Arich, l'autre s'enfonça dans la montagne ; l'escorte se partagea et les poursuivit.

Ce fut quelque chose de merveilleux que cette course de vie et de mort et que ces chevaux du désert lâchés à travers la montagne, bondissant par-dessus les rochers, franchissant les torrens, côtoyant les précipices. Trois fois le cheval d'un des mameluks tomba à bout de son haleine et presque à la fin de sa vie ; trois fois, en entendant le galop qui le poursuivait, il se releva et reprit sa course ; enfin il s'abattit pour ne plus se relever. L'homme alors donna un touchant exemple de réciproque fidélité : au lieu de se laisser glisser de quelque rocher dans quelque gorge et de gagner des pics inaccessibles aux chevaux, il s'assit auprès de son coursier, la bride au bras, et il attendit ; alors les soldats le tuèrent sans qu'il proférât une plainte, sans qu'il poussât un soupir. Quant à l'autre mameluk, plus heureux que son camarade, il traversa El-Arich, gagna le désert, et devint gouverneur de Jérusalem, où nous l'avons vu, seul et dernier débris de ce corps redoutable qui, trente ans auparavant, rivalisait de courage avec l'élite de notre jeune armée.

Ce que nous remarquâmes surtout dans cette première course, c'est la quantité d'oreilles et de nez qui manquaient aux visages que nous rencontrions, et qui donnaient aux braves gens mutilés de cette façon l'aspect le plus fantastique. J'interrogeai Mohammed sur cet étrange phénomène : il me répondit que ces honorables invalides étaient tout bonnement des pratiques du tribunal correctionnel du Caire. Cela demandait une explication ; monsieur Msara, toujours officieux et causeur, nous la donna à l'instant.

Au Caire, pays primitif et qui n'a pas encore eu le temps d'arriver à notre civilisation, il n'y a pas une armée de mouchards pour surveiller l'armée des voleurs ; d'ailleurs les plus minutieuses recherches, la surveillance la plus exacte, seraient facilement déçues. Le surveillé franchit les murs du Caire, et il est dans le désert. Or la justice a horreur du sable comme de l'eau ; toute mer l'épouvante ; il fallait remédier à cet inconvénient. Les cadis, que cela regardait particulièrement, cherchèrent dans leur tête et trouvèrent un moyen ingénieux de distinguer les voleurs des honnêtes gens.

Quand un vol a été commis et que le voleur est pris, ce qui arrive quelquefois, le cadi fait venir l'accusé, l'interroge, dresse sa procédure, et quand sa conviction est établie, ce qui est vite fait, il prend d'une main l'oreille du voleur, de l'autre un rasoir, et passe adroitement l'instrument entre sa main et la tête du prévenu ; assez habituellement le résultat de cette manœuvre est que le morceau lui reste entre les doigts, et que le prévenu s'en va déferré d'une oreille.

On comprend combien un pareil procédé simplifie l'action de la police. Si un voleur déjà repris de justice commet un second vol, il n'y a pas de dénégation possible, à moins que l'oreille n'ait repoussé, ce qui est rare ; alors on coupe l'autre, en vertu de cet axiome de droit : *Non bis in idem*. Si le voleur est incorrigible et qu'il retombe une troisième fois dans la même faute, le cadi s'en prend alors au milieu du visage et coupe le nez comme il a coupé les oreilles. C'est alors aux bourgeois du Caire de se tenir pour avertis quand ils voient s'approcher d'eux une tête qui manque de quelques-uns de ses accessoires ; car les propriétaires ont le ridicule de tant les regretter, qu'ils les cherchent dans toutes les poches qu'ils trouvent sur leur route. Au reste, si vous sentez au Caire une main dans votre poche, tirez votre poignard, coupez-la et filez-vous-en avec ; s'il y a des bagues aux doigts, tant mieux pour vous : vous pouvez être tranquille, le propriétaire ne la réclamera pas.

Monsieur Msara finissait de nous donner cette explication, lorsque nous vîmes le cadi en exercice. Le cadi sort le matin sans prévenir où il doit se rendre ; il prend son vol à travers la ville et, suivi de ses exécuteurs, s'abat sur le premier bazar qu'il rencontre. Là, il s'assied au hasard dans une boutique, vérifie les poids, les mesures et les marchandises, écoute la clameur publique, interroge le marchand, puis, sans avocat, sans juge et surtout sans appel, prononce l'arrêt, applique le châtiment, et se remet en quête d'un nouveau délinquant. Les peines changent de caractère ; on ne peut pas, malgré la ressemblance, traiter les marchands comme les voleurs, cela ôterait la confiance publique. Aussi les condamnations sont-elles ordinairement plus douces : la confiscation, les modérées ; la fermeture des boutiques et les sévères, l'exposition. Cette exposition se fait d'une manière toute particulière : on adosse le patient contre sa boutique, on lui fait lever les talons de manière que tout le poids de son corps porte sur la pointe des pieds, puis on lui cloue l'oreille contre sa porte ou contre son volet, ce qui lui donne l'air de faire des pointes à la manière d'Elssler ou de la Brugnoli. Ce supplice ingénieux dure deux, quatre ou six heures. Il est inutile de dire que le patient peut l'abréger en pratiquant une déchirure, mais cela arrive rarement ; les marchands turcs tiennent à leur honneur, et pour rien au monde ils ne voudraient ressembler à un voleur par l'absence du plus petit morceau d'oreille.

Je m'arrêtai devant un de ces malheureux qui venait d'être cloué à l'instant même ; j'allais m'apitoyer sur son sort, lorsque Mohammed me dit que c'était un habitué, et que si je regardais ses oreilles de près, je les trouverais comme des écumoires. Cela changea complètement mes dispositions à son égard ; il en avait encore pour sept quarts d'heure : c'était beaucoup plus qu'il ne m'en fallait pour faire son portrait. J'invitai le reste de la société à continuer son chemin accompagnée de monsieur Msara, et à me laisser Mohammed, avec qui je me tirerais d'affaire ; mais mon fidèle Mayer ne voulut pas m'abandonner. Nous restâmes donc tous les trois : les autres continuèrent leur route.

Le tableau était tout composé. Le boulanger, cloué par l'oreille, se tenait debout, raide et tout d'une pièce, sur l'extrémité des gros orteils, et près de lui, assis sur le seuil, le garde chargé de l'exécution fumait une chibouque dont la charge paraissait avoir été calculée sur le temps du supplice. Autour des deux personnages, un demi-cercle de curieux s'élargissait ou se rétrécissait, selon que de nouveaux venus arrivaient, ou que d'anciens arrivés s'en allaient. Nous prîmes place sur une des ailes, et je commençai mon travail.

Au bout de dix minutes, le boulanger, voyant qu'il n'y avait aucune pitié à attendre du public, parmi lequel d'ailleurs il reconnaissait peut-être quelques-unes de ses pratiques, se hasarda d'adresser la parole à son gardien :

— Frère, lui dit-il, une loi de notre saint prophète est que les hommes doivent s'entr'aider.

Le gardien ne parut avoir rien à objecter contre ce précepte, et continua tranquillement de fumer sa pipe.

— Frère, reprit le patient, m'as-tu entendu ?

Le gardien ne donna d'autre signe d'adhésion qu'une large bouffée de fumée qui monta au nez de son voisin.

— Frère, ajouta celui-ci, l'un de nous deux pourrait aider l'autre et être agréable à Mahomet.

Les bouffées de fumée se succédaient avec une régularité désespérante pour le malheureux qui demandait autre chose.

— Frère, continua-t-il d'une voix dolente, mets une pierre sous mes talons, et je te donnerai une piastre. — Silence absolu. — Deux piastres. — Pause. — Trois piastres. — Fumée. — Quatre piastres.

— Dix piastres (1), dit le gardien.

L'oreille et la bourse du boulanger se livrèrent un combat qui se refléta sur sa physionomie ; enfin la douleur l'emporta, et les dix piastres tombèrent aux pieds du gardien, qui les ramassa, les compta les unes après les autres, les mit dans sa bourse, posa sa chibouque contre le mur, se leva, alla chercher un caillou gros comme un œuf de mésange, et le plaça délicatement sous les pieds de son voisin.

— Frère, dit le patient, je ne sens rien sous mes pieds.

— Il y a cependant une pierre, dit le gardien en reprenant sa place et sa chibouque et en se mettant à fumer ; seulement je l'ai choisie proportionnée à la somme. Donne-moi un talari (cinq francs), et je te mettrai sous les pieds une pierre si belle et si bien appropriée à ta situation, que tu regretteras dans le paradis la place que tu avais à la porte de ta boutique.

Le résultat de tout cela fut que le gardien eut ses cinq francs et le boulanger sa pierre. Je ne sais pas, au reste, comment la séance se termina, mon dessin ayant été achevé au bout d'une demi-heure.

Comme la chaleur commençait à être fatigante, et que notre tournée était loin d'être achevée, Mohammed fit un signe, et deux ânes magnifiquement caparaçonnés nous furent amenés. C'étaient bien les bêtes les plus pétulantes que nous eussions encore rencontrées ; mais nous sortions pour dessiner et non pour gagner le prix de Chantilly. Nous les forçâmes donc de marcher à notre allure, ce qui ne fut pas chose facile, surtout pour Mayer, qui, en sa qualité d'officier de marine, n'avait pas le moindre goût pour l'équitation. Mohammed nous assura qu'avant l'arrivée des Français au Caire jamais on n'avait vu un âne galoper ; mais les pacifiques quadrupèdes n'eurent pas plus tôt tâté des moyens ingénieux qu'employaient les nouveaux venus, tels que la pointe de la baïonnette ou les mèches d'amadou allumées sous la queue, qu'ils adoptèrent ce galop éternel qui s'est perpétué de génération en génération. Cependant Mohammed prétendait qu'en général ils avaient l'intelligence de sentir à quelle race appartenait leur cavalier. En effet, j'ai

(1) Il est bien entendu que la piastre dont nous parlons est toujours la piastre égyptienne, qui vaut 6 ou 7 sous de France.

vu des animaux, que je reconnaissais pour avoir eu toutes les peines du monde à les dompter la veille, marcher tranquillement sous la conduite d'un grave Turc, ou trotter convenablement entre les jambes d'un marchand cophte ; quant à ceux que j'ai vus à la solde des voyageurs français, c'étaient toujours de véritables Bucéphales.

Nous visitâmes successivement plusieurs bazars : chaque bazar est presque toujours affecté à un seul genre de marchandises, comme chaque commerçant à un seul genre de commerce, et chaque esclave à un seul genre de service. Nous commençâmes par le bazar des comestibles : il y avait d'abord, et surtout, du riz, qui est la denrée la plus facile à transporter et la principale nourriture de la population ; puis de la pâte d'abricot roulée comme des tapis et dont chaque pièce avait de vingt-cinq à trente pieds de longueur sur trois ou quatre de large ; cette pâte se vend à l'aune, ce qui dérange un peu les idées de confitures que nous avons en Occident ; puis des dattes choisies, puis des dattes trop mûres et des dattes trop vertes, pilées ensemble et agglomérées en cubes qui pèsent de cent à cent cinquante livres : c'est, avec le riz, la principale nourriture du peuple ; seulement l'un est considéré comme dîner et l'autre comme dessert ; cette pâte, au reste, lui est vendue à vil prix.

Les bazars de costumes sont riches ; les châles des Indes y sont en grande quantité ; leur prix m'a paru coté à peu près à la moitié de ce qu'ils coûtent en France. Le bazar des armes est somptueux ; les armes blanches surtout sont magnifiques, mais rares et recherchées. Presque jamais on n'y trouve ni poignards ni sabres tout montés ; il faut acheter la lame, la faire emmancher chez un armurier, la porter ensuite chez le gainier pour qu'il y fasse un fourreau, puis chez l'argentier pour qu'il la garnisse, puis chez le passementier pour qu'il y suspende les cordons, puis enfin chez le vérificateur pour qu'il y applique le poinçon. Quelques lames sont d'un prix exorbitant ; elles valent jusqu'à 2.000, 2.500 et 3.000 francs.

Pour faciliter les achats, les Juifs parcourent les bazars, et proposent de changer l'or et l'argent, ou de prêter des fonds aux personnes connues qui auraient besoin d'une somme plus forte que celle qu'elles auraient apportée : on les reconnaît, au premier coup d'œil, à leurs costumes noirs, les lois somptuaires du Caire leur interdisant toute autre couleur.

Pour terminer la journée, nous allâmes au bazar des femmes. Le bâtiment qui les renferme est divisé en misérables cours carrées, contre les murs desquelles sont appliquées des cages ; au milieu de chaque cour passe une cloison qui la sépare en deux ; le premier étage est occupé par des appartemens un peu plus confortables réservés aux esclaves de prix.

Nous entrâmes dans les cours, et nous trouvâmes la marchandise que nous voulions visiter parfaitement nue, afin que nous pussions d'abord apprécier sa qualité, puis ensuite assortie par couleur, par nation et par âge ; il y avait des Juives aux traits graves, au nez droit, aux yeux longs et noirs ; des Arabes à la teinte basanée avec des anneaux d'or aux jambes et aux bras ; des Nubiennes avec leurs cheveux nattés en tresse, d'une finesse extrême et qui se partagent sur le milieu de la tête pour retomber à droite et à gauche. Parmi celles-ci, qui toutes étaient noires, il y avait cependant deux classes et deux tarifs : c'est que quelques-unes appartenaient à une race qui a le privilège, quelle que soit la chaleur, de conserver une peau froide comme celle d'une couleuvre, ce qui est d'un prix inappréciable pour le maître, dans ce climat ardent, où tout ce qui respire passe dix heures par jour à chercher la fraîcheur. Enfin il y avait de jeunes Grecques, enlevées à Scio, à Naxos et à Milo, et parmi celles-ci, une jeune enfant ravissante de grâce et de beauté, dont je demandai le prix, et que l'on me fit trois cents francs.

Toutes ces esclaves sont toujours joyeuses en apparence, car, horriblement nourries par leurs marchands, battues à la moindre faute qu'elles commettent, ou plutôt au moindre caprice de leurs maîtres, aucune condition n'est pire pour elles que celle de rester en magasin. Aussi n'y a-t-il pas de mines, de sourires, de promesses muettes et lascives que ces malheureuses ne fassent aux acheteurs qui les visitent. Les marchands les traitent absolument comme du bétail : il n'y a pas de cheval au marché sur lequel la curiosité de l'amateur puisse s'exercer d'une manière plus naïve et plus étendue que sur ces malheureuses créatures. Au reste, sous ce climat de feu, une femme n'est plus jeune à vingt ans.

Dans ces derniers bazars on retrouve encore les Juifs ; mais là ils vendent des costumes. Comme la livraison se fait au moment même de l'achat, et que la marchandise est complètement nue, l'acheteur ne peut l'emmener sans la revêtir au moins d'une couverture.

Il y a aux environs de chaque bazar de magnifiques fontaines ; ce sont de beaux et somptueux monumens presque toujours isolés, et dont un grillage en bronze ferme les ouvertures. A chaque fenêtre un bol en cuivre est suspendu par une chaîne ; on passe le bras à travers le grillage, on puise de l'eau, on boit, et on laisse retomber le bol, qu'attend presque toujours une autre bouche altérée. Il y a éternellement, près de chaque fontaine, une douzaine d'Arabes assis : ils tournent autour du monument avec le soleil ; de sorte qu'ils ont toujours les deux choses les plus précieuses dans ce climat, de l'eau et de l'ombre.

Nous sortions du bazar si préoccupés de ce que nous venions de voir, que nous laissions nos ânes maîtres de nous conduire, lorsque nous nous trouvâmes, en prenant une rue qui conduisait au quartier franc, marcher au devant d'une troupe de femmes qui allait au bain ; elles étaient toutes montées sur des mules, couvertes de mantes de soie blanche, et s'avançaient conduites par un eunuque aux armes du pacha. Chacun se rangeait sur le chemin qu'elles allaient parcourir, les hommes se jetant le visage contre terre, ou se collant la figure le long des murailles, de sorte qu'il n'y avait que Mayer et moi au milieu de la rue. Mohammed, qui vit le danger, saisit aussitôt mon âne par le licol, et le tira dans un rentrant de maison, criant à Mayer : — A gauche ! à gauche ! seigneur Français ! à gauche ! Mais le conseil, à ce qu'il paraît, était plus facile à donner qu'à suivre ; Mayer, en sa qualité de marin, n'entendait que lorsqu'on lui parlait par tribord et bâbord ; aussi, de peur de commettre une faute, tira-t-il les deux côtés de la bride en même temps ; de sorte que son âne s'arrêta court, comme celui de Balaam. En ce moment il se trouvait face à face avec l'eunuque ; celui-ci, habitué à écarter tous les obstacles d'un signe, leva son bâton et en frappa la tête de l'âne. L'âne se cabra, Mayer perdit les arçons et manqua tomber ; mais, se rattrapant moitié au pommeau de la selle, moitié au cou de la bête, il reprit son aplomb, et, marchant à son tour à l'eunuque, qui ne pensait à rien, il l'étendit à terre du plus beau coup de poing que jamais face d'eunuque ait reçu ; puis, en véritable Parisien, il tira sa carte, qu'il avait fait passer de la poche de son gilet dans celle de son *abbaye* ; afin que si l'eunuque n'était pas content, il sût où le trouver. Mais celui-ci, effrayé d'un traitement auquel il était si peu habitué, se releva sur les deux genoux ; et voyant que Mayer lui présentait un papier, il le baisa humblement. Mayer, satisfait de cette démonstration, opéra enfin la manœuvre indiquée par Mohammed, et, prenant à gauche, vint nous rejoindre, tandis que le cortège, un instant arrêté, continuait sa route vers le bain.

A peine Mayer nous eut-il rejoints, que Mohammed, sans dire un seul mot, saisit de chaque main la bride de nos ânes, et, prenant le galop, nous entraîna dans un millier de petites rues au bout desquelles nous entrâmes toujours courant dans la cour du consulat de France. Là nous demandâmes enfin à notre interprète la raison de cette course muette et forcée ; mais il ne nous répondit pas autre chose que ces mots : *Dis au consul, dis au consul.*

En effet, c'était le plus court pour savoir à quoi nous en tenir ; nous montâmes chez le vice-consul pour lui dire ce qui s'était passé ; il nous écouta avec terreur, puis, le récit achevé :

— Allons, dit-il, tout a fini pour le mieux ; mais si l'eunuque vous avait fait poignarder sur la place, je n'aurais pas même osé redemander vos cadavres.

Ce qui nous avait sauvés, c'est que l'imbécile, en se sentant châtié de la sorte, avait pensé que nous ne pouvions être que deux grands personnages, et avait pris la carte de Mayer pour notre firman.

Nous restâmes cachés au consulat jusqu'au soir, et, lorsque la nuit fut venue, on nous fit directement reconduire à notre quartier.

MOURAD. — LES PYRAMIDES

Le 1er juillet 1798, Bonaparte toucha la terre d'Egypte, près du fort Marabout, à quelque distance d'Alexandrie.

Voici quel était l'état politique de l'Egypte lorsque arriva cet événement. Ce court exposé nous amènera naturellement aux causes de l'expédition, dont il est indispensable que nous rapportions les principaux événemens, tant ils ont laissé de traces dans les lieux que nous allons parcourir.

La Porte n'avait plus qu'une autorité fictive en Egypte : son pacha, Seid-Abou-Beker, était plutôt captif dans la citadelle du Caire que commandant de la ville ; la puissance réelle était aux deux beys Mourad et Ibrahim, le premier, émir-el-hadj, ou prince des pèlerins ; le second, cheik el-belad, ou prince du pays.

Il y avait vingt-huit ans que ces deux hommes, si opposés l'un à l'autre, se partageaient l'Egypte comme un lion et comme un tigre se partagent une proie. comme un lion et comme un tigre, l'un enlevait bien par force et l'autre par

ruse quelque lambeau de ce riche pays à son allié, mais jamais la querelle n'était longue. Aux rugissemens de joie que poussaient les autres beys témoins de leurs dissensions, ils revenaient à leurs intérêts véritables, et faisaient face ensemble au danger commun. Une fois ils avaient essayé, — ce conseil politique avait été donné par Ibrahim, — de se faire reconnaître par la Porte ottomane, et par conséquent ils avaient député un de leurs fidèles au grand seigneur, avec des chevaux, des armes et des étoffes, en signe de tribut volontaire ; mais, voyant qu'on avait donné à leur agent le titre de *vekhel*, c'est-à-dire de lieutenant du sultan en Egypte, et celui-ci, à son retour, leur ayant raconté les offres qui lui avaient été faites pour les espionner, ils craignirent qu'un autre envoyé moins loyal ne leur rapportât un jour, en échange de leurs présens, quelque poignard caché ou quelque poison subtil : ils cessèrent donc de ménager la Porte, et le premier signe d'indépendance qu'ils donnèrent fut de ne plus lui envoyer de tribut. Dès lors il y eut entre ces deux hommes un pacte de rapine et de sang que rien ne fut plus capable de rompre. Ibrahim, par ses extorsions basses et honteuses, Mourad, par ses expéditions au grand jour et ses violences publiques, se gorgèrent d'or : Ibrahim, pour entasser son butin dans ses caves ; Mourad, pour le jeter à poignées à ses mamelouks, pour couvrir ses femmes de perles, ses chevaux de broderies et ses armes de diamans. Maîtres de l'Egypte, ces deux hommes l'affamaient à leur gré : puis ils ouvraient aux bazars leurs magasins qui regorgeaient de riz et de maïs. Ces extorsions amenèrent des révoltes, et les révoltes des contributions ; c'était toujours ce que voulaient Mourad et Ibrahim, et ces contributions, réparties avec un sentiment de justice tout arabe, tombèrent également sur les Egyptiens et les étrangers. Les négocians français furent taxés ; le consul se plaignit au directoire, et le directoire prit prétexte de cette plainte pour envoyer une armée française en Egypte : cette armée venait ostensiblement pour venger les avanies faites à la nation, et réellement pour ruiner le commerce de Londres avec Alexandrie, et mettre une garde à Suez, que Bonaparte avait déjà désigné comme le futur relais de l'Inde.

Quand les deux hommes extraordinaires qui commandaient au Caire apprirent le débarquement de l'armée française à Alexandrie, leur double caractère, comme toujours, se révéla à cette nouvelle : Ibrahim éclata en reproches contre Mourad, qu'il accusa d'avoir attiré ces étrangers ; Mourad sauta sur son cheval de bataille, parcourant les rues du Caire avec ses mamelouks, ordonna lui-même aux muezzins d'annoncer la nouvelle, et dit « que c'était bien, et que s'il avait attiré les Français en Egypte, il saurait les en chasser. »

Dès lors, pour Mourad, il n'y eut plus ni repos ni trêve : cette belle organisation sauvage s'exalta, et il marcha, avec ce qu'il put ramasser à la hâte de mamelouks, au-devant de ces nouveaux venus, dont on disait tant de merveilles : une flottille de djermes, de canges, de chaloupes-canonnières, descendait le Nil en même temps que lui : quant à Ibrahim, il resta au Caire pour emprisonner les négocians français et piller leurs magasins.

Ce fut à Rhamanieh que Bonaparte apprit que les mamelouks s'avançaient à sa rencontre. Le général Desaix qui, depuis Alexandrie, formait l'avant-garde, écrivait, le 14, du village de Minieh-Salamé, qu'un détachement de douze à quatorze cents chevaux manœuvrait à trois lieues de distance, et que cent cinquante mamelouks s'étaient présentés le matin aux avant-postes. Bonaparte avait pris le chemin que nous avions suivi nous-mêmes, accompagnés comme Mourad d'une flottille qui remontait le fleuve, et que lui amenait de Rosette le chef de division Perrée : c'était le chemin le plus difficile et le plus dangereux, mais c'était le plus court : Bonaparte l'avait choisi. Mourad, de son côté, lui avait épargné la moitié de la route par terre et par eau en lui envoyant son avant-garde : les premières troupes de l'Orient et de l'Occident se trouvaient en face.

Le choc fut rude : djermes, canges et chaloupes se heurtèrent proue à proue, flancs à flancs ; mamelouks et Français se joignirent à la pointe de la baïonnette, au tranchant du sabre. Cette milice, couverte d'or, rapide comme le vent, dévorante comme la flamme, chargeait jusque sur nos carrés dont elle hachait les canons de fusils avec ses sabres de Damas ; puis, lorsque le feu partait de ces carrés comme d'un volcan, elle se déroulait pareille à une écharpe d'acier, d'or et de soie, visitait au galop tous ces angles de fer, dont chaque face lui envoyait sa volée, et, lorsqu'elle voyait toute brèche impossible, elle fuyait enfin comme une longue ligne d'oiseaux effarouchés, laissant autour de nos bataillons une ceinture, mouvante encore, d'hommes et de chevaux mutilés, et allait se reformer plus loin pour revenir tenter une nouvelle charge, inutile et meurtrière comme l'autre.

Au milieu de la journée ils se rallièrent une fois encore ; mais, au lieu de revenir sur nous, ils prirent la route du désert et disparurent à l'horizon dans un tourbillon de sable ; ils allaient porter à Mourad la nouvelle de sa première défaite.

Cet engagement avait eu lieu juste à l'endroit du Nil où nous avions rencontré les bas-fonds.

Ce fut à Gyzeh que Mourad apprit l'échec de Chebreiss. Il était donc bien vrai, les chiens d'infidèles étaient en chasse du lion ! Le même jour, des messagers furent envoyés au Saïd, au Fayoum, au désert, partout : beys, cheiks, mamelouks, tout était convoqué contre l'ennemi commun, chacun devait venir avec son cheval et ses armes. Trois jours après, Mourad avait autour de lui six mille cavaliers.

Toute cette troupe, accourue au cri de guerre, vint camper en désordre sur la rive du Nil, en vue du Caire et des pyramides, entre le village d'Embabeh, où elle appuyait sa droite, et Gyzeh, la résidence favorite de Mourad, où elle étendait sa gauche. Quant à celui-ci, il avait fait planter sa tente auprès d'un sycomore gigantesque, dont l'ombre couvrait cinquante cavaliers. C'est dans cette position, qu'après avoir mis un peu d'ordre dans sa milice, il attendait l'armée française avec la même impatience qu'elle avait de la joindre.

Quant à Ibrahim, il avait rassemblé ses femmes, ses trésors, ses chevaux, et se tenait prêt à fuir dans la haute Egypte.

De son côté, Bonaparte fut informé au village d'Omedinar que les mamelouks l'attendaient en face du Caire. La ville était le prix de la bataille. Il fit visiter les armes.

Le 23, au lever du jour, Desaix, qui marchait toujours à l'avant-garde, aperçut un parti de cinq cents mamelouks envoyés en reconnaissance, et qui se replièrent sans cesser d'être en vue. A quatre heures du matin, Mourad entendit de grandes acclamations ; c'était l'armée tout entière qui saluait les pyramides.

A six heures, les deux armées se trouvèrent en présence.

Que l'on se figure le champ de bataille : c'était le même que Cambyse, l'autre conquérant, qui venait de l'autre bout du monde, avait choisi pour écraser les Egyptiens. Deux mille quatre cents ans s'étaient écoulés ; le Nil, les pyramides étaient toujours là : seulement le sphinx de granit, que les Perses mutilèrent au visage, n'avait plus que sa tête gigantesque hors du sable. Le colosse dont parle Hérodote était couché. Memphis avait disparu, le Caire avait surgi. Tous ces souvenirs distincts et présens à l'esprit des chefs français planaient vaguement au-dessus de la tête des soldats, comme ces oiseaux inconnus qui passaient autrefois au-dessus des batailles et présageaient la victoire.

Quant à l'emplacement, c'est une vaste plaine sablée, comme il en faut à des manœuvres de cavalerie. Un village, nommé Bekir, s'élève au milieu, un petit ruisseau la limite un peu en avant de Gyzeh. Mourad et toute sa cavalerie étaient adossés au Nil, ayant le Caire derrière eux.

Bonaparte voulait non seulement vaincre les mamelouks, mais encore les exterminer. Il développa son armée en demi-cercle, formant de chaque division des carrés gigantesques au centre desquels était placée l'artillerie. Desaix, toujours habitué à marcher en avant, commandait le premier carré, placé entre Embabeh et Gyzeh : puis venaient la division Régnier, la division Kléber commandée par Dugua ; puis la division Menou commandée par Vial ; enfin, formant l'extrême gauche, appuyée au Nil et la plus rapprochée d'Embabeh, la division du général Bon.

Tous ces carrés devaient se mettre en mouvement, marcher en se rapprochant sur Embabeh, et, villages, chevaux, mamelouks, retranchemens, tout jeter dans le Nil.

Mais Mourad n'était pas homme à attendre derrière quelques buttes de sable. A peine les carrés eurent-ils pris place, que les mamelouks sortirent de leurs retranchemens en masses inégales, sans choisir, sans calculer, et se ruèrent sur les carrés qu'ils trouvèrent le plus près d'eux : c'étaient les divisions Desaix et Régnier.

Arrivés à portée de fusil, les assaillans se divisèrent en deux colonnes : la première marchait tête baissée sur l'angle gauche de la division Régnier, la seconde sur l'angle droit de la division Desaix. Les carrés les laissèrent approcher à dix pas, puis ils éclatèrent. Chevaux et cavaliers se trouvèrent arrêtés par une muraille de flamme. Les deux premiers rangs de mamelouks tombèrent comme si la terre tremblait sous eux ; le reste de la colonne, emporté par sa course, arrêté par cette muraille de fer et de feu, ne pouvant ni ne voulant retourner en arrière, longea, ignorant qu'il était, toute la face du carré Régnier, dont le feu à bout portant le rejeta sur la division Desaix, qui, se trouvant alors prise entre ces deux tempêtes d'hommes qui tourbillonnaient autour d'elle, leur présenta le bout des baïonnettes de son premier rang, tandis que les deux autres s'enflammaient, et que ses angles, en s'ouvrant, laissaient passer les boulets qui demandaient à leur tour à se mêler à cette sanglante fête.

Il y eut un moment où les deux divisions se trouvèrent complètement entourées, et où tous les moyens furent mis en œuvre pour ouvrir ces carrés impassibles et mortels. Les mamelouks chargeaient jusqu'à dix pas, recevaient le double feu de la fusillade et de l'artillerie, puis retournant

leurs chevaux qui s'effrayaient à la vue des baïonnettes, ils les forçaient d'avancer à reculons, les faisaient cabrer et se renversaient avec eux, tandis que les cavaliers démontés se traînaient sur leurs genoux, rampaient comme des serpens, et allaient couper les jarrets de nos soldats. Il en fut ainsi pendant trois quarts d'heure que cette horrible mêlée dura. Nos soldats, à cette manière de se battre, ne reconnaissaient plus des hommes, ils croyaient avoir affaire à des fantômes, à des spectres, à des démons passant au milieu de la fumée et de la flamme sur des chevaux fantastiques comme eux. Enfin, mamelouks acharnés, cris d'hommes, hennissemens des chevaux, flamme et fumée, tout s'évanouit. Il ne resta entre ces deux divisions qu'un champ de bataille sanglant, jonché de morts, de mourans, hérissé d'armes et d'étendards, se plaignant et remuant encore comme une houle mal calmée.

Sur ces entrefaites, Bonaparte avait expédié le signal de l'attaque générale. Les divisions Bon, Menou et Vial reçurent l'ordre de détacher les première et troisième compagnies de chaque bataillon, et de les former en colonnes, tandis que les deuxième et quatrième, gardant la même position, resserreraient seulement les carrés, qui, de cette manière, s'avanceraient pour soutenir l'attaque ne présentant plus que trois hommes de hauteur.

Cependant cette colonne de mamelouks, dispersée, évanouie, s'était dirigée vers le petit village d'El-Bekir, où elle comptait se reformer ; mais une circonstance bizarre faisait qu'il était en ce moment au pouvoir des Français.

Les divisions Desaix et Régnier étaient, comme nous l'avons dit, arrivées les premières à leurs postes, et s'étaient placées entre le Nil et El-Bekir ; quelques soldats eurent l'idée que ce petit village pouvait contenir de l'eau et des vivres, et demandèrent au général la permission de s'y rendre. Cette supposition n'était pas impossible ; d'ailleurs il était bon d'éclairer un point couvert, d'où l'ennemi pouvait déboucher à l'improviste. Desaix ordonna donc à quatre compagnies de grenadiers et de carabiniers, à une compagnie d'artillerie du 4e régiment et à un détachement de sapeurs, d'occuper le village sous les ordres des chefs de bataillon Dorsenne et Paige, et d'enlever les vivres qui s'y trouveraient. Nos fourrageurs ne s'étaient pas trompés dans leurs prévisions, et ils étaient à l'œuvre lorsqu'ils entendirent pétiller la fusillade et gronder au-dessus d'elle les roulemens du canon.

Au premier bruit de l'attaque, le commandant Dorsenne, jugeant que le renfort qu'il porterait aux deux divisions serait de peu d'importance, craignant d'ailleurs d'être enveloppé avec ses six compagnies, les avait dispersées derrière les murs des enclos dans les maisons et sur les terrasses. Les mamelouks arrivèrent droit sur le village, comme une volée de perdrix qui s'abat ; mais à peine la tête de la colonne fut-elle entrée dans la rue, que les maisons, les enclos, les terrasses pétillèrent à leur tour. Cependant les mamelouks ne reculèrent pas ; la colonne, comme un immense serpent, se déroula au galop dans la rue, ressortit par l'extrémité opposée, toute mutilée et toute sanglante, et s'en alla, formant un demi-cercle immense, passer sur les rives du petit fleuve et reparaître à la droite de la division Desaix.

En ce moment tous les carrés s'avançaient enfermant Embabeh dans leur cercle de fer : tout à coup la ligne du bey s'enflamma à son tour ; trente-sept pièces d'artillerie croisèrent leurs réseaux de feu sur la plaine. La flottille bondit sur le Nil, secouée par le recul de ses bombardes ; et Mourad, à la tête de trois mille cavaliers, s'élança de son côté pour voir s'il pourrait mordre enfin à ces carrés infernaux : mais la colonne qui avait donné la première le reconnut, et, de son côté aussi, elle revint contre ses premiers et ses mortels ennemis.

Ce dut être une chose merveilleuse à voir, pour l'œil d'aigle qui planait au-dessus de ce champ de bataille, que ces six mille cavaliers, les premiers du monde, montés sur des chevaux dont les pieds ne laissaient pas de traces sur le sable, tournant comme une meute autour de ces carrés immobiles et enflammés, les étreignant de leurs replis, les enveloppant de leurs nœuds, cherchant à les étouffer quand ils ne pouvaient les ouvrir, se dispersant, se reformant pour se disperser encore, en changeant de face, comme des vagues qui battent un rivage ; puis revenant sur une seule ligne, et, pareils à un serpent gigantesque dont on voyait parfois la tête conduite par l'infatigable Mourad, se dresser jusqu'au-dessus des carrés. Tout à coup les batteries des retranchemens changèrent de direction ; les mamelouks entendirent tonner contre eux leurs canons, et se virent enlevés par leurs propres boulets ; leur flottille prit feu et sauta. Tandis que Mourad et ses cavaliers usaient leurs dents et leurs griffes de lions contre nos carrés, les trois colonnes d'attaque s'étaient emparées des retranchemens, et Marmont, commandant la plaine, foudroyait des hauteurs d'Embabeh les mamelouks acharnés contre nous.

Alors Bonaparte ordonna une dernière manœuvre, et tout fut fini : les carrés s'ouvrirent, se développèrent, se joignirent et se soudèrent comme les tronçons d'une chaîne ; Mourad et ses mamelouks se trouvèrent pris entre leurs propres retranchemens et toute la ligne de bataille française. Mourad vit que la bataille était perdue ; il rallia ce qui lui restait d'hommes, et, entre cette double ligne de feux, au galop aérien de ses chevaux, tête baissée, il s'élança dans l'ouverture que la division Desaix laissait entre elle et le Nil, passa comme un tourbillon, s'enfonça dans le village de Gyzeh, et reparut un instant après au-dessus, se retirant vers la haute Egypte avec deux ou trois cents cavaliers, restes de sa puissance.

Quant à Ibrahim, il n'avait point pris part au combat, qu'il avait regardé de l'autre rive du Nil ; à peine vit-il la journée perdue qu'il rentra dans le Caire.

Mourad avait laissé trois mille hommes sur le champ de bataille, quarante pièces d'artillerie, quarante chameaux chargés, ses tentes, ses chevaux, ses esclaves : on abandonna cette plaine, toute couverte d'or, de cachemires et de soie, aux soldats vainqueurs, qui firent un butin immense ; car tous ces mamelouks étaient couverts de leurs plus belles armures, et portaient sur eux tout ce qu'ils possédaient en bijoux, en or et en argent.

Bonaparte coucha le même soir à Gyzeh, dans la maison de plaisance de Mourad.

Pendant la nuit, Ibrahim se dirigea sur Belbeis, capitale de la province de Charkieh, emmenant avec lui Seid-Abou-Beker, le représentant du grand seigneur.

Le lendemain, dans la journée, des négocians français vinrent au quartier général et annoncèrent cette nouvelle à Bonaparte. Celui-ci résolut de prendre possession du Caire le soir même, et envoya l'adjudant-général Beauvais au général Bon, à Embabeh, pour lui ordonner de détacher, avec les compagnies de grenadiers de la 32e brigade, le général Dupuy, investi du commandement du Caire. Dupuy rassembla les élus qui devaient l'accompagner, commença immédiatement ses opérations de passage, et s'apprêta tranquillement à aller avec deux cents hommes occuper une ville de trois cent mille âmes ; ses instructions portaient de profiter de la nuit pour pénétrer jusqu'au quartier franc et s'y retrancher : sur les huit heures du soir, le passage du Nil s'opéra d'Embabeh à Boulacq.

La nuit était close lorsque la petite troupe arriva dans les murs du Caire. Elle trouva les portes fermées, mais sans gardes pour les défendre ; les Français n'eurent qu'à les pousser, elles cédèrent et s'ouvrirent, laissant apercevoir une ville sombre et muette : on eût cru entrer dans les tombeaux des califes.

Le général Dupuy ordonna que le tambour battît, afin que ceux qui marchaient à la queue de la colonne ne s'égarassent point au milieu de ces rues tortueuses et inhospitalières. L'ordre fut accompli, et ce bruit nocturne et inusité, loin de tirer les Arabes de leur léthargie, leur inspira encore une terreur plus profonde.

Cependant, trouver le quartier franc au milieu d'une ville inconnue où, le jour, on a peine à se diriger sans guide, n'était pas chose facile pour nos soldats ; aussi s'égarèrent-ils, non pas individuellement, mais en masse. A une heure du matin, et après une marche de trois heures sur le sol inégal et rocailleux des rues du Caire, le général Dupuy, fatigué, fit faire halte, et ordonna d'enfoncer les portes d'une grande maison en face de laquelle on était arrivé ; le hasard voulut qu'elle appartînt à un chef de mamelouks qui avait suivi Mourad et qu'elle fût inhabitée. Les Français y entrèrent, s'y établirent en attendant le jour, et, après avoir disposé des sentinelles, s'y endormirent aussi tranquillement que s'ils eussent été au milieu de Paris, au quartier Popincourt ou dans la caserne de Babylone.

Tel fut le premier acte de la prise de possession du Caire ; le même jour Bonaparte fit, avec tout son état-major, son entrée dans la capitale de l'Egypte.

Nous restâmes deux ans maîtres du Caire et de tout le Delta.

SOLEYMAN-EL-HALEBY

Ces souvenirs, en notre qualité de Français, furent les premiers auxquels nous rendîmes hommage ; et lorsque notre curiosité fut apaisée par l'excursion que j'ai racontée, nous allâmes visiter la place Erbekieh : c'est sur une des terrasses de cette place que fut assassiné Kléber.

Le siège qu'avait soutenu le Caire après sa seconde révolte avait été très désastreux pour la ville : beaucoup de rues avaient été brûlées, et un plus grand nombre endommagées et mises hors d'état d'être habitées : celle du général Kléber était au nombre de ces dernières. Kléber s'était retiré mo-

mentanément à Gyzeh, dans la maison de plaisance de Mourad, et de là il venait au Caire pour diriger les opérations et les travaux. Le 25 prairial de l'an VIII, il se promenait sur une galerie dominant la place, et donnait à un architecte, monsieur Protain, ses instructions dernières, lorsqu'un jeune Arabe s'élança d'un puits à roues près duquel ils passaient, et, avant que le général eût eu le temps de se mettre en défense, le frappa de quatre coups de poignard, dont l'un pénétra dans l'oreillette droite du cœur. Monsieur Protain essaya de défendre son compagnon avec une canne qu'il tenait à la main, mais il fut frappé à son tour de six blessures, et s'évanouit : lorsqu'il revint à lui, l'assassin avait disparu, et Kléber, debout encore, mais sans force et sans voix, s'appuyait contre la balustrade. Alors monsieur Protain alla à lui, lui représenta l'imprudence qu'il y avait à sortir sans escorte : mais Kléber étendit doucement la main vers lui. — Mon ami, lui dit-il, ce n'est pas le moment de me donner des conseils ; je me sens bien mal... et il tomba mort.

Le même jour, les maréchaux de logis Perrin et Robert trouvèrent dans le jardin des bains français, attenant à celui de l'état-major, un jeune Arabe caché entre de petites murailles à moitié démolies et en quelques endroits tachées de sang ; à ses pieds un poignard était enterré dans le sable, et le sable collé à sa lame était ensanglanté. Cet Arabe était un homme au teint brun, aux yeux vifs, petit de taille et grêle de formes. Amené devant la commission militaire assemblée pour le juger, il déclara se nommer Soleyman-el-Haleby, natif de la Syrie, âgé de vingt-quatre ans, écrivain de profession, établi à Alep ; quant au reste, il se renferma dans une dénégation absolue.

L'accusé persistant dans ses dénégations, dit le procès-verbal, le général a ordonné qu'il reçût la bastonnade suivant l'usage du pays ; elle lui a été infligée aussitôt, jusqu'à ce qu'il ait déclaré être prêt à dire la vérité. Ramené devant le conseil, nous reproduisons textuellement les demandes qui lui ont été adressées et les réponses qu'il a faites.

Interrogé depuis quand il est au Caire,

Répond qu'il y est depuis trente et un jours et qu'il est venu de Gaza en six jours sur un dromadaire.

Interrogé pourquoi il y est venu,

Répond qu'il y est venu pour assassiner le général en chef.

Interrogé par qui il a été envoyé pour commettre ledit assassinat,

Répond qu'il a été envoyé par l'agha des janissaires ; qu'au retour de l'Egypte les troupes musulmanes ont demandé à Alep quelqu'un qui pût assassiner le général en chef ; qu'on a promis de l'argent et des grades militaires, et qu'il s'est présenté pour cet objet.

Interrogé quelles sont les personnes auxquelles il a été adressé en Egypte, s'il a fait part à quelqu'un de son projet, et ce qu'il a fait depuis son arrivée au Caire.

Répond qu'il n'a été adressé à personne et qu'il est allé s'établir à la grande mosquée.

En face de pareils aveux, le jugement ne se fit pas attendre : Soleyman, convaincu d'avoir assassiné le général en chef Kléber, fut condamné à avoir la main droite brûlée, à être empalé, à expirer sur le pal, et à y rester jusqu'à ce que son cadavre fût dévoré par les oiseaux de proie.

Cette exécution eut lieu au retour du convoi funéraire du général Kléber, sur la butte du fort de l'Institut, en présence de l'armée en deuil et des habitans effrayés : car, habitués à la justice des pachas et des beys, où toute une ville répond du crime d'un homme, ils ne pouvaient croire que le châtiment s'arrêterait au coupable. Au reste, Soleyman fut bien le digne assassin arabe, qui se croit l'homme de la fatalité et marche au supplice sans ostentation et sans crainte, calme et ferme comme un martyr. Arrivé au lieu du supplice, on le dépouilla de la veste qui lui couvrait la poitrine, et l'on étendit son poignet au-dessus du brasier. Le supplice durait depuis cinq minutes à peu près sans qu'il eût poussé une plainte, lorsqu'un charbon ardent sauta du brasier et retomba sur son bras à l'endroit de la saignée : alors toute sa fermeté disparut pour un moment : il se débattit et demanda qu'on lui ôtât ce charbon. L'exécuteur lui fit observer alors qu'il était bien étonnant qu'un homme qui, comme lui, avait montré tant de courage quand sa main tout entière se consumait, poussât des plaintes pour une si petite brûlure.

— Ce n'est pas la douleur qui m'arrache des cris, dit Soleyman, c'est mon droit que je réclame. Ce charbon-là n'est pas dans mon jugement.

Lorsque le poignet eut été brûlé, l'exécuteur fit monter Soleyman au minaret de la mosquée voisine, et l'empala sur une flèche de la coupole ; il resta ainsi quatre heures et demie sans mourir, disant des versets du Coran et ne s'interrompant que pour demander à boire. Enfin le muezzin eut pitié de lui, il lui monta un verre d'eau : Soleyman le but et expira ; puis le cadavre resta là un mois à peu près, pendant lequel les oiseaux de proie accomplirent la dernière partie du jugement.

Le squelette de ce malheureux a été rapporté en France en même temps que le cadavre de sa victime. Il est déposé dans les bâtimens attenans au Jardin du Roi, dans la première salle d'anatomie, à gauche de la porte d'entrée ; c'est celui d'un homme de cinq pieds deux pouces à peu près. Les os du poignet droit sont brûlés, et l'on y voit encore les effets du feu ; le pal, de son côté, avait brisé deux vertèbres dorsales : elles sont remplacées par deux vertèbres en bois, qui imitent les vertèbres naturelles au point qu'il faut une grande attention pour les distinguer des véritables.

Nous résolûmes d'étendre nos courses le lendemain jusqu'aux pyramides, en passant par le champ de bataille et en revenant par Gyzeh. Au point du jour, on nous amena des ânes de premier ordre, avec lesquels, en moins de dix minutes, nous fûmes à Boulacq ; nous y passâmes le Nil, et nous nous trouvâmes immédiatement sur le champ de bataille où trente-deux ans auparavant s'était décidée cette dernière querelle de l'Orient et de l'Occident. L'investigation fut courte, des hauteurs d'Embabeh nous le découvrîmes entièrement. Au reste, tout est là pour le souvenir et la pensée, rien pour la description.

Nous prîmes, à vol d'oiseau, notre course vers les pyramides ; bientôt nous fûmes forcés de marcher au pas : nos montures enfonçaient jusqu'aux genoux dans le sable : de sorte que nous mîmes près de cinq heures à atteindre la première, qu'il nous semblait, en débarquant, pouvoir toucher en allongeant le bras.

La plus grande des pyramides, celle sur laquelle on monte de préférence, repose sur une base de six cent quatre-vingt-dix-neuf pieds de long, et paraît, d'en bas, légèrement échancrée à son sommet. Formée de pierres superposées, dont les assises vont en rentrant, elle présente un escalier gigantesque, dont chaque marche a quatre pieds de haut et dix pouces de large. L'ascension, au premier abord, nous parut, sinon impossible, du moins médiocrement commode à exécuter ; mais Mohammed s'attaqua à un angle, enjamba la première assise, attrapa la seconde, et, nous faisant signe de le suivre, continua son chemin comme s'il nous invitait à la chose la plus simple. Quelque médiocre que fût le plaisir d'une montée de quatre cent vingt et un pieds sous un soleil ardent, et avec la réflexion de la pierre contre laquelle nous grimpions comme des lézards, nous n'en eûmes pas moins honte de rester en arrière. Quant à Mayer, habitué à courir sur les bastingages et les vergues de son bâtiment, il triomphait à son tour et sautait d'assise en assise comme une chèvre en gaîté. Enfin après vingt minutes de travail laborieux, après nous être suffisamment retourné les ongles et écorché les genoux, nous arrivâmes au sommet, d'où il nous fallut penser presque aussitôt à redescendre, sous peine de voir fondre immédiatement le peu de graisse que le soleil d'Egypte nous avait laissée sur les os. Cependant j'eus le temps d'embrasser à mon aise tout le paysage. En tournant le dos au Caire, j'avais à ma gauche l'immense forêt de palmiers qui recouvre Memphis ; au delà de cette forêt, les pyramides de Sakkara ; au delà des pyramides de Sakkara, le désert ; en face de moi, le désert ; à ma droite, le désert, c'est-à-dire une vaste plaine couleur de feu, et qui ne présente, d'espace en espace, pour tout accident de terrain, que quelques monticules mobiles formés par le sable et que le vent amasse et nivelle tour à tour ; du côté opposé, l'Egypte, c'est-à-dire le Nil coulant au fond de sa vallée d'émeraude ; puis le Caire, cité vivante, entre Fostat et les tombeaux des califes, ses deux sœurs mortes ; au delà des tombeaux des califes, la chaîne stérile du Mocattan qui ferme l'horizon comme une muraille de granit.

Je me promenai un instant sur la plate-forme, qui me parut avoir trente à trente-cinq pieds de longueur ; quelques pierres énormes restées debout semblent les pics déchirés d'une crête de montagnes. Ces rochers sont couverts de noms, parmi lesquels étaient encore visibles ceux d'une partie des généraux de l'expédition : à côté de ces noms illustres je trouvai ceux de Charles Nodier et de Chateaubriand, que monsieur Taylor avait écrits dans un précédent voyage.

De là je ramenai les yeux au-dessous de nous, et je vis nos ânes et nos âniers gros comme des scarabées et des fourmis : j'essayai de leur jeter une pierre, mais, avec quelque force que je la lançasse, elle tomba le long des flancs de la pyramide, et ce ne fut qu'en bondissant d'assise en assise qu'elle arriva enfin à terre.

Ce dernier exercice m'avait fait songer à la descente ; et, il faut le dire, la chose au premier abord me parut bien autrement difficile que la montée : chaque bord de marche, attendu la disproportion de la hauteur avec la largeur, cache les bords qui le suivent, de sorte qu'il semble qu'il n'y a d'autre moyen de regagner le sol que de s'asseoir sur cette pente inclinée en se laissant couler sur le derrière. Heureusement qu'on réfléchit à deux fois avant de risquer une pareille glissade ; d'ailleurs, une fois descendu sur la pre-

mière marche, on voit la seconde, et ainsi de suite. Cependant, je le répète, la route n'est pas commode, et les personnes qui sont sujettes au vertige feront bien de se priver de l'ascension.

Arrivé au bas, je tombai sur le sable, je mourais de chaud et de soif : je ne m'en étais pas aperçu pendant tout le temps du voyage, tant j'étais occupé du besoin de veiller sur toute ma personne. Mohammed me fit alors un long discours sur la nécessité de ne boire qu'à petites gorgées ; je lui arrachai la bouteille des mains et l'avalai d'un seul trait. Mais je n'eus pas plutôt cessé d'avoir soif qu'il se trouva que j'avais faim. Heureusement que chacun de nous avoua franchement qu'il se trouvait dans les mêmes dispositions, de sorte que le déjeuner fut décrété à l'unanimité. On fit venir l'âne aux provisions, et nous reconnûmes avec satisfaction qu'il ne lui était arrivé aucun accident.

Nous fîmes le tour de la pyramide pour trouver un peu d'ombre. Malheureusement le soleil était à son zénith, de sorte qu'il ruisselait également sur les quatre pans de la tombe de Chéops. Nous tournâmes tout autour sans trouver une place où l'on pût demeurer plus de cinq minutes immobile sans devenir fou. Alors nos Arabes nous montrèrent, au tiers de la pyramide, du côté du nord, l'entrée par laquelle on pénètre dans le monument. Cette gueule sombre, que le colosse ouvrait comme pour respirer, nous parut si pleine d'ombre et de fraîcheur, que, tout fatigués que nous fussions, nous nous remîmes en route, et que nous l'atteignîmes en moins de cinq minutes. Nous y trouvâmes l'emplacement d'une salle à manger, sinon très commode, du moins très fraîche ; c'était tout ce que nous demandions.

Le repas fini, nous fîmes monter des torches, afin de visiter, puisque nous nous y trouvions tout portés, l'intérieur de la pyramide. On pénètre dans ce monument par un corridor carré, qui offre une ouverture d'un mètre en tout sens, à peu près, et qui descend dans l'intérieur par une inclinaison de 45 degrés. A mesure qu'on s'éloigne de l'entrée, on sent la chaleur diminuer ; mais à l'atmosphère épaissie par la fumée des torches il se mêle une poussière impalpable soulevée par les pas des visiteurs, qui rend l'air très fatigant à respirer. Enfin on arrive à deux chambres, que l'on appelle, l'une la chambre du roi, l'autre celle de la reine ; dans la première est un sarcophage de granit dont le couvercle est brisé, la seconde est vide.

Nous sortîmes des chambres de Leurs Majestés, où il n'y a rien à voir absolument que les murs, pour aller saluer Son Altesse le sphinx : il est de quelques centaines de pas plus près du Nil que les pyramides ; c'est le chien gigantesque qui garde ce troupeau de granit. Avec l'aide de mes Arabes, je parvins à lui monter sur le dos et du dos sur la tête ; ce qui n'est pas encore un médiocre travail. Mayer m'y suivit immédiatement. Je me laissai glisser aussitôt sur les épaules du colosse et de ses épaules à terre, et je me mis à le dessiner pendant que Mayer, debout sur son oreille, lui servait de plumet : cela me donna tout naturellement mon échelle de proportion.

Près de la grande pyramide, il y en a une autre plus petite, dont la cime est parfaitement conservée et se termine en pointe ; on la gravit rarement, et le premier qui monta dessus, nous dirent nos Arabes, est un tambour français qui, poursuivi par des mamelouks, ne trouva rien de mieux que d'escalader cette muraille où ses ennemis ne pouvaient le poursuivre. Arrivé à l'extrémité la plus élevée, il eut l'idée, pour appeler à son aide, de battre le rappel de toute sa force : le vacarme qu'il fit fut entendu à une lieue à la ronde, et le général Régnier envoya deux compagnies, lesquelles mirent les mamelouks en fuite, et débloquèrent l'assiégé, qui descendit de sa pyramide avec les honneurs de la guerre.

Nous renfourchâmes nos ânes et nous revînmes par Gyzeh, non pas pour voir la maison de plaisance de Mourad, je ne crois pas qu'il en reste aucun vestige, mais pour visiter l'établissement des poulets-orphelins.

On sait qu'en Egypte on a remplacé les poules, qui, avec la meilleure volonté de la terre et le plus grand dévouement du monde ne peuvent guère couver qu'une quinzaine d'œufs à la fois, par des fours chauffés à la vapeur, dans lesquels on fait éclore des milliers de poussins. Cette intéressante institution est conduite par un directeur, qui non seulement opère pour son compte, mais encore prend en incubation tous les œufs qu'on lui apporte, et qu'il se charge de faire venir à bien, moyennant une légère rétribution. Le dortoir dans lequel il place ses pensionnaires encoques est une longue galerie, dans laquelle on voit, de chaque côté, une série de cellules à double étage, qui communiquent entre elles par une ouverture pratiquée au milieu, et destinée à porter la chaleur qu'envoie un foyer souterrain toujours chauffé à un degré calculé. La bouche de ces cellules donne sur la galerie ; elle reste fermée les dix ou douze premiers jours, puis on l'ouvre chaque jour un peu plus longtemps : enfin le vingtième jour les poulets sont à terme.

Nous arrivâmes juste comme une fournée était en mal d'enfant, de sorte que l'accouchement se fit en notre présence. L'opération est des plus simples : on casse les œufs comme pour faire une omelette ; on écosse les poussins comme des fèves, puis on les jette les uns sur les autres dans le four où ils ont été chauffés, sans plus de précaution que des pierres sur un tas. Le premier acte d'existence qu'accomplit toute cette couvée est de piauler à qui mieux mieux, et le second de chercher sa nourriture : mais ceci est une ambition assez malheureuse, attendu que le maître de l'établissement s'est chargé de les faire éclore, mais non pas de les nourrir. Au reste, ils peuvent vivre trois jours ainsi, de chaleur sans doute ; au bout duquel temps, s'ils ne sont pas réclamés par leurs propriétaires, ils appartiennent au couveur, qui les envoie au marché et les y fait vendre sans les engraisser autrement.

Nous rentrâmes au Caire en passant par l'île de Roudah où est bâti le nilomètre.

Cet instrument, qui sert à mesurer la hauteur de la crue du Nil, n'est autre chose qu'une colonne de dix-huit coudées, y compris son chapiteau, et sur laquelle on marque, chaque année, le niveau du fleuve à sa plus grande élévation. Ce mekias, fort endommagé lors de l'occupation du Caire par l'armée française, fut restauré par les ordres du général Menou et sous la direction du citoyen Chabrol, ingénieur des ponts et chaussées. Les réparations finies, on construisit un portique à l'entrée du monument, et sous son péristyle, au-dessus de la porte on scella une table de marbre blanc sur laquelle on grava en français, et en langue arabe, l'inscription suivante :

AU NOM DU DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX.

L'an IX de la République française et 1215 de l'hégire trente mois après l'Egypte conquise par Bonaparte, Menou le général en chef, a réparé le mekias. Le Nil répondait, dans ses basses eaux, à trois coudées dix doigts de la colonne, le 10e jour après le solstice de l'an VIII.

Il a commencé à croître au Caire le 13e jour après ce même solstice.

Il s'était élevé de deux coudées trois doigts au-dessus du fût de la colonne, le 107e jour après ce solstice.

Il a commencé à décroître le 11?e jour après ce solstice.

Toutes les terres ont été inondées. Cette crue extraordinaire de quatorze coudées dix-sept doigts fait espérer une année très abondante (1).

Le soir même, en rentrant au Caire, monsieur Eydoux, le docteur du *Lancier*, qui nous avait accompagnés dans le but philanthropique de nous traiter des ophtalmies, se sentit atteint lui-même de cette maladie. Monsieur Msara nous donna aussitôt le conseil d'envoyer chercher monsieur Dessap, médecin français de Besançon, qui est demeuré au Caire depuis l'expédition française, et qui a acquis une grande expérience dans les affections des yeux, dont il s'est spécialement occupé. Nous nous empressâmes de suivre son avis, et nous vîmes, une heure après, entrer un magnifique vieillard, vêtu à l'orientale, et portant sa barbe dans une main : c'était notre compatriote.

Les Arabes, qui mesurent la science à la longueur de la barbe, ont pour lui la plus haute vénération. Hâtons-nous de dire qu'il la mérite, et que, chez lui, l'enseigne ne promet pas plus qu'elle ne tient.

VISITE AU COLONEL SELVES ET A CLOT BEY

Monsieur Taylor, ayant appris le retour du vice-roi à Alexandrie, partit pour cette ville et nous laissa au Caire pour faire les préparatifs de notre voyage au Sinaï.

Grâce au merveilleux instinct topographique des Parisiens, nous commencions à connaître le Caire comme si nous y fussions nés ; notre costume musulman, que nous portions, il faut que je le dise malgré ma modestie, avec une dignité tout orientale, nous ouvrait toutes les portes, même celles des mosquées ; c'était là notre promenade habituelle. Les mosquées sont les oasis de la cité : on y trouve de la fraîcheur, de l'eau, de l'ombre, des arbres et des oiseaux ; puis, au milieu de tout cela, quelques poètes arabes qui viennent, dans les intervalles de la prière, commenter les versets du Coran, et dont les chants bercent de pieux désœuvrés qui se laissent vivre étendus sous les orangers fleuris. Nous nous plaisions à cette voix monotone et cadencée du muezzin, qui, tant qu'il est jeune, monte au plus haut de son madeneh, et

(1) Le fût de la colonne est de seize coudées ; la coudée est de cinquante-quatre centimètres ; elle se divise en vingt-quatre doigts.

de son cri religieux convoque tout le peuple à la prière : puis, à mesure qu'il prend des années, descend d'un étage et baisse la voix jusqu'à ce que, vieillard débile, il ne puisse plus atteindre que la galerie la moins élevée, d'où il ne se fait plus entendre qu'aux passans de la rue.

Souvent nous nous trouvions dans les mosquées à l'heure des ablutions, et nous prenions part à ces devoirs religieux en véritables musulmans ; on aurait cru, à la ferveur avec laquelle nous nous trempions le nez et les mains dans l'eau, que nous arrivions de Médine ou de la Mecque, les villes saintes. Il y avait, à la suite de cette cérémonie, un moment qui nous amusait beaucoup : c'était celui où, en sortant, chacun reconnaissait sa propriété ; tout musulman qui entre dans une mosquée laisse sa chaussure sur le seuil, de sorte qu'il y avait toujours dans ces occasions, près de la porte une véritable montagne de babouches de toutes formes et de toutes couleurs. Qu'on se figure la sortie de nos bals, où chacun prend, non pas son chapeau, mais le meilleur chapeau qu'il trouve ; il en était ainsi des babouches : c'était un pillage où l'on ne se donnait pas même la peine d'assortir les couleurs ; chacun s'en allait chaussé autrement qu'il n'était venu. Quant aux dévots exagérés, ils s'en retournaient déchaussés tout à fait, attendu que ceux qui avaient eu trop à se plaindre de ce qu'on leur avait laissé, se retirant sur la quantité à défaut de la qualité, se sauvaient avec quatre pantoufles, deux aux pieds, deux aux mains.

On comprend du reste, combien ce plaisir pouvait être fréquent et varié au milieu d'une ville comme le Caire, où dans une seule rue nous comptâmes jusqu'à soixante mosquées. Nous dessinâmes successivement les plus remarquables de ces temples : la gigantesque mosquée du sultan Hassan, où les insurgés se retirèrent pendant la révolte du Caire, et où ils furent forcés avec de la cavalerie et de l'artillerie ; la mosquée de Mohammed-Bey, dont la coupole est supportée par des colonnes enlevées à l'ancienne Memphis ; Mu Rustam, enrichie de mosaïques précieuses, merveilleux souvenirs de l'art aux XIe et XIIe siècles ; Haloun, dont les piliers carrés sont revêtus, jusqu'au sommet, de faïences d'une couleur éblouissante ; Sultan Houri, avec ses riches plafonds aux arabesques ingénieusement enlacées et peintes avec une coquetterie charmante ; enfin Tayloun, qui fut fondée par le conquérant qui lui donna son nom ; aussi est-elle devenue vénérable entre toutes aux yeux des Arabes, qui y prient plus volontiers qu'ailleurs, et curieuse aux yeux des étrangers, auxquels elle se présente avec sa date du IXe siècle, son étendue prodigieuse, son madeneh entouré d'un escalier extérieur qui produit un effet des plus pittoresques.

Je faillis, en dessinant l'intérieur de cette dernière, devenir pour ses habitués l'objet du plus grand scandale. Comme les chrétiens ne peuvent pénétrer dans les mosquées qu'en s'exposant à une punition qui est, en général, laissée au choix de ceux qui les y surprennent ; comme, d'un autre côté, peu de musulmans s'adonnent à la peinture, toutes les fois que nous faisions un dessin nous avions la précaution de choisir le moment où la mosquée était, sinon déserte, du moins peuplée seulement de dormeurs éveillés, qui suivaient leurs rêves d'opium, couchés sous quelque oranger fleuri, ou de poètes qui, absorbés par l'interprétation du Coran ou dans leur admiration pour eux-mêmes, faisaient peu d'attention à nous. Alors je tirais de ma ceinture, outre mon bristol, une feuille de papier couverte de caractères arabes, puis je me mettais à la besogne. Si j'entendais approcher de moi quelque pas traînant et mesuré, je couvrais mon dessin commencé avec la feuille écrite ; le musulman jetait en passant un regard oblique sur nous, et, voyant de l'écriture, nous prenait pour des copistes ou des poètes, et s'éloignait en nous souhaitant le courage ou l'inspiration, selon qu'il pensait que c'était notre main ou notre tête qui travaillait. Un jour j'étais, à ce qu'il paraît, si profondément absorbé moi-même dans la contemplation de mon œuvre, que je n'entendis pas venir un des plus religieux habitués de la mosquée ; j'aperçus tout à coup une ombre entre le jour et moi ; instinctivement je tirai ma page d'écriture ; mais il était trop tard, le saint homme avait vu le dessin, et m'avait reconnu pour un Franc. Cette découverte lui inspira une telle terreur, qu'il se mit à fuir vers une des portes intérieures en poussant des cris inhumains. Je ne perdis pas de temps : je pliai mon dessin, mon bristol et ma page écrite dans ma ceinture, en pensant que, puisqu'il courait dans un lieu saint, je pouvais bien y courir aussi ; je gagnai la porte extérieure, où je ne pris pas la peine, à mon tour, de reconnaître mes pantoufles ; je chaussai les deux premières venues, et je me perdis dans les rues voisines, où je n'entendis plus parler de mon persécuteur.

Cependant, après avoir échappé au martyre de saint Étienne, je pensai tomber dans celui de saint Laurent : le feu était à une maison du quartier franc ; et comme je voyais courir de ce côté, que j'avais mes raisons à moi connues de hâter le pas, et que ce chemin d'ailleurs me rapprochait de l'hôtel, je me mis au pas des autres. Bientôt nous arrivâmes en face de l'incendie, qui allait son train sans que personne le combattît autrement que par des cris, des gestes et des prières. Sur ces entrefaites le cadi arriva avec sa garde armée de bambous ; en moins de rien, la place fut déblayée ; une compagnie de soldats, aidés d'une centaine d'hommes de bonne volonté, se ruèrent sur les maisons voisines de celles qui brûlaient ; comme elles étaient toutes en bois, ils firent si bien, des pieds et des mains, qu'au bout d'une heure il n'en restait plus aucun vestige. L'incendie se trouva donc isolé ; alors à coups de hache on abattit les quatre supports principaux de la maison enflammée, qui s'abîma aussitôt ; on inonda les décombres, et chacun s'en retourna chez soi, laissant fumer les débris, près desquels veillait une garde.

Notre seconde distraction, moins périlleuse que la première, était les cafés. Comme ces établissemens sont profanes, chacun peut les fréquenter sans courir de risque, fût-il reconnu ; les fumeurs d'opium, les joueurs d'échecs et les joueurs de mangallah en sont les chalands les plus acharnés. Quant à nous, comme nous n'étions amateurs d'aucun de ces jeux, nous demandions tout bonnement du café et des pipes ; d'abord nous avions eu quelque peine à nous habituer au café, qui ne se prépare pas en Orient comme en France : on le brûle peu, on le concasse dans un pilon, on jette de l'eau bouillante sur les grains concassés ; et, aussi chaud que le palais peut supporter la décoction, on l'avale. J'avais eu d'abord la faiblesse de vouloir le sucrer, et j'avais demandé les ingrédiens nécessaires à cette opération ; le garçon alors m'avait, dans le creux de sa main, apporté un peu de cassonade ; sur la demande que je lui avais faite d'une cuillère pour tourner mon sucre, il avait ramassé à terre un petit morceau de bois qu'il m'avait obligeamment présenté. Comme il entre dans mes principes de n'humilier personne, j'avais tendu ma tasse malgré la répugnance que me causait le sucrier, et j'avais gratté mon petit bâton avec mon canif, afin d'en enlever les superfluités, de sorte que j'étais arrivé à gâter parfaitement ma boisson. J'en demandai alors une autre portion que j'avalai dans toute sa pureté orientale ; je lui trouvai un arome merveilleux et un goût exquis. Le peu de consistance de cette liqueur permet d'en boire vingt-cinq à trente tasses par jour ; elle agit alors comme tonique, tandis que la pipe opère comme distraction : aussi à peine est-on entré quelque part, qu'on vous présente le café et la chibouque ; le café rend les forces qu'a enlevées la chaleur ; la chibouque tient lieu de conversation.

L'accident qui avait failli m'arriver dans la mosquée de Tayloun nous éloigna momentanément des lieux saints, et nous résolûmes de faire une seconde excursion hors de la ville. En passant au Vieux Caire, nous avions salué un jour le colonel Selves, qui nous avait exprimé le désir de recevoir sous sa tente monsieur Taylor, et nous avait chargés de lui transmettre son invitation. Le colonel Selves, devenu Soleyman-Bey, a renoncé à la religion chrétienne pour adopter le culte mahométan, et à ses habitudes françaises pour embrasser la vie orientale ; malgré ce changement dans sa foi et dans ses mœurs, son cœur est resté européen, et les souvenirs nationaux sont encore ses souvenirs : il a fait peindre sur les murailles de sa maison les batailles les plus glorieuses de la révolution et de l'empire, et, par les yeux et la mémoire, il revit au milieu de ses compatriotes ; il nous avait montré tout cela avec un sourire triste qui nous avait révélé ce qu'il y avait eu de malheur et de lutte dans cette âme avant qu'elle osât accomplir ce qu'on appela en France son apostasie. Il nous avait demandé un jour tout entier, nous le lui avions promis, et un matin il vint réclamer l'exécution de notre engagement. Monsieur Taylor trouva sa magnifique cange qui était à ses ordres à Roudah, pour nous conduire aux pyramides de Sakkara et aux ruines de Memphis ; puis, au retour, nous devions, avec des officiers français au service du vice-roi, faire un dîner à l'européenne. Nous partîmes, emmenant monsieur Msara, qui était de toutes nos courses.

Le vent était bon, le paysage ravissant. Le Nil, que les anciens appelaient le père des fleuves, coulait sous nos pieds, ses flots, qui baignaient notre barque, avaient mouillé les ruines de Thèbes et de Philæ ; les hommes qui suivaient les rives étaient vêtus comme aux jours d'Ismaël, et les femmes comme au temps d'Agar ; il eût donc été impossible d'éprouver un instant d'ennui, quand la conversation de Soleyman-Bey et de monsieur Msara ne serait pas venue donner une nouvelle poésie aux localités. Le colonel Selves avait conservé de ses goûts français celui de la chasse ; je lui fis plusieurs questions sur les animaux qu'il avait rencontrés dans ses excursions, et surtout sur les crocodiles qu'il avait été chercher au-dessus de la première cataracte.

Le crocodile ne descend jamais dans la basse Égypte, et il faut remonter jusqu'à Denderah pour le rencontrer : c'est dans les journées les plus chaudes et lorsque le Nil est bas qu'il sort volontiers de l'eau pour se chauffer au soleil : ce-

pendant, avant de se procurer cette jouissance, il prend des précautions qui prouvent qu'il connaît parfaitement le danger auquel il s'expose en sortant de son élément pour empiéter sur le nôtre. C'est ordinairement sur les bancs de sable que le Nil laisse à découvert en décroissant qu'on le voit du rivage, immobile comme un tronc d'arbre, et presque toujours entouré de grands oiseaux qui paraissent avoir avec lui les relations les plus amicales. Parmi ceux-ci, un de ses amis les plus intimes est le pélican ; il est au crocodile ce que le héron des marais Pontins est au buffle et à la vache : un compagnon étrange, dont on ne peut pas expliquer la sympathie.

Quand le crocodile n'a point d'ilot isolé où chercher le soleil, il se décide à gravir la rive ; mais alors jamais il ne s'éloigne du fleuve de plus de cinq ou six pas, et au moindre bruit il s'y replonge. C'est dans ce cas que le pélican, qui a l'oreille très fine, lui est d'un grand secours : il s'envole en battant des ailes et en jetant de grands cris, et prévient ainsi le crocodile, qui, d'un seul bond, se replonge dans le fleuve. Au reste, comme il est couvert partout d'une écaille très dure, et qu'il n'est vulnérable qu'au-dessous de l'épaule, il est très rare que l'on parvienne à le joindre à portée de fusil, què l'on soit assez heureux alors pour lui loger une balle au défaut de cette cuirasse naturelle.

Cependant, du temps de l'expédition d'Egypte, il y avait à Denderah un kachef qui s'amusait singulièrement à cette chasse : il connaissait les sorties des crocodiles comme nos braconniers connaissent les passées des lièvres et des chevreuils, et il allait quelquefois, couvert d'herbes marines ou de feuilles de palmier, se mettre à l'affût pendant des jours entiers pour guetter cette singulière proie : il avait tué ainsi sept à huit crocodiles de dimensions très confortables, qu'il avait placés sur sa maison, et qui, de loin, faisaient l'effet de canons en batterie ; ce trompe-l'œil étrange était, au reste, le seul bénéfice qu'il retirât de cette chasse, où il ne lui était jamais arrivé aucun accident, et où constamment il avait vu fuir le crocodile devant l'homme.

Après deux heures d'une navigation délicieuse, nous prîmes terre en face des pyramides de Sakkara. Elles sont plus anciennes et par conséquent plus dégradées que celles de Gyzeh : leur contour est irrégulier ; quelques-unes ont des degrés de petite dimension, les autres n'ont pour arriver à leur sommet que dix marches colossales qui semblent bâties pour des géants. A leur base, le sol est couvert d'ossemens ; on n'a qu'à fouiller le sable avec les pieds ou les mains, pour mettre à jour des fragmens de momies, des langes, des bandelettes, de petits fétiches, des vitrifications et des scarabées. Au-dessous de ce sol sont des catacombes immenses où dorment des habitans de l'ancienne Memphis dont toute cette rive du Nil était la nécropole.

Outre les catacombes d'hommes et de femmes, il y a des catacombes d'animaux : on trouve dans celles-ci des chats, des ibis, des lézards : chacun de ces individus, qui fut jadis un dieu, n'en déplaise à notre amour-propre, est proprement empaqueté dans ses langes sacrés, hermétiquement enfermé comme une daube, dans un pot de terre garni de mortier, et placé à tête-bêche avec les autres divinités des différens ordres, le long des parois de la tombe commune. Je mis sous mon bras droit un ibis et sous mon bras gauche un chat, qui me parurent à leur enveloppe avoir été



Méhémet-Ali.

de leur temps des personnages fort considérables, et m'en allai avec ma paire de dieux me reposer un instant dans un caveau couvert d'hiéroglyphes merveilleusement conservés en certains endroits, puis en d'autres horriblement mutilés par les voyageurs, ces barbares de la civilisation.

Des pyramides de Sakkara, nous allâmes au bois de palmiers qui couvre l'emplacement de la vieille Memphis et qui est distant des pyramides d'une lieue à peu près. Cette antique ruine de l'Egypte ne pouvait choisir pour ses ossemens un plus magnifique linceul; quelques débris, quelques colonnes percent la terre de leurs angles de marbre; puis, comme le génie éternel de ces ruines superbes, le colosse du roi Rhamsès le Grand, connu des Occidentaux sous le nom de Sésostris, est couché renversé de sa base, et couvre de ses débris mutilés trente-six pieds de terrain.

A quelques pas du colosse se présente un monument biblique presque contemporain du conquérant dont la statue est proche : c'est un caveau que les Arabes appellent la prison de Joseph; ce serait, selon eux, dans cette prison qu'aurait été conduit le fils de Jacob, et il aurait monté les marches, que l'on nous montra pour aller au palais expliquer le songe de Pharaon. Du reste, il en est toujours ainsi en Orient, les traditions païennes et bibliques se touchent, les deux histoires se côtoient, et nous aurons plus d'une fois occasion d'évoquer en même temps leurs souvenirs.

Nous retournâmes par où nous étions venus, par le Nil, la seule route qui traverse l'Egypte; nous descendîmes en face du camp de Schoubra, et nous nous rendîmes chez le colonel Selves.

Le dîner nous attendait. Seulement le nombre des convives s'était complété d'une célébrité. La Contemporaine, qui dans ce moment voyageait en Egypte, avait reçu chez notre généreux compatriote une hospitalité royale. Au bout de quelques jours elle était tombée malade, et, trop souffrante encore pour quitter le lit, elle avait demandé qu'on dressât le couvert dans sa chambre. Au reste, si elle mangea peu, elle parla beaucoup, et nous ne perdîmes rien à ce déplacement de ses facultés.

Le lendemain, nous commençâmes à nous occuper des préparatifs de notre pèlerinage au mont Sinaï; et nous recourûmes encore, en cette circonstance, à un compatriote, monsieur Linant, jeune Français qui avait autrefois accompagné monsieur le comte de Forbin en Syrie, et qui, enthousiasmé de ce climat, de ses édifices et de tout ce poétique Orient, était resté au Caire, après avoir rempli ses obligations envers son illustre compagnon de voyage, et nous avait offert ses services près des Arabes conducteurs. Le moment était venu de nous aboucher avec ces enfans du désert; nous allâmes, en conséquence, rappeler à monsieur Linant la parole qu'il nous avait donnée, et nous le trouvâmes tout prêt à la remplir. L'effet ne s'en fit pas attendre; le surlendemain il nous arriva une députation de la tribu d'Oualeb-Saide, l'une des plus considérables de la péninsule du mont Sinaï, et nous fîmes prix avec son chef pour aller chercher monsieur Taylor à Alexandrie et le ramener au Caire, nous réservant, après cette espèce de prospectus, de faire à son retour des conventions plus sérieuses pour le voyage au Sinaï et le retour à Suez. Ce premier marché fut fait au prix de 40 piastres par dromadaire, 18 francs à peu près.

J'avais vu entrer ces Arabes avec leurs montures dans la cour de notre hôtel, et pour la dixième fois cet aspect m'avait donné sérieusement à penser. Toutes les fois que j'avais entendu parler de voyages en Orient, j'avais en même temps entendu citer les chameaux comme les véhicules ordinaires; et chaque fois que j'avais pensé à cet animal, il s'était présenté à ma pensée tel que le décrit monsieur de Buffon, avec la double bosse qui surmonte son épine dorsale, de sorte que je m'étais doucement familiarisé avec son image, et que je m'étais vu mille fois, voyageant à mon tour, établi à califourchon dans cette vallée naturelle que la nature semble avoir placée comme une selle sur le dos de cet intéressant quadrupède; mais depuis mon arrivée mes idées s'étaient singulièrement rectifiées. J'avais tout d'abord aperçu qu'on appelait indifféremment le chameau dromadaire, et le dromadaire chameau; seulement l'animal à deux bosses n'existe point en Egypte. Le chameau est au dromadaire ce qu'un cheval de charrette est à un cheval de course. Cette découverte bouleversait tout mon système d'équilibre : en place d'une vallée j'avais une montagne, et encore au lieu de se servir de cette montagne comme d'un point d'appui pour les reins ou pour la poitrine, les Arabes avaient eu l'idée de la surmonter d'une selle qui l'exhaussait encore de huit ou dix pouces, et portait ainsi l'élévation du voyageur à une dizaine de pieds au-dessus du sol. Ajoutez à cela un trot à éventrer un boucher, et vous aurez idée des charmes de la locomotion orientale.

Cela n'était pas gai pour un homme qui, dans chaque promenade, tombait régulièrement deux ou trois fois de son âne.

Heureusement que j'ai pour système de ne me préoccuper des événemens qu'au moment où ils menacent, de sorte que, me voyant huit ou dix jours au moins devant moi, je chassai cette préoccupation, et me trouvai prêt, le lendemain, à recommencer la vie insouciante et pleine d'attrait que nous menions depuis trois semaines.

Cette fois c'était encore un Français qui frappait à notre porte, et qui venait nous enlever pour toute la journée. Clot-Bey, le célèbre médecin que nous avons revu depuis à Paris, en 1833, et qui, attaché au pacha d'Egypte, auquel il a rendu d'éminens services, venait de fonder l'hôpital d'Abouzabel, devait faire visiter son établissement à monsieur Taylor, et nous ramener ensuite passer chez lui une soirée à la turque. On devine facilement que nous acceptâmes de tout cœur.

Le pacha donne une attention toute particulière à l'hôpital d'Abouzabel. Cet hospice doit devenir la pépinière de ses jeunes médecins; nous y vîmes toutes ces maladies monstrueuses de l'Orient, inconnues ou oubliées chez nous, et que nous ne retrouvons que dans la Bible : l'éléphantiasis, la lèpre, les hydrocèles énormes, le livre de Job tout entier. De jeunes chirurgiens arabes, au regard bref et intelligent, nous firent les honneurs de leurs malades avec un empressement qui prouvait le désir qu'ils avaient de plaire à leur chef. Clot-Bey comprit que ce spectacle, très intéressant pour les gens de la science, ne pouvait être pour nous que l'objet d'une curiosité rapide, aussi passâmes-nous promptement des salles aux jardins; c'étaient de véritables oasis de lilas et d'orangers, où les convalescences se faisaient toutes seules par l'ombre et par la fraîcheur.

Vers les deux heures, Clot-Bey s'aperçut que le temps devenait menaçant, il nous proposa, en conséquence, de reprendre nos montures, et de profiter de l'éducation que leur avaient inculquée les Français pour revenir au plus vite au Caire. Il pensait avec raison que, si l'ouragan nous surprenait à Abouzabel, nous serions médiocrement curieux d'y passer la journée; d'ailleurs, il avait pris lui-même, pour notre soirée, des dispositions qui le rappelaient à la ville. La route se fit au galop, et en moins d'une heure, quoiqu'il y ait deux immenses lieues de l'hospice au Caire; je vis avec plaisir que le retour eut lieu sans aucune séparation de corps entre moi et mon âne, cela me rendit quelque confiance à l'endroit du dromadaire.

En attendant le dîner, Clot-Bey nous conduisit au bain. J'ai suffisamment expliqué à l'article d'Alexandrie comment se passe cette opération, pour n'avoir pas besoin d'y revenir; d'ailleurs je m'y étais habitué, et j'en étais devenu à mon tour un amateur forcené.

Nous revînmes dîner chez Clot-Bey; c'était un véritable repas à la turque, aux fourchettes et aux couteaux près, dont il nous avait fait la concession : il se composait du pilau de rigueur, de mouton bouilli, de riz, de poisson et de pâtisseries.

Le dîner fini, Clot-Bey nous invita à passer au salon et à prendre place sur un énorme divan; on nous y servit plusieurs tasses d'excellent café, que nous savourâmes d'abord; enfin on nous arma chacun d'une chibouque, on fit coucher à nos pieds un nègre chargé de la bourrer, de l'allumer et de la vider; puis, voyant que nous étions établis aussi confortablement que possible, Clot-Bey frappa des mains, et quatre musiciens entrèrent.

J'avoue que mon premier mouvement fut tout à l'effroi : je me rappelais la soirée musicale que nous avait donnée le vice-consul, et je ne me souciais pas d'entendre une seconde fois un pareil charivari. Je jetai un coup d'œil scrutateur sur les instrumens, et ils ne me semblèrent point par leur forme de nature à me rassurer. Le premier était le fameux tambour évasé avec lequel j'avais déjà fait connaissance sur notre cange; le second, un violon, dont la poignée de fer reposait entre les jambes de l'exécutant, et les deux autres, des espèces de mandolines à manche démesuré. Les scélérats avaient en outre une voix qu'ils tenaient cachée pour le moment, mais qu'ils ne tardèrent pas à nous faire connaître.

Le concert venait de commencer, et il promettait de ne le céder en rien à celui que nous avions déjà entendu, lorsque nous fûmes tout à coup distraits par l'entrée d'une espèce de Gilles vêtu de blanc; il portait un costume plus court que celui des Orientaux, et il avait la tête couverte d'une sorte de chapeau de feutre flexible comme celui d'un Pierrot. Il précédait quatre femmes que nous reconnûmes aussitôt pour des almées; c'étaient les Taglioni du Caire. Dès lors nous fîmes bon marché de la musique, et toute notre attention se reporta sur les houris qui nous descendaient du ciel.

Elles portaient un costume élégant et voluptueux : le sommet de la tête est couvert d'un *tarbouch* richement brodé et orné de pierreries, d'où s'échappent les cheveux tressés en une multitude de nattes longues et fines, ornées de sequins de Venise percés au bord, et placés si près l'un de l'autre qu'ils se recouvrent comme des écailles. Quel-

ques-unes de ces tresses tombent par devant ; mais la plus grande partie ruisselle par derrière, et voile les épaules d'un manteau d'or splendide et retentissant. Le corps est pris dans une robe taillée en forme de redingote échancrée devant, qui se rejoint à la taille par une courbe gracieuse, et laisse le sein entièrement nu ; de la taille aux pieds, la robe est lâche et flottante ; quant aux manches, elles sont taillées dans le même système : serrées et collantes par le haut, elles s'élargissent au coude, s'ouvrent à l'avant-bras et pendent jusqu'à terre ; les jambes sont enfermées dans un pantalon turc, plein de caprice dans ses plis et dans sa forme, qui laisse le pied nu, et dans les ganses d'or duquel vient se perdre une chemise verte ou bleue, fine et transparente comme la gaze. Un châle de cachemire, noué négligemment en ceinture, et dont les deux bouts retombent inégaux par devant, complète ce costume, qui, tout simple qu'il semble, est d'une immense valeur ; le tarbouch seul coûte parfois dix, vingt et jusqu'à trente mille francs.

Outre cela, elles avaient, comme beaucoup de femmes turques, les ongles des pieds et des mains rougis avec du henné, l'épaisseur des paupières peinte en noir avec du koll, ce qui donnait à leurs yeux un éclat extraordinaire, et la taille si mince, si souple et si déliée, que mes souvenirs d'Occident ne m'offraient vraiment rien de comparable.

Cette entrée inattendue, cet aspect pittoresque, ce nom poétique d'almées, produisirent à l'instant même un effet des plus flatteurs pour les nouvelles venues : le silence le plus profond régna, et tandis que Clot-Bey, habitué à ce spectacle, continuait tranquillement de fumer sa pipe, les chibouques nous tombèrent de la bouche, et nous battîmes des mains, comme on fait à Paris à l'entrée d'un acteur en renom.

Les almées, de leur côté, pour répondre immédiatement à notre politesse, se placèrent toutes les quatre sur une ligne, puis s'avancèrent régulièrement, en se balançant avec mollesse et en faisant entendre un chant doux et voluptueux, que les musiciens accompagnaient en sourdine. Arrivées près de nous, elles pirouettèrent et revinrent sur leurs pas en nous tournant le dos ; alors les deux ailes s'avancèrent, et toutes les quatre se croisèrent en formant des figures ingénieuses, sans être cependant ni rapides, ni variées. Pendant tout ce temps elles conservèrent, dans ces mouvemens, des poses simples et nobles comme celles des statues antiques. Cependant peu à peu la danse s'anima, les mouvemens devinrent plus rapides et plus voluptueux, les chanteurs élevèrent la voix, les gestes prirent un caractère lascif ; le bouffon vint se mêler à la danse, et dessina au milieu du ballet, des poses obscènes : enfin, paillasse et danseuses, excités de plus en plus par les chants et par la musique, arrivèrent au paroxysme de la passion la plus véhémente et la plus déréglée. Alors la voix prit le dessus sur la musique, les virtuoses chantèrent, en s'accompagnant toujours, une chanson irritante et lubrique ; il y eut entre les quatre femmes et l'homme une lutte de bacchantes et de satyres. Enfin, haletantes et les cheveux en désordre, elles vinrent se jeter sur nous, nous entourant de leurs bras convulsifs, et se glissant comme des serpens sous nos grandes robes orientales.

C'est le moment où on les paie : ces caresses impures, c'est leur quête ; les uns mettent alors entre leurs lèvres un sequin qu'elles prennent avec leurs lèvres, les autres collent sur leur visage et leurs seins mondés de sueur un masque et une cuirasse de petites pièces d'or, qu'elles vont secouer ensuite dans une aiguière d'argent. C'est là que les musulmans gagnent la réputation d'avares ou de magnifiques.

A ce premier acte succéda un solo. La musique reprit un caractère calme et naïf ; des paroles d'un rythme simple se firent entendre : une jeune fille se promène dans un délicieux jardin, et cueille des fleurs pour s'en faire un bouquet. La poésie est riche et colorée comme le parterre que moissonne l'enfant ; elle décrit tout, le papillon aux couleurs changeantes, le rossignol à la douce voix, le soleil d'or, âme et foyer de la nature ; et toute la pantomime, toutes les poses de la jeune fille suivent, vers pour vers, strophe pour strophe, les chants des musiciens. Tout à coup elle est effrayée par une guêpe irritée de ce qu'on a brisé la rose sur laquelle elle était posée ; elle la chasse, puis se remet à cueillir d'autres fleurs. Mais la guêpe revenant, les chanteurs rient : la jeune fille dénoue sa ceinture pour la chasser ; mais la guêpe évite les coups flottans qu'elle lui porte, les musiciens raillent la jeune fille. Tout à coup, malgré ses bras en croix, la guêpe s'introduit dans sa poitrine ; alors la jeune fille, dans son effroi, arrache sa robe, sa chemise, son pantalon flottant ; elle reste nue. Mais la guêpe est toujours là, attaquant avec fureur ; les musiciens éclatent de rire ; la jeune fille fuit, tourne sur elle-même, s'élance par bonds, puis se roule sur la terre avec des cris, une passion, un délire, une rapidité, une frénésie, qui vous éblouissent ; c'est une magie, un rêve, une hallucination. Enfin, tout à coup, comme pour demander du secours, d'un seul bond elle s'élance sur les genoux du spectateur qui lui inspire le plus de confiance dans sa détresse, s'enveloppe de ses vêtemens, se glisse sur sa poitrine, et se cache la tête et les épaules dans son manteau de cheveux.

Cette scène est ordinairement le dénoûment de la pièce, le bouquet du feu d'artifice. Le privilégié s'en tire avec des sequins ; aussi une soirée d'almées coûte-t-elle en général fort cher ; c'est un plaisir de grand seigneur, que le maître de la maison ne donne guère à ses invités à moins de deux ou trois mille piastres. Pour ce prix, si l'on n'était pas trop difficile sur la couleur, on pourrait acheter six ou huit esclaves.

LA VILLE DES CALIFES

Un soir, pendant que nous étions en train de dîner, nous entendîmes un grand bruit d'hommes et de dromadaires ; nous mîmes le nez à la fenêtre de notre salle à manger, qui donnait sur une cour intérieure, et nous aperçûmes monsieur Taylor. Parti la veille au matin d'Alexandrie, il avait traversé avec la rapidité des courriers arabes les quarante-cinq lieues de désert qui séparent cette ville du Caire.

Sa négociation était terminée ; cependant elle avait souffert plus de difficultés qu'on ne l'avait cru d'abord. Quelque diligence qu'il eût faite, quelque silence qu'il eût gardé, le projet avait transpiré ; l'Angleterre avait pris les devans sur la France, et les deux aiguilles que venait chercher monsieur Taylor avaient été promises à la Grande-Bretagne ; quant à Méhémet-Ali, il avait le plus grand désir de satisfaire les deux nations, et il ne demandait pas mieux que de les mettre d'accord. Ce fut en cette occasion que le précédent voyage de monsieur Taylor et l'étude qu'il avait faite lui-même et sur les lieux des monumens antiques lui furent d'une grande utilité ; il connaissait l'Egypte depuis 1828, et fit observer que, l'affaire datant de cette époque, la priorité appartenait à sa demande. Puis, pour tout concilier, il offrit de donner à l'Angleterre, au lieu des deux obélisques de Louqsor, l'obélisque de Carnach, qui est plus grand ; quelques difficultés s'élevèrent encore, mais on ajouta deux sphinx comme appoint, et les deux obélisques de Louqsor et l'aiguille d'Alexandrie furent définitivement accordés à la France.

Monsieur Taylor arrivait donc tout joyeux d'avoir terminé sa négociation, et désirait vivement continuer le voyage ; aussi le départ, sur sa proposition, fut-il fixé à l'unanimité pour le lendemain au soir.

Dès le matin de ce grand jour, nous nous rendîmes avec nos Arabes chez le vice-consul de France, monsieur Dantan, pour faire nos conventions en présence d'un témoin ; d'abord on fixa le nombre des bêtes et des gens, puis on aborda la question principale : il s'agissait de savoir ce que l'on paierait aux uns et autres pour le voyage, qui, aller et retour, devait durer un peu plus d'un mois.

Les discussions sont les triomphes des Arabes ; fins, entêtes, insaisissables, toujours ils glissent entre vos raisonnemens, qu'ils font semblant de ne pas comprendre, ou qu'ils combattent avec des argumens auxquels votre ignorance des lieux et des mœurs vous empêche de rien opposer ; craignant toujours de demander trop peu, ils exagèrent leurs prétentions, afin que, lorsqu'ils ont diminué quelque chose, en ayant l'air d'avoir fait un sacrifice, ils soient encore rétribués au double de la valeur. Ce qu'ils opposèrent surtout à nos rabais fut cette raison, que la péninsule du mont Sinaï était parcourue par trois tribus différentes, et qu'il y avait une convention entre elles pour que celle qui accompagnerait les voyageurs ne fût pas inquiétée par les autres ; il en résultait, selon eux, que, cette neutralité ne s'obtenant qu'à prix d'argent, la somme qu'ils nous demandaient, toute considérable qu'elle nous paraissait, était de fait on ne peut plus raisonnable, puisque, lorsqu'ils auraient prélevé sur cette somme la part due aux deux autres tribus, ce qui resterait à nos conducteurs suffirait à peine à défrayer les hommes et les chameaux. C'était, comme on le voit, un de ces argumens tenaces et obscurs auxquels il n'y a rien à répondre ; aussi passâmes-nous à peu près par tout ce qu'ils voulurent, et la seule concession que nous obtînmes fut qu'ils se nourriraient pendant le voyage, et que leur cuisine ne nous regarderait en aucune manière ; quant aux dromadaires ; ils étaient à notre charge.

Le marché terminé, monsieur Dantan qui y avait assisté, nous prévint de ne pas attacher une confiance absolue aux relations amicales de la tribu d'Ouleb-Saide avec les autres peuplades ; seulement c'était une tribu brave et fidèle, qui, le cas échéant, nous aiderait à nous défendre Mon-

sieur Dantan nous invita en conséquence à ne pas oublier parmi nos effets les armes, et parmi nos provisions le plomb et la poudre.

Nos Arabes, qui suivaient avec une grande attention le discours de monsieur Dantan, et qui, trop loin pour entendre épiaient son reflet sur nos physionomies, s'aperçurent que, quel qu'il fût, il n'était pas à leur avantage. Leur première idée fut que nous nous repentions du marché que nous venions de conclure, et que nous cherchions un moyen de le rompre; aussitôt l'un d'eux, que l'on appelait Béchara, et qui parlait un peu le français, vint à nous, et, comme s'il ne s'apercevait pas qu'il nous interrompit, il nous invita à venir voir les dromadaires. Il m'avait pris sans s'en douter, par mon endroit sensible. Je suivis donc Béchara, qui me conduisit dans la cour et s'arrêta en face de nos bêtes, en me priant de considérer qu'il y avait dromadaires et dromadaires; que ceux dont nous allions faire l'essai étaient de véritables *haghins*, légers comme des gazelles, forts comme des lions, dociles comme des agneaux; que chacun d'eux avait sa généalogie aussi en règle que celle des chevaux arabes les plus nobles et les plus anciens, et que nous pourrions marcher derrière eux, au désert, sans voir la trace de leurs pas sur le sable, tant leur course était rapide et légère.

Cette assertion, il faut l'avouer, semblait entièrement confirmée par la simple inspection des malheureuses bêtes qui étaient l'objet de cet éloge; elles étaient d'une maigreur phénoménale: leur peau, qui semblait avoir appartenu jadis à un animal deux fois gros comme elles, couvrait de ses plis battans une espèce de carcasse d'acier, dont on pouvait examiner tous les ressorts. D'un autre côté, leur physionomie était douce et bonne, et l'anneau de fer passé entre leurs narines me paraissait devoir remplacer avantageusement la bride: de sorte qu'à part leur taille démesurée, je n'avais aucun motif sérieux de me plaindre. Au reste, je commençais à me prendre de pitié pour ces futurs compagnons de notre voyage: leur sobriété tant vantée était écrite sur tout leur corps; mais tout naturellement cette pitié me mena à un doute sur la santé continue de ces malheureux animaux. Alors les Arabes se récrièrent en chœur, et Mohammed se mit de la partie. Tout ce qui m'inspirait une crainte était pour eux un motif de sécurité, tout ce qui me semblait un défaut était exalté par mes interlocuteurs comme une perfection. Je vis que je n'aurais jamais le dessus, et je renfermai mes réflexions en moi-même; seulement il me semblait que je n'avais jamais vu de dromadaires d'une taille aussi gigantesque.

Le baron Taylor et Mayer vinrent me rejoindre: il devenait urgent d'acheter des provisions; nous remîmes au soir la conclusion du marché, et nous nous fîmes donner par les Arabes la liste des objets nécessaires. Si peu considérable que fût cette liste, elle nous forçait, par sa diversité, à courir tous les bazars du Caire, attendu la spécialité de chaque marchand et de chaque quartier, qui n'empiète jamais sur la spécialité du marchand et du quartier voisin.

Voici la liste de ces objets; elle donnera une idée de la simplicité des mœurs de la vie nomade, qui a réduit les besoins des voyageurs aux plus strictes nécessités de la vie:

Des outres pour mettre de l'eau;

Des gargoulettes de cuir pour suspendre à la selle, afin de boire en courant sans faire arrêter la caravane pour ouvrir les outres;

Du riz pour trois personnes, aller et retour; on nous dit bien que nous en trouverions au Sinaï, mais nous préférâmes prendre nos précautions au Caire;

De la farine pour le pain;

Des fèves pour les dromadaires;

Des dattes: c'est le fruit qui se conserve le mieux dans de pareils voyages;

Du mich-mich: on se rappelle cette pâte d'abricots séchée au soleil qu'on roule comme des pièces d'étoffe, dont nous avons parlé à propos des bazars de comestibles, et qui se vend à l'aune; c'est une provision commode à emporter en ce qu'elle ne tient pas plus de place qu'un portemanteau, et que, bouillie dans de l'eau, elle fait d'excellente marmelade;

Du tabac pour cadeaux destinés tant à notre escorte qu'aux Arabes que nous pourrions rencontrer;

Du bois pour faire la cuisine;

Du café pour combattre les transpirations dont nous étions menacés;

Du sucre pour donner au couvent

Une tente pour nous abriter contre l'ardeur du soleil et contre la fraîcheur des nuits

Enfin des vases en fer pour préparer nos alimens, les vases en terre étant incapables de résister dix minutes au trot des dromadaires.

Ce dernier article me ramena à mon idée fixe, parmi les qualités des haghins, Béchara avait oublié de me vanter ce trot formidable, et il me sembla, si peu flatteuse que fût la comparaison, que nous étions destinés à jouer le rôle des pots de terre.

Cependant, comme il s'agissait de parcourir une douzaine de bazars en deux ou trois heures, je m'empressai d'agir; nous courûmes à la station la plus proche, et nous enfourchâmes ces estimables quadrupèdes qui nous avaient déjà rendu tant de services, et que j'appréciais davantage encore au moment de me séparer d'eux et de faire connaissance avec nos nouveaux véhicules: puis nous nous mîmes en course. A mesure que nous achetions, Mohammed acheminait les marchandises vers le quartier général; à trois heures nous avions fini toutes nos emplettes. J'oubliais de dire que nous avions joint à la liste de nos provisions de la bougie, afin de pouvoir dessiner et écrire après le soleil couché.

Nous quittâmes aussi babouches et marcoufs, et nous les remplaçâmes immédiatement par de longues bottes rouges travaillées à Maroc, et qui sont souples et collantes comme des bas de soie. notre tête fut abritée, outre le turban, par un mouchoir à raies jaunes et rouges, et dont les deux bouts, pendans de chaque côté de notre figure, qu'ils couvraient de leur ombre, étaient ornés de glands de soie entourés de filigranes d'argent; enfin, accoutrés de la sorte, nous rentrâmes au quartier franc pour présider à l'emballage de toutes nos emplettes, épuisés de fatigue, mais décidés à partir le soir même.

Nous trouvâmes la besogne à peu près faite; les Arabes sont les emballeurs les plus expéditifs que je connaisse: tout était roulé, sanglé et ficelé quand nous arrivâmes, et déjà deux des quatre dromadaires destinés au bagage étaient chargés. Alors monsieur Msara, voyant que le reste de l'opération s'accomplirait parfaitement sans nous, puisque la première partie avait si bien réussi en notre absence, nous donna le conseil de profiter du temps qui nous restait pour aller demander des lettres de recommandation au couvent grec du Caire, qui est une succursale du Mont-Sinaï. L'avis nous parut bon, et nous nous mîmes en route pour le suivre; mais nous trouvâmes, au bout de trois ou quatre rues, le chemin barré par une procession nuptiale: la mariée, montée sur un âne, était hermétiquement enfermée dans une grande pièce de soie; quatre eunuques portaient un dais au-dessus de sa tête, et une quantité de femmes voilées comme elle la suivaient en faisant entendre un certain gloussement particulier aux femmes arabes qui consiste dans un frôlement de la langue contre le palais, et qui est, dans cette occasion, comme dans toutes les occasions heureuses, l'expression de leur joie. Cette mélodie formait les entr'actes d'une musique plus barbare encore; quand elle cessait, une douzaine de chanteurs récitaient, en s'accompagnant des instrumens déjà décrits, des chansons plus qu'anacréontiques, que des jongleurs et des paillasses se chargeaient de traduire par les gestes les plus expressifs à ceux qui, comme nous, avaient le malheur de ne pas entendre la langue. Tout ce cortège, déjà considérable par lui-même, était suivi par une telle foule, qu'en nous haussant sur nos étriers nous n'en pouvions apercevoir la fin. Nous calculâmes, au train dont il s'avançait, qu'il nous faudrait bien attendre une heure; c'était trop de temps perdu nous nous en remîmes à Dieu du soin de nous annoncer, et nous rebroussâmes chemin. Nous trouvâmes nos Arabes prêts et nos dromadaires chargés: il ne nous restait plus qu'à conclure le marché; cette conclusion consistait, de notre côté, en des arrhes à donner, et du côté de nos Arabes, dans la livraison des otages qu'ils devaient laisser au consulat pour répondre de nous. Ces otages, dont la tête devait tourner au même vent que les nôtres, étaient deux guerriers de la tribu avec leurs montures. Nous fîmes observer que nous étions trois, et qu'il fallait au moins trois Arabes pour nous représenter; mais notre chef fit observer que deux de nous étaient représentés par les deux guerriers, et le troisième par les deux dromadaires. Bonne ou mauvaise, il fallut nous contenter de cette réponse; seulement l'équivalent était peu flatteur pour notre amour-propre. L'humiliation avalée, monsieur Dantan, monsieur Msara et monsieur Dessap, qui avaient voulu assister à notre départ, nous donnèrent l'accolade d'adieu; puis on alluma des torches, et l'on nous amena des chevaux dont nous devions nous servir pendant la première halte, car on craignait que le peu d'habitude que nous avions du trot de nos nouvelles montures ne causât quelque accident au milieu des rues étroites et tortueuses de la ville. Cette précaution, qui venait de Mohammed, me le fit prendre en véritable amitié; enfin, à neuf heures du soir, nos Arabes montèrent sur leurs dromadaires, et nous sur nos chevaux: puis nous sortîmes majestueusement de l'hôtel, éclairés par les torches de nos guides qui marchaient devant nous, et nous traversâmes le Caire à la grande admiration de ses habitans, que la splendeur et l'étrangeté du spectacle tiraient de leurs maisons, malgré leur insouciance ordinaire.

Nous sortîmes par la porte de la Victoire, la plus proche du quartier franc; puis nous tournâmes à droite, en

longeant les murs de la ville, et, après une heure de marche, nous nous trouvâmes auprès d'une autre cité, cité des morts, plus belle, plus riche, plus monumentale que celle des vivans, nécropole des califes où les lieutenans de Salah-Eddin et les descendans du mamelouk Bey-Bars reposent dans des tombeaux de marbre et de porphyre, côte à côte avec la plus riche et la plus haute aristocratie du Caire; nous avions réservé cette exploration pour notre première halte, et l'heure ne pouvait être mieux choisie pour visiter les tombeaux.

Aussi nous laissâmes nos Arabes dresser la tente et s'occuper du campement, nous prîmes quatre porteurs de torches, et nous nous acheminâmes à pied vers la ville funèbre, que nous voyions devant nous comme une masse noire au milieu de laquelle nous ne pouvions distinguer aucune forme ni aucun contour.

Au bout de deux cents pas nos flambeaux se reflétèrent sur la muraille d'un vaste et riche monument, dont la base, éclairée par une lueur tremblante, laissait voir les versets du Coran, qui l'entourent comme des bandelettes sacrées, tandis que la lumière, se dégradant à mesure qu'elle s'élevait, interrompue tout à coup par les corniches et les angles saillans qui projetaient leurs ombres, se perdait avant d'arriver au sommet des madenehs, dont le croissant doré brillait comme un astre dans le ciel.

Nous frappâmes à la porte du monument; à ce bruit, inusité à une pareille heure, les éperviers, qui dormaient abrités dans les arabesques de pierre, se réveillèrent et prirent leur vol en jetant de grands cris. De longs hurlemens leur répondirent, et pendant un instant nous crûmes que les chiens et les oiseaux de proie étaient les seuls habitans de la nécropole; mais bientôt nous entendîmes des pas humains, nos Arabes échangèrent quelques paroles avec celui qui s'avançait; enfin la porte s'ouvrit, et l'hôte des morts parut sur le seuil de ce splendide sépulcre.

C'était un vieillard d'une sobriété de paroles toute musulmane: lorsqu'il sut le motif qui nous amenait, il nous fit signe d'entrer, nous indiqua les diverses parties de l'édifice, puis nous ramena au caveau mortuaire, dont les murs étaient enrichis de fleurs en mosaïque du plus élégant travail; le sarcophage était de granit parfaitement conservé.

Cependant nous ne voulions pas nous en tenir à une seule tombe, nous dîmes au vieillard notre intention; il nous fit signe qu'il était à nos ordres, nous sortîmes du monument, et nous descendîmes dans la rue. Là nous retrouvâmes les éperviers, qui, aussitôt qu'ils revirent nos lumières, se prirent à pousser de nouveaux cris, et à tournoyer si près de nos torches, qu'ils se mêlaient à la fumée; en même temps des centaines de chiens errans, qui le jour vont demander leur vie dans les rues du Caire, et qui le soir viennent chercher un asile dans les tombes, nous entourèrent et nous suivirent en hurlant. Eveillés à ces cris et à ces hurlemens, qui protestaient contre la vie et la lumière, si insolites à cet endroit et à cette heure, des Arabes-Bédouins, de cette race indomptée qui se croirait prisonnière si les portes d'une ville se fermaient sur elle et la séparaient du désert même pendant leur sommeil, se dressaient enveloppés de leurs bournous sur les degrés des mosquées ou les enfoncemens des sépulcres, et semblaient, dans leurs blancs suaires, les ombres courroucées de ceux dont nous venions troubler le repos.

Nous arrivâmes, au milieu de ce cortège sinistre et de ces apparitions funèbres, dans un lieu retiré où l'on nous montra les tombeaux des *Djezam*, branche de la tribu arabe de *Cohlan*, qui s'établit en Egypte lors de la conquête musulmane. Deux monumens s'élevaient somptueusement au-dessus des autres; c'étaient les tombeaux de deux hommes célèbres par leur hospitalité et leur munificence: l'un, que l'on nommait Tharif, avait journellement à sa table mille convives, que ses esclaves placés aux différentes portes de la ville lui amenaient; l'autre, qui s'appelait Muhenna, à défaut d'autres combustibles brûla un jour, pour apprêter à manger à des voyageurs qui s'étaient arrêtés sous sa tente, un riche butin qu'il venait de faire sur ses ennemis. On avait rendu à leurs cadavres cette magnifique hospitalité qu'ils avaient exercée pendant leur vie, et ils reposaient dans des tombeaux splendides et vastes comme des palais.

En sortant de ces monumens, nous en visitâmes un dernier qui nous sembla le plus ancien de tous ceux que nous avions vus; les murs étaient lézardés dans toute leur étendue, et ouverts même en plusieurs endroits. Au-dessus d'une de ces fentes, Mohammed nous fit remarquer, tracée par un poète persan, cette phrase, qui nous parut passablement obscure: « Chaque crevasse de cet antique édifice est une bouche entr'ouverte qui rit de la pompe passagère des demeures royales. »

Nous avions passé deux heures à peu près au milieu de la cité des morts, et nous en avions visité les plus beaux édifices; il était temps de rejoindre nos Arabes, nous nous acheminâmes donc vers le premier tombeau que nous avions visité, toujours escortés de nos éperviers, accompagnés de nos chiens et côtoyés par nos fantômes; cependant, comme si ce cortège fantastique était, par une puissance supérieure, retenu dans sa ville funèbre, il s'arrêta à la porte qui donnait sur la plaine des vivans. Nous en prîmes congé sans regret pour revenir à notre tente. Quelque temps encore nous entendîmes les cris des éperviers et le hurlement des chiens; mais, rassurés par le silence et par la nuit, les uns retrouvèrent leurs aires de marbre et les autres leurs niches de granit, de sorte qu'au bout de quelque temps toute rumeur mourut et qu'aucun bruit ne troubla plus l'écho de la cité mortuaire, que nous avions pour un moment tirée de son sommeil éternel.

A notre retour, nous trouvâmes nos Arabes assis en rond autour d'un feu qu'ils avaient allumé, et se racontant des histoires. Derrière eux leurs chameaux, couchés et confondus avec le sable, dont ils ont la couleur, formaient un second cercle plus étendu; notre tente était dressée à l'écart; c'était le moment de jeter un coup d'œil en masse sur cette troupe qui devait nous accompagner, et en détail sur ces hommes à qui nous avions confié notre vie.

ARABES ET DROMADAIRES

Le chef ou cheik se nommait *Toualeb*, petit, maigre, nerveux, il avait, quoique laid, une expression de physionomie affable et sympathique: il parlait peu et brièvement; sa parole fortement accentuée et son regard rapide exerçaient une surveillance continuelle sur nos Arabes, et nous eûmes plus d'une occasion par la suite de juger de l'excellence de son coup d'œil et de l'énergie de son caractère.

A sa gauche était Béchara, avec qui j'avais déjà fait connaissance dans la cour de l'hôtel, et qui m'avait prouvé la noblesse de ses chameaux et démontré toutes leurs qualités. Son embonpoint ne dépassait pas celui de son chef; mais autant ce dernier était sévère et taciturne, autant l'autre était rieur et bavard; tant que le jour durait il chantait, assis sur son chameau, et, dès que le soir était venu, Scheherazade du désert, il racontait impitoyablement ses histoires à ses camarades, jusqu'à ce qu'il les eût endormis. Alors il prenait le parti de monologuer encore un instant, puis enfin il s'endormait à son tour. Cette loquacité perpétuelle, si précieuse dans les longues routes pour ceux à qui la nature a donné un caractère moins parleur, faisait de Béchara l'idole de ses camarades, et si Toualeb était le chef pendant le jour, aussitôt le soleil couché le sceptre du commandement passait à Béchara, sans conteste et sans réclamation.

De l'autre côté de Toualeb était le frère d'armes, l'ami, le confident de Béchara: c'était un Arabe herculéen nommé Araballah, parfaitement bien vu du chef et respecté du reste de ses camarades parce qu'il était le plus robuste de la troupe. C'était le premier lancé en avant lorsque quelque inquiétude rembrunissait le front de Toualeb, c'était le dernier endormi lorsque le soir Béchara racontait ses éternelles histoires; aussi Toualeb et Béchara faisaient de lui un cas extrême; c'était le bras de l'un et l'oreille de l'autre.

Le seul, après ces trois hommes, qui méritât d'être remarqué était Abdallah, notre cuisinier. Il était entré au service sur la recommandation de monsieur Msara, et sur l'assurance qu'il avait étudié son art sous les meilleurs maîtres du Caire. C'était leur condamnation vivante; il est impossible de se figurer les impurs mélanges que cet empoisonneur apprêtait pour nos repas.

Nous ne parlons pas de Mohammed, notre vieil ami, qui nous avait suivis d'Alexandrie et nous accompagnait encore dans ce voyage.

Quant au reste de la troupe, il n'y avait rien à en dire sous le rapport intellectuel; du côté physique, c'étaient de véritables entans du désert, grêles, déliés et souples comme des serpens, maigres et sobres comme leurs chameaux. Aussi, à cette première inspection, vîmes-nous de quelle minime importance avait dû être pour eux le rabais de leur nourriture; pendant cette première halte, il ne fut pas question pour eux de repas. Nous pensâmes que, comme nous, ils avaient soupé avant de quitter le Caire, et nous entrâmes dans notre tente sans nous en occuper davantage.

Je me jetai sur mon tapis, parfaitement rassuré sur la bonne foi de nos guides et par conséquent sur la sûreté du voyage: nous étions en tout dix-huit hommes bien armés, et nous formions un cortège assez respectable. L'unique sujet d'inquiétude qui me restât était la bosse démesurée de ces malheureux dromadaires, sur laquelle, privé d'étriers surtout, je ne voyais aucune raison pour rester plus de cinq minutes; enfin, je m'endormis dans la confiance que Dieu est grand et miséricordieux.

Au point du jour je m'éveillai et je sortis sans bruit de la tente, nourrissant la mauvaise pensée de choisir le plus petit des trois dromadaires. Je trouvai nos Arabes éveillés et sellant leurs bêtes ; je fis un signe à Béchara, dont je désirais particulièrement me faire bien venir, et je lui dis de me conduire à ma monture. Nos trois dromadaires étaient agenouillés les uns près des autres, le cou allongé comme des serpens et, dans cette pose, il était difficile de juger de leur hauteur ; je tournais autour d'eux pour les examiner, lorsque Béchara me dit de ne pas trop m'approcher de leurs têtes. Je lui demandai s'il y avait quelque danger, et si leur caractère démentait cet air timide et langoureux qui faisait le charme particulier de leur physionomie ; il me répondit qu'on avait vu des dromadaires, sans avertissement, saisir le bras ou la cuisse d'un homme, et les briser comme du verre ; un de ses camarades, qu'il me montra, avait été victime, dans le précédent voyage, d'un accident pareil ; et quelques jours avant notre départ du Caire, un honnête Turc, qui achetait, sans penser à mal, de la marmelade en rouleaux dans un bazar de comestibles, avait été saisi par son turban et enlevé de terre, où il était retombé sans connaissance. On s'était empressé autour de lui pour le secourir ; mais on s'aperçut bientôt que le haut de sa tête, crâne et cervelle, était resté dans le turban. Au reste, les dromadaires faisaient cela sans méchanceté comme sans malice, et dans ces rares mouvemens de joie ou de mauvaise humeur qui détruisent parfois momentanément l'équilibre des plus heureux caractères.

Jamais Béchara n'avait été plus religieusement écouté, jamais un de ses discours ne s'était gravé plus profondément dans l'esprit de son auditeur. Je lui prouvai immédiatement combien j'appréciais ses conseils, en faisant un détour, et en m'avançant, du côté de la queue, vers le dromadaire sur lequel j'avais jeté mon dévolu Il était couché nonchalamment les jambes repliées sous lui et le cou étendu ; de sorte que la selle, dans cette situation, était à la hauteur d'une selle placée sur le dos d'un cheval ordinaire. Je résolus de faire avant que les autres arrivassent, et en présence de mon ami Béchara, un essai sans importance apparente, mais dont le résultat devait être de me familiariser avec l'animal En conséquence, comme si j'avais l'esprit parfaitement libre, je m'accrochai en fredonnant au pommeau de la selle et aux cordages qui en pendaient, et après les trois élans classiques, j'enjambai le monticule et me trouvai à cheval ; mais à peine étais-je affermi, que ma bête, qui savait sa profession de dromadaire aussi bien que moi mon métier de cavalier, releva brutalement tout le train de derrière, ce qui me mit immédiatement le nez huit pouces plus bas que les genoux et me valut dans la poitrine un coup atroce du trusquin de la selle, qui est élevé de près d'un pied et terminé par une boule de bois ornée de cuivre Au même instant, le train de devant se releva avec la même spontanéité que j'avais remarquée dans son prédécesseur le train de derrière, et je sentis que le dossier de la selle me rendait avec usure dans les reins le coup que le pommeau m'avait donné dans la poitrine. Béchara, qui ne m'avait pas perdu un instant de vue pendant mes exercices de voltige, me fit remarquer l'excellente combinaison de ces deux proéminences sans le secours desquelles je serais inévitablement tombé en avant ou en arrière : Béchara m'avait fait cette judicieuse remarque avec un visage riant, comme s'il eût voulu me prouver que j'étais ingrat envers ma selle ; je commençai dès lors à le considérer comme un mauvais plaisant. Aussi, lorsqu'il me proposa de redescendre je lui répondis d'un ton méprisant, quoique au fond je sentisse que je m'avançais beaucoup, que je resterais là tant qu'il me plairait et que ce n'était pas son affaire ; Béchara comprit son inconvenance, et m'invita, pour se raccommoder avec moi, à profiter de ma situation pour regarder le paysage.

En effet, du point élevé où j'étais parvenu, j'embrassais un horizon immense. Le dromadaire s'était levé comme il était couché, la tête au nord et la queue au midi. J'avais à ma droite les tombeaux des califes adossés à la chaîne du Mokkatan, dont la cime était dans la lumière et la base dans l'ombre ; devant moi, le champ de bataille d'Héliopolis, et à ma gauche le Caire, dont les minarets étincelaient aux premiers rayons du soleil. Cette vue magnifique, appuyée au Nil, me donna l'envie de compléter ma jouissance en embrassant le cercle opposé. Je tirai le licou de mon dromadaire pour le faire pivoter sur lui-même ; mais il ne parut pas s'apercevoir de mon intention ; je tirai plus vigoureusement, il leva la tête ; je réunis aussitôt toutes mes forces, et il se mit à marcher droit devant lui. Alors, à défaut de la bride, je voulus user de mes jambes, mais je m'aperçus que cette prétention était visiblement incompatible avec mes moyens naturels ; je fus donc forcé, comme mon dromadaire marchait toujours et me conduisait tout droit à Damiette, d'appeler Béchara à mon aide ; il accourut sans rancune, arrêta l'animal, et lui présentant quelques fèves dans le creux de sa main, il le fit tourner sur lui-même avec la docilité de l'âne savant, de sorte que je me trouvai en face de l'autre horizon.

Celui-là commençait au Vieux-Caire, et s'étendait jusqu'à la forêt de palmiers qui couvre Memphis, et au-dessus desquels s'élèvent les cimes des pyramides de Sakkara ; à droite les pyramides de Gyzeh, à gauche la chaîne du Mokkatan, qui remonte dans la direction du Nil et va se perdre dans la haute Egypte ; plus loin le désert, visible par la pensée au delà de l'horizon, et dont on pressent l'immensité comme celle de l'Océan.

J'étais à la fin de ma contemplation lorsque la toile de la tente se souleva, et Mayer en sortit. Je ne fis pas semblant de le voir ; cette distraction me donnait un air d'aisance qui flattait mon amour-propre. Cependant, tout en feignant de ne pas regarder de son côté, je jetai un coup d'œil sur lui, et je vis que, moins maître de ses sentimens que moi, j'étais l'objet, sinon de son admiration, du moins de son envie, et qu'il aurait bien donné quelque chose pour être à ma place ; le fait est que la galerie était beaucoup plus considérable qu'un quart d'heure auparavant, les Arabes ayant chargé leurs chameaux et n'attendant plus que nous pour partir.

Heureusement pour Mayer, une circonstance qui m'aurait fort embarrassé vint à son secours : son dromadaire en voyant ses camarades sur leurs jambes, se redressa entraîné par l'exemple ; les Arabes voulurent le faire agenouiller, mais Mayer comprit ses avantages et se garda de les laisser échapper. En sa qualité de marin, grimper sur quelque animal que ce fût n'était rien pour lui ; s'y maintenir était tout ; avec un bout de ficelle, pourvu qu'il fût assez long, il serait monté sur le coq d'un clocher Aussi, dès qu'il eut aperçu la corde qui pendait de la selle, il fit signe qu'on le laissât tranquille, et en une seconde il se trouva sur son dromadaire, aux grandes acclamations de la société. Quant à monsieur Taylor, son premier voyage dans la haute Egypte et son retour d'Alexandrie au Caire avaient fait de lui un cavalier accompli

Tout le monde était prêt, à l'exception de Béchara, qui cherchait dans le sable je ne sais quel objet qu'il avait perdu un de nos Arabes piqua en avant pour nous indiquer le chemin ; au même instant toute la caravane prit le trot et partit à sa suite. Dieu vous garde du trot du dromadaire !

Cependant je n'étais pas si préoccupé que je n'eusse vu la monture de Béchara abandonner son maître et prendre son rang dans la cavalcade, mais cela n'avait point paru inquiéter autrement le cavalier il continuait de chercher l'objet perdu, enfin, soit qu'il l'eût trouvé, soit qu'il craignît que nous ne nous éloignassions trop pour qu'il pût nous rattraper sans fatigue, il prit le galop à son tour, et rejoignant son dromadaire, qui courait côte à côte du mien il profita du moment où il levait la jambe gauche, posa un de ses pieds sur son sabot, l'autre sur son genou, sauta du genou sur le cou, et du cou en selle, et cela avec une telle rapidité que je n'avais pas vu par quel procédé il était arrivé à ses fins ; j'étais dans la stupéfaction.

Béchara s'approcha de moi avec la même bonhomie que s'il ne venait pas d'exécuter un tour d'adresse des plus merveilleux, et voyant que pour adoucir autant que possible l'allure de l'animal, je me cramponnais d'une main au pommeau de devant, et de l'autre au pommeau de derrière, il commença à me donner quelques instructions sur la manière de se tenir en selle. Ce mot de selle me rappela qu'il nous avait dit que les nôtres étaient parfaitement rembourrées, tandis que la première chose dont je m'étais aperçu, c'est que j'étais assis sur le bois le plus dur Béchara me répondit qu'il ne nous avait point trompés, et qu'à la première halte il me ferait voir que ma selle était garnie avec le plus grand soin, il est vrai que c'était en dessous, mais il était, ajouta-t-il, plus important, dans une course comme celle que nous allions faire, de ménager le cuir des chameaux que la peau des voyageurs. Ceci me parut un véritable raisonnement d'Arabe, auquel je ne voulus pas m'abaisser à répondre, et nous continuâmes notre route sans échanger une seule parole.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous arrivâmes au pied du Mokkatan Cette chaîne granitique brûlée par le soleil, est absolument nue ; un petit sentier taillé dans le roc aide à gravir les flancs escarpés de la montagne, et présente strictement assez de largeur pour qu'un chameau chargé puisse y passer. Nous nous mîmes à la file les uns des autres, l'Arabe qui nous servait de guide marchant toujours en tête, et nous venant ensuite, placés à volonté ; cette montée nous donna un peu de répit, les dromadaires étant forcés d'aller au pas à cause de la difficulté du chemin.

Nous montâmes ainsi une heure et demie à peu près, puis nous nous trouvâmes à la cime de la montagne. Le sommet offre pendant trois quarts d'heure une surface accidentée au milieu de laquelle, descendant et montant sans cesse, nous perdions souvent de vue tout l'horizon

occidental pour le retrouver un instant après ; bientôt en descendant un dernier monticule, nous cessâmes de voir les maisons du Caire, puis ses minarets les plus élevés disparurent à leur tour ; quelque temps encore le sommet des pyramides de Gyzeh et de Sakkara nous apparut comme les cimes aiguës d'une autre chaîne de montagnes ; enfin leurs dernières dentelures s'abaissèrent, et nous nous trouvâmes sur la pente orientale du Mokkatan.

De ce côté rien qu'une plaine sans bornes, une mer de sable qui, à partir du pied de la montagne, s'étendait jusqu'à l'horizon, où elle se confondait avec le ciel ; l'aspect général de ce tapis mouvant était fauve et de la couleur de la peau du lion ; cependant quelques bandes nitreuses le rayaient de blanc, comme les couvertures qui enveloppaient nos Arabes. J'avais déjà vu de ces plages arides, mais jamais dans une pareille étendue ; jamais non plus le soleil ne m'avait paru regarder la terre avec tant d'ardeur ; ses rayons étaient visibles, et cette poussière altérait, rien qu'à la regarder.

Nous descendîmes pendant une demi-heure à peu près, puis nous nous trouvâmes au milieu de débris que nous prîmes d'abord pour ceux d'une ville ; mais nous étant aperçus que la terre était jonchée de colonnes seulement, nous regardâmes de plus près, et nous vîmes que ces colonnes n'étaient autre chose que des troncs d'arbres. Nous interrogeâmes nos Arabes, qui nous dirent que nous étions au milieu d'une forêt de palmiers pétrifiés ; ce phénomène nous parut mériter un examen plus approfondi que celui que nous pouvions en faire du haut de nos dromadaires ; aussi, comme nous touchions à la base de la montagne, et que le temps de la halte de midi était venu, nous dîmes à Toualeb que nous désirions nous arrêter. Les Arabes se laissèrent glisser à bas de leurs dromadaires, et les nôtres, voyant ce dont il s'agissait, s'agenouillèrent aussitôt ; ce fut la contre-partie du départ : ils commencèrent par plier les jambes de devant, puis celles de derrière ; mais, comme cette fois je m'attendais à la chose, je me cramponnai si bien à la selle que j'en fus quitte pour la secousse. Quant à Mayer, qui n'était pas prévenu, il reçut dans la poitrine et dans les reins les deux coups de rigueur.

Nous nous mîmes à regarder l'étrange terrain sur lequel nous étions descendus : le sol était couvert de troncs de palmiers semblables à des tronçons de colonne ; on eût dit que toute la forêt avait été pétrifiée sur pied, et que le simoun, en battant les flancs nus du Mokkatan, avait déraciné ces arbres de pierre, qui s'étaient brisés en tombant. A quelle cause attribuer ce fait ? à quel cataclysme faire remonter ce phénomène ? C'est ce qu'il nous est impossible de dire ; mais la vérité est que pendant plus d'une demi-lieue nous marchâmes au milieu de ces ruines étranges, qu'au premier abord on eût pu prendre, à leurs mille colonnes gisantes et tronquées, pour quelque Palmyre inconnue.

Nos Arabes avaient dressé la tente à la base de la montagne, sur les premières zones de sable ; nous les rejoignîmes bientôt, et les trouvâmes couchés à l'ombre de leurs chameaux tout chargés. Abdallah commençait son service et venait de nous préparer notre dîner : c'était du riz bouilli dans de l'eau, et des espèces de galettes de farine de froment, minces comme des gaufres, et qu'il nous avait fait cuire sur des charbons ; elles étaient molles et se tiraient comme de la pâte de guimauve, au lieu de se briser comme du pain : au prospectus, je jugeai l'homme, et de ce moment il perdit ma confiance. Nous dînâmes avec quelques dattes et un morceau de notre marmelade, que nous allâmes déclarer à la pièce ; Mayer était si fatigué des efforts qu'il avait faits pour se maintenir sur son dromadaire, qu'il ne voulut rien prendre. Quant à nos Arabes, on eût dit qu'ils participaient de la nature des djinns, et qu'ils se nourrissaient d'air et de rosée, car depuis notre départ du Caire nous ne les avions pas encore vus avaler un seul grain de maïs.

Nous dormîmes deux heures à peu près : alors, comme la plus grande ardeur du soleil était passée, nos Arabes se réveillèrent ; pendant qu'ils repliaient la tente, nous remontâmes sur nos haghins, et nous nous préparâmes à faire, dès le soir même, notre première halte dans le désert.

LE DÉSERT

Toualeb donna le signal du départ ; un Arabe prit la tête de la file, et nous nous mîmes en route.

Quoique le soleil eût déjà perdu sa plus grande ardeur, il était encore dévorant pour nous autres Européens ; nous allions au trot, tête baissée, et de temps en temps obligés de fermer les paupières, car la réverbération du sable nous brûlait les yeux ; l'atmosphère était calme et lourde, et l'horizon rougeâtre se dessinait nettement sur un ciel chargé de vapeurs jaunes. Nous venions de laisser derrière nous les dernières traces de la forêt pétrifiée ; je commençais à m'habituer au trot de ma monture, comme on se fait au roulis d'un vaisseau ; Béchara marchait près de moi en chantant une chanson arabe, triste, lente et monotone, et ce chant, joint au mouvement du dromadaire, à cet air pesant qui courbait nos têtes, à cette poussière ardente qui nous troublait le regard, commençait à m'endormir, comme les modulations d'une nourrice endorment l'enfant dans le berceau. Tout à coup mon haghin fit un écart qui faillit me désarçonner ; je rouvris les yeux, cherchant machinalement la cause de cette secousse ; il avait heurté le cadavre d'un chameau à moitié dévoré par les bêtes carnassières ; je vis alors que nous suivions une ligne blanche, qui s'étendait à l'horizon, et je remarquai que cette ligne était tracée avec des ossemens.

Le fait était assez extraordinaire pour que j'en demandasse l'explication ; j'appelai Béchara, qui n'attendit pas même ma question, car mon étonnement n'avait point échappé à cette profonde pénétration dont sont si éminemment doués les peuples primitifs et sauvages.

— Le dromadaire, me dit-il en s'approchant de moi, n'est point un animal incommode et fanfaron comme le cheval : il marche sans s'arrêter, sans manger, sans boire : rien en lui ne décèle la maladie, la fatigue ou l'épuisement. L'Arabe, qui entend de si loin le rugissement du lion, le hennissement du cheval ou le cri de l'homme, n'entend, si près qu'il soit de son haghin, autre chose que sa respiration plus ou moins pressée, plus ou moins haletante ; mais jamais une plainte, jamais un gémissement ; lorsque la nature est vaincue par la souffrance, lorsque les privations ont épuisé les forces, lorsque la vie manque aux organes, le dromadaire s'agenouille, étend son cou sur le sable, et ferme les yeux. Alors son cavalier sait que tout est dit : il descend, et sans même essayer de le faire relever, car il connaît l'honnêteté de sa monture, et ne la soupçonne ni de fraude ni de mollesse, il dessangle sa selle, la place sur le dos d'un autre dromadaire, et part, laissant là celui qui ne peut plus suivre la caravane ; la nuit venue, les chacals et les hyènes accourent à l'odeur, et ne laissent du pauvre animal que le squelette. Or, nous sommes sur la route du Caire à la Mecque ; deux fois l'an, la caravane passe et repasse sur ce chemin, et ces ossemens si nombreux et si souvent renouvelés que les tempêtes du désert ne les dispersent jamais entièrement, ces ossemens que tu peux suivre sans guide, et qui te révéleront les oasis, les puits et les fontaines où l'Arabe va demander de l'ombrage ou de l'eau, et finiraient par te conduire au tombeau du prophète, sont ceux des dromadaires qui tombent et ne se relèvent pas. Peut-être, en regardant attentivement et de près ces débris, reconnaîtrais-tu de temps en temps parmi eux des ossemens plus petits et d'une structure différente : ceux là, ce sont aussi des corps lassés qui ont trouvé le repos avant d'avoir touché le terme du chemin, ce sont les os des croyans qui, consultant leur zèle et non leurs forces, ont voulu se conformer au précepte qui ordonne à tout fidèle d'accomplir au moins une fois dans sa vie le saint voyage, et qui, s'étant laissé arrêter par les plaisirs ou les affaires de la vie, ont entrepris tardivement leur pèlerinage sur la terre ; de sorte qu'ils sont allés l'achever dans le ciel. Ajoute à cela quelque Turc stupide, quelque eunuque bouffi, qui se sont endormis à l'heure où ils devaient veiller, et se sont brisé la tête en tombant ; fais la part de la peste, qui décime souvent la moitié d'une caravane, celle du simoun, qui en dévore parfois le reste, et tu comprendras facilement que ces jalons funèbres soient assez souvent semés pour tracer un nouveau chemin aussitôt que l'ancien s'efface, et indiquer aux enfans la route qu'ont suivie leurs pères.

Cependant, continua Béchara, dont les idées, ordinairement joyeuses, prenaient, avec la facilité qui distingue sa nation, la teinte du sujet sur lequel elles étaient momentanément arrêtées, tous les ossemens ne sont pas ici ; quelquefois, à cinq ou six lieues à droite ou à gauche de la route, on trouve au milieu du désert le squelette d'un haghin et d'un cavalier : c'est que le dromadaire, lorsque arrive le mois de mai ou de juin, c'est-à-dire les grandes chaleurs de l'année, est parfois saisi tout à coup d'une espèce de folie. Alors il quitte la caravane, s'emporte au galop et pique droit devant lui : essayer de l'arrêter avec la bride est chose impossible ; aussi, dans ce cas, le meilleur parti est-il de le laisser aller jusqu'au moment où l'on va perdre de vue la caravane, car parfois il s'arrête de lui-même, et revient docilement reprendre son rang à la file ; mais, dans le cas contraire, s'il continue de s'emporter, et si l'on craint de perdre de vue ses compagnons, qu'une fois perdus on ne retrouvera plus, il faut lui percer la gorge de sa lance ou lui briser la tête d'un coup de pistolet ; puis sans retard revenir vers la caravane, car

les hyènes et les chacals ne sont pas seulement à l'affût des dromadaires qui tombent, mais encore des hommes qui s'égarent. Voilà pourquoi je te disais qu'on retrouvait parfois le squelette de l'homme à quelque distance de la carcasse du chameau.

J'avais écouté cette longue harangue de Béchara, les yeux fixés sur la route, et reconnaissant à la multitude des ossemens qui la jonchaient la vérité de son lugubre récit ; parmi ces débris il y en avait de si vieux qu'ils étaient réduits en poussière et se mêlaient au sable : d'autres, plus nouveaux, qui étaient luisans et solides comme de l'ivoire, enfin quelques-uns auxquels tenaient encore des lambeaux de chair séchée, qui indiquaient que la mort de ceux à qui ils avaient appartenu était plus récente. J'avoue que l'idée, si je me cassais le cou en tombant de mon dromadaire, chose fort possible : si j'étais étouffé par le simoun, ce qui s'était vu ; ou si je mourais de maladie, autre supposition assez naturelle : j'avoue, dis-je, que l'idée que je serais laissé sur la route ; que la même nuit j'y recevrais la visite des hyènes et des chacals ; puis enfin que, huit jours après, mes os serviraient à montrer aux voyageurs le chemin de la Mecque, ne présentait pas à mon esprit une image des plus gracieuses. Cela me ramenait tout naturellement à penser à Paris, à ma chambre si petite, mais si chaude l'hiver et si fraîche l'été ; à mes amis qui, à cette heure, continuaient leur vie parisienne au milieu du travail, du spectacle, des bals, et que j'avais quittés pour venir écouter, au haut d'un dromadaire, les récits fantastiques d'un Arabe. Je me demandais quelle folie m'avait poussé où j'allais, ce que j'y comptais faire, et quel était le but que j'y venais chercher ; heureusement, au moment où je me faisais cette question, je levai la tête ; mes yeux se portèrent sur cet océan immense, sur ces vagues de sable, sur cet horizon fauve et ardent ; je regardai cette caravane, ces dromadaires au long cou, ces Arabes au costume pittoresque, toute cette nature étrange et primitive, dont on ne retrouve la peinture que dans la Bible, et qui semble sortir des mains de Dieu, et je trouvai qu'au bout du compte tout cela valait bien la peine de quitter la boue de Paris et de traverser la mer, au risque de laisser au désert quelques ossemens de plus.

Cette succession si brusque de pensées si différentes, en séparant l'esprit du corps, avait délivré celui-ci de cette préoccupation pénible qui l'avait tant tourmenté le jour du départ. J'étais à l'aise sur mon dromadaire, comme si j'y étais venu au monde ; et Béchara, qui voyait mes progrès en équitation avec l'amour-propre d'un maître, m'accablait de complimens. Quant aux Arabes, moins loquaces que leur compagnon, ils se contentaient de fermer la main de manière que le pouce dépassât les phalanges des autres doigts, et, allongeant le bras horizontalement, de me dire : Taïb ! taïb ! ce qui est dans la langue arabe le comble de l'éloge, et correspond à notre superlatif *très bien*. Au reste, nos conducteurs, tout en conservant cet air d'indifférence sous lequel ils cachent une curiosité éternelle, ne nous perdaient pas de vue : chaque mouvement de notre corps, chaque expression de notre physionomie, chaque signe que nous nous faisions, si imperceptible et si inintelligible qu'il fût pour tout autre que pour nous, étaient l'objet de leurs observations, qu'ils se communiquaient brièvement, à voix basse, par un geste, par un coup d'œil : c'est un exercice dans lequel ils déploient une merveilleuse adresse ; l'homme vu, son signalement est pris ; le signalement pris, il ne sort plus de la mémoire, et l'on assure que l'Arabe, rentré dans sa tribu, lui fait une peinture si fidèle du voyageur qu'il a conduit ou même rencontré, que, longtemps après, les auditeurs, s'ils le rencontrent par hasard, le reconnaissent sans l'avoir jamais vu.

Nous continuâmes notre route, Béchara chantant, et moi rêvant, lorsque, dans un de ces momens où le soleil, qui commençait à se cacher derrière le Mokkatan, me permettait de lever la tête, j'aperçus un point noir à l'horizon : c'est l'arbre du désert, c'est la borne qui mesure en deux parties égales la route du Caire à Suez.

C'est un sycomore isolé comme un îlot au milieu de la mer, et auquel l'œil cherche vainement un pendant. Qui l'a planté là, juste à cette distance des deux villes, comme pour indiquer à la caravane qu'il est temps de faire halte ? nul ne le sait. Nos Arabes, leurs pères, leurs aïeux et les ancêtres de leurs aïeux l'avaient toujours vu à cette place et c'était, disaient-ils, Mahomet qui, s'étant reposé là sans ombre, y avait jeté une graine en lui ordonnant de devenir un arbre. Ce sycomore couvre un petit monument mal construit, mal conservé : c'est un tombeau qui renferme les os d'un digne musulman dont les Arabes se rappelaient la sainteté, mais dont ils avaient oublié le nom.

A peine notre guide l'eut-il aperçu, qu'il mit son dromadaire au galop, et que les nôtres le suivirent avec une rapidité à faire honte au meilleur cheval de course. Au reste, cette allure, plus douce que le trot, m'allait infiniment mieux : aussi pressai-je si bien mon haghin, qui était jeune et vigoureux, que j'arrivai le second à l'arbre désiré. Aussitôt, sans attendre que mon dromadaire s'agenouillât, je me pendis par le bras gauche au pommeau de la selle, et je me laissai tomber sur le sable.

La demi-fraîcheur que nous offrait cette ombre fut pour nous une jouissance qu'on ne peut concevoir que lorsqu'on l'a éprouvée. Aussi, pour rendre notre bonheur complet, voulûmes-nous boire un peu d'eau ; car, à la halte de midi, nous avions vidé nos gargoulettes, et nos langues étaient littéralement collées à notre palais. On détacha une outre et on me l'apporta ; je sentis, à travers la peau, que l'eau était à la même température que l'air ; je n'en portai pas moins l'ouverture à ma bouche, et j'aspirai une longue gorgée ; mais si rapidement qu'elle fût entrée, je la rejetai plus rapidement encore : je n'avais, de ma vie, avalé rien de pareil. En un jour l'eau était devenue rance, corrompue, fétide. A la grimace atroce que je fis, Béchara vint à moi ; je lui passai l'outre sans rien dire, tant j'étais occupé à expectorer jusqu'à la dernière goutte de cet abominable liquide. C'était un connaisseur en eau, un dégustateur expérimenté ; il flairait un puits ou une citerne avant ses chameaux ; aussi chacun, se défiant de mon goût blasé, attendit-il en silence le jugement qu'il allait porter. Il commença par flairer l'outre, fit un mouvement de tête du haut en bas et en avançant la lèvre inférieure, qui signifiait qu'il y avait bien quelque chose à dire ; enfin il prit une gorgée qu'il roula de ses dents à son palais ; puis il la cracha, en me donnant raison pleine et entière : le mouvement, la chaleur et les outres neuves étaient les trois causes combinées de cette corruption. Du moment où notre sort fut fixé, nous eûmes dix fois plus soif ; Béchara nous répondit à cela que le lendemain au soir nous trouverions d'excellente eau à Suez : c'était à devenir enragé.

Ce n'était pas le tout : nous croyions être arrivés à notre campement ; mais Toualeb en avait décidé autrement. Après un repos d'une demi-heure, il fallut remonter sur nos chameaux, qui nous prouvèrent, en se relevant aussitôt qu'ils nous sentirent en selle, que, moins naïfs que nous, ils n'avaient jamais pris cette halte au sérieux. Quant à nos Arabes, ils ne buvaient ni ne mangeaient : cela était incompréhensible.

Au bout de deux heures de marche, pendant lesquelles, au grand trot de nos chameaux, nous dûmes faire à peu près cinq lieues de France, Toualeb fit entendre un gloussement qui était, à ce qu'il paraît, le signal convenu entre lui et ses dromadaires, car ceux-ci s'arrêtèrent et s'agenouillèrent aussitôt. Nous descendîmes très fatigués de cette longue route et très maussades de n'avoir pas d'eau à boire après l'avoir faite. Quant à nos Arabes, ils paraissaient partager notre mauvaise humeur ; ils étaient silencieux et pensifs : Béchara seul avait conservé un peu de sa gaieté.

Néanmoins, au bout d'un instant, la tente fut déployée, les piquets plantés, et nos tapis étendus. Si fatigué que je fusse, j'exposai sur le sable chaud, au dernier rayon du soleil couchant, mon papier à dessiner, qui s'était complètement mouillé dans ma ceinture, et je revins me coucher, en priant Dieu de renouveler pour nous le miracle d'Agar, quelque indignes que nous en fussions.

Cependant je voyais Abdallah qui avait relevé ses larges manches, et qui, avec l'importance d'un cuisinier, préparait notre repas : il consistait dans le pain et le ragoût que vous savez, le tout délayé et assaisonné avec l'eau de nos outres. Nos Arabes lui rendaient tous les petits services possibles, lui fendant, avec leurs poignards, son bois menu comme des allumettes, l'aidant de leur souffle pour allumer son feu, lui triant son riz et lui versant ses galettes sur la braise rougie. A côté d'eux, Mohammed et Béchara s'occupaient à désinfecter l'eau, en la transvasant de haut, afin que l'air la purifiât. Je me rappelai alors que le charbon rougi était un épuratif, et j'offris mon aide à nos chimistes, qui, me voyant disposé à employer un procédé inconnu, n'y mirent aucun amour-propre, et me laissèrent faire. Une partie du brasier d'Abdallah y passa ; puis nous fîmes filtrer l'eau à travers un linge, et Béchara, notre dégustateur en titre, renouvela l'épreuve. Cette fois la réponse fut reconfortante : l'eau était potable. Cette nouvelle tira Mayer de son tapis, où il était décidé à essayer de dormir sans souper, de peur que le souper n'augmentât sa soif. On avait éclairé la tente. Abdallah nous apporta le riz dans une sébille de bois ; nous nous assîmes en cercle, accroupis comme des tailleurs, et nous essayâmes de manger quelques cuillerées de son pilau et de goûter de son pain ; mais nous n'étions pas encore à la hauteur de la cuisine d'Abdallah ; de sorte que nous lui dîmes d'emporter bien vite son pilau et ses galettes, et de nous donner des dattes et du café. En ce moment, Mohammed s'approcha de nous d'un air paterne, qui indiquait qu'il avait quelque chose à demander. Je vis son intention, et je me retournai de son

côté, après avoir essayé d'avaler, sans y goûter, un demi-verre de notre eau filtrée.

— Eh bien ! Mohammed, lui dis-je, qu'y a-t-il ?

— Il y a, répondit Mohammed, que les Arabes sont tristes.

— Et pourquoi sont-ils tristes ?

— Parce qu'ils ont faim, dit Mohammed.

— Eh ! par Dieu ! s'ils ont faim, qu'ils mangent !

— Ils ne demandent pas mieux ; mais ils n'ont rien à manger.

— Comment ! ils n'ont rien ; est-ce qu'ils n'ont pas pris des provisions ? c'était dans notre marché.

— Oui ; mais ils ont pensé que, comme il n'y avait que deux jours de marche du Caire à Suez, ils pourraient à la rigueur, en se serrant le ventre, faire la route sans manger.

— Et ils ne peuvent pas, hein ?

— Si, ils peuvent ; mais ils sont tristes.

— Je crois bien, qu'ils doivent l'être. Comment, ils n'ont rien pris depuis hier ?

— Oh ! ils ont mangé deux ou trois fèves avec leurs chameaux.

— Eh bien ! dis à Abdallah de leur faire à souper bien vite.

— C'est inutile. Si vous voulez leur donner le reste de votre riz et de vos galettes, ils en auront assez.

— Comment ; le reste de trois pour eux quinze ?

— Oh ! dit Mohammed, s'ils avaient déjeuné à leur heure, ils en feraient trois repas.

Monsieur Taylor ne put s'empêcher de leur dire en souriant :

— Prenez et mangez, mes amis, et que Jésus fasse pour vous le miracle de la multiplication des pains.

Mohammed s'en retourna vers le cercle, qui avait l'air de ne pas écouter ce que nous disions, et fit signe que la demande était accordée. A l'instant la gaieté revint sur tous les visages, et chacun se prépara à prendre sa part du splendide festin que notre munificence leur accordait.

Deux cercles se formèrent. Le premier se composait de Toualeb, de Béchara, d'Araballah, de Mohammed et d'Abdallah, qui tous avaient une position : Toualeb, comme chef ; Béchara, comme conteur ; Araballah, comme guerrier ; Mohammed, comme interprète, et Abdallah, comme cuisinier. Le second cercle était formé par les douze autres Arabes, qui, occupant un degré moins élevé dans l'échelle sociale, devaient manger les derniers et allonger la main entre les camarades du premier rang. L'exercice se fit avec une précision admirable : Mohammed donna le signal, en prenant, du bout de ses cinq doigts, une pincée de riz qu'il porta à sa bouche. Toualeb suivit son exemple ; tout le premier rang imita son chef ; puis vint le tour du second rang, qui, avec une adresse admirable, pêcha sa ration et la porta à sa bouche sans laisser tomber un seul grain de riz. Cette évolution continua avec la même conscience et la même précision jusqu'à ce que la sébille fût vide, ce qui n'entraîna pas un long retard. Alors Béchara se leva au nom de la société, pour nous remercier, et nous demanda nos noms, afin que lui et ses camarades les conservassent dans leur cœur en mémoire de notre générosité : nous les lui dîmes, en y ajoutant deux dattes par homme, afin que non seulement ils gardassent nos noms dans leurs cœurs, mais encore les transmissent à leurs descendants.

Cependant nos Arabes avaient pris un engagement où il entrait plus de bonne volonté que de prévoyance. Nos trois noms, avec leurs consonances différentes et leur agglomération de consonnes, allaient mal à des gosiers orientaux ; aussi, malgré leurs essais réitérés, ils les écorchèrent de telle façon, que, prononcés à leur manière, non seulement ils couraient risque de ne pas être transmis à la postérité ismaélite, mais de n'être pas même reconnus de nos meilleurs amis. Ce travail philologique était d'ailleurs trop rude pour ces enfans de la nature, qui supportent comme des martyrs la fatigue du corps, mais qui répugnent comme des lazzaroni au moindre travail de l'esprit. Il en résulta qu'au bout de dix minutes d'efforts, Béchara se leva, et s'approchant de nouveau de nous, nous demanda, au nom de ses camarades, qui ne pouvaient pas prononcer nos noms nazaréens, de nous baptiser, en échange, de noms arabes, nous priant de conserver ces noms pendant tout le voyage, afin qu'ils pussent nous appeler, et nous leur répondre : comme nous n'y voyions aucun inconvénient, nous leur accordâmes leur demande de grand cœur. En conséquence, la substitution fut faite à l'instant même. Monsieur Taylor fut, à cause de sa position et de son âge un peu plus avancé que le nôtre, appelé *Ibrahim-Bey*, c'est-à-dire Abraham le chef ; Mayer, dont le physique avait quelque rapport, par la maigreur du corps, la couleur de la peau et les traits du visage, avec un Arabe de notre escorte, fut salué du nom d'*Hassan*, et moi, vu mes dispositions précoces à parler l'arabe, mon assurance à monter le dromadaire, et mon éternelle préoccupation à prendre des notes ou de faire des croquis, je fus gratifié de celui d'*Ismael*, auquel ils ajoutèrent, pour comble d'honneur, le mot *Effendi*, c'est-à-dire le savant.

Ce point convenu, à la grande satisfaction de tout le monde, Béchara croisa les mains sur sa poitrine, en nous souhaitant une bonne nuit, et en priant Mahomet de nous préserver de la visite de Salem.

Comme j'étais à l'affût de tout ce qui pouvait ajouter au caractère pittoresque de notre voyage, je demandai à Mohammed ce que c'était que ce Salem. — Il me répondit que c'était un voleur arabe, connu dans la contrée par son courage et son adresse, et qui, dans le lieu même où nous faisions halte, avait accompli un de ses tours les plus merveilleux. Il n'en fallait pas davantage pour exciter notre curiosité : quoique fatigués, nous n'avions pas encore une telle envie de dormir que nous ne pussions écouter les contes de Béchara ; nous allâmes donc prendre place au cercle de nos Arabes ; nous fîmes une distribution de tabac, on alluma les chibouques, et, avec l'aide de Mohammed, Béchara commença sa narration moitié arabe, moitié française, et qui eut été inintelligible dans les deux langues, si ses gestes n'eussent pas complété la parole pour ses compagnons, et si notre interprète n'eût pas expliqué les passages obscurs pour nous.

Or, Salem était un Arabe, simple fils d'une tribu nomade, qui dans son enfance avait manifesté les dispositions les plus heureuses pour le vol ; ce goût avait été encouragé par ses parens, qui avaient compris tout de suite de quel avantage une pareille vocation bien dirigée pourrait être pour son avenir. Aussi le jeune Salem, tout en respectant les propriétés de sa tribu, avait, tout jeune encore, exercé ses facultés naissantes sur les tribus avec lesquelles la sienne était en guerre ; souple comme le serpent, agile comme la panthère, léger comme la gazelle, il se glissait sous une tente sans faire trembler la toile ni crier le sable, il franchissait d'un bond un torrent de quinze pieds de largeur, il devançait à la course le trot d'un dromadaire.

A mesure qu'il grandit, ses dispositions se développèrent ; seulement, au lieu de s'attacher nuitamment à quelque tente isolée, ou à quelque voyageur imprudent, il réunit les jeunes gens de sa tribu, qui, habitués depuis longtemps à lui obéir, n'hésitèrent pas à le reconnaître pour chef, et avec ce renfort de puissance matérielle, il tenta des expéditions plus importantes. C'est alors que ses ruses se développèrent avec ses forces et qu'il commença d'opérer sur une grande échelle, sans renoncer cependant de temps en temps à ces coups de main isolés et aventureux qui lui avaient valu sa réputation ; tantôt il faisait répandre le faux bruit du passage d'une caravane richement chargée, et alors les guerriers des tribus voisines se mettaient en campagne pour se placer sur son passage ; lui, pendant ce temps, fondait sur les tentes, où ne restaient que les vieillards et les enfans, et il enlevait alors les bestiaux et les provisions ; un autre jour, et c'était lorsque quelque caravane partait véritablement de Suez pour le Caire et du Caire pour Suez, il envoyait un Arabe raconter aux tribus qui la guettaient que leurs campemens étaient attaqués, et alors les guerriers revenaient à toute bride vers leurs tentes, tandis que lui, maître et roi du désert, pillait la caravane à son aise et rançonnait les marchands et les pèlerins selon son loisir. Enfin ces vols si hardis et si fréquens parvinrent aux oreilles du bey de Suez. Suez est l'entrepôt de l'Inde, la porte de l'Arabie. Déjà ruinée à moitié par la découverte du passage de Bonne-Espérance, ce n'est plus qu'à des intervalles éloignés que des caravanes viennent lui apporter leurs marchandises ; le bey de Suez s'inquiéta donc sérieusement des déprédations de Salem, qui devaient contribuer encore à écarter les caravanes de sa ville, et il donna des ordres sévères pour que le brigand fût pris. Un an se passa en vaines recherches, non point que Salem se cachât ; tous les jours, au contraire, on apprenait quelque nouveau méfait de sa façon ; mais il glissait entre les mains de ceux qui le poursuivaient, avec une dextérité et une hardiesse qui portèrent la colère du bey à un tel degré, qu'il résolut de se mettre lui-même en quête du brigand, et qu'il jura de ne pas rentrer à Suez sans ramener Salem captif.

En conséquence, le bey vint camper sur la route de Suez au Caire, à l'endroit où nous avions fait halte, et sa tente fut déployée sur l'emplacement même où s'élevait la nôtre ; puis, sa tente dressée, entouré de ses troupes les plus sûres, gardé par sa sentinelle la plus vigilante, son noeil leur coursier tout sellé, il détache son sabre, quitte son machallah d'honneur, s'étend sur son tapis, cache sa bourse sous sa tête, fait sa prière à Mahomet, et s'endort plein de confiance dans Allah et dans son prophète.

Le lendemain, au point du jour, le bey se réveille ; la nuit avait été tranquille. Aucune alerte n'avait troublé le camp ; chaque homme était à son poste, chaque chose était à sa place, excepté son sabre, son machallah et sa bourse, qui avaient disparu.

Le bey frappa deux fois dans ses mains, et son esclave

de confiance entra ; mais aussitôt il recula d'étonnement à l'aspect de son maître : il l'avait vu sortir à cheval une heure avant le jour, et ne l'avait pas vu rentrer.

Cela donna une nouvelle crainte au bey, c'est que son cheval ne fût allé rejoindre son sabre, son machallah et sa bourse ; l'esclave courut au campement des chevaux, et demanda des nouvelles du coursier favori du bey. Le palefrenier lui répondit que le bey, ayant frappé trois fois des mains, ce qui était le signal convenu, il lui avait amené son cheval ; qu'alors il était monté dessus et s'était enfoncé dans le désert, et n'avait pas reparu.

Le bey eut un instant l'envie de faire couper la tête à la sentinelle, à l'esclave et au palefrenier ; mais il réfléchit que cela ne lui rendrait ni son sabre, ni son machallah, ni sa bourse, ni son cheval, et que, d'ailleurs, puisqu'il s'était laissé tromper, sa sentinelle, son esclave et son palefrenier qui étaient d'une nature inférieure à la sienne, avaient bien pu, et à plus forte raison, être trompés aussi.

Il réfléchit trois jours et trois nuits à la manière dont le vol avait pu être commis ; puis, voyant qu'il y perdait son temps, il résolut de s'adresser au voleur lui-même, ce qui était le plus sûr moyen d'avoir des renseignemens officiels, et fit publier dans les tribus environnantes, que si Salem voulait lui faire dire ou venir lui raconter les circonstances d'un vol dont la hardiesse le dénonçait, non seulement il ne lui serait fait aucun mal, mais encore qu'il lui serait donné pour ses frais de voyage une somme de mille piastres (300 francs à peu près de notre monnaie) ; il engageait sa parole de musulman, et en Orient la parole est sacrée, que, ces informations données, Salem serait libre de se retirer où bon lui semblerait.

Il ne se fit pas attendre. Le soir même un Arabe de vingt-cinq ou vingt-six ans, petit de taille, grêle de corps, aux yeux vifs et à l'air hardi, vêtu d'une simple chemise de toile bleue, se présenta à la tente du bey, et annonça qu'il était prêt à donner à sa seigneurie les renseignemens qu'elle paraissait désirer. Le bey le reçut comme il s'y était engagé, en homme qui n'a qu'une parole, et lui renouvela la promesse des mille piastres, s'il était reconnu qu'il disait toute la vérité ; Salem répondit que ce n'était pas un vil intérêt qui l'amenait, mais bien le désir de répondre à la politesse d'un aussi grand chef ; qu'il demandait seulement, pour que les détails fussent plus précis, que toute chose fût remise en son état, et qu'on ordonnât à la sentinelle de le laisser passer, et au palefrenier de lui obéir, comme ils avaient fait la nuit du vol. Le bey trouva la demande parfaitement juste ; en conséquence, il suspendit un autre sabre au mât qui soutenait la tente, jeta un autre machallah sur le divan, plaça une autre bourse sous son tapis, ordonna de seller un autre cheval, et se coucha, comme il avait fait la nuit où Salem lui avait rendu sa première visite ; seulement il ouvrit ses yeux de toute leur grandeur, afin de ne rien perdre de ce qui allait se passer. Chacun se plaça à son poste, et la seconde représentation commença en présence de toute l'armée.

Salem s'éloigna à cinquante pas de la tente à peu près ; puis, arrivé là, il ôta sa chemise et la corde qui l'attachait, afin d'être plus libre de ses mouvemens, et les cacha dans le sable : alors, se couchant à plat ventre, il se mit à ramper à la manière du serpent, et de façon que son corps, de la couleur du sol, fût à moitié enseveli et caché dans le sable. De temps en temps, pour rendre la vérité plus complète, il relevait la tête comme inquiet d'être vu ou entendu, puis, après s'être assuré, d'un regard rapide, que tout était tranquille, il reprenait sa marche lente, mais silencieuse et sûre. Arrivé près de la tente, il passa sa tête sous la toile, et le pacha, qui ne l'avait pas même vu remuer, aperçut tout à coup deux yeux fixes et brillans comme ceux du lynx, qui se fixaient sur lui. Son premier mouvement fut la crainte, car il ne s'attendait pas à cette apparition, mais pensant aussitôt que tout cela n'était qu'un jeu, il continua de se tenir immobile comme s'il dormait. Au bout d'un instant d'inspection muette, la tête disparut ; et quelques minutes de calme et de silence régnèrent, pendant lesquelles on n'entendit d'autre bruit que celui du sable qui criait sous les pieds de la sentinelle. Tout à coup un corps opaque intercepta la lumière qui venait du haut de la tente, ouverte circulairement à l'entour du mât qui la soutenait pour donner passage à la fraîcheur de la nuit, un homme se laissa glisser comme une ombre le long de ce mât, et se trouva debout à la tête du lit du bey ; cet homme se posa sur un genou, et tandis qu'appuyé sur sa main gauche, il écoutait la respiration du prétendu dormeur, un poignard court et recourbé brillait dans sa main droite. Le bey sentit une sueur froide lui monter au front, car sa vie était aux mains de celui dont il avait offert de payer la tête de 1.000 sequins d'or. Cependant il continua de jouer bravement son rôle dans cette étrange comédie, et pas un souffle précipité, pas un battement de cœur plus rapide ne décela sa crainte. Pendant cet instant d'immobilité apparente, le bey crut sentir une main se glisser sous son chevet ; mais, tout éveillé qu'il était, le mouvement lui parut si insensible, qu'il ne l'eût pas même remarqué, s'il ne se fût tenu sur ses gardes. Bientôt Salem se releva d'une manière insensible, sans perdre des yeux le dormeur ; seulement sa main gauche, vide lorsqu'il s'était penché, se relevait pleine : il tenait la bourse.

Alors il mit le poignard et la bourse entre ses dents, marcha à reculons vers le divan, et, les yeux toujours fixés sur le bey, prit le machallah, le revêtit lentement, étendit le bras, décrocha le sabre, le pendit à sa ceinture, roula autour de sa tête et de sa taille les deux cachemires qui servaient au bey de turban et de ceinture, sortit hardiment de la tente, passa devant la sentinelle, qui s'inclina avec respect, et frappa trois fois dans ses mains pour qu'on lui amenât son cheval ; le palefrenier prévenu obéit à cet ordre, qui était, comme nous l'avons dit, le signal habituel du bey. Salem s'élança légèrement sur le coursier, et, revenant vers la porte de la tente, où le bey, debout et à demi nu, le regardait accomplir la répétition de son aventureuse entreprise :— Bey de Suez, lui dit-il, voilà comme j'ai fait, il y a quatre jours, pour te prendre ton sabre, ton machallah, tes cachemires, ta bourse et ton cheval. Maintenant je te tiens quitte des 1.000 piastres que tu m'as promises ; car le sabre, le machallah, les cachemires, la bourse et le cheval que je t'emporte aujourd'hui en valent à peu près 50.000.

A ces mots, il mit le cheval du bey au galop, et disparut comme une ombre dans l'obscurité de la nuit et les profondeurs du désert.

Le bey lui fit offrir une place de kachef dans sa garde ; mais Salem répondit qu'il aimait mieux être roi dans le désert que d'être esclave à Suez.

Voilà, continua Béchara, ce qui s'est passé entre le bey de Suez et Salem le voleur. Prenez garde à vos sabres, à vos machallahs, à vos cachemires et à vos bourses, car nous sommes à l'endroit même où est arrivée l'histoire que je vous ai racontée.

Puis il nous souhaita une bonne nuit et se retira, escorté des rires joyeux de ses camarades, toujours enchantés qu'un Turc ait été trompé par un Arabe.

La nuit fut parfaitement tranquille, et le lendemain nous retrouvâmes chaque chose à sa place. Salem exerçait sa profession, pour le moment, dans une autre localité.

LA MER ROUGE

Nous étions en route avant le soleil. Ses premiers rayons nous montrèrent des troupeaux de gazelles, qui fuyaient, épouvantées à notre approche. Rien de plus étrange que le contraste de ce gracieux animal avec les lieux qu'il habite ; on dirait qu'il est né pour les jardins fleuris et pour les pelouses veloutées. C'est une anomalie vivante avec la rudesse et la gravité de la nature de ces régions. J'eus la curiosité de m'écarter un instant de la route, pour voir la trace qu'elles avaient laissée dans le désert. A peine si leurs pieds légers étaient imprimés sur le sable, et l'on eût dit qu'elles couraient à la surface du sol, emportées par le vent, qui nous arrivait de temps en temps du midi par chaudes et impétueuses bouffées.

J'allais reprendre ma route sur les ossemens. Au lever du jour, nous la vîmes resplendir sur le sable jaune comme une ligne d'argent. Le soleil, en s'élevant, était déjà plus chaud et plus insupportable qu'il ne l'avait jamais été. Les Arabes nous invitèrent à ne laisser aucune partie du corps exposée à son dévorant contact. Cependant, malgré leurs avis et nos précautions, comme il était impossible de se garantir des rayons obliques du matin ou du soir, nous reçûmes quelques coups de soleil, qui nous firent immédiatement l'effet de moxas : l'épiderme calciné se soulevait en cloche, et tombait au bout de quelques heures : quant à moi, tout le temps qu'a duré notre voyage dans le désert, j'ai changé régulièrement de nez tous les soirs.

Au bout de trois heures de marche, un point blanc apparut à l'horizon. Bientôt, en approchant, nous reconnûmes une tour carrée, aux environs de laquelle on eût cru voir se dérouler un immense serpent, dont l'œil avait peine à suivre les replis. Cette tour, c'était la maison d'un cheik, située à trois lieues de Suez. C'est à cette maison que s'arrête momentanément la caravane de la Mecque, afin de se séparer des voyageurs qui vont simplement à Suez. Les pèlerins continuent leur route vers l'orient, les voyageurs inclinent au sud, et rencontrent bientôt le premier bras de la mer Rouge, tandis que les autres ont encore dix ou douze jours de marche avant de découvrir le second, dont ils côtoient la rive orientale jusqu'à la ville sainte. Quant aux replis du serpent enroulés autour de cette

maison, c'étaient les innombrables âniers qui venaient y prendre de l'eau pour les besoins de la ville ; assise sur les bords de la mer Rouge, elle n'a que des puits et des fontaines amères. A peine eûmes-nous ce renseignement, que l'espoir de l'eau fraîche nous stimula. Nous mîmes nos dromadaires au galop, et en moins d'une heure nous eûmes franchi les trois ou quatre lieues qui nous séparaient de la fontaine désirée. Arrivés là, le chef du khan remplit nos outres moyennant une faible rétribution. Quant à nous, nous bûmes à même à la fontaine. L'eau était légè-

qui venait derrière eux, et que, saisis d'une grande crainte, ils dirent à Moïse :

« Peut-être n'y avait-il pas de sépulcres en Egypte ; c'est pour cela que vous nous avez amenés ici, afin que nous mourions dans la solitude. Quel dessein aviez-vous quand vous nous avez fait sortir d'Egypte ?

« N'était-ce pas là ce que nous vous disions étant encore en Egypte ? Retirez-vous de nous, afin que nous servions les Egyptiens, car il valait beaucoup mieux que nous fussions leurs esclaves que de venir mourir dans le désert. »



Un poignard court et recourbé brillait dans sa main droite

rement saumâtre ; mais nous étions trop altérés pour nous arrêter à une semblable bagatelle.

Nous avions laissé à notre droite et de l'autre côté d'une petite chaîne de montagnes que nous avions, pendant ces deux jours, aperçue à l'horizon méridional, le chemin qu'avaient pris les Israélites fugitifs, lorsque, conduits par Moïse, guidés par la colonne de feu et emportant avec eux les os de Joseph, ainsi que Joseph le leur avait recommandé en mourant, ils quittèrent Rhamesses, traversèrent le Mokkatan, et allèrent camper à Etham, à l'extrémité de la solitude. Ce fut dans cette ville que le Seigneur parla encore à Moïse, et lui dit : « Dites aux enfans d'Ismaël qu'ils retournent et qu'ils campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdad et la mer, en face de Beelsephon. Vous camperez vis-à-vis de ce lieu, qui est au bord de la mer. »

Les Israélites descendirent donc vers l'occident, et ils vinrent à l'endroit où nous étions, attirés probablement par les mêmes sources où nous nous désaltérions à cette heure. Ce fut de là qu'ils aperçurent l'armée de Pharaon,

Moïse répondit au peuple : « Ne craignez point ; demeurez fermes, et considérez les merveilles que le Seigneur va faire aujourd'hui, car ces Egyptiens que vous voyez devant vous vont disparaître, et vous ne les verrez plus jamais. »

Le Seigneur dit alors à Moïse : « Pourquoi criez-vous vers moi ? Dites aux enfans d'Israël qu'ils marchent. »

En effet, les Hébreux se mirent en route, et se dirigèrent droit vers ce point de la mer Rouge où est aujourd'hui Suez. La marche est de trois heures à peu près, quoique nous mîmes moins de temps à faire la route ; car nos chameaux, laissant le chemin qui conduit à la Mecque, prirent le galop vers le midi, et, à partir de la tour du cheik, n'abandonnèrent plus cette allure jusqu'au moment où nous fûmes arrivés. A mesure que nous avancions le ciel prenait une teinte d'argent ; à droite s'élevait la chaîne de montagnes qui borde le rivage occidental de la mer Rouge ; à gauche, le désert continuait de s'étendre, et entre les montagnes et le désert, se détachant sur l'eau de la mer, grandissaient les murailles blanches de Suez, dont quelques rares madenehs détruisaient la monotonie

en s'élevant au-dessus de leurs créneaux. De l'autre côté de la ville est le port, dans lequel mouillent les barques qui viennent de Thor, et les navires aux formes bizarres qui, se hasardant jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, en reviennent après avoir touché à Moka.

Arrivés à quelque distance du rivage, nous fîmes dresser notre tente près de Suez, puis nous courûmes au bord de la mer. C'est à cet endroit que le Seigneur dit à Moïse :

« Élevez votre verge, étendez la main sur les eaux, et les divisez, afin que les enfans d'Israël marchent à sec au milieu de la mer.

« J'endurcirai le cœur des Égyptiens, afin qu'ils vous poursuivent, et je serai glorifié dans Pharaon, dans toute son armée, dans ses chariots et dans sa cavalerie.

« Alors l'ange de Dieu, qui marchait devant le camp des Israélites, alla derrière eux, et en même temps la colonne de nuée, quittant la tête du peuple, se mit aussi derrière, entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël ; et la nuée était ténébreuse d'une part, et de l'autre elle éclairait les ténèbres, de sorte que les deux armées ne purent s'approcher pendant tout le temps de la nuit.

« Moïse ayant étendu la main sur la mer, le Seigneur l'entr'ouvrit en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit, et il en dessécha le fond, et l'eau fut divisée en deux.

« Les enfans d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche qui leur servait comme d'un mur.

« Et les Égyptiens, marchant après eux, se mirent à les poursuivre au milieu de la mer avec toute la cavalerie de Pharaon, ses chariots et ses chevaux.

Et lorsque les Israélites furent arrivés sur l'autre bord, le Seigneur dit à Moïse : — Étendez la main sur la mer, afin que les eaux retournent sur les Égyptiens, sur leurs chariots et leur cavalerie.

Moïse étendit donc la main sur la mer, et dès la pointe du jour elle retourna au même lieu où elle était auparavant. Ainsi, lorsque les Égyptiens s'enfuyaient, les eaux vinrent au-devant d'eux, et le Seigneur les enveloppa au milieu des flots.

Les eaux étant retournées de la sorte, couvrirent les chariots et la cavalerie de toute l'armée de Pharaon qui était entrée dans la mer en poursuivant Israël, et il n'en échappa point un seul.

Au moment où nous arrivâmes au bord de la mer, les eaux étaient hautes. On la traverse alors, si l'on est pressé, au moyen d'un bateau. Comme rien ne nous pressait, que nous n'étions aucunement poursuivis et que nous désirions d'ailleurs passer la mer à la manière des Israélites, nous résolûmes d'attendre le reflux, et de faire pendant cet intervalle une petite visite à la ville de Suez.

Nous nous avançâmes en conséquence vers les portes, et après avoir exhibé nos *têkerés* (1), nous nous rendîmes chez le gouverneur turc qui, voyant nos recommandations, nous reçut admirablement bien. Mais ce qui nous toucha le plus dans son accueil, ce fut la promptitude et l'affabilité avec laquelle il nous fit donner à chacun une gargoulette pleine d'eau douce et fraîche. Nous la dégustâmes à l'instant sans façon en buvant à même et en lui exprimant, pendant que nous l'avalions, notre reconnaissance par des signes de la main. Il nous invita à venir le voir à notre retour ; nous le lui promîmes avec empressement ; puis, craignant de nous attarder, nous prîmes congé de lui.

En sortant de chez le gouverneur, Bechara, qui nous accompagnait, s'arrêta devant une maison, et nous la montra du doigt en répétant deux fois *Bounabardo ! Bounabardo !* Nous nous arrêtâmes, car nous savions que ce nom est celui que les Arabes donnent à Bonaparte ; et comme nous nous rappelions qu'il était venu à Suez, nous pensâmes que cette maison renfermait quelque souvenir historique. En effet, c'était dans cette maison qu'il avait logé ; nous y entrâmes et demandâmes à parler au maître : c'était un Grec, agent de la compagnie des Indes pour l'Angleterre, nommé Comanouli, qui, nous reconnaissant pour Français, se douta aussitôt de l'objet de notre visite et nous fit les honneurs de chez lui avec la plus grande complaisance. La chambre où a logé Bonaparte est une des plus simples de toute la maison : un divan règne à l'entour, et les croisées s'ouvrent sur le port. Du reste, aucun souvenir matériel du général en chef de l'armée d'Égypte ne la recommande à la curiosité des visiteurs.

Ce fut le 26 décembre 1798 que Bonaparte arriva à Suez ; il employa la journée du 27 à visiter la ville et le port ; puis, le 28, il se résolut à passer la mer Rouge pour aller aux fontaines de Moïse. À huit heures du matin, la marée s'étant retirée, il traversa le lit de la mer, et se trouva en Asie.

Pendant que Bonaparte était assis auprès des sources, il y reçut la visite de quelques chefs arabes de Thor et des environs, qui venaient le remercier de la protection qu'il accordait à leur commerce avec l'Égypte ; mais bientôt il remonta à cheval pour visiter les ruines d'un grand aqueduc construit pendant la guerre des Portugais contre les Vénitiens ; cette guerre eut lieu après la découverte du passage du cap de Bonne-Espérance, événement qui ruinait le commerce du chemin que nous suivions ; il était destiné à conduire l'eau des sources dans des citernes creusées sur le rivage de la mer, et devait servir d'aiguade aux bâtimens qui naviguent sur la mer Rouge.

Cette visite faite, Bonaparte songea à revenir à Suez ; la nuit était obscure lorsqu'il revint sur le bord de la mer. L'heure de la marée arrivait, et l'on proposa de camper sur la plage et d'y passer la nuit ; mais Bonaparte ne voulut rien entendre ; il appela le guide à lui, et lui ordonna de marcher devant. Le guide, troublé par cet ordre émané directement d'un homme que les Arabes regardaient comme un prophète, se trompa de descente, et le trajet fut allongé d'un quart d'heure à peu près. On était à peine à moitié chemin, que les premières vagues du flux vinrent mouiller les jambes des chevaux ; on connaissait la rapidité avec laquelle l'eau monte ; l'obscurité empêchait de mesurer l'espace qui restait à parcourir ; le général Caffarelli, que sa jambe de bois empêchait de se tenir solidement à cheval, appela à son aide. Ce cri fut regardé comme un cri de détresse ; le désordre se mit à l'instant dans la petite caravane ; chacun s'enfuit de son côté, lançant son cheval dans la direction où il croyait trouver terre. Bonaparte seul continua tranquillement de suivre l'Arabe qui marchait devant lui. Cependant l'eau montait ; son cheval s'effraya, et refusa de marcher en avant ; la position était terrible ; le moindre retard était la mort. Un guide de l'escorte, d'une taille élevée et d'une force herculéenne, sauta dans la mer, prit le général sur ses épaules et, s'attachant à la queue du cheval de l'Arabe, emporta Bonaparte comme un enfant ; au bout d'un instant il avait de l'eau jusqu'au-dessous des aisselles, et commençait à perdre pied ; la mer croissait avec une effrayante rapidité ; cinq minutes encore, et les destinées du monde changeaient par la mort d'un seul homme. Tout à coup l'Arabe jeta un cri ; il touchait le rivage ; le guide, épuisé, tomba sur ses genoux ; son général sauvé, les forces lui manquaient.

La caravane rentra à Suez sans avoir perdu un seul homme ; le cheval seul de Bonaparte se noya.

Vingt-deux ans après, Bonaparte avait conservé de cet événement un souvenir plus présent peut-être que de tous ses autres dangers, car voici ce qu'il écrivait à Sainte-Hélène :

« Profitant de la marée basse, je traversai la mer Rouge à pied sec ; au retour, je fus pris par la nuit et m'égarai au milieu de la marée montante ; je courus le plus grand danger ; je faillis périr de la même manière que Pharaon, ce qui n'eût pas manqué de fournir à tous les prédicateurs de la chrétienté un texte magnifique contre moi. »

Lorsque nous nous retrouvâmes au bord de la mer, la marée venait de se retirer, et le moment était parfaitement favorable. Nous fîmes plier la tente, nous remontâmes sur nos dromadaires, et nous nous lançâmes dans la mer. À l'endroit le plus profond, il n'y avait pas plus d'un pied d'eau ; quarante minutes nous suffirent pour cette traversée, et, à deux heures, nous mettions le pied sur la terre d'Asie ; nous franchîmes quelques monticules de sable qui bordaient la mer, et nous nous retrouvâmes dans le désert.

Notre caravane, en touchant la péninsule du Sinaï, avait pris subitement un aspect militaire, qui prouvait que nous entrions dans le pays où le droit naturel remplace le droit des gens. Araballah marchait en éclaireur à cent cinquante pas en avant de nous, et Bechara avait été placé à la même distance à l'arrière-garde, afin que ses contes et ses chansons ne pussent distraire personne. Nous avions fait une lieue à peu près ainsi, lorsque Araballah s'arrêta tout à coup en étendant sa lance vers le sud, et nous montrant deux points noirs qui apparaissaient à l'horizon. Toualeb ordonna à deux Arabes de rejoindre Araballah et de se porter avec lui en avant ; cet ordre fut exécuté à l'instant et en silence ; à peine eurent-ils rejoint leur compagnon qu'ils partirent tous trois et disparurent bientôt derrière un bouquet de palmiers qui se balançait à notre gauche, comme une île de verdure. Cependant toute la caravane avait fait halte et, à tout hasard, nous préparions nos armes, lorsque Toualeb jeta un cri et partit au galop ; nos haghins, emportés par leur exemple, le suivirent à toute jambe, et nous nous avançâmes vers le bouquet de palmiers derrière lequel on apercevait les deux points noirs, qui depuis quelques instans étaient devenus des cavaliers, sans savoir si nous allions à des amis ou à des ennemis.

---

(1) Passeports.

C'étaient probablement des amis, car Toualeb cessa de s'occuper entièrement d'eux, et, arrivé à la petite oasis vers laquelle il avait pris sa course d'une manière si rapide, il se laissa glisser à bas de son dromadaire ; les nôtres s'agenouillèrent, et nous nous trouvâmes près de cinq charmantes fontaines ombragées par une douzaine de palmiers dont les rejetons formaient autour de leurs tiges un bosquet des plus frais et des plus gracieux. Nous étions arrivés aux sources de Moïse. Ce fut là que les Israélites s'arrêtèrent et chantèrent le cantique d'action de grâces, tandis que Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, prenant un tambour à la main, et suivie de toutes les femmes qui marchaient après elle avec des tambours et formaient des chœurs de musique, chantait la prière en disant :

« Chantons les hymnes du Seigneur, parce qu'il a signalé sa grandeur et sa gloire, et a précipité dans la mer le cheval et son cavalier. »

Quant à nous, comme nous avions autre chose à faire que de chanter, nous plongeâmes immédiatement la tête et les bras dans ces sources antiques, et nous étions tout entiers encore à ce délicieux passe-temps, lorsque Araballah reparut avec ses compagnons ; il était suivi de deux hommes vêtus de noir : c'étaient des religieux du Mont-Sinaï : Toualeb les avait reconnus de loin à leur costume, et c'était alors que, libre de toute crainte, il avait jeté son cri de joie et nous avait emportés au galop jusqu'aux sources de Moïse.

Les deux moines descendirent de leurs dromadaires et vinrent s'asseoir près de nous : dans le désert tout est ami ou ennemi, on partage la tente, le pain et le riz, ou l'on échange des coups de lance, de carabine et de pistolet. Les nouveaux arrivans n'avaient aucune intention hostile ; de notre côté, dès que nous sûmes qu'ils appartenaient au couvent où nous allions, leur rencontre devenait une bonne fortune : il en résulta que la connaissance fut bientôt faite ; ils nous saluèrent en latin, nous leur répondîmes comme nous pûmes. Abdallah était déjà à la besogne. Monsieur Taylor leur offrit de partager notre repas ; ils acceptèrent ; nous nous assîmes à l'ombre des palmiers, sur un sable humecté par l'infiltration des eaux, et nous nous trouvâmes bientôt dans un état de tranquillité et de bien-être que nous n'avions pas encore éprouvé depuis notre départ du Caire.

C'était l'heure de l'épanchement : nous en profitâmes pour demander à nos deux hôtes l'explication d'une chose qui nous paraissait des plus extraordinaires : comment deux hommes seuls, sans escorte, sans armes, sans défense, appartenant à un couvent riche, s'exposaient-ils seuls, dans le désert, à être tués, volés, ou mis à la rançon par les premiers Arabes venus ? Nous savions très bien qu'aux yeux de tels hommes, ni leur âge, ni leur religion, ni leur costume, n'étaient des sauvegardes suffisantes ; nous exprimâmes donc à nos pieux convives notre admiration pour leur courage, et notre étonnement de ce qu'il n'eût pas pour eux de suites plus fâcheuses. Alors le plus vieux des deux tira de sa poitrine un sachet enrichi de broderies et pendu comme un scapulaire, l'ouvrit et nous présenta un papier qu'il contenait : c'était un firman signé Bonaparte.

Cette signature au milieu de ce désert, sur les lieux où le nom de l'homme grandissait encore par le souvenir de ses victoires, la vénération avec laquelle Toualeb se leva et s'approcha en disant : *Bounabardo ! Bounabardo !* la curiosité des Arabes, qui formèrent à l'instant autour de nous un cercle aussi resserré que le respect le leur permettait, tout concourait à donner à cette scène un caractère plein d'intérêt, pour des Français surtout. Nous demandâmes alors au vieux cénobite comment ce firman se trouvait entre ses mains, et voici ce qu'il nous dit :

— Le couvent du Sinaï, isolé entre les deux bras de la mer Rouge, placé sur la pointe méridionale de la péninsule, distant de dix journées de Suez et de douze du Caire, se trouvait, par sa position, dépendre entièrement de ces deux villes, dont les gouverneurs, professant une religion opposée à celle de ces cénobites, étaient généralement peu disposés à leur prêter appui contre les déprédations des mameluks, des villes et la piraterie des Arabes du désert. Obligés de tirer leur subsistance de l'Arabie, de la Grèce et de l'Egypte, le pain qu'ils mangent se récoltant à Chio, la laine dont ils tissent leurs habits venant du Péloponèse, le café qu'ils boivent mûrissant à Moka, il en résultait que, depuis la révolte des beys et la domination des mameluks, ceux-ci prélevaient un droit énorme sur les différens objets d'approvisionnements que les moines tiraient d'Alexandrie, de Djedda ou de Suez ; puis, ce droit acquitté, ce n'était point tout encore : il fallait traiter avec les Arabes pour le transport, payer une escorte, ce qui n'empêchait pas que, de temps en temps, quelque tribu voisine, plus nombreuse ou plus brave, n'arrêtât la caravane, et que le couvent ne perdît, par cet accident, non seulement ses approvisionnemens, mais encore quelques-uns de ses pères, qui, une fois prisonniers, n'étaient rendus que pour une rançon ruineuse. Ainsi la vie de ces braves cénobites était devenue une lutte continuelle contre les premiers besoins de la vie. De plus les Bédouins, comme une nuée d'oiseaux de proie, tournaient incessamment autour du monastère, prêts à y entrer à la moindre imprudence des religieux, et enlevant tout ce qui s'écartait de ses murs, hommes et bestiaux. La misère des bons pères était donc à son comble, lorsqu'un jour ils apprirent par les Arabes eux-mêmes qu'un homme était arrivé d'Occident avec la parole d'un prophète et la puissance d'un dieu. Ils eurent l'idée d'aller à cet homme et de lui demander sa protection. En conséquence, les moines se rassemblèrent, élurent deux députés, firent prix avec un chef de tribu pour les conduire et les protéger jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré celui qu'ils cherchaient, et les deux députés se mirent en voyage, emportant avec eux la dernière espérance de ceux qu'ils laissaient dans le couvent. Ils suivirent les bords de la mer Rouge pendant dix jours, puis ils arrivèrent à Suez, où ils virent flotter un pavillon inconnu. Ils demandèrent où était le sultan des Français, et on leur dit qu'il était au Caire : car en dix-huit jours il avait fait la conquête de l'Egypte. Ils continuèrent leur route à travers le désert, ils traversèrent le Mokkatam, et arrivèrent à la ville d'El-Talaoun. Leurs vieux ennemis, les mameluks, en avaient été chassés comme une poussière. Mourad-Bey, battu aux Pyramides, avait fui dans la haute Egypte ; Ibrahim, vaincu à El-Arish, s'était enfoncé dans la Syrie, et le même drapeau qu'ils avaient déjà vu à Suez flottait sur les minarets du Caire. Ils entrèrent dans la ville, qu'ils trouvèrent calme et tranquille. Ils arrivèrent sur la place d'El-Bekir, ils demandèrent à parler au sultan. On leur montra la maison qu'il habitait ; ils s'y présentèrent. Un aide de camp les fit passer dans les jardins et les conduisit à une tente où Bonaparte se tenait habituellement, dès que les premières heures du soir permettaient de quitter les chambres intérieures, rafraîchies pendant le jour par les courants d'air et par les fontaines.

Bonaparte était assis à une table, une carte de l'Egypte était déroulée sous ses yeux. Il avait près de lui Caffarelli, Fourrier et un interprète. Les députés lui adressèrent la parole en italien, et lui exposèrent le but de leur voyage.

Bonaparte sourit ; ils venaient de le flatter mieux que le plus habile courtisan ne l'aurait pu faire. Sa renommée était parvenue en Asie, et par l'Yémen allait le précéder dans l'Inde. Il ignorait encore la puissance de son nom ; deux pauvres moines venaient de faire cent lieues dans le désert pour lui en donner la mesure. Il fit asseoir les envoyés, et tandis qu'on leur présentait le café il dicta à l'interprète un firman. C'était celui que les religieux nous présentaient, et qui assurait leurs voyages et le transport de leurs provisions à travers le désert et dans les villes.

Depuis ce jour, les moines avaient été respectés : un jour, le Nil et la Méditerranée remportant la flotte française comme ils l'avaient apportée, les Turcs recouvrèrent leur puissance ; les mameluks reprirent les villes, les Arabes gardèrent le désert ; et ni les Turcs, ni les mameluks, ni les Arabes n'osèrent violer le firman donné par leur ennemi ; de sorte qu'aujourd'hui encore, les moines du Sinaï, objet de vénération des tribus qui les entourent, peuvent parcourir le désert, seuls et sans escorte, sous la sauvegarde de cette signature magique de Bonaparte, à moitié effacée par les baisers religieux des descendants d'Ismaël, qui, quelques jours auparavant, avaient pillé la grande caravane qui revenait de la Mecque, et enlevé la fille d'un bey pour en faire la concubine de quelque chef de tribu.

Ce soir-là, Béchara avait écoulé, contre son habitude, quoiqu'il ne comprît du récit du vieux cénobite que ce que ses gestes lui en indiquaient ; mais il avait remarqué l'attention que nous lui prêtâmes tout le temps qu'il avait duré. Jugeant donc qu'à l'heure avancée où nous étions arrivés, il faudrait une histoire trop éblouissante pour effacer l'impression que ce récit avait produite, il reconnut son insuffisance, et, dissimulant la honte de sa défaite sous un gracieux sourire d'adieu, il prit congé de nous, et s'étendit sur le sable à la porte de notre tente.

LA VALLÉE DE L'ÉGAREMENT

Le lendemain, avant de nous quitter, les moines du Sinaï nous demandèrent si nous avions quelques lettres de recommandation pour leur couvent. Nous leur racontâmes alors que, le jour de notre départ du Caire, nous allions nous adresser, dans ce but, aux moines du couvent grec, lorsque nous avions été arrêtés par la procession nuptiale, de sorte que nous étions partis dans la confiance de nous-mêmes et comptant sur notre bonne mine pour nous servir de passeport. D'après ce que nous répondirent les religieux, il paraît que, si nous ne les eussions pas rencontrés, la recommandation physique sur laquelle nous nous reposions

nous eût été d'un assez médiocre secours, et que nous ne serions pas même entrés au couvent ; mais ils pouvaient obvier à cet inconvénient, et, en échange de notre hospitalité, nous donner ce qui nous manquait, c'est-à-dire des lettres d'introduction, moyennant lesquelles nous serions parfaitement reçus. Nous les remerciâmes à notre tour, en bénissant Moïse, qui nous avait réunis au bord de ses sources. Alors ils griffonnèrent quelques lignes grecques que nous serrâmes avec autant de soin qu'ils faisaient eux-mêmes du firman de Bonaparte.

Nous avions passé une nuit détestable : la fatigue n'est pas toujours un acheminement sûr vers le sommeil : la nôtre était accompagnée de douleurs sourdes dans toutes les parties du corps ; puis, vers certains points, cette douleur s'était fixée d'une manière plus positive et plus aiguë. Tout au contraire des chevaliers homériques de l'Arioste et du Tasse, qui étaient pourfendus du haut en bas, nous étions fendus, nous, du bas en haut. Chaque trot un peu plus accentué de nos dromadaires était devenu une espèce de coup d'épée invisible et intérieure qui nous arrachait des grimaces de damnés. Pour comble de bonheur, ce jour-là, nous abandonnâmes le bord de la mer, laissant pour notre retour le chemin de Thor, et nous remontâmes vers l'orient, de sorte que nous avions le soleil en face ; en outre, le nouveau désert dans lequel nous entrions était plus sec et plus aride encore, s'il était possible, que les précédens. La vaste plaine qui s'étendait devant nous était divisée par zones qui couraient de l'est à l'ouest comme des vagues, et le sable, dans lequel nos haghins enfonçaient jusqu'au genou, était mou et blanchâtre, ainsi que du calcaire pulvérisé. Vers les neuf heures, le vent s'éleva, non pas un vent doux et rafraîchissant comme celui de nos plaines, mais un véritable vent du désert, tout chargé d'atomes dévorans, rude et chaud comme l'haleine d'un volcan. Béchara pensa que c'était le moment de frapper un grand coup ; il vint se mettre entre Mayer et moi, et commença pour nous distraire, une chanson arabe : c'était l'éloge du haghin. En voici la strophe la plus remarquable :

« Ce coursier est si fringant que l'on croirait que le vif-argent coule dans ses veines. A la vue de ses formes élégantes et sveltes, l'antilope confuse baisse modestement les yeux ; le courageux léopard voudrait échanger contre ses pieds les griffes redoutables dont il est armé. Semblable à la terre, toujours en équilibre dans ses mouvemens, non moins rapide que l'eau des torrens débordés, il égale le feu en ardeur et le vent en légèreté. »

Malheureusement le chanteur, qui ne pouvait deviner ce qui se passait en nous, faisait l'éloge du bourreau devant les patiens, de sorte qu'il eut un médiocre succès. Le panégyrique du haghin, dans une circonstance pareille, ne pouvait que nous exaspérer, et, en nous exaspérant, nous rendre injustes envers lui. Rien ne porte à nier les bonnes qualités d'une chose comme la souffrance que causent les mauvaises. Autant aurait valu chanter l'ardeur du soleil qui pesait sur nos têtes, la finesse de la poussière dans laquelle nous nagions, et la brûlante monotonie du paysage qui nous environnait. En effet, nous étions engagés dans une des ouaddis les plus fatalement célèbres de la péninsule : on la nomme la vallée de l'Egarement à cause des sables mouvans qui en forment le sol, et dont les déplacemens éternels, soumis aux caprices du vent, enlèvent à la caravane toute certitude sur sa route. Nous étions entourés de petits monticules du sommet desquels le vent détachait comme une gaze de poussière dont le réseau brûlant s'étendait sur nos têtes, et qui nous faisait des horizons de cent pas, de sorte que nous étouffions dans ces tourbillons de sable comme dans des creusets naturels. Enfin, à l heure de la première halte, nos Arabes plantèrent notre tente, et nous espérâmes un instant de repos, mais le vent, âcre et continuel, qui soufflait depuis le matin, emporta la tente au bout de cinq minutes. Une seconde tentative fut faite sans résultat meilleur : le sable, agité sans cesse, ne pouvait retenir les piquets, et l'eût-il pu, les cordes étaient trop faibles pour la tente : il nous fallut donc, comme nos Arabes, prendre pour abri l'ombre de nos dromadaires. Je venais de me coucher à côté du mien lorsque Abdallah, qui avait affaire à moi pour tout ce qui regardait la cuisine, vint me déclarer qu'il lui était absolument impossible de faire le feu. La nouvelle n'était pas au fond si mauvaise que le croyait le pauvre diable ; nous n'avions non seulement aucune envie, mais encore aucun besoin de manger ; un verre d'eau douce et fraîche était pour le moment, l'objet de toute notre ambition ; malheureusement celle dont nous nous étions approvisionnés aux sources de Moïse était un peu saumâtre ; ce défaut, joint à l'odeur que lui avaient communiquée les outres, et à la chaleur insupportable qu'elle avait acquise pendant le voyage, la rendait complètement impotable. Nous voulûmes en boire, mais le dégoût nous arrêta.

Cependant le soleil continuait de monter à l'horizon, et se trouvait si parfaitement au-dessus de nos têtes, que nos chameaux ne portaient plus d'ombre : je m'éloignai donc de quelques pas de mon haghin pour échapper à cette odeur de bête fauve que la chaleur rendait plus fétide encore ; puis je me couchai sur le sable, me couvrant entièrement du manteau de Béchara. Au bout de dix minutes, je sentis que le côté exposé au soleil ne pouvait plus supporter la chaleur, et je me retournai sur l'autre ; j'espérais que, lorsque je serais cuit, je ne souffrirais plus : pendant deux heures que dura la halte, je ne dormis pas une minute, et ne fis que me tourner et me retourner sous ma couverture. Quant à mes compagnons, j'ignorais complètement ce qu'ils devenaient, je ne les voyais pas, et c'eût été pour moi une fatigue trop grande que de leur demander de leurs nouvelles ; tout ce que je sais, c'est que, sous mon manteau, je me faisais à moi-même l'effet d'une tortue qu'on fait bouillir dans son écaille.

Enfin notre supplice changea de nature ; c'était presque un soulagement : Mohammed vint nous avertir qu'il était temps de nous remettre en route ; je me levai. Le sable qui m'avait servi de lit était mouillé comme si on y avait répandu une outre.

Nous remontâmes sur nos dromadaires comme des condamnés inertes et sans volonté, ne nous inquiétant pas même de quel côté nous allions, moralement convaincus qu'il fallait marcher en avant, et voilà tout : seulement je m'informai si nous aurions de l'eau fraîche le soir ; Arabllah, qui se trouvait le plus près de moi, me répondit que nous coucherions près d'un puits ; c'était tout ce que je voulais savoir.

Cependant l'insomnie de la nuit précédente, le défaut de nourriture, cet état de fusion perpétuelle dans laquelle nous étions entrés dans le Mokkatan, me donnaient une somnolence irrésistible. Je la combattis d'abord par l'idée du danger : une chute de quinze pieds de hauteur, fût-ce sur le sable, n'avait rien de bien attrayant ; mais bientôt l'idée de ce danger devint purement instinctive. Une hallucination pareille à celle que j'avais déjà éprouvée s'empara de moi ; j'avais les yeux fermés, et cependant je voyais le soleil, le sable, et même l'air : seulement ils changeaient de couleur et prenaient des teintes étranges. Puis je me figurais que j'étais sur un vaisseau, et que la mer tournait en oscillant autour de nous. Tout à coup je rêvais que je m'éveillais et que je tombais du haut de mon dromadaire, qui continuait son chemin ; je voulais crier pour appeler mes compagnons, la voix manquait à ma poitrine ; je les voyais s'éloigner. J'essayais de me lever et de courir, mais je ne pouvais me tenir debout sur ces vagues de sable, qui s'enfonçaient sous moi comme de l'eau et me submergeaient. Alors j'essayais de nager ; mais j'avais oublié les mouvemens à l'aide desquels je pouvais me soutenir. Au milieu de cette folie passaient, rapides comme des éclairs, de ravissans souvenirs d'enfance que depuis vingt ans j'avais oubliés. J'entendais le murmure d'une source délicieuse qui coulait dans le jardin de mon père ; je me couchais à l'ombre du marronnier qu'il planta le jour de ma naissance. J'éprouvais alors deux sensations tout à fait opposées, et que je n'aurais jamais cru que l'on pût ressentir en même temps : l'une factice, et c'était celle de l'eau et de l'ombre, l'autre réelle et c'était celle de la fatigue et de la soif, et cependant mes idées étaient tellement obscurcies que je ne savais laquelle des deux était un songe. Tout à coup une violente douleur dans la poitrine ou dans les reins me réveillait : c'était un coup de pommeau ou du dossier de la selle qui me prévenait que je commençais réellement à perdre l'équilibre. Alors j'ouvrais les yeux avec un tressaillement d'effroi : le jardin, la source, le marronnier et son ombre disparaissaient comme des fantômes : il ne restait que le soleil, le vent, le sable, le désert enfin.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi sans que je pusse calculer le temps ; je sentis que le mouvement cessait, je sortis à l'instant de ma somnolence, et je vis toute la caravane arrêtée et groupée autour de Toualeb ; nous trois seulement étions restés où il avait plu à nos chameaux de faire halte. Je jetai les yeux sur Taylor et sur Mayer, ils étaient courbés et anéantis comme moi sous cette chaleur ; je fis signe à Mohammed de venir à moi, car je n'avais pas la force d'aller à lui, et je lui demandai ce que faisaient nos Arabes, et pourquoi ils regardaient ainsi autour d'eux et d'un air indécis. La vallée de l'Egarement n'avait pas menti à son nom : ils n'avaient pu, à cause du vent et de l'horizon mouvant que formaient les sables, s'orienter sûrement, de sorte que nous étions perdus, et que notre Palinure, doutant de ses lumières, en appelait à celles de ses camarades : enfin les avis furent à peu près unanimes sur

la direction qu'il y avait à suivre ; nous inclinâmes un peu à droite, et nos chameaux prirent le plus magnifique des galops. Un danger réel, celui d'être égarés et de manquer d'eau, avait chassé d'une manière magique, et par une force de réaction merveilleuse, tous les rêves fantastiques qui m'agitaient depuis notre départ ; peut-être aussi la décroissance de la chaleur était-elle pour quelque chose dans cette résurrection. Cependant cette décroissance même était la source d'une inquiétude nouvelle : le soleil s'abaissait sur l'horizon, et une fois la nuit venue, notre chemin me paraissait devoir être plus difficile à retrouver encore. Il y avait bien les étoiles ; mais si le vent continuait, il n'y avait pas moyen de les apercevoir à travers le nuage de sable qui roulait au-dessus de nos têtes.

Après une heure de silence je me hasardai à demander si nous étions bien loin du campement. « Là, » me dit, en étendant la main vers l'horizon, l'Arabe qui galopait près de moi. Cette parole me rendit la vie ; il me sembla que je touchais au puits ; d'ailleurs, à la manière dont nos haghins nous emportaient, fût-il à une distance fort raisonnable, nous ne pouvions tarder à le trouver. Au bout d'une autre heure, je fis la même demande à un autre Arabe, qui me fit la même réponse. Quant à cette fois, j'étais convaincu qu'il disait la vérité, car nous devions bien avoir fait six ou sept lieues pendant ces deux heures. Enfin une autre heure s'écoula encore, le soleil disparut avec cette rapidité saisissante des climats orientaux. Alors monsieur Taylor demanda à son tour si nous étions encore loin du puits, et Araballah, après s'être orienté, déclara que nous avions pour deux grandes heures de route avant d'y arriver. Il était nuit close ; nous tombions de fatigue plus encore que de soif ; nous déclarâmes que le genre de mort nous était indifférent, mais que nous ne comptions pas aller mourir plus loin. Aussitôt Toualeb gloussa les dromadaires ; ils s'agenouillèrent, et nous nous laissâmes tomber plutôt que nous ne descendîmes sur le sable.

Cependant le même inconvénient qui s'était présenté à la première halte s'offrit à la seconde : à peine notre tente fut-elle posée, qu'une rafale de vent l'arracha du sol, et qu'il fallut courir après elle comme on court sur les ponts de Paris après son chapeau. On devine que c'étaient les Arabes qui se livraient à cet exercice : quant à nous, nous aurions laissé la tente retourner à Suez sans faire un mouvement pour l'arrêter. Au reste, cet accident était moins douloureux cette fois que la première. La nuit avait amené, sinon la fraîcheur, du moins la cessation de cette chaleur ardente qui avait failli me rendre fou. Abdallah, plus heureux que le matin, avait trouvé un fragment de roche à l'abri duquel il avait établi sa cuisine. Il nous apporta notre riz ; nous en avalâmes quelques grains, à peu près ce qu'aurait pu manger un merle ou une grive ; nous essayâmes, sans pouvoir y réussir, de les faire suivre d'une gorgée d'eau ; puis nous nous mouillâmes la figure et les mains, et nous nous endormîmes.

J'étais au plus profond de mon sommeil, et ayant perdu toute conscience de notre position, lorsque je sentis qu'on me secouait par le bras : je me réveillai aussitôt, et à peine réveillé je demandai à boire. En réponse à cette demande on me glissa le goulot de ma gourde dans la main ; je la portai à l'instant à ma bouche, et j'avalai, avec une sensation délicieuse, une large gorgée d'eau douce et fraîche. Comme on ne me retirait pas la gargoulette après ce premier essai, je jugeai que je pouvais en disposer entièrement, et que l'eau coulait pour tout le monde ; en conséquence, je la vidai sans désemparer, et ne la rendis au génie bienfaisant qui l'avait apportée que lorsque je fus parfaitement sûr qu'elle était à sec. Ce génie était Béchara, qui, dès qu'il avait vu le campement établi, était monté sur son dromadaire, et seul, au milieu de la nuit, conduit par l'instinct plus que par la vue, avait fait quatre lieues au galop, pour nous aller chercher cette eau bienfaisante au puits près duquel nous n'avions pas eu le courage d'arriver.

Pendant les cinq minutes qui se passèrent avant que je me rendormisse, il me sembla qu'au murmure du vent se mêlait un bruit inconnu jusqu'alors ; c'était comme des gémissemens, des cris inarticulés, des sanglots étouffés et lointains ; je pensai que j'étais toujours sous l'empire de mon hallucination, et je rentrai dans mon sommeil, momentanément interrompu, sans demander aucune explication à ce sujet. Le lendemain, en me réveillant, je ne me souvenais que de l'épisode de la gargoulette. Cette nuit de repos, cette eau fraîche qui nous était tombée comme une manne, la certitude que nos gourdes étaient pleines, et que nous n'en manquerions pas de la journée, nous avaient rendu nos forces ; et au point du jour nous remontâmes sur nos dromadaires frais, gaillards et dispos. Malheureusement, au premier pas qu'ils firent, nous nous aperçûmes que cette eau, toute miraculeuse et fortifiante qu'elle fût, n'était point la panacée universelle

Au lever du soleil, le paysage avait changé d'aspect ; pendant notre course de nuit, nous nous étions engagés dans une espèce de chaîne volcanique, et nous étions entourés de collines nues, stériles et rachitiques, comme celles qui s'élèvent au pied du mont Etna. Nous fîmes environ trois lieues sur ce terrain boursouflé, puis nous entrâmes dans une plaine de sable si fin, qu'on eût cru qu'il avait été tamisé. Deux heures plus tôt que de coutume, nous fîmes halte ; j'en demandai la raison à Béchara, qui me répondit que c'était pour avoir le temps de choisir un campement. Cette réponse me parut singulière, Toualeb n'ayant pas l'habitude de prendre ordinairement de si méticuleuses précautions

En effet, nos Arabes descendirent de leurs chameaux et se mirent à chercher une place en regardant attentivement le sol ; cette manœuvre inusitée excita de nouveau ma curiosité, et je me mis à chercher avec eux. Voyant que je ne trouvais rien, j'appelai Béchara, et je lui demandai s'il pouvait me dire ce que nous cherchions ; que, quant à une place, celle que nous occupions me paraissait aussi bonne qu'aucune autre, et que je ne voyais pas pourquoi nous prenions une si grande peine. Alors il me montra sur le sable des traces que je n'avais pas remarquées, justement à cause de leur nombre : c'était au point qu'on ne pouvait poser le pied sans fouler une empreinte ; ces traces étaient celles de serpens et de lézards dont on apercevait de distance en distance les trous béans comme des entonnoirs. Les Arabes reconnaissaient à ces différens vestiges, non seulement l'animal auquel ils appartenaient, mais encore son âge, sa grosseur, sa force, et, chose plus extraordinaire encore, s'ils étaient de la veille, du matin ou de la minute ; ils me firent distinguer ces différentes traces, et je compris parfaitement leur théorie, à laquelle, au bout de quelques jours, j'avais joint une pratique assez savante. Les lézards, par exemple, laissaient la marque de leurs quatre griffes parfaitement imprimées, et une petite raie tremblée à la place où a posé la queue ; le serpent, qui se roule en spirale pour avancer, laisse des traces parallèles et interrompues, partout où la circonférence de ses anneaux fait plier la tangente que forme le sable ; la gazelle laisse une passée légère et coquette, capricieusement inégale, selon que son caractère gai l'a emporté en bonds joyeux ou en écarts folâtres. Il résultait de tout cet examen que le désert que nous traversions était habité par une société nombreuse, mais extrêmement mêlée, et que, si quelques-uns de ces animaux étaient bons à voir, la majorité était de fort mauvaise compagnie ; heureusement nous en fûmes quittes pour la peur.

Le soir, les précautions redoublèrent. Nous nous arrêtâmes à cinq heures pour avoir le temps de faire une battue. Un de nos Arabes marcha sur un serpent qu'il tua d'un coup de courbache avant que celui-ci eût eu le temps de le mordre. Il était gros comme le poignet ; cette grosseur était tout à fait disproportionnée avec sa taille, qui était de deux pieds au plus : ce qui, joint à sa grosse tête pareille à celle d'un chien, lui donnait un aspect des plus disgracieux.

La préoccupation des serpens et des reptiles l'emporta ce soir-là sur toute autre. A peine nous occupâmes-nous de l'eau et du riz que nous servit Abdallah, tant une puissante tension de l'esprit peut influer sur les besoins du corps. Quant à moi, je dormis mal : il me semblait toujours sentir se glisser sous mon tapis un de ces ignobles reptiles ronds et courts, qui ressemblaient à des chenilles gigantesques. Au milieu de la nuit, j'entendis ce même bruit étrange qui m'avait déjà frappé à la halte précédente ; cependant, cette fois, il était impossible d'attribuer ces gémissemens et ces cris étouffés et sanglotans aux plaintes du vent perdu dans l'immensité. Pas le moindre souffle d'air ne se faisait sentir. Je me levai pour aller interroger un de nos Arabes sur ce phénomène nocturne ; mais tous dormaient de si bon cœur auprès de nos chameaux, que je n'eus pas le courage de les réveiller ; je me rejetai sur mon tapis. Au bout d'un instant la fatigue l'emporta, et je me rendormis jusqu'au lendemain.

Nous partîmes avant le jour. Lorsque le soleil s'éleva, nous avions quitté la plaine aux serpens, et nous étions entrés dans une ouaddi, c'est le nom que les Arabes donnent aux mille vallées qui sillonnent la péninsule du mont Sinaï ; seulement, à mesure que nous avancions, les collines grandissaient. Ce n'étaient plus des boursouflures volcaniques comme les premières que nous avions rencontrées, mais de véritables montagnes calcinées par le feu. Sur le revers, nous apercevions parfois de larges traînées de lave rouges ou noires ; nous ne pûmes nous approcher assez pour distinguer ce qui causait cette différence de couleur dans des matières refroidies depuis des siècles. De cette vallée nous passâmes dans une autre dont l'ouverture, qui a la forme d'un V, est taillée dans une montagne ; ces murailles, qui vont en s'évasant, sont toutes lisses et unies comme si deux gigantesques coups de hache les avaient

taillées chacune d'un seul coup. L'une des parois est recouverte de caractères profondément incrustés qui pourraient bien être une de ces inscriptions dont parle Hérodote et que Sésostris fit graver sur son passage, lorsqu'il revint, par le pays d'Ophir, de son expédition vers la mer Érythrée. Nous interrogeâmes nos Arabes, mais ils ne savaient pas plus que nous quelle main victorieuse et puissante avait laissé, en passant, quelques pages de son histoire sur cette page de granit.

Cette fois, il n'y avait plus à s'égarer : chaque montagne, chaque rocher était un jalon auquel notre guide pouvait reconnaître son chemin. Toualeb nous annonça vers les trois heures du soir que nous approchions d'un puits. En effet, les dromadaires tout joyeux, abandonnant leur air d'insouciance, semblaient prendre une expression de sensualisme. Ils levaient de temps en temps la tête et paraissaient humer de loin une fraîcheur. Au détour d'une montagne, ils partirent comme des flèches au galop, et, après dix minutes d'une course de cette sorte, nous arrivâmes à une excavation d'une vingtaine de pieds de diamètre, vers laquelle conduisait une pente adoucie par la fréquentation. En approchant, un nuage de moustiques, si épais qu'il semblait une fumée, s'enfuit, laissant le puits libre : aussitôt nos haghins, manquant à leur réputation de frugalité, se précipitèrent, malgré nos efforts, dans cette eau que nous voulions vainement, en notre qualité de bipèdes, garder pour nous seuls, et, tout inondés de sueur qu'ils étaient, ils lavèrent la poussière et le sable qui les couvraient ; de sorte que, lorsque nous voulûmes boire à notre tour, la source était couverte de poils et avait des yeux comme un bouillon ; en outre, la vase foulée aux pieds était remontée à la surface. Nous la laissâmes reposer, mais ce fut inutile : l'eau avait conservé une atroce odeur de bête fauve qui la rendait presque impotable à tous autres qu'à des amis intimes ; aussi les Arabes n'éprouvèrent-ils aucune répugnance, et burent-ils de cette eau comme si aucun accident n'en eût troublé la pureté.

Il est rare que quelque famille bédouine ou même une tribu entière ne demeure pas dans les environs de ces puits ; c'est ce qui rend en Arabie le métier de voleur si commode et si peu fatigant. Les industriels du désert n'ont qu'à s'embusquer aux environs des sources et des fontaines, et ils sont bien certains que tout ce qui passera de pèlerins sera forcé de venir se désaltérer à leur marette. Avec des gluaux assez forts et de la glue tenace, on y prendrait les voyageurs à la manière des moineaux.

Comme Toualeb avait choisi ce lieu pour notre halte de nuit, et qu'il connaissait aussi bien que personne les dangers et les avantages d'un tel campement, il envoya Béchara et Araballah à la découverte. Ils revinrent au bout d'une demi-heure à peu près, annonçant qu'une tribu de Bédouins pasteurs était campée à une demi-lieue environ de nous. A peine ils achevaient de parler qu'un Arabe parut, conduisant un mouton. Béchara fit quelques pas au-devant de lui, et alors le salut du désert commença entre ces deux hommes ; ce salut est le même partout et toujours ; ce fut Béchara qui commença :

Salut sur toi !
Cent fois sur toi, salut !
Tu te portes bien ?
Je me porte bien.
Et ta femme ?
Très bien.
Et ta maison ?
Très bien.
Et tes serviteurs ?
Très bien.
Et ton dromadaire ?
Très bien.
Et tes troupeaux ?
Très bien.

Alors Béchara tendit la main à l'étranger ; ils échangèrent ensuite entre eux les signes de quelque maçonnerie du désert, et ce fut l'étranger qui reprit la série de questions à son tour. Béchara, qui répondit exactement de la même manière.

Ce salut interminable, comme on le voit, peut paraître à l'habitant des villes une singulière intempérance de langue ; mais c'est en l'honneur du mutisme oriental, que, lorsque la conversation est terminée, deux vrais croyans feraient le tour du monde sans s'adresser davantage la parole. Voici un exemple de cette discrétion qui vient à l'appui de notre assertion. Un célèbre poète de Bagdad entendit si fort vanter un de ses confrères de Damas, qu'il résolut de faire le voyage pour juger par lui-même si son rival méritait sa réputation. Il se mit donc en route, et, après deux mois de voyage, il arriva chez lui. Après les saluts d'usage, il lui exposa le but de sa visite. L'habitant de Damas prit alors le manuscrit d'une histoire qu'il était en train d'écrire et en lut quelques fragmens à son hôte. Celui-ci l'écouta en silence ; puis, lorsqu'il eut achevé, il lui dit : — « Vous êtes le plus grand écrivain en prose. » Puis il se leva sans vouloir s'arrêter plus longtemps, remonta sur son dromadaire et repartit pour Bagdad. A quelque temps de là, le citadin de Damas pensa qu'il serait bien, à son tour, qu'il allât rendre à son confrère de Bagdad la visite qu'il en avait reçue. En conséquence, il se mit en route, et, après le même temps écoulé, il arriva chez l'aristarque qui lui avait déjà donné son avis sur sa prose. Celui-ci le reçut silencieusement, mais comme une vieille connaissance, le fit asseoir et se prépara à l'écouter, car le nouvel arrivant, pour ne pas abuser des momens de son hôte, venait de tirer de sa poche un manuscrit de poésies nouvellement achevées, il dont il se mit aussitôt à lire quelques pièces. Son hôte l'écouta aussi attentivement qu'il avait fait à Damas, et, la lecture terminée, il dit seulement, faisant suite à sa phrase suspendue depuis six mois : « Et en vers. »

Après quoi ils se séparèrent sans s'adresser un mot de plus.

Le mouton était à vendre, cela nous fit un sensible plaisir ; il y avait six ou huit jours que nous n'avions mangé de viande fraîche. Nous le marchandâmes, mais l'Arabe ne voulut point le céder à moins de cinq francs. Béchara fut forcé d'avouer que c'était bien cher, et que son compatriote abusait de notre position ; c'était possible : cependant le marché fut conclu à la grande satisfaction des deux parties.

Aussitôt il y eut fête et réjouissance dans la caravane, qui se doutait bien que nous ne dévorerions pas l'animal à nous trois. Chacun se mit alors à la besogne, espérant bien travailler beaucoup pour lui, en travaillant un peu pour nous : les uns allèrent à la tribu chercher un renfort de bois dont nous avions grand besoin, le nôtre commençant à s'épuiser ; les autres égorgèrent le mouton et tracèrent avec son sang de grandes croix sur nos chameaux, afin de conjurer le mauvais œil, et de faire, le lendemain, par ce signe, honneur, devant les tribus que nous rencontrerions, au généreux chef de la caravane, qui n'avait pas reculé devant la dépense d'un pareil festin. Pendant ce temps les bûcherons revinrent chargés de bois et de différens ingrédiens qui nous manquaient. On alluma un feu immense ; après avoir présidé à ce soin, je retournai vers le mouton ; Béchara, qui avait détrôné Abdallah, et lui avait momentanément enlevé le couteau de cuisine, avait ouvert et vidé la bête, et lui farcissait le ventre de dattes, de raisins secs, de beurre, de marmelade d'abricots, de riz, et de plantes aromatiques. Cette espèce de truffage achevée, il lui recousit soigneusement la peau, puis, écartant les morceaux de bois enflammés, il le plaça au centre du foyer et le recouvrit de cendres et de braise, comme on fait d'un marron ou d'une pomme de terre ; seulement on rapprocha le feu, afin que le cercle enflammé enveloppât encore la butte du milieu d'un complément de chaleur. Quelques instans écoulés, on dégagea l'animal de son brasier et on le retourna ; enfin, au bout d'une heure à peu près, le maître d'hôtel, jugeant le rôti arrivé à son degré de cuisson, le débraisa et le servit sur une énorme sébille de bois. Nous primes place autour et nous invitâmes à s'asseoir à nos côtés, pour leur faire honneur et pour nous donner en même temps une leçon sur la manière de manger ce mets homérique, Toualeb, Béchara et Araballah. Toualeb tira gravement son poignard, ouvrit le ventre d'un seul coup, y fourra la main droite, et en retira une poignée de cette macédoine parfumée dont on l'avait farci, à notre grande admiration ; puis il nous la passa sous le nez pour nous la faire savourer par l'odorat avant de la porter à sa bouche. Cependant la blessure du mouton fumait comme la bouche d'un volcan ; je ne fus pas arrêté par cet avertissement, et, suivant l'exemple de Toualeb, j'y fourrai ma main à mon tour ; malheureusement notre peau n'était pas de même nature ; je ne tins pas plutôt ma poignée de nourriture que je sentis qu'elle me brûlait horriblement. Je la portai vivement à ma bouche pour débarrasser ma main, et je l'avalai sans la goûter pour débarrasser ma bouche ; de sorte que du même coup je me brûlai la main, la langue et l'estomac. Je restai un instant immobile et les yeux fermés pour laisser passer la douleur. Enfin le feu intérieur s'éteignit, et j'en fus quitte pour la rôtissure de ma main et de mon palais. Mon exemple avait donné de l'expérience aux autres, et, à l'aide de quelques précautions, ils s'en étaient tirés sans trop d'échauboulures.

Lorsque j'eus repris assez de sang-froid pour examiner la suite de l'opération, je vis que Toualeb se préparait à passer de l'attaque intérieure à l'attaque extérieure. A mon grand étonnement, il remit son poignard à sa ceinture, comme un meuble devenu inutile ; et pinçant avec les ongles le haut d'une côtelette, le plus près possible de la colonne vertébrale, il sépara la chair de l'os, aussi habilement qu'aurait pu le faire le plus adroit découpeur. Béchara vint après, pinça la côtelette voisine, et en enleva la chair suivant la même méthode et avec la même délicatesse ; puis vint Araballah, qui prouva qu'il était digne de ses

prédécesseurs : nous essayâmes à notre tour, mais nous vîmes tout d'abord qu'il fallait renoncer à ce moyen si nous voulions avoir notre contingent ; nous eûmes donc recours à nos poignards, et nous nous en servîmes si bien que nous finîmes par nous en tirer à notre honneur ; lorsque nous en eûmes assez, nous passâmes la sébile à Mohammed, à Abdallah et aux douze Arabes, qui s'abattirent sur la carcasse et se mirent à tirer chacun de leur côté ; de sorte qu'au bout de vingt minutes il ne resta plus qu'un squelette blanc, net et poli comme de l'ivoire, parfaitement digne d'être mis dans quelque cabinet d'anatomie comparée.

La joie des convives fut immodérée. Béchara se mit alors à chanter, sur un air lent et cadencé, des vers d'un poète arabe nommé Bedr-Ebn-Din. Cette espèce d'invocation à la nuit était divisée en strophes ; une d'elles donnera l'idée du morceau entier :

Les nuits sont des sources intermittentes ;
L'homme y puise alternativement les biens et les maux.
Sa vie se passe sans qu'il s'en aperçoive
Au milieu de leur succession continuelle.
Est-il malheureux ? la plus courte lui semble éternelle.
Est-il heureux ? la plus longue alors est trop courte à [son gré.

Ces couplets étaient accompagnés par les gestes des Arabes, qui reprenaient le refrain en chœur. Au dernier couplet un second-dessus nouveau se fit entendre. C'était le bruit lointain que j'avais déjà entendu les deux nuits précédentes, pareil d'abord au murmure du vent, mais qui, en se rapprochant, prenait un caractère étrange et lugubre : c'était comme des gémissemens lointains et sourds d'abord, au milieu desquels on distingua bientôt des lamentations lentes et douloureuses, interrompues par des sanglots prolongés et des éclats perçans et terribles. On eût dit des cris de femmes et d'enfans que l'on égorgeait. J'avoue que, pour mon compte, une terreur profonde me saisit. Je crus que le khan voisin était attaqué et que j'entendais le râle des mourans. J'appelai Béchara.

— Ah ! me dit il, ce sont ces cris qui vous inquiètent ; ce n'est rien. Le vent a emporté l'odeur de notre mouton et l'a dispersée autour de nous, de sorte que les chacals et les hyènes viennent nous en demander leur part. Mais heureusement il n'y a plus que la carcasse. Bientôt vous les entendrez mieux encore et non seulement vous les entendrez mieux, mais en jetant quelques morceaux de bois sur le feu, vous pourrez les voir rôder autour de nous.

Je suivis le conseil de Béchara pour deux raisons : la première, parce que je savais que le feu écartait les bêtes féroces ; la seconde, parce qu'à tout prendre je n'étais pas fâché de connaître les nouveaux personnages à qui nous avions affaire. En effet, la flamme ne fut pas plutôt assez éclatante pour éclairer un cercle de soixante pas, que nous vîmes à l'extrémité du rayon, moitié dans l'ombre, apparaissant pour disparaître, et disparaissant pour reparaître encore, les exécutans du concert qui, depuis trois nuits, me préoccupait si fort. Cette fois ils tournaient autour de nous à portée de fusil, en hurlant de telle manière qu'on eût dit qu'ils s'excitaient pour nous attaquer, et faisant des pointes si avancées dans la lumière, que non seulement nous distinguions les chacals des hyènes, mais encore que nous voyions le poil se hérisser sur le dos de ces dernières. Nous n'avions que des pistolets, des sabres et des poignards, et j'avoue que l'idée de combattre corps à corps avec de pareils adversaires me souriait peu. Aussi j'appelai mon ami Béchara pour lui demander ce qu'il serait bon de faire en cas de siège. Mais il me répondit qu'il n'y avait aucun danger, et que nos ennemis se tiendraient toujours à une distance respectueuse du camp ; tandis qu'au contraire, s'il y avait près de nous un cadavre d'homme ou d'animal, rien ne les arrêterait, et que ce qu'il y aurait de mieux à faire dans ce cas, ce serait de le jeter hors de l'enceinte et de le leur abandonner, moyennant quoi ils nous laisseraient tranquilles. Je pensai au malheureux mouton que nous avions disséqué, et je tournai les yeux vers lui. Mais je fus rassuré en voyant que ce n'était pas un cadavre, mais un squelette. J'eus un instant l'idée de le leur faire jeter tel qu'il était ; mais je fus arrêté par la crainte qu'ils ne prissent la chose pour une mauvaise plaisanterie, et qu'ils ne nous en demandassent raison.

Quant aux Arabes, cette circonstance paraissait leur être parfaitement indifférente. Ils firent tous leurs petits préparatifs de nuit ; puis ils se couchèrent fraternellement, comme d'habitude, côte à côte avec leurs chameaux. Un d'eux seulement fut placé en sentinelle et continua de veiller, beaucoup plus, je crois, à cause des voisins à deux pieds que des rôdeurs à quatre pattes.

Quant à nous, nous rentrâmes dans notre tente et nous nous étendîmes sur nos tapis. Quelque temps encore nous causâmes au bruit de cette musique infernale ; puis enfin, la fatigue l'emporta sur l'inquiétude, nos yeux se fermèrent malgré nous, et nous nous endormîmes d'un sommeil aussi profond que si nous avions été bercés par une sonate ou une symphonie.

LE COUVENT DU SINAÏ

La journée du lendemain fut une des plus mauvaises que nous eussions encore supportées ; le chemin était couvert de cailloux amoncelés et arrondis qui formaient un lit mobile sur lequel les pieds des dromadaires glissaient à chaque pas. Nous entrions dans les gorges voisines du Sinaï, et la chaleur s'augmentait encore de la répercussion du soleil sur les montagnes nues au pied desquelles nous passions. Jamais la halte n'avait été si vivement désirée ; aussi, à peine arrivés, nous jetâmes-nous sous notre tente. Pour la première fois, les Arabes, de leur côté, détachèrent la couverture de leurs dromadaires pour dresser des abris, dont leurs longues lances formaient les supports. Les chameaux eux-mêmes, ces infatigables coureurs du désert, paraissaient ressentir la dure influence de cette journée. Ils allongeaient languissamment le cou et creusaient le sable avec leurs naseaux pour chercher au-dessous de la première couche une fraîcheur qui manquait à la surface. Cependant, quelque besoin que nous eussions de repos, la halte fut courte. Il fallait partir de bonne heure pour arriver avant la nuit afin de choisir la place du campement. Nous rentrâmes dans le domaine des serpens, des lézards et autres reptiles.

Il n'y avait pas un souffle d'air, la chaleur était étouffante, les heures paraissaient éternelles, les questions sur la distance à parcourir étaient toujours éludées par la fameuse réponse : *C'est là*, accompagnée du geste correspondant. La langue s'attachait au palais, et les rayons du soleil, que nous avions en face, nous brûlaient le visage. Ce fut ce moment que Béchara choisit pour donner à son chant une étendue et un éclat que nous ne lui avions pas connus jusqu'alors. Il paraît, au reste, que cette température infernale poussait les Arabes à la gaieté, car un chœur général accueillit son premier couplet et se renouvela religieusement à tous les autres. Je ne connais rien de fatigant comme la bonne musique lorsqu'on est de mauvaise humeur ; on comprend donc combien le charivari que nous entendions devait m'agacer les nerfs. C'est tout au plus si, avec la soif, la fatigue et la chaleur que j'éprouvais, j'aurais pu, dans une bonne salle des Italiens, écouter le duo de la *Sonnambula* ou la cavatine de *Don Juan*. Que l'on juge donc ce que c'était que d'entendre, juché à quinze pieds de hauteur sur une selle de bois, et avec le trot du chameau, un solo de Béchara et un chœur de Bédouins. Cependant j'étais trop poli pour imposer silence aux mélomanes, qui paraissaient d'ailleurs trouver leur concert si agréable que c'eût été conscience de les détromper. Je profitai d'une pause pour demander à Béchara la traduction des vers qu'il chantait. J'espérais qu'en m'expliquant le sujet il oublierait la chanson. — Voilà, me répondit-il en décrivant avec le bras un demi-cercle qui embrassait toute la contrée que nous avions devant nous, voilà notre pays ; notre tribu est là ; nous allons revoir notre famille, nos femmes et nos frères. Puis il reprit son chant de salut à la patrie, et à chaque refrain, répété par les Arabes, les dromadaires, comme s'ils eussent eu aussi des frères, des femmes et une famille, bondissaient de joie ainsi que les collines de l'Ecriture. Cette allégresse générale fut enfin interrompue par l'Arabe qui marchait en tête. Il jeta un cri et étendit sa lance vers l'horizon. Nos yeux se portèrent dans la direction indiquée, et nous aperçûmes un point noir à l'autre extrémité de la vallée. Toualeb fit un signe, et Araballah se lança au grand galop de son dromadaire, qui l'emporta avec une si merveilleuse rapidité qu'il diminua rapidement et parut, au bout de dix minutes, un second point de la même dimension que celui qui l'avait attiré. Bientôt nous les vîmes grandir en revenant vers nous. Comme de notre côté nous allions au-devant d'eux, nous ne tardâmes point à nous trouver en présence. Le nouvel arrivant était un Arabe de la tribu, qui, venant d'Obéid, dans le Cordofan, avait longé la rivière Blanche, que l'on croit être une des sources du Nil, traversé la Nubie, suivi les bords de la mer Rouge, et qui, avant de se rendre au Caire, où il allait chargé d'une mission qui eût fait honneur à un philanthrope européen, avait voulu revoir sa famille, qu'il avait quittée depuis dix-huit mois. La veille il était parti du camp de Toualeb, et le matin il avait fait halte dans l'endroit où nous devions nous arrêter le soir. Lorsque je fus au courant de ces différens détails, je pensai que je ne pouvais pas mieux m'adresser qu'au voyageur pour les renseignemens que je désirais obtenir, et qu'il pouvait me les donner plus précis que personne : en conséquence je m'approchai de lui, et appelant à mon aide tout mon répertoire arabe, qui commençait à prendre une certaine extension, je lui demandai :

— Y a-t-il loin d'ici à la halte?

— Dieu le sait, me répondit-il.

Je vis que j'avais affaire à une tête fataliste, et je résolus de revenir à mon but par une circonlocution adroite.

— Combien de temps as-tu mis, continuai-je, pour venir de là ici?

— Celui que Dieu a voulu.

Je ne me tins pas pour battu, et je repris :

— Arriverons-nous avant la nuit?

— Si Dieu le permet.

— Mais enfin, m'écriai-je impatienté, arriverons-nous d'ici à une heure?

Cette fois sa figure commença à se contracter dans un sourire d'étonnement, comme si ce que je venais de lui dire était monstrueux et impraticable. Mais bientôt se reprochant ce mouvement de doute qui pouvait blesser l'omnipotence d'Allah, son visage reprit toute sa gravité, et il répondit avec l'expression de cette foi qui transporte les montagnes :

— Dieu est grand.

— Eh! qui diable en doute? m'écriai-je hors de moi. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyons, écoute-moi bien : je te demande si le lieu du campement est éloigné ou non?

Alors il étendit le bras droit dans la direction vers laquelle nous marchions et me fit la réponse sacramentelle :

— Il est là.

Cette fois je m'aperçus enfin que je tournais dans un cercle vicieux, et, le trouvant suffisamment étendu comme cela, je résolus de ne pas l'élargir par de nouvelles questions. Quant à l'Arabe, enchanté d'avoir retrouvé des camarades, il revint avec nous, remettant au lendemain de continuer sa route. Trois heures après, nous arrivâmes.

Le premier aspect des localités nous promettait du moins une couche moelleuse : le sable, d'une couleur rougeâtre, était d'une finesse et d'une propreté extrêmes; pas un caillou, pas un coquillage ne tachait sa surface uniforme. Malheureusement ces qualités remarquables avaient été appréciées par des hôtes dont nous n'avions guère envie de partager la couche : on ne pouvait faire un pas sans rencontrer des vestiges de lézards et de serpens, et ces traces se croisaient si nombreuses qu'on eût dit qu'on avait étendu sur la plaine un filet à mailles irrégulières. La nuit nous surprit sans que nous eussions pu trouver un terrain vierge : alors force nous fut de choisir au hasard et de nous en rapporter à la Providence. Nos Arabes plantèrent notre tente, nous y étendîmes nos tapis, au risque d'en recouvrir quelque trou de lézard ou de serpent, ce qui est la chance la plus dangereuse, car le reptile, soit en essayant de sortir de son gîte, soit en voulant y rentrer, attaque ordinairement l'obstacle, quel qu'il soit, qui lui en ferme l'orifice.

Le souper fut triste; la journée avait été, comme nous l'avons dit, une des plus rudes que nous eussions encore supportées. Je n'avais pas grande confiance dans le repos de la nuit; je résolus, au reste, pour n'avoir rien à me reprocher, de faire une dernière patrouille autour de notre tente, et j'étais occupé de ce soin, le corps à demi courbé et les yeux fixés sur le sable, lorsque Béchara, qui me voyait errer çà là comme une âme en peine, pensa qu'il était de son devoir de me distraire de ma préoccupation et vint me rejoindre. Je lui demandai s'il nous fallait juger de cette patrie qu'il avait saluée avec des chants si mélodieux par le prospectus qu'elle nous offrait dès la première nuit. Béchara me répondit que j'apprécierais le lendemain par moi-même le mérite de son pays; et, répondant à ma question par une autre question, il me demanda si la France valait la presqu'île du Sinaï. Jamais interrogation ne pouvait venir plus à son lieu pour aller réveiller jusqu'au fond de mon cœur les attachemens de la terre natale, si puissans et si religieux surtout sur le sol étranger. J'appelai alors à mon aide tous les souvenirs de la France, dont chaque partie s'offrait à ma mémoire entourée d'une poésie que je n'avais pas remarquée sur les lieux, et qui m'apparaissait maintenant que j'en étais éloigné; je lui racontai la Normandie avec ses hautes falaises, son Océan immense et orageux, et ses cathédrales gothiques; la Bretagne, vieille patrie des druides, avec ses forêts de chênes, ses dolmens de granit et ses ballades populaires; le Midi, dont les Romains avaient fait la province chérie, tant ils l'avaient jugée digne d'être considérée à l'égal de l'Italie, et où ils ont laissé ces gigantesques monumens qui rivalisent avec ceux de Rome; enfin le Dauphiné, aux montagnes alpestres, aux lacs, aux vallées d'émeraude, avec la tradition poétique de ses sept merveilles et les arcs-en-ciel éblouissans de ses cascades. Et je n'avais jamais plus regretté qu'en ce moment le langage harmonieux et la fraîcheur délicieuse. Béchara écoutait ce récit avec un air de doute qui allait croissant; enfin il ne put contenir son étonnement, et je vis qu'il était convaincu qu'en ma qualité de peintre je m'étais fortement livré aux caprices de mon imagination dans ces tableaux que je venais de lui tracer. Je lui demandai donc ce qu'il trouvait d'extraordinaire et d'incroyable dans mon récit; alors il se recueillit en lui-même, puis, après un instant de silence : « Écoute, » me répondit-il.

— Allah créa la terre carrée et couverte de pierres. Ce premier point achevé, il descendit avec les anges, se plaça, comme tu le sais, sur la cime du Sinaï, qui est le centre du monde, traça un grand cercle dont la circonférence touchait aux quatre côtés du carré. Alors il ordonna à ses anges de jeter toutes les pierres dans les angles qui correspondaient aux quatre points cardinaux. Les anges obéirent, et quand le cercle fut déblayé, il le donna aux Arabes, qui sont ses enfans bien-aimés; puis il appela les quatre angles la France, l'Italie, l'Angleterre et la Russie. Tu vois bien que la France ne peut pas être telle que tu la dis.

Je respectai le sentiment qui avait dicté la réponse de Béchara, quelque désobligeante qu'elle fût pour moi, et je m'abstins de répondre. Seulement il me parut curieux que ce fût justement dans l'Arabie Pétrée qu'ait pris naissance une pareille tradition. Quant à Béchara, il me crut vaincu, et, en ennemi généreux, il respecta ma défaite.

Nous nous rapprochâmes alors du cercle des Arabes, car je n'avais aucune envie de dormir. Le nouveau venu que nous avions rencontré dans la journée faisait les frais de la conversation, et Béchara, parmi les droits de l'hospitalité, lui avait cédé celui de la parole. Il racontait une longue histoire à laquelle je ne compris rien dans le moment, mais que Béchara me raconta ensuite.

Malek, c'était le nom de l'Arabe, se trouvait au Caire lorsqu'un voyageur anglais demanda un guide qui pût remonter le Nil avec lui et le conduire jusqu'aux bords de la rivière Blanche. Il s'offrit, quoique au delà de Philæ il ne sût pas davantage le chemin que celui qu'il se chargeait de piloter. Mais l'Arabe ne doute de rien, car au bout de la science humaine sa foi place toujours la puissance de Dieu. En effet, arrivé à l'Ethiopie, il avoua franchement au voyageur qu'il croyait prudent à lui de s'adjoindre quelques naturels du pays. L'Anglais vit facilement que Malek avait trop présumé de ses connaissances géographiques; mais, comme dans tout le voyage il s'était montré guide complaisant et serviteur fidèle, il le garda pour lui servir d'intermédiaire auprès de ses nouveaux compagnons. Malek accompagna ainsi l'Européen jusqu'aux montagnes de la Lune. Là ce dernier désira continuer son voyage à travers l'Abyssinie; mais Malek n'avait fait marché que pour le conduire jusqu'aux bords du Bahr-el-Abiad, ou la rivière Blanche, et il exprima à l'Anglais son désir de retourner vers sa tribu. La chose était trop juste pour donner matière à contestation. Le voyageur paya le double de ce qu'il avait promis, et donna congé à Malek, qui acheta un chameau et revint à la manière des Arabes, ne suivant aucune route, et se guidant d'après les étoiles du ciel. Il atteignit ainsi le Cordofan, qu'il traversa dans toute sa longueur, tantôt bivouaquant avec son dromadaire, et manquant comme lui d'eau et de nourriture, tantôt demandant l'hospitalité à quelques pauvres cabanes de nègres, dans lesquelles il ne restait toujours, à son grand étonnement, que des vieillards déjà près de la tombe ou des enfans touchant encore au berceau. Sur les frontières septentrionales de cet état, et à deux journées d'Obéid, sa capitale, si l'on peut donner ce nom à un amas de mauvaises huttes, il reçut l'hospitalité dans une cabane habitée comme de coutume, par un vieux nègre et par un enfant. L'enfant et le vieillard pleuraient, l'un redemandant sa mère, l'autre sa fille. Le vieux nègre avait alors reconnu Malek pour un Arabe de la basse Egypte, et lui avait raconté son histoire. De son récit il ressort quelques détails, qui ne manqueront pas d'intérêt peut-être, sur les populations de l'intérieur de l'Afrique, si inconnues avant notre époque.

Tous les ans le Nil déborde et fertilise l'Egypte, et quoique Dieu ait fait ce miracle pour un peuple tout entier, c'est le pacha seul qui en profite. Les moissons de ses rives fertiles sont à lui, depuis Damiette jusqu'à Eléphantine. Mais au delà vivent des tribus nomades et indépendantes, dont toute la richesse, comme celle des anciens rois pasteurs, consiste dans leurs troupeaux. Les plus rapprochées sont celles des nègres du Darfour et du Cordofan, et le pacha en tournant les yeux vers elles, a plus d'une fois pensé à leur prouver qu'elles faisaient partie de son empire, en levant sur elles des contributions humaines, au lieu des impôts de moisson et d'argent que lui paient ses sujets du Delta et de la basse Egypte. Lorsqu'une de ces résolutions est prise, ce qui arrive tous les trois ou quatre ans, il envoie un régiment de cavalerie et quelques compagnies de fantassins dans le Cordofan, et alors commence une chasse pareille à celle des rois de l'Inde contre les éléphans, les lions et les tigres. Un grand cercle est formé, qui va toujours se resserrant, et dont un point convenu, ordinairement une montagne, forme le centre. Femmes, enfans, vieillards, hommes, bestiaux, tous reculent devant le cercle mortel qui les enveloppe; puis enfin, comme ces bêtes féroces du Caboul et du Décan, qui se trouvent réunies, malgré la différence de leurs races, dans quelque forêt, ou acculées à quelque rivière, toutes

ces populations différentes se trouvent ramassées contre la base, les flancs ou la cime d'une montagne, qu'elles couvrent d'un tapis mouvant et bariolé, et qu'elles font retentir de cris poussés en vingt idiomes différens. Alors commence une de ces scènes de désolation dont on ne peut avoir aucune idée dans notre Europe, et comme on en trouve dans la Bible, lorsque Nabouzardan, général de Nabuchodonosor, emmena les Hébreux captifs à Babylone. Chaque individu de ce peuple agit alors selon son caractère. Ceux qui comptent encore défendre leur vie combattent et se font tuer; ceux qui désespèrent se précipitent d'un rocher dans quelque abîme; les faibles de corps et de cœur se cachent comme des reptiles au fond de cavernes d'où la fumée les forcera bientôt de sortir. Alors tout ce qui est bon à vendre, tout ce qui peut faire un serviteur ou un soldat, une esclave ou une maîtresse, est pris, trié, appareillé à la manière des bêtes de somme, conduit par troupeaux aux bords du Nil, et va peupler les bazars du Caire, de Suez et d'Alexandrie, ou augmenter les armées du vice-roi. Il ne reste donc que les vieillards, qui ne sont plus bons à rien, et les enfans, qui, cinq ans après, seront bons à quelque chose. Toute la génération intermédiaire a disparu en un jour, comme au temps où Jéhovah, pour punir les persécuteurs de son peuple, frappait les premiers nés de l'Egypte, depuis le premier né de Pharaon, qui était assis sur le trône, jusqu'au premier né de la servante qui tournait la meule dans le moulin.

Or, cet homme et cet enfant chez lesquels avait logé Malek étaient un père et un fils qui avaient, dans la dernière campagne, perdu, l'un une fille, l'autre une mère. Quant au mari, il avait défendu sa famille jusqu'à la dernière extrémité, et, voyant qu'il ne pouvait la sauver, il s'était précipité du haut d'un rocher; la fille avait été emmenée en esclavage; quant au vieux père et au jeune enfant, ils avaient été laissés comme capture inutile.

Alors le vieillard était parti; il avait longé la chaîne des montagnes qui s'étend du Darfour à la mer Rouge; il avait traversé le Bahr-el-Abiad, et était arrivé à Sennar, sur les bords de la rivière Bleue. Là, courbé toute la journée sur la rive du fleuve, il avait, pendant six mois, cherché dans le sable la poudre d'or qui y est mêlée; puis il en avait échangé une partie contre des plumes d'autruche, et il était revenu dans le Cordofan, assez riche pour racheter sa fille. Mais ses forces, épuisées par le voyage de Sennar, lui avaient manqué pour celui du Caire, et il était couché dans sa cabane, pleurant sur ses richesses inutiles, lorsque Malek était venu lui demander l'hospitalité. Alors le vieillard lui avait raconté ses malheurs, et Malek lui avait dit: « Ma tribu habite la presqu'île du Sinaï: le Sinaï est à huit journées du Caire; donne-moi tes plumes d'autruche et ta poudre d'or, et j'irai au Caire racheter ta fille. »

Et Malek accomplissait, lorsque nous le rencontrâmes, le saint engagement qu'il avait contracté en échange de l'hospitalité qu'il avait reçue.

La caravane d'esclaves, ainsi enlevée au Cordofan et au Darfour, suit les bords de la rivière Blanche jusqu'au lieu où elle se jette dans le Nil. Arrivée là, comme le fleuve fait, en s'enfonçant vers le nord, un circuit de cent cinquante lieues à peu près, les durs pasteurs de ce troupeau d'hommes jugent inutile de suivre ses rives. Alors toute cette troupe de cavaliers, de fantassins, de prisonniers, se prépare à traverser les soixante-dix lieues de désert qui s'étendent depuis Halfay, où elle quitte le Nil, jusqu'à Corti, où elle le retrouve; on prend des vivres pour huit jours, on remplit les outres, et on s'élance à travers cette mer de sable chauffée par le soleil du triomphe. Une fois partie, rien n'arrête plus la caravane; la nécessité la pousse, en lâchant après elle les deux démons du désert, la soif et la faim; elle va tant que le jour dure, comme les vagues devant la tempête. Les malades tombent, et nul ne s'arrête pour les relever; les mères qui n'ont plus de force pour porter leurs enfans se couchent près d'eux et y restent; les hyènes et les chacals suivent de loin la caravane, comme les loups suivaient l'armée d'Attila; chaque soir on s'arrête sur une ancienne station, que l'on reconnaît à ses ossemens, et chaque matin on repart, laissant quelques cadavres qui augmentent l'ossuaire. Enfin, après huit jours de marche, ou plutôt de course, toute cette troupe arrive, épuisée, haletante, diminuée d'un tiers et quelquefois de moitié, à Corti ou à Dongolah, où elle retrouve le Nil, qu'elle suit alors sans interruption jusqu'au Caire. Parfois aussi il arrive que le simoun s'élève comme un géant, plane sur la caravane en secouant ses ailes de feu, et que maîtres et esclaves disparaissent dans les sables nubiens, comme jadis l'armée de Cambyse dans les solitudes d'Ammon. Alors le pacha attend vainement soldats et prisonniers; le temps s'écoule, il s'informe, mais leur bruit s'est éteint, leur trace s'est effacée, et ils ont disparu comme un seul homme sous les pieds duquel la terre aurait manqué tout à coup.

Je ne sais si ces récits peuvent émouvoir le citadin qui les écoute au sein de sa ville et au coin de son feu, mais je sais que, dans le désert, quand on a souffert toute la journée de la chaleur, de la soif et de la faim, quand on voit se soulever à l'horizon ces vagues de sable que le souffle du kamsin peut faire rouler sur vous, quand on entend autour de soi le sauvage concert des hyènes et des chacals, ils ont une puissance suprême et solennelle. Pour moi, leur influence, jointe à la crainte des reptiles, me valut une des nuits les plus méditatives que j'eusse encore passées; heureusement nous devions arriver le lendemain au Sinaï, et cette espérance était un baume à toutes nos fatigues, un dictame à toutes nos douleurs.

Nous saluâmes, en nous réveillant, un soleil magnifique, qui nous promettait une belle mais chaude journée. Nous continuâmes notre route au milieu de la plaine de sable où nous étions engagés; puis nous entrâmes de nouveau dans une de ces ouaddi pierreuses, aux montagnes volcanisées et aux parois granitiques, le long desquelles les rayons du soleil ruissellent comme des cascades de lumière. Nous nous épouvantions d'avance de notre halte du midi au milieu d'une pareille fournaise, lorsque à l'un des détours de cette vallée nous nous arrêtâmes muets de surprise et d'admiration. Les montagnes les plus magnifiques de ton et de forme se dessinaient devant nous dans leur sévère nudité, sur un ciel d'un bleu céleste. C'était bien là le théâtre des grandes scènes que raconte l'Exode. Ces masses de granit étaient bien dignes d'être choisies par Dieu pour son trône, et la voix du Seigneur ne pouvait pas trouver, je crois, par tout le monde, un lieu plus sévère et plus solennel où donner à Moïse les lois qui devaient régir son peuple. Et devant cette nature muette, nue et désolée, où pas une trace de végétation ne perce entre les roches stériles, les Israélites durent comprendre qu'ils n'avaient de secours à attendre que du ciel, et d'espérance à mettre qu'en Dieu. C'était au milieu de ce paysage primitif que nos Arabes, admirateurs, comme tous les peuples sauvages, des grands spectacles de la nature, avaient choisi leur patrie. Cet horizon qui se déroulait à nos yeux était celui qu'ils saluaient à chaque lever et à chaque coucher du soleil. Aussi, impressionnés comme nous à l'aspect de ce panorama grandiose, et, de plus, attendris du retour dans la patrie, ils cessèrent tout bruit et toute conversation; et la caravane, après un repos d'un instant, commandé par la surprise, reprit sa route muette et recueillie, tandis que nos dromadaires, en se mettant d'eux-mêmes à une allure plus rapide, nous indiquaient qu'ils n'étaient pas plus insensibles que leurs maîtres à l'amour de la patrie. Après cinq heures de marche dans ce splendide désert, nous aperçûmes de l'autre côté du ravin le campement de la tribu d'Oualeb-Saïd.

Les tentes étaient nombreuses et formaient un grand cercle. Quelques-unes, plus élevées, appartenaient à des cheiks; toutes étaient contiguës, et un seul passage pratiqué par l'éloignement de deux d'entre elles formait l'entrée du camp. Ces tentes n'avaient pas la forme des nôtres; elles étaient composées de longues pièces faites d'un tissu de laine et de poil de chameau, à bandes blanches et brunes, et jetées sur des tiges de roseaux soutenues tranversalement par des supports de bois. Les deux bouts de cette étoffe, après avoir formé un dôme carré, retombaient de chaque côté sur la terre, et y étaient maintenus par de grosses pierres qui pesaient sur les extrémités. Les tentes des cheiks, que nous avons déjà dit être plus grandes que les autres, étaient élevées sur le même modèle; seulement, d'un roseau placé transversalement, pendait une pièce d'étoffe qui, tombant jusqu'à terre, divisait la tente en deux compartimens. Dès que nous fûmes signalés, nous vîmes sortir de chaque tente des figures agitées; puis bientôt le camp tout entier, ayant reconnu les frères qui lui revenaient, s'élança au-devant de nous avec des cris d'allégresse et des gloussemens pareils à ceux que nous avions entendus à la procession nuptiale du Caire. Les femmes étaient en tête avec les enfans, et nous nous faisions déjà une fête de pouvoir les examiner de près, lorsque tout à coup elles prirent la fuite. Elles avaient reconnu des Nazaréens dans la caravane. De leur côté, nos gardes ne firent pas un signe pour les retenir, de sorte qu'au bout d'un instant nous les vîmes se précipiter pêle-mêle dans le camp, et disparaître sous leurs tentes respectives, comme des abeilles effarouchées qui rentrent dans leurs ruches. Les vieillards, les guerriers et les enfans restèrent seuls. En quelques minutes nous les joignîmes, et arrivés près d'eux, nos dromadaires s'agenouillèrent d'eux-mêmes, sans attendre le signal de Toualeb.

On nous présenta aux anciens de la tribu, qui nous firent entrer dans la tente qui avait la plus belle apparence: c'était celle de Toualeb. Notre chef nous en fit gracieusement les honneurs en nous y faisant asseoir et en s'asseyant lui-même près de nous avec les plus considérables de ses compagnons. Quelques instans se passèrent à savourer la fraîcheur de l'ombre, et l'on apporta une sébile de bois pleine d'une crème si éblouissante de blancheur, que la vue seule en rafraîchissait. Je me tournai vers Abdallah, lui montrant des yeux cette merveilleuse sébile, mais il répondit à mon regard par un signe de dédain que j'attribuai au mépris que

lui inspirait, pour les préparations rustiques de la tribu d'Oualeb-Saïd la science culinaire qu'il avait étudiée dans la capitale. Après quelques cérémonies qui me parurent fort longues, tant cette crème me faisait envie, monsieur Taylor se décida à plonger la main dans la sébile, prit une cuillerée de crème et la porta à sa bouche ; toutefois, à mon grand étonnement, je ne lui vis, après l'avoir goûtée, manifester aucun signe de satisfaction ; il n'en acheva pas moins, il est vrai, ce qui restait de la liqueur dans le creux de sa main, avec une physionomie calme en apparence, mais dans laquelle il me semblait reconnaître bien plutôt la puissance d'un homme maître de lui que la béatitude d'un convive altéré qui trouve enfin à se rafraîchir. Profitant alors de cette sage lenteur arabe qui, dans les occasions solennelles, place un intervalle de quelques secondes entre chaque phrase, chaque mouvement ou chaque action, je demandai à monsieur Taylor comment il trouvait le breuvage bucolique qu'on venait de nous apporter. « Mais, me répondit-il avec une philosophie parfaite, cela ne ressemble à rien de ce que vous connaissez ; goûtez, c'est étrange. » Cette réponse m'avait bien donné quelque défiance ; mais rassuré par l'apparence appétissante de cette malheureuse crème, j'y plongeai la main à mon tour, et, la portant à ma bouche, j'avalai tout ce qu'elle avait pu contenir d'une seule gorgée. La surprise fut horrible, et, moins bon diplomate que mon ami, je la trahis à l'instant même, non seulement par l'expression de mon visage, mais encore par mes paroles. Je demandai de l'eau à grands cris, on m'en apporta aussitôt une gargoulette pleine que j'avalai sans pouvoir chasser le goût qu'avait laissé cette infâme préparation. Je fis signe qu'on m'en donnât une seconde, et je l'employai, moitié comme la première, moitié à me rincer la bouche. Abdallah, sur lequel mes yeux effarés s'arrêtèrent par hasard pendant que je me livrais à cet exercice, me regardait comme un homme qui avait parfaitement prévu ce qui venait d'arriver, mais qui n'avait pas voulu se priver de cet agréable spectacle.

Cette espèce de plat était composée, ainsi que je l'ai su depuis, de fromage de lait de chamelle, d'huile et d'oignons coupés en morceaux gros comme des petits pois ; on battait le tout ensemble en y joignant quelques ingrédiens tout aussi homogènes, et il résultait de cet impur mélange le poison que l'on nous avait servi. Au reste, notre répugnance était toute européenne, à ce qu'il parut, car à peine Mayer eut-il fait avec le même résultat l'essai qui m'avait été si funeste, que les Arabes se jetèrent sur la sébile pleine, et mangèrent avec délices cette préparation, qui me dégoûta du lait pour tout le voyage.

Pendant qu'ils expédiaient ce premier service, j'examinais curieusement l'intérieur d'une de ces tentes qui n'ont pas subi d'altération depuis Abraham, et dont Ismaël a transporté la tradition de la terre de Chanaan au fond de l'Arabie Pétrée. Je suivais donc des yeux une de ces lignes brunes formées par la laine des brebis noires, lorsqu'il me sembla voir passer à travers l'étoffe une lame de poignard. Elle glissa, taillant la laine dans une longueur de deux pouces à peu près, puis elle disparut ; deux doigts fins et déliés aux ongles peints en rouge, lui succédèrent, écartant les lèvres du tissu que la lame venait de séparer, et un œil noir et brillant parut entre les deux doigts : c'étaient les femmes arabes qui, désireuses de voir des Nazaréens, et cependant ne voulant pas être vues par eux, n'avaient pas trouvé de meilleur moyen de satisfaire leur curiosité et de ne point désobéir à la loi, que de pratiquer cette petite ouverture à laquelle un œil nouveau succéda de cinq minutes en cinq minutes, pendant tout le temps que nous demeurâmes assis sous la tente de Toualeb.

Cependant, tandis que ces dames nous examinaient à loisir, leurs maris avaient fait disparaître la crème à l'huile et aux oignons qu'on nous avait d'abord offerte. Un énorme plat de riz lui succéda ; mais cette fois, instruit par l'expérience, je n'en goûtai qu'avec les précautions nécessaires. Ce nouveau mets avait du moins l'avantage de n'avoir aucun goût bon ou mauvais : il était cuit à l'eau, et s'il n'affriandait pas beaucoup le palais, du moins il ne soulevait pas le cœur.

Le repas fini, nous songeâmes à payer notre hospitalité par des présens : nous avions avec nous quelques mouchoirs aux couleurs vives et bariolées que nous distribuâmes aux petits Arabes. Ils étaient presque entièrement nus et portaient au cou, suspendu à une tresse de crin, un grelot, dont je demandai l'usage. J'appris alors que, le soir, lorsque la tribu va se livrer au repos, on fait rentrer dans l'enceinte d'abord les dromadaires, ensuite les moutons, puis enfin les enfans. On compte chaque troupeau, et suivant l'ordre que lui assigne son importance ; et si quelque enfant manque à l'appel, les parens se mettent en quête, appelant et écoutant. A défaut de la voix, le bruit de la clochette les guide, l'enfant égaré ou fugitif est retrouvé et repris et ramené au camp, qui ne se ferme que lorsqu'il est bien reconnu qu'il ne manque aucune tête.

Au reste, ces enfans, si petits qu'ils fussent, étaient d'une adresse merveilleuse pour se faire à l'instant des draperies ou des vêtemens avec les mouchoirs que nous leur donnions. Ils les roulaient en turban à l'entour de leur tête, s'improvisaient une cotte, ou les laissaient pendre en manteaux, et presque toujours ces parures étaient pleines de goût. J'en dessinai quelques-uns, trop préoccupés par leur joie, pour s'apercevoir que j'escamotais leur ressemblance, que, dans toute autre circonstance, ils ne se seraient pas facilement décidés à me laisser prendre.

Nos guides, pour nous remercier de nos bons procédés à leur égard, et peut-être aussi pour prolonger de quelques heures notre halte dans leur tribu, voulaient ajouter au lait et au riz le *harouf machi* ou le mouton cuit sous la braise. Nous refusâmes stoïquement, quoique ce fût sans contredit le meilleur plat de la cuisine arabe. Nous n'étions plus qu'à quelques heures du Sinaï. Nous avions hâte d'y arriver, et, pour y être avant la nuit, nous n'avions pas de temps à perdre.

Les adieux se firent avec la dignité arabe. D'ailleurs, cette fois, la séparation n'était pas longue. Notre escorte, qui ne pouvait entrer au couvent, revenait la même nuit. Nous enfourchâmes donc nos dromadaires sans trop de retard, et, au bout d'une demi-heure, nous entrâmes dans l'oasis Sainte-Catherine, qui conduit au pied du Sinaï. Le chemin est montueux, difficile, escarpé ; mais nous touchions au but, et cette idée aplanissait le chemin, embellissait la route, adoucissait les pentes. Le soleil lui-même, quoique dévorant, nous semblait doux et plus léger à supporter que la veille. Cependant ce rude chemin durait depuis deux heures, et nous commencions, malgré l'influence morale, à ressentir une fatigue physique réelle, quand, au détour d'un énorme rocher qui nous masquait l'horizon, nous nous trouvâmes au pied de la montagne Sainte-Catherine, élevée comme une reine au-dessus de ses voisines. A gauche se dressait, la dépassant de toute la cime, le magnifique Sinaï, et sur le revers oriental du mont sacré, au tiers à peu près de sa hauteur, nous apparaissait le couvent, puissante forteresse bâtie en quadrilatère irrégulier, tandis qu'au côté nord, un vaste jardin, qui descend le long de la dernière colline, rattachant la montagne à la vallée, entouré de murs moins hauts que ceux du couvent, mais cependant à l'abri d'un coup de main, réjouissait, par la cime des arbres, l'œil déshabitué de verdure.

Le Sinaï est le point culminant de la chaîne de montagnes qui s'élève comme l'épine dorsale de la presqu'île, et qui redescend capricieusement et d'une manière heurtée jusqu'à la mer Rouge, où ses dernières dents de granit se perdent dans un sable doré.

Au moment où nous allions atteindre les murs du jardin, qui s'élèvent au-dessus du sentier, un Arabe, richement vêtu, passa près de nous, nous adressa un salut que nous lui rendîmes, s'approcha de Toualeb avec lequel il échangea quelques mots ; puis il continua sa route, suivant le chemin d'où nous venions. Nous continuâmes alors de longer les murs interminables du jardin, à l'ombre desquels de pas en pas, nous rencontrions de misérables Bédouins nus et déguenillés, attirés par le voisinage du monastère, et vivant ainsi de la charité des moines, comme le pauvres, à la porte de nos églises, vivent de l'aumône des fidèles.

Enfin, aux murs du jardin succédèrent les murs du couvent ; après des fatigues inouïes, nous touchions au port que le dévoûment des chrétiens a su conserver aux voyageurs sur cet océan de sable et au milieu de ces rochers de granit. C'était notre terre promise, et je doute que les Israélites aient plus vivement désiré la leur que nous celle-ci.

Néanmoins un simple coup d'œil me convainquit que nous n'étions pas encore arrivés au terme du chemin. Nous voyions bien un mur, mais à ce mur nous cherchions vainement une porte. Cependant, à la moitié de cette façade, qui était celle tournée vers l'orient, Toualeb, à notre grande surprise, donna le signal de la halte en gloussant les chameaux. Ceux-ci s'agenouillèrent comme d'habitude cherchant l'ombre que les hautes murailles projetaient devant elles. Quoique nous ne comprissions pas parfaitement les causes de la station, nous ne nous arrêtâmes pas moins. Au même instant une fenêtre abritée par un auvent s'ouvrit, et un moine grec, vêtu de noir, la tête couverte d'un chapeau rond sans rebord, avança avec précaution la tête, afin d'examiner à quelle espèce de gens il avait affaire. Nous nous séparâmes alors des Arabes et nous nous approchâmes de la fenêtre, élevée de trente pieds à peu près, et nous adressant au caloyer, nous lui dîmes que nous étions Français, et que nous venions du Caire pour visiter le couvent. Il nous demanda alors si nous avions des lettres de la succursale. Nous lui montrâmes celles que nous avaient données, aux sources de Moïse, les deux moines que nous avions rencontrés. Aussitôt une corde descendit ; c'était le facteur du couvent. Nous y attachâmes nos dépêches ; elle remonta. Le moine les prit et disparut avec elles.

Nous ne savions pas ce que contenaient ces lettres ; nous n'avions pas pu les lire, écrites qu'elles étaient en grec mo-

derne ; d'ailleurs nous ignorions le rang de ceux qui nous les avaient données, et si leur recommandation était assez puissante pour nous ouvrir les portes de la sainte forteresse. On devine donc combien nous parut long le quart d'heure qui s'écoula sans que nous vissions reparaître le caloyer, qui portait avec lui notre seule espérance. Qu'allions-nous faire si ces lettres étaient insuffisantes, et si l'entrée nous était refusée? Retourner au Caire, après avoir fait cent lieues à travers le désert pour ne contempler que les murs du couvent, c'était, quelque pittoresques qu'ils fussent, une bien mortifiante perspective. Nous nous regardions donc les uns les autres d'un air assez piteux, lorsque la fenêtre se rouvrit, et les moines vinrent les uns après les autres jeter les yeux sur nous. Nous nous étudiâmes aussitôt à donner à nos physionomies l'air le plus prévenant possible. Il paraît que nous réussîmes à leur inspirer une parfaite confiance, car, après une courte conférence que deux pères, qui paraissaient très influens dans la communauté, eurent ensemble, la corde fut descendue de nouveau, mais cette fois garnie d'un crochet. Nos Arabes déchargèrent aussitôt nos chameaux. Cette corde venait chercher les bagages, qui, sans qu'il fût le moins du monde encore question de nous, commencèrent leur ascension et disparurent successivement, dévorés par cette gueule ouverte au milieu de la face du mur. Nous demandâmes à Béchara l'explication de cette étrange conduite ; mais il nous dit que c'était la manière de procéder des moines, qui employaient ce moyen de peur de surprise, mais qu'après l'ascension de nos paquets, notre tour viendrait immédiatement. En effet, le dernier ballot monté, la corde resta un instant invisible, puis reparut avec un bâton lié en travers à son extrémité : c'était notre selle.

Béchara nous expliqua alors une chose que nous ignorions complètement, c'est que le couvent du Sinaï n'a pas de porte. Les moines ont cru devoir prendre cette précaution, quelque inconvénient qu'elle présentât, afin d'être toujours à l'abri d'une surprise. Nous devions donc prendre le chemin de nos paquets : c'était celui que les bons pères pratiquaient eux-mêmes, et qu'il nous fallait adopter, à moins que les moines ne se décidassent à faire pour nous ce que les Troyens avaient fait pour le cheval de bois, ce qui n'était pas probable. Quant à notre escorte, elle ne pouvait nous accompagner dans l'intérieur du couvent et devait retourner à sa tribu. Nous prîmes congé de Toualeb, de Béchara et de toute la troupe, après être convenus avec elle que, vers le matin du huitième jour, elle viendrait nous reprendre pour nous ramener, selon les conventions faites, au Caire. Pendant que je réglais ces nouvelles dispositions avec nos guides, monsieur Taylor sollicitait et obtenait l'entrée du couvent pour Abdallah et Mohammed.

Cependant, soit intérêt, soit curiosité, nos Arabes ne voulurent pas nous quitter que l'ascension ne fût faite. Mayer, en sa qualité d'officier de marine, nous montra la route. Il enfourcha le bâton à la manière des peintres en bâtimens qui se balancent dans les rues de Paris au-dessus de la tête des passans ; puis, aussitôt qu'il eut fait signe qu'on pouvait commencer la cérémonie, il s'enleva majestueusement dans les airs ; parvenu à la hauteur de la croisée, un frère vigoureux le tira à lui, comme il avait fait de nos paquets, et le déposa en lieu de sûreté. Nous suivîmes son exemple, non, pour mon compte, je l'avoue, sans quelque répugnance, et nous arrivâmes à bon port ; Abdallah et Mohammed nous suivirent.

Quant à Toualeb, aussitôt qu'il vit le dernier de nous entré, il donna à son tour le signal du départ, et toute la troupe, après nous avoir salués de la main et de la voix, repartit au grand galop de ses dromadaires.

LE MONT HOREB.

Nous fûmes reçus admirablement par les pères. L'un des deux moines que nous avions rencontrés aux sources de Moïse, celui-là justement qui nous avait donné des lettres, était le supérieur et sa recommandation était pressante.

On nous conduisit aussitôt à trois cellules contigues, fort propres et garnies de divans recouverts de tapis d'un beau dessin ; on nous y laissa le temps de faire notre toilette, pendant laquelle on nous apporta du café et de l'eau ; puis, quelques minutes après, on nous prévint qu'une collation venait de nous être servie. Nous passâmes dans une chambre où nous trouvâmes une table dressée et couverte de riz au lait, d'œufs, d'amandes, de confitures, de fromage de chamelle et d'eau-de-vie de dattes distillée au couvent, et qui, étendue dans de l'eau, forme une boisson délicieuse. Mais ce qui nous toucha le plus le cœur dans cette somptuosité, ce fut du pain frais, de véritable pain, comme nous n'en avions pas mangé depuis quatorze jours.

A la fin du repas, la communauté tout entière entra dans notre réfectoire. Les bons pères venaient nous féliciter de notre arrivée et se mettre à nos ordres pour tout ce que nous pouvions désirer. Nous demandâmes à visiter le couvent, quoique nous fussions horriblement fatigués ; mais notre impatience l'emporta sur notre lassitude. Un des pères marcha devant nous, et nous nous mîmes à l'instant même en route.

Le couvent, placé sous l'invocation de sainte Catherine, ressemble à une petite ville fortifiée du moyen âge ; il renferme environ soixante moines et trois cents domestiques, occupés de tous les travaux de la maison et de ceux plus considérables du jardin. Chacun a son emploi particulier dans cette petite république ; aussi l'on est frappé tout d'abord, en parcourant les rues du couvent, de l'ordre et de l'extrême propreté qui y règnent. Partout l'eau, le premier besoin des habitans de l'Arabie, jaillit pure et rafraîchissante, et, sur toutes les surfaces blanches des murs, grimpe et s'étend une vigne qui réjouit les yeux de sa verte draperie.

L'église est une construction romane ; elle date de cette époque de transition entre le byzantin et le gothique. C'est une basilique terminée par une abside d'une époque plus ancienne que le reste de l'édifice, et dont les parois sont recouvertes de mosaïques dans le goût de celles de Sainte-Sophie de Constantinople et de Mont Réal de Sicile. Une double rangée de colonnes de marbre, surmontées de chapiteaux lourds dans leurs formes et bizarres dans leur ornementation, supportent des arcs à plein cintre, au-dessus desquels s'ouvrent de petites croisées peu distantes de la voûte, ou plutôt du plafond en bois de cèdre sculpté, enrichi de moulures d'or. Les ornemens de l'autel, d'une richesse extrême et très nombreux, sont presque tous d'origine ou de forme russe. Les murs inférieurs sont recouverts de marbre que les religieux nous assurèrent venir de Sainte-Sophie ; le jubé, qui sépare l'église en deux parties, est de marbre rouge ; un Christ, d'une dimension colossale, le domine, et, chose étrange, ce goût d'ornement, qui fait le principal caractère de l'art byzantin, est étendu jusqu'à la croix où est cloué Notre-Seigneur ; cette croix est dorée et enrichie de sculptures très fines et très capricieuses, en forme de coins de cadres.

Quant aux mosaïques qui sont dans l'abside, elles représentent Moïse frappant le rocher pour en faire sortir les eaux, et Moïse devant le buisson ardent. L'abside est bâtie sur un lieu saint, et l'autel repose sur l'endroit même où Moïse, tandis qu'il gardait les troupeaux de son beau père, étant venu pour reconnaître le buisson ardent, entendit la voix de Dieu qui l'appela du milieu du buisson et lui dit : « Moïse, Moïse ! » et Moïse lui répondit : « Me voici. »

Et Dieu ajouta : « N'approchez pas d'ici ; ôtez les souliers de vos pieds, car le lieu où vous êtes est une terre sainte. »

Il dit encore : « Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Moïse se cacha le visage, parce qu'il n'osait regarder Dieu.

Le Seigneur dit : « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte ; j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui ont l'intendance des travaux.

« Et, sachant quelle est sa douleur, je suis descendu pour le délivrer des mains des Egyptiens, et pour le faire passer de cette terre en une terre bonne et spacieuse, en une terre où coulent les ruisseaux de lait et de miel, au pays des Chananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phérézéens, des Gergéséens, des Hévéens et des Jébuséens.

« Le cri des enfans d'Israël est donc venu jusqu'à moi ; j'ai vu leur affliction, et de quelle manière ils sont esclaves et opprimés en la terre d'Egypte.

« Mais venez, et je vous enverrai vers Pharaon, afin que vous tiriez de ses mains les enfans d'Israël, qui sont mon peuple. »

L'abside examinée dans tous ses détails, nous passâmes aux sacristies et aux chapelles latérales. Partout les murailles sont tapissées de tableaux du Bas-Empire, d'une étrangeté saisissante, mais pleins de grandeur et d'élévation.

En sortant de l'église, nous nous arrêtâmes pour en admirer les portes. Elles sont divisées en compartimens carrés, dont chaque panneau renferme un émail de la plus belle conservation, et d'un dessin parfait. Puis les moines nous conduisirent à la mosquée ; car le couvent grec, en signe de servitude, a été forcé de faire élever dans ses murs cette bâtisse turque : c'est le cachet du firman qui lui permet d'exercer sur cette terre musulmane le culte chrétien. Les pères nous firent bien remarquer qu'elle était croulante et abandonnée ; mais telle qu'elle est, elle suffit à l'orgueil mahométan, et chagrine et humilie les pauvres cénobites au delà de toute expression.

La bibliothèque, où l'on nous conduisit ensuite, renferme une foule de manuscrits que les moines n'ouvrent jamais, et dont on ne connaîtra la valeur et l'importance que lorsque quelque jeune savant de l'Europe ira s'enfermer un an ou deux au milieu de ses poudreuses tablettes

Quelques-uns ont des reliures en bois avec des arabesques d'argent. Un Nouveau Testament, que l'on nous montra, est, s'il faut en croire la tradition, entièrement écrit de la main de l'empereur Théodose ; il est orné des figures des quatre évangélistes, d'un portrait de Jésus-Christ, et de quelques peintures représentant les principales scènes de l'Evangile.

Nous visitâmes ensuite, et les unes après les autres, vingt-cinq petites chapelles qui sont dans les différentes cours du couvent ; toutes sont remarquables par leur richesse d'ornementation et par le caractère byzantin des peintures qui les couvrent. Puis notre guide nous mena dans un souterrain voûté d'une pente assez douce ; arrivé à son extrémité, il ouvrit une porte de fer, et nous descendîmes dans le jardin.

Ce jardin est une merveille de patience et de travail. Il a fallu, à dos de dromadaire, faire venir d'Egypte de la terre végétale prise au bord du fleuve, et l'étendre sur les flancs de granit de la montagne, à une épaisseur assez profonde pour que la tige des grands arbres pût y enfoncer ses racines ; puis, en dirigeant les eaux supérieures, former un système d'irrigation qui combattît l'activité dévorante du soleil ; enfin se vouer à un travail de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes, pour élever et conserver les plantes délicates sous ce climat de feu, où le soleil semble une plaque de fer rougie. Il est vrai que, comme aux anciens jours, on dirait que Dieu parle encore à ses fidèles par la voix des miracles. Les plus beaux arbres et les meilleurs fruits que j'aie jamais vus sont la récompense de ce travail, où dans les commencemens il dut certes entrer plus de foi que d'espérance ; les raisins surtout rappellent ceux que les envoyés d'Israël rapportèrent de la terre promise : une grappe, que nous détachâmes du cep qui la portait, pesait dix-huit livres.

Nous continuâmes notre promenade sous des orangers embaumés, dont les parfums et l'ombrage nous semblaient plus délicieux encore après les haltes brûlées et les courses dévorantes des jours précédens ; à travers leurs branches, dôme délicieux de verdure pour des voyageurs qui depuis si longtemps n'avaient d'autre abri que la toile aride d'une tente, on apercevait un ciel blond, sur la surface duquel glissaient quelques rayons roses envoyés par le soleil couchant, puis, nous faisant tressaillir à chaque instant comme si nous craignions de nous tromper, le murmure d'une source qui jaillissait de quelque rocher. Il faut avoir vécu dans le désert pour comprendre ce qu'il y a de joie pour l'œil et pour l'oreille à voir des arbres et à entendre le murmure de l'eau, aspects et bruits si fréquens sur notre terre d'Europe, que l'on ne comprend pas, lorsque l'on n'a habité qu'elle, que de si vulgaires jouissances puissent un jour nous faire battre le cœur.

A l'extrémité de cet Eden, nous trouvâmes Mohammed et Abdallah en conversation animée avec le jardinier. A peine ce dernier nous eut-il aperçus, qu'il vint à nous et nous salua en disant : « Bonjour, camarades. » Ces deux mots français retentirent autour de nous comme un écho lointain et délicieux de la patrie. Nous nous empressâmes d'y répondre dans la même langue ; mais, hélas ! toute la science du pauvre jardinier se bornait à ces deux mots. C'était un Cosaque qui avait assisté, en 1814, à la prise de Paris, et qui, pendant l'occupation, avait appris quelques phrases françaises qu'il avait oubliées depuis, ne se souvenant que des paroles sacramentelles dont il nous avait salués ; de retour dans la Tartarie russe, son maître, chrétien grec très zélé, l'avait envoyé au couvent du Sinaï, où il résidait depuis une dizaine d'années.

Cependant la nuit descendait avec rapidité ; nous rentrâmes par la porte de fer qui protège de ce côté le couvent contre les attaques des Arabes, et, pour la première fois depuis longtemps, nous dormîmes d'un sommeil que ne vint troubler ni la crainte des serpens ni les féroces concerts des chacals et des hyènes.

Le lendemain nous nous levâmes avec le soleil ; nous devions, dans cette journée, gravir le Sinaï et visiter tous les lieux consacrés par Moïse. Nous nous acheminâmes donc, sous la conduite d'un des bons pères qui voulut nous servir de guide, non pas vers la porte, mais vers la fenêtre ; nous enfourchâmes le bâton comme nous avions fait la veille ; le cabestan tourna doucement en sens inverse, et au bout de cinq minutes nous nous retrouvâmes tous les quatre au pied de la muraille. Aussitôt la corde reprit sa route, et, rentrant par la croisée, interrompit de nouveau toute communication entre le désert et le couvent.

Le mont Horeb est un mamelon du Sinaï, dont il cache la cime, de manière que de la plaine on ne peut pas l'apercevoir. Nous prîmes une espèce de chemin garni de grandes dalles régulières apportées par les moines, et qui formaient autrefois un escalier commode à l'aide duquel on gravissait jusqu'au sommet de la montagne sainte. Aujourd'hui cet escalier est disjoint par les eaux de pluie qui se précipitent en torrens dans les jours d'orages, et brisé par les pierres qui de temps en temps roulent de la montagne dans la vallée. Au tiers du chemin, vers le milieu de l'escalier, et au moment où l'on va quitter le mont Horeb pour passer sur le Sinaï, on aperçoit, encadrant le ciel, une porte en arcade, et sur la pierre qui forme la clef de cette voûte une croix à laquelle se rattache une tradition en grand crédit chez les moines. Selon eux, un juif, parti du couvent pour monter au Sinaï, en aurait été empêché par une croix de fer, qui, arrivé à cet endroit, lui barra obstinément le passage, se présentant à lui de quelque côté qu'il essayât d'avancer ; le juif, effrayé de ce prodige, tomba à genoux, priant le moine qui l'accompagnait de le baptiser. La cérémonie sainte s'accomplit au lieu même, sur les bords et avec l'eau du ravin. Ce miracle avait donné lieu à une coutume tombée aujourd'hui en désuétude. Autrefois un des moines du couvent se tenait constamment en prières près de cette porte, et les pèlerins, avant d'aller plus avant et de fouler la montagne dont Moïse n'avait osé s'approcher que pieds nus, faisaient une confession générale et recevaient l'absolution de leurs péchés.

Tout le long de la route nous apercevions des serpens qui, à notre approche, rentraient dans les fentes des rochers, et de gros lézards verts qui, se dressant sur leurs pattes, s'appuyaient sur leurs queues et nous regardaient passer, témoignant plutôt le désir de nous attaquer que l'intention de fuir. Ces reptiles sont étrangement hideux ; leur corps a la transparence du verre, et à leur poitrine pendent deux mamelles de sphinx. On dirait un de ces animaux fabuleux dont les races ont disparu de nos jours. Au reste, on nous avait prévenus au couvent de nous munir de bâtons, et nous avions suivi ce conseil, la morsure de ces animaux étant toujours douloureuse et quelquefois mortelle.

Nous parvînmes bientôt à une chapelle construite sur le rocher où le prophète Elie demeura quarante jours. C'est une bâtisse de forme grecque avec un autel carré au centre du rond-point de l'abside. Autour de l'autel règne un gradin de pierre. Deux ou trois peintures ornent cette petite station. A cent cinquante pas d'elle a peu près s'élève un magnifique cyprès ; c'est le seul arbre de son espèce qui ait résisté à ce climat dévorant. Trois oliviers, qui autrefois s'élevaient près de lui, sont morts et n'ont point été remplacés. De ce petit plateau, destiné par la nature à offrir une halte, on distingue le sommet du Sinaï, ainsi que la chapelle et la mosquée qui le couronnent.

Nous nous remîmes à gravir la montagne, qui, à mesure qu'on s'élève, devient de plus en plus difficile, et nous atteignîmes bientôt le rocher d'où Moïse, dominant la plaine de Raphidim, étendait les mains vers le ciel pendant la bataille que Josué livrait à Amalek.

« Cependant Amalek vint à Raphidim combattre contre Israël.

« Et Moïse dit à Josué : « Choisissez des hommes, et allez combattre contre Amalek. Je me tiendrai demain « sur le haut de la colline, ayant en main la verge de « Dieu. »

« Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il combattit contre Amalek. Mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline.

« Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux ; mais lorsqu'il les abaissait un peu, Amalek avait l'avantage.

« Cependant les mains de Moïse étaient lasses et appesanties ; c'est pourquoi ils prirent une pierre, et l'ayant mise sous lui, il s'assit, et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés ; ainsi, ses mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil.

« Josué mit donc en fuite Amalek et fit passer son peuple au fil de l'épée. »

Enfin, après cinq heures d'une laborieuse ascension, nous atteignîmes le sommet du Sinaï, et nous demeurâmes un instant immobiles et tout entiers au panorama magnifique qui se déroulait sous nos yeux, tout peuplé de ces souvenirs bibliques, si pleins encore, après trois mille ans, de grandeur et de poésie.

L'air vif et limpide permettait d'apercevoir les objets à une distance prodigieuse. Au midi, en face de nous, la pointe de la presqu'île, terminée par le Raz-Mohammed, qui va se perdre et se cacher dans la mer, sur laquelle apparaissent les îles des Pirates, blanches et pâles comme des brouillards flottans à la surface de l'eau ; à droite, les montagnes d'Afrique ; à gauche, les plaines de l'Arabie Déserte ; au-dessous de nous, la plaine de Raphidim, et tout autour un chaos de montagnes amoncelées à la base du géant qui les domine, et qui semble au loin une mer de granit aux vagues immobiles.

Lorsque nous fûmes rassasiés de ce vaste ensemble, nous passâmes aux détails. Ce fut sur cette cime que se passa entre Moïse et Dieu un entretien à la suite duquel le législateur redescendit vers le peuple, le front surmonté de deux rayons de lumière.

« Moïse monta ensuite pour parler à Dieu, car le Seigneur l'appela du haut de la montagne, et lui dit : « Voici « ce que vous direz à la maison de Jacob, et ce que vous « annoncerez aux enfans d'Israël :

« Or, Moïse dit au Seigneur : « Si j'ai trouvé grâce devant « vous, faites-moi voir votre visage, afin que je vous con« naisse ; faites-moi voir votre gloire. »

« Mais Dieu lui répondit : « Vous ne pouvez voir mon « visage, car nul homme ne le verra sans mourir. »

« Il ajouta : « Il y a un lieu où je suis, et où vous vous « tiendrez sur la pierre. Et lorsque ma gloire passera, je « vous mettrai dans l'ouverture de la pierre, et je vous cou« vrirai de ma main, jusqu'à ce que je sois passé.



Vous frapperez la pierre, et il en sortira de l'eau afin que le peuple ait à boire.

« Vous avez vu vous-mêmes ce que j'ai fait aux Egyptiens, « et de quelle manière je vous ai portés comme l'aigle porte « ses aiglons sur ses ailes, et je vous ai pris pour être à « moi.

« Si donc vous écoutez ma voix et si vous gardez mon « alliance, vous serez le seul de tous les peuples que je « posséderai comme mon bien propre, car toute la terre « est à moi.

« Vous serez mon royaume, et un royaume consacré par « la prêtrise. Vous serez la nation sainte. C'est ce que vous « direz aux enfans d'Israël. »

. . . .

« Donc, le Seigneur parlait à Moïse face à face, comme un homme accoutumé de parler à un ami.

« J'ôterai ensuite ma main, et vous me verrez par derrière ; mais vous ne pouvez voir mon visage. »

. . . .

« Après cela, Moïse descendit de la montagne du Sinaï portant les deux tables de témoignage ; et il ne savait pas que de l'entretien qu'il avait eu avec le Seigneur il était resté des rayons de lumière sur son visage. »

Nous lûmes ces versets de la Bible sous la voûte même où Moïse était caché lorsque Dieu se manifesta ainsi à lui dans sa toute-puissance ; et sa frayeur fut si grande, que, s'il faut en croire le caloyer qui nous conduisait, le tremblement de sa tête laissa sur la pierre une trace qu'il nous montra.

Les musulmans, jaloux de cette tradition, toute apocryphe qu'elle est, ont voulu opposer souvenir à souvenir et mi-

racle à miracle. A vingt pas de la pierre de Moïse, on montre le rocher de Mahomet : le prophète étant venu visiter la montagne sainte, son chameau, au moment de redescendre, laissa l'empreinte de son pied sur une dalle de granit. Ainsi les deux religions se côtoient éternellement, trop puissantes pour se détruire, mais assez faibles pour se jalouser.

La chapelle et la mosquée qui s'élèvent en face l'une de l'autre, sont une nouvelle preuve de ce que j'avance. Toutes deux tombent en ruine sans que chrétiens ni Arabes songent à les rebâtir. On voit cependant, par les *ex-voto* qu'elles contiennent, que les pèlerins des deux nations ne les ont point abandonnées, et viennent y adorer, les uns le Fils de Dieu, les autres le prophète d'Allah. La fondation de la chapelle est attribuée à sainte Hélène, mais l'architecture dénote une époque plus récente.

Cependant notre ascension avait réveillé en nous un appétit que depuis longtemps nous ne connaissions plus. A la chaleur étouffante de la plaine avait succédé, à mesure que nous nous élevions, la température de la Provence, puis enfin la fraîche atmosphère de nos climats du Nord. Heureusement, le digne religieux qui nous accompagnait avait prévu cette bienfaisante réaction, et avait fait apporter un repas qui fut disposé en peu de temps et mangé encore plus vite. En me relevant, je m'aperçus que la pierre contre laquelle je m'étais appuyé pour déjeuner plus à mon aise portait le nom de miss Bennet, gravé très profondément à l'aide d'un couteau. Miss Bennet est probablement la première et la seule Européenne qui ait visité et gravi le Sinaï.

Nous descendîmes la montagne par le revers occidental ; il est couvert de la plante qui produit la manne ; c'est une des richesses du Sinaï. Les religieux la récoltent et la vendent. Elle a la réputation d'être d'une qualité supérieure à celle qu'on récolte en Egypte et en Sicile.

Aussitôt que nous rentrâmes dans les régions chaudes, nous retrouvâmes les lézards et les serpens placés aux deux côtés de notre route, et levant leurs grosses têtes étonnées pour regarder les importuns qui venaient troubler leur repos et leur solitude. Nous avancions, au reste, avec une précaution extrême, car le chemin, en quelques endroits, était très difficile, et les plantes nous montaient jusqu'aux genoux. Comme nous marchions nu-jambes, nous sondions le terrain avec nos bâtons, afin d'en faire déguerpir les hôtes immondes qui y avaient établi leur domicile. Toutefois, cette préoccupation n'empêchait pas monsieur Taylor d'herboriser pour former une collection de plantes rares qu'il a donnée depuis au jardin botanique de Montpellier.

Au pied du Sinaï, dans le vallon qui le sépare de la montagne Sainte-Catherine, nous rencontrâmes le rocher d'où Moïse fit jaillir les eaux.

« Tous les enfans d'Israël étant partis du désert de Sin, et ayant demeuré dans les lieux que le Seigneur leur avait marqués, ils campèrent à Raphidim, où il ne se trouva pas d'eau à boire pour le peuple.

« Alors ils murmurèrent contre Moïse, et lui dirent :

« — Donnez-nous de l'eau pour boire. Et Moïse leur répondit :

« — Pourquoi murmurez-vous contre moi ? Pourquoi tentez-vous le Seigneur ?

« Le peuple se trouvant donc en ce lieu, pressé de la soif et sans eau, murmura contre Moïse en disant :

« — Pourquoi nous avez-vous fait sortir de l'Egypte pour nous faire mourir de soif, nous et nos enfans et nos troupeaux ?

« Moïse, alors, cria au Seigneur, et lui dit :

« — Que ferai-je au peuple ? Il s'en faut peu qu'il ne me lapide.

« Le Seigneur dit à Moïse :

« — Marchez devant le peuple. Menez avec vous des anciens d'Israël. Prenez en votre main la verge dont vous avez frappé le fleuve, et allez jusqu'à la pierre d'Horeb.

« Je me trouverai là moi-même, présent devant vous : vous frapperez la pierre, et il en sortira de l'eau afin que le peuple ait à boire. Moïse fit devant les anciens d'Israël ce que le Seigneur lui avait ordonné.

« Et il appela ce lieu Tentation et Murmure, à cause du murmure des enfans d'Israël, et parce qu'ils tentèrent là le Seigneur en disant : « Le Seigneur est-il au milieu de « nous, ou n'y est-il pas ? »

Le rocher que Moïse toucha de sa verge, et des flancs duquel jaillit l'eau miraculeuse, est un bloc granitique de douze pieds de hauteur à peu près, et a la forme d'un prisme pentagonal qui, renversé, reposerait sur un de ses côtés. De larges traces, qui paraissent creusées par le courant des eaux, forment des espèces de cannelures perpendiculaires, tandis que cinq trous placés dans une direction horizontale et superposés les uns aux autres désignent les bouches miraculeuses par lesquelles l'eau répandit à son peuple.

La pierre d'Horeb, car c'est le nom que lui donna le Seigneur, paraît avoir été détachée par quelque secousse volcanique de la base qu'elle occupait, et serait sans doute tombée au fond du vallon, si le plateau sur lequel elle repose ne l'avait arrêtée dans sa chute. Isolée comme elle l'est, on peut en faire le tour facilement, car elle n'adhère au sol que par sa base.

A quelques pas du rocher, on a bâti une chapelle et planté un jardin où l'on a transporté le superflu des terres de celui du couvent. A une certaine époque de l'année, un moine et quelques domestiques viennent y prendre le plaisir de la campagne.

La chapelle est pauvre et la sécheresse a fendu les murs ; les parois intérieures sont couvertes de petits tableaux grecs modernes ; quelques-uns, plus anciens, remontent à 1500 ; tous ont un grand caractère de simplicité, et offrent ce beau type que les peintres et les mosaïstes de Byzance ont su donner à la face du Christ.

En quittant la chapelle et le rocher, et en décrivant un demi-cercle au pied de la montagne pour regagner sa déclivité orientale, le religieux nous montra l'endroit où les Israélites adorèrent le veau d'or, et où Moïse, en descendant de la montagne, brisa les tables de la loi.

Jamais, plus que dans cette course, je n'avais remarqué combien les traditions sont puissantes. Qui pourrait avoir le courage de subir ce soleil dévorant, de gravir ces pics déchirés, de s'enfoncer dans ces vallées arides, où la lumière et la chaleur ruissellent comme en d'autres l'eau rafraîchissante des torrens, si ce n'était pour aller rêver aux endroits où se sont accomplis ces grands événemens ? Le nouveau monde, parvenu doré, sans ancêtres et sans souvenirs, appartient au commerce ; le vieux monde, avec ses hiéroglyphes de granit et ses monumens bibliques, est le domaine de la poésie.

Nous rentrâmes au couvent après une laborieuse journée, et nous retrouvâmes chez les bons pères les mêmes soins et les mêmes prévenances. Après le souper, ils nous apportèrent l'album sur lequel chaque voyageur qui passe inscrit son nom. Les deux derniers Français qui avaient reçu l'hospitalité au couvent étaient le comte Alexandre de Laborde et le vicomte Léon de Laborde, son fils ; quelques mois plus tôt, et nous nous rencontrions, nous vieilles connaissances des étroits salons de Paris, au milieu des vastes solitudes du désert.

Monsieur Léon de Laborde, qui a publié depuis un magnifique ouvrage sur l'Arabie Pétrée, accomplissait en ce moment son œuvre scientifique, perdu dans les vallées de la péninsule du Sinaï. Il faut avoir voyagé sous ce climat ardent, où toutes les forces physiques de l'homme suffisent à peine à réagir contre l'action du soleil, pour comprendre ce qu'il y a de courage et de dévouement dans l'exécution d'une œuvre comme la sienne. Les ruines de Pétra, qu'il a dessinées le premier, sa carte de l'Arabie Pétrée, la seule complète qui existe, sont de véritables monumens de ce que peut la volonté de l'homme. Qu'on se figure ce que c'est que d'ajouter à douze heures entières de course sur un chameau la fatigue de descendre cinquante fois de cette haute monture, pour prendre des points de vue à chaque aspect de montagne, et des directions magnétiques à chaque détour de vallée. Le dromadaire, séparé ainsi de la caravane, devient furieux, et refuse de s'accroupir, alors commence entre l'homme et l'animal une lutte dans laquelle le premier ne triomphe qu'à l'aide des plus fatigans, des plus dangereux efforts. Il y a donc, à part le mérite de l'ouvrage, apprécié à la fois aujourd'hui des savans et des gens du monde, un autre mérite bien plus grand et bien plus appréciable pour tous : c'est celui de se condamner à passer trois ans hors de la société de ses compatriotes, exposé à tous les dangers, en proie à tous les besoins, pour faire faire à la science, la plus ingrate et la plus froide des maîtresses, un pas de plus vers la perfection.

Ce fut un véritable chagrin pour nous que de ne point rencontrer notre jeune compatriote pendant tout le voyage ; mais, absent de nos yeux, il fut du moins bien souvent présent à notre souvenir et amené dans nos entretiens.

Au reste, la proportion des voyageurs qui passent au Sinaï, venant des différens points du monde, est curieuse à examiner : il y avait, parmi les visiteurs inscrits, un seul Américain, vingt-deux Français et trois ou quatre mille Anglais, dont, comme nous l'avons dit, une Anglaise.

Le lendemain on nous annonça qu'un de nos Arabes demandait à nous parler. Je courus à la fenêtre et je reconnus mon ami Béchara ; il venait prendre nos ordres pour le départ. Nous le fixâmes à quatre jours ; puis, cette disposition bien arrêtée, Béchara retourna vers la tribu.

Ces quatre jours furent employés à dessiner, à voir, à causer : tout l'intérieur du couvent, tous ses alentours, toutes ses légendes, vinrent se fixer en croquis ou en notes sur mon album de voyage ; ces quatre jours furent, je

crois, les plus parfaitement remplis et les plus complètement heureux de ma vie; il faut avoir goûté de la vie contemplative dans les pays orientaux pour comprendre cette espèce de vertige moral qui pousse l'homme à se précipiter de la société dans la solitude. Pour quiconque a visité la Thébaïde et l'Arabie, les pères du désert, toujours aussi grands dans leur éloquence, sont moins étonnans dans leur ascétisme.

La veille du départ fut employée par les bons religieux aux préparatifs de notre voyage. Chacun voulut ajouter quelques friandises à nos provisions solides: l'un nous apportait des oranges, l'autre du raisin sec, un troisième de l'eau-de-vie de dattes; en échange de tout cela, nous leur donnâmes le sucre que nous avions acheté au Caire à leur intention, et nous vîmes avec joie que ce cadeau, ainsi qu'on nous l'avait dit, se trouvait celui qui pouvait leur être le plus agréable. Ce surcroît de douceurs consola un peu Abdallah et Mohammed de partir si vite; ils s'habituaient admirablement à la vie végétative du cloître, et y seraient parfaitement restés si les moines avaient voulu les garder; les domestiques du couvent leur avaient fait les honneurs de l'office, et, malgré la différence de religion, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous fûmes réveillés par les cris des Arabes. Nous ne comprenions rien à cet excès de ponctualité de notre escorte, à qui nous n'avions donné rendez-vous que pour midi. Nous courûmes à la fenêtre, et là notre étonnement redoubla. Les Arabes étaient en nombre égal, il est vrai, mais, parmi eux, je ne voyais ni Toualeb le chef, ni Araballah le guerrier, ni Béchara le conteur: ce dernier surtout me faisait faute; aussi désirai-je connaître les motifs de son absence. Nous appelâmes Mohammed afin qu'il s'informât des causes de ce changement d'heure et de personnel. Le nouveau cheik répondit alors que nos Arabes, absens depuis longtemps de leur tribu et fatigués du dernier voyage, avaient été retenus par leurs femmes; ils avaient, en conséquence, envoyé vers la tribu voisine pour lui proposer cet arrangement, qui avait été aussitôt débattu et accepté; c'était en vertu de cette convention que notre escorte nous arrivait composée de figures complètement nouvelles. Au reste, le cheik nous assurait que nous trouverions, en lui et dans ses compagnons, le même courage, la même complaisance et le même zèle; quant au prix, il n'y avait rien de changé. A notre arrivée au Caire, nous l'acquitterions, et, de retour au Sinaï, les deux tribus, filles du même désert, partageraient en sœur.

Notre stupéfaction fut grande lorsque Mohammed nous traduisit ce discours. Outre la douleur d'être oubliés si vite par nos anciens amis, il y avait encore l'humiliation d'être troqués comme des marchandises; ce qui nous étonnait surtout, c'est que pas un seul député ne fût venu avec l'escorte nouvelle pour nous faire part de cet arrangement. A cette objection, le cheik répondit que chacun à son tour avait refusé cette mission, malgré les sollicitations qu'il avait faites, voulant mettre sa bonne foi à l'abri de tout soupçon; mais la tribu d'Oualeb-Saïd, qui était une tribu guerrière, avait éprouvé une espèce de honte de céder ainsi aux instances de ses femmes; puis à ce sentiment se joignait une double crainte: c'était, ou de ne pouvoir résister à nos instances, ou, plus fermes s'ils y résistaient, de paraître avoir reçu avec un cœur ingrat nos avances et nos bons traitemens. Ce sentiment était, ajouta l'orateur, si profond et si réel chez eux, qu'ils avaient même quitté le campement où nous avions fait halte, de peur que l'un de nous n'allât faire à leur cœur ou à leur loyauté un appel auquel ils sentaient qu'ils n'avaient ni le courage ni le droit de résister.

Toute cette histoire nous fut dite avec un ton si parfait de vérité et de bonne foi, que, toute improbable qu'elle était, elle nous parut possible à la rigueur. Le doute qui se peignit à cette occasion sur notre visage fut, à l'instant même, remarqué du cheik, qui, sans paraître presser autrement, nous fit observer que, puisque nous étions prêts à partir, mieux valait profiter de la fraîcheur du matin. D'ailleurs, de cette manière, assurait-il, nous pourrions faire halte près d'une source, tandis qu'en partant à midi, comme nous l'avions décidé d'abord, nous n'aurions d'eau que celle que nous emporterions du couvent. C'était nous prendre par notre faible. Nous prîmes en conséquence congé des bons religieux; nous fîmes descendre notre bagage, puis nous le suivîmes, moitié persuadés, moitié défians. Quant à Mohammed et à Abdallah, ils étaient d'une indifférence parfaite sur la question.

Notre premier coup d'œil, soit prévention, soit justice, ne fut pas favorable à la tribu nouvelle. Le cheik ne paraissait pas exercer sur ses hommes cet empire à la fois paternel et absolu que Toualeb possédait sur les siens. Nous ne retrouvions, parmi les remplaçans, ni la figure honnête et ferme d'Araballah, ni la physionomie fine et joyeuse de notre conteur du désert. Les dromadaires aussi étaient plus petits, bien que tout aussi maigres. Malgré toutes ces observations plutôt intérieures, au reste, qu'exprimées hautement, il nous fallut prendre notre parti. Nous enfourchâmes nos montures, et notre nouveau conducteur, Mohammed-Abou-Mansour, autrement dit Mahomet père de la Victoire, donna aussitôt le signal en se lançant au galop. Nos dromadaires le suivirent. A peine eûmes-nous le temps de nous retourner pour faire un dernier signe d'adieu aux bons moines, qui nous saluaient encore du geste lorsque déjà depuis longtemps leur voix ne pouvait plus parvenir jusqu'à nous.

Au lieu de reprendre la route que nous avions suivie pour arriver au Sinaï, nous descendîmes au couchant pour nous diriger vers Thor; une magnifique vallée se déroula tout à coup sous nos pieds, et nous nous y précipitâmes avec la rapidité de pierres qui roulent. En quittant le monastère, nous avions adopté un galop d'une vitesse étourdissante; cependant, les difficultés de la route s'augmentant à mesure que nous avancions, nous exigeâmes, malgré la répugnance du cheik, que l'escorte ralentît sa marche; mais il n'obéit que lorsque nos observations officieuses se convertirent en un ordre absolu. Nous reprîmes donc une allure qui, toute raisonnable qu'elle était, nous promettait encore de nous faire franchir trois lieues à l'heure. Vers le milieu du jour nous étions parvenus au sommet d'une montagne d'où nous devions pour la dernière fois apercevoir le couvent. Nous le vîmes alors déjà à une distance immense de nous, se détachant, grâce à ses murailles et à son jardin, en blanc et en vert sur le fond violâtre de la montagne. Pendant cette courte halte que j'avais eu grand'peine à obtenir de notre cheik, il me sembla apercevoir, à l'autre extrémité de la route que nous venions de parcourir, quelques points noirs et mouvans. Je les fit remarquer à Abou-Mansour, qui s'écria qu'il reconnaissait ces points pour être des hommes, et ces hommes pour appartenir à une tribu ennemie. A ces mots, il lança de nouveau son dromadaire au galop, et les nôtres, fidèles à la consigne donnée par le guide, le suivirent aussitôt et prirent passivement la même allure. Bientôt, quittant la vallée, Abou-Mansour entra dans le lit d'un torrent, que nous descendîmes avec la rapidité d'une avalanche.

Il y avait sept heures que durait cette course infernale, et rien n'indiquait, dans notre escorte, la moindre disposition à faire halte, lorsque tout à coup nous entendîmes un cri à l'arrière-garde. Nous nous retournâmes et nous aperçûmes Araballah couvert de poussière, son turban à moitié dénoué, les vêtemens en désordre, se précipitant au grand galop de son dromadaire, par le même chemin que nous venions de suivre. A sa vue, Abou-Mansour voulut redoubler de vitesse; mais nous déclarâmes que nous n'étions pas disposés à l'imiter sans avoir une explication, et que si nos chameaux, entraînés par le sien, ne voulaient pas s'arrêter, nous leur briserions la tête à coups de pistolet; force fut donc au cheik de faire halte. Cinq minutes après, Araballah, culbutant tout ce qui s'opposait à son passage, fut près de nous. Son premier mouvement fut de nous exprimer par ses gestes sa joie de nous revoir; puis, s'élançant tout à coup vers Abou-Mansour, qui se tenait à l'écart, il lui adressa d'une voix rude et brève, et avec des yeux enflammés, des paroles que nous ne comprîmes pas, mais que nous devinâmes être de sanglans reproches. Le cheik ne répondit qu'en donnant de nouveau le signal du départ. Alors Araballah le saisit par le bras et voulut l'arrêter; mais Abou-Mansour se dégagea en le repoussant et renouvela l'ordre de prendre le galop. Aussitôt Araballah s'élança en avant de la caravane, et, mettant son haghin en travers, il barra le chemin; le cheik fit un mouvement pour porter la main à son fusil, et ses Arabes brandirent leurs lances, lorsque, voyant que le moment était venu de nous mêler de la partie, nous tirâmes nos pistolets, et nous vînmes en aide à notre ancien ami en menaçant de faire feu si l'on ne s'arrêtait pas à l'instant. Abou-Mansour, voyant que nous n'étions que quatre contre lui et ses quatorze Arabes, parut incertain sur ce qu'il allait faire, mais de nouveaux cris se firent entendre derrière nous: c'était Toualeb et Béchara qui descendaient le ravin à leur tour comme si leurs dromadaires eussent eu des ailes; ce renfort, en donnant à notre résistance une nouvelle énergie, parut achever d'abattre la résolution de nos adversaires. Derrière eux d'ailleurs, et au sommet de la montagne, commençait d'apparaître l'escorte complète; de sorte qu'à notre tour c'était nous qui, outre la conscience de notre bon droit, allions avoir la supériorité du nombre. Béchara et Toualeb, emportés par le galop de leurs dromadaires et enveloppés de leurs bournous blancs, arrivaient, rapides comme des fantômes; ils passèrent devant nous en nous criant: Salut! et se précipitèrent vers Abou-Mansour. Les Arabes, de leur côté, s'élancèrent à la défense de leur chef. Le cheik, se sentant soutenu, commença aussi à élever la voix. Pendant ce temps-là, le reste de l'escorte arriva à son tour, vociférant et menaçant; chacun agitait

ou sa lance ou son fusil : nous vîmes qu'un combat était inévitable si nous ne le prévenions pas, et nous nous jetâmes au milieu de la mêlée essayant de dominer de nos voix ce bruit infernal. D'abord nous ne réussîmes qu'à augmenter la confusion et à redoubler le vacarme ; enfin, le commandement de monsieur Taylor commença à se faire entendre, et son autorité à être reconnue. Il ordonna à chacun le silence d'abord, ensuite il sépara nos anciens amis de nos nouveaux guides, leur ordonna de marcher, les uns à notre droite, les autres à notre gauche, remettant à la halte du soir l'explication et promettant de rendre justice à qui de droit. Toualeb demanda alors que nous redescendissions de nos dromadaires pour reprendre nos anciennes montures ; mais monsieur Taylor sentit que cette manœuvre, outre le retard qu'elle occasionnerait, allait remettre le feu aux poudres. Un coup donné, une goutte de sang répandue, eussent rendu, dans l'état d'exaspération où étaient les adversaires, tout arrangement impossible. Il répondit que nous descendrions à la halte, et renouvela d'une voix ferme l'ordre de se mettre en route. Amis et ennemis lui obéirent, et les deux troupes, disposées à notre droite et à notre gauche sur une double ligne, se remirent en marche en silence, sous un soleil atroce, suivant la même direction, mais cette fois marchant à une allure ordinaire. Les deux cheiks menaient la caravane, s'avançant à la même hauteur, Abou-Mansour avec l'air confus et menaçant à la fois, Toualeb avec le front riant et hautain. Quant à Béchara, il était revenu prendre près de moi sa place habituelle, et me racontait, parlant selon sa coutume un patois moitié arabe, moitié français, comment la chose s'était passée.

Au moment convenu, c'est-à-dire vers les onze heures, Toualeb était arrivé au couvent avec notre escorte, et avait réclamé ses voyageurs ; alors les religieux lui avaient appris que depuis le matin nous avions quitté le monastère avec le cheik Abou-Mansour, qui s'était présenté à nous de sa part, et que nous avions pris la route de Thor. Aussitôt, sans perdre un instant, toute la troupe s'était élancée sur nos traces, de toute la vitesse de ses dromadaires, les plus rapides gagnant du terrain, mais tous en masse soutenant leur réputation d'infatigable légèreté. C'est ainsi que nous les avions vus arriver, les uns après les autres, Araballah, Toualeb et Béchara, distancés comme les Curiaces. Ce brave garçon nous disait tout cela avec une ardeur et une joie qui faisaient plaisir à voir. Je lui promis de reprendre pour mon compte, et dès le lendemain matin, mon haghin ordinaire, qui venait derrière nous, mené en main par un Arabe, car, il faut que je le dise et c'est ici le moment de faire cet aveu, mon nouveau dromadaire m'avait prouvé qu'en me plaignant de la dureté de l'autre, j'avais agi avec précipitation ; j'en fis mes excuses à Béchara, et le priai de les transmettre à qui de droit.

Cette explication donnée, Béchara, qui avait une sainte horreur du silence, passa à un sujet tout pastoral : il me raconta les heureuses journées qu'il venait de passer dans sa tribu et près de sa famille. Les Arabes ont le cœur jeune et largement ouvert à toutes les émotions de la nature. Une fois lancé sur la mer du sentiment, il me raconta d'un bout à l'autre toute l'histoire de ses amours. Les incidens sont rares sous la tente, et n'ont guère varié depuis Jacob et Rachel. Le jeune Arabe qui aime doit, dans quelque excursion contre une tribu voisine, signaler son courage et son adresse, selon que la nature lui a donné la force du lion ou la ruse du serpent. Cette dernière qualité était celle de Béchara, il était plus apte à conseiller les entreprises qu'à les exécuter. Mais si la force brutale d'Araballah dominait son intelligence en temps de guerre, les douceurs de la paix et les loisirs de la vie pastorale lui étaient, en revanche, infiniment plus favorables qu'à son compagnon ; aussi était-ce par l'éloquence et la poésie qu'il avait trouvé le chemin du cœur de sa Rachel. Il en était au portrait physique de sa belle Arabe, et il venait de comparer ses yeux à ceux de la gazelle et sa souplesse à celle du palmier, lorsque mon dromadaire, sans préparation aucune, sans un seul mouvement qui m'indiquât son intention, mit sa tête entre ses jambes, et commença à exécuter une cabriole, exactement de la même manière que les enfans ont l'habitude de pratiquer cet exercice. Je me lançai de côté ; les deux pommeaux de la selle portèrent sur le sable, et mon stupide animal commença de se rouler voluptueusement, adoptant par bonheur la direction opposée à celle où mon corps était étendu. Sans cette heureuse circonstance, j'étais passé au laminoir.

Il faut rendre à chacun la justice qui lui est due ; Béchara fut à terre aussitôt que moi, seulement je fus relevé aussitôt qu'à terre ; de sorte qu'il me trouva debout sain et sauf, mais l'air tant soit peu étonné, comme doit l'avoir un homme à qui pareille aventure arrive pour la première fois. J'appris alors que le genre d'amusement auquel continuait de se livrer mon dromadaire était encore une des facéties habituelles à sa race, sa manière de rire. Au reste, ma chute avait été, à ce que Béchara m'assura, des plus savantes ; j'étais tombé en véritable Arabe, et lui, qui se vantait d'être un écuyer, n'aurait pas fait mieux. Comme je recevais modestement les félicitations de Béchara, arriva Toualeb ; il avait vu ma descente forcée, et, profitant de cette circonstance pour en revenir à son idée favorite, il me proposa de reprendre mon ancien haghin, qui, mieux dressé, était incapable d'une pareille faute. Je suivis son conseil, j'enfourchai ma vieille monture, et au premier pas qu'elle fit je reconnus ma selle si bien rembourrée du côté de l'animal.

Nous arrivâmes enfin au pied des montagnes : c'était le campement choisi pour la nuit. Les deux cheiks gloussèrent chacun leurs haghins, qui, partageant les haines de leurs maîtres, s'agenouillèrent sans se rapprocher. Cependant nos Arabes se mêlèrent pour dresser la tente, aucun parti ne voulant renoncer aux droits qu'il croyait avoir. Aussi fut-elle prête en un instant. Aussitôt Abdallah, rentré dans ses fonctions, donna ses soins à l'œuvre importante du souper, et nous nous formâmes en cour de justice pour connaître de l'aventure du matin.

Toualeb, en sa qualité de plaignant, parla le premier ; il exposa que, la veille du jour où nous devions partir, il avait reçu une communication du Père de la Victoire, qui l'informait que nous ne partirions que dans trois ou quatre jours, attendu que nous avions vu des choses si intéressantes au couvent que nous comptions y prolonger notre séjour. Cette fable, assez bien tissue, avait cependant un côté par lequel elle devait éveiller le soupçon : au lieu d'un domestique du couvent, messager naturel dans cette circonstance, c'était un Arabe d'une tribu assez mal famée sous le rapport de la probité qui apportait cette nouvelle, aussi l'envoyé avait-il paru parfaitement suspect à Toualeb. Il en résultait que, tout en le remerciant du bon avis, Toualeb s'était bien promis de venir, à tout hasard, nous faire le lendemain une petite visite ; on a vu comment, moins fins que Toualeb, nous nous étions laissé voler comme trois sacs de marchandises. Déjà prévenus avant d'arriver au couvent, leur étonnement, quand ils ne nous y trouvèrent plus, fit bien vite place au désir de remettre la main sur nous : ils avaient donc lancé leurs dromadaires au grand galop, et, comme ils avaient sur les nôtres l'avantage de la taille, ils nous avaient promptement rattrapés.

L'accusé se leva à son tour, assez embarrassé de sa position, malgré la finesse et la déloyauté arabes, et son plaidoyer se ressentit du mauvais terrain sur lequel il s'était placé.

— J'ai voulu, dit-il, user de stratagème, et j'ai eu tort, car j'étais dans mon droit ; le voyageur n'appartient pas à telle ou telle tribu, et puisque les tribus sont amies, elles doivent jouir des mêmes priviléges ; si une seule guidait les voyageurs, les autres mourraient de faim. Puisque Toualeb vous a amenés, c'est à moi de vous reconduire ; ce que j'ai essayé de faire par la ruse, je pouvais l'accomplir par la force : mes guerriers sont nombreux et braves, mon courage est incontesté, depuis Suez jusqu'au Raz-Mohammed, mon nom a un écho dans toutes les ouaddis, et il n'y a pas une tribu qui ne connaisse Mohammed-Abou-Mansour.

Il paraît que ces raisons, assez médiocres pour des Européens, n'étaient pas mauvaises pour les Arabes, car ce fut Béchara qui prit la parole pour répondre au Père de la Victoire. Sa réponse fut si rapide, elle rampa par tant de détours, elle embrouilla si bien la discussion, et donna lieu à une réplique si animée, que monsieur Taylor, prévoyant que la scène du matin allait se renouveler, se leva à son tour, imposa silence et déclara qu'il ne reconnaissait pour nos guides et notre escorte que Toualeb et ses Arabes. Les otages qui attendaient notre retour et qui répondaient de nous tête pour tête étaient de la tribu d'Oualeb-Saïd ; il était donc juste qu'ayant couru les risques, elle jouît du résultat. En conséquence, il ne prendrait pas Mohammed-Abou-Mansour, tout Père de la Victoire qu'il était, attendu que la supercherie dont il s'était servi pour se procurer des voyageurs nous avait tous indignés.

Notre interprète traduisit le jugement, qui fut écouté par les deux parties avec recueillement et soumission ; mais aussitôt la version terminée, Béchara, part, à notre grand étonnement, Mohammed-Abou-Mansour à part, et peu de temps après ils se rapprochèrent de nous en parfaite intelligence ; ils venaient nous annoncer que toutes les difficultés étaient aplanies, que les deux tribus nous accompagneraient, que ce n'était pas trop d'une double escorte pour des personnages aussi recommandables que nous, et que Abou-Mansour et ses Arabes nous serviraient de garde d'honneur.

Après quoi chacun soupa et pensa à prendre du repos ; nous en avions besoin, surtout nous autres Européens, que notre séjour au couvent avait déshabitués du dromadaire, et qui étions tombés de Charybde en Scylla avec les haghins du Père de la Victoire.

LE KHAMSIN

Nous continuâmes, le lendemain, de marcher encore dans la même direction, c'est-à-dire en descendant vers la mer. Depuis longtemps déjà nous distinguions Thor à notre gauche ; mais, à mesure que nous approchions, la ville nous paraissait perdre de son importance ; enfin, nous jugeâmes qu'elle ne méritait pas que nous fissions un détour pour la visiter. Nous fîmes, en conséquence, un angle aigu à droite, et, après une heure ou deux de marche sur le sable tamisé qui borde la mer Rouge, nous rentrâmes dans les montagnes, et, vers le soir, nous descendîmes dans une ouaddi délicieuse appelée la Vallée des Jardins. Des palmiers aux panaches flottans, des sycomores au noir feuillage, couvraient de leur ombre une source d'eau fraîche et pure ; cette oasis commandait une halte et nous dressâmes notre tente au pied d'un bouquet de palmiers.

La nuit fut délicieuse : nous possédions l'eau et la fraîcheur, ces deux trésors dont le désert est si avare. Aussi nous réveillâmes-nous reposés et vigoureux, et nous nous mîmes en route dans une disposition d'esprit des plus joyeuses. Au moment de partir, nos Arabes se montrèrent les uns aux autres quelques lignes rougeâtres qui sillonnaient l'orient ; néanmoins ils ne parurent pas s'en occuper davantage, et nous avions déjà oublié ces symptômes inquiétants, qui ne nous avaient cependant pas échappé, lorsque, en entrant dans l'ouaddi Pharan, nous sentîmes passer autour de nous quelques-unes de ces âcres bouffées de vent, haleines fiévreuses du désert. Bientôt la chaleur devint insupportable ; le sable, soulevé par une brise insensible, qui semblait une vapeur de la terre, nous enveloppait d'un nuage qui nous brûlait les yeux, et, à chaque aspiration, pénétrait dans le nez et dans la gorge. Nos Arabes, de leur côté, paraissaient, contre leur habitude, souffrir comme nous de ces inconvéniens, qui auraient dû leur être familiers : ils échangeaient entre eux des paroles brèves et courtes, et peu à peu les restes d'inimitié de la veille se fondirent dans une commune préoccupation. Les deux tribus rapprochées se mêlèrent, les dromadaires eux-mêmes parurent se chercher les uns les autres, galopant avec agitation et sans ralentir leur allure, et allongeant leurs longs cous de serpent, de manière que leur lèvre inférieure effleurât le sol. De temps en temps ils faisaient des écarts irréguliers et soudains, comme si la terre leur eût brûlé les pieds. « Prenez garde, » disait alors Toualeb. Et après lui les Arabes répétaient cet avertissement, que j'entendais sans pouvoir comprendre de quel danger nous étions menacés. Je m'approchai de Béchara pour lui demander d'où venait ce malaise dont nous étions atteints tous, hommes et animaux ; mais le temps des conversations était passé. Béchara, pour toute réponse, prit un pan de son manteau, et, le rejetant par-dessus son épaule, il s'en enveloppa de manière à s'en couvrir le nez et la bouche. J'en fis autant, et, en me retournant, je m'aperçus que notre exemple avait été suivi par les Arabes, dont on n'apercevait plus que les yeux noirs et brillans, plus noirs et plus brillans encore sous leurs bournous et leurs abbayes ; enfin, au bout d'un quart d'heure, nous n'avions plus de questions à faire. Francs et Arabes, nous en savions autant les uns que les autres. Le désert nous prévenait par tous les signes et nous parlait avec toutes ses voix : c'était le khamsin.

Notre course était dévergondée, car le sable s'élevait comme un mur entre l'horizon et nous. A chaque instant nos Arabes, dont les yeux ne pouvaient percer ce voile de flamme, hésitaient et faisaient des crochets qui dénotaient leur irrésolution. Cependant la tempête augmentait toujours, le désert devenait de plus en plus houleux ; nous entrions dans des sillons de sable agité comme des vagues, et nous traversions, ainsi qu'un habile nageur fend une lame, la crête brûlante de ces monticules. Malgré la précaution que nous avions prise de couvrir nos bouches de nos manteaux, nous respirions autant de sable que d'air ; notre langue s'attachait à notre palais ; nos yeux devenaient hagards et sanglans, et notre respiration, bruyante comme un râle, révélait, à défaut de paroles, nos mutuelles souffrances. Je me suis trouvé quelquefois en face du danger, mais je n'ai jamais éprouvé une impression pareille à celle que je ressentais : ce doit être à peu près celle d'un naufragé perdu sur une planche au milieu d'une mer orageuse. Nous allions comme des insensés, sans savoir où, toujours plus rapidement et plus obscurément, car le nuage de poudre qui nous enveloppait devenait de plus en plus intense et brûlant. Enfin Toualeb fit entendre un cri perçant : c'était un ordre de halte. Les deux chefs, Béchara, Araballah, et l'Arabe qui marchait ce jour-là en tête de la caravane, se réunirent en conseil ; c'étaient les pilotes les plus expérimentés de cette mer changeante où nous étions égarés. Les avis furent émis tour à tour, et, malgré la situation, ou peut être à cause de la situation suprême où nous nous trouvions, émis avec une sage modération et une solennelle lenteur. Pendant ce temps-là la houle de sable continuait de se soulever. Enfin Toualeb résuma les opinions en étendant les bras vers le sud-ouest, et la course frénétique recommença aussitôt, mais cette fois sans hésitation et sans écart, et sur les traces des deux cheiks, qui, vu la gravité des circonstances, avaient pris la conduite de la caravane. Nous marchions vers un but, mais nous n'avions pas le loisir de demander lequel ; nous savions seulement que, si nous le manquions, nous étions perdus.

Le désert était imposant et mélancolique ; il semblait vivre et palpiter, et fumer jusque dans ses entrailles. La transition avait été rapide et singulière ; ce n'était plus l'oasis de la veille, le repos au pied des palmiers, le sommeil rafraîchi par le bruit murmurant de la fontaine ; c'était le sable enflammé, c'étaient les secousses du rude dromadaire, la soif dévorante, inhumaine, insensée, la soif qui fait bouillir le sang, fascine les yeux et montre aux malheureux qu'elle brûle des lacs, des îles, des arbres, des fontaines, de l'ombre et de l'eau. Je ne sais s'il en était des autres comme de moi ; mais j'étais en proie à une véritable folie, à un rêve, à un délire sans fin, qui se ployait à tous les dévergondages de mon imagination. De temps en temps les dromadaires s'abattaient, creusaient le sable ardent avec leur tête pour trouver au-dessous de sa surface un semblant de fraîcheur, puis ils se relevaient fiévreux et haletans comme nous, et reprenaient leur course fantastique. Je ne sais combien de fois ces chutes se renouvelèrent, je ne sais comment nous fûmes assez heureux pour ne pas être écrasés sous le poids de nos haglins ou ensevelis sous le sable ; ce dont je me souviens, c'est qu'à peine tombés, Toualeb, Béchara et Araballah étaient près de nous, rapides et secourables, mais muets comme des spectres, relevant hommes et chameaux, puis se remettant en chemin, silencieux et enveloppés de leurs manteaux. Une heure encore de cette tempête, j'en suis bien convaincu, et elle nous ensevelissait tous. Mais tout à coup une rafale de vent passa, éclaircissant l'horizon, comme si l'on tirait à nos yeux la toile d'un théâtre :

— Le Mokatteb ! cria Toualeb. — Le Mokatteb ! répétèrent tous les Arabes. Puis le sable s'éleva de nouveau entre nous et la montagne ; mais Dieu, comme pour nous rendre la force, nous avait montré le port désiré. — Le Mokatteb ! le Mokatteb ! répétions-nous sans savoir ce que c'était que le Mokatteb, mais devinant que c'était le port, le salut, la vie. Cinq minutes après, nous nous glissions, comme des serpens, dans une caverne profonde, mais dont la gueule étroite laissait passer peu de lumière et peu de chaleur, tandis que nos montures, agenouillées, la tête tournée et étendue vers le rocher, étaient déjà tombées dans une immobilité qui les faisait ressembler, avec leur peau grise recouverte de sable, à des chameaux de pierre. Quant à nous, sans nous inquiéter de tente, de tapis, de repas, nous nous couchâmes pêle-mêle, en proie à la fois à un engourdissement et à un délire qui tenaient le milieu entre le sommeil et la fièvre chaude, puis, sans parler, sans dormir, sans remuer, nous restâmes là jusqu'au lendemain matin, étendus sur la face, comme des statues précipitées de leur base.

La tempête continuait toujours, et nous l'entendions hurler au dehors ; cependant, peu à peu ses mugissemens tombèrent. Vers le milieu du jour, elle avait perdu presque toute sa force, et c'était elle qui râlait à son tour, et qui, à son tour, touchait à son agonie. Il y avait trente heures que nous n'avions mangé : nous revenions à la vie par la faim ; quant à la soif, elle ne nous avait pas quittés. Abdallah se leva et fit les apprêts de son déjeuner. Pendant ce temps, les Arabes cherchèrent une source dans tous les coins de la caverne, mais inutilement ; il fallut se contenter de l'eau empoisonnée de nos outres. Nous faisions, tristes et maussades, notre maigre repas de riz et de dattes, quand Mohammed entra avec l'air piteux qui lui était familier lorsqu'il avait une demande à faire. Les Arabes, selon leur louable habitude, n'avaient rien emporté avec eux, et l'escorte était doublée. Nous partageâmes, entre trente, le déjeuner qu'Abdallah était censé avoir fait pour trois, mais que, probablement prévenu de la chose, il avait tant soit peu allongé : chaque Arabe reçut du riz plein le creux de la main et une datte ; il est vrai que nous n'en mangeâmes guère davantage.

Le troisième jour le vent changea, et, malgré les apparences fâcheuses du ciel, nous quittâmes la caverne du Mokatteb, car nous sentions qu'avec notre surcroît de bouches nos provisions ne nous permettaient guère de nous arrêter en route. Lorsque nous reparûmes à la lumière, nous nous regardâmes et nous nous effrayâmes mutuellement, tant nous ressemblions à des spectres. L'épreuve de ces trois jours était profondément écrite sur tous les visages, nous avions l'œil terne et vitreux, la peau sèche, la respiration haletante et le corps entièrement courbaturé. Bientôt nous aperçûmes la mer, et comme notre chemin nous conduisait

un instant sur ses bords, nos Arabes y coururent remplir d'eau leur bouche et revinrent la souffler dans les narines de leurs dromadaires, ce qui leur redonna à l'instant toute leur ardeur. J'eus l'envie de me baigner, mais je ne l'osai pas, dans la crainte de ne pouvoir résister au désir de boire. Au reste, toute saumâtre qu'eût été l'eau de la mer, elle ne m'eût certes pas paru plus fétide et plus impotable que celle de nos outres.

Vers le soir, nos Arabes trouvèrent enfin une citerne. Cependant, craignant que notre avidité à boire cette eau glacée, après un si long jeûne et une si rude chaleur, ne fût nuisible à notre santé, ils dressèrent la tente à quelque distance de la source, et quelques instans après Béchara revint avec les gargoulettes pleines. Ce fut une véritable fête, et cela nous mit en appétit pour le souper. Il paraît, au reste, que l'eau avait une vertu apéritive, et qu'elle produisit le même effet sur nos Arabes car, pendant la nuit, ils mangèrent tout le sucre et le reste du michmich, pour compléter leurs rations. Quant aux dattes, nous avions mangé les dernières dans la caverne du Mokatteb.

Nous nous aperçûmes de la soustraction le lendemain au déjeuner, pour lequel Abdallah ne nous servit que ses infâmes galettes, que nous ne mangions jamais, du raisin sec et du café. Nous demandâmes autre chose; alors il nous avoua la vérité. Le bonheur du danger passé et la certitude qu'il avait fallu à nos hommes un besoin bien pressant pour se livrer à ce maraudage nous rendirent moins sévères : notre indulgence porta ses fruits. Le soir, après avoir mangé avec nous le reste du riz, qui n'était pas considérable, il est vrai, ils achevèrent le café et le raisin sec.

Le lendemain, nous nous mîmes en route par un temps radieux. Toualeb donna le signal du départ en mettant son dromadaire au galop. Nous suivîmes son exemple, et pendant six heures nous allâmes ventre à terre, sans pouvoir deviner la cause de cette vélocité. Enfin, vers le milieu du jour, nous aperçûmes les sources de Moïse, où nous avions fait halte en venant ; nos dromadaires redoublèrent de rapidité, en aspirant de plus d'une lieue leur fraîche émanation. Arrivés aux palmiers ils s'agenouillèrent d'eux-mêmes, les Arabes dressèrent la tente avec une activité et un empressement que je ne leur avais pas encore vus ; cinq minutes après, leur promptitude et leur complaisance nous furent expliquées : nous n'avions plus absolument rien à manger ; dattes, sucre, michmich, café, raisin sec, ils avaient tout dévoré. Nous nous décidâmes alors à nous rejeter sur ces malheureuses galettes que nous avions méprisées la veille ; mais notre répugnance pour elles n'avait point échappé à nos guides, et pendant que nous dormions ils avaient mis le reste de la farine sur les braises. Heureusement nous avions de l'eau en abondance : nous en bûmes chacun une gargoulette pleine, puis nous nous remîmes immédiatement en route, quelque envie et quelque besoin que nous eussions du repos ; l'urgence de la position nous avait rendu des forces, il fallait arriver au passage de la mer Rouge à l'heure opportune, sous peine de jeûner toute la journée et toute la nuit. Quant à nos dromadaires, ils étaient abreuvés, et comme le soleil de Louis XIV, ils acquéraient des forces en allant. Nous avions bien fait douze ou quinze lieues le matin, nous en fîmes environ la moitié autant de deux heures de l'après-midi à cinq. Enfin nous arrivâmes au gué épuisés, haletans ; il était trop tard, les eaux étaient hautes.

La situation n'était pas couleur de rose, car là nous n'avions plus même d'eau : dans l'espérance d'arriver à temps, et d'après la certitude que nos Arabes, jaloux de ne pas nous désespérer, nous avaient donnée, nous n'avions pas pensé à emporter de l'eau des sources, de sorte que nous mourions littéralement de soif et de faim. Si le soleil avait eu toute sa force, nous devenions enragés du coup : mais Béchara, voyant notre détresse, nous dit qu'il y avait quelquefois sur l'autre rive un passeur avec un bateau ; que si je tirais un coup de pistolet en l'air, ce qui était le signal, il était probable qu'il viendrait nous prendre. Il n'avait pas achevé que j'avais fait feu ; nous attendîmes dix minutes avec anxiété, et nous vîmes avec peine que je n'avais pas été entendu. Un feu général de toutes nos armes fut alors commandé par M. Taylor. Cette fois la manœuvre fut couronnée d'un plein succès ; nous vîmes la bienheureuse embarcation se détacher de la rive et glisser sur les vagues. Un quart d'heure après elle abordait sur la rive où nous l'attendions ; nous nous élançâmes aussitôt dans la barque, en faisant signe à Abdallah et à Mohammed de nous suivre. Quant aux Arabes, ils restèrent pour garder les bagages ; mais notre premier soin, en débarquant, fut de leur renvoyer Mohammed avec des provisions ; quant à nous, nous nous acheminâmes vers Suez de toute la force que notre estomac avait laissée à nos jambes. Enfin nous arrivâmes toujours en courant chez monsieur Comanouly, qui nous reçut à bras ouverts et nous donna la chambre de Bonaparte. Je dois avouer à notre honte que nous y entrâmes avec une préoccupation toute différente de celle que nous avions éprouvée la première fois que nous en avions franchi le seuil. Nous avions vraiment besoin de quelque chose de plus nourrissant que des souvenirs, si glorieux qu'ils fussent. Monsieur Comanouly eut la bonté d'aller au-devant de nos désirs : il est vrai que je crois bien que de notre côté nous fîmes au moins la moitié du chemin ; le fait est qu'il nous improvisa un souper dont il nous fit ses excuses, et dont nous lui fîmes nos remercîmens.

Le repas achevé, nous nous approchâmes de la fenêtre : elle donnait sur le port de Suez, et nous jouîmes avec délices de la fraîcheur de la mer. Notre veille s'y prolongea fort avant dans la nuit ; car, quelque besoin physique que nous eussions de nous reposer, les émotions que nous avions ressenties, les dangers auxquels nous venions d'échapper nous tenaient éveillés. Là nos haltes de chaque soir, avec leurs incidens divers, vinrent se représenter à notre esprit ; le désert, avec son concert de chacals et d'hyènes, ses traces de lézards et de serpens, son soleil dévorant et son khamsin mortel, n'était déjà plus qu'un souvenir, mais un souvenir vivant, que pour ainsi dire nous touchions de la main encore, et qui, si près que nous en étions, se présentait déjà à notre esprit avec toute sa poésie et toute sa magnificence. Depuis, la distance et le temps n'ont fait que grandir encore ces souvenirs ; et après huit ans d'intervalle, toutes les émotions douces et terribles de ce merveilleux pèlerinage sont restées si palpitantes dans mon cœur, que je n'hésiterais pas, si une occasion d'y retourner se présentait, à les racheter encore au prix des mêmes fatigues et des mêmes dangers.

LE GOUVERNEUR DE SUEZ

Le lendemain le gouverneur de Suez eut notre première visite. Il paraît que nous lui étions vivement recommandés, ou que notre amabilité lui avait laissé un souvenir des plus agréables, car l'accueil qu'il nous fit fut véritablement fraternel. A peine fûmes-nous entrés qu'on nous apporta, dans les mêmes gargoulettes d'argent, de cette fameuse eau que j'avais regrettée si souvent pendant les trois semaines que nous venions de passer à chercher sa pareille sans avoir pu la trouver. Après l'eau vinrent la pipe et le café, et après la pipe et le café le récit de nos aventures.

Je disais et Mohammed répétait, ce qui me donnait la facilité de suivre sur la physionomie bienveillante et grave du pacha les impressions qu'éveillaient en lui les différens événemens de notre voyage. La supercherie du Père de la Victoire parut le réjouir beaucoup ; mais ce qui m'étonna le plus, ce fut l'espèce de plaisir avec lequel il accueillit la dénonciation bien innocente et bien désintéressée que je lui fis du larcin de nos Arabes. Arrivé à cet endroit, il me fit répéter deux fois l'épisode du michmich, du sucre et du café, puis il demanda la suite avec un visage radieux, qu'il était évident qu'il avait pris le plus grand plaisir à la traduction de ma prose. Cela me donna une haute idée de son goût et le regret bien sincère qu'il n'ait pas pu apprécier le texte original. Lorsque j'eus achevé de raconter notre odyssée, le gouverneur nous fit rapporter de l'eau et exigea que nous lui promissions de dîner avec lui. Nous n'avions aucun motif de refuser cette invitation ; nous acceptâmes donc, après nous être seulement défendus le temps convenable. Nous allâmes faire un tour dans la ville, puis nous revînmes à l'heure dite.

En traversant la cour intérieure du pacha, nous remarquâmes que, pour nous faire honneur, il avait déployé un certain appareil militaire. Tout était sur pied dans le palais, serviteurs, esclaves, eunuques. On nous introduisit dans une grande salle carrée où il nous attendait, accroupi à l'angle du divan. Après les salutations d'usage, que notre fidèle interprète Mohammed traduisit quant aux paroles, car, pour les gestes, nous commencions à les exécuter assez confortablement, on apporta un grand plateau d'argent que l'on posa à terre. Nous nous levâmes aussitôt et allâmes nous accroupir autour. Alors un esclave entra avec des aiguières et des bassins d'argent, et nous donna de quoi nous laver. Le pacha nous en donna deux fois ; nous n'avions jamais vu un Turc pousser si loin la propreté.

Le plateau supportait quatre plats d'argent recouverts de dômes du même métal, d'une ornementation un peu lourde, mais riche. L'un contenait le pilau de rigueur avec sa poule couchée au milieu ; le second un ragoût au piment, dont je ne pus deviner la composition ; le troisième, un quartier d'agneau, et le quatrième, un poisson. Nous mîmes hardiment la main au plat tout en conservant une certaine hiérarchie même entre nous, et nous commençâmes par écarteler la poule. Quant à la partie liquide du repas, nous avions chacun près de nous une gargoulette de notre eau favorite, et je ne connais pas de vin que je lui eusse préféré en ce moment.

De la poule nous passâmes au ragoût. Ici le service de-

venait plus facile encore ; la viande de l'animal qui nous était offert avait été coupée d'avance par morceaux. Chaque morceau nous servit de cuillère pour emporter avec lui certaine quantité de l'assaisonnement. Seulement nous nous aperçûmes que ce que nous avions pris pour de la viande était un légume quelconque. En somme, la chère eût été fort médiocre pour les Parisiens ; mais pour nous, qui étions devenus de véritables fils d'Ismaël, tout était pour le mieux.

Après le ragoût vint le quartier d'agneau. Nous remarquâmes, à la démonstration par laquelle le gouverneur accueillit ce nouveau plat, que, pour découper, il était de l'école de Toualeb et de Béchara. Il allongea les deux bras, maintint d'une main le morceau dans son récipient, et de l'autre pinça la chair, qui se détacha de l'os avec une facilité qui tenait de l'enchantement. Cette fois, nous ne tentâmes même pas de suivre l'exemple, certains que nous échouerions à notre honte. Nous demandâmes au gouverneur la permission de tirer nos lames, afin qu'un geste inattendu ne l'effrayât point trop, et cette permission accordée, nous nous mîmes à découper l'animal avec nos poignards.

Restait le poisson, et là nous attendait une des plus rudes épreuves par lesquelles nous soyons passés de toute notre vie. Le cétacé, dont j'ignore le nom, était farci intérieurement d'un nombre effroyable d'arêtes, de sorte qu'aux premières bouchées nous nous aperçûmes qu'il y avait des précautions préparatoires à prendre, si nous ne voulions pas périr par la strangulation. Nous nous mîmes donc à inventorier chacun avec un soin tout particulier le morceau que nous avions devant nous, afin d'en tirer les corps malfaisants ; ce que voyant le gouverneur, qui avait avalé sa ration sans paraître s'inquiéter des arêtes, il se fit apporter un nouveau morceau de poisson sur un plat d'argent, en détacha avec la main droite un fragment, qu'il mit dans le creux de la main gauche, commença d'en extraire les arêtes depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, joignit à cette première préparation du pain émietté en quantité à peu près égale, y ajouta quelques épices, roula le tout ensemble de manière à en faire une boulette de la grosseur d'un œuf, déposa cette boulette sur un plat d'argent, fit signe à l'esclave de la porter à monsieur Taylor, et se mit



Le gouverneur déposa cette boulette sur un plat d'argent.

incontinent à exécuter une seconde édition du même ouvrage. L'idée que cet hommage était pour moi m'arrêta court, et je sentis que j'aurais grand'peine à achever même ce que j'avais sur mon assiette. Le gouverneur vit mon interruption ; il crut que j'attendais mon tour, et se hâta davantage, sans cependant, il faut lui rendre justice, y mettre un soin moins minutieux. La besogne terminée, il m'envoya le fruit de son travail ; c'était une fort jolie boulette, de la grosseur d'un abricot à peu près. Je la pris en m'inclinant, et, comme pour admirer la perfection avec laquelle elle était arrondie, je l'examinai, attendant un moment où le gouverneur aurait les yeux tournés d'un autre côté, et rappelant pendant cet intervalle toutes mes notions d'escamotage, afin de l'avaler comme Paillasse avale les couteaux. La ruse me réussit. Le gouverneur, infatigable dans sa courtoisie, se mit immédiatement à la boulette destinée à Mayer, et, absorbé dans cette opération, qu'il exécutait en véritable artiste, il ne s'aperçut pas que la mienne, au lieu d'entrer dans ma bouche, était passée dans ma manche, et de ma manche dans mon gilet. Quant à celle de monsieur Tay-

lor, il me fût impossible de savoir ce qu'elle était devenue et je l'ai toujours soupçonné de l'avoir courtoisement digérée.

Pour Mayer, sa position était clairement dessinée. Après lui, il n'y avait personne à suivre, de sorte que tous les yeux l'avaient pris pour point de mire. Aussi il prit son parti en brave et avala loyalement sa boulette d'un coup et au risque de s'étouffer, ce qui lui fit grand honneur aux yeux du pacha, qui prit pour de l'empressement ce qui n'était que le désir d'en avoir plus tôt fini avec cette singulière pâtisserie.

Le second service était composé de gâteaux, de confitures et de sorbets préparés par les femmes du gouverneur; le tout d'un aspect fort réjouissant, mais d'un goût assez médiocre, grâce aux mélanges inouis qui constituent le fond de la cuisine turque.

Au reste, le pacha, qui pendant tout le dîner avait été d'une humeur charmante, se montra plus gai que jamais au dessert. Il nous reparla de notre voyage, nous demanda de nouveaux détails sur la manière dont nous avions été enlevés par le Père de la Victoire à la tribu d'Oualeb-Said, et nous fit raconter une seconde fois comment voleurs et volés s'étaient réunis pour manger notre sucre et boire notre café; puis, lorsque j'eus fini :

— Maintenant, dit-il, levons-nous et allons voir couper la tête à tous ces brigands-là.

Nous crûmes avoir mal entendu, et nous fîmes répéter Mohammed, mais à la stupéfaction de notre interprète, à la manière dont il balbutiait en nous répétant la proposition du gouverneur, nous vîmes que notre hôte avait pris la chose au plus grand sérieux. Monsieur Taylor, comme chef de la caravane, se leva et supplia le pacha, qui avait déjà fait quelques pas vers la fenêtre, de vouloir bien l'entendre. Le gouverneur se retourna et répondit que c'était avec un très grand plaisir qu'il écouterait ce que nous avions à lui dire, et qu'aussitôt l'exécution faite il serait à nous. Monsieur Taylor lui fit observer que c'était justement au sujet de l'exécution qu'il avait quelques objections de conscience à lui soumettre. Le gouverneur fit un signe gracieux et se prépara à écouter, non sans jeter un dernier regard vers la fenêtre, comme pour dire à l'orateur : Faisons vivement, car nous sommes attendus pour le spectacle.

Alors monsieur Taylor, au grand étonnement du gouverneur, se mit à plaider la cause de notre escorte : il exposa au pacha que ces pauvres diables, mourant de faim, étaient bien excusables d'avoir grignoté tant soit peu nos provisions. D'ailleurs, cette petite infidélité n'avait eu d'autre résultat que de nous faire jeûner vingt-quatre heures, tandis que, s'ils ne l'avaient pas commise, ils seraient eux, assurément, morts de faim; quant à l'espièglerie du Père de la Victoire, elle rentrait tellement dans les mœurs arabes, que c'eût été à nous de ne pas nous y laisser prendre. D'ailleurs, elle n'avait eu d'autre suite que de nous donner une escorte plus nombreuse, et par conséquent plus sûre. Il priait donc instamment le pacha de ne pas insister sur l'article de la punition.

Le gouverneur répondit que ce que monsieur Taylor avait dit, en parlant des mœurs arabes, était parfaitement vrai, et prouvait qu'il avait étudié le pays en observateur; la chose même, il était obligé de l'avouer, s'était déjà renouvelée plusieurs fois, mais sur des voyageurs ordinaires, de misérables peintres ou de pauvres savans, gens qui ne valaient pas la peine, au dire du pacha, que l'on s'occupât de quelle manière ils avaient été traités. Mais pour nous c'était bien autre chose : nous étions des ambassadeurs du gouvernement français accrédités près du vice-roi d'Egypte, et spécialement recommandés à tous les gouverneurs par Ibrahim Pacha. Il nous devait donc justice pleine et entière. En conséquence, il nous invitait de nouveau à nous joindre à lui pour regarder couper le cou aux coupables. Ce disant, il fit un pas vers la fenêtre.

Nous vîmes alors qu'il tenait si sérieusement à nous donner cette preuve de considération pour nous, que nous commençâmes à trembler pour nos pauvres compagnons de voyage. Nous nous levâmes à notre tour, et joignîmes nos instances à celles de monsieur Taylor. Le gouverneur alors parut se faire violence et, nous faisant signe de nous rassurer, il ordonna qu'on fit entrer les coupables, et nous invita à nous asseoir à ses côtés. Cinq minutes après nos braves amis parurent, Toualeb et Abou Mansour en tête, puis Bechara, Araballah, et le commun des martyrs ensuite : le tout escorté par une trentaine de soldats, le sabre nu à la main.

Toualeb et Béchara nous jetèrent, en entrant, un regard d'indicible reproche qui nous alla jusqu'au cœur. Nous leur fîmes signe de se rassurer : ils en avaient grand besoin, car ils tremblaient de tous leurs membres et étaient aussi pâles que leur teint basané leur permettait de le devenir. Le fait est que, depuis trois heures qu'ils étaient arrêtés sans que nous en fussions informés, ils avaient appris de leurs gardes le sort qui leur était réservé, de sorte que, reconnaissant au fond du cœur qu'ils étaient dans leur tort, et parfaitement instruits de la manière expéditive et impitoyable dont procédait la justice turque, ils se regardaient déjà comme décapités, et cela avec d'autant plus de raison, que, croyant que la dénonciation venait de nous, ils étaient loin d'espérer en notre intercession; le regard amical que nous échangeâmes lors de leur entrée, tout rassurant qu'il était, n'en demeura donc pas moins d'abord tout à fait inintelligible pour eux.

Lorsqu'ils furent rangés en cercle autour de nous, le gouverneur les regarda un instant en silence, et avec un œil si terrible, que les malheureux perdirent bientôt le faible espoir que nous leur avions rendu; enfin, lorsqu'il les vit suffisamment abattus et repentans :

— Misérables enfans du prophète, qui avez manqué à tous vos devoirs envers ceux qui s'étaient confiés à vous, leur dit-il, notre intention première avait été de vous faire trancher la tête pour votre crime : mais, touché par les instances que viennent de nous adresser l'envoyé du sultan des Français et les honorables Européens qui l'accompagnent, nous vous faisons grâce de la peine capitale. Vous en serez donc quittes, chacun, pour cinquante coups de bâton sous la plante des pieds. Allez.

Ce n'était pas encore là précisément l'affaire de nos Arabes; ils aimaient mieux la bastonnade que la décollation; mais il était bien évident qu'ils eussent préféré leur grâce tout entière à la bastonnade; heureusement pour eux, nous partagions entièrement cette opinion. Monsieur Taylor fit donc un signe pour qu'ils demeurassent encore un instant, et, se retournant vers le gouverneur étonné de notre obstination, il lui exprima, en notre nom et au sien, toute sa gratitude pour l'aimable accueil que nous avions reçu de lui. Il lui affirma, en outre, que cette reconnaissance était si grande, que nous n'avions aucunement besoin de la nouvelle gracieuseté qu'il voulait nous faire aux dépens de la plante des pieds de nos Arabes. Il le pria, en conséquence, de les tenir généreusement quittes de tout châtiment, attendu que si ces hommes avaient, pressés par la faim, manqué à leur strict devoir, ils avaient, en mille autres occasions, dépassé par leurs prévenances et leur dévouement ce qu'ils s'étaient engagés à faire pour nous; que, d'ailleurs, après les services qu'ils nous avaient rendus, nous ne les regardions plus comme des guides à qui on a promis un salaire, mais comme des amis qui ont droit au partage. Sachant nos sentimens, ils avaient agi en conséquence; leur seul tort était d'avoir fait leur part avec tant de laisser-aller qu'il ne nous était rien resté pour la nôtre; mais cela était une erreur et non un vol. Or, tout homme qui se trompe et qui avoue franchement qu'il s'est trompé étant excusable, il demandait que l'amnistie fût accordée sans restriction, et qu'après avoir sauvé leur tête ils obtinssent grâce pour leurs pieds; monsieur Taylor ajouta que c'était, au reste, non seulement son désir, mais encore celui des deux autres Européens qui l'accompagnaient, ainsi que le gouverneur pouvait s'en assurer s'il nous permettait de joindre nos prières aux siennes. Le gouverneur se retourna vers nous d'un air de doute; mais mais il vit à nos regards suppliants, encore plus qu'à nos paroles, la vérité de ce que lui avait dit monsieur Taylor, et resta un instant sans nous répondre, indécis et réfléchissant, comme s'il cherchait la solution d'un problème impossible à résoudre. Pendant ce temps les Arabes avaient suivi la traduction du discours de notre ami avec l'expression de la reconnaissance la plus vive, accompagnant chaque parole miséricordieuse de gestes à l'appui : de sorte que, lorsqu'ils nous virent nous joindre à leur avocat, ils pensèrent que le moment était venu : en conséquence, ils s'agenouillèrent, et, tendant les bras vers le juge indécis, ils firent chorus de supplications et de prières. Enfin, le gouverneur nous regarda une dernière fois, comme pour nous demander si bien décidément nous voulions rémission pleine et entière pour les coupables, et trouvant dans notre voix, dans nos regards et dans nos gestes la même expression qu'il y avait déjà lue, il se retourna vers ses soldats, et leur fit, avec un soupir, signe de se retirer : les soldats obéirent. Quant à Toualeb et au Père de la Victoire, il leur adressa, en leur qualité de cheiks, une longue admonestation, où nous ne comprîmes rien autre chose, si ce n'est qu'ils étaient bien heureux d'avoir affaire à des maîtres aussi indulgens que nous. Ce discours, achevé avec la dignité convenable, nos Arabes se retirèrent en silence et sans demander le reste.

Quant à nous, nous exprimâmes au gouverneur toute notre reconnaissance pour ses bons procédés, et nous lui assurâmes que, si jamais nous repassions par Suez, notre première visite serait certainement pour lui. Il nous remercia à son tour de nos bonnes dispositions, et nous fit promettre que nous lui écririons du Caire comment notre escorte s'était conduite à notre égard pendant le reste du voyage. Cette double convention arrêtée, nous prîmes congé de lui.

A dix minutes de chemin de son palais et en tournant l'angle de la première rue, nous trouvâmes nos Arabes qui

nous attendaient. Aussitôt qu'ils nous aperçurent ils se précipitèrent sur nos mains, qu'ils baisèrent avec une effusion qui ne laissait aucun doute sur leur gratitude. Ces démonstrations reconnaissantes étaient en outre accompagnées de promesses d'un attachement inviolable et à toute épreuve. Ce qui les touchait surtout, c'était, non pas que nous eussions intercédé pour leur tête, mais que nous eussions résisté au plaisir de voir donner la bastonnade, ce qui était, à leur avis, un spectacle des plus intéressans et des plus curieux. Néanmoins, après les premiers momens d'effusion, ils nous proposèrent de partir sans retard. La clémence du gouverneur leur avait paru si peu naturelle, qu'ils ne s'y fiaient pas parfaitement. Nous nous informâmes alors où nous devions rejoindre les chameaux. Ils étaient sellés et chargés, et nous attendaient sur la route du Caire. A peine sortis du palais, quatre d'entre eux étaient partis pour tout préparer, de sorte que nous pouvions quitter Suez à l'instant même. Nous comprîmes l'empressement de nos Arabes, et nous les suivîmes en riant. Effectivement, à la porte occidentale de la ville, nous trouvâmes nos dromadaires; en un instant nous fûmes en selle comme par enchantement. Nos Arabes, de leur côté, ne se donnèrent pas le temps de faire agenouiller leurs montures; ils grimpèrent dessus en courant comme je l'avais vu faire à Béchara en sortant du Caire, et une fois dessus, Toualeb et Abou-Mansour, fraternellement unis désormais par le danger commun qu'ils avaient couru, prirent la tête de la colonne et lui imprimèrent un mouvement de galop à l'aide duquel nous mîmes, en moins de deux heures, une dizaine de lieues entre nous et le gouverneur de Suez, dont ils ne pensaient pas pouvoir jamais être assez loin.

Néanmoins, comme la nuit était arrivée pendant que nous parcourions les deux dernières lieues, il nous fallut bien faire halte. En un instant notre tente fut dressée. Nos Arabes étaient gais et légers comme nous ne les avions jamais vus; Béchara surtout était d'une hilarité qui allait jusqu'à la folie; il courait et gambadait sans cause, comme pour s'assurer que ses jambes n'avaient éprouvé aucune mésaventure, et nous étions retirés depuis longtemps dans notre tente, que nous l'entendions encore parler avec une volubilité qui trahissait l'émotion fiévreuse qu'avaient laissée en lui les émotions de la journée.

Le lendemain nous nous mîmes en route avec le jour; nous suivîmes, comme nous l'avions fait en venant du Caire, la ligne des ossemens; une carcasse de dromadaire, encore garnie de quelques lambeaux de chair, de laquelle s'échappèrent à notre approche deux ou trois chacals, nous prouva qu'une caravane était passée depuis nous, qui avait payé son tribut à la route sinistre. Nous passâmes sous l'arbre du désert sans nous arrêter, nous plantâmes les piquets de notre tente sur l'emplacement de la forêt pétrifiée; la terreur de la veille avait bouleversé toutes les habitudes topographiques de nos Arabes. Au reste, la journée avait été rude, nous avions fait au moins une vingtaine de lieues sans nous reposer plus d'une heure.

Nous étions engagés dans le chemin sinueux et malaisé du Mokkatan avant que le soleil ne fût levé; il parut à l'horizon comme nous atteignions le haut de la montagne, et la lueur de ses premiers rayons se refléta sur les dômes dorés du Caire. Nous saluâmes la populeuse cité toute hérissée de madenehs, toute couverte de coupoles, et l'immense horizon qui l'encadre, avec toute la joie du retour. Nous fîmes, au sommet le plus élevé de la montagne, une halte de dix minutes, pour embrasser tous les détails de cette vue merveilleuse, plus splendide encore au soleil levant qu'à aucune autre heure de la journée; puis, comme si nos haghins eussent deviné notre intention, à peine arrivés au versant occidental du Mokkatan, ils s'élancèrent au galop, et eurent bientôt dévoré l'espace qui nous séparait des tombeaux des califes. De là au Caire il n'y a qu'un pas. Cette fois nous rentrâmes dans la ville, triomphans et sans craindre que nos dromadaires nous jouassent de mauvais tours. Nous étions devenus des écuyers consommés, et, avec nos costumes arabes et nos figures brûlées par le soleil, il eût été vraiment difficile de nous reconnaître pour des chrétiens. A dix heures nous étions chez monsieur Dantan, vice-consul de France, qui parut enchanté de nous voir sains et saufs. Il fit aussitôt prévenir les otages de la tribu d'Oualeb-Saïd, qui, quoique moins expansifs que lui, parurent aussi fort satisfaits de revoir notre troupe au complet et en bonne santé; on se rappelle que leurs têtes répondaient des nôtres.

Immédiatement après ces premiers momens donnés au plaisir de revoir un compatriote et de se retrouver, pour ainsi dire, en France, il fallut songer aux affaires. L'arrangement amical fait au pied du Sinaï, entre Toualeb et le Père de la Victoire, était qu'ils partageraient entre eux le prix du retour. Pour ne pas priver nos fidèles amis du salaire qu'ils avaient si loyalement gagné, nous décidâmes que ce serait nous qui supporterions la différence. Nous donnâmes, en outre, à chacun de nos guides, un batchis aussi considérable que nous le permettait l'état de nos finances, ce qui fit que nous nous séparâmes, eux nous promettant de garder un souvenir éternel de nous, nous leur promettant de revenir un jour. Je ne sais si jamais je pourrai tenir mon engagement vis-à-vis d'eux; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils ont tenu le leur vis-à-vis de nous, et que plus d'une fois, sur le haghin au galop rapide, autour du feu allumé du désert, ou sous la tente voyageuse de la tribu d'Oualeb-Saïd, nos noms ont été répétés par Béchara et par Toualeb, comme ceux de loyaux amis et de braves compagnons.

DAMIETTE

Monsieur de Linant, ce jeune artiste qui nous avait mis en relations avec la tribu d'Oualeb-Saïd, ayant appris notre retour, était accouru à l'hôtellerie franque, et, pour cette fois, n'ayant pas voulu que nous eussions d'autre maison que la sienne, il nous avait emmenés chez lui. Au premier mot que nous lui dîmes de notre intention de visiter Jérusalem et Damas, il nous offrit de nous accompagner, ce que nous acceptâmes par acclamation. Monsieur de Linant, ayant déjà parcouru deux ou trois fois toute la Syrie, était le plus merveilleux cicérone que nous puissions avoir. Il fut décidé que nous nous reposerions en descendant le Nil jusqu'à Damiette, et qu'arrivés à cette ville, frais et dispos pour un second voyage, nous y retrouverions Toualeb et ses dromadaires, qui nous conduiraient par El-Arich jusqu'à Jérusalem.

Le jour même nous nous occupâmes des préparatifs du départ. Rien ne nous prend plus facilement et ne nous quitte plus à regret que la fièvre des voyages; une fois qu'elle s'est emparée de nous, elle nous pousse en avant, et il faut marcher toujours: le Juif Errant n'est qu'un symbole.

Nous partîmes par une belle soirée, ayant contre nous la brise, mais pour nous le courant et quatorze rameurs nubiens. Pendant la nuit, qui descendit bientôt, nous franchîmes toute la partie du Nil que nous connaissions déjà et qui s'étend de Boulacq à l'angle du Delta; lorsque le jour parut, nous commençâmes à nous engager dans la branche de l'est, plus majestueuse que celle de Rosette, et dont la fertilité nous frappait d'autant plus vivement que nous sortions du désert.

Vers le soir, nous vîmes descendre des villages qui bordaient la rive une vingtaine de femmes nues; attirées sans doute par les chants de nos rameurs, elles plongèrent dans le Nil, et, nageant vers nous, elles suivirent quelque temps notre barque. La nuit nous débarrassa de nos sirènes basanées, dont heureusement les enchantemens n'étaient point à craindre.

Le lendemain, nous relâchâmes à Mansourah.

Ce nom, comme les Pyramides, rappelait un de ces souvenirs nationaux auxquels un Français ne peut pas rester indifférent. Que nos lecteurs nous permettent donc de suivre, à son tour, l'expédition de saint Louis comme nous avons suivi celle de Napoléon.

Ce fut au mois de décembre de l'an 1244 que la croisade fut décidée. Le roi Louis IX, qui avait déjà signalé sa ferveur pour la religion en rachetant la couronne d'épines du Christ des Vénitiens chez qui Baudouin l'avait mise en gage, et en la portant, tête et pieds nus, depuis Vincennes jusqu'à Notre-Dame, venait d'investir, dans une cour plénière tenue à Saumur, son frère Alphonse des comtés de Poitou et d'Auvergne, et de l'Albigeois cédé par le comte de Toulouse. Il avait battu le comte de La Marche, qui avait refusé de lui rendre hommage à Taillebourg et à Saintes, et lui avait fait grâce quoiqu'il sût que la comtesse avait tenté de l'empoisonner; enfin il avait forcé Henri III d'Angleterre de demander une trêve, qui ne lui fut accordée qu'au prix de 5.000 livres sterling. Tout était donc tranquille au dedans et au dehors lorsque, se trouvant à Pontoise, il tomba malade d'une fièvre mal guérie, dont il avait été atteint dans son expédition du Poitou. Le mal fit des progrès si rapides que bientôt l'on désespéra de sa vie. La nouvelle funeste retentit par toute la France; Louis n'avait que trente ans, et les commencemens de son règne avaient promis au royaume une ère de prospérité. Le deuil fut donc général; plusieurs seigneurs et beaucoup de prélats accoururent à Pontoise; dans toutes les églises on fit des aumônes, des prières et des processions; enfin la reine Blanche envoya son aumônier à Eudes Clément, abbé de Saint-Denis, afin qu'il tirât de leurs caveaux les corps des bienheureux martyrs, exposition qui ne se faisait que dans les grandes calamités publiques.

Cependant tous les secours de l'art semblaient insuffisans, et toutes les prières de la religion inutiles; Louis tomba dans un évanouissement si profond qu'on l'on fit sortir les deux reines, Blanche, sa mère, et Marguerite, sa femme. Deux dames restèrent seules dans la chambre, priant de

chaque côté du lit. Bientôt l'une d'elles ayant fini sa prière se leva et voulut couvrir le visage du roi d'un linceul ; mais l'autre dame s'y opposa, disant qu'il était impossible que Dieu eût frappé un pareil coup au cœur de la France ; et comme elles en étaient sur ce funèbre discours, Louis rouvrit les yeux, et d'une voix faible, mais distincte, il prononça ces paroles : « *La lumière de l'Orient s'est répandue sur moi par la grâce du Seigneur et m'a rappelé d'entre les morts.* » Les deux dames poussèrent un grand cri de joie, s'élancèrent vers la porte, rappelèrent la reine Blanche et la reine Marguerite, qui, ne pouvant croire à ce miracle, rentrèrent en tremblant. En les apercevant, le roi leur tendit les mains ; puis, les premiers transports de joie calmés, il demanda Guillaume, évêque de Paris. Ce digne prélat se hâta de se rendre au chevet du malade, qui, animé d'une nouvelle force à sa vue, se leva sur son lit et demanda la croix d'outre-mer. Les assistans crurent que le roi était encore en délire ; mais Louis, s'apercevant de leur erreur, étendit la main vers l'évêque, qui hésitait à lui obéir, et jura qu'il ne prendrait pas de nourriture avant d'avoir obtenu le signe de la croisade. Guillaume n'osa le lui refuser, et le malade, ne pouvant le mettre encore sur son armure, le fit placer du moins au chevet de son lit.

A compter de ce jour la santé du roi se rétablit rapidement. Il écrivit aux chrétiens d'Orient de reprendre courage, leur promettant de passer la mer dès qu'il aurait rassemblé son armée, et en attendant, leur envoyant un secours d'argent.

Louis ne perdit pas de temps pour accomplir sa promesse. Odon de Châteauroux, cardinal-évêque de Tusculum, autrefois chancelier de l'église de Paris, et alors légat du saint-siège, vint en France prêcher la croisade, et un grand nombre de seigneurs accoururent des provinces, attirés plus encore par leur amour pour le roi que par leur zèle pour la religion.

Alors la reine Blanche tenta un dernier effort. Elle vint, accompagnée de Guillaume, trouver son fils, toujours occupé de son projet. Le prélat parla le premier et dit au roi que le vœu qu'il avait fait pendant sa maladie était un vœu précipité, et qu'un tel vœu n'engageait pas ; que si, d'ailleurs, le roi avait quelque scrupule à ce sujet, il se chargeait d'obtenir une dispense du pape. Il montra la France à peine pacifiée, qu'il laissait en butte aux artifices du roi d'Angleterre, à l'esprit séditieux des Poitevins et à l'inquiétude des Albigeois. Blanche continua :

— Mon cher fils, lui dit-elle, écoutez les conseils de vos amis, et ne vous en rapportez pas entièrement à vos sens Souvenez-vous que l'obéissance à une mère est agréable à Dieu. Restez ici, la Terre-Sainte n'y perdra pas, et vous y enverrez des troupes en plus grand nombre que si vous y alliez vous-même.

— Ce n'est point la même chose, ma mère, répondit Louis, et Dieu attend mieux que cela de moi. Quand les voix de la terre n'arrivaient plus à mon oreille, j'ai entendu une voix du ciel qui me disait : « Roi de France, tu vois les outrages faits à la cité de Jésus-Christ ; c'est toi que j'ai choisi pour les venger !... »

— Cette voix, reprit Blanche, ne vous y trompez pas, c'était celle du délire et de la fièvre. Dieu n'exige pas l'impossible, et l'état où vous étiez lorsque vous avez fait le serment vous sera près de lui une excuse pour le rompre.

— Vous croyez, ma mère, que ma raison était égarée lorsque j'ai pris la croix, répondit le roi. Eh bien ! je la quitte, selon votre désir. — Tenez, mon père, dit-il en la détachant de son épaule et en la remettant à l'évêque, la voici.

L'évêque la prit, et Blanche voulut se jeter dans les bras de son fils ; mais il l'arrêta en souriant.

— Et maintenant, ma mère, continua-t-il, je n'ai ni fièvre ni délire, vous n'en doutez point. Or, je vous demande la croix que je viens de vous rendre, et Dieu m'est témoin que je ne prendrai pas de nourriture qu'à votre tour vous ne me l'ayez rendue.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit la reine reprenant la croix des mains de l'évêque et la remettant elle-même à son fils ; nous ne sommes que les instrumens de sa Providence, et malheur à ceux qui tentent de s'opposer à ses décrets !

Cependant le souverain pontife avait envoyé dans tous les Etats chrétiens des ecclésiastiques chargés de prêcher la guerre sainte ; leur zèle n'avait point été infructueux, et grand nombre de seigneurs s'étaient rendus à Paris ; cependant il y en avait d'autres à qui l'espoir d'augmenter leurs dignités et leur fortune sous la régence d'une femme et dans l'absence de leurs aînés, donnait un enthousiasme plus réfléchi. Ceux-là, tout en paraissant approuver la croisade, faisaient entendre qu'il n'y aurait pas de mal à laisser en France quelques hommes de courage et de noblesse, dont la tâche serait moins glorieuse sans doute mais tout aussi utile que celle des autres qui, plus favorisés du sort, accompagneraient le roi dans son pèlerinage armé. Louis ne fut pas dupe de ce prétendu bon vouloir, et il employa un moyen assez bizarre pour déterminer les hésitans et hâter les retardataires. Le jour de Noël s'avançait, et c'était alors l'usage que, la veille de la Nativité, le roi, au moment de la messe de minuit, fît don aux seigneurs de sa cour de riches manteaux, ornés tous d'une broderie uniforme. Louis non seulement se conforma à l'usage, mais, cette fois, fit la distribution plus nombreuse qu'elle ne l'avait jamais été sous les rois ses prédécesseurs, ni même dans aucune année de son règne. Comme cette largesse avait été faite au moment où la messe sonnait, et dans une chambre mal éclairée, ceux qui en avaient été l'objet revêtirent leurs manteaux en hâte et dans l'obscurité, puis s'acheminèrent vers l'église ; mais arrivés dans le saint lieu, chacun aperçut, à la lueur des cierges, sur son épaule et sur celle de son voisin le signe sacré de la croisade, qu'il n'était plus permis de déposer une fois qu'on l'avait pris. Il n'y avait pas à s'en dédire, et quelque étrange que fût la manière dont les nouveaux soldats du Christ avaient fait leur vœu, pas un n'eut l'idée de le rompre.

Le vendredi 12 juin 1248, Louis, accompagné de ses frères, Robert, comte d'Artois, et Charles, comte d'Anjou, se rendit à Saint-Denis ; le cardinal Odon de Châteauroux l'y attendait. Ce fut lui qui déploya l'oriflamme, qui pour la troisième fois allait reparaître en Orient, et qui donna au roi le bourdon et la panetière, attributs des pèlerins ; puis la procession reprit le chemin de l'abbaye de Saint-Antoine, où la mère et le fils devaient se dire adieu. La séparation fut terrible pour Blanche ; cette reine, si fortement trempée pour les autres événemens de la vie, fondait en larmes dès qu'un danger menaçait son fils

Enfin Louis quitta sa mère et se mit à la tête de l'armée qui se rassemblait sur le territoire de l'abbaye de Cluny. Là se trouvèrent, prêts et réunis pour la sainte cause, Robert, comte d'Artois, que la mort réclamait à Mansourah, et Charles, comte d'Anjou, qu'un trône attendait en Sicile ; Pierre de Dreux, comte de Bretagne ; Hugues, duc de Bourgogne ; Hugues de Châtillon ; Hugues de Saint-Pol ; les comtes de Dreux, de Bar, de Soissons, de Blois, de Rethel, de Montfort et de Vendôme ; le seigneur de Beaujeu, connétable de France ; Jean de Beaumont, grand amiral et grand chambellan ; Philippe de Courtenay, Gayon de Flandres, Archambault de Bourbon, Jean de Barres, Gilles de Mailly, Robert de Béthune, Olivier de Thernes, le jeune Raoul de Coucy, et le sire de Joinville, qui emportait en Egypte l'épée du soldat, sans savoir encore qu'il en rapporterait la plume de l'historien.

Louis apparut au milieu de tous ces seigneurs, les dépassant par le rang, les égalant par le courage. Il avait alors trente-trois ans ; il était grand, mince et pâle, avait la figure douce et régulière, les cheveux blonds et coupés courts. Quant à son costume, c'était la simplicité chrétienne dans toute sa rigide humilité ; et le même roi qui avait fait donner par sa splendeur à la cour de Saumur le nom de *cour sans pareille*, ne se montra plus que vêtu de la robe de pèlerin, ou couvert d'une armure de fer poli ; *de sorte*, dit Joinville, *qu'en la voie d'outre-mer on ne remarqua une seule cotte brodée, ni celle du roi, ni celle d'autrui.*

Toute cette magnifique assemblée descendit à Lyon, suivit le Rhône, se rendit à la mer. Comme le royaume de France n'avait point encore, à cette époque, de port sur la Méditerranée, et que celui de Marseille, le seul dont Louis pût disposer par sa double alliance avec Béatrix de Provence, ne lui suffisait pas, il avait acheté Aigues-Mortes à l'abbé de Psalmodi ; c'était donc dans cette ville qu'était le rendez-vous général, et dans son port qu'attendaient les cent vingt-huit vaisseaux destinés à transporter le roi et les hommes de guerre. Ces nefs, comme les appelle Joinville dans son naïf et poétique langage, étaient en outre escortées d'une multitude de bâtimens de transport, destinés aux chevaux et aux vivres. Comme la France n'avait pas de marine, les pilotes et les matelots étaient presque tous Italiens ou Catalans ; les deux amiraux étaient génois ; quant à la plupart des barons, c'était la première fois qu'ils voyaient la mer.

Louis s'embarqua le 25 août 1248, et toute la flotte se dirigea vers Chypre, où régnait Henri de Lusignan, descendant des rois de Jérusalem. Cette île avait été offerte par son souverain comme le relais le plus commode, et des magasins considérables y avaient été formés ; toute la flotte y débarqua le 21 septembre de la même année, et ce fut alors seulement que les chrétiens d'Orient virent leur espérance si souvent trompée se changer en certitude. Cette nouvelle fut accueillie avec enthousiasme ; ils étaient arrivés au dernier degré de misère et de servitude.

Depuis la croisade de Philippe-Auguste, pendant laquelle Saint-Jean-d'Acre avait été pris, les affaires des chrétiens n'avaient fait qu'empirer en Orient. Le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, avait fait une campagne en Egypte, avait pris Damiette et était en route vers le Caire, lorsque, abandonné par la plus grande partie de ses chevaliers, il avait été forcé à la retraite, et, maître de deux trônes, gendre de

deux rois, beau-père de deux empereurs, était allé mourir à Constantinople sous l'habit d'un disciple de saint François. Frédéric, à son tour, s'était rendu à Jérusalem avec de grands projets et une belle armée; mais arrivé là, comme s'il n'eût eu l'intention que d'y accomplir un simple pèlerinage, toute son ambition s'était bornée à se faire couronner dans l'église du Saint-Sépulcre, et, ainsi qu'il l'avait dit dans sa lettre au sultan du Caire, *à planter son étendard sur le Calvaire et sur la montagne de Sion pour conserver l'estime des Francs, et lever sa tête parmi les rois de la chrétienté.* Thibault de Champagne, roi de Navarre, plus troubadour que chevalier, et le dernier des princes croisés qui fût allé en Terre-Sainte, avait fait plus par ses vers que par son épée, et était revenu dans ses Etats achever des poésies interrompues. Derrière lui un de ces accidens familiers à l'Asie avait refoulé tout un peuple vers l'occident; c'étaient les Karismiens, que les Tartares avaient chassés de la Perse et qui avaient pris Jérusalem, parce que Jérusalem s'était trouvée sur leur route, puis dévasté la Palestine, parce qu'il fallait vivre, et qui à leur tour venaient d'être exterminés presque entièrement par le sultan de Damas, à qui ils étaient inconnus, et qui n'en avait jamais entendu parler avant que le scuffle de Dieu ne les poussât l'un contre l'autre. Enfin les dissensions intestines venaient se joindre aux malheurs généraux: le roi d'Arménie, et le prince d'Antioche se battaient pour quelques lambeaux de territoire. A Chypre, où abordait le roi, les Latins et les Grecs étaient divisés pour cause de religion, les hospitaliers et les templiers pour cause de prééminence, et les Génois et les Pisans pour cause de commerce.

Louis commença par rétablir la paix et la bonne harmonie parmi tous ces auxiliaires si importans. A Nicosie comme à Vincennes, sous le chêne comme sous le palmier, il rendait la justice, et ses arrêts étaient religieusement exécutés. Mais la mission de l'ange de paix retarda celle de l'homme de guerre: lorsqu'on voulut se remettre en route, on s'aperçut que la saison était trop avancée. Hugues de Lusignan offrit aux croisés l'hospitalité pour tout l'hiver, s'engageant à les suivre au printemps, lui et sa noblesse. Chypre, avec sa situation merveilleuse, son admirable fertilité, ses vins chantés par Salomon, et ses femmes moitié grecques, moitié arabes, ne plaidait que trop vivement en faveur d'une pareille proposition, et, avant d'avoir vaincu comme Annibal, les chrétiens avaient trouvé leur Capoue.

De leur côté, les musulmans étaient en proie à d'affreuses discordes. Depuis la mort de Saladin, un an s'était rarement écoulé sans que le repos de la famille des Ajoubites eût été troublé par quelque dissension. Cependant chez un peuple pareil, campé plutôt qu'établi en Egypte, et ne se soutenant que par la guerre, ces révolutions étaient une école perpétuelle des armes, d'où sortaient, dans toutes les circonstances où un danger commun réunissait les intérêts divisés, les plus terribles adversaires que pussent rencontrer les chrétiens

Au moment où Louis IX débarqua à Chypre, le sultan du Caire, Malek-Saleh-Negmeddin, qui régnait alors en Egypte, se trouvait au milieu de la Syrie, où il faisait la guerre au prince d'Alep et tenait assiégée la ville d'Emesse. La maladie dont il mourut peu de temps après le retenait à Damas, lorsqu'un homme déguisé en marchand pénétra jusqu'à lui, et lui annonça les préparatifs terribles qui se faisaient à Chypre; cette nouvelle produisit sur son esprit une vive sensation. Les Orientaux avaient appris à regarder les Français comme les plus braves de leurs ennemis, et le roi de France comme le plus puissant et le plus redoutable des rois. A ces craintes réelles venait se joindre une prédiction que les missionnaires trouvèrent répandue jusque dans la Perse, et qui était également accréditée parmi les chrétiens et parmi les musulmans. Elle annonçait qu'un roi des Francs disperserait tous les infidèles et délivrerait l'Asie du culte de Mahomet. Malek-Saleh ne crut donc pas qu'il y eût un instant à perdre: il abandonna le siège commencé, et, tout souffrant qu'il était, monta dans une litière, et arriva à Achmoun-Tanah, au mois d'avril 1249. Alors, comme il ne doutait pas que la ville de Damiette ne fût la première attaquée, il s'occupa aussitôt de la mettre en état de défense, y fit entasser des amas de vivres et porter des armes et des munitions de toute espèce; ensuite il ordonna à l'émir Fakreddin de marcher vers cette ville pour s'opposer à la descente des ennemis; puis, comme il sentait que sa maladie empirait, il fit publier par tout son royaume que tous ceux à qui il devait quelque chose pouvaient se présenter à son trésor, et qu'ils y seraient payés. Fakreddin campa au Gyzeh de Damiette, sur la rive gauche du Nil: le fleuve passait entre la ville et le camp.

Cependant l'hiver s'était écoulé dans ces doubles préparatifs, et le roi ayant jugé que le temps allait arriver de se remettre en mer, fit donner l'ordre que tous les navires fussent chargés de vivres et prêts à partir au premier signal. Les provisions, comme nous l'avons dit, avaient été amassées longtemps à l'avance; des dépôts d'orge, d'avoine et de froment avaient été faits dans les plaines en telles quantités que ces monceaux semblaient des montagnes. Ce qui rendait la ressemblance plus frappante encore, c'est que les blés exposés à l'air et à la pluie avaient germé sur une profondeur de quatre ou cinq pouces; de sorte que ces collines étaient couvertes d'herbe; mais sous cette croûte les grains s'étaient conservés aussi beaux et aussi frais que s'ils eussent été battus de la veille. Rien ne s'opposa donc à l'ordre donné. Tous les transports achevés, le roi et la reine passèrent à bord de leur vaisseau, le vendredi d'avant la Pentecôte, et alors on cria de navire en navire que chacun se tint prêt; de sorte que le lendemain, au point du jour, au signal donné, tous les bâtimens à la fois déployèrent leurs voiles et s'avancèrent majestueusement, couvrant la mer de toiles tendues et de bois flottans sur l'eau, car la flotte se composait de dix-huit cents vaisseaux, tant grands que petits.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, le roi, se trouvant à la pointe de Lymesso, vit à terre une église d'où partait le son des cloches. Ne voulant pas perdre cette occasion qui semblait offerte par Dieu d'entendre une fois encore la sainte messe, il gouverna vers la terre et aborda avec une douzaine de vaisseaux. Mais tandis qu'il était dans l'église, une grande tempête s'éleva qui dispersa la flotte, et un vent terrible venant d'Afrique éloigna les vaisseaux de la route d'Egypte, et les poussa, tous perdus et en désordre, sur les côtes de la Palestine, où le roi eût été jeté comme les autres, si son saint désir ne l'avait conduit à terre; il en résulta que de deux mille huit cents chevaliers qui étaient partis de Chypre, sept cents à peine purent se rallier autour de lui; ce qui n'empêcha pas que le lendemain, le vent étant devenu favorable, le roi ne se rembarquât et ne continuât sa route vers l'Egypte. « Bien doulans et esbahi, » dit Joinville, de la perte de ses chevaliers, car il les croyait tous morts ou en grand péril.

Le quatrième jour après cette catastrophe, comme la flotte continuait de marcher sur une mer calme, sous un beau ciel et par un temps favorable, le pilote du vaisseau royal, homme expérimenté qui connaissait toute la côte et parlait plusieurs langues, s'écria tout à coup, du haut du mât où il était en observation: « Dieu nous aide, Dieu nous aide, voici Damiette!... » Au même instant plusieurs autres pilotes répondirent à ce cri par un cri pareil, et bientôt les croisés eux-mêmes, tout émus de cette grande nouvelle, purent apercevoir le sable doré de la rive, sur lequel se détachaient en blanc les murailles crénelées de la ville. C'était le vendredi 4 juin 1249, l'an de l'hégire 647, le 21 de la lune de sefer. Alors de grands cris de joie retentirent par toute la flotte. Mais Louis étendit la main, faisant signe qu'il voulait parler. On fit aussitôt silence à bord du navire qu'il montait, et les autres nefs s'approchèrent autant qu'il était possible pour entendre ce qu'il allait ordonner. « Mes fidèles, dit alors le roi d'une voix sonore et pleine de foi, ce n'est pas sans une permission divine que nous nous sommes transportés ici pour aborder dans un pays si puissamment occupé. A cette heure, je ne suis plus le roi de France, je ne suis plus le chevalier de l'Eglise; je ne suis qu'un homme dont la vie s'éteindra comme celle du dernier des hommes, lorsqu'il plaira au Seigneur de souffler dessus. Mais souvenez-vous que tout est pour nous, quelque chose qu'il arrive: vaincus, nous sommes martyrs; vainqueurs, le nom du Seigneur sera glorifié, et l'honneur de la France grandira encore, non seulement dans la chrétienté, mais encore dans tout le monde. En tout cas, soyons humbles comme il convient à des soldats du Christ. nous vaincrons pour lui, mais il triomphera pour nous. Et maintenant Dieu nous garde, car, voilà des nouvelles qui nous arrivent de la part de nos ennemis!... »

En effet, tout le rivage était couvert, tant par l'armée de Fakreddin que par les habitans de Damiette, effrayés de voir tant de vaisseaux réunis. Entre ces deux multitudes, le Nil coulait et venait se jeter majestueusement à la mer. Bientôt, à son embouchure, parurent quatre galères montées par des pirates, qui s'avançaient pour examiner et reconnaître quelle était cette armée et ce qu'elle voulait; puis, lorsqu'elles furent à trois portées de trait des premiers navires du roi, elles voulurent retourner en arrière; comme si elles avaient appris ce qu'elles voulaient savoir. Mais il était trop tard: de légers bâtimens déployèrent toutes leurs voiles et les joignirent. Ces bâtimens étaient armés de mangonneaux disposés de telle manière qu'ils lançaient au loin et en même temps les uns des pierres, les autres des traits, ceux-là des vases de chaux. Les pirates eurent beau se défendre: ils furent bientôt écrasés: trois de leurs galères, brisées, coulèrent à fond; la quatrième, moins avancée que les autres, parvint à regagner le rivage, toute démâtée et couverte de blessés et de morts. Alors ceux qui survivaient reprirent terre en montrant leurs blessures et en criant à cette multitude que c'était le roi de France qui arrivait en ennemi avec une multitude de chevaliers qui faisaient pleuvoir des flèches, des pierres et du feu. Tous ceux qui n'étaient pas

armés s'enfuirent vers la ville. Les croisés virent ce mouvement, et leur courage en fut redoublé. Le roi cria le premier : « Au rivage ! » et tous répétèrent : « Au rivage ! au rivage ! » Alors on fit approcher des grands vaisseaux les bateaux plats qui devaient servir au débarquement. Joinville, qui avait à lui une petite galère, s'y jeta le premier, suivi de Jehan de Belmont et d'Ayrard de Brienne. Aussitôt tous les chevaliers qui montaient le même navire que lui, n'ayant pas de galère, se précipitèrent dans la barque ; en un instant elle reçut le double de ce qu'elle pouvait porter. Mais aussitôt les mariniers, voyant le danger, s'accrochèrent aux cordages et remontèrent à bord du navire. Malgré cet allégement de sa charge, la barque continua de s'enfoncer ; il n'y avait pas un instant à perdre, le péril était pressant. Joinville fit gouverner vers elle, demandant à grands cris combien il y avait de chevaliers de trop dans la barque. « Dix-huit ou vingt, répondirent les mariniers. » Aussitôt il arriva bord à bord, fit passer dix-huit hommes d'armes dans sa galère. Pendant ce temps, un chevalier nommé Plouquet voulut sauter du navire dans la barque ; mais la distance était trop grande, il tomba dans la mer, et, alourdi par son armure, il se noya. Ce fut le premier martyr de cette campagne, qui devait en compter tant d'autres.

Cependant les Sarrasins s'apprêtaient à bien recevoir les croisés. Au milieu d'eux, l'émir Fakreddin, revêtu d'une armure d'or qui réfléchissait les rayons du soleil, semblait le dieu du jour lui-même. Une multitude de musiciens faisaient retentir l'air du bruit des cors et des tambours. Les chrétiens leur répondaient par leurs cris, et s'avançaient rapides comme une volée d'oiseaux de mer. C'était à qui toucherait la terre le premier. Joinville tenait toujours la tête de la ligne qui s'avançait ; il avait laissé derrière lui le navire royal. Alors les gens du roi lui crièrent d'attendre, et qu'il eût à débarquer avec le vaisseau qui portait l'oriflamme ; mais le brave sénéchal ne voulut entendre à rien, continua sa route, et alla toucher, lui vingt et unième, le rivage en face d'un gros de cavalerie. Il s'y élança le premier, suivi de d'Ayrard de Brienne et de Jehan de Belmont. Derrière eux les chevaliers qu'il avait recueillis dans sa galère prirent terre. Au même instant les Sarrasins piquèrent leurs chevaux, et vinrent droit à eux pour les repousser dans la mer. Alors Joinville et ses chevaliers plantèrent leurs lances et leurs écus dans le sable, la pointe tournée vers ceux qui les chargeaient, et tirèrent leurs épées. Mais, en voyant ces préparatifs de défense, les Sarrasins tournèrent bride, et s'enfuirent sans même attaquer. Aussitôt les croisés s'apprêtèrent à les poursuivre ; mais, au même instant, un des écuyers de messire Baudouin de Reims arriva à la nage, priant Joinville de ne rien faire sans son maître, et le bon chevalier lui fit répondre aussitôt qu'un si vaillant homme valait bien la peine d'être attendu ; et, ce disant, il s'arrêta effectivement pour attendre.

Alors il jeta les yeux autour de lui. A sa gauche abordait le comte de Jaffa, qui touchait noblement le rivage, porté sur une magnifique galère, merveilleusement peinte et ornée, tout à l'entour, de l'écusson de ses armes, qui étaient d'or à une croix de gueules pattée. Trois cents mariniers faisaient voler ce splendide bâtiment sur la mer ; chacun portait au cou une targe au milieu de laquelle brillait un écusson d'or pur. Cent musiciens répondaient aux cors et aux tambours des Sarrasins par des instruments pareils ; de sorte qu'il semblait un roi qui rentre dans son royaume, et non un soldat qui met le pied sur un sol ennemi. A peine la galère eut-elle touché le sable, que lui, ses chevaliers et ses gens de guerre s'en élancèrent armés, et que ceux-ci tout aussitôt tendirent leurs pavillons, comme si cette terre était sienne. Alors les Sarrasins se rassemblèrent de nouveau et en plus grand nombre, et de nouveau chargèrent les Français, frappant leurs chevaux des éperons. Mais, voyant que leurs ennemis les attendaient de pied ferme et sans s'épouvanter, ils tournèrent une seconde fois le dos, et s'enfuirent sans plus oser attaquer les croisés que la première.

Les voyant s'éloigner ainsi, le sire de Joinville tourna les yeux vers sa droite, et il vit, à une portée d'arbalète de lui, la galère de l'enseigne Saint-Denis qui prenait terre à son tour. Ceux qu'elle portait étaient à peine débarqués quand, honteux de la double fuite de ses compatriotes, un Sarrasin s'en vint heurter contre la muraille de fer qui venait de s'élever sur la rive ; mais, en un instant, il fut mis en pièces, et son cheval s'en retourna seul et en hennissant vers ses compagnons qui n'avaient pas osé le suivre.

Au même instant, à droite de Joinville, il se fit un grand cri et un grand tumulte : le roi Louis, voyant l'oriflamme arrivée à terre, n'avait point eu la patience d'attendre que sa barque gagnât le rivage, et, malgré le légat, qui voulait le retenir, il avait sauté à la mer en criant : *Montjoie et Saint-Denis*. Heureusement il n'avait de l'eau que jusqu'aux épaules, de sorte qu'il gagna aussitôt la rive, l'épée au poing, le casque en tête. Chacun suivit son exemple. La mer se couvrit d'hommes et de chevaux, comme si toute cette flotte eût fait naufrage. En ce moment trois colombes s'élevèrent au-dessus du camp des Sarrasins, et prirent leur vol vers Mansourah : c'étaient les messagers qui portaient au sultan la nouvelle du débarquement des croisés.

Alors les Sarrasins semblèrent se repentir de la facilité qu'ils avaient laissée aux chrétiens d'aborder sur la terre d'Égypte. Les gens du roi venaient de dresser sa tente, qui était d'un rouge éclatant, semée de fleurs de lis d'or ; toute l'armée musulmane fondit sur ce point de mire, toute l'armée chrétienne se pressa autour de son souverain. En même temps la flotte infidèle sortit du Nil et vint heurter la flotte des croisés. Ce fut une mêlée générale, sanglante et acharnée, mais courte ; car pendant que Français et Sarrasins se battaient corps à corps sur la terre et sur l'eau, les captifs et les esclaves enfermés à Damiette parvinrent à ouvrir les portes de leurs prisons, et, sortant de la ville avec de grands cris, traversèrent le Nil, brandissant les premières armes qu'ils avaient pu trouver. Alors les Sarrasins, qui ne savaient d'où sortait ce nouveau renfort, lâchèrent pied, et se retirèrent dans leur camp. Au même instant, la flotte, voyant fuir l'armée, rentra dans le Nil. Le champ de bataille resta couvert de cadavres sarrasins, parmi lesquels les deux émirs Nedjin-Eddin et Sarin-Eddin. Quant aux croisés, ils ne perdirent qu'un seul homme, et, comme si Dieu eût voulu lui remettre toutes ses fautes par une prompte mort, cet homme fut le comte de La Marche, l'ex-allié des Anglais, le vassal rebelle de Saintes et de Taillebourg !...

Les croisés n'osèrent poursuivre les Sarrasins, de peur de quelque embûche ; ils dressèrent leurs tentes autour du pavillon royal. La reine Marguerite et la duchesse d'Anjou, qui pendant la bataille étaient restées à l'écart sur un navire, débarquèrent alors, et le clergé, présidé par le légat, chanta le *Te Deum*.

Dès que la nuit fut venue, Fakreddin profita de son obscurité pour abandonner son camp et se retirer sur la rive droite du Nil. Puis, arrivé là, au lieu d'anéantir le pont qui venait de lui offrir un passage, et de se renfermer dans Damiette ou d'attendre le chrétien sous ses murs, il rentra dans la ville, mais pour la traverser seulement, et sortit par la porte opposée, prenant la route d'Acmoun-Tanah, sans avoir donné un seul ordre pour la défense de la place. Alors les habitans de Damiette, se voyant abandonnés et trahis, se répandirent dans les rues, égorgeant les chrétiens ; la garnison, qui se composait d'Arabes de la tribu Beni-Kenamé, l'une des plus braves et des plus cruelles du désert, suivit l'exemple, et pilla les maisons. Alors par toutes les portes de la ville, comme les abeilles sortent par les ouvertures d'une ruche, des familles entières se mirent à fuir sans savoir où elles allaient, poussées par la terreur du nom chrétien, comme les grains du désert par l'ouragan, emportant avec elles leurs meubles, leurs habits et leur or, qu'elles semaient sur les routes. La garnison ne resta pas longtemps après eux, et se retira à son tour ; si bien que vers la minuit la ville se trouva, non seulement sans défenseurs, mais encore sans habitans.

Le camp des chrétiens commençait à reposer, lorsque les sentinelles donnèrent l'alarme. Une grande flamme s'élevait au-dessus de Damiette, éclairait les murailles, le Nil et le Giseh. Tout semblait désert et muet, et dans ce cercle immense qu'éclairait l'incendie on ne voyait aucune ombre, on n'entendait aucun cri. Les croisés ne comprenaient rien à cette solitude et à ce silence ; ils restèrent debout et sous les armes jusqu'au jour. Au moment où il commençait à paraître, c'est-à-dire vers les trois heures du matin, deux esclaves qui avaient échappé au massacre et qui avaient attendu que la ville fût entièrement évacuée pour se hasarder à sortir dans les rues, accoururent au camp et annoncèrent ce qui s'était passé. Le roi ne le pouvait croire, tant la chose était étrange, quoiqu'il les reconnût pour des frères et qu'ils jurassent par le Christ.

Alors un chevalier de bonne volonté s'offrit pour vérifier ce récit. Son offre fut acceptée, et ayant demandé au légat l'absolution de ses péchés, il s'avança vers Damiette, traversa le pont, et entra dans la ville. Une heure après, on le vit sortir par la même porte ; mais le roi n'eut pas la patience de l'attendre, et, mettant son cheval au galop, accompagné de tous les seigneurs qui se trouvaient appareillés, il courut au-devant de lui. Le chevalier raconta qu'il était entré dans la ville et n'y avait trouvé que des cadavres. Alors il avait visité plusieurs maisons, elles étaient vides ; les Sarrasins étaient partis. Damiette était au roi de France et il n'avait pour cela d'autre peine à prendre que d'y entrer comme ce chevalier venait de le faire lui-même.

Le roi ordonna à l'armée de se mettre en bataille et de s'avancer vers la ville ; une avant-garde, conduite par le chevalier qui venait de parcourir la cité déserte, y entra la première et s'occupa d'abord d'éteindre l'incendie ; puis derrière elle le roi de France, le légat du pape, le patriarche de Jérusalem, suivis d'une foule de prélats et d'ecclésiastiques, tête et pieds nus, entrèrent à leur tour chantant des psaumes et remerciant Dieu de cette conquête miraculeuse. Ils se rendirent ainsi à la grande mosquée, qui fut convertie

aussitôt au culte chrétien et mise sous l'invocation de la Vierge ; puis, la messe entendue, le roi, les barons et les chevaliers se répandirent sur les murailles et sur les tours et rendirent une seconde fois grâce au Seigneur de ce qu'une cité si forte, qui aurait pu se défendre des années entières contre une armée triple de celle qui l'assiégeait, s'était rendue d'elle-même, sans blocus et sans assauts, et comme si les anges du ciel en eussent ouvert les portes.

La consternation fut grande par toute l'Egypte lorsque s'y répandit cette nouvelle ; chacun sentait combien une pareille fuite allait augmenter la confiance et le courage des chrétiens. Le sultan en apprit la nouvelle sur son lit de mort, et la colère lui rendit quelque temps l'énergie de la santé. Il fit venir à son lit cinquante officiers de la garnison de Damiette et les condamna à être étranglés. Un de ces officiers, qui avait un fils, jeune homme d'une rare beauté, et qu'il aimait de tout l'amour d'un père, demanda à mourir le premier afin de ne pas voir le supplice de son fils.

— Tu m'y fais penser, répondit le sultan ; qu'on exécute le fils sous les yeux du père.

Puis il fit approcher Fakreddin à son tour.

— La présence des Francs, lui dit-il, doit avoir quelque chose de bien terrible, puisque des hommes comme vous n'ont pu la supporter un jour tout entier ? Alors les émirs, craignant pour leur chef le sort des autres officiers, lui firent signe qu'ils étaient près de poignarder le sultan ; mais l'effort que ce dernier avait fait ayant épuisé ses forces, et Fakreddin le voyant retomber sur ses coussins pâle et sans voix :

— Non, dit-il, ce n'est pas la peine, laissez-le mourir.

En effet, le 22 novembre 1249, le 15 de la lune de chaban, le sultan mourut, désignant pour son successeur son fils Touran-Chah.

MANSOURAH

Cependant les Français ignoraient la mort de Negmeddin, car toutes précautions avaient été prises pour la cacher non seulement à eux, mais encore aux Egyptiens. Quoique ce magnifique sultan ne fût plus qu'un cadavre, quoique l'autorité et le pouvoir fussent remis momentanément aux mains d'une femme, les Mameluks *baharites*, qu'il avait institués, et qui prenaient leur nom de *baharites* ou *maritimes* de ce qu'ils gardaient ordinairement le château de Raoudah, situé au milieu du Nil, continuèrent de veiller à la porte de son palais ; les repas étaient servis comme s'il eût été vivant ; les ordres étaient en son nom ; les prières se faisaient pour son rétablissement dans toutes les chaires des mosquées, et tout cela pendant que des messagers avaient été envoyés à Husn-Keifa, sur les bords du Tigre, où Touran-Chah, son fils, était exilé. Pendant ce temps, l'émir Fakreddin avait pris le commandement de toute l'Egypte : c'était un grand général et un brave soldat, quoique, par sa retraite précipitée, qui, au reste, n'était peut-être qu'une ruse, il eût livré Damiette. Il avait été fait chevalier par Frédéric II, et sur son écusson il portait réunies les armes des empereurs d'Allemagne et des sultans du Caire et de Damas.

Mais à la longue, si bien cachée que fût cette mort, les croisés avaient fini par l'apprendre ; cependant, comme les Turcs, ils attendaient aussi quelqu'un pour agir. C'était le comte de Poitiers, qui, resté en France, devait amener au secours de l'armée campée devant Damiette des hommes et de l'argent. Mais, vers le temps qu'ils devaient arriver, la mer devint si mauvaise et les vents tellement contraires, que plus de cent trente vaisseaux furent jetés à la côte où sombrèrent sous voiles. Le comte de Poitiers, parti d'Aigues-Mortes vers la fin de juin, au moment où la nouvelle de la prise de Damiette arrivait en Occident, fut poussé par le vent à Saint-Jean-d'Acre, de sorte que le roi et tous les chevaliers, ne le voyant point paraître et ne sachant point ce qu'il était devenu, se désespéraient, le croyant mort ou du moins en grand péril. Chacun ouvrait un avis différent à ce sujet, lorsque le sire de Joinville se rappela que, pendant son voyage de Marseille à Chypre, il lui était arrivé une chose merveilleuse. A la hauteur de Tunis, environ vers l'heure des vêpres, ils avaient rencontré sur leur route une grande montagne toute ronde ; ils la doublèrent le soir et croyaient l'avoir laissée bien loin derrière eux pendant la nuit, lorsque, en se réveillant le matin, ils se retrouvèrent à la même place que la veille, ayant toujours la montagne à l'avant de leur navire, quoique le pilote eût juré qu'il avait fait cinquante lieues pendant la nuit. Alors ils joignirent les rames aux voiles, nagèrent et voguèrent toute la journée et toute la nuit ; mais cette peine fut inutile : en rouvrant les yeux le lendemain, ils revirent encore la montagne fatale devant eux. Alors ils comprirent bien qu'il y avait là-dessous quelque magie que l'on ne vaincrait pas tant que l'on n'emploierait contre elle que des moyens humains. Un prud'homme d'église, nommé le doyen de Mauru, éleva en conséquence la voix et dit : « Chers sires et chevaliers, je n'ai de ma vie vu ni persécution ni péril qui ne disparaisse par l'aide de Dieu et de sa sainte mère, lorsqu'au jour du samedi on fait trois fois et dévotement procession en chantant les louanges du Seigneur. » Ce jour était justement un samedi ; de sorte que tout l'équipage, sans plus attendre, se mit à marcher en chantant des psaumes autour des mâts de la nef ; et Joinville lui-même s'y fit mener, soutenu par les bras, car il souffrait beaucoup du mal de mer. Or, la conjuration fut efficace, et le lendemain ils avaient perdu de vue la montagne d'aimant. Joinville proposa donc le même moyen au légat ; celui-ci l'accepta incontinent, et fit crier trois processions dans l'armée. Elles devaient avoir lieu de samedi en samedi, et se rendre à la maison du légat au moustier Notre-Dame, en la ville de Damiette. Elles furent exécutées avec grande foi et grande espérance, et, à chacune de ces processions, auxquelles assistaient le roi et tous les seigneurs de sa cour, le légat faisait un sermon et remettait les péchés. Enfin, le troisième samedi étant arrivé, comme le roi était à l'église, on vint lui annoncer que l'on apercevait plusieurs vaisseaux en mer : c'étaient le comte de Poitiers et l'arrière-ban de la France.

L'arrivée du frère du roi, sauvé d'une manière si miraculeuse, réjouit toute l'armée. Chacun courut au débarquement, et l'on vit avec plaisir qu'outre un puissant renfort d'hommes, le comte de Poitiers amenait un grand secours d'argent. Onze chariots traînés chacun par quatre forts chevaux, et chargés de vingt-quatre grands tonneaux liés en fer, contenant des talens, des sterling et de la monnaie de Cologne, s'acheminèrent vers Damiette. C'était le prix des biens de l'église, qui avaient été vendus pour aider au succès de la croisade.

Le même jour, Louis IX rassembla ses plus hauts barons, leur adjoignit ceux qu'il reconnaissait comme habiles gens de guerre, et leur demanda leur avis sur la voie qu'il fallait prendre, et si l'on devait marcher sur Alexandrie ou sur le Caire. Le comte Pierre de Bretagne et les plus expérimentés opinèrent pour que le roi allât à Alexandrie, qui avait un bon port, au moyen duquel on pourrait ravitailler l'armée ; mais cet avis fut repoussé avec force par le comte d'Artois, qui déclara que, pour son compte, il n'irait à Alexandrie que par le Caire ; que le Caire était la capitale du royaume d'Egypte, et que, lorsqu'on voulait tuer le serpent, il fallait d'abord lui écraser la tête. Le roi lui-même se déclara pour cette proposition, et, le 6 décembre, les croisés se mirent en marche, laissant la reine Marguerite, les comtesses d'Artois, d'Anjou et de Poitiers à Damiette, sous la garde d'Olivier de Thernes.

Malgré tous ces accidens, l'armée présentait encore une magnifique apparence ; vingt mille cavaliers, la fleur de la chevalerie, quarante mille fantassins, les meilleurs soldats de pied qu'il y eût, remontaient la rive droite du Nil. En même temps le fleuve, dans la longueur d'une lieue, disparaissait tout entier sous les barques, les galères et les grandes et petites nefs chargées d'armes, de harnais, d'instrumens de guerre et d'hommes. Le lendemain on fit halte à Pharescour, et là se présentèrent le premier obstacle et la première surprise.

On était arrivé à l'une de ces branches nombreuses du Nil qui s'échappent du fleuve et vont se jeter dans la mer depuis la bouche Pélusiaque jusqu'à la bouche Canopique : et, quoique peu large, la rivière était trop profonde pour être passée à gué. A cette époque où l'art stratégique n'avait point encore le secret de ces ponts volans qui transportent aujourd'hui nos armées d'une rive à l'autre, il n'y avait, en pareil cas, d'autre ressource que de faire des saignées au fleuve, jusqu'à ce que ses eaux, en baissant graduellement, laissassent un gué à découvert. On se mit à l'œuvre, et comme elle s'avançait déjà, on vit s'approcher, faisant des signes pacifiques, cinq cents cavaliers sarrasins merveilleusement montés et couverts de magnifiques armures. Louis les envoya reconnaître et leur fit demander ce qu'ils voulaient. Ils répondirent que, le sultan étant mort et ne voulant pas servir son successeur, ils venaient offrir leurs services au roi de France. Quoique ce prétexte parût peu plausible, comme à cause de leur petit nombre ils se trouvaient à la discrétion des croisés, le roi ordonna que, sous peine de rébellion, et par conséquent de mort, il ne fût fait aucune insulte à ces nouveaux alliés. On se mit donc, sous leurs yeux, en mesure de passer le fleuve.

Les templiers marchaient les premiers, conduits par Regnault de Bichers, lorsqu'ils virent les cinq cents Sarrasins, qui s'étaient formés en corps serré, se mouvoir tout à coup et venir à eux au grand galop de leurs chevaux. Ils s'arrêtèrent alors pour savoir ce qui allait se passer, se contentant toutefois de se mettre en défense, car eux non plus ne pouvaient croire qu'une si petite troupe attaquât toute une armée. Leur doute ne fut pas long : un des Turcs, qui devançait les autres de la longueur de quatre ou cinq lances, frappa de sa masse d'armes un templier qui se trouvait sur

les flancs de la bataille, et l'envoya rouler sous les pieds du cheval de Regnault de Bichers. Alors celui-ci, tirant son épée, se dressa sur ses étriers en criant : « Or, en avant, compagnons ; à eux de par le Seigneur, car nous ne pouvons souffrir de telles choses. » A ces mots il frappa son cheval de ses éperons, et tous ces moines terribles, que Dieu avait armés chevaliers, se retournèrent contre les Sarrasins, les poussant vers le fleuve et les frappant de leurs épées, jusqu'à ce qu'une part fut couchée sur le rivage et que l'autre eût disparu dans le Nil ; si bien que pas un de cette troupe d'élite n'échappa, et que tous furent tués ou noyés. Puis les templiers, qui avaient fait à eux seuls cette sanglante exécution, revinrent se placer à l'avant-garde et passèrent le fleuve sans autre accident. L'armée les suivit. Le lendemain soir elle arriva au bourg de Scharmesah.

Cependant le bruit de sa marche remontait le Nil devant elle ; et à mesure qu'on approchait de Mansourah, ce dernier rempart du Caire, l'effroi se répandait par toute l'Egypte, que la mort récente de son sultan laissait dans le trouble et la confusion. On n'entendait point encore parler du jeune prince Touran-Chah ; aucun des messagers envoyés vers lui n'était revenu, et la responsabilité des affaires publiques pesait tout entière sur une femme. Il est vrai que l'historien arabe Makrisi dit que cette femme surpassait toutes les femmes en beauté et tous les hommes en génie.

Cette crainte fut encore augmentée par une lettre que l'émir Fakreddin envoya au Caire pour appeler tous les bons musulmans aux armes. A l'heure de la prière, le mufti monta dans la chaire, et ayant annoncé qu'il avait quelque chose d'intéressant à communiquer au peuple, il déroula la lettre de Fakreddin et la lut. Elle était conçue en ces termes :

« Au nom de Dieu et de Mahomet son prophète.

« Accourez, grands et petits : la cause de Dieu a besoin de vos armes et de vos richesses. Les Francs, que le ciel les maudisse ! sont arrivés dans notre pays avec leurs étendards déployés et leurs épées nues ; ils veulent s'emparer de nos cités et ravager nos provinces. Quel musulman peut refuser de marcher contre eux et de venger la gloire de l'islamisme ? »

Le contenu de cette lettre lue dans la grande mosquée se répandit bientôt par tout le Caire. Les lâches songèrent à fuir, les braves à marcher au-devant du danger. Pendant trois jours la ville fut éplorée et abattue, comme si ces Francs tant redoutés étaient déjà aux portes. Pendant ce temps, les croisés avançaient toujours, n'ayant aucune connaissance des localités, mais remontant le cours du Nil, et sachant que sur la rive ils trouveraient Mansourah, et après Mansourah le Caire.

Tout à coup, à quelques lieues au delà de Bermoun, l'avant-garde s'arrêta en poussant de grands cris : elle avait aperçu la ville de la victoire, et de l'autre côté du canal de l'Achmoun, sur les deux rives du fleuve, les deux camps de leurs ennemis, soutenus par une flotte qui barrait le Nil, tandis que les Turcs barraient la terre. Cette fois, ce n'était plus un torrent à détourner et cinq cents Sarrasins à vaincre, c'était un véritable fleuve à franchir, c'était toute une armée à combattre. On était enfin arrivé au lieu marqué par la destinée, et où devait se décider le sort de la guerre. La flotte des croisés s'avança jusqu'à la hauteur du canal de Mansourah, les chevaliers chrétiens parvinrent jusqu'aux rives du canal sans attaque et sans opposition. Arrivés là, la flotte jeta l'ancre et l'armée établit son camp. Nasir-Daoud, prince de Carak, établi sur la rive occidentale du Nil, les regarda faire. C'était le 19 décembre de l'an 1249, le treizième jour de la lune de ramadan.

Les croisés tracèrent aussitôt leur enceinte sur l'emplacement où l'armée du roi Jean de Brienne avait campé trente ans auparavant, et le roi donna ses ordres pour le passage du canal.

Ce canal, qui s'échappait comme une natte de la tête chevelue du Nil, avait, devant Mansourah, une largeur égale à celle de la Seine. Son lit était profond, ses bords escarpés ; aucun pont n'existait, aucun gué n'était connu, et quelques hommes dispersés sur l'autre rive eussent suffi pour détruire une armée qui eût tenté de le traverser à la nage. Louis décida donc que l'on construirait une chaussée, et que deux tours roulantes et à plusieurs étages défendraient les travailleurs. On se mit à ces deux beffrois, qui furent construits en quelques jours ; puis on s'occupa de la jetée.

Les Sarrasins amenèrent alors seize machines de guerre qu'ils disposèrent sur la rive méridionale du fleuve, afin de lancer des pierres et des traits de l'autre côté de l'eau. Aussitôt le roi fit faire dix-huit machines qu'il leur opposa. Parmi ces dix-huit il y en avait une très meurtrière, et dont le maître inventeur fut un chevalier nommé Jousselin de Courrent. Or, pendant qu'on élevait ces châtels et ces machines, les frères du roi et les chevaliers faisaient bonne garde le jour et la nuit.

Cependant les galeries étant terminées, malgré la pluie de pierres et de flèches qui tombaient sur les travailleurs, la jetée commença d'allonger sa tête sur le fleuve. Mais au même instant, et juste en face, les Sarrasins se mirent à creuser la terre, de sorte que le rivage reculait par un effort pareil à celui qu'on faisait pour le joindre. Pendant trois jours, la chaussée s'avança laborieusement ainsi, toute détrempée de sueur et toute teinte de sang, et, à la fin du troisième jour, il se trouva le même espace à franchir qu'avant le commencement des travaux.

Pendant ce temps, Fakreddin fit descendre la rive gauche du Nil à une troupe nombreuse de Sarrasins, qui traversa le fleuve à Scharmesah, et qui, faisant de nuit la même route qu'avaient faite les chrétiens, s'avança pour les attaquer : l'émir les y avait encouragés en jurant par le nom du prophète que le jour de saint Sébastien il coucherait dans la tente du roi de France.

L'armée était en train de dîner, se gardant avec grand soin du côté du canal et du fleuve, lorsque, sur les derrières du camp et du côté de Damiette, on entendit de grands cris d'alarme. Joinville, qui était toujours, comme nous l'avons vu, des premiers au combat, se leva de table avec son compagnon Pierre d'Avallon et tous ses gens, et, faisant seller leurs chevaux en toute hâte, ils s'élancèrent vers la partie du camp que l'on attaquait. En même temps que lui et sa bataille, venait au secours de ceux qui avaient été surpris toute la milice des templiers, conduite par son infatigable maréchal Regnault de Bichers. Ces deux troupes d'élite tombèrent sur les Sarrasins au moment où ils emmenaient déjà le sire de Perron et le seigneur Duval, son frère, qu'ils avaient rencontrés aux champs. Lorsqu'ils se virent ainsi poursuivis, ils voulurent tuer leurs prisonniers ; mais leurs bonnes armures les protégèrent, et Joinville les retrouva couchés à terre, meurtris et blessés, mais encore vivans tous deux. Bientôt de nouveaux renforts arrivèrent aux croisés ; les Sarrasins furent forcés de quitter le champ de bataille, et les deux bons chevaliers furent ramenés en triomphe dans le camp.

Alors Louis ordonna de nouveaux travaux et recommanda une nouvelle vigilance. Des fossés furent creusés sur toute la ligne qui s'étendait vers Damiette ; de sorte que le camp, qui avait la forme d'un triangle, se trouvait protégé sur l'une de ses faces par le Nil, sur l'autre par le canal de l'Achmoun, et sur la troisième par les nouveaux fossés, que l'on revêtit encore d'une palissade. Le roi et le comte d'Anjou se chargèrent de veiller sur la partie qui regardait le Caire ; le comte de Poitiers et le sénéchal de Champagne dressèrent leurs logis de manière à garder le côté de Damiette, et le comte d'Artois, avec une troupe choisie, s'établit autour des machines de guerre. Ainsi jamais camp ne fut mieux défendu que le camp de l'Achmoun, car il était gardé par un roi et par trois frères de roi.

Or les Turcs, voyant qu'il n'y avait plus moyen de prendre les croisés par surprise, amenèrent un jour, en face de la digue, une machine de guerre plus forte et plus terrible qu'aucune de celles qui se trouvaient là ; en même temps d'autres machines jetaient des flèches et des pierres non seulement par-dessus le canal de l'Achmoun, mais encore de la rive gauche à la rive droite du Nil. Ces préparatifs, qui annonçaient des dispositions hostiles pour le lendemain, firent que messire Gauthier de Curel et le sénéchal de Champagne furent appelés à veiller avec le comte d'Artois, dont le roi se défiait toujours à cause de sa jeunesse et de sa fougue. Les chevaliers prirent donc leurs logis au milieu des machines de guerre.

Vers les dix heures du soir, comme les deux bons chevaliers veillaient à dix pas de distance l'un de l'autre, ils virent une lumière de l'autre côté de la rive, et se rapprochèrent, pensant qu'il se tramait quelque chose ; au même instant un globe de feu de la grosseur d'un tonneau, traînant après lui une queue pareille à celle d'une comète, et semblable à un dragon volant par l'air, partit de la machine infernale, jetant une si grande lueur qu'on voyait le camp, et Mansourah, et toute la bataille des Turcs, comme en plein jour. Il vint s'abattre entre les deux galeries, dans une saignée que les croisés avaient faite au fleuve pour le diminuer, et là, quoique dans l'eau, continua de brûler. Car ce feu, c'était le feu grégeois inventé par Callinique, et que l'on ne pouvait éteindre qu'avec du sable et du vinaigre. Tout le camp se réveilla d'un seul coup à ce bruit et à cette flamme, pareils à la flamme et au bruit de la foudre. Le roi sortit de sa tente, chacun se leva, restant debout et immobile ; et le bon sire Gauthier de Curel, voyant ce feu, se tourna vers Joinville et ses chevaliers, criant : « Seigneurs, nous sommes perdus sans nul remède, car si nous restons ici nous sommes brûlés, et si nous laissons notre garde, nous sommes flétris d'honneur ! Or, comme Dieu seul peut nous défendre dans un pareil péril, je vous conseille, compagnons et amis, que, toutes les fois qu'ils nous enverront ce feu, chacun de nous se jette sur les genoux et la face contre terre, criant merci à Notre-Sei-

gneur, en qui est la toute-puissance. » Le sénéchal et les chevaliers promirent de faire ce que le prud'homme leur enseignait. En ce moment arriva un chambellan du roi pour leur demander si la flamme avait fait quelque dommage. Mais justement elle venait de s'éteindre, cédant aux efforts d'un homme qui avait quelque connaissance de cette infernale matière, et qui avait seul osé s'approcher de l'endroit où elle était tombée. Le chambellan retourna donc un peu rassuré vers le roi. Mais à peine arrivait-il à la tente, que tout le ciel s'éclaira de nouveau d'une lueur si terrible, maines que pouvaient repousser des moyens humains. Les croisés s'en inquiétèrent donc peu, quoique au bout d'un instant leurs boucliers et leurs cuirasses en fussent tout hérissés.

La nuit se passa ainsi au milieu de terreurs surnaturelles ; jusqu'au jour le ciel flamboya et les chevaliers veillèrent, commençant à croire que Mahomet, le faux prophète, envoyait à la défense de l'Egypte, non pas des hommes, mais des démons. Les bruits les plus bizarres obtenaient crédit sur cette terre inconnue et dans cette époque de ténèbres.



En un instant les deux tours et tous les logis qui les environnaient furent en flammes.

que Louis lui-même tomba à genoux, criant d'une voix pleine de larmes : « Beau sire Jésus-Christ, garde-nous, moi et toute mon armée ! »

Cette seconde foudre traversait le canal comme la première ; mais, inclinant plus à droite, elle se dirigeait vers la tour que gardaient les gens de messire de Courtenay, qui, la voyant venir à eux, abandonnèrent la place où elle devait tomber, et prirent la fuite à droite et à gauche. Le dragon ardent s'abattit sur la rive du fleuve, à quelques pieds seulement du beffroi, de sorte qu'un chevalier, qui voyait la flamme gagner la machine, n'espérant pas pouvoir l'éteindre seul, accourut tout éploré vers le sire de Joinville et messire Gauthier, criant : « Aidez-nous, sire, aidez-nous, au nom du Seigneur Dieu, où nous sommes tous brûlés, nous et nos tours. A l'aide messeigneurs ! à l'aide !... » Les deux chevaliers y coururent aussitôt, le courage revint à leurs gens, grâce à cet exemple ; tous se pressèrent où brûlait le feu ; cependant, à peine eurent-ils commencé de l'éteindre, qu'une pluie de flèches, de pierres et de viretons tomba sur eux, rapide comme une grêle. Mais c'étaient là des armes hu-

Le Nil lui-même qui coulait aux yeux de tous, bienfaisant et nourricier, était l'objet des contes les plus inouïs. Joinville, avec sa crédule et religieuse bonhomie, nous a conservé les opinions étranges que les croisés s'étaient faites ou avaient reçues à ce sujet. Le Nil prenait, disait-on, sa source dans le paradis terrestre ; et ce qui donnait force à cette croyance, c'est que souvent les pêcheurs, en tirant leurs filets, ramenaient de la canelle, du gingembre et de l'aloès, qu'il charriait avec ses eaux. Or, comme ces arbres précieux poussent dans l'Eden, il était évident pour les chrétiens que le vent abattait des fragmens de ces arbustes, comme dans nos pays le vent brise les branches mortes et sèches ; ces fragmens tombaient dans le fleuve, et le fleuve les apportait jusqu'au Caire, jusqu'à Mansourah, jusqu'à Damiette, où les marchands les recueillaient et les vendaient au poids de l'or.

On disait encore que le soudan qui venait de mourir avait un jour voulu savoir d'où venait le fleuve aux sources inconnues. Alors il avait ordonné à des gens experts d'explorer son cours ; aussitôt une flottille s'était mise en route,

emportant avec elle des vivres et du biscuit de peur d'être arrêtée par la famine. Les voyageurs étaient restés trois mois en route ; puis enfin, au bout de ce temps, ils étaient revenus, disant qu'ils avaient remonté le fleuve jusqu'à un endroit où des roches taillées à pic barraient le passage, et que du haut de ce terrain inaccessible ils avaient vu le Nil se précipiter comme une immense cascade. Il leur avait paru, au reste, que le sommet de ces roches était couvert d'arbres magnifiques, et entre ces arbres, il leur avait semblé distinguer une grande quantité de bêtes sauvages, telles que lions, éléphans, dragons, tigres et serpens, qui les venaient regarder au bord du précipice. Alors les voyageurs s'en étaient retournés, n'osant pas aller plus avant, et étaient venus rendre compte au sultan de ce qu'ils avaient vu pendant leur voyage.

On conçoit maintenant quelles impressions terribles les moindres événemens qui paraissaient surnaturels devaient faire naître au milieu d'une armée perdue dans un pays où personne ne révoquait en doute de pareilles histoires. On ne s'étonnera donc pas que la crainte du feu grégeois, ce secret des empereurs de Constantinople découvert par les Turcs mais encore inconnu des chrétiens, se fût répandue aussi profonde dans toute l'armée. Heureusement pour les chrétiens, cette première attaque se passa sans que la gravité des effets répondit à la terreur qu'inspirait la cause ; ceux qui avaient veillé la nuit allèrent se reposer, il n'y eut que le roi et ses frères qui ne voulurent se laisser relever par personne et qui continuèrent leur garde.

Au jour, le comte d'Anjou ordonna que l'on réparât les machines ; et comme les traits des Sarrasins inquiétaient les travailleurs, il fit approcher ses deux tours, et répondit avec les arbalètes de ses beffrois ; or, comme les chrétiens avaient d'excellens archers et d'habiles ajusteurs, les Turcs s'aperçurent du désavantage qu'ils éprouvaient. Ils traînèrent alors une espèce de catapulte, qu'ils appelaient la *perrière*, en face des galeries des croisés, et, accouplant tous leurs engins pour donner plus de force, ils ajoutèrent à ces globes terribles de feu, que lançait la principale machine, une multitude de traits enflammés à laquelle personne n'osa plus s'exposer.

Cette fois, servi par la lumière du jour, le feu grégeois fut plus sûrement et plus fatalement dirigé : en un instant les deux tours et tous les logis qui les environnaient furent en flammes. A cette vue le comte d'Anjou voulut s'élancer seul pour essayer d'éteindre cet incendie ; on le retint de force, si bien qu'il en devint presque insensé. Toute la journée cette pluie de Gomorrhe tomba, dévorant tout, et le soir il n'y avait plus ni bagages ni machines. La nuit fut tranquille, il ne restait plus rien à brûler.

Tout le bois était consumé ; il n'y en avait ni dans le camp ni dans les environs. Le roi assembla ses chevaliers, il leur exposa sa détresse. Il fut arrêté qu'on dépècerait une certaine quantité de vaisseaux, et que de leurs débris on construirait une nouvelle tour. On perdit maint navire ; mais quinze jours après, une galerie plus forte et plus haute que les précédentes était complètement achevée. Le roi, par un sentiment de chevalerie qui avait pour but de rendre à son frère l'honneur que celui-ci croyait avoir perdu en laissant brûler ses beffrois, ordonna que cette tour ne serait conduite à la chaussée que lorsque le jour de garde du comte d'Anjou serait revenu. Il fut fait ainsi que le roi avait décidé, et au jour marqué on poussa la nouvelle tour vers la rive du canal, et l'on ordonna aux travailleurs de se remettre à leur besogne.

Alors les Sarrasins recommencèrent la même manœuvre dont les croisés avaient déjà été victimes ; ils conduisirent sur le point menacé l'infernale perrière, lui adjoignirent seize autres machines qu'ils accouplèrent, comme la première fois, pour doubler leurs forces, et firent pleuvoir sur les travailleurs une grêle de pierres et de traits. Ceux-ci tinrent un instant, mais, écrasés bientôt sous cette pluie mortelle, ils se retirèrent hors de portée. Aussitôt, voyant la tour abandonnée, les Sarrasins braquèrent la perrière droit sur elle. Cinq minutes après, un globe de flamme, enveloppé de fumée, traversa le canal, sifflant et grondant, et vint tomber aux pieds du beffroi. Alors le comte d'Anjou s'élança seul au milieu de cet espace vide, décidé à éteindre cette flamme infernale ou à être dévoré par elle. Au même instant la pluie de flèches et de pierres redoubla, et ce fut un miracle si aucune ne l'atteignit. Pendant ce temps on voyait les préparatifs que faisaient les Sarrasins pour lancer une seconde fois le feu grégeois : il n'y avait pas un instant à perdre pour sauver le comte d'Anjou. Quatre chevaliers se dévouèrent, marchèrent à lui comme pour le secourir, puis, le saisissant par les bras et par le corps, ils l'entraînèrent de force hors de la portée des traits et de la flamme. A peine s'était-il éloigné qu'un second globe traversa l'air et vint s'attacher aux flancs de la galerie. A toute autre flamme peut-être la tour eût résisté, car elle était entièrement garnie de cuir et construite avec du bois humide ; mais toutes ces précautions étaient inutiles contre le feu grégeois. Le dragon brûlant se cramponna de ses griffes de feu au cœur de la tour, enveloppant de ses ailes gigantesques le colosse inerte et immobile sur lequel il s'était abattu ; bientôt tout se confondit dans un immense brasier, et au bout d'une heure il ne resta plus de la machine qui avait coûté tant de peines et d'argent, qu'un monceau de cendres.

Le roi était écrasé ; il ne voyait pas de fin à cette lutte ; il fallait traverser le canal ou renoncer à la croisade. Établir une chaussée était impossible ; le courant était trop rapide et trop profond pour qu'on le traversât à la nage ; la retraite vers Damiette était honteuse et impolitique, et cependant les choses ne pouvaient demeurer en l'état où elles étaient. La famine commençait à se mettre dans l'armée ; quelques hommes étaient morts d'une maladie qui, sans avoir de caractère contagieux, offrait cependant des symptômes uniformes, et par conséquent inquiétans. Louis rassembla tous ses barons en conseil extraordinaire.

L'assemblée se tenait sous la tente du roi, et l'on n'attendait plus, pour commencer la discussion, que messire Humbert de Beaujeu, connétable de France, qui était en ronde à l'entour du camp, lorsqu'il entra porteur d'une nouvelle qui rendit le courage à tout le monde. Pendant sa patrouille, un Bédouin s'était présenté à lui, qui lui avait offert de lui montrer un gué accessible aux chevaux, moyennant cinq cents besans d'or. Le roi accepta, à la condition que la somme ne serait payée que lorsque les croisés auraient touché l'autre rive. Le traité ainsi conclu, le passage fut décidé pour la nuit du mardi 8 février.

Le lundi soir, le roi remit la garde du camp au duc de Bourgogne, qui commanda aussitôt des patrouilles de peur de surprise ; puis le roi et ses trois frères se mirent en marche commandant les différentes batailles. A l'avant-garde était le frère Gilles avec les templiers, dont il était le grand commandeur. Derrière eux venaient le comte d'Artois, suivi des prud'hommes et gendarmes de sa maison ; puis enfin le roi et ses deux frères, le comte d'Anjou et le comte de Poitiers, commandant le reste du détachement : en tout quatorze cents cavaliers à peu près, plus trois cents arbalétriers qui devaient passer en croupe avec l'avant-garde.

Le détachement commandé pour l'expédition se mit en route vers une heure du matin, dans l'obscurité, en silence, et suivant les bords du canal dans l'ordre que nous avons dit. Pendant la route quelques cavaliers s'écartèrent imprudemment, et, comme les rives en pente étaient de limon et de glaise, ils tombèrent, eux et leurs chevaux, dans le canal, et disparurent à l'instant même, tant l'eau était profonde et le courant rapide. Au nombre de ceux-ci se trouva un très brave capitaine nommé Jehan d'Orléans, lequel portait la bannière de l'armée ; le roi apprit ces accidens, secoua la tête comme les tenant pour mauvais présage, et ordonna que les chevaliers s'éloignassent de la rive.

Vers les deux heures du matin les croisés étaient parvenus au gué. A la lueur de l'aube naissante on aperçut, sur l'autre rive, trois cents cavaliers sarrasins à peu près qui, sans doute, avaient été mis là pour garder le passage. Alors le Bédouin descendit le premier avec son cheval dans le canal, alla jusqu'à l'autre rive, et revint vers le roi, qui lui compta aussitôt les cinq cents besans d'or et le renvoya au camp. Alors, malgré l'ordre qu'il avait donné que nul ne quittât son poste, le comte d'Artois passa de la seconde bataille à l'avant-garde et poussa le premier son cheval dans l'eau. Le roi n'eut que le temps de lui crier, sur sa vie, qu'arrivé à l'autre bord, il l'attendît. Le prince fit signe de la main pour rassurer son frère, et tout le premier, en avant des templiers blessés de cette atteinte à leurs droits, il se mit à traverser le canal. En même temps, les gens du comte, voyant leur maître en tête de la colonne, se jetèrent à l'eau pour le rejoindre, rompant la bataille des templiers et arrivant pêle-mêle avec eux sur l'autre rive, qui heureusement était d'une pente douce, et par conséquent d'un abord facile.

A peine le comte d'Artois eut-il touché l'autre bord, que, malgré l'ordre du roi, qui avait commandé que l'on attendît que tout le monde fût passé pour engager le combat, il ne put résister au désir d'attaquer le camp, et partit au galop avec ses hommes d'armes, remontant la rive. Les templiers alors, les voyant partir ainsi, ne voulurent pas demeurer en arrière, et s'élancèrent à l'envi des chevaliers. Ils arrivèrent ainsi, emportés avec une telle rapidité quoique la plupart des chevaux, outre leurs cavaliers, portassent un arbalétrier en croupe, qu'ils surprirent la garde et entrèrent dans le camp, apportant au bout de leurs lances la nouvelle de leur passage. Ils trouvèrent les Sarrasins couchés et endormis. Alors ils jetèrent bas leurs arbalétriers, qui s'éparpillèrent dans le camp, et le carnage commença. Exaspérés par un mois de lutte impuissante, les croisés, qui étaient enfin parvenus à joindre leurs ennemis,

ne faisaient plus grâce à personne : enfans, vieillards, guerriers, jeunes filles, tous étaient frappés de même ardeur, sans pitié ni merci, les uns dans leurs lits, les autres fuyant entre les joncs, d'autres enfin à moitié armés et vêtus ; l'émir Fakreddin était au bain et se faisait parfumer la barbe lorsqu'il entendit les cris de mort que poussaient à la fois les assaillans et les victimes. Il courut à la porte de sa tente, tout nu et sans autre défense qu'une masse d'armes ; un cheval sans selle et sans bride passait, tout effrayé : il le saisit par la crinière, s'élança sur son dos, et courut vers le point où il entendait le plus de bruit, criant *Islam ! Islam !* d'une voix qui fut ouïe de tout le camp. Il rencontra les Français au moment où ils venaient de se rendre maîtres des machines de guerre, parmi lesquelles était endormie et sombre cette fatale perrière qui avait jeté tant de flammes dans le camp. L'émir ne croyait pas les croisés si près de lui, de sorte qu'il se trouva au milieu d'eux et ne reconnut le danger que lorsqu'il n'était plus temps de fuir. En un instant son corps fut le but de tous les coups, et il tomba percé de plus de vingt blessures. Alors un chevalier, nommé Foucault de Nesle, voyant fuir de tous côtés les Sarrasins, saisit le cheval du comte d'Artois par le frein, criant : *Or, à eux ! or, à eux !* Le comte d'Artois avait déjà plutôt besoin d'être retenu que d'être excité : il piqua donc son cheval des éperons pour poursuivre les infidèles ; mais le grand commandeur du Temple, frère Gilles, se jeta en travers de son chemin, lui rappelant l'ordre du roi, qui voulait qu'on l'attendît. Cependant le chevalier continuait de tirer le cheval du comte d'Artois par la bride, criant toujours et de toute sa voix : *Or, à eux ! or, à eux !* car, étant sourd, il n'avait point entendu l'ordre du roi et ne savait pas ce que le commandeur du Temple disait au comte. Celui-ci, blessé de la hardiesse de frère Gilles, frappa le cheval du commandeur avec le plat de son épée pour le faire écarter de la route, lui disant : « que s'il craignait, il demeurât où il était, mais le laissât aller, lui qui n'avait pas peur. — Nous n'avons pas plus peur que vous, monseigneur, répondit frère Gilles, et où vous irez, avec l'aide de Dieu, nous irons. » En même temps il mit son cheval au pas de celui du comte d'Artois et partit au galop, ne permettant pas, tout frère du roi qu'il était, qu'il le dépassât d'une demi-longueur de lance. En ce moment ils entendirent crier derrière eux : « *Arrêtez !* » C'étaient dix chevaliers qui venaient de la part du roi ordonner au comte d'Artois d'attendre les autres batailles ; mais le comte d'Artois leur montrant les infidèles en déroute : « Ne voyez-vous pas qu'ils fuient, dit-il, et que ce serait mauvaiseté et couardise que de ne pas les poursuivre ? » A ces mots il reprit sa course, s'écartant pour frapper à droite et à gauche, partout où il voyait des troupes de Sarrasins, sans tenir aucune route, et toujours suivi de frère Gilles. Enfin, toujours poursuivant et frappant, ils vinrent jusqu'à Mansourah, et, comme les portes en étaient ouvertes, afin que les Turcs pussent s'y réfugier, ils y entrèrent, laissant la route qu'ils venaient de suivre jonchée de morts et détrempée de sang. Derrière eux les portes se refermèrent, et l'on entendit aussitôt un grand bruit de tambours et de trompettes ; les Sarrasins s'appelaient aux armes par toutes les voix de la guerre, ne pouvant croire que les Français fussent assez insensés pour s'être engagés en si petit nombre au milieu d'une ville fortifiée, et qui servait de garnison à leurs plus braves soldats, les mameluks baharites.

Cependant le roi avait passé le canal derrière le comte d'Artois et le maître du Temple avec la seconde partie de l'armée ; mais la troisième était encore sur l'autre rive, et cependant les Sarrasins se ralliaient et s'armaient en toute hâte. Joinville aperçut, à sa main gauche, une troupe considérable qui allait charger sur le roi, et résolut de la prévenir, afin de donner à la troisième bataille le temps de gagner la rive. Il appela donc à lui, outre ses chevaliers, les prud'hommes de bonne volonté qui le voudraient suivre, et répondirent à cet appel messires Hugues de Trichatel, seigneur de Conflans, qui portait bannière ; messire Raoul de Vernon ; messire Errard d'Esmeray ; messire Regnault de Menoncourt ; messire Ferreys de Loppey ; messire Hugues d'Ecosse, et beaucoup d'autres : si bien que, se voyant en nombre suffisant pour faire diversion, ils piquèrent droit aux Sarrasins. Le bon sénéchal, comme toujours et partout, arriva le premier et avec tant de rapidité que celui des infidèles qui paraissait commander cette troupe n'avait pas encore eu le temps de monter à cheval : il mettait le pied à l'étrier, et un de ses chevaliers lui tenait la bride, lorsque Joinville, le frappant au défaut de la cuirasse, lui enfonça sous une aisselle son épée, qui ressortit sous l'autre. Alors le chevalier sarrasin lâcha la bride du cheval de son maître, et, avant que Joinville n'eût pu retirer son épée, il le frappa, entre les deux épaules, d'une masse d'armes si rudement que le chevalier plia, se courbant jusque sur le cou de sa monture. Mais se relevant aussitôt, il tira une seconde épée qu'il portait à l'arçon de sa selle et en frappa le Sarrasin, qui prit la fuite. Comme cette dernière troupe se dispersait, une seconde, composée de six mille hommes à peu près, qui avait à la première alerte abandonné ses logis et s'était ralliée aux champs, parut, et, voyant cette petite compagnie de chrétiens devant elle, mit ses chevaux au galop et courut sus. Quoiqu'ils fussent à peine deux cents, tant écuyers que chevaliers, Joinville et ses amis s'apprêtèrent à faire bonne contenance. Au premier choc, messire Hugues de Trichatel fut tué et messire de Vernon fut pris. Mais comme les Turcs le tiraient à eux, Joinville l'aperçut au milieu de ceux qui l'avaient fait prisonnier ; et, se dégageant du combat, il chargea avec messire Errard d'Esmeray sur ceux qui l'emmenaient, et ils le dégagèrent. Au même instant Joinville reçut sur son casque un si grand coup que son cheval tomba sur ses genoux et, lui faisant vider les arçons, le jeta par-dessus sa tête. Les Sarrasins crurent l'avoir tué et coururent à d'autres. Mais lui se releva aussitôt, son écu au cou et son épée au poing, et, regardant autour de lui, il vit Errard d'Esmeray abattu comme lui, qui venait de se relever comme lui, et tous deux résolurent de se retirer vers les ruines d'une maison où ils espéraient se cacher ou se défendre jusqu'à ce que leurs gens vinssent à leur secours et leur amenassent des chevaux. Sur ces entrefaites, une grande bande de Turcs, qui couraient à la mêlée, parut tout à coup. Les deux chevaliers n'essayèrent ni de fuir ni de se mettre en défense ; en quelques secondes les Sarrasins les atteignirent : heurtés par les chevaux, ils tombèrent ; et toute la charge passa sur eux comme une trombe de fer, et alla chercher une lutte plus sérieuse, sans s'inquiéter de ces deux hommes qu'elle croyait écrasés. Cette fois Joinville était presque évanoui, son bouclier était séparé de son cou, et lui-même gisait à terre sans avoir la force de se relever, lorsque messire Errard vint le secourir. Soutenu par son compagnon, il gagna enfin la masure qui leur offrait un abri ; et à peine y étaient-ils arrivés qu'ils y furent rejoints par Hugues d'Ecosse, Ferreys de Loppey, Regnault de Menoncourt, Raoul de Vernon et plusieurs de leurs gens. Ils venaient de se rallier ainsi lorsqu'ils furent chargés par un gros de Turcs qui les enveloppa, les attaquant de face et par derrière, car quelques-uns étaient descendus de cheval et étaient entrés dans les ruines pour combattre de plus près, et la lutte se rengagea de nouveau et avec plus d'acharnement, car les seigneurs avaient donné un cheval à Joinville et un cheval à messire Errard d'Esmeray : de sorte que, grâce à des prodiges de valeur, les Sarrasins furent repoussés, et, voyant qu'ils avaient affaire à de trop rudes chevaliers, allèrent chercher du renfort. Alors la petite troupe put se reconnaître. Quatre ou cinq chevaliers étaient tués ; messire Raoul de Vernon et messire Ferreys de Loppey avaient reçu chacun un coup d'épée entre les épaules, et le sang sortait de leurs plaies comme le vin d'un tonneau ; messire Errard avait été navré par le visage d'un tel coup d'épée, que son nez et une partie de sa joue, détachés des os, retombaient sur sa bouche. Tous les autres étaient blessés plus ou moins, et dans une détresse telle que Joinville, ayant perdu confiance dans le courage humain, s'adressa à la force divine, et se souvenant de monseigneur saint Jacques, auquel il avait une dévotion particulière, joignit les mains, disant : « Beau sire saint Jacques, je te supplie, aide-moi et secoure-moi. » Il n'avait pas achevé cette prière que le comte d'Anjou apparut au milieu des champs conduisant sa bataille et à mille pas d'eux à peu près.

Cependant le comte d'Anjou, occupé à combattre les Sarrasins qui l'entouraient, ne voyait ni Joinville ni ses compagnons, qui étaient si faibles qu'ils ne pouvaient aller à lui. Alors messire Errard se tourna vers le bon sénéchal et lui dit :

— Sire, si vous ne pensiez pas que je le fais pour m'enfuir et vous abandonner, je vous irais quérir à mon péril monseigneur le comte d'Anjou, que nous voyons là en ces champs.

Alors Joinville lui répondit :

— Messire Errard, vous me feriez grand honneur et grand plaisir si vous alliez nous chercher un aide qui pût nous sauver la vie.

A ces mots il lâcha le cheval de messire Errard, qu'il tenait par la bride. Aussitôt le chevalier partit au galop. Il était temps : derrière lui les Sarrasins revinrent à la charge. Le combat s'engagea de nouveau, et Joinville et ses compagnons allaient succomber, malgré leur défense, écrasés de fatigue, accablés sous le nombre et trempés de sueur et de sang, lorsque les cris d'*Anjou à la rescousse* se firent entendre : c'était le prince et toute sa bataille qui les venaient secourir et délivrer, conduits par messire Errard d'Esmeray, qui mourut le lendemain de cette terrible blessure qu'il avait reçue à travers le visage.

Au même instant le roi parut sur une colline avec un

grand bruit de clairons et de cors ; là il s'arrêta pour donner quelques ordres. Dépassant tous ceux qui l'entouraient de la tête, il avait au front un casque doré ; il portait à la main une épée d'Allemagne à la poignée dorée ; il était couvert d'une cuirasse couverte de fleurs de lis dorées ; de sorte que, comme en ce moment le soleil levant donnait en plein sur sa personne, il semblait déjà resplendir de la lumière du paradis. Chrétiens et infidèles, amis et ennemis le reconnurent aussitôt, et tous, retrouvant des forces, coururent à lui, les uns pour le défendre, et les autres pour l'attaquer. Alors il jeta un regard calme autour de lui, et, voyant en quel péril ceux qui n'avaient pas suivi ses instructions avaient mis toute l'armée, il ordonna à sa bataille de se serrer et de ne point se désunir, jurant que, grâce à cette précaution et avec l'aide de Jésus-Christ, les Sarrasins, si nombreux qu'ils fussent, ne pourraient rien contre eux. A peine cette ordonnance fut-elle rendue, qu'avec un grand bruit de cymbales et de cors les Sarrasins, à plus de dix mille, s'en vinrent attaquer le roi.

La bataille, ainsi engagée, était un des plus magnifiques spectacles que l'on pût voir, car nul ne se servait d'arc ni d'arbalète, mais de glaive, de masse et d'épieu, si bien que l'on combattait corps à corps comme dans un tournoi. C'était là que brillait la chevalerie de France, grâce à ses longues épées ; et quoique chaque prud'homme eût affaire à trois ou quatre Sarrasins, le combat était égal et se maintenait ; or, le premier de tous, au milieu de tous, on voyait le roi, exposant plus sa personne qu'aucun homme de son armée ; de sorte que l'un de ses plus fidèles, messire Jehan de Valéry, prit son cheval par la bride, et, malgré lui, l'entraîna du côté du fleuve, où pouvaient du moins, de l'autre rive, le protéger les machines de guerre et les arbalétriers du duc de Bourgogne. Il y était à peine que messire de Beaulieu, connétable de France, arriva tout sanglant, n'ayant plus en main qu'un tronçon de son épée fleurdelisée. Il dit au roi que son frère, le comte d'Artois, était en grand péril dans les rues de Mansourah, se défendant que c'était merveille, mais cependant près de succomber s'il n'était secouru !... Alors le roi s'écria :

— Piquez devant, connétable, et, sur mon Seigneur Jésus-Christ, je vous suivrai de près. Aussitôt le connétable prit une autre épée, et la levant en l'air :

— Qui est de bonne volonté et de bon courage me suive ! dit-il. Et Joinville et cinq autres, tout blessés et meurtris qu'ils étaient, répondirent : Nous voilà ! puis, frappant leurs chevaux des éperons, suivirent le connétable.

Ils n'étaient plus qu'à une faible distance de Mansourah, lorsqu'un sergent à masse aux armes du connétable, monté sur un cheval frais, les rejoignit, criant :

— Arrêtez, messeigneurs, car le roi est en grand péril ; arrêtez. La petite troupe obéit. Depuis dix minutes le combat avait changé de face, car les Sarrasins avaient changé de tactique. Voyant qu'ils ne pouvaient entamer cette masse de fer, ils s'étaient éloignés et avaient fait pleuvoir sur les chrétiens une telle quantité de flèches, de traits et de viretons, que le soleil en était obscurci, et que les pointes de fer de ces projectiles, rencontrant les cuirasses et les boucliers de fer des croisés, cliquetaient comme la grêle sur un toit. Les hommes, abrités sous leurs armures, supportaient encore cette tempête ; mais les chevaux tombaient, entraînant leurs cavaliers : si bien que Louis, voyant la confusion se mettre dans les lignes, cria : En avant ! et, malgré les représentations de ses barons, chargea le premier. Tout s'ébranla et le suivit ; de sorte que les deux batailles se heurtèrent de nouveau avec un tel bruit, que le connétable et Joinville l'entendirent à un mille de distance : alors ils hésitèrent pour savoir qui ils devaient secourir du roi ou de son frère, et il leur parut à tous que c'était le roi. Ils firent donc volter leurs chevaux : mais entre eux et Louis il y avait un corps de douze cents Sarrasins à peu près, et eux n'étaient que six : ils prirent alors un détour par les bords du canal, et, tout en suivant sa rive, ils voyaient flotter au gré de l'eau, venant de Mansourah, des arcs, des lances, des piques, des hommes et des chevaux, faussés, brisés, rompus, morts ou mourans ; c'étaient de tristes nouvelles qui leur arrivaient du comte d'Artois et de ses gens. Ils détournèrent les yeux du canal et continuèrent leur course vers le roi.

Louis s'était retiré sur la rive du fleuve dans une position avantageuse, après avoir fait dans cette lutte gigantesque ce qu'on n'aurait pas cru qu'un homme pût faire : entraîné à la fois par six Sarrasins dont deux avaient déjà saisi le mors de son cheval, il les avait abattus tous les six de six coups d'épée, et s'était dégagé seul. Or, sans cet exemple royal et ce courage surhumain, tout était perdu. Mais lorsque les chevaliers virent leur prince accomplir de pareils faits d'armes, il n'y en eut pas un qui voulût demeurer en arrière : de sorte que chacun fit de son mieux, et que les Sarrasins reculèrent enfin pour se rallier à leur tour, car, quoique dix fois plus nombreux, ils avaient été mis par les croisés dans un terrible et piteux état.

Joinville et le connétable étaient donc arrivés à temps, non pas pour voir la fin du combat, car ce repos momentané n'était qu'une trêve où chacun reprenait des forces, mais pour venir en aide à leurs compagnons dans la lutte nouvelle qui se préparait. Or, devant le roi était un torrent qui se jetait dans le canal, et sur ce torrent un petit pont. Joinville vit que la position était importante ; il s'y arrêta avec le connétable, et apercevant son cousin le comte de Soissons :

— Sire, lui dit-il, je vous prie de demeurer ici, à garder ce passage, et, ce faisant, vous ferez bien, car, si vous le laissez, ces Turcs que vous voyez devant vous viendront assaillir le roi par derrière, tandis que leurs compagnons l'attaqueront par devant.

— Sire, mon cousin, répondit le comte de Soissons, si je demeure à ce pont, y demeurerez-vous avec moi ?

— Oui, répondit Joinville, jusqu'à ce que j'y meure.

— Eh bien ! répondit le comte, soit, je suis votre homme. Ce que voyant et entendant le connétable :

— C'est bien ! dit-il, gardez ce pont comme de braves et loyaux chevaliers, et je vais vous chercher du secours. Alors les chevaliers s'organisèrent pour cette garde, et Joinville, qui avait eu l'idée de cette défense, se mit en tête du passage, ayant à sa droite le comte de Soissons, et à sa gauche messire de Noailles.

Ils étaient depuis un instant à ce poste, lorsqu'ils virent accourir droit à eux le comte de Bretagne, qui revenait du côté de Mansourah, où il n'avait pu entrer. Il était monté sur un gros cheval flamand, dont toutes les rênes étaient brisées et rompues, et qu'il tenait à deux mains par le cou, de peur que les Sarrasins, qui le suivaient de près, ne l'en fissent choir, auquel cas il eût été perdu. De temps en temps il se relevait sur ses arçons, ouvrait la bouche, et le sang alors en sortait comme s'il eût vomi ; ce qui ne l'empêchait pas de se retourner, raillant et insultant ceux qui le poursuivaient. Enfin, il arriva au pont, toujours menacé par les Turcs et toujours se moquant d'eux ; mais ceux-ci, voyant un poste de chevaliers qui faisaient bonne contenance et qui tournaient vers eux leurs visages et leurs épées, se retirèrent aussitôt, et allèrent joindre les autres batailles des Sarrasins.

Elles venaient d'être ordonnées de nouveau, de sorte qu'au bout d'un instant les cors, les cymbales et les cris retentirent plus menaçans et plus terribles que jamais. Toutes les forces turques s'étaient réunies, et allaient tenter un dernier effort pour repousser le roi, et les six ou sept cents chevaliers qui lui restaient, dans le canal auquel il était acculé.

Ce que Joinville avait prévu arriva. Une partie des Sarrasins marcha au roi, et l'autre tenta de forcer le passage du pont ; mais, sur les deux points, ils furent vigoureusement reçus. Parmi la petite troupe de Joinville étaient deux hérauts du roi, dont l'un se nommait Guillaume de Bron et l'autre Jehan de Gamache. Leurs tabards semés de fleurs de lis attiraient spécialement sur eux l'attention des infidèles. Une grande quantité de populace et de valets s'était donc assemblée contre eux et les accablait de pierres. De leur côté, les arbalétriers sarrasins faisaient pleuvoir sur eux des milliers de flèches ; si bien que derrière les chevaliers la terre semblait hérissée d'épis inclinés par le vent. Joinville, pour se garantir de cette pluie mortelle, dépouilla un Sarrasin mort de sa cuirasse matelassée, et s'en fit un bouclier ; de sorte qu'il ne fut atteint que de cinq flèches, tandis que son cheval en avait reçu quinze. Chacune de ces décharges était accompagnée de cris et d'insultes qui mettaient le bon sénéchal hors de lui. Aussi à peine un des bourgeois de sa sénéchaussée lui eut-il apporté une bannière à ses armes et un grand couteau de guerre pour remplacer son épée brisée, qu'il fondit, avec le comte de Soissons et le comte de Noailles sur tous les vilains, les dispersa, et, après en avoir tué plusieurs, revint au pont, où bientôt ils furent attaqués avec de nouveaux cris et un nouvel acharnement. Aussi voulait-il charger encore, lorsque le comte de Soissons l'arrêta, disant :

— Laissons crier et braire cette canaille, et par la coiffe Dieu, croyez-moi, nous parlerons un jour de cette journée, en chambre et devant les dames. Et il ne fallut rien moins que cette promesse du comte pour faire prendre patience au bon sénéchal.

De son côté, le roi n'était pas moins attaqué, et ne tenait pas moins ferme. Les Sarrasins avaient mis en œuvre la même tactique : ils se tenaient à distance, et accablaient l'armée de traits et de flèches, se succédant les uns aux autres, vidant leurs carquois et se retirant pour aller les remplir. Lorsqu'ils virent les trois quarts des chevaux blessés et une partie des cavaliers démontés, profitant de la confusion répandue dans les rangs des croisés, ils pendirent leurs arcs à leurs bras gauches, et, décrochant leurs masses en tirant leurs épées, ils chargèrent tous ensemble en criant : *Islam ! islam !* Mais le roi et toute sa bataille

leur répondant par le cri de *Montjoie et saint Denis!* reçurent le choc sans s'ébranler, et le combat corps à corps recommença à la fin de la journée avec le même acharnement qu'il avait été entamé le matin.

Cependant les croisés qui étaient de l'autre côté du canal, séparés de leurs frères par la distance d'un trait et demi d'arbalète tout au plus, se désespéraient de ne pouvoir porter secours au roi, dont ils comprenaient le péril On les voyait se frapper le visage et se tordre les bras; on entendait leurs cris de rage et leurs menaces impuissantes. Tout à coup, adoptant une résolution désespérée, ils jettent dans le canal les poutres, les engins, les instrumens de guerre. Les cadavres, les piques, les boucliers, les corps de chevaux, qui suivent le courant, s'arrêtent contre cette espèce de digue; bientôt à la chaussée commencée s'ajoute cette chaussée nouvelle: c'est un pont improvisé, mouvant, infernal, mais c'est un pont qui joint une rive à l'autre. Pourvu que l'on puisse passer, c'est tout ce qu'il faut; on se presse, on se pousse, on se heurte: ceux qui tombent au delà du pont sont emportés par le courant; ceux qui tombent en deçà, s'accrochant aux débris, aux poutres, aux cadavres, remontent tout mouillés. A la place de l'arme qu'ils ont laissée échapper, ils se saisissent du premier fer qu'ils rencontrent, puis abordent enfin, joyeux et triomphans de pouvoir prendre part au combat que depuis le matin ils regardent en spectateurs. Leurs cris annoncent au roi qu'il lui arrive du secours, et aux Sarrasins que la victoire qu'ils croient tenir est près de leur échapper; bientôt toute cette multitude se répand sans ordre, sans chef, comme un incendie, comme une inondation, et conduite par sa seule colère: le roi et ses chevaliers font un dernier effort et reprennent l'offensive. Messire Humbert de Beaulieu rassemble à grand'peine une centaine d'arbalétriers, dont il fait une compagnie; il se jette avec eux en avant de Joinville, du comte de Noailles, du comte de Soissons et de leur compagnie, qui allaient être forcés. Les Sarrasins reculent à leur tour. A leur tour ce sont les croisés qui chargent en criant: *Montjoie et saint Denis!* Les infidèles reculent; les chrétiens les repoussent au delà des limites de leur camp. Cependant on combat toujours; c'est une retraite et non pas une fuite, un avantage et non une victoire: la nuit tombe avec la rapidité des climats orientaux et sépare les combattans: les Turcs s'enfoncent dans de grands joncs, où ils disparaissent. Les chrétiens rentrent dans leur camp, inutile conquête qui ne leur présente d'autre résultat que la prise de vingt-quatre machines de guerre; la bataille avait duré dix-sept heures!

Alors le connétable, voyant la journée gagnée, dit à Joinville d'aller trouver le roi, et de ne point l'abandonner qu'il ne l'eût vu descendre de cheval et rentrer dans son pavillon. Au moment où le sénéchal arriva près de Louis, il se mettait en chemin pour se rendre aux tentes que l'on avait dressées sur le bord du canal. Alors Joinville lui enleva son casque, qui était lourd et tout bossue, et lui mit son propre heaume, qui était de fer battu très mince et très léger. Tandis qu'ils cheminaient ainsi côte à côte, frère Henry, prieur de l'hôpital de Ronnay, qui avait passé la rivière, vint au devant du roi et baisa sa main gantelée, s'enquérant de lui s'il avait quelques nouvelles de son frère le comte d'Artois.

— Oui, bien! lui dit le roi, j'en ai de sûres.

— Et lesquelles? demanda le prieur.

— C'est qu'il est en paradis, répondit le roi d'une voix étouffée. Et comme le prieur tentait de le consoler en lui disant que jamais roi de France n'avait eu honneur pareil au sien, puisque, grâce à son courage, lui et son armée avaient passé une mauvaise rivière et chassé de leur camp les infidèles, le bon roi lui répondit:

— Que Dieu soit adoré dans tout ce qu'il nous donne! Et, malgré la résignation du chrétien, de grosses larmes pressées et silencieuses coulaient des yeux du frère.

Alors ils furent rejoints par Guyon de Malvoisin, qui revenait de Mansourah. Quoique le roi sût déjà, comme nous l'avons dit, la mort de son frère, le nouvel arrivant était le premier qui pût lui en donner des détails: ils étaient désastreux.

Les Sarrasins, en voyant les chrétiens entrer dans Mansourah, avaient cru que toute l'armée suivait le comte d'Artois; de sorte que, se regardant comme perdus, ils avaient aussitôt fait partir un pigeon pour le Caire. Ce pigeon portait sous son aile un billet contenant un message conçu en ces termes: « Au moment où l'oiseau est expédié, l'ennemi attaque Mansourah: une bataille terrible est livrée par les chrétiens aux musulmans. » Cette lettre avait porté la terreur dans la capitale de l'Egypte, et le gouverneur avait ordonné que toute la nuit les portes en resteraient ouvertes pour recevoir les fuyards. Mais, dès qu'on se fut aperçu à Mansourah du petit nombre des croisés qui s'étaient engagés dans la ville, le chef des mameluks, homme de courage et de tête, fit aussitôt, comme nous l'avons dit plus haut, sonner les trompettes, battre les tambours et baisser les herses; puis, au moment où les croisés pillaient le palais du sultan, il tomba sur eux avec les baharites, cette milice d'esclaves qui était déjà la meilleure troupe des Egyptiens, et sur laquelle Napoléon devait venger, par la victoire des Pyramides, le désastre de Mansourah.

Aussitôt, tout musulman en état de porter une lance, de tirer une flèche, de lancer une pierre, s'arme et se prépare au combat. Les chrétiens voient s'amasser l'orage et tâchent de se rallier pour y faire face; mais, dans les rues étroites de cette ville arabe, ils ne peuvent faire manœuvrer leurs chevaux ni se servir de leurs épées. A l'instant chaque fenêtre devient une meurtrière, de laquelle partent des traits et des pierres; chaque terrasse se transforme en rempart, d'où tombent le sable embrasé et l'eau bouillante. Alors tout le monde oublie l'imprudence du comte d'Artois en face du danger qui en est la suite. Le comte de Salisbury et ses Anglais, le grand maître du Temple et ses moines, le sire de Coucy et ses chevaliers, se rallient et se pressent autour du frère de leur roi, et la lutte commence sans l'espérance de la victoire, mais avec la foi du martyre Pendant cinq heures les croisés combattirent ainsi contre Bibars et ses mameluks, contre la population tout entière, ayant la mort devant eux, la mort derrière eux, la mort sur leurs têtes. Tous, ou du moins presque tous, tombèrent les uns après les autres, et les uns près des autres Le comte de Salisbury fut tué à la tête de ses chevaliers; Robert de Vair, qui portait la bannière anglaise, s'en enveloppa comme d'un linceul, et mourut dans son drapeau Raoul de Coucy expira au milieu d'un cercle de Sarrasins abattus autour de lui et par lui Le comte d'Artois, assailli dans une maison où il s'était retiré, s'y défendit plus d'une heure contre tout ce que la chambre pouvait contenir d'infidèles. Sa cuirasse, fleurdelisée l'avait fait prendre pour le roi; de sorte que tous les efforts étaient réunis contre lui et qu'il répondait à tous de la voix et de l'épée, par la menace et par les coups. Enfin, les Sarrasins, lassés de cette lutte où tombaient leurs plus braves, mirent le feu à la maison. Mais alors le comte d'Artois, se voyant perdu, voulut du moins, comme Samson, perdre ses ennemis avec lui: il se plaça en travers de la porte et dès lors personne ne sortit plus: si bien que les murailles tombèrent, écrasant croisés et Sarrasins, chrétiens et infidèles, et tout ce que le comte d'Artois n'avait pas frappé de l'épée périt par la flamme

Le grand maître des Hospitaliers, resté seul sur le champ de bataille après avoir brisé deux épées et frappé de sa masse tant qu'il avait eu la force de lever le bras, fut fait prisonnier Le grand maître du Temple, après avoir vu tomber à ses côtés deux cent quatre-vingts de ses chevaliers, se jeta, lui cinquième, dans le canal, et revint au camp un œil crevé, ses habits déchirés sa cuirasse percée de coups; et de tous ceux qui étaient entrés dans Mansourah et qui avaient vu périr le comte d'Artois, lui et ses quatre compagnons furent les seuls qui purent donner de ses nouvelles

A cinq heures du soir, un second pigeon était parti pour le Caire porteur d'un billet bien différent du premier Celui-ci annonçait qu'avec l'aide de Mahomet l'armée française, entrée à Mansourah, y avait été défaite, et que le roi de France y avait été tué avec la fleur de sa chevalerie.

L'erreur venait, comme nous l'avons raconté, de ce que la cuirasse du comte d'Artois, comme celle de son frère, était semée de fleurs de lis d'or.

Cette nouvelle, dit un auteur arabe, *fut la clef de joie pour tous les vrais croyans.*

LA MAISON DE FAKREDDIN-BEN LOKMAN

La nuit fut agitée; les Sarrasins, vainqueurs à Mansourah, avaient été vaincus sur les bords du canal, leur camp tout entier était resté au pouvoir des croisés, et le roi et les chefs de l'armée avaient élevé leurs tentes tout autour des machines de guerre qu'ils avaient prises. Aussi Joinville, qui avait établi son logis à droite des engins, dans une tente qui lui venait du grand maître des Templiers, et que ses gens lui avaient apportée de l'autre rive, fut-il, vers le milieu de la nuit, quelque envie et quelque besoin qu'il eût de dormir, réveillé par les cris: *Alarme! alarme!* Il fit aussitôt lever son chambellan, et lui ordonna d'aller voir ce qui se passait. Celui-ci rentra quelques secondes après, tout effrayé et criant:

— Sire, or sus! or sus, sire! car voici les Sarrasins à pied et à cheval qui égorgent les gens qui font le guet autour des machines.

A ces mots, Joinville se leva en hâte passa sa cuirasse, mit un casque de fer sur sa tête, et il sortit de sa tente, appelant ses hommes d'armes Quelques chevaliers, attirés

comme lui par les cris des gens de garde, accouraient au seuil de leurs logis ; tout blessés et à demi armés qu'ils étaient, ils se ruèrent sur les Sarrasins, qui furent repoussés. En ce moment le roi envoya Gauthier de Châtillon avec un corps de troupes fraîches qu'on avait tirées du camp ; ils s'établirent entre les pavillons et les Turcs, et, grâce à cette précaution, les chevaliers purent au moins dormir jusqu'au jour.

Ce jour était celui du premier mercredi de carême. Toute l'armée commença ses pénitences ; seulement, au lieu de cendres, le légat répandit sur la tête du roi le sable du désert.

Les Sarrasins étaient campés dans la plaine, à un jet de pierre à peine des chrétiens. Quoique le combat eût cessé, les traits volaient toujours de part et d'autre, et continuaient de blesser et de tuer au hasard dans les deux armées. Les six chefs sarrasins descendirent de leurs chevaux et vinrent dresser une espèce de rempart de grosses pierres de taille pour se mettre à l'abri des viretons et des flèches. Or, Joinville et ses chevaliers, voyant ces apprêts de défense, décidèrent que la nuit venue ils iraient renverser cette muraille. Si court que fût ce délai, il parut sans doute encore trop long à un prêtre, nommé messire Jehan de Waysi, lequel, aussitôt qu'il eut fini de confesser les chevaliers et de leur verser de la cendre sur le front, opération qu'il faisait la cuirasse au corps, mit un casque sur sa tête et une épée sous son bras de manière que les Sarrasins ne vissent pas qu'il était armé, et marcha droit à la lumière. Les six Turcs ne firent point attention à cet homme qui venait seul, et continuèrent leur besogne ; mais à peine fut-il à portée, qu'il tira son épée, et, courant sus aux travailleurs, se mit à frapper sur eux avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense. Deux tombèrent, l'un blessé, l'autre mort, et les autres prirent la fuite. Le prêtre les poursuivit quelques instans : mais voyant qu'un gros de Sarrasins venait au secours de ceux qu'il chassait, il se retourna vers l'armée des chrétiens, poursuivi à son tour par une quarantaine d'hommes qui piquaient leurs chevaux à grands coups d'éperons. Alors un même nombre de chevaliers et de gens d'armes monta à cheval du côté des chrétiens pour soutenir le prêtre. Ils n'eurent pas besoin de faire d'autres démonstrations ; les Sarrasins, les voyant debout, se retirèrent. Les chevaliers ne chargèrent pas moins sur eux : ne pouvant les joindre, un des croisés leur lança à toute volée sa dague. L'arme, jetée au hasard, alla s'enfoncer dans le côté d'un Sarrasin, qui l'emporta en fuyant : mais bientôt il tomba de son cheval, mort ou blessé mortellement, car on ne le vit pas se relever.

A part cette escarmouche, la journée fut assez tranquille : les Sarrasins étaient occupés à recevoir à Mansourah le jeune sultan Touran-Chah, qui était arrivé le jour même de la bataille : il avait passé par le Caire, où la sultane Cheger-Eddur lui avait remis le pouvoir, et aussitôt, suivi d'une troupe d'élite, il s'était mis en marche pour le théâtre de la bataille. Les deux colombes qui portaient dans la capitale, l'une la nouvelle de l'attaque des Français, l'autre le récit de leur défaite, passèrent au-dessus de sa tête sans qu'il apprît rien des avis dont ces oiseaux étaient porteurs ; de sorte que le soir il arriva au moment où les Sarrasins proclamaient capitaine de l'armée, en remplacement de Fakreddin, Bibars, surnommé Bondocdar, parce qu'il était général des arbalétriers. Le nouveau sultan confirma sa nomination ; et convaincu comme les autres que c'était le roi de France lui-même qui était tombé sous les coups de ses soldats, il fit exposer sa cotte d'armes, afin de redoubler leur courage. Il ne s'était pas trompé : à cette vue, tous se mirent à crier le cri de guerre, et demandèrent à combattre ; mais Bibars, voulant leur laisser un jour de repos, fixa le vendredi pour le jour de la bataille. Le soir même, des espions vinrent prévenir le roi de ce qui s'était passé, et lui annoncèrent qu'il serait attaqué le lendemain. Louis rassembla aussitôt ses chevaliers, et, du tertre sur lequel était élevée sa tente, dominant la foule, il étendit la main pour demander le silence et leur dit :

— Mes fidèles, vous qui avez partagé avec constance mes travaux et mes dangers, sachez que demain nous devons être attaqués par toutes les forces réunies des ennemis du Seigneur. Or, que devons-nous faire ? Si nous faisons retraite, nos ennemis le sauront, triompheront de nous et se glorifieront de notre fuite, et, plus agiles que nous, animés encore par la vue de notre faiblesse, ils nous poursuivront sans relâche jusqu'à ce qu'à la honte de la chrétienté ils nous aient exterminés tous ; alors la gloire universelle sera perdue et la France couverte d'opprobres. Invoquons donc le Seigneur, que nous avons, à ce qu'il paraît, grièvement offensé par nos péchés, attaquons avec confiance nos ennemis tout sanglans du sang de nos frères, et tirons d'eux une vengeance solennelle, afin qu'on ne puisse pas dire que nous avons supporté avec patience les injures faites à Jésus-Christ.

A ces paroles du roi, dit Matthieu Pâris, tous furent animés et armés comme un seul homme. *Armati sunt et animati quasi vir unus, universi.* Alors le roi, voyant cet enthousiasme, en conçut bon augure, fit approcher tous les capitaines de l'armée, leur ordonna de faire armer et préparer tous leurs gens d'armes, et que chacun couchât hors des tentes et des pavillons, et tout à l'entour de l'entrée du camp, afin qu'on ne pût être surpris. Grâce à ces ordonnances, la nuit fut assez tranquille, et les croisés purent prendre quelque repos.

Au point du jour le roi organisa ses batailles.

Nos lecteurs connaissent déjà la position des chrétiens : ils étaient appuyés au canal de l'Achmoun, qui se rend du Nil au lac de Menzaleh : ils avaient à leur droite Mansourah, aux sanglans souvenirs ; à leur gauche et à l'extrémité occidentale de la plaine de Daquelich les ruines de Mendes, et devant eux la vaste plaine qui s'étend jusqu'au Caire.

Louis disposa son armée sur toute cette ligne. La première bataille, commandée par le comte d'Anjou, se trouvait la plus proche de Mansourah ; elle était composée de chevaliers qui avaient perdu leurs chevaux dans les batailles précédentes, de sorte que le frère du roi était à pied comme les autres.

La seconde avait pour capitaines messire Guy d'Ibelin et messire Baudouin, son frère : ils commandaienet aux croisés de Chypre et de Palestine : ne s'étant point trouvés à la dernière bataille, pour n'avoir pu passer le canal à temps, ils étaient frais et reposés, et avaient tous leurs chevaux et toutes leurs armes.

La troisième était sous les ordres de messire Gauthier de Châtillon : il avait avec lui les meilleurs prud'hommes et les plus braves chevaliers de toute l'armée. Et le roi Louis avait mis ainsi ces deux belles compagnies à côté l'une de l'autre pour qu'elles pussent se défendre, et secourir celle qui venait après elles.

La quatrième était la plus pauvre de toutes ; elle se composait du reste de la milice des templiers. Elle était commandée par le grand maître, Guillaume Sonnac, encore tout mutilé de son dernier combat. Sentant sa faiblesse, elle s'était entourée d'un rempart qu'elle avait élevé avec les débris des machines de guerre sarrasines.

La cinquième était celle de messire Guy de Malvoisin, peu nombreuse, mais composée toute de braves chevaliers, frères et amis, ne formant qu'une famille, combattant toujours ensemble et partageant tout, gloire, danger et butin. Elle était déjà fort diminuée depuis le commencement de la campagne, et la journée qui se préparait devait la réduire encore.

La sixième bataille commençait l'aile gauche, que commandait le comte de Poitiers, comme le comte d'Anjou l'aile droite. Elle était toute composée de gens de pied, au milieu desquels monseigneur le frère du roi était seul à cheval : il avait à sa gauche un de ses chevaliers, qu'il avait amené en Egypte avec lui, et qui se nommait messire Jocerand de Brançon : il commandait avec son fils une autre petite troupe de pédaille : et dans celle-ci comme dans l'autre, les deux chefs seuls étaient à cheval.

La septième bataille était celle de Guillaume, comte de Flandre, qui n'avait pas donné dans l'autre combat, et qui était toute fraîche et ardente. Aussi avait-on mis en quelque sorte à l'abri, sous son aile de fer, la petite troupe du sénéchal de Champagne, qui formait le demi-cercle et venait s'appuyer au canal, à quelque distance de l'endroit même où l'armée l'avait passé à gué. En effet, Joinville et ses chevaliers étaient si meurtris de la dernière lutte, que deux ou trois à peine avaient pu revêtir leurs cuirasses ; les autres, et parmi eux était le bon sénéchal, n'avaient pour toute arme défensive que leur casque, et pour toute arme offensive que leur épée.

Au centre de ces huit batailles, et prêt à se porter partout où besoin serait, était Louis avec ses plus preux et ses plus fidèles, dont huit s'étaient réunis pour lui former une garde, que l'on appelait les prud'hommes du roi. Enfin, le long du canal, protégés par cette muraille de fer, bivouaquaient les gens de l'armée, bouchers, valets, vivandiers, femmes et pages, qui avaient passé le pont aussitôt après le combat de Mansourah, et s'étaient établis à l'entour des logis des chevaliers, se bâtissant des huttes avec les débris des engins et des machines de guerre que les croisés avaient conquis sur les infidèles.

Pendant que Louis prenait ses dispositions, le général sarrasin ne restait pas en retard pour établir les siennes. Comme le soleil se levait, les croisés le virent paraître à la tête d'à peu près quatre mille chevaliers bien montés et bien armés, qu'il disposa sur une ligne pareille à celle des chrétiens, les divisant en autant de batailles que Louis en avait fait de son côté ; puis il alla chercher une telle assemblée de gens à pied, pour soutenir sa chevalerie, qu'elle enveloppait tout le camp des Français comme aurait pu le faire une muraille. Bientôt, outre ces deux armées, en arriva une troisième : c'était celle qu'avait amenée avec lui le jeune sultan Touran-Chah. Cette dernière bataille fut rangée à part, afin

qu'elle pût manœuvrer selon les circonstances. Ces ordonnances faites, le général sarrasin passa une dernière fois devant le front de ses troupes, monté sur un petit cheval de course, s'avançant jusqu'à cent pas de l'armée française, examinant ses batailles, et augmentant ou diminuant les siennes, selon qu'il avait reconnu celles des chrétiens pour fortes ou pour faibles; ensuite il fit approcher trois mille Bédouins aussi près qu'il le put du pont qui joignait l'armée au camp du duc de Bourgogne, afin, le cas échéant, de s'opposer à ce que les croisés reçussent aucun secours pendant la bataille

Ces préparatifs durèrent jusqu'à midi à peu près; tout étant réglé, un grand bruit de tambours et de cors s'éleva dans l'armée sarrasine, qui se mit en marche, fantassins et chevaux, et vint attaquer l'armée chrétienne.

Le premier point sur lequel le combat s'engagea fut celui que commandait le comte d'Anjou: non que de part ou d'autre, on eût usé en cela de tactique, mais parce qu'il se trouvait le plus rapproché des Turcs; ceux-ci s'avancèrent, disposés en manière de jeu d'échecs, les pions ou gens de pied marchant les premiers, armés de tubes par lesquels ils soufflaient le feu grégeois, et derrière eux les cavaliers qui profitaient du trouble produit pour entrer dans les rangs, et y frapper à droite et à gauche. Cette manœuvre, adoptée à l'égard des gens de pied, mit bientôt le désordre dans la bataille du comte d'Anjou, à pied lui-même au milieu de ses soldats. Heureusement, le roi, du point élevé où il était placé, dominait toute la plaine, et vit l'extrémité dans laquelle se trouvait son frère. Aussitôt il frappa son cheval des éperons, et, suivi de sa garde, il vint se jeter, l'épée au poing, tout au milieu des infidèles. A peine y était-il qu'un Sarrasin, se trouvant à sa portée, souffla sur lui le feu grégeois, et cela si près et si hardiment que son cheval en fut tout couvert; mais avec l'aide de Dieu, pour lequel Louis combattait, ce qui eût dû sauver les Sarrasins les perdit: le noble animal, dont la crinière et la croupe flamboyaient, perdu par la douleur, ne sentant plus ni frein ni voix, emporta son maître au plus profond des rangs infidèles, où il entra comme l'ange exterminateur: derrière lui venaient les plus braves, qui avaient juré de suivre le roi partout, et qui le suivaient, heurtant et renversant tout ce qui se trouvait devant eux, si bien que la bataille des infidèles, frappée au cœur de cette blessure profonde, recula, dégageant le duc d'Anjou et sa compagnie. Le roi remonta sur un autre cheval, et revint prendre ce poste élevé, d'où, comme l'aigle, il pouvait tout embrasser et s'abattre partout.

Pendant cette charge merveilleuse exécutée par le roi, le combat s'était engagé sur toute la ligne, d'une égale ardeur, mais avec des succès différens. Messire Guy d'Ibelin et Beaudouin, son frère, avaient vigoureusement reçu les Sarrasins; car, on le sait, ni hommes ni chevaux de leur compagnie n'avaient encore donné. Il y a plus: Gauthier de Châtillon s'étant réuni à eux avec une troupe d'élite, les Sarrasins furent bientôt forcés de s'enfuir, et d'aller reformer leur bataille, abandonnant les fantassins, qui furent presque tous tués.

Mais il n'en était pas de même de la quatrième bataille, commandée par frère Guillaume de Sonnac, maître du Temple, à qui il ne restait que quelques-uns de ses soldats réunis aux débris des hospitaliers. Vainement ils s'étaient comme nous l'avons dit, fait un rempart avec des palissades tirées des machines de guerre. Les Sarrasins jetèrent le feu grégeois sur cet amas de planches, qui s'enflamma aussitôt et leur découvrit à travers les flammes le peu d'hommes qu'elles défendaient; alors, sans attendre que cette faible défense fût détruite, ils s'élancèrent au milieu de l'incendie, qu'ils traversèrent, pareils à des démons, et vinrent se heurter contre les restes de cette terrible milice. Cependant, tout affaiblis qu'ils étaient, les templiers n'étaient pas gens à succomber ainsi, et, au bout de quelques minutes, les infidèles repoussés, après avoir perdu leurs plus braves, passaient à travers les flammes, mais cette fois pour se sauver. Cependant, comme ils n'étaient pas poursuivis, ils s'arrêtèrent à distance; alors leurs arbalétriers s'avancèrent, firent pleuvoir sur les templiers une telle quantité de traits, qu'à cinquante pas derrière eux la terre en était couverte comme d'une moisson. Cette pluie meurtrière avait fait plus de mal qu'un combat corps à corps, presque tous les chevaux qui restaient en avaient été frappés; le grand maître et quatre ou cinq chevaliers seulement avaient conservé leurs destriers, encore étaient-ils tout hérissés de dards et de flèches. Les Sarrasins jugèrent que le moment était alors venu de défaire ces invincibles, et se ruèrent tous ensemble et d'un seul effort une seconde fois sur eux. Au moment du choc, le grand maître, qui avait déjà perdu un œil au combat du mercredi, reçut un coup d'épée qui lui creva le second; mais, tout aveugle et tout sanglant, il piqua son cheval, qui se jeta parmi les Sarrasins, où il frappa au hasard, jusqu'à ce que, percés de coups, monture et cavalier s'abattissent pour ne plus se relever: et tous eussent été détruits comme lui dans cette charge, si Louis, voyant leur détresse, ne fût venu à leur secours, comme il était venu à l'aide du duc d'Anjou. Les Sarrasins n'attendirent pas le roi, et pour la seconde fois ils traversèrent en désordre cette ligne de flammes qui n'étaient plus que de la fumée.

Pendant que le roi Louis portait secours aux soldats du Temple et de Saint-Jean, son frère, le comte de Poitiers, commandant l'aile gauche de l'armée, se trouvait en grand péril. Il était, comme nous avons dit, seul à cheval au milieu de toute une bataille de gens à pied; de sorte que ce qui était advenu pour le comte d'Anjou advint pour lui. Les infidèles arrivèrent, fantassins contre fantassins, poussant le feu gregeois devant eux; de sorte que les cavaliers n'eurent qu'à entrer et frapper au milieu de cette pédaille épouvantée. Le comte d'Anjou se jeta au-devant d'eux; mais, après avoir abattu deux ou trois Sarrasins, il fut enveloppé et pris, et déjà on l'emmenait prisonnier, et il était traîné hors du camp, lorsque tous les gens de l'armée, pages, valets, bouchers, vivandières, qui l'aimaient à cause de sa bonté, s'émurent et s'armèrent. Tout leur fut bon, haches, épieux, couperets et couteaux; toute cette troupe, sur laquelle nul ne comptait, se rua sur les Sarrasins, coupa les jarrets des chevaux, égorgea les cavaliers qui tombaient, se prit corps à corps et de lutte avec les fantassins, et se battit avec de tels cris et une telle rage, que les infidèles, étourdis de leurs clameurs et de leur acharnement, prirent la fuite, relâchant le comte de Poitiers, qui, abandonné par ses soldats, fut secouru par des vilains.

Les Sarrasins furent encore plus rudement reçus par les trois dernières batailles. L'une était, comme nous l'avons dit, sous les ordres de messire Jocerand de Brançon, qui en était le maître et le chef: c'était un digne chevalier, oncle de Joinville, et il avait assisté dans sa vie à trente-six batailles et journées de guerre, où presque toujours il avait emporté le prix des armes. Un jour de vendredi saint en carême, comme il était en l'armée du comte de Mâcon, son cousin, il s'en vint à Joinville et à un de ses frères et leur dit: « Mes neveux, venez m'aider avec toute votre puissance à courir sus aux Allemands, qui abattent et pillent le moustier de Mâcon. » Joinville et son frère répondirent aussitôt à l'appel, et, sous la conduite de leur oncle Jocerand de Brançon, ils entrèrent tout armés jusque dans l'église, ce que Dieu leur pardonna sans doute, car ils faisaient cela pour la bonne cause, et, à grands coups de taille et de pointe ils chassèrent les Allemands du saint lieu. Cela fait, messire Jocerand descendit de cheval, et s'agenouilla tout armé devant l'autel, criant: « Beau sire Jésus-Christ mon Seigneur, je vous prie, si vous croyez me devoir quelque récompense, de m'accorder celle de mourir à votre service! » Or, messire de Brançon s'était croisé un des premiers, avait, dans les batailles du mardi et du mercredi, frappé comme un des plus forts; si bien que, de toute sa troupe, lui et son fils avaient seuls conservé leurs chevaux. Lorsqu'il voyait ses gens pressés par les Sarrasins, il faisait semblant de fuir par les ouvertures des ailes de la bataille, puis il revenait avec son fils par derrière les infidèles, à grande course de chevaux; ceux-ci étaient obligés de se retourner, et, pendant ce temps, ses gens reprenaient courage et se ralliaient. Enfin Dieu lui fit la grâce qu'il avait demandée, et, dans une de ces charges audacieuses, il fut renversé et mis à mort, ne voulant pas se rendre. Son fils alors lui succéda dans le commandement de sa petite troupe, avec laquelle il battit en retraite jusqu'à la rive du canal. Arrivé là, messire Henry de Cone, qui était de l'autre côté et dans le camp du duc de Bourgogne, amena force arbalétriers et archers, qui, d'une rive à l'autre, firent, chaque fois que les Turcs chargeaient, pleuvoir sur eux une telle grêle de traits et de flèches, que, sur vingt chevaliers dont se composait la suite de Jocerand, douze seulement périrent, et que le reste fut sauvé.

Après la bataille de messire Jocerand, on se rappelle que venaient celles de monseigneur Guillaume de Flandre et de Joinville, la plus forte et la plus faible de l'armée: elles étaient près l'une de l'autre et protégées l'une par l'autre. Le comte et ses Flamands étaient pleins d'ardeur, ayant passé le fleuve la veille, et tous bien montés et bien armés; ils attendirent les infidèles, qui, de leur côté, arrivèrent sur eux avec courage; mais à peine en furent-ils venus aux mains, que Joinville et ses chevaliers, qui, étant blessés et meurtris, n'avaient pu endosser leurs armures, saisirent des arcs et des flèches et se mirent à seconder de leur mieux les archers et les arbalétriers, qu'ils avaient disposés de manière à prendre les Turcs en flanc. Ceux-ci se mirent aussitôt en désordre; le comte Guillaume profita de ce trouble pour leur courir sus. Les Turcs ne purent supporter le choc de cette merveilleuse chevalerie, portée sur ses lourds destriers flamands qui semblaient des coursiers héroïques. Ils prirent la fuite; les croisés les poursuivirent au delà des limites du camp. Les cavaliers arabes échappèrent seuls, grâce à la vitesse de leurs chevaux; mais tout ce qui était homme de pied parmi les infidèles fut tué et taillé en pièces; de sorte que tous les gens d'armes du

comte, parmi lesquels était au premier rang messire Gauthier de la Horgue, revinrent chargés de targes et de boucliers.

Ce fut ainsi que la mêlée s'engagea sur toute la ligne. Elle dura depuis midi jusqu'à sept heures du soir. A ce moment, les Sarrasins, repoussés partout, grâce à la vigilance de Louis, qui, toujours en tête de sa bataille royale, venait en aide à ceux qui faiblissaient, commencèrent à se retirer. Les chrétiens les poursuivirent jusqu'aux limites de la lice; mais, cette fois instruits par l'expérience, ou plutôt brisés par la lassitude, ils s'arrêtèrent aux barrières de leur camp. Sur la longueur d'une lieue et sur une largeur de cinq cents pas, la terre était couverte de morts, parmi lesquels on comptait trois infidèles pour un chrétien.

Alors Louis, voyant le combat terminé à la plus grande gloire de ses armes, rassembla ses barons devant sa tente royale et là, de même qu'il leur avait parlé avant le combat pour leur donner courage, il leur dit après la victoire pour les féliciter : « Seigneurs et amis, maintenant vous pouvez voir et connaître les grandes grâces que Dieu nous a faites et nous fait encore, puisque mardi dernier, qui était jour de carême prenant, nous avons, par son aide, chassé et débouté nos ennemis de leurs retranchemens, où nous sommes logés à cette heure, et que, aujourd'hui, nous nous sommes défendus, à pied et mal armés, contre eux bien armés à pied et à cheval, et en deux endroits. » Puis à la France, à qui il ne devait autre chose que la vérité, il envoya cette relation simple et grande comme son âme : « Le premier vendredi du carême, le camp ayant été attaqué par toutes les forces des Sarrasins, Dieu se déclara pour les Français, et les infidèles furent repoussés avec beaucoup de perte. »

Cependant, malgré cette double victoire et les actions de grâces qu'il en rendait au ciel, Louis commençait à comprendre que la campagne était manquée : l'armée avait perdu presque tous ses chevaux, un tiers des chevaliers était blessé et le reste écrasé de fatigue ; d'un autre côté, chaque jour augmentait le nombre des ennemis. Il ne fallait plus songer à aller au Caire, et quelques-uns pensaient déjà, même avec crainte, qu'il serait impossible de rester où l'on était. On parla de retourner à Damiette ; mais retourner à Damiette, c'était fuir. Or, des chevaliers français, des soldats du Christ, pouvaient-ils fuir devant un ennemi vaincu? Ce conseil fut donc repoussé. On mit le camp en état de défense, afin de se garantir de toute surprise de la part des Sarrasins, et l'on attendit une nouvelle attaque.

Ce fut en vain ; les Sarrasins demeurèrent cois et couverts. Eux aussi attendaient et ne furent pas trompés dans leur attente.

Huit ou dix jours après la bataille, les corps qui avaient été jetés dans l'Achmoun se corrompirent et remontèrent à la surface du fleuve. Le courant alors les emporta vers la mer ; mais bientôt ils rencontrèrent le pont que les chrétiens avaient établi sur le canal, et comme l'eau était haute, ils ne purent passer entre les piles, et s'y amassèrent en si grande quantité que l'on ne voyait plus le courant à plus d'une portée de trait au-dessus du pont. Alors le roi loua cent hommes de travail pour séparer les chrétiens des infidèles. Ces hommes portaient les premiers dans de grandes fosses creusées pour leur donner la sépulture, et avec de longues perches ils enfonçaient les corps des Sarrasins sous l'eau, jusqu'à ce qu'ils suivissent le courant, qui les entraînait entre les piles, et de là à la mer. Il y avait là des pères qui cherchaient leurs fils, des frères qui cherchaient leurs frères, des amis qui cherchaient leurs amis. Tout le temps que dura cette funèbre besogne, Degville, le chambellan du comte d'Artois, ne quitta point un instant le pont, espérant toujours reconnaître le prince. Mais le dévouement de ce brave serviteur fut inutile, et le corps du martyr de Mansourah ne fut pas retrouvé.

Or, comme nous l'avons dit, on était depuis quinze jours entré dans le carême, et les croisés, quoique en campagne et en guerre, suivaient à la lettre les commandemens de l'Eglise, jeûnant et faisant maigre les jours désignés, comme s'ils eussent été dans leurs villes ou dans leurs châteaux. Il en résultait que, comme la pénurie était extrême, ils n'avaient pour tous vivres qu'une espèce de poissons que l'on pêchait dans le canal même de l'Achmoun, lesquels, étant des poissons voraces et carnivores, n'avaient vécu que de cadavres, sur lesquels on les voyait, depuis que ces cadavres étaient remontés sur l'eau, fondre en grandes troupes. Soit dégoût, soit que effectivement cette odieuse nourriture eût communiqué à leur chair des qualités nuisibles, bientôt le scorbut se déclara dans l'armée. Ceux qui avaient mangé du poisson, et c'était le plus grand nombre, furent malades. Les gencives leur enflaient jusqu'à ce qu'elles recouvrissent les dents ; et alors les barbiers de l'armée, qui occupaient en même temps l'office des médecins, étaient forcés de détacher avec leurs rasoirs ces excroissances corrompues, ce qui était une des plus douloureuses opérations chirurgicales qui se pût voir. « Si bien, dit Joinville dans la naïve bonhomie de son langage, que l'on n'entendait que cris et plaintes, comme si l'armée tout entière n'était composée que de femmes en travail d'enfant. »

A cette épidémie vint s'en joindre une autre, causée par les exhalaisons méphitiques des cadavres. Celle-ci s'attachait à tout le corps, mais particulièrement aux jambes, qui se desséchaient jusqu'à l'os, et dont la peau devenait tannée et noire « à la ressemblance, dit encore Joinville, d'une vieille botte de cuir qui eût été longtemps cachée derrière des coffres. » La mort se présentait donc déjà aux chrétiens sous ce double aspect, lorsque ces deux fantômes appelèrent à leur aide un troisième plus terrible encore, la famine.

L'armée tirait ses approvisionnemens de Damiette ; aussi la première tactique du soudan avait-elle été d'occuper ses soldats non plus à combattre les chrétiens, mais à les affamer. Il avait fait descendre trois mille cavaliers et six mille fantassins jusqu'à Scharmesah, les avait éparpillés aux deux côtés du Nil, et avait barré le fleuve avec une flotte, de sorte que, ni par terre ni par eau, rien ne parvenait plus au camp. Les chrétiens ne comprenaient ni ce silence ni cet abandon, lorsqu'une galère du comte de Flandre, qui avait brisé l'obstacle et était passée de force, vint annoncer la nouvelle du blocus. Alors il fallut s'approvisionner par les Bédouins, espèce de horde de sauvages pareille à celle des chacals et des hyènes, qui rôdait sans cesse autour des deux camps, pillant l'un comme l'autre, et prête à tomber sur le plus faible au premier cri de détresse qu'il jetterait. Il en résulta une telle cherté que, lorsque Pâques fut venu, un bœuf se vendait quatre-vingts livres, un mouton trente livres, le muid de vin dix livres, et un œuf douze deniers, prix exorbitants si l'on compare à la valeur actuelle la valeur de l'argent à cette époque.

Quand le roi vit l'armée réduite à cette extrémité, ses dernières illusions disparurent ; il comprit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour retourner vers Damiette, si déjà même il n'avait attendu trop longtemps. Il ordonna donc de tout préparer pour repasser le canal ; mais, jugeant avec raison que la retraite ne s'opérerait pas sans obstacles, il fit établir à la tête et aux deux côtés du pont des fortifications couvertes, qui permettraient même aux gens de cheval de le traverser à l'abri. Louis ne s'était pas trompé. A peine les Sarrasins virent-ils ces préparatifs, qu'accourant de tous côtés, sans que l'on sût d'où ils sortaient, ils reformèrent ces batailles qui avaient momentanément disparu. Mais le roi continua de donner ses ordres pour le départ, convaincu que chaque jour de retard, en affaiblissant l'armée, rendrait encore le passage plus périlleux et plus difficile. La tête de colonne, composée des malades et des blessés, se mit donc en marche, tandis que de chaque côté du pont et en avant d'eux, pour les protéger, le roi, ses deux frères et tout ce qui restait encore debout attendaient, l'épée au poing, qu'ils fussent passés jusqu'aux derniers. Cette attitude imposa aux Sarrasins.

Après les blessés, les harnais et les armes passèrent ; puis vint le tour de Louis, qui dut à regret les suivre. Ce fut le moment que les Sarrasins choisirent pour attaquer, car ils avaient vu que partout où était le roi, là aussi était la victoire. Louis suivait donc une des barbacanes (1), et le comte d'Anjou l'autre, lorsqu'on entendit de grands cris à l'arrière-garde de l'armée, commandée par Gauthier de Châtillon. C'étaient les Sarrasins qui chargeaient : la bataille était engagée de nouveau. Le comte d'Anjou se retourna aussitôt, et sortit des retranchemens avec une troupe encore terrible, quelque malade et affamée qu'elle fût. Il était temps ; Gauthier de Châtillon, accablé sous le nombre, allait succomber, car il s'était jeté presque seul entre l'arrière-garde et les Sarrasins. Messire Erard de Vallery était pris, et son frère, à pied, ne voulant pas l'abandonner, frappait sur ceux qui l'entraînaient, sans autre chance que de tuer et d'être tué. Au cri de guerre que le comte d'Anjou poussa en reparaissant, tous reprirent courage. Les Sarrasins lâchèrent messire Erard, qui, n'étant pas blessé, ramassa la première épée venue, et se mit à son tour à défendre son frère, comme son frère l'avait défendu. Gauthier de Châtillon, que toute l'armée infidèle n'avait pu faire reculer d'un pas, reprit l'offensive du moment qu'il se vit soutenu par le comte d'Anjou. L'arrière-garde passa le pont, sauvée par le dévouement et le courage de deux hommes.

Le lendemain, le bruit se répandit que des négociations de paix étaient entamées entre le roi de France et le soudan. En effet, messire Geoffroy de Sargines, chargé des pleins pouvoirs de Louis, venait de repasser le canal pour avoir une entrevue avec l'émir Zeineddin, mandataire de Touran-Chah. Une lueur de joie ranima le cœur de tous ces hommes qui se regardaient comme perdus, et ils attendirent avec anxiété le retour du messager. Vers les cinq heures du soir,

(1) Nom des palissades que le roi avait fait établir pour protéger le passage de l'armée.

messire Geoffroy de Sargines rentra au camp, et l'on pouvait juger à son visage triste, sinon abattu, qu'il était porteur de fatales nouvelles.

En effet, les négociations, arrêtées sur tous les points, s'étaient rompues sur un seul. Louis devait rendre au soudan la cité de Damiette, et le soudan rendre aux chrétiens la ville de Jérusalem.

Ce premier article avait été adopté.

Louis devait emmener tranquillement tous ses malades de Damiette et reprendre, dans les magasins de la ville, toutes les chairs salées dont les musulmans ne mangent point, et dont le roi avait besoin pour nourrir son armée en mer.

Ce second article avait été adopté.

Louis offrait de donner pour sûreté du pacte, et jusqu'à son entier accomplissement, l'un de ses deux frères en otage, soit le comte de Poitiers, soit le comte d'Anjou. Et ce fut ici que les négociations se rompirent. L'émir Zeineddin avait reçu du soudan l'ordre de n'accepter d'autre otage que le roi. A cette prétention, Sargines se récria ; les envoyés du soudan insistèrent, et messire Geoffroy se retira, déclarant que l'armée chrétienne se ferait tuer, depuis son premier baron jusqu'à son dernier valet, avant de donner son roi en gage. C'était cette nouvelle qu'il rapportait. La retraite fut fixée pour le mardi soir, après les octaves de Pâques.

Cette résolution arrêtée, le roi, qui lui-même était malade de l'épidémie, fit venir Josselin de Corvant, l'inventeur de la grande machine de guerre, et, le nommant chef des maîtres d'œuvres et ingénieurs, il lui ordonna, au moment où il verrait l'armée se mettre en marche, de rompre la chaussée qui communiquait à l'autre rive de l'Achmoun, afin que les Sarrasins ne pussent le poursuivre sans aller à deux lieues de là chercher le gué, ce qui donnerait toujours aux chrétiens quelques heures d'avance sur les infidèles. Puis, cette précaution prise, Louis fit venir lui-même les mariniers et leur commanda d'ordonner leurs vaisseaux, afin qu'ils fussent prêts au moment désigné à recueillir les malades pour les conduire à Damiette.

De ces deux ordres un seul fut exécuté. Lorsque la nuit fut venue, sombre et propice, chacun se prépara à partir. On avait allumé, comme d'habitude, des feux sur la rive, autant pour réchauffer les malades que pour ne pas donner des soupçons. Joinville venait de descendre dans son vaisseau avec deux chevaliers et quelques valets, seuls débris de toute sa maison de guerre, lorsque du milieu du fleuve, où il était parvenu, il vit à la lueur des flammes les Sarrasins pénétrer dans le camp. Soit trahison, soit impossibilité, Josselin de Corvant et ses ouvriers n'avaient point rompu le pont, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre, de sorte qu'il était au pouvoir des Sarrasins, qui passaient par milliers sur la rive, et s'étendant comme un immense demi-cercle, enfermaient toute l'armée.

Alors toutes les craintes eurent le roi pour objet ; tous les efforts tendirent à le faire embarquer sans retard. Mais, quoique malade et affaibli, quoique vêtu d'un justaucorps de soie en place d'armure, quoique montant un faible cheval au lieu de son destrier de bataille, le roi s'arrêta au premier cri d'alarme, déclarant qu'il ne descendrait dans les barques que lorsqu'il aurait vu embarquer le dernier de ses malades et de ses soldats. Les mariniers, perdant la tête en ce moment ou songeant à se sauver eux-mêmes, coupèrent les cordes des galères, qui avaient à peine recueilli un tiers de l'armée, et les laissèrent dériver malgré les clameurs des chevaliers qui criaient de toute part : *Attendez le roi ! sauvez le roi !* Joinville, qui était dans sa barque, vit venir à lui cette flotte insensée, qui ne pensait qu'à fuir, et se trouva pris et presque brisé entre les gros vaisseaux. Quelques pilotes cependant, cédant aux instances des chevaliers, s'approchèrent de la rive ; mais sitôt qu'ils y abordaient, Louis faisait entrer dans leurs navées des malades et des blessés ; puis, lorsqu'elles étaient pleines, il leur ordonnait de reprendre leur route et continuait de demeurer, disant qu'il aimerait mieux mourir que d'abandonner son peuple. Un si grand exemple rendit, non pas le courage, nul ne le perdit dans cette terrible circonstance, mais la force à quelques chevaliers. Erard de Vallery, Geoffroy de Sargines, demeurèrent près du roi, jurant de le défendre jusqu'à la mort. L'occasion de tenir leurs sermens ne se fit pas attendre : les Sarrasins s'étaient rués comme des troupeaux de loups au milieu des malades et des blessés, égorgeant sans choix et sans trêve. Bientôt les arbalétriers arrivèrent avec le feu grégeois. Une multitude de flèches enflammées sillonna l'air, éclairant le champ de bataille et le dévoilant dans toute sa confusion et dans toute son horreur. Ces traits tombaient en telle quantité qu'on eût cru que c'étaient les étoiles qui pleuvaient du ciel. Alors tout fut perdu : les mariniers gagnèrent le large, les blessés et les malades firent un dernier effort, et les uns se jetèrent à l'eau pour poursuivre les barques, les autres se mirent à genoux pour attendre la mort. Partout on égorgeait. Sur une étendue de deux lieues, la plaine n'était qu'un lit d'agonie ; et cependant le roi ne voulait pas quitter cette terrible mêlée, pleurant et levant les mains au ciel pour invoquer le Seigneur. Une dernière galère restait, c'était celle du légat du pape : on pressait Louis d'y monter. Mais il déclara qu'il suivrait la rive, pour protéger autant qu'il le pourrait les restes de son armée, et ordonna aux mariniers de rejoindre la flotte. Ils obéirent. Louis alors ordonna à sa bataille de marcher vers Damiette, sous la conduite d'Erard de Vallery, et, toujours accompagné de son fidèle Sargines, il alla prendre sa place à l'arrière-garde.

La petite troupe marcha toute la nuit. Au point du jour un vent très fort s'éleva qui repoussa toute la flotte vers Mansourah. En même temps que cette rafale augmentait le danger de ceux qui s'étaient embarqués, elle donnait quelque répit à ceux qui suivaient la rive, en élevant entre eux un nuage de poussière si épais qu'il les dérobait à leur vue. Alors, s'il faut en croire l'historien arabe Salih, les chrétiens étaient tellement abandonnés de leur Dieu, que le cadi Gazal-Uddin, s'apercevant que la victoire allait échapper aux Sarrasins, adressa la parole au vent, lui criant de toute sa force :

— Au nom de Mahomet ! je t'ordonne de diriger ton souffle contre les Français. Et le vent obéit.

Ce changement dans la direction du vent, qui fut le résultat d'un hasard ou d'un miracle, avait soulevé les flots du Nil ; plusieurs des bâtimens, chargés outre mesure, avaient été submergés, et d'autres jetés à la côte. De ce nombre était la galère de Joinville. De l'endroit où il était échoué, il voyait, de l'autre côté du fleuve, une grande partie des vaisseaux déjà tombés au pouvoir des infidèles, qui égorgeaient les équipages, jetaient les cadavres à l'eau et tiraient hors des nefs les coffres et les harnais qu'ils avaient gagnés. En même temps il vit venir à lui une troupe de Turcs, qui, le voyant échoué, accouraient pour s'emparer de son navire ; mais le sort qui les attendait rendit quelque puissance à ses gens, de sorte qu'après des efforts inouïs, ils se retrouvèrent à flot. Les Sarrasins arrivèrent au rivage comme ils venaient de le quitter, de sorte que, voyant qu'ils ne pouvaient les rejoindre, ils les accablèrent de traits et de flèches en telle quantité que Joinville, tout blessé qu'il était, revêtit son haubert pour se garantir de cette pluie de viretons qui tombait dans son vaisseau. Arrivé au milieu du Nil, le pilote continua son chemin vers l'autre rive sans que Joinville remarquât son intention ; mais un de ses gens se mit à crier alors :

— Sire, sire ! notre marinier, parce que les Sarrasins le menacent, nous veut mener à la terre, où nous serons tous tués et occis. — Aussitôt Joinville lui ordonna de suivre le courant, mais il ne tint pas compte de cette injonction, si bien que le bon sénéchal se fit soulever et, tirant son épée, lui déclara que, s'il faisait un pas vers la terre, il le tuerait sans miséricorde. Cette menace produisit son effet : le pilote se maintint à une égale distance des deux rives, mais bientôt les vaisseaux arrivèrent à l'endroit où le Nil était barré par la flotte du soudan. Le pilote alors demanda à Joinville ce qu'il aimait le mieux, ou de continuer sa route, ou de gagner le rivage, ou de jeter l'ancre au milieu du fleuve. Joinville se décida pour ce dernier parti ; mais à peine l'avait-on mis à exécution que l'on vit paraître quatre galères du soudan, qui contenaient bien mille hommes, et qui s'avançaient de front, dans le but d'enfermer la flotte française et de lui ôter tout espoir de salut. A cette vue, Joinville délibéra avec ses chevaliers pour savoir si l'on devait se rendre aux Sarrasins de l'autre rive ou à ceux des vaisseaux. L'avis fut unanime pour qu'on se rendît à ces derniers, parti qui leur offrit au moins la chance de n'être point séparés les uns des autres. Il n'y eut dans tout l'équipage, qu'un clerc qui voulait que l'on ne se rendît pas, mais qu'on se fît tuer pour aller en la compagnie de Dieu ; mais il fut le seul de son avis.

Alors Joinville prit un petit coffret dans lequel étaient ses joyaux les plus précieux et ses reliques les plus saintes, et, afin qu'il ne tombât point entre les mains des infidèles, il le jeta dans le fleuve. Un de ses mariniers s'approcha de lui, et lui dit qu'ils étaient tous perdus s'il ne le laissait dire aux Sarrasins qu'il était le cousin du roi. Joinville lui répondit de dire tout ce qui lui plairait. En ce moment les galères arrivaient bord à bord ; l'une d'elles jeta son ancre par le travers du bâtiment chrétien. Le bon chevalier se croyait perdu et recommandait déjà son âme à Dieu, lorsqu'un Sarrasin, touché de pitié sans doute, vint à la nage, lui disant :

— Sire, si vous ne m'en croyez, vous êtes mort. Jetez-vous promptement à l'eau ; ils ne vous verront pas, occupés qu'ils seront à piller votre vaisseau ; alors je vous sauverai. Joinville, qui ne s'attendait pas à un tel secours, ne perdit pas une seule minute pour profiter de l'avis et se laissa glisser dans le Nil. Alors le Sarrasin le soutint, car il était si faible que seul il se fût noyé. Ils abordèrent ainsi à la rive. A peine y eurent-ils mis le pied que les égorgeurs se jetèrent

sur eux; mais le Sarrasin couvrit Joinville de son corps, criant : Le cousin du roi! le cousin du roi! Il était temps. Joinville, sentant déjà sur son cou le froid du couteau, était tombé à genoux. L'espérance d'une riche rançon l'emporta sur la soif du sang. Le prisonnier fut conduit jusque dans un château occupé par les Sarrasins, qui, le voyant si faible, eurent pitié de lui, le dépouillèrent de son haubert, et lui jetèrent sur le dos une couverture d'écarlate, fourrée de menuvair, que sa mère lui avait donnée; en même temps un autre lui apporta une courroie blanche dont il se ceignit les reins; enfin, un troisième lui donna un chaperon dont il se couvrit la tête.

Quant au roi, il avait vu le désastre de sa flotte, et, ne pouvant y porter secours, il avait continué sa route, toujours poursuivi et toujours gardé si fidèlement par Sargines et par Châtillon, que pas un Sarrasin n'osait en approcher, car, à grands coups d'épée, les deux chevaliers chassaient les infidèles, comme des serviteurs vigilans, dit Joinville, écartent les mouches du hanap de leur maître. Enfin, épuisé de fatigue, ne pouvant plus se soutenir sur son cheval, il fut forcé de s'arrêter à Minieh, où il descendit *au giron d'une bourgeoise qui était de Paris*, et là il fut reconnu si mal, que l'on crut qu'il ne passerait pas la journée.

Il se jetait sur un lit, lorsque messire Philippe de Montfort accourut près de lui, disant qu'il venait d'apercevoir, parmi ceux qui les poursuivaient, l'émir Zeineddin, avec lequel des pourparlers de paix avaient été échangés à Mansourah. Il venait demander au roi si son bon plaisir était qu'il tentât un dernier effort près de lui, afin d'obtenir au moins une suspension d'armes. Le roi lui donna toute liberté d'agir comme il voudrait. Messire Philippe de Montfort prit une petite escorte pour l'accompagner, sortit de la ville, s'achemina vers les infidèles, et les joignit comme ils se reposaient et reprenaient haleine pour attaquer la ville où ils avaient vu entrer le roi. Leurs armes étaient couchées à côté d'eux, et leurs turbans déroulés et étendus sur le sable.

Le chevalier laissa son escorte à cinquante pas des Sarrasins, marcha droit à l'émir, qui, voyant s'avancer un homme seul, et se doutant qu'il était chargé de quelque message, avait fait signe qu'on le laissât passer. Alors il lui rappela les conditions offertes par le soudan, c'est-à-dire la reddition de Damiette en échange de Jérusalem, que devait garantir la personne même du roi, restée en otage. Ces conditions, Louis les ratifiait, et messire Philippe de Montfort venait demander à l'émir Zeineddin s'il était toujours dans l'intention de les accepter. Telle était la crainte que le roi, tout malade et abandonné qu'il était, inspirait encore aux Sarrasins, que leur chef consentit aussitôt. Alors le sire de Montfort tira son anneau en marque d'engagement pris, et le donna à l'émir; mais, au moment où celui-ci allait le passer à son doigt, un traître, nommé Marcel, sortit de la ville, et, courant à l'escorte de Montfort : « Seigneurs chevaliers, rendez-vous tous : le roi vous le mande par moi. Ne le faites pas tuer en résistant. » Aussitôt les chevaliers, ne se défiant pas de lui, jetèrent leurs armes et leurs harnais : les Sarrasins, saisissant l'occasion offerte, se précipitèrent sur la petite troupe. Alors l'émir rendit l'anneau à Philippe de Montfort en disant : « On ne traite pas avec des prisonniers. »

Cette réponse fut le signal d'une nouvelle attaque. Philippe de Montfort rejoignit, lui troisième ou quatrième, la compagnie de Gauthier de Châtillon. Les Sarrasins, conduits par les deux émirs Zeineddin et Gemal-Eddin, marchèrent vers la ville. Le roi, entendant le bruit du combat, fit un dernier effort, et, quittant la maison ouverte et sans défense dans laquelle il avait été reçu, se rendit dans le palais d'Abiad-Allah, seigneur de Minieh, qui pouvait au moins opposer quelque résistance, et Gauthier de Châtillon se plaça, avec le reste de son arrière-garde, au bout de la rue étroite qui conduisait à la forteresse royale.

Alors la dernière lutte s'engagea. Tout ce qui s'était rallié à Gauthier était ce qu'il y avait de plus brave dans la chevalerie française, et le chef qui la commandait était digne d'une pareille troupe. On eût dit que lui et son cheval étaient de fer comme leurs armures, tant ils avaient tous deux supporté de fatigues devant Mansourah sans en paraître atteints ni inquiétés. Lorsqu'il vit s'avancer les Sarrasins, il tira son épée et marcha de nouveau à eux comme si c'eût été un premier combat, criant : « A Châtillon, chevaliers ! à Châtillon, mes prud'hommes ! » Et les Sarrasins le reconnurent et le retrouvèrent tel qu'il s'était montré à eux sur le canal de l'Achmoun. Les infidèles, étonnés d'une pareille résistance lorsqu'ils croyaient tout espoir perdu pour les Français, reculèrent d'abord jusqu'aux portes de la ville. Gauthier de Châtillon profita de ce moment de trêve pour arracher de son bouclier, de sa cuirasse et de son corps, les viretons d'arbalète dont il était tout couvert, de sorte qu'en retournant à la charge des Sarrasins le retrouvèrent encore le premier à la tête de ses chevaliers, tout sanglant, mais debout et prêt à continuer le combat. Cette fois, ce fut un carnage. Les Sarrasins, irrités d'une si longue lutte, revenaient avec des forces décuples de celles des Français. Tout ce qui était là fut tué. Gauthier de Châtillon tomba le dernier, percé de coups, et frappant, sans vouloir de merci, tant qu'il put lever le bras. Un Sarrasin s'empara de son épée et de son cheval mourant.

Les infidèles alors se précipitèrent vers le palais du roi. Quand Louis les entendit briser les portes, le courage du guerrier l'emporta sur la résignation du martyr ; il prit son épée et se leva ; mais, presque aussitôt, il tomba évanoui. Le premier qui entra dans la chambre et qui porta la main sur lui fut l'eunuque Rechild : il fut suivi de l'émir Sufeddin Eckameri : Louis était prisonnier.

Alors, sans respect pour le courage, pour la faiblesse, pour la majesté du martyr, ils lui mirent une chaîne aux pieds et le transportèrent sur le Nil dans un bateau de guerre, entouré de ses serviteurs prisonniers et enchaînés comme lui. Aussitôt les cors, les tambours et les cymbales retentirent de tous côtés en signe de victoire et de joie ; le bruit se répandit partout que le soudan des Français était pris. Les égorgeurs cessèrent un instant la besogne qui les éparpillait dans la plaine, et accoururent sur la double rive du Nil, qu'ils remontèrent dans le désordre du triomphe, accompagnant la barque qui portait le roi, et qui était suivie elle-même de toute la flotte.

Le lendemain le roi arriva à Mansourah, fut conduit dans la maison de Fakreddin-Ben-Lokman, et remis à la garde de l'eunuque Sahib.

Le jeune sultan ne pouvait croire à une victoire aussi complète ; à peine en eut-il la certitude, et la vue seule du roi captif put la lui donner, qu'il écrivit à tous ses gouverneurs pour leur annoncer cette grande nouvelle. L'Arabe Mokrisi nous a conservé la lettre de Touran-Chah à Dgemal-Eddin-Ben-Jagmour ; elle peint, par la joie qu'elle exprime, la crainte qu'il avait éprouvée. La voici :

« Grâces soient rendues au Tout-Puissant qui a changé notre tristesse en joie ! C'est à lui seul que nous devons la victoire. Les faveurs dont il a daigné nous combler sont innombrables, et la dernière est la plus précieuse. Vous annoncerez au peuple de Damas, ou plutôt à tous les Musulmans, que Dieu nous a fait remporter une victoire complète sur les chrétiens dans le temps qu'ils avaient conjuré notre perte. Le lundi, premier jour de cette année, nous avons ouvert notre trésor, et avons distribué nos richesses à nos fidèles soldats. Nous leur avons donné des armes ; nous avons appelé à notre secours les tribus arabes ; une multitude innombrable de soldats se sont rangés sous nos étendards. Le soir du mardi au mercredi, nos ennemis ont abandonné leur camp avec tout leur bagage et ont marché vers Damiette. Malgré l'obscurité de la nuit, nous les avons poursuivis. Trente mille des leurs sont restés sur le champ de bataille, sans compter ceux qui se sont précipités dans le Nil. Nous avons fait périr et jeter dans le fleuve les captifs sans nombre que nous avions faits. Leur roi s'était retiré à Minieh ; il a imploré notre clémence. Nous lui avons accordé la vie et rendu les honneurs qu'exigeait sa qualité. »

A cette lettre était joint, comme don, le bonnet du roi de France, qui était tombé pendant la bataille ; il était d'écarlate, fleurdelisé d'or et fourré de petit-gris. Le gouverneur de Damas le mit sur sa tête pour lire au peuple la lettre du soudan, puis il répondit à son maître :

« Dieu, sans doute, vous destine à la conquête de l'univers, et vous allez marcher de victoire en victoire, puisque, en gage de cet avenir, vos esclaves se couvrent déjà des dépouilles que vous faites sur les rois. »

Cependant la nouvelle de la défaite s'était répandue à la fois chez les amis et les ennemis. La reine l'apprit à Damiette, trois jours avant que d'accoucher, et sa douleur fut grande : il lui semblait à tout moment, malgré les précautions prises par le brave gouverneur, qui répondait d'elle au roi, que Damiette était prise et que les Sarrasins entraient dans sa chambre. Alors, tout endormie, elle s'écriait : « A l'aide ! à l'aide ! » Enfin, sentant combien ces terreurs pouvaient nuire à l'enfant qu'elle portait en elle, elle fit veiller auprès de son lit un vieux chevalier âgé de plus de quatre-vingts ans, qui ne lui lâchait point la main, et qui, chaque fois qu'elle s'écriait ainsi dans les songes, la réveillait en lui disant : « Madame, n'ayez garde ; je suis avec vous et vous veille. » Enfin, la nuit qui précéda le jour de son accouchement, cette terreur fut si grande, que la reine fit sortir tous ceux qui étaient dans la chambre. Puis, restant seule avec le vieux chevalier, elle descendit de son lit et se jeta à genoux devant lui, le requérant de lui accorder un don ; le chevalier aussitôt le lui octroya par serment, comme femme à qui il devait courtoisie, et comme reine à

qui il devait obéissance. Alors Marguerite de Provence lui dit : « Sire chevalier, je vous requiers, sur la foi que vous m'avez donnée, que, si les Sarrasins s'emparent de cette ville, vous me couperez la tête avant qu'ils ne me puissent prendre. » Et le chevalier lui répondit : « Très volontiers, je le ferai, madame, car j'avais eu la pensée de le faire sans que vous me le demandassiez, si la chose que vous craignez arrivait. »

Le lendemain, la reine accoucha d'un fils qui fut nommé Jean, et surnommé Tristan, en mémoire de ce qu'il avait vu le jour en tristesse et en pauvreté.

Elle venait d'être délivrée à peine, lorsqu'on vint lui dire que les chevaliers de Pise et de Gênes, qui avaient leurs vaisseaux dans le port, voulaient fuir et abandonner Damiette. Or, abandonner Damiette, c'était abandonner le roi. Damiette était la seule rançon que Louis pût offrir pour sa personne ; Damiette était donc le dernier espoir de la chrétienté. Elle fit en conséquence prier les chevaliers pisans et génois de venir lui parler, et ordonna aux chambellans, toute souffrante qu'elle était, qu'ils fussent introduits auprès d'elle. Dès qu'elle les aperçut, elle se souleva sur son lit, et tendant les mains vers eux : « Seigneurs, dit-elle, au nom de Dieu, je vous supplie de ne point abandonner cette ville, car, si vous le faisiez malgré mes prières, vous savez bien que monseigneur le roi et tous ceux qui sont avec lui seraient perdus ; et, si vous ne le faites pour lui, qui ne vous est ni maître ni souverain, au nom de la Vierge et de l'enfant Jésus, faites-le pour la pauvre femme et pour le pauvre enfant que vous voyez couchés et gisans devant vous. » Tous lui répondirent qu'il était impossible qu'ils restassent plus longtemps, parce qu'ils mouraient de faim. Et alors la reine se fit apporter un coffre plein d'or, l'ouvrit devant eux, et leur dit qu'elle allait faire acheter tout le pain et toutes les viandes qui se trouvaient dans la ville, de sorte qu'à l'avenir ils seraient nourris aux dépens du roi. Moyennant cette promesse, ils restèrent, et il en coûta à la reine, pour tenir cet engagement, 370.000 livres. Ce n'était pas acheter trop cher la possession de Damiette.

Le soir, une troupe considérable d'hommes armés apparut à l'horizon, se dirigeant vers la ville. A mesure qu'ils approchaient, on reconnaissait les harnais, les armures et les bannières des chrétiens. Cependant, comme il y avait quelque chose d'étrange dans la manière dont ils s'avançaient et dans le silence qu'ils gardaient en s'approchant, le gouverneur fit fermer les portes et monter les soldats sur les murailles. En effet, à leurs visages basanés et à leurs longues barbes, Olivier de Thermes reconnut bientôt la ruse. Les Musulmans, couverts des armures chrétiennes et marchant sous les bannières saintes, avaient espéré surprendre la ville ; mais, se voyant reconnus et découverts, ils n'essayèrent pas même de poursuivre leur projet, et se retirèrent sans combattre. Cet échec eut un bon résultat, en ce qu'il prouva aux infidèles que, quoique les chrétiens connussent la prise de leur roi, ils n'en étaient point abattus et se tenaient toujours prêts à la défense.

Cependant Touran-Chah songeait à tirer parti de sa victoire, et commençait à comprendre qu'ayant entre les mains la fortune de la France, il devait l'estimer à sa valeur ; il avait calculé, non par humanité, mais par avarice, que ceux que l'on tuait ne se rachetaient pas, et il avait donné l'ordre de ne plus tuer que les pauvres gens desquels on ne pouvait espérer rançon, et de garder les chevaliers. Alors le roi apprit que quelques-uns de ceux-ci, pressés de sortir des mains des infidèles, avaient déjà entamé des négociations particulières ; aussitôt il fit faire défense à qui que ce fût, même à ses frères, de conclure aucun accord, disant qu'il traiterait pour eux, puis, qu'ayant traité pour tout le monde, il traiterait pour lui ; il avait amené son armée en Egypte, ajoutait-il, c'était à lui de l'en faire sortir. Le soudan vit donc que c'était au roi qu'il lui fallait avoir affaire ; et, soit qu'il voulût le bien disposer en sa faveur, soit qu'il fût réellement touché de son courage, il envoya à Louis cinquante habits magnifiques, que le roi refusa, disant qu'il était souverain d'un royaume plus riche que l'Egypte, et que c'était à lui de donner et non de recevoir. Alors Touran-Chah, ayant appris que la reine était accouchée à Damiette, fit partir une ambassade chargée d'offrir de riches présens à la mère et un berceau d'or à son fils. Marguerite voulait refuser d'abord ; mais elle se rappela les présens des rois Mages, qui étaient infidèles comme le soudan, et, en souvenir du divin enfant et de sa sainte mère, elle accepta.

Alors le soudan commença de marcher à son but, et fit demander à Louis s'il voulait lui rendre Damiette et les cités que les Français avaient en Palestine, disant qu'alors il serait libre. Mais le roi répondit que Damiette était à lui, il est vrai, puisque notre Seigneur avait permis qu'il la conquît sur les infidèles, mais qu'il n'avait aucun droit sur les autres villes de la Judée. Le soudan renvoya devers le roi. Les nouveaux messagers étaient chargés de lui demander s'il voulait, pour sa rançon, rendre Damiette et les châteaux de Rhodes et du Temple. Et le roi répondit qu'il ne le pouvait faire, attendu que la chose serait contre le serment accoutumé, et que les châtelains et gouverneurs de ces forteresses juraient à Dieu et à Notre-Seigneur de ne les rendre aux Sarrasins pour la rançon du corps d'aucun homme, fût-ce celui du roi. Les messagers reportèrent cette réponse à Touran-Chah.

Alors vint un émir avec des soldats ; cette fois il était porteur, non plus de propositions, mais de menaces ; les ambassadeurs avaient fait place aux bourreaux ; ils avaient mission d'annoncer au roi que, comme il refusait tout arrangement, le soudan avait décidé de le mettre à la torture jusqu'à ce que la douleur eût obtenu de lui ce que ne pouvait obtenir la persuasion. Et Louis répondit qu'il était le prisonnier du soudan, que le soudan pouvait faire de lui ce qu'il voudrait, et que toute douleur et affliction qui lui serait envoyée par Notre-Seigneur Jésus-Christ serait la bienvenue dès qu'elle venait en son nom.

Alors les massacres recommencèrent. Les chevaliers étaient dans des pavillons, et les soldats et valets dans une immense cour ; ces derniers, qu'on avait promptement reconnus pour des gens de peu d'importance, avaient été entassés pêle-mêle entre ces murailles de terre, où rien ne les garantissait de l'ardeur du soleil, et où nul ne s'occupait de les nourrir. Et cependant ce n'était pas la maladie et la famine qui en tuaient le plus, c'était le caprice du soudan : chaque nuit on en faisait sortir quelques centaines ; on les emmenait au bord du fleuve, où les attendait une troupe de bourreaux, et là on leur demandait s'ils voulaient apostasier ; ceux qui reniaient avaient la vie sauve ; ceux qui refusaient de renier étaient égorgés et jetés dans le Nil ; puis le courant les entraînait vers Damiette, où ils portaient de terribles nouvelles de l'armée.

Cependant les conseillers du soudan, qui se composaient de la cour jeune et voluptueuse qu'il avait ramenée avec lui de la Mésopotamie, voyaient avec crainte ces retards et ces massacres. Tout ce qui pouvait prolonger la présence des chrétiens en Orient les effrayait ; car ils sentaient instinctivement qu'il existait une haine sourde entre les émirs, la milice des mamelouks, fondés par le père, qui avaient tout fait dans cette guerre, et la troupe frivole des courtisans du fils, arrivés après le combat, et juste à temps pour partager les dépouilles des prisonniers qu'ils n'avaient pas vaincus, et des morts qu'ils n'avaient pas tués. Il était donc important que le soudan fût débarrassé d'un ennemi si puissant encore, tout captif qu'il était, afin d'affermir au dedans son pouvoir et de commencer véritablement son règne. De nouveaux messagers furent envoyés à Louis ; ils venaient lui offrir la liberté, à la condition qu'il payerait pour sa rançon cinq cent mille livres. Mais Louis répondit qu'un roi de France ne se rachetait pas pour de l'or ; que, si tel était le bon plaisir du sultan, il donnerait pour son armée les cinq cent mille livres, et pour lui la ville de Damiette. Touran-Chah trouva la proposition si digne, qu'il ne voulut point être en reste de générosité avec son captif, et qu'il s'écria lorsqu'on lui eut reporté cette réponse : « Par ma foi ! le Français est libéral, qui n'a pas marchandé sur une si grande somme, mais qui octroie et paie tout ce qu'on lui demande. Allez lui dire que pour sa rançon j'accepte la ville de Damiette, et que sur celle de ses gens je lui fais remise de cent mille écus. »

Cet accord terminé, le soudan fit monter le roi et ses barons sur quatre galères, afin de les conduire à Damiette en descendant le fleuve. Arrivée à Charescour, la flotte jeta l'ancre ; Louis devait y avoir une entrevue avec Touran-Chah ; soit dans ce but, soit en honneur de la victoire de Minieh, un grand pavillon de bois de sapin, recouvert de toile peinte, avait été élevé au bord du fleuve. Devant ce monument il y avait un vestibule, où les émirs reçus en audience par le soudan laissaient leurs épées et leurs bâtons ; ce pavillon avait, au centre des bâtimens divisés en quatre ailes, une grande cour carrée, au milieu de laquelle s'élevait une tour dont la plate-forme dépassait toutes les terrasses environnantes, et du haut de cette tour le soudan distinguait tout le pays d'alentour et les deux armées ; puis, par un berceau de treilles doublé de riches étoffes de l'Inde, on communiquait de ce pavillon au Nil, et ce passage était réservé au jeune soudan lorsqu'il voulait aller se baigner dans le fleuve.

Les chrétiens arrivèrent devant ce palais improvisé, le jeudi d'avant la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur ; aussitôt arrivé, le roi fut conduit à terre et reçu par le soudan. C'était un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, de la famille des Ayoubites, Curde d'origine et dernier descendant de la postérité de Salah-Eddin : élevé, comme nous l'avons dit, loin de son père, qui arrivé au trône par usurpation, avait craint pour lui le sort qu'il avait fait à son frère. Le jeune prince, dans son exil aux bords de l'Euphrate, avait pris ces habitudes de mollesse et d'insouciance léguées par les Assyriens aux peuples qui leur ont succédé. Comme nous l'avons vu dans ses différentes relations avec le roi, il ne manquait pas d'une certaine éléva-

tion de caractère : mais elle se montrait sans continuité, sans direction, et par lueurs passagères et rapides comme des éclairs. La première chose qu'il eût faite en arrivant au Caire, avait été de demander compte à la sultane Cheger-Eddur des trésors de son père, qu'il avait aussitôt distribués entre ses favoris : acte doublement impolitique, en ce qu'il ruinait l'Etat pour enrichir des hommes inutiles, et qu'il mécontentait ceux qui venaient de sauver l'Egypte à Mansourah. Ceux-ci, les mamelouks baharites, formaient à cette époque une milice de huit cents cavaliers, commandés par Bibars, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait été proclamé émir sur le champ de bataille en remplacement de Fakreddin. Or, cette milice, qui se perpétua jusqu'à nos jours, qui disposa pendant sept siècles de la vie des différens soudans qui se succédèrent en Egypte, avait été fondée par Nedjm-Eddin, père de Touran-Chah, un jour qu'au siège de Naplouse il avait été lâchement abandonné par ses troupes, et soutenu par les esclaves, turcs d'origine, que lui avaient vendus des marchands syriens. Reconnaissant de ce courage et de ce dévouement, qu'il n'avait pas droit d'attendre de la part de gens achetés, il les combla de bienfaits, les éleva aux premières dignités, et comme il venait de faire bâtir un palais dans l'île de Roudah, il leur en confia la garde. De pareils hommes étaient à craindre. Aussi les conseillers les plus sages du nouveau roi lui recommandaient-ils toujours de les ménager ; mais lui, jeune, sans expérience des hommes ni des choses, porté tout à coup, et comme par un tourbillon, de l'exil au trône, arrivé en Egypte pour voir tomber devant lui l'armée la plus brave de la chrétienté, riait de ces conseils, donnés le plus souvent au milieu d'une orgie, et, tirant alors son sabre, il faisait voler avec le tranchant l'extrémité des bougies qui éclairaient le repas, et disait, pour toute réponse : « — C'est ainsi que je traiterai les esclaves baharites. » Tel était l'homme qui régnait alors en Egypte, et qui disposait des destinées du roi Louis et des premiers princes et barons de la France. Cependant, esclave de sa parole, en digne fils du prophète, il renouvela avec son royal prisonnier les conditions arrêtées, et il fut convenu que, le samedi suivant, c'est-à-dire le surlendemain, le roi rendrait Damiette. Ce point établi, Touran-Chah voulut retenir Louis à un grand dîner qu'il donnait le jour même aux mamelouks ; mais le roi, pensant que cette invitation lui avait été adressée non pas pour lui faire honneur, mais pour l'exposer à la curiosité de ses vainqueurs, refusa, malgré les instances du prince, et retourna sur sa galère, rapportant aux chevaliers l'heureuse nouvelle que toutes les conventions étaient réglées définitivement aux termes convenus entre les messagers, et que le samedi suivant ils seraient libres. Ce fut une grande joie alors parmi tous les prisonniers, qui, après s'être vus si près de la mort ou de la captivité éternelle, ne pouvaient croire à leur délivrance.

De son côté, Touran-Chah n'avait jamais été si fier et si joyeux : il était maître souverain du royaume d'Egypte, l'un des plus antiques, l'un des plus beaux et des plus riches de la terre ; chef d'une milice si brave, qu'elle venait de vaincre une armée dont aucune nation n'eût attendu le choc sans frémir. Enfin, aux trésors de son père, que lui avait remis la sultane, il allait joindre 400 000 écus d'or que devait lui payer le roi. C'était une merveilleuse féerie, c'était un conte des *Mille et une Nuits* digne d'être ajouté aux contes arabes les plus incroyables et les plus dorés.

Un souffle fit écrouler toute cette Babel, qui, en tombant, écrasa Touran-Chah sous ses débris.

Pendant le dîner, le soudan n'avait point remarqué les conversations à voix basse des mamelouks et les coups d'œil échangés entre les convives. Lorsque le moment de quitter la salle du repas fut venu, il se leva en chancelant et demanda à Bibars son sabre, qu'il avait déposé en entrant dans la chambre ; or, comme l'émir n'obéissait pas, Touran-Chah renouvela sa demande d'une voix impérieuse. En ce moment Bibars tira le sabre du fourreau, et, frappant le bras du soudan étendu vers lui, il lui fendit la main entre le troisième et le quatrième doigt. Le soudan, blessé profondément, leva sa main ensanglantée, et, se retournant vers les autres émirs : « — A moi ! cria-t-il, à moi ! vous voyez que l'on veut me tuer ! » Mais ceux-ci tirant leurs sabres à leur tour, lui répondirent : « — Nous ne te faisons que ce que tu voulais nous faire, et mieux vaut que tu meures, toi qui es un lâche, que nous qui sommes des braves. » Alors Touran-Chah vit que ce n'était pas une vengeance individuelle, mais une révolte générale. Il se précipita sur l'escalier de la tour qui s'élevait au milieu du préau, et referma les portes derrière lui. Bibars craignant que le reste de l'armée n'accourût secourir le soudan moins encore peut-être par amour pour lui que poussée par cette haine instinctive des soldats pour les corps privilégiés, sortit du pavillon et, s'adressant aux cavaliers sarrasins et aux Arabes, il leur annonça à haute voix que Damiette était prise et leur ordonna, au nom du soudan, qui allait s'y rendre, de l'y précéder. Les guerriers sarrasins et les soldats arabes n'eurent aucun soupçon de la ruse, et montant à cheval, ils s'élancèrent tous à l'envi l'un de l'autre. Les mamelouks restèrent seuls.

Les chrétiens, effrayés de cette course précipitée, et croyant que la nouvelle de la prise de Damiette était vraie, virent alors un étrange spectacle. A peine l'armée eut-elle disparu, que les pavillons qui enfermaient la tour furent abattus comme par enchantement, laissant à découvert toute la milice des mamelouks menaçante et en armes. A l'une des fenêtres de cette tour était le soudan, agitant sa main sanglante et demandant merci. Les chrétiens commencèrent alors à comprendre qu'une de ces révolutions militaires, si communes en Orient, allait se dénouer devant eux.

Le soudan priait et implorait toujours, et Bibars, devenu à son tour le maître, lui ordonnait de descendre ; mais Touran-Chah ne voulait pas le faire que les émirs ne lui eussent promis la vie sauve. Alors, jugeant inutile de prendre cette tour, dans laquelle ils craignaient de trouver quelques soldats fidèles disposés à défendre le sultan, les révoltés formèrent un grand demi-cercle qui enfermait la tour entre eux et le Nil, et lancèrent sur le dernier asile du malheureux soudan une pluie de flèches ardentes. Les croisés, placés au milieu du fleuve, ne perdirent aucun des détails de la scène. La tour, comme nous l'avons dit, était de bois et de toiles peintes ; elle s'enflamma sur tous les points attaqués par le feu grégeois avec une rapidité effroyable ; en un instant le soudan se trouva au milieu des flammes ; la tour brûlait à la fois par la base et par le faîte ; les flammes montaient et descendaient, menaçant de se rejoindre. Touran-Chah, menacé à la fois au-dessus et au-dessous de lui, monta sur le rebord de la fenêtre, où il parut un instant hésitant et suspendu ; puis, comme l'incendie n'était plus qu'à quelques pieds de lui et allait l'atteindre, il s'élança de la hauteur de vingt pieds, et, étant tombé sans se faire aucun mal, il se précipita vers le Nil, n'ayant plus d'espoir et de secours à attendre que des prisonniers, que la veille encore il menaçait d'une captivité éternelle ou de la mort.

Bibars vit son intention et s'élança à sa poursuite ; avant qu'il n'eût gagné le fleuve, il le joignit et lui donna un second coup d'épée dans le côté ; Touran-Chah n'en continua pas moins sa course, se jeta dans le Nil et se mit à nager vers les galères. Tous les chrétiens étaient attentifs à cette odieuse lutte ; instinctivement et généreusement ils excitaient le fugitif de leurs cris, et déjà le soudan se croyait sauvé, lorsque Bibars et six autres mamelouks, se dépouillant de leurs habits, s'élancèrent à sa poursuite, le poignard entre les dents. Touran-Chah, quoique affaibli par ses deux blessures, faisait des efforts inouïs pour leur échapper ; mais comme, en s'éloignant du bord, le courant était plus rapide, ses vêtemens ralentirent ses mouvemens. Les assassins le rejoignirent et, malgré ses cris et ses supplications, ils le poignardèrent sans pitié ; puis, le traînant sur la plage, l'un des émirs, nommé Fares-Eddin-Octaï, lui ouvrit la poitrine, en tira le cœur tout sanglant, et le montrant aux mamelouks : « — Voilà, dit-il, le cœur d'un traître ; qu'il soit mangé par les chiens et par les oiseaux. » Et il le jeta loin de lui, pour que cette condamnation reçût son accomplissement ; personne ne songea à le ramasser, et sans doute il fut fait par les animaux de proie ainsi qu'il avait été décidé par les hommes.

Alors les chefs des mamelouks se jetèrent, au nombre de trente, dans une barque, et se firent conduire aux galères des prisonniers. Fares-Eddin-Octaï, accompagné de deux ou trois hommes, monta sur le vaisseau de Louis, et se présentant à lui la main tout ensanglantée : « — Roi des Francs, lui dit-il, que me donneras-tu pour t'avoir délivré d'un ennemi qui te trahissait, et qui, après t'avoir repris Damiette, t'aurait fait mettre à mort ? » Mais Louis ne répondit rien, soit qu'il ne comprît pas ce que lui disait le meurtrier, soit que le roi lui-même ne voulût point paraître approuver l'assassinat d'un autre roi. Alors l'émir, prenant ce silence pour du mépris, tira le poignard qui venait d'ouvrir la poitrine de Touran-Chah, et, l'appuyant sur le cœur du roi : « — Roi des Francs, lui dit-il, ne comprends-tu pas que je suis maître de ta personne ? » Louis croisa les bras et sourit dédaigneusement. La colère monta comme une flamme au visage de l'assassin : « — Roi des Francs, cria-t-il d'une voix altérée par la colère, fais-moi chevalier, ou tu es mort.

— Fais-toi chrétien, lui répondit le roi, et je te ferai chevalier. »

Soit qu'Octaï n'eût pas réellement de mauvaises intentions contre son prisonnier, soit que ce calme lui en imposât, il ne répondit rien, remit lentement son poignard dans le fourreau et sortit du navire.

Il trouva tout en confusion sur la galère de Joinville ; les autres émirs y étaient montés avec des cris et des menaces, ayant leurs épées nues à la main et leurs haches d'armes au cou. Joinville demanda alors à messire Baudouin d'Ibelin, qui entendait la langue sarrasine, ce que demandaient ces furieux. Le chevalier répondit qu'ils venaient pour couper la tête des prisonniers, s'il fallait en croire ce qu'ils disaient. Joinville se retourna et vit une troupe de ses gens qui se

confessaient tous ensemble à un religieux de la Trinité : cela lui confirma la vérité de ce que venait de lui annoncer messire Baudouin : mais comme il ne se rappelait avoir commis aucun péché, il s'agenouilla devant un mamelouk, et, tendant le cou, il fit le signe de la croix, et, résolu à son sort, il dit seulement « — Ainsi mourut sainte Agnès. » Or, pendant qu'il était à genoux, messire Guy d'Ibelin, connétable de Chypre, qui était dans la même posture, attendant la mort comme lui, lui demanda qu'il voulût bien recevoir sa confession. Joinville y consentit, et, lorsqu'il eut fini, lui accorda l'absolution qu'il pouvait lui donner ; mais, de tout ce qu'il avait entendu, le bon sénéchal avoue lui-même qu'il ne se rappela point un seul mot, une fois relevé. Ce fut en ce moment qu'Octaï parut et ordonna que pas un seul coup de sabre, de hache ou de poignard ne fût donné. Les mamelouks obéirent, et les chrétiens se retirant tous ensemble, et pressés comme un troupeau de moutons, vers la poupe de leur galère, ils tinrent conseil à la proue ; puis, la décision arrêtée, ils redescendirent dans leur barque et se firent conduire au vaisseau du roi.

Cette fois, leur manière d'y aborder fut toute différente ; ils montèrent en silence sur le pont et se présentèrent respectueusement à Louis ; ils lui dirent qu'il n'arrivait rien que par le jugement de Dieu, qui, lorsqu'il voulait un événement, en préparait d'avance les causes ; qu'il fallait donc que les chrétiens oubliassent ce qui venait de se passer sous leurs yeux ; que ce qui était fait était fait, et que la seule chose que les mamelouks exigeassent du roi, c'était l'accomplissement du traité fait avec le soudan. Le roi répondit qu'il était prêt à le tenir ; mais les mamelouks pensèrent alors que les sermens du roi avaient été faits à Touran-Chah et non à son successeur ; de sorte qu'il fallait que ces promesses fussent renouvelées. Le roi y consentit, et, de part et d'autre, des négociateurs furent nommés pour rédiger la formule des nouvelles conventions.

Il fut stipulé que les sermens que devaient prêter les mamelouks seraient au nombre de trois et conçus en ces termes :

Le premier, que, s'ils ne tenaient au roi leurs conventions et promesses, ils voulaient être honnis et déshonorés à l'égal du musulman qui, à cause de ses péchés, est condamné à faire, tête nue, le pèlerinage de la Mecque ;

Le second, que, s'ils ne tenaient pas leurs conventions et promesses, ils voulaient être honnis et déshonorés à l'égal du musulman qui, ayant répudié sa femme, la reprend après avoir vu un autre homme couché près d'elle et dans son lit ;

Le troisième, que, s'ils ne tenaient pas leurs conventions et promesses, ils consentaient à être honnis et déshonorés à l'égal du musulman qui mange de la chair de porc.

Les émirs firent les sermens demandés ; puis, à leur tour, ils présentèrent par écrit ceux qui devaient être prononcés par le roi ; il y en avait deux : ils avaient été rédigés par des apostats. Les voici :

Le premier, que, si le roi ne tenait pas ses promesses et ses conventions, il consentait d'être à jamais séparé de la compagnie de Dieu, de sa digne mère, des douze apôtres et de tous les autres saints et saintes du paradis ;

Le second, que, si le roi ne tenait pas ses promesses et ses conventions, il serait réputé parjure comme le chrétien qui a renié son Dieu, son baptême et sa foi, et qui, en mépris de Dieu, crache sur la croix et la foule aux pieds.

Louis répondit aux messagers des émirs qu'il était prêt à prononcer le premier serment, mais qu'aucune puissance humaine ne lui ferait jurer le second, qui était un blasphème.

A cette réponse, il s'éleva un grand tumulte dans l'assemblée ; car tous s'écriaient à la fois qu'ils avaient juré tout ce que le roi avait voulu, tandis qu'à son tour le roi refusait le serment qu'il avait promis de faire. Un des messagers dit alors qu'il savait bien d'où venaient l'empêchement et l'hésitation, et que c'était, non pas du roi, mais du patriarche de Jérusalem, qui était son conseiller. Aussitôt les émirs montèrent de nouveau dans une barque, et se rendirent pour la troisième fois au vaisseau de Louis. Ils le trouvèrent toujours ferme et calme, quelques menaces qu'ils lui fissent ; puis, voyant que rien ne pouvait l'ébranler, et croyant, comme l'avait dit le messager, que c'était le patriarche de Jérusalem qui l'affermissait ainsi par ses conseils, ils se saisirent de ce prêtre, et quoique ce fût un beau et vénérable vieillard de quatre-vingt-six ans, ils l'attachèrent à un poteau, et devant le roi ils lui serrèrent les mains avec une corde, de telle force que ses mains enflèrent et que le sang en jaillit. Mais le martyre des autres ne put avoir d'influence sur celui qui était prêt à le subir lui-même, et quoique le patriarche, vaincu par la douleur, lui criât : « — Jurez, sire, jurez hardiment, j'en prends le péché sur moi et sur mon âme ; » le roi lui répondit qu'il valait mieux mourir en bon chrétien que de vivre dans le courroux de Dieu et de sa mère. Enfin les musulmans voyant que le vieillard était évanoui et que Louis ne voulait pas jurer, le détachèrent, et dirent qu'ils se contenteraient de la parole du roi, mais que c'était bien le plus fier chrétien que l'on eût jamais vu en Orient.

Le soir même, Louis envoya un messager à la reine ; il lui ordonnait de partir pour Aix à l'instant même, car Damiette devait être livrée le surlendemain. Marguerite reçut le message, souffrante et alitée des suites de sa couche ; mais aussitôt elle se leva, préférant risquer sa vie à l'horreur de se voir, ne fût-ce qu'un instant, à la merci des infidèles ; de sorte que, lorsque le roi arriva le lendemain au pavillon qu'il avait fait tendre à quelque distance des murailles, sa femme et son fils étaient déjà en mer, et par conséquent en sûreté.

Damiette était libre ; il n'y restait plus que les malades, qui devaient demeurer en otage jusqu'à ce que le roi, qui payait comptant deux cent mille livres, c'est-à-dire la moitié de la somme convenue, eût envoyé d'Aix le reste de sa rançon. Les Sarrasins entrèrent, au soleil levant, dans la ville, conduits par messire Geoffroy de Sargines, qui remit les clefs de la ville aux mains des amiraux ; puis l'on commença de faire le payement des 200.000 livres.

Cette opération se faisait au poids et dans des balances ; chaque pèsement était de 10.000 livres. Cela dura depuis le samedi matin jusqu'au dimanche à trois heures du soir ; et afin que les choses se fissent d'une manière loyale, le roi y avait assisté pendant tout le temps. Les dernières 10.000 livres pesées, Louis rentra dans sa tente et s'occupa des préparatifs de son départ. Il allait quitter le rivage, lorsque messire Philippe de Montfort, qui avait été chargé de livrer l'argent, lui dit qu'il avait fraudé les Sarrasins d'une balance : alors le roi, malgré les supplications de ses gens qui le voyaient avec terreur se remettre aux mains des infidèles, rentra dans sa tente, fit rouvrir un coffre et renvoya les 10.000 livres.

Le lendemain, Louis, ayant fidèlement rempli ses promesses comme roi et comme chrétien, quitta, avec trois galères et cinq cents chevaliers seulement, cette terre d'Egypte, qu'il avait abordée avec onze cents vaisseaux, neuf mille cinq cents chevaliers et cent trente mille fantassins.

Dix-huit ans après, un poète arabe, nommé Ismaël, ayant appris que Louis se préparait à une seconde croisade contre l'Afrique, fit les vers suivans :

« Français, ignores-tu que Tunis est la sœur du Caire ? Songe au sort qui t'attend. Tu trouveras dans cette ville le tombeau au lieu de la maison de Fakreddin-Ben Lokman, et les deux anges de la mort, *Munkir* et *Nakir*, remplaçant l'eunuque Sahil, viendront te demander qui est ton Seigneur, qui est ton prophète. »

Louis partit pour Tunis, et la prédiction du poète fut accomplie le 25 août 1270

La maison de Fakreddin-Ben-Lokman, qui servit de prison à saint Louis, s'élève encore, ombragée de palmiers séculaires, sur la rive gauche du Nil, qu'elle domine majestueusement ; trois croisées immenses, composées, au lieu de verres, de fuseaux tournés, capricieusement agencés les uns dans les autres, dominent une porte ronde, dont l'archivolte est enrichie de pierres rouges et blanches alternées ; la partie gauche de la maison est flanquée d'une petite construction basse, et percée d'une seule ouverture dont la dimension ne mérite pas le nom de croisée : c'est la modeste chapelle dans laquelle le saint roi priait ; l'émir, cédant au scrupule pieux de son prisonnier, la fit édifier, afin que Louis pût réciter ses prières dans un lieu dont l'entrée était interdite aux musulmans. Nous fîmes halte un instant devant la maison consacrée ; puis nos rameurs reprirent avec insouciance leurs chants de la veille, et la djerme vola, doublement emportée par les rames et par le courant. La nuit nous surprit sans nous arrêter ; lorsque nous nous réveillâmes, le lit du fleuve s'était visiblement élargi, et les murailles blanches de Damiette nous apparaissaient au-dessus du rideau de feuillage qui borde le Nil. Cette ville, située à deux lieues plus haut que ne l'était l'ancienne, a l'aspect italien : les maisons sont grandes et belles ; celles qui bordent les quais ont toutes des terrasses entourées de treillages verts, qui produisent le plus agréable effet.

Nous étions à peine descendus chez le vice-consul de France, que déjà Toualeb, Béchara et tous nos fidèles Arabes étaient auprès de nous. Ils venaient prendre nos ordres pour nous conduire par El-Arisch et le désert jusqu'à Jérusalem ; mais la récente expérience que nous venions de faire de l'allure par eau nous avait tellement charmés, ce moyen de transport nous semblait si préférable à celui que nous promettaient les Arabes, et notre avis fut si complètement

adopté par monsieur Linant et par le vice-consul, qu'il fut résolu que nous irions par mer jusqu'à Jaffa.

Nous quittâmes nos Arabes comme de vieux et véritables amis, et ce ne fut pas sans un serrement de cœur que nous jetâmes un dernier regard sur nos dromadaires, qui, agenouillés et immobiles, avec leurs yeux de gazelle tournés vers nous, semblaient protester contre ce que nous disions de la rudesse de leurs mouvemens. Bientôt cependant ils nous prouvèrent qu'ils n'avaient oublié aucun de leurs agrémens ; ils se relevèrent en deux temps, selon le classique usage du désert et emportèrent leurs cavaliers avec un petit trot capable de désarçonner un cuirassier.

Les préparatifs furent bientôt terminés pour notre petite traversée ; la djerme que nous avions nolisée avait environ vingt pieds de longueur ; trois marins turcs la conduisaient, c'est-à-dire trois graves personnages exclusivement occupés à fumer dans de longues chibouques d'excellent tabac de Latakié.

Afin de profiter de la brise du matin pour passer le Boghaz (embouchure du Nil), nous quittâmes Damiette à six heures.

Au moment de pousser au large, un Turc s'approcha du baron Taylor et lui demanda l'hospitalité du passage jusqu'à Jaffa. La joie du solliciteur fut extrême quand on lui dit que sa demande était accordée. Il entra dans la barque, et s'empressa d'organiser une chibouque avec le tabac de nos marins, puis, se joignant au groupe, il s'en éleva bientôt une colonne de fumée qui put faire supposer à ceux qui nous voyaient marcher ainsi sans apercevoir personne aux manœuvres, que nous allions par le moyen de quelque vapeur nouvelle.

Les bords du Nil, près de l'embouchure, sont rians et plantés de rizières ; les arbres sont plus rares à mesure que l'on avance ; mais la configuration des rives ne change pas, elles suivent une pente insensible jusqu'à la mer ; en quelques endroits le fleuve a trois quarts de lieue de large ; en d'autres il se rétrécit jusqu'à n'en avoir plus qu'un quart ; à l'embouchure il peut avoir, au jugé, une lieue et demie.

Les courans sont rapides, et le fond, rempli de roches à fleur d'eau, présente les plus grandes difficultés. Le patron de la djerme, nonchalamment étendu, donnait ses ordres aux deux matelots ; deux fois il nous jeta contre les brisans, et je lui dois cette justice qu'il ne parut pas le moindrement ému du danger que nous courions. A neuf heures nous étions en pleine mer, glissant sur la surface unie, poussés par une brise fraîche qui venait de terre.

C'était le dernier adieu de l'empire des Pharaons, le dernier soupir de cette mystérieuse Egypte, qui bientôt ne domina plus la mer que d'un mince filet de verdure semblable à un serpent marin, et quand vint le soir, disparut dans un ciel de pourpre et d'or. Nos yeux furent tournés vers ce point étincelant jusqu'à ce que le voile de la nuit, en descendant, eût rendu tous les horizons semblables. Nous cessâmes enfin de voir ; mais nos yeux ne se fermèrent pas, l'ardeur de l'attente nous tint éveillés : au jour nous devions saluer la *Terre Sainte*.

TABLE DES MATIÈRES

DE

QUINZE JOURS AU SINAÏ

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

L'Arabie heureuse

SOUVENIRS DE VOYAGES EN AFRIQUE ET EN ASIE

de HADJI-ABD-EL-HAMID Bey

ILLUSTRATIONS

DE

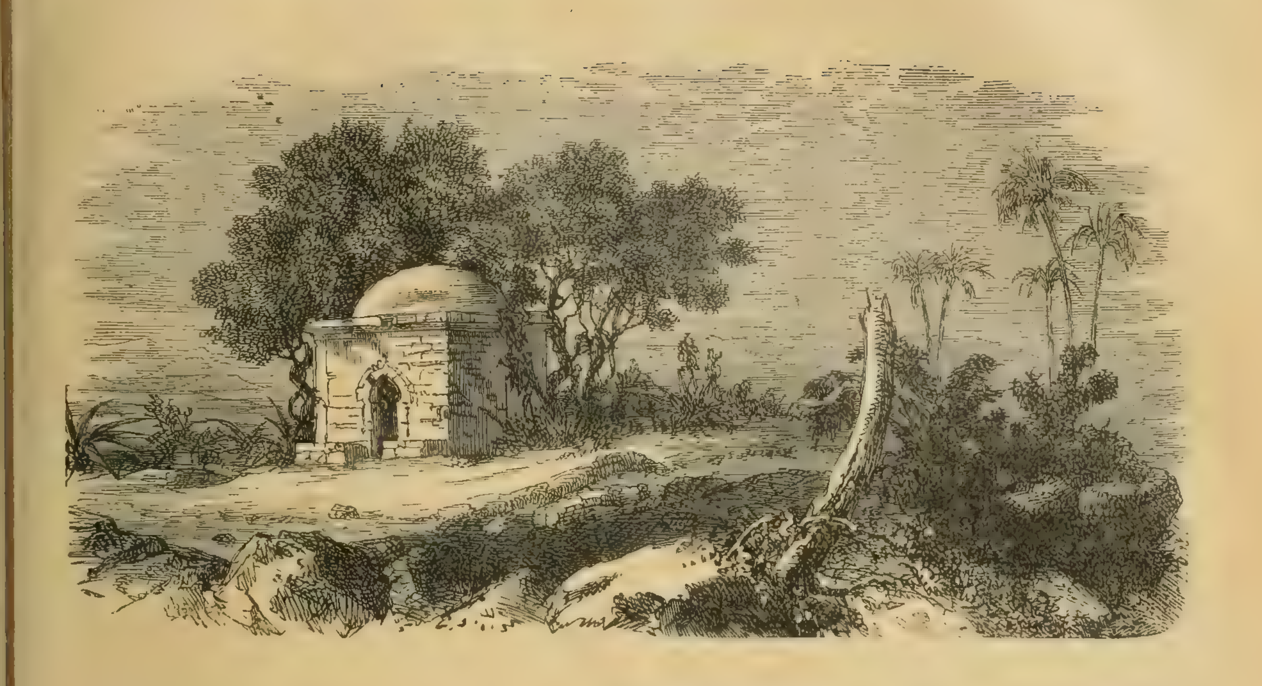
CASTELLI, Gustave DORE, FOULQUIER,
GERLIER, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



L'ARABIE HEUREUSE

I

...Au retour de mon pèlerinage à la Mecque, je m'embarquai donc à Djedda, un des ports de la mer Rouge, le 15 septembre 1843, sur un *boutre* (chasse-marée arabe) en destination pour Abou-Arich, résidence habituelle du chérif de l'Yemen. Ce boutre appartenait à Reïs-Ali, un des plus riches négociants de Djedda. Reïs-Ali avait reçu des ordres du chérif pour qu'il mît ce petit bâtiment à ma disposition.

J'avais quitté la Mecque, riche relativement : j'emportais trente-cinq à quarante mille francs, somme qui en Arabie équivaut à celle de cent vingt mille francs en France. Elle provenait de mes appointements comme *bey*, et surtout comme médecin, quoique en cette dernière qualité je ne demandasse jamais rien. Mais on allait, par les cadeaux, au delà de mes désirs, les uns m'envoyant des armes, les autres des diamants, les autres des bijoux, quelques-uns de l'argent.

Puis ma dépense à la Mecque était à peu près nulle.

Avec mes deux domestiques, mes dix chevaux, mon portier et un petit esclave, je n'ai jamais pu dépenser plus de trente francs par mois, c'est-à-dire, toujours pour garder la proportion, quelque chose comme cent vingt francs.

Au moment du départ, j'avais réalisé tout ce qui était réalisable. Excepté mes diamants que je portais sous l'aisselle enfermés dans une petite sacoche de peau, j'avais vendu ce que j'avais de trop en armes, en costumes, en meubles.

J'affectais l'air d'un simple pèlerin. En Orient, lorsqu'on voyage surtout, il ne faut point paraître trop riche, principalement lorsqu'on ne voyage pas avec un caractère officiel.

En arrivant sur le boutre, je trouvai mon campement tout préparé. On avait d'abord voulu, pour me faire honneur, me donner la dunette, mais je savais trop que je ne l'habiterais pas seul pour accepter cette distinction. Mes tapis étaient donc étendus sur un cadre près de la boussole.

J'avais mon petit nègre qui était chargé du département des pipes. Il s'appelait Bellâl.

J'avais en outre mes deux domestiques, Sélim et Mohammed. Sélim était cuisinier et chargé de l'intérieur de la maison. Mohammed avait soin de mes chevaux et faisait mes courses. Tous les deux étaient Arabes ; seulement Sélim, qui avait été longtemps au Caire, où je l'avais engagé, parlait parfaitement le turc. C'était mon confident. Il était très adroit, très insinuant et très discret. Cette dernière qualité est inappréciable chez un Arabe, à cause de sa rareté. Ces gens-là sont toujours causeurs comme au temps des *Mille et une Nuits*.

Quant à Mohammed, c'était l'Arabe vulgaire dans toute l'acception du mot. Son seul mérite était son aptitude à soigner les chevaux.

Ces deux hommes et Bellâl composaient toute ma suite.

Ce dernier était un petit nègre Zanguébarien. Il avait été pris dans les environs de Monbaz, petite ville située sur la côte du Zanguebar, et qui fait partie des Etats de l'imam de Mascate. Il était très fin, très intelligent, et je dirai presque qu'il avait quelque chose de distingué dans les manières. Cette distinction, et ce que je pus tirer de ses souvenirs, me portaient à croire qu'il était le fils de quelque chef. Il avait les goûts les plus aristocratiques : il aimait les chevaux, les armes, les bijoux, et surtout la musique ; je pourrais même dire qu'il était l'inventeur d'un instrument : il s'était fait un arc mélodieux ; une corde à boyaux, extrêmement tendue, faisait les frais de ce luth à une corde. La nuit, au clair de la lune, il se posait comme un barde, et tirait de son arc trois ou quatre notes différentes qui se perdaient en gémissant dans le bruissement des vagues. Cela avait quelque chose de mélancolique qui plaisait à Bellâl et à l'équipage et qui ne me déplaisait pas. Toutes les nuits, à l'heure fixe, aussitôt la prière terminée, il passait à l'avant du navire, là où la proue brise les flots, et se mettait à pincer sa corde. Cela durait jusqu'à minuit

Mais ses auditeurs les plus assidus étaient les dorades et les dauphins, qui jouaient à l'avant du bâtiment, et qui, bien certainement, eussent renouvelé l'histoire d'Amphion si Bellâl fût tombé à la mer.

Les musulmans ne doutaient pas que tous ces poissons ne vinssent là pour écouter Bellâl. Cette croyance avait dans leur esprit d'autant plus de fondement que, pour eux, les dauphins sont des saints.

A minuit, la musique de Bellâl cessait et était remplacée par un concert de grillons qui avaient leur logement dans les trous de la cale. A minuit, on s'endormait insensiblement, à l'exception des hommes de quart et de vedette, qui se tenaient à l'avant, et qui, invisibles à l'extérieur, exploraient la mer à des distances inouïes.

En Nubie, j'avais eu un exemple non moins étonnant de cette acuité de l'œil, ou plutôt de cet instinct qui a quelque chose de celui du chien de chasse. Un Nubien rejoindra un voleur à quelque distance qu'il soit, du moment où il est mis sur la trace de son pied.

De temps en temps, au milieu de l'obscurité, on croisait de petits bâtiments qui passaient silencieux avec une flamme à l'avant du navire.

C'est une double précaution pour éviter les bancs de corail et les rencontres de bâtiments.

En outre, cette flamme, entretenue avec soin, empêche d'abord l'individu qui l'entretient de s'endormir, et ensuite indique aux pirates que l'on est sur ses gardes. Car ces veilleurs de nuit ne sont placés là qu'en vue des pirates, qui, déguisés en pêcheurs, ou plutôt qui sont des pêcheurs, cumulant ces deux états, dévalisent en un tour de main le bâtiment qui a le malheur de s'endormir.

Une nuit, nous vîmes un bâtiment qui avait l'air de se conduire tout seul. Le feu de ce bâtiment était éteint. Le navire gouvernait droit sur des récifs : nous le hélâmes pour le prévenir du danger qu'il courait. Personne ne nous répondit, et le bâtiment alla heurter un banc de corail.

Deux hommes sautèrent dans la chaloupe qui nous suivait à la prolonge, et gouvernèrent sur le bâtiment. Le bâtiment était vide, taché de sang et pillé. Reis-Ali déclara que c'était l'œuvre des pirates, qui, de peur d'être découverts, avaient laissé le bâtiment suivre son chemin, après avoir tué les hommes, les femmes et les enfants, et pillé les marchandises.

La surveillance en redoubla à notre bord, non seulement pour cette nuit-là, mais pour les nuits suivantes.

Pendant le jour, grâce à la chaleur étouffante qu'il faisait, on dormait bien autrement encore que la nuit. Les nègres seuls supportaient cette chaleur avec délices. Tandis que nous cherchions l'ombre partout où elle était, pour nous y réfugier, eux se couchaient au grand soleil, n'ayant pour toute couverture que la mousseline de leurs turbans qui leur servait de drap de lit ; de même que c'était leur seul abri contre le soleil, c'était aussi leur seule défense contre la rosée. D'autres s'amusaient à pêcher au trident. Le pêcheur, à cet effet, se plaçait à l'avant, lançait son trident retenu par une corde, et manquait rarement la bonite ou la dorade contre laquelle il était lancé.

D'autres se baignaient au milieu des requins.

La première fois que j'avais vu cet effrayant spectacle, j'eus la bonhomie de leur crier de prendre garde. Le capitaine me rassura.

— Bon ! me dit-il, sois tranquille, ils mangeront le requin avant que le requin ne les mange.

— En effet, les nègres m'ont toujours, dans mes traversées de la mer Rouge et de la mer des Indes, paru plus friands de requins que les requins friands de nègres. J'ai vu, au reste, plus d'un duel entre homme et requin, dans lequel l'homme était toujours vainqueur.

Aussi le nègre ne quitte jamais une espèce de bracelet en cuir qu'il porte au bras gauche ; à ce bracelet est attaché un large couteau recourbé. Quand il se sent flairer de trop près par le requin, le nègre tire son couteau et passe comme un éclair sous son ventre. Seulement, en passant, il lui a ouvert le ventre, quelquefois dans une longueur de trois ou quatre pieds. Le requin poursuit l'homme en traînant ses entrailles ; mais l'homme, qui nage aussi vite que lui, évite les effroyables coups de queue qui l'atteindraient. Quant à la gueule, c'est le moindre de ses soucis. Il faut que le requin se retourne pour happer, et toujours il met dans ce mouvement une certaine lenteur. Pendant qu'il se retourne, l'homme a passé de l'autre côté du requin, et, faisant quelquefois en passant une nouvelle victime. Les requins blessés ainsi à mort, plongent et disparaissent comme la baleine. Mais tout blessés qu'ils sont, ils suivent sous l'eau le navire, souvent une heure, deux heures, trois heures ; après ils remontent à la surface. Alors ils ont perdu leur sang. A ce moment, on leur passe un nœud coulant au cou, on les laisse suspendus jusqu'à ce qu'ils soient bien morts ; puis on les amène sur le pont, et on les dépèce, et où chacun tire au plus gros morceau.

Les uns font bouillir, les autres font frire, les autres enfin font sécher au soleil leur part.

La meilleure de ces trois préparations est exécrable. Cependant c'est la nourriture la plus habituelle des habitants de Mascate et de Zanzibar, et surtout des marins pour qui c'est un morceau des plus délicieux.

Aussi, dès le lendemain de notre départ, comme deux nègres s'aperçurent que trois ou quatre requins folâtraient dans le sillage de notre boutre, ils jetèrent à la mer un hameçon avec une chaîne de fer, l'hameçon amorcé d'un morceau de suif. Cinq minutes après, un des requins se débattait à briser la chaîne. Heureusement celle du boutre avait été mise à l'épreuve par des pêches du même genre. Aux cris poussés par le marin en vedette pour surveiller la ligne, cinq ou six de ses camarades accoururent et se mirent à tirer le squale. Ces hommes étaient naturellement les plus vigoureux, c'est-à-dire des nègres du Zanguebar. Rien n'eût été plus beau pour un peintre que la vue de ces colosses d'ébène aux muscles tendus comme ceux des lutteurs antiques.

Après quelques minutes d'efforts réunis, ils parvinrent à faire perdre au requin le point d'appui que lui offrait l'eau, et à lui donner une position verticale.

Un instant on laissa l'animal pendu ainsi pour lui donner le temps de se pâmer. C'était un beau requin bleu, un peu plus foncé que l'azur du ciel, de l'espèce de ceux que les Arabes nomment *elazerac* (peau bleue). Quant au requin, il s'appelle *damphir* en langue du Hedjaz. Après vingt minutes de suspension pendant lesquelles le drôle faisait le mort, on le hissa sur le pont en prévenant tout le monde de s'écarter. Mais la curiosité fut plus forte que la crainte du danger. On fit un grand cercle autour de l'animal, cercle qui s'élargit rapidement lorsque, se sentant de nouveau un point d'appui, grâce au pont du bâtiment, le requin se mit à jouer de la queue et à montrer en bâillant sa double rangée de crocs, inclinés en dedans de manière à ce qu'ils ne lâchent plus la proie, une fois la proie happée. La gueule, qui semble petite à première vue, prend, lorsqu'elle s'ouvre dans les convulsions de l'agonie, une effroyable dimension.

Cependant notre requin n'était pas de grande taille : il pouvait avoir huit ou neuf pieds. Les requins bleus ont jusqu'à douze pieds ; les requins blancs, quinze et même plus.

Dès le même jour, le requin fut dépecé, bouilli, frit, rôti.

J'avais la plus profonde répugnance pour ce mets. Sur les instances de Sélim, qui prétendait qu'il avait une manière de préparer le requin à m'en faire lécher les doigts, je me hasardai encore à goûter son ragoût. Sélim en fut pour ses oignons, son piment, son ail, son gingembre, son girofle, son huile et son vinaigre. A la première bouchée le cœur me leva. Pour ce jour-là, je dînai en regardant dîner les matelots. Il est vrai que ce jour-là ils dînèrent pour eux et pour moi.

Le requin y passa tout entier, à l'exception du foie, qu'ils conservent pour faire de l'huile. Un foie de requin contient de vingt-cinq à trente livres d'huile. Cette huile leur servit à peindre le boutre, et, tout en peignant le navire, à se frictionner le corps. Grâce à ces frictions, les nègres infectent, mais ils peuvent rester nus au soleil. C'est aussi à ces frictions qu'ils doivent de pouvoir rester des heures entières à l'eau. C'est un reste du massage antique ; seulement les anciens se frottaient d'huile parfumée. Au reste, je défie Guerlain lui-même de parfumer l'huile que l'on trouve dans la mer Rouge et dans l'Yemen. Les seules huiles que l'on y récolte sont l'huile de palme, l'huile de sésame et l'huile de poisson.

Comme moi, Reis-Ali avait un petit nègre attaché à son service particulier.

Je me trompe en le désignant sous le nom générique de nègre : c'était un Abyssin, marqué au type de la vieille Égypte. Son teint était olivâtre, son nez plutôt aquilin qu'aplati. Il avait les yeux grenat, doux comme du velours, et des lèvres européennes pour la forme, sinon pour la couleur.

Une particularité me frappa, c'est que l'Abyssin de Reis-Ali portait le même nom que le nègre de Robinson Crusoé. Il s'appelait Djoûma, c'est-à-dire *Vendredi*. Je doute cependant que Reis-Ali ait jamais lu le chef-d'œuvre de Daniel Foe.

Djoûma était à la fois le secrétaire, le valet de chambre et le garçon de confiance de Reis-Ali ; il avait la clef de toutes les armoires de son patron, jusqu'à celle de la caisse. Reis-Ali qui, défiant comme tous les Arabes, avait des secrets pour son fils, n'en avait pas pour Djoûma. Djoûma était le favori le plus influent que j'aie jamais connu. Il se disait de Gondar et se donnait pour musulman. Peut-être, en effet, était-il de Gondar, mais à coup sûr il n'était pas musulman. Un musulman ne peut jamais être réduit en esclavage par un autre musulman. Seulement, lorsqu'un

infidèle, quel qu'il soit, attend qu'il soit esclave pour se convertir, il reste esclave.

Mais qu'est-ce que l'esclavage chez les Arabes? L'esclave, chez l'Arabe, devient l'enfant de la famille, et souvent même, comme Djoûma, le maître de la maison. Djoûma n'eût pas échangé sa position d'esclave contre la liberté la plus étendue.

Quand l'esclave devient riche, il peut racheter sa liberté. Mais, s'il redevient pauvre, sa place est toujours marquée dans la famille, et non seulement sa place à lui, mais celle de ses enfants. Si le maître, ce qui est rare, est mal pour lui, il réclame auprès des amis de son maître. Alors les amis adjurés par l'esclave invitent le maître à le vendre. Si le maître résiste, l'esclave s'adresse au cadi, qui intervient et l'oblige.

Il y a plus, si un musulman compte au nombre de ses femmes deux esclaves, si ces deux esclaves, de caractère opposé ou de nation différente, ne peuvent vivre ensemble, elles s'adressent d'abord aux amis, afin que le maître vende l'une d'elles. Sur son refus, elles, à leur tour, ont recours au cadi, qui tranche la question. Si le maître n'a eu d'enfant ni de l'une ni de l'autre, il peut les vendre indifféremment. Si l'une d'elles seulement n'a pas d'enfant de lui, c'est celle-là que le maître est forcé de vendre.

L'enfant né du maître est libre, et la mère, qui ne peut plus être vendue, ne reste esclave que de nom. Le maître venant à mourir, elle est libre tout à fait.

L'Arabe, qui sait si bien combien il est doux de ne rien faire, n'exige jamais de son esclave un travail au-dessus de ses forces. Il veille à ce que rien ne lui manque, et se prive parfois du nécessaire pour donner un peu plus de bien-être à son esclave ou à ses esclaves.

Maintenant il faut faire la part des défauts de l'esclave, qui sont souvent des défauts de race. Le *Cafre*, relativement aux autres, est presque idiot. Le *Magûa* est à peine au-dessus du Cafre comme intelligence, et, de plus, il est méchant. Les *Gengiroux* et les *Machidas* sont féroces. Les *Maracatos*, appelés *Bibis* à Bourbon, sont anthropophages. J'ai vu à Bourbon, conservée sous un verre, la tête d'un Bibi qui avait tué son enfant, l'avait fait cuire et mangé : tout ce qu'il avait gagné à la civilisation, c'était de ne pas le manger cru ; les *Fertits* et les *Niams-Niams* ne se fussent pas donné la peine de le faire cuire.

On comprend que ces différents défauts doivent modifier le bien-être de l'esclave qui, si jeune qu'il ait été pris, conserve ses instincts primitifs.

Les Nigritiens, par exemple, appelés *Takrouris* à la Mecque, sont habitués, femmes et hommes, à aller nus dans leur pays natal. Eh bien ! quelque part qu'ils soient transportés, le moindre vêtement les gêne, et ils tendent toujours à la nudité.

Revenons à Djoûma, qui, le troisième jour après notre départ, se roulait sur le pont en poussant des cris que j'entends encore. J'accourus à ses cris. Il avait la bave à la bouche, ses yeux étaient injectés de sang, ses dents étaient serrées à se briser. Je crus qu'il avait une attaque d'épilepsie ou de rage. Tous les autres l'entouraient et essayaient de le maintenir ; seulement, pour en arriver là, il fallait la force de quatre de nos hercules nègres. J'ai dit quelle avait été ma première impression. Mais, à la jambe de Djoûma, serrée fortement par une corde à la hauteur de la cheville et horriblement gonflée, je compris qu'il y avait une piqûre quelconque là-dessous.

En effet, à trois pas du pauvre Djoûma, un scorpion était en train de se suicider dans un cercle de feu. C'était un scorpion jaune. Les scorpions jaunes sont les plus dangereux dans toute l'Arabie. Dans l'Afrique septentrionale, ce sont les noirs. Sur la côte orientale, à Quiloa et à Mozambique, ce sont les rouges.

J'appelai Sélim, lui criant du plus loin que je l'aperçus, de m'apporter ma trousse.

Djoûma, en descendant à la cale puiser de l'eau, avait été piqué par un scorpion entre l'orteil et le second doigt du pied gauche. La douleur avait été excessivement vive, cependant moindre que du moment où il avait appris qu'il n'y avait pas d'espoir de le sauver. En effet, nos médecins du bord, et tout le monde est médecin sur un boutre, étaient à bout de ressources. Ils avaient d'abord lié la jambe, puis cautérisé la plaie avec un fer rougi. Tout cela n'avait rien fait. L'enfant était pris d'un tremblement nerveux qui, si on ne lui appliquait pas de véritables spécifiques, devait le conduire au tétanos.

On en était à la magie. On lui faisait avaler de l'eau dans laquelle on avait détrempé des versets du Coran. Mais le mal résistait à ce remède infaillible. Reïs-Ali se désespérait.

En voyant le désespoir de son patron, Djoûma avait commencé à comprendre le danger. C'était cette conviction qu'il allait mourir qui, bien plus encore que la douleur, faisait pousser des cris de possédé au pauvre enfant.

Sélim arriva avec ma trousse, et l'ouvrit devant tout le monde. La vue des divers instruments produisit une grande sensation, et le mot de *hakim* passa de bouche en bouche et fit renaître un peu d'espoir. Hakim veut dire médecin. Mon premier soin fut de chercher, au milieu de toutes ces cautérisations, la blessure primitive, qui n'était pas plus considérable qu'une piqûre d'aiguille. Un petit cercle livide me la dénonça. Je débridai la plaie, mais le sang ne sortait point malgré l'ouverture. Il fallut l'attirer en suçant la plaie, ce que fit un des premiers psylles. Au bout de quelques secondes, le sang arriva abondamment.

Pendant ce temps, Mohammed m'avait apporté un flacon d'alcali. Je laissai tomber plusieurs gouttes de la liqueur dans l'ouverture pratiquée par la lancette. Ce fut une nouvelle cautérisation qui, lui faisant éprouver une douleur aigue, redoubla ses cris et ses contorsions.

Je ne fis attention ni aux uns ni aux autres, et continuai le traitement. Sélim tenait tout prêt un verre d'eau rempli à moitié. J'y versai cinq ou six gouttes d'alcali et forçai Djoûma à boire le tout.

Au bout d'un quart d'heure, le traitement avait produit un effet qui mettait tout le monde en admiration. Le calme dans lequel Djoûma tomba fut en raison inverse de l'agitation à laquelle il avait été en proie. Son pouls, après avoir donné quatre-vingt-cinq pulsations par minute, n'en donnait plus que soixante-huit ou soixante-dix.

Reïs-Ali était enchanté. Seulement ce sommeil l'inquiétait ; n'était-ce pas le sommeil de la mort, ce sommeil si profond qu'il semblait une léthargie? Puis Djoûma était insensible au toucher. J'avais beau dire à Reïs-Ali que je répondais de tout, le pouls, surtout pour un Arabe, était insensible.

Je fis apporter la glace de mon nécessaire, je la mis devant la bouche du malade. La glace se couvrit de vapeur, et Reïs-Ali, ainsi que les assistants, furent convaincus que Djoûma n'était pas mort. Seulement en reviendrait-il? Une piqûre de scorpion jaune est presque toujours mortelle en Arabie, surtout avec le mode de traitement appliqué par les indigènes.

J'avais fait préparer à l'ombre et avec des voiles une espèce de couche. On étendit Djoûma sur ce lit improvisé. Je mis un nègre de planton pour chasser les mouches et les fourmis, que les pâtes de dattes avaient attirées par milliers, et qui rivalisaient de gourmandise avec les rats et les souris. Je plaçai Sélim en sentinelle, avec charge de veiller, et de m'appeler aussitôt que le malade ouvrirait les yeux. Sachant que ce sommeil durerait au moins deux ou trois heures, j'invitai Reïs-Ali à faire préparer sous mes yeux, et par les soins de Mohammed, élève de Sélim au point de vue culinaire, une bonne poule au riz. Il va sans dire qu'on voulait échauder et dépouiller l'animal. Je m'y opposai. Il fut brûlé et flambé à la manière française, après avoir toutefois été saigné à la manière musulmane. Ce point fut, comme je m'y attendais, l'objet d'une discussion.

Je déclarai que le cordial qui devait réconforter le malade était justement dans la peau. Cette affirmation, qui d'ailleurs n'avait rien de contraire à la loi musulmane, laquelle, même dans certains cas, dans les cas de maladie surtout, permet l'emploi des choses prohibées, cette affirmation leva tous les scrupules.

Cinq minutes après son réveil, Djoûma était accroupi avec sa poule de riz entre ses jambes. Il paraissait trouver le traitement fort à son goût.

Le lendemain, il était guéri de la piqûre. Ce qui fut plus long à guérir, ce fut la cautérisation. J'aurais pu demander à Reïs-Ali tout ce que j'eusse voulu, même son boutre : il m'eût certainement tout donné. Aussi, pendant toute la route, et même à terre, il n'y eut sorte de prévenances dont je ne fusse l'objet de sa part.

Sélim et Mohammed reçurent chacun, et selon leur importance, une splendide gratification. Cette gratification était bien certainement le double du prix qu'avait coûté Djoûma lorsqu'il avait été vendu.

Cette cure, comme on comprend bien, me donna une fort belle clientèle à bord du boutre, et il n'y eut pas un passager ni un marin qui ne vînt me demander une consultation.

Nous avions encore six jours de traversée pour arriver à Confoda, dernière ville de la province du Hedjaz. Je me fis apporter mon fusil et me mis à tirer des mouettes, des goélands et des pailles-en-queue. Quand je tuais, les nègres se jetaient à la mer à l'envi l'un de l'autre et rapportaient l'animal. Seulement il arrivait parfois qu'un requin était là avant le nègre, et que, quand le nageur allongeait le bras, l'oiseau était avalé. Alors le nègre regardait la chose comme une insulte, et il s'ensuivait entre l'homme et le poisson un duel dans lequel le poisson avait toujours le dessous.

Pendant ma chasse, je m'aperçus qu'il se faisait un grand mouvement à bord. Tout le monde se pressait à l'avant. J'étais resté à peu près seul sur la dunette. Je regardai du côté où regardait tout le monde.

Je vis à l'horizon une espèce de barque, laquelle semblait chasser devant elle une ligne de brisants. Mais ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est que ces brisants étaient mobiles et semblaient marcher devant la barque.

Je me fis apporter une lunette par Sélim. Sélim, qui voyait dans quel but j'avais demandé ma lunette, essayait de me donner des explications. Mais il avait beau faire, je ne comprenais pas le mot arabe, qu'il me répétait cependant à satiété. Je portai la lunette à mon œil, et tout me fut expliqué. La barque était une baleine. Le récif mouvant était un banc de sardines qui fuyait devant elle. Le monstre ouvrait d'un mouvement régulier une gueule grande comme un four, et la refermait avec la même régularité. Elle lançait l'eau par ses deux évents.

La présence d'une baleine dans la mer Rouge est un événement assez rare pour préoccuper des marins arabes. Aussi, comme on l'a vu, tout notre équipage était-il fort préoccupé. Si l'on pouvait joindre et prendre la baleine, c'était la fortune de l'équipage. Le capitaine aurait pris une part, deux parts peut-être ; le reste eût été pour les matelots. Ce n'eût plus été vingt-cinq ou trente livres que l'on eût recueillies, comme on avait fait dans le foie du requin, mais bien deux mille à deux mille cinq cents. Notre baleine, bien entendu, était petite, mais, telle qu'elle était, on s'en fût contenté.

On gouverna pour s'en approcher. En même temps, on mettait les deux canots à la mer. Quatre hommes et un harponneur, dépouillés de tout vêtement, descendirent dans chaque canot. Nous regardions, du pont, cette chasse avec le plus grand intérêt.

Mais je compris bientôt que nos hommes étaient plus inquiets que joyeux de leur bonne fortune. La baleine, qui porte le nom de *semeck-gounes*, je me le rappelle à l'instant même, c'est-à-dire *poisson de Jonas*, la baleine, quoique innocentée au point de vue de la science moderne, du crime de gloutonnerie dont on l'avait accusée, la baleine, dis-je, représentait à leurs yeux une trop terrible tradition pour qu'il n'y eût pas quelque hésitation dans le combat qu'on allait lui livrer.

Une des barques s'approcha du terrible cétacé. Elle était montée par nos vainqueurs de requins.

Mais le requin était pour eux un ennemi habituel, un ennemi de tous les jours, un ennemi connu avec lequel chacun de ces hommes s'était mesuré vingt fois, tandis qu'il n'en était pas ainsi de la baleine.

La baleine était l'inconnu. Une des barques cependant s'approcha assez résolument de l'animal, lequel, toujours occupé de mordre des bouchées dans son banc de sardines, ne paraissait faire aucune attention aux deux coquilles de noix qui s'approchaient de lui.

II

Quoique la baleine, grâce à la couche de graisse dont elle est couverte, et pour laquelle elle est recherchée, ait l'épiderme assez peu sensible, il paraît que l'égratignure fit son effet, car elle plongea aussitôt. Les deux bateaux se trouvèrent entraînés dans l'abîme que creusa l'énorme cétacé. Toutefois ni l'un ni l'autre, par bonheur, ne fut englouti. Nous les vîmes rester seuls sur la mer bouillonnante et couverte d'écume.

La baleine avait disparu en fouillant l'eau de sa queue. On attendit avec une certaine anxiété pour savoir l'endroit où elle reparaîtrait.

Les regards embrassaient tout le cercle de l'horizon, chacun fixant ses yeux dans la direction qu'il croyait que le monstre avait prise.

Elle reparut, au bout de dix minutes, à trois cents mètres à l'arrière du bâtiment. Les deux barques, qui avaient vu qu'il ne leur était point arrivé malheur à cette première attaque, s'étaient enhardies. Elles se mirent à la poursuite de l'animal, et le boutre abaissa sa voile de manière à demeurer en panne. Nous nous trouvions dans le dernier méridien du territoire de la Mecque. Nous étions assez près de terre pour distinguer les maisons comme des points blancs surmontés de panaches verts. Les panaches verts étaient les palmiers. Nous étions au milieu du petit archipel des Sœurs, en face de l'île que les Arabes appellent Djebel Serchen. Ces îles, qui ont toutes des criques où l'on peut se réfugier en cas de mauvais temps, sont toutes habitées, mais momentanément et capricieusement, par des pêcheurs.

J'eus l'idée, pendant que les marins chasseraient la baleine, de profiter de l'heure qu'ils emploieraient à cet exercice pour chasser la gazelle, dont ces îles sont très bien garnies. J'appelai une des deux barques et lui fis donner l'ordre par Reis-Ali de me déposer sur l'île Abbléd, qui était la plus rapprochée de nous. Je pris mon fusil, et me fis suivre par Sélim et un nègre du bord. Je n'avais pas de plomb à chevreuil, mais, selon la coutume arabe, j'avais des balles coupées en sept ou huit morceaux.

La barque me conduisit à l'île, et se hâta de remettre le cap sur la baleine. Je restai dans l'île et me mis en chasse.

Ces îles, à la base de corail et à la sommité calcaire, sont couvertes d'une espèce de *maquis* (taillis), de gommiers et de mimosas, qui eux-mêmes appartiennent à la famille des gommiers. Il n'y a dans ces îles d'autre sentier que celui qui est tracé au bord du rivage par les pêcheurs. Elles sont assez élevées pour qu'on les voie de dix-huit à vingt milles en mer. Outre les pêcheurs dont j'ai parlé, et qui tracent le chemin du bord de la mer, l'île est peuplée d'autres industriels qui font aux poissons une guerre acharnée. Il semble que tous les cormorans, tous les pélicans, tous les goélands, toutes les mouettes, tous les ibis, toutes les cigognes de la mer Rouge se soient donné rendez-vous à Abbléd.

Mais comme aucune de ces espèces n'était, à mon avis, meilleure à manger que le requin, je les laissai me regarder gravement, sans m'occuper de les troubler dans leur contemplation.

Au milieu de tous ces oiseaux, je fis lever une bande d'oies sauvages. J'envoyai mes deux coups de fusil à travers la bande ; il en tomba trois. Sélim en chargea notre nègre, qui fut presque fâché, au moment où les oies s'étaient levées, de m'avoir crié : *Ouïs ! Ouïs !* puisque cet éveil lui valait la peine de porter un poids de douze ou quinze livres.

Je voyais en outre de temps en temps des animaux de la grosseur d'un chat sauter agilement d'un arbre à l'autre. J'ignorais à quelle espèce ils appartenaient et croyais avoir affaire à de gros écureuils. J'envoyai un coup de fusil à l'un deux ; il tomba. Sélim courut pour le ramasser, mais il arriva trop tard. Trois ou quatre individus de la même espèce s'étaient emparés du blessé ou du mort et l'emportaient avec de grands cris.

Le nègre alors me cria :

— Girth ! Girth ! Ce qui voulait dire : — Singe ! Singe !

J'en avais déjà tiré en Nubie, du côté de Sennaâr, mais ils étaient beaucoup plus gros, et de l'espèce des cynocéphales, ce qui fait qu'à la première vue je n'avais pas reconnu ceux-ci. Je remarquai alors qu'ils se tenaient plus particulièrement sur les papayers, étant fort friands de papayes, fruit excellent au goût, rafraîchissant quoique sucré, ressemblant à un concombre avec des pépins noirs et ronds comme des grains de poivre. Souvent j'avais voulu faire comme faisaient mes singes, me laisser aller à ma sympathie pour les papayes. Mais les Arabes m'avaient toujours arrêté en me disant que les papayes donnaient la fièvre.

Comme je ne connaissais pas l'espèce de singe à laquelle j'avais affaire, j'invitai Sélim à mettre plus de rapidité dans ses évolutions, afin d'arriver avant les amis ou parents du prochain blessé ou du prochain mort. L'occasion ne se fit pas attendre. Je tirai un second singe, qui tomba comme le premier. Sélim s'élança et le ramassa en effet avant qu'il fût secouru par ses compagnons.

Mais dans son empressement, il ne s'aperçut pas qu'il n'était que blessé, de sorte que celui-ci lui fit, en termes de combat, une prise à la main. Sélim, en véritable Arabe qu'il était, voyant que le singe ne voulait pas desserrer la mâchoire, prit à sa ceinture son *djembie* (poignard), et, sans se plaindre le moins du monde, sans jeter les hauts cris comme eût fait un domestique français, trancha la tête du singe aussi adroitement que fait un bourreau turc à l'endroit d'un condamné à mort. Puis, il lui desserra les dents à l'aide de son poignard, et, cette double opération terminée, il me rapporta l'animal en deux morceaux.

Je voulus bander la plaie, mais Sélim me pria de le laisser la traiter à sa manière, disant que ce n'était pas la peine de me déranger pour si peu. Il suça le sang pendant cinq minutes et, déchirant un morceau de chemise, il banda sa main et il n'en fut plus question.

Cependant le temps passait et je n'avais pas encore tiré une seule gazelle, quand, à travers les arbres, j'aperçus la réflexion d'un petit étang. Je m'approchai. C'était le déversoir de toutes les eaux de l'île, et, sur ses bords, je vis des traces fraîches de pied de gazelle.

Je cherchai à avoir le vent bon, et nous nous couchâmes dans les gommiers. Au bout d'un quart d'heure, deux gazelles, l'une mâle, l'autre femelle, l'œil inquiet, l'oreille ouverte, sortirent d'un massif et s'approchèrent du bord de l'étang. Elles étaient à soixante pas à peine. Je mis en joue, espérant les tuer toutes les deux ; je lâchai le coup, une seule tomba, quoique l'autre parût blessée ; mais elle rentra dans le bois, et je la perdis de vue. Le nègre courut et ramassa la gazelle morte. C'était le mâle. J'arrivai derrière lui et suivis la trace de la femelle. Quel-

ques gouttes de sang, que je reconnus dans sa passée, me prouverent qu'en effet elle avait reçu un de mes quartiers de balle. J'allais me mettre à sa recherche, espérant la trouver, lorsque je m'entendis héler par les gens de la barque.

La pêche était finie.

Reïs-Ali désirait se remettre en route, et il m'envoyait prendre. Je hélai à mon tour les rameurs, qui vinrent me rejoindre en laissant un homme à la garde du bateau. Je leur montrai le sang de l'animal, et, nous mettant en ligne, nous fîmes une espèce de battue dans la direction où je pensais retrouver la gazelle blessée. En effet, au bout d'une centaine de pas, un de mes hommes cria : — *Rizel !*

Et, levant la main, il nous fit voir au-dessus du maquis l'animal, qu'il tenait par les deux pattes de derrière. J'avais fait, comme on voit, une superbe chasse en peu de temps. J'avais tué trois oies, un singe et deux gazelles.

La chasse fut complétée par une outarde de la petite espèce, que je rencontrai sur mon chemin, et que les Arabes appellent *houbara*. Un quart d'heure après, nous étions sur le boutre. Pendant la traversée, mes rameurs me mirent au courant sur le résultat de la pêche à la baleine.

La pêche avait été moins heureuse que la chasse. Une des barques s'était approchée à environ deux mètres de l'animal, et le harponneur avait lancé son harpon, qui, cette fois, était entré profondément. La baleine avait plongé, emportant la corde de palmier attachée au harpon et qui pouvait avoir une soixantaine de mètres. Au bout de la corde était attachée une calebasse, qui, en surnageant à la surface de l'eau, devait indiquer la direction que prendrait la baleine. Mais la baleine avait plongé au plus profond de la mer et la calebasse avait disparu. Peut-être la baleine allait-elle faire une ou deux lieues avant de respirer. De quel côté reparaîtrait-elle? reparaîtrait-elle en vue? Impossible de résoudre ces questions, surtout pour des Arabes, dont ce n'est point l'état de pêcher la baleine. Aussi les nôtres avaient-ils perdu courage, et, après une demi-heure d'attente, pendant laquelle ils n'avaient rien vu, ils étaient revenus au boutre. C'était alors que Reïs-Ali m'avait envoyé chercher. On n'attendait que mon arrivée pour remettre à la voile, opération qui s'exécuta, selon l'habitude arabe, en poussant de grands cris et en invoquant le nom de Dieu et de Mahomet.

Mon retour produisit une grande joie à bord du boutre. Je rapportais pour deux ou trois jours de viande fraîche, en prenant la précaution de la pendre au mât.

Si j'eusse été chrétien, personne à bord n'eût mangé une bouchée d'un animal tué par moi. Mais j'étais musulman, l'interdit se trouvait levé.

En effet, en tirant sur le gibier, un musulman doit dire : — *Bismillah, Allah akhbar!* C'est-à-dire : *Au nom de Dieu! Dieu est grand!*

« Je te tue » est sous-entendu.

Il serait en effet assez difficile de dire :

— Je te tue au nom de Dieu ! Dieu est grand !

Lorsque le gibier est encore vivant, le chasseur le saigne à la carotide, selon le rite religieux ; mais il faut que le couteau coupe admirablement, afin de ne pas faire souffrir l'animal. Aussi les chasseurs s'exercent-ils à repasser leurs couteaux, de manière à leur donner un fil aussi tranchant que celui du rasoir. Ils en ont deux d'habitude un grand, et, dans la poignée du grand, un petit. C'est avec le grand qu'ils combattent, attaquent, se défendent, coupent les têtes et saignent les grands animaux. C'est avec les petits qu'ils saignent les animaux de faible taille et achèvent de couper les têtes récalcitrantes.

Au reste les Arabes sont peu chasseurs. Leur nourriture ne repose jamais sur des viandes exceptionnelles. Ils mangent habituellement le mouton, le chameau, la chèvre et la poule.

Ils ne chassent donc pas essentiellement pour manger ; cependant ils mangent leur chasse.

S'ils tuent une hyène, ils mangent l'hyène ; s'ils tuent un lion, ils mangent le lion. Même en le mangeant, ils croient se rendre plus courageux. S'ils ne mangent pas de la panthère, c'est que la panthère ressemble au chat. Ils mangent le hérisson et le porc-épic. Certaines tribus sont même acharnées à cette chasse ; elles ont des chiens exprès pour le porc-épic.

Ils chassent en général la gazelle, l'autruche et le lièvre à courre, soit à cheval, soit à dromadaire. Ils mangent la gazelle et l'autruche ; mais, en général, ils ne mangent pas le lièvre. Ils gardent avec soin la moelle des pattes d'autruches pour s'en frotter en cas de rhumatisme : ils en étendent sur leurs blessures ; dans certains cas, ils en prennent intérieurement.

Ils chassent avec des lévriers qu'ils appellent *slouguis*. Aussitôt l'animal forcé, ils le saignent. L'animal le plus difficile à forcer, de la gazelle, de l'autruche et du lièvre, c'est la gazelle. Elle est très craintive, a sans cesse l'œil et l'oreille au guet, et fuit, au moindre sujet de crainte avec une fabuleuse rapidité. Du plus loin que les lévriers la voient, ils s'élancent sur elle. Ils en ont quelquefois pour une demi-journée, non pas qu'ils soient ce temps-là à la joindre, mais avec ses bonds prodigieux, ses écarts gigantesques, la gazelle leur échappe jusqu'au moment où ses jambes raidies refusent de plier.

Si le chasseur, qui suit à cheval ou à dromadaire, n'arrive point à temps, il ne trouve plus que les cornes. S'il arrive à temps, il saigne l'animal, toujours avec des paroles sacramentelles, il lui ouvre le ventre et fait la curée comme un châtelain français.

Partout où il y a de la gazelle, on est sûr qu'il y a du lion ou de la panthère.

Après la gazelle vient l'autruche.

L'autruche est l'animal qui excite le plus la cupidité du chasseur arabe. L'autruche en effet donne sa plume, sa chair et sa moelle pour les rhumatismes. Les pâtres arabes connaissent les nids d'autruche comme nos bergers les nids de perdrix. Le nid indiqué, le chasseur fait un trou, s'enterre dans le sable et tue les autruches à l'affût. C'est un des moyens de les chasser. Dans les saisons de l'année où l'autruche n'est point en ponte, on relève leur trace comme on fait de celle d'un loup ou d'un sanglier. On arrive ainsi à les faire lever. L'autruche, surprise, fuit d'un seul trait, et droit devant elle, pendant plusieurs lieues. A moins d'obstacles, elle fuit dans la même ligne. Si le chasseur la perd de vue, il la suit à la piste. Tout en fuyant, elle lance des pierres. Mais c'est parce qu'il se trouve des pierres sous ses pieds et non comme moyen de défense. L'autruche a une force énorme dans le jarret et dans l'aile. D'un coup de pied elle casserait la jambe d'un homme, d'un coup d'aile elle le renverserait. Dans toute la contrée qui se trouve au sud de la Nubie si un nègre a besoin de faire une course très pressée, il monte une autruche comme il monterait un cheval, se tient au cou et la dirige avec un bâton.

Au bout de deux heures de chasse, l'autruche est fatiguée, alors elle s'arrête, trébuche et tombe. On l'étourdit d'un coup de bâton et on la saigne. Le mâle est noir et la femelle est grise. C'est le mâle qui porte ces belles plumes dont on fait tant de cas en Europe. Le mâle, surtout quand il a des petits, se défend, et, comme on dit du sanglier et du cerf, dans certains cas, tient tête aux chasseurs.

Aussitôt mort, on dépouille l'animal, en garantissant les plumes le plus possible. Une belle peau d'autruche mâle se vend de 75 à 80 francs, le prix d'une peau de panthère dans les pays où il n'y a pas beaucoup de panthères.

Au reste l'autruche tend non seulement à diminuer, mais à disparaître.

Non seulement aujourd'hui on chasse l'autruche, mais on recherche ses œufs, pour les manger, ensuite pour en faire des ornements de mosquées, des narghiléhs, des tasses pour boire.

Reste le lièvre.

Le lièvre arabe est un peu plus petit que le lièvre français. Les Arabes le chassent à courre avec des lévriers et à l'affût. Cette chasse ne diffère pas de la nôtre.

Gérard, dans son livre intitulé le *Tueur de lions*, a décrit admirablement la chasse à faucon.

J'aurai comme lui à parler du lion et de la panthère, puis d'autres animaux encore qui ne se trouvent pas en Afrique, comme l'éléphant, que j'ai rencontré dans le Dâr-Bouroûm et le pays des Barrys ; la girafe, que j'ai rencontrée dans le Dongolâh ; le tigre que j'ai rencontré en Abyssinie ; le lynx, que j'ai rencontré en Perse. Je dirai alors, non seulement ce que j'ai pu remarquer par mes yeux, mais encore ce que l'on m'a dit sur ces différents animaux. Si, sur certains points, je me trouve en désaccord avec l'illustre chasseur, c'est que les climats ne sont pas les mêmes, et que le lion et la panthère de l'Atlas, c'est-à-dire du 33e, du 34e et du 35e degré du nord, ne peuvent pas avoir les mêmes mœurs que ceux qui se rapprochent de l'équateur et qui vivent sous les 12e et 13e degrés.

Ainsi les animaux d'une même espèce sont plus féroces sous les latitudes rigoureuses que sous les latitudes chaudes. L'ours du pôle est bien plus féroce que l'ours des Alpes et des Pyrénées. Il en est de même du lion de l'Atlas, du lion du Cap, qui se trouvent l'un sous le 35e degré de latitude nord l'autre sous le 35e degré de latitude sud, qui tous deux connaissent le froid et la neige. Ils sont bien autrement féroces que les lions de la Nigritie, qui vivent sous une chaleur qui atteint et dépasse cinquante degrés.

C'est tout le contraire pour les reptiles, dont le venin semble avoir besoin, pour être mûri, de tous les feux de l'équateur. La vipère cornue (céraste), que j'ai rapportée au muséum, vient déjà du Grand-Désert, c'est-à-dire d'une chaleur de 40 degrés.

Vingt-cinq lieues avant d'arriver à l'endroit où les Bédouins me l'apportèrent, j'ai vu un de mes fusils partir seul sous l'effet de la chaleur. Dans le Kordofan, où la chaleur monte à cinquante-quatre degrés et les dépasse, j'ai

trouvé une variété de serpent-minute qui tue presque instantanément. Les Arabes l'appellent *hanneche-el-ajel*, le serpent rapide, c'est-à-dire le serpent qui tue rapidement. Voyez les scorpions : en Italie, ils font une blessure douloureuse, mais sans gravité ; en Tunisie et en Égypte, on en meurt quelquefois ; à la Mecque, il est rare qu'on survive, à moins de cautérisation et de révulsifs violents.

Dans les pays des dattes, à Bassora et à Bagdad, j'ai été piqué par deux grosses guêpes dont la piqûre était presque aussi grave que celle du scorpion. Cette piqûre avait eu lieu près de la cheville ; ma jambe devint grosse comme un fort tuyau de poêle. Je fus plus de quinze jours sans pouvoir marcher. La piqûre a laissé une marque noire comme l'ébène, et aujourd'hui, en France, dans les grandes chaleurs, je souffre encore de cette piqûre.

Dans le Kordofan, j'ai été mordu au jarret par un céraste que les Arabes appellent *lefaa* ; je faillis en mourir. La place est restée noire, et, comme de la piqûre de ma guêpe, j'en souffre de temps en temps. Le lézard, qui chez nous est tout à fait inoffensif, devient venimeux aux bords de la mer Rouge et de la mer des Indes.

Le moustique, supportable en France, déjà désagréable en Sicile, fait en Arabie des piqûres qui amènent quelquefois l'amputation du doigt.

Il n'y a pas jusqu'à notre mouche, la mouche inoffensive, qui en se posant sur les plaies des malades ou des blessés, ne détermine la gangrène. Au reste, il en est de même des blessures d'armes à feu, qui, sous les latitudes chaudes, sont dix fois plus difficiles à guérir que sous les latitudes tempérées.

Mordu par un singe en France, Sélim en eût eu pour huit jours à avoir sa main emmaillottée. Mordu par un singe à Abbléd, il en eut pour trois mois à porter son bras en écharpe.

Revenons à notre boutre, bien loin duquel nos souvenirs nous ont emporté.

Reïs-Ali m'avait envoyé chercher parce que tous les jours, vers trois heures, le vent de terre se levait. Ce jour-là, il se levait plus fort que les jours précédents. Reïs-Ali ne voulait rien perdre du chemin qu'il pouvait nous faire faire. En effet, depuis six jours que nous étions partis, nous avions fait cent lieues à peine.

Au reste, cette lenteur est complètement indifférente aux vrais musulmans. Il n'y a qu'en Europe où le temps soit coté à la Bourse. Les musulmans sont partis quand Dieu a voulu, ils arriveront quand Dieu voudra. Jamais un musulman ne s'ennuie. Quand il se sent près de s'ennuyer, il fume. Quand il a fumé, il joue aux dames ou aux échecs. Quand il a joué aux dames et aux échecs, il dort.

Le sommeil est pour lui la seconde vie, si elle n'est pas la première. Quand il est éveillé, rarement, il pense. Quand il est endormi, souvent il rêve. Les rêves sont la grande préoccupation des Orientaux. Voyez le rêve de Pharaon expliqué par Joseph. Voyez dans Homère Jupiter envoyant un rêve à Agamemnon. Voyez toutes les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Il y a des rêves partout.

Le rêve est si agréable pour les musulmans qu'ils ont inventé le *hachich*, le *kiéf* et le *caq*, c'est-à-dire des moyens de rêver tout éveillé. Le hachich que nous connaissons en Europe, le hachich de *Monte-Cristo*, est une confiture faite avec la feuille de chanvre ; mais le commun des Arabes se dispense de faire des confitures : il fait sécher la feuille, la réduit en poudre et la mélange à son tabac.

Il va sans dire que les effets en sont bien autrement puissants : c'est alors le kiéf.

Quant au caq, c'est la feuille d'un arbrisseau pareil à celui qui produit le thé. La feuille ne se sèche pas et ne se fume pas, elle se mâche et produit le même enivrement que le hachich.

Dans les rues de Moka et d'Hodeida, on voit les amateurs se promener avec une branche de caq sous le bras. Ils en arrachent les feuilles, une à une, et les mâchent. La feuille est épaisse, d'un vert foncé et luisant, et ressemble à celle du camellia.

Quant aux marins, il y a toujours dans l'équipage un conteur d'histoires qui se charge d'amuser la société. Puis il y a un bouffon qui fait des farces. Avec les farces, les histoires, le caq, le kiéf, les rêves, les échecs et les dames, un musulman ferait le tour du monde sans s'ennuyer un seul instant.

J'étais mauvais musulman sous ce rapport, je l'avoue. Je jouais aux dames de troisième force, pas du tout aux échecs. Je ne fumais pas de kiéf, je ne mâchais pas le caq. Mes seules distractions étaient ma chibouque et mon fusil.

Je passais mon temps assis sur la dunette, mon bouquin d'ambre à la bouche, mon fusil à portée de ma main. Si un oiseau passait en l'air, si un poisson montrait son arête dorsale hors de l'eau, je lui envoyais mon coup de fusil ; je me soulevais pour voir ce qui en était résulté, et me recouchais sur ma natte. J'avais donc salué avec joie la recrudescence du vent.

J'oubliais une distraction que je n'ai jamais bien comprise. Peut-être est-ce pour cela que je l'oubliais.

Presque tous les musulmans de l'Yémen font usage d'une branche de *mossouâk*, — le ziziphus lotus, — qu'ils dépouillent de son écorce et dont ils écrasent le bout avec une pierre ou un marteau, jusqu'à ce que ce bout prenne la forme d'un pinceau. Puis ils prennent une pincée de tabac très fin, qu'ils appellent Portugal et prononcent *Bordougal*, se l'introduisent dans la bouche, et font avec leur langue reparaître cette poudre à la surface extérieure, où ils la frottent avec leur pinceau de mossouâk. Cet usage est aussi répandu parmi les Bedouins de l'Yémen que la pipe, le narghiléh, le béthel, l'opium, le caq chez les autres Orientaux.

On reconnaît les amateurs de Portugal à la petite branche de mossouâk, qu'ils portent suspendue à leur turban, à leur chapelet ou à leur cou. Les femmes elles-mêmes sont friandes de cette sensualité, et les deux sexes lui donnent tout le temps dont ils peuvent disposer.

Comment voulez-vous qu'on s'ennuie jamais avec de semblables distractions ?

Cependant le vent continuait à grossir, et, contre tous nos précédents, nous faisait faire huit ou dix nœuds à l'heure. Vers le coucher du soleil, nous passâmes devant Confoda, dernier poste occupé par les Turcs, qui avaient derrière les remparts une garnison de trois ou quatre cents Albanais.

Confoda est le débouché des marchandises de l'Assir, c'est-à-dire du millet, de la gomme, de l'essence et des étoffes de laine. Vers Confoda disparaissent les déserts de l'Arabie-Pétrée et commencent les verdures de l'Arabie Heureuse.

Le sol se modifie : on y trouve de la terre végétale, un peu d'eau descendue des montagnes, et l'on cesse d'en être exclusivement réduit aux puits. Au fur et à mesure qu'on avance vers Aden, les montagnes prennent un aspect de plus en plus volcanique. Quelques-unes ont un aspect ferrugineux. En effet, elles contiennent du fer, du cuivre, de la houille, du sel gemme. Le sel gemme est la seule exploitation à laquelle se livrent les Arabes. Et encore comment s'y livrent-ils ? Chaque Arabe va à la mine et emporte ce qu'il lui faut dans des paniers et des sacs, sur des ânes et des chameaux.

Nous marchions toujours et très vite, malgré la nuit. Il est vrai que nous avions moins de récifs que sur les côtes du Hedjaz. Aux feux qui brillaient sur le rivage, nous reconnaissions Hali, dernier petit port, limite extrême de l'Arabie-Pétrée.

De temps en temps, nous étions tirés, non pas de notre sommeil, mais de notre engourdissement, par un bruit pareil à celui que ferait un piston d'une forte machine à vapeur. C'étaient des souffleurs qui passaient près de nous et nous souhaitaient bon voyage à leur manière. Les Arabes les appellent *semeck-monfoch*, poissons souffleurs. Au reste, je voyais dans l'ombre nos marins très occupés à jeter une espèce d'épervier à la mer, et à en tirer avec de grands efforts, des objets qu'ils disposaient sur le pont. J'eus la curiosité de me lever et d'aller voir ce dont il était question. Le hasard nous avait fait passer assez près de trois ou quatre grosses tortues pour que nos marins pussent leur jeter le filet. Ils venaient d'en prendre deux, larges comme des capotes de cabriolet.

Plusieurs fois, au moment où il en passait en vue du navire, j'avais essayé de leur briser la tête avec une balle ; mais ce n'était pas chose facile. A mon coup, les tortues plongeaient, ou plutôt, pour me servir d'un terme plus expressif et qui rend mieux leur action, les tortues sombraient. On en prit dans la nuit trois, dont la moindre pouvait peser de 75 à 80 livres, et la plus grosse de 150 à 200. J'ai vu des tortues de 400 livres. J'étais enchanté pour mon compte : c'était de la viande fraîche pour le lendemain. La tortue était le triomphe de Sélim. Il apprêtait une fricassée qu'il faisait cuire dans ces marmites en cuivre que les Arabes appellent *dendiera* et qui ont une forme particulière, se rapprochant de celle d'une calebasse dont on aurait scié le goulot. Il y mettait du beurre, du piment, du gingembre, du poivre, du sel, du girofle. Il faisait bouillir le tout, mouillant de temps en temps avec de l'eau, puis, au moment de la sortie du feu, liant le tout avec des jaunes d'œufs.

Dans la saison des tomates, il y ajoutait des tomates. L'aspect est celui d'une fricassée de poulet à la sauce blanche. Le goût est celui d'une tête de veau en tortue, très épicée.

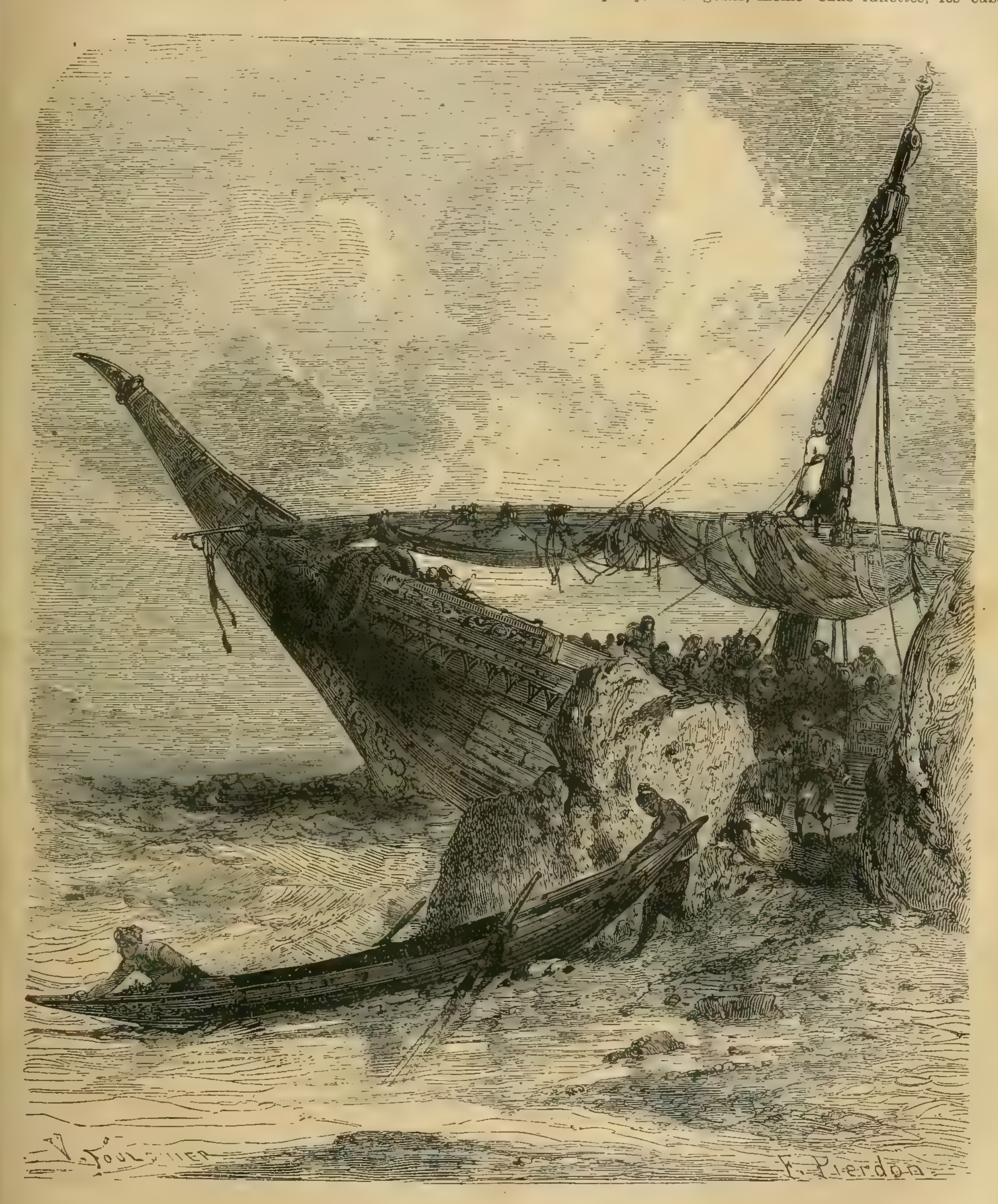
Les Arabes mangeaient les tortues, au contraire, les uns avec des pâtes d'abricots, c'est-à-dire à l'acide ; les autres au doux, avec des raisins secs, des amandes et des dattes, le tout nageant dans le beurre. Il va sans dire que de cette façon la tortue est détestable. Une de nos tortues avait une cinquantaine d'œufs dans le ventre. Les Arabes en prirent une partie pour les sécher. L'autre partie nous fut abandonnée

pour les manger à notre caprice. Je n'avais pas de préférence pour les œufs. Je vis nos nègres faire rôtir les leurs sur des charbons ardents. J'en fis rôtir trois ou quatre que je mangeai durs avec du sel, du poivre et du piment.

Je me suis laissé aller à parler cuisine, et j'ai anticipé sur la journée du lendemain.

plutôt très sauvages de forme, s'élèvent au milieu de l'île, couverte de ces petits arbrisseaux dont les Arabes font ces fameuses brosses à dents en forme de pinceau dont nous avons parlé.

Nous longions la côte orientale à un kilomètre à peu près, de sorte que je distinguais, même sans lunettes, les caba-



On n'attendait que mon arrivée pour remettre à la voile.

III

Le lendemain de ce jour, que je marquai sur mon carnet sous le nom de *jour des tortues*, nous étions en vue de la grande île de Gasser-Farsan, qui peut avoir sept lieues de tour, sur laquelle on trouve des ruines, et qui est entourée de petits îlots, lesquels, du côté du nord, semblent en défendre l'approche. Des montagnes à pic très irrégulières, ou

nes des pêcheurs et les champs de maïs. Le vent nous poussait sur l'île. Nous fûmes forcés de virer de bord et de nous diriger à l'est. D'ailleurs, je voulais descendre au port de Djézan. C'était là que je comptais trouver les moyens de gagner Abou-Arich, résidence habituelle du chérif Husseïn auprès duquel je me rendais.

Abou-Arich n'est éloigné de Djézan que de sept lieues.

Nous entrâmes sans difficulté dans le port, ou plutôt dans la crique de Djézan, qui est commandée par une citadelle contenant une douzaine d'hommes de garnison.

Le village, situé au pied d'une chaîne de montagnes ren-

fermant de l'or, du cuivre, du fer et de la houille, se compose d'une centaine de maisons.

Sur un des premiers mamelons de la chaîne de montagnes s'élève une seconde citadelle, de forme carrée.

La montagne sur laquelle s'élève cette seconde citadelle est de main d'homme et taillée à pic. Un chemin creux est tracé dans la montagne, et conduit à une petite porte basse et étroite où un seul homme peut passer à la fois en se courbant.

J'envoyai Sélim au gouverneur qui habite ce fort. Il n'avait reçu aucun ordre, et par conséquent ne pouvait pas me donner les moyens de transport nécessaires pour aller a Abou-Arich. D'un autre côté, il ne voulait point me laisser passer sans une permission en règle du chérif Hussein, son parent.

Force me fut donc de reprendre la mer et d'aller jusqu'à Loheia. Au reste, c'est l'habitude arabe, qui ne doute de rien et ne prévoit rien.

Le chérif Hussein me faisait perdre cinq jours et faire cent lieues de plus. Un messager qui pouvait, à dromadaire, aller en une heure d'Abou-Arich à Djézan, m'eût épargné cette course.

Au reste, je ne la regrette point, puisque, grâce à cette course, je vis le splendide tableau d'un volcan en éruption.

Nous repartîmes aussitôt que la réponse de Sélim m'eût convaincu de l'impossibilité de gagner Abou-Arich. Je connaissais assez les musulmans pour être certain de l'inutilité de mes instances.

Le vent soufflait toujours. La crainte que nous avions eue de le voir dégénérer en bourrasque avait disparu. Contrarié d'abord de ce retard que je venais d'éprouver, j'avais fini par en prendre mon parti, et je m'étais recouché sur ma dunette, appelant le sommeil à mon aide, non pas pour rêver, je rêvais assez tout éveillé, Dieu merci! mais pour dormir, mais pour tuer le temps qui me paraissait d'autant plus long que je faisais un trajet inutile.

Aucun événement ne signala cette nuit. Quelques bateaux qui passèrent, en criant leur éternel *salam-a-leikum*, salut soit à vous, me firent de temps en temps rouvrir l'œil que je m'efforçais de fermer. Nous naviguions au milieu des écueils, mais je savais Reïs-Ali si familier avec eux que je ne m'en inquiétais plus. Vers deux heures du matin, au moment où je commençais à m'endormir réellement, Reïs-Ali me réveilla. J'ouvris les yeux et le reconnus. Pour qu'il se dérangeât ou plutôt pour qu'il me dérangeât, il fallait qu'il se passât quelque chose de grave.

Je m'assis et lui demandai la cause de ce réveil.

— *Djebel-Nâar!* me dit-il.

Montagne de feu!

Je regardai dans la direction qu'il m'indiquait, et je vis en effet le ciel rougi par la réverbération de la flamme. Je compris que nous avancions vers le volcan de *Djebel-Tarr* que j'avais vu marqué sur ma carte.

Djebel-Tarr, comme Stromboli, n'a que de très courtes éruptions. C'est un volcan très sage, très bien élevé, qui, pourvu qu'il fasse tranquillement ses affaires, n'en demande pas davantage, et ne s'amuse pas, comme le Vésuve et l'Etna, à faire trembler la terre tout autour de lui.

Les Arabes, comme on le comprend bien, n'ont pas lu l'ouvrage de notre savant compatriote Elie de Beaumont sur les volcans. Ils en ignorent donc complètement les causes, tout en en constatant les effets. Les effets de celui-là sont de cracher de la fumée, de lancer des nuages de cendres et de rouler de la lave jusqu'à la mer.

Un pareil phénomène au milieu de la mer Rouge exerce, on n'en doutera point, l'imagination des Arabes. Chacun a sa tradition sur le volcan.

Les uns prétendent qu'Eve, après le péché originel, vint mourir au sommet du Djebel-Tarr, et que c'est de la tombe de la mère du genre humain que jaillit toute cette flamme, toute cette cendre, toute cette fumée. Si c'est un emblème, il est assez bien choisi. Qu'est-il en effet sorti de la tombe de notre aïeule à tous depuis six mille ans qu'elle est enterrée, si ce n'est un peu de flamme et beaucoup de cendre et de fumée!

Les autres regardent tout simplement le cratère comme une bouche de l'enfer de laquelle sortent le soir, aux époques où doivent surgir quelques événements, des diables qui parcourent la contrée sous la forme de feux follets.

Nous le vîmes à l'état de flamme jusqu'au jour, puis ce ne fut plus qu'une fumée que nous laissâmes à notre droite pour aller jeter l'ancre dans le petit mouillage de Loheia.

Loheia est le deuxième port de la province de l'Yémen en venant du nord. Il offre, quoique presque ensablé, le golfe le plus beau, le plus grand, le plus vaste de la mer Rouge.

Des canons placés à Loheia, à l'île d'Ormouck au nord, à l'île Caméran à l'ouest, et à Saphida au sud, en défendraient complètement l'entrée.

Toutes ces petites îles, quoique couvertes de verdure, ont un principe volcanique. L'île Caméran elle-même, toute plate qu'elle est, a une source d'eau chaude. Ces îles sont peuplées de lièvres beaucoup plus petits que les nôtres. Les perdrix, les cailles, les pintades, les bécasses, les oies sauvages et les canards y sont en quantité; des chacals leur font la guerre. On y trouve aussi des vipères, des couleuvres, et, dans les vieux murs, l'aspic et une espèce de scorpion rougeâtre dont la piqûre, même soignée avec tout l'art européen, est presque toujours mortelle.

Il y a en outre cette espèce de fourmis blanches qui dévorent tout, même le fer, et que l'on nomme les *thermites*. Elles vont par tribus, guidées par des chefs qui les commandent, avec des avant-gardes et des sentinelles; dans un chemin parallèle à celui du corps d'armée et des travailleurs, qui marchent ensemble, s'avancent les provisions. C'est une véritable migration pareille à celles des barbares, et qui sèche et dévore tout.

Si une de ces troupes innombrables s'introduit dans un silo, elle le vide, chaque fourmi emportant son grain. Selon la grosseur du fardeau, elles se mettent deux, quatre, six, dix, vingt, cent s'il le faut, les unes tirant, les autres poussant, celles-ci soulevant, celles-là déblayant le chemin. Si l'obstacle est trop lourd pour disparaître, avec des combinaisons dynamiques qui suffiraient à la renommée d'un architecte, elles font franchir l'obstacle au fardeau. Cela rappelle Antoine essayant de transporter sa flotte et celle de Cléopâtre à travers les lacs Salés et le canal de Péluse, dans la mer Rouge.

Le roi des fourmis marche en tête avec sa garde, qui est formée des plus fortes fourmis de la tribu. Le roi lui-même est plus gros qu'aucune des fourmis de sa garde. Cette garde, chargée de la police, porte les ordres du roi. Quand un des messagers rencontre celui auquel il a affaire, il s'arrête, lui communique sa mission, qui change quelquefois à l'instant même la marche des deux animaux, et qui semble quelquefois à l'instant même encore provoquer dans le reste de la troupe des mouvements différents.

Le roi est polygame et a plusieurs reines, qui sont elles-mêmes choisies parmi les plus fortes fourmis. Ces reines ne se livrent à aucun travail et regardent faire les autres.

Dans leur marche les thermites s'arrêtent de préférence dans les lieux déserts. S'ils sont fatigués et qu'ils aient une grande course à faire, ils posent des relais. La fourmi chargée dépose son fardeau, qui est repris par une autre, et revient à vide chercher une autre charge. Tout le long de la route sont les inspecteurs chargés de surveiller l'ensemble des travaux; ils gourmandent les fainéants, font donner un coup de main à ceux qui sont dans l'embarras, et envoient des messagers demander du renfort si besoin est. Toute fourmi incorrigible dans sa paresse est condamnée à mort et exécutée comme inutile à la société. Quand il y en a un trop grand nombre de jeunes, les générations nouvelles essaiment comme les abeilles et vont former une colonie.

Ces fourmis, jointes aux rats, qui comme elles dévorent tout, font la désolation du pays.

Les rats sont énormes. Ils ont jusqu'à trente centimètres de long. Ils vivent dans la plus grande intimité avec les chats, qui ne leur font aucun mal, et qui dorment et mangent avec eux. Ce sont des rats domestiques, de véritables rats de ville, seulement ils ne s'effrayent de rien. Au reste, en Orient, on tue peu les animaux. Le crime est moins grand de tuer un homme qu'un quadrupède quelconque. L'homme qui tue un autre homme est toujours considéré comme l'ayant tué pour sa défense; c'est à la famille à juger dans ce cas le procès et à déclarer la guerre ou à accepter le prix du sang.

La plupart de ces rats sont musqués. Ils ont d'énormes moustaches et des queues gigantesques. C'est surtout aux dattes que les rats s'en prennent. Ils vont aussi par bandes, et dans une nuit dévalisent un magasin tout entier. Ils ont des tanières communes, et transportent là tout ce qu'ils peuvent trouver.

Au nombre des insectes qui peuplent l'île se trouve quelquefois, et particulièrement sur la sommité des bananiers et des palmiers fleuris, le goliath, c'est-à-dire le roi des insectes. Il ressemble à un cerf-volant sans cornes, et peut atteindre deux fois la grosseur de cet animal.

J'en ai vu dans l'île de Caméran, mais ne connaissant pas la rareté de cet animal, je n'avais pas fait grande attention à lui. J'en ai retrouvé depuis un sur les palmiers du Djérid tunisien, qui a été adressé, avec mes collections, par l'agent consulaire de France à Sfax, au Muséum.

On récolte dans ces îles du miel excellent, qui est tiré, par les abeilles, particulièrement des roses, du jasmin et de la myrrhe, dont la fleur est à peu près pareille au lilas. Les Arabes l'appellent *rihan*.

La myrrhe, selon les Arabes, est une des plantes privilégiées du paradis de Mahomet. L'arbrisseau qui la produit ressemble au romarin. Le romarin lui-même est en grande quantité.

Il va sans dire que les thermites et les rats, ces deux

grandes familles déprédatrices, font une guerre acharnée aux possesseurs de ce miel, soit que ce miel soit encore la propriété des abeilles libres, soit que l'industrie des hommes l'ait récolté et mis en magasin. Ce miel se conserve dans des peaux de bouc, que trouent à qui mieux mieux les rats et les fourmis. Les riches, qui en font un grand usage, y mettent un obstacle en les conservant dans des jarres de grès fermées avec du plâtre.

Dans un des voyages que je fis en barque, de Loheïa à l'île Caméran, et ce pendant que je me trouvais à Hodeïda, je fis la rencontre d'un animal bien autrement rare et bien autrement curieux que tous ceux que je viens de nommer et même de décrire. J'étais assis à l'arrière de la barque, lorsque tout à coup les rameurs s'arrêtèrent. On m'appela à l'avant et l'on me montra, à vingt ou trente mètres de nous, flottant sur la vague et suivant son ondulation, un énorme serpent enroulé sur lui-même. Il formait un cercle parfait au milieu duquel se dressait une tête à aigrette. J'avais mon fusil, je voulus faire avancer les rameurs; mais ils refusèrent obstinément. Tout ce que je pus obtenir d'eux, ce fut qu'ils ne fuiraient pas. Ils stationnèrent donc, et je pus examiner l'animal à mon aise.

Il pouvait avoir de cinquante à soixante pieds de long, dix-huit ou vingt pouces de grosseur. Sa tête avait le volume d'une tête d'enfant. Les trois couleurs les plus apparentes étaient le rouge, le noir et le blanc. Il avait le ventre jaune et noir, ses écailles étaient visibles.

Les Arabes connaissent cette espèce de serpent. Ils prétendaient qu'il avait deux pattes ou deux nageoires. Malgré l'attention que je mis à l'examiner, je ne vis rien de pareil. Ils prétendaient, en outre, que ces deux pattes l'aidaient à venir à terre. Selon eux, l'animal est amphibie et carnassier. Dans ses excursions sur le rivage, c'est surtout aux moutons et aux chèvres qu'il en veut. Seulement, les chèvres lui sont plus indigestes à cause des cornes.

On se rappelle le serpent de Regulus, qui avait 165 pieds de long, et que l'on fut forcé de tuer avec des machines de guerre. Ne serait-ce pas quelque serpent dans le genre de celui-ci qui s'était attardé sur le rivage, et à qui l'armée romaine en débarquant avait coupé la retraite?

Le nôtre ne paraissait aucunement préoccupé de notre présence; il était tout entier à une foule d'oiseaux de mer qui voltigeaient au-dessus de lui. Ils finirent par s'approcher tellement que sa tête s'allongea comme par un ressort, et cela si rapidement qu'il saisit un goéland dont il ne fit qu'une bouchée. Alors sa gueule s'ouvrit, et l'on en put voir l'effroyable rictus tout garni de dents. Puis il rentra dans son repos. Les oiseaux, qui s'étaient écartés au mouvement qu'il avait fait, revinrent de nouveau tournoyer autour de lui, et le même acte se renouvela trois fois ou quatre fois, toujours avec la même stupidité de la part des oiseaux et la même adresse de la part du serpent.

Je profitai d'un moment où il était en train d'engloutir son troisième ou quatrième oiseau pour lui envoyer une balle. Je ne sais où je le touchai ni si je le touchai, mais à l'instant même il se déroula et se mit à nager à la surface de l'eau. Les Arabes poussèrent un cri de terreur et se mirent à ramer de toutes leurs forces vers Caméran. Quant au serpent, il se dirigea vers l'île de Djebel-Sebaïr, où sans doute était son domicile. Nous l'avions trouvé à la hauteur du cap *(ras)* Israël.

Plus tard, dans la mer des Indes, à bord de la corvette le *Cormoran*, qui était allée recueillir les bas-reliefs trouvés dans les ruines de Ninive, et qui était commandée par le lieutenant de vaisseau Cabaret, nous eûmes une seconde apparition pareille à celle-ci. C'était par le travers des Maldives; seulement le reptile, quoique de la même espèce, pouvait avoir une vingtaine de pieds de moins.

J'en vis un troisième dans le canal Mozambique. J'étais cette fois sur un brick de l'imam de Mascate nommé le *Tage* et commandé par le capitaine Husseïn. Ce troisième, à son tour, était plus gros que celui que j'avais vu dans la mer Rouge.

Auparavant, dans le Sennaâr et le Kordofan; depuis, dans le Sahara, à Tuggurt et à Biskra, on m'a souvent parlé, et ceux qui m'en parlèrent n'avaient aucun intérêt à m'en imposer, on m'a souvent parlé de serpents à crinière et qui avaient aussi deux pattes de devant. Ils étaient courts, et pourraient bien être les dragons des anciens.

Quoi qu'on m'eût pu dire sur l'existence de cet animal, j'en doutais encore; mais beaucoup d'Arabes m'affirmèrent en avoir vu, et me citèrent de leurs compagnons qui avaient été dévorés par des monstres de cette espèce, lesquels, selon eux, pouvaient devancer un cheval à la course. Le sultan de Tuggurt, Abd'el-Rahman-Ben-Djellab, me confirma leurs récits.

Je sais bien que les savants traiteront de fable mon serpent de mer et le serpent à crinière du sultan de Tuggurt. Mais n'ont-ils pas traité de fables les *hommes à queue* et les *licornes!* Les hommes à queue sont un fait constaté aujourd'hui. Même chose regarde les licornes, dont j'ai vu aussi un spécimen à l'île Bourbon (hôtel Lannoe) et dont, par suite, j'ai examiné la fameuse corne avec laquelle Hérodote prétend qu'elles percent les arbres. Ce n'est point une corne, mais une excroissance charnue qui se durcit quand l'animal est en colère, et qui devient pour lui une arme défensive des plus dangereuses. La licorne que j'ai vue pouvait être de la grandeur d'un tout petit âne. Seulement, comme les animaux à cornes, elle avait les sabots fendus. C'est dans le Mandara, dans le Loggoum et dans le Donga, à peu près sous l'équateur, que se trouve cet animal prétendu fabuleux.

Sous la même latitude et dans les mêmes contrées se trouve l'*aje*, quadrupède complètement inconnu à nos savants d'Europe, et qui, au lieu de défenses, comme l'éléphant et l'hippopotame, porte des cornes d'ivoire. Un prince arabe, que j'avais ramené de mon voyage à Tuggurt, qui s'appelait Mohammed-Ben-Sultan-Abb'el-Djellil, qui était fils du dernier roi du Fezzan, et qui, naguère, a été le héros des événements de Tripoli, en avait vu, en avait chassé, en avait tué, et en laissa un dessin à M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Au reste le mot *aje*, en arabe, veut dire ivoire.

Du Mandara et du Loggoum, du Mandara surtout, se tirent les négresses les plus estimées des Turcs. Ce sont de véritables Vénus du plus beau noir d'ébène qui se puisse voir. Outre cette qualité qui fait leur principal mérite aux yeux des Orientaux, elles auraient à ceux des Européens celui d'un visage régulier, qui se rapproche du type nubien, l'un des plus beaux de l'espèce nègre.

Seulement les Turcs ont des rivaux fort actifs et surtout fort téméraires dans les singes qui habitent les forêts du Loggoum et du Mandara. J'ai connu un marchand d'esclaves qui faisait tout particulièrement son commerce dans le Soudan, et qui chaque année y accomplissait un voyage en partant du Sennaar, sa patrie. Il m'a dit avoir eu au nombre de ses esclaves une femme qui avait été enlevée à l'âge de huit ou neuf ans par une bande de singes, et qui était restée sept ans avec eux dans la forêt. Elle ne se plaignait d'aucun mauvais traitement, les singes ayant pour elle, au contraire, toutes sortes de prévenances. Elle avait été retrouvée par une bande de femmes qui allaient faire du bois dans ces forêts, où les femmes ne vont que par bandes nombreuses et armées de bâtons, pour qu'il ne leur arrive pas ce qui était arrivé à leur jeune compatriote.

Ces esclaves, qui sont païennes, arrivent sur les marchés de la Mecque et du Caire, par la conquête qu'en font les sultans du Bournou, du Baarguo et du Darfour, continuellement en guerre avec eux sous prétexte de paganisme, mais en réalité parce que ces esclaves sont pour eux une monnaie courante qu'ils n'ont point la peine de faire frapper, et à l'aide de laquelle ils se procurent tout ce dont ils ont besoin.

Revenons à Loheïa, dont nous ont écarté le serpent de mer, les dragons à crinière, les ages et les négresses.

A Loheïa, j'avais enfin le pied dans l'Yemen.

L'Yemen se divise en deux parties : la partie de la plaine qu'on appelle le *Theama*, la partie de la montagne qu'on appelle le *Djebel*.

La partie de la plaine a pour capitale Moka et pour chef le chérif Husseïn.

La partie de la montagne a pour capitale Sana et pour chef l'imam de Sana.

La montagne est cultivée et productive : c'est ce que l'on appelle, à proprement parler, aujourd'hui, l'*Arabie heureuse*.

La plaine a moins de titres à cette appellation. La moitié, c'est-à-dire tout ce qui longe la mer, est incultivable et ne produit que les plantes qui viennent dans les terrains stériles.

Cependant, autour des villes principales de la côte, Hodeïda, Moka, Loheïa, se trouvent des bouquets de palmiers, quelques gommiers, des sycomores, l'arbre qui produit le baume de la Mecque, et l'arbre à manne.

Moka particulièrement a toute une forêt de palmiers, Hodeïda a une forêt de gommiers.

A Loheïa, j'étais attendu par le chérif Haçan, gendre du chérif Husseïn, qui lui avait donné des ordres pour me recevoir et m'acheminer jusqu'à lui.

Le chérif Haçan était un bel Arabe de vingt-cinq ans, qui me fit une excellente réception, et décida que nous partirions le même soir. Il n'y avait pas de temps à perdre pour faire transporter les bagages de la mer à son palais. En conséquence, on envoya un exprès à Reïs-Ali. Celui-ci arriva une heure après avec son inséparable Djoûma. Derrière eux venaient Sélim et Mohammed et, derrière Sélim et Mohammed, mes bagages portés par les nègres du boutre et par les portefaix de la localité.

Je pris congé de Reis-Ali, qui me renouvela toutes ses protestations d'amitié. Djoûma était à peu près guéri, mais, contre l'habitude, la reconnaissance avait survécu au danger. Reis-Ali, son Abyssin et ses nègres retournèrent à leur bord. Je restai au palais, où je devins l'objet de la curiosité générale.

Le bruit s'était déjà répandu que je venais de la Mecque, que j'étais médecin, et que j'avais en outre un caractère politique et militaire, et que c'était avec toutes ces recommandations que, sur la demande du chérif Hussein, je venais dans l'Yémen.

L'empressement que mettait le chérif Haçan à me recevoir, à me faire toutes sortes de fêtes malgré le Ramadan, et à me réunir une escorte, ajoutait encore à la curiosité et au respect que me portait la population.

En effet, malgré le Ramadan, je trouvai un excellent repas préparé. Il est vrai qu'en ma qualité de voyageur la loi de Mahomet me permettait de vivre comme d'habitude, à la condition qu'une fois arrivé à destination je jeûnerais autant de jours que je n'aurais pas observé mon Ramadan, ou que je rachèterais mon péché par des aumônes.

Après le repas, je pris congé de mon hôte et de tout son entourage. Mais il voulut absolument m'accompagner, ce qu'il fit pendant plus d'une lieue, avec sa famille dont tous les membres étaient chérifs comme lui, et qui portaient les deux signes distinctifs de cette dignité, c'est-à-dire la *sommada* (voile de tête pour garantir du soleil) à fils d'or et de soie et la lance ornée de plumes d'autruche. Ces lances en leurs mains sont des armes terribles. A quarante ou cinquante pas, j'en ai vu qui manquaient rarement un talari. Ces lances leur servent dans leurs combats et dans leurs chasses. Une fois à cheval, ils ne la quittent jamais.

A pied, ils sont armés seulement de leurs sabres et de leurs poignards. Ces sabres et ces poignards, à fourreau d'argent, sont faits dans le pays.

Cependant j'ai trouvé un jour un sabre damassé bleu avec des fleurs de lis d'or, et les mots : Vive le roi ! écrits sur le dos de la lame.

Cette lame passait pour avoir appartenu à l'un des nababs les plus célèbres de l'Inde. J'eus grand'peine à les détromper, et finis enfin par leur faire comprendre qu'elle venait de France, et avait appartenu à un garde d'un roi de France.

Au reste, la lance est pour les Arabes une arme symbolique et sacrée. En marche ou au repos, dans le camp ou au douar, quand la lance du chef est plantée devant sa tente, personne n'y entre plus.

Cette famille du chérif Haçan se composait bien d'une soixantaine d'hommes, tous montés sur des chevaux magnifiques, avec des selles d'une richesse merveilleuse et auxquelles adhère le fourreau du sabre, qui, au lieu de battre sur la jambe, passe dessous. On voulut me faire des fantasias, mais tous les cavaliers de cette belle escorte jeûnaient depuis vingt-huit jours ; j'exigeai d'eux qu'ils ne fissent point un exercice au-dessus de leurs forces. Enfin, à une lieue de Loheia, je les suppliai de rentrer dans leur ville. Ils finirent par céder à mes instances.

Nous mîmes pied à terre, le chérif et moi, et nous nous embrassâmes les deux épaules en signe de congé.

Les Arabes ne s'embrassent jamais à la figure.

Les autres membres de la famille me donnèrent des poignées de main.

Au reste, comme ces adieux avaient lieu près d'une citerne, et que l'heure du *magh'reb*, c'est-à-dire où l'on ne peut plus distinguer un fil noir d'un fil blanc, était arrivée, cet adieu se convertit en halte. Nous fîmes tous notre prière, qui, dans la circonstance, était un échange de souhaits de prospérités. Mes compagnons burent quelques gouttes d'eau et mangèrent quelques dattes, acompte sur le repas qui les attendait en rentrant chez eux. Cette collation dura un quart d'heure à peu près ; après quoi, les adieux se renouvelèrent, mais verbalement et sans gestes. Je refusai le cheval que voulait me donner le chérif Haçan, qui, par ce don, croyait se mettre dans les bonnes grâces de son beau-père. Je montai sur mon dromadaire ; ceux qui devaient m'accompagner se rangèrent autour de moi, et nous pointâmes vers le nord, tandis que le chérif Haçan et les siens retournaient du côté du sud.

Cette lieue faite, il nous restait encore vingt-deux lieues à parcourir pour arriver à Abou Arich. Grâce au dromadaire de course que le chérif Haçan avait mis à ma disposition, j'aurais pu faire cette traite en cinq ou six heures, mais il eût fallu me séparer de mes bagages, et c'est ce que je ne voulais pas.

Le pays est sillonné de tribus errantes et particulièrement de Juifs *réchabites*, indépendants et nomades, qui auraient pu mettre la main dessus, et tout le pouvoir du chérif Hussein eût, dans ce cas, été impuissant à les tirer de leurs mains.

Je savais, par les gens de mon escorte, que je trouverais sur ma route cinq ou six baraques de jonc et de chaume habitées par des chameliers ; c'était là que nous devions prendre quelques heures de repos. Ces baraques nous furent annoncées de loin par de grands feux qui leur servaient d'enseigne ; à plus d'une lieue nous les aperçûmes, attendu que nous marchions dans un pays plat, tenant toujours la mer à deux ou trois kilomètres à notre gauche.

La nuit était très froide ; il tombait une rosée qui équivalait à une pluie fine, et, comme toujours, cette bruine était glacée.

Je fis presser la marche des chameaux porteurs, et vers minuit nous arrivâmes aux chaumières — *eschès*, — c'est le nom que donnent les Arabes à ces baraques circulaires, presque toujours surmontées d'un cône.

IV

Les eschès ne sont aérés que par une porte basse et par une petite fenêtre carrée ; leur diamètre peut être de dix à douze pieds ; au centre est un trou dans lequel on fait du feu, et par extension la cuisine. Les hommes et les femmes ont leurs eschès séparés.

Le lieu où nous faisions halte s'appelle Starrad, et prend son nom d'un petit village qui se trouvait à un quart de lieue sur notre droite, c'est-à-dire du côté des montagnes, et qui pouvait être habité par cinq cents âmes à peu près.

Nous trouvâmes, dans des puits creusés à la profondeur de soixante à soixante-dix pieds, de l'eau en abondance et assez bonne. Cependant elle offre un singulier phénomène. Au moment où on la tire du puits, elle semble parfaitement limpide, mais si on la laisse exposée seulement une demi-heure dans un vase de verre, on s'aperçoit qu'elle précipite une matière noire et compacte qui, sans lui donner aucun mauvais goût, la rend de très difficile digestion.

Les Bédouins prennent un très grand soin de ces puits.

On en tire l'eau à l'aide de bœufs ou de chameaux.

Ce tirage fait un très grand bruit, comme les *norias* d'Espagne : la corde, en roulant sur la poulie, jette des plaintes lugubres qui s'entendent à plus d'une lieue.

Un triple bruit avait, pendant cette marche de nuit, attiré mon attention.

A gauche, la mer Rouge se brisant sur les coraux avec des mugissements réguliers ;

A droite, dans la montagne, les sanglots du chacal, précédant le rauquement du lion, qui, pareil à un tonnerre, retentit d'échos en échos ;

Devant nous, les plaintes mélancoliques des puits, qui semblent les cris d'appel de quelque géant qu'on égorge.

Quant aux feux qui nous avaient guidés vers les baraques, ces feux avaient un triple but : celui de rechercher les voyageurs ; celui de préparer le café ; celui d'éloigner les animaux féroces. Nous avions grand besoin de nous réchauffer : aussi, les chameaux soulagés et accroupis, nous groupâmes-nous autour du feu.

Notre café pris, le chef de mon escorte, le chérif Mansour, s'approcha de moi et m'invita à regarder certaines figures d'Arabes qui, tout en faisant cercle autour de nous, ne perdaient pas de vue mes bagages.

C'étaient des Beni-Moreau, c'est-à-dire les Arabes les plus voleurs de la montagne.

Nous étions trop forts et trop bien armés pour qu'ils entreprissent sur nous autre chose qu'un vol par surprise. Il s'agissait donc seulement d'avoir l'œil sur les bagages et sur eux. Les chameliers, qui sont responsables des bagages, ouvrirent cet œil-là.

Quant à moi, je m'enveloppai dans mon manteau et m'endormis.

A quatre heures du matin, nous nous réveillâmes. C'est l'affaire des chameaux de réveiller leurs voyageurs. A l'approche du jour, ils soufflent, et, quand on les charge, ils jettent des cris perçants et qui s'entendent de fort loin. Je parle ici des chameaux de la ville, des chameaux civilisés. C'est un grand inconvénient qu'ils ont dans le désert : leurs cris révèlent aux Arabes voleurs la présence d'une caravane. Les chameaux du désert ne crient jamais.

Au point du jour nous étions sur pied.

Toutes les figures suspectes avaient disparu. Cette disparition inquiéta quelque peu notre escorte.

Nous n'étions, avec les deux domestiques et les chameliers, qu'une douzaine d'hommes en tout. Mais à notre petite caravane se joignirent deux ou trois marchands montés sur des ânes et bien armés, faisant même route que

nous. Leurs chameaux les suivaient avec leurs marchandises.

Au bout d'un quart de lieue, les Arabes, les yeux fixés sur le sol sablonneux, se montrèrent les uns aux autres des traces qui parurent les préoccuper.

Je les interrogeai.

C'étaient les traces d'une panthère, qui était descendue de la montagne, qui avait rôdé autour de nous et que les feux avaient tenue à distance.

J'en avais chassé en Nubie et dans le Sennaâr, je n'étais donc pas étranger à ces brisées. Nous reconnûmes que les empreintes étaient récentes; d'ailleurs les chameaux renâclaient.

Nous voyagions à travers des espèces de dunes de sable, déplacées pendant toute la nuit par le vent, et l'hiver par les torrents qui se précipitent de la montagne vers la mer Rouge. De place en place, au milieu de cette mer de sable, s'élevaient, comme des îles, de petites oasis de *tarfs* (tamarix), de nabacks et de gommiers.

Chaque oasis se composait d'une cinquantaine, d'une centaine ou même de cent cinquante arbres, qui, liés entre eux par une plante parasite, espèce de stramonium, en rend l'entrée très difficile, si difficile que les gens du pays s'y réfugient pendant leurs guerres, et en font des espèces de forteresses dont il est presque impossible de les déloger.

Outre les bouquets de bois, les rosées et les pluies font croître de place en place des lacs de verdure, composés de coloquintes, de sénés et d'herbes ordinaires.

D'immenses troupeaux de moutons et de chèvres, conduits par des pâtres, descendent de la montagne et viennent brouter cette herbe. Les animaux de la montagne, loups, panthères, chacals, hyènes et même lions les y suivent. Ces bouquets de bois offrent une admirable retraite à ces animaux.

Outre les moutons et les chèvres privés, ces troupeaux se composent aussi de gazelles sauvages. Ces charmantes petites bêtes sont chassées si rarement, que, voyant des animaux qui se rapprochent de leur espèce, elles viennent sans crainte se joindre à eux et paissent dans leurs rangs. Les pâtres les y laissent paître, et, quand ils ont besoin d'un rôti, ils choisissent celle qui leur convient et la prennent en l'enfermant dans le troupeau.

Ces pâtres sont armés de grands fusils à mèche, à canon génois; ces mèches, qui ont quelquefois trente à quarante pieds de longueur, sont faites avec des filaments d'écorce d'arbre qui brûlent comme de l'amadou. Elles leur servent à serrer autour de leur front un morceau de calicot bleu foncé, qui, avec une chemise de même couleur s'arrêtant au-dessus du genou forme toute leur garde-robe. Ils marchent constamment pieds nus.

Les cartouches qui servent à charger ces longs fusils sont serrées autour de leur ceinture par une cartouchière de roseaux dans le genre de celle des Circassiens, ce qui ne les empêche pas d'avoir une poudrière en bois, un sac à balles et un amorçoir.

Si un animal féroce attaque le troupeau de l'un d'entre eux, malgré les feux qu'ils allument, celui dont le troupeau est attaqué appelle ses camarades à l'aide d'une petite corne; alors tous se réunissent et font face à l'ennemi. Leurs slouguis dans ce cas, leur servent d'auxiliaires.

Ces bergers, qui veillent constamment sur leurs troupeaux, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, vivent du laitage de leurs chèvres et de leurs brebis, et de pain qu'ils se font eux-mêmes sur un couvercle de marmite en tôle posé sur trois pierres.

Tous les deux ou trois jours, des femmes des douars auxquels ils appartiennent viennent chercher le lait qu'elles emportent dans des outres.

Au détour d'une de ces oasis dont nous avons parlé, nous trouvâmes deux de ces bergers qui suivaient la même trace que nous. La panthère leur avait enlevé un mouton pendant la nuit, et ils voulaient avoir raison de la panthère.

Dès lors il y avait plus de chances de la trouver. La panthère à jeun continue de vaguer, et regagne parfois la montagne avant le jour. La panthère qui a fait une proie l'enlève sur son épaule comme le lion, l'emporte dans un fourré où elle a ses habitudes, lui brise la nuque et mange à sa faim, commençant par le cœur et le foie.

Elle abandonne les intestins, cache ce qu'elle n'a pas mangé, s'étend dans son repaire et s'endort.

Les deux pâtres étaient un renfort précieux.

Sélim, qui était un chasseur enragé, mit pied à terre, et commença de suivre la piste en leur compagnie. Il avait un de mes fusils à deux coups, chargé d'un côté avec des balles coupées, et de l'autre côté avec une balle franche; ses deux pistolets et son poignard à la ceinture. On fit ainsi, en marchant pas à pas sur la trace de l'animal, qui paraissait être seul et que les Arabes prétendaient être un mâle, le tour de deux ou trois oasis; mais, toujours, à l'endroit opposé à son entrée, on reconnut sa sortie.

Enfin, un de ces bouquets de bois de moyenne grandeur, mais plus fourré que les autres, nous parut servir de fort à l'animal. Trois fois nous en fîmes, ou plutôt nos hommes en firent le tour: trois fois ils reconnurent l'entrée de la bête, mais nulle part sa sortie.

La panthère s'était arrêtée là. Des flocons de la laine du mouton étaient restés accrochés aux épines. Nous commençâmes par entourer le bouquet de bois, et par pousser de grands cris pour essayer de la déloger. Tout resta muet et tranquille dans l'intérieur de l'oasis.

Alors Sélim et les deux pâtres se mirent à lancer des pierres dans l'endroit qui paraissait le plus fourré. Tout resta dans le plus profond silence.

Quelques serpents et quelques lièvres seuls sortirent des grandes herbes. Quelques oiseaux, et surtout des pigeons, s'envolèrent.

Mais ce fut tout.

Ce n'était point à eux que nous avions affaire.

Alors on décida que l'on ferait une décharge de la moitié des fusils. Avec ceux qui resteraient chargés, on attendrait la sortie de la bête. Elle était là; il n'y avait point à en douter. Les slouguis des pâtres, excités par nos cris et par les pierres lancées, se hasardaient jusqu'à la lisière du bois, mais, arrivés là, ils refusaient d'aller plus loin, et revenaient tout tremblants se cacher dans les jambes de leurs maîtres.

Les pâtres nous faisaient signe de la tête, et nous indiquaient de la main l'endroit du bois où, selon leur appréciation, la panthère devait être.

On visa à l'endroit indiqué, et cinq ou six coups de fusil partirent en même temps. Il y eut un moment d'attente fiévreuse.

Chacun tenait son fusil prêt à épauler. Rien ne parut que de nouveaux lièvres et de nouveaux oiseaux. Il y avait déjà une demi-heure à peu près que nous perdions notre temps ainsi.

— Voyons, dis-je en arabe, n'y aura-t-il pas un brave qui entre dans le buisson et qui fasse sortir cette bête?

On eût dit que Sélim n'attendait que cette invitation.

— Moi! dit-il, j'y vais entrer.

Cette bonne volonté fit honte aux deux pâtres.

— Nous aussi, dirent-ils, nous entrerons.

— Moi aussi, dit un nègre du Darfour; j'ai tué des panthères dans mon pays, et je sais comment on s'y prend.

Nous avions donc quatre hommes de bonne volonté pour un. Ils se placèrent aux quatre points cardinaux de l'oasis, de manière à se rejoindre au milieu.

Chacun, tout en s'avançant, devait siffler, de manière à ce qu'ils ne tirassent point les uns sur les autres croyant tirer sur la panthère. Les deux pâtres se placèrent, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, tirant leurs chiens après eux. Sélim, armé de son fusil, de ses pistolets et de son poignard, et le nègre, armé du seul couteau qu'il portait à son bras, entrèrent, l'un au sud, l'autre au nord.

Au bout d'un instant, les pâtres furent obligés de lâcher leurs chiens qui reparurent à la lisière du bois, tout frissonnants et la queue entre les jambes. Ils embarrassaient plus qu'ils n'aidaient.

C'était une nouvelle preuve de la présence de l'animal. Les fusils déchargés avaient été rechargés, et chacun se tenait prêt. Je crois que le cœur du plus brave d'entre nous donnait quelques pulsations de plus que d'habitude.

Au bout de cinq minutes, on entendit une exclamation.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

— Le mouton, répondit un des deux pâtres.

Il venait de retrouver les restes de l'animal enlevé. La panthère ne devait pas être loin. Il s'écoula encore cinq minutes à peu près pendant lesquelles on n'entendit rien, pas même le froissement des herbes et des broussailles au milieu desquelles s'avançaient les fouleurs, ni le sifflement convenu qui indiquait leur marche.

Pour se faire une idée de la scène qui se passait, il faut que nous pénétrions dans l'intérieur de l'oasis.

Soit crainte, soit espérance que la panthère serait demeurée proche de sa proie, le pâtre qui avait retrouvé les restes du mouton était resté à la place où il les avait retrouvés, explorant seulement les alentours.

L'autre avait dévié.

Suivre le droit chemin était difficile au milieu de ces herbes et de ces buissons. L'autre avait donc dévié et avait reparu à la lisière. Voyant qu'il avait fait fausse route, il était rentré. Seuls, Sélim et le nègre avaient bravement pénétré jusqu'au centre. Là, ils s'étaient reconnus, s'étaient rejoints, et avaient poussé des cris en frappant contre les arbres, le nègre avec le manche de son couteau, Sélim avec la crosse de son fusil.

Les deux pâtres avaient répondu à ces cris, mais la panthère n'avait donné aucun signe d'existence. Ils erraient donc à l'aventure, fouillant du regard tous les buissons, quand tout à coup le nègre poussa une exclamation. Sélim, qui était à quelques pas de lui, accourut ou plutôt se

traîna jusqu'à lui. Le nègre, silencieux, l'œil fixe, lui montrait de son bras étendu les branches d'un tarf. L'arbre était si feuillu que Sélim ne voyait rien dans ses branches. Alors le nègre prit à la ceinture de Sélim un pistolet et monta sur les premières branches d'un baumier.

Pendant qu'il montait, Sélim vit à travers les feuilles briller quelque chose comme deux charbons ardents ; il comprit que c'étaient les yeux de la panthère. Il ajusta entre les deux yeux. Le coup de fusil et le coup de pistolet ne firent qu'une seule détonation. La détonation fut suivie d'un rugissement terrible. La panthère bondit de la branche à terre.

Sélim lui envoya son second coup de fusil en criant :

— A vous ! à vous !

La panthère sortit du bouquet de bois, à trente pas de moi. Elle était comme folle. Je lui envoyai mon coup de fusil chargé de balles coupées. J'étais bien sûr de l'avoir touchée ; mais, pour avoir les deux mains libres, j'avais passé la bride de mon dromadaire à mon bras. Mon dromadaire prit peur, s'élança et se trouva à cinq cents pas de l'endroit où j'avais tiré avant que j'eusse pu voir l'effet du coup. Je tirai la bride à lui arracher le nez. Il se retourna. Je pus alors voir tous nos chasseurs. Ils étaient en train d'entourer un second bouquet de bois. La panthère, délogée du premier, y avait cherché un refuge. Cinq à six coups de fusil avaient accompagné le mien. On pouvait suivre le trajet de la panthère de l'une à l'autre oasis, à la trace du sang.

Les chiens, encouragés par la fuite de l'animal, étaient entrés dans le second bouquet de bois, et aboyaient furieusement. Le nègre et Sélim s'étaient glissés comme des serpents à travers les lianes et avaient disparu. Sélim n'avait pris que le temps de recharger son fusil, et le nègre son pistolet. Les deux pâtres les appuyaient par derrière, mais avec moins d'ardeur qu'eux.

Bientôt les aboiements devinrent terribles, et un effroyable rugissement leur répondit ; puis on entendit un coup de feu, puis un cri de douleur ; immédiatement, un second coup de feu, et enfin la voix de Sélim qui criait :

— Ici !

Les Arabes poussèrent un cri de triomphe qui correspond à notre hallali.

Puis, un instant après, on vit sortir Sélim, tirant la panthère par la queue, puis le nègre ruisselant de sang. Les deux pâtres fermaient la marche, suivis d'un seul lévrier.

Voici ce qui s'était passé :

La panthère, qui avait eu la patte de devant cassée, par le coup de pistolet du nègre, avait bien pu, en bondissant à l'aide des pattes de derrière, franchir l'espace qui séparait un bouquet de bois de l'autre ; mais, entrée dans ce second bouquet de bois, elle avait essayé vainement de grimper à un arbre. Convaincue de l'impossibilité de ses efforts, elle s'était acculée au tronc. Là, elle avait attendu ses ennemis.

Les chiens avaient paru les premiers. L'un d'eux s'était aventuré trop près de l'animal, qui avait sauté sur lui en rugissant, et d'un coup de dent lui avait brisé le crâne. Puis avait paru le nègre. Il avait déchargé son coup de pistolet sur la panthère presque à bout portant. Celle-ci s'était élancée sur le nègre, qui l'avait bravement reçue sur la pointe de son couteau. Le couteau était entré de toute la longueur de la lame dans le corps de l'animal, qui ne lui en avait pas moins jeté sa patte sur l'épaule, en lui enfonçant sa griffe dans la chair. De là le cri de douleur.

Puis la panthère, la gueule ouverte, avait saisi le nègre à la gorge. Mais dans cette gueule ouverte, avant qu'elle eût eu le temps de resserrer les mâchoires, Sélim avait introduit le canon de son fusil et lâché le coup. La balle avait fait sauter la cervelle de la panthère. Elle s'était détachée du nègre et était tombée morte.

Nous l'examinâmes à loisir. C'était une superbe bête, ayant sept pieds et demi du museau à l'extrémité de la queue. On retrouvait la trace de tous les coups qu'elle avait reçus.

Nous avons dit que le coup de pistolet du nègre lui avait cassé une patte de devant, en même temps que la balle de Sélim qui, on se le rappelle, avait tiré au jugé entre les deux yeux, lui avait labouré le crâne, mais sans pénétrer dans l'intérieur. De là l'espèce de vertige dont elle m'avait paru atteinte. Deux fragments de mes balles l'avaient frappée, un au flanc, l'autre dans les reins. Une autre balle lui avait traversé les chairs de la cuisse. Elle avait un œil crevé par le second coup de pistolet du nègre, une large blessure dans la poitrine provenant de la lame du couteau sur lequel elle s'était jetée, et enfin la tête broyée par le dernier coup de feu de Sélim.

Quant au nègre, il avait quatre profondes déchirures à l'épaule. Dans chacune des rigoles creusées par l'ongle de l'animal le sang coulait, mais il ne voulut pas même que je lui bandasse le bras.

— Bon ! dit-il, il fait du vent ; dans une heure ce sera sec.

V

Sélim dépouilla la panthère, saupoudra la peau de sel, la roula, la plaça en porte-manteau derrière lui, et remonta sur son dromadaire.

Nous nous dirigions vers le pays d'Assir. A dix heures, nous nous arrêtâmes. Le temps devenait tellement chaud, qu'il était impossible de voyager sous une telle température. Nous fîmes halte dans un de ces petits bois dont j'ai parlé. A quatre heures, nous nous remîmes en route, en nous rapprochant toujours un peu de la montagne.

A mesure que nous avancions, le pays se peuplait, nous rencontrions des bergers.

Vers six heures du soir (il faisait nuit depuis une heure), nous entrâmes dans une vallée longue et étroite qui prend son nom de la montagne, et que l'on appelle El-Sedj. Chez les Arabes, cet endroit passe pour être très dangereux, au point de vue tant des animaux féroces qui y font leur repaire, que des bandes d'Arabes voleurs qui le parcourent et qui viennent du pays de Sahan.

Nous entendîmes force rauquements de lions, rugissements de panthères, glapissements de chacals autour de nous. Mais nous ne vîmes que quelques-uns de ces animaux qui traversaient le chemin, rapides et se coulant comme des renards. En fait de gens, nous ne rencontrâmes qu'une petite caravane qui venait de l'Assir et se dirigeait vers Moka. A cette clarté qui ne s'éteint jamais sous le ciel d'Orient, même en l'absence de la lune, nous les reconnûmes pour des guerriers. Ils étaient armés jusqu'aux dents.

En général, les hommes de l'Assir sont très braves ; ce sont les Tyroliens de l'Orient. Méhémet-Ali a usé contre eux ses dents et ses griffes de lion. Sur quelques-uns il a réussi par l'argent ; mais, généralement, il a échoué par le fer. Il a perdu cent mille hommes et son fils Toussoum-Pacha.

Nous nous mîmes en communication avec eux.

Ils venaient de Kalatai, et, comme nous l'avons dit, se rendaient à Moka. Leur chef s'appelait Abd'el-Wahab. C'était un homme d'aspect imposant et qui parlait avec beaucoup de dignité. Il montait un magnifique dromadaire blanc, qu'il manœuvrait avec une étonnante perfection. Contre l'habitude, il avait des étriers à sa selle. Il servait encore non seulement de chef, mais d'éclaireur à sa petite troupe, composée d'une quinzaine d'hommes y compris la domesticité.

Il se renseigna beaucoup auprès de nous du chemin, des obstacles, des forces qui se trouvaient dans les villes où nous avions passé, des vaisseaux étrangers stationnant dans les ports ; il nous demanda d'où nous venions et où nous allions.

Nous ne répondîmes à toutes ces questions que les seules paroles qui peuvent être versées dans l'oreille d'un ennemi ou d'un inconnu.

Il avait reconnu que je n'avais point l'accent arabe : en outre, mon costume égyptien l'intriguait fort. Il avait fait la guerre contre des costumes pareils ; j'étais à ses yeux un agent du pacha d'Egypte ou du gouvernement turc.

Il prit le chérif Mansour à part pour lui faire toutes ces questions, interrogeant, quoiqu'il fût à vingt-cinq lieues de son pays, comme s'il eût été sur ses propres terres. Mansour lui fit observer que nous étions dans la principauté du chérif Hussein, que la police de cette principauté appartenait donc au chérif. Cela parut une assez mauvaise raison à Abd'el-Wahab, le chérif Hussein payant au chef de la république assyrienne un tribut annuel de vingt-cinq mille talaris, afin de conserver sa bonne amitié et d'empêcher les tribus errantes de l'Assir de venir faire des razzias sur ses terres.

Nous nous séparâmes enfin d'Abd'el-Wahab, fort enchantés d'en être quittes sans avoir été obligés de tirer le sabre. Mais je suis convaincu que le chef assyrien envoya un courrier pour me signaler aux frontières de son pays.

Vers dix heures du soir, nous arrivâmes à un petit village appelé Sabbea. Ce petit village se composait de quelques huttes en terre, en roseaux et en fiente de vache, ayant toutes la forme conique et circulaire. Une chose qui me

frappa, c'est qu'elles avaient des puits à la manière française, avec des perches formant bascule. Nous nous arrêtâmes et mîmes pied à terre.

On nous apporta à l'instant même un mouton rôti à la manière arabe ; on nous reconnaissait pour des hommes appartenant au chérif Hussein dont la forteresse n'était plus qu'à sept ou huit lieues.

On joignit au mouton rôti du lait aigre, des dattes et du pain frais que les femmes se hâtèrent de poser devant nous.

Nos chameaux eurent part à la libéralité et obtinrent de l'eau en abondance.

C'était un tableau des plus pittoresques que celui de notre halte avec le concours empressé des hommes, des femmes et des enfants, tout cela à demi nu, éclairé par la réverbération des feux.

Quelques-unes de ces femmes me parurent très jolies. Elles portaient comme ornement des bracelets en ébène, en ivoire, en cuivre, en argent, presque toutes à la cheville des pieds et aux poignets, quelques-unes, — et je remarquai que c'étaient les plus jolies, — au-dessus du coude. Leurs cheveux étaient séparés en une multitude de petites tresses qui pendaient sur leur dos avec des ornements de coquillages et de verroteries. Quelques-unes avaient des colliers de verre. Leurs poignets étaient, à l'intérieur du bras et jusqu'à la saignée, tatoués avec de l'indigo. Le tatouage représentait une espèce de dentelle d'un très joli dessin. La figure avait quelque trace de ce tatouage au menton et entre les deux yeux ; quelques-unes s'étaient fait sur les joues ce que nous appelons des grains de beauté ; d'autres avaient les narines percées par le cartilage du milieu, et portaient, soit à gauche, soit à droite, jamais des deux côtés, une petite lentille d'une pierre bleue ressemblant au lapis-lazuli.

Les plus vêtues de ces femmes portaient une chemise en toile bleue, à longues manches, presque aussi amples que la chemise elle-même. Elles retroussent ces manches et les lient derrière leurs têtes quand elles travaillent. Cette tunique est jusqu'à la ceinture ouverte par devant comme la chemise d'un homme.

Les moins vêtues portent une espèce de voile dans lequel elles se drapent, mais les bras et les épaules restent nus.

Ce sont en somme de fort belles créatures, avec des yeux magnifiques, bordés de *koh'ol* (galène au sulfure de plomb pulvérisé), des dents blanches et bien alignées, le nez aquilin, les joues rondes, le col long, des bras et des jambes qui pourraient servir de modèles à des statuaires.

Les enfants, filles et garçons, au-dessous de sept ans, n'ont pas de vêtements.

La halte dura deux ou trois heures. Pendant ces deux ou trois heures, les femmes nous apportèrent des gâteaux, du pain frais, du bassida, du lait, et allumèrent nos pipes.

Il fallut remonter à dromadaire. Hommes et femmes nous donnèrent la main et nous souhaitèrent bon voyage.

Dès notre arrivée, un courrier avait été envoyé au chérif pour lui annoncer que j'approchais, et que le lendemain matin nous serions à Abou-Arich.

Le reste de la nuit se passa sans accident.

Le pays que nous traversions changeait d'aspect. Nous passions tout doucement, de la solitude de la montagne et du désert de la plaine, à une contrée cultivée et habitée.

A deux lieues de distance, au milieu des arbres dominant une plaine d'un aspect tourmenté, nous aperçûmes les forts d'Abou-Arich, forts qui rappellent de loin ces châteaux du moyen âge dont on retrouve les ruines dans les Vosges et sur les bords du Rhin.

Au milieu de ces forts, on reconnaît à son importance la maison de récente construction habitée par le chérif, son fils et ses femmes. Les autres forts sont habités par ses frères.

Ces bâtiments sont de construction arabe. Rien n'a changé depuis Grenade et Cordoue ; c'est un spécimen très curieux de l'architecture du douzième siècle.

A une lieue d'Abou-Arich à peu près, le chérif Mansour ralentit à dessein le pas. J'ignorais qu'il eût envoyé un messager, mais je connaissais assez les Arabes pour me douter qu'il attendait quelque chose. De mon côté, pour ne point donner ces signes d'impatience qui chez les Arabes sont indignes d'un homme, je me gardai d'interroger.

Tout à coup le chérif étendit la main dans la direction d'Abou-Arich, et me montra un nuage de poussière en me disant :

— Voici le chérif Husseïn qui vient te recevoir.

Je m'inclinai devant cet honneur, et nous nous remîmes en marche assez rapidement pour épargner à sa seigneurie le plus de chemin possible. Au bout d'un quart d'heure, les deux troupes s'étaient rejointes ou plutôt s'étaient arrêtées à cinquante pas l'une de l'autre.

Je mis pied à terre, le chérif Hussein en fit autant ; je m'avançai vers lui, lui vers moi ; nous nous donnâmes la poignée de main maçonnique et l'accolade en usage.

Le chérif Hussein était un homme de quarante-cinq ans, au visage basané et plein de caractère. Il avait le front très élevé et couvert de rides, les yeux noirs et très perçants, *occhi griffani*, comme dit Dante ; le nez droit, petit, bien fait, peu de barbe, quoiqu'il la portât entière ; ce peu de barbe grisonnait.

Il portait un beau cachemire rouge, roulé en forme de turban autour de sa tête : il était vêtu d'une abbaïa en drap écarlate, dont le collet était brodé et la doublure galonnée. Sous cette abbaïa, il portait une chemise en étoffe de Trébizonde, claire comme une gaze, avec des manches brodées à la façon de la dentelle. Cette chemise traînait jusqu'à terre.

Le tout était serré autour du corps par une ceinture de maroquin rouge, brodée d'or, large de six doigts. A cette ceinture étaient, d'un côté, son poignard, et près du poignard la petite sacoche où il enfermait son Coran. Il tenait à la main, selon la coutume des Arabes de l'Yémen, son sabre dans le fourreau.

Il était entouré de plus de cent cavaliers. Ces cent cavaliers étaient tous de sa famille. C'étaient son fils, ses frères, ses neveux, ses cousins. Tous étaient splendidement vêtus, et portaient des lances, des sabres, des poignards. Les fusils étaient abandonnés aux domestiques. Ils avaient tous de très beaux chevaux. Le chérif montait une jument, les juments ayant l'allure plus douce.

Derrière cette troupe d'hommes venaient une quinzaine de nègres magnifiques, armés de fusils garnis d'argent. Ils étaient vêtus d'une simple chemise en étoffe bleue, avec turban pareil.

Le cortège était complété par cinq ou six eunuques abyssins. Un de ces eunuques tenait un parasol en étoffe rouge, dont il ombrageait le chérif Hussein, marchant près de lui, faisant autant de pas qu'il en faisait.

Ils étaient vêtus en étoffe de nankin des Indes. Ils avaient la tête couverte d'un turban de mousseline des Indes blanche très coquettement roulée, une des extrémités de l'écharpe leur passait sous le menton et pendait derrière leur épaule. Ce turban ajoutait au caractère féminin de leur visage.

C'était, avant ses parents mêmes, la garde personnelle du chérif. C'étaient ses ordinaires, comme on disait des quarante-cinq du roi Henri III, les exécuteurs de ses ordres les plus secrets, au besoin ses bourreaux, ses muets.

La férocité de ces espèces de monstres ne pourrait se comparer qu'à celle du serpent, dont ils avaient le mouvement souple et le caractère rampant. Le chérif Hussein leur eût ordonné de tuer tous ses parents depuis le premier jusqu'au dernier, son fils compris, qu'ils eussent obéi sans sourciller.

C'était parmi eux qu'il avait choisi son *khesnadar*, ministre des finances ; son *sahab-el-taba*, garde des sceaux ; son *vizir*, ministre de l'intérieur et de la police. Au reste, ces malheureux étaient d'une bravoure inouïe ; dévoués jusqu'à la mort, ils se fussent fait tuer pour leur maître. La nuit, ce sont eux qui montent la garde près du chérif ; le jour, ce sont les introducteurs des étrangers. Si une femme du chérif désire lui parler, elle n'y parvient que par l'entremise d'un de ses eunuques. Il en est de même de ses fils et de ses parents. Ces eunuques sont en général des Abyssins qu'on achète esclaves et tout enfants. Ce sont des prêtres cophtes qui les vendent.

Toutes les cérémonies de ma réception accomplies, on fit approcher un cheval que le chérif Hussein avait amené avec lui. Je me mis en selle, et nous nous acheminâmes vers Abou-Arich. Aux portes de la ville, hommes, femmes, enfants, qui avaient vu sortir le chérif, attendaient sa rentrée.

Nous étions au 1er octobre.

On m'installa provisoirement dans un kiosque bâti au milieu d'un jardin près de la forteresse.

J'y restai un jour seulement.

Tout en laissant le kiosque à ma disposition, le chérif Husseïn me fit conduire, le 3 octobre, à ma véritable demeure. C'était une forteresse aussi, presque aussi considérable que celle du chérif lui-même. J'y trouvai plusieurs grands appartements décorés de nattes posées sur le parquet, d'arabesques sculptées dans la muraille, de peintures de fleurs et d'étagères, le tout brillant de ces couleurs que les Arabes ont seuls le secret de conserver vives sans les faire crues.

Dans les antichambres se tenaient les gardes et la domesticité. La garde se composait de *Kobailles* (Kabyles) des montagnes ; la domesticité, de nègres.

De ces antichambres on passait dans un divan ou salle de réception. Ce divan était beaucoup plus grand et beaucoup plus orné. Il était dallé en marbre, le plafond se composait d'arabesques dont le fond était une petite glace.

Posé sur le sol et adhérent de tous côtés aux murs s'étendait le siège qui donne son nom à l'appartement, — le *divan* ; — il était recouvert en très belle étoffe de l'Inde.

soie et laine, et supportait des coussins divisibles, mais posés l'un sur l'autre sans interruption.

Dans ce divan quatre portes étaient percées. Elles se faisaient face, formant la croix grecque. L'une de ces portes était celle par laquelle on entrait. Celle qui lui faisait face donnait dans la chambre à coucher.

Tout cela était dominé par une terrasse d'où on découvrait entièrement le pays, et au pied des murailles la ville d'Abou-Arich. Du haut de cette terrasse, je comptai les citadelles. Y compris la mienne, non compris celle du chérif, il y en avait vingt-deux. Hors de la ville était la citadelle du chérif Hussein, qui, près des autres, semblait un géant. En effet, on eût pu y loger dix mille hommes. En cas de révolte, le chérif Hussein pouvait de la sienne pulvériser toutes les autres.

La ville est couchée dans une vaste plaine ouatée de moussonaks et de jasmins. A deux lieues à peu près de la ville s'étendent des forêts de ces deux arbustes.

Les intervalles sont remplis de hautes herbes qui servent de pâturage aux animaux domestiques et tachetés de champs de trèfle et de luzerne dont le vert sombre tranche avec leur vert maladif et pâle.

La ville se compose de constructions en pierre et de constructions en bambous. Ces constructions se divisent en maisons particulières et en caravanserails, en maisons d'été et en maisons d'hiver.

Les caravansérails, où les marchands déposent leurs colis, sont construits en brique cuite, et n'ont qu'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée.

Comme architecture, ils n'ont rien de remarquable.

Les maisons sont ou rondes ou carrées ou rectangulaires. Elles sont construites en charpente, et recouvertes, au lieu de chaume, en touffes de hachich qu'on lie avec des cordes.

Le chérif Husseïn n'avait pour habitation que sa citadelle. Le récit du principal épisode de sa vie fera comprendre ce culte de la forteresse. Hussein, successeur d'Ali, roi de l'Yémen, était l'aîné d'une quinzaine de frères. Dix l'entouraient comme une garde à Abou-Arich. Au nombre de ces dix frères était le chérif Hammoud.

Hussein était fils d'une négresse. Ses autres frères, tous fils de blanches, se voyaient avec peine primés par le mulâtre.

En même temps les Anglais, qui possédaient Aden depuis 1839, avaient les yeux sur tout le pays, et principalement sur le littoral de la mer Rouge.

Hammoud, qui avait l'intention de se révolter, se mit en communication avec eux.

Hussein, pour traiter ses frères en princes, et en même temps pour les avoir sous sa main, leur avait donné à chacun, aux appointements de 500 talaris par mois, l'administration d'un des districts de ses états.

Ainsi l'un commandait à Loheia, l'autre à Djézan, un troisième à Hodeïda, un quatrième à Moka, et ainsi de suite.

En cas de révolte de l'un, les neuf autres étant à sa solde, il pouvait les réunir contre lui.

Hammoud, ayant fait son traité avec les Anglais, se révolta.

Chaque année, à l'époque du Ramadan, toute la famille se réunit à Abou-Arich. Cette année-là, Hammoud, qui n'avait encore rien laissé transpirer de ses projets, se réunit avec les autres.

Seulement, Hussein connaissait les dispositions de son frère ; il savait ses relations avec les Anglais ; il savait que les Anglais lui avaient promis le chérifat d'Abou-Arich et lui avaient fourni de la poudre et des boulets ; qu'il avait fait des conventions secrètes avec des tribus de Kobailles, qui s'étaient mises à son service ; qu'il avait enfin engagé des Turcs, surtout des artilleurs.

Il ne lui en fit pas plus mauvaise mine, mais il se tint sur ses gardes et s'assura le concours de ses autres frères.

Chérif Hammoud fut appelé près de Chérif-Hussein pour lui rendre compte de sa conduite. Hammoud nia tout, et fit à son frère mille protestations de dévouement. Hussein, qui voulait voir jusqu'où il irait sa trahison, feignit de le croire, tout en faisant un signe convenu à ses eunuques. Ce signe était l'ordre de charger les canons de sa terrasse. Les autres frères, qui avaient assisté à la conférence et qui s'étaient engagés envers Hussein, se retirèrent aussi sur un signe, chacun dans sa forteresse.

Rentré dans la sienne, Hammoud signala hautement sa trahison en faisant feu sur la citadelle de son frère. Il avait introduit dans la sienne des Kobailles et une douzaine de canonniers turcs et arabes. Le chérif Hussein était prêt à repousser l'attaque. Sa riposte au feu de Hammoud fut le signal pour les neuf autres frères de faire feu à leur tour. On tira tout un jour et toute une nuit, les boulets se croisant au-dessus de la population d'Abou-Arich.

Enfin, au bout de vingt-quatre heures de canonnade, la citadelle d'Hammoud s'écroula, et le rebelle fut obligé de venir à discrétion demander le pardon de son frère.

Contre toutes les traditions de la politique arabe, Chérif-Hussein se contenta de lui enlever son commandement, qu'il donna à un autre de ses frères, le chérif Heider. Il lui fit grâce de la vie, seulement il le força de se fixer à Abou-Arich, et l'appauvrit au point qu'il ne fût plus à craindre.

Dans cette position, Hammoud feignait de se repentir. Je le vis pendant mon séjour à Abou-Arich, et je suis convaincu que ce repentir n'était pas vrai.

C'était un an après ces événements, à l'anniversaire même du Ramadan, que j'arrivais chez le chérif Hussein, et que celui-ci m'initia à ses projets.

Une fois arrivé à Abou-Arich, le voyage terminé, je commençai mon jeûne au moment où les autres allaient finir le leur. Je n'ignorais pas qu'en ma qualité de nouveau converti tous les yeux étaient fixés sur moi. Je ne devais donc, sous le rapport de l'exécution de mes devoirs religieux, laisser aucune prise à la critique, pis que cela, à la défiance.

Tous les soirs, je faisais la prière Magh'reb avec le chérif et sa famille. Cette prière était suivie du repas du soir.

Après le souper on se dédommageait du silence qui avait régné pendant le repas.

Je ne sais quels étaient les sujets d'entretien avant mon arrivée, mais depuis cette arrivée les deux grands textes de conversation étaient la religion chrétienne et la France.

Ces deux sujets de conversation, non pas épuisés, car ils étaient inépuisables, mais remis au lendemain, on parlait science. Le chérif Husseïn était excellent astronome. Selon les Arabes, il lisait non seulement dans les cieux, mais encore dans l'avenir.

Le terme du Ramadan arriva pour tout le monde, excepté pour moi. Il fut annoncé par vingt et un coups de canon, et les trois jours de fête qu'on nomme chez les Turcs le *Koutchêc-Beïram*, et chez les Arabes *Aïd-el-Segh'ir*, c'est-à-dire la petite fête, commencèrent. Cette *petite fête* est la Pâque des musulmans. A propos du Koutchêch-Beïram, toute la population musulmane s'émeut, du Caucase à la côte de Zanguebar. Les musulmans mettent leurs plus beaux habits et font faire des habits neufs à leurs enfants. Ils se visitent, comme nous faisions au jour de l'an avant l'invention des cartes, pauvres et riches indistinctement, ne faisant pas de différence. On prend du café, on vous offre des confitures et des bonbons. Les grands retiennent auprès d'eux les personnes de leur intimité, et l'on dîne et soupe ensemble.

Chérif-Hussein était excessivement généreux pendant ces trois jours. Ces trois jours devaient lui coûter une cinquantaine de mille francs, qui ici en représenteraient deux cent mille ; à Abou-Arich, on vit grandement avec cinq sous par jour.

Le Beïram est le jour des présents ; mais, au lieu que ces présents se fassent de supérieur à inférieur, comme chez nous, ils se font d'inférieur à supérieur. C'est que ces présents sont intéressés ; comme on dit chez nous, on donne un *œuf* pour avoir un *bœuf*.

De gens complètement étrangers à son principalat, entièrement hors de sa juridiction, des gens attirés par la réputation de générosité du chérif Hussein, venaient de trente, quarante, cinquante lieues. Ils amenaient avec eux des bœufs, des chameaux, des dromadaires, des moutons, des mules. Le chérif recevait les donateurs, les gardait quinze jours, trois semaines, un mois, le temps qu'ils voulaient rester. Puis, lorsqu'ils venaient prendre congé, on leur donnait quatre fois la valeur de leur présent.

J'ai vu des Arabes lui amener leur fille. Le cadeau dans ce cas était proportionné à la beauté de l'enfant et à la condition du père. C'était un double calcul. Si la fille devenait favorite du chérif, le père s'en ressentait.

Mon cadeau à moi fut l'investiture.

Le premier jour du Beïram, Chérif-Husseïn m'envoya son vizir et plusieurs membres de sa famille pour m'accompagner dans la visite que je devais lui faire. Arrivé chez lui, il me reçut au milieu de toute sa cour, me fit offrir pipe et café, non pas comme à un inférieur, mais comme à un égal, sinon en pouvoir, du moins en connaissances. Je me doutai qu'il avait quelque bonne intention à mon égard ; mais, comme nous n'avions eu encore aucune conférence à l'endroit des services qu'il pouvait attendre de moi, j'ignorais quelle était cette intention.

Lorsque la foule fut un peu écoulée et qu'il ne se trouva plus entouré que de sa famille et de ses principaux employés, il me fit asseoir à côté de lui et me dit :

— Hadji, je t'ai fait venir de la Mecque parce que je connaissais ta science, ton courage et ta sagesse ; je t'ai fait venir non pas pour te donner près de moi une place inférieure ; je sais ce que tu vaux, tu es des miens. Je vais donc te conférer un commandement qui te fera ici l'égal de tous, et, en mon absence, le supérieur de tous.

Il fit un signe, et ses eunuques apportèrent mon cadeau.

C'était un sabre de vermeil très riche, un turban de cachemire, et le manteau rouge de *serdar*, titre correspondant à celui de généralissime de ses troupes.

Revêtu de ce costume, j'avais le pas sur tout le monde, même sur ses frères. J'étais son second.

Tandis que l'un de ses ministres lisait aux assistants le firman qui m'élevait à cette dignité, je fus écrasé des compliments de tous ceux qui m'entouraient.

Je sortis, accompagné du jeune Husseïn, son fils, et de ses frères et neveux, qui me reconduisirent avec mon escorte jusqu'à ma forteresse, distante d'un quart de lieue à peu près de celle du chérif.

A partir de ce moment, j'eus une garde d'honneur.

Le lendemain, le chérif me rendit ma visite avec tous ses frères. Le mois d'octobre se passa en visites et en causeries. Mais, le Ramadan terminé, le chérif me fit inspecter à che-



Le rebelle fut obligé de venir à discrétion demander le pardon à son frère.

Lorsque j'eus le sabre à mon côté, le turban sur la tête, le manteau sur les épaules, le chérif Husseïn me donna l'accolade, ses frères en firent autant, et nous passâmes dans la salle du déjeuner, où ne restèrent rigoureusement que sa famille et ses ministres.

En me quittant, le chérif Husseïn me prit à part. Il me dit :

— Hadji, j'ai de grands projets ; nous en causerons avec détail dans un moment plus favorable ; je compte d'avance sur ta prudence et ta discrétion.

val Abou-Arich et ses forteresses. Le tour de la ville achevé, nous rentrâmes dans la citadelle de Husseïn.

Là, il me demanda mon avis sur la défense d'Abou-Arich, me priant de lui parler sincèrement. Il avait, disait-il, des projets pour lesquels l'appréciation exacte de la force qu'il pouvait opposer à une armée européenne lui était nécessaire.

Je lui fis répéter une seconde fois qu'il désirait que je fusse sincère. Il ne m'en pria pas, il l'exigea. C'était grave à lui dire.

VI

Le chérif croyait Abou-Arich beaucoup plus fort qu'il ne l'était réellement.

Il avait trois ennemis principaux.

Le premier, l'imam de Sana, mécontent de voir l'Yémen entre les mains d'un rival ; le second, Ait d'Assir, qui pouvait faire, du jour au lendemain, invasion dans les Etats du chérif, enfin, troisièmement, les Turcs, qui en étaient aux pourparlers pour reconquérir l'Yémen, mais qui pouvaient en venir à la force ouverte.

Tant qu'on n'aurait affaire qu'à l'imam de Sana et à Ait Assir, à moins d'un déploiement considérable de forces de la part de l'un ou de l'autre de ces deux princes, on pouvait encore les repousser. Mais si l'on arrivait à avoir affaire à des troupes régulières, instruites à l'européenne, il était évident qu'Abou-Arich ne pouvait résister à notre stratégie moderne.

Cette affirmation à l'endroit des troupes régulières, instruites à l'européenne, paraissait singulièrement le préoccuper. Il essaya alors de défendre sa ville. Il me vantait la hauteur de ses murailles, la force de ses vingt-deux citadelles.

Je lui répondis que c'était justement cela qui faisait sa faiblesse.

Husseïn fronça le sourcil et crut que je voulais me moquer de lui. J'essayai de lui expliquer alors que, depuis l'invention du canon, le système de défense des villes avait complètement changé.

Abou-Arich était une véritable cité du moyen âge, construite pour résister aux traits, aux machines de guerre et à l'escalade, mais facile à incendier avec la plus petite fusée, à battre en brèche avec du canon, ses murailles, dans leur plus grande épaisseur, n'ayant pas plus de trois pieds.

Le chérif me demanda alors comment étaient faits les remparts des villes européennes.

Je lui dis que la France avait produit, il y avait deux cents ans, un homme de génie nommé Vauban, qui avait compris que plus les murailles étaient élevées, plus elles étaient faibles, puisque par leur élévation même elles donnaient prise au canon. Dès lors, on avait creusé au lieu de bâtir. Puis complétant son propre système, Vauban avait inventé les parallèles, les cavaliers de tranchée, le tir à ricochet. Il avait changé la marche des sapes, il avait fait de l'attaque et de la défense d'une ville une espèce de partie d'échecs, dont on pouvait d'avance, non seulement prédire le résultat, mais du résultat indiquer le jour et l'heure.

Je voyais que, sans repousser entièrement ce que je lui disais, mes paroles produisaient en lui un étonnement qui approchait du doute. Il me pria de lui rendre, si la chose était en mon pouvoir, la démonstration sensible. Je demandai à remettre la chose au lendemain, mais son imagination était montée.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? me demanda-t-il.

— Alors, lui répondis-je, je dois aller prendre certains instruments chez moi.

— Va, me dit-il, et reviens.

Je sortis, non pas pour aller chez moi, où je n'avais rien à prendre, mais pour lui faire dire par un de ses eunuques que je désirais, pour les explications que j'avais à lui donner, rester seul avec lui, ou du moins n'avoir pour témoins de cet entretien que les personnes dans lesquelles il avait toute confiance.

L'heure de la sieste approchait. Il pouvait donc sans affectation se débarrasser des importuns.

Quand je rentrai près du chérif, je vis que son frère et son neveu Abou-Taleb et Abd'el Mélek étaient restés seuls avec lui dans son appartement.

Le chérif Husseïn me demanda alors pourquoi j'avais employé cette ruse pour demeurer seul avec lui et quelle cause m'avait empêché de parler devant les autres assistants.

Je m'inclinai devant lui, et d'un signe lui montrai son frère et son neveu.

— Tu peux parler devant eux, me dit-il ; je suis seul quand je suis avec Abou-Taleb et son fils.

— Seigneur, lui dis-je, comme notre entretien doit avoir pour but de te montrer la faiblesse d'Abou-Arich, toujours au point de vue européen, je n'ai point voulu te signaler les points faibles devant des étrangers.

— Ceux qui étaient là n'étaient point des étrangers, répondit le chérif Husseïn ; c'étaient mes frères.

— Des frères sont quelquefois plus dangereux que des étrangers, lui répondis-je ; témoin le chérif Hammoud.

Husseïn réfléchit un instant, puis, me tendant la main :

— Tu es un homme sage, dit-il ; parle, nous sommes seuls.

Husseïn était assis sur des tapis, Abou-Taleb et son fils se tenaient debout.

Abou-Taleb était un homme très distingué. Le chérif le traitait d'égal à égal. S'il y avait en lui quelque impatience d'entendre mes explications, cette impatience ne paraissait dans aucun des traits de son visage.

Le jeune homme n'était point aussi complètement maître de lui-même. Ses grands yeux vifs et intelligents témoignaient de sa curiosité.

Un coup d'œil me suffit pour me rendre compte de tout.

Je me retournai, et voyant que, selon son habitude, Sélim m'avait accompagné et se tenait debout à la porte, je lui ordonnai d'aller me chercher la valeur d'une couffe, c'est-à-dire un boisseau et demi, de ce sable rougeâtre et argileux avec lequel les Arabes font de la poterie et des briques. Il obéit. Husseïn attendait très tranquillement. Dix minutes après, l'argile était à ma disposition.

— Montons sur la terrasse, dis-je au chérif.

Nous montâmes. Cette terrasse était un immense carré avec un vide au milieu éclairant la cour.

En Arabie, le sable remplace les cartes ; à l'aide du sable on prédit l'avenir.

Aussi, quand le chérif Husseïn me vit demander du sable, crut-il naturellement que c'était pour me livrer à quelque opération magique, ce qui ne l'étonnait aucunement. Il fut bientôt détrompé. Ce que je voulais faire avec ce sable, c'était la circonvallation d'une forteresse.

Je pris sa citadelle pour base. Je fis un plan en relief des fortifications que j'y eusse appliquées comme ingénieur, si j'eusse été chargé de la fortifier.

Je figurai les fossés s'enfonçant au pied des remparts, les remparts ne dépassant les talus extérieurs que de deux ou trois pieds. J'essayai de lui faire comprendre ce que c'est qu'un redan, et comment les feux se croisent ; ce que c'est qu'un cavalier, une demi-lune, une redoute, une lunette.

Après lui avoir expliqué le système de défense, je lui démontrai le système d'attaque. Je traçai une tranchée, je figurai une sape, je parvins à lui faire comprendre ce que c'était que le tir à ricochets. Enfin je fis le plus concisément et le plus simplement possible la théorie d'un siège, attaque et défense.

A partir du moment où j'avais commencé ma démonstration, Husseïn avait été tout yeux, tout oreilles. Il ne comprenait pas tout, mais le peu qu'il comprenait lui donnait le désir de comprendre davantage. Alors il insistait, me faisait répéter jusqu'à ce qu'il comprît parfaitement. La démonstration dura jusqu'à l'heure de la prière. Il n'y eut ce jour-là ni sieste ni visites ; il renvoya tout le monde. J'étais en ce moment l'univers à ses yeux.

Chérif-Abou-Taleb et son fils ne prenaient pas moins d'intérêt que Husseïn à cette leçon de stratégie.

J'ai dit que tout ce travail avait été fait au point de vue de sa citadelle, qui, de cette façon, pouvait défendre la ville, et, en cas de rébellion, s'imposer à elle. Il comprit parfaitement quelle supériorité un pareil travail exécuté lui donnerait comme défense contre l'étranger et comme domination sur sa ville.

Sa première demande fut :

— Combien te faudrait-il de temps pour exécuter ce que tu viens de me montrer ?

— Avant de te satisfaire sur ce point, répondis-je, il est nécessaire que je connaisse tes moyens d'action, c'est-à-dire les bras, les matériaux et l'argent.

— Explique-toi, demanda-t-il.

— Je désire savoir combien de terrassiers tu peux mettre à ma disposition.

— Autant que tu en voudras, me répondit-il.

— Quel salaire leur donneras-tu ?

Chérif-Husseïn ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre.

J'insistai.

— Je leur donnerai la nourriture, dit-il.

Cette nourriture consistait en un pain de millet, un peu de riz, un peu de beurre, quelques dattes, et cinq ou six pipes de tabac. Cela faisait à peu près cinq sous par homme.

— Pour de pareils travaux, lui répondis-je, cela ne suffit pas.

— Enfin, ajouta-t-il, le travail fini, je leur donnerai un habit.

C'était, après deux ou trois ans de travaux, leur promettre une prime de quarante sous.

Je lui répondis encore que cela ne suffisait pas ; que, surtout sous ma direction, à moi étranger, il y aurait des révoltes. Il m'interrompit.

— Je ferai couper le cou aux révoltés.

— Chaque cou coupé, lui répondis-je, fera deux bras de moins, sans compter que tes ennemis, en voyant les

travaux que tu feras, auront l'idée d'en faire de pareils, ou, s'ils ne l'ont pas, au moins de t'enlever ton monde.

— Mais combien te faudrait-il d'hommes? me demanda-t-il.

— Cinq mille, répondis-je.

— En combien de temps auront-ils achevé?

— Quelles sont les heures de travail constituant une journée?

— Depuis le lever du soleil jusqu'à dix heures; depuis trois heures jusqu'à la prière du soir.

— C'est trop pour la nourriture que tu leur offres. Ils mourront à la peine, et les fortifications s'arrêteront faute de bras et tu ne trouveras peut-être pas à les renouveler.

— Mais, pour qu'ils travaillent dix heures, que faut-il donc leur donner?

— Double ration et une solde régulièrement payée.

Il regarda son frère comme pour l'interroger.

— Hadji me semble dans le vrai, répondit celui-ci.

— Eh bien! reprit le chérif Hussein, supposons que j'accorde ce que tu demandes, combien de temps te faudra-t-il?

— Il me faut des aides, je ne saurais entreprendre seul un pareil travail.

— Quels sont ces auxiliaires dont tu as besoin.

— Des conducteurs de travaux.

— Où comptes-tu les prendre?

— En France.

— Comment feras-tu pour les avoir?

— J'irai les chercher.

Son regard se fixa de nouveau sur son frère.

— Cet homme ne peut tout faire par ses mains, répondit Abou-Taleb.

Husseïn se retourna de mon côté.

— Et si tu partais, demanda-t-il, reviendrais-tu?

— Sans doute, puisque je t'aurais donné ma parole. Mais encore te faudrait-il remplir certaines conditions.

— Lesquelles?

— Assurer une solde convenable à mes hommes, leur payer leurs frais de voyage, leur faire quelques avances d'argent pour qu'ils puissent quitter le pays, et enfin, une fois arrivés ici, leur assurer la liberté de leur culte et toutes sortes de protections au cas où ils seraient tourmentés.

— A ton départ de la Mecque, le chérif Soliman, ton ami et le mien, ne t'a-t-il pas satisfait sur ce point?

— Oui; il m'a même remis une note dont j'ai laissé copie au consul de France de Djedda; mais je tiens à ce que la promesse me soit renouvelée et affirmée par toi.

— Soit; mais combien te faudra-t-il d'Européens?

— Une vingtaine.

— Combien leur faudra-t-il donner à chacun?

— Mille talaris par an; de plus, cinquante francs au moins d'argent de poche en partant, leur passage payé jusqu'à Suez, leur logement assuré à leur arrivée.

— Moyennant cela, se nourriront-ils?

— Ils se nourriront.

— Je te répondrai demain: mais si je t'accorde tout cela, dans combien de temps tes hommes peuvent-ils être ici?

— Dans quatre mois, car il me faut le temps de les aller chercher.

— N'as-tu donc pas conservé en France quelques relations qui te dispensent de faire ce voyage?

— Si fait, j'y ai ma famille et de nombreux amis.

— Si tu chargeais tes amis de t'envoyer les hommes dont tu as besoin, n'obtiendrais-tu pas le même résultat?

— Ce serait plus long et moins sûr.

Le chérif Hussein réfléchit, et sembla de nouveau demander conseil à son frère.

Puis, secouant la tête:

— Jamais, dit-il, je ne consentirai à te laisser partir.

— Pourquoi? douterais-tu de ma parole?

— Non, mais un accident peut t'empêcher de revenir. Choisis parmi tes amis un homme qui puisse te remplacer.

— Ce n'est pas facile, et il faudra toujours lui envoyer de l'argent.

— Nous le lui enverrons.

— Il faut à cet ami de pleins pouvoirs signés de toi, il faut aux hommes qui se déplaceront la garantie qu'ils seront payés.

— Par quel moyen arriver à ce résultat?

— Tu désigneras un correspondant solvable à Alexandrie, et chez lequel on puisse se renseigner et prendre l'argent nécessaire.

— N'es-tu pas là pour leur répondre?

— Ma caution ne leur donnera point l'argent nécessaire à leur voyage.

Hussein réfléchit encore. Puis il ajouta:

— Mais enfin, quand j'aurai fait tout ce que tu désires, combien de temps te faudra-t-il pour exécuter cette œuvre, qui, pour nous autres Arabes, n'aura pas besoin d'être aussi formidable que dans ton pays.

— Il me faudra trois ans.

Avec les Arabes on ne doit jamais hésiter.

— Trois ans! répéta-t-il, c'est bien long.

Et il se mit à marchander le délai.

— Je ne crois pas, répondis-je, que l'on puisse arriver plus vite. Au reste, tu seras là pour inspecter les travaux. Si, au bout d'un an, tout est fini, tant mieux!

— Mais enfin tu ne comptes pas faire ces travaux-là avec le même soin que tu les ferais dans ton pays?

— Je compte les faire le mieux possible, afin que si, par hasard, les Anglais venaient t'attaquer, tu pusses résister même aux Anglais.

Au mot Anglais, je vis que j'avais touché juste. Il tressaillit, et, comme lorsque le briquet frappe sur la pierre, une étincelle jaillit de ses yeux.

— Car enfin, continuai-je, ton intention, en fortifiant ta citadelle, est de te rendre inexpugnable. Les Anglais sont d'autres hommes que les gens de Sana, les gens d'Assir et même les Egyptiens. Ils ont des ressources contre lesquelles il faut que tu te prépares. Tes murs une fois construits, il te faudra des canons, il te faudra des projectiles.

— J'en ai, des canons.

— En mauvais état.

— Nous en achèterons d'autres.

— Où? l'Inde ne t'en fournira pas, l'Egypte pas davantage.

— Mais la France? l'Amérique?

— Cela, c'est autre chose. Puis, quand tu auras les pièces, tu n'auras que le bronze ou la fonte; il te faudra des ouvriers pour faire tes affûts.

— J'ai des menuisiers.

— Quels menuisiers?

— Tu les dirigeras.

Et du bois, et du fer?

— Nous en tirerons d'Europe.

— Il faut de l'argent pour cela, beaucoup d'argent.

— Combien?

Je ne puis évaluer la dépense que les mesures prises, que le devis de chaque chose dressé.

— Mais enfin, à peu près?

— Mets un million.

C'était bien peu qu'un million, mais j'espérais que, une fois engagé dans l'affaire, il la pousserait jusqu'au bout.

— Un million, répéta-t-il, c'est beaucoup; ne peut-on pas faire la chose à meilleur marché?

— Ton pays te rapporte dix millions; bien administré il peut t'en rapporter quinze; ce n'est pas trop de dépenser un million ou deux pour le conserver.

— Qui t'a dit que mon pays rapportât dix millions?

— Je le sais.

— N'importe! c'est beaucoup, un million.

— La dépense se fera sous tes yeux; tu la surveilleras toi-même. Du reste, en te disant un million, j'ai la conviction que cette somme sera insuffisante.

— Hum! fit Hussein, toujours regardant son frère.

— Et je ne te dis rien des soldats, continuai-je: ce sera l'objet d'une autre conférence, et je t'en parlerai plus tard.

— Un million! répéta-t-il.

En ce moment la prière sonna.

— Ecoute, me dit-il, je te rendrai réponse sur tout cela. D'ailleurs, j'ai à te parler d'autres choses encore.

— Je le sais, lui répondis-je.

Il me regarda avec étonnement; mais, comme la prière du soir était criée, nous nous mîmes à la prière, à laquelle le repas succéda.

Le repas fini, le chérif Hussein prit congé de moi sans me dire un mot de plus. Je connaissais les Arabes, leur avarice, leur défiance. Les questions d'Husseïn ne m'avaient donc point étonné; mais, en revanche, elles m'avaient énormément fatigué.

Le même soir, je reçus la visite de plusieurs des frères, et entre autres du chérif Hammoud, qui, sachant ma longue conférence avec leur aîné, venaient pour tâcher de tirer de moi quelques renseignements, tandis que leurs domestiques essayaient de faire parler Sélim et Hadji-Soliman, troisième serviteur qui me fut imposé à mon arrivée, ainsi qu'au chérif, par le parti fanatique ou turc, autrement dit le parti anglais.

Le lendemain, le chérif Husseïn me fit appeler. Je crus que c'était pour continuer la conversation sur l'attaque et la défense des places. Je me trompais. C'était pour me faire visiter un camp peu éloigné de sa forteresse, et où stationnaient une partie de ses Kobailles.

Comme d'habitude, quelques-uns de ses frères l'accompagnaient.

Ce camp était une agglomération d'une quarantaine de douars, habités par trois mille hommes à peu près avec leurs femmes et leurs enfants, une espèce de colonie militaire plutôt qu'un camp. Tous portaient le même uniforme, si l'on peut appeler uniforme une chemise en toile bleue

et une somada qu'ils fixent à leur front au moyen des mèches de leurs fusils.

Leurs armes étaient pour la plupart un fusil à mèche, un petit sabre qu'ils pendent, non pas au côté, mais à l'épaule, et un poignard à la ceinture. D'autres avaient la sagaye et le petit bouclier de bois. C'étaient les moins bien armés, mais les plus dangereux dans le combat. La sagaye, au reste, est une espèce d'arme d'honneur, un milieu entre la lance et le fusil.

Tous ces hommes étaient des fantassins. Ils étaient organisés ou à peu près par compagnies de cent hommes, sous le commandement d'un *naghib* (capitaine). Ce naghib subdivisait sa compagnie en petites escouades de dix hommes, auxquels il donnait pour chef un *chaousse*.

Ces soldats et ces chaousses étaient les hommes du capitaine engagé, et tous loués par lui.

Le chérif Hussein les prenait pour un an, deux ans et trois ans. C'étaient, comme on voit, de véritables condottieri.

Les douars qu'ils habitaient étaient composés de trente à quarante eschès. Chacun de ces douars, formant presque un cercle parfait, moins l'ouverture, qui pouvait se fermer par des branches de nabacks, était divisé en deux parties.

La tente du chef occupe le milieu de la ligne.

Il a les femmes à sa gauche, les hommes à sa droite.

Les eschès sont séparés entre eux par un certain espace, le même pour tous, et sont reliés par une palissade.

Les cours circulaires, fermées par la ligne des tentes, sont occupées par les chèvres, les poules, les bestiaux.

La tente du chef est naturellement beaucoup plus grande que les autres.

La première qui se trouve en tête de la file droite est toujours vide.

Elle attend le voyageur qui vient demander l'hospitalité.

Tous ces hommes font le commerce d'éleveurs de bestiaux.

Leur solde est si faible qu'ils n'en sauraient point vivre Leur seul bénéfice est le pillage. Au repos, ils sont misérables, ayant peu ou point d'industrie.

Les femmes sont aussi pauvrement vêtues que les hommes. Moins encore, elles se couvrent à peine. Elles sont chargées de faire la farine, d'aller chercher de l'eau, le bois, quelquefois à des distances très grandes ; d'entretenir la garde-robe de leur mari, entretien facile quand on a vu de quoi elle se compose ; de faire leur cuisine, toujours très frugale, et d'élever leurs enfants, c'est-à-dire de les laisser se rouler dans le sable. Tout cela pouvait être réjouissant à l'œil d'Hussein, mais avait fort peu de charme pour le mien. Je ne pus m'empêcher de demander à Hussein si c'était avec de pareils vagabonds qu'il comptait faire peur à ses ennemis, et surtout aux Anglais.

J'appuyais toujours sur ce dernier mot, devinant que c'était contre les Anglais surtout que le chérif Hussein avait l'intention de se fortifier.

— Mais, me dit-il, tu juges mal mes hommes, au combat, ce sont des lions.

— C'est possible, contre des hommes pareils à eux, mais contre des troupes européennes, ils ne tiendraient pas dix minutes. En as-tu beaucoup comme cela ?

— Je puis disposer de cent soixante quinze mille hommes, me dit-il.

C'était l'effectif de son armée. Il est vrai qu'avec les femmes et les enfants cela faisait près d'un million d'individus ; les femmes, disons-le en passant, suivent leurs maris au combat, les excitent par leurs cris, leur portent de l'eau dans la mêlée et pansent les blessures.

Tout cela n'était que de l'infanterie.

— Mais ta cavalerie, mais ton artillerie, lui demandai-je, où sont-elles ?

— J'ai une vingtaine d'Arnautes et de Turcs déserteurs ; chacun de mes frères en a à peu près autant : voilà pour l'artillerie. J'ai ma famille, cinq cents hommes à peu près ; j'ai mes nègres et ceux de mes frères, cinq cents autres ; j'ai mes cousins et ceux de mes frères, un millier d'hommes ; j'ai en outre les gens riches des villes, qui montent à cheval quand je les appelle à la guerre, trois mille à trois mille cinq cents cavaliers.

— Soit ; mais tout cela n'est pas suffisant, ou plutôt ne le serait que dans le cas où l'on adopterait une sévère discipline.

Husseïn secoua la tête.

— Oui, dit-il, j'ai souvent entendu parler par des Européens de la discipline ; mais la discipline est chose impossible avec de pareils hommes. A peine obéissent-ils à des chefs qu'ils connaissent depuis l'enfance, comment obéiraient-ils à des gens qu'ils ne connaissent pas ?

— Eh bien ! il faut arriver à exercer les Arabes à la manière européenne.

Husseïn secoua la tête.

— Jamais nous ne réussirons, dit-il

— Essayons du moins, formons un noyau ; opérons sur un petit nombre d'hommes qui nous donneront une école de chefs. Chacun de ces chefs opérera à son tour sur dix, vingt, trente, cinquante, cent hommes, et peut-être vaincrons-nous la résistance. Engageons nous-mêmes des volontaires : donne-leur une somme double, triple ; prends, si besoin est, le contingent dans ta propre famille, chez tes cousins, tes arrière-cousins, ce sera autant de naghibs futurs.

Hussein secoua encore la tête.

— Dans ma famille ? non ! dit-il

Je compris qu'il craignait de masser contre lui-même ces forces, qui seraient d'autant plus dangereuses qu'elles se trouveraient dans sa famille. En Orient, c'est encore dans la famille que se fomentent les révolutions.

— Mais, ajouta-t-il, je trouverai cela parmi les grands de mes Etats. Puis, après une pause :

— Combien penses-tu qu'il faudrait de mille hommes disciplinés ?

— Pour garder tout ton pays, qui se compose non seulement de la province d'Abou-Arich, mais encore de tout le Théama, jusqu'au pays d'Aden, j'évalue qu'il te faut quinze mille hommes. Avec ces quinze mille hommes, tu pourras te faire craindre par les gens d'Assir et de Sana, et, bien plus, te faire respecter par les Anglais. Cela ne t'empêchera point d'avoir ta milice de réserve.

— J'y penserai, répondit Hussein.

L'inspection faite, nous reprîmes le chemin d'Abou-Arich.

VII

En approchant de la ville, nous traversâmes un de ses cimetières : c'était le cimetière commun.

Les chérifs ont leur cimetière à eux, où se font bâtir des marabouts sur leur corps, afin de se sanctifier dans l'avenir. Les tombes sont creusées à trois pieds de profondeur. Les morts, après avoir été lavés, les pauvres avec de l'eau, les riches avec des essences, y sont déposés, la tête tournée vers la Mecque, par conséquent au nord. Les tombes des gens riches sont indiquées par une pierre sur laquelle est gravé un verset du Coran.

Les gens pauvres jettent seulement un peu de terre sur les morts, ce qui permet aux chacals et aux hyènes d'en prendre leur part. A la tête et aux pieds, ils plantent une branche de palmier ou de naback.

Les morts sont portés à leur dernière demeure sur un brancard ; ils sont couverts, si ce sont des chérifs, c'est-à-dire des descendants d'Ali, d'un cachemire vert ou rouge. Si ce sont des gens du commun, ils sont couverts de l'étoffe la plus riche qu'aient pu se procurer les parents.

Riches ou pauvres, ils sont portés sur les épaules des parents, des amis ou même des étrangers. Les morts sont à peine froids qu'on les enterre. Il est vrai que, si on les enterrait vivants, ils n'auraient pas de peine à sortir. En été, ces cimetières répandent une odeur infecte. Tous les amis suivent le cortège, de la maison mortuaire à la mosquée.

Comme on n'enterre plus aussitôt le coucher du soleil, si le trépassé est mort le soir, on allume une cire près de la natte où il est couché, et des pleureurs si c'est un homme, des pleureuses si c'est une femme, viennent se lamenter près du cadavre et réciter des versets du Coran.

Plus l'homme ou la femme est riche, plus il y a de pleureurs ou de pleureuses. Les parents mâles se tiennent avec tous les amis mâles dans un appartement voisin, où ils récitent des prières, tandis que les parents femmes sont dans un autre appartement, occupés à se rouler par terre et à se déchirer le visage, les bras et la poitrine, de manière à faire supposer à des étrangers un désespoir digne d'Artémise.

Il va sans dire que si la veuve est jeune et jolie, trois mois et dix jours après, à moins que la femme ne soit enceinte, presque toujours elle convole en secondes noces, en troisièmes, en quatrièmes. Il n'est point rare de voir une femme à ses dixièmes noces. Il est vrai qu'avec la faculté de répudiation, plus d'un mari en est à sa cinquantième ou soixantième femme. La moyenne est de quarante.

En sortant du cimetière, mon cheval butta dans le sable. Les chevaux arabes ont le pied si sûr, qu'un cheval qui butte est un événement. Je regardai ce qui avait fait butter le mien. Il avait heurté une culasse de canon en fonte.

— Qu'est cela ? demandai-je tout étonné au chérif.

— *Mat fa* (un canon), répondit Husseïn.

— Comment un canon se trouve-t-il là ? demandai-je.

— Il y a eu ici, me répondit-il, un combat très sanglant entre les troupes du pacha d'Egypte et les gens de l'Assir ; beaucoup de canons ont été détruits et brisés à coups de masse par les Assyriens restés maîtres du champ de bataille, et par les Egyptiens eux-mêmes, qui s'étaient trouvés forcés de les abandonner.

— Mais, dis-je, pourquoi, au lieu de conserver ceux qui étaient tombés intacts entre leurs mains, les Assyriens les ont-ils détruits ?

— Ils n'avaient personne pour les desservir et n'en connaissaient pas toute la valeur.

— Il serait à désirer que tu eusses beaucoup de fragments de cette espèce.

— Oh ! me répondit-il, je puis t'en fournir tant que tu voudras ; il y en a des quantités à Abou-Arich, à Moka, à Täes, qui ont été abandonnés, ne pouvant plus servir.

— Et tous sont en matière pareille à celle-ci ?

— Oui, je crois.

— Y a-t-il du cuivre ?

— Je sais certain endroit où les troupes égyptiennes en ont enterré.

— Te serait-il possible de me réunir tous ces fragments de fonte ?

— Où cela ?

— Dans la cour du fort que j'habite.

— Pourquoi faire ? Ils ne pourraient te servir à rien, puisqu'ils sont brisés.

— Pour te faire des canons peut-être, mais des boulets sûrement.

Hussein me regarda avec étonnement.

— Comment ! demanda-t-il tu pourrais refaire des canons et des boulets ?

— Sans doute.

— De quelle manière !

— En les fondant

— Mais, dit-il, tu te charges de la fonte ?

— Oui, mais il me faut des fondeurs expérimentés ; il me faut du sable apte à la fonte, et il faut me faire briser tous ces fragments en petits morceaux. Nous pouvons faire tout cela dans ta cour.

— Soit. Et quand nous y mettrons-nous ?

— Demain.

En effet, dès le lendemain, on envoya l'ordre de prendre de la terre dans les montagnes de Hâs.

Cette promesse que j'avais faite à Hussein de lui fondre sa fonte le préoccupait énormément, quoiqu'il n'y ajoutât point une grande croyance. Aussi ne voulut-il point tarder à s'assurer de ce que je pouvais faire. Nous rentrâmes chez lui. Il me conduisit dans son salon.

— Maintenant, dit-il, puisque nous y sommes, nous allons voir tout de suite si tu as dit vrai.

— As-tu des fondeurs d'or ou d'argent à Abou-Arich ?

— Oui.

— Fais-les venir, et qu'ils apportent avec eux leurs creusets et leurs soufflets.

Hussein donna l'ordre.

— Maintenant, envoie un esclave briser le plus menu possible quelques morceaux de cette fonte, et qu'il les apporte ici.

Pendant que d'un côté on allait chercher les fondeurs et de l'autre la fonte, je demandai à voir les boulets dont il se servait, et qui, m'avait-il dit, étaient forgés et arrondis au marteau. On m'apporta des spécimens, les uns longs, les autres ovales, les autres carrés, hors de tout calibre, et ayant la forme de tout ce que l'on voudra, excepté d'un boulet. Comme il faisait venir le fer de l'Inde, chacun de ces boulets lui coûtait de douze à quinze francs. C'était donc une effroyable dépense en temps de guerre, d'autant plus que, les artilleurs n'étant point habiles, les dix-neuf vingtièmes de ces boulets étaient perdus.

Sans compter qu'ils détérioraient les canons, quand ils ne les faisaient pas éclater.

Je lui témoignai mon étonnement sur l'ignorance complète de ses forgerons.

— Alors tu vas me fondre des boulets ? dit-il.

— Je vais t'en fondre.

— Des boulets ronds ?

— Parfaitement ronds.

— Et du calibre de mes pièces ?

— De tout calibre.

En même temps on m'avait apporté des espingoles en cuivre qui étaient fort belles, cinq surtout. On eût dit de petites caronades de quatre.

Il les chargeait avec des biscaïens qu'il avait achetés en même temps que les espingoles.

Il me montra ces biscaïens.

— Tes boulets seront-ils aussi ronds que ceux-là ?

— Oui.

— Mais comment feras-tu des boulets ronds ?

— Avec des moules.

— En quoi seront ces moules ?

— En sable.

— Mais pour avoir du sable de Hâs, il faut un mois ; serons-nous obligés d'attendre un mois ?

— Non, je t'en ferai avec d'autre sable ; seulement, il me faut un tourneur.

Mes ordres étaient exécutés avec une promptitude qui faisait plaisir à voir. Abou-Taleb, son fils, et deux ou trois frères qui étaient présents à l'entretien, partageaient le doute du chérif.

Les fondeurs arrivèrent les premiers. Je leur fis dresser leur fourneau. C'était ce qu'il y avait de plus simple comme mécanisme. Ils avaient deux soufflets en peau de bouc. On enterra le creuset dans du charbon. — Ils savent faire le charbon de bois et le font excellent. — On alluma le charbon, on le fit rougir à vide, et, comme l'esclave à la fonte arrivait en ce moment, je mis une demi-livre à peu près de fonte dans le creuset.

Cela fut long ; le doute des assistants allait croissant ; je ne m'en inquiétais point, je savais que la fonte ne se liquéfiait qu'à onze ou douze cents degrés centigrades. Je redoublai la masse de charbon. Les deux fondeurs, encouragés par mes promesses, soufflaient comme des enragés.

Enfin, après deux ou trois heures d'incandescence croissante, j'aperçus, dansant au-dessus du feu, la petite vapeur bleuâtre qui indiquait que le métal se mettait en fusion. J'avais envoyé de mon côté chercher par Selim du borax. Avec mes pinces je dégageai le couvercle et je glissai dans l'intérieur une forte pincée de borax ; puis je refermai le couvercle.

— Qu'as-tu mis dans le *boka* ? me demanda-t-il.

C'est le nom que les Arabes donnent au creuset.

— Une poudre particulière qui provoquera la fusion.

— Et quand la chose sera-t-elle fondue ?

Je tirai ma montre.

— Dans cinq minutes.

Le chérif tira la sienne et ne la quitta plus des yeux.

— Les cinq minutes sont passées, dit-il au bout d'un instant.

Je soulevai le couvercle du creuset, pour voir où en était le métal. Il était en pleine fusion ; le borax était évanoui, la fonte restait seule. Je soulevai tout à fait le couvercle. Avec une baguette de fer, le chérif s'assura que la fonte était liquide.

Les fondeurs étaient dans la stupéfaction. Hussein comprit de quelle utilité je pouvais être à ses projets ; il resta extasié. Quant aux autres, ils me regardaient comme un sorcier. Abd-el-Melek, qui semblait m'aimer beaucoup et prendre un vif intérêt à mon succès, rayonnait de joie. Hussein me sauta au cou et m'embrassa.

— A partir de ce moment, dit-il, je crois à tout ce que tu m'as dit et à tout ce que tu me diras. Puis, s'arrêtant :

— Cependant, dit-il, comment vas-tu faire des boulets ronds ?

— Tu vas voir.

Les tourneurs étaient arrivés. On n'a pas idée de la simplicité d'un tour arabe. Il se manient avec le pied et on le fait tourner avec un archet.

Je leur demandai une boule comme pour jouer aux quilles. Ils me firent une espèce de siam. Je leur dis qu'il la fallait très ronde ; ils recommencèrent, mais sans résultat. Je vis bien que je serais obligé de faire ma boule moi-même. Je soulevai donc leur tour que j'assujettis sur deux grosses pierres. Je m'accroupis à la manière arabe, j'engageai mon morceau de chêne entre les deux solives, je pris le ciseau, et je me mis à tourner. Jeune, je passais tout mon temps à tourner. J'avais tourné l'ivoire, le bois, le fer, le cuivre, l'albâtre. J'étais donc d'une certaine force. Mon habileté commença par étonner les assistants et les tourneurs eux-mêmes.

— Mais tu sais donc tout faire ? me dit Hussein.

— Il n'y a que Dieu qui sache tout faire, lui répondis-je ; mais je sais faire beaucoup de choses, tu verras.

Hussein ne demandait pas mieux que de voir. Il frémissait d'impatience ; les autres assistants retenaient leur haleine ; on les eût crus pétrifiés. A l'aide d'un compas, instrument qui leur est à peu près complètement inconnu, je parvins à faire une boule parfaitement ronde. Je lui avais ménagé ce que l'on appelle une amorce. J'expliquai à Hussein le mécanisme à l'aide duquel j'allais procéder. Mais il me fallait un châssis double, et à mortaise, afin qu'en se divisant il permît de prendre le boulet.

— Combien de temps faudra-t-il pour faire le châssis ? demanda Husseïn.

— Cela regarde les menuisiers.

— Veux-tu leur donner tes ordres ?

— Soit. J'en ai vu un qui travaille en bas ; fais-le monter.

Les menuisiers viennent presque tous du Caire, et sont excessivement adroits. Le menuisier monta avec son apprenti. Je dessinai au menuisier avec un charbon la forme

de l'objet que je désirais. Par bonheur, celui-là avait été employé à la fonderie de canons du Caire, dirigée par le commandant Bruneau. Il comprit donc tout de suite.

— Demain, me dit-il, tu auras ton moule.

— Ne le fais pas trop grand, insistai-je. C'est pour une simple démonstration. Nous ne ferons des châssis sérieux que quand j'aurai convaincu le chérif du parti qu'il peut tirer de la fonte qui gît de tous les côtés :

Puis, me tournant vers Hussein :

— Maintenant, lui dis-je, il me faut un tuilier ou un potier.

— Pourquoi faire ? demanda Hussein.

— Pour me procurer du sable bon à faire des moules.

— Quelle espèce de sable veux-tu?

Je le lui expliquai. Cinq minutes après, les nègres m'apportaient, les uns du sable friable, les autres de la terre glaise, les autres de la terre végétale. Je m'adressai à mon menuisier.

— Tu sais le sable qu'il me faut, lui dis-je.

Le menuisier partit, et revint dix minutes après m'apportant de la terre à briques. Ce n'était point précisément cela qu'il me fallait. La terre à briques contient presque toujours des matières calcaires qui ne supportent pas la chaleur de la fonte en fusion.

— Va me chercher, lui dis-je, tous les vieux pots cassés que tu trouveras.

C'était un homme précieux, qui avait pris en Egypte l'habitude d'obéir. Il partit et revint avec un plein panier de tessons de casseroles et de marmites. Hussein regardait tout cela avec des yeux de plus en plus effarés. Parmi les assistants, les uns riaient, les autres étaient confondus.

— Que vas-tu faire de tous ces vieux pots? me dit Hussein.

— Fais-les-moi réduire en poudre, aussi fine que possible, et tu verras.

Les fondeurs d'or et d'argent comprirent ce que cela allait donner.

— *Taib melech ktir !*

Ce qui voulait dire : parfaitement.

— Il réussira donc? demanda Husseïn.

— Avec l'aide de Dieu, oui, répondirent les fondeurs.

Le temps s'était écoulé, la prière du magh'reb avait été criée, et Chérif-Husseïn, et les autres, pas plus que lui, n'y avaient fait attention. Les esclaves vinrent lui dire que le souper était prêt. Il avait oublié le souper.

Je lui fis signe d'attendre encore un instant.

— Vas-tu donc me faire un boulet ce soir?

— Non, mais comme je veux que tu dormes tranquille, je vais te faire un lingot.

A défaut de la poussière pilée que je ne devais avoir que le lendemain, je réunis l'argile en masse compacte, je la tapai sur le parquet, je fis une rigole avec le coupant de ma main, et, prenant le creuset avec des pinces, je versai dans la rigole la fonte en fusion.

A l'instant même elle prit la forme de la rigole.

— Allons souper maintenant, dis-je à Hussein.

Je laissai Sélim près du moule, avec ordre de nous apporter le lingot dès qu'il serait assez refroidi pour pouvoir le prendre. Avant la fin du dîner, Hussein, tout en se brûlant encore un peu les doigts, tournait et retournait son lingot, et le passait à tous ses frères, qui, déjà au courant de l'expérience que je tentais étaient venus voir si elle avait réussi.

Il était dix heures ; nous nous séparâmes, en remettant au lendemain la fonte du boulet spécimen. En rentrant chez moi, je trouvai mon appartement encombré de paniers de raisins, de corbeilles de fruits et de terrines de pâtes sucrées que le chérif m'avait, en signe de satisfaction, envoyés par son khasnadar, pendant mon absence.

Il avait joint au tout une charmante petite esclave abyssine qui paraissait avoir de douze à treize ans.

En se retirant, le khasnadar, auquel je fis, de mon côté un cadeau en argent qu'il prit sans façon, tout ministre qu'il était, me dit que ces présents n'étaient que le prélude de faveurs bien autrement importantes.

L'Abyssine était voilée d'une étoffe de laine qui ne permettait pas de voir un seul trait de son visage. Deux négresses l'accompagnaient.

Aussitôt acceptée par moi, elle avait été conduite dans l'appartement supérieur, qui jusque-là était resté vide et tout à l'instant même avait été mis en ordre par les négresses, qui lui avaient apporté son trousseau. Le khasnadar et les femmes étant sortis, je restai avec Hadji-Soliman.

— Eh bien ! seigneur, dit-il, te voilà bien heureux.

— Pourquoi bien heureux?

— Parce que Chérif-Husseïn vient de te faire un magnifique cadeau.

En effet, une belle Abyssine a dans l'Yémen la valeur d'un beau cheval de quinze à dix-huit cents francs.

— Oui, lui dis-je, elle doit être belle ; Husseïn ne m'aurait pas donné une laide esclave.

Hadji-Soliman parti à son tour, je montai près de mon Abyssine.

C'est ici le lieu de placer quelques observations générales.

La femme esclave devenant la propriété absolue d'un maître, elle lui doit son amour, comme elle lui doit les autres services de sa condition. Ce maître, qui n'a pas besoin de se faire aimer, ne s'en donne naturellement pas la peine. A quoi bon ! n'a-t-il pas acheté l'esclave? L'esclave n'est-elle pas sa propriété?

La femme, même mariée, ne l'appelle-t-elle pas toujours mon maître, *Sidi?* Lorsqu'il rentre ou qu'il sort, au lieu que ce soit lui qui, comme chez nous, embrasse tendrement sa femme, c'est la femme qui lui baise respectueusement la main.

Jamais en Orient, lorsqu'on aborde un ami, on ne lui demande des nouvelles de sa femme ou de ses femmes. On demande des nouvelles du fils, du père, du frère : ce sont des mâles, par conséquent des êtres importants ; mais la femme ! qu'est-ce que la femme? un des meubles de la maison. On demande de ses nouvelles en demandant des nouvelles de la maison même, *dâr.*

Dâr rek bikher? comment va ta maison?

Un homme qui donnerait en public une marque de tendresse quelconque à sa femme serait traité de chrétien. Souvent, un musulman qui aime réellement sa femme affecte pour elle en public la plus profonde indifférence. Et cependant la femme dont nous parlons n'est point l'esclave, mais la femme. Qu'on juge de la condition de l'esclave !

La naissance d'un fils est toujours, pour les femmes comme pour les hommes, une cause de joie, et rien n'est épargné comme dépense. La naissance d'une fille passe complètement inaperçue.

Quand un garçon vient de naître, ce sont des cris poussés en chœur par les femmes, qui tiennent à la fois du gloussement du dindon et du houhoulement du hibou. Grand signe de joie. Si c'est une fille, tout se tait.

Dès que l'enfant est né, si c'est un garçon, la sage-femme s'empresse d'aller prévenir le père, qui, dans une salle située à l'autre bout de la maison, fume gravement sa pipe et prend du café avec ses amis. Dans le cas d'un enfant mâle, l'annonce se fait à haute voix, et chacun souhaite toute sorte de bonheurs au père du nouveau-né. Si c'est une fille, au contraire, l'annonce se fait tout bas, timidement, à l'oreille, et les amis n'ont pas l'air de s'en occuper.

L'annonce d'un garçon est toujours l'occasion d'un cadeau à la sage-femme.

Le père donne le nom que doit porter l'enfant, la sage-femme va lui souffler ce nom à l'oreille.

Chez les riches, l'enfant est emmailloté comme chez nous. On lui frotte la tête avec du beurre frais, on le parfume avec du benjoin, de l'ambre et du musc ; on le couche dans une espèce de lit, et sous son petit oreiller on lui met un poignard, des bijoux, des monnaies d'argent et des amulettes.

Les Bédouins seuls laissent leurs enfants nus se roulant sur une couverture de laine.

Les femmes musulmanes ne prennent jamais de nourrice. Elles allaitent leur enfant quelquefois jusqu'à l'âge de quatre ans. Quand le garçon atteint quatorze ou quinze ans le père lui achète une esclave pour le fixer à la maison.

Revenons à mon Abyssine.

C'était, au point de vue musulman, un charmant cadeau qu'Husseïn m'avait fait en me donnant cette jeune esclave. Je montai près d'elle et la trouvai assise dans un coin sur un tapis. Je m'assis à ses côtés, et m'aperçus qu'elle tremblait. Quoique née en Abyssinie, elle avait été prise si jeune à ses parents qu'elle parlait parfaitement arabe. Mes premiers mots furent pour la rassurer. Elle leva son voile et, à la lueur des bougies brûlant dans des globes de verre pour les préserver des moucherons, je vis une enfant de dix à douze ans, aux traits réguliers et fins, au teint de bronze clair, aux yeux magnifiques, aux dents blanches comme de l'émail, aux cheveux artistement nattés. Elle avait d'énormes boucles d'oreilles, un collier en verroteries et en ambre, et de ces bracelets d'argent que l'on met aux pieds et qui s'appellent des chevillières. Ses doigts étaient chargés de bagues, elle avait les paupières teintes avec du kohol et les ongles colorés avec du *henné lawsonia inermis.*

Je connaissais l'extrême douceur de caractère des Abyssines et cette particularité ne me donnait qu'une pitié plus grande pour la pauvre esclave. Il était facile de voir que je lui inspirais la terreur la plus profonde. Je résolus de la faire cesser.

— De quel pays es-tu, mon enfant? lui demandai-je en donnant à ma voix toute la douceur qu'elle était capable d'acquérir.

— Du royaume de Tigré, répondit-elle.

J'avais passé dans le royaume de Tigré, je connaissais son pays.

— Te rappelles-tu le nom de ton village?

— Je suis d'un village appelé Gally-Bouddha.

— Te rappelles-tu comment tu l'as quitté?

— Oui.

— Raconte-moi cela, mon enfant.

— Mon père était le chef du village. Comme nous étions chrétiens, — les Abyssins sont jacobites, — les musulmans changallas firent une razzia et m'enlevèrent avec d'autres enfants.

— Et ton père?

— Je crois qu'il fut tué avec mon frère aîné; je fus prise avec le plus jeune.

— Qu'est-il devenu?

— Je ne sais.

— Dis-moi ce que l'on fit de toi.

— Je fus transportée à Gondar, et, de là, par caravane, sur le marché du Caire, achetée et conduite à la Mecque, et, à la Mecque, revendue et achetée par les agents du chérif Hussein.

— Combien t'a-t-on payée?

— Cinquante-cinq talaris.

— Et combien y a-t-il de cela?

Elle essaya de compter.

— Je ne pourrais dire, répondit-elle; mais c'était au moment où tombaient les feuilles, et elles ont tombé trois fois depuis.

— Quand on t'a amenée ici, t'a-t-on dit où tu venais?

— Oui, on m'a dit que je n'appartenais plus au chérif Husseïn et que je t'appartenais.

En ce moment, elle tira de son pagne un *teskéret* revêtu du sceau du chérif Hussein, qui la libérait quant à lui et me la donnait.

— Et tu as eu peur de moi.

Elle me regarda timidement avec ses grands yeux rendus plus grands encore par le koh'ol. Je lui pris la main, une main charmante; — les Abyssines ont des mains et des pieds admirables. Elle tremblait toujours.

— Tu vois, tu as peur encore.

— J'ai peur, dit-elle, c'est vrai.

Je la rassurai... La pauvre petite me regardait avec un certain étonnement. Les esclaves ne sont point habituées à ces manières chevaleresques.

Je la quittai. J'avais déjà pour mon service intérieur deux Nubiennes. Le lendemain matin, je les lui envoyai pour prendre soin d'elle. C'était inutile. Les femmes qui l'avaient amenée de la part du chérif Hussein étaient déjà arrivées. Ce fut à moi qu'elles s'adressèrent d'abord. Je les renvoyai à l'Abyssine elle-même.

L'enfant pleurait; elle craignait que je ne la revendisse. Je rassurai les matrones sur ce point. Puis, comme l'heure était venue d'aller chez le chérif, et que j'entendais mon cheval piétiner dans la cour, je descendis et sautai en selle.

VIII

Je trouvai le chérif très préoccupé des questions importantes que nous avions à résoudre ce jour-là. Il s'agissait, au moyen du moule que j'avais commandé, de la fonte d'un boulet. Ce boulet ne devait pas être plus gros qu'un biscaïen. Mais il était évident que si je réussissais en petit, je réussirais en grand. Les fondeurs étaient à la besogne, le moule était prêt et enfermé dans son cadre. Seulement, pour qu'il séchât, on l'avait laissé tout ouvert. Une goutte d'eau dans le moule ferait tout éclater, au grand danger de la vie de ceux qui assisteraient à l'opération. Je saupoudrai l'intérieur de poussière de charbon, pour combattre l'adhérence, et fis réunir les deux parties: puis je prévins le chérif que nous en avions pour une heure au moins à attendre la liquéfaction du métal.

— Alors, me dit-il, visitons ma citadelle.

C'était une grande marque de confiance qu'il me donnait. Je lui en témoignai ma reconnaissance.

— Il faut bien que tu l'étudies, me dit-il, afin de la défendre en mon absence, s'il y avait lieu.

Je le regardai avec un certain étonnement.

— Oui, dit-il, comme je te crois le plus capable de tous ceux qui m'entourent, si je m'absente, c'est toi qui commanderas ici.

Je le suivis.

La citadelle dominait tout le pays. De sa terrasse Husseïn pouvait, nous l'avons vu, détruire les vingt-deux autres.

Après avoir visité l'intérieur de la citadelle, il me fit visiter l'intérieur des murs, car les murs étaient creux. Rien que dans les couloirs des murs, couloirs superposés et qui s'étendaient comme une ceinture autour des trois étages, on pouvait mettre au moins trois mille hommes. Ils avaient huit pieds de large sur six de haut. Que l'on juge de l'épaisseur des murailles. Chaque face du bâtiment avait deux cents mètres de long. Les couloirs avaient donc la même longueur, et dans toute cette longueur étaient des trophées de fusils, d'espingoles, de sabres à deux tranchants, de lances et de casse-têtes, placés à la portée de la main. Des étagères creusées dans la muraille supportaient des cartouches et des balles. Par des escaliers, on correspondait d'un étage à l'autre. Sur la terrasse était un cadran solaire.

Je n'eus sur tout cela qu'une observation à faire, c'est que le pivot de chaque tour devait faire tourner deux canons au lieu d'un, afin de tirer à la fois de deux côtés opposés. Seulement il s'agissait de monter de nouveaux canons sur les tours, ce qui était toujours une grande affaire. Je lui dis que je m'en chargeais. En effet, le même jour, je lui fis un petit modèle de cabestan, que ses menuisiers, très habiles, exécutèrent en grand. Moyennant quoi, au grand ébahissement toujours du chérif Hussein et de ses frères, trois semaines après les canons étaient sur les tours.

La poudrière pouvait renfermer deux cents quintaux de poudre. J'en pris des échantillons. Je voulais l'éprouver. Il avait de la poudre anglaise et de la poudre qu'il faisait lui-même. J'avais, moi, de la poudre française. J'envoyai chercher par Sélim une éprouvette chez moi, et lui dis de rapporter en même temps de la poudre française. L'éprouvette était un instrument inconnu d'Husseïn. La poudre anglaise donna onze degrés et demi, la poudre française onze, et la poudre arabe neuf et demi.

Husseïn fut stupéfait en voyant que sa poudre était la moins forte des trois. Il avait des artificiers arabes. Ils pouvaient lui faire un quintal de poudre par jour. En outre, sa poudre crassait beaucoup. Il me demanda d'où venait cette crasse et le peu de force de sa poudre.

— Quel est le bois que tu emploies pour la confection du charbon? lui demandai-je.

— Du laurier rose (*deffla*), me répondit-il.

— Le bois est bon, lui dis-je alors. Seulement, les artificiers emploient trop de charbon et pas assez de salpêtre.

On fit venir les artificiers, qui apportèrent avec eux, non seulement les échantillons de leur poudre, mais tous les ingrédients dont ils la composaient. Chaque ingrédient était à l'état simple.

Je fis alors moi-même le mélange devant lui, et dans les proportions européennes. La poudre donna dix degrés. C'était déjà un progrès.

En outre, la poudre crassait déjà moins. Il comprit que mon observation était juste. Seulement, ce qui m'intriguait, c'était le brillant que les Arabes donnaient à leur poudre. Je sus seulement alors que ce brillant venait de l'introduction du blanc d'œuf.

On vint nous avertir que le métal était en fusion. Nous nous empressâmes de descendre. J'introduisis dans le creuset une pincée de poudre de borax afin de rendre le métal plus liquide encore, et, sûr du degré de fusion où la fonte était arrivée, après l'avoir écumée, je la versai dans le moule.

L'opération réussit parfaitement, et, à part quelques légères fissures qui ne pouvaient être attribuées qu'à la mauvaise qualité du sable dont se composait le moule, j'obtins un petit boulet parfaitement rond et pesant une livre.

Au comble de la joie, Hussein me demanda alors de lui faire un petit travail pour son armée. Je m'engageai à le lui donner le lendemain. Lui, de son côté, donna des ordres pour qu'un atelier de fondeurs fût annexé au *Fort-du-Serpent*. C'était le nom de ma citadelle. Le jour même, les ouvriers se mirent à la besogne. Au bout de quinze jours tout était fini, et il ne manquait plus que les soufflets, dont j'avais donné les modèles, et la terre que Chérif-Husseïn avait envoyé chercher à Has.

Ainsi que je l'avais promis, je portai le lendemain au chérif Hussein mon plan d'organisation. J'avais compris qu'il était impossible de créer une armée permanente. Il fallait se contenter de compagnies de cent hommes. Seulement on pourrait élever au chiffre que l'on voudrait le nombre de ces compagnies. La puissance territoriale et la puissance pécuniaire du chérif lui permettaient de lever cent mille Kobailles. En les fanatisant, ces cent mille Kobailles devenaient cent mille héros. Tous sont d'admirables tireurs. Ils passent une partie de leur temps à tirer à la cible.

Maintenant, de discipline et d'organisation pas l'apparence. Exiger d'eux ces deux mobiles de la force européenne, ce serait se les aliéner à tout jamais. Il fallait leur laisser leur liberté, la nomination de leurs chefs, les

bien payer, les bien nourrir. Il fallait surtout faire venir de France des ouvriers pour m'aider dans mes projets d'amélioration, mais d'amélioration toute matérielle. Le chérif approuva toutes celles de mes idées qu'il jugea applicables, et repoussa celles qui heurtaient le génie de son peuple. La question d'argent était capitale. C'est toujours, au reste, la question capitale avec les Arabes. Cependant, il m'autorisa à écrire en France pour savoir si je pourrais faire venir les hommes dont j'avais besoin.

C'était bien du temps perdu, mais, je l'ai dit, le temps n'existe pas pour les Arabes. Le mieux eût été de me donner de l'argent et de m'envoyer en France. Mais, pour employer ce moyen si simple, il craignait que je ne revinsse plus.

Tous ces préparatifs ne se faisaient pas sans cause, et nous conduisaient tout naturellement au but que se proposait Hussein. Il était évident qu'il couvait de grands projets. Ces projets, ce jour-là même, il les aborda. Il me retint jusqu'à une heure. A une heure, nous étions sur la terrasse, tout le monde dormait autour de nous. Nous nous étions accroupis sur des tapis; une tente nous garantissait de la trop grande ardeur du soleil. Il regarda autour de nous, et, voyant tous les yeux fermés :

— Je t'ai étudié, me dit-il, tant au point de vue religieux qu'au point de vue de la confiance que je puis t'accorder. Tu es Français, et, bien qu'Européen, je sais que tu as accepté le culte musulman avec franchise, et que mes intérêts sont les tiens; tu es donc l'homme auquel j'ai résolu de tout dire. Je m'inclinai.

— Parle, seigneur, lui dis-je.

— Ce que je vais te communiquer, je ne voudrais le dire ni à mon fils ni à mes frères. Chez nous, c'est dans la famille surtout qu'est la trahison.

— Je t'écoute.

— Tu sais que les Anglais possèdent Aden?

— Je sais qu'ils l'ont acheté, vers 1839, du chef qui y commandait.

— L'imam de Sana est devenu leur allié, l'imam de Sana est mon ennemi, par conséquent les Anglais sont mes ennemis.

— Tes ennemis directs?

— Non, mais ils fournissent à l'imam de Sana les moyens de me faire la guerre.

— Te la fait-il?

— Non, mais il n'attend qu'une occasion, et, en attendant, il a des affiliations dans toutes les villes du Théama, affiliations qui ont pour but de soulever les populations contre moi.

— Et tout cela à l'instigation des Anglais?

— A l'instigation des Anglais, qui suivent ici le système qu'ils ont adopté dans l'Inde et qui leur a si bien réussi, savoir : l'art de protéger pour s'emparer plus tard. Mais je ne suis pas leur dupe, ils ont dû le voir quand j'ai chassé le résident anglais de Moka, et que j'ai fait abattre leur pavillon d'un coup de canon.

— Ils ne te l'ont point pardonné, quoique, à mon grand étonnement, ils n'en aient point tiré vengeance.

— Et la révolte de mon frère, le chérif Hammoud, l'oublies-tu? Et les tentatives faites auprès de mes autres frères, les oublies-tu? Non, entre les Anglais et moi, vois-tu, c'est une guerre sourde, mais une guerre à mort.

— Que comptes-tu faire contre eux?

Il me regarda comme s'il eût voulu lire au fond de mon cœur.

— Les Anglais sont non seulement nos ennemis politiques, mais nos ennemis religieux, dit-il.

— Que comptes-tu faire contre eux? répétai-je.

— Si, quoique Français, tu es un bon musulman, tu [illegible] les détester autant que moi.

— [illegible] qu'ils ont tué mon père en 1813 (retraite de Vittoria).

— Je puis donc avoir confiance en toi et compter sur ta discrétion?

— Entièrement.

— Eh [illegible], je n'hésite plus à te dire tous mes projets, qui, s'ils sont favorisés par le Prophète, fermeront avant six mois la mer Rouge aux Anglais et sauveront l'islamisme.

— Par quel moyen?

— En barrant le détroit de Bab-el-Mandeb.

J'eus l'air stupéfait [illegible] de bonne main je connusse [illegible] projet par les [illegible] du chérif Soliman.

— Et comment t'y prendras-tu? lui demandai-je.

— Connais-tu Aden?

— Non, mais je sais comment est fait le détroit.

— Tu sais alors que les grands bâtiments ne peuvent passer qu'entre Aden et Périm.

— Je sais cela.

— Eh bien! je coulerai, s'il le faut, cent boutres chargés de pierres qui barreront le passage.

— Tu sais combien la mer a de profondeur entre Aden et Périm?

— Non.

— Elle a de trente-quatre à trente-cinq brasses.

— Comment sais-tu cela?

— Je le sais. Il te faudra, non point cent boutres, mais trois cents.

— J'en coulerai trois cents, j'en coulerai six cents s'il le faut.

— Mais il faudra les fixer avec des ancres et des chaînes, tes navires, sans quoi la marée et le courant les entraîneront.

— Je les fixerai.

— Alors tu fermeras non seulement la mer Rouge aux Anglais, mais à toutes les autres nations. C'est tout simplement la ruine de ton pays que tu rêves.

Il resta un instant pensif.

— Sans compter, ajoutai-je, qu'outre les Anglais, tu vas te brouiller avec tous les autres peuples européens, qui se donneront la main, non seulement pour rouvrir le passage, ce qui ne sera pas difficile, mais pour t'expulser.

— Alors, dit Hussein, ce sera la guerre sainte (*djehad*), et trois millions d'Arabes prendraient les armes, sans compter deux auxiliaires contre lesquels tous les soldats de l'Occident ne pourront jamais rien, — la fièvre et la soif.

— Ainsi, pour venger ta rancune particulière contre les Anglais, tu vas mettre la péninsule à feu et à sang?

— J'ai fait un vœu!

Quand un musulman dit : J'ai fait un vœu! il n'y a plus rien à lui répondre. Aussi ne lui répondis-je rien. Il vit que je me taisais, mais non point par conviction. Il continua.

— Ce sont les Anglais qui empêchent le Grand-Seigneur de reconnaître ma souveraineté; ce sont les Anglais qui l'engagent à me déposséder des villes du littoral, et à y remplacer mes frères et mes soldats par des pachas et des garnisons. Ce sont les Anglais qui offrent de payer ces pachas et ces garnisons, la Porte n'étant pas assez riche pour les payer. Enfin, tous mes préparatifs sont faits sur divers points de la mer Rouge, et quelques semaines suffiront à mettre mon projet à exécution.

— Mais, lui dis-je alors, sans barrer la mer Rouge, ne pourrais-tu, en te réunissant aux Wahabytes, aux gens de l'Assir et aux Hadramites, chasser les Anglais d'Aden?

— J'y compte bien, dit-il.

— A ce point de vue-là, compte sur moi.

— Tu m'aideras?

— De tout mon pouvoir, et je me ferai tuer avec toi s'il le faut; mais pas de barrage.

— Pourquoi?

— J'ai la conviction que ce serait ta perte.

— J'ai fait un vœu! répéta encore Hussein d'un air sombre.

— Mais si tu arrives au même résultat par un autre moyen, ton vœu se trouve accompli...

— L'autre moyen n'est pas si sûr, dit-il.

— Voyons.

— J'ai des intelligences dans la place, je ferai révolter les nègres sommaliens et les habitants musulmans. Ils incendieront la ville. Pendant que les Anglais éteindront, j'attaquerai avec cinquante mille hommes.

— Connais-tu la ville?

— Oui, par les rapports que les Arabes m'en ont fait.

— Sais-tu par quel point elle est abordable?

— Par l'est et par le nord.

— Et l'artillerie?

— Je prendrai Aden d'assaut : je sacrifierai dix mille hommes, s'il le faut.

— C'est chanceux.

— Je marcherai au nom du Prophète.

— Je te dis que je te seconderai de tout mon pouvoir.

— Tu me l'as dit.

— Veux-tu que je te seconde?

— Oui.

— Envoie-moi à Aden, nous n'avons rien à faire tant que les fours ne seront point prêts et que la terre ne sera pas arrivée. Dans quinze jours, je serai de retour.

— Tu reviendras?

— Foi de musulman!

— Sur la tête de ton père, que les Anglais ont tué?

— Sur la tête de mon père, que les Anglais ont tué!

— Dans quinze jours?

— Dans quinze jours!

— Je t'en donne vingt.

Puis, comme il avait l'air de douter :

— Seulement, ajoutai-je, pour me secourir en cas de besoin et me servir de guides s'il le faut, donne-moi deux hommes de confiance.

Cette proposition parut charmer le chérif Hussein.

— Je te les donnerai, dit-il, comme s'il m'accordait une grâce ; mais comment entreras-tu à Aden ? ajouta-t-il

— Comme un marchand turc venant y faire des emplettes

— C'est bien !

— Tu m'as dit que tu avais des intelligences dans Aden ?

— J'en ai.

— Il sera bon que tu m'accrédites auprès de celui en qui tu auras le plus de confiance. Tu comprends que c'est ma tête que je joue.

— Une lettre de moi te compromettrait trop. Mieux vaut que tu prennes ici des lettres d'un négociant, d'un Banian, par exemple. De cette façon, celui auquel tu seras adressé ne saura pas même le but de ton voyage, et comme j'ai besoin moi-même, vu l'approche du grand Beïram, époque à laquelle je fais des cadeaux à tout le monde, de beaucoup de marchandises, tu seras mon courtier.

— Soit ! mais l'achat de ces marchandises prendra un assez long temps. Ne sois donc pas étonné, si je puis ne pas faire d'emplettes, que je n'en fasse pas

— Tu feras comme tu voudras ; les marchandises ne sont qu'un moyen.

— Ne puis-je me déguiser en Bédouin et entrer dans la ville comme si j'allais au marché ?

— Ce sera difficile. Tu as le teint, mais pas la figure arabe. Les Arabes te reconnaîtront pour étranger et te dénonceront.

— Bien ; je prendrai conseil des circonstances.

— Quand partiras-tu ?

— Quand tu voudras.

Hussein regarda le ciel. Quelques nuages couraient assez rapidement dans la direction du sud.

— Le vent est bon, dit-il.

— Eh bien !

— Eh bien ! dans une heure, avec un de mes dromadaires, tu peux être à Djézan. Je te remettrai une lettre pour le chérif Ali, mon neveu, qui mettra immédiatement à ta disposition le meilleur marcheur qu'il y aura dans le port.

— Et mes lettres ?

— C'est juste ; tu ne partiras que demain matin

— A quelle heure ?

— Au point du jour.

— Demain, au point du jour, je viendrai prendre les lettres et la note des articles que tu veux que j'achète pour toi.

— Ne viens ici que quand tu verras un drapeau rouge sur un des coins de ma terrasse.

— C'est convenu.

Le lendemain, au point du jour, le drapeau rouge flottait sur la terrasse, le *chemâl* soufflait toujours. Dix minutes après avoir vu le signal, j'étais chez Hussein.

— Souviens-toi de ce signal, me dit-il. Désormais quand, le jour, tu verras flotter le drapeau rouge, c'est que j'ai besoin de te voir. La nuit, deux lanternes, placées à l'angle est, le remplaceront.

Ce fut, en effet, ainsi qu'à l'avenir nous correspondîmes. Mes lettres étaient prêtes. Les dromadaires étaient sellés, deux eunuques abyssins étaient équipés pour partir avec moi. Je pris congé de Husseïn. A la porte, le khasnadar m'attendait. Il me remit une bourse pleine d'or de la part du chérif.

— Le seigneur, dit-il, t'invite à ne pas t'inquiéter de ta maison : il veillera sur elle.

Comme on m'avait donné la bourse sans compter, je la remis sans compter à Sélim.

— Serre cet argent, lui dis-je, il doit être employé aux emplettes du seigneur.

— Ou à tes besoins personnels, dit le khasnadar.

Il pouvait y avoir dans cette bourse une quinzaine de mille francs en guinées anglaises et en guinées du pacha d'Egypte, qui sont une contrefaçon des premières. Sélim la pesa dans sa main.

— C'est bien lourd, dit-il, où vais-je mettre cela ?

— Dans ta *djebbirâh*.

La djebbirâh est une espèce de sabretache qui s'accroche au pommeau de la selle. Il y en a d'un travail extrêmement remarquable.

— Elle ne peut pas y entrer.

— Divise la somme.

Il m'en donna une partie et prit l'autre, toujours sans compter. J'avais la plus grande confiance dans Sélim, et je n'ai jamais eu à m'en repentir.

Nous avions sept lieues à faire au milieu d'un pays plat parsemé de petites oasis, avec des nappes brillantes qui indiquaient la présence du sel. Nous traversâmes tout ce pays en une heure et demie.

A une lieue de Djézan, nous aperçûmes la mer, et nous entendîmes le mugissement des vagues. La mer nous apparaissait à travers les échancrures d'une chaîne de montagnes nommée Djebel-Ibn-Yakûb. Vers sept heures du matin, nous mîmes pied à terre devant le seuil de la douane. Les deux Abyssins me laissèrent là et s'empressèrent d'aller trouver, avec la lettre du chérif, Ali, qui vint immédiatement me recevoir. C'était lui qui, faute d'ordres, m'avait, on se le rappelle, deux ou trois mois auparavant, refusé une escorte.

Il me conduisit à l'instant même chez lui, me fit servir des rafraîchissements et ordonna de me fréter un petit bateau et de le choisir le meilleur marcheur possible. Dans ce cas-là, ce sont les bâtiments pêcheurs qu'il faut prendre D'ailleurs, ce sont eux qui passent le plus facilement inaperçus Il va sans dire que je ne racontai rien au chérif du but de mon voyage. L'ordre était donné de me fournir un bateau, mais cet ordre ne disait même pas où ce bateau devait me transporter. Je laissai tomber dans la conversation le nom de Djedda.

Le bateau fut trouvé et mis à ma disposition vers neuf heures du matin. Seulement il dut rester à l'ancre jusqu'à midi, le vent ne se levant ordinairement que de dix à onze heures. Quand à cette heure il n'est pas levé, il y a calme pour toute la journée Comme toujours, ma présence produisit son effet. Mes deux eunuques abyssins redoublaient la curiosité ; je passais toujours pour médecin. Soit maladie réelle, soit curiosité, cinq ou six malades vinrent me consulter Le chérif lui-même avait aussi son indisposition. Il va sans dire encore que je n'eus le temps d'entreprendre aucune cure.

Vers deux heures, je montai dans mon *saya* avec les eunuques du chérif et Sélim J'avais profité de ce temps pour l'approvisionner. La brise, qui était nord-est, nous avantageait pour sortir de la rade Une fois sortis, nous fûmes obligés, pour éviter les récifs et franchir les passes, de marcher droit vers l'ouest. Nous avions l'air de courir des bordées et de gagner la haute mer pour aller à Djedda. Quand nous fûmes cachés par la grande île Segid, j'ordonnai de mettre le cap sur Moka. Le reïs, qui comptait aller à Djedda, fut tout stupéfait Il va sans dire que je ne m'inquiétai aucunement de sa stupéfaction, et que je lui réitérai l'ordre de marcher au sud-est. Comme il était à mon entière disposition, il obéit. Mais il fallut l'intervention des deux Abyssins pour le déterminer à se soumettre. La promesse d'une récompense raisonnable adoucit sa mauvaise humeur d'être obligé de tourner au sud quand il croyait tourner au nord. Un autre détail le tracassait encore ; c'est que j'exigeais qu'il gardât la haute mer. En haute mer, la marche est toujours plus rapide, et nécessite moins de précautions à cause des récifs qui sont, ainsi que les îles, en moins grand nombre que le long des côtes.

Au reste, notre petit saya méritait son titre de courrier (*saya* veut dire courrier). Il semblait défier le vent, qui nous poussait, et nous filions quelque chose comme douze à treize nœuds à l'heure. Il est vrai que ces courriers, n'étant point pontés et n'ayant qu'une petite dunette, risquent à chaque instant de chavirer. Au reste, notre patron était un excellent pilote, connaissant l'usage de la boussole, et manœuvrant admirablement sa coquille de noix avec ses trois ou quatre noirs. Il s'appelait Abd-el-Latif.

Vers le soir, la brise grandit et nous poussa si vigoureusement que, le lendemain matin, au point du jour, à cette heure où l'atmosphère est si pure et la vue si claire, nous nous trouvions par le travers de Hodeïda. Nous avions fait à peu près cinquante lieues Le volcan de Djebel-Tarr était doublé, ainsi que toutes les petites îles de Sabugar. Comme si le hasard avait su que j'étais pressé et eût résolu de me traiter en ami, aucun incident ne retarda notre route. Seulement la mer commençait à se rétrécir à vue d'œil. D'une rive à l'autre, elle n'avait plus guère que trente lieues de large On ne voyait pas encore les deux bords, mais, le matin, cette espèce de vapeur qui indique la présence de la terre.

A midi, au moment de la chaleur, nous avions presque chaque jour un calme complet. Il fallait en prendre son parti pendant deux ou trois heures. Comme je n'ai jamais pu m'habituer à dormir dans le jour, je m'amusais pendant deux ou trois heures à tirer des goélands et des dorades. Les nègres dormaient comme des hommes de plomb, et je n'avais pas même le remords de les réveiller par la détonation de mon fusil

Pendant la nuit, au contraire, quand je dormais à mon tour, l'équipage veillait, chantait, dansait, fumait et prenait son café.

Mais la préoccupation à mon égard subsistait. Où allais-je et dans quel but allais-je ? c'était l'objet de toutes les conversations nocturnes.

Si j'avais un conseil à donner à un voyageur qui part pour l'Orient, ce serait de rester autant que possible un mystère pour tout ce qui l'entoure. Plus le voyageur est mystérieux, plus il est respecté.

Vers l'avant-dernier jour de notre navigation, nous doublâmes les îles de Djebel-Sokar, où je devais, quelques

mois plus tard, faire un séjour forcé de dix-huit jours; puis les îles d'Aroé; nous approchions de Moka. Mon reïs s'était mis dans l'esprit que c'était là que j'allais. Le soir, pour tirer quelque chose de moi :

— Demain matin, me dit-il, nous serons à Moka.

— S'il plaît à Dieu ! répondis-je.

Il prit ou fit semblant de prendre ces mots pour une affirmation. Pendant la nuit, je m'aperçus que le reïs se rapprochait de terre. Les feux ne me paraissaient qu'à trois lieues ou trois lieues et demie de nous. D'ailleurs la boussole confirmait ma croyance ; le ciel était magnifique, tout sillonné la nuit d'étoiles filantes; l'eau était phosphorescente, et l'on pouvait distinguer à une grande distance sur la mer.

Le lendemain, nous nous trouvions en effet en vue de Moka.

IX

Nous distinguions très facilement et à l'œil nu la forêt de palmiers dont Moka est entourée, ainsi que les principaux édifices.

Moka, vue de loin, a un aspect des plus pittoresques. Il y avait une grande satisfaction à bord. Personne ne doutait plus, effectivement, que nous n'allassions à Moka, et c'était chose toute naturelle que le reïs, son équipage et même mes Abyssins se fussent mis cette idée en tête, Moka étant la capitale officielle de l'émir Husseïn.

J'ai déjà employé, je crois, le mot d'*émir* au lieu du mot *chérif* ; ces deux mots sont à peu près équivalents : chérif veut dire noble ; c'est-à-dire descendant de Mahomet ; émir veut dire chef, prince surtout.

Nous naviguions donc vers Moka, quand je donnai tout à coup l'ordre de reprendre la haute mer et de nous diriger sur le cap Ras-Firmâh. Or, le cap Ras-Firmâh est sur la côte d'Abyssinie. C'est une montagne très élevée, qui a la forme et l'échancrure d'une selle : aussi les Arabes l'appellent-ils Djebel-Serge, — *montagne-selle*.

L'étonnement de mes hommes à cet ordre fut inexprimable. Il fallut encore l'intervention de mes Abyssins pour forcer le patron à m'obéir. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, tout en maintenant la police à mon bord, mes Abyssins étaient pour le moins aussi fâchés que les autres de ne point aller à Moka.

A cet endroit de notre navigation, la mer s'était fort resserrée. Elle n'avait pas plus de dix à douze lieues de large. Il nous suffit donc de deux heures et demie pour nous trouver au Ras-Firmâh. Commençons par dire qu'il n'existe pas une seule maison au Ras-Firmâh, ce qui redoubla l'étonnement de tout mon équipage. Sélim seul restait fort tranquille au milieu de l'agitation générale. Il allait où j'allais, peu lui importait où.

Une des raisons que le reïs m'avait données pour descendre à Moka, c'était la nécessité de faire de l'eau, notre provision d'eau étant épuisée. Comme on croyait à une courte navigation, le patron et son équipage s'étaient servis de notre eau pour les ablutions. Il en résultait que l'eau manquait. Or, je savais que, dans une petite anse du Ras-Firmâh, il y avait toujours de l'eau douce conservée dans les excavations des rochers. Cette eau venait des orages et des pluies équatoriales. L'eau ne tombe pas souvent dans la mer Rouge, mais, quand elle y tombe, le ciel n'en est point avare.

J'annonçai donc au reïs que j'abordais au Ras-Firmâh pour faire de l'eau.

— Mais cette eau faite, me demanda-t-il, où irons-nous?

— Où je te conduirai, répondis-je.

Le reïs secoua la tête ; il était évident que ce n'était déjà plus de la curiosité, mais de l'inquiétude. Lorsque nous fûmes à terre, j'annonçai que nous passerions la nuit là. Si j'eusse continué mon chemin, je traversais le détroit pendant l'obscurité : c'est ce que je ne voulais pas. J'étais venu pour *voir*, et la nuit j'eusse mal vu. L'ordre donné de passer la nuit à terre faillit faire éclater une révolte.

Le pays d'Anakil, sur lequel nous venions de mettre le pied, est sillonné par diverses tribus de Gallas pasteurs, ou plutôt de Gallas pillards et de Dumhoetas, plus pillards encore, s'il est possible, que les Gallas. C'est le pays des lions noirs. Les troupeaux dont ces lions sont les véritables seigneurs, se composent d'une race de moutons à tête noire et à grosse queue terminée par un fouet roulé en trompette comme la queue du porc. Au reste, leur chair a quelque affinité avec celle de ce dernier animal, dont il porte la soie au lieu de laine.

Je vis autour du réservoir des traces de gazelles et de lions. Règle commune en Orient : partout où il y a de la gazelle, il y a du lion. On trouve aussi, aux environs du Ras-Firmâh, une espèce de vache qui a des cornes aussi larges que des bois de cerfs ; des brebis entièrement blanches, dont la queue, longue d'une aune, est tournée sur elle-même comme un cep de vigne ; elles ont de plus le cou gonflé par une espèce de fanon qui pend jusqu'à terre, et qui leur donne quelque ressemblance avec la brebis d'Ajan. Les montagnes sont peuplées de béliers sauvages.

On récolte dans le pays la myrrhe, l'encens, la casse, la cannelle et quelques résines odoriférantes ; le caféier pousse dans la partie centrale.

Comme les craintes de nos hommes n'étaient pas tout à fait dénuées de fondement, après avoir fait l'eau nécessaire, nous nous rembarquâmes, mais je fis jeter l'ancre à une centaine de mètres du rivage.

Au moment du coucher du soleil, une particularité me frappa. Le soleil ne se coucha point comme un globe de feu, mais sous la forme d'une colonne. Etait-ce l'effet du mirage, ou cela tenait-il au degré de latitude sous lequel nous nous trouvions? Nous étions par le 13e degré nord.

Pendant la nuit, nous entendîmes le rugissement des lions qui se rapprochaient du rivage. Sans doute ils venaient faire de l'eau à leur tour. Les cent mètres qui nous séparaient de la terre ne rassuraient pas mes marins contre les attaques du roi du désert. Au reste, quiconque a entendu le rauquement du lion ne l'oubliera jamais.

A part ce rauquement, la nuit fut parfaitement calme. Dès le lever du soleil, et aussitôt la prière faite, je donnai le signal du départ.

— Mais enfin, demanda le reïs, où veux-tu que je te conduise?

— Droit devant nous, lui répondis-je.

Et nous mîmes le cap sur l'île Périm.

Vers deux heures de l'après-midi, nous avions l'île Périm à trois ou quatre lieues en face. A ce point de la mer Rouge, les deux rives, qui vont toujours se rapprochant jusqu'au détroit, où elles ne sont plus éloignées l'une de l'autre que d'environ quatre lieues, sont visibles à l'œil nu. Cependant une espèce de vapeur qui les couvre empêche de distinguer complètement les objets. L'aspect de ce double rivage est triste et décharné. Du sable, des dunes, quelques rochers, presque pas de verdure.

A la hauteur de l'île Périm, un peu plus verdoyante que le reste du paysage, je donnai l'ordre au patron de se préparer à la pêche. Il ne comprenait pas quelle était mon intention en venant pêcher aussi loin, ni quelle espèce de poisson je comptais prendre. Cependant, comme toujours, il fallut obéir. Je craignais d'être vu par quelque navire anglais et inquiété si notre bâtiment n'était pas considéré comme bâtiment pêcheur. D'ailleurs, je ne voulais pas qu'il fît une marche trop rapide, espérant pouvoir sonder, et voulant me rendre compte de la possibilité de réalisation des projets du chérif.

Vers cinq heures, nous doublions le détroit et ce bouquet d'îles que les Arabes appellent les *Huit-Frères*. Nous entrions dans l'Océan Indien. L'étonnement de mon reïs devenait de la stupéfaction. Je lui ordonnai de serrer la côte d'Arabie de manière à ne pas m'en éloigner de plus d'une lieue ou une lieue et demie. La nuit était venue.

Le lendemain, au point du jour, nous doublions le cap Ras-Arimora, le cap *San-Antonio* des Européens.

Enfin, vers cinq heures du soir, je donnai l'ordre de mouiller dans l'anse de Bir-Ahmed *(du puits d'Ahmed.)* Elle n'a pas de nom sur les cartes européennes. Je dépêchai à l'instant même un des mes eunuques vers le petit village de Lahadj, lui donnant l'ordre de me ramener des mulets ou des ânes pour faire le trajet. Je comptais résider à Lahadj, et entrer à Aden en voisin.

Je n'attendais mon eunuque que le lendemain assez avant dans la matinée, attendu qu'aller et retour, il avait au moins seize lieues à faire, dont moitié à pied, lorsqu'à mon grand étonnement j'entendis du bruit sur le rivage, et reconnus sa voix mêlée à celle de plusieurs Arabes. Au lieu d'aller jusqu'à Lahadj, il s'était arrêté à Bir-Ahmed, qui était sur sa route, et, autour du puits, ayant trouvé un petit village de Bédouins charbonniers, il avait loué les ânes nécessaires à notre transport. Ce retour m'arrangeait à merveille.

A deux heures du matin, j'étais prêt à partir. J'emmenai avec moi un seul eunuque, pour ne pas prendre trop d'importance par ma suite ; je pris Sélim à part, et, tandis qu'il m'aidait à me travestir en homme du peuple, je lui recommandai de ne pas quitter la barque, qui devait rester dans le golfe et faire semblant de pêcher.

Vers neuf heures du matin, nous entrions à Lahadj. Lahadj est traversé par un des fleuves dont on gratifie l'Arabie, l'*Wadi-Meïdan* ; le second, le troisième et le quatrième sont *le Schab*, l'*Wadi-Masora* et l'*Aftan*.

Je ne sais si, pour mériter le nom de fleuve, il est besoin

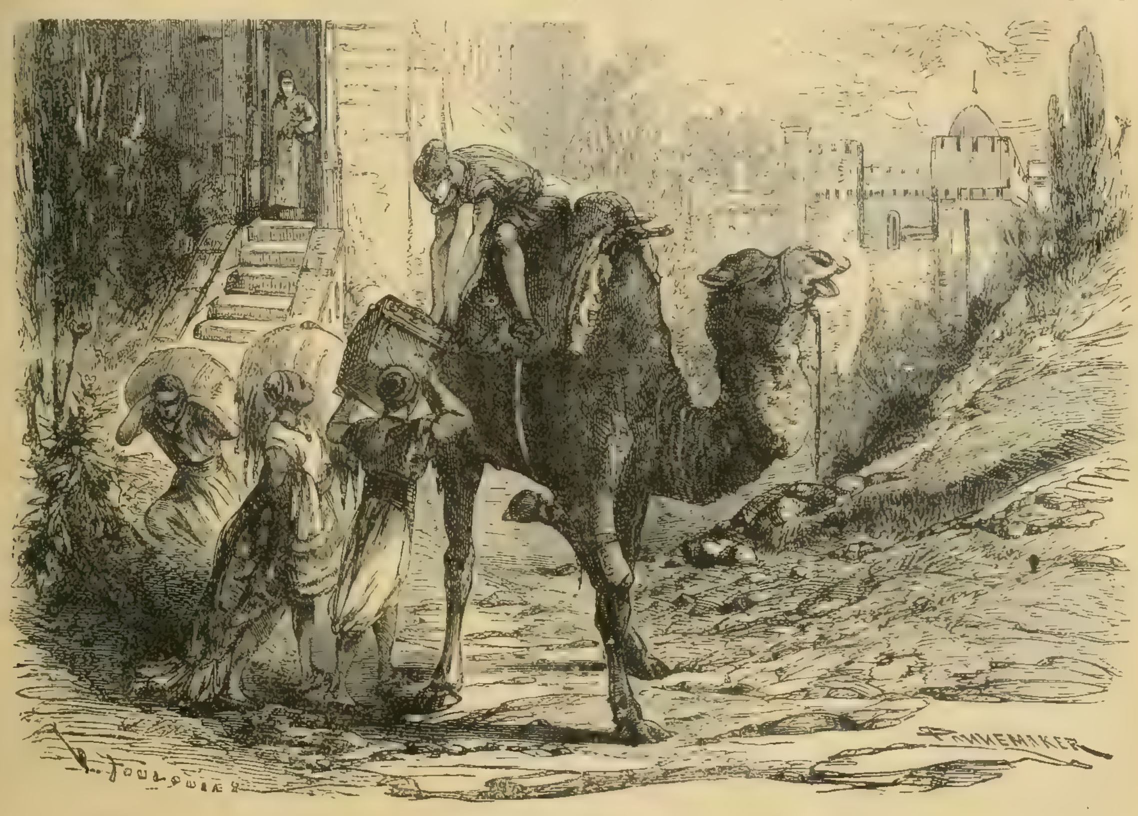
d'une humidité quelconque, mais je sais que l'Wadi-Meïdan, au moment de mon arrivée à Lahadj, ne possédait pas une goutte d'eau. Les Arabes prétendent qu'en creusant dans son lit on en trouverait. Je laisse le problème aux chercheurs de puits artésiens.

Je descendis dans le premier caravansérail venu. C'est une chose excessivement commode que ces hôtelleries circulaires, avec leur puits au centre et leurs cinquante chambres à la circonférence, où l'on entre sans dire autre chose que bonjour, sans avoir à rendre compte d'où l'on vient ni où l'on va, où l'hôtelier, cafetier, barbier, chirurgien, répond à toutes les questions sans avoir le droit d'en faire une seule, et, quand son hôte s'en va, se contente toujours de la modique pièce de monnaie qui lui est offerte.

qu'ils fument, mais encore le paillasson sur lequel ils s'asseoient. Le nègre alors porte le hucca d'une main et le paillasson de l'autre, à moins que le nabab ne porte le luxe jusqu'à avoir deux nègres, l'un qui porte son hucca, l'autre son paillasson.

On reconnaît les gens riches à ce qu'ils ont une chemise, et une bague d'argent au petit doigt de la main droite. Cette bague leur sert de cachet. Ils ne portent jamais ce cachet à la main gauche, pas plus qu'ils ne mangent avec la main gauche. La main gauche est impure. C'est la Cendrillon chargée de tous les détails de la toilette. Chez les Persans, on ne la montre même pas.

Ces cafés ont leurs âtres en flammes qui éclairent fumeurs, buveurs et joueurs, et sont de l'effet le plus pitto-



Je donnai l'ordre à Osman de faire charger ma marchandise.

Le café est extérieur : on y veille, on y boit du café et du *gueucher* ; on y joue, on y fume surtout le *bourri*. C'est là le rendez-vous des voyageurs. Le gueucher est une boisson faite avec la cosse du café. Cette boisson est infiniment meilleure que celle faite avec le grain. C'est ce que l'on appelle le café à la sultane. Le bourri est une pipe faite avec une noix de coco. C'est une espèce de *hucca* où l'on fume le *tumbac* de Perse.

Toute la société fume à la même pipe, que l'on se passe après chaque troisième ou quatrième bouffée. On avale la fumée du bourri ; les uns ont l'avarice de la garder dans leur estomac, les autres, après un temps plus ou moins long, la rendent *ad libitum* par la bouche ou par le nez.

Le tumbac vient de Chiraz. Il est compatriote du fameux vin de ce nom. Il arrive roulé en boule de la grosseur d'un échaudé, et s'écrase presque aussi facilement qu'un échaudé. Réduit en poussière, on le lave à une ou deux eaux, selon qu'on le veut plus ou moins fort, puis on le passe et serre dans un linge. Enfin, tout humide encore, on en charge le bourri, et sur le fourneau — *schoukouf* — on pose un charbon, qui y reste jusqu'à ce que le tumbac soit complètement épuisé.

Si un étranger entre, la première chose que l'on fait dans le cercle où il s'accroupit est de lui offrir le bourri. Bien entendu il n'est pas besoin qu'on le connaisse le moins du monde pour cela.

Les riches fument le hucca. Le hucca appartient, en général, à celui qui le fume, mais en général aussi le bourri appartient au cafetier.

Celui qui a un hucca a un esclave nègre qui le lui porte partout où il va, qui le lui bourre, qui le lui allume, et qui lui renouvelle son charbon si par hasard il s'éteint. Quelques-uns, plus riches encore, ont non seulement le hucca

resque à cause des parties d'ombre et de lumière qui flottent sur eux. Les joueurs sont en général des joueurs de dames ou d'échecs.

Il y a quelques grands joueurs qui font des parties d'un jour, d'une semaine, d'un mois, qui ont des cercles comme en avaient Philidor au *café de la Régence*, et M. de Labourdonnaye au *club de la rue de Grammont*. Ils sont silencieux comme des disciples de Pythagore. Les enfants, petites filles et petits garçons, courent tout nus au milieu des groupes. Ils ont des ventres gros comme des barriques, et sucent du matin au soir la canne à sucre.

Puis viennent les danseuses. Dans la rue, à trente ou quarante pas du café, elles dansent pour elles, pour leur plaisir. Elles s'accompagnent de tambours de basque et de dabourkas. Elles chantent des refrains, et à chaque refrain frappent dans leurs mains. Ces danses sont dialoguées. Deux ou trois sociétés se placent à dix ou quinze pas les unes des autres et dansent en quelque sorte de compte à demi. Ces *yechtacha* dansent entre elles et sans admettre d'hommes dans les figures qu'elles exécutent. Dans un cercle plus éloigné, s'agitent, gambadent, cancanent les nègres. Là, hommes et femmes sont mêlés. Tout en dansant, les nègres mâchent du bétel, les femmes du mastic en larmes ou de l'encens. Les uns et les autres font également usage de la noix de *gourou*, qui a le privilège de faire abondamment saliver. La noix de gourou tient lieu de rafraîchissement.

Les vieux tiennent leurs chapelets et récitent des prières, ou expliquent certains versets du Coran. Les jeunes gens se préoccupent de politique, de chasse, de guerre, de commerce, d'amour.

N'oublions pas les danseuses de profession. Donnez à ce mot de danseuses, toute l'expression possible. Elles ont un costume qui correspond, comme signification symbolique,

à l'absence de la ceinture dorée du moyen âge. Non seulement celles-là dansent, mais elles fument, boivent et mâchent le hachich, et alors les danses des nègres sont des menuets d'Exaudet comparées à leurs danses. Chacun leur donne selon ses moyens. Seulement, ce serait les humilier que de leur donner l'offrande dans la main. On leur colle la pièce d'argent ou d'or contre le visage. Toutes ces pièces d'or passent en ornement à leur chevelure, en bracelets à leurs bras, en bracelets à leurs pieds, en boucles d'oreilles, en collier en baignes. Tout cela rend, lorsqu'elles marchent ou qu'elles dansent, un petit bruit charmant, qui les annonce de loin comme les grelots annoncent la mule.

Puis, enfin, il y a le derviche. Celui-là est charlatan, médecin, sorcier, causeur, hurleur, diseur de bonne aventure, espion, tout enfin, excepté homme. Il a toutes sortes de privilèges. Partout où il va, il lui est dû quelque chose. Si c'est dans une hôtellerie, logement gratis ; si c'est dans un café, café gratis.

Un marchand qui refuserait la pratique d'un derviche hurleur ou tourneur, — ce sont les deux occupations principales des derviches, — serait un homme ruiné. On ne prendrait plus rien chez lui ; sans compter que, s'il avait affaire à un derviche rancunier, ce derviche n'aurait qu'un mot à dire pour le faire lapider.

Demandez à mon ami Arnaud, qui avait eu le malheur de refuser une bougie à un derviche. Il y avait alors des incendies de tous côtés, le derviche l'accusa d'être l'incendiaire. On crut le derviche, on poursuivit Arnaud de rue en rue. Il allait périr sous les pierres, la boue et les bâtons, si la porte d'un Turc un peu moins fanatique que les autres ne se fût ouverte devant lui. Il y entra. Il était temps ! Le Turc s'appelait Hadji-Jusuf ; il eut toutes les peines du monde, non seulement à sauver Arnaud, mais à se sauver lui-même. Cela se passait à la fin de 1842, à Hodeïda.

Voilà donc comment les nuits, au moment où l'on commence à vivre dans l'Yémen, s'écoulent de huit heures du soir à six heures du matin.

Avons-nous bien parlé de tout : hôtelleries, joueurs, buveurs, fumeurs, danseuses, nègres, almées et derviches ? Nous avons oublié les chameaux se promenant avec gravité au milieu des différents groupes, et le chant du coq, remplaçant les horloges et sonnant régulièrement les heures.

En arrivant au caravansérail, je pris ma chambre comme les autres, mais je ne la gardai pas toujours, chaque chambre n'ayant d'autre ouverture que la porte, par conséquent pas de courant d'air. Circonstance grave dans un pays où, par la saison chaude, le thermomètre monte de 42° à 50°. Cette température, un tiers au-dessus de celle qui fait éclore les vers à soie, fait par malheur éclore bien d'autres animaux.

A peine fus-je entré dans cette malheureuse chambre, que je me sentis piqué par des milliers d'épingles. Je passai l'inspection de ma chambre avec une cire. C'était effrayant à voir. Il y avait une collection de tous les insectes, depuis le moustique jusqu'au scorpion, à la tarentule et au millepieds, mais non point par couples comme dans l'arche, par milliers, par millions, par milliards.

Je me réfugiai dans la cour, au milieu des chameaux. Là, j'eus un autre agrément. J'attrapai un animal qui fait particulièrement la cour au chameau, et qui, quand le chameau lui manque, se contente de l'homme. Je ne connais pas son nom scientifique, mais je ne crains pas de l'humilier en le comparant à ces tiquets d'Europe qui se font si dodus aux dépens de nos chiens de chasse. J'appelai mon eunuque. Mon eunuque se nommait Osman, ni plus ni moins que dans une tragédie de Racine.

— Osman, lui dis-je, il est impossible de rester cinq minutes de plus ici.

— Pourquoi cela, seigneur pèlerin ? me demanda-t-il.

Tout musulman qui est allé à la Mecque est *hadji* (pèlerin), et est salué de ce titre.

— Mais regarde donc, lui dis-je en lui montrant un coin de ma chemise où se trouvait réunie une collection de vermine qui eût fait envie à un Espagnol.

Osman regarda, mais ne comprit point.

— Des puces, des punaises, lui dis-je.

— Eh bien ?

— Eh bien, je veux aller quelque part où il n'y ait point de cette vermine-là. Cherche-moi un logement ; je ne resterai pas une heure ici.

— Prends garde qu'une si grande délicatesse te fasse reconnaître pour ce que tu es.

— Que peut-il m'arriver de pis, si l'on me reconnaît, que d'être pendu ? j'aime mieux être pendu que dévoré vivant par ces horribles bêtes.

Osman m'expliqua que partout où j'irais, ce serait la même chose, et peut-être pis encore. Mais il prit un terme moyen. Il sortit en me faisant signe de prendre patience. Un instant après, je le vis revenir avec un *sirir* et un sac en toile de coton gommé. Un sirir est un cadre supporté par quatre pieds représentant assez bien un fond sanglé, excepté que les sangles sont remplacées par des cordes en feuilles de palmier. C'était la couchette. Le sac en toile de coton gommé était à la fois le matelas, la couverture et les draps.

Il dressa le cadre en dehors et près du café, tout en me montrant une dizaine de voyageurs qui avaient eu recours à l'expédient qu'il m'offrait, et qui me prouvaient par leurs ronflements qu'ils ne s'en étaient pas mal trouvés.

Il s'agissait pour le moment de me dépouiller de mes vêtements et de ma *fouta* (mon pagne), et de m'introduire le plus discrètement possible dans mon sac. Mais mon sac me paraissait d'une propreté équivoque. Je me contentai donc, au grand étonnement d'Osman, de le convertir en oreiller et de me coucher *tout habillé* sur mon cadre. Il est vrai que mon *tout habillé* n'avait pas là-bas la signification qu'il a ici.

Il me fut impossible de dormir. Mes délicatesses européennes, jointes aux différents dangers que j'ai presque toujours courus et qui me forçaient de ne dormir que d'un œil, m'ont tellement habitué à la veille, qu'aujourd'hui en France, où ni ennemis ni insectes ne troublent mon sommeil, je dors à peine et suis toujours prêt à sauter à bas de mon lit au moindre bruit.

Je n'étais pas précisément venu au reste pour dormir, fumer, prendre du café et voir danser des almées ; mais un des caractères du tempérament musulman est de ne jamais se presser. Un musulman a du temps pour tout. Ce sont les juifs, les chrétiens et les Grecs qui se pressent. Et encore à la longue subissent-ils cet empâtement général. Je devais donc, comme tout musulman, et là plus qu'ailleurs, remplir tous mes devoirs religieux. Aussi, réuni à mon groupe, fis-je la prière avec tout le monde.

La prière faite, tout le monde mange. Osman m'avait préparé une poule au riz. Je mangeai ma poule, et, comme l'heure des affaires était venue, je pensai à mes affaires. D'abord je devais me rendre compte de la position de Lahadj. De son côté, Osman devait, pour satisfaire ma curiosité de voyageur, s'informer du total de la population et des noms des principaux négociants.

Lahadj est un gros village, ni fort peuplé, ni fort étendu. Les habitants naturels sont des cultivateurs et des artisans. Sa population flottante se compose des Bédouins marchands, venant vendre leurs produits, — des troupeaux, du beurre, du café, de la laine. Cette population flottante, toujours en hostilité avec les Anglais, s'éloigne ou se rapproche selon la guerre ou l'armistice. Si les Anglais se plaignent des hommes qu'on leur a tués et se fâchent, les Bédouins se retirent dans les montagnes au milieu desquelles Lahadj est situé. Alors les Anglais ne sont plus assassinés ; ils meurent de faim.

Les Anglais alors doivent aller chercher leurs vivres indigènes sur la côte orientale d'Afrique, à Maurice et à Ceylan. Quand ils oublient les assassinats et proclament la paix, les vivres reparaissent et les marchés d'Aden regorgent. L'avantage des Anglais est donc de ne pas faire l'appel de leurs hommes trop scrupuleusement. Une fois l'argent entré dans les mains des Bédouins, il n'en sort plus jamais. Cependant, si la guerre est proclamée, s'il faut acheter des armes et de la poudre, alors l'argent anglais revoit le jour.

Lahadj est à dix-huit ou vingt milles au nord d'Aden, six à sept lieues.

Au nombre des insectes qui peuplent le pays, nous n'avons point parlé d'un animal à lui seul aussi désagréable que tous. C'est un frelon gros comme une forte noix, qui pique avec la queue, comme les guêpes, et dont la piqûre est aussi grave que celle du scorpion. Ces frelons adorent les dattes. Quand on les recueille, c'est une guerre à soutenir, souvent contre toute une bande. Quoique sèches, ils reconnaissent les dattes pour un vol qui leur a été fait, et viennent vous les disputer jusque dans les mains, jusque dans la bouche. Ils ont un bourdonnement avec lequel ils sonnent leur déclaration de guerre. Je retrouvai cette même abominable mouche à Mascate et à Bassora, en Perse et sur tous les cours d'eau bordés de palmiers dattiers. J'ai vu trois de ces mouches tuer un chameau. Je crois que j'en ai déjà parlé ; mais je n'en dirai jamais le mal que j'en pense. J'ai été piqué par une vipère et par une de ces mouches. Je ne fais pas de différence dans la douleur ni dans le danger couru.

Le village est généralement bâti en bambous et en torchis. On y voit cependant quelques maisons bâties en pierres, et une forte citadelle habitée par le cheik de l'endroit. Le reste de la journée fut occupé par moi à faire ces observations. J'ai raconté ce qui se passait la nuit.

Le soir, je me rendis chez le cheik, visite de politesse. Il s'appelait Sidi-Ahmed. Ahmed est le diminutif de Mahomet.

Mon titre de hadji me faisait bien venir partout : mon turban vert le proclamait quand mon Abyssin n'était pas là pour m'annoncer. Le cheik voulut savoir ce qui m'amenait à Lahadj. Mon but était tout commercial. Je venais directement de la Mecque, j'étais un marchand turc.

Il me demanda des nouvelles du chérif de la Mecque et de

sa famille, des nouvelles du pacha de Djedda. J'étais ferré sur le pacha et sur le chérif.

Puis il entama la question politique, et me demanda ce qu'il y avait de nouveau au point de vue des Anglais. Mes affaires commerciales m'empêchaient de me préoccuper d'affaires politiques. Cependant, par cela même que je semblais mal renseigné, je poussai le cheik et l'espèce de cour qui l'entourait, son conseil municipal, la *djemâa*, à parler. Chacun alors donna sa nouvelle. Le fond de tout cela était une haine profonde pour les Anglais. Seulement, chez le cheik, cette haine était tempérée par la cupidité. Au bout du compte, ces Anglais tant haïs enrichissaient tout le monde. On leur faisait tout payer au cours de Londres. Voler un Anglais, c'était un acte méritoire ; moins méritoire cependant que de le tuer. Mais ne pouvant pas faire ce qu'on veut, on fait ce que l'on peut. Seulement on se vantait de les voler, mais on ne se vantait pas de les tuer.

Quand ce malheur arrivait, qu'on trouvât un Anglais assassiné, les habitants de Lahadj déploraient ce malheur, se mettaient à la recherche de l'assassin et comme, le plus souvent, c'était l'assassin qui était chargé de la recherche, l'assassin, bien entendu, ne se trouvait pas. On rejetait alors le péché sur les Béni-Sobach, les Béni-Ayas et les Fadélis. C'étaient d'abominables brigands qui ne vivaient que de meurtres et de rapines ; mais on ne pouvait rien contre eux, et cela se passait ainsi.

Au reste, le cheik écoutait toutes les malédictions sans s'y mêler. Il affectait même d'être au mieux avec le gouverneur d'Aden, le capitaine Haines, homme très remarquable, qui commande encore aujourd'hui.

Le capitaine Haines à Aden, le consul Hamilton à Zanzibar, et le major Hennel résidant à Bender-Bouchir, sont les principaux rouages de cette superbe mécanique appelée la puissance anglaise, et qui domine dans la mer Rouge, sur le golfe Persique et sur les mers de l'Inde

Chaque fois qu'au point de vue arabe on racontait les faits du capitaine Haines, le cheik prenait le parti du capitaine Haines.

— Ah ! disait-il de temps en temps, quel malheur que le capitaine Haines ne soit pas musulman !

Puis, par extension :

— Et même tous les Anglais ! ajoutait-il avec un soupir.

Les Anglais dépensent des sommes folles pour s'allier les Arabes. Ils y trouvent de temps en temps un traître, jamais un ami. Pour épouvanter les hommes de la montagne, de temps en temps les Anglais mettent la main sur un Arabe et le pendent. Tout pendu est un martyr, un *schaëde* : dix Anglais meurent pour ce pendu.

Le cheik me fit des questions sur le genre de commerce que je venais faire.

Je venais acheter des laines de chèvres et des poils de chameaux. Je comptais prendre aussi quelques balles de café.

— Quand veux-tu aller à Aden ? me demanda-t-il.

— Demain, s'il plaît à Dieu.

— Eh bien ! je te donnerai un de mes esclaves pour t'accompagner, il te mettra de ma part en relation avec les Banians.

Sur cette offre et mes remerciements qui en furent la suite, nous nous séparâmes

X

Aden est situé au pied des montagnes. Il faut donc arriver au dernier sommet de la dernière montagne pour voir Aden. Du sommet de cette montagne on pourrait tirer sur Aden avec des fusils de rempart. Aden est bâti sur le cap qui lui a donné son nom ou qui a reçu son nom de lui.

Beaucoup d'auteurs ont vu dans le nom d'Aden une désignation géographique du paradis terrestre. En effet, entre *Aden* et *Eden*, la différence n'est que d'une lettre. Il est à vingt-cinq lieues environ du détroit de Bab-el-Mandeb. La ville, quoique en partie ruinée par le séjour des Anglais, qui, en faisant d'Aden une ville, et surtout un fort européen, en ont chassé les indigènes, conserve encore quelques traces de son ancienne splendeur arabe.

Tout ce qui y est construction nouvelle est construction anglaise. Aden et ses environs sont l'aridité personnifiée. Les monts Schemsan, au milieu desquels ils se trouvent, montrent partout, comme des squelettes mal enterrés au désert, leurs ossements de granit dénudés par le souffle du simoûn. L'air y est insalubre, l'eau malfaisante, corrompue, détestable. Ces deux éléments de destruction réunis produisent les dysenteries, les hépatites, les hydropisies, les éléphantiasis, enfin toutes les variétés des affections de la peau. La population, même indigène, qui devrait être habituée au climat et à l'eau, est chétive et dévorée par la fièvre ; que l'on juge de l'effet produit sur les Européens Les Anglais, chaque année, renouvellent au moins les deux tiers de leur garnison.

Depuis que le commerce arabe est à peu près détruit, la seule chose qui donne un peu de vie et de mouvement à Aden, c'est la halte qu'y fait pendant quelques heures la malle des Indes. Les quelques négociants musulmans qui habitent encore la ville trouvent dans cette circonstance un moyen d'écouler quelques-unes de leurs marchandises. Mais ils ont à lutter contre les marchands anglais ; aussi le commerce est-il presque entièrement dans des mains anglaises et indiennes.

Presque toute la population d'Aden est une population de réfugiés, les uns fuyant l'imam de Sana, les autres le chérif Hussein, ceux-ci le pacha d'Egypte, ceux-là la Porte Elle peut s'élever à six mille habitants.

La garnison anglaise peut monter à deux mille hommes d'infanterie, quatre cents hommes de cavalerie, cent hommes du génie et cent hommes d'artillerie.

Je jetai en passant un coup d'œil sur les fortifications. Il faut rendre justice aux Anglais, ils s'entendent à fortifier. Témoins Gibraltar et Malte. Au reste, ces fortifications sont bien plutôt élevées contre les Français et les Américains que contre les Arabes.

Ainsi, par mer, la ville est presque impossible à prendre. Il est vrai que Chérif-Hussein ne comptait point attaquer Aden par mer. Ce côté des fortifications m'occupa donc médiocrement. Ce qui me frappa, ce fut la possibilité d'enlever la ville d'un coup de main à l'aide des Sommaliens qui travaillent dans la place, ou de la réduire en cendres en mettant le feu aux maisons de bambou, qui, grillées par le soleil, brûleraient comme des allumettes. Il suffirait pour cela de deux ou trois fusées ou de cinq ou six balles incendiaires. La population indigène secondant l'attaque extérieure, on aurait raison en une heure de trois ou quatre mille hommes de garnison. Il est vrai que le résultat ne serait qu'éphémère, les flottilles anglaises qui stationnent dans l'Inde reprendraient Aden avec la même promptitude qu'Aden leur aurait été pris ; mais elles ne reprendraient qu'Aden.

Au reste, ma position dans Aden, au moment où j'y mettais le pied, était d'autant plus précaire que l'on venait d'arrêter trente-neuf Arabes, agents des montagnards. On devait les pendre d'un moment à l'autre, et le hasard eût pu faire que pour mon entrée j'assistasse à cette exécution. D'ailleurs, les prisonniers avaient, avec une constance inouïe, supporté la bastonnade et la détention. On espérait encore quelque chose de la vue du supplice ; mais il n'était pas probable que cordes ni potences pussent les faire parler.

Le cheik Ahmed avait eu, à propos des trente-neuf prisonniers, des pourparlers avec le capitaine Haines. Si les prisonniers étaient exécutés, avait-il dit, les Anglais devaient s'attendre à de terribles représailles. Que cette menace eût ou non porté ses fruits, les prisonniers n'avaient pas été exécutés. Mais, dans l'attente, la population était agitée, et les espions arabes parcouraient tous les groupes pour écouter ce qui s'y disait, et faire, le cas échéant, de nouvelles arrestations.

Je fus moi-même l'objet d'une surveillance assidue. Par bonheur, à Aden comme dans tout l'Orient, il y a une population qui parle ce mauvais italien qu'on appelle la langue franque *(frengi)*. Ce fut parce que j'entendais la langue franque que je connus le véritable état des choses et appris que le capitaine Haines attendait des renforts, et que les exécutions n'auraient lieu que quand ces renforts seraient arrivés.

J'affectai donc la plus grande indifférence pour tout ce qui n'était point affaire commerciale. Je suivis l'esclave du cheik chez les amis de son maître, auxquels il l'avait chargé de me recommander, et je leur achetai pour quatre ou cinq mille francs de marchandises de l'Inde étoffes de coton, mousseline, nankin, un certain nombre de somadas, — articles qui se fabriquent dans l'Hadramout, — enfin une ou deux grosses de sandales de maroquin venant de Bombay et de Calcutta. Quant au café je ne m'en préoccupai pas, puisque le cheik avait dit qu'il pouvait m'en fournir J'achevai mes emplettes en achetant deux ou trois balles de cassonade. Les Arabes repoussent le sucre en pains, ayant ce préjugé que le sucre en pains est clarifié avec du sang et des os de charogne.

Je pris quelques couffes de dattes et d'épices, et, avant la fermeture des portes, j'étais sur mon âne avec mon eunuque à droite, mon guide à gauche, très heureux de sortir d'Aden avec mes deux oreilles J'arrivai à Lahadj dans la nuit. Remarquez que toutes les routes sont très sûres, excepté pour des ennemis et des hommes que l'on croit des espions.

Tout le long de la route, au reste, on est reconnu par des Bédouins qui font des espèces de patrouilles. Ils nous arrêtaient à peu près de lieue en lieue, échangeaient avec mon guide quelques paroles en langue kabyle que je ne comprenais pas, et nous laissaient continuer notre chemin. Inutile de dire que rien n'était moins rassurant comme aspect que l'apparition et même la disparition de ces honnêtes gens.

Vers deux heures du matin, je rentrais à Lahadj. Depuis plus d'une heure, les aboiements des chiens, le bruit des tam-tams et des darboukas nous annonçaient que le village venait en quelque sorte au-devant de nous. J'eusse autant aimé le silence, je l'avoue ; j'étais éreinté de mes veilles successives et surtout de certaines émotions éprouvées dans la journée et dont je n'avais pas été le maître.

Vu de loin Lahadj ressemblait à un village de possédés. La ressemblance était d'autant plus frappante, que cette nuit les danses étaient éclairées par la lueur de deux ou trois cases qui brûlaient, ce qui n'empêchait pas les danseurs de danser, les joueurs de jouer, les buveurs de boire.

J'arrivai à mon caravansérail, et je me jetai sur mon cadre. Le voyage avait un peu secoué ma vermine ; mais restaient les moustiques, les danseurs, et les brûlés, qui faisaient un tel bacchanal que je renonçais à fermer l'œil, quand par bonheur les cris de *dbâ-dbâ!* se firent entendre.

C'était une hyène qui venait d'enlever un petit ânon. Toute la population, joueurs, danseurs, femmes, enfants, se mit à la poursuite de la voleuse. Il va sans dire qu'on ne vit pas même le bout de sa queue, pas plus que celle de l'ânon ; mais la chose eut pour moi un grand avantage, c'est que je n'eus plus affaire qu'aux moustiques et aux chants des coqs.

J'étais si fatigué que, malgré le bourdonnement des uns et la trompette des autres, je finis par m'assoupir. Mais l'assoupissement ne fut pas long : vers cinq heures du matin, j'entendis le rugissement de la panthère. J'ouvris un œil, pour voir l'effet que ce rugissement produisait sur les hommes et sur les bêtes. Les hommes ne sourcillèrent pas, mais les animaux, les chameaux entre autres, donnaient les mêmes signes de crainte que s'ils eussent couru quelque danger. Ils se levèrent sur trois pattes ; la quatrième est attachée repliée sur elle-même, par précaution ; c'est ce qui remplace le licou. Quelques-uns s'élevèrent avec une telle rapidité qu'ils brisèrent leur lien, et se mirent à courir comme des enragés. Au bruit qu'ils firent en courant et en bramant, les hommes se réveillèrent et se mirent à leur poursuite. Enfin le jour fut annoncé par le muezzin. Les femmes sortirent des maisons, leur urne sur la tête. Elles allaient chercher de l'eau, et en même temps faire leurs ablutions.

Les filles se reconnaissaient à leurs voiles blancs, les femmes mariées à leurs voiles foncés. Les hommes, de leur côté, allèrent aussi faire leurs ablutions, et, après la prière, à laquelle les femmes, excepté les vieilles, ne prirent aucune part, chacun alla à ses occupations.

Je comptais passer encore toute la journée à Lahadj, et ne me remettre en route que la nuit. Dans l'après-midi, on devait m'envoyer les emplettes que j'avais faites la veille à Aden. Puis j'avais à les compléter par l'achat de mon café moka et de mes laines. C'était, on se le rappelle, l'affaire du cheik. J'étais chez lui vers dix heures ; à onze heures, nos négociations étaient terminées. J'avais acheté trois balles de café et douze à quinze ballots de belle laine filée ; j'en avais pour un millier de roupies. La roupie vaut vingt-huit sous de notre monnaie.

Je dînai avec le cheik, qui me fit une espèce de fête. Mon titre de pèlerin et mon titre d'hôte lui en faisaient un double devoir. Un mouton tout entier y passa, couché sur un plat de cinquante livres de riz. Toute la famille, tous les parents, tous les amis furent du festin, dont les débris furent ensuite partagés, non seulement par la domesticité, mais par les assistants.

Le chameau peut rester huit jours sans boire, l'Arabe peut rester trois jours sans manger. Le chameau altéré, quand il boit, boit pour huit jours ; quand l'Arabe affamé mange, il a l'air de manger pour toute la vie.

Nous fumâmes et primes du café jusqu'au moment du départ. J'avais dit au cheik que je retournais à la Mecque. Il me chargea d'une offrande pour le temple. Cette offrande consistait en un ballot de parfums et en une somme de cent cinquante roupies pour les pauvres. J'étais assez embarrassé ; mais refuser c'était avouer que j'avais menti. Je pris donc argent et parfums, et, à mon arrivée à Abou-Arich, je fis passer le tout à mon ami le chérif Soliman.

Vers cinq heures, mes ballots étaient arrivés d'Aden. Ils eussent dû payer un droit comme venant de l'Inde anglaise. Le cheik me fit la galanterie de m'exempter de ce droit. C'était une chose fort extraordinaire chez un Arabe. Je donnai l'ordre à Osman de faire charger ma marchandise sur vingt-deux chameaux. Je fis prix pour le transport moyennant quatre roupies par chameau.

A sept heures, les chameaux partirent avec leurs guides. A neuf heures, je me mis en route moi-même. Au petit jour, après avoir fait un halte d'un instant à Bir-Ahmed, j'étais rendu à l'anse où m'attendait Sélim, le second eunuque, et le reïs.

Le chargement dura environ une heure et demie. Vers dix ou onze heures, nous levâmes l'ancre. Seulement le retour devenait plus difficile. Nous avions le vent contraire ; les matelots furent obligés de nous haler jusqu'au cap Antonio, où nous arrivâmes vers deux heures du matin. Ils avaient fait une dizaine de lieues depuis le départ. Nous mîmes pied à terre et passâmes la nuit dans des huttes de pêcheurs, où, à ma grande satisfaction, je pus manger du poisson frais et me reposer un peu. Deux nègres et l'un des eunuques veillaient à bord. Ces pêcheurs, hommes et femmes, étaient superbes.

Sélim m'apprit que pendant mon absence il avait été visité par des canots anglais qui faisaient la police des côtes. Interrogé sur ce qu'il faisait là, il avait renvoyé au reïs, qui avait répondu :

— Je pêche en attendant le patron, qui est allé chercher des provisions et des marchandises à Lahadj.

Ceux qui montaient les canots s'étaient contentés de cette réponse.

Nous mîmes quatre jours et demi à repasser le cap de Bab-el-Mandeb. C'était à peine quatre lieues par jour. Une fois l'île Périm dépassée, nous marchâmes à la voile. Le vent, sans être tout à fait contraire, nous favorisait un peu. Par bonheur, nous avions le courant.

Le soir du second jour, nous parvenions à mouiller devant Moka. Je ne parlerai point de Moka cette fois, attendu que je me gardai bien d'y descendre. Nous n'avions fait cette halte que pour prendre de l'eau et quelques vivres. Nous repartîmes le lendemain matin. Seize jours après, nous étions à Djezan. Le lendemain matin, j'étais à Abou-Arich. Mon voyage avait duré vingt-cinq ou vingt-six jours.

Chérif-Husseïn m'attendait avec une grande impatience. Il me laissa à peine le temps de descendre de mon dromadaire et m'emmena sur sa terrasse. Là, il me fit redire mot pour mot ce que sait déjà le lecteur.

Ayant vu Aden du haut de la montagne et l'ayant examiné attentivement à vol d'oiseau, je pus lui en tracer un plan sur le parquet. Mais la question n'était pas précisément dans la force d'Aden. Il était incontestable, comme nous l'avons déjà dit, qu'Aden pouvait être enlevé par un coup de main, surtout si les tribus en hostilité avec les Anglais faisaient alliance avec lui. Mais Aden, dans un temps donné, devait être incontestablement repris.

Quant au barrage, je lui en expliquai la presque impossibilité, en lui traçant à terre la configuration du col de la mer Rouge avec son cap Bab el-Mandeb, son Ras-Bir, son île Périm et sa petite île Pilote.

Le chérif me demanda le temps de réfléchir et me fit signe de la main que j'étais libre de rentrer chez moi. Je me retirais, quand il me rappela.

— A propos, dit-il, nous avons fait pendant ton absence bien de la besogne. Etudie tout cela, je pense que tu seras content. Si quelque chose n'est pas bien, on corrigera selon ton ordre.

En effet, ma citadelle avait acquis une nouvelle enceinte, dans l'intérieur de laquelle on avait construit un fourneau tout à fait simple, mais répondant à mes besoins. A une certaine distance des fourneaux étaient réunis en grande quantité des troncs et des branchages de nabacks destinés à chauffer ce fourneau. D'un autre côté, se trouvaient en monceaux deux ou trois cents pièces de canon de fonte brisée en petits morceaux, prêts à être mis dans les creusets. Sous un hangar se trouvait amoncelé le sable qu'il avait fait venir de Hâs. Tout cela, y compris l'enceinte fermée par une porte parfaitement solide, avait été exécuté pendant mon absence.

XI

Je rentrai chez moi. J'étais si fatigué que je remis le bain après le sommeil. Quand je me réveillai, on m'annonça que mon bain était prêt. Tâchons de faire comprendre ce que c'est qu'un bain à Abou-Arich et dans tout l'Yémen.

D'abord, dans tout l'Yémen, il n'y a pas une seule baignoire comme nous l'entendons. Il y a des trous et des jarres. Les trous, comme on le pense bien, ne sont aucunement portatifs : il faut aller les trouver. Ils sont dans le voisinage des puits, pour que l'eau n'ait pas trop loin à couler. Une rigole, garnie d'un bambou creux, conduit

l'eau où elle doit aller. Chaque famille un peu importante a son trou, qui sert à tout son monde. Ce trou est fabriqué en briques, les unes cuites au four, les autres séchées au soleil.

Ils sont environnés de plantes grimpantes ou d'arbres garnissant comme le jasmin et le myrte. C'est une précaution prise pour que les femmes puissent s'y baigner ; elles s'y baignent à trois ou quatre ensemble. Parfois ces trous sont revêtus de marbre brut ; à l'user, il se polit.

Quant aux jarres, ce sont d'énormes vases ayant forme d'urnes. Ce sont de ces pots dans lesquels se cachaient les quarante voleurs d'Ali-Baba. Elles sont hautes d'un mètre trente ou quarante centimètres. Quand elles sont à demeure, on y arrive par un talus de gazon. Un robinet fixé au bas de la jarre rend aux jardins l'eau que la jarre a reçue. Dans les maisons un peu aisées, il y a cinq ou six jarres placées sur une seule ligne, et à un mètre l'une de l'autre. On y prend son bain en compagnie, et, comme la tête en sort en guise de bouchon de carafe, on a, tout en se baignant, les douceurs de la conversation. Ces jarres sont abritées par des tonnelles en jonc couvertes de jasmins, de rosiers et de chèvrefeuilles.

C'est surtout le matin, et ensuite pendant la sieste, que se prennent les bains. Passons aux jarres portatives. Les jarres portatives sont, comme forme, exactement pareilles aux autres. Seulement, elles sont assujetties dans une espèce de construction en bois comme on en établit autour des enfants que l'on veut apprendre à marcher seuls. On les porte à volonté. Quand l'eau y est versée à une hauteur convenable, on monte sur un meuble quelconque, et du meuble on s'introduit dans la jarre. L'aspect d'un baigneur faisant anse avec ses bras nus et carafon avec sa tête rasée est souvent des plus grotesques.

Je jouissais en participation des bains du jardin et du kiosque du chérif Husseïn, qui se trouvaient entre ma forteresse et la sienne, à cinq minutes de chemin l'une de l'autre. C'était de la part de l'émir une gracieuseté qu'il n'accordait pas même à son fils Seulement quand je prenais un bain, je devais en informer le chérif, afin que je ne l'y rencontrasse point avec ses femmes. Cela, c'était l'affaire de Sélim. On me prévint donc que mon bain était prêt. Je me levai et me rendis au postan. Le mot *postan* correspond presque à Eden. C'est un lieu de plaisir, de récréation.

En rentrant chez moi, je fus informé que j'allais recevoir la visite du chérif. Hadji-Soliman, en mon absence, avait tout mis en ordre pour le recevoir. Au reste, c'était chose facile, le mobilier se réduisant à des tapis et à des coussins. En effet, cinq minutes après, le chérif entrait, précédé de ses nègres et accompagné de ses principaux officiers. Sa visite était à la fois une visite de politesse et de curiosité. Il ne connaissait rien de tout mon petit bazar. Mon retour était une occasion pour lui de satisfaire un désir qu'il avait depuis longtemps, et qui était stimulé par ceux qui étaient venus chez moi, et qui lui avaient parlé de mon arrangement intérieur.

En effet, j'avais beaucoup de choses curieuses pour un Arabe. D'abord mes instruments de chirurgie ; puis ma petite pharmacie ; puis mes instruments d'astronomie, mon baromètre, mon thermomètre, et surtout un petit sextant de poche à l'aide duquel je lui faisais mouvoir le soleil sur le plancher de la salle. J'avais en outre un graphomètre, qui lui montrait les hommes la tête en bas, les arbres la cime par terre, et les maisons sens dessus dessous.

Je fus obligé de lui faire un véritable cours. J'avais un globe en peau blanche qui se soufflait et qui représentait la terre. Husseïn consentait à en admettre la rotondité, sauf l'aplatissement des pôles ; mais il refusait d'en reconnaître le mouvement. Pour lui, la terre était fixée sur un axe et n'avait qu'un mouvement de va et vient de l'est à l'ouest.

Il me parla beaucoup de Platon, d'Aristote et d'Avicenne, me disant qu'il avait leurs ouvrages en arabe. Il en était là de la science.

En sortant, il vit un petit établi de limes, un étau, un tour.

— A quoi tout cela sert-il ? me demanda Husseïn. Est-ce que tu fais des montres ?

— Je m'amuse à toutes sortes de travaux mécaniques, lui répondis-je. Ne dormant pas aux heures des siestes, je les occupe à un travail d'amusement.

Il me montra sa montre, vieille montre anglaise, massive, très épaisse, marchant bien. Je l'examinai. Elle était bonne. Il prit congé de moi sans m'avoir dit un mot de mon voyage d'Aden ni des Anglais. Un quart d'heure après, deux eunuques, dont l'un, son eunuque favori Mansour, m'apportèrent une pendule à faire marcher.

Je m'excusai sur mon ignorance, mais promis cependant de faire ce que je pourrais.

Après la visite du chérif vinrent la visite du fils, et celles des frères et des notables de l'endroit

Chacun voulait voir ce qu'avait vu le chérif.

Le lendemain, vers les onze heures, Sélim vint m'avertir que le drapeau rouge flottait à l'angle est de la forteresse du chérif. On se rappelle que c'était le signal de jour indiquant que le chérif m'attendait.

Je m'empressai de me rendre à son signal, mais, avant de partir, je fis mes comptes et remis à Sélim tout ce qui restait de la somme donnée à mon départ par le chérif. Lorsque j'arrivai chez lui, il était seul avec son Indien. C'était son homme de confiance intime. Il s'appelait Yachya.

Je fus parfaitement accueilli par l'émir ; sa visite de la veille l'avait mis de bonne humeur. Seulement, il fronça le sourcil lorsqu'il vit Sélim, qui m'avait, contre son habitude, accompagné jusque dans la chambre, déposer sur le divan le reste du sac.

— Qu'est-ce que cela ? me demanda-t-il.

— C'est le reste de l'argent que tu m'as donné. Quant aux marchandises, elles doivent être arrivées.

Yachya fit un mouvement qui correspondait à notre haussement d'épaules.

— Mais, dit l'émir, je ne t'ai pas demandé de comptes.

— L'habitude de mon pays est d'en rendre.

— L'habitude du nôtre est de n'en pas recevoir.

Puis il donna l'ordre à Sélim de remporter le sac en lui disant :

— Emporte cela, parce que je me mettrais en colère.

Sélim obéit.

— Maintenant, dit Husseïn, parlons d'autre chose.

Sélim sortit. Husseïn revint à la charge au sujet du détroit, et je vis qu'il était vivement excité par les fanatiques à persister dans son projet de barrer le détroit. J'essayai de combattre ses idées par les mêmes arguments, et je revins sur la dépense effroyable qu'amènerait une semblable entreprise, qui, à mon avis, serait sans résultat. C'était le prendre par son côté faible. Bien que Chérif-Husseïn fût généreux en beaucoup de circonstances, il avait, comme tous les Arabes, un grand amour de l'or, et le million de roupies auquel j'estimais environ cette dépense, sans compter les accessoires, méritait bien, à mon avis, la peine que l'on y regardât à deux fois. Cette considération, et surtout celle de se créer des inimitiés avec la France, me parurent l'impressionner le plus. Il ne me dit point qu'il abandonnait positivement le projet, mais il répéta :

— Nous verrons !

Yachya, qui était un de ses conseillers les plus influents, et qui, comme je l'ai dit, avait toute sa confiance, Yachya me fit signe de ne pas insister davantage, et je me tus, persuadé que j'aurais un jour en lui un auxiliaire. Je résolus donc, après la séance, de le voir chez lui en particulier.

Nous en revînmes, ou plutôt Chérif-Husseïn en revint à la fonte des projectiles. Il me demanda quand je comptais commencer ; car je crois, me dit-il, que pour la simple fonte des boulets tu n'auras pas besoin de faire venir des auxiliaires de France ; je puis mettre à ta disposition les plus habiles fondeurs d'Hodeïda et de Moka. Je lui répondis qu'il avait parfaitement raison, et que pour le moment je n'avais besoin que de potiers pour confectionner les moules et les creusets. Il avait fait apporter d'avance un échantillon de cette fameuse argile de Hâs que j'avais vu la veille dans ma cour, et sur lequel j'avais déjà porté mon jugement.

— Voici la terre, dit-il, la trouves-tu bonne ?

— Excellente pour faire des poteries, répondis-je, mais peut-être un peu légère et un peu friable pour des creusets et des moules.

— Mais, me dit-il avec une certaine impatience, explique-moi donc bien quel est le sable qu'emploient les Européens pour la fonte de leurs boulets.

— C'est difficile à t'expliquer, répondis-je. C'est un sable rougeâtre, que tu ne pourrais, je crois, te procurer qu'en Europe. Mais j'espère que je réussirai au moyen d'un alliage argileux que je compte tenter pour obtenir des résultats, sinon complets, du moins satisfaisants.

Alors Husseïn fit apporter un certain nombre de creusets que, sur le modèle que j'avais laissé, il avait fait faire avec ce sable. Je les examinai.

— Ils sont très beaux, lui dis-je, ils sont très bien faits, mais supporteront-ils l'ébullition du métal, surtout porté à un si puissant volume ?

— Nous allons en faire l'essai à l'instant même, me dit-il.

Il frappa dans ses mains, et tous ses esclaves arrivèrent au galop. Il ordonna de faire un grand feu au milieu de sa chambre et envoya chercher les fondeurs.

On mit deux ou trois de ces moules en plein feu, on les fit rougir ; tous éclatèrent.

— Mais peut-être, me dit le chérif. ont-ils éclaté ainsi parce qu'ils sont vides ?

— Mais pour la fonte des métaux, lui dis-je, ils doivent toujours subir cette épreuve. S'ils éclataient pendant le coulage, sans compter le danger que courraient les fondeurs,

ce serait une perte de temps et de matière. Donc, avant de commencer notre travail, nous nous assurerons, s'il te plaît, des récipients qui doivent nous servir.

— *Subhan Allah!* s'écria le chérif, je suis fâché de cela, j'ai cru gagner du temps en en faisant faire une cinquantaine.

— Oh, lui dis-je, ce temps sera bien vite rattrapé et, en rentrant chez moi, je vais m'occuper d'en faire confectionner qui, je l'espère, seront plus solides, et dans le courant de la semaine prochaine, nous nous mettrons sérieusement à l'œuvre.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce qu'une des conditions de leur solidité est qu'ils sèchent à l'ombre.

— Et la pendule?

— Je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper; puis je [illegible] pas avoir tous les instruments nécessaires pour la [illegible] en état, attendu que je ne suis pas venu dans l'Yémen dans le but de faire des horloges.

— Mais tu la démonteras?

— Certainement.

— Mais, après l'avoir démontée, pourras-tu la remonter?

— Je l'espère.

— Serai-je là?

— Si tu veux.

— Je serais bien aise de voir le mécanisme d'une pendule et de m'en rendre compte, si c'est possible.

— Tu t'en rendras parfaitement compte.

— Et quand la démonteras-tu?

— Quand tu voudras.

— Ce soir?

— A la lumière, c'est difficile.

— Demain matin donc?

Ainsi était Hussein, curieux comme un enfant et comme un sauvage.

— Veux-tu que je la fasse apporter ici? lui demandai-je.

— Non, dit-il, j'irai chez toi immédiatement après le *fedjer*.

Le fedjer est la prière du matin comme le *magh'reb* est la prière du soir.

L'heure de la sieste était arrivée. Le chérif prit congé de moi. Yachya resta près du chérif. Mais il m'avait fait un signe de l'œil qui signifiait qu'il avait quelque chose à me dire. Il en résulta que je ne pressai pas trop le pas de mon cheval. Effectivement, au bout de quelques minutes, je fus rejoint par l'Indien, qui m'emmena chez lui. En arrivant, on nous offrit des pipes et du café. Chez le chérif, on offrait du café, mais pas de pipes. En général, les chérifs, les imans, les cadis, les muftis, les ulémas, enfin tous les hommes occupant une position élevée ou se rattachant au culte religieux, ne fument pas. Les Turcs font exception quant aux dignitaires.

Ces pipes et ce café nous étaient apportés par des nègres. Il me conduisit dans le postan. Là, quand nous fûmes bien seuls :

— Tu as eu tort, me dit-il, de rendre de l'argent au chérif. C'est une chose qui ne se fait jamais et qu'il eût pu prendre pour une insulte. Quant au barrage du détroit, tu as eu raison. Je suis de ton avis, et le soutiendrai au besoin.

Probablement l'Indien du chérif Hussein était un peu anglais. Les pipes fumées, le café bu, Yachya me fit voir ses magasins ou plutôt ceux de l'émir. Mes marchandises étaient déjà casées. Tout en me faisant des compliments sur le [illegible] de chacune d'elles, il me demanda, avec assez d'adresse pour que je ne puisse pas me blesser de la question, les prix auxquels j'avais traité. Il trouva que je les avais [illegible] un peu cher.

— Si j'eusse été chargé de leur emplette, me dit-il, j'aurais [illegible] économie plus grande.

— [illegible] un bénéfice plus grand, lui répondis-je.

Nous [illegible] chez lui et je vis que Yachya cherchait à entrer [illegible] dans une [illegible] intimité par toutes les offres [illegible] qu'il me fit, mettant sa maison et tout ce qu'il [illegible] à ma disposition de manière à me forcer à [illegible] venir me voir. Il me donna bon nombre de [illegible] excellents au fond et relatifs à la ligne de conduite que je devais tenir vis-à-vis du chérif Hussein, et entre [illegible] de ne pas manquer de le voir chaque jour [illegible] qu'il m'appelât et de lui exprimer dans [illegible] les désirs le chérif [illegible] qu'on eût [illegible] le meilleur moyen, disait Yachya, de [illegible] entre le chérif et moi.

Je le remerciai de ses bons conseils, et me retirai me demandant à moi-même si je devais être satisfait ou m'inquiéter de ces ouvertures [illegible] de la part d'un homme que je savais être, avec Mansour, le confident le plus intime du chérif.

En rentrant, j'appris par Hadji-Soliman que les femmes du chérif, conduites par deux eunuques, étaient venues visiter mon domicile.

Il ne me l'eût pas dit que je m'en fusse aperçu, tout ayant été mis sens dessus dessous par ces dames.

XII

Ceux qui ont parlé des femmes arabes ont presque toujours confondu l'esclave avec la maîtresse, la fellah avec la femme distinguée. Puis il faut encore faire une distinction entre les femmes des villes et les femmes du désert.

La femme esclave, enlevée jeune de son pays, le Darfour, le Bournou, le Mandara, le Congo, le Zanguebar, l'Abyssinie, est presque toujours négresse ou cuivrée. A quelque religion qu'elle appartienne, païenne, cophte, jacobite, aussitôt vendue à un marchand musulman elle devient musulmane. C'est une des lois du Coran. Il y a une exception en faveur de la chrétienne et de la juive, qui adorent le même Dieu que les musulmans.

Enlevées dès leur enfance, soit par la conquête, soit par la cupidité des chefs, soit par la vente qu'en font les parents eux-mêmes, les esclaves voient se rompre, avant même de connaître leur valeur, tous les liens de parenté. Elles ne reçoivent aucune éducation. C'est non pas la femme, mais l'animal féminin dans l'état de nature. Elles sont divisées en plusieurs classes : les belles et les laides, les vieilles et les jeunes ; les malades de corps ou d'esprit sont le rebut.

On leur fait faire d'abord, à pied et par caravanes, des trajets immenses : ainsi du Darfour au Caire, 400 lieues ; du Bournou à la Mecque, 600 lieues ; du Mandara à Tripoli, 350 lieues. Celles qui viennent de l'Abyssinie, du Congo et du Zanguebar à la Mecque vont par mer. On sait comment sont entassées les esclaves dans les cales des navires.

Tant qu'elles sont entre les mains du *djellab*, quel que soit leur âge, elles n'ont pour vêtements que les chiffons qui peuvent leur tomber sous la main. Arrivées au marché, le djellab leur donne un morceau de calicot écru de deux à trois mètres avec lequel elles se font un pagne.

Le temps qu'elles restent entre les mains du djellab dépend en général de leur beauté. Les moins jolies sont achetées pour devenir nourrices, bonnes d'enfants, cuisinières, femmes de ménage, travailleuses enfin. Les belles valent une centaine de talaris, quatre à cinq cents francs. Les autres valent seulement de trente à cinquante talaris.

Comme elle a été constamment malheureuse, les instincts de la nouvelle esclave se développeront selon les bons ou mauvais traitements qu'elle éprouvera. Maltraitée, elle restera rétive, entêtée, indocile. Bien traitée, elle deviendra femme, elle deviendra mère, elle acquerra par l'instinct les qualités que donne l'éducation.

Dans une question toute physiologique comme celle-ci, on comprend qu'on ne peut rien délimiter. Voilà pour l'esclave négresse ou cuivrée.

La fellah, — on appelle *fellah* la femme du cultivateur, la paysanne, — est élevée dans la famille : on lui apprend tant bien que mal à faire une tunique et un pilaw, à moudre du blé et à faire du pain. On joint à cela des conseils sur la soumission qu'elle doit à son mari ; on lui apprend à prier, les ablutions religieuses, et l'éducation est terminée. Dès lors elle attend le mari.

Comme chez tous les musulmans, le mariage se fait par entremetteur ou entremetteuse. Mais les fiancés ne peuvent se voir. Nous ne disons pas qu'ils ne se voient pas. Ils font au contraire tout, en affectant une extrême réserve, tout ce qu'ils peuvent pour se voir. S'ils y parviennent, ce sera au puits ou à la rivière. Voyez le rôle que jouent les puits dans la Bible.

Les conventions du mariage sont excessivement simples. Aucune femme n'y assiste jamais. Elles se débattent devant le cadi entre le mari, ses parents mâles et les parents mâles de la future. Ces conventions arrêtées, le cadi en dresse un acte. C'est le contrat de mariage. Deux témoins posent le cachet avec le cadi. L'acte de mariage est déposé entre les mains du mari. La femme reçoit un douaire, dont les parents perçoivent la plus grande partie possible. On pourrait à la rigueur dire que le fellâh vend sa fille. Ce douaire consiste en argent, en bijoux, en vêtements, en troupeaux, en meubles.

La femme qui n'a pas été vue du mari lui plaît ou ne lui plaît pas quand il la voit. Si elle ne lui plaît pas, il peut la renvoyer avec la moitié de son douaire. Une fois mariée et acceptée par le mari, la femme est conséquem-

Le mari va à ses affaires, la femme soigne la maison, ses enfants, ses chameaux, ses buffles. Elle file la laine et tisse ses étoffes. Elle peut avoir jusqu'à trois compagnes légitimes. Ces quatre femmes légitimes se traitent de sœurs. Chez les fellahs, il y a parfois jalousie entre les femmes. Lorsque ces jalousies prennent un caractère de gravité, le mari y met le holà, mais il les frappe à peine qu'elles jettent des cris à ameuter tout le village. Ces quatre femmes vivent ordinairement ensemble. La plus âgée a la direction des plus jeunes. Lorsque les femmes sortent avec le mari, elles marchent une à une, la plus âgée la première, ainsi de suite.

L'enfant, qu'il soit d'une esclave ou d'une femme légitime, est égal en droits. Seulement, le père, s'il occupe une position, a le droit de choisir son successeur ; s'il meurt sans avoir fait son choix, ce sera l'aîné qui lui succédera. Dans le partage des biens du défunt, les filles n'ont qu'une demi-part. Cette inégalité apparente se compense par la dot que les femmes reçoivent et que les hommes donnent. La fellâh, comme intelligence et comme condition sociale, est d'un degré plus élevé que l'esclave.

Voilà pour la fellâh.

La femme noble reçoit à sa naissance un signe quelconque qui constate son identité et la fait reconnaître de tous les membres de sa famille. Elle est nourrie, emmaillotée et bercée comme l'enfant européen. En sortant du maillot, au lieu de rester nue comme la négresse ou la fellâh, on l'habille de petits vêtements en soie ou en cachemire brodés d'or, on la couvre d'amulettes, on lui teint les mains, les pieds et les yeux, on la parfume, on lui pose des mouches et on la baigne très souvent. Dès l'enfance elle a plusieurs esclaves qui la soignent. Son éducation se borne à sa langue et à des prières. On lui apprend à jouer d'une espèce de mandoline, à chanter des chansons d'amour, on lui raconte les *Mille et une Nuits*, on évite de lui apprendre à lire, pour ne pas donner une trop grande pâture à l'imagination. On lui inculque ses devoirs à venir. A l'âge nubile, elle est séquestrée : il n'y a plus en hommes que son père et ses frères qui la voient ; mariée, il n'y a plus que le mari.

Le mariage se fait comme pour la fellâh. Seulement la dot est plus considérable, les cadeaux sont plus riches, les aumônes plus splendides, les fêtes plus bruyantes. Une fois mariée, elle est confisquée. Là commencent ses intrigues, si elle est de caractère à avoir des intrigues. Elle séduit une négresse, qui porte ses *mouchmoun* (bouquets parlants), et qui arrange pour elle ses rendez-vous. Ses rendez-vous sont presque toujours avec des hommes à qui elle n'a jamais parlé, qu'elle a vus passer, qu'elle a suivis des yeux à travers les grilles de ses moucharabies, et dont elle va risquer la vie tout en exposant la sienne.

Voir dans les *Mille et une Nuits* les femmes arabes qui cachent leurs amants dans des coffres ou dans des souterrains. L'immuable Orient n'a pas changé depuis le calife Haroûn-al-Raschid. Mais, il faut le dire, ces sortes d'événements sont rares ; les femmes mariées qui trompent leurs maris sont une exception. Cela ne se rencontre que dans les plus hautes classes.

Voilà pour la femme noble.

Nous voici arrivé à la femme du désert. Celle-ci est la vraie femme. Sa jeunesse est complètement libre. Jeunes ou nubiles, elles n'ont pour vêtement qu'un fichu posé sur l'épaule droite ou gauche. Elles luttent contre toutes les intempéries des saisons, contre toutes les fatigues des marches. Elles voyagent à pied, à cheval, à dromadaire ; quelquefois, quand elles ont des enfants, dans des *atouches* (palanquins).

Leur main appartient à leur père, mais elles n'attendent pas que leur père en dispose. Quelque intrigue amoureuse, souvent sanglante, précède le mariage. La femme veut connaître son futur mari ; elle veut qu'il soit beau, jeune, brave. Elle lui donne une tresse de ses cheveux qu'il porte à sa lance. S'il y a deux prétendants, il y a combat, mais sans règle de combat. Assassine qui peut. L'enlèvement de la fille est un coup d'adresse, et la fille se prête presque toujours à cet enlèvement. Le cavalier passe au galop avec son cheval, la jeune fille est prévenue de son passage, elle l'attend. Lui, en passant, la soulève dans ses bras, la pose sur les arçons de la selle, tire un coup de fusil en l'air en signe de victoire, et lâche la bride à son cheval. La femme jette des cris, mais pour faire croire qu'on l'enlève malgré elle. Le lendemain, elle est la femme du ravisseur et la protégée de toute la tribu. Alors se traitent les conditions du mariage. Si l'on ne s'entend point, on se bat. C'est en petit l'histoire d'Hélène. Celui à qui l'on a enlevé sa fiancée fait tout son possible, non pas pour la reprendre, comme Ménélas, mais pour se venger. Il assassine, s'il peut, l'inconstante, de près d'un coup de poignard, de loin d'un coup de fusil.

Mariée, cette femme-là, c'est la vraie femme. La femme qui suit son mari à la guerre, à la chasse, qui confectionne ses vêtements, qui soigne ses armes, ses chevaux, la famille. C'est, dans les classes inférieures, la femme qui, une outre sur le dos, va au milieu du combat et donne à boire aux combattants, amis ou ennemis ; la femme qui ramasse les blessés et les panse. Dans les classes élevées du moyen âge, c'est la femme du tournoi, la femme qui a civilisé l'Espagne, la femme qui est la fée des Alhambra et des Alcazar.

Chez les Wahabytes et les Anèzes, c'est de plus la déesse de la paix. Quand ils désirent une trêve, ils prennent la plus belle fille de la tribu, lui mettent une palme dans une main, un pigeon dans l'autre, la font monter sur un dromadaire blanc, et la lancent dans les rangs ennemis, qui, à cette apparition, cessent immédiatement le feu. L'ennemi, à son tour, envoie le plus beau cavalier de la tribu au-devant de la parlementaire. Il reçoit la communication et la rapporte à sa tribu. La jeune fille connaît l'ultimatum ; elle sait ce qu'elle a à demander, les concessions qu'elle peut faire. Le jeune homme est autorisé à entrer en pourparlers avec elle ou chargé de rejeter les ouvertures. Quand les propositions sont acceptées, elle lâche sa colombe. A la vue de l'oiseau qui prend son vol, les deux tribus se rapprochent, les notables s'abouchent, posent les préliminaires de la paix. La jeune fille remet la palme au jeune homme et devient sa fiancée.

Vous le voyez, c'est tout un poème.

Il est extrêmement rare que la femme nomade soit infidèle à son mari. La femme nomade est le conseiller, le soutien, le mentor de son mari. Le mari ne fait rien sans la consulter.

Beaucoup d'Arabes nomades n'ont qu'une femme.

Certaines tribus, comme une ruche d'abeilles, ont une reine : reine non proclamée, mais reine de fait, dont la voix est un oracle. C'est presque toujours une vieille femme. Ici, vous le voyez, elle est bien femme, puisque l'intelligence survit à la jeunesse et à la beauté.

Le sultan de Tuggurt ne faisait rien sans consulter sa mère, qu'on appelait Lella-Aïchoucha (princesse Aïchoucha). Un criminel qui parvenait à s'évader et à atteindre le seuil de sa porte était sauvé.

Lorsque j'étais à Tuggurt, un domestique des îles Kerkenna me vola un cheval. Le sultan Abd-el-Rahman-ben-Djellab fit courir ses esclaves après lui. On le suivit à la piste sur le sable, on le rejoignit au point du jour. Une lutte s'ensuivit, dans laquelle il perdit une oreille et fut pris. Garrotté, il fut placé en travers sur un cheval. On le ramenait prisonnier, et sa tête allait certainement suivre son oreille, lorsqu'en longeant la maison de Lella-Aïchoucha il eut l'intelligence de se laisser tomber sous le vestibule. Le vestibule était lieu d'asile, il fut sauvé. Cela se passait en 1851. Depuis, Lella-Aïchoucha a été assassinée par son neveu.

Mais revenons à mon ami le chérif Hussein, dont les femmes étaient venues visiter les curiosités de mon domicile pendant mon absence.

Aussitôt la prière dite, je le vis entrer chez moi. Il venait voir démonter sa pendule. Après les compliments d'usage, je commençai l'opération. J'avais réuni tous mes petits instruments : étaux, tournevis, limes. Au bout d'un quart d'heure, tous les rouages étaient étalés sur l'établi.

La spirale, c'est-à-dire le petit ressort qui sert de régulateur à l'échappement, était brisée. Je fis voir au chérif les morceaux du ressort et par conséquent la blessure de la pendule. Je n'avais pas de spirale ; je dis donc à Hussein qu'il me serait bien difficile de faire marcher sa pendule. Il tenait énormément à ce qu'elle marchât. Il m'offrait du fer-blanc. Je lui fis comprendre, en roulant du fer-blanc entre mes doigts, que le fer-blanc roulé ne se redressait pas, et par conséquent manquait d'élasticité. Il était au désespoir. Je cherchai dans ma boîte à outils. Cette boîte à outils était l'objet de la curiosité générale.

C'était un coffre d'un pied carré à peu près, tout garni de fer, se soulevant sur des charnières de fer. Comme il renfermait toutes sortes d'outils, il était très pesant, et chacun disait que c'était mon trésor. Or, ce trésor était à la merci de tout le monde. Plus d'une fois le chérif Hussein avait fait allusion à ce coffre, et m'avait donné ses avis les plus paternels à son endroit. Il m'avait fait engager à le déposer chez lui, ignorant ce qu'il contenait. Comme tout le monde, il croyait à un trésor.

Quand il le vit apporter, il ouvrit de grands yeux. Il allait donc savoir ce qu'il y avait dans le fameux coffre. Il n'y avait des outils de toute espèce. J'eus le bonheur de trouver un vieux ressort de montre, trop fort pour l'usage que j'en voulais faire. Je le détrempai à l'aide d'une lampe à esprit-de-vin, je le coupai avec des ciseaux et je le diminuai à la lime jusqu'à ce qu'il fût arrivé au degré de force des morceaux survivants de l'ancienne spirale. Puis, je le retrempai, lui fis prendre sa place en donnant au chérif l'explication de son utilité, puis je remontai la

pendule pièce par pièce. Le tout avait pris à peu près deux heures.

Maintenant il voulait la voir marcher. Les aiguilles firent le tour du cadran jusqu'à ce qu'elles marquassent l'heure, et, après avoir donné à l'aide de la clef le nombre de tours voulus, la pendule marcha. La sonnerie et le mouvement des aiguilles marchant toutes seules firent sur le chérif un effet merveilleux. Il y avait dix ans que la pendule n'avait ni sonné, ni marché.

— Décidément, dit-il, tu es un *osta*, tu es un *mohendis !*

Ce qui, traduit en français, voulait dire :

— Tu es un maître, tu es un vrai savant !

En conséquence, il voulut emporter son horloge. Alors je lui expliquai qu'elle n'était encore qu'en convalescence, et qu'elle avait besoin de quelques jours encore de mon régime pour aller bien tout à fait. Il insista pour l'emporter ; je cédai en promettant de lui donner des soins à domicile.

La grande insistance pour la possession de la pendule venait du désir de faire voir à ses frères quelle précieuse acquisition il avait faite en moi. Ce fut pour toute la soirée l'objet d'une longue conférence entre lui et ses frères. En me quittant, il me dit :

— J'ai encore bien autre chose à te donner à arranger ; viens chez moi, et je te ferai voir tout cela.

Il n'y avait pas à reculer. Nous partîmes, le chérif et moi à cheval, Yachya sur son âne et portant l'horloge. Les esclaves nous suivaient à pied. Nous arrivâmes à la citadelle et nous montâmes à sa chambre. Il donna immédiatement des ordres. Les esclaves partirent comme une volée d'oiseaux. Les premiers qui rentrèrent apportaient le café. Les autres apportaient, qui un tourne-broche, qui des serinettes, qui des orgues de Barbarie, qui des ombres chinoises, qui des musiques de la Chaux-de-Fonds, enfin une bascule, enfin tout un bazar.

Le tourne-broche, qu'il avait reçu en cadeau d'un capitaine de navire, représentait pour lui une machine complètement inconnue. Il avait cependant une certaine idée de ce que cela pouvait être. Il prenait la broche pour un pal, et la mécanique pour une horloge dont le cadran aurait été égaré. Je lui dis que j'emporterais la machine chez moi, et que je la lui montrerais en fonction.

— Je t'enverrai non seulement cela, dit-il, mais tout le reste. Je veux que tu me fasses marcher tout cela.

Après le tourne-broche, la machine qui l'inquiétait était la bascule. Il la prenait pour une potence perfectionnée. Tout cela prit le chemin de ma forteresse. J'oubliais : il y avait aussi une lampe carcel. Il l'avait chargée jusqu'à la gueule avec du beurre, de l'huile, du suif, et enfin avec une bougie. La carcel était rabaissée au rang de chandelier ; seulement elle était bien plus incommode qu'un chandelier ordinaire. Celui qui avait donné la lampe avait aussi donné douze ou quinze douzaines de mèches : mais il avait oublié d'en indiquer l'emploi.

Je jetai plus particulièrement mon dévolu sur le tournebroche, sur la bascule et sur la lampe.

— Mais, lui dis-je, ces objets emportés, tu dois avoir bien autre chose ?

— Oui, dit-il, et tu vas m'être bien utile. Viens avec moi.

Je le suivis. Il me fit entrer dans une chambre qui était une véritable exposition des produits de l'industrie de l'Europe. Il y avait des fusils de Lepage, des fusils Le Faucheux, des fusils Gosset, des pistolets de Versailles et de Londres, des porcelaines de Sèvres et de Chine, des verres de Venise, des boîtes à liqueurs pour des gens qui ne boivent pas de liqueurs ; des fourchettes et des cuillers, pour des gens qui mangent avec leurs doigts ; des services de Saxe et de Bohême, des nappes et des serviettes pour des gens qui ont pour table un paillasson ; plus, dix-huit cents exemplaires du Coran saisis sur un bâtiment anglais qui comptait en faire le commerce dans la mer Rouge, deux ou trois cents exemplaires de la Bible, en anglais et en arabe ; que sais-je encore !

Je commençai à mettre les fusils et les pistolets à part. Ils étaient à piston et à bascule. L'émir n'avait jamais pu s'en servir, n'ayant ni cartouches ni capsules. Je ne pouvais faire ni cartouches ni capsules, les cheminées en cuivre me manquaient ; mais, en prenant les calibres, je pouvais faire venir tout cela d'Europe. Puis, je me retournai vers le reste de la boutique.

— Mais que fais-tu de tout cela ? lui dis-je.

— Rien, tu vois bien. Que veux-tu que j'en fasse ?

— Un musée.

— Qu'est-ce que c'est que cela, un musée ?

Je lui expliquai ce que c'était.

— Eh bien, je vais t'envoyer tout cela, tu en feras un musée, toi !

Je fus effrayé. J'en aurais eu pour un mois, rien qu'à mettre chaque chose à sa place. Cependant j'avisai une petite tente, une tente du Bazar du voyage, une tente de Godillot. Il l'avait bien reconnue pour une tente, mais n'avait jamais pu la faire monter. Je pris la tente.

Il y avait des glaces, des vases avec des fleurs artificielles, du corail, des grains d'ambre, des aiguilles à coudre, des cadenas, tout jusqu'à des cornes à mettre les souliers ; le tout par douzaines. Dans un coin, je découvris six fontaines à filtre. Je jetai un cri de joie.

— Qu'y a-t-il ? me demanda Husseïn.

— Des fontaines à filtre ! lui dis-je.

— Qu'est-ce que des fontaines à filtre ?

— Tu verras ! Fais-en porter une dans la salle à manger, et surtout une chez moi.

— Mais j'ai des gargoulettes, me dit-il.

— Fais toujours porter les deux fontaines où je te dis.

Husseïn appela ses esclaves ; il fit porter chez moi tout ce que je lui indiquais, paraissant profondément peiné que je refusasse le reste.

— J'en ai encore trois chambres pleines comme celle-ci, me dit-il.

Je découvris en outre trois caisses de bougies de l'Etoile. Le chérif connaissait parfaitement l'usage de ces bougies ; seulement, les croyant faites avec de la graisse de porc, il refusait de les brûler. Je fis ce que je pus pour le faire revenir de cette erreur. Ce fut chose impossible. Puis, sur un rayon, j'aperçus environ deux cents bocaux de fruits à l'eau-de-vie.

Pour le coup, je demandai à Husseïn quel était le païen qui avait osé faire cadeau, à un homme aussi connu que lui pour sa dévotion, de deux cents bocaux de cerises, de pêches, de chinois et de prunes à l'eau-de-vie. C'était lui qui les avait commandés.

Un commis-voyageur américain faisant commerce dans les toiles et les eaux-de-vie, après lui avoir vendu trois ou quatre mille mètres de toile, lui avait offert des *fruits confits*. Husseïn avait cru que ces fruits étaient confits dans le sucre (il aimait beaucoup les fruits confits dans le sucre) ; il avait répondu oui et fait sa commande.

Vous savez le résultat. C'eût été à mourir de rire, si un musulman riait jamais.

Il avait aussi des tapisseries superbes, mais il n'avait pas de tapissiers.

En attendant, les rats et les vers mangeaient tout cela. En outre, comme on n'entrait jamais dans ces chambres, elles étaient habitées par des scorpions, des mille-pieds, des salamandres, et cette espèce inoffensive de serpents qui recherche le voisinage de l'homme.

La famille du chérif Husseïn en avait à peu près autant. Je dus passer la revue de tous ces caravansérails. Le chérif d'Hodéïda avait un billard, avec billes, queues à procédés, queues ordinaires, blanc et bleu. Il n'y manquait qu'une chose, c'était le tapis, qui avait été complètement mangé par les rats.

Le fils du chérif Husseïn avait une flûte en ébène, montée en argent, et un polichinelle qu'il prenait, pour un fétiche indien.

Le chérif Hammoud avait un violon sans cordes et un fusil à vent sans vent.

Le chérif Hasçan avait une paire de patins. Des patins, sous le 16e degré de latitude !

En somme, il y avait dans tout cela pour plus de six cent mille francs de cadeaux.

J'avoue que ce fut pour moi une journée originale. En dépit du chérif Husseïn et de tous les chérifs du monde, je me rappelai que j'étais Français, et je ris tout à mon aise. De temps en temps j'étais rappelé à la gravité musulmane par les visages sérieux de Husseïn et de Yachya.

Il y avait en outre des quantités de caisses de chocolat et de dragées, mais les caisses étaient vides.

Le chérif aimait énormément les dragées et le chocolat. Bon nombre de cadeaux avaient été faits de bonne foi, mais il y en avait bien quelques-uns aussi qui l'avaient été par malice.

Je rentrai chez moi très tard, et la rate tout à fait désopilée. Mon inspection m'avait pris les trois quarts de la journée.

Le premier objet que je comptais utiliser était le tournebroche. Je cherchai un endroit où je pusse faire établir une cheminée. Ce n'était pas difficile à trouver dans ma forteresse. J'avais des maçons sous la main ; en deux jours, sur le modèle que je donnai, la cheminée fut faite et le tournebroche monté.

J'oublie de dire qu'avant de quitter la forteresse du chérif, j'avais débarrassé Yachya de son horloge. Je voulais la placer à une hauteur de six ou sept pieds, mais Husseïn voulut absolument l'avoir à la portée de sa main. Je fis selon son désir.

En cinq heures elle avait avancé de trois.

Le lendemain, le chérif Husseïn m'envoya la pendule. Il était sept heures du matin, elle marquait minuit. On aurait pu croire qu'elle ne retardait que de cinq heures. Point ! elle avançait de treize.

Je répondis que je savais parfaitement qu'elle devait agir ainsi, et que c'était pour cela que j'avais voulu la garder.

Et je commençai l'opération du règlement de la pendule du chérif Husseïn.

XIII

Ma position avait un côté grotesque qui ne me laissait pas tout à fait sans inquiétude.

Je n'étais précisément pas venu dans l'Yémen pour raccommoder des pendules, monter des tourne-broches et faire aller des serinettes.

Il est vrai que j'allais avoir une bien autre besogne !

J'avais fait dans la journée mes visites habituelles au chérif, mais je n'avais pas trouvé en lui la gaieté de la veille. En outre, il m'avait semblé qu'il avait quelque chose à me communiquer. Une ou deux fois, la chose, quelle qu'elle fût, était venue jusque sur ses lèvres, mais toujours il avait retenu la confidence prête à se faire jour.

Le soir, après la prière, après le souper, je vis entrer Hadji-Soliman. Il m'annonçait Yachya. Je pensai tout naturellement que c'était le secret du chérif qui s'était fait homme et qui m'arrivait ; je le reçus avec toutes les politesses que j'avais l'habitude de faire aux messagers de l'émir. Le café fut apporté à l'instant par Sélim. Yachya s'accroupit près de moi et nous restâmes seuls. Il paraissait tout aussi embarrassé le soir que Husseïn l'avait été le matin. Après avoir parlé de choses indifférentes, il aborda la question.

Depuis qu'il était arrivé, il n'avait pas cessé de faire l'éloge du chérif, de son courage, de son grand cœur, de sa générosité, de ses exploits passés. A l'entendre, il me portait le plus grand intérêt et n'attendait qu'une occasion de faire pour moi quelque grande chose qui réalisât mes désirs. Puis il me parla de la famille, comme s'il eût été chargé de m'en faire la biographie. Ne pas confondre biographie avec apologie. Je renchérissais sur tout ce qu'il me disait, et ce n'était pas chose difficile. Je n'avais qu'à me louer du chérif, et il avait été avec moi d'une libéralité qui allait jusqu'à la prodigalité. Quant à la famille, je m'excusais sur ce que, la connaissant moins et n'ayant point affaire à elle, je n'avais pas sur son compte d'opinion bien arrêtée.

Ce n'était évidemment pas tout cela qu'il avait à me dire, mais comme un musulman ne doit jamais montrer d'impatience, j'écoutais avec le calme de la résignation.

Enfin, au moment du départ, il me dit tout bas à l'oreille, et comme si sans cette précaution quelqu'un pouvait nous entendre :

— Le chérif m'a chargé de te demander un conseil.

— A moi ?

— Oui.

— Je suis un trop humble serviteur du chérif pour me permettre de le lui donner.

— Alors tu refuserais ?

— Le chérif est mon seigneur, il peut ordonner.

— Le chérif est malade.

J'avoue qu'à cette ouverture je me sentis frissonner de la tête aux pieds. J'avais quelques notions de médecine, mais je n'avais pas une assez grande confiance en moi pour entreprendre résolument la cure du premier personnage du pays.

— Malade ? répétai-je. Je l'ai vu aujourd'hui et il ne m'a rien dit de cette maladie.

— Il n'a pas osé.

— Comment, il n'a pas osé.

Ma crainte redoubla. En Orient, la médecine a contre elle tous les désavantages qu'elle a dans les autres pays ; elle a de plus les préjugés. Il y a toujours à craindre que le malade ne suive pas les prescriptions du docteur, ou que quelque charlatan, quelque fanatique, quelque derviche, quelque sorcière, ne substitue une drogue de sa pharmacie à la vôtre.

Le malade continue d'être malade, guérit ou meurt.

S'il continue d'être malade, c'est la faute du médecin.

S'il guérit, son heure n'était pas venue.

S'il meurt, le médecin l'a empoisonné.

Il est vrai que le chérif Husseïn ne m'avait pas paru disposé à mourir. Je rappelai tout mon courage.

— Voyons, dis-je à Yachya, qu'a-t-il ?

Yachya s'expliqua.

Le chérif digérait mal depuis quelque temps.

Cela me soulagea beaucoup.

— N'est-ce que cela ? m'écriai-je.

Yachya me regarda.

— Comment, n'est-ce que cela ?

En effet, il me venait une crainte. Ces gens d'Orient ne disent jamais qu'à demi, qu'au quart ce qu'ils ont à dire. Il faut deviner tout ce qu'ils taisent, et d'habitude ils taisent toujours le plus important.

— Hé bien ! lui demandai-je, après ?

— Il demande que tu le soulages.

— Il faut que je le voie.

Yachya sortit. Au bout de dix minutes, Sélim m'annonça le signal. Immédiatement je pris le chemin de la forteresse, disant à Sélim de m'amener mon cheval pour le retour.

Je trouvai le chérif couché sur son sirir et paraissant souffrir beaucoup, Yachya était près de lui.

— Me voilà seigneur, lui dis-je

Il me tendit la main. Je gardai la main dans la mienne : elle était brûlante ; le pouls était intermittent. Il y avait pléthore.

— Depuis quand as-tu cessé de bien digérer ? lui demandai-je sans sourciller.

— Depuis deux ou trois jours.

— Hé bien ! pour recommencer à digérer bien, tu vas jusqu'à nouvel ordre te résigner à ne plus digérer du tout.

— Comment cela ? dit Husseïn avec une sorte d'épouvante.

— Quelques jours de diète absolue, des bains, des frictions sur l'épigastre, et cinq ou six pincées d'aloès, il n'en faudra pas davantage pour te guérir.

Le chérif suivit mon ordonnance, non sans regret, et au bout de très peu de jours il digérait de nouveau, infiniment mieux qu'aucun de ses sujets.

La cure me fit la plus grande renommée près de ses frères, près de ses parents, près de tout le monde. Je vis bientôt les effets de cette renommée.

— Hadji, me dit un matin le chérif, une de mes femmes est malade ; il faut que tu la guérisses comme moi.

Ce fut un bien autre frisson que le premier. Quelques détails en feront comprendre la cause.

Prenons pour type le harem du chérif Husseïn.

Tout musulman, nous l'avons dit, a droit à quatre femmes légitimes et à autant de concubines qu'il en peut nourrir. L'Orient, on le voit, n'a pas beaucoup changé depuis le roi Salomon. Le divorce lui donne la faculté de renouveler à discrétion ses quatre femmes légitimes. Au reste, ce divorce, si commun chez les gens vulgaires, est très rare chez les nobles, et ne s'opère que dans des circonstances de la plus haute gravité.

Le musulman qui a quatre femmes et un nombre plus ou moins grand de concubines a deux harems séparés. Il y a plus, si les quatre femmes légitimes ne s'entendent pas entre elles, il arrive qu'il leur donne à chacune son harem.

La vie des femmes et des concubines est exactement la même. Seulement le mari est engagé envers les femmes, tandis que le maître ne l'est pas envers les concubines.

Un article du Coran dit ceci :

« O croyants ! il ne vous est pas permis de vous constituer héritier de vos femmes contre leur gré, ni de les empêcher de se marier afin de leur ravir une partie de ce que vous leur avez donné, à moins qu'elles ne soient coupables d'un crime manifeste. Soyez honnêtes dans vos procédés à leur égard. » (Chap. IV, v. 23.)

La femme qui croit sous ce rapport avoir à se plaindre, se plaint d'abord à ses parents, puis, si cela ne suffit pas, se plaint au cadi, qui prononce le divorce. Cependant la femme a plus de peine à divorcer que l'homme. L'homme n'a qu'à dire ces paroles devant deux témoins ou le cadi :

— Je te répudie !

Il est vrai qu'il ne prononce presque jamais ces paroles que dans un moment de colère.

Revenons à l'intérieur des harems.

Nous avons dit que la vie des femmes légitimes et celle des concubines était exactement la même.

Disons de quoi se compose cette vie.

Les femmes ont leur costume de nuit et leur costume de jour. Elles couchent tout habillées sur des divans ou des tapis. Lorsqu'elles sont en bonne intelligence, elles couchent généralement dans le même appartement. Quant aux concubines, quand elles sont en trop grand nombre, on les divise. En même temps que le jour, elles se lèvent. De même, presque en même temps que lui, elles se couchent. A peine levées, elles reçoivent les ordres de l'aînée des femmes, de la Validé. Celle-ci a presque toujours son appartement séparé des autres. Ces ordres de la Validé, hâtons-nous de le dire, sont toujours pleins de convenance.

La Validé légitime ne commande qu'aux femmes légitimes et aux esclaves de sa section. Les concubines ont leur Validé comme les femmes légitimes, et de plus la favorite. Quelquefois la Validé et la favorite sont la même femme.

La Validé des concubines a ses esclaves auxquelles elle commande de son côté. Les unes alors s'occupent de la nourriture de la journée. Cette nourriture se compose en général de riz, de viande de mouton bouilli ou rôti, de viandes en sauces sucrées, où les corps gras sont prodigués

d'une manière superflue, de légumes et de concombres en quantité, de pâtisseries de toute sorte, de crèmes à la rose, à la fleur d'oranger ; de fruits, oranges, raisins, grenades, pêches, melons excellents ; de confitures de toute espèce, de dragées, d'amandes sucrées, enfin du plat de prédilection, l'*acida*.

L'acida est un gâteau de froment cuit à l'eau, sans croûte, ayant la forme d'un baba, avec un trou au milieu. Ce trou est rempli de miel blanc. On recouvre le tout de beurre ou d'huile d'olive. Les convives se placent autour, puisent avec les deux doigts dans le trou à miel et tirent à eux.

Les femmes en général sont très gourmandes. Ce sont les esclaves qui font la cuisine. Les femmes ne s'en mêlent que pour diriger, ou en amateurs. Souvent elles se chargent cependant de certains petits plats fins destinés au mari. Seulement le mari se défie presque toujours de ces plats fins.

Les femmes parfois, à l'aide de leurs esclaves nègres, se procurent des poisons très subtils. Ceci s'applique surtout aux femmes turques et aux femmes persanes, qui, à l'aide du poison, se débarrassent quelquefois de leur mari, souvent de leurs rivales. Seulement, lorsqu'il arrive à une femme d'empoisonner son mari, pacha, vizir, etc., elle n'est que l'instrument d'une puissance supérieure.

C'est ainsi que la fille de Mehémet-Ali empoisonna son mari le *defterdâr* (ministre d'Etat), le premier jour de ses noces. C'était l'ordre du pacha.

En effet, le defterdar n'était pas un ministre commode. Il passait pour l'homme le plus cruel de l'Egypte, et en était bien certainement l'homme le plus détesté en même temps que le plus craint. Son seul ami était un lion, lion charmant pour lui, caressant comme un chat pour son maître, mais qui, sur un signe de ce maître, mettait en pièces celui qui lui était désigné.

Le pacha eut peur du defterdar et le maria à sa fille. Le lendemain, il n'y avait plus de defterdar, et le lion était dans l'une des cages de la citadelle du Caire.

C'est ainsi aussi qu'une des sultanes de Selim empoisonna la favorite au moyen d'une orange, qu'elle partagea avec un couteau dont un côté de la lame était empoisonné, mangeant elle-même la partie qu'avait touchée le côté innocent de la lame. Mais revenons.

Le repas du matin terminé à neuf ou dix heures, les femmes se préoccupent de leur toilette.

En général, pour cette toilette, elles se rendent l'une à l'autre le service de femme de chambre, se nattant les cheveux et se parfumant, s'épilant, se peignant les yeux, se peignant les ongles, et se mettant des mouches mutuellement. Ce sont des enfants qui jouent à la poupée l'une avec l'autre.

Lorsque tout cela est fini, viennent le café, les chibouques, les narghilehs, les sorbets, les cassolettes. Puis les unes se racontent des histoires ; les autres regardent par les grilles de leurs moucharabies agaçant les passants quand elles peuvent. D'autres brodent, d'autres jouent de la guzla et chantent. Ces différents divertissements sont coupés par les visites de leurs amies.

Les femmes des harems ne sont point prisonnières comme on le croit. Elles sortent quand elles veulent, mais voilées, et accompagnées d'eunuques. Remarquez que le voile n'est point une gêne, et que l'eunuque n'est point un geôlier. Le voile est une coquetterie, l'eunuque est un défenseur.

Quand une visite arrive, on se fait des salamalecs, on s'embrasse, on bavarde, on danse. Les danses sont charmantes.

Pendant la présence des étrangères chez les femmes, la porte est interdite au mari. Les babouches sont à la porte, indiquant qu'il y a visite.

On arrive ainsi à la sieste.

Quand il y a visite, les visiteuses font souvent la sieste avec les visitées.

La sieste dure jusqu'à trois heures. Pendant ces trois heures, le silence le plus profond règne dans le palais ; personne n'est visible, tout est suspendu : c'est le château de la *Belle au bois dormant*.

La prière de l'[illegible] est le signal du réveil.

Tout le monde fait ses ablutions.

Après la prière, — l'ablution vient auparavant, — on dîne, les femmes chez elles, les hommes chez eux. Les enfants dînent avec les femmes, les esclaves dînent après tout le monde et mangent [illegible]. Les dîners sont toujours excessivement copieux. Il faut qu'il y ait de quoi manger pour les maîtres, les [illegible], les enfants, les esclaves et les pauvres.

Le dîner fini, les visites recommencent, et la soirée se passe en musique, en danses, en [illegible] et jeux d'échecs, en jeux de dames. Toujours quelque histoire serpente au [illegible] de tout cela.

[illegible] venue, les femmes [illegible] se couchent [illegible]. Celles qui se couchent [illegible] rêvent. Celles qui veillent, brodent, continuent une partie commencée, bavardent ou lisent. Celles-ci sont très rares. Ce sont des Européennes ou des créoles.

La mère du sultan Abdul-Medjid était une créole de la Martinique. Elle avait été prise par un corsaire et vendue au dey d'Alger, qui l'avait envoyée en présent à Mahmoud.

De même, la mère de l'imam de Mascate actuellement régnant était une créole.

L'histoire de cette créole est assez bizarre. Elle avait épousé un Anglais de la Réunion. L'Anglais voyageait pour son plaisir. Arrivé à Mascate, et ayant épuisé son argent et son crédit, il proposa à feu l'imam Séïd-Seïd de lui vendre sa femme. L'imam demanda à voir la marchandise. Il fut convenu que, si cette marchandise plaisait à l'imam, il payerait trente mille thalaris à l'époux et que la femme lui appartiendrait. Les uns disent trente mille, les autres quarante mille.

La femme alla au-devant des projets du mari. Elle exprima la curiosité de voir un harem. L'Anglais s'offrit à lui procurer ce plaisir. En effet, *il obtint* de l'imam de Mascate une permission pour sa femme. La créole entra dans le harem. Le harem se referma sur elle ; on ne la revit jamais.

Le lendemain, l'Anglais partit, on ne le revit jamais non plus, à Mascate, du moins.

Un jour, dans un moment d'intimité, et comme je disais à Seïd-Seïd qu'il devait envoyer en France ses enfants pour les faire instruire, j'eus l'occasion de lui demander des nouvelles de cette créole. Elle était morte depuis 1843, et il la regrettait beaucoup. Mais n'anticipons pas déjà sur cet épisode auquel nous revenons tout au long dans nos *Mystères du Désert* (1).

Maintenant on s'apitoie en France sur le sort des femmes du harem. On a parfaitement tort. Est-ce la rivalité qui peut les rendre malheureuses ? On ne sait pas en Orient ce que c'est que la rivalité à la façon dont nous l'entendons. D'ailleurs la rivalité de l'Européen devenant amoureux de toutes les femmes qu'il rencontre est bien autrement grave pour la maîtresse ou pour la femme que la rivalité du harem ; chaque femme au moins connaît sa rivale.

Puis la maternité les dédommage. En Orient, l'infanticide, cette plaie de notre société moderne, cette suprême et effroyable ressource des filles-mères contre le déshonneur, l'infanticide est à peu près inconnu. Enfin, là-bas, toute femme qui est mère ne peut plus être vendue. Un garçon met la favorite au-dessus de toutes les autres, et l'épouse devient sultane.

Cela posé, parlons de la malade dont Hussein voulait me faire entreprendre la guérison.

J'ai dit que la chose était bien plus grave encore à l'endroit d'une des femmes du chérif qu'à l'endroit du chérif lui-même. Je lui exposai à l'instant même et sans détours la situation.

— Ecoute, lui dis-je, tu me proposes une chose que, comme musulman, je ne dois pas accepter. Dispense-moi donc de cette cure.

— C'est que c'est ma plus jeune femme et celle que j'aime le mieux.

— Si tu veux absolument, je ferai ce que tu voudras ; mais, encore une fois, je ne réponds de rien.

— Je vais te conduire chez elle.

Il n'y avait rien à dire à cela. Je m'inclinai.

Un eunuque fut envoyé pour prévenir la malade de se tenir prête à me recevoir.

A notre arrivée, nous la trouvâmes couchée sur un lit, un véritable lit, un lit de fer. Elle était complètement enfermée sous une moustiquaire.

La chambre n'avait qu'un demi-jour, ce qui fait qu'il était impossible de rien voir. Je fus dans la nécessité de demander de la lumière, ce qui étonna beaucoup la malade et les eunuques ; aussi hésitaient-ils.

Le chérif leur donna l'ordre d'apporter des *chemaa*. C'est le nom arabe de la cire. Ils approchèrent des sièges du lit de la malade et se retirèrent.

Cette chambre, tout en conservant le luxe arabe, était meublée à l'européenne. Les divans qui régnaient tout autour de la chambre, les tapis de Perse étendus sur le plancher, protestaient contre les sièges et le lit à la française. Ce lit était placé entre quatre colonnes de granit grosses comme moi par le milieu du corps, qui, tout en formant un dais, supportaient le plafond. Entre chaque colonne il y avait des draperies d'étoffes de l'Inde extrêmement riches. Sur des étagères européennes, placées entre les fenêtres, étaient des étagères arabes supportant des porcelaines de Chine et du Japon.

Dans tous les coins de l'appartement il y avait de petites tables en nacre de perle. Sur chacune de ces petites tables étaient placées des aiguières en cuivre avec leurs bassins.

(1) Chez Dentu, éditeur, Palais-Royal.

Ces aiguières sont, on le sait, d'une forme charmante. Des parfums brûlaient dans des cassolettes.

C'était non seulement du luxe, mais de la superstition.

Les parfums neutralisent l'effet du mauvais œil ; *âain* en Arabie et en Afrique, *nazar* dans l'Inde.

Les parfums qui brûlaient étaient les parfums usités en pareil cas : la myrrhe, l'encens, le benjoin, le styrax. La myrrhe sent la violette, le styrax, la rose. Les murs étaient



Sur un signe de son maître, le lion mettait en pièces celui qui lui était désigné.

ornés, outre les étagères, de grands éventails de plumes d'autruche. Le plafond était en bois sculpté, peint de couleurs vives, avec des incrustations en glace.

Nous étions vraiment dans l'Orient des *Mille et une Nuits*.

Maintenant, cette chambre, était-ce celle de la favorite ? était-ce celle du maître ? Je restai indécis pour le moment. Plus tard, je le demandai à Yachya. C'était la chambre du maître. Elle avait quatre portes découpées dans la muraille, invisibles derrière des rideaux.

L'une conduisait chez les concubines du chérif ; l'autre chez ses femmes légitimes, la troisième à son trésor, et la quatrième lui servait d'issue.

Les chemâas apportés, on nous laissa seuls, ai-je dit.

Alors s'établit entre le chérif et sa femme un dialogue préparatoire dans lequel il lui disait de ne point avoir peur. C'était moi qui l'avais guéri de ses lenteurs de digestion, et j'allais probablement pouvoir en faire autant pour elle. Elle répondait à peine, et par ce léger gazouillement naturel aux femmes arabes, et qui semble plutôt le chant d'un oiseau qu'une langue humaine.

Je priai le chérif de lui demander sa main. Le chérif la lui demanda. Mais, bien que celui-ci insistât pour que cette main me fût donnée, il y eut une longue hésitation, et, quand elle se décida à la passer sous la moustiquaire, ce ne fut en réalité que le bout des doigts qu'elle me donna.

Je fus obligé d'attirer le bras vers moi afin d'arriver jusqu'au pouls, ce qui lui fit jeter un petit cri, moitié d'impatience, moitié de peur. Le chérif la calma du mieux qu'il put.

Le pouls était extrêmement agité, mais il me fut impossible de faire la part de la maladie et la part de l'émotion.

Je fis quelques questions au chérif.

Il me parut évident qu'elle était atteinte d'hydropisie, ou malade d'un squirre.

Dans l'un ou l'autre cas, la maladie était mortelle, surtout avec le peu de ressources qui étaient à ma disposition. Je m'abstins de faire partager mes craintes à la femme, me réservant de dire à Husseïn ce que j'en pensais.

Cependant je demandai à voir la langue. C'était une grande affaire. Comment me montrer la langue sans me montrer le visage ? et montrer son visage c'était pour la femme du chérif plus que péché mortel.

On trouva un expédient. On fit un trou au voile, et à travers le voile la malade fit passer sa langue. Elle était très blanche et très chargée. Elle me confirma dans mes craintes.

Je demandai à voir les pieds. Je m'attendais à les trouver gonflés. Ce fut une nouvelle négociation à entreprendre, mais moins difficile à mener au but que celle de la main et de la langue.

C'était bien une hydropisie arrivée au second degré.

En France, grâce à la ponction, la femme eût pu vivre encore un an ou deux, guérir même. Là-bas c'était impossible, et, sous cette latitude tropicale, elle avait à peine pour six mois d'existence.

Je me retirai avec Hussein.

De retour chez lui, il m'interrogea. Je ne lui cachai point la position dans laquelle se trouvait sa femme ; je lui dis que mes connaissances médicales et mes moyens d'action sur la maladie étaient insuffisants, et qu'il fallait tout remettre entre les mains de la Providence.

Je lui expliquai de quelle façon on eût en France traité la maladie. Je lui donnai une idée de la ponction. Mais je lui déclarai que je ne me regardais pas comme un chirurgien assez habile pour en faire usage.

— Ainsi, me demanda-t-il, il n'y a pas d'autre moyen ?

— Je n'en connais pas.

— Et tu ne peux rien lui donner qui la soulage ?

— Qui la soulage, si ; mais qui la guérisse, non.

— Fais ce que tu pourras.

Je te préviens que ma pharmacie est trop pauvre pour donner à ta femme un long soulagement. Il me faudrait aller à Djedda, ou tout au moins y envoyer quelqu'un de confiance.

— Tu peux disposer de Mansour, c'est le plus intelligent et le meilleur de mes serviteurs.

– Mansour partant immédiatement, ma pharmacie suffira jusqu'au moment de son retour.

– Fais une note, non seulement de ce qu'il te faudra pour elle, mais encore de ce qu'il te faudra pour toi et pour moi.

J'écrivis à M. Serkis, établi médecin et pharmacien à Djedda, le même qui m'avait servi d'intermédiaire avec Osman-Pacha pour me convertir à l'islamisme. Le même soir, Mansour partait à dromadaire. Il devait faire le voyage par terre. En distance directe, il y avait d'Abou-Arich à Djedda environ cent vingt-cinq lieues. C'était l'affaire de quinze jours, aller et revenir.

En attendant, j'ordonnai des teintures de scille et de digitale en compresses ; puis des pilules de même composition. J'ordonnai les plus grandes précautions dans l'administration de ces pilules.

Dès le lendemain, il y eut soulagement. Au bout de quelques jours, l'hydropisie diminuait sensiblement. Le chérif était heureux et croyait sa femme guérie. Je ne voulais pas qu'il le crût. Je le ramenais donc incessamment à la réalité.

Les médicaments arrivèrent de Djedda le seizième jour et furent employés. Mais ce que j'avais prévu arriva. Après des alternatives de bien et de mal, la femme mourut au grand désespoir de Hussein.

Cependant le chérif et moi nous avions pu reprendre nos travaux. Nos travaux, on sait quels ils étaient. Je ne m'y appesantirai donc pas davantage.

Nous fîmes faire des quantités immenses de poudre, et je fis fondre à peu près quatre à cinq mille boulets de tout calibre. L'argile que j'avais mélangée à sa terre l'avait rendue excellente.

Le projet de barrage du détroit fut complètement abandonné, et j'écrivis à mes amis en France pour avoir des ouvriers fondeurs et mécaniciens, et arriver à mes fontes de canons. Je ne reçus jamais de réponse, et le chérif Hussein attend encore ses ouvriers et ses mécaniciens.

XIV

Je reçus un matin la visite du jeune Abd'el-Mélek, neveu de l'émir, et fils du chérif Abou-Taleb.

J'ai dit combien m'avait paru intelligent ce jeune et bel Arabe. J'ai dit avec quelle attention il avait suivi toutes mes démonstrations, et l'intérêt qu'il avait pris à la réussite. Il avait suivi avec la même attention tous les travaux qui s'étaient exécutés à la suite de ces essais. Pendant mon absence, il n'avait pas quitté pour ainsi dire les ouvriers, et j'avais su qu'en toute occasion il avait pris chaudement mon parti.

Cependant il n'était jamais venu qu'avec son père. Je connaissais assez les Arabes pour savoir que sa visite ainsi isolée signifiait quelque chose. Je le reçus avec toute la considération que je devais au neveu du chérif et à un jeune homme dont Yachya m'avait fait l'éloge. J'en étais arrivé à une certaine intimité avec Yachya. J'eus du reste à me louer constamment de lui.

Le jeune homme vint droit à moi, et, contre l'habitude arabe, aborda franchement la question.

— Hadji, me dit-il, j'ai besoin de tes conseils.

— Ce n'est point pour maladie, je l'espère, lui répondis-je. Ta figure, en ce cas, donnerait un démenti à tes paroles.

— Non, me répondit-il, le corps se porte bien, mais le cœur est malade.

Je compris qu'il allait être question d'amour. Je craignais qu'il ne vînt me demander quelque talisman, quelque filtre, quelque amulette.

Je fus vite détrompé.

— J'aime, me dit-il, une jeune fille d'une des tribus du Djebel-Orra.

— Noble ?

Il rougit.

— Non, dit-il en baissant les yeux.

— Eh bien ! lui dis-je, que vas-tu faire ?

— C'est là-dessus que je viens te consulter.

— Il faut d'abord que je sache comment tu l'as connue.

Alors il me raconta toute l'histoire ; histoire d'amour, la même partout, excepté dans les détails, trame sombre relevée de broderies d'or.

Le jeune homme était chasseur, chasseur téméraire même. Souvent avec ses nègres il disparaissait pendant trois ou quatre jours dans les montagnes, et revenait avec des bouquetins ou quelque panthère. Chasse périlleuse dans l'un et l'autre cas. Pendant une de ces chasses, il avait vu Quemar. (C'est un des noms les plus resplendissants des Arabes : il veut dire la lune.) Il l'avait rencontrée portant à manger à son frère qui gardait des troupeaux, et au moment où il venait de tuer une panthère qui lui avait enlevé une brebis.

C'était une simple famille de pasteurs.

Mais, toute fille de laboureur, toute sœur de pâtre qu'elle était, elle avait de beaux sourcils qui se joignaient au-dessus du nez, de beaux et grands yeux qui étincelaient comme des diamants noirs, un nez droit, une bouche ornée de dents magnifiques, une taille souple comme la tige d'un palmier, et des cheveux qui, lorsqu'elle les dénouait, tombaient jusqu'à terre.

Son costume était celui de la fille de Laban, le costume de la Bible.

Les deux jeunes gens, s'étant rencontrés une fois, se rencontrèrent souvent. Les rendez-vous de chasse devinrent des rendez-vous d'amour. Souvent elle se risquait avec lui, le suivant dans la montagne, ne revenant que le soir quand elle eût dû revenir avant la sieste, et s'exposant alors à toute la mauvaise humeur de son père.

Les troupeaux étaient à quatre ou cinq lieues du douar, et le frère ne revenait qu'au bout de trois mois. Tant que le frère ne revint pas, le père ne put pas être renseigné ; mais le frère de retour, il apprit tout.

Dès lors Quemar fut séquestrée et les jeunes gens ne se virent plus, ou plutôt ne se parlèrent plus : car ils se revirent, mais de loin. Les jeunes gens du douar prévenus faisaient le guet avec le père et les autres frères. Et chacun faisait ce guet avec d'autant plus d'acharnement que la tribu était hostile au chérif Hussein. Or, le jeune homme était pris, et bien pris : il voulait, à quelque prix que ce fût, épouser Quemar.

Maintenant, ce qu'il attendait de moi, c'est que je parlasse en sa faveur au chérif Hussein, afin que le chérif Hussein en parlât à son père. Lui n'avait encore rien dit à personne de toute cette idylle. Je l'interrogeai à l'endroit de la jeune fille.

Elle éprouvait, de la part de son père et de ses frères, et même de la tribu, les mêmes obstacles qu'Ab'el-Mélek craignait d'éprouver de la part de sa famille. Il avait lui, en outre de l'inimitié, à vaincre la distance. Au reste, j'ai baptisé ce roman du nom d'idylle. Abd'el-Mélek déclarait qu'il fuirait avec Quemar, et que, s'il le fallait, il se ferait berger.

Sa confiance en moi m'honorait infiniment, mais il me chargeait là d'une mission on ne peut plus délicate. Il est rare que les hommes dans la position du chérif Husseïn n'aient pas des projets de mariage arrêtés d'avance sur les membres de leur famille.

— Laisse-moi quelques jours de réflexion, lui dis-je.

– Combien de jours veux-tu ?

— Laisse-moi trois jours et la permission de consulter un ami.

— Dis-moi le nom de l'ami.

— Yachya.

Il réfléchit un instant, puis :

— Fais comme tu voudras, dit-il.

Il fit quelques pas vers la porte et revint.

— Je n'ai d'espoir qu'en toi, me dit-il; si tu ne réussis pas, je ne prendrai plus conseil que de moi.

Et il sortit.

Je me rendis chez le chérif comme d'habitude. J'étais en retard ; aussi, au moment où je sortais, vis-je le drapeau rouge qui m'appelait. Lorsque j'arrivai, le chérif était avec son fils et Yachya. A peine fus-je entré, que le fils du chérif salua et se retira. En le voyant se retirer si tôt, je craignis que le jeune prince n'eût quelque jalousie contre moi. Rien n'eût été plus naturel. Le commandement que son père m'avait donné me faisait son égal au point de vue moral, et au point de vue politique son supérieur. Il est vrai qu'il me donna la main en sortant, et qu'il accompagna cette marque d'amitié du plus gracieux sourire. Mais tout cela ne prouve rien de la part d'un Arabe. Je résolus de ne pas tarder à lui faire ma visite. Dans ma précipitation, je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il fût sorti.

Quand je me retournai, je vis les regards d'Yachya fixés sur moi.

— Eh bien ! ma pendule? demanda le chérif.

— Elle n'avance plus que d'une heure sur vingt-quatre, lui dis-je; tu vois que c'est un grand progrès.

— Quand pourras-tu me l'envoyer?

— Dans deux ou trois jours. Outre la réparation que j'y ai faite, je l'habille d'une boîte.

— Tu es donc tailleur aussi? dit-il en riant.

— Tailleur pour pendules.

Yachya se mit à rire à l'exemple de son maître.

En sa qualité d'Indien, il était infiniment plus rieur que ne le sont les Arabes.

— Par exemple, ajoutai-je, si tu veux me faire l'honneur de me venir voir après-demain matin, tu pourras la faire emporter.

— Tu as quelque chose à me faire voir?

— Ce que j'ai à te faire voir ne sera prêt que dans quarante-huit heures.

— J'irai; à quelle heure veux-tu que je vienne?

— A dix heures.

— Avant mon déjeuner?

Il appuya sur le mot.

On voit que je l'avais complètement guéri de ses lenteurs de digestion.

— Avant ton déjeuner. Yachya sera des nôtres, ainsi que ton fils, si tu veux le permettre.

— Nous irons.

— Tu connais, continua-t-il ensuite, les affûts de mes canons?

— Oui, et même je les trouve horribles.

— Connais-tu un modèle plus commode?

— Je comptais t'en parler et te proposer des affûts dans le genre de ceux dont on se sert dans mon pays. Seulement, il me faut des madriers et des poutrelles en chêne, et de plus, tes meilleurs menuisiers.

— J'ai tout cela, me dit-il, et vais donner des ordres pour que tu puisses en disposer.

— Désires-tu des affûts de rempart ou des affûts de campagne?

— Des affûts qui puissent servir aux deux usages à la fois ; mais il les faut aussi légers que possible, de façon qu'un chameau, deux au plus, puissent les traîner.

— Combien t'en faut-il?

— Une douzaine.

— Je les ferai confectionner.

— Mais les roues, comment les fera-t-on?

— Dans ce pays, où il fait très chaud, les roues en bois se brisent vite ; si l'on pouvait s'en procurer en fonte?

Le chérif alors, s'adressant à Yachya, lui demanda si l'on ne pourrait pas faire venir des roues de l'Inde. Il en fallait quarante-huit en tout : vingt-quatre grandes et vingt-quatre petites.

Yachya ne répondit rien.

Alors le chérif Husseïn eut une idée lumineuse.

— Mais, dit-il, pourquoi nous préoccuper des roues? Pourquoi ne pas placer nos canons sur des traîneaux?

En effet, les traîneaux glissent admirablement sur les sables, tandis que les roues s'y enfoncent jusqu'au moyeu.

— Par ma foi ! lui dis-je, tu as plus d'esprit que moi ; je n'y eusse jamais pensé.

— D'autant mieux, ajouta-t-il, que dans la montagne on placera les canons tout montés entre deux chameaux de file.

— Mais, dis-je, si tu veux ce que nous appelons, nous, de l'artillerie de campagne, nous pourrons placer tes cinq ou six pierriers de cuivre et les faire pivoter sur des selles élastiques. Les Persans ont toute une artillerie ainsi équipée.

— Tu as donc été en Perse?

— Pas encore, mais je sais cela. Nous laisserions tes grosses pièces sur leurs affûts ordinaires pour la défense de les villes, et nous utiliserions seulement tes pièces de quatre et tes pierriers.

La chose fut arrêtée ainsi. Croyant qu'il n'avait plus rien à dire, je me retirais. Il m'arrêta.

— Attends, dit-il, j'ai quelque chose à te montrer.

Il sortit.

Je profitai de ce moment où il nous laissait seuls pour me retourner vers Yachya.

— J'ai à te parler, lui dis-je.

— Veux-tu que je passe chez toi?

— Viens partager mon dîner.

— J'irai.

Le chérif rentra ; il tenait à la main un petit sac. Ce petit sac renfermait plusieurs échantillons de minerais et de cristaux. Ces échantillons provenaient des montagnes de Djézan ; il y avait de la houille et du fer. Mais ce qu'il avait à me montrer, c'était un fragment de roche, couleur d'or.

— Qu'est-ce que cela? me dit-il.

Je regardai l'échantillon et compris l'espoir d'Husseïn.

— Cela ressemble à de l'or, lui dis-je, mais je doute que cela en soit.

— Si ce n'est pas de l'or, qu'est-ce donc ?

— Il m'est impossible de te le dire, n'ayant point le *médicament* nécessaire.

J'aurais dû dire réactif, mais le mot n'a pas son équivalent dans l'Yémen.

— Qu'est-ce que ce médicament?

— Une certaine eau que nous appelons l'eau forte, et une certaine pierre que nous appelons la pierre de touche.

— Comment opère-t-on?

— On frotte le métal sur la pierre, puis on y met une goutte de cette eau, qui, lorsque c'est de l'or, lui laisse tout son brillant ; lorsque c'est de l'argent, produit un bouillonnement qui l'efface, et qui, lorsque c'est du cuivre, produit le vert-de-gris.

— Hum ! fit Husseïn.

— Si tu veux, continuai-je, j'enverrai cet échantillon à Djedda pour le faire analyser.

— Soit, dit-il.

Puis il me remit l'échantillon.

Alors, les uns après les autres, il me fit voir tous les fragments que renfermait le sac, m'interrogeait sur chacun d'eux.

Je lui montrai la houille.

— Voilà ce que tu as de plus précieux.

Il me regarda avec étonnement.

— Plus précieux que l'or? dit-il

— Plus précieux

— Il y en a des couches, je ne sais pas en quelle quantité, mais mes travailleurs me disent qu'il y en a beaucoup.

— Tu sais que c'est avec cela que les Anglais font marcher leurs bateaux à vapeur?

— Oui, c'est du *fahhm-el-hadjer* (du charbon de pierre).

J'avais déjà constaté la présence de la houille dans l'île Djebel-Haçan, et, d'après les habitants du pays il devait en exister au Djebel-Tarr, à l'île Caméran et à l'île Zobéir.

Les autres échantillons étaient du sel gemme, du cristal de roche, des cailloux et des agates. Lorsque j'eus passé en revue tous ces fragments :

— Maintenant, dit-il, j'ai bien autre chose à te dire.

Comme on le voit, c'était le jour des confidences.

— Parle !

— On a trouvé une source de lait dans la montagne.

Je le regardai en face.

— Tu plaisantes?

— Non, sur ma parole, — *Ou-Allah.*

— Et qui a trouvé cela?

— Un vieillard respectable.

— De quel pays?

— Un musulman des montagnes de Nedjéd.

— Et c'est dans les montagnes de Nedjed qu'est la source de lait?

— Oui !

— Ton vieillard est un imposteur.

— Comment, un imposteur?

— Il est impossible qu'il y ait du lait dans la montagne.

— Il y en a cependant.

— Il n'y en a pas !

— Il l'a vu.

— Il ne l'a pas vu !

— C'est un homme à barbe blanche.

— Cela prouve qu'il ment depuis longtemps.

— Quel intérêt aurait-il à mentir?

— L'intérêt de te soutirer de l'argent. Combien lui as-tu donné?

— Qui t'a dit que je lui avais donné quelque chose?

— Ta persistance à le croire.

— Je lui ai donné comme aumône.

— L'aumône n'en est pas une aux mains des intrigants

— Alors tu ne crois pas?
— Je fais plus que de ne pas croire, je nie.
Et je lui citai l'article du Coran :

« Quand tu les vois (les hypocrites), leur extérieur te plaît; quand ils parlent, tu les écoutes volontiers... Ce sont tes ennemis. Evite-les. Que Dieu les extermine ! Qu'ils sont faux! (Ch. LXIII, v. 4). »

La citation parut le faire réfléchir.
— Tu as raison, dit-il, mais tout est possible à Dieu.
— Oui, mais Dieu est logique. Du moment où il a mis le lait dans les mamelles des animaux et dans le sein de la femme, il n'a pas dû le faire couler à flots de la terre.
— Je te dis que le vieillard l'a vu.
— Ecoute, lui dis-je, je te parie ma tête contre la sienne que cela n'existe pas
— Hum! fit encore Husseïn
— Le vieillard est-il ici? demandai-je.
— Il est devant mon palais.
- Veux-tu le faire appeler?
Husseïn frappa dans ses mains ; un esclave entra.
- Va, dit-il, me chercher un vieillard à barbe blanche que tu trouveras devant la porte.
Dix minutes après, un homme de soixante-dix ans, d'une figure vénérable, ayant une longue barbe blanche qui pendait jusqu'à la ceinture, fut introduit. Il s'approcha d'Husseïn et voulut lui baiser la main. Husseïn la lui retira, non pas qu'il le tînt pour imposteur, mais à cause de son grand âge
Pendant notre conversation, les frères étaient venus peu à peu et le divan était complet.
— C'est toi qui as vu la source de lait? dis-je en m'adressant au vieillard.
— Oui, répondit-il avec un merveilleux aplomb.
- Tu l'as vue?
— Non seulement je l'ai vue, mais j'y ai bu.
- Eh bien? demanda Husseïn.
— Cet homme n'est peut-être pas un imposteur, dis-je au chérif ; mais, en ce cas, c'est un fou.
— Je ne suis ni un fou, ni un imposteur dit le vieillard ; j'ai dit la vérité, et d'autres que moi ont vu la source
Je me tournai vers le chérif.
— Tu crois à la source de lait? lui demandai-je.
— Je dis que tout est possible à Dieu, répéta-t-il.
— Eh bien ! que ce vieillard dise exactement où est la source et indique les personnes qui l'ont vue avec lui.
Le vieillard indiqua son fils.
— Et où est ton fils?
— Il est devant le palais.
— Fais venir ton fils.
Le vieillard sortit en rentra avec un jeune garçon d'une quinzaine d'années, alerte et à l'œil rusé.
— Tu as vu la source de lait avec ton père?
— Oui, dit-il.
— Tu en as bu?
- Oui
— Tu sais bien où elle est?
— J'irais les yeux fermés.
— Eh bien ! vas-y les yeux ouverts, et conduis un Kobaïl que le chérif va te donner, et qui reviendra attester que lui aussi il l'a vue, et mieux que cela même.
Je me retournai vers Husseïn.
— Tu entends? lui dis-je. Ordonne à un de tes Kobaïls de partir à dromadaire avec ce jeune homme ; il prendra une bouteille, puisera du lait à la source et te l'apportera
Le chérif appela un de ses eunuques, lui donna l'ordre dicté par moi, et, dix minutes après, le Kobaïl, ayant le fils du vieillard en croupe, partait pour la montagne au grant trot d'un dromadaire.
Yachya était chez moi à l'heure convenue Le dîner n'était qu'un prétexte ; la véritable cause du rendez-vous était l'affaire du jeune chérif Abd'el-Mélek.
Comme je l'avais prévu, la confidence avait sa gravité. Yachya hocha la tête.
— Jamais, dit-il, le chérif Husseïn ne consentira à ce mariage.
— Mais, lui dis-je, il faudrait au moins tenter de l'y faire consentir.
Yachya me regarda fixement
— Et tu t'es chargé de la négociation? me demanda-t-il.
Je regardai à mon tour Yachya
— C'est-à-dire, répondis-je, que je comptais en charger un homme qui a toute la confiance de l'émir
Yachya comprit à l'instant même.
— Si c'est sur moi que tu as compté dit-il
Et il secoua la tête.
— Eh bien? demandai-je.
— Tu as eu tort.
— Tu refuses?
— Je connais les projets du chérif à l'égard de son neveu ; je n'oserai jamais.
— Voila qui embrouille terriblement les affaires du pauvre garçon.
— C'est fâcheux, car c'est ce qu'il y a de mieux dans la famille.
— Mais enfin, d'où viendra cette résistance si acharnée?
— D'abord la tribu à laquelle appartient la jeune fille est particulièrement hostile à l'émir. Pas une année le tribut n'est payé par elle sans coups de fusil. Le chérif craindra que son neveu ne puise, dans le contact de ces Kobaïls, des idées de rébellion dans le genre de celles de son oncle Hammoud Bref, je doute de son consentement
— Et tu ne veux pas même tenter de l'obtenir?
— Je n'ose essayer. Mai toi, ajouta Yachya, si tu tiens à rendre service au jeune homme, pourquoi ne te charges-tu pas de la négociation?
— Mais je suis un étranger venu d'hier.
— Le chérif t'aime beaucoup.
Je regardai Yachya.
— Je t'en réponds ! dit-il.
— C'est possible, mais il me semble qu'il n'y a pas assez longtemps que je suis de la famille pour me mêler de ses affaires. D'ailleurs, passant par ma bouche, la demande prendra une certaine gravité.
— Oui, dit Yachya en souriant, tandis que par la mienne on la croira une plaisanterie.
— Je ne dis pas cela. Le jeune homme est sérieusement amoureux, et je connais assez les Arabes pour savoir qu'on ne plaisante pas avec leur premier amour.
Yachya hocha la tête.
— Non, décidément, dit-il, je ne me charge point de cela.
— Que faire alors?
— Pourquoi n'en parles-tu pas au père?
— Parce que le père sera probablement plus sévère encore que le chérif, et que le jeune homme compte au contraire sur le chérif pour décider son père.
Yachya réfléchit un instant.
— Il y aurait peut-être un moyen, dit-il.
— Lequel?
— Ce serait que j'en parlasse à une de mes femmes; elle en parlerait à une des femmes du chérif, laquelle en parlerait au chérif.
Je secouai la tête à mon tour.
— Ne mêlons point de femmes à toute cette affaire; ce serait un moyen de l'ébruiter.
— Peut-être as-tu raison, dit Yachya. Voyons donc
Et il réfléchit de nouveau.
— *Ne fehem !* dit-il enfin.
Ne fehem est une locution arabe qui correspond aux deux mots français J'y suis !
— Eh bien ! parle.
— Il faut arriver par celui qui a intérêt à ce que le fils de son oncle fasse une sottise.
— Pourquoi cela?
— Parce qu'il poussera son père à la lui laisser faire
— Tu veux parler du jeune Husseïn?
— Oui, tu comprends; le chérif aime beaucoup son neveu; il le croit destiné à soutenir l'honneur de la famille ; il lui accorde peut-être plus d'intelligence qu'à son propre fils. Eh bien ! en dessous, le jeune Husseïn est jaloux de son cousin ; il craint qu'un jour son père ne fasse pour son cousin ce qu'il ne ferait peut-être pas pour lui. Le mariage de son cousin refroidira naturellement le chérif Husseïn pour son neveu Abd'el-Mélek. Le jeune chérif sera donc tout feu pour le mariage, et tu peux te confier à lui.
— Ah ! ah ! fis-je en regardant Yachya, voilà de la diplomatie !
— C'est celle d'un pauvre Indien, dit Yachya avec une fausse et comique humilité, mais c'est celle d'un homme qui a vécu vingt ans avec les Arabes. Parles-en au fils.
— Il n'y a qu'un malheur dans tout cela, répondis-je.
— Lequel?
— C'est que je crois que le jeune Husseïn ne m'aime pas et est jaloux de moi.
— Eh bien ! en cela tu te trompes.
— Cependant, aujourd'hui, tu as vu que, lorsque je suis entré chez son père, il est sorti.
— Que veut dire cela?
— Que ma présence lui était désagréable.
— J'ai bien vu au regard dont tu le suivais à son départ que quelque chose de pareil te passait par l'esprit.
— Tu as vu cela?
— Oui !
— Eh bien !
— Eh bien ! tu te trompais. J'étais là présent à la conversation du père et du fils quand tu es entré et que tu as interrompu la conversation. Je sais de quoi il était question et de quelle façon on parlait de toi.

— Tu peux donc me rassurer sur ce point.

— Tout à fait.

— Tant mieux. Il y a un proverbe arabe qui dit qu'il ne faut mépriser personne, pas même le ver, à plus forte raison le lionceau. J'aurais été désespéré d'avoir le jeune chérif pour ennemi.

— Rassure-toi donc, loin d'être ton ennemi, il pousserait son père à... Mais ceci n'est point mon secret. Je serai probablement chargé un de ces jours près de toi d'une mission à peu près semblable à celle dont aujourd'hui tu voulais me charger près du chérif ; alors nous en causerons.

Quoique j'éprouvasse une vive curiosité de connaître cette mission, je gardai l'impassibilité d'un Arabe et me contentai de répondre :

— Si tu m'affirmes que le jeune chérif est mon ami, je croirai à son amitié.

— Je te l'affirme !

— Eh bien ! alors, j'irai lui faire une visite et je lui en parlerai.

— Ecoute, dit Yachya, autant j'hésitais à en parler au père, parce que je savais lui être désagréable, autant je suis prêt à en parler au fils, sachant que je lui ferai plaisir. Charge-moi de la négociation; veux-tu ?

— Certainement, je le veux, mais auparavant...

— Quoi ?

— Je n'avais autorisation d'Abd'el-Mélek que d'en parler à une première personne. Cette première personne, dans mon esprit, c'était toi. Nous allons en parler à une seconde personne, il me faut une autorisation nouvelle.

— C'est bien, dit Yachya. Fais-le venir et demande-lui cette autorisation.

— Non, vas-y, toi. Le chérif a l'habitude de t'envoyer chez ses frères; ta présence ne sera pas remarquée; tandis que moi, si l'on me voyait aller chez le jeune chérif, ce serait toute une affaire.

— Tu as raison.

Yachya partit. Un quart d'heure après il avait l'autorisation et il était de retour.

— Maintenant, dit-il, voilà comment la chose va se passer. Tu as prévenu le chérif que tu comptais faire une visite à son fils ; tu vas lui faire cette visite, tu lui racontes toute l'aventure, il en parle le même jour à son père. Après-demain le chérif vient te voir, il t'en parlera.

Je tirai ma montre ; j'avais juste le temps de lui faire une visite avant qu'il se rendît chez son père. Je le trouvai chez lui. Il écouta ma confidence avec la plus grande attention, et se chargea de la commission avec empressement.

Je revins à la forteresse. Yachya m'y attendait.

— Tout s'est passé à merveille ! lui dis-je.

— En effet, répondit Yachya, nous avons pris, je crois, le bon moyen.

J'avais vu le chérif Husseïn le matin ; je pensai que son fils aurait à parler avec lui d'Abd'el-Mélek, je me dispensai de la visite du soir.

Le lendemain, j'étais chez l'émir à l'heure habituelle. Il ne me dit pas un mot qui pût me faire croire qu'il avait même vu son fils. La journée et la matinée du lendemain se passèrent sans rien amener de nouveau. Les travaux ordinaires s'accomplirent, et à l'heure du déjeuner, c'est-à-dire à dix heures du matin, je vis arriver le chérif, son fils et Yachya.

XV

J'attendais le chérif chez moi à l'heure convenue. Le tourne-broche tournait, la tente était dressée sur la terrasse, un déjeuner était servi sous la tente, et de l'eau filtrée remplissait les gargoulettes.

Le chérif Husseïn était accompagné de son fils et d'Yachya. Il commença par me faire des compliments sur les travaux, qui marchaient de mieux en mieux ; puis, incapable de modérer sa curiosité :

— Tu avais quelque chose à me faire voir ? me dit-il.

— Oui. Veux-tu venir avec moi ?

— Volontiers.

J'ouvris la porte, je le fis passer le premier, puis, lui demandant la permission de servir de guide, je le conduisis à la cuisine.

Un spectacle inattendu l'y attendait. Le tourne-broche fonctionnait avec bruit et tic-tac de roues, faisant rôtir devant un brasier immense un mouton tout entier. Un immense récipient en fer battu, destiné à faire de la pâtisserie, recevait le jus et la graisse du mouton. Sélim arrosait le rôti avec une gigantesque cuiller de bois, faite par lui-même.

C'était un beau spectacle, même pour celui qui ne l'aurait pas vu pour la première fois. Il produisit son effet sur le chérif ; mais je dois lui rendre cette justice que ce fut la mécanique du tourne-broche qui le préoccupa le plus.

— C'est une horloge à rôtir la viande, dit-il; seulement, il y manque le cadran pour voir quand elle est cuite.

Je m'inclinai.

Un Européen n'eût pas trouvé cela.

— Si je retourne dans mon pays, lui dis-je, je ferai part de ton observation aux marchands de tourne-broches.

Mais ce qui attira ensuite son attention, ce fut la cheminée. La cheminée est tout aussi inconnue dans l'Yémen que l'est le tourne-broche. Il se pencha dans l'intérieur et regarda de quelle façon la flamme et la fumée s'élevaient

Je lui développai une théorie du vide produit par la chaleur. Je ne sais pas s'il me comprit parfaitement, mais il me pria de lui envoyer les ouvriers qui avaient confectionné ma cheminée, pour qu'il en fît faire une pareille dans son *matebkah*, c'est-à-dire dans sa cuisine.

Après avoir été serdar, tourneur, mouleur, fondeur, diplomate, négociant, horloger, médecin [illegible] enfin au grade de ministre.

— Est-ce tout ce que tu avais à me montrer ? demanda le chérif Hussein, que la vue du mouton rôtissant avait sans doute mis en appétit.

On voit que la cure avait été complète.

— Si tu veux monter sur la terrasse, je te ferai voir autre chose.

— Allons ! dit le chérif.

Nous montâmes sur la terrasse. La tente était dressée.

— Ah ! dit-il, tu as réussi.

Et il alla voir de quelle façon je m'y étais pris pour utiliser tous les objets. Il y avait dans la confection de la tente parisienne une grande supériorité sur la tente arabe. Il en examina tous les détails.

— Peux-tu me faire faire une grande tente pareille à celle-ci ?

— Sans doute.

— Et tu veux bien t'en charger ?

— Avec grand plaisir.

Je devenais aussi tapissier !

Les nattes étaient préparées sous la tente pour recevoir le déjeuner. On apporta les aiguières à laver les mains, avec du savon parfumé. Chérif Hussein comprit que ne pouvant l'inviter à déjeuner, la coutume européenne n'existant point chez les Arabes, je mettais un déjeuner à sa disposition.

En même temps deux esclaves, conduits par Sélim, apportèrent le mouton tout entier dans son plat de fer.

Le chérif s'assit devant le mouton. Nous restâmes debout, Yachya, le fils du chérif et moi, moi m'apprêtant à le servir.

— Assieds-toi ! dit-il.

— J'obéis.

Puis, se tournant vers son fils et Yachya :

— Asseyez-vous aussi !

Ils s'assirent.

Alors le chérif Husseïn, avec ses doigts, entama le mouton, nous en servit à chacun un morceau, et prit la tête, fendue d'avance pour qu'il pût, outre les chairs, en manger facilement la cervelle. La tête est le morceau d'honneur.

Une dernière surprise l'attendait. Quand l'esclave versa l'eau dans le verre de cristal du chérif, celui-ci s'aperçut qu'au lieu d'être trouble et bourbeuse comme la sienne, mon eau à moi était claire et limpide.

Il la goûta.

— Je n'ai jamais bu d'aussi bonne eau, dit-il. Où la prends-tu ?

— C'est la même que la tienne, lui répondis-je ; seulement, grâce à l'alambic que tu m'as donné, elle est devenue telle que tu la vois.

— Pourrai-je avoir de l'eau pareille à celle-ci ?

— Oui, et cinq fois autant, puisqu'il te reste cinq fontaines et que je n'en ai qu'une.

— Allons, dit-il, tu es décidément un savant.

Ainsi que l'avait prévu Yachya, le chérif me prit à part, après le déjeuner, m'emmenant vers un angle de la terrasse et laissant son fils avec l'Indien.

— Mon fils, me dit-il, m'a entretenu de la communication que tu lui as faite. Qu'y a-t-il de vrai dans ce qu'il m'a dit ?

— S'il t'a dit que ton neveu Abd'el-Mélek était amoureux d'une jeune fille de la tribu des Bégams, et qu'il désirait obtenir ton consentement pour l'épouser, il t'a dit la vérité.

— Pourquoi ne m'en as-tu point parlé toi-même ?

— Parce que c'est une affaire de famille et que je suis étranger à ta famille.

Le chérif me regarda

— L'ami n'est point un étranger, dit-il.

Je m'inclinai.

— Eh bien ? lui demandai-je

— Eh bien ! je crains que ce ne soit une chose impossible.

Je me tus.

— La jeune fille n'est pas noble ? dit-il.

— C'est la fille d'un laboureur et la sœur d'un pâtre.

— Ni moi ni mes frères n'y consentirons jamais.

— Tu vas désespérer ton neveu.

— J'en suis fâché car c'est un brave jeune homme que j'aime beaucoup.

— Il avait compté sur cette amitié, et la preuve, c'est qu'il aimait mieux s'adresser à toi qu'à son père.

— Tu sais que la tribu des Bégams est une des tribus les plus hostiles du Djebel-Orra ?

— Je sais cela, et cela m'avait paru une raison pour que tu donnasses ton consentement.

— Je ne comprends pas..

— Ton neveu, par son influence, pouvait ramener cette tribu à toi.

— Mais cette tribu, par son influence, peut éloigner de moi mon neveu.

— Tu penses trop souvent au chérif Hammoûd

Husseïn fronça le sourcil.

— J'y pense toujours, dit-il.

— Réfléchis bien Sidi, avant de faire le malheur de ce jeune homme

— Je réfléchirai !

— Et tu me rendras réponse !

— Oui, mais, je te le répète, j'ai des vues sur mon neveu.

— Tu es le maître ! lui dis-je

Il me tendit la main C'était signe qu'il se retirait.

— Et la pendule ? lui dis-je

— Ah ! c'est vrai, je l'oubliais

Il fallait que la préoccupation du chérif Husseïn fût bien grande pour qu'il oubliât sa pendule Yachya la prit entre ses bras et l'emporta. En sortant, le jeune homme me dit tout bas :

— Mon père consent-il ?

— Non ! répondis-je

— Je lui en reparlerai

Et il suivit son père.

Décidément j'étais un savant, mais Yachya était un profond politique

Le soir, j'allai faire ma visite au chérif; mais il ne me parla de rien.

En rentrant chez moi, je trouvai notre amoureux : il venait chercher sa réponse On sait ce que j'avais à lui dire

— Ils n'y consentiront pas ! dit-il.

— Alors que feras-tu ?

— Ma résolution est prise.

— Tu l'enlèveras ?

— Je l'enlèverai

— Au risque de la colère de ton père et de ton oncle ?

— Mon oncle a le bras long, mais mon cheval a les pieds rapides; je serai hors du pouvoir de mon oncle avant que mon oncle ne sache même que j'ai enlevé Quemar

Nous en étions là de la conversation quand Sélim entra

— Le chérif Husseïn désire te voir, dit-il.

— Il m'envoie chercher ?

— Non, il te fait le signal de nuit.

— Les deux lanternes ?

— Les deux lanternes

Que pouvait-il y avoir de nouveau ?

Je me hâtai de me rendre auprès du chérif Husseïn

— Eh bien ! me dit-il tout joyeux, la source existe.

— Quelle source ?

— La source de lait !

— Ton Kobaïl l'a vue ?

— Il l'a vue.

— Et il t'a rapporté une bouteille de lait puisé à la source ?

— Il la rapportait quand, à une lieue d'ici, il l'a laissé tomber

— Et elle s'est brisée ?

— Oui !

— Où est ton Kobaïl ?

— Il est là.

— Puis-je lui parler ?

Husseïn frappa dans ses mains Un nègre entra

— Fais venir Mabrouck dit-il

— Je souhaite que son nom le protège ! dis-je en riant.

Mabrouck veut dire bonheur

Mabrouck entra. Je l'interrogeai Sans sourciller il répéta la même fable qu'il avait dite à Husseïn.

— Est-ce bien vrai ?

— *Ras bouk !* (sur la tête de ton père !)

C'est, après le nom de Dieu, le grand serment arabe

— C'est bien, lui dis-je, je te crois.

Et je lui fis signe de sortir.

— Tu vois ? dit Husseïn.

— Je vois que Mabrouck est un infâme menteur.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. As-tu fait donner un *baschich* au vieillard ?

— Je lui ai fait donner cinquante talaris.

— Fais fouiller Mabrouck, et tu en trouveras vingt-cinq dans sa poche.

— Comment cela ?

— Ils ont partagé.

— Pourquoi auraient-ils partagé ?

— Parce que Mabrouck est son complice, et que, sur la promesse que lui a faite le vieillard de lui donner la moitié de ce qu'il tirerait de toi, il l'a aidé à te tromper.

Husseïn devint blême et frappa du pied. C'étaient ses deux grands signes de colère.

— Ecoute, lui dis-je, je veux voir par mes yeux et toucher par mes mains. Fais garder Mabrouck cette nuit; demain je le prendrai pour guide, et il me conduira à la fameuse source.

— Pourquoi pas le vieillard ou son fils ?

— Parce que le vieillard et son fils sont déjà loin.

— Comment ! ils sont déjà loin ?

— Fais-les appeler, tu verras.

Chérif-Husseïn frappa de nouveau dans ses mains. Un nègre entra.

— Fais entrer Mabrouck dans le *skiffa* (vestibule), et qu'on le garde à vue jusqu'à demain. Puis, tu amèneras le vieillard et son fils.

— Veux-tu me faire une partie d'échecs, Sidi ?

— Je ne joue pas !

— Tant pis ! nous aurions eu le temps de la finir, dût-elle durer huit jours, avant qu'on retrouvât les deux découvreurs de la source.

Husseïn frappa du pied avec plus d'impatience encore que la première fois. Nous attendîmes un quart d'heure Plus nous attendions, plus l'impatience du chérif croissait.

Enfin le nègre reparut.

— Mabrouck est dans le skiffa, dit-il.

— Bien, et le vieillard ?

— On le cherche !

— Il n'est donc plus en face du palais ?

— Il n'y est plus!

— Je veux qu'on me l'amène !

Le nègre sortit.

— Tu permets, n'est-ce pas, dis-je au chérif, que j'aille demain avec Mabrouck à la recherche de la source ?

— Oui, répondit-il.

Puis, après un instant.

— J'irai avec toi.

— Tu viendras avec moi ?

— Oui Cet homme est un Kobaïl ; s'il se voyait pris en flagrant délit de mensonge, il te tuerait ou te ferait tuer par des gens de sa tribu. J'irai D'ailleurs, je suis bien aise de voir de mes yeux.

— Soit ! mais je te demanderai une grâce.

— Laquelle ?

— Je ne te la demande pas encore ; je dis que je te la demanderai.

— Dans quel cas ?

— Si j'ai raison contre Mabrouck.

— Ce que tu me demanderas sera en mon pouvoir ?

— Ce que je te demanderai dépendra entièrement de toi.

— Alors je t'accorderai ce que tu me demanderas.

— A quelle heure partons-nous demain ?

— Avant le lever du soleil.

C'était à trois ou quatre heures du matin.

Le nègre entra.

— On ne trouve pas le vieillard, dit-il, il faut qu'il se soit sauvé.

— Que l'on continue de le chercher, et, si on le trouve, qu'on le mette, lui et son fils, dans les cachots de la citadelle.

Je pris congé du chérif Husseïn, et me retirai bien tranquille sur le sort du vieillard et de son fils J'étais certain qu'on ne les retrouverait pas. En effet, ils ne reparurent jamais à Abou-Arich, de mon temps du moins.

En rentrant chez moi, j'avais dit à Hadji-Soliman de me réveiller à deux heures Cette nuit, je m'étais couché sur ma terrasse J'avais là un cadre, un tapis et une grande couverture de laine Je dormais le visage caché sous ma couverture de laine, à cause de la rosée et des effets de lune

J'appelle *les effets de lune* l'influence fatale que la lune a sur ce qu'elle regarde de son pâle visage, chair ou granit Les effets de lune, qui ont été longtemps regardés comme un préjugé, sont maintenant admis par la science. La dégradation des Pyramides est attribuée au sourire pâle et rongeur de la reine des nuits.

Je ne voulais pas être rongé comme une pyramide. J'avais donc ma couverture par-dessus la tête, quand à deux heures du matin Hadji-Soliman vint la soulever. Seulement, je ne dormais pas, je rêvais. Je rêvais à quelques mots que m'avait dits Yachya. Je songeais à cette conversation qui avait lieu entre le père et le fils quand j'étais entré; à ce secret que Yachya n'avait pu me dire parce qu'il n'était pas le sien ; à cette mission pareille à celle dont je voulais le charger pour le chérif et dont il serait probablement un jour chargé près de moi.

On partit, comme l'avait dit Hussein, un peu avant le lever du soleil.

Les nuits sont très claires en Orient, très froides et très humides. Le matin, la terre semble couverte d'une gelée blanche, et, quand le soleil commence à darder, elle reluit comme une glace.

Nous nous dirigions vers le sud-est.

Le nom général de la montagne, à laquelle nous avons donné le nom de la localité la plus rapprochée, est le Djebel Béni-Seïd (*la montagne des fils du Seigneur*). Comme il n'y



Je lui ai fait donner cinquante talaris.

Je me creusais donc la tête pour tâcher de voir quelque chose dans cette obscurité, fût-ce un fantôme.

Il en résulta que, lorsque Hadji-Soliman leva la couverture, il me trouva les yeux tout grands ouverts.

Un quart d'heure après, j'étais à la porte de la forteresse du chérif. Elle était fermée, mais au premier coup de marteau, elle s'ouvrit. J'étais attendu.

Le chérif était éveillé, les chevaux et les dromadaires étaient tout sellés, toute la famille était de la course, frères, neveux, cousins. Yachya et son âne étaient arrivés des premiers au rendez-vous. Dans un angle du vestibule, Mabrouck attendait, gardé par deux nègres.

Notre course devenait une excursion armée. En effet, elle avait lieu dans les montagnes, et certaines tribus des montagnes étaient hostiles au chérif. Le chérif s'était informé d'avance de l'endroit où se devait trouver la fameuse source. C'était dans le Djebel-Saubéâh. Mabrouck avait donné tous ces détails d'un ton positif et en affectant la plus grande tranquillité.

avait que des sentiers, et que trois ou quatre cents hommes ne peuvent suivre un sentier, nous occupions un certain espace dans la plaine. Il en résultait que nous faisions une espèce de battue, et que devant nous, des champs de trèfle, de sésame et de dourâh (sarrasin), se levaient des volées de pintades et de poules de Numidie. Les pintades se levaient avec grand bruit, ainsi que les poules de Numidie : les pintades par bandes de vingt-cinq ou trente, les poules de Numidie isolées.

Puis venaient des bandes de perdrix et de cailles, qui chantaient par milliers, et des outardes qui couraient pêle-mêle avec les lièvres et les chacals sans quitter la terre, battant l'air de leurs ailes.

Des hyènes rôdaient au milieu de tout cela.

L'air était presque aussi peuplé que la terre. Il y passait des bandes d'oies sauvages, de pluviers, de cigognes, de corbeaux.

Au reste, le pays était magnifique pour la latitude, vert et cultivé comme un pays d'Europe. Le sésame était en

fleur, et secouait dans l'air une odeur agréable qu'emportait le vent de la nuit, ou plutôt du matin, car, là-bas, le matin commence avant le jour, et la nature s'éveille avant le soleil.

Le soleil se leva derrière les montagnes. Leurs pics, extrêmement accidentés, se détachaient en vigueur sur un ciel d'argent glacé de rose, brun sombre dans le haut, bleu indigo dans le bas.

Le chérif ordonna de faire halte. Toute la troupe s'arrêta et mit pied à terre. L'imam Khatib fit l'appel à la prière. Les dromadaires et les chevaux furent abandonnés aux saïs. On fit les ablutions.

Le chérif avait apporté de l'eau, non seulement pour boire pendant la marche, mais pour faire les ablutions. Il partagea cette eau avec moi et son fils. Les autres firent les ablutions au sable, ou plutôt le simulacre des ablutions.

Puis la caravane se disposa sur une seule file, le chérif au milieu, les serviteurs derrière. Point de hiérarchie pour le reste. Celui qui se trouve près du chérif y reste.

L'imam, placé en face du chérif, à quelques pas devant lui et tourné vers la Mecque, commença la prière. Elle n'est que de deux prostrations. Deux fois chacun toucha du front la terre humide.

Les Persans ont cette différence avec les *Sunnites* ou orthodoxes, qu'au lieu de poser la tête contre la terre, ils la posent sur une espèce de palet en argile cuite, et qui vient du tombeau d'Haçan, fils d'Ali. Ce tombeau est situé à Meschêd-Ali. Cette terre vient aussi de Kerbelâh, la Grande-Chartreuse des Persans.

La prière faite, chacun remonta à cheval, à dromadaire et à âne, pour continuer sa route.

J'ai oublié de dire que l'on avait attaché Mabrouck sur un dromadaire. Pour la prière, on le détacha. Il pria avec les autres, puis on le rattacha de nouveau en lui laissant les mains libres afin qu'il pût indiquer dans quelle direction on devait marcher.

On se remit en marche. Nous étions encore à deux ou trois lieues de la montagne. Nous rencontrâmes un douar sur notre chemin. Les chiens nous annoncèrent. Quelques hommes vinrent voir à qui ils avaient affaire. Ils reconnurent le chérif et donnèrent avis au village de l'arrivée du maître. Aussi, tout en laissant le douar sur le côté, trouvâmes-nous une douzaine de femmes et de jeunes filles qui venaient apporter du lait et de l'acida à l'émir.

Nous avons dit que l'acida était le plat national. L'émir mit pied à terre, invita trois ou quatre personnes à manger avec lui une bouchée d'acida et à boire un verre de lait. Les invités mirent pied à terre à leur tour; je descendis de mon cheval, Yachya de son âne. Il s'approcha de moi.

— Je vois un drôle, dit-il en me montrant Mabrouck du coin de l'œil, qui n'aura pas trop ce soir de ses deux mains pour maintenir sa tête sur ses épaules.

Pendant cette espèce d'aparté, le chérif causait avec les notables du douar. Il parlait agriculture, récolte, politique. Il donnait des conseils sur l'irrigation. Il s'informait des dégâts que venaient de faire les panthères qui descendent des montagnes. Un petit enfant avait disparu, que l'on supposait dévoré.

Pendant ce temps, la suite du chérif Husseïn fumait le bourri. Tout ce qui n'était pas chérif tirait au même bourri deux ou trois bouffées de fumée.

Les Arabes de ce douar avaient des puits à bascule. Ils nous offrirent de l'eau. On remplaça dans les outres celle qui avait servi aux ablutions.

On se remit en route.

Alors les jeunes gens commencèrent une chasse à courre. Les uns poursuivirent les outardes à la lance. Les autres lancèrent leurs lévriers sur les gazelles. Les lévriers sont très coquettement vêtus.

Abd-el-Mélek et le jeune Hussein avaient apporté leurs faucons. Un saïs (palefrenier) tenait chaque faucon chaperonné sur son poing. Les uns lancèrent les leurs sur des outardes, les autres sur des pigeons ramiers.

Une chasse générale commença.

C'était un admirable spectacle que cette plaine sillonnée par les lévriers et les cavaliers, que ce ciel rayé par le vol des faucons, des outardes et des ramiers.

Le rendez-vous pour le déjeuner était au pied des montagnes. C'était non seulement le rendez-vous pour le déjeuner, mais la station de la sieste. Nous y arrivâmes vers les dix heures et demie.

Les chasseurs nous rejoignirent peu à peu. Ils avaient fait bonne chasse; les uns rapportaient des gazelles, les autres des outardes, les autres des ramiers.

Nous étions à cent pas à peu près du village de Sabbeâh. Ce nom, on le voit, a quelque rapport avec celui des Sabbéens, qui habitent à cinquante lieues à l'est. L'ancienne Saba, — Saba la Blanche, — la Saba de cette reine Nicaulis, grande appréciatrice de Salomon, n'est qu'à soixante lieues de là.

On vida et l'on embrocha les gazelles avec des baguettes de fusil. On trempa dans l'eau bouillante et on dépouilla comme des lapins, après leur avoir coupé la tête, les pattes et le bout des ailes, les outardes et les ramiers. Puis, le tout cuit, on groupa ce tout autour du plat de riz traditionnel et de l'acida national.

Les gazelles sont un excellent manger. Leur viande est noirâtre, ayant à peu près le goût du chevreuil, avec un léger parfum de musc. Dans quelques espèces, ce parfum devient trop fort et est désagréable.

L'outarde, quoique la chair en soit bonne, tient comme goût le milieu entre l'oie et la dinde, de l'oie sauvage, bien entendu.

Le riz se cuit à l'eau sans sel; puis, lorsqu'il est cuit et que l'eau en est évaporée, on y verse du beurre bouillant. Quelques-uns y mêlent des lentilles, d'autres des pois, d'autres enfin des amandes ou des raisins secs, comme dans un plum-pudding.

On saupoudre le tout avec du gingembre, des clous de girofle et du piment.

Après le déjeuner, on reçut les députations. Le bruit de la présence du chérif s'était répandu dans les douars. Le chérif était là dans son domaine privé. La plupart des terres lui appartenaient, les troupeaux étaient les siens, les habitants étaient ses fermiers. Tout ce monde-là relevait directement de lui. Aussi était-ce lui que l'on venait consulter pour les différends; c'était à lui qu'on venait demander justice pour les crimes commis.

Là, comme saint Louis, le chérif rendait justice en plein air et sous un palmier. Au reste, un certain air de bien-être régnait partout. Le sang semblait plus pur, les hommes étaient plus forts, les femmes plus belles, tous étaient mieux vêtus. Le chérif occupa tout le temps de la sieste à rendre justice et à converser avec les uns et les autres.

C'était une femme qui venait se plaindre de son mari, un mari de sa femme, un père de son fils. C'étaient des vols, des coups de couteau donnés, des coups de fusil tirés. Le chérif, avec une équité admirable, faisait la part de chacun; puis, comme le cadi voyage toujours avec le chérif, le châtiment était immédiatement appliqué.

Les grosses affaires réglées, vinrent les plaintes contre les panthères et les sangliers. On promit aux habitants une grande battue au retour. Moyennant quoi tout le monde fut content, même ceux qu'on venait de punir. Deux ou trois bâtonnés, enchantés d'être sortis d'affaire à si bon marché, apportèrent des fruits, des dattes sèches au chérif, qui les prit des coupables comme des autres. Ils n'étaient plus coupables puisqu'ils avaient été punis.

Vers trois heures on se remit en route.

Au dire de Mabrouck, on n'avait plus qu'une heure ou deux pour arriver à la source de lait. Mabrouck avait mangé avec les autres domestiques, et n'avait point paru manifester le moindre doute que la source fût toujours à sa place. Beaucoup, parmi les domestiques, y croyaient fermement.

Nous marchâmes encore une heure et demie à peu près. Nous étions en pleines gorges de montagnes. Au sommet des pics, se penchant pour nous regarder, on voyait pâtres et troupeaux.

Les pâtres chantaient se répondant d'une montagne à l'autre, et l'on entendait les voix passer au-dessus de nos têtes; puis de temps en temps un coup de fusil répercuté par l'écho de la montagne. C'était quelque jeune Arabe chassant le bouquetin ou le vautour. Il y a des vautours si gros, — les vautours, dans toute l'Arabie, sont plus gros et beaucoup plus communs que les aigles, — il y a des vautours si gros qu'ils enlèvent de jeunes agneaux. On détruit donc le vautour comme un animal de proie.

Vers cinq heures, Mabrouck déclara qu'il reconnaissait le sentier qu'il avait suivi avec le fils du vieillard, mais qu'il fallait quitter chevaux et dromadaires, pour marcher à pied.

— Soit! dit Husseïn, nous marcherons à pied.

— Quoi, seigneur, dit Mabrouck, tu prendras la peine de venir toi-même avec moi?

— Je veux voir de mes yeux et toucher de mes mains, répondit Husseïn.

XVI

On délia Mabrouck, et nous mîmes pied à terre. Le chérif désigna pour venir avec lui son fils, son neveu, deux de ses frères, Yachya et moi. Deux nègres ne devaient pas perdre Mabrouck de vue. Cinq ou six autres portaient nos fusils et ceux des chérifs. Les chérifs ne portent jamais eux-mêmes leurs armes à feu.

Le chérif faisait porter cette fois un fusil anglais à pis-

ton. J'avais par hasard des capsules de calibre et j'avais pu lui en donner.

Nous nous engageâmes dans la montagne.

L'ascension était pour moi chose assez grave.

Les Arabes courent dans les montagnes nu-jambes et souvent nu-pieds ; dès l'enfance leur peau s'est trouvée en contact avec les cailloux, les ronces, et s'est familiarisée avec eux. Ils n'y font plus attention. Mais il n'en était pas ainsi de moi.

Tout chasseur que je fusse, ma peau avait été protégée dans ma jeunesse par de bons souliers et de bonnes guêtres, de sorte que, quoique nue depuis quelque temps, elle était encore fort sensible au contact des corps tranchants, déchirants et même contondants.

Il n'en fallait pas moins suivre Mabrouck partout où il allait ; d'ailleurs ce n'était pas Mabrouck que je suivais, c'était le chérif. Mabrouck était monté le premier, toujour accompagné de ses deux nègres. Le chérif s'était bravement mis à sa suite à travers la montagne. Je m'élançai après lui, et le reste de nos compagnons ne vint qu'après moi.

Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. Mabrouck, qui espérait nous dégoûter, choisissait les chemins les plus rapides et les plus fourrés. Mais il avait dans le chérif Husseïn un chasseur de chamois et de bouquetins qui eût rendu des points aux Tyroliens et aux Oberlandais les plus agiles. Je n'ai jamais vu grimper comme grimpait le chérif. Mabrouck n'avait véritablement pas eu de chance.

Cependant il ne désespéra point tout d'abord. Il parut s'orienter, prétendit s'être trompé, nous fit passer d'une montagne à l'autre, nous montrant un pic à peu près inaccessible, et nous disant que c'était presque au sommet de ce pic que nous trouverions la source de lait.

L'émir le regarda en face.

— Tu en es bien sûr ? dit-il d'une voix dans laquelle il était impossible de reconnaître la moindre impatience.

— J'en suis sûr, dit Mabrouck.

— Allons ! dit le chérif, la course m'a fatigué, et je serais content de me rafraîchir à la source même.

Yachya s'approcha de moi

— Voilà un homme, dit-il, de la tête duquel je ne donnerais pas un para.

Yachya ne risquait pas grand'chose : un para est la quarantième partie de cinq sous.

Mabrouck reprit sa course, et nous le suivîmes. Il marcha avec la constance du désespoir, jusqu'au moment où le pic de la montagne devint parfaitement impraticable

J'admirais le chérif. Là où les autres, les nègres eux-mêmes, s'aidaient des mains, lui marchait debout et sans se courber.

Enfin Mabrouck se rendit

— J'ai perdu mon chemin, dit-il, je ne sais plus où cela est.

— Bien, dit le chérif, cherchons un endroit où passer la nuit.

L'obscurité était venue, et il était impossible, en effet, même pour le plus adroit et le plus hardi montagnard, de repasser par les chemins que nous avions suivis pour venir, sans risquer dix fois de se casser le cou.

On chercha un campement ou plutôt un bivouac. L'on trouva une espèce de plateau au-dessus d'un abîme. Nous nous arrangeâmes pour y passer la nuit.

Les deux nègres n'eurent même pas besoin qu'on leur en donnât l'ordre, ils garrottèrent d'eux-mêmes Mabrouck. Le chérif les vit faire du coin de l'œil. Il n'approuva ni ne blâma la précaution.

Pendant ce temps, d'autres faisaient du feu.

Puis on visita les cantines. Les nègres de la suite avaient apporté un mouton sur leur dos. Le malheureux mouton, tout en bêlant, avait fait l'ascension avec nous. L'heure de sa mort était arrivée.

On l'égorgea.

Mabrouck le regardait saigner d'un air assez mélancolique. C'était pour lui une espèce de répétition d'une scène qui devait lui être plus personnelle et surtout plus désagréable que celle qui s'achevait.

Saigné, on lava le mouton de manière à lui enlever tout le sang. Puis on le fit cuire, selon la méthode ordinaire, dans un trou.

Deux heures après, tant bien que mal, le souper était servi. Il se composait du mouton, de pain fait pour la circonstance, de riz, de dattes et de lait. Il va sans dire que ce lait ne venait pas de la source.

On avait allumé un grand feu. Puis, comme à l'odeur du four, toutes sortes d'animaux carnassiers, chacals, hyènes, caracals, lynx et même panthères étaient venus voir ce qui se passait, on avait allumé tout autour de nous un cercle de petits feux pour les tenir à distance. Deux ou trois fois cependant des rugissements se firent entendre de si près, qu'on eût pu croire que les bêtes féroces avaient enfin pris en conseil la décision de nous attaquer.

Tout à coup, à une cinquantaine de pas de nous, nous entendîmes retentir un coup de fusil, puis un second. Nous regardâmes autour de nous : il nous manquait Abd'el-Mélek et son nègre. Nous les vîmes revenir traînant après eux un animal que je ne reconnus pas d'abord, et que je pris pour une panthère. C'était un caracal.

Abd'el-Mélek vint se rasseoir près de nous sans dire un mot.

Le nègre, à quelques pas de nous, se mit à dépouiller le caracal, dont la peau est presque aussi estimée que celle de la panthère.

Le bruit des deux coups de feu éloigna pour un instant hyènes et chacals. Mais, lorsque le mouton fut tiré du four et que le chérif eut commencé de le dépecer, l'odeur les rappela, et les apparitions et les rugissements recommencèrent ; mais, cette fois, on n'y fit pas attention : on mangeait. Il va sans dire qu'avant le souper le chérif avait de nouveau fait faire la prière.

Après le souper, on prit le café. En Arabie, on prend du café partout. Le chérif avait un homme exprès pour son café. En prenant le café, on conta. Mais il ne fut pas dit un seul mot du motif qui nous avait amenés là.

Mabrouck avait dîné avec les autres domestiques, et comme eux. Ainsi qu'au déjeuner, on lui avait délié les mains pour qu'il pût manger tout à son aise. Puis, le souper fini, on les lui avait liées de nouveau. Il semblait être d'une indifférence complète à ce qui se faisait. On n'eût jamais, les cordes cachées, deviné qu'il était le personnage principal du drame qui se jouait ou plutôt qui allait se jouer.

Jusqu'à minuit on causa. Vers minuit, le chérif s'enveloppa dans son *abbaïe* (par-dessus), et s'étendit sur son tapis. Chacun en fit autant. Seulement tout le monde n'avait pas de tapis.

Les nègres veillèrent ou plutôt se partagèrent la veillée, les uns gardant Mabrouck, les autres alimentant le feu. Dire que l'on dormit bien, au milieu des glapissements, des lamentations de tous les horribles animaux qui rôdaient autour de nous, ce serait mentir impudemment.

Les hyènes surtout, aussi voraces que lâches, ne nous laissaient pas un instant de repos. Une d'elles se glissa jusqu'à l'endroit où l'on avait jeté les intestins du mouton. Une balle que lui envoya Abd'el-Mélek la coucha morte à côté de la proie qu'elle convoitait. Une autre essaya de s'emparer de la carcasse, où cependant les dents des nègres n'avaient rien laissé que pussent envier les dents des chacals et des hyènes. Elle était venue sur quatre pattes ; un second coup de fusil du jeune Arabe la renvoya sur trois. Mais il ne daigna se lever ni pour la hyène morte ni pour la hyène blessée.

Yachya, le moins rassuré de nous tous, s'était glissé près du jeune chérif comme un confident de tragédie près de son prince. Il avait pensé qu'Abd'el-Mélek paraissant, d'après les trois coups de fusil tirés, du même naturel que les bêtes féroces, il était mieux près de ce Thésée arabe que partout ailleurs.

Ce que j'aurais autant aimé qu'Abd'el-Mélek tirât que ses hyènes et ses caracals, c'était une chouette qui était venue se percher à une cinquantaine de pas de nous, et qui, avec la régularité d'un pendule, faisait entendre de minute en minute son cri monotone et plaintif. Au reste, la chouette est pour les Arabes, comme pour nous, un oiseau de mauvais augure ; seulement ils craignaient de la tuer, de peur de se porter, en la tuant, malheur à eux-mêmes.

Pendant toute la nuit on avait entendu, bien au delà des cris et des rugissements des animaux de la montagne, les aboiements des chiens. Vers une heure on entendit le chant des coqs, qui se succédèrent d'heure en heure jusqu'au jour. Au fur et à mesure que le jour approchait, les aboiements des chiens diminuaient.

Bien avant les horlogers, Dieu avait fait de la création une immense pendule où, pendant le jour comme pendant la nuit, l'homme pouvait lire l'heure.

On fut obligé d'attendre le point du jour. On l'attendit en faisant la prière. Puis, la prière faite et le jour venu, on se mit en route pour redescendre.

Si l'ascension avait été difficile, on comprend que la descente était presque impossible. Ce fut par des miracles d'équilibre et d'adresse que nous arrivâmes en deux heures au point où nous avions quitté chevaux, mules, chameaux et dromadaires.

Yachya retrouva son âne avec bonheur. Je crois même que, dans un moment où il crut que personne ne le regardait, il lui donna, comme Sancho faisait, l'accolade du retour.

A notre vue, tout le monde se leva. Mais pas une voix ne se permit d'interroger. Il est vrai que la vue de Mabrouck, garrotté plus étroitement qu'au départ, répondait à toutes les questions. On le replaça sur son chameau.

Nous reprîmes notre route vers le village de Sabbéah, où nous arrivâmes entre neuf et dix heures du matin. Là, le chérif Husseïn s'arrêta, déclarant que la battue pro-

mise serait pour le lendemain. En conséquence on expédia de Sabbeâh qui est le chef-lieu de tous les douars qui se trouvent sur le versant ouest de la montagne, des messagers pour annoncer que, le lendemain, au point du jour, une grande battue commencerait du Djebel-Chérif jusqu'au Djebel-Orra, le Djebel-Chérif étant l'extrémité sud et le Djebel-Orra l'extrémité nord du demi-cercle.

En profondeur, la battue devait s'étendre jusqu'au village de Harrad. Les habitants de Harrad et les douars dépendant du village étaient chargés de conduire la chasse au centre. Les habitants de Djebel-Chérif, de Habur, de Doffin et de Wadeïn étaient chargés de se souder à leur droite. Les Béni-Sereem, les gens de Sabbeâh, ceux de Bedoui devaient se souder à leur gauche.

Le demi-cercle embrassé par les rabatteurs devait être d'une quinzaine de lieues. Les tireurs devaient former la corde de l'arc et, placés au pied des montagnes et dans les ouvertures des vallées, empêcher les animaux de regagner leurs repaires.

Les messagers partirent dans toutes les directions, répondant que dès dix heures du soir les traqueurs seraient à leur poste. Chacun y mettait joyeusement du sien, chacun étant intéressé à ce que la chose réussît.

Les animaux féroces, comme les bandits à deux pieds, ont leur heure pour exercer le brigandage. Ils descendent de la montagne de dix heures à minuit. Ils y rentrent de deux à trois heures du matin.

Il fut donc convenu que dans la journée on gagnerait par groupes les douars des Béni-Moréan, des Béni-Sereem, de Zada et de Habur. Un groupe devait rester à Sabbeâh.

Vers minuit, chaque groupe descendrait de son douar et se mettrait en ligne en s'étendant à droite et à gauche, de manière à donner la main aux deux groupes qui seraient à sa droite et à sa gauche. Chaque groupe en ferait autant; en peu de temps, la chaîne serait tendue et la montagne fermée.

La montagne fermée, les tireurs fermant la montagne allumeraient des feux pour empêcher les animaux d'y rentrer. Ces feux seraient un signal aux traqueurs d'allumer les leurs.

Les animaux ainsi enfermés n'oseraient point s'échapper par la plaine, et ne pourraient point rentrer dans la montagne. Tous ceux qui seraient sortis appartiendraient aux chasseurs, sauf quelques-uns qui forceraient l'enceinte.

La journée se passa en préparatifs. Le chérif, trois ou quatre de ses frères, son fils, son neveu, Yachya et moi, nous gagnâmes le centre, c'est-à-dire le village des Béni-Sereem. Ses autres frères et la suite se séparèrent en groupes d'une centaine d'hommes. Chaque groupe joignit son poste. A onze heures à peu près, chacun se mit en marche. A minuit, la ligne était formée sur une largeur de huit à neuf lieues.

Les meilleurs tireurs des Béni-Moréan, des Béni-Sereem, des habitants de Zada et de Habur s'étaient joints à nous. Nous formions une ligne de quatre mille hommes à peu près tous armés du fusil, à l'exception des chérifs, armés de leurs lances. Il devait y avoir quinze mille rabatteurs.

Les rabatteurs se trouvaient à quatre mètres les uns des autres. Ils finiraient par ne plus se trouver qu'à deux mètres au fur et à mesure qu'ils se rapprocheraient du centre.

Les tireurs se trouveraient à huit ou dix mètres les uns des autres, c'est-à-dire à même de se porter, en cas de besoin, mutuellement secours.

Nous allumâmes les feux, le chérif, placé au centre, ayant allumé les siens le premier.

A l'instant même, à droite et à gauche, les feux brillèrent comme une traînée de poudre; puis l'incendie gagna le cercle de la plaine. Ces feux étaient à dix mètres à peu près les uns des autres.

Les animaux qui tenteraient de forcer le cercle des rabatteurs ou la ligne des tireurs seraient vus comme en plein jour. Rien de plus facile donc que de tirer sur eux. Nous ne pouvions, à cause des accidents de terrain, distinguer toute la ligne circulaire des feux, mais nous apercevions tous ceux qui étaient placés sur les hauteurs.

De cent mètres en cent mètres, un homme veilla, prêt à donner l'alarme si quelque animal féroce voulait rentrer. On n'entendit dans le courant de la nuit que deux ou trois coups de fusil. Les chevaux et les dromadaires, car chacun avait conservé sa monture, étaient tenus un peu en arrière par les saïs et les kobaïls.

Mabrouck, toujours prisonnier, continuait à faire partie de notre groupe.

Quelques rugissements que nous entendîmes dans le cercle enflammé nous annoncèrent que nous aurions affaire, le lendemain, à des bandits de premier ordre.

On se réveilla avant le jour.

Les jeunes gens avaient dormi à peine. Abd'el-Mélek surtout, qui se faisait une fête de cette chasse.

Les sentinelles avaient vu errer une assez grande quantité d'animaux qui tentaient de rentrer; mais les feux leur avaient barré le passage. Parmi ces animaux, ils avaient cru distinguer trois ou quatre panthères.

Au point du jour, un coup de fusil fut tiré au centre.

C'était le signal.

De cent pas en cent pas les coups de fusil retentirent à droite, à gauche, s'éloignant du centre et gagnant les extrémités. Puis des deux extrémités, les coups de fusil continuèrent à s'étendre sur toute la ligne, se rapprochant du centre de la courbe. Alors, avec de grands cris, les traqueurs commencèrent à rabattre. On comprend qu'ils étaient à trop grande distance pour être vus et entendus.

Les premiers animaux qui nous donnèrent de leurs nouvelles furent les gazelles. Une avant-garde de deux ou trois gazelles effrayées vint nous annoncer que la battue était commencée. Mais, en nous voyant, elles rebroussèrent chemin.

Puis les lièvres; mais les lièvres nous forcèrent. On ne s'inquiéta point d'eux. On ne les mange pas en Arabie, et eux ne mangent pas les autres.

Puis passèrent sur nos têtes des volées d'oiseaux, pintades, perdrix, outardes.

Nous vîmes quelques antilopes courant çà et là, s'arrêtant pour prendre le vent, et rebroussant chemin. Puis les chacals, puis les hyènes, puis un troupeau d'onagres.

Vers sept ou huit heures du matin, on commença de voir comme un point blanc, la fumée des coups de fusil sans les entendre et sans distinguer encore ceux qui les tiraient.

Abd'el-Mélek n'eut pas la patience d'attendre que le gibier vînt à lui. Il monta sur son cheval, prit sa lance, et, suivi de trois nègres à dromadaire, dont l'un portait une seconde lance et les deux autres des fusils, il s'élança vers le centre.

— Veux-tu me permettre de suivre ton neveu? demandai-je au chérif.

— Tu aimes donc la chasse? me dit-il.

— Oui, mais j'aime aussi beaucoup ton neveu.

— Va, fit-il.

Je m'élançai à mon tour dans le cercle, faisant signe à Sélim, à Mohammed et à Hadji-Soliman de me suivre. Sélim me suivit à cheval. Mohammed et Hadji-Soliman me suivirent à dromadaire. J'avais mon fusil à deux coups, mes pistolets, mon sabre et mon poignard. Sélim, Mohammed et Hadji-Soliman avaient des fusils à deux coups et leurs poignards.

Nous allions au grand galop à travers la plaine, comme dans un steeple-chase. Au fur et à mesure que nous avancions, nous commencions à entendre les coups de fusil. Puis, de loin, à perte de vue dans l'air, nous voyions des bandes de vautours, gros comme des hirondelles, tourner en cercle. Ils nous indiquaient le point où étaient les chasseurs. Puis ces animaux nous apparaissaient plus effarés profitant de tous les accidents de terrain pour passer inaperçus et fuyant d'oasis en oasis.

Au bout de trois quarts d'heure de course, nous nous trouvions au plus fort de la mêlée. C'était un curieux spectacle à voir que celui des rabatteurs, les uns à pied les autres à cheval; les cavaliers armés de leurs grands fusils à mèche; les piétons de casse-têtes, de hallebardes, de sagayes, de lances, de sabres emmanchés au bout de perches. Chacun avait fait arme de ce qu'il avait trouvé.

Pendant un instant, nous ne sûmes à quel animal faire face.

Des sangliers fuyaient par centaines. Les grandes herbes étaient remuées par eux comme les flots de la mer.

Abd'el-Mélek dédaigna tous ces fuyards.

Deux ou trois cents de nos rabatteurs s'acharnaient sur une oasis qui devait, si l'on en jugeait par leurs cris, renfermer quelque chose de sérieux. Nous arrivâmes à l'oasis. On venait d'y faire entrer une panthère. A la vue du jeune chérif, les cris redoublèrent. Chacun s'anima au danger. Quelques nègres, leurs couteaux à la main, entrèrent dans l'oasis en rampant comme des couleuvres. Une douzaine de Kobaïls les suivaient avec leurs fusils.

Au bout de dix minutes on entendit de grands cris; puis trois ou quatre coups de fusil, puis des cris encore.

La panthère fuyait et venait à nous naturellement, puisque nous étions du côté opposé où l'on fouillait le bois. Elle sortit à trente pas environ du jeune chérif. Il s'élança sur elle au galop en criant, et la lance en arrêt de la main droite. La panthère avait une patte de devant cassée. Elle essaya de fuir. Mais, voyant que le cheval gagnait sur elle, elle s'accula à une souche d'arbre.

Le jeune chérif piqua droit sur elle. Il lâcha les rênes de son cheval, et prit son pistolet de la main gauche. Au reste, j'eus à peine le temps de voir ce qui se passa.

Abd'el-Mélek était à dix pas encore de la panthère. L'animal bondit sur lui. Je la vis cramponnée un instant au cou du cheval du jeune homme. Il me sembla que le cheval se cabra; puis cheval, cavalier et panthère furent en-

veloppes d'un nuage de fumée. Je lançai mon cheval, pour aller, s'il était besoin, au secours d'Abd'el-Mélek.

Tout était déjà fini.

La panthère gisait, la tête fracassée; le cheval d'Abd'el-Mélek ruisselait de sang. De la patte de devant qui lui restait, elle s'était cramponnée au cou du cheval; par bonheur, la seconde étant brisée était retombée inerte.

Le cheval, grièvement blessé, jetait le feu par les yeux, le sang par la bouche. Il se cabrait, et tournait presque debout sur ses pieds de derrière.

Le jeune homme ne pouvait le retenir, la bride ayant glissé par-dessus la tête. Je courus au prince.

— Es-tu blessé? lui dis-je.

— Non, répondit-il, mais j'ai peur que mon cheval ne le soit mortellement.

Nos domestiques étaient arrivés. Mohammed et Hadji-Soliman sautèrent à bas de leurs dromadaires. Les trois nègres en firent autant et sautèrent à leur tour.

On saisit le cheval au mors, puis on rendit la bride au jeune homme. On ne pouvait calmer le cheval; le râle de la panthère l'épouvantait. Abd'el-Mélek mit pied à terre. Il déchira un morceau de sa ceinture et essuya lui-même les blessures. Elles étaient profondes mais n'avaient point attaqué l'artère.

Je rassurai le jeune homme.

Un des nègres avait une outre à son dromadaire. Il détacha l'outre, et imbiba d'eau le fragment de ceinture déchiré par son maître. Le cheval se laissa faire, indiquant le soulagement que lui procurait la fraîcheur de l'eau; mais il avait toujours l'œil fixé sur la panthère, qui agonisait. Pendant ce temps, j'envoyai une balle à un sanglier qui me tentait en passant à vingt pas de moi. Blessé, le sanglier chargea mon cheval.

Je fis bondir mon cheval par-dessus lui, et lui envoyai ma seconde balle. Sélim, qui était resté à cheval, courut sur lui; il l'acheva d'une troisième balle.

Au feu que nous faisions, nos rabatteurs accoururent. On trouva les deux cadavres. On laissa le sanglier où il était. Il était bon pour des hyènes et des chacals, non pour des musulmans. Quant à la panthère, on l'éventra et on la dépouilla presque vivante encore.

On brûla des feuilles sèches, on en frotta les blessures du cheval d'Abd'el-Mélek, afin d'arrêter le sang, et l'on se remit en chasse.

Pendant plus d'une heure nous n'eûmes affaire qu'à des animaux fuyards: antilopes, hyènes, chacals et onagres. Je tuai cependant un lynx et deux ou trois hyènes.

Le jeune chérif faisait merveille avec sa lance. Une fois qu'il s'était précipité, aucun accident de terrain ne sauvait l'ennemi. Il est vrai que son cheval, tout blessé qu'il était, le secondait prodigieusement. On eût dit qu'il avait une revanche à prendre, tant il se prêtait aux caprices de son cavalier.

Au milieu de cette chasse monstre, un épisode moitié grotesque, moitié terrible, attira particulièrement mon attention.

Un Kobaïl avait blessé un onagre d'un coup de fusil. L'animal, furieux, était revenu sur lui. Le Kobaïl avait voulu fuir, mais il avait été bien vite rejoint par son adversaire, qui l'avait saisi à l'épaule. Le Kobaïl avait appelé au secours; ses camarades étaient accourus; mais, plus rapidement qu'aucun d'eux, le jeune chérif. Le Kobaïl était renversé; l'onagre le foulait aux pieds. Abd'el-Mélek blessa l'onagre d'un coup de lance. L'onagre se retourna. Il mordit à belles dents le cheval du jeune homme; mais ce n'était plus une panthère; le cheval se défendit.

Rien n'était beau comme la lutte de cet âne sauvage, de ce cheval et de ce cavalier. On eût dit d'une trombe, tant ils soulevaient de poussière autour d'eux.

Le jeune homme déchargea sur l'animal son second coup de pistolet. Pendant ce temps, un nègre se glissa derrière l'onagre. Il lui coupa le jarret avec son couteau. L'onagre se renversa en arrière, essaya de se retirer et de fuir; mais il retomba. Le jeune chérif alors le cloua contre le sol avec sa lance. Aussitôt on se jeta sur l'onagre: en un clin d'œil, on le dépouilla comme on avait fait de la panthère, comme on faisait des chacals, des hyènes, comme on fait enfin de tous les animaux à fourrure.

Puis on laissa le corps.

Voilà pourquoi les vautours suivent si fidèlement les chasseurs.

Pendant ce temps, nous avancions toujours. Nous commencions à entendre les coups de fusil des tireurs placés au pied des montagnes; bientôt ces coups de fusil se rapprochèrent.

Le chérif avait donné l'ordre de se mettre en mouvement et de repousser les animaux vers le centre. Il arriva un moment où les dix-huit ou vingt mille hommes formant la battue se trouvèrent réunis, décrivant un cercle de trois ou quatre lieues de circonférence et d'une lieue de diamètre.

Au milieu de ce cercle erraient, rugissant, glapissant, bramant, bêlant, tous les animaux que l'on avait mis sur pied. Deux ou trois oasis étaient enfermées dans ce cercle. C'étaient les derniers refuges du gibier. Les chasseurs se touchaient. Il n'y avait plus moyen de les forcer. Tout ce qui se trouvait pris était bien pris.

Dans le cercle galopaient les chérifs et les chefs de tribu.

Il arriva un moment où, comme les chasseurs, les animaux se touchèrent. Entourés de toutes parts, ahuris par les cris, aveuglés par les coups de fusil, décimés par les balles, ils semblaient avoir perdu, du moins à l'égard les uns des autres, leur férocité native.

Les hyènes coudoyaient les gazelles, les lynx les antilopes, les chacals les lièvres, et les panthères les sangliers.

Le cercle se resserrait toujours. Alors la boucherie commença. Il y avait dans le cercle trois ou quatre panthères, deux chacals, six lynx, une dizaine de hyènes, cinq ou six onagres, une vingtaine de sangliers, trente ou quarante gazelles et deux ou trois cents lièvres.

Tout fut tué. La chasse dura jusqu'à quatre heures du soir.

Les morts comptés, on trouva trois panthères femelles, deux panthères mâles; on avait pris vivants deux petits. On trouva trois caracals, sept lynx, vingt hyènes, trente chacals, sept onagres, cinquante gazelles, trois cent cinquante lièvres, le tout compté par les peaux. Quant aux sangliers, on ne les comptait pas.

En fait d'hommes, nous avions deux morts et douze ou quinze blessés. Un des deux morts avait été tué d'une balle, par accident. L'autre mort avait été piqué par un *lefaa* (vipère-céraste). Il avait eu beau lier la jambe au-dessus de la morsure, les dents ayant frappé sur une veine, le poison s'était rapidement mêlé au sang. En moins d'une heure, l'homme était mort.

Parmi les douze ou quinze blessés était notre Kobaïl: foulé aux pieds par l'onagre, il avait eu une cuisse cassée, une effroyable morsure à l'épaule, et cinq ou six meurtrissures causées par des ruades.

Les autres avaient reçu des coups de griffes de panthère, des coups de boutoir de sanglier, des coups de dents de caracal; deux ou trois étaient piqués par des scorpions.

Ceux qui pouvaient marcher suivirent clopin clopant, ceux qui étaient trop malades pour faire le trajet à pied furent mis sur des chameaux.

On rentra vers sept heures du soir à Sabbéah.

XVII

Chaque maison du village avait un feu devant sa porte. Les chiens annonçaient notre arrivée depuis longtemps.

A l'entrée du village, nous nous annonçâmes nous-mêmes en faisant une décharge générale. Les Kobaïls et les fellahs étaient retournés à leurs tribus et à leurs douars. Les chefs seuls avaient accompagné le chérif. Nous étions six à sept cents en tout. Comme on nous avait attendus, les préparatifs étaient faits. On avait tué une cinquantaine de moutons. On avait fait des galettes, d'effroyables sébiles de riz, des *greffnas* (compotes de fruits), de l'*acida*, des pâtisseries.

Le lait était conservé dans des paniers de feuilles de palmiers, si bien serrés qu'ils contenaient même l'eau. Il y avait du lait de chamelle, du lait de chèvre, du lait de brebis, des monceaux de dattes, des ruisseaux de café.

Les chevaux n'avaient pas été oubliés. Ils nageaient dans l'orge et le hachich.

Abd'el-Mélek pansa le sien lui-même. Le courageux animal semblait avoir oublié déjà ses blessures. Les honneurs de la chasse étaient au neveu du chérif. Il avait tué deux panthères, un caracal et trois lynx. Il n'avait compté ni les hyènes, ni les sangliers, ni les chacals.

Yachya avait assisté à la chasse en amateur. Il n'avait pas quitté le jeune chérif tant que celui-ci était resté en place. Mais quand le jeune chérif avait pris part à la bataille, il s'était retiré près des hommes qui gardaient Mabrouck.

Les chasseurs s'étaient réunis par groupes de douzaine. Ils formaient par conséquent soixante-dix à quatre-vingts groupes. Tout cela mangeait à sa faim, ce qui arrive rarement chez les Arabes. C'étaient de véritables noces de Gamache.

Après le souper il y eut ballet. Les nègres et les Kobaïls en furent les principaux acteurs. On sait que ces sortes de danses ne peuvent guère se décrire.

On atteignit ainsi environ deux heures du matin. A deux heures du matin, le chérif donna le signal du départ. Chacun remonta à cheval. Il y avait près de trois jours que personne n'avait dormi. Aussi chacun avait-il hâte de rentrer, excepté Mabrouck, qui se doutait probablement de ce qui l'attendait à l'arrivée.

Nous refîmes, en nous en allant, le même chemin que nous avions fait pour venir. Mais, cette fois, la plaine était solitaire. Plus de volées de perdreaux, de pintades, d'outardes. Plus d'antilopes, de gazelles, de chacals, d'hyènes et de lièvres. La battue de la journée avait tout tué ou tout chassé.

Au lever du soleil, la prière se fit, comme nous avons déjà dit, et dans les mêmes formes que nous avons racontées. On délia Mabrouck pour qu'il pût faire ses ablutions. Seulement deux nègres le gardaient le sabre à la main.

On remonta à cheval, et l'on arriva vers les huit heures à la citadelle. Les notables de la ville attendaient le chérif à un demi-quart de lieue, avec les clefs. C'est une politesse que l'on faisait à Husseïn chaque fois qu'il revenait d'une expédition. Le muphti, dans ce cas, débitait une harangue de circonstance. Le chérif eut sa harangue.

Il fallait ou faire un grand détour circulaire, ou traverser un coin de la ville. Le chérif donna l'exemple en franchissant la porte. A l'instant où on le vit, les femmes firent entendre cette espèce de gloussement dont nous avons déjà parlé. Il se répandit d'un bout à l'autre de la ville, qui sut ainsi que son chérif rentrait.

Le discours était un long éloge sur les hauts faits des chasseurs et sur la paternité du gouvernement du chérif. Tout le monde accompagna le chérif jusqu'à sa forteresse. Le chérif salua : on prit congé ; seulement il donna rendez-vous aux principaux pour trois heures.

Mabrouck fut réintégré dans la skiffa.

Le chérif rentra chez lui et donna ordre de lâcher les pigeons. Pour que le lecteur comprenne cet ordre, il est besoin d'une explication. Les pigeons sont des pigeons messagers. Le chérif correspond par ces pigeons, soit avec ses frères, soit avec les chefs. Il tient enfermés dans un endroit sombre des pigeons apportés de Moka, de Taës, d'Hodeïda, de Djézan, de tous les districts enfin. De même toutes les villes tiennent enfermés des pigeons apportés d'Abou-Arich. Lorsque le chérif part, il lâche des pigeons annonçant ce départ et la cause de ce départ, s'il désire qu'il soit connu. Lorsqu'il arrive, il annonce son retour par le même moyen. On lui répond, s'il y a réponse, par des messagers semblables. Cette façon de correspondre n'est pas aussi rapide que le télégraphe électrique ; mais le télégraphe électrique n'était pas connu, même en France, à cette époque. Jusqu'à la découverte du télégraphe, c'était ce que l'on avait trouvé de mieux. Le pigeon fait seize lieues à l'heure. Les chemins de fer anglais en font vingt. La sieste commença.

A trois heures, tout le monde revint à l'audience du chérif.

Lorsque chacun fut réuni :

— Mes enfants, dit-il, un homme nous a trompé pour nous soutirer un argent que nous lui eussions donné s'il fût venu nous le demander franchement. Il nous a fait un mensonge, nous y avons cru. Il a juré par la tête du père d'Hadji ; il a juré par le Prophète ; et nous l'avons convaincu à la fois de mensonge et de parjure. Je me sens irrité ; je voudrais être juste : quelle est la punition que mérite cet homme ? C'est vous qui prononcerez sur son châtiment.

Le muphti fit un pas en avant :

— Sidi, dit-il, d'après les usages musulmans, il mérite la mort.

Le chérif se retourna vers les autres notables présents. Il voulait connaître le sentiment de sa cour. Excepté moi, qui m'abstins, tout le monde vota pour la mort.

— Qu'on amène Mabrouck, dit le chérif.

On amena Mabrouck. Mabrouck était calme jusqu'à l'insolence.

— Tu es accusé et coupable d'imposture et de sacrilège, tu as menti et juré pour induire ton maître en erreur et le voler ; avis unanime est que tu as mérité la mort.

Au mot de mort, tous les assistants se levèrent. C'était le signe de l'assentiment. Le coupable resta impassible.

Le muphti alors prit la parole à son tour :

— Tu es condamné, dit-il, à avoir la tête séparée du corps.

— C'était écrit ! dit le coupable.

Les eunuques qui avaient amené Mabrouck le remmenèrent. Il les suivit, ou plutôt les accompagna sans difficulté. A la porte se tenait l'exécuteur. C'était un nègre de haute stature, absolument nu, à l'exception de la fouta, d'un turban et d'une ceinture rouge. Dans la ceinture était passé le *séf* (sabre) des arnautes, recourbé en dedans. C'est l'arme avec laquelle l'exécuteur tranche la tête, en tirant à lui.

On emmena le coupable dans la cour sur laquelle donnaient les fenêtres du divan d'Husseïn. Chacun se mit à prier le *fatha*. Seul, je m'approchai de la fenêtre. Mabrouck était déjà dans la cour, au milieu d'un cercle de nègres. A vingt pas de lui, des Kobaïls, des nègres et des Arabes, jouaient aux dames et au trictrac, sans que ce qui allait se passer les dérangeât le moins du monde de leur partie.

On donna de l'eau à Mabrouck pour faire ses ablutions ; puis on voulut le faire mettre à genoux pour dire son fatha. Il refusa de se mettre à genoux, en disant qu'il n'y avait que les chrétiens qui s'agenouillaient. Il dit son fatha debout. Le fatha est le *Pater noster* des chrétiens. Puis on le fit asseoir à terre.

L'exécuteur tira son couteau de sa ceinture, attendant que le patient eût fini sa prière pour l'exécuter. De l'autre côté du mur on entendait des gémissements de femmes. Ces gémissements, selon toute probabilité, étaient ceux de la mère et de la sœur du coupable.

La prière finit.

Le bourreau alors roula autour de sa main gauche la natte de cheveux que Mabrouck avait au milieu de la tête. Cet homme n'était plus séparé de l'éternité que par la durée d'un éclair.

— Arrête ! criai-je au bourreau.

Le bourreau leva la tête. Reconnaissant que c'était le serdâr du chérif qui lui parlait, il s'arrêta. Le mot *Arrête !* prononcé par un homme qui n'avait pas droit de vie et de mort avait produit une sensation profonde sur l'assemblée.

— De quel droit as-tu dit « Arrête » ? demanda le chérif.

— Parce que la vie de cet homme m'appartient, Sidi.

— Comment t'appartient-elle ?

— J'ai ta parole. Tu as promis, si la source de lait n'existait pas, de m'accorder la grâce que je te demanderais ; et Husseïn n'a jamais manqué à sa parole. Eh bien ! je te demande la vie de cet homme. C'est moi qui l'ai accusé ; c'est moi qui serais cause de sa mort ; ce serait un chagrin pour moi. Au nom de ta parole engagée, Sidi, ordonne qu'on fasse grâce à Mabrouck.

Un murmure d'approbation accueillit mes paroles.

Le chérif s'approcha de la fenêtre.

— Je change la peine de cet homme, dit-il, en une année de détention.

— Sidi, lui dis-je, j'ai demandé la grâce entière.

— Laissez aller cet homme où il voudra, dit le chérif.

Le bourreau lâcha la natte de cheveux et se recula de deux pas. Mabrouck se releva. Il secoua la tête comme pour voir si elle tenait encore sur ses épaules.

Puis rassuré :

— C'était écrit ! dit-il de nouveau.

Et, cela dit, il sortit de la cour. Seul, le bourreau restait penaud : le bourreau a vingt-cinq roupies par exécution. Je lui jetai deux guinées.

— Que fais-tu ? me demanda Husseïn.

— Sidi, lui répondis-je, il ne faut priver personne de son salaire.

En rentrant chez moi, je trouvai Abd-el-Mélek qui m'attendait.

Quoique pendant tout le voyage nous nous fussions trouvés seuls, quoiqu'il eût pu me parler facilement, sans être écouté ni entendu, de ses affaires d'amour, il ne m'en avait pas dit une parole.

Un homme étranger à ce qui se passait dans le cœur du jeune homme n'eût vu en lui et dans toutes ses actions que les actes d'un chasseur passionné. Moi, j'y voyais la passion d'un homme amoureux qui cherche, non point à échapper à ses amours, mais à donner une pâture quelconque à son activité.

Pendant cette chasse, il s'était jeté avec une insouciance profonde au milieu du danger. C'était non pas l'insouciance, mais l'assurance de l'homme qui sent qu'il n'a pas besoin de sauvegarder sa vie. Sa vie est sous la protection de la plus fraîche de toutes les déesses et du plus puissant de tous les dieux, la Jeunesse et l'Amour.

Il m'attendait pour me demander si j'avais reçu de son oncle une réponse définitive. On sait de nouveau ce que j'avais à lui dire. Son oncle m'avait fait la réponse ordinaire des Arabes :

— Dieu verra ! *(Eschouf Rabbi !)*

Ce n'était pas une réponse.

Le jeune homme me pria de tirer de son oncle quelque chose de plus positif avant l'*Aïd-el-Kébir*, c'est-à-dire avant la grande fête *Courban-Beïram*. En effet, nous nous approchions de l'époque où la grande fête allait avoir lieu.

Disons ce que c'est que la grande fête.

La grande fête a lieu à propos du pèlerinage au Djebel-Arafat. Elle est instituée en l'honneur du sacrifice qui a lieu le 10 du mois de El-Hadj. Le mois de El-Hadj est le douzième mois de l'année, notre mois de décembre. Faisons observer en passant que les mois musulmans sont

lunaires, ce qui nous donne onze jours de différence. L'année musulmane n'est que de 354 jours dans les années ordinaires, et de 355 dans les années bissextiles.

A l'occasion de cette fête, — nous parlons ici de ce qui se fait à Abou-Arich, — à l'occasion de cette fête, la prière du matin est d'abord annoncée par une salve d'artillerie. La veille, tous les minarets et l'intérieur de la mosquée ont été illuminés. A cette occasion, les principaux habitants de la contrée arrivent, de toutes les parties du principalat, avec des présents pour le chérif. Nous avons dit ailleurs que ces présents sont toujours intéressés.

Nous avons un proverbe en France qui dit :

« Donner un œuf pour recevoir un bœuf. »

Les Arabes disent :

« Donner une mouche pour recevoir un éléphant. »

Je crois que l'avantage, comme comparaison, reste au proverbe arabe. Il est vrai que le proverbe français rime et que le proverbe arabe ne rime pas.

C'est le nouvel an des chrétiens. Supposez seulement qu'au lieu de commencer le 1er janvier, il commence au 10 décembre.

Ce jour-là, comme à l'Aïd-el-Seghir, c'est-à-dire à la petite fête qui succède au mois de jeûne, l'aumône est obligatoire, ainsi que le sacrifice, pour tous ceux qui ont moyen de les faire. Le sacrifice est l'immolation que doit faire tout musulman riche d'un ou plusieurs moutons, d'un ou plusieurs chameaux.

Les chefs, à cette occasion, font à leurs inférieurs, mais à leurs inférieurs ayant une certaine influence, des envois d'animaux destinés à être immolés. Ainsi, à l'occasion de la fête dont je parle, l'Aïd-el-Kébir, le chérif m'envoya dix moutons. Il en avait envoyé quarante à son frère d'Hoeïda, le personnage le plus important après lui. Lui, pour son sacrifice personnel, immola quinze chameaux. Toute cette viande se distribue aux pauvres.

Quant aux cadeaux, ils se rendent en cadeaux.

Nous avons déjà dit quelle était, sous ce rapport, la libéralité non seulement du chérif Hussein, mais encore de tous les chefs musulmans à propos des achats que j'avais été faire à Aden, et qui ne furent point la dixième partie de ce qu'il donna. Ces dons montent et descendent tous les étages de la société.

Revenons à la fête.

La prière une fois annoncée par l'artillerie, on se rend dans la plaine que domine la citadelle du chérif. Là se réunissent, non seulement les habitants de la ville, mais encore ceux des montagnes et des tribus environnantes, vingt-cinq à trente mille hommes à peu près (nous disons *hommes* parce qu'en effet il n'y a pas une femme), chacun dans ses plus magnifiques habits.

Le chérif et sa famille sont au centre. La domesticité, arnautes, nègres, abyssins, eunuques, sont derrière lui.

Toute cette population rassemblée dans la plaine se place sur deux files. Entre ces deux files est un espace assez grand pour que la seconde file puisse se prosterner.

Le muphti se tient à vingt pas à peu près de la première file, et, tourné vers la foule, qui est tournée, elle, du côté de la Mecque, il fait un sermon approprié à la circonstance. Après quoi, il chante en nazillant une invocation pour le sultan. Cela a lieu dans toutes les mosquées.

Cette invocation faite, la prière commence.

La prière achevée, on accompagne le chérif chez lui. Ce jour-là, il reçoit tout le monde, pauvre comme riche, inférieur comme supérieur. C'est alors, au fur et à mesure que l'on vient, qu'il distribue les cadeaux. Les gens importants restent à dîner avec lui, ou, pour mieux dire, passent dans un appartement où un dîner permanent est sans cesse servi, sans cesse renouvelé. Le repas dure trois jours. Cela rappelle les grands repas de Rome.

Après la visite chez le chérif, viennent les visites entre particuliers, et voilà comment se passent les fêtes de l'Aïd-el-Kébir, qui durent pendant trois jours pour les riches, pendant cinq jours pour les pauvres.

Les femmes, exclues de la fête des hommes, font la fête entre elles. Elles reçoivent et donnent leurs cadeaux, elles se traitent entre elles, font de la musique, dansent, s'enivrent avec de l'opium et du hachich. C'est quelque chose qui rappelle les fameux mystères de la bonne déesse à Rome.

C'était donc avant cette fête que le jeune Abd'el-Mélek désirait avoir une réponse. A la première occasion, je ramenai le chérif sur ce sujet. Le chérif s'était concerté avec son frère et sa famille : il avait été décidé que le mariage était impossible. Le jeune homme, de son côté, m'avait dit qu'il éprouverait de grandes difficultés du côté de la tribu.

En recevant la réponse du chérif, Abd'el-Mélek me remercia :

— Il n'y a pas de ta faute, me dit-il, je le sais.

— Eh bien ! lui demandai-je, que feras-tu ?

— Je l'épouserai, ou j'y laisserai ma tête.

Et il sortit. Je le suivis des yeux. Il était impossible de ne pas lire sur chacun de ses traits et dans chacun de ses mouvements cette fermeté qui indique une décision irrévocable.

Je m'attendis à tout. Cependant, je n'en parlai à personne, pas même à Yachya. Yachya était trop avant dans les confidences du chérif ; il n'eût pu lui cacher la détermination de son neveu, et rapporter cette détermination à Hussein, c'eût été, au bout du compte, trahir le jeune homme.

Je laissai donc aller les choses.

Le jour de l'Aïd-el-Kébir arriva. Je remarquai avec étonnement qu'Abd'el-Mélek manquait à la prière. Le chérif le remarqua comme moi.

— Où est ton fils? demanda le chérif à Abou-Taleb.

Je ne sais pas, répondit celui-ci ; il était là tout à l'heure.

Le chérif fronça le sourcil. On rentra à la forteresse, chacun défila devant le chérif déposant ses présents. Abd'el-Mélek ne défila point avec les autres.

— Où est ton fils? demanda pour la seconde fois le chérif à son frère.

— Je ne sais pas, répondit de nouveau celui-ci.

La matinée s'écoula, l'heure du dîner vint. Le chérif traitait toute sa famille. Il regarda autour de lui avec un œil sévère, puis, pour la troisième fois, il demanda à Abou-Taleb :

— Où est ton fils?

Et, pour la troisième fois, celui-ci répondit :

— Je ne sais pas.

Le chérif appela un eunuque et donna tout bas des ordres que personne n'entendit.

Vers sept heures, un Kobaïl arriva au grand galop, sauta en bas de son cheval, et, profitant de la liberté donnée à tout le monde de pénétrer, ce jour-là, jusqu'au chérif, il traversa les appartements et se présenta à la porte de la salle où Hussein prenait son repas. Il s'adressa justement à l'eunuque qui venait de recevoir les ordres du chérif.

— J'ai, dit-il à l'eunuque, une nouvelle de la plus haute importance à communiquer au chérif Hussein.

— Dis-la-moi, répondit l'eunuque, et je la lui communiquerai.

— C'est lui qu'elle intéresse, je ne puis donc la communiquer qu'à lui.

La réponse avait été faite rudement, les Kobaïls étant gens fort peu civilisés. L'eunuque hésitait à déranger son maître.

— Au reste, dit le Kobaïl, j'ai fait quinze lieues pour lui parler ; refuse-t-il de me recevoir? je m'en vais. Il est chérif et moi simple Kobaïl, mais je suis fils d'Adam comme lui.

— Attends, dit l'eunuque, je vais lui communiquer ton désir.

L'eunuque s'approcha du chérif Hussein et lui parla bas à l'oreille.

— Fais entrer cet homme, dit le chérif.

On introduisit le Kobaïl.

Après le Salam-a-leïkum d'usage :

— Qui es-tu? demanda le chérif.

— Je suis Isak, de la tribu de Kohlan.

— D'où viens-tu?

— De Sâad.

— Que veux-tu?

— Dois-je parler devant tous ou à toi seul?

— Parle devant tous, répondit le chérif.

— Je viens t'annoncer que ce matin, à l'heure de la prière, ton neveu a enlevé Quemar, fille d'Abou-Bekr, de la tribu des Bégam.

Tout le monde se leva. L'absence du jeune homme était expliquée.

On se rendit au divan, on fit entrer le messager, et on lui demanda des détails.

Abd'el-Mélek, avec deux de ses nègres, était arrivé dans la nuit. Il s'était tenu à l'écart pour ne pas éveiller les soupçons de la tribu. Au point du jour, Quemar avait été au puits comme d'habitude ; là, elle avait trouvé un des nègres d'Abd'el-Mélek, qui lui avait demandé à se rafraîchir, et lui avait annoncé qu'Abd'el-Mélek était là pour l'enlever.

— C'est bien ! avait-elle répondu. Dans une heure, je serai à l'entrée de la tente.

Une heure après, Abd'el-Mélek, passait au grand galop dans le douar, tenant de la main droite son fusil tout armé. Puis, arrivé devant la tente, de la main gauche il avait soulevé Quemar comme il eût fait d'un oiseau, l'avait posée sur le devant de sa selle, avait tiré son coup de fusil en manière de défi, et avait disparu dans le désert, c'est-à-dire à l'est.

Personne ne savait ce qu'il était devenu. Seulement tout ce qui était resté d'hommes dans la tribu avait pris les armes et s'était mis à sa poursuite. Probablement les notables de la tribu demanderont ils justice au chérif.

Voilà ce qu'avait à dire le Kobail Isak de Sâad.

Le chérif lui fit servir à dîner et lui donna une bourse, en lui disant de ne partir qu'après l'avoir revu.

Le chérif nous retint seuls, Abou-Taleb, Yachya et moi. Ce qui était un événement pour la famille ne devait pas troubler les fêtes. Il s'agissait de prendre une décision, voilà tout. Mais auparavant, il fallait savoir où s'était retiré Abd'el-Mélek. Il y avait deux choses graves à craindre et qui eussent fait de sa faute un crime. C'est qu'il se fût retiré dans l'Assir ou à Sana, c'est-à-dire chez un des mortels ennemis de son oncle.

Tant qu'on ignorerait sa retraite, il était impossible de rien arrêter. On prit cependant un parti : c'était d'envoyer des éclaireurs dans le Djebel-Orra, dans le Sahan, dans l'Abybda, dans l'Wadi-Nedjeran et jusqu'à Barrad, c'est-à-dire aux limites du pays de Djôf ou de Mareb.

Ces éclaireurs devaient aller aux renseignements et tâcher de savoir quelle direction pouvait avoir prise le jeune prince. Il était évident que plusieurs jours étaient nécessaires à ces recherches. Abou-Taleb se retira doublement consterné, ou tout au moins affectant de l'être.

A peine fut-il sorti, que le chérif, dans un moment d'expansion, nous demanda, à Yachya et à moi, si nous ne pensions pas que l'un ou l'autre de ses frères, Hammoud ou Abou-Taleb, fussent complices.

Je lui répondis que je croyais pouvoir affirmer le contraire.

Le chérif me demanda sur quelle preuve reposait mon affirmation.

Je lui répondis :

— Sur une conviction toute personnelle.

— N'importe ! dit Chérif-Husseïn, un pressentiment me dit que les Anglais doivent être pour quelque chose là-dedans.

Chérif-Husseïn voyait les Anglais partout. Cette fois encore, je le dissuadai.

— Quel intérêt, lui demandai-je, les Anglais peuvent-ils avoir ici ?

— De me créer des embarras au moment où ils savent que je m'occupe d'eux.

Nous nous retirâmes à notre tour, lui sur ses craintes, moi sur ma certitude.

Pendant ce temps, la fête allait son train : on tirait des coups de fusil, on brûlait des feux d'artifice, on buvait, on mangeait, les almées mimaient, les nègres dansaient.

Voulez-vous connaître une de ces danses, dont voici la liste : la *dalloukha*, la *gyl*, la *lenqui*, la *scheïendery*, la *bendalah* et la *touzy* ? ouvrez le Voyage au Darfour du cheik Mohammed-Ebn-Omar-el-Tounsi, publié par les soins de M. Jomard, pages 227 et suivantes.

« Les filles se rangent en ligne sur différents points, et, en face de chaque ligne se forme une ligne de jeunes gens.

« Viennent alors les femmes, qui, au bruit cadencé des tambourins, entament leurs chansons.

« Soudain toutes les lignes des filles se mettent en danse.

« Elles s'avancent d'un pas lent et mesuré, en exécutant des mouvements variés d'épaules, et en se ramassant sur elles-mêmes par de bizarres contorsions et inflexions du corps.

Elles arrivent ainsi jusque contre le rang des jeunes garçons, de manière que chacune d'elles se trouve en face d'un jeune homme, nez à nez avec lui.

« Alors toutes ensemble, balançant et tournoyant la tête, font voltiger, chacune sur la figure de son danseur, les boucles de leurs cheveux, qui, à l'avance, ont été soigneusement parfumés et oints de graisses odorantes.

« Les danseurs, animés par ces sortes d'agacements, brandissent alors leurs lances en les élevant plusieurs fois presque horizontalement au-dessus des danseuses.

« Celles-ci ensuite se retournent pour regagner, toujours en dansant, leur place première.

« Mais aussitôt chaque jeune homme, s'avançant du même mouvement de danse, suit ainsi sa belle jusqu'à l'endroit d'où la ligne féminine est partie d'abord. Ils s'y arrêtent, et les jeunes filles vont, en reculant et sans interrompre leur danse, reprendre la ligne où étaient primitivement les danseurs.

« Toutes les places ont ainsi été échangées mutuellement.

« S'il y a hors des lignes quelque jeune homme qu'une fille désire voir partager la danse et avoir pour vis-à-vis, cette fille sort de son rang, se dirige en dansant jusque vers l'heureux élu, et, arrivée vers lui, elle lui verse, en tournant et balançant la tête, sa chevelure sur le visage.

« A cette invitation amoureuse, le jeune homme pousse quelques exclamations de joie, brandit sa lance en l'air et suit sa danseuse.

« S'il ne se rendait pas à cette invitation, il serait regardé comme incivil, et blâmé par tous les autres.

De plus, cette manifestation de la part de la jeune fille impose au jeune homme l'obligation d'un repas de fête.

« Une fois que les deux lignes se sont substituées l'une à l'autre, elles s'avancent face à face, toujours en dansant, chaque danseur étant vis-à-vis d'une danseuse. Les deux lignes se rapprochent et se rencontrent au milieu de l'espace qui les séparait ; chaque danseuse, de nouveau, par une sorte de tournoiement de tête, fait jouer sa chevelure sur sa poitrine et sur le visage de celui qui se trouve devant elle ; et, à ce mouvement, le danseur, encore une fois, élève et brandit sa lance au-dessus de la tête de sa danseuse, en poussant de grands cris de joie. »

XVIII

Outre ces danses, il y a le grand amusement, l'amusement général, l'amusement national, *Karagous*.

Karagous, c'est le Polichinelle arabe, c'est le Guignol de l'Orient. Il est en honneur depuis le Caucase jusqu'à la pointe du Zanguébar. C'est le Pasquin et le Marforio de Rome. Il peut tout dire. Non seulement il peut tout dire, mais il peut tout faire. Pour Karagous, dans les pays les plus absolus, il n'y a pas de censure.

La Bruyère a dit :

« Quand on veut changer, dans une république, c'est moins les choses que le temps qu'on considère. Vous pouvez ôter aujourd'hui à cette ville ses franchises, ses droits, ses privilèges ; demain ne songez pas même à réformer ses enseignes. »

Cela semble écrit pour les musulmans.

Vous pouvez leur trancher la tête, les condamner aux galères, les bâtonner sur les reins et sous la plante des pieds ; ils remercieront le bourreau avant ou après le supplice. Mais ne leur ôtez point Karagous, ne touchez point à Karagous. Karagous est le principal personnage d'une pièce improvisée qui varie selon le caprice de l'improvisateur et les circonstances dans lesquelles se trouve la contrée.

Notre Polichinelle, impudique, ivrogne, cynique, mauvaise tête, battant tout le monde, même le commissaire, même sa femme, ce qui est, entre nous, une autorité bien autrement grave que celle du commissaire ; notre Polichinelle a invariablement deux bosses, l'une devant, l'autre derrière.

Le Polichinelle napolitain, sans bosse, habillé comme Pierrot, a invariablement un masque noir.

Karagous n'a pas de vêtement national, c'est un simple farceur venu au monde *solus*, *pauper* et *nudus*, qui revêt tous les costumes, même ceux de femmes. Si parmi tous ces costumes il y a une partie de costume qu'il affectionne, c'est le bonnet de derviche. Seulement, il y ajoute un ornement de sa façon, des grelots, des sonnettes : sa pièce est toujours une pièce bouffonne et surtout satirique.

A Constantinople, il ridiculise le sultan ; à Alexandrie et au Caire, le pacha ; dans les principautés et en Asie, les hospodars et les chérifs ; il va sans dire que les hauts dignitaires ne sont pas non plus épargnés.

Les actes de la vie privée, eux-mêmes, sont mis à jour. Rappelez-vous ces soldats gaulois, romains et espagnols, qui chantaient derrière César qui criaient aux maris de la porte Capène et de la Via-Sacra de cacher leurs femmes, et qui disaient sous le nez du triomphateur :

— César a vaincu les Gaules, mais Nicomède a vaincu César.

Eh bien ! Karagous regarde aussi profondément dans la vie des sultans, des pachas, des hospodars et des chérifs que les soldats antiques regardaient dans la vie du triomphateur. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Karagous raille non seulement en paroles, mais en actions.

Ainsi les actions que cet autre Caton le Censeur reproche aux autres, il les accomplit par manière de raillerie.

Karagous est presque toujours poète, de sorte que non seulement il agit, mais il célèbre ses actions. Comme le coq, il chante ses victoires, aussitôt ses victoires remportées. On y voit des enlèvements de jeune fille qui rappellent la *Galère-Capitane* de Victor Hugo. Seulement on voit les suites de l'enlèvement dans toutes leurs phases. Ce sont toujours des chrétiennes qu'on enlève. Ce sont les israélites que l'on bat.

Un des moyens comiques de Karagous est de livrer un ou plusieurs juifs à toutes sortes d'avanies. Quant aux Grecs, ils sont chargés de la garde du sérail de Karagous.

Mais c'est aux Anglais qu'est réservé le dernier supplice. Karagous enlève un général anglais avec son grand chapeau à plumes, ses épaulettes, son habit rouge, et sa femme. D'abord Karagous s'approprie la femme. Quant au mari, il le garde, comme César gardait Vercingétorix : pour son triomphe. La mylady est mise dans le harem de Karagous.



J'ai vu des charmeurs de serpents. J'ai observé leurs opérations.

Quant au mari, ni son chapeau à plumes, ni ses épaulettes, ni son grand sabre, ne le peuvent sauver.

C'est toute la littérature dramatique turque.

Je crois que nous n'avons point encore parlé des jongleurs.

Les jongleurs sont nègres ou Indiens. Ils se livrent à tous les tours que nous connaissons, et à d'autres encore que nous ne connaissons pas.

D'abord, mettons au premier rang les charmeurs de serpents. J'ai vu maintes fois par moi-même opérer les charmeurs de serpents. Parmi les charmeurs, mettons au premier rang la secte religieuse des *Aïsa-ouas*. Quand nous disons religieuse, nous entendons dire religieuse et *politique*.

Sidna-Aïser, patron des charmeurs de serpents, des mangeurs de scorpions, enfin des mangeurs de feu, — ne pas confondre avec *Sidna-Aïca*, qui est le nom que les mahométans donnent à Jésus-Christ, — Sidna-Aïser vivait il y a deux siècles environ. C'était un savant, un sage, un apôtre fuyant les villes et voyageant dans le désert de Sous. Il y fut suivi par une grande multitude. Cette multitude eut faim.

Comme Dieu ne faisait pas pleuvoir la manne, comme l'apôtre n'avait pas la faculté de multiplier les pains et les poissons, à ces cris de la multitude affamée :

— Du pain ! du pain !

Il répondit, probablement avec plus d'impatience que de foi :

— *Koûl sem.*

— Mangez du poison.

La foule prit la réponse au pied de la lettre. On était dans la patrie des reptiles à la morsure mortelle. La foule se jeta sur des serpents et les dévora.

Les descendants de ceux qui ont suivi le saint au désert, et qui, en le suivant, ont mangé impunément les reptiles venimeux, forment la terrible secte des Aïsaouas.

Nous disons terrible, car lorsqu'elle se répand dans les villes, conduite par son *mukaddem*, et qu'elle roule pareille à une vague furieuse, au bruit de l'*aynal* et du *tebel*, c'est-à-dire de la musette et du tambourin, sa fureur va jusqu'à la frénésie, sa folie jusqu'au vertige. Elle se jette sur les animaux qu'elle égorge, qu'elle déchire avec ses ongles, qu'elle mange crus et sanglants. A défaut d'animaux, si elle trouve un chrétien ou un juif, malheur au chrétien ou au juif.

Plus tard les Aïsaouas se sont civilisés.

De ces processions terribles et souvent sanglantes ils ont fait des soirées où l'on entre en payant, et où, moyennant un demi-boudjou, on leur voit lécher des pelles rouges, comme un enfant lèche le fond d'une assiette, et manger des scorpions comme un Havrais mange des crevettes. Comment font-ils? quel est leur secret? qui leur donne cette puissance? C'est ce qu'aucun traître n'a encore révélé, c'est ce qu'aucun savant n'a encore découvert. Le secret est aussi bien gardé que celui de la liquéfaction du sang de saint Janvier.

J'ai vu les charmeurs de serpents. Je les ai fréquentés, j'ai observé leurs opérations, j'ai essuyé le sang de leurs plaies, et j'en suis encore à me demander comment le venin qui tue en deux minutes une poule, et en cinq minutes un chien, est impuissant sur eux, tandis qu'il tue en un quart d'heure tout homme, quel qu'il soit.

Un jour, j'en aperçus quatre sur la place d'El-Ezbekiéh, au Caire.

C'étaient des Amazirgues du Maroc, et parmi ces quatre il y avait trois musiciens et un charmeur. J'entrai en conversation avec eux, en commençant par examiner leurs instruments de musique. C'étaient de longs roseaux en forme de flûtes, dans lesquels ils soufflaient, et dont ils tiraient des sons mélancoliques, qu'ils prolongeaient d'une façon assez harmonieuse.

Au bout de quelques instants, je demandai à voir les serpents. Les Aïsaouas ne firent aucune difficulté à m'accorder cette demande. D'abord, ils élevèrent tous les quatre les mains comme s'ils tenaient un livre ouvert ; ils murmurèrent une prière adressée à Sidna-Aïser ; puis, l'invocation finie, les musiciens prirent leur flûte et leur tambourin, et commencèrent leur concert. Le quatrième exécuta alors une danse frénétique qui avait quelque chose de celle des derviches tourneurs de Constantinople. Il enfermait dans un cercle toujours plus rapprohé un panier de jonc recouvert d'une peau de chèvre.

Tout à coup il se baissa, plongea la main dans le panier et en tira un serpent.

C'était un *cobra capello !* un horrible reptile qui est la terreur des Hollandais au Cap, et que, dans la langue des Arabes, on appelle *buska*.

Au moment où le serpent vit le jour, il s'enroula autour du bras du charmeur. Mais celui-ci, comme il eût fait d'une anguille ou d'une couleuvre grise, contourna son corps vert et noir, et en entoura son front comme d'une couronne d'Euménide. Le serpent demeura autour du front du dompteur. Il y demeura comme contraint d'obéir à la volonté de cet homme, comme s'il n'avait pas le pouvoir de se dérouler. Le charmeur le prit sur son front et le posa à terre. Seulement alors le charme parut rompu.

Le buska, redevenu libre de ses mouvements, se dressa sur sa queue comme lorsqu'il se prépare à l'attaque ou à la défense. Il se mit à se balancer à droite et à gauche, en obéissant à la mesure de l'air. Alors, sans s'occuper davantage de lui, l'enchanteur recommença ses cercles autour du panier. Il y plongea deux fois encore son bras nu, et, à chaque fois, en retira un des plus venimeux serpents du désert.

C'étaient des *lefâas*.

Il les déposa à terre près du serpent danseur. Mais eux, malgré la sollicitation de la musique, se tinrent enroulés. Ils suivaient d'un œil morne, qui de temps en temps s'allumait pour lancer un éclair, les mouvements du charmeur. Dès que celui-ci se trouvait à leur portée ils s'élançaient sur lui, essayant de mordre ses jambes nues. Lui leur donnait son haïck, dans lequel ils faisaient une prise. Puis, lorsqu'ils le lâchaient, on voyait le vêtement imprégné de poison.

Après les avoir ainsi excités pendant quelques minutes, l'Aïsaoua saisit l'un d'eux par le cou. Toujours en dansant, il lui desserra les mâchoires avec une baguette. Le serpent fut forcé d'ouvrir la gueule, et l'on put voir suinter des crochets la bave venimeuse.

Alors, et quand les spectateurs eurent bien regardé l'Aïsaoua, il approcha le serpent de son bras. Celui-ci aussitôt mordit la chair, et l'on vit couler le sang. Le charmeur cependant continuait de danser. Mais ses traits, et la mesure même de la musique indiquaient la douleur atroce qu'il ressentait.

Il parut entrer alors en convulsions, et, pendant ces convulsions, il appela trois fois :

— Sidna-Aïser ! Sidna-Aïser ! Sidna-Aïser !

Il arracha, à la troisième invocation, la tête du serpent de la blessure. Aussitôt, rejetant le serpent à terre, il appliqua sa bouche à la blessure, mordant et suçant son bras tout à la fois, sans doute pour en extraire le venin. Puis, toujours mordant et suçant son bras, il dansa encore pendant une minute ou deux, et enfin tomba épuisé.

J'émis alors cette idée que les crocs que le charmeur avait fait voir aux assistants étaient des crocs inoffensifs et non des crocs venimeux ; que moi-même je pourrais être aussi inoffensivement mordu que l'enchanteur lui-même. Mais celui-ci, me voyant étendre la main vers le reptile, m'en écarta vivement ; puis, ayant fait apporter un coq, il lui arracha quelques plumes à l'aile et présenta l'aileron déplumé au leffâa qui le mordit.

L'enchanteur lâcha le coq. Celui-ci tourna sur lui-même convulsivement, et, au bout d'une minute, chancela, agonisa et mourut.

En somme, je crois que les charmeurs de serpents connaissent quelque plante antidotique dont ils mâchent les feuilles ou la racine, tout en dansant et tout en tournant, et dont ils appliquent le suc à la blessure, en ayant l'air de la mordre et de la sucer.

Ajoutons une particularité assez étrange.

C'est que ces Aïsaouas sont partagés en fractions animales.

Il y a la fraction des lions, la fraction des panthères, la fraction des chameaux, la fraction des chiens, la fraction des chats, la fraction des moutons, la fraction des porcs, etc., etc.

Ces fractions sont une espèce d'échelle maçonnique : le lion est la fraction la plus élevée ; le porc est la fraction la plus basse.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que chaque fraction est obligée, non seulement d'imiter, autant que cela est dans la nature humaine, les gestes et le langage de l'animal auquel elle appartient, mais encore de se nourrir, ostensiblement du moins, de sa nourriture.

Ainsi, les lions et les panthères rugissent et mangent de la viande crue. Les chameaux brament et mangent des feuilles de cactus. Les chiens aboient et mangent la nourriture de l'homme. Les chats miaulent et mangent des rats et des souris vivants. Les moutons bêlent et ruminent du trèfle. Enfin, les porcs grognent et mangent des immondices.

Ces messieurs ont des séances publiques auxquelles assistent, sur invitation, les hommes et les femmes.

Ces Aïsaouas ont des affiliations dans toutes les contrées musulmanes. Les étrangers, et même les gens du pays qui ne font point partie de leur secte, ne les connaissent pas plus que nous ne connaissons les francs-maçons et les affiliés des sociétés secrètes.

Quand nous serons en Perse, nous parlerons de la secte des Hadji-Abd'el-Kader. Elle a beaucoup de ressemblance avec celle des Aïsaouas. A Sfax, en 1850, mon fils a failli être assassiné par un de ces fanatiques. Il fut sauvé par un homme de la même secte qui était à mon service, nommé Ennebi. Il faisait partie de la section des chameaux.

Le coupable fut au reste puni, par une correction que lui fit administrer le délégué du grand maître à Sfax. Le grand maître habite le Maroc.

Les Aïsaouas font la chasse, non seulement aux serpents, comme nous l'avons dit, mais aux scorpions. Comme ils en consomment beaucoup dans leurs exercices, ils sont obligés d'en recruter quand la marchandise leur manque. C'est la nuit que se fait la chasse. On rencontre dans toutes les rues des villes où il y a des Aïsaouas des bandes de ces hommes qui se promènent avec de longues perches surmontées de torches enflammées. Avec ces torches, ils éclairent les murs des maisons et en font tomber les scorpions. Le scorpion tombe, ils lui présentent la main, le scorpion monte dans leur main. De leur main, il passe dans leur bonnet ou dans leur chemise, où il va joindre ses camarades. Il va sans dire que le scorpion ne les pique pas ; ou bien, s'il les pique, ils n'y font guère attention.

Ces scorpions sont destinés à être avalés en séance publique. Les mangeurs de scorpions procèdent ainsi : ils tirent la langue ; ils mettent le scorpion sur leur langue, puis ils l'avalent comme ils feraient d'une pilule.

Pendant la chasse aux scorpions, les chasseurs sont en général suivis de tambourins, de tambours de basque et de fifres. Ils font un bacchanal affreux.

Outre les fêtes musulmanes recommandées par le Coran, ils ont, comme nous l'avons dit, leurs séances particulières ; de plus, des séances extraordinaires. C'est dans ces séances extraordinaires qu'ils se font mordre par les leffâas. Alors, ils mangent aussi du feu et avalent des scorpions. Ces séances sont des réunions où les Aïsaouas se rassemblent de tous les points.

J'ai souvent cru et je crois encore que ces hommes ne sont rien autre chose que les *Assassins* modernes, et que leur grand maître est le successeur du Vieux de la Montagne.

C'est dans cette persuasion que, dans mes voyages, j'ai eu de fréquentes relations avec eux. J'avais acquis parmi eux une assez grande influence. Dans un moment donné, j'eusse pu utiliser cette influence au profit du gouvernement français. Je suis sûr que, rien que dans la régence de Tunis, il y a plus de quarante mille Aïsaouas.

Outre les Aïsaouas qui font la chasse des scorpions au dehors, il y a les *Psylles* qui font la chasse des serpents à l'intérieur. Ces Psylles vont dans les maisons, regardant, furetant, flairant, et annonçant aux propriétaires des susdites maisons, avec une inquiétude toute philanthropique, qu'ils ont chez eux des serpents.

En général, le voisinage des animaux rampants est peu apprécié.

Les femmes qui se sont amusées à jouer avec eux, à commencer par Eve et à finir par Cléopâtre, ont été assez mal récompensées de leur familiarité.

Il en résulte donc que, quand un Psylle en réputation a déclaré qu'une maison est hantée par un ou plusieurs de ces reptiles, en général, on le fait venir, et on lui donne pour chaque serpent, plus ou moins gros, — on sait qu'en fait de serpents les plus petits sont quelquefois les plus dangereux, — on lui donne par chaque serpent une vingtaine de piastres ; plus l'animal lui-même, qui, à partir de ce moment, entre dans le sac du charmeur et fait partie de son corps de ballet.

Plusieurs fois, le doyen des Psylles d'Abou-Arich, nommé Abd'Allah, avait tourné autour de ma forteresse. Il flairait portes et fenêtres, et secouait la tête d'un air qui n'avait rien de rassurant pour mes hôtes. Des bruits sinistres me revinrent de plusieurs côtés. Le bruit courait que la forte-

resse était infestée de serpents. J'avais, dans mes investigations, trouvé beaucoup de mille-pieds. J'avais aussi rencontré bon nombre de scorpions, mais pas le plus petit aspic. Il en résultait que je doutais fort de la perspicacité d'Abd'Allah.

Cependant, cédant aux instances de mes amis, je me décidai à faire venir Sidi-Abd'Allah.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Il portait le turban vert des descendants de Fatime. Son vêtement était une grande chemise noire, serrée autour du corps par une ceinture de corde en poil de chameau. Il avait l'air grave qui convient à l'état qu'il exerçait. Il me salua en croisant ses deux mains sur sa poitrine, et en s'inclinant devant moi très profondément.

Puis il attendit que je l'interrogeasse.

— Je t'ai fait venir, lui dis-je, parce qu'on prétend qu'il y a ici, dans la forteresse, force serpents.

Abd'Allah prit le vent et flaira à plusieurs reprises.

Puis gravement :

— Il y en a, dit-il.

— Ah ! il y en a.

— Oui.

— En es-tu bien sûr?

Il me regarda d'une façon qui semblait dire :

— Quand je l'affirme, est-ce qu'on peut en douter?

Je vis que j'avais blessé la dignité du doyen des Psylles.

— Je te crois, lui dis-je avec un air de vénération simulé dont il fut la dupe.

Dans mon for intérieur, j'en doutais beaucoup.

— Non seulement je sais qu'il y en a, poursuivit Abd'Allah, mais je puis dire à peu près quel en est le nombre.

Puis il flaira une seconde fois. Et à chaque aspiration il ajoutait :

— Il y en a un, il y en a deux, trois, quatre, cinq, six au moins.

Au sixième il s'arrêta.

— Diable ! fis-je.

Cette exclamation semblait exprimer un doute.

— Si tu ne me crois pas, dit-il, je me retire. Et déjà il s'éloignait, après m'avoir jeté un regard qui signifiait :

— Je t'abandonne à ton incrédulité.

— Reste, Abd'Allah, m'écriai-je ; ne prends pas mon étonnement, mon admiration pour un manque de foi en tes paroles.

— Je reste, me répondit-il.

— Et tu te charges de détruire les serpents qui sont dans ma forteresse? lui demandai-je.

— Je les appellerai, et ils viendront.

— Je voudrais bien voir cela.

— Tu vas le voir.

Ceci se passait dans ma salle à manger.

Abd'Allah sortit, et alla quérir ses compagnons restés dans la cour. Trois hommes entrèrent derrière lui. Ces trois hommes s'assirent, en cercle, mirent leurs tambourins entre leurs jambes, emplirent leur bouche d'herbes odoriférantes, et se mirent à crier :

— Allah ! Allah ! Allah !

Tout en criant ils lançaient des bouffées d'haleine parfumée. Pendant ce temps, Abd'Allah faisait entendre un certain sifflement qui avait pour but de le mettre en rapport avec les reptiles.

La chose ne fut pas longue.

Elle dura trois ou quatre minutes à peu près sans résultat véritable. Mais, au bout de ce temps, je commençai à voir descendre des murailles et sortir de dessous les meubles une vingtaine de scorpions qui, obéissant à l'appel d'Abd'Allah, venaient à lui de tous les coins de la salle.

Cette étrange procession commença de m'ébranler dans mon incrédulité.

Il y en avait qui descendaient le long de la muraille, d'autres le long des buffets, d'autres enfin le long des rideaux de la fenêtre. Si bien qu'un moment il me sembla qu'il les appelait et les faisait venir du dehors ; c'était à craindre de voir la salle envahie par tous les scorpions d'Abou-Arich. Vraiment, il y avait à frémir d'avoir osé manger dans une pareille chambre

Tous les scorpions vinrent à Abd'Allah comme les moutons viennent au berger, mieux encore, car le berger a souvent besoin des chiens pour rassembler son troupeau, tandis qu'Abd'Allah semblait attirer les scorpions comme l'aimant attire le fer.

Tous les scorpions venus, Abd'Allah les ramassa à pleines mains et les mit dans un sac de peau de bouc.

— Vois-tu? me demanda-t-il.

— Je vois.

— En crois-tu tes yeux, au moins?

— Je vois des scorpions, et même beaucoup ; mais je ne vois pas de serpents encore.

— Eh bien ! doute encore, si tu veux, répondit Abd'Allah, je saurai bien te forcer à reconnaître ma puissance. Tu vas en voir des serpents.

Et il se mit de nouveau à siffler, tandis que ses compagnons redoublaient leurs bouffées d'air et criaient désespérément :

— Allah ! Allah ! Allah !

En effet, à mon grand étonnement, un sifflement à peu près pareil à celui d'Abd'Allah se fit entendre.

— Commences-tu à croire maintenant? me dit le doyen des charmeurs.

Je ne répondis pas : je tâchais de savoir d'où était parti le sifflement qui avait répondu à ses sifflements à lui.

— Ah ! tu as vu des scorpions et tu n'as pas vu de serpents encore ! Eh bien ! regarde ! ajouta-t-il en me désignant du doigt le dessous d'un bahut.

J'aperçus un serpent de quatre pieds de long, qui, la tête haute et déroulant ses anneaux verts et jaunes, s'avança vers Abd'Allah, et Abd'Allah riait comme un esprit puissant qui a pitié d'un simple mortel.

Puis, il me dit :

— Eh bien ! vois-tu maintenant?

— Certainement, je vois.

— Et tu ne crois pas, peut être?

— Je crois.

Je reconnus l'espèce du reptile : c'était toujours le fameux cobra-capello, le *taban* des habitants du Caire. Abd'Allah le prit sans façon par le cou, et allait le fourrer dans sa peau de bouc, quand je le réclamai.

— Un instant ! dis-je.

— Quoi? demanda Abd'Allah.

— Ce serpent était bien chez moi.

— Est-ce que tu ne l'as pas *vu*, bien *vu?*

— Fort bien, mais tout ce qui est chez moi est à moi. Fais-moi donc le plaisir, au lieu de mettre le serpent dans ton sac de peau, de le mettre dans ce bocal.

Et je présentai à Abd'Allah un bocal d'esprit de vin qui attendait dans un coin quelque curiosité zoologique.

— Mais... dit Abd'Allah.

— Il n'y a pas de *mais*, répliquai-je ; le serpent était chez moi, donc il est à moi ; en outre, je le paye trente piastres. Prends garde ! si tu fais des difficultés pour me le laisser, je te dirai qu'il n'était pas là, que tu l'y avais mis d'avance, et qu'il n'est venu que parce qu'il est apprivoisé.

— Oh ! c'est trop fort ! s'écria Abd'Allah.

— C'est comme cela, lui répondis-je avec flegme. Abd'Allah, avec humeur, fit glisser sans dire mot le serpent de ses mains dans le bocal.

J'étais tout prêt, avec un bouchon et une ficelle. Le bouchon fut essujetti sur le bocal, et le serpent, malgré ses bonds et ses sifflements, fut contraint de demeurer dans son nouveau domicile.

— Y en a-t-il encore? demandai-je.

— Il y en a, dit Abd'Allah.

— Hé bien ! voyons.

— Certainement il y en a encore, continua le doyen, qui ne voulait pas avoir la honte de s'avouer vaincu, et tu mériterais bien qu'on te laissât en si mauvaise compagnie ; mais tu irais dire que je t'ai menti.

— Je pourrais bien le dire et le croire.

XIX

Les bouffées d'air, les sifflements et les cris d'Allah recommencèrent. Un second serpent, mais moins gros que le premier, sortit de dessous un sirir, et se dirigea directement vers Abd'Allah.

Je pris un second bocal.

— Bon ! dis-je, cela va me faire la paire.

Abd'Allah fit la grimace, mais il était pris, il n'y avait pas à répliquer. Force lui fut d'abandonner le second serpent comme le premier.

La cérémonie de l'introduction du reptile dans le bocal achevée,

— Y en a-t-il encore? demandai-je.

— Non, pas ici.

— Où en sens-tu?

Le Psylle se tourna du côté de l'atelier.

— J'en sens un là, me dit-il.

C'était dans l'atelier.

— Allons-y alors, répondis-je.

Je pris un bocal sous chaque bras, j'en mis deux autres sous les bras de Sélim, et je passai dans l'atelier. Il y en avait un effectivement.

Celui-là, c'était probablement un serpent tourneur : il s'était réfugié sous le tour.

Malgré la répugnance bien visible d'Abd'Allah pour s'en emparer, un instant après il était [illegible] le bocal.

— La ! Maintenant, demandai-[illegible] en a-t-il encore ?

— Il y en a encore, dit en [illegible]rant Abd'Allah.

— Eh bien ! je les veux : [illegible]t-ils.

— Il y en a trois dans [illegible]me, répondit tristement le Psylle.

— Bon ! fis-je, cela fera bien ma demi-douzaine. Allons à la cuisine.

Au premier appel, [illegible]ent sortit de dessous la fontaine que m'avait donnée [illegible]n. Abd'Allah après l'avoir quelques instants remué dans ses mains, finit enfin par le mettre dans le qu[illegible]ocal, mais en roulant des yeux tout à fait désesp[illegible].

— Allons ! [illegible] dis-je, du courage, il me faut ma demi-douzaine.

— De[illegible], tu es un gâte-métier ! s'écria Abd'Allah.

Le [illegible] de serpents s'avoua vaincu, et, pour sauver les deu[illegible]iers, aurait consenti à se perdre de réputation [illegible] yeux.

J[illegible] du bonhomme, et lui donnai cent roupies. Il les mit dans sa poche, mais en murmurant avec un profond regret :

— Quatre serpents qui dansaient si bien ! cela valait mieux que cent talaris.

Pour le consoler, je lui promis le secret.

Vous voyez comme je le lui garde.

Nous avons dit que la fête de l'Aïd-el-Kébir *(la grande fête)* durait trois jours pour les riches et cinq jours pour les pauvres.

Le troisième jour, un peu avant l'heure de la prière, un Arabe Bédouin demanda à me parler. Sélim l'annonça ; il ne le connaissait point, ne se rappelait pas l'avoir jamais vu. Seulement, à son costume, il avait cru reconnaître qu'il venait de la montagne.

J'ordonnai qu'on le fît entrer.

— Es-tu bien El Hadji-Abd el-Hamid ? me demanda-t-il.

— Oui, c'est bien moi, répondis-je ; que me veux-tu ?

— J'ai à te parler, mais à toi seul.

Sans attendre que je lui fisse signe, Sélim sortit. Je jetai un regard rapide sur mon homme. Il était complètement hâlé par le soleil ; il portait un fusil à mèche suspendu à son épaule, le turban de corde serrant une vieille sommada sur ses tempes et une blouse de toile bleue fixée à sa taille par un simulacre de ceinture. Il portait à son autre épaule un sabre court et un petit bouclier tourné. La blouse était sans manches et laissait les bras complètement nus. Un de ses bras portait la cicatrice d'une balle ; une balafre lui séparait en deux le nez et la joue.

Bien certain que j'étais l'homme à qui il avait affaire, il déposa son fusil sur le plancher et s'assit sur ses talons en face de moi.

Plusieurs billets pendaient aux cordons de sa sommada. Il en détacha un qu'il me présenta. Les autres avaient sans doute leur destination.

— Hadji, dit-il, voici de la part d'Abd'el-Mélek.

Je pris vivement le billet. C'était en effet une lettre de notre fugitif.

Il me disait :

Abd'el Mélek, fils d'Abou-Taleb, chérif et gouverneur de Hodeida,

Au très honoré, très puissant, très précieux, très vénérable Sid-El-Hadji Abd'el Hamid Bey.

« Que le salut soit avec toi, avec toutes les miséricordes et toutes les bénédictions de Dieu !

« [illegible] confié autrefois mes relations amoureuses avec [illegible]. Mon oncle et mon père s'étant refusés à me la donner [illegible] femme, et sa tribu étant également hostile à nos [illegible] je l'ai enlevée et transportée, le premier jour de l'A[illegible] parce que je ne pouvais pas renoncer à elle, et [illegible] écrit qu'elle serait à moi.

« Ne voulant pas rentrer à Abou-Arich, ne pouvant pas rester dans [illegible] tribu hostile, je me suis retiré à Minesched, au milieu de tribus qui me regardent comme un ami et comme [illegible] et qui m'ont accueilli de manière à ne me laisser [illegible] doute, si j'avais besoin de leur concours pour me [illegible] et me défendre.

« C'est donc du [illegible] des douârs du pays de Kohlan que je viens te demander des nouvelles de ta chère santé, car je ne cesse de penser à toi et de faire des vœux pour ton succès et pour ton bonheur.

« Pour ce qui me concerne, et sachant tout l'intérêt que tu me portes, et ne pouvant mieux me confier qu'à ton savoir et à ton influence auprès de ma famille et de mon [illegible] Hussein surtout, je te prie de leur faire part de l'en[illegible] où je suis retiré et des causes qui m'ont fait choisir [illegible] retraite provisoire. J'espère, [illegible] avec ton concours, [illegible] ne saurais penser que mon oncle et mon père aient l'intention, quant à ma destinée, de lutter contre ce qui était écrit.

« Voilà tout ce que, pour le moment, j'avais à te faire savoir.

« Salut de la part de celui qui espère en la bonté du Suprême Donateur.

« ABD'EL-MÉLEK,

« fils d'Abou-Taleb, fils d'Ali.

« Que Dieu te protège ! *Amin.* »

Il était évident que cette lettre m'était écrite pour que j'en fisse part au chérif. J'invitai le courrier à attendre ma réponse, et je sortis en le recommandant à Sélim et à Hadji-Soliman. Dix minutes après, j'étais chez le chérif. On allait se mettre à la prière.

Je fis la prière avec lui, puis, après la prière, profitant d'un instant où il n'était entouré par personne :

— Sidi, lui dis-je, j'ai reçu une lettre de ton neveu.

Et je la lui donnai.

— C'était donc cela que te voulait le Bédouin qui est entré chez toi ?

— C'était cela.

Comme le jour baissait, il fit apporter une cire et lut. Sa physionomie resta la même, et il m'eût été impossible, la lecture faite, de dire quelle impression elle avait produite sur lui. Il revint à moi, et, sans prononcer aucune parole, me rendit la lettre. On dîna comme d'habitude.

Après le dîner, le chérif reçut ses visites habituelles ; Yachya vint, ainsi qu'Abou-Taleb.

Je vis Yachya le prendre à part, et lui aussi, communiquer au chérif une lettre dont il prit lecture. Comme à moi, il rendit la lettre sans rien dire.

Lorsque toutes les visites étrangères se furent retirées, et qu'il ne resta plus que le chérif, Abou-Taleb, Yachya et moi, il dit à son frère :

— Eh bien ! j'ai des nouvelles de ton fils !

— Moi aussi !

Et alors il remit en communication au chérif une troisième lettre. Le chérif la lut comme les deux premières.

Puis :

— Qu'il ait enlevé une femme dont il est amoureux, le malheur n'est pas grand, mais qu'il ait enlevé cette femme à une tribu hostile, là est le mal.

— Mais, hasardai-je, cette tribu n'est pas tellement importante que tu doives t'en préoccuper à ce point.

— Importante ou non, reprit le chérif, elle a déjà fait une razzia sur les tribus de Sabbéâh. Il y a eu des morts et des blessés. Moi aussi, j'ai des nouvelles !

— Maintenant, demanda Abou-Taleb, que veux-tu faire ? châtier cette tribu ou te montrer clément envers elle ?

— Il y a eu du sang répandu, répéta le chérif : qui payera le prix du sang ?

— Moi, s'il le faut, dit Abou-Taleb.

— La question n'est pas seulement une question d'argent, elle est encore une question de dignité.

— Sidi, tu es un homme sage, lui dis-je, tout bon conseil vient avec la réflexion. Remets la chose à demain. Chacun de nous songera cette nuit, et t'apportera sa pensée, si toutefois la tienne ne suffit pas.

— Oui, répondit le chérif, mais, dès ce soir, il faut envoyer du renfort sur les points qui, dans une lutte, pourraient être trop faibles.

Puis appelant Mansour :

— Que deux mille Kobaïls, dit-il, marchent avec toi vers le Djebel-Orra et Sabbéâh, qu'on n'entre pas sur les terres des voisins, mais qu'on les châtie vigoureusement s'ils entrent sur les nôtres !

Puis rappelant Mansour, qui s'éloignait sans même répondre.

— Que mes hommes ne tirent pas les premiers, dit-il.

Il revint à nous.

Abou-Taleb l'entraîna dans un coin du divan. Les deux frères parlèrent bas pendant cinq minutes.

— Il n'est point besoin d'attendre jusqu'à demain pour la question de l'enlèvement, dit tout haut et après un instant de réflexion le chérif : l'enlèvement est tout pardonné. Mais reste la question de la tribu. Écris à mon neveu que c'est une affaire de tribu à tribu. Si celle chez laquelle il s'est réfugié veut faire les démarches, je les appuierai. Recommande-lui une grande prudence dans le cas où les hostilités seraient commencées entre les Kohlans et les Begams. Quant au reste, Dieu y pourvoira.

J'avais obtenu plus que je n'espérais. Je rentrai chez moi où je trouvai mon messager. Je lui donnai une lettre pour Abd'el Mélek, je lui remis dix talaris, et il me promit qu'Abd'el Mélek aurait la lettre le surlendemain.

Il avait à peu près cinquante lieues à faire, il venait d'en faire cinquante ; il était venu à pied et s'en retournait à pied.

Les courses que font les courriers arabes *(sayars)* sont inimaginables.

J'ai vu de ces courriers, dans un cas pressé, partir d'Alexandrie le matin et arriver au Caire le soir. Il y a cinquante à cinquante-cinq lieues du Caire à Alexandrie. Ils emportent pour toutes provisions une petite outre de beurre liquide et une petite outre d'eau, quelques dattes et une poignée de *zamiêh* (c'est de la farine d'orge qu'ils font griller). Mélangée aux dattes et liée avec du beurre, cela devient une espèce de chocolat très nourrissant, dont ils font des boulettes.

Le messager porte une clochette sur sa tête. La clochette indique le caractère sacré du messager. On ne tue jamais un messager.

Pour arriver à faire ces courses immenses, ils ne marchent pas, ils trottent toujours du même trot, et portent derrière la tête, à la manière des ours, un bâton court qui, en leur écartant les bras, aide à la respiration.

Quand le courrier vient de la montagne et tient à garder son fusil, il se sert de son fusil en guise de bâton. Si la course est très longue, il s'arrête, selon la longueur de la course, une ou deux fois, mais jamais pour autre chose que pour renouveler ses provisions. Il ne dort pas, ou plutôt, comme le prétendent les Arabes, il dort en marchant.

Dans la nuit, je fus réveillé par Sélim. Il avait été avisé par les gardes qui tenaient le bas de la citadelle.

Le chérif faisait le signal. Je me jetai à bas de mon cadre et courus à la forteresse. Il m'attendait couché sur sa terrasse.

— Eh bien ! me dit-il, ce que j'avais prévu est arrivé, on est en plein combat.

— Comment cela ? lui demandai-je.

— J'ai des nouvelles. Cinq ou six de mes Kobaïls ont été tués, on a incendié deux douârs et enlevé les femmes.

L'enlèvement des femmes était ce qui compliquait surtout la situation.

— Y puis-je quelque chose ? lui demandai-je.

— Pour le moment, non ; mais que penses-tu qu'il faille faire ?

— Assembler quelques pierriers et de la cavalerie.

— Tu es donc d'avis que j'en use avec rigueur ?

— C'est mon avis. Tu n'obtiendras rien de ces gens-là sans les effrayer.

— L'ordre est déjà donné à deux cents cavaliers de monter à cheval. Je vais faire charger sur des chameaux une douzaine d'espingoles.

— Ne crains-tu pas les gens de l'Assir ?

— Je leur ai déjà envoyé un courrier pour m'assurer de leur neutralité à défaut de leur concours, et j'ai envoyé deux de mes plus beaux chevaux à Aït.

— A qui vas-tu donner le commandement de ton artillerie et de ta cavalerie?

— A mon neveu Farâh.

C'était, comme soldat et comme courage personnel, un des hommes les plus distingués, après Abd'el-Mélek, de l'entourage de l'émir. C'était le fils de Haçan, son frère aîné, auquel lui, Hussein, avait succédé dans le principalat d'Abou-Arich.

Une heure après, Farâh partait à la tête de deux cents cavaliers, de cinquante chameaux portant les uns l'artillerie de campagne du chérif, les autres les munitions de guerre, et de vingt-cinq artilleurs turcs et arnautes.

Le lendemain, Sélim m'annonça un homme que j'avais connu à la Mecque. C'était un mograbin du côté du Maroc. Il avait été au service de l'Egypte, à celui de Turki-Bil-Mès et à celui d'Osman-Pacha. Il se nommait Ibrahim-Aga, et pouvait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans.

C'était un véritable condottiere, portant sa recommandation sur son visage : une énorme balafre lui coupant le visage en deux, avec des amulettes au cou, des amulettes aux bras, des amulettes partout ; son Coran dans sa sabretache brodée en or.

Il commandait quatre cents Arnautes, et, mécontent de son inaction dans le Hedjaz, il venait offrir ses services au chérif Hussein, et voulait me prier d'être son intermédiaire. L'offre ne pouvait venir en meilleur temps.

— Dans combien de temps tes hommes peuvent-ils être ici ? lui demandai-je.

— Par terre, il leur faut quinze jours ; par eau, le temps qu'il plaira à Dieu.

Le vent était nord-est et par conséquent excellent.

— Attends-moi ici, lui dis-je.

Mon cheval était toujours sellé le matin : en deux minutes je fus chez le chérif. Je lui dis de quoi il était question et le secours que le hasard nous envoyait.

— Connais-tu l'homme? me dit-il.

— Oui

— Me réponds-tu de lui ?

— Autant qu'un homme peut répondre d'un autre homme.

— Combien demande-t-il de solde ?

— Je n'ai pas été jusque-là avec lui, ne sachant pas quelles pouvaient être tes intentions.

— Je donnerai la nourriture des hommes et des chevaux, je fournirai le café, le tabac, les souliers, un vêtement pour l'hiver et un pour l'été.

— Et en argent ?

— Je leur donnerai huit paras par jour.

C'était à peu près un sou de notre monnaie.

— Et tu veux que pour huit paras par jour ils se fassent tuer ?

— C'est ce que je paye à mes Kobaïls.

— Tes Kobaïls sont tes Kobaïls, tandis que les Arnautes appartiennent à eux-mêmes, et, n'étant pas forcés de servir, ne se loueront qu'à de bonnes conditions.

— Combien demandent-ils donc ?

— Je t'ai déjà dit que je n'étais entré dans aucun détail, mais, si tu veux être bien servi, il faut bien payer.

— Je donnerai seize paras.

C'était deux sous. Jamais Hussein n'avait donné une pareille somme.

— Je vais t'envoyer le capitaine, tu termineras avec lui.

Un quart d'heure après, Ibrahim-Aga était chez le chérif. Le même jour, ils traitèrent pour un an. Le chérif payait deux sous par jour par homme, trente-cinq francs quarante centimes par an, année musulmane, bien entendu. Seulement il remplaçait les chevaux tués.

La solde devait être payée à la fin de chaque mois.

Le commandant *(binbachi)* était, lui, engagé à raison de trois roupies par jour (six francs soixante et quinze centimes) ; le capitaine, à raison de deux roupies (quatre francs cinquante centimes) ; les lieutenants, à raison d'une roupie et demie ; les sous-lieutenants, à raison d'une roupie ; les chaousses, à raison d'une demi roupie ; enfin, les *onbachis*, les commandants de dix, les décurions antiques, nos caporaux modernes, à raison d'un quart de roupie.

Tout cela eût été assez convenable si tout le monde eût touché la solde promise. Mais l'argent devait passer par les mains d'Ibrahim-Aga, qui achetait à son tour ses hommes comme on l'achetait, lui ; et il est probable qu'il s'arrangea de manière à gagner sur chaque homme, sinon les deux tiers, au moins la moitié.

On envoya immédiatement à Confonda un messager sur un dromadaire, avec ordre de faire venir sans retard les hommes à cheval par terre, et de fréter un bâtiment pour ceux qui étaient démontés.

Ibrahim-Aga abandonnait le service d'Osman-Pacha, parce que, depuis trois ans, celui-ci avait oublié de lui payer sa solde.

La mesure que venait de prendre le chérif Hussein était prudente.

On apprenait des nouvelles fâcheuses de la révolte, plusieurs douârs avaient été brûlés par les hommes d'Hussein, mais Farâh avait été tué. On avait eu ces détails par une escorte qui ramenait cinquante ou soixante prisonniers. Parmi ces prisonniers se trouvaient quelques hommes de qualité qui pouvaient être très utiles quand on en serait à la question de la paix. Malheureusement on n'en était pas là.

Les hommes d'Husseïn avaient enlevé, puis, selon les ordres reçus, relâché les femmes

La tribu dans laquelle s'était réfugié le jeune Abd'el Mélek avait été attaquée à son tour, et, Abd-el-Mélek en tête, avait repoussé l'attaque.

Peut-être, après une cinquantaine de morts, une centaine de blessés et autant de prisonniers, y avait-il aussi grand désir de paix du côté des adversaires que du côté du chérif Hussein, mais, en pareil cas, c'est à qui ne fera pas les premières avances.

Les révoltés avaient essayé d'amener à leur cause deux alliés, le cheik de l'Assir et l'imam de Sana.

L'imam de Sana avait accueilli avec empressement leurs propositions, étant hostile à Hussein.

Quoique hostile aussi au fond, le cheik de l'Assir avait résisté et s'était posé en médiateur. Il avait de son côté envoyé des courriers à Hussein, et lui avait fait la proposition de lui fournir un contingent de deux ou trois mille hommes pour dompter les rebelles, avec lesquels il fallait en finir une bonne fois.

En effet, ils jouaient le rôle de la chauve-souris de la fable. Placés sur les frontières de l'Assir et de la principauté d'Abou-Arich, quand ils étaient en guerre avec Hussein, ils se réfugiaient sur le territoire de l'Assir. Mais, quand Aït voulait les soumettre au tribut, ils se réfugiaient sur le territoire de Hussein.

Le chérif Hussein avait accepté la proposition avec d'autant plus d'empressement que l'influence du chef de l'Assir était réellement plus grande sur les tribus que la sienne propre. Tout avait donc été convenu entre eux.

L'imam de Sana, de son côté, toujours prêt aux hostilités contre Hussein, avait envoyé aux révoltés deux mille hommes et des munitions. Il en résulta que le chérif fut obligé

de prendre la chose tout à fait au sérieux. Il écrivit à chacun de ses frères de lui envoyer leur contingent. Quelques jours après, quinze ou vingt mille hommes étaient réunis à Sabbéah.

Le chérif alla en personne se mettre à leur tête. Il avait avec lui son fils, les chérifs de Moka, de Taës, de Zébid et de Djézan. Le chérif Hammed suivait en amateur. Il va sans dire que j'étais là, près du chérif, à sa disposition pour toutes les éventualités.

L'événement avait fait traînée de poudre, comme on voit.

Au bout de trois semaines, le chérif, ses troupes personnelles, ses Arnautes, ses alliés de l'Assir, les tribus de Kholans qui avaient pris fait et cause pour Abd'el-Mélek, présentaient, disposés en triangle autour des tribus révoltées, les Kholans à l'est, les gens de l'Assir au nord, et les gens du chérif à l'ouest, un effectif d'une trentaine de mille hommes.

Les révoltés, en réunissant tous leurs efforts, pouvaient en opposer seize ou dix-sept mille. Mais ils avaient un auxiliaire puissant et qui balançait l'inégalité du nombre. C'étaient les montagnes de l'Wadi-Nedjéran. Les révoltés s'y étaient retirés comme dans un cirque. Ils s'en élançaient la nuit pour leurs razzias.

Les Arabes en général ne cherchent pas les combats de nuit, mais leurs razzias se font toujours la nuit. Pour faciliter les razzias, ils envoient des éclaireurs, deux, trois, cinq, dix. Ces éclaireurs attirent l'attention des chiens. Ils se mettent tout nus pour se glisser le plus près possible du douâr. Ils sont appuyés par dix ou vingt, trente hommes à cheval.

Le douâr se porte vers les faux assaillants. Pendant ce temps, du côté opposé, la véritable attaque a lieu et la razzia se fait.

Dans ces attaques, les femmes jouent un grand rôle. Surprises, elles se font des armes de tout ce qui leur tombe sous la main.

J'en ai vu, en poussant des cris effrayants, charger les cavaliers avec des tisons enflammés qui faisaient cabrer et fuir les chevaux. Mais il va sans dire que si les hommes n'arrivent pas promptement à leur secours, ou si les hommes n'ont pas été assez nombreux pour laisser une garde, elles succombent malgré leur résistance. Alors on les force à livrer troupeaux, argent, bijoux, tout ce que possèdent leurs maris, tout ce qu'elles possèdent elles-mêmes. Puis, quand elles ont tout livré, on les enlève.

On a vu que le chérif Husseïn avait fait relâcher celles que ses hommes avaient enlevées.

Nous étions campés, avec le fort de l'armée, dans la plaine de Boghâfa, pays de Sahan. On comptait attaquer le lendemain.

Husseïn, après le souper, me demanda mon avis sur la manière dont je conduirais l'attaque. Je lui demandai la permission de visiter d'abord les localités. Il m'offrit son fils pour faire avec lui la reconnaissance.

Je pris cent chevaux, et, vers huit heures du soir, ayant devant moi des éclaireurs à pied, précédés eux-mêmes de *chouafs* et de *kabargis*, c'est-à-dire de voyants et d'espions, je m'engageai dans l'espèce de désert qui s'étend depuis Boghâfa jusqu'à Mineschéd.

J'appelle cette localité désert par extension, parce que je ne trouve pas d'autre mot pour la désigner. Le sol se compose de dunes de sable parsemées d'une quantité d'oasis de nabacks, de tarets et de gommiers qui peuvent servir d'embuscades aux tirailleurs. Cette contrée est parcourue, non seulement par toutes les fractions de l'importante tribu des Kholans, mais encore par la tribu moins importante des Bégams. Ces deux tribus, en paix habituellement, n'étaient brouillées que par la circonstance.

Ce désert sépare les possessions de l'imam de Sana, l'Haschid-U-Bekil, du Wadâa, que réclament tantôt le cheik Aït, tantôt l'émir Husseïn.

Nous allâmes jusqu'à Dobian. Nos éclaireurs allèrent jusqu'à Saad. Tout cet espace était libre. Je revins vers minuit.

Le chérif m'attendait.

J'expliquai au chérif qu'il me paraissait important de garder le passage qui conduisait du Wadaa à l'Haschid-U-Bekil, attendu que, puisque les révoltés avaient un appui chez l'imam de Sana, c'était chez l'imam de Sana qu'ils tenteraient de se réfugier. Puis, je lui donnai le conseil d'attaquer les révoltés sur trois points, tout en conservant une réserve de cinq ou six mille hommes.

Des messagers partiraient cette nuit même pour combiner, avec les gens de l'Assir et avec les cheiks des Kholans, une attaque pour le surlendemain à la pointe du jour. Il leur fallait bien la journée du lendemain pour se préparer.

Nous employâmes cette journée à garder tous les défilés et à disposer notre monde. Nous disposâmes une réserve de cinq à six mille hommes, qui ne devaient prendre part au combat que s'il était absolument nécessaire.

Le lendemain, au point du jour, nous nous engageâmes dans la montagne.

Les premiers plateaux franchis, nous aperçûmes les hauteurs garnies d'Arabes avec leurs drapeaux et leur musique. Leur cavalerie gardait le défilé qui conduisait de l'autre côté de la montagne. Les deux frères du chérif Husseïn, le chérif Ali et le chérif Heïder, avaient longé la base et devaient se réunir avec deux mille cinq cents hommes aux Kholans.

L'engagement commença par quelques décharges de notre artillerie de montagne, qui, à dos de chameaux, pouvait passer partout où nous passerions nous-mêmes. Elle avait du reste un avantage, c'est que, faisant plus grand bruit que la fusillade, elle devait être entendue de nos alliés et leur donner le signal.

En effet, l'attaque commença sur les trois points indiqués.

On sait la manière de combattre des Arabes, leur attaque impétueuse, presque irrésistible, le danger de leur lutte corps à corps, la rapidité et le peu de vergogne de leur fuite, la difficulté de les rallier.

Nous eûmes pendant deux heures que dura le combat un échantillon de tout ce que nous venons de dire.

XX

Enfin, vers onze heures du matin, nous vîmes un certain trouble se manifester parmi les gens qui gardaient le passage, et qui avaient déjà repoussé trois de nos attaques. Je crus que le moment était venu de tenter l'effort véritable. Je demandai à Husseïn la nécessité de faire mes preuves devant tous ces hommes que peut-être un jour j'allais être appelé à commander.

Il me l'accorda.

Les Arnautes n'avaient point encore donné. J'allai trouver Ibrahim-Aga.

— Allons, lui dis-je, c'est à notre tour ! montre à Husseïn ce que tes hommes savent faire.

— Tu es des nôtres ? me demanda-t-il.

— A moins que tu ne veuilles pas de moi pour compagnon.

Ibrahim-Aga se retourna vers ses hommes.

— *I Allah !* cria-t-il. En avant, au nom de Dieu !

Les Arnautes partirent comme une trombe. Cette première charge est celle que l'on peut appeler la charge au fusil.

Au fur et à mesure que nos hommes se rapprochaient de leurs ennemis, ils se montaient la tête en les insultant de paroles, les appelant chiens, fils de chiens, porcs, etc., etc. Puis, arrivés à la distance de cinquante pas, le premier rang déchargea ses fusils et défila le long des flancs. Puis le second rang, puis le troisième, puis tous les rangs en firent autant les uns après les autres, si l'on peut appeler rangs cette cohue armée.

Quant aux ennemis, ils profitaient de tous les accidents de terrain, rampant derrière les buissons, s'abritant derrière les rochers, tirant tantôt isolément, tantôt par groupes de cinq, dix, quinze, vingt hommes.

Les uns comme les autres combattaient presque nus afin que, s'ils étaient tués et que leurs corps tombassent entre les mains de l'ennemi, l'ennemi n'eût rien à leur prendre.

Seul, je portais mon costume complet, et, comme il était facile, à mon costume et surtout à mon turban rouge, de me reconnaître pour un chef, j'eus bonne part des coups de fusil de l'ennemi, dont aucun, par miracle, ne m'atteignit.

Je vis ce trouble que j'avais déjà remarqué chez eux s'augmenter sensiblement. Je compris que l'une ou l'autre des deux attaques avait l'avantage.

Je laissai les Arnautes, que j'avais engagés avec l'ennemi, combattre ; puis, revenant vers Husseïn entouré de ses drapeaux, je lui fis en deux mots part de ce qui se passait selon toute probabilité.

— Je crois, lui dis-je, que le moment est venu de faire charger tes fantassins et tes nègres. Tes nègres vont charger devant ; fais-les soutenir par tes fantassins.

Il appela Mansour.

— Prends les nègres, dit-il, et suis Abd'el-Hamid.

Puis à ses frères :

— Allons, dit-il, prenez chacun vos fantassins et chargez.

Les trois ou quatre chérifs s'élancèrent à l'instant même en tête de leurs contingents, tandis que les cavaliers noirs se réunissaient derrière Mansour. Le plateau était rapide, mais point tellement que les chevaux ne pussent le gravir.

J'étais sûr d'eux et de Mansour. Ils n'avaient pas besoin d'encouragement.

Je courus au milieu des balles à Ibrahim-Aga.

— Allons, lui dis-je, assez tiraillé comme cela. Le sabre à

la main, ou les nègres vont avoir l'honneur de la journée !

Ibrahim se retourna, et vit en effet les nègres qui partaient au grand galop de leurs chevaux, tandis que derrière eux s'élançaient les fantassins excités par la grosse caisse.

En un tour de main, il eut appelé à lui capitaine, lieutenants, sous-lieutenants, chaousses et onbachis. Il leur montra du doigt les nègres qui, montés sur les magnifiques chevaux du chérif, étaient déjà à moitié du plateau. Ceux-ci comprirent ce que l'on attendait d'eux.

Les officiers tirèrent leurs sabres. Les Arnautes rejetèrent leurs fusils derrière leurs épaules, prirent la bride aux dents, leur sabre d'une main, et l'un de leurs longs pistolets de l'autre.

L'émir Husseïn dut alors voir une belle chose : cette charge de cavalerie escaladant une montagne.

Beaucoup de cavaliers n'arrivèrent pas au sommet, bien des chevaux revinrent en arrière à vide ou suivirent la charge sans cavaliers.

Mais on joignit l'ennemi. Là, au milieu des cris des femmes, eut lieu une affreuse mêlée.

Mais au bout de quelques instants nous entendîmes des cris qui semblaient venir du ciel, et, en levant la tête, nous vîmes le plateau supérieur occupé par les Kholans ; je reconnus à leur tête le jeune chérif Abd'el-Mélek.

Les nôtres, à leur tour, reconnurent des alliés et poussèrent de grands cris.

Alors, sur la pente rapide du coteau, descendit, pareil à une avalanche, le jeune chérif, à la tête de trois ou quatre cents cavaliers. La course était si rapide, et fut si irrésistible, que nos révoltés n'eurent pas le temps de fuir. Ils furent heurtés, renversés, ouverts par cette trombe d'hommes et de chevaux qui descendait de la nue.

Alors les Bégams et leurs alliés n'eurent plus même l'idée de fuir. Chacun parmi eux songea à sa sûreté personnelle, et se laissa, pour ainsi dire, rouler sur la pente la plus proche de lui.

Arnautes et nègres se mirent à leur poursuite. Moi, je courus au jeune prince ; il me reconnut et m'ouvrit les bras.

— Allons, lui dis-je, viens annoncer la victoire à ton oncle. Il regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'il ne donnerait pas une fausse nouvelle.

En ce moment, à six ou huit cents pas du champ de bataille, on entendit des coups de fusil vers le nord-est. C'était un gros de fuyards qui était allé donner dans les gens de l'Assir et qui était reçu par une fusillade.

— Allons ! dis-je à Abd'el-Mélek.

—Mais, demanda-t-il avec un reste d'inquiétude, crois-tu qu'il me recevra bien ?

— Je réponds de tout !

Nous partîmes au galop. A dix pas de son oncle, sans arrêter son cheval, le jeune homme sauta à terre.

Le chérif lui tendit la main.

Abd'el-Mélek prit cette main et la serra contre ses lèvres.

La paix était faite entre l'oncle et le neveu.

Restait à la faire avec l'ennemi.

Il était midi, c'était l'heure de la moitié du jour, *Salat-el-Dohor*, le muezzin, qui était près du chérif, commença de chanter à haute voix l'appel à la prière.

Alors, on put voir un spectacle étrange : vainqueurs et vaincus s'arrêtèrent, les vaincus dans leur fuite, les vainqueurs dans leur poursuite. Chacun se mit à genoux où il était, le visage tourné vers la Mecque, et, se prosternant quatre fois contre terre, commença de prier

Les armes étaient restées à la portée de la main. Un musulman ne prie pas avec ses armes. A défaut d'eau on fit les ablutions avec du sable. Le plus grand silence régna aussitôt sur tout cet espace, si plein un instant auparavant de bruit et de tumulte. On n'entendait plus que la voix du muezzin. La voix semblait plus grave et plus solennelle que jamais, les circonstances lui prêtant leur gravité et leur solennité.

La prière dura un quart d'heure. Aux dernières minutes de la prière, les femmes parurent. Elles profitaient du temps d'arrêt qui suit toujours la prière, à quelque heure du jour qu'elle soit faite, pour apporter de l'eau aux combattants. Elles apportaient cette eau dans des peaux de bouc goudronnées à l'intérieur. Chacun but.

Une espèce de hurra annonça la reprise des hostilités.

Mais, au même moment, au sommet de la montagne, apparut une jeune fille, montée sur un dromadaire blanc et portant à la main une branche de palmier. C'était la paix en personne sous les traits de la fille du cheik des Kholans, accompagnée de plusieurs notables de la tribu. Il est d'usage, je l'ai dit, qu'un jeune homme aille au-devant de cette messagère de la paix. Le chérif se tourna de mon côté. Je compris qu'il désirait mon avis, et me rapprochai de lui.

— Tu vois ? me dit-il.

— Oui, répondis-je, je vois que si tu veux, la paix est faite.

— Que me conseilles-tu?

— Ne la désirais-tu pas ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Mais qui vais-je envoyer au-devant de cette jeune fille ? Tu sais qu'il est d'usage que celui qu'on envoie en cette occasion devienne l'époux de celle qu'il reçoit.

— Quelle est cette jeune fille ? demandai-je à Abd'el-Mélek.

— La fille du cheik des Kholans, répondit-il.

— Est-elle noble ? est-elle belle ?

— Elle est brillante comme une étoile, et comme nous elle descend du Prophète.

Je me retournai vers Husseïn.

— Tu as entendu ? lui dis-je.

— Oui.

— Veux-tu sérieusement et sincèrement la paix ?

Il réfléchit un instant.

— Je la veux sérieusement et sincèrement, dit-il.

— Eh bien ! lui dis-je, envoie-lui ton fils.

— Mon fils !

— Ce sera répondre grandement et dignement à l'honneur qu'on te fait.

— Mon fils a déjà deux femmes.

— Il a le droit d'en prendre jusqu'à quatre. D'ailleurs, réfléchis.

— Il est inutile que je réfléchisse, dit-il ; tu as raison.

Et il appela son fils.

— Husseïn, lui dit-il, va recevoir cette jeune fille.

Le fils du chérif tressaillit : tous ceux qui entendirent cet ordre inattendu regardèrent l'émir avec étonnement.

— Mais, mon père, dit le jeune homme, vous savez que celui qui ira au-devant de cette jeune fille doit devenir son époux ?

— Je le sais.

— Et vous renouvelez l'ordre que vous m'avez donné ?

— Je ne puis faire trop d'honneur à la tribu qui a donné l'hospitalité au fils de mon frère.

Il était prêt à obéir. Husseïn désigna quatre notables pour accompagner son fils. Parmi eux se trouvait le cadi. Une douzaine de nègres et deux eunuques servaient d'escorte au jeune chérif et aux notables qui marchaient derrière lui. A l'instant même, et comme par enchantement, le combat, qui venait de reprendre, cessa sur tous les points. Pas un coup de fusil ne retentit.

XXI

Le jeune homme et son escorte traversèrent le champ de bataille tout jonché de cadavres nus. Aussitôt tombé, l'Arabe est dépouillé, soit par son ennemi, soit par son ami. Il n'est pas besoin qu'il soit mort pour cela

Arrivée aux deux tiers de la montagne l'escorte s'arrêta. Le jeune chérif continua son chemin seul, la jeune fille s'avança de son côté. Sur le point culminant de la colline, ils se trouvèrent en face l'un de l'autre. A dix pas de distance, Husseïn arrêta son cheval, la jeune fille son dromadaire.

— Vierge, dit le jeune chérif, que demandes-tu ?

— Je demande la paix.

— Au nom de qui la demandes-tu ?

— Au nom d'Allah et de ma patrie.

— Quelle est ta tribu ?

— La tribu la plus noble et la plus puissante de la contrée.

— Comment la nommes-tu ?

— La tribu des Kholans.

— La tribu des Kholans est notre plus fidèle alliée Sois la bienvenue.

La jeune fille alors tendit sa branche de palmier au jeune homme. Husseïn, qui avait pu voir une jeune fille de la plus grande beauté, fit faire un bond à son cheval et, rapide comme l'éclair, se trouva à portée de sa main. Il reçut la branche.

— Que Dieu t'entende, lui dit-il, car nous-mêmes nous ne désirons que la paix, et moi, personnellement, je désire la paix et l'alliance !

Et, levant la branche de palmier en l'air :

— Il y a trêve, cria le fils du chérif.

Puis appelant un des eunuques de sa suite :

— Informe mon père, lui dit-il, que je reconduis la vierge de la paix dans sa tribu, et que là j'attendrai ses ordres.

L'eunuque alla porter cette réponse au chérif. Celui-ci envoya des courriers pour suspendre les hostilités sur tous les points. Abd'el-Mélek, renvoyé à la tribu des Kholans, fut chargé de dire au cheik que les conférences pour la paix seraient établies dans sa tribu à partir du vendredi suivant. Les bases arrêtées, le chérif viendrait non seulement les

ratifier lui-même, mais encore cimenter par de nouveaux liens l'union qui depuis si longtemps existait entre la tribu des Kholans et lui.

La vierge de la paix rentra chez son père. Le jeune Hussein reçut l'hospitalité chez un des notables; mais tous les notables contribuaient pour leur part à cette hospitalité.

Dans toute autre circonstance, il eût logé chez le cheik des Kholans, le chérif Ibrahim ; mais dans la situation présente, et devant épouser la jeune Ouarda (Rose), c'était le nom de la fille d'Ibrahim, il ne pouvait convenablement loger chez son beau-père.

Au reste, tout en ayant l'air de faire une concession, le chérif Hussein se créait une puissante alliance. Soit qu'il fût attaqué, soit qu'il attaquât, les Kholans pouvaient lui fournir un contingent de cinq à six mille combattants.

Chacun se retira dans son camp. La trêve était proclamée. Mais, chez les Arabes, le plus petit incident peut faire rompre une trêve. On se tint donc sur la défensive.

C'est une chose bien simple qu'un camp arabe en temps de guerre. De grandes pièces d'étoffes fixées sur des pieux forment les tentes des chefs. Ces tentes ont de loin la silhouette d'un énorme chameau. Les autres couchent à terre sur le sable dans leurs abbaies. On fait des feux pour combattre le froid, la rosée, les animaux féroces et les serpents, et tout est dit.

Les femmes et les enfants viennent faire des visites à leurs maris. Si les maris ne sont point au camp, c'est qu'ils sont sur les champs de bataille. Alors, au lieu de cris de joie, ce sont des lamentations. Les femmes s'arrachent les cheveux et se déchirent les joues et le sein avec leurs ongles. Les enfants se contentent de pleurer. Souvent la recherche se continue jusqu'à des heures avancées de la nuit. Rien de lugubre comme de voir ces femmes errer avec des gestes désespérés et pareilles à des fantômes, au milieu de ces morts et de ces blessés.

Il va sans dire que les hyènes et les chacals mêlent leurs plaintes à celles qui s'élèvent de ce champ de mort. Cette fois, les recherches ne purent durer qu'une nuit. Sur mes instigations, et dans la crainte de quelque épidémie, le chérif avait donné l'ordre d'enterrer les morts dès le point du jour. L'ordre fut exécuté non seulement par les sujets de l'émir Hussein, mais encore par les différentes parties belligérantes.

Les fossoyeurs eurent alors à se disputer avec les femmes. Celles-ci ne voulaient pas renoncer aux cadavres de leurs maris. Vers sept heures du matin, la funèbre cérémonie était terminée. Sur chaque grande fosse nous fîmes un amas de pierres pour les sauvegarder des griffes des hyènes et des chacals. Les notables furent transportés au village de Dohian et enterrés dans le cimetière commun.

Le vendredi suivant, comme il avait été dit, les plénipotentiaires se réunirent chez le chef des Kholans, à Mineschêd, sous la présidence de celui-ci, vieillard de soixante-dix ans. Après avoir débattu les causes de la guerre et les propositions de la paix, on posa les conditions de cette paix.

Ce fut le vieillard qui dirigea la conférence avec une autorité toute patriarcale.

La principale résistance vint de la tribu des Bégams et de la famille de Quemar.

— C'est vrai, dit le vieux conciliateur, lorsqu'il eut épuisé toutes les bonnes raisons qu'il avait à donner : Abd'el-Mélek a enlevé une jeune fille de votre tribu ; c'est un acte répréhensible, qui méritait sans doute une réparation au point de vue de l'honneur, mais, cette réparation, le chérif l'a donnée en permettant le mariage d'un jeune homme de haute extraction avec une jeune fille du peuple ; et puis d'ailleurs... c'était écrit.

A cette raison, il n'y a d'habitude plus rien à répondre ; répondre serait même une faute, presque un sacrilège, au point de vue de la fatalité musulmane.

Restait à discuter les conditions des réparations matérielles ; les indemnités dues pour les razzias et le prix du sang. Quant à la dot de la femme, on ne s'en préoccupa point, laissant cela à la générosité du chérif, qui ne pouvait manquer de faire grandement les choses.

Il va sans dire que le jeune Husseïn et son cousin Adb'el-Mélek, quoique n'assistant point au congrès, usèrent largement de leur influence. Au bout de huit jours, toutes les conférences furent terminées. Le chérif, pour prix du sang, fit grâce aux Bégams de leurs contributions, qui depuis trois ans n'étaient point payées.

Pour les razzias, on nomma des arbitres chargés d'estimer les dégâts et les indemnités à allouer de part et d'autre, moyennant quoi les alliés se jurèrent foi et alliance éternelles, sauf ratification du chérif Husseïn, qui, nous l'avons dit, s'était réservé cette faculté, et auquel on n'eut garde de la discuter, vu l'honneur qu'il faisait aux Kholans en venant chez eux.

Les conférences arrivées à ce point, le chérif fut informé qu'on n'attendait plus que sa présence. Il partit dans la nuit, et le lendemain matin fut à Mineschêd. Vingt-quatre heures après, toutes les conditions étaient mises par écrit et scellées des cachets des chefs et des notables.

Alors les fêtes commencèrent. Au milieu de ces fêtes, eurent lieu les mariages d'Abd'el-Mélek avec la belle Quemar, et du jeune Hussein avec la vierge de la paix. Il est inutile de dire que le chérif Hussein, chargé des cadeaux de noces, se surpassa en cette occasion.

Le retour se fit par petites étapes, et les fêtes nous suivirent tout le long de la route. Chacun était heureux et satisfait du dénoûment de cette aventure, qui avait failli mettre en feu toute la principauté d'Abou-Arich.

J'avais remarqué pendant tout le retour une recrudescence des bons sentiments du chérif Hussein et de sa famille vis-à-vis de moi. Yachya, le thermomètre de ses bonnes grâces ne m'avait pas quitté. L'eunuque Mansour ne perdait pas une occasion de me faire sa révérence. Il était évident que l'on avait sur moi certaines vues dont je ne me rendais pas compte. Mais chez les Arabes il ne faut jamais interroger ; il faut attendre. Savoir attendre est une des sciences de l'Orient.

Le soir, après la prière, Sélim m'annonça la visite d'Yachya. Je me doutai que nous allions entrer dans la sphère des éclaircissements. Je fis un signe de tête à Sélim, et Yachya fut introduit. Sa figure, ordinairement riante, ce soir-là presque joyeuse, avait un caractère particulier. Ses petits yeux, brillants comme des escarboucles sous ses sourcils grisonnants, se fixaient sur moi, bienveillants comme toujours, mais interrogateurs.

Après le Salam-a-leikum d'usage, je lui fis signe de prendre place près de moi. Il s'accroupit, tira sa tabatière de sa ceinture, m'offrit une prise de tabac que je refusai, en prit une, la huma voluptueusement, tout cela sans dire une parole, et remit la tabatière dans sa poche.

— Eh bien ! me dit-il, par la grâce de Dieu tout s'est bien terminé.

Je fis un signe approbatif.

— Je quitte le chérif, continua-t-il.

Second signe de ma part.

— Nous nous sommes longuement entretenus de toi.

— Le chérif est mon père, répondis-je en m'inclinant.

Yachya sourit d'un singulier sourire.

— Je pense que tu dois être satisfait, dit-il, de tous ses bons traitements.

— Je serais difficile, répondis-je, car ils ont, et bien au delà, dépassé mes mérites.

— Eh bien ! il veut faire pour toi davantage qu'il n'a fait encore.

— Que pourrait-il faire de plus ?

— T'attacher à lui d'une façon indissoluble.

— Comment cela ?

— En t'alliant à sa famille.

Je le regardai.

— Oui, dit-il, et puisque nous sommes sur ce chapitre, je vais te faire une confidence, convaincu que je suis que tu ne me trahiras pas. Comme tu le sais, le chérif a plusieurs enfants.

— Oui, deux garçons.

— Deux garçons et cinq filles.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il désire te donner en mariage une de ses filles.

Je restai impassible.

— Je ne puis te dire laquelle, continua Yachya, mais ce que je puis te dire, c'est qu'elles sont toutes belles. Je pense que si le chérif te fait quelque ouverture ou t'en fait faire, tu ne les repousseras pas ; ce serait une insulte de ta part, insulte qui pour toi aurait probablement de très graves conséquences.

— C'est un grand honneur, en effet, que me fait l'émir, répondis-je à Yachya. Seulement, je dois te dire tout d'abord que mon intention a été de me fixer, non pas dans l'Yémen, mais à Bagdad. L'Yémen était ma route, le chérif Husseïn était sur cette route ; il était l'ami de mon ami le chérif Soliman-ben-Abd'-Allah-Ebné-Fehet ; j'ai pensé que je pouvais, dans un séjour près du chérif Hussein, lui rendre quelque service ; je me suis en conséquence, et sans autre projet, arrêté à Abou-Arich.

Maintenant un mariage est un événement qui change souvent tout le cours d'une vie, surtout dans les circonstances où celui dont tu me parles se présente. J'y réfléchirai mûrement, quoique je ne dusse pas peut-être m'en préoccuper, tant que l'émir ne m'aura point fait faire d'ouverture officielle.

— Réfléchis bien ; l'ouverture n'est pas officielle, c'est vrai, mais elle est faite par un ami qui ne voudrait pas te tromper.

— Aussi est-ce à un ami que je vais répondre, mon cher Yachya.

C'est un dangereux honneur que celui que vous me proposez là, et l'on ne devient pas impunément le gendre d'un émir. D'abord sa fille est un espion introduit dans la

famille; puis, sous prétexte de sa naissance, elle vous impose toutes sortes d'obligations; toute autorité du côté de la femme, aucune du côté du mari ; on n'a plus une femme, on a un maître ; on n'est plus époux, on est esclave. Faites maintenant, mon cher Yachya, la part du défaut d'éducation qui la soumet à tous les préjugés, et ne vous étonnez plus des subites disparitions des gendres de certains pachas, de certains émirs.

— Tu n'as rien à craindre sous ce rapport : le chérif t'aime tant qu'il te préfère à ses propres enfants.

— Puis ce n'est pas tout. Tu sais que je suis musulman de conviction, mais Français de naissance ; eh bien ! en France, nous avons l'habitude de connaître nos femmes avant de les épouser ; nous étudions, non seulement leur visage, mais encore leurs qualités et leurs défauts, et, malgré toutes ces précautions, à peine sur trois mariages un seul tient-il la moitié de ce qu'il a promis. Je suis loin de me révolter contre les usages de ce pays, mais je te déclare que jamais je n'épouserai une femme sur laquelle je n'aurai pas de donnée certaine.

— Tu sais que la voir et lui parler sont des choses impossibles ; étudier son caractère l'est encore bien plus ; mais, écoute : l'émir t'a envoyé une esclave.

— Hafza ?

— Oui ! Hafza était dans le harem. Hafza servait toute la famille, comme servent les Abyssines, tu sais ? c'est-à-dire dans la condition de femmes souvent destinées à devenir les épouses du maître. Interroge Hafza.

— Hafza m'aime, je crois, et, quoique la jalousie soit rare en Orient, elle peut être jalouse et par conséquent être injuste.

— Hafza sera reconnaissante des bontés que les filles du chérif ont eues pour elle.

— Alors nous tombons dans l'inconvénient opposé : Hafza, par reconnaissance, peut me faire un éloge exagéré de ses anciennes maîtresses, et le désappointement sera d'autant plus cruel que l'éloge aura été plus grand.

Yachya secoua la tête.

— Je vois, dit-il, que c'est d'avance un parti pris. Mais réfléchis à une chose, c'est que, d'un moment à l'autre, le chérif peut te faire la proposition que je viens de te faire moi-même. Ne crois-tu pas qu'aucun danger n'est plus grand que celui du refus ?

— Le chérif Husseïn est un homme d'un grand esprit ; quand je lui dirai mes raisons, il les comprendra, je l'espère.

— Sans doute, s'il se trouvait seul intéressé dans la question. Mais, l'ouverture faite, cela deviendra une affaire de famille. Songe aux ennemis que tu te feras.

— Mais toi, qui as de l'influence sur le chérif et qui te dis mon ami, empêche qu'il m'en parle, et dis-lui franchement que tu m'as sondé, et que je ne me sens pas digne d'un pareil honneur.

Yachya secoua la tête.

— On a de l'influence sur les grands, et sur les grands Arabes, quand on dit comme eux. Si le chérif a bien arrêté ce projet dans son esprit, il ne m'écoutera pas, et, en insistant pour te défendre, j'encourrais moi-même sa disgrâce. Sa volonté est un ordre, et j'aime mieux me conserver, pour te soutenir en cas de besoin.

— Conserve-toi, Yachya.

— Au reste, si c'est écrit, tu n'y échapperas pas.

— Je doute que cela soit écrit.

— En tout cas, Hadji, te voilà prévenu. Seulement, tu ne sais rien ; si le chérif ou un des membres de sa famille te parle de ce projet, fais l'étonné.

— Sois tranquille.

— Je comprends ta position ; compte sur moi.

— J'y compte, Yachya.

Yachya se retira. Demeuré seul, je restai un moment profondément inquiet. L'impression avait été d'autant plus désagréable, que mes souvenirs me rappelaient différents mariages du même genre qui avaient assez mal tourné.

La facilité avec laquelle, en Orient, un chef se débarrasse de l'homme qui le gêne est devenue proverbiale, et si je ne gênais pas Husseïn, au contraire, je devais évidemment gêner ses frères, qui, me jalousant déjà comme étranger, devraient naturellement me jalouser bien autrement quand je serais de la famille.

Puis il y avait la question anglaise. Les Anglais me savaient au service d'Husseïn. Ils devinaient, par les services que je lui avais rendus, ceux que je pouvais lui rendre encore. J'étais bien autrement dangereux en devenant son gendre.

Puis enfin, il y avait la patrie et la famille, auxquelles il fallait dire adieu, tandis que, dans tout ce que j'avais fait jusque-là, j'avais été dirigé surtout par l'amour de la patrie et de la famille. Or, une fois marié, et marié à la fille du chérif, il fallait dire adieu à ma femme, à mes enfants, à ma mère, à la France.

Et, je l'avoue, au fond de tout cela il y avait une certaine curiosité, plus qu'une curiosité : un désir de pénétrer dans ce labyrinthe de mystères féminins qui font en Arabie le côté poétique de la vie. Mon caractère entreprenant



Les fêtes nous suivirent tout le long de la route.

me poussait aux aventures dangereuses. J'étais, sous ce rapport, servi à souhait.

Je résolus donc de m'inform[illegible]près de mon Abyssine. Mais encore fallait-il m'infor[illegible]vec prudence. L'Abyssine ne m'avait-elle pas été donn[illegible] dans le but de m'espionner ? Qui sait si elle ne rendai[illegible]mpte de toutes mes actions au chérif Hussein ? Plu[illegible] fois, en effet, elle avait demandé à revoir ses [illegible] maîtresses, et je l'avais fait conduire au har[illegible] chérif par un de mes eunuques.

Je montai donc auprès d'elle.

Quant à la jalousie dont j'avais manifesté la crainte à Yachya, c'était un cas peu probable. Qu'une Circassienne, qu'une Géorgienne, qu'une Persane, qu'une Arménienne, qu'une Grecque, élevée au rang d'épouse, soit quelquefois jalouse, c'e[illegible] chose rare, mais c'est cependant chose qui arrive. Mais qu'une négresse ou qu'une Abyssine esclave, habitu[illegible] se soumettre sans réflexion à toutes les volontés du maître, ait l'idée d'être jalouse, c'était presque impossible. Néanmoins, je comptais ne me fier à elle que tout juste.

Je l'abordai comme d'habitude. Je lui tendis ma main qu'elle me baisa. Toute femme, en Orient, qu'elle soit esclave, concubine ou épouse, baise la main du mari, qu'elle traite de *sidi*, maître.

Je m'assis sur mon divan, et elle se coucha à mes pieds.

— Hafza, lui dis-je, es-tu contente de moi ?

— Oui, maître, bien contente.

— Es-tu heureuse de m'appartenir ?

— Bien heureuse.

Elle se mit à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu ? lui demandai-je.

— Voudrais-tu donc me renvoyer, maître ?

— Moi ?

— Pardonne ! j'avais peur.

— Rassure-toi, Hafza.

Elle me baisa les mains et se mit à sourire. Sourire d'orientale, qui est si charmant.

— Alors, si tu crains de me quitter, tu ne voudrais point me trahir ?

— Jamais.

— Que t'a-t-on recommandé lorsqu'on t'a envoyée chez moi ?

— D'obéir à toutes tes volontés.

— C'est le chérif qui t'a dit cela ?

— Oui.

— Mais, dans le harem, les femmes et les filles, que t'ont-elles dit ?

— Elles m'ont fait la même recommandation que le maître.

— Et leurs recommandations n'ont porté sur aucun autre sujet ?

— Elles m'ont donné des conseils pour te plaire.

— Et depuis, lorsque tu es retournée pour les voir, elles ne t'ont rien dit ?

— Elles savent que je t'aime, et elles n'ont fait que stimuler mon amour pour toi.

— Voyons, rappelle-toi bien, ne t'ont-elles fait aucune question sur... mon intérieur... ma manière de vivre ?

— Jamais elles n'ont eu besoin de me faire ces questions. J'étais heureuse, et je leur racontais mon bonheur.

— Me connaissent-elles ? m'ont-elles vu à travers leurs moucharabies ?

— Elles t'ont vu et te connaissent parfaitement, même au bain, à la prière et dans ton harem.

— Comment ont-elles appris tous ces détails ?

— Par tes eunuques.

— Combien le chérif a-t-il de femmes ?

— Quatre, dont une est mourante.

— Combien a-t-il de filles ?

— C[illegible] dont une est mariée au chérif Haçan, de Loheïa.

— Comment s'appellent les quatre autres ?

— La [illegible] c'est l'aînée ; la seconde s'appelle Kadidja ; la troisième [illegible] et la quatrième Zeïnab.

— Quel [illegible] elles ?

— Je ne [illegible]

— Sont-elles [illegible] ?

— L'aînée est [illegible] de petite vérole, la seconde a une taie sur l'[illegible] la troisième est superbe, la quatrième est encore toute [illegible] mais cependant elle a l'âge de se marier.

— Laquelle des qua[illegible] fait le plus de questions sur moi ?

— Alima.

— Que t'a-t-elle deman[illegible]

— Si tu étais bon.

— Et encore ?

— Si tu étais brave.

— Que lui as-tu répondu ?

— Que pour ta bonté je pouvais lui en répondre ; que pour ton courage, elle pouvait consulter son père.

— Maintenant, détaille-moi la beauté d'Alima. Elle t'a fait des questions sur moi, je puis bien t'en faire sur elle.

— Alima est blanche comme du lait, ses cheveux sont longs et noirs, ses yeux sont noirs et grands, ses sourcils se réunissent au-dessus du nez, ses cils sont sont longs comme cela, — et elle me montra la première phalange de son petit doigt ; — son front est élevé, son nez est droit, sa bouche petite, ses dents sont magnifiques, elle a de petits pieds, de petites mains, des bras bien faits, et la taille admirablement prise.

— Voila pour le physique.

— Que veux-tu savoir ?

— Je veux connaître son caractère.

— Elle est gaie, elle est bonne, charitable, courageuse.

— Que sait-elle faire ?

— Elle brode, elle joue du luth, elle sait faire les pâtisseries, elle sait distiller les essences, elle sait confectionner les confitures, elle sait soigner les fleurs.

— Comment passe-t-elle son temps ?

— Elle fume, elle soigne sa toilette, prend son café, des bains, danse et regarde les passants par ses moucharabies, se teint les yeux avec du kol'eul, les ongles des pieds et des mains avec du henné, et se fait des bonnets de sequins.

C'était, comme on le voit, au point de vue arabe, une grande travailleuse qu'Alima et qui pouvait prétendre à infiniment mieux que moi.

Mais était-ce Alima que l'on me destinait, ou bien la petite Zeïnab, car je ne supposais pas qu'il pût entrer dans les intentions du chérif de me donner Fathma la grêlée ou Kadidja la borgne ? je devais supposer qu'il réservait celles-là pour les placer en famille.

La conversation, malgré la résolution bien prise de n'épouser ni l'une ni l'autre des filles du chérif, avait cependant un énorme intérêt pour moi. On ne s'étonnera donc point que, trouvant mon Abyssine si bien disposée à répondre à mes questions, je ne m'arrêtasse pas en si beau chemin.

Je passai donc d'Alima à Zeïnab.

— Et la plus jeune ? lui demandai-je.

— Elle peut avoir dix ans.

— N'ai-je pas entendu dire qu'elle était de couleur ?

— Oui.

— Bon ! et comme le chérif lui-même est mulâtre, elle ne doit pas être d'une éclatante blancheur.

— Alors, moi, qui suis encore plus noire qu'elle, tu ne m'aimes donc pas ?

— Au contraire, lui dis-je, j'ai toujours beaucoup aimé les femmes au teint foncé.

— La fille du chérif est très jolie. Elle est en outre la bien-aimée du père.

— Et à quoi s'occupe-t-elle, celle-là ?

— Elle s'occupe de sa toilette comme sa sœur, joue du darbouka et danse merveilleusement.

— Alors, elle est aussi coquette qu'Alima ?

— Non, ses goûts sont beaucoup plus simples ; elle est moins orgueilleuse, plus charitable encore, plus douce et plus charmante dans ses relations.

— Eh bien ! voyons, continuai-je. Si par hasard le chérif me proposait une de ses filles cadettes, soit Alima, soit Zeïnab, laquelle penses-tu qui soit la plus convenable pour moi ?

Sous sa couleur cuivrée, je vis rougir Hafza. Enfin, après un moment de réflexion :

— Si j'avais à choisir, dit-elle, je préférerais la plus jeune. La blanche est plus belle, mais la mulâtresse est meilleure.

Alors, à son tour, après m'avoir regardé un instant avec hésitation :

— Pourquoi me fais-tu toutes ces questions ? me demanda-t-elle. T'aurait-on fait quelque proposition ?

— Directement, non ; indirectement, oui.

— Eh bien ! écoute-moi, dit-elle, et crois que je parle selon mon cœur. S'il m'est permis de donner un avis à mon maître, c'est de n'épouser ni l'une ni l'autre.

— Tu ne parles point par jalousie, Hafza ?

Elle secoua la tête.

— Je parle par dévouement, et je te dis : Seigneur, la dernière des Bédouines de la plus pauvre des tribus te vaudra mieux qu'une des filles du chérif, dont tu ne seras pas le mari, mais l'esclave.

Je la regardai.

— Mais comment faire pour te tirer de là ? continua-t-elle en frappant ses mains l'une dans l'autre ; car s'il est décidé dans l'esprit du chérif et dans celui de son harem de t'allier à sa famille, il n'y aura pas moyen pour toi d'y échapper.

— Si j'étais Arabe ou Turc, la chose serait peut-être vraie, mais je suis Français, et il me considérera, je l'espère, comme un Français.

Elle secoua encore la tête.

— Tu seras empoisonné, dit-elle.

— Mais toi, lui demandai-je, ne pourrais-tu, la première

fois que tu iras dans le harem, savoir quelque chose, soit directement par toi-même, soit par tes sœurs d'Abyssinie ?

— Oh ! si fait, et non seulement je saurai quelque chose, mais encore, sois tranquille, je veillerai sur toi.

La conversation avait lieu dans la nuit. Ce n'était pas l'heure pour Hafza d'aller au harem. On remit la visite au lendemain.

XXII

Le lendemain, vers dix heures, je fis conduire Hafza à la forteresse d'Husseïn par les eunuques.

Quand on va au harem, ce n'est point, on l'a vu, pour y faire une simple visite, c'est pour y passer une partie de la journée. Vers trois heures après midi, Hafza revint. Deux nègres marchaient devant elle portant des bonbons et des pâtisseries qui lui avaient été donnés par les femmes du harem. Je l'attendais avec impatience. Je la fis monter avec moi dans son appartement.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien ! j'ai causé avec les femmes.

— Quelle est celle que l'on me destine ?

— Alima.

— Tu en es sûre ?

— Le chérif s'est prononcé, et lui-même compte t'en parler très incessamment, peut-être ce soir, peut-être demain. C'est un grand malheur pour toi.

— En quoi le malheur est-il si grand ?

— Alima a tous les défauts d'un enfant gâté. Elle est volontaire, capricieuse, dépensière. Le chérif a toujours fait ses volontés ; tu seras obligé de faire comme le chérif.

— Voyons, n'y aurait-il pas moyen de rompre cette affaire ?

— Ce sera difficile. Alima paraît amoureuse de toi.

— Où m'a-t-elle vu ? Il me semble impossible qu'elle l'ait pu.

— Oh ! les femmes trouvent toujours moyen de voir, et surtout les femmes arabes.

— Eh bien, soit ! dis-je en m'avançant vers la porte.

— De la prudence !

— Sois tranquille.

Je sortis, mon intention était d'aller consulter le fils du chérif Abou-Taleb, mon ami Abd'el-Mélek. La forteresse de son père, que l'on venait de construire depuis un an ou deux tout au plus, était à un quart de lieue à peine. Je montai à cheval avec Sélim, et nous partîmes au galop.

Lorsque j'arrivai chez lui, il était avec son cousin, le fils du chérif Husseïn, et avec notre ami commun Yachya. Mon arrivée coupa court à la conversation. Il en résulta que je fus à peu près sûr que l'on parlait de moi. Abd'el-Mélek et ses hôtes ne m'en reçurent pas moins bien ; même les deux jeunes gens me firent plus d'amitiés que jamais.

Les politesses commencèrent. On prit le café, l'on apporta des tapis et des pipes ; car, si l'on ne fumait pas chez le chérif, on s'en dédommageait fort chez son neveu. Le jeune Husseïn sortit le premier. Yachya voulut le suivre. Je le retins.

— Reste, lui dis-je ; je viens pour affaire grave, et tes conseils ne sont pas de trop.

Alors, m'adressant à Abd'el-Mélek :

— Seigneur, tu sais déjà pourquoi je viens ; je n'ai donc pas besoin de te le dire.

Il fit un signe de tête.

— Un jour, tu étais inquiet et embarrassé ; tu eus confiance en moi, et tu vins me trouver. Je suis inquiet et embarrassé, et je viens te trouver à mon tour.

— Je sais pourquoi tu viens, je l'ai su par ma mère et par mon cousin, et, lorsque tu es entré, nous parlions, Husseïn, Yachya et moi, de ton prochain mariage avec ma cousine Alima.

— C'est justement ce prochain mariage qui m'inquiète.

— Ah ! fit le jeune homme, et pourquoi ?

— Si tu étais à ma place, prendrais-tu Alima pour femme ?

Abd'el-Mélek resta un instant pensif.

— Non, dit-il.

— Tu vois !

— Je désire que tu sois de ma famille, car je t'aime comme un frère ; mais...

— Mais tu ne voudrais pas me voir épouser Alima ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Comment faire pour ne pas l'épouser ?

— La refuser de son père très franchement. Je connais mon oncle ; la franchise est ce qu'il y a de mieux avec lui.

— Et il ne se formalisera pas ?

— Tu es musulman de religion, mais tu es Franc de naissance. Les Francs ont la parole dorée ; tu trouveras bien moyen de faire valoir tes raisons sans qu'elles aient rien de blessant.

En ce moment Yachya intervint.

— Mais, dit-il, la jeune fille ne se rendra pas aussi facilement que son père, et gare les intrigues et le poison !

Le jeune homme fit un mouvement de lèvres qui voulait dire :

— Il y a beaucoup de vrai là-dedans.

Le mouvement de lèvres voulait si bien dire cela, qu'il ajouta sans transitiion, et comme complément de sa pensée :

— Il faudra prendre des précautions.

— Lesquelles ?

— Une fois que ton refus sera connu d'Alima, ne plus accepter chez mon oncle ni café ni pâtisserie.

Le conseil n'était pas ambigu, comme on voit. Le résultat de la conférence fut qu'il fallait être franc avec le chérif, mais attendre qu'il en parlât. Quant à Abd'el-Mélek et à Yachya, je pouvais compter sur leur concours et leur surveillance. Je sortis, les laissant ensemble.

Sélim avait éventé quelque chose de tout cela. En revenant, je m'aperçus qu'il eût été assez aise d'entamer une conversation avec moi. Quelques mots furent échangés entre nous, mais je jugeai inutile pour le moment d'entrer dans aucun détail. Ce que je crus voir, c'est que, dans l'occasion, je pouvais aussi compter sur Sélim.

J'avais donc quatre alliés sincères et fidèles : Abd'el-Mélek, Yachya, Hafza et Sélim.

Au moment où je rentrais, le chérif me faisait appeler. Je crus que le moment de l'explication était venu, et je partis, résolu à l'affronter franchement. Je me trompais. Ce qui nécessitait ma présence, c'était l'arrivée de quarante païens se rendant à Abou-Arich dans le but d'embrasser l'islamisme. Ils étaient de tous les âges, depuis huit jusqu'à quarante ans. Tout cela parlait une langue qui nous était à peu près inconnue. Leur costume était celui de saint Jean au désert. Quant à leur pays, ils ne donnaient pas d'autres renseignements sur lui que de nous dire qu'il était à trente ou trente-cinq journées au levant d'Abou-Arich, ce qui supposait, dans un pays où la journée est de six heures, une distance de 250 lieues à peu près.

Le chérif, qui m'attribuait beaucoup plus de connaissances que je n'en avais, m'avait fait venir, espérant que je comprendrais quelque chose à leur dialecte et que je parviendrai à connaître les motifs de leur conversion. Je descendis au milieu d'eux. Ils étaient entourés par toute la population. Ils étaient nus, à l'exception d'une petite fouta roulée autour des reins. Ils avaient tous un bracelet au bras gauche ; ils avaient de longs cheveux noirs, qui tombaient sur leurs épaules, de beaux yeux, des dents magnifiques, des figures caractérisées chez les vieux, pleines de grâce et de fierté chez les jeunes. Leurs armes étaient la sagaie abyssine et le casse-tête africain, plus un petit couteau droit et très pointu, non pas aiguisé à la meule, mais battu à froid au marteau comme on bat les faux. Les uns portaient ces couteaux au bras gauche, les autres au mollet du même côté. A l'une ou l'autre place, ils reposaient dans une gaine en cuir.

On ignorait encore ce qu'ils venaient faire.

Je descendis au milieu d'eux, comme je l'ai dit, par ordre du chérif et commençai une conversation par gestes, la langue qu'ils me parlaient m'étant aussi inconnue qu'au reste de la population.

Après deux heures de travail, je parvins à comprendre qu'ils étaient païens et adoraient le feu et les astres ; qu'à la suite d'une guerre avec leurs voisins, leur tribu avait été détruite, à l'exception des quarante hommes que j'avais sous les yeux, et enfin qu'ils venaient pour adopter la religion musulmane. Tous les cadis, les muphtis, les ulémas, les savants du pays passèrent après moi et ne purent en tirer autre chose. Cela s'accordait au reste avec les notions géographiques du chérif : il savait que, bien loin à l'est de son pays, il y avait des peuplades adorant le feu.

Ce que j'avais compris surtout, c'est que ces malheureux mouraient de faim. Aussi dis-je au chérif que ce qu'il y avait de plus urgent pour le moment, c'était de leur donner à manger. Le chérif ordonna que l'on fît amener une dizaine de moutons et qu'on les leur donnât, en leur faisant comprendre que c'était pour eux. Ils les égorgèrent à l'instant même, et à la manière des juifs et des musulmans, c'est-à-dire en leur tranchant le larynx et la carotide en trois coups. Mais ils étaient si affamés que beaucoup n'attendirent pas que la viande fût cuite pour en manger. Un des moutons fut dépecé à l'instant même, et plusieurs se jetèrent sur les lambeaux sanglants qu'ils mangèrent tout crus. Les autres firent griller la viande sur le feu avec une broche en bois. On leur donna en outre du riz, du beurre et du millet, dont ils firent plus tard des pâtes en y joignant

des dattes. Ils reçurent aussi dix ou douze cases en manière de logement.

Le soir, ils firent leur prière en commun, adorant les astres. J'avais été convaincu, au reste, qu'ils étaient Guèbres en les voyant allumer leur feu, ce qu'ils avaient fait avec une multitude de gestes mystérieux.

Le chérif était inquiet de cette irruption de païens. Ce pouvait être une conspiration. Il assembla le conseil le soir. On avait adjoint au conseil tous les vieillards et tous les hommes un peu remarquables par leur intelligence.

Pendant ce temps, toute la population, intriguée, discutait devant chaque maison, les uns prétendant que j'avais dit la vérité et que c'étaient tout simplement des malheureux chassés de leur pays, les autres prétendant que c'étaient des espions qui faisaient semblant de ne pas savoir la langue. D'autres enfin soutenaient que c'étaient des Wahabyles, parce qu'ils avaient les cheveux longs, tandis que les autres Arabes se rasent la tête.

Au conseil, on les fit entrer.

Ils examinèrent en entrant l'endroit de la salle qui leur paraissait libre, et, avisant un coin où il n'y avait personne, sans saluer, sans essayer de prononcer une parole, ils allèrent s'y ranger en s'accroupissant sur leurs talons, mais sans s'asseoir.

Le chérif leur fit apporter quarante chemises de toile bleue, leur état de nudité complète choquant sa susceptibilité. Ils acceptèrent ce vêtement avec une répugnance visible, mais ils refusèrent de le mettre. Le chérif regarda ce refus comme une preuve de mépris, et il commençait à se fâcher tout rouge, lorsque j'intervins et lui fis comprendre que c'était au contraire lui qui, en exigeant qu'ils se vêtissent, choquait probablement leurs idées sociales ou religieuses. Cette explication calma le chérif.

Nous fîmes la prière.

Cette cérémonie ne produisit sur les nouveaux venus aucune espèce d'effet. Cela nous confirma seulement dans la croyance qu'ils devaient être complètement étrangers à l'islamisme. Ce qui paraissait les préoccuper, c'étaient l'ameublement des chambres, les costumes de ceux qui l'habitaient, les armes que nous portions, les armures qui étaient suspendues à la muraille.

Après la prière, comme on vit qu'il était impossible de rien tirer d'eux, on les renvoya, à l'exception d'un seul.

Celui qu'on avait retenu était un jeune homme qui paraissait avoir dix-huit ans. Il était beau, semblait intelligent, et l'on espérait pouvoir tirer de lui ce que l'on n'espérait plus tirer des autres. Mais à toutes les interrogations, il répondit par signes qu'il n'entendait pas.

On résolut alors de les initier, non pas aux dogmes, puisqu'on ne pouvait pas leur faire comprendre la langue, mais aux pratiques de l'islamisme.

Ne pouvant rien tirer du jeune homme, le chérif le fit reconduire près de ses compagnons, qui tous se rangèrent autour de lui et écoutèrent le récit de ce qui s'était passé en leur absence.

Le lendemain, au lever du jour, les étrangers firent une prière analogue à celle de la veille. On avait en outre remarqué que, dans la case du plus ancien, qui avait une longue barbe blanche et qui paraissait leur prêtre, une lampe avait brûlé toute la nuit.

Pendant plusieurs jours on les traita avec la même hospitalité. Seulement, la populace se pressait autour de leurs huttes et parfois les enfants les appelaient *Djhehael*, mot dont les Turcs ont fait *Giaour*, et qui veut dire adorateur des idoles.

Le même jour on remarqua que deux des étrangers se détachaient de la troupe et se dirigeaient vers l'est. On fit à l'instant même un rapport au chérif. Le chérif les fit suivre par des hommes montés sur des dromadaires. Le lendemain, dans la nuit, les hommes revinrent. Les deux étrangers s'étaient arrêtés à une journée de là, et avaient tiré, d'une grotte des montagnes nommées Maden-el-Afrit, la *Mine-du-Diable*, une cinquantaine de femmes et d'enfants de tous les âges. Ces malheureux attendaient là pour savoir comment seraient reçus à Abou-Arich leurs fils et leurs pères.

Il n'y avait plus de doute pour le chérif, c'était une émigration qui venait se jeter dans ses bras, et, comme le chérif Hussein aimait la grandeur de la superstition, il résolut de les traiter de son mieux et de ne s'arrêter à aucun sacrifice. Du moment où les étrangers émigraient, ils venaient de la part de Dieu. Seulement les femmes n'étaient guère plus vêtues que les hommes : c'était un grave inconvénient pour leur admission dans la ville.

En conséquence, on envoya au-devant d'elles des femmes et des jeunes filles arabes avec toutes sortes de vêtements. Cette mesure avait été prise en petit comité entre le chérif, son frère Abou-Taleb, Yachya et moi. Pour que les femmes étrangères ne s'effrayassent pas, on avait adjoint aux femmes arabes plusieurs des païens, qui devaient leur affirmer qu'on n'avait pour eux que de très bonnes intentions.

Le lendemain on annonça que les femmes païennes approchaient. Le chérif avait fait inviter tous les infidèles à se vêtir de leurs chemises et leur avait envoyé en même temps des écharpes rouges ; puis il avait mis en réquisition des chevaux qu'il avait fait harnacher. Mais là se présenta un nouvel embarras. Sans doute ils étaient médiocres cavaliers, car on ne put jamais les décider à monter à cheval. La seule chose à laquelle ils consentirent, ce fut d'endosser le vêtement biblique qu'on venait de leur donner.

A leur intention, le chérif avait fait déménager tout un camp d'infanterie formant un douar au dehors de la ville. Ce déménagement laissait vides une centaine de huttes dans lesquelles on avait brûlé d'abord de la fiente de vache pour en faire disparaître les insectes, puis de l'encens pour les parfumer et surtout en chasser les mauvais esprits. Ces huttes étaient donc en état de recevoir leurs nouveaux hôtes.

Le chérif, toute sa famille, toutes ses troupes présentes à Abou-Arich étaient sur pied. Derrière eux, toute la population. Cette entrée d'une centaine de misérables païens était devenue une fête. Les femmes leur portaient des fruits, du lait, du miel. On alla à leur rencontre jusqu'à une demi-lieue de la ville. Malgré le nombre considérable des assistants, — il y avait peut-être vingt mille individus, — tout se passa avec beaucoup de calme et presque en silence. La cérémonie avait avant tout le caractère religieux.

On rentra dans la ville, musique en tête, bannières déployées, chaque cavalier faisant la fantasia devant le chérif.

Les femmes avaient endossé les vêtements qu'on leur avait envoyés ; mais on n'avait pu obtenir d'elles qu'elles se couvrissent le visage. Quant à moi, l'effet que me produisit la tribu fut celui que m'eût fait en France ou en Espagne une bande de Bohémiens ou de Djingalis. Mon opinion, encore aujourd'hui, est qu'ils appartenaient à des tribus indiennes correspondant à celles de nos Gitanos d'Europe.

En entrant à Abou-Arich, les infidèles prirent la tête de la colonne, traversèrent la ville aux cris de réjouissance de toutes les femmes, et se rendirent à leur camp, situé à la porte de Djézan, c'est-à-dire à l'ouest, dans l'intervalle qui séparait la citadelle du chérif de la ville. Toute la tribu prit immédiatement domicile.

Il ne s'agissait plus que de les convertir. Cette conversion fut surtout l'affaire des femmes et des bons traitements dont le chérif Hussein et sa famille les entourèrent. Le miracle ne fut pas long à opérer. D'abord les enfants, mâles et femelles, baragouinèrent promptement et facilement l'arabe ; ensuite, la simplicité des pratiques religieuses opéra son effet. De sorte qu'un beau jour, les principaux païens, ayant à leur tête le vieux à barbe blanche, se présentèrent au chérif en lui faisant comprendre non seulement la reconnaissance qu'ils avaient des bons traitements reçus, mais encore leur désir de s'identifier complètement à la famille de leur bienfaiteur.

C'était là qu'on voulait en arriver.

Ils furent ensuite tous circoncis.

A l'occasion de cette conversion, on les avait promenés par la ville sur des chevaux richement enharnachés, tandis que des quêteurs faisaient une collecte en leur faveur. Tout le monde, pauvre et riche, contribua à cette collecte, et y contribua si bien qu'elle produisit en deux heures une cinquantaine de mille francs. Il est vrai de dire que Juifs et Banians, pour faire leur cour au chérif, contribuèrent de leur côté. De son côté, le chérif, devenu leur parrain, leur assura un revenu journalier suffisant pour les nourrir, leur donna des terres à cultiver, et insensiblement les plaça dans ses villes et près de ses frères. Les filles se marièrent avec des Arabes, et les jeunes gens avec des femmes d'Abou-Arich.

On finit par apprendre qu'ils venaient du centre de l'Arabie. Ils avaient été chassés de l'Wadi Neijéran par des tribus ennemies et païennes qui leur avaient tué les trois quarts de leurs frères et enlevé tout ce qu'ils possédaient. Des sorciers leur avaient dit alors de se diriger vers l'ouest, et que là ils trouveraient des populations amies. Sur la foi de la prophétie, ils s'étaient mis en route, et la prophétie s'était réalisée.

Ce qu'il y eut de plus difficile à leur faire comprendre, c'est qu'ils ne pouvaient devenir musulmans en conservant leurs pratiques païennes. Ils eussent voulu combiner les deux croyances, du moins dans l'exercice du culte.

Sept de leurs compagnons étaient morts des suites de la circoncision, et il fallut employer la force pour qu'ils ne les brûlassent pas. Le refus d'un bûcher les chagrina à ce point qu'alors seulement on put remarquer chez eux quelques regrets de s'être faits musulmans. Ne pouvant brûler leurs morts, ils brûlèrent les huttes qu'ils avaient habitées, ce qui faillit incendier tout le douar.

Mais, dans la manière dont ils élevaient leurs enfants, dans la façon de préparer leurs aliments, ils conservèrent leurs anciennes habitudes. Dans leur intérieur, ils restaient nus. Seulement, pour sortir, ils revêtaient la fameuse

chemise bleue et l'écharpe rouge. Le chérif voulut d'abord s'interposer ; mais il vit bientôt qu'il serait obligé d'user d'une contrainte de tous les instants, et il y renonça.

Dans leur pays, ils étaient tribu guerrière purement et simplement ; mais à Abou-Arich, n'ayant plus de guerre à faire, chacun adopta l'état qui lui convint. Les uns se firent charpentiers, les autres boulangers, serruriers, potiers, maçons, laboureurs, et, grâce à une intelligence réelle, et qui s'exerçait pour la première fois, chacun fit de grands progrès dans l'état qu'il avait embrassé.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre l'arrivée des païens et leur conversion, un autre fugitif venait demander une hospitalité qui lui fut accordée avec beaucoup d'empressement, et qui devait amener des événements de la plus haute gravité.

Un neveu de l'imam de Sana, chassé des Etats de son oncle à la suite d'une révolte, arrivait à Abou-Arich : c'étaient des nouvelles fraîches qui arrivaient au chérif Hussein de son plus mortel ennemi. Le chérif Hussein était l'ennemi de l'imam de Sana à double titre, l'imam de Sana ayant déjà été dépossédé par le chérif Hussein d'une partie de ses Etats et étant l'allié le plus important que les Anglais eussent dans l'Yémen.

Le chérif Hussein reçut le fugitif, non pas en hôte, mais en prince. Il lui abandonna un de ses châteaux, mit des chevaux et des esclaves à sa disposition, et lui affecta un traitement d'une vingtaine de mille francs par an. Il y avait un grand projet politique caché sous cette générosité. Le projet était commun au fugitif et à celui qui le recevait ; le jeune imam voulait détrôner son oncle ; Husseïn voulait agrandir ses possessions, tout en aidant le jeune imam dans sa conquête. Il va sans dire que la condition de rupture complète avec l'Angleterre faisait la base du traité.

Dès le lendemain de l'arrivée du prétendant, je fus appelé par Hussein à faire partie de leurs conférences et à émettre mon opinion. Dès le premier jour, je vis parfaitement qu'une expédition contre l'imam était imminente.

Au reste, en ce moment même, il était à ma connaissance, — la révélation me venait de la Mecque, — que l'imam de Sana, à l'instigation de l'Angleterre, concluait un traité avec la Turquie, traité en vertu duquel la Porte allait lui prêter toute espèce de concours contre le chérif Husseïn, qu'elle considérait comme un ennemi.

Voici le plan qu'on adopta : réunir le plus de troupes possible. Nous disposions de vingt mille hommes. De leur côté, les frères du chérif dans leurs gouvernements de Moka, d'Hodeïda, de Loheïa, de Zébid, de Beït-el-Fakih et de Tâës pouvaient nous seconder avec trente mille hommes.

Le jeune Ahmed, qui avait un parti dans l'imamat de Sana, prétendait pouvoir disposer d'une dizaine de mille hommes qui d'avance lui étaient acquis. Mais, en cas de succès, ce nombre devait se doubler, se tripler, atteindre la majorité, puis la totalité de la population. C'est en Arabie surtout que le droit du plus fort est incontestable. Je proposai donc au chérif de marcher hardiment sur Sana même, sans s'arrêter ni aux places fortes ni aux citadelles.

L'invasion se faisait de deux côtés différents : au nord d'abord, par les contingents venant d'Abou-Arich, de manière à attirer de ce côté toute la défense, tandis que les contingents des autres districts, c'est-à-dire des frères de Husseïn, après s'être emparés des routes par lesquelles Sana aurait pu recevoir quelques secours anglais, aidés des partisans du jeune imam, facilités dans leur mouvement par la puissance du chérif, qui s'étendait sur tout le Théama jusqu'à Aden, entreraient par le sud-ouest et essayeraient, grâce aux intelligences que l'on aurait dans la capitale, d'emporter Sana par surprise.

Il fallait, pour la réussite d'un pareil projet, de l'habileté, de la promptitude, et surtout de la discrétion. Il fallait de plus, à la tête des deux expéditions, des hommes supérieurs et résolus.

Le chérif était bien décidé à prendre le commandement des troupes d'Abou-Arich, mais il n'osait confier le commandement en chef de la seconde expédition au jeune imam. Il s'en défiait sous deux rapports. Il pouvait être nuisible à la fois : comme trop habile, ou comme trop inexpérimenté.

Chaque contingent, à partir du jour de l'entrée en marche, avait une cinquantaine de lieues à faire pour atteindre Sana. Ces cinquante lieues ne pouvaient pas se faire à moins de huit à dix jours.

Sana est, comme antiquité, à peu près la sœur de la Mecque. Comme importance matérielle, elle est six fois grande comme elle. Comme importance productive, c'est un paradis terrestre, tandis que la Mecque est un désert à qui le législateur musulman n'a donné de vie et d'importance que par la prescription du pèlerinage, qui a aussi bien un but commercial qu'un but religieux, et qui, pendant le mois de sa durée, infiltre dans la population des moyens d'existence pour tout le reste de l'année.

Ahmed était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, parfaitement intelligent, s'intéressant beaucoup à ce qui était art, industrie et science. Il était fils de la sœur de l'imam. Un parti l'avait choisi pour chef, et lui, de son côté, s'était laissé choisir. A Sana, comme partout dans l'extrême Orient, les prétendants à la couronne sont comme des ennemis et gardés comme des prisonniers. Cela s'explique par les révoltes mêmes qui surgissent malgré ces précautions, qui changent d'un jour à l'autre la face des Etats, et qui livrent au poison, au lacet ou à la prison le roi d'hier, vaincu aujourd'hui.

Malgré la captivité rigoureuse du jeune imam, malgré la surveillance qui l'entourait, il était parvenu, grâce à sa nourrice, vieille négresse du Soudan, qui l'avait revêtu d'habits de femme, à tromper la vigilance de ses gardes et à se jeter dans les bras du parti qui l'avait choisi pour chef.

On l'avait alors caché avec le plus grand soin. Malgré toutes les perquisitions, on n'avait pu s'emparer de lui. Pendant ce temps, son parti grossissait. Enfin, un jour, il se crut assez fort pour en prendre le commandement et risquer une bataille ; mais parmi ses partisans, affublés d'une fausse fidélité, se faufilèrent des traîtres, qui, un beau jour, s'emparèrent de lui et l'enfermèrent dans un château de Sana nommé *Dâr-Deheb*, la Maison d'Or. C'était l'habitation même de son oncle, l'imam de Sana.

Le rez-de-chaussée des forteresses arabes est, nous l'avons déjà dit, je crois, en général presque toujours consacré à un bagne, et plus il s'y trouve de galériens, plus le maître du logis est important aux yeux des populations.

Mais là, cette même négresse qui, une première fois déjà l'avait sauvé, entreprit de le sauver une seconde. Elle y parvint à l'aide d'un eunuque de son pays, pris dans le Soudan en même temps qu'elle, vendu avec elle, qui avait été ramené avec elle, et qui, par un hasard providentiel, avait été acheté par le même maître. L'eunuque parvint à s'emparer de la clef de bois qui fermait le cachot du prince, et à la garder assez longtemps pour en faire une pareille.

L'évasion pressait ; l'exécution, sans avoir de jour fixé, était imminente ; l'imam n'avait qu'un signe à faire pour que la tête du prisonnier tombât ; les bons offices de quelque intrigant pouvaient hâter cette chute. La même nuit on risqua le tout pour le tout.

L'eunuque était de garde. Il s'introduisit dans la prison du jeune homme, lui peignit en noir la figure et les mains, l'affubla de son costume et le fit sortir à sa place. La négresse l'attendait à un endroit désigné, avec des hommes et des chevaux. Il passa sans obstacle à travers toutes les cours, rejoignit la négresse, sauta en selle, et prit la direction du nord.

Vingt heures après, il franchissait les frontières des Etats de l'imam de Sana et entrait dans ceux du chérif Husseïn.

Le lendemain matin, on vint pour exécuter le jeune homme. On ne trouva que l'eunuque. L'eunuque avoua tout. Il fallut bien que l'imam se contentât de cette substitution. Seulement, il fit exécuter l'eunuque à la place de son neveu.

XXIII

Pendant que ces événements se passaient d'un côté à Sana, et de l'autre à Abou-Arich, les Anglais d'Aden faisaient pendre leurs trente-neuf prisonniers arabes. Nous avons parlé de ces prisonniers à propos du voyage que je fis dans cette ville. Ils les faisaient pendre ostensiblement, afin qu'ils servissent d'exemples aux Arabes de la montagne. C'était en même temps une sorte de défi. Si c'était ce dernier but qu'ils cherchaient, ils l'atteignirent.

Les Arabes n'en devinrent que plus haineux à l'endroit des Anglais. Quelques jours après, en signe de représailles, le sultan de la tribu des Fadélis plantait une douzaine de têtes d'officiers et de soldats sur des perches dressées en vue d'Aden. C'était dire au capitaine Haines que l'on acceptait la déclaration de guerre.

Le bruit de cette exécution se répandit immédiatement dans tout le Théama, et porta à son comble l'exaspération des Arabes, et surtout celle du chérif Hussein. Sa guerre contre les Anglais était devenue une guerre presque religieuse, et faire la guerre à l'imam de Sana était un commencement d'hostilité contre l'Angleterre.

De son côté, le jeune Ahmed avait appris la mort de l'eunuque qui s'était dévoué pour lui. Il était enragé de vengeance. Il avait appris cette mort par sa nourrice elle-même, qui avait pris la fuite, et qui était parvenue à le rejoindre à Abou-Arich, et lui apportait des lettres de ses partisans. Beaucoup de ceux-ci, plus de cinquante, avaient été arrêtés et exécutés. Les autres demandaient l'hospitalité

au chérif Husseïn, en attendant qu'ils pussent rentrer à Sana avec leur chef.

L'expédition fut donc définitivement résolue. Il ne s'agissait plus pour se mettre en route que de réunir les contingents des frères du chérif. Les courriers furent expédiés à chacun d'eux. Ces courriers portaient, non pas des ordres, — le chérif avait toujours peur de blesser ses frères, — mais des invitations à se rendre près de lui.

Aux yeux de ses frères, nous l'avons dit, le chérif était entaché de péché originel. Il était fils d'une négresse, ils étaient fils de blanche. Il est vrai qu'il n'y avait qu'un coup d'œil à jeter sur lui et sur eux pour comprendre de combien il leur était supérieur.

Le chérif Hammoud au reste lui avait donné la mesure de la confiance qu'il pouvait avoir dans ses parents, tandis que le chérif Abou-Taleb ne laissait ignorer à personne son intention de profiter de la première occasion de se substituer à son frère.

Tous, au bout d'un délai proportionné aux distances, se rendirent à l'invitation du chérif Husseïn. Celui-ci leur fit de magnifiques réceptions. Chacun, la réception faite, entra dans la forteresse, et les conférences commencèrent. Ces conférences avaient généralement lieu le soir, après la prière. Elles se composaient exclusivement des frères ; Yachya seul, parmi les étrangers, y était admis. Moi-même je n'y fus appelé qu'après un certain nombre de réunions.

Le chérif ne rencontra aucune opposition patente chez ses frères, mais une nonchalance malveillante qui venait mettre une entrave spécieuse à toutes ses propositions. Il était impossible qu'il n'y eût pas un parti pris entre eux. Je m'étais abstenu de les voir, pour n'être point accusé d'avoir intrigué près d'eux d'une façon ou de l'autre.

Tous mes avis, s'ils étaient demandés, appartenaient franchement et hautement au chérif Husseïn. Au reste, à plusieurs reprises pendant mon séjour dans ses Etats, j'eus l'occasion de faire sentir à ses frères qu'il m'était interdit, par ma position auprès de leur souverain, de leur souffler, à eux, aucune détermination.

Hammoud, entre autres, avait, soit directement, soit indirectement, fait ou fait faire plusieurs tentatives auprès de moi. Par Sélim, qui avait des relations avec la domesticité, et surtout avec les eunuques et les esclaves des princes, je savais à peu près tout ce qui se passait dans ces conférences, si bien closes qu'elles fussent. Il faut le dire, en Orient, il n'est point de secret qui ne transpire, ayant toujours quelque esclave ou quelque eunuque pour confident ou pour auditeur. Le proverbe qui dit que les murs ont des yeux et des oreilles a été fait particulièrement pour les murs orientaux.

A la cinquième ou sixième conférence, le jeune imam fut appelé à son tour. Mais autant il avait été reçu avec bienveillance par le chérif, autant il fut reçu avec froideur par sa famille.

Le chérif Husseïn, avec son esprit chevaleresque et le sentiment de sa force, se mettait au-dessus de tout. Mais il n'en était pas ainsi des princes ses frères. Ils ne voyaient dans l'arrivée du jeune homme qu'une source d'embarras politiques qui, dans un temps donné, pouvaient amener le renversement d'Husseïn et la destruction de leur puissance. Pour eux, Ahmed n'était pas autre chose qu'un ambitieux qui n'avait plus rien à perdre et qui avait tout à gagner.

Les séances continuèrent et n'amenèrent aucun résultat. C'est alors que je fus appelé à mon tour, mais isolément, en dehors des conférences. Ce fut Yachya qui vint me chercher. Je me rendis à l'instant même à l'invitation. Je trouvai le chérif à la fois triste et fatigué. Il va sans dire qu'Yachya demeura en tiers avec nous.

— Hadji, me dit-il, je t'ai fait appeler pour te consulter dans la situation grave où je me trouve.

Je m'inclinai.

— Je compte, continua-t-il, comme d'habitude, sur ton dévouement et ta discrétion.

— Tu sais bien, seigneur, lui dis-je : depuis que je suis ici, mon dévouement pour toi a toujours égalé ma reconnaissance, et plus d'une fois tu t'es plu à reconnaître que tu n'avais pas de serviteur plus dévoué que moi.

— Tu es informé, n'est-ce pas, de l'arrivée de mes frères, et tu sais que des conférences ont eu lieu au sujet de l'imam de Sana ?

— J'ai vu tes frères, et j'ai entendu parler des conférences.

— Mais tu ne sais pas qu'au lieu d'avoir trouvé dans mes frères des amis, des alliés, je n'ai rencontré que des ingrats et des hypocrites. Chose fatale dans la position où je me suis mis à l'égard du jeune imam, à qui j'ai engagé ma parole.

— J'ignore tout, seigneur. Les conférences ont été secrètes.

— Oh ! tu n'es pas sans savoir que tout ne va pas comme je l'espérais.

— En voyant les conférences traîner en longueur, j'ai pensé qu'il y avait quelque embarras.

— Que faut-il faire à l'égard de mes frères ? Me passer d'eux ?

— Te passer d'eux serait t'en faire autant d'ennemis et d'ennemis dangereux.

— Mais comment les amener, si ce n'est pas leur envie, à me fournir les contingents dont j'ai besoin ?

— Il faut les trouver dans ton trésor, et surtout dans ta volonté.

— Comment, dans mon trésor ?

— Tout est là, crois-moi, seigneur ; paye-leur les contingents et ils te les fourniront.

Le chérif secoua la tête.

— Ce serait trop coûteux. N'ont-ils pas leurs provinces ? Et qui leur a donné leurs provinces ? n'est-ce pas moi ?

— Sans doute, mais ils sont habitués à les considérer comme leurs domaines. Rafraîchis leur mémoire, et s'ils ont oublié, force-les de se souvenir.

— Agir ainsi, dit le chérif, serait m'exposer à être trahi par eux à mon premier échec.

— Tes frères sont avides d'honneurs et de richesses ; je crois moi-même qu'il ne faut pas faire grand fond sur eux ; cependant je ne crois pas qu'ils te trahissent tant qu'ils te croiront en état de les payer.

— A la fin de la guerre je serai ruiné.

— Tu imposeras au jeune imam le remboursement des sommes que tu auras avancées pour lui.

— Oui, si je réussis ; mais si j'échoue.

— Tu en feras le sacrifice. Tes soldats te coûtent peu de chose, leur entretien presque rien, la dépense ne sera donc pas aussi énorme que tu le crains.

— Comment proposer des indemnités à mes frères ? Ils sont fiers, ma proposition les blesserait.

— Garde-t'en bien, en effet, non point parce que ta proposition les blesserait, mais parce qu'elle t'affaiblirait à leurs propres yeux.

— Alors, trouve un moyen.

— Oblige le futur imam à te déclarer par écrit que tous les frais de la guerre seront à sa charge, ainsi que les indemnités de campagne à payer à tes frères.

Le chérif me regarda avec admiration.

— Ah ! dit-il, en effet, c'est une excellente idée, n'est-ce pas, Yachya

— Merveilleuse, seigneur.

Husseïn reprit :

— Oui, mais le même cas se représente si nous ne réussissons pas ?

— Alors ce sera un malheur que vous supporterez en commun, tandis qu'au contraire si vous réussissez, ce sera une économie énorme pour ton trésor.

— Et si j'essayais seul ?

— J'aurais peur que tu ne réussisses pas.

Le chérif garda un instant le silence.

— Et toi, dit-il, voudrais-tu te charger des premières négociations avec le prétendant ?

— Avec de pleins pouvoirs signés de toi et le concours d'Yachya, oui.

— Pourquoi avec des pouvoirs signés de moi ?

— Parce que c'est plus prudent, et que, si je ne prenais pas cette précaution, il se pourrait qu'un jour je fusse désapprouvé.

— Tu n'as donc pas confiance en ma parole ?

— Si fait, pour les choses ordinaires de la vie ; mais pour les choses qui, comme celles-ci, ont une gravité politique, et qui marchent avec un cortège d'intrigues, non.

Il s'assit immédiatement devant une table, écrivit ce pouvoir et me le remit. Je le passai à Yachya afin qu'il le lût. Il était conçu en ces termes :

« J'autorise El-Hadji-Abd'el-Hamid-Bey à traiter en mon lieu et place des conditions d'intervention de ma part dans les affaires de Séid-Ahmed de Sana, déclarant en conséquence que tout ce qu'il fera, je le considérerai comme bien fait et conforme à mes intentions. »

Nous faisons grâce au lecteur de tous les préambules qui se mettent invariablement au haut des lettres musulmanes.

— Mais, lui dis-je, ce pouvoir ne parle point d'argent.

— N'ai-je point écrit que tout ce que tu ferais je le considérerais comme bien fait ?

— Les questions d'argent, seigneur, brouillent les hommes, et, comme j'ai le désir de rester ton ami, les questions d'argent ne sauraient jamais être assez claires entre nous.

Husseïn prit le papier et y ajouta ces mots :

« Il est bien entendu que toutes les questions d'argent se trouvent comprises dans ces pleins pouvoirs. »

Puis, il me rendit mon papier. Je jetai les yeux dessus.

— Que veux-tu que je fasse de cela, lui demandai-je ?

Il parut tout stupéfait.

— Mais, dit-il, j'ai mis ce que tu désirais. Que te faut-l encore ?

— Spécifier d'une manière formelle que toutes les conérences que j'aurai avec le prétendant auront lieu en préence de Yachya.

Le chérif devint rouge de colère.

— Mais, fit-il, tu m'imposes bien des conditions !

— Ce n'est pas encore assez ; sidi, écris, je te prie !

Husseïn déchira le premier papier et en écrivit un autre à peu près dans les mêmes termes, mais auquel il ajouta ce que j'avais demandé. Cette fois, il le remit lui-même à

— Je n'y pensais pas, dit-il

— Oh ! lui dis-je, ce n'est point pour toi que je demande cela, mais, si tu venais à mourir, quels ne seraient pas mes déboires avec tes frères !

Sa gaieté lui revint, et, tirant son sceau de son doigt, il le frotta sur un bâton d'encre de Chine. Les chefs arabes ont toujours dans une de leurs poches ce petit bâton. Alors, mouillant son papier du bout de la langue, il appliqua son sceau au haut du papier. Je pris alors mon plein pouvoir, je le roulai et le passai dans ma ceinture. La sérénité était revenue sur le front du chérif, la joie sur celui de Yachya.



Les Anglais d'Aden faisaient pendre leurs trente-neuf prisonniers arabes.

Yachya, pour qu'il eût à le lire. Yachya le lut et me passa le papier.

— Eh bien ! es-tu content ? me demanda le chérif, pensant que c'était une affaire terminée.

Mais, après avoir lu, je le tendis à Husseïn en lui disant :

— Il manque encore quelque chose.

Cette fois, le chérif devint bleu. D'assis qu'il était, il se leva pour se promener à grands pas dans son salon. Yachya tremblait, ne sachant pas quel serait le résultat de cette colère. Moi, je m'assis au contraire très froidement, attendant qu'il plût au chérif de me répondre.

Après avoir fait deux ou trois fois le tour de sa chambre, et lu à chaque fois son pouvoir d'un bout à l'autre :

— Mais enfin, me demanda-t-il, que manque-t-il donc à ce pouvoir ?

— Presque rien en effet, lui dis-je, l'empreinte de ton cachet, qui seul le rend valable.

— Je l'ai signé.

— Tout le monde peut contrefaire ta signature.

J'allais me retirer lorsque le chérif me retint par le bras et me dit :

— Reste, Hadji, nous avons encore à causer d'une autre chose qui t'intéresse plus particulièrement.

— Tu te trompes, sidi, lui répondis-je, rien ne saurait m'intéresser plus que tes intérêts et mon devoir.

Yachya voulut se retirer, mais à son tour le chérif le retint, lui disant qu'il n'était pas de trop. Comme je me doutais de ce qu'allait me dire le chérif, je fus enchanté que Yachya assistât à notre conférence, bien qu'il ne fût jamais qu'un témoin passif et presque muet. Mais enfin, c'était un témoin.

Le chérif alors se tournant vers moi me dit :

— Mon cher Hadji, voilà un an que nous sommes ensemble, tu m'as rendu bien des services, tandis que je n'ai encore fait pour toi que bien peu des choses que j'avais envie de faire. Je t'ai fait mon lieutenant, ce n'est pas assez, je voudrais te faire mon égal.

Je m'inclinai.

— Mais pour arriver à ce résultat sans choquer mes frères, que tu connais si bien, je désire te faire de ma famille.

Je regardai le chérif et lui avec le plus grand étonnement.

— Hadji, dit-il, j'ai quatre filles, je ne puis pas te dire de choisir celle qui te convient, puisque dans notre pays l'homme ne voit pas sa femme avant d'être son mari ; mais je t'ai choisi moi-même, non seulement celle que je crois te convenir le mieux, mais encore celle que je préfère.

Généralement, chez les Arabes et chez tous les autres musulmans, une pareille offre est non seulement une immense faveur, mais encore un ordre, et il y aurait le plus grand danger à l'homme honoré d'un pareil choix à refuser, si haut placé qu'il puisse être, car ce serait froisser l'amour-propre du père et du chef d'une façon terrible. Un musulman haut placé pardonne rarement à un inférieur d'avoir froissé son amour-propre.

J'étais cependant bien décidé à refuser, quoi qu'il pût arriver.

— Séid, lui dis-je, tu me combles de tes grâces avant même qu'il m'ait été possible d'achever la tâche que je m'étais imposée près de toi ; ne vaudrait-il pas mieux attendre que des services bien constatés me donnassent des titres à une pareille faveur ?

Le chérif, qui croyait me combler de joie, me regarda avec étonnement. Un coup d'œil que je jetai de côté sur Yachya me le montra très effaré. Il craignait qu'un refus trop net ne gâtât ma position.

Le chérif reprit :

— Je ne demande pas mieux, Hadji, que de t'accorder le temps de la réflexion ; d'ailleurs, comprends-moi bien, c'est une proposition que je te fais, et non pas un ordre que je te donne ; sois donc franc et loyal avec moi comme tu l'as toujours été, et dis-moi tout de suite ta pensée.

— Eh bien ! séid, écoute-moi, et crois bien que c'est ton intérêt et non le mien que je plaide en ce moment ; je ne serai pas plutôt ton gendre, que l'honneur que tu m'auras fait portera ses fruits ; je suis déjà jalousé par tes frères et tes neveux.

— Pas par tous.

— Je le sais, mais par la majeure partie.

— Quels sont ceux que tu crois tes ennemis ?

— Hammoud, d'abord.

— C'est l'ennemi de tout le monde, excepté des Anglais.

— Abou-Taleb.

— Je crois bien, tu es un obstacle à ses desseins.

— Heider.

— Ce n'est pas toi qu'il déteste, c'est moi.

— Quant aux autres, je n'ai pas personnellement à m'en plaindre. Mais si tu pouvais lire au fond de leur pensée, tu les trouverais plutôt malveillants que bienveillants. Tu travailles à donner ta survivance à ton fils ; or, comme en Orient ce n'est pas le fils, mais l'aîné de la famille qui succède, ils voient en moi un instrument qui, me rangeant du côté de l'intelligence, t'aidera à consolider l'usurpation de ton fils. Si je suis ton gendre, ils se défieront bien autrement de moi encore. Alors je n'aurai plus un instant de repos ; je serai espionné, menacé ; je serai sans cesse entre le poignard et le poison. Crois-moi, séid, prends-moi comme je suis, sers-toi de moi, prends-en ce que je puis te donner, mais ne me fais pas plus grand que je ne le suis, pas plus grand que je ne veux l'être. Tes filles doivent épouser un prince autant que possible de ta famille, afin de ne pas éparpiller vos intérêts communs ; moi je dois te seconder, mais comme serviteur fidèle et non comme allié intéressé. Et puis, laisse-moi te dire autre chose. J'ai quitté la France pour venir en Egypte ; j'ai quitté l'Egypte pour venir en Arabie ; peut-être le désir me prendra-t-il de quitter bientôt l'Arabie pour l'Inde, pour la Perse, pour l'Asie-Mineure, qui sait ? Ce qui distingue l'homme de l'arbre et de la plante, c'est que l'arbre et la plante meurent où la main de Dieu a fait tomber leur semence ; mais aux deux jambes de l'homme, Dieu a permis qu'il ajoutât les quatre jambes du cheval ou du dromadaire ; l'homme est donc né pour parcourir le monde. Voyager est surtout ma vocation. Une fois que je serai ton gendre, adieu mon libre arbitre ; je devrai rester près de toi, près de ma femme ; je ne reverrai pas les pays que j'ai connus ; je ne verrai pas les pays que je ne connais pas encore. Je porte près de toi une chaîne que je ne sens pas, attendu que c'est moi qui en ai la clef et non pas toi. Du moment où je serais ton gendre, la clef passerait de mes mains aux tiennes, et ma chaîne deviendrait pesante.

— Jamais ! interrompit Husseïn.

— Séïd, je préfère être libre.

— Mais tu veux donc me quitter ?

— Non, mais il peut se présenter des circonstances plus puissantes que ma volonté.

— Ecoute, reprit-il, tout ce que tu viens de me dire me paraît excessivement grave. Je nourris ce projet depuis longtemps, depuis longtemps c'était le désir de mon harem et de l'enfant que je te destinais, je ne puis donc y renoncer ainsi tout à coup. Prenons chacun notre temps, toi pour réfléchir, moi pour peser tes paroles, et que ce qui vient de se passer reste strictement entre nous trois.

— Je t'en supplierai le premier, séid ; ma vie y est intéressée.

— Occupe-toi de la mission que je t'ai donnée relativement à Ahmed ; je vais laisser de leur côté mes frères couver leurs projets pendant quelques jours ; je veux, avant de les réunir, avoir une réponse de toi. Dieu fera le reste.

Je le quittai en l'embrassant. C'était une faveur qu'il n'accordait à aucun des membres de sa famille, à moins qu'il ne les revît après une longue absence.

Je sortis. Yachya resta. Je rentrai chez moi et montai à l'instant même chez mon Abyssine, à qui je racontai tout.

— Ainsi tu as refusé ? me dit Hafza.

— A peu près.

— A partir de ce moment, veille sur toi.

— As-tu donc quelque chose de nouveau de ton côté ?

— Non ; mais je suis sûre qu'il y aura quelque chose de nouveau demain.

— Le chérif m'a promis de n'en point parler au harem.

— Oui, mais il ne tiendra pas sa promesse. Le chérif dit tout à sa vieille femme, qui a une grande influence sur ses décisions.

— Iras-tu au harem ?

— Non, j'attendrai mes sœurs d'Abyssinie ; elles viendront se promener dans le jardin.

En ce moment Sélim, de la chambre à côté, vint m'annoncer Yachya. Je sortis. Yachya m'attendait sur la terrasse du premier étage. Il venait me rendre compte de l'impression réelle que ma conversation avait produite sur le chérif.

— Tu as été parfait dans tes répliques, me dit-il. Que le mariage se fasse ou ne se fasse pas, elles ont donné de toi la plus haute opinion à Husseïn. Il a vu en toi un homme sage et modeste, et sa confiance pour toi s'en est augmentée au point que si la guerre se fait avec l'imam de Sana, et que le chérif prenne le commandement de ses troupes, il est décidé à ne confier qu'à toi le gouvernement du Théama, attendu, dit-il, que tu es le seul homme auquel il se fie entièrement.

— C'est à la fois trop beau et trop difficile pour que cela réussisse. Je n'y compte donc pas plus que sur la réussite de la mission dont il m'a chargé. Le chérif Husseïn m'a paru trop ardent à accepter les propositions du jeune homme. Il n'a pas réfléchi aux conséquences qui doivent ressortir de cette guerre. Ne pouvant m'y opposer ouvertement sans m'exposer à sa défiance, j'ai proposé un moyen qui nous fera gagner le temps que le chérif eût dû donner à la réflexion. Au surplus, tu connais les Arabes. Il ne faut pas qu'aux yeux du jeune imam je sois le fondé de pouvoirs d'Husseïn, il faut que ce soit lui, au contraire, qui me charge de ses intérêts près du chérif ; il ne faut pas que ce soit moi qui aille chez lui, il faut que ce soit lui qui vienne chez moi. C'est à toi, Yachya, d'aviser au moyen de le faire venir. Je n'ai pas besoin de te tracer un plan, tu sais mieux que personne les zigzags des négociations arabes.

Yachya demeura un instant pensif.

— C'est difficile, dit-il ; mais on tâchera.

Sur ces mots, il se leva. Je le reconduisis jusqu'à la porte de l'escalier. Là, il s'arrêta.

— Ecoute, me dit-il, je crois que tu réussiras à toute chose, excepté à ne pas épouser la fille du chérif.

Le lendemain, Hafza avait eu la visite de ses anciennes amies, qui l'avaient emmenée au harem. A peine avait-on su son arrivée, que les femmes s'étaient emparées d'elle, lui avaient parlé de mon hésitation, et lui en avaient demandé les motifs. Elle avait raison ; le chérif n'avait pu se taire.

— Que leur as-tu répondu ? lui demandai-je.

— Je leur ai dit que je ne savais absolument rien de ce qui s'était passé. Alors elles m'ont tout raconté.

— Et sur quel ton ?

— En y mettant beaucoup d'amertume.

— Et Alima, l'as-tu vue ?

— Elle m'a paru affligée comme une femme amoureuse, et blessée comme une femme qu'on méprise.

— Et tu crois qu'elle se vengera ?

— Elle fera le possible, sa mère l'y pousse.

— Voyons, Hafza, lui demandai-je en la regardant en face, est-ce bien vrai, tout ce que tu me dis là.

Malgré sa couleur cuivrée, elle rougit.

— Tu fais, pauvre Hafza, un autre métier que celui dont on t'avait chargé, ce me semble ?

— Je ne comprends pas.

— Conviens que, lorsque le chérif t'a donnée à moi, tu avais, sinon de lui, du moins de son harem, reçu des instructions particulières ?

— Ecoute, me dit-elle, pour te prouver que je t'aime, que

je ne te trompe pas et que je te suis dévouée, trouve-toi ce soir, après le coucher du soleil et la prière du soir, sous la partie la plus ombragée du jardin. Les femmes et les filles du chérif seront là ; tu pourras les entendre. Maintenant tu sais ce que tu risques si tu es découvert?

La proposition était grave. J'eusse autant aimé épouser Alima.

— Je ne veux pas courir un pareil danger, lui dis-je ; mais toi, vas-y, et ne me cache rien de ce que tu entendras.

XXIV

Le soir, à huit heures, Hafza descendit au jardin, et j'attendis son retour, m'en remettant à Dieu de me tirer de l'étrange situation où je me trouvais engagé.

Abd'el-Mélek arriva sur ces entrefaites. Depuis son mariage surtout, il m'était parfaitement dévoué. Il m'annonça la visite de son cousin Husseïn. Le fils du chérif allait venir le rejoindre. Il était évident qu'il faudrait parler du mariage. Cela me contrariait fort. Quoique je n'eusse jamais eu qu'à me louer du jeune Husseïn, je ne comptais pas d'une façon bien positive sur son amitié.

Je n'avais pas vu Abd'el-Mélek depuis qu'il avait été décidé entre nous que je refuserais sa cousine. Mais au reste, par Yachya d'une part et par sa mère de l'autre, il était à peu près au courant de l'affaire.

Une chose inouïe, c'est la rapidité avec laquelle les nouvelles se répandent par le moyen des harems, et, ce qu'il y a de curieux, c'est que les nouvelles ne restent pas seulement dans la sphère où elles sont écloses : et par les esclaves, qui en Arabie ne sont point considérées comme de la domesticité, mais de la famille, et dont par conséquent on ne se cache pas, les nouvelles descendent, grossies et défigurées, jusqu'au peuple.

Abd'el-Mélek approuva, comme Yachya, les observations que j'avais présentées à Husseïn à l'endroit de mon entrée dans la famille, et relativement au projet de guerre avec Sana. Malheureusement, au moment où nous allions entrer dans le cœur de la question, arriva Husseïn fils, avec tout l'attirail de sa domesticité, et me faisant par conséquent une visite d'apparat.

Après les salutations d'usage et les compliments habituels, il s'assit et se mit à causer du jeune imam et des projets de son père à l'effet de lui conquérir le siège de Sana. Il fit le portrait moral d'Ahmed, le flatta beaucoup. Selon lui, c'était non seulement un homme très instruit, mais un prince chevaleresque et brave, qui dans ses jeunes années avait eu des aventures très brillantes au point de vue de la fortune, avant que ses biens fussent confisqués. Il le fit très riche et très généreux.

S'il était tel que le peignait le jeune chérif, ma négociation avec lui devenait plus facile que je ne l'avais cru d'abord. Mais il était à craindre que Husseïn, comme son père, eût été ébloui par les apparences et surtout par les avantages que promettait au chérif Husseïn la réussite d'un pareil projet. Seulement, pour que ce projet réussît, il semblait déjà beaucoup trop ébruité. A la manière dont les nouvelles marchaient quand elles sortaient de la forteresse d'Husseïn, elles pouvaient, si elles prenaient la route d'Aden, y arriver avant que l'expédition même fût arrêtée.

Or, les Anglais prévenus, il n'y avait plus d'expédition possible.

Soit que la présence d'Abd'el-Mélek le retînt, soit qu'il ne jugeât point encore l'heure arrivée d'aborder cette question importante, il ne fit que des allusions au mariage projeté par le chérif entre sa sœur et moi. Puis enfin, après une demi heure, il se leva. Sans doute Abd'el-Mélek craignit, en prolongeant sa visite, de porter ombrage à son cousin, car, en voyant celui-ci se lever, il se leva à son tour.

Les deux jeunes gens prirent donc congé de moi. Mais, en me disant adieu, Husseïn resta en arrière, et me dit de façon à ce que son cousin ne l'entendît point :

— Hadji, j'ai besoin de causer avec toi.

Je vis qu'il n'y avait pas moyen d'éviter une explication de ce côté.

— Quand tu voudras, sidi, lui dis-je.

Mais, sans me fixer le moment de cette explication, Husseïn rejoignit son cousin, et tous deux remontèrent à cheval et s'éloignèrent.

Mon eunuque m'attendait, Hafza était rentrée. Je montai chez elle.

— Eh bien ! lui demandai-je, quoi de nouveau ?

— Presque rien, répondit-elle, sinon qu'Alima ne renonce nullement à ses projets.

Le lendemain, les affaires me paraissaient tellement engagées que je ne quittai pas la maison, pensant que d'un côté ou de l'autre il allait arriver quelques nouvelles, soit d'Abd'el-Mélek, soit du jeune Husseïn, soit d'Alima, soit d'Ahmed.

Vers midi, Sélim m'annonça Yachya.

— Eh bien ! lui demandai-je, m'amènes-tu Ahmed ?

— Bon ! dit Yachya, il nous arrive bien autre chose !

— Que nous arrive-t-il ?

— Eschref-Bey et Abd'el-Kérim-Effendi sont à la forteresse du chérif.

— Arrivant de Sana ?

— Comment sais-tu qu'ils arrivent de Sana ?

— Je le sais, qu'importe comment.

— Le chérif te fait dire de venir chez lui à l'instant même

J'aurais mis plus de temps à me faire seller un cheval qu'à y aller à pied.

— Allons ! dis-je à Yachya, et nous partîmes.

En effet, je trouvai Husseïn avec les deux envoyés. L'un était Turc et envoyé par le sultan lui-même ; l'autre était Arabe, et adjoint à l'envoyé turc par le chérif de la Mecque. A mon entrée, tous deux manifestèrent un grand étonnement. Tous deux me connaissaient, ayant eu de fréquents rapports avec moi à la Mecque, mais en dehors de cette question ; et comme ils m'avaient vu partant pour Bagdad, qu'ils ignoraient que je me fusse arrêté à Abou-Arich, ma présence fut pour eux une espèce d'apparition.

— Hadji, me dit le chérif, voici des envoyés turcs qui viennent de chez l'imam de Sana. Comme tu as habité la Mecque, tu dois les connaître.

— Parfaitement, lui répondis-je ; ce sont de vieux amis

Je les accostai alors en les appelant par leur nom, et, de leur côté, remis de leur premier étonnement, ils parurent enchantés de me voir. Alors, se retournant de mon côté, le chérif me dit :

— Ces personnages viennent, au nom du sultan, me proposer un traité d'alliance dans le genre de celui qu'ils ont signé avec l'imam de Sana. Seulement ils voudraient que je consentisse à leur livrer la garde de mes ports. — Qu'en dis-tu, Hadji ?

Je connaissais à cet égard les dispositions de Husseïn.

— L'imam de Sana les a-t-il livrés, tes ports ? demandai-je.

— Il ne pouvait pas livrer ce qui ne lui appartient plus.

— Non, il pouvait, les ayant possédés et s'en regardant encore comme le légitime propriétaire malgré ta conquête approuver qu'ils fussent repris sur toi par les Anglais et les Turcs.

— Avez-vous discuté avec lui une concession de ce genre ? demanda Husseïn aux envoyés.

— Non, répondit hardiment Eschref-Bey.

— Je croyais cependant, lui dis-je, que c'était une négociation de ce genre que tu avais été chargé de mener à bien par le capitaine Haines, en passant à Aden.

— Ah ! dit Husseïn, tu as passé à Aden pour te rendre à Sana ?

— Nous avons pris cette route, dit Abd'el-Kérim, comme étant la plus directe.

— Ou plutôt la plus rapide, dit Eschref-Bey, puisque nous pouvions, le vent étant bon, faire en cinq jours la route de Djedda à Aden.

— Puis, je te le répète, tu avais des instructions à prendre du capitaine Haines.

Les deux envoyés se turent.

— Voilà ce qui est arrivé, dis-je à Husseïn; Eschref-Bey et Abd'el-Kérim sont allés proposer à l'imam de Sana, au nom de l'Angleterre et de la Turquie, de leur céder tout ton littoral, qui ne lui appartient plus, mais qui lui a appartenu. Dans le cas où l'imam eût voulu te faire la guerre, ils eussent profité de ce moment-là pour s'emparer de tes ports, que tu n'eusses plus été assez fort pour défendre. L'imam de Sana s'emparait même du reste de tes ports qui ne lui avaient pas appartenu. Ainsi juge, toi à qui ils appartiennent, si tu dois les céder.

— Mais tu savais donc tout ce que tu viens de dire ?

— J'en savais une partie ; je savais le départ d'Eschref-Bey et d'Abd'el-Kérim de la Mecque ; je savais leur passage à Aden ; je savais leur présence à Sana. J'ignorais encore comment se terminerait la négociation ; tu viens de me l'apprendre. Tu vois que l'imam de Sana n'est pas aussi mauvais voisin que tu le pensais. Maintenant, veux-tu faire contre toi-même plus que n'a fait ton ennemi ?

— Je ne veux dans mes ports, dit Husseïn, ni Turcs ni Anglais.

— Alors les conférences ne seront pas longues : tu entends, Eschref-Bey ? tu entends, Abd'el-Kérim ? leur dis-je en m'adressant successivement à l'un et à l'autre

— Pardon, dit Eschref-Bey : mais une première demande refusée, chérif Husseïn, je dois t'en adresser une seconde

Husseïn échangea avec moi un regard d'intelligence

— Parle, dit-il.

— Avant que les rivages de la mer Rouge fussent con-

quis par Méhémet-Ali, repris à Méhémet-Ali par Turki-Bil-Mès, et repris enfin à Turki-Bil-Mès par Aèt d'Assir, par toi et par l'imam de Sana, l'Arabie Heureuse payait un tribut au sultan ; ce tribut était la totalité du café qui se récolte dans le Djebel-el-Ishuik et le Djebel-Sana. Le Djebel-el-Ishuik t'appartient ; consens-tu à payer le tribut comme avant la conquête?

— Je ne puis payer tribut pour un pays que la Providence a donné à mon père et que mon père m'a légué.

— Alors, dit Eschref-Bey, nous n'avons plus rien à faire ici, et nous prenons congé de toi.

— Non pas, dit Husseïn ; j'en ai fini avec les ambassadeurs de la Porte et les alliés des Anglais, mais j'offre l'hospitalité aux voyageurs de distinction qui traversent mes Etats. Hadji Abd'el-Hamid, en ta qualité de mon serdar, charge-toi de faire les honneurs d'Abou-Arich à tes amis

Je compris l'intention d'Husseïn. Toujours généreux et chevaleresque, il trouvait une occasion de faire preuve de libéralité et ne voulait point la laisser échapper, quoiqu'elle s'exerçât envers des ennemis.

J'invitai donc les deux envoyés à me suivre chez moi, et je partageai mon appartement avec eux. Derrière eux arrivèrent les vivres, se composant de moutons, de riz, de beurre, d'huile, de sucre, de café, etc., tout cela, quoiqu'ils ne fussent que quatre, deux maîtres et deux domestiques, était compté sur le pied de quarante personnes. Le surplus, on le sait, devait être, selon l'usage musulman, distribué aux pauvres. Au moment du repas arrivèrent sur des plateaux en cuivre les pâtés et les confitures.

Le lendemain, le chérif leur fit une visite officielle avec toute sa maison et tout son état-major. Il s'agissait, tout en refusant les demandes faites, de ne point rompre complètement avec le sultan. C'était une des recommandations d'Ali, mourant.

« Mieux vaut, lui avait-il dit, dans un cas désespéré, te jeter dans les bras des Turcs que dans ceux de l'imam de Sana. »

Immédiatement après la visite du chérif arrivèrent les cadeaux. C'étaient d'abord quatre chevaux arabes pour le sultan, tout ce que Husseïn avait trouvé de plus beau dans la race du Nedjèd, c'est-à-dire dans la plus belle race des chevaux de l'Arabie ; deux cents balles de café moka du meilleur cru, mais à titre de cadeau et non d'impôt ; des raisins secs de Zébid en énorme quantité ; des perles, des bracelets, des colliers, des bijoux de toute espèce. Tout cela était pour le sultan Abdul-Medjid. Les deux envoyés reçurent des sabres, des poignards, des bourses. On sait qu'en Orient chaque bourse est de cinq cents piastres turques.

Faisons observer en passant que le chérif se débarrassait d'une monnaie qui, n'ayant pas cours dans son pays, n'avait de valeur que celle de son poids.

Les envoyés restèrent huit jours chez moi. Le neuvième jour, un vendredi, après la prière de midi, ils prirent congé du chérif, qui les escorta à plus d'une lieue sur la route de Djézan. Ils devaient reprendre la mer à Djézan, et, selon le vent, arriver à Djedda ; de Djedda, continuer leur chemin vers la Mecque, où ils avaient à rendre compte de leur mission.

Disons tout de suite ce qui arriva d'eux, ou plutôt de l'un d'eux.

Eschref-Bey, qui relevait directement du sultan, partit pour Constantinople, et alla rendre compte de sa mission à Abdul-Medjid. J'ignore comment il fut reçu et de quelle façon il s'excusa. Quant à Abd'el-Kérim, malgré sa naissance, — c'était le fils d'un marabout très estimé à la Mecque, — il fut arrêté par Ybn-Aoun et décapité par ses ordres. La chose se fit chez lui sans bruit et sans scandale. On sut l'événement le lendemain. La veille, il prenait encore le café et fumait la chibouque avec son chérif. Abd'-el-Kérim était un homme très supérieur. Il était accusé de s'être laissé corrompre.

En Orient, on n'admet jamais que l'on échoue. Seulement, on suppose toujours que l'on peut se vendre.

Revenons au chérif Husseïn.

Les deux envoyés partis, il comprit parfaitement que ce n'était pas au moment où l'imam de Sana venait de se brouiller avec les Turcs et les Anglais qu'il fallait lui déclarer la guerre. D'un autre côté, nous avons dit l'embarras de la situation au point de vue de ses frères. Il fut donc décidé que, pour le moment, je n'ouvrirais aucun pourparler avec le jeune Ahmed. Seulement, toujours généreux, le chérif Husseïn se proposait de lui fixer un revenu provisoire qui l'assimilait aux membres de la famille et lui permettait d'attendre les événements avec patience.

La situation redevenait donc parfaitement calme, et mes seuls intérêts, au point de vue de la fille du chérif, continuaient d'être en jeu.

Un matin, le chérif me fit appeler par Yachya. Je crus l'heure venue d'une explication définitive. Mais ce n'était point de cela qu'il s'agissait.

Des fellâhs de Sahan étaient venus le trouver pour lui annoncer qu'ils avaient découvert, non plus cette fois une source de lait, mais une source d'eau vive.

Sahan était un chef-lieu de district situé dans une vallée cultivée avec des plantations magnifiques de cannes à sucre, de chanvre, de maïs, de dourâh. Cette vallée faisait partie des domaines personnels du chérif ; elle était arrosée par un torrent qui, l'hiver, la dévastait parfois, mais qui l'été se desséchait toujours, étant le résultat des averses d'automne. Or, une source dans une pareille localité, c'était une fortune.

A la première nouvelle, le chérif avait donc eu l'espoir que, soit par un aqueduc, soit par un canal souterrain, il parviendrait à amener cette eau jusqu'à Abou-Arich, qui alors deviendrait parfaitement fertile, la chose qui lui manquait étant l'eau. Ce que Abou-Arich en usait était puisé à grande peine et à grande dépense dans des citernes. Une source d'eau vive donnait en sorte à Abou-Arich un aspect de fertilité que voyait en rêve l'imagination féconde du chérif.

En arrivant chez lui, et avant même qu'il fût question de la précieuse découverte, mon premier soin fut de rendre au chérif les pleins pouvoirs relatifs au jeune imam.

Puis j'appris ce dont il était question. Connaissant la nature du sol et des divers gisements des montagnes, je ne crus pas un mot de la nouvelle, et je vis là le pendant de la fameuse source de lait. Cependant, cette fois, si la chose n'était pas probable, elle était au moins possible. Je ne fis donc que le mettre en garde contre une déception.

— Au surplus, dit-il, depuis quelque temps je vis tellement renfermé et ennuyé, que je pardonnerais presque à mes paysans de m'avoir induit en erreur, puisque cette erreur nous fera monter à cheval et visiter une des plus fraîches parties de mon douaire.

— Il fut convenu que nous partirions dès le lendemain, avec le jeune Husseïn, son cousin Abd'el-Mélek et ce qu'il restait de la famille du chérif à Abou-Arich. La plus grande partie avait quitté cette résidence dès que la résolution avait été prise de remettre la guerre à une autre époque.

Je me tins prêt pour le lendemain. Le voyage devait durer plusieurs jours. Sélim, Mohammed et Hadji-Soliman devaient m'accompagner.

Le même jour, ou plutôt dans la nuit, Sélim, me croyant profondément endormi, tandis que je songeais toujours comme le lièvre de La Fontaine dans son gîte, Sélim, dis-je, vint soulever le coin de la couverture dans laquelle j'étais enveloppé. Le chérif me faisait dire que l'on partait à deux heures du matin. Nous en étions, je viens de le dire, aux plus fortes chaleurs de l'été, et nous ne pouvions compter marcher que jusqu'à neuf ou dix heures du matin Arrivés à ce moment du jour, on serait forcé de faire halte, de dresser les tentes, si l'on était sur un terrain découvert, ou de se coucher à l'ombre, si l'on était dans un lieu boisé. Ce n'était qu'à trois heures de l'après-midi que la course pouvait se reprendre, pour durer, en se soumettant cependant à quelques haltes partielles, jusqu'à huit ou neuf heures du soir.

Nous partîmes à l'heure dite. Nous étions une cinquantaine de cavaliers, la domesticité comprise. Les domestiques étaient à dromadaire et les maîtres à cheval. Yachya qui, comme toujours, faisait partie de l'expédition, était, comme toujours encore, monté sur son âne.

Il faisait froid. Toutes les herbes au milieu desquelles nous passions ruisselaient de rosée, tous les arbres que nous heurtions nous couvraient de pluie. Le voisinage de la ville empêchait tout incident, la nuit empêchait les chiens du chérif d'entrer en chasse. D'ailleurs ils étaient couplés, tenus en laisse par un noir, et couverts de leurs housses. De temps en temps ils levaient le nez, éventaient quelque chacal qui glissait sous les herbes, quelque gazelle qui bondissait et disparaissait comme une ombre, et s'élançaient de toute la longueur de leur laisse dans la direction que l'un ou l'autre de ces animaux avait prise.

Une chose remarquable en Orient, c'est le profond silence des nuits. Le moindre bruit qui s'y fait s'entend à des distances énormes. Ainsi, on entendait distinctement l'aboiement des chiens dont les douârs étaient à plusieurs lieues de la route.

De temps en temps, nous faisions lever des compagnies d'outardes et de poules de Numidie.

Nous nous arrêtâmes au lever du soleil pour faire la prière, puis l'on se remit en marche en découplant les lévriers et en préparant les fusils. Les lévriers se lancèrent sur le premier groupe de gazelles qui partit d'une pièce de trèfle. Elles étaient quatre ou cinq. En quelques bonds, les lévriers les eurent non seulement atteintes, mais dépassées. Si légères qu'elles soient, les gazelles ne peuvent pas lutter de vitesse avec eux, mais elles luttent de ruse.

Rien de charmant et de gracieux comme de voir ces gazelles, près d'être gueuletées, faire un bond à droite ou à gauche, tandis que le lévrier, emporté par sa course, les dépasse de cinquante pas, cent pas, deux cents pas. Elles, pendant ce temps, gagnent une autre partie de la plaine, et comme la plaine est accidentée, couverte de cultures élevées de maïs, de chanvre, de cannes à sucre, les lévriers les perdent de vue. Alors les esclaves à dromadaire se mettent à leur piste en appelant les chiens ; quelquefois, grâce à la hauteur à laquelle ils sont juchés, il ne perdent pas de vue la gazelle chassée. Mais la chose est rare. Au reste, la gazelle chassée, dès qu'elle se croit hors de vue, rentre dans une tranquillité parfaite, s'arrête dans un buisson, dans de hautes herbes, et se remet à brouter.

Lorsqu'elles sont en bande elles se séparent difficilement. L'une fait tête de colonne, les autres la suivent. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elles marchent à la file, une à une, jamais de front. Quand elles se séparent et qu'elles n'ont plus leur guide, elles sont perdues.

Lorsque le slougi parvient à les gueuleter, il leur donne le même coup de dent que le loup donne aux chiens. Il leur casse les reins, puis il s'amuse à les jeter en l'air. Quand le chasseur est en vue, en général il rapporte la bête. Quand le chasseur est trop éloigné, il la mange. Si la gazelle n'est pas tout à fait morte, le musulman s'empresse de lui couper l'artère du cou, selon les prescriptions du Coran, sans quoi il ne la pourrait point manger ; nous parlons des vrais musulmans.

Lorsque l'animal est tué roide au fusil, ce qu'un musulman ne fait jamais sans dire en même temps : « Je te tue au nom du Dieu miséricordieux, » le musulman peut en manger ; sinon, il doit lui couper l'artère, comme lorsque l'animal a été pris par le lévrier. Il en résulte que les cavaliers suivent avec acharnement le chien, se tenant le plus près de lui possible afin d'arriver à temps pour saigner l'animal. Au reste, les chevaux ne tardent pas à se lasser. Un cheval, monté par un cavalier inexpérimenté, est mis hors d'haleine par la meilleure gazelle. Les cavaliers habiles se contentent de marcher d'abord au pas relevé. Ils ne mettent leurs chevaux au galop que lorsqu'ils voient la gazelle près d'être forcée.

Le dromadaire vaut donc mieux que le cheval dans ce cas. Son trot allongé, qui est son allure la plus douce, dépasse le galop du cheval le plus leste et suit les lévriers. Or, comme il peut faire jusqu'à dix lieues à ce pas, on comprend qu'avant d'être fatigué il peut conduire son maître à l'hallali de trois ou quatre gazelles.

Trois ou quatre gazelles furent forcées en moins d'une demi-heure. C'était une lutte d'adresse entre Abd'el-Mélek et son cousin Husseïn. De leur côté, les autres chasseurs, le chérif en tête, chassaient l'outarde et la perdrix. On rencontre aussi des bandes de rameaux et de sansonnets, mais il va sans dire que l'on ne s'occupe pas d'eux. Il y a plus, ces oiseaux sont l'objet d'un préjugé religieux dont ils profitent pour être envers les voyageurs aussi impertinents que possible.

La chasse du matin fournit le rôti du dîner.

Nous campâmes vers les onze heures près d'un puits nommé Bir-el-Hadj, le puits du pèlerin.

C'était un immense puits à bascule, avec un panier de feuilles de palmier et non un seau. Au reste les feuilles sont tressées si hermétiquement que l'eau même ne peut pas s'en échapper. En Abyssinie, c'est dans de semblables vases que l'on transporte tous les liquides. Autour de ce puits, la culture redoublait de vie et de vigueur.

Une population d'agriculteurs, abritée par d'épais bouquets de palmiers, s'était agglomérée autour de ce puits. Leurs huttes étaient enveloppées de puissants ceps de vigne enlacés à des chèvrefeuilles et à des jasmins, ce qui emplissait toute l'atmosphère d'un délicieux parfum. Cette population pouvait se composer d'une trentaine d'hommes et d'une centaine de femmes et d'enfants. A notre approche, les chiens entrèrent en émoi, et vinrent à notre rencontre. Leurs maîtres les suivaient. Du plus loin qu'ils aperçurent Husseïn, ils prirent leur course ; puis, arrivés à lui, se prosternèrent d'abord, puis se relevèrent lui baisant le pied et la main, après lui avoir fait, bien entendu, les salamalecs d'usage et demandé *où le conduisaient ses pas*. Le chérif donna pour prétexte une promenade et le désir de voir par lui-même où en était leur récolte.

On continua de marcher, les uns à cheval, les autres à pied, jusqu'aux huttes. Le chérif s'arrêta devant la hutte du plus ancien. Les Arabes ne savent jamais leur âge. Ils l'estiment d'après l'événement le plus saillant qui a précédé ou suivi leur naissance. Le vieillard, devant la hutte duquel nous nous arrêtâmes, ne savait pas plus son âge que les autres. Mais la chronique du pays lui donnait au moins cent dix ans.

Tandis que les hommes et les enfants mâles s'occupaient des chevaux, les femmes et les filles préparaient le déjeuner. Les unes étaient occupées à traire les chèvres et les vaches, les autres à moudre le blé pour faire les galettes, les autres cueillaient du raisin, d'autres enfin écrasaient dans un mortier de bois les épices destinées au pilaw.

On abandonna aux cuisiniers et cuisinières les gazelles, les outardes et les perdrix. Ces dernières avaient été plus particulièrement tuées par moi. Mon habitude de tirer les oiseaux au vol et une certaine habileté dans cet exercice excitaient toujours l'admiration. Abd'el-Mélek et Husseïn étaient fort adroits au posé, Abd'el-Mélek surtout, qui coupait un fil d'aussi loin que la distance permettait de le voir. Tous deux essayaient souvent de m'imiter ; mais presque jamais ils ne réussissaient.

A peine fûmes-nous assis sur les tapis que les plus belles jeunes filles vinrent nous apporter du lait, de l'eau et des fruits. Ces filles sont charmantes, avec leurs robes ouvertes sur le côté et adhérentes sur l'épaule par une agrafe en argent.

C'était le préliminaire de la réception.

Le dîner ne vient que lorsque moutons, gazelles, outardes et perdrix seraient rôtis.

Après le dîner, le chérif se coucha et s'endormit. Les uns suivirent son exemple et firent la sieste, d'autres se réunirent pour former des groupes de causeurs et de fumeurs. On attendit ainsi que la grande chaleur fût passée pour se remettre en route.

XXV

Vers trois heures de l'après-midi, nous nous remîmes en route.

Cette fois, le jeune Husseïn laissa se lancer son cousin et Sidi-Ahmed à la poursuite des gazelles, et vint appuyer son cheval au mien. Je compris qu'il voulait causer avec moi ; je ne doutai que ce ne fut des projets de son père. En effet, après quelques mots préliminaires échangés :

— Hadji, me dit-il, mon père m'a fait part de ses bonnes intentions à ton égard.

Je m'inclinai.

— Le chérif, lui répondis-je, me comble bien au delà de mes mérites.

— Et cependant il m'a dit qu'il avait à se plaindre de toi.

— A se plaindre de moi ! Séid, permets-moi de te dire que je doute que ce soit là le sens de ses paroles.

Le jeune homme se reprit :

— Il m'a dit du moins que tu avais refusé sa proposition de t'allier à notre famille.

— J'ai demandé du temps pour réfléchir.

— Tu sais, Hadji, qu'il n'y a pas d'exemple qu'une proposition pareille à celle que t'a faite mon père ait été refusée.

— Je sais cela, mais comme étranger je me trouve dans une position exceptionnelle.

— Tu n'es pas étranger, puisque tu es musulman.

— Oui, mais je suis étranger de nation ; j'ai une famille en France, j'ai une mère à qui je n'ai pas dit, je l'espère, mon dernier adieu.

— Qui t'empêche de la faire venir ?

— Elle ne pourrait supporter le voyage ni le climat.

— Une femme est plus pour toi que ta mère elle-même, car c'est la mère de tes enfants.

— Séid, j'ai donné au chérif encore d'autres raisons.

— Je le sais, tu lui as dit que tu étais un voyageur comme les oiseaux qui traversent le ciel, tantôt pour aller au nord, tantôt pour aller au midi ; mais les oiseaux ont une femelle et voyagent avec elle.

Je souris.

— Les oiseaux ont des ailes, lui dis-je, et le ciel est à eux.

— L'homme a le cheval et le dromadaire, et la terre est à lui.

Je ne répondis point, attendant qu'il me parlât de nouveau.

— Tu sais, continua-t-il, qu'Alima est deux fois ma sœur, sœur par mon père et par ma mère, tu serais donc tout à fait mon frère.

— Ce serait un grand honneur et une grande joie pour moi, Séid, mais pourrait-on en dire autant de tes oncles et de tes cousins ?

— Ce que mon père fait est bien fait, dit le jeune homme, et Allah lui seul a le droit de le reprendre de ses actions.

Je me tus.

— Pour te prouver combien nous avons confiance en toi, Hadji, je vais te dire une chose que je ne dirais point à un Arabe de naissance : ma sœur t'aime.

— Impossible, Séïd.

— Comment, impossible ! Pourquoi cela?

— Elle ne me connaît pas.

Hussein se mit à rire.

— Dis cela à l'eunuque qui la garde, mais ne me dis pas cela à moi ; elle t'a vu non pas une fois, mais dix fois.

Je m'inclinai.

— Mon père m'a dit ce matin : « Hussein, pendant le voyage, aussi souvent que tu le pourras, tu t'approcheras de Hadji, et tu lui diras que je le prie de réfléchir à la proposition que je lui ai faite ; tu ajouteras que tu serais aussi heureux de l'avoir pour frère que je serais heureux de l'avoir pour gendre. »

— Et tu as répondu?

— « J'obéirai à tes ordres, non seulement parce que ce sont tes ordres, mais encore parce que ces ordres sont d'accord avec mon plus vif désir. »

— Je ne puis, de mon côté, te répondre, Séïd, que ce que j'ai déjà répondu au chérif : « Mes regrets seuls égalent ma reconnaissance. »

— Et comme mon père, je te dirai à mon tour : « Ce n'est point ton dernier mot, Hadji, et j'espère que tu reviendras sur cette détermination. »

Et sur ces mots il alla rejoindre son père, près duquel il marcha pendant quelque temps. Il est évident qu'il lui rendait compte de la conversation qu'il venait d'avoir avec moi.

A peine m'avait-il quitté, qu'Yachya manœuvra son âne de manière à se trouver à son tour à mes côtés. Yachya, avec ses joues maigres, ses rides prononcées, ses lèvres serrées, ses yeux brillants, son nez pointu, sa barbe rare et inégalement plantée, son costume de calicot blanc et sa monture biblique, était toujours pour moi une curiosité nouvelle. Le côté grotesque de son visage, de son accoutrement, de toute sa personne enfin, échappait complètement aux Arabes, mais me rappelait, à moi, non pas Sancho, mais don Quichotte lui-même ayant emprunté pour un instant la monture de son écuyer. Il est vrai que j'étais bientôt ramené au sérieux par le respect que chacun lui portait comme à l'homme du prince. En effet, c'était le confident, c'était l'intime, c'était le nécessaire du chérif. Si jamais le chérif Husseïn a perdu Yachya, il a dû être l'homme le plus désorienté et le plus désolé de la terre.

J'ai déjà dit combien Yachya m'aimait. Or, l'amitié d'un pareil homme eût été une véritable fortune pour quelqu'un qui eût voulu l'exploiter. Je n'en eus jamais l'idée, et cela devait bien étonner Yachya, habitué comme il l'était, sans paraître s'en prévaloir, au reste, à ce que tout le monde lui fît la cour. Il venait tout naturellement savoir ce qui s'était passé entre le jeune Husseïn et moi. Je lui racontai tout. La chose l'inquiétait énormément. Il ne pouvait pas me donner tort, car il appréciait parfaitement mes raisons. D'un autre côté, il voyait le guêpier dans lequel je me fourrais en refusant. Je suis sûr que, tout avare qu'il était, il eût donné cent roupies pour que la proposition ne m'eût point été faite. Mais elle était faite, la malheureuse proposition ! Il fallait subir toutes les conséquences de la situation.

Nous n'avions pas encore épuisé, Yachya et moi, l'énumération des événements qui pouvaient surgir, lorsque nous arrivâmes à la halte du soir. La halte était marquée, comme celle du matin, par un puits. Celui-là se nommait Bir-el-Djedid, le puits nouveau. Le paysage était encore plus riche, plus verdoyant et plus pittoresque que celui où nous avions fait halte le matin. Les fellâhs aussi étaient plus nombreux. On pouvait y compter deux cents huttes peut-être et une population de trois ou quatre cents hommes et le triple en femmes et enfants.

Toutes les rues, ou plutôt tout l'espace compris entre les huttes était encombré de moutons. Le village tout entier, la nuit venue, se transformait en une immense bergerie, gardée par des chiens dont la vigilance se traduisait en aboiements continuels. Malheur à l'étranger qui se fût hasardé à portée de leurs dents. Il eût été mis en pièces.

Nous fûmes reçus non moins gracieusement que le matin. L'aspect seulement de notre halte était rendu infiniment plus pittoresque que pendant le jour.

La nuit et le feu, ces deux grands éléments de la poésie, prêtaient leur magie à ce tableau. A la réverbération de la flamme, et avec les puissantes ombres portées du côté qui lui était opposé, hommes et femmes prenaient des aspects fantastiques auxquels les Arabes ne prêtaient aucune attention, mais qui agissaient puissamment sur moi. Là, ce ne fut pas seulement des moutons que l'on égorgea, mais plusieurs jeunes chameaux que l'on mit à mort, ce qui est le *nec plus ultra* de l'hospitalité, et ce qui ne se pratique en Orient que pour des fêtes tout à fait considérables. Il va sans dire que toute la maison, depuis les aînés jusqu'aux plus jeunes, profitèrent de cette distribution extraordinaire de vivres.

Le lendemain matin, nous arrivâmes de très bonne heure à Sahan. C'était à Sahan que les guides devaient venir nous prendre pour nous conduire à la fameuse source, qui, s'il fallait en croire les renseignements, se trouvait sur les premiers degrés ouest de la grande chaîne de montagnes appelée Djebel-Béni-Séïd.

Ces montagnes sont tout ce qu'il y a de plus volcanique. Elles se composent de roches de granit, gercées, fendues, brisées par l'intensité du feu. Dans les interstices formés par les gerçures pousse une laborieuse, mais active végétation. Il y a peu de terre. Mais dans ce peu de terre, tout ce qui peut venir vient. Ces premiers degrés séparent le pays d'Abou-Arich de celui de Kholan. Bien que ce soient les premiers degrés de la grande chaîne qui, traversant toute l'Arabie comme une épine dorsale, va de Bab-el-Mandeb au Sinaï, ces premiers degrés sont déjà à plus de quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est vrai qu'à la vue ils paraissent moins élevés que nous le disons, étant précédés de petits mamelons qui leur ôtent de leur hauteur apparente.

Ces montagnes sont habitées par des légions de singes qui font la désolation des tribus environnantes. Ces singes ont l'industrie, pour rendre la maraude plus commode et surtout plus fructueuse, de tresser des espèces de paniers ou plutôt de couffes, comme les appellent les Arabes. Ils remplissent ces paniers et se les passent de main en main, de sorte qu'en cinq minutes les fruits sont cueillis et transportés dans la montagne. Les fruits qu'ils emportent sont des dattes, des papayes, des noix de coco, du maïs, des pêches, des melons, du raisin ; tout ce que les Arabes enfin cultivent pour eux-mêmes. Le résultat de ces razzias est emmagasiné dans des grottes connues d'eux seuls.

C'est quelques instants avant le lever du soleil que ces intelligents animaux se livrent à cet exercice. La veille, rien ne prévient le propriétaire du complot qui se forme contre lui.

Le matin, le propriétaire est dévalisé. Pour que la chose se pratique sans dérangement, ils posent des sentinelles sur les points les plus élevés, arbres ou rochers. Ces sentinelles donnent l'éveil par un cri d'alarme. Selon la distance plus ou moins longue, selon les accidents plus ou moins multipliés du terrain, elles sont plus ou moins nombreuses. Toute la bande de voleurs, qui se compose quelquefois de cinq cents singes, se divise par groupes, nous n'osons pas dire par escouades, ayant chacune son chef. Ils se répartissent sur tout un district, se doutant bien que, s'ils n'enlevaient pas tout dans une seule nuit, ils seraient mal reçus la nuit suivante.

Les Arabes, de leur côté, lorsqu'arrive l'époque de la moisson, mettent aussi des sentinelles. Mais ces sentinelles finissent par se lasser et s'endormir. Les singes ne se lassent jamais, ne s'endorment jamais. Lorsqu'ils ont complètement dépouillé un district, ils passent au district voisin. On les attend à un endroit, ils sont à un autre. Puis enfin, si le lieu qu'ils comptent exploiter est gardé, ou s'ils soupçonnent quelque embûche, la troupe tout entière se met en route, et, dans une seule étape, se trouve à dix lieues de là. Rien n'est plus curieux que de voir au point du jour, si par hasard on se trouve sur le chemin, tous ces maraudeurs, leurs couffes à la main ou sur le dos, pareils à des contrebandiers qui passent la frontière.

Quelquefois les Arabes, lassés, font une levée dans les douârs et leur déclarent la guerre. Les chercher dans les montagnes serait chose impossible. Ils gagneraient des sommets que l'homme n'atteindra jamais. Alors, il faut, à force de ruse, leur couper la retraite, ce qui n'est pas chose facile. Si l'on y parvient, c'est une bataille à livrer. Très désireux de fuir, s'ils ont l'espoir d'échapper aux traqueurs, les bandits commencent par gagner au pied. Mais s'ils s'aperçoivent qu'ils sont cernés, ils deviennent alors très belliqueux, ramassent des pierres, font face, se retranchent de leur mieux et engagent le combat.

On a vu souvent les Arabes, ayant affaire à une troupe plus considérable qu'ils ne s'y étaient attendus, obligés de battre en retraite. S'ils sont les plus faibles, les singes perdent la tête, la déroute se met parmi eux. Mais, acculés, chacun combat pour son compte et jusqu'au dernier moment. Leur morsure est terrible. La plupart du temps elle dégénère en gangrène. Les Arabes la traitent comme nous traitons en Europe celle d'un chien enragé, par cautérisation. Comme les Arabes qui emportent leurs morts et se font tuer autour des cadavres, les singes font tout ce qu'ils peuvent pour les emporter, et souvent aussi se font tuer près d'eux.

Les guenons se lamentent près de leurs enfants morts comme une mère se lamente sur le corps de son enfant. Malheur au meurtrier qui dans ce cas-là se rapprocherait de la guenon désespérée à la distance de dix ou quinze pieds ! D'un seul bond, elle serait à son visage, déchirant et mordant.

XXVI

Nous étions arrivés au village où nous devions prendre des guides qui nous conduiraient à la source. Ils se tenaient prêts, attendant notre arrivée et paraissant pleins de confiance en eux-mêmes.

Nous avions encore à peu près quatre ou cinq lieues à faire pour arriver à l'endroit indiqué. Cet endroit s'appelait *Hannouh-el-Nemr* (la boutique du tigre ou de la panthère). Les Arabes n'ont qu'un seul et même nom pour ces deux animaux, qui du reste, en Arabie, ne sont qu'un seul et même animal.

Je demandai au chérif si nous devions nous apprêter à conquérir la source sur les terribles animaux qui lui avaient donné son nom. Il me répondit que, il y a une vingtaine d'années, nous eussions eu, selon toute probabilité, occasion de faire le coup de fusil avec eux. Mais, depuis toutes les guerres avec l'Assir et les Egyptiens, ils sont devenus fort rares. Les passages de troupes les avaient éloignés. En outre, d'intrépides chasseurs étaient allés les chercher jusque dans les gorges les plus reculées des montagnes, de sorte que, à part les rares exceptions que j'ai dites, on n'en rencontre plus.

Cependant une panthère avait été signalée dans les environs de l'endroit que nous devions visiter. Cela regardait particulièrement Abd'el-Mélek et le jeune imam de Sanâ. Ils firent venir les Arabes qui prétendaient l'avoir vue, et prirent leurs renseignements. Un guide se chargea de les mettre sur les traces de la panthère, tandis que nos guides nous conduiraient vers la source.

Nous partîmes vers les sept heures du matin. Entre le douâr et les premières rampes de la montagne, nous vîmes quelques-uns de ces énormes lézards que les Arabes mangent avec délices, une grande quantité de rats, de souris, de musaraignes et de gerboises.

Au soleil et sur le sable reluit la fourmi argentée, qui n'est ni la fourmi noire ni le termite. A mon dernier voyage d'Afrique, j'ai rencontré dans l'Ouad-Souf, c'est-à-dire dans le grand désert, cette même fourmi argentée. Je l'ai rapportée au Jardin des Plantes.

Là aussi je trouvai le *fennec*, c'est-à-dire le plus petit des renards, que j'avais vu en Arabie et en Abyssinie. J'en rapportai ou plutôt j'en envoyai un vivant au Jardin des Plantes. Il fit pendant un an les délices des Parisiens. C'était le premier que l'on voyait vivant en France. Si j'avais su à cette époque avoir affaire à un animal si rare et si curieux, j'aurais pu en envoyer par douzaines. Ils sont gros comme de gros rats, ont la queue pendante et à longues soies, des oreilles démesurées. Les Arabes les prennent avec des pièges qui viennent d'Europe. Aussi, presque tous ceux qu'on me présentait avaient la patte cassée ou abîmée. Ils sont carnivores, et, lorsqu'ils ne peuvent pas manger toute leur proie, ils en cachent le reste. Comme les rats, ils se mangent entre eux. J'en rapportais quatre Trois furent mangés, le quatrième se sauva.

Il existe dans la même région un autre animal fort curieux, que je ne puis comparer qu'à notre furet. Il a le pelage gris cendré, barré de bandes transversales; des oreilles à peine visibles dans sa fourrure, de petits yeux noirs et brillants, gros comme des grains de plomb nº 7. De plus, il a la patte et la queue très courtes. Au moment d'être pris, il lance une liqueur qui sent le mauvais côté du musc. Du bruit qu'il fait en accomplissant cette opération, les Arabes l'appellent le *svitch*. On ferait, comme pelleterie, quelque chose de charmant de sa fourrure.

Nous vîmes alors les serpents et les couleuvres qui, ainsi que nous l'avons dit, sont fort communs dans ces parages, faire la chasse aux rats, aux souris et aux autres petits rongeurs que nous avons indiqués. Les couleuvres les joignent à la course. Les serpents, lents et lourds, se contentent de les fasciner quand ils se trouvent à la portée de leurs regards. Les Arabes prétendent que ces serpents fascinent aussi les oiseaux.

J'ai vu des exemples de fascination sur les rats et les souris dans l'Arabie Heureuse, mais ce n'est qu'en Abyssinie que j'ai vu la même opération pratiquée sur des oiseaux. J'ai tué plus d'une fois le reptile au moment où, la gueule ouverte, les yeux fixes et le cou tendu, il n'attendait plus que la chute de l'oiseau. Si je tuais le serpent roide, presque toujours l'oiseau tombait près de lui. Seulement le serpent n'en revenait pas; mais l'oiseau en revenait, pas toujours cependant; parfois le volatile mourait, sans blessure aucune, de la terreur qu'il avait éprouvée, puis peut-être aussi d'asphyxie.

Ces gros serpents courts dont je viens de parler, la couleuvre ordinaire et le céraste, c'est-à-dire les trois principaux serpents de l'Arabie, ont dans ce gros lézard que mangent les Arabes un ennemi acharné.

Chaque fois que le saurien et l'ophidien se rencontrent, il y a duel. J'ai été bien souvent témoin de ces combats. Voici en général comment la chose se passait.

Dès que l'ouaran (le lézard), — il y en a qui ont trois pieds de long, — dès que l'ouaran aperçoit le serpent, il s'aplatit sur le sable, tout son corps y disparait presque, sa gueule se tourne entr'ouverte vers son adversaire, sur lequel ses yeux demeurent obstinément fixés. Dans sa gueule, armée de dents comme celles du crocodile, s'agite un dard pareil à celui de la couleuvre. Du moment où le serpent l'aperçoit, il s'élance sur lui. Le serpent est toujours l'agresseur. Il essaye de saisir l'ouaran à l'endroit où la queue s'attache aux reins; l'ouaran pare l'attaque avec un violent coup de queue qui lance le serpent à deux ou trois pas, et quelquefois le tue.

Quelque part qu'il ait jeté le serpent, l'ouaran lui fait face aussitôt. Si le serpent n'est pas tué, il demeure toujours un instant étourdi. Mais il revient promptement à lui et se met sur la défensive. Il devient plus prudent, ou plutôt sa première attaque n'a été qu'une ruse. Cette ruse a eu pour but d'attirer toute l'attention de l'ouaran sur sa queue. Le serpent n'a rien à faire en réalité à la queue de l'ouaran. Il n'a que deux intentions : ou de mordre l'ouaran sous la gorge et de l'étrangler sous le cou, ou de saisir entre ses deux mâchoires les deux extrémités des mâchoires de son adversaire. Une fois que l'ouaran est pris par les deux mâchoires, il est perdu. Il se défend bien avec des griffes formidables qui rappellent celles du blaireau; mais le serpent enfonce de plus en plus ses crochets dans la mâchoire supérieure et dans la mâchoire inférieure. L'ouaran privé d'air meurt étouffé.

Mais il arrive parfois que le serpent manque son coup, et que l'ouaran ne manque pas le sien. C'est dans ce cas l'ouaran qui attrape le serpent par le museau ou par le cou. Alors le serpent se roule autour de lui, et, grâce à la force constrictive qu'il a reçue de la nature, l'étouffe en le comprimant. Mais comme, de son côté, l'ouaran n'a garde de lâcher, tous deux meurent ensemble enlacés comme de bons amis. Quant aux autres petits animaux, depuis la mouche jusqu'à la gerboise, l'ouaran les dévore sans qu'il y ait plus de lutte qu'il n'y en a entre le crocodile et l'homme quand l'homme est pris une fois entre les mâchoires du crocodile.

Il existe aussi, dans les montagnes des Beni-Seïd, plusieurs autres variétés d'ophidiens, et entre autres le serpent que les Arabes appellent *El-Agel*, l'éclair, le rapide, l'agile. C'est un serpent brun-chocolat, avec des raies longitudinales étendues tout le long du dos comme celles de la sangsue. Il est long d'un mètre et demi, et très mince, de la grosseur du doigt à peine; la vitesse avec laquelle il s'élance est tellement grande que les Arabes, dont la poésie exagère toujours les défauts comme les qualités, prétendent qu'il traverse sans s'arrêter l'étrier d'un cavalier et le corps d'un cheval. J'ai retrouvé du côté de Tuggurt, en Afrique, le même serpent et la même légende.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner sous un bouquet de tamariniers et de grenadiers. A une demi-lieue de nous gisaient les ruines de quelque ancienne ville inconnue que les Arabes appellent la cité des Idoles. Je laisse à un plus savant que moi le soin de découvrir le véritable nom de cette ville.

Après le déjeuner et la sieste indispensable qui le suit, le chérif donna l'ordre d'entrer dans la montagne. Comme le jour où nous avions cherché la source de lait, il y eut beaucoup d'appelés et peu d'élus. Le chérif, Yachya, moi deux ou trois hommes de la suite et les guides, nous entrâmes seuls dans la montagne.

Depuis plus d'une heure, Abd'el-Mélek et le jeune imam de Sana étaient partis à la recherche de la panthère.

La montagne était extrêmement difficile à explorer. Outre la rapidité, de tous les interstices de rocher jaillissaient comme des haies d'épines. C'étaient des mimosas, des euphorbes, et une espèce de lotus. Il fallait passer au milieu de tout cela. Le chérif Husseïn, qui n'avait jamais su ce que c'était qu'un obstacle matériel ou moral, passait, en indiquant le chemin, à travers tous ces porte-lances qui eussent dû le déchirer vingt fois, s'il n'y avait une espèce de pacte entre la nature d'un pays et ses habitants.

Enfin nous arrivâmes au plateau faisant face à l'excavation que l'on appelait la Boutique des panthères. En effet c'était un lieu sombre et sauvage. Cependant, en dehors des préjugés du pays, je voulus entrer dans cette caverne et la visiter. Mais le chérif m'arrêta par le bras.

— N'entre point dans cette caverne, Hadji, dit-il, tu n'en sortirais pas.

Avec d'autres hommes que les Arabes j'eusse insisté. Avec eux, c'eût été tenter Dieu.

— Mais, demandai-je, si la source est au fond de cette grotte, il faudra bien y aller

— Par bonheur, elle n'y est pas, répondirent les guides.

— Où est-elle ? voyons ! fit le chérif avec impatience.

— Nous y sommes, Séid, dirent les Arabes.

Et nous faisant faire un détour, ils nous conduisirent à une espèce de puits de trois ou quatre pieds de circonférence creusé dans un bloc énorme de granit. L'eau montait presque à fleur de pierre. Mais elle était si claire, si limpide, si reposée, que je déclarai à première vue que ce ne pouvait être une source.

Je coupai un petit arbre avec mon poignard, pour sonder la profondeur du puits. La branche me donna deux pieds et demi à trois pieds de profondeur. Partout le fond était solide. Cela confirmait mon opinion. Mais les guides prétendaient qu'il y avait écoulement, et que, par conséquent, puisque l'eau s'écoulait, elle se renouvelait. A l'appui de cette assertion, ils me firent descendre à quelques pieds au-dessous de la prétendue source, et me montrèrent un suintement, qui en effet indiquait une fuite.

— Eh bien ! soit, dis-je au chérif, épuisons la source ; nous verrons comment elle se remplira.

Alors, avec des sébiles en noix de coco, nous nous mîmes à rejeter l'eau jusqu'à ce que nous fussions arrivés à dessécher le puits.

En effet, l'eau se renouvelait, mais par un filet imperceptible, glissant par une fissure qui ne donnait pas une demi-ligne d'eau. Il eût fallu un jour et une nuit pour remplir le puits. Il contenait trois ou quatre voies d'eau. Ce n'était point la peine de construire un aqueduc pour cela. La nature avait déposé là cette grande tasse pour désaltérer les pâtres de la montagne, et pas pour autre chose.

Le chérif était fort désappointé. Il avait déjà bâti tout un Alhambra et tout un Alcazar avec ses jardins pleins d'eau jaillissante, sur l'existence de cette source. Il lui fallait dire adieu à ses rêves, frais mirages de son imagination.

La fable de Pérette et de son pot au lait est aussi vraie sur les montagnes de l'Arabie que sur la butte Montmartre. Le chérif était furieux. C'était la seconde course du même genre qu'il faisait. On se rappelle notre voyage aux sources de lait. Cette fois cependant il était évident que ces hommes n'avaient pas voulu le tromper. Ils étaient de bonne foi. Seulement, l'importance de leur découverte avait été exagérée. Ce fut ce qu'avec son admirable intelligence le chérif comprit parfaitement. Aussi, loin de punir les guides comme il avait fait aux sources de lait, il leur fit donner à son retour quelques centaines de piastres.

XXVII

Il s'agissait de revenir à Abou-Arich. Nous descendîmes en vingt minutes la montagne que nous avions mis deux heures à escalader. Puis nous regagnâmes le village où nous nous étions arrêtés le matin. La journée avait été suffisamment fatigante. Nous nous reposâmes jusqu'à deux heures du matin.

Vers minuit arrivèrent Abd'el-Mélek et Ahmed. Ils ne ramenaient qu'un des deux chiens. L'autre avait été tué par la panthère. Par compensation, ils apportaient deux *outed-el-nemr*, deux enfants de tigre, comme disent les Arabes.

En outre, Abd-el-Mélek avait été mordu, ou plutôt *frappé* par une vipère. Mais à l'instant même, avec son *sikin*, il avait enlevé deux doigts et demi de chair. Puis il s'était pansé avec des feuilles d'arbre et des herbes connues par leur efficacité contre la frappure du serpent. Le pauvre garçon au reste était fort pâle et horriblement fatigué. Il avait dû marcher pendant plus de deux heures avec cette blessure.

Les deux petites panthères étaient charmantes. Elles n'étaient nullement effrayées, et jouaient ensemble comme deux chats. Ils étaient revenus rapidement, de peur que leur mère ne les poursuivît. On fit venir une chèvre, et les petites panthères se mirent à téter comme si c'eût été leur mère. Au reste elles vinrent à merveille, et, quand je quittai Abou-Arich, elles étaient privées comme des chiens.

Aussitôt son retour, Abd-el-Mélek me demanda. Il était fort impressionné de sa blessure, et, malgré son héroïque résolution, il craignait encore que le venin n'eût pénétré dans les veines.

Je le rassurai. Je connaissais assez la frappure de la vipère cornue pour lui dire que, puisqu'il n'en était pas mort, il n'en mourrait pas. Je visitai la blessure. Il n'y avait pour le moment qu'à la laver avec de l'eau et du sel. Les Arabes voulaient la cautériser au feu. Je m'y opposai.

A trois heures du matin, nous montâmes à cheval et nous nous remîmes en route. Abd'el-Mélek ne put remonter à cheval. On lui fabriqua une litière et on le plaça sur le dos d'un chameau.

Je remarquai que le fils du chérif prenait avec une grande philosophie la blessure de son cousin. Cette activité, ce courage, cette aspiration aux grandes choses qui faisaient le fond du caractère et du tempérament du jeune Arabe promettaient au fils du chérif un concurrent dangereux.

Le chérif était visiblement de mauvaise humeur. Il marchait en tête de la cavalcade, solitaire et sans parler à personne, pas même à moi. Cette mauvaise humeur du chérif fit que l'on résolut de revenir à Abou-Arich tout d'une traite. On ne s'arrêta que pour les prières, et encore, faute d'eau, les ablutions se firent-elles avec le sable.

Deux ou trois fois, je m'approchai du chérif pour causer avec lui. Mais, convaincu qu'il désirait être seul avec ses pensées, je me retirai en arrière, et, me trouvant près du jeune imam de Sana, je liai conversation avec lui. A peine l'avais-je vu, à peine lui avais-je parlé. C'était un garçon très distingué, mais qui me déplut à cause de son fanatisme. Il est vrai que son fanatisme n'était qu'un calcul

Il savait que je n'avais point été opposé à l'expédition, et que si elle avait manqué ce n'était point par ma faute. Il me remercia donc et me fit toutes sortes de promesses pour le cas où un jour il deviendrait imam de Sana.

Je lui dis quelques mots des conseils que j'avais donnés au chérif, et je m'informai auprès de lui de la part pécuniaire qu'il pourrait apporter à l'entreprise dont le résultat devait être pour lui le siège de l'imamat. Il me répondit très franchement qu'il pourrait, il le pensait du moins, grâce à ses partisans et à ses ressources personnelles, faire la moitié ou même les deux tiers de la somme nécessaire à l'entrée en campagne. Puis, une fois établi à la place de son oncle, il parachèverait le total.

Je lui recommandai le plus grand secret sur cette affaire, et le mis en garde contre quelques-uns des frères du chérif dont, à mon avis, il ne se défiait pas assez. Il était au contraire inquiet du côté du chérif ; il se croyait plutôt son prisonnier que son hôte. Sur ce point je le rassurai, lui répondant du chérif Husseïn comme de moi-même.

Nous causions ainsi sous l'ardeur du soleil à son zénith. Habitués l'un et l'autre aux chaleurs de l'Yémen, nous n'y faisions pas attention. Peut-être aussi cet oubli nous venait-il de l'intérêt que nous mettions à la conversation.

Par hasard, ce jour-là, j'avais voulu faire comme les Arabes : j'avais la tête seulement couverte d'un tarbouch et le visage garanti par ma sommada. C'était, pour un soleil comme celui qui versait sa flamme sur nos têtes, une coiffure beaucoup trop légère. Le chérif m'en avait prévenu. Dans l'Yémen, il y a un proverbe qui dit : « Va tout nu, mais couvre-toi la tête. » Cependant j'arrivai à Abou-Arich sans éprouver aucun malaise. Seulement, en me quittant, le chérif me dit :

— Tu as le visage bien rouge, Hadji, je crois que tu as eu tort de ne point prendre de turban

— Séid, lui répondis-je, j'ai bu dans une peau de bouc qui sentait la résine, de l'eau que j'ai trouvée excellente dans le moment, mais détestable après. Sans doute c'est cette eau qui me fait mal.

Puis je rentrai chez moi pour changer de tout, me laver et retourner dîner chez le chérif. Je fus accueilli par le même compliment. Hafza me demanda d'où venait cette rougeur inaccoutumée Je l'attribuai à la grande ardeur du soleil. Je ne sentais encore rien qu'un tiraillement de la peau

J'allai dîner chez le chérif. Mais, vers les neuf heures du soir, me trouvant souffrant, je lui demandai la permission de me retirer.

— Va, me dit-il, mais prends garde d'avoir attrapé un coup de soleil.

Je rentrai chez moi et me regardai dans une glace. J'avais le visage violet. J'éprouvais en même temps des frissons de fièvre, une grande lourdeur de tête et des coliques. Je fus presque aussitôt pris par des vomissements. Un instant, Hafza crut à un empoisonnement.

— Je t'avais pourtant recommandé, me dit-elle, de ne pas manger chez le chérif.

J'entendis ces mots à peine Le délire commençait à me prendre avec une effroyable violence. Tout le monde perdit la tête autour de moi, excepté Sélim Sélim me fit prendre du café noir dans lequel il avait mis infuser de l'écorce de grenade. C'était une exécrable boisson, mais qui passe là-bas pour un contre-poison efficace. Je demandais à grands cris de l'eau que l'on se gardait bien de me donner Au milieu de mon délire, il me semblait voir

Hadji Soliman se réjouir dans un coin. Imagination ou réalité, il m'en resta contre lui une suprême défiance.

Dès le lendemain, le bruit s'était répandu que j'étais très malade ; d'autres disaient que j'étais mort ; les naïfs s'écriaient :

— Oh ! mais nous l'avons vu passer hier, il se portait à merveille

Les autres levaient les yeux au ciel et disaient :

— Dieu est grand !

Dès que le chérif sut ma maladie, il m'envoya ses deux eunuques de prédilection. En cas de mort, ils devaient veiller à ce que ma maison ne fût pas mise au pillage.

Le matin venu, la fièvre tomba, mais j'étais tombé avec la fièvre. Quoique j'entendisse tout ce qui se disait autour de moi, le mal comme le bien, les suppositions probables comme les suppositions absurdes, je ne pouvais donner aucun signe de vie.

Les fanatiques du pays, convaincus que j'allais trépasser, s'étaient emparés de moi. On me traitait, comme les malades désespérés, par des versets du Coran. Dans la chambre à côté, j'entendais réciter la prière des agonisants. Malgré tout cela, je me sentais vivre. Je n'étais, en effet, si je puis m'exprimer ainsi, mort qu'à la surface. D'ailleurs, des douleurs d'entrailles très vives me rappelaient que je n'étais pas mort à l'intérieur.

Vers le soir, je revins un peu à moi. J'appelai Sélim. Je lui recommandai de ne pas me quitter et de ne laisser approcher de moi, comme garde-malade, que Hafza. La pauvre enfant était au désespoir et ne cessait de pleurer.

Je demandai qui était venu me voir. J'avais reçu la visite de Yachya, des frères du chérif et du jeune Hussein. Abd'el-Mélek avait fait demander de mes nouvelles, mais lui-même était sur son lit avec une fièvre effroyable et ne pouvait bouger.

Je me fis apporter ma pharmacie sur mon sirir, j'y pris un flacon de quinine, je puisai dans le flacon avec une cuiller à café, j'avalai tout ce que la cuiller contenait de la substance fébrifuge, et j'ordonnai que, quand même je ne pourrais pas en demander, on m'en donnât le lendemain une dose égale

Une heure après, la fièvre et le délire m'avaient repris. L'accès cessa vers deux heures du matin. Hafza et Sélim étaient près de moi et ne m'avaient point quitté ! Je n'eus au reste qu'un instant de lucidité. Brisé de fatigue, je m'endormis

Un esclave d'Abd'el-Mélek était venu pendant mon sommeil, et avait dit qu'il reviendrait. Il était revenu et attendait. J'ordonnai de le faire entrer. Il s'approcha de mon lit et me glissa un billet dans la main en me disant :

— De la part de mon maître.

Je pris le billet.

— N'avale rien de qui que ce soit, me dit-il tout bas.

Et il sortit. Lui parti, je frappai contre la cloison pour appeler Sélim. Sélim entra. Je lui donnai le billet à lire. J'avais confiance dans Sélim comme dans un frère.

Le billet contenait ces mots :

« On en veut à ta vie, je viens de le savoir. Défie-toi de tout le monde, excepté de Sélim. Je veille et ne puis t'en dire davantage. »

Ce billet n'était ni signé ni scellé. Mon nom n'y était pas même prononcé. Le même jour, mon cuisinier en second, Abd'el-Allah, honnête garçon s'il en fut, était venu me trouver, me demandant de quitter mon service. Le prétexte de ce départ était la mort de son père et la nécessité où il se trouvait de régler des intérêts de famille. Le prétexte était spécieux et ne permettait point la discussion.

J'appelai Sélim, et lui fis faire le compte d'Abd'Allah. Le compte fait, j'appelai Abd'Allah lui-même. Au moment où je lui donnais son argent, il se pencha vers moi, et, de manière à n'être entendu de personne :

— Fuis aussitôt que tu le pourras, me dit-il, c'est un ami qui te donne ce conseil.

Puis il sortit, et je ne le revis jamais. Les quelques mots qu'il avait prononcés me confirmèrent dans cette pensée, c'est qu'il avait reçu des propositions pour m'empoisonner. Sélim et Hafza, à qui je racontai ce qui s'était passé, furent de mon avis et devinrent d'autant plus vigilants.

Les esclaves du chérif venaient deux fois par jour demander de mes nouvelles. Mais ni le chérif ni le neveu de l'imam ne venaient eux-mêmes. Yachya venait tous les jours, plutôt deux fois qu'une.

Une fièvre cérébrale se déclara, excessivement intense. Je ne pouvais juger de mon état, j'avais tous les jours une crise dans laquelle je perdais complètement le sentiment de moi-même. Je fus probablement sauvé par une inspiration de Hafza. Voyant ma tête brûlante, elle y versait des douches d'eau tirées du puits.

L'opération se faisait de la façon la plus simple. On me mettait dans une immense jarre que l'on remplissait d'eau, puis l'on suspendait au-dessus de ma tête rasée une autre jarre pleine d'eau également. On enlevait le fausset de la jarre supérieure, et elle se vidait sur ma tête par un filet d'eau de la grosseur d'un roseau à écrire. Puis, on me frictionnait avec un gant de crin jusqu'à ce que la chaleur fût revenue à la peau ; puis encore on me faisait transpirer à force de couvertures de laine. Pendant tout ce temps, on brûlait de l'encens pour éloigner *le mauvais œil*. L'encens ne chassait pas le mauvais œil, mais me rendait un bien autre service : il chassait les mouches.

Hadji-Soliman avait de fréquents entretiens avec tous ces messagers des différents chérifs qui venaient demander tous les jours de mes nouvelles, non pas pour savoir si j'allais mieux, mais pour savoir si j'étais mort.

Le dixième jour, il parvint à s'approcher de moi, me demandant avec beaucoup de paroles mielleuses ce que j'éprouvais et où je souffrais. Il n'eut pas le courage de me donner un coup de couteau, pour lequel il eût eu, selon toute probabilité, une bonne récompense, mais il eut celui de me donner un petit paquet qu'il garantissait comme une recette infaillible. Je le remerciai et pris le paquet.

Je devais mettre la poudre blanche qu'il contenait dans de l'eau, tourner jusqu'à ce qu'elle fût fondue, et avaler le tout.

Je remis le paquet à Sélim en lui disant de le conserver avec soin.

— Oh ! maître, dit-il, *sum el thar*.

Ce qui voulait dire :

— Oh ! maître, de la mort aux rats

Sélim ne m'apprenait rien de nouveau. Seulement il confirmait mes soupçons sur Hadji-Soliman.

Le treizième jour de ma maladie, le chérif vint enfin me voir. Il était accompagné du jeune imam. Il eut l'air étonné de me trouver vivant encore.

En effet, on lui avait dit tant de fois que je n'en reviendrais pas, qu'il en était arrivé à trouver que j'abusais de la force de ma constitution. J'ai tort, au reste, de dire cela, et c'est le reste d'un mauvais doute que je n'eusse pas dû conserver.

Le chérif me fit toutes sortes de protestations d'amitié et de dévouement. Il mit sa maison tout entière à ma disposition, et me quitta en me disant de m'adresser à lui pour tout ce dont j'aurais besoin. Je me gardai bien de demander quoi que ce fût. Il sortit fort étonné que l'on pût avoir été si malade et n'être pas mort.

Pendant qu'il était là, Sélim lui fit voir la poudre blanche renfermée dans le petit papier qui venait de Hadji-Soliman. Immédiatement, Hadji-Soliman fut arrêté. L'avis de Sélim était qu'il ne donnerait pas un para de la peau de son camarade. Cependant le chérif se contenta pour le moment de le faire mettre en prison. On avait résolu d'attendre ma convalescence ou ma mort pour prendre un parti. Puis le chérif voulait savoir au nom de qui l'empoisonneur agissait.

Le lendemain de la visite du chérif, j'eus celle d'Abd'el-Mélek. Celui-là venait avec des sentiments qui n'étaient point douteux. Nous restâmes seuls.

— Tu as reçu mon billet ? me dit-il.

— Oui, répondis-je, je t'en remercie.

— Le moment n'est pas encore venu, me dit-il, de te rendre compte de ce qui s'est passé, mais quand tu seras rétabli, tu sauras tout.

Je lui dis que, la veille, j'avais vu son oncle.

— Oui, me dit-il, je savais qu'il t'avait fait visite, comment a-t-il été pour toi ?

— Bien.

— Tu dis cela d'une singulière façon.

— Je l'ai trouvé froid.

— Si tu savais de quelles intrigues il est entouré ! si tu savais ce qu'on lui a dit contre toi ! Tous ces charlatans qui ont voulu te guérir avec des versets du Coran t'ont accusé de tiédeur religieuse, voyant que tu n'avais pas voulu avaler leurs talismans. En outre, on a reçu des lettres de la Mecque : le parti turc demande tout simplement ta mort. Eschref-Bey ne t'a point pardonné d'avoir dévoilé à mon oncle son passage par Aden et toutes les conséquences de son traité avec l'Angleterre. Au reste, ne t'inquiète point autrement de tout cela ; mon oncle a tenu et tiendra bon : tu lui as rendu trop de services pour qu'il les oublie si légèrement. Rétablis-toi d'abord, continue à ne rien prendre que de la main de Sélim ; une fois rétabli, tu aviseras. Quant à moi, tu sais que je t'appartiens corps et âme.

Au bout de quelques minutes, il me quitta, s'apercevant que je faiblissais. Je n'étais pas encore assez fort pour suivre une conversation un peu longue et surtout un peu sérieuse.

Sélim et Hafza continuaient de m'entourer de tous leurs

soins, ce qui les avait mis assez mal avec tout le monde. Il était à craindre que l'un ou l'autre, ou peut-être tous les deux, ne portassent la peine de leur fidélité.

Cependant ma santé se rétablissait peu à peu. Le seizième jour, je me levai, le dix-septième, je me traînai à l'ombre sur ma terrasse.

La nouvelle se répandit que j'étais sauvé, ce qui parut prodigieux à tout le monde. Il n'y avait pas un homme dans tout Abou-Arich qui eût donné de ma peau plus que Sélim n'offrait de celle de Hadji-Soliman.

Le dix-huitième jour, le chérif revint me voir. Il me trouva debout. Je dois le dire, il me parut très joyeux, et, au fond du cœur, ma conviction est qu'il le fut en effet.

La conversation fut vague et sans importance. On lui annonça que je commençais à manger. Seulement on ne lui dit pas que, de peur d'être empoisonné, je ne mangeais que des œufs à la coque, dénichés par Hafza, cuits par Sélim. Comme les Arabes ne mangent pas beaucoup d'œufs, ils s'étonnaient de ma prédilection pour ce mets. Sélim répondait avec aplomb que j'étais médecin, et très bon médecin, puisque je m'étais guéri, et que je savais mieux que personne la nourriture qui m'était salutaire.

Le soir de la visite du chérif, on m'apporta de sa part toutes sortes de confitures, de sirops et de pâtisseries.

Il va sans dire que je ne touchai à rien de tout cela, non pas que je me défiasse du chérif, mais je me défiais de son harem.

Le vingt-deuxième jour, je pus, le soir, descendre au petit jardin. Le harem du chérif en sortait. On me vit passer, appuyé au bras de Sélim. Une des femmes, drapée dans son melaya, se retourna deux fois pour me voir. A en juger par ses pendants d'oreille en or et par son melaya en soie, ce devait être Alima.

Le même soir, le chérif sut que j'étais sorti. Il m'envoya son fils pour me féliciter et me dire combien son père et sa famille étaient heureux de ma convalescence.

Dès le lendemain, j'eusse pu, à la rigueur, aller chez le chérif ; mais j'étais en train de changer de peau, et je n'étais point fâché que l'opération fût entièrement terminée avant de faire une sortie sérieuse. Les bains y aidèrent ; le massage aux essences acheva ce que les bains avaient commencé.

Tout le monde sait ce que c'est que le massage. Seulement, tout le monde ne sait pas qu'il y a, en Orient, deux espèces de massages : le massage arabe, le massage indien. Le massage indien se compose de petits coups de poing appuyés sèchement sur toutes les parties du corps. Le massage arabe se fait par la compression de toutes les parties de l'individu, mais particulièrement des jointures.

Le 24, je fis demander au chérif si je pourrais le voir le lendemain. Avant le retour de mon messager, le jeune Husseïn était à la maison. Le chérif me faisait répondre que je pouvais le voir à l'instant même, si je voulais.

Pendant la durée de ma maladie, Sélim avait eu le soin de faire énormément d'aumônes, de sorte que les pauvres gens d'Abou-Arich m'étaient très sympathiques.

Lorsque, le lendemain, je sortis pour aller au château du chérif, appuyé d'un côté au bras de Sélim, de l'autre sur celui d'Yachya, les pauvres me firent cortège. Le chérif me vit venir de loin. Il envoya son fils au-devant de moi, à mon arrivée, je trouvai tous ses officiers groupés pour me recevoir, vizir et khasnadar en tête.

Le chérif vint au-devant de moi jusqu'à la porte de son salon. Il me présenta les deux mains avec beaucoup d'effusion, riant et me disant :

— Par ma foi ! Hadji, je ne m'attendais pas à te revoir sitôt, je te fais tous mes compliments ; c'était écrit.

Dans cette séance, la question d'Hadji-Soliman fut décidée.

— Puisque tu es rétabli, me dit Husseïn, occupons-nous un peu de Hadji-Soliman.

— Puisque je suis rétabli, lui répondis-je, et que tu veux bien me consulter, séïd, je demande qu'il ne lui soit fait aucun mal.

— Mais enfin, il a voulu t'empoisonner. Or, si son projet avait réussi, on n'aurait pas manqué de dire que le coup venait de moi

— Mais on eût eu beau me le dire à moi, je ne l'aurais pas cru.

— Je l'espère, me dit le chérif en me tendant la main.

— Je te prie donc, continuai-je, de ne faire aucun mal à Hadji-Soliman ; qu'il aille se faire pendre ailleurs, comme on dit en Europe.

— Tu le veux ? me dit-il.

— Je t'en prie, séïd.

— Attends, alors.

Il frappa dans ses mains. Un esclave entra.

— Qu'on amène le prisonnier Hadji-Soliman, dit-il.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre ; il l'avait déjà fait ramener au château. Il entra avec les fers aux pieds. Dès que Hadji-Soliman vit le chérif et moi réunis, il s'inclina devant le chérif et voulut lui prendre la main pour la baiser. Mais le chérif lui retira sa main. Il vint alors à moi. J'en fis autant que le chérif. Ne pouvant pas me baiser la main, il voulut au moins me baiser les pieds. Je me reculai. Il resta à genoux.

Le chérif tira de sa ceinture le petit paquet contenant l'arsenic.

— Connais-tu cela ? lui demanda-t-il.

— Oui, séïd, répondit le misérable.

— Est-ce toi qui as remis cela à Hadji ?

— Je le lui ai remis.

— Comme poison ou comme médicament ?

— Comme médicament.

— Et savais-tu que ce médicament était du poison ?

— Je le savais.

— Tu voulais donc l'empoisonner ?

— J'avais reçu mission de le faire.

— De qui ?

— D'hommes influents, mais étrangers au pays.

— De chrétiens ou de musulmans ?

— De musulmans.

— D'Arabes ?

— Non, de Turcs.

— Quels étaient ces Turcs ?

— Je ne puis le dire, j'ai prêté serment de garder le silence.

— Ne peux-tu rien ajouter ?

— Si fait, je puis dire que ce sont des ennemis personnels du Hadji, qui, du moment où je n'ai pas réussi, le poursuivront partout où il ira.

— As-tu du regret d'avoir été l'instrument de ces hommes ?

— J'ai le regret de ne pas avoir réussi.

Le chérif me regarda.

— C'est un Turc fanatisé par les siens, lui dis-je.

— Alors, si tu étais libre, continua Husseïn, tu recommencerais ?

— A l'instant même, mais je tâcherais de m'y prendre mieux.

Le chérif se tourna de mon côté.

— Tu vois bien, me dit-il, que ce serait une faute que de lui donner sa liberté.

— N'importe, j'insiste, séïd. Il ne fera autre chose que ce qui est écrit.

— Tu le veux absolument ?

— Je te répète que je le désire.

— Va, dit le chérif, tu es libre.

Hadji-Soliman fit un mouvement de surprise.

— Seulement, remercie le Hadji.

Il revint pour me baiser la main et les pieds. Je le repoussai ; il sortit. Aussitôt et derrière lui, le chérif donna ordre à son vizir qu'on eût à faire quitter immédiatement Abou-Arich à ce malheureux. Il devait en outre le prévenir que ce serait au péril de sa vie qu'il y reparaîtrait.

J'appelai Sélim et lui donnai l'ordre de remettre à Hadji-Soliman vingt-cinq talaris. Il les refusa. On les distribua aux pauvres, qui poursuivirent Hadji-Soliman de leurs huées au moment où il sortit du palais du chérif. Il va sans dire que tout le monde blâma ma générosité, même les pauvres qui en profitaient. Le pardon que j'avais obtenu pour lui fut généralement traité de faiblesse ; mais je m'étais souvenu que ce malheureux avait femme et enfants. Le même soir, il avait quitté Abou-Arich, prenant la route de Djézan.

Je rentrai chez moi et reçus la visite de tous les hauts personnages du pays ; le bruit s'était répandu que non seulement j'étais sauvé, mais encore que j'étais plus en faveur que jamais.

Le soir du même jour, Sélim m'annonça Abd'el-Mélek : c'était sa seconde visite. Cette fois, il venait causer d'une façon plus sérieuse. Il s'agissait tout simplement de trouver un prétexte pour demander mon congé au chérif.

Abd'el-Mélek me conseillait de quitter Abou-Arich à l'insu même du chérif ; le plus tôt serait le mieux. Il avait la conviction que son oncle, tout affectionné qu'il me fût, finirait par céder aux suggestions du harem et aux intrigues turques. Il ne savait trop me dire de quel côté j'avais le plus à craindre. C'était assez mon avis, et, depuis que j'étais entré en convalescence, ma résolution était prise à cet endroit. Abd'el-Mélek savait que l'on avait fortement insisté près du chérif pour qu'il m'incarcérât. Je voulus savoir quel était l'officieux conseiller. Abd'el-Mélek refusa de me l'apprendre, se bornant à me dire que c'était un des hommes que j'avais le plus obligé pendant mon séjour à Abou-Arich.

Restait à savoir comment j'arriverais à ne pas blesser la susceptibilité du chérif en lui demandant mon congé. Je devais m'attendre, m'assurait Abd'el-Mélek, à une grande résistance de sa part. Je lui étais encore indispensable, à ce que prétendait le jeune homme, dans les derniers pro-

jets qu'il méditait. C'était, à son avis, ce qui m'avait sauvé.

— En tout cas, acheva Abd'el-Mélek, quel que soit le moyen que tu choisisses, compte sur moi.

Et il sortit sur cette nouvelle promesse.

Inutile de dire qu'il me laissa livré à des réflexions d'autant plus tristes qu'elles portaient sur l'injustice du chérif à mon égard. Mais, je l'ai dit, je n'avais pas attendu son avis pour prendre ma résolution.

Le lendemain, on envoya chercher Hafza, du harem. Elle revint tout en pleurs. Je voulus savoir ce qui lui causait cette émotion ; je vis qu'elle n'osait me le dire. J'avais une si entière confiance en elle que je n'insistai pas.

— Quand tu croiras que je dois être averti, lui dis-je, tu m'avertiras.

Je me doutais bien de ce qui se passait. On l'envoya chercher plusieurs fois ainsi. A chaque fois elle revenait plus triste.

Enfin, un soir, elle m'avoua tout. On l'envoyait chercher pour la corrompre ; d'abord on voulait en faire un instrument ; mais comme on vit que c'était même inutile de le tenter, on se contentait de son éloignement. Si elle voulait fuir ou me quitter, on lui en fournirait tous les moyens. Elle avait refusé. Alors on l'avait menacée. Ce fut sous l'empire de cette menace et de la crainte qu'à une autre visite on ne s'emparât d'elle, qu'elle m'avoua tout. Alors je lui défendis de sortir, et chargeai Sélim de veiller particulièrement sur elle. Au reste, à son avis, c'était une affaire de harem ; le chérif ignorait tout. Je crus qu'il serait imprudent à moi de lui dénoncer ce petit complot.

Yachya à qui j'en parlai fut de mon avis. La situation, il l'avouait lui-même, devenait grave. Il fallait ou revenir sur mes pas et accepter franchement le mariage, ou me retirer. Si je prenais ce dernier parti, le plus tôt serait le mieux. Revenir au mariage était impossible. J'eusse hésité que tout ce qui se passait autour de moi m'eût confirmé dans ma résolution.

XXVIII

Il me restait donc à partir. J'écrivis au chérif. Je fais, comme toujours, grâce du préambule.

« Seigneur,

« Ma santé s'altère, le climat m'accable. Je perds tout espoir de me guérir si je demeure plus longtemps dans l'Yémen. Dieu a permis que ma santé se soutînt pendant tout le temps que j'ai pu t'être utile. La certitude de la paix m'enhardit à te demander mon congé. Venu dans ton pays avec l'intention de m'y arrêter quelques jours seulement, j'y suis resté plus d'une année. Tu le désirais, je dus obéir. J'étais parti pour Bagdad, laisse-moi continuer mon voyage.

« Que le salut soit avec toi ainsi que la bénédiction du Très-Haut.

« HADJI ABD'EL-HAMID BEY. »

Je scellai la lettre, la cachetai, et la remis à Yachya, qui la porta immédiatement au chérif. Je n'eus aucune réponse ce soir-là. Le même soir, le jeune Husseïn vint me voir, mais sans me dire un seul mot de ma lettre. Il parla, au contraire, de mon alliance avec sa famille comme d'une chose dont chacun conservait l'espoir

Dans la nuit, Hafza se plaignit d'être indisposée. Si légère que fût son indisposition, j'en conçus une vive alarme. Elle n'avait pas voulu m'empoisonner, elle n'avait pas voulu me quitter. N'aurait-on pas trouvé un moyen de me séparer d'elle et de la punir en même temps? La pauvre enfant avait des douleurs d'entrailles. La traiter moi-même était chose délicate.

Cependant je ne me fiais à aucun des charlatans de l'Yémen. Je fis appeler une espèce de sage-femme qui avait quelque connaissance des simples. Elle l'examina, l'interrogea, la palpa, et me dit que la malade avait le ténia. Les Abyssins, on le sait, sont fort sujets à cette maladie, qu'ils appellent le *serpent du corps*.

En Abyssinie, la nature a mis le remède près du mal. Le pays produit le *cosso*. J'en cherchai de tous côtés, j'en demandai partout. Il n'y en avait point à Abou-Arich. J'essayai de remplacer le cosso par la seconde écorce de la racine du grenadier. Mais ce remède est loin d'être aussi efficace que le premier. Les souffrances de Hafza augmentaient cruellement. A mon avis, la maladie descendait une pente plus rapide et plus douloureuse que la voie ordinaire. Mon soupçon était peut-être injuste, mais elle-même se sentait mourir et me le disait. Elle était convaincue, ainsi que moi, qu'elle était empoisonnée.

Je lui donnai tout ce que l'on donne en ce cas, de l'huile, du lait, des blancs d'œufs battus. Tout fut inutile. De temps en temps elle me disait :

— C'est Alima.

La maladie dura deux jours. Vers la fin du second jour, elle me fit ses adieux, me demandant pardon s'il lui était jamais arrivé de me déplaire ou de me désobéir. Je pleurais comme un enfant. Ses dernières paroles furent des recommandations. Elle me recommandait de veiller sur moi, de ne me fier qu'à Sélim et qu'à une de mes négresses nommée Saïda, qui me servait de chambrière.

— Prends garde, me répétait-elle sans cesse, prends garde, on m'a tuée parce que l'on sait que je t'aime.

Il n'est point d'usage que les hommes restent dans l'appartement où meurent les femmes. Puis j'étais désespéré. Je dis un dernier adieu à Hafza, et je sortis. Une demi-heure après, elle mourut dans les bras de Saïda. On vint m'annoncer cette nouvelle dans le jardin du Postan.

Je m'empressai de rentrer. Je n'avais pu la voir mourir ; je voulais du moins la voir morte. Sur mon chemin, je rencontrai Yachya.

En France, et rencontrant un Français, je me fusse jeté dans ses bras en pleurant et en lui disant :

— Plaignez-moi !

Mais en Arabie, mais entre musulmans, on serait déshonoré de pleurer une femme, à plus forte raison une esclave. Et cependant cela m'eût bien soulagé de pleurer.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien, dit-il, j'ai remis ta lettre au chérif qui l'a lue, posée dans sa ceinture, et n'a pas fait la plus petite réflexion. T'a-t-il écrit?

— Non, répondis-je.

— Alors il t'écrira ou t'enverra chercher.

— Il fera bien, car avant d'avoir reçu une réponse je n'irai pas.

— Tu aurais tort, me dit Yachya.

Je haussai les épaules. Dans la disposition d'esprit où j'étais, tout m'était indifférent ; j'eusse accepté un danger avec joie. Un danger faisait distraction à ma douleur.

— Il est le chef, après tout, me dit-il.

— Oui, sans doute, mais il n'est qu'un homme.

— Cette fois, je ne puis être de ton avis, et tu es un entêté.

— C'est un parti pris, Yachya ; il est donc inutile d'en parler.

Yachya voyait ma profonde tristesse. Il en comprit la cause, et, rompant le premier la conversation :

— Ne comptes-tu pas sortir un instant pour te distraire?

— Non.

— Sortons ensemble.

— Merci !

— Qu'as-tu donc?

— Rien, je suis mal à mon aise, je souffre.

Yachya vit qu'il n'y avait rien de bon à tirer de moi pour le moment, et se retira.

La nuit vint. Hafza était morte vers les trois heures de l'après-midi. On devait l'enterrer le lendemain matin de très bonne heure. Je chargeai Sélim de tous les détails funèbres. Puis je rentrai dans ma chambre, où je reçus quelques visites de personnes de la ville. Il était évident que les visiteurs connaissaient la mort d'Hafza et venaient pour me distraire.

A dix heures, je me retrouvai seul.

Près de la pauvre Hafza étaient restées quelques femmes qui priaient. Les hommes récitaient des chapitres du Coran. Le lendemain matin, au lever du soleil, les porteurs arrivèrent. Les cadavres se portent sur une civière et enveloppés d'un linceul. On porta Hafza à la mosquée.

Les personnes qui rencontrent les porteurs d'un mort les remplacent pendant quelques instants, puis rendent le brancard à celui qui en soutenait le poids.

L'imam récita quelques prières. Les prières terminées, nous reprîmes notre marche vers le cimetière. Les fosses sont peu profondes. On enterre les morts la tête tournée vers la Mecque. Au-dessus de leur visage, on pratique, nous l'avons déjà dit, je crois, une voûte en briques ou en dalles. C'est pour que le cadavre puisse respirer s'il n'était pas mort.

Ces sortes de résurrections arrivent quelquefois en Orient, où l'on enterre les morts presque aussitôt que la vie est éteinte en eux. Il est vrai que les cimetières étant ouverts à tous les vents et sans muraille aucune, dès la nuit qui suit l'enterrement, les chacals et les hyènes font leur œuvre.

J'accompagnai le corps de la pauvre enfant qui me précédait dans ce monde inconnu qu'on appelle la mort, probablement pour m'avoir trop aimé.

Je trouvai en rentrant chez moi Yachya et Abd'el-Mélek.

Le chérif leur avait parlé de ma lettre. Il était, à les en croire, désespéré de ma résolution.

— N'avez-vous pas insisté comme je vous en avais priés, leur dis-je, sur l'influence fatale du climat.

— Oui, dit Yachya. Mais le chérif a répondu : Si l'air d'Abou-Arich lui est mauvais, qu'il choisisse dans le Théama telle résidence qui lui [illegible], mais qu'il reste mon homme, mais qu'il ne sorte point de mes Etats.

— Alors, dis-je à Yachya, [illegible] visite est une visite officielle.

— Oui !

— Tu es chargé par le chérif de me faire cette ouverture ?

— Par lui-même.

— Eh bien ! [illegible], dis-lui, mon cher Yachya, que ma décision est irrévocable, et que j'ai la conviction profonde que, dans la situation qui m'est faite, si je prolongeais mon séjour, le chérif n'aurait que du regret de cette prolongation. On m'en veut, j'ai des ennemis, et tu sais, Yachya, [illegible] c'est qu'une haine d'Orient. J'y laisserais mes os, et [illegible] ma foi ! je suis jeune, j'ai trente et un ans, je veux [illegible] vivre.

— Et le Hadji a raison, dit Abd'el-Mélek.

Yachya alla porter ma réponse au chérif.

— Tu sais, me dit Abd'el-Mélek, que si tu as besoin d'une bourse pour partir, d'une lance pour t'escorter, je suis là.

Puis s'adressant à Sélim :

— Tu as vu, Sélim, ce qui vient d'arriver à la pauvre Hafza. Prends garde ! mon cher ami, qu'il ne t'en arrive autant.

Sélim fit le rodomont.

— Bon, dit-il, j'en ai vu bien d'autres, et toutes les femmes du chérif, au lieu d'être des femmes, fussent-elles des démons, je n'en aurais pas plus peur que de cela.

Et il fit claquer ses doigts.

— Maintenant, me dit Abd'el-Mélek, je doute que le chérif te laisse partir ainsi, ne fût-ce que pour couvrir ton départ d'un motif plausible.

— En tout cas, répondis-je, mes préparatifs sont faits et dans huit jours je ne serai plus ici.

— Prendras-tu la voie de terre ou celle de mer ?

— Je ne sais encore, lui répondis-je.

J'avais la plus grande confiance dans le cœur d'Abd'el-Mélek, mais il était jeune et pouvait être indiscret. Avec le chérif, je savais qu'il faudrait m'ouvrir davantage, mais je savais aussi que, m'ouvrant avec lui, ce que je lui dirais serait sous la sauvegarde de son honneur. Le chérif était un de ces hommes avec lesquels on ne saurait jamais être trop confiant.

Resté seul avec Sélim, je pris toutes mes dispositions de départ. Ce n'était pas dans les huit jours que je comptais partir, la chose une fois décidée avec le chérif, c'était dans les vingt-quatre heures. Je donnai l'ordre à Sélim de tout emballer, sauf la chambre de réception, qu'il fallait laisser toujours la même pour que l'on ne se doutât de rien.

— Est-ce que nous fuyons ? me demanda Sélim, plus humilié qu'inquiet.

— Non, lui dis-je, sois tranquille, nous sortirons d'Abou-Arich la tête haute et comme nous y sommes entrés.

Dans l'après-midi, le chérif me fit prier de passer chez lui.

Je m'y rendis un peu avant la prière du soir. Il était avec Sidi-Ahmed. Leur conversation s'arrêta dès que je parus.

— Ah ! c'est toi enfin, Hadji, me dit le chérif, tu ne t'es pas pressé de venir.

— Étais-tu davantage pressé de me répondre ?

— J'en ai été empêché, mais je t'ai envoyé Yachya.

— Quelque confiance que l'on ait dans le serviteur, il y a des choses qu'on ne peut dire qu'au maître.

Ahmed se retira par déférence. Mais il était évident qu'il eut mieux aimé rester.

Le chérif, de son côté, enchanté de se débarrasser d'un témoin [illegible], ne le retint pas. Lorsque Sidi-Ahmed se fut éloigné, il donna l'ordre à ses eunuques de ne plus laisser entrer personne, pas même Yachya.

— Ne [illegible] de toutes ces précautions, Hadji ; mais, je n'y comprends rien, malgré toutes les précautions que je prends, [illegible] ce qui se dit et se fait ici est su des gens qui surtout ne devraient pas le savoir.

Puis, avec un [illegible] qui ne manquait point d'un côté comique à notre point de vue européen :

— Oh ! les femmes, [illegible] femmes ! dit-il, je ne m'étonne pas que le genre humain ait été perdu par les femmes... Voyons, revenons à nos affaires. Tu m'as écrit une lettre dans laquelle tu m'annonces ton départ.

— Oui, séid.

— Pourquoi veux-tu partir ?

— Ne me suis-je pas suffisamment expliqué dans ma lettre ?

— Non, car tu ne me dis pas la véritable cause de ton départ. Tu prends pour prétexte ta santé.

— Ma santé est en effet un des motifs qui me forcent à partir.

— Mais ce n'est pas le seul. Tu refuses donc les propositions que je t'ai faites ?

— Elles sont si belles, séid, qu'elles en deviennent inacceptables.

— Voyons, ne me quitte point tout à fait ; retire-toi pendant quelque temps à Taes ou à Moka ; je ne puis me décider à te laisser partir.

— Séid, lui dis-je, tu as vu passer et tu vois passer tous les ans les bandes d'oiseaux voyageurs. Quand l'heure de leur départ a sonné, rien ne saurait les retenir. Il en est de même de moi, le vent me pousse loin de toi, et je pars.

— Laisse-moi au moins quelques jours de réflexion.

— Dans ces sortes de choses, séid, c'est l'instinct qu'il faut consulter, et non la réflexion. Me retenir davantage serait me prouver que tu n'as pour moi aucune espèce d'amitié, que je n'ai été pour toi qu'un instrument que tu eusses voulu user, et que tu ne retiens que dans la crainte de le livrer à d'autres.

Ces paroles firent sur lui une vive impression. Il y eut un moment où son visage parut hésiter entre la colère et la dissimulation.

— Ce que tu me dis là, répliqua-t-il, me fait beaucoup de peine. Il ne m'est plus possible de te dissimuler les luttes que j'ai eu à soutenir à ton endroit. Quoique tout puissant, je ne le suis pas assez pour résister à cet enchevêtrement d'intrigues qui m'entoure, car il a ses racines jusque dans ma propre vie. C'est une mauvaise herbe que je ne puis arracher. En restant, tu m'y eusses aidé peut-être ; en partant, tu ne me quittes pas, tu m'abandonnes.

— Il est impossible que je reste davantage.

— Alors, dit le chérif avec un soupir, s'il n'y a pas moyen, pars, mais rappelle-toi que c'est malgré moi ; retarde ton départ tant que tu pourras, c'est maintenant tout ce que je te demande.

— Je partirai demain, séid.

— A quelle heure ?

— A celle que tu fixeras toi-même.

— Après le coucher du soleil ?

Je m'inclinai.

— Quelle direction suivras-tu ? La voie de mer, celle de la plaine ou celle des montagnes ? Pour l'une comme pour l'autre, tous les moyens sont à ta disposition : tous mes gouverneurs seront à tes ordres. S'il te manque la moindre chose, s'il t'arrive le moindre accident, leur tête m'en répondra.

— Je pars par la voie des montagnes ; c'est une partie de tes Etats que je n'ai pas vue.

— C'est la voie la plus agréable ; à chaque instant, sur ta route, tu trouveras des villages et des champs cultivés ; mais c'est aussi la plus fatigante. Au reste, mon fils et mon neveu t'accompagneront jusqu'à Moka.

— Oh ! lui dis-je, c'est inutile.

— Je ne suis pas de ton avis, c'est nécessaire ; tu ne ferais pas dix lieues sans être assassiné ; rappelle-toi ce qu'a dit Hadji-Soliman.

— Hadji-Soliman est parti.

— C'est-à-dire qu'il n'est plus à Abou-Arich, mais il peut être ailleurs.

— Eh bien ! j'accepte, séid.

En effet, la présence d'Abd'el-Mélek compensait pour moi ce qu'avait de désagréable celle du jeune Hussein.

— Maintenant, ajouta le chérif, une fois rendu à Moka, que comptes-tu faire ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Mon frère Heider t'y recevra comme je t'y recevrais moi-même ; tu y resteras tout le temps que tu voudras. Dieu veuille que tu changes d'idée et t'y établisses.

Je ne répondis pas à l'invitation.

— Je partirai, lui dis-je ; mais auparavant je désire une chose.

— Dis laquelle.

— Je t'ai écrit : réponds à ma lettre, afin que ta lettre me serve de firman ; je ne veux pas que l'on croie que je m'enfuis comme un voleur.

— Tu auras la lettre demain matin ; je vais donner ordre pour que tout ce qui est nécessaire à la formation de ta caravane soit préparé pour huit heures du soir. Yachya règlera avec toi toutes les affaires d'argent. Si tu as le plus petit besoin de quoi que ce soit, ne te gêne pas. Ce qui est à moi est à toi ; au reste, je te l'ai dit, cela regarde Yachya.

Je m'inclinai pour prendre congé du chérif.

— Ne restes-tu pas à dîner avec moi ? me demanda-t-il.

— Merci, mais tu comprendras facilement que j'ai une foule de choses à terminer encore.

— Retarde ton départ d'un jour.

— Une décision prise est prise, séid ; je partirai demain.

Il insista.

— Je dînerai avec toi, séid, lui dis-je.

Je restai en effet. Mais j'eus le soin, pendant le dîner, de ne manger que du même plat que lui. Sans doute il comprit ma défiance et ne la crut point exagérée, car il me servit lui-même. Après le dîner je me retirai. En me quittant, il me dit non pas adieu, mais au revoir.

Le lendemain, j'eus la visite de Yachya. Il m'apportait des provisions de bouche, la réponse du chérif, à laquelle, cette fois, il avait eu le soin de ne pas oublier de mettre son cachet, et un sac d'or. J'avais du monde près de moi. Yachya me fit signe. Je passai dans la chambre à côté.

— Hadji, me dit-il, le chérif était en retard avec toi pour tes appointements. Il a compris ta délicatesse à ne pas les lui demander. Voilà ce qu'il me charge de te donner *pour boire le café* le long de la route jusqu'à Moka.

C'est le terme dont les Arabes se servent pour colorer un don. En même temps, il me remettait une lettre cachetée pour le gouverneur de Moka.

— Tu remettras, ajouta Yachya, cette lettre à Heïder ; elle contient les ordres de son frère.

Je pris la bourse et la pesai.

— C'est beaucoup, lui dis-je, et le chérif ne me doit pas cela.

— Le chérif, au contraire, craignait que tu ne trouvasses que c'était trop peu.

— Sais-tu ce que contient la lettre adressée au chérif Heïder ?

— Non. Mais je suppose qu'ayant à faire une route longue et dangereuse, le chérif t'en facilite les moyens. Au reste, le chérif te fait prier de lui abandonner certaines choses dont, après ton départ, il pourrait avoir besoin.

— Tout ce que j'ai est à lui ; qu'il me désigne seulement les objets qui peuvent lui être agréables.

— C'est une trousse de chirurgie, un thermomètre, une boussole et une lunette d'approche.

Je remis à l'instant même ces différents objets à Yachya, en y joignant un beau fusil à deux coups monté en argent, plusieurs rames de papier et un petit baromètre. Toutes ces choses, qui n'avaient pas un grand prix pour moi, étaient inestimables pour le chérif.

A midi, les caravaniers vinrent me demander l'heure précise à laquelle ils pouvaient venir charger mes bagages. C'était toujours la voie de la montagne que l'on devait prendre. Les caravaniers désiraient prendre l'avance. Toutes leurs provisions étaient prêtes ; ils n'attendaient plus que mon ordre. Je leur dis qu'ils pouvaient charger quand ils voudraient, pourvu qu'ils nous attendissent à Sâad. Comme c'étaient des gens au service du chérif Hussein, je ne courais aucun danger.

D'un autre côté, me séparer de mon bagage était témoigner toute ma confiance envers le chérif. Ils chargèrent à l'instant même, et, une demi-heure après, on m'annonça qu'ils partaient. Dans l'intervalle, je reçus la visite des notables d'Abou-Arich. Selon l'usage, ils venaient me faire leurs adieux et m'exprimer leur étonnement. L'état de ma santé me fournit une excuse.

Je fis mon courrier pour la Mecque, afin de prévenir mes amis de mon départ et leur donner les moyens de correspondre avec moi. Ils devaient m'écrire à Mascate, chez un nommé Seïd Ben-Calfen. C'était un Arabe de la famille de l'iman, presque Européen, ayant été longtemps en Angleterre et parlant anglais comme un Anglais, — de plus, franc-maçon, — mais ivrogne, ivrogne dans l'âme. J'en dis quelques mots, attendu que nous le retrouverons plus tard et qu'il jouera un certain rôle dans mes relations avec l'imam de Mascate.

Au moment de partir, je partageai entre mes meilleurs amis mes esclaves et mes armes. Je donnai mes deux eunuques à Abd'el-Mélek. Je ne gardai que Sélim, Mohammed et Saïda. Yachya eut l'autre. Le procédé les charma. Un autre eût vendu ce que je donnais.

A huit heures moins un quart, le chérif et sa famille arrivèrent. Il mit pied à terre à ma porte et monta chez moi. J'étais prêt. Je le reçus sur ma terrasse. Puis après un instant nous descendîmes et montâmes à cheval. Plusieurs courtisans du chérif grossirent notre cortège. Yachya et son âne étaient du nombre.

Le chérif m'accompagna à plus d'une demi-lieue. Là il me fit ses adieux, toujours en me disant qu'il espérait me revoir un jour. Il m'embrassa. J'avoue que je le regrettais profondément. Yachya pleurait. Le chérif et moi en eussions fait autant que Yachya, sans le décorum que nous imposaient les assistants. En me donnant une dernière fois sa main :

— N'oublie pas de m'écrire, me dit-il. Mon fils et mon neveu sont responsables de toi. A Moka, c'est à mon frère à en répondre. Adieu, sois heureux, Hadji, et n'oublie jamais que, si tu n'es pas mon fils, c'est que tu as refusé de l'être !

Nous récitâmes d'une voix commune le fatha. Et, mettant son cheval au galop, comme pour échapper à son émotion, il reprit sans se retourner le chemin de la ville.

Yachya de son côté avait complètement perdu la tête. Il ne savait pas s'il devait me suivre ou s'en retourner avec le chérif. Enfin il se décida. Il prit avec son âne la route que le chérif suivait avec son cheval. C'était un excellent homme que ce pauvre Yachya. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Quant à moi, ma route était toute tracée, et tandis que le chérif tournait vers Abou-Arich, je marchais vers Sâad, où m'attendait ma caravane.

XIX

Mon intention, en quittant Abou-Arich, avait d'abord été de me rendre à Hodeida, que je n'avais pas encore vue. Mais nous étions à cette époque de l'année où *l'azieb*, c'est-à-dire le vent du sud-est, accourt de la mer des Indes avec une violence terrible, s'engouffre dans le détroit de Bab-el-Mandeb, et souffle sur la mer Rouge, entre la chaîne lybique et la chaîne arabique.

Il était donc impossible, surtout avec les petits bâtiments du pays, de naviguer au sud. Puis, je ne connaissais, je crois l'avoir déjà dit, ni la curieuse ville de Sâad, ni tout le pays des montagnes compris entre le 15e et le 13e degré de latitude, c'est-à-dire depuis Sâad jusqu'à Moka. Peut-être d'ailleurs, dans mon esprit, une fois arrivé à Moka, ferais-je une pointe vers le nord-est ou l'est, c'est-à-dire vers Mareb ou Mascate.

Ceux qui prendront la peine de me suivre sur la carte trouveront que je prenais le plus long en passant par Sâad, mais, dans un pays comme l'Arabie où il n'y a pas de routes, mais seulement des chemins qui se tracent à force d'être suivis par les caravanes ou creusés par les torrents, on ne regarde pas à cent lieues de plus ou de moins. D'ailleurs, pour les Arabes, le temps et la dépense n'existent pas. Ils vivent pour rien et ne sont jamais pressés que s'ils marchent cependant pour affaire lucrative.

J'étais devenu Arabe. Je ne voyageais pas pour affaires, mais par curiosité et pour mon plaisir. J'avais trente ans, environ quatre-vingt mille francs avec moi, convertis en valeurs sur les banians de Mascate et les Arméniens de Bassora : je savais qu'à mon arrivée à Moka, grâce aux lettres du chérif je ne manquerais de rien. Quant à la route, si longue qu'elle fût, les frais en étaient faits, et par les usages de l'Arabie, et par la présence des deux princes qui m'accompagnaient, et surtout par mes connaissances médicales, qui, si peu profondes qu'elles fussent en Europe, suffisaient pour faire de moi, en Orient, un important personnage.

Abd'el-Mélek notamment, par ses chasses aventureuses, par ses excursions lointaines dans les montagnes, par sa réputation de courage, celle de toutes les réputations qui se répand le plus vite et le plus avantageusement en Arabie, Abd'el-Mélek était un compagnon précieux. Le fils du chérif complétait par la crainte ce qu'Abd'el-Mélek commençait par l'enthousiasme. Nous avions trente lieues à faire avant d'arriver à Sâad ; c'était une affaire de trois jours seulement, grâce à nos excellents chevaux. Chaque soir, nous nous arrêtions près des tentes d'Arabes agriculteurs qui, jusqu'au pays de Beléd-Amr, faisaient partie des sujets du chérif Hussein.

Le pays de Beléd-Amr, sans lui être soumis matériellement, lui obéissait, dans la crainte de ses armes. Son influence s'étendait donc jusqu'aux limites de l'imamat de Sâad. Là commençait une autre puissance, plutôt morale que matérielle. Sâad est considérée comme une ville sainte. Elle renferme en effet le tombeau de l'imam Hadie, descendant de Mahomet. Hadie est un saint extrêmement vénéré dans la montagne, qui ne suit plus le rit des quatre sectes orthodoxes, mais celle des *Zeïdiyé*. En outre, selon les Arabes, le tombeau de Job, qu'ils reconnaissent comme un de leurs patriarches les plus importants, est situé à trois lieues est de celui de l'imam Hadie.

De plus, Sâad est une grande, ancienne et belle ville de la même époque, et même, prétendent quelques savants, antérieure à la Mecque. Elle est entourée d'un mur percé de trois portes : *Bab-Hadie*, *Bab-Mansour* et *Bab-el-Kassr* (porte de Hadie, porte de Mansour et porte du château). Cette dernière, comme l'indique son nom, conduit à une forteresse imposante, pour le pays, bien entendu. Elle possède plusieurs mosquées, qui toutes le cèdent à celle qui renferme le corps de l'imam.

Vers le soir, nous y fîmes notre entrée. C'était le 23 janvier 1844. Comme toujours, un des domestiques du chérif Hussein nous avait devancés, et l'imam était venu nous recevoir à un quart de lieue en avant de la porte de Hadie.

Je restai un jour à Sâad. C'était tout ce qu'il me fallait pour juger de son importance. Je constatai, autant qu'il est possible de le faire dans une ville arabe, une population de 25,000 habitants. Elle est le chef-lieu de Sahan, pays de collines, rapportant d'excellents fruits et surtout du raisin. Quatre ou cinq mines de fer, renfermées dans ses limites, pourraient être d'une certaine valeur, exploitées par d'autres que par des Arabes.

Les habitants du pays se reconnaissent facilement dans tout le Théama, étant les seuls qui portent leurs cheveux dans toute leur longueur. En outre, au lieu d'établir, comme les hommes du Théama, des rapports commerciaux avec les étrangers, ils ne communiquent qu'avec une répugnance visible. Leur isolement fait leur langage plus pur que celui du Théama corrompu par le contact avec les Turcs, les Juifs, les Egyptiens et les Francs.

Les mœurs de Sâad et de son district diffèrent en outre des autres villes de l'Arabie, où les jeunes filles se marient de neuf à dix ans. Chez les Sâadites, elles ne se marient qu'à quinze. Peu d'habitants ont les quatre femmes permises par le Coran. Beaucoup n'en ont qu'une seule. Leur sobriété est proverbiale ; on lui attribue la longévité dont jouissent plusieurs de leurs vieillards. Les imams qui les gouvernent descendent de l'imam Hadie, où prennent d'ailleurs leur origine plusieurs cheiks et imams de l'Yémen, tels que, par exemple, l'imam de Sana et le cheik de Kohlan.

Immédiatement après être sortis de Sâad et de son territoire, nous arrivâmes aux limites d'un désert qu'on appelle le désert d'Amasia. Ce désert est un pays de dunes mobiles que le vent transporte d'un endroit à un autre, selon qu'il est de l'est ou de l'ouest. Il met en communication le Théama avec le pays des Haschid-Békil, c'est-à-dire avec les Suisses et les Tyroliens de l'Arabie, lesquels se louent aux différents princes importants de l'Asie, et ne font entre eux d'autre choix que de préférer ceux qui payent bien à ceux qui payent mal.

Au coin est de ce désert s'élève la montagne de *Om-el-Lejlé*, célèbre par le siège qu'y soutint pendant sept ans, contre les Turcs, un des imams de Sâad. Son sommet est couronné d'un fort, où en temps de révolution se réfugient les imams.

En partant de Sâad, nous nous étions remis en marche du nord au sud ; à trois lieues de Sâad, nous rencontrâmes un grand réservoir d'eau qui, s'il est fait de main d'homme, est tellement ancien qu'on n'y voit aucune trace de travail. L'eau n'en est pas mauvaise. Ses bords sont garnis de joncs comme un de nos étangs. Il s'appelle Birket-Soudan, ce qui veut dire lac noir. Son eau est en effet de couleur foncée. Les Arabes le prétendent poissonneux ; je ne vérifiai pas le fait.

Nous restâmes sur ses rives pendant les heures de la chaleur. Elles sont fréquentées d'habitude par des Bédouins voleurs ; mais, outre que nous étions déjà assez nombreux en quittant Abou-Arich, notre troupe s'était encore augmentée à Sâad d'une vingtaine de marchands se rendant, soit à Sana, soit à Aden. Or, le marchand arabe est le meilleur compagnon que l'on puisse désirer. Il est toujours admirablement armé, et, pour défendre sa marchandise, il devient très belliqueux.

Le soir, vers huit heures, nous arrivâmes à Kheiwan, gros village du district de Sephian. Nous étions au pied de la montagne Noire, et hors du désert. A partir du lendemain, nous allions entrer dans la montagne, pour ne la plus quitter qu'à Sefakin. Grâce à notre escorte et surtout aux deux princes qui la commandaient, aucun événement ne pouvait retarder notre marche. Chaque nuit, trois heures avant notre réveil, partaient des courriers destinés à aplanir toutes les difficultés que nous pourrions rencontrer sur notre route et à préparer nos logements. Si nous descendions près de quelque camp de Bédouins, nous en obtenions tous les soins que l'on pouvait attendre des facultés [illegible] de ceux qui nous recevaient.

Nous nous contenterons donc de dire, pour éviter la monotonie d'un journal qui n'aurait à consigner que la fertilité des vallées, que l'aridité des montagnes, que l'hospitalité des habitants, nous nous contenterons donc de dire que le voyage dura douze jours, et que nos principales haltes, après Kaiwan, [illegible] Scharres, Khamir, Affar, Kâahlan, Loma, Redjum, Mehaued, Djebi, Sefakin, Kataja et Hodeïda.

Kataja était déjà hors de la montagne et redescendait vers la mer. Pour y arriver, il fallait traverser une portion déserte du Théama.

Le 4 février, nous faisions halte dans cette ville. Le 6, nous entrions à Hodeida.

La route à travers la montagne m'avait énormément fatigué ; j'espérais que le vent aurait changé, et que je pourrais m'y embarquer pour Mascate ou tout au moins pour Moka.

Abou-Taleb, le père d'Abd'el-Mélek vint à notre rencontre. Comme je ne comptais point venir à Hodeida, je ne m'étais pas muni de lettre pour le frère du chérif, mais j'avais pour lui deux lettres vivantes qui étaient Abd'el-Mélek, son fils, et le jeune Husseïn, son neveu. Nous avions une maison qui nous attendait toute préparée.

En France, il faudrait à un intendant, si diligent qu'il fût, huit jours pour préparer une maison ; en Orient, la besogne est faite dans deux heures. On étend des tapis, on jette des coussins sur ces tapis, on installe un esclave à la porte pour servir de concierge, on en lâche deux autres dans les appartements, dont l'un est chargé des pipes et l'autre du café, et tout est dit. Quant à la nourriture, elle vous est envoyée abondamment deux fois par jour par celui qui se charge de vous donner l'hospitalité. Enfin, les bêtes et les gens de votre suite sont traités de la même façon.

Notre maison était une des plus belles de la ville. Elle était située en face de la douane, l'un des bâtiments les plus importants du pays, et donnait sur la rade, où l'on pouvait voir à l'ancre une vingtaine de boutres, cinq ou six bâtiments hollandais, deux navires américains et un anglais

A peine arrivés, on nous servit le café. Hodeïda est le pays où on le prend bon par excellence. Il vient principalement du pays de *Hadie-Dâr-Reyt-el-Fakih*, qui veut dire la maison du pauvre ou la maison du savant, ce qui, à ce qu'il paraît, dans tous les pays du monde, veut dire la même chose. La plus grande partie de la première récolte est envoyée en tribut au pacha d'Egypte et aux sultans ottomans. Ce qui est livré au commerce n'est absolument que ce qui glisse entre les mains des agents chargés de lever la contribution, et qui s'élève à deux mille balles à peu près. On voit donc que l'on n'a guère plus de chance à Paris de prendre du vrai café Moka que de boire du vrai vin de Constance.

Au reste, ce n'est point le grain que nous pulvérisons, nous autres Européens, qui sert aux Arabes à préparer une boisson parfumée plus délicate que la nôtre, de même que l'on assure que les Chinois ne nous donnent que le rebut de leur thé : c'est la pulpe du café qu'ils prennent pour eux et qu'ils avalent en infusion, après l'avoir torréfiée et non pas moulue, mais concassée seulement, et mélangée avec du girofle et de la cannelle. On sucre ce café avec de la cassonade. Les Arabes, convaincus qu'il entre dans l'épuration du sucre des os et du sang, repoussent avec obstination le sucre raffiné.

Au reste, hommes et femmes font un usage prodigieux du café ; ils en boivent toujours et avec tout. Il est vrai que, vu son peu de force, ce n'est qu'une espèce de tisane. Les femmes comme les hommes vont au *gawa*, espèce d'établissement qui se trouve jusque dans les plus petits douars et même dans les routes du désert. C'est là qu'on va prendre la liqueur favorite. Avide de nouvelles, l'Arabe, curieux et jaseur, reste rarement chez lui. Il passe donc sa vie au gawa. Là, chacun a son petit pot en terre charmante, pareille à celle du foyer des pipes turques. La forme de ce petit pot est antique et à peu près celle des lacrymatoires qu'on retrouve dans les tombeaux étrusques ; seulement le ventre est plus rond et plus gros. A côté du petit pot est une petite tasse sans anse. Moyennant un centime, on a le droit de rester au gawa toute la journée. Le gawa fournit le feu, l'eau et les bancs sur lesquels le consommateur s'assied. Le consommateur fournit la cassonade, le café et les épices. Pour occuper le temps, hommes et femmes tressent des nattes, confectionnent des couffes et des éventails en feuilles de palmier.

Au milieu de ces buveurs de café, quelques-uns se distinguent en mâchant du *cad*. Ceux-là se bornent à cette friandise, qui les enivre comme le cad et le hachich et leur enlève tout désir d'autre boisson. Cette mastication a pour ceux qui s'y adonnent un effet énervant. Souvent j'ai voulu mâcher du cad pour connaître à fond une des jouissances de l'Orient ; j'avoue que j'ai toujours jeté la portion de cad que j'avais mise dans ma bouche sans pouvoir me faire idée du plaisir qu'éprouvent les Arabes à presser entre leurs dents une matière si insipide.

Le cad, c'est-à-dire ce que l'on mâche, est la feuille d'un arbuste, comme le café, d'origine abyssinienne. Il aura sans doute été importé dans l'Yémen du temps de la puissance abyssinienne, qui dura une soixantaine d'années à peu près

Preneurs de café, mâcheurs de cad, tout le monde fume, chérifs, cheiks, hauts personnages exceptés. Chacun, comme il avale son café, ou le jus du cad, avale la fumée de son bouri. Il y a dans ces gawas des sortes de cabinets particuliers où l'on boit de l'eau-de-vie de dattes anisée. Cette eau-de-vie se boit, non pas par petits verres, mais par bouteilles. En buvant le café, en mâchant le cad, ou en s'enivrant d'eau-de-vie, on joue aux dames ou aux échecs. Les élégants jouent avec des échiquiers et des damiers pareils aux nôtres et qui viennent, tablettes, figures ou pions, de l'Inde et de la Chine. Les pauvres tracent un échiquier ou un damier sur la terre et jouent avec de petits cailloux.

Les gawas sont pleins jour et nuit. Le jour seulement,

les consommateurs s'accroupissent sous le poids de la chaleur. Mais le soir tout cela se réveille, et la nuit tout cela grouille. Le maître du café est, en général, un homme de probité reconnue ; on peut lui confier argent et bijoux.

Un des accessoires les plus importants d'un café bien achalandé est un poète ou un historien : il y remplit les fonctions de l'improvisateur du Môle à Naples. C'est presque toujours la nuit que ces improvisations ou ces lectures ont lieu. La lecture ou l'improvisation finie, un petit mendiant, attaché au poète comme le caniche à l'aveugle, fait la quête pour lui. Chacun donne ce qu'il veut et suivant ses moyens, tabac, pain, café ou cad.

Les maisons en général sont bâties en pierre ; elles ne sont point belles extérieurement, mais sont d'une propreté remarquable. A l'intérieur, chez les hommes, les planchers sont recouverts de nattes ; on n'y entre qu'en laissant sa chaussure à la porte. Les appartements des femmes, au contraire, sont très élégants, garnis de tapis, de sofas, de meubles incrustés de nacre et d'écaille. Quelques-unes poussent le luxe jusqu'à garnir des chambres tout entières, plafond, plancher, murailles, de petits miroirs. A Bagdad, au consulat français, j'ai vu une de ces chambres qui avait peut-être coûté cinquante mille francs.

Toutes ces maisons sont à plusieurs étages et à terrasses. Chaque terrasse a un petit appartement séparé. Cet appartement correspond aux boudoirs de nos petites maisons. Les escaliers ne sont point en spirale, mais carrément disposés ; cette forme absolue a pour but de permettre aux femmes de parler aux esclaves ou aux étrangers du sexe masculin sans être vues d'eux.

L'appartement des femmes est, en général, au premier. De ce point dominant, à travers les moucharabies, toujours d'un charmant travail, les femmes voient ce qui se passe dans la rue sans que de la rue on puisse les voir. Chaque moucharabie a son petit volet où on ne peut passer la tête, mais où on peut passer la main. Le prétexte de cette ouverture est l'aumône : il faut pouvoir jeter une pièce de monnaie ou du pain à un pauvre. Il est vrai que, par la même ouverture, peuvent également passer un billet, un mouchoir, des fleurs

La moucharabie, qui surplombe toujours la rue, est garnie à l'intérieur de coussins et de divans sur lesquels les femmes sont assises ou couchées. Le cordon de la porte, qui ne se ferme à l'intérieur que par un loquet en bois, est à la portée de leur main ; si elles n'ont pas vu la personne qui frappe, elles demandent :

— *Min?*

— Qui est là ?

Le visiteur répond qui il est et ce qui l'amène.

Le visiteur frappe toujours, que la porte soit ouverte ou fermée ; si le maître est absent, la même voix qui a demandé qui est là ! répond :

— Il n'y a personne.

On n'insiste jamais.

Le chérif Abou-Taleb fut on ne peut plus surpris de notre arrivée. Il ignorait complètement que j'eusse quitté Abou-Arich et dans quelle circonstance je l'avais quitté. Quand je dis qu'il ignorait complètement, peut-être aurais-je dû dire qu'il affectait de l'ignorer. En effet, en suivant le Théama, un homme monté sur un bon dromadaire peut aller en trois jours d'Abou-Arich à Hodeïda, et j'ai dit que nous avions mis, nous, quinze jours à faire ce trajet. Il est donc présumable, ou que le chérif Husseïn ou que le jeune Abd'el-Mélek l'avaient informé.

En tout cas, dès le lendemain, Abou-Taleb eut une conversation avec moi. Dans ce but, il m'avait invité à dîner chez lui. Cette conversation avait pour cause de me faire rester auprès de lui. Il savait les services que j'avais rendus à son frère et il connaissait ceux que je pouvais lui rendre.

Après avoir quitté Husseïn, c'eût été lui faire injure que



Les appartements des femmes sont garnis de tapis, de sofas......

de rester auprès d'un de ses frères, quel qu'il fût. Non seulement je refusai donc toutes les offres qu'il me fit, mais encore j'insistai pour quitter Hodeïda dans le plus bref délai. J'étais décidé à me rendre le plus tôt possible à Moka. Le port était plein de [illegible] qui n'attendaient qu'un bon vent pour mettre à la voile. Ce bon vent pouvait souffler d'un moment à l'autre et me fournir une occasion.

J'eus dans l'intervalle une visite à laquelle je ne m'attendais guère : c'était celle de ce Hadji-Soliman qui avait tenté de m'empoisonner. Comme si le drôle n'avait aucun reproche à se faire et comme si rien ne s'était passé entre nous, il venait mettre ses services à ma disposition. Il était engagé comme artilleur dans les troupes d'Abou-Taleb. Lorsque je racontai l'anecdote au chérif qui, selon toute probabilité, l'ignorait, il voulut le renvoyer. Mais, de même que je m'étais opposé à sa mort, je m'opposai à son renvoi. Je devais, plus tard, le retrouver à Moka, à Mokaïlah et à Mascate.

Ibrahim-Pacha, qu'on appelait, comme neveu d'Ibrahim, fils de Méhémet-Ali, Ibrahim le Petit, avait été gouverneur de cette partie de l'Yémen. Intelligent et actif, il avait fait reconstruire en partie la ville, bâtir des édifices remarquables, l'avait entourée de murailles et défendue par un fossé. Il y avait de plus, au détriment de Moka et de Loheïa, appelé tout le commerce des montagnes. Ce qui militait en faveur de ce choix, c'étaient un bon port et d'excellente eau que l'on puisait dans des citernes creusées à une demi-lieue à peu près de la ville.

Il en résultait que toute la population d'une cité autrefois très célèbre nommée *Ghalefka*, et située à cinq lieues sud de Hodeïda, était venue se fondre avec celle de cette ville et l'avait presque doublée. De son côté, Ghalefka était restée vide. Le désert avait profité de cet abandon pour l'envahir, et à peine restait-il de ses deux mille maisons une douzaine de huttes de pêcheurs. Aussi Hodeïda, comme toutes les villes maritimes d'une certaine importance, était-elle devenue une ville de plaisirs. Ce n'est point que la ville intérieure ne fût soumise à une police assez rigoureuse ; mais restait le faubourg, qui, une fois les cafés fermés et les rues devenues désertes et silencieuses, héritait des promeneurs et du bruit exilés de cette ville intérieure.

Dans ce faubourg appelé *El-Rabat*, se renouvelaient chaque nuit toutes ces scènes de danses, de jeux et de poésies que nous avons racontées, et cela avec une liberté toute primitive. Abou-Taleb, religieux jusqu'au fanatisme le plus outré, Abou-Taleb qui faisait bâtonner ceux de ses administrés qui manquaient trois fois de suite à la prière, Abou-Taleb, qui, ne se contentant pas des muezzins pour appeler les fidèles à la prière, faisait frapper à leur porte pour diligenter les retardataires, Abou-Taleb lâchait complètement la main à toutes les licences du Rabat ; aussi la licence s'en donnait-elle sous toutes les formes.

C'était, au reste, un beau type physique qu'Abou-Taleb. C'était un de ces beaux Koulouglis, comme on en rencontre sur les côtes d'Afrique. Il était fils d'une blanche et d'Ali. Cette noblesse maternelle le rendait très fier, et comme il était en même temps très ambitieux, le chérif Hussein savait qu'il ne le contenait qu'à force de faveurs C'est pourquoi il avait obtenu le gouvernement d'Hodeïda, qui était alors et qui est encore aujourd'hui, quoique le territoire en soit très restreint, le plus beau et le plus riche de tout le Théama.

En toute chose, Abou-Taleb, personnellement très riche, singeait son frère avec plus d'ostentation apparente et moins de charité réelle. Tout était calcul chez lui, et, s'il donnait beaucoup, ce n'était pas par générosité, mais pour se faire un parti. Le gouvernement d'Hodeïda, outre ses simples appointements, lui rapportait plus de dix mille francs par mois. Joignez à cela quinze cent mille francs à peu près de fortune personnelle, les impôts illégaux, les avanies et les cadeaux qui, de la part des Européens sont considérés en Orient comme obligatoires, et cela vous représentera un revenu de plus de cinq cent mille francs qui, là-bas, équivalent à peu près à un million et demi

Aussi Abou-Taleb déployait un grand luxe d'appartements. Ses [illegible] étaient ornées d'armes magnifiques, ses planchers étaient recouverts des plus beaux tapis et ses divans revêtus de cachemires. Les plafonds étaient partout dorés et [illegible] d'arabesques, les fenêtres étaient en verres de couleur. Son siège, à lui, recouvert de brocart, dominait toujours tous les autres sièges. Ses vêtements personnels étaient en harmonie avec ce luxe d'appartements. Quoique l'or et la soie appartinssent plutôt aux vêtements des femmes qu'à ceux des hommes, il était toujours vêtu d'or et de soie. Sa manière de se coiffer était élégante. Sa calotte, au lieu d'être un simple fez comme celui des Turcs ou des Arabes du [illegible] était un tissu de petites lanières de différentes couleurs dont le travail remarquable représentait un damier. Dans les grandes fêtes, autour de cette calotte il roulait un turban vert ou rouge et du plus beau cachemire. Dans les temps ordinaires, il ne mettait qu'une simple sommada, mais une sommada en soie et en filigrane d'or.

Sa chemise, traînant jusqu'à terre, était en étoffe de Trébizonde. Les manches en étaient brodées de soie, comme la dentelle des femmes européennes. Le collet ou plutôt le tour du cou, ainsi que l'ouverture de la poitrine, était enjolivé de soie rouge. Par-dessus cette chemise, il portait une tunique en soie de Damas. Cette tunique, ouverte du haut en bas comme une redingote sans manches, se croise par-devant à volonté et se fixe autour des reins par une ceinture de maroquin brodée d'or et du plus beau travail C'est dans cette ceinture que l'on passe le djembie, poignard recourbé, arme indigène, que les chérifs ne quittent pas qu'en se couchant et dont le manche et le fourreau sont d'une richesse extrême.

Aucun chérif ne sort jamais sans tenir à la main, au lieu de canne, son sabre dans son fourreau. Les plus petits chérifs, fils, neveux, cousins, ont leurs sabres. Quand ils prient, il les déposent devant eux. Les lames, comme on pourrait le penser, ne sont point toutes tirées de Damas ou de Hamadan. J'en ai vu beaucoup venant de France et portant cette légende :

Vive le roi !

Ce sont en général des sabres d'officiers de la garde qui, après la révolution de 1830, sont allés chercher du service en Egypte. Les lames ont été adoptées par les indigènes ; mais les poignées ou les fourreaux appartiennent à la localité. Fourreaux et poignées sont presque toujours en argent, d'un précieux travail, qui sort des mains des juifs et des banians.

La loi musulmane défendant le luxe de la personne, les chefs musulmans reportent d'habitude toute leur richesse dans leurs armes et dans les équipements de leurs chevaux Chérif Hussein avait plusieurs sabres montés en or massif et garnis de pierreries. Son frère, qui l'imitait en toutes choses, l'imitait aussi sur ce point.

J'avais dit que je voulais partir le plus tôt possible et prendre la voie de mer. Je profitai donc de la première espérance de beau temps pour m'embarquer sur un boutre persan qui devait toucher à Moka, se rendant au golfe Persique.

J'étais si pressé que je ne réfléchis pas, ou plutôt que je ne voulus pas réfléchir que le boutre était horriblement chargé d'hommes et de marchandises. En effet, les marchandises débordaient sur le pont, et la ligne de flottaison était si près de l'eau que l'on avait dû faire un faux bordage pour que la mer n'envahît pas le pont. Le faux bordage était maintenu au moyen de chevilles et d'une espèce de lacet en corde de palmier.

Les passagers étaient au moins au nombre de quatre-vingts, et, parmi ces quatre-vingts, il y avait au moins trente femmes et une dizaine d'enfants. Ajoutez à cela vingt ou vingt-cinq hommes d'équipage.

La cabine avait été divisée pour donner asile à quelques femmes de distinction revenant du pèlerinage de la Mecque. Au devant de la cabine on avait étendu une tente en toile : c'était le domaine d'un djellab et de sa marchandise. Outre une douzaine d'Abyssines esclaves dont la plus âgée avait à peine douze ans, et qui n'avaient pour tout vêtement qu'un pagne, il avait avec lui une Géorgienne, fort belle, disait-on, et qui habitait la cabine avec les femmes.

Les petits esclaves mâles se mêlaient à l'équipage et, selon leur degré de force, servaient de mousses ou de matelots Ils gagnaient deux choses à ce service : ils faisaient de l'exercice et étaient mieux nourris. Deux derviches, aux costumes fantastiques, secondés par un savant à encrier, s'étaient emparés du grand mât. Le savant portait le turban vert, ce qui lui donnait, comme descendant de Mahomet, une position particulière à bord du boutre. Quant à nous, c'est-à-dire au jeune Hussein, à Abd'el-Mélek et moi, nous occupions la dunette avec notre suite. Nous y avions étendu nos tapis, et, à l'heure de la chaleur, on déployait une tente sur notre tête Nous avions pour commensal le timonier et sa boussole, plus le capitaine, nommé Hunji-Habib Allah, ce qui veut dire : le pèlerin ami de Dieu

XXX

Le capitaine de notre navire était un homme fort remarquable sous le rapport du physique. Sang arabe mêlé de persan, il était d'une propreté exemplaire, et, quoiqu'il n'eût que trente ans, il avait une barbe noire qui tombait jusque sur sa poitrine. A terre, il se promenait avec sa belle robe, sa belle ceinture, son beau poignard et son

beau turban rayé de blanc et de bleu avec ses bouts frangés de soie rouge. Mais une fois à bord, il se mettait à son aise et ne gardait qu'une chemise de nankin à manches, très étroite du poignet. Cette chemise était elle-même très élégante, maintenue qu'elle était par une ceinture de coton rayée bleu et blanc ; elle était brodée en soie autour du cou, sur le devant et aux manches.

Le chérif Abou Taleb avait pourvu aux approvisionnements de bouche, et, quoique d'habitude le trajet se fasse en deux jours, nous avions, grâce à sa profusion, des vivres pour une semaine ; ces vivres consistaient surtout en riz, en dattes, en beurre et en farine ; nous avions de plus deux moutons vivants destinés à être tués à bord et à nous donner de la viande fraîche ; nous avions en outre de l'eau douce, ce qui nous permettait de ne pas toucher aux deux énormes caisses renfermant le liquide des passagers et de l'équipage, et qui tenaient les deux côtés du grand mât. C'était sur ces caisses que les deux derviches avaient établi leur domicile.

Le costume des derviches se composait d'un large pantalon de cotonnade jadis blanc, d'une veste très ample, composée d'un millier de morceaux de drap de toutes couleurs imitant fort bien certain costume de folie, de mise dans nos jours de carnaval ; leur bonnet était pointu, dans le genre de celui que nos archéologues d'almanach donnent à Nostradamus; leur corps était entouré de chapelets dont les grains étaient gros comme des noix ; une ceinture leur serrait la taille, et soutenait un énorme poignard et une petite hachette qui leur sert à fendre du bois et leur donne en même temps un aspect plus formidable. Ils avaient en outre, et comme dernier ornement, trois noix de coco : une première, énorme, coupée en manière de sébile, qui leur pendait sur le dos ; elle leur servait à mendier ; une seconde, plus petite, pendue à leur côté ; elle leur servait pour boire ; une troisième, qui pendue près de la seconde et tiquetaquant avec elle, leur servait à prendre leur café.

Ils passaient leur temps à priser, à fumer et à dire leur chapelet. Leur tabatière était en bois et leur pipe en cuivre. Au lieu de canne, ils portaient à la main l'os nasal du poisson qu'on appelle la *scie*.

Leur costume était complété par une foule d'amulettes, se composant de dents de requins, de défenses de sangliers et de coquillages comme nos charlatans en mettent à leurs chevaux. Ajoutez à cela une peau de tigre ou de lion jetée sur leurs épaules le jour et leur servant de natte la nuit ; une chevelure et une barbe noires, longues et épaisses, des dents blanches, des yeux de lynx, et vous aurez une idée des deux saints personnages.

L'un de ces derviches avait une sacoche en cuir qui servait de domicile à une dizaine de serpents venimeux avec lesquels il jonglait. Sa ménagerie se complétait d'une cinquantaine de scorpions plus gros et plus hideux les uns que les autres, rouges, jaunes et noirs, et dont quelques-uns prenaient toujours l'air sur ses mains, ses bras ou sa figure.

L'autre derviche, qui jonglait aussi à sa manière, au lieu de scorpions ou de serpents, avait un boulet de canon auquel était fixé un énorme clou de sept à huit pouces de long et une multitude de petits grelots. Il s'enfonçait le clou dans l'œil et tenait le boulet en équilibre en faisant sonner les grelots à peu près comme nos paillasses tiennent une échelle sur leur menton ou sur leur nez.

L'un et l'autre disaient la bonne aventure. Le soir, ils allumaient des lanternes, et, après une espèce de parade pour réunir autour d'eux équipage et passagers, ils donnaient leur représentation.

On sait que ces derviches mahométans, et surtout ceux qui exercent leur industrie en Perse, peuvent aller du Caucase au Zanguébar et de Tanger aux limites de la Chine sans avoir à s'occuper de rien ; la crédulité publique fait les frais de leur voyage. D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, quand on ne leur donne pas, ils prennent. Ce qui n'est permis à personne, l'entrée des harems, leur est permis à eux.

Les grands de Turquie, de Perse et d'Arabie ont presque tous un derviche à eux, ou plutôt sont à un derviche qui joue auprès d'eux le rôle que les anciens astrologues jouaient auprès des rois et des seigneurs du moyen âge.

Osman-Pacha avait un derviche du nom d'Ibrahim-Effendi, qui possédait plus de 30,000 livres de rente. Les bonnes grâces du pacha, qui ne faisait rien sans son avis, étaient subordonnées aux siennes. Aussi lui faisait-on une cour plus assidue qu'à son maître.

Ce fut un derviche favori de Mahmoud qui détermina l'extermination des janissaires.

Ceux qui voyagent sont ordinairement des espions envoyés par les princes orientaux, et qui à leur retour leur rendent compte de ce qu'ils ont vu. Ce sont enfin, parfois, mieux que des mouchards : ce sont des bourreaux qui vont tuer à distance, comme faisaient les affidés du Vieux de la Montagne.

Cette réputation, les animaux dont ils étaient porteurs, la vermine qui les couvrait, tout concourait à éloigner d'eux les passagers. Disons en passant qu'ils avaient, comme M. Tartufe, le teint fleuri et le menton étagé.

Nous avions le bonheur, outre les deux derviches, de posséder un santon, espèce d'idiot qui se tenait immobile et restait muet. Il s'était, forçat volontaire, enchaîné les pieds. Il était gardé par une vieille femme qui l'appelait mon fils, ce qui, en Orient, n'était pas tout à fait une raison pour qu'elle fût sa mère. On l'avait relégué à la proue du navire, où étaient obligés d'aller le trouver les dévots qui avaient affaire à lui. Tout le monde contribuait à son entretien ainsi qu'à celui des deux derviches. Hommes et femmes étaient pêle-mêle sur le pont ; seulement les femmes avaient le visage couvert d'un voile, ce qui ne les empêchait pas de se livrer à la conversation, soit particulière, soit générale.

J'ai déjà dit que, si nous étions favorisés par une bonne brise, nous pouvions espérer être en deux jours à Moka.

Nous nous étions embarqués le 12 février, à dix heures du matin. La première journée et la première nuit s'étaient passées de façon à nous donner les plus heureuses espérances ; tout le monde était joyeux et satisfait à bord. Les uns chantaient, les autres faisaient de la musique ; ceux-ci préparaient leur café, ceux-là mâchaient leur cad. Les derviches fumaient de l'opium.

De la cabine on entendait sortir les sons d'une espèce de guzla. C'était notre Géorgienne qui payait par un concert l'hospitalité qu'on lui donnait.

Le lendemain matin, le soleil se leva au milieu d'une brume qui annonçait au capitaine que le temps n'était pas solidement accroché au beau fixe. En le voyant forcer ses voiles, installer une espèce de brigantine pour tâcher de marcher plus vite, je compris qu'il avait hâte d'arriver à Moka.

Je l'interrogeai ; il m'avoua ses craintes ; mais il paraissait bon marin et avoir foi dans sa science.

— Si à deux heures, me dit-il, le vent n'est pas changé, tout ira bien.

A neuf heures et demie, nous tombâmes dans un calme plat. Tout le monde était dans la désolation. Vers midi, la brise du sud-est se fit sentir. C'était justement le vent que nous craignions. Le capitaine commença de courir des bordées, essayant de lutter contre le vent et les vagues. La mer devenait effroyablement houleuse ; les lames passaient par-dessus le bordage, et, au lieu de nous laisser avancer du côté de Moka, nous repoussaient vers Hodeïda.

Les cris des femmes, le tumulte répandu parmi les hommes qui tous voulaient se mêler d'une besogne qu'ils ne connaissaient pas, mon influence, celle du jeune Husseïn et du jeune Abd-el-Mélek, tout cela finit par obtenir du patron qu'il revînt sur ses pas. L'eau montait par-dessus le bordage, s'infiltrait dans la cale et faisait insensiblement enfoncer le petit bateau.

C'était la première fois que le jeune Husseïn et Abd'el-Mélek naviguaient ; ils se croyaient perdus. Ils avaient une peur horrible de la mort par l'eau ; comme les anciens Pompéiens, ils furent sur le point de se suicider pour éviter cette mort qui était si peu de leur goût. Les femmes étaient sorties des cabines et couraient sur le pont, jetant de grands cris et redoublant la confusion. Il était impossible de tenir plus longtemps la mer avec le vent debout.

Le capitaine commençait à perdre la tête au milieu de tout ce tumulte, lorsque, comme je l'ai dit, nous obtînmes de lui qu'il virât de bord et courût vent arrière. Nous étions d'avis qu'il reprît le chemin d'Hodeïda. Mais comme nous étions environnés d'îles et que nous avions fait plus des deux tiers de notre route, il préféra s'abriter dans une de ces îles. Il alla au hasard, mettant le cap sur la première. La première, c'était Djebel-Sokar, *la Montagne de sucre*, déjà citée, on se le rappelle. C'était une grande île qui se trouvait par le quatorzième degré de latitude nord, défendue en quelque sorte par deux grands rochers qui semblaient veiller sur elle comme deux fantômes blancs. Elle est suivie comme une reine de ses dames d'honneur, par cinq ou six autres îles plus petites.

Nous trouvâmes une anse où nous pûmes nous mettre à l'abri, sinon du vent, du moins de la mer. On débarqua au moyen de petites chaloupes.

Puis, les hommes à terre, on s'occupa de la cargaison qu'il fallait sécher. Tout était trempé d'eau de mer ; les vivres étaient en grande partie avariés ; l'eau seule avait échappé au désastre.

L'île était inhabitée et pouvait avoir dix lieues de circonférence. De temps en temps, des pêcheurs y abordaient ou pêchaient sur les côtes, mais le mauvais temps qui durait depuis un mois la faisait complètement solitaire.

Toutes les femmes étaient horriblement malades. Nos deux princes ne leur cédaient en rien ; ils juraient qu'on ne les prendrait jamais à remettre le pied sur une barque. On s'accommoda comme on put sur le rivage : avec les voiles on dressa des tentes pour les femmes ; les hommes choisirent leur place et la marquèrent par leurs nattes et leurs tapis. Au reste, les meilleures nattes, les tapis les plus

moelleux, c'était le sable de la mer, ce sable doux et fin, qui le jour était brûlant, et le soir quand venait le froid de la nuit, conservait une douce tiédeur.

Nous abordâmes vers les quatre heures du soir ; le sauvetage dura une partie de la nuit ; tout le monde y mit la main, excepté les femmes bien entendu. On ne pensa à dormir que vers les trois heures du matin. Comme toujours, la nuit était claire, étoilée et froide. On se roula dans ses couvertures, dans ses manteaux, dans ses abbayes On alluma de grands feux qu'on entretint, grâce aux buissons du rivage.

Le plus gros de nos vivres était un de nos deux moutons. On le tua, on le fit cuire dans la terre, on le mangea avec des patates douces, cuites dans la cendre et qui faisaient partie de nos provisions.

Toutes les marchandies emballées dans des couffes, étaient avariées et immangeables. Par bonheur il y avait dans la cargaison une trentaine de grosses jarres de grès pleines de dattes. Le beurre et la farine avaient été également conservés dans leurs *mèssuéd* (peaux de bouc). Tout cela devait durer à peu près huit jours. Il est vrai qu'on espérait bien dire avant huit jours adieu au Djebel-Sokar. A tout événement on rationna les naufragés, au désespoir des nègres qui sont les plus gros mangeurs que j'aie jamais vus.

Le lendemain fut employé à donner de l'air aux marchandises et à les étendre sur le le sable et les broussailles. Vue de loin, l'île était ou du moins paraissait être blanche ; c'était probablement cet aspect qui lui avait fait donner le nom de Montagne de sucre. Deux ou trois jours s'écoulèrent pendant lesquels il ne se fit aucun changement dans l'atmosphère. Tout rationnés que nous étions, les vivres diminuaient à vue d'œil.

Je proposai alors aux deux jeunes gens un voyage d'exploration dans l'île. C'était véritablement pour nous un voyage d'exploration. Nul des naufragés n'avait mis le pied sur ce sol. Inhabité à la première vue, il pouvait renfermer une population qui eût intérêt à se cacher. La mer Rouge était infestée de corsaires, si des voleurs à la barque méritent ce nom. D'un autre côté, il fallait laisser bonne garde autour des marchandises.

Il fut convenu que les deux jeunes princes et moi nous nous mettrions à la tête de la colonne d'exploration. On nous donna une vingtaine de nègres qui prirent chacun une lance dans le cas où nous rencontrerions l'ennemi, et une outre dans le cas où nous trouverions de l'eau. Ces nègres, Nigritiens pour la plupart, étaient de force herculéenne, très braves et surtout excellents nageurs Trois ou quatre passagers, armés aussi de lances, vinrent avec nous. Les deux princes, Sélim et moi, avions seuls des armes de chasse. Ma poudre, au reste, ne s'était conservée que parce qu'elle était dans des boîtes de fer-blanc.

Nous nous mîmes en marche vers quatre ou cinq heures du matin, et nous commençâmes, pendant une bonne demi-lieue au moins, à gravir la montagne sur un terrain très accidenté. Le sol se composait de silex et de calcaire, ce qui rendait la marche très difficile. Dans les interstices des roches poussaient des mimosas et des jujubiers. J'y reconnus beaucoup de jusquiames que les Arabes appellent *sekran*, — ivresse.

On comprend qu'il n'y avait pas de route tracée. Chacun marchait à sa fantaisie, à peu près d'ailleurs comme on marche en chasse. Pendant deux ou trois heures nous ne fîmes lever que des petits oiseaux, des gerboises, et des rats de Pharaon. De place en place nous trouvions d'immenses fourmilières habitées par d'énormes fourmis noires tachetées de blanc. Puis, dans des creux de rochers, des rayons de miel C'était déjà pour nous une grande trouvaille. On déchira des morceaux de linge, on les attacha aux broussailles environnantes pour les retrouver au besoin.

Un peu plus loin, nous trouvâmes des empreintes d'hyène et de chacal. C'était un joyeux signe. S'il y avait des carnivores, il y avait du gibier et de l'eau. On connaît l'adresse des nègres à suivre les pistes. Celles des hyènes et des chacals les [illegible], comme je m'y attendais, sur des traces de gazelles. Au bout d'un certain temps, elles devinrent très nombreuses.

Devant nous s'étendaient des vallées couvertes d'avoine sauvage que les Arabes désignent du nom générique de hachich. Nous entrâmes dans ces avoines, et à deux cents pas de nous bondit une harde d'une trentaine de gazelles qui disparurent en quelques instants On suivit leur trace, qui nous conduisit à l'endroit le plus profond de la vallée ; nous y trouvâmes un petit lac adossé à une montagne à pic, et qui semblait par une [illegible] sous cette montagne L'eau était excellente. Toute la rive de ce petit lac, qui pouvait avoir une centaine de mètres de long, était labourée par les pieds des oiseaux aquatiques et par les pattes des gazelles, des hyènes et des chacals, tout autour poussaient d'immenses jones et des [illegible] touffues ; la voûte qui surplombait pouvait avoir douze ou quinze pieds de haut

Nous jetâmes des pierres dans le lac pour sonder sa profondeur, nos nègres n'osaient point se mettre à la nage. Nous fîmes envoler plusieurs oiseaux ichthyophages, preuve que le lac nourrissait du poisson. Nous tuâmes deux ou trois poules d'eau. Il y en avait des quantités. Mais, au bruit de nos coups de fusil, elles s'enfoncèrent et disparurent sous la voûte. Nous trouvâmes aussi des crabes de toute dimension, depuis l'araignée jusqu'au tourteau, et de petites tortues pas plus grosses que le pouce.

Le coup d'œil était des plus pittoresques. Si nous avions pu nous installer là, nous eussions été d'une façon bien autrement confortable qu'au bord de la mer. Nous entendîmes aussi siffler quelques merles, mais sans les voir.

On commença par remplir les outres, et l'on coupa des perches pour les suspendre. Les perches, rendues au campement, nous fourniraient en outre du bois à brûler.

Ce jour-là nous n'allâmes pas plus loin ; nous avions trouvé ce que nous cherchions, de l'eau et du gibier. Nous avions hâte de reporter cette bonne nouvelle à nos compagnons d'infortune. Nous revînmes par le même chemin et en suivant notre propre piste. Notre arrivée fut un triomphe. Nous apportions cette grande nécessité de l'Orient, que ne comprendront jamais les hommes du Nord; nous apportions de l'eau.

Quant à Sélim, toujours enragé chasseur et marcheur infatigable il nous avait demandé la permission de poursuivre sa chasse, et il était resté avec un nègre.

Une partie de l'eau que nous apportions servit à laver le riz gâté par l'eau de mer, et les femmes se mirent au pilaw et aux galettes de millet. Le repas fut excellent et des plus joyeux, les femmes chantant et dansant, les hommes fumant et les regardant. La Géorgienne, objet d'une déférence toute particulière, semblait la reine des esclaves et faisait de la musique avec sa guzla. Le Djebal-Sokar n'avait jamais vu pareille fête. Elle dura jusqu'à deux heures du matin.

Sélim arriva au jour. Il rapportait deux gazelles qu'il avait tuées à l'affût près du lac. Il en avait vu plus de cent. Chacun se contenta d'un petit morceau de gazelle. Les esclaves rongèrent les os.

Le lendemain, je restai pour faire prendre l'air à mes malles ; mais je donnai de la poudre et des chevrotines à Sélim, qui repartit avec trois ou quatre Arabes et autant de nègres. Le capitaine, qui voulait voir le lac, fut de l'expédition. Cette fois, sans aller jusqu'à l'extrémité de l'île, on poussa cependant une lieue ou deux au delà du lac. On trouva encore de grandes mares d'eau visitées aussi par du gibier et par des carnivores. On rapporta des gazelles et deux ou trois petits singes, de l'espèce des singes voleurs dont j'ai parlé. On avait en outre tué quelques oiseaux qui appartenaient à la famille des échassiers. Le retour fut le signal d'une nouvelle fête pareille à celle de la veille.

Quelques esclaves étaient malades, atteints de ces fièvres qui ne pardonnent guère, aux nègres surtout. Le mal de mer avait redoublé leur maladie. Deux ou trois moururent et furent enterrés sur ce coin de terre qui semblait réclamer le payement de son hospitalité.

Pendant que les chasseurs rapportaient des gazelles et des poules d'eau, les pêcheurs s'étaient mis en campagne, les uns avec des lignes improvisées, les autres avec ces filets dont il y a toujours un certain nombre à bord des petits bâtiments arabes Seulement ils avaient maille à partir avec les goélands, qui venaient littéralement leur arracher le poisson des mains. C'étaient au reste de véritables pêches miraculeuses : on avait du poisson à n'en savoir que faire. La façon de le cuire était on ne peut plus primitive on le faisait griller sur le charbon. Les délicats, dont je faisais partie, ainsi que les deux chérifs, inventaient des sauces avec des oignons, du vinaigre, du sel, du poivre, du gingembre, du piment et de l'ail. J'étais le seul qui eût du vinaigre Les Arabes tolèrent le vin du moment où il est devenu vinaigre. Ils étaient très friands du mien, et le buvaient par petits verres. Le vin qui entre en Algérie, en Afrique et en Egypte, est inscrit comme vinaigre et paye l'entrée sous ce titre modeste.

La Géorgienne voulut fournir son contingent de douceurs. Elle fit des crepes.

Le dixième ou onzième jour, le vent étant toujours contraire, je repris la conduite d'une nouvelle expédition destinée à s'avancer plus profondément vers l'ouest Nous fîmes une halte et nous déjeunâmes au lac Rien de plus frugal qu'un semblable déjeuner Il se compose d'une galette de pain frais, de quelques dattes et d'une tasse de café Vers trois heures, nous nous remîmes en route, suivant toujours des pistes de gazelles, mais sans jamais en pouvoir tirer au départ

A deux lieues au delà du lac, à peu près, un de nos hommes nous appela Un pied d'homme était marqué sur

le sable. C'était un pied nu. Les nègres accoururent, entourèrent la trace et l'examinèrent Les nègres connaissent tous les pieds, ils peuvent dire, à l'inspection d'une trace, si c'est un nègre, un Arabe ou un Européen qui a passé par là. Et cependant les nôtres n'étaient point d'accord sur ce pied. Ce n'était pas non plus un pied de nègre. Sans la distance qui nous séparait de Souakem, cinquante lieues à peu près, ils eussent juré que c'était un pied de Barbérin.

Nous résolûmes de vérifier le mystère. L'empreinte était fraîche, et, venant de l'ouest, retournait à l'ouest. C'était évidemment un homme qui, comme nous, poussait une reconnaissance. Nos nègres se mirent sur sa trace. Arrivés sur une hauteur, nous vîmes la mer à une demi-lieue devant nous. Le long de la côte, nous distinguâmes d'abord de petites embarcations pêchant sur les côtes. La disposition de l'île les abritait. Nous descendîmes vers elles. A leurs voiles en nattes et à la forme de leurs embarcations, nos nègres reconnurent des pêcheurs de Souakem.

En nous voyant arriver, ils eurent de nous la même peur que nous avions eue d'eux, et ils se mirent sur leurs gardes. En Orient, on ne s'aborde jamais qu'avec certaines précautions. On se héla, on échangea des explications, et l'on finit par se connaître. Ils faisaient cinquante lieues pour venir pêcher au Djebel-Sokar. Surpris par la tempête, ils ne pouvaient pas retourner chez eux. Plus malheureux que nous, ils avaient épuisé toute leur eau et ne connaissaient pas le lac. Le Barbérin dont nous avions découvert la trace était allé à la découverte d'une source, d'un ruisseau, d'une citerne, d'un puits quelconque, mais il n'avait rien trouvé. Comme nous ne craignions pas qu'ils épuisassent le lac, nous leur fîmes part de notre secret. C'était tout simplement la vie pour ces braves gens, qui ne pouvaient retourner sur la côte de Nubie et qui mouraient de soif.

Nous fûmes dans cette excursion deux jours absents. Lorsque nous revînmes au campement, nous trouvâmes toutes les provisions épuisées. Toutes nos ressources furent donc la chasse et la pêche.

Enfin, le dix-septième jour, le vent faiblit et parut devenir favorable. Le nacoda, de son côté, prétendit que, selon ses calculs, nous ne devions plus rien avoir à craindre du vent du sud-est, et que nous souperions le soir à Moka.

Le 29 février, nous mîmes donc à la voile dès le point du jour.

Tout parut en effet, jusqu'à trois heures de l'après-midi, seconder les prédictions du nacoda. Nous apercevions déjà Moka et sa forêt de palmiers, quand tout à coup un ouragan, accompagné d'une pluie battante, fondit sur nous venant de la mer des Indes.

Il y eut une heure d'effroyable lutte, une heure pendant laquelle nous fûmes tous entre la vie et la mort. Au premier coup de vent, les voiles avaient été déchirées, les focs enlevés. Une lame démonta le gouvernail de ses gonds Le bâtiment commença à tourner sur lui-même. Pendant ce temps, la nuit venait et les ténèbres redoublaient le danger. Malgré la haute mer, deux nègres, excellents nageurs, se dévouèrent. Le gouvernail fut rattrapé et remis en place.

Alors comme la première fois, on força le nacoda à virer de bord et à courir avec le vent. La tempête nous emporta comme une bouée.

La mer était furieuse. Un fait donnera idée de la violence des vagues. Une chaloupe que nous traînions à la remorque avec une corde fut lancée de l'arrière à l'avant par-dessus le boutre, et, dans sa course rapide comme celle d'un boulet, atteignit le timonier, qu'elle tua raide. Le timonier était sur la dunette près de nous, au milieu de nous ; seulement il était debout et nous couchés. C'est ce qui le perdit et nous sauva. On releva le malheureux, mais, comme je l'ai dit, il était mort. Le cadavre fut transporté à l'avant ; on le conservait pour l'enterrer à la première terre où l'on aborderait. Les deux derviches en eurent la garde, et le nacoda, qui avait perdu la tête ou à peu près, et qui ne cessait de répéter qu'il était victime du *mauvais œil*, prit la place du timonier.

La nuit se passa ainsi.

Le lendemain au jour, nous reconnûmes que nous avions passé Hodeïda dans la nuit ; il n'y avait d'autre parti à prendre que de rentrer à Hodeïda. Seulement, ce n'était pas chose facile.

Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes au mouillage d'Hodeïda.

Le chérif nous attendait sur le quai. Il était dans de mortelles angoisses. Il avait reçu des nouvelles de Moka où naturellement on ne nous avait pas vus. Abou-Taleb nous croyait donc naufragés, noyés, mangés par les poissons. Comme l'angoisse des deux jeunes gens avait été non moins grande que la sienne, ils jurèrent entre les mains de leur père et de leur oncle que c'était la première, mais aussi la dernière fois que, pouvant aller à un endroit quelconque par terre, ils se risqueraient à y aller par eau.

XXXI

Nous voilà donc de nouveau revenus à Hodeïda et réinstallés dans notre maison de *Dâr-el-Dief*, c'est-à-dire dans la Maison de l'hospitalité.

Le lendemain du jour de mon arrivée, Hadji-Soliman se présenta de nouveau devant moi. Le drôle, comme on voit, avait la rage de me poursuivre. Cette fois, il venait m'annoncer qu'un de mes compatriotes, venant de l'intérieur, se trouvait à Hodeïda. Je lui demandai ce qu'il était ; il me répondit qu'il était médecin. Je lui demandai comment il s'appelait ; il s'appelait Yusuf. Cela ne m'apprenait absolument rien.

En Orient, tous les Francs sont médecins, et tous les Joseph s'appelant Yusuf. Je lui demandai où il logeait. Sur ce point, j'eus une réponse plus satisfaisante ; il logeait chez un Turc de ma connaissance, nommé lui-même Yusuf-Effendi. Ce Turc était très riche. Ancien employé du pacha d'Égypte à Moka, il aimait beaucoup les Européens. Il s'était fixé à Hodeïda, et était le chef de la douane. Il possédait une parfaite réputation de charité. Il avait plusieurs habitations à Hodeïda, et avait logé mon compatriote dans une de ses maisons.

J'étais curieux de revoir un compatriote. Je pris donc Hadji-Soliman pour guide et me rendis à la maison de Yusuf-Effendi. Le Français était non seulement un compatriote, mais une connaissance. C'était Arnaud, le célèbre et intrépide voyageur qui a le premier visité les ruines de l'ancienne Saba. Je l'avais vu à Djedda, revenant déjà d'un premier voyage dans l'Yémen. Il habitait seul avec un domestique l'immense maison. Je le trouvai couché sur une natte, les yeux couverts d'une étoffe noire ; le soleil et la réverbération du sable l'avaient presque aveuglé. Il était convaincu que sa vue était perdue à tout jamais. Il était en outre atteint d'une de ces affections morales bien autrement dangereuses que les affections physiques, attendu qu'elles ont leur siège, non pas même dans l'imagination, mais dans le cœur. Il s'en allait mourant.

Ma présence lui fut une grande consolation. Il ne pouvait plus me voir, mais il pouvait encore m'entendre. A ma voix il se ranima. Il venait de faire un voyage périlleux, terrible, presque impossible. Il venait de visiter dans le Mareb l'emplacement de l'ancienne Saba, la Saba de la reine Nicaulis, qui, nous le répétons, je crois, fit le fameux voyage de Jérusalem pour visiter Salomon

Il avait recueilli plusieurs inscriptions hymmyârites c'est-à-dire datant des premiers Arabes ; puis, régularisant la science, il était remonté à cet alphabet inconnu. Il en avait, à Sana, fait graver par un juif chaque lettre sur un petit cachet de cuivre.

Pour arriver là, il avait, comme Caillé dans son voyage à Tombouctou, non seulement affronté des dangers dont on ne peut avoir l'idée, mais encore subi toutes les tortures que le peuple le plus fanatique de l'Orient peut faire subir à un *roumi*, c'est-à-dire à un chrétien. Il s'était fait le médecin des uns, le valet des autres. Pris plus d'une fois pour espion, surtout quand on le vit copier les inscriptions des ruines, il avait failli vingt fois être décapité, empalé, assassiné. L'imam de Sana l'avait exploité comme médecin, et lui avait fait traiter toute sa famille, puis, au lieu de lui ouvrir les chemins du Mareb, il lui avait suscité mille obstacles qu'Arnaud avait vaincus à force de courage et de ruse.

Les Arabes, qui ne peuvent pas comprendre notre curiosité pour les ruines, prennent chaque voyageur pour un chercheur de trésors. Selon eux, les Francs ne vont en Orient que pour fouiller la terre, profaner les tombeaux, piller le sol. Les Arabes distingués ont l'air de rire de ce préjugé populaire, et le partagent comme les autres, de sorte que le voyageur franc ne peut attendre de soutien d'aucune classe de la société, tandis qu'il trouve la persécution dans toutes.

A son retour, les chérifs des localités où il avait passé l'avaient exploité à leur tour, les uns en se servant de lui comme médecin, les autres en obtenant de lui des renseignements politiques. A Beit-el-Fakih il avait été retenu de force par le chérif Ali, malade d'une inflammation d'entrailles. Enfin il s'était échappé par ruse. Annonçant une excursion dans les montagnes, où il devait trouver des simples nécessaires à la guérison du chérif Ali, il avait mis

son âne au galop, et avait fui à Hodeida, distante de sept lieues de Beit-el-Fakih.

Mais là il était sous la pression d'une crainte incessante : c'est que le chérif Ali, frère du chérif Husseïn, et par conséquent du chérif Abou-[illegible] ne le réclamât, et que le chérif Abou-Taleb ne [illegible] à cette réclamation. On juge donc combien, en [illegible] circonstance, mon intermédiaire était chose importante pour Arnaud. Déjà il avait pu s'apercevoir [illegible] mauvais vouloir d'Abou-Taleb, et il s'attendait [illegible] moment à être arrêté.

Le vent était [illegible] pour Djedda, où il voulait aller, puisqu'il était [illegible] pour nous qui voulions aller à Moka ; eh bien ! quoique depuis trois jours il fît toutes sortes d'instances pour avoir une barque, il n'en pouvait venir à bout. Je [illegible] en lui offrant ma bourse, dont il n'avait pas besoin, [illegible] ma protection près du chérif, qui lui était bien autrement nécessaire.

J'abordai franchement la question avec Abou-Taleb. Les soupçons d'Arnaud étaient parfaitement motivés. Abou-Taleb fut très contrarié que mon intention parût être de me mêler de cette affaire.

— Tu connais donc le roumi ?

— Oui, lui répondis-je.

— Et tu t'y intéresses ?

— C'est non seulement un compatriote, mais un savant homme, mais un excellent homme.

— S'il est si savant, comment n'a-t-il pas guéri mon frère ?

— Parce que ton frère n'a pas suivi ses ordonnances.

Il secoua la tête.

— Tiens, dit-il, ne me demande rien pour le roumi, je serais forcé de te refuser.

— Mais, enfin, pourquoi cela ?

— Non seulement mon frère n'a pas été guéri, mais encore il est mort.

— Mort ?

— Oui, j'en reçois la nouvelle ce matin.

— *Maktoub !* c'était écrit, répondis-je.

Mais cet axiome du fatalisme ne consolait pas Abou-Taleb. Je vis qu'en tout cas mon temps serait mal choisi pour insister. Je me retirai, me promettant de revenir à la charge.

J'allai trouver Yusuf-Effendi, que les Arabes appelaient plus spécialement Hadji-Yusuf. Par bonheur pour Arnaud, c'était l'homme le plus influent sur la population. Lui me montra la vérité sous son point de vue réel.

La position d'Arnaud était en effet très mauvaise, plus mauvaise qu'il ne se l'imaginait lui-même, quoique, comme nous l'avons vu, il ne s'illusionnât pas. De tous côtés il y avait clameur publique contre lui. Pour justifier de moyens d'existence, il faisait tenir par son domestique une petite boutique au bazar. Cette petite boutique offrait pour deux ou trois cents francs de valeurs. La marchandise qui la meublait consistait en cire de l'Yémen, en allumettes chimiques, en cardes à carder la laine, en briquets, en sandales, en pierres à feu et autres babioles de ce genre. Or, le malheur voulut que sur ces entrefaites on signalât dans le faubourg d'Hodeida sept ou huit incendies dont les causes restaient inconnues.

On sait ce que c'est que les incendies en Orient. Personne ne s'occupe d'éteindre ; on ne songe qu'à sauver les effets les plus précieux, tandis que les femmes jettent des cris effroyables et sur un mode étrange et sauvage on ne peut plus saisissant, accablant. Rien ne peut donner en France une idée de ces maisons qui flambent, de ces femmes qui s'arrachent les cheveux en emportant leurs enfants comme *la Médée* de Delacroix, de toute cette population qui, craignant que l'incendie ne gagne, ce que l'incendie ne manque jamais de faire, se jette tout en émoi hors des [illegible] et hurle à son tour.

C'est un effroyable spectacle, un sabbat, une vue de l'enfer.

A [illegible] ces femmes, les hommes accourent, et, comme l'eau manque toujours, à coups de hache on tombe sur la première maison venue, pour l'abattre, et en l'abattant couper [illegible]. Alors les cris des propriétaires de la maison qu'on abat se mêlent aux cris des propriétaires des maisons qui brûlent. Or, on comprend que dans toute cette échauffourée, [illegible] l'on désigne quelqu'un, coupable ou non, ce quelqu'un, avant d'avoir pu placer un mot de justification, est [illegible] mis en pièces.

Maintenant, voici [illegible] arriva. Un jour qu'Arnaud était au bazar, un derviche [illegible] voulait s'éclairer le soir, mais qui ne voulait pas payer [illegible] éclairage, profita du privilège qu'ont les derviches, de [illegible] prendre pour rien, et prit un paquet de bougies à la boutique d'Arnaud. Arnaud avait vu beaucoup de derviches dans sa vie, et les individus n'avaient pas gagné à l'étude de la masse ; il connaissait leur hardiesse à s'imposer comme personnages saints, mais n'ayant aucun motif de croire à leur sainteté, il était résolu à ne pas souffrir leur maraudage. Il en résulta qu'il réclama à son derviche le prix de son paquet de bougies.

Le derviche trouva la réclamation on ne peut plus impertinente. Il se mit à crier au sacrilège. Aux cris du derviche, la population s'amassa. Mais, avant qu'elle se fût amassée, Arnaud lui avait déjà caressé les épaules de quelques coups de canne. Ce traitement inouï ne calma point le voleur, mais au contraire l'exaspéra outre mesure. Une idée heureuse lui passa par l'esprit : c'était d'accuser Arnaud d'être l'incendiaire.

Arnaud allait tous les jours faire une petite promenade au faubourg, et là il était, comme partout, connu sous le nom de *roumi*.

A peine l'accusation fut-elle formulée contre lui, qu'il vit bien qu'il n'y avait pour lui d'autre salut que dans la fuite. De là à la maison de Yusuf-Effendi, il y avait au moins un quart de lieue. Il s'agissait pour un homme affaibli, presque aveugle, de gagner cet asile. Arnaud s'élança par les rues tortueuses qu'il connaissait heureusement, allant presque tous les jours au bazar. Mais hommes, femmes, enfants, chiens se mirent à sa poursuite. Les hommes vociféraient, les femmes criaient, les enfants piaillaient, les chiens aboyaient.

Les sandales d'Arnaud, qui ne sont pas la chaussure habituelle des Européens, retardaient sa marche. On n'osait l'assassiner, tout roumi qu'il fût, mais chacun lui jetait ce qu'il avait sous la main, celui-ci des bouteilles, celui-là des pierres ; qui un vieux pot, qui des œufs. Ce fut une providence qu'il parvînt à gagner la maison de Yusuf-Effendi, où on le laissa entrer et dont il s'empressa de fermer la porte derrière lui.

Alors les cris redoublèrent. Plus de cinq mille personnes encombraient la place, demandant le roumi, le sacrilège, l'incendiaire. Par bonheur, Yusuf-Effendi n'était pas superstitieux et était brave. Il parut à la fenêtre, déclara qu'il connaissait Arnaud, que c'était un honnête homme et non pas un sacrilège et un incendiaire, qu'il le prenait en conséquence sous sa protection, et que quiconque le toucherait l'aurait frappé lui-même.

On insistait de la rue. Arnaud était décidé à se livrer pour ne pas compromettre son hôte. Mais celui-ci s'y opposa absolument, disant qu'il répondait de tout, et que dans une heure il n'y aurait pas une seule personne sur la place. En effet, à force de raisonnements, de supplications, de menaces, la place fut évacuée. Seulement, pendant ce temps, on pillait la boutique, et l'on mettait en morceaux les pauvres planches qui la composaient.

Le chérif, déjà mal disposé, comme on sait, contre Arnaud, entendit tout ce bruit, s'informa et apprit ce qui s'était passé. Seulement il l'apprit, non pas au point de vue de la vérité, mais au point de vue de l'accusation. Il envoya des chaousses chez Yusuf-Effendi pour prendre Arnaud et l'amener au palais. Il n'y avait pas moyen de retenir Arnaud, mais Yusuf-Effendi l'accompagna.

Il fallut traverser une seconde fois une partie de la ville, de sorte que l'émeute, dispersée, se groupa de nouveau autour d'Arnaud et de Yusuf-Effendi. Ceux-ci entrèrent au palais. Toute la populace attendit. Elle ne doutait pas qu'Abou-Taleb ne lui donnât le roumi pour le pendre. Abou-Taleb, au fond du cœur, ne demandait pas mieux.

Hadji-Soliman était accouru chez moi, m'avait prévenu, amplifiant encore le danger, si c'était possible. J'accourus au palais. J'arrivai d'un côté, tandis que Yusuf-Effendi et Arnaud arrivaient de l'autre. Abou-Taleb fit conduire Arnaud devant lui et l'interrogea.

Pourquoi était-il venu en Egypte ? Pourquoi était-il venu dans l'Yémen ? Pourquoi était-il allé dans le Mareb ?

Arnaud répondit qu'il était venu en Egypte appelé par Méhémet-Ali, qui l'avait attaché en qualité de médecin à un de ses régiments ; que lorsque Méhémet-Ali avait été obligé de quitter le Hedjaz et l'Yémen, il était resté et avait établi à Djedda un petit commerce ; que son associé l'avait ruiné ; qu'alors il avait résolu d'aller s'établir à Sana ; qu'à Sana, n'ayant rien trouvé à faire, il était revenu pour retourner à Djedda, d'où, grâce à des amis qu'il avait dans cette ville, il espérait pouvoir gagner son pays, c'est-à-dire la France.

Ce furent ces derniers mots qui firent le plus d'effet sur Abou-Taleb. Les Français jouissent en Orient d'une certaine supériorité sur les autres Européens. Il savait combien le chérif Husseïn estimait les Français, et, en présence du jeune prince son fils, il hésitait à être tout à fait injuste envers Arnaud.

Il fut donc décidé qu'Arnaud resterait chez Yusuf-Effendi jusqu'au moment où l'on trouverait une occasion de lui faire gagner Djedda. De plus, comme Yusuf-Effendi et moi lui avions raconté la science d'Arnaud, il résolut d'y avoir recours. Il le garda un instant près de lui, et lui demanda un remède contre un mal dont il était affecté. Arnaud était habitué à ces sortes de demandes. Il lui répondit qu'il lui confectionnerait des pilules et les lui enverrait le lendemain ; ce fut ma pharmacie qui fournit les ingrédients

nécessaires. Le lendemain, il lui porta les pilules lui-même ; les pilules avaient besoin d'être accompagnées d'un régime sévère.

Le surlendemain, je me trouvai avec Abou-Taleb. Il me raconta la consultation, que je savais aussi bien que lui. Je renchéris sur toutes les recommandations d'Arnaud, lui assurant que, s'il voulait les suivre, il s'en trouverait à merveille. Abou-Taleb le promit.

Puisque nous avons raconté l'aventure d'Arnaud, suivons-le tout de suite jusqu'en France.

L'entrevue entre Arnaud et le chérif Abou-Taleb avait porté ses fruits. D'irrité que le prince était d'abord contre lui, il était passé à une apparence d'intérêt. Un mieux qui se manifesta dans la santé du chérif acheva de relever la cause du médecin franc.

Cependant, comme il n'y avait dans le port d'Hodeïda que des bâtiments allant dans le sens opposé à celui que devait suivre Arnaud, il fut forcé d'attendre. Ce fut un bonheur pour moi au reste. La fièvre dont j'avais failli mourir à Abou-Arich me reprit avec une effroyable violence. Arnaud accourut près de mon lit et me soigna. Comme j'ignorais pour combien de temps j'étais au lit, je priai les deux jeunes princes de ne pas se croire obligés de prendre racine à Hodeïda. En conséquence, ils se rendirent à mes instances et partirent pour Moka, afin de m'y précéder près de leur oncle, le chérif Heider, qui nous attendait depuis plus d'un mois.

On ne peut se faire une idée du bien que fait au chevet d'un malade luttant avec la mort, à cinq ou six cents lieues de son pays, la présence d'un compatriote. Le désir de parler la langue maternelle devient alors un irrésistible besoin, et je suis convaincu que la moitié des voyageurs, morts loin de leur pays, sont morts de tristesse et d'isolement. Aujourd'hui encore, je me souviens de ces longues et douces causeries avec bonheur. La souffrance a disparu, mais le bien-être que répandait en moi cette voix consolatrice est aussi présent à ma pensée que si j'entendais encore Arnaud me parler de notre chère France. Je ne saurais comparer la sensation que j'éprouvais qu'à cette ravivante fraîcheur qui s'infiltre dans les veines d'un homme harassé de fatigue, au moment où il se plonge, à l'ombre de grands arbres, dans une eau fraîche, murmurante et limpide.

Mon indisposition dura une quinzaine de jours. Pendant ces quinze jours, Arnaud eut pour moi des soins fraternels, me servant le jour, passant auprès de moi ses nuits comme une garde-malade, et, au milieu de tout cela, me parlant de son voyage avec un enthousiasme que moi seul, qui connaissais sa froideur habituelle, pouvais comprendre, et que je compris si bien que la rage m'en prit à mon tour et que je le fis plus tard, à travers mille dangers, tout musulman que j'étais.

Enfin je me retrouvai sur pied, à la grande satisfaction d'Abou-Taleb. Pendant ma maladie, j'avais eu, par Yusuf-Effendi, des nouvelles d'Abou-Arich. Le chérif Hussein n'avait point renoncé à l'espoir de me voir revenir à lui, et avait employé Yusuf-Effendi à cette négociation. Mais mon parti était parfaitement arrêté. J'étais pris d'une fièvre bien autrement ardente et irrésistible que celle que je venais de couper avec du sulfate de quinine : j'étais pris de la rage des voyages.

Lorsque je me trouvai assez bien pour partir, j'annonçai au chérif mon désir de me mettre en route et de rejoindre les deux jeunes princes dont nous avions appris l'heureuse arrivée à Moka. Cette fois, il était bien décidé que j'irais par terre, et, comme mes chevaux étaient partis pour Moka avec Mohammed, Abou-Taleb mit ses dromadaires à ma disposition.

Je partis le 15 mars, laissant à Hodeïda Arnaud en parfaite sûreté. Le chérif m'avait engagé sa parole qu'il le laisserait partir à la première occasion. Cette occasion se fit encore attendre dix ou douze jours après mon départ.

Enfin un petit bâtiment de la localité appareilla pour Djedda, et, sur la demande du chérif, donna passage à Arnaud, et à son âne et à ses inscriptions. Son âne et ses inscriptions, c'était tout ce qu'il avait sauvé du pillage de sa boutique. Il est vrai que, sur son estimation, le chérif lui avait fait rendre la valeur des objets volés, brisés ou gâtés. Mais Arnaud était tellement homme de conscience que, rendu maître des indemnités qui lui étaient dues, il avait tout estimé au-dessous plutôt qu'au-dessus de sa valeur.

La mer était mauvaise. Le boutre était un coureur, *saya*. Sa faiblesse l'empêchait de prendre la haute mer ; il devait donc suivre les côtes, marcher plus lentement, et s'arrêter tous les soirs dans quelque crique, de peur de donner, dans les ténèbres, sur les récifs à fleur d'eau dont les côtes sont hérissées. Il mit dix jours à aller d'Hodeïda à Djedda. Là il trouva M. Fulgence Fresnel, le consul de France, qui l'attendait impatiemment. En effet, c'était presque sur les indications du pauvre Fresnel, cet admirable savant qui vient de mourir à Mossoul, après avoir rendu aux Européens des services dont on ne peut se faire une idée en Europe, c'était, disons-nous, presque sur ses indications qu'Arnaud était parti.

Arnaud revenait et rapportait plus que n'avait espéré M. Fresnel, non seulement sous le rapport de ses inscriptions et de son alphabet, mais encore au point de vue des renseignements statistiques de toute la contrée qu'il venait de parcourir, et que je fus étonné qu'il eût pu parcourir quand je repassai à peu près par les mêmes chemins que lui. Tout cela était si important au point de vue de l'archéologie et de la géographie pratique, que M. Fresnel en fit l'objet d'un rapport à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était correspondant. Le rapport fut lu, à ce que je crois, par M. Mohl.

Quant à Arnaud, il était personnellement dans un état déplorable, et il fallait se hâter de le faire changer de climat. A Djedda, tous les moyens de guérison ayant échoué, il fut résolu qu'Arnaud partirait d'abord pour Alexandrie, puis pour la France, si le consul général le jugeait à propos.

M. Fresnel et ses amis de Djedda l'embarquèrent donc en le recommandant tout particulièrement au patron du boutre. Il avait en outre de M. Fresnel les lettres les plus pressantes pour le consul du Caire, qui était à cette époque M. Vattier de Bourville.

Au Caire, le mal continua d'empirer. On l'envoya à Alexandrie. Là, le consul général lui fit avoir son passage pour la France, et pourvut à tous ses besoins.

Arnaud débarqua à Marseille avec son âne. Quant à ses inscriptions et à son alphabet, ils étaient déjà à l'Académie. Il était des environs de Montpellier, je crois. Il regagna son pays, et retrouva sa famille. Alors tout alla de mieux en mieux, moral et physique.

L'Académie avait fait un rapport favorable. Son alphabet avait été imprimé à l'Imprimerie royale, et ses inscriptions reproduites. Arnaud partit pour Paris. J'ignore comment l'âne y vint ; mais ce que je sais, c'est que le Jardin des Plantes s'en enrichit. Je l'y ai vu, et je crois même qu'il y est encore. Assez bien accueilli, Arnaud resta deux ou trois mois à Paris. On reconnut en lui un homme modeste qui avait énormément vu et qui cependant n'avait aucun orgueil. On lui donna une mission politique et commerciale dans les contrées qui avoisinent la mer Rouge. Arnaud repartit et s'acquitta honorablement de sa mission.

En 1849, nous nous retrouvâmes à Paris, Arnaud, Wayssières et moi. Ils venaient rendre compte de tout ce qu'ils avaient fait, rapportant une magnifique collection de quadrupèdes, d'oiseaux, de coquillages et de végétaux.

A l'époque où nous nous retrouvâmes, ils étaient en querelle avec le Jardin des Plantes, qui, après avoir puisé à pleines mains dans leur collection, ne leur offrait pas, selon eux, un prix suffisant des objets choisis par messieurs les savants. Leur séjour cependant s'était prolongé au delà de leurs prévisions. Il en résulta qu'ils furent bientôt dans la nécessité de vendre à des particuliers, et à quelque prix que ce fût, les objets qu'ils avaient refusés au Jardin des Plantes, et que le Jardin des Plantes, au reste, racheta presque immédiatement de ceux qui s'en étaient rendus acquéreurs.

Je les laissai à Paris. Je partais pour Tunis avec l'intention de traverser l'Afrique, de la Méditerranée au cap de Bonne-Espérance. Je les avais quittés en leur souhaitant un succès qu'ils avaient, Dieu merci, largement mérité. Mais mon souhait ne leur porta point bonheur.

A mon retour en 1852, j'appris qu'Arnaud avait rejoint son frère à Médéah, où il habitait avec lui.

Et, en effet, tel est le sort des voyageurs, de ces missionnaires de la science qui, sans avoir le but céleste des missionnaires de la religion, ont si souvent la même fin qu'eux : le martyre.

Jetez les yeux sur les mers de l'Océanie, jetez les yeux sur les sables de l'Afrique ! Cook est assassiné à Owyhee ; La Peyrouse disparaît dans l'archipel Wanikoro ; Levaillant ruine sa fortune et sa santé pour se voir nier toutes ses découvertes, même l'existence de la girafe ; Mungo-Park cesse de donner de ses nouvelles aux environs de la ville de Boussa, et l'on n'en entend jamais reparler ; Bruce engloutit sur le chemin des sources du Nil, vainement cherchées, sa fortune, amassée dans le commerce, et meurt fou ; Caillé pénètre le premier jusqu'à Tombouctou ; après dix ans de fatigues, d'obstacles, d'abandon, il revient en France, et meurt des suites d'une maladie rapportée d'Afrique ; Oudney est mort de fièvre pernicieuse dans le Soudan ; un des frères Lander tombe sur les rives du Niger, et ne se relève pas ; le major Ling et Denham entrent en Nigritie et n'en sortent plus : Richardson parvient jusqu'au lac Tchad, et meurt ; Sainte-Croix Pajot a sa tombe à Taës, Victor Jacquemont à Bombay, Hommaire de Hell à Ispahan ; Maizans est torturé sur la côte du Zanguebar ; Franklin est pris dans les glaces du pôle Nord ; Bellot perd la vie en

le cherchant : Arnaud vit misérablement près de son frère, sans lequel il ne vivrait plus.

On pourrait en citer cent autres encore. La liste est longue et douloureuse ! Dieu fasse paix aux morts et donne courage aux vivants ! Il faut que l'œuvre s'accomplisse, malgré l'ingratitude des contemporains et l'insouciance de la publicité.

Il y a des hommes qui voient et qui verront éternellement, la nuit, la colonne de feu, le jour, la colonne de fumée, et qui la suivront, à travers tous les obstacles, jusqu'à cette terre promise et toujours donnée : la tombe !

Revenons à la route d'Hodeïda à Moka, sur laquelle, le 15 mars, je chemine avec les dromadaires d'Abou-Taleb. Une petite caravane de marchands, me voyant sous la protection immédiate du chérif, s'était adjointe à moi. Comme toujours, nous partîmes le soir, suivant la direction de Beït-el-Fakih.

Après avoir quitté le Rabat, qui s'étend de ce côté, et qui ne se compose que d'une longue rue, siège d'un marché plus important que celui de la ville, attendu que les marchands n'ont pas de droits à payer, nous entrâmes dans une vaste plaine, ou plutôt dans un immense maquis couvert de nabaks et de mimosas.

Le lieu est célèbre par les assassinats qui y ont eu lieu à plusieurs époques. C'est à l'Yémen ce que Viterbe est à la route de Rome. Il est rare qu'une caravane y passe sans avoir un coup de fusil à faire. Au reste, nous étions prévenus. Le chérif Abou-Taleb m'avait donné une escorte de quinze hommes ; notre caravane se composait d'une vingtaine de marchands ; nous étions bien armés et nous tenions sur nos gardes.

On ne pouvait marcher qu'un à un, mais dans un sentier parfaitement tracé. En certains endroits, nos dromadaires traversaient des mares d'eau, résultat d'un grand orage qui avait éclaté la veille. Au fur et à mesure que nous nous éloignions, la nuit s'épaississait, et l'on entendait le bruit des vagues qui allait s'éteignant.

Il était rare que l'on fît un quart de lieue sans que l'on rencontrât quelque tas de pierres indiquant une sépulture. Ces tumuli vont toujours s'augmentant, chaque passant regardant comme devoir religieux d'y jeter son caillou. On peut, d'après la hauteur de ces tumuli, calculer l'époque de l'assassinat.

Presque toujours, près de ces sépultures sauvages, s'élève un petit arbre couvert de chiffons bariolés, qui prend sous ce bariolage l'aspect d'un arbre de mai.

Ce sont les offrandes funèbres des femmes, qui déchirent un morceau de leur chemise, de leur jupe, de leur voile, pour le déposer sur l'autel de la mort.

L'histoire des malheureux qui dormaient sur notre route étant connue, les hommes de notre escorte se disaient entre eux, ou nous disaient à nous :

— C'est là qu'a été assassiné un tel.

Puis venait la cause de la mort. La cause la plus fréquente était le vol. Mais, outre le vol, il y avait les rixes particulières ; puis la jalousie.

Toutes sortes de préjugés se rapportent aux tombes des assassinés. A certaines heures de la nuit, les spectres en sortent, les fantômes s'en échappent. Il y a peu d'Arabes qui ne vous disent, de la meilleure foi du monde, qu'ils ont vu des revenants ou des djinn. Un individu qui sifflerait la nuit dans un pareil endroit serait à l'instant même soupçonné d'évoquer les morts ou d'appeler le diable ; on lui imposerait silence aussitôt.

XXXII

Nous ne pouvions, bien que nos montures fussent des dromadaires de course, qu'aller au petit pas. Pour que le dromadaire marche vite, il lui faut non seulement l'espace devant lui, mais encore l'espace à ses côtés.

De temps à autre notre caravane grossissait. Un homme à cheval ou à dromadaire apparaissait tout à coup, sans que l'on sût d'où il sortait, suivait le même chemin que nous pendant dix minutes ou un quart d'heure, échangeait quelques mots avec les soldats de notre escorte, et disparaissait tout à coup aussi soudainement qu'il avait paru.

Ces hommes, qui tous s'approchaient de nous avec une raison de s'approcher, étaient évidemment des éclaireurs. Mais il n'y avait rien à leur dire : ils avaient leur prétexte. Il est vrai qu'ils n'en avaient pas pour nous quitter ; mais, quand ils nous avaient quittés, il n'était plus temps de leur chercher querelle.

Le naïb, lieutenant, qui commandait l'escorte, était un homme aussi brave qu'intelligent, et qui avait l'habitude de ces courses. — Il se nommait Ali. — Le naïb nous mettait sur nos gardes et nous engageait à amorcer nos armes. Cette invitation s'adressait particulièrement aux Arabes. Ceux-ci, ayant des fusils à mèche, allument d'ordinaire leur mèche à mesure qu'ils amorcent. Les Arabes, avons-nous déjà dit, je crois, portent ces mèches en turban. Elles sont tressées dans le genre des fouets et faites d'une écorce d'arbre qui correspond à l'amadou. Selon qu'ils en ont besoin ils en coupent un bout plus ou moins long.

On comprend les accidents qui arrivent avec ces sortes d'armes. Le plus fréquent, c'est que le fusil parte sans que l'homme le veuille. Le plus souvent il arrive alors qu'il tue ou blesse un chameau ou un homme de la caravane.

Nos hommes, prévenus, amorcèrent donc leurs fusils et allumèrent leurs mèches. Au bout de quelques instants après cette précaution prise, Ali me dit :

— Je te laisse le commandement de mes hommes, et vais me porter en avant ; je crois que nous approchons d'un mauvais passage, et, selon toute probabilité, nous allons avoir quelque chose à débattre.

Je lui fis observer qu'il était fort imprudent à lui, qu'à son costume on reconnaissait pour un officier du chérif, de faire ainsi une pointe sans personne pour le soutenir.

Mais il me répondit :

— Dans la situation où nous sommes, ce qu'il y a de plus prudent, c'est la témérité.

Il prit aussitôt les devants, et en quelques secondes disparut dans l'obscurité. Au bout d'un quart d'heure, nous entendîmes un coup de fusil. Un autre suivit immédiatement. Il était évident qu'on avait tiré sur Ali et qu'il avait répondu au feu en rendant coup pour coup.

Dans la nuit, dans un lieu désert, dans les circonstances où nous nous trouvions, le bruit d'une arme à feu a son écho dans le cœur.

Nous accélérâmes la marche. Nous arrivâmes dans une espèce de carrefour que l'on appelle *Assel* (le Vieux). Là, nous vîmes Ali qui se débattait entre cinq ou six Bédouins, à dromadaire comme lui. Ceux qui l'attaquaient avaient le visage noirci pour ne pas être reconnus. Ali était démonté et blessé. A côté de lui, sur l'herbe, gisait un cadavre déjà dépouillé de tous ses vêtements. Nous arrivâmes au galop sur eux.

Les brigands, à notre vue, prirent la fuite, essayant d'entraîner Ali avec eux. Plusieurs coups de fusil partirent dans les ténèbres. Portèrent-ils ? j'en doute : on tirait plutôt sur des ombres que sur des hommes. Nous entendions leurs cris. Ils s'encourageaient à tuer Ali, que l'un d'entre eux avait mis devant lui sur son dromadaire. Mais Ali n'était pas homme à se laisser tuer comme cela. Il avait tiré son poignard et continuait de lutter. Je laissai huit hommes à la garde des bagages. Avec le reste de l'escorte et cinq ou six hommes de bonne volonté, je me mis à la poursuite des fuyards. Seulement les localités leur étaient plus familières qu'à moi. Ils avaient sur nous le double avantage de la connaissance des lieux et de l'obscurité.

Deux des nègres de l'escorte avaient remarqué celui des Arabes qui emportait Ali. Leurs yeux habitués à l'obscurité avaient vu la lutte des deux hommes. Les deux nègres se mirent spécialement à la poursuite du Bédouin, qu'ils supposaient emporter leur chef. Ils l'atteignirent, l'attaquèrent, le firent prisonnier et, triomphants, le ramenèrent avec Ali. Les autres se battaient dans plusieurs directions.

On entendait les coups de fusil, qui allaient toujours s'éloignant, preuve que les voleurs continuaient de fuir. Sans nous préoccuper du mort, nous continuâmes notre route vers Drehmi ; nous étions trop éloignés d'Hodeïda pour y retourner.

L'état d'Ali nécessitait de prompts secours. Il avait le bras droit cassé par une balle et un coup de lance au-dessous de l'omoplate. Le mieux était donc, comme je l'ai dit, de gagner le prochain village. Après le maquis, venaient un pays de dunes et le lit d'un torrent nommé Wadi-Abassi. De l'autre côté du torrent est un de ces cafés solitaires dont j'ai parlé. Celui-ci se nommait Abassi, comme le torrent. Nous nous y arrêtâmes pour donner le temps à la caravane de nous rejoindre, et à ceux de nos compagnons qui s'étaient mis à la poursuite des Bédouins de nous rallier. Il était environ minuit lorsque nous mîmes pied à terre à la porte du café. Nous nous groupâmes, tout transis, autour d'un énorme feu.

Nous descendîmes Ali, qui souffrait affreusement. Par malheur, je n'avais rien sous la main que du linge, de l'eau et du sel. J'avais bien mes lancettes ; mais comme, par la nature des blessures, il n'y avait point d'épanchement à craindre, il était inutile de le saigner.

La balle avait traversé le bras ; il n'y avait donc pas d'extraction à faire. Je fis des clavettes avec des branches de palmier. Je les réunis côte à côte avec des cordes, et lui en enveloppai le bras, après l'avoir remis, et avoir

le mieux possible enlevé les esquilles. J'appliquai de la charpie à la double plaie, et je lui bandai le bras.

Quant au coup de lance, c'était une simple blessure. Elle était douloureuse en ce qu'elle était au défaut de l'épaule, mais elle ne présentait aucun danger.

Arrivé au carrefour où nous l'avions rejoint, il avait été attaqué par cinq ou six hommes, dont l'un lui avait tiré le coup de fusil qui lui avait cassé le bras et fait tomber son arme. Mais avec la main gauche il avait tiré un pistolet de sa ceinture et avait tué son adversaire. Tous alors s'étaient rués sur lui. Il allait succomber sous le nombre lorsque nous étions arrivés.

Nous restâmes trois heures à Abassi. Pendant ces trois heures, la caravane et la portion de l'escorte laissée à la poursuite des fuyards nous rallièrent. Nos hommes avaient fait un nouveau captif et repris le dromadaire d'Ali : mais il manquait deux hommes à l'appel. On essaya de les rallier par des coups de fusil tirés en l'air ; personne ne répondit. Plus tard, on retrouva les deux cadavres ayant la tête détachée du tronc et placée entre les jambes. Ces cadavres étaient à moitié dévorés par les hyènes et les chacals.

Vers trois heures du matin, nous nous remîmes en route. Au point du jour, nous nous trouvâmes dans un pays d'agriculture, plein d'accidents de terrain. Çà et là se groupaient des huttes, des bandes de moutons, des troupes de chameaux. De place en place blanchissaient des coupoles de marabouts, tombeaux de chefs ou de santons. Chacun de ces tombeaux est une espèce d'asile de bienfaisance gardé par quelque parent du mort, et à défaut par un agent délégué de la famille. Le voyageur, en échange de sa prière pour le mort, y trouve un asile et de quoi apaiser sa faim, étancher sa soif. Quelques-unes de ces sépultures sont des fondations de gens riches, bâties en l'honneur de tel ou tel saint. Pendant trois jours, les voyageurs peuvent y rester. Il y a dans l'Yémen des gens qui parcourent d'énormes distances sans rien dépenser, logeant de tombeaux en tombeaux, et passant d'un saint chez l'autre.



Chacun de ces tombeaux est une espèce d'asile de bienfaisance.

Nous laissâmes le village de Drehmi, que nous avons déjà nommé, à notre droite, l'intention d'Ali étant de ne s'arrêter qu'à Beït-el-Fakîh. Le pays devenait de plus en plus pittoresque, de plus en plus riant, de plus en plus peuplé. La population y était belle et paraissait heureuse. De charmantes filles aux yeux de gazelle venaient à nous en souriant, nous offraient du lait avec leurs bras nus ornés de bracelets. Des fellahs traçaient des sillons avec cette charrue primitive qui, depuis Abraham, n'a pas dû changer de forme. On eût dit qu'on entrait dans un de ces pays fabuleux dont parlent les poëtes et qui n'ont point de portes pour le péché et la mort.

Vers midi, nous entrâmes à Beït-el-Fakîh. Beït-el-Fakîh, ou la Maison du savant, est une charmante petite ville d'une

lieue de tour à peu près, bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, ombragée par les verts panaches des bananiers, des manghiers et des [illegible]. Ce fut là que, pour la première fois depuis que j'étais dans l'Yémen, je rencontrai ce dernier arbre, si précieux pour les pays où la Providence l'a semé.

Beit-el-Fakih est arrosé par un torrent qui porte le titre de Wadi-Gawa, Torrent du café. En effet, par cette ville passe comme un inépuisable torrent tout le café de l'Yémen. Sa situation géographique est de 14°29 de latitude nord, et de 40°41 longitude est. Elle doit son origine à un saint sunnite nommé Ahmed-ibn-Moussa, Ahmed, fils de Moïse. Il est enterré hors de la ville sous un dôme d'un élégant travail. Il s'y fait des pèlerinages, et l'on jure par lui, au détriment des noms de Mohammed et d'Allah. Le blé, la canne à sucre, le café, le coton, le millet, le maïs, le lin, le chanvre, l'indigo, le pavot y réussissent à merveille. On y voit d'immenses champs de rosiers dont on recueille les fleurs pour faire de l'essence. Plusieurs puissances européennes y ont des résidences. Tous les commerçants [illegible] du Maroc, de l'Égypte, de la Syrie, de Mascate, de Bassora, d'Ispahan, de Bombay et de Chandernagor s'y donnent rendez-vous. Il y en avait de très riches. J'ai connu cinq ou six millionnaires dans cette ville, peuplée de quinze mille âmes tout au plus.

La population se compose d'Arabes d'abord, puis de [illegible] de juifs. Elle offre des constructions qui datent de l'époque de la plus belle architecture arabe, et est dominée par une immense citadelle, que l'on croirait bâtie par un [illegible] de [illegible] citadelle avait servi de demeure, pendant tout le temps de son gouvernement, au chérif Ali. Il venait de mourir, comme nous l'avons dit, et avait été remplacé par le chérif Amr, son neveu, jeune homme de vingt-cinq ans à peine.

Dans cette citadelle, outre la famille d'Ali et celle du nouveau chérif, outre les femmes, les esclaves, la garnison, logent encore, occupant le rez-de-chaussée, dans des bouges fermés de grilles, cinq ou six cents forçats, enchaînés, non pas comme chez nous avec des chaînes, mais attachés l'un à l'autre avec des barres de fer. Au moment où nous passâmes près d'eux, ils nous tendirent les mains en nous demandant du pain et du tabac. La plupart de ces malheureux n'avaient commis d'autre crime que d'avoir déplu à plus puissant qu'eux.

Je vis en me rendant à la citadelle, — car nous allions loger chez le chérif, — plusieurs délicieuses fontaines ombragées par des noyers, des cyprès et des tamarins. On peut, au sucer un petit tube en cuivre, ou boire dans une sébile enchaînée à l'urne qui contient l'eau. Presque toutes ces fontaines étaient ornées d'inscriptions. L'eau en était délicieuse.

A droite et à gauche, je laissai aussi sur mon chemin de très belles mosquées, dont une seule avait un minaret. Les savants du pays prétendent que ces mosquées datent des premières années de l'islamisme. D'autres, les trouvant encore trop modernes, les font remonter jusqu'à Abraham.

Quant à la ville, du moment où ses mosquées remontent à Abraham, on comprend que son origine, à elle, se perd dans la nuit des temps. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au [illegible] siècle elle fut témoin d'un combat avec des tribus païennes. Ali resta vainqueur.

[illegible] légende dit qu'à cette époque une seule maison [illegible] bâtie : c'était la maison d'un savant [illegible] se bornait à copier le Koran. De là vient le nom de *Maison du savant*. Cette maison, à ce que l'on prétend, existe encore. On me la fit voir. C'est un [illegible] par tout le pays. Les pieux musulmans y portent des offrandes. Et il s'est trouvé, malgré près de douze [illegible] des descendants de l'écrivain pour les [illegible]

Les rues, comme celles du Caire, sont étroites et tortueuses [illegible] le jour et la chaleur. Celles qui sont un peu larges sont recouvertes avec des nattes. Chaque maison a un ou deux étages, sa terrasse, son jardin ; chaque jardin a son petit [illegible] en jolie.

Les habitants [illegible] les plus hospitaliers de tout l'Yémen, et [illegible] d'une distinction particulière. J'y trouvai plus d'aisance [illegible] ailleurs.

Nous avons parlé du grand commerce de café qui se fait à Beït-el-Fakîh. De Beït-el-Fakîh seul il est exporté de trente-cinq à quarante mille sacs, chaque sac contenant de soixante-quinze à quatre-vingts livres. Disons quelques mots de l'arbuste qui le produit.

De même qu'au delà de [illegible] en approchant de [illegible] on commence à voir des [illegible] de même au delà d'Abassi et à une demi-lieue à peu près de Beït-el-Fakîh, on rencontre les premiers plants de café. Plus on s'élève dans la montagne de Hadie, plus leur [illegible] augmente. C'est un immense travail que la culture du café, et qui rappelle en même temps la culture du raisin aux bords du Rhin et celle des pêches à Montreuil. Elle se fait par terrasses superposées les unes aux autres et soutenues par des espèces de dalles.

Au-dessus de la plantation s'étend un réservoir qu'on remplit par toutes sortes de moyens plus ingénieux les uns que les autres, et qui, en laissant échapper l'eau, produit une irrigation par petites cascades, laquelle, reçue dans de petites rigoles, s'infiltre jusqu'aux racines.

Rien n'est ravissant comme une plantation de café en fleur, et rien n'est pittoresque comme ces montagnes, chauves à leur sommet, mais chevelues, verdoyantes et embaumées à leur base.

La récolte donne lieu à des fêtes pareilles à celles des vendanges chez nous. Le chef du pays donne le signal, et chacun se met à l'œuvre, en secouant d'abord le caféier, qui laisse échapper son fruit mûr, comme le chêne le gland, comme le hêtre la faine. Le café qui tombe naturellement avant la secousse, et que l'on ramasse comme chez nous la châtaigne, est le meilleur. Celui-là est encaissé séparément. Il se vend comme fleur de café. Puis vient celui qui tombe à la secousse et qui forme la seconde qualité. Puis enfin vient celui qu'on arrache sur l'arbre, et qui est le moins bon de tous, ne pouvant jamais se débarrasser d'un goût de vert. C'est celui qu'on donne ou vend à tout le monde. Mais l'autre, la première qualité, il faut bien le dire, vient rarement en Europe. Il est accaparé par le sultan, le pacha d'Egypte et les grands du pays. La seconde qualité est déjà plus facile à exporter. C'est celle qui passe chez nous pour être la première.

Maintenant il existe dans les qualités de café ce qui existe dans les qualités de vin. Tel cru est supérieur à tel autre, comme tel champagne ou tel bordeaux est supérieur à tel autre. Cela tient à l'exposition.

Le chérif Amr nous attendait. Il était venu à notre rencontre à quelques centaines de pas de sa citadelle, située à l'est de la ville. Il connaissait mon ancienne position auprès de son oncle Husseïn, et il m'accueillit comme si je l'occupais encore. D'ailleurs il m'avait vu précédé par les deux chérifs ses cousins, et cela lui avait donné une haute idée de mon importance. Le soir, après le coucher du soleil, nous eûmes la musique militaire. Allah, quelle musique !

Le lendemain soir, après avoir séjourné trente-six heures à Beït-el-Fakîh, nous partîmes, laissant notre blessé chez le chérif. Je lui avais remis une certaine somme pour se faire soigner par le médecin du pays. J'ignore ce qu'est devenu ce pauvre diable.

Le chérif nous avait donné une nouvelle escorte. En sortant de Beït-el-Fakîh, nous appuyâmes au sud et prîmes la route de Zebid. La distance qui sépare les deux villes est un désert de douze lieues, peuplé seulement de quelques hameaux.

L'espace était devant nous. Nous pûmes donc marcher plus rapidement que nous ne l'avions fait jusqu'alors. A onze heures du soir, nous campions à Arbaïn, petit hameau de sept ou huit huttes. Tout cela vit de ses troupeaux, qui vivent eux-mêmes en cherchant leur pâturage partout où ils le trouvent. Les pâtres suivent les animaux, abandonnant leurs huttes à ceux qui viennent après eux.

Arbaïn se trouve à cheval sur un torrent, sec l'été, bondissant l'hiver, et se perdant sous les sables, pour aller reparaître plus loin et se jeter dans la mer. C'est dans le lit de ce torrent, tout planté de lauriers-roses, que les troupeaux vont paissant et trouvent leur nourriture.

A une heure du matin, nous nous remîmes en route. Aux premières lueurs du jour, nous eûmes devant nous des troupeaux de gazelles qui venaient pour brouter, et qui, tout en broutant, se mêlaient aux troupeaux. Les bergers parviennent parfois à les faire environner par leurs moutons et à les prendre toutes vivantes.

Là, je rencontrai un oiseau que je retrouvai plus tard en Afrique ; les Arabes lui donnent un nom qui correspond à celui de *grammier*, sa voix donnant tous les tons de la gamme.

De place en place nous faisions lever de petits lièvres ; quelquefois des chacals s'élançaient à leur poursuite en aboyant, comme font chez nous les renards. Je tuai deux ou trois de ces petits lièvres, quoique les Arabes n'en mangent point, mais Sélim et moi nous les mangeâmes. Nous n'avions pas pu joindre les gazelles.

Nous déjeunâmes vers les huit heures du matin, en faisant halte à un charmant village nommé El-Mahad. L'hospitalité nous était donnée par le cheik et les notables du pays. Cette hospitalité coûta la vie à deux ou trois moutons et à une vingtaine de poules.

J'ai dit que nous avions mangé nos lièvres, mais j'ai oublié de dire que nous avions été obligés de les dépouiller et de les faire cuire nous-mêmes. Les femmes refusèrent absolument d'y toucher.

A l'heure habituelle, nous repartîmes. Nous n'avions plus qu'une étape pour arriver à Zebid. Vers la fin de la jour-

née, nous commençâmes à voir briller au soleil couchant les minarets de la ville recouverts en tuiles vernies. La ville, aussi blanche que de la craie, s'apercevait de loin. C'est au reste l'habitude des Arabes de blanchir leurs monuments à la chaux après le Ramadan.

Nous entrâmes à Zébid à la nuit fermée. Mais des cavaliers étaient partis d'avance pour prévenir le chérif Salèh. Le chérif Salèh était neveu d'Hussein ; nous ne cessions donc pas d'être en famille. Bien qu'il fît complètement nuit, le chérif n'en vint pas moins nous recevoir à la porte de la ville et nous conduisit à sa forteresse.

Zébid est une ville scientifique. Elle renferme une université musulmane où l'on apprend le Coran, les mathématiques, l'astronomie et la médecine. Il y vient des élèves de tous les pays musulmans, nubiens, africains, égyptiens, turcs, naturels du Zanguebar, habitants de Mascate. Il en sort des tolbas, des muftis et des imams.

Lorsque nous arrivâmes à Zébid, les murs qui formaient l'ancienne enceinte de la ville étaient en partie écroulés, et il n'y avait plus de fortifications sérieuses que la citadelle. Comme à Beit-el-Fakih, les rues sont rafraîchies par des fontaines alimentées par un torrent qui déborde à une époque, et devient alors presque aussi large que le Nil. Il fertilise une vingtaine de petits villages qui forment le district de Zébid. Comme le Nil, il fertilise tout ce qu'il arrose, mais, comme le Nil, il est limité par le désert.

Les meilleurs chevaux de la contrée, les ânes les plus forts et les plus patients de l'Yemen, les mules les plus fermes et les plus sûres de toute l'Arabie, se trouvent à Zébid.

Les cimetières sont remarquables par leurs magnifiques cyprès et leurs énormes tamarix, autour desquels s'enroulent des lianes et des vignes qui courent d'un arbre à l'autre comme d'interminables serpents.

Zébid est la plus vaste des villes du Théama, et celle qui s'offre aux voyageurs sous l'aspect le plus pittoresque. Les rues, contre l'ordinaire des rues arabes, sont propres comme les rues européennes. Elle a eu huit portes, dont pas une n'est restée debout. Ce sont les Turcs qui, sous Sinan-Pacha, l'ont réduite à l'état où elle se trouve.

Il existe près de la ville les restes d'un ancien aqueduc. Sans doute autrefois amenait-il l'eau des montagnes. Qui l'a bâti ? C'est le secret des temps écoulés. L'année qui avait précédé mon passage à Zébid, la ville avait été complètement inondée.

La population est d'à peu près dix mille âmes, la même, au reste, comme composition, que celle de Beit-el-Fakih. Tous les Zébidites se livrent ou au commerce ou à l'agriculture. Les meilleurs melons, les meilleures pastèques et les meilleurs raisins que j'aie mangés de ma vie, je les ai mangés à Zébid. Il en est de même des mandarines et des grenades. Une singularité de certains raisins du pays est de n'avoir pas de pépins. La fameuse grappe rapportée de la terre promise devait avoir poussé sur un plant tiré de Zébid. J'y ai vu des grappes de raisin qui pesaient jusqu'à vingt-cinq et trente livres.

Comme à Beit-el-Fakih, la population est bienveillante, hospitalière, peu fanatique. Elle se partage en plusieurs sectes. La majorité est sunnite. On y rencontre quelques Chafaites ; le reste est Zeidiyé. Le Zeidisme est la religion de l'Etat.

La réception fut la même qu'à Beit-el-Fakih, toujours cérémonieuse et prévenante. On sentait qu'une grande puissance, respectée partout, nous couvrait de son aile.

Nous repartîmes le lendemain soir avec une nouvelle escorte, chacun de nous emportant de la farine, des dattes et de l'eau, attendu l'espace désert que nous avions à traverser de Zébid à Tâës. Nous marchâmes toute la nuit. Vers les onze heures, nous nous croisâmes avec une forte caravane venant de Moka. On se hèle dans le désert comme sur l'océan. Nous prîmes langue, et nous sûmes que la caravane se rendait à Sâad. Les questions faites franchement de nuit ou de jour obtiennent toujours des réponses franches. Il n'y a pas d'exemple qu'en pareille occasion on ait été trompé. Quand deux caravanes se déclarent la guerre, elles s'envoient des hérauts avant de commencer les hostilités.

Vers minuit, nous traversâmes un vaste torrent qui a nom d'*Wadi-scherdsj*. Il y avait de l'eau jusqu'aux genoux de nos chameaux. Beaucoup d'oiseaux aquatiques, éveillés par le bruit que nous faisions en le traversant, partirent du milieu des lauriers roses. Autant que nous en pûmes juger, ses rives étaient fertiles.

Les hurlements de nombreux chiens nous annoncèrent, vers deux heures du matin, la présence de populations, et quelques feux nous indiquèrent la place où elles se trouvaient momentanément. Nous nous dirigeâmes vers ces feux, en ayant bien soin de contourner les huttes de manière à ne pas avoir l'indiscrétion de nous trouver devant leurs portes.

Nous avions affaire à de riches propriétaires. Tout autour du campement s'étendaient de nombreux troupeaux de moutons, d'ânes et de chameaux. Notre approche les avait éveillés, et ils s'étaient mis sur la défensive. Un des leurs s'avança vers nous pour savoir qui nous étions. De son côté, le naïb qui commandait notre escorte alla à sa rencontre. Après avoir échangé quelques paroles et s'être reconnus, chacun retourna vers les siens, le messager leur reportant qui nous étions et notre naïb nous disant que nous pouvions avancer. Les chiens seuls ne nous donnaient cette permission qu'en grognant.

Nous trouvâmes tout le monde sur pied, hommes, femmes et enfants. Les femmes firent accroupir nos chameaux, et les notables nous reçurent à la descente de nos selles.

Un petit cri, modulé d'une certaine façon, suffit pour faire accroupir le dromadaire. On se trouve alors sur une pente de soixante à soixante-cinq degrés. Il faut s'y faire, mais on ne s'y fait qu'après avoir sauté plusieurs fois pardessus la tête de l'animal.

Les chameaux mal dressés crient en s'accroupissant. Ce cri a deux inconvénients graves. Le premier, c'est qu'il est horriblement désagréable ; le second, c'est qu'il prévient les Arabes voleurs de votre présence. Il en résulte que les dromadaires et les chameaux qui n'ont point cet inconvénient valent un tiers de plus que les autres.

Une fois accroupis, on leur lie les deux genoux, afin qu'ils ne puissent pas se relever, on leur jette de la paille ou on leur donne des dattes avec de l'orge. Comme le bœuf, le chameau rumine toute la nuit.

Nous étions gelés. On jeta de nouvelles broussailles sur le feu et nous nous réchauffâmes. Puis on nous offrit du miel arrosé de beurre, et du pain frais. Je me contentai d'un morceau de pain que je trempai dans du lait de chamelle. La confiance un peu établie, on parla politique. La conversation politique des Arabes roule toujours sur les impôts qui les écrasent, sur le fisc qui les ruine.

On sut que j'étais médecin. En un instant, j'eus une magnifique clientèle. Qui dit médecin, dit sorcier. Les uns me demandaient des consultations, les autres des philtres. On m'amena un lépreux. Le malheureux était atteint d'éléphantiasis. On m'amena des aveugles. Je n'étais ni prophète ni apôtre pour les guérir.

Les jeunes filles étaient superbes. Ces Arabes nomades sont en général de merveilleuses créatures. Et cependant, il y avait dans tout cela plus de malades que de bien portants. Les maladies ordinaires sont des ophtalmies, des lèpres, des plaies invétérées, surtout ce ver *dragonneau* ou *fertyt* qui vient dans les articulations et que l'on roule sur une allumette.

A quatre heures du matin, malgré leurs instances, nous prîmes congé de nos hôtes, lesquels nous accompagnèrent, les hommes bien entendu, pendant près d'une demi-lieue, en nous souhaitant toutes sortes de prospérités. Cette tribu était toute primitive ; c'était la famille antique comme la raconte la Bible. On sentait que, moralement du moins, elle n'était point encore gâtée par le contact de l'étranger.

XXXIII

Vers les onze heures, quoique nous fussions en mars, la chaleur devint insupportable. Cependant, comme nous approchions de Tâës, nous ne voulûmes point faire halte. Une heure après, nous entrions dans cette petite ville, bâtie sur le versant d'une montagne.

Elle est dominée par sa citadelle, où réside un chérif, toujours parent à un degré plus ou moins éloigné d'Hussein. C'est à Tâës que l'on trouve la poterie dont on fait les petites tasses à café que l'on nomme *fingals*.

Nous étions au milieu de plaines arrosées par de petits torrents qui descendent des montagnes, de sorte que nous avions des récoltes de toute espèce autour de nous. La population est d'un millier d'âmes. Nous logeâmes chez le chérif, qui me fit voir avec orgueil sur son fort douze belles pièces de canon en bronze qui appartenaient au chérif Hussein. Ces beaux canons avaient été enterrés et abandonnés par les Turcs ; mais Hussein avait flairé la cachette et les avait tirés de terre, placés sur leurs affûts, et tournés du côté du territoire de Sana, dont Tâës est ville limitrophe.

La ville est sans murailles et sans portes ; mais la citadelle est assez forte pour la défendre, et les canons peuvent porter par-dessus elle.

Le même soir, nous nous remîmes en route dans la direction de la mer. Les montagnes nous forcèrent d'obliquer. Toute la nuit fût employée à traverser un désert très tourmenté par le labour de torrents qui renaissent et se déplacent à chaque saison de pluie, se précipitant des montagnes et roulant avec eux vers la mer d'énormes blocs de rochers.

A la première vue, au reste, le pays ne semble pas aussi aride qu'il l'est en effet. Il y a des espèces de lacs d'herbe si drue que, même affamés, les animaux ne la mangent qu'à grand'peine. Ces lacs d'herbe sont habités par des pintades, des perdrix, des poules de Numidie, des lièvres et des chacals. Les vipères cornues y abondent ; nous les entendions glisser entre les pieds de nos chameaux. Par bonheur, aucun ne fut frappé.

Vers la moitié de notre route, nous tombâmes au milieu d'une tribu de bohémiens, sans tentes, sans huttes, sans abri, ayant seulement quelques maigres animaux pour porter leurs bagages. Ils étaient couchés autour de grands feux. L'industrie de ces misérables, comme lorsqu'ils traversent nos pays de l'Ouest et du Nord, est de dire la bonne aventure, de préparer des philtres, de tresser des couffes et de sculpter des cuillers en bois. Quand l'occasion s'en présente, ils volent. C'est pour eux qu'a été fait le proverbe : L'occasion fait le larron. Les femmes étaient magnifiques, mais couvertes de haillons et de vermine.

Là, comme en Europe, l'opinion publique les poursuit. Les Arabes les appellent *Djingali* ; nous en avons fait *Zingari*.

Ils furent très effrayés en nous apercevant. Nous, de notre côté, voyant des feux de loin, nous avions cru avoir affaire à des Arabes nomades. Aussi fûmes-nous tout désappointés, reconnaissance faite. Nous ne nous arrêtâmes que le temps de laisser souffler nos animaux, les yeux sur nos bagages, les mains sur nos poches.

Vers neuf heures du matin, nous arrivâmes à un grand village que l'on appelle Muschid. Il s'offre au voyageur qui vient des montagnes sous un aspect charmant, perdu qu'il est à moitié dans une forêt de palmiers.

Dès le point du jour, nous avions vu à l'horizon la ligne argentée de la mer dont nous nous rapprochions.

On distinguait sur cette ligne quelques bâtiments filant vers le nord.

Nous mîmes pied à terre près d'un immense caravansérail construit en jonc et en bambous. Ce caravansérail formait un dôme immense, grand comme la coupole de Sainte-Sophie de Constantinople. Tout autour de ses parois extérieures étaient ménagées des niches au nombre de cent peut-être. Chaque niche servait de logement à un marchand. L'intérieur était soutenu par des troncs de palmier, et, grâce à la légèreté de la toiture, toute la charpente était d'une élégance et d'une délicatesse féeriques, et cependant assez solide pour avoir supporté depuis vingt ans peut-être la colère du simoûn et les averses tropicales. Toutes les marchandises étaient sous la sauvegarde du maître du caravansérail, sur lequel le cheik exerçait une surveillance très active.

A la porte du caravansérail se trouvait un café, en face du café un barbier. Une cour commune recevait toutes les bêtes de somme, chameaux, mules, ânes, chevaux. Plusieurs des cases destinées aux marchands se trouvant vides, nous nous installâmes jusqu'à l'heure du repas.

Vers onze heures le cheik vint lui-même avec ses domestiques nous apporter notre collation. Elle se composait de mouton bouilli, de pilaw, de dattes et de lait frais et aigre. Le lait aigre est assaisonné d'anis et de cumin, substances que les Arabes prétendent être préservatrices de la fièvre. Nos montures, de leur côté, étaient aussi abondamment défrayées que les maîtres.

Le cheik et ses esclaves en signe d'infériorité s'obstinaient à se tenir à l'écart tandis que nous mangions. J'insistai si fort qu'il finit par s'accroupir avec nous.

Ces repas durent un quart d'heure. D'habitude on mange sans boire. Après le repas on avale, tous dans la même tasse comme on a mangé tous dans le même plat, la valeur d'un verre d'eau. Il est poli d'en boire une partie et de passer le reste à son voisin. Les Espagnols, et particulièrement les femmes espagnoles, ont conservé cette habitude qu'elles tiennent certainement des Arabes.

Après le repas, vinrent le café et les pipes ; avec le café et les pipes, la conversation. Celle du cheik et des habitants de la localité roulait particulièrement sur une espèce de prophète qui se disait le *mahadi* annoncé par Mahomet. Le mahadi, c'est un nouveau messie. Ce prophète et ses disciples se tenaient dans les montagnes de Djobla. Il faisait de nombreux prosélytes, prêchant la guerre sainte contre les chérifs, et particulièrement contre l'imam de Sana, qu'il traitait d'usurpateur. Il se disait, lui, un des premiers imams, c'est-à-dire descendant d'Ali. L'imagination des Arabes donnait de la réalité aux récits les plus fantastiques sur ce nouveau prophète. C'était la première fois que nous en entendions parler. A entendre nos interlocuteurs, le mahadi devait faire la conquête de tout le pays. Il ne fut question que de cette conquête, peu probable, jusqu'au moment où nous repartîmes, c'est-à-dire jusqu'à sept heures du soir.

J'ai dit ailleurs que tout le Théama avait dû être autrefois le lit d'une mer qui alors ajoutait un tiers de largeur à la mer Rouge. Mes observations pendant la route que je venais de faire m'avaient confirmé dans cette opinion. Partout, au flanc des montagnes, j'avais vu, si je puis parler ainsi, la silhouette des vagues ; partout j'avais trouvé des coquillages roulés qui indiquaient qu'à une époque certaine la mer avait séjourné là ; enfin partout j'avais rencontré des nappes de sel recouvrant le sable, luisant au soleil et s'enfonçant sous les pieds.

Deux choses venaient encore corroborer le fait : la maigreur de la végétation et le goût saumâtre de l'eau.

A Muschid nous avions rejoint le chemin de la mer, qui traverse tout le Théama et s'étend d'Aden au sommet du golfe Arabique. Nous suivîmes ce chemin ayant la mer à droite, à deux lieues à peu près de nous. Plus le territoire se rapproche de la mer, plus il devient stérile et sablonneux. L'air était sillonné d'oiseaux aquatiques qu'on ne voyait pas, mais dont on entendait le cri.

Après deux heures de marche, nous fîmes souffler nos bêtes sans mettre pied à terre, et prîmes langue avec les habitants d'un petit groupe de huttes nommé Mamlâh. Ces habitants étaient des bergers qui allaient faire pâturer leurs troupeaux sur les collines que nous venions de quitter.

Au fur et à mesure que nous approchions de Moka, la route se peuplait, comme il arrive aux environs d'une ville de commerce. Nous rencontrâmes trois ou quatre petites caravanes marchant au nord. Comme d'habitude, on s'arrêtait, on se reconnaissait, puis chacun continuait son chemin.

Ces Arabes, tout en marchant, chantent des chansons. Il y a un solo auquel répond le chœur en frappant des mains. La nuit, ces chants ont un certain charme.

Le *mullâh*, ou chef de la caravane, est monté sur un âne. C'est toujours un âne qui dirige la caravane. Les chameaux viennent après lui, attachés de dix en dix et par la queue. Le mullâh est l'éclaireur naturel. C'est lui qui fait arrêter les chameaux et s'avance de cinquante ou cent pas pour reconnaître le mullâh de la caravane qui le croise.

Outre les caravanes, nous rencontrions des courriers qui passaient ventre à terre, et qui, en passant, nous jetaient le salut musulman, ou nous disaient l'heure, ou nous apprenaient une nouvelle ; enfin les agents du fisc à cheval, qui parcourent la route pour faire la police et assurer la tranquillité des caravanes.

Des ossements de chameaux morts et abandonnés tracent la route et annoncent combien elle est fréquentée.

Avant le lever du soleil, nous arrivâmes au village de Ruâs. On y fit une halte de quelques minutes seulement. Puis, voulant profiter de la fraîcheur du matin, qui à neuf heures disparaît, nous nous remîmes en route.

A neuf heures du matin, nous mettions pied à terre au caravansérail de Yachtillo. C'est un lieu d'étape. Même scène du cheik apportant le repas, de peuple grouillant et nous regardant ; mêmes nouvelles du mahadi ; même départ enfin à l'heure fraîche de la nuit, la seule pendant laquelle on puisse voyager dans le Théama.

Nous n'avions plus que sept lieues à faire pour atteindre Moka. Plus nous approchions, plus la vie affluait. C'était le sang plus pressé et plus épais près du cœur. Notre caravane elle-même s'était énormément grossie. Partis à vingt-cinq ou trente, nous étions plus de deux mille. Nos nouveaux compagnons étaient des marchands de chevaux, des marchands de dattes, des marchands de poules, des marchands de lait, des familles entières ; tout cela à cheval, à chameau, à âne, à mule, et formant un spectacle des plus pittoresques.

Au point du jour, à cette heure où la clarté des étoiles se mêle à celle de l'aube, nous commençâmes d'apercevoir Moka à travers un horizon d'opale liquide.

Moka se compose de deux villes : la ville fortifiée, la ville ouverte. Nous ne pûmes entrer que dans la ville ouverte, les portes de l'autre étaient fermées encore. Elles ne s'ouvrent qu'après le lever du soleil, et encore n'ouvre-t-on que la petite porte pratiquée dans la grande. Les premières personnes qui entrent dans la ville sont les laitières et les porteurs d'eau.

La ville ouverte est excessivement pittoresque. Ce sont pour la plupart des maisons en jonc entourées de jardins. On y compte à peu près trente caravansérails, des cafés en masse. Là est la vie réelle de Moka, et, comme partout, la vie s'y traduit par le mouvement.

Un torrent immense qu'on appelle l'*Wadi el-Kebir* descend des montagnes situées à quatre ou cinq lieues à peu près, et vient arroser une forêt de palmiers et les jardins de Moka. Une vieille citadelle, agglomération de tours, domine tout cela. Ce fort sert de prison et de bagne, et il est tout particulièrement ombragé par la forêt de palmiers ; ce qui donne à toute cette portion de la ville l'aspect le plus pittoresque.

L'été, le chérif Heïder va s'y mettre au frais. Disons en passant qu'il est plus que gouverneur.

Moka est la capitale réelle du Théama, la capitale politique. Elle devrait être la résidence officielle d'Husseïn. Husseïn, par je ne sais quelle superstition, préfère rester à Abou-Arich, qui est le berceau de ses ancêtres. Peut-être, comme l'aigle, est-il tout simplement fidèle à son nid. Son absence fait Heïder plus que gouverneur, comme nous le disions. Elle le fait vice-roi.

Il y a dans la ville ouverte un immense puits qui fournit à la consommation des deux villes. Des âniers et des chameliers y vont chercher de l'eau dans des jattes en terre et la distribuent dans toutes les maisons. Ce puits s'appelle *Bir-el-Beleil*. Nous nous arrêtâmes dans un caravansérail à quelque distance de ce puits. Ce caravansérail est ombragé par les branches entrelacées de sycomores et de tamarix. Nous attendîmes là que les portes s'ouvrissent, et que le chérif fût prévenu de notre arrivée.

Le chef de notre escorte était entré à pied, dès que les portes avaient été ouvertes pour les laitières et les porteurs d'eau. Le chérif s'était recouché après la prière du matin, de sorte que notre naïb fut obligé d'attendre, aucun des esclaves du chérif n'osant pénétrer dans ses appartements.

Ce ne fut que vers neuf heures du matin que nous vîmes revenir notre envoyé accompagné de quelques officiers du chérif chargés de ses compliments. Ils avaient en outre mission de nous prier d'attendre encore quelques instants, le chérif voulant, pour nous faire honneur, venir au-devant de nous avec ses deux neveux. En réalité, il voulait que ses gens eussent le temps de nous préparer des chambres. Nous nous fussions bien passé, éreintés comme nous l'étions, de cet excès de courtoisie. Mais nous n'étions pas les maîtres de faire à notre volonté.

A onze heures, nous le vîmes apparaître avec ses neveux à ses côtés et suivi d'une centaine d'hommes. A peine nous eut-on signalé le chérif, que nous remontâmes à dromadaire, et que nous nous avançâmes au-devant de lui. A vingt pas l'un de l'autre, nous nous détachâmes chacun de notre côté pour nous faire le salut d'usage et nous donner l'accolade accoutumée. Puis nous continuâmes notre chemin, le chérif et moi, jusqu'à ce que nous fissions tête de colonne, et nous entrâmes dans la ville.

Il va sans dire que tous les habitants étaient dans les rues, lui baisant les pieds, touchant le bas de sa robe et l'accablant de salam-a-leïkum. Tout cela encombrait les rues de telle façon, que nous mîmes une demi-heure à atteindre son palais, quoique nous n'en fussions qu'à trois ou quatre cents pas. Ce palais était fort simple d'architecture, et c'était en réalité plutôt une maison qu'un palais. Seulement elle avait une vue magnifique, donnant sur la mer et sur la douane. Sur la place qui précédait sa maison étaient huit ou dix pièces de canon, dont deux en bronze.

Le premier soin qui suivit notre installation fut de nous rendre aux bains publics. Nous les trouvâmes libres, le chérif ayant eu l'attention de faire prévenir leur chef que nous allions nous y rendre. On les avait donc fait évacuer à notre intention.

On a vingt fois raconté les détails intérieurs d'un bain d'Orient. Nous en épargnerons donc la description à nos lecteurs. Ces bains, massage, café et chibouques compris, nous prirent près d'une heure et demie.

En rentrant, nous trouvâmes un véritable festin : viandes, pilaw, pâtes, crèmes, bonbons, confitures, tout y était à profusion.

La collation finie, chacun n'eut plus qu'une aspiration : le repos. En conséquence, chacun se retira pour faire la sieste.

Moka est une de ces villes aux noms harmonieux que l'on désire voir comme véritable spécimen d'une ville arabe. Elle est de construction moderne et date de cinq cents ans à peine.

Une légende se rattache à sa création. Un solitaire, qui avait la réputation d'un saint homme, habitait dans une hutte à l'ombrage de cette forêt de palmiers qui fait encore aujourd'hui la parure de cette ville, à laquelle elle verse en profusion ce qui manque souvent aux villes arabes, l'ombre. Il avait le premier découvert les propriétés du café en remarquant que les chèvres qui broutaient les gousses parfumées de l'arbuste étaient les plus vives, les plus gaies, les plus gambadantes qu'il eût jamais vues.

Il se nommait Cheik-Schaedeli.

Un jour, un bâtiment venant de l'Inde et allant à Djedda jetait l'ancre dans la rade encore solitaire à cette époque. De loin, l'équipage aperçut une cabane isolée et ombragée de jeunes palmiers. La curiosité poussa les Indiens à descendre à terre et à visiter celui qui habitait cette cabane. Ils y trouvèrent Cheik-Schaedeli. Celui-ci, hospitalier selon ses moyens, leur fit boire la liqueur qu'il avait inventée et sur le mérite de laquelle il ne tarissait pas.

Effectivement, les Indiens, à qui l'usage de cette liqueur était inconnu, la trouvèrent délicieuse, et remarquant le changement qu'elle produisait en eux, et comment tous leurs sens s'ouvraient, après l'avoir bue, à des sensations nouvelles, imaginèrent qu'elle serait peut-être salutaire au capitaine de leur bâtiment, qui souffrait d'un mal auquel tout l'art de la médecine ne pouvait apporter aucun remède. En conséquence ils allèrent chercher leur capitaine, lui dirent les merveilles de la liqueur inconnue et l'amenèrent à Cheik-Schaedeli. Celui-ci lui donna une tasse de café. A peine le capitaine l'eut-il bu, que l'influence bienfaisante de la liqueur se fit sentir.

Le capitaine craignait seulement une chose, c'est qu'en s'éloignant, et en cessant de faire usage de la liqueur, le mieux momentané qu'il venait de ressentir ne disparût. Mais alors le solitaire lui dit :

— Débarquez ici vos marchandises, établissez-y un entrepôt, je vous promets qu'une grande ville s'élèvera autour de la cargaison que vous aurez déchargée.

Le capitaine eut foi. Il fit ce que disait Cheik-Schaedeli, et la ville de Moka, qui avait commencé par une hutte, fut fondée, et, comme l'avait prédit son fondateur, devint une grande et riche cité.

Le tombeau de Cheik-Schaedeli est placé sous la coupole d'une grande mosquée du faubourg, coupole qui porte son nom, devenu sacré pour tous les habitants, qui, au lieu de jurer par Mahomet ou par Allah, jurent par Cheik-Schaedeli. Les cafetiers surtout de la secte des Sunnites, c'est-à-dire de la secte qui fait usage du café jusqu'à l'abus, les cafetiers surtout ont pour lui un culte tout particulier, et qui s'explique tout naturellement par la légende que nous venons de raconter.

Rappelons en passant que, comme en France, au moyen âge, chaque corporation musulmane a son patron. Ainsi les barbiers ont *Soliman*, dont ils visitent encore le tombeau à *El-Madéin*, ville située près de Bagdad ; *Daoued* est celui des forgerons ; *Ibrahim* est celui des maçons et des cuisiniers ; *Edris* celui des tailleurs ; *Habib* celui des menuisiers ; *Djerdjin* celui des chaudronniers ; *Mohammed-Ion-el-Iemani* celui des bouchers, etc., etc.

Comme l'avait prédit son fondateur, Moka fut une des villes les plus florissantes de l'Yémen. Elle eut jusqu'à cinquante mille âmes. Mais, depuis la faveur accordée à Hodeïda par Sinan-Pacha et par les commandants turcs de l'occupation égyptienne, Moka a beaucoup perdu de son importance commerciale.

Le dépeuplement de Moka tient à plusieurs causes. La première, à l'exaltation d'Hodeïda ; la seconde, à l'occupation des Turcs ; la troisième, aux émigrations qui eurent lieu à la suite de la révolte du chérif Hamoud, dont nous avons parlé pendant notre séjour chez Husseïn ; enfin la quatrième, au choléra, qui a cruellement sévi dans toute la mer Rouge, et particulièrement à Moka.

Aujourd'hui la population de la ville fermée n'est plus que de cinq mille âmes.

Quant à celle de la ville ouverte, il est difficile de l'apprécier, cette population étant flottante. Cependant, on peut l'estimer à dix mille âmes. Elle se compose d'Arabes, de Banians et de quelques vieux Turcs, et de dix ou douze juifs auxquels on fait toutes les avanies possibles.

Après la sieste, j'allai faire ma visite et remettre mes lettres au chérif Heïder. Là, les instances pour me faire rester au service d'Husseïn ou tout au moins d'un membre de sa famille recommencèrent. Il alla jusqu'à m'offrir le gouvernement de Zébid ou de Taës. Taës est la dernière ville faisant frontière du côté des Etats de l'imam. Je refusai obstinément, en disant que mon rôle était accompli à l'endroit de l'Yémen, et que je voulais voir si je n'en avais pas un autre à jouer du côté de Bagdad et de Bassora.

Pendant que j'étais à causer avec le chérif Heïder, un homme entra, que, à mon grand étonnement, je reconnus pour Eschref-Bey. On se rappelle que son compagnon, Abd'el-Kerim, avait eu la tête tranchée à la Mecque, et que tous deux avaient fait un séjour d'une semaine à peu près à Abou-Arich. Eschref-Bey ne fut pas moins étonné de me trouver chez le chérif Heïder que je n'étais de l'y voir moi-même. Il revenait de nouveau d'Aden.

Il continuait ses intrigues, au détriment de Husseïn et de l'imam de Sana, et au bénéfice de la Turquie.

En le voyant, je me retirai. Eschref-Bey me salua et m'annonça sa prochaine visite. Rentré chez moi, je reçus celle du jeune Husseïn et d'Abd'el-Mélek. C'était la première fois que nous nous retrouvions ensemble depuis notre séparation. Les deux jeunes gens comptaient retourner incessamment à Abou-Arich. Ils paraissaient en être très enchantés.

Le climat de Moka était trop chaud pour eux, et ce mouvement commercial de la ville les fatiguait. En outre Abd'el-Mélek s'ennuyait fort loin de sa femme.

Le pauvre garçon n'avait pas encore épuisé sa lune de miel. Au bout de quelques jours, je compris parfaitement leur ennui.

Pendant que les deux jeunes princes étaient là, on m'annonça Hadji-Soliman. Décidément le drôle tenait à s'attacher bon gré mal gré à ma personne. Je lui demandai quelle affaire l'amenait de nouveau à Moka, commençant presque à croire qu'il avait l'ordre de ne pas me perdre de vue.

Il me répondit que grâce aux bons renseignements que j'avais donnés sur lui, aussitôt mon départ, le chérif d'Hodeïda l'avait prié de chercher fortune ailleurs. Cette fortune il était venu la chercher à Moka. Mais il n'était point probable que cette fois encore il mît la main dessus. Au reste il remplissait à Moka les mêmes fonctions d'artilleur qu'à Hodeïda; cela à raison de quatre talaris par mois, et la nourriture.

La place était bonne, comme on voit. Il est vrai qu'on ne le nourrissait pas, et qu'on oubliait de le payer. Il comptait sur moi pour subvenir à ses besoins les plus pressants. Ses besoins les plus pressants étaient de manger. Je lui donnai ma paye d'un mois. Comme toujours, il me baisa la main en dedans, en dehors, et se retira enchanté.

Il faut dire une chose à la louange de Hadji-Soliman. c'était un coquin, prêt à recevoir de l'argent d'une main et à poignarder de l'autre, mais c'était un joyeux drôle, plein d'esprit, et qui eût fait rire un agonisant.

Je reçus ce même jour la visite de mes guides. Ils venaient me faire leurs adieux, ce qui voulait dire en toutes lettres :

« Nous n'avons le droit de rien exiger pour le service que nous t'avons rendu, attendu que l'ordre nous était donné de te le rendre, mais ce que tu voudras bien nous offrir, nous l'accepterons. »

Et, en effet, ils acceptèrent quinze talaris; c'était le moins que je pusse donner, cinq francs par homme ! Il est vrai qu'en voyageant à mes frais cela ne m'eût point coûté la moitié de ce que cela me coûtait en voyageant aux frais du chérif. J'en avais, au reste, fait de même à l'endroit des escortes que j'avais successivement quittées sur la route.

Je passai deux ou trois jours à visiter Moka. Je n'ai guère autre chose à en dire que ce que j'en ai dit.

Un matin, Hadji-Soliman reparut. Je crus qu'il avait mangé son mois en trois jours. Je le calomniais. Il venait de nouveau m'annoncer qu'un de mes compatriotes avait débarqué à Moka. Quel était ce compatriote? C'est ce que Hadji-Soliman ne pouvait me dire précisément. Il me fit le portrait d'un homme de trente-cinq ans, maigre, bruni par le soleil, ayant la croix de la Légion d'honneur et vêtu à l'européenne. Il venait d'Abyssinie, et avait avec lui beaucoup de bagages demeurés à la douane. Il avait quelques difficultés avec celle-ci, qui l'arrêtait. Il paraissait très contrarié de ce retard. Au reste, Hadji-Soliman lui avait déjà parlé de moi et lui avait dit mon nom.

Il était évident que mon nom, du moins mon nouveau nom, devait être inconnu même à mon ami le plus intime, puisque ce nom je l'avais pris à Djedda en me faisant musulman.

Mon compatriote témoignait le plus grand désir de me voir, et Hadji-Soliman s'était chargé de préparer l'entrevue. Seulement ici se soulevait une question d'étiquette. L'inconnu, à ce que je pus comprendre, avait une mission du gouvernement français. Moi j'avais un caractère officiel que je tenais du gouvernement local, de sorte que je ne pouvais pas faire la première visite, ni mon compatriote non plus. En outre, c'eût été froisser l'étiquette musulmane, bien autrement sévère que la nôtre sur les initiatives.

On parla de la chose au chérif Heïder, qui imagina un biais en nous invitant à prendre le café chez lui tous les deux. Cependant, pour l'inviter, il fallait savoir qui il était. Je m'informai auprès d'un riche négociant du pays nommé Abd'el-Ressoul, qui, tour à tour, avait été à Moka résident français et anglais.

Abd'el-Ressoul, parlant français, était naturellement visité par tous les Français traversant le pays. Sa bourse avait été utile à beaucoup.

Il m'apprit le nom de mon compatriote. C'était Rochet d'Héricourt, qui revenait de son second voyage dans le royaume de Choa.

XXXIV

J'avais connu autrefois Rochet d'Héricourt au Caire, au moment où par un moyen chimique il était arrivé à doubler la force des teintures à l'indigo. A cette époque, le pacha d'Egypte l'avait employé.

Nous nous trouvâmes donc chez le chérif Heïder. Rochet d'Héricourt, que j'ai retrouvé depuis à Paris en 1849, et qui depuis est allé mourir consul à Djedda, venait de faire signer un traité de commerce très avantageux pour la France au roi Oubié, qui, probablement, avait signé quelque traité pareil avec l'Angleterre. Par malheur, Rochet d'Héricourt avait été, pendant son voyage, surpris par les pluies. Son traité, qui avait été écrit avec une encre rouge particulière aux Abyssins, avait été mouillé, et des phrases entières avaient disparu.

Rochet d'Héricourt revint en France avec son traité en bon état, et y fut parfaitement accueilli. Outre ce traité, Rochet d'Héricourt rapportait des manuscrits fort anciens; de plus, l'écorce et la feuille du *kosso*, plante mortelle au ver solitaire, et qui, introduite par lui, est maintenant en usage en France. De plus, il rapportait un herbier très garni de plantes, des collections d'histoire naturelle, et un portefeuille garni de notes, dont il fit plus tard une excellente publication.

Nos rapports furent ceux de deux compatriotes. Ceux qui ont vécu à l'étranger comprendront seuls le bonheur de retrouver un frère de la même langue et de la même terre, au milieu d'hommes parlant une autre langue et sur une terre étrangère.

Il fit au chérif Heïder quelques cadeaux d'armes françaises. Ces cadeaux avaient pour but d'aplanir les difficultés de douane dont nous avons parlé.

Le costume de Rochet d'Héricourt était étrange et n'appartenait à aucune nation. Il portait un large pantalon de calicot rouge à la mameluck; des sandales à la mameluck; une petite veste bariolée sur un gilet boutonné; une ceinture bleu de ciel, et une calotte en maroquin rouge plissée, avec une pointe sur le haut de la tête.

Etait-ce son costume de général abyssin? Rochet d'Héricourt avait été fait général par le roi abyssin, à la suite d'un combat où il s'était signalé. Etait-ce son costume d'envoyé français?

Au reste, à son insu, j'intervins dans ses démêlés avec la douane, et j'obtins qu'on ne ferait qu'effleurer de l'œil ses bagages. La chose eut lieu ainsi, et Rochet d'Héricourt passa sans autres contrariétés. Notre liaison dura tout le temps qu'il resta à Moka, et son séjour fut assez long, aucun bâtiment ne se trouvant en partance pour le Nord.

Par des circonstances atmosphériques que l'on ne s'explique pas, l'ordre des saisons semblait être bouleversé dans tout le bassin de la mer Rouge. Ainsi on cuisait à Moka comme aux jours les plus chauds de l'été, le thermomètre centigrade montait jusqu'à quarante-deux degrés, le simoûn avait déjà donné de ses nouvelles, et cependant on n'était encore qu'à la fin de mars.

Derrière Rochet d'Héricourt vint Hadji-Soliman. Il venait demander son batchis pour m'avoir fait trouver avec un compatriote. Sans doute en avait-il déjà demandé autant à Rochet d'Héricourt. Je lui donnai comme d'habitude quelques pièces de monnaie.

Hadji-Soliman commençait à voir qu'il avait plus gagné en manquant son empoisonnement sur moi que s'il m'eût empoisonné.

Une chose que j'ignorais et que j'appris sur ces entrefaites, ce fut le mariage du jeune Hussein avec la fille du chérif Heïder.

Les chérifs essayent toujours de resserrer entre eux les liens de parenté. Ces mariages sont des solennités. Si quelque famille bourgeoise a, de son côté, quelque mariage à faire, elle choisit le même jour et la même heure que ceux de ces mariages princiers. Les inférieurs trouvent continuellement quelque bénéfice à se mêler dans ces circonstances à leurs supérieurs.

La fille du chérif Heïder était d'ailleurs un fort grand parti. Elle était à la fois belle et riche. Hussein la connaissait depuis longtemps personnellement. Entre cousins, on se voit.

Nous ne nous arrêterions point sur les détails d'un mariage musulman, qui sont connus de nos lecteurs, si celui-ci n'avait point été signalé par une circonstance particulière.

Le mariage eut lieu au commencement de la lune. Après les cérémonies religieuses en usage dans ces sortes de solennités, la mariée, entièrement couverte de voiles, fut promenée sous un dais de brocart dans les rues de Moka. Dans ces promenades, où la mariée est entièrement aveuglée par les voiles qui la couvrent, ce sont des femmes voilées elles-mêmes, mais moins strictement qu'elle, qui la dirigent. Une musique la précède. Des bannières flottent devant elle. On jette des parfums sur ses vêtements, des fleurs sous ses pieds. Quand la nuit vient, la promenade continue, seulement on allume des torches.

Des cavaliers, parents, amis, serviteurs, esclaves, suivent le cortège, qui parcourt ainsi toutes les principales rues. Par tous ces détours, la mariée, sortant de la mosquée, se rend au domicile de son père. On la place sur une estrade, où elle reste sept jours en évidence, immobile et les yeux fermés, comme une statue de pagode indienne. Pendant

cette immobilité et cet aveuglement, elle est vêtue de ses plus riches habits et parée de ses plus beaux bijoux.

N'oublions pas de signaler une opération préparatoire. Un mois avant le mariage, rigoureusement neuf jours, on commence à engraisser la mariée. Cela se fait au moyen de farine de maïs, de fruits de caroubier, de beurre et de sucre. On compose avec ces différentes substances une espèce de pâte dont on lui fait avaler une dose calculée, qui, au bout d'un certain temps, amène l'obésité, cette qualité si fort appréciée des Arabes. Pendant ce temps, les pauvres créatures ont beau demander à boire, on le leur refuse obstinément. Quelques gouttes d'eau, juste ce qu'il en faut pour qu'elles ne meurent pas de soif, sont tout ce qu'elles peuvent obtenir de leurs engraisseurs.

Chez les pauvres où les moyens, plus restreints que chez les riches, ne permettent point de pratiquer l'opération pendant un si long temps, on se contente, comme nous l'avons dit, de neuf jours. Aussi les pauvres n'ont-ils jamais de femmes aussi grasses que les riches. Aux gueux la besace !

Nous avons dit que la mariée restait sept jours sur la sellette. Pendant cette exposition, toutes les femmes de la ville viennent la voir, pauvres comme riches. Après l'avoir visitée, elle, on visite son trousseau. Des danseurs et des musiciens remplissent la cour, chacun exerçant son état. Aux danseuses, les prodigues ou les amateurs collent une pièce d'or sur le front ou sur les joues. Aux musiciens, on jette une pièce de monnaie dans une sébile. Beaucoup d'Arabes peu riches, mais tenant à le paraître, ou riches et avares, jettent ou une pièce d'or ou un talari dans la sébile. Mais il est convenu qu'après la cérémonie, celui qui se repent de sa largesse peut la reprendre en la troquant contre une autre pièce de monnaie, si infime qu'elle soit.

Au moment où la mère livre la femme au mari, elle lui fait comme chez nous toutes sortes de recommandations de soumission et d'obéissance, afin que l'époux trouve le paradis sur la terre. Mais, comme chez nous, ces recommandations, par malheur, ne portent pas toujours leurs fruits.

A l'occasion du mariage de la fille du chérif Heïder, avaient eu lieu trois ou quatre autres mariages, et entre autres le mariage d'un riche Indien avec une jeune Indienne, musulmans tous deux. Les cortèges s'étaient suivis dans les rues de la ville, éclairés aux flambeaux, comme nous savons, marchant à la file l'un de l'autre, chaque mariée sous son dais.

Tout Moka, bien entendu, affluait autour des personnages principaux. Les terrasses étaient couvertes de femmes. Des coups de fusil et de pistolet étaient tirés sur les flancs des cortèges ; tout le monde était en joie.

Tout à coup, au coin d'une rue, un homme, une espèce de derviche, tenant une bouteille à la main, se précipita sur le jeune marié indien et lui plongea son cangiar dans le cou, coupa la carotide et brisa sa bouteille. Le jeune homme marcha encore cinq ou six pas et recula par terre. Il était mort et avait laissé derrière lui un long jet de sang. On transporta le mort dans une mosquée voisine, où on le prépara pour le cercueil. La mariée, à moitié évanouie, fut transportée chez elle.

La cause de l'assassinat était la jalousie. Le derviche avait été élevé près de la jeune fille, était amoureux d'elle, l'avait demandée en mariage, et avait été refusé. La jeune fille, de son côté, l'aimait. Elle l'eût épousé volontiers, mais le père s'était opposé à l'union.

Aussitôt l'opinion publique déclara que le sang ayant coulé, tous les mariages faits en même temps que celui qui avait fini d'une manière si tragique seraient malheureux. Quant à l'assassin, quand je quittai Moka, on le cherchait encore. En effet, le mariage du jeune Husseïn n'eut point d'heureuse suite. La jeune femme mourut en couches ; puis, comme si, dès le lendemain de l'assassinat, l'influence néfaste avait dû s'en faire sentir, des courriers arrivèrent, annonçant que le nouveau mahadi venait de faire une descente sur le territoire du chérif, et mettait tout à feu et à sang.

Il traitait toutes les sectes actuellement existantes d'infidèles. Plus sévère que Wahab lui-même, aucune ne trouvait grâce devant lui, et il voulait ramener le mahométisme à sa rigidité primitive, c'est-à-dire le rendre impossible aux musulmans de nos jours. Il n'était pas à plus de quatre lieues de Moka. En deux heures, il pouvait être aux portes de la ville. Il passait pour être à la tête d'une troupe nombreuse et de l'artillerie. A l'instant même, des courriers furent envoyés, non seulement à Husseïn, mais aux autres chérifs, pour appeler du secours. Puis, en même temps, et pour courir au plus pressé, on transporta des projectiles sur les remparts, on rassembla sur la place les hommes de la garnison, infanterie et cavalerie, et l'on s'apprêta au combat.

J'étais accouru au palais au premier bruit de cette invasion. La chose était si inattendue que le chérif Heïder avait à peu près perdu la tête. A chaque instant, comme il arrive en pareille circonstance, les nouvelles non seulement se croisaient, mais se contredisaient. La population extérieure commençait à se presser aux portes en se lamentant, pressée elle-même par la population des campagnes qui affluait. L'encombrement était d'autant plus grand que, de crainte d'ouvrir les portes aux partisans du faux prophète, on n'ouvrait que les poternes, et on ne laissait passer les fugitifs qu'un à un.

Le premier soin du chérif, sur mon avis, fut d'envoyer des éclaireurs qui rapportassent des nouvelles certaines. Mais comme ces sortes de gens sont très disposés à amplifier ou à travestir toutes choses, Abd'el-Mélek partit avec eux.

Au reste, Moka était assez fortement défendue pour ne pas être enlevée d'un coup de main, et le nouveau prophète, selon toute probabilité, n'était pas assez profond stratégiste pour conduire un siège en règle.

Les éclaireurs revinrent. Ils annoncèrent que le prophète, au lieu de continuer son chemin, s'était replié vers les montagnes de Sabber, en évitant d'attaquer Taes. Au reste, la razzia était terrible et le butin qu'il en rapportait immense. Tout ce qu'il y avait de belles filles sur son chemin était enlevé. Le chérif donna l'ordre de le poursuivre. C'était trop tard, il est vrai, mais la population avait besoin de ce gage d'énergie, et cependant le chérif avait dû hésiter à envoyer les kobaïls contre lui, attendu que la parole de ces sortes d'aventuriers a surtout de l'influence sur les montagnards, et que les kobaïls étant montagnards auraient bien pu déserter.

La garnison se sépara en deux corps. L'un resta pour garder la ville, et l'autre en sortit, comme nous l'avons dit, pour poursuivre les ravisseurs, qui, au moment où les troupes d'Husseïn atteignaient Dorebât, point extrême de leur excursion, rentraient déjà dans la montagne.

Ce petit corps expéditionnaire traînait à sa suite toute cette population des campagnes qui avait un instant encombré la ville et qui allait reprendre possession chacun de sa demeure. Il est vrai que chacun ne retrouva pas cette demeure. Une multitude de maisons avaient été incendiées, et l'on pouvait suivre à la trace du sang et des cadavres la marche du prophète.

J'étais parvenu à décider le chérif Heïder à laisser ses cinq mille kobaïls dans les garnisons extérieures, afin d'intimider le mahadi, dans le cas où il aurait une nouvelle velléité d'excursion et de pillage. Les cinq mille hommes restants allèrent, aussi sur mon avis, rejoindre leurs compagnons au fur et à mesure que la ville vit arriver les secours demandés. Ces précautions étaient d'autant plus urgentes, qu'il était évident que Moka avait une grande importance aux yeux du nouveau prophète, dont le véritable nom était Haçan-el-Kebir.

La tranquillité rétablie, le jeune Husseïn et Abd'el-Mélek se préparèrent à retourner à Abou-Arich. Il va sans dire que le nouveau marié emmenait sa femme. Le jour de leur départ arrivé, nous les accompagnâmes l'espace d'une lieue. Ils prenaient, comme étant le plus sûr, le chemin du bord de la mer.

Il était dangereux, dans l'état des choses actuel, de prendre le chemin des montagnes. Le mahadi eût été trop joyeux de tenir captifs deux fils de chérif. Nos adieux furent assez tristes, avec Abd'el-Mélek surtout. Le jeune homme avait toutes les qualités généreuses qui prennent les cœurs, et je lui étais pour mon compte sincèrement attaché. Cependant on faisait, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la ville, de nombreuses arrestations. Le mahadi avait des ramifications non seulement parmi les gens du peuple, mais encore parmi les notables.

La situation de la ville, l'éloignement de mes jeunes amis, le peu de sympathie que j'éprouvais pour le chérif, qui n'ayant ni l'intelligence ni le cœur de Husseïn, avait quatre fois plus d'orgueil que lui, tout me faisait un besoin de continuer ma route. Un nouveau motif fut encore le départ de mon compatriote Rochet d'Héricourt, qui, ses affaires terminées, favorisé par un bon vent, partit vers le 15 avril.

Enfin la chaleur allait s'augmentant toujours, les maladies contagieuses venaient à sa suite. Je sentais que, sous cette température, je retomberais bientôt malade, de sorte que je présentai, sous forme de conseil, ma requête de congé au chérif Heider. Nous eûmes à ce sujet une assez longue conférence. S'il n'est pas facile de s'impatroniser près des grands seigneurs musulmans, il est plus difficile encore de s'en éloigner. Je lui dis que mon désir était d'aller à Sana, et lui demandai sa protection jusqu'aux frontières. Cette ouverture le rendit fort soucieux. C'était la première fois que je manifestais cette intention.

Chez tous les peuples orientaux, il faut demeurer très mystérieux et annoncer que l'on va au sud quand on veut aller au nord. J'avais donc, pour me conformer à cette maxime, annoncé que je me rendais à Bagdad et à Bassora.

Or, Sana ne pouvait pas être le chemin de Bassora ni de Bagdad, si l'on songeait que de l'autre côté de Sana se trouvait un désert de sable de plus de trois cents lieues. Ma route la plus naturelle était donc de m'embarquer, soit à Moka, soit à Aden ; de là, pour aller par la mer des Indes à Mascate. Mais ce n'était pas pour le moment la mer des Indes que je désirais voir ; c'était Sana et les ruines qui gisent à Mareb, c'est-à-dire le pays de l'ancienne Saba, qu'avec tant de peine Arnaud avait visité quelque temps auparavant.

Le chérif Heider me fit remarquer que j'étais en contradiction avec moi-même. Je lui répondis que le vent continuait de souffler du sud, et que, par conséquent, je ne pouvais m'en aller par Bab-el-Mandeb. Quant à gagner Aden par terre, c'était plus difficile encore. Les Beni-Sobbaeh tenaient tous les défilés qui y conduisent. J'insistai donc pour m'en aller par Sana.

— Mais, me demanda le chérif, de Sana, où iras-tu? le désert est impossible à traverser.

— Si je rencontre l'impossible, répondis-je, je reviendrai.

— Allons, dit le chérif, avoue que c'est non pas Bassora ou Bagdad que tu veux voir, mais Sana ; si telle était ton intention, pourquoi n'y es-tu pas allé directement d'Abou-Arich ?

— Parce que l'idée d'aller à Sana ne m'est venue que des difficultés que j'ai éprouvées d'aller à Aden.

— Mais le vent du sud cessera.

— C'est possible ; mais il possible qu'il se maintienne indéfiniment, et je ne veux point courir cette chance.

— Si tu insistes, je vais dépêcher des courriers à mon frère Hussein, pour le prévenir de ta nouvelle résolution.

— Les courriers mettront dix jours à aller et à revenir.

— Je n'ai pas de moyens plus prompts.

— Si fait, tu as les pigeons ; écris à ton frère par ce moyen.

On sait comment se fait cette poste aux pigeons.

— Soit ! dit-il.

Le même jour il lui écrivit. Devant moi les pigeons furent expédiés. En le quittant, je lui exprimai mon étonnement de ce que, lui chérif, gouverneur, vice-roi de Moka, se croyait obligé d'écrire à son frère avant de me donner, à moi musulman, la permission d'aller à Sana, où tant de gens allaient tous les jours.

— Ce que j'en fais, dit-il, c'est pour ta propre sûreté. La position dans laquelle se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre, mon frère et l'imam de Sana, l'apparition du soi-disant mahadi, le peu de sûreté des montagnes qu'il te faudrait traverser, m'imposent de mettre ma responsabilité à couvert. Qu'aurais-je à répondre si tu étais assassiné sur ta route ou emprisonné à Sana ? Tu connais le despotisme de l'imam, qui n'ignore probablement ni ton nom, ni le rôle que tu as joué à Abou-Arich, ni ta présence à Moka. Ne te prendra-t-il pas pour un espion ou tout au moins pour un agent de ses ennemis? Attends que j'aie reçu la réponse de mon frère, et nous verrons.

Je m'inclinai, et sortis. Il fallait bien que j'attendisse. Ce qu'il y avait de vrai dans tout cela, c'est que les chérifs craignaient que je n'allasse me mettre à la disposition de l'imam, et qu'après m'avoir eu pour eux ils ne m'eussent contre eux.

Le lendemain, les pigeons arrivèrent. La réponse était celle que j'attendais moi-même. Hussein renchérissait sur les craintes de son frère, et continuait d'insister pour que je restasse près de lui. Je n'attendais pas cette réponse évasive pour voir clair dans les craintes du chérif. Seulement elle me rendit service en m'offrant l'occasion de m'expliquer positivement.

Je déclarai qu'à moins d'être retenu comme prisonnier, je partirais le 25 avril, c'est-à-dire dans six jours. J'employai ces six jours à me débarrasser d'une partie de mon matériel, beaucoup trop considérable pour la manière dont je comptais voyager. De plus, dans ce pays de montagnes, où je pourrais rencontrer un voleur à chaque pas, je ne voulais point paraître trop riche. Sélim et Mohammed ne seraient plus mes domestiques, mais, le premier un voyageur qui m'aurait rencontré, et le second, le propriétaire de mes dromadaires. Ma négresse devenait l'esclave de l'un ou de l'autre.

Je vendis donc mes trois chevaux, mes tapis, mes coussins, enfin tout le mobilier musulman que je traînais derrière moi. Je ne conservai que mes trois dromadaires et le matériel indispensable à un voyage de cette nature. Quant à mes vêtements, dont quelques-uns étaient d'une grande richesse, je les déposai chez Abd-el-Rassoul pour m'être envoyés chez Seid-Ben-Calfen, à Mascate. Quant à l'argent monnayé que je possédais, je le convertis en une traite, payable également à Mascate, chez un banian qui était fermier de la douane. La lettre de crédit était signée de son confrère de Moka. J'espérais, ainsi dénudé, pouvoir voyager incognito et ne tenter la cupidité de personne.

Maintenant, restait à savoir si l'on me permettrait de partir. J'avais fixé, comme je l'ai dit, le jour de mon départ au 25. Le 24, j'étais encore sans réponse. Seulement, il n'était pas difficile de voir que le chérif me traitait avec plus de froideur. Cette froideur s'étendait naturellement à son entourage.

Le 24, je reçus une lettre d'Abd-el-Mélek. Il me disait qu'il doutait que son oncle m'accordât jamais la permission ostensible de partir ; que, dans l'espèce d'impasse où j'étais enfermé, il me donnait le conseil, si j'étais bien résolu à quitter Moka, de partir sans permission et sans bruit. Son avis était que son oncle n'oserait point s'opposer ouvertement à mon départ.

Le 25, le chérif Heider me fit prier de passer chez lui. Je m'empressai de me rendre à cette invitation.

— Hadji, me dit-il, je viens de recevoir des lettres de mon frère qui me défendent expressément de m'opposer à ton départ, mais qui, aussi, m'ordonnent de ne prendre aucune responsabilité pour la sûreté de ta personne. Nous espérons tous deux que tu arriveras sans accident à Sana, et, surtout, qu'une fois à Sana, en présence des difficultés d'un voyage à travers le désert, tu reviendras sur tes pas, non pas à Moka, où tu serais toujours le bienvenu, mais à Abou-Arich, où tu seras mieux venu encore.

Je remerciai beaucoup Heider, je le chargeai de remercier son frère en mon nom, et je lui annonçai que je partirais le lendemain soir après la prière.

— C'est bien, me dit-il ; maintenant j'ai ordre de mon frère de mettre à ta disposition tout ce que tu pourras désirer en escortes, en montures, en vivres, en armes, en argent. Tant que tu seras dans ses États, je dois veiller sur toi. Seulement tu sais que ces États ne s'étendent point au delà de Taës. Maintenant encore, personnellement, je te recommanderai au gouverneur de cette dernière ville, qui, de proche en proche, pourra peut-être te recommander lui-même.

Je le remerciai, mais en refusant toutes ces offres. Du moment où je quittais le service du chérif, c'était à moi de faire mon apprentissage de dangers. Nous prîmes, sur ce refus, congé l'un de l'autre.

Le lendemain, il m'envoya de très bon matin une lettre cachetée pour Tâës, lettre dont je me promis de ne pas faire usage et que j'ai encore. Hâtons-nous de dire que plus d'un an après je l'ouvris. J'étais à Bourbon alors. La lettre était courte, mais péremptoire. Elle ordonnait au gouverneur de Tâës de me bien accueillir, de mettre à ma disposition tout ce que je pourrais désirer, même de l'argent, mais de me faire suivre par un agent invisible tout le long de ma route jusqu'à Sana, où cet agent trouverait un confrère qui le relayerait.

A onze heures du matin, j'allai prendre mon dernier congé du chérif Heider. Il me reçut à merveille, me renouvela l'expression de ses regrets, et me souhaita toutes sortes de prospérités. Il voulait absolument me conduire une lieue ou deux hors de la ville. Je lui fis observer que cet honneur s'accordait peu avec mon désir de garder l'incognito. Si les dangers qu'il m'avait signalés étaient réels, il était nécessaire que je partisse de Moka sans bruit. D'ailleurs je n'avais plus droit à aucune escorte, ayant résigné toute fonction civile ou militaire. Je le priai même, dans le cas où on le questionnerait à mon endroit, d'être très circonspect et de laisser ignorer à tout le monde la direction que j'avais prise.

— Je consens à tout, me dit-il ; seulement, laisse-moi te donner un guide sûr qui a fait dix fois le voyage.

J'avais bonne envie de refuser, mais je compris que ce serait pousser trop loin la défiance. J'acceptai donc. A six heures du soir, le 26 avril, je quittai en conséquence Moka, précédé de mon guide et accompagné de Sélim, de Mohammed et de ma négresse Saïda.

XXXV

En quittant Moka, nous suivîmes la rive droite de Wadi-el-Kebir ; mais, à un quart de lieue, nous traversâmes le torrent, et nous nous trouvâmes sur la rive gauche. Deux heures après, nous étions au grand village de Mussa, qui probablement est la *Mesa* de Moïse. Le législateur des Hébreux désigne cette ville comme un port de la mer Rouge. Elle en est aujourd'hui à quatre lieues et demie.

Mussa est bâti en jonc et en pierre, au milieu de jardins fruitiers. Sa population est d'environ quinze ou dix-huit cents âmes. Un peu au-dessus de Mussa, nous entrâmes dans les montagnes pour ne plus les quitter jusqu'à Sana.

Vers le matin, après douze heures de marche, sauf une demi-heure de halte à Mussa, nous atteignîmes Dorebât. Nous n'avions plus que quatre lieues à faire pour at-

eindre la limite des Etats du chérif Hussein. Nous restâmes toute la journée à Dorebât. Puis, vers sept heures u soir, nous nous remîmes en route. Deux heures après, ous étions à Tâës. Les portes étaient fermées. Mais, comme i l'hospitalité arabe prévoyait que, vu la chaleur des jours, n marcherait plutôt la nuit, chaque ville fermée est acolée à une ville ouverte qui tend ses bras au voyageur ttardé. Nous nous arrêtâmes donc dans la ville extérieure.

Dès le lendemain matin, on se présenta chez moi de la art du chérif. Il envoyait prendre de mes nouvelles, quoiue je ne l'eusse pas informé de mon arrivée. J'acceptai la oitesse sans lui faire de question, et j'annonçai au mesager que j'allais me rendre près de son maître. En effet, je ne devais pas faire quatre lieues sans être arrêté, et, une fois arrêté, Dieu seul savait ce qu'il adviendrait de moi. Je lui répondis que c'était justement parce que ma vie était entre les mains de Dieu que je ne me détournerais pas d'un pas pour éviter le faux prophète.

— Tu feras ce que tu voudras, me dit-il : c'était de mon devoir de te mettre en garde contre ce qui peut arriver. Tu méprises mes avis, fais donc selon tes désirs

Je restai un jour à Tâës, excitant fort la curiosité publique, quoiqu'on ne sût pas qui j'étais, et que Sélim et Mohammed eussent eu la précaution de me faire passer pour un marchand turc allant à Sana dans l'intention d'y faire des affaires de commerce. Le 28 au soir, nous repar-



Le prophète s'était replié vers les montagnes de Sabber.

ne heure après, j'entrais dans la ville et me rendais au hâteau accompagné de Sélim. Le chérif était un neveu l'Hussein. Il s'appelait Ismaël.

On avait choisi pour cette place importante, geôle de oute la contrée et clef de la frontière, une des plus rudes natures de ce rude pays. J'ai rarement vu un homme plus lur d'aspect et de forme que le chérif Ismaël. On comprenait, en le voyant, qu'un pareil homme ne demanderait as plus grâce pour lui-même qu'il ne la ferait aux autres.

Disons, au reste, en passant, que, pour des Arabes, Tâës est à peu près imprenable. Elle était cependant dominée au sud par l'immense montagne Sabber, c'est-à-dire de la *Patience*, à la cime de laquelle se trouve une vieille tour qui sert de prison. Dans cette tour est creusé une espèce de puits. Dans ce puits sont les prisonniers les plus redoutables.

C'est en Orient que l'on a fait les essais les plus approfondis sur ce que peut souffrir une créature humaine. Au nombre de ces captifs était un parent de l'imam de Sana et un autre neveu du chérif Hussein, cousin de son gardien. Ismaël parut éprouver pour moi les plus grandes craintes.

Comment irais-je à Sana? comment passerais-je? quelle route comptais-je suivre?

Je lui répondis que je prendrais la plus courte, celle de Djobla.

Djobla était une ville de l'imamat de Sana, située à peu près à douze lieues de Tâës. Mais, à la parole du faux prophète, cette ville s'était révoltée et formait le centre des Etats du nouveau mahadi, lequel était à peu près le maître de la contrée la plus fertile du pays.

L'étonnement d'Ismaël fut grand, et il ne le cacha point, lorsque je lui dis que je passerais par Djobla. A son avis, tîmes, et je pris, comme je l'avais dit, la route de Djobla, qui conduisait droit au cœur de l'usurpation, étendant déjà son réseau sur un diamètre d'une cinquantaine de lieues

Voici la réflexion que je m'étais faite. Lorsqu'un danger réel existe sur un point, on ne se figure jamais que l'on osera affronter ce point-là. Tout au contraire, l'on pense qu'on essayera de s'y soustraire en faisant un détour. Dès lors, c'est dans le détour qu'est le danger et non point sur le point où il était d'abord. Les Espagnols ont là-dessus un proverbe caractéristique : c'est qu'il faut prendre le taureau par les cornes.

J'étais bien résolu à ne pas m'écarter d'un pas de mon chemin, dussé-je trouver le mahadi en travers de ma route. Nous avions à peine fait trois ou quatre lieues, en suivant la vallée qui se rend de Tâës à Kâade, lorsque nous rencontrâmes plusieurs groupes d'Arabes qui paraissaient étonnés de voir une aussi petite caravane que la nôtre se hasarder dans un lieu que tout le monde évitait.

Quelques-uns des hommes formant ces groupes s'approchèrent de Sélim et lui demandèrent qui nous étions et où nous allions. Sélim leur répondit que nous étions des marchands turcs et que nous allions à Sana pour les affaires de notre commerce. Ils nous laissèrent passer sans autre réflexion. Plus loin, nous rencontrâmes une espèce de campement. Nous fûmes arrêtés de nouveau, et l'on nous fit des questions à peu près analogues. Nous fîmes les mêmes réponses.

— Comment alors, une fois arrivés à Tâës, vous a-t-on laissé prendre la route que vous suivez? demandèrent nos interlocuteurs.

— Cette route étant la plus directe, nous l'avons prise sans consulter personne

— Mais vous n'ignoriez pas cependant qu'il y avait du danger à la suivre?

— S'il y a danger, comment vous y trouvez-vous?

— Connaissez-vous le chef du gouvernement de ce pays?

— Nous ne le connaissons pas, mais nous présumons que, puisqu'il fait partie du territoire de l'imam de Sana, ce chef est un dola nommé par lui.

— Vous vous trompez, l'imam ne commande plus ici

— Vous voulez vous railler de nous; l'imam est-il donc ou mort ou dépossédé?

— Il est dépossédé par un nouvel imam.

— Et quel est cet imam? Son fils, son cousin, son gendre?

— Non.

— Qui donc enfin?

— Haçan-el-Kébir, c'est-à-dire le mahadi annoncé par notre seigneur Mahomet.

Nous nous inclinâmes à ce nom de Mahomet, répondant en même temps par une locution arabe qui veut dire: « Dieu soit loué! »

Alors commença une longue énumération des vertus, de la sainteté, du mérite, de la puissance du nouvel imam, par le nom duquel tout le monde jurait déjà

Nous répondîmes à cela que nous entendions ces nouvelles pour la première fois, et que nous étions heureux de les apprendre, puisqu'elles devaient être le triomphe du culte musulman.

— Vous êtes des Turcs, le mahadi vous recevra donc à merveille; au reste, vous n'avez plus grand chemin à faire pour le rencontrer.

— N'est-il donc point à Sana? demandâmes-nous. Il y a encore une terrible distance, ce nous semble, de Sana ici.

— Point du tout, il a placé sa résidence dans le paradis terrestre de la contrée. Par le paradis terrestre ils entendaient Djobla et ses environs, c'est-à-dire le pays le plus riche de tout l'Yémen.

— Mais de quel pays est donc le mahadi? continuâmes-nous, comme si nous entendions parler de lui pour la première fois.

— De Saad et de la famille de l'imam Sâadi.

— Mais, repris-je, j'ai passé à Saad il y a quelques mois, et l'on ne m'a point parlé de cela.

— Ce n'est pas étonnant. Jeune encore, il alla à la Mecque, et de la Mecque, voyageant comme Mahomet, il parcourut l'Égypte, la Syrie, la Perse et une grande partie de l'Inde, où il fut inspiré de venir dans l'Yémen, sa patrie, pour y régénérer le culte musulman.

L'individu avec lequel j'avais ce colloque était un beau vieillard, très simplement, mais très proprement vêtu. La fatigue de son visage attestait des fatigues morales plutôt que physiques; ses rides avaient leurs racines au cœur. Par la déférence dont il était entouré, je pus juger en outre qu'il était un des plus notables du pays. Sa physionomie était ouverte, ses manières étaient courtoises, je n'hésitai pas à prolonger l'entretien.

— Cheik, lui demandai-je, réponds-moi comme un musulman à un musulman, c'est-à-dire comme un frère à un frère. Vois-tu quelque inconvénient à ce que je parle au mahadi avant de continuer ma route?

— Pas le moins du monde; au contraire, le mahadi ne peut que te bien accueillir. Ses ennemis font courir le bruit qu'il est terrible à tous les musulmans qui n'adoptent pas la foi pure. C'est une calomnie: il ne cherche qu'à les ramener à la vérité. Ton titre de Turc sera pour toi une excellente recommandation, et ta qualité de marchand te protégera près de lui.

— Et quelle distance ai-je encore à parcourir pour le rencontrer?

— Cinq heures de route peut-être. Mais, dans sa résidence officielle, tu ne trouveras que son lieutenant.

— Mais lui, où le trouverai-je?

— Dans les grottes de Djebel-Mharras, qui sont à moitié chemin de la capitale, mais où l'on ne peut arriver qu'en passant par la ville, c'est-à-dire en faisant un immense détour.

— Comment! il habite dans des grottes? mais il y a donc un palais dans ces grottes?

— Non: à l'instar de son prédécesseur Mahomet, il vit à la manière des cénobites, de privations et de recueillement. Ces grottes sont déjà le but du pèlerinage d'un grand nombre de fidèles. Je dois te prévenir, au reste, que tu ne seras pas reçu de prime abord, et, avant d'arriver dans sa capitale, tu trouveras un nouveau camp comme celui-ci où l'on t'arrêtera si tu parais suspect.

— Pourquoi paraîtrais-je suspect là-bas si je ne parais pas suspect ici?

— Parce que la manière de voir des hommes n'est point la même partout, et qu'à plusieurs reprises se sont présentés des gens qui ont voulu l'assassiner. Or, les précau-

tions qu'il ne prend pas, c'est à nous de les prendre p lui.

— S'il est le mahadi, comment pourrait-on l'assassin

— Mahomet n'a pas dit que le mahadi serait autre ch qu'un homme.

— Mais, pour mériter ce titre de Mahadi-Cheik, il qu'il ait fait de bien grandes choses.

— Il a brisé les fers des captifs, il a rendu l'usage leurs membres à des paralytiques, guéri des aveug rendu fécondes des femmes stériles, fait tomber la p pour étancher la soif de la terre; enfin il a opéré tant miracles, qu'il faudrait être plus aveugle que ceux qu' guéris pour douter de la réalité de son caractère. fuite même des prisons de Damas est un prodige.

Je m'inclinai.

— M'est-il permis, demandai-je, de m'arrêter ici et faire le repas du matin?

— Nous allons faire nous-mêmes la collation, et réservons toujours la part de l'hôte de Dieu.

C'était une invitation à déjeuner dans toutes les rè et je n'eus garde de refuser. Avoir rompu le pain et tagé le sel avec un musulman, c'est lui être devenu s Dès lors, la protection de mon hôte m'était acquise; dans la rusticité de ses manières, le vieillard avait que chose de si franc et de si bon, que l'on se sentait entr vers lui.

Pendant tout ce temps, mon guide de Moka, qui nous vait toujours, se faufilait, de son côté, auprès des veaux adeptes. J'étais devenu très défiant et je ne le dais pas de vue. J'avais deux opinions sur cet homme première, c'est que sa mission spéciale était de m'es ner; la seconde — et sa conduite en ce moment me fa pencher vers celle-ci — c'est qu'il était plus spécialer encore chargé d'espionner le mahadi. Dans l'un ou l'a cas, il devait garder mon secret. Trahir mon secret, c' se livrer lui-même.

Le repas terminé, nous réenfourchâmes nos monture prîmes congé de nos hôtes. Le vieillard ne me donn guide ni mot de passe. Il me dit seulement:

— Bon voyage, et que Dieu soit avec toi!

Au reste, moi qui connaissais les musulmans, je me tais bien que mon mot de passe était parti depuis l temps. Nous marchâmes, pendant l'espace d'une demi-l encore, dans la vallée; puis nous nous trouvâmes à trée d'une gorge étroite, rocailleuse, aride, creusée e deux montagnes coupées à pic. Cinquante hommes p raient défendre ce passage contre toute une armée. pendant, nous n'y rencontrâmes aucun obstacle. Les qui le traversaient, allant et venant, étaient des gen pays.

De l'autre côté du défilé, nous arrivâmes à un vil nommé Duschruk. Il est situé de la façon la plus p resque sur des collines cultivées. Nous y entrâmes au ment de la prière, et nous fûmes très surpris de voir le peuple assemblé dans une espèce de prairie et pr en masse au lieu de prier isolément. C'était déjà une réformes imposées par le nouveau prophète. Nous mêlâmes à la prière.

La prière finie, notre interrogatoire recommença. fois le questionneur était plus rude et plus défiant l'autre. Le résultat de la conférence fut une invit de rester où nous étions. De pareilles invitations éq lent à des ordres. Aussi demeurâmes-nous. On dessell dromadaires, on nous donna l'hospitalité comme à hôtes de distinction, et l'on veilla sur nous sans que surveillance fût importune.

Au reste, celui qui nous avait interrogés nous tint pagnie, avec les principaux du village, nous faisant ca le plus possible, probablement dans le but de voir si nous trahirions.

A neuf heures du soir arriva un cavalier porteu dépêches pour le cheik. Cavalier et cheik se retirère l'écart. Deux ou trois notables s'adjoignirent à eux entretien assez vif s'établit, dont nous ne pouvions entendre un seul mot. Cependant, aux gestes et au jeu physionomies, nous jugions qu'il était question de Le cheik se rapprocha de moi.

— Nous allons nous mettre en route, me dit-il

— Et où allons-nous? demandai-je.

— A Djobla; le naïb du mahadi nous y attend

Comme c'était ce que je désirais, je ne fis aucune o vation et donnai l'ordre de resseller les dromadaires.

A dix heures, après avoir pris congé de nos hôtes, nous remîmes en route. Le chemin était très difficile, tôt s'enfonçant dans des défilés où nous étions oblig passer un à un, tantôt s'escarpant au flanc des monta Autant que l'obscurité nous permettait de le voir, le était très cultivé et très peuplé. De tous côtés on ente le bêlement des troupeaux et l'aboiement des chiens.

Vers une heure du matin, nous arrivâmes à Djobla. portes en étaient fermées. Nous mîmes, comme d'h

le, pied à terre dans un des faubourgs. Une fois les rtes d'une ville arabe fermées, rien ne les fait ouvrir e les affaires de première importance. Nous étions horblement fatigués. Nous nous couchâmes sur des sirirs en endant le jour. Mais, à peine le soleil levé, nous étions x portes pour entrer des premiers.

Nous arrivâmes chez le naïb, qui nous fit attendre jusque vers onze heures. Il était évident qu'à son tour il endait des ordres. car, dès le point du jour, il était venu, non seulement de notre arrivée, mais encore de tre présence chez lui. Nous avions, pendant cette attente, , de la façon la plus désagréable, l'objet de la curiosité nérale.

Enfin, à onze heures, il nous fut permis d'entrer. On ne us faisait pas de grâce : c'était l'heure de l'audience gérale. Nous trouvâmes le naïb entouré de ses gardes. Tout qui avait quelque chose à dire au naïb passa devant nous and nous fûmes seuls, il me fit signe d'approcher en me mmant par mon nom. Ce n'était point rassurant. Cepennt je fis bonne contenance et m'approchai.

— Comment, Hadji-Abd'el-Hamid, me demanda-t-il, as-tu t exposer à venir ici en sortant des États d'Abou-Arich du service du chérif Hussein, où tu as dû apprendre qui se passait dans la montagne?

— Sans doute j'ai été informé, lui dis-je, et voilà justeent pourquoi j'ai voulu venir.

— Quel intérêt pouvais-tu avoir?

— On m'a parlé du mahadi d'une manière si prodigieuse, e j'ai voulu le voir.

— Pourquoi faire?

— Pour m'entretenir avec lui; est-il donc invisible?

— Le mahadi est informé de ton arrivée, me répondit naïb. Depuis ta sortie de Moka, il ne te perd pas de vue; dirai même plus : ta présence à Abou-Arich l'a beauup préoccupé, et tes projets de visiter Sana l'inquiètent. u es Turc, mais tu es Européen, et, comme tel, on comend que tu aies le désir de voir, tes compatriotes sont rieux; mais, comme Turc, quel intérêt le mahadi peut avoir pour toi?

Je fus assez étourdi de cette apostrophe.

— En effet, lui dis-je, je suis Européen de naissance, mais sentiellement musulman, et, comme tel, j'ai droit à 'instruire dans une religion que j'ai adoptée. Si par mon ntact avec le mahadi je parviens à m'éclairer, je serai de ses plus chauds partisans, un de ses plus fervents ôtres.

— Soit; mais tu ne serais pas le premier qui se présent avec de mauvaises intentions sous un semblable prétexte e t'étonne donc point si l'on te soumet à quelques épreuves

— A quelles épreuves dois-je être soumis? Je suis prêt.

— A l'initiation complète de la morale du mahadi : puis and nous aurons acquis la certitude de ta sincérité, nous présenterons.

— Oui, répliquai-je, mais ce noviciat, dépendant de la enveillance plus ou moins grande des individus dans les ains desquels je me trouverai, peut durer longtemps, et n'ai pas le temps d'attendre.

— C'est l'affaire d'une huitaine de jours, répondit le ïb.

Huit jours ne sont rien dans la vie d'un musulman. uit jours étaient beaucoup pour moi, mais je n'avais pas on libre arbitre, et, comme la ville était jolie et que avais une situation curieuse à étudier sous le rapport regieux et politique, j'en pris promptement mon parti. Au ste, l'initiation n'était pas difficile : je n'avais qu'à imir ce que faisaient les autres et suivre les conférences des ollahs, qui enseignaient l'abolition des mosquées et des arabouts, sans en excepter ceux de Mahomet et de ses successeurs.

Les wahabytes s'étaient contentés de refuser le culte aux ausolées, mais n'avaient jamais été jusqu'à les détruire Les ablutions aussi étaient différentes des autres sectes usulmanes. Au lieu de commencer par la tête, ceux-là ommençaient par les pieds. Pour le reste des exercices, ils taient identiquement les mêmes. On voit qu'il n'avait oint fallu une grande imagination au prophète pour innter cela. Le pèlerinage et le ramadan continuaient de bsister comme loi fondamentale. Mahomet conservait son ractère de fondateur; seulement, on proscrivait de la çon la plus rigoureuse les vêtements recherchés, l'or et s bijoux; on n'admettait que les habits de laine dans ute leur simplicité. L'usage du tabac était aboli sous peine e mort. Il va sans dire que tous les mâcheurs de kâad et opium étaient compris dans la proscription. Les cinq rières étaient forcées. La polygamie continuait à subster.

Tout cela était facile à observer et à apprendre. Je me oumis à cette consigne, et j'eus en outre tous les jours es conférences avec le naïb, nommé Ibrahim, qui, au bout u compte, était un brave homme assez intelligent. J'acquis apidement la conviction que ce schisme avait pour but de détruire l'influence des imams. Il y avait encore une autre probabilité : c'est que quelque puissance étrangère fomentait cette rébellion.

Je m'aperçus alors que le fantôme gigantesque qui m'était apparu dans le Théama avec le titre de réformateur prenait, au fur et à mesure que je me rapprochais de lui, des proportions beaucoup moins effrayantes. Probablement que, lorsque nous allions nous trouver face à face, je n'aurais plus affaire qu'à un homme s'entourant de mystère et réchauffant par la rigidité de son culte la superstition de ses partisans, auxquels, au bout du compte, il coûtait fort cher.

La ville de Djobla, où j'étais forcé de séjourner, enferme une assez grande étendue de terrain, bâtie qu'elle est, deux tiers sur la colline, un tiers dans la vallée. Les maisons en sont construites en pierre et n'ont qu'un étage surmonté d'une terrasse. Chaque maison a son jardin planté d'arbres fruitiers. Les rues, chose rare en Arabie, sont pavées. Le tour est dominé par des montagnes gigantesques, très accidentées, cultivées en partie et décharnées à leur cime. Au milieu de cette aridité se trouvent des ruines de vieux châteaux qui, selon les légendes populaires, dateraient de temps antérieurs à l'islamisme

Cette ville est habitée par environ vingt mille âmes. Elle est le chef-lieu du pays d'*Yemen-Ala*, qu'on appelle en général le grenier de l'Yemen. Elle fait un grand commerce avec Mascate au moyen d'une herbe nommée *uars*, de laquelle on tire une belle teinture jaune. Une grande rivière passe à côté : c'est l'Ouadi Zebid, qui prend sa source dans les montagnes du Djebel et, courant à l'ouest, va se jeter dans la mer Rouge, tandis que l'Ouadi Meidan, qui sort des mêmes montagnes et qui roule beaucoup plus d'eau, s'étend vers le sud et va, près d'Aden, se jeter dans l'Océan Indien.

Deux énormes citadelles donnent à la ville la forme d'un amphithéâtre. Le mur qui l'entoure est moderne et date de l'occupation turque. Hors de la ville s'élevait le tombeau d'un saint homme nommé Omar Ibn Seïd ; ce tombeau était fermé pour le moment

La population est excellente, affable et hospitalière. Les femmes y sont d'une beauté remarquable. Je n'eus pendant tout mon séjour à Djobla qu'à me louer de ces excellentes gens. Leur commerce de café, de blé et de savon répand une visible abondance parmi eux. Ils vendent aussi des pierres précieuses, spéciales à l'Yemen, que l'on appelle *akaki jemani* et qu'on trouve dans toutes les montagnes de la contrée, mais surtout dans celles de Dhamar. C'est une espèce de cornaline d'un brun clair. Les Arabes la font enchâsser, la portent au petit doigt, en bracelet, au-dessus du coude et à la ceinture. En cas de blessure, l'application de cette pierre sur la plaie arrête, selon eux, l'hémorrhagie. Pour s'assurer qu'elle est véritable, ils l'entourent de papier et approchent un charbon de ce papier; si elle est véritable, le papier doit rester intact. Aïcha, la femme bien-aimée de Mahomet, portait toujours un collier de ces pierres, qui se transportent notamment à Surate et en Chine.

Les Arabes prétendent aussi qu'il existe dans les mêmes montagnes des mines d'émeraudes qui ont été exploitées autrefois, mais dont la trace est perdue.

Le septième jour, le mahadi fit demander de mes nouvelles par des envoyés particuliers qui eurent plutôt l'air de venir pour pénétrer ma pensée que pour s'enquérir de mon état. Ils me prévinrent en même temps que, selon toute probabilité, j'aurais l'insigne honneur d'être présenté le lendemain à leur chef, mais seul. Je ne tenais nullement à ce que Selim et Mohammed le vissent. Je ne fis donc aucune observation. A cet effet, ajoutèrent-ils, je devais me mettre en route la nuit

C'était assez notre habitude; ce fut donc ce que nous fîmes. Nous prîmes le chemin des montagnes Mharras. Au fur et à mesure que nous approchions, nous trouvions le chemin encombré de mendiants, d'aveugles, de lépreux, de bancals, de paralytiques. Les femmes et les filles étaient au moins pour moitié dans cette foule. Tous ces malheureux étaient fanatisés. Ils se préparaient par le jeûne et par la prière aux miracles qui devaient s'opérer sur eux. Nous passâmes au milieu de tous ces pèlerins, dont quelques-uns, pour être encore plus agréables au prophète, se mortifiaient en se mettant des colliers de fer au cou et des chaînes aux pieds. J'en vis plusieurs qui se faisaient flageller avec des lanières de cuir.

Nous atteignîmes enfin le petit village qui porte le même nom que la montagne et qui se trouve sur les premiers mamelons. Nous mîmes pied à terre à la porte d'un immense caravansérail bâti pour la circonstance. Il était comble et nous ne pûmes y trouver de place. Nous fûmes obligés de camper dehors, en attendant que les messagers qui étaient venus me prendre, et qui s'étaient immédiatement rendus près du mahadi, vinssent me reprendre. Deux étaient restés près de moi.

XXXVI

Les grottes étaient situées aux deux tiers de la hauteur de la montagne; la route qui y conduisait était large et bien frayée. De place en place des escaliers, faits de main d'homme, facilitaient l'ascension. Ces grottes paraissaient fort anciennes. Elles étaient évidemment de vieilles mines abandonnées, et le chemin qui conduisait jusqu'à la cime, où tombait en ruines un vieux fort, avait servi à la fois aux mineurs qui creusaient les mines et au seigneur qui habitait ce fort.

Une fois arrivés aux grottes, le mahadi ne nous fit point attendre. Nous fûmes introduits à travers plusieurs grottes très vastes, servant d'antichambre, et nous arrivâmes enfin à celle qui servait de demeure au mahadi, et qui n'était éclairée que par une espèce de soupirail communiquant avec l'extérieur.

Le prophète était entouré de ses apôtres, assis à terre sur un simple paillasson, et plus simplement mis que tous ceux qui l'entouraient. Il était vêtu d'un caftan vert et coiffé d'un turban blanc; quoique jeune (il était âgé de trente-cinq ans à peine), il avait la barbe complètement blanche. Sa parole était à la fois douce et harmonieuse, parfaitement à l'unisson de ses beaux yeux et de sa physionomie calme et bienveillante, imposante cependant. Les Arabes, en le regardant, s'inclinaient et le disaient illuminé d'une flamme intérieure. Lui, comme le naïb, me nomma par mon nom.

— Approche, Hadji-Abd-el-Hamid, me dit-il, et sois le bienvenu devant moi. Depuis quelque temps, je le sais, tu manifestes le désir de me voir; si je ne t'ai point reçu plus tôt, c'est que je suis accablé d'affaires. Regarde et juge.

En effet, il était entouré d'une véritable barricade de lettres auxquelles cinq ou six tolbas répondaient en écrivant sur leurs genoux et trempant leur plume de bambou dans l'encrier qu'ils portaient à leur ceinture. Chaque lettre était ensuite mise sous les yeux du mahadi. Il y appliquait un énorme cachet entouré d'une légende arabe et portant son nom au milieu :

Hassan-el-Mahadi, ou *Hassan le Messie*.

Au lieu de passer son cachet à l'encre de Chine, comme c'est l'habitude, il le noircissait à la fumée d'une lampe qui brûlait près de lui, et l'appliquait au bas de la lettre.

Tous ces écrivains étaient courbés bien plus sous la sainteté du lieu et sous la vénération que leur inspirait la présence du mahadi, que par l'importance de leur besogne. Comme s'ils eussent été sourds et muets, le prophète ne s'inquiétait pas le moins du monde de leur présence. Il parlait, interrogeait, ordonnait devant eux. Ils semblaient n'avoir ni yeux ni oreilles. Le mahadi, au contraire, ne perdait pas une syllabe de ce qui se disait autour de lui. Tout l'auditoire était debout, comme il m'y avait invité; je jetai un coup d'œil autour de moi et je vis qu'en effet il ne perdait pas de temps.

J'indiquai par une inclinaison de tête que j'appréciais la façon dont il employait ses journées. Alors il commença de me questionner sur le chérif Hussein, sur le chérif Heider, sur les villes du littoral et sur l'opinion des populations à son égard, disant lui-même qu'on devait, dans le Théama, le désigner comme un brigand et un assassin, tandis que, ajoutait-il, il n'était en réalité que le messager du Seigneur, chargé de châtier les méchants et de récompenser les justes.

Je me gardai bien de contester sa prétention. Je m'inclinai, au contraire, en signe d'assentiment.

— Lorsque je quittai Abou-Arich, lui répondis-je, le chérif ignorait complètement ton existence. Dans toutes les villes où j'ai passé, j'ai trouvé la même ignorance. A Has pour la première fois, j'ai entendu prononcer ton nom; à Moka, j'ai été témoin de la terreur qu'il inspirait.

Il sourit.

— En effet, dit-il, avec toutes leurs armées, toutes leurs munitions, toutes leurs armes, toutes leurs villes fortifiées, les chérifs ne me résisteront pas plus que l'imam, car je les frapperai tous avec le glaive de Dieu. L'imam de Sana et les chérifs sont des tyrans qui ont usurpé le pouvoir et dont il est temps que justice soit faite. Hussein est encore le plus fort et le meilleur de tous; avec lui, peut-être, pourrai-je m'entendre; mais avec l'imam de Sana, jamais.

Je compris comment le mahadi ne s'entendrait jamais avec l'imam de Sana, qui prenait lui-même le titre d'apôtre, comme les sultans de Constantinople et du Maroc.

— Au reste, je tiens ce dernier, continua-t-il. Outre ce que j'ai demandé, les populations de l'Hadramont et du Mareb se réuniront immédiatement à moi. Hussein, qui a intérêt à la chute de l'imam, ne lui prêtera aucun secours; au contraire, il m'aidera à l'écraser, sauf ensuite à nous entendre ensemble : ma conviction est donc que je réussirai dans mon entreprise.

— Je ne doute aucunement de son succès, lui répondis-je; cependant je doute que tu puisses faire marcher sous la même bannière les populations de l'Hadramont et du Mareb, qui sont continuellement en guerre les unes avec les autres. D'ailleurs, tous ces petits princes n'admettent pas de supérieurs.

— Ils admettront une puissance qui viendra au nom d'Allah; si je marche à leur tête, ce ne sera point comme chef, ce sera comme prophète. En tout cas, nous nous reverrons et nous causerons plus à l'aise de toutes ces questions-là. Je désire te garder encore quelques jours.

— Je demanderai, malgré l'honneur que tu me fais en me retenant près de toi, que tu me retiennes le moins longtemps possible; j'ai besoin de me rendre promptement à Sana.

— Et de Sana? demanda le mahadi.

— De Sana, probablement à la Mecque.

— Mais tu t'ennuies donc ici? Que te manque-t-il?

— Rien, lui répondis-je.

— Nous pourvoirons à tes besoins de manière à y satisfaire en toutes choses. D'ailleurs, à quoi bon aller à Sana, à quoi bon aller à la Mecque? Ne peux-tu faire ici ce que tu ferais là-bas?

— Ce serait avec plaisir, lui répondis-je; mais j'ai une famille, et je ne saurais vivre loin d'elle.

— Soit; mais je veux te revoir.

— Quand cela?

— Demain.

Je me retirai. Mes guides me ramenèrent au petit village qui est au pied de la montagne. Cette fois nous n'eûmes pas besoin de disputer notre place dans le caravansérail.

On nous avait préparé une petite maison dont le cheik du village avait l'ordre de nous faire les honneurs. On sait au reste à quoi s'en tenir sur ces escortes d'hospitalités qui coûtent toujours plus cher que si l'on faisait soi-même la dépense.

Cette journée n'offrit rien autre chose de remarquable, si ce n'est que, sans attendre le lendemain, le mahadi me fit venir.

Cette fois il était seul, avec deux ou trois intimes seulement, et dans un compartiment plus écarté des mêmes grottes.

Il était éclairé par d'énormes bougies jaunes qui donnaient à la grotte l'aspect d'une chapelle. La lumière des bougies faisait reluire l'humidité des parois, et l'on entendait l'eau qui tombait goutte à goutte dans un angle.

Le mahadi m'accueillit très affectueusement, et comme si nous n'étions pas, lui un prophète et moi un simple mortel. C'était à l'heure de la dernière prière. Nous la fîmes ensemble en petit comité. Après la prière vint une collation. La frugalité des mets correspondait à la simplicité des vêtements et à la rusticité du domicile. Après ce repas, silencieux comme le sont ordinairement les repas arabes, les intimes se retirèrent, et je restai seul avec le prophète.

— Tu vois, me dit-il, que je te sers selon tes souhaits, et je n'ai pas voulu te faire attendre. Je sais que ton temps est précieux; je connais le projet qui te fait parcourir nos montagnes; plusieurs de tes compatriotes déjà les ont visitées à différentes époques. Je n'approuve pas ton intention d'aller à Sana, non point personnellement à cause de moi, mais parce qu'il pourrait t'arriver malheur. L'imam de Sana est un *maboul*, idiot, un *behem*, un âne : il ne respectera ni toi, ni ton intelligence européenne, ni ton caractère musulman : il ne verra dans ta personne qu'un agent d'Hussein. Si tu insistes pour aller à sa cour, veille sur toi. Je sais que ton intention est de te rendre à Bagdad, bien que tu m'aies dit que tu allais à la Mecque. Si tu vas de Sana à Bagdad, tu seras obligé de traverser le désert, et tu y resteras : de quelque titre que tu te pares, de quelque travestissement que tu te couvres, tu n'en seras pas moins reconnu. Tes pieds européens te vendront partout; leurs doigts ont été trop longtemps serrés par des bottes pour que tu puisses faire croire que tu as toujours porté la sandale.

— A l'est de Sana, tu trouveras des populations tout à fait barbares qui ne te pardonneront pas les tentatives que tu

pourras faire pour passer sur leur territoire, et sois bien sûr en tout cas d'une chose, c'est que, quand l'imam ne te maltraiterait pas dans ses propres Etats, il trouverait moyen de se débarrasser de toi une fois que tu en serais sorti. Il sait, comme j'ai pu le savoir moi-même, ton séjour à Abou-Arich, ton passage dans tout le Théama ; je dirai plus : il sait que dans ce moment-ci tu es auprès de moi ; ses agents pénètrent jusqu'au milieu de mes familiers.

« Eh bien ! crois-tu qu'avec toutes ces raisons de lui être suspect, il te reçoive sans défiance? Certes, son abord sera bienveillant ; il paraîtra s'intéresser à toi, vouloir te seconder dans tes recherches, et te demander des conseils ; il les suivra même s'il les trouve bons, mais il te sacrifiera à ses premières craintes, et tous ses officiers applaudiront, car chacun, en te voyant venir, craindra que tu ne viennes prendre sa place. Pars donc pour Sana si tu le veux absolument ; non seulement je ne m'y oppose pas, mais encore je te donnerai toute protection jusqu'aux limites de mon territoire. Mais, encore une fois, si tu étais un homme sage, tout en continuant ton voyage, tu éviterais Sana, tu gagnerais le Mareb avec des lettres de moi qui y faciliteraient ton passage, et, puisque tu veux *voir*, tu trouverais là des villes inconnues aux Européens, et la ligne de ces villes te conduirait, à travers l'Hadramont et en longeant les mers de sable, jusqu'à Mokallâh dans la mer des Indes, où tu trouverais toutes les occasions possibles pour te conduire à Mascate. De Mascate à Bagdad, tu n'aurais plus qu'un pas. J'ai vu tout ce que tu veux voir, crois donc en mon expérience de voyageur.

« Maintenant, que ce que tu vas voir ne te fasse pas oublier ce que tu vois. Musulman par l'habit et par le cœur, peut-être tu n'en es pas moins Européen par les habitudes. Je connais la curiosité des Européens, et je comprends ce qu'un autre que moi ne comprendrait point peut-être. Sache donc ce que nul ne sait que moi, c'est que nous sommes ici dans un lieu sacré dont parle le Coran. Ces grottes que j'habite ne sont autres que les cavernes des Sept-Dormants. Tous les forts que tu vois sur les montagnes environnantes sont des forts sabéens. Tu trouveras les restes de leur ancienne capitale dans le Mareb, et sur ces restes des caractères que personne ne peut lire et qui appartiennent à la langue hymmyàrite.

« A Damar et à Sana, tu trouveras des caractères coufiques. Je les ai lus, car je connais la vieille langue arabe. Sur le mont Hirran, près de Damar, tu trouveras d'autres grottes pareilles à celles-ci, plus grandes même. Ce sont d'anciennes carrières qui méritent d'être visitées, parce qu'avant de devenir carrières elles ont été minées et qu'on en a tiré du soufre et du fer avant d'en extraire de la pierre. Tu y trouveras encore des filons de minerai, mais de cuivre, et une source d'eau chaude. Ces mines, comme ces carrières et comme les carrière de Tâes ont été, il y a cent ans à peu près, occupées par des faux monnayeurs qui se sont emparés de tout le bon argent de l'imam qui régnait à cette époque et lui ont rendu de l'argent faux. Tu vois que, quoique je ne sois pas Européen, je n'ai point voyagé les yeux fermés. Ouvre les tiens, et surtout sur le danger. »

Je le remerciai beaucoup pour ses conseils et pour l'intérêt qu'il prenait à ma sûreté personnelle.

— Mais, lui dis-je, comme mahadi, tu dois savoir que ce qui est écrit est écrit, et que l'homme ne saurait rien changer à sa destinée ?

— Tu as raison, ce qui est écrit est écrit. Maintenant, avant que tu me quittes, j'ai à mon tour un renseignement à te demander. En Europe, s'occupe-t-on de magnétisme ?

— Oui, répondis-je, et quelques savants même s'en occupent d'une manière très sérieuse.

— Peux-tu me dire de quelle façon on procède?

— Mais comme en Orient, je présume.

— T'es-tu occupé de magnétisme?

— En France, oui ; mais pas depuis que je suis en Orient.

— Tu sais que le magnétisme remonte à la plus haute antiquité?

— Je le sais.

— Croit-on en France au magnétisme?

— Les uns croient, les autres nient.

— Et à quoi l'applique-t-on?

— Un savant français l'a appliqué à la chirurgie et a fait des opérations pendant le sommeil des magnétisés.

— A-t-il opéré sur des hommes ou sur des femmes?

— Sur des femmes particulièrement. Les femmes étant plus nerveuses, sont plus facilement soumises à l'action du magnétisme.

— Et quel genre d'opérations a-t-il faites?

— Toutes, mais particulièrement l'ablation du sein dans les cas de cancer.

Le mahadi réfléchit un instant.

— Tu es médecin? me demanda-t-il.

— Oui.

— Peux-tu faire quelqu'une de ces expériences devant moi?

— Je suis médecin, mais non chirurgien.

Il ne comprenait pas bien la différence qui existait entre les deux professions. Je la lui expliquai.

— Quelle expérience peux-tu me faire ?

— Celle de l'insensibilité contre la douleur.

— J'ai des esclaves des deux sexes. Sur quel sexe préfères-tu faire cette expérience?

— J'aimerais mieux la faire sur une jeune fille.

— De quelle race?

— As-tu une Abyssine? Ce sont des sujets excellents.

Le mahadi frappa dans ses mains et ordonna qu'on lui amenât une esclave qu'il appela par son nom.

Cinq minutes après, une jeune fille entrait voilée.

— Est-il besoin qu'elle ôte son voile? demanda-t-il.

— C'est inutile, répondis-je.

L'enfant tremblait. Le mahadi lui dit de sa voix la plus douce quelques mots pour la rassurer. La jeune fille s'accroupit sur une natte. Je me plaçai devant elle.

Je n'ai jamais, dans mes expériences de magnétisme, employé les passes. Je me suis contenté de prendre les deux mains du sujet, de les envelopper des deux miennes, et de commander fortement au sommeil de s'emparer de lui. Il est rare, quand j'opère sur une femme jeune et nerveuse, qu'au bout de cinq minutes elle ne dorme pas. Au bout de cinq minutes notre sujet dormait donc du plus profond sommeil magnétique.

— Quel moyen as-tu employé ? me dit le mahadi.

— Aucun autre que ma volonté, un ordre muet et doux pour ne point irriter le sujet. Au reste, habituée à obéir, l'esclave réagit moins par la volonté qu'une Européenne. Celle-ci, qui ignorait ce que l'on voulait d'elle, n'a pas réagi du tout, et, tu le vois, elle a subi complètement et rapidement l'influence de ma volonté.

— Oui, je le vois, dit le mahadi très attentif à l'opération.

Je compris qu'il avait quelques notions du magnétisme, mais que, ces notions étant peu avancées, il désirait se mettre au courant. Une jeune et belle esclave, subissant sa volonté et manifestant devant ses adeptes les différents prodiges du magnétisme, pouvait lui être très utile dans son rôle de prophète.

— Maintenant, veux-tu que je la fasse passer par les différentes phases du magnétisme ?

— Oui ; tu peux la mettre en extase ?

— Parfaitement ; seulement il faut, pour que tu voies l'effet de l'extase, qu'elle ait le visage découvert.

— Ôte-lui son voile.

— Attends, nous allons voir si elle entend. Comment se nomme-t-elle ?

— Nedjma.

— Appelle-la de son nom.

— Nedjma ? dit Haçan.

La jeune fille tressaillit.

— Appelle une seconde fois, elle a entendu.

Il répéta le nom de Nedjma avec un accent plus impératif.

— Sidi, répondit la jeune fille, c'est-à-dire *maître*.

— Tu vois, lui dis-je, elle entend.

— Oui.

— Ordonne-lui d'ôter son voile, et elle obéira.

Le mahadi donna l'ordre. Nedjma obéit. C'était une enfant de douze à treize ans, au nez fin et droit, aux cheveux crépus et tressés en une multitude de petites nattes, aux joues légèrement saillantes, au teint bronzé, aux sourcils noirs, aux cils longs. Ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir des dents blanches comme des perles.

— Je voudrais bien, dis-je au mahadi, avoir quelques-uns de ces coussins pour lui en faire un appui, et cependant je ne voudrais pas quitter ses mains de peur de perdre mon influence sur elle.

Le mahadi alla chercher les coussins lui-même et les appuya contre les reins de la jeune esclave. Sans la toucher, et du geste, en poussant l'air devant moi, je la renversai la tête en arrière. Le hasard m'avait fait rencontrer un sujet admirable. Sur un second geste de ma main, accompagné de l'expression muette de ma volonté, les yeux s'ouvrirent. Ils étaient si beaux qu'on eût cru que l'état dans lequel se trouvait la jeune fille doublait leur grandeur.

Elle était en extase. On eut beau lui approcher des yeux la flamme d'un flambeau, ses paupières ne bougèrent point. Une goutte de cire brûlante tomba sur sa joue ; elle y fut insensible.

— Peut-elle parler dans cet état? demanda le mahadi.

— Je le crois ; parle toi-même, et elle répètera tes paroles.

— Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu, dit le mahadi, et Mahomet est son prophète.

L'enfant répéta les paroles du mahadi, mais d'une voix automatique, sans timbre et sans accent, pareille à celle des sourds-muets quand ils répètent des paroles devinées d'après le mouvement des lèvres.

— Oh ! s'écria le mahadi, très bien !

— Maintenant, lui dis-je, tu as vu que la cire bouillante l'a touchée sans qu'elle s'en aperçût.

— Oui, dit-il.

— As-tu un sikin ?

Le sikin est un canif avec lequel les Arabes taillent leurs plumes de roseau.

— Oui, dit-il.

Et de l'un de ses talons, il tira un sikin et me le présenta. Je choisis un endroit du bras où je ne pouvais endommager ni nerf, ni veine, ni artère, et fis glisser la lame du canif entre les muscles de l'enfant jusqu'à ce que la lame disparût à moitié. La dormeuse ne donna aucun signe de douleur, et continua de rester les yeux démesurément ouverts et la tête renversée. Le sang sortit à peine de la blessure.

— Tu vois, lui dis-je, elle n'a rien senti.

Je tirai le sikin de la plaie. L'enfant ne bougea pas plus à la sortie qu'à l'entrée du fer. Le bras était en catalepsie.

— Maintenant, dis-je au mahadi, essaye de lui faire plier le bras.

Il y employa toutes ses forces et échoua. Pendant ce temps, la figure restait impassible. Dans l'état de veille, il est évident que ces diverses tentatives eussent fait horriblement souffrir l'enfant.

— Tu as vu ? lui dis-je.

— Oui.

Il parut hésiter à me faire une question. Je le regardai.

— Crois-tu, me dit-il, que je pourrai sur elle ce que tu peux, toi ?

— Demande-le-lui.

Je mis les deux mains de l'enfant dans celles du mahadi. A cette substitution, la dormeuse poussa une espèce de gémissement, comme si quelque chose se brisait en elle.

— M'obéiras-tu comme tu obéis au hadji, Nedjma ? lui demanda-t-il.

Il fut obligé de renouveler une seconde fois sa question.

— Oui, dit-elle, mais il faut que ce soit toi qui m'endormes.

— Et pourrai-je t'endormir ?

— N'es-tu pas mon maître ?

— Puis-je t'interroger, et veux-tu me répondre ?

— Dis au hadji de me tirer du boutelli, cela me fatigue.

Par le mot *boutelli*, elle entendait un état participant du cauchemar et de l'extase. Je me hâtai de lui fermer les yeux et de rendre la souplesse à ses membres. Alors, avec un soupir, elle porta la main à la blessure de son bras. Mais je touchai la plaie avec le doigt, et la douleur disparut.

— Crois-tu qu'elle verra ? me demanda le mahadi.

— Je le crois. Demande-le-lui.

— Verras-tu ? demanda le mahadi.

— Oui, dit la jeune fille, mais endormie par toi ; maintenant je ne verrai que pour lui.

— Fais-lui deux ou trois questions, me dit le mahadi.

Je repris les mains de l'enfant, qui poussa une exclamation de bien-être. Elle semblait rentrer dans son état normal.

— D'où viens-je ? lui demandai-je.

Elle s'orienta et tendit la main vers le sud.

— Tu viens de là, dit-elle.

En effet, Taës était au sud de Djobla.

— Et où vais-je ?

Elle étendit la main vers le nord.

— Tu vas là, dit-elle.

En effet, j'allais à Sana.

— Ai-je quelque danger à craindre sur ma route ?

— Tu as couru un grand danger, mais il est passé.

Je me retournai en souriant vers le mahadi.

— Tu sais mieux que personne, lui demandai-je, si elle dit vrai.

Puis, après un instant :

— Il [illegible] répéta-t-il.

— Réveille-[illegible] me dit-il.

L'enfant [illegible] de réveiller qu'elle avait été la dernière à s'endormir. [illegible] ses grands yeux qui s'étaient refermés après [illegible] regarda avec étonnement autour d'elle, vit deux [illegible], sentit qu'elle avait le visage découvert, prit son [illegible] et s'en enveloppa.

— Maintenant, lui demandai-je, puis-je partir ?

— Tu le peux, et si [illegible] tu désires de moi quelque chose avant ton départ, demande.

— Je te remercie, je n'ai besoin que d'un sauf-conduit ou d'un mot de passe.

— Attends encore, me dit-il, c'est dans ton intérêt que je vais te faire cette question.

— J'écoute.

XXXVII

— Es-tu franc-maçon ? me demanda le mahadi.

— Oui.

— Quel grade occupes-tu dans la compagnie ?

— Je suis simple maçon, mais mon père était vénérable.

— Moi, je suis rose-croix.

Il me fit voir ses insignes.

— J'ai été reçu à Malte, ajouta-t-il, en 1236 de l'hégire. Dans tous les États de l'imam, et dans le Théama, tu ne trouveras pas de franc-maçon ; mais dans les tribus indépendantes, et dans tous les pays à l'est de l'Yémen, dans l'Hadramont, dans l'Oman, dans le Nedjèd et chez les Anezes, tu trouveras des frères.

— Je le sais.

— Mais sais-tu de quelle façon se font les épreuves ?

— Je présume qu'elles se font comme chez nous en Europe.

— Non pas, et voilà l'erreur contre laquelle je veux te prémunir ; service pour service.

— Soit ; parle, je t'écoute.

— Eh bien ! les épreuves se font au moment où l'on s'y attend le moins, en plein air, avec le premier venu, à l'arrivée, au départ, pendant le séjour ; toute la population prend part à l'épreuve, tout sera épreuve. Considère donc chaque chose qui t'arrivera comme une épreuve. On criera aux armes au milieu de la nuit, on te surprendra, on t'arrêtera, on feindra de vouloir t'assassiner, tout cela, épreuve. Il y aura des dangers réels au milieu de tout cela ; traite le danger lui-même comme une épreuve, et tu auras une chance de plus d'échapper au danger. Là, la franc-maçonnerie est merveilleusement établie ; elle correspond avec l'Inde, la Perse, la Syrie, l'Asie Mineure et Constantinople.

— Mais dans quel but cette franc-maçonnerie est-elle établie ? lui demandai-je. Quel en est le fondateur ?

— C'est un nāgib nommé Mohammed-Ibn-Abd-el-Allah, seigneur de Wadaa, dont la famille prend son origine dans le Haschid-el-Bekil ; tu trouveras encore les ruines de son palais sur le mont Sumata, la plus haute montagne de l'Yémen. Quant à son but, elle a pour objet principal de surveiller les étrangers, de les empêcher de venir espionner les tribus nomades, de s'insinuer dans leur vie, de s'immiscer dans leurs affaires et de communiquer le venin de leur civilisation aux enfants d'Abraham.

— Avez-vous un grand maître ?

— Non. Mahomet et ses successeurs eussent seuls été dignes d'être les grands maîtres d'une pareille institution.

— Mais, lui dis-je, voilà ton affaire à toi ; puisque tu es le mahadi, c'est-à-dire le successeur prédit de Mahomet, tu n'as qu'à te proclamer grand maître.

— Laisse-moi renverser l'imam de Sana et nous verrons après. Mais, ajouta-t-il, le temps s'écoule, tu es pressé de partir ; je t'ai dit ce qu'il t'était important de savoir ; avec cet avis, et en t'y conformant, tu peux faire ce que jusqu'ici aucun Européen n'a pu faire. Seulement, cache bien ta science et ne t'en sers que dans les grandes occasions. Quant à la façon dont je t'ai reçu, quant à la confiance que tu m'as inspirée, ne t'en étonne point. J'ai obéi à l'inspiration. Maintenant voici ton sauf-conduit. Bon voyage et Dieu te garde !

Nous nous embrassâmes à la manière orientale ; nous échangeâmes le signe maçonnique ; je le laissai dans la grotte avec Nedjma, et j'allai rejoindre Selim et Mohammed, qui m'attendaient à Djobla.

Nous étions dans la nuit du 12 au 13 juin. A peine nous mettions-nous en route avec mon guide de Moka et le sauf-conduit du mahadi, qu'un orage épouvantable éclata en pluie et en tonnerre. A l'instant même, les torrents se remplirent et roulèrent leurs eaux. Notre route devint le lit d'une rivière ; nos chameaux étaient dans l'eau jusqu'au ventre. Nous fûmes obligés de hisser sur un de nos dromadaires notre guide qui était à pied.

Par bonheur nous n'avions qu'une courte distance à parcourir pour arriver à Abb, la seconde ville de la province après Djobla. Nous y arrivâmes vers minuit, mais sans pouvoir aller plus loin. Tout voyage était devenu impossible par un pareil temps.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en route. Le pays était complètement ravagé par l'orage de la veille. Au reste, un constructeur inconnu, voulant utiliser les fréquents orages qui ont lieu dans le pays, avait bâti un aqueduc de trois ou quatre cents pas de long pour recueillir les eaux de pluie et les conduire dans une immense citerne située près d'une mosquée. Plus nous avancions vers

le village de Sûk, plus notre route devenait impraticable, encombrée qu'elle était par des arbres déracinés, des roches et des éboulements de terrain.

Sûk veut dire foire. Il y a peut-être dans l'Yémen vingt villages que l'on désigne sous le nom de Sûk, et qui tirent ce nom du marché qui y a lieu chaque semaine. Nous nous arrêtâmes dans ce grand village, dont la population est de deux mille âmes à peu près. A deux heures, nous nous mettions en route pour Méchader, petite ville dominée par une montagne et par sa citadelle.

La pluie n'avait fait que raviver la verdure. Nous fîmes halte dans un caravansérail extérieur. Nous y rencontrâmes une quarantaine de voyageurs prêts à se mettre en route en caravane pour Damar.

Tout le monde était fort préoccupé des événements du pays. Je me gardai bien de dire que je venais de voir le mahadi, pour n'être pas forcé de répondre aux questions que l'on m'eût faites.

A minuit, nous partîmes en caravane. L'étape était longue. En partant, nous laissâmes à notre droite les ruines du Dhafâr. C'était là que, selon le mahadi, je trouverais, si j'avais le temps de m'écarter de ma route, des inscriptions himyârites.

Cette ville passe pour avoir été l'ancienne capitale des rois himyârites.

En laissant à notre gauche les monts Sumara, nous traversâmes successivement les villes et les villages de Iérim, Hobâsch, Dikessûb, Molos, et enfin nous arrivâmes dans le pâté des montagnes d'Hiran, où se trouve située Damar. A Damar, nous sortions du pays révolté et nous rentrions dans les Etats de l'imam. Damar était encore fidèle à l'imam.

Sur les limites des Etats révoltés, l'homme que, sur les ordres du mahadi, nous avait donné le naïb, nous quitta.

A Damar, les contrariétés commencèrent. D'où venions-nous? qui étions-nous? comment avions-nous traversé le pays du mahadi? Le dôla nous fit venir. L'interrogatoire fut long. A la suite de l'interrogatoire, il nous fut permis de continuer notre route. Le dôla savait bien que nous serions arrêtés plus loin.

Ce qu'il y a de remarquable à Damar, c'est une académie seidiyé, où beaucoup de jeunes Arabes apprennent le Coran, les mathématiques et l'astronomie. Damar est une ville de dix à douze mille âmes. Nous traversâmes Kodda, petite ville fortifiée Les champs et le désert qui l'avoisinent foisonnent de vipères. Nous avions été prévenus de cette circonstance et nous avions évité de mettre pied à terre. Vers le soir, nous arrivâmes à Doran; nous y couchâmes après avoir subi un second interrogatoire du dôla, qui finit par prendre sur lui la responsabilité de notre passage.

Vers minuit, nous nous remîmes en route. Vers dix heures du matin, nous étions à Kodda, petit village situé à trois lieues au sud de Sana. Nous fîmes halte pour laisser passer la chaleur et nous remettre en route dans l'après-midi.

A trois heures nous partîmes. A six heures nous entrions dans le faubourg de Sana. Ce faubourg se nomme *Bir-el-Assab*, Puits des Joncs. Il n'était point possible d'entrer dans la ville sans une autorisation de l'imam de Sana. La défense était surtout rigoureuse pour les voyageurs venant de Djobla.

Nous descendîmes comme d'habitude dans un caravansérail. Il va sans dire que, comme toujours, la population, avide de nouvelles, s'amassa autour de nous. Nous étions très fatigués et par conséquent peu disposés à faire la conversation. Je soupai et me couchai en recommandant à Sélim de ne me réveiller que pour affaire importante.

Le lendemain matin, de très bonne heure, un des officiers du palais se présentait à moi et m'invitait à le suivre chez le vizir. L'invitation, du reste, était faite de la façon la plus polie du monde. Dix minutes après, j'étais dans l'antichambre de Sa Seigneurie. J'y restai deux heures. Ce n'était point pour me faire attendre, mais pour donner audience aux personnes arrivées avant moi.

Enfin, mon tour vint et je fus introduit. Le vizir avait tout simplement l'air d'un gredin. Maigre, chétif, insolent, avec des doigts crochus et faits pour la rapine; ayant le type juif plutôt qu'arabe, vêtu d'habits râpés destinés à cacher ses richesses, précaution qui n'est pas inutile dans un pays où il faut des années pour s'enrichir et où le caprice du maître vous fait pauvre en une heure. Ce vizir était accroupi sur une vieille natte de paille de riz, mâchant du kâad, et fumant de temps à autre une bouffée dans un narghillé L'habitude est qu'on lui baise la main. Je me contentai de le saluer à la manière turque, et de lui demander à quelle occasion il m'avait fait l'honneur de m'appeler.

— Qui es-tu? me demanda-t-il.

— Pour te répondre, il faudrait que je susse d'abord moi-même qui tu es

— Je suis le *fakîh* de Sana

— C'est bien. Maintenant je suis prêt à te répondre.

Les gardes paraissaient fort scandalisés de ma manière de parler à un si grand seigneur.

— Je t'aî demandé qui tu étais?

— Hadji-Abd'el-Hamid.

— D'où viens-tu?

— De Moka.

— Quelle route as-tu suivie?

— La route ordinaire.

— Et tu n'as pas rencontré d'obstacle dans ton voyage?

— J'ai rencontré des hommes qui m'ont arrêté qui, comme toi, m'ont demandé qui j'étais et ce que je faisais, et qui, voyant que je n'étais qu'un marchand, m'ont laissé passer.

— Est-ce au nom de l'imam que l'on t'a arrêté?

— Oui, mais au nom de l'imam El-Mahadi.

— Comment, au nom de l'imam El-Mahadi? L'imam de Sana ne se nomme pas ainsi. Son nom est Nassr-el-Din

— Je n'en sais rien, je suis un marchand.

— Tu n'es donc jamais venu à Sana?

— Jamais.

— Et as-tu vu l'imam?

— Non, je n'ai vu que son naïb, qui se trouve à Djobla, où l'on m'a retenu plusieurs jours.

— T'a-t-on maltraité?

— Non, on s'est contenté de me faire des questions auxquelles je n'ai pu répondre, n'étant pas du pays et n'ayant qu'une idée bien vague de la façon dont le gouvernement est constitué

— Tu n'es point natif de Moka, alors?

— Je suis Turc.

— De quelle partie de la Turquie?

— De la Mecque.

— Comment de la Mecque! Tu es né à la Mecque?

— Oui.

— Mais tu es Français?

— J'ai dit que j'étais né à la Mecque, parce que c'est à la Mecque que je suis devenu musulman.

— Tu n'es donc pas Français, alors?

— Je suis toujours Français de naissance, mais je suis musulman et Turc de religion.

— Tu viens ici pour voir l'imam?

— Je viens ici pour mon commerce; si je vois l'imam, je remercierai la Providence du bonheur que je lui devrai

— Alors, tu es marchand? répéta-t-il.

— Oui.

— Tu viens ici pour affaire de commerce?

— Oui.

— Que comptes-tu acheter?

— Du café et de l'encens.

— Tu aurais trouvé ces marchandises à bien meilleur marché à Beit-el Fakîh ou à Hodeida; tu aurais eu là, d'ailleurs, la protection de ton ancien maître Hussein d'Abou-Arich, où tu as été sardar et médecin. Ne viendrais-tu pas plutôt ici à la recherche de quelque plante?

— Si j'en trouvais de salutaires, je les recueillerais certes sur mon chemin. Puisque tu es si bien instruit de tout ce qui me concerne, tu ne dois pas ignorer comment et pourquoi j'ai quitté Hussein?

— Nous savons dans les plus petits détails toute ton existence près de Hussein, ainsi que ses projets sur le neveu de l'imam. Peut-être viens-tu ici avec mission de réconcilier l'oncle avec le neveu. Ne tente pas cette démarche, tu échouerais.

— Tu te trompes lui dis-je, je n'ai aucun caractère officiel ni officieux; je viens pour mes propres affaires, et j'en ai assez sans m'occuper de celles des autres. D'ailleurs, j'ai appris en servant les princes orientaux qu'il y a plus de danger que de profit à leur service; et je suis bien décidé à n'avoir plus d'autre maître que moi-même C'est dans ce but que je me fais simple marchand, ne demandant rien et n'offrant rien à personne.

— Cependant si l'imam te faisait des offres, les refuserais-tu?

— A l'instant même, sachant bien que, quand même il daignerait me demander mon avis, il se garderait bien de le suivre.

— En quittant Sana, que comptes-tu faire?

— Me rendre à Bagdad.

— Par quel chemin?

— Je ne sais pas encore.

Un immense sablier qui se retourne toutes les douze heures marquait onze heures. C'était l'heure à laquelle le fakîh avait l'habitude de se rendre chez l'imam. Il se leva, et en se levant me donna la main.

— Au revoir, Hadji, me dit-il. Te voilà à Sana pour quelque temps; mes esclaves ont ordre de te conduire au logement que je te destine. A propos.. une recommandation...

Puis, baissant la voix :

— Avant que tu voies l'imam, si tu es appelé à le voir, tu feras bien de n'avoir de relations chez toi avec personne.

Sur ces mots, le fakih sortit. Un de ses esclaves portait sa lance, les autres le suivaient à pied. A la porte de son palais, le fakih monta à cheval après avoir reçu les salutations des passants, et se dirigea vers la citadelle, tandis que, guidé par deux beaux esclaves nègres, je m'acheminais vers une des nombreuses maisons dont le fisc dépossède les habitants au profit de leur doux maître. A Sana seule, l'imam possède peut-être deux mille maisons qui lui viennent toutes de la même source.

Mon nouveau logement se composait d'une maison tout entière, vide comme une maison arabe ; bien construite, du reste, proprement dallée et blanchie à la chaux, avec une petite cour au milieu et un divan donnant sur cette cour.

L'appartement dont je fis choix était l'appartement réservé d'habitude aux femmes. Nous fîmes déloger une douzaine de rats du premier étage, et deux ou trois couleuvres du rez-de-chaussée. L'habitude est, quand on les chasse, de les mettre le plus poliment possible à la porte. Les tuer porterait malheur.

Les appartements étaient peints à une certaine hauteur ; les plafonds, très élevés, étaient boisés et peints. Dans chaque appartement il y avait un ventilateur tournant sur des gonds. Les portes, comme d'habitude, fermaient avec des serrures en bois. Au-dessus de la terrasse s'élevait une petite maisonnette en jonc destinée à être le boudoir de la maison. Les murs, à la hauteur de quatre pieds, étaient tapissés de nattes. La natte est la tapisserie la plus fraîche pour les murailles.

Il y avait des écuries pour six chevaux, écuries à ciel ouvert. Jamais le cheval ne couche sous un toit. On le laisse au plus fort soleil comme à la pluie.

J'avais été conduit directement à la maison sans avoir le temps de reprendre ni Sélim ni Mohammed. Pendant que je m'installais, un des esclaves, à qui je donnai leur signalement, alla les chercher. Sélim fit quelque difficulté. Il voulait savoir si le nègre venait bien en mon nom, ce qu'il était, ce que j'étais devenu. Le nègre lui parlait très brutalement, et Sélim lui répondait plus brutalement encore. Mais Mohammed intervint, et mes deux serviteurs se décidèrent à suivre l'esclave avec mes dromadaires, qui, éreintés de la route, se faisaient tirer l'oreille bien autrement encore que Sélim.

Ils arrivèrent avec mes bagages. On installa les dromadaires dans l'écurie, on déplia les tapis, on jeta les coussins dessus, on sortit les pipes des étuis, la vaisselle des sacoches, les vêtements des couffes, les provisions des mezzones, et nous nous trouvâmes installés. Pour avoir de l'eau fraîche, Sélim acheta aussitôt des jarres poreuses et les fit remplir. Ces jarres sont de forme antique et couvertes d'arabesques. Elles sont transparentes comme la plus fine porcelaine. On en acheta d'autres destinées à prendre des bains. J'ai déjà dit comment les bains se prenaient à Abou-Arich. Avant de mettre l'eau dans un vase neuf, on le parfume avec du benjoin ou de l'encens. Tous les vendredis, on renouvelle cette fumigation, qui, tout en parfumait l'eau, la rend plus saine

Cette première installation accomplie, j'envoyai Sélim et Mohammed en reconnaissance par la ville. En leur qualité de nationaux, ils étaient excellents fureteurs. Je ne venais guère qu'après eux et sur leurs indications.

Selon l'usage musulman, tous mes voisins arrivaient me souhaiter bon séjour et me serrer la main, et, malgré l'avis du vizir, je fus forcé de les recevoir et de causer avec eux beaucoup plus que je ne l'eusse voulu. Tous ces visiteurs me faisaient en venant des offres de service. C'étaient des gens riches pour la plupart, ayant jardins, maisons de campagne, magasins en ville, banque et comptoirs. Bien qu'à peine installé, je dus leur offrir la pipe et le café

La conversation roula sur l'imam. Il va sans dire que la moitié des visiteurs eût certes voulu le voir pendu ; on ne tarissait pas en éloges. Rien n'est curieux comme l'Arabe, celui des villes surtout ; il veut tout savoir, et, pour tout savoir, fait semblant de savoir tout.

Pendant que je subissais un second interrogatoire, arriva le vizir, toujours affectant la simplicité et la pauvreté. En entrant chez moi, il parut froissé de me voir une cour si nombreuse. Chacun se leva.

Après les compliments d'usage, il me demanda si j'étais déjà sorti. Je lui répondis que je n'avais pas mis le pied dehors, mais que j'avais été bien dédommagé de cette reclusion par l'obligeance qu'avaient mise les personnes qu'il voyait à me venir offrir leurs services. Il s'accroupit sur un tapis ; tout le monde en fit autant, à l'exception des Israélites qui se trouvaient là et qui restèrent debout, les genoux pliés, les mains presque jointes.

Nulle part, dans aucune ville d'Orient peut-être, les Israélites ne sont plus maltraités qu'à Sana. Le gouvernement les laisse s'enrichir, il les engraisse en quelque sorte, sachant que c'est de l'argent qui dort et qui, tout en dormant, porte d'énormes intérêts. Puis, un beau jour, il les met sous presse et leur fait rendre jusqu'à la dernière pièce d'or de leur coffre-fort. Ils sont solidaires les uns des autres. Lorsque l'un n'a pas les moyens de payer, tous doivent payer pour lui. Ils ne peuvent point habiter dans la ville. Leur domicile est à l'extérieur. C'est un village tout entier auquel on a donné le nom de *Ard-el-Youd* — Terre des Juifs. Ils vivent là au nombre d'environ cinq ou six mille. Les vexations sont grandes. Ils ne peuvent avoir plus de deux synagogues, leurs maisons ne doivent pas s'élever au-dessus de sept mètres.

Cette rigueur vient de ce qu'un nommé Oraki, ayant, dans les temps passés, déplu à l'imam, fut condamné à une amende de cinquante mille talaris et à la prison La prison, il la fit. Mais quant aux cinquante mille talaris, qui faisaient sept cent cinquante mille francs, s'étant déclaré trop pauvre pour les payer, et la compagnie, de son côté, ayant déposé son bilan, on démolit douze des quatorze temples qui existaient. Depuis ce temps, il n'a point été permis de les rebâtir.

Le vizir venait m'inviter à dîner et à aller passer la soirée chez lui, et, en prenant congé de moi, il me fit signe de le reconduire. Je compris qu'il avait quelque chose de particulier à me dire, et je le suivis jusque dans le vestibule. Là, il me dit que j'avais tort de recevoir si nombreuse compagnie ; que ceux qui la composaient étaient des curieux et pas autre chose ; qu'ils venaient pour étudier mon caractère et espionner les causes de ma venue à Sana. Il ajouta de plus que l'imam était disposé à me recevoir quand cela me ferait plaisir. Européen et chrétien, j'eusse été obligé de subir un cérémonial ; mais en ma qualité de musulman, je pouvais à toute heure du jour jouir du droit de voir sa gracieuse figure. Il me prévenait que d'habitude l'imam donnait ses audiences dans le *Postan-el-Metwok-kel*, c'est-à-dire dans le jardin du sultan (l'imam a deux résidences à Sana), celle où l'on me prévenait que je pouvais être reçu et qui était sa résidence d'été. De plus, il avait palais à la citadelle, et c'était sa résidence d'hiver et des jours de mauvaise humeur. Quand il y avait révolte à Sana, par exemple, et cela arrivait quelquefois, c'était là qu'il se retirait. Cette invitation, qu'on me transmettait de sa part, équivalait à un ordre. Cependant, comme je voulais maintenir mon indépendance, je répondis qu'aussitôt que je serais reposé, j'irais.

— Tu feras bien de ne pas trop tarder, me dit le vizir ; mais, au reste, puisque ce soir tu viens chez moi, nous reparlerons de tout cela.

Vers les quatre heures de l'après-midi, Sélim et Mohammed revinrent. Ils étaient enchantés de la ville, et surtout de l'affabilité et de la bonté des habitants. La ville était fort peuplée, ornée de beaux palais, de belles mosquées, de beaux jardins. Bref, Sélim et Mohammed, qui avaient tout vu, m'invitaient à tout voir à mon tour, surtout les bazars, qui étaient d'une merveilleuse richesse. Comme dans toutes les villes d'Orient, les rues sont bâties contre le soleil ; elles sont étroites et tortueuses, mais propres. Des fontaines, alimentées par des aqueducs qui amènent l'eau des montagnes, les rafraîchissent.

Un torrent coupe la ville dans un tiers de sa largeur. Il est vrai que, vers le mois de juillet, il se dessèche, et que la vase qu'il laisse à découvert donne des fièvres paludéennes. Elle est entourée de murs bosselés, de cinquante en cinquante pas, d'une tour. Son enceinte peut avoir de six à sept kilomètres, et est percée de sept portes dont quatre principales.

On compte douze mosquées, toutes ornées de minarets. La principale, nommée *Djemma-el-Kébira*, en a deux. Elle occupe le centre de la ville.

Les anciens rois du pays étaient païens et adoraient le feu. D'après les savants du pays, de même qu'on nommait les rois d'Égypte des pharaons, on nommait ceux de l'Yémen des *thoubas*. La famille régnante à Sana, au moment de mon passage, et qui est encore la même aujourd'hui, descend de Kacem-el-Kébir, qui lui-même prenait son origine dans celle de l'imam Hadic, dont nous avons vu le tombeau à Sâad.

Le climat est infiniment plus agréable que celui du Théama. La hauteur de Sana au-dessus du niveau de la mer étant de trois ou quatre cents mètres, sa température, en juin, c'est-à-dire au moment de la grande chaleur, monte le jour, vers midi, de 39 à 40 degrés, et à trois heures, de 40 à 42. C'est le moment de la sieste ; la ville, pendant trois heures, a l'air de la capitale de la Belle au Bois dormant

Les nuits y sont froides et humides ; la température y descend à 10 degrés centigrades. Rarement deux jours se passent sans tonnerre. On dirait qu'il y a dans les montagnes environnantes quelques phénomènes atmosphériques

qui y appellent, y concentrent et y font éclater les orages En automne, il y grêle, chose rare dans les autres villes de l'Yémen ; j'y ai ramassé des grêlons gros comme des noisettes.

Sana est distante de soixante-deux lieues de Moka, à vol d'oiseau, bien entendu.

Au milieu de sa population se trouvent à peu près deux cents familles de Banians. Ils ont leur quartier à eux, mais peuvent rester dans la ville. Ils s'occupent de commerce et d'industrie. Ce sont d'excellents orfèvres, bijoutiers, serruriers, tisserands et tailleurs. Ils payent comme droit de séjour une petite redevance qui varie de deux à trois cents talaris par an. Quand un des membres de la famille meurt, l'imam perçoit un droit de succession de quarante à cinquante talaris. Si le mort ne laisse pas d'héritiers, l'imam s'empare de tout, même quand la succession échéerait dans l'Inde. Comme dans l'Yémen les Banians ne peuvent brûler leurs morts, ils s'arrangent à n'y être que de passage. Ils viennent, y font fortune et s'en vont. Peu de femmes les suivent. Dans le pays de Mascate, au contraire, ils vivent en famille nombreuse. Là, ils peuvent suivre clandestinement les rites de leur religion. Le gouvernement ferme les yeux, et, si la redevance est bonne, il ne les rouvre pas, même pour voir la flamme des bûchers

XXXVIII

Outre que Sana est la capitale de l'Yémen, elle est encore celle des seïdiyé. Cette secte, dont l'imam de Sana est le patriarche, a pour fondateur Séid-Ibn-Ali-Ibn-Hosseïh-Ibn-Ali, c'est-à-dire Séïd, fils d'Ali, petit-fils d'Hosseïh, arrière-petit-fils d'Ali. Les seïdiyé, comme toutes les autres sectes, prétendent enseigner seuls la vraie religion. Ils se considèrent comme les musulmans les plus purs et les plus sincères, et comme les sunnites, qui se composent des quatre sectes orthodoxes, se sont partagé le temple de la Mecque, sans permettre à aucun autre rite d'y construire une chaire, les seïdiyé s'en font une imaginaire, qu'ils placent dans l'éther et qui flotte au-dessus de la Kâaba. De leur côté, les sunnites, ne pouvant empêcher cette chaire aérienne, ont mis un impôt sur chaque pèlerin qui vient prier dans la Kâaba au-dessous de sa chaire. Cet impôt est arbitraire et proportionné à la fortune du pèlerin.

Les seïdiyé reconnaissent, avec les sunnites et les schïtes, la suprématie de Mahomet sur tous les autres prophètes. Mais ils déclarent que ce n'était point Abou-Bekr qui devait lui succéder : c'était Ali. Les seïdiyé ne croient pas non plus à la succession des douze imams, quoiqu'ils aient conservé une vénération assez grande pour les quatre premiers. Comme on me l'avait déjà assuré dans le Théama, ils ne professent pas une grande vénération pour ces petites coupoles qui marquent la demeure et la tombe des santons et des marabouts. Aussi ne rencontre-t-on à Sana et dans tout le pays occupé par les seïdiyé aucun derviche, santon ou marabout.

Il ne se passa rien de remarquable au dîner du vizir. Je me trouvai avec les principaux officiers de la cour de Sana. Mais les premiers entre ces officiers étaient, au bout du compte, des laquais et des mendiants, et aucun d'eux ne vaut la peine d'une mention particulière.

Je trouvai l'occasion de dire au vizir que, le lendemain, après la prière, je me présenterais chez l'imam. Le vizir me fit observer que le lendemain était un vendredi, c'est-à-dire le dimanche des musulmans. Il me donna le conseil de me trouver sur le passage de Son Altesse à son retour de la mosquée.

Le vendredi, l'imam, qui est en même temps un patriarche, et qui prend même le titre de *kalife*, et, sur ses monnaies, celui d'*émir el moumenin*, c'est-à-dire commandeur des croyants, le vendredi l'imam officie. Dès qu'il est entré dans la mosquée, les portes de la ville, les cafés et les caravansérails se ferment.

C'est vers onze heures et demie qu'il se rend à la mosquée, toujours entouré d'une grande pompe. Il a son porte-parasol ; le parasol est le signe du commandement. Plus de mille personnes de sa famille et les notables le suivent, les uns à cheval, les autres à pied. L'imam est toujours monté sur un cheval magnifique. A la porte de la mosquée, les domestiques se précipitent et prennent les chevaux. Des drapeaux marchent devant lui, surmontés de cassolettes d'argent, renfermant, au lieu de parfums, des amulettes ayant pour but de rendre le prince invulnérable.

A la porte de la mosquée s'agglomèrent les dromadaires portant dans des litières les femmes du harem. Dromadaires et femmes restent à la porte. Ces litières sont entourées de soldats qui maintiennent le peuple à une distance respectueuse.

Je fus prévenu de la sortie de l'imam par une décharge de coups de fusil ; et, comme il sort par une des portes de la ville pour rentrer par l'autre, j'eus le temps d'aller me joindre à la foule qui se trouvait sur la place de la grande mosquée.

L'imam, en passant devant moi, parut me reconnaître. Cela tenait-il à mon costume égyptien, qui faisait de moi un étranger ? On se pressait pour lui baiser les pieds, les mains, ce qui paraissait l'amuser modérément. Il me fit un salut des plus gracieux, puis s'entretint avec le vizir, qui marchait près de lui.

De l'un des minarets (la mosquée en a deux), on avait annoncé sa sortie du palais : de l'autre, on annonça son arrivée à la mosquée. Il entra d'un pas hardi, et marcha vers un cabinet qui est aux mosquées ce que la sacristie est aux églises chrétiennes. Là, il se couvrit des vêtements sacerdotaux, prit à la main une grande canne, et rentra à la mosquée précédé de deux bannières. Une espèce de suisse le précédait ; deux aides le suivaient. Il alla prendre place dans une sorte de niche pratiquée dans le mur, et désignée sous le nom de *mischrab*. Là, il s'assit sur un fauteuil de bois, tandis qu'une façon de diacre montait en chaire pour faire lecture d'un chapitre du Coran. Ce chapitre terminé, on chante en arabe le *Salvum fac imperatorem* au profit de l'imam.

Dans les autres Etats musulmans, cette invocation, nous l'avons dit, se fait en partie pour Abdul-Medjid, en partie pour l'empereur du Maroc. Puis vient la prière. L'imam la récite en se prosternant. Tous les assistants se prosternent en même temps que lui. La prière terminée, on récite quelques litanies pour le repos des morts ; après quoi, l'imam sort de la mosquée, remonte sur son cheval, et rentre au palais dans le même ordre et en suivant la même route qu'il a prise pour venir à la mosquée.

A la porte, un des officiers vint à moi et m'offrit son cheval. Je suivis donc le cortège. Des hérauts criaient dans les rues les titres et les mérites de l'imam. La foule applaudissait. Arrivé au château, tout le monde mit pied à terre.

Les principaux suivirent l'imam, et j'entrai avec eux, tandis que les cavaliers faisaient l'exercice du *djerid* dans la cour, en manière de fantasia. Les jeunes gens de la famille de l'imam s'adjoignaient à cette course et disputaient d'adresse avec les autres cavaliers.

Le palais se compose d'un principal corps de bâtiment flanqué de chaque côté d'un harem : harem pour les femmes légitimes, harem pour les concubines. Nous fûmes introduits dans le bâtiment principal. Le vestibule était plein de soldats, de kobaïls et de nègres. On monte au premier étage par un large escalier. Trois ou quatre personnes peuvent y monter de front. Ces maisons sont très fraîches le jour ; la chaleur n'y entre que par d'étroites ouvertures, et les dalles en sont arrosées deux ou trois fois par jour. La salle était encombrée des principaux officiers de l'imam, qui, lorsque celui-ci entra, se levèrent avec des acclamations.

L'imam les salua de la tête, et, entouré de ses frères et de ses fils, s'assit sur une estrade fermée comme une balustrade dans le chœur d'une église. Sa famille, rangée à sa gauche, était sur des estrades moins élevées de deux pieds que la sienne. Les ministres étaient debout derrière la famille. Au milieu de l'appartement se trouvaient trois bassins d'où s'élançaient des jets d'eau qui atteignaient à une hauteur d'une quinzaine de pieds. Tout cela fonctionnait à l'aide de machines hydrauliques mues par des chameaux, des bœufs ou des esclaves.

Le parquet se composait de dalles en marbre formant damier. Les côtés tout à l'entour étaient couverts de nattes ; sur ces nattes on avait étendu des tapis de Perse doux et moelleux, de véritables matelas d'un pouce d'épaisseur. La couleur et les dessins en étaient magnifiques. Les coussins sur lesquels l'imam, ses frères et ses enfants étaient assis étaient en cachemire et en soie. Le cafetan dont le premier était revêtu était vert clair, avec de larges manches, et des broderies d'or couvraient la poitrine. Il portait sur la tête un large turban de mousseline blanche.

On défila devant lui pour lui baiser les deux côtés de la main, le dos et la paume. A chaque courtisan accomplissant cette cérémonie, il adressait en passant un mot gracieux. Il va sans dire que tout le monde avait laissé sa chaussure à la porte. Les uns étaient nu-pieds, les autres avaient des chaussettes. C'étaient les riches qui se passaient ce luxe. J'avais, moi, de petites babouches de maroquin jaune, qui gantent le pied et que l'on met dans les babouches plus grandes. Les petites s'appellent *mackla*, les grandes, *markoud*.

Je me rapprochai de lui à mon tour, me contentant de m'incliner, les deux mains sur la poitrine, et lui demandant des nouvelles de sa santé.

— Sois le bienvenu, me dit-il ; je suis heureux, hadji, de te voir dans mes États, où je mets tout à ta disposition. Demande, et mon vizir, qui est là, a ordre de te satisfaire en toutes choses.

Je le remerciai.

— Au reste, continua-t-il, nous aurons à causer ensemble. J'ai à t'entretenir d'une multitude de choses ; tu as tant voyagé et tant vu, que je ne pourrai que m'instruire en parlant avec toi, mais dans l'intimité. Je me félicite que la Providence t'ait amené à ma cour.

Je m'inclinai de nouveau, passai devant lui, saluai sa famille et sortis. A la porte, on voulut me donner un cheval, mais je remerciai en disant que j'aimais mieux aller à pied, afin de mieux voir la ville. Cela parut fort extraordinaire à ceux à qui s'adressait cette réponse. Ils ne comprenaient pas qu'à une heure de l'après-midi on pût faire autre chose que dormir. J'essayai souvent de faire la sieste comme les autres, je ne pus jamais. C'était l'heure où je faisais mes observations météorologiques et prenais mes notes.

— Mais tu ne verras rien que le soleil et les murs, m'objectèrent les officiers. C'est le soir, à quatre heures, à cinq heures, que la ville est belle, et c'est la nuit qu'elle est gaie et vivante.

Je ne voulus pas avoir le démenti de mon projet. Je parcourus la ville, où en effet je ne rencontrai personne. Les boutiques étaient toutes ouvertes, fermées d'un simple filet à grosses mailles.

Les cafés étaient encombrés de gens dormant sur des sirirs. Les bains étaient vides. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, dans toutes ces boutiques, où l'on n'a qu'à prendre, personne ne prend. Il n'y avait en effet dehors que moi et les mouches. Celles-ci étaient, par cette effroyable chaleur, atteintes d'une surexcitation qui les rendait insupportables.

De temps en temps l'odorat était désagréablement affecté. Presque immédiatement l'œil apercevait le cadavre d'un chameau, d'un chien ou d'un chat. Ce qui rend odieux le séjour des villes musulmanes, c'est la présence des corps d'animaux en putréfaction. Nulle part on n'enlève les cadavres. Là où l'animal meurt, ou est jeté mort, il pourrit, infectant l'air.

Je rentrai chez moi, accablé de cette chaleur. Je me couchai à mon tour sur un tapis, attendant que la première brise du soir me rendît la vie comme au reste de cette nature calcinée par le soleil.

Vers quatre heures, je reçus la visite du vizir. Il était accompagné de deux officiers de l'imam. Les officiers m'apportaient des cadeaux. Ces cadeaux consistaient en dix ou douze moutons vivants, en deux couffes de bonbons, et en vingt petites bourses renfermant de l'argent. Chaque bourse contenait à peu près vingt-cinq à trente francs. Avec une bourse comme celle-là, un bourgeois de Sana peut vivre deux mois. La monnaie qu'elle renferme se compose de petites pièces grosses comme nos pièces de dix sous. On les appelle des *kbirs*. Un thalari, la plus grosse monnaie d'argent ayant cours dans l'Yémen, vaut trente-deux *kbirs*, soixante-quatre *kamaris*, soixante *pali*, cent soixante *harffs* et six cents *neijés*. Par conséquent, le neije est un peu moins qu'un de nos centimes.

La plus forte monnaie d'or est le sequin de Venise. Les Arabes le nomment *merqas*. Le talari vaut cinq francs cinq sous ; le sequin vaut onze francs.

Les imams battent monnaie dans la citadelle et convertissent les sequins de Venise en monnaie d'or, valant sept francs dix sous. La monnaie porte un chiffre, le nom du prince régnant, la date de l'époque où elle a été frappée, mais jamais de figure. La plus grande monnaie frappée par l'imam vaut deux francs cinquante centimes. Je n'ai jamais rencontré qu'une seule pièce de cinq francs ; c'était à la Mecque ; elle portait l'effigie de Bonaparte, premier consul. On la gardait comme curiosité. Je voulus l'avoir, on ne voulut pas me la donner à moins d'une guinée.

Les vingt bourses que m'avait envoyées l'imam valaient donc à peu près deux cent cinquante francs. Il y avait aussi des fruits du pays. Je donnai quarante francs à ceux qui m'avaient apporté ces cadeaux.

Le vizir s'empressa de me dire que ce que m'envoyait l'imam, c'était pour mon charbon et mon café, mais que chaque jour il comptait se charger de mon entretien. Je le remerciai en disant que je n'avais besoin de rien. Mais le vizir insista, disant que j'étais l'hôte de l'imam, et que, tant que je resterais dans la capitale, c'était à lui de pourvoir à mes besoins.

En effet, tous les matins à neuf heures et à six heures du soir, je voyais arriver deux plateaux, l'un chargé de viandes, l'autre de fruits et de sucreries. Les viandes étaient toutes coupées en petits morceaux, afin que l'on pût les prendre les doigts. Le pilaw forme toujours la base d'un repas en Arabie. Ces vivres m'étaient apportés par des nègres magnifiques, à la peau luisante comme si elle eût été vernie.

La première fois qu'ils m'apportèrent mon repas, ils me présentèrent en même temps un sac de tabac en feuilles préparé en partie pour la chibouque, en partie pour le narghillé. Ils s'informèrent en même temps près de moi pour savoir si je ne fumais pas le yucca. Sélim, qui aimait beaucoup le yucca, se hâta de répondre que oui.

A dater de ce moment, le vizir me fit deux visites par jour.

Toutes ces politesses semblaient indiquer de la part de l'imam le désir de me garder indéfiniment à Sana. Ce n'était point une manifestation qui me fût le moins du monde agréable. Je voulais, au contraire, partir le plus vite possible pour le Mareb ; mais je ne le pouvais pas sans la protection de l'imam. Or, pour obtenir cette protection, il me fallait lutter de courtoisie avec lui. Bien que le Mareb soit un Etat indépendant, l'imam n'y exerce pas moins une certaine influence morale. Je ne pouvais, dès les premiers jours de mon arrivée, lui parler de mon projet ; je devais en laisser naître l'occasion et attendre le jour de sa naissance avec une patience toute musulmane.

En attendant, je passais mes heures perdues avec plusieurs notables de la ville, qui me faisaient leur cour croyant la faire à l'imam, et qui m'emmenaient, soit dans leurs jardins de la ville, soit dans leurs maisons de campagne. Les jardins étaient magnifiques, rafraîchis par des jets d'eau, et riches des plus beaux arbres fruitiers. Il y avait aussi des champs de roses et des charmilles de jasmins. Ces jardins attenaient en général à des maisons où les riches logeaient leurs maîtresses. C'étaient ce qu'au XVIIIe siècle nous appelions des *petites maisons*. Dans ces petites maisons, les Arabes oublient en général qu'ils sont musulmans, et ils boivent du vin et des liqueurs que leur fournissent les juifs.

Les femmes de Sana sont certainement les plus belles de tout l'Yémen.

Les juives sont généralement grandes, ont de beaux cheveux et sont d'un blanc mat qui les fait ressembler à de belles poupées de cire. Les femmes arabes ont le teint plus foncé et plus de dispositions à devenir obèses.

La secte des seidiyé étant beaucoup plus tolérante que les autres sectes, il en résulte une infinité d'intrigues amoureuses, où, de part et d'autre, l'intelligence la plus raffinée est mise en œuvre. Comme Sana est une ville extrêmement fréquentée par les étrangers, c'est surtout aux étrangers que s'adressent les agaceries féminines.

Voici en général comment une intrigue se noue. Une femme, cachée derrière sa jalousie, qu'elle fait crier pour que celui dont elle veut attirer l'attention lève la tête, et il doit la lever prudemment, une femme laisse tomber une fleur, son mouchoir, un billet. Ce billet, ce mouchoir, cette fleur, ne sont point encore un rendez-vous ; mais c'est une invitation à revenir vers le même lieu. Presque toujours, au moment où vous vous éloignez, la porte s'ouvre, et une femme parfaitement voilée vous suit. C'est ordinairement une juive ou une négresse. Vous la voyez ou vous ne la voyez pas. Cette femme est chargée de savoir où vous restez, de s'informer de votre nom, de votre condition, de votre fortune. La femme ne vous parle pas, et se dérobe plutôt qu'elle ne vous cherche.

Le lendemain, ou même le soir, vous repassez sous la même fenêtre. Une nouvelle amorce vous est jetée. Vous savez dès lors à quoi vous en tenir. La femme a fait son rapport et le rapport vous a été favorable. Cette fois, en rentrant chez vous, vous avez la visite de la messagère.

Alors commence l'éloge de la femme qui vous aime. Elle est princesse, elle est tout ce qui peut tenter votre imagination. Malgré ce séduisant tableau, vous hésitez. Toute intrigue est grave avec une femme musulmane. C'est le seul cas où votre consul n'ait pas le droit de vous réclamer. Je me trompe, il y en a deux. Le second cas, c'est la fabrication clandestine de la poudre.

Cependant, vous consentez à une entrevue. Il faut au moins se connaître avant de s'aimer. La meilleure occasion est celle des bains ou de la mosquée. Dans une bousculade, et une bousculade est facile à provoquer, la femme écartera son voile ; on verra son visage, ou plutôt c'est la confidente qui écartera le voile de sa protégée. Celle-ci, au contraire, se plaindra, criera, pleurera, afin que les voisines, l'eunuque ou l'esclave nègre n'aient rien à dire. Voilà pour la mosquée. Au bain, c'est plus facile. La patronne des bains est presque toujours dans l'intrigue. Il y a deux batchis à gagner pour elle : un de la part de la femme, un de la part de l'amant. Les eunuques ou les esclaves restent à la porte de l'établissement. Les bains ont une coupole percée de petits jours, fermés par des vitraux. Le curieux, conduit par la patronne, monte sur la terrasse de la maison.

Maintenant il a vu la femme qui l'aime, c'est à lui de juger si elle vaut la peine que l'on risque un coup de couteau pour elle.

La femme noble n'a pas besoin d'aller au bain, ayant son bain chez elle. Celle-là, l'homme la voit quand elle va à son jardin. Seulement, il doit risquer les coups de courbach de l'eunuque. Celle-là, il devra l'aller trouver chez elle. Là, le péril est double. Il faut entrer déguisé en femme, déguisement qui rend la défense difficile et la mort ridicule. Parfois, la femme exige que l'on se noircisse le visage et les mains. Celui qui se prête à cette fantaisie court deux dangers : le premier, d'être tué par le mari ; le second, de trop bien plaire à la femme et d'être gardé par elle. Que faire si la femme vous déclare que vous êtes son prisonnier ?

Crier ?

Si vous criez, vous êtes découvert ; découvert, vous êtes mort. Il faut se cacher. La femme vous cache dans un de ces grands coffres dont il est tant question dans *les Mille et une Nuits* ; dans quelque cabinet de débarras où personne ne va jamais, ou bien dans quelque trappe qu'elle a fait construire. Mais l'ouvrier qui a construit la trappe ne peut-il pas la dénoncer ? Bon ! au dernier coup de rabot, l'ouvrier est mort. Le cas était prévu.

Dans les villes comme Alexandrie, où l'on a la mer sous la main ; comme Constantinople, où l'on a le Bosphore au pied de sa maison ; comme le Caire, où passe le Nil, quand on est lasse de l'amant, on le coud dans un sac et on le jette à l'eau. Il est vrai qu'à la femme surprise il en arrive autant. Seulement, on lui fait une société : on met avec elle dans le même sac un coq, un chat et une vipère. Mais à Sana, où il ne passe qu'un torrent, à sec pendant six mois de l'année, il n'est point facile de noyer l'homme qui gêne ; on retrouve donc le cadavre en tout ou en partie, et cela fait causer. C'est la matrone qui a introduit le vivant qui est chargée de faire disparaître le mort.

Au reste, si le meurtre est découvert, la loi est inflexible, fût-ce la fille de l'imam. Si le prix du sang est refusé, la mort payera la mort. La mort de la femme est l'étranglement par le lacet. Si c'est un musulman qui est surpris chez la femme, celui qui le surprend a le droit de le tuer ; seulement, cette catastrophe devient la honte de toute la famille. Il en résulte que parfois un musulman se tait comme ferait un Européen.

Ces transactions n'ont pas lieu lorsque c'est le père ou le frère qui surprend, au lieu du mari.

Si c'est un juif qui est surpris avec une femme musulmane, il est d'abord promené à l'envers sur un âne dans toute la ville. On lui met la queue entre les mains au lieu de bride ; puis, descendu de son âne, on le mutile et on le pend.

Quant aux Banians, de pareilles aventures ne leur arrivent presque jamais, les Banians étant trop prudents pour se laisser prendre à de pareilles amorces. Ce n'est point que les tentations leur manquent. Les Banians riches, beaux de visage, font de nombreuses passions. Mais ils ne viennent dans l'Yémen que pour faire fortune. Au surplus, les Banians sont presque de la famille. Chaque maison a son Banian qui fait les affaires du père, du mari ou des frères. Il n'y aurait rien d'étonnant qu'il fît les siennes en même temps.

Nous ne parlons pas des Sabéens. Les Sabéens appartiennent à une race trop méprisée des musulmans pour qu'il y ait jamais intrigue entre un Sabéen et une femme musulmane. Si un Sabéen demande à boire à un musulman, le musulman lui donne un vase plein d'eau, mais, quand le Sabéen a bu, le musulman brise le vase.

L'imam m'avait dit qu'il me parlerait en particulier. C'était une obligation pour moi d'aller au-devant de cette conversation. J'y allais d'autant plus volontiers que je m'apercevais que l'imam était au fond un excellent homme, et que, chaque fois qu'il faisait une sottise, il y était poussé par son entourage. Je profitai d'un moment où il était à sa citadelle pour l'y aller trouver.

Nous avons dit que la citadelle est située du côté opposé au postan. Elle est bâtie sur la colline de Chomdan. La colline de Chomdan est dominée elle-même par la montagne de Nikkom, où sont les ruines d'un vieux fort qui, s'il faut en croire les archéologues arabes, fut bâti par Sem, fils de Noé. Le lecteur comprend que je ne le force aucunement à croire à cette origine. La citadelle est séparée de la ville par une muraille.

L'imam était fort aimé des habitants de sa capitale, et la cause de cet amour tenait à son accessibilité. Un homme, musulman, chrétien ou juif, pourvu qu'il fût du pays, pouvait à toute heure du jour, et presque sans retard, arriver jusqu'à lui et lui exposer sa plainte, à laquelle il faisait droit à l'instant même, par un arrêt presque toujours plein de bon sens et d'équité.

J'avais, avant moi, envoyé Sélim pour lui demander à quelle heure je le dérangerais le moins. Sélim l'avait abordé comme s'il eût été un grand ; l'imam lui avait répondu :

— A l'heure où ton maître voudra, je serai à sa disposition, et, si je suis occupé, je lui ferai dire de m'attendre un instant. Au reste, l'heure la plus commode pour un entretien comme celui que je désire avoir me semble être le soir, après la prière. Je l'attendrai donc ce soir.

En vertu de cette invitation, je me rendis à la citadelle. L'imam était dans son divan. J'avais traversé, pour arriver jusqu'à lui, un immense vestibule dans lequel était toute une garnison. Son divan était situé au premier étage.

L'imam, lorsque j'arrivai, était en conférence privée avec deux de ses frères, et, ce qu'il n'avait pas fait lors de ma première visite, il se leva pour me recevoir. C'était la plus grande marque de considération qu'il pût me donner.

XXXIX

— Je te remercie de ta visite, me dit l'imam ; j'aurais désiré que tu vinsses plus tôt, car j'ai à te parler de bien des choses qui ne peuvent se dire qu'en tête-à-tête.

Les frères, en entendant ce que me disait l'imam, se retirèrent à l'instant même. Nous restâmes seuls. Il fit apporter du café et une pipe. Lui ne fumait pas ; les Arabes de distinction fument rarement ; par courtoisie, je refusai la pipe.

— Eh bien ! me dit-il, entamant la conversation comme eût fait un Européen, tu viens donc d'Abou-Arich ?

— Oui, sidi.

— Tu y as éprouvé bien des ennuis ?

— Quelques-uns, en effet.

— Husseïn voudrait donc faire la conquête, non seulement de tout le pays, mais encore de tous les hommes qui ont une valeur ? Tu lui as prouvé qu'un homme était plus difficile à prendre qu'un royaume. Mais je lui pardonne tout, parce qu'il est intelligent et brave.

— Et ajoute généreux.

— Oui, oui, très généreux ; mais il sait choisir son temps et son monde pour être généreux.

— C'est un mérite de plus.

— Allons, je vois que tu ne veux pas dire de mal de l'homme que tu as servi, et je t'en sais gré. Cependant, tu n'as pas voulu faire partie de sa famille ?

— Ce n'était point que je ne trouvasse l'honneur grand ; je le trouvais trop grand même ; mais je suis voyageur avant tout. Je ne m'étais arrêté à Abou-Arich qu'accidentellement ; je m'y étais arrêté surtout parce que je crois l'influence de l'Angleterre dangereuse à l'islamisme, et que je voyais dans Husseïn un ennemi de l'Angleterre. Mon père est mort en combattant contre les Anglais.

— Qu'était ton père ?

— Mon père était un pacha au service de Bonaparte, et il a combattu avec lui en Egypte.

— Où est-il mort ?

— En Espagne, pendant la retraite de Vittoria.

— Husseïn, reprit l'imam, est non seulement l'ennemi des Anglais, mais dans son ambition il avait aussi des projets contre moi. Je ne cherche cependant à lui faire aucun mal ! Au lieu de nous faire la guerre, guerre qui ne peut être profitable qu'aux Anglais, nous ferions bien mieux de nous donner la main. Ah ! si les Arabes ne se fussent pas divisés, que ne seraient-ils pas comme puissance, et quelles forces ne trouveraient-ils pas dans leur unité !

— C'est là mon avis aussi. Quant à Husseïn, en effet, il a eu l'idée de te faire la guerre, mais cette idée lui a été suscitée par l'arrivée de ton neveu.

— Oui, je sais que mon neveu s'est réfugié à Abou-Arich, et c'est bien à Husseïn d'avoir donné à un prince une hospitalité princière. J'aime mieux qu'il soit là que de m'avoir forcé à le faire décapiter. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'il s'attache à la fortune d'un enfant qui n'a aucune chance de succès et qui, en supposant même qu'il réussît, serait un ingrat.

C'était prédire à Husseïn ce qui lui arriva quelque temps après. Je n'avais rien à répondre et ne répondis rien. L'imam continua :

— N'importe, tu lui as bien organisé ses troupes ; tu lui as montré à fondre des boulets, tu lui as fait des moules à canon. Et qu'as-tu gagné à tout cela ?

— Le bonheur d'être agréable à un homme brave, intelligent et généreux, comme tu disais tout à l'heure. A ma

place, et en se donnant la peine de chercher, il eût trouvé un homme bien autrement capable, et qui lui eût rendu bien d'autres services.

— Il faut que Husseïn ait été bien fou ou bien mal conseillé lorsqu'il eut un instant l'idée de fermer le détroit de Bab-el-Mandeb. C'était tout simplement la ruine de l'Arabie.

— Et de l'islam, ajoutai-je ; je le lui ai dit.

— Il pensait par ce moyen écarter de nous les Anglais ; ils l'eussent bloqué chez lui, et rien ne venait plus dans la mer Rouge, rien n'en sortait plus. Il n'y eût pas eu, en ce cas, une ville de l'Yémen qui ne l'eût maudit. Husseïn ferait bien mieux, puisqu'il possède à peu près tous les ports de l'Yémen, et qu'à ce point de vue il peut nous dicter des lois, Husseïn ferait bien mieux de mettre de côté son fanatisme et de favoriser, au contraire, non pas seulement le commerce de l'Angleterre, mais encore celui de l'Europe, en forçant ses frères à être plus équitables, à l'égard des indigènes, aussi bien qu'à l'égard des étrangers. Il ferait bien mieux encore, au lieu de bâtonner les gens qui négligent d'aller à la mosquée, de les encourager au travail. Le fanatisme, vois-tu, c'est la pauvreté, tandis que la tolérance, c'est la richesse.

L'observation me parut curieuse de la part d'un prince spirituel en même temps que temporel. Il est vrai que, ce qu'il disait à moi, il ne l'eût pas dit à un de ses sujets, et probablement pas même à un des membres de sa famille. Passant alors à un autre ordre d'idées :

— Mais, me dit-il, tu as mis bien du temps, ce me semble, pour venir d'Abou-Arich à Sana ?

— C'est que j'ai été forcé de prendre le plus long et de passer par Moka ?

— Qui te forçait de passer par Moka ?

— Husseïn, qui m'avait donné son fils et son neveu pour escorte, et qui m'avait adressé à son frère, le chérif Heïder.

— Et de Moka ici, tu as suivi la route ordinaire ?

— Sans m'en écarter d'une ligne.

— Mais comment as-tu fait pour passer sur le territoire des révoltés ?

— Comme je fais toujours ; j'ai marché droit à l'obstacle.

— Et que t'a dit le faux prophète ?

— Il m'a laissé passer, comme tu vois.

— Lui as-tu parlé ?

— Oui, après un séjour forcé d'une semaine à Djobla.

— Tu étais donc son prisonnier ?

— A peu près, puisqu'il m'était défendu de continuer mon chemin.

— Et qui t'a rouvert la route ?

— Haçan lui-même.

— Où t'a-t-il reçu ?

— Dans les grottes de Mharras.

— Et crois-tu à sa mission ?

— Je crois à son audace.

L'imam réfléchit un instant.

— Nous mettrons fin à tout cela. Comprends-tu qu'il y a quelques jours il a eu l'audace, comme tu dis, de s'avancer jusqu'à trois ou quatre lieues de Sana !

— Je l'ai su ; il a même fait, je crois, beaucoup de ravages.

— Oui, depuis un an il dévaste tout ; mais, je le répète, je prends mes mesures pour mettre fin à ce brigandage. On le dit sorcier.

— Je crois peu aux sorciers, lui dis-je, mais je crois aux savants.

— Tu le crois savant, alors ?

— Oh ! quant à cela, j'en suis sûr, et, au milieu de tes populations ignorantes, un savant peut passer pour sorcier.

— Oui, je sais qu'il a été en contact avec des Parisiens Paris pour les Arabes est la Sodome moderne.

— Ce qu'il y a cependant de remarquable dans ce coquin-là, s'il n'est pas sorcier, c'est que, il y a sept ou huit mois, je l'ai pris et enfermé dans un cachot parfaitement solide et que de ce cachot, il s'est échappé sans que j'aie jamais su par où, la veille du jour où il devait être exécuté.

— Cela ne prouve pas précisément qu'il soit sorcier ; il avait parmi ses gardes quelque affidé qui lui aura ouvert la porte.

— C'est ton opinion ?

— Oui.

— Tu crois qu'ici, dans ma ville, il aura pu avoir des alliés ?

— Comment expliquerais-tu autrement sa fuite ? Qui sait si dans ta famille même il n'a pas quelque ami ?

— Le crois-tu ?

— Je n'en sais rien ; mais enfin sa fuite ne pourrait-elle pas coïncider avec celle d'Ahmed, ton neveu ?

A ces mots, une idée lumineuse sembla traverser son esprit.

— Mais, en effet, dit-il, cela se rapporte si bien à la révolte de mon neveu, que les deux fuites furent presque simultanées.

Puis, ayant réfléchi un instant :

— Mais si cela était ainsi dit-il, comment mon neveu ne serait-il pas allé rejoindre le mahadi ?

— Et si aucun des deux ne veut consentir à être le lieutenant de l'autre ?

— C'est possible.

— Puis, séparés, et en supposant une alliance, un des deux pris, et même exécuté, laisse debout tous les projets de l'autre.

— Tu dois avoir raison ; au reste, tu sais que ce nom de Haçan-el-Kébir, n'est pas le nom du mahadi, et qu'il ne l'a pris que par circonstance.

— Sais-tu son vrai nom ?

— Je ne le sais pas ; mais ce que je sais, c'est qu'il est d'une branche éloignée de notre famille, branche qui a régné autrefois et depuis a été dépossédée.

Je m'inclinai.

— Au reste, continua-t-il, je te remercie, non pas des renseignements que tu me donnes, mais de l'idée que tu as émise ; je ferai mon profit de tout cela. Ce dont je puis te répondre, c'est que, sorcier ou non, avant qu'il soit trois mois, j'en aurai fini avec le mahadi. Maintenant tu as vu une portion de mon territoire, une partie de mes soldats, crois-tu que je puisse résister à Husseïn ?

— Oui, si tu n'es pas victime de quelque trahison intérieure

— Viens avec moi, me dit-il.

Il s'appuya sur mon bras et nous sortîmes.

Les esclaves nous suivirent, mais à une distance assez grande pour ne pas entendre notre conversation.

Il me mena voir alors les ouvrages de défense de sa citadelle, son arsenal et ses palais, dont chacun était une forteresse. Tout cela fût tombé presque sans résistance devant la stratégie européenne, mais pouvait résister à un siège conduit par une armée arabe

Dans ce parcours, je passai près d'une centaine de pièces de canon en fonte et en bronze, rangées, sans affût où avec affût, dans une des cours de la citadelle. Ces pièces de canon étaient de fabrique anglaise ; elles venaient ou des Turcs ou des Egyptiens, qui les avaient abandonnées en quittant le pays ; ou peut-être avaient-elles été données par les Anglais eux-mêmes.

De là, nous passâmes au trésor. Le souterrain dans lequel il était enfermé était clos par trois portes de fer, et la clef de fer qui ouvrait ces portes pouvait bien peser cinquante livres. Il fallut deux esclaves pour la fourrer et la faire manœuvrer dans la serrure. Un des esclaves éclairait avec une lampe.

La chambre qui le renfermait, et à la voûte de laquelle nous touchions presque avec nos turbans, était divisée en trois compartiments. Dans l'un de ces compartiments était un tas d'or, dans l'autre un tas d'argent, dans le troisième un tas de cuivre. A première vue et dans l'obscurité, il me sembla que je pouvais bien avoir dix ou douze millions devant les yeux.

L'imam est immensément riche, et de sa fortune personnelle il peut avoir dix ou douze millions de rente à lui Son revenu comme prince est au moins du double. A son avènement, il a tout trouvé en bon état, de sorte qu'il règne sans dépenser. Ce qu'il me faisait voir était, non pas son trésor particulier, mais le trésor de l'Etat. Dans la même forteresse se trouvait la fabrique de monnaie. Il me montra des masses d'or et d'argent.

— Là-dessous, me dit-il, sont d'immenses caveaux qui contiennent plus du triple de ce que tu vois.

Nous quittâmes ce bâtiment pour entrer dans un autre nommé *Dâr-Amr*. C'est dans ce dernier qu'il fait sa résidence. Il voulait me montrer ses appartements, sculptés comme l'Alhambra et l'Alcazar de Grenade. En face de ce palais était son harem. On y parvenait en traversant un charmant jardin.

Ce harem contient au rez-de-chaussée les eunuques et les gardes. Au premier, les femmes légitimes et les favorites ; au second, les esclaves blanches et de couleur. La terrasse ne sert qu'à l'imam. Chaque appartement et chaque étage ont leur escalier séparé conduisant à cette terrasse, ombragée par une tonnelle de vigne. Du milieu de la terrasse s'élance un jet d'eau. C'est l'eau de ce jet d'eau qui fait marcher ceux de tous les appartements du dessous.

Le jardin qui se trouve entre les deux palais est garni de kiosques et de volières. Ce jardin n'est fréquenté que par

l'imam et la femme à qui il accorde ce privilège ce jour-là. Il y a dans ce jardin un grand bassin recouvert qui sert de salle de bains.

De leurs chambres, les femmes n'ont pas vue sur le jardin principal ; mais, du côté opposé, elles ont vue sur un autre jardin qu'elles se partagent et qui est divisé en trois compartiments : un pour les femmes légitimes, un pour les favorites, un troisième pour les esclaves.

Tous ces détails me furent donnés par ma négresse, qui avait trouvé le moyen de pénétrer dans le harem. Selon son appréciation, l'imam devait avoir une centaine de femmes. Il n'a plus que deux femmes légitimes vivantes, une quinzaine de favorites et quatre-vingts esclaves à peu près, parmi lesquelles se trouve une favorite géorgienne qui exerce sur lui une très grande influence.

Vers neuf heures, je quittai l'imam. Ma présence lui avait fait oublier la dernière prière. En rentrant chez moi, je trouvai toute une société qui m'attendait. C'était ma visite à l'imam qui me valait cette petite cour. Je traitai mes visiteurs en courtisans, et leur fis comprendre que je désirais être seul.

Le lendemain, la matinée fut signalée par un de ces orages effroyables dont j'ai déjà parlé ; mais celui-ci présenta une circonstance particulière : il tomba une pluie de crapauds et de reptiles. Cette pluie dura une demi-heure, assez pour que la terre en fût couverte. A cette vue, les savants pronostiquèrent toutes sortes de malheurs.

Le premier de ces malheurs fut l'arrivée d'une légion de sauterelles. On sait quel effroyable dégât fait une légion de sauterelles en Orient. On les entendait de loin comme on entendrait venir le vent. Un immense nuage noir accourait de l'ouest, suivant les sinuosités de la montagne et s'avançant rapide comme l'ouragan. En une seconde, on se trouva sous une voûte mouvante et obscure, qui, de place en place, se déchirait aux flèches des mosquées et laissait passer le jour. Elles venaient d'Afrique, suivant leur route de l'ouest à l'est ; elles avaient traversé la mer Rouge et le Théama. Les plaines, les jardins et les montagnes de Sana en furent littéralement couverts.

Les sauterelles ont un chef qui les dirige, comme les grues, comme les oies sauvages, comme tous les animaux voyageurs. Les Arabes les mangent. C'est une petite compensation du tort qu'elles font. Ils ont plusieurs sauces où ils les accommodent. Les uns les font bouillir, les autres les font sécher au four, les autres les font sécher au soleil. On les vend sur les marchés, enfilées comme des chapelets de grenouilles. Il y en a de plusieurs espèces ; mais la plus estimée comme friandise se nomme *djérad-mukken*. Puis vient la sauterelle grasse, que l'on nomme *djérad-semân*; la sauterelle maigre que l'on nomme *djérad-chettan* ; enfin la sauterelle qui donne la colique et que l'on nomme *djérad-soûm*.

Les juifs les mangent aussi bien que les Arabes. Il n'y a pas que les Arabes et les juifs qui apprécient cette étrange manne. Il y a les singes, les cochons, les poules, et un oiseau noir un peu plus gros que le moineau. On nomme ce dernier *samarmar*. Il y a donc lutte entre ces différents appétits ; chacun y déploie son adresse et fait de son mieux. Les Arabes les ramassent dans des couffes et des sacs.



Pendant trois ou quatre jours, Sélim avait été l'homme le plus heureux de la terre.

Aussitôt que la sauterelle a dévoré son champ, elle se remet en route. Les Arabes, en décrivant la sauterelle, ont l'habitude de dire qu'elle a la tête du cheval, la poitrine du lion, les pieds du chameau, le corps du serpent.

Au milieu de cette catastrophe publique, il m'arriva une catastrophe particulière. Sélim disparut.

Depuis notre arrivée à Sana, il m'avait fait le confident de plusieurs succès amoureux qu'il avait eus. Sélim était fort aventureux ; qu'était-il devenu? Je l'ignorai pendant huit jours

Le troisième jour, au comble de l'inquiétude, je m'adressai à l'imam lui-même, qui le fit chercher par sa police féminine. L'imam a une police de chaque sexe. C'était Mohammed qui était venu me prévenir de la disparition de son camarade. Malgré les recherches de l'imam, Sélim resta absent le quatrième, le cinquième, le sixième et le septième jour. Le huitième jour, il revint, mais dans un état déplorable : huit jours de bague et un mois de ramadan l'eussent moins changé. Sélim me raconta son histoire. Elle est toujours la même.

Sélim avait été attiré dans un harem. Au moment où il allait y entrer, on lui avait bandé les yeux, afin qu'il ne le reconnût pas, si par hasard il en sortait. La femme était fort belle et fort riche, et pendant trois ou quatre jours, Sélim avait été l'homme le plus heureux de la terre. Puis, cette longue claustration commençant à l'inquiéter, il demanda à sortir, les bons traitements disparurent ; il se plaignit, on le mit sous la garde de quatre nègres. Sélim n'était point facile à mener, il avait voulu se défendre, il avait été battu, garrotté et jeté dans un caveau très malsain, où il s'était trouvé en compagnie de serpents, de scorpions, de tarentules et de cancrelats, s'attendant à être poignardé d'un moment à l'autre.

Il était resté là environ deux jours et deux nuits, pendant lesquels on oublia complètement de lui donner à manger et à boire. Le troisième jour (l'oreille de Sélim était devenue extrêmement fine), le troisième jour, il entendit des pas légers qui s'approchaient de la porte de son caveau; puis on mit une clef dans la serrure, la clef grinça doucement, la porte s'ouvrit. C'était une négresse qui avait eu pitié de lui et venait le chercher.

Ma conviction personnelle fut que cet ange noir appartenait à la police de l'imam. Ce qui m'affermit dans cette conviction, c'est que la dame qui m'avait enlevé mon domestique était la nièce de l'imam, jeune veuve fort belle et fort riche. De peur qu'il ne m'arrivât malheur à moi-même si je bavardais, l'imam me raconta la chose en me nommant les masques et en m'invitant à garder le silence. Je recommandai à Sélim d'être plus circonspect à l'avenir. Mais je dois dire que Sélim n'avait pas besoin de ma recommandation.

Au bout de cinq ou six jours, il était complètement remis.

Cependant le temps s'écoulait chez l'imam comme chez Husseïn, comme chez les chérifs Abou-Taleb et Heïder. Il était évident que c'était à contre-cœur que l'on me laissait partir. J'avais revu l'imam plusieurs fois, et, chaque fois, la conversation avait roulé sur les mêmes questions politiques. Ces questions étaient la mauvaise foi d'Husseïn à son égard et les hostilités sans cesse renaissantes du mahadi. Il est vrai que l'imam faisait des préparatifs pour repousser l'un et s'emparer de l'autre.

Un matin je fus réveillé par une émeute en faveur du mahadi. Mais l'émeute n'eut pas d'autre suite que de faire pendre une vingtaine d'émeutiers, parmi lesquels un cousin de l'imam. Ce mouvement l'affecta beaucoup. Il croyait pouvoir se fier à tous les membres de sa famille restant à Sana.

Il s'agissait de hâter les dispositions et d'opposer une sérieuse résistance. Son contingent fut augmenté, et tout ce qu'il avait de troupes fut divisé en trois corps: l'un, destiné à garder le pays, et deux corps mobiles qui devaient être occupés, l'un à battre le mahadi au sud, et l'autre à surveiller Husseïn le long du Theama. Le commandement de ces troupes fut donné à trois de ses frères. Il pouvait, après cet effort, avoir réuni de cinquante à soixante mille hommes. Il avait désiré avoir mon concours, j'avais refusé. Il avait voulu au moins avoir mes conseils. Je le suppliai de considérer quelle était ma position vis-à-vis de Husseïn, et de me dire lui-même si tout conseil contre lui ne serait point une trahison. L'imam commença par s'emporter, et finit par me frapper dans la main.

— Allons, dit-il, décidément tu as raison. Je comprends ta répugnance, et je n'insisterai plus. Cependant, si tu avais pu la surmonter, j'eusse pu t'offrir des avantages que personne ne t'eût offerts.

— Si quelque chose eût pu me décider, sidi, lui dis-je, ce sont les faveurs dont tu m'as comblé. Mais, de ces faveurs, je me souviendrai du moins toute ma vie. Quant à la destinée, tu sais qu'écrite là-haut avant la naissance de l'homme, rien ne peut la faire dévier de la route que lui a tracée la fatalité. Ma destinée est de voyager, d'aller de privations en privations, de dangers en dangers. Donne-moi congé. Que Dieu te garde, et que ma destinée s'accomplisse!

Mais, avec un homme comme l'imam, ce n'était pas le tout que d'avoir sa sympathie personnelle, il fallait encore avoir celle de son entourage. Ma conduite qui, à lui, avait paru franche et loyale, paraissait tortueuse à ses conseillers. Ils voulaient lui faire voir en moi un agent de Husseïn, de Heïder et même du mahadi. Je m'aperçus du refroidissement de l'imam. Ce qui se passait à la cour de Sana n'était point nouveau pour moi; c'était ce qui s'était passé à la cour d'Abou-Arich; je retrouvais les mêmes influences extérieures; mais, je dois le dire, aussi, la même bienveillance tenace de la part du prince. Enfin, il me fit venir.

— Décidément, me dit-il, tu veux donc me quitter?

— Oui, sidi; il y a plus d'un mois que je suis près de toi; le temps se passe, les heures du voyageur sont comptées, et je devrais déjà être dans le Mareb.

— Je n'ai pas besoin de te répéter pour la dixième fois que j'aimerais mieux que tu restasses près de moi.

Je le remerciai.

— Je voudrais rester, lui dis-je, mais juge toi-même; je veux gagner la mer des Indes en traversant le Mareb; j'ai tout le désert à franchir, et plus j'attendrai, plus le soleil sera chaud.

— Tu voyageras la nuit, les nuits sont fraîches. Mais la question n'est plus là. Mon intention n'a jamais été de mettre d'entraves à ta volonté; mon désir a été de te convaincre que tu avais une fortune à faire, une position à prendre, des amis à acquérir ici, et voilà tout. Maintenant, que puis-je faire pour toi?

— Pour moi, rien. Tu as fait plus que je ne pouvais attendre; je profiterai de la première caravane qui partira pour le Mareb. Tu me donneras un *teskerét*.

Le teskerét est le passeport.

— Laisse-moi au moins te choisir tes compagnons de voyage et ton guide.

— J'accepte avec reconnaissance, répondis-je.

Il frappa dans ses mains.

— Qu'on aille me chercher le marchand Abou-Bekr-el-Doâni, dit-il. Il doit être au grand caravansérail.

Puis, se retournant vers moi:

— Pendant ce temps-là, causons; j'ai différentes choses à te demander.

Nous étions restés debout jusque-là. Nous nous accroupîmes.

— Tu t'occupes de médecine, et ce sera une excellente protection pour toi dans le désert. Tu as des médicaments européens.

— J'ai dans mes bagages une petite pharmacie.

— Veux-tu me la faire voir?

J'appelai Sélim et lui dis de m'apporter mon coffre à médicaments.

XL

— Est-ce là l'homme à l'aventure? me demanda l'imam en regardant s'éloigner Sélim.

— Justement.

— Tu es sûr de lui?

— Comme de moi-même.

— Et de tes autres domestiques?

— Je n'en ai qu'un, et, s'il n'a pas le même courage et la même intelligence que Sélim, il a le même dévouement.

— Mais tu as aussi une négresse?

— Oui.

— Qu'en vas-tu faire dans un pareil voyage? Elle te gênera horriblement.

— En voyage, les soins d'une femme, quelle que soit sa couleur, sont préférables à ceux d'un homme. Puis elle est du Soudan, habituée à la chaleur; elle me sert depuis près de deux ans; elle sait d'avance ce que je désire sans que j'aie même besoin de le demander; elle n'est pas de nature à tenter par sa beauté les populations au milieu desquelles nous allons passer. Tout ira bien, je l'espère. D'ailleurs, si elle était fatiguée, je lui rendrais la liberté et la laisserais dans quelque ville.

— Pourquoi ne la vends-tu pas ici?

— Sidi, lui dis-je, nous autres Européens, nous achetons parfois des femmes, mais nous n'en vendons jamais.

— Mais puisque tu es musulman?

— Je suis attaché à Saïda, et craindrais qu'elle n'eût un mauvais maître.

Sur ces entrefaites, Sélim arriva avec ma pharmacie. Je l'ouvris. Puis nous passâmes la revue de chaque petite fiole, lui me demandant à quelle maladie elle pouvait servir, moi lui répondant tant bien que mal. Au reste, les fioles étaient fort entamées, n'ayant point été renouvelées depuis Abou-Arich. Ce qui fixa surtout son attention, ce fut le sulfate de quinine, l'alcali volatil, le bicarbonate de soude allié à l'acide tartrique pour faire de la limonade, le sulfate de zinc pour les maux d'yeux, et le calomel pour la même cause; enfin l'émétique comme vomitif.

Il me demanda si je ne pouvais pas lui donner une parcelle de mon trésor.

— Partageons, lui dis-je; à Mascate, ou plus loin même, je trouverai peut-être l'occasion de remplacer ce que je t'aurai donné.

Il fit apporter de petites fioles par un de ses esclaves, transvasa, dans l'une du sulfate de quinine en poudre, dans l'autre de l'alcali, dans une troisième du sulfate de zinc, dans une quatrième de la poudre à eau de Seltz et à limonade, enfin dans une cinquième de l'émétique. L'imam fit de petites étiquettes où il écrivit de sa main le nom des médicaments, la manière de s'en servir, et les maladies auxquelles ils étaient propres.

On annonça Abou-Bekr-el-Doâni. C'était un marchand du pays de Doân, comme l'indiquait son nom, marchand colporteur de son état. Il faisait le commerce entre Sana et la ville de Doân, située à vingt-cinq ou vingt-huit journées à l'est de Sana. La route qu'il avait l'habitude de suivre traversait le Mareb, puis le désert. Comme ces sortes de

voyages ne pouvaient se faire qu'en caravanes, ses voyages étaient périodiques, et il arrivait à Sana et en partait à des époques fixes qui, départ et retour, se renouvelaient quatre fois dans l'année. Sa caravane, dont il devenait le *réis* (capitaine), variait, comme importance, de deux à trois cents chameaux. Il va sans dire que ces chameaux, qui marchaient sous sa conduite, appartenaient aux marchands qu'il guidait.

L'imam eut avec lui une conférence

— Voici un personnage de mes amis auquel je m'intéresse beaucoup, que je te recommande, lui dit-il. Il désire visiter ton pays ; j'ai pensé que je ne pouvais le confier à de meilleures mains que les tiennes. Tu as l'habitude de venir chez moi, je te connais depuis longtemps, ta réputation est honnête.

— Sidi, répondit le marchand, je suis on ne peut plus honoré de ta confiance. Je prendrai soin de ton ami comme s'il était mon frère, et j'accepte vis-à-vis de toi toute la responsabilité de son voyage, qui sera très fatigant et très désagréable, et qui même présentera quelques dangers, mais dont, avec l'aide de Dieu, on se tirera bien.

— Avec l'aide de Dieu et des francs-maçons, ajouta l'imam.

Le réis se mit à rire.

— Ce Turc, dit-il en me désignant, n'est probablement pas venu de si loin sans les connaître.

— Est-ce vrai, cela demanda l'iman, et sais-tu ce que c'est que les francs-maçons?

— Oui, lui répondis-je, j'en ai beaucoup entendu parler en Europe, mais j'ignorais qu'ils existassent en Arabie. En Europe, ils ont un but moral. Quel but ont-ils ici?

— Le désordre, dit l'imam.

— Il y en a donc beaucoup dans le pays? lui demandai-je.

— Ne m'en parle pas! l'Yémen en est infesté et le désert en est sillonné.

— Comment! le désert est donc peuplé, en Arabie ?

— Oh! oui, très peuplé, plein d'oasis, plein de grandes villes habitées par des coquins qui n'ont ni foi ni loi, et qui s'attaquent à tout le monde, excepté à leurs frères les francs-maçons. Tu dois être franc-maçon, toi, dit-il en s'adressant au réis.

Le réis se défendit avec vigueur.

— C'est bien, c'est bien ; tu nies, mais je sais que tu l'es. Il te serait impossible autrement d'avoir fait tous les voyages que tu as effectués déjà. Mais vous ne rencontrerez pas que des francs-maçons dans le pays de Dsjof, vous rencontrerez les Arabes errants et guerriers, très hostiles aux musulmans, les païens qu'ils sont! Dans l'Hadramont, vous trouverez les tribus pillardes, et dans le pays de Nehhm mes ennemis à moi

— Nous rencontrerons tous ces gens-là, c'est vrai, sidi ; mais, parmi eux tous, j'ai, moi, comme marchand humble et inoffensif, de nombreux amis, et tout indépendantes, guerrières et pillardes que sont ces populations, il y a toujours moyen de s'entendre avec elles. Leurs besoins les forcent à se procurer le nécessaire dont manque leur pays, et c'est ce qui les pousse à dépouiller le voyageur et même à l'assassiner quand il résiste. Mais quand le voyageur a l'intelligence d'aller au-devant d'elles en leur proposant la paix, en leur faisant un cadeau en harmonie avec son importance ou avec la valeur de ses marchandises, non seulement les tribus le laissent passer, mais encore elles le prennent sous leur protection et lui donnent des guides en se le recommandant les unes aux autres. Ce point convenu, c'est au voyageur à ne pas blesser les susceptibilités de ceux avec lesquels il vit.

— Et quelles sont ces susceptibilités? demanda l'imam.

— Il ne doit ni dessiner, ni prendre de notes, ni chercher à pénétrer dans les endroits défendus. Je dis cela pour ton ami, qui m'a tout l'air d'être un savant, et, en sa qualité de savant, d'être en même temps un curieux. Chez nous, il faut voir sans regarder et entendre sans écouter.

— Mais, dit l'imam, en payant le double, ne peut-on pas prendre des notes et dessiner?

— Non, il ne faut pas même essayer. Celui qui ferait cela, non seulement je ne pourrais pas le protéger, mais moi-même, j'y perdrais toute protection.

— Oh! sois parfaitement tranquille, interrompis-je. Seulement, on me permettra bien, je l'espère, de recueillir quelques plantes.

— Quant à des plantes, des charges de chameaux si tu veux. Tu trouveras du hachich et du derin à foison, et puis des nabaks.

— Maintenant, tu l'as dit tout à l'heure à propos des Arabes, toute peine mérite salaire Que demandes-tu pour conduire le hadji?

— Jusqu'où, sidi? Jusqu'à Doân?

L'imam se retourna de mon côté.

— Vas-tu jusqu'à Doân? me demanda-t-il.

— C'est possible, quoique ce soit bien loin, mais j'irai certainement jusqu'à Mareb.

Mais, dit le réis, Mareb n'est qu'à cinq ou six journées de Sana, et, recommandé par toi, je n'ai pas pour un si petit service, de salaire à demander.

L'imam, habitué à tout faire faire pour rien, allait reconnaître la justesse de ce raisonnement, mais j insistai.

- Eh bien! puisque tu insistes, dit Abou-Bekr, une fois à Mareb, tu me donneras ce que tu voudras.

— Non pas, dis-je je veux faire avec toi un marché écrit.

— Tu te défies donc de moi?

— Pas le moins du monde; mais, comme il peut m'arriver un accident, il vaut mieux prendre ses précautions. D'ailleurs, je ne suis pas seul.

— Comment, tu n'es pas seul?

— Non, j'ai deux domestiques mâles et une négresse.

— De combien de chameaux se compose ta suite?

— De quatre chameaux.

— Tu n'as pas de cheval ni de mule?

— Je ne crois pas que ces animaux soient convenables pour traverser le désert.

— Dois-je te fournir les chameaux, ou les as-tu?

— Je n'en ai plus, les miens sont morts; mais j'en achèterai.

En effet, mes chameaux étaient morts de fatigue depuis leur arrivée à Sana.

— Je donne les chameaux, dit l'imam.

Le réis secoua la tête.

— Tu n'en veux pas? dit l'imam.

- Non, répondit le réis: tes chameaux sont trop bien nourris; ce sont des chameaux pour la ville; ils crient quand on les charge et compromettent le salut des caravanes.

— Je t'achèterai les chameaux, alors, dit l'imam; tu fourniras au hadji les quatre meilleurs que tu pourras trouver.

Le réis fit la grimace. Il aimait mieux m'avoir pour débiteur que l'imam. L'imam remarqua le mouvement et me regarda en riant.

— Ces coquins de Bédouins, me dit-il, ils n'ont pas confiance en nous. Il est vrai que nous leur rendons bien la pareille. Voyons, combien veux-tu pour les quatre chameaux?

— Cinq cents talaris.

— Ta protection comprise?

— Non; si tu veux me payer ma protection, il faut me la payer ce qu'elle vaut.

— Mais, malheureux! dit l'imam, tes chameaux sont trop chers. Je vais envoyer un de mes esclaves au marché, et, pour cinquante ou soixante talaris, il m'achètera des chameaux qui vaudront les tiens.

Le réis secoua de nouveau la tête

— Les miens, dit-il, sont des chameaux qui ont déjà fait huit ou dix fois la route; ils connaissent le chemin, ils savent les haltes, ils trouvent les citernes, ils flairent le danger. Nos chameaux valent le double des autres chameaux, sans compter qu'ils vont plus vite et sauvent au besoin leur cavalier.

— Eh bien! dit l'imam, c'est convenu. Je vais te donner quatre cents talaris pour tes quatre chameaux.

Le réis m'interrogea du regard. Je lui fis signe d'accepter.

— Eh bien! soit, dit-il; va pour quatre cents talaris

C'était largement cent talaris de trop que le brave réis se résignait à recevoir L'imam appela son khasnadar et lui donna ordre de compter devant moi les quatre cents talaris. Les quatre cents talaris furent comptés à l'instant même devant moi, et contre un reçu qu'il me remit. Le réis empocha son argent, après l'avoir compté pièce à pièce et avoir bien examiné si les douros n'étaient pas rognés ou troués, et si sur les couronnes de Marie-Thérèse se trouvaient bien exactement les petits points voulus Il en trouva une douzaine qui étaient, à son avis, dans des conditions défectueuses et qu'il rendit à l'imam Celui-ci les examina à son tour, discuta leur valeur, et insista pour les lui faire prendre.

— Pour toi, dit-il à l'imam, ils valent le prix que tu leur attribues; mais, pour moi, ils ne valent rien du tout.

L'imam lui en fit donner d'autres. Puis, appelant son fakih, il lui ordonna d'écrire le marché de protection. Le réis était fort blessé de toutes ces précautions.

— Tu me prends donc pour un homme de mauvaise foi? Puisque je réponds sur ma tête de ton ami, il ne lui arrivera pas malheur.

— Oui; mais s'il lui arrivait malheur, où irais-je te chercher?

— Et quelle sécurité de plus te donnera ma promesse?

— Ta signature, en ce cas, sera envoyée dans ton pays, et prouvera à tes compatriotes que tu es un gredin.

Alors le chérif dicta au fakih. Nous faisons toujours grâce des préliminaires.

« Le soussigné, Hadji-Abd'el-Hamid, déclare avoir l'intention de se rendre de Sana à Mareb, avec faculté, s'il lui convient, de se rendre de cette ville à Doân, et accepter pour guide et protecteur le nommé Abou-Bekr-el-Doâni, auquel il promet de se conformer aux usages des pays qu'il doit parcourir. Cette protection d'Abou-Bekr-el-Doâni lui sera accordée moyennant une somme de dix talaris... »

Abou-Bekr interrompit l'imam au milieu de sa dictée.

— Dix talaris, dit-il, ce n'est pas raisonnable pour un homme que l'imam de Sana appelle son ami.

— Aimes-tu mieux que je t'appelle mon ennemi? dit l'imam.

— Pourquoi ne laisses-tu pas ton ami faire directement ses affaires, sidi?

— Oui, cela ferait mieux les tiennes, n'est-ce pas?

Et l'imam répéta :

« Dix talaris. »

— Mais au moins, dit l'Arabe, tu me donneras un cafetan?

L'imam, habitué à faire des cadeaux impromptus, a toujours des cafétéans confectionnés, tout près et à tous prix

— Soi dit-il tu auras ton cafétéan.

Et il continua :

« De dix talaris. »

On ajouta la date du jour, du mois et de l'année. Puis je mis mon cachet, l'imam apposa le sien, et celui du fakih qui avait écrit le sous-seing privé en troisième Ce fut le tour du reis de donner son adhésion. Elle était la contre-partie de la mienne. Comme il ne savait pas lire, on la lui lut à haute voix. Mais quand il eut écouté la lecture :

— Attends, sidi, fit-il.

Et il sortit.

— Tu vois, me dit l'imam, le drôle ne se fie pas à nous ; il est allé chercher un de ses compagnons qui sache lire.

Et, en effet, cinq minutes après, Abou-Bekr-el-Doâni revenait avec son correspondant. Ni l'un ni l'autre ne paraissaient le moins du monde embarrassés de leur défiance. Abou-Bekr fit lire à son correspondant les deux sous-seings privés, pour savoir si le mien était bien conforme au sien. Seulement, une chose le blessa : c'est qu'il y avait dans le sous-seing privé les mots : *Protection accordée moyennant dix talaris*.

— Les Arabes se font payer comme guides, dit-il, mais non pas comme protecteurs ; on mettra donc sur le teskérêt que je recevrai dix talaris comme guide, mais que je protégerai pour rien.

Après une discussion qui dura plus de dix minutes, on fut obligé de changer la rédaction et de faire comme voulait Abou-Bekr. En conséquence, les cachets furent mis, le correspondant fut obligé de mettre le sien, ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde, et il fut convenu que nous partirions dans la huitaine. L'imam fit remettre son cafetan au réis. Il était de drap noir.

— Je te remercie, dit-il à l'imam ; mais comme il n'y a que les chrétiens et les juifs qui portent des cafetans noirs, en entrant à Doân on dirait que j'ai abjuré, et les femmes et les enfants me lapideraient.

L'imam se mit à rire et lui fit donner un cafetan vert ; c'était la couleur du prophète. Abou-Bekr n'avait plus rien à dire ; seulement, il l'eût préféré rouge. Mais comme Abou-Bekr n'était ni général ni ministre, l'imam ne jugea point à propos de lui accorder cette distinction.

A peine rentré chez moi, je reçus une nouvelle ambassade de l'imam. Il m'envoyait mes provisions de route, café, sucre, confitures, farine,etc., etc ; plus cent bourses, c'est-à-dire environ deux mille cinq cents francs. Ces bourses sont de petits sacs de toile cachetés et scellés du cachet du trésor.

Au nombre des cadeaux étaient cinq ou six bouteilles de vinaigre. L'imam y avait joint l'objet de l'ambition de tous les Arabes, c'est-à-dire un fort beau cafetan rouge brodé d'or, et plusieurs pièces de nankin et de mousseline ; enfin un très beau dromadaire coureur, tout caparaçonné, lequel, au dire du nègre qui l'amenait, pouvait faire vingt lieues d'une seule traite et en moins de cinq heures.

C'était un très beau cadeau, et qui me mit dans un très grand embarras. Je n'avais rien fait pour l'imam et ne savais de mon côté que lui offrir. D'ailleurs n'avait-il pas de tout en abondance? J'avais, moi, une magnifique montre à répétition ; de plus, il me restait une petite musique de Genève ; j'avais encore de beaux fusils à deux coups, et une carte géographique en arabe. Je pris ma montre, ma boîte à musique, mon plus beau fusil, mon atlas, et j'envoyai le tout par Sélim à l'imam. J'y joignis trois ou quatre boîtes d'*afrîts* (capsules), attendu qu'on ne trouve les capsules au sud qu'à Aden et au nord qu'au Caire.

Il me renvoya mon fusil, en me remerciant et en me demandant une lancette. Je m'empressai de lui envoyer un étui où il y en avait six. Par malheur, il ne savait pas s'en servir. Il m'envoya chercher le lendemain.

— Hadji, me dit-il, tu m'avais envoyé un fusil qui peut t'être, à toi voyageur, bien plus utile qu'à moi qui ai des fusils de toute espèce. Je t'ai fait demander une lancette, tu m'en as envoyé six ; maintenant je voudrais connaître la manière de m'en servir.

— Fais venir quelqu'un, sidi, lui dis-je, et je te montrerai comment il faut s'y prendre.

— Non, dit-il, essaye l'instrument sur moi-même.

— Comment, lui demandai-je, tu veux que je te saigne?

— Oui, si tu veux.

— Tu n'es point malade, pourquoi te saigner? Cela peut te faire mal.

— Ne me saigne pas alors, mais montre-moi comment on saigne.

J'avais toujours sur moi mon ruban rouge à ligature, je lui serrai le bras, et, les veines gonflées, je lui montrai les trois veines principales que l'on peut attaquer sans danger.

Quant à la montre, il en était enchanté ; seulement, comme il y avait un ressort pour arrêter la sonnerie et que le ressort était fermé, il n'avait pas pu faire agir le timbre. Je lui montrai comment on faisait manœuvrer le ressort, placé pour empêcher la montre, dans un faux mouvement, de sonner toute seule, comme on désarme un pistolet pour l'empêcher de partir.

Après la montre et même avant la montre, la musique fut ce qui lui fit le plus de plaisir. Je lui indiquai aussi la façon de la remonter et lui fis jouer ses trois airs. Il appela alors tout son monde, et l'expérience se renouvela devant un auditoire d'une vingtaine de personnes. Après s'être bien amusé avec la musique, il la donna à l'un de ses esclaves pour la porter dans son harem. Il ne me restait plus qu'à le remercier de toutes ses bontés, qui, d'après ma position près de Hussein, dépassaient en réalité tout ce que j'avais espéré de lui.

— A propos, me dit-il, tu sais que le mahadi vient de faire de nouvelles excursions dans les montagnes d'Amrân Mes troupes sont parties, et, si tu restais encore huit jours seulement, j'aurais probablement des nouvelles à te donner Il faut que le bandit ait des ailes. Quand je le crois à l'ouest, il est à l'est. Je finis par croire qu'il est vraiment sorcier et qu'il se dédouble. De son côté, le chérif Hussein me menace. On vient d'arrêter un espion porteur de lettres de lui et de mon neveu Ces lettres étaient adressées au mahadi, et prouvent qu'ils faisaient cause commune ensemble. Il est clair, d'après ces lettres, que d'ici à un mois nous serons en guerre avec Hussein. Pendant que le mahadi m'attaquera par le sud, lui m'attaquera sur trois points, par l'ouest, le nord et l'est

L'imam me faisait toutes ces confidences à voix basse D'ailleurs, tous les assistants, voyant qu'il avait à me parler, s'étaient retirés à l'écart. Je n'avais rien à répondre à tous ces projets du mahadi et d'Husseïn. Seulement, ils redoublaient mon désir de partir le plus tôt possible Voyant que je me contentais de m'incliner à toutes ces ouvertures, il comprit mon embarras, et changeant de conversation :

— Décidément, me demanda-t-il, quel jour pars-tu?

— Samedi, après la prière du soir.

— Tu as donc revu Abou-Bekr?

— Il est venu ce matin me dire de me tenir prêt, et je le suis.

— C'est bien Demain viens prendre ton passeport

Ce n'était qu'un moyen de me faire, le lendemain, de nouvelles confidences. Au moment où il venait de me donner mon teskérêt, et où j'allais définitivement prendre congé de lui, un messager arriva.

Un des frères de l'imam en était venu aux mains avec le mahadi Après une lutte acharnée, les troupes du mahadi s'étaient repliées, en laissant beaucoup de morts, mais en tuant aussi beaucoup de monde. On poursuivait le mahadi dans les montagnes. Je n'eus pas le courage de souhaiter à l'imam un heureux succès. Le mahadi, tout faux prophète et imposteur qu'il était, m'avait paru ce qu'il était en réalité, c'est-à-dire un homme supérieur.

Le jour du départ arriva. L'imam, pour me faire honneur, voulut que quelques membres de sa famille me donnassent la conduite jusqu'à un quart de lieue de la ville Je lui

fis observer que ce serait m'honorer, aux yeux de mes compagnons de voyage, plus que je ne méritais. Je ne craignais rien tant que de paraître un grand personnage au moment de partir pour le désert. Il comprit mes observations.

— Cependant, me dit-il, avant de nous quitter, nous devons partager ensemble le pain et le sel.

Il frappa dans ses mains, et ses esclaves apportèrent une petite collation composée de viandes, et particulièrement de fruits, de crème et de confitures. Tout cela était propre et élégant comme je n'avais encore rien vu dans l'Yémen. Le repas terminé et le café pris, nous nous embrassâmes à la manière arabe. Il récita le *fatha* qui me recommandait à Dieu et me souhaita toutes sortes de prospérités. Sa dernière parole fut pour me prier de lui écrire aussitôt mon arrivée à Mareb et pour m'inviter à me défier des francs-maçons du désert. Ses fils et ses frères, qui avaient fait collation avec nous, m'accompagnèrent jusqu'au dehors de la maison. Je les quittai à l'entrée de la ville.

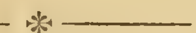
Chez moi, je trouvai toutes mes connaissances de Sana, et entre autres le vizir, qui m'attendaient pour me demander les mêmes médicaments que j'avais donnés à l'imam. Ma réponse fut bien simple : j'avais tout donné à l'imam.

Vers le soir, le réis revint me trouver. Il m'annonçait qu'à huit heures ses chameaux seraient à ma porte. L'imam l'avait fait venir de nouveau, et, d'une manière toute particulière, m'avait encore recommandé à lui.

A huit heures et demie, les chameaux étaient chargés. A neuf heures, nous sortions de la ville par la porte de Saba. Le gros de la caravane, se composant de deux cents chameaux, nous y attendait.

On échangea les adieux, au milieu des coups de fusil des hommes et des lamentations des femmes, et l'on se mit en route sur une seule file, dans la direction de Roâda.

Quatre jours après, nous quittions l'Arabie Heureuse à Kasser-el-Nâd, et, le même jour, appuyant à l'est, nous entrions dans le désert.



ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

La Vie au Désert

CINQ ANS DE CHASSE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE MERIDIONALE

par GORDON CUMMING

ILLUSTRATIONS

DE

E. DE BÉRARD, DAUBIGNY, GUSTAVE DORÉ,
PHILIPPOTEAUX, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus 33



LA VIE AU DÉSERT

AVANT-PROPOS

Le désir de voir les élections de Londres m'avait amené, il y a deux ans, dans la capitale de la Grande-Bretagne. Un beau matin, en compagnie d'Alexandre et d'un de nos amis communs, nous entrions dans la Tamise par Gravesend, et, une fois débarqués sur le quai, nous nous faisions transporter tous les trois, dans un cab, à Leicester-Square.

Une des considérations qui m'avaient déterminé à loger à Leicester-Square, c'est que Leicester-Square était dans le voisinage de Coventry-street, et qu'à Coventry-street Gordon Cumming faisait son *exhibition*.

Maintenant, qu'est-ce que Gordon Cumming?

Je vais vous dire cela, chers lecteurs.

Il faut vous avouer que je suis grand amateur de voyages, non seulement des voyages que je fais, mais de ceux que je lis. — On ne peut pas aller partout *de sa personne*, comme disent les généraux en chef dans leurs bulletins, mais le livre à la main on peut suivre le capitaine Cook en Océanie, Levaillant en Afrique et le Père Huc en Chine.

Tout enfant j'ai été bercé par des voyages.

J'avoue encore une faiblesse: — c'est qu'étant chasseur, les voyages qui m'amusent le plus sont ceux qui contiennent des récits de chasse.

Or, il y a deux ans à peu près, à la suite d'une expérience de balles explosibles, à Montfaucon, dont le public a été entretenu, dans un journal très savamment rédigé, *la Science contre le Préjugé*, par mon savant ami, le docteur Meynard, — expérience qui avait parfaitement réussi, nous dinâmes en compagnie de médecins, de savants, de chasseurs et d'artistes.

Jules Gérard assistait à ce dîner: Jules Gérard, le tueur de lions, vous savez, et qui en est à son vingt-neuvième lion.

Il y avait encore là un Anglais, pardon, je me trompe, un Ecossais, grand chasseur, grand voyageur, arrivant de l'Inde, où il était resté neuf ans, où il est retourné depuis, et où il avait chassé le tigre, comme tout Anglais ou Ecossais qui a visité l'Inde.

On parla des lapins de Bondy, des chevreuils de Villers-Cotterets, des daims de Compiègne, des cerfs de Fontainebleau, des sangliers de Montargis, et, en montant toujours, on en arriva aux tigres du Pundjab et aux lions de l'Atlas.

— Connaissez-vous Gordon Cumming? demanda mon Ecossais à Gérard.

— Oui, de nom seulement.

— C'est après vous l'homme qui a tué le plus de lions.

— C'est vrai, il en a tué vingt-deux.

— Sans compter cinquante éléphants, soixante rhinocéros, et cinq ou six cents antilopes de toutes espèces.

— Je sais cela, dit Jules Gérard, et je compte aller à Londres tout exprès pour faire à Cumming une visite de confrère.

J'étais profondément humilié; il y avait à Londres un homme qui avait tué vingt-deux lions, cinquante éléphants,

soixante rhinocéros, et cinq ou six cents antilopes de toutes espèces, et je ne connaissais pas cet homme !

— Quand allez-vous à Londres ? demandai-je à Gérard.

— Oh ! je ne sais précisément pas, répondit-il.

— Moi, j'y vais dans quelques jours ; le premier de nous deux qui fera le voyage annoncera à l'autre où l'on trouve Gordon Cumming. Où demeure-t-il ? demandai-je à Mackenzie. — C'était le nom de mon Ecossais.

— Où il demeure ? je n'en sais rien. Mais son théâtre est situé *Coventry-street*.

— Comment, son théâtre ! Il est directeur de théâtre ?

— J'aurais dû dire son *exhibition*.

— Cher ami, qu'est-ce que son *théâtre* ? qu'est-ce que son *exhibition* ? Je suis profondément ignorant. Renseignez-moi.

— C'est-à-dire que dans une grande galerie tapissée de peaux de lions, de peaux de tigres, de peaux de serpents empaillés, de cornes de spring-boks, de gems-boks, de hartle-beasts, de wild-beasts, de défenses d'éléphants et de cornes de rhinocéros, il raconte lui-même ses chasses, faisant passer sous les yeux de ses auditeurs, au fur et à mesure qu'il parle, les différents tableaux représentant les scènes les plus émouvantes de ses travaux herculéens.

— Nous irons voir cela, Mackensie.

— Quand vous voudrez.

« Quand vous voudrez » était bien facile à dire. Moi aussi, comme Gérard, j'avais des empêchements pour aller directement à Londres ; d'ailleurs, pour aller à Londres, je m'étais donné un prétexte, et ce prétexte me fixait une époque.

J'avais prétendu, vis-à-vis de moi-même, que j'avais besoin de voir les élections anglaises.

Vous comprenez bien que ce n'était pas vrai, et qu'à moins d'être atteint de dépravation politique, on n'éprouve pas de pareils besoins.

Mais quand je désire une chose, l'argent me manque parfois, les prétextes jamais.

Il en résultait que tous les jours je parlais à Mackenzie de Gordon Cumming, lui faisant questions sur questions.

— Ecoutez, me dit-il un jour, il y a une chose bien simple à faire en attendant que vous le voyiez, lui.

— Laquelle ?

— Lire son voyage.

— Il l'a donc écrit ?

— Oui, et le volume vient de paraître sous le titre du *Lion hunter in south Africa*. C'est fort intéressant.

Révoil, un de mes amis, grand amateur de chasse et habile chasseur, se trouvait là et corrobora le dire de Mackenzie ; il connaissait l'ouvrage et savait où le trouver.

— Obligez-moi, mon cher, lui dis-je, de m'aller quérir ce volume. Vous savez où, sans doute ?

— Mais, chez Fowlez, libraire au Palais-Royal.

— Parfaitement.

— Dans un quart d'heure, mon livre.

— Je ne peux pas aller à pied au Palais-Royal et être revenu dans un quart d'heure.

— Prenez une voiture alors.

Pour mon biographe, il y aura tout un monde de réflexions philosophiques, physiologiques et morales, dans ces mots : — *Prenez une voiture*.

Que de fois, pour une chose qui valait vingt sous, mais que je voulais avoir tout de suite, ai-je fait prendre une voiture qui coûtait deux francs !

Je ne sais pas si Révoil prit ou ne prit pas la voiture, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un quart d'heure après il rentrait triomphalement, le livre de Gordon Cumming à la main.

Je me jetai sur le livre, et, comme fait un enfant, je courus aux gravures.

Les gravures étaient dignes du sujet.

C'étaient des éléphants faisant sauter, arbre par arbre, des forêts en l'air ; c'étaient des rhinocéros donnant la chasse au chasseur au lieu de la recevoir de lui ; c'étaient des myriades de chiens sauvages, la gueule ouverte et la queue roide, entourant le narrateur dans l'intention bien visible de le dévorer ; c'était Gordon Cumming, aidé de son petit Boschisman, tirant par la queue un boa de vingt-cinq pieds de long, ou caressant à coups de couteau, un hippopotame dans une forêt ; c'étaient enfin, fixés sur le papier, les rêves les plus fantastiques que puisse faire un chasseur, soit pour son compte, soit pour le compte des autres.

En une nuit et une journée, je déchiffrai le volume compact de Gordon Cumming, contenant à peu près trois de nos volumes ordinaires.

Je n'en fus que plus avide de voir Gordon Cumming et de causer avec lui.

Voilà pourquoi je vous disais, chers lecteurs, que je m'étais tout particulièrement logé à Leicester-Square, pour être dans le voisinage de l'exhibition de Gordon Cumming.

J'y étais.

Je courus aux affiches.

Tous les jours, Gordon Cumming avait séance de sept heures à dix heures du soir.

Les samedis seulement la séance était de jour, de trois à six heures de l'après-midi.

Nous étions justement arrivés un samedi.

J'allai d'abord assister à mon élection à Southwark, — mais les élections n'étaient devenues qu'une chose secondaire.

C'était Gordon Cumming que je voulais voir.

Par bonheur les meetings étaient finis à deux heures, de sorte qu'à trois heures précises j'étais à l'ouverture du théâtre ; j'entrai un des premiers et allai me placer sur une des banquettes les plus rapprochées de l'avant-scène.

De là je regardai tout autour de moi.

Les souvenirs de Mackenzie lui avaient été fidèles : la salle était bien telle qu'il me l'avait décrite ; ce n'était le long des murailles que peaux de lions, peaux de tigres, peaux de panthères.

Il y avait la fameuse peau du boa de vingt-quatre pieds de long, que, dans la gravure, Cumming et son Hottentot tiraient par la queue.

Il y avait des cornes de toutes les espèces, — par milliers ; — les cornes, on ne les comptait plus.

Il y en avait de courbes, de droites, de tordues, d'embranchées, de pointues, d'obtuses, de fourchues, de mates, de luisantes, de rugueuses.

C'était, comme eût dit un gamin de Paris, ou Molière, s'il eût vécu de nos jours, c'était le désarmement complet de la garde nationale.

L'abord du théâtre était défendu par une haie de cornes de rhinocéros et de défenses d'éléphants pesant de cinquante à trois cents livres.

L'avant-scène était pavée d'écailles de tortues grandes comme des capotes de cabriolet.

Le spectacle était dans la salle avant d'être sur le théâtre.

Un piano placé à ma droite se fit entendre.

Au milieu de toute cette décoration cornue, ce piano, jouant des polkas, faisait le plus drôle d'effet qui se pût voir.

Le piano annonçait l'apparition de Gordon Cumming.

Gordon Cumming, leste et vigoureux Ecossais de cinq pieds six pouces, âgé de quarante-cinq ans à peu près et vêtu de son costume national, se glissa entre le rideau et l'encadrement, puis s'avança sur le proscénium.

Il fut salué par de nombreux bravos ; il était évident que les spectateurs étaient en partie des gens qui venaient, mais surtout des gens qui revenaient.

J'applaudis, comme les autres, et même plus fort que les autres. Cumming me remarqua, et, sans savoir qui j'étais, me fit un salut particulier.

Puis il commença son speech.

Ceci c'était autre chose. Je comprends parfaitement l'anglais, lorsque je le lis, pourvu que ce ne soit pas un poème de Burne ou de Byron, mais je n'entends pas un mot de l'anglais quand on le parle.

A plus forte raison quand celui qui le parle est un Ecossais.

Par bonheur, je savais mon Gordon Cumming par cœur.

Ce qu'il disait, au reste, n'était qu'une espèce de discours préparatoire sur son enfance vagabonde, au milieu des lacs, des torrents, des rochers et des précipices.

La toile se leva, et l'on vit, en peinture bien entendu, un enfant de quinze ans suspendu à une longue corde et essayant d'effaroucher deux énormes oiseaux.

C'était Gordon Cumming dénichant des aigles.

A partir de ce moment, toute la vie de l'Ecossais passa sous les yeux du lecteur : chasse aux spring-boks, chasse aux gems-boks, chasse aux hartle-beasts, chasse aux wild-beasts, chasse aux girafes, chasse aux rhinocéros, chasse aux éléphants, chasse aux lions.

A partir de ce moment je compris parfaitement, et je pris, je l'avoue, un énorme intérêt aux aventures de ce voyageur, racontées et expliquées par lui-même.

Nous n'avons aucune idée de cette sorte de spectacle en France.

Chez les Anglais, peuple pratique, ils sont familiers.

Si vous allez à Londres, chers lecteurs, allez voir Gordon Cumming, s'il s'y trouve encore.

Il va sans dire que je fis passer mon nom au chasseur et que je restai après le départ des autres auditeurs. Nous causâmes une heure ensemble.

Gordon Cumming parle assez facilement le français. Ce fut une seconde représentation, mais cette fois pour moi tout seul.

Le livre de Roaleyn Gordon Cumming d'Alltyre, dont la traduction, faite sous mes yeux par Révoil, a été revue et corrigée avec le plus grand soin par moi, se recommande de lui-même, et prendra sa place, pour la garder, à côté des ouvrages de Delegorgue et de Gérard.

Roaleyn Gordon Cumming, né en Ecosse en 1822, passa les premières années de son enfance dans le comté de Moray. C'est là que lui vint la passion de la chasse et de l'histoire naturelle.

La pêche aux poissons des grands fleuves fut, dès l'âge le plus tendre, son jeu favori, et c'est aux bords des rivières, aux sommets des montagnes et dans les fourrés les plus sombres des forêts de son pays natal, que Cumming, recherchant la solitude, contemplait la grandeur et la magnificence de la nature.

Avant son entrée au collège d'Eton, il était déjà possesseur de nombreux trophées, fruits de ses exploits; il les regardait avec fierté et enthousiasme, et se comparait au vainqueur du lion de Némée.

En 1839 il partit pour les Indes et s'engagea dans la cavalerie légère de Madras. Au cap de Bonne-Espérance il eut l'occasion de chasser les bêtes féroces. Dans son séjour aux Indes il fit collection de spécimens d'histoire naturelle, et acquit une commission dans le Royal-Vétéran ; mais, voyant qu'il n'y avait rien à gagner, il changea une troisième fois de corps et s'engagea dans les Cap-R flemen en 1841.

Tous ses rêves étaient pour les chasses les plus extraordinaires que son imagination pouvait lui suggérer ; aussi, voyant que la discipline militaire serait toujours un obstacle à sa passion exclusive, il donna sa démission afin de recouvrer son entière liberté d'action, et se mit à suivre la noble carrière qu'il s'était tracée dès son jeune âge.

Dans ses chasses il avait adopté un costume caractéristique.

Les bras nus et des vêtements de plusieurs couleurs lui donnaient l'air d'un Gaulois oublié par mégarde dans les grandes forêts de l'Inde. En Ecosse, sa fortune personnelle avait pu lui procurer de bons morceaux de venaison et de riches vêtements ; mais, dans l'Inde, il préférait une tranche d'éléphant ou quelque peau de lion due à la force et à l'adresse dont il se sentait capable. C'est en 1842 qu'il résolut de faire une expédition dans le sud de l'Afrique.

Pour cette expédition il se mit en quête de personnes expérimentées, s'informant de tout ce qui pouvait être nécessaire à ce voyage et de tout l'équipement en général. Il s'adjoignit un individu du nom de Murphy (commerçant de l'intérieur, qui avait plus que personne les connaissances nécessaires sur les frontières et adjoints des territoires de la Gricqua, situés au-dessus de la rivière du Grand-Orange). Ce Murphy lui présenta un autre commerçant réputé pour ses hautes connaissances des parties du pays que Cumming désirait explorer. Les wagons (voitures) de ces deux personnes étaient construits de manière à renfermer tout ce qui était nécessaire à la vie de l'homme et tout ce qu'il pouvait désirer dans une pareille contrée.

Gordon Cumming, sur un de ces modèles, fit construire deux voitures qui lui rendirent de grands services ; car non seulement il avait à penser aux besoins de chaque jour, mais il collectionnait sur son passage tout ce qui lui paraissait offrir une certaine curiosité.

Il prit à son service quatre domestiques, le premier, qui était un Anglais nommé Long, devait remplir les fonctions d'intendant.

Ce Long était un ancien cokney ou badaud de Londres, qu'il prit encore sur la recommandation de Murphy.

Mais, une fois en route, cet intendant le laissa de côté en abandonnant la petite caravane pour suivre une certaine fille aux yeux noirs qui avait été engagée comme laveuse pour toute la durée du voyage.

Les deux autres domestiques étaient des natifs de Grahaurstown.

Le cocher, du nom de Kleinboy, était un Hottentot fort et actif, de la race des Mozambiques, avec les joues osseuses et la tête lainée.

Puis un nommé Cobus, de la même race, et deux Européens, nommés Stofulus et Hendrick.

Ils se mirent en marche le 28 octobre 1843, favorisés par un fort beau temps.

Gordon Cumming commença alors les chasses hardies de l'éléphant, du lion, du rhinocéros et autres animaux dangereux.

Cinq ou plutôt six années se passèrent de la sorte, et enfin Gordon Cumming retourna en Angleterre, où il parvint, il y a deux ans, sain et sauf, rapportant ces trophées qu'il montre aujourd'hui avec fierté, ainsi que des dessins panoramiques des principales vues d'un brillant et long voyage.

ALEXANDRE DUMAS.

PREFACE

En 1839, je m'embarquai pour les Grandes-Indes. J'allais rejoindre à Madras mon régiment, le 4e léger. Nous touchâmes en passant au cap de Bonne-Espérance, et là j'eus occasion de chasser quelques antilopes de la petite espèce, ce qui me donna un avant-goût des chasses splendides que quelques années après je devais faire tout à mon loisir ; pendant mon séjour aux Indes, je recommençai mes excursions et rassemblai une immense quantité d'échantillons d'histoire naturelle : je commençai ainsi cette collection qui a pris depuis des proportions énormes. Par malheur le climat des Indes m'était contraire. Un beau jour, je quittai le service et rentrai dans ma patrie, où je repris mes habitudes vagabondes. Bientôt, grâce à l'aide de mes nombreux amis, il me fut permis de me livrer avec succès à ma chasse favorite, celle des bêtes fauves dans les forêts de l'Ecosse.

A la longue, cependant, ennuyé d'explorer un pays en la présence continuelle des gardes et des forestiers, me sentant tourmenté du désir de visiter en toute liberté les contrées sauvages, où l'existence du vrai chasseur est tout à la fois un plaisir, une lutte et un orgueil, je pris la résolution de visiter les immenses prairies et les montagnes Rocheuses du Nouveau-Monde. Je sollicitai et j'obtins une commission dans le *Royal-Veteran New found Land Company*, mais je ne tardai point à comprendre que j'aurais peu de chance de pouvoir m'éloigner des casernes et de vivre à la façon de Nemrod tant que je serais attaché à un régiment. Cela me décida à demander ma mutation pour le cap de Bonne-Espérance où se trouvait le régiment des *Cap Riflemen*. En 1843 je pris terre sur ce sol tant désiré.

Immédiatement après mon débarquement au Cap je fis partie de l'armée d'occupation et j'entrai avec ma division sous les ordres du général Somerset, dans le pays des Caffres-Amapouda, où nous demeurâmes quelque temps en campagne, ayant pour seule distraction celle de tirer des cailles et autres menus oiseaux.

Je me trouvai donc encore trompé dans mon attente, et, ne voyant aucune chance d'arriver à mon but tant que je n'aurais point ma liberté tout entière, je me décidai enfin à donner ma démission et à pénétrer dans l'intérieur des terres, et, s'il était possible, là où nul Européen n'avait encore mis le pied avant moi.

En effet, ces vastes régions devaient offrir de nombreuses émotions à mon ardente jeunesse, et j'étais persuadé qu'il me serait facile, grâce à ma persévérance et à mon adresse, de réunir de magnifiques trophées de chasse et de colliger une foule de sujets intéressants pour la science et l'histoire naturelle. J'avais prévu juste, et, si vaste que fût sur ce point mon ambition, je réussis au delà de mes désirs.

Et maintenant ce que je vous offre ici, cher lecteur, c'est le récit des aventures qui me sont arrivées en Afrique ; je ferai seulement observer que je suis le premier qui ait pénétré dans le pays des Bamangwato, où, grâce à ma hache et à ma pioche, je me suis tracé une route que d'autres ont suivie par la suite. J'espérais marcher toujours en avant et pénétrer plus loin encore ; mais la perte de mon bétail et de mes chevaux m'arrêta court, à mon inexprimable regret.

Pendant les longues années que j'ai passées dans le désert, je n'ai jamais eu d'autre demeure que mon chariot ; encore l'abandonnais-je souvent pour faire seul, ou accompagné de sauvages seulement, de lointaines expéditions de chasse, laissant les quelques compagnons attachés à ma fortune campés autour de mes bagages. Dans ces circonstances, j'ai passé bien des jours et bien des nuits au fond d'un trou isolé, creusé près de quelque source, guettant la démarche majestueuse du lion, les évolutions sagaces des éléphants, les bonds capricieux de la panthère et l'allure de ces nombreuses espèces d'animaux qui souvent passaient à quelques pas de moi sans se douter du voisinage de l'homme et de la mort ; dans ces sortes d'occasions, tout ce que j'ai jugé digne de remarque, je l'ai consigné dans mon journal.

C'est à l'aide de ce journal que l'ouvrage que l'on va lire a été écrit presque littéralement, je l'avoue : le lecteur ne doit donc point s'attendre à trouver un style fleuri et travaillé dans un récit rédigé en de telles conditions. Lorsque la main s'est fatiguée toute la journée à manier la

carabine on est inhabile le soir à tenir une plume. Mais, si mon langage sans apprêt cause aux vrais chasseurs quelques sensations de plaisir, si mes descriptions ajoutent une page de plus à l'histoire naturelle du Sud de l'Afrique ou aux notions déjà connues sur les peuplades de ce pays, je m'estimerai amplement récompensé de mes veilles, de mes explorations et de mes fatigues sur le sol aride, sauvage et dangereux du pays des Bosjesmens.

R. GORDON CUMMING.

I

COMMERCE AU CAP. — PRÉPARATIFS DE CHASSE. — COMMERÇANTS DU CAP. — WAGONS DU CAP. — PRÉLIMINAIRES DES MARCHÉS. — VIE D'UN COMMERÇANT. — COMMERCE AVEC LES BÉCHUANAS. — PRÉPARATIFS ET OBSTACLES. — MES SERVITEURS. — MES USTENSILES. — CHASSE AU « KHEE-BOK ». — FLORE DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Une fois cette résolution prise de faire une expédition de chasse dans l'intérieur de l'Afrique du sud, mon premier soin devait être de chercher quelque personne expérimentée qui pût m'indiquer les emplettes à faire, tant en chariots et en bœufs que pour mon équipement en général. A cet effet je m'adressai à un nommé Murphy, trafiquant à l'intérieur, et plus à même que tout autre, à Graham's-Town, pour me donner les renseignements dont j'avais besoin. Sur les frontières de la colonie, et sur les territoires limitrophes des tribus de la Griqua et de Bechuana, situées au delà de la grande rivière Orange, j'avais déjà eu l'occasion de faire connaissance avec ce personnage pendant le peu de temps que j'avais passé en cantonnement à Graham's-Town au mois de juillet 1843. Je lui avais été présenté par un autre marchand, mon compatriote, comme moi né dans le canton de Morey et qui était renommé parmi les *boers* (1) hollandais qui habitaient sur la frontière. Ce dernier dont le nom était André Thomson, avait deux frères. Tous trois menaient la même vie aventureuse et l'on ne connaissait pas dans toute la colonie de jeunes gens plus laborieux et plus déterminés qu'eux.

Comme j'aurai souvent occasion de parler des marchands dans le cours de mon récit, je crois à propos de donner ici une courte esquisse de leurs occupations, de leurs mœurs et de leurs habitudes. Chaque marchand est censé posséder un ou deux chariots à bœufs, pour les charger de toutes sortes de marchandises qu'ils jugent nécessaires aux boers hollandais, lointains et isolés. Ils puisent dans les grands dépôts de Graham's-Town et du port Elisabeth, puis ils partent pour leur grand voyage, qui dure ordinairement six ou huit mois.

Au bout de ce temps ils reviennent à la colonie, enrichis de [illegible] troupeaux de bœufs et de béliers [illegible] bien autrement considérables des habitants de [illegible], presque tous fermiers et éleveurs de bestiaux. Les [illegible] d'un de ces trafiquants nomades qui font en grand [illegible] de nos colporteurs d'Europe, contiennent en [illegible] l'épicerie, de la quincaillerie, des pièces de toiles [illegible], de la mercerie, de la sellerie, de la faïence [illegible] des aiguilles, pour que le boer puisse raccommoder [illegible] souliers de campagne jusqu'aux rouleaux de [illegible] qui doivent retenir les boucles brunes de [illegible] filles, dont la beauté dans plus d'un cas [illegible] comme celle de Skyeterrein, dans leur laideur.

A mesure que le marchand pénètre dans les terres et fait des échanges, il [illegible] le bétail qu'il a troqué contre ses marchandises à la [illegible] du boer, son ancien maître, et le reprend à son [illegible] il s'est débarrassé de toute sa pacotille; il [illegible] son trafic par la vente [illegible] ou de [illegible] qui ont servi au transport, et [illegible] un cheval [illegible] il revient à la colonie [illegible] tous les [illegible] qu'il a reçus en [illegible]

(1) [illegible]

fice non moins grand que celui qu'il a fait sur ses marchandises.

Lorsqu'un marchand arrive à une ferme et que son intention est d'y passer la nuit, il arrête son chariot, s'approche de la porte et demande où il doit *oustpan*, c'est-à-dire dételer ses bœufs, et en même temps de quel côté il lui sera permis de les faire paître. Le maître le reçoit au seuil, la pipe à la bouche, et, levant son chapeau de la main gauche, lui tend cordialement la main droite : les fermiers attachent beaucoup d'importance à cette étiquette à laquelle, à l'exemple du chef, se conforme une ribambelle de jeunes boers qui arrivent à la file, chacun à moitié enseveli dans une paire de pantalons d'une largeur démesurée et coiffé d'un immense chapeau à larges bords dont la forme a généralement plus de la moitié de la hauteur de celui qui le porte.

Lorsque la permission de dételer est obtenue et que l'on a échangé quelques compliments, le marchand demande au boer s'il a des bœufs gras à troquer. Souvent à cette demande le fermier répond tout d'abord par une négation absolue; plus généralement encore il dit avec une prétendue insouciance — Je n'en sais rien. Puis avec une indifférence affectée il ajoute : — Qu'avez-vous dans votre chariot? — Un peu de tout, répond le marchand, et en qualité supérieure. Je vous laisserai les objets qui vous conviendront au plus bas prix qu'il soit possible à un marchand de le faire; d'ailleurs dans un instant je vais déballer et vous montrer cela. — Ce à quoi le boer répond poliment : — N'en faites rien, meinheer; je serais affligé que pour moi et inutilement vous prissiez tant de peine. — Oh ! mon Dieu, réplique le marchand, c'est notre état. — Le boer vaincu par cette courtoisie fait un signe d'assentiment.

Alors le marchand se retourne vers son *knecht* ou domestique principal, lui ordonne de faire l'étalage des marchandises et accompagne le boer dans l'intérieur de la maison.

Le dîner paraît bientôt, et le fermier ne manque jamais d'inviter son hôte à prendre place à table.

Si le marchand est habile, c'est le moment de le montrer; il aura pendant le dîner mille petits soins, mille attentions délicates pour la femme de son hôte. Aucun marché ne peut être conclu avec un Hollandais sans l'approbation de sa femme; on dîne copieusement chez ces dignes boers. Ils possèdent des notions très recherchées dans l'art culinaire, leurs tables sont chargées de mets excellents et substantiels. Or, après une journée de fatigue, tout voyageur apprécie un bon dîner.

Le repas fini, tout le monde court au chariot pour examiner les marchandises et il y a fort à parier que l'hôtesse, si elle a été satisfaite de la politesse du voyageur, trouvera cinquante articles indispensables dont elle saura persuader à son mari de faire l'emplette.

Le trafiquant, après avoir vendu sa marchandise, rassemble son bétail et le ramène à marches calculées de trente milles à peu près dans les vingt-quatre heures. Ces marches ont lieu principalement pendant la nuit.

Il est forcé d'être sans cesse sur le qui-vive, de se coucher tout habillé afin d'être prêt à la première alerte et de dormir à la façon des officiers de marine, qui volent dix minutes de soleil, lorsqu'il fait gros temps, en s'appuyant au mât de leur vaisseau. Comme exemple des terribles pertes supportées par un de ces voyageurs, je rappellerai que mon ami Pierre Thompson, pendant la guerre qui, de 1846 à 1847, ravagea la colonie, revenant à Graham's-Town avec un énorme troupeau de plusieurs centaines de bœufs superbes, fut attaqué à un jour de marche de sa destination par une bande de maraudeurs cafres amapondas armés de fusils et de sagaies, qui lui enleva tout son troupeau : il sauva sa vie en fuyant et en abandonnant un butin qui était toute une fortune.

Revenons à mon voyage.

A peine espérais-je trouver encore André Thompson et Murphy à Graham's-Town, où je les avais laissés trois mois auparavant, lorsque je partis à la suite de mon régiment pour le pays des Cafres. Le dernier, qui était un ivrogne de premier ordre, me donna, dans ses moments lucides, de précieux renseignements relativement aux préparatifs que je devais faire en achetant des bœufs et des chariots et en arrêtant des domestiques; je lui dus aussi quelques conseils sur la manière de conduire mon entourage, sur les heures convenables à la marche et sur les chemins à suivre dans la contrée que j'avais désignée pour ma première excursion.

Pauvre Murphy ! à part son amour exagéré pour le vin, c'était bien la meilleure créature qui existât !

Depuis le 1er jusqu'au 2[illegible] octobre je fus très activement [illegible] les emplettes et les arrangements nécessaires [illegible] à célébrer mes [illegible]. Pen[illegible] il était [illegible] Je ne savais [illegible] qu'il[illegible] et que [illegible] dans mon excursion.

L'avis universel parmi mes amis du régiment était que

tout gibier existant encore dans l'intérieur des terres avait dû se retirer dans des solitudes écartées et sur les territoires des tribus sauvages, de manière à se croire complètement hors des atteintes du chasseur, quelque téméraire qu'il fût; et, lorsqu'ils me voyaient tout affairé de mes emplettes, ils me disaient — C'est une folie, Gordon, de dépenser ainsi votre argent. Vous reviendrez ici dans un ou deux mois, comme ceux qui, l'année dernière, sont partis pour une chasse semblable.

Cette partie de chasse à laquelle on fait allusion était composée d'un officier du 7e de dragons, de deux officiers du 27e et de quelques autres qui avaient obtenu un congé de plusieurs semaines, et qui, brûlant de se distinguer dans une campagne contre les bêtes féroces de l'Afrique du sud, avaient loué un chariot et pénétré jusqu'à Thébus-Mountain, où pendant quelques jours ils se donnèrent le plaisir de chasser le spring-bok, bouc sauteur, et le black wild-beast, littéralement la bête sauvage noire, qui abondaient dans les plaines environnantes. Mais, ayant brisé la crosse de leurs carabines dans une chute de cheval en poursuivant trop impétueusement leur gibier, ils revinrent à la garnison, l'un affligé d'un coup de soleil, les autres souffrant d'une dysenterie gagnée à boire de la mauvaise eau, car le camp avait été mal choisi.

En dépit des efforts bienveillants de mes amis, je continuai à poursuivre mes préparatifs sans relâche; tout fut fini le 22. Excédé des retards inévitables que j'avais subis, je croyais que l'heure de mon départ n'arriverait jamais. Ces retards provenaient principalement du temps; de fortes pluies tombaient sans cesse depuis quatorze jours, accompagnées d'un vent très froid. Le pays était redevenu impraticable; les routes en plusieurs endroits étaient coupées par des espèces de torrents, tandis que les bas fonds étaient convertis en ravins boueux ou hérissés de rochers.

Outre deux chariots couverts attelés de bœufs dont se composait mon équipage, j'avais mes deux chevaux de selle du régiment; ils se nommaient, l'un *Sinon:* c'était un étalon que j'avais acheté au major Goodman du 27e; l'autre *la Vache*, excellente bête bai-brun qui me venait du colonel Somerset. Pour le moment je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles dépenses de chevaux à Graham's-Town puisque j'allais incessamment traverser le Hantam, où la plupart des boers élèvent des multitudes de chevaux qui sont renommés par toute la colonie pour être tout à la fois ardents et endurcis à la fatigue. J'arrêtai quatre domestiques, dont un Anglais, nommé Long, en qualité de principal serviteur; celui-là était une acquisition précieuse; j'appris qu'il avait été autrefois cocher de cabriolet de louage à Londres; je l'avais pris à mon service sur la recommandation de Murphy, car ce Long était considéré comme un homme assez expérimenté, puisqu'il avait déjà pénétré jusqu'au bord d'Orange-River pour une opération commerciale.

Mais les événements démontrèrent que son naturel le portait d'une façon plus positive aux rêveries amoureuses qu'aux prouesses cynégétiques. Certaine petite demoiselle aux yeux noirs, qui était blanchisseuse de la troupe et qui tournait la calandre toute la journée, absorbait ses pensées. Long disait vingt fois par jour — Il y a là une jolie créature qui est contrainte de tourner la calandre, tandis qu'elle devrait être assise devant un prince, ah!

Mes trois autres domestiques étaient des indigènes, un cocher nommé Kleinbury, Hottentot actif et vigoureux, avec les pommettes saillantes et la tête crépue de ses pareils. Il était fort au fait du service qui lui était dévolu en partage. Comme beaucoup de ses compatriotes, il était sujet à des accès de tristesse, et, dans ces cas-là, il restait couché des heures entières sous les chariots, ou jouait du violon à l'ombre de quelque buisson au lieu de faire le service de son maître.

Mon guide, qui répondait au nom de Carollus, était grand, bien bâti, vigoureux, et descendait de la race mozambique. C'était le troisième que j'engageais pour cet emploi, les deux premiers ayant pris la fuite. Il arriva chez moi, protégé par la nuit, s'étant enfui de chez Kingshey, officier de notre régiment, ce gentleman, disait-il, ayant l'habitude de lui administrer pour sa santé, et cela deux fois par semaine, une correction avec le *jambok*. Je fus obligé de convenir qu'il ne la volait pas, lorsque j'eus fait plus ample connaissance avec lui.

Enfin mon troisième serviteur, Cobus, était un Hottentot, fils d'un vétéran de mon régiment. Il s'était engagé en qualité de sous-écuyer et se trouva être un sujet de premier ordre dans sa partie, étant le meilleur cavalier que j'aie rencontré dans l'Afrique méridionale. De même que Kleinbury, il avait ses accès de bouderie.

Voici quels étaient les bagages, provisions et ustensiles que j'emportais avec moi : deux sacs contenant [illegible] kil. de café, [illegible] caisses de thé, 300 kil. de sucre, [illegible] kil. de sel, une outre de vinaigre, plusieurs grandes caisses de conserves, une demi-douzaine de jambons et de fromages, deux caisses de gin, une autre d'eau-de-vie, une demie d'eau-de-vie du Cap, des ustensiles de toute espèce, des pièces de drap, de la cotonnade, de la sellerie, des médicaments.

Quant aux armes, j'avais trois carabines à deux coups, de Purdey Williams Moore et Dickson d'Edimbourg. La dernière était l'arme la plus parfaite dont j'aie jamais eu la chance de me servir, une lourde carabine allemande à un seul coup portant 12 pour 16; celle-ci était mon ancienne compagne; elle m'avait été donnée, lorsque j'étais jeune garçon, par mon cher et regretté ami et célèbre chasseur feu James Duff, d'Inneshause. Avec cette carabine j'avais, dix ans auparavant, abattu mon premier cerf sur un mamelon du Jura, et depuis conquis plus d'un dix-cors majestueux et plus d'une gracieuse femelle dans les forêts et dans les vallées de mon pays natal.

La carabine de Purdey était aussi une vieille amie: elle et la lourde allemande m'avaient accompagné dans plusieurs expéditions dans les plaines et dans les bois de l'Hindoustan.

Outre cela, j'avais trois solides fusils à deux coups pour la grosse besogne, lorsque la circonstance exigeait une course rapide et de la promptitude à recharger les armes.

Avec ces éléments je me crus en état d'entreprendre un voyage d'au moins un an parmi les boers et les Béchuanas sans être sous la dépendance d'aucun d'eux. Tandis que je m'occupais de rassembler ces divers objets, je m'amusai une ou deux fois à me mettre en quête du Klieebok dans les terrains arides et bordés de précipices qui se trouvent immédiatement au sud de Graham's-Town. J'étais accompagné une de ces fois-là par mon cousin le colonel Campbell du 91e (un des officiers les plus braves et les plus distingués de la dernière guerre avec les Caffres, et par-dessus tout un des meilleurs tireurs et des plus fins chasseurs de la colonie). Le klieebok est une espèce d'antilope qui se rencontre en général dans tous les pays montagneux du sud de l'Afrique depuis Table-Mountain jusqu'à la latitude de Kuruman ou de New-Lisahow.

Au travers des verdoyantes montagnes que le chasseur doit traverser en poursuivant les antilopes, ses regards sont [illegible] par l'aspect de vallées dont la délicieuse fraîcheur forme un agréable contraste avec les cimes rocheuses et arides qui les entourent. La verdure qui orne les bords d'une foule de petites sources et les recoins du terrain sont parsemés d'innombrables plantes de toutes sortes et d'une profusion d'arbustes fleuris aux couleurs brillantes et variées qui croissent dans un pittoresque désordre. La plus éclatante, entre toutes, était cette ravissante bruyère qui a rendu le Cap si célèbre, [illegible], cette merveilleuse plante pare le désert avec une abondance qui désespérerait un jardinier anglais, car la nature surpasse en beauté [illegible] les résultats de ses soins artificiels les plus assidus.

Je ne suis qu'un médiocre botaniste; cependant, au milieu de l'ardeur de la chasse, je m'arrêtais souvent [illegible] pour admirer cette splendide beauté. Avec leurs tiges veloutées, leurs fleurs de cire, des couronnes éclatantes de vert, de lilas liserés bruns, croissaient avec une égale magnificence même dans les fissures des rochers ou sur les [illegible] presque égales en beauté aux bruyères charmantes et les surpassant même par l'attrait de leurs feuilles odoriférantes. Les touffes de géraniums embaumaient l'air de leur parfum [illegible]. Ces plantes sont trop connues pour qu'on puisse rien dire de neuf en les décrivant, et ce n'est qu'elles attiraient dans ces solitudes [illegible] surprenant. De petits groupes de la fière et vaniteuse iris y montraient leurs têtes [illegible] haies qui bordaient les [illegible] élancée se réfléchissant dans l'onde semble [illegible] des protectrices des eaux. Des espèces variées de fougères et de renoncules me rappelaient les vallées [illegible] de ma terre natale.

Outre les plantes que je viens de nommer, mille autres fleurs [illegible] les collines et les plaines. Des essaims d'insectes [illegible] sans cesse dans les ravins profonds et ombreux. On admire des festons entrelacés de plantes rampantes, parmi lesquelles brille au premier rang le jasmin sauvage qui pend en guirlandes odorantes [illegible] le [illegible], et des touffes des mistletoe qui [illegible] les [illegible] voisines des côtes. Puisque je parle des [illegible] des collines voisines de la mer, [illegible] dans ces parages [illegible] les [illegible] et les géraniums. A mesure que le voyageur [illegible] dans les terres, ces plantes disparaissent peu à peu et le [illegible] animal aussi bien que le monde végétal prend un [illegible]. Les arbres et les [illegible] les [illegible] et les [illegible] sont remplis [illegible] Personne ne les voit, ni ne les [illegible] multiples, de [illegible] dont les [illegible] habitées [illegible] et qui me [illegible] par la suite.

II

COMMENCEMENT DE MES VOYAGES — LE WAGON DU CAP. — L'ATTELAGE. — LE FOUET — LE JAMBOK. — UN BŒUF RÉFRACTAIRE. — SAGACITÉ DES BŒUFS. — LE CHARIOT EMBOURBÉ. — GRAND EMBARRAS. — CHANGEMENT DE ROUTE. — THE HONEY BIRD. — L'OISEAU MANGEUR DE MIEL.

Le 22 octobre 1843, j'avais terminé mes arrangements et réglé mes autres affaires : le temps, qui avait été pluvieux et orageux pendant bien des jours, commença à se remettre ; je résolus donc d'atteler et de partir.

Après m'être assuré de mes bœufs, il s'agissait de trouver mes domestiques, qui tous avaient disparu. Long était à la calandre, courtisant galamment l'héroïne aux yeux noirs. On découvrit Kingsbey et Cobus ivres-morts et tous deux étendus sur la pelouse devant une des cantines, en compagnie d'autres cochers et de plusieurs Vénus hottentotes dans le même état qu'eux. Ils avaient dépensé en liqueurs l'avance de salaire qu'ils m'avaient extorquée sous prétexte de faire des emplettes indispensables. Carollus, qui était sobre, parvint à les amener jusqu'aux chariots ; puis, grâce à Long, les préparatifs commencèrent.

Le cap-wagon est un véhicule long de dix-huit pieds, large de quatre environ, grossièrement construit, mais très grand et très solide, car il repose sur quatre roues. La tente qui règne au-dessus du chariot a d'ordinaire cinq pieds de haut, avec une couverture de nattes caffres et un second couvercle de fort canevas par-dessus le tout. Sur le devant on trouve un grand coffre qui occupe toute la largeur du chariot, sur lequel le cocher et deux individus peuvent être assis. Un coffre pareil est attaché derrière le chariot. Des deux côtés, mais en dehors, sont deux coffres plus larges et plus étroits, destinés à recevoir les outils. Les coffres de devant et de derrière servent à serrer les vêtements, les munitions et mille petits articles d'usage journalier.

Le voyageur couche sur une espèce de lit volant appelé *cardell*, cadre oblong, léger, mais solide, qui occupe toute la largeur du wagon. Il a environ huit pieds de long, et il est bordé de petits trous au travers desquels des lanières de cuir sont passées et entrelacées de manière à former une espèce de fond sanglé, sur lequel repose le matelas. Ce lit volant, jeté en travers du chariot, est suspendu à l'aide de courroies aux cerceaux de la tente. Le chariot est tiré par un attelage de douze bœufs, qui manœuvrent le chariot à l'aide de jougs assujettis à distances égales par des lanières de cuir brut.

Le fouet est un long bambou de vingt pieds, avec une lanière de cuir au bout de laquelle est cousue une fine mèche semblable à celle que les cochers anglais mettent au bout des leurs. Cette mèche a environ une aune de longueur, elle est faite avec une mince découpure de la peau très souple d'une espèce particulière d'antilopes. Le cocher des colonies manie cet énorme fouet avec beaucoup de dextérité et de grâce ; il le fait claquer et cela produit une détonation pareille à celle d'un fusil.

Le jambok est un instrument de persuasion indispensable dans l'équipement d'un chariot du Cap. Il est fait avec le cuir rude et épais du rhinocéros ou de l'hippopotame. Il est long de six à sept pieds ; son épaisseur à l'endroit du manche est d'environ un pouce et demi, à partir de là il diminue graduellement jusqu'au bout. Le jambok est infiniment souple et flexible, et peut infliger un châtiment douloureux sur le cuir épais des bœufs réfractaires et opiniâtres. Un jambok convenablement préparé peut durer dix ans, vingt ans, ou plutôt il n'a pas de fin. De plus petits jamboks confectionnés pour les chevaux sont d'un usage fréquent chez tous les voyageurs de la colonie.

Tout était prêt. Alors l'illustre Klenbury, mon cocher, brandit son grand fouet, et la mèche claqua avec un bruit qui retentit de toute part, ce qui fit trembler les murs. L'effet fut immédiat : le lourd chariot dès lors ébranlé, roula légèrement à la suite des bœufs robustes qui, quand le terrain est uni, semblent à peine sentir le joug qui repose sur leur col.

Comme nous avions de gros paquets à prendre chez différents marchands de la ville, nous enfilâmes la grande rue de Graham's-Town, et en passant devant les boutiques des bouchers et des boulangers, nous achetâmes une énorme provision de pain et de viande fraîche pour notre usage immédiat. Nous avions à peine fait un peu de chemin lorsque quelques Hottentots, à la vue perçante et à l'odorat subtil, coururent après nous, en nous criant qu'à l'arrière du chariot coulait une fontaine de *lait de tigre* : c'est ainsi que dans leur langage expressif ils appellent le gin.

Nous fîmes halte et découvrîmes en effet que plusieurs bocaux de cette liqueur, que j'avais achetés pour être consommés sur-le-champ, avaient été mal arrimés et perdaient leur contenu. C'était un grand chagrin pour les Hottentots que de voir se perdre ainsi ce bon lait de tigre dont ils sont si friands : aussi s'efforçaient-ils de l'intercepter au passage avec leurs mains. Grâce aux divers retards que nous avions subis depuis le matin, nous étions à peine à un mille de Graham's-Town lorsque cet accident arriva. Le soleil était sur le point de se coucher, et, comme il n'y avait point de lune, nous nous arrêtâmes et j'ordonnai qu'on dételât. Les Hottentots attachèrent les bœufs au joug et mes deux chevaux aux roues ; après quoi ils me demandèrent la permission de retourner à la ville pour prendre encore une fois congé de leurs femmes et de leurs maîtresses. Je compris parfaitement qu'il était fort imprudent de leur accorder leur demande ; mais, comme en même temps je compris que, si je leur refusais mon consentement, ils s'en passeraient, je me dis qu'il valait mieux y mettre de la bonne grâce, et je donnai congé général, me chargeant de veiller seul sur le chariot qui devait être mon unique habitation pendant cinq ans.

C'était un apprentissage.

Les Hottentots, chose étrange à constater, fidèles à leur promesse, vinrent tous au chariot vers le milieu de la nuit, à l'exception de Long : à l'aurore je les réveillai, et chacun se mit à la besogne. Lorsque l'opération de l'attelage fut terminée, Long ne paraissant pas, nous nous mîmes en marche. A peine avions-nous fait trois milles que je vis un homme qui courait après nous en faisant des signes télégraphiques : c'était Long. Comme la route était escarpée et boueuse, par suite des pluies, il nous rattrapa facilement ; mais à peine nous eut-il rejoint que, tout en reprenant haleine, il exprima son mécontentement de ce que j'étais parti sans lui. Je pris la liberté de lui déclarer que je prétendais que mes domestiques m'attendissent, mais que pour moi je ne les attendrais jamais.

Long se mit à suivre le chariot tout en grommelant.

Notre marche était fort entravée par le mauvais état des routes, et, à dix heures du matin, nous fîmes halte. Nous avions fait une étape de neuf milles à peu près.

Vers le coucher du soleil nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, à la ferme d'un certain Fohès, grand éleveur de moutons ; sa réception fut hospitalière, et il m'invita à dîner.

Le lendemain, au moment du départ, Long, avec un visage digne de son nom, vint me formuler une série de plaintes au point de vue de ses incommodités personnelles. Celle qui lui paraissait la plus poignante était de dormir par terre sous la tente. Du moment où il mettait en avant de pareils griefs, je compris parfaitement que cet homme convenait médiocrement au service que j'en attendais ; à mon tour je lui fis part de cette opinion : je lui payai un mois de gages et le renvoyai à Graham's-Town en lui souhaitant un heureux retour.

Le temps était admirable ; un ciel d'un bleu vif couvrait nos têtes ; sur ce champ azuré couraient de légers nuages, blancs comme des flocons de neige ; les arbres et les arbustes rafraîchis par des pluies récentes, répandaient dans l'air des parfums aromatiques. Au bout de quelques milles nous commençâmes à gravir la chaîne du Suurbirq, où nous rencontrâmes deux chariots de Somerset chargés d'oranges pour le marché de Graham's-Town ; j'en achetai plusieurs douzaines et je les trouvai excellentes. Les conducteurs des chariots m'avertirent que la route que j'allais parcourir était presque impraticable à cause des dernières pluies. Quoique leurs bœufs fussent meilleurs que les miens et leurs chariots moins chargés de plusieurs milliers de livres, ils avaient eu des peines infinies à en sortir.

Bientôt nous trouvâmes la route tellement défoncée que nous fûmes obligés de l'abandonner et de cheminer en ligne parallèle, le long du pied des collines. Je marchais en tête, et à chaque pas j'enfonçais dans la boue jusqu'aux chevilles. Je tâchais de choisir le terrain le plus ferme pour y faire passer le chariot. Les choses empiraient à chaque pas ; les bœufs essoufflés faisaient les plus puissants efforts pour tirer leur fardeau, mais ils s'arrêtaient tous les cent mètres pour reprendre haleine ; à la fin les roues s'enfoncèrent tout à coup et devinrent immobiles.

Nous prîmes alors nos pioches et nos pelles et travaillâmes avec ardeur pendant une demi-heure, creusant et enlevant la terre autour des roues pour les dégager. Peine inutile. Malgré les efforts des bœufs de supplément, le chariot ne bougea pas d'un pouce. Nous le déchargeâmes d'une

partie de sa cargaison, ce qui l'allégea de plus de trois mille livres. Les bœufs, battus sans pitié du fouet et du jambok, ne parvinrent pas à le remuer. Il me vint alors à l'idée de tirer le véhicule par derrière ; en conséquence, j'accrochai à l'arrière du chariot tout l'attirail de mon interminable attelage, et nous réussîmes à le faire sortir de son lit de fange.

Nous nous croyions hors d'affaire, mais, avant que nous eussions fait trois cents pas, le chariot était embourbé de nouveau, et si profondément que je crus qu'il allait disparaître entièrement. Le moyeu de la roue était de dix à huit pouces plus bas que la surface. Ceci nous mit à bout d'expédients, et je commençai à croire que, si je continuais à voyager de ce train-là, mes cheveux deviendraient gris avant que je n'atteignisse le pays des éléphants.

Quelques minutes après que cet accident nous fut advenu, un autre chariot venant de Somerset arriva en vue, et presque aussitôt s'embourba à peu près à un quart de mille de nous. Son propriétaire était Anglais ; c'était un roulier d'Albany, nommé Léonard. Il vint à moi et me pria de l'aider à sortir d'embarras en lui prêtant mes bœufs ; j'y consentis, à la condition qu'à son tour il me prêterait les siens. Mais ce ne fut que lorsque la cargaison entière eut été déchargée qu'on vint à bout de le dégager ; après quoi avec beaucoup de peine, on s'occupa de nous. Pour cela on accrocha deux attelages à mon chariot, c'est-à-dire vingt-six bœufs robustes, les conducteurs postés de chaque côté, le fouet en main, se tinrent prêts à tomber, à un signal donné, sur le dos des malheureux animaux. Moi-même, avec un de mes Hottentots, armés tous deux de jamboks, je me portai près des bœufs de derrière, dont le concours est urgent en pareille occurrence. Le cri de « trik ! trik ! » retentit de toutes parts, accompagné d'un torrent de hurlements et d'épithètes. Les fouets, maniés avec dextérité, s'abattirent simultanément sur le dos des pauvres bêtes, dans toute la longueur de l'attelage ; les vingt-six bœufs stimulés de la sorte réunirent à la fois leurs efforts et donnèrent une affreuse secousse à l'appareil. Il fallait bien que quelque chose cédât : ce fut mon formidable joug, qui vola en éclats, avec nos courroies et nos rênes mises en lambeaux. Il nous fallut renoncer à ce travail. Nous dételâmes donc les bœufs, les conduisîmes sur le penchant de la colline et les laissâmes en liberté jusqu'au lendemain matin. Nos harnais en pièces, nos pioches, nos bêches gisaient épars sur le sol dans le plus grand désordre. Découragés, harassés, nous allumâmes du feu et nous mîmes en devoir de passer la nuit au milieu d'un terrain boueux et humide.

Le lendemain matin, à force de piocher et de bêcher, nous parvînmes enfin à dégager le chariot, allégé de tout son poids, et nous pûmes nous remettre en route jusqu'à la ferme de Sichett, où je m'établis une seconde fois pour m'y reposer un jour.

Pendant ce trajet, je vis pour la première fois le honey-bird, c'est-à-dire l'oiseau mangeur de miel. Ce petit oiseau, extraordinaire, qui est à peu près de la grosseur d'un pinson et de couleur gris clair, conduit toujours la personne qui le suit à un nid d'abeilles sauvages. Caquetant et furetant avec beaucoup de vivacité, il se perche sur une branche à côté du voyageur, essayant par mille tours d'attirer son attention. Lorsqu'il y est parvenu, il vole légèrement dans la direction du nid d'abeilles ; il se pose de temps à autre afin de regarder en arrière et de s'assurer que le voyageur le suit, ne cessant son ramage jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'arbre creux ou au monticule abandonné et qui contient le miel. Alors il voltige au-dessus du nid pour en indiquer exactement la place, et attend avec une impatience inquiète sa part du butin.

Lorsque le miel est enlevé, ce qui s'exécute en asphyxiant les abeilles avec du gazon brûlé à l'entrée de leur domicile, le honey-bird guide souvent à un second nid et quelquefois à un troisième. L'abeille sauvage de l'Afrique méridionale correspond à l'abeille domestique d'Angleterre ; elle se trouve dans toute l'Afrique, et la cire forme la portion la plus importante de la cargaison des vaisseaux qui trafiquent aux côtes d'Or et d'Ivoire, et dans le district mortel de Sierra-Leone, sur la côte ouest de l'Afrique.

Il arrive parfois, chez les Hottentots comme chez les tribus de l'intérieur, que le honey-bird conduit le voyageur qui le suit au lieu de refuge d'un lion gris ou à la tanière d'une panthère. Je me rappelle qu'une fois, trois ans plus tard, fatigué d'avoir bataillé avec de monstrueux éléphants et des hippopotames, je voulus me délasser en chassant des cailles ; mais mon attention fut tout à coup attirée par un honey-bird obstiné qui me suivit longtemps en voltigeant et sans se soucier des détonations de mon fusil.

Après avoir tiré beaucoup de cailles et de perdreaux, je suivis l'oiseau chasseur pendant environ un mille, au travers des clairières découvertes qui bordent le Limpapo ; il me conduisit vers un crocodile d'une longueur démesurée, dont tout le corps était caché ; son horrible tête seule était visible à la surface de l'onde. Ses yeux avides guettaient les évolutions de huit ou dix énormes taureaux-buffles qui venaient étancher leur soif dans la rivière et se frayaient un passage en brisant avec bruit des roseaux desséchés. Heureusement pour les buffles, la profondeur de cette vase les empêcha de s'approcher du fleuve et du monstre qui les eût dévorés. Je pus à loisir viser le monstrueux animal et le tuer d'une balle dans l'œil.

III

DE BRUIN'S PORT AU GREAT FISH RIVER (LE FLEUVE DU GRAND POISSON). — CRADOCK. — L'ANCIEN DISTRICT DES ÉLÉPHANTS. — LE BLACK-KORAN. — LE TOURBILLON DE FISH RIVER. — PASSAGE DE LA RIVIÈRE. — NOUS NOUS FRAYONS UN CHEMIN. — GAZELLES SPRING-BOKS. — GOUT DES HOTTENTOTS POUR LE GIN. — TAKA. — BOER'S NECK — CRADOCK. — CLIMAT. — MYNHEER BESTA. — GAZELLES SPRING-BOKS ET ANIMAUX CARNASSIERS. — MYNHEER SOCHETER. — HENDRICK STRYDON. — MANIÈRE DE FABRIQUER DES CENDRES. — CHASSE AUX GAZELLES SPRING-BOKS. — ÉMIGRATION DES SPRING-BOKS.

Le joug de mon chariot avait été brisé pendant nos dernières luttes ; je fus heureux d'en acheter un neuf, d'un homme nommé Mackensie, employé chez Jichett, qui m'en livra un de bois noueux, très solide, au prix d'une livre sterling. En quittant la ferme nous appuyâmes à l'est et arrivâmes en quelques heures à la grande route qui mène de Graham's-Town à Cradock ; nous la suivîmes pendant plusieurs milles ; puis nous commençâmes à descendre au travers de Bruin's-Port, où la route serpente dans un ravin, profond, étroit et raboteux, au milieu d'un taillis touffu et toujours vert. Cette descente aboutit à des terrains bas qui avoisinent les rives du Great Fish River.

Ce défilé de montagnes est la terreur des cochers ; il est en tous temps dangereux pour les chariots, mais en ce moment il était plus que jamais périlleux et impraticable, les pluies précédentes ayant entièrement balayé la terre molle dont les colons se servent pour combler les ornières des chemins. La pluie avait en même temps déraciné de grosses pierres et des quartiers de rochers qui jonchaient la route déjà si difficile. Nous pressentîmes d'invincibles obstacles pour la continuation de notre voyage.

Nous passions les premiers sur cette route depuis les inondations ; il aurait fallu une semaine de travail pour la rendre praticable. Je fis faire une halte et je descendis dans le ravin pour l'examiner, accompagné de Kleinbury. Je vis tout d'abord que, dans l'état où il était, ce chemin devenait inabordable ; mais Kleinbury, sachant qu'il ne serait point obligé de payer les dégâts, fut d'une opinion contraire, préférant ardemment courir certains risques plutôt que d'être condamné au travail herculéen de rouler de côté toutes ces masses de pierres. Ainsi donc, décidés à tenter le passage, nous remontâmes dans le chariot, et, ayant assujetti les sabots aux deux roues de derrière, Kleinbury se porta sur le siège et le chariot commença sa descente périlleuse.

Je le suivais, m'attendant à tout moment à assister à sa destruction. Le véhicule subissait des cahots furieux, craquait et rebondissait de roche en roche. Ici la large roue de derrière reposait sur un projectile élevé de plusieurs pieds, tandis que la roue de devant du même côté était ensevelie dans un trou profond. Tantôt les deux roues du même côté se trouvaient perchées sur une roche, plaçant la voiture dans une telle position qu'une ligne de plus devait la faire choir. Enfin, à mon suprême étonnement, le mauvais pas fut franchi, et nous arrivâmes à la route basse, qui était praticable.

Je ne pouvais m'empêcher de songer à ce qui serait arrivé en pareil cas à un chariot construit à la mode anglaise : un des cochers de Brighton aurait vraiment ouvert les yeux, s'il avait pu voir mon étourneau du Cap opérant sa descente sur cette épouvantable partie de la route coloniale, que je puis parfaitement comparer au lit raboteux et montagneux d'une rivière de Highlands. Nous continuâmes notre voyage jusqu'à une heure avant le coucher du soleil, puis nous campâmes pour la nuit.

Le pays que nous avions traversé était couvert d'un

vaste fourré d'arbustes nains toujours verts et de broussailles où le « spek-boom » domine. Cette sorte d'arbre, un des plus communs dans les forêts et dans les taillis en Albany et au pays des Cafres, est parfaitement inutile à l'homme, car ses branches [illegible] de suc alors même qu'elles sont mortes, ne peuvent servir de combustible. Il est cependant bon de remarquer que c'était l'aliment favori des éléphants qui fréquentaient par troupe cette contrée, il y a vingt-cinq ans. Les sentiers creusés pendant une longue suite de siècles par ces monstrueux animaux sont encore visibles sur le [illegible] et dans les gorges des collines boisées, où les [illegible] et les gros os de leurs squelettes blanchissent encore dans les fondrières ou dans les ravins qui avoisinent la mer dans la basse Albany.

Le jour suivant, une marche de quatre heures nous amena au bord du Great Fish River. Nous avions traversé une immense clairière ouverte, parsemée de différents arbustes noirs, de longues herbes et de grasse bruyère. Ce fut là que je vis et tirai pour la première fois le black koran, [illegible] ayant beaucoup de rapport avec l'outarde et [illegible] dans toute l'Afrique méridionale. Son plumage se rapproche de celui du coq de bruyère ; ses jambes et son cou sont longs comme ceux de l'autruche ; sa poitrine et son dos sont gris, et ses ailes noires et blanches. On le rencontre dans les endroits où le pays est plat et découvert.

Lorsqu'on dérange ces animaux, ils s'élèvent et voltigent autour de la plaine en faisant des évolutions à la façon du pluvier doré et en poussant des cris aigus. Le meilleur moyen de les atteindre est de monter à cheval et de courir en rond, en rétrécissant toujours le cercle. Cette clairière, dont j'ai oublié le nom, est le rendez-vous des chasseurs des environs de Graham's-Town ; ils y prennent la récréation de la chasse de l'ours sauvage ou du porc-épic. On fait cette chasse la nuit, par un beau clair de lune, et avec une meute de chiens grands et robustes. Les chasseurs sont armés d'une baïonnette ou d'une lance avec laquelle ils expédient la bête aux abois.

Vers deux heures après midi, nous attelâmes, et, ayant gravi une colline assez haute et escarpée, nous entrâmes dans une autre contrée semée de plaines sans fin, couvertes d'une longue herbe ondoyante et parsemées de fourmilières. J'eus alors le plaisir de contempler plusieurs bandes de spring-boks dispersées dans la plaine. Cette antilope ressemble beaucoup à la gazelle du nord de l'Afrique ; ses goûts et ses habitudes rappellent le Saesin de l'Inde. Les colons ont nommé cet animal spring-bok à cause de la faculté qu'il a de faire des sauts prodigieux. Nous apprendrons à nos lecteurs que spring-bok signifie mot à mot *bouc sauteur*.

En effet, lorsqu'on poursuit ces gazelles, elles s'élèvent à des hauteurs surprenantes. Si c'est un troupeau entier qui prend la fuite, on les voit exécuter une multitude de bonds étranges et perpendiculaires, s'élançant dans les airs, les reins courbés, et agitant en même temps de longues mèches de poils blancs qu'ils ont sur le dos et sur les flancs, ce qui leur donne un air aérien et les distingue de toute espèce d'autre animal. Ils bondissent alors à une hauteur de dix à douze pieds, enjambant à chaque saut un espace de trois ou quatre mètres, sans qu'il paraisse le moins du monde que cet exercice les fatigue. Un instant ils semblent comme suspendus et immobiles en l'air, puis ils retombent sur leurs quatre pieds, et à peine ont-ils touché la terre qu'ils rebondissent de nouveau.

Après avoir ainsi parcouru quelques centaines de mètres, ils adoptent un trot léger et élastique, courbent leurs cous élégants et baissent le nez à terre comme pour jouer ; puis tout à coup ils redressent la tête et regardent de tous côtés pour découvrir si le danger existe encore. Si le spring-bok [illegible] de traverser un sentier ou même un chemin de deux [illegible] pieds de largeur où un homme ait récemment passé, il le fait d'un seul bond, et lorsque le troupeau [illegible] souvent de plusieurs milliers de ces animaux, [illegible] sur une route de la sorte, rien n'est plus [illegible] de voir chaque antilope, l'une après l'autre, exécuter [illegible] saut surprenant. Elles sautent de même en passant [illegible] du lion ou de tout autre animal qu'elles redoutent.

Les multitudes [illegible] de spring-boks qui se rassemblent lorsqu'ils [illegible] masse sont quelque chose de merveilleux ; on [illegible] comparer avec justice aux essaims innombrables de [illegible] que le voyageur rencontre si souvent dans ces [illegible].

De même que la sauterelle, le spring-bok en troupe consomme toute la verdure qu'il trouve sur son passage, dévaste en quelques heures d'immenses contrées et détruit souvent en une nuit tout le labeur d'un fermier. Les antilopes ont d'ailleurs pour coutume de revenir à leur pays natal comme un lièvre revient à son lancer ; seulement le parti qu'elles prennent, au lieu d'être d'une lieue ou deux, embrasse un gigantesque ovale ou un formidable carré dont le diamètre est souvent de quelques centaines de milles. La durée de leur migration varie de six mois jusqu'à un an, et, comme si ils avaient conscience du dégât fait sur leur passage, ils reviennent invariablement par un autre chemin que celui qu'ils ont pris en partant.

Il y avait longtemps que j'entendais parler des spring-boks et que je me promettais un grand plaisir à cette chasse. Aussi, dès que j'aperçus un troupeau de ces antilopes, j'ordonnai à l'instant de seller mes deux chevaux et j'enjoignis à mes Hottentots de poursuivre leur étape jusqu'à la ferme la plus proche ; là ils étaient autorisés à dételer.

Les chevaux prêts, je sautai en selle, armé de ma carabine à deux coups et accompagné de Cobus. Devinant notre intention, les spring-boks, extrêmement sauvages dans ces contrées, comme je l'ai déjà dit, commencèrent à fuir avec ces bonds prodigieux que j'ai essayé de décrire. Aussi dépensai-je inutilement ma poudre et mes balles en les tirant à des distances de six à huit cents mètres. Après une course enragée et sans résultats, je rejoignis mes chariots que je trouvai installés près d'une ferme hollandaise.

Mes travaux pénibles des jours précédents au gué de Fish River, travaux exécutés pendant les heures les plus chaudes de la journée, et peut-être aussi l'imprudence que j'avais faite en mettant bas, depuis mon départ de Graham's Town, ma redingote, mon gilet et ma cravate, eurent pour résultat de me couvrir les bras, le cou et les épaules d'énormes ampoules, pareilles à celles qui me seraient venues à la suite d'une brûlure causée par de l'eau bouillante que l'on m'aurait jetée sur le corps. Un coup de soleil, dont on rit en Europe, est chose plus grave en Afrique. Celui ou ceux que j'avais reçus me causaient des douleurs atroces et m'empêchaient de reposer. Pendant la nuit qui suivit ma course à la poursuite des spring-boks, ma bonne hôtesse, prenant pitié de mon état et désirant me soulager, m'annonça qu'elle avait une excellente recette contre les coups de soleil, recette qu'elle avait souvent administrée avec succès à son mari et à son fils.

J'ignore de quels ingrédients se composait ce spécifique, mais, dès que j'eus appliqué ce remède diabolique sur les parties enflées et au vif, j'éprouvai la même cuisson que si je venais de me bassiner avec un mélange de sel et de vinaigre. Aussi, tout en vouant la doctoresse et son onguent aux divinités infernales, je me mis à bondir et à hurler comme un possédé, à la satisfaction véritable et à la joie manifeste de mes compatissants Hottentots.

Le pays que nous parcourions était sévère, montagneux et aride excepté sur les bords de la rivière, qui étaient frangés de bosquets de mimosas, de saules et d'aubépines, couvertes de fleurs du plus beau jaune, exhalant un parfum délicieux.

Cradock est un joli petit village sur la rive est du Great Fish River, qui lui fournit de l'eau et arrose ses jardins. Il est habité par des Hollandais et par des Anglais, ainsi que par une assez grande quantité de Hottentots, de Mozambiques et de Fingues. La rue principale est large et plantée d'arbres qui donnent de l'ombre. Parmi ces arbres, je remarquai beaucoup de pêchers surchargés de fruits verts. Les maisons sont grandes, bien bâties généralement en briques, les unes à la mode hollandaise, les autres à la mode anglaise. Chacune a un fort grand et fort beau jardin dessiné avec goût, où croissent dans un coin à part tous les légumes en usage dans les cuisines anglaises. Les pommes, les poires, les coings, les oranges et les raisins y abondent. La vue est bornée de tous côtés par des montagnes et des collines vertes, rocheuses et nues. Je traversai la ville et m'en allai dételer à un quart de mille plus loin.

Nous étions là quand nous vîmes passer une douzaine de chariots allant à Cradock ; ils étaient remplis de Boers avec leurs femmes et leurs enfants. Plusieurs de ces chariots étaient traînés par des chevaux et non par des bœufs ; chaque attelage était de huit ou dix bêtes, harnachées deux de front et portant des courroies en travers de la poitrine au lieu de colliers ; ces courroies sont, pour la plupart, fabriquées de peau de lion, lorsqu'on peut s'en procurer, car la dépouille du roi des animaux passe pour être à la fois plus souple et plus durable que toute autre. Ces admirables attelages sont très adroitement conduits par les Boers : un homme tient les guides et un autre le fouet. L'après-midi, je fis atteler et nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil.

Depuis que j'avais quitté Cradock, la route était meilleure. Elle était unie et courait le long de la rive nord-est de Great Fish River : les alentours offraient de toutes parts aux regards des chaînes prolongées de montagnes de roches nues. Les audacieuses cimes du Rhinasterberg s'élevaient à l'horizon du côté de l'ouest. Au reste, à part quelques mimosas qui croissaient sur les bords de la rivière, on ne

voyait pas un seul arbre : le pays était couvert de bruyères, d'arbustes nains et de quelques buissons épineux.

Le soleil était dévorant pendant le jour, mais cependant presque toujours on sentait flotter une petite brise venant du sud. Depuis que j'avais quitté Graham's-Town, le temps avait toujours été très agréable, jamais par trop chaud, excepté dans les bas-fonds, où cette brise ne pouvait pénétrer. L'Afrique du sud, quoique son climat soit sec et étouffant, est néanmoins très saine, car elle est entourée par la mer de trois côtés. Il y a cependant des saisons où les vents du nord dominent. Les colons les appellent les vents chauds. Lorsque ces vents soufflent, on dirait qu'ils ont passé à travers la fournaise d'une verrerie. En effet, ils n'arrivent à la pointe de l'Afrique que chauffés à leur passage par les sables brûlants du grand désert de Kalihari.

A Cradock, je pris à mon service un Hottentot qui se nommait Jacobs.

En partant, nous suivîmes le cours du Fish River pendant environ neuf milles, puis notre route inclina vers la droite, c'est-à-dire plus au nord. Enfin nous dîmes adieu à ce fleuve, que j'avais cru un instant devoir retrouver éternellement sur ma route. Deux étapes que nous fîmes au milieu de plaines ondoyantes, spacieuses et stériles, nous amenèrent aux confins des immenses steppes qui entourent le Thebus-Mountain.

Après avoir suivi la rive d'un ruisseau insignifiant honoré du nom de Brak River, j'arrivai à la ferme de mynheer Besta, boer aimable et hospitalier, *field cornets* de son district, ce qui signifie une sorte de magistrat résident. Nous fîmes halte pour déjeuner, et Besta, qui était un fin chasseur, me raconta une foule d'anecdotes et d'aventures qui lui étaient arrivées dans ses anciens jours de chasse en Albany, où il avait résidé jadis. Mais ce qui surtout me fit grand plaisir, c'est qu'il m'assura que, dans les plaines situées immédiatement au delà de sa ferme, les black wild-beasts et le spring-bok se rencontraient par milliers. Cette assurance me détermina à monter à cheval après déjeuner pour aller à leur recherche. La chair de ces deux variétés d'antilope forme le fond de la nourriture des Boers et de leurs serviteurs, lorsqu'ils habitent les régions où ils sont nombreux, et l'on pouvait voir entassés et éparpillés dans tous les bâtiments de la ferme les crânes et les cornes de plusieurs centaines de ces animaux.

J'ordonnai à mes gens de longer la rive du Brak River jusqu'à la prochaine ferme. Je remontai à cheval avec Cobus, me dirigeant vers le nord et coupant à travers plaines. Mynheer Besta avait dit vrai ; je n'avais pas fait une demi-lieue que j'aperçus de tous côtés des troupes de spring-boks, éparpillés de tous côtés. Mais, lorsqu'ils m'aperçurent et virent que je leur donnais la chasse, ils se rallièrent au point que bientôt la terre en fut couverte et que la plaine sembla vivante. Ayant franchi une espèce de ravin, et mon horizon s'étant élargi, je vis, aussi loin que ma vue put porter, le sol positivement blanc de spring-boks, et, çà et là, un groupe noir de wild-beasts, tous sautant et gambadant en tous sens, agitant et tortillant leurs queues blanches et s'enfuyant à la file à notre approche. Pendant plusieurs heures je les poursuivis et lâchai sur eux environ deux douzaines de coups de fusil ; mais, comme c'était à la distance de quatre ou six cents mètres, je n'en blessai que quinze que je perdis.

Enfin, fatigué et de la course et de l'inutilité de mes décharges, je retournai la tête de mon cheval vers notre camp. La nuit descendait rapide et tombait ; le tonnerre grondait au haut des collines, et de longs éclairs, si rapprochés qu'ils semblaient ne faire qu'un éclair sans fin, sillonnaient la nuit. Je mis mon cheval au galop pour rejoindre mon wagon que j'atteignis à temps pour échapper à des torrents de pluie qui tombèrent jusqu'au matin. Sous l'influence de ce déluge, le Brak River devint un torrent rouge et écumeux, mais il baissa très rapidement le lendemain avant midi. Disons en passant que cette rivière se nomme Brak à cause du goût de ses eaux, qui dans la saison des pluies sont à peine potables.

Ma journée de chasse, quoique improductive, m'avait fort amusé. Je n'étais pas aussi humilié qu'on aurait pu le croire de mon insuccès, car je sentais à merveille que ce n'était pas un bon moyen de remplir ma gibecière que de courir comme je l'avais fait après une proie aussi fugitive ; mais ce qui dominait dans mon esprit, c'était la joie de voir un si noble gibier, se mouvant en si grande quantité sur les lieux mêmes où il avait pris naissance. Je compris donc que je foulais enfin aux pieds le glorieux théâtre de ces fameuses chasses dont les récits m'avaient inspiré le désir de visiter ce point éloigné du globe, et je me réjouis bien sincèrement de n'avoir pas eu la faiblesse de me rendre aux instances que m'avaient faites mes amis pour me retenir à Graham's-Town, ou me ramener en Angleterre.

En galopant follement, emporté par l'ardeur de la chasse, j'éprouvai pour la première fois ce sentiment plein de grandeur d'une liberté sans contrainte. Cette sensation, qui me devint familière pendant toute la durée de mon voyage en Afrique, m'était alors toute nouvelle et presque inconnue. Or, quelles que soient les fatigues que j'aie essuyées et les dangers que j'aie courus, ce temps de dangers et de fatigues demeurera toujours pour moi l'époque la plus brillante et la plus heureuse de ma vie.

Le lendemain au matin, je traversai le Brak River à cheval, pour aller rendre visite à un Boer nommé mynheer Pocheter. Cette visite avait pour but de lui acheter des chevaux, mais il n'en avait pas à vendre. Je rencontrai le vieillard avec une longue canardière à un coup et une énorme batterie à pierre, avec la poire à poudre de corne se balançant à son côté ; il était sorti avant le jour avec son Hottentot et s'était posté dans une petite gorge où les spring-boks avaient coutume de passer avant le lever du soleil. Dans ces sortes de défilés, les Boers ont l'habitude de construire avec des pierres plates de petits affûts où ils viennent abattre matin et soir une de ces antilopes ; car la distance à laquelle ils tirent leur garantit un succès certain.

Cette fois-ci cependant le digne Boer avait été malheureux ; il rentrait sans venaison, quoiqu'en me mettant en chemin, un quart d'heure auparavant, j'eusse entendu la détonation de sa carabine. Le bruit produit par ces pesants fusils des boers, chargés d'une poignée de poudre, retentit à une distance prodigieuse dans l'atmosphère calme des hautes *tablelands*, et, durant mon séjour dans les plaines voisines de Thebus-Mountain, je remarquai que, soit le matin, soit à midi, soit sur le soir, une heure s'écoulait rarement sans que la détonation lointaine d'un fusil hollandais vînt frapper mon oreille.

Mynheer Pocheter me pria d'entrer à sa ferme pour déjeuner avec lui : j'acceptai : Cobus servit d'interprète, car mon hôte ne comprenait pas un mot d'anglais, et je n'avais pas encore eu le temps d'apprendre le hollandais, que je parvins à parler couramment plus tard.

Après le repas, je pris congé de mynheer Pocheter et rejoignis mon campement.

Je donnai alors l'ordre de quitter la route directe de Colesberg et d'aller à travers champs jusqu'à la demeure d'un Boer nommé Hendrick Strydon, aux environs de laquelle on m'avait assuré que le gibier foisonnait. Quant à moi, je remontai à cheval, toujours accompagné de Cobus, pour recommencer mes courses à la poursuite des spring-boks. Nous nous lançâmes donc à toute volée dans les plaines, en appuyant à l'est, et, comme la veille, nous trouvâmes ces animaux réunis par milliers, et, de place en place au milieu d'eux, une troupe de wild-beasts noirs. Ne pouvant les approcher de plus de quatre ou cinq cents mètres lorsque je me lançais ostensiblement dans la plaine, je quittai mes chevaux et mon piqueur et me dirigeai à pied vers une rangée de collines basses et rocheuses, où je tirai deux coups détachés sur un spring-bok et un wild-beast. Je les blessai dangereusement tous deux, comme j'en pus juger au sang, mais je les perdis. J'avais ôté mes souliers pour marcher plus silencieusement à la rencontre des spring-boks, et j'eus grand'peine à les retrouver.

Je souffrais beaucoup de la soif ; le soleil était ardent, et, malgré les torrents de pluie de la veille, on ne pouvait trouver d'eau nulle part.

Dans l'après-midi, j'arrivai près d'une mare de boue : le peu d'eau qui y restait était bouillante. Je fus toutefois bien heureux de la trouver car j'étranglais de soif, au point que des larmes de joie me vinrent aux yeux en la découvrant. Ma souffrance actuelle n'était pourtant qu'une bagatelle en comparaison des épreuves que j'ai subies depuis.

Bientôt après je rejoignis Cobus, que j'avais complètement perdu, et qui, inquiet de ma longue absence, me cherchait tenant mon cheval en main. Je fus, comme on le pense bien, enchanté de le retrouver. Je sautai en selle et traversai la plaine au galop pour rattraper mon chariot. Mais, chemin faisant, ne pouvant résister à la tentation, je me postai derrière une haie et j'ordonnai à Cobus de chasser vers moi une troupe de spring-boks. Il réussit à merveille dans son évolution et m'en envoya une centaine presque sur le nez. Cette fois encore j'eus du malheur, ou plutôt je fus bien maladroit, car je tirai mes deux coups au milieu du troupeau sans qu'ils parussent avoir porté.

En arrivant au chariot, que je trouvai dételé dans le domaine désolé de mynheer Hendrick Strydon, je pris une énorme ration de gin et d'eau ; puis, escorté de mon interprète, qui portait des verres et une bouteille de Hollande, j'allai à la porte de Strydon pour faire connaissance avec lui et avec sa femme. Je portais, à la similitude des Boers primitifs, le costume des anciens Gaulois, c'est-à-dire la blouse et les larges braies, accoutrement qui fut le même pendant tout le voyage.

Lorsque je me trouvai en face de Strydon, je lui donnai

une cordiale poignée de main et je lui dis que j'étais un *Berg Scot*, c'est-à-dire un Ecossais des montagnes, et que c'était l'usage dans mon pays quand deux amis se rencontraient, de se faire raison avec une rasade. Ce disant, je joignis l'action à la parole et remplis un grand verre que je lui présentai. Comme la chose m'avait réussi dès le commencement, je la pratiquai par la suite, et j'en agis toujours ainsi en abordant un Boer pour la première fois. Cet usage régulièrement observé ne manquait jamais de me conquérir ses bonnes grâces, et mon hôte me quittait d'habitude en me disant que les Ecossais étaient les meilleures gens du monde.

J'agissais ainsi parce que je savais que les Boers haïssaient les Anglais, mais aimaient assez les Ecossais. L'idée que les Ecossais sont une nation comme la leur conquise par les Anglais, et par conséquent subissant le même joug qu'eux, explique cette sympathie. Ajoutons que la plupart de leurs ministres sont Ecossais.

Hendrick Strydon était un homme de haute taille, hâlé par le soleil et ayant l'air d'un véritable sauvage. Ses cheveux couleur de sable et clairsemés, sa barbe rouge, longue et touffue, ne contribuaient pas peu à compléter cette ressemblance, si quelque chose avait pu y manquer.

C'était un habile chasseur, et lui et sa famille vivaient en quelque sorte du produit de son adresse. Sa femme était une gentille petite personne aux fraîches couleurs, avec des yeux bruns et des sourcils très bien arqués. Elle fit à mon avis preuve de bon goût en se prenant de fantaisie pour moi, mais peut-être sa sympathie peut-elle s'expliquer par la libéralité avec laquelle je prodiguais le thé et le café.

Au reste, ces braves gens étaient pauvres et possédaient fort peu de bien en ce monde : leur demeure, qui accusait leur dénuement, était en harmonie avec leur situation. C'était un petit cottage en torchis dont le toit n'offrait qu'un bien mince abri contre les pluies périodiques ; le feu, sans cheminée, brûlait sur la pierre même du foyer, et un trou, fait dans la toiture, servait à la fois de fenêtre et de tuyau de cheminée ; les poutres et les murs nus étaient parés d'une profusion de peaux d'animaux sauvages et d'une quantité énorme de « biltongue », c'est-à-dire de chair de gibier boucanée au soleil. Il n'y avait là ni champ fertile, ni jardin vert. La wild-kandoo, le désert, s'étendait autour de la maison, et pendant la nuit les spring-boks et les wild-beasts venaient paître jusque devant la porte.

Ils avaient pour serviteurs un vieux bûcheron et sa femme, et ne possédaient au monde qu'un chariot délabré, un attelage de bœufs, quelques vaches laitières et un petit troupeau de moutons et de chèvres. Le principal revenu de Strydon paraissait être la fabrication des cendres. Il en chargeait son chariot et faisait des excursions de plusieurs jours dans les districts voisins, afin de les vendre aux Boers plus riches que lui. Maintenant il est bon de dire comment se font ces cendres et à quoi elles servent.

On déracine des buissons, on les amasse dans la plaine, on les y laisse au grand soleil jusqu'à ce qu'ils soient assez secs pour bien brûler, puis on choisit un beau jour pour y mettre le feu. Les cendres sont ensuite recueillies dans de grands sacs confectionnés avec la peau brute des wild-beasts et des zèbres. Ces cendres sont très appréciées par les Boers, car elles sont un ingrédient indispensable pour manufacturer le savon, que tous les Boers de l'Afrique méridionale font eux-mêmes. L'arbuste vert rabougri et plein de sève qui fournit ces cendres ne se trouve que dans certaines régions, et dans celle-ci il y en avait à foison.

Strydon me plaignit beaucoup de mon guignon constant à la chasse, mais il me dit qu'il n'y avait rien d'étonnant et que cela arrivait toujours ainsi quand on s'y prenait comme j'avais fait. Il s'était convaincu par expérience qu'avec mon système on dépensait sans profit énormément de poudre et de plomb, dépense que lui, pauvre, s'efforçait d'éviter. Il me proposa, si je voulais l'accompagner lorsqu'il aurait pris son café, d'employer les deux heures de jour qui nous restaient encore à m'enseigner sa méthode, moyennant quoi il était plus que probable que nous tuerions un mâle avant la nuit.

En conséquence nous prîmes le café et, suivis de deux Hottentots nous nous mîmes en marche, à travers une plaine en apparence désolée. De nombreuses troupes de spring-boks passaient à droite et à gauche. Strydon me plaça derrière un buisson vert haut d'environ huit pouces, qui était planté au milieu d'un endroit découvert. Il me recommanda de rester étendu la poitrine contre terre, puis il alla se mettre dans la même position à quelques centaines de pas de moi. Ensuite il fit faire un détour à nos deux Hottentots pour rabattre sur nous un troupeau de spring-boks qui paissait au loin. Ce plan était excellent et réussit à merveille. Tout le troupeau s'avança à pas lents et directement vers moi.

Lorsqu'il fut à cent pas, je choisis de l'œil un mâle bien gras et l'abattis d'une balle dans l'épaule ; ce fut le premier coup heureux que je fis sur cet élégant gibier. J'ai toujours passé pour un bon tireur de carabine, soit à pied, soit à cheval, mais je ne suis pas sûr de mon coup au delà de cent dix à cent vingt pas.

Deux jours auparavant, j'avais, à balle franche, abattu un koran au vol.

Mon coup de fusil épouvanta les spring-boks, qui s'enfuirent en bondissant ; et comme la nuit approchait et nous enlevait l'espoir d'un second coup pareil au premier, nous rentrâmes à la ferme, Strydon et moi, tous deux en joyeuse humeur.

IV

INVASION DE SAUTERELLES. — UN PRIX DISPUTÉ. — GRANDE ABONDANCE DE GIBIER. — CHASSES NOCTURNES. — CURIEUSES MÉPRISES. — UN VISITEUR CHEZ STRYDON. — TIR AU WILD-BEAST. — RENCONTRE AVEC M. PATERSON-COLESBERG. — EMPLETTES. — JOHN STOFULUS.

Le 6 au matin, dès le point du jour, et tandis que j'étais encore au lit, ou plutôt dans mon cadre, Hendrick Strydon et sa femme se tenaient devant un feu près de mon chariot, apportant une provision de lait doux qui fut la bienvenue. Tous deux gourmandaient mes Hottentots afin qu'ils préparassent le déjeuner et qu'ils réveillassent leur maître indolent. Strydon prétendait que le meilleur moment pour chasser était cinq heures du matin. J'entendis leurs voix, je me levai ; puis, après avoir déjeuné, nous partîmes l'arme au bras.

Ce jour-là, j'eus le plaisir de voir le premier essaim de sauterelles qui se fût jamais présenté à ma portée, depuis que j'habitais la colonie. Nous étions au milieu d'une plaine sans limite ; elles arrivaient comme un ouragan, volant en bon ordre, à une distance d'une centaine de mètres du sol. Je les regardai jusqu'à ce que le soleil fût obscurci par leur nombre et que le sol en eût été couvert comme d'un dais. De quelque côté que je portasse les yeux, au nord, au midi, à l'est et à l'ouest, elles s'étendaient comme un épais nuage, et il s'écoula plus d'une heure avant que leurs légions dévastatrices se fussent envolées et eussent disparu. Ce spectacle étrange m'intéressa vivement, et je me rappelle encore aujourd'hui la sensation que j'en éprouvai sur le moment.

Dans la journée et dans la matinée du jour suivant, Strydon et moi continuâmes notre chasse de la veille. Nous passâmes le petit fleuve nommé Thibus River et chassâmes cette fois du côté de l'est. Hendrick, d'un seul coup et avec une seule balle, abattit deux gazelles magnifiques, et, comme je m'étonnais de son bonheur ou de son adresse, il m'assura qu'il lui arrivait très souvent de faire pareil coup.

Le 9 au matin, Strydon et moi, ayant décidé la veille au soir que nous irions en quête d'une troupe d'autruches qui, selon le dire de son Hottentot, fréquentait les plaines voisines de Thebus-Mountain, nous réveillâmes nos hommes deux heures avant le jour, et, après un déjeuner plus que matinal, nous sautâmes sur nos chevaux et nous nous dirigeâmes vers la passe montagneuse.

Nous étions là depuis une heure environ, postés dans un défilé au milieu des joncs, quand nos Hottentots rabattirent sur nous, — ou plutôt sur Strydon, — un troupeau de magnifiques autruches. Elles s'approchèrent jusqu'à cinquante pas de lui, et je m'attendais à tout moment à voir la fumée de son coup de fusil : le cœur me battait, mon sang bouillait d'impatience. Je me demandais par quelle raison il ne tirait point, quand, le regardant avec une petite lunette de poche, je m'aperçus qu'il était endormi, et, en me retournant, je vis à quatre-vingts mètres de moi une douzaine de spring-boks, qui s'étaient approchés tandis que j'étais occupé de Strydon et de ses autruches. Ils arrivaient derrière moi pour gagner une gorge. Je saisis ma carabine, et, tout couché à plat ventre que j'étais, je fracassai l'épaule au plus beau mâle de la compagnie : il s'élança, courut une cinquantaine de pas et tomba roide mort.

A la détonation de mon arme, des volées d'oiseaux se mirent à tournoyer dans les airs et des bandes de quadrupèdes bondirent dans la plaine comme aux jours du paradis terrestre. J'en étais émerveillé, mais je m'aperçus bientôt que certaines espèces des uns et des autres se disposaient tout simplement à prendre leur part de mon antilope tuée. C'étaient des corbeaux blancs, noirs, des vautours, puis des

chacals, qui voyant ceux-ci s'abattre à tire-d'aile, devinèrent qu'il y avait quelque chose de bon à flairer et sortirent de leur retraite. Je regardais tout cela, n'osant pas bouger, car le gibier accourait de toutes parts et je m'attendais à chaque instant à voir paraître les autruches rabattues par nos Hottentots. J'étais donc obligé de rester muet et immobile spectateur des débats de mes pillards à poils et à plumes. Tout à coup une bande de wild-beasts arrivèrent au grand galop et passèrent à ma portée. La tentation était trop forte : je remis les autruches à un autre jour et je tirai. Je touchai

et travaillent pour les Boers, construisant en pierres des enclos pour le bétail ou des digues sur les petites rivières dans les profondeurs des vallées, afin d'y retenir l'eau dans la saison des pluies. Ces lacs sont destinés à désaltérer les troupeaux pendant la longue sécheresse de l'été.

On paye le travail de ces braves gens avec des génisses et des chèvres.

Les inondations avaient renversé la levée d'une digue située dans une chaîne de collines assez éloignées et tout à fait aux confins de sa ferme. Strydon fit accord avec eux



Nos Hottentots rabattirent sur nous un troupeau de magnifiques autruches.

l'animal visé, mais dans le train de derrière. Il en résulta que la bête, quoique blessée et traînant la cuisse, disparut avec la harde.

Au reste, le nombre des spring-boks était incalculable : quoiqu'ils n'approchassent plus de moi, effrayés qu'ils avaient été par mes deux coups de feu, on les voyait s'agiter, courir, sauter dans toute l'étendue de la plaine. Je suis sûr que dans le cercle qu'embrassait ma vue il y en avait bien dix mille. Une de ces hardes passa à trois cents pas à peu près de Strydon, qui tira sur eux, manqua son coup et les fit tous fuir.

Il était tard ; nous songeâmes à rentrer, emportant la bête que Strydon avait tuée dans la matinée ; quant à la mienne, elle n'était plus qu'un squelette ; la chair en avait disparu sous la dent des chacals et sous le bec des vautours et des corbeaux. Nous remontâmes donc à cheval.

Une chose m'avait étonné dans cette excursion : c'est la quantité de carcasses et de crânes blanchis dont la plaine était jonchée. Partout où je dirigeais mes regards, mon œil rencontrait des milliers de squelettes de spring-boks et de wild-beasts.

Le lendemain, nous vîmes arriver une troupe nombreuse de naturels : ces pauvres gens appartenaient au chief Moshesh et voyageaient pour chercher de l'ouvrage. Un grand nombre de naturels parcourent ainsi tous les ans la colonie

pour la faire réparer. Or, les environs de cette digue étant, à ce que me dit mon hôte, le séjour favori d'un animal qui m'était encore inconnu, c'est-à-dire du Quayga (le quayga est l'onagre de l'Écriture), et Strydon étant obligé de se rendre sur les lieux le lendemain matin avec les ouvriers qu'il venait d'arrêter, nous convînmes de chasser aux alentours dans des collines hautes et escarpées.

Nous partîmes au jour, et, m'étant séparé de Strydon, je gravis une de ces collines afin d'examiner le paysage au lever du soleil. Dans cette course, j'eus la chance d'abattre un rhode-reebock, mais, comme j'avais peur de m'égarer, je rejoignis mon compagnon.

La journée se passa à courir de colline en colline, mais sans rien pouvoir joindre. Nous vîmes trois quaygas et une foule d'autres animaux, mais nous ne parvînmes pas à les approcher d'assez près pour en abattre aucun.

La nuit venait à grands pas. Nous descendîmes du haut de nos collines et nous nous mîmes à galoper vers la ferme. Tout en galopant, nous aperçûmes dans l'ombre une troupe d'animaux que Strydon m'assura être des quaygas. Sautant à bas de nos chevaux, le corps en avant, prêts à faire feu, nous essayâmes de nous approcher du gibier que nous convoitions.

Il faisait assez sombre, et il était difficile, non pas de voir le gibier, mais de distinguer précisément à quelle espèce il

appartenant, quoique Strydon me [illegible] à demi-voix : quaygas, quaygas !

Mais [illegible] peut pas de nou[illegible] après les quaygas partirent au galop.

Il était inutile de les poursuivre à pied. Je cherchai des yeux ma jument, je la [illegible] portée, je courus à elle et sautai en selle [illegible] à l'étalon que j'avais prêté à Strydon. mon [illegible] fut grand en le voyant partir à la poursuite des quaygas et se mêler bientôt à eux.

Après un temps de [illegible] d'un mille à peu près, je rejoignis mes animaux, [illegible] étaient au repos, et paissaient : mon étalon se trouvait au milieu d'eux. Arrivé à cinquante pas à peu près de la troupe, je sautai à bas de ma monture et, me glissant une dizaine de mètres en avant, je lâchai mes deux coups au milieu des quaygas ; ils prirent la fuite, emmenant mon étalon avec eux. J'étais fort surpris du peu d'effroi que leur inspirait mon cheval.

Cependant l'un d'eux était atteint, et si sérieusement qu'il resta bientôt en arrière, et finit par tomber. Mon étalon, en bon camarade, demeura pour lui tenir compagnie.

En ce moment la lune commençait de briller, quoique faiblement. A sa lueur douteuse, je continuai de galoper après le troupeau : je voulais ma paire de quaygas ; je le joignis enfin, et faisant faire un écart à ma jument, me laissai glisser. Je mis un genou en terre et envoyai une balle dans l'épaule du quaygas qui se trouvait le plus rapproché de moi. Il chancela, tomba avec un bruit sourd et resta sans mouvement ; le reste de la troupe l'entoura en renâclant et en bondissant comme font les chevaux sauvages de Mazeppa, puis tous, comme épouvantés, ils repartirent à fond de train à travers la plaine.

Cette course m'avait électrisé : au lieu de me contenter de mes deux quaygas, j'en voulais absolument tuer un troisième. Je remontai à cheval et me mis à la poursuite de la harde. Mais, cette fois, après avoir suivi pendant deux ou trois milles leurs rapides silhouettes sur les bruyères fauves, il me sembla les voir s'évanouir comme des ombres. Je m'arrêtai ; non seulement je ne les voyais plus, mais je n'entendais même plus le bruit de leurs pas.

Je n'avais qu'une chose à faire, c'était de rallier Strydon, si c'était possible, et de tâcher de retrouver mes deux victimes. Je me mis à la recherche de la dernière bête tombée, mais ce fut inutile, rien ne m'indiquait l'endroit de sa chute, et je m'en étais éloigné de deux ou trois milles. La plaine parfaitement nue d'ailleurs ne m'offrait aucun point de repaire à l'aide duquel je puisse me diriger. Je songeai alors au premier quayga tué par moi et pensai que, grâce à mon étalon resté près de lui, la recherche en serait plus facile. Tout d'abord je crus qu'il me fallait dire adieu à celui-là comme à l'autre. Je descendis de cheval, me couchai à plat ventre et crus enfin apercevoir deux points en reliefs au-dessus du niveau de la plaine. En un temps de galop, j'arrivai à une cinquantaine de pas des objets découverts : c'étaient bien mon étalon et mon quayga ; mais à mon approche ce dernier se releva et essaya de fuir. C'eût été trop malheureux, après avoir pris tant de peine, de le voir m'échapper. Je l'ajustai au défaut de l'épaule et fis feu. Il tomba.

Je poussai un cri de joie et je me précipitai en avant, palpitant du désir de voir pour la première fois un de ces beaux animaux dont j'avais tant entendu parler.

Que le lecteur juge de ma stupéfaction en reconnaissant que mon prétendu quayga n'était autre qu'un magnifique cheval hongre, au pelage bai brun, portant deux étoiles au front !

La lumière se fit dans mon esprit. Strydon et moi avions été tous deux dans l'erreur ; ce que nous avions pris pour des quaygas, c'était l'attelage d'un Boer du voisinage, et c'et [illegible] avait fourni aux plaisirs de notre chasse du soir.

Je [illegible] à cheval, pris mon étalon en bride et m'[illegible] pour rentrer à la maison, décidé à payer les chevaux [illegible] avoir [illegible] cette mon histoire, qui le regar[illegible], je lui fis part de mon intention.

— Oh ! [illegible], non, dit-il : ne soufflez pas le mot de l'accident. Le [illegible] des chevaux est un abominable avare qui [illegible] payer trois fois leur valeur. Demeurez en [illegible] qui ne se retrouveront pas seront mis sur [illegible] les lions ou des bucherons braconniers.

Je suivis le conseil de Strydon, ce qui, au reste, nous fut d'autant plus [illegible] entendis parler de rien.

Seulement, je me promis de ne plus tirer sur les quaygas qu'à bon escient et autant [illegible] pendant le jour.

Je restai encore une sem[illegible].

Un matin, le 17, nous fûmes [illegible] par l'arrivée d'un vieil ami de Strydon : c'était un Boer de Mayalisberg ; il [illegible] à la [illegible]. Il [illegible]s-Town, où il avait transporté une cargaison [illegible] retournait chez lui [illegible] des p[illegible] de thé et de [illegible].

Ce Boer m'assura que dans son voisinage je pourrais rencontrer le plus rare et le meilleur gibier, et particulièrement le sable-antilope, le roan-antilope, des élans de Waterbuch, des koudous, des pallahs, des éléphants, des rhinocéros blancs et noirs, des hippopotames, des girafes, des buffles et des lions. Il ajouta qu'il avait tué des éléphants dont les défenses pesaient cent kilos chacune et avaient sept pieds de long. Mais il me conseilla de ne visiter ce pays que vers la fin d'avril, attendu qu'avant cette époque mes chevaux périraient infailliblement d'une épidémie qui règne dans l'intérieur des terres sous une certaine latitude pendant les premiers mois d'été.

Je quittai la ferme de Strydon : ce Boer en quelques jours était devenu mon ami, il me donna une provision d'avoine pour mes chevaux, qui avaient en perspective de durs travaux, car ils allaient faire la chasse à l'oryx. Or la chasse à l'oryx, que j'étais décidé à entreprendre immédiatement, est, comme on va le voir bientôt, la plus fatigante de toutes les chasses.

Avant de me mettre en route, j'avais arrêté un serviteur de plus : c'était un Hottentot nommé John Stofulus. Ses fonctions étaient de conduire mon nouveau chariot. C'était un petit homme actif et robuste, très habile à empailler les têtes de gibier, à conserver les échantillons, et en général propre à toutes sortes de petits détails que je confiais à ses soins.

Son seul défaut était d'être querelleur et d'aimer fort à se battre avec ses camarades. Il se vantait éternellement de ses prouesses en ce genre. J'eus alors l'idée d'utiliser son courage. Mauvaise pensée, car, lorsque je mis sa bravoure à l'épreuve en réclamant son assistance pour la chasse aux animaux féroces, tout ce prétendu courage s'évanouit, et, comme disent les Français, « s'en alla en fumée ».

V

TRAJET JUSQU'AU DÉSERT. — RÉCIT D'UN COMBAT ENTRE TROIS LIONS ET UN BUFFLE. — LA MOUCHE OBLOGY. — UN BOER NOMADE. — LE GEMS-BOK. — CHASSE AU GEMS-BOK. — UNE NUIT AU DÉSERT. — MŒURS DES BUSCHISMEN OU HOMMES DE BUISSONS.

Le 2 décembre au soir je rassemblai avec mille difficultés mes serviteurs ivres, mes bœufs et mes chevaux et je sortis de Colesberg, appuyant à l'ouest vers les vastes plaines de Karroo, où l'on m'assurait que les gems-boks se trouvaient en profusion. Je n'avais pas encore vu cette magnifique espèce d'antilope que l'on appelle bouc diamant.

Je ne fis pas grand chemin ce jour-là, mes hommes ne parvenant pas à se dégriser, et dans cet état d'ivresse ils avaient plusieurs fois failli culbuter les chariots. Je fis halte bientôt après le coucher du soleil et, comme je fus obligé de m'occuper seul des bœufs et des chevaux, et que je n'avais point de combustible sous la main, je dus pour mon dîner me contenter d'un morceau de viande fumée crue et d'un verre d'eau et de gin.

Le jour suivant nous fîmes deux longues traites ; nous traversâmes le Sea Cow River, ou la rivière de la Vache de mer. Six heures entières nous galopâmes dans la plaine, déchargeant et rechargeant fusils et carabines sur un gibier qui semblait devenir de plus en plus sauvage. Je tuai deux antilopes : le premier fut entièrement dévoré par les vautours en dépit des ronces dont nous le couvrîmes, et dépouillé de sa chair aussi délicatement qu'il aurait pu l'être par la main des hommes. Le second avait une jambe cassée et fuyait en boitant, lorsqu'un chacal parut au loin, lui donna la chasse et après une longue course, finit par l'atteindre et le dévora. Ceci est remarquable, mais assez fréquent.

Il arrive souvent que, lorsqu'un spring-bok est blessé, un ou plusieurs chacals apparaissent soudain et aident le chasseur à s'emparer de son butin. Dans les régions plus éloignées de l'intérieur des terres, lorsqu'il s'agit de plus gros animaux, il advient parfois aussi que c'est le lion qui se présente pour aider le chasseur, se déclarant toujours pour l'homme contre l'animal. Quoique cette assertion ressemble assez à un conte de voyageurs, le fait n'en est pas moins positif. J'en ai fait moi-même l'[illegible], mais en m'excepant je citerai M. Oswell, au service de l'honorable Compagnie des Indes Orientales, un des plus braves chasseurs et des plus habiles

tireurs que j'aie jamais rencontrés, et qui a fait deux expéditions dans l'intérieur de l'Afrique. Or M. Oswell et un de ses amis galopaient un jour sur les rives ombreuses du Limpopo à la poursuite d'un buffle blessé, quand tout à coup ils furent rejoints par trois lions qui paraissaient résolus à leur disputer leur proie. La présence de ces nouveaux antagonistes eut pour effet de redoubler la vitesse du buffle.

L'animal continua donc sa course, suivi des trois lions : Oswell et son ami formaient l'arrière-garde sur leurs chevaux. Mais bientôt les lions gagnèrent sur le buffle, s'élancèrent sur lui et le terrassèrent. Il s'ensuivit une lutte épouvantable pendant laquelle les deux chasseurs arrivèrent à portée de la carabine. M. Oswell et son ami s'avancèrent jusqu'à la distance de cinquante pas et firent feu sur la royale famille. A chaque balle qui les frappait, les lions croyaient recevoir un coup de cornes de leur adversaire et redoublaient de rage contre lui. A la fin les chasseurs trouvèrent moyen de mettre hors de combat deux lions, le troisième comprit que le terrain était trop chaud pour lui et battit en retraite.

Le lendemain, après nous être baignés dans la rivière, je m'acheminai vers le Karroo. Je marchai toute la journée, et, ayant fait une traite de vingt-cinq milles, je m'arrêtai au coucher du soleil à la ferme d'un vieux Boer ayant nom Wessel. Le brave homme était ivre-mort. J'avais espéré pouvoir lui acheter des chevaux, mais il était hors d'état de conclure aucune affaire. Il me déclara qu'il était Boer, c'est-à-dire fermier hollandais, qu'en cette qualité il ne pouvait supporter la vue d'un Anglais, et, tout en me faisant ce compliment, il me poussait hors de sa maison, au grand déplaisir de sa femme et de ses filles, qui ne semblaient pas partager son opinion.

En partant de chez lui je fis deux jours de longues et fatigantes étapes sous un soleil dévorant. Ces deux jours me conduisirent à la ferme de mynheer Steukeim, que j'atteignis le 7 fort tard dans la soirée. Il m'apprit qu'à quinze milles environ de sa ferme je trouverais un Boer des tribus errantes, qui m'indiquerait d'une façon positive un endroit dans le Karroo où je trouverais une chasse qui ne me laisserait rien à désirer. Il ajouta que ce district se trouvant trop éloigné pour être fréquenté par les chasseurs, il était sûr que j'y trouverais du gibier de toute espèce.

On était en été, les mouches bourdonnaient en formidables essaims dans les demeures des Boers, attirées qu'elles étaient par l'odeur de la viande et du lait. En entrant dans le manoir de Steukeim, je trouvai positivement les murailles de son grand salon couvertes de ces dégoûtants insectes. Ces mouches sont le fléau des habitants de l'Afrique méridionale, et il faut déployer une prodigieuse adresse pour manger sa soupe ou boire son café sans en avaler une au moins par gorgée. Lorsque l'on apporte les plats, il y a toujours deux ou trois Hottentots ou Bushgirls armés d'éventails de plumes d'autruche qu'ils agitent au-dessus du bouillon, de la viande ou des légumes.

J'attelai et me dirigeai vers le Boer errant, que je rejoignis environ une heure après la chute du jour.

Cet homme s'appelait Gons ; il vivait sous une petite tente de toile bise plantée entre les deux chariots autour desquels il rassemblait le soir son immense troupeau de moutons. Pendant le jour son bétail et ses chevaux couraient librement sur une chaîne de collines couvertes de gras pâturages qui semblaient être son domaine. Sa femme était la plus jolie femme que j'aie jamais rencontrée parmi les Boers, et elle m'assura qu'elle était Française de naissance.

Le lendemain au matin, je déjeunai avec Gons sous sa tente. Il avait des bonnes provisions de viandes et du miel sauvage. Quant au lait, il coulait chez lui comme d'une source. Il m'offrit de me vendre un cheval brun et de belle apparence, ce que j'acceptai.

On ne s'étonnera pas de cette espèce de provision de chevaux que je faisais, quand on va me voir tout à l'heure en changer deux ou trois fois par jour pour chasser l'oryx.

Dans cette ferme je trouvai un autre Boer nommé Swiers, campé avec son bétail. Il avait été obligé de quitter les fermes situées plus avant dans les profondeurs du Karroo, à cause du manque absolu d'eau. Swiers était un homme déjà âgé, qui autrefois avait été un très grand chasseur. Il m'amusa beaucoup en me racontant des anecdotes de chasse relatives aux mœurs du gibier et certaines aventures de sa jeunesse. Il me dit qu'il se rappelait avoir vu des lions à profusion dans la contrée même où nous nous trouvions, et que l'on rencontrait même encore de temps en temps quelques-uns. Il me raconta des combats entre le gems-bok et le lion, où le premier avait vaincu le dernier. Il avait trouvé des carcasses de ces animaux desséchées sur le lieu même du champ de bataille. Le corps du lion avait été transpercé et fixé au sol par les longues cornes aiguës du puissant gems-bok, de sorte que, ce dernier n'ayant pu se dégager, tous deux avaient péri l'un par l'autre.

Toutes ces histoires de lion racontées par Swiers me trottaient par la tête. Je savais que c'est principalement la nuit que le roi du désert voyage et chasse. Il m'avait dit que j'entrais sur le territoire où l'on commençait à le rencontrer, et mes yeux erraient de tous côtés dans l'espoir où j'étais que mes exploits commenceraient plus tôt que je ne l'avais imaginé.

Je ne découvris rien de pareil à ce que j'espérais.

Après avoir fait cinq milles dans une contrée très aride et profondément triste, j'arrivai, au sortir d'une gorge de collines basses, en vue d'une mare d'eau près de laquelle on m'avait conseillé de camper.

La largeur de cette mare était d'environ trois cents toises. D'un côté il y avait de grandes herbes, refuges d'oies et de canards sauvages, de bernacles, de hérons et de grues. L'autre côté était nu.

C'était par là que le gibier allait boire, et le bord de l'eau était trépigné par les pieds des animaux sauvages comme l'est le bord d'un abreuvoir. Mes gens rangèrent mes chariots parmi des broussailles, à quatre cents pas à peu près de la mare. Le soir même je désignai les trois chevaux qui devaient me servir, moi et mes deux piqueurs, à la chasse du gems-bok, qui est le même animal que j'ai désigné sous le nom d'oryx, et que quelquefois, dans le pays, on désigne aussi sous le nom de licorne, non point qu'il n'ait qu'une corne, mais parce que les deux cornes sont si droites et si régulièrement plantées que, vu de profil, il semble n'en avoir qu'une seule. C'est l'animal le plus beau, le plus fort et le plus remarquable de toute la race des antilopes ; il a une crinière hérissée, une longue queue noire traînante et ressemble généralement à un cheval, quoiqu'il ait la tête et les sabots des antilopes. Ses formes sont robustes ; sa taille est carrée et compacte ; son port est noble ; sa hauteur est celle du zèbre et sa couleur assez semblable à celle de l'âne. Les belles bandes noires qui ornent sa tête ressemblent à un collier, et les nuances de sa croupe et de ses crins lui donnent un cachet tout particulier.

Le mâle adulte a trois pieds dix pouces de haut à partir de l'épaule.

Le gems-bok a été créé pour le Karroo desséché et les déserts arides de l'Afrique méridionale. Sa nature est parfaitement adaptée au pays qu'il habite. Il vit et prospère dans les lieux où l'on pourrait croire qu'une sauterelle ne trouverait pas sa subsistance, et, malgré l'étouffante chaleur du climat, il se passe parfaitement d'eau. J'ai observé moi-même, et les Boers ainsi que les indigènes l'affirmeront comme moi, qu'il n'a aucun besoin de boire. Sa chair est fort estimée comme goût et comme saveur, elle est aussi bonne que celle de l'élan. A une certaine époque de l'année le gems-bok devient très gras, et alors il est plus facile de se rendre maître de lui. Mais, grâce à la nature du terrain où le gems-bok pâture, grâce à son caractère timide et défiant, grâce enfin à son insouciance de l'eau, on ne peut pas lui dresser des embuscades comme aux autres antilopes. Il faut le chasser à cheval, le forcer à la course, après de longs efforts de toute espèce ; et, parmi tout le gibier que l'on chasse ainsi à cheval, l'oryx ou le gems-bok (nous emploierons indifféremment ces deux désignations) est le plus agile et le plus dur à la fatigue. Il se rencontre çà et là au centre et dans la partie ouest de l'Afrique du sud.

Le 10 décembre, tous mes préparatifs ayant été achevés pendant la nuit, je montai à cheval une heure avant le jour, accompagné de Cobus et de Jacobs, mes piqueurs ordinaires ; ce dernier conduisait un cheval de bât. Nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, et enfin nous atteignîmes un petit monticule qui dominait légèrement le paysage. Je mis pied à terre et montai jusqu'au sommet. Arrivé là, j'examinai les alentours avec ma lunette d'approche, mais, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre en interrogeant l'horizon, je n'aperçus absolument rien. Machinalement alors mes regards attristés parcoururent le pays intermédiaire ; tout à coup, et au moment où j'allais remettre ma lunette dans son étui, je découvris, à mon inexprimable étonnement, et surtout à ma grande joie, une troupe de vingt-cinq gems-boks paissant à peu près à huit cents pas. C'était la première fois que je voyais ces gems-boks si désirés. Un vieux et magnifique mâle broutait seul à l'écart des autres, comme une sentinelle avancée. Les longues cornes pointues de ces élégants animaux brillaient au soleil comme les casques d'un détachement de dragons. Je m'accordai à peine la joie de rassasier mes yeux de ce réjouissant spectacle, et je revins près de mes gens, afin de concerter avec eux un plan d'attaque.

Je n'étais point alors suffisamment renseigné quant à l'agilité des gems-boks, car un de mes amis m'avait affirmé qu'un homme même de ma corpulence pouvait toujours, s'il était bien monté, forcer ces animaux après une longue poursuite. Mon ami était dans l'erreur, et je vais expliquer d'où cette erreur lui était venue. Il lui était bien véritablement arrivé à lui de forcer des gems-boks, mais cela venait de ce qu'à son insu il suivait d'autres chasseurs, de sorte

que les gems-boks, qu'il forçait avaient déjà été lassés par ses prédécesseurs. Dans tout le cours de mes aventures avec les gems-boks je ne me rappelle que quatre occasions où, étant monté sur la bête de choix de mon haras, que cette chasse éreinta presque entièrement, je réussis seul et sans aide à forcer l'oryx que je poursuivais.

Je pris donc, comme je le disais, langue avec mes Hottentots, et j'adoptai le plan généralement suivi par les Boers. Ce plan était de faire monter mes Hottentots ou mes Bushismen les plus légers sur mes chevaux les plus infatigables et de les transformer pour ainsi dire en lévriers avec lesquels je forçais les gems-boks comme on force les cerfs en Ecosse. Quelquefois le chasseur, familier avec le gibier et le pays, sait quel chemin prendra l'antilope ; alors il coupe court, ayant toujours le soin de prendre l'animal sous le vent. Si l'on est en nombre pour l'envelopper, on rabat l'animal sur le chasseur qui s'embusque, et qui, s'il le manque de ses deux coups ou ne fait que le blesser, le poursuit et le force.

Il était convenu que Jacobs et moi nous tâcherions de faire un grand circuit bien loin, sous le vent du troupeau, et que Cobus le traquerait et le rabattrait sur nous. Le vent soufflait de l'ouest, mais, par malheur, le district d'où venaient ces animaux était au nord. Jacobs et moi partîmes au grand trot, regardant derrière nous de temps en temps, puis nous prîmes la position qui nous parut la plus avantageuse, et nous attendîmes.

Au bout d'une heure d'attente, je fus convaincu qu'il y avait eu erreur dans la direction que nous avions suivie. Je ne me trompais qu'à moitié. Une inégalité de terrain avait dérobé à nos regards la fuite du troupeau vers le nord. Il y avait longtemps que Cobus s'était lancé à leurs trousses et qu'il arpentait le pays. De quel côté, c'est ce que j'ignorais. J'explorai la plaine en tous sens, poussant mon cheval, tantôt à droite, tantôt à gauche, et enrageant d'avoir perdu une si belle occasion. A la fin, sentant que mon pauvre cheval faiblissait sous moi, je m'arrêtai en ralliant Jacobs et je revins avec lui vers les chariots.

On comprend que j'étais d'abominable humeur.

Deux heures après, Cobus revint aux chariots.

Je fus d'abord un peu découragé par cette mauvaise chance, mais bientôt je me sentis pris du désir de faire une seconde tentative, et, vers trois heures, je résolus de me mettre en campagne. J'y étais d'autant plus forcé qu'il y avait presque nécessité : nous n'avions plus une once de viande ; donc entre trois et quatre heures je repartis dans le même équipage. Nous galopâmes à travers les plaines dans la direction du nord-est et rencontrâmes bientôt des autruches et des quaygas. Nous marchâmes encore pendant quelque temps au milieu d'une espèce de taillis ; une assez nombreuse troupe de hartle-beasts traversa notre sentier au galop. Ces animaux furent bientôt suivis par deux ou trois hardes de quaygas et de wild-beasts qui fuyaient épouvantés devant nous, en soulevant un nuage de poussière rouge. A la fin j'aperçus une troupe d'animaux gris cendrés courant en tête des autres. Au milieu de la poussière je vis briller leurs cornes et reconnus des gems-boks.

Les voir et me lancer sur eux fut l'affaire d'un moment. Je montais mon meilleur cheval, et, le maintenant à un galop enragé, je m'aperçus bientôt que je gagnais sur eux. Après une course de plusieurs milles, je trouvai en avant Cobus, bien plus léger de poids que moi et montant un cheval presque aussi bon que le mien. Cobus partit comme un éclair. Nous arrivions à ce moment sur la déclivité d'une colline ; les gems-boks s'y trouvèrent, et je fis halte un instant pour laisser souffler mon cheval et jouir de la vue.

Le cheval de Cobus, qui, comme je l'ai dit, était excellent et portait un cavalier pesant soixante-quinze livres à peine, se rapprochait à chaque enjambée, et, avant d'avoir atteint l'autre extrémité de la plaine, il se trouvait au beau milieu de la troupe écumante. Arrivé là, Cobus choisit une magnifique femelle la tête ornée de cornes immenses, et, en quelques secondes, il la détourna de mon côté, la guidant pour ainsi dire avec la main. Elle me passa à cinquante pas, et je l'abattis de deux balles que je lui logeai dans l'épaule.

Je mourais de soif. La femelle que je venais de tuer avait les mamelles pleines de lait ; je pus la traire dans ma bouche et me régaler du plus délicieux breuvage que j'eusse jamais bu.

Tandis que je me rafraîchissais avec délices, mon Hottentot, mieux aguerri que moi contre la chaleur, enlevait ma selle et la plaçait sur le cheval gris. Je lui ordonnai alors de se mettre en chasse, et, s'il le pouvait, de forcer un vieux mâle.

Je suivis Cobus de mon mieux. Arrivé à la première crête j'aperçus la troupe d'oryx, à environ deux milles de moi, gravissant une colline à l'extrémité de la plaine et Cobus galopant à un mille derrière eux. Il gagnait visiblement du terrain. Enfin gems-boks et piqueur disparurent derrière la colline, mais le chasseur se trouvait encore assez éloigné des animaux qu'il poursuivait.

L'aspect du pays avait changé ; on eût dit que nous entrions dans une contrée nouvelle ; c'était un véritable désert, complètement stérile. Il n'y avait pas une touffe d'herbe verte pour reposer la vue. Partout des trous creusés par des colonies de *mecreah*, sorte de fourmi énorme. Ce terrain, miné de place en place, était on ne peut plus fatigant pour les chevaux, le sol cédant à chaque pas sous leurs pieds.

Lorsque j'arrivai à mon tour après mille faux pas à la colline derrière laquelle Cobus avait disparu, je me trouvai en face d'une vaste plaine ; j'ouvris mes yeux le plus et le mieux que je pus afin d'apercevoir bêtes ou homme. Je suivis la direction qu'il avait prise quand je l'avais perdu de vue, et je reconnus au sommet d'une colline, et tout à fait dans le lointain une tache blanche, qui devait être le chemin. Je courus de ce côté, et, au fur et à mesure que je m'approchai, je vis que Cobus avait forcé le vieux mâle. Je reconnus bientôt celui-ci étendu hors d'haleine près d'un arbuste vert.

Enfin je rejoignis Cobus qui avait tué la plus admirable bête que l'on pût voir.

J'aurais passé des heures à l'admirer ; mais j'étais à plusieurs milles de mes chariots, mourant de soif, sans une goutte d'eau. J'achevai donc le pauvre animal, et, lui ayant coupé la tête avec grand soin, je commençai à l'écorcher.

Il était tard, trop tard pour espérer rapporter le même soir la femelle au camp, et, quant au mâle, il était beaucoup trop loin pour que j'espérasse sauver une parcelle de sa chair des vautours et des chacals.

J'envoyai Cobus aux chariots pour y prendre de l'eau et du pain, lui indiquant pour lieu de rendez-vous l'endroit où j'avais laissé la femelle gems-bok, résolu que j'étais de passer la nuit près d'elle afin de la défendre contre les animaux carnassiers. Avant que Jacobs et moi eussions fini l'écorchement et fussions parvenus à attacher la peau et la tête sur le cheval, la nuit était venue. Ma soif était intolérable, et j'aurais donné mon argent, mon chariot et mes bœufs, pour une bouteille d'eau. Dans l'espoir de rencontrer Cobus, Jacobs et moi cheminâmes lentement, nous efforçant de retrouver l'endroit ; mais l'obscurité redoublait, et, comme dans ce désert aucun indice ne pouvait me guider, je perdis tout à fait mon chemin. Il en résulta que nous errâmes plusieurs heures dans les ténèbres, tirant de temps en temps des coups de fusil en l'air. Enfin, harassés de fatigue, nous nous couchâmes dans la plaine pour essayer de dormir, après avoir attaché nos chevaux à un buisson d'épines près duquel nous étions étendus.

La soif continuait à me torturer ; j'avais, en outre, très grand froid, car j'étais couvert pour tout vêtement d'une chemise et d'une culotte allant au-dessous du genou ; mon matelas se composait de la peau de l'oryx étendue sur un buisson, ce qui lui donnait l'élasticité d'un sommier ordinaire. Je dormis deux heures à peu près et me réveillai glacé. Nos chevaux n'étaient plus là ; ils avaient profité de notre sommeil pour s'écarter. J'essayai inutilement de me rendormir. Au point du jour je me levai, Jacobs en fit autant. Nous regardâmes autour de nous, mais Jacobs ni moi ne pûmes découvrir, ni où nous étions, ni de quel côté se trouvaient les chariots.

A quelques centaines de toises de nous s'élevait une petite colline ; nous y grimpâmes pour voir de plus loin ; mais, arrivés au sommet, nous ne fûmes pas plus avancés. Je pus cependant m'orienter quant à la position de mon camp, en étendant mon bras vers le soleil levant ; mais je ne vis rien. Tout inquiet, je revins à l'endroit où je m'étais endormi, quand tout à coup, à trois cents toises de moi, j'aperçus le cheval que j'avais attaché la veille près de la femelle oryx. Je courus à eux et je les trouvai tous deux en bon état. Je sellai sur-le-champ la bête et courus au camp, ordonnant à Jacobs d'écorcher la femelle en lui promettant qu'aussitôt arrivé aux chariots je lui enverrais de l'eau et du pain.

En chemin je rencontrai Cobus qui me cherchait à cheval. Il apportait ce que j'allais chercher, c'est-à-dire du pain et une bouteille d'eau. Il errait aussi à l'aventure, s'étant complètement égaré. Ma soif s'était éteinte d'elle-même : aussi ne touchai-je point à l'eau et la lui laissai-je porter intacte à Jacobs. Il m'annonça que John Stofulus arrivait avec le fourgon pour transporter notre gibier mort. Je le rencontrai, en effet, peu de temps après ; mais, avec la bêtise ordinaire des hommes de sa nation, il arrivait avec ses tonnes complètement vides.

Je lui indiquai sa route et continuai mon chemin vers le camp.

Un bol de thé me rendit mes forces ; je me mis aussitôt, malgré ma fatigue, à accommoder les deux têtes d'oryx pour ma collection. Vers le soir, nous aperçûmes un cavalier monté sur un cheval fatigué et un piqueur tenant en main un cheval de rechange : c'était Paterson, un de mes camarades de régiment, qui était parvenu à obtenir un congé de quinze jours. Tout en mangeant des grillades de gems-boks, je lui racontai mes hauts faits des derniers jours.

Tous nos chevaux étaient écrasés de fatigue, il leur fallait vingt-quatre heures de repos; aussi la journée du lendemain fut-elle consacrée au *dolce far niente*. Nous nettoyâmes nos carabines et je mis mon journal au net. Le sol était aussi chaud que les parois d'un four.

Le jour suivant, nous reçûmes les visites de plusieurs Boers campés aux environs, qui venaient par curiosité voir comme nous nous tirions d'affaire; ils trouvèrent notre eau-de-vie bonne, et, en échange, tâchèrent de nous être agréables par leur conversation et utiles par leurs renseignements. Nous causâmes avec eux pendant plusieurs heures. Le texte de cette interminable causerie fut, comme on le comprend bien, la chasse. Je leur parlai des lions, car c'était toujours aux lions que j'en voulais arriver. Quelques-uns en avaient vu à l'endroit même que j'explorais à cette heure.

Mais la civilisation les poussait devant elle, et ce n'était qu'à six ou huit journées d'où j'étais que je pouvais espérer d'en rencontrer. Puis des Bushjismen nous passâmes aux lions maraudeurs, en grande partie détruits par les Hollandais, dont ils étaient les ennemis naturels, comme les Peaux rouges sont les ennemis des colons américains. Aussi leurs troupeaux étaient-ils constamment pillés par eux. Les invasions avaient lieu en général du sud-ouest de la colonie; en effet des naturels pouvaient presque impunément se livrer au vol et au brigandage, grâce au vaste et inaccessible désert qui s'étend entre leur pays et les districts agricoles. Ces pillards choisissent ordinairement pour l'époque de leurs excursions les saisons d'extrême sécheresse, parce que dans ces moments-là, ceux qui les poursuivent étant toujours à cheval, tandis qu'eux sont à pied, les cavaliers ne pouvaient se procurer d'eau pour désaltérer leur monture. Quant aux voleurs, ils étanchaient leur soif de la façon que voici. Ils préparaient en ligne droite au travers du désert des relais assez éloignés les uns des autres, où ils cachaient dans des œufs d'autruches de l'eau qu'ils apportaient de distances prodigieuses.

Ces relais, invisibles à d'autres yeux que les leurs, leur étaient signalés par des inégalités qu'ils reconnaissaient facilement, si légères qu'elles fussent, et cela le jour comme la nuit, car la contrée leur était parfaitement familière. Ils pouvaient donc sans crainte s'embarquer dans le désert avec le bétail volé. La souffrance que la soif faisait éprouver aux pauvres bêtes qu'ils chassaient devant eux ne les inquiétait guère, ils pouvaient marcher sans relâche, tandis que ceux qui les poursuivaient, ayant besoin de la clarté du soleil pour conduire leurs chevaux, et étant obligés de chercher des puits, des ruisseaux et des fontaines, étaient forcés de renoncer à les atteindre, faute d'eau pour leurs chevaux.

Paterson resta quatre jours avec moi. Pendant ces quatre jours, nous forçâmes un gems-bok, et mes gens prirent un magnifique wild-beast bleu, animal assez rare dans ces parages et qui était tombé entre leurs mains d'une singulière façon: ils l'avaient trouvé un pied de devant pris dans ses cornes, et, comme il ne pouvait courir, ils lui avaient jeté un lacet et lui avaient coupé la gorge. C'était probablement dans quelque combat singulier avec un de ses pareils qu'il était parvenu à se mettre dans cette étrange position.

Dans une de nos chasses, Paterson força et tua un oryx. Nous passâmes encore une journée ensemble; après quoi, à mon grand regret, il fut forcé de retourner à Colesberg, car son congé était expiré.

Deux de mes Hottentots rentrèrent au camp, pliant sous le poids d'œufs d'autruches; ils avaient découvert un nid qui en contenait trente-cinq. Leur manière de les porter m'amusa beaucoup: après avoir quitté leurs pantalons de cuir, nommés *crakers* en langage des colonies, ils avaient lié le bas des jambes et les avaient par ce moyen convertis en sacs; ils y avaient alors entassé autant d'œufs d'autruches que le double récipient avait pu en contenir. Ceux qui n'avaient pu y entrer avaient été cachés par eux dans le sable, où ils retournèrent les chercher le lendemain matin.

De mon côté, pendant cette halte, je trouvai plusieurs nids, et je constatai, pour la première fois, un fait d'histoire naturelle particulier à ces oiseaux: si un chasseur découvre un nid et ne s'empare pas immédiatement des œufs, il les trouvera certainement écrasés à son retour; le père et la mère détruisent toujours le nid, alors même que l'importun n'a pas touché les œufs, ou ne s'en est pas approché de plus de dix pas. Le nid d'une autruche est tout simplement un trou creusé dans le sable, généralement au milieu des touffes de bruyères et de buissons très bas. Ce nid a environ sept pieds de diamètre. On assure que deux femelles pondent à la fois dans le même nid. Beaucoup de voyageurs ont dit qu'il suffisait de l'ardeur du soleil pour faire éclore les œufs; c'est une erreur. L'autruche couve assidûment, si assidûment, que, lorsque la femelle a besoin de paître, le mâle la remplace sur les œufs et couve pendant tout le temps qu'elle est absente. Ces œufs sont l'accessoire indispensable de la cuisine d'un bushjismen et ils fabriquent avec les coquilles des carafes, des tasses et des plats. J'ai souvent vu des jeunes bushjismen et des femmes Bakalahari, appartenant aux tribus Bechuanas errantes dans le désert, descendre de leurs habitations isolées et écartées pour venir à la fontaine, portant sur le dos un filet contenant douze ou quinze coquilles d'œufs d'autruches qui avaient été vidés à l'aide d'un petit trou pratiqué à leur extrémité. Ces femmes remplissaient ces œufs d'eau et bouchaient l'ouverture avec un tampon d'herbes.

La méthode favorite des Bushjismen pour approcher les autruches, ou toute autre espèce de gibier, est de se couvrir de la peau d'un de ces oiseaux. Alors, selon le vent, ils s'élancent dans la plaine en imitant la démarche de l'autruche, et trouvent toujours, grâce à ce déguisement, l'occasion d'abattre quelques pièces de gibier. Leurs flèches, qui, au premier abord, paraissent peu dangereuses, sont cependant mortelles; elles ont deux pieds six pouces de long; la tige en est mince et l'extrémité est armée d'un os fort aigu. Ils empoisonnent parfois cet os avec une composition dont l'essence fondamentale est le suc laiteux et mortel d'une sorte d'euphorbe dont les feuilles sont fort épaisses. Souvent aussi c'est avec un venin tiré des vésicules d'un serpent. L'arc n'a guère plus de trois pieds; la corde en est faite avec des nerfs tordus. Quand un Bushjismen trouve un nid d'autruche, il s'y cache pour attendre le retour du père et de la mère, et presque toujours il s'empare de l'un et de l'autre. C'est donc à l'aide de ces flèches légères que l'on obtient la plupart de ces belles plumes qui font un des ornements les plus indispensables de nos belles Européennes.

On était au cœur de l'été; dans le jour la chaleur était étouffante, mais vers le soir la brise s'élevait, et, par comparaison sans doute, les nuits semblaient glacées. Le matin du 22, j'eus maille à partir avec un porc-épic; je le tuai avec le gros bout de mon jambok, et j'acquis ainsi la certitude que, comme le phoque, le porc-épic se tue très facilement d'un seul coup sur le nez.

Je continuai à chasser les jours suivants. Mon camp regorgeait des venaisons les plus délicates, et je sentis que je m'endormais, comme Annibal, dans les délices de ma Capoue africaine. Je résolus donc de m'enfoncer très loin dans le pays des oryx. En conséquence, le 25, je quittai mes chariots vers trois heures de l'après-midi, avec mes deux piqueurs et un cheval de rechange. Je m'enfonçai vers le nord pendant quinze milles, et chemin faisant j'avais mis pied à terre dans une plaine aride, pour faire souffler nos bêtes et aussi pour déterrer quelques pieds de la plante appelée par les Boers *water root*, afin d'en faire usage sur-le-champ, ma soif étant dévorante. Cette incomparable plante, qui a sauvé bien des voyageurs égarés de la plus terrible mort qu'il y ait au monde, la mort par la soif, se trouve dans les plaines les plus desséchées. C'est une grande bulbe ovale qui a depuis six jusqu'à dix pouces de diamètre; elle contient un jus abondant, d'un goût fade, mais que la soif fait trouver excellent. Elle est entourée d'une peau brune fort mince, que l'on enlève facilement à l'aide d'un couteau; les feuilles sont courtes et étroites, tachetées de petits points noirs. Il faut un œil exercé pour apercevoir cette plante bénie, et le terrain dans lequel elle pousse est si brûlé par le soleil, qu'il faut l'enlever en faisant une incision autour d'elle avec un couteau. La tête de cette bulbe s'élève de huit à neuf pouces au-dessus de la surface de la terre. Celui qui se destine à visiter ces régions désolées doit s'appliquer à connaître cette plante, qui est pour lui l'assurance de ne jamais mourir de soif. Dans toute l'étendue du grand désert de Kahalari et sur les larges routes qui avoisinent ce pays, il y a une immense variété de ces bulbes et de ces racines juteuses qui se succèdent les unes aux autres, de sorte qu'il n'y a guère de jours de l'année où le pauvre Bakalahari, possesseur d'un bâton à la pointe aiguë et durcie au feu, ne puisse trouver son repas dans le sol même qu'il foule. Aussi les naturels du pays connaissent-ils tous à merveille les propriétés de chaque herbe et de chaque plante que la main du Créateur a semées sur leur chemin. En effet, il y a plusieurs plantes succulentes encore plus utiles que le « water root », en ce qu'elles ont d'épaisses feuilles juteuses et qu'elles donnent à la fois à boire et à manger.

Vous qui voyagerez après moi, ne manquez pas de vous les faire montrer, et je serai heureux de penser qu'en indiquant à mon semblable une précaution à prendre je lui aurai épargné une souffrance.

Au nombre de ces plantes, que je désigne au voyageur comme la manne naturelle du désert, est une espèce de melon d'eau, amer, qui croît à chaque pas sur la surface entière des parties connues du grand désert de Kahalari. Il sert à la fois de nourriture et de breuvage aux sauvages habitants de ces régions abandonnées. Les Bakalahari prétendent qu'au fur et à mesure que l'on pénètre dans l'ouest ces melons prennent un meilleur goût. Mais ce n'est point pour les hommes seuls que Dieu a mis cette nourriture au désert: les gems-boks sont très friands de cette racine, que

leur instinct les porte à déterrer, et les éléphants, qui ont l'odorat si fin, les recherch[illegible]. L[illegible] voit des plaines entières labourées par les défenses de ces intelligents animaux en quête de ces pla[illegible].

Le 2[illegible], à une heure du m[illegible], je levai ma tête qui reposait sur ma selle, dont je m'étais fait un oreiller. Il faisait si clair que je crus que le jour allait poindre. Je réveillai mes piqueurs et nous [illegible] nos préparatifs de départ. Mais tout à coup un nu[illegible] qui passa sur la lune et l'obscurcit vint me dém[illegible] [illegible] elle qui m'éclairait. Il est vrai qu'elle éta[illegible] par une magnifique comète, qui s'étendait du c[illegible] du sud-ouest et avait une énorme queue tout en flam[illegible] [illegible] étions encore au milieu de la nuit, je me rec[illegible] et me rendormis. Trois heures après, la pluie qui [illegible] tombait sur le visage me réveilla en sursaut. Nous n[illegible] dès qu'il fit grand jour et nous nous remîmes [illegible] du côté du nord. Nous re[illegible]onnûmes, à leurs tra[illegible] [illegible], que plusieurs hyènes avaient rôdé tout aut[illegible].

L[illegible] lendemain l'eau disparut complètement : depuis quelques jours elle se corrompait, et cette putréfaction nous av[illegible] rendus malades.

Le 28, j'eus la satisfaction de voir pour la première fois une chose dont les Boers m'avaient beaucoup parlé. C'était un *trek bokkers* ou une grande émigration de spring-boks ; en fait de mœurs de bêtes fauves, le spectacle était bien certainement un des plus curieux qu'il y eût au monde. Deux heures environ avant le jour, j'avais été éveillé dans mon chariot par d'horribles grognements de bêtes qui me paraissaient être à deux cents toises de moi. Je m'étais imaginé que quelques bandes d'antilopes broutaient autour de mon camp. Avec le jour je me levai et regardai autour de moi.

Je poussai aussitôt un cri d'étonnement : au nord le sol était littéralement couvert d'une masse compacte et mouvante de spring-boks marchant en bande serrée comme un troupeau de moutons, et s'avançant d'un pas lent et grave. Ils s'étalaient à la sortie d'une crevasse qui se trouvait au milieu d'une longue chaîne de collines à l'ouest, percée par laquelle ils débouchaient sans relâche, envahissant toute la plaine, comme aurait pu le faire le courant d'un grand fleuve. Puis ces animaux disparaissaient derrière un monticule situé à un mille au nord.

Je demeurai debout pendant près de deux heures sur le coffre de devant de mon chariot : j'étais, je l'avoue, pétrifié de stupéfaction. La scène qui se passait sous mes yeux était aussi merveilleuse qu'inattendue. J'avais peine à croire ce que je voyais, et je doutais du témoignage de mes sens. Était-ce bien une réalité que je voyais ou bien la peinture exagérée et invraisemblable des rêves d'un chasseur ?

Et pendant ce temps-là l'innombrable troupe, l'interminable coh[illegible] continuait à s'avancer dans la plaine en phalanges serrées, couvrant comme un tapis les plaines, les vallées, les collines, en se renouvelant sans cesse et se succédant sans fin.

Tout à coup je sortis de l'espèce de torpeur où me plongeait ce [illegible]. Je m[illegible] à cheval, je pris ma carabine et me lan[illegible] au milieu de ce[illegible] océan, suivi de mes deux [illegible] et [illegible] avec une sorte de frénésie jusqu'à ce qu'il y eût une quinzaine d'animaux à terre.

Alors seulement je criai : Assez !

Il s'agissait avant tout de dérober aux becs des vautours le[illegible] qui jonchait le sol ; nous entassâmes donc notre chasse sous divers buissons que nous couvrîmes de broussailles et nous revînmes au camp, d'où j'expédiai Jacobs avec un fourgon pour chercher le gibier.

[illegible] chasseur qui eût tué pour le plaisir de tuer eût abattu [illegible] de bêtes. Jamais, dans la suite, il ne m'est [illegible] de rencontrer en mouvement un si prodigieux troupeau [illegible] celui que je vis ce jour-là, et jamais non plus ces [illegible] ne se laissèrent approcher de si près. [illegible] je me dirigeai vers le petit fleuve où [illegible] Boers [illegible]. Ils étaient justement sur le [illegible] suivre pour me rendre à Bier-Vley ; [illegible] que m'[illegible] causée les spring-boks [illegible] bien autrement grande en voyant ce que j[illegible] de mon camp à celui du vieux S[illegible] de la petite chaîne de collines qui s'[illegible] de moi le paysage m'ap[illegible] dans d[illegible] et quadrupèdes, et, aussi loin que mon [illegible], j'aperçus le sol entièrement couvert d'u[illegible] spring-boks qui, s'étendant jusqu'à l'horizon, [illegible] un immense tapis rouge [illegible].

Il [illegible] impossible [illegible] ici le chiffre, [illegible] de la [illegible] [illegible] je vis [illegible] [illegible] en [illegible] [illegible] au camp des [illegible] [illegible] Les B[illegible] en [illegible] et avaient tué [illegible] boks qu'ils avaient pu en rapporter. Le vieux Swiers avoua que c'était un assez beau « trek bokkers, » mais il ajouta que c'était bien peu de chose en comparaison de ce qui existait autrefois.

— Ce matin, nous dit-il, vous avez vu une plaine couverte de spring-boks ; eh bien ! moi, je vous donne ma parole que j'ai galopé un jour entier sur plusieurs plaines qui en étaient couvertes, aussi serrés que le sont des moutons parqués dans un champ : ces hardes paissaient aussi loin que mes regards pouvaient s'étendre.

Je ne doutais point de la parole du Boer, mais je trouvais que ce que j'avais vu était déjà fort beau, et [illegible]s peur de tenter Dieu en désirant d'en voir davantage.

Le 31 au matin, je pris congé des Boers, et, quittant le fleuve qu'ils appellent *Rhinocéros-Pool*, je me dirigeai vers Bier-Vley, où j'arrivai au bout de huit heures. La traite avait été pénible ; il faisait très chaud et nous traversions une contrée aride et desséchée. Et pourtant il y avait du gibier ; je vis plusieurs troupeaux de spring-boks de cinq cents à deux mille chacun, le tout flanqué d'outardes et de perdrix des Namaquas en abondance.

Bier-Vley, le vallon près duquel je venais de camper, s'étend sur une plaine large et unie ; il pouvait avoir onze milles de long et un ou deux de large. Dans toute la longueur de la verdoyante vallée court, dans la saison des pluies, un filet d'eau très profond qui serpente au milieu de la plaine, déborde, arrose et fertilise les pâturages voisins. Dans cette saison, néanmoins, son lit était sec et la plaine couverte d'herbe verte et touffue.

La contrée qui avoisine Bier-Vley est stérile et désolée ; elle se compose de collines basses et pierreuses et de plaines de sable où l'on ne voit çà et là que de petits arbustes et des buissons de karroo.

Vers le matin, je transportai mon camp à huit ou neuf milles plus loin, étant obligé, à cause de l'inégalité du terrain, de faire un détour demi-circulaire en dehors du relais, et j'établis mes chariots sur la plaine, tout [illegible] du bord d'un lit de rivière desséchée, avec une grande mare d'eau courante à proximité. C'était au reste l'endroit le plus commode que l'on pût désirer pour tirer des spring-boks, et par conséquent pour choisir de rares échantillons de cornes, ce que j'avais hâte de faire. Le pays était couvert de tous côtés d'immenses hardes de ces antilopes, et elles paraissaient toutes vouloir brouter, de préférence, aux environs du ruisseau à côté duquel j'étais campé.

Je demeurai là plusieurs jours, m'amusant comme jamais je ne l'avais fait et augmentant chaque jour mes échantillons d'oryx, de spring-boks et d'autres animaux. Ce fut là que je tuai ma première autruche, qui était un fort beau mâle. Je le tirai de très loin, et ma carabine était élevée de manière à décrire une parabole de plusieurs pieds. Ma balle lui cassa la jambe et il tomba pour ne plus se relever.

On aurait peine à comprendre ce qu'il y a de force dans les jambes d'une autruche. La cuisse, particulièrement musculaire, ressemble bien plus à celle d'un cheval qu'à celle d'un oiseau.

En mourant, l'autruche me lança un coup de pied qui m'atteignit si cruellement à la jambe que la violence du coup me renversa.

VI

LE GRAND FLEUVE ORANGE. — STIUK VOUTEYN. — LES GRIQUAS ET LES BATARS. — CAPTURE D'UN ENFANT DES BUISSONS BUSH-BOYS. — UN NID D'AUTRUCHES. — CABANES DES BUSHJISMEN. — LES KOODOOS ET LES ORYX.

Le 9, je trouvai que j'avais suffisamment joui des délices de la Bier-Vley : en conséquence, dans la matinée les chariots furent rechargés. On attela dans l'après-midi et je cinglai vers le sud. Le lendemain nous attelâmes au point du jour et rebroussâmes jusqu'à Rhinoceros-Pool. La chaleur continuait à être étouffante et le vent soufflait du nord : nous étions assaillis par des essaims de mouches qui étaient insupportables. Elles remplissaient la tente et les [illegible] de telle façon qu'il m'était impossible d'y rester. Les Boers m'avaient désigné une petite fontaine à une [illegible], où ils me conseillaient de [illegible] pendant quelques jours [illegible] [illegible] nous attelâmes [illegible] [illegible] au [illegible] à travers [illegible] plaine qui s'étend parallèlement à la contrée fréquentée par les oryx.

J'avais envoyé d'avance un de mes Hottentots à la recherche d'une source d'eau pour nous et notre bétail : il revint nous dire qu'il y avait à un mille en avant un camp de Boers, que ce camp était abandonné et qu'il était situé près d'une grande fontaine, remplie non pas d'eau, mais de boue.

J'espérais convertir cette boue en eau, je fis donc atteler à trois heures de l'après-midi et allai m'établir à cette fontaine, qui sera dans ma vie un souvenir unique et éternel, car ce fut près d'elle que je trouvai un seul et intéressant échantillon de Bushjesmen qui s'attacha à moi et me servit fidèlement, suivant ma fortune au milieu des plus grands dangers et des plus affreuses privations sur terre et sur mer. Plus tard, quand je me fus enfoncé dans le centre de l'Afrique et que les autres m'abandonnèrent, lui seul resta près de moi.

Dans l'après-midi, je chassai et tuai un vieux mâle oryx. La nuit suivante son cou me servit d'oreiller, et attiré par l'odeur de la chair fraîche, les chacals poussèrent leurs cris funèbres tout autour de moi.

Je reviens à mon petit bush-boy.

Le 13, tout près de mon camp, je découvris deux trous remplis d'eau. Je les visitai, et tout à coup à quelques pas de moi je découvris un drôle de petit personnage ayant forme humaine qui me regardait sans trop s'effaroucher. C'était cet enfant des buissons, — bush-boy, — dont j'ai parlé plus haut. Mes Hottentots avaient aperçu sa tête noire et crépue au milieu des roseaux de la fontaine et s'étaient emparés de lui. Je lui offris tout d'abord un habillement complet accompagné d'un verre d'eau-de-vie, et moyennant ces dons nous fûmes bientôt amis.

Alors je l'interrogeai, et il me conta qu'étant tout petit il avait été pris par les Hollandais pendant le pillage d'un village et le meurtre de sa tribu. Il avait été élevé depuis par un Boer, mais n'ayant pas pu supporter les mauvais traitements dont il avait été l'objet, il s'était enfui au hasard. Depuis trois ou quatre jours il errait à l'aventure. Les Hollandais l'avaient baptisé du nom de Ruyter, en l'honneur du fameux amiral hollandais.

Le 17, à cause du manque d'eau, je fus forcé de lever le camp et de me diriger vers la grande rivière Orange, éloignée de trente milles à peu près.

Le 18, au point du jour, nous mîmes les bœufs aux chariots, et, après avoir marché quatre heures dans des régions sauvages et inhabitées, nous nous trouvâmes tout à coup en face de la magnifique rivière Orange, le plus beau des fleuves de l'Afrique, dont le cours, qui a près de quatre cents lieues de long, forme un point géographique important. Il prend sa source à l'est dans la chaîne des Vitbergen-Mountains, un peu au nord de la latitude de Port-Natal, et coulant vers l'ouest, reçoit Vaal-River, qui s'y jette à cinquante milles plus bas que l'endroit où je venais de déboucher. De là, continuant son cours toujours vers l'ouest, l'Orange disparaît dans l'Atlantique au sud, à peu près à cinq cents milles plus au nord que le cap de Bonne-Espérance.

Nous atteignîmes la rivière à un endroit que l'on nomme Davmar's-Drift. Il y avait tout près de là une ferme hollandaise des plus confortables. Son propriétaire était un jeune Boer du cap Distrek. Il avait conquis la position très convenable où il se trouvait en épousant une grosse et vieille veuve. Leur principale richesse consistait en immenses troupeaux de moutons et de chèvres qui étaient en excellent état. La contrée au reste était favorable à l'élevage des bestiaux de ce genre.

Contre mon attente le Boer m'assura que la rivière était guéable. Cependant, avant de m'aventurer à la traverser, je consacrai une ou deux heures à rehausser, à l'aide de branches d'arbres, les marchandises que l'eau pouvait gâter en les atteignant. La descente jusqu'à la rivière était très escarpée, et nous fûmes obligés de mettre les sabots aux deux roues de derrière de chaque chariot. Le gué était rocheux et les secousses terribles. Cependant nous arrivâmes sains et saufs sur l'autre bord. Nous nous éloignâmes aussitôt d'un demi-mille des bords de la rivière et dressâmes immédiatement notre camp.

Il faut avoir considéré le fleuve majestueux dans les mêmes conditions que moi pour se faire une idée du plaisir que je ressentis en traversant cette oasis dans le désert. Depuis quelques semaines notre caravane avait traversé des plaines arides et desséchées, où nous avions eu à peine assez d'eau pour désaltérer notre bétail ; nous sentions peser sur notre tête un ciel dévorant dont aucun nuage ne tempérait la chaleur, où pas un arbre, pas un arbuste feuillu ne répandait son ombre ; et tout à coup nous nous trouvions en face d'un fleuve majestueux, [illegible] ses larges ondes [illegible] nos yeux éblouis et nous offrant [illegible] d'arbres verdoyants et de fraîches prairies. A [illegible] nous traversâmes l'Orange, ce fleuve me rappela certains sites de la Spey, la chère rivière aux bords de laquelle je suis venu au monde.

La largeur ordinaire de l'Orange est de trois cents toises : chaque rive est ornée d'un superbe rideau de saules pleureurs dont les branches trempent dans l'eau, tandis que de place en place s'élèvent des bosquets d'arbres fleuris dont le parfum embaume l'air et dont les fraîches profondeurs sont peuplées d'oiseaux de toute espèce, les uns au plumage diapré, les autres au chant mélodieux. Les entomologistes pourraient, aussi, trouver là matière à d'intéressantes remarques, car les arbres et le sol fourmillent d'insectes curieux et rares.

La première chose dont je m'occupai après avoir fait halte fut de prendre un bain délicieux, après quoi je m'habillai de mon mieux, et, traversant la rivière à cheval, j'allai rendre visite à l'heureux ménage dont j'ai déjà dit un mot.

Je trouvai ces gens-là polis et communicatifs, ils m'offrirent une provision de légumes qui me fut d'autant plus agréable que j'en étais privé depuis plusieurs semaines, et je sus par eux qu'à 15 milles vers le nord je trouverais des salines ; ils me montrèrent deux sortes de gibier qui m'étaient encore inconnues, c'est-à-dire les Koodoos et les Sassabys. Je me promenai avec eux dans leur jardin où, sans compter les légumes, je trouvai différentes espèces d'arbres fruitiers, tels que des pêchers et des abricotiers : les branches pliaient sous le poids de leur savoureuse moisson.

Nous nous quittâmes enchantés les uns des autres.

Le 19, je montai à cheval et me dirigeai vers le nord, où une grande colline rocheuse bornait l'horizon.

Je jouis là d'une vue magnifique au nord et à l'est, aussi loin que le regard pouvait atteindre, on apercevait une multitude de cimes hardies d'une hauteur prodigieuse. Quelques-unes formaient le plateau, mais la plupart étaient d'aspect conique et s'élevaient en pyramides dont chacune semblait s'efforcer de dominer l'autre.

Ces montagnes divisaient des plaines immenses. Depuis que nous avions traversé le fleuve Orange, le paysage s'embellissait. Les plaines étaient plus hautes et plus vertes, et les petits buissons qu'on appelle « karroo », en raison du désert où ils poussent, étaient peu à peu remplacés par d'autres d'une plus belle venue et d'une autre espèce. Ceux-ci pour la plupart exhalaient un vif parfum aromatique, surtout lorsque la terre avait été rafraîchie par une averse ; dans ce cas, les déserts de l'Afrique exhalent un parfum si délicat que ceux qui n'y ont pas voyagé ne sauraient s'en faire une idée.

Notre route serpentait au milieu d'une plaine immense où nous vîmes errer plusieurs hardes de gros gibier. Mais je m'approchais des régions où je comptais rencontrer une plus noble chasse et [illegible] que je rêvais [illegible] de lions, d'éléphants, de rhinocéros et d'hippopotames.

Bientôt mon attention fut attirée par la vue d'une grande antilope qui me parut appartenir à la famille des « hartebeests ». A sa couleur pourpre, je la reconnus pour un Sassaby, quoique je visse cet animal pour la première fois, mais elle était trop loin pour que j'essayasse de lui donner la chasse. Je la laissai donc paître tranquillement.

La vue était bornée de tous côtés par les montagnes, et à l'aide de ma lunette je découvris des forêts de mimosas qui couvraient Algoa Bay.

Nous arrivâmes [illegible] vers un bassin assez profond dont les côtes formaient une pente douce. Au milieu, la surface plane [illegible] de sable fin, portait une couche épaisse de gros sel ; cette couche a d'ordinaire de un à deux pouces d'épaisseur. Des pluies violentes remplissent d'eau le bassin, et quand la sécheresse arrive l'eau se retire et il se forme de grands dépôts de sel. Ce genre de salines se trouve dans plusieurs parties de l'Afrique méridionale. Celles qui [illegible] la colonie de son meilleur sel sont situées entre Uitenhage et Algoa Bay. Elles sont fort étendues et leur [illegible] est considérable. Les autruches et [illegible] les antilopes fréquentent les salines, car elles sont très friandes de sel.

La saline près de laquelle nous étions avait été autrefois visitée par les Boers [illegible] qui s'y approvisionnaient, mais depuis [illegible] années ils l'avaient abandonnée pour une autre qui [illegible] de qualité supérieure. Les alentours [illegible] inhabités, calmes et silencieux [illegible]

[illegible] je laissai mes chariots campés près de la saline et, avant fait un demi-mille vers le nord sur une [illegible] je découvris une fontaine d'eau excellente [illegible] imprégné de salpêtre. Plus tard [illegible] les Boers appelaient cette fontaine *Groot Fontein* [illegible] à cause de [illegible] que l'on [illegible] la nommaient [illegible]

A [illegible] je fus [illegible] par une troupe de [illegible] Ils [illegible] une petite fontaine au [illegible] où l'on disait qu'il y [illegible] fusion. [illegible] de plusieurs [illegible] Bushmen nus et à l'aspect sauvage, qu'ils avaient sans doute capturés

dans leur enfance et dressés au service. Ils menaient en laisse, derrière leur chariot, des chevaux de selle qui paissaient tout en marchant. Je remarquai aussi parmi leurs bœufs, qui marchaient librement, deux vaches laitières. Ce peuple ne se met jamais en voyage sans se faire escorter de ce luxe hygiénique.

La contrée occupée par les Griquas s'étend de Rhama, village situé sur Orange-River, à environ trente milles à l'est du lieu où je me trouvais maintenant, jusqu'à Griguastadt, leur capitale, village bâti à peu près à cent milles au nord de la jonction du Waal avec Orange River. Les Griquas d'origine hottentote ont en général les traits caractéristiques de la race, c'est-à-dire un nez large et épaté, des pommettes saillantes, de petits yeux d'éléphant et d'autres particularités physiques qu'il est inutile d'énumérer. Néanmoins ils sont croisés avec tant d'autres tribus qu'on peut trouver sur leurs territoires des descendants de toutes les races de Boers, Béchuanas, Mozambiques, Corannas, Namaquas, Hottentots, Bushjimen, etc. Ils se marient sans distinction de races, de sorte que les uns ont les cheveux longs et noirs, tandis que chez les autres le crâne est à peine orné de rares mèches maladives, de laine crépue. Ces unions mixtes produisent donc des nuances et des variétés à l'infini.

Une autre tribu, de tout point semblable aux Griquas, habite à l'est de leur territoire une contrée très étendue et très fertile. Ces gens s'intitulent *Bâtars*. Leur chef a nom Adam Kok, et leur capitale s'appelle Philipoli. C'est un petit village s'élevant à trente milles environ au nord de Colesberg ; leur pays est bordé au midi par le Great-Orange-River. C'est de toute l'Afrique méridionale le district le plus favorable pour le fermage, car il possède une multitude de fontaines dont on peut détourner les eaux pour arroser les terres.

Le costume des Bâtars consiste en une jaquette de cuir, un gilet, un pantalon, des souliers grossiers ; le tout confectionné chez eux. Un mouchoir malais attaché sur leur tête complète leur costume, qui les dimanches et fêtes s'enrichit d'une cravate et d'une chemise. Quant aux femmes, elles portent un corset juste qui descend jusqu'au bas de la taille, d'où part un jupon pareil à ceux des femmes de tous les pays. Ces jupons sont quelquefois d'étoffes de fabrique anglaise, mais plus souvent d'un cuir souple qu'elles préparent elles-mêmes. Elles se coiffent avec deux mouchoirs, l'un de soie noire, l'autre bariolé de rouge et de vert. Elles aiment beaucoup les perles de toutes grosseurs et de toutes couleurs, et en mettent plusieurs rangs à leur cou. Il y en a surtout une espèce qui leur est particulière. Ce sont les tribus qui habitent sur les bords de la grande rivière Orange, vers le point où elle se jette dans la mer, qui les façonnent avec la racine d'une plante qui croît à l'embouchure du Great-Orange-River, et qui exhale un parfum spécial et très doux. Chaque fille Griquas possède au moins un rang de ces perles, et tout voyageur qui une seule fois a respiré leur parfum ne peut le sentir de nouveau sans se rappeler involontairement les beaux yeux noirs et les formes gracieuses des nymphes et demi civilisées qui habitent la rive nord de l'Orange.

Les maisons des Griquas ressemblent à des ruches ou à des fourmilières ; elles sont construites avec des branches d'arbres plantées en terre, en cercles recourbés au-dessus et entrelacées, de manière à former une espèce de treillage sur lequel on étend de grandes nattes tissées avec des roseaux. Ces peuples se servent aussi de ces nattes en guise de capotes de chariots, car elles résistent efficacement au soleil et à la pluie.

Une hutte de Griquas a dix ou quinze pieds de diamètre. Lorsque le propriétaire change de canton pour chercher des pâturages, il n'a pas grand'peine à emporter sa maison avec lui. J'ai vu un bœuf de transport chargé non seulement de la maison de son maître, mais encore de tous les ustensiles de ménage au complet, fabriqués en bois, de deux sacs de peau pleins de lait épais, des ustensiles de cuisine et pardessus tout de la ménagère, avec un ou deux enfants.

Tous les Griquas ont des maisons faites sur le même modèle, tous mènent la même vie. La description de la demeure et des usages d'un seul est donc la description des mœurs de toutes les peuplades qui jusqu'à l'océan bordent le cours du Vaal et d'Orange River. Un point sur lequel ils se ressemblent [illegible] leur abominable paresse. Ils détestent les travaux difficiles ou fatigants et passent leur vie à chasser. Tous les ans ils partent en bandes avec leurs chariots, leurs bœufs et leurs chevaux pour faire des expéditions de ce genre dans l'intérieur des terres et ils s'absentent de chez eux pendant trois ou quatre mois. Les Griquas sont particulièrement menteurs, défaut qui au reste domine dans l'Afrique méridionale. [illegible] on ne peut plus indiscrets dans leurs demandes [illegible] ordinairement par mendier du thé ou du [illegible]. Comme ils [illegible] la courtoisie anglaise, ils font cette [illegible]

de leur femme ou de leurs filles. Mais malheur à vous si vous accédez, alors ils continuent leurs importunités et ont tour à tour la fantaisie d'obtenir votre chapeau, votre cravate ou votre habit, sans rougir de vous offrir les trocs les plus insensés. Un jour j'en trouvai un qui de sang-froid proposa de troquer mon pantalon de drap tout neuf contre une paire de culottes de cuir qu'il portait depuis plus de dix ans.

Nous franchîmes les collines par un défilé pierreux, et ayant cheminé pendant quelque temps au travers de plusieurs vallées bien boisées, nous jouîmes tout à coup d'une vue admirable. Une vaste plaine couverte d'un gazon touffu sur lequel se détachaient de gigantesques mimosas s'étendait depuis le pied des collines au sommet desquelles nous nous trouvions jusqu'à une autre chaîne de montagnes escarpées colorées d'une belle teinte bleue. Nous descendîmes dans cette plaine en appuyant vers le nord et galopant en ligne parallèle aux collines. Bientôt mes compagnons prirent une direction qui ne me parut pas être le meilleur chemin pour rencontrer du gibier. Je m'écartai donc quelques pas et suivis un sentier qui rampait à la base des montagnes. En un instant, je les perdis de vue.

Je galopai ainsi environ un mille, et soudain je me trouvai en face d'une troupe de koodoos, parmi lesquels se trouvaient deux bucks qui portaient majestueusement une paire de cornes en spirale bien plantées et très écartées. Ils prirent la fuite du côté des collines rocheuses, ainsi que font toujours les koodoos. Leur course était une suite non interrompue de bonds par-dessus les ronces, ce qui éreintait mon pauvre cheval. Par malheur je m'étais mis en campagne sans piqueur, et pourtant, tout lourd que j'étais, je gagnais sur eux, et j'en aurais certainement atteint et tué au moins un, s'ils n'étaient arrivés à un obstacle infranchissable pour moi, c'est-à-dire à une espèce de barrière de rochers durs et pointus, par-dessus lesquels ils sautèrent et disparurent.

En ce moment parut tout à coup une belle troupe composée de neuf oryx, galopant droit sur moi. Ils avaient tous des cornes d'une longueur prodigieuse, surpassant en beauté tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Ils étaient précédés de quatre zèbres admirablement rayés, les premiers que je rencontrais. En une seconde je me lançai à la poursuite de cette bande. Je déplorais plus que jamais la folie que j'avais faite de sortir sans piqueur, mais pourtant sans perdre tout espoir de succès, car il était évident que ces antilopes avaient été chassées par les Griquas dont je venais de me séparer. Je choisis un mâle et m'attachai à lui pendant plusieurs milles, en le poursuivant d'un galop furieux. Enfin, je me trouvai à quinze toises de lui : sa langue pendait hors de sa bouche, de longs flots d'écume découlaient de ses flancs. Tout à coup, au détour d'un buisson d'épines il s'arrêta et fit volte-face. Je me jetai hors d'haleine, épuisé, frémissant, à bas de mon cheval. Je portai d'une main convulsive ma carabine à mon épaule et fis feu. La balle le perça de part en part et le tua roide.

Il avait les plus admirables cornes que j'eusse encore vues. Je débarrassai mon cheval de sa selle, puis je l'attachai au licol, et je coupai la tête de l'oryx, opération que je n'accomplis qu'à grand'peine, car la peau de son col avait un pouce d'épaisseur. Après cela je couvris le cadavre de branches coupées à un mimosa voisin, afin de le protéger contre les vautours. Cette opération terminée, je revins au camp, ma carabine sur l'épaule.

Le lendemain je découvris la carcasse d'une femelle koodoo qu'une meute de chiens sauvages avait forcée et dévorée. Mes Hottentots se hâtèrent de s'emparer de la moelle des os des cuisses, qu'ils estiment comme un grand régal et qu'ils avalèrent toute crue.

VII

EXCURSION DE STINK-VOUTEYN AU VAAL ET RETOUR. — CHIENS SAUVAGES. — LES ANTILOPES. — LES AUTRUCHES. — LES PERDRIX DES NAMAQUAS. — LES SAUTERELLES. — LES BOERS ESSAYENT DE M'ENLEVER RUYTER. — UN GNOU FORCÉ PAR DES CHIENS SAUVAGES.

Le 25 au matin, nous attelâmes et quittant Stink-Vouteyn, nous marchâmes vers Vaal River, éloignée d'environ vingt-cinq milles.

Nous y arrivâmes à deux heures le lendemain

Notre route courait dans des sables très fins, ce qui la rendait horriblement pénible pour [illegible]. J'envoyai d'avance des hommes à cheval sonder la profondeur du fleuve, et, le trouvant guéable, je résolus de le traverser sur-le-champ. Il est de règle, parmi les voyageurs expérimentés, de ne jamais remettre au lendemain, en Afrique surtout, le passage d'une rivière qui se trouve guéable au moment où ils arrivent sur ses bords. Les voyageurs de l'Afrique méridionale racontent des histoires qui prouvent qu'ayant négligé cette précaution, ils ont été forcés de [illegible] des semaines et même des mois entiers sur le bord de diverses rivières. Le courant étant très fort, je montai sur un des bœufs de devant d'un de mes attelages, et en quelques minutes une double file de bœufs refoulait vigoureusement l'eau qui montait jusqu'à la moitié du flanc de ces animaux ; l'eau atteignit le fond de ma cargaison, mais sans me causer aucun dommage. L'autre rive était extrêmement écartée et pierreuse, et chaque bête eut les plus puissants efforts à faire pour en gravir la berge.

En cet endroit la rivière est fort belle, avec des courants rapides et de petites anses d'eau calme appelées par les naturels « zekoé-ychots », ce qui veut dire trous de veau marin ou d'hippopotame, car ces énormes amphibies étaient très nombreux, il y a quelques années, le long du Vaal-River. Mais l'hippopotame est timide comme l'éléphant : il recherche la solitude et se retire à mesure que la civilisation approche. Les bords du Vaal, ainsi que ceux d'Orange-River, sont ornés de bosquets touffus et d'arbres verts de toute sorte, où domine le saule pleureur, dont les longs rameaux effleurent avec grâce le courant. La berge des deux fleuves est jonchée de troncs d'arbres bruts qui y sont déposés par les inondations annuelles auxquelles ils sont sujets. Au nord, à peu de distance de mon camp, il y avait une île charmante et couverte d'arbres de la plus éclatante verdure.

Vers trois heures de l'après-midi je montai à cheval et me lançai au galop vers le nord. J'étais accompagné de Cobus et de Jacobs.

Nous trouvâmes le pays couvert de buissons, la plupart armés d'épines semblables à des hameçons. Cette espèce de mimosa est plaisamment désignée par les Boers sous le nom de « vyacht um bige », ou « wait a leitthom », c'est-à-dire épine, attends un peu », parce qu'elles conseillent à chaque instant aux voyageurs qui passent de ne pas se presser, attendu que, quand ils n'ont point égard à leurs avis, ils y laissent une portion de leurs chemises et de leurs pantalons. Çà et là il y avait des collines couvertes de rochers adamantins fort pointus, dans les interstices desquels croissaient abondamment néanmoins de la bonne herbe et des buissons verts.

Je fis ce jour-là un très beau coup : je tuai une vieille outarde mâle, et comme tout charmé de cette capture et comptant sur un excellent déjeuner pour compléter ma bonne humeur, je revenais vers mon camp, comptant bien trouver ce déjeuner prêt, je découvris mes deux honorables serviteurs, Cobus et Jacobs, chargés du soin de mes repas qui, couchés au pied d'un mimosa, fumaient avec délices leurs petites pipes de terre ; quant à mon déjeuner il n'en avait point été question.

Je crus à cette occasion qu'une petite correction manuelle serait bien placée ; j'adressais en conséquence à chacun deux ou trois coups de mon jambok. Ces fiers gentlemen en furent tellement indignés qu'ils s'enfuirent au moment où j'étais au bain.

Le 31, il faisait un beau temps très frais quoique le ciel fût couvert d'une vapeur noire. Je me donnai d'abord le plaisir de nager assez longtemps dans le Vaal, puis je montai à cheval pour aller à la recherche d'un Roan antilope. En l'absence de mes deux fugitifs, je me fis suivre par Carolus, qui, presque aussi grand et aussi gros que moi, était beaucoup trop lourd pour l'emploi de piqueur. Quant à mon petit Bush-boy Ruyter, il avait appris à monter à cheval chez les Boers, mais il se tenait mal et ne voulait jamais pousser sa monture à fond de train surtout quand le sol était inégal ou rocailleux.

J'explorai la contrée sans résultat jusqu'à une distance assez considérable et me décidai à revenir vers mon camp, quoiqu'il fût encore de bonne heure ; car le temps s'obscurcissait, et des coups de tonnerre lointains et sourds annonçaient un orage prochain. En moins d'une demi-heure la pluie tomba à torrents et un vent très froid se mit à souffler. Alors commencèrent à gronder sur ma tête les plus formidables éclats de foudre que j'eusse entendus de ma vie. Les éclairs étaient si nombreux et si précipités qu'il en résultait un jour étrange et flamboyant qui m'aveuglait. Nous pressâmes alors notre course ; mais au moment où nous allions entrer dans un fourré de buissons épineux, une énorme antilope grise se leva du milieu d'un fourré. Je ne pus voir sa tête, mais je reconnus tout d'abord que c'était le fameux Roan antilope tant cherché par moi, autrement dit un gems-bok bâtard. Je demandai ma carabine mauresque, abritée contre les torrents de pluie qui tombaient dans une gaine imperméable de master Hugh Snowis, breveté. Carolus la tira de son fourreau et me la passa avec son flegme ordinaire. Elle était naturellement toute chargée.

La noble bête avait pendant ce temps gagné du terrain : c'était un vieux et magnifique mâle ; il portait une superbe paire de cornes ayant la forme d'un [illegible] et avait cinq pieds de haut depuis l'épaule jusqu'à terre. Heureusement j'étais monté sur un cheval qui, [illegible] savait ce qu'il avait à faire, et qui, à travers [illegible] de roches, de pierres et de [illegible] s'élança après lui avec une grande ardeur. Au bout de quelques minutes, mes jambes, à partir du genou, étaient ruisselantes de sang, et ma chemise, soit dit en passant, mon seul vêtement, était déchirée en petites bandelettes qui flottaient au gré du vent autour de ma taille.

L'antilope, grâce à la surprise et à la difficulté du terrain, eut d'abord une avance qu'elle maintint pendant quelque temps, mais bientôt le sol étant plus ferme, je commençai à gagner sur elle. Enfin, après une chasse d'environ dix milles, illuminée par les éclairs qui m'eussent donné aux yeux d'un poète d'Occident l'aspect d'un chasseur fantastique, nous arrivâmes à une légère montée à la moitié de laquelle mon antilope s'arrêta et fit tête bravement, me regardant à son tour d'un air de défi et avec des yeux qui semblaient croiser leurs éclairs avec ceux du ciel.

J'avoue qu'aujourd'hui encore je me rappelle ce moment avec une certaine émotion. Cet animal qui, forcé par le lion, lui tient tête, osait me résister. Je m'approchai de lui à la distance de quarante pas. Je mis pied à terre, et, sans être intimidé par les éclats d'un coup de tonnerre, je lui envoyai une balle dans l'épaule. L'animal bondit aussitôt pour me charger, mais à moitié chemin, sa force le trahit : il chancela et tomba sur les genoux. Je lui envoyai alors une seconde balle dans le cou, juste à l'endroit où j'avais l'habitude pour mes collections de séparer la tête des épaules. Ce fut son coup de grâce : il se releva dans un suprême effort mais pour retomber ; il roidit ensuite ses membres et ferma les yeux. Il était mort.

Pendant ce temps l'orage redoublait de fureur.

J'avais très froid, car j'avais perdu ma chemise dans l'ardeur de ma poursuite, et il ne me restait absolument que mes souliers et une espèce de ceinture de cuir ; je m'arrêtai cependant assez longtemps à [illegible] la superbe et rare antilope que je venais d'avoir le bonheur d'abattre. C'était un échantillon magnifique.

Dans l'après-midi du 3 février nous attelâmes et rebroussâmes chemin jusqu'à ce que la nuit vînt. J'étais alors arrivé à la rivière que je traversai malgré l'obscurité, et je campai sur l'autre bord. Dans le trajet j'avais rencontré une douzaine d'autruches sortant de l'œuf depuis quatre ou cinq jours et à peine grosses comme des pintades. Je m'amusai beaucoup à voir la mère s'efforcer de nous [illegible] le change, en rusant à la manière des femelles de canards sauvages ; elle étendait et traînait les ailes, puis se [illegible] à terre comme si elle eût été blessée. Pendant ce temps le mâle se chargeait de la garde des petits et les éloignait de nous pour les mettre en sûreté.

Je respectai l'amour maternel dans la personne de cette digne autruche, et lui fis grâce, à elle, [illegible] et à sa couvée.

Le 4 nous cheminâmes à travers un pays [illegible], orné en certains endroits de [illegible] pittoresques, de l'espèce des [illegible]. Vers onze heures du matin je remarquai que la [illegible] de collines très étendues vers le nord était [illegible] sur une largeur de plusieurs milles, comme par un nuage épais qui paraissait se rapprocher de nous en appuyant vers le sud. Il se trouva que ce nuage était composé de myriades de sauterelles : ce [illegible] est, selon moi, ce qu'un voyageur peut voir de plus curieux. Elles ressemblent fort à une épaisse giboulée de neige lorsqu'elle tombe en larges flocons, et le bruit de leurs ailes me rappelait le murmure des feuilles [illegible] dans une grande forêt par la brise d'été.

Le soir, je visitai la hutte d'un vieux Bush[illegible] que je trouvai chez lui avec une foule de Buschchildren qui étaient ses petits enfants.

Je dormis dans leur voisinage sous un vieux mimosa. Vers minuit le vent souffla de l'Océan du sud, et, comme je n'avais pour tout vêtement que ma [illegible], j'éprouvai un froid insupportable. En dépit [illegible] de chaud et de froid, ma santé [illegible], je n'avais plus le moindre retour des [illegible] souffert dans l'Inde quoique depuis [illegible] en Afrique j'eusse complètement cessé de [illegible] de la flanelle. Je puis donc recommander le [illegible] de cause. Ajoutez qu'on n'y [illegible] parler de catarrhes, de rhumes, de toux, ni de maux de gorge.

Des hommes de science, dont l'opinion doit en pareille matière avoir un grand poids, m'ont assuré que les districts des frontières de la colonie et surtout les plus éloignés vers le nord, sont des séjours parfaitement sains et curatifs pour les personnes affligées de maladies de poitrine.

La contrée dans laquelle nous venions d'entrer était sablonneuse et complètement inhabitée ; les plaines étaient couvertes d'une bruyère longue et rude, et souvent d'arbustes rabougris et d'herbes douces pouvant admirablement servir de fourrage. Des chaînes de collines assez elevées et interminables coupaient ces vastes steppes et bornaient la vue de tous côtés ; des forêts séculaires de vénérables mimosas, patriarches de ces déserts, entremêlés de hauts arbustes aux feuilles grises, se détachaient par plusieurs groupes verdoyants au pied de ces montagnes.

Quand nous arrivâmes près d'une petite fontaine, la nuit était venue. Nous avions fait une halte d'une heure, lorsque deux Boers à cheval, dont l'un était le frère du maître de mon petit bush-boy, arrivèrent pour me demander de le leur rendre. Après avoir écouté leurs instances et leurs importunités jusqu'à en être fatigué, je leur déclarai que j'appartenais à une nation qui avait l'esclavage en horreur, et que par conséquent je refusais absolument de faire droit à leur réclamation. Ils remontèrent alors à cheval et partirent en me menaçant.

Il va sans dire que je me moquai d'eux et de leurs menaces.

Ruyter parut se divertir beaucoup de toute cette discussion, et, quand les Boers se retirèrent, il leur cria en patois hollandais :

— Oui, méchants Boers, vous avez cru me reprendre, mais j'ai maintenant un bon maître, aussi puissant qu'il est bon, et qui vous fustigera bien si vous vous frottez à lui.

Ce jour-là je tuai une hyène qui s'enfuyait devant moi, comme aurait pu faire une gazelle : je lui envoyai une balle et elle tomba.

Le 16, vers minuit, j'allai prendre place dans un trou près de la fontaine. Vers le point du jour, j'entendis le galop d'un animal qui s'approchait rapidement de moi ; je jetai un coup d'œil entre les pierres qui me cachaient, et vis un magnifique Gnoo, espèce de bison, se précipiter dans l'eau à cinquante toises de moi. Il était aux abois ; quatre chiens sauvages le suivaient, la tête et les épaules couvertes de sang, ce qui leur donnait un air terrible ; ils paraissaient sûrs du succès et poursuivaient leur proie à loisir. Ils passèrent à quelques toises de ma cachette, assez près pour que je visse la rage qui brillait dans leurs yeux.

Mon ardent désir de m'approprier ce beau bison, et en même temps un échantillon de chiens sauvages, m'empêcha d'attendre davantage ; je fis feu de mes deux coups : un coup sur le bison, l'autre sur le plus grand des chiens sauvages. En recevant la balle le bison bondit hors de la fontaine, mais il tourna sur lui-même, rentra dans l'eau, chancela un moment et disparut. Le chien de son côté avait reçu la balle dans le cœur ; il sauta devant ses camarades d'un bond pareil à celui du bison, puis tomba mort sur le gravier. Je rechargeai précipitamment ma carabine, couché sur le côté, chose, je dois le dire, peu commode à exécuter. Pendant cette opération, les trois autres chiens se retiraient à regret, décrivant un demi-cercle dans le but de prendre le vent et de découvrir la cause de leur déception ; mais je leur envoyai une troisième balle qui blessa l'un d'eux. Tous les trois s'enfuirent.

J'avais eu d'abord quelque répugnance à tirer sur ces braves chiens. Toute cette aventure me rappelait d'une façon vivante mes chasses dans les forêts d'Écosse, à l'époque où je chassais le daim avec des lévriers, et je ne pouvais m'empêcher de dire en moi-même que ceux-ci avaient mérité une meilleure récompense pour la façon dont ils m'avaient rabattu le gibier. Un de ces chiens surtout ressemblait à s'y méprendre à l'un de mes vieux serviteurs, comme Hector, fidèle « stag hound » que j'avais élevé moi-même, et dont les hauts faits cynégétiques, pour n'avoir pas été chantés en vers, comme ceux de l'Oscar d'Ossian, n'étaient cependant pas inférieurs aux prouesses de ceux que ces chants ont célébrés.

Les chiens sauvages, ou « wild-houden », comme les appellent les Hollandais, sont encore nombreux tant dans la colonie que dans l'intérieur des terres ; ils chassent ensemble par bandes organisées depuis dix jusqu'à soixante. Leur endurcissement à la fatigue, ainsi que leur mode d'assistance mutuelle les met en état de poursuivre et de forcer les plus grandes et les plus puissantes antilopes. Je crois que le bison est l'animal le plus gros qu'ils osent attaquer ; je ne les ai jamais vus se hasarder sur des girafes. Leur pas est un galop allongé qui ne se ralentit jamais ; une fois lancés sur la piste d'un animal quelconque, ils s'entr'aident. Les lévriers qui marchent en tête, une fois fatigués, passent à l'arrière-garde, tandis que d'autres qui ont ménagé leurs forces les remplacent. Lorsqu'ils ont réduit leur proie aux abois, ils l'entourent tous et la terrassent sur-le-champ : au bout de quelques minutes, elle est dévorée, et il n'en reste plus que le squelette. Ces chiens sont braves et audacieux et craignent peu l'homme ; j'en eus la preuve quelques jours après. A son approche ils manifestent moins d'inquiétude que tout autre animal carnassier. Lorsqu'une meute est coupée dans sa chasse, ceux qui la composent trottent lentement devant l'importun, s'arrêtant pour le regarder et grognant avec un air de menace.

Leurs terriers sont situés au milieu des plaines désertes et communiquent les uns avec les autres. Lorsqu'ils voient approcher un homme, ils ne cherchent point un abri dans leurs trous comme les autres animaux qui se terrent, mais, se fiant à leur vitesse, ils attendent que l'étranger soit à quelques pas d'eux pour prendre la fuite. Ils disparaissent alors dans la plaine. Leurs petits les suivent toujours dans cette fuite, à moins qu'ils ne soient trop faibles.

Les déprédations que les chiens commettent dans les troupeaux des Boers hollandais sont incalculables ; il arrive souvent que, tandis que des bergers négligents s'éloignent pour chercher du miel ou toute autre chose, une bande de ces maraudeurs se jette au milieu du troupeau sans défense ; il s'ensuit un effroyable massacre dans lequel un grand nombre de moutons sont tués ou blessés ; car, non contents d'en tuer ce qu'ils en peuvent manger, ces voraces pillards, qui tiennent de la nature du loup, étranglent tout ce qui leur tombe sous la dent. Ils n'ont dans la voix que trois ou quatre cris, dont chacun a sa signification particulière : l'un est un aboiement aigu et colère : il a pour cause la vue d'un objet dont ils ne peuvent se rendre compte ; le second ressemble au claquement des dents des singes : ils poussent ce cri à la nuit, lorsqu'ils se rassemblent en masse ou qu'ils sont excités par quelque chose qui les agace, comme qui dirait le jappement des chiens domestiques ; le troisième, et le plus usuel, est une espèce de cri de ralliement pour réunir les différents membres d'une meute, qui se sont séparés en poursuivant plusieurs antilopes : c'est un cri singulièrement doux, mélancolique et mélodieux, et qui cependant s'entend de fort loin. Il a du rapport avec la seconde note du chant du coucou, et, lorsqu'on entend ce cri le matin au milieu du silence, et que l'écho des bois voisins le répète, il est d'un charmant effet. Quelque grand et beau que soit un chien domestique, les chiens sauvages le traitent toujours avec un dédain profond, et attendant qu'il les attaque. Mais alors, s'aidant l'un l'autre, ils l'ont bientôt mis en pièces. Les chiens domestiques, de leur côté, ont pour eux la même aversion ; ils exècrent jusqu'au son de la voix des chiens sauvages de si loin qu'elle leur arrive ; son effet sur eux, effet que j'ai souvent remarqué, est pire que le rugissement du lion. Dès qu'ils l'entendent ils se redressent avec colère et aboient pendant des heures entières. Cette race intéressante, quoique destructive, tient le milieu entre le loup et les hyènes.

J'appelai mes hommes, et nous eûmes grand'peine à tirer le bison hors de l'eau ; il était cruellement déchiré ; ses pieds de derrière, son ventre et ses hanches étaient horriblement mutilés.

Je continuai à chasser le hartle-beast jusqu'au 21 février. Alors je fis atteler au point du jour et marchai vers l'est jusqu'au coucher du soleil ; là je fis halte près d'une petite fontaine de fort belle eau, ayant fourni une étape de 25 milles.

Je n'avais revu Cobus ni Jacobs.

VIII

RICH-RIVER — MIRAGE — LES BLESS-BOKS. — DÉTAILS CURIEUX SUR LES LIONS. — CHASSE AUX LIONS PAR LES BOERS. — COUTUMES DES BLESS-BOKS. — WILD-BEASTS — FOURMILIÈRES. — CHASSE AUX BLESS-BOKS ET AUX SANGLIERS. — UN MAUVAIS CAMARADE DE LIT — UNE AVENTURE AVEC LES CHIENS SAUVAGES — ON M'ANNONCE LA PRÉSENCE DE LIONS ERRANT DANS MON VOISINAGE. — MŒURS DES LIONS.

Après avoir marché à l'est et ensuite au nord pendant deux milles, nous nous trouvâmes sur la rive sud du Rich-River, large d'environ trente toises elle. Ce courant d'eau prend sa source à cent milles à l'est, et, roulant vers l'ouest, se réunit à Vaal River, en face de Campbell's Dorp.

Trois jours après avoir gagné Rich-River, nous la traversâmes au-dessous d'une chute d'eau très pittoresque et

poursuivîmes notre route sur la rive nord. Le temps était frais et agréable, le ciel un peu couvert ; les chaleurs de l'été étaient passées et la température devenait délicieuse. Je continuai à marcher dans l'après-midi, laissant Rich-River à ma droite, et j'entrai dans une contrée découverte et sablonneuse ayant des portions copieusement couvertes d'herbes douces et parsemées de chaînes de montagnes très étendues.

Au coucher du soleil je campai près de la ferme d'un Boer dont l'accueil fut très hospitalier. Pendant le dîner, selon l'usage, il m'assomma d'une foule de questions : quelle était ma nation? d'où venais-je? où allais-je? pourquoi voyageais-je ainsi tout seul? où était située ma ferme? où demeuraient mon père et ma mère? combien avais-je de frères et de sœurs ? étais-je marié ? ne l'avais-je jamais été dans le cours de ma vie? Sur ma réponse négative à cette dernière question, le Boer parut pétrifié d'étonnement, et les autres membres de sa famille s'entre-regardèrent dans une stupéfaction complète.

Le jour suivant je fis deux longues traites, et m'arrêtai auprès de la ferme d'un autre Boer ayant nom Potcheter. Je le trouvai très aigri contre le gouvernement, et, lorsque je lui demandai où je devais dételer, il se montra très bourru, et je l'entendis dire en s'éloignant à trois autres Boers dont les mines étaient non moins renfrognées que la sienne : C'est un *chien d'Anglais*.

En dépit de cette froide réception je dételai, et, revenant vers la maison, je parvins avec moins de difficulté que je ne croyais à me réintégrer dans ses bonnes grâces. Pendant le dîner la conversation roula sur le gouvernement et sur les mesures prises par l'administration. Comme c'était un genre de conversation assez désagréable pour moi, j'exhibai mon *Musée de la nature animée*, ouvrage qui, grâce à ses magnifiques planches, ne manquait jamais d'enchanter les Boers, et qui, par son apparition, mit fin aux discussions politiques.

Le reste de la soirée fut consacrée aux récits de chasse. Mon hôte m'apprit que le lendemain je verrai des troupeaux de bless-boks et qu'une grande quantité de Boers s'étaient réunis à une ferme voisine pour donner la chasse à une bande de lions qui leur avaient tué récemment plusieurs chevaux. J'appris aussi qu'on redoutait une guerre entre les Boers émigrants de la rive nord d'Orange-River et les Bâtars et les Griquas. Cette nouvelle jeta l'alarme parmi mes gens ; mais, malgré cette terreur, je décidai que ce bruit, eût-il la consistance d'une réalité, ne changerait rien à mes projets.

Avant mon départ on annonça que des Boers chasseurs venaient de tuer deux beaux lions, un mâle et une femelle, et, comme leur ferme se trouvait sur le chemin que je devais suivre, j'ordonnai à mes domestiques de me suivre avec les chariots. Je courus pour admirer ce noble gibier.

Je trouvai le lion et la lionne étendus sur le gazon devant la ferme, et les Hottentots des Boers occupés à les écorcher. Les deux lions étaient criblés de balles, et les deux têtes étaient littéralement broyées. C'est en général, au reste, le système des Boers, quand ils ont tué un lion, de dépenser inutilement une dizaine de coups de fusil, poudre et balles, à lui cribler la face. On ordonne ensuite à un Hottentot de lui jeter une pierre, après quoi les Boers demandent s'il est bien mort. Quand le Hottentot a répondu affirmativement, ils lui ordonnent de le tirer par la queue. Si le lion ne répond pas à cette dernière insulte, ils se hasardent à s'approcher.

Le Boer à qui cette ferme appartenait était grand, robuste et fort bel homme ; il m'apprit qu'il était Danois. Il manifestait un vrai désespoir, car durant le combat, les lions avaient tué ses deux chiens favoris et blessé trois autres.

J'étais alors parvenu à des régions tout à fait différentes de celles que j'avais parcourues jusqu'à ce moment. L'herbe douce, toujours si abondante, commençait à devenir rare ; un gazon court, rabougri et amer, couvrait le sol ; mes chevaux et mon bétail refusaient de le manger. On parvenait néanmoins à se procurer du fourrage en les envoyant brouter sur les collines et les montagnes qui sillonnaient en longues chaînes toute la contrée.

Lorsque le soleil est dans sa force, ce qui arrive pendant neuf mois de l'année, un mirage constant règne sur ces plaines. De quelque côté que le chasseur tourne les yeux, il en est ébloui et troublé ; ce mirage rapproche considérablement les objets, et il est très préjudiciable à la sûreté du coup d'œil du tireur. L'effet que produit cette illusion d'optique est très remarquable : les collines et les troupeaux paraissent quelquefois suspendus en l'air : des étangs desséchés et brûlés par le soleil, des salines couvertes d'une matière cristallisée, offrent constamment au voyageur altéré l'espoir de trouver de l'eau.

Le jour suivant, en regagnant mes chariots, je tressaillis de joie : je venais d'apercevoir, dans le lit desséché d'une mare où l'herbe croissait épaisse, une portée de sangliers composée de sept marcassins à moitié de leurs croissance et de trois ragots, dont un était muni d'une paire de boutoirs énormes, qui dépassaient sa lèvre de huit ou neuf pouces. J'étais bien monté et le terrain me paraissait favorable, je leur donnai donc la chasse tout d'abord, et, choisissant un énorme ragot, je le poursuivis pendant deux milles au grand galop. Par malheur, la bête trouva un terrier et s'y fourra.

J'essayai bien de l'y enfermer, mais je ne pus en venir à bout.

Le 15 au soir je pris mon oreiller et une couverture de peaux de bêtes, et j'allai les étendre au bord de la fontaine voisine, où j'avais vu venir boire des femelles de bless-bok. Je n'en possédais encore aucun échantillon, et je désirais en avoir un, car ces bêtes portent de belles cornes, qui, sans être aussi larges que celles des mâles, sont d'une forme plus gracieuse. Vers minuit, un vieux wild-beast vint boire à dix toises de moi ; mais, pour le tirer, il fallait me réveiller tout à fait, et je fus trop paresseux pour ouvrir les deux yeux à la fois. Toute la nuit j'entendis un bruit singulier sur la terre friable, juste au-dessous de mon oreiller ; mais je ne m'en inquiétai pas autrement, attribuant ce bruit à des souris. Le matin suivant, ne voyant paraître ni mâle ni femelle de bless-bok, je me vengeai sur un vieux spring-bok, que je tuai de dépit ; puis, l'ayant caché, je revins au camp, dépêchant deux hommes pour chercher mon lit et la venaison.

Tandis que je déjeunais, je les vis revenir rapportant un énorme serpent des plus dangereux. Je leur demandai où ils l'avaient tué ? Dans votre lit ! me répondirent-ils. Ils avaient aperçu l'horrible reptile se chauffant au soleil en dehors de la couverture, et celui-ci les voyant s'était glissé dessous.

C'était l'étrange souris qui avait gratté toute la nuit sous mon oreiller.

Je l'examinai et reconnus un admirable échantillon de l'espèce noire du « puff adder », qui est un des serpents les plus venimeux de toute l'Afrique. Il n'y a pas d'exemple qu'un homme ait survécu plus d'une heure à la morsure de ce reptile.

Le 16 je chassai sur les plaines au nord-est et je tuai un spring-bok. La nuit venue je ne jugeai pas à propos de regagner mon camp et me mis à l'affût près d'une mare assez éloignée.

Je me souviendrai longtemps de l'endroit. J'y éprouvais la plus belle peur que j'aie jamais ressentie et que certes j'aurai jamais.

J'étais à peine installé à mon poste que la lune se leva. Une troupe de wild-beasts vint à ma portée. Je tirai sur l'un d'eux et le tuai. Il tomba roide : la balle lui avait brisé l'épine dorsale.

Un quart d'heure après je tirai mon second coup sur une hyène mouchetée que je tuai aussi.

L'habitude du danger rend imprudent, et d'ailleurs je n'avais aucune idée de celui que je courais. Je plaçai ma carabine déchargée à côté de moi, et, me sentant fatigué, je m'endormis.

Il y avait à peine une demi-heure que j'avais fermé les yeux lorsque mon sommeil fut troublé par des sons étranges. Je rêvais que des lions s'étaient mis à ma poursuite, et, le bruit augmentant, je m'éveillai en sursaut en poussant un grand cri. J'entendis alors des trépignements et des pas légers, comme si j'étais entouré par une bande de loups. Je levai la tête, et, à ma profonde terreur, je me vis complètement enveloppé de chiens sauvages. A ma droite et à ma gauche il y avait deux lignes de ces animaux féroces, dressant l'oreille, allongeant le cou, et me regardant avec des yeux qui brillaient dans l'obscurité comme des escarboucles. En face de moi une autre bande de plus de trente s'agitait, grondait, faisait claquer ses dents et semblait s'enhardir à s'élancer sur moi. Enfin, une autre meute de vingt ou vingt-cinq se battait sur le wild-beast tué. J'avoue qu'en les contemplant je crus que non seulement je n'avais plus que quelques instants à vivre, mais encore que j'étais destiné à mourir de la façon la plus cruelle. L'idée d'être mis en pièces tout vivant par les horribles bêtes me figea le sang dans les veines et fit dresser sur ma tête mes cheveux trempés de sueur.

J'eus cependant la présence d'esprit de me rappeler que la voix humaine et de la hardiesse en imposaient même aux lions. Je me levai, en conséquence, de toute ma hauteur, et, saisissant ma couverture à deux mains, je l'agitai en leur ordonnant tout haut et d'un accent sévère de s'éloigner. Cette manœuvre eut l'effet désiré : les plus rapprochés firent quelques pas en arrière, et les autres, comme obéissant à un commandement, se retirèrent à une distance respectueuse, tout en continuant néanmoins d'aboyer comme des enragés. Je saisis alors ma carabine et me hâtai de la

re[illegible]ger, mais, avant que cela fût fait, toute la bande avait pris le parti de la retraite.

Je rentrai dans mon trou, mais sans aucune envie de dormir. Aux chiens sauvages [illegible] des hyènes. Une quinzaine de ces animaux se [illegible] à dépecer mon wild-beast déjà entamé par [illegible] et l'achevèrent. Je les laissai faire; je tenais [illegible] observer ma carabine chargée et il ne m'eût fallu rien moins qu'un lion pour me décider à faire feu.

Je fus fort contrarié pendant deux jours par un vieux mâle wild-beast qui, ayant découvert ma retraite, me surveilla, et prit [illegible] de détourner tous ses pareils de venir boire à la [illegible]. Le vieux bouquin broutait hors de la portée de ma [illegible] et non seulement avertissait ses camarades [illegible] danger, en tenant les yeux fixes sur ma cachette [illegible] soufflant bruyamment, mais encore, quand ces [illegible] ne suffisaient pas, en les détournant, comme le chien du berger fait d'un troupeau de moutons. Cependant [illegible] second jour, je me vengeai avant de quitter mon [illegible] troupe de femelles, méprisant les avertissements, [illegible] de la mare. L'inquiétude que le galant personnage éprouvait pour elles fut si grande qu'il négligea le [illegible] de sa propre sûreté. Pour la première fois il vint [illegible] portée de mon arme; je visai et le frappai dans les côtes; il se mit à ruer et à agiter sa longue queue; puis il bondit et disparut dans le ravin.

La nuit du 19 fut pour moi une nuit mémorable, car j'eus enfin la satisfaction d'entendre pour la première fois le terrible rugissement du lion, et, quoiqu'il n'y eût là personne pour m'apprendre quel était l'animal dont l'écho du désert répétait le cri menaçant et majestueux, je le devinai sans peine. Au reste, il n'y avait point à s'y tromper: je compris tout d'abord, comme si j'y avais été accoutumé dès longtemps, que le son imposant que j'entendais à un mille de moi était la voix sonore du puissant roi des animaux.

L'aspect véritablement pompeux et royal du lion l'a depuis longtemps rendu fameux parmi tous les quadrupèdes; ses [illegible] et sa conformation ont été maintes fois décrites par des plumes plus habiles que la mienne. Je pense cependant que les remarques que j'ai pu faire, pendant mes [illegible] de jour comme de nuit à la chasse de cet animal, ne seront pas sans intérêt pour le lecteur.

Il y a dans le maintien du lion quelque chose de noble et de si imposant, lorsqu'on le voit marcher, calme, libre, indompté sur son sol natal, qu'aucune description ne saurait donner une juste idée de sa majesté. La nature a admirablement doué le lion pour la vie de rapine à laquelle il est destiné, car il réunit à un degré suprême la force et l'agilité. Enfin il peut, grâce à l'inconcevable souplesse dont il est doué, terrasser facilement et détruire presque tous les animaux de la création, alors même qu'ils lui sont supérieurs en pesanteur et en stature.

Il a tout au plus quatre pieds de haut, et cependant il peut d'un seul coup de griffe renverser l'immense girafe dont la tête atteint la cime des arbres et dont la peau a presque un pouce d'épaisseur. Le lion guette constamment les troupeaux de buffles qui hantent ces forêts immenses de l'intérieur des terres; quand il parvient à toute sa croissance tant que ses dents ne sont point cassées, le lion lutte avec avantage contre le plus grand et le plus fort des buffles, qui cependant, de son côté, surpasse en force et en stature les plus puissantes races de bétail de l'Angleterre. Le zèbre malgré son agilité devient aussi sa proie, [illegible] que les plus grandes espèces d'antilopes et les deux [illegible] bisons de l'Afrique.

[illegible] point vrai comme on le prétend, que les lions dé[illegible] venaison qui n'a pas été tuée par eux; j'ai [illegible] rencontré des lions de tout âge qui se régalaient [illegible] de cette espèce de gibier frappé par ma [illegible] par eux. Généralement le lion se rencontre [illegible] de l'Afrique du sud; néanmoins [illegible] abondant. Il est rare de trouver plus de trois [illegible] deux familles de lions fréquentant le même [illegible] à la même fontaine. Lorsqu'une [illegible] semble [illegible] j'ai remarqué que c'était seulement dans les [illegible] prolongées qui, en desséchant les fontaines [illegible] forçaient tous les animaux des environs à [illegible] celles qui persistaient à donner de l'eau. Les [illegible] de coutume, marchaient à leur suite. Au reste, [illegible] rare de se trouver en face d'un lion, d'une lionne [illegible] de trois ou quatre lionceaux; d'autres fois deux [illegible] jeunes mâles se réunissent et chassent de conserve.

[illegible] touffue et hérissée, [illegible] balaie le sol [illegible] en sont variées [illegible] la crinière est [illegible] chez les autres, d'un [illegible]. Cette différence [illegible] chez les Boers [illegible] qu'il existe [illegible] qu'ils désignent par les noms de [illegible] Shiel-[illegible].

Cette opinion est erronée: la couleur de la crinière du lion atteste son âge; sa crinière pousse dans sa troisième année; elle est d'abord jaunâtre; puis lorsque le lion prend des années, quoique cependant il soit encore dans sa force, elle prend une teinte gris-jaune, une nuance sel et poivre. Ces lions-là sont fins et dangereux, il faut les redouter. Les femelles n'ont pas du tout de crinière, et sont seulement couvertes d'un poil court, épais, luisant et fauve. La peau et la crinière du lion qui fréquente les contrées dépourvues d'arbres, telles que les confins du grand désert de Kalahari, sont beaucoup plus belles et plus fournies que celles des lions qui habitent les forêts.

La chose la plus remarquable chez le lion, c'est sa voix, à la fois majestueuse et saisissante. Souvent c'est un gémissement sourd et profond, répété cinq ou six fois et se terminant par des soupirs étouffés; dans d'autres moments la voix éclate comme la foudre, et il ébranle la forêt de ses puissantes clameurs, qui se renouvellent l'une après l'autre, grandissant toujours jusqu'au quatrième ou cinquième éclat. La voix meurt en sons qui ressemblent à un tonnerre qui meurt. Quelquefois, mais le fait est rare, on entend rugir plusieurs lions ensemble; l'un d'eux commence, et deux ou trois et même quatre lui répondent en chœur. Ils rugissent plus haut pendant les nuits où il gèle; mais jamais on n'entend si bien leurs voix dans toute leur étendue et leur perfection que lorsque deux ou trois troupes différentes se rencontrent ensemble à la même fontaine.

Lorsque ceci arrive, chaque membre de chaque troupe jette un cri provocateur à l'ennemi, et lorsque l'un rugit, tous rugissent à la fois, et chacun paraît lutter avec un rival pour l'intensité et la puissance de la voix. La magnificence de ces concerts nocturnes frappe et charme d'une manière étrange et fascine presque l'oreille du chasseur: l'effet qu'ils produisent sur lui est d'autant plus saisissant, qu'il se trouve seul dans la profondeur des forêts, à l'heure solennelle de minuit, embusqué à vingt pas de la fontaine dont les lions s'approchent pour se désaltérer. Je me suis trouvé cent fois en pareil cas, et, quoiqu'on s'accorde à ne point me reconnaître l'amour de la musique, je dois dire que les sons que j'ai entendu filer par les chanteurs nocturnes du sud de l'Afrique ont été et restent pour moi la plus admirable mélodie que j'aie jamais entendue.

Les lions commencent leurs soupirs langoureux au moment où le crépuscule se fait obscurité, et ils continuent de rugir par intervalle toute la nuit. Dans les parages éloignés et déserts, je les ai toujours entendus rugir jusqu'à neuf ou dix heures du matin, lorsque le temps était beau et le soleil brillant. Dans les jours couverts ou pluvieux, on les entend toute la journée, mais leur voix est sourde.

Il arrive souvent que des lions étrangers l'un à l'autre se rencontrent près d'une fontaine; il en résulte alors une lutte terrible qui finit presque toujours par la mort de l'un des deux. L'existence du lion est tout à fait nocturne; pendant le jour, il digère et reste couché à l'ombre de quelque arbre ou de quelque arbuste aux rameaux étendus, soit dans une forêt, soit sur le penchant d'une montagne. Il aime beaucoup aussi les grands roseaux ou les prairies aux longues herbes, telles que celles qui avoisinent les *vleys*. Nous croyons avoir dit que *vley* et fontaine avaient la même signification. Il sort de ces refuges au coucher du soleil et commence alors ses excursions nocturnes. Lorsqu'il a réussi dans ses manœuvres et que la proie est assurée, il ne rugit plus beaucoup pendant le reste de la nuit; il se contente alors de pousser de temps en temps des gémissements sourds, et cela bien entendu tant qu'aucun importun ne s'approche de lui; dans ce cas, les choses changent d'aspect.

Les lions sont toujours plus actifs et plus hardis quand les nuits sont obscures et orageuses, et il va sans dire que dans ce cas-là le voyageur doit être doublement sur ses gardes. J'ai observé, relativement à l'heure où boivent les lions, un fait qui leur est particulier: ils semblent répugner à visiter une fontaine pendant le clair de lune. Lorsque « Phœbé » se lève tôt, ils retardent leur heure de boire quelquefois jusqu'à dix et onze heures du matin. Par ce système habile, plus d'un beau lion que je croyais tenir, a sauvé sa peau et se prélasse maintenant dans les forêts de l'Afrique du sud au lieu de faire partie de mon musée. Grâce au pelage fauve qu'il doit à la nature, le lion est parfaitement invisible pendant les ténèbres, et, quoique je les aie souvent entendus près de l'eau, tout à fait sous mon nez, à peine à vingt toises de moi, je ne pouvais distinguer même leur forme.

Quand un lion altéré arrive à une source, il étend en avant ses deux pattes massives, se couche sur la poitrine et fait en buvant un bruit [illegible] on ne saurait se méprendre; il continue longtemps à laper l'eau et cependant il s'arrête quatre ou cinq fois [illegible] pendant l'opération, comme pour reprendre haleine. [illegible] la nuit est sombre, ses yeux brillent comme deux [illegible] ardents. La femelle [illegible] est plus [illegible] et plus [illegible] que le

mâle. Les lionnes qui n'ont pas encore été mères sont plus dangereuses que celles qui l'ont été.

Le lion est surtout fort redoutable quand sa compagne a des petits ; dans ces circonstances rien ne l'effraye ; il ferait intrépidement face à mille hommes. J'ai vu et puis citer un exemple de ce genre qui est venu à l'appui des récits que m'ont faits à ce sujet les naturels. Un jour je chassais l'éléphant sur le territoire des Basdeka, accompagné de deux cent cinquante hommes à peu près ; soudain j'aperçus un lion majestueux qui s'avançait lentement et fièrement vers nous, avec un maintien important, agitant sa queue de droite à gauche et grondant avec fureur. Son œil, animé d'une expression terrible, se fixait sur nous, et il nous montrait sous ses lèvres crispées une double rangée d'ivoire bien faite pour inspirer la terreur aux timides Bechuanas.

La fuite de mes deux cent cinquante hommes s'opéra immédiatement après cette apparition, et dans le trouble du premier moment ils laissèrent échapper huit de mes chiens, qui une fois lâchés, s'élancèrent sur l'animal ; celui-ci s'apercevant que sa hardiesse n'avait fait fuir qu'une partie de ses ennemis, devint inquiet du sort de sa famille, qui se retirait en arrière avec la lionne. Il se retourna alors et la suivit lentement, la protégeant toujours d'un hautain et dédaigneux regard, ne cessant de gronder contre les chiens qui trottaient tout autour de lui. Comme on venait quelques instants auparavant de découvrir trois troupes d'éléphants, je conservai mon feu pour eux, mais ce fut, je l'avoue, avec un grand serrement de cœur. Vingt minutes après, la mort de deux éléphants était la récompense de ma patience.

Parmi les chasseurs indiens, une espèce de tigre royal est qualifié de l'appellation de *man eater*, c'est-à-dire *mangeur d'hommes*. Ces animaux, prétend-on, ayant goûté une fois à la chair humaine, en désirent toujours, et cette circonstance les rend tout naturellement célèbres parmi les naturels. Il y a au nombre des lions d'Afrique de vénérables patriarches qui, avant eu l'occasion de goûter de l'homme, en ont, comme leurs confrères de l'Inde, gardé la gourmandise.

Il est facile d'imaginer combien sont dangereux de semblables voisins ; au reste, je présume que cette prédilection sera venue aux lions de la manière suivante. Les tribus Bechuanas de l'intérieur le plus éloigné n'enterrent pas leurs morts et se contentent de les porter sans cérémonie dans les forêts ou parmi les rochers, où ils les laissent pour devenir la proie du lion, de la hyène, du chacal ou du vautour. Il est facile de comprendre alors qu'un lion qui s'est habitué à la chair humaine sur les cadavres n'hésitera aucunement, quand l'occasion s'en présentera, à se jeter sur un homme et à emporter à belles dents, ou le voyageur imprudent, ou le naturel du pays. Quoi qu'il en soit, il y a bien réellement des lions mangeurs d'hommes, et, à ma quatrième expédition de chasse, une horrible tragédie se passa pendant une nuit noire dans un petit camp isolé, et l'un de ces formidables individus en fut le héros.

En développant les observations ci-dessus au sujet du lion, lesquelles n'ont pas, je l'espère, paru trop fatigantes au lecteur, j'ajouterai qu'en toute circonstance la chasse au lion est positivement fort dangereuse néanmoins, et j'en suis un exemple. Ceux qui ont un goût décidé pour cette sorte de plaisir peuvent s'y livrer avec quelque chance de sécurité. Seulement le mépris de la mort, beaucoup de calme et de présence d'esprit, une connaissance approfondie du caractère et des habitudes du lion, beaucoup de dextérité dans le maniement de la carabine, sont des qualités indispensables à celui qui veut se distinguer dans ce passe-temps dangereux, c'est-à-dire à la chasse du roi des animaux.

Au reste, je ne devais pas tarder à faire ma première étude sur ce sujet. C'est ce que le lecteur verra s'il veut bien suivre mon récit.

Le 22 mars je m'avançai vers une ferme éloignée du côté du sud, afin de me procurer du blé et autres grains, comme aussi des nouvelles au sujet de la guerre prochaine entre les Boers et les Griquas.

En arrivant à la ferme je trouvai une grande quantité de Boers qui y étaient campés ; ils s'étaient réunis pour se soutenir mutuellement, et leurs tentes ainsi que leurs chariots étaient remisés tout autour de la ferme, ce qui lui donnait un aspect des plus animés. Ces Hollandais m'apprirent que tous leurs compatriotes, ainsi que les Griquas, étaient rassemblés, et que les hostilités allaient commencer prochainement. Ils discutèrent avec moi sur ce qu'il leur plut d'appeler « ma folie ». *Ma folie*, selon eux, était de vivre ainsi isolé à une époque pareille, et ils m'exhortèrent à chercher une protection sous leurs bannières. J'essayai à mon tour, mais inutilement, de persuader à quelques-uns d'entre eux de venir chasser le lion avec moi.

Le lendemain 23, après déjeuner, je cinglai vers le nord avec mes piqueurs. Un froid vif soufflait de l'est ; le gibier était très sauvage, comme cela lui arrive aux approches des tempêtes. A mesure que nous avancions, de nouveaux troupeaux se déployaient sous le vent par milliers et couvraient littéralement la plaine. Environ à deux milles de la montagne boisée où j'avais pour la première fois entendu le rugissement du lion, à quelques centaines de toises d'un bosquet de mimosas, nous découvrîmes un vieux mâle wild-beast nouvellement tué et déjà à moitié dévoré ; la trace fort reconnaissable de ses pas était si profondément empreinte dans le sable qu'elle paraissait n'avoir pas plus de quelques minutes de date. De plus, il n'y avait pas un seul vautour aux environs : c'était donc, selon toute probabilité, le lion qui avait emporté cette proie. En ce cas le lion ne devait pas être loin, et sans doute s'était-il caché à notre approche.

Nous cherchâmes longtemps dans les bas-fonds des alentours où les herbes étaient les plus épaisses, mais ce fut inutilement. Cette recherche nous prit plus de deux heures.

Le terrain devenant de plus en plus sauvage ; je renonçai à mes recherches et rebroussai chemin vers le camp.

Une heure après mon retour vers mes chariots, j'éprouvai un remords, et je résolus d'aller passer la nuit dans le voisinage du lion avec mes hommes et mes voitures. Je donnai donc aussitôt l'ordre d'atteler, et sans paraître remarquer la répugnance de mes Hottentots, je me mis en marche avec l'intention de battre la campagne dès l'aube.

Une heure après nous étions campés à deux cents pas du wild-beast à moitié dévoré. Je nettoyai et chargeai mes trois carabines. Cette opération terminée, je montai à cheval avec Kleinboy et John Stofulus, afin de me rendre à mon tour près de la fontaine. J'avais quelque espoir que le lion y viendrait boire pendant la nuit.

Nous attachâmes nos trois chevaux ensemble, car il n'y avait aux environs ni arbres ni arbustes, et je les confiai à la garde de mes Hottentots.

Je ne craignais rien, car je voyais dans leurs yeux qu'il n'était point besoin de leur recommander la surveillance.

Il avait venté frais dans le milieu du jour, puis, au coucher du soleil, ce vent avait été remplacé par un calme plat et ce silence de mort qui est le précurseur habituel de la tempête. Nous étions couchés depuis une heure à peine, mes hommes près de leurs chevaux, moi dans mon trou, lorsque le ciel, à notre gauche, devint noir comme de l'encre, et presque aussitôt une multitude d'éclairs illumina le ciel, qui sembla près de s'écrouler sous d'épouvantables coups de tonnerre. Le vent qui avait soufflé nord-ouest changea brusquement et commença de souffler sud-ouest, c'est-à-dire du côté où la tempête se préparait ; quelques secondes après, elle éclatait avec rage. La pluie ruisselait par torrents et les éclairs sillonnaient par intervalles les ténèbres profondes d'un éclat pareil à celui du jour. Toute la plaine fut bientôt couverte d'une nappe d'eau. Je n'avais pas sur tout mon corps un seul fil qui ne fût trempé ; par bonheur mes trois carabines avaient d'excellentes gaînes, et, à l'aide de deux peaux de mouton qui me servaient de couverture pour ma selle, je parvins à les préserver de toute humidité.

Vers minuit j'entendis à un mille à peu près vers le nord le rugissement du lion qui répondait aux éclats du tonnerre.

Vers une heure l'orage s'éteignit peu à peu, mais, jusqu'au matin, une petite pluie fine, pénétrante et glacée, continua de tomber.

Vers l'aube j'entendis le lion rugir une seconde fois, mais alors c'était dans la direction du wild-beast mort.

Aux premiers rayons du jour je donnai l'ordre du départ.

Mon pantalon était tellement imprégné d'eau que je résolus de m'en débarrasser. En conséquence, je le tirai à grand'peine, et convertis ma couverture en une espèce de jupon que je nouai au bas de mes reins avec une ceinture de cuir. Mes compagnons, de leur côté, se firent un costume à peu près pareil.

Nous nous acheminâmes au grand trot vers l'extrémité nord de la montagne du lion, et nous y arrivâmes avant qu'il fît assez jour pour distinguer l'animal à cent pas de nous, s'il s'y fût trouvé. Quand le jour parut tout à fait, nous ralentîmes le pas et nous nous dirigeâmes, mais lentement, vers le cadavre du wild-beast. Sur notre route, nous passâmes au milieu de grandes troupes de spring-boks, de wild-beasts, de bless-boks et de quaygas qui étaient aussi apprivoisés le matin qu'ils avaient été sauvages la veille : ce qui arrive, du reste, d'ordinaire après l'orage.

Le ciel était couvert, les vapeurs épaisses du brouillard chargeaient le sommet des montagnes, et l'air était imprégné de parfums balsamiques émanés des herbes et des plantes.

En approchant du cadavre du wild-beast, je remarquai plusieurs chacals qui s'en éloignaient au pas de loup ; des vautours aux plumes ébouriffées, au point qu'on eût cru les voir sortir à moitié noyés d'une rivière, entouraient la carcasse ; mais, à mon grand désappointement, il n'y avait pas de vestige de lion.

Je courus çà et là pendant une demi-heure pour retrouver ses traces ; tout fut inutile. Affamé, gelé, je tournai la tête vers le camp, traversant de nombreux troupeaux de gibier qui daignaient à peine s'apercevoir de ma présence et que je n'eus pas le courage de faire repentir de leur témérité.

C'était au lion que j'en voulais ce jour-là.

Tout à coup je m'arrêtai en poussant un cri de joie ou plutôt de doute, car, malgré le témoignage de mes yeux, je doutais encore.

Au milieu de la plaine, à un quart de mille devant moi, à côté d'une douzaine de vautours qui la regardaient avec convoitise, une lionne dévorait un bless-bok qu'elle avait tué, aidée dans cette opération par cinq ou six chacals qui se régalaient fraternellement avec elle. J'appelai l'attention de mes compagnons sur ce point de la plaine en leur disant :

— Je vois le lion.

Et mes gens me répondirent :

— En effet, c'est bien lui.

Et en même temps, tournant la tête de leurs chevaux de l'autre côté, ils commencèrent à les presser du talon.

— Eh bien ! m'écriai-je, que faites-vous donc ?

— Nous n'avons pas de capsules à nos fusils, répondirent mes drôles d'une voix unanime.

C'était vrai au reste.

— Eh bien ! leur dis-je, il faut en mettre. — et je leur donnai l'exemple en amorçant mon Dixon.

C'était le nom que je donnais à une excellente carabine à deux coups, que j'appelais Dixon, du nom de l'armurier qui me l'avait vendue.

Pendant ce dialogue la lionne nous avait aperçus.

Elle leva vers nous sa tête ronde, nous contempla pendant quelques secondes, et partit au grand galop dans la direction d'une chaîne de montagnes qui courait à quelques milles au nord.

La bande de chacals s'élança aussi, mais d'un autre côté.

Il n'y avait pas une seconde à perdre, il fallait la poursuivre et lui couper le chemin. J'éperonnai mon rapide et courageux coursier, je volai à travers la plaine, et comme par bonheur c'était Colesberg que je montais, c'est-à-dire la merveille de mon haras, je m'aperçus que je gagnais sur la lionne à chaque enjambée. Cet avantage m'exalta ; jamais je n'avais ressenti un si vif sentiment de bonheur, et je décidai dans mon esprit qu'il fallait qu'elle mourût ce jour-là, ou bien que ce fût moi.

La lionne avait beaucoup d'avance sur moi, de sorte que je courus longtemps sans pouvoir l'atteindre. C'était une fort grande bête qui avait atteint toute sa croissance. Comme le terrain était nu et égal, elle n'en paraissait que plus majestueuse. Bientôt, s'apercevant que je la gagnais de vitesse, la bête réduisit son petit galop au trot ; elle portait la queue collée derrière elle, mais un peu inclinée de côté. Je poussai, tout en courant, de bruyants cris d'appel pour l'avertir que nous avions à causer ensemble. Tout à coup elle s'arrêta et s'assit sur les hanches comme un chien en me tournant le dos, sans même daigner regarder autour d'elle et comme si elle se disait à elle-même :

— Ah ! ah ! mais il ne sait donc pas à qui il a affaire ?

Elle demeura assise ainsi une demi-minute environ, comme si elle eût été abîmée dans ses pensées.

J'avançais toujours.

Tout à coup elle se leva, me regarda fixement pendant quelques secondes, agitant lentement sa queue à droite et à gauche, montrant les dents et grondant avec une incroyable majesté.

Puis elle fit un petit saut en avant et poussa un rauquement qui retentit comme le tonnerre.

Sans doute faisait-elle tout cela pour m'intimider ; mais voyant que je continuais à me rapprocher d'elle, malgré ses démonstrations hostiles, elle étendit tranquillement ses pattes énormes et se coucha sur le gazon.

Sur ces entrefaites mes Hottentots me rejoignirent ; nous étions maintenant trop près de la lionne pour qu'elle nous échappât. Je fis halte et leur ordonnai de tirer leurs carabines du fourreau et de les amorcer : ils m'obéirent aussitôt.

Je remarquai que la main leur tremblait.

Tandis que nous nous préparions au combat, je m'aperçus que la lionne donnait quelques signes d'inquiétude, car elle nous regardait d'abord, puis ensuite regardait derrière elle, comme pour s'assurer que la route était libre. Tout à coup elle sembla avoir pris son parti et fit quelques bonds vers nous en poussant de nouveau son cri le plus menaçant.

Nous liâmes alors nos chevaux ensemble par leurs brides et nous marchâmes avec eux comme si nous voulions passer tranquillement. J'avais l'espoir de prendre la lionne en flanc, mais elle se tint sur ses gardes et ne se présenta jamais que de face. J'avais donné à Stofulus ma carabine maure, avec ordre de lui brûler la cervelle si elle se jetait sur moi ; mais sous aucun prétexte il ne devait tirer avant que je n'eusse tiré moi-même. Kleinboy avait ordre de se tenir prêt à me donner mon Pruday au cas où mon Dixon ne suffirait pas.

Jusque-là mes gens avaient été raisonnables et avaient fait bonne contenance, mais il était évident que depuis qu'ils s'étaient rapprochés de la lionne, ils crevaient de peur. Leur visage était pâle à croire qu'ils allaient se trouver mal, et je pus me pénétrer de la douloureuse conviction qu'au moment du danger il ne me faudrait pas compter sur eux.

Ainsi donc, tout ou rien ; reculer n'était plus possible ; la lionne n'était plus qu'à cent pas de moi et continuait à avancer. Je m'agenouillai et, l'ajustant à l'aise, je fis feu lorsqu'elle ne fut plus qu'à soixante pas. La balle retentit bruyamment sur son cuir fauve et lui mutila l'épaule. La lionne poussa un rugissement sonore, et en trois bonds, sans que j'eusse pu l'ajuster au bout de ma carabine, elle fut au milieu de nous.

En ce moment j'entendis un second coup de feu ; c'était la carabine de Stofulus qui partait entre ses mains. Quant à Kleinboy, à qui j'avais ordonné de rester à mes côtés, il dansait autour de moi comme un canard sauvage au milieu d'un ouragan.

Je saisis tout cela en un clin d'œil, et vis aussi que la lionne, au lieu de s'en prendre aux hommes, s'en était prise aux chevaux ; elle s'était élancée sur Colesberg et lui labourait horriblement les côtes et les hanches avec ses terribles dents. Je vis du sang, une énorme plaie béante ; mais, par bonheur, au milieu de tout cela, je restai calme et conservai ma présence d'esprit, sûr que j'étais de ma main et de mon coup d'œil ; ce ne fut que quand tout fut fini que je compris combien la situation avait été grave, car je n'avais auprès de moi personne à qui je pusse me fier.

Au moment où la lionne s'élançait sur Colesberg, je sortis de derrière les chevaux, tout prêt, pour mon second coup, à saisir la première chance favorable qu'elle m'offrirait. Elle ne tarda point à me la donner, car, en apparence satisfaite de s'être vengée sur Colesberg, elle se retira au petit trot en me présentant le flanc : l'occasion était trop belle ; à quinze pas je lui envoyai ma seconde balle au défaut de l'épaule. La lionne fit un bond et retomba. Je tendais la main vers Kleinboy pour qu'il me donnât sa carabine, mais il était à cinquante pas de moi. Par bonheur je n'en avais pas besoin ; la lionne se retourna sur le dos, roidit son cou et ses pattes, puis se remit dans sa première attitude, ses puissantes pattes de devant gisant le long de son corps. Mais alors sa mâchoire inférieure se détendit et tomba, le sang découla de sa bouche et elle expira : elle était morte ; ma balle lui avait traversé le cœur.

Au moment où j'avais tiré mon second coup, Stofulus, qui savait à peine s'il était mort ou vivant, avait lâché les trois chevaux, qui s'enfuirent épouvantés d'un galop frénétique par monts et par vaux. Charmé d'avoir cette occasion de s'éloigner du champ de bataille, il s'élança à leur poursuite. Kleinboy le suivit, et tous deux me laissèrent seul et désarmé près de la lionne, qu'ils voulurent bien, dans leur ardent désir de se mettre à l'abri, considérer comme incapable de leur faire désormais aucun mal.

Il en est toujours ainsi, au reste, avec ces misérables drôles, de même qu'avec tous les naturels de l'Amérique méridionale. Il est impossible, dans aucun cas, de compter sur eux ; on peut être sûr qu'à l'heure du péril ils abandonneront indubitablement leur maître de la façon la plus lâche ; et cependant un étranger qui écouterait ces effrontés hâbleurs racontant leurs propres prouesses, assis en rond avec leurs camarades autour d'un feu pétillant, au moment où ils subissent l'influence de leur *cape smoke* adoré, c'est-à-dire de l'eau-de-vie, pourrait les croire braves entre les braves. Qu'il soit bien dit, une fois pour toutes, à ceux qui viendront chercher dans les déserts de l'Afrique méridionale les mêmes dangers que j'y ai courus et que j'ai surmontés, qu'il n'en est point ainsi.

Au bout d'une heure, je parvins à rallier hommes et chevaux ; j'écorchai la lionne, et, lui ayant coupé la tête, nous plaçâmes ces trophées sur *Beauty* et retournâmes au camp. Nous étions à peine à cent pas des restes de la lionne, que déjà une soixantaine de vautours, que la lionne avait bien souvent nourris des produits de sa chasse, se disputaient ses restes.

Quant au pauvre Colesberg, je le ramenai moi-même et au pas vers le camp. Aussitôt arrivé, je fis laver ses plaies et je rapprochai ses chairs, recommandant que l'on suivît pour lui un simple pansement à l'eau froide ; ce procédé cicatrisa promptement ses blessures, qui, dans la suite furent complètement guéries.

Le ciel demeura couvert toute la journée ; mais quand les ombres de la nuit commencèrent à s'étendre sur la terre, une invincible terreur s'empara de mes compagnons. Ils affirmèrent que le mâle de la lionne, lorsqu'il retrouverait ses os, allait suivre nos traces et venger sa mort.

IX

RICH-RIVER. — LE CAMP DES BOERS. — LES DEUX CHIENS « BLESS » ET « FLAM ». — COLESBERG. — BATAILLE ENTRE LES BOERS. — SUITE DU VOYAGE.

Après une traite de dix milles nous fîmes halte pour la nuit ; il plut à verse jusqu'au matin. Mes bœufs étaient en très bon état ; il y avait déjà un temps assez long qu'ils travaillaient fort peu : aussi étaient-ils vigoureux et turbulents. Le jour suivant nous traversâmes Rich River. Les chemins étaient difficiles à cause des pluies récentes ; aussi quelques-uns de mes harnais étant pourris se rompirent à plusieurs reprises et me causèrent de grands retards. A la chute du jour nous nous arrêtâmes à un camp de Boers.

Ces hommes, qui étaient des rebelles, et par conséquent nos ennemis, étant précisément alors en guerre avec nos alliés les Griquas et les Bâtars, auxquels nous prêtâmes main-forte contre les Boers. Je sentais qu'il était assez téméraire de traverser ainsi, de propros délibéré, le pays ennemi : c'était, pour ainsi dire, attaquer le lion dans sa tanière. Néanmoins, la chose étant sans remède, je me décidai donc à saisir le taureau par les cornes et à affecter de la hardiesse. Ce à quoi je pouvais m'attendre le moins était de voir mes chariots attaqués et pillés, sinon pris en totalité ; et certes cela fut arrivé, si je n'avais pas été revêtu du costume des anciens Gaulois, que j'avais adopté depuis longtemps, et si je n'avais pas été annoncé comme un montagnard écossais.

Il arriva que ces Boers n'avaient presque plus de café, breuvage dont ils sont extrêmement friands. Heureusement j'en possédais une grande provision dans mes chariots, et, comme j'allais à Colesberg, il m'était indifférent d'en disposer : ainsi donc, en faisant présent aux femmes des principaux chefs de quelques demi-livres de cette précieuse graine, et en leur vendant le reste à des prix modérés, j'obtins les bonnes grâces de tous, et ils déclarèrent que j'étais un « ghovecarle, » lisez : bon garçon. En outre, en apprenant que quelques jours auparavant j'avais tué une lionne de haute taille et en contemplant les trophées, ils furent pétrifiés d'étonnement. Ils se disaient entre eux : *Nis scapsels ! vat zoorten men is ed ?* ce qui signifie : Ciel et terre ! quel homme est-ce donc ?

Pendant le courant de la soirée et de la nuit, plusieurs bandes de Boers armés firent halte pour se rafraîchir et continuèrent leur route, allant rejoindre le quartier général de l'armée qui était établi à quarante milles vers le sud, dans un endroit appelé Schwart-Coppice. Ils avaient tous un ou plusieurs chevaux de bât portant des vivres et des munitions. Quelques-uns amenaient aussi des piqueurs hottentots et bushjismen ; ils portaient pour arme unique leur « roer » ou long fusil. Tous avaient autour des reins une ceinture de cuir et au côté une énorme corne remplie de poudre.

Le 31 je continuai ma route, et le soir du 2 avril j'arrivai à Philippolis, station de missionnaires et ville capitale du pays des Bâtars. Mon chemin m'avait conduit tour à tour dans les camps des deux partis : des troupes de cavaliers Boers avaient exploré la contrée en tous sens, pillant tout ce qui leur tombait sous la main et enlevant le bétail et les chevaux des Bâtars. La veille, m'étant arrêté à un campement de ces derniers, ils m'avaient pris pour un missionnaire, ce qui me divertit extrêmement : mon costume n'était pas très clérical cependant, car il consistait en une chemise sale et un vieux jupon de tartan.

Un Bâtar du voisinage de Philippolis troqua avec moi contre trois livres de café et un peu de thé deux grands chiens de garde : ces chiens s'appelaient *Bless* et *Flam*. Bless était d'un caractère extrêmement hardi et féroce.

Le 3 au soir, nous occupâmes, sur la rive nord du grand fleuve Orange, un endroit appelé *Boota'sdreft*, presque en face de Colesberg. Nous avions cheminé constamment au milieu de montagnes couvertes vers leur sommet d'excellents pâturages. Il plut très fort dans la journée ; le lendemain au matin nous examinâmes le gué, et nous jugeâmes que la rivière était trop grosse pour que les chariots pussent passer. Je fis traverser un homme à cheval, ainsi que cela est la coutume, et il s'assura que nous ne nous étions pas trompés. En conséquence j'ordonnai à mon monde de longer le fleuve jusqu'à Norval-point, ce qui était très loin, de le traverser là, et de venir me rejoindre le lendemain à Colesberg.

Après mon déjeuner, je fis seller mon cheval, et, prenant le gué un peu plus haut, je réussis à franchir le fleuve sans accident, quoique le courant eût fait deux fois perdre pied à ma monture. J'entrai à Colesberg au bout de deux heures, et j'y trouvai les officiers du 91e et mes autres amis au grand complet.

Mes chariots n'arrivèrent que dans l'après-midi du troisième jour. J'allai loger chez mon vieil ami, M. Paterson, qui eut aussi la bonté de me faire place dans ses écuries pour la moitié de mes chevaux. Je logeai l'autre moitié chez les officiers de mon ancien régiment, les carabiniers à cheval du Cap ; mes bœufs paissaient nuit et jour sur les montagnes voisines. Le 7 nous dépaquetâmes mes chariots, et je fis un grand étalage des trophées de mes chasses devant la maison de Paterson, au milieu du village, ce qui nous attira toute la journée une foule de curieux.

Dans l'après-midi du 8, M. Rawstowne, le magistrat résident, reçut d'Adam-Kok, chef des Bâtars, des dépêches qui lui annonçaient que les Boers avaient commencé de sérieuses hostilités : Kok réclamait le secours du gouvernement. Dans la soirée l'ordre fut donné que toutes les forces disponibles de la garnison marchassent vers Orange-River le jour suivant, ce qui me contraria horriblement, car cette mesure me privait de la société de mes amis.

Le matin du lendemain fut plein de trouble et de tumulte. Le village entier faisait ses préparatifs : les militaires pour s'éloigner, et les marchands pour entasser sur leurs chariots les provisions nécessaires à la subsistance des troupes. Pendant ce temps plus d'une nymphe aux yeux noirs essuyait sur sa joue une larme brûlante, et soupirait profondément en songeant à l'absence de son amant et aux chances de la guerre.

A midi et demi, les hommes se rassemblèrent sur le terrain de manœuvre et se mirent en marche pour Alleman's-Dreft. Paterson eut l'obligeance de mettre son logement à ma disposition pour tout le temps de mon séjour à Colesberg, et me pria de ne point épargner sa cave, qui contenait du vin excellent.

Le 15 j'allai visiter le 91e, qui était campé à Alleman's-Dreft, au sud de la rivière ; je trouvai mes amis les officiers occupés à se divertir. Les uns et les autres pêchaient à la ligne et draguaient dans la rivière où ils attrapèrent des masses de mulets et de barbues qui pesaient entre une et quatre livres. Dans cet endroit, Orange-River et le paysage environnant sont d'une grande beauté et me rappelaient mes montagnes d'Écosse. Dans un certain endroit, les eaux sont encaissées entre d'énormes rochers qui forment là un courant profond et rapide ; plus bas, il y a de petites anses allongées, contenues dans des rives garnies de saules pleureurs et d'arbres toujours verts.

Le bruit se répandit que deux détachements du 7e dragons et de l'artillerie étaient en route, venant du fort Beaufort pour appuyer le 91e dans ses opérations contre les Boers. Il y avait journellement des escarmouches entre les parties belligérantes, et Adam-Kok envoyait perpétuellement au camp des exprès pour solliciter du secours. La manière dont ces escarmouches s'exécutaient était fort amusante et signalait le courage des deux partis. Tous les jours, après déjeuner, les Boers et les Bâtars avaient pris l'habitude de se rencontrer et de se cribler de coups jusqu'à l'après-midi ; chacun retournait ensuite à son camp.

La distance à laquelle ils faisaient feu les uns sur les autres pouvait être d'environ deux milles, et il y avait sur le terrain qui les séparait de nombreux troupeaux de wild-beasts et de spring-boks qui broutaient en paix. Quelques individus de ce parti neutre tombaient par hasard de temps à autre sous les balles cruelles de ces redoutables guerriers.

Pour en finir une bonne fois avec la révolte de 1845, je dirai que, bientôt après, le 91e et le corps du Cap, renforcés d'artillerie et d'un détachement du 7e dragons de la garde, traversèrent Orange-River, s'avancèrent à marches forcées vers le camp des Boers et les mirent en déroute, emmenant leurs chariots, deux pièces de canon d'ordonnance et toutes leurs provisions. Telle fut l'issue de la mémorable bataille de Schwart-Coppice. Depuis ce temps-là, les vaillants Bâtars ont chanté hautement leurs propres louanges, déclarant que c'était à eux qu'il fallait demander de mettre les Boers à la raison.

Le 16 après midi je montai à cheval et traversai la rivière pour aller voir quelqu'un du nom de Bain qui avait fait plusieurs excursions dans l'intérieur des terres. Cet individu me donna des détails fort importants et me fit les récits les plus séduisants des plaisirs que je pouvais me promettre. Il me recommanda de longer Orange-River jusqu'à un gué appelé « Rhama, » et de là d'aller par « Campbell's Dork » à « Kurumaw », station missionnaire éloignée de Colesberg d'environ cent cinquante toises, où je pourrais me procurer un interprète béchuana et toutes les informations nécessaires chez le missionnaire qui y résidait. Le jour suivant, je

pris [illegible] obligeant ami et [illegible] Hubert et je retournai à Colesberg. J'eus le plaisir d'y rencontrer deux Nemrods véritables, M. Murray et M. Osurck, allant tous deux, comme moi, faire une expédition de chasse au fond des terres. Le premier était [illegible] pêcheur de saumon des bords de la Tay, l'autre un [illegible] attaché à l'honorable compagnie des Indes-Orientales. Durant mon séjour à Colesberg, mes échantillons [illegible] soigneusement cousus dans la toile et placés dans [illegible]. Les objets qui peuvent se gâter, tels que les peaux, les têtes empaillées, etc., furent scellés hermétiquement, ayant été enveloppés d'abord dans des feuilles de [illegible] M. Pervit, plombier, et un des membres principaux de la commune de Colesberg.

Je remis de [illegible] neuves à mes chariots, je fis soigneusement [illegible] les roues et toutes les ferrures par le charron [illegible] plusieurs chevaux excellents et des bœufs [illegible] j'augmentai mon chenil de douze chiens vigoureux [illegible] et infatigables, enfin je fis l'emplette d'un grand fusil à l'éléphant, qui portait une très forte charge et [illegible] aussi deux Hottentots de plus : ils se nommaient Johannus et Klinfeldt. Je renouvelai toutes mes provisions en général, et le 22, tout étant prêt, je rassemblai mes hommes, mes chiens, mes chevaux et mes bœufs dispersés. Après beaucoup de tumulte et de sérieuses altercations avec mon équipage recalcitrant et indiscipliné, ma caravane s'ébranla et je partis pour mon lointain voyage. Nous fûmes suivis par les bonnes amies éplorées de nos Hottentots, criant, hurlant, se baissant de temps en temps pour ramasser une poignée de poussière rouge qu'elles lançaient en l'air à la façon de leur pays. N'ayant pas de cheveux à arracher, les belles se contentèrent d'égratigner leurs têtes laineuses et de déchirer leurs jupons, qui tombèrent bientôt en lambeaux.

Entre autres objets dont je me munis à Colesberg, se trouvaient une certaine quantité de mousquets ordinaires qu'on m'assura être un article très indispensable pour troquer contre de l'ivoire avec les tribus de l'intérieur. Ils me furent en effet fort utiles, et je regrettai de n'en avoir pas acheté dix fois davantage. Comme il était probable que, si je campais ce soir-là trop près de Colesberg, mes gens profiteraient de cet arrêt pour y retourner à l'ombre des ténèbres et dire un nouvel adieu à leurs femmes et à leurs maîtresses, je me décidai, puisque j'avais réussi à grand'-peine à les mettre en marche, à leur faire faire une bonne traite, et aussi comme le clair de lune était magnifique, je ne permis pas de dételer avant minuit. Nous marchions à l'ouest, nous dirigeant vers le gué de la Saline, le long d'Orange-River. C'était là que je comptais traverser le fleuve. Par ce moyen j'évitai la rencontre des Boers ennemis qui exploraient la contrée immédiatement en face de Colesberg.

J'arrivai le quatrième jour au gué de la Saline que je traversai très difficilement, car mes chariots s'enfonçaient à chaque instant dans le sable jusqu'au moyeu. La rive opposée était très escarpée, et nous dûmes travailler pendant une heure avec la pelle et la pioche, afin de la gravir. Nous passâmes devant les fermes de plusieurs Boers. Je leur achetai trois chiens parfaits, Wolf, Prince et Fonteberg, et je continuai à cheminer. Le 28 nous traversâmes le kraal Griqua, nommé Rhama. Ce matin-là je surpris Kleinboy fumant tranquillement sa pipe sur ma caisse ouverte de poudre de chasse : aussitôt je saisis le coupable et le bousculai rudement. Ce drôle se montra si indigné, qu'il brisa sa pipe contre terre avec une dignité tout à fait hottentote et jura qu'il n'irait pas plus loin avec moi. Cependant la perspective d'un carré de mouton gras, qu'on devait servir à dîner [illegible] les projets de M. Kleinboy, et il reprit son service d'[illegible] humeur. Le 4 mai nous arrivâmes à Vaal River, et [illegible] mon ancien gué.

[illegible] une bande de Korcunas s'approcha des chariots, [illegible] sur des bœufs de bât. Leurs brides étaient de simples [illegible] fixées à des bâtons passés au travers du nez de [illegible] leurs selles étaient des peaux de mouton attachées [illegible] de la bête avec une courroie. Nous arrivâmes le soir à moitié chemin de Campbell's Dork. Chemin faisant [illegible] deux beaux porcs-épics en leur arrachant [illegible] est la seule partie vulnérable, et pourtant ils [illegible] et les épaules déchirées par les dards. Le jour suivant [illegible] traversâmes Campbell's Dork, où je fus reçu avec bienveillance par M. [illegible] le missionnaire résidant, qui me [illegible] de légumes.

Trois jours après [illegible] de ce lieu nous atteignîmes Daniel's Kuil, kraal [illegible] Waterboer. La contrée que nous traversâmes [illegible] insignifiante; aucune colline, aucun accident de [illegible] changeant la monotonie de la plaine, qui ressemblait [illegible] nappe d'eau. Elle était, dans certains endroits, [illegible] une espèce de buisson d'environ huit pieds de [illegible] de feuilles grises [illegible] qui exhalait un parfum aromatique [illegible]eux. Le soir, nous dirigeâmes notre route vers une fon[illegible] appelée Kramer's Fonteyn. Le 9, nous partîmes pour Koning, grand lac très éloigné sur le chemin de Kurumaw. Vers minuit mes hommes commencèrent à avancer d'un train extravagant. Je compris qu'ils étaient ivres et j'ordonnai de faire halte et de dételer.

Mais M. Kleinboy ne fit que courir plus fort, de sorte que je fus forcé de le jeter à bas de son siège. Ceci nous força à faire halte : mais il y avait peu de temps que j'étais endormi, lorsque je fus éveillé par le bruit que faisait le bétail, et je m'aperçus que mes hommes attelaient avec l'intention de retourner à la colonie. Voyant que mes remontrances restaient sans effet, j'eus recours à une carabine à double coup, dont la vue fit renoncer mes hommes à leurs projets. Ils se retirèrent à l'ombre d'un buisson, et ne tardèrent pas à s'endormir. Je m'abstins de fermer l'œil le reste de la nuit, et, le matin suivant, je réveillai les misérables et leur ordonnai d'atteler. Ils obéirent machinalement, en jurant de ne plus me désobéir.

Nous arrivâmes à Koning en parcourant dix milles : c'était un courant de belle eau de source, d'une longueur de près de six cents toises et couverte d'énormes roseaux de quinze pieds de haut ; on y voyait des traces de zèbres et d'hartle-beasts, et on assurait que les lions n'y manquaient pas. Je remarquai dans l'après-midi que mes hommes étaient encore ivres, et je m'imaginai d'abord que les Griquas leur avaient fourni les moyens de s'enivrer ; mais, après avoir examiné mes caisses, je vis qu'il y en avait une d'ouverte et qu'on y avait volé des bouteilles d'eau-de-vie ; cette découverte me causa une seconde nuit d'inquiétude, et je veillai, la carabine à la main. Le froid était perçant ; le matin, le sol se montra couvert de gelée blanche et la surface de l'eau était revêtue d'une épaisse couche de glace. Nous quittâmes Koning le 11 à midi, et nous continuâmes notre route vers Kurumaw. Nous fîmes halte au coucher du soleil, mais sans trouver d'eau. A gauche, la vue était bornée par les montagnes Kamkanni, qui étaient une grande chaîne de rochers. De tous côtés s'étendait une vaste plaine couverte d'une herbe touffue et jaunâtre, parsemée de plantes et d'arbustes verts. Un peu avant de dételer, nous fîmes lever trois léopards qui dévoraient une antilope. Il y avait fort peu de gibier dans ces parages.

Nous arrivâmes le lendemain à Kurumaw ou autrement dit New-Litakoo, délicieux endroit au milieu du désert, contrastant fortement avec les régions stériles et inhospitalières dont il était environné. Je fus reçu là avec bienveillance et traité gracieusement par M. Moffat et M. Hamilton, tous deux missionnaires anglais, et aussi par M. Hume, vieux négociant anglais qui habitait depuis longtemps Kurumaw. Les jardins de cet endroit sont grands et très fertiles. Outre des blés et des légumes, ils produisaient des raisins, des pêches, des brugnons, des pommes, des oranges et des citrons. Tous ces arbres portaient dans la saison des fruits exquis et très nombreux. Les jardins étaient arrosés abondamment par une grande fontaine dont les eaux forment une petite rivière qui coule hors d'un souterrain. Celui-ci a plusieurs ouvertures basses, mais à l'intérieur le caveau est élevé et spacieux. Les naturels prétendent qu'il s'étend sous terre à une distance prodigieuse. Les naturels autour de Kurumaw et dans les districts environnants ont généralement embrassé le christianisme.

M. Moffat eut la bonté de me faire visiter son imprimerie, son église et son école : le tout est bien bâti et entretenu de manière à faire honneur à des villes coloniales plus civilisées. Ce fut M. Moffat qui inventa l'écriture de la langue béchuana. Il a depuis imprimé des milliers de Bibles en béchuana, ainsi que des hymnes et des catéchismes, qu'on achetait en grand nombre pour convertir les naturels. Cet ecclésiastique est admirablement doué pour réussir dans sa mission. M. Moffat, avec un noble maintien et une stature athlétique, possède une physionomie où l'indulgence et la charité chrétiennes sont visiblement empreintes. Ses perfections morales et physiques sont universelles : il est ministre, jardinier, serrurier, armurier, maçon, charpentier, vitrier, etc. Chaque heure du jour est consacrée par ce digne pasteur à quelque travail utile, et il donne aux autres, par sa piété éclairée et ses laborieuses habitudes, un admirable exemple à suivre.

M. Moffat m'apprit qu'un certain docteur Livingstone, qui avait épousé sa fille aînée, a établi récemment une station de missionnaires parmi les Bakatlas à Mabotsa, dans la vallée de Bakatla, environ à quatorze journées de marche au nord-est. Il me conseilla de m'y rendre tout d'abord, car je ne pouvais plus m'attendre à rencontrer que fort peu de grand gibier au sud de Bakatla. Il m'assura que l'espoir de rencontrer des éléphants même dans la contrée immédiatement au delà de Bakatla, était fort incertain, et il me recommanda, si j'étais résolu à me livrer à mon aise au plaisir de la chasse aux éléphants, de tâcher de pousser jusqu'aux forêts isolées et sans limites qui se trouvent au delà

des montagnes de Bamangwato, sur le territoire de Sicomy, le grand et célèbre chef de ces sauvages.

Il ajouta qu'il serait probablement possible de faire des trocs avec Sicomy pour de l'ivoire, dont on assurait qu'il avait d'immenses quantités cachées. Grâce au concours de M. Moffat, j'engageai à mon service un Béchuana nommé Isaac, en qualité d'interprète pour les langues hollandaise et béchuana. J'achetai à M. Hume quelques sacs de froment, et le lendemain je mis tous mes gens à l'œuvre au moulin de M. Moffat, afin de convertir ce grain en farine.

Le 15, ayant pris congé de mes amis de Kurumaw, je continuai mon voyage vers le nord-est, à travers un terrain lourd et sablonneux, sur des plaines unies et sans limites, qui s'étendaient de tous côtés, couvertes d'une herbe touffue et jaunâtre et qui, agitée par la brise, ressemblait à des champs de blé mûr; au coucher du soleil nous traversâmes la rivière Matzuarin, fleuve insignifiant. Nous campâmes sur la rive nord, et le matin suivant nous poursuivîmes notre voyage en traversant une contrée tout à fait semblable, avec la différence pourtant qu'il s'y trouvait des bouquets de mimosa épineux.

Ce jour-là nous fûmes assaillis par un essaim de sauterelles qui se reposaient pendant la nuit et couvraient le gazon et les grands arbustes. Les sauterelles fournissent une nourriture saine et abondante à l'homme, aux oiseaux et à toutes espèces d'animaux : les vaches, les chevaux, les lions, les chacals, les hyènes, les antilopes, les éléphants, etc., etc., les dévorent avidement. Nous rencontrâmes une bande de Battapis qui en faisaient une ample récolte. La gelée très forte, engourdissant les ailes de ces insectes, les mettait hors d'état de s'envoler avant que le soleil vînt leur rendre leurs forces.

Comme j'avais de la peine à me procurer assez de nourriture pour mes chiens, Isaac et moi nous prîmes une grande couverture que nous étendîmes sous un buisson dont les branches pendaient jusqu'à terre sous le poids des sauterelles; nous secouâmes l'arbuste, et il en tomba en un instant plus que je ne pus en porter sur mon dos. Nous les fîmes rôtir pour nous et pour les chiens.

Peu après le lever du jour, je vis les sauterelles se développer vers l'ouest en épais nuages, semblables à de la fumée; mais, le vent ayant tourné, elles revinrent de notre côté et passèrent par-dessus nos têtes en obscurcissant positivement le soleil pendant quelque temps. Le soir je continuai à cheminer au clair de la lune et je fis halte à quelques milles de Motito, kraal fort étendu de Battapis, tribu de Béchuanas.

X

MOTITO. — LES TRIBUS BÉCHUANAS. — BAKATLA. — LE DOCTEUR LIVINGSTONE. — CHASSE AU RHINOCÉROS. — LES BÉCHUANAS. — LE GROS-BEC APPRIVOISÉ. — LE LAC MYSTÉRIEUX.—LES ZÈBRES.—BAKATLA. LE DOCTEUR LIVINGSTONE. — DÉPART POUR BAMANGWATO. — LES BUFFLES. — CHASSE AUX BUFFLES. — LES BABOINS. — POURSUITE D'UN RHINOCÉROS. — MŒURS DES RHINOCÉROS. — LES RHINOCÉROS. — LES ÉLANS. — JE ME PERDS DANS LA FORÊT.

Je dételai de bonne heure le 17 à Motito, où je fus gracieusement reçu par M. Loga et M. Edward. Le premier était un missionnaire français stationné à Motito, et le second un missionnaire anglais de Mabotsa. Il y avait à cette station un autre missionnaire français appelé M. Lemue, mais il était absent. Comme me voici arrivé aux limites méridionales des vastes régions de l'Afrique du sud, habitées par de nombreuses tribus de Béchuanas, il va être nécessaire, avant d'aller plus loin, d'esquisser leurs mœurs et leurs coutumes. Ce sont des hommes gais, intelligents et remarquables pour leur bonne humeur; ils sont bien forts quand ils n'ont pas été affamés dans leur jeunesse. Ces indigènes ont des traits agréables, de très beaux yeux et de belles dents; leurs cheveux sont courts et laineux, et leur teint d'une nuance cuivrée assez claire.

Chacune des tribus habite des kraals; leurs wigwams sont bâtis de forme circulaire et couverts avec de longues herbes. Le plancher et les murailles en dedans et en dehors sont plâtrés d'une matière composée de terre glaise et de bouse de vache; le seuil par lequel on y pénètre a environ trois pieds de haut et deux de large. Chaque wigwam est entouré d'une haie d'osier treillagé, et le kraal entier est enceint d'une forte barrière de *wait-a-bit-thorns*, qui le protège contre l'invasion des lions et autres animaux.

Le costume des hommes consiste en un « kaross », sorte de manteau de peau, qui est gracieusement suspendu à leurs épaules; il y a un autre vêtement appelé « tsicha », qui entoure leurs reins et qui est aussi fait de peau. Ils ont aussi de simples sandales de peau de buffle ou de girafe, et sur les bras et les jambes des ornements de cuivre jaune et de cuivre rouge de différents dessins qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes portent aussi quelques rangs de perles autour de leur cou et de leurs bras, sans compter plusieurs autres accessoires dont la plus grande partie passe pour posséder le charme puissant de préserver de tout malheur.

L'un est un petit os creux dans lequel ils soufflent lorsqu'ils sont en danger; un autre est une collection de dés d'ivoire qu'ils agitent dans la main et lancent à terre pour vérifier si une entreprise qu'ils méditent doit être heureuse. Ils portent aussi une masse de petits bouts de racines ou d'écorces qui sont des remèdes salutaires; et certains se servent de boîtes de calebasses faites d'une excessivement petite espèce de courges qu'on fait croître de la forme d'une bouteille. Ils ne s'aventurent jamais sans leurs armes, qui sont un bouclier, une poignée d'assagais, une hache de combat et une massue.

Les boucliers sont faits avec le cuir du buffle ou de la girafe; chez quelques tribus ils sont ovales; chez d'autres ils sont ronds. L'assagai est une espèce de toute petite lance ou javelot, d'environ six pieds de long, dont le dard est en bois; quelques-uns de ceux-ci ne sont faits que pour être lancés, et un guerrier habile perce un homme de part en part à cent toises. D'autres servent à poignarder. Les lances de ceux-ci sont plus fortes, les dards plus courts et plus épais; ils sont en usage surtout chez les tribus plus éloignées dans les terres. Leurs haches de combat ont une forme élégante; leur lance est triangulaire et le manche est confectionné avec une corne de rhinocéros.

L'occupation des hommes est la guerre et la chasse, comme aussi la tannerie des peaux de bêtes fauves. Le costume des femmes se compose d'un kaross tombant des épaules et d'un jupon court en peau de pollah ou de toute autre espèce d'antilope. Leur cou, leurs bras, leur tour de taille et le bas de leurs jambes sont surchargés d'une multitude de rangs de perles de toutes sortes de couleurs ajustés avec goût. Les femmes s'occupent principalement de cultiver les champs et les jardins, où elles font croître du blé, des courges et des melons d'eau; elles font aussi la moisson et la mouture du grain. Les hommes et les femmes vont nu-tête. Leurs cheveux sont oints de sibilo qui est une composition qui brille, sorte de mélange de graisse et d'un minerai gris étincelant qui a l'apparence de mica.

Certaines tribus se badigeonnent le corps avec de la graisse et de la terre rouge, ce qui les fait ressembler aux Indiens des Florides. Presque toutes les tribus possèdent du bétail. Les hommes seuls s'occupent à le soigner et à le traire. Il n'est jamais permis à une femme de mettre le pied dans un castle-kraal. La polygamie est autorisée. Un homme peut avoir autant de femmes qu'il lui plaît; cependant il faut qu'il achète la femme.

Dans les tribus riches, le prix d'une femme est de dix têtes de bétail; parmi les plus pauvres on la paye avec plusieurs bêches. Ils fabriquent eux-mêmes ces instruments, les fixent au bout d'un long manche et s'en servent comme nos laboureurs se servent de la houe. On voit de longues troupes de femmes bêchant ensemble dans les champs en chantant des chansons et battant la mesure avec leurs bêches.

Le chef de Motito se nommait Motchuaro et il était subordonné au grand chef Mahura. Il désirait beaucoup me voir rester un jour avec lui pour faire un marché de plumes d'autruches et de kaross; mais, pressé d'avancer, je me remis en route l'après-midi et je marchai jusqu'à minuit; puis je campai dans une immense forêt de camaldores séculaires. Je n'en avais encore jamais vu d'aussi beaux en Afrique.

Chaque arbre était pittoresque; tous se divisaient par groupes comme les chênes dans un parc anglais. Beaucoup de ces arbres étaient habités par des colonies entières de gros-becs républicains, dont les singulières habitations surchargent les branches. Ces étonnants oiseaux, qui ont à peu près l'aspect et la dimension d'un verdier anglais, construisent leurs nids et vivent en communauté sous le même toit. Toute cette construction étant faite de gazon sec ressemble, à quelque distance, à une vieille hutte perchée sur un arbre. Ils s'introduisent par-dessous dans leurs nids, qui

sont côte à côte. Lorsqu'on les regarde d'en bas, ces nids ressemblent à une ruche.

Le matin suivant, nous nous remîmes en marche à travers la forêt ; la route était pénible, car c'était du sable doux et sec. Au bout de six milles, en sortant de la forêt, nous entrâmes de nouveau dans une contrée découverte où poussaient cependant en certains endroits des arbrisseaux, et dans d'autres du gazon seulement. Au bout d'une heure nous arrivâmes à Little-Choos, grande saline où nous trouvâmes de l'eau dans un puits artificiel pour nous-mêmes et pour notre bétail.

Là les naturels me dirent que, tout à fait à l'ouest de Bakatla, il y avait un lac mystérieux. Les gens de Bamangwato affirmaient au contraire qu'il était situé à cent cinquante milles au nord, et, en m'indiquant sa position, ils désignaient le nord-ouest. Ils prétendaient, en outre, que les naturels qui habitaient les rives avaient des canots : que ses eaux étaient salées ; que tous les jours elles se retiraient des bords, puis revenaient, ce qui me fit supposer que ce lac, quel qu'il fût, avait un flux et un reflux.

A trois heures après midi nous attelâmes et marchâmes jusqu'à minuit dans un pays désert et sablonneux. Dans le voisinage de Choos nous passâmes près d'une longue enfilade de pièges à gibier, qui étaient creusés en forme de croissant et occupaient une étendue d'environ un quart de mille. Nous atteignîmes, le jour d'après, Loharou, endroit désolé et insignifiant, et, le 20, nous voyageâmes dans une région de pays plat, couvert de buissons détachés.

Les plaines sont ici nues et découvertes ; elles ressemblent au paysage du sud de Wher. En avançant plus au midi, je trouvai cette ressemblance encore plus forte, car il y avait des savanes sans bornes, peuplées à profusion de bless-boks et de wild-beasts. Comme je galopais auprès d'une bande de zèbres, ma monture posa son pied dans un trou, et, en tombant de ce côté sur mon mollet droit, me le contusionna si fort, que je fus hors d'état de marcher pendant plusieurs jours.

Vers midi nous nous remîmes en route et arrivâmes dans la soirée à Great-Coos, grande saline alors pleine d'eau. Là je trouvai, pour la première fois, les os et le crâne d'un rhinocéros. Mon interprète m'assura que depuis bien longtemps ces animaux avaient déserté ces parages ; mais bientôt il fut bien surpris de reconnaître des traces fraîches près de la fontaine. Nous continuâmes à marcher, et nous entrâmes le 22, dans un pays tout à fait différent.

Aux plaines sans bornes succédaient des forêts sans limites, composées d'arbres et de buissons nains ; le terrain, légèrement accidenté, était tapissé de hautes herbes et de plantes aromatiques. La vieille route charretière, peu fréquentée, que nous suivions, paraissait être le sentier de prédilection d'une troupe de lions, car l'empreinte de leurs larges pattes s'y trouvait d'un bout à l'autre. Au coucher du soleil nous campâmes sur le Siklagol-River, fleuve alors à sec ; mais, en creusant un peu, son lit nous faisait jaillir de la belle eau de source. Comme nous avions besoin de viande, ma meute affamée étant prête de mourir d'inanition, je résolus de faire reposer mes bœufs pendant la journée du lendemain et d'aller chasser l'élan. On remarquait des traces de ces animaux tout autour de notre camp.

Le matin du 23 je montai à cheval et me dirigeai vers l'est avec deux piqueurs et un cheval. Le pays ressemble à un interminable parc, et était orné d'une succession non interrompue d'arbres majestueux isolés ou d'arbres nains amassés par groupes. A l'exception de quelques prairies florissantes, tel est l'aspect général de toute la contrée, depuis Siklagol jusqu'aux montagnes de Bakatla.

Le 31 nous arrivâmes à la chaîne de Kurrichane, et, l'ayant traversée, nous voyageâmes à travers une belle vallée pendant trois milles, jusqu'à ce que nous eussions atteint une gorge dans les montagnes, laquelle communique avec la grande vallée de Bakatla. Dans cette gorge coulait un fleuve dont les eaux étaient limpides comme du cristal ; notre route longeait ses bords, pratiquée sous d'énormes blocs de granit et des quartiers de roches qui menaçaient à chaque instant d'anéantir nos chariots.

Nous suivîmes la rive du fleuve pendant un demi-mille et arrivâmes à Mabotsa, kraal de Mosielely, roi des Bakatlas, tribu des Bechuanas, où je fus obligeamment reçu par le docteur Livingstone, le missionnaire résidant. La vallée de Bakatla est un des plus admirables sites d'Afrique. C'est un large terrain uni qui s'étend de l'orient à l'occident et qui est borné à l'horizon par de pittoresques montagnes de rochers dont les cimes sont richement boisées. Dans quelques endroits le sol est paré de bosquets ou bouquets d'arbres dont rien n'égale la beauté et la variété ; dans d'autres le pays est découvert et tapissé de verdure magnifique. Toute la portion de la vallée en face de la ville est cultivée par les femmes de Bakatla, et une multitude de champs de blé fort étendus se développent au nord du kraal. On venait de terminer la moisson depuis peu, mais il restait encore dans les champs une belle récolte de courges et de melons d'eau.

Le lendemain était un dimanche ; j'assistai au service divin dans une église provisoire bâtie par les missionnaires. Je m'amusai beaucoup à cette occasion à constater les progrès de la civilisation sur le costume des Bakatlas. Tous ceux qui étaient parvenus à se procurer un article d'ajustement européen s'en étaient parés ; les uns avaient des pantalons sans chemises et d'autres des chemises sans pantalons.

Le 2 juin, il soufflait de l'Océan, du côté du sud, un vent très fort, et ce fut le jour le plus froid que j'eusse encore passé en Afrique.

Le matin, Mosielely, accompagné de beaucoup de personnages de sa noblesse, vint me voir. Un certain nombre d'individus de sa tribu me demandèrent du tabac avec instance. Le chef avait l'air doux, mais peu majestueux. Un de ses généraux, Siénis, était un vieux guerrier très jovial à l'œil vairon et au visage marqué de la petite vérole ; il avait tué à la guerre vingt hommes de sa propre main et portait une marque d'honneur consistant en une ligne tatouée sur les côtes pour chaque homme abattu par lui.

Mosielely me fit présent d'une outre de lait aigre et me pria de m'arrêter sur son territoire quelques jours, afin de trafiquer avec moi. Je lui répondis que, pour le moment, j'étais très pressé de gagner la terre des éléphants, mais que je m'arrêterais volontiers à mon retour. Ceci parut contrarier vivement Sa Majesté, qui désirait troquer des peaux contre des fusils et des munitions ; mais j'étais décidé à n'échanger mes mousquets que contre de l'ivoire, et dans ce moment-là Mosielely n'en avait pas.

Les Bakatlas travaillent beaucoup le fer ; ils fabriquent différents articles dont ils approvisionnent les tribus voisines : ils tirent leur minerai des montagnes environnantes et le fondent dans des creusets. La plus grande partie du métal est gaspillée, car ils ne conservent que le plus pur. Ils emploient une sorte de double soufflet fait avec des sacs de peau. Le vent passe par deux tubes faits de deux cornes d'oryx. La personne qui souffle s'en acquitte en prenant de chaque main un des sacs. Le marteau et l'enclume sont deux pierres. Malgré cela leurs lances, leurs haches de combat, assagais, couteaux, aiguilles, etc., sont habilement confectionnés. Les hommes de cette tribu fabriquent aussi de grands bols qu'ils taillent dans du bois très dur. L'outil dont ils se servent pour ce travail est un petit ustensile qui ressemble à une doloire de charpentier.

Le docteur Livingstone m'apprit que le gibier était abondant de tous côtés au nord de Bakatla, et il m'assura que des bandes d'éléphants fréquentaient le territoire des chefs voisins, et passaient souvent la moitié de l'été dans un district, mais que, dans cette saison, il ne croyait pas qu'il y eût des éléphants dans les forêts adjacentes. Dans une contrée éloignée et peu connue, au delà de Bamangwato, territoire de Sicomy, les naturels m'affirmèrent que les éléphants abondaient toujours, et que par conséquent j'avais la perspective de troquer mes mousquets contre de l'ivoire.

Cela me détermina à ne perdre mon temps nulle part, quelque belle occasion qui se présentât à moi de chasser d'autre gibier. Mon hôte m'avertit cependant que j'éprouverais des difficultés considérables pour atteindre Bamangwato, puisqu'il n'y avait pour me guider ni chemin ni sentier. Le seul espoir que je pusse avoir d'y parvenir dépendait de la possiblité que je pouvais avoir de me procurer des guides béchuanas chez Cauchy qui était le chef tributaire d'une portion de la tribu des Baquamas. Cet homme résidait alors dans un endroit appelé Booby, situé à environ 80 milles au nord-est de Bakatla. Il serait me dit-on impossible de s'aventurer sans ces guides, car l'eau était rare et à des distances éloignées. Il était pourtant à craindre que Cauchy ne me les refusât, car la politique invariable des chefs africains est d'empêcher les voyageurs de pénétrer plus loin que leur territoire.

Bamangwato est à 200 milles au nord plus loin que Bakatla, dont il est séparé par de hautes montagnes, en apparence inaccessibles, par des déserts sablonneux et d'immenses forêts vierges. Isaac commençait déjà à se décourager ; il fit une foule d'objections pour me dissuader de me porter en avant, et me conseilla de chasser plutôt sur le territoire de Sichely, chef suprême des Baquamas, environ à cinquante milles de Bakatla, où il m'affirma que je trouverais des éléphants. Voyant que j'étais inexorable, il voulut demander son congé, et le docteur Livingstone eut grande peine à le décider à m'accompagner.

Le 3 je dis adieu à mon bienveillant ami le docteur et partis pour Bamangwato, accompagné d'une bande nombreuse d'hommes de Bakatla et de deux Baquamas qui me suivaient dans l'espoir d'avoir de la viande, car on leur avait assuré que j'étais un adroit chasseur. Les Béchuanas aiment beaucoup la viande : ils prétendent que c'est la nourriture qui convient aux hommes ; le blé et le lait sont destinés aux femmes. Ils parviennent rarement eux-mêmes à obtenir du gros gibier, aussi ils ont beaucoup de respect

pour ceux qui savent tuer pour eux beaucoup de venaison, et ils feront de longs voyages à leur suite dans ce but-là. Nous nous dirigeâmes vers l'orient en explorant la délicieuse vallée de Bakatla, au travers de clairières verdoyantes et de futaies d'arbres séculaires.

J'avais fait peu de chemin dans cette vallée lorsque je me trouvai en présence d'une troupe de wild-beasts et de bless-boks ; puis je vis en même temps une bande de sept buck-koodoos majestueux, arrêtés sur le penchant d'une montagne très haute, au-dessus de ma tête. En essayant de forcer ceux-ci, je fis lever une troupe de gracieux pallahs et une autre de zèbres, qui s'enfuirent bruyamment et dérangèrent ma chasse des koodoos. Après tout cela je vis un grand troupeau de buffles se reposant sous un massif de mimosas ; j'attachai mon cheval à un arbre, je marchai sur eux, et je tuai le doyen du troupeau, qui, à l'ordinaire, conduisait toute la bande.

Le 4, de bonne heure, nous continuâmes notre route vers Booby. Nos chariots étaient toujours suivis d'une notable quantité de sauvages. L'aspect séduisant de la contrée m'engagea bientôt à chasser, chemin faisant, dans les montagnes de l'ouest ; aussi je montai à cheval et me fis accompagner par Isaac, qui montait un bon cheval et portait ma lourde carabine hollandaise. Deux Béchuanas nous suivaient, conduisant quatre de mes chiens. Après avoir traversé un joli petit bois, j'atteignis une petite rivière limpide dont les bords, piétinés par toutes sortes de gibier de grosse espèce, offraient principalement les traces visibles de buffles et de rhinocéros. Nous suivîmes la voie d'une troupe de buffles, et, prenant un sentier fait par ces animaux dans un défilé au travers des collines, nous sortîmes du taillis et vîmes de l'autre côté de la vallée qui s'étendait devant nous une troupe d'environ dix buffles mâles.

J'essayai de les surprendre, mais j'en fus empêché par de nombreuses cavalcades de zèbres qui nous aperçurent, et qui, en galopant devant nous, leur donnèrent l'éveil. J'ordonnai aux Béchuanas de lâcher les chiens, et, donnant de l'éperon à Colesberg, que je montais pour la première fois depuis l'affaire de la lionne, je pris chasse, et, en courant à toute bride, je pus tirer deux coups de côté sur le dernier buffle. Malgré cela l'animal continua sa course, mais je le séparai promptement de la troupe ainsi que deux autres. Comme ma carabine était lourde, je ne pus la recharger à cheval ; toutefois je les suivis, espérant les mettre aux abois. En traversant un bocage d'arbres épineux, je perdis de vue



Le pays ressemble a un interminable parc.

le buffle blessé, qui avait tourné court en revenant sur ses pas, fait assez ordinaire lorsqu'ils sont atteints. Je courus au grand galop pendant deux milles après les autres : j'étais à cinq toises de leurs larges croupes et je sentais dans ma figure l'odeur particulière à la race bovine.

J'espérais à chaque instant qu'ils s'arrêteraient et me donneraient le temps de recharger ; mais ils n'y étaient point disposés. A la fin, voyant que j'avais de l'avance sur eux, j'accélérai ma course, et, me trouvant devant eux, je me portai en face du plus beau mâle afin de le forcer en arrêt ; sur quoi il s'élança à l'instant vers moi avec un rugissement étouffé semblable à celui du lion. Colesberg l'évita avec adresse, et le taureau continua à fuir. Le terrain devenait rocailleux, la forêt impraticable ; il était clair que les buffles regagnaient une retraite sûre. Je parvins avec peine à ne pas les perdre de vue, les suivant de mon mieux au milieu des ronces et des épines.

Isaac venait après moi à quelques centaines de toises, me criant sans relâche, de toutes ses forces, d'abandonner la poursuite, ou que je me tuerais. Enfin les buffles s'arrêtèrent tout à coup et restèrent en arrêt dans un fourré à vingt toises de moi. Sautant à bas de ma monture, je rechargeai à la hâte les deux coups de ma carabine, et je finissais à peine quand Isaac arriva et me demanda ce que les buffles étaient devenus. Il était loin de les croire à vingt

toises de lui. Je lui répondis en ajustant ma carabine devant le nez de mon cheval, et je tirai aussitôt à droite et à gauche mes deux coups sur mes deux animaux.

Ils m'attaquèrent alors tête baissée avec un rugissement étouffé ; je me jetai en un clin d'œil derrière un massif de buissons épineux ; mais les violents efforts que fit Isaac pour pousser son cheval lui ayant fait perdre l'équilibre, et les sangles ayant cédé en [illegible] même temps, lui, sa selle et la grande carabine hollandaise tombèrent par terre en même temps avec un bruit [illegible], et juste sur le chemin des animaux en furie. Heureusement deux des chiens nous avaient rejoints, et, en faisant face aux buffles, ils détournèrent leur attention et le sauvèrent sans doute par là d'une mort immédiate. Les buffles adoptèrent alors une autre position dans le fourré [illegible] tous deux grièvement blessés ; on voyait de larges mares de sang sur le sol où ils s'étaient d'abord arrêtés. Les chiens m'aidèrent vaillamment, et peu après les deux nobles taureaux rendirent le dernier soupir. En mourant les deux bêtes poussèrent à plusieurs reprises un gémissement sourd et prolongé. Je me suis convaincu plus tard que telle est l'habitude invariable du buffle lorsqu'il expire.

Je fus surpris de la dimension et de la vigoureuse apparence de ces animaux. Leurs cornes me rappelèrent la rugosité d'un tronc de chêne ; chacune avait plus d'un pied de large à sa naissance. Ensemble elles formaient au crâne un bouclier massif impénétrable ; elles descendaient horizontalement et ombrageaient complètement les yeux de ces animaux et leur donnaient l'aspect le plus féroce et le plus sinistre qui se pût imaginer. En retournant aux chariots j'abattis un cerf sassayby et un magnifique vieux mâle pallah.

L'après-midi, de bonne heure, j'expédiai deux hommes, avec un cheval de bât, pour m'apporter la plus belle des deux têtes de buffle. Elle était si pesante que deux hommes robustes eurent de la peine à la soulever de terre. En apprenant mon succès, les Béchuanas qui m'avaient accompagné saisirent leurs assagais et s'empressèrent d'aller s'emparer de la viande. Dès ce moment je ne les revis plus. Les deux Baquamas restèrent avec moi. Ils avaient formé un complot avec mon interprète, pour m'empêcher de pénétrer dans Bamangwato. Isaac ne put oublier de sitôt son aventure avec les buffles. Le soir, en causant près du feu, il annonça à tous que j'étais fou et que ceux qui me suivaient couraient aveuglément à leur perte.

De bonne heure, le 5, je continuai ma route au milieu d'un admirable pays où l'eau abondait. De superbes montagnes et collines boisées s'étendaient de tous côtés ; quelques-unes de ces montagnes étaient très majestueuses, et leurs sommets bordés de précipices profonds et de parapets de roches escarpées qui servaient de demeure à des colonies entières de babouins à la face noire. Ces animaux tout étonnés de voir des importuns d'une nouvelle espèce envahir leurs domaines, descendirent à loisir les flancs rocailleux de leur demeure aérienne pour contempler de près notre caravane. Après avoir franchi neuf milles, je rangeai mes chariots sur le bord d'un petit ruisseau où se trouvaient de nombreuses traces de gros gibier. Je découvris, dans le lit du fleuve, la peau écailleuse d'un manis récemment dévoré par un oiseau de proie.

Cet animal extraordinaire, dont les habitudes se rapprochent de celles du hérisson, a environ trois pieds de long, et il est entièrement couvert d'une sorte de cotte de mailles composée de larges et dures écailles, de la forme et de la dimension de feuilles d'artichaut. Celles-ci se recouvrent l'une l'autre d'une manière très curieuse. La queue est large et également couverte d'écailles. Lorsque le manis est surpris, il se roule en boule et se défend par son inertie. On le rencontre dans tout l'intérieur de l'Afrique méridionale, mais il est rare et j'en ai rencontré très rarement.

[illegible] juin, je vis pour la première fois un superbe rhinocéros [illegible] une femelle énorme, toute blanche et accompagnée [illegible] veau. Ils se tenaient dans un buisson d'épines. Elle [illegible] de mon approche et s'enfuit aussitôt parmi les [illegible] courait le premier, ce qui est leur habitude [illegible] la mère qui le suit, guide ses pas en appuyant [illegible] ses côtes sa corne, qui a, en général, trois pieds de long. [illegible] cheval s'effraya beaucoup d'abord, intimidé qu'il [illegible] aspect du [illegible] mais, à l'aide du [illegible] éperons je parvins à le décider à poursuivre [illegible] meilleur et je me trouvai sur la même [illegible] galop et lui logeai une balle dans l'ép[illegible] continua à courir ; le sang coulant de [illegible] promptement un impénétrable asile [illegible] pas la suivre, et je la perdis sur le-champ.

Peu après je rencontrai [illegible] mâle noir que je suivis pendant vingt toises [illegible] l'animal [illegible], et sachant bien qu'un [illegible] de face ne serait pas mortel, je me jetai derrière un buisson. Néanmoins le monstre m'attaqua avec impétuosité, soufflant bruyamment et tournant autour du buisson pour me débusquer. Si son activité avait égalé sa laideur, mes pérégrinations se fussent arrêtées là ; grâce à mon extrême agilité, j'eus enfin le dessus. Le rhinocéros resta quelque temps à me regarder à travers les branches, puis une bouffée de mon haleine l'ayant atteint, il s'effraya, et tout en soufflant et en relevant avec défi sa ridicule queue, je le vis se retourner et il me laissa maître du champ de bataille.

Il y a dans l'Afrique du sud quatre espèces de rhinocéros que les Béchuanas distinguent ainsi : le « boselé » ou rhinocéros noir, le « keitloa » ou le rhinocéros noir à deux cornes, le « muchacho » ou rhinocéros blanc ordinaire, et le « kobaoba » ou le rhinocéros blanc à longues cornes. Les deux espèces de rhinocéros noirs sont très dangereuses : ils se précipitent impétueusement et sans être attaqués sur ce qui attire leur attention. Ils n'engraissent jamais beaucoup ; leur chair est dure, et les Béchuanas n'en font pas grand cas. Ces bêtes n'ont pas d'autre nourriture que les branches épineuses des « wait-a-bet-thorns ». Leurs cornes sont bien plus courtes que celles des autres espèces ; elles dépassent rarement une longueur de dix-huit pouces, et sont très bien polies à force d'être frottées contre les arbres. Leur crâne est très singulier : son mérite le plus saillant est une ossification d'une prodigieuse épaisseur qui se prolonge jusqu'au-dessus des narines.

C'est sur cette massive base qu'est plantée la corne, qui n'est point adhérente au crâne ; elle ne tient que par la peau et on peut la séparer de la tête avec un couteau bien affilé. Elle est dure et d'une entière solidité d'un bout à l'autre. C'est un bel objet pour la confection de différents articles, tels que des tasses à boire, des maillets, des carabines, des manches pour les outils de tourneurs, etc., etc. Cette corne peut obtenir le poli le plus parfait. Les yeux du rhinocéros sont petits et étincelants, et il ne découvre pas facilement le chasseur s'il n'est pas sous le vent. Sa peau est extrêmement épaisse ; il n'y a que les balles de fer pointues qui puissent la traverser.

Pendant le jour on trouve le rhinocéros endormi ou nonchalamment étendu dans quelque coin retiré de la forêt ou au pied d'une montagne abritée du soleil par quelque bosquet de mimosas dont les branches font parasol. Le soir, l'animal commence à rôder et il explore une grande quantité de terrain ; de neuf heures à minuit, il se rend d'ordinaire aux fontaines, et c'est dans ces moments-là qu'on peut le chasser avec le plus de succès et le moins de danger.

Le rhinocéros noir est sujet à des paroxysmes de rage sans cause ; il laboure la terre de sa corne sur plusieurs mètres et attaque de grands buissons avec une furie sans pareille ; il s'acharne sur ces objets pendant des heures entières, reniflant et soufflant bruyamment, et le plus souvent il ne les quitte qu'après les avoir mis en pièces. Beaucoup de chasseurs, et moi dans le nombre, supposent que le rhinocéros est l'animal auquel Job fait allusion au chapitre XXXIX, versets 10 et 11, où il est écrit : « Ne peux-tu lier l'unicorne avec sa harde dans les sillons ? ou doit-il dévaster les vallées après toi ? Te fieras-tu à lui parce que sa force est grande, ou lui laisseras-tu faire ta besogne ? ».

Il est évident qu'il est ici question d'un animal de force supérieure et de caractère indomptable, traits distinctifs du rhinocéros, qui aime passionnément à se vautrer dans la boue, et son cuir grossier en est toujours couvert. Les deux espèces de rhinocéros noirs sont plus petites et plus alertes que les blanches, et elles sont si agiles qu'un cheval portant un cavalier peut rarement les atteindre. Les deux autres de rhinocéros blancs sont si semblables dans leurs mœurs qu'une description suffira pour toutes deux. La principale différence gît dans la longueur et dans la position de la corne antérieure. Celle du « muchacho » varie de deux ou trois pieds de long et a la pointe en arrière, tandis que cette corne chez le « kobaoba » dépasse souvent quatre pieds et pointe en avant à 45 degrés du nez. La corne postérieure des deux espèces a rarement plus six à sept pouces de long. Le « kobaoba » est le plus rare des deux. On le trouve très avant dans l'intérieur, principalement à l'est du Limpopo ; ses cornes sont précieuses pour faire des baguettes de fusil.

Ces deux espèces de rhinocéros atteignent des proportions colossales. Après l'éléphant, le « kobaoba » est le plus grand de la création. Il ne se nourrit que d'herbe et acquiert beaucoup de graisse ; sa chair est excellente ; on la préfère au bœuf ; il est beaucoup plus doux et plus inoffensif que les rhinocéros noirs, et attaque rarement celui qui le poursuit. Son agilité est très inférieure à celle des autres espèces, et une personne bien montée peut le joindre et tirer sur lui. Sa tête est d'un pied plus longue que celle du « boselé ». Il porte en général le front bas, tandis que le « boselé », quand on le surprend, le porte très haut, ce qui lui donne un air impertinent et provocateur. Contrairement aux éléphants, les rhinocéros ne se réunissent jamais par troupeaux ; on les rencontre seuls ou par couples. Dans les

districts où il afflue, on peut en trouver trois, jusqu'à six en troupeaux; j'en ai même une fois rencontré une douzaine assemblés sur un pâturage nouveau; mais ces cas là ne se présentent pas souvent.

Quand j'eus vu que les rhinocéros abondaient dans le voisinage, je résolus de faire halte un jour pour chasser. Le 6 je déjeunai de bonne heure et me dirigeai au sud-est avec les deux Baquamas. Ils me conduisirent le long du pied des montagnes, à travers des vallons boisés et des clairières très découvertes, et nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres énormes. Là nous trouvâmes à profusion la trace de gros gibier et fîmes lever des troupeaux des espèces les plus communes. A la fin j'aperçus un vieil élan mâle arrêté sous un arbre; c'était le premier que je voyais et c'était un bel échantillon. Il avait six pieds de haut à partir de l'épaule. En nous voyant il partit au galop, sautant par-dessus des troncs d'arbres pourris qui obstruaient sa route, mais il réduisit bientôt son allure au trot. Je le perdis deux fois de vue dans le fourré, et il s'en fallut de peu qu'il ne m'échappât. A la fin, le sol étant plus uni, j'arrivai à quelques toises derrière lui. Des flots d'écume découlaient de sa bouche; une abondante sueur avait donné à sa peau grise ordinairement lisse une teinte bleu cendré. Les larmes tombaient de ses grands yeux noirs, et il était évident que l'élan sentait sa dernière heure venir.

Je mis ma carabine à l'épaule et tirai au galop. Il reçut par derrière une blessure mortelle. J'aiguillonnai mon cheval, et passant raide sur son flanc droit je déchargerai mon second coup derrière son épaule. Soudain l'élan chancela un instant et roula dans la poussière. Ce magnifique animal est certes le plus grand de toutes les antilopes. Il excède en dimensions le plus énorme bœuf, et acquiert facilement un prodigieux développement: il est souvent surchargé de graisse. Sa chair est excellente et justement estimée bien plus que toutes les autres, car elle a une douceur particulière, et elle est tendre et bonne à manger aussitôt que la bête vient d'être tuée. De même que le gems-bok, l'élan peut se passer d'eau; il fréquente les confins du grand désert de Kalahari, en troupeaux qui varient depuis dix jusqu'à cent têtes. On en rencontre aussi beaucoup dans tous les districts de l'intérieur où j'ai chassé.

Comme d'autres espèces de daims et d'antilopes, on trouve souvent les vieux mâles réunis séparément des femelles, et une troupe de celles-ci, lorsqu'elles sont en bon état, peut se comparer à un troupeau de bœufs à l'engrais.

L'élan est moins rapide que toutes les autres antilopes, et un cavalier habile peut l'amener à son camp d'une grande distance. J'ai souvent employé ce procédé, je choisissais la plus belle bête du troupeau et je l'amenais à une portée de fusil de mes chariots, où je pouvais facilement la dépecer et en découper la viande, au lieu d'avoir la peine de l'envoyer chercher par mes hommes avec un cheval de bât. J'ai vu mille fois un élan tomber raide mort à la fin d'une chasse prolongée, eu égard à ses dispositions pléthoriques. La peau de l'animal que je venais de tuer exhalait, ainsi que celle de toutes les antilopes, un délicieux parfum d'herbes aromatiques.

Mais revenons à mon récit. Les deux Baquamas parurent bientôt; ils étaient ravis de mon succès, et, après avoir allumé du feu, ils firent rôtir quelques tranches d'élan sur des charbons. Je m'en préparai moi-même une, et, après l'avoir mangée, je retournai à mes chariots. Les chiens eurent leur large part de la bête et m'aidèrent, le même après-midi, à tuer un rhinocéros blanc. Je l'échappai belle en cette occasion, car l'animal, se trouvant acculé à une source d'eau, se retourna pour m'attaquer. Je galopai côte à côte avec lui et lui fis une cruelle blessure à l'épaule. Peu après il s'arrêta dans le lit desséché d'une rivière; je mis pied à terre afin de recharger mon fusil, mais avant que j'eusse fini l'animal était reparti. Je le suivis ajustant mes capsules tout en courant; je tirai au galop et lui lançai une balle qui pénétra près du cœur; en recevant ce coup, il chancela; des torrents de sang coulèrent de sa bouche et de ses blessures, et, roulant à terre, il expira comme font tous les rhinocéros, c'est-à-dire en poussant dans le dernier râle de l'agonie un son perçant.

La chasse m'avait conduit au pied d'une haute montagne, la plus élevée de tout le pays, que les Béchuanas appelaient la montagne des Aigles. J'en fis le tour, et j'eus la satisfaction de voir des vautours qui volaient devant moi au-dessus de la forêt, preuve certaine que l'élan que j'avais tué dans la matinée n'était pas éloigné. J'appelai à haute voix Carollus, qui me répondit à l'instant. Insoucieux du sort de son maître, cet aimable personnage s'occupait tranquillement à préparer des morceaux de chair pour sa propre consommation. Cette nuit je dormis sous la voûte étoilée. Mon sommeil fut léger, mais tranquille. Aucun rêve douloureux, aucune angoisse ni préoccupation ne vinrent troubler le charme de mon repos.

XI

CHASSE AUX SANGLIERS. — LES GIRAFES. — CONSPIRATION DES NATURELS AFIN DE M'EMPÊCHER D'AVANCER. — MAGNIFIQUE PAYSAGE. — DÉFILÉ DE SESÉTABLE. — MORT D'UN LION. — ARBRES DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE. — LES HYÈNES. — CHASSE AUX GIRAFES. — MA PREMIÈRE GIRAFE. — SUPERSTITION DES BÉCHUANAS. — KRAAL DE BOOBY. — UNE INCANTATION.

Le 7 au matin, après avoir chargé le cheval de bât de viande et de graisse, je l'envoyai au camp, escorté par un Baquamas. Carollus et moi nous allâmes nous emparer de la corne du muchacho, que nous eûmes grand'peine à séparer de la peau malgré l'emploi d'un long couteau pointu; elle avait presque trois pieds de long et un pied de diamètre à sa base. Les lions avaient dévoré la majeure partie du rhinocéros; à notre approche ils s'éloignèrent pourtant, laissant, comme de coutume, des débris de leurs crinières grises hérissées accrochés aux os rompus des côtes.

En retournant au camp je m'aperçus qu'Isaac avait poursuivi activement l'accomplissement de ses projets, car je vis tout d'abord à l'air de décontenance de mes gens que quelque chose préoccupait leur esprit. J'étais à peine assis près du feu qu'il s'approcha de moi d'un pas lent et sinistre et me demanda si j'avais appris la nouvelle. Quelle nouvelle? répondis-je. Il m'apprit alors que la veille au soir deux hommes du pays des Bamangwatos avaient passé près des chariots allant à Bakatla, pour donner avis à ceux de cette tribu de la prochaine arrivée des cruels guerriers matabilis, dont le chef puissant, Moselékato, a été si habilement décrit par mon confrère en saint Hubert, le capitaine Harris. Ces hommes avaient dit que, quelques jours auparavant les Matabilis avaient attaqué et pillé diverses tribus béchuanas vers le nord, et qu'ils s'avançaient en ce moment à marches forcées pour dévaster le pays et massacrer les habitants.

Je compris parfaitement que c'était un conte inventé à plaisir pour m'empêcher de pénétrer plus avant, et, riant au nez d'Isaac, je lui assurai qu'il avait rêvé cela. A cela il répondit: — Bien, vous ne voulez pas écouter mes conseils, lorsque je vous signale le danger, mais vous et vos hommes vous vous repentirez un jour d'avoir méprisé mes avertissements.

Le 8 et le 9, nous poursuivîmes notre route au milieu d'une contrée charmante et très romantique; nous nous dirigions vers Sesétable, défilé très pittoresque et dangereux situé dans les hautes montagnes où prend sa source le Koulouleng, autrement dit la « rivière des sangliers sauvages », tributaire des Ngaterans.

Après déjeuner, je sortis à pied avec Isaac et gravis de hautes montagnes à l'ouest du défilé. J'y rencontrai toute une colonie de laboureurs et quelques klipspringers; je vis aussi pour la première fois des perroquets verts et des écureuils gris. Depuis que j'avais atteint les montagnes Kurichanes, je trouvais les bosquets et les forêts remplis de magnifiques oiseaux au plumage plus ou moins éclatant et à la voix mélodieuse; mais, dans mes pérégrinations à l'intérieur des terres, mon attention était naturellement absorbée par la poursuite de gibier plus gros et plus important pour moi, aussi je ne pus jamais accorder à la gent emplumée qu'une faible admiration d'un instant.

Notre étape prochaine nous amena au dangereux défilé de Sesétable. Nous suivîmes les bords du fleuve, qui court en dansant le long de son lit rocailleux, formant une multitude de petits ruisseaux écumants et de chutes d'eau. Nous nous enfoncions dans cette gorge qui se rétrécissait, de telle sorte qu'il y avait à peine de la place pour que le chariot pût rouler entre le bord escarpé et pierreux contenant l'onde brillante et la rude base de la montagne inaccessible qui s'élevait à notre gauche. De l'autre côté, à l'orient, la montagne qui formait le rempart du défilé s'élevait près du ruisseau où sa base baignait, et formait un obstacle invincible. C'était une vallée déserte où personne n'avait jamais posé le pied, excepté les hôtes sauvages des forêts qui depuis un temps immémorial hantaient ces solitudes. D'énormes masses de granit nous empêchaient d'avancer, et, avant d'aventurer nos chariots, nous dûmes travailler une heure à les rouler de côté. Nous trouvâmes dans ce sentier difficile des

traces visibles du passage de l'énorme troupeau de buffles que nos hommes avaient fait lever le matin, et, avant d'avoir atteint nos chariots qui nous abritèrent dans une étroite clairière à la jonction des deux fleuves, je tuai deux de ces animaux. Toute la nuit les lions et les hyènes continuèrent à hurler autour de nous et les chiens ne cessèrent pas d'aboyer.

Le lendemain matin le vent soufflait et il faisait froid ; je demeurai couché dans mon chariot plus longtemps que de coutume. Mes Hottentots avaient jugé à propos d'aller à la recherche du miel sous la conduite d'un « boney-bird baberd » ; environ vingt minutes après leur départ, j'entendis les bœufs qui accoururent au trot comme s'ils étaient poursuivis. Ils arrivèrent devant le chariot, et en levant la tête j'aperçus une lionne qui les suivait à quelques toises ; la minute d'après, son mâle, un lion à l'air vénérable, dont la crinière hérissée balayait le sol, parut sur l'herbe jaune en face des bœufs, attendant que sa femelle les mît en fuite. C'est ordinairement de cette manière que les lions attaquent les buffles. Heureusement les bœufs s'abstinrent de courir et les lions parurent surpris du calme de mes animaux. Je me levai vivement et poussai une clameur : ils se réunirent et se retirèrent ensemble sous un arbre touffu, à cent vingt toises. Les chevaux broutaient de mon côté, non loin des lions, qui alors parurent se concerter pour les attaquer ; leur attention fut un instant divisée entre les chevaux et moi. Je saisis ma carabine cannelée, et courus jusqu'à vingt toises des lions : une fois là, derrière un arbre touffu très commode où se trouvait une branche faisant la fourche, j'appuyai mon arme, je visai le vieux lion que je touchai à l'épaule. Les animaux me tournèrent le dos à l'instant en poussant des grognements furieux et disparurent entre les arbres.

Comme j'avais été très calme en l'ajustant et que la branche fourchue avait assuré le canon, j'étais convaincu que le lion, s'il n'était pas mort, devait au moins être mortellement blessé. Je résolus prudemment de ne pas me mettre seul à sa recherche. Bientôt quelques-uns des miens revinrent avec les chiens : je leur contai ce qui venait d'avoir lieu, et nous nous mîmes à suivre la trace du monarque blessé. En arrivant à l'endroit où les lions avaient stationné, mes chiens aboyèrent avec fureur, regardant avidement de tous côtés ; leurs poils se hérissaient sur leur dos. Nous y trouvâmes du sang, et à mesure que nous avancions, au lieu de petites taches rouges nous rencontrions de larges marques sanglantes ; en approchant d'un buisson vert fort épais, à deux cents toises plus loin, mes chiens qui suivaient la marche s'élancèrent de côté en aboyant avec fureur ; j'en conclus que sa majesté était morte, et tournant avec précaution autour du buisson, j'eus la satisfaction de contempler un lion royal étendu sans vie sur le sol. Il était dans la force de l'âge, et possesseur de belles dents aiguës. Comme nous étions au cœur de l'hiver, sa peau était couverte d'une profusion de poils touffus, et l'abondance de sa crinière flottante surpassait en beauté tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Je me félicitai d'avoir acquis avec si peu de risques un si parfait échantillon de cette belle espèce. Mes hommes se mirent à l'œuvre à l'instant pour l'écorcher, et ce ne fut pas long.

Vers midi nous attelâmes et nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil à travers une contrée sauvage et si primitive, que rien ne saurait en donner une idée. Nous avions pour guides des Béchuanas qui m'avaient rejoint la veille se rendant à Booby. Les deux Baquamas qui m'accompagnaient depuis Bakatla avaient déserté dès que j'avais eu tué l'élan. Une si belle provision de viande fut une tentation à laquelle ils ne purent résister. Pour nous rendre au défilé de la montagne de Sesétable, notre route nous conduisit, pendant plusieurs milles à travers des collines fertiles admirablement boisées. Nous descendîmes ensuite dans une âpre vallée également boisée et parsemée de chutes d'eau profondes. Nous franchîmes plusieurs fleuves et plusieurs marais sur les bords desquels se trouvaient en profusion des indices d'animaux sauvages, de rhinocéros, de buffles et de girafes. Près d'un de ces fleuves nous découvrîmes, sur le sable humide, les traces toutes fraîches d'une troupe de lions.

Nous fûmes assiégés pendant la nuit par une troupe de hyènes hardies qui, malgré la vigilance de nos chiens, dévorèrent une partie de mes harnais de buffles et presque toutes les courroies de mes jougs. Les chiens aboyèrent sans relâche jusqu'au point du jour, et dès que je pus y voir, je tuai une hyène. Les autres s'enfuirent aussitôt.

Le 11, nous nous mîmes en marche dès qu'il fit jour. La matinée était horriblement froide, et nous apercevions sur les mares de la glace d'un quart de pouce d'épaisseur. Nous avions maintenant achevé de franchir les immenses chaînes de montagnes parmi lesquelles avait serpenté notre route depuis Bakatla, et nous approchions des limites sud-est du grand désert de Kalahari, au bout duquel est situé Booby. Nous continuâmes à marcher vers le nord-ouest : derrière la plaine monotone, coupée de forêts, s'élevaient dans le lointain des collines bleues, précisément du côté où on m'avait assuré que devait se trouver Booby. A l'ouest s'étendait, comme une mer de verdure, une forêt grise, placée dans une interminable plaine unie, qui se perdait dans le plus lointain horizon. Nous marchâmes trois heures durant et traversâmes un petit fleuve où je dételai pour déjeuner.

Ce jour-là fut aussi pour moi un jour mémorable, car je vis et tuai ma première girafe ou caméléopard, immense et grand animal, que je souhaitais fort connaître depuis de longues années. Ces gigantesques et splendides quadrupèdes, admirablement conformés par la nature pour peupler les forêts sans limites qui parent les plaines sans bornes, sont largement dispersés sur toute la surface intérieure de l'Afrique méridionale, mais on ne les trouve nulle part en grand nombre. Dans les parages que le pied de l'homme ne foule pas, les troupeaux de girafes se composent de douze à seize bêtes ; cependant j'en ai quelquefois rencontré jusqu'à trente, et même une fois j'en comptai quarante ensemble. Toutefois c'était une exception et seize est le nombre habituel le plus élevé d'une harde. Ces troupes se composent de girafes de différentes dimensions, depuis la plus petite qui a neuf ou dix pieds jusqu'aux vieux mâle marron foncé dont la puissante tête domine celle de ses compagnes et atteint en général une hauteur de dix-huit pieds. Les femelles sont un peu moins grandes ; elles n'ont que seize à dix-sept pieds.

Nous foulions depuis plusieurs jours le terrain des girafes et traversions des forêts où les traces étaient nombreuses, néanmoins nous n'avions point encore aperçu l'animal lui-même. Ce fut donc avec un plaisir sans pareil que je vis enfin, dans la soirée du 11, une troupe de ces intéressants animaux.

Le déjeuner étant fini, nous nous remîmes en marche à travers une forêt verdoyante sans limites, composée d'arbres de l'essence « canneldorntrees ». Le gazon était touffu et le sol accidenté. Un peu avant le coucher du soleil mon cocher me dit : « J'ai oublié de vous dire, monsieur, que ce vieil arbre là-bas est un caméléopard. » Je regardai du côté qu'il m'indiquait et je vis que ce vieil arbre était en effet un caméléopard. Je tournai les yeux un peu sur la droite et j'aperçus une troupe arrêtée à nous regarder ; leurs têtes s'élevaient presque au-dessus des arbres de la forêt. C'était très imprudent de commencer une chasse à cette heure tardive, surtout dans un pays plat où j'avais peu de chance de regagner mes chariots avant la nuit. Néanmoins je résolus de tout risquer : j'ordonnai donc à mes gens d'attraper et de seller Colesberg, je bouclai à la hâte ma ceinture et mes éperons, et en deux minutes je fus à cheval. Les girafes continuèrent à regarder les chariots jusqu'à ce que je fusse à soixante toises d'elles ; je fis alors le tour d'un énorme buisson qui m'avait caché, et je vis tout à coup le spectacle le plus imposant qui pût frapper les regards d'un chasseur : j'avais devant moi dix girafes colossales dont la majeure partie avait dix-sept à dix-huit pieds de haut ; en me voyant ces bêtes partirent toutes en tortillant leur longue queue sur leur dos, ce qui produisait le bruit du sifflement d'une badine ; elles allaient à un très petit galop et cependant pour les suivre Colesberg dut allonger le sien de toutes ses forces.

Je n'avais dans ma carrière de chasseur rien éprouvé de comparable à ce que je ressentais ; je courais après ces surprenants animaux comme si j'étais en voiture. J'étais tenté de croire que ce que je chassais n'était pas des objets vivants, ni des créatures de ce monde. Le sol était dur et très favorable à la course ; à chaque enjambée je me rapprochais des girafes, et après un petit temps de galop échevelé je me trouvai au milieu d'elles. Je m'attachai à la plus belle femelle du troupeau et la détournai. Quand elle se vit séparée de ses compagnes et chaudement poursuivie, elle allongea le pas et galopa avec une incroyable rapidité, franchissant à chaque bond une immense longueur de terrain, tandis que son cou et sa tête brisaient au passage les branches de bois mort sur les arbres ; mon chemin en était obstrué à chaque pas. Quelques minutes me suffirent pour être à cinq toises de sa croupe ; je tirai au galop et lui envoyai une balle dans le dos ; puis redoublant d'efforts je galopai côte à côte avec elle, et, plaçant le canon de ma carabine à quelques pieds d'elle, je tirai mon second coup derrière son épaule.

A vrai dire la balle parut faire peu d'effet ; je me mis alors en face d'elle, lorsqu'elle ralentit le pas, et, mettant pied à terre, je chargeai à la hâte mes deux coups en mettant double charge de poudre ; mais, avant que je fusse prêt, l'animal avait recommencé à galoper. Bientôt après je la vis s'arrêter à quinze toises dans le lit desséché d'une source, et je tirai, visant à la place où je croyais devoir être son cœur. Elle repartit encore. Je rechargeai mon arme et la suivis ; mais je faillis la perdre, car elle appuya brusquement sur la gauche et disparut promptement au beau milieu des arbres. Enfin elle s'arrêta encore ; je mis pied à terre et je contemplai, dans une surprise admirable, son incomparable beauté, tandis que son grand œil brun et doux,

frangé de soie, s'abaissait sur moi comme pour m'implorer. En ce moment de triomphe j'éprouvai pourtant un regret douloureux pour ce sang que j'allais répandre, mais ma vanité de chasseur l'emporta : j'élevai obliquement le canon de ma carabine, et je lui envoyai une balle dans le cou. En la recevant la bête releva ses jambes de derrière par un bond prodigieux et retomba en arrière avec un bruit formidable. La terre trembla tout autour d'elle ; un jet de sang noir et épais jaillit au loin hors de sa blessure, ses membres gigantesques frissonnèrent un instant, et elle expira.

Je n'eus pas le temps de considérer longtemps ma conquête ; la nuit approchait à grands pas et il était douteux que je parvinsse à regagner mon camp ; ainsi donc je coupai la queue de la girafe, dont le bout était orné d'une touffe épaisse de crins noirs flottants ; puis, lançant à la bête un dernier regard caressant, je galopai vivement dans la direction de mes chariots, que j'atteignis au moment où les ténèbres s'épaississaient.

Rien au monde ne pourra jamais faire comprendre à un chasseur le plaisir qu'il y a de galoper au milieu d'un troupeau de girafes formidables de hauteur ; il faut l'avoir goûté pour l'apprécier. Les girafes exhalent une odeur très forte ; dans l'ardeur de la course elle m'arrivait toute chaude au visage et me rappelait celle de la pimprenelle en septembre. La majeure partie de cette chasse eut lieu au milieu d'un taillis de « wait-a-bit-thorns » si hérissées que, bien longtemps avant l'instant où j'abattis définitivement la girafe, mes jambes et mes bras étaient ensanglantés. Je portais comme à l'ordinaire le jupon de montagnard, avec mes bras nus jusqu'aux épaules ; c'était un vieux jupon gris de Chapelpark de Badenach ; mais ce dernier temps de galop acheva de le mettre en loques.

Le 12 nous fîmes deux longues traites dans des plaines très boisées où les traces de caméléopards étaient fort nombreuses ; le 13 nous donnâmes dès l'aube la liberté au bétail. Après déjeuner, nous attelâmes, et, ayant franchi huit milles dans la direction d'une chaîne de rochers, nous atteignîmes une gorge : nous traversâmes après une rivière, et, suivant ses bords pendant trois milles, nous arrivâmes à Booby, village de Béchuanas, branche de la tribu des Baquamas, gouvernée par un chef tributaire. Ce personnage était alors absent ; mais son neveu, Coachy, me reçut fort bien. C'était un homme d'un extérieur agréable et de manières engageantes qui devint peu après et est encore chef de cette tribu.

Le kraal de Booby est encaissé de tous côtés par des collines rocailleuses couvertes jusqu'au sommet de bois de santal. En certains endroits ces collines sont pleines de précipices où s'ébaudissent des babouins et des klip-springers. Comme nous approchions de Booby, je pris ma carabine et je descendis au fond d'un des précipices, d'où je tirai sur deux babouins. L'un d'eux était perché sur le plateau d'un rocher très élevé au-dessus de moi ; il reçut la balle et tomba d'environ cent pieds sans s'arrêter. Les vallées entre les montagnes sont soigneusement cultivées par les femmes, comme aussi un grand terrain uni au nord-est du kraal. Cette tribu porte le même costume que j'ai déjà décrit ; j'ai remarqué seulement que, parmi eux, l'usage de l'atroce mélange de terre rouge et de graisse est plus général que chez les autres tribus béchuanas.

Les gens de Booby affluaient autour de mes chariots, et paraissaient charmés d'un spectacle tout nouveau pour eux ; ils restèrent près de moi jusqu'à la tombée de la nuit.

Peu après, une troupe de Baquamas arriva à Booby venant de chez les Sichely. On les avait envoyés pour me dissuader de visiter Bamangwato, et aussi pour me dire que Sichely avait de l'ivoire et des peaux en assez grande quantité pour acquérir tous mes fusils. Ils désiraient par-dessus tout que je leur promisse de réserver pour lui ma grande carabine hollandaise. Je leur répondis que j'étais résolu à rendre visite à Sicomy, et que, selon leur désir, je conserverais pour leur chef l'arme convoitée.

J'annonçai à Coachy que je comptais me remettre en route le lendemain ; il en fut surpris et me dit que son cœur en était fort peiné. Le même soir il y eut une assemblée générale de tous les sages de Booby, pour aviser au moyen possible de m'empêcher de continuer mon voyage jusqu'à Bamangwato. Le matin je me sentis mal à mon aise, et cela sans doute pour avoir bu la veille au soir trop de bière avec Coachy. Avant que je me décidasse à me lever, le régent et tous ses nobles entouraient déjà en foule mes chariots. Je feignis de dormir ; ils allumèrent alors des feux autour desquels ils s'accroupirent.

Lorsque je me levai, j'offris à déjeuner au chef, et, durant le repas, je lui dis que je souhaitais qu'il envoyât avec moi quelques hommes à Bamangwato. Il mè répondit qu'il y avait guerre dans ce pays-là et qu'il avait peur des Mosclékastas. Je répliquai que, puisqu'il ne voulait pas me donner ses hommes, je possédais une drogue qui me mettrait à même de trouver mon chemin tout seul ; j'ajoutai que, s'il persistait dans son refus, je dirais à Sicomy, le grand chef suprême des Bamangwatos, qu'il s'efforçait d'empêcher les hommes blancs de visiter ses domaines. A ces mots Coachy changea de ton et dit que quatre hommes m'accompagneraient et reviendraient avec moi.

Ceci une fois convenu, je lui fis quelques présents et le priai de me garder ma tête de buffle et plusieurs autres jusqu'à mon retour ; il y consentit et ordonna à ses hommes de les emporter sur-le-champ à son kraal. Nous quittâmes Booby vers midi, accompagnés de la majeure partie de la tribu. Chaque homme portait deux ou trois assagais et une hache de combat. Ils nous suivaient dans l'espoir que je tuerais pour eux un peu de gros gibier. Les guides prirent d'abord au nord-est, mais, changeant tout à coup de direction, ils marchèrent droit vers l'est. Alors je m'arrêtai et leur dis que ce n'était point là le chemin pour aller à Bamangwato ; ils me répondirent qu'ils prenaient un détour à cause de l'eau. Je leur ordonnai de changer aussitôt de direction et dé tourner la tête vers Bamangwato.

Les sauvages obéirent et feignirent pendant quelques minutes de discuter ensemble ; puis ils convinrent d'indiquer l'orient, déclarant que Bamangwato était dans cette direction. Je leur dis que j'avais dans ma poche une aiguille frottée avec une drogue et qu'elle m'apprendrait si leurs pas étaient en effet tournés vers le pays de Sicomy. Comme je savais que Bamangwato était situé un peu à l'est-nord, je leur dis qu'en tournant trois fois mon aiguille autour de mon poignet gauche elle m'indiquerait le côté gauche de ce pays. Les sauvages, à ces mots, se regardèrent avec surprise et m'entourèrent pour voir si cette aiguille possédait en effet une pareille puissance. Je tirai de ma poche ma boussole, je la passai trois fois autour de mon poignet gauche avec la plus grande gravité, en sifflant très fort ; puis, ouvrant la boîte, je la mis à terre devant eux. Je saisis ensuite un de leurs assagais et le posai à côté de la boussole, un peu à l'est-nord, en leur disant que c'était là la direction de Bamangwato. Ils furent pétrifiés d'étonnement, et, dès lors, ils me crurent doué d'une influence toute surnaturelle.

Je leur demandai aussitôt s'ils me conduisaient près de l'eau sur cette voie ; ils s'écrièrent ensemble que c'était un désert, et que jamais personne n'y avait trouvé d'eau ; puis ils se retournèrent, firent deux cents toises de chemin et s'accroupirent. Je m'approchai alors d'eux avec Isaac, mais ils demeurèrent silencieux tenant les yeux baissés. Je leur demandai aussi pourquoi ils s'étaient assis de la sorte, et ils répondirent qu'ils ne voulaient pas aller plus loin avec moi. Je leur répliquai que j'étais charmé de l'apprendre, et que je me tirerais mieux d'affaire sans eux. Retournant alors à mes chariots, j'ordonnai à mes hommes de rebrousser chemin jusqu'au premier ruisseau. Les sauvages me prièrent d'arrêter et de les écouter, mais je leur déclarai que leur présence m'importunait, et qu'ils eussent à retourner près de leur chef. Je marchai ensuite pendant plusieurs centaines de toises et campai près d'une mare d'eau.

Je comprenais à merveille qu'Isaac, mon interprète, s'était ligué avec les Baquamas et leur chef, dans le but particulier de contrarier mes désirs ; mais, comme il ne me convenait pas de me séparer alors de lui, parce que sa présence inspirait de la confiance à mes gens, je feignis de croire qu'il était sincère. Ma provision de viande était épuisée ; je me décidai à faire une halte d'un jour afin de chasser ; puis, ayant renouvelé mon garde-manger, je me mis en marche à travers la forêt, en appuyant un peu sur l'est-nord, à l'aide de ma boussole, cherchant de l'eau avec mes chevaux en avant des chariots.

J'étais assez mal portant et de plus très inquiet. Ma situation n'était pas enviable : j'étais au fond de l'Afrique, seul, sans amis, environné d'une troupe de gens prêts à tout pour m'empêcher de réussir dans mes projets. Ce que je redoutais le plus, c'est qu'on me volât mes bœufs et mes chevaux, ce qui eût été chose facile. Mes gens aussi étaient découragés et souhaitaient ardemment retourner dans leurs foyers.

Pendant la nuit, l'inquiétude et la colère me tinrent éveillé. Toute la tribu de Booby était couchée par terre autour de grands feux le long d'une haie de buissons épineux arrangés en demi-cercle pour les abriter du vent. Après le déjeuner, je partis pour chasser me dirigeant vers l'orient ; Kleinboy conduisait un cheval de bât, et environ trente Béchuanas me suivaient dans l'espoir d'obtenir de la viande. Je fis deux milles, et je tuai un mâle et deux femelles wild-beasts. J'offris le mâle et une des femelles aux Béchuanas, qui furent ravis de mon succès, et, ayant mis la seconde femelle sur le cheval, je retournai au camp.

J'y trouvai Coachy avec sa suite. Le chef me remercia de mon gibier, et je lui annonçai que ses hommes n'avaient pas voulu me conduire dans la direction que le docteur Livingstone m'avait dit de prendré ; il me répondit que la route faisait un circuit et qu'ils me guidaient ainsi à cause de l'eau. A la fin il m'avait presque persuadé de suivre ses guides ; mais, comme je n'avais pas d'ami à consulter, je me décidai à passer la nuit dans l'endroit où j'étais et à prendre

au matin une détermination définitive. Alors Coachy se fit servir du café et partit en me disant adieu.

Le soir venu, j'interrogeai mes guides relativement aux sources d'eau afin de savoir à quelles distances l'une de l'autre on les rencontrait. Ils me dirent que la première que nous puissions atteindre était située à une petite journée de marche, mais qu'ensuite il faudrait marcher deux jours sans en trouver nulle part. Je fus alors convaincu que ces misérables voulaient m'égarer et finalement me conduire à Sichely ; je m'attachai donc dans ma première résolution de marcher seul à l'aide de ma boussole, mais je tins mes intentions cachées, dans la crainte qu'ils ne me volassent mes bœufs afin de mieux me retenir.

XII

LES GUIDES ESSAYENT DE M'ÉGARER DANS MA ROUTE EN ALLANT A BAMANGWATO. — DES BÉCHUANAS ERRANTS M'INDIQUENT MON VÉRITABLE CHEMIN. — JE ME PERDS DANS LA FORÊT. — MUTINERIE. — LA RECHERCHE DES SOURCES. — LE VOL DES OISEAUX ME GUIDE. — JE TROUVE DE L'EAU. — LES GIRAFES. — PIÈGES A GIRAFES. — CHASSE AU RHINOCÉROS. — NOUS NOUS PERDONS. — NOUS REJOIGNONS ENFIN LES CHARIOTS.

Une portion considérable des gens de Coachy étaient encore campés près de nous le 16 au matin ; sans doute ils étaient convaincus qu'ils avaient réussi à me persuader de les suivre. Après avoir rempli tous mes tonneaux à eau, j'ordonnai à mes hommes d'atteler. Les Béchuanas étaient enchantés et s'imaginaient que j'allais me laisser guider par eux vers l'orient ; mais, à leur grande surprise, lorsque l'attelage fut prêt, je leur dis qu'ils n'avaient qu'à retourner près de leur chef, car je ne voulais plus tuer de gibier pour eux. J'ordonnai ensuite à mes gens de se diriger vers un arbre très en évidence non loin de là.

Les Béchuanas demeurèrent immobiles pendant quelques minutes, mais bientôt, mettant leurs assagais à leur épaule, ils nous suivirent. C'était hardi de ma part ; le paysage offrait peu d'apparence d'eau, et les sauvages persistaient à soutenir que, dans la direction que je voulais suivre, je serais sept jours sans en rencontrer. J'avais devant moi une interminable forêt sans collines, sans le moindre indice qui pût me guider pour trouver de l'eau. Néanmoins la fortune me favorisa, comme à l'ordinaire, car, eussé-je habité ces parages toute ma vie, je n'aurais pas suivi une ligne plus droite pour arriver où je désirais me rendre ; je cheminai pourtant plusieurs milles sans une lueur d'espoir, car le terrain n'était qu'une nappe de forêts entremêlée de fourrés d'épines.

Nous continuâmes cependant, à l'aide de la boussole, à appuyer au N.-N.-E. ; tous les Béchuanas m'abandonnèrent, excepté quatre hommes fort laids que Coachy nous avait donnés pour guides ; ces derniers, contrairement à mes prévisions, me suivaient à distance. Après un voyage de plusieurs heures, la boussole à la main, le pays devint plus découvert, et nous entrâmes sur une large bande récemment saccagée par les Bakalahari ou habitants sauvages du désert. Les arbres et les buissons étaient écorchés et brûlés, et il n'y avait pas un brin d'herbe pour réjouir la vue.

Quelque part que l'on tournât ses regards, le sol était noir et couvert de cendres. Je sentis mon cœur faiblir, en me représentant la probabilité que, tous mes efforts pour trouver de l'eau ayant été inutiles, je serais obligé de revenir dans ces mêmes lieux si désolés, ramenant mes bestiaux mourant de faim et de soif, et forcé de renoncer, avec le plus amer regret, à mes brillantes espérances de chasse à l'éléphant. C'était en vérité une triste perspective. Je n'avais pas un ami qui pût me consoler et me conseiller ; j'entendais derrière moi mes hommes qui murmuraient et juraient de ne pas aller plus loin, et les guides les encourageaient dans leurs projets, en leur affirmant qu'ils couraient à une perte certaine.

Enfin nous atteignîmes les confins de ce terrain dévasté et torréfié, mais la vue qui s'offrit à nos yeux n'était pas plus réjouissante. Nous entrions dans une vaste forêt toute grise, et si épaisse qu'on ne voyait pas à quarante toises devant soi. Bien plus il nous fallait à chaque pas nous arrêter et couper des arbres et des branches pour frayer un passage aux chariots. Pour compléter nos embarras, le terrain était devenu si sablonneux que les roues y enfonçaient profondément. Mes hommes commencèrent presque à se révolter, et ils ne se gênaient pas pour exprimer leur opinion en ma présence. Je leur fis des représentations, et leur dis que, si le lendemain avant le coucher du soleil je n'avais pas découvert d'eau, ils pourraient faire rebrousser chemin aux bœufs et les mettre sur la voie indiquée par les guides. Nous continuâmes à marcher dans cette épaisse forêt jusqu'à la chute du jour ; puis je fis halte auprès d'un arbre aux rameaux étendus ; je mis le bétail en liberté pendant une heure, et le fis ensuite rattacher près du joug, quand il fit clair de lune.

J'étais triste et malheureux, car je voyais bien que la chance tournait contre moi, je ne voulais point retourner à la colonie, après être venu de si loin, sans tuer, ou du moins sans voir ce que mon cœur désirait le plus ardemment, à savoir un éléphant mâle en liberté au milieu de ses forêts natales. Cependant je bus un peu de vin, puis je vins près du feu que mes gens avaient allumé sous un vieux « canneldorntree » ; je me moquai des quatre Béchuanas, et leur dis, en affectant une extrême gaieté, qu'ils me traitaient en enfant en voulant ainsi m'égarer ; j'ajoutai que j'étais un vieux soldat et un habile chasseur qui savait retrouver son chemin sur la terre étrangère. Je riais, mais c'était le rire du désespoir, car je m'attendais à les voir se moquer de moi à leur tour lorsque je serais forcé le lendemain au soir de revenir sur mes pas.

Un des plus grands obstacles qui m'arrêtât était celui-ci : si je partais en avant pour chercher de l'eau, il me serait sans doute impossible, dans cette immense forêt sans routes battues, de retrouver mon chemin pour rejoindre mes chariots. Je me couchai donc, mais j'appelai en vain le sommeil : l'incertitude et le tourment me tinrent éveillé jusque vers le matin. Je m'assoupis pourtant un instant et rêvai que j'avais couru en avant et que j'avais trouvé de l'eau. Le jour parut, et je me levai chagrin ; mon espoir était presque évanoui. Je déjeunai cependant et dis à mes hommes de donner du blé à Colesberg et à Thecow ; je leur enjoignis ensuite de rester en place tout le jour et d'écouter le bruit des coups de feu dans le cas où je me perdrais en revenant. Je leur laissai des munitions pour me répondre ; puis je montai à cheval et me lançai vers le nord-nord-est, au plus épais de la forêt, accompagné de Kleinboy. Le terrain était pénible ; c'était du sable fin ; on voyait à divers intervalles quelques touffes de gazon. Nous marchâmes sans nous arrêter toujours tout droit, et ne trouvâmes aucune trace de bêtes fauves qui pût nous donner quelque espoir. Je vis cependant bien un « duiket » ; mais cette sorte d'antilope se rencontre au désert et se passe facilement d'eau.

A la fin nous arrivâmes à une partie plus découverte de la forêt, et, en sortant du fourré, j'aperçus sur ma droite, à environ deux cents toises, six ou huit girafes qui nous regardaient. Il n'était pas question de chasser, quoique j'en eusse bien envie ; je les laissai donc s'éloigner en paix et continuai à chercher des sources. Dans une clairière je trouvai deux ou trois creux où il y avait eu de l'eau, mais ils étaient complètement desséchés. Je rentrai dans l'épaisseur du bois et pris un peu plus vers l'orient. Nous fîmes plusieurs milles, cherchant toujours ; l'espoir commençait à m'abandonner, et Kleinboy protesta que nous ne regagnerions jamais les chariots. A la fin j'aperçus un sassaby : cette antilope boit tous les jours ; le courage me revint avec l'espérance. Je galopai en avant sans me préoccuper de la distance déjà immense que j'avais mise entre moi et mon camp, ni m'inquiéter des remontrances de mon serviteur, qui, à la fin, arrêtant son cheval exténué, déclara que je courais à ma perte et qu'il ne me suivrait pas. Je lui indiquai du doigt dans le lointain, le sommet d'un grand arbre gris, dont les branches dépouillées et battues par les vents s'étendaient au-dessus de ses voisins, et lui assurai que, si en atteignant cet arbre nous n'y découvrions rien, j'abandonnerais toute recherche et passerais le reste de la saison à chasser dans les montagnes de Sichely, à l'est de Booby.

Mais le destin avait décidé que je pénétrerais plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, et, avant d'arriver à mon arbre, j'observai une petite compagnie de perdreaux de Namaqua qui traversèrent mon chemin en volant vers l'ouest ; il était impossible d'affirmer que ces oiseaux se dirigeassent du côté de l'eau au lieu d'en revenir ; je guettai longtemps et mon attente ne fut pas déçue. A une très grande distance devant moi, je découvris une seconde compagnie des mêmes oiseaux volant aussi vers l'ouest, et il était évident qu'ils allaient au même endroit que les autres. Bientôt la première compagnie revint volant très près et poussant ce cri si

mélodieux et si doux : *Di pretty dear! di pretty dear!* (joli chéri ! joli chéri). Je m'élançai alors du côté où avaient volé les oiseaux, et, avant d'aller plus loin, j'aperçus un petit fossé qui courait du nord au sud ; je le suivis, et j'y trouvai presque aussitôt des traces toutes fraîches de rhinocéros, ce qui était un signe certain que l'eau était proche.

Mon espoir se réveilla encore une fois, je regardai vers le nord, et le ciel avait précisément ce jour-là un aspect que je ne lui avais pas vu depuis bien des mois. C'était un de ces jours radieux pareils à ceux de mon pays lointain, où l'azur éclatant du firmament s'aperçoit à travers dix mille petits nuages de neige et où toute la nature, à l'heure où le soleil luit, semble vouloir faire oublier à l'homme malheureux ses peines et ses douleurs. Cet aspect fut d'un favorable augure ; je ranimai mon excellent cheval harassé et galopai dans le vallon ; le fossé faisait un coude, et, lorsque j'eus fait le tour, je vis que nous étions sur un point élevé de la forêt ; je contemplai alors pour la première fois l'ensemble du paysage.

On ne voyait, aussi loin que le regard pouvait atteindre, qu'une suite non interrompue de forêts ; mais j'avais maintenant sous les yeux une contrée accidentée, au lieu des monotones régions que je venais de franchir. Le succès me parut assuré. Nous découvrîmes bientôt des mares qui avaient jadis contenu de l'eau, et enfin je trouvai un grand étang suffisant pour abreuver mes bestiaux pendant plusieurs jours J'éprouvai en ce moment une vraie satisfaction, car j'avançais vers mon but tant désiré. A mesure que les difficultés s'étaient accumulées, ma résolution de les vaincre avait augmenté. Je comprenais bien que, quoique j'atteignisse Bamangwato, si je pouvais seulement parvenir à continuer mon voyage au nord pendant huit jours, je rencontrerais infailliblement des éléphants.

Je regagnai mes chariots sans avoir fait un seul détour ; je feignis d'abord de n'avoir pas trouvé d'eau et je dis à mes guides : « Il n'y a absolument que des bois épais dans ces parages ; ne pouvez-vous m'indiquer de l'eau? Mes bœufs vont mourir. » Ils me répondirent que, si je voulais de l'eau, il fallait voyager jusqu'au coucher du soleil et se diriger vers le sud-est. Ils furent fort étonnés lorsque je leur dis : « J'ai maintenant la certitude que vous voulez m'égarer car j'ai trouvé de l'eau en abondance et je saurai bien arriver jusqu'à Bamangwato malgré tous vos efforts pour m'en empêcher. » Je fis donc atteler et nous partîmes pour la mare en question où nous arrivâmes fort tard. Les Béchuanas nous suivaient toujours. Je fus assuré qu'ils avaient reçu de leur maître l'ordre de m'égarer et de me mener à Sichely, mais que, dans le cas où je parviendrais à trouver mon chemin tout seul, ils devaient m'accompagner chez Sicomy, afin de l'assurer de l'amitié et de la sincérité de leur chef.

Le 18 au matin je méditais, étendu dans mon chariot, et j'étais indécis si je chasserais, ou si, auparavant, j'explorerais la contrée, lorsque tout à coup j'entendis des voix d'hommes à peu de distance au bas de la clairière. Je me jetai à bas du lit et découvris une bande de Béchuanas. Ces hommes avaient chassé des chacals dans un endroit appelé Bootlonamy, à moitié chemin de Booby à Bamangwato. Sur ma demande ils m'indiquèrent le chemin en droite ligne pour arriver dans ce dernier lieu, et enfin la position d'une belle mare dans la forêt, à une marche de distance.

Nous déjeunâmes ; je fis atteler, et, après un trajet de six heures au travers d'une épaisse forêt, nous atteignîmes la mare. Nous eûmes constamment besoin, le long de la route, d'avoir recours à nos haches pour frayer le passage à nos chariots. Je parvins enfin près du petit lac ; il était rond et couvrait environ un arpent. Ses bords portaient des traces toutes fraîches de girafes, de rhinocéros, de sasaybys, de pollahs, de zèbres, de lions, etc. Nous campâmes sous l'ombrage de deux arbres à larges rameaux, et, comme notre viande tirait à sa fin, je montai à cheval sur-le-champ et partis à la chasse avec Kleinboy. J'avais couru à peu près un mille vers le nord, au milieu de bocages de mokalatrees, quand j'aperçus soudain une majestueuse girafe qui traversait lentement le sentier devant moi ; elle broutait des feuilles au sommet d'un bosquet à la distance d'environ cent toises.

C'était là une superbe découverte : d'une main rapide je fis passer ma selle du dos d'un cheval à celui d'un autre, et, ordonnant à Kleinboy de mettre le bât sur le second et d'éviter les coups de feu, je suivis à pas lents la girafe. J'en remarquai bientôt une seconde qui me regardait un peu à gauche, et, lorsque j'eus fait le tour d'un massif d'arbres qui obstruait ma route, je vis à quelques mètres huit girafes qui trottaient devant moi. En quelques secondes je parvins au milieu d'elles ; je choisis une belle femelle grasse, la poursuivis avec ardeur et lui tirai un premier coup de carabine sans résultat. Je la séparai à plusieurs reprises des autres, mais elle les rejoignait toujours. A la fin, je lui tirai un second coup au col, puis, me mettant en avant, je parvins à l'arrêter. Je rechargeai mes deux coups à la hâte et les tirai à droite et à gauche, visant au cœur. Le colosse tressaillit convulsivement pendant quelques secondes, puis il trébucha en arrière et roula dans la poussière avec une violence et un bruit formidables.

Je tirai quatre coups de suite en manière de signal. Kleinboy arriva bientôt avec le cheval de bât et Isaac avec les guides. La chasse s'était accomplie dans l'épaisseur de la forêt et m'avait amené à quelques centaines de mètres de mes chariots. Les guides affamés, ravis de la perspective d'un tel banquet, allumèrent du feu sur-le-champ et passèrent la nuit auprès de la carcasse, tandis que je retournais aux chariots avec mes chevaux chargés de viande. J'avais alors l'esprit calme ; je me couchai et dormis profondément. Pendant la nuit les lions rugirent autour de nous.

Le 19, en rôdant dans la forêt, je trouvai de la vieille bouse d'éléphant, et je remarquai aussi plusieurs grands arbres déracinés ou courbés par la force prodigieuse de ces animaux. Les guides, convaincus qu'ils ne me persuaderaient pas, se décidèrent enfin à me conduire à Bamangwato par un chemin au nord, et me promirent que je ne manquerais pas d'eau. En conséquence, nous attelâmes et nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers le nord-est et fîmes halte dans une sombre forêt où il n'y avait pas trace d'eau. Nous traversâmes une contrée très favorable pour chasser l'élan et la girafe ; en différents endroits la forêt était très clairsemée. Quelques arbres gigantesques, vénérables et pittoresques, étaient dispersés çà et là, les uns à moitié morts, les autres tombant en morceaux, vu leur vieillesse. Le sol était doux, quoique chaud, favorable à la course ; la trace des élans et des girafes se voyait de tous côtés.

Le 20 nous attelâmes, et au bout de cinq milles nous parvînmes à un misérable petit kraal appelé Bakalahari. Il y avait là une mare d'eau près de laquelle nous dételâmes. Dans le voisinage se trouvaient quelques jardins où poussaient des melons d'eau et un peu de blé. Les indigènes avaient quelquefois le bonheur de prendre au piège quelque gros animal, et ils vivaient pendant plusieurs jours dans l'abondance ; mais, comme ils n'ont pas de sel, la viande se gâtait vite ; alors ils étaient forcés de retourner dans le bois pour y chercher des fruits et des racines, qui avec les sauterelles forment leur principale nourriture. Dans les districts où le gibier abonde ils construisent leurs pièges sur un grand modèle, en construisant des haies circulaires en forme de croissant qui s'étendent à presque un mille de chaque côté du piège.

Par ce moyen le gibier peut être facilement attiré dans des trous qui sont habilement recouverts avec de minces bâtons et de l'herbe sèche ; c'est ainsi qu'ils capturent à la fois des troupeaux entiers de wild-beasts et de zèbres. Il y a alors de dégoûtants banquets où les pauvres sauvages affamés se conduisent comme des vautours ou des hyènes. Les Bakalaharis n'ont point de bétail ; s'ils en avaient, le chef le plus proche le leur enlèverait sur-le-champ. Toute cette portion du pays était couverte de pièges dressés par ces sauvages. Ces trous avaient en général 3 pieds de large sur 10 de long ; leur profondeur était de 9 ou 10 pieds; la plupart avaient été creusés pour les girafes.

L'après-midi nous reprîmes notre route à travers la forêt, en nous frayant un passage avec la hache, et nous fîmes halte, au coucher du soleil, sans trouver de l'eau ; les traces d'élans étaient nombreuses.

Le 22 j'ordonnai à mes hommes de cheminer vers la fontaine de Bootlonamy, et me lançant au galop avec Ruyter, j'appuyai vers l'est. Nous traversâmes un bocage de très grands mimosas qui étaient plus ou moins endommagés par les efforts prodigieux d'une troupe d'éléphants qui avaient passé par là environ un an auparavant, et nous cheminâmes pendant deux milles, entourés de tous côtés par de nombreuses hardes de gibier. Je rencontrai, à cinquante toises de distance, un rhinocéros noir qui broutait des wait-a-bit-thorns Je tirai du haut de mon cheval et lui envoyai une balle derrière l'épaule ; l'animal se précipita en avant dans une terreur profonde, soufflant comme un dauphin, et s'arrêta ensuite pour regarder derrière lui. Puis il prit la fuite et je le suivis ; notre chasse nous conduisit parmi une grande compagnie de wild-beasts, de zèbres et de spring-boks, qui nous contemplaient avec stupéfaction en nous voyant courir.

Dans mon ignorance, je me flattais qu'il se mettrait en arrêt, ce qu'un rhinocéros ne fait jamais. Tout à coup il tomba à plat, mais il se releva soudain et recommença à courir comme s'il ne lui était rien arrivé. La longueur de cette chasse m'ennuyait, car je désirais conserver mes chevaux frais pour les éléphants : d'ailleurs je ne me souciais guère d'avoir ce rhinocéros, car je m'étais aperçu que sa corne était presque entièrement usée par l'âge et par sa méchanceté. Je voulus donc accélérer le dénouement et j'éperonnai mon cheval, je me précipitai devant lui et traversai

sa route. Sur cela l'horrible monstre m'attaqua avec fureur, soufflant bruyamment par ses narines. Quoique je me fusse vivement détourné, il me suivit d'un galop si furieux pendant plusieurs centaines de mètres, avec son vilain museau cornu planté tout près de la queue de mon cheval, que mon petit Bushman, qui ne me perdait pas de vue, crut son maître perdu.

Bientôt l'animal rebroussa chemin subitement, et, comme j'étais parfaitement satisfait de l'entrevue que j'avais déjà eue avec lui et que je ne souhaitais pas cultiver davantage sa connaissance, je m'en retournai à mon camp. Nous quittâmes le même jour la fontaine de Bootlanamy et marchâmes pendant six milles. Le soir, une grande quantité de pintades vint se percher sur les arbres autour de mon camp ; j'en tuai plusieurs pour mon souper.

Le 23 nous attelâmes au clair de la lune et nous continuâmes notre route dans un pays très peu boisé. Au bout de dix milles le bois devint plus fourni, nous aperçûmes de grands arbres et des bosquets de wait-à-bit-thorns. Les guides nous dirent alors que la source que les Béchuanas appellent Lepeley n'était pas très éloignée. A cette nouvelle je partis en avant avec le Bushman dans l'intention de chasser pendant une heure avant le déjeuner. A mesure que nous avancions le gibier augmentait : la forêt entière paraissait fourmiller de zèbres, de pallahs, de spring-boks, de wild-beasts et de rhinocéros. Si j'avais eu pour but de me procurer de la venaison, j'aurais pu choisir et tuer ce que j'aurais voulu ; je désirais seulement me procurer quelques têtes de pallahs mâles pour échantillon ; mais, grâce à l'innombrable quantité de gibier qui soulevait autour de moi de la poussière et de la confusion, il arriva que je perdis tous ceux que je blessai.

Nous avions franchi plusieurs milles, et, me sentant affaibli par le besoin, je renonçai à la chasse, découragé, et voulus retourner à mes chariots. Lorsque le soir approcha, je soupçonnai que le Bushman, dans lequel je plaçais mon entière confiance dans ces cas-là, avait perdu son chemin ; ce soupçon se vérifia, car, après avoir parcouru plusieurs milles encore, il avoua qu'il ne savait quel parti prendre, mais il était d'avis d'appuyer un peu plus vers l'ouest. Ma tête était si troublée que je ne me souvins plus comment nous étions venus ; j'avais perdu l'esprit et ne savais plus ce que je disais.

Mais la recherche difficile des chariots n'était rien en comparaison des tortures que la soif me fit bientôt souffrir. J'avais galopé toute la journée sous un soleil brûlant, et depuis la veille au soir je n'avais ni bu ni mangé ; mon cœur se serra en songeant à l'horreur d'une mort lente dans les souffrances de la soif. Je mis pied à terre et m'assis pour réfléchir à ce que je devais faire : je savais très bien par ma boussole quelle direction nous avions suivie depuis que nous avions quitté Booby ; aussi après avoir réfléchi, je remontai à cheval (la pauvre bête aussi mourait de faim et de soif), et je marchai au sud-ouest pendant plusieurs milles. A la fin je reconnus la contrée que nous avions traversée de bonne heure le matin, et, à mon inexprimable joie, je retrouvai la trace de mes chariots que je rejoignis après un trajet de quatre milles au nord-est.

Le camp s'élevait auprès de la grande fontaine de Lepeley, qui sort de dessous une assise de rocher, formant un large et profond bassin d'eau très pure, bordé d'un côté par des roseaux verts très hauts. Cette fontaine était située à l'extrémité nord d'une vley nue, entourée d'un épais taillis de wait-a-bit thorns, et le pays était si régulièrement uniforme, qu'une personne qui se serait éloignée de plusieurs centaines de toises de la fontaine aurait eu de la peine à la retrouver. Il était nuit avant que je ne me retrouvasse près de mes chariots ; deux ou trois tasses de café rétablirent mes forces.

Le lendemain au matin, depuis le point du jour jusqu'à l'heure où nous partîmes, ce qui fut à dix heures avant midi, de nombreux troupeaux continuèrent à venir boire : tout l'espace découvert en était rempli, et cela avait tout à fait la physionomie d'un parc à bestiaux. Les wild-beasts bleus, les zèbres, les sassaybys, les pallahs, les spring-boks, etc., s'abreuvaient sans crainte près de l'eau, les uns après les autres, à deux cents toises de nous. Je tuai un pallah et un wild-beast que nous attachâmes derrière mes chariots.

Les Béchuanas avaient jadis fréquenté cette fontaine, mais les puissants et cruels Matabélis avaient attaqué cette tribu et l'avaient forcée à porter ses foyers ailleurs. Vers dix heures avant midi nous attelâmes, et à un mille de Lepeley nous trouvâmes une autre vley découverte, contenant une grande fontaine d'eau délicieuse. Nous continuâmes à marcher, jusqu'au coucher du soleil, à travers un pays découvert et accidenté, tout parsemé de bouquets d'arbres et de buissons épineux. Nous dressâmes notre camp dans un désert sablonneux et sans eau.

XIII

LES MONTAGNES DE BAMANGWATO. — UNE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS. — SICOMY, ROI DE BAMANGWATO. — UN TROUPEAU DE GIRAFES. — RECHERCHE DES ÉLÉPHANTS. — CHASSE AUX ÉLÉPHANTS. — DANGEREUSE RENCONTRE. — DÉPART POUR LE KRAAL DE SICOMY. — GUERRIERS BAMANGWATOS. — COMMERCE AVEC SICOMY. — LENTEUR DANS LES MARCHÉS. — RETRAITE DE SICOMY DANS LES MONTAGNES. — UNE BRILLANTE AFFAIRE. — LE BIVOUAC BÉCHUANA.

Le 25 nous marchâmes environ cinq heures vers le nord-est, à travers un pays découvert et parcimonieusement orné de vieux arbres nains. A la fin de la journée, les montagnes tant désirées de Bamangwato nous apparurent bleuissantes dans le lointain. Nous fîmes halte près d'une superbe fontaine qui me fit aussitôt oublier les fatigues et les chagrins que j'avais endurés pour l'atteindre. Cette fontaine s'appelle Massouey, mais je la baptisai *fontaine des éléphants*, car elle était située sur la limite méridionale des forêts interminables habitées par ces animaux, forêts où j'étais enfin arrivé.

La source, qui était profonde et considérable, se trouvait à l'extrémité est d'une vley découverte fort étendue, sur une assise parfaitement unie de vieilles pierres de grès rouge, et çà et là j'y apercevais une couche épaisse de terre couverte de traces toutes fraîches d'éléphants ; les pieds gigantesques qui piétinaient ce sol depuis des siècles avaient positivement usé le rocher autour de l'eau.

Le terrain du pays environnant était du sable jaune et bleu, mais il y avait aussi une profusion d'herbe, d'arbres et d'arbustes. Une centaine de sentiers, bien battus par les pieds des éléphants, conduisaient de tous côtés depuis le bord de l'eau. Ces sentiers avaient trois pieds de large ; la contrée, du côté du nord et de l'est était nue et boisée, et conséquemment plus fréquentée. Nous rangeâmes les chariots sur une hauteur, à l'est de la fontaine, d'où l'on pouvait voir distinctement toute espèce de gibier qui viendrait y boire. Je commençais mon simple déjeuner lorsque mes gens s'écrièrent : « Almagty keek de ghroote clomp cameil. » et, levant les yeux de dessus mon ragoût de sassayby, j'aperçus quelque chose de magnifique : au milieu de la vley marchait une troupe de dix girafes colossales, flanquées de dix énormes troupeaux de wild-beasts bleus et de zèbres, et précédés de pallahs. Ils venaient tous boire à la fontaine, et allaient se trouver à portée de carabine, avant que j'eusse le temps d'achever mon repas.

Je continuai pourtant de manger avec la plus grande précipitation, en ordonnant à mes gens de seller Colesberg. En quelques minutes les girafes, qui s'avançaient lentement, se trouvèrent à deux cents toises de moi. Elles allongeaient leur cou gracieux et contemplaient avec surprise les chariots. Je saisis ma carabine, sautai sur mon cheval et marchai au petit pas jusqu'à ce que je fusse à cent pas d'elles. Elles agitèrent alors leurs longues queues en les repliant sur leurs dos et s'éloignèrent au petit galop.

Comme je les poursuivais de près, elles allongèrent encore le pas et, avant que nous eussions fait un demi-mille, je galopais à côté d'un mâle au poil foncé dont la tête dominait de beaucoup toutes les autres. Je tirai au galop et le blessai au défaut de l'épaule ; puis je le séparai du troupeau, et, bientôt après, le prenant en tête, je réussis à l'arrêter. Alors je lui envoyai une seconde balle qui le frappa presque au même endroit que la première.

Ces deux coups de feu eurent un plein effet ; la bête était en ma puissance, mais je ne voulus pas l'abattre si loin du camp. J'attendis donc qu'elle eût repris haleine et l'amenai à moitié chemin du camp. Là elle devint rétive et aussitôt je rechargeai mon arme et lui envoyai une balle dans le gosier. Elle sauta en l'air très haut, retomba à la renverse et expira.

C'était un magnifique échantillon de girafe, car elle avait plus de dix-huit pieds de haut. Je restai environ une demi-heure absorbé dans la contemplation de son extrême beauté et de ses proportions gigantesques. S'il n'y avait point eu au monde d'éléphants, j'aurais pu m'écrier comme le duc Alexandre Gordon, lorsqu'il eut tué le fa-

meux vieux cerf aux dix-sept andouillers · — A présent je puis mourir : Je suis heureux ! · mais je brûlais de me trouver en présence d'un noble éléphant, et je ne faisais pas plus de cas de la girafe que si j'avais tué un gems bok ou un élan

Dans l'après-midi je remisai mes chariots au milieu d'un taillis, à peu près à quatre cents toises sur la gauche de la source. J'employai toute ma soirée à fabriquer des balles pour chasser les éléphants avec une composition dans laquelle il entrait un cinquième d'étain sur quatre cinquièmes de plomb, et je venais précisément d'achever mon ouvrage quand j'entendis une troupe d'éléphants qui barbotaient dans l'eau avec leurs trompes. Ce bruit fut bien agréable à mon oreille et je dormis peu cette nuit là.

Le 26, dès le point du jour, ayant fait donner la provende à quatre de mes chevaux, je me rendis à la fontaine avec Isaac, afin d'examiner les traces des animaux qui y étaient venus boire pendant la nuit. Le plus grand nombre des sentiers portaient les traces visibles du passage récent de beaucoup d'éléphants de toutes les dimensions qui convergeaient de différents côtés. Nous calculâmes qu'il avait dû venir sur le bord de l'eau pendant la nuit, au moins trente de ces gigantesques quadrupèdes.

Après mon déjeuner je fis seller les chevaux et partis accompagné de piqueurs et de trois guides afin de suivre la trace du plus grand éléphant mâle du troupeau. J'avais aussi emmené mes chiens. Dès qu'ils eurent choisi l'empreinte des pas du plus grand de ces animaux, les Béchuanas marchèrent en avant et je les suivis. C'était une poursuite très intéressante. L'empreinte du pied de cet éléphant avait environ deux pieds de diamètre et se distinguait admirablement dans le sable mouvant.

Cette voie nous conduisit d'abord pendant trois milles le long d'un des sentiers sablonneux appuyant vers l'est sans interruption, puis nous entrâmes dans une épaisse forêt. Là, l'éléphant s'était un peu détourné de son chemin pour briser quelques arbres et pour labourer la terre avec ses défenses ; il était rentré ensuite dans le sentier et l'avait suivi durant plusieurs milles.

Nous étions sur une espèce d'élévation d'où nous apercevions une partie de la chaîne des montagnes de Bamangwato. Les arbres étaient beaux, mais trop faibles et trop cassants pour résister à l'inconcevable force des puissants monarques de ces régions, car la moitié des branches étaient brisées presque ras, et de cent toises en cent toises nous trouvions des arbres entiers, même les plus grands de la forêt, déracinés entièrement et cassés net à moitié du tronc. J'en remarquai plusieurs dont les racines étaient en l'air.

L'animal que nous cherchions s'était arrêté assez longtemps près d'un arbre aux nombreux rameaux qu'il avait brisés à quelques pieds de terre. Nous suivîmes sa trace encore un peu plus loin à travers l'épais labyrinthe de la forêt, puis nous arrivâmes à un endroit si complètement piétiné par des éléphants que nous dûmes renoncer à notre entreprise. Nous perdîmes encore bien des heures à nous efforcer de retrouver notre véritable voie, et je me décidai enfin, le cœur gros, à reprendre avec mon cheval le chemin de mon camp.

Dès que j'eus atteint les chariots, je repassai dans ma tête les incidents du jour, et, regrettant vivement ma mauvaise chance pour mon premier jour de chasse, je résolus de faire le guet, la nuit, près de la fontaine, afin d'essayer une chasse nocturne. En conséquence, je fis, comme de coutume, creuser un trou, et, y ayant fait porter ma literie, je m'y blottis peu après le coucher du soleil. J'étais là depuis deux heures, lorsque j'entendis un bruit sourd et prolongé, semblable au son lointain du tonnerre, bruit produit (à ce qu'affirmaient les Béchuanas) par des éléphants qui s'avançaient vers la fontaine.

J'étais couché sur le dos, la bouche ouverte, et j'écoutais attentivement. Je les entendais fouiller la terre avec leurs défenses ; et bientôt ils parurent près de la source et commencèrent à boire à cinquante mètres de moi. Ils avaient marché si doucement que j'avais pris leurs pas pour ceux de chacals, et je n'eus la conscience de leur présence que lorsque l'eau qu'ils avaient ramassée avec leur trompe, et qu'ils se versaient dans la bouche, égoutta dans la fontaine. Je jetai un regard hors de mon trou : le cœur me battait et j'aperçus deux énormes éléphants mâles : ils avaient l'air de deux châteaux forts plantés devant moi. Je n'y voyais pas très distinctement, car il ne faisait pas clair de lune ; je me couchai à plat ventre et visai à loisir, puis je tirai, me servant de ma carabine hollandaise, qui portait fort juste La balle résonna sur l'épaule de l'un d'eux qui poussa un grand cri, escalada la fontaine, s'enfuit avec son compagnon dans des directions opposées

De grands troupeaux de zèbres et de wild beasts bleus gambadèrent autour de moi toute la nuit ; ils venaient quelquefois jusqu'à quelques toises de moi · je vis aussi plusieurs troupes de rhinocéros. Je craignais un peu que les lions ne se missent de la partie, et je veillais avec soin chaque fois que j'entendais les hyènes ou les chacals laper l'eau, mais aucun lion ne parut. A la fin, je m'endormis profondément et ne relevai plus la tête que lorsque la brillante étoile du matin fut déjà haute à l'horizon.

Avant de continuer mon récit, il me paraît nécessaire de consigner ici quelques remarques sur l'éléphant d'Afrique et sur ses mœurs On rencontre ce surprenant animal dans les vastes forêts, par troupes plus ou moins nombreuses Le mâle est beaucoup plus grand que la femelle, et par conséquent beaucoup plus difficile à tuer ; il est pourvu de deux énormes défenses qui sont longues, blanchâtres et admirablement recourbées. Elles ont de six à huit pieds de long et pèsent chacune de soixante à cent livres. Dans le voisinage de l'Equateur, les éléphants atteignent une dimension plus élevée que vers le sud, et je possède une paire de défenses d'un éléphant mâle dont la plus grande a dix pieds neuf pouces de long et pèse cent soixante-treize livres. Les femelles diffèrent de celles des éléphants de l'Asie, parce qu'elles ont aussi des défenses.

Le prix des plus grands ivoires sur les marchés d'Angleterre est de 28 à 40 guinées pour cent douze livres.

Les vieux éléphants mâles se rencontrent seuls ou bien deux à deux ; ils marchent encore par petites troupes depuis six jusqu'à vingt têtes. Les jeunes mâles suivent leurs mères pendant de longues années, et celles-ci vivent en troupes de vingt à cent animaux L'éléphant se nourrit principalement de branches, de feuilles et de racines d'arbres, et aussi de différents oignons de plantes, dont il découvre la place à l'aide de son odorat exquis et raffiné Pour les arracher, il retourne le sol avec ses crocs et l'on voit des arpents entiers labourés de cette manière. Les éléphants consomment une prodigieuse quantité de nourriture, et la plus grande partie de leurs jours et de leurs nuits se passe à manger De même que la baleine dans l'Océan, l'éléphant sur la terre ferme, s'aventure sur d'immenses étendues de terrain Il fréquente toujours les endroits les plus frais et les plus verts de la forêt, et, lorsqu'un district est aride et dépouillé, il l'abandonne pendant plusieurs années et va errer au loin en quête de meilleurs pâturages.

L'éléphant a pour l'homme une horreur extraordinaire : un enfant qui passerait sous le vent à un quart de mille d'eux en mettrait en fuite une centaine, et, lorsqu'ils sont ainsi dérangés, ils courent longtemps avant de s'arrêter. Ces intelligents animaux pressentent avec une surprenante rapidité le voisinage d'un chasseur.

Lorsqu'une troupe des leurs a été attaquée, tous les autres éléphants qui habitent cette contrée en sont informés dans l'espace de deux ou trois jours ; tous alors la quittent et émigrent au loin, ne laissant au chasseur d'autre ressource que celle d'atteler ses chariots et d'aller ailleurs. C'est la difficulté et l'obstacle le plus grand que puisse rencontrer un chasseur d'éléphants.

Même dans les lieux les plus solitaires qui sont à bon droit considérés comme les quartiers généraux des éléphants, ce n'est que par hasard et après des labeurs et des fatigues inouïs, que l'œil du chasseur est réjoui par la vue d'un de ces animaux Grâce à des habitudes particulières, l'éléphant est plus inaccessible et plus rarement aperçu que toutes les autres races de bêtes fauves, excepté certaines espèces rares d'antilopes. Ils choisissent pour demeure les profondeurs les plus ignorées des forêts, et c'est en général à une distance très considérable des rivières et des fontaines où ils ont coutume d'aller boire. Lorsque le temps est sec et chaud, ils vont boire toutes les nuits, mais lorsque le temps est frais ou nuageux, ils ne se désaltèrent que tous les trois ou quatre jours. Vers le coucher du soleil l'éléphant quitte le lieu où il a passé la journée et se dirige vers une fontaine distante presque toujours de douze à vingt milles. Il y arrive habituellement entre neuf heures et minuit, et, après avoir étanché sa soif et s'être rafraîchi en se jetant énormément d'eau sur le corps à l'aide de sa trompe, il retourne dans sa solitude au fond des forêts

J'ai remarqué que les mâles, lorsqu'ils sont dans un endroit écarté, se couchent sur le côté vers minuit et dorment quelques heures. Ils choisissent souvent une fourmilière qui a vers sa base 30 ou 40 pieds de diamètre et ils se couchent en y appuyant leur dos. La marque de leur défense de dessous reste très profondément imprimée sur le sable, ce qui prouve qu'ils s'étendent sur le côté. Je n'ai jamais su que les femelles en usassent de même, et les mâles ne le font que dans les districts très solitaires, car j'ai observé que dans les lieux où les éléphants peuvent être surpris ils ne se reposent que debout et sous l'ombrage d'un arbre touffu. Après avoir dormi, ils mangent énormément, et vont de droite et de gauche en zigzag, en écrasant et en détruisant les plus beaux arbres qui se trouvent sur leur passage.

Il est impossible de se faire une idée de la quantité d'arbres que peut détruire ainsi tout un troupeau d'éléphants mâles. Ces animaux sont extrêmement capricieux : s'ils rencontrent un groupe de cinq ou six arbres il n'est pas rare qu'ils les

arrachent tous, et, après avoir brouté deux ou trois petites branches, ils vont plus loin continuer leur œuvre de folle destruction. Il m'est très souvent arrivé de trouver au milieu des forêts un amas de ces arbres déracinés, entassés les uns sur les autres en telle quantité qu'il n'y avait pas moyen d'avancer ; dans ces cas-là il est fort dangereux d'attaquer les éléphants. Pendant la nuit ils paissent dans des plaines découvertes ou dans des régions boisées très clairsemées ; mais au point du jour ils se retirent dans des fourrés épais et hors d'atteinte, composés neuf fois sur dix de « wait-a-bit-thorns ». Là, réuni en une masse compacte, le troupeau attend que la chaleur du jour soit passée. Cependant, dans les parages éloignés et lorsque le temps est frais, j'ai vu des troupeaux paître tout le long du jour.

L'aspect de l'éléphant sauvage est excessivement majestueux et imposant ; sa hauteur gigantesque et sa grosseur colossale, surpassant celles des autres quadrupèdes, la singulière sagacité et les habitudes particulières de cet animal, lui donnent, aux yeux du chasseur, un intérêt qu'aucun autre gibier ne peut lui offrir. Son allure, lorsqu'il est calme, est hardie, ferme et dégagée ; la construction spongieuse de son pied rend son pas très léger et silencieux ; tous ses mouvements sont empreints de beaucoup de douceur et de grâce. Cette description, du reste, ne s'applique à l'éléphant que lorsqu'il rumine à l'aise, rôdant dans le fourré ; car, lorsqu'il est excité par l'approche du chasseur, il devient un terrible et dangereux ennemi, plus difficile à vaincre que toute autre bête fauve.

Le 27, dès l'aube, je quittai mon trou et allai inspecter la trace de l'éléphant blessé. Après l'avoir suivie pendant quelque temps, j'arrivai à un monticule escarpé que je gravis, persuadé que du sommet je jouirais de la vue de toute la contrée environnante. Je ne me trompais pas, et, dirigeant mes regards vers l'orient, j'aperçus, à mon inexprimable satisfaction, une troupe de neuf ou dix éléphants qui broutaient tranquillement à un quart de mille de moi. Je ne jetai qu'un seul coup d'œil sur eux et me précipitai en bas, afin d'avertir mes compagnons de garder le silence. Je tins à la hâte un conseil de guerre et je me hâtai de commander à Isaac de galoper vers le camp et de revenir aussi vite que possible avec Kleinboy, mes chiens, ma grande carabine hollandaise et un cheval frais ; puis je regrimpai sur le monticule pour repaître ma vue du spectacle enchanteur qui s'offrait à moi. Je tirai ma lunette pour surveiller exactement les évolutions du troupeau, composé seulement de femelles : plusieurs d'entre elles étaient entourées de leurs petits.

Bientôt, en explorant les alentours, je découvris une seconde troupe de cinq éléphants mâles qui paissaient à l'écart, environ à un mille vers le nord, tandis que les femelles se tenaient près d'un ravin rocailleux qui partait de la base du monticule où je me trouvais. Brûlant d'impatience de commencer l'attaque, je résolus d'essayer du *stolking system* et de forcer cette troupe de mâles avec des chiens et des chevaux. Ceci arrêté, j'ordonnai à mes guides de rester au sommet du monticule pour surveiller les éléphants, et, favorisé par le terrain et par le vent, je gagnai promptement le ravin.

Le troupeau était à peu près à cent toises de moi, et le cœur palpitant, je résolus de me donner le plaisir de les guetter, tandis qu'ils avançaient lentement de mon côté, cassant les branches des arbres avec leurs trompes et mangeant les feuilles et les bourgeons. A la fin, deux d'entre eux passèrent lentement, et le plus beau de tous, que j'avais choisi d'avance, broutait avec les deux autres sur un arbre épineux à soixante mètres de moi.

Ma main était maintenant aussi ferme que le rocher sur lequel elle s'appuyait : je visai juste, et lui envoyai dans la tête, un peu en arrière de l'œil, une balle qui le frappa juste où j'avais visé, ce qui ne parut pas le troubler beaucoup. Il poussa néanmoins un grand cri et tournoya sur lui-même. Je lui envoyai alors une seconde balle au défaut de l'épaule, et tous les autres firent un bruit étrange et retentissant et partirent à la file au petit galop, tandis que leurs énormes oreilles s'agitaient comme des éventails par la rapidité de leur course.

Je ne m'arrêtai pas à recharger mon arme, mais je courus au monticule, et, parvenu au sommet, les guides me montrèrent le troupeau arrêté dans un bosquet d'arbres touffus. Le blessé était un peu en arrière avec un autre éléphant, sans doute son ami particulier, qui s'efforçait de l'assister.

Ces éléphants n'avaient sans doute de leur vie entendu la détonation d'un fusil : ne m'ayant ni vu ni senti, ils ne se doutaient pas de la présence d'un homme et paraissaient décidés à ne pas aller plus loin. Mes domestiques survinrent en ce moment, mais j'attendis un peu afin que mes chiens et mes chevaux pussent reprendre haleine. Bientôt nous nous élançâmes vers les éléphants, et nous n'étions plus qu'à 200 toises d'eux, lorsque, grâce au terrain découvert, ils nous aperçurent et s'enfuirent vers l'orient. Le blessé resta fort en arrière et presque aussitôt les chiens l'entourèrent. Leurs aboiements furieux absorbaient son attention.

Je me plaçai entre lui et la troupe qui fuyait, et mis pied à terre à 40 toises de lui, dans un endroit très découvert. Colesberg, qui avait une peur horrible, me donna beaucoup de tracas, car il me secouait le bras dès que je voulais tirer. A la fin, je lâchai la détente ; mais, lorsque je cherchai à me remettre en selle, mon cheval m'en empêcha. Si je voulais le prendre en main et courir, il reculait vers l'éléphant blessé.

Dans ce moment j'en entendis un second tout près, derrière moi, et, me retournant, je vis « l'ami, » la trompe levée, prêt à s'élancer sur moi : un vieux chien d'arrêt sourd, que je nommais Schwart, trottait devant l'animal furibond en jetant de hauts cris.

J'étais convaincu que « l'ami » allait écraser moi ou le cheval ; toutefois je ne voulais pas lâcher ma monture et je tenais la bride de toutes mes forces. Mes gens, qui se tenaient, comme de juste, à distance respectueuse, demeuraient pétrifiés et la bouche béante. Certes ma position ne fut pas enviable pendant quelques secondes. Par bonheur, cependant, les chiens détournèrent l'attention des éléphants et je parvins à me mettre en selle, m'attendant à tout moment à sentir une de leurs trompes m'enlacer le corps. Klenboy et Isaac, pâles et muets de terreur, me tendirent alors ma carabine cannelée à double canon, et, revenant à la charge j'envoyai une seconde paire de balles dans le corps de l'éléphant blessé. Par malheur Colesberg était extrêmement agité, et je ne pus viser juste.

« L'ami » paraissait résolu à faire un malheur ; il m'attaqua avec fureur et me poursuivit pendant plusieurs centaines de mètres ; je me décidai donc à le forcer à être moins officieux. A cet effet, je rechargeai mon arme, et, m'approchant de lui à trente pas, je lui envoyai mes deux coups au défaut de l'épaule. Il s'éloigna aussitôt, la trompe basse, ayant évidemment reçu une blessure mortelle. Je ne me rappelle jamais ce premier jour de chasse à l'éléphant sans regretter la folie que je fis de ne m'occuper que d'un seul éléphant.

Le premier était mourant et ne pouvait m'échapper ; le second était aussi mortellement blessé et je n'avais qu'à le suivre pour l'achever, mais je fus assez fou en m'amusant avec le premier qui marchait à reculons, et s'arrêtait à chaque arbre, de laisser échapper l'autre. Deux coups de feu achevèrent le premier. En les recevant l'éléphant releva deux ou trois fois sa trompe en l'air ; puis, tombant de côté contre un arbre épineux qui plia comme de l'herbe sous son poids énorme, il poussa un cri rauque et expira.

C'était une superbe femelle, la plus belle du troupeau, ainsi que je l'ai déjà dit. Elle était en très bon état et portait une paire de longues défenses intactes. Mon succès m'avait mis en belle humeur, et j'étais si content d'avoir tué un de ces animaux que, quoiqu'il fût de bonne heure et que mes chevaux fussent frais, je n'inquiétai point les cinq mâles, espérant les retrouver le lendemain. J'étais bien loin alors de connaître les usages des éléphants et le mode de chasse à adopter avec eux.

Ayant mis des entraves à nos chevaux, nous parvînmes, à l'œuvre avec nos couteaux et nos assagais, à préparer la tête pour pouvoir nous servir de la hache qui devait séparer du crâne les défenses : il est bon d'ajouter que la moitié à peu près de l'ivoire est enseveli dans un socle osseux sur le devant du crâne. Il faut, pour extraire les défenses d'une femelle d'éléphant, le cinquième de travail qu'exige l'extraction de ceux d'un mâle, et, au coucher du soleil, nos efforts réunis n'avaient réussi qu'à détacher une des défenses, avec laquelle nous retournâmes triomphalement au camp, ayant laissé près de la carcasse nos guides qui s'étaient volontairement offerts à passer la nuit à la garder. A notre arrivée aux chariots, je trouvai Johannus et Carollus dans un état de béatitude et d'indifférence complètes ; ils étaient tous deux ivres-morts, car ils avaient défoncé à la fois la caisse du vin et celle des spiritueux.

Le 28 je me levai de bonne heure, et, brûlant du désir de faire une nouvelle exploration de la contrée, du haut du monticule qui m'avait procuré une si bonne chance la veille, je déjeunai à la hâte et m'y rendis avec mes piqueurs et mes chiens. Mais, hélas ! j'ouvris en vain les yeux, j'avais laissé une brillante occasion se perdre, et quoique j'aie bien souvent gravi le même monticule, cette année et l'année suivante, il ne me fut plus jamais donné de contempler de son sommet une troupe d'éléphants.

Nous étions maintenant à deux jours de marche du kraal de Sicomy, roi de l'immense territoire de Bamangwato. On assurait que ce grand chef possédait de l'ivoire en grande quantité, et j'avais apporté beaucoup de mousquets et d'autres articles de troc. J'étais pressé de continuer mon voyage et de conclure mon marché avant de recommencer ma chasse aux éléphants, d'autant plus qu'il n'était pas impossible

qu'ayant suivi mon exemple d'autres aventuriers ne marchassent sur mes traces et ne vinssent peut-être entraver mon trafic.

Avec cette pensée, le 30 au matin je me mis en marche pour le kraal de Sicomy, me dirigeant vers les montagnes de Bamangwato, dont nous voyions pointer les cimes au-dessus des forêts qui nous séparaient d'elles du côté de l'orient. Chemin faisant, nous passâmes près du cadavre de l'éléphant que j'avais tué trois jours auparavant. Le nombre des vautours qui y étaient rassemblés était véritablement surprenant. Mes guides avaient fait cuire une portion de la trompe et deux pieds, et ils remisèrent ces mets dans les chariots.

J'éprouve toujours un nouveau motif de satisfaction lorsque je réfléchis que, tout en m'enrichissant en me livrant à la chasse de l'éléphant, mon occupation favorite, je nourrissais bien souvent et rendais heureuses les familles affamées d'une centaine de tribus de Béchuanas et de Bakalaharis qui suivaient obstinément mes chariots, au nombre de cinquante et même jusqu'à deux cents, pour m'aider dans mes chasses. Ces hommes étaient souvent accompagnés de leurs femmes et de leurs familles, et, quand un éléphant ou quelque autre pièce de gros gibier tombait, toutes les mains s'employaient à découper la viande, sans en perdre un pouce, en longues et étroites lanières qu'on suspendait en festons à des gaules pour les faire sécher au soleil. Souvent même les entrailles n'étaient point abandonnées aux vautours et aux hyènes, et tout, jusqu'aux os était brisé pour s'emparer de la moelle, dont on graissait la soupe.

Le 1er juillet nous attelâmes dès l'aurore et nous atteignîmes le Samou très tard dans l'après-midi. Nous avions cheminé la plus grande partie de la journée à travers un taillis épais de buissons épineux où il fallait frayer à coups de hache un passage à nos chariots. En plusieurs endroits la route était si hérissée de rochers qu'elle menaçait de briser nos roues et nos essieux : nous étions souvent contraints de déplacer des masses de granit. En approchant du Samou, nous pénétrâmes dans une lande large et unie, ornée en tous sens d'une multitude variée d'acacias pittoresques et d'autres arbres qui s'élevaient à des distances égales, comme s'ils avaient été plantés par la main des hommes.

De chaque côté de la plaine s'élançaient des montagnes escarpées dont l'aspect était fort pittoresque. Leurs flancs et leurs cimes consistaient en d'immenses quartiers de roc brut, entassés l'un sur l'autre. Quelques-uns étaient si peu en équilibre sur leur piédestal étroit, qu'il me semblait que le doigt d'un enfant aurait pu les faire tomber. Ces collines arides étaient couvertes çà et là, jusqu'au sommet, de touffes clairsemées d'arbres nains et de gigantesques cactus. A mesure que j'avançais, je remarquais des ravins sauvages admirablement boisés, qui se perdaient dans le sein des montagnes.



A la fin, deux d'entre eux passèrent lentement.

Nous fûmes bientôt rejoints par trois sujets de Sicomy qui nous apprirent qu'on redoutait journellement une attaque des Matabilis et que pour cela, le chef et toute sa tribu avaient abandonné leurs kraals et habitaient pour le moment des caveaux et d'autres asiles creusés sur les flancs et les cimes des montagnes. Ces hommes nous firent faire le tour d'un rocher formidable, et nous nous trouvâmes dans un ravin sauvage et bien boisé, où on n'apercevait aucun vestige du passage des hommes mais, en levant les yeux, nous découvrîmes toutes les cimes couvertes de femmes et d'enfants, et bientôt après des bandes détachées de guerriers de Sicomy arrivèrent en foule de tous côtés pour contempler l'homme blanc ; j'étais le premier que la plupart d'entre eux eussent vu. Tous ces hommes étaient armés et prêts à combattre ; chacun d'eux portait un bouclier ovale de cuir de bœuf, de buffle ou de girafe, une hache d'armes et trois ou quatre assagais ; ils avaient en outre des manteaux de peaux de chacal et de léopard, qui leur tombaient gracieusement des épaules. Plusieurs portaient sur le haut de la tête une touffe de plumes d'autruches noires, tandis que d'autres ornaient leurs cheveux laineux d'une ou deux plumes blanches ondoyantes. Les hommes et les femmes étaient également chargés d'ornements de verroteries et de fil d'archal en cuivre et en étain.

Nous fûmes bientôt accostés par un messager de Sicomy,

qui vint dire que le roi était charmé de notre arrivée et qu'il allait dans peu venir me voir. Nous cheminâmes dans l'étroit ravin tant qu'il fut praticable, l'eau avait gagné l'autre extrémité. Presque aussitôt que nous eûmes campé, Sicomy parut avec une suite nombreuse de ses guerriers et de ses principaux nobles. Il était de moyenne stature et paraissait âgé de trente ans. Le trait le plus saillant de son visage était un œil vairon qui imprimait à sa physionomie un caractère de fourberie que les manœuvres de finesse et d'astuce de l'homme ne démentaient pas. Lorsqu'il fut près des chariots, j'allai à sa rencontre et lui donnai une poignée de main en l'invitant à prendre du café. Quoique je visse clairement qu'il était enchanté de mon arrivée, il usa de manières brusques et hautaines. Se tournant fréquemment vers les siens pour faire des plaisanteries, et, parlant très vite, il s'empressa de se faire rendre compte par Isaac du contenu des chariots et me dit qu'il voulait acheter tout ce que j'avais apporté, m'assurant qu'il me donnerait pour chaque mousquet une grande défense d'éléphant mâle.

Ceci était une amorce pour voir ce que je dirais. Je lui répondis que dans mon pays les mousquets coûtaient plusieurs dents et que je ne les avais pas volés; car, tout en le traitant avec une extrême affabilité, je voulais conserver dans mes transactions la plus complète indépendance. J'ajoutai que les autres hommes blancs redoutaient de venir si loin pour trafiquer avec lui, mais que son ami le docteur Livingstone m'avait recommandé de le faire et que je lui apportais un présent de sa part. Je lui remis ce présent, qui venait de moi-même, et consistait en verroteries, en tabac à priser et en munitions. Je me divertis beaucoup du maintien timide et servile des hommes de Booby en présence du roi. Ils s'approchaient de lui humblement, et le saluaient en étendant leurs deux mains qu'ils frappaient l'une contre l'autre, en disant en même temps: *Rumela cosi*, ce qui signifie: « Salut, roi. » Sa majesté daignait répondre gracieusement à cet hommage en leur disant: *Eh!* ce qui est la mode bechuana invariable pour répondre à un salut. Les naturels me rendirent mon salut par ces mots: *Eh! kectumela cosi a machoa!* ce qui signifie: Oh! merci, roi des hommes blancs! Après avoir salué le roi, les gens de Booby eurent l'effronterie de faire valoir les peines inouïes qu'ils avaient prises pour persuader au grand homme blanc de visiter ses domaines et la façon méritoire dont ils étaient parvenus à m'y conduire. Sa majesté leur exprima sa reconnaissance et ordonna qu'on leur apportât le *boyalra*, ou bière du pays. Sicomy resta très longtemps près des chariots en conversation sérieuse et continua à causer avec mon interprète et ses conseillers les plus anciens. Il se retira fort tard, promettant de revenir de bonne heure le lendemain; néanmoins, de crainte que quelques-uns des siens ne vinssent trafiquer avec moi en son absence, il enjoignit à son oncle Mutchuisho de demeurer la nuit auprès de mes chariots.

Le roi parut de très bon matin, suivi d'un plus grand nombre de guerriers, tous portant leur attirail de combat. J'étais encore au lit, et, voyant sa majesté regarder en tapinois dans mon chariot, je feignis de dormir. Bientôt je remarquai un indigène qui traversait la clairière portant sur ses épaules une dent d'éléphant mâle qu'il déposa sous un chariot. On apporta le café; je me levai, et le roi déjeuna avec moi. J'avais résolu de parler d'ivoire le moins possible et de paraître très insouciant; c'est un système dont il est important de ne pas s'écarter quand on fait le commerce avec les naturels qui, en tout temps, agissent avec lenteur, et cela plus encore si le marchand leur laisse soupçonner qu'il désire beaucoup leurs objets d'échanges.

Dans les transactions avec les Bechuanas, le point le plus difficile est d'abord de se mettre d'accord sur le prix des articles, mais dès que l'affaire est entamée et que les naturels sont satisfaits du prix, les échanges s'effectuent rapidement. Le marchand doit demander un peu plus qu'il ne veut obtenir afin d'avoir l'air de céder à leurs importunités, sans cela ils ne traiteraient point avec lui. Ils ne se pressent jamais de conclure un marché et croient toujours qu'il est nécessaire avant de se décider, de demander leur avis à toutes les personnes présentes. Si une seule d'entre elles était opposée au marché proposé, tout espoir de trafic serait perdu pour le moment.

J'ai plus d'une fois manqué un marché sur le point d'être conclu par la faute de quelque vieille femme qui passait par hasard au moment même et qui s'écriait que mes prix étaient trop élevés, quoiqu'elle ignorât parfaitement les termes de la transaction.

Pendant que Sicomy prenait son café, il me dit qu'il avait expédié des hommes pour chercher les dents d'éléphant qui, assurait-il, étaient loin de là, et qu'il voulait tout acheter sans délai afin que je pusse quitter le pays avant l'arrivée des Matabilis. Je soupçonnai alors la rumeur concernant cette tribu d'être une pure invention, mais j'appris plus tard qu'elle était réelle.

Dans la matinée, je m'occupai d'écrire mon journal, et je pus me convaincre que le roi était inquiet de mon insouciance pour le commerce. A la fin pourtant il me demanda de sortir du chariot, disant qu'il m'avait apporté un cadeau, et il exhiba la dent d'éléphant qui était sous le chariot. Je le remerciai, me montrai très satisfait de ce don, et en retour je lui offris sur-le-champ des perles de verre, qui lui parurent être l'équivalent. Il me demanda aussitôt le prix de mes mousquets et je répondis: Quatre dents d'éléphant mâle pour chacun; sur quoi il se retira dans un bosquet voisin et demeura plusieurs heures à se consulter avec ses conseillers; à la fin parurent deux hommes arrivant par deux côtés opposés, chacun portant une dent.

Lorsqu'ils arrivèrent, Sicomy ordonna qu'on plaçât les dents devant moi; et, appelant Isaac, il fit une longue harangue, remplie d'une foule d'absurdités, tendant à me persuader d'accepter deux dents pour un mousquet; enfin il en ajouta une troisième beaucoup plus petite, après avoir parlé jusqu'au coucher du soleil. Il m'offrit de nouveau deux dents pour un fusil, disant qu'il allait s'en retourner chez lui et qu'il ne savait pas s'il reviendrait. Je lui répliquai que je ne l'avais pas prié de me rien acheter et que je n'étais venu sur son territoire que pour jouir du plaisir de la chasse aux éléphants; qu'il m'était parfaitement égal qu'il fît ou non des emplettes, et qu'il y avait beaucoup d'autres chefs qui souhaitaient ardemment acheter mes marchandises. A ces mots, je lui souhaitai le bonsoir, et, la carabine sur l'épaule, je m'éloignai dans le ravin.

Le lendemain de bonne heure, Sicomy était auprès de mes chariots, et, après déjeuner, il reprit les choses au point où elles étaient restées la veille; après une discussion très prolongée, la troisième dent fut ajoutée, et je lui donnai un mousquet. Puis il me persécuta pour avoir un moule à fondre les balles, et, l'ayant obtenu, il insista pour avoir un saumon de plomb. Je lui dis que je ne pouvais pas lui donner cela pour un seul fusil, mais que, s'il se conduisait généreusement, par la suite je lui en donnerais un; il n'en continua pas moins à me tracasser à ce sujet jusque fort tard dans l'après-midi, et alors il commença à parler de la cession d'un second fusil.

On apporta trois autres dents, et nous étions presque d'accord lorsque quelques-uns de ses conseillers lui dirent qu'il aurait dû avoir de la poudre et des balles avec le premier fusil. Il continua de m'ennuyer à ce sujet jusqu'à ce qu'il fût très tard, et je lui dis alors que, s'il croyait avoir trop payé son fusil, il pouvait me le rendre et reprendre ses défenses; il délibéra un peu avec ses sages et me rapporta mon arme. Je mis ma carabine sur mon épaule et menai boire mes chiens. Les sources étaient situées assez loin du camp et il y avait peu d'eau. J'y rencontrai beaucoup de femmes de Bamangwato, qui tiraient de l'eau, qu'elles emportaient, dans leurs retraites aériennes, sur leur tête, dans des vases de terre.

La source où mon bétail buvait était aussi fort éloignée des chariots, et n'en fournissait que fort peu; cette disette eut pour résultat immédiat de faire dépérir mes bœufs et mes chevaux. Dans cet état de choses, je résolus de ne plus passer qu'un seul jour à Bamangwato, et je décidai qu'il fallait tâcher de s'arranger avec Sicomy dès le lendemain. En retournant au camp, Carollus m'annonça que la moitié de mes bœufs manquaient, ce qui me causa une vive frayeur. Je me doutai d'une trahison, et je savais bien que, si Sicomy s'en était emparé, je ne les recouvrerais pas facilement. Je dépêchai à l'instant deux hommes à cheval dans des directions opposées, avec l'ordre de chercher les traces. Ils revinrent très fiers, après les avoir retrouvés.

Je ne pouvais m'empêcher d'être contrarié de la lenteur de mes projets d'échange, mais le mal était sans remède, et je recueillis le jour suivant les profits de ma politique.

Quoique je trouvasse ce genre d'affaires terriblement ennuyeux, cela valut pourtant la peine d'y consacrer un peu de temps et de subir ce retard, à cause de l'immense bénéfice que j'en retirais. J'avais payé 16 livres la caisse contenant 20 mousquets, tandis que la valeur de l'ivoire que je demandais en échange de chaque arme à feu excédait 30 livres, ce qui faisait environ 3 000 pour cent. On m'assure que les commerçants trouvent un pareil bénéfice parfaitement acceptable.

Sicomy avait dans ce temps une immense quantité d'ivoire admirable, et il s'en procure encore annuellement une prodigieuse quantité. Depuis que j'ai visité Bamangwato pour la première fois et que j'ai appris aux naturels à se servir d'armes à feu, ils savent tuer eux-mêmes les éléphants; mais, avant mon arrivée, les efforts réunis de la tribu tout entière ne pouvaient vaincre un éléphant parvenu à toute sa croissance. Tout l'ivoire que Sicomy avait en ce temps-là, et probablement une grande partie de celui qu'il en a maintenant, provient des éléphants tués avec des assagais par une race audacieuse de bushmen, qui habite les régions les plus reculées au nord et au nord-ouest de Bamangwato.

Sicomy obtint cet ivoire en échange de quelques verroteries, puis il força quelques pauvres Bakalahari (ou naturels sauvages du désert qu'il se croyait en droit de tyranniser)

de porter ces dents sur leurs épaules, au travers d'immenses déserts de sables brûlants, jusqu'à son quartier général, à Bamangwato. Ces pauvres créatures éprouvaient une si horrible fatigue que beaucoup d'entre elles mouraient en route. Le 4 au matin, de bonne heure, Sicomy n'ayant pas paru, je me rendis à sa résidence, accompagné d'Isaac et de plusieurs gens du pays. Après une longue et pénible ascension au flanc de la montagne, parmi les masses de rochers, nous atteignîmes la demeure temporaire du chef. Elle consistait en une petite hutte circulaire, composée d'un treillage en branches d'arbres traversé de petits rameaux et couvert de gazon. Autour de la demeure royale on voyait bon nombre de huttes pareilles, élevées sur des pointes dont ses hommes avaient déblayé le sol parmi les rochers. Toutefois ce petit kraal n'était habité que par une très faible portion de sa tribu, qui était dispersée en différentes parties de la chaîne de montagnes. Le bétail occupait les avant-postes.

Je trouvai Sicomy assis devant son wigwam, en conversation très animée avec ses conseillers, et je lui annonçai que, vu la rareté de l'eau à Bamangwato, je n'y pouvais pas prolonger mon séjour. Il me remercia et me dit qu'il était très content que j'eusse visité son pays, mais qu'une chose affligeait son cœur, à savoir que nous n'avions pu trafiquer ensemble. Je lui répondis que c'était sa faute, car je lui avais offert des marchandises au même prix que je les avais vendues à d'autres, que j'étais encore disposé à traiter avec lui, s'il voulait le faire loyalement.

Nous partîmes tous ensuite pour mes chariots, et le marché fut vite conclu. Le roi prit sans discontinuer du café et du tabac en effrayante quantité, et toute la journée les grands bols de bière mousseuse circulèrent à profusion. Il me donna trois dents d'éléphant mâle pour les dix premiers mousquets, auxquels j'ajoutai pour appoint de la poudre et du plomb. Ensuite le prix fut réduit à deux dents par mousquet ; ce genre d'accord satisfit toute l'assemblée, et le troc s'effectua sans murmures. Des indigènes aux fortes épaules passèrent la journée à aller et venir en trois directions différentes, portant sur leurs épaules les précieuses dépouilles des éléphants de Kalahari ; au coucher du soleil, je m'étais défait de tous mes mousquets et j'étais possesseur d'une partie d'ivoire de très grande valeur. Je troquai aussi des perles de verre et des munitions contre des dents de femelles.

J'avais résolu aussi de faire l'emplette de beaux échantillons de costumes du pays, des armes, etc., mais, l'ivoire étant l'article le plus important, je préférai ajourner toute autre transaction jusqu'à la fin du marché. Le roi paraissait ravi de ses emplettes, et il insistait pour tirer chaque mousquet à mesure qu'il les achetait ; rejetant en arrière son manteau et appuyant la crosse sur son épaule, il fermait son bon œil et gardait ouvert le mauvais, à l'inexprimable joie des Hottentots, qui étaient ses instructeurs dans la science du tir. Chaque détonation causait une vive sensation parmi les guerriers, qui se pressaient autour du roi, demandant qu'il leur fût aussi permis d'essayer leur talent avec ces nouveaux instruments de guerre.

Le roi possédait un vase à boire des plus merveilleux, que j'étais décidé à acquérir, si c'était possible ; il était fait avec la corne du « kobaoba », espèce très rare de rhinocéros ; ce « knob-kerry » était d'une longueur démesurée, excédant de beaucoup tout ce que j'avais vu auparavant et tout ce que j'ai vu depuis. Je passai à Sicomy ma tabatière, et, désignant du doigt le « kerry, » je lui demandai où le « kobaoba » avait été tué. Il répondit qu'il lui avait été envoyé par un chef qui résidait à une immense distance, sur les bords du lac de Boat. Je lui demandai alors de me le donner comme un gage de souvenir, mais il me répliqua qu'il appartenait à sa femme, et qu'il ne pouvait pas en disposer.

Bientôt, cependant, tout en dégustant son café, il dit que, si je voulais l'acheter, je pourrais l'obtenir en remplissant de poudre à tirer la tasse qu'il tenait à la main : en conséquence, lorsque sa majesté eut achevé de boire, je lui passai la poudre et devins possesseur du « knob-kerry », que j'ai encore et auquel j'attache un grand prix. Il était nuit, et le roi, ainsi que sa suite bivouaquèrent autour de grands feux que les Béchuanas ont la constante habitude d'allumer et d'entretenir. Leurs lits se composaient de longues herbes sèches, et le bivouac fut entouré par leurs soins d'une haie de branches d'épines.

Le lendemain matin, de bonne heure, j'obtins de très beaux échantillons de karosses, ou manteaux, et d'armes de Béchuanas. Il y eut pour cela, comme il y avait eu pour l'ivoire, de terribles discussions, et je dus payer assez cher les « chakas » ou haches de combat, auxquelles toutes les tribus béchuanas attachent en général beaucoup de prix.

J'avais toujours eu l'intention de pénétrer plus avant que Bamangwato ; mais, cédant d'une part aux faux rapports d'Isaac, agissant selon les vues et les désirs de Sicomy à cet égard, et d'autre part considérant l'attaque prochaine des Matabilis, je résolus, quant au présent, de ne pas étendre plus loin mes pérégrinations et de chasser pendant le reste de la saison dans la belle contrée enclavée entre les montagnes de Bamangwato et de Sichely.

XIV

DÉPART DE CHEZ SICOMY. — TRAVAUX POUR TROUVER DE L'EAU. — L'ANTILOPE ROAN. — LE CAMP DE SICOMY. — RECHERCHE DES ÉLÉPHANTS. — LES OISEAUX DES RHINOCÉROS. — LA BATAILLE. — LA CONQUÊTE. — DÉPEÇEMENT D'UN ÉLÉPHANT. — CUISSON DE LA CHAIR D'ÉLÉPHANT. — LES PIPES PRIMITIVES. — RÉSULTAT DE LA CHASSE

Vers onze heures du matin, le 5 juillet, tout était prêt. Je pris congé de Sicomy et rebroussai chemin jusqu'à Corriebily. J'éprouvai quelque inquiétude en voyant combien le manque d'eau avait maigri et abattu mon bétail. Depuis mon départ de Corriebily aucun de mes animaux n'avait pu se désaltérer suffisamment, et il y en avait plusieurs qui étaient si affaiblis que j'avais grand'peur qu'ils ne pussent pas arriver jusqu'à cette fontaine. Une petite troupe d'indigènes m'accompagnait depuis mon départ de chez Sicomy, dans l'espoir d'avoir de la viande.

Après avoir cheminé un mille, je m'aperçus de l'absence de mon lévrier Flam ; comme le roi avait manifesté ouvertement une grande prédilection pour cette race de chiens, je ne doutai pas qu'il ne m'eût été volé par ses ordres. Nous arrivâmes, après une marche de six milles, près d'un trou à gravier très profond, situé à côté d'un bloc de granit rouge ; il y avait au fond environ un tonneau d'eau de source. Comme la fontaine de Corriebily était encore fort éloignée, je me mis courageusement à l'ouvrage, avec les miens, pour extraire le gravier. J'eus bientôt la satisfaction de découvrir une petite source d'excellente eau qui coulait de dessous le bloc de granit, et il en tombait autant que nous en pouvions puiser dans nos seaux ; cette provision, venue si à propos, fut pour moi d'un prix inestimable, car mes pauvres chiens, aussi bien que le bétail, éprouvaient une grande détresse.

Grâce à ce secours, nous pûmes continuer notre voyage, et, au coucher du soleil, nous fîmes halte à moitié chemin de Corriebily, où nous arrivâmes le lendemain matin, vers dix heures. J'étais bien heureux d'avoir réussi à amener toutes mes pauvres bêtes vivantes jusqu'à cette fontaine, où elles pouvaient boire tant qu'elles voudraient. Pendant que nous déjeunions, trois hommes de Sicomy s'approchèrent tenant en laisse mon lévrier que l'on me ramenait.

Nous attelâmes, et nous marchâmes jusqu'au lieu où tomba mon premier éléphant ; nous y fîmes halte pour la nuit. En arrivant à Massonney, j'examinai soigneusement les traces d'éléphants ; j'avais déjà fait à peu près le tour de la fontaine, quand tout à coup je vis devant moi les larges, les longues, les énormes traces toutes fraîches de deux puissants éléphants mâles, qui y étaient venus boire pendant la nuit. J'étais enchanté. J'avais grande confiance dans l'habileté des hommes de Bamangwato pour suivre une piste, et je me tins pour assuré que le jour était enfin arrivé où j'allais tuer mon premier éléphant mâle.

Les Béchuanas se mirent sur-le-champ en quête et cela sans hésitation. Je suivais leurs pas, plein d'espérance. La trace appuyait tout à fait à l'ouest, direction dans laquelle je n'avais pas encore marché ; je la suivis pendant plusieurs milles à travers une contrée déserte. Nous arrivâmes à un district où croissaient en abondance des baies savoureuses et fort douces ; les éléphants avaient commencé à dévorer les racines des arbres et à creuser le sable très profondément avec leurs crocs.

Les empreintes anciennes et nouvelles s'étendaient de tous côtés, se croisant en tous sens, et nous perdîmes bientôt notre piste. Nous employâmes plusieurs heures en de vaines recherches ; nous fîmes des détours à droite et à gauche, espérant réparer le désappointement de la journée, mais tout cela sans succès, et je fus contraint d'y renoncer. Les Béchuanas s'accroupirent et déclarèrent avec humeur qu'ils n'iraient pas plus loin.

Comme nous nous en allions, nous rencontrâmes une troupe de quinze girafes, et, après une poursuite achar-

née, pendant laquelle elles se maintinrent en corps serré avec une régularité digne d'un escadron, je parvins enfin à séparer des autres un beau mâle ayant au moins dix-huit pieds de hauteur et le forçai à une courte distance du camp. Les Bechuanas, ravis de mon succès, allumèrent un feu et passèrent la nuit auprès de la carcasse, car ils avaient promptement dépecé la chair en lanières et extrait la moelle des os.

Dans la matinée du 5 j'allai à la fontaine pour inspecter les terrains tout autour, mais il n'y avait pas de traces nouvelles. Le temps rafraîchi était charmant, un vent fortifiant soufflait, le ciel était parsemé de nuages blanchâtres et lorsqu'après le déjeuner je montai à cheval pour aller à la recherche des éléphants, je reconnus les marques de leurs défenses. A chaque bosquet que je rencontrais, tous les grands arbres avoisinant les mares boueuses, qui pour le moment se trouvaient desséchées, étaient souillés de fanges cuites au soleil à la hauteur de douze pieds du sol.

Le soir je pris ma lourde carabine à un coup, et, en rôdant aux environs de la fontaine, j'aperçus une grande troupe de wild-beasts qui s'avançaient pour boire à la vley. Je me jetai à plat ventre derrière un buisson rabougri, auprès duquel ces animaux devaient passer ; et en relevant la tête pour voir s'ils étaient proches, je vis une paire d'antilopes « roan » ou gems-boks bâtards, espèce très rare et très belle, qui avançaient avec précaution et n'étaient qu'à 120 toises de moi.

Je visai le mâle et le manquai. Tout le troupeau de wild-beasts rebroussa vivement chemin et disparut au grand galop, enveloppé d'un nuage de poussière ; mais les deux roan-antilopes, qui, sans doute, n'avaient jamais entendu la détonation d'une arme à feu, étaient arrêtées et regardaient autour d'elles. Je rechargeai à la hâte, et lâchai la détente : le mâle tomba sous le coup, la balle lui était entrée dans l'épaule. Il resta étendu, ruant et rugissant, jusqu'à ce que j'eusse presque achevé de recharger mon arme, puis soudain il se remit sur ses pieds et courut après son camarade.

En ce moment Argyll et Bouteberg, deux excellents chiens, ayant entendu les coups de feu et aperçu la bête blessée, prirent chasse, et, à ma grande surprise, l'animal, au lieu de leur faire face, s'enfuit à toutes jambes. Il faisait déjà presque noir mais je suivis les chiens. Bientôt j'entendis un bruit étrange, et tout à coup je me trouvai en face de l'antilope blessée, que cinq de mes chiens poursuivaient de près. La bête se dirigeait vers l'eau, et se serait mise en arrêt, si par malheur je ne m'étais trouvé là pour l'en empêcher. Ma carabine était dans son fourreau, ce qui m'empêcha de tirer : l'animal passa contre les chariots, où d'autres chiens se joignirent à la meute.

En arrivant au camp, je m'aperçus que Kleinboy avait vu et suivi la chasse ; il revint bientôt hors d'haleine, m'annoncer que l'antilope était en arrêt à un demi-mille du camp, au delà des collines, et qu'elle tuait mes chiens à droite et à gauche. Je saisis ma carabine et l'accompagnai à l'endroit désigné. J'entendis bientôt le bruit que faisait ma meute. L'animal était couché à côté d'un buisson, et mes chiens l'entouraient en aboyant.

Trois autres chiens étaient venus du camp avec moi ; en apercevant l'antilope couchée ils s'élancèrent, mais la bête furieuse en tua un sur place et en blessa cruellement un autre près de l'épaule : c'étaient Vitfort et Argyll, deux de mes meilleurs lévriers. Elle continua à frapper avec une rage indicible, et atteignit Wolf et Flam avec tant de violence qu'elle leur fit grand mal. Elle avait tué, avant mon arrivée, Bles, mon plus vigoureux et mon plus brave chien, lui perçant le cœur d'un coup de corne. Je fus longtemps empêché de pouvoir tirer, car la nuit était sombre et le gems-bok était à terre entouré des chiens survivants qui le pressaient de près.

A la fin il se releva et je le tuai raide. C'était bien le même animal que j'avais précédemment blessé d'une balle à l'épaule et j'avais un admirable échantillon de roan-antilope. Ses cornes superbes ayant la forme d'un cimeterre étaient longues, bien plantées et admirablement courbées. Avant de quitter Massoney, je tuai encore deux belles girafes, plusieurs élans gras et force gibier de toutes sortes.

Je demeurai pendant quelques jours dans le voisinage de la fontaine, et voyant qu'elle était entièrement abandonnée par les éléphants, je me décidai à rebrousser chemin et à aller chercher aventure au delà de Bamangwato ; car je découvris qu'on m'avait abusé, et que le roi désirait fort que je chassasse dans ses États. En conséquence, nous retournâmes, le 8, au camp de Sicomy, sur des montagnes rocheuses.

Je trouvai le roi assis sous l'ombrage d'un arbre assez bas avec quelques amis et plusieurs de ses femmes. Autour du kraal gisaient à terre et pourrissaient bon nombre de crânes énormes de koodoos, parmi lesquels il y en avait plusieurs paires qui excédaient en dimension tout ce que j'avais vu jusqu'alors. La vue, du côté du sud-ouest, était magnifique.

Au bas de la montagne se développait sans interruption, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, un parc très uni, qui traversait la chaîne de montagnes par une large ouverture. Tous les arbres de la forêt, tous les bosquets étaient si touffus, que leur sommet ressemblait à la nappe de l'Océan vue du haut d'un récif escarpé sur le rivage. Après avoir goûté avec le roi les produits de sa brasserie, nous continuâmes à marcher vers le parc, accompagnés des frères de Sicomy, et, en regardant derrière moi, j'aperçus une foule de naturels qui nous suivaient. Ils arrivaient de tous côtés par petites troupes, soit des vallées, soit descendant des rochers, et ma suite finit par être de plus de deux cents hommes.

Nous marchions vers le nord et arrivâmes le second jour à Litlochu, source abondante qui coule perpétuellement. Elle est située dans un ravin agreste et rocailleux, au milieu de collines très basses, bornées au nord et à l'ouest par une espèce de bassin creux, large et à pente douce, parsemé de grands bosquets et de clairières découvertes. Ce creux avait six à huit milles de large, il était fréquenté par des élans et des girafes. Au delà s'étendait l'immensité sans limites du désert sablonneux de Kalahari. Là, je jouis chaque jour du plaisir de chasser ce gibier ; mais, quoique les éléphants vinssent de temps à autre près de l'eau, nous suivions leurs traces à une distance prodigieuse sans jamais parvenir à les apercevoir.

Le 23, avant midi, un naturel m'apprit que, dans un taillis vers le sud, il avait vu un rhinocéros blanc ; je le suivis à l'endroit désigné, et nous tombâmes auprès d'un énorme « muchacho », qui dormait sous un arbre touffu ; son aspect était celui d'un monstrueux porc, car l'éléphant lui ressemble légèrement quant à sa forme ; il agitait continuellement ses oreilles, comme le fait toujours un rhinocéros en dormant. Cependant, avant que je pusse me mettre en posture, plusieurs oiseaux de rhinocéros l'avertirent du danger qui le menaçait en lui fourrant leur bec dans l'oreille et en poussant leur cri aigu et discordant. Aussitôt réveillé, l'animal se releva vivement et partit au trot à travers les taillis, brisant tout sur son passage, et je ne le revis plus. Ces « rhinocéros-birds » escortent sans cesse l'hippopotame et les quatre espèces de rhinocéros, et se nourrissent des insectes qui bourdonnent autour de ces animaux ; ils sont d'une couleur grisâtre et presque aussi gros qu'une grive ordinaire ; leur chant est à peu près semblable à celui de la grive de bruyère. Ces vigilants volatiles ont bien souvent troublé mes plaisirs, et j'ai été tenté de maudire leur dévouement ; ils sont les meilleurs amis du rhinocéros, et ne manquent jamais de l'arracher à son profond sommeil.

Le rhinocéros comprend à merveille leurs avertissements : il se met sur pied à l'instant, regarde de tous côtés et prend la fuite. J'ai fréquemment chassé le rhinocéros à cheval : il me conduisait à plusieurs milles de distance et recevait plusieurs coups de feu avant de tomber, et pendant ces longues chasses plusieurs de ces oiseaux l'assistaient jusqu'au dernier moment. Ils se perchaient sur son dos et sur ses flancs : à chaque balle qui résonnait sur l'épaule de l'animal, ils s'élevaient de six pieds dans les airs en poussant leur aigre cri d'alarme et reprenaient ensuite leur position. Il arrivait souvent que les branches basses des arbres sous lesquels le rhinocéros passait les repoussaient de leur perchoir, mais ils s'y reportaient aussitôt. J'ai plus d'une fois tué ces animaux lorsqu'ils venaient boire la nuit ; mais les oiseaux les croyant endormis restaient près d'eux jusqu'au matin. En m'approchant, je remarquais alors qu'avant de prendre leur vol ils faisaient tous leurs efforts pour éveiller le rhinocéros.

Vers le soir un individu qui avait été expédié à la recherche des éléphants revint au camp et nous dit qu'une petite tribu de Bakalaharis, campée dans une chaîne de montagnes à l'ouest, assurait que des rhinocéros fréquentaient les forêts voisines de leur résidence. Mutchuisho, oncle de Sicomy, qui m'accompagnait dans mes chasses sur son territoire, m'avertit de me tenir prêt à partir avec lui le lendemain pour aller à la recherche des éléphants.

En conséquence, le 24, de bonne heure, je me mis en campagne avec Isaac et Kleinboy comme piqueurs, escortés de Mutchuisho et de cent cinquante hommes de sa tribu. Nous marchâmes vers le nord-est, et, après avoir fait environ cinq milles dans la forêt, nous atteignîmes une fontaine où je remarquai les traces d'une troupe d'éléphants femelles. Nous fîmes là une courte halte. On prit force tabac, puis, en inspectant de plus en plus les susdites traces, nous fûmes d'avis qu'elles avaient deux jours de date, et j'éprouvai un nouveau désappointement.

Le pays qui s'étendait maintenant devant moi était une vaste forêt bien unie; il se développait au nord et à

l'est pendant vingt milles, sans interruption: là le paysage était bordé par des chaînes de montagnes bleues d'une élévation considérable, où deux cimes coniques, l'une à côté de l'autre, dépassaient de beaucoup toutes les autres; c'est là que s'élevaient les anciennes habitations des Bamangwatos, mais les cruels Matabilis les avaient forcés de chercher un asile parmi les montagnes rocheuses où ils vivent aujourd'hui. Nous continuâmes à cheminer vers l'orient et traversâmes deux fois le lit de gravier d'une rivière ou plutôt d'un torrent où se trouvaient plusieurs sources d'une eau excellente; les éléphants avec leur trompe dégageaient le gravier qui obstruait ces sources, autour desquelles il y avait aussi de nombreuses traces de rhinocéros.

Nous suivîmes pendant plusieurs milles un sentier aride et desséché, rempli de wait-a-bit-thorns, et nous entrâmes dans une forêt ornée de groupes très pittoresques de vieux arbres qui donnaient beaucoup d'ombre. Nous en explorâmes les profondeurs et ressortîmes sur une petite clairière très découverte où paissaient des brindled-gnoos, deux ou trois troupes de pallahs et une bande d'environ quinze girafes. Nous marchâmes deux milles encore, et deux heures à peine nous séparaient de la chute du jour quand tout à coup nous découvrîmes un arbre récemment brisé par un éléphant. Quelques-uns des naturels examinèrent les feuilles et les branches rompues, afin de reconnaître exactement quand la bête avait passé par là, tandis que d'autres inspectèrent les traces.

Ils furent d'avis que c'était un mâle de premier choix et qu'il avait passé là le matin même. Le terrain n'était pas favorable pour suivre une piste, mais ceux qui s'en chargèrent déployèrent une grande habileté. Nous arrivâmes assez promptement à l'endroit où quelques heures auparavant une troupe d'éléphants mâles avait brouté. Notre chemin était obstrué par de grandes branches et même des arbres entiers qui, brisés et déracinés, jonchaient le sol; les éléphants les avaient traînés à plusieurs toises avant d'en dévorer les feuilles. Il y avait aussi des places où ils avaient labouré la terre de leurs crocs, en quête de racines, et où de larges traces toutes fraîches, bien faites pour émoustiller un chasseur, étaient parfaitement visibles.

Tout cela était intéressant et promettait beaucoup: mais le coucher du soleil était si proche que j'avais peu d'espoir de rencontrer mon gibier. A vrai dire Mutchuisho désirait vivement que je ne fusse point désappointé; il avait ôté son manteau et, muni d'un des mousquets que Sicomy m'avait achetés, il ordonna au corps de réserve de s'asseoir en silence jusqu'à ce que l'attaque commençât: il se mit à la tête de la bande des dépisteurs, composée d'environ quinze vieux roués, et nous suivîmes la trace peu de temps. Le vieillard me dit alors que nous étions très près des éléphants: quelques minutes plus tard, des dépisteurs affirmèrent avoir entendu briser un arbre; seulement les uns disaient que c'était en avant, les autres indiquaient une direction opposée.

Nous marchions toujours néanmoins. Mutchuisho échelonnait ses hommes de droite et de gauche, tandis que nous continuions à suivre la trace, mais au bout de quelques minutes, un d'eux accourut hors d'haleine, disant qu'il avait vu les animaux que nous cherchions. Je m'arrêtai un instant et dis à Isaac, qui portait la grande carabine hollandaise, d'agir séparément, tandis que Kleinboy viendrait m'assister: mais comme d'ordinaire, dès que l'affaire s'engagea, mes gens ne songèrent plus qu'à eux-mêmes.

Quant à moi, je relevai mes manches jusqu'à l'épaule, je bus une gorgée d'eau pure dans la calebasse d'un des dépisteurs; et saisissant ma carabine cannelée à deux coups, je dis à mon guide d'aller en avant. Il obéit, et lorsqu'il eut marché en silence quelques centaines de toises, il s'arrêta brusquement en s'écriant: *Klow!* Devant nous, à cinquante toises de distance, à l'ombre d'un bosquet épais, se tenait une troupe d'éléphants mâles. Je galopai vers elle: mais, aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils firent un bruit étourdissant en relevant leur trompe en l'air, tournèrent sur eux-mêmes et s'enfuirent tous ensemble, brisant tout dans les forêts sur leur passage et soulevant un nuage de poussière.

La distance que j'avais dû franchir et les obstacles que j'avais surmontés pour contempler ces éléphants se présentèrent alors à mon esprit, et je jurai que cette fois au moins je n'aurais rien à me reprocher: au même instant, enfonçant les éperons dans les flancs de Souday, je me mis à leur poursuite, trop près même pour ma sûreté. Les éléphants appuyant en ce moment sur la gauche, je les vis à mon aise. La troupe consistait en six mâles, dont quatre de premier choix: les deux derniers, fort beaux aussi, n'avaient pas encore atteint leur entier développement.

Sur les quatre vieux il y en avait deux dont les défenses étaient plus belles; j'hésitais à viser celui que je choisirais, lorsque tout à coup l'éléphant qui, selon moi, avait les plus fortes défenses, se sépara de ses camarades: je le suivis à l'instant, convaincu qu'il devait être le patriarche de la bande. Je galopais presque à côté de lui, et j'allais tirer lorsqu'il se retourna brusquement, poussa un cri si terrible et si aigu que la terre parut trembler sous ses pieds; puis m'attaquant furieusement, il me poursuivit en droite ligne sans que sa course fût le moins du monde ralentie par les arbres qu'il rencontrait sur son passage et qu'il arrachait en les écartant, comme si c'eût été des roseaux.

A la fin il parut renoncer à cette poursuite, et comme il se détournait lentement afin de se retirer, je tirai en visant à son épaule, malgré les sauts et les ruades de Souday qui m'importunaient beaucoup. En recevant la balle, l'éléphant manifesta un frisson vers l'épaule et s'éloigna d'un pas majestueux; mon coup de feu amena près de moi plusieurs de mes chiens qui, jusque-là, avaient suivi le troupeau. Lorsqu'ils arrivèrent en aboyant, il y eut une seconde attaque désespérée, précédée comme la première d'un formidable cri. L'éléphant passa tout près de moi et je lui envoyai dans l'épaule une seconde balle, à laquelle il ne fit pas la moindre attention.

Je me promis alors de ne plus tirer que lorsque je pourrais le faire à coup sûr, mais, quoique l'occasion s'en présentât plus d'une fois, Souday m'en empêcha toujours, car ses soubresauts s'opposaient à ce que je pusse tirer. A la fin, exaspéré justement, je ne songeai plus au danger, et, m'élançant à bas de ma monture, j'approchai de l'éléphant à la faveur d'un arbre qui me cachait, et lui logeai une balle de côté dans la tête. Il poussa un cri si aigu que la forêt entière en tressaillit, et attaqua les chiens, paraissant croire que le coup était parti du milieu d'eux. Il se réfugia ensuite au milieu d'un bosquet d'épines, la tête tournée vers moi. Je m'avançai alors tout près de lui, et, comme il se disposait à renouveler l'attaque (dans ce temps-là j'avais une idée fausse, car je croyais qu'il était possible d'abattre un éléphant avec une balle dans le front), je demeurai impassible jusqu'à ce qu'il fût à quinze pas de moi et je visai au milieu du front, persuadé bien mal à propos que j'allais ainsi le tuer raide. Le coup de feu ne fit qu'augmenter sa fureur. Continuant sa marche furibonde avec une impétuosité et une vivacité sans pareilles, il faillit mettre pour toujours fin à ma chasse aux éléphants. Une grande quantité de Béchuanas qui me suivaient hurlèrent à l'unisson, me croyant tué, car pendant un moment l'éléphant fut presque sur moi: cependant mon agilité me sauva, mais au moment où je m'esquivais derrière un buisson épineux, une énorme épine s'enfonça profondément dans la plante de mon pied, les vieilles chaussures que je portais ce jour-là étant tout à fait usées. J'éprouvai une vive douleur et fus boiteux pendant tout le reste du combat.

L'éléphant arpentait la forêt d'un pas rapide; et pourtant il était à peine hors de ma vue lorsque j'eus rechargé mon arme. Je me remis en selle et fus promptement sur la même ligne que lui. En ce moment, j'entendis Isaac qui était aux prises avec un autre éléphant, mais quand la bête attaqua, le courage de ce garçon lui fit défaut, et je le vis bientôt apparaître à distance respectueuse derrière moi. Mon éléphant continuait à écarter tous les obstacles d'un pas ferme; le sang coulait à flots de ses blessures; les chiens, exténués de fatigue et de soif, s'arrêtaient l'un après l'autre, et je fus longtemps empêché de tirer, car Souday était affreusement turbulent. A la fin, je tirai de droite et de gauche, toujours derrière l'épaule, et la bête renouvela son attaque avec les mêmes cris; le corps entier des hommes de Bamangwato m'avait rejoint et me suivait à peu de distance.

Parmi eux se trouvait Mollyeon, qui offrit de m'aider. Il était léger et adroit et me rendit un important service en tenant la tête de mon cheval si inquiet tandis que je tirais et rechargeais ma carabine. Je tirai six fois de la sorte, et presque chaque fois l'éléphant m'attaqua et nous poursuivit jusqu'à notre corps de réserve, à l'arrière-garde, lequel ne manquait pas de s'enfuir, se dispersant en tous sens, à son approche.

Le soleil s'était couché derrière les arbres; il allait bientôt faire nuit, mais l'éléphant malgré toutes ses blessures ne paraissait pas très mal à l'aise. Voyant qu'il me restait peu de temps, je me décidai à en finir avec lui et à tirer à pied. Je le fis en effet et m'approchant de très près, je lui envoyai deux coups dans le côté de la tête, sur quoi il attaqua en désespéré: mais j'étais tout à fait calme, car je voyais bien qu'il ne pouvait plus m'atteindre; en un clin d'œil j'eus rechargé et lui lançai mes deux nouveaux coups derrière l'épaule. Il poussa un cri qui fit prendre la fuite à Souday au travers de la forêt, et l'animal attaqua avec une furie sans égale: ce fut la dernière fois. Il commença à sentir ses blessures et il demeura enfin arrêté près d'un buisson épineux entouré de mes

chiens, qui, voyant la lutte tirer à sa fin, aboyaient avec rage.

Je rechargeai mon arme et lui lâchai mes deux coups sur le devant du front. En recevant ces deux balles, il balança sa trompe de haut en bas et de bas en haut, et plusieurs indices non equivoques prouverent aux naturels affamés et charmés que sa fin était proche. Ma dernière balle l'atteignit à l'épaule. Tandis que je tournais autour de l'arbre auprès duquel il se tenait, pour lui envoyer encore une balle, je vis clairement que ce puissant monarque des forêts n'avait pas besoin de cela pour être vaincu. Avant que j'eusse quitté les broussailles, il tomba lourdement sur le côté et rendit le dernier soupir. Les rares Nemrods, mes confreres, à qui pareille aventure est arrivée pourront seuls comprendre quelles furent mes sensations en ce moment.

Les indigènes, joyeux de mon succès, se groupèrent autour de l'eléphant, riant et parlant avec volubilité : quant à moi, je grimpai sur l'animal et m'assis comme sur un trône sur le ventre de l'animal qui, lorsqu'il était debout et moi par terre, se trouvait au niveau de mes yeux. La nuit arriva quelques minutes après : les naturels ayant allumé le taillis à l'aide de plusieurs feux et entassé des branchages à demi secs du côté du vent, se couchèrent sans prendre aucune nourriture, car Mutchuisho ne voulut permettre à personne de dépecer l'éléphant avant le matin. Il avait posé des sentinelles de chaque coté pour veiller sur le cadavre. Mon dîner se composa d'une tranche prise à la tempe de l'éléphant, que je fis rôtir sur des charbons ardents. Pendant cette longue lutte, ma chemise avait été mise en lambeaux par les wait-a-bit-thorns, et il me restait pour unique vêtement une paire de culottes courtes en peau, c'était peu de chose pour une très froide nuit au cœur de l'hiver africain.

Je ramassai des herbes sèches, les étendis près du feu et me couchai, sans autre couverture qu'une vieille peau de mouton qui me servait de selle. Je m'endormis promptement, et Mutchuisho, me prenant en pitié, jeta sur moi un vieux manteau de peau de chacal qui, de même que tous les vêtements des Bechuanas, était amplement pourvu de petits insectes sautillants qu'il est inutile de nommer.

Ces désagréables insectes, trouvant sans doute ma peau plus tendre que celle du propriétaire du manteau, parurent disposés à profiter de l'occasion qui se présentait ; aussi je me réveillai bientôt, sentant mon corps tout enflammé comme si j'étais attaqué d'une fièvre violente. Il n'était plus question de repos pour cette nuit : aussi je rendis son manteau à Mutchuisho avec mille remerciements pour sa politesse ; j'empilai du bois mort sur le feu, et il en résulta une flamme aussi éclatante que le jour. Je réveillai Kleinboy afin qu'il m'aidât à tourner à l'envers mes culottes de peau, et alors commença une chasse animée qui se termina par la capture d'environ quatre-vingts insectes. J'allumai ensuite un autre feu, et passai le reste de la nuit accroupi entre les deux, absorbant le calorique à la fois par devant et par derrière.

Au lever du soleil, le 25, Mutchuisho donna le signal de découper l'éléphant, et il s'ensuivit une scène de sang, de bruit et de labeur dont aucune description ne peut donner une idée. Chaque naturel ôta son manteau, et, armé d'un assagai, s'élança à l'assaut : en moins de deux heures chacun transporta sa part à la demeure temporaire qu'il s'était choisie sous les arbres d'alentour.

Voici comment cette opération s'accomplit : on ôte d'abord la grossière peau extérieure par larges bandes. Sur le cuir que l'on découvre ensuite il y a plusieurs épaisseurs de peau de qualité souple et maniable dont les naturels se servent pour faire des outres à eau ; avec ces outres ils allèrent chercher des provisions d'eau à la fontaine la plus voisine (qui est souvent éloignée de 10 milles) pour la rapporter près de l'éléphant. Cette peau intérieure s'enlève avec beaucoup de précaution. Les outres se confectionnent en rassemblant les coins et les bords, et on transfixe le tout sur une baguette pointue. La chair des côtes est découpée en énormes filets ; leurs haches font l'office de scalpels, car il faut tailler séparément chacune de ces colossales côtes. Bientôt les intestins sont à nu : c'est là ce qui intéresse le plus les directeurs de l'opération, car c'est autour des intestins que l'on trouve en plus grande quantité la graisse de l'éléphant.

Il n'y a rien au monde qu'un Béchuana estime autant que la graisse, de quelque nature qu'elle soit ; il fait des courses prodigieuses afin de s'en procurer un peu, et il s'en sert pour assaisonner sa viande séchée au soleil et pour apprêter son blé. Il y a des couches épaisses de graisse dans le corps d'un éléphant, et la quantité qu'on en obtient d'un mâle en pleine croissance et en bon état est surprenante. Avant de pouvoir y arriver, il faut ôter presque tous les intestins et pour y parvenir plusieurs hommes sont obligés d'entrer dans l'immense cavité qui s'est faite dans l'intérieur de l'animal. Ils continuent d'y creuser avec leurs assagais, et passent la graisse à leurs camarades en dehors. Ce manège dure jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien.

Pendant ce travail, d'autres indigènes s'occupent activement à enlever la peau et la chair du reste de la carcasse. Dans ces occasions-là, les naturels ont l'horrible coutume de s'enduire le corps, de la tête aux pieds, avec le sang noir et caillé de la bête ; ils s'entr'aident à cela et chaque homme en prend plein ses mains et l'étend sur le dos et sur la tête de son ami. Depuis le commencement jusqu'à la fin ce sont des clameurs incessantes, des sons confus, des voix étourdissantes : tous se heurtent, se coudoyent, tous s'efforcent de se frayer un passage jusqu'à la venaison, et l'assagai aigu brille dans toutes les mains. Les voix colères et le hideux aspect de ces sauvages au corps nu et sanglant, combinés avec leurs gestes frénétiques et le cliquetis de leurs armes, offraient un spectacle si sinistre et si frappant que, lorsque j'en fus témoin pour la première fois, j'étais persuadé que j'allais bientôt voir la moitié de l'assemblée tourner sa lance contre l'autre moitié.

La trompe et les pieds sont des mets délicats, et plusieurs hommes s'occupent exclusivement à les couper. L'amputation des derniers s'opère au fanon ; on découpe en morceaux convenables la trompe, qui a deux pieds d'épaisseur à sa base. La trompe et les pieds se cuisent avant d'être transportés au quartier général. Voici comment cela se pratique : plusieurs personnes munies de bâtons pointus creusent un trou dans la terre pour chaque pied et pour une portion de la trompe. Le trou est d'une profondeur d'environ deux pieds et d'une large toise. Avec la terre qui a été extraite du trou on entoure les bords ; ceci terminé on rassemble une immense quantité de branches sèches et de troncs d'arbres dont il y a toujours profusion aux alentours eu égard aux dégâts commis autrefois par les éléphants ; on les empile au-dessus du trou, à la hauteur de huit à neuf pieds, et on y met le feu.

Lorsque ces énormes brasiers ont entièrement brûlé et que tout le bois est réduit en cendres, les trous et la terre environnante sont échauffés à un degré très élevé. Dix ou douze hommes ratissent les cendres avec un bâton de seize pieds de long, au bout duquel il y a un crochet. Ils se relayent l'un l'autre sans interruption et avec promptitude ; chaque homme ne peut tenir à ce métier que quelques secondes, et il jette le râteau à son camarade, en se retirant. La chaleur est si forte qu'elle n'est pas supportable. Lorsque par ce procédé, les cendres ont été ratissées, deux hommes athlétiques apportent le pied et un morceau de trompe et les placent dans le trou. Alors on reprend le râteau et on repousse dans le trou la terre qui en a été retirée et qui est toute chaude ; on continue à ratisser jusqu'à ce que pied et trompe soient tout à fait recouverts. Les cendres chaudes sont amoncelées par-dessus, on allume un autre feu de joie, et, lorsqu'il est entièrement consumé, on trouve l'énorme pied et la trompe parfaitement cuits à point dans toutes leurs parties. Alors on les retire de terre avec des bâtons pointus, on les bat bien, on les racle avec des assagais afin d'ôter tout vestige de sable, on les pèle et on les pique après un pieu pour les transporter plus facilement.

Le pied cuit de cette manière est excellent et la trompe aussi : elle ressemble beaucoup à la langue de buffle. En recouvrant le pied, les naturels ont bien soin de ne pas pousser dans le trou des charbons ardents ; ils brûleraient la viande, tandis que le sable ou la terre la protège et lui communique une chaleur égale et convenable. Lorsque les naturels ont découpé l'éléphant et transporté les énormes pièces de viande dans les kraals respectifs et temporaires, ils s'asseyent pour se reposer et pour respirer, et ils se régalent alors en fumant et en prisant.

La pipe bechuana est très primitive et diffère de tout ce que j'ai jamais vu. Lorsqu'ils veulent fumer, ils mouillent une portion de terre ; ils ne sont pas scrupuleux quant au liquide qu'ils emploient. Ils entourent avec cette terre humide un rameau vert, courbé en demi-cercle et dont les deux bouts passent. Ils pétrissent ensuite cette terre humide avec leurs pouces en faisant glisser la baguette jusqu'à ce que le trou soit fait, puis retirent cette baguette et élargissent une des extrémités avec les doigts, de manière à former une coupe pour le tabac.

La pipe finie et prête pour un usage immédiat, ils y introduisent le tabac, et l'allument ; le fumeur se met à genoux, et, s'assujettissant sur les paumes de ses mains, met ses lèvres en contact avec la boue à l'issue du petit trou et hume la bienheureuse fumée. Une grande quantité de fumée leur sort des narines, et le déluge de larmes qui tombent des yeux prouve le plaisir dont ils jouissent. Une de ces pipes suffit à une assemblée nombreuse : chacun fume à son tour en remplissant la coupe à chaque fois.

Après s'être reposés, les naturels retournent encore une fois à la curée, et découpent la chair en tranches minces

qui ont depuis six jusqu'à vingt pieds de long et dont l'épaisseur et la largeur sont de deux doigts de la main d'un homme. Quand ceci est fait, ils s'en vont couper des gaules avec leurs tomahawks ils en font de deux sortes pour des poteaux et pour des traverses : les premiers ont huit pieds de haut et se terminent en fourche. Ils les plantent en terre et y placent les traverses, entourées de guirlandes sans fin de cette viande crue, qu'ils laissent pendre au soleil pendant deux ou trois jours. A l'expiration de ce délai, la viande a beaucoup perdu de son poids, elle est raide et facile à transporter. Alors on la retire des traverses, on la plie, on en fait des ballots qui sont fortement attachés avec de longues lanières de l'écorce intérieure si souple du mimosa épineux ; le travail ainsi terminé, chaque homme prend un ballot sur sa tête, en jette d'autres sur ses épaules, et retourne trouver sa femme et sa famille.

Le volume que produit la chair d'un seul éléphant, après toutes ces préparations, est véritablement extraordinaire. Lorsque le crâne de l'éléphant fut dépecé, Mutchuisho ordonna qu'on arrachât pour moi les défenses. C'est là un ouvrage difficile et qui exige une grande habileté. Cette fois, cela fut mal exécuté : les naturels abîmèrent l'ivoire avec leurs petits tomahawks : aussi je me souvins de ce contretemps, et à l'avenir je me chargeai toujours de cette besogne. Je me servais de cognées américaines de première qualité, dont j'avais fait l'acquisition pour cet usage. Lorsque les défenses furent arrachées je montai à cheval et partis pour le camp, accompagné de mes piqueurs et de quelques naturels portant l'ivoire, une provision de viande, des pieds et de la trompe cuite. Les sauvages s'étaient approprié le reste, et lorsque je les quittai ils se querellaient pour le crâne, dont les os et la moelle sont très appréciés. Ils se battaient pour chaque parcelle que la hache enlevait et la dévoraient toute crue. En retournant au camp nous traversâmes le kraal des Bakalaharis, situé dans les montagnes. Ils avaient cultivé dans les vallées de très vastes jardins où le blé et les melons d'eau croissaient en abondance. Je fus enchanté de me trouver dans mon camp, où j'étais plus à mon aise, et surtout de boire un bol de café.

Dans la soirée du 26 une foule d'hommes arriva lourdement chargés de la viande de l'éléphant ; la plus grande partie de cette provision était pour Sicomy ; ils demeurèrent près de moi pendant la nuit et se remirent en marche le lendemain matin

XV

CHASSE AUX ÉLÉPHANTS AVEC LES INDIGÈNES. — MORT D'UN ÉLÉPHANT MALE. — RENVOI DE MON INTERPRÈTE. — UNE LIONNE TUÉE D'UN SEUL COUP DE FUSIL.

Le 27 juillet je me décidai à faire avancer mes chariots vers l'est et j'informai les conducteurs de ma détermination : mais ils firent des objections sans nombre et refusèrent presque de m'obéir. Je ne connaissais pas la position des sources et j'étais convaincu qu'Isaac ne m'aiderait pas à les découvrir : aussi je trouvai plus prudent de faire moi-même une petite excursion dans cette direction. A cet effet je plaçai des munitions et une baguette dans ma vieille gibecière, qui était couverte à l'intérieur d'une couche épaisse de graisse et d'huile, ainsi que des plumes tachetées et souillées de sang de perdrix et de coq de bruyère : je pris aussi une provision de pain et de café en poudre pour trois jours, et je donnai l'ordre à deux de mes hommes de se tenir prêts à m'accompagner le lendemain au matin. Mon interprète avait toujours un air rechigné et de mauvaise humeur. Cette fois, au lieu de se prêter à mes désirs, il employa toute son énergie à faire naître de la mésintelligence entre moi et les indigènes et à mettre les Hottentots en état de révolte. Je découvris qu'il m'avait constamment trompé en me cachant les endroits où les éléphants étaient les plus abondants, et je commençai à croire que je me devais à moi-même de le chasser honteusement.

Le 28, pendant que j'étais en train de déjeuner, des indigènes vinrent m'annoncer qu'ils avaient découvert des traces d'éléphants toutes fraîches, à un mille du camp. Je résolus donc de remettre pour le moment mon excursion projetée, mais il se trouva que ces traces me conduisirent dans cette direction, et, de plus, me firent découvrir une sorte d'endroit où les éléphants et les rhinocéros abondaient. Tout étant prêt, je me mis en route, accompagné de plusieurs hommes à cheval et d'une centaine de Bamangwatos dont plusieurs nouvelles bandes s'étaient jointes à moi. Je m'aperçus bientôt que les traces étaient celles d'une petite troupe d'éléphants femelles.

Mutchuisho et ses compagnons les suivirent avec une grande sagacité : ils s'avancèrent d'un pas rapide toute la journée, s'arrêtant à peine avant d'avoir trouvé les éléphants. Les traces nous conduisirent d'abord à travers une gorge de montagnes dont j'ai déjà dit avoir fait le tour le 24 ; ensuite elles se tournèrent vers l'est au pied de la chaîne de montagnes. L'aspect du pays devenait de plus en plus pittoresque. Après que nous eûmes suivi les traces pendant quelques heures, nous nous trouvâmes dans un pays nouveau, et, à ce qu'il me parut, dans un climat différent. Il y avait abondance de grands arbres, et l'herbe et les feuilles y étaient beaucoup plus vertes que dans le pays que nous venions de quitter

Nous traversâmes les lits sablonneux de deux rivières torrentielles ; dans l'un d'eux je remarquai les empreintes récentes des pas d'une troupe d'éléphants mâles profondément marquées dans le sable. Ce jour-là le vent froid et perçant soufflant des bancs de glace du sud, qui régnait depuis quelques semaines, changea de direction et devint doux et tiède

Les traces des éléphants sur les arbres aussi bien que sur la terre devinrent de plus en plus fréquentes et, à une heure avancée de l'après-midi, nous arrivâmes à un endroit où une nombreuse troupe de vaches avait dû paître le matin même. Nous nous trouvâmes en défaut pendant quelque temps et Mutchuisho grondant fortement ceux qui avaient suivi les traces, donna ordre à plusieurs bandes de chercher à se remettre sur la bonne voie et de faire des excursions sur notre gauche ; puis il s'assit à l'ombre d'un arbre et se prépara, avec quelques-uns de ses plus intimes, à humer son tabac à priser

Après avoir achevé cette cérémonie importante, ils aplanirent une portion du terrain avec le plus grand sérieux, et se mirent en devoir de jeter les dés mystiques que la plupart des Bechuanas portent en collier. Ces dés sont en ivoire et ont diverses formes extraordinaires : ils sont au nombre de quatre, et les Bechuanas les consultent invariablement avant d'entreprendre quelque affaire importante, afin de connaître d'avance leurs chances de succès. Après avoir désenfilé les dés ils les secouent entre les mains puis les laissent tomber à terre, et alors les vieillards les étudient avec soin et décident de la réussite, suivant leur direction.

Cette fois le sort nous fut favorable et présagea la capture d'un éléphant. Au même instant un des hommes envoyés à la piste vint nous dire que ses compagnons avaient retrouvé les traces, et nous nous hâtâmes de nous remettre en route. Nous avions à peine fait un mille lorsque nous aperçûmes une douzaine de vieilles femelles dont quelques-unes étaient accompagnées de leur progéniture, occupées à paître sur le versant d'une montagne rocheuse située à notre droite à une distance d'à peu près cinq cents mètres.

Le terrain qui nous en séparait était couvert à la hauteur d'une vingtaine de pieds d'une masse impénétrable d'épines de wait-a-bit-thorns dont chaque pied était autant à craindre que les crochets d'un trident. En apercevant les éléphants noirs nous nous arrêtâmes, et Mutchuisho envoya deux hommes du côté du vent dans l'espoir de les faire descendre de leur position impraticable pour se réfugier dans la forêt où nous étions, mais ces animaux avaient beaucoup trop d'instinct pour quitter leur place forte. En sentant les hommes ils agitèrent leurs trompes puis, se retournant, ils descendirent rapidement la montagne et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint une autre forêt d'épines dont tous nos efforts ne purent les déloger.

Cette forêt d'épines couvrait les côtes et le fond d'une petite vallée et partout les broussailles étaient si épaisses qu'un homme à pied aurait eu peine à y pénétrer. Lorsque les éléphants prirent leur élan, je galopai après eux les autres hommes à cheval me suivaient, et, comme nous ne comprenions pas leurs intentions, nous les suivîmes par le chemin qu'ils avaient frayé, jusqu'à ce que nous nous trouvassions au centre des taillis. Quand nous les aperçûmes tout à coup à quelques pas de nous, les chiens se mirent à aboyer, les cris et les coups se succédèrent, et, vu la nature dangereuse du terrain, je ne fus pas fâché de battre en retraite.

Tout rentra bientôt dans le silence, la chaleur avait fatigué les chiens et ils ne voulaient plus se battre. M'imaginant que les éléphants avaient dû s'éloigner de nous et craignant de les perdre, je continuai mon chemin toujours en suivant le même sentier, lorsqu'un grand craquement se fit entendre près de nous, le bruit se fit dans

toutes les directions, accompagné de hurlements qui firent tinter mes oreilles. Nous étions au beau milieu des éléphants. Toute la troupe était des plus féroces, et si nous n'avions pas eu les chiens, pas un de nous n'aurait échappé. Heureusement pour nous les éléphants semblaient croire qu'ils voulaient attaquer leurs petits, de sorte qu'ils ne songerent qu'à les protéger; quant à nous, vu la couleur de nos chevaux ils nous prirent pour des animaux de leur espèce, et, quoiqu'ils se frottassent contre nos montures, ils nous laissèrent pour poursuivre nos chiens.

Je me suis rarement trouvé dans une position aussi dangereuse et aussi effrayante. Notre vie était réellement menacée et nous nous servîmes avec énergie de nos éperons et de nos jambocks. Le temps manquait pour choisir un sentier : aussi, plaçant ma tête sous le cou de mon cheval et me recommandant à la Providence, je m'élançai à travers le plus épais de la forêt et je me trouvai bientôt loin des éléphants. Je ne connais rien de pareil au cri de ces animaux, quand il retentit à quelques pieds derrière le chasseur et lui fait malgré lui traverser d'une manière pittoresque les halliers et les forêts de wait-a-bit. Après quelques-unes de ces leçons, on apprend à mettre sa poitrine en contact avec le cou de son cheval et à placer sa tête dessous pour la garantir contre toute atteinte des épines. Alors en pressant les éperons on traverse les fourrés les plus impraticables, avec autant de facilité qu'un élève d'Eton pique une tête dans la Tamise au Saut-du-Lion.

Nous nous débarrassâmes des épines avec peine, mais enfin nous nous retrouvâmes dans la forêt située dans la direction opposée. Les indigènes couvraient les côtés de la montagne tout près de nous et poussaient des hurlements effroyables dans l'espoir de faire sortir les éléphants, mais pas un d'entre eux n'osait se risquer dans le fourré. Bientôt plusieurs de ces hommes vinrent me trouver ; je leur proposai d'y entrer à pied, mais ils ne voulurent pas en entendre parler, disant que les éléphants étaient extrêmement féroces et me tueraient pour sûr. Je demandai alors aux indigènes d'y pénétrer à la file pour les en chasser, mais ils déclarèrent qu'aucune puissance humaine ne pourrait en venir à bout avant le coucher du soleil.

A ce moment les animaux changèrent un peu de place et se frayèrent un passage à travers le fourré jusqu'à la partie supérieure du bassin ; laissant alors les chevaux à la garde d'un indigène, j'allai rejoindre les hommes placés sur la montagne. De là je pus voir parfaitement les éléphants exaspérés. J'étais placé au-dessus d'eux et à peine éloigné d'environ deux cent cinquante mètres : je remarquai qu'ils montraient une grande ruse dans tous leurs mouvements.

Je plaçai ma carabine sur une branche fourchue et après l'avoir convenablement ajustée, je fis feu sur la femelle la plus rapprochée et la blessai grièvement. Le coup résonna dans la vallée ; les chiens s'élancèrent une seconde fois et les éléphants firent entendre des hurlements affreux. Ils poursuivirent les limiers à une grande distance en brisant et en foulant aux pieds les épais wait-a-bit et les autres arbres de la forêt, comme s'ils n'avaient été que des brins d'herbe. Puis ils se retournèrent dos à dos et formèrent deux détachements séparés qui se touchèrent par derrière, mais deux vieilles femelles de méchante mine se tenaient avec leurs petits à quelque distance, la tête tournée vers nous, prêtes à se jeter sur la première personne assez hardie pour les approcher.

Je vis qu'il serait extrêmement dangereux de les attaquer, mais le soleil disparaissant derrière la montagne, je me décidai à courir le risque. Je fis d'abord feu sur les éléphants qui formaient la garde avancée, et je les atteignis tous deux dans les côtes ; en se sentant blessés ils se réfugièrent auprès du corps principal, écrasèrent les arbres pour manifester leur colère, et, après avoir ramassé des quantités considérables de poussière rouge dans leurs trompes, ils en rejetèrent d'épais nuages. Je m'aventurai alors dans le fourré avec Mutchuisho et nous nous avançâmes à pas de loup, en écoutant la respiration des éléphants, qui étaient allés vers la partie basse et se tenaient tous ensemble à cent mètres des bords du fourré.

Aussitôt que nous fûmes assurés de leur position nous sortîmes du bois et nous suivîmes la lisière jusqu'au moment où nous nous trouvâmes en face des éléphants. J'y entrai alors doucement, et lorsque je me trouvai à une vingtaine de mètres, je visai l'éléphant le plus rapproché sur le côté de la tête, et, avant que la fumée ne se fût dissipée, je me sauvai à toutes jambes. Les éléphants ne bougèrent pas : aussi, après avoir rechargé mon fusil, je retournai sur mes pas et fis feu sur un autre, puis je pris de nouveau la fuite. En rentrant dans le fourré une troisième fois, je tendis l'oreille pour découvrir la route qu'ils avaient prise, lorsque j'aperçus tout à coup un éléphant magnifique étendu à ma gauche : la balle avait pénétré jusqu'au cerveau et il était tombé mort sur place.

Peu après, une vieille femelle arriva à la poursuite des chiens et s'arrêta dans le fourré, tout près de nous ; elle se préparait à revenir à la charge, aussi les indigènes s'empressèrent-ils de battre en retraite, mais je fus assez téméraire pour l'attendre et la viser au front au moment où elle quittait son abri. Sans faire attention à sa blessure, elle s'élança sur moi d'un pas rapide en faisant entendre des cris perçants. Je courus un grand danger, car, chargé de ma carabine, d'une baguette à fusil en corne de rhinocéros, j'avais en outre ma ceinture de chasse contenant une quarantaine de charges. Je fus pourtant assez heureux pour l'éviter, et, dès qu'elle s'arrêta, je déchargeai mon second canon entre ses épaules.

La nuit vint et je n'aperçus plus les éléphants ; j'en avais blessé plusieurs mortellement, mais celui que j'avais tué me suffisait. Les indigènes me rendaient plus prudent que je ne l'aurais été autrement, et probablement, si j'avais rencontré cette troupe de meilleure heure, j'en aurais tué la moitié. Accablés de fatigue et à demi morts de faim, nous formâmes nos kraals et nous allumâmes nos feux : puis, je m'endormis après avoir mangé de l'éléphant.

Le 29 j'envoyai Carollus aux chariots avec l'ordre de m'amener le Bushman et les chevaux, et d'apporter du pain, du café et des munitions. Dans le courant de la matinée je fis l'ascension des montagnes environnantes, et, après avoir franchi le premier sommet, je dominai une vallée profonde et pittoresque qui entrecoupait la chaîne et réunissait les forêts des deux côtés. Bien au-dessous de moi j'aperçus le lit sablonneux d'une rivière encaissée qui coule vers l'est, dans la saison pluvieuse. Dans ce moment le lit était sec partout, excepté à cet endroit, où il se trouvait retenu entre les montagnes. Là se trouvait une source d'une eau délicieuse, et les éléphants y avaient creusé plusieurs trous de deux pieds de profondeur, afin de pouvoir s'y abreuver. Je descendis au bord de l'eau par un sentier qu'ils avaient frayé, et je contemplai pendant longtemps ce lieu avec intérêt. Le lit de la rivière offrait à la vue les traces des éléphants, des buffles et des rhinocéros qui y avaient passé à diverses époques ; le ravin était assez large sur le bord de l'eau, et ses berges, escarpées et rocheuses, étaient couvertes d'une grande abondance d'arbres et de broussailles. Un peu plus loin la vallée se resserrait et la rivière serpentait entre d'énormes rochers qui s'élevaient à droite et à gauche à la hauteur prodigieuse de plusieurs centaines de pieds.

Carollus arriva vers le soir avec les chevaux et les munitions et accompagné d'une grande troupe d'indigènes. Je me mis en route le 30 de grand matin, accompagné de Mutchuisho et d'une suite nombreuse, pour rechercher des éléphants vers l'est en traversant le lit sablonneux de la rivière Mahalapia, à une distance d'un mille au-dessous de la gorge que j'avais visitée la veille. Quelques années plus tard je renouvelai connaissance avec la Mahalapia, sur les bords du beau fleuve Limpopo, dans lequel elle se jette assez loin vers l'est. C'est là un endroit enchanteur, comme j'en ai peu rencontré dans l'Afrique méridionale.

Dans le lit même de la rivière nous remarquâmes les traces d'un énorme éléphant mâle, et, après les avoir suivies à une petite distance au centre de la forêt verdoyante, un indigène l'entendit, mais il crut que c'était un rhinocéros. Une demi-minute plus tard nous nous aperçûmes de son erreur et nous courûmes sur les traces de l'animal. Je sifflai les chiens, qui suivirent la piste en nous devançant tous. Je galopai derrière eux en m'attendant à chaque instant à apercevoir l'éléphant dont je voyais les traces sous les pas de mon cheval, lorsqu'une malheureuse troupe de girafes s'élança à travers notre chemin ; les chiens les suivirent, et je restai seul au moment même de trouver l'éléphant.

Par bonheur, les traqueurs arrivèrent bientôt et nous continuâmes notre chemin à bon pas. Nous n'étions pas trop éloignés lorsque nous trouvâmes le terrain tellement couvert de traces nouvelles qu'il nous fut impossible de distinguer celle que nous suivions ; car les indigènes, malgré toutes nos remontrances, serraient toujours de près les traqueurs, ce qui occasionna un long délai. Pour comble de malheur une nouvelle troupe de girafes s'approcha de nous en courant du côté du nord et nous dépassa bientôt. Le vieux Mutchuisho arriva en ce moment, très excité, les yeux larmoyants et fixés sur la terre, la langue continuellement en mouvement ; il se mit à gronder les traqueurs, qui parurent craindre son aspect menaçant ; aussi continuèrent-ils leurs recherches avec une ardeur nouvelle.

Bientôt l'un d'eux annonça en se frappant par derrière qu'il avait encore retrouvé les bonnes traces ; (les Béchuanas se servent souvent de ce signal pour donner des avertissements à leurs compagnons). Ils agissaient invariablement ainsi à la chasse, et, lorsqu'une enfilade d'hommes traversait une épaisse forêt, chacun d'eux prévenait celui qui le suivait, par le même signe amical, d'éviter toutes les bûches, pierres et épines qui obstruaient le chemin.

Nous nous remîmes sur la piste au pas accéléré ; toute notre troupe s'avança sur la même ligne, et bientôt j'enten-

dis sur ma gauche le signal joyeux de la présence « klow ». Je galopai dans cette direction, et bientôt j'aperçus un énorme éléphant mâle s'avançant dans cette direction : en un instant j'arrivais à ses côtés. Ce jour-là je montais le meilleur et le plus sûr de tous mes chevaux : la forêt se prêtant assez à ce genre d'amusement, je vins bientôt à bout de l'éléphant. Je lui envoyai treize balles, et, en recevant les deux derniers coups entre les épaules, il se retourna rapidement et disparut derrière les arbres.

Je le suivis avec précaution et le trouvai couché sur le ventre, les deux pattes de devant étendues devant lui. Croyant qu'il vivait encore, je déchargeai mes deux coups sur son oreille ; mais, quoique les balles pénétrassent avec force dans cette tête vénérable, le noble animal ne les sentit pas ; il était déjà mort. Ses défenses étaient presque entièrement usées ; elles avaient été brisées probablement sur un terrain rocheux, depuis bien des années. Mutchuisho manifesta une grande joie et envoya des messagers à travers la gorge des montagnes qu'on appelle Sabié, pour avertir Sicomy de la mort de l'éléphant. La chasse m'avait conduit à une portée de fusil des trois beaux acacias que j'avais admirés le matin ; je me creusai un berceau à l'ombre d'un wait-a-bit-thorns et j'entourai mon feu d'une haie de branches du même arbre.

Je me décidai à faire avancer mes chariots jusqu'au défilé de Sabié, où il y avait assez d'eau pour toutes mes bêtes, car mon intention était de continuer à chasser dans les forêts de l'est et de retourner à Bamangwato par une route différente ; mais je compris qu'il me faudrait renvoyer Isaac avant de proposer une pareille mesure. A cet effet, je retournai au camp le 1er août pour lui annoncer que je désirais me dispenser de ses services. J'expliquai ensuite ma route future aux Hottentots, et, après leur avoir donné l'ordre de me suivre à Sabié par le chemin le plus court, sous la conduite des indigènes, je montai mon cheval Isis et me mis en devoir d'aller retrouver mon berceau sur les rives de la Mahalapia. Le terrain entre Letlochee et Sabié était presque impraticable pour les chariots ; aussi je ne m'attendais pas à les voir arriver au terme de leur voyage avant le lendemain dans l'après-midi, mais ils ne parurent point avant le soir du troisième jour. Les Hottentots ne semblèrent pas goûter l'idée de me suivre ; mais, voyant qu'il n'y avait pas à choisir, ils se résignèrent à leur sort.

Je partis le lendemain de bonne heure, accompagné d'une soixantaine d'indigènes, et, pendant que nous suivions les traces fraîches de deux éléphants mâles, les chiens s'élancèrent dans la direction du vent, et leurs voix réveillèrent tous les échos de la forêt. Persuadé qu'ils avaient trouvé des éléphants, je les suivis le plus vite possible à travers les broussailles, et, en m'approchant, j'entendis un son rauque qui ressemblait au cri d'un de ces animaux : mais je cherchai en vain à voir son dos élevé au-dessus des wait-a-bit. Je m'imaginai alors que ce devait être un buffle ; mais, en tournant l'épaisse haie derrière laquelle mes chiens aboyaient, je me trouvai face à face avec une lionne courroucée qui fouettait ses flancs avec sa queue et regardait les chiens en faisant entendre un grognement féroce.

Dès que je vis cela, je criai aux indigènes qui me suivaient tous que c'était un « Tao » (nom que les Matabilis donnent au lion), et une retraite précipitée s'opéra aussitôt. Plusieurs d'entre eux se réfugièrent dans les arbres. Je descendis de cheval, et, m'avançant à une vingtaine de mètres de la lionne, attendant qu'elle eût tourné la tête ; je la visai alors derrière le cou et je l'étendis morte à mes pieds. La balle avait frisé l'épine dorsale, et, après avoir traversé le crâne, était entrée dans le cerveau. Pendant longtemps les indigènes n'osèrent s'approcher ; mais, quand ils s'y furent décidés, ils ne purent revenir de leur étonnement en voyant cette ennemie formidable si facilement abattue.

Le 3, de grand matin, je me remis en route vers l'est avec une nombreuse suite. Nous trouvâmes des traces qui nous menèrent vers le sud-est, d'abord à travers une forêt verdoyante et ensuite à une côte escarpée qui s'étendait jusqu'à la chaîne de montagnes. Nous trouvâmes de l'autre côté un fourré étendu et presque impraticable d'épines wait-a-bit, et, quelques instants après, les chiens, dépistant des éléphants, s'élancèrent en aboyant. Un craquement de branches et un cri rauque se firent entendre, et tous les indigènes se mirent à crier : « Machao ! » mot qui signifie homme blanc.

Je parvins, avec une peine inouïe, à voir un des éléphants ; mais, en m'apercevant que c'était seulement une petite vache, et sachant que si je la tuais les indigènes ne se remettraient pas sur les traces avant deux jours au plus tôt, je ne voulus pas faire feu. Les chiens, fatigués par l'ardeur du soleil, revinrent à mon appel, et nous laissâmes les éléphants brouter en liberté.

Quelques instants plus tard nous découvrîmes les traces fraîches de deux énormes éléphants mâles : après les avoir suivis à une petite distance, nous retrouvâmes sur notre chemin des fientes que le soleil n'avait point encore desséchées, et nous eûmes ainsi la certitude que les animaux étaient dans la même vallée que nous. Nous envoyâmes à la hâte deux jeunes gens à la cime des rochers de la montagne voisine, d'où ils pouvaient voir tout le pays environnant.

Les indigènes s'accroupirent par terre, et je m'assis pour manger un morceau d'éléphant rôti, et pour boire un peu d'eau. J'avais à peine fini mon repas que les hommes revinrent, tout essoufflés, m'annoncer qu'ils avaient vu les éléphants en train de brouter, dans un bois situé à un quart de mille du lieu où nous étions. Bientôt, en tournant autour d'un arbre touffu qui avait servi à masquer mon approche, j'aperçus à une cinquantaine de mètres de moi deux des plus beaux éléphants de l'Afrique. Une des défenses du plus gros était cassée tout près de la lèvre ; aussi je m'attaquai à son compagnon, qui en avait deux fort longues et fort belles. Cet éléphant me donna de la besogne, et le soleil était couché avant que j'en fusse venu à bout.

Le 4 je rejoignis mes chariots, qui étaient rangés dans la vallée pittoresque de Sabié aussi près que possible de l'eau. Je m'aperçus que l'ivrognerie et le désordre avaient régné pendant mon absence ; mes caisses avaient été forcées, les couvertures de mes chariots avaient été endommagées, des bœufs s'étaient égarés, et, qui plus est, on avait éreinté les chevaux pour s'emparer d'eux. Kleinboy était de tous le plus coupable. Un jour, après avoir trop bu, il voulut se distinguer en essayant de chasser une girafe. Il monta Colesberg, mon cheval de prédilection, et, armé d'un fusil valant 80 guinées, il galopa dans la forêt sans songer, jusqu'à ce qu'enfin il perdit la tête et s'égara complètement. Par bonheur une bande de Bakalaharis le rencontra en chemin et le conduisit au camp sain et sauf.

Je savais désormais comment il fallait aller à la chasse, et, à partir de ce moment, j'allai rarement à la recherche des éléphants sans emporter les objets suivants : une grande couverture de laine pliée et attachée devant ma selle ; deux sacs de cuir portés par les indigènes que je payais avec des verroteries. J'emportais une chemise de flanelle, un pantalon chaud et un bonnet de laine, des munitions et une baguette de réserve, du café, du pain, du sucre, du poivre et du sel, de la viande séchée, une écuelle et une petite cuiller. Ces gens-là portaient aussi ma cafetière, deux calebasses d'eau, deux haches américaines et deux faucilles pour couper de l'herbe.

Un homme me suivait à cheval, portant un fusil et des munitions de réserve. Mon costume consistait en un chapeau de feutre attaché sous le menton par une courroie, une grosse chemise, tantôt un jupon écossais, tantôt une culotte en peau de daim et une paire de « veldschœens » ou souliers de fabrique domestique. Je me passais entièrement d'habit, de gilet, de cravate, et je chassais toujours bras nus ; mes talons étaient armés d'une énorme paire d'éperons, et de mon poignet gauche pendait retenu par une double courroie un jambok en vache de mer.

Je portais encore deux ceintures de cuir autour de la taille ; la plus petite me servait de bretelles, et du côté gauche pendait un « rheimpys » tressé de huit pouces de long, qui soutenait ma baguette à fusil, formée d'un seul morceau de corne de rhinocéros. La plus grande des deux était ma ceinture de chasse ; elle était de cuir et fort large ; quatre compartiments séparés, en peau de loutre, fermant avec des pattes à boutons, y étaient attachés : le premier contenait mes capsules, le second une grande poire à poudre ; les troisième et quatrième, qui étaient à divisions, servaient de poche à balles et à bourres : deux couteaux de poche, un compas et une pierre à briquet complétaient le costume.

Dans cette ceinture j'avais aussi un maillet à charger, en corne de rhinocéros, qui était retenu, ainsi que la poire à poudre, par des courroies. Et enfin je tenais toujours selon mon habitude dans ma main un fusil à deux coups et à double rainure, mon arme de prédilection.

Au bout de quelque temps, je m'aperçus que cette arme ne convenait pas à un homme à cheval, surtout lorsqu'il est obligé de charger vite, parce que dès qu'un fusil à double rainure a été déchargé une ou deux fois il faut une grande force pour enfoncer la balle au fond du canon, ce qui est extrêmement désagréable. Un fusil ordinaire à deux canons est préférable à tous les autres.

Aucun régiment, à mon avis, n'était mieux armé que mon ancien corps, celui des « Mounted rifles », qui était muni d'une carabine à deux coups, portant une balle de douze. Cette arme-là est ce qu'il y a de mieux pour chasser le gros gibier de l'Afrique méridionale. Pour charger plus vite, le chasseur doit coudre ses balles dans leurs bourres et bien les graisser avant de se mettre en campagne. Je trouvai cette précaution fort utile, et, avec un peu d'habitude, je parvins à charger mon fusil et à faire feu du haut de ma selle, alors même que je traversais au galop un terrain difficile.

Le 12 au soir, un messager venu de Sicomy vint au milieu de mon camp et proclama à haute voix que, par ordre du

roi, tous les hommes devaient retourner le lendemain dans leurs quartiers généraux. Tous alors prirent leurs bagages sur leurs épaules et m'abandonnèrent. Je ne pouvais pas bien deviner la raison de cet ordre mystérieux, mais je l'attribuais à quelque intrigue d'Isaac, qui, me disait-on, demeurait à Sicomy. Je voyais bien que ce changement ne convenait pas à Mutchuisho et, pour le récompenser de ses services, je le priai d'accepter plusieurs cadeaux considérables. J'en envoyai aussi au roi. Avant de partir, Mutchuisho me promit de revenir au plus tôt, et il m'assura avoir demandé à une troupe de Bakalaharis de m'aider dans mes chasses pendant son absence.

XVI

DÉPART DE SABIÉ. — MAGNIFIQUE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS. — L'ANTILOPE NOIRE. — EXPLOSION DE MON FUSIL A DOUBLE RAINURE. — MORT DE COLESBERG

Je demeurai à Sabié à chasser les éléphants et les rhinocéros avec plus ou moins de succès jusqu'au 22 août, et je partis alors pour Mangmaluky. Chemin faisant je tuai d'un seul coup un rhinocéros qui descendait une pente rocheuse. Il tomba sur la tête, puis décrivit un soubresaut et vint rouler dans les pierres et les broussailles avec une force prodigieuse.

Le 27 nous arrivâmes près d'une grande plaine d'herbes en feu que les Bakalaharis allument pour faire pousser l'herbe nouvelle avec une plus grande facilité, et pendant la journée nous découvrîmes une troupe d'éléphants mâles broutant tranquillement sur le versant d'une colline située à une distance de deux cents mètres.

Je poussai de grands cris pour les déloger, et, choisissant le plus beau, je fis feu des deux canons en le visant par derrière l'épaule. L'animal se tourna immédiatement vers moi, et, dans sa course furieuse, se jeta la tête la première contre un gros arbre touffu qu'il fit voler en l'air devant lui. Bientôt il tomba avec violence sur ses genoux et se trouvant ainsi en contact avec l'herbe brûlante, il se tourna vers la droite.

Je le suivis en chargeant et en faisant feu aussi vite que possible, le visant tantôt à la tête, tantôt derrière l'épaule, jusqu'à ce qu'enfin toute cette partie de l'animal fût criblée de balles; mais malgré cela il continua bravement son chemin en teignant de son sang l'herbe et le sol de la forêt.

Une fois il essaya d'échapper en se jetant en désespéré au milieu des flammes, mais cela ne lui servit à rien; j'arrivai bientôt auprès de lui et fis feu jusqu'à ce qu'enfin je commençai à le croire à l'épreuve de la balle. Après avoir déchargé trente-cinq fois mon fusil à double canon, je me servis de mon « sixpounder » hollandais. Lorsque quarante balles furent entrées dans sa chair, il commença pour la première fois à se montrer épuisé. Pauvre bête! il n'y avait plus pour lui possibilité de salut, et je me déterminai à ne plus brûler de poudre. Tout le temps que dura la chasse il se rafraîchit le corps avec des douches d'eau qu'il lançait de sa trompe sur son dos et sur ses flancs, et, lorsque les angoisses de la mort survinrent, il se tint près d'un arbre épineux en tremblant avec violence et ne fit que verser de l'eau dans sa bouche jusqu'au moment de sa mort. Il tomba alors lourdement en avant, et tout le poids de la partie antérieure de son corps reposa sur la pointe de ses défenses.

Il resta dans cette position pendant plusieurs secondes, mais la tête ne pouvait pas supporter ce poids énorme; il tomba la tête baissée, de sorte que les jambes aidaient à peine les défenses à soutenir ce fardeau. Cet équilibre devait cesser, car le poids était trop lourd pour les défenses; elles ne cédèrent pas pour cela; seulement la portion de la tête dans laquelle l'ivoire était emboîté céda tout à coup jusqu'au-dessus de l'œil et s'ouvrit avec un bruit sourd. La défense était donc libre et tournait dans la tête, de sorte qu'on pouvait facilement la tirer avec la main; le corps roula sur le côté. Cet éléphant était un animal magnifique, et ses défenses fort longues et intactes.

Le 28 je sellai mon cheval et me mis en route pour aller rejoindre mes chariots. De bonne heure, le 29, tandis que je galopais à travers la forêt, je vis subitement un des plus gracieux quadrupèdes de ce beau pays, un vieux mâle antilope noire, l'animal le plus rare et le plus beau de toute l'Afrique. Cette antilope est grande et forte et ressemble sous bien des rapports au [illegible]; elle a le dos et les côtés d'un noir brillant, qui contraste d'une façon charmante avec le blanc pur et argenté de son ventre. Les cornes ont plus de trois pieds de long; elles se recourbent fortement en arrière et touchent presque à ses cuisses.

Le capitaine Harris, du régiment du génie du Bengale, découvrit le premier cet animal, en 1837. Celui-ci était le premier que j'eusse vu, et je n'oublierai jamais ce que je ressentis en contemplant ce quadrupède si beau pour un chasseur. Il se tenait sur notre chemin, avec une petite troupe de « pallahs », mais malheureusement il nous avait aperçus le premier. Je galopai après lui en appelant ma meute. L'air était lourd et chaud, et les chiens avaient perdu toute animation. Mon cheval, qui était fort peu rapide, perdit aussi bientôt du terrain, et la magnifique bête gagna une côte rocheuse où je ne pus l'atteindre; elle disparut enfin pour toujours de devant mes yeux. La nuit suivante je cherchai en vain à fermer l'œil; l'image de l'antilope noire était toujours devant moi.

Le 31 nous nous dirigeâmes vers Towannie, fontaine qui coulait dans le lit sablonneux d'un torrent. Une fois parvenu là j'aperçus l'éléphant mâle le plus grand et le plus gros que j'eusse encore vu. Il se tenait en garde, à une distance de plus de cent mètres. J'arrêtai mon cheval, je le visai à l'épaule, je le tuai du premier coup; la balle l'atteignit à la partie antérieure de l'omoplate et le priva à l'instant de l'usage de la jambe.

Avant d'écorcher ce noble éléphant, je désirai le regarder pendant quelque temps. C'était vraiment un animal extraordinaire, et, en contemplant ce vétéran de la forêt, je songeai aux cerfs rouges de mon pays natal. Je compris alors que, bien que le sort m'eût exilé sur une terre lointaine, j'avais gagné à l'échange car je régnais alors sur des forêts sans fin qui m'offraient une chasse bien plus noble et bien plus attrayante. Après avoir admiré l'éléphant à loisir, je fis quelques expériences pour trouver des points vulnérables, et, m'approchant tout près, je tirai plusieurs balles dans différentes parties de son énorme crâne. Ces projectiles ne parurent pas même pénétrer, seulement à chaque coup il fit un mouvement gracieux avec sa trompe et en porta la pointe à la blessure de la manière la plus sanguinolente.

Étonné et chagrin de voir que je ne faisais que tourmenter et prolonger les souffrances de ce noble animal, qui supportait ces épreuves avec tant de dignité, je résolus de mettre fin à ses souffrances le plus vite possible. A cet effet, je fis feu six fois sur lui derrière l'épaule; ces blessures auraient dû servir à le tuer, mais il ne montrait pas encore d'émotion. Je visai trois fois au même endroit avec mon fusil hollandais à canon rayé. De grosses larmes tombèrent alors de ses yeux, qu'il ferma et rouvrit lentement; sa taille colossale trembla convulsivement, et tombant sur le côté il expira. Les défenses de cet éléphant étaient arquées d'une façon très gracieuse; elles étaient plus lourdes que celles de tous les éléphants que j'eusse tués. Leur poids à chacune était de 126 livres.

De peur que mes lectrices ne se trompent sur mes intentions quand je faisais des expériences pour trouver des points vulnérables, je les prie de croire que je ne désirais pas torturer l'animal, mais qu'au contraire je voulais mettre fin à sa vie et à ses souffrances le plus vite possible. J'avais souvent regretté d'être obligé de blesser tant de fois ces animaux avant de les tuer!

Le 1er septembre nous sellâmes nos chevaux et nous nous mîmes en route pour Mangmaluky. En galopant à la base d'une chaîne de montagnes j'aperçus deux « klipspringers » qui montèrent la côte en rebondissant comme une balle en caoutchouc et en choisissant les pointes saillantes des grands fragments de rochers. J'en abattis un, c'était le premier de l'espèce que j'eusse tué, mais quelques années plus tard je me procurai un grand nombre de fort beaux échantillons en chassant l'antilope noire.

Cette charmante petite antilope habite les côtes escarpées des collines et les montagnes rocheuses; elle bondit sur les tables de rochers avec une grâce et une agilité extraordinaires; on la voit souvent perchée comme un chamois sur la pointe d'une roche ou d'une pierre, les quatre pieds rapprochés; leurs sabots différant de ceux des autres antilopes, ils ne conviennent qu'à un terrain rocheux, et leur forme est telle que tout le poids de l'animal repose sur la pointe. En regardant au fond d'un précipice j'ai souvent vu deux ou trois de ces intéressantes bêtes couchées sur un rocher plat, garanti des rayons du soleil par le feuillage touffu d'un arbre de sandal ou de quelque fougère des montagnes. Les klipspringers sont à peu près à moitié aussi grands que la biche écossaise, et leur poil ressemble beaucoup à la fourrure d'hiver de cet animal, avec cette seule différence qu'il est plus raide et plus jaune.

Le soir je baignai dans la fontaine mes yeux fatigués par le soleil et irrités par l'éclat du terrain sur lequel je poursuivais les éléphants. Lorsque le soleil se couchait, le nombre d'oiseaux de toute espèce qui venaient s'abreuver à la fontaine était vraiment surprenant; les tourterelles et quelques petits pigeons à longue queue étaient les plus nombreux. Je remarquai aussi quatre espèces de perdrix, et

il y avait, en outre, des troupeaux de vingt à soixante pintades.

Le 4 je m'occupai, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, à nettoyer le crâne de mon éléphant et à en détacher les défenses. Le lendemain je retournai au camp en les portant sur mes épaules et accompagné d'une bande de Bakalaharis.

Le 6 je me remis en campagne avec une quarantaine d'indigènes et je rencontrai deux rhinocéros blancs, dont l'un chandeliers, les théières et deux timbales qui convenaient on ne peut mieux à cet usage.

Le soir j'eus le plaisir de voir mon vieil ami Mutchtusho entrer dans le camp suivi d'une troupe nombreuse d'indigènes. Il parut content de me revoir, et nous nous décidâmes immédiatement à faire dès le lendemain une expédition vers l'est. En conséquence, nous nous mîmes en route de bonne heure le 9, et nous marchâmes jusqu'au soir sans découvrir de traces fraîches.



Le rhinocéros vint rouler dans les pierres et les broussailles.

portait une corne d'une longueur démesurée. Je me décidai à le poursuivre et l'atteignis après une chasse difficile. Je le tuai au moyen de quatre balles derrière l'épaule.

L'après-midi, je tins tête pendant trois ou quatre heures à un méchant éléphant que je parvins à abattre grâce à trente-cinq balles, au milieu d'un fourré impraticable d'épines wait-a-bit et de fougères. Le canon de mon fusil éclata avec un bruit formidable au dernier coup. La platine et la moitié de la monture volèrent à droite et à gauche et faillirent mettre fin à ma carrière aventureuse. J'en fus quitte heureusement pour une légère brûlure au bras gauche et pour la perte, pendant plusieurs jours, de l'usage de mon oreille gauche, qu'un fragment du canon avait frisée de trop près.

La perte de mon fusil à double rainure était irréparable dans cette partie éloignée du monde ; cette arme m'était indispensable, et, lorsque je songeai aux innombrables services qu'elle m'avait rendus en temps opportun, je me sentis complètement accablé par le chagrin.

Il me restait encore mon fusil à deux coups de Moore et Purday, qui portait une balle de seize à la livre, et je m'occupai à couler des balles durcies de ce calibre ; mais j'eus la mortification de découvrir que tout mon étain avait disparu grâce à quelque procédé mystérieux entre mes serviteurs et Sicomy. Je fus donc réduit à faire fondre le contenu de mon ancienne cantine militaire pour durcir les balles, à savoir : le plateau des mouchettes, les cuillers, les

Nous nous arrêtâmes alors pour la nuit et le lendemain je continuai mon chemin à travers des forêts immenses, jusqu'à ce qu'enfin je me trouvai dans un pays tout nouveau pour moi.

Le 13, après deux jours de peine et de fatigues passés à suivre des traces, je donnai la liberté à mes chevaux, dès les premières lueurs du crépuscule.

XVII

JE REPRENDS AVEC MES CHARIOTS LE CHEMIN DE LA COLONIE — CHASSE AUX ÉLÉPHANTS. — COMMENCEMENT DE LA SAISON PLUVIEUSE. — JE QUITTE LE PAYS DES ÉLÉPHANTS

J'avais réussi jusque-là dans mes chasses au gré de mes désirs, et mes deux chariots étaient maintenant chargés de défenses d'éléphants, produit de mes exploits, comme aussi de beaucoup d'autres curiosités intéressantes. Je me décidai enfin à retourner vers les demeures lointaines de mes compa-

triotes. Mais, le 23 septembre, malgré mes inquiétudes et la crainte de perdre tous mes chevaux si je ne partais pas immédiatement, je cédai aux conseils de Mutchuisho et me lançai encore une fois à la poursuite de deux éléphants mâles qu'on disait avoir visité une fontaine éloignée d'une demi-lieue.

Avant de me mettre en route, je confiai ma lancette à Johannus, et, après lui avoir donné à la hâte les instructions nécessaires dans l'art de saigner, je lui enjoignis de tirer du sang en abondance à tous les chevaux qui donneraient les moindres indices de la maladie. Nous cheminâmes vers l'est, et au coucher du second jour je tuai un rhinocéros blanc, ainsi qu'un vieil éléphant mâle magnifique. Nous établîmes encore notre bivouac à côté du corps de ce dernier.

Dans la matinée du 28, je me décidai à retourner au camp accompagné d'un seul homme. La journée était fort belle, le ciel couvert, et un vent frais soufflait de la mer du Sud. Après avoir marché quelque temps vers le nord et traversé le lit profond et sablonneux d'une rivière torrentielle, nous entrâmes dans un grand bois d'arbres couverts d'un feuillage du plus délicieux vert tendre.

En atteignant le sommet d'une pente douce située à un mille du bois, mon regard plongea dans une vallée étendue où j'aperçus deux éléphants mâles très vieux. Ceci me promettait une chasse magnifique. Le terrain était propice ; mes deux chiens, Wolf et Bouteberg, qui s'étaient déjà distingués à la poursuite des éléphants me suivaient : je m'avançai d'un pas si rapide que les chevaux et les chiens étaient tout essoufflés : aussi je me décidai à ne pas attaquer tout de suite, mais à observer lentement les animaux sans les perdre de vue.

Les éléphants marchaient contre le vent, et la distance qui nous séparait ne dépassait pas cinq cents mètres. Je m'avançai tranquillement vers eux, et j'avais franchi à peu près la moitié du chemin, lorsqu'en tournant mes yeux vers la droite j'aperçus tout un troupeau d'éléphants mâles hissés sur une côte boisée située à moins de trois cents mètres de nous. Ces éléphants étaient presque sous le vent.

Ce que je devais faire c'était de tuer le plus bel animal de chaque troupeau, et j'y réussis de la manière suivante : je me plaçai entre le vent et les éléphants et, dès qu'ils eurent senti mon odeur, je les vis dresser leurs trompes en l'air pendant un moment ; puis, une terreur panique s'emparant d'eux, ils se retournèrent vivement et se sauvèrent à travers la forêt dans la direction du vent. Mon désir était de choisir le plus beau mâle et de le chasser à une assez grande distance de l'autre troupe avant de prendre sa peau pour une cible. Je m'élançai donc au grand galop à la poursuite des éléphants effrayés, qui traçaient leur chemin par des nuages de poussière rouge.

J'arrivai bientôt près d'une clairière, et là je vis distinctement la chasse que nous poursuivions. C'était vraiment un magnifique spectacle : la troupe était composée, à une exception près, de neuf ou dix éléphants mâles, qui portaient tous de longues défenses, fort lourdes et très unies. Leur première frayeur passée, ils ralentirent le pas et s'avancèrent lentement et avec majesté en suivant un seul chef à la file.

Cette vue était si remarquable que la description la plus fidèle ne pourrait en donner qu'une faible idée. J'excitai mon cheval et dépassai les éléphants au galop, en me tenant éloigné d'eux pour mieux examiner leurs défenses. Il m'était difficile de me décider à choisir dans la troupe : chacun d'eux paraissait plus grand que son voisin ; mais enfin, je conclus à l'attaque d'un vieux patriarche, à cause de la grosseur et de la beauté extraordinaire de ses défenses : comme il était le plus lourd, il marchait le dernier et je le séparai en le chassant vers le nord.

C'est un art difficile que celui de chasser un éléphant dans la direction que l'on désire ; au premier abord cela paraît la chose la plus simple, tandis qu'il faut au contraire que le chasseur emploie toute sa ruse pour réussir. C'est là une chasse toute différente que celle de l'élan, qui demande pourtant beaucoup d'habitude. Si vous vous approchez trop près de l'éléphant, ou si vous criez pour l'effrayer, il se jettera avec furie sur vous ; d'un autre côté, si vous lui laissez trop de distance, il vous échappera probablement dans le fourré, ce qui lui est très facile, malgré sa taille colossale. Dès qu'on le perd de vue il est à craindre que le chasseur ne le revoie jamais. Le terrain était propice, Kleinboy me cria donc de commencer l'attaque, en remarquant avec raison que l'animal était sur le chemin de quelque fourré d'épines où nous finirions par le perdre ; mais, malgré cela, je réservai mes coups jusqu'à ce que je l'eusse chassé à une certaine distance des deux vieux que nous avions découverts les premiers.

A la fin je m'approchai et je forçai la bête à se tourner vers moi, ce qu'elle fit bravement et alors je lui jetai un cri de défi. C'est ainsi que le combat commença, et, le terrain étant toujours favorable, j'ouvris le feu. Au bout d'un quart d'heure j'avais logé douze balles dans le corps de l'éléphant qui donnait des signes d'une mort prochaine et prenait de la poussière sur la pointe de sa trompe, la jetant en tourbillons tout autour de lui.

Il est fort dangereux de s'approcher à pied d'un éléphant dans un moment semblable, car, quoique presque mort, il lui reste encore assez de force pour attaquer son adversaire avec impétuosité. Je souhaitais en finir avec lui, aussi descendis-je de cheval en m'abritant derrière un arbre gigantesque dont le tronc n'avait pas moins de six pieds de diamètre. J'arrivai ainsi à vingt mètres de lui et je lui envoyai mes deux balles à droite et à gauche au défaut de l'épaule. Ces deux coups décidèrent de son sort. Après les avoir reçus ; il entra à reculons dans le bois, et, bientôt après, je l'entendis tomber lourdement. Mais, hélas ! ce son fut accompagné d'un affreux craquement, et, en m'avançant de ce côté, je le vis étendu mort, tandis que sa défense, qui se trouvait dessous, était cassée en deux par le milieu.

Je ne perdis pas beaucoup de temps à examiner l'éléphant : remontant à cheval, je me mis immédiatement sur les traces des deux vieux mâles que j'avais d'abord aperçus. Je n'étais pas très éloigné lorsqu'en regardant vers la droite je vis, à un quart de mille, une troupe de huit ou dix éléphants femelles avec leurs petits, paissant tranquillement sur une petite colline légèrement boisée. Nous laissâmes les femelles dîner en paix et nous suivîmes les traces des mâles. L'indigène qui nous conduisait était le meilleur traqueur des Bamangwatos, et je fus heureux de voir que les éléphants ne s'étaient pas laissé effrayer, car leur route était jonchée de branches d'arbres qu'ils avaient arrachées tout en cheminant lentement.

Enfin nous arrivâmes à une clairière, et, après avoir tourné un bosquet de mimosas épineux, je vis l'un des animaux à découvert. Je m'avançai avec précaution, et je découvris son camarade dans un fourré de wait-a-bit nains, à cent cinquante mètres de moi. Tous deux étaient de vieux mâles magnifiques, et le premier qui s'offrit à mes yeux enchantés portait deux défenses très longues et parfaites.

J'étais descendu de cheval pour faire cette reconnaissance : j'y remontai aussitôt et m'avançai vers l'éléphant qui marchait devant moi à une distance de quarante mètres, en soulevant doucement ses énormes oreilles qui l'empêchaient complètement de me voir. Je hâtai légèrement le pas en m'éloignant vers la gauche et je dépassai l'animal d'une soixantaine de mètres. Ce fut alors qu'il m'observa pour la première fois.

Probablement il prit Dimanche pour un harle-beast, car il me regarda fixement, mais sans montrer la moindre crainte. Les indigènes m'avaient prié de le pousser vers l'eau qui se trouvait au nord, si la chose était possible, et c'est ce que je me décidai à faire. Après m'être avancé un peu, je me plaçai entre lui et le vent. A l'instant même l'éléphant entra à reculons dans les broussailles, en tenant sa tête haute et tournée vers moi. Je fis seulement quelques pas en décrivant un demi-cercle afin de pouvoir le viser à l'épaule, et, arrêtant mon cheval, je tirai du haut de ma selle. Il reçut la balle dans l'omoplate, et, lorsque je continuai silencieusement mon chemin, il me regarda avec le plus profond étonnement.

A ce moment les indigènes lâchèrent deux de mes chiens, qui, un instant après, aboyèrent autour de lui de toutes leurs forces. Je criai pour les encourager et embarrasser l'éléphant, qui paraissait ne pas savoir ce qu'il devait penser de nous. Enfin il courut tête baissée après Bill et Flam, en faisant entendre des cris perçants ; puis il rentra à reculons dans un fourré, se rejeta encore une fois sur les chiens et se sauva ensuite à toutes jambes dans la direction que je désirais lui faire prendre.

Je l'atteignis bientôt et je lui envoyai deux balles au défaut de l'épaule. Les chiens se firent bientôt entendre et il se jeta avec furie sur ses persécuteurs, qui se sauvèrent immédiatement vers leur maître. Je me trouvai ainsi face à face avec un éléphant courroucé.

Je n'avais pas le temps de me remettre en selle, et ma vie ne dépendait plus que de mes jambes. Les chiens, heureusement, ne me suivirent pas, mais ils coururent après Dimanche qui, effrayé par ces sons de trompe, se sauva comme un fou ; et je ne pus m'empêcher de rire, quoique je me trouvasse engagé dans un combat des plus dangereux.

Après avoir rattrapé mon cheval, je retournai à l'éléphant blessé et je compris qu'il se mourait mais je continuai à faire feu sur lui pour hâter sa mort. Aussitôt qu'elle eut lieu, j'eus le profond chagrin de découvrir qu'une de ses défenses sans pareilles s'était cassée près de la lèvre. La chasse avait été magnifique ; j'avais abattu, dans une seule après-midi, deux éléphants, probablement les plus gros de Bamangwato et, n'eût été la perte des deux plus belles paires de défenses que j'eusse obtenues cette saison, mon triomphe eût été complet et sans mélange.

Le lendemain, de bonne heure, laissant à Klemboy et aux indigènes le soin de veiller à l'ivoire, je partis accompagné de deux hommes à qui je voulais montrer l'endroit avant de retourner au camp, où j'avais laissé l'autre éléphant.

Jusqu'ici le temps nous avait été favorable ; très peu d'eau était tombée depuis mon arrivée dans le pays ; mais, à la fin, la saison pluvieuse arriva ; des pluies torrentielles nous surprirent souvent à la chasse, accompagnées d'éclairs et de tonnerre.

Bientôt les mares et les lits sablonneux des rivières, jusqu'ici secs, se remplirent d'eau ; les arbres desséchés des forêts se couvrirent d'un feuillage verdoyant ; les plaines arides se changèrent comme par enchantement en prés fleuris. Lorsque la pluie venait ainsi nous surprendre à la chasse, je forçais les indigènes à ériger une chaumière pour nous abriter. C'était là un ouvrage qu'ils ne faisaient pas trop volontiers, mais j'arrivais toujours à mes fins en leur expliquant que, si mes fusils et ma poudre étaient mouillés, ils mourraient infailliblement de faim, parce que je ne pourrais plus leur tuer d'éléphants.

Lorsqu'une bande nombreuse m'accompagnait, il était très facile d'élever une bonne chaumière, et l'on s'y prenait de la manière suivante. Quelques hommes armés de haches allaient à la recherche de longues perches fourchues qu'ils coupaient d'une longueur de dix pieds ; d'autres ramassaient des broussailles vertes et faisaient une bonne provision d'herbe longue et desséchée qu'ils arrachaient avec les racines. On fichait les perches en terre dans un rond, de façon à ce que les bouts fourchus se rencontrassent au-dessus de nos têtes. Alors on les entrelaçait fortement avec les broussailles, en laissant une ouverture basse pour servir d'entrée ; enfin on couvrait le tout avec l'herbe desséchée, et le sommet était ordinairement couronné d'une énorme oreille d'éléphant ou bien encore d'une partie de sa peau.

Telle fut mon habitation pendant le reste de cette saison, comme aussi durant tout le temps que je chassai parmi les Béchuanas. Mais il m'arrivait souvent de n'avoir pour m'abriter que la voûte du ciel, et alors mon sommeil paisible était souvent brusquement interrompu par la pluie qui tombait par torrents sur ma figure. C'était extrêmement désagréable, surtout lorsque l'orage avait une force qui nous empêchait de tenir nos feux allumés. Par un temps pareil, le roi des forêts rôde partout à la recherche de sa proie, et, de temps en temps, nous entendions les voix formidables d'une troupe de lions, que le succès de notre chasse attirait près du lieu de notre campement.

Dans la latitude où j'étais parvenu je trouvai pour la première fois cet arbre admirable que l'on nomme le « Nwana » dont le tronc, une vraie tour fortifiée, avec créneaux et mâchicoulis, a quelquefois soixante et cent mètres de circonférence, particulièrement vers le Limpopo. Le feuillage du Nwana ressemble à celui du figuier et ses fruits sont des noix de la grosseur d'un œuf de cygne. Quant au bois il est mou et impropre à aucun usage.

Un fait remarquable, par rapport à ces arbres, est la manière dont ils sont disposés dans la forêt. On les trouve ou seuls ou alignés, mais toujours à une grande distance l'un de l'autre, comme s'ils avaient été plantés par la main de l'homme, et leur taille vraiment extraordinaire leur donne toujours l'apparence d'êtres étrangers à la terre qu'ils occupent.

Mes bœufs n'avaient fait que paître et se reposer depuis plusieurs mois ; ils étaient maintenant pleins de vigueur et traînaient d'un pas rapide mes chariots tout lourdement chargés qu'ils étaient, par-dessus des collines escarpées et à travers les routes impraticables de la forêt, de sorte que le soir du 4 octobre je campai encore une fois dans les montagnes de Bamangwato.

Sicomy arriva bientôt pour me souhaiter la bienvenue. Il me rendit visite accompagné de beaucoup d'hommes de sa tribu, se disant fort heureux de me voir revenir sain et sauf de mes excursions périlleuses. Sa majesté me fit l'honneur de me complimenter sur mon succès et mon habileté extraordinaire à la chasse. Il observa que la *médecine* des blancs devait en effet être fort puissante.

Pendant toute la soirée, la bizarrerie de ses questions m'amusa beaucoup. Il me demanda si mon père et ma mère vivaient encore ; combien j'avais de frères et de sœurs ; si mon roi avait des troupeaux abondants, et si ses sujets étaient plus nombreux que les siens. Quand je lui dis que notre chef était une femme, cette nouvelle parut l'amuser infiniment, mais lorsque j'ajoutai que ses sujets étaient aussi nombreux que les sauterelles, il regarda ses sujets avec un sourire d'incrédulité, et me demanda alors si tous mes compatriotes pouvaient abattre des éléphants aussi facilement que moi.

La question était embarrassante, aussi je lui répondis que je n'en étais pas sûr, mais que je savais que les cœurs de tous mes compatriotes étaient faits comme le cœur du lion lorsqu'il a des petits à défendre. Cette remarque spirituelle émut profondément l'assemblée, et un murmure de surprise et d'admiration se manifesta parmi ces hommes à peau noire, lorsque chacun d'eux la répéta à son voisin.

Le vieux Mutchusho comprenait mon baragouin mieux que les autres, et il me servait d'interprète auprès du roi, puisque je n'étais pas encore assez bien versé dans la langue pour soutenir seul une conversation. Mutchusho me dit ensuite que deux amis de Sicomy, avec leurs deux domestiques, désiraient m'accompagner à la colonie pour soigner mon bétail ; ils promettaient de se rendre utiles en allant à la recherche de bois à brûler et en portant la venaison aux chariots.

Par bonheur j'acceptai cette proposition, et les quatre aspirants sortant de la foule, me furent dûment présentés. Les noms de ces quatre Béchuanas étaient : Mollyee, Mollyeon, Kapain et Kuruman ; les deux premiers appartenaient à l'aristocratie ; ils m'avaient souvent aidé à la chasse, de sorte que nous étions d'anciens amis. Ces hommes promirent de m'accompagner jusqu'à la mer et de retourner avec moi au pays de leur chef en me servant fidèlement ; de mon côté, je consentis à leur donner une vache et un fusil, en récompense de leurs services.

Mollyee et Mollyeon étaient frères. Ils étaient grands et actifs et possédaient tous les deux de grands yeux étincelants et des traits agréables. Kapain était gros et bruyant, d'une laideur remarquable, et le plus amusant de tous les habitants de Bamangwato. Kuruman, garçon fort complaisant, âgé de seize ans, avait une assez jolie figure, mais qui lui donnait plutôt l'aspect d'une fille que d'un homme. J'offris de la viande cuite et du café à Sicomy, qui passa la nuit au camp avec sa suite.

Le lendemain, de bonne heure, j'échangeai des perles, des munitions et d'autres articles contre de belles défenses d'éléphant et de fort jolis échantillons d'armes et de costumes d'indigènes. En m'informant auprès du roi de ce qu'était devenu Isaac, j'appris qu'il était retourné à Kuruman depuis longtemps en compagnie d'un fils du vieux Seret, Béchuana de distinction, qui demeurait dans ces parages.

Cet individu, dont le nom signifie *bosse*, était surtout renommé par l'opiniâtreté avec laquelle il s'opposait aux progrès de la religion chrétienne. Sa progéniture était aussi fort nombreuse.

Après avoir dit adieu à Sicomy, le 5 à midi, je me remis en marche pour Corrobely, où j'arrivai dans l'après-midi du lendemain ; un grand nombre d'indigènes m'accompagnèrent, comme à l'ordinaire, dans l'espoir d'obtenir une provision de chair fraîche, car on disait que des éléphants avaient reparu à Massoney. Je déterrai dans cet endroit une grande quantité de plomb, que j'avais enfoui dans un trou, sous les cendres de mon feu, avant de traverser les montagnes de Bamangwato.

Le 16, de grand matin, je me mis en route pour Bootlonamy, où j'arrivai le soir ; je rangeai mes chariots à l'ombre d'un bosquet de beaux mimosas ornés d'une profusion de fleurs jaunes qui embaumaient l'air et dont la couleur contrastait avec le vert tendre du feuillage. Je continuai à y chasser pendant plusieurs jours.

Le 19 après midi, un violent orage éclata sur ma tête ; le tonnerre grondait avec une force telle que je me pris à trembler. A vrai dire je craignais pour mes barils de poudre qui contenaient trois cents livres de ce dangereux ingrédient. Par bonheur l'orage se dissipa au coucher du soleil, l'air s'était purifié et un parfum d'une douceur sans égale s'élevait de la terre reconnaissante et de la forêt fleurie.

L'orage recommença vers dix heures du soir, accompagné d'éclairs et de tonnerre, et dura la plus grande partie de la nuit.

XVIII

FUITE DE MES DOMESTIQUES. — TRISTES PRÉVISIONS ARRIVÉE CHEZ LE DOCTEUR LIVINGSTONE

J'étais parvenu dans une zone éloignée et le moment était critique pour mon expédition, lorsqu'un événement arriva qui me sauva des ennuis et des inquiétudes sans nombre. J'appris cependant bien des choses qui me servirent plus tard, car je découvris d'abord combien de difficultés un homme peut surmonter lorsqu'il a à lutter contre l'adversité : je devins en même temps un conducteur de chariots fort habile.

Je raconterai ici la désertion de tous mes domestiques hottentots, à l'exception de Ruyter, le petit Bushman. Je crois

qu'ils furent poussés à cet acte de lâcheté par la crainte de ne pas pouvoir conduire les chariots en sûreté à travers les déserts sablonneux qui nous séparaient du poste lointain des Missionnaires, à Bakatla, à cause du mauvais état d'un essieu de mon chariot de voyage. Un jour, Kleinboy étant ivre, l'avait heurté contre un arbre avec tant de force qu'une des jantes de l'essieu de devant se fendit en travers, de sorte que la roue n'était plus tenue que par la clavette et le moyeu.

Le 22 octobre je remarquai sur la figure de mes domestiques une expression extraordinaire, et aucun d'eux n'osait me regarder en face. Le 23, un peu avant le jour, comme je dormais dans mon chariot, Ruyter vint me réveiller pour m'annoncer que mes quatre Hottentots avaient déserté pendant la nuit ; il m'apprit que chacun avait emporté un grand paquet de biltongue, viande séchée au soleil, et qu'ils avaient fait tout leur possible pour lui persuader de les accompagner.

C'était là une nouvelle désolante, car, quand ces gens-là étaient avec moi j'avais à peine assez de monde pour faire mon ouvrage, et les quatre sauvages de Bamangwato, pas plus que moi, ne connaissaient l'art fatigant et difficile de construire des chariots. Je m'imaginai que les Hottentots ne persévéreraient pas dans une démarche aussi téméraire, qu'ils changeraient d'idées et retourneraient à leur maître lorsqu'ils réfléchiraient à la faute qu'ils avaient commise ; aussi je n'essayai même pas de les rattraper, mais je passai la matinée à charger les chariots, à arrimer fortement à leur place les pots, les pelles, les haches, etc., et à préparer les harnais avant de nous mettre en route.

Après avoir déjeuné, aidé du petit Bushman et des sauvages, je rattrapai, réparai et accouplai vingt-quatre bœufs, douze devant chaque chariot ; puis nous fîmes claquer nos fouets et nous nous mîmes en route pour Bootlonamy. Mollyee et Mollyeon menaient l'attelage, tandis que Kapain et Bureman suivaient en conduisant les chevaux et les bœufs de réserve. Dans mon jeune temps je guidais assez habilement un tandem et un attelage de quatre chevaux, mais j'avais cette fois une toute autre affaire. Je devins cependant bientôt complètement au fait des mystères de l'art des automédons anglais, et j'appris à conduire mes chariots presque aussi vite que les Hottentots.

Le vley de Bootlonamy était ferme et uni, et nous avançâmes à bon pas ; mais le soir, lorsque nous le quittâmes pour entrer dans les terrains sablonneux, les bœufs ayant découvert que leurs nouveaux conducteurs ne savaient pas se servir de leurs fouets avec la rapidité et la sûreté des anciens, refusèrent de marcher autrement qu'au pas allongé, et ils s'arrêtèrent souvent de leur propre volonté. Enfin, à la montée d'une colline de sable, le chariot de Bushman s'enfonça dans le sable, et, en essayant de l'en dégager, les bœufs cassèrent le timon.

En découvrant que les labeurs que nous venions d'entreprendre étaient plus grands que nous ne nous l'étions imaginé, je me décidai le lendemain à poursuivre les fugitifs ; en conséquence, à la pointe du jour, laissant les chariots et tout ce qu'ils contenaient à la merci des sauvages, je partis avec le Bushman et un cheval de réserve pour essayer de les atteindre ; mais, après des recherches infructueuses de plusieurs heures, nous perdîmes notre chemin dans le dédale de la forêt. Nous fûmes obligés d'y passer la nuit. Pour comble de malheur j'avais perdu mes allumettes, de sorte que nous ne pûmes pas faire de feu, et je craignis fortement de nous voir dévorer, nous et nos chevaux, par les bêtes féroces de la forêt.

Nous étions à peine descendus de cheval, que deux énormes rhinocéros vinrent se poster à moins de vingt mètres de nous, et pendant longtemps il nous fut impossible de leur persuader de partir. Peu après une hyène s'approcha aussi ; mais je lui jetai des pierres, et elle se retira, comprenant que sa compagnie ne nous faisait pas plaisir. Les chevaux étaient éreintés et ne voulurent pas manger, quelque excellent que fût le pâturage.

Dans la matinée du 27, après avoir donné la liberté à mes chevaux et à mes bœufs, je déballai mes outils, et au bout de deux heures j'eus fabriqué un nouveau timon au chariot, avec la tige dure d'un mimosa. Après être venu à bout de cette entreprise, j'accouplai douze bœufs au chariot qui était enfoncé dans le sable ; mais ces bêtes rusées, comprenant qu'il était entravé, ne voulurent pas faire un effort pour l'en retirer. Après une peine inconcevable, et en changeant constamment la position des bœufs, j'obtins enfin un heureux arrangement ; les bêtes tirèrent toutes ensemble, et le chariot se remit en mouvement.

J'attelai ensuite l'autre chariot, et en me rendant à la source la plus proche j'eus le plaisir de tuer une jeune girafe mâle à l'aide de trois balles. J'obtins alors une provision de viande et d'eau ; ce qu'il y avait de plus pressé était de songer aux moyens à prendre pour traverser le désert sablonneux qui nous séparait du kraal de Booby. Il était évident que je ne pouvais pas retourner par le chemin que j'avais suivi pour venir, puisque j'avais appris qu'à cause du manque d'eau cette partie du pays était impraticable pour les chariots traînés par des bœufs.

Tandis que j'expliquais cela à ma suite, Mollyeon me dit qu'il avait une fois traversé ce pays, longtemps auparavant, pendant la saison des sécheresses, et que lui et ses compagnons avaient obtenu de l'eau dans des puits profonds creusés par des Bakalaharis, dans une partie rocheuse du désert, fort loin à l'est de ma première route. Il assurait qu'il nous faudrait près de deux jours pour arriver à cette eau, puisque nous aurions à traverser tantôt un terrain mou et sablonneux, tantôt des forêts impraticables ; mais il ne paraissait pas très sûr de pouvoir trouver cet endroit et craignait que, dans tous les cas, les puits ne fussent à sec.

C'était là une perspective peu agréable, surtout puisque l'eau la plus proche, qu'il me disait être une fontaine intarissable, était située à deux jours de marche au delà des puits.

Le 29 j'attendis que le soleil fût levé afin de faire boire les bœufs à leur soif ; puis j'attelai sans perdre de temps et je commençai mon pénible voyage.

Le 30 j'attelai avant le jour, et je poursuivis ma route à travers un sable profond et une forêt où il fallait constamment se servir des haches. Dans l'après-midi nous arrivâmes aux puits indiqués, mais nous eûmes le chagrin de découvrir qu'ils ne contenaient guère qu'un peu de boue. Les Béchuanas, cependant, détachèrent les bêches dont ils se servirent vigoureusement, et l'eau commença, mais comme à regret, à tomber goutte à goutte de tous côtés ; au bout de deux heures j'en obtins une petite quantité pour les bœufs ; mes pauvres chevaux n'en eurent pas même une seule lampée, et nous nous remîmes en route sous un ciel extraordinairement brûlant. Le sable devenait, en quelque sorte pire que jamais, et les chariots s'y enfonçaient continuellement, tandis que les toiles de mes chariots étaient mises en loques par les épines du wait-a-bit. Au coucher du soleil je m'arrêtai pour la halte de nuit, et je dételai mes malheureux bœufs.

Le 31, vers quatre heures de l'après-midi, et à ma grande joie, nous arrivâmes à une fontaine abondante.

Pendant la nuit je fus réveillé par un mouvement inusité dans le camp : en levant la tête, je vis tous les Béchuanas debout, le dos au feu, tandis qu'ils parlaient avec une volubilité extraordinaire. Les chiens aussi aboyaient avec fureur et se réfugiaient de temps en temps auprès du feu, comme si quelque bête les poursuivait. Une obscurité complète régnait partout, de sorte qu'il me fut impossible de rien voir ; mais Mollyeon m'affirma qu'un lion et un léopard rôdaient autour de nous et essayaient de s'emparer de la chair des zèbres que nous avions pendue en feston dans les arbres qui nous entouraient. Un instant après j'entendis les voix des deux animaux, car le lion rugissait et le léopard jetait des cris perçants en poursuivant les chiens.

Bientôt leur audace augmenta ; le lion courut sus aux chiens en grognant et arriva ainsi à une vingtaine de mètres de l'endroit où nous étions, tandis que le léopard sauta d'un bond au milieu de mon garde-manger, à côté du feu ; il emportait un grand morceau de viande, lorsque les chiens se jetèrent bravement sur lui ; mais il les lacéra si cruellement que deux d'entre eux moururent bientôt après de leurs blessures.

Nous nous armâmes alors de tisons enflammés et, allant à la rencontre du lion, nous les jetâmes contre lui, ce qui le fit sauver. Je n'osais pas me servir de mon fusil de peur de tuer les chiens. Les chevaux et les bœufs n'étaient pas encore remis de leur fatigue, mais, quoique extrêmement effrayés, ils n'essayèrent pas de rompre leurs liens.

Dans la matinée du 2 je tuai un koodoo ; cette espèce d'antilope paraissait fort abondante ici. Ce jour-là mon pauvre cheval gris fut atteint de la maladie africaine. Je l'amenai au camp avec beaucoup de peine et je le saignai tout de suite, mais tout fut inutile, et une heure après il se coucha par terre pour ne plus se relever ; le soir le lion fit un festin de son cadavre, et, lorsqu'il se fut bien repu, le léopard et les hyènes achevèrent ses restes.

Dans la matinée du 3 je me remis en marche pour Booby, et j'y arrivai le 5 vers midi. Baachy, maintenant chef de Booby, ayant été dépossédé, le premier comme je l'ai déjà raconté, me fit très bon accueil. Il m'apprit que mes Hottentots fugitifs s'étaient arrêtés à son kraal, extrêmement épuisés par la marche, qu'il leur avait donné du blé et les avait fait passer à Bakatla. Ils avaient déclaré au chef que je les avais renvoyés après avoir pris d'autres domestiques à Bamangwato.

Je quittai Booby le 7, à midi, accompagné d'une grande suite d'indigènes, dont quelques-uns menaient des bœufs appartenant à Baachy, pour les charger de la chair d'un certain nombre de rhinocéros que j'avais promis de lui abattre. Ces hommes me menèrent à Bakatla par une route autre que celle que j'avais déjà prise.

De bonne heure, le 13, je rencontrai une bande d'hommes de Bakatla, que le docteur Livingstone, le missionnaire de

l'endroit, avait eu la bonté de m'envoyer, en apprenant que mes domestiques coloniaux m'avaient abandonné. Ce renfort consistait en un Bechuana nommé Mabal, appartenant à Kurummie, qui aidait M. Livingstone à instruire les enfants des Bakatlas, et en trois hommes de la tribu des Bakatlas. Ces gens m'arrivèrent juste au bon moment, car à peine avions-nous parcouru une trentaine de kilomètres que l'essieu fendu se brisa en deux, et, la roue se détachant, le chariot tomba sur le côté. C'était là une catastrophe que je prévoyais depuis longtemps, et je fus heureux de songer qu'elle n'était pas arrivée plus tôt. Nous dételâmes les bœufs, et, après avoir déchargé le chariot, nous le soulevâmes et nous construisîmes un faux essieu de bois d'épines.

Le 15 nous attelâmes, et, après avoir traversé la gorge pittoresque des montagnes de Sésotabie, nous campâmes sur les bords d'une rivière périodique, dont les rives escarpées et le lit de sable mou et profond me causèrent de graves appréhensions pour notre route du lendemain.

Le 16 je déballai mes bêches et ma pioche, et je travaillai pendant plusieurs heures à niveler le bord de la rivière et à frayer une route pour mes chariots ; après quoi nous attelâmes et nous nous préparâmes à traverser la rivière.

Je me chargeai du chariot aux bagages, qui s'enfonça deux fois dans le sable pendant le passage de la rivière, mais les bœufs l'en retirèrent, et ils l'avaient à peu près amené à la moitié de la côte, presque perpendiculaire, lorsque l'indigène qui conduisait l'attelage, sans songer qu'un chariot y était attaché, fit tourner tout à coup les premiers bœufs le long des rives, et il devint ainsi impossible au conducteur de diriger les autres bœufs. Le chariot sortit donc de la belle route que je lui avais tracée, et, après avoir tremblé un moment, comme s'il ne succombait qu'à regret, tomba lourdement et roula dans la rivière avec un bruit affreux, en brisant ma tente et en jetant mon ivoire et tous mes précieux trophées pêle-mêle dans le courant.

Il y avait là de quoi désespérer l'homme le moins nerveux, mais j'avais tellement l'habitude de l'adversité, que je ne fis que rire de ce malheur, et, après avoir dételé les bœufs, nous commençâmes à transporter l'ivoire et les autres articles sur le terrain uni, au haut des bords escarpés ; puis nous redressâmes le chariot, et tout un attelage de bœufs le traîna au sommet de la berge. Je m'occupai alors de raccommoder la tente avec des branches vertes, et avant le coucher du soleil nous avions remis en place la plus grande partie de ma cargaison. Le même soir ma vache mourut.

Dans la soirée du 20 nous arrivâmes au poste des missions à Bakatla, où madame Livingstone me reçut avec beaucoup de bonté : son mari et elle avaient éprouvé de grandes inquiétudes sur mon compte ; et tous deux avaient craint qu'il ne me fût arrivé quelque malheur. M. Livingstone était parti pour Sichely, où il surveillait la construction d'une vaste église et d'une mission au kraal d'un chef nommé Chouaney, où il avait l'intention d'aller demeurer sous peu. Il y avait déjà un autre missionnaire nommé M. Edwards, établi à Bakatla, mais qui dans ce moment était absent. Mistress Livingstone m'apprit que la guerre était déclarée entre les Béquainas, dont Sichely est le chef, et les Bakatlas, et que ces derniers s'attendaient journellement à se voir attaqués.

En causant avec mon hôte, je découvris que j'avais perdu un jour pendant mon séjour dans l'intérieur. Le 23 était un dimanche ; j'assistai au service divin dans l'église des missions, et j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux lorsque divers membres de la congrégation vinrent y prendre place. Quelques-uns portaient de vieux chapeaux fantastiques, ornés de chiffons et de plumes d'autruche, qu'ils ne quittaient qu'à regret, et l'un de ces individus garda le sien jusqu'à ce que le sacristain lui eût commandé de l'ôter.

Je désirais rendre visite à Sichely et à sa tribu, et je partis le 24 avec M. Livingstone pour Chouaney. Nous traversâmes un pays magnifique en quittant la vallée, à travers laquelle serpentait la rivière limpide de la Ngotwani, qui, après avoir coulé vers le nord-est, tombe dans le Limpopo à une soixantaine de milles au-dessous de sa jonction avec la Marigna. La Ngotwani contient différentes variétés de poissons bonnes à manger, qui offrent aux pêcheurs de grandes ressources. On pêche généralement avec des mouches ou des vers.

Tandis que nous cheminions lentement nous aperçûmes tout d'un coup une nombreuse troupe de buffles occupés à paître dans la plaine qui nous séparait du vley ; leurs escadrons sombres et imposants couvraient un grand espace de terrain. D'après nos calculs, il devait y avoir là de six à huit cents bêtes. Lorsque je m'en approchai ils me regardèrent pendant un moment avec étonnement ; puis toute la troupe, saisie d'une terreur panique, s'élança en même temps en une masse compacte sur les roseaux.

Leur nombre extraordinaire retarda leur fuite, de sorte que je n'eus aucune difficulté à galoper auprès d'eux ; je désirais tuer le plus beau, mais dans un aussi grand nombre il n'était pas possible de choisir, car, aussitôt que j'en avais remarqué un, il disparaissait parmi ses compagnons. Enfin je fis feu à droite et à gauche sur les buffles, qui, un instant après, gagnèrent le bord des roseaux ; la toute la troupe s'arrêta avec la régularité et la précision d'un régiment de cavalerie, et après m'avoir regardé pendant une demi-minute, ils descendirent tous tête baissée dans la vallée boueuse : et un instant après ils avaient complètement disparu. Je vis les roseaux se pencher devant eux sur ma droite et sur ma gauche, lorsqu'ils s'efforcèrent de traverser la marne ; bientôt ils atteignirent l'autre côté et franchirent la plaine pour rejoindre leurs places fortes dans la forêt. Lorsque les nuages de poussière qu'ils avaient élevés se dissipèrent, je regardai en arrière, et je vis une belle vache tomber morte : un veau blessé se tenait près d'elle, avec sa mère, qui n'avait pas voulu quitter son petit.

Je retournai alors auprès de M. Livingstone, et nous fîmes avancer le chariot pour y charger les buffles. Nous venions de dételer lorsque, abrité derrière un des bœufs, je tuai un wild-beast bleu d'un coup de fusil. Le lendemain, de bonne heure, les hommes qui devaient couper les roseaux arrivèrent, et grande fut leur surprise de voir qu'une aussi bonne provision de *moma* (de chair), leur nourriture favorite, les attendait. Nous ne dételâmes que fort tard à Chouanney un messager vint nous souhaiter immédiatement la bienvenue de la part de Sichely, qui se disait très content de notre arrivée et promettait de venir le lendemain matin déjeuner avec nous.

XIX

ARRIVÉE AU KRAAL DE SICHELY. — FAISEURS DE PLUIE. — LA MÉDECINE DES FUSILS. — BAKATLAS. — CAMPBELLSDORFS. — COLESBERG ET GRAHAMSVILLE.

Le 26 novembre Sichely arriva de grand matin avec une suite nombreuse. L'extérieur de ce chef prévenait en sa faveur ; il avait des manières polies, une taille de cinq pieds six pouces anglais, et manifestait des propensions à l'embonpoint. Il était habillé d'un beau kaross en peau de léopard, et ses bras et ses jambes étaient ornés d'une profusion d'ornements de cuivre fabriqués par des tribus qui demeuraient fort loin vers l'est.

Dans la matinée j'accompagnai Sichely à son kraal, qui était situé au milieu de la ville : ses femmes, au nombre de cinq, avaient dressé leurs kraals près du sien. Ils étaient de forme circulaire et bien bâtis, les murs et les planches étaient enduits d'un mélange d'argile et de fumier, et les toits étaient couverts de longues herbes solidement entrelacées. Chaque kraal était entouré d'une clôture impénétrable de six pieds de haut. La ville était bâtie sur une pente douce, située au bord d'un vallon large et étendu qui était couvert de champs et de jardins entourés de haies de wait-a-bit.

Peu de temps avant mon arrivée, Sichely, ayant appris qu'il se verrait peut-être attaqué par les Boers émigrés, avait songé tout d'un coup à entourer sa ville d'un mur de pierre qui était maintenant terminé. Il était construit avec des meurtrières à de certains intervalles, pour faire feu sur l'ennemi avec les fusils qu'il comptait acheter des chasseurs et des marchands ambulants.

Je fus dûment présenté aux cinq reines, à qui je rendis visite l'une après l'autre. Ces dames étaient toutes grandes et belles ; elles possédaient un grand assortiment de beaux kaross de différentes espèces, et elles portaient toutes une profusion d'ornements de perles et de fil de cuivre. Sichely prétendait être un habile « faiseur de pluie » et toute sa tribu le regardait comme tel, c'est-à-dire qu'il disait avoir le pouvoir de faire tomber de la pluie quand les champs et les jardins en avaient besoin.

C'est là un métier reconnu parmi les Béchuanas ; les gens qui en font profession sont vénérés de tous et on leur assigne un pouvoir surnaturel. Comme ils reconnaissent pour vrai le principe que personne n'est prophète dans son propre pays, ils exercent toujours leur art parmi des tribus éloignées de la leur.

Le lieu de naissance et les premières années de ces faiseurs de pluie sont toujours enveloppés d'un grand mystère, et ils prétendent avoir été subitement créés hommes faits, dans quelque caverne éloignée ou sur le sommet d'une montagne, sans avoir eu à passer par une naissance et une

chaume ordinaire. Il y a certains de ces nécromanciens qui se font une bien plus grande réputation que leurs confrères ; les plus célèbres sont fort [illegible], et les chefs sur le territoire desquels les orages périodiques n'ont point éclaté les envoient chercher aussitôt.

Ces charmeurs ont diverses manières de se rendre les nuages propices. Celle dont ils se servent le plus souvent est de cueillir quelques feuilles de toutes les différentes espèces d'arbres de la forêt, qu'ils font bouillir dans de grands pots, à petit feu, et, pendant qu'on tue un mouton en lui enfonçant une *lemue* ou longue aiguille dans le cœur, le faiseur de pluie met en pratique diverses cérémonies absurdes.

Ces gens-là prétendent que la vapeur qui s'élève des feuilles [illegible] les nuages et les rend propices : toute la [illegible] le reste de la journée en danses qu'on fait durer [illegible] et qui sont accompagnées de chants dont les paroles célèbrent toujours les louanges de la puissance du faiseur de pluie, et se chantent tous en chœur.

Mais il arrive souvent que les nuages ne veulent pas se rendre aux prières des sorciers et que le blé en herbe périt faute d'eau. Dans ce cas ils ont recours à d'autres manœuvres.

Un grand nombre de jeunes gens sortent dans la campagne et forment un grand cercle, de façon à entourer quelque montagne [illegible], afin d'avoir la chance de trouver quelque klipspringer. En resserrant alors leur cercle petit à petit comme les highlanders d'Écosse, ils parviennent ordinairement à s'emparer de quelques animaux vivants et leurs cris passent pour attirer la pluie.

Les malheureuses petites antilopes ainsi faites prisonnières sont promenées autour du kraal, tandis que le faiseur de pluie les fait crier en les pinçant. Mais, comme il arrive souvent que toutes ces manœuvres sont inutiles, le faiseur de pluie est quelquefois obligé de se soustraire pendant la nuit à la colère de ses patrons, et alors la tribu envoie à la recherche d'un plus habile.

Lorsque ces sorciers ne peuvent remplir leurs promesses, ils attribuent [illegible] leur insuccès à la présence de quelque objet [illegible] qui a détruit l'effet de leurs remèdes infaillibles ; ils croient encore que l'ivoire a le pouvoir de chasser la pluie, aussi pendant l'été ils ne le découvrent qu'au coucher du soleil, et même alors l'apportent-ils soigneusement enveloppé dans un kaross quand ils veulent le montrer aux marchands.

Je me rappelle m'être attiré le blâme de toute une tribu en étalant une quantité d'ivoire à midi, et l'on crut fermement que j'avais voulu chasser la pluie. Une autre fois un chef commanda à un missionnaire de retirer tous les soliveaux du toit de sa maison parce que le faiseur de pluie prétendait qu'ils l'empêchaient de réussir dans ses enchantements.

Les Griquas profitent de l'esprit superstitieux des Bechuanas, les trompent souvent. Peu de temps avant mon arrivée des hommes de cette tribu, qui chassaient dans le territoire de Sichely, se firent donner plusieurs kaross de prix en échange d'une petite quantité de soufre qu'ils assuraient être une médecine très efficace pour les fusils. Ils firent croire à Sichely qu'il n'avait qu'à s'en frotter un peu les mains avant d'aller à la chasse pour abattre sans peine l'animal qu'il désirerait.

Un jour que je causais avec le chef, la conversation tomba sur l'habileté au tir, et le roi se fiant probablement au pouvoir de sa médecine, offrit de parier deux beaux kaross contre une grande mesure remplie de ma poudre ; [illegible] il stipula que ses deux frères seraient de la partie.

Tandis que Sichely chargeait son fusil, je me dirigeai vers [illegible] mon chariot et voyant que plusieurs des [illegible] m'observaient, je me mis à frotter du soufre sur [illegible]. Cette nouvelle en fut immédiatement transmise [illegible] qui vinrent vers moi sans tarder et me tapant sur [illegible] de lui donner un peu de ma médecine pour [illegible].

Notre cible consistait en un petit morceau de bois de six pouces de long sur quatre de large, et était placée sur un tronc d'arbre à une distance de cent pas. Sichely fit feu le premier et [illegible] manqua le but ; puis je visai, [illegible] fendis le bois en deux. On en remit un autre en place, et Sichely et ses frères continuèrent à tirer jusqu'à la nuit sans réussir [illegible] une seule fois.

Tous ceux qui étaient présents attribuèrent mon succès uniquement à la médecine dont je m'étais servi.

Lorsque M. Livingstone apprit ce qui s'était passé, il en fut fort contrarié, car il craignait qu'à l'avenir les indigènes ne le crussent plus lorsqu'il dénoncerait tous les agents surnaturels, du moment qu'ils avaient vu un de ses compatriotes faire usage du soufre.

Je parvins à obtenir plusieurs beaux kaross de l'ivoire, [illegible]

objets, et dans l'après-midi du 24, nous partîmes pour Bakatla.

Le lendemain, dans la soirée, *Immense Brute* (on se rappelle que c'est le nom d'un de mes chevaux) mourut, et, dans la matinée du 26 nous perdîmes aussi le poney bai.

Le 29, dans l'après-midi, nous dételâmes à Bakatla. Une bande de Baralongs rendait alors visite à Mosielely pour acheter des peaux. Ces hommes avaient établi leur quartier général à l'ouest de Motis, sur les bords du grand désert de Kalahari. La nuit, un orage épouvantable éclata et la foudre tomba sur le kraal occupé par les étrangers ; l'un d'eux fut tué immédiatement et trois autres souffrirent plus ou moins.

M. Livingstone m'affirma que cet événement causerait de grandes craintes et des inquiétudes sans fin à Mosielely, parce que toutes les tribus le regarderaient comme étant la cause de cet accident. Le lendemain les indigènes accomplirent les cérémonies les plus absurdes afin de purifier le kraal et ceux qui vivaient encore des effets de l'électricité.

Pendant mon séjour à Bakatla je trafiquai beaucoup avec les indigènes, et j'obtins ainsi des kaross et divers articles curieux.

Nous étions au milieu de l'été, et vers midi la chaleur était accablante. De temps en temps des orages accompagnés de pluies abondantes venaient rafraîchir l'air ; on les attribuait toujours au pouvoir du faiseur de pluie. Tous les soirs la vallée retentissait de chants joyeux, et un chant particulier célébrait les louanges du sorcier.

Avant de quitter Bakatla, Sunday mourut, et, de mes dix chevaux, il ne m'en restait plus que deux.

Afin de ne plus revenir sur ce sujet je dois dire que je parvins à sauver ces deux bêtes de la maladie en les empêchant de manger de l'herbe et en les enveloppant la nuit dans des couvertures de laine.

Le 11 je fis mes adieux au bon M. Livingstone, et, après une course de plusieurs jours, j'arrivai le 2 janvier à Kuruman, où M. Moffat me reçut avec sa bonté ordinaire.

Le lendemain était un dimanche, et j'assistai le matin et le soir au service divin dans la grande église, où l'on baptisa seize hommes et femmes qui venaient d'embrasser la religion chrétienne.

À cette saison des fruits, les arbres plantés dans les jardins des missionnaires pliaient sous le poids de pêches, de figues et de pommes délicieuses ; les vignes aussi portaient de grosses grappes de raisin noir qui n'était pas encore mûr. Je laissai à Kuruman un des chariots avec son [illegible] ainsi que tous mes bœufs à l'exception de deux [illegible], je partis pour Honing, dans la soirée du 7, et j'y arrivai de bonne heure le lendemain au matin.

Je quittai Honing dans l'après-midi et me remis en marche pour Daniels-Kuil. Deux cavernes remarquables se trouvent entre Honing et Daniels-Kuil ; elles servirent longtemps d'abri à une horde de Bushmans voleurs qui, de leur retraite, enlevaient le bétail de leurs voisins plus [illegible] les Griquas et les Bechuanas. Mais ces pillards reçurent leur récompense, car à la fin, leurs ennemis se [illegible] et tous ceux qui ne [illegible] pas asphyxiés par la fumée périrent à coups de [illegible] et de sagaie en cherchant à s'échapper.

Lorsque les Bushmans sont poussés à bout, ils déploient un grand courage et se battent jusqu'à la fin. Dans le courant de l'année 1847, un chef béchuana, nommé Assyabona, envoya un détachement nombreux de sa tribu contre une horde de Bushmans sauvages, dont les vols étaient si audacieux [illegible] qu'ils étaient devenus des chefs [illegible] tous ceux qui demeuraient dans un rayon de [illegible]. À cette occasion beaucoup d'entre eux furent [illegible] dans une plaine et massacrés.

Un homme de la tribu ramassa à la hâte plusieurs carquois remplis de flèches empoisonnées qui avaient appartenu à ses compagnons morts, puis il se réfugia près d'un groupe de rochers ; de cette position il tint tête pendant longtemps à toute l'armée hostile des Bechuanas, dont il tua deux hommes sur place et en blessa un grand nombre. Tout en se défendant bravement, il paraissait sentir qu'il ne lui restait pas possible d'échapper. En effet, tandis qu'il lançait une de ses flèches contre les Bechuanas et qu'il leur reprochait leur lâcheté, un fils de Mahura, chef des Batlapis, [illegible] la balle l'atteignit au front.

[illegible] je quittai Daniels-Kuil [illegible] le 12 de bonne heure, je campai à Campbell's-dorp où je trouvai M. Bartlett et le capitaine [illegible] suite nombreuse. J'y découvris aussi mes Hottentots fugitifs, et, eu égard à leur malheureuse condition, je leur payai le montant de leurs gages pour le temps qu'ils avaient été à mon service.

Assez tard dans la soirée du 13, au clair de la lune, je dételai bœufs et chevaux sur les rives embaumées de la rivière le Vaal, et le lendemain, comme heureusement les eaux étaient basses, je traversai le courant sans difficulté. [illegible] la branche, mais [illegible] traîner à

travers les sables, car je savais que deux Boers, qui avaient fait le même chemin une heure avant, avaient cru nécessaire d'atteler seize bêtes très bien portantes à leurs légers chariots.

J'avais deviné juste, car, après avoir excité mes bœufs du fouet et de la voix, ils ne traînèrent le chariot qu'à mi-chemin et là il s'enfonça dans le sable : rien ne put forcer ces animaux à faire un pas de plus. Un Griqua offrit de me louer deux fortes bêtes, et, avec leur aide et celle des miennes, j'atteignis enfin l'autre côté ; je campai encore une fois sur les domaines de Sa Majesté. Je me remis en marche pour Colesberg, et j'avançai jusqu'à près de minuit : le pays était desséché et aride ; il ne s'y trouvait pas un seul brin d'herbe pour la nourriture de mes bœufs.

Le 21 je laissai le Bushman conduire le chariot, et je pris les devants sous un ciel torréfiant pour aller à la ferme où j'avais autrefois acheté Prime et Bouteberg. Mon costume consistait en un chapeau de feutre délabré qui avait soutenu l'attaque des épines des bois de wait-a-bit, en une chemise déchirée et fort poussiéreuse, un pantalon, ou plutôt une culotte, car j'en avais coupé les jambes au-dessus du genou ; ma figure était ornée d'une barbe rousse inculte ; en somme, mon aspect ressemblait à celui d'un échappé de Bedlam

Les habitants de la maison furent effrayés de mon air sauvage, et deux des Boers sortant timidement la tête par la porte entr'ouverte, me crièrent de poser mon fusil. La ferme appartenait à l'un d'eux, et c'était lui qui m'avait vendu les chiens ; mais il ne me reconnut pas, et, prenant pitié de mes jambes, il m'offrit de me prêter des culottes de cuir.

Je refusai le vêtement et j'entrai dans la maison sans cérémonie : là les enfants me reconnurent à l'instant même comme étant le « Carle-wha-heb-vor-Bowteberg ha-quoch, » c'est-à-dire l'homme qui avait acheté Bouteberg.

Le 26 j'entrai dans le village de Colesberg, où j'appris que mes vieux amis avaient été remplacés par un détachement du 45e. Je me rendis tout d'abord à la poste, mais à mon grand désappointement je n'y trouvai point de lettre. Après avoir déchargé mon chariot je le donnai au forgeron pour qu'il fît les réparations nécessaires.

La grandeur et la beauté de Colesberg étonnèrent fortement mes serviteurs béchuanas, et les évolutions des soldats les jetèrent dans des transports de joie et d'admiration.

Le 1er janvier, après avoir repris M. Kleinboy à mon service, je quittai Colesberg, et le 22 j'arrivai à Grahamstown, où je fus reçu par le capitaine Hogg, du 7e dragon. Les officiers de ce régiment avaient emmené avec eux d'Angleterre une meute de chiens pour chasser les renards, et tant qu'ils vécurent ils leur furent fort utiles, mais malheureusement le climat de l'Afrique méridionale, surtout vers les côtes, convient si peu aux chiens de chasse anglais que, quoiqu'on n'épargnât ni peines, ni dépenses, qu'on en importât constamment d'autres et qu'on élevât soigneusement les petits nés dans la colonie, la meute avait diminué de beaucoup et finit par s'éteindre tout à fait.

XX

DÉPART POUR L'INTÉRIEUR. — LA CITADELLE BEAUFORT. — CHASSE AUX ÉLÉPHANTS. — MORT D'UN ÉLÉPHANT ET D'UN RHINOCÉROS. — JE QUITTE LE TERRITOIRE DE BAMANGWATO.

Je séjournai à Grahamstown jusqu'au 7 mars, et, ce jour-là, je me mis en route encore une fois pour les forêts éloignées de l'intérieur. Avant de partir, je pris à mon service, en qualité de domestique en chef, un ancien soldat du 91e, nommé Georges Martin, bel homme, qui venait de Haddington ; il avait été fort bien vu dans son régiment, aimait beaucoup les chevaux, et était habitué à les soigner.

Mes emplettes les plus importantes consistaient en un fusil à deux coups, de Wrally Richards et en deux fort beaux chevaux. L'un d'eux était un magnifique hongre noir, que j'achetai au capitaine Walpole, du génie, pour 20 livres sterling, somme qui ne représentait pas à beaucoup près sa valeur.

Je nommai ce cheval « Blak-Jack »; pour le caractère et la démarche, il ressemblait à mon regretté Colesberg, et, tout bien considéré, je n'avais jamais monté une plus belle bête. L'autre cheval était gris, et comme probablement je parlerai de lui à l'avenir sous le nom du « Vieux-Gris, » j'espère que le lecteur ne le confondra pas avec mon premier cheval de ce nom.

Le 9, dans la matinée, j'arrivai à la citadelle Beaufort, et le 15 je me remis en marche pour l'intérieur, après avoir acheté quatre chevaux excellents des officiers de la garnison. L'un d'eux était un cheval d'un noir de jais, nommé Schwartland ; c'était un des plus beaux chevaux de chasse de toute l'Afrique méridionale, et il comprenait si bien mon désir qu'il s'arrêtait tout court au grand galop quand je désirais faire feu ; je n'avais pour cela qu'à poser la main sur son cou

A la ferme de MM. Nilson et Blanc j'achetai encore deux autres chevaux, que j'appelai Brown-Jack et Mazeppa, ainsi que deux bœufs et quelques vaches laitières.

J'arrivai à Bolesberg le 2 et j'y restai jusqu'au 9. Je pris là à mon service deux domestiques hottentots nommés Bool et Kleinfeld, ce dernier était un de ceux qui m'avaient abandonné à Bootlonamy, et j'ajoutai deux chevaux aux huit que j'avais déjà. Je me vis ainsi à la tête de dix bonnes bêtes jeunes et vigoureuses.

J'achetai aussi un grand nombre de chiens à poil rude et à longues pattes, qui, avec plusieurs levriers décharnés que les Boers me cédèrent sur ma route, composèrent une meute de vingt chiens connaissant bien leur affaire.

Nous quittâmes le village, et nous ne nous arrêtâmes que lorsque nous arrivâmes à la rivière Orange, à Roalas-Deift, où nous dételâmes à l'ombre d'un bois de saules. Je traversai la rivière à cheval et je m'aperçus qu'elle était trop profonde pour les chariots ; mais je remarquai que les eaux baissaient, et dans la matinée du lendemain elles furent assez basses pour permettre aux chariots de traverser sans mouiller la cargaison.

Je me mis en route pour la fontaine des Eléphants, à Massouey, où je désirais arriver au plus tôt. Le 15, lorsque je venais d'atteindre le kraal Bastard de Kohama, je rencontrai mon ancien domestique Carollus, qui m'avait abandonné à Bootlonamy ; il avait vu ses anciens camarades Kleinfeildt et Kleinboy, et il avait résolu de retourner sur ses pas et de rentrer à mon service ; je n'en fus pas fâché, car je manquais d'hommes pour l'expédition lointaine que je venais d'entreprendre. Je rencontrai aussi le capitaine Arkwright et M. Christie, qui faisaient une excursion pareille à la mienne vers l'intérieur

Le 15 mai je m'arrêtai à Thouaney, et le 20 je trouvai sur ma route une troupe de neuf éléphants mâles, dont je tuai le plus beau. Ensuite nous avançâmes rapidement vers ma fontaine favorite, à Massaney, et nous y arrivâmes le 29

Je ressentis un plaisir véritable à revoir cet endroit remarquable que les éléphants fréquentent toujours ; deux troupes de femelles et deux vieux mâles s'y étaient abreuvés la veille.

Dans la matinée du 1er juin je partis sur les traces d'une grande troupe qui était venue à la fontaine la veille. Je montai le cheval blond, mon meilleur cheval de chasse, et j'étais accompagné de Kleinsfeld sur Dreadnougth. Nous fûmes obligés de parcourir plusieurs milles avant d'apercevoir l'imposant escadron.

La troupe était composée de dix éléphants mâles, dont huit n'avaient atteint que les trois quarts de leur croissance ; mais les deux autres éléphants étaient de vieux mâles énormes et de toute beauté. Nous nous arrêtâmes pour laisser boire les chiens, et pendant ce temps-là je fis lentement le tour de la bande pour découvrir lequel était le meilleur. Après avoir passé deux fois devant eux, tous, comme d'un commun accord; tournèrent la tête vers moi, et s'avancèrent lentement à une quarantaine de mètres de l'endroit où je me tenais ; ils m'offrirent ainsi une très bonne occasion de faire mon choix. A la fin pourtant ils m'aperçurent, et, après avoir donné l'alarme, ils se sauvèrent dans la plus grande terreur

Je galopai à côté d'eux pour prendre une décision définitive ; et mon choix tomba sur le plus gros ; mais j'eus une peine extrême à le séparer de ses camarades, dont quelques-uns étaient très fermes et couraient la queue et la trompe en l'air, en jetant des cris effrayants. Tous mes chiens étaient partis à droite et à gauche à la poursuite d'autres éléphants, et Dreadnougth arriva près de moi après avoir jeté bas son cavalier qui n'était pas parvenu à le rattraper.

Mon éléphant, en entendant les aboiements des chiens et les sons de trompe de tous côtés, s'arrêta près d'un arbre touffu, la tête haute et tournée vers moi ; mais bientôt il me présenta le côté, et je visai alors au défaut de l'épaule. Les chiens, en entendant les coups de fusil, accoururent à mon secours.

Le conflit devint furieux, et le plus bel éléphant me donna une rude besogne : sa fureur se tourna principalement contre les chiens, qui ne lui laissèrent pas de repos. De tous les éléphants à qui j'avais eu affaire, c'était celui qui avait la vie la plus dure ; je lui envoyai trente-cinq

balles dans la région de l'épaule à une distance de quinze à trente mètres, avant de réussir à l'abattre.

Depuis plusieurs jours les éléphants n'étaient pas venus boire à la fontaine, de sorte que le 5 je me décidai à quitter mon séjour favori de Massouey, et nous nous mîmes en marche à une heure de l'après-midi.

A Colesberg il y avait de l'eau en quantité suffisante pour les chevaux, et j'y rencontrai Mutchuisho, avec une bande nombreuse de Béchuanas que Sicomy m'avait envoyés pour me persuader d'aller trafiquer avec lui. Je fis une halte d'une heure après le coucher du soleil, puis je continuai ma route tant que la lune se montra. Je m'arrêtai à l'endroit où j'avais autrefois établi mes quartiers généraux, après avoir fait une marche longue et fort pénible.

Le 6 nous arrivâmes à Lesausau, et le soir même je tuai deux vieux rhinocéros noirs, le mâle et la femelle, près de la fontaine avec celui de mes fusils qui portait six à la livre. Il y avait encore là deux autres vieux mâles avec la femelle *borelé* qui se blottirent pendant trois heures près de moi.

Le 7, Sicomy, que j'avais vu la veille, arriva de bonne heure, et vers le soir il m'acheta de la poudre et du plomb moyennant sept dents d'éléphants. Dès que nous eûmes terminé le marché, il commanda à ses hommes de reprendre les dents et il rejeta la poudre à mes pieds: mais je la lui rendis de la même façon, en jurant que je tirerais sur le premier homme qui oserait toucher à l'ivoire. Dès ce moment il renonça à ses intentions premières.

Le 8 Sicomy rôda autour de mes chariots toute la journée. Tout à coup je vis arriver Arkwrigth et Christie, qui avaient perdu un bœuf et deux chevaux dans des pièges. En courant au secours de leurs coursiers, ils étaient aussi tombés dans un autre trou, qui heureusement n'était point garni du pieu pointu qu'on y plaçait ordinairement pour y empaler le gibier.

Le 9 Sicomy m'apporta de l'ivoire et me demanda d'aller à l'endroit où j'avais l'habitude de chasser, en me disant que là il trafiquerait avec moi; il était évident qu'il désirait ardemment me séparer des miens. Aussi, j'attelai le plus tôt possible et je descendis le large vallon, en me dirigeant sur le sud, quoique les indigènes déclarassent que je n'y trouverais point d'eau et qu'ils voulussent me faire aller vers le nord. Après avoir parcouru un espace de huit milles, je découvris la demeure des Bakaas, au grand chagrin des Bamangwatos. Je m'y arrêtai pendant la nuit, après avoir envoyé un messager à Sichely, le vieux chef, pour lui dire que j'étais prêt à trafiquer avec lui. Il arriva le lendemain de bonne heure accompagné de ses femmes et des chefs: avant midi, j'avais acheté plusieurs défenses d'éléphants, ainsi que deux fort beaux kaross en peau de léopard, etc. J'attelai ensuite, et, en deux heures, je sortis des montagnes de Bamangwato. Je me dirigeai alors vers l'est, à travers une forêt épaisse, et je passais la nuit auprès d'une petite fontaine où les chevaux ne purent point s'abreuver. Sur notre chemin, nous rencontrâmes en abondance des pallahs qui étaient fort apprivoisés.

Le 18 après le déjeuner, je menai mes chevaux boire à Mammaluki. Dans la nuit, une panthère vint se placer à dix mètres de mon feu, et elle tua Braddoch et blessa Wolf, mes deux meilleurs chiens de chasse.

Le 21 je me dirigeai vers le sud et j'atteignis une belle vallée fort large, remplie d'arbres de différentes espèces; c'était là sans doute une retraite favorite des éléphants, car chaque arbre portait leurs traces.

La fontaine du sud de cette vallée était la plus remarquable que j'eusse encore vue; l'eau jaillissait des ouvertures les plus agrestes, formées par des masses de rochers de toutes formes et de toutes les grandeurs. Dans certains endroits ces roches semblaient jetées au hasard; dans d'autres elles étaient entassées à une hauteur prodigieuse comme par la main d'un géant. Tout le sol près de l'eau était couvert d'une couche de fumier d'éléphant d'un pied de profondeur.

Le 29 j'arrivai à une fontaine appelée Lotlokane; je chassai dans le voisinage et j'abattis de fort beaux éléphants.

Le 31 juillet je me dirigeai vers l'ouest, avec Mollyeon et une vingtaine d'indigènes, sur les traces d'éléphants mâles qui dataient déjà de deux jours, mais, à la tombée de la nuit, nous nous arrêtâmes sous un arbre touffu pour y souper d'un élan que je tuai et que nous fîmes rôtir.

Le lendemain au matin les traces nous menèrent tout droit vers l'ouest, et nous suivîmes sans nous arrêter les limites du désert jusqu'au coucher du soleil.

Le lendemain dès l'aube, nous nous remîmes sur les traces de nos éléphants, et, après les avoir suivis pendant l'espace de dix milles, nous nous aperçûmes qu'ils s'étaient réfugiés dans le désert où les hommes ne pouvaient les atteindre; aussi abandonnâmes-nous la partie et nous rendîmes-nous à la fontaine où les femmes avaient puisé de l'eau la veille. Là nous vîmes imprimées, dans le sol mou et sablonneux, les traces de quatre éléphants mâles; ils avaient quitté la fontaine fort lentement, et nous les suivîmes dans l'espoir de les atteindre le jour même.

Au bout de quelque temps nous atteignîmes un pays boisé et nous aperçûmes les éléphants dans la forêt à cent mètres de nous. Deux d'entre eux n'étaient pas encore parvenus à leur croissance mais les deux autres étaient très grands; l'un même était immense. Cet éléphant, le plus gros que j'eusse jamais vu, avait malheureusement ses défenses cassées près de la lèvre, aussi je donnai la chasse à son camarade qui portait une paire magnifique au coin de ses lèvres.

Au sixième coup de feu, l'animal s'arrêta et tomba; je descendis de cheval et courus vers lui: il se releva alors, s'avança à quelques pas, puis retomba et mourut. Les dents de cet éléphant étaient les plus belles que j'eusse jamais encore obtenues; elle pesaient certainement cent livres chacune. C'était un très vieux mâle qui avait souvent été blessé avec des assagais. Nous trouvâmes dans son dos les pointes de deux de ces armes.

Le lendemain au point du jour, de l'endroit où j'avais couché, je tuai avec une balle à travers le cœur, un springbook, lancé à la course, à une distance de cent mètres.

Après avoir coupé les cornes d'un rhinocéros noir que je tuai, je me mis en route pour Letlochee et je couchai à Lotlokane, fontaine perpétuelle et abondante.

Le 19, au lever du soleil, je continuai ma route; en gagnant les bords du vaste bassin où se trouve Letlochee, je tuai un koodoo mâle et une girafe que j'abattis d'un seul coup.

Le 24 je quittai Letlochee et m'acheminai vers Lotlokane.

Un des Hottentots m'annonça en chemin qu'il avait trouvé un buffle qu'un lion venait de tuer, et que le roi de la forêt était couché dans les broussailles, à peu de distance, occupé à guetter sa proie. Après avoir sellé trois chevaux, je galopai vers le lion, accompagné de Booi et de Kleinboy, de mon Moore, de Wissley Richard et de tous mes chiens.

En approchant du cadavre du buffle, qui était étendu dans un bois d'épines wait-a-bit, les chiens s'élancèrent à gauche en aboyant, et, immédiatement après, nous entendîmes les rugissements prolongés du lion qui semblait s'avancer précisément vers l'endroit où nous nous tenions. Je tournai la tête pour demander mon cheval de chasse à Kleinboy, mais mes braves serviteurs avaient pris la fuite en entendant les rugissements. La branche d'un arbre avait fait tomber Booi de cheval avec mon meilleur fusil, tandis que Kleinboy, également effrayé, se sauvait avec mon second fusil dans une autre direction.

Au bout de quelques instants je rejoignis Kleinboy à qui je donnai ma malédiction, et, après avoir changé de cheval et puis avoir pris possession de mon fusil, je m'avançai à la rencontre de mon terrible adversaire.

Je dirai pour lui rendre cette justice, que son aspect était terrible; toute sa crinière était teinte de sang du buffle, et les rayons du soleil couchant y ajoutaient un éclat qui donnait à l'animal exaspéré un air de férocité extraordinaire. Il s'acheminait vers les montagnes adjacentes et marchait devant les chiens, la queue droite et roide, d'un air de fierté et d'indépendance dont rien ne peut donner une idée. Il n'y avait pas un moment à perdre; aussi je galopai vers lui, et, lorsque je fus arrivé à une trentaine de mètres, j'arrêtai mon cheval, et, du haut de la selle, je visai au cœur. En se sentant atteint il se retourna, et je lui envoyai une seconde balle un peu au-dessous de la première, qui le blessa mortellement. Il fit quelques pas en avant, puis il tomba mort. C'était un vieux lion fort beau, qui avait très bien nettoyé son buffle, et avait mis la chair à part en tas à quelque distance du cadavre. Chose étonnante, il avait fait le guet toute la journée pour chasser les vautours.

Après déjeuner je fis un tour dans la vallée avec l'intention de chercher des gems-boks-bastards de l'autre côté des montagnes, et je n'avais encore fait que la moitié du chemin lorsque j'aperçus à une distance d'environ deux cents mètres, une antilope noire tant désirée, les yeux fixés sur moi. C'était un vieux mâle magnifique: comme j'avais entendu dire que les chiens attrapaient facilement ces animaux, j'envoyai les miens, qui m'accompagnaient tous, à l'attaque, et je fis feu pour les encourager. Une demi-minute après ils atteignaient la bête et la forçaient à descendre la côte. Le gems-bok traversa la vallée devant moi et monta un petit sentier rude et escarpé dans les rochers à ma droite, où les chiens ne le suivirent qu'avec peine.

J'espérais entendre les aboiements, mais j'écoutai inutilement. Il m'était impossible de suivre la chasse à cheval; aussi je galopai vers un point opposé, et j'écoutai avec une anxiété croissante, en m'élevant sur mes étriers

pour saisir le moindre cri de mes chiens fidèles. Je n'attendis pas longtemps : je les entendis bientôt dans un vallon éloigné des rochers.

Les battements de mon cœur redoublèrent : ce ne pouvait être que l'antilope noire, et je savais que les chiens ne la quitteraient jamais ; je compris qu'elle m'appartenait. Je fis passer Mazeppa sur d'affreuses masses de rochers adamantins, et j'arrivai enfin à l'endroit où se tenaient mes chiens.

D'épais buissons dérobaient le gibier à ma vue ; je jetai un coup d'œil par-dessus, et, à mon grand désappointement, je vis en place de l'antilope un grand koodoo noir qui défendait bravement sa vie ; je l'abattis à l'aide d'une balle dans le cœur. En me retournant j'aperçus une autre antilope noire : Dès que j'eus attaché les chevaux, je me

crâne d'un très grand lion, que les indigènes disaient avoir été tué par un autre lion.

Le soir je couchai près d'une source avec Kleinboy. De nombreux animaux vinrent y boire, mais il faisait trop noir pour que je pusse tirer avec certitude. A minuit, un lion et une lionne s'avancèrent à dix mètres de nous avant que nous les eussions aperçus. J'étais à moitié endormi, mais Kleinboy prit à côté de moi le grand fusil et, par un heureux hasard, blessa le lion au cœur. Aussitôt celui-ci bondit en avant à une distance de cinquante mètres, en faisant entendre d'affreux gémissements, puis il expira. Bientôt après nous entendîmes les hyènes et les chacals dévorer son corps ; et, avant le jour, il n'en restait plus de traces. Au bout de quelque temps, la lionne vint à la



Une grande troupe d'éléphants était venue à la fontaine.

mis en chemin et je grimpai sur les rochers pour la surprendre.

Je pris un peu plus sous le vent ; le Bushman me suivait en tenant Boxer attaché, et je vis enfin la bête sous les arbres à cent mètres de moi. Après m'en être approché d'une dizaine de mètres, je m'étendis par terre pour attendre le moment où elle se déciderait à changer de place, ce qu'elle fit bientôt. Elle eut l'obligeance de s'avancer de quelques pas et de présenter de profil sa tête ornée de cornes magnifiquement courbées, qui touchaient presque à ses hanches. Je fis feu.

La balle lui brisa une des pattes de devant à l'épaule et la fit tomber, mais l'antilope se remit bientôt sur ses jambes et traversa la côte en boitant. Boxer arriva aussitôt, et, en le voyant, l'animal se retourna et je lui envoyai une seconde balle dans les côtes. Aussitôt elle disparut suivie des chiens. Je courus après elle aussi vite que possible et je la trouvai assise sur la montagne, après avoir fait la moitié de la descente : je l'achevai au moyen d'une balle dans le cœur. C'était une magnifique antilope noire, fort jeune, très grasse et dont la chair était excellente.

Le 28 je traversai à pied un terrain rocailleux, et le soir je préparai un bivouac dans la vallée pour y passer la nuit.

Dans la matinée du 4 août je me décidai à quitter le pays de Bamangwato pour retourner à Sichely par Mauchily, et j'y arrivai le 15 ; mais cet endroit était rempli d'indigènes et tout le gibier avait disparu. Je me mis aussitôt en route pour le Lesseby. Là aussi les indigènes s'étaient assemblés, et je m'acheminai vers Loobie, où je trouvai le

recherche du mâle et nous approcha de fort près en faisant entendre d'horribles rugissements. Il y avait de quoi effrayer l'homme le plus brave ; Kleinboy perdit complètement courage. J'entendais d'autres lions arriver du côté opposé, et comprenant alors que nous étions en grand danger, je lui permis de faire du feu.

Je continuai à demeurer dans cet endroit jusqu'au 1er septembre. Je fis une chasse magnifique, et j'abattis de fort beaux échantillons de toutes les diverses espèces de gibier qui fréquentaient le pays.

XXI

JE TIRE, A MINUIT, SUR UN LION, DU TROU OU J'ÉTAIS PLACÉ. — MORT DE MON CINQUIÈME ÉLÉPHANT. — LES SERPENTS DE ROCHERS. — FIN PRÉMATURÉE DE CINQ RHINOCÉROS. — JE RENCONTRE UN TERRIBLE LION. — COLESBERG. — GRAHAM'S-TOWN.

Dans l'après-midi du 3 septembre je restai encore près de la fontaine, et, vers le coucher du soleil, j'envoyai une balle à travers le corps d'un pallah dont la tête était ma

gnifique. J'ordonnai qu'on le plaçât à l'entrée de mon affût, à côté de l'eau, afin d'attirer les lions, et, après souper, je revins près de la fontaine avec Kleinboy et Mollyen. La lune était dans son plein, et nous étions à peine étendus sur la terre depuis quelques instants quand j'entendis vers l'est la terrible voix d'un lion. Je distinguais aussi les cris des chacals qui faisaient un festin avec les restes du rhinocéros que j'avais tué. Bientôt un troupeau de zèbres, accompagnés d'élans s'approcha de l'eau ; ces animaux étaient trop timides pour venir boire ; ils étaient suivis d'un grand nombre de chiens sauvages. Quand je tirai sur eux, ils s'éloignèrent avec le pallah. Ils essayèrent de revenir une seconde fois ; je fis encore feu et j'en blessai un.

Quelques minutes après, le bruit des pas d'un grand nombre d'animaux se fit entendre ; c'étaient ceux des wild-beasts bleus. Ils avaient très soif. La femelle qui les conduisait s'avança et se plaça hardiment en face de moi.

Je lui envoyai une balle ; elle courut à soixante mètres sur le talus qui se trouvait derrière nous, et tomba morte. Les autres animaux traversèrent la vallée, et se placèrent sur le terrain élevé qui se trouvait vis-à-vis, abandonnant le corps de leur conductrice aux hyènes et aux chacals.

Quelque temps après, un lion poussa un rugissement ; il se tenait sur un monticule ombragé, à cinquante pas de nous. Ce rugissement fut suivi d'un silence mortel qui dura presque une minute, et, sans même oser respirer, je le surveillai très attentivement, m'attendant à chaque instant à voir s'approcher le terrible roi des animaux ; mais il était trop rusé pour cela. Ayant vu les animaux s'enfuir timidement du voisinage de la futaie ; il fit un circuit pour éviter la source. Quelques minutes après il rugit de nouveau ; puis j'entendis les cris de nombreux chacals qui paraissaient l'inviter à traverser la vallée pour venir près du cadavre du wild-beast ; le lion semblait leur répondre, et tout demeura tranquille.

Après avoir prêté attentivement l'oreille pendant un quart d'heure, j'entendis des hyènes et des chacals qui abandonnaient derrière moi les restes du wild-beast. Je tournai la tête et j'aperçus un lion fort et majestueux. Sa crinière touchait presque à terre ; il était près du cadavre. Il paraissait savoir que je n'étais pas loin de lui. Il baissa la tête, saisit le wild-beast, et l'emporta un peu plus haut sur la colline. Il s'arrêta alors pour reprendre haleine, sans exposer ses côtés. Avant qu'une minute fut écoulée, il reprit le wild-beast, le traîna à douze mètres plus loin environ, puis releva sa noble tête.

Je n'avais pas de temps à perdre. Il me présentait le flanc droit et se tenait dans une position oblique. Je fis feu. Ma balle atteignit le lion ; il tomba. Pendant quelques secondes aucun bruit ne se fit entendre. Tout à coup il poussa un profond gémissement, se releva doucement, rampa lentement jusque sous les arbres, s'y arrêta, et rugit d'une manière plaintive comme s'il allait expirer. J'avais tout lieu de croire qu'il était mort ou qu'il était près de mourir. Si je n'avais été à sa recherche que le lendemain, je devais m'attendre à ce que les hyènes et les chacals l'eussent dévoré.

Pour éviter cette perte, je me rendis au camp, j'y sellai deux chevaux et j'allai avec Martin, suivi de tous les chiens que les naturels tenaient à la main. En arrivant près du wild-beast, ils voulurent s'échapper pour courir après les hyènes et les chacals. Nous écoutâmes en vain pour entendre les rugissements du lion. J'étais persuadé qu'il était mort aussi ; j'avançai sans peur vers l'endroit d'où était parti son gémissement. Là, j'eus la satisfaction de voir le magnifique quadrupède étendu au pied d'un arbre.

La balle avait pénétré dans son ventre, un peu en avant du flanc, avait traversé la longueur et la largeur du corps et lui avait fait une large blessure à l'épaule. Rien ne peut donner une idée de la beauté de ce majestueux animal, couché encore chaud à mes pieds. Je fis du feu et je pus contempler avec délices sa belle crinière noire, ses jambes énormes, ses griffes glauques et aiguës, sa parfaite beauté. Je compris alors que j'avais conquis le plus beau prix que ce vaste monde pût accorder à un chasseur.

J'envoyai chercher des chevaux et un chariot, et nous portâmes le lion au camp, sur le chemin qui conduisait à la source. Ce soir là, avec une seule balle, je tuai encore un vieux rhinocéros noir.

Le 4, dans l'après-midi, je creusai davantage mon trou et j'abattis trois rhinocéros, puis enfin un pallah, roi d'un troupeau qui vint se désaltérer.

Le lendemain soir, il ne restait presque plus de viande des deux rhinocéros étendus sur le chemin que le gibier suivait pour se rendre à la fontaine. Cependant je voulus qu'on laissât le troisième rhinocéros presque en face du lieu où je me tenais caché, dans l'espoir d'attirer un lion, et, après le coucher du soleil, je descendis avec Kleinboy et deux naturels qui se cachèrent dans un autre trou avec Wolf et Boxer, prêts à s'élancer si je blessais un lion.

En arrivant près de la fontaine je dirigeai mes yeux sur les restes du rhinocéros, et, à mon grand étonnement, j'aperçus le terrain environnant couvert d'énormes animaux. Kleinboy prétendait que c'étaient des zèbres ; je ne le contredis point ; mais je ne comprenais pas que des zèbres vinssent cabrioler près d'un rhinocéros mort. J'arrangeai donc rapidement mes couvertures, mon oreiller et mes fusils dans le trou, et m'étendis à terre pour jouir du spectacle intéressant que j'avais devant moi.

Il faisait clair de lune, et je pus apercevoir six lions vigoureux, douze ou quinze hyènes et de vingt à trente chacals entourant et dévorant la carcasse du rhinocéros.

Ces lions étaient très paisibles, mais les hyènes et les chacals se battaient après chaque bouchée, se chassant les uns les autres, et poussant des cris non interrompus. Les hyènes ne semblaient pas avoir peur des lions, quoiqu'elles fuient ordinairement devant eux.

J'observai qu'elles les suivaient d'une manière peu respectueuse, et paraissaient se réjouir quand un lion s'avançait près de ses camarades pour examiner les morceaux de chair ou les os qu'il traînait plus loin. J'étudiai ce banquet pendant près de trois heures. J'espérais que les lions, après avoir mangé, viendraient boire. Bientôt deux grands rhinocéros blancs et deux noirs parurent devant moi ; l'odeur du sang les fit reculer.

A la fin les lions, apparemment satisfaits, s'éloignèrent la tête haute ; ils semblaient vouloir se diriger vers la source. Au bout de deux minutes l'un d'eux tourna la tête vers moi ; il s'avança, et fut suivi immédiatement par un de ses compagnons, puis quelques secondes après, par les quatre autres. C'était une marche générale ; il était évident que tous voulaient apaiser leur soif à une distance de quinze mètres de l'endroit où je me trouvais.

Je saisis mes armes et j'obligeai Kleinboy à rester immobile ; il voulait s'élancer ; je savais par expérience où les lions désiraient boire. Je tins mon fusil à la main et pris la position que je jugeai la meilleure. Les six lions s'avancèrent tranquillement le long de l'élévation rocailleuse ; ils étaient à soixante mètres de moi et s'arrêtèrent quelques instants pour se reconnaître. L'un d'eux allongea ses lourdes pattes sur le roc et se coucha ; les autres se rapprochèrent de moi. Comme je l'avais pensé, ils venaient boire à leur ancienne place ; trois lapèrent bruyamment l'eau. Kleinboy leva sa vilaine tête ; je me tournai doucement pour le faire tenir tranquille. J'examinai alors encore les lions, et j'acquis la certitude que j'étais découvert.

Une vieille lionne, qui semblait servir de guide, m'avait aperçu la tête levée, les yeux fixés sur moi, elle marchait lentement autour des lèvres de la petite source ; dans le désir de cultiver ma connaissance. Je l'empêchai de me contempler davantage, et je pensai aussitôt qu'il était plus prudent de tirer sur elle, surtout avant qu'aucun autre lion m'eût aperçu.

Je la visai donc ; elle vit ce mouvement, s'arrêta et me présenta le flanc. Je fis feu ; la balle entra par une épaule et sortit par l'autre. La lionne fit encore quelques pas et poussa plusieurs rugissements ; ses compagnons la suivirent. Ils étaient enveloppés dans un nuage de poussière ; ceux-ci ne s'arrêtèrent que sous les arbres placés derrière moi, à l'exception d'un seul qui regarda en arrière pendant quelques secondes. J'écoutais attentivement pour entendre le cri plaintif qui m'annoncerait la mort de la lionne ; ce ne fut pas en vain : elle poussa bientôt son dernier rugissement. Alors je lâchai Wolf et Boxer et je les suivis pour chercher la victime. Je la trouvai étendue, morte, à vingt mètres du lieu où était tombé le vieux lion deux nuits auparavant. C'était une vieille lionne dont les dents étaient encore parfaites.

La nuit du 8 nous portâmes nos regards du côté de la fontaine ; sans avoir reçu d'ordre Kleinboy tira sur un rhinocéros noir et la balle lui traversa l'épaule. Le *borele* s'emporta follement et furieusement à travers les arbres et buissons, marchant droit sur le camp et faisant le bruit le plus affreux ; puis enfin il s'arrêta près des wagons, chancela et tomba mort. Je l'aperçus en revenant ; c'était un magnifique spécimen qui portait trois cornes bien distinctes.

Le 10 nous nous dirigeâmes vers Bootlonamy. Nous y arrivâmes au coucher du soleil ; et le lendemain nous nous mîmes en marche. Nous errâmes pendant trois jours ; les bestiaux et les chevaux mouraient presque de soif. Nous atteignîmes Moselakose, une fontaine éloignée dans la première chaîne de montagnes qui se présenta à nous, et y restâmes jusqu'au 20.

La matinée du 21 était froide. Un grand vent soufflait du sud-ouest. Je me mis en route pour marcher à la frontière bien avant que l'étoile du matin ne fût visible ; il me tardait de me reposer. Je sortis de mon trou pour voir quelle espèce de gibier était venue se désaltérer pendant la nuit. A mon grand étonnement je remarquai les traces d'un énorme éléphant qui devait être venu là quelques heures au-

paravant. Je revins au camp en toute hâte, où je fis tous les préparatifs nécessaires pour une excursion de trois jours et je suivis les traces avec deux cavaliers et six naturels. Nous parcourûmes cinq milles vers l'est. l'éléphant avait songé à sa nourriture le long de son chemin. Tout à coup nous aperçûmes l'animal à la distance de vingt mètres : un arbre touffu nous cachait presque entièrement à sa vue. Les chiens s'élancèrent sur lui : je l'atteignis d'un coup mortel avant qu'il soupçonnât notre présence ; puis je le poursuivis sur un terrain plus difficile et je l'achevai d'un second coup de fusil.

C'était le cinquième éléphant que je tuais depuis mon séjour en Afrique ; je ne parle pas de ceux que j'avais blessés et perdus.

Dans la même journée je vis un magnifique buffle étendu à terre qui avait pris cette position, espérant que nous passerions sans l'apercevoir. En Écosse les cerfs et les chevreuils se couchent ainsi.

La quantité de buffles dont je découvris les empreintes de ce côté de la chaîne de montagnes me fit penser qu'il devait y avoir une vaste source sur ce versant ; car seulement un ou deux buffles étaient venus par hasard boire à la fontaine où j'étais campé. Les natifs m'assurèrent que j'étais dans l'erreur. Malgré leurs assertions je partis avec Kleinboy et le Bushman. Nous avançâmes d'abord du côté de l'ouest et traversâmes les montagnes en suivant une multitude de vallées rocailleuses et de ravins, au delà desquels nous prîmes un sentier foulé par le gibier. Il circulait sur une étendue de deux ou trois milles et aboutissait à une belle fontaine qui sortait d'une gorge profonde. La terre était encore fraîchement remuée en cet endroit par des rhinocéros blancs et noirs, par des buffles, par des vaches sauvages, par des sassaybies, par des koodoos et par des klipspringers, etc. Les cavaliers qui venaient après moi découvrirent aussi, dans la direction de l'est, un ravin qui contenait de l'eau.

Devant l'ouverture d'un autre ravin nous traversâmes des chemins étroits bien battus, ce qui me fit soupçonner que ce ravin contenait aussi une fontaine. Quand nous fûmes arrivés à peu près à la moitié de la route du camp, je tuai un élan qui avait une belle tête, et était, malgré la saison avancée, dans un très bon état.

Sur notre route je tuai encore un bouc koodoo à une distance de deux cents mètres, près de la fontaine ; je lui décochai deux balles simultanément. En examinant les empreintes laissées par le gibier, j'aperçus tout à coup un serpent qui se glissait dans une crevasse du roc placé près de moi. C'était un énorme reptile ; et comme je n'avais jamais eu affaire à ses pareils, j'ignorais les moyens à prendre pour m'en emparer. Je désirais conserver sa peau intacte et ne voulais pas faire usage de ma carabine. Je coupai donc un fort bâton à peu près d'une longueur de huit pieds et je commençai l'attaque. Je le saisis par la queue en essayant de lui faire abandonner le lieu où il s'était réfugié : mes efforts furent vains ; loin de là, il se raidissait davantage. A la fin je lui lançai une courroie qui le saisit par le milieu du corps, puis Kleinboy et moi nous tirâmes énergiquement. Le serpent comprenant qu'il y allait de sa vie desserra ses replis, montra tout à coup sa tête et se jeta sur nous la gueule béante. Avant que j'eusse pu m'éloigner il était sorti de son trou.

Il s'élança de nouveau, s'avança à environ huit ou dix pieds, et fit claquer ses horribles mâchoires à un pied de mes jambes nues. Je me hâtai de sauter pour éviter sa rencontre, et reprenant la branche verte que j'avais coupée, je revins à la charge. Dans ce moment le reptile se glissait sur le sol cherchant à atteindre le sommet des rocs brisés, où il aurait été à l'abri de mes attaques ; mais, avant qu'il y fût parvenu, je lui appliquai deux terribles coups sur la tête.

Il se dirigeait cependant vers un marais d'eau bourbeuse qu'il traversa rapidement : je l'attaquai de nouveau, à la fin pourtant il parut rester immobile. Alors nous le pendîmes par le cou aux branches d'un arbre ; il semblait mort, et pourtant il s'agitait encore ; lorsque nous le dépouillâmes, il se repliait de tous côtés. Ce serpent avait quatorze pieds.

Dans le voisinage de ces fontaines, je fis une excellente chasse pendant quinze jours. Je veillai la nuit dans différents trous qui me servaient de retraite. Je tuai des buffles, des rhinocéros blancs et noirs, des koodoos, des zèbres et d'autres espèces d'animaux. Une nuit, un horrible serpent, que Kleinboy essaya de tuer avec un bâton, se précipita vers moi et me lança son venin dans l'œil ; je m'approchai immédiatement de la fontaine et m'y lavai. Je souffrais beaucoup ; mais quand le matin fut venu j'étais guéri.

Le 16 octobre nous partîmes pour Sichely. Le soleil était brûlant et nous fîmes une halte. Vers la fin de la journée nous n'avions pas d'eau, et pourtant le pays était couvert de traces de toute espèce de gros gibier, en y comprenant même des éléphants.

Le 17, après une traite de plusieurs milles, je me retrouvai encore sur les bords du Ngotwani, qui, excepté à sa source, était cette année généralement à sec. Heureusement nous pûmes, en creusant, nous procurer assez d'eau pour nous tous, hommes et animaux. Les natifs, chargés du soin des bestiaux, étaient abondamment pourvus de viandes, ils demeurèrent en arrière. Les six chevaux et les douze bœufs qui me restaient furent absents toute la nuit ; mais je n'étais pas inquiet de cela, car j'avais confiance en l'intelligence des naturels. Ces gens-là nous rejoignirent après déjeuner ; mais ils n'accompagnaient pas les bœufs, dont ils ne purent nous donner aucune nouvelle ; ils les croyaient avec nous. A l'instant même, je pris le parti d'expédier deux cavaliers pour retrouver leurs traces.

Le 19 Kleinboy revint sans les bœufs ; les naturels croyaient que les Bakalaharis les avaient capturés et envoyés à Sichely. Le lendemain le chef nous en renvoya six en nous faisant dire que les autres n'avaient pas été trouvés, mais qu'on avait aperçu les empreintes de leurs pas.

Le 22 au matin, je revins au camp après avoir suivi inutilement vers l'ouest les traces d'un troupeau d'éléphants. Je pris quelques rafraîchissements, sellai deux chevaux ; puis avec le Bushman nous allâmes sur les bords du Ngotwani pour tuer du gibier quel qu'il fut. Après avoir fait un mille, j'aperçus un vieux léopard couché à l'ombre d'un bosquet d'arbres épineux et paraissant souffrir de l'extrême chaleur. Quoique je ne fusse plus qu'à soixante mètres de lui, il n'avait pas entendu le bruit des pas de mon cheval ; je pensais d'abord que c'était une lionne. Je mis pied à terre et m'appuyant sur la selle du Vieux-Gris je lui lançai une balle. Il se releva, courut ; puis s'arrêta sur le chemin qui descendait à la rivière, pour regarder autour de lui. Je lui décochai une seconde balle, qui lui traversa la poitrine et il disparut sur la rive. Le terrain était trop dangereux, je ne le suivis pas. J'expédiai Ruyter au camp afin qu'il ramenât les chiens. Il revint avec Wolf et Boxer, très abattus par l'ardeur du soleil. Aussi vainement voulus je avancer et les encourager en tirant quelques coups de feu : ils ne paraissaient pas disposés à me seconder.

A la fin j'abandonnai la partie et crus le léopard perdu pour moi. Je me retirais, quand j'entendis derrière moi l'aboiement de Wolf. Je revins sur mes pas, et le trouvai aux abois avec le léopard, au-dessous de l'endroit où j'avais fait feu. Ce dernier, gravement blessé, avait glissé dans la rivière. Au moment où j'approchais, il sortit de l'eau, se rua sur Wolf, l'abattit, regagna le courant et alla s'abriter sous un épais buisson. Wolf le suivit. Mes autres chiens revinrent après avoir entendu une décharge, et le chassèrent hardiment.

Le léopard se précipita sur eux, et, comme il traversait la rivière pour aller sur l'autre rive se cacher sous quelque épais ombrage, je lui envoyai une troisième balle du haut de mon cheval. Aussitôt que le léopard eut gagné la terre je lui en envoyai une quatrième qui l'acheva. Dans ce conflit, comme toujours, le malheureux Alert avait été blessé. Sa tête ensanglantée et sa poitrine, qui portaient encore les marques que la bête féroce lui avait faites, étaient horribles à voir. Le léopard était un vieux mâle très beau.

Dans la soirée, j'ordonnai à mes Hottentots d'aller veiller près d'un bel étang, près de la rivière ; mais, craignant qu'ils ne désobéissent, je descendis le long de l'eau et je rencontrai un vieux buffle accompagné d'une troupe de vaches. Je l'étendis à terre après avoir tiré deux fois sur lui. Ce buffle portait les traces des blessures que lui avaient faites les lions.

Lorsque j'eus atteint le bord de l'eau je fis une halte ; la place me parut favorable. J'attachai mes deux chevaux à un arbre près de la rivière. Sur les bords se dressaient plusieurs bosquets formés d'arbres touffus qui portaient des épines. Je me préparai une cachette près de là et me couchai pour passer la nuit. Lorsque je me fus reposé quelques instants, j'entendis venir un escadron de buffles : ils avancèrent jusqu'aux bosquets situés sur la rive orientale, et se trouvèrent bientôt au-dessous de moi.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis les conducteurs s'aventurèrent à aller boire ; ce fut le signal d'un mouvement général dans le vaste étang. Les buffles avancèrent au galop comme un régiment de cavalerie ; ils faisaient beaucoup de bruit et obscurcissaient l'air d'épais nuages de poussière. Je me décidai à envoyer une balle à l'un d'eux ; tous tressaillirent à ce bruit, et, suivant le bord de l'eau, ils s'arrêtèrent, en écoutant attentivement. Je savais que le buffle était dangereusement blessé, mais il n'était pas abattu. Quelque temps après, je tirai sur un second. Cet animal fut alors grièvement blessé ; mais néanmoins il ne tomba pas non plus immédiatement.

Un peu après j'en visai un troisième. Il put courir à quarante mètres, et alors il tomba et poussa un gémissement, ce qui engagea un grand nombre de ses camarades à se jeter sur lui dans l'intention de l'achever, car telles sont leurs habitudes brutales. Je me glissai près d'eux et tirai un quatrième coup : un autre buffle sauta à quelques mètres, s'abattit, gémit comme le premier, et les siens le traitèrent de la même manière.

Je rampai de nouveau et fis une cinquième décharge : un troisième buffle alla expirer près des autres. Quelques moments après, ceux que j'avais épargnés s'éloignèrent. A l'instant j'entendis un bruit de dents qui déchiraient de la chair. Je pensai que c'était une hyène, et je fis feu pour qu'elle s'éloignât, puis impatient d'examiner les têtes de buffles, j'avançai avec les naturels qui m'avaient accompagné.

Nous étions à peine éloignés de cinq mètres du premier buffle quand je distinguai une masse jaune étendue près de lui. Nous ne tardâmes pas à entendre la terrible voix d'un lion. Je crus que c'en était fait de moi, quand mon compagnon s'écria « Tao » et à l'instant il recula, et commença à souffler dans une relique faite en os, qu'il portait à son collier.

Je me retirai aussitôt dans mon trou ; mais une fois là la fatigue se fit tellement sentir que je m'endormis ; les naturels veillaient dehors à ma sûreté et à la leur. Un peu après minuit on entendit plusieurs lions ; ils venaient de différents côtés. Celui que nous avions aperçu commença à rugir si fort que les naturels pensèrent qu'il aurait dû m'éveiller. Le lion avait soif et suivait la route où se trouvaient les deux chevaux. Je craignis pour eux, quoique cependant j'eusse l'espoir qu'ils avaient mangé assez de chair pour une nuit. Je me recouchai, en prêtant attentivement l'oreille. Bientôt j'entendis le « Tao » pousser un rugissement et se précipiter sur un des coursiers qu'il renversa.

Le pauvre animal hennit doucement, et tout retomba dans un profond silence qui ne dura pas longtemps, car nous perçûmes encore le bruit que faisait le lion en dévorant le buffle. Il vint ensuite près de moi, rugissant d'une manière encore plus effrayante, marchant çà et là et paraissant méditer quelque projet sinistre. Je crus que nous devions prudemment faire du feu.

Nous rassemblâmes promptement quelques roseaux desséchés et quelques broussailles, et nous obtînmes bientôt une flamme brillante. Le lion n'était pas encore instruit de notre voisinage. Il s'avança pour s'assurer d'où provenait la clarté. Comme il n'y voyait pas assez distinctement du haut de la rive, il descendit dans le lit de la rivière par un sentier foulé par le gibier. Ce sentier était situé à quelques pas de nous ; il arriva à l'instant où je me rendais en cet endroit pour chercher plus de bois. Jusque-là de grands roseaux m'avaient dérobé à la vue du lion ; mais tout d'un coup nous nous trouvâmes face à face.

Ce que je remarquai en premier lieu ce fut le mouvement qu'il fit de côté en s'accompagnant de rugissements répétés. Involontairement je reculai tout en tremblant, puis je poussai un cri craintif, tel que je ne me rappelle pas en avoir poussé auparavant. Je m'imaginai que le lion venait sur moi. Je me trompais ; il avait eu probablement aussi peur que moi et me laissa me retirer.

Nous augmentâmes le tas de bois et entretînmes un très grand feu. Jusqu'au jour les lions ne cessèrent de se régaler près de nous, malgré les récriminations des naturels qui, animés du véritable esprit des Béchuanas, se lamentaient qu'on laissât perdre tant de chair. Ils ne cessaient de crier et de lancer des brandons allumés aux lions, qui semblaient ne pas s'inquiéter de ce bruit et continuaient leur repas.

Dès qu'il fit jour je me levai et visitai les buffles. Les trois qui étaient tombés étaient des vaches belles et vieilles. Deux avaient été en partie dévorées par les lions. Je me rendis ensuite à l'endroit où se trouvaient les chevaux ; le sable qui les entourait portait l'empreinte des pas du lion. Il s'était précipité sur mon Vieux-Gris, mais il s'était contenté de lui écorcher le dos à travers le cuir de la selle ; les rênes l'avaient peut-être préservé, ou bien encore le féroce animal en découvrant la maigreur de la bête avait préféré le buffle.

Le 24 nous remontâmes le Ngotwani ; nous nous arrêtâmes près du vaste étang où deux nuits auparavant j'avais tué trois buffles.

Ruyter et quelques naturels, que j'avais laissés pour surveiller les restes des buffles, racontèrent que toute la nuit ils avaient vu des lions dans le voisinage ; qu'ils s'avançaient hardiment à quelques mètres d'eux, et ne se retiraient que lorsqu'ils leur jetaient à la tête des brandons enflammés.

Le 27 au matin la chaleur était étouffante ; néanmoins je résolus de plier bagage et de partir pour Chouaney. En chemin, la roue de derrière de mon wagon se détacha, mais heureusement l'axe ne fut pas brisé. Nous atteignîmes Sichely un peu après le coucher du soleil.

Le lendemain le temps était un peu couvert et quelques averses tombèrent. Dans la soirée le chef vint me voir ; il ramenait les quatre bœufs que je croyais perdus, ou pour dire vrai, s'était enfin décidé à me les rendre.

Je continuai lentement mon voyage en passant par Lotlokane, Mattito et Campbellsdorp, et j'atteignis la rivière de Vaal le 11 novembre. La hauteur des eaux m'obligea de rester là quelques jours.

Le 16 nous essayâmes, à différentes reprises, de traverser la rivière, mais nous fûmes obligés d'y renoncer, car nous laissâmes notre wagon le plus lourd au milieu des eaux. Je dormis peu la nuit : j'avais de graves sujets d'inquiétude, car, si le courant se fût élevé, mon wagon aurait été emporté, et il contenait presque tout ce que je possédais ; j'aurais donc été complètement ruiné.

A la pointe du jour j'eus la satisfaction de voir que les eaux avaient un peu baissé. Après des efforts incroyables et avec l'aide des Griquas et de plusieurs bœufs qui n'étaient pas fatigués, nous retirâmes le lourd wagon hors de l'eau sans qu'il eut éprouvé aucun dommage, et nous le conduisîmes sur le sommet de la côte élevée.

Je voulais faire traverser le courant aux autres wagons, mais les Griquas firent quelques objections en disant que c'était dimanche. Je les levai bientôt en leur promettant de leur préparer quelques aliments et du café. Ils se mirent donc à l'ouvrage, remplis de la meilleure volonté, et deux heures après les wagons étaient sur l'autre rive.

Le 8 nous entrâmes dans le village de Colesberg, et j'employai toute l'après-midi à décharger deux de mes véhicules. Nous étalâmes toutes nos curiosités sur la place du marché, dans le but de faire parade. La vue en était vraiment remarquable et frappait d'admiration tous ceux qui examinaient ces trophées.

Le 13 je partis pour Grahams'-Town, et le 17 je traversai la plaine de Chebus. Le 25 nous arrivâmes à Beaufort, où je dînai avec quelques bons amis que j'eus grand plaisir à revoir.

Le 29 nous nous dirigeâmes vers la rivière Fish. Là, je trouvai environ soixante wagons qui attendaient la baisse des eaux pour la traverser. Quelques-uns de nous se mirent à l'ouvrage pour nettoyer sur l'autre rive un endroit boueux ; après quoi plusieurs wagons légèrement chargés purent passer ; mais, quand nous essayâmes de transporter mon grand wagon, il enfonça, et nous ne pûmes le retirer qu'à grand'peine. Il était temps, car les eaux montaient ; une demi-heure après elles formaient un torrent rapide qui avait au moins dix pieds de profondeur.

Le 1er février la rivière était beaucoup plus basse : après avoir enlevé la boue qui se trouvait des deux côtés du courant, je fis passer mon second wagon, et me mis en route. J'atteignis Graham's-Town le 2. Là, je vendis mon ivoire et mes plumes d'autruche, et je réalisai à peu près mille livres.

XXII

DÉPART POUR UNE AUTRE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS. — LES CROCODILES. — LES HIPPOPOTAMES. — L'ANTILOPE SÉROLOMOOTLOOQUE.

Je n'avais pas encore pris de résolution, et je restai quelques semaines à Graham's-Town. A la fin, je me décidai à entreprendre un autre voyage, et le 11 mars je partis pour le centre. Je voulus essayer de suivre un chemin plus court sur le territoire du chef Mahura.

Je pris cette route, traversai la rivière de Vaal, et le 8 mai je m'acheminai vers l'est, en m'écartant de ma première direction.

Le 7 nous entrâmes sur le vaste territoire arrosé par le Hart, et de bonne heure, dans la journée, nous prîmes une direction parallèle à celle de la rivière. Ce même jour nous rencontrâmes la plus grande quantité de chiens sauvages que j'eusse jamais vue ; ils étaient environ quarante. Quand mes chiens les chassèrent, au lieu de fuir ils se retournèrent contre eux et leur livrèrent bataille.

Le 12 nous marchâmes dans l'intérieur. Avant déjeuner nous n'étions plus qu'à trois milles de Mahura ; après avoir pris notre repas du matin, nous allâmes présenter nos hommages à M. Ross, le missionnaire résident.

Nous entrâmes ensemble dans la ville, et visitâmes Mahura et son frère : la physionomie de ces deux hommes prévenait en leur faveur. M. Ross m'apprit que le premier avait l'intention de faire la guerre à une tribu qui habite le nord-est, puis que Mochuarra, le chef de Motito, avait l'intention d'attaquer Sichely.

J'obtins de Mahura six kaross en échange de munitions ; je lui présentai un fouet et deux livres de poudre et le marché fut conclu.

Vers midi je me mis en route, en suivant les anciennes

traces de trois wagons. On m'assura qu'elles me conduiraient dans mon premier chemin à Groat-Choi. Le 20 nous atteignîmes la rive du Meritsane, deux milles plus bas que nous ne l'avions déjà fait. Ce jour-là nous n'avions pas encore aperçu de vestiges de gibier. Nous commençâmes pourtant bientôt à distinguer l'empreinte des pas de rhinocéros noirs, de pallahs, de koodoos et de hartte-beasts.

Le 23 j'arrivai près de Molopo, charmante petite rivière. A l'endroit où je l'atteignis elle est entièrement cachée par de grands roseaux et de longues herbes qui occupent sur ses rives un espace d'au moins cent mètres ; de chaque côté les reitbucks sont très abondants. En remontant à cheval le cours de l'eau, je vis sortir de dessous un ombrage voisin deux lions qui se dirigeaient vers les roseaux.

Je galopai en avant pour essayer de me placer entre eux et la rivière. Ces animaux s'imaginèrent alors que nous étions nous-mêmes des animaux ; ils n'essayèrent pas de reculer, s'arrêtèrent, et regardèrent jusqu'à ce que je fusse à cinquante mètres d'eux, juste entre le dernier et les roseaux. Je fus frappé de surprise et d'admiration ; ces deux nobles quadrupèdes étaient vraiment majestueux et terribles.

Tous les deux étaient énormes. Le premier était un lion à crinière noire ; le second, qui était le plus vieux et le plus beau, un lion à crinière jaune.

Le lion à la crinière noire, après m'avoir examiné pendant quelques minutes, marcha doucement en avant et s'élança dans les roseaux ; son camarade voulait l'imiter, mais j'étais maintenant entre lui et la rivière. Il ne semblait pas être enchanté de ma présence, et ne pas savoir non plus qui j'étais ; croyant que je ne l'avais pas aperçu, il se coucha dans les hautes herbes. Je chargeai et attendis un instant afin que tous mes chiens fussent venus ; puis j'avançai lentement vers le lion, comme si je voulais passer à quelques mètres de lui.

Ce mouvement me fut fatal, car j'avais découvert un passage de retraite dans la direction des roseaux. Lorsque je fus à une courte distance de lui, je maintins mon cheval de manière à pouvoir faire feu. Le lion portant ses regards d'un autre côté, examina le terrain entre lui et les roseaux, et, voyant un chemin libre, il s'élança en avant. Je n'avais pas eu le temps de descendre de mon cheval, frappé de terreur, que déjà il était près des roseaux. Il y entra. Plusieurs chiens le suivirent, mais ils revinrent immédiatement en aboyant. Il était évident qu'ils étaient très effrayés et reculaient devant le lion.

Il eût été par trop dangereux d'aller attaquer ces deux animaux dans leur fort et je les y laissai tranquilles.

Le 27 nous arrivâmes à Thouaney et nous y restâmes le lendemain pour faire du commerce. J'obtins de Sichely deux naturels pour m'accompagner au Limpopo ; leur salaire devait être un fusil pour chacun d'eux.

Vers midi, nous nous mîmes en route et nous arrêtâmes près du Ngotwani, dont je devais suivre le bord. Le pays que parcourt cette rivière est sablonneux et généralement couvert d'épais fourrés remplis d'épines, ce qui retarda beaucoup notre marche, car nous étions obligés de couper un passage avant que les wagons pussent avancer. Après le coucher du soleil plusieurs lions rugirent autour de nous. Dans la soirée du lendemain, je tuai un magnifique buffle dont la tête était ornée de cornes fort régulières.

Le 8 juin nous découvrîmes le Limpopo ; c'était là ce que nous désirions depuis fort longtemps. Je fus frappé d'admiration à la vue de cette splendide rivière. Les arbres qui croissent sur ses bords sont d'une grandeur prodigieuse et d'une surprenante beauté.

Le jour suivant je montai à cheval et me plaçai avec Ruyter en avant des wagons. Je tuai un daim près d'une source où les pallahs étaient très nombreux. A midi je chassai un troupeau de ces mêmes daims, dont je voulais éprouver la vitesse ; ils me conduisirent dans un labyrinthe de vallées marécageuses, et je fus obligé d'abandonner la partie. Ensuite je rencontrai un énorme crocodile se réchauffant sur le sable, mais il se jeta immédiatement dans l'eau.

J'observai une nombreuse quantité de plusieurs espèces de canards sauvages et de poules d'eau. Ces oiseaux n'étaient nullement effrayés. Il y avait aussi des poules de Guinée, trois espèces de grosses perdrix et deux de cailles. Je tuai, ce même jour, un vieux pallah et un daim de forte taille, mais je n'emportai pas ce dernier.

Le 10, dès que le jour parut, nous nous remîmes en route, toujours à cheval. Je précédai les wagons. J'aperçus, pour la première fois, des empreintes nombreuses de pas d'hippopotames. Ces pas étaient semblables à ceux du Borelé le rhinocéros noir, mais plus larges, car leurs pieds portaient quatre membranes au lieu de trois.

Dans l'après-midi je repartis avec le Bushman et de nouveaux chevaux. J'ordonnai que les wagons suivissent la ligne droite ; mais je suivis les méandres de la rivière.

Là j'aperçus, sur le sable de la rive opposée, trois énormes crocodiles se chauffant au soleil. Je fus étonné de leur taille. L'un d'eux semblait avoir seize ou dix-huit pieds de longueur ; son corps était aussi gros que celui d'un bœuf.

Lorsqu'ils nous virent, ils plongèrent dans l'eau. Une minute après, l'un d'eux sortit la tête au milieu du courant ; je visai juste, et lui envoyai une balle dans la cervelle. Les convulsions d'agonie qui suivirent furent vraiment effrayantes. D'abord il s'enfonça sous le coup ; mais, immédiatement après, frappant le fond avec sa queue, il revint à la surface, et se débattant avec violence, se plaçant quelquefois sur le dos, quelquefois sur le flanc. Une fois il nous montra sa tête et ses deux pieds de devant ; puis, après, sa queue et ses jambes de derrière dont il frappait l'eau avec une force étonnante.

Des nuages de sable accompagnaient tous ces mouvements, et le rapide courant l'entraînait. Bientôt l'agonie cessa, et il tomba pour ne plus se relever.

Un instant après je vis sur le bord un petit crocodile. Je tirai, et tout à coup le saurien s'élança dans l'eau. Un peu plus loin j'en blessai un troisième et enfin un quatrième.

Nous arrivâmes à un tournant de la rivière, couvert de verdure, et nous rencontrâmes nez à nez une troupe de cinq ou six beaux léopards.

A la première courbure du courant nous distinguâmes, sur la rive opposée, trois monstrueux crocodiles rampant sur un chemin facile. Je fis feu sur l'un d'eux et l'atteignis à la tête et au côté. Atteint par la balle, le crocodile fit mille circuits et porta son horrible gueule vers sa blessure comme pour se lécher.

Je lançai mon cheval au galop pour rejoindre mes wagons, et je rencontrai tout à coup un lion et une lionne étendus à l'ombre d'un antique et gigantesque mimosa. Je fis une première décharge sur le lion. Au premier coup je le manquai ; mais je le blessai la seconde fois. Il se leva furieux, poussa plusieurs rugissements, et s'éloigna.

Lorsque je parvins au camp, mes hommes m'apprirent qu'ils venaient d'apercevoir deux énormes hippopotames au bas de la rivière. Je me dirigeai vers l'endroit indiqué ; j'en visai un, lui envoyai trois balles dans la tête et il tomba. La nuit était trop obscure ; aussi le perdîmes-nous.

Le 12, vers la pointe du jour, nous entendîmes pendant environ vingt minutes, un bruit qui provenait de la rivière. Ce bruit était semblable à celui de la mer et provenait des cris de buffles : c'était un troupeau de ces animaux qui traversait l'eau.

Je pris mon cheval et me rendis à l'endroit d'où partait le bruit pour examiner les buffles. C'était dans une lagune éloignée du courant : les bords, pendant plusieurs acres, étaient très ombragés de grands roseaux et d'herbes qui s'élevaient au-dessus de ma tête, lorsque j'étais en selle. Au delà des roseaux et de l'herbe se trouvaient des arbres de toutes tailles, formant un ombrage épais. C'était, au reste, l'aspect qu'offraient les bords du Limpopo, dans la partie que j'avais déjà visitée.

Je m'en retournais doucement au camp lorsque j'aperçus une antilope de la plus exquise beauté, espèce entièrement inconnue aux chasseurs et aux naturalistes. L'animal s'arrêta au milieu de mon chemin et me regarda en face. C'était un vieux bouc de l'espèce « serolomootlooque » des Bakalaharis, le bushbuck du Limpopo, et il avait une très belle paire de cornes. En l'apercevant, je fus frappé de surprise et de joie ; mon cœur palpitait d'un indicible plaisir.

Je descendis de cheval ; mais, avant que je pusse tirer, ce bel animal s'était élancé dans les roseaux, et je l'avais perdu de vue. Dans ce moment j'aurais donné tout ce que je possédais pour tuer cette charmante antilope. Je résolus de ne pas pousser plus loin mon expédition jusqu'à ce que je l'eusse ajoutée à ma collection, dût cette chasse me coûter un mois de peines.

Immédiatement je donnai mon cheval à garder au cavalier qui m'accompagnait. Avec ma carabine bien chargée, je m'avançai vers le fourré ; je le parcourus en long et en large : ce fut en vain ; l'antilope s'était enfuie, et je ne savais plus où la trouver. Je retournai donc lentement vers le bord de l'eau, afin de me rendre au camp. Je n'étais plus qu'à cent mètres des wagons, méditant comme je pourrais m'emparer du serolomootlooque, quand pour la seconde fois l'antilope se trouva sur mon passage. Je l'avais chassée devant moi le long de la mer. Elle trottait comme un chevreuil sous l'épais ombrage, et s'arrêta enfin au milieu de taillis épineux ; je tirai alors et la manquai. Elle m'offrit une autre chance de tirer, mais avant que ma carabine fût mise à l'épaule, le serolomootlooque se coucha et resta immobile sur le sable.

La balle avait percé la peau le long des côtes ; elle était entrée dans le corps, avait passé le long du cou, et

s'était logée dans la cervelle, où nous la trouvâmes en préparant sa tête pour la conserver. J'étais enfin sûr de ma bonne fortune. Je possédais un nouveau trophée d'une grande valeur.

Je fis immédiatement transporter l'animal au camp et je pris toutes les mesures nécessaires pour en faire une description exacte qui pût servir aux naturalistes. Je baptisai ma victime du nom d'*Antilopus Roualeyni* ou bush-bock du Limpopo.

Le lendemain matin je trouvai de fraîches empreintes d'hippopotames : c'étaient celles des deux bêtes de la nuit précédente ; je les suivis à une grande distance, sur les bords de la rivière. Enfin j'en aperçus un troupeau couché à l'ombre d'arbres de taille gigantesque. Les eaux, au moment des inondations, avaient déposé en cet endroit de larges bancs de sable dans lesquels les hippopotames avaient creusé leurs lits.

D'épais taillis et des roseaux entouraient leur retraite située près d'un ruisseau large et profond, dans le voisinage duquel ils avaient tracé des sentiers qui y conduisaient dans toutes les directions.

Ce qui m'apprit que j'étais près d'eux, ce fut le cri d'un vieux taureau qui prit l'alarme à la fuite soudaine d'une espèce de héron ; ce cri ressemblait un peu à celui d'un éléphant. Il était dans l'eau, qui lui montait presque jusqu'au cou, et agitait au soleil ses courtes oreilles ; chaque demi-minute il disparaissait dans le courant, puis se remontrait et poussait des mugissements terribles.

Tout en l'observant je mis pied à terre chaque fois qu'il n'était plus visible ; j'avançai ainsi jusqu'à ce que je fusse arrivé derrière les grands roseaux, environ à vingt mètres de lui ; de là j'aurai pu le frapper mortellement avec une seule balle, mais malheureusement je résolus de laisser en repos lui et les siens jusqu'au lendemain, quand j'aurais mes hommes qui m'aideraient à les transporter sur le rivage.

Bientôt il me vit, plongea entièrement, et nagea autour d'un promontoire ombragé qui se trouvait au milieu du courant. Là, ses camarades et lui ne cessèrent point de souffler très fort. Je retournai au camp et j'ordonnai à mes hommes de se mettre en marche. J'allai en avant et je traversai le Limpopo ; l'eau montait jusqu'à la selle de mon cheval. Je n'essayai pas de faire passer mes wagons en cet endroit. Nous nous dirigeâmes sur la rive nord-ouest, et traversâmes la rivière environ à un mille de l'endroit où j'avais vu les hippopotames.

Au coucher du soleil, les vaches marines recommencèrent leur course sur l'eau, en passant en face de notre camp ; elles faisaient un bruit très extraordinaire, soufflant, reniflant et mugissant. Quelquefois elles se hasardaient en jouant jusque dans les roseaux ; d'autres fois elles nageaient tranquillement. Un faible clair de lune éclairait cette scène. Je descendis avec un de mes hommes, nommé Carey, et m'assis quelque temps au bord de l'eau, pour y contempler ces monstres extraordinaires. C'était vraiment un grand et surprenant spectacle ; la rive opposée était couverte d'arbres gigantesques et magnifiques, ce qui ajoutait encore à la beauté de la scène.

Le 14 je partis avec trois cavaliers après nous être munis de deux carabines à double canon et d'une quantité de munitions ; je me rendis à l'endroit où la veille j'avais trouvé les hippopotames, mais tous avaient eu peur et s'étaient enfuis. Leurs traces indiquaient qu'ils avaient remonté la rivière. Je suivis le long des rives, j'examinai tous les étangs, jusqu'à ce que mon cheval fût épuisé de fatigue, mais je ne trouvai pas une seule vache marine.

Je compris qu'il faudrait m'arrêter pour dormir sur la route que je parcourais, aussi j'expédiai Ruyter au camp pour qu'il me rapportât mes couvertures, ma cafetière, du biscuit, etc., et amenât de nouveaux chevaux ; puis j'examinai tous les coins de l'épais fourré qui ombrageait la rivière. Je commençais à avoir très faim quand j'eus l'heureuse chance de tuer une jeune femelle de l'espèce antilopus Roualeyni ; une demi-heure après elle était rôtie.

Mon repas achevé je fis de nouvelles recherches pour découvrir des hippopotames et vers le coucher du soleil j'en aperçus un vieux qui reposait au milieu des grands roseaux qui ombrageaient un étang large et profond. En m'entendant approcher il plongea en faisant jaillir l'eau, mais immédiatement il reparut un peu plus haut, soufflant bruyamment et se tenant à vingt mètres du bord. Après avoir regardé autour de lui il plongea de nouveau et continua à remonter le courant ; on pouvait suivre le sillon qu'il formait.

Je courus en avant et lui décochai une balle qui l'atteignit à la tête. Il se débattit un moment et coula au fond. Il n'y resta probablement qu'une demi-heure, mais, quelques minutes après, l'obscurité étant devenue complète, j'eus la mortification de perdre mon hippopotame, le second que j'avais tué en Afrique.

XXIII

TRAVERSÉE DU LIMPOPO — TERRIBLE RENCONTRE AVEC UN HIPPOPOTAME — MORT DE DEUX SEROLOMOOTLOOQUES. — LA VILLE DE SELEKA. — SON COMMERCE. — AUDACE D'UN LION.

Le 17 juin, ayant trouvé un endroit favorable, je traversai le Limpopo avec mes wagons, et les conduisis en un lieu ombragé et couvert de verdure.

Le 18 un épais brouillard s'étendit sur la rivière. Nous espérions, avec raison, rencontrer des vaches marines, car à tous les détours nous remarquions des étangs profonds et tranquilles ; puis, de temps en temps, des îles couvertes de sable, mouchetées de grands roseaux au-dessus et au delà desquels on apercevait des arbres gigantesques et séculaires. A leur ombre poussait une herbe longue et abondante dont les hippopotames aiment à se nourrir.

Je trouvai bientôt de nouvelles traces, et, après avoir parcouru plusieurs milles, je découvris, au coucher du soleil, la retraite de quatre hippopotames qui s'étaient endormis sur le rivage. En m'entendant venir au milieu des roseaux ils se précipitèrent dans la rivière.

Je vis bien qu'ils ne s'étaient pas reposés longtemps, car l'écume qu'ils avaient apportée s'y trouvait encore. Bientôt je les entendis souffler un peu plus bas dans le courant. Je marchai en avant avec de grandes difficultés, à cause des arbres et des roseaux, et j'arrivai enfin à la place où ils s'étaient arrêtés. C'était vers la large partie de la rivière dont le lit était rempli de sable. L'eau leur montait jusqu'aux côtes. Il y avait trois femelles et un mâle, et quoiqu'ils fussent fort effrayés, ils ne paraissaient pas comprendre encore toute l'imminence du danger.

Je visai la vache la plus proche de moi, et avec ma première balle la blessai mortellement à la tête ; elle commença à plonger en formant mille détours, puis resta immobile pendant quelques minutes. En entendant le bruit de ma carabine deux hippopotames remontèrent le courant ; le quatrième s'élança dans l'eau et s'avança péniblement tant que la rivière fut peu profonde.

J'étais très inquiet au sujet de l'animal que j'avais blessé ; je craignais de le voir s'enfoncer dans l'eau et de le perdre de vue comme les deux que j'avais déjà tués. Pour éviter ce désappointement je tirai de la rive un second coup, qui blessa l'animal à la tête ; la balle lui traversa l'œil. A partir de ce moment il ne cessa d'agiter l'eau en formant un cercle au milieu du courant. J'avais peur des crocodiles et ne savais si l'hippopotame ne voudrait pas m'attaquer ; mon désir de m'en emparer l'emporta pourtant sur toute autre considération : j'ôtai mes vêtements de cuir, et, armé d'un couteau bien aiguisé, je m'élançai dans l'eau, qui d'abord ne me montait que jusqu'à l'aisselle, vers le milieu elle était plus profonde.

Comme j'approchais de ce Béhémoth, je m'arrêtai un instant, prêt à me plonger sous l'eau, s'il se précipitait sur moi. Son regard était terrible, mais il était si étourdi qu'il ne savait ce qu'il faisait. Je courus sur lui, le saisis par sa courte queue et essayai de l'entraîner vers la terre.

La force qu'avait encore l'hippopotame au milieu de l'eau, était extraordinaire ; je ne pouvais parvenir à le guider. Il continuait à faire jaillir l'onde, à plonger, à souffler, m'emportant avec lui comme si j'étais une mouche sur sa queue. Je vis bien que je n'avais qu'une faible prise, je sortis donc mon couteau, à l'aide duquel j'espérais m'en rendre maître ; je lui fis deux profondes incisions parallèles à travers la peau de derrière.

Je séparai cette peau de la chair, de manière à pouvoir passer mes deux mains et j'en fis usage comme d'un manche. Puis après des efforts désespérés, quelquefois en poussant, quelquefois en tirant, comme la vache continuait toujours de son côté sa course circulaire, quoique je ne lâchasse pas prise, je réussis enfin à amener sur le rivage ce gigantesque et puissant animal.

Mon Bushman m'apporta une forte courroie faite de peau de buffle qu'il avait prise au harnais de mon cheval ; je la passai à travers l'ouverture que j'avais pratiquée dans la peau de l'hippopotame que j'attachai à un arbre : je lui envoyai une balle au milieu de la tête, et tout fut fini.

Par bonheur mes wagons arrivèrent en ce moment ; nous primes alors une paire de mes meilleurs bœufs, des chaînes, et nous parvînmes à tirer à nous l'hippopotame et à le

sécher. Nous étions tout étonnés de son énorme taille. Il paraissait avoir environ cinq pieds de large au travers du ventre. Je pus enfin admirer la beauté de cet animal, si bien conformé pour la vie amphibie à laquelle l'a destiné la nature.

Pendant la matinée du 19 nous coupâmes et salâmes les morceaux choisis de l'hippopotame qui était extrêmement gras ; sa chair ressemblait plus à celle du porc qu'à celle de la vache ou du cheval. Je pris un soin particulier du crâne

Je lendemain je tuai un charmant serolomootlooque. Malheureusement je coupai ses cornes à la base. Sa tête, avant cet accident, était peut-être la plus belle qu'on pût rencontrer sur les bords du Limpopo ; les cornes étaient d'une grandeur extraordinaire et parfaitement tournées.

Après avoir déposé cette antilope en sûreté, je fis encore plusieurs milles sur les rives du Limpopo. En arrivant dans un espace ouvert parallèle au courant, j'aperçus une grande quantité de pallahs, de wild-beasts bleus, de zèbres, et, à mon grand étonnement, des superbes élans ; je ne savais pas en trouver en cet endroit. Enchanté de la rencontré, je choisis le meilleur, un animal gras et dodu, et après une course de quelques milles, je l'amenai au bord de l'eau. Je visai à l'épaule, en tenant ma carabine d'une main comme un pistolet. Il tomba mort incontinent. J'allumai du feu, et en fis rôtir une partie. Je dépouillai l'autre afin d'avoir quelque chose pour me couvrir, car je n'avais ni habit ni gilet, et la nuit venait ; au coucher du soleil plusieurs décharges d'armes à feu m'apprirent la position des wagons.

Tout en m'éloignant je vis six crocodiles et un grand nombre de singes de deux espèces, puis plusieurs serpents morts ; l'un d'eux, un cobra, était semblable à celui de l'Inde. Les abeilles bourdonnent en abondance au bord du Limpopo, où d'énormes troncs d'arbres leur offrent des abris. Mes gens m'apportèrent d'excellent miel, qu'ils avaient trouvé au milieu d'une vieille fourmilière.

Les fourmilières sur le Limpopo et dans cette partie de l'Afrique sont vraiment surprenantes ; il n'est pas extraordinaire d'en voir qui ont plus de vingt pieds de haut et cent pieds de circonférence. Elles sont faites d'argile qui, séchée au soleil, devient aussi dure que de la brique. Ces nids sont généralement terminés par une haute pointe qui se trouve au milieu ; la base est formée de petites saillies qui sont moins élevées.

Les naturels m'apprirent que nous étions en face de la tribu des Sélékas ; ils essayèrent de m'engager à les visiter, mais je résolus de suivre le Limpopo

Le 22 nous arrivâmes près du Macoolwey, rivière limpide et fort large, un affluent du Limpopo, vers le sud-est. Là je tuai un magnifique daim.

Le lendemain, après avoir éprouvé de grandes difficultés pour trouver un lieu convenable, je traversai le Limpopo ; mais bientôt je revins sur mes pas et redescendis la rivière dans un endroit où des buffles avaient bu la veille dans la soirée. Ce fut là que je passai la nuit.

Le lendemain avec un de mes cavaliers, et suivi de Ruyter, je descendis vers les bords du Limpopo pour les explorer. Je trouvai qu'ils présentaient un aspect tout différent depuis la jonction du fleuve avec le Macoolwey : il était beaucoup plus profond et presque aussi large que la rivière Orange. Partout, sur les rives ou sur ses îles on rencontrait d'énormes crocodiles, et j'en tuai quatre. Nous vîmes un gros serpent de roches ou « metsapallah » qui avait environ vingt pieds de long ; je lui lançai une balle à travers la tête et l'emportai au camp suspendu à mon cou.

Je pris la résolution, vers la nuit, de recueillir un essaim d'abeilles pour ma provision : j'allai près de la ruche qui se trouvait dans le creux d'un arbre très vieux après m'être muni d'un seau d'étain ; nous allumâmes un grand feu en face du trou et nous enfumâmes les abeilles avec des herbes desséchées ; puis nous sortîmes le miel qui était excellent. A vrai dire ce ne fut pas sans lutte, et, pour ma part, j'attrapai près de cinquante piqûres sur les bras et sur les mains. Dans l'après-midi nous pliâmes bagage et traversâmes le Macoolwey, à quelques milles au-dessus de sa jonction avec le Limpopo, nous arrivâmes près de cette rivière au clair de la lune. Toute la nuit nous entendîmes près de nous des hippopotames et des lions. Le lendemain j'eus l'heureuse chance de tuer deux très beaux serolomootlooques mâles.

Le 27, pendant que nous nous promenions à cheval sur le bord de la rivière, à une plus grande distance que la veille, je distinguai un bruit occasionné par un animal qui se précipitait dans le courant : ce bruit fut immédiatement suivi par le soufflement de plusieurs hippopotames qui témoignaient leur joie en voyant une compagne. J'ôtai aussitôt mon pantalon de cuir et marchai dans les roseaux. Je rencontrai un crocodile de moyenne grosseur ; il était couché dans un ruisseau profond ; lorsqu'il essaya de gagner la rivière je fis feu et l'étendis mort sur la place. C'était la premier crocodile duquel je m'emparais, quoique j'en eusse tué plusieurs. La détonation de ma carabine effraya les hippopotames ; quelques-uns redescendirent la rivière, d'autres la remontèrent. De suite après le déjeuner, le chef des Sélékas vint me faire visite ; il était accompagné de quelques grands personnages de sa tribu.

Le 28, avant qu'il fît jour, ce chef envoya des hommes à la recherche des hippopotames ; ils revinrent peu de temps après, coururent à moi afin de m'annoncer qu'ils en avaient trouvé quelques-uns et je les suivis aussitôt. Dans un bras de la rivière, long et profond j'en aperçus quatre, deux vaches, une génisse et un veau. Au bout de l'étang coulait un très rapide ruisseau, qui s'avançait sur de hautes terres couvertes de masses de roches noirâtres. En arrivant sur le bord ombragé je ne vis d'abord qu'un seul vieil hippopotame et un veau. Lorsqu'ils plongèrent, je me dirigeai à grands pas vers les roseaux, et, au moment où le premier se montra, je le visai à la tête et le blessai. Il regagna la rivière, et je le perdis. Les trois autres remontèrent le courant, mais, devenus très prudents, ils restaient sous l'eau pendant cinq minutes, puis sortaient la tête pendant quelques secondes ; je jugeai convenable de me placer derrière les roseaux afin de ne pas les effrayer.

Bientôt les deux plus petits, n'éprouvant probablement plus de crainte, laissèrent voir toute leur tête, en restant sur l'eau pendant une minute. Quant au troisième qui était beaucoup plus gros, et que je pensais être un taureau, il était toujours aussi prudent ; il plongeait pendant dix minutes, et ne se laissait apercevoir qu'une seconde ; il soufflait alors comme une baleine, en retournant vers le fond.

Je demeurai là, ma carabine à l'épaule, l'œil fixe jusqu'à ce que je fusse trop fatigué. Je craignais de ne pouvoir l'atteindre et j'avais pris la résolution de laisser échapper un des petits quand il me présenta la moitié de sa tête ; je le visai et fis feu. La balle alla se loger au-dessous de son oreille, et le corps monstrueux de l'hippopotame revint à la surface. Quoiqu'il respirât encore, il était mortellement atteint ; il continuait à nager en rond, quelquefois dessus, quelquefois sous l'eau. Je l'achevai en lui envoyant une autre balle dans le cou. Il tomba au fond et disparut dans le courant rapide qui se trouvait au coude de la rivière.

Là il resta longtemps ; je croyais l'avoir perdu, mais les indigènes m'assurèrent qu'il finirait par reparaître. Tandis que je déjeunais j'entendis des cris ; on m'avertissait que l'hippopotame était remonté à la surface et descendait en flottant le long de la rivière. Mes Hottentots se jetèrent à l'eau, nagèrent et l'amenèrent sur la rive. La chair en était excellente. Dans l'après-midi je tuai un magnifique daim mâle dont la tête était superbe.

Le 1er juillet je me dirigeai vers la ville de Basekelas ; j'y arrivai après quatre heures de marche. Pendant ma route j'avais traversé la Lepalaba. La ville de Séléka est construite sur le sommet et sur les flancs d'un rocher escarpé de quartz blanc qui s'élève à pic et offre une vue charmante, car il est entouré d'une forêt verte. Dans la soirée le chef m'apporta quatre magnifiques défenses d'éléphants, et je les achetai pour autant de fusils.

Le lendemain nous nous mîmes en route vers l'est avec Séléka et à peu près cent cinquante de ses hommes. Nous désirions fort rencontrer des éléphants. Séléka avait entendu dire par les Bakalaharis qu'il y en avait un troupeau dans cette direction. Comme le pays me paraissait propice pour la chasse et que je trouvais inutile que mes hommes et mes chevaux restassent inactifs près des wagons, tandis qu'ils pouvaient me gagner cinquante ou soixante livres sterling une fois ou deux par semaine, je donnai des armes à Jhon Stofulus et à Carey.

Je connaissais leur habileté et leur courage, et, dans le cas où nous trouverions des éléphants, je leur donnai des instructions pour qu'ils en choisissent un bon, en leur disant que, s'ils ne pouvaient pas le tuer il fallait au moins qu'ils ne le perdissent pas de vue jusqu'à ce que j'eusse achevé le mien, ce que je promis de faire le plus promptement possible. Tout aussitôt je viendrais à leur aide.

Nous n'étions pas éloignés du rocher blanc quand nous pénétrâmes dans une forêt fréquentée par des éléphants. Nous ne fûmes pas longtemps sans apercevoir les traces d'un troupeau de dix de ces énormes quadrupèdes, dont les traces furent admirablement suivies. Le vieux chef observait avec grande attention de quelle direction venait le vent ; il maintenait ses hommes derrière lui à une certaine distance, leur recommandant le plus profond silence. Il ordonna à plusieurs de mes hommes de monter dans les arbres les plus élevés pour bien voir ce qui se passait dans la forêt. Nous trouvâmes enfin le gibier désiré.

Le vieux Schwartland, et mes chiens accouplés au nombre de huit, se tenaient à mes côtés. Quand j'eus bien examiné un des éléphants, je m'élançai en avant et tirai sur lui au moment où je le dépassai ; puis je m'agitai comme un diable pour le séparer de ses camarades et pour amener mes chiens à mon aide.

Comme je m'y attendais, ils accoururent près de l'éléphant. Je le tuai en demeurant en selle, chargeant et déchargeant

mon fusil avec une grande prestesse ; mais, avant qu'il ne tombât il fallut que je lui décochasse près de vingt balles.

Pendant tout ce temps-là j'écoutai en vain pour distinguer le bruit des armes de John ou de Carey. Le premier ne s'était pas même cru en sûreté dans la forêt et il s'était éloigné de Carey à la vue d'un magnifique éléphant ; je ne l'aperçus plus de la journée.

Le dernier ne fit pas beaucoup mieux ; il perdit immédiatement son éléphant et s'enfuit.

Les naturels combattaient pourtant un des énormes quadrupèdes ; je me dirigeai vers eux et sur l'éléphant, qui, bien que couvert de sang, n'était pas blessé très dangereusement. Je l'attaquai alors et l'achevai en lui tirant huit ou dix balles.

Le lendemain au matin les Bakalaharis m'annoncèrent avoir entendu des éléphants pendant la nuit, et nous trouvâmes l'empreinte des pas de l'un de ces animaux. En suivant cette piste, nous arrivâmes dans une forêt entièrement labourée et ravagée par les éléphants. Nous en découvrîmes bientôt un escadron de vingt à trente ; j'appelai mes chiens et me précipitai au milieu d'eux. Il s'ensuivit une scène étonnante : les éléphants, frappés d'une terreur panique, se précipitèrent en avant, écrasant la forêt devant eux, poussant des cris, et relevant leurs trompes et leurs queues.

Je regardai par-dessus mon épaule et je les aperçus qui s'avançaient derrière moi, faisant un grand bruit. Je pressai donc mon cheval et arrivai non loin de dix éléphants. En les suivant, je choisis le meilleur, et, criant de toutes mes forces, je le séparai de ses congénères ; mes chiens vinrent à mon aide. Au bout de quelques minutes, l'animal avait reçu quelques blessures mortelles : enfin il tomba frappé par tout le corps de vingt-neuf balles. C'était un énorme mâle dont les défenses, quoique énormes, auraient pu être plus belles : en somme je n'étais pas très content.

Dans l'après-midi du 5 je fis quelques trocs avec Séléka, pour des peaux de pallah et pour de l'ivoire, et dans la soirée je montai au sommet du rocher de quartz sur lequel est située la citadelle de Séléka. De là je découvris parfaitement la campagne environnante ; des chaînes de montagnes de moyenne grandeur entourent la forêt dans toutes les directions, mais particulièrement vers l'est et vers le sud.

Le lendemain je me remis en route pour chasser les éléphants ; j'étais accompagné d'une grande partie de la tribu de Séléka. Je suivis le bord de la rivière de Lepolala, que nous finîmes par traverser. Après avoir franchi quelques milles dans une région peu fréquentée par les animaux que nous cherchions, nous découvrîmes un énorme lion d'une hardiesse incroyable qui protégeait une lionne et une troupe de petits lionceaux. Je l'avais déjà dépassé d'environ soixante mètres, et me trouvais un peu au-dessus de lui sur la colline avant d'avoir deviné sa présence ; mais il se trahit en poussant d'affreux rugissements.

Il s'avança hardiment, la gueule ouverte, vers les indigènes qui prirent la fuite devant lui : la lionne s'échappa alors avec ses petits. Quelques-uns de mes chiens ayant attaqué le lion, il se retourna alors sur eux, puis suivit doucement sa compagne, en rugissant d'une manière effrayante.

Nous craignîmes que tout ce bruit n'eût donné l'alarme aux éléphants et qu'ils ne se fussent éloignés : mais, quand nous eûmes atteint le versant de la colline, à un endroit d'où l'on voyait au loin, nous pûmes apercevoir une troupe d'éléphants femelles avec leurs petits qui étaient de différentes grosseurs ; puis, à environ un demi mille vers le nord, une autre troupe des mêmes quadrupèdes. Je désirais attaquer les derniers, et pourtant je cédai aux instances des indigènes qui m'engagèrent à m'en tenir à ceux qui étaient plus près de moi. Les chiens ayant séparé de ses compagnons un bel éléphant qui portait de longues défenses d'une blancheur éblouissante, je me lançai au galop sur lui, et tirant sans mettre pied à terre, je l'abattis en lui envoyant une seule balle au défaut de l'épaule.

Le 17 nous marchâmes vers le nord-est et nous nous arrêtâmes sur le Limpopo. Je tuai ce jour-là deux magnifiques éléphants et un hippopotame et je combattis presque seul depuis onze heures et demie jusqu'au coucher du soleil. Avant d'expirer ces trois bêtes avaient reçu cinquante-sept balles. Le 17 je parcourus environ cinq milles, et le jour suivant je montai à cheval, en descendant la rivière. J'aperçus bientôt un spectacle des plus surprenants et des plus intéressants pour un chasseur.

Sur le promontoire sablonneux d'une île se trouvaient environ trente hippopotames et leurs veaux, tandis que dans l'étang opposé, et un peu plus bas que les premières, étaient aussi vingt autres femelles, dont les têtes et les dos paraissaient à la surface de l'eau. A peu près cinquante mètres plus loin étaient huit ou dix immenses hippopotames ; je pensai que c'étaient des mâles. A cent mètres plus bas, vers le milieu du courant, je vis un autre troupeau composé de huit ou dix femelles avec leurs veaux et deux gros taureaux.

Les femelles se tenaient très rapprochées les unes des autres. Leur posture favorite était d'appuyer leur tête sur leur camarade. Ces troupeaux étaient suivis d'une multitude de rhinocéros qui, en m'apercevant, firent tous leurs efforts pour répandre l'alarme parmi les hippopotames. J'étais décidé, si c'était possible, à choisir un beau mâle au milieu de tous ces animaux. Avant de faire feu je restai là deux heures, durant lesquelles j'examinai attentivement leurs têtes, derrière l'épais buisson qui me cachait.

Après avoir fait mon choix, je tirai sur un superbe taureau ; qui fut tout de suite étourdi, plongea, et nagea en rond, en se dirigeant vers l'étang jusqu'à ce que je l'eusse achevé en tirant encore deux fois sur lui. Tous ces animaux étaient maintenant fort effrayés. Les hippopotames les plus hardis étaient devenus prudents, et ne montraient plus que le bout de leur museau, et quelquefois seulement leurs narines. Quant aux plus jeunes ils n'étaient pas aussi timides, et se hasardaient davantage ; si j'avais voulu, j'aurais tué une grande quantité des derniers, mais ce n'était pas ce que je désirais. Il y avait encore une autre difficulté, qui était de m'emparer de mes victimes.

Je me décidai donc à tirer seulement sur les gros animaux. Quand le soleil se coucha, je n'avais abattu que cinq magnifiques hippopotames, quatre femelles et un mâle. Quatre ou cinq grièvement blessés se débattaient et perdaient leur sang dans l'eau.

Le lendemain j'allai sur le bord de la rivière avec une paire de bœufs ; je tirai de l'eau une des femelles, et la plaçai de manière à ce qu'elle séchât. Dans cette journée j'en tuai deux autres, mais elles étaient devenues très prudentes et très rusées. J'en aperçus au moins trente qui se chauffaient au soleil.

Le 20 je descendis à cheval le bord de la rivière jusqu'à l'étang, et je tuai deux magnifiques hippopotames. Je découvris aussi un piège tendu par les Bakalaharis pour tuer ces animaux. Il consistait en une pointe aiguë qui était empoisonnée ; elle était attachée solidement au bout d'un épais bloc de bois couvert d'épines ; ce bloc avait à peu près quatre pieds de longueur et cinq pouces de diamètre. Ce formidable engin était suspendu au milieu d'un sentier que suivaient les hippopotames, à une hauteur de trente pieds au-dessus de la terre ; il était retenu par une corde faite d'écorce d'arbres qui passait sur une branche très élevée, et tenait par une cheville. Une autre cheville se trouvait en face de l'autre côté du sentier, et la corde y était également attachée.

A la corde étaient fixées deux enrayures construites de telle manière que, lorsque les hippopotames venaient frapper contre la corde placée à travers le sentier, le pesant bloc était mis en liberté et tombait avec force ; ses dards empoisonnés causaient des blessures mortelles et certaines. Les os et les dents qui jonchaient la rive attestaient le succès de cette dangereuse invention. Je restai dans le voisinage de cet étang pendant plusieurs jours, durant lesquels je ne tuai pas moins de quinze superbes hippopotames. La plus grande partie étaient des taureaux.

Le 28, à la pointe du jour, nous remontâmes le courant. Le 29 seulement, après des efforts incroyables, je pus parvenir à faire passer mes wagons sur l'autre rive.

Le 30 je me mis en route de grand matin. Séléka, ses hommes et les Baquainas que j'avais pris à mes gages restèrent près de moi jusqu'au moment où je passai le Limpopo, puis tous s'en retournèrent dans leurs foyers : aucun des indigènes ne voulut demeurer. Je descendis la rive nord-ouest, et bientôt nous fûmes rejoints par des Bakalaharis, dont le nombre augmenta à mesure que nous avancions. Ce jour-là j'eus l'heureuse chance de tuer cinq superbes hippopotames.

Dans toutes mes expéditions de chasse, mes chevaux et mes bœufs ayant été épargnés, aussi j'étais devenu insoucieux, et j'avais pris la mauvaise habitude, après le coucher du soleil de les laisser paître autour des wagons. Je me vantais souvent de ma bonne fortune, et j'avais coutume de dire que les lions sachant que le bétail m'appartenait, s'empressaient de le respecter. Je reçus cette nuit-là une cruelle leçon : on chercha inutilement les chevaux.

Le jour suivant, deux heures après le lever du soleil, mes chevaux n'avaient pas été aperçus. J'ordonnai donc à John Stofulus et à Hendrick de prendre des brides, une provision de viande, et de suivre les traces. Je voulus connaître le chemin qu'ils suivraient, et m'armant de ma carabine je les accompagnai. Vers l'ouest je remarquai quelques vautours, puis j'entendis la voix des indigènes : je me dirigeai promptement de ce côté, et j'aperçus avec horreur les restes de mes chevaux préférés et les plus précieux, Black Jock et Schwartland ; ils avaient été horriblement déchirés et à moitié dévorés par un troupeau de lions. Le premier était un magnifique cheval de chasse qui valait 24 livres.

Le second, quoique plus âgé, n'était pas moins précieux ; c'était peut-être le meilleur cheval du sud de l'Afrique. Il ne connaissait point la peur et s'approchait à ma volonté d'un lion, d'un éléphant ou de tout autre gibier. Monté sur lui,

l'année précédente, j'avais tué presque tous mes éléphants. J'en prenais tant de soin que je ne m'en servais que lorsque nous avions trouvé des éléphants ; puis immédiatement après le combat je mettais pied à terre afin de ne pas le fatiguer.

Le cœur serré, je détournai les yeux de cette pénible scène. Je revins au camp très abattu. Dans l'après-midi je découplai tous mes chiens, et me mis à la recherche des lions : mais je ne les trouvai pas.

Une quantité considérable d'indigènes du sud-ouest, les Bamalettes, me visitèrent dans l'après-midi ; ils désiraient obtenir de la chair et cherchaient à m'engager à faire du commerce avec eux. Ils avaient aperçu trois de mes chevaux : les autres furent découverts par mes hommes à l'endroit où la veille nous avions traversé la rivière. Au coucher du soleil je construisis un kraal très solide pour mes bestiaux et les y enfermai.

Bientôt après une troupe de lions arriva sur les traces de mes chevaux ; ces voleurs s'imaginaient pouvoir recommencer la tragédie de la nuit précédente, et ils se battirent avec mes chiens de la manière la plus hardie jusqu'à la pointe du jour. Les bestiaux étaient très rétifs ; ils firent tous leurs efforts pour s'échapper, mais le kraal était solide et c'est ce qui les préserva.

Le matin je descendis le courant, suivi par au moins deux cents naturels. A mesure que les wagons avançaient je trouvais moi-même un autre cheval ; c'était une belle et jeune jument, qui était tombée dans un piège tendu par les Bakalaharis. Elle était suffoquée.

Le 5 j'aperçus un grand troupeau de trente hippopotames ; j'en blessai sept ou huit à la tête, et j'en tuai deux, un mâle et une femelle ; nous les retrouvâmes tous les deux le lendemain. Pendant la nuit les lions se battirent avec mes chiens jusqu'au matin, et s'avancèrent hardiment jusqu'auprès du feu des naturels qui étaient couchés autour de mon camp.

Le jour suivant, je montai à cheval, et me dirigeai vers l'étang où j'avais trouvé mon dernier gibier. Quand les wagons se furent mis en marche, je vis le chef des Bakalaharis du kraal près duquel ma jument avait péri causer avec le conducteur de mon bétail en des termes qui me parurent fort intimes. La mort de mon cheval pouvait être attribuée à la malveillance ou à la négligence, car les pièges étaient restés couverts, et le bétail avait été attiré à paître au milieu d'eux.

Je jugeai convenable de faire un exemple avec cet homme : j'appelai Dove mon domestique anglais pour qu'il m'aidât. Chacun de nous prit un bras du coupable ; puis j'ordonnai à Hendrick de le flageller avec un fouet fait avec du cuir d'hippopotame ; après cela je le sermonnai, et le prévins que, si, à l'avenir, les trous n'étaient pas ouverts, je le traiterais encore plus sévèrement.

Cette punition eut un effet salutaire ; tous les pièges qui se trouvaient sur le bord de l'eau furent ouverts sur mon passage, chose que je n'avais jamais remarquée chez les tribus des Béchuanas. Dans l'après-midi je descendis encore le long du fleuve et je visitai quelques étangs. Je blessai trois ou quatre hippopotames et j'en tuai un, mais nous en aperçûmes au moins une trentaine.

XXIV

VOYAGE EN DESCENDANT LE LIMPOPO. — UN LION EMPORTE UN DE MES HOMMES. — LA MOUCHE TSETSÉ. — LA FONTAINE DE PAVEPA. — CHASSE AU LION AVEC DES CHIENS AU CLAIR DE LUNE. — UNE TROUPE DE LIONS.

Je pris la résolution de ne plus chasser d'hippopotames pendant quelque temps et de hâter mon voyage. Dans cette intention je suivis le bord du Limpopo jusqu'au coucher du soleil, et fus très étonné en voyant le nombre d'hippopotames qui semblait augmenter tandis que je descendais le courant. Chaque étang avait son troupeau ; ils n'étaient pas effrayés, et me permettaient d'approcher jusqu'à quinze mètres. Dans la matinée je reconnus l'absence d'une certaine quantité des naturels que j'avais pris à mes gages ; ils craignaient de recevoir un châtiment semblable à celui que j'avais infligé au chef des Bakalaharis, et avaient pensé convenable de s'éloigner.

Le 8 nous nous mîmes en route dès la pointe du jour. Après avoir franchi quelques milles, nous arrivâmes près du Lotsane, rivière dont le lit est plein de gravier : on n'y trouve d'eau que dans quelques endroits. C'est l'état de presque toutes les rivières du pays des Bamangwatos.

Il y avait là, beaucoup d'empreintes d'éléphants ; les naturels me prièrent de m'arrêter et de chasser : je fis donc une halte. Le lendemain au matin je revins sans avoir trouvé une seule trace fraîche.

Je rencontrai en ce lieu mes amis de Bamangwato, Mollyeon et Kapain, qui avaient des hommes avec eux. J'étais bien aise de les voir, car je savais qu'ils pourraient m'être utiles dans ma chasse et me servir de compagnie.

Le 10 je montai à cheval, descendis la rivière et trouvai les hippopotames de plus en plus abondants. Les deux rives étaient aussi foulées par les pas d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. Après avoir parcouru à peu près six milles, je découvris des traces fraîches d'un troupeau d'éléphants ; après les avoir suivies quelque temps les naturels les perdirent de vue. A une courte distance devant nous s'élevait une colline rocailleuse du sommet de laquelle je découvris un immense troupeau d'éléphants qui se désaltéraient, dans un large espace ouvert, à l'eau d'une rivière qui a son confluent dans le Limpopo. Les naturels l'appellent le Suking.

Nous fîmes un détour et arrivâmes près de ce beau troupeau, le plus grand que j'eusse jamais vu ; j'avais plus de cent éléphants devant moi. C'étaient principalement des femelles et leurs petits ; cependant je découvris un mâle magnifique, porteur de très belles défenses. Nous n'étions plus qu'à vingt mètres des énormes quadrupèdes, et, quoique aucun arbre ne nous séparât d'eux, ils ne faisaient pas attention à nous.

A la fin je visai l'éléphant à l'épaule, puis, comme il fuyait en mugissant, je m'élançai sur sa trace. Il trébucha, tomba sur le granit glissant du rocher, puis marcha d'un pas que je pouvais à peine suivre sur ce terrain dangereux. Par bonheur mes chiens vinrent à mon aide, et je le tuai au bout de quelques minutes, après avoir tiré huit ou dix coups de fusil sur lui.

Le lendemain j'abattis un autre éléphant mâle et un rhinocéros blanc. Le 12, dans l'après-midi, je tombai à l'improviste près d'un éléphant d'une grosseur extraordinaire qui alla se réfugier dans un long fourré impraticable, où il était impossible de pénétrer à cheval. Je fus obligé de le chasser à pied, et il reçut trente balles avant d'expirer. Ce combat fut acharné et dangereux ; il dura près de deux heures.

Le 15, j'étais très malade ; cependant vers l'après-midi je descendis le long du courant ; je tirai sur deux hippopotames. Dans la soirée j'étais plus mal encore : aussi je me saignai moi-même. Toute la nuit je souffris d'une forte fièvre.

Le 18, après avoir pris congé à Bamangwato de Mollyeon et de Kapain, qui ne voulurent pas m'accompagner plus loin, nous partîmes et nous descendîmes le Limpopo.

Le 22, de bonne heure dans la matinée, je parcourus à cheval quelques milles en descendant le courant. Un indigène me suivait dans un sentier très rocailleux, battu par les éléphants. Tout à coup je me trouvai à dix mètres d'un vieux buffle, qui s'élança sur moi : sans la vitesse de mon cheval je n'eusse pas échappé. Dans son acharnement il perdit pied, tomba avec une grande violence, se releva, puis se retira en boitant.

La fièvre ne me quittait pas. Les indigènes avaient déserté ; je me déterminai à retourner au logis. le 24 j'ordonnai à mes hommes de tout préparer pour notre départ et de retourner sur leurs pas. Une troupe de lions qui faisait curée à peu de distance de notre camp nous souhaita un bon voyage. Leurs rugissements me parurent un mauvais présage, peut-être à cause de l'état de mes nerfs. Il me semblait les entendre me dire : « Oui, vous faites bien de vous en aller ; vous êtes venu à une assez grande distance. »

J'avoue que j'aurais été inquiet sous plusieurs rapports de continuer ma route. En premier lieu, les naturels m'avaient parlé des Masolékatses, qui résidaient près de l'endroit où nous étions ; on m'avait dit qu'ils m'assassineraient probablement pour s'emparer de ce que je possédais On m'avait aussi effrayé au sujet des bestiaux, en m'entretenant de la mouche appelée « tsetsé » ; puis j'avais aussi certaines raisons de croire que le pays, si nous avancions, serait très malsain pour les hommes.

Mes compagnons reçurent avec plaisir l'ordre de retourner en arrière ; nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil et nous campâmes près du Mokojay, à l'endroit où les Bamangwatos nous avaient quittés.

Le 27 nous arrivâmes à un petit village des Bakalaharis. On m'apprit que les éléphants étaient nombreux sur l'autre rive. En conséquence, je plaçai mes wagons sur le bord, à trente mètres de la rivière, et à environ cent mètres du village. Lorsque nous fûmes arrêtés, nous construisîmes un kraal avec des arbres entremêlés d'épines,

précaution que j'avais grand soin de prendre depuis que le 1er du mois, les lions m'avaient emporté mes chevaux.

Je mettais là mes bestiaux en sûreté, j'y enfermais mes deux wagons, et mes chevaux étaient attachés entre les roues de derrière des lourds véhicules. Moi qui, pendant longtemps, n'avais eu aucune peur des lions, je devais encore recevoir une terrible leçon, et cette nuit même il se passa dans mon camp une horrible tragédie, capable de glacer le sang dans les veines.

Je travaillai [illegible] du jour avec Hendrick le conducteur de mon premier wagon. Je coupai des arbres, les appor[illegible] au kraal et quand tout fut préparé pour le bétail, je m'occupai à me faire de la tisane d'orge ; puis je fis du feu entre les wagons et la rivière, près du bord de l'eau, sous un ombrage épais, ne construisant aucune espèce de kraal autour de la place où nous devions nous reposer.

Les Hottentots, suivant leur coutume, se contentaient d'un abri sous des arbres touffus et ils allumèrent leur feu à environ cinquante mètres du mien. La soirée se passa gaiement.

Dès que l'obscurité fut venue nous entendîmes des éléphants briser les arbres de la forêt voisine. Une fois ou deux j'allai dans les ténèbres, à quelque distance du brasier, pour les écouter. Je me doutais peu du péril imminent auquel je m'exposais ; je ne pensais pas qu'un lion était là, guettant l'occasion de s'élancer au milieu de nous.

Trois heures après le coucher du soleil j'appelai mes hommes pour qu'ils vinssent prendre leur café ; après souper, trois d'entre eux, John Stofulus, Hendrick et Ruyter, [illegible] leurs couvertures près du feu et se couchèrent. Les deux premiers étaient étendus dans une couverture d'un côté du brasier, le dernier de l'autre côté. En ce moment je prenais un peu d'orge tout en me chauffant : mon feu n'était pas très ardent. Vu la proximité du village le bois était rare. La nuit était froide, sombre ; le vent soufflait.

Tout à coup le rugissement d'un lion [illegible] à mon oreille [illegible] qu'à quelque distance. Ce rugissement fut suivi des cris des Hottentots, puis le rugissement meurtrier d'attaque se répéta. Nous distinguâmes les cris de John et de Ruyter. Pendant quelques instants nous pensâmes que le lion chassait un des chiens autour du kraal, mais quelques minutes après Stofulus s'élança au milieu de nous sans pouvoir prononcer une parole, tant était grande sa terreur ; ses yeux sortaient de leur orbite. Enfin il s'écria :

— Le lion ! le lion ! Il a emporté Hendrick ; il l'a enlevé près du feu à côté de moi. J'ai frappé à la tête le terrible animal avec des brandons allumés, mais il n'a pas voulu lâcher sa proie. Hendrick est mort ! Oh ! mon Dieu ! Hendrick est mort ! Prenons du feu, allons à sa recherche !

En entendant ce récit tous mes hommes se précipitèrent de côté et d'autre, poussant des cris comme s'ils étaient fous.

Je devins furieux en les voyant agir ainsi, et je leur dis que, s'ils ne se tenaient pas tranquilles, le lion emporterait probablement un autre de nous, car il était vraisemblable qu'il y avait une troupe de ces animaux féroces aux environs. J'ordonnai alors qu'on lâchât les chiens et que le feu fût attisé autant que possible. J'appelai ensuite très fort Hendrick, mais l'infortuné ne répondit pas.

Je chassai les chiens devant moi, puis je les fis tous emporter dans le kraal où étaient les bestiaux, et j'en fermai l'entrée aussi bien que je pus. Aller au secours du [illegible] était une tentative inutile.

Pendant toute la nuit mes gens terrifiés s'assirent autour du feu avec des fusils à la main, se figurant à chaque instant que le lion allait de nouveau s'élancer sur nous. Quand les chiens furent en liberté, au lieu d'avancer sur le lion assassin, ils en attaquèrent courageusement un autre, et combattirent en désespérés pendant quelque temps. Ils le suivirent ensuite, allèrent à lui, nous indiquèrent sa position et aboyèrent jusqu'au jour.

Le lion, de temps à autre, s'élançait contre eux et les [illegible]. Le terrible monstre avait emporté Hendrick [illegible] deux derniers [illegible] puis l'avait [illegible] près du [illegible] feu [illegible] allumé et séparé seulement de quarante mètres de nous ; il l'avait dévoré sans s'inquiéter de notre voisinage.

D'après [illegible] que le malheureux s'était levé pour aller enfermer un bœuf ; le lion qui le guettait, le laissa se recoucher, puis se précipita sur lui et sur Ruyter tout en rugissant : il l'avait saisi dans ses griffes, le mordant à la poitrine et à l'épaule et [illegible] cherchant son cou lorsqu'il l'eut trouvé, il l'entraîna en arrière, près d'un buisson, sous l'ombrage.

Quand le monstre se fut étendu sur sa victime, Hendrick [illegible] d'une voix faible [illegible] Mes [illegible] mes amis [illegible] reste muet, silencieux ; seulement ses camarades entendirent les os de son cou qui craquèrent entre les dents du lion. John Stofulus était couché, le dos au feu, du côté opposé. Dès qu'il eut perçu le rugissement du lion, il saisit un brandon enflammé et frappa le terrible animal à la tête, mais celui-ci n'y fit aucune attention.

Le Bushman lui échappa, par bonheur, car le lion lui avait fait déjà deux blessures avec ses griffes.

Lorsque le jour parut, nous entendîmes le lion qui traînait quelque chose dans le fourré sur le bord de l'eau ; nous fîmes sortir les bestiaux du kraal et nous avançâmes pour visiter l'endroit où s'était passé l'horrible drame.

Dans le ravin où le monstre avait dévoré sa proie nous trouvâmes une jambe d'Hendrick, coupée au-dessus du genou ; le soulier était encore au pied, l'herbe et les buissons étaient couverts de sang, et des fragments d'habits se voyaient çà et là. Pauvre Hendrick ! je connaissais bien cet habit ; j'en avais souvent vu des morceaux dans les broussailles, quand les éléphants le poursuivaient ! Hendrick était mon meilleur serviteur.

C'était un homme d'un caractère gai, un cocher sans égal, courageux à la chasse, très actif, bon, obligeant. Nous déplorâmes tous vivement sa perte. Mon cœur était oppressé ; je ne pouvais rester près des wagons ; je résolus d'aller à la recherche des éléphants pour chasser mes idées noires. Je les avais entendus dans la matinée briser les arbres sur la rive opposée. Après avoir ordonné à mes gens de consacrer la journée à fortifier le kraal, je partis avec Piet et Ruyter qui devaient me suivre. Après avoir traversé la rivière, nous aperçûmes les traces encore fraîches d'une troupe d'éléphants mâles ; malheureusement ils se joignirent à une troupe de femelles et quand nous approchâmes, les chiens attaquèrent ces dernières ; les autres s'éloignèrent avant que nous eussions pu les apercevoir. Les chiens s'attachèrent à un très bel éléphant ; je l'abattis en tirant deux fois du haut de ma selle.

Comme je désirais retourner près de mes hommes avant la nuit, je ne suivis pas plus loin les énormes quadrupèdes. Mes gens furent enchantés de me revoir : la peur s'était emparée d'eux ; ils craignaient qu'enhardi par son succès le lion ne vînt les attaquer la nuit suivante, mais le sort en avait décidé autrement.

Il y avait encore deux heures avant la fin du jour. Me sentant ragaillardi, après m'être un peu reposé, je ne voulus pas rester inactif ; j'ordonnai qu'on sellât les chevaux et qu'on allât à la recherche du monstre qui avait dévoré Hendrick.

John et Carey, bien armés, m'accompagnaient. Une partie des naturels suivaient avec les chiens. Le lion avait [illegible] les restes d'Hendrick le long d'un sentier qui conduit au bord de l'eau ; nous trouvâmes des fragments d'habit et enfin l'habit déchiré. A environ six cents mètres de [illegible] dans le lit desséché d'un ruisseau joint le Limpopo ; dans cet endroit il y a beaucoup de feuillage de [illegible] des roseaux et des arbres morts que la rivière y a déposés pendant quelque grande inondation.

Le lion avait quitté ce sentier et était entré dans ce lieu abrité ; j'étais convaincu que nous n'étions pas loin de lui. Je commandai aux naturels de lâcher les chiens ; ceux-ci avancèrent avec précaution en suivant les traces ; une minute après ils s'élancèrent en aboyant avec furie ; leurs poils se hérissaient sur leur dos ; un craquement des roseaux secs suivit immédiatement cette attaque. C'était le lion qui se sauvait.

Plusieurs chiens très effrayés revenaient continuellement en arrière, mais moi je les poussais en avant et les renvoyais sur le lion. Le vieil Argyll et Blès se mirent à la tête de leurs camarades, et alors commença une chasse des plus animées, dont la conclusion fut la seule vengeance que je pouvais désirer. Le lion suivit la rivière pendant quelque temps.

Il se détourna pour traverser des buissons épineux les plus couverts qu'il pût rencontrer, mais ils étaient cependant assez ouverts. En deux minutes les chiens le rejoignirent ; il se retourna alors aux abois, et comme j'approchais, sa tête se dirigea de mon côté ; il tenait la gueule ouverte et rugissait fièrement, tandis que sa queue s'agitait de côté et d'autre.

En apercevant l'animal féroce mon sang bouillonnait de rage, mes [illegible] éclatèrent ; je lançai mon cheval en avant ; quand je fus à trente mètres de lui, je m'écriai : « Tu vas mourir, mon vieux lion ! » et plaçant ma carabine sur mon épaule, j'attendis qu'il se retournât. Une seconde après il se plaça dans une position convenable et je lui envoyai une balle à travers l'épaule. Il tomba sous le coup, puis se releva ; je l'achevai en lui lançant une autre balle dans la poitrine. Les naturels avancèrent alors joyeux et émerveillés. J'ordonnai à John de lui couper la tête et les pattes de devant et de les porter aux wagons. [illegible] vers le camp dont j'avais été [illegible] pendant un quart d'heure quand les femmes des

Bakalaharis surent que le lion qui avait dévoré un homme, était mort, elles dansèrent de plaisir en m'appelant leur père.

Le 6 septembre nous n'avions plus de viande ; je me rendis près de la rivière pour tuer un hippopotame. Bientôt j'en entendis derrière moi un troupeau qui mugissait en s'ébattant dans l'eau : j'avais passé près d'eux sans y faire attention.

Je ne fus pas heureux, car j'en blessai six ou sept et n'en tuai pas un seul. A midi je me rendis près d'un étang que



Le lion l'entraina près d'un buisson.

les hippopotames fréquentaient souvent ; il était à un mille plus bas que mes wagons. J'en trouvai là un troupeau d'au moins une trentaine couchés sur les rochers au milieu de la rivière ; je tirai sur le plus beau mâle et sur deux magnifiques femelles et les tuai. Je fus occupé à les préparer une partie de la journée du lendemain, et nous les pendîmes sur des rênes de bœuf attachées entre les arbres. Dans la soirée, beaucoup de Béchuanas de Séléka vinrent au camp.

Le 8, en revenant près de mes hommes, j'appris que Lion, mon meilleur chien, avait été dévoré par un crocodile qui fréquentait l'endroit où nous allions chercher de l'eau. Ce même jour un de mes chevaux était mort de maladie. Le chasseur africain doit s'attendre à ces accidents, qui arrivent continuellement.

Je montai à cheval de bonne heure, et, avec les hommes de Séléka, nous allâmes à la recherche des éléphants. Nous traversâmes le Limpopo et suivîmes la direction de l'est, à travers la forêt. Là j'eus le malheur de rencontrer dans les montagnes la fameuse mouche « tsetsé, » dont la morsure cause une mort certaine aux bœufs et aux chevaux. C'est le fléau du chasseur ; elle ressemble au taon d'Écosse, quoique un peu plus petite. Les tsetsés sont très vives et très actives ; elles fondent sur les chevaux par essaims comme les abeilles, elles volent par centaines, et sucent leur sang. L'animal ainsi mordu dépérit et meurt dans une période qui varie d'une semaine à trois mois.

Le 10 le chef des Boolway, petit homme, quoique très fort, et d'une physionomie agréable, arriva avec une suite nombreuse.

Après avoir chassé trois ou quatre jours sans succès, je résolus, le 14, par un magnifique clair de lune, de tenter ma bonne chance avec les éléphants près des fontaines. J'emmenai avec moi Carey qui portait sa grosse carabine et je ne pris qu'une arme à cylindre.

Nous traversâmes le Limpopo : je m'aventurai seul en avant pour explorer et me trouvai tout à coup près de deux magnifiques éléphants mâles. Je n'avais ni chiens ni fusils. Je me décidai pourtant à ne pas en perdre un de vue, quoique je fusse monté sur un cheval harassé de fatigue.

Il serait trop long de décrire tous les tours et détours que je fis pour suivre l'animal dans les charges qu'il faisait. Certes, je remplis mon devoir et je m'attachai à lui comme un chien à un cerf. J'entrepris ce jour-là ce qu'aucun de mes hommes n'eût osé faire à ma place. A la fin je me sentis tellement épuisé, et je vis mon cheval tellement fatigué, que je compris que ce jeu ne pouvait pas durer plus longtemps.

Cependant on venait à mon aide. Carey et Matchuisho, avec un grand nombre de naturels, suivaient soigneusement l'empreinte des pas de ma monture. Le son de ma voix enrouée parvint aux oreilles de Carey et tout de suite il recommanda à ses compagnons d'observer le plus profond silence. Il écouta très attentivement. Mon second hallali fut entendu ; Cooley et Affriar, deux bons chiens, quittèrent immédiatement la meute pour accourir près de moi.

Ma joie fut extrême quand j'aperçus Cooley. Deux minutes après Carey me présentait son arme et du haut de ma selle je tirai sur l'éléphant. Je lui envoyai jusqu'à sept balles dans le cœur ; en recevant la dernière il fit une courte charge, demeura tremblant pendant quelques secondes, puis tomba en avant sur la poitrine et expira. Les défenses de cet animal répondaient à l'idée que je m'étais faite de leur valeur : l'une, comme d'habitude, était plus belle que l'autre ; et je n'avais jamais vu les pareilles qu'une seule fois. Je me couchai pour me reposer, et cette nuit-là je fus le plus heureux des mortels.

Le lendemain un de mes chevaux mourut ; il avait été mordu par les tsetsés, dans la chaîne de montagnes qui conduit au sud de la fontaine. La tête et le corps du pauvre animal enflèrent d'une manière horrible avant qu'il ne mourût ; ses yeux étaient tellement gonflés qu'il n'y voyait plus et il hennissait pour appeler ses camarades qui étaient près de lui.

Le 17 septembre je me décidai à quitter Séboono et à

avancer avec quelques Bakalaharis pour me rendre près d'une source qui, quoique petite, était très renommée. Elle était située à environ six milles vers le sud-est ; les naturels l'appellent la fontaine de « Paapa ». Je trouvai de nombreux sentiers couverts qui y conduisaient, et en avançant je remarquai des traces fraîches d'éléphants et de rhinocéros. Je continuai ma route afin de choisir le meilleur endroit pour creuser un trou afin de nous mettre à l'affût pendant la nuit. Il eût été impossible d'empêcher quelques animaux de nous découvrir, car les sentiers aboutissaient tous en cet endroit.

Le vent soufflait de l'est, je me plaçai donc au sud-ouest de la fontaine, qui n'a pas plus de vingt mètres de longueur et de dix de largeur. Le côté ouest est bordé de rochers qui s'élèvent à environ cinq pieds de hauteur ; le sommet de ces rochers est de niveau avec la vallée voisine. Là tous les éléphants viennent boire, comme s'ils craignaient de marcher sur les bords boueux qui se trouvent sur les autres côtés de la fontaine.

Notre affût était à six ou huit mètres des rochers ; il était construit dans un cercle de buissons si rapprochés les uns des autres qu'ils formaient presque une haie d'environ trois pieds de haut ; sur le faîte étaient placées de lourdes branches mortes auxquelles nous suspendîmes nos carabines. Le tout était retenu par de petites bandes d'écorce couvertes d'épines.

La journée était favorable pour amener le gibier près de nous, le soleil était brûlant, et toute l'après-midi il souffla un vent sec et chaud. Je dis à Carey que nous étions sûrs de faire une bonne chasse pendant la nuit. J'avais raison, car, sans aucun doute, nous eûmes la plus belle et la plus étonnante chance dont un homme puisse jamais se réjouir.

Comme nous nous dirigions vers notre cachette, nous vîmes une magnifique girafe mâle, deux jackals, des poules de Guinée, des perdrix, deux ou trois sortes de pigeons, des tourterelles, et une quantité innombrable de petits oiseaux. Ils venaient boire de tous côtés. Quelques minutes après le soleil se coucha, la lune se montra ; elle était dans son plein, le ciel était clair, on n'apercevait pas un nuage à l'horizon.

Quelques instants après notre installation, nous entendîmes les pas d'un animal qui venait du côté de l'est ; c'était probablement un rhinocéros noir. Il approcha de notre affût jusqu'à près de dix mètres, et nous observa avec ses yeux fins ; il avança enfin doucement pour mieux nous voir. Je m'élançai et agitai un long bâton tout en criant, ce qui sembla seulement amuser le « borélé » car il s'arrêta à quatre mètres de nous, en nous menaçant de ses cornes. Il resta ensuite à la même place jusqu'à ce que je lui eusse jeté un morceau de bois. Les rhinocéros sont difficiles à mettre en fuite ; la meilleure manière c'est de leur lancer une pierre. Les chasseurs emploient ce moyen quand ils ne veulent pas décharger leurs armes.

Dès que le rhinocéros se fut éloigné quatre éléphants mâles s'avancèrent du côté du sud ; ils marchaient doucement jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'à vingt mètres de nous. Le premier fut plus hardi, car il vint à portée de nos lourdes carabines. Il leva sa trompe et nous tirâmes sur lui, en l'atteignant près du cœur. Ma grosse carabine éclata dans les mains de Carey, elle faillit nous tuer tous les deux ; l'éléphant parvint à s'échapper, et se retira en toute hâte vers la forêt.

Nous nous recouchâmes dans notre trou et n'attendîmes pas longtemps avant d'apercevoir trois magnifiques éléphants mâles qui étaient exactement à la même place où nous avions vu le premier ; ils suivaient le même chemin. Nous fîmes feu ensemble et envoyâmes nos balles au cœur de celui qui nous semblait être le conducteur. Il courut à deux cents mètres, poussa un cri d'agonie et tomba. Un de ses camarades, grand et vieux, avança doucement, avec prudence, et nous pûmes l'observer s'approcher de la fontaine. Il paraissait se méfier même de la terre qui le portait, car, avec sa trompe il sentait et examinait le terrain avant de s'aventurer. Il restait quelquefois cinq minutes au même endroit sans oser bouger.

Enfin, après être allé aux trois côtés de la fontaine et étant apparemment satisfait de l'état dans lequel il trouvait toute chose, il s'avança hardiment sur le rocher situé à l'ouest, vint à six ou sept mètres du canon de nos carabines, se retourna, baissa sa trompe, prit une grande quantité d'eau qu'il jeta sur son dos et sur ses épaules pour se rafraîchir, puis il commença à boire : il aspirait de l'eau avec sa trompe, et se la versait dans la bouche.

Je me déterminai à lui casser la jambe si c'était possible ; je visai sur ce membre environ au niveau de la partie la plus basse de son corps et je fis feu. Carey tira dans la région du cœur. Je réussis : et au moment où l'animal se retourna sa jambe se rompit en craquant avec bruit. Il était hors d'état de s'échapper. Il resta ainsi immobile près de la fontaine, et ne fit qu'un vain effort pour se mouvoir.

Lorsque je tirai sur un des autres éléphants, une étincelle tomba sur un amas de vieux fumier desséché qui se trouvait près de notre kraal et attisée par le vent, elle forma aussitôt un brasier ardent dont les étincelles volaient dans l'air. Bientôt deux éléphants s'avancèrent par le sentier que les autres avaient suivi ; le premier était un jeune mâle qui n'avait pas encore atteint toute sa grosseur, le second un vieil étalon qui portait d'énormes défenses. Ils prirent le même chemin que les précédents, mais semblaient disposés à passer plus loin de nous ; cependant le jeune, en voyant le feu, s'avança jusque là et se mit à le sentir avec sa trompe, se jetant autour, et semblant enchanté de ce spectacle, dont il ne savait que penser.

Son camarade approchait aussi ; il se plaça d'une manière qui me parut avantageuse ; nous le prîmes par l'épaule et déchargeâmes ensemble nos armes. Il décrivit plusieurs circuits, les oreilles basses : évidemment il était mortellement blessé. Après cela nous tirâmes encore sur six autres énormes éléphants mâles qui se heurtèrent avec violence en fuyant. Un d'eux, lorsqu'il reçut la décharge, laissa échapper de sa trompe une grande quantité d'eau, puis il releva cet appendice en l'air, poussa un cri et disparut.

Quand le soleil se leva j'allai chez les Bakalaharis pour examiner les traces des éléphants que j'avais blessés. Quand je m'aperçus que la chasse de la nuit était finie je fus très ennuyé. Neuf fois encore de magnifiques éléphants mâles vinrent boire ; nous tirâmes huit fois à une distance de six à dix mètres ; deux tombèrent morts près de la fontaine, un autre eut la jambe cassée et ne put se sauver ; le seul que je pensais avoir pu s'échapper était le mâle qui avait les larges défenses.

Mes conjectures étaient fausses ; dans l'après-midi nous trouvâmes ce superbe éléphant étendu sans vie près de notre kraal ; nos coups avaient porté très loin, nous l'avions blessé aux rognons. Nous ne retrouvâmes pas les quatre autres éléphants sur lesquels nous avions tiré. Celui qui avait la jambe cassée avait encore pu faire un mille en quittant la fontaine. Quand nous arrivâmes près de lui il fit d'abord de vains efforts pour se sauver, et pour nous attaquer : mais voyant que tout était inutile, il resta acculé contre un arbre, où l'un de mes hommes commença à l'assaillir.

Rien n'était plus curieux que d'observer ses mouvements quand mes hommes placés à vingt mètres de distance lui lancèrent des bâtons : il ramassait tout ce qu'on lui jetait et le renvoyait. Cependant, lorsqu'on en vint à lui jeter du fumier desséché d'éléphant, il se contenta de le sentir avec sa trompe. A la fin je lui tirai quatre coups derrière l'épaule ; son corps gigantesque trembla, il tomba et expira à l'instant.

Depuis longtemps je pensais qu'au clair de lune, aussi bien que dans la journée, on pouvait chasser les éléphants à cheval et avec des chiens ; mais je craignais qu'on ne risquât d'avoir les yeux arrachés par les wait-a-bit, et puis les éléphants pouvaient se montrer plus actifs ou plus vicieux.

Cependant la nuit suivante j'en fis l'essai et je menai mes chiens dans la forêt sur les traces d'un éléphant qui, après avoir bu à la fontaine, y était entré. Ils se précipitèrent en avant ; quelques minutes après nous les entendîmes aboyer, puis le bruit que faisait l'éléphant arriva jusqu'à nous ; les chiens le suivaient en se dirigeant vers les montagnes du sud-ouest.

Quand l'énorme quadrupède trouva qu'il ne marchait pas assez vite pour se débarrasser des chiens qui le poursuivaient, il commença à tourner, et chercha à s'esquiver dans le fourré. Par moment, il chargeait les chiens. Je le suivis d'aussi près que je pus, criant de toutes mes forces pour exciter mes levriers, et ceux-ci, au son de la voix de leur maître, s'acharnèrent davantage sur l'animal et le combattirent mieux qu'ils ne l'eussent fait dans le jour. Du haut de mon cheval je tirai mes deux premiers coups ; puis allai près de l'éléphant, et, courant à pied, je lui envoyai, d'une distance de quinze à vingt mètres, deux balles qui le blessèrent mortellement : j'étais couvert par la poussière rouge qu'il prenait avec sa trompe et qu'il faisait voler autour de lui. Enfin il tomba violemment, leva sa tête et ses défenses à une hauteur prodigieuse, se mit sur le côté et expira.

Le lendemain au matin, mes munitions étant épuisées ou près de l'être, j'envoyai Carey au camp afin d'en rapporter de nouvelles. Je vis mon chien Franchinez qui revenait suivi par deux chacals. J'étais sûr qu'en avançant je trouverais du gibier mort. Quand j'eus marché à quelque distance, les chiens accoururent ; un moment après j'entendis le bruit d'un grand nombre de pas qui se dirigeaient vers l'endroit où je me trouvais. C'était une troupe de lionceaux accompagnés d'une lionne et ils passèrent près de moi, en précédant les chiens. Ils avaient dévoré un rhinocéros blanc que j'avais tué deux nuits auparavant. A côté des restes de la victime se trouvait un jeune rhinocéros très gras.

Le pauvre animal s'imaginait sans doute que sa mère

dormait, et ne s'inquiétait pas des lions et des autres animaux féroces restés près du cadavre pendant un jour et deux nuits. Les jeunes rhinocéros demeurent ainsi près de leurs mères longtemps après qu'elles sont mortes.

En réfléchissant à la bonne fortune extraordinaire que j'avais eue la semaine précédente, je ne pouvais m'empêcher de regretter de n'avoir pas pensé plus tôt à poursuivre à cheval avec mes chiens les éléphants pendant la nuit. Si j'avais commencé seulement une semaine plus tôt je me serais emparé de huit ou dix beaux mâles que je savais avoir blessés mortellement.

L'ivoire de ces éléphants m'aurait rapporté plus de deux mille livres. Il m'était pénible de penser que plusieurs, si ce n'était tous, iraient crever et pourrir dans la forêt voisine. La seule chance qui me restât pour les retrouver était de guetter les vautours; mais ces oiseaux, savent très bien qu'ils ne peuvent percer la peau du plus fort de tous les quadrupèdes, et ils préfèrent rester près des Béchuanas, qui, chaque jour, tuent beaucoup de gibier.

Tout en me désolant de la perte des éléphants blessés, je reconnus que, pendant la dernière semaine, j'avais été plusieurs fois favorisé par le sort. J'avais un grand nombre de dépouilles à ajouter à ma précieuse collection africaine. J'y attachais une si grande importance que quelquefois je négligeais mes intérêts pour cela. Ainsi, quand je tuais un éléphant ordinaire, j'avais l'habitude de me dire : « Ah ! c'est un beau mâle ; ses défenses valent au moins cinquante guinées chacune (4 schellings 6 deniers la livre). C'est une bonne journée ; ce gain m'aidera à payer les deux chevaux qui sont morts il y a peu de jours, ou les quatre qui ont été mordus par les tsetsés et que je perdrai dans une semaine ou deux. » Mais, si j'avais tué un éléphant pourvu de défenses d'une taille ou d'une beauté extraordinaire, je conservais ces objets pour ajouter à mes trophées de chasse et les estimais bien davantage.

C'est ce qui fait que je me trouvais fort heureux, car j'avais en ma possession les plus belles défenses qu'on put trouver dans tous ces troupeaux de vieux éléphants qui peut-être avaient erré pendant un siècle dans ces forêts immenses.

Les chasses de nuit étant finies le 22, je revins sur mes pas pour me rendre à l'endroit où se trouvaient les éléphants morts, afin d'aider Carey à surveiller ceux qui détachaient l'ivoire et pour les escorter jusqu'aux wagons lorsqu'on y transporterait la chair et la graisse.

De bonne heure dans l'après-midi nous étions tous prêts à partir. Les chefs des Béchuanas, qui avaient préparé les éléphants et les rhinocéros avec l'aide de cinquante hommes, placèrent sur leurs épaules tout ce que nous avions à emporter et nous nous dirigeâmes vers le camp. Carey marchait en tête ; monté sur mon cheval, j'étais au milieu, et mes cavaliers formaient l'arrière-garde.

Cette longue ligne de sauvages n'ayant aucun vêtement, qui traversaient les labyrintes de la forêt, portant au logis le produit d'une chasse de plusieurs jours, formait vraiment un coup d'œil intéressant et peu commun. Tous les hommes étaient chargés de quelque chose qui m'appartenait ; quelques-uns menaient les chiens, d'autres portaient les fusils et les munitions qui nous étaient restées, plusieurs transportaient des ustensiles de cuisine, des haches, des faux, des seaux, des provisions, des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphant et une grande quantité de chair et de graisse.

Nous atteignîmes le Limpopo au coucher du soleil et nous le traversâmes immédiatement : tout arriva en bon état. Les jours suivants je fis quelques autres excursions pour me mettre à la recherche des éléphants : et je réussis ; mais ces chasses sont trop semblables aux précédentes que j'ai déjà décrites pour que je les raconte. Je ne veux pas courir le risque de fatiguer mes lecteurs.

Le 30 il m'arriva un de ces petits accidents auxquels le chasseur doit s'attendre dans ces régions. En m'éveillant le matin j'entendis un cri qui m'annonçait que Prince, un excellent chien, avait été dévoré par un crocodile. Les sauriens guettaient si bien la moindre proie que je n'eus pas de doute de les voir saisir un des noirs, si nous nous aventurions trop imprudemment.

Le 5 octobre, comme la saison des pluies était finie, je commençais à ne plus penser à chasser le long du Limpopo ; un jour ou l'autre quelque grand fleuve pouvait m'empêcher de regagner le camp et m'obliger à rester inactif pendans plusieurs mois. Je désirais aussi, si toutefois cela était possible, préserver un ou deux de mes chevaux de l'attaque des mouches ; le nombre de ceux qui me restaient était maintenant réduit à cinq. Je me décidai donc à retourner au camp.

Sur ma route je trouve les restes d'un énorme éléphant mâle que j'avais tué dans la nuit du 16 du mois précédent ; j'avais suivi ses traces à un demi-mille de cette place ; ses défenses n'avaient pas été coupées, mais arrachées et probablement volées ; le crâne était parfait il avait été parfaitement nettoyé par les hyènes, les vautours et les insectes.

Je soupçonnai qu'une tribu de Bakalaharis, qui habitait non loin de là, sur le Limpopo, savait où étaient les défenses ; d'ailleurs il n'y avait pas d'autres naturels dans ce district ; je résolus donc de me rendre dans le village le lendemain au matin de très bonne heure et de menacer de tuer le chef si les dents ne reparaissaient pas promptement.

Le 6, avant qu'il fît jour, j'ordonnai qu'on sellât quatre chevaux, et, après avoir déjeuné, je traversai le Limpopo en compagnie de Carey, de John et de Piet, nous portions tous des fusils à double canon. Pour nous rendre au village des Bakalaharis nous descendîmes le courant pendant environ une heure.

Lorsque je découvris les premières huttes, je m'élançai au galop à travers les champs de blé et me trouvai au milieu d'eux avant qu'ils ne soupçonnassent mon approche.

Le chef dont j'avais besoin était sur la place avec la plupart de ses hommes. Je descendis de cheval, je marchai vers l'endroit où ils étaient rassemblés, et m'assis sur la terre selon leur coutume ; puis, prenant du tabac, je leur en offris à tous. Pendant que j'agissais ainsi John et Carey tout armés se tenaient tous les deux près de la sortie du forum.

Je restai silencieux pendant quelques minutes, puis je leur parlai en ces termes :

« Je suis très mécontent du chef de ce village. Vous aviez faim, j'ai tué beaucoup de gibier, je vous ai donné de la chair et de la graisse. Je vous ai prévenus que plusieurs de mes éléphants étaient étendus morts et que leurs dents m'étaient précieuses. Vous m'aviez promis de chasser les vautours et de me les rapporter. Je sais que vous êtes allés près d'un de ces animaux. Pourquoi les défenses n'ont-elles pas été apportées à mon camp ? Je ne veux pas répandre de sang, mais j'exige que les dents me soient rendues immédiatement. »

Tous se récrièrent à l'instant :

« Les dents sont ici ; attendez un peu, chef des hommes blancs. Nous avons vu les vautours, nous les avons cachées pour vous. »

J'étais enchanté de ce que j'entendais, mais je désirais paraître toujours très en colère.

« Je n'en suis pas moins offensé, répondis-je ; car vous deviez me rapporter ces dents, et ne pas me forcer à venir les reprendre avec des menaces. »

Le chef envoya cinq ou six hommes actifs pour chercher l'ivoire.

On me servit la bière et la soupe des Béchuanas et, une heure après, les naturels revinrent chargés des défenses de l'éléphant que j'avais perdu ; elles étaient immenses, très bien arquées et presque parfaites. Les Bakalaharis les avaient enterrées non loin de la carcasse de l'éléphant ; ils les auraient sans doute laissées là tant que je n'aurais pas quitté le pays, puis les auraient présentées à leur chef.

Dans l'après-midi nous empaquetâmes l'ivoire dans le wagon des bagages. Il y avait cinquante-trois défenses de mâles et dix-sept de femelles

XXV

LE LIMPOPO. — LES MONTAGNES DE GUAPA. — ANTILOPES NOIRES. — LES PALLAHS ET LES CHIENS SAUVAGES. — TRAVERSÉE DE LA RIVIÈRE DE VAAL.

Le 8 octobre, dans la matinée, nous nous mîmes en route et nous quittâmes le village des Bakalaharis, où nous avions campé pendant près de six semaines. Le vieux chef de cette peuplade nous vit partir avec chagrin ; il eut grand'peine à retenir ses larmes.

Lorsque j'étais venu, j'avais trouvé ses hommes mourant presque de faim, et, depuis mon arrivée, ils avaient toujours eu plus de bonne viande et de graisse qu'ils n'en pouvaient manger.

J'avais aussi employé les femmes pour écraser mon orge et mon blé, je les avais généreusement récompensées en leur donnant des perles dont elles se paraient. Le vieux chef avait lui-même reçu une peau de serpent qui entourait sa tête. En lui disant adieu je ne pus m'empêcher de lui offrir encore des présents.

Nous remontâmes le Limpopo, après avoir parcouru une distance assez grande, et nous trouvâmes ce fleuve très large. Dans la soirée nous fûmes obligés de faire halte

à notre ancien kraal. Je me décidai à quitter le Limpopo et à explorer, si c'était possible, le pays dans la direction du nord-ouest. La plupart des hommes de Sicomy qui m'accompagnaient ne voulurent me donner aucun renseignement au sujet de l'eau et des éléphants ; ils répondaient tous à mes questions que je n'en trouverais pas de ce côté. Ainsi j'étais obligé pour avancer d'obéir à ma propre impulsion.

Ces misérables Béchuanas affirmaient que nous ne trouverions de l'eau que le lendemain au coucher du soleil. La contrée que nous traversâmes était douce et sablonneuse, et la forêt souvent si épaisse que nous étions forcés de nous arrêter et d'employer la hache. Dans la soirée nous fîmes halte au milieu d'une petite vallée que je découvris en suivant un sentier frayé par les éléphants.

Le 13 nous arrivâmes dans un endroit où il y avait grand nombre de fontaines : elles formaient un ruisseau courant dont l'eau était très pure. La nature, dans ces parages, devint extrêmement belle ; une vallée très large, très boisée, s'étendait au loin au milieu des montagnes et allait finir dans un ravin. Ce district était habité par une grande tribu nommée Moroking. De chaque côté de la fontaine on apercevait leurs champs de blé parfaitement cultivés.

Nous nous arrêtâmes donc, et bientôt après le chef et son peuple vinrent m'exprimer la joie qu'ils éprouvaient à me recevoir. Ils dépendaient de Sicomy, et, pour des raisons que je ne pus connaître, les naturels de Bamangwato les avaient priés de ne me donner aucune information au sujet des éléphants et de l'eau. Dans la nuit nous fûmes visités par un violent orage, et la pluie tomba en abondance.

Le lendemain au matin je tuai une énorme oie sauvage, au plumage magnifique dont la couleur dominante était le vert foncé, avec des taches blanches sur les côtés et derrière les ailes.

Tandis que je cherchais des oiseaux sur le bord du ruisseau, je faillis mettre le pied sur la queue d'un terrible cobra. Ruyter et moi le tuâmes à coups de bâton et de pierres.

Comme les naturels persistaient à dire que si nous avancions nous ne trouverions ni eau, ni éléphants, et qu'à cette époque, à cause de la pluie, on ne pouvait plus voyager dans la campagne, je me décidai à retourner sur mes pas. Pendant la nuit nous fîmes halte près de la fontaine que nous avions quittée la veille. Sur la route je tuai dans les bois un très beau pigeon dont le dos et la queue étaient d'un vert tendre, les cuisses oranges, le bec et les pattes d'un rouge éclatant.

Le 15 nous partîmes en nous dirigeant vers les montagnes Guapa, où j'avais vu déjà des antilopes noires.

Le jour suivant nous parcourûmes une vallée bornée par des montagnes grises, et nous rencontrâmes des autruches, des spring-bocks, des zèbres, des gnous bleus, des girafes, des sangliers, et enfin un vieux « kookama » ou oryx mâle qui avait une superbe paire de cornes ; je lui donnai la chasse, mais le perdis bientôt de vue.

La vallée dans laquelle nous avions campé était sèche ; nous fîmes donc à la hâte nos préparatifs pour la quitter, ce qui dura une heure ; puis nous tournâmes l'extrémité orientale de cette belle chaîne de montagnes, et nous nous arrêtâmes au coucher du soleil près d'une grande fontaine. Tout en cheminant je blessai un rhinocéros noir, mais je ne le tuai pas. Je fis feu sur un autre et le frappai mortellement de deux balles ; il chargea furieusement en avant et tomba bientôt mort dans la poussière.

Le 17 nous suivîmes la direction nord-est très près du pied des montagnes, en cherchant des éléphants. Nous aperçûmes une grande quantité de zèbres, de buffles, qui allaient par troupeaux ; chacun d'eux se composait de trois cents ou cinq cents animaux. Vers le soir nous rencontrâmes une troupe d'éléphants, et, sans beaucoup de peine, je tuai l'un des plus beaux.

En cet endroit je rencontrai aussi la belle antilope noire ; après quelques tentatives infructueuses j'obtins le succès que méritait ma persévérance.

Dans l'après-midi, lorsque j'allai rejoindre mes hommes, j'aperçus sur le versant de la montagne huit ou dix antilopes ; après une marche difficile et pénible je parvins à en abattre deux sur une masse de fragments de roc adamantin. J'étais enchanté de mon triomphe et je considérais maintenant comme complète ma collection de trophées africains. Il ne me manquait plus que des têtes de blue-boks « (kleen-bok), » de reeboks, de vaals, d'ourebis et de reitboks, mais ces animaux étaient nombreux dans la colonie et il n'était pas difficile de s'en procurer.

La matinée du 23 était fraîche et brumeuse ; le temps était à la pluie, et pourtant, de bonne heure, je quittai les wagons, en emportant quelques provisions avec moi. Je montai sur le penchant de la montagne, dans l'intention de trouver des antilopes. Bientôt, après avoir atteint une assez grande hauteur, j'eus la satisfaction d'en rencontrer un beau troupeau qui paissait auprès de rochers sur un plateau, vers l'est. Pendant quelque temps je marchai comme un vrai montagnard et j'arrivai en rampant près des antilopes. Je déchargeai mon arme sur un énorme mâle, au moment où, dans sa course rapide, il passait près de moi. Il fut atteint par la balle et tomba ; mais il se releva aussitôt, et, après une chasse fort longue et très fatigante avec mes chiens, j'eus le regret de le perdre.

Je me décidai à faire une expédition dans les montagnes et à chasser vers le nord pendant quelques jours. Je partis donc avec Ruyter et quatre Béchuanas, emportant ce qui m'était nécessaire pour passer la nuit : des pots, de l'eau, d'autres ustensiles. Au coucher du soleil nous nous étendîmes sous un arbre et je dormis pendant une heure.

A mon réveil je fis mon café au clair de lune, et le lendemain matin, dès que le jour parut, je me dirigeai vers le sommet de la montagne, où je tuai un koodoo qui devait nous servir de nourriture.

Tout à fait à la base de la montagne se trouvait un kraal isolé. Quand les Bakalaharis entendirent la détonation de ma carabine, portée par l'écho dans leur vallée, ils quittèrent leurs marmites qui étaient sur le feu et accoururent près de mes hommes. Mes Béchuanas les engagèrent à retourner sur leurs pas et à aller dépecer mon koodoo, dont ils apporteraient la chair sous l'ombrage d'un arbre qui se trouvait au sommet de la montagne.

Ces indigènes avaient choisi pour demeure un ravin tout à fait romantique, situé à environ un mille et formant un golfe presque impénétrable, au bout duquel coulait une délicieuse fontaine d'où partait un grand ruisseau d'eau courante. Ce ruisseau serpentait le long des profondeurs ombragées de cet endroit sauvage et caché à tous les yeux. Je demeurai là pendant quelque temps et j'y passai d'heureux jours, me nourrissant de bon gibier, d'os à moelle, de blé béchuana, de bière, de thé, de café, de biscuit, etc. Je me procurais aussi un excellent dessert qui consistait en un délicieux fruit africain nommé « moopooroo ; » ce fruit était à maturité et extrêmement abondant dans ce district ; il a presque la forme et la grosseur d'une olive ; quand il est à point il est d'un beau jaune orange. L'arbre qui le porte a des feuilles d'un vert très foncé.

Le lendemain au matin, de très bonne heure, je partis avec Ruyter et je trouvai les traces fraîches d'un troupeau d'antilopes noires. Bientôt après je les aperçus près des arbres, à trois cents mètres de nous. Une vieille femelle nous aperçut au moment où nous nous asseyons sur l'herbe. Je rampai en arrière, puis je m'avançai en marchant vers le troupeau. Le terrain était difficile ; je fus donc obligé de parcourir cent cinquante mètres en me traînant sur le ventre. Une prudente antilope, qui remplissait l'office de sentinelle, m'empêcha d'approcher autant que je l'aurais désiré. Je la tuai avec une balle qui l'atteignit à l'épaule, et j'envoyai aussitôt sa tête au camp pour qu'on la préparât.

Dans la soirée je me trouvai encore près du même troupeau, sur le versant nord de la montagne ; mais ces charmants animaux m'entendirent venir avant que je fusse instruit de leur présence ; ils se sauvèrent sur un terrain rocailleux, à travers l'épais fourré. Je les suivis de très près, en m'arrêtant toujours quand ils s'arrêtaient ; aussi ne me découvrirent-ils pas. A la fin pourtant je me trouvai au milieu d'eux. Je pouvais alors tirer sur plusieurs femelles, mais il me fallait le vieux mâle ; et cependant, malgré mon adresse je ne parvins pas à le toucher. Il y avait entre lui et moi une branche qui fit dévier la direction que suivit ma balle et je perdis de vue ce noble animal. Je n'avais donc plus rien à faire qu'à retourner à mon campement et à me reposer de mes fatigues infructueuses.

Le 13 au matin je m'acheminai dans la direction du sud-ouest avec Ruyter et un jeune Béchuana. Je fus amplement récompensé du fruit de mes fatigues et de mes travaux à travers ces montagnes agrestes et pierreuses ; car, après avoir marché environ un demi-mille et avoir examiné le pays boisé placé au-dessus de moi, j'eus le plaisir d'apercevoir un magnifique troupeau d'antilopes noires qui paissaient tranquillement à un quart de mille.

Il y avait là sept femelles et un magnifique mâle. De l'endroit même où j'étais placé je pouvais parfaitement distinguer ce superbe spécimen de l'espèce ; ses cornes paraissaient trop grosses pour sa taille ; elles retombaient gracieusement sur ses épaules, et leur courbe était parfaite.

Je m'assis pendant quelques minutes pour surveiller leurs mouvements et je les examinai avec joie. Le terrain sur lequel elles paissaient était uni. Les femelles avancèrent ; il me sembla qu'elles se dirigeaient vers l'endroit où j'étais couché, et j'attendis que l'une d'elles fût à portée de ma carabine. Quand elles eurent fait quelques pas, elles parurent changer d'idée, et, après avoir brouté pendant plusieurs minutes, elles changèrent de chemin et prirent leur course de l'est au nord. Dès que je vis que je n'avais rien à faire pour le moment, je battis en retraite et retournai à la place où je les avais d'abord aperçues.

Là je m'assis encore, et, plein d'impatience, je guettai les

mouvements de ces charmantes antilopes africaines. J'étais rempli d'admiration à la vue du magnifique mâle, et je me promis de le tuer alors même qu'il faudrait le poursuivre pendant une année. Les mouvements de l'animal paraissaient très inquiets ; tandis que ses compagnes paissaient tranquillement il restait en arrière, mordait dans une touffe d'herbe, puis demeurait un peu sous les arbres, en frottant ses cornes aux branches.

A la fin, les femelles se trouvèrent à cent cinquante mètres de lui, mais il se tenait toujours derrière. Le moment était favorable pour m'élancer sur lui, alors que ses vigilantes sentinelles étaient absentes.

Je saisis l'occasion, et, descendant rapidement le côté de la colline rocheuse, je gagnai le terrain uni sur lequel se trouvait le troupeau. L'animal convoité m'était caché par les buissons ; je tâchai cependant de le découvrir avant qu'il pût m'apercevoir.

J'avançai d'un pas ferme ; il était encore éloigné des autres antilopes et ne paraissait plus inquiet. Alors j'ôtai mes souliers, ma ceinture de chasse, j'attendis qu'il baissât la tête, et je tins mes regards fixés sur lui. Je me précipitai promptement en avant ; mon cœur palpitait, et il était presque à la portée de mon arme. Encore vingt mètres et je pourrais tirer ; il pencha la tête pour brouter de l'herbe ; je profitai du moment ; l'espace fut franchi.

Je trouvai un jeune arbre qui m'offrit un excellent abri. L'antilope était devant moi ; je fis feu ; la balle entra très près de la queue, traversa tout le corps et s'arrêta dans la poitrine. Il chancela environ une seconde, alla à soixante mètres plus loin, s'arrêta, et regarda en arrière pour voir celui qui avait si cruellement troublé son repas du matin Ma carabine était encore fixée sur lui ; je lui envoyai une seconde balle, et il fut atteint au milieu de l'épaule.

En recevant ce second coup l'animal fit quelques détours et essaya de rejoindre ses compagnes, mais je compris, d'après ses mouvements, que, bien que son pas fût ferme, il ne pouvait aller loin. J'avançai donc tranquillement à la recherche de mes souliers et de ma ceinture de chasse. Après les avoir retrouvés je chargeai de nouveau ma carabine Le Bushman qui m'avait examiné d'un endroit situé au-dessus de celui où j'étais, vint me rejoindre et me dit que l'antilope mâle n'avait pu courir loin et qu'elle était étendue sous un arbre. Immédiatement après je me rendis au lieu qu'il m'indiqua et je vis l'animal couché à terre ; sa noble tête était toujours levée. Je m'imaginai qu'il était encore vivant, et, comme j'avais vu trop souvent mes espérances déçues avec les antilopes blessées, je le visai une troisième fois Cette charmante bête ne tressaillit pas, car avant que j'eusse tiré elle n'existait déjà plus.

Je fus transporté de plaisir quand je me trouvai près de l'animal et que je pus contempler sa beauté sans pareille ses cornes étaient énormes, bien placées et d'une grande régularité. Je lui coupai la tête et laissai les hommes porter sa chair au camp. Je marchais en avant, escortant ce trophée obtenu avec tant de peine. Sur mon chemin, en descendant le sentier qui conduit à la fontaine, je trouvai étendu sur la terre mon indomptable Mazeppa, qui ne devait plus se relever ; il était à moitié dévoré par les hyènes et les vautours ; la pauvre bête était morte de maladie.

Les pertes que j'éprouvai durant cette semaine ne se bornèrent malheureusement pas à celle-là : le poney que j'avais acheté à mon cousin le colonel Campbell périt, victime des tsetsés ; un vigoureux bœuf succomba à la maladie ; Fox, un bon chien, mourut aussi ; trois de ses meilleurs camarades avaient déjà mystérieusement disparu le jour où j'avais chassé l'antilope.

Le 15 novembre nous quittâmes les montagnes de Linguapa, Kapain et ses Béchuanas partirent pour Bamangwato ; ceux de Séléka allèrent retrouver leur chef, et nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest afin de gagner le Limpopo, que nous atteignîmes en moins de trois heures

Le lendemain près de la rivière je tuai un daim. Dans la soirée, en me promenant sur le bord du Limpopo, je fis feu sur un charmant faon de l'espèce des serlomootlooques puis sur un pallah mâle qui avait une très belle tête

Le 17 je blessai un rhinocéros blanc, mais je ne le suivis pas. En retournant au camp j'abattis une autruche sur son nid, où se trouvaient vingt œufs ; j'envoyai les Béchuanas les chercher et les porter aux wagons.

En parcourant la rive je tuai un superbe rhinocéros noir dont je coupai les cornes, et je retournai à ma tente. Un de mes hommes me suivait à pied, car de mes quinze chevaux il ne m'en restait plus qu'un.

Dans le courant de la journée je remarquai des traces fraîches d'environ vingt espèces différentes de gros gibier ; j'aperçus aussi des animaux, tels que éléphants, rhinocéros à longues cornes, blancs et noirs, des hippopotames, des girafes, des buffles, des wild-beasts, des zèbres des daims, des sassaybys, des koodoos, des pallahs, des springs-boks des serolomootlooques, des sangliers sauvages, des duikers, des steinboks, des lions et des léopards.

Cette contrée de l'Afrique nourrit une plus grande variété de gibier que toute autre de cette vaste partie du monde et peut-être plus qu'aucune autre dans le monde entier, car, outre les espèces que je viens de nommer, on cite, parmi les plus communes, le keelton ou rhinocéros à deux cornes, les élans, les oryx, l'antilope rouane, l'antilope noire, les hartle-beasts, les klipspringers, et les steinboks gris. On y trouve aussi le reisbock, mais pas en abondance.

Le 18, avant qu'il fît jour, nous nous mîmes en route en suivant le cours du Limpopo pendant près de trois heures. Dans l'après-midi, Matsaca m'apporta une très belle peau de léopard et une dent d'éléphant pour me remercier de lui avoir enseigné à bien se servir des armes à feu. Je lui en avais expliqué l'emploi de la manière suivante : j'avais ouvert un livre d'histoire naturelle qui contenait des gravures représentant les principaux quadrupèdes, et placé successivement son doigt sur ceux qu'on trouve le plus communément dans le sud de l'Afrique. Tout en agissant ainsi je répétai quelques phrases absurdes et le frottai avec de la térébenthine Quand ce manège fut fini je pratiquais quatre petites coupures sur son bras avec une lancette puis j'y mis de la poudre mêlée de térébenthine. Je lui dis alors que son fusil avait un pouvoir mortel s'il le tenait droit sur chacun des animaux qu'il avait touchés. Le chef et sa suite parurent enchantés et partirent bientôt après, en me remerciant

Le lendemain nous remontâmes la rivière et nous trouvâmes du gibier en abondance ; je ne comptai pas moins de vingt-deux rhinocéros, dont neuf dans un troupeau ; ils paissaient tous dans une plaine ouverte.

Dans l'après-midi du même jour, en appuyant ma grosse carabine sur le tronc d'un arbre qu'un éléphant avait renversé, je visai un rhinocéros à l'épaule et lui cassai la jambe de devant.

Le 12 il tomba beaucoup de pluie pendant toute la journée, et il fut impossible de marcher dans la campagne. Dans l'après-midi nous entendîmes un grand bruit causé par un grand troupeau de pallahs que poursuivaient au moins vingt chiens sauvages. Ils passèrent devant notre camp à environ cent mètres ; au bout de quelques minutes les chiens s'étaient attachés à deux de ces animaux, mais les Béchuanas accoururent et les mirent en fuite Un de ces animaux franchit en deux bonds successifs une distance de cinquante pieds quoique le terrain ne fût pas propice car il était mou et glissant

Je quittai la montagne des antilopes noires principalement à cause de l'état maladif d'une grande partie de mon bétail Je ne savais à quoi attribuer cela, et ce triste changement avait pour moi une grande importance. Hélas ! il n'était que trop évident que les pauvres animaux se mouraient pour avoir été mordus par les tsetsés. La pluie qui était tombée pendant les trois jours précédents m'en donna la triste certitude : les bestiaux avaient la plus mauvaise apparence ; ils étaient sans force, sans énergie, et ne songeaient plus à prendre leur nourriture. Bien que la campagne fût couverte de riches pâturages, chaque jour ils dépérissaient ; les yeux de plusieurs étaient fermés et très gonflés.

L'aurore du jour suivant se leva radieuse : nous partîmes donc, quoique le terrain fût mauvais pour voyager. Comme je m'y attendais, mes pauvres bœufs tombèrent avant d'avoir fait trois milles Plusieurs refusèrent d'avancer et même de se relever

Je fus donc obligé de détacher un wagon, de le laisser en arrière et de ramener l'autre wagon auquel étaient attelés les bœufs qui pouvaient marcher. Je les envoyai en aide à leurs camarades mourants, afin qu'ils pussent traîner le véhicule Bientôt après nous être remis en route, une grande pluie tomba qui continua par intervalles pendant toute la journée.

Le 24 l'averse dura tout le jour Je fis cependant une courte marche et amenai mes wagons à quelques milles plus loin sur la douce et riche terre qui borde le Limpopo.

Le lendemain nous fûmes visités par l'orage Romberg, un bœuf indigène mourut dans la nuit ; il était évident que d'autres succomberaient dans peu de jours. Déjà la moitié des animaux qui me restaient étaient incapables de rendre le plus léger service. Les grandes pluies qui ne cessaient pas me firent sentir l'importance de mon malheur, car on aurait à peine pu voyager, avec une charge comme la mienne, même si l'on avait eu des bœufs dans de bonnes conditions.

Je jugeai donc nécessaire en cette occasion d'écrire une lettre à M. Livingstone, le missionnaire résidant à Sichely, pour lui demander de me prêter deux paires de bœufs J'enfermai ma lettre dans une bouteille que je cachetai, et je l'envoyai par deux naturels en leur recommandant

d'user de toute la vitesse possible. L'un d'eux était attaché à mon service et se nommait Ram...lamey; l'autre, un sujet de Sichely, Seléka. Ils espéraient arriver à Sichely dans l'espace de sept jours.

Pendant quelque temps la pluie continua à tomber en abondance il était impossible de voyager. Mes bœufs moururent les uns après les autres de la morsure de la tsetse, aussi n'avançais-je que ...ment et fort lentement. J'attendais avec impatience le secours si désiré. A la fin je fus obligé de m'arrêter, car je n'avais plus assez de bœufs pour conduire un seul wagon. Je fis halte sur une rive très ombragée du Limpopo, où je fortifiai notre camp au moyen d'une haie d'arbres épineux. Au bout de quelques jours tous mes bestiaux avaient péri, à l'exception de deux jeunes bœufs ... j'étais disposé à croire qu'ils survivraient à la fatale morsure des tsetsés.

Le 7 décembre je voulus me procurer du poisson; je pris donc les hameçons qui m'avaient servi autrefois pour pêcher du saumon, et je partis avec un des wagons. Mes fouets me servaient de cannes à pêche et quelques cordons de ligne. Mon amorce était un morceau de wild-beast, et je la jetai dans un endroit tranquille de la rivière. Je surveillai attentivement le bouchon, qui bientôt commença à remuer. Je ne demeurai pas longtemps à savoir quelle espèce de poisson j'attraperais. Quelques minutes après j'aperçus suspendu à ma ligne un beau poisson pesant à peu près une livre et qui ressemblait à une carpe. Il avait une large bouche et huit ou dix antennes. Mon Bushman me dit que les Boers qui habitent sur les bords du fleuve Orange mangeaient beaucoup de ces poissons. J'en pris un second que je perdis, et je compris qu'on pouvait faire une bonne pêche dans le Limpopo.

Dans la soirée, Carey et moi nous coupâmes un arbre à épines afin d'examiner de près le nid d'un secrétaire.

La cime de cet arbre était large, épaisse et aplatie, et, à cause des terribles épines qui garnissaient le tronc, il était inaccessible sans l'aide de la hache. Quand l'arbre fut abattu, je vis tomber hors du nid un jeune secrétaire qui tout de suite, vomit son dernier repas, qui consistait en quatre lézards de différentes espèces (l'un d'eux était un caméléon), une souris, une cigale et une caille.

Il y avait déjà vingt jours que j'avais envoyé les naturels près du docteur Livingstone pour l'informer de ma détresse et pour lui demander des secours : ils auraient déjà dû être de retour, et ce retard me causait les doutes les plus affreux, les plus pénibles appréhensions. Le temps se passait, ma situation devenait de plus en plus mauvaise, mes provisions étaient presque épuisées. Enfin ce secours si impatiemment attendu arriva.

Dans la matinée du 16 j'aperçus tout à coup un naturel à l'air civilisé qui s'approchait de notre camp. Il portait une chemise, des pantalons de peau, un bonnet rouge comme celui des matelots, un fusil et une ceinture de chasse.

Dès que je l'aperçus je m'écriai : « Ce sont des naturels de Sichely ! »

Je ne m'étais pas trompé : M. Livingstone m'envoyait de la manière la plus obligeante des hommes avec tous ses bœufs d'attelage. J'eus la satisfaction de les voir arriver en bonne santé.

Nous partîmes et voyageâmes heureusement pendant plusieurs jours. Le 26 nous atteignîmes Kolubeng, la nouvelle résidence de Sichely. Le lendemain matin de bonne heure ce chef m'amena deux jeunes bœufs que j'achetai pour une vieille selle et deux livres de poudre.

En arrivant dans le « kraal » de Sichely, j'expédiai des naturels à Bakatla pour chercher les deux paires de bœufs que j'avais laissées à M. Edwards lorsque je me rendais dans l'intérieur. Avec eux nous repartîmes le 3 janvier. Notre route pour Bakatla se dirigeait vers le sud-ouest, mais, par rapport à la position des montagnes, nous fûmes obligés de faire certains détours.

En cet endroit la campagne est la plus belle que j'aie jamais vue en Afrique, elle est magnifique, boisée, remplie de plaines, de vallées, de montagnes de la plus charmante apparence; toutes sont couronnées sur le faite de bois qui s'étendent au loin des deux côtés.

Le 7 nous arrivâmes à Bakatla; cette ville paraît charmante; elle est entourée de champs bien verts semés de blés. J'y restai quelques jours, c'est-à-dire le temps nécessaire pour me procurer de nouveaux bœufs, puis je marchai en avant. De grand matin le 11 j'atteignis la rivière Molopo. De là je partis pour chercher des reitboks le long des bords couverts de roseaux. J'aperçus tout à coup deux énormes lionnes jaunes, à environ cinquante mètres de moi, sur ma gauche; elles suivaient une ligne parallèle à la mienne. Je m'élançai aussitôt vers elles, et je tirai sur celle qui se trouvait le plus près : je n'avais qu'une balle dans ma carabine. La lionne sur laquelle j'avais fait feu agita la queue, montra les dents et fit entendre l'horrible rugissement que ces animaux féroces poussent lorsqu'ils sont en colère.

L'autre animal, qui semblait mieux instruit qu'elle de la présence d'un homme, se retira dans les roseaux. Au moment où la lionne avança, je me levai de toute la hauteur de ma taille, je tins ma carabine et mes bras étendus, je redressai hardiment la tête. Cela l'arrêta; elle regarda autour d'elle, remarqua Ruyter qui venait lentement et fit un mouvement en avant en rugissant avec fureur.

Je me voyais exposé à un grand danger; je sentais qu'il n'avait qu'une seule chance de salut, qui était de montrer de la fermeté. Je demeurai donc immobile, les yeux fixés sur elle, et lui dis d'un ton décidé et impérieux « Holloa ! vieille fille pourquoi vous pressez-vous ? Allez donc plus tranquillement. Holloa ! Holloa ! » La lionne s'arrêta immédiatement et parut embarrassée; elle chercha de tous côtés sa camarade : je pensai donc qu'il était prudent de battre en retraite, ce que je fis doucement en lui parlant toujours. Elle sembla indécise et regardant de mon côté, humant la terre, quand je l'aperçus pour la dernière fois. Je tuai un instant après un reitbok et le portai au camp.

Dans la journée nous fûmes assaillis par un violent orage, je pourrais même dire un ouragan, pendant lequel mes bœufs s'éloignèrent : nous restâmes longtemps sans avoir de leurs nouvelles. Vers midi quelques Béchuanas de Bakatla nous en ramenèrent un : c'était Youngman, le dernier des Mohicans ». A sa vue mon cœur se serra; il paraissait épuisé, et il était évident que bientôt les vautours et les hyènes ne laisseraient que ses os dans la plaine.

Quel était ce Youngman, quelle était la cause de son affaiblissement ? C'était le seul qui restât de trente bœufs, les meilleurs de ceux que j'avais choisis pour parcourir l'intérieur de l'Afrique. Je les avais tous vus dépérir et mourir, tous me manquèrent lorsque j'eus besoin de leur aide. Deux heures après, j'eus la satisfaction d'apercevoir ceux que je croyais perdus; ils avaient été entraînés au loin par de jeunes bœufs que j'avais achetés à Bakatla et qui voulaient rejoindre leurs premiers maîtres.

Nous nous dirigeâmes vers le Meritsane — lieu rendu célèbre par la description qu'en a donnée Harris — et nous le trouvâmes rempli d'eau. Avant d'y arriver je quittai la route tracée par les Kurumans pour les wagons. Je désirais visiter Mahura, chef de Bailapis qui résidait près des sources de la rivière Hart. Le chemin que nous prîmes est plus court que l'autre, il a l'avantage d'être pratiqué au milieu d'un terrain ferme et couvert d'herbes.

Nous voyageâmes pendant plusieurs jours dans un pays où le gibier abonde. Le 25, nous arrivâmes à Mahura.

Le lendemain Sa Hautesse vint me voir suivie d'une douzaine de bœufs, et il me dit qu'il avait l'intention de vendre ces animaux pour de la poudre. Après avoir pris le café j'offris six livres de poudre pour l'un d'eux, ce qu'il refusa d'un air de dédain. Je désirais ardemment me procurer quelques beaux spécimens des bœufs à longues cornes des Kalharis, et je savais que Mahura en possédait quelques-uns qu'il avait enlevés aux Bawangketses. Je lui proposai donc un bon prix s'il voulait me les amener. Il me répondit qu'il avait en effet du bétail à grandes cornes, qu'il enverrait chercher deux de ces bœufs à l'un de ses avant-postes, et que je serais effrayé en les regardant.

Le soir même on m'amena ces animaux, qui étaient d'une grandeur démesurée, extraordinaire, et portaient des cornes énormes. La tête de l'un d'eux était magnifique, les cornes, larges et bien placées, s'élevaient horizontalement à quelque distance en s'éloignant de la tête, leur largeur d'un point à l'autre pouvait être d'environ huit pieds. La tête de ce bœuf était de couleur fauve ainsi que son dos. L'autre animal était rouge, ses cornes étaient plus épaisses que celles de son camarade, elles étaient d'une bonne longueur, mais leur courbure n'était pas aussi gracieuse.

Mais ni les unes ni les autres n'étaient aussi épaisses ni aussi belles que celles de mon bœuf rouge Wangketse et que celles de Rob Roy que j'avais laissés avec Fossey; et cependant ces animaux avaient des têtes superbes. Je ne fis pas d'affaires avec Mahura, il aurait voulu avoir une de mes meilleures carabines et c'était trop.

Le 27 nous partîmes pour la rivière de Vaal : nous en étions à un jour et demi de marche. Nous ne nous reposâmes qu'au coucher du soleil.

Le 28, dès l'aurore, nous nous remîmes en route et nous traversâmes de larges plaines. La campagne était couverte de gibier, de zèbres, de wild beasts, de blesboks et de springboks. Je pus compter cinq ou six mille têtes en m'asseyant pour déjeuner. Bientôt ces animaux prirent l'alarme, les troupeaux se rapprochèrent et s'enfuirent; quelques minutes après d'autres parurent; toute la plaine fut couverte de quadrupèdes.

Nous aperçûmes aussi, par intervalles, des Bakalaharis : ils traversaient la plaine et portaient des parasols de plu-

mes noires d'autruche qu'ils brandissaient en l'air pour presser les animaux effrayés. Ces hommes devaient avoir de bonnes montures, car ils allaient d'un pas ferme, au trot, exactement comme des chiens sauvages, avec cette différence seulement que les chiens sauvages galopent. Ces indigènes ne permirent pas au gibier d'avancer beaucoup de mon côté.

Il était évident qu'ils le poussaient vers des pièges. Comme j'étais sans chevaux et que je souffrais beaucoup, eu égard à l'enflure de l'une de mes chevilles, je ne pouvais les suivre et être témoin de leurs succès. Mon mal augmentait tous les jours. Chez Mahura, j'avais appliqué des sangsues et j'avais obtenu quelque soulagement, mais la quantité que j'avais posée était trop petite pour que j'obtinsse une parfaite guérison. Il me fut bientôt impossible de poser mon pied sur la terre.

Le 29 nous repartîmes; au bout de trois heures nous atteignîmes la belle rivière tant désirée de Vaal; et cependant elle était à redouter. Je dis à redouter, en raison des pluies continuelles qui étaient tombées, et je savais qu'il n'était pas improbable que je fusse obligé de rester plusieurs mois sur ses rives, sans pouvoir la traverser, ce qui arrive souvent.

En cette occasion je me trompai heureusement; je trouvai les eaux très basses, lorsque j'aperçus son lit que je n'avais jamais vu; il était calme, libre de rochers et de larges pierres; la descente de mon côté était aisée, mais la montée sur l'autre rive était rapide et boueuse. Quelques ondées qui étaient tombées pendant les deux heures précédentes l'avaient rendue si glissante, que je jugeai convenable de retarder le passage jusque dans l'après-midi, lorsque la terre se serait un peu séchée.

En effet, sur le soir, mes wagons traversèrent sans accident; je n'en prenais qu'un à la fois et je le faisais traîner par vingt bœufs.

Nous côtoyâmes ensuite la rivière de Vet, qui a son confluent dans le Vaal, et nous la suivîmes jusqu'à Colesberg. Nous rencontrâmes de nombreux troupeaux du même gibier dont j'ai parlé, et qui fréquentent les confins septentrionaux de la colonie.

Le 20 février je traversai le grand fleuve Orange, et le lendemain nous entrâmes à Colesberg. La plupart de mes amis y étaient encore, et se montrèrent fort joyeux de mon retour.

Je louai quelques vieilles baraques pendant mon séjour à Colesberg, et j'arrangeai mes trophées par ordre. Ce travail me prit quatorze jours; je demeurai encore deux semaines pour me préparer à une autre expédition de chasse.

J'achetai, pour cent livres, un nouveau wagon à M. Emslie, un autre troupeau de seize chevaux, une mule, une meute de vingt chiens, puis des bœufs, dans les différentes parties de la ville, et j'engageai aussi un cavalier bushman, nommé Bovi.

XXVI

COMMENCEMENT DE MA CINQUIÈME ET DERNIÈRE EXPÉDITION. — MASSACRE DE MES CHIENS. — UNE CHASSE AUX BUFFLES. — MORT D'UN CROCODILE. — COMBAT AVEC UN LÉOPARD.

Le 19 mars 1848 je quittai Colesberg avec trois wagons « bien garnis d'hommes et bien approvisionnés ». Je partais pour une cinquième et dernière expédition dans l'intérieur. Je fus accompagné par M. Orpen, très habile chasseur; je lui représentai vainement, sous les couleurs les plus noires, les fatigues et les dangers auxquels on s'expose lorsqu'on chasse les éléphants; il n'en persista pas moins dans son dessein de m'accompagner. Nous laissâmes la ville vers neuf heures du matin, et nous commençâmes notre voyage dans un pays que mes lecteurs doivent maintenant connaître.

Dix jours après avoir quitté Colesberg le gibier devint très abondant; quand nous arrivâmes près de la rivière de Vet, j'aperçus, avec étonnement et plaisir, un des spectacles les plus extraordinaires que j'eusse jamais observés durant mes différentes chasses dans le sud de l'Afrique. A ma droite et à ma gauche, la plaine était couverte par un troupeau de couleur violette de gracieux bles-boks, qui s'étendait sans interruption aussi loin que ma vue pouvait atteindre.

Cette vaste légion couvrait un espace d'environ six cents mètres. Je me dirigeai au galop vers ces animaux, après avoir chargé mes armes, et je parcourus une distance de cent mètres. Je ne réussis pas à les surprendre. Excité par mon peu de succès, je résolus de les suivre tant qu'il me resterait une balle; je fis huit ou neuf milles, mes munitions s'épuisèrent, mais je n'avais pas tué un seul blesbok, quoique j'en eusse blessé au moins une douzaine.

Il était temps de retourner sur mes pas. Je rejoignis les wagons juste au moment où ils s'arrêtaient sur les bords de la rivière Vet. J'aurais volontiers consacré un mois à la chasse des bles-boks en cet endroit si giboyeux, mais j'avais entendu dire par plusieurs Bastards que les eaux du Vaal étaient très basses. Je continuai donc ma route au clair de lune. Nous entendîmes les lions rugir pour la première fois pendant cette nuit.

Le 22 avril nous traversâmes le Vaal avec de nombreuses difficultés. Le 25 nous étions arrivés près de Mahura. Il fut étonné de nous revoir si tôt, et m'en exprima sa satisfaction.

Depuis plusieurs jours mes bœufs n'étaient pas en bon état; ils allaient de pis en pis, et nous eûmes l'excessive contrariété de voir que presque tous avaient la langue ou le sabot malade.

Cette découverte dérangeait fort mes projets; je ne connaissais rien à ces deux maladies, et les Hottentots m'assurèrent qu'un bœuf ainsi attaqué avait besoin de plusieurs mois pour se remettre de ces maladies, qui quelquefois étaient mortelles. Dans ces circonstances je jugeai donc convenable de commencer à acheter des jeunes bœufs à Mahura et aux gens de sa tribu et je lui fis comprendre mes intentions. Ce chef me répondit que ses sujets ne voudraient pas m'amener de bœufs, parce que, à mon dernier passage, ils avaient désiré en échanger et que je ne les avais pas écoutés. Il me promit cependant de leur transmettre mes propositions.

Le lendemain, le chef, au lieu de venir nous trouver, partit pour une partie de chasse avec un grand nombre de Béchuanas. Tous chassaient à la manière écossaise, en se réunissant en rond, moyen qui réussit aux tribus du sud de l'Afrique. En cette occasion le cercle fut mal formé, et le gibier passa au travers.

Nos bœufs allaient de plus mal en plus mal; la plupart étaient boiteux, et tous plus ou moins souffrants. Comme les Béchuanas ne semblaient pas disposés à faire la moindre transaction commerciale avec moi, j'étais menacé de ne pouvoir ni reculer ni avancer.

Le jour suivant, deux heures après notre déjeuner, le chef n'avait pas encore paru, ainsi qu'il l'avait promis. Mon compagnon de voyage et moi nous nous rendîmes donc au palais, pour lui demander ce qu'il avait décidé; il nous répondit qu'il ne pouvait pas forcer son peuple à m'amener des bœufs, qu'il lui avait fait connaître mon désir, et que maintenant c'était à ses hommes de décider.

Le lendemain, de bonne heure, Mahura vint nous trouver, accompagné de son interprète et de plusieurs de ses sujets. Ils avaient du jeune bétail et ils voulaient avoir en échange des fusils et des munitions. Après avoir pris le café le chef me parla à part, et, me montrant deux beaux bœufs, il m'annonça que ces animaux étaient à lui, et que si je voulais remplir de poudre la mesure qu'il avait apportée ils seraient à moi.

Quand j'aperçus la mesure de bois je pensais tout d'abord que le chef voulait exiger un prix exorbitant, mais en la remplissant de poudre je vis qu'elle n'en contenait que dix-huit livres. Ce n'était pas trop pour deux bons bœufs, aussi fus-je très content de me les procurer. Mahura parut convaincu d'avoir fait un marché magnifique, aussi son exemple fut-il vite suivi par tous ceux qui l'accompagnaient.

Au coucher du soleil j'avais acheté vingt-deux bœufs, dont vingt étaient en état de travailler. Dans l'après-midi M. Orpem et moi nous allâmes visiter le bétail, que nous laissions nuit et jour dans le Veld. Nous eûmes la satisfaction de trouver les animaux beaucoup mieux portants.

Nous restâmes encore plusieurs jours pour acheter des bœufs; leur nombre, avec nos chevaux, s'élevait maintenant à cent onze, sans compter les bœufs boiteux, que nous nous déterminâmes à laisser à Mahura.

Le 3 mai, nous nous remîmes en route pour l'intérieur, et nous traversâmes d'immenses plaines ouvertes qui aboutissent au nord de la rivière Hart. Le 5, après avoir beaucoup marché, nous nous arrêtâmes près d'une petite rivière sur un terrain légèrement élevé; l'herbe y était de différentes espèces et très abondante.

En observant plusieurs vautours qui dirigeaient leur vol vers un fourré à un quart de mille des wagons, je pensai qu'ils y étaient attirés par quelque lion qui dévorait sa proie. J'ordonnai donc qu'on sellât une couple de chevaux, et je me rendis en cet endroit avec un cavalier et environ une douzaine de chiens.

Mes conjectures étaient vraies; en passant près d'un fourré au galop, j'eus le plaisir d'apercevoir un lion majestueux, à la crinière noire, qui suivait une ligne parallèle à la mienne; il était à cent mètres de moi. L'animal

était d'une couleur si foncée qu'à première vue, au milieu des grandes herbes, je le pris pour un wild-beast ; l'instant d'après il se tourna vers moi, et je vis sur-le-champ qui il était. J'appelai mes chiens de toutes mes forces et m'élançai vers lui.

Comme je m'y attendais le lion se réfugia dans l'herbe en hâtant sa marche : les chiens le poursuivirent courageusement. Du reste, je n'étais pas loin derrière eux et je les excitais par mes cris. Le lion, voyant que nous allions aussi vite que lui, ralentit le pas ; les chiens aboyaient et n'étaient plus qu'à quelques mètres de lui, le pressant des deux côtés. Enfin, quand je l'eus dépassé, j'arrêtai mon cheval pour tirer : je cherchai mon cavalier qui portait ma carabine, et je l'aperçus qui s'approchait doucement : il était pâle et suivait de très loin.

Le lion regardait de tous côtés ; il se précipita sur Shepherd, l'un de mes chiens favoris, le coucha sous lui pendant plusieurs secondes et le mordit à un tel point que le pauvre animal ne put se relever.

Quelques instants après il abattit Vexen ; puis, ayant gagné la lisière d'un petit fourré, il s'arrêta sous un épais buisson et s'étendit sur la terre pour attendre notre attaque. Je lançai alors mon cheval au galop, et je n'étais plus qu'à douze mètres de lui quand je lui lançai une seule balle qui l'atteignit à l'épaule et coupa les principales artères qui sont près du cœur. Il était mort.

Lorsque cet animal féroce reçut le coup, sa tête se pencha vers la terre ; il respira convulsivement pendant un moment et expira.

Je mis sur-le-champ pied à terre, lui arrachai quelques crins que je cachai dans ma poitrine, et je revins au camp : j'avais à peine été absent pendant dix minutes.

Nous avançâmes encore au lever du soleil, mais, vers dix heures, j'arrêtai mes wagons vers l'endroit où, l'année précédente, j'avais essuyé tant d'orages pendant une semaine. Sur notre route je tuai un spring-bok. Quelques secondes après, Booi s'approcha de moi et me dit que, lorsque j'avais fait feu, il avait remarqué un lion qui levait la tête dans un herbage de la vallée qui se trouvait en face ; je ne le crus pas d'abord, néanmoins je l'envoyai chercher huit chiens. Il pensa que la meute entière vaudrait mieux, il en ramena trente.

Je me dirigeai immédiatement vers l'endroit où l'on supposait que le lion devait être, et, en nous avançant, nous vîmes deux lionnes assises sur l'herbe ; elles rugirent furieusement après nous. Une malencontreuse rangée de roseaux d'environ soixante mètres de longueur et de vingt mètres de largeur se trouvait entre elles et moi ; devinant le péril auquel elles étaient exposées, elles allèrent se réfugier dans le fourré. Un instant après le plus horrible combat qui se put voir eut lieu, et un affreux massacre de mes meilleurs chiens se fit là sans que je pusse l'empêcher.

Vainement je tournai autour du fourré en essayant d'apercevoir leurs adversaires, ce qui m'aurait mis à même de finir ce carnage ; les roseaux étaient si élevés et si épais que je ne pus y parvenir. Quoique les lionnes ne fussent pas très loin de moi, il m'était impossible de les voir. Enfin l'une sortit du fourré du côté opposé ; je tirai du haut de ma selle, et, malgré les mouvements de mon cheval, je la blessai ; elle rentra dans les roseaux en poussant des rugissements de fureur.

Un certain nombre de chiens qui avaient poursuivi un troupeau de wild-beasts revint au milieu de l'herbe ; ils suivaient la trace d'une troisième lionne qui se dirigeait en rugissant sous l'ombrage dans l'intention de rejoindre ses camarades. Ce fut là pour ma meute le signal d'un coup hardi : elle s'élança à la fois.

Les trois lionnes rencontrèrent mes chiens et les abattirent avec la même facilité que des chats eussent abattu des souris. Pendant quelques minutes nous n'entendîmes que le craquement des roseaux, la voix des lionnes, les aboiements et les gémissements des chiens.

La nuit mit fin à cette boucherie, et je retournai au camp navré de remords et de regrets de n'avoir pas rappelé mes pauvres lévriers. Trois des meilleurs avaient perdu la vie dans ce combat inégal ; sept ou huit étaient grièvement blessés, et ils exhibaient d'horribles morsures, qui, pour plusieurs, ne se guérirent jamais.

Le lendemain, avant que le jour parût, nous entendîmes le rugissement des lions ; il partait de l'est, et, en suivant des traces fraîches, nous remarquâmes bientôt dans un endroit stérile, à deux cents mètres de nous, une forme jaune, que nous comprîmes être celle du lion. Nous nous y élançâmes au galop. En nous apercevant l'animal féroce leva la tête, puis la rabaissa aussitôt dans l'espoir que nous passerions sans faire attention à lui. A vingt mètres plus loin se tenait une magnifique lionne avec deux lionceaux. Lorsque nous arrivâmes ils s'élancèrent tous trois dans le fourré placé à notre droite. Le vieux lion se montra plus poltron que sa compagne et ses petits, et il s'enfuit en toute hâte.

Le gibier ayant ainsi disparu dans ce refuge, je plaçai Booi à l'une des extrémités du fourré pour qu'il le surveillât pendant que j'y pénétrerais par l'autre et que je le parcourrais avec les chiens. Deux fois mes efforts furent inutiles ; une troisième fois les chiens découvrirent la lionne couchée sous un buisson ; je lui tirai deux balles au défaut de l'épaule et il lui fut impossible de se relever. Un autre coup l'atteignit à l'œil et lui fit sauter la moitié de la cervelle. Booi et moi la dépouillâmes, puis nous lui coupâmes la tête avant de retourner au camp.

Avant l'aube nous distinguâmes la terrible voix des animaux ; elle venait encore de l'est. Je me rendis près du fourré où, la veille, j'avais trouvé les lions ; là je découvris les jeunes, dont l'un était disposé à nous livrer bataille. Je le tuai en tirant deux fois sur lui ; son camarade s'esquiva, mais les chiens le découvrirent. Quand je fus à proximité je mis pied à terre, j'écartai les chiens et terminai ses jours en lui logeant une seule balle dans le crâne.

Nos chiens ne cessèrent point d'aboyer pendant la nuit ; nous pensions que des lions rôdaient autour du camp et, au jour, nous découvrîmes que nous avions été favorisés par la présence de moins illustres, mais non moins présomptueux visiteurs. Une bande d'audacieuses hyènes était venue près de nos feux ; non contentes de dévorer les os qu'elles avaient trouvés, elles avaient mangé la nappe, emporté le couvercle de la cantine et deux larges coussins ; nous eûmes la chance d'en retrouver un en très mauvais état. Dans quelques années d'ici l'autre sera probablement conservé comme une relique chez les Béchuanas.

Le 12 je conduisis mes wagons sur la rive septentrionale du fameux Meritsane. J'eus la satisfaction de voir qu'une partie de la campagne avait été brûlée par les Bakalaharis quelques mois auparavant. La pluie qui était tombée pendant la saison avait fait pousser une herbe abondante qui donnait aux plaines ondulantes une charmante apparence de fraîcheur. Ce qui me plaisait le plus, c'est que je savais que le gibier du voisinage devait avoir été attiré en cet endroit ; j'espérais que je rencontrerais, près du Meritsane, des élans et autres animaux, comme cela arrive à tous les chasseurs.

Les traces des buffles, des zèbres, des wild-beasts, des hart-beasts et des sassasybys étaient très nombreuses et j'aperçus des troupeaux considérables de ces différentes espèces. Je pris cependant la résolution de ne pas troubler la campagne, dans la crainte d'effrayer les élans qui pouvaient s'y trouver ; aussi passai-je près de ces animaux sans leur faire aucun mal. Après avoir parcouru plusieurs milles, j'eus le désappointement de m'apercevoir que très peu d'élans fréquentaient ces parages. Je revins au camp après en avoir cherché inutilement.

Je partis le lendemain avec un cavalier, et après nous être éloignés un peu j'eus le plaisir d'apercevoir un magnifique troupeau de buffles qui paissaient tranquillement sur la rive opposée du Meritsane. Ce gibier était celui dont j'avais le plus besoin, car nous commencions à manquer de viande. Accompagné de M. Orpen, de deux cavaliers et d'un grand nombre de chiens, nous résolûmes d'attaquer ces animaux, et nos projets furent heureusement mis à exécution : je tuai cinq buffles et M. Orpen deux, ce qui fit en tout sept têtes.

Après déjeuner deux paires de bœufs rapportèrent aux wagons quatre des buffles les plus gras, et, jusqu'au coucher du soleil, mes hommes furent très occupés à les couper et à les saler. Dans la soirée je sortis avec ma carabine, avec le désir de trouver un veau que le troupeau avait abandonné dans la matinée. A ma grande surprise, lorsque l'animal m'aperçut il me chargea hardiment ; mais je tins ma carabine ferme à l'épaule et, quand il fut à quatre mètres de moi, je l'arrêtai dans sa course en lui envoyant une balle au milieu du front.

Trois des buffles que nous avions tués avaient été laissés sur place ; je pensais que nous pourrions trouver un lion faisant son repas de l'un d'eux, si nous nous y rendions dès l'aube. Je partis donc avec un cavalier et une meute de chiens. En approchant de l'endroit, les vautours que j'aperçus au-dessus de ma tête m'avertirent que je ne trouverais pas le buffle seul. Lorsque j'arrivai près de ma victime, je vis à deux cents mètres de moi un énorme lion, rentrant lentement dans le fourré sur le bord de la rivière.

Aussitôt je pressai mon cheval afin d'éloigner mes chiens de la charogne, et, s'il était possible, de mettre le lion en défense avant qu'il pût gagner un fourré. Nous arrivâmes près de lui juste au moment où il atteignait un petit massif de roseaux, du milieu duquel il se précipita dans le lit de la rivière, où il se reposa. J'avançai jusqu'à quinze mètres et lui rendis tout mouvement impossible en lui envoyant une balle dans l'épaule. Je descendis ensuite de cheval, jusqu'à douze mètres de lui, et je l'achevai en lui lançant une seconde balle à l'épaule.

Cet animal était un vieux lion noir d'une taille su-

perbe ; ses dents étaient parfaites et son poil magnifique. J'ordonnai à mes hommes de l'écorcher avec le plus grand soin.

Le lendemain nous gagnâmes le Lotlokane.

Dans l'après-midi, animé du désir de tuer un gems-bock, je fis seller mes trois meilleurs chevaux, et je pris la direction du nord, accompagné de deux cavaliers ; je n'emportai qu'un fusil à un coup.

Après avoir parcouru quelques milles, j'entrai dans un magnifique parc dont le terrain était uni et orné de bosquets épineux, dont se nourrissaient de nombreux troupeaux de wild beasts, de zèbres, d'hartebeasts et de springs-bocks. Je savais que les élans et les gems-bocks se tiennent ordinairement dans le voisinage de troupeaux d'autres espèces de gibier. Je résolus donc de m'avancer en demi-cercle près de ces derniers. J'examinai soigneusement le sol pour découvrir des traces des animaux que je désirais trouver. Après avoir fait une course rapide dans cette intention, nous revenions, mes gens et moi, tranquillement, lorsque quatre élans se présentèrent devant nous.

Immédiatement nous nous mîmes en chasse. Booi qui était en avant, sépara le plus beau mâle de ses compagnons et l'attira vers le camp. J'étais près des trois autres et je choisis la meilleure tête ; puis, après une chasse pénible je l'étendis à terre avec une seule balle qui l'atteignit à l'épaule.

J'allai aider Booi, qui se trouvait à un quart de mille dans la plaine au-dessous de moi. Je me dirigeai vers l'animal avec précaution, et nous réussîmes à l'amener droit aux wagons. Je le tuai de deux coups qui le frappèrent à l'épaule. Je n'avais pas encore de tête d'élan mâle, et c'était là un beau spécimen que je destinais à ma collection.

Nous partîmes pour nous rendre près de Molopo, sur les bords duquel je tuai des antilopes rouanes et des reitboks.

Le 27 mai nous atteignîmes le kraal de Sichely, situé sur le Coulonbeng.

Le 31 nous nous remîmes en route, et nous portâmes nos pas vers le Limpopo, où nous parvînmes le 15 juin.

Le 18 la lune était dans son plein ; je traversai la rivière avec MM. Orpen, Carey et plusieurs de mes gens, et nous nous rendîmes à la fontaine de Charibe, où nous espérions faire la chasse aux éléphants pendant la nuit ; mais nous avions eu le malheur d'effrayer ceux qui fréquentaient cette fontaine ; ils avaient tous fui ce district. Le 23, en venant de Guapa au camp, j'entendis les cris des éléphants dans plusieurs directions ; je compris qu'il devait y avoir non loin de là un nombreux troupeau. Je montai sur un grand arbre qui portait des épines, et du faîte j'aperçus les dos gris de quelques-uns de ces animaux ; ils dépassaient en hauteur les taillis de la forêt. J'envoyai Bamachumie chercher les chiens ; quand ils arrivèrent, je m'avançai pour faire une plus minutieuse inspection.

Le troupeau contenait plus de cent éléphants et était entièrement composé de femelles et de jeunes mâles. Pendant une demi-heure j'essayai d'en choisir un bon. Je rampai jusqu'à quinze mètres d'un beau mâle, à qui j'envoyai une balle au défaut de l'épaule. Mes gens ne lançaient pas mes chiens et ne m'amenaient pas mon cheval ; j'allai donc à leur rencontre, et, pendant ce temps l'éléphant rejoignit ses camarades. Les chiens en attaquèrent un autre et je mis fin à ses jours après une longue chasse. L'animal était à peine tombé que le vieux Mutchuisho vint, avec une trentaine de Bamangwatos, m'en demander la chair.

Le lendemain je tuai un autre éléphant de fort belle taille.

Le 29, je traversai le Macoolwey, et, pendant la route, je chassai à la tête des wagons ; je tuai un daim mâle et sa femelle, et je mis en fuite une bande de sept ou huit lions qui avaient pour guide un vieux lion d'une grosseur extraordinaire. Le jour suivant je menai les wagons près de la Basilika. Là je tuai deux pallahs et une girafe femelle. Nous remisâmes les wagons dans mon ancien camp, mais, comme je remarquai des tsetsés sur mes chevaux, je me déterminai à quitter Séléka le lendemain.

Vers minuit un énorme lion attaqua hardiment le kraal où était le bétail. Il cherchait à passer à travers la haie épaisse et épineuse, et il répandit la terreur parmi les bestiaux, qui fuyaient pêle-mêle. D'un coup de griffe il étendit un excellent bœuf et le tint sous lui. Je fus éveillé par le bruit, et à l'instant j'ordonnai qu'on lâchât les chiens ; l'horrible quadrupède fut mis en fuite. Quant au pauvre bœuf, ses jambes de devant et de derrière avaient été si horriblement lacérées que je fus obligé de le tuer dès le lendemain.

Vers neuf heures du matin je quittai Séléka. Au coucher du soleil je m'arrêtai sur les bords du Limpopo, en face de Guapa.

Je demeurai là plusieurs jours ; en faisant d'heureuses excursions avec M. Orpen ; nous traversions souvent la rivière pour chercher des éléphants.

En revenant de l'une de ces expéditions nous fûmes témoins d'un spectacle qui nous remplit d'horreur. La tribu des Bamalettes, sur le territoire de laquelle nous chassions, avait été quelques mois auparavant attaquée et mise en fuite par Sicomy ; un grand nombre d'indigènes avaient été massacrés, et ceux qui avaient pu échapper s'étaient réfugiés dans un ravin élevé dans les montagnes.

Nous visitâmes leur ville déserte et la terre sur laquelle ils avaient été poursuivis et tués. Rien n'était plus horrible que d'apercevoir les os blanchis et les crânes de ceux qui avaient péri ; les loups et les chacals s'étaient régalés de leurs cadavres. L'herbe était encore foulée autour de leurs squelettes ; des cheveux, des débris de chair se voyaient çà et là, et le sang était resté visible sur toutes les pierres.

Le 13 je pris la direction du sud en avançant vers Charibe. Dans la soirée les naturels se mirent à assaisonner la chair d'une lionne que j'avais tuée la veille et qui était très grasse ; ils considéraient ce mets comme un excellent manger. Quant à moi, malgré mon appétit et ma faiblesse, car je pouvais à peine marcher, je ne pus me décider à partager leur repas. Je laissai ma cafetière et autres ustensiles nécessaires à M. Orpen ; puis après avoir recouvré un peu de force, je me dirigeai vers la fontaine, où j'eus l'heureuse chance de tuer un pallah.

Le 25 juillet, au lever du soleil, nous descendîmes la rivière en laissant derrière nous trois de mes chevaux ; deux étaient morts, le troisième se mourait des morsures des tsetsés. Le lendemain, sur le bord de l'eau, nous découvrîmes les traces de trois vieux éléphants mâles. Nous les suivîmes pendant cinq milles, et, à la fin, nous arrivâmes dans une campagne tellement ombragée d'acacias qu'il nous fut impossible de les voir davantage.

Après nous être un peu avancés nous retrouvâmes les traces des éléphants et, environ une heure avant le coucher du soleil, nous rencontrâmes enfin près de quinze de ces animaux.

Le vent était favorable ; ils ne se doutèrent pas de notre approche. Tout en tournant lentement autour d'eux j'essayai de choisir le meilleur ; il se tenait à ma droite, et ses défenses surpassaient en beauté celles de ses camarades. Je le choisis donc et parvins à l'abattre après un combat très court, car je ne tirai que cinq fois.

Les défenses de cet énorme animal étaient d'une perfection peu commune ; je résolus de conserver tout son crâne, et, dans cette intention, j'envoyai un messager au camp pour qu'il ramenât un wagon. Trois jours s'écoulèrent avant qu'il arrivât ; il lui fallait traverser le Limpopo à plusieurs milles au-dessus de mon camp. Pendant ce temps je m'occupai à faire cuire les pieds de l'éléphant pour les conserver.

En revenant au camp je tuai une très belle girafe mâle dont je préparai la tête. Pendant plusieurs jours je fis avec succès la chasse aux éléphants dans les forêts qui couvrent le sol à l'est du Limpopo.

Le 7 nous atteignîmes le village des Bakalaharis, où le pauvre Hendrick avait été entraîné et dévoré par un lion. Je trouvai le village abandonné ; il y avait des traces et du fumier d'éléphants à l'endroit où, la saison précédente, les chefs des naturels tenaient conseil.

Le 8 je me dirigeai vers la belle fontaine appelée *seboono*, pour surprendre les éléphants au clair de lune.

Dans la soirée une troupe de vingt-deux girafes visita la fontaine ; puis vinrent les koodoos, les zèbres et un superbe élan mâle. Je fus surpris de voir ce dernier, car je m'étais toujours figuré que les animaux de son espèce ne buvaient jamais.

Une heure après la chute du jour, plusieurs rhinocéros parurent, et bientôt après un bruit sourd m'annonça l'approche d'un éléphant. Il s'avança ; c'était un énorme mâle, qui n'avait qu'une seule défense.

J'eus beaucoup de peine à l'abattre ; la forêt était très ombragée, et il y avait surtout beaucoup d'arbres à épines ; le ciel était chargé de nuages. A la fin cependant l'animal tomba ; il avait eu le corps criblé de vingt-cinq balles.

Le 22 août j'éprouvai le plaisir de compter ma provision d'ivoire, et je m'aperçus que j'avais tué, dans le sud de l'Afrique, cent cinq éléphants de choix. Comme ces animaux avaient déserté ces parages, nous partîmes le 3 septembre et nous descendîmes le Limpopo pour nous rendre dans les contrées fréquentées par les hippopotames.

Dans la soirée, en retournant aux wagons, j'entendis M. Orpen engagé dans un combat avec un énorme hippopotame ; il avait épuisé ses munitions. J'attaquai l'animal à mon tour, et je finis par l'abattre, après lui avoir envoyé sept à huit balles.

Le 5, en descendant la rivière, nous tuâmes sept hippopotames superbes, dont deux étaient des mâles. L'un de ces monstres reçut seize balles dans la tête avant d'expirer. Dans le plus fort du combat, un crocodile d'une grosseur prodigieuse, attiré par le sang, parut tout à coup devant nous et nagea autour de l'hippopotame avec une rage sans

pareille les mouvements réunis des deux amphibies agitaient à un tel point le large courant, que les vagues couvrirent les deux rives. Je tuai le crocodile en lui décochant une seule balle qui l'atteignit au milieu de la tête.

En recevant le coup, le saurien se retourna sur le côté pendant quelques minutes et resta sans mouvement dans cette position à la surface de l'eau, une jambe de devant et une de derrière étendues et tremblant dans l'air comme une grenouille qui se meurt ; il exhala ensuite une forte odeur de musc et expira.

Le 17 je fus pris d'une fièvre rhumatismale aiguë qui m'obligea de garder mon lit et qui me fit beaucoup souffrir. Tandis que j'étais dans ce triste état, M. Orpen, suivi de Présent, rencontra un énorme léopard et lui fit une large blessure. Les naturels accoururent bientôt au camp et annoncèrent que M. Orpen avait été tué par le léopard.

En prenant de plus amples informations, j'appris que mon camarade n'était pas mort, mais qu'il était horriblement mutilé et mordu à la tête et aux bras. Ils avaient hardiment suivi à pied les traces du carnassier, les chiens étant derrière au lieu d'aller en avant. Ils s'approchèrent de l'animal sans connaître sa position, et, tout à coup, Orpen l'ayant aperçu le tira et le manqua. Le léopard s'élança alors sur lui, le prit par les épaules, l'étendit à terre, se coucha sur lui en rugissant, et lacéra affreusement ses mains, ses bras et sa tête.

Au bout de quelques minutes, le sang que perdait l'animal épuisa ses forces ; il roula à quelques pas plus loin, ce qui permit à Orpen de se relever et de s'enfuir. Où étaient le courageux Présent et les autres naturels ? on n'en savait rien, mais ce que l'on n'ignora pas, c'est que pas un d'eux ne vint au secours de l'infortuné Orpen.

J'appris plus tard que, suivant la coutume établie parmi tous les domestiques des colonies, au moment où le léopard s'était élancé, Présent fit une décharge en l'air, puis se jeta à terre en rampant sur la rive, et, sautant dans le courant, avait nagé assez loin avant d'oser s'aventurer de nouveau sur la terre ferme. Les naturels, quoique nombreux et tous armés, avaient fui d'un autre côté.

XXVII

VOYAGE DU LIMPOPO AU NGOTWANI ET RETOUR. — LE KRAAL DE SICHELY. — FIN DE LA CINQUIÈME EXPÉDITION. — NOYADE DE PLUSIEURS HOMMES. — CONCLUSION.

M. Orpen et moi nous étions désormais condamnés au repos, lui par suite de ses blessures qui étaient nombreuses et dangereuses, et moi par la fièvre ; je ne me rétablissais, en effet, que très lentement. Il était donc inutile de songer à rester plus longtemps dans les basses terres qui avoisinent le Limpopo ; aussi je résolus de partir pour le pays de Sichely.

Nous nous mîmes en route le 27 septembre, et, le 2 octobre, nous campâmes sur le bord du Limpopo, un peu au-dessus de sa jonction avec la Lepalala. Les hommes de Sichely me prièrent de m'y arrêter un jour ; leur chef désirait faire du commerce avec moi ; j'y consentis.

Le lendemain au matin, Seleka vint me voir avec une suite nombreuse ; il m'apporta de fort beaux modèles d'armes béchuanas qu'il désirait échanger contre des mousquets et des munitions. Il m'offrit de la bière béchuana et un potage fermenté qu'il considérait comme un véritable cadeau. Du reste, il espérait que je lui donnerais de la poudre en échange. Telle est la manière de faire des présents dans le sud de l'Afrique.

Dans l'après-midi, je donnai un fusil à Sichely pour neuf assagais très beaux, pour une hache de bataille et pour deux armures de peau de buffle. J'obtins aussi différents objets des manufactures du pays en récompense de mon bon vouloir à consacrer les armes de deux ou trois nobles, et de mon présent d'onguent destiné à des frictions propres à les rendre bons tireurs.

En accomplissant cette absurde cérémonie, je regardai sérieusement l'initié en face et lui dis dans son langage : « Regarde le gibier en face, dirige ta balle vers le cœur des bêtes sauvages ; que ta main et ton cœur soient forts contre le lion, contre le grand éléphant, contre le rhinocéros et le buffle ! » Et je ne mentais pas.

Le 5, nous nous mîmes en route au lever du soleil, et nous arrivâmes le 8 près du Limpopo, à un endroit où je l'avais déjà traversé. Le 13, nous parcourûmes les bords du Ngotwani, mais, comme les eaux étaient basses, et qu'il semblait impossible d'arriver au pays de Sichely par cette route, je me déterminai à revenir sur mes pas, en me dirigeant de nouveau vers le Limpopo, que nous atteignîmes le 23.

En chemin je tuai un vieux lion.

En suivant les bords du Limpopo on gagne la Mariqua. Un peu avant le coucher du soleil, deux grands troupeaux de buffles se montrèrent devant nous. Je tuai une femelle, et, après avoir remisé huit ou neuf mâles dans les roseaux élevés qui se trouvaient sur le bord du courant, tout à fait vis-à-vis de mon camp, je visai les deux plus belles têtes du troupeau et parvins à en tuer un à l'aide de cinq coups de carabine. L'autre s'enfuit, quoique grièvement blessé, tandis que j'étais engagé avec son camarade.

Le lendemain matin, lorsque nous traversâmes la rivière pour aller à la recherche des buffles, nous découvrîmes un lion qui marchait majestueusement devant nous ; après une chasse très animée, dans laquelle je perdis trois de mes chiens, nous l'attirâmes dans des roseaux près du fleuve, et, pour la première fois, je pus tirer sur lui. Ma balle lui entra un peu derrière l'épaule. En se sentant atteint, l'animal rugit et chargea les chiens, mais seulement jusqu'au bord des roseaux, hors desquels il avait beaucoup de peine à se mouvoir. Je fis une seconde décharge, en le visant à la tête, et la balle, pénétrant près de l'œil, lui traversa la mâchoire.

Au même instant le lion s'élança, sauta par-dessus les roseaux, plongea dans la rivière au milieu de laquelle il nagea, et la teignit de son sang ; un chien noir nommé Schwart, osa seul le poursuivre. Un énorme crocodile attiré par le sang, suivit les combattants dans leur course ; par bonheur il ne toucha pas à mon chien, et c'était là ce que je redoutais. Présent tira sur le lion pendant qu'il nageait, mais il le manqua ; deux de mes armes étaient déchargées.

Cependant, avant que le lion n'eût gagné le rivage opposé, j'eus le temps de glisser de la poudre et un lingot dans ma carabine, et, juste au moment où il mettait le pied à terre, je l'atteignis au cou ; il tomba mort sur la place.

Nous parvînmes jusqu'à lui en suivant un sentier tracé par les hippopotames ; le temps était humide et froid, et pour dépouiller le lion il nous fallut allumer du feu.

Cet animal était jeune et avait un très beau manteau ; sa crinière n'était pas très épaisse, mais ses dents étaient parfaites, ce qui n'est pas commun chez les lions de cet âge, et il avait une très belle touffe de poils au bout de la queue, ornement que je n'avais jamais vu jusqu'alors chez aucun de ses congénères.

Le 27 nous arrivâmes à la jonction de la Mariqua avec le Limpopo, puis nous quittâmes encore une fois ce fleuve et suivîmes le bord septentrional de la Mariqua. Ce charmant cours d'eau a cinq ou six mètres de largeur, en cet endroit, et coule en serpentant dans une grande vallée ouverte. Par intervalles il n'y a pas un arbre, mais seulement des roseaux, bordés par des bosquets formés par des arbres hérissés d'épines et par des saules.

Je trouvai là des reitboks qui ne fréquentent pas le Limpopo dans les parties que j'avais visitées. La campagne est fertile et verdoyante et toutes les espèces ordinaires de gibier y abondent. A peu près à quinze milles au sud et à l'est, se trouve une chaîne de montagnes qui occupe une étendue d'environ cent milles, et qui, vers le nord-est, semble s'élever davantage et devenir plus escarpée à son extrémité.

Je suppose que le Limpopo prend sa source à l'est de cette chaîne, mais il est impossible de le remonter jusque-là, et par conséquent de vérifier cette supposition.

Le lendemain nous parcourûmes près de huit milles en remontant le courant. Sur notre route je blessai deux rhinocéros noirs, et je tuai ensuite un sassayby et un énorme crocodile. Quand nous aperçûmes ce dernier, il était endormi sur l'herbe au bord de l'eau. Il fut atteint par deux balles, l'une dans la tête, l'autre au défaut de l'épaule. Dans les convulsions de l'agonie, il parvint à se replonger dans la rivière et disparut. J'étais vraiment fort surpris d'apercevoir un monstre pareil dans une si petite rivière. La longueur du saurien dépassait sa largeur à l'endroit où je tirai sur lui.

Le 31, en chevauchant au bord de l'eau, je vis un autre de ces reptiles ; il dormait sur la rive opposée, et ma balle, en lui fracassant l'épine dorsale, le tua roide sur place. Je traversai la rivière un mille plus bas, afin d'examiner ma victime. C'était un vieux, mais un beau spécimen de l'espèce, qui avait plus de douze pieds de longueur. En retournant au camp pour le dépouiller, je trouvai la vallée envahie par un immense troupeau de buffles.

Quelques jours après, quatre lions traversèrent la vallée à une centaine de mètres au-dessous de mon camp. Nous les poursuivîmes aussitôt ; leur vue me frappa d'étonnement et je fus comme saisi de la majesté de leur allure et de leur contenance : c'étaient d'énormes mâles. L'avouerai-je ?

Je commençai à douter de l'issue du combat qui s'offrait à nous.

Les chiens s'élancèrent, et les lions, prenant leur course, suivirent doucement le rivage et disparurent dans une presqu'île formée par la rivière, très ombragée en cet endroit par de grands arbres et par des roseaux. Les chiens y pénétrèrent hardiment en aboyant, et les lions commencèrent aussitôt à hurler. Quelques minutes après je les entendis se jeter dans le courant : je sautai à bas de mon cheval et je courus sur la rive d'où j'en vis trois qui remontaient de l'autre côté.



Nous traversâmes péniblement le Ngotwani.

L'un d'eux se dirigea en toute hâte vers la plaine ouverte, mais les deux autres, se voyant pressés par les chiens, retournèrent tout de suite à l'eau. C'était maintenant à mon tour, et, ce jour-là, j'eus le plaisir de faire le double coup le plus glorieux que puisse rêver un chasseur : j'atteignis les deux lions à l'épaule avant qu'ils pussent même se douter de la position que j'occupais.

Je pris mon fusil des mains de Carey qui était venu à mon aide, et j'achevai le premier lion en lui envoyant une balle près du cœur. J'arrêtai ensuite le second en le frappant à la cuisse ; il parvint néanmoins, en rampant, jusque sous un buisson d'un vert très foncé, où, pendant quelque temps, il se déroba entièrement à mes regards ; mais à la fin une motte de terre qui tomba sur sa cachette lui fit faire un mouvement et trahit sa position. Je l'achevai avec trois balles qu'il reçut dans le milieu du dos. Le quatrième lion s'échappa.

Nous traversâmes la rivière un peu plus haut pour examiner les victimes que j'avais faites. Je gardai le crâne et la peau du plus beau de ces animaux, et seulement les griffes et la queue de celui qui avait les dents cariées.

Le 19, pendant notre voyage, nous eûmes à traverser une rangée de collines rocailleuses. Nous étions arrivés alors à l'endroit où nous devions dire adieu à la Mariqua et suivre la direction orientale au milieu de la campagne pour nous rendre à Sichely. Au coucher du soleil nous fîmes une halte sous une haute montagne, la plus élevée du pays, que l'on appelle « Lynché-à-Cheny », ou la montagne du Singe.

Dans la soirée nous parcourûmes la plus délicieuse contrée que j'aie jamais vue en Afrique. A notre gauche nous longions une rangée de montagnes pierreuses, bien boisées et qui paraissait n'avoir pas de fin ; à notre droite le terrain était doucement incliné et allait rejoindre une forêt verdoyante entrecoupée de clairières. Comme l'Océan, cette forêt était sans bornes, quoiqu'elle fût cependant interrompue d'un côté par une chaîne de montagnes rocailleuses couvertes de bois qui s'élevaient en pyramides.

L'horizon était bordé de forêts et de montagnes ; l'une de ces dernières dominait toutes les autres et semblait former un dôme. La soirée était fort belle, quoique le ciel fût un peu couvert, ce qui répandait sur le paysage un certain charme mystérieux et lui donnait un aspect sauvage. Je contemplai avec émotion la scène étrange qui se développait devant moi et j'étais triste de ne pouvoir m'arrêter en ce lieu ; aussi ne pus-je m'empêcher de m'écrier : « Je donnerais ma vie pour pouvoir vivre ici quelques années et jouir de la possession d'une pareille terre. »

Nous atteignîmes dans la matinée une fontaine située à quelques milles dans une gorge des montagnes, et j'y trou-

vai trois lionnes dont je tuai une en lui tirant quatre coups de fusil.

Le 24 des averses tombèrent à toute heure et mes hommes s'occupèrent à me faire des brogues. Ces souliers étaient vraiment dignes d'un chasseur ; quoique légers, ils étaient très forts et fabriqués entièrement de la peau des animaux que j'avais tués.

Les semelles étaient en cuir de buffle ou de girafe ; le dessus en koodoo, en hartlebeast ou en bushbok ; le derrière était en peau de lion, de hyène ou d'antilope noire. Ces chaussures étaient cousues avec une lanière très fine coupée dans le cuir de steinbok.

Dans l'après-midi nous nous dirigeâmes vers l'ouest en côtoyant les montagnes boisées et pierreuses. Les naturels avaient en cet endroit, plusieurs années auparavant, fait avec succès la guerre aux éléphants, car je trouvai là quatre crânes de ces animaux. Dans la journée nous rencontrâmes six buffles et nous blessâmes un magnifique mâle à l'épaule, ce qui ne l'empêcha pas de s'enfuir avec ses camarades, car le terrain était très mauvais et ne permettait pas qu'on le poursuivît.

Nous eûmes encore au retour une aventure de chasse avec un autre vieux buffle mâle, et nous fûmes bientôt convaincus de l'extrême danger qu'il y a à attaquer ces animaux lorsqu'on n'a pas de chiens. Nous lançâmes l'animal dans un vallon couvert de verdure au milieu des collines, et nous l'y suivîmes quelque temps, tantôt l'apercevant, tantôt ne distinguant que l'empreinte de ses pas. Je marchais d'une vitesse qui le mettait hors d'haleine. Lorsqu'il se vit dans un grand danger, il eut recours à un singulier stratagème : il tourna tout autour de quelques épais buissons qui le dérobèrent à notre vue, puis se trouva près d'un étang assez profond pour y dissimuler son corps ; il s'y jeta, regarda de tous côtés, se coucha enfin, et attendit notre arrivée. Par malheur sa tête grise et ses énormes cornes paraissaient à la surface, quoiqu'elles nous fussent cachées par des rangées de grandes herbes.

Du reste nous ne nous attachions qu'aux traces, et nous avançâmes hardiment à quelques pieds de l'animal sans l'apercevoir. Il se releva alors, chargea Ruyter d'une manière désespérée en poussant un cri particulier aux animaux de son espèce, cri ressemblant un peu au hurlement du lion, et jeta par terre la monture et le cavalier ; sa corne acérée perça la hanche du pauvre coursier et le blessa horriblement. En un instant Ruyter se remit sur pieds et parvint à se sauver ; le buffle l'observa du coin des yeux et le poursuivit ; mais son pied glissa et il tomba dans une mare boueuse. Le bushman put ainsi échapper à une mort certaine. L'animal se releva tout étourdi. A ce moment je lui lançai une balle dans l'épaule, et immédiatement il quitta le lieu du combat pour chercher un abri dans l'épais fourré sur le versant de la montagne où je jugeai imprudent de le relancer.

Le 28 un de mes conducteurs de wagons n'ayant pas obéi à mes ordres, le wagon qu'il conduisait fut presque renversé ; je lui fis donner une correction pour laquelle on employa le fouet.

Le 4 décembre nous nous dirigeâmes vers le Ngotwani et le traversâmes après avoir péniblement travaillé pendant une heure ; il nous fallut tracer une route sur les bords. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route et nous fîmes halte au coucher du soleil en un lieu où nous nous étions déjà reposés près de *Poozt* autrement dit « la Passe-de-Dieu ».

Ce jour-là je suivis les traces d'un rhinocéros blessé le long d'une rangée de montagnes qui était à ma droite, puis dans un bassin très boisé au milieu des montagnes. Je remarquai bientôt que deux lions avaient découvert la piste comme moi et qu'ils guettaient le bosele ; ils étaient en effet couchés dans le voisinage.

J'étais à trente pas d'eux avant de soupçonner leur présence. Ils se relevèrent, rugirent et remontèrent le long des flancs de la colline. Tout d'abord je n'en aperçus qu'un qui n'était pas très éloigné de moi et je m'arrêtai pour le regarder. Il se plaça dans une position favorable et je tirai sur lui ; il fut atteint au cœur. Quand la balle pénétra il bondit en avant et fut à l'instant caché par les arbres. J'approchai alors avec précaution. L'instant d'après, l'autre lion se leva, fit entendre un rugissement terrible et marcha très tranquillement sur le côté de la montagne. Je supposai que c'était l'animal que j'avais blessé et fis encore deux décharges sur lui, mais il disparut sans ralentir le pas. En avançant pour visiter l'endroit où le lion s'était couché, je trouvai deux gîtes ; par conséquent il y avait eu là deux lions. Je pouvais donc bien en avoir tué un.

Dans le cas où l'animal n'aurait été que blessé, je jugeai prudent de rejoindre les wagons qui passaient au-dessous de nous, afin de me faire suivre par quelques chiens. Lorsque j'eus ramené ces derniers, Ruyter et moi nous retournâmes à l'endroit que je venais de quitter, nous trouvâmes le lion étendu sans vie sur le côté de la montagne, et nous nous hâtâmes de le dépouiller pour emporter sa peau sur nos wagons.

Dans l'après-midi j'allai à cheval au camp de Sichely, sur le Kouloubeng ; j'appris, en y arrivant, que M. Livingstone était parti dans la matinée pour visiter une tribu qui habite à l'est du Limpopo. Mistress Livingstone me reçut très bien ; elle m'offrit du thé, du pain et du beurre que je trouvai excellents, et me raconta toutes les nouvelles de la colonie.

Le 14 je partis à pied, accompagné de Ruyter ; je marchai fièrement à la rencontre d'une belle antilope noire que je tuai avec cinq balles. C'était un superbe spécimen de cette espèce rare et charmante ; ses cornes étaient énormes, très longues, rugueuses et très régulières. Je lui coupai la tête, et après avoir couvert la chair de rameaux verts, nous retournâmes au camp d'où j'envoyai des hommes chercher la venaison et la peau.

Toute la matinée du 15 je fus occupé à préparer la tête de cette antilope noire.

Je me mis ensuite en route avec deux cavaliers et me dirigeai vers le nord. En longeant les collines sous lesquelles nous étions campés, j'aperçus un gems-bok à deux cents mètres de moi ; j'épaulai à l'instant ma carabine à six pouces d'élévation et fis feu ; la balle atteignit la bête à l'épaule et passa de l'autre côté des parties inférieures.

Le gems-bok plia le dos et s'enfuit, se dérobant à mes regards derrière un bloc de rochers. Après avoir chargé mes armes, j'aperçus du sang sur le sol ; je suivis ces taches et j'eus le plaisir de trouver l'antilope étendue ne pouvant plus se relever. Cette antilope avait la plus belle tête que j'eusse jamais vue ; ses cornes étaient très longues, bien placées, larges et très rugueuses.

Le 18 nous reprîmes notre chemin, et, après quatre heures de marche, nous campâmes sur les bords du Kouloubeng ; là, des antilopes, des zèbres, des buffles éprouvèrent le pouvoir de ma carabine.

Le lendemain, pendant que nous explorions une partie très montagneuse et très belle du pays au sud-est, je retrouvai les ornières de mes wagons, pendant mon voyage de 1843, à une courte distance de la gorge dans les montagnes ; c'est là que mes bœufs avaient été chassés par les lions.

En cet endroit deux ruisseaux se rencontrent. On trouve là beaucoup de gibier quand la campagne n'a pas été ravagée par les chasseurs griquas. J'aperçus les traces d'un troupeau de buffles, et, après les avoir suivies, je me trouvai en face d'un autre troupeau. Ces animaux se reposaient sous d'épais ombrages dans la même vallée ; j'approchai d'eux en rampant, et, lorsque je ne fus plus qu'à trente mètres, je restai immobile pendant une heure pour choisir la plus belle tête.

Le buffle que je désirais tuer était étendu sur la terre ; son corps était abrité par de fortes branches couvertes d'épines. Les animaux se levèrent les uns après les autres, s'allongèrent, frottèrent leurs cornes contre les arbres, et bientôt se recouchèrent. Enfin quelque chose les effraya. Le buffle que je convoitais se dressa sur ses pieds et s'offrit à moi dans une position favorable. Mon premier coup de fusil ne voulut pas partir, mais le second éclata à travers le fourré et la balle atteignit l'animal au cœur.

En revenant au camp je trouvai une tribu de Baquainas et parmi eux un frère de Sichely. Ces hommes m'avertirent que les Boers avaient pris beaucoup d'informations à mon sujet et qu'ils avaient déclaré leur intention de venir en force, montés sur des chevaux, pour me faire prisonnier. Les Baquainas ajoutèrent cependant que tous les chevaux des Boers étaient morts d'une épizootie.

Une attaque n'était pas improbable ; je jugeai donc prudent de m'y préparer. Je résolus, en cas d'événement, de me rendre près de M. Edwards, le missionnaire, à Bakatla. Dans la pensée d'un danger sur les bords du Manouri, je me dirigeai vers l'ouest, et je traversai le pays des Bawangketses. Ce même jour je perdis une autre jument noire qui mourut de maladie.

Cette année mes pertes de bétail avaient été considérables. J'avais déjà vu mourir quatorze chevaux et quinze autres animaux. Pendant les quatre expéditions que j'avais faites dans l'intérieur de l'Afrique, quarante-sept chevaux et soixante-dix bestiaux avaient péri. C'était une valeur d'au moins six cents livres. J'avais aussi perdu sept de mes chiens.

Nous voyageâmes pendant plusieurs jours au milieu d'une campagne où les différentes espèces de gibier étaient fort abondantes et notre chasse y fut bonne.

Le 1er janvier 1849 j'entrai à Bakatla où je trouvai M. Edwards et sa famille en très bonne santé. Il m'apprit que les Boers avaient rencontré le gouverneur et les troupes en un lieu appelé Bloom Plaats sur la rive septentrionale du fleuve Orange, et qu'après un combat de trois heures les sauvages avaient été défaits.

M. Edwards me conta que depuis ce temps les Boers

s'étaient enfuis en grand nombre vers Mosega et s'étaient embusqués en cet endroit pour s'emparer de mes wagons. Il me conseilla donc de ne pas suivre mon ancienne route, et de quitter promptement le pays, en suivant une ligne directe à travers les montagnes, derrière Bakatla. Je fus contrarié dans mes projets par une attaque de fièvre qui me prit le lendemain, et j'avoue que j'étais très agité et très inquiet.

Le 3 nous partîmes dès l'aurore, et, après avoir parcouru plusieurs milles sans trouver d'eau, j'eus la triste conviction de n'en avoir que le lendemain, lorsque nous serions près de Malopo. Le soleil était brûlant; mes pauvres chiens étaient sur le point de devenir fous; la plupart de mes bestiaux boitaient, leurs sabots étaient attaqués, et moi-même j'avais une forte fièvre.

A ma grande satisfaction la pluie me fournit de l'eau pour tout le bétail.

Dans la crainte d'une attaque des Boers je donnai des ordres pour que tous les fusils et toutes les carabines fussent mis en bon état et chargés. On me prépara aussi quatre bons mousquets, grâce auxquels, dans une plaine ouverte, on pouvait faire reculer un grand nombre de Boers.

Dans l'après-midi du 15 nous arrivâmes près de la rivière Hart, où nous nous arrêtâmes à un quart de mille de la ville, autrement dit du kraal de Batlapis. Les eaux étaient très élevées, et il était impossible de les traverser à cause des grandes pluies qui étaient tombées dans certaines parties du district.

Le lendemain matin, cédant aux prières de Mahura, je passai le Hart et campai sur la rive méridionale. Dans la journée j'obtins par échanges dix kaross et un très beau chat bien moucheté; c'était un présent du chef.

Le 16 je pensai qu'il était temps de me remettre en route. Mahura et sa suite ne m'apportaient que des objets de peu de valeur, et dont ils demandaient des prix très élevés. De très bonne heure j'ordonnai à mes hommes de compter le bétail et de se mettre en route. Dans l'après-midi nous franchîmes six ou sept milles qui nous rapprochèrent du Vaal.

Le jour suivant nous éprouvâmes beaucoup de retard eu égard à l'entêtement des jeunes bœufs qui ne voulaient pas tirer et cela malgré les coups de fouet que nous leur administrions. A la tombée de la nuit nous fîmes halte près de la charmante rivière Vaal, qui était très haute, par suite des pluies abondantes tombées tout récemment. Lorsque je fus parvenu sur le bord, je jugeai qu'il était prudent de ne la traverser que le lendemain; aussi, ce jour-là, après avoir fait nos préparatifs, nous commençâmes à conduire un wagon à la fois avec vingt bœufs; deux heures plus tard mes trois lourds véhicules étaient en sûreté sur l'autre rive. Après deux ou trois jours de marche, nous aperçûmes plusieurs Boers qui stationnaient des deux côtés de la rivière Vet.

Le 24 notre course du matin nous amena dans le district où l'hiver précédent j'avais rencontré tant de bless-boks. Les Boers campaient en face de nous. Je m'arrêtai à l'ombre de quelques arbres épineux, et nous vîmes sur notre route de nombreuses traces de lions.

Nous avions maintenant atteint le lieu où nous devions quitter la rivière Vet. Quand nous eûmes encore marché pendant un mille, nous entrâmes dans d'immenses plaines où l'on ne voyait de loin en loin que de maigres pâturages. Là résidaient, sans être inquiétés, d'innombrables troupeaux de wild-beats, de bless-boks et de springs-boks.

Depuis fort longtemps je n'avais point vu de ces animaux; je les contemplai donc avec un grand plaisir et un intérêt profond qu'aucune parole ne pourrait exprimer; des milliers de quadrupèdes peuplaient le paysage; on en voyait de tous côtés.

Le 28 je montai à cheval et me dirigeai vers le nord-ouest. Je donnai la chasse à un troupeau d'environ deux cents wild-beats noirs, que j'attaquai d'après le principe des Boers, en tirant plusieurs fois, après m'être placé à une distance de trois cents mètres.

Un fort beau mâle fut le seul qui mordit la poussière. J'étais près du camp, et j'envoyai Ruyter chercher des hommes pour rapporter le gibier vers les wagons.

Dans l'après-midi nous continuâmes notre route. Il y avait très peu d'herbe, et dès lors le danger pour les bœufs d'attraper une horrible maladie, désignée par les Boers sous le nom de « suot sickness, » n'existait plus: les bestiaux sont sujets à cette maladie lorsqu'ils paissent sur des terres fréquentées par les wild beats noirs.

Le lendemain, le terrain était très mauvais pour les bœufs à cause des pluies; plusieurs troupeaux de bless-boks passèrent près de nous. Dans l'après-midi, nous découvrîmes un nid d'autruches, de sept pieds de diamètre, qui contenait vingt-quatre œufs nouvellement pondus. Je les confiai à Ruyter, afin qu'il les défendît des chacals, des vautours et de l'autruche elle-même, qui pouvait revenir pendant notre absence et briser les œufs. Lorsque j'arrivai au camp, je dépêchai deux hommes avec des sacs de cuir pour aller chercher mon butin.

Le lendemain au matin je fis une chasse très animée, car plusieurs fois le wild-beasts chargèrent follement à l'endroit où je m'étais caché, et, pendant la journée, je tuai quatre vieux mâles.

Le 3 février nous nous arrêtâmes à Bloem-Vonteyn, où je fus très bien reçu par les officiers du 45e et par ceux du régiment du Cap qui s'y trouvaient.

Nous restâmes là un jour ou deux, puis nous nous engageâmes à travers une campagne désolée dans laquelle nous trouvâmes des troupeaux de wild-beasts, de bless-boks, de springs-boks, et un grand nombre de squelettes répandus de tous côtés dans la plaine. Cette grande mortalité avait été causée ou par la famine, ou par une maladie galeuse, appelée par les Hollandais *brunt sickta*, laquelle, bien souvent, détruit tous les animaux dans les plaines fréquentées par le gibier.

Le 17 nous fîmes reposer les wagons à la ferme de M. Fossey, à deux milles du grand fleuve Orange. M. Fossey nous informa que les eaux étaient très élevées, et qu'il ne croyait pas que nous pussions traverser le fleuve avant plusieurs mois. Le pont de Nerval avait été brisé quand les troupes passèrent pour aller combattre les Boers à Boom-Plaats, peu de mois auparavant, et le nouveau qu'on construisait n'était pas encore arrivé. Je fus retenu sur les bords du fleuve pendant plusieurs semaines et ce retard me parut beaucoup plus long que je ne l'aurais voulu.

Le 8 mars j'appris que les Boers avaient construit un radeau au-dessus d'Alleman's Drifft.

Je me mis en route et descendis la rivière pour examiner ce radeau, il était plus dangereux qu'utile car il ne pouvait supporter que de légers wagons, et ceux qui étaient trop pesants devaient être tout d'abord déchargés. Au coucher du soleil je parvins à conduire un wagon et douze bœufs sur la rive opposée, mais je ne pris que six animaux à la fois. Le courant était rapide et profond.

Le lendemain au matin je m'aperçus que le fleuve avait beaucoup augmenté pendant la nuit et qu'il grossissait encore. Je déchargeai la plus grande partie de la cargaison du wagon du vieux Adonis afin de lui faire passer l'eau, mais je manquai de tout perdre lorsque je fus arrivé au milieu du fleuve. A ce moment l'inondation avait tellement augmenté que nous pensâmes qu'il serait dangereux de nous aventurer davantage; nous prîmes donc la prudente résolution d'attendre la décroissance des eaux de l'Orange, qui ne continua pas moins à grossir toute la journée et la matinée suivante. Dans l'après-midi il semblait avoir atteint son maximum, et, vers le soir, il était évidemment en baisse.

Tout le jour, comme cela était arrivé la veille, le fleuve présenta un imposant spectacle, d'énormes morceaux de bois, des troncs d'arbres roulaient devant nous sur les eaux agitées qui les conduisaient à la mer. Dans l'après-midi le fort câble qui retenait le radeau dont j'ai déjà parlé se brisa; il ne put résister à la rapidité du courant et fut emporté.

Nous le retrouvâmes le 14 avec beaucoup de difficultés, les Boers s'en étaient emparés, et, avec plusieurs Bechuanas cafres, avaient essayé de traverser le fleuve.

Lorsqu'ils furent à moitié chemin, l'eau s'éleva peu à peu sur le radeau, une terreur panique les saisit et ils s'élancèrent dans le petit bateau attaché au radeau, qui chavira. Au même instant la corde qui retenait ce léger esquif s'étant rompue, ces infortunés furent entraînés par la violence du courant. Sur vingt-sept quatre seulement échappèrent à la mort.

Après cet accident j'envoyai mes hommes sur l'autre bord pour qu'ils se rendissent à Norval's boat, au-dessous d'Alleman's Drifft, où j'allai les rejoindre avec mon wagon tendu. Le jour suivant, au coucher du soleil, nous fîmes traverser heureusement les deux autres wagons, et nous campâmes encore une fois sur le territoire britannique.

Le passage fut pénible; il nous fallut vider chaque véhicule, le démonter et porter tout pièce à pièce. De cette façon seulement nous pûmes traverser. Les bœufs et les chevaux nagèrent.

On rechargea aussitôt, et le 18, à la tombée de la nuit, nous entrâmes à Colesberg, où nous nous rendîmes aux vieilles casernes. Nous avions été absents juste une année.

Quand mes wagons entrèrent dans la ville, la nouvelle de notre arrivée se répandit promptement. Un grand nombre de gentlemen et de jeunes et jolies femmes accoururent pour voir le vieux chasseur d'éléphants, qui avait été pleuré comme s'il eût été mort.

Nous fûmes bientôt entourés de la moitié de la population, qui ne nous quitta que lorsque la nuit força chacun à regagner ses pénates.

Mon ami, M. Orpen, qui était d'une très bonne constitu-

tion, s'était bien remis des terribles blessures que lui avait faites le léopard sur les bords du Limpopo, mais il était encore obligé de porter ses bras en écharpe.

Pendant mon séjour à Colesberg j'eus beaucoup de plaisir à retrouver mon ami, M. Oswell, de l'honorable compagnie du service des Indes orientales. Il avait alors le projet de se mettre en route pour se rendre dans l'intérieur des terres et désirait pénétrer chez les Kabharis en suivant la direction nord-ouest et visiter le lac avec des bateaux.

C'était là une expédition que j'avais eu plusieurs fois l'intention d'entreprendre, mais mes ressources pécuniaires, mon désir de faire une collection d'objets appartenant à l'histoire naturelle m'avaient entraîné du côté des vertes forêts de l'est où j'étais plus à même de trouver des éléphants et de m'enrichir de leurs dépouilles.

M. Oswell ayant besoin de bœufs, je lui offris d'en choisir autant qu'il voudrait parmi les miens. Il partit peu de temps après, accompagné de M. Murray. Je restai à Colesberg jusqu'au 12 avril ; puis je me rendis à Cuil-Vonteyn, ferme appartenant à mistress Van Blerk.

J'y arrivai après trois heures de marche.

Là, je trouvai neuf wagons que j'avais loués ; je les chargeai pour transporter ma collection de trophées de chasse au port où je devais les embarquer pour l'Europe.

Quand je revins à Colesberg j'avais presque l'intention d'entreprendre une autre expédition dans l'intérieur, mais un concours de circonstances imprévues me força à regagner ma terre natale.

Je fus très chagrin d'être obligé de prendre cette détermination ; car j'avais passé cinq années dans l'intérieur de l'Afrique à chasser différentes espèces de gibier, et cependant je sentais qu'il me restait beaucoup à faire.

La vie sauvage, indépendante, du chasseur n'avait rien qui me déplût, bien au contraire ; chaque jour elle me séduisait davantage ; je ne peux cependant pas me dissimuler que, lorsque je chassais péniblement les éléphants, je m'épuisais et j'altérais ma santé. Outre cela, le temps requis pour atteindre les terres éloignées où vivaient ces pachidermes était presque de six mois pour l'aller et le retour, et je compris que mes chiens et mes chevaux auraient perdu leurs forces avant d'arriver au terme du voyage.

Bien plus, mes nerfs étaient malades ; j'étais très faible, et le brûlant soleil d'Afrique avait exercé une fâcheuse influence sur moi.

Je pensai donc qu'un voyage en Angleterre me ferait grand bien et qu'à mon retour j'aurais retrouvé l'énergie nécessaire pour recommencer de nouvelles expéditions.

Une fois cette résolution prise, je quittai la colonie, et me dirigeai vers Elisabeth-Port en suivant le chemin de Graff-Reinett et en traversant la chaîne de montagnes de Snewberg. Le 10 mai j'atteignis les côtes de l'Océan, que Ruyter et plusieurs autres de mes gens n'avaient jamais vu, ils contemplèrent ce spectacle avec une surprise mêlée de crainte.

Le 19 février 1849 je retins mon passage sur *l'Augusta* pour retourner dans la vieille Angleterre. Ma précieuse collection de trophées et mes wagons du Cap pesaient tout ensemble plus de trente tonneaux, que l'on embarqua soigneusement. Le 7 juin nous mîmes à la voile, et j'emmenai avec moi mon petit Bushman.

Je regagnais donc ma patrie après un séjour de près de cinq années dans le sud de l'Afrique, où presque tout mon temps avait été consacré à la chasse, la plus noble de toutes les occupations de l'homme !

✻

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

VIE AU DÉSERT

TABLE DU VOLUME





